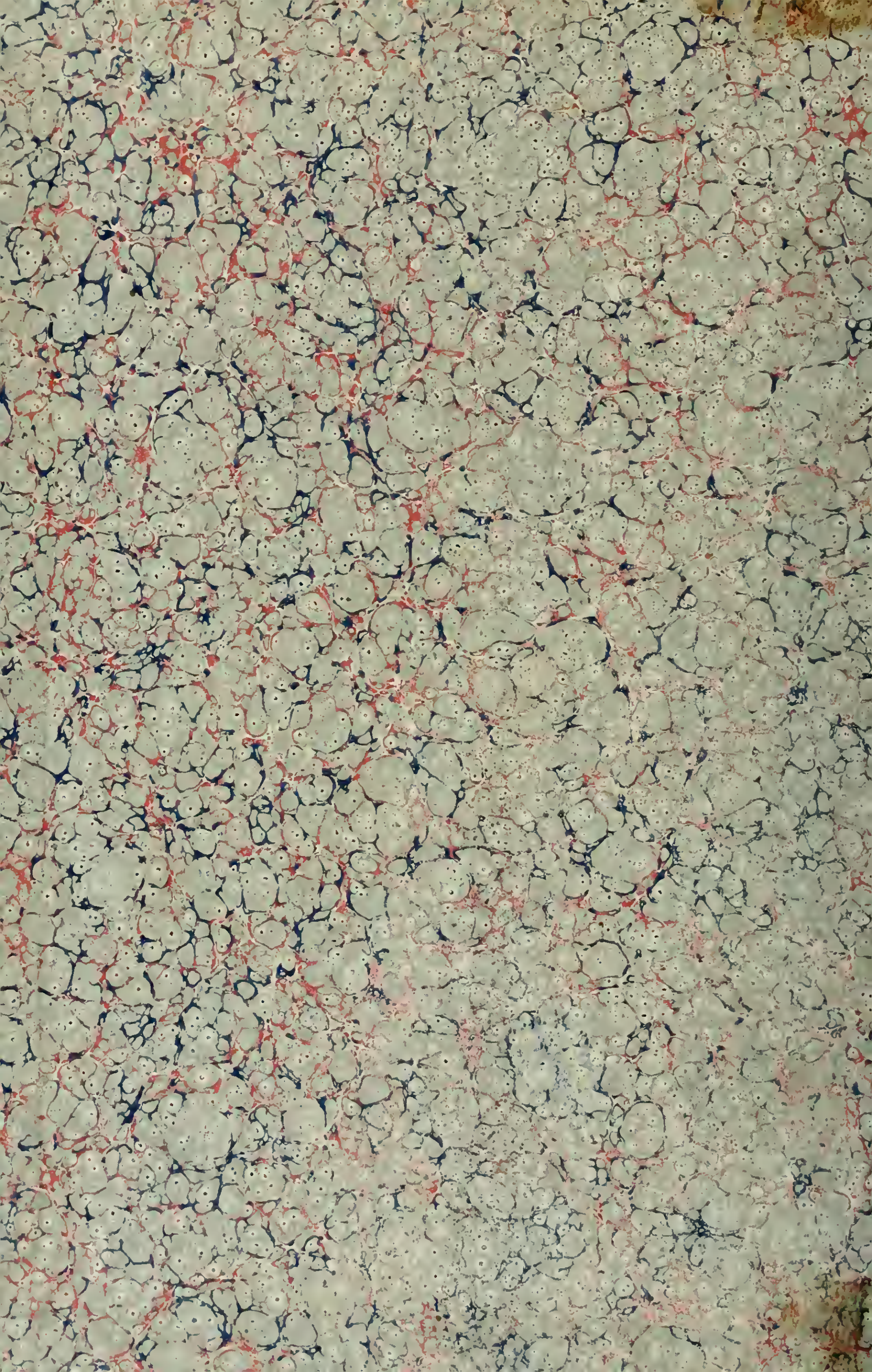






Jean [illegible]

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

XXIVe ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AMIEL.
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BALLEYDIER (Alphonse).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DECHASTELUS (Maurice).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DESESSARTS (Alfred).
DESNOIRESTERRES.
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GÉRARD de NERVAL.
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (Léon).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LENOIR (Albert).
LORMEAU (Mme Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
NADAUD (Gustave).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZE (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BAR (de).
BEAUCÉ.
BERTALL.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
BOCOURT.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
DORÉ (Gustave).
DUVAUX (Jules).
FELLMANN.
FÉROGIO.
FOREST (Eugène).
FOULQUIER.
FRANCK.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LANCELOT.
LEHMANN.
LENOIR (Albert).
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAJOU (Auguste).
PAUQUET.
POTTIN (Henri).
STAAL (Gustave).
STOP.
VALENTIN (H.).
VERNET (Horace).
WATTIER.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GÉRARD, PISAN, PONTENIER, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux ; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1857-1858 (25e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Belgique, 8 fr. 50. — Suisse, Sardaigne, Italie, 8 fr. 10. — Hollande, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Russie, Saxe, Suède, 9 fr. — Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, Toscane, Deux-Siciles, 9 fr. 50. — Espagne, 10 fr. 50. — Portugal, 8 fr. — États Romains, 11 fr. — Bavière, 7 fr. 50.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Belgique, Suisse, Sardaigne, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Italie, Russie, Saxe, Suède, 15 fr. 50. — Hollande, Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, 16 fr. 50. — Espagne, États-Romains, 19 fr. 50. — Portugal, 14 fr. — Toscane, Deux-Siciles, 16 fr. — Bavière, 13 fr. 70.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 *fr.* 50 *c. pour le* Musée *seul, et de* 13 *fr.* 70 *c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement ***par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.***

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, *sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées*. — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

VINGT-QUATRE VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . .	Broché.	6 fr.	(Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)
	Relié.	7 fr. 50 c.	

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 20 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 24 vol. ensemble : Paris, 99 fr. Départ. 107 fr. 50. Rendus *franco*. Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste se charge des volumes reliés, à 1 fr. 50 c. par volume.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD. BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

TOME VINGT-QUATRIÈME.

—

1856-1857.

—

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris. Bureaux de l'Administration: rue Saint-Roch, 29.

AVERTISSEMENT.

Toute œuvre sérieuse a ses difficultés et ses traverses. Le progrès n'est pas chose d'un jour . il est, de sa nature, continu, — et patient comme la justice de Dieu, parce qu'il est éternel.

En marche depuis vingt-quatre ans vers le but le plus noble et le plus modeste à la fois de la presse contemporaine : instruire et moraliser par le fond, amuser et charmer par la forme toutes les classes sociales, le *Musée des Familles* a fait encore un pas en avant et un pas décisif en 1856-1857 : il a maintenu et fortifié le principe de sa force et de son succès, la base de son passé et le gage de son avenir : l'UNITÉ DE DIRECTION, cette vie de toute entreprise, qui est l'essence même de celle-ci.

Les bons résultats ne se sont pas fait attendre, et l'on a pu en juger par l'ensemble du présent volume, le meilleur de la collection sans contredit, — par la rédaction, les dessins, les gravures et le tirage.

Réunies en faisceau dans la même main, toutes ces matières qui relèvent d'un seul plan, qui ne font que se traduire et se compléter l'une l'autre, et qui composent par leur harmonie le recueil lui-même, se sont combinées, fondues, continuées, améliorées et embellies en 1856-1857. Est-il besoin de citer ce que tous nos lecteurs ont applaudi : La *Légende de la cathédrale de Cologne*, par M. Saint-Marc-Girardin; le *Charbonnier-musicien*, par M. F. Halévy ; les *Salons du dix-neuvième siècle*, par Mme Ancelot; le *Fauteuil de Lamartine*, par M. Victor Fournel; les *Portraits de nos pères*, par M. Mary-Lafon ; les *Chrysalides*, par M. Francis Wey ; *Marseille et les Marseillais*, par M. Méry ; *Santeuil*, par M. H. Castille; le *Perruquier de Moscou*, par M. Dechastelus ; *Matthieu Skinner*, par Adam Boisgontier ; les *Cartes de visite* et les *Médisants*, par Mme Anaïs Ségalas; l'*Epître à Boileau*, par M. Viennet ; *Porte et Fenêtre*, par M. G. Nadaud ; les *Larmes sur la mort de Pindare ;* la *Marchande des quatre saisons*, par M. Edouard Plouvier; les poésies de Méry, notées par Louis Lacombe, etc.; — les dessins de MM. Paul Chenay, Bertall, Gustave Doré, Pauquet, Foulquier, de Bar, Férogio, Henri Grenier, Lancelot, Stop, Duvaux, Franck, Fellmann, Mariani, Pottin, Breton, Worms, etc.; — les portraits de Henri IV, de Thomas Britton, de Mme Vigée-Lebrun, de Paul Delaroche (et sa belle *Etude de femme*), de Vernet, de Lamartine, de Jules Lefort, de Guillaume le Taciturne, du duc de Berry, de M. le comte de Niewerkerke (d'après M. Ingres) ; les vues de la machine de Marly, du pavillon central du Louvre, du châlet de Trouville ; — les compositions du *Ver à soie*, du *Prébendier*, du *Juge-mage*, des *Chrysalides*, de la *Marchande des quatre saisons*, si bien rendues par le burin de M. Gérard ?

Nos souscripteurs ont fait eux-mêmes le plus flatteur éloge de ces efforts et de ces progrès, en se multipliant dans une proportion d'autant plus notable, que jamais les concurrences n'avaient autant pullulé autour du *Musée des Familles*.

Notre programme de l'année prochaine (1857-1858) dit assez haut comment nous entendons répondre à cette confiance du public ; — et nous n'avons plus qu'à lui répéter notre vieille salutation annuelle :

« Comptez sur notre persévérance comme nous comptons sur la vôtre. »

PITRE-CHEVALIER.

Septembre 1857.

MUSÉE DES FAMILLES.

L'ALMÉE DE BAB-ALY. — SOUVENIR D'AFRIQUE.



L'ancienne almée et sa famille; souvenir d'Afrique Dessin de M. Jules Gaildrau.

Le village de Bab-Aly, près de la cité d'Abd-el-Kader, au centre de l'Afrique, est un des plus curieux spécimens des agglomérations du désert.

Son aspect bouleverse toutes les idées de nivellement et d'alignement, toutes les notions de géométrie et de civilisation.

C'est un amas de huttes, de tentes, de gourbis, qui semblent chevaucher les uns sur les autres, et sont jetés au hasard comme une poignée de froment dans une aire à battre.

Les habitations suivent toutes les inégalités, tous les caprices du terrain. Elles escaladent les mamelons ou se précipitent sur leur revers.

Pas de traces de rues ni de places, pas de points de

ralliement ou d'intersection. Aucun moyen de s'orienter et de reconnaître sa route. On croit trouver une issue, et l'on tombe dans un silo. On espère arriver à un centre et l'on se heurte à une muraille sans porte.

Enfin, c'est un véritable dédale, où les Arabes que vous interrogez vous répondent stoïquement : *Je ne sais pas.*

Voilà pourtant le théâtre ou s'est passée sous mes yeux, il y a dix ans, une des scènes les plus curieuses et les plus touchantes que j'aie vues dans ma vie.

Je venais d'assister à une fantasia qui avait mis en jeu toutes les tribus des environs.

Je recevais chez un kaïd l'hospitalité de sa natte, de son chibouk, de son café et de sa cour intérieure, qui est le salon des Arabes.

J'étais assis avec les notables de l'endroit, tous plus fiers, plus graves et plus silencieux les uns que les autres, tous drapés comme des statues dans les plis de leur bournous, et laissant étinceler leurs noires prunelles, au milieu d'un nuage de fumée, sous l'épaisseur de leurs turbans lamés d'or et d'azur.

Tout à coup notre amphitryon nous annonça le chant d'un musicien et la danse d'une almée qu'il avait fait venir pour honorer et réjouir ses hôtes.

L'homme et la femme entrèrent dans la cour et nous saluèrent avec le plus profond respect.

L'homme était superbe de calme et de majesté. Il portait avec une aisance royale la chemise de laine et le bournous aux plis moelleux, la culotte rouge entourée du haïk blanc et serrée par la corde en poil de chameau.

La femme était tout simplement un des plus admirables types moresques qui se pût rencontrer. Une figure ovale d'une pureté exquise, d'une carnation dorée, d'une douceur à faire rêver aux houris. De grands sourcils noirs, à l'arc prolongé, des yeux de gazelle farouche, encadrés de teinture bleue, des lèvres de corail, des dents d'ivoire, des mains et des pieds d'une finesse surhumaine, des épaules et des jambes de bronze florentin, tatoués de losanges, de têtes de serpent et de feuilles de palmier.

L'homme chanta les paroles suivantes, en s'accompagnant du tambourin conique (1) :

« Sélido, mon enfant, j'aime tes yeux à travers ton aïk, rayonnantes étoiles que le ciel m'envie. J'aime ta bouche purpurine, ouverte comme la grenade mûre au soleil. J'aime tes dents blanches qu'Allah, le grand pêcheur, a triées dans les plus fines perles de la mer.

« Prends tous ces boudjoucks que j'ai gagnés et donne-les à ta mère pour t'acheter des voiles de lin, des parfums et des bijoux. Ta parure, comme ta beauté, fait la joie et l'orgueil de ton père. Je veux peindre de henné les ongles de tes petits doigts et de tes pieds vermeils.

« Je te bâtirai une demeure fermée au soleil brûlant. Je l'embellirai pour te recevoir. Tes compagnes y seront les fleurs, astres de la terre. Des nègres te conduiront au bain parfumé et te ramèneront plus blanc et plus radieux aux embrassements de ton père et de ta mère.

« Si les djinns te tourmentent, le derbouka et la danse les chasseront. Si le vent du désert brûle la plaine, je te porterai dans un palanquin respirer la brise de la montagne.

« Et comment récompenseras-tu, mon fils, celui qui t'a donné la vie et qui te soignera comme un esclave attaché à tes caprices? En levant sur moi tes yeux noirs et en illuminant mon cœur de ton sourire. »

(1) Ce chant remarquable n'est pas une fiction. Il a été recueilli en Afrique par M. Benjamin Gastineau, dont la version diffère peu de la mienne.

Jamais je n'avais entendu un pareil chant d'amour paternel. Et mon émotion fut d'autant plus vive, qu'à travers celle du chanteur je sentis le père sous le musicien.

La femme dansa ensuite la danse du foulard et du yatagan. Elle consiste à croiser en l'air, dans des évolutions rapides et des cercles mystiques, un poignard étincelant et une ceinture à franges d'or. L'almée fut éblouissante dans cette lutte guerrière et voluptueuse, dont les poses offraient un détail caractéristique. La danseuse s'arrêtait brusquement devant un spectateur, plantait le yatagan à ses pieds, comme un défi, et le regardait d'un œil fixe, en croisant les deux mains sur l'arme. Pendant ce temps-là, le musicien chantait, en brillantes métaphores, le courage, la noblesse et surtout la *générosité* du spectateur, jusqu'à ce que celui-ci glissât une pièce d'or ou d'argent dans la coiffure de la bayadère. Tous les assistants subissant à leur tour cet appel, et chacun y répondant avec l'enthousiasme excité par la jeune femme, elle avait déjà recueilli une somme assez ronde, lorsqu'elle planta enfin le poignard devant moi.

Je n'avais vu encore que sa beauté, je compris alors son âme. La dignité, la coquetterie, la souffrance, la honte et le remords se peignaient sur son front et dans son attitude. Sentant que je lisais au fond de son cœur, elle détourna la tête et versa un torrent de larmes Puis elle repoussa mon offrande par un geste sublime, et me tendit une main que je pressai avec respect.

— Pour Sélido, votre enfant! lui dis-je en m'approchant d'elle, et en lui glissant un anneau de prix que j'avais au doigt.

— Allah bénisse le *roumi* (le chrétien), qui a deviné la pauvre mère! me répondit-elle en arabe.

Et, s'enveloppant de son haïk, elle disparut avec son mari.

Je cherchai en vain sa trace pendant quelques mois. Un jour enfin, aux environs de Maskara, j'aperçus une femme voilée, tenant par la main un enfant si gracieux, que je restai en extase devant l'une et l'autre.

— Je ne suis plus almée! me dit la femme en dardant de son haïk un regard rayonnant. J'ai reconquis le droit de cacher mon visage comme toutes les moukères, mais je le laisserai voir au roumi qui a donné cette bague à Sélido.

Et je reconnus mon anneau au doigt de l'enfant; et la mère, écartant son voile, me montra son visage plus admirable que jamais, car le bonheur y éclatait en même temps que la beauté.

Alors, elle me raconta qu'elle s'était faite almée deux ans pour relever son douar abattu, regagner son troupeau volé, et soigner son enfant malade.

Mon cadeau avait été comme le signal de sa fortune, et les douros avaient plu si abondamment dans sa coiffure, qu'au bout de deux mois, elle et son mari occupaient un douar neuf, avec leur fils ranimé *par les brises de la montagne.*

Prisonnier des Kabyles quelque temps après, je fus délivré par l'intervention d'un inconnu, et j'appris que mon sauveur était le mari de l'ancienne almée.

Je l'ai revue depuis souvent dans sa demeure agrandie et prospère, avec sa famille, augmentée d'une sœur et d'un second fils digne du premier.

Cette Sontag du désert ne rappelle-t-elle pas la comtesse Rossi remontant sur le théâtre pour reconquérir la fortune de ses enfants? L'héroïsme du cœur est de tous les pays, de toutes les races et de tous les siècles.

Un chasseur d'Afrique.

LÉGENDE SUR LA CATHÉDRALE DE COLOGNE[1].

On sait que la cathédrale de Cologne est une des œuvres les plus remarquables de l'ancienne architecture teutonique, un des monuments religieux les plus intéressants que les voyageurs puissent visiter en parcourant ces villes du Rhin, si riches en édifices du moyen âge. La cathédrale de Cologne fut commencée en 1248, à une époque où le chœur et la nef de la cathédrale de Strasbourg allaient être terminés.

En 1499, on travaillait encore à la cathédrale de Cologne, et cet admirable monument est resté inachevé. Il y a quelques années, surgit la pensée d'en reprendre la construction. Un comité se forma à Cologne; une association fut constituée; des souscriptions, des quêtes, des concerts furent consacrés à cette œuvre, qui put dès lors être reprise avec une certaine énergie.

Des dons, des legs analogues à ceux qui ont été faits dans les siècles antérieurs à la fondation de Notre-Dame à Strasbourg, sont destinés chaque année par des âmes pieuses à la cathédrale de Cologne. C'est une entreprise gigantesque, qui exigera de grands efforts, de longs sacrifices et un siècle de patience peut-être avant que cet admirable édifice soit terminé d'après les plans de l'architecte inconnu, dont les dessins primitifs existent encore, et qui comprennent entre autres deux tours, chacune de cinq cents pieds d'Allemagne de hauteur.

Nous ferons certainement plaisir à nos lecteurs en leur rapportant ici la curieuse légende qui se rattache à la construction de cet immense édifice religieux.

L'archevêque Conrad de Hochstedten, voulant faire bâtir une cathédrale qui effaçât toutes les églises de l'Allemagne et de la France, demanda un plan au plus célèbre architecte de Cologne. Son nom a péri; nous verrons pourquoi. L'architecte se promenait donc sur les bords du Rhin, rêvant à ce plan, et il arriva toujours rêvant jusqu'à l'endroit qu'on appelle *la porte des Francs*, et où se trouvent encore aujourd'hui quelques statues mutilées. C'est là qu'il s'assit. Il tenait à la main une baguette et dessinait sur le sable des plans de la cathédrale, puis les effaçait, puis recommençait à en dessiner d'autres. Le soleil allait bientôt se coucher, les eaux du Rhin réfléchissaient ses derniers rayons. «Ah! disait l'artiste en regardant ce coucher de soleil; une cathédrale dont les tours élancées vers le ciel garderaient encore l'éclat du jour, quand le fleuve et la ville seraient déjà dans la nuit, ah! cela serait beau!» Et il recommençait ses dessins sur le sable.

Non loin de lui était assis un petit vieillard qui semblait l'observer avec attention. Une fois, l'artiste ayant cru trouver le plan qu'il cherchait, et s'étant écrié : — Oui, c'est cela! le petit vieillard murmura tout bas : — Oui, c'est cela, c'est la cathédrale de Strasbourg! Il avait raison. L'artiste s'était cru inspiré, il n'avait eu que de la mémoire. Il effaça donc ce plan et se mit à en dessiner d'autres. Chaque fois qu'il se trouvait content, chaque fois qu'il avait fait un plan qui semblait répondre à son idée, le petit vieillard murmurait en ricanant : — Mayence, Amiens, ou quelque autre ville fameuse par sa cathédrale, et l'artiste reconnaissait avec dépit que ses inspirations n'étaient que des souvenirs.

— Parbleu, mon maître, s'écria l'artiste, fatigué de ses ricanements, vous qui savez si bien blâmer, je voudrais vous voir à l'œuvre!

Le vieillard ne répondit rien, et se contenta de ricaner encore. Cela piqua l'artiste.

— Voyons! essayez donc! Et il lui présentait la baguette qu'il avait à la main.

Le vieillard le regarda d'une façon singulière; puis, prenant la baguette, il commença à tracer sur le sable quelques lignes, mais cela avec un tel air d'intelligence et de profond savoir, que l'artiste s'écria aussitôt :

— Oh! je vois que vous connaissez notre art! Etes-vous de Cologne?

— Non, répondit sèchement le vieillard. Et il rendait la baguette à l'artiste.

— Pourquoi ne continuez-vous pas? dit celui-ci; de grâce, achevez.

— Non, vous me prendriez mon plan de cathédrale et vous en auriez tout l'honneur.

— Écoute, vieillard, nous sommes seuls (et de fait le rivage en ce moment était désert, la nuit devenait de plus en plus sombre), je te donne dix écus d'or si tu veux achever ce plan devant moi!

— Dix écus d'or! à moi! Et le vieillard, en disant ces mots, tira de dessous son manteau une bourse énorme qu'il fit sauter en l'air : au bruit qu'elle fit, elle était pleine d'or.

L'artiste s'éloigna de quelques pas; puis, revenant d'un air sombre et agité, il saisit le vieillard par le bras et tirant en même temps un poignard :

— Achève-le, ou tu mourras!

— De la violence! contre moi! Et le vieillard, se débarrassant de son adversaire avec une force et une agilité surprenantes, le saisit lui-même à son tour, l'étendit à ses pieds, et levant aussi un poignard :

— Eh bien! dit-il à l'artiste consterné, eh bien! maintenant que tu sais que ni l'or ni la violence ne peuvent rien sur moi, ce plan que j'ai ébauché devant toi, tu peux l'avoir, tu peux en retirer l'honneur.

— Comment? cria l'artiste.

— Engage-moi ton âme pour l'éternité!

L'artiste poussa un grand cri et fit le signe de la croix. Le diable aussitôt disparut.

En reprenant ses sens, l'artiste se trouva étendu sur le sable. Il se releva et revint à son logis, où la vieille femme qui le servait et qui avait été sa nourrice lui demanda pourquoi il revenait si tard. Mais l'artiste ne l'écoutait pas. Elle lui servit à souper; il ne mangea point. Il se coucha; ses rêves furent remplis d'apparitions, et, dans ces apparitions, toujours se présentaient à sa vue ce vieillard et les lignes admirables du plan qu'il avait commencé de tracer. Cette cathédrale, qui devait surpasser toutes les autres, ce chef-d'œuvre qu'il rêvait, il existait, il y en avait un plan! Le lendemain, il se mit à dessiner des tours, des portails, des nefs; rien ne le pouvait satisfaire. Le plan du vieillard, ce plan merveilleux, voilà la seule chose qui puisse le contenter. Il alla à l'église des Saints-Apôtres et essaya des prières. Vains efforts! Cette église est petite, basse, étroite. Que serait-ce auprès de l'église mystérieuse du vieillard? Le soir il se retrouva, sans savoir comment

(1) Voyez la description et la vue extérieure de cette cathédrale, t. XIII, p. 185.

il y était venu, sur le rivage du Rhin. Même silence, même solitude que la veille. Il s'avança jusqu'à la porte des Francs. Le vieillard était debout, tenant à la main une baguette, avec laquelle il semblait dessiner sur la muraille. Chaque ligne qu'il traçait était un trait de feu, et toutes ces lignes enflammées se croisaient, s'entrelaçaient de mille manières, et pourtant, au milieu de cette confusion apparente, laissaient voir des formes de tours, de clochers et d'aiguilles gothiques qui, après avoir brillé un instant, s'effaçaient dans l'obscurité. Parfois ces lignes ardentes semblaient s'arranger pour faire un plan régulier, parfois l'artiste croyait qu'il allait voir resplendir le plan de la cathédrale merveilleuse; mais tout à coup l'image se troublait, sans que l'œil pût rien y reconnaître.

— Eh bien! veux-tu mon plan? dit le vieillard.

L'artiste soupira profondément.

— Le veux-tu? Parle! Et, en disant ces mots, il dessina sur la muraille l'image d'un portail, qu'il effaça aussitôt.

— Je ferai ce que tu veux, dit l'artiste hors de lui.

— A demain donc, à minuit!

Le lendemain l'artiste se réveilla, l'esprit vif et joyeux. Il avait tout oublié, excepté qu'il allait voir enfin le plan de cette cathédrale invisible qu'il rêvait depuis longtemps. Il se mit à sa fenêtre; il faisait le plus beau temps du monde. Le Rhin s'étendait en forme de croissant, avec ses eaux qui brillaient aux rayons du soleil, et sur ses bords Cologne semblait descendre et glisser doucement sur le rivage, et du rivage dans les flots où se baignait le pied de ses remparts. « Voyons, se disait l'artiste, où placerai-je ma cathédrale? » Et il cherchait des yeux quelque endroit convenable. Comme il était ainsi occupé de ces pensées d'orgueil et de joie, il vit sa vieille nourrice sortir de la maison; elle était vêtue de noir.

— Où vas-tu donc, ma bonne? cria l'artiste, où vas-tu donc ainsi vêtue de noir?

— Je vais aux Saints-Apôtres, à une messe de délivrance pour une âme du purgatoire. Et elle s'éloigna.

Une messe de délivrance! Et aussitôt, fermant sa fenêtre et se jetant sur son lit, fondant en larmes : «Une messe de délivrance! Mais moi, il n'y aura ni messe ni prière qui me puisse délivrer! Damné! damné à jamais! damné parce que je l'ai voulu. » C'est dans cet état que le trouva sa nourrice quand elle revint de l'église. Elle lui demanda ce qu'il avait, et comme d'abord il ne lui répondait pas, elle se mit à le prier avec tant de larmes que l'artiste, ne pouvant lui résister, lui conta ce qu'il avait promis.

La pauvre femme resta immobile à ce récit. Vendre son âme au démon! Cela était-il possible? Il ne se souvenait donc plus des promesses de son baptême et des prières qu'elle lui avait enseignées autrefois! Il fallait aller de suite se confesser. L'artiste sanglotait. Tantôt l'image de la cathédrale merveilleuse, passant devant ses yeux, fascinait son esprit, et tantôt l'idée de sa damnation éternelle se réveillait si vive et si poignante, qu'il tressaillait sur son lit. La nourrice, ne sachant que faire, résolut d'aller consulter son confesseur. Elle lui conta l'affaire. Le prêtre se mit à réfléchir.

— Une cathédrale qui ferait de Cologne la merveille de l'Allemagne et de la France!

— Mais, mon père...

— Une cathédrale où l'on viendrait de tous côtés en pèlerinage!

Après avoir bien pensé et bien médité :

— Ma bonne, dit le prêtre en lui donnant un reliquaire d'argent, voici une relique des onze mille vierges. Donnez-la à votre maître; qu'il la prenne avec lui en allant à son rendez-vous. Qu'il tâche d'enlever au diable le plan de sa merveilleuse église avant d'avoir signé aucun engagement, puis, qu'il montre cette relique.

Il était onze heures et demie quand l'artiste quitta sa demeure, laissant sa nourrice en prières et lui-même ayant prié pendant une bonne partie de la soirée. Il avait sous son manteau la relique qui devait lui servir de sauvegarde. Il trouva le diable à l'endroit convenu. Ce soir-là, il n'avait pas pris de déguisement.

— Ne crains rien, dit-il à l'architecte qui tremblait : ne crains rien et approche. (L'architecte approcha.) Voilà le plan de ta cathédrale, et voilà l'engagement que tu dois signer.

L'artiste sentit que c'était de ce moment que dépendait son salut. Il fit une prière mentale en se recommandant à Dieu, puis saisissant d'une main le plan merveilleux, et de l'autre tenant la sainte relique :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, s'écria-t-il, et par la vertu de cette sainte relique, Satan, retire-toi!

Et en disant ses mots, il redoublait ses signes de croix.

Le diable resta un moment immobile.

— C'est un prêtre qui t'a conseillé, dit-il à l'artiste.

Il demeura encore quelques instants, semblant chercher s'il ne pourrait reprendre son plan où se jeter sur l'artiste pour le frapper de mort. Mais celui-ci se tenait sur ses gardes, tenant le plan sur sa poitrine et se couvrant de la sainte relique comme d'un bouclier.

— Je suis vaincu! cria Satan, mais je saurai me venger malgré tes prêtres et tes reliques. Cette église que tu m'as volée, elle ne s'achèvera pas. Et quant à toi, j'effacerai ton nom de la mémoire des hommes. Tu ne seras point damné, architecte de la cathédrale de Cologne, mais tu seras oublié et inconnu.

Et à ces mots le diable disparut.

Ces dernières paroles avaient fait une singulière impression sur l'artiste. Oublié et inconnu! Il revint chez lui, triste, quoique maître du plan merveilleux. Cependant il fit dire, le lendemain, une messe d'action de grâces. Ensuite on commença les travaux de la cathédrale. L'artiste, en la voyant chaque jour s'élever davantage, espérait que les prédictions du démon seraient vaines, et quant à son nom, il se promettait de le faire graver sur une plaque de cuivre scellée dans le portail. Vaine espérance! Bientôt les dissensions entre l'archevêque et les bourgeois de Cologne interrompirent les travaux. L'artiste mourut subitement, et avec des circonstances qui firent croire que le diable avait hâté sa mort. Depuis ce temps, c'est en vain qu'on a essayé à diverses reprises d'achever la cathédrale de Cologne, et c'est en vain aussi que les savants d'Allemagne ont fait des recherches pour découvrir le nom de l'architecte. La cathédrale reste imparfaite et le nom reste inconnu. Le gouvernement prussien, depuis quelques années, fait travailler à cette église; mais je ne crois pas qu'il lève le sort attaché à sa construction. Il y a une puissance mystérieuse qui empêche qu'elle soit jamais achevée, une puissance aussi grande que le diable : il faudrait je ne sais combien de millions pour achever la cathédrale de Cologne. Voilà ce qui confirme d'une manière irrévocable la malédiction du démon.

SAINT-MARC GIRARDIN,

De l'Académie française

VOYAGE EN AMÉRIQUE. — ÉTATS-UNIS [1].

LA MAISON-JAUNE OU LE PÉNITENTIAIRE DE BATON-ROUGE.

UNE ÉVASION MIRACULEUSE.



Les prisonniers de Bâton-Rouge au travail

(1) Voyez la table générale des vingt premiers volumes.

La Maison-Jaune forme extérieurement un immense carré long, aux murailles élevées jusqu'à l'endroit où commence le jardin, et très-basses à partir de là jusqu'au bois. Tous les jours, le dimanche excepté, on y entend, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, le *fla-fla* régulier de la machine à vapeur.

Avant d'aller plus loin, disons d'abord aux lecteurs que la ville de Bâton-Rouge est située sur le Mississipi, à environ deux cent quarante kilomètres de la Nouvelle-Orléans, dans l'État de la Louisiane.

Entrons maintenant dans le pénitentiaire par le *tour*, ou guérite tournante, comme font, du reste, tous les visiteurs. Cette sorte de guérite pivote sur elle-même au moyen d'un ressort qu'on fait agir de l'intérieur. Voici le moyen d'introduction. Le visiteur entre dans le tour et cogne; le ressort agit, et la guérite, qui avait son ouverture béante au dehors, tourne jusqu'à ce qu'elle l'ait au dedans, vers la première cour. Alors se présente le gardien qui a fait jouer le ressort. Ce gardien, sans uniforme, est armé d'un pistolet et d'une canne à épée. C'est dans ce gracieux équipage qu'il vient poliment recevoir les visiteurs. Cette réception ne manque jamais de produire un certain effet sur les dames qui vont pour la première fois visiter la Maison-Jaune. Quand on est entré dans la première cour, un autre gardien est appelé pour vous faire la conduite à travers le dédale des chambres, des ateliers, des cours, des cellules, etc.

D'abord, à gauche, se trouve la corderie, immense salle où travaillent une vingtaine de condamnés. Après la corderie vient la forge, puis la fonderie, et les ateliers où le fer subit toutes les transformations possibles. Tout cela est ordonné et tenu d'une manière admirable. Le travail se fait en silence. Quelques rares paroles seulement sont échangées de temps à autre entre le gardien et les détenus, et toujours au sujet du travail.

Au milieu de la grande cour où sont les divers bâtiments dont nous venons de parler, se trouve la machine à vapeur qui fait tout mouvoir d'une extrémité à l'autre des immenses ateliers, et fournit l'eau en même temps à toutes les parties de la maison. Cette machine est de la force de cent chevaux.

Une chose admirable à voir est le *finishing shop*, où s'achèvent les travaux des tourneurs en fer, en cuivre et en bois. Il s'exécute dans cette partie de la maison de travail des ouvrages d'un fini rare, d'une perfection vraiment supérieure. Tout est reluisant de propreté. La symétrie la mieux ordonnée règne d'un bout à l'autre, et l'on ne peut se faire une idée de l'avance que cet ordre parfait donne aux travaux. Mais il y a quelque chose qui dépasse encore, sous tous les rapports, ce que nous avons dit du *finishing shop*, c'est la filature, ou plutôt ce sont les filatures, car il y en a à se perdre comme dans le labyrinthe antique. Il est difficile d'imaginer le tableau vivant des nombreux métiers dont les navettes perpétuelles font, du matin au soir, un tic-tac inimitable. Dans la première salle, le coton arrive en balles; de salle en salle, il subit tous les changements voulus, et à la dernière, il est devenu toile. On le plie en pièces; on le presse à la machine hydraulique; on l'estampe et on l'expédie. Ces salles ont chacune deux cent cinquante pieds de longueur. Il faudrait un demi-volume pour détailler sans omission le travail complexe et immense de la Maison-Jaune. Quand on regarde d'un peu loin les ondes blanches du coton couler incessamment des machines dans les barils de fer-blanc destinés à les recevoir, depuis la grosseur d'un fil jusqu'à la grosseur d'une ficelle, selon la qualité de toile qu'on en veut faire, on jurerait voir couler des ruisseaux de lait.

Toutes les machines, depuis la plus insignifiante jusqu'à la plus importante, sont confectionnées dans la maison, sous la direction du premier ingénieur de l'établissement.

Après les filatures du coton vient le travail du lainage; plus loin, la teinturerie, puis la blanchisserie, près de laquelle se trouve une immense pièce d'eau, dont on renouvelle le contenu à volonté. Tout ce que nous venons de citer se trouve dans les bâtiments de la première cour, ainsi que les cellules, dont nous parlerons tout à l'heure.

On passe de là dans une seconde cour d'une immense étendue. La briqueterie se trouve dans le milieu de cette cour. C'est un hangar aux larges dimensions, ayant pour couverture un toit qui s'élève ou s'abaisse à volonté, au moyen de chaînes et d'un mécanisme en fer fort ingénieux. Par ce moyen d'ouverture et de fermeture facultatives, on a le soleil quand on veut, et l'on évite la pluie quand elle est défavorable au travail.

Passons maintenant au plus important de tout, pour ce qui concerne les condamnés. — Les cachots, ou plutôt les cellules de la Maison-Jaune sont au nombre de deux cent quarante. Elles ont une hauteur de sept pieds environ, une longueur égale et une largeur de moitié environ. Elles sont fort propres, blanchies à la chaux assez souvent, et garnies d'une porte en fer avec serrure de gros calibre. De plus, une barre de fer d'une circonférence respectable relie ensemble trois portes d'une manière extrasolide Ces barres de fer sont au nombre de quatre-vingts, puisqu'il y a deux cent quarante cellules et que chaque barre relie trois cellules. Les bouts de chacune de ces barres sont fixés par d'énormes cadenas, quand on ferme, le soir, les cellules des prisonniers.

Le matin, en se levant, chaque prisonnier sort son matelas et sa couverture, et les pose sur une rampe qui fait face à sa cellule, laquelle reste ouverte pendant toute la journée, afin que l'air y pénètre continuellement et qu'il ne s'y forme pas de miasmes malsains; le soir, chacun rentre sa couche, les portes se ferment et le silence le plus profond règne pendant toute la nuit.

Maintenant, comme surveillance générale, il y a, dans les cours, dans les chambres, dans les ateliers, aux portes, partout enfin, des gardiens, hommes remplissant les conditions voulues pour l'emploi qui leur est confié. Ces gardiens sont armés d'une canne à dard et de pistolets cachés dans leurs poches. Quant à leur habillement, il n'y a pour cela ni règle ni uniforme. Outre ces gardiens de l'intérieur, il y a des gardiens en dehors de la maison. De place en place, dans les terrains vides qui entourent la prison, se trouvent de petites cabanes, dans chacune desquelles se tient constamment un homme ayant sur lui des armes chargées, et près de lui un fusil à deux coups, chargé aussi. Tous les matins, à une heure dite, ces gardiens extérieurs déchargent leurs armes et les rechargent immédiatement, pour que la poudre soit toujours renouvelée. Ces décharges quotidiennes prouvent encore aux prisonniers que la surveillance ne s'endort pas. Chacun de ces gardiens a dans sa cabane son fanal et son foyer pour les longues et froides nuits d'hiver. Il y a aussi une surveillance occulte exercée sur les visiteurs, qui, pour la plupart, ne s'en doutent guère. Dès qu'un étranger est entré dans le pénitentiaire, un homme le suit et l'observe de loin, afin d'empêcher toute entente avec les prisonniers, auxquels il est expressément défendu d'adresser la parole

sans en avoir obtenu préalablement l'autorisation du gardien *cicerone*.

L'impression qu'on emporte avec soi, en sortant d'une visite à la Maison-Jaune, est celle d'une tristesse froide qui n'est pas exempte d'une sorte de dignité. Ce n'est pas cette horreur qu'inspirent bien des prisons d'Europe, horreur qui fait presque condamner la société, et qui inspire une espèce de pitié pour le prisonnier, à ce point qu'une évasion fait presque plaisir. Quand on a vu, au contraire, le pénitentiaire de la capitale actuelle de la Louisiane, on est peu disposé à jeter le blâme au jury qui a condamné et la pitié à ceux que son verdict a frappés,... et si une évasion a lieu, si une révolte s'élève, tous les citoyens sont unanimes pour prêter main-forte à la société contre l'évadé ou contre les révoltés.

Les prisonniers, au premier abord, ne semblent que des ouvriers bien doux et bien tranquilles, ardents et intelligents au travail, et partant peu à plaindre; mais peu à peu leur mutisme absolu et la tranquillité quasi sépulcrale qui règne dans leurs vastes salles font froid au cœur et à la pensée. Quand on a vu surtout les blanches et étroites cellules où, solitaires et abandonnés, ils passent, face à face avec leurs pensées, les longues heures du dimanche, et peut-être plusieurs heures de la nuit de chaque jour, on se recueille malgré soi dans des méditations sérieuses, et on trouve digne cette vengeance de la société qui s'abstient d'infliger au condamné mille petites tortures qui ne sont pas écrites dans le Code, et se contente, tout en punissant avec sévérité au moyen de l'isolement, de séparer du monde ceux qui ne sont plus dignes d'y vivre et de les astreindre à un travail continuel.

Nous avons parlé de la manière dont s'opère la fermeture des cachots, chaque soir, après le travail, lorsque les prisonniers sont enfermés dans leurs cellules. D'abord, serrure énorme et compliquée; ensuite, barre de fer transversale retenue à chaque extrémité par un fort cadenas. La porte, en fer, est d'une très-confortable épaisseur; ses gonds sont profondément scellés dans la muraille... et il n'y a pas d'autre ouverture. Eh bien, malgré toutes ces précautions, le génie d'un condamné est venu à bout, il y a quelque temps, de se faire passage à travers tous ces obstacles, sans bruit, sans scandale, sans violence! Cette miraculeuse évasion pendant le moment le plus difficile, la nuit, est encore dans la souvenance de tout ce qui habite Bâton-Rouge.

L'homme en question trouva moyen, seul, seul! de fabriquer une sorte de clef, — qui n'a pas certes sa pareille au monde, — laquelle, de l'intérieur du cachot, entre des barreaux où la main ne saurait passer, ouvrit, une belle nuit, sans bruit et sans grincement, l'immense serrure compliquée! Restait la barre de fer...; elle fut détachée silencieusement, au moyen de l'ouverture d'un des deux cadenas, puis descendue à terre au moyen d'une ficelle quelconque. Le prisonnier poussa alors la porte, sortit tranquille, sur la foi de son génie, prit une canne et un chapeau de gardien de nuit, revêtit une grande casaque, prise, comme le reste, au porte-manteau de la galerie, et s'en alla à pas comptés... pour ne jamais plus revenir. Le brave homme eut même la conscience, peut-être l'orgueil, de refermer son cachot, de replacer la barre et le cadenas,... en sorte qu'il eût pu sembler à tous qu'il s'était envolé comme un être surnaturel! Le lendemain matin, en effet, quand on ouvrit cette cellule comme toutes les autres, quand on n'y trouva personne, et qu'on ne découvrit pas la moindre fracture, la moindre trace de lime, la plus légère dégradation des murailles, du sol ou du plafond, la première impression qu'on ressentit fut une admiration enthousiaste pour ce que peut enfanter le désir de la liberté, même chez des hommes que la société a chassés de son sein! Chose singulière, et qui donne lieu à bien des réflexions, nul ne songea, pendant quelques heures au moins, à poursuivre le fugitif qui avait eu recours à un tel moyen d'évasion! Ce ne fut qu'à l'arrivée du chef du pénitentiaire que des mesures furent prises à ce sujet. Toutefois, on mit tant de tiédeur et de nonchalance à la poursuite qu'elle n'amena pas le plus léger résultat, le plus minime indice.

Huit jours après cette miraculeuse évasion, le directeur de la prison reçut une lettre et une clef. — Nous disons clef, parce qu'il n'y a pas de mot pour nommer convenablement l'admirable et grossier instrument qui en faisait office.

Nous avons traduit cette lettre de l'anglais; la voici :

« Monsieur,

« Malgré le crime qui m'a amené à la maison de force, j'ai senti en moi, au bout de vingt-quatre heures de réclusion, une telle envie d'honnêteté et de réhabilitation, que j'ai pris, de mes mains coupables, la balance de Dieu. D'un côté j'ai mis mon crime; de l'autre, mon repentir et le motif *inconnu* qui m'a fait commettre ce crime, plus la ferme résolution d'une probité éternelle à l'avenir... et je me suis absous, ou plutôt pardonné, au fond de ma conscience. Alors j'ai voulu être libre pour être honnête, et, pour complément d'expiation, j'ai mis ma vie comme enjeu de ma liberté, et j'ai demandé à Dieu de me faire périr si je n'avais pas grâce auprès de lui, et de me sauver s'il me pardonnait. Après cette prière faite du fond du cœur, je me suis senti une force à soulever le monde... et je me suis mis à l'œuvre! Je n'ai jamais été mécanicien, monsieur, ni eu aucun goût pour la mécanique. Cependant j'ai fait au milieu des travaux communs, des gardiens perpétuels, des embarras de toute sorte, sans lumière, presque sans outils, la clef que je vous envoie! Quand j'ai regardé cette clef, après ma délivrance, je suis tombé à genoux, car ce n'était pas là l'œuvre de mes doigts, mais bien un travail de Dieu! Je ne pourrais jamais recommencer un tel chef-d'œuvre, même avec tous les outils et tout le temps possibles.

« Ma résolution était de m'évader tranquillement, sans bruit, sans armes, sans violence... et je l'ai fait. Si j'eusse été découvert, je me serais laissé tuer sans plainte et sans résistance! Maintenant, monsieur, je suis libre.... et je suis si certain d'avoir été sauvé par Dieu seul, que j'ose croire que sa volonté toute-puissante remuera votre cœur quand vous lirez cette lettre, et que vous ne voudrez pas user de la confiance que je vais mettre en vous.

« Je suis en ce moment à ***, sous le nom de ***; je travaille honnêtement, et ferai de même toute ma vie. »

A cette magnanime et sainte témérité du fugitif, trahissant son nom et son refuge, le directeur du pénitentiaire sentit des larmes mouiller ses yeux, et tout son être fut comme inondé d'une onde charitable venue d'en haut.

— Oh! s'écria-t-il, je mourrais avant de trahir cet homme!

Et il jeta au feu la lettre du condamné... que Dieu avait absous dans sa miséricorde infinie...

Ch. TESTUT.

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS[1].

PHILIPPE CHAMPAGNE.

Flamand de naissance, mais Français par sa vie et ses œuvres, Philippe Champagne naquit à Bruxelles en 1602, étudia à Paris sous Lallemand et Poussin, peignit au Luxembourg, aux Carmélites de Saint-Jacques, pour Marie de Médicis et Richelieu, pour l'archiduc Léopold, Louis XIII et Louis XIV, devint professeur et recteur de l'Académie, s'effaça modestement devant Lebrun et Vouet, qui ne le valaient pas, fut aussi exemplaire dans ses mœurs que dans ses ouvrages, et mourut en 1674, après avoir semé Paris et la France d'une centaine de chefs-d'œuvre. Les plus remarquables sont le fameux Crucifix des Carmélites, les *Pères de l'Eglise*, le *Vœu de Louis XIII*, la *Religieuse à*



Portrait de Philippe Champagne, d'après lui-même. Dessin de Pauquet.

l'agonie, merveille de sentiment et d'expression; *Saint Gervais et saint Protais*, une *Cène*, à Port-Royal, *Madeleine chez le Pharisien*, etc., et une infinité de portraits excellents, tels que ceux de Louis XIII, de la reine-mère, de Richelieu, d'Arnauld d'Andilly, etc., et le sien propre, dont la gravure accompagne ces lignes.

Il était tellement rompu aux secrets de son art, que, dans un concours de dessins pour un tableau de saint Nicolas, il fit en quelques heures le tableau même, ce qui lui attira une épigramme. — Combien vendriez-vous un cent de saint Nicolas? lui demanda-t-on.

Faisant un jour allusion aux déplorables figures que les mauvais peintres donnent à la divinité :

(1) Voyez la *Table générale des vingt premiers volumes*, et celles des tomes XXI à XXIII.

—Dieu a fait l'homme à son image, dit-il, mais l'homme le lui a bien rendu !

Un courtisan fâcheux l'accablait de ses visites, le dérangeait sans cesse dans son travail, et avait la manie de lui faire toujours la même question :

— Êtes-vous marié, monsieur Champagne? Comment n'êtes-vous pas encore marié?

Philippe ayant épousé la fille de Duchesne, son collègue au Luxembourg, se rend, à deux heures après minuit, chez le courtisan, le fait réveiller pour cause urgente, et lui dit le plus gravement du monde :

— Monsieur, vous me demandez depuis un an si je suis marié, je viens vous faire part de mon mariage.

Le fâcheux comprit la leçon, et laissa l'artiste travailler à ses heures. P.-C.

GALERIE DU VIEUX TEMPS. PORTRAITS DE NOS PÈRES.

LE TABELLION.



Étude du tabellion. Maître Caminel fêté par Martin. Dessin d'Eustache Lorsay.

Figurez-vous une rue étroite, mal alignée, car les maisons en pans de bois qui la bordent des deux côtés y projettent de monstrueuses façades sans aucun souci des règles de l'architecture, pavée çà et là de cailloux énormes, puis toujours pleine de boue et d'immondices, et vous aurez une idée de l'aspect que présentaient, il y a soixante-six ans, nos petites villes du Quercy. Pour se diriger dans ces ravines entrecoupées de distance en distance par des trous perfides et de larges flaques d'eau, il fallait toute l'agilité et l'insouciance de nos ancêtres. Mais, joignant à la vigueur du jarret une très-forte dose de philosophie domestique, et scrupuleusement fidèles aux us et coutumes du passé, ils bravaient ces inconvénients et vivaient aussi heureux que le poisson dans l'eau dans ce milieu malsain, sombre et entouré de toutes les vapeurs délétères du moyen âge.

C'est une vérité qui n'aurait pas eu besoin de démonstration, si vous vous étiez trouvés, très-chers amis lecteurs, vers les sept heures du matin, le 30 septembre 1789, dans la grande rue de La Française, ville royale du Quercy. Le radieux soleil d'automne riait gaiement au milieu des vieilles maisons. A moitié blanches de lumière, toutes ces masures avaient un air de fête : les vitraux en losange, enchâssés dans le plomb des croisées à forme ogivale, brillaient d'une teinte vermeille ; la rosée étincelait sur la mousse des toits et les pariétaires des auvents ; les pigeons roucoulaient sur les pignons aigus, et un joyeux bourdonnement de voix humaines sortait de toutes les fenêtres.

De loin en loin éclatait en même temps le bruit du travail. Au battement sec et régulier du métier des tisserands se mêlaient le cri de la scie du menuisier et la cadence argentine des marteaux du forgeron retentissant régulièrement sur l'enclume. Sur ces entrefaites, le timbre fêlé et monotone de la vieille horloge gémit, frappé par le battant d'airain, et après le septième coup, tandis que le son s'éteignait dans les plaintives vibrations de la cloche, une femme parut à la fenêtre d'une maison qui surplombait comme si elle eût voulu écraser les passants, et s'écria, après jeté un coup d'œil vers l'église :

— Voisine ! voisine ! eh ! regardez donc vite !

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? répondit aussitôt de la croisée d'en face une grosse femme si curieuse que, pour accourir plus vite, elle n'avait pas même pris le temps de serrer le nœud de sa cornette, dont les rubans flottaient au vent.

— Vous ne le voyez donc pas ?... Là ; vis-à-vis de l'apothicaire !

— Qui donc ?

— Mon Dieu ! mais Martin !

— Tiens ! comme il est brave !

— L'habit des dimanches, voisine ! Et ce bouquet, l'aviez-vous remarqué ?...

— Non, Dieu me sauve ! Il doit aller à quelque noce...

— Eh ! non, voisine ; c'est aujourd'hui la Saint-Bertrand, et il porte ce fagot de fleurs au tabellion !

— Pour avoir un froid grand merci !

— Ou un rien tout neuf, à coup sûr, car M. Caminel ne donne pas souvent, voisine !

— Que Dieu bénisse le bon homme ! C'est lui qui m'a mariée et je ne lui en veux pas, mais c'est vraiment conscience d'être si riche et si avare !

— Oui, certes, depuis plus de trente ans qu'il gratte du papier chez lui, il aurait dû faire un sort à ce pauvre malheureux clerc.

Pendant que les deux commères exprimaient ce vœu sympathique, celui dont il s'agissait passait sans lever la tête sous leur croisée, et se dirigeait par enjambées longues d'une aune vers le logis de son patron. Le clerc Martin était un homme comme on n'en voit plus depuis longtemps et comme on en voyait fort peu à cette époque. S'il eût été permis par les ordonnances d'actionner ses parents pour vice de conformation, il aurait obtenu des dommages-intérêts devant toutes les cours du royaume. Non qu'il fût faible ou de petite taille : il avait été, au contraire, fort libéralement doué par la nature, mais les mauvais génies de nos légendes semblaient avoir présidé au développement de son grand corps. Tout était robuste, mais discordant dans sa personne. A ses bras anguleux s'attachaient des mains d'une longueur extraordinaire ; il avait une tête carrée sur un cou grêle et parsemé de veines, et les jambes maigres et nerveuses d'un cheval de course sous un buste de grenadier.

Comme les commères en avaient fait la remarque, il s'était paré, pour aller rendre ses devoirs à son patron, de son bel habit des dimanches ; mais quoique le tailleur, dans des vues d'harmonie impossibles à réaliser, eût prodigué l'étoffe, sa charpente osseuse se dessinait par une foule de proéminences sous le droguet gris, et, malgré les replis des bas chinés que des jarretières rouges, cadeau de quelque mariée, maintenaient vigoureusement sur la culotte de serge verte, on voyait saillir deux rotules d'une énorme grosseur. Quant à ses pieds, ils étaient emprisonnés dans des souliers à boucles excédant la proportion la plus exagérée, et dans lesquels la reine Berthe elle-même se fût trouvée à l'aise.

Courant toujours la tête basse sous son large tricorne, et si distrait qu'il ne s'apercevait même pas que le ruban noir de sa queue allait se déroulant en spirale sur son épaule gauche, Martin arriva hors d'haleine au logis du tabellion. Là il se hâta de lever les yeux vers les fenêtres du premier étage faisant face à l'ouest, et, les voyant fermées, il respira bruyamment comme un homme allégé d'un grand poids. Gravissant alors sans se presser les quatre marches du perron, il souleva discrètement le lourd marteau du portail, hérissé de gros clous comme un bouclier antique, et, posant le doigt sur ses lèvres devant la vieille servante ébahie, se précipita dans l'étude.

L'étude de maître Caminel, notaire-tabellion de la sénéchaussée de Montauban, et conseiller du roi, double qualité qu'il inscrivait dans tous ses actes, ne ressemblait guère à celle de ses successeurs. En y entrant pour la première fois, on croyait descendre dans une casemate. La voûte massive, appuyant ses arcs aigus sur quatre piliers de granit, rappelait tout d'abord au visiteur la destination primitive de la maison, qui formait un des angles du rempart au temps des guerres civiles. Une seule fenêtre, percée dans l'épaisseur formidable de l'ancien mur et armée de barreaux de fer, laissait passer le jour, mais les barreaux et les vitraux l'arrêtaient si bien au passage, que pour peu que le ciel fût couvert, il fallait allumer la lampe en plein midi. A côté de cette fenêtre, véritable meurtrière, était placé le secrétaire du tabellion, meuble sculpté depuis deux siècles et d'une facture exquise, mais dont toutes les figurines, couvertes d'une triple couche de poussière et barbouillées d'encre, fléchissaient comme des cariatides sous le poids des chartres, des dossiers et des parchemins.

Les murs, blanchis autrefois à la chaux, avaient reçu du temps et de la fumée une teinte jaunâtre et s'harmoniaient à merveille avec des paperasses séculaires qui, symétriquement rangées sur les rayons vermoulus, tapissaient l'étude du haut en bas. Un fauteuil rouge à large dossier, un trumeau couvert de sacs et de papiers ainsi que le chambranle de la cheminée, une table que l'encre avait noircie, et quelques chaises de paille auxquelles il n'eût pas été prudent de se fier, complétaient l'ameublement et la décoration de ce *sanctum sanctorum* du vieux tabellion.

C'était dans cet antre du droit coutumier, du droit féodal et de la chicane paperassière de l'ancien régime, que le pauvre Martin avait passé trente-cinq années de sa vie à griffonner du parchemin ou du papier timbré. Comme il n'entrait guère dans son grenier que pour dormir, cette salle sombre, froide et poudreuse était pour lui, à proprement parler, le foyer domestique : jamais l'idée d'un autre domicile ne lui était venue, et dans sa foi naïve il se croyait né exclusivement pour l'habiter depuis sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir, et grossoyer en belle ronde sous la dictée de maître Caminel.

Debout, le jour dont il s'agit, devant l'antique cheminée où pétillait depuis quelques minutes un feu vif et clair, il écoutait avec la plus vive attention, la tête inclinée vers la porte, lorsqu'un pas précipité et le bruit d'une canne frappant les marches d'un coup sec retentirent sur l'escalier du corridor. Bientôt la porte s'ouvrit brusquement, et Martin se trouva en face du tabellion, auquel il eut toutes les peines du monde, tant il était ému, à dire, en lui présentant son bouquet.

— Monsieur Caminel, je vous souhaite une bonne fê !

— Grand merci ! grommela le vieillard d'un ton bourru : je comprends le langage de ces fleurs et sais ce que parler veut dire.

— Ah! monsieur Caminel ! exclama l'innocent Martin les mains élevées vers le ciel, pouvez-vous croire que l'intérêt...

— Tais-toi, jarnibleu ! et empoche-moi cet écu de six livres.

— Non! dit Martin, vous me jugez trop mal !

— En voilà deux, coquin que tu es! et ne réplique pas, ou je te chasse!

Essuyant furtivement une larme, Martin accepta les deux écus, puis il reprit d'une voix tremblante :

— Monsieur Caminel, voulez-vous me donner quelque chose qui me fera plus de plaisir encore ?...

— Parle, vampire ! que te faut-il de plus?...

— Une poignée de main!

— Ce scélérat est d'accord avec mes héritiers, bien sûr, pour m'attendrir et me rendre malade! Tiens! et va-t'en à tous les diables !

Tout enchanté de la faveur qu'il venait de recevoir, le vieux clerc ôta son habit de drognet, s'affubla d'une houppelande crasseuse et déchirée, et se mit à la besogne. Bientôt les grincements de sa plume courant avec frénésie sur le papier raboteux du roi troublèrent seuls le silence de l'étude et les réflexions du notaire.

Malgré les soixante-cinq ans bien et dûment sonnés que, sans être physionomiste, on pouvait lui donner haut la main, maître Bertrand Caminel était encore un vieillard très-vert et d'excellente mine. Des rides creusées par les veilles plutôt que par les soucis plissaient à la vérité son front, une pâleur mate couvrait ses joues, et sa main était sans cesse agitée d'un tremblement nerveux, comme celui qu'apporte l'âge ; mais, en dépit de tous ces signes de décrépitude, la vigueur et la virilité qu'une vie sobre et rigide avait maintenues éclataient en lui par les pores. Ses yeux bleus brillaient d'une vivacité toute juvénile ; il ne lui manquait pas une dent, et s'il avait eu des lèvres moins fines et le nez un peu moins semblable au bec du faucon, l'ensemble de ses traits aurait paru très-agréable. Sectateur fanatique du passé et l'un de ces croyants aveugles dont la foi monarchique et religieuse ne devait être ébranlée ni par les fautes de la royauté et de la noblesse, ni par leurs désastres, il était aussi fidèle aux modes des aïeux qu'à leurs idées et à leurs mœurs. Ses cheveux, relevés sur le front et les tempes et poudrés avec soin, étaient enfermés par derrière dans une bourse de taffetas, qui avait laissé sa trace blanchâtre et indélébile sur son habit vert pâle. Il portait une culotte de velours noir, des bas de soie fabriqués à Nîmes, et des souliers carrés sur lesquels brillaient avec luxe deux larges boucles d'argent.

Ainsi costumé et couché à demi dans son grand fauteuil rouge, il considéra quelque temps avec une sorte d'attention bienveillante le pauvre clerc, qui écrivait toujours. Puis, ses idées changeant de direction, il saisit les pincettes et se mit, selon sa coutume, à tourmenter le feu et à faire jaillir des tisons des myriades d'étincelles. Aux exclamations qui lui échappaient par moment, tout autre que le bon Martin eût deviné l'objet des préoccupations de maître Caminel ; mais, absorbée par le travail, l'attention du clerc ne s'étendait jamais au delà de l'ombre projetée par son vaste tricorne, et ce jour-là comme la veille, il entendit sans en comprendre un mot le soliloque du vieillard.

Le tabellion avait une idée fixe. Depuis trente ans qu'il la couvait dans son cerveau, elle s'y était développée comme la chimère de la fable, et ne cessait d'emporter sa raison vers les hautes sphères de l'ambition et de l'orgueil. Pénétré de respect pour la noblesse, il voulait être noble, subjugué par les grands airs et les grâces majestueuses des châtelaines du Quercy, il voulait épouser une femme de qualité, et, en dépit de ses soixante-cinq ans, dont il ne tenait pas le moindre compte, faire souche nouvelle et régénérer les Caminel.

La première partie de ce but glorieux était facile à toucher ; il ne s'agissait, pour être noble, que d'acheter une charge de secrétaire du roi, et le tabellion, cousu d'or, pouvait payer le parchemin ; mais il n'en était pas de même de la seconde. Non qu'il répugnât à quelques dames du plus haut parage de décrasser des vilains riches ; sachant très-bien d'ailleurs qu'elles prenaient moins un mari qu'un intendant. Seulement M. Caminel jouait de malheur en ceci que son choix s'était arrêté sur une femme de condition, recherchée déjà par deux redoutables rivaux.

Mlle Diane de Barnaval, l'Hélène de cette nouvelle guerre, avait atteint la quarantaine sans trouver d'autre prétendant que le tabellion, qui soupirait discrètement pour elle depuis vingt-cinq ans. Tant que sa mère vécut, le roturier fut tenu à distance ; après la mort de la hautaine Mme de Barnaval, qui avait dans les veines toute la fierté irlandaise de ses ancêtres, Diane, se voyant orpheline et peu favorisée des dons de la fortune, commença de prêter l'oreille aux discours du tabellion. Il allait être heureux : le hasard mit tout en suspens. Un des nombreux rejetons des O'Connor, O'Cock O'Barnaval ayant laissé tout son bien à l'orpheline, les prétendants accoururent de toutes parts, et dès lors elle ne fut plus si pressée de choisir.

Tel était l'état des choses le 30 septembre 1790. Grâce à une foule de batailles de salon savamment livrées et gagnées, M. Caminel avait réussi à écarter tous ses rivaux, moins deux, un officier du bureau des finances de Montauban, nommé Du Verdier, prenant le titre de trésorier de France, et un demi gentilhomme des environs, appelé La Peyrière. Celui-ci lui semblait le plus redoutable ; il était notoirement ruiné, criblé de dettes, de défauts et même de vices, passait sa vie à la chasse et au jeu, buvait et jurait comme un templier, et cependant, en considération de son audace, de ses six pieds et de sa bonne mine, Mlle de Barnaval paraissait regarder ses imperfections avec une grande indulgence.

Très-alarmé du terrain qu'il gagnait depuis quelque temps, le tabellion, qui devait le rencontrer le soir même chez leur Hélène, laquelle, par une attention délicate, donnait un grand dîner ce jour-là ; le tabellion, dis-je, pensait sérieusement, dans son grand fauteuil rouge, aux moyens à prendre pour évincer ce concurrent, lorsque La Peyrière, qui avait formé de son côté le même projet, parut inopinément dans l'étude.

Son immense chapeau à claque posé de côté, son habit bleu à larges boutons de métal boutonné jusqu'au menton,

et armé d'une longue rapière qui lui battait les talons, il vint se planter devant le tabellion frissonnant des pieds à la tête, et dit à Martin avec un geste de menace :

— Sors !

— Garde-t'en bien ! s'écria M. Caminel tremblant comme la feuille.

— Tu veux qu'il reste, peu m'importe ! Monsieur le tabellion, reprit le bravache en regardant sa rapière et agitant une grosse canne à pomme d'ivoire, il faut choisir entre ceci et cela, ou s'engager devant témoins et par écrit à ne plus remettre les pieds où vous savez !

— Et en vertu de quel droit prétendez-vous me le défendre ? balbutia maître Caminel.

— En vertu du droit du plus fort.

— Monsieur, songez-y bien ; vous ignorez sans doute à quoi vous vous exposez et la rigueur des ordonnances ! La loi ne laisse personne sans protection.

— Avant que la loi ait eu le temps de se mêler de notre affaire, je t'aurai démembré, et nous serons morts tous les deux avant le jugement !

— Martin ! Martin ! cria le vieillard hors de lui, va vite me chercher main-forte !

— Pourquoi faire ? répondit le clerc en se levant tranquillement.

— Pour expulser ce spadassin qui vient m'assassiner chez moi !

— Si ce n'est que pour cela, monsieur, nous n'avons besoin de personne.

— Et qui me renverra d'ici ? dit La Peyrière en se croisant les bras avec un éclat de rire méprisant.

— Moi ! répondit Martin.

— Toi, pauvre idiot !

Le clerc, bondissant à ce mot comme une bête fauve, saisit La Peyrière à la gorge et le jeta dehors avec une telle violence que, lorsque la main qui l'avait entraîné le lâcha, il alla rouler sur le pavé et y resta quelques minutes sans mouvement et sans parole. Maître Caminel était muet d'admiration.

— Tu es donc bien fort, Martin ? dit-il, en examinant l'humble clerc des pieds à la tête avec une sorte de considération respectueuse.

— Je l'aurais été peut-être, monsieur, mais...

— Mais quoi ? voyons !

— Eh bien ! la faim ôte la force

— Comment, la faim ! Tu es chez moi et tu la souffres ?...

— Presque tous les jours, dit le clerc en baissant tristement la tête.

— Que fais-tu donc de ton salaire ?...

— Il ne me suffit qu'à moitié, monsieur ; il faut croire que j'ai l'estomac plus profond que les autres hommes, car, même avec double ration, la faim me ronge tout le jour. Il n'y a que la nuit que je suis bien, parce qu'alors je rêve que je mange à mon appétit.

— Viens ! dit maître Caminel dont les yeux se mouillaient de larmes.

Et, le menant dans son salon, il ouvrit un de ces vieux buffets peints en gris qui occupaient tout un côté de l'appartement ; il en tira une volaille froide, un gigot à peine entamé, un jambon entier, une lourde miche et deux énormes pichets de vin contenant chacun au moins trois litres, et lui ordonna de manger à sa faim.

Le pauvre clerc ne se fit pas prier. Jouant silencieusement des mâchoires, et attaquant l'une après l'autre les trois pièces de résistance, il en engloutit la meilleure part en moins d'un quart d'heure, vida les deux pichets de vin et deux carafes d'eau jusqu'à la dernière goutte, et fit disparaître avec la même rapidité un supplément de pain qu'il avait humblement réclamé pour achever son morceau de fromage. Le tabellion le regardait émerveillé. Quand il n'y eut presque plus rien sur la table, un sourire de satisfaction illumina les traits grossiers et taillés à la hâte, comme une image de bois, de son heureux convive. Il poussa un soupir de contentement et tourna comme un chien fidèle vers son maître un œil humide de bonheur et de reconnaissance.

— Eh bien ! Martin, demanda celui-ci d'un air de bonne humeur, que dit l'appétit, à présent ?...

— Il ne dit plus rien, monsieur Caminel, grâce à votre bonté.

— Voilà donc à peu près la ration qu'il te faut pour un repas ?

— Oui, mais je ne tiendrais pas aux viandes ; pourvu que j'eusse du pain à discrétion, une soupe au lard, des légumes et de temps en temps, le dimanche, un morceau de petit salé, je serais plus riche et plus fier que le roi dans son Louvre.

— Ainsi tu souffrais tous les jours, et quand je te voyais triste et rechigné, et que je t'accusais d'avoir l'esprit aussi mal fait que la personne, c'était donc ?...

— Oui, la faim qui me dévorait !

— Eh ! misérable sans excuse, Mandrin, Cartouche, Camalet que tu es, pourquoi ne point me l'avouer ?...

— Je n'osais pas !

— Tu aimais mieux périr, n'est-ce pas, de faim et de bêtise, jarnibleu ! On me trouve donc bien terrible ! Ecoute, coquin, je devrais te chasser d'ici pour ce manque de confiance ; mais considérant que tu n'es, ne fus et ne seras jamais qu'un sot, je veux bien t'accorder lettres de rescision et de grâce.

— Merci, monsieur Caminel !

— Attends, drôle, je n'ai pas fini. Sache bien que je mets à mon pardon des conditions capitales et solidaires. La première que tu m'escorteras tous les soirs jusqu'au logis et domicile de M[lle] de Barnaval, et que tu me viendras reprendre à dix heures sonnantes en la maison de la susdite ; et la seconde..., tu n'es pas curieux de la connaître, la seconde ?

— Non, monsieur Caminel, il n'est rien que je ne fasse avec plaisir pour vous.

— La seconde condition que je t'impose, vaurien abominable ! c'est de vider ton logement à deux heures de relevée, de transporter ici tes hardes, de vendre au plus offrant et meilleur prix ton grabat et tes meubles meublants, et d'aller préparer ton lit là-haut, dans la chambre jaune, dont je te donne la pleine et entière jouissance ma vie durant, entendant me charger en outre dorénavant de ton entretien, scélérat, et de ta nourriture !

Martin, qui ne pouvait croire à tant de bonheur, allait se jeter à ses pieds, le tabellion, homme excellent sous sa rude écorce, l'en empêcha avec sa brusquerie accoutumée, et l'envoya au diable ! Ce ne fut donc que par ses larmes et par sa ponctualité à l'heure fixée pour la sortie du soir que le pauvre Martin put témoigner ce jour-là sa reconnaissance à son patron. Un heureux dédommagement l'attendait en revanche à la porte de l'Irlandaise.

Donnant le bras au tabellion, que la goutte ne laissait pas de tourmenter, bien qu'il le niât obstinément, Martin venait de remonter la grande rue. Au moment où clerc et patron débouchaient sur l'étroite place ombragée par trois ormes plusieurs fois séculaires, M. Caminel frémit, et, reculant involontairement, montra sans parler La Peyrière

qui se promenait de long en large devant la maison où ils se rendaient.

— C'est La Peyrière, répondit simplement Martin, avez-vous peur?...

— Non ! certes, la place est à nous comme à lui ; mais, pour éviter une discussion, profitons de ce qu'il ne nous a pas vus et glissons-nous dans la maison par l'autre porte, du côté du fossé.

Martin n'eut pas le temps de répliquer; le bretteur, qui les aperçut en ce moment, mit l'épée à la main et accourut rouge de fureur à leur rencontre. Il n'en fallait pas davantage pour terrifier le tabellion, qui prit la fuite et se réfugia clopin clopant dans la maison la plus voisine En sa précipitation, aussi troublé que le fut jadis Démosthène, il avait laissé sa canne sur le champ de bataille. Martin la ramassa sans s'émouvoir, et, attendant de pied



M. La Peyrière. Dessin d'Eustache Lorsay.

ferme le spadassin qui fondait sur lui, il commença, dans une série d'évolutions des plus rapides, par envoyer son épée à dix pas; puis, devenant agresseur à son tour, il se mit à lui appliquer une correction héroïque. Telle était la vigueur de son bras, que toutes les fois que le jonc du tabellion, épais et fort pourtant, s'abattait sur les épaules de La Peyrière, il se pliait comme un roseau, et le patient poussait un long cri de douleur. Déterminé à lui ôter l'envie de recommencer, Martin n'en frappait que de plus belle, et poursuivait tout autour de la place le spadassin fuyant à perdre haleine et hurlant plutôt qu'il ne criait à chaque nouveau coup :

— A l'aide! on m'assassine!

Pour compléter son humiliation et sa honte, Mlle de

Barnaval, attirée par ses cris, s'était mise à sa croisée, et deux fois elle vit passer à ses pieds, fléchissant sous le terrible jonc de Martin, le héros secret de ses rêves. M. Caminel, qui de son asile avait eu le même bonheur, saisit ce moment pour intervenir, et, après avoir repris sa canne et serré chaleureusement la main de Martin, il courut l'espérance au front et la joie dans le cœur auprès de la belle Irlandaise.

M. Du Verdier, son autre poursuivant, la consolait déjà en donnant, selon l'usage, le coup de grâce au battu. Le notaire fit chorus avec énergie; on cita des faits; on rappela nombre d'anecdotes scandaleuses; M. Caminel fixa le chiffre approximatif de ses dettes, et la conclusion fut que Mlle de Barnaval avait une grande obligation à Martin. Si elle ne le pensait pas, celle-ci eut du moins la prudence de se taire, et La Peyrière se trouva jugé et condamné sans avoir été défendu. La soirée se passa gaiement. Les deux prétendants étaient ravis, et comme chacun avait l'espoir secret de l'emporter sur l'autre, ils se montrèrent charmants pendant tout le dîner. Mais au dessert les hostilités, suspendues par la gourmandise, furent reprises fièrement. M. Du Verdier, homme important et qui parlait haut, porta le premier coup. Humant avec volupté une prise de tabac d'Espagne :

— Monsieur le tabellion, dit-il du bout des lèvres, qu'est-ce que cette espèce qui a si bien frotté le brave La Peyrière?...

— Cette espèce, monsieur le trésorier, répondit Caminel l'œil étincelant et appuyant sur chaque mot, est mon clerc, un honnête homme de père en fils, ce que tous ne peuvent pas dire.

— Savez-vous ce que je ferais à votre place? répondit négligemment M. Du Verdier.

— Non! Que feriez-vous?...

— Je lui céderais mon office : ce serait un excellent tabellion.

— Vous croyez donc que cette charge est aussi facile à remplir que celle de trésorier de France?

— Monsieur le garde-notes, n'insultez pas, s'il vous plaît, le roi dont je suis officier!

— Monsieur le commissaire de la voirie et du domaine, sachez que mon titre a mille ans de plus que le vôtre, et que vos devoirs n'approchent pas de l'importance de nos fonctions!

— La création des trésoriers de France remonte à l'origine de la monarchie, puisque Henri III, par son ordonnance de 1586, et Louis XIII, par édit de 1635, ont déclaré qu'ils étaient les plus anciens officiers du royaume.

— Quinze cents ans avant votre Henri III, les tabellions, qu'on nommait *tabularii* ou *tabelliones*, parce qu'ils gardaient les actes écrits, selon la mode de ces temps, sur des tablettes enduites de cire, formaient à Rome un grand collége présidé par un chef qualifié *primecerus*, ou inscrit le premier sur la cire : voyez ce que dit à cet égard le célèbre Cujas. Les tabellions devaient être jurisconsultes, savants dans l'art d'écrire et de parler, et d'une probité vraiment reconnue. On leur avait permis d'élire tous les candidats qui se présentaient; mais l'usage était de ne les admettre qu'après avoir longuement éprouvé leurs lumières et de leurs talents. Les tabellions les menaient ensuite à l'audience du préfet de Rome. Ils juraient à ce magistrat que l'indulgence ni l'intérêt n'avaient eu part à cette élection, et les candidats recevaient de lui le don d'un anneau gravé d'un cachet. Enfin, dit toujours Cujas, on observait pour les tabellions les cérémonies usitées en France pour les grades du doctorat.

— Tout cela est fort beau, sans doute, et fort savant, répondit M. Du Verdier avec un sourire ironique, mais ne nous prouve point que les tabellions soient très-anciens en France.

— Anciens, monsieur, anciens! mais il y en a toujours eu. Les notaires ne datent que de saint Louis, qui en établit soixante dans la prévoté de Paris. Bien avant l'ordonnance de François Ier de 1542, en chaque siége royal se trouvait un tabellion, chef naturel desdits notaires; et ce ne fut qu'en 1597 qu'Henri IV, par son édit, joignit les deux offices, ce qui a été confirmé par l'ordonnance de Louis XV, rendue il y a vingt-neuf ans, laquelle supprime à perpétuité tous les tabellions et réunit leurs fonctions à celles des notaires royaux.

—Monsieur Du Verdier, dit Mlle de Barnaval, que cette dissertation historique n'intéressait guère, que dit-on de nouveau à Montauban?

— Il n'est bruit, madame, que du mariage du beau M. Poncet Delpech, avocat au présidial et notre député à l'Assemblée constituante.

— Ah! M. Poncet, qui faisait de si jolis vers, se marie!

— Oui, madame, et vous devriez bien suivre son exemple.

— Est-ce votre avis, monsieur le tabellion? dit en minaudant la noble demoiselle.

— Oui, madame, répondit M. Caminel d'un ton ferme, et je me joins à M. le trésorier de France pour vous prier de prononcer, séance tenante, entre nous!

— Prononcez, madame, ajouta M. Du Verdier en quittant aussi son fauteuil et lui baisant galamment la main. J'ignore votre choix, mais je jure d'avance d'y souscrire.

Mlle Diane de Barnaval baissa son front, sur lequel flottait la fontange rose de sa cornette, et, après avoir feint de tisonner quelques minutes pour se donner une contenance :

— Monsieur Caminel, dit-elle lentement, vous êtes le meilleur et le plus loyal des hommes, bien qu'un peu brusque et susceptible par moments; je vous honore de toute mon âme et vous suis très-sincèrement attachée, mais...

— Vous voulez un autre mari. C'est ce que nous verrons, pardieu! Serais-je indiscret en cherchant à savoir votre choix?

— Je n'en ferai point mystère. Mes sentiments vous étaient connus : j'aimais hier M. La Peyrière un peu plus que M. Du Verdier; M. Du Verdier, pour être franche, je dois le dire, me plaît un peu plus que vous.

— De telle sorte que si, par un événement quelconque, M. Du Verdier était forcé de battre en retraite, j'hériterais du bonheur de mes deux rivaux.

— Ce hasard n'est guère probable, mon cher tabellion!

— Ce n'est point un hasard, madame, c'est une certitude!

— Que voulez-vous dire?...

— Je veux dire que si M. Du Verdier est galant homme, il ne persistera point dans sa recherche.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît, monsieur? s'écria le trésorier de France, pâle de colère.

— Parce que Mlle de Barnaval ne peut vous épouser!

— Vous m'alarmez, mon ami, dit l'Irlandaise tout émue; de quoi s'agit-il donc?...

— Permettez-moi de garder le silence; je ne parlerai que si M. Du Verdier ne renonce pas de lui-même à votre main.

— Eh bien ! répondit celui-ci, sachez, monsieur, que je n'y renoncerai jamais!

— Je vous donne cinq minutes de réflexion, reprit le notaire impassible.

Les cinq minutes s'écoulèrent, et M. Du Verdier ne bougea pas.

— Il faut donc que je parle? articula nettement le notaire.

— Je vous en défie !

— Et moi je vous en prie ! s'écria Mlle de Barnaval ; pourquoi ne puis-je épouser M. Du Verdier?

— Parce qu'il est le petit-fils du bourreau de Marseille !

Foudroyé par cette révélation, le trésorier de France disparut et ne se représenta plus. Mlle de Barnaval accueillit alors les hommages de M. Caminel, et il fut convenu que le mariage aurait lieu dans trois mois, la future ne voulant pas s'engager irrévocablement avant d'avoir reçu une réponse qu'elle attendait d'Irlande. Cet ajournement contrariait d'autant plus M. Caminel, peu patient de sa nature, que les choses prenaient en province une tournure de plus en plus alarmante. On ne voyait pas encore la révolution, mais on l'entendait venir dans le lointain. L'exaltation des esprits, ces arbres parés de rubans tricolores, ces gardes civiques, armées de piques et de fusils rouillés, tout cela troublait et indignait à la fois le tabellion. Pas plus que personne, il ne doutait du triomphe du roi, mais l'agitation du peuple lui inspirait de sinistres pressentiments. Au souffle de l'année nouvelle, ils parurent s'évanouir comme les nuées de l'automne. Le 3 février au soir, Mlle de Barnaval lui apprit, toute radieuse de joie, qu'elle avait enfin sa lettre d'Irlande; il reçut par le porteur le brevet de son titre de secrétaire du roi qui le rendait noble, et, arrivé ainsi au comble de ses vœux, il rêva cette nuit-là que le seigneur de Parazols l'appelait : *mon cousin*, et que les manants l'envoyaient aux états généraux pour représenter la noblesse.

Malheureusement, ce beau songe eut un triste réveil. Depuis la mémorable journée du 4 août 1789, les meneurs des campagnes ne cessaient de dire aux paysans que les titres féodaux n'avaient nulle valeur et qu'on n'était plus tenu de payer ni dîmes ni redevances. La première idée qui se présenta à l'esprit naturellement défiant des montagnards du Quercy, c'est qu'un changement aussi inespéré ne pouvait être durable, et qu'ils devaient profiter du moment où tout était permis pour anéantir ces titres sur lesquels on reviendrait sans doute plus tard. En conséquence de ce raisonnement, qui ne manquait pas de logique, les cloches sonnaient le tocsin à pleine volée, et les populations rurales, se levant en masse, couraient assaillir les châteaux.

Celui de Camparnaud, situé entre Moissac et Montauban, étant habité par un seigneur qui abusait trop souvent de ses droits, fut attaqué le premier, et le baron de Comarque, intime ami de M. Caminel, mandait celui-ci en toute hâte pour une affaire, disait-il, qui ne souffrait aucun retard. Le tabellion s'habilla sur-le-champ, fit seller sa mule, et partit à la hâte, suivi du fidèle Martin. A mesure qu'ils descendaient la côte de la petite ville, le tocsin redoublait de fureur, et ils voyaient sortir de tous les chemins creux qui bordent la grande route des paysans armés de fourches et de faux. Tous ces insurgés passaient sans rien dire, ne répondaient pas à ceux qui les interrogeaient, et se dirigeaient vers le château au pas de course.

Quand le tabellion y arriva avec son clerc, plus de quatre mille paysans se pressaient autour des tourelles. Cette foule tumultueuse, paraissant obéir à un mot d'ordre, s'ouvrit en apercevant M. Caminel : des bras vigoureux le saisirent sur sa mule, l'enlevèrent comme un enfant et le portèrent sur des tréteaux, dressés à l'aide d'une table et de deux tonneaux vides, devant le perron du château. A peine l'eut-on installé sur cette tribune chancelante où il frémissait de tous ses membres, qu'un paysan de taille athlétique, ancien consul de la communauté, lui dit d'une voix rude :

— Nous avons réclamé du baron de Comarque ses titres et ses chartes; il se joue de nous en livrant des papiers sans valeur; vous allez lire ceux qu'il vient de remettre, et s'il nous a trompés, nous mettrons le feu au château.

— Oui ! oui ! crièrent quatre mille voix pleines de haine et de colère.

Ne voyant briller de toutes parts que lames de faux, fourches de fer et baïonnettes récemment fourbies, le tabellion se résigna, bien à regret, à subir la loi du plus fort, et, mettant ses lunettes, déchiffra l'un après l'autre à haute voix les parchemins et les papiers que lui tendait successivement l'ancien consul. L'instinct des paysans ne les trompait pas; rien de ce qui était contenu en ces papiers ne touchait de près ni de loin à leur réclamation. M. Caminel ayant été forcé d'en convenir lui-même, les meneurs allèrent adresser une dernière et impérieuse sommation au baron de Camparnaud, qui parut au balcon et déclara qu'il venait d'envoyer chercher les titres qui manquaient aux archives de Montauban et de Moissac. Rusé comme un Gascon, le baron avait fait partir effectivement deux de ses gens; mais, au lieu de rapporter les titres, ils devaient ramener le régiment de Languedoc.

En attendant leur retour, il eut l'idée de donner du vin aux paysans pour les engager à prendre patience. C'était dangereux. Les montagnards ne furent pas plus tôt dans la première cour qu'ils voulurent entrer dans la seconde; puis ils eurent froid, car le brouillard était épais et l'air piquant, et il leur fallut du feu. On essaya de les arrêter au bas de l'escalier : le torrent avait rompu ses digues, il envahit tout. Tandis que le baron se sauvait déguisé par une porte de derrière, les clameurs d'une orgie immense ébranlèrent le château. Les paysans affamés commencèrent d'abord par dépêcher toutes les provisions de bouche. Des moutons, des veaux, des bœufs furent rôtis entiers dans les cours : on monta les vieux fûts des caves à force de bras, et au bout d'une heure, plus de cent pièces de vins fins, parmi lesquelles étaient soixante quartauts d'un sauterne cinquantenaire, se trouvèrent en perce dans les appartements, les cours et jusque sur la grande route.

On les trouait à coups de fusil, et le vin, coulant ensuite à flots, regorgeait dans les fossés de la route royale. Navré de ce spectacle, le tabellion errait comme un spectre au milieu de la foule, et chaque excès nouveau brisait une fibre de son cœur. Le dernier coup lui fut porté par Martin, par Martin, son unique espoir, qu'il croyait plongé dans les larmes et qu'il trouva, au plus fort de l'orgie, attablé avec les meneurs et vidant un baril de sauterne à la santé de la nation !

En vain le pauvre clerc, reconnaissant sa faute, s'empressa-t-il de se lever et l'emporta-t-il dans ses bras à travers la foule jusqu'à sa mule, M. Caminel était mortellement frappé. Comme il venait de se remettre en marche, une explosion de cris et le sifflement des balles lui firent tourner la tête : il vit une gerbe de flammes qui perçait la brume d'hiver et s'élançait en pétillant vers le ciel au

milieu d'épais nuages de fumée : les paysans avaient mis le feu au château et les soldats du régiment de Languedoc fusillaient les incendiaires!

Le bon Martin accéléra le pas de la mule, mais M. Caminel ne parut pas s'en apercevoir. En arrivant, pour l'achever, sa femme de charge lui donna une lettre envoyée par Mlle de Barnaval. Avec toutes les précautions oratoires usitées en pareil cas, la noble Irlandaise lui annonçait son départ pour la verte Érin, où elle allait épouser un de ses cousins, miraculeusement revenu des Indes. M. Caminel hocha la



Mlle de Barnaval, maître Caminel et M. Du Verdier. Dessin d'Eustache Lorsay.

tête et fit signe à Martin, qui le tenait en pleurant dans ses bras, de le déposer sur le fauteuil rouge. Là, il promena une dernière fois son œil mourant sur ces tablettes poudreuses et ces paperasses au milieu desquelles sa vie s'était si doucement passée, puis, étendant la main et pressant celle de son clerc, il s'éteignit.

Ainsi mourut le tabellion, laissant Martin inconsolable, bien qu'un testament, daté du 30 septembre, l'instituât son unique héritier.

MARY LAFON.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

L'OFFICIER BLEU, OU ON A SOUVENT BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOI.

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE.



Au centre, Marie de Penhoët; à l'entour, scènes diverses. Jacques, Cincinnatus, Marie et Madeline, arrêtés par des voleurs; les mêmes, perdus dans la campagne; Cincinnatus pris en croupe par Madeline; Madeline raccommodant l'habit de Cincinnatus. Dessin de Worms.

PERSONNAGES.

JACQUES LAMBERT, colonel des troupes républicaines, costume civil, mais tenue militaire.
CINCINNATUS, brigadier.
YVON, } chouans, serviteurs des comtes de Penhoët.
PORNIC, }
MARIE DE PENHOET.
PÉRINE, sa nourrice.
MADELINE, sa femme de chambre.
CHOUANS, serviteurs des comtes de Penhoët.

La scène se passe au château de Penhoët, près de Rennes, dans les dernières années des guerres de Vendée.

Salle à moitié meublée. Porte à deux battants et fenêtres au fond; à droite, porte donnant dans les appartements de Marie; à gauche, porte conduisant aux offices du château (1).

SCÈNE I.

YVON, PORNIC, PÉRINE et quelques serviteurs.

YVON. Je vous dis, moi, dame Périne, que nous ne pouvons demeurer plus longtemps ici, et que c'est une honte, à de grands gaillards comme nous, de rester les bras croisés, tandis que les autres se battent et meurent pour la bonne cause. On parle d'une expédition nouvelle de l'armée républicaine, dont les détachements occupent tous les cantons voisins; nous sommes maîtres encore chez nous, il faut nous y défendre.

PORNIC. Yvon a raison ; demain nous aurons rejoint la bande de chouans qui campe dans la forêt de Tréfeu, et d'ici là, malheur aux bleus qui passeront à portée de nos carabines.

PERINE Encore, toujours cette guerre d'extermination, cette guerre sans merci ni quartier. Quand donc, mon Dieu, jetterez-vous un regard de pitié sur cette malheureuse contrée? Oui, j'en conviens, mes amis, d'abord la cruauté de vos ennemis a légitimé la vôtre, et ces vengeances n'ont été que des représailles; mais aujourd'hui vos ennemis eux-mêmes semblent vous donner l'exemple de la clémence, ne les imiterez-vous pas?

YVON. De quelle clémence voulez-vous parler?

PERINE. Il y a un mois, à la prise de Pontevec, où se trouvait votre maître le comte Raoul de Penhoët, les défenseurs du château, au lieu d'être fusillés ou passés par les armes. n'ont-ils pas été épargnés?

YVON. Oui, pour être envoyés dans les prisons de Rennes, où une mort plus cruelle encore les attend! Belle clémence, en vérité!

PÉRINE. Qui sait! Mlle Marie, la sœur du comte, est allée à Paris solliciter sa grâce, peut-être l'obtiendra-t-elle.

YVON. Le bourreau fait-il jamais grâce à sa victime? Nous avons déjà trop tardé, viens, Pornic.

PERINE. Mais si le maître revenait en votre absence?

YVON. Il ne reviendra pas.

PÉRINE. Si la demoiselle demandait où vous êtes?

YVON. La demoiselle! Vous lui diriez qu'Yvon, Pornic et ses autres serviteurs sont allés rejoindre leurs frères qui combattent pour la cause de Dieu et du roi. Au revoir, dame Périne, et que Dieu vous garde! (*Ils sortent à gauche.*)

(1) Ce décor peut être simplifié ou modifié par ceux de nos lecteurs qui voudront jouer l'*Officier bleu* en famille.

SCÈNE II.

PÉRINE, seule.

Ils sont partis, et je reste seule dans le vieux château de Penhoët, seule, à attendre des maîtres qui, disent-ils, ne reviendront pas. J'aurais bien le droit d'avoir peur dans ces grandes salles sombres et silencieuses. Peur! Et pour qui? Est-ce pour toi, ma vieille Périne? Eh! que t'importent les quelques années que tu as encore à vivre? Ah! si Mlle Marie était là, ce serait différent. Mlle Marie! Pourquoi ne reviendrait-elle pas? Pourquoi n'obtiendrait-elle pas la grâce de son frère? J'espère que Dieu exaucera ma prière de chaque jour, et dans cet espoir je prépare chaque matin sa chambre comme si le soir devait l'y retrouver. Là le grand fauteuil où elle s'asseoit, ici le clavecin et la musique ouverte à la page inachevée. (*On entend gronder le tonnerre dans le lointain.*) Voilà une mauvaise nuit qui se prépare et je plains les voyageurs égarés. Fasse le ciel que mon enfant ne soit pas sur les grandes routes par un temps pareil! (*Coup de cloche.*) Hein! On a sonné, je crois. (*Second coup de cloche.*) Faut-il ouvrir? Que risqué-je? (*Elle ouvre la porte du fond et demande* :) Qui est là?

MARIE, *en dehors.* C'est moi, nourrice, ouvre vite.

PERINE. Bonté de Dieu! Cette voix!... (*Elle sort avec précipitation et rentre une seconde après avec Marie, dont elle baise les mains. Elles sont suivies de Jacques Lambert.*)

SCÈNE III.

PÉRINE, MARIE, JACQUES.

PÉRINE. Est-il Dieu possible! C'est vous! C'est bien vous, mamz...

MARIE, *l'interrompant et désignant Jacques du regard.* Nous ne sommes pas seules, ne prononce pas mon nom.

PÉRINE, *remarquant Jacques.* C'est vrai! un étranger! (*Elle le salue.*) Monsieur le baron.

JACQUES. Baron!

PÉRINE. Monsieur le marquis, voulais-je dire.

JACQUES. Marquis.

PÉRINE. Monsieur le duc!

JACQUES. Eh! la vieille! laissez-moi tranquille!

PÉRINE. C'est au moins un prince!

MARIE, *bas à Périne.* Laisse-le... j'ai réussi et je te dirai tout plus tard, mais maintenant il faut que j'écrive une lettre. (*Périne entre à droite et revient avec une écritoire et du papier. A Jacques* :) Vous permettez, monsieur?

JACQUES. Faites, citoyenne!

PERINE, *étonnée.* Hein! citoyenne.

MARIE. Ne fais pas attention, nourrice, avant-hier il me tutoyait; il y a progrès. (*Elle écrit.*)

JACQUES, *à part.* Je ne serais pas fâché de savoir où je suis. Ce château ressemble fort à un vieux manoir féodal, ce qui me confirme dans mon idée que la citoyenne n'est autre qu'une noble ou une émigrée. (*Il regarde autour de lui.*) Ah çà! où diable est passé Cincinnatus? (*A Périne.*) Vous n'avez pas vu Cincinnatus?

PÉRINE. Quel Cincinnatus? un Romain?

MARIE, *bas, en souriant.* Non, son domestique.

PÉRINE. Connais pas!

JACQUES. Pourvu qu'il ne soit pas tombé dans une embuscade de chouans.

MARIE, *se levant.* C'est fini! Veuillez m'excuser,

monsieur, si j'ai aussi mal rempli envers vous les devoirs de l'hospitalité, mais cette lettre était des plus pressées, et je prie ma bonne Périne de la faire porter à Rennes sur-le-champ. (*Bas.*) C'est la liberté de mon frère.

PÉRINE. Je la porterai bien moi-même, l'orage s'est éloigné, mamz...

MARIE, *l'interrompant comme plus haut en désignant Jacques qui se promène de long en large.* Silence! je te le défends; envoie Yvon ou Pornic.

PÉRINE. Yvon! C'est que...

MARIE. Eh bien?

PÉRINE. Aujourd'hui même, Yvon, Pornic et tous vos autres serviteurs ont quitté le château pour s'enrôler parmi les chouans.

MARIE. Les chouans!

JACQUES, *à part.* Ah!

MARIE. Porte donc la lettre toi-même, nourrice, et fais diligence.

PÉRINE. Soyez tranquille, je n'ai plus que quinze ans depuis que je vous ai revue. (*Fausse sortie. Bas.*) Mais j'y pense, il n'est guère prudent de vous laisser seule avec ce compagnon-là.

MARIE. Rassure-toi, je le connais, il est plus original que méchant; va, ma bonne Périne, va. (*Périne sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

JACQUES, MARIE.

MARIE, *assise.* Eh bien, monsieur, maintenant que me voici arrivée au terme de mon voyage, vous plaira-t-il enfin de me dire la cause de votre acharnement à me suivre, acharnement qui, sans les égards dont vous m'avez entourée, et que je me plais à reconnaître, eût pu m'effrayer autant qu'il m'étonnait?

JACQUES. Ne vous l'ai-je pas dit? Citoyenne, je n'avais d'autre raison que de vous protéger contre toute mauvaise rencontre.

MARIE. Ceci passe la plaisanterie, monsieur, on ne protége pas, que je sache, les gens malgré eux, et voici la vingtième fois que je décline cette protection. Vous ne me connaissiez pas, avant le jour où nous nous rencontrâmes sur la route de Chartres.

JACQUES. Il est vrai!

MARIE. Quant à moi, monsieur, c'était la première fois que j'avais le plaisir de vous voir. Je ne sais pas votre nom, que vous avez refusé de me dire, vous ne savez pas le mien, que je vous ai tû également.

JACQUES. C'est encore vrai, mais mettez-vous à ma place, citoyenne, et vous verrez que ma conduite est toute naturelle. J'allais rejoindre à Rennes le nouveau régiment que le Directoire me confie, quand, en sortant de Chartres, à la tombée de la nuit, je rencontre deux femmes qui voyageaient seules et sans escorte. Ma foi, ma première pensée...

MARIE. Je ne vous la demande pas, monsieur.

JACQUES. Permettez-moi au moins d'ajouter qu'en approchant je rougis de mon erreur, et que ce fut le chapeau à la main et avec la plus exquise politesse que je vous adressai la parole.

MARIE. Ce fut, en effet, avec la plus exquise politesse que vous me dites : « Citoyenne, veux-tu me dire d'où tu viens et où tu vas. »

JACQUES, *réprimant un léger mouvement de dépit.* A quoi vous me répondîtes que votre mari ayant été arrêté et enfermé dans les prisons de Rennes, vous étiez allée à Paris solliciter sa grâce et que vous la rapportiez. Or, comme mon chemin était précisément le vôtre, je vous demandai la permission de vous accompagner.

MARIE. Permission que je vous refusai et dont vous vous passâtes toujours avec la même politesse. Il est vrai qu'un galant homme ne pouvait se dispenser de forcer deux femmes sans défense à accepter la protection de son bras.

JACQUES. C'est vous-même qui le dites.

MARIE. Et j'ajoute que vous avez merveilleusement rempli votre rôle de paladin. Le lendemain, par prudence et pour éviter les embuscades des chouans, vous nous faites quitter la grande route, et après six heures de marche à travers champs, vous convenez que nous nous sommes égarés.

JACQUES. J'avoue, citoyenne, que je m'étais trompé et que c'est vous qui m'avez remis dans mon chemin.

MARIE. Deux jours après, vous deviez prendre votre revanche. Nous avions résolu de passer la nuit à Mayenne, vous promettez de nous procurer un gîte convenable et vous voilà, vous et votre domestique, lancés chacun dans une direction; puis, au bout d'une heure, vous vous retrouvez tous deux sur la place de l'Eglise, annonçant que tous les hôtels sont pleins et que vous n'avez pu mettre la main sur la moindre chambre ou le plus modeste cabinet. De sorte que nous aurions passé la nuit à la belle étoile, — une assez mauvaise auberge, — si je n'avais découvert une vieille parente qui nous offrit à tous quatre l'hospitalité.

JACQUES. C'est encore vrai!

MARIE. Mais ce n'est pas tout. Pour que pareil accident ne se renouvelle plus, vous êtes d'avis de voyager de nuit comme de jour, et grâce à ce bel avis, nous tombons le lendemain au milieu d'une bande de voleurs qui vous désarment avant même que vous ayez pu tenter une ombre de résistance. Heureusement, ces messieurs du grand chemin en voulaient beaucoup à notre argent et peu à notre vie; or, n'admirez-vous pas la fatalité! vous aviez oublié ou perdu votre bourse! Je ne doute pas que vous n'en ayez... plusieurs, d'habitude; mais ce jour-là, si je n'eusse payé votre rançon et celle de M. Cincinnatus, le joli nom! vous restiez prisonnier comme François Ier à Pavie.

JACQUES. Je conviens que...

MARIE. Jusqu'ici les rôles ont donc été légèrement intervertis : vous deviez me protéger, et c'est moi qui trois fois vous ai tiré d'embarras; vous deviez verser votre sang pour moi, et je vous vois très-bien portant, payer de votre personne, enfin, et... (*Elle rit.*)

JACQUES. Vous êtes cruelle!

MARIE. Je m'arrête, mais une dernière question. Me voici arrivée, je suis ici chez moi, dans mon château, dois-je compter encore sur votre protection, ou avez-vous encore besoin de la mienne?

JACQUES, *piqué.* Citoyenne!

MARIE. Citoyenne! Ah! j'oubliais une requête que j'ai moi aussi à vous adresser. Nous n'appartenons pas au même parti, monsieur, mais, entre gens d'honneur, on respecte même les scrupules qu'on ne partage pas; or, ce nom de citoyenne que vous me donnez me rappelle de si tristes souvenirs que je souffre à l'entendre.

JACQUES. Je ne m'en servirai plus, madame...?

MARIE. Marie!

JACQUES. Suis-je indiscret? Il me semblait jusqu'ici que Marie est un nom de baptême.

MARIE. Vous m'en demandez trop, monsieur.. ?

JACQUES. Jacques! colonel de dragons.

Marie, *souriant.* Je comprends! monsieur Jacques. Adieu donc, colonel. (*Elle rentre à droite.*)

SCÈNE V.

JACQUES, puis CINCINNATUS et MADELINE.

Jacques, *seul.* Elle a raison, et je ne suis qu'un sot. C'est qu'aussi ce frivole prétexte que j'invoque sans cesse a cessé dès le second jour d'être le véritable, et cent fois j'ai voulu lui dire..., mais chaque fois ce regard qui commande le respect a arrêté l'aveu sur ma bouche, chaque fois cet air d'innocence et de candeur m'a forcé malgré moi à endosser de nouveau ce rôle ridicule d'un importun qui se croit important... Le sort se lassera-t-il enfin? Eh! quand le sort se lasserait, le temps ne me manquerait-il pas? ne m'a-t-elle pas signifié mon congé, et, à moins d'un prétexte.. Mais où donc est passé Cincinnatus? (*Il appelle.*) Cincinnatus!

Cincinnatus, *en dehors.* Me voici, mon colonel, me voici.

(Entre Cincinnatus, moulu, brisé, les habits déchirés, il est soutenu par Madeline)

Cincinnatus, *faisant le salut militaire* Présent, colonel!

Jacques. Morbleu! dans quel état t'es-tu mis?

Cincinnatus. Ah! je vais vous dire, colonel. Il faut d'abord que vous sachiez que la Bretagne est un satané pays.

Jacques. Je sais. Au fait!

Cincinnatus. Et que ses routes sont les plus affreuses routes que je connaisse, sombres à ne pas y distinguer un honnête homme d'un voleur, et émaillées de cailloux à croire que tous les gens du pays y vont déposer toutes les pierres de leurs jardins.

Jacques. Au fait! au fait!

Cincinnatus. Or donc, il faut encore que je vous apprenne...

Jacques. Ah! le maudit bavard, il ne sortira pas de son récit...

Madeline. Si je ne viens encore à son aide, n'est-ce pas, monsieur le colonel?

Jacques. Soit! parlez.

Madeline. Eh bien donc, M. Cincinnatus, qui, malgré ses galons de brigadier, n'est pas un écuyer de première force, ignore sans doute que, dans notre pays coupé de broussailles et de fossés, c'est le cheval qui conduit le cavalier et non le cavalier qui conduit le cheval. Au lieu de lâcher la bride à l'animal et de l'abandonner à son instinct, monsieur prétendit le diriger suivant les lois de sa raison. Le cheval trouva bien le procédé nouveau, mais, en bête philosophe, il se soumit, ce qui fit qu'il commença à butter à toutes les pierres du chemin; cependant cela allait encore, pas trop bien, mais enfin sans accident, quand arrivée à cent pas du château, à l'endroit où la route encaissée de chaque côté s'engage sous la voûte obscure des houx et des chênes, la bête trouvant qu'on avait assez abusé de sa confiance se cabre. Au premier saut, voilà monsieur sur le cou de l'animal; au second, le voilà sur la queue; au troisième, le voilà par terre.

Jacques. Comment!

Cincinnatus. Ma franchise m'oblige à confesser que c'est la vérité; mais la ravissante Madeline eût dû ajouter que mon cheval a été effrayé par l'apparition d'une espèce de paysan d'assez mauvaise mine, qui s'est montré tout à coup sur le talus de la route.

Madeline. J'en conviens!

Jacques. Et ensuite?

Madeline. Ah! ensuite, lorsque la bête vit son cavalier assis au milieu de l'ornière, satisfaite sans doute de la leçon, elle reprit tranquillement son petit trot, sans butter cette fois, et disparut bientôt au détour de la route, de sorte que M. Cincinnatus serait encore à cette heure sur le bord du chemin, à réfléchir au mauvais caractère des chevaux bretons, si...

Jacques. Si?

Cincinnatus. Si la charmante Madeline n'en avait eu pitié et ne l'avait pris en croupe derrière elle.

Jacques, *souriant.* Comment!

Madeline, *baissant les yeux.* C'est vrai, colonel, mais il avait l'air si malheureux!

Jacques. Allons, bien! bien! Quant au paysan, qu'est-il devenu?

Cincinnatus. Il n'a fait que paraître, colonel, et s'est enfoncé sur-le-champ dans le fourré.

Madeline. Que M. le colonel ne s'en inquiète pas, autant que l'obscurité m'a permis de le reconnaître, je crois bien que c'est Yvon, un des serviteurs de madame.

Jacques. Tant mieux! car ici la blouse du paysan cache trop souvent la carabine du chouan. Enfin, que l'aventure te profite, Cincinnatus... Où sont maintenant les chevaux?

Cincinnatus, *embarrassé.* Ah! oui, les chevaux.

Jacques. Parbleu! oui, les chevaux! Ne me comprends-tu pas? Sont-ils à l'écurie?

Cincinnatus. Ah! je vais vous dire, colonel...

Jacques, *impatienté.* Encore!

Cincinnatus. Quant au mien, j'ignore absolument ce qu'il est devenu, mais pour le vôtre...

Jacques. Le mien?

Cincinnatus. Je n'en sais pas davantage.

Jacques, *en colère.* Triple brute! c'est donc toujours à moi de réparer tes sottises, imbécile! En tout cas, tiens-toi prêt à me suivre, nous partirons peut-être dans une heure. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

CINCINNATUS, MADELINE.

Cincinnatus. Oh! oh! le colonel est sévère, il n'entend pas la plaisanterie. Le fait est que cette chute m'a mis dans un assez piètre état. (*Il se retourne et l'on voit le dos de son habit tout déchiré.*)

Madeline, *se mettant à rire.* Oh! oh!

Cincinnatus. Eh bien! quelle est la raison de ce rire intempestif?

Madeline. Oh! la drôle de tournure! (*Elle rit.*)

Cincinnatus. Encore!

Madeline. Figurez-vous que votre habit a reçu au milieu du dos une affreuse blessure.

Cincinnatus. Une blessure! voyons donc! (*Il ôte son habit.*)

Madeline. Eh bien, est-ce que vous allez?...

Cincinnatus. Ne faites pas attention... Oh! oh! c'est vrai! mais il y a du remède, ce n'est que décousu, et avec une aiguille et du fil (*il offre l'habit à Madeline*), il n'y paraîtra bientôt plus.

Madeline. Et que voulez-vous que je fasse de cet habit?

Cincinnatus. Ce que je veux? Gracieuse Madeline, ne l'avez-vous pas compris?

Madeline. C'est un peu fort!

Cincinnatus. Comment! vous auriez le courage de refuser ce petit service à celui qui, à celui que?... (*Il fait des gestes passionnés.*)

Madeline, *à part*. Pauvre garçon, comme il m'aime! (*Haut, en prenant l'habit.*) Allons! donnez. Vraiment je suis trop bonne!

Cincinnatus. La bonté n'est-elle pas toujours la sœur de la beauté? (*Il s'assied.*)

Madeline. Puis-je assez reconnaître d'ailleurs les services que vous nous avez rendus pendant ce voyage et dont ma maîtresse et moi garderons toujours le souvenir...

Cincinnatus, *riant*. Oh! oh!

Madeline, *étonnée*. Vous dites?

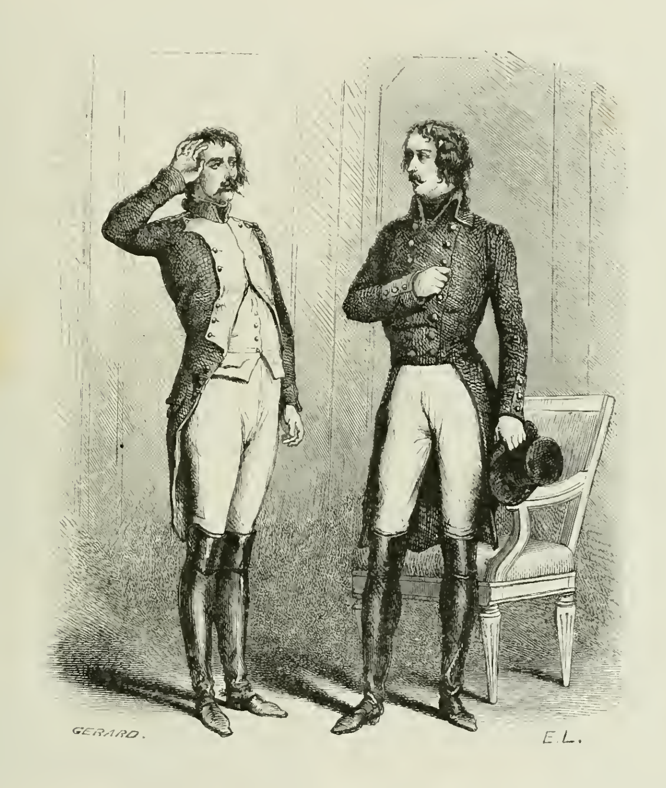
Cincinnatus, *reprenant son sérieux*. Je ne dis rien.

Madeline. Sans vous, que serions-nous devenues, deux pauvres femmes, sans protection et sans défense?

Cincinnatus, *riant*. Oh! oh!

Madeline. Qu'avez-vous donc?

Cincinnatus. Absolument rien.



Jacques Lambert et Cincinnatus. Dessin d'Eustache Lorsay.

Madeline, *lui rendant son habit*. Tenez, voilà l'affaire faite. (*Cincinnatus remet son habit.*)

Cincinnatus. Je puis vous dire, maintenant que j'ai mon habit, la cause de mon hilarité; je riais, belle Madeline, de votre bonne foi, et de la facilité que l'on a à vous tromper.

Madeline, *étonnée*. A me tromper? Qui donc m'a trompée?

Cincinnatus. Voyons, souvenons-nous, et raisonnons. Êtes-vous bien sûre d'avoir couru de grands dangers pendant la route?

Madeline, *de plus en plus étonnée*. Comment?

Cincinnatus. Si vous voulez ma pensée tout entière, vous n'en avez couru aucun.

Madeline. Eh bien?

Cincinnatus. Et cette protection qu'on vous offrait n'était qu'une mauvaise plaisanterie.

Madeline, *au comble de l'étonnement*. Ah! bah!

CINCINNATUS, *se frisant la moustache.* C'est comme je vous le dis.

MADELINE. Ainsi vous nous avez trompées en nous l'offrant?

CINCINNATUS. Permettez; aimable Madeline, je ne parle que de moi; je ne parle pas du colonel, que j'ai tout lieu de croire aussi confiant que vous-même...

MADELINE. Mais enfin pourquoi nous avoir alors escortées depuis Chartres jusqu'ici? J'avoue que je m'y perds.

CINCINNATUS. Pourquoi? parce que je crois aux proverbes, qui renferment la sagesse des nations, et, en particulier, à un proverbe qui contient toute la sagesse des autres.

MADELINE. Et ce proverbe! quel est-il?

CINCINNATUS. *On a souvent besoin d'un plus petit que soi.*

MADELINE. Je ne comprends pas!

CINCINNATUS. Soit! je vais m'expliquer plus clairement. Vous savez que lorsque nous vous rencontrâmes, nous nous rendions de Paris à Rennes. Le premier jour, nous avions fait vingt lieues à cheval, sans que le colonel, qui est de fer, témoignât la moindre envie de s'arrêter. Quant à moi, vers le soir, j'avais déjà les os rompus et je ne tenais plus sur ma selle que par un miracle d'équilibre; aussi adressais-je à chaque auberge mes plus gracieux sourires, en faisant remarquer à mon maître les séduisantes promesses des chevaux blancs et des lions d'or de l'enseigne, mais en vain ces nobles quadrupèdes nous regardaient-ils de l'air le plus encourageant, en vain la cuisine envoyait-elle à notre odorat les plus enivrants parfums, en vain la broche, surchargée de poulets et de dindons, nous appelait-elle de sa petite voix criarde, le colonel était inexorable, il fallait se remettre en marche, le ventre vide, et bientôt on voyait disparaître au détour de la route l'auberge, le cheval d'or, le lion blanc, la broche et les dindons. Vous conviendrez que cette existence n'avait rien de récréatif.

MADELINE. En effet.

CINCINNATUS. J'étais donc occupé à gémir sur le sort des gens qui, ayant un estomac, sont forcés d'obéir à ceux qui n'en ont pas, quand le ciel amena à notre rencontre deux petites femmes charmantes, qui faisaient à peu près même route que nous. Mon colonel les aborde galamment et leur offre de les escorter. Elles refusent, il insiste, et finit par emporter leur consentement d'assaut. De mon côté, j'avais saisi sur-le-champ tout le parti que je pouvais tirer de ce merveilleux hasard. Car, il faut que je le dise pour le cas où vous ne l'auriez pas remarqué, je suis moins bête que je n'en ai l'air, et je ne manque même pas d'un certain bon sens que je dois au commerce des proverbes. J'avais donc compris que c'étaient deux alliées toutes-puissantes que le ciel envoyait à mes jambes et à mon estomac.

MADELINE. Expliquez-vous!

CINCINNATUS. Voici ce que je me dis : si ces deux femmes, si frêles que le moindre choc les briserait, si délicates que la moindre fatigue les tuerait, si ces deux femmes font route avec nous, adieu les étapes de vingt lieues, adieu les nuits à la belle étoile : désormais, nous voyagerons à notre aise, nous déjeunerons à notre heure, et même les chevaux blancs et les lions d'or n'auront pas pour nous de lits assez douillets ni de cuisines assez friandes.

MADELINE. Ah! je comprends! Il en convient, le monstre! et moi qui avais cru...

CINCINNATUS. Quoi donc?

MADELINE. Rien! monsieur, rien! Ainsi tous ces soins pour notre santé...

CINCINNATUS. Gourmandise!

MADELINE. Toutes ces précautions contre la fatigue...

CINCINNATUS. Paresse! Et je ne parle ici que de ces avantages que j'avais entrevus du premier coup d'œil, et non de ces mille petits bénéfices que je ne pouvais prévoir et que le hasard seul me pouvait procurer.

MADELINE. Encore!

CINCINNATUS. Eh! mon Dieu, oui! Que serais-je devenu sans vous, il y a une heure, quand mon cheval m'a si désobligeamment désarçonné?

MADELINE, *exaspérée.* C'est vrai!

CINCINNATUS. Que serai-je devenu sans vous, avec cet habit qui montrait si outrageusement la doublure?

MADELINE. C'est encore vrai!

CINCINNATUS. Que deviendrais-je en ce moment?...

MADELINE. En ce moment?...

CINCINNATUS. Que mon estomac est descendu dans mes talons, attendu que je n'ai encore fait que mes trois repas depuis ce matin...

MADELINE. Hein! Ah! il paraît que M. Cincinnatus a faim!

CINCINNATUS. M. Cincinnatus a faim et il espère bien que la secourable Madeline ne le laissera pas succomber à cette affreuse maladie.

MADELINE. A d'autres, monsieur, à d'autres! Lorsque je suis venue à votre secours, je croyais rendre service à un homme aimable et galant; je vois maintenant que je n'ai eu affaire qu'à un gourmand, à un paresseux: tout est fini entre nous, monsieur Cincinnatus.

CINCINNATUS. Éblouissante Madeline! une omelette de douze œufs est si vite faite, et une tranche de jambon est chose si succulente!

MADELINE. Une omelette! du jambon! Nenni, monsieur.

CINCINNATUS. Si vous me refusez, j'expire à vos pieds.

MADELINE. De faim! monsieur, ce n'est pas moi qui vous en empêcherai.

MARIE, *en dehors, appelant.* Madeline! Madeline!

MADELINE. D'ailleurs voilà ma maîtresse qui m'appelle! Adieu, monsieur Cincinnatus; vous qui connaissez si bien les proverbes, méditez, je vous prie, la fable de *la Poule aux œufs d'or.* (*Elle entre à droite.*)

SCÈNE VII.

CINCINNATUS, seul.

La poule aux œufs d'or! Amère dérision! ce n'est pas elle qui a pondu les œufs que je mangerai aujourd'hui... Je commence à croire, Cincinnatus, mon ami, que vous avez manqué de prudence, et que vous avez eu tort de démasquer sitôt vos batteries.

SCÈNE VIII.

CINCINNATUS, JACQUES.

JACQUES. Te voilà! J'ai enfin retrouvé ton cheval, et rien ne nous empêche plus de partir.

CINCINNATUS. Vous avez raison, colonel; nos préparatifs ne seront pas longs.

JACQUES. Nous n'avons plus rien à faire ici; on a l'air de se moquer de nous!

CINCINNATUS. On ne nous traite pas comme nous le méritons.

JACQUES. Nous serions ridicules si nous restions plus longtemps.

CINCINNATUS. Dites absurdes!

JACQUES. C'est ton avis?

CINCINNATUS. C'est mon avis.

JACQUES. Eh bien donc! partons!

CINCINNATUS. Allons! (*Ils remontent.*)

JACQUES, *s'arrêtant.* Tiens! veux-tu que je te le dise, Cincinnatus, c'est maintenant que nous sommes absurdes, stupides!

CINCINNATUS, *étonné.* Ah! (*Ils redescendent.*)

JACQUES. Et égoïstes, par-dessus le marché.

CINCINNATUS, *à part.* Je voudrais bien savoir comment le vent a tourné.

JACQUES Oui, égoïstes! N'est-ce pas maintenant surtout que, livrées à elles-mêmes, dans un pays déchiré par la guerre civile, ces deux femmes vont avoir besoin de nous?

CINCINNATUS, *à part.* Encore!

JACQUES. Egoïstes et malhonnêtes, devrais-je dire aussi, car nous n'avons seulement pas pris congé de ces dames.

CINCINNATUS. Ah! pour cela, c'est vrai!

JACQUES J'entends la comtesse, laisse-nous.

CINCINNATUS. Oui, colonel. (*A part.*) Si un homme a jamais su ce qu'il désirait, ce n'est pas celui-là... N'importe! songeons à mon souper. (*Il sort par la gauche, au moment où Marie paraît à droite.*)

SCÈNE IX.

JACQUES, MARIE.

MARIE. Encore ici, colonel!

JACQUES. Encore! le mot est cruel, madame; mais si j'ai si mal compris vos désirs, si je ne suis pas déjà loin, c'est qu'il m'était pénible de vous quitter en vous laissant de moi une si triste opinion.

MARIE. Monsieur!

JACQUES. Oui, madame; et le désir de vous présenter mes excuses était trop légitime pour que vous ne me le pardonniez pas. Vous n'avez vu en moi qu'un soldat mal appris, et vous me l'avez fait comprendre.

MARIE. Oh!

JACQUES. Je ne vous en veux pas, madame, je méritais vos reproches; mais songez que je suis un enfant du peuple, sans éducation et sans exemples, un maladroit qui casse tout ce qu'il touche, blesse tout ce qu'il défend, et vous serez plus indulgente, je l'espère, pour celui qui vient vous faire ses adieux.

MARIE. Attendez, colonel, je ne veux pas à mon tour que vous emportiez de moi une fausse idée. Non-seulement je ne vous ai pas accusé des crimes que vous dites, mais dans votre conduite, quelque excentrique qu'elle puisse paraître, une chose m'a touchée, et je veux vous en remercier.

JACQUES. Quoi donc, madame?

MARIE. Les égards que vous n'avez cessé de nous témoigner. Bien d'autres, à votre place, eussent abusé de la fausse position de deux femmes comme nous, pour tenter de leur faire croire à un amour de circonstance; vous, au contraire, jamais un mot semblable n'est sorti de votre bouche, et vous avez compris, avec cette délicatesse dont je vous remercie, que jamais femme n'a plus besoin de respect que lorsqu'elle ne peut se faire respecter elle-même.

JACQUES. Oh! madame...je crains bien de n'être pas digne de ces éloges..., car voilà qu'avec un mot vous m'enlevez déjà le courage de partir.

MARIE. Partir! (*S'approchant d'une fenêtre.*) Vous ne voyez donc pas que l'orage qui a menacé si longtemps vient enfin d'éclater? Vous n'entendez donc pas la pluie fouetter ces vitres?

JACQUES. Qu'importe?

MARIE. Ce qu'il importe? Du moment, colonel, que je ne vois plus en vous que l'hôte qui invoque les saintes lois de l'hospitalité, je me reprocherais toujours de ne pas les avoir mieux observées. Restez, colonel.

JACQUES. Vous le voulez?

MARIE. Je vous en prie.

JACQUES. J'obéis, madame.

MARIE. Et maintenant que nous avons fait la paix et que nous sommes amis, car nous sommes amis, n'est-il pas vrai? (*Elle tend la main à Jacques.*) permettez-moi une question dont vous ne vous formaliserez pas, je l'espère.

JACQUES. Je vous le jure.

MARIE. A notre première rencontre, le sentiment qui vous dicta votre conduite était-il franchement le désir de nous être utile?

JACQUES. Franchement, oui, madame!

MARIE. Et depuis, quand vous avez reconnu votre erreur, car vous avez trop d'esprit pour ne l'avoir pas reconnue...

JACQUES. En effet, je l'ai reconnue...

MARIE. Qui vous empêcha de nous dire adieu?

JACQUES. Qui?... Je désire que vous conserviez de moi la bonne opinion que vous aviez tout à l'heure, permettez-moi donc, madame, de ne pas vous répondre.

MARIE, *troublée.* Ah! (*Ses yeux se portent involontairement vers la fenêtre.*)

JACQUES, *saisissant son regard.* La pluie cesse, madame.

MARIE, *honteuse de se voir devinée, rougissant.* Au contraire, elle redouble, et j'en suis aise, puisqu'elle me donnera plus longtemps le plaisir de votre compagnie.

JACQUES. Triste société!

MARIE, *prenant son parti.* Pourquoi donc? Il s'agit de passer le temps, voilà tout; et je compte sur vous pour trouver les heures moins longues... N'aviez-vous pas dit, colonel, que vous étiez prêt à verser votre sang pour moi?

JACQUES, *avec feu.* Je l'ai dit, madame, et je le répète.

MARIE. Mauvaise locution, dont il faudra vous défaire, car les sottes seules se laissent prendre à ces mots trop souvent vides de sens; et les femmes d'esprit, à ces grands dévouements qui ont si rarement cours, préfèrent d'habitude les petits services, qui en sont la monnaie quotidienne. Et c'est ce qui m'arrive en ce moment: je me garderai donc bien de vous demander le sacrifice de votre vie, vous seriez homme à me le faire sur l'heure; je vous demanderai tout simplement de m'aider à attendre que la pluie ait cessé et que le soleil ait percé les nuages.

JACQUES. Moi, madame! et que puis-je?

MARIE. Voici un clavecin et des romances qui viennent de Paris. Etes-vous musicien, colonel?

JACQUES. C'est jouer de malheur! la première chose que vous me demandez...

MARIE. Oh! le malheur n'est pas grand, et je comprends fort bien cela. A vous, messieurs, les occupations graves et sérieuses; à nous autres femmes, les distractions futiles et légères. A chacun son lot. Voulez-vous que je vous chante cette romance, colonel?

JACQUES. Je n'aurais jamais osé...

Marie. Pourquoi donc? n'avais-je pas moi-même donné l'exemple? (*Elle chante.*)

PREMIER COUPLET.

L'hiver a fui. Mai nous arrive
Avec son cortége de fleurs;
Le ruisseau sourit à la rive
Et la prairie à l'herbe en pleurs;
Tout se réveille sur la terre,
L'oiseau pour retrouver sa voix,
Le bocage son doux mystère,
Et l'ombre épaisse les grands bois.

DEUXIÈME COUPLET.

C'est encor mai qui, d'âge en âge,
Fait fleurir sous ses chauds rayons
Le sourire sur le visage,
Et le bluet dans les sillons.
Vive le mois que Dieu nous donne
Pour nous ramener les beaux jours,



Yvon et Madeline, Dessin d'Eustache Lorsay.

Et qui met au front la couronne
De l'espérance et des amours (1)!

Jacques. Des amours!... Ah! bravo! bravo! Je ne saurais vous dire, madame, le charme que j'éprouvais à vous entendre.

Marie. Bon! voilà maintenant que vous me flattez! Mais à chacun de payer à son tour son écot, et puisque vous ne chantez pas, colonel, racontez-moi une histoire.

Jacques. Une histoire! et laquelle?

Marie. La vôtre, par exemple. La vie d'un soldat, avec ses émotions et ses espérances, doit être intéressante.

Jacques. Vous croyez? La mienne pourtant est bien simple, madame, et peut se raconter en deux mots. Fils d'artisans honnêtes, mais pauvres, j'étais orphelin presque à ma naissance; ce que j'appris, je le dus un peu au hasard, un peu aussi à la charité; sans passions comme sans désirs, sans passé comme sans avenir, ne sachant

(1) On trouvera la musique inédite de ces couplets, par M. A. Bessems, dans la livraison des *Modes vraies* du présent mois.

quelle carrière donner à ces forces vives de la jeunesse qui bouillonnaient en moi, j'assistai avec curiosité d'abord, avec terreur ensuite, aux commencements de cette révolution qui, sous les débris de la monarchie, eût voulu ensevelir un monde et une religion. Tout à coup, un cri, répété par mille échos : « La patrie est en danger ! » retentit dans toute la France. Ce moment décida de moi : j'avais seize ans, je m'enrôlai et je volai à la frontière. A vingt ans, j'étais fait capitaine sur un champ de bataille, à vingt-deux, colonel. Voilà mon histoire, madame ; elle est bien simple, je vous l'avais dit, et c'est celle de tous mes compagnons d'armes.

Marie. Et cette existence de soldat vous plaît?

Jacques. Oui, madame. Ce bruit, cette odeur de la poudre, ces dangers, et peut-être aussi un peu cette gloire qui nous apparaît parfois au loin, tout cela me causait une espèce de fièvre, d'enivrement, jusqu'au jour où le Directoire me rappela des frontières où nous combattions l'ennemi de la France, pour m'envoyer ici combattre nos propres frères. Ah ! ce jour-là, j'en conviens, ce métier



Marie donnant la main à Jacques, et Madeline à Cincinnatus (Scène XII). Dessin d'Eustache Lorsay.

des armes, qui m'avait semblé si noble et si beau, me parut horrible, affreux, et je faillis briser mon épée.

Marie. Et pourquoi ne le fîtes-vous pas?

Jacques. D'abord, madame, parce que l'obéissance est le premier de nos devoirs ; parce qu'ensuite un autre eût accepté le poste que je refusais, et qu'un autre eût peut-être apporté dans la lutte ses passions et ses vengeances.

Marie, *rêveuse*. C'est vrai !

Jacques, *s'animant*. Depuis six ans que dure cette guerre impie, que de victimes sacrifiées de part et d'autre à cet esprit de haine qui, à chaque rencontre, rend les adversaires plus acharnés et plus inexorables ! La clémence seule pouvait cicatriser tant de blessures, réconcilier tant d'ennemis. C'est ce qu'a compris notre nouveau chef, le général Hoche, et c'est à cette œuvre de paix et de réconciliation que je voulus m'associer, quand Hoche me chargea d'investir le château de Pontevec.

Marie, *frappée*. Pontevec !

Jacques. Qu'avez-vous, madame?

Marie. Pontevec ! avez-vous dit?... Celui qui com-

mandait les défenseurs du château n'était-il pas le comte Raoul de Penhoët?

Jacques, *étonné*. Oui, madame.

Marie. Et l'officier républicain qui, au lieu de faire fusiller ses ennemis, leur garantit la vie sauve, et, comme on hésitait à faire honneur à sa parole, jura de se brûler la cervelle si on le déshonorait?...

Jacques. C'était le colonel Jacques Lambert... Oui, madame.

Marie, *se jetant sur sa main et la pressant*. Oh! merci, monsieur, merci pour tous ceux que vous avez sauvés, merci pour celles qui, sans vous, eussent été condamnées à pleurer un fils, un frère ou un époux! Heureuse la femme qui vous donnera le bonheur dont vous êtes digne!

Jacques, *très-ému lui-même*. Le bonheur! il n'est pas fait pour moi.

Marie. Pourquoi cela?

Jacques. Le cri de la France en péril m'avait appris que j'avais une âme, la vue d'une femme devait m'apprendre que j'avais un cœur. Mais ne valait-il pas mieux que ce cœur dormît d'un sommeil éternel que de s'éveiller un jour pour se replier sur lui-même et s'avouer que le bonheur lui était à jamais refusé?

Marie. Expliquez-vous.

Jacques. Un abîme me sépare, madame, de celle que j'aime: elle est belle et riche, je suis pauvre et inconnu; elle appartient à une noble maison, c'est à peine si j'ai un nom à lui offrir; elle est si loin de moi enfin, que, de peur de lui paraître ridicule, j'éteins en sa présence la flamme de mon regard, j'étouffe les battements de mon cœur.

Marie. Que dites-vous, colonel? Au temps où nous vivons, le courage n'est-il pas une noblesse et l'épée une fortune?

Jacques. Je ne vous ai pas tout dit, madame, elle n'est pas libre.

Marie, *souriant*. Mariée! je comprends... C'est étrange le rapport que cette histoire a avec certaine anecdote qu'elle me rappelle, et que je vous demande la permission de vous raconter. Peut-être aura-t-elle quelque intérêt pour vous, et d'ailleurs la pluie tombe toujours. Il était une fois une jeune fille qui vivait aussi tranquille et heureuse qu'on peut l'être à notre époque, quand elle apprit que son frère, fait prisonnier dans je ne sais quelle rencontre, venait d'être transféré dans les cachots. Sa résolution fut bientôt prise: suivie d'une servante, elle partit pour Paris. (*Ici Jacques, d'abord inattentif, commence à lui prêter toute son attention.*) Mais comme deux jeunes filles qui voyagent seules par les routes courent de grands risques, l'idée lui vint de se faire passer pour une femme mariée.

Jacques, *au comble de l'émotion*. Cette histoire...

Marie. Elle obtint la grâce de son frère; et, comme elle revenait au pays, elle fit la rencontre... (*Elle est interrompue par plusieurs coups de feu au dehors.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, MADELINE, CINCINNATUS.

Cincinnatus. Colonel, nous sommes découverts, les chouans nous poursuivent.

Jacques. Ah! cette fois, madame, il me sera permis de donner ma vie pour vous!

Madeline, *bas, à sa maîtresse*. Ce sont Yvon, Pornic et vos serviteurs.

Marie. Ah! (*A Jacques.*) Encore une folie, colonel! laissez-moi faire. Madeline, ouvre.

Jacques. Que signifie?...

(Madeline a ouvert; entrent Yvon, Pornic et des chouans.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, YVON, PORNIC, CHOUANS.

Les chouans. A mort les bleus! à mort!

Marie. Qu'est cela? Qui vous a permis, Pornic, Yvon, d'entrer ainsi au château?

Pornic, *voyant Marie et reculant*. Ah! la demoiselle!

Marie. Répondez, serviteurs infidèles, qui, non contents d'abandonner vos maîtres, ne trouvez, pour les saluer à leur retour, que des cris de vengeance et de mort!

Yvon. Pardon, mademoiselle; ce n'est pas à vous que nous en voulons, mais à ces hommes. (*Il désigne Jacques et Cincinnatus.*)

Marie. Ces hommes sont sacrés, ces hommes sont mes hôtes. Découvrez-vous et inclinez-vous devant eux.

Yvon. Nous!

Marie. Car ce sont de nobles et loyaux ennemis: c'est le colonel Jacques Lambert, le vainqueur de Pontevec, celui qui a sauvé votre maître.

Cincinnatus. Et son brigadier Cincinnatus.

Yvon. Pardonnez-nous, mademoiselle... si nous avions su... Vive le colonel Jacques Lambert! Vive Mlle Marie de Penhoët!

Les chouans. Vive le colonel Lambert! Vive Mlle Marie de Penhoët!

Cincinnatus. Et le brigadier Cincinnatus.

Les chouans. Vive le brigadier Cincinnatus!

(Ils sortent tous en donnant des marques du plus profond respect.)

SCÈNE XII.

JACQUES, MARIE, CINCINNATUS, MADELINE, puis PÉRINE.

Jacques. Marie de Penhoët! ai-je bien compris?

Marie. Oui, colonel.

Jacques. Et je vous dois encore une fois la vie! Ah! pourquoi faut-il que cette guerre fatale ait placé votre frère dans un camp et moi dans l'autre!

Marie. Espérons en Dieu!

Périne, *entrant*. Ah! mamzelle! mamzelle! M. le comte est libre et notre pays aussi. Le général Hoche vient d'accorder une amnistie et de signer avec les chefs royalistes l'acte de pacification de la Vendée.

Marie. Avais-je tort de vous dire: Espérons en Dieu. (*Elle tend la main à Jacques.*)

Jacques, *la baisant*. Eh quoi! cette main à l'officier de fortune?

Marie. Non! au sauveur de mon frère!

Cincinnatus. Et vous, éblouissante Madeline, ne couronnerez-vous pas aussi un si constant amour?

Madeline. Votre amour! je le connais, brigadier. Mais, bah! les femmes sont si bonnes! et puis, vous l'avez dit, je puis encore vous être utile, n'est-ce pas?

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

(*Elle lui tend la main.*)

Cincinnatus. Je vais donc enfin souper!

Ch. WALLUT.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES FÊTES DE MOSCOU (1).

L'entrée de l'empereur. Le cortége. L'ambassadeur de France. La proclamation. Trait caractéristique. Le couronnement. L'Assomption. La Vierge de Vladimir. Les trônes. Scène de famille. Le prince Esterhazy. Le banquet impérial. Sortie à reculons. L'illumination. Deux cent mille ouvriers. Moscou en feu. Les perles de lady Granville. Le spectacle-gala. Un uniforme, s'il vous plaît. Lablache. Le dîner populaire. Menu monstre. Souvenirs du duc de Raguse et de l'empereur Nicolas.

Nous ne nous trompions pas en annonçant que les fêtes de Moscou seraient d'une magnificence à éblouir le monde. Nos lecteurs rapprocheront avec intérêt ce tableau moderne de celui des anciens couronnements que nous leur tracions en août dernier.

Le premier acte de la cérémonie a été l'entrée solennelle de l'empereur Alexandre à Moscou. On remarquait dans la haie de la Tverskaïa le fameux régiment de Paulowski, élite de l'armée russe. Tous les hommes qui le composent sont choisis avec un soin particulier; tous offrent le même type kalmouk, le nez épaté et les moustaches hérissées, et leur aspect est rendu plus saisissant encore par le casque tronqué dont leur tête est couverte; la plupart de ces casques sont percés de balles, bien que le régiment n'ait pas pris part à la dernière guerre; car, dans ce corps, ils passent d'homme à homme: les plus maltraités sont réservés aux plus braves.

L'ambassadeur de France a paru dans une voiture à six glaces et à panneaux dorés, doublée de soie blanche et de broderies or et rouge; six chevaux bais magnifiques traînaient cette voiture, suivie de trois autres. Leur magnificence de bon goût, les brillants uniformes des officiers français, l'élégante livrée blanche, rouge et or des piqueurs, cochers et valets de pied, causaient une vive sensation parmi les spectateurs.

Derrière les Cosaques de la garde et la noblesse à cheval, en avant des carrosses des grands officiers de l'empire, s'avançaient, à cheval également, les députés des peuplades asiatiques soumises à la Russie: Circassiens, Baskirs, Lesghis, Tartares, Kalmouks, Kirghiz, vêtus des costumes les plus variés et les plus pittoresques, armés de longs fusils, de sabres recourbés, de lances, quelques-uns même de flèches et d'arcs, et apportant au milieu de ce cortége un vivant témoignage de l'étendue de la domination russe sur des peuplades dont la plupart sont encore barbares.

Après le nouvel empereur, qu'un simple uniforme semblait dérober au milieu des splendeurs de son escorte, arrivaient l'impératrice-mère et l'impératrice régnante, dans deux carrosses à huit chevaux du temps de Louis XV, du plus merveilleux travail, et dont les panneaux ont été peints par Boucher.

Le second acte a été la proclamation lancée dans les rues de Moscou quatorze fois par jour, durant trois jours consécutifs.

Le 4 septembre, dit le correspondant du *Nord*, auquel nous empruntons quelques-uns de ces détails, au coup de neuf heures, trois généraux, cinq grands-maîtres et deux secrétaires du sénat, précédés des corps de musique et suivis de deux escadrons de chevaliers et de la garde à cheval, ont débouché par la porte de la Trinité sur la place du Sénat. Des hérauts d'armes, vêtus d'un surcot de drap doré et d'une toque de velours cramoisi, précédaient douze palfreniers menant des chevaux blancs coiffés d'aigrettes et caracolant sous des harnais splendides aux armes de l'empire. Deux escadrons de gardes fermaient la marche.

Les hérauts ayant levé leurs masses, les trompettes ont sonné l'appel. Tout le monde alors s'est découvert, depuis les généraux jusqu'aux gens du peuple, et un des secrétaires du sénat a lu la proclamation de l'avénement, du couronnement et du sacre de l'empereur Alexandre Nicolaievich et de l'impératrice Marie Alexandrowna.

Aussitôt après, les musiques des gardes ont entonné l'hymne national, et les hérauts ont répandu la proclamation dans la foule. C'était la partie la plus intéressante de ce spectacle. Hommes, femmes et enfants se jetaient sous les pieds des chevaux pour ramasser cette pièce, écrite en caractères slavons, et que probablement très-peu d'entre eux savaient lire.

Après avoir assisté à ces proclamations, dit un autre correspondant, j'allai voir le transport des insignes impériaux fait en grande pompe, et je vis là une scène curieuse, qui prouve que chez le peuple russe l'amour du souverain l'emporte de beaucoup sur la curiosité. Au moment où les popes vêtus de drap d'or, les maîtres des cérémonies, etc., défilaient, portant les fameux insignes, sous les yeux de la foule avide de les voir, on entendit au loin quelques hurras et quelques cris de: Vive l'empereur! et aussitôt cette multitude qui se pressait autour de la procession disparut complétement pour aller saluer son maître. Quant aux insignes, ils continuèrent seuls, avec leur cortége doré, leur marche triomphale.

Enfin, le 7 septembre, troisième acte: couronnement et sacre de l'empereur et de l'impératrice au Kremlin, dans la cathédrale de l'Assomption (Ouspenkii sobor).

Depuis un temps immémorial, cette petite église a servi au couronnement des czars. C'est le plus riche monument de l'architecture byzantine et l'asile de la plus sainte image de l'empire russe, la fameuse Vierge de Vladimir.

Le palladium sacré est à gauche du maître-autel, sous une coupole de vermeil, entre des colonnes peintes à fresque, des tableaux de grand prix, des candélabres et des lustres gigantesques en argent massif.

Apportée à Moscou par le grand-duc Vladimir, qui introduisit la foi chrétienne en Russie, cette statue de la Vierge n'a, depuis cinq siècles, cessé qu'un seul instant d'occuper sa place dans l'antique cathédrale. Ce fut en 1812. Les troupes, en quittant la ville incendiée, emportèrent avec elles le précieux symbole, et attribuèrent à sa divine influence le désastre des Français à la Bérézina.

Lorsque, grâce à la Vierge de Vladimir, trente mille hommes seulement de la grande armée eurent repassé le Niémen, la madone fut reportée en triomphe dans le temple saccagé. Elle y repose aujourd'hui dans une chasuble en or pur, ornée de pierres précieuses, que l'on évalue à un million. Sur son front brille une émeraude grosse comme un œuf de colombe, et sur la châsse qui renferme ces richesses est plantée une croix de diamants dont chaque pierre est un trésor. Tout l'ensemble de l'église

(1) Voyez notre livraison d'août dernier.

est en harmonie avec cette fabuleuse richesse, et l'étranger le plus dédaigneux de ces splendeurs s'arrête ébloui sur le seuil.

Une décoration spéciale avait été établie à l'occasion du sacre de l'empereur Alexandre.

Une vaste estrade tendue de velours cramoisi à crépines d'or, et à laquelle on montait par douze marches, occupait tout le fond de l'église. Sur la première et la dernière marche reposaient des aigles d'or. Sur l'estrade, les trônes de Jean III et de Michel Fédorovitch attendaient l'empereur et l'impératrice. Rien ne saurait donner l'idée de la richesse de ces trônes (1), amas d'or, de pierreries et de diamants. A la gauche du trône d'Alexandre était une table tendue de drap d'or, destinée à recevoir pendant la cérémonie les insignes impériaux. Sur le double trône descendait un baldaquin en velours cramoisi, brodé et festonné d'or, portant aux quatre coins des couronnes et des aigles, et au centre des panaches de plumes d'autruche. Les colonnes, les tribunes, les murailles, les marches de l'autel, le parvis de la nef étaient drapés, comme les trônes, de velours cramoisi brodé d'or, aux armes de l'empire, aux aigles, aux croix grecques, aux arabesques variées.

La Vierge de Vladimier elle-même pâlissait à côté de cette décoration fulgurante, qui n'était cependant que le cadre de l'imposant tableau du sacre.

A neuf heures trois quarts, le cortége impérial s'est mis en marche, avec toutes ses pompes et ses splendeurs (2). L'empereur, vêtu de l'uniforme de général de division, avec le pantalon rouge, portait encore, contrairement à l'usage de ses prédécesseurs, qui toujours les ont quittées à leur avénement, les aiguillettes d'aide de camp, qu'il conservait en mémoire de son père.

Arrivé dans l'église, près des trônes, Alexandre parcourt lentement l'assemblée du regard. Tous les assistants sont debout, et le métropolitain de Moscou, Philarète, gravit les marches de velours et d'or et vient présenter à l'empereur la profession de foi orthodoxe; S. M. la lit d'une voix ferme et haute, après quoi les métropolitains de Novgorod, Kiew et Pétersbourg apportent le manteau impérial, que revêt le czar. Une fois couvert du manteau de brocart, l'empereur s'incline devant le métropolitain de Moscou, qui lui impose les mains et récite les prières d'usage en pareille circonstance. Les prières finies, l'empereur se relève, et, saisissant des deux mains la couronne, il la pose lui-même sur son front.

Alexandre II était vraiment très-beau ainsi, déclare un témoin: son visage bienveillant et mâle prenait une majesté romaine sous cette montagne de diamants, évaluée à six millions de roubles. Mais de magnifique le spectacle devient émouvant et tendre quand l'impératrice, s'avançant à son tour, s'agenouille devant son époux, qui est en même temps son empereur, et reçoit de lui l'attouchement de cette couronne impériale, qu'ils seront deux désormais à porter.

En cet instant, les chants de la liturgie grecque remplissent les voûtes de la cathédrale; le canon du Kremlin annonce par une salve de cent un coups au peuple moscovite que son empereur est couronné, et les nombreuses églises de Moscou font sonner à toute volée leurs cloches innombrables. Pendant ce temps, la famille impériale s'embrasse avec une effusion complète, tandis que plus d'un curieux essuie une larme furtive. Puis, la scène change d'aspect et redevient grandiose. Le czar, agenouillé, dit une prière, et se relevant seul et debout quand tous les fronts sont courbés, ce maître de soixante-huit millions d'hommes semble grandi par le sentiment de l'immense responsabilité qui pèse sur lui, chef suprême des corps comme des âmes de son peuple.

Aussi la communion de l'empereur, qui a suivi l'onction sacrée, a-t-elle offert ce détail assez curieux pour nous, qu'en qualité de souverain pontife Alexandre se l'est donnée à lui-même: il a communié de ses propres mains sous les deux espèces.

La messe achevée, l'archidiacre entonne le *Domine salvum*. A ce moment, un vieux général, accablé sans doute par le poids d'une émotion trop vive, s'est trouvé mal. C'était, dit-on, le général Osten-Saken.

En quittant l'Assomption, l'empereur s'est rendu à l'intérieur du palais du Kremlin, dans la salle Dorée ou salle du Conseil des boyards (*Granovitaia palata*), où un splendide déjeuner avait été servi en son honneur. L'enthousiasme de la foule a redoublé à la vue du czar, la couronne en tête, le sceptre et le globe en main, le manteau impérial sur les épaules, la traîne portée par les sommités de l'empire.

Le banquet a été, au point de vue de nos idées occidentales, une des plus étranges choses qu'il soit possible de voir. L'architecture de l'édifice est d'abord très-originale. C'est une immense pièce voûtée, soutenue au centre par un seul pilier orné de figures d'animaux sculptées en relief, et que l'on avait, pour la circonstance, décoré de plats d'or et d'argent, chefs-d'œuvre d'orfévrerie du trésor impérial. Du côté de la porte d'entrée, à droite, se trouve l'espèce d'œil-de-bœuf par lequel le czar venait jadis voir quelle serait celle de ses sujettes qu'il daignerait élever jusqu'à lui.

Au fond, vers l'angle de droite, élevés sur une estrade de trois marches, les trônes impériaux, rapportés en toute hâte de l'Assomption, sont placés derrière une table qui ne porte que trois couverts; aux deux côtés du trône de l'empereur, on admire deux gigantesques et magnifiques hanaps en argent ciselé et repoussé, aussi hauts qu'un homme de taille ordinaire.

L'empereur et les deux impératrices se sont dirigés vers les trônes, et alors a commencé une de ces cérémonies qui vous reportent à quatre siècles en arrière. Tout ce que la cour compte de fonctionnaires élevés en rang, placé derrière les trônes de LL. MM. II., s'est mis à remplir les fonctions d'écuyer tranchant, de panetier, d'échanson, avec un zèle moins heureux qu'empressé. Les plats arrivaient, apportés par des officiers supérieurs précédés de l'archimaréchal, et accompagné de toute une escorte de chevaliers-gardes, l'épée nue à la main.

Une fois les augustes convives placés, les ambassadeurs et tout le corps diplomatique, qui jusqu'alors avaient silencieusement contemplé cette curieuse scène, ont été invités par les maîtres de cérémonies à se retirer, *sans se retourner*, *du côté de la porte*, locution ingénieuse trouvée par les rédacteurs du programme officiel pour éviter l'expression déplaisante de *se retirer à reculons*.

(1) Voyez le dessin de l'un d'eux, tome XVII, page 225.

(2) Exemple entre cent: le prince Esterhazy s'est fait accompagner par un nombre infini de valets de pied, qui marchent devant sa voiture, toujours entourée de ses magnifiques heiduques; lui-même a revêtu un costume hongrois qui dépasse tout ce que l'on avait dit d'avance du luxe qu'il devait déployer. La veste tout entière est garnie de perles fines tellement nombreuses que, d'un peu loin, on les prend pour une broderie d'argent; le bonnet est orné d'une aigrette en diamants d'un prix inestimable, retenue par une agrafe dont un empereur serait jaloux; le sabre et les éperons sont couverts de diamants.

A partir de ce moment, le banquet devient et se continue tout à fait intime et national.

Le soir, Moscou était illuminé; mais quelle illumination! Ecoutons encore notre témoin. —

Il y a à Moscou seize cents églises, ayant ensemble huit mille clochers. Ces huit mille clochers ont été couverts, quelques-uns du haut en bas, les autres depuis la lisière du toit jusqu'au sommet, de lattis, garnis eux-mêmes de verres remplis de graisse ou bien d'huile. On dit que plus de deux cent mille ouvriers ont été employés à ce travail. On en a employé au moins autant à l'allumage de toutes ces mèches, car le soir du 7, au moment où la nuit tombait, en un clin d'œil tous ces clochers se sont trouvés transformés en pyramides et en coupoles de feu.

De la montagne des Moineaux, d'où l'on domine toute la capitale, on aurait dit une cité de feu. Toutes les silhouettes des églises se dessinaient en traits lumineux sur l'horizon avec leurs détails les plus secondaires, et au-dessus de ce foyer planait, comme au-dessus d'un volcan, une immense vapeur rouge. C'était presque terrible à force d'être beau.

Les rues de Moscou étaient aussi resplendissantes prises à part qu'était brillant l'ensemble. Les hôtels des seigneurs semblaient construits avec des flammes. Sur les maisons plus modestes, on trouvait des A et des M entrelacés et surmontés de couronnes. Quant aux édifices publics, rien n'en peut donner une idée.

Le vaste jardin du Kremlin était planté d'arbres fantastiques, dont les branches étaient des flammes, portant des fruits de toutes les couleurs. Çà et là on rencontrait des corbeilles pleines de pêches, de poires, de raisins lumineux. Pas un angle saillant ou rentrant des créneaux du Kremlin qui ne fût allumé; pas une volute de la tour d'Ivan qui fût dans l'ombre; pas une peinture des neuf clochers de Saint-Basile qui n'apparût radieuse dans la nuit.

Placé sur une des rives de la Moskova, on voyait de l'autre côté des maisons de flammes avec fenêtres, portes, pignons, balcons, indiqués, comme dans un diorama, en traits lumineux sur un fond noir.

Un architecte quelconque a-t-il donné le plan de cette illumination? On ne le croit pas. C'est *le nombre* seul qui a réalisé ces merveilles, et la chose est si simple qu'il suffira pour la réaliser chez nous d'autant de lampions, de graisse, d'ouvriers et d'argent. Notez que cet éclairage a duré trois jours, et que tous les matins on a rétabli ce que la nuit avait consumé.

Un détail de luxe caractéristique : le jour du sacre impérial, au moment où le cortége entrait au Kremlin, un magnifique collier de perles fines que lady Granville portait s'est détaché, et les perles, séparées du lien qui les retenait, se sont aussitôt répandues à ses pieds. Chacune de ces perles représentait une valeur importante. Qu'a fait lady Granville? Pas un geste de dépit, pas un signe qui pût accuser la moindre émotion; elle a poursuivi dignement son chemin, laissant derrière elle les débris épars d'une parure qui serait une fortune pour une autre moins riche que l'ambassadrice d'Angleterre.

Buckingham n'eût pas mieux fait à la cour d'Anne d'Autriche.

Le 11 septembre a couronné ces fêtes par des réceptions solennelles, et par un spectacle-gala au grand théâtre.

Depuis huit jours on ne parlait que de cette représentation, à laquelle devait assister toute la famille impériale, dans la nouvelle salle si brillamment reconstruite sur les ruines de l'ancienne.

Pour les trois mille places disponibles, on avait reçu plus de vingt mille demandes d'entrée. — J'étais nécessairement parmi les solliciteurs, avoue le rédacteur du *Nord*. Pendant trois jours j'ai fait la chasse aux billets, sans rien obtenir. Je comptais beaucoup sur la protection de Lablache. La chose se serait arrangée sans un détail. Même sur la scène, il fallait un uniforme. Chanteurs, musiciens, choristes, tous ont un habit plus ou moins galonné pour les grandes circonstances. Un uniforme! — et dire qu'il n'y a pas moyen d'en trouver un à Moscou, à moins peut-être d'aller au Gostinoïd. Lablache m'aurait bien prêté le sien, mais cinq personnes comme la mienne flotteraient dans l'habit de l'artiste-colosse!

Or, que dites-vous de ceci, que, désespérant à trois heures d'entrer par un guichet de service, j'étais à six heures et demie propriétaire de trois fauteuils d'orchestre, et venais triomphalement en occuper un à sept heures, — après avoir fait largesse des deux autres?

O sainte hospitalité, féconde en surprises charmantes, sois bénie trois fois!



Pavillon. Jardin du Kremlin.

On lorgnait les deux loges d'avant-scène et la loge de l'empereur, qui étaient vides encore, mais tout le reste de cette salle, plus vaste que la Scala, que San-Carlo, que le Fenice, était garni de haut en bas, depuis la voûte jusqu'à l'orchestre, du plus resplendissant auditoire qui jamais se vît groupé autour d'un artiste ou d'un souverain. On avait réservé tout le bas aux généraux et aux membres des ambassades; tous les balcons des six rangs de loges étaient occupés par des femmes dont les blanches épaules et les chevelures brunes ou blondes semblaient des écrins de diamants semés de fleurs. Leurs toilettes princières ressortaient admirablement sur le fond rouge des lambris. C'était un luxe riant et gai comme celui des serres chaudes.

On ne comptait dans tout le parterre que des hommes, depuis l'orchestre jusqu'aux baignoires de fond. Il y avait sur les premiers rangs les membres du Conseil de l'empire, les sénateurs, les hauts fonctionnaires, tous revêtus de leurs croix et de leurs chamarres; derrière eux, les sénateurs dans leur riche habit rouge, puis les secrétaires et les attachés des ambassades; le Turc coiffé du fez entre le capitaine des *horse-guards* et l'officier de hussards français; d'anciens ennemis assis côte à côte, tous fraternisant en grands seigneurs; le dolman autrichien étalant l'or de ses broderies à côté du caftan bleu et argent des envoyés du schah de Perse, puis des centaines de généraux russes de toutes les armes, la poitrine couverte des insignes de l'honneur, quelques-uns blanchis par l'âge ou la fatigue, d'autres mutilés dans les combats. Des officiers français

portant des médailles anglaises, des Sardes décorés du Nichan, etc.

Les loges étaient occupées par les princes, les ambassadeurs, les grands dignitaires et leurs familles, — resplendissants de toilettes et de diamants.

L'empereur et les impératrices, avec les grands-ducs et les grandes-duchesses, étincelaient comme des soleils dans les loges du centre.

Le charmant opéra de Donizetti, l'*Elisir d'amore*, a été chanté par Lablache, Mme Bosio et Calzolari : c'est assez dire avec quelle perfection. On sait combien Lablache est étourdissant de verve dans le rôle de Dulcamara.

Mme Cerrito a débuté dans le ballet fort ennuyeux de son mari, *Le Postillon et la Vivandière*, mais elle a dansé à ravir, secondée par un corps de ballet comme il n'en existe qu'à Paris.

Cette soirée a été splendide, sans restriction, comme tous les grands épisodes de ces fêtes. — Tout en permettant aux sentiments de la foule de se manifester d'une façon éclatante, elle a marqué l'inauguration solennelle d'un des plus magnifiques monuments de l'empire. Le Théâtre-Impérial de Moscou est placé aujourd'hui, par tous ceux qui l'ont vu, au niveau des plus beaux théâtres du monde.

Après les réceptions impériales, celles des ambassadeurs ont encore été merveilleuses. Le luxe déployé par M. le comte de Morny a rappelé celui du duc de Raguse au couronnement de l'empereur Nicolas.

— Le duc de Raguse, dit M. W., fit venir de Paris, pour les dames de Moscou, de superbes bouquets hermétiquement renfermés dans des boîtes de fer-blanc, que lui expédiait la fameuse bouquetière du Palais-Royal, Mme Provost. A chaque femme entrant aux bals donnés par le duc de Raguse, le galant ambassadeur offrait un bouquet. Parfum, fraîcheur, rien ne manquait aux plus belles et aux plus rares fleurs de la France, après un voyage de six cents lieues.

S'agissait-il de donner un dîner? le duc de Raguse, non moins friand que galant, faisait venir de Paris les fruits les plus exquis. De rapides courriers voyageaient nuit et jour, presque sans débrider.

N'oublions pas le menu du grand dîner populaire qui a été servi le soir du sacre, sur 240 tables, à 25 ou 30,000 convives, aux portes de Moscou : il consistait en 240 moutons, 480 tartes, 28,800 litres de bouillon, 480 plats de gelée, 7,200 poules, 1,000 dindes, 1,000 canards, 24,000 pains blancs, 9,600 pains bis, 9,600 jambons, 46,000 pommes, 46,000 poires, 46,000 prunes, 4,000 seaux de bière, 4,000 seaux de meth, 2,800 seaux de vins blanc et rouge. Sur chaque table se trouvait un mouton rôti, avec les cornes dorées et le nez argenté. Tous les fruits étaient attachés sur des arbres.

Les vieillards, témoins de ce banquet gigantesque, affirment que, tout prodigieux qu'il était, il ne peut se comparer à la fête du *Champ-des-Demoiselles*, donnée par l'empereur Nicolas aux paysans russes.

Le *Champ-des-Demoiselles*, dit M. W., est à Moscou ce que le Champ-de-Mars est à Paris. L'empereur Nicolas fit dresser dans cet immense emplacement une table également immense, où l'on ne sait combien de milliers de couverts réunirent autant de milliers de paysans arrivés de trente à quarante lieues à la ronde. Des gradins élevés tout autour du *Champ des-Demoiselles* reçurent les spectateurs de ce festin aux proportions romaines.

L'empereur jouissait du formidable appétit de ces hôtes inaccoutumés, et lorsque le dîner fut fini, il s'écria :

« Mes enfants, emportez ! tout est à vous ! »

Et le czar montrait les restes du festin, la vaisselle, les couverts d'argent, etc.

Il y eut d'abord parmi les paysans russes un moment de stupeur, causé par l'enivrement de la bonne chère et par la joie subite qu'ils ressentaient. Mais ce moment dura le temps de l'éclair, et tous se précipitèrent sur la table, se culbutant, les uns sur les autres, avec des cris et des gestes difficiles à rendre. Aucun spectacle ne peut valoir l'originalité sauvage de ce pillage autorisé, et quand il ne resta plus vestige du repas, les paysans s'élancèrent vers les gradins recouverts de drap rouge : *Tout est à nous!* criaient-ils, en priant les spectateurs de se lever pour qu'ils pussent tirer le drap à eux; c'était un bizarre mélange de respect pour les classes élevées et d'âpreté à prendre tout ce qui pouvait s'enlever. Il y eut, dans ces scènes inouïes, de l'ordre dans le désordre ; presque de la pudeur dans la brutale rapidité avec laquelle on tâchait d'augmenter son butin. En moins de quelques minutes, les gradins n'offrirent plus que leurs planches de sapin privées de tout ornement, et l'air retentit des cris de joie et de triomphe.

On trouve encore dans plusieurs chaumières des paysans russes un couvert d'argent, une coupe, un morceau de drap rouge, etc., soigneusement gardés comme de saintes reliques. Ces objets font l'orgueil de leurs propriétaires, qui ne manquent jamais de dire aux étrangers qui les visitent :

« Nous faisions partie de la fête que notre grand empereur Nicolas a donnée à ses enfants, comme il nous appelait, et la preuve, la voici. »

Ces convives, plus reconnaissants que la plupart des convives ordinaires, mourraient de faim à côté de ces souvenirs plutôt que de les vendre.

REVUE LITTÉRAIRE.

La Parole appliquée a la diction et a la lecture a haute voix, par M. Ballande (1). — Nous l'avons souvent dit et nous ne saurions trop le redire, on apprend tout dans les colléges, dans les pensions et dans les familles, excepté la science et l'art dont on a le plus besoin dans la vie sociale, la science et l'art de bien dire et de bien lire.

Hélas ! oui, les plus forts élèves de nos lycées, les prix d'honneur des grands concours entrent dans le monde sans savoir lire convenablement une page. Nos bacheliers ès lettres et ès sciences auraient besoin de suivre une année les cours du Conservatoire de déclamation. Encore n'y parviendraient-ils pas à se corriger des mauvaises habitudes de lecture et de diction qu'ils ont contractées pendant leurs huit années d'études classiques.

Pour les jeunes filles et les femmes, cette lacune dans l'éducation est plus frappante encore que pour les jeunes gens et les hommes du monde.

Prenez cent personnes des deux sexes dans le plus beau salon de la plus haute société, vous n'en trouverez pas deux qui soient en état de réciter correctement, de lire avec justesse une fable, une ode, un morceau de littérature, une scène de Corneille ou de Molière, voire un simple article de journal.

Que dis-je ! écoutez nos avocats au palais, nos orateurs à la tribune et nos prédicateurs en chaire : la plupart, et les plus éloquents, ne savent ni bien prononcer, ni bien dire, ni varier et nuancer leur langage. L'un grassaye, l'autre zézaye ; celui-ci a l'accent gascon, celui-là l'accent

(1) Chez l'auteur, rue Madame, 10. — 1 fr. 50.

picard; tous bredouillent et mangent le tiers des syllabes, etc.

En vain des maîtres habiles, feu Mennechet, l'ancien lecteur des rois, M. de Roosmalen, qui a écrit le livre de *l'Orateur*, ont prêché de leur mieux la réforme de la lecture et de la diction.

Cette science élémentaire et indispensable n'est encore pratiquée que par les bons comédiens sur nos théâtres.

Aussi est-ce d'un artiste dramatique de premier ordre que devait partir avec fruit l'enseignement de l'art de bien lire et de bien dire, à l'usage des gens du monde.

C'est ce qui vient d'arriver, grâce à M. Ballande, l'éminent tragédien du premier et du second Théâtre-Français. Pendant douze années, il s'est en quelque sorte analysé lui-même, en prenant des notes sur le mécanisme et l'émission de la parole, cette admirable expression de la pensée et du sentiment humain. Ses observations minutieuses, justifiées par sa propre expérience, aux applaudissements du public, et par la pratique de ses élèves dans la chaire, à la tribune et au barreau, ont fini par composer un traité complet, simple et savant, lucide et précis, qu'il a publié à la sollicitation d'un professeur instruit par lui-même. Ce traité renferme tout ce que la théorie et l'application pouvaient inspirer de rationnel, de fécond et d'ingénieux sur la formation de la voix, sur ses divers instruments, sur la prononciation de notre langue, sur les défauts à éviter et les qualités à acquérir, sur les inflexions, les poses, les nuances, les gradations, les expressions du geste, des yeux, des traits, etc., etc; le tout rendu sensible par une foule d'exemples et d'exercices, à la portée des élèves les plus ignorants ou les plus rebelles.

Ce petit livre doit être et sera le guide et le bréviaire de tous ceux qui voudront enfin savoir dire et lire à haute voix.

Nous le recommandons en particulier aux maîtres, aux professeurs, aux pères et aux mères de famille. Ils y apprendront à se réformer d'abord, pour former ensuite leurs disciples et leurs enfants.

Si du livre ils remontent à l'auteur et lui demandent ses leçons, ils n'en feront que mieux, sans doute. Mais M. Ballande aurait peine à y suffire, à moins d'ouvrir un cours public (1).

En attendant, sa méthode est déduite avec tant de clarté et de détail, qu'elle le supplée, autant que possible, pour tout lecteur attentif et intelligent.

Chateaubriand et l'Océan a Biaritz, de Siméon Pécontal. Nos lecteurs connaissent cet auteur déjà renommé de *Volberg* et des *Poëmes et légendes*. Il leur a donné ici même plusieurs diamants de son écrin. Il nous en adresse deux tout nouveaux et des plus finement taillés. On reconnaîtra en les lisant un des trois ou quatre poëtes de ce temps-ci qui portent le plus haut la bannière lyrique, et l'on ne sera pas étonné d'apprendre que M. Pécontal a remporté un des prix du fameux concours Véron, avec une mention spéciale et glorieuse dans le rapport de M. Sainte-Beuve. Citons quelques strophes de l'*Océan à Biaritz*, ce grand spectacle si à la mode depuis quelques années:

Là, ton sable a banni des flottes souveraines;
Où bourdonnait la foule, ici, tu grondes seul;
Sur le front des cités qui se disaient les reines
Ta vague a jeté son linceul.

Tu transformes le monde en changeant de rivage;
De vertes oasis s'échappent de tes flancs;
La montagne a tes voix, le désert ton mirage
Où se bercent tes flots absents.

Et tous ces archipels battus par les tempêtes,
Que sont-ils, suspendus sur ton sein agité,
Sinon des continents qui relèvent leurs têtes
Pour dire qu'ils ont existé?

Oui, le globe meurtri raconte ton histoire.
La terre de la mer triomphe par moments;
Mais à qui restera la dernière victoire?
Qui vaincra des deux éléments?...

Et l'homme insoucieux s'agite à leur surface;
Les peuples, vieux enfants, dansent sur des tombeaux;
Leur vain orgueil tourmente un monde où tout s'efface,
Et s'en dispute les lambeaux.

L'ode sur Chateaubriand se termine par ces vers, d'une admirable fierté:

Sa pensée habitait les sphères les plus hautes;
Premier ministre, ambassadeur,
Il n'en descendait point, et tout, jusqu'à ses fautes,
Porta le sceau de la grandeur.

A plus d'un crime heureux sa voix fut importune;
Ce Caton des partis vaincus
Comme on sert le bonheur courtisait l'infortune,
Et gardait les espoirs déçus.

Et qu'importe au génie, ou faveur ou disgrâce,
Alors qu'il sait s'appartenir;
Le poëte est peu fait pour la gloire qui passe,
Son règne, à lui, c'est l'avenir.

L'avenir!... Dieu parfois convie à cette fête
Des rois d'un jour, fils des hasards;
Mais des siècles sans fin, dont ils font la conquête,
Les Homères sont les Césars.

Oui, quel que soit le sort que le ciel nous prépare,
O toi qui fus Chateaubriand,
Tu resteras toujours, dans nos nuits, comme un phare,
Dans nos jours, comme l'Orient.

L'oubli ne fera point sur ton roc solitaire
Monter son flot audacieux;
L'ancre que tu jetas plonge au fond de la terre,
Et ses anneaux touchent aux cieux.

THÉATRES.

Les événements dramatiques des deux derniers mois ont été:

— La réouverture des Italiens, par Mme Alboni: c'est tout dire;

— La reprise du *Prophète*, au grand Opéra, avec Mme Borghi-Mamo, qui a puissamment rajeuni cette œuvre magistrale;

— Aux Français, *Fais ce que dois*, c'est-à-dire: joue bien vite autre chose, et des auteurs eux-mêmes qui valent mieux que leurs pièces. Heureusement *Don Juan*, *le Verre d'eau*, et les nouveautés de Molière sont toujours là. A bientôt enfin une comédie de M. Scribe;

— La reprise, c'est-à-dire la revanche de *Zampa*, ce chef-d'œuvre d'Hérold, applaudi enfin, comme il le mé-

(1) On nous annonce que M. Ballande va justement céder à ce vœu, en créant à Paris un cours théorique et pratique de lecture, de diction et de geste, en un mot, d'art dramatique et oratoire. Nous en reparlerons en temps opportun.

rite, à l'Opéra-Comique. (Ici, curieuse nouvelle : Mme Cabel va jouer *l'Etoile du Nord!*)

— La réouverture du Théâtre-Lyrique, avec l'inépuisable succès de Mme Carvalho dans *la Fanchonnette*, puis *Richard Cœur-de-Lion*, toujours charmant, et les amusants *Dragons de Villars*, qui ont chaussé à M. Maillard les éperons de la maîtrise;

— A l'Odéon, *le Médecin des âmes*, cadre assez vague pour Tisserant, et la reprise de *l'Honneur et l'Argent*, et de *la Bourse*, toujours couverts de bravos, comme le méritent ces deux bonnes actions dramatiques ;

— Au Gymnase, *Riche de cœur*, qui n'est peut-être pas assez riche d'esprit, malgré Lesueur et Geoffroy;

— Au Vaudeville, *le Beau Léandre*, vers coquets et vifs de M. de Banville ;

— Aux Variétés, une franche comédie de M. Cogniard, *le Chien de garde*, trop franche en quelques détails, mais délicate et gracieuse d'ailleurs ;

— Au Palais-Royal, *le Parapluie d'Oscar*, où la foule s'abrite en pouffant de rire ;

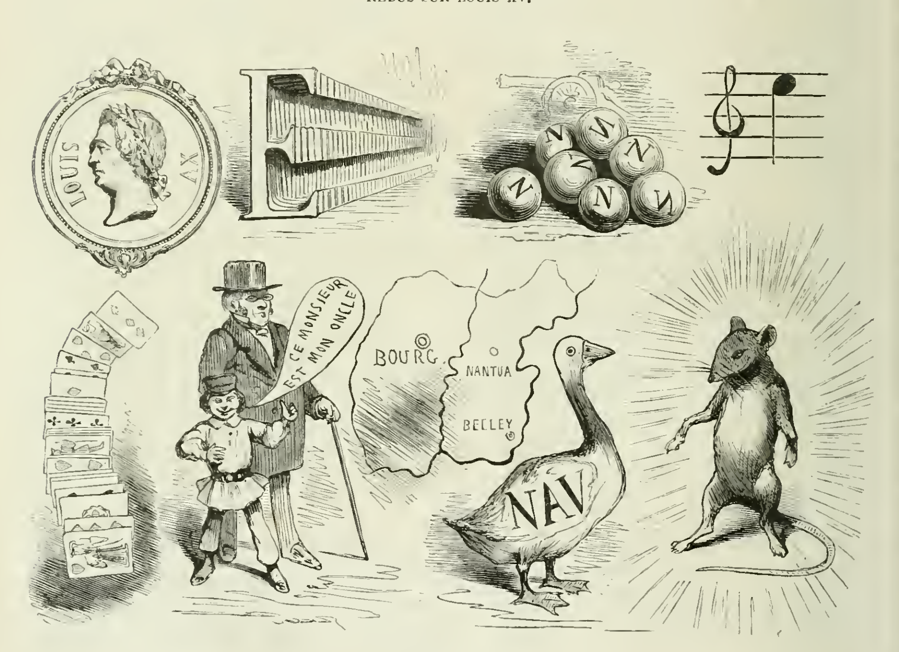
— Aux Bouffes-Parisiens, *le Guetteur* et *le Duo de serpents* pelotent en attendant partie ;

— Aux boulevards enfin, trois coups de maître, trois grands succès : à la Porte-Saint-Martin, *le Fils de la nuit*, avec la Petra-Camara ; à l'Ambigu, *les Pauvres de Paris*, très-émouvante histoire ; à la Gaîté, *les Zouaves*, qui vont remporter encore cent victoires.

— Le journal l'*Univers* a publié dernièrement, et la plupart des grands journaux ont reproduit le récit de la conversion au catholicisme des habitants d'une île voisine d'Annobon, conversion opérée de la façon la plus touchante par un enfant jeté sur cette île à la suite d'un naufrage. Ce récit n'est que la répétition, en d'autres termes, et la confirmation historique de l'article : *Un Missionnaire*, par ANTOINETTE, inséré dans le tome XXI du *Musée des Familles*, page 235.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LOUIS XV.



Le mot de la charade-proverbe de septembre dernier (*l'Herbe qui guérit tout*) est CHATEAU. (Chat—eau).

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE DERNIER.

— « *Mon cher enfant, soyez bon roi ; Dieu seul est grand.* » (Mont—chaire— an fend *soi—ié* bon—r'— oie d'yeux— *seul* est grand) ; dernières paroles de Louis XIV mourant à Louis XV, son arrière-petit-fils.

N. B. Nous continuerons en novembre prochain, et nous achèverons en 1856-57, la série des rébus historiques sur les paroles mémorables des rois de France.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

ANECDOTES HISTORIQUES.

LE PERRUQUIER DE MOSCOU.



Valandru déjeunant avec la comtesse Golowine. Dessins de Pauquet.

Vers le milieu du mois de juin de l'année 1646, le plus beau soleil levant dardait ses rayons sur les dômes métalliques de la ville de Moscou. Un peuple de serfs cheminait humblement dans les rues, pendant que quelques seigneurs circulaient en char à travers la foule, écartant à coups de fouet ceux des plus rapprochés.

Parmi les piétons, un homme contemplait avec curiosité ce spectacle, qui semblait nouveau pour lui. Sa physionomie portait l'empreinte de la gaieté et de l'insouciance; son air était assuré et un peu moqueur: néanmoins, il s'y mêlait parfois des manifestations de pitié, inspirées vraisemblablement par l'humilité silencieuse de ce peuple.

Cet homme voyait-il la lanière d'un fouet s'agiter au-dessus de sa tête, il se posait fièrement sans chercher à l'éviter, et l'instrument se détournait aussitôt pour aller tomber sur quelque malheureux Moscovite.

On présume sans doute que l'individu en question devait être un étranger, et l'on ne se trompe point. De noble origine peut-être? non; son costume, assez mesquin quoique fort propre, et porté avec une certaine recherche, d'autres indices encore auxquels un œil exercé se trompe rarement, faisaient deviner un roturier; mais ce roturier était Français, et perruquier de son état, ce qui ne contribuait pas peu à augmenter son aplomb.

Il se nommait Valandru. Parmi ses pratiques à Paris, figurait une jeune personne qui venait de quitter le couvent et de faire son entrée dans le monde. Il l'avait coiffée avec tant de succès, que l'aimable enfant, belle déjà de ses agréments naturels, s'était vue bientôt demandée en mariage par un diplomate.

Peu après cette union, le mari fut envoyé à Moscou avec la mission d'y représenter la France. Encouragé par celle qui lui devait, croyait-il, sa haute position, Valandru n'avait pas hésité à abandonner sa clientèle et à transporter ses pénates en Russie, persuadé que la fortune l'y attendait. Il s'y trouvait depuis un mois tout au plus et il s'applaudissait de sa résolution.

Protégé par Mme l'ambassadrice, recherché par le beau monde, il était tout naturel qu'il se crût au-dessus d'un peuple d'esclaves et autorisé suffisamment à braver la noblesse russe, qui, selon toute apparence, ne pourrait se passer de lui.

A cette époque, la Russie commençait à sortir des ténèbres de la barbarie; elle s'efforçait de recruter des hommes de talent dans tous les États de l'Europe, et Valandru se classait parmi les hommes de talent.

En ce temps-là, le mot perruquier était synonyme de celui de coiffeur, de même qu'on disait un procureur, un apothicaire : aujourd'hui, ces messieurs s'offenseraient de pareilles qualifications.

Valandru ne pouvait arriver plus à propos dans la ville de Moscou. Le czar Alexis venait de succéder à son père Michel Romanow, le premier de la branche qui règne encore aujourd'hui; le jeune monarque songeait à se marier; des fêtes brillantes devaient avoir lieu à cette occasion, et Valandru en était à se demander comment il pourrait suffire au travail.

On sait qu'autrefois les czars étaient dans l'usage d'épouser une de leurs sujettes, c'est-à-dire de contracter un mariage selon leur inclination. Plus tard, ils ont adopté les coutumes des princes civilisés, en subordonnant aux convenances politiques et à la raison d'État un lien qui ne devrait être destiné qu'à assurer le bonheur de la vie.

Alexis aimait depuis longtemps la fille d'un pauvre gentilhomme et se disposait à la faire monter à côté de lui sur le trône. Mais ce projet contrariait singulièrement les vues de son ancien gouverneur, devenu son premier ministre. Ce seigneur, pour son compte, désirait s'unir à la fille d'un autre gentilhomme obscur nommé Ilia, dont il destinait à son souverain la seconde fille, appelée Marie.

Par un calcul des plus logiques, Morosow se disait que le double titre de ministre et de beau-frère du czar mettrait infailliblement son pouvoir à l'abri des vicissitudes de la cour et des caprices de son maître.

Mais le jour approchait où la future czarine allait être présentée au palais, et la cérémonie nuptiale devait s'accomplir le lendemain... Comment s'opposer à la volonté d'un monarque absolu et amoureux? Ces difficultés n'arrêtèrent point le ministre : on sait que l'habileté moscovite est féconde en ressources. Nous verrons bientôt quel moyen il imagina afin d'obliger le jeune czar à briser son amour devant celui de son serviteur.

Grâce à la faveur et surtout à la jolie tête de l'ambassadrice, bien capable de faire ressortir une coiffure, le perruquier voyait sa réputation grandir de plus en plus; l'or pleuvait dans ses poches ; et l'artiste français envisageait l'époque où, rentré dans sa patrie, il serait assez riche pour acheter une fort belle maison de campagne, peut-être une baronnie.

Il se réjouissait d'avoir pour cliente une charmante veuve, la comtesse Golowine, que son crédit près de Morosow faisait rechercher plus particulièrement par l'ambassadeur de France : il est bon qu'un diplomate s'attache aux favoris de la cour étrangère où il réside. Pour la même raison, les deux dames aussi se voyaient fréquemment, et il arrivait quelquefois à Valandru de les rencontrer l'une chez l'autre.

La comtesse Golowine venait d'être nommée par le ministre première dame d'honneur de la future czarine. Enchantée de son perruquier, elle se plaisait à lui raconter le matin l'effet qu'avec l'aide de son talent, elle avait produit la veille dans les salons du czar; elle promettait de le présenter incessamment à l'auguste fiancée, assurant que nul autre que lui ne pourrait prétendre à l'honneur de la coiffer lorsqu'elle paraîtrait à la cour.

Un matin, Valandru arriva comme à l'ordinaire chez la comtesse. Quoiqu'il ne fût pas en retard, la dame d'honneur l'attendait avec impatience; elle lui renouvela ses éloges, le combla de prévenances, et insista tellement pour qu'il déjeunât avec elle, que Valandru, après sa besogne achevée, se vit obligé d'accepter, sous peine de compromettre la civilité française à la cour de Russie. La comtesse donna ordre de servir le déjeuner dans sa chambre, afin, dit-elle, de se trouver plus complétement tête à tête avec son aimable convive; en outre, elle défendit de recevoir toute visite qui se présenterait.

Pour le coup, Valandru s'imagina avoir inspiré une violente affection à la dame d'honneur. Plein de confiance dans son mérite, il s'en étonna modérément et s'attendit à recevoir une proposition formelle de mariage. Il se demandait si le titre de boyard pourrait le déterminer à abandonner son pays. Ajoutons, à sa louange, que sa résolution était déjà prise, et que, dans le cas où il lui conviendrait de répondre au sentiment dont il se voyait l'objet, il ne voulait consentir à épouser la comtesse qu'à la condition de l'emmener en France.

Le déjeuner fut on ne peut plus délicat; on n'y avait rien oublié de ce qui pouvait exciter l'appétit et flatter le goût d'un perruquier français.

Lorsqu'on eut servi le tout, la comtesse Golowine commanda à ses gens de se retirer.

— Bon ! se dit Valandru, voici le moment de la déclaration. Alors il cessa de manger et attendit en silence.

La dame d'honneur parut d'abord assez embarrassée : elle hésita, rougit légèrement, toussa plusieurs fois et se décida enfin à parler, en commençant par balbutier. Le perruquier, dans une attitude appropriée à la circonstance, baissa les yeux et ouvrit les oreilles.

— Monsieur Valandru, dit la comtesse, ne vous étonnez point du plaisir que j'éprouve à vous recevoir chez moi; j'ai reconnu en vous un homme bien au-dessus de sa condition.

— Voilà un début flatteur, pensa le perruquier.

— Vous êtes destiné à occuper des emplois beaucoup plus élevés, poursuivit la dame d'honneur.

— Madame la comtesse me juge trop favorablement, répondit avec modestie Valandru, tout en portant la main à son jabot.

— Non, je vous jure, insista la comtesse. Tenez, s'il faut l'avouer, je m'estimerais heureuse de contribuer à votre fortune, et, afin de vous donner une preuve de l'estime que je fais de vous, je veux dès à présent vous confier un secret d'État.

— Madame me traite avec beaucoup d'honneur.

— Nullement, je vous rends la justice qui vous est due ; seulement vous comprenez que la plus grande discrétion.....

— Madame n'ignore pas que la discrétion est un des premiers devoirs de ma profession. Admis dans l'intimité des personnes haut placées, je dois tout entendre et ne rien savoir.

— On ne saurait mieux parler, reprit la comtesse. D'ailleurs, il serait inutile de vous l'apprendre : tout dépositaire des secrets de l'État porte avec soi l'élément de sa fortune ou son arrêt de mort.

Valandru ne put retenir une légère grimace. Quoiqu'il se jugeât fort discret, il s'effraya involontairement de la confiance dont on voulait l'honorer.

— Notre souverain va se marier, continua la comtesse Golowine.

— Je le sais, madame.

— Il veut épouser une jeune fille inconnue qu'il aimait du vivant de son père. Feu le czar refusa toujours son consentement à cette union, et aujourd'hui la noblesse russe la voit avec déplaisir. Notre jeune monarque ne considère que sa passion, il ne s'aperçoit pas que celle qu'il aime laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la santé et de la constitution. Que ce mariage s'accomplisse, la branche des Romanow, si florissante à son origine, va dégénérer et s'éteindre.

Valandru ne savait pas trop en quoi tout cela pouvait le concerner; il trouvait que le cœur de la comtesse Golowine prenait un singulier détour avant de se déclarer. Sa curiosité de même que son attention redoublèrent.

— Le premier ministre voudrait, à quelque prix que ce fût, empêcher ce mariage, poursuivit la dame d'honneur ; mais comment s'opposer à la volonté d'un maître qui peut tout? Morosow, dans cette affaire, craint de voir échouer l'autorité que lui donne sur le prince son titre d'ancien gouverneur. Cependant l'intérêt du peuple russe commande, il n'y a pas de temps à perdre. Décidé à atteindre son but, le ministre veut y parvenir par une voie détournée : c'est ici, monsieur Valandru, que je réclame toute votre attention.

Le perruquier se rengorgea, puis devint immobile.

— Demain la fiancée du czar doit faire son apparition au palais; la cérémonie du mariage suivra le jour d'après. On lui prépare une toilette magnifique, et vous recevrez l'ordre de venir la coiffer. Nous espérons que votre habileté se distinguera en cette occasion, car il s'agit du salut de l'État et de votre fortune... M'écoutez-vous, monsieur Valandru ?

— Je vous écoute, madame.

— Le ministre désire que vous inventiez une certaine manière d'attacher, de serrer les cheveux de la jeune fille, à tel point qu'il en résulte une gêne, un malaise, une souffrance même qui, se reproduisant sur son visage, ouvrira infailliblement les yeux au czar.

Le perruquier fit un mouvement qui n'échappa point à la comtesse.

— Dès aujourd'hui, reprit-elle d'un air distrait, vous recevrez un riche présent, comme premier gage des libéralités du ministre..... Me comprenez-vous, monsieur Valandru?

— Oui, madame, je comprends que vous me proposez là une infamie, répondit le perruquier. Vous me jugez, disiez-vous, au-dessus de ma profession. A quel rang me placez-vous donc alors, puisque vous voulez que je me rende complice d'un crime? Permettez, s'il vous plaît, que je me retire.

Déjà il s'était levé de table et se rapprochait de la porte. La comtesse, effrayée, demeurait incertaine, lorsque Morosow entra : vraisemblablement il se tenait aux aguets et avait écouté une partie de la conversation. Il fixa sur le perruquier un regard sévère.

— Monsieur, dit-il en prenant le ton impérieux, il y a des choses qu'il est dangereux de connaître lorsqu'on refuse de s'y associer. Vous savez maintenant ce que nous attendons de vous; consultez-vous bien et choisissez : d'un côté, l'on vous propose un sort brillant, d'un autre côté.....

— D'un autre côté, interrompit courageusement le perruquier, je suis Français et sous la protection de notre ambassadeur. Si l'on touche un cheveu de ma tête, je jure sur mon honneur que vous vous en repentirez.

— Et si l'on vous retient ici? répliqua le ministre avec hauteur.

— Me retenir quand Mme l'ambassadrice et plusieurs autres dames m'attendent? s'écria Valandru en fureur, je vous en défie! Et... tenez, justement voici le czar qui passe ; il s'arrête sur la place et cause avec des seigneurs : qui m'empêche de l'appeler à mon secours?

Tout en disant cela, il venait d'ouvrir brusquement la fenêtre et s'était retranché contre le balcon.

Le ministre pâlit.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, dit-il d'une voix sombre qui dénotait bien plus la frayeur que la menace.

Maître de la position, Valandru ne chercha point à en abuser. Ayant pris une pose moitié grave et moitié comique, il étendit le bras en disant :

— Monseigneur, veuillez vous asseoir sur ce canapé, à côté de Mme la comtesse, et souffrez que je me rende à mes occupations.

— Au moins vous vous tairez? demanda le ministre, vaincu et en proie à l'anxiété la plus vive.

— Oui, je me tairai, répondit majestueusement le perruquier; je me tairai, parce que si je parlais, on refuserait de me croire. D'ailleurs, les affaires de la Russie ne me regardent point. Mais je déclare que mon premier soin, en sortant de cet hôtel, sera de déposer à l'ambassade de France un papier cacheté et scellé, avec prière de l'ouvrir dans le cas où il m'arriverait malheur. En outre, je supplie madame la comtesse Golowine de ne plus compter sur mes services à l'avenir.

A ces mots, il quitta la chambre, et traversa les appartements avec une dignité que n'eût pas désavouée un marquis ou un duc. Les valets s'inclinèrent devant un Français qui avait eu l'honneur de déjeuner avec Mme la comtesse.

Arrivé dans la rue, il aperçut, du même coup d'œil pour ainsi dire, le czar qui avait repris sa promenade, escorté de deux jeunes seigneurs, et le premier ministre Morosow en observation à la croisée, demeurée ouverte.

Au lieu de s'arrêter à les regarder, il courut à l'ambassade, demanda pardon de s'être fait attendre, et se mit en devoir de réparer le temps perdu.

— Je vous trouve le visage altéré, lui dit l'ambassadrice, qui tenait un petit miroir devant elle pendant que le perruquier lui démêlait les cheveux, seriez-vous malade ?

— Non, madame, je ne me suis jamais mieux porté, répondit-il assez brusquement.

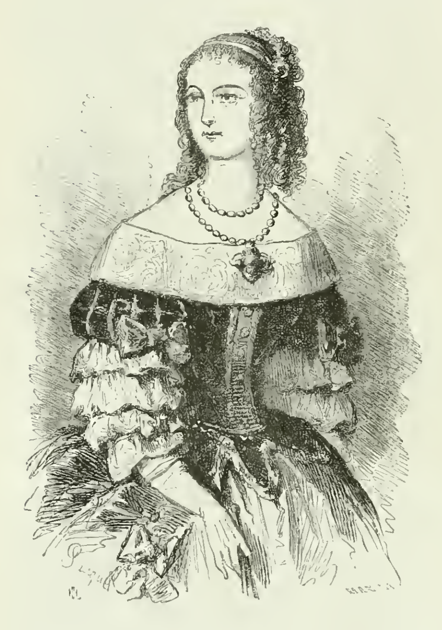
— Ah! tant mieux! ce serait une calamité, à la veille de tant de belles fêtes. Que deviendrait on sans vous?

Valandru garda le silence.

— A quelle heure, demain, coifferez-vous la jeune czarine? demanda l'ambassadrice.

— Ce ne sera point moi qui aurai cet honneur, dit le perruquier d'un ton laconique.

— Vous me surprenez : la comtesse Golowine m'assurait pourtant... Ah! je m'explique maintenant la cause... Vous avez éprouvé, sinon une indisposition, du moins un vif désappointement, et cela se conçoit... Allons! consolez-vous, monsieur Valandru; ce malheur n'est pas irréparable et vous savez que je vous veux du bien. A la cour, on rencontre des rivalités et des petites jalousies; celle de Russie n'en est pas plus exempte que les autres.



Mme l'ambassadrice de France.

Valandru ne répliqua point. Quand il fut au moment de s'en aller, l'ambassadrice lui cria :

— A demain, monsieur Valandru! de bonne heure, s'il vous plaît. Souvenez-vous que c'est le grand jour; je désire que ma coiffure soit un chef-d'œuvre : elle vous vengera de l'injustice qu'on vous a faite.

— Madame, j'y mettrai tous mes soins, dit le perruquier; et il disparut.

Effectivement, le jour suivant il fut exact à la minute, et n'eut pas de peine à opérer les merveilles que la ravissante jeune femme attendait de lui.

La nuit venait de replier ses voiles, après avoir lutté contre les brillantes illuminations du palais et les torches résineuses que le peuple n'avait cessé de promener dans les rues en signe de réjouissance. Quoique la matinée fût déjà avancée, un morne silence régnait autour de la demeure des czars. Des officiers en petite tenue allaient et venaient, sans oser s'accoster ni causer entre eux. Rien n'indiquait que la fête dût recommencer. Le canon, les cloches se taisaient. La multitude, inquiète, s'abstenait de toute question; mais son étonnement se manifestait dans ses regards.

Valandru, qui sortait de chez lui, fit ces remarques en passant. Il hocha tristement la tête, poussa un soupir; après quoi il ne songea plus qu'à commencer sa tournée.

Dans plusieurs maisons, il recueillit çà et là des mots vagues, des fragments de conversation, dont il ne lui fut pas difficile de deviner le sens; mais il se garda bien de hasarder la moindre réflexion.

Arrivé chez l'ambassadrice, il la trouva triste, soucieuse. Elle le pria de lui arranger simplement les cheveux, ne voulant pas, dit-elle, se faire coiffer ce jour-là.

Valandru obéit sans témoigner de surprise ni hasarder une parole; mais il n'en fut pas de même de l'ambassadrice. Habituée depuis longtemps à converser avec son perruquier, dont elle connaissait l'attachement à sa personne, elle ne chercha point à se contraindre.

— Je présume qu'on vous a appris la catastrophe arrivée hier au palais, dit-elle.

— Non, madame.

— Vous n'avez donc pas été aujourd'hui chez des personnes de la cour?

— Pardonnez-moi, madame; mais les gens de cour n'ont pas l'habitude de raconter à leur perruquier ce qui se passe en haut lieu, et dans ce pays moins qu'ailleurs.

— Vraiment! Eh bien! moi, qui ai moins de réserve avec vous, je vais vous mettre au courant d'une chose que, du reste, on saura bientôt. Figurez-vous, monsieur Valandru, que le mariage du czar est rompu; le père de la jeune Hélène, la fiancée du czar, avait eu l'audace de tromper son souverain sur la santé de sa fille.

— Est-il possible, madame?

— Rien de plus vrai; la perspective de devenir le beau-père d'un puissant monarque aura séduit le bon homme. Aujourd'hui même son espérance devait être couronnée de succès. Par bonheur, la Providence y a mis empêchement. La jeune fille était épileptique. Hier, à son entrée dans les salons, elle a éprouvé une attaque violente, qui a trahi le mystère et épouvanté le czar lui-même.

— En êtes-vous bien sûre, madame? demanda froidement le perruquier.

— Belle demande, ma foi! répondit l'ambassadrice; l'accident a eu lieu en présence de la noblesse réunie et du corps diplomatique. Vous m'en voyez encore toute saisie.

— Et qu'ont dit les médecins?

— Les médecins n'ont pu que constater le fait.

— Tant pis! moi présent, j'aurais essayé de guérir la malade.

— Guérir? vous savez bien que ce mal affreux est incurable.

— N'importe.

— Comment! n'importe, répliqua la jeune femme en souriant malgré elle... Ah! oui, c'est juste; les perruquiers comme les barbiers se mêlent un peu de chirurgie; j'ignorais que vous eussiez aussi cette prétention. Quoi qu'il en soit, mon bon vouloir et ma protection n'iront pas jusqu'à proposer au czar Alexis de vous nommer son chirurgien.

Valandru ne dit mot.

— Je tiens trop à vous conserver, ajouta gracieusement l'aimable femme, qui n'avait pas l'intention d'humilier son perruquier. Ce qui m'attriste, continua-t-elle, c'est que ce père, victime de son ambition ou de sa tendresse, a dû subir, ce matin, le supplice du knout, et qu'ensuite on l'enverra en Sibérie expier, sa vie durant, l'injure faite à son prince.

— Si j'en crois ce qu'on raconte, grommela le perruquier, sans chercher à déguiser son humeur, cet homme, pauvre, obscur, confondu dans la foule, n'était guère en position de rechercher l'amour du prince en faveur de sa fille, ce qui n'empêche pas qu'on ne le condamne à en supporter les conséquences.

— Votre réflexion serait juste, monsieur Valandru, si cet homme avait eu la loyauté de dévoiler l'état de la malade. Quant à l'infortunée Hélène, ses rêves de grandeur n'auront pas duré longtemps; je suppose qu'on l'a déjà enfermée dans un couvent pour le reste de ses jours. Le premier ministre Morosow prononça hier, sur-le-champ, ces condamnations sévères, et les a fait signer au czar, en présence de l'assemblée... Aie! vous me faites mal, monsieur Valandru; prenez donc garde!

En effet, le perruquier venait d'éprouver un soubresaut qui avait arraché trois cheveux à l'ambassadrice. Il lui prit un violent désir de parler. Mais il avait promis de se taire. D'ailleurs, le crime était consommé, et une indiscrétion tardive pouvait compromettre ses jours sans remédier à rien. Il s'excusa de sa maladresse, en prétextant l'émotion causée par le récit qu'il venait d'entendre, puis il demeura silencieux et morose tout le reste du temps.

— Ce Valandru est un original, dit l'ambassadrice en le voyant partir; mais il a bon cœur: cette qualité, à mes yeux, lui donne autant de prix que son adresse à exécuter une coiffure.

L'excellente jeune femme croyait faire ainsi l'éloge de son perruquier, et, sans s'en douter, faisait également le sien.

Une semaine ne s'était pas écoulée, que les fêtes recommençaient de plus belle au palais des czars. Morosow, triomphant, venait de décider son maître à épouser Marie Elia, la sœur de celle qu'il aimait; un double mariage allait se célébrer; le ministre moscovite recueillait ainsi le fruit de son audace et de ses odieuses machinations.

Il ne faudrait pas conclure de là que le czar Alexis fût un prince faible et crédule; on le range, au contraire, parmi les plus illustres souverains qu'ait eus la Russie, et sa gloire ressortirait bien davantage, si elle ne se trouvait éclipsée par celle de son fils, Pierre le Grand. Ce fut précisément ce qui arriva à Louis VIII, fils de Philippe-Auguste et père de saint Louis.

Alexis, accoutumé dès l'enfance à subir l'ascendant de Morozow, son gouverneur, croyait lui devoir tout ce qu'il savait, même l'art de régner. Il se rappelait ses services, son dévouement en maintes occasions. Parvenu au trône, il s'était empressé d'en faire son premier ministre, persuadé qu'il ne pourrait rencontrer un meilleur conseiller. Le jeune czar avait du penchant à la reconnaissance, chose rare chez un monarque: c'est ce qui explique la cause de l'empire excessif que le précepteur, devenu ministre, continuait d'exercer sur son ancien élève.

Les noces d'Alexis et de Morosow durèrent huit jours. La noblesse et le peuple se livrèrent à la joie; les diplomates de tous les pays amis de la Russie assistèrent aux réjouissances de la cour. L'ambassadrice de France, qui, en définitive, ne pouvait envisager les choses que par le beau côté, l'ambassadrice de France y déploya tant d'amabilité, tant de grâces, qu'on aurait pu lui attribuer le rôle de souveraine.

Valandru se voyait appelé par vingt personnes à la fois et obligé de se multiplier. Tout autre que lui eût succombé à la peine; mais Valandru portait dans son sein un secret qui y entretenait le feu de la colère, et doublait son activité. Poursuivi par ce stimulant, à l'exception de l'ambassadrice, il expédiait la noblesse russe avec un sans-façon, une prestesse qui grandissaient sa renommée et en auraient fait un Crésus, si les recettes avaient marché longtemps de ce train.

Enfin, on rentra dans le calme de la vie habituelle, et chacun en éprouvait la nécessité. L'ambassadrice, parti-



M. l'ambassadeur de France.

culièrement, avait demandé à son perruquier s'il ne la trouvait pas changée.

— Un peu, madame, s'était contenté de répondre sèchement Valandru.

Trois semaines environ après le mariage du czar, l'ambassadrice, étant un matin à se faire coiffer, lança tout à coup au perruquier ces mots de reproche:

— Je ne vous croyais pas si mystérieux, monsieur Valandru, surtout à mon égard.

— Je ne sais, madame, en quoi je mérite..., répondit Valandru étonné.

— Allons, allons, n'entreprenez pas de dissimuler: vous ne m'aviez pas dit que vous étiez brouillé avec la comtesse Golowine.

— N'est-ce que cela? répliqua dédaigneusement le per-

ruquier; je croyais que la comtesse tiendrait à vous en instruire elle-même, c'est pourquoi...

— Elle vous accuse de manquer de complaisance, interrompit la jeune femme.

Pour le coup, Valandru faillit éclater et révéler ce qu'il savait, mais l'ambassadeur était là assis en robe de chambre; il lisait la gazette tout en écoutant.

Valandru jugea plus prudent de donner à sa justification une tournure amphibologique.

— Mme la comtesse Golowine, dit-il, prétendait m'obliger à exécuter un genre de coiffure qui m'aurait déshonoré.

—Ah! ah! ah! interrompit l'ambassadeur en riant aux éclats, monsieur Valandru porte bien haut, ce me semble, l'orgueil de sa profession.

Piqué au vif, Valandru se redressa en disant:

— Monseigneur, à ma place, vous eussiez agi comme moi.

— Peut-être, si j'étais perruquier, répliqua l'ambassadeur d'un ton goguenard.

— Mon ami, s'écria la jeune femme, cessez, je vous prie; vous allez irriter ce pauvre Valandru, et c'est moi qui en souffrirai.

Son Excellence se remit à lire la gazette, et n'intervint plus dans la conversation.

A quelque temps de là, Valandru, en entrant chez Mme l'ambassadrice, lui trouva un air enjoué, presque moqueur, quoique bienveillant.

— Savez-vous, lui dit-elle, que vous me mettez dans un cruel embarras?

— Moi, madame!

— Oui, vos incomparables coiffures m'attirent chaque jour des admirateurs; le czar lui-même s'y est laissé prendre, et vous en êtes responsable.

— Grand Dieu! s'écria le perruquier, que va dire Son Excellence?

— Oh! n'allez pas si vite, répondit l'aimable dame en laissant percer un demi-sourire qu'embellissait une légère rougeur. Le czar émerveillé a voulu que j'acceptasse une mission plus difficile, peut-être, que toutes celles dont est chargé mon mari.

— Je ne comprends pas, madame.

— Pourtant, vous avez de l'esprit, monsieur Valandru; mais vous avez aussi de la susceptibilité; c'est un tort. Je vais donc m'expliquer plus clairement: on vous désire pour coiffer la czarine; on m'a priée de négocier cette affaire; mais, après ce qui s'est passé entre la comtesse Golowine et vous, je crains d'échouer, je l'avoue.

Valandru changea de couleur; ces mots « entre la comtesse Golowine et vous » lui donnaient à appréhender qu'une indiscrétion n'eût été commise. Convaincu néanmoins que rien de sa part n'avait transpiré, et que les autres personnes se trouvaient encore plus intéressées que lui à garder le silence, il se remit aussitôt.

— Madame, dit-il avec assurance, comme j'ai la certitude que le czar n'exigera de moi rien que je ne puisse faire, j'aurai l'honneur de me rendre aux ordres que Sa Majesté daignera m'envoyer, et je m'estime doublement heureux de cette faveur suprême, puisque je la devrai à vos bontés.

— Bien, monsieur Valandru, répondit gracieusement l'ambassadrice, ceci me réconcilie avec vous; car je vous en voulais un peu de votre querelle avec la comtesse Golowine, et surtout de ne m'en avoir pas parlé. J'aurais certainement obtenu votre pardon, et vous n'auriez pu qu'y gagner: la comtesse est fort bien en cour.

— Madame! s'écria le perruquier attendri, je préfère mille fois ne devoir qu'à vous seule et à votre haute protection l'honneur qui m'arrive aujourd'hui.

L'ambassadrice sourit de ce sourire imperceptible de la femme qui n'ose pas dire toute sa pensée, mais qui tient à ce qu'on la devine.

— Vous parlez de ma protection, dit-elle négligemment et en donnant un coup d'œil à son miroir, convenez plutôt que c'est aux chefs-d'œuvre que vous improvisez sur mes cheveux. Au surplus, entendez-le comme il vous plaira, monsieur Valandru; seulement, je vous recommande de ne pas vous brouiller avec la czarine, et surtout avec le czar.

— Madame, je l'espère, n'aura point à se plaindre de moi.

Depuis quelque temps déjà le perruquier se voyait en pleine faveur auprès de Leurs Majestés moscovites. Il ne se méprenait point sur la satisfaction que la czarine Marie, en sortant de ses mains, éprouvait à se regarder dans la glace. Le prince lui-même, plus d'une fois, avait pris plaisir à le voir à l'œuvre, soit que sa vanité d'époux y trouvât son compte, soit que l'amour, dans son cœur, eût changé d'objet.

Obligé de se rendre chaque jour au palais, Valandru souvent s'était rencontré face à face, tantôt avec le ministre Morosow, tantôt avec la comtesse Golowine; leurs regards dédaigneux, presque menaçants, ne lui avaient point échappé; il les recevait comme autant de blessures dont il aurait bien voulu se venger. Mais que pouvait un homme de sa condition contre des personnages investis de la confiance du monarque? Dévorer son dépit et se garder de toute imprudence.

Un jour qu'il faisait voltiger coquettement son peigne à travers les blonds cheveux de la czarine, Alexis, qui s'amusait à le regarder, se prit tout à coup à lui dire:

— Monsieur Valandru, on assure que les gens de votre métier, ceux surtout qui sont Français, ont l'humeur enjouée et toujours quelque nouvelle à raconter. Il paraît que vous ne leur ressemblez point, et je le regrette, car il ne vous manque que cela pour être un homme parfait dans votre genre.

— Sire, répondit Valandru, le respect que m'inspirent vos augustes personnes...

— Laissez, laissez, répliqua obligeamment le prince; il n'y a ici ni représentation ni étiquette; discourez, je vous prie, ainsi que vous le feriez chez un simple bourgeois de Paris.

Encouragé par ces bienveillantes paroles, excité par son amour-propre et l'espèce de reproche qu'on lui adressait, Valandru fouilla dans son imagination inventive et en fit jaillir une foule de drôleries qui divertirent extrêmement les deux époux. Cet heureux début l'inspira si bien, il disait avec tant d'originalité et d'entrain, que bientôt l'heure que la czarine consacrait d'ordinaire à sa coiffure devint pour elle et pour le prince une véritable partie de plaisir. C'était un babil à trois durant lequel les personnages ne se distinguaient que par leurs insignes. Toutefois Valandru, habitué à fréquenter les grands, ne s'écartait point de la sage réserve qui convenait à sa position.

Un matin que son entrée seule avait suffi pour provoquer le rire, le czar, plus joyeux qu'à l'ordinaire, l'accueillit familièrement.

— Voyons, monsieur Valandru, lui dit-il, ma femme et moi nous nous sommes promis que vous nous raconteriez

aujourd'hui une de ces bonnes anecdotes dont votre profession vous a nécessairement rendu le témoin.

Le perruquier s'en défendit en alléguant la discrétion qu'exigeait son état.

— Bah ! bah ! objecta le prince, nous ne vous demandons pas les noms propres.

Dans le but d'opérer une diversion et de donner le change, Valandru mit en avant plusieurs saillies fort piquantes, qui ne firent qu'augmenter la belle humeur de Leurs Majestés et exciter leur impatience. Le czar revint à la charge.

— L'anecdote ! l'anecdote ! je vous supplie, dit-il avec un accent de voix qui trahissait tant soit peu le souverain.

— Vous ne nous refuserez pas l'anecdote, ajouta on ne peut plus gracieusement la czarine.

Se voyant pressé de la sorte, une pensée diabolique passa par l'esprit du perruquier, et, avant qu'il eût le temps de la retenir, elle avait déjà pris l'essor.

— Un prince jeune, beau et puissant, dit-il, aimait une jeune fille pauvre et de basse condition. Il avait résolu de l'épouser. Des personnes que ce mariage contrariait entreprirent de l'en détourner en employant un moyen barbare. Ces personnes crurent que moi, humble perruquier, je consentirais à les seconder. Ils m'en firent la proposition, essayant de me gagner par l'appât d'une magnifique récompense ; mais je refusai de m'associer à l'action coupable que l'on méditait. Un autre, je présume, se montra moins scrupuleux : les riches, lorsqu'ils ont envie de mal faire, trouvent toujours à acheter des complices. Or, voici ce qui arriva.

Une fête allait avoir lieu en l'honneur de la fiancée ; le prince devait y assister. Ceux qui avaient mission de parer la jeune fille lui serrèrent les cheveux de telle façon que sa coiffure lui devint un supplice. En entrant dans le salon elle pâlit, et bientôt fut en proie à une attaque de nerfs qui lui arracha des gémissements et des cris.

C'était justement ce que désiraient les auteurs de cet infernal complot. Des témoins complaisants ou aveugles déclarèrent que l'accident provenait d'une affreuse maladie qu'on avait tenue cachée. Le prince, épouvanté, crut légèrement ce qu'on lui disait. Le père de la jeune fille fut condamné à une punition aussi cruelle qu'injuste, et la malheureuse victime d'un amour qui était venu la tirer de son obscurité se vit reléguée dans un cloître. Peu de temps après, le prince contracta un autre mariage, conforme à ce qu'on attendait de lui.

— Votre histoire n'est pas gaie, dit tout à coup la czarine en portant son mouchoir à ses yeux.

Valandru remarqua ce mouvement. Durant son malencontreux récit, il n'avait cessé de concentrer son attention sur l'œuvre qu'opéraient ses mains, pensant atténuer ainsi l'effet de son imprudence, dont le sentiment lui était venu trop tard. Un regard furtif, qu'il jeta alors vers Alexis, lui montra le prince, morne, silencieux, la tête penchée sur la poitrine, plongé dans ses réflexions.

— Maladroit ! qu'ai-je fait ? pensa-t-il.

Aussitôt, invoquant toutes les ressources de son esprit, dans l'espoir de détourner la tempête, il décocha plusieurs bons mots qui n'obtinrent aucun succès. Désespéré, il eut hâte d'en finir, et se retira tout honteux, après avoir salué profondément.

Il traversait en fugitif une des salles du palais, quand une main lui frappa sur l'épaule. Il se retourna machinalement, et faillit tomber à la renverse en se trouvant nez à nez avec le czar.

— Suivez-moi dans mon cabinet, j'ai à vous parler, lui dit Alexis d'un ton bref.

Forcé d'obéir, le pauvre diable se mit à marcher tout penaud, en s'accablant de reproches.

— Malheureux ! pensait-il, je suis perdu, et par ma faute. L'ambassadrice m'avait tant recommandé de ne point me brouiller avec le czar ! jamais elle ne me le pardonnera.

Ce piteux monologue ne faisait que s'assombrir de plus en plus, quand on arriva dans le cabinet.

Alexis ferma soigneusement la porte, prit un siége, invita le perruquier à en faire autant. Celui-ci eut beau résister, un geste impératif le cloua dans un fauteuil.

— Monsieur Valandru, dit le prince, vous venez de raconter une histoire qui m'a causé une profonde impression.

— Sire, je m'en suis aperçu trop tard ; je vous en demande pardon, balbutia le perruquier.

— Point du tout, point du tout ! interrompit le czar ; je veux seulement que vous me disiez si elle est vraie.

La réponse devenait embarrassante ; le oui et le non présentaient l'un et l'autre de graves inconvénients. La franchise et un peu aussi la vanité du narrateur l'emportèrent.

— Sire, répondit avec assez de fermeté Valandru, vous me demandiez une anecdote recueillie dans l'exercice de ma profession : me croiriez-vous capable d'induire en erreur des personnages tels que vous et madame la czarine ?

— Cela me suffit. Maintenant, le nom du prince, s'il vous plaît ?

— N'avez-vous pas déclaré vous-même, sire, que, sur ce point, je garderais le secret ? Y manquer, ce serait me rendre indigne de la confiance que l'on m'accorde.

— C'est juste ! répliqua froidement le monarque. Moi qui n'ai pas les mêmes raisons que vous de cacher ce nom, je vais vous le dire : le prince dont vous parliez tout à l'heure se nomme Alexis.

Voyant le perruquier abasourdi, le czar se mit à l'accabler de questions sur les incidents de l'aventure qu'il venait de raconter.

Traqué de toutes parts, Valandru ne savait comment se tirer de l'impasse où il s'était si imprudemment engagé. Une impression subite s'empara de lui, suscitée par l'instinct de la conservation.

— Sire, s'écria-t-il avec désespoir, vous mettez mes jours en danger : à coup sûr, on m'assassinera !

— Et qui l'oserait ? répliqua le monarque en se redressant de toute sa hauteur ; je donnerai des ordres à Morosow pour que l'on vous respecte comme moi-même.

— Gardez-vous-en bien ! répondit Valandru, épouvanté.

— Eh quoi ! demanda le czar tout surpris, manqueriez-vous de confiance en mon premier ministre ?

Valandru se mordit les lèvres.

— Je ne dis pas cela, reprit-il timidement ; mais, sire, en ma qualité de Français, je ne désire d'autre protection que la vôtre et celle de notre ambassadeur.

Voyant que le prince insistait afin d'obtenir des détails sur une affaire qui semblait l'intéresser au plus haut degré, Valandru prit enfin un parti, celui qu'il crut le meilleur.

— Sire, dit-il, je suis prêt à répondre aux questions que vous daignerez m'adresser ; mais, auparavant, permettez-moi d'exiger de vous une promesse.

— Laquelle ?

— C'est que le plus grand mystère sera gardé entre vous et moi.

— Je le jure.

Alexis ayant engagé sa parole de souverain, Valandru lui expliqua l'indigne ruse dont on s'était servi pour tromper sa bonne foi et rompre le mariage qu'il se proposait d'accomplir, selon le vœu de son cœur.

Néanmoins, pressé de désigner les coupables, il s'en défendit énergiquement.

— Sire, dit-il, vous fournir l'occasion de réparer une injustice est pour moi un bonheur, un devoir; mais je refuse le rôle de dénonciateur. Ainsi que vous, j'ai promis de me taire; souffrez donc que je tienne ma promesse comme vous tiendrez la vôtre, j'en suis certain.

— Mais alors vous parlez de réparation, s'écria le czar avec angoisse; à qui donc pourrai-je me confier pour cela? aux auteurs peut-être du crime que l'on m'a fait commettre !

— Votre haute sagesse y pourvoira, sire, dit en s'inclinant le perruquier.

— Oui, je le sais, ajouta le monarque avec amertume, on vante la haute sagesse des souverains; trop souvent elle ne leur sert qu'à être trompés plus que les autres hommes.



Valandru coiffant la czarine et causant avec le czar.

Eh bien! j'accepte comme un conseil ce que vous venez de dire; craignant de m'adresser à des traîtres que je ne connais point, je ne remettrai qu'à moi-même la tâche de sauver les malheureux que j'ai sacrifiés, et je compte sur vous pour me seconder. Ce soir, il doit y avoir réception au palais : sous prétexte qu'on a besoin de vos services, vous vous y rendrez aussi secrètement que possible. Le reste me regarde ; seulement, je vous préviens que nous serons absents trois jours.

Valandru aurait bien voulu se dispenser de prêter son concours à un projet dont il ignorait le but et qui pouvait lui coûter la vie ; il allégua l'obligation de se trouver chaque matin chez l'ambassadrice ; mais le czar, s'étant engagé à la prévenir, rendit toute résistance inutile.

Maurice DECHASTELUS.

(La fin au prochain numéro.)

MON PREMIER ET MON DERNIER VOYAGE.

UNE COMMUNE COMME ON EN VOIT PEU.

Un matin, à six heures, je m'embarquai sur le bateau à vapeur de Montereau qui me déposa à Valvins, espèce de bicoque au moyen de laquelle Fontainebleau se prend pour un port. Je poussai même l'audace jusqu'à parcourir



Le voyageur, le villageois sur son âne et sa femme. Dessins de M. R. Stop.

la forêt, espérant y découvrir la commune de la Genevraie, dont j'étais en quête.

Or, voici ce qui m'arriva.

Les habitants de Bourron, à qui je me recommandai de M. Ary Scheffer, bien que je ne connusse cet illustre peintre que dans l'uniforme et dans l'emploi de commandant en second du deuxième bataillon de la deuxième légion de la garde nationale de Paris (cela s'écrivait et se prononçait alors commandant en 2ᵉ du 2ᵉ de la 2ᵉ), voulurent bien m'indiquer comment, en traversant une certaine plaine, je rencontrerais un certain pont, après quoi j'aurais mon affaire.

Me voilà donc galopant, à pied bien entendu, par de petits chemins tout semés de pierres. Le soleil était un peu trop beau pour ma situation ; accablé de chaleur, je m'étends sous un pommier sans pommes, et me voilà soufflant. Passe un villageois monté sur son âne ; la femme suivait modestement.

— Ohé ! là-bas, la Genevraie, s'il vous plaît ?

— Tout dret, mon bon monsieur.

— Merci.

— Voulez-vous monter sur le bourriquet? c'est tout à votre service.

— Vous êtes trop bon. Mais, dites-moi, vous et le bourriquet vous allez donc à la Genevraie?

— Oh! non! nous allons à Montigny; c'est à moitié route.

— Diable! voilà un Montigny dont on ne m'avait pas parlé.

— Oh! Montigny-le-Bel, tout le monde connaît ça.

— Excepté moi. Il faut absolument passer à Montigny?

— Absolument, not' bon monsieur.

Je me remets en route, m'appuyant sur un beau rameau de cèdre cueilli dans la forêt, et qui recélait sous son écorce grise tous les parfums du Liban. C'était bien le moins que je répondisse à l'obligeance de mes guides en entretenant avec eux une conversation suivie; mais soit que mon refus d'enfourcher le bourriquet les eût blessés, soit qu'ils eussent épuisé leur vocabulaire courant, je n'en obtins plus que des monosyllabes peu instructifs; et comme ils trottaient, gens et bêtes, plus vitement que moi, je finis, au détour d'une haie, par les perdre de vue.

Il faut dire que les habitants de Bourron m'avaient parlé de la Genevraie comme d'un endroit d'à côté, m'affirmant qu'une heure de marche suffirait à ma traversée. Un peu moins crédule que je n'en ai l'air, j'avais compté qu'en doublant leur évaluation, cela me faisait deux heures de chemin, assez peu de chose en somme pour ne pas troubler mon courage, bien que je n'eusse besoin de la Genevraie qu'afin d'y découvrir la route de Cuigny, modeste hameau, dont le département de Seine-et-Marne fait semblant d'ignorer l'existence.

On conçoit ma douleur, lorsqu'après trois heures de fatigue et de transpiration forcée, je constatai que le village blanc et coquet que je lorgnais depuis un bout de temps n'était que Montigny-le-Bel, patrie du bourriquet.

Je descendis une rue en pente qui me rappela Meudon, et je crus m'être fourvoyé, car je me trouvai au bord de l'eau, sans aucun moyen de la traverser à la nage ou autrement, vu qu'elle était terriblement agitée et battue par les roues de deux remarquables moulins, qui interrompaient le silence de ce lieu solitaire.

Force me fut de revenir sur mes pas et de demander mon chemin à une vieille paysanne qui marchait en filant et chantait en marchant je ne sais quelle mélodie ancienne.

— Pour aller à la Genevraie, me dit-elle sentencieusement, il faut passer le pont.

— Quel pont?

— Le pont de *la* Loing.

— Où prenez-vous le pont de *la* Loing?

— Là-haut!

Elle m'indiqua une éminence du bout de son fuseau.

Je la remerciai de mon mieux, et je gravis une rampe garnie de maisons qui usurpe le nom de rue; cependant je me demandais comment une si petite rivière se passait sur un pont à la hauteur d'un sixième au-dessus de l'entresol.

Le fait était exact. Le Loing (je lui restitue son sexe officiel) est profondément encaissé; les derniers rochers de Fontainebleau ont amoncelé dans leur intention des terres meubles et légères, qui, solidifiées par la culture, ont permis à nos ancêtres d'y fonder un village. Le pont de Montigny, suspendu à la dernière mode, s'appuie sur le plateau le plus élevé du rivage, et laisse apercevoir, à une grande profondeur, les eaux dormantes du Loing. Mais ces eaux, pour être calmes en apparence, n'en sont pas moins perfides; le lit du Loing est semé d'écueils qui en rendent la navigation aussi périlleuse qu'inutile. De l'autre côté du pont s'étend une plaine basse, inondée, traversée par de longs rideaux de peupliers et ombragée de saules plantés en quinconces par la main du hasard.

Puisque le pont de Cuigny est suspendu, il est inutile d'ajouter qu'il est sujet à péage; il comporte dès lors une baraque et un invalide. Seulement la baraque est une jolie maison et l'invalide un grand gaillard très-vigoureux, susceptible d'exercer sur les récalcitrants ou les mauvais plaisants qui essayeraient de passer sans payer une véritable contrainte par corps.

Je lui jetai cinq centimes pour me conformer à la légalité, mais je n'avais pas tout prévu. Le pont de Montigny coûte six liards; et comme le jeune invalide n'a jamais de monnaie, c'est deux sous. Dans ma naïveté, je n'attachai qu'une médiocre importance a cette exaction, faible prélude de l'inconvénient des voyages.

Ici encore, avisant une sorte de bourgeois à cheval sur un beau bidet blanc, je demandai la Genevraie.

— C'est à deux pas d'ici, me répondit cet homme civil; vous allez suivre le petit chemin qui suit le pont. Vous y trouverez un grand fossé plein d'eau, que vous passerez avec précaution, parce que la planche n'est pas solide. Vous tournerez à droite dans la plaine, pas trop à droite, car les eaux de *la* Loing filtrent sous l'herbe et que vous enfonceriez. Vous marcherez droit devant vous et vous verrez l'écluse. Vous la traverserez facilement, vu qu'il y a des crampons de fer en cas de malheur, et puis devant vous ce sera la Genevraie.

Après un gros soupir, je me remis en route. Les divers obstacles énumérés par l'homme au bidet (j'étais bien honteux d'être à pied dans ce pays-là) étaient moins redoutables en réalité qu'en peinture. Je vis le fossé profond et la planche pourrie, mais celle-ci m'offrit assez de solidité pour me dispenser de vérifier l'étiage de l'autre. Je me mouillai les pieds par-ci par-là dans de petits lacs sous-herbacés, mais le tout sans accident grave. Seulement je mis cinq quarts d'heure à traverser cette petite plaine. Mon bâton de cèdre ne m'était que d'un faible secours. Voici pourquoi: le cèdre a précisément la fragilité de l'acier. Chaque fois que la fatigue m'y faisait chercher un appui un peu prononcé, l'extrémité de ma canne se raccourcissait d'un centimètre, si bien qu'en arrivant à l'écluse, il me restait assez de cèdre pour en faire une *canonnière* ou un bâton de maréchal.

Avant de parler de l'écluse, je dois indiquer sommairement le paysage. Un long cours d'eau, que je reconnus aisément pour un canal, s'étendait à perte de vue entre deux massifs d'arbres séculaires, rougis par les feux d'un soleil d'automne. Le large chemin de halage, tracé sur l'une et l'autre rive, était tapissé d'un gazon épais, et, dans une sorte de ravin, sous les nénufars et les joncs, luisaient, par éclaircies, les eaux noires de *la* Loing.

Du soleil, des arbres, du gazon et de l'eau, un calme profond, une solitude en apparence impénétrable, voilà les éléments de ce tableau, qui me fit une impression profonde.

Je me fusse volontiers couché sur cette rive mélodieuse si j'eusse été à deux lieues de Paris; mais j'étais en Seine-et-Marne, pays étranger, dont les mœurs m'étaient peu connues; la Genevraie me réclamait, et de là il me faudrait encore gagner Cuigny.

Cuigny était peut-être à la Genevraie ce que la Genevraie était à la ville de Bourron!

Mais l'écluse? Traverser le canal en s'accrochant à des

barreaux suspects, autant vaudrait se jeter à la nage. Je résolus de tenter un procédé plus sûr, et je remontai tranquillement le bord du canal, non sans inquiétude, car, aussi loin que mon œil pouvait distinguer les objets, je ne voyais que des écluses. Enfin le canal décrivit un angle obtus, et, dans le grand côté de cet angle, je découvris un pont, un vrai pont en pierre de taille, qui me conduisit sain et sauf à l'autre bord.

Un bonheur ne vient jamais seul. La rive était peuplée; c'était du moins ce que me fit supposer l'existence d'une maison blanche, visible à travers les arbres. J'eus hâte d'y arriver et je poussai un cri de joie; puis, m'asseyant sur un tronc renversé, je repris haleine en lisant ce qui suit sur la principale façade de ce monument inédit:

Département de Seine-et-Marne.
Arrondissement de Fontainebleau. — Canton de Nemours.
Commune de la Genevraie.

MAIRIE

BUREAU DE POSTE. — ÉCOLE PRIMAIRE GRATUITE.

Débit de Tabac. — Bonne double Bière.

— Parbleu! me disais-je, voilà une admirable combinaison. 1° Je vais prier M. le maire de m'indiquer Cuigny, en même temps qu'il me donnera des renseignements sur l'affaire qui m'amène; 2° je vais renouveler ma provision de cigares; 3° je vais boire de la bière pour calmer une grande soif que j'ai; 4° j'écrirai à ma mère et mettrai la lettre à la poste incontinent.

Cela pensé, je gravis trois marches en forme de perron et tentai d'ouvrir la porte. Le loquet m'opposa une invincible résistance. Je frappai, on ne m'ouvrit pas; j'appelai, on ne répondit pas.

— Voilà une singulière aventure! me dis-je. Qui me dira où est Cuigny? Qui me donnera à boire? Qui me donnera une pipe de tabac?

Là-dessus, je vis une tête surgir d'un buisson, et deux gros yeux me regarder d'un air bonasse.

— La Genevraie, s'il vous plaît?

— C'est là, bourgeois, dit l'homme; mais il n'y a personne pour le moment.

— Le maire?

— Il est aux champs.

— Le facteur? l'instituteur? le marchand de tabac, où sont-ils?

L'homme rit d'un gros rire...

— Mais encore...

L'homme haussa les épaules.

— Enfin, la Genevraie doit avoir des maisons.

— Sans doute, la preuve c'est qu'en voilà une...

— Et les autres?...

— Il n'y en a pas d'autres...

Le rustre avait raison. La Genevraie n'existait que dans les cartons de la préfecture; mais on l'avait pourvue d'un maire dans l'espoir d'y faire naître des administrés. C'est ainsi que le postillon de Lonjumeau fut roi d'une île déserte.

Voilà quel fut le dénouement de mon premier voyage par delà Fontainebleau; j'appris plus tard :

Que pour aller à la Genevraie, il ne fallait pas traverser Montigny;

Que pour aller à Montigny, il fallait éviter Bourron;

Que pour aller à Cuigny, il fallait s'abstenir de passer par la Genevraie;

Qu'enfin j'avais eu tort d'aller à Fontainebleau, parce que Cuigny touche à Saint-Mamet et que le bateau à vapeur m'y eût conduit en droite ligne.

Je jurai que ce premier voyage serait mon dernier voyage.

AUGUSTE VITU.

LA PLACE DE LA DAME MAUDITE.

LÉGENDE ALLEMANDE.

Sur la côte septentrionale du Zuyderzée, le long d'une plage déserte, on voit sortir du sein des eaux des massifs de hautes herbes, dont les tiges grêles, agitées par le vent de mer, font entendre des bruits étranges. C'était là que s'élevaient autrefois les tours et les palais de la ville de Stavore, maintenant ensevelis sous les flots. L'opulence avait corrompu le cœur des habitants de cette cité florissante, et ils se croyaient appelés à devenir les maîtres du monde. Mais, lorsque leur méchanceté fut au comble, la justice divine, sans laquelle ils avaient compté, vint tout à coup dissiper leur rêve. Les pêcheurs et les bateliers de la rive se transmettent ainsi d'âge en âge l'histoire de ce funeste événement.

Au premier rang des plus riches habitants de la ville était une dame de haut lignage, dont la mémoire des hommes a depuis longtemps oublié le nom, et qui n'est plus connue que sous celui de *la dame maudite*. Cette femme possédait à elle seule plus de palais que n'en eût désiré le roi le plus magnifique, encore ne pouvaient-ils suffire à renfermer ses immenses trésors. De l'aurore au couchant ses vaisseaux sillonnaient les mers, et ses marins, renommés sur tous les rivages pour leur habileté et leur audace intrépide, rapportaient incessamment aux pieds de leur souveraine les hommages des princes étrangers et les dépouilles du monde. Cependant son cœur n'était pas satisfait, parce qu'elle avait mis son orgueil et sa joie dans des objets qui ne sont que néant. Le dégoût qu'elle éprouvait souvent à la vue de toutes ses richesses la plongeait dans une sombre mélancolie. Elle accablait alors les officiers de sa maison des reproches les plus injurieux, faisait frapper durement ses serviteurs, en les appelant des esclaves rebelles, et, si des malheureux en haillons venaient à implorer sa compassion, ce spectacle d'une misère qui contrastait si fort avec son opulence la transportait de fureur, et elle vomissait contre le ciel mille imprécations.

Or, un jour que le cœur de la dame était dévoré d'un plus grand ennui que de coutume, elle fit mander au palais le capitaine de ses vaisseaux, et lui parla ainsi :

— Mon âme est triste sur la vanité de ce que les

hommes appellent la richesse et la grandeur ; ce qui me séduisait autrefois ne peut plus attirer mes yeux, et les biens les plus délectables n'ont plus désormais pour moi aucun charme. C'est pourquoi je veux que tu mettes sur-le-champ à la voile le plus grand de mes navires, et que tu m'ailles chercher ce qu'il y a de plus précieux et de plus beau dans le monde entier.

L'homme de mer fut fort troublé de ce discours, car il avait un esprit sensé, et, s'il obéissait avec promptitude, il voulait aussi des instructions précises. Il pria donc la noble dame de lui manifester plus ouvertement son désir.

— Sans cela, ajouta-t-il, votre serviteur sera dans une mortelle inquiétude de ne pas choisir la chose même que vous demandez, mais d'en prendre une autre à la place.

A ces mots, la dame entra dans une grande colère, et, après avoir maudit l'ignorance des hommes, elle signifia durement au capitaine de sortir sur l'heure et de se préparer à tenir la mer.

Le capitaine, ayant donc quitté le palais, appareilla sans tarder ; mais il ne savait de quel côté diriger sa course, ni comment exécuter l'ordre étrange qu'il avait reçu. Tout à coup il pensa en lui-même :

— Voici ce que je ferai : je chargerai mon vaisseau du plus pur froment que je pourrai trouver, et je le lui amènerai ; en effet, qu'y a-t-il de plus précieux que ce don de la Providence, qui est l'aliment de tous les hommes et la condition même de leur existence ? D'ailleurs, la noble dame a pris en dégoût ses trésors, et elle aura plus de joie de cet utile produit que de toutes les magnificences des pays de l'aurore.



La dame et le capitaine.

Ayant ainsi arrêté son projet, il reprit un peu de courage, et ordonna à ses gens de cingler vers la mer de l'Est (1), en leur annonçant qu'il voulait débarquer à Dantzig.

Arrivé dans ce port, il fit partout publier à son de trompe que quiconque aurait à lui offrir les blés les plus rares, non-seulement trouverait à son bord des prix très-élevés, mais qu'il recevrait même de riches présents par surcroît. Ce bruit s'étant bientôt répandu dans le pays, et jusque dans les provinces voisines, on lui amena, en quelques jours, une telle quantité de ces blés, qu'il put, en effet, charger son navire du plus beau froment que l'on eût jamais vu. Cela fait, il leva l'ancre et reprit le chemin de sa patrie, s'applaudissant du succès de son entreprise, mais toujours inquiet au sujet de l'accueil qui lui serait fait à son retour.

Cependant la riche dame ne pouvait triompher de l'ennui qui la consumait. Un jour qu'elle se tenait à l'une des fenêtres de son palais et que ses yeux erraient sur la

(1) Les Allemands appellent la mer Baltique *Ostsee*.

vaste mer, elle découvrit à l'horizon la voile d'un grand navire. Bientôt après elle reconnut le vaisseau du capitaine, et, comme elle croyait celui-ci parti pour une longue traversée, elle fut fort irritée de son prompt retour, et dépêcha un de ses gens pour le lui amener, dès qu'il serait entré dans le port.

Le loyal commandant, ayant reçu ce message, se hâta de se rendre au palais. Lorsqu'il parut devant la dame :

— Expliquez-moi, messire, lui dit-elle, comment je vous vois en ces lieux quand je vous croyais au pays de Golconde, occupé à recueillir pour moi l'ivoire éclatant ou les perles fines, ou toute autre magnificence des contrées du soleil. Auriez-vous fait, sur une terre plus rapprochée, quelque merveilleuse découverte qui vous aurait dispensé d'un plus long voyage? Apprenez-moi donc quel est ce trésor dont vous avez été si impatient de me faire jouir.

Hésitant et troublé, car, à ce discours, il comprenait déjà combien il s'était trompé dans son dessein, le capitaine répondit:



La dame et les messagers de malheur.

— Très-puissante dame, votre serviteur n'a pas cru indigne de votre gloire de vous amener une charge du froment le plus rare que la terre ait jamais produit!...

— Qu'entends-je! interrompit-elle brusquement, est-ce ainsi que vous vous jouez de moi? Mes palais sont bâtis de marbre et de porphyre; je foule l'or sous mes pieds, comme une vile poussière, et c'est à moi que vous osez faire ce ridicule hommage!

— Pardon, noble patronne, répliqua le capitaine, est-ce donc chose si méprisable que ce pain quotidien...

— Tais-toi! s'écria-t-elle avec emportement; et pour que tu saches de quel prix est pour moi ta prétendue richesse, je veux que tu ailles sur-le-champ la précipiter au fond de la mer. Je descends moi-même au port de ce pas; aie soin que toutes choses s'accomplissent selon ma volonté!

Le capitaine, étant sorti du palais, ne pouvait se résoudre à exécuter un ordre dans lequel il voyait le plus coupable mépris des dons de Dieu. Obéissant donc à une inspiration de son cœur, il fit appeler à la hâte, à l'endroit du rivage où stationnait le navire, tout ce qu'il y avait dans la ville d'indigents et de malheureux, dans

l'espérance que ce triste spectacle toucherait de pitié la dame et la ferait changer de résolution. Au moment où les derniers de ces infortunés arrivaient sur la plage, on la vit venir elle-même, fièrement assise sur un char traîné par quatre chevaux d'une blancheur éclatante et dont tout le harnais étincelait d'or et de pierreries. A l'aspect de la multitude qui couvrait le port :

— Que me veut, s'écria-t-elle, cette plèbe insolente, et qui donc lui apprend à me suivre et à m'importuner partout ? Arrière ! que je voie comment je vais être obéie !

Alors toute la troupe affamée se jeta à genoux des deux côtés de son char ; quelques-uns saisissaient les plis flottants de sa robe de pourpre, qu'ils arrosaient de leurs larmes ; d'autres, dans l'excès de leur désespoir, allaient jusqu'à se précipiter aux pieds des chevaux, qu'ils tenaient embrassés d'un air lamentable ; on voyait des vieillards accablés par l'âge et les infirmités, de pauvres femmes qui n'avaient pour se couvrir que des vêtements en lambeaux, et qui portaient à leur sein des enfants exténués de besoin ; et ces vieillards, ces enfants et ces femmes élevaient à la fois leurs mains suppliantes vers la riche dame, la conjurant, au nom du ciel, d'avoir pitié de leur détresse et de leur faire distribuer cette abondante provision de blé qui les empêcherait de mourir, au lieu de permettre qu'elle fût inutilement engloutie par les flots de la mer. Mais elle, détournant ses regards avec mépris, et s'adressant aux gens du navire :

— A la mer ! toute la charge à la mer ! et périsse à jamais ma gloire, plutôt que mes entrailles s'émeuvent sur de tels misérables !

A ces mots, les hommes de l'équipage se mettent en devoir d'obéir, et le vaisseau commence à s'incliner peu à peu sur l'abîme. Un morne silence régnait parmi la foule. Mais, lorsqu'on vit cette moisson dorée s'écouler par torrents et tomber à grand bruit dans les eaux, un cri de désespoir s'éleva de toutes parts et des milliers de bras s'agitèrent, comme pour appeler les foudres de la vengeance divine sur cet horrible attentat ; et le capitaine, ne pouvant plus contenir son indignation, laissa échapper ces paroles menaçantes :

— Non, s'il est vrai que le ciel châtie l'insolence des méchants, il ne saurait souffrir plus longtemps un tel excès de malice. Malheur à toi, femme impie ! car voici que le jour de Dieu est proche et le moment va venir où tu souhaiteras de pouvoir ramasser, pour apaiser ta faim, quelques grains de cette précieuse semence, que tu dissipes maintenant avec tant de folie !

Tout le peuple applaudit à ce discours par une acclamation terrible, qui fit retentir tout le rivage. Outrée de colère, la maudite s'élance de son siége, et debout, les yeux hagards et la bouche écumante :

— Quoi ! s'écrie-t-elle avec un rire cruel, je pourrais devenir semblable à l'un de ces mendiants qui me font horreur ! Écoute, ô peuple, ce sort sera le mien, quand mes yeux reverront cet anneau, qui va disparaître pour l'éternité dans les vagues profondes !

En disant ces mots, elle arracha violemment de son doigt une bague d'or, enrichie de diamants d'un grand prix, et la lança de toutes ses forces dans la mer ; puis, ayant ordonné à ses serviteurs de la ramener promptement au palais, elle disparut, longtemps poursuivie par la foule qui l'accablait de ses malédictions.

Or, quelques jours après que ces choses s'étaient passées, il arriva que l'une des servantes de la riche dame alla au marché, pour acheter des provisions. Comme elle examinait tous les objets, elle aperçut dans les paniers d'un pêcheur un saumon de belle apparence, et parce que ce poisson était le mets favori de sa maîtresse, elle l'acheta, dans l'intention de lui en préparer un régal. Aussitôt qu'elle fut de retour au palais, elle voulut se hâter d'accommoder le poisson ; mais lorsqu'elle l'ouvrit pour le vider, quelle fut sa surprise de voir briller au milieu de ses entrailles un anneau d'or enchâssé de pierreries. Elle considéra quelque temps avec curiosité cette merveille ; puis, courant à sa maîtresse, elle lui dit, en lui montrant la bague :

— Le ciel m'est témoin que je n'ai pas dérobé ce joyau, mais que je viens à l'instant de le trouver dans le ventre d'un poisson que je voulais vous servir à dîner.

Dès qu'elle entendit ces paroles, la dame fut saisie d'un grand trouble ; mais, quand elle eut examiné l'anneau, et qu'elle le reconnut pour celui qu'elle avait jeté quelques jours auparavant dans la mer, une pâleur mortelle se répandit sur son visage, et tous ses membres tremblèrent ; car elle se souvenait de la menace du capitaine et de ce qu'elle avait dit elle-même, et le remords et l'effroi, pénétrant à la fois dans son âme, venaient de sonner pour elle l'heure du divin châtiment.

Et, dans le même instant, un messager entra, couvert de poussière. Il pouvait à peine marcher, tant il était accablé de fatigue ; la crainte et l'abattement se lisaient sur tous ses traits. Il parla ainsi, les regards attachés à la terre :

— Un grand désastre est arrivé. La flotte que vous aviez envoyée en Orient, et qui revenait chargée des trésors de l'Inde et de la Perse, a été assaillie par une violente tempête, en vue des côtes d'Afrique. Vingt jours et vingt nuits, la vie de vos matelots et la fortune qu'ils avaient amassée ont été suspendues entre le ciel et les abîmes, jusqu'à ce qu'un dernier choc de la tourmente anéantît tous les bâtiments. La flotte qui faisait l'admiration des peuples maritimes a été engloutie ; cette reine de la mer n'est plus. Avec elle ont péri toutes les richesses dont elle était si fière, les bois précieux, l'or et la topaze, les perles de Taprobane et d'Ophir. Seul, jeté sur le rivage avec un débris de mon navire, auquel je m'étais attaché sans espoir, j'ai pu me sauver de la ruine commune. Le capitaine d'un vaisseau génois m'a recueilli par pitié, et ce n'est qu'après avoir échappé à mille dangers que je suis arrivé ici, pour vous apprendre la nouvelle de ce terrible naufrage.

Comme il parlait encore, on vit apparaître à l'entrée de la salle une figure pâle comme celle d'un fantôme. De larges taches d'un sang noir et desséché étaient éparses sur ses vêtements en désordre ; ses joues étaient sillonnées de chaque côté de profondes cicatrices.

— Malheur ! trois fois malheur ! s'écria le nouveau venu avec un accent désespéré, les douze vaisseaux de charge que nous ramenions d'Afrique, et qui portaient en épices et autres marchandises une fortune immense, ont été attaqués par les Maures. La lutte a été longue et acharnée. Le cimeterre et l'épée ont fait assaut de promptitude et de fureur. Le sang ruisselait comme l'eau sur les ponts ébranlés. Enfin les infidèles ont vaincu par le nombre. Les navires ont été pris et pillés par ces pirates. La plus grande partie des matelots a péri dans la mêlée ; les autres ont été traînés en esclavage. Je me suis enfui à la faveur de la nuit, et, après avoir longtemps erré dans des lieux sauvages, j'ai trouvé un refuge dans un bâtiment de commerce, qui avait été forcé de relâcher à la côte. Maudit soit le sort qui me condamne à vivre, après avoir été témoin d'une telle catastrophe !

Au moment où il achevait ce discours, on annonça le grand officier du palais. Celui-ci ayant été introduit, et la dame ayant aussitôt remarqué son air consterné :

— Parle vite, lui dit-elle d'une voix altérée ; car il en est de l'énergie d'une âme virile comme d'un câble trop fortement tendu, qui se brise à la longue, parce qu'il n'a plus de résistance.

Et l'intendant parla en ces termes :

— La malédiction est entrée par toutes les portes à la fois. Trois maisons de riche négoce, les plus florissantes de Stavore, viennent de succomber à une irrémédiable perte. La moitié de votre fortune, qui était impliquée dans leur trafic et qui s'était multipliée avec leur opulence, périt d'un seul coup dans leur ruine. Il m'est dur de vous apporter ce funeste message.

Ayant dit ces paroles, il s'inclina et sortit. Alors la dame fit un signe et ses serviteurs sortirent aussi. Et elle resta longtemps seule, plongée dans une morne stupeur, et comme anéantie sous le bras vengeur qui venait de la frapper.

Ainsi fut accomplie la prédiction du capitaine des navires. La femme au cœur impitoyable avait vu s'écrouler en un jour le brillant édifice de sa prospérité. A partir de ce moment, tous les revers semblèrent s'accumuler sur sa tête, et elle tomba bientôt dans le plus profond dénûment. Celle qui, dans son orgueil, avait rêvé de se faire rendre les honneurs suprêmes, et qui écrasait les malheureux sous le poids de son insolence, se vit, à son tour, réduite à toutes les horreurs de la pauvreté et condamnée au tourment de la faim. Errant de porte en porte pour mendier le pain de l'indigence, elle n'obtint pas même la pitié que l'on accorde aux derniers des misérables ; car ceux qui avaient été autrefois ses victimes se vengeaient maintenant par l'injure de ses mépris et de ses violences. Ainsi persécutée par un grand nombre et abandonnée de tous, elle languit quelque temps, en proie à un sombre chagrin, et mourut enfin de désespoir.

Cependant les habitants de Stavore ne profitèrent point du châtiment exemplaire qu'ils avaient eu sous les yeux, et leur méchanceté s'accrut d'année en année. C'est pourquoi ils ne tardèrent pas à éprouver eux-mêmes les effets de la colère du ciel. Pendant une nuit de tempête, un bruit sourd se fit entendre tout à coup, comme celui des grandes eaux qui se déchaînent. La mer s'était soulevée dans son lit et accourait en mugissant vers la ville. Plus des trois quarts des habitants périrent dans l'inondation. Depuis ce temps-là, cette triste cité ne fut plus que l'ombre d'elle-même, et elle n'a jamais pu recouvrer son ancienne splendeur. A l'endroit où avait été répandue la charge du navire, on voit croître, chaque année, une plante inconnue, et qui ne se trouve nulle part qu'en ce lieu. Sa tige est mince et haute, et elle produit un épi semblable à l'épi du froment, mais qui ne donne pas de grain. Le banc de sable sur lequel verdit cette herbe stérile s'étend le long de la côte de Stavore, et on l'appelle encore aujourd'hui *la plage de la Dame maudite.*

LÉON DE BESSY.

DESTRUCTION DE LA MACHINE DE MARLY [1].

On vient de détruire la célèbre machine de Marly, qui passait pour une des merveilles du siècle de Louis XIV.

Cet événement aurait fait sensation en Europe il y a cinquante ans, avant la propagation générale de la vapeur, et il affligera certes les vieillards habitués à considérer l'œuvre de Rennequin Sualem comme le dernier mot de la science hydraulique (2).

Toute la génération de nos pères allait en pèlerinage admirer les roues colossales, les monstrueux pilotis, les engrenages mugissants de l'ingénieur liégeois ; et nous-mêmes, enfants du dix-neuvième siècle, quand nous visitions les sites charmants de Bougival et de Lucienne, nous croyions n'avoir rien vu tant qu'on ne nous avait pas montré la machine de Marly.

— Où est la machine ? demandent et demanderont longtemps encore les promeneurs de ce paradis terrestre, dont elle était le monument pittoresque et dont elle restera le souvenir impérissable.

Et le cicerone répond et répondra désormais :

— La machine n'existe plus ; elle s'était faite si vieille qu'elle n'était plus bonne à rien ; elle ne battait que d'une roue depuis longtemps ; elle jetait des cris de détresse pour monter un filet d'eau ; elle ne servait qu'à encombrer la Seine, dont elle barrait le cours à la navigation. Bref, la vapeur, sa jeune rivale, l'a détrônée et remplacée. Voici la pompe à feu de soixante-quatre chevaux (1) qui pousse l'eau vers l'aqueduc de Louis XIV, et la turbine simple et ingénieuse substituée à l'appareil compliqué de Rennequin. Le fleuve a retrouvé un lit profond et sûr, grâce à cette belle écluse, imitée de celle de la Monnaie de Paris, chef-d'œuvre de M. Poirée, l'ingénieur en chef, et gouvernée par l'œil intelligent et la main savante de

(1) Voyez l'histoire de cette machine, t. XV, p. 57.

(2) Nous disons Rennequin Sualem et non pas le baron de Ville, comme on disait sous Louis XIV et sous ses successeurs. Voici la véritable histoire de ce Raton et de ce Bertrand de la mécanique. Rennequin fut l'inventeur positif et M. de Ville fut l'inventeur officiel. Le premier traçait le plan du grand ouvrage dans une pauvre maison de Bougival, et le second le montrait comme sien au roi-soleil dans les salons dorés de Versailles et de Marly.

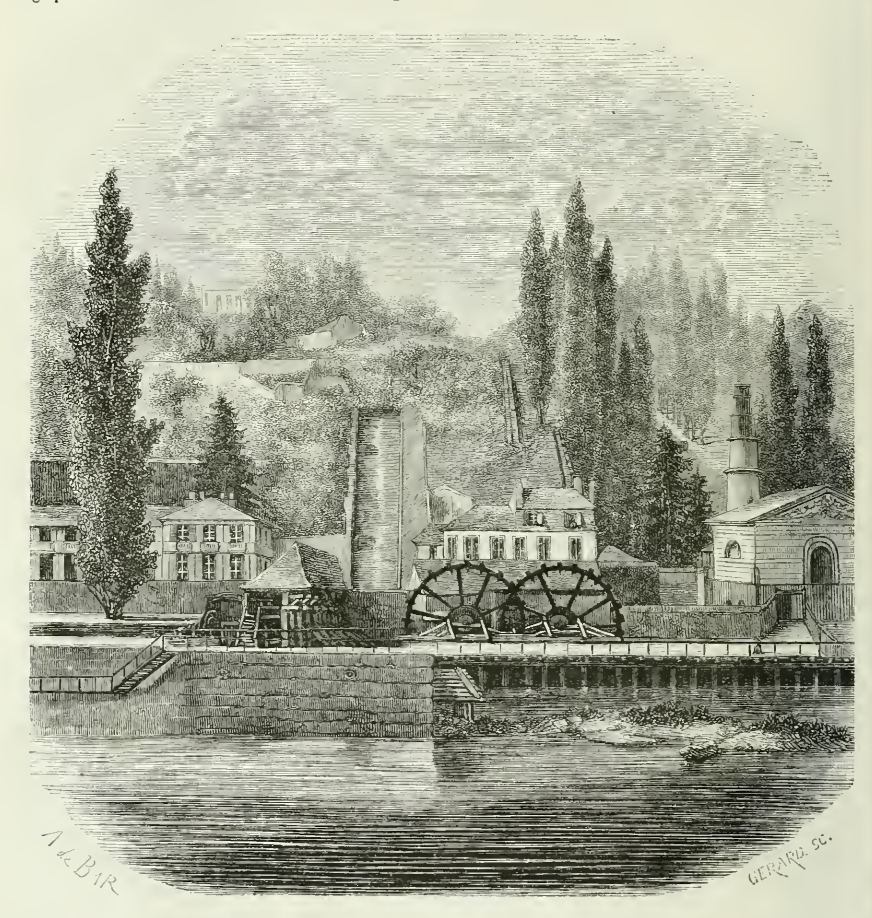
Le subalterne se taisait de peur de perdre la place qui le faisait vivre, et le chef montait chaque jour en faveur, grâce aux merveilles exécutées par son commis. Lorsqu'on inaugura la machine, Louis XIV et sa cour se placèrent au sommet de la plus haute tour des aqueducs, à cinq ou six cents pieds au-dessus du niveau de la Seine. A un signal donné par Sa Majesté et communiqué à Bougival, les quatorze roues géantes se mirent en mouvement, et l'eau arriva jaillissante et limpide, à travers les longs tuyaux de fer, jusque dans le bassin de granit, aux pieds du roi, qui ne savait pas attendre. Le baron de Ville était là, faisant la roue avec son plumage d'emprunt. Les courtisans le portèrent en triomphe. Louis XIV le combla de titres, d'honneurs et d'argent ; — et son carrosse faillit écraser un pauvre diable perdu dans la foule au bas de la tour. Ce pauvre diable était Rennequin Sualem, — qui devint fou, selon quelques-uns, et finit dans la misère, selon la plupart. La France et l'histoire l'ont vengé depuis de leur mieux, en donnant son nom au quai de la machine de Marly.

(1) Commencée en 1812 et achevée en 1826 par MM. Cécile et Martin.

M. Dufrayer, directeur des travaux hydrauliques de Saint-Germain et de Marly.

Historien de toutes les gloires et conservateur de tous les monuments, le *Musée des Familles* n'a pas voulu que la machine de Marly disparût complétement et irrévocablement de ce monde. Il a fait dessiner son portrait à sa dernière heure, avec la scrupuleuse exactitude de la photographie. Le soleil de Louis XIV avait créé d'un regard ce moulin à eau gigantesque; le soleil du bon Dieu en a retracé d'un rayon les débris curieux et vénérables.

Rappelons à ce sujet que la machine de Marly, dont l'établissement et l'entretien avaient absorbé douze millions, est l'objet d'une erreur populaire, accréditée aux mauvais jours de la première république. On a dit et on répète, et beaucoup croient encore que Louis XIV avait fait cette folie et que ses successeurs l'avaient continuée,



Vue de la machine de Marly avant sa destruction. Dessin de M. A. de Bar.

pour alimenter les bassins et les jets d'eau des parcs de Versailles et de Marly-le-Roi. Ce reproche a été jeté violemment à la tête de Louis XVI par les régicides de 1793. Or, rien n'est plus faux ni plus injuste qu'une telle assertion. Le premier but et le principal objet de la machine de Marly ont été et n'ont pas cessé d'être de fournir l'eau de la Seine aux habitants de Marly et de Versailles, dont les fontaines, les lavoirs, les bains, les carafes, etc., sont toujours les véritables aboutissants de l'aqueduc du grand roi. Le palais de celui-ci ne lui a jamais rien ou presque rien emprunté, et les pièces d'eau de Marly, après s'être joué avec le trésor liquide, le distribuaient paternellement aux sujets de Sa Majesté.

Vous pouvez en croire un témoin qui arrose encore aujourd'hui son gosier... et son jardin avec l'eau de Louis XIV.

PITRE-CHEVALIER.

LÉGENDES HISTORIQUES.

LA DAME AU CYGNE. — ORIGINE DU DUCHÉ DE BRABANT.



Karl chez le barbier romain.

I. — KARL LE BANNI.

C'était par une des plus enivrantes soirées du beau climat de la Grèce. Une brise délicieuse ridait à peine le sombre azur du golfe de Cirrha, et Phœbé, la pâle chasseresse, s'élevait lentement à l'horizon sur son char d'ar-

gent. Le bruit joyeux d'une fête retentissait à Corinthe, dans la maison de Lucius Julius, proconsul d'Achaïe. Les nombreux esclaves du logis allaient et venaient avec un empressement plein d'allégresse. C'est qu'en effet, ce jour-là, le proconsul mariait ses deux filles, Julie et Germaine. La première était fille d'Aurélie et sœur d'un jeune homme qui venait de quitter la prétexte, et qui bientôt allait conquérir une large place dans l'histoire du monde, sous le nom de Jules-César. Quant à Germaine, plus jeune que Julie, elle était née d'une mère arcadienne. Or, voici dans quelles circonstances s'accomplissait ce double mariage.

Rome atteignait déjà l'apogée de sa grandeur ; sa domination s'étendait sur presque tout l'univers connu. Seuls, les Germains la bravaient au fond de leurs forêts impénétrables, et la Gaule chevelue ne soupçonnait pas encore que César grandissait pour l'asservir.

A cette époque, s'il faut en croire le vieil historien Jehan Le Maire de Belges, régnait au Nord, sur la puissante ville de Tongres, un prince d'origine germanique, appelé Godefrid. Il n'avait qu'un fils, nommé Karl ; mais cet unique héritier de son pouvoir, emporté par un caractère violent et indomptable, semblait se complaire à empoisonner les derniers jours de sa vie. Averti de ses excès par des plaintes continuelles, sans cesse il se voyait contraint de le réprimander avec la plus juste rigueur, et souvent même il le menaça de l'exiler du royaume, s'il persistait dans ses scandaleux déportements. Karl, encouragé par de lâches flatteurs, ne tint compte ni des reproches ni des menaces de son père. Son audace devint telle, qu'un jour, en présence du peuple tout entier, il s'oublia jusqu'à frapper au visage l'ami d'enfance du vieux roi, son ministre et son conseiller, le fidèle Otto, qu'avaient révolté de nouveaux attentats commis par le jeune prince, et qui s'était cru en droit d'invoquer contre lui l'impartiale sévérité des lois. Furieux de cet outrage, qui lui était en quelque sorte personnel, Godefrid bannit le coupable de la ville et du territoire de Tongres, en lui défendant, sous peine de mort, de jamais reparaître à ses yeux. Karl était trop fier pour solliciter un pardon que peut-être il aurait obtenu, malgré l'indignité de sa conduite ; il partit donc à l'instant même.

Dès qu'il eut franchi les frontières natales, dès que les hautes forêts de son pays se furent effacées à ses regards dans une brume lointaine, de tristes et sérieuses réflexions arrivèrent en foule à l'esprit plus calme du jeune Tongrois. Que faire ? où aller maintenant ? Par bonheur, il se rappela qu'il avait à Rome un oncle, nommé Cloadic, retenu comme otage à la suite d'un traité de paix conclu depuis quelques années entre ses compatriotes et les Romains. Karl résolut d'aller le rejoindre et de lui demander un asile, en même temps que des conseils sur ce qu'il avait à faire dans une situation aussi critique. Après bien des fatigues, bien des dangers de toute nature, un soir enfin, le malheureux banni respira : la ville éternelle était là, devant lui, trônant avec majesté sur les sept collines. Il suivit la voie Appienne et arriva bientôt sur le Forum. Mais comment rencontrer son oncle dans cet immense labyrinthe où s'agitaient tant de milliers d'hommes ? Une heureuse inspiration le conduisit alors dans la boutique d'un barbier ; il n'y avait pas, à cette époque, d'autre bureau de renseignements. Là, tandis qu'on le débarrassait de sa longue et inculte chevelure germanique, il apprit que Cloadic était devenu, pendant son séjour à Rome, l'hôte et l'ami du patricien Lucius Julius. Karl se fit indiquer la demeure du noble Romain ; il y trouva son oncle, qui le reconnut sans peine, et dont il reçut l'accueil le plus cordial. Étonné toutefois de ce long voyage entrepris par son neveu, Cloadic en désira connaître les motifs ; le jeune homme aussitôt lui raconta franchement sa déplorable aventure, l'exil qui en avait été la suite, les périls et les souffrances qui l'avaient assailli sur la route : expiation déjà bien cruelle, et qui pourtant n'était qu'un prélude, comme nous le verrons plus tard. Dès qu'on eut fait savoir à Julius que l'étranger était le neveu de son hôte :

— C'est un enfant de plus dans la famille, dit-il en serrant la main de Cloadic et celle de Karl.

Il lui ouvrit sa maison avec une hospitalité digne des plus beaux temps de la République, le traita comme son propre fils César, et lui fit donner une véritable éducation de patricien. Journellement en relation avec les principaux jeunes gens de la noblesse romaine, Karl ne tarda pas à se lier avec la plupart d'entre eux, et devint notamment l'inséparable ami d'un jeune patricien de son âge, nommé Cnéius Octavius.

Sur ces entrefaites, le vieux Cloadic tomba dangereusement malade ; son âge avancé, les infirmités qui sont d'ordinaire le triste lot de la vieillesse, le regret de son pays, dont il se voyait séparé depuis si longtemps, tout concourut à empirer sa position alarmante. En vain les soins les plus touchants lui furent-ils prodigués dans la maison de son hôte, en vain les plus habiles médecins de Rome furent-ils appelés au secours du moribond ; Cloadic, épuisé, sentit bientôt que sa dernière heure était venue. A l'approche du moment fatal, il fit éloigner tout le monde, et ne garda près de son lit de mort que son neveu Karl et son vieil ami Julius.

— O mon hôte, dit alors le barbare au patricien, je te confie en mourant le fils de mon frère ; ne l'abandonne pas, sois pour lui ce que tu as été pour moi, et je mourrai tranquille.

Puis, tournant vers le jeune homme ses regards presque éteints :

— Karl, ajouta-t-il avec une gravité solennelle, plus heureux que toi, je touche au terme de mon exil ; je vais retrouver, au pays inconnu, les âmes de nos aïeux, et le sein d'Hertha, la grande mère, va m'engendrer à une vie nouvelle. Jusqu'à présent, je n'ai pas voulu t'adresser de reproches, je n'ai pas cru nécessaire d'aggraver ton repentir ; mais un mourant n'a plus de considérations à garder, et, dans ce moment-ci, mon seul devoir envers toi, c'est la franchise. Par l'indigne extravagance de ta conduite, tu as forcé ton vieux père à se séparer de son unique enfant... Karl ! tu as été bien coupable, et voici l'instant de l'expiation. Lucius Julius, notre hôte et notre meilleur ami, va partir, sous peu de jours, pour le Péloponèse, à la tête d'une légion qui doit faire partie de l'expédition contre Mithridate : pars avec lui, fais sentir aux ennemis de Rome cette fougue indomptable qui t'a perdu, couvre-toi de gloire, et reviens ensuite t'incliner devant les lois de ton pays et la justice de ton père. Ton père et ton pays te pardonneront, j'en suis sûr, quand l'enfant se sera fait homme, et que par toi le nom révéré des ancêtres sera devenu plus grand encore parmi les nations.

Karl jura, par tous les dieux de la patrie germaine, d'accomplir fidèlement le dernier vœu de son oncle. Une joie céleste se répandit aussitôt sur les traits du vieillard :

— Je puis mourir, murmura-t-il.

Et, pressant d'une main tremblante les mains de Karl et de Julius, il s'endormit paisiblement du suprême sommeil.

Le jeune exilé tint loyalement la parole que le vénérable Cloadic emportait de lui dans sa tombe. Après avoir fait les plus tendres adieux à son cher Octavius, qu'il n'espérait plus revoir, il partit avec Julius et se distingua tellement par sa bravoure, qu'il fut créé chevalier romain, sous le nom de Flavius-Domitius Cimber. Cependant, la guerre contre Mithridate fut interrompue par la sanglante rivalité de Sylla et de Marius. Vainqueur dans la lutte, Sylla remplit Rome de proscriptions et de massacres. Parmi ceux qui tentèrent de s'y soustraire par la fuite, se trouva précisément Octavius, qui vint se réfugier à Corinthe, chez l'ancien ami de sa famille, Julius, devenu, dans l'intervalle, proconsul d'Achaïe. Caché dans cette retraite, où il avait retrouvé son fidèle Karl, que maintenant tout le monde appelait Cimber, le proscrit put y attendre, sans trop d'impatience, des jours plus heureux, qui ne devaient pas tarder à luire. Bientôt, en effet, l'abdication de Sylla rendit à leurs foyers tous ceux qu'en avait bannis son redoutable arbitraire. Octavius résolut de retourner à sa somptueuse maison du mont Palatin ; mais avant de quitter Corinthe, il pria son hôte de lui donner en mariage l'aînée de ses deux filles, nommée Julie ; et comme il voulait associer Karl à tout le bonheur que lui promettait l'avenir, il demanda pour le vaillant Cimber la main de Germaine. Julius, qui depuis longtemps rêvait cette double alliance, consentit de grand cœur à l'accomplir. Et voilà pourquoi nous avons dit, au commencement de ce chapitre, qu'une fête se célébrait dans la maison du proconsul : fête mélangée de tristesse, car, le lendemain, Octavius et sa jeune femme s'embarquaient sur un navire qui devait les conduire en Italie.

II. — OTTO.

La salle du festin ne comptait qu'un assez petit nombre de convives. Julius, de concert avec ses deux gendres, n'avait réuni, comme témoins de cette grave solennité de famille, que les plus anciens et les plus dévoués des amis qu'il possédait à Corinthe. Placé près de Germaine, en face de son beau-frère Octavius et de sa belle-sœur Julie, Karl, ou, si vous le préférez, Cimber, parlait de sa patrie du Nord, de ses mœurs primitives, de ses antiques légendes ; et ses récits captivaient au plus haut degré l'attention des Romains et des Grecs qui les écoutaient. En ce moment, Davus, le plus vieil esclave de la maison, entra dans la salle, et s'approchant du narrateur :

— Maître, lui dit-il, un étranger, un homme de ton pays est là, qui te supplie de venir lui parler à l'instant même.

— Un compatriote de mon gendre Cimber ! s'écria Julius, un compatriote de mon hôte Cloadic, que je n'oublierai jamais ! Par Jupiter hospitalier ! qu'il ne reste pas ainsi, debout sur le seuil de ma porte ; qu'il entre, qu'il vienne à côté de nous prendre part au banquet nuptial.

Cependant une vive émotion s'était manifestée sur le visage de Cimber : il allait donc enfin recevoir des nouvelles de son père et de sa patrie ! Davus introduisit l'étranger. C'était un homme de haute taille, quoique un peu courbé par l'âge ; une chevelure, blanche comme la neige flottait sur son manteau de voyageur ; à ses yeux bleus, à ses longues braies, on reconnaissait un Germain.

— Otto ! mon vieil ami, c'est toi ! lui dit Cimber, qui se leva rapidement et courut l'embrasser avec effusion.

Puis, tournant vers son beau-père étonné sa franche et mâle figure, illuminée par un rayon de joie intime :

— Voilà l'homme que, dans ma folle jeunesse, j'ai si lâchement outragé ; c'est pour lui que mon père m'a condamné à un si juste exil. Par les dieux immortels ! Julius, je ne me remettrai pas à table auprès de tes convives, avant d'avoir imploré devant vous tous un pardon que cependant je sais bien ne pas mériter encore. Mon ami, mon père, continua-t-il en s'inclinant vers le vieillard avec une magnanime humilité, ne sois pas insensible à mon profond repentir ; si les souffrances de l'exil, si les travaux et les dangers auxquels je me suis condamné moi-même ne suffisent pas à racheter mon crime... parle ! que faut-il faire ? Nulle expiation ne me semblera trop rigoureuse.

— O mon fils ! répondit le vieux Germain d'une voix pleine de larmes, cher enfant que j'ai vu naître et grandir, ne parlons plus de cela ; j'ai tout oublié depuis longtemps, et d'ailleurs je suis trop heureux de te revoir. J'ai tant de choses à te dire !

— Avant tout, mon hôte, interrompit Julius, il faut que tu prennes place au milieu de nous, à notre festin de famille. Fidèle, j'en suis sûr, aux lois de l'antique hospitalité, celui que comme moi tu appelles ton fils refusera de t'entendre jusqu'à ce que tu aies réparé tes forces.

On fit asseoir Otto près de Cimber. A la fin du repas, le jeune homme dit au vieillard :

— Maintenant, mon père, tu peux parler sans crainte, et comme si nous étions seul à seul. Tu n'as autour de toi que ma seconde famille et mes amis les plus chers ; ici je n'ai de secrets pour personne.

— Tant mieux ! répondit gravement Otto ; car alors je puis être franc et libre dans mon langage, comme on l'est toujours, là-bas, au sein de notre vieille Germanie. Sache donc qu'un messager de ton oncle Cloadic, un homme du pays, qui l'avait fidèlement accompagné dans son exil, et à qui le noble vieillard avait recommandé de retourner à Tongres aussitôt après sa mort, est venu nous apprendre en même temps, à ton père et à moi, ce douloureux événement, ton séjour à Rome et ton prochain départ pour l'Achaïe. Godefrid, qui s'est consumé dans un morne chagrin depuis ton absence, et dont la santé décline de jour en jour, n'a pas voulu mourir avant d'avoir embrassé son fils et de lui avoir pardonné sa faute. Il s'est donc adressé à moi, comme au plus sûr de ses amis ; il m'a prié de mettre en oubli ta conduite à mon égard, promesse que je n'ai pas eu de peine à lui faire, et de partir incontinent à ta recherche, en me faisant jurer, par tous nos dieux, de ne pas revenir sans toi. J'ai obéi ; je me suis mis en route, malgré ma débile vieillesse ; j'ai laissé bien loin derrière moi mon pays et ma famille, et, seul, j'ai parcouru péniblement des contrées qui m'étaient inconnues de mœurs et de langage. Mais enfin, grâce aux dieux ! je suis arrivé sain et sauf, et j'ai pu remplir la première partie de ma mission. Oui, je te retrouve plus beau, plus brave que jamais, et je suis fier de la gloire que tu as acquise en combattant comme un digne enfant de Tuiscon, comme un vrai fils de roi ! Maintenant, Karl, écoute-moi bien : si tu veux te rendre à l'appel de ton vieux père qui se meurt, si tu penses comme moi que ton retour peut lui redonner la vie, dès demain nous partirons ensemble ; si tu lui préfères, au contraire, tes nouveaux amis, ta nouvelle famille et ta nouvelle patrie, moi, de mon côté, je serai fidèle à mon serment ; je ne retournerai pas à Tongres sans toi ; je resterai, pour partager avec le fils la malédiction du père. Où tu seras, je serai ; je te suivrai partout, comme ta conscience vivante ; renonçant à mon pays, à ma lan-

gue et à mes dieux, je me ferai Romain à ton exemple... et que le ciel nous pardonne !

Quand le vieux Germain eut fini de parler, un long silence de stupeur plana sur les convives. Cimber, accablé, demeura quelque temps le front dans ses mains. Mais, tout à coup, relevant la tête :

— Otto ! proféra-t-il d'une voix ferme, nous partirons ensemble. Je ne suis plus le chevalier romain Flavius Domitius Cimber : je suis Karl, fils de Godefrid le Tongrois !

Puis, s'adressant à sa jeune épouse :

— Germaine, lui dit-il avec émotion, j'espérais près de toi couler mes jours heureux au milieu de ton peuple; les dieux en ont décidé autrement. Tout se tait, quand le devoir parle. Vous autres Romains, vous devez le savoir ; vos pères vous l'ont appris autrefois. Cependant, je vais t'ouvrir mon cœur : si tu veux me suivre, si tu ne crains pas d'abandonner pour moi ton père et ta patrie, oh ! je te le jure, il n'y aura jamais dans ma vie tout entière assez de reconnaissance pour m'acquitter envers toi. Si tu redoutes d'échanger contre un ciel brumeux ton beau ciel de la Grèce, et de quitter à jamais tes frères civilisés pour une nation qu'ils appellent barbare... tu es libre. Oublie, dès à présent, le pauvre étranger qui ne t'oubliera jamais. Assez de jeunes patriciens, aspirant à l'honneur d'entrer dans ta famille, sauront te délivrer d'un importun souvenir.

— Karl ! répondit avec fermeté la jeune Romaine, si tu n'es plus Cimber, tu es toujours mon époux. Je suis ta femme, c'est-à-dire à mes yeux ta compagne pour la vie. Désormais, ton peuple sera mon peuple; ta famille sera la mienne ; c'est mon devoir, et plus tard, je l'espère, ce sera mon bonheur.

— O Germaine ! s'écria Karl en lui tendant la main, sois bénie pour ces douces paroles ! Tu es une noble et courageuse femme. J'accepte ton dévouement, parce que je me sens capable d'y répondre un jour.

Julius, qui les regardait tous deux avec anxiété, baissa la tête sans prononcer une parole. En consultant son cœur de père, il n'y trouvait ni le droit ni la force de s'opposer à la résolution de sa fille, devenue l'épouse de Karl. Seulement, quand il vint à penser que le lendemain il allait se voir abandonné dans sa vaste maison, isolé de ce qu'il avait de plus cher au monde, et, pour ainsi dire, orphelin de tous ses enfants, une larme, rapidement dévorée, brilla dans les yeux de l'austère proconsul... Il avait pleuré, peut-être, pour la première fois de sa vie !

III. — LE VAL DES CYGNES.

Dès que l'aurore du jour suivant éclaira les hauteurs de l'Acrocorinthe, après de touchants adieux adressés à Julius, le navire liburnien qui devait emmener Octavius, Julie et César, reçut avec eux Otto, Karl et Germaine. Les voyageurs traversèrent heureusement le golfe de Cirrha, la mer Ionienne, la tumultueuse Adriatique, et débarquèrent enfin sur une côte de la Vénétie, non loin des lagunes où plus tard, comme Vénus, naquit du sein des flots Venise la belle. En cet endroit, ils se séparèrent. Karl étreignit pour la dernière fois son ami Octavius, et César, avant de quitter sa sœur Germaine, lui donna, comme souvenir et comme talisman, une statuette en or massif, d'un habile artiste de Corinthe, représentant Vénus, aïeule et protectrice de l'antique famille des Jules. Octavius, César et Julie prirent aussitôt le chemin qui conduisait à Rome, tandis que Karl, Otto, Germaine et leur escorte se dirigèrent vers le nord-ouest. Ces derniers parcoururent ainsi les riches plaines de la Cisalpine, les hautes montagnes des Allobroges, la partie orientale de la Gaule chevelue, « et firent tant par leurs journées, » dit le vieux chroniqueur Jehan Le Maire, qu'ils atteignirent une grande cité gauloise, connue dans la suite sous le nom de Cambrai. De là, marchant toujours vers le nord, ils arrivèrent dans une belle vallée, au bord d'un fleuve limpide où nageaient plusieurs cygnes. Un jeune archer crétois, qui se trouvait au nombre des gens de l'escorte, voulut essayer son adresse, et décocha une flèche contre un de ces oiseaux. Mais, tandis que l'essaim tout entier prenait la fuite dans diverses directions, le cygne évita le coup, qui ne fit qu'effleurer son blanc plumage, et, s'envolant tout effrayé, vint chercher un asile entre les bras de Germaine. La jeune femme se montra toute joyeuse de cette aventure. N'était-ce pas le plus heureux présage ? Le cygne n'était-il pas consacré à Vénus, dont la famille des Jules descendait par Énée, fils d'Anchise ?

— Karl, demanda-t-elle aussitôt à son mari, comment se nomme cet oiseau dans la langue de ton peuple ?

— Swane, répondit-il.

— Eh bien ! s'écria la fille de Julius, avec cette vive résolution qu'elle avait déjà fait paraître à Corinthe, puisque désormais ta langue doit être la mienne, c'est à elle aussi que je veux emprunter mon nom. Qu'on ne m'appelle plus Germaine, la fille du proconsul d'Achaïe : je me nomme Swane, l'épouse fidèle de Karl le Tongrois.

— Qu'il soit fait comme tu le désires, ma chère Swane, lui dit Karl en souriant avec tendresse; je te remercie de cette nouvelle preuve d'un dévouement sans exemple. Tous mes efforts tendront à m'en rendre digne de plus en plus; et d'abord, pour en léguer le souvenir à la postérité, je veux à mon tour que cette vallée s'appelle désormais *le Val des Cygnes*.

La volonté de Karl fut accomplie comme il le désirait; et cette gracieuse désignation que lui avait inspirée la circonstance s'est perpétuée jusqu'à nos jours, quoique sensiblement altérée par le temps, qui ne respecte rien. Le *Val des Cygnes* est occupé aujourd'hui par une riche et populeuse cité, nommée *Valenciennes*, sur l'Escaut. Germaine, que désormais nous appellerons Swane, c'est-à-dire la DAME AU CYGNE, garda l'oiseau qui s'était abrité sous sa douce protection, et l'éleva soigneusement.

De là, Karl, Swane et Otto cheminèrent, toujours au dire de notre chroniqueur, jusque vers le château de Froidmont, situé près d'une grande ville qui maintenant se nomme Bruxelles. Karl y fut surpris par une nouvelle accablante : son vieux père était mort, et le ciel, dont la justice rigoureuse ne se lassait pas encore de punir un fils ingrat, lui refusait même la triste consolation de fermer les yeux à ce digne vieillard. Le malheureux versa des larmes amères; cependant, les tendres paroles de sa bien-aimée Swane lui rendirent un peu de calme et de courage. Il continua sa route jusqu'à Tongres, dont les habitants accueillirent avec transport l'héritier du vénérable Godefrid. Instruit à la rude école du malheur, le nouveau roi leur fit complétement oublier les désordres de sa jeunesse. Le vieil Otto, qu'il eut le bonheur de conserver encore quelques années, resta jusqu'à la fin son plus fidèle conseiller et son meilleur ami, comme il avait été le plus fidèle conseiller et le meilleur ami de son père. Karl n'eut rien de plus à cœur que d'effacer, à force de déférence et d'égards, l'odieux outrage dont il s'était rendu coupable

envers lui. Otto mourut en le bénissant. Mais la justice divine n'avait pas oublié la malédiction paternelle, à l'exemple du généreux vieillard ; elle n'était pas encore pleinement satisfaite, et la longue expiation qu'elle infligeait au fils maudit ne pouvait se clore que par un terrible dénouement.

IV. — LES CHEVEUX BLANCS DE SWANE.

Karl vivait heureux et régnait en paix. Il avait eu de Swane deux enfants : un fils, qu'il avait nommé Octavius, pour en faire le vivant souvenir de son ancien ami, et une fille, appelée Swane comme sa mère. César, de son côté, n'était plus le pâle adolescent d'autrefois : c'était un homme; que dis-je? un grand homme. Adoré de ses soldats et des plébéiens, il ne visait maintenant qu'à un but ; en d'autres termes, il voulait arriver, par le concours de ses nombreux partisans, à la dictature de Sylla, son clairvoyant proscripteur; de Sylla, dont naguère le coup d'œil profond découvrait en lui *plusieurs Marius*. Le triumvirat qu'il venait d'organiser, de concert avec Pompée et Crassus, lui frayait déjà les voies à la souveraine puissance. Jugeant avec raison que le prestige des conquêtes, que l'auréole de la gloire militaire contribuerait d'une manière non moins efficace à la réalisation de ses projets ambitieux, il se fit donner le proconsulat des Gaules, dont la plus grande partie était encore indépendante, et se mit en devoir de les soumettre, dans toute leur étendue, à la domination romaine. L'invasion des Helvétiens, qui abandonnaient en masse leurs cantons alpestres pour se diriger vers l'ouest, lui fournit un premier prétexte de s'immiscer dans les affaires de la Transalpine.



Les enfants de Swane jouant avec le cygne.

Il défit ces peuples, les contraignit de rentrer dans leurs montagnes, et profita de la querelle qui s'éleva bientôt après, entre les Séquanais et les Eduens, pour soumettre ces derniers au dangereux protectorat de Rome. Les Séquanais, à leur tour, invoquèrent l'appui d'Arioviste, chef des Suèves, une des plus puissantes nations transrhénanes. Le roi germain commença par assujettir ses nouveaux alliés, et, bravant César d'ambition à ambition, il refusa d'évacuer les terres gauloises, dont sa vaillante framée l'avait rendu maître. La guerre fut donc résolue entre Arioviste et César. Karl était parent du héros suève, qui l'invita d'une manière pressante à combattre avec lui l'ennemi commun. Sacrifiant aussitôt le souvenir des liens de famille qui l'unissaient à César aux intérêts bien plus éloquents de son pays et de ses alliés, le jeune roi répondit aux envoyés d'Arioviste qu'il allait sur-le-champ se mettre en marche pour le rejoindre. Il hâta ses préparatifs; et, quand ils furent terminés, un soir, il aborda sa jeune femme :

— Swane, lui dit-il, je pars demain à la tête des plus braves de mon peuple. Je ne te ferai point un mystère des raisons qui m'obligent à ce départ, à toi la fidèle compagne de ma vie, à toi qui as toujours lu dans mon cœur comme dans un livre ouvert. Je vais renforcer l'armée d'Arioviste, mon parent et mon allié; je vais combattre avec lui les Romains, commandés par ton frère César : c'est un devoir sacré que j'accomplis, et tu sais que je n'hésite jamais en pareille circonstance ; pour moi, toute considération s'efface quand la patrie germaine est là qui m'appelle. Je connais, pour l'avoir vue à l'œuvre autre-

fois, l'implacable et dévorante ambition des Romains ; en ce moment, ils entreprennent la conquête de la Gaule ; et, certes! leur intention n'est pas de s'arrêter aux bords du Rhin. Sois donc forte et courageuse, comme tu l'as été à Corinthe, comme tu l'as été toujours. Personnellement, ton frère n'a rien à craindre de ma part ; je le combattrai, cet ennemi superbe ! mais je n'oublierai pas que sa sœur est ma femme, ma meilleure amie. Quant à moi, s'il m'arrivait malheur dans cette expédition, — car ici-bas il faut tout prévoir, — tu remettrais aussitôt le gouvernement de mon peuple à Ambiorix, le vaillant chef des Eburons. Lui seul est capable de le défendre ; et puis, c'est un parent de ma mère, c'est un ami loyal sur qui notre famille a toujours eu le droit de compter. Toi, ma chère Swane, tu te réfugierais ensuite avec nos enfants dans un asile sûr, où te conduiront mes fidèles. C'est un château construit sur le Rhin par un de mes ancêtres, au centre d'une île boisée qui le dérobe à tous les regards, derrière ses grands arbres et ses massifs impénétrables. Là, protégée s'il le fallait par une troupe choisie de mes compagnons les plus dévoués, tu attendrais, en invoquant les dieux, la fin des orages qui nous menacent.

Swane pâlit à cette confidence inattendue ; mais elle garda le silence et dissimula son angoisse. Elle connaissait trop bien le caractère de Karl pour essayer d'en obtenir un changement de résolution. Aussi, le lendemain, dévora-t-elle ses larmes à l'heure des adieux, quand son époux, s'élançant à cheval, s'écria, plein d'un sombre enthousiasme :

— Je reviendrai vainqueur, ou je ne reviendrai pas !

Un mois après, les débris de cette vaillante armée rentrèrent en fugitifs dans la ville de Tongres. Leur prince n'était pas avec eux ! Ils rapportaient d'affreuses nouvelles. Tous les efforts d'Arioviste et de son allié s'étaient brisés contre le génie de César et l'admirable discipline de ses soldats ; l'irrésistible élan des légions avait rejeté la masse rompue des Suèves au delà du Rhin. Karl, refusant de fuir, avait succombé sous le nombre en dépit d'une héroïque défense, avec les plus braves de ses compagnons, qui longtemps l'avaient couvert de leurs corps. Swane ne pleura pas ; elle ne fit entendre aucune plainte, et ne révéla son profond désespoir par aucune marque bruyante. Seulement, à quelques jours de là, ses cheveux avaient blanchi ; et le peuple disait, en la voyant muette et pâle : « La Dame au Cygne aimait bien notre roi ! ses cheveux, naguère plus noirs que le corbeau de nos forêts, sont devenus blancs comme l'oiseau dont elle a pris son nom ! »

Fidèle aux recommandations de Karl, Swane confia le gouvernement de Tongres au brave Ambiorix, et, suivie d'une vaillante escorte, alla se confiner avec ses deux enfants dans la retraite que son mari lui avait désignée. Elle n'oublia pas d'emmener avec elle son cygne bien-aimé. L'unique passe-temps de la pauvre veuve, dans sa triste solitude, était de le nourrir de sa propre main, de le voir naviguer, comme une gracieuse nacelle, dans le canal qui entourait son manoir, ou se mêler aux jeux de ses enfants, qu'il suivait et caressait avec l'intelligente affection d'un chien.

V. — CE QUI ADVINT AU JEUNE SALVIUS, AQUILIFÈRE DE LA DIXIÈME LÉGION.

Cependant, César poursuivait ses conquêtes. Arrivé sur les frontières des Ménapiens, dont le territoire forma dans la suite le duché de Clèves, il s'y arrêta quelques jours, non loin des bords du Rhin. Il avait avec lui son neveu Salvius, fils d'Octavius et de Julie, jeune homme à peine sorti de l'adolescence, qu'il venait de nommer *aquilifère*, ou porte-enseigne de la dixième légion. Une nuit, Salvius eut un songe : il lui sembla voir Vénus descendre du haut des cieux, sur un char traîné par des cygnes. « Salvius, lui disait la déesse avec un doux sourire, tu ne reverras plus ta patrie ; c'est non loin d'ici que les dieux ont fixé ton séjour. N'oublie pas, quand paraîtra l'aurore, de te rendre seul sur les bords du Rhin. Un guide que je t'ai préparé te conduira dans des lieux où ton arrivée fera renaître la joie et l'espérance. » A ces mots, la déesse disparut, et Salvius s'éveilla.

Il attendit le jour avec impatience. Dès que les premières lueurs de l'aube eurent blanchi les cieux, le jeune Romain sortit du camp, et ne tarda pas à se trouver sur les rives du grand fleuve. Longtemps il y guetta l'approche du guide mystérieux que le songe de la nuit lui avait annoncé ; mais ce fut en vain : il ne vit paraître personne, et la plus profonde solitude continua de régner autour de lui. Lassé d'attendre en pure perte, il allait se retirer, convaincu du peu de croyance que l'on doit accorder aux capricieux fantômes des rêves, lorsqu'en jetant les yeux sur les eaux limpides du fleuve, il aperçut par hasard un cygne d'une blancheur éclatante, qui folâtrait tout près de la rive. C'était le seul être vivant qui se fût encore offert à sa rencontre. Sous l'impulsion d'une secrète curiosité, l'aquilifère s'approcha davantage et finit par découvrir une petite nacelle amarrée au tronc d'un arbre. Elle était vide. L'air était si pur, le ciel si transparent, l'onde si calme et si belle, que le jeune homme entra comme malgré lui dans cette élégante embarcation, qui semblait se trouver là tout exprès, pour l'inviter à faire une promenade sur le Rhin. A peine avait-il détaché la chaloupe, à peine s'était-il saisi des deux rames légères qu'elle portait obliquement suspendues à ses côtés, qu'une brise douce et caressante, qui s'éleva par enchantement, vint arrondir de son souffle la blanche voile triangulaire dont le petit navire était pourvu. En même temps, le cygne se mit à voguer devant Salvius, retournant sans cesse vers lui son long cou flexible, comme pour l'engager à le suivre sans retard et sans crainte.

— Plus de doute, se dit alors le fils de Julie ; voilà le guide promis par Vénus. Suivons-le donc où il voudra, ce conducteur au blanc plumage, et voyons, s'il plaît aux dieux, la fin de cette bizarre aventure.

Après avoir dérivé quelque temps, au milieu des charmants paysages que les bords du Rhin déroulaient à l'envi, comme pour saluer sa bienvenue, Salvius atteignit une île couverte de grands arbres au feuillage épais, à travers lesquels il lui fut impossible de découvrir le moindre sentier. Ne jugeant pas à propos de débarquer encore, il se mit à côtoyer cette île, toujours précédé par le cygne qui ne s'arrêtait pas non plus. Enfin, tous deux arrivèrent à l'embouchure d'une espèce de canal, où le cygne entra, les ailes étendues, en redoublant de rapidité, comme un voyageur qui sent approcher le terme de sa route. Salvius y dirigea sa barque à la suite de l'oiseau, et ne tarda pas à voir s'élever les murailles d'une espèce de forteresse, autour de laquelle les eaux du canal se repliaient comme une ceinture. Tout près de là, deux beaux enfants jouaient sur la pelouse, et cueillaient des fleurs à l'ombre des grands chênes de la forêt. C'étaient un svelte adolescent, un de ces types que Virgile a si bien reproduits dans son Euryale, et une jeune fille ravissante de grâce et

de fraîcheur. Ils n'avaient pas remarqué la nacelle, et n'avaient encore aperçu que le cygne. A sa vue, tous deux poussèrent des cris de joie et accoururent vers le bord du canal, où le cygne, qui s'empressa de les rejoindre, se mit à les caresser tour à tour, comme des amis qu'il était heureux de revoir après une assez longue absence. L'intérêt qui depuis longtemps captivait le jeune Romain redoubla devant ce délicieux spectacle. Toutefois, par un instinct de prudence, il débarqua sans bruit, amarra solidement la chaloupe, et s'enfonça dans un massif d'où il pouvait tout observer, sans être vu. Les enfants continuaient à jouer avec le cygne. Tout à coup une des fenêtres du château vint à s'ouvrir, et Salvius y vit apparaître une pâle et belle figure de femme, encadrée de longs cheveux blancs. Cette femme était jeune encore, néanmoins, et l'on voyait que la douleur, bien plus que le temps, avait creusé son beau visage et blanchi sa longue chevelure. Elle sourit, d'un sourire triste et doux, aux jeux naïfs des enfants et de l'oiseau; puis, d'une voix mélancolique, elle chanta en grec le refrain suivant, d'un rhythme gracieux et plaintif:

> Aimez, enfants, le cygne au blanc plumage,
> Oiseau chéri des mortels et des dieux;
> A sa beauté Vénus rendit hommage,
> En l'attelant à son char radieux.

L'étonnement de Salvius fut au comble; car il était loin de penser qu'à une telle distance de la Grèce, des paroles grecques viendraient ainsi frapper son oreille. Ne pouvant plus modérer son impatience, il sortit rapidement de sa retraite, et salua la dame du château dans la même langue, qu'il savait parfaitement, comme tous les jeunes Romains de cette époque. Si, tout à l'heure, sa surprise avait été grande, celle de l'étrangère ne fut pas moindre en l'écoutant. Ravie de pouvoir enfin, après tant d'années, parler une langue qui lui rappelait les plus doux souvenirs de son enfance, Swane, car c'était elle, invita courtoisement le jeune Romain à entrer dans son château. Il accepta cette offre hospitalière, et la conversation qui ne tarda pas à s'engager entre eux prit un caractère de plus en plus expansif. Insensiblement, la Dame au Cygne questionna son hôte; elle lui demanda son nom, sa famille, son pays.

— Je suis Romain, répondit-il; je me nomme Salvius, fils d'Octavius le sénateur, et neveu de César, le proconsul des Gaules. J'accompagne mon oncle, qui m'a nommé aquilifère de la dixième légion, et qui, dans ce moment, campe à quelque distance d'ici, près des bords du Rhin.

— Et moi, s'écria Swane, je suis la sœur de ta mère, la seconde fille de Julius, celle qu'autrefois on appelait Germaine.

Pleurant de joie, elle embrassa son neveu stupéfait; les enfants, à leur tour, prodiguèrent au jeune homme leurs caresses naïves, et, pour la première fois depuis bien longtemps, le manoir tout entier prit un air de fête.

— Vénus ne m'avait pas trompé, dit alors Salvius.

Cédant aux prières de Swane, qui dé[illegible]it avoir l'explication de ces paroles, il lui raconta le songe qu'il avait eu la nuit précédente, et la merveilleuse aventure qui en avait été la suite. A son tour, il interrogea sa tante, qui lui fit connaître en détail toute son Odyssée, depuis le jour où elle avait quitté Corinthe. En même temps, elle conjura son neveu de lui servir de médiateur auprès de César.

— Mon malheureux époux, dit-elle, est mort en combattant contre lui; et je craindrais que, dans son ressentiment, il ne vît plus en moi qu'une étrangère, une femme qui a renié sa patrie et ses dieux.

Salvius la rassura et lui promit de faire tous ses efforts pour amener une réconciliation qui désormais était le plus cher de ses vœux. Il prit ensuite congé de son hôtesse, pour retourner au camp; mais, avant de le laisser partir, elle lui confia la statuette de Vénus, présent et souvenir de son frère, en le priant de la remettre à César, sans lui dire d'abord d'où elle venait, et d'observer auparavant l'impression que la première vue de cet objet produirait sur lui.

VI. — COMME QUOI LA FONDATION DU DUCHÉ DE BRABANT REMONTE A JULES-CÉSAR.

De retour au camp, Salvius alla trouver son oncle et lui remit la statuette. Une vive émotion se peignit sur le visage de César; mais c'était plutôt de l'attendrissement que de la colère.

— Comment cette image de Vénus est-elle tombée entre tes mains? demanda-t-il à son neveu, d'une voix sensiblement altérée.

Convaincu dès lors qu'il pouvait parler sans crainte, le jeune homme lui fit un récit fidèle de l'événement dont il avait été le héros.

— Demain, sans plus attendre, dit vivement César, tu me conduiras à ce château mystérieux. Nous irons seuls, pour ne pas effrayer Germaine. Pauvre femme! comme elle a dû souffrir. Ah! que n'ai-je pu sauver son époux, qui s'est opiniâtré dans une résistance impossible, en oubliant que je m'appelais César et que j'étais son frère! Il me tarde, par les dieux immortels! de la revoir, de l'embrasser enfin, lorsque je m'en croyais séparé pour toujours, elle que j'aimais tant, la fille de mon père, la compagne de mon enfance!

Restée seule avec ses enfants, après le départ de son neveu, Swane se consumait dans de mortelles inquiétudes. Salvius réussirait-il dans sa mission? Et puis, n'avait-elle pas commis une grave imprudence, en révélant ainsi le secret de sa retraite? Ce n'était pas pour elle qu'elle tremblait; oh! non... c'était pour sa jeune famille, pour ces deux êtres si chers, qui seuls la rattachaient à la vie. Tout à coup, Octavius accourut près d'elle.

— Mère! lui cria-t-il essoufflé, viens donc voir en bas cette belle chaloupe qui nous arrive.

Swane, à ces mots, se sentit défaillir; mais, par un violent effort sur elle-même, elle reprit bientôt courage, invoqua la puissante Vénus et descendit sur la pelouse. Deux hommes débarquaient au pied de son château. Le plus jeune était Salvius; l'autre, avec sa haute taille, ses yeux noirs et perçants, son visage pâle, son grand front chauve qui pliait sous le poids d'une vaste pensée.... l'autre était César.

— Germaine! ma sœur! s'écria-t-il le premier en lui tendant les bras.

Swane, poussant un cri d'ineffable joie, se précipita sur le sein de son frère; puis, sans pouvoir d'abord prononcer une parole, elle lui montra ses deux enfants.

— Je serai leur père, répondit doucement César, qui comprit aussitôt la pensée de la pauvre veuve.

Après que le premier besoin d'épanchement eut été satisfait de part et d'autre:

— Ami, dit-il à Salvius, je remercie d'abord la grande déesse, l'auguste mère des Enéades, protectrice de notre famille; mais ensuite, c'est à toi que je suis le plus rede-

vable. Cette journée qui nous réunit tous, je pourrai, grâce à toi, la marquer avec la pierre blanche des Thraces, comme une des plus heureuses de ma vie. Par les dieux immortels! je voudrais sur l'heure te prouver ma reconnaissance. Oui, tu peux me demander ce qu'il te plaira : s'il est en mon pouvoir de te l'accorder, tu l'obtiendras à l'instant même.

Germaine appuya de sa douce voix la promesse de son frère.

— Eh bien, dit le jeune homme encouragé par cette double bienveillance, quoique la faveur divine soit tout mon mérite, il est une récompense que je désire. J'en suis peu digne, il est vrai; mais, avec l'aide des dieux, j'espère la mériter un jour.

— Quelle est donc cette récompense? demanda César.

— La main de ta nièce, imperator, murmura Salvius en rougissant.

César sourit.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut t'adresser, répondit-il en montrant sa sœur.



César et sa sœur fiançant Salvius à la jeune Swane.

— Une mère, dit aussitôt Germaine, n'a pas le droit de refuser, quand celui qui s'adresse à elle vient de rendre un père à ses enfants.

Ce jour même, il fut convenu que Salvius épouserait sa cousine, la jeune Swane. « Et furent célébrées les nopces », ajoute le vieux chroniqueur, dont le récit m'a guidé jusqu'à présent, « en grand'pompe et solennité, au temple de la bonne déesse Vénus, à Louvain, selon l'ancienne usance et coustume, en la présence du dict César, lequel offrit plusieurs grands dons au dict temple; et donna mesmement à sa niepce, pour douaire, *en tiltre de duché*, toute la contrée d'alentour. Et comme ainsi soit que le dict Salvius avait esté surnommé *Brabon*, qui en langage grégeois vault autant à dire comme *arbitre*, pource qu'il avoit appoincté le frère et la sœur, le dict pays fut plus tard appelé *Brabant*. »

Et voilà comme quoi, suivant Jehan Le Maire de Belges, la fondation du duché de Brabant remonte à Jules-César.

Joseph BOULMIER.

LE VRAI PORTRAIT D'HENRI IV.



Le vrai portrait d'Henri IV. Buste de M. Aug. Arnaud. Dessin de M. Mariani.

Au mois d'octobre 1793, — il y a aujourd'hui soixante-trois ans, — les Vandales parisiens saccageaient les tombeaux des rois de France, à Saint-Denis.

Ils ne trouvèrent que de la cendre, des ossements et des débris de couronne dans les cercueils de Dagobert, de Pépin, de Charles le Sage, de saint Louis, de Philippe-Auguste, de François Ier, etc.

Au caveau des Bourbons, ils reconnurent Louis XIII à sa petite moustache, Louis XIV à son grand air, qui semblait commander encore, Louis XV à sa putréfaction, qui faillit les empoisonner, etc.

Arrivés au sommet de la ligne, ils ouvrirent un large tombeau, et reculèrent de surprise à la vue d'un homme parfaitement conservé.

Tête mâle et fière, visage noble et franc, nez aquilin sur d'épaisses moustaches en croc, barbe entière, blanche et frisée, cheveux crépus sur un front ouvert et radieux, le royal mort semblait prêt à se lever d'un repos de trois cents ans, en s'écriant, l'épée à la main :

— A moi, compagnons! et suivez mon panache blanc! Ventre-Saint-Gris! il y a trop longtemps que nous ne nous sommes battus!

C'était bien Henri IV, en effet; c'était le vainqueur d'Arques et d'Ivry, le conquérant de Paris et de la France, le signataire de l'édit de Nantes, l'auteur du Pont-Neuf, de l'Hôtel-de-Ville et du canal de Briare, le rêveur de la poule au pot et de la paix universelle.

Pourquoi ce monarque est-il si populaire?

On ne l'a jamais dit, et il est temps de le dire, pour l'édification des rois et des peuples.

Est-ce parce qu'il avait l'esprit français par excellence, la loyauté doublée de malice, le cœur sur la main et le bon mot sur les lèvres? Est-ce parce qu'il eut le *triple talent*, célébré par la chanson :

De boire, et de battre,
Et d'être verd galant!

Est-ce parce qu'il faisait jeter des vivres aux Parisiens affamés par ses soldats?

Sans doute, il entre dans la popularité d'Henri IV quelque chose de tous ces éléments; mais sa franchise et sa malice l'entraînèrent souvent trop loin ; mais son *triple talent* le livra à des faiblesses qui l'eussent perdu, sans les rudes conseils de Mornay et de Sully; mais, pour quelques pains lancés habilement aux bourgeois du Marais, afin de les détacher de la Ligue et de Mayenne, le Béarnais assiégea Paris quatre ou cinq ans de suite, et le réduisit à une telle disette, que des milliers d'habitants y périrent de faim, et qu'on y vit des mères en délire manger leurs enfants!

Henri IV est populaire et mérite de l'être, et le sera à jamais : parce que, sans cesser d'être HOMME, il est toujours resté ROI; parce que, comme prétendant, il a su monter à cheval dans la bonne occasion, s'élancer à la conquête de ses États avec un pourpoint percé au coude et une poignée de braves sans souliers; parce qu'il a su jouer sa vie contre sa couronne, et gagner la seconde contre la première, en ne cédant et ne s'arrêtant qu'au but de son droit et de ses efforts; parce qu'une fois sur le trône il a eu le courage et la sagesse de ne pardonner qu'à bon escient; d'épargner des flots de sang au prix de quelques gouttes versées à propos ; parce qu'il n'a jamais laissé discuter ses prérogatives aux avocats du Parlement; parce qu'il a su gouverner enfin, comme il disait, *tambour battant et mèche allumée*; aimant ses sujets pour eux-mêmes, et sachant les rendre heureux en s'en faisant obéir; exécutant de grandes et utiles choses envers et contre tous, fondant et achevant des œuvres durables, des monuments et des institutions, tels que l'Hôtel-de-Ville (1), le Louvre, la jonction de la Seine et de la Loire, la liberté de conscience, l'équilibre européen, les débouchés des arts, du commerce et de l'industrie, etc., etc.

(1) Henri IV méditait un remaniement de Paris entier, dont les centres eussent été l'Hôtel-de-Ville et le Pont-Neuf. Voyez le tome XXI du *Musée*, page 17.

Voilà pourquoi les violateurs des tombeaux de Saint-Denis, au lieu d'insulter la dépouille d'Henri IV, comme celle des autres rois, tombèrent à genoux devant cette face glorieuse et vaillante du Béarnais.

— C'était un brave, je veux de ses reliques, dit un soldat, en coupant une mèche de sa moustache.

Et tous les ouvriers, s'agenouillant avec larmes, se mirent à baiser ses mains et le pan de son suaire.

Au lieu de jeter le corps sacré avec les autres dans la commune fosse royale, ils l'exposèrent à part à la vénération publique, et l'on vint en procession de tous les coins de Paris et de la banlieue, des faubourgs mêmes les plus régicides, rendre hommage au prince qui sut le mieux dompter les factions parisiennes.

Pendant cette exposition, qui dura trois jours, un Français, digne de ce nom et qui est malheureusement resté inconnu, eut l'heureuse pensée de prendre avec de la cire l'empreinte du beau visage d'Henri IV.

C'est dans cette empreinte qu'ont été coulés, avec plus ou moins d'exactitude, la plupart des masques du bon roi qu'on voit depuis sur les monuments consacrés à sa mémoire.

Or, l'empereur, visitant il y a quelques mois le château d'Arques, remarqua une épreuve en fonte de ce masque, très-supérieure à tout ce qu'on lui avait montré jusqu'alors. C'était la noblesse à la place de la forfanterie, la délicatesse au lieu de la grossièreté, une tête de roi enfin et non une tête de soudard.

Convaincue que toutes les autres figures étaient indignes de ce modèle, Sa Majesté chargea aussitôt M. le comte Niewerkerke, directeur général des musées impériaux, de faire exécuter par un artiste habile un grand buste d'Henri IV, d'après le masque du château d'Arques.

M. Auguste Arnaud (1), aidé des conseils du directeur général, statuaire éminent d'ailleurs, comme chacun le sait, fit d'abord un plâtre qu'on exposa aux Tuileries, dans la salle des Maréchaux, et qui réunit tous les suffrages.

Ce plâtre vient d'être coulé en bronze chez MM. Eck et Durand, et c'est d'après ce bronze magistral, qui se répandra bientôt dans toutes les villes de France, que nous pouvons, grâce à une communication précieuse, donner aujourd'hui à nos lecteurs le vrai portrait d'Henri IV.

Ils remarqueront son évidente supériorité sur toutes les figures du vainqueur de la Ligue, y compris même celle de la fameuse statue du Pont-Neuf.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Ce sculpteur consciencieux et distingué était désigné à l'honneur d'un tel choix par le mérite de ses précédents ouvrages, notamment de son bas-relief de la cathédrale de Sées (Orne), de ses bustes en marbre pour le palais du Louvre, de sa statue de la tour Saint-Jacques-la-Boucherie, et de sa *Jeune Fille jouant avec un chien*, groupe en marbre admiré à l'Exposition universelle.

LES REINES S'EN VONT...

Celle-ci n'avait qu'un diadème de comtesse, posé sur l'écusson royal des Stuarts; mais elle portait, et avec quelle dignité, toutes les couronnes de la femme : celles de la beauté et de la grâce, celles de l'esprit et du cœur, celles du goût et de l'élégance, celles de la noblesse et de l'affabilité, celles de l'honneur et de la considération, celles de la maternité et de la vertu, celles de la piété et de la charité; elle avait même celle du courage, aussi viril en elle qu'au temps des héroïnes d'autrefois.

Il ne lui manquait que la couronne du martyre, et Dieu

a voulu ajouter ce dernier sacre au chef-d'œuvre de ses mains.

Jusqu'à l'horrible accident qui vient de l'enlever au monde et qui nous laisse à tous un deuil si inconsolable, la vie de Mlle Cécile de Poilly, comtesse de Fitz-James, n'avait été qu'une suite de triomphes éclatants et de dévouements profonds. Sa destinée semblait être de servir de modèle à tout ce qui méritait de la comprendre et de l'apprécier.

Idole d'un père qui régnait dans une société brillante et lui en ouvrait les portes avec orgueil, elle était, à seize ans, la perle sans rivale des salons parisiens.

L'année suivante, un mariage solennel se célébrait à Saint-Pierre de Rome. L'épousée était si belle et si modeste à la fois, que tout le monde accourait pour la voir et la bénir. L'art n'ayant pas de fleurs dignes d'un pareil front, sa couronne avait été cueillie le matin sur les orangers de la villa Médicis. Les madones de Raphaël tressaillirent dans leurs cadres à l'aspect de cette grâce française qui éclipsait les modèles de l'artiste divin. La scène, d'ailleurs, n'était pas au-dessous du théâtre ; car Mlle de Poilly recevait dans la métropole du monde catholique un des plus grands et des plus beaux noms de la noblesse de France, le nom du comte Charles de Fitz-James, descendant des Stuarts, fils du dernier pair de la vieille monarchie, du dernier chevalier de 1830, de l'ami de Charles X et de Chateaubriand.

Partout où elle a porté ce nom depuis ce jour, à Paris, à Folembray, en Bretagne, à Marly-le-Roi, la comtesse de Fitz-James ne lui a valu que des hommages et des bénédictions. Partout elle a été la reine des salons par sa beauté incomparable, la patronne des talents par son goût exquis, la joie des intimités par sa gaieté sans fard, l'exemple des familles par ses vertus maternelles, la sœur des malheureux par son art de les consoler, la mère des pauvres par sa charité intarissable.

Lorsqu'elle quitta la Bretagne, il y a dix ans, après une courte résidence sur cette terre de la loyauté, les ouvriers, les paysans, les indigents surtout, pleurèrent *la bonne comtesse,* comme au temps de Jeanne de Montfort et de la duchesse Anne. Ils accoururent en foule sur son passage, pour la contempler et la remercier une dernière fois ; — et celui qui écrit ces lignes avec ses larmes n'a jamais traversé le pays de Lorient et de Quimperlé sans trouver dans toutes les chaumières le souvenir adoré de Mme de Fitz-James.

Ah ! c'est que Dieu seul a pu compter les dons de sa main droite, ignorés de sa main gauche ; les vêtements cousus de ses doigts pour ceux qui étaient nus, le pain du corps et le pain de l'âme, les secours efficaces et les bonnes paroles, prodigués par une telle châtelaine à tout ce qui souffrait autour d'elle !

Elle achevait de remplir la même mission à Marly-le-Roi, qu'elle allait quitter pour rentrer à Paris, lorsque le 20 septembre dernier, jour néfaste et marqué de noir, en jouant avec sa fille et ses fils dans son salon, elle vit tout à coup sa robe de mousseline prendre feu. De quelle manière, on n'en est pas bien sûr ; sans doute au contact d'une allumette tombée dans un volant de l'étoffe. En un instant, la victime est entourée de flammes. Ses enfants se précipitent sur elle et l'enveloppent d'une portière. Ils vont la sauver en se rendant maîtres du feu, lorsque la mère voit sa fille, en robe de mousseline comme elle, exposée à partager son sort. Elle lui crie, elle lui ordonne de s'éloigner. Vain commandement! La fille, qui vaut la mère par le cœur comme par la beauté, s'obstine à la délivrer au risque de périr avec elle. Mme de Fitz-James alors n'écoute plus que son amour maternel. Avec un effort de lionne, elle s'arrache aux bras de ses enfants, s'élance éperdue par une fenêtre, et ranimant ainsi, hélas! l'incendie qui la dévore, court à la pièce d'eau de son parc, afin de s'y éteindre d'un seul coup. Là, fatalité nouvelle ! elle trouve le bassin clos et ne peut en ouvrir le treillage. Elle se roule en désespérée dans le gazon, où son domestique, un Breton dévoué, se brûle les deux mains pour la secourir. Enfin, son fils arrive, brise la clôture et jette sa mère à l'eau.

Le feu était éteint, mais la victime était blessée à mort. La mère s'était perdue pour sauver sa fille...

Sa belle et forte nature a résisté cinq semaines, avec un héroïsme incroyable, à un supplice qu'elle définissait elle-même : *celui de l'eau bouillante.* Enfin, elle a rendu son âme à Dieu avec la douce fermeté d'une martyre.

Nous avons prié à son lit de mort. Elle y était aussi admirable que jamais : l'antiquité ne nous a point légué de camée plus pur ni plus fin que ce profil d'ivoire, où l'auréole céleste s'ajoutait à l'auréole terrestre.

Celle-ci revit heureusement dans ses portraits, chefs-d'œuvre de Paul Delaroche, d'Amaury Duval et d'Antonin Barre.

Ce qui ne périra pas non plus, ce sont les souvenirs, les exemples et les regrets qu'elle laisse au monde à tant de titres : comme grande dame accomplie, comme providence des pauvres et des malheureux, comme mère de cinq enfants, dont deux servent déjà la France de leur épée, en attendant leurs jeunes frères sous les drapeaux. (Le second, l'officier de marine, a reçu le baptême de sang devant Sébastopol.)

Tout ce que Paris a d'éminent accompagnait aux obsèques de la *bonne comtesse* la population désolée de Marly-le-Roi.

— Nous avons perdu notre diamant, disaient en pleurant les gens du monde.

— Nous avons perdu notre sœur de charité, disaient en pleurant les indigents et les malades.

— Notre beau pays a perdu son soleil, disaient en pleurant les villageois des alentours.

Jamais on n'avait vu pareil concours et pareille douleur. L'église était trop petite pour la foule et retentissait de sanglots déchirants. Le noble mari est resté jusqu'au bout, avec ses quatre fils, brisés par un désespoir indicible. C'était parmi les gens de Marly à qui porterait le cercueil bien-aimé. On se disputait comme une consolation suprême tout ce qui restait de l'idole du pays.

Mme de Fitz-James repose, au cimetière Montmartre, entre les ducs son beau-père et son beau-frère, dans le caveau des descendants des Stuarts.

On peut écrire sur sa tombe les mots que nous tracions en tête de ces lignes :

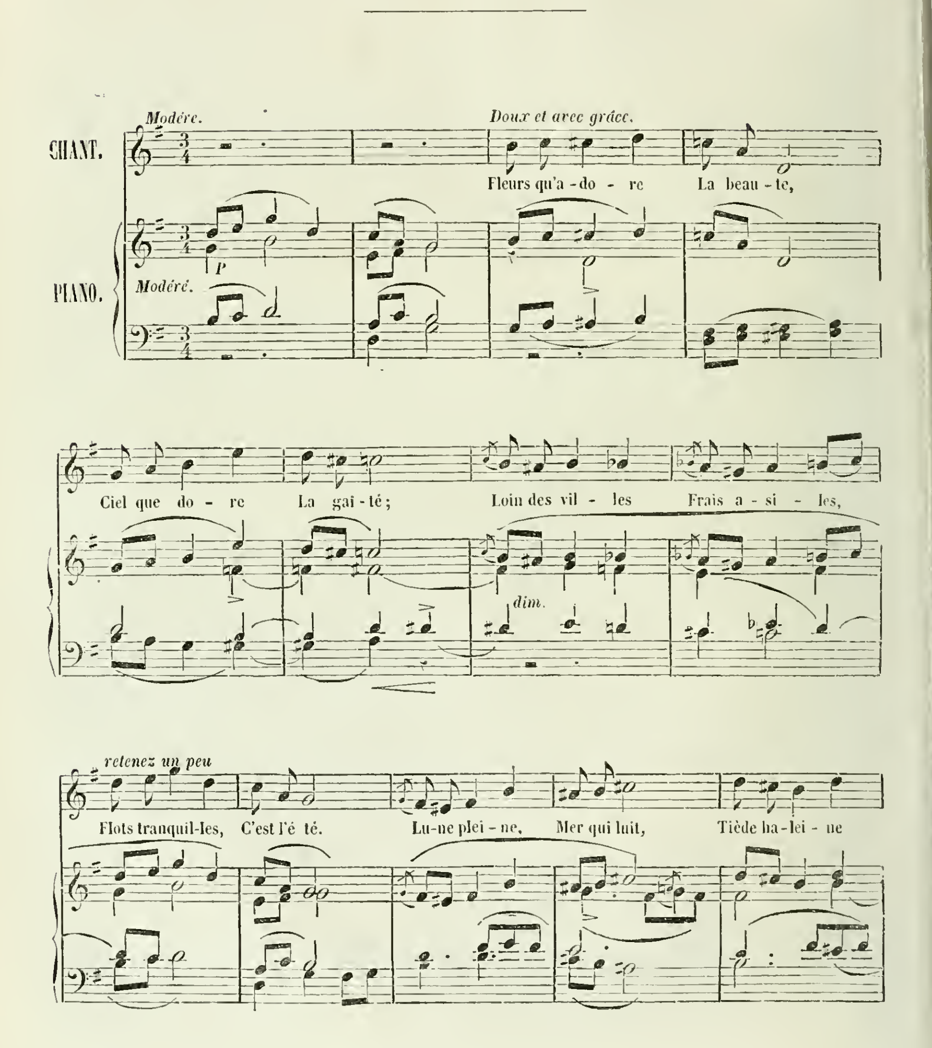
LES REINES S'EN VONT.
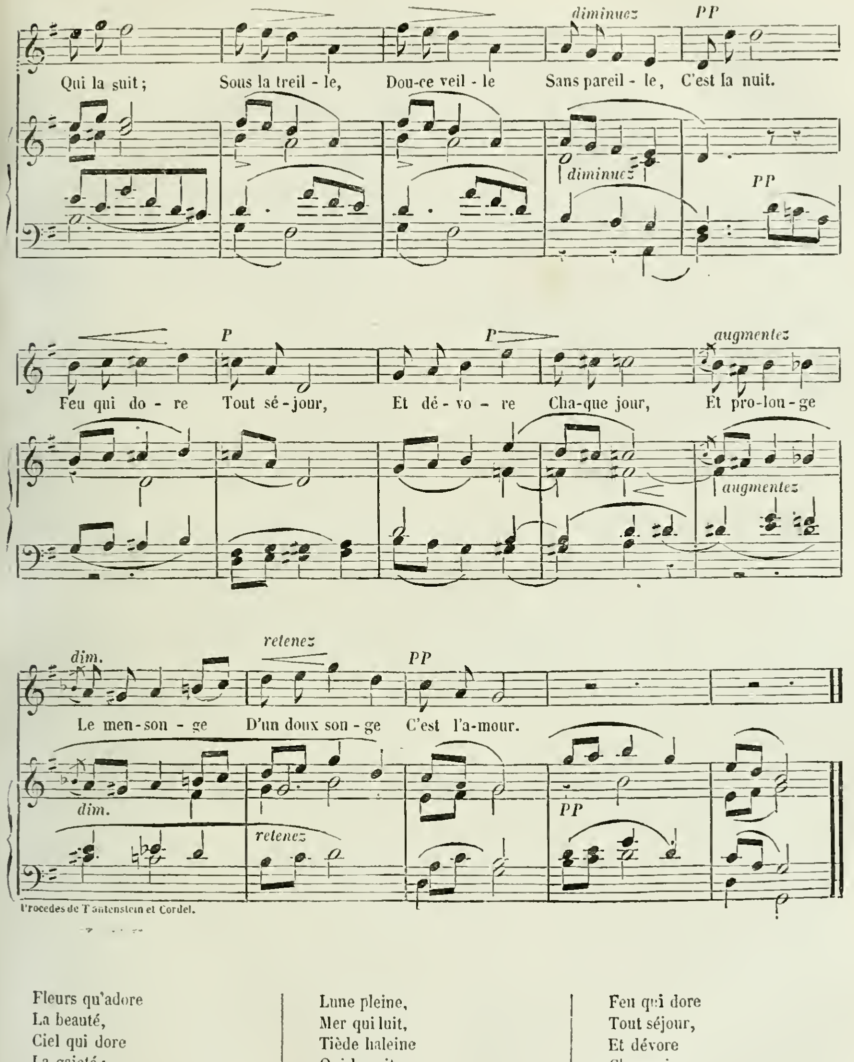
D'autres lui succéderont peut-être ; aucune certes ne la remplacera.

PITRE-CHEVALIER.

NUIT D'ÉTÉ.

POÉSIE DE M. MÉRY. MÉLODIE DE M. LOUIS LACOMBE.





Fleurs qu'adore
La beauté,
Ciel qui dore
La gaieté;
Loin des villes.
Frais asiles,
Flots tranquilles,
C'est l'été.

Lune pleine,
Mer qui luit,
Tiède haleine
Qui la suit;
Sous la treille,
Douce veille
Sans pareille,
C'est la nuit.

Feu qui dore
Tout séjour,
Et dévore
Chaque jour,
Et prolonge
Le mensonge
D'un doux songe,
C'est l'amour.

CHRONIQUE DU MOIS.

LA VILLE DE MOSCOU, LE KREMLIN, ETC.

Position de Moscou. Son étendue. Ses quartiers. Le Kremlin. Forteresse, palais et cathédrale. Panorama de la porte Sainte. Trésor impérial. Les diamants de la couronne. Aventures de la *Lune des montagnes* et de la *Montagne de lumière*. La famille Shafras et Catherine II. Rouerie du comte Panin. Les tarifs de la vie à Moscou. Hôtelleries russes. Le *Novo-Troitskutraktir*. Deux anecdotes. Un dîner. Sept tonnes de thé par jour.

On nous a prié depuis deux mois, et nous nous empressons aujourd'hui, de compléter notre récit des solennités de Moscou par quelques détails intéressants sur cette ville antique et célèbre, la cité sainte et le palladium de la Russie.

La position géographique de Moscou (écrivez Moskow ou Moskwa) forme un théâtre à la hauteur des fêtes de géants qu'elle vient de donner au monde. La circonférence de la ville est de quarante-cinq kilomètres; mais dans cette énorme étendue il faut comprendre trois rivières, des étangs, des lacs, des ruisseaux, quatre ou cinq mille jardins potagers, fruitiers, maraîchers, dont le moindre n'a pas moins d'un hectare, des places publiques grandes comme des champs de Mars, des forêts, des champs en grande culture, etc., etc.

Les maisons, au nombre de vingt mille, n'ont, pour les neuf dixièmes, qu'un rez-de-chaussée et un étage; beaucoup même n'ont qu'un rez-de-chaussée élevé. La Moskowa coupe la ville en deux parties à peu près égales. Deux petites rivières, la Jausa et la Neglinkaïa, qui prennent naissance dans l'enceinte même de la ville, viennent jeter leurs eaux dans la Moskowa en enveloppant en grande partie le Kremlin.

La partie septentrionale est la plus grande et la plus populeuse. Les communications entre les différents quartiers se font par une trentaine de ponts ou passerelles. Elle se divise en cinq quartiers : le *Kitaigorod* (ville des Chinois), *Bielogorod* (ville blanche), *Jemlenoigorod* (ville de terre), et les *Slobodes* (faubourgs), appelés aussi *Niemetzgorod* (ville des Germains); ce quartier est particulièrement habité par des Allemands. Chacun de ces quartiers a sa physionomie, son peuple, ses mœurs, bien néanmoins que l'aristocratie se loge un peu partout.

Le Kremlin occupe le point central de la ville. Il est sur une légère ondulation, dans l'angle formé par la Moskowa et la Neglinkaïa, et entouré de fortes murailles crénelées, flanquées de tours carrées ou rondes. On y entre par cinq portes. L'une d'elles, placée sous la tour d'Ivan-Veliki, la plus haute de Moscou, est appelée par les Russes *la porte Sainte*, parce qu'une image de la Vierge, suspendue sous la voûte et devant laquelle brûle éternellement une lampe, est regardée comme le palladium de l'empire moscovite; elle a sauvé, dit-on, Moscou de la peste et de la famine, et en 1812, l'incendie du Kremlin est venu s'arrêter à cette tour, sous laquelle aucun Russe ne passe sans se découvrir la tête. La tour d'Ivan-Veliki renferme un carillon formidable, duquel faisait partie la fameuse cloche, la plus grosse de l'univers, tombée à la suite d'un incendie, et sous laquelle vingt personnes peuvent dîner à l'aise.

L'intérieur de la forteresse ne renferme plus aujourd'hui que des monuments de style divers : un arsenal, le palais du métropolitain, le palais du sénat, trente-deux églises, deux cathédrales, celle de Saint-Michel, servant de sépulture aux souverains, et celle de l'Assomption, où ils reçoivent le sacre.

L'ancien palais, plusieurs fois détruit et rebâti, le Granavitaya-Palata, d'une architecture bizarre, grossière, indescriptible, a été converti en musée. C'est là que sont conservés les joyaux de la couronne, les trésors des souverains et leur garde-robe des cérémonies.

On voit aussi dans le Kremlin deux couvents, l'un d'hommes, *Tchoudow*, l'autre de religieuses, *Vosnesenskoï*, où étaient jadis enterrées les czarines et les princesses du sang.

Cette forteresse, berceau des czars et de la *ville sainte*, est enveloppée en forme de demi-cercle par une autre ville, le Kitaigorod, ville des Chinois, qui elle-même, avant 1812, était entourée de murailles, de tours et de fossés, aujourd'hui convertis en promenades et en boulevards (1).

— Il y a de tout là-dedans! s'écrie un voyageur de Moscou : depuis l'architecture imposante et massive des temples d'Elora jusqu'aux fantaisies les plus capricieuses du style mauresque et de la renaissance. Tout a été mélangé, combiné, altéré, et si le résultat de ces combinaisons hybrides n'est pas toujours exempt de mauvais goût, il est loin d'être sans effet ou sans grandeur, et il porte le cachet d'une saisissante originalité.

De la place d'Armes, située à l'intérieur du Kremlin, le spectacle est admirable!

A vos pieds, et par delà l'enceinte crénelée de la ville, coule la Moskowa, dont le lit argenté, après avoir coupé la cité en deux parties reliées par de larges ponts de pierre, continue ses méandres à travers un joyeux horizon. Plus loin s'étend la ville, dont les toits peints en vert clair mêlent leurs nuances au feuillage plus sombre des jardins; d'innombrables clochers appartenant aux églises et aux monastères élèvent à l'envi leurs coupoles rivales, et attestent avec éclat la sainte destination de Moscou, cette cité de la science et de la prière, gardienne de la foi orthodoxe. Retournez-vous : vous avez sous vos yeux les cathédrales de l'Archange, de l'Annonciation et de l'Assomption; en face, le clocher d'Ivan-Veliki, où se trouvent les cloches du Kremlin, et du haut duquel on embrasse un panorama immense et féerique. A côté du clocher d'Ivan-Veliki, le czar des clochers, ce bronze fabuleux, retiré par M. de Montferrand, au risque de froisser les préjugés populaires, de la terre où il s'était lourdement enfoncé, montre, debout sur son piédestal de granit, l'ouverture béante qui le déchire et le débris énorme détaché de ses flancs.

Suivez le cours de la Moskowa : voici le nouveau palais des czars, que l'on vient d'achever à peine. Voici encore un autre palais : ce sont les anciens appartements des czars de Moscovie, où se conservent précieusement les objets qui leur ont appartenu. Puis, vers la porte Saint-Nicolas, de grandes constructions modernes remplaçant celles qui ont été détruites par l'incendie; l'ancien et le nouvel arsenal, ornés, le premier, de canons gigantesques auxquels se rattachent des souvenirs historiques; le

(1) Voyez le parc de Salmkinski, t. XX, p. 253, et les vues du Kremlin, t. III, p. 344, et t. V, p. 188.

second, de toutes les pièces prises par les Russes à leurs ennemis pendant les campagnes de 1812 à 1815; il y en a plus de huit cents.

Le plus opulent trésor du Kremlin et de Moscou est celui des diamants de la couronne impériale. Il mérite sans contredit un chapitre à part. Entre les pierreries d'une valeur inestimable qui le composent, les deux pièces capitales sont deux diamants, l'un de la grosseur d'un œuf de pigeon, taillé à facettes: c'est celui que les Russes ont baptisé du nom d'*Orloff*; l'autre a la forme d'un prisme irrégulier et est de la grosseur et presque de la longueur du doigt: il porte le nom de *Shah*. Voici sa curieuse histoire. Il appartenait jadis aux sophis, et était l'un des deux énormes diamants qui ornaient le trône de Nadyr-Shah, et que les Persans appelaient en langage hyperbolique, l'un, le *Soleil de la mer*, l'autre, la *Lune des montagnes*. Lorsque Nadyr fut assassiné, ses trésors furent mis au pillage et ses pierreries partagées entre quelques soldats, qui les cachèrent avec soin.

Un Arménien, du nom de Shafras, habitait à cette époque la ville de Bassora avec ses deux frères. Un jour, un Afghan se présente à lui et lui offre en vente un gros diamant, la *Lune des montagnes*, plus une émeraude et un rubis d'une grosseur fabuleuse, un saphir de la plus belle eau, que les Persans appelaient l'*OEil d'Allah*, et une centaine d'autres pierres de moindre valeur; il demandait du tout un prix fort modique. Shafras, surpris de cette offre, pria l'Afghan de repasser, en lui disant qu'il n'avait pas en sa possession les fonds nécessaires pour faire ce marché. L'homme aux diamants ayant conçu quelques soupçons sur la bonne foi de Shafras quitta Bassora secrètement; quelques démarches que firent les trois frères, ils ne purent le retrouver.

Quelques années après cependant, l'aîné le rencontra par hasard à Bagdad, comme il venait de vendre toutes ses pierreries pour soixante-cinq mille piastres fortes et une paire de chevaux de prix. Shafras se fit indiquer la demeure de l'acheteur, qui était un juif, lui en offrit le double et fut refusé. Sur ces entrefaites, les deux Shafras cadets rejoignirent leur frère, et tous trois convinrent d'assassiner le juif. Ce projet fut exécuté aussitôt, et le lendemain ils empoisonnèrent l'Afghan, qu'ils avaient invité à prendre des sorbets, et les deux cadavres, renfermés dans un sac, furent jetés dans le fleuve. Bientôt une dispute s'éleva entre les trois frères pour le partage des pierreries; l'aîné se débarrassa de ses deux cadets de la même manière que de l'Afghan, et s'enfuit à Constantinople, d'où il passa peu de temps après en Hollande. De là il fit connaître ses richesses et les proposa aux différentes cours de l'Europe.

La nouvelle en parvint à Catherine II, qui lui proposa de traiter pour la *Montagne de lumière* seulement. On le fit venir en Russie et on le mit en rapport avec le joaillier de la cour. Les conditions étaient : lettres de noblesse, rente viagère de dix mille roubles et cinq cents roubles payables par dixième d'année en année. Shafras demandait six cent mille roubles écus comptant. Le comte Panin, alors ministre, fit traîner le marché en longueur, lança l'Arménien dans un train de vie qui l'obligea à faire des dettes considérables, et quand il sut qu'il n'avait plus le sou pour payer, il rompit brutalement le marché. Shafras, selon les lois du pays, ne pouvait plus sortir de l'empire ni même de la ville sans payer ses dettes. Sa situation était embarrassante. Le joaillier de la cour se disposait à profiter de cette détresse. Le diamant allait tomber entre ses mains pour le quart tout au plus de sa valeur. L'Arménien comprit bien vite l'infernal piége dans lequel le ministre l'avait fait tomber. Il vendit secrètement à des compatriotes quelques pierreries inférieures, paya ses dettes et disparut tout à coup.

Ce ne fut que dix ans après qu'on le retrouva à Astrakan, se disposant à passer en Géorgie et de là en Turquie. On lui fit de nouvelles offres, qu'il n'accepta qu'à la condition que l'affaire serait traitée à Smyrne, où d'ailleurs ses pierreries étaient en dépôt. C'était une sage précaution. Catherine accepta, lui donna des lettres de noblesse, six cent mille roubles argent, plus cent soixante-dix mille roubles assignats (en tout deux millions et demi).

Les autres pierreries dont il était possesseur passèrent en différentes mains : le saphir, dit-on, le plus beau qui existe dans le monde, appartient à la couronne de Saxe, ainsi que le rubis.

Shafras ne pouvant retourner dans son pays, où il aurait eu à rendre compte de deux homicides et de deux fratricides, se fixa à Astrakan et s'y maria avec une de ses compatriotes, dont il eut sept filles. L'un de ses gendres l'empoisonna avec des champignons vénéneux. L'immense fortune que le meurtrier avait acquise (il laissa, dit-on, dix ou douze millions) fut dissipée en peu d'années par ses enfants. Il y a encore à Astrakan plusieurs petits-enfants de Shafras; tous vivent dans la misère la plus abjecte. Juste fruit de l'*auri sacra fames!*

On conçoit qu'au milieu de toutes ces richesses, et de toutes ces fêtes, et de ce concours universel, il fallait être millionnaire pour vivre une semaine dans la ville sainte. — Aujourd'hui, à Moscou, écrivait un de nos confrères, le rouble n'est plus que la menue monnaie, et il n'est pas de cocher à grande barbe qui ne la regarde avec un profond dédain. Un barbier un peu bien posé demande un rouble pour chaque barbe: — j'ai mes autorités. — C'est aussi le prix de la blanchisseuse pour chaque chemise qu'elle brûle à l'eau de javelle. La location d'un piano se paye vingt-cinq roubles, cent francs par mois; encore est-ce par grâce spéciale et parce qu'il s'agit d'un artiste de la Compagnie italienne. On vous demande sans vergogne quinze roubles par jour pour une chambre d'hôtel; enfin, et ce trait surpasse tous les autres, le jour de l'arrivée de l'ambassade française, on a osé demander à M. de Morny, pour trois voitures de remise, quelque chose comme cent soixante et quinze roubles argent (sept cents francs de notre monnaie). Je crois savoir que le noble comte a trouvé la plaisanterie un peu trop forte et l'a signalée à qui de droit. —

Le même touriste nous donne des détails pleins de couleur locale sur les hôtelleries moscovites. — Parmi celles-ci, le *Novo-Troïtskütraktir* est la plus fameuse. Cette colossale maison, qui fait pour plus de cinq cent mille roubles d'affaires par année, a une succursale à Nijnii-Novgorod pendant le temps de la foire, c'est-à-dire à une époque où la population de cette cité monte en moyenne de dix-huit à trois cent mille habitants, où l'on y voit arriver l'habitant d'Arkhangel avec ses fourrures, le Chinois chargé de thé, le Tartare avec ses mousselines, le Cosaque avec ses cuirs et le caviar, le Persan avec ses parfums et ses amulettes, le Kirghiz avec ses chevaux, l'Anglais, l'Allemand, le Suisse, le Saxon, le Français, avec des toiles, des bijoux, des montres, des pipes et des articles de modes.

L'établissement dont je vous parle se compose d'une longue enfilade de salons. Il y en a bien une vingtaine. Un soldat médaillé sert de concierge. On loue de ces vétérans a des prix très-modiques pour remplir le rôle de portiers dans les lieux publics. En entrant on ne voit rien,

tant la fumée de tabac est épaisse. Elle vous prend à la gorge et vous repousse vers le dehors. Mais au bout d'un instant le brouillard se dissipe, et l'on traverse sans trop de peine les longues salles remplies de convives.

On est frappé tout d'abord d'un fait saillant. A mesure que l'on avance, l'ameublement devient plus confortable et la physionomie du public change. C'étaient d'abord des ouvriers buvant du thé dans des tasses fêlées, et servis par des domestiques en chemise rouge ; ce sont maintenant des gentlemen accoudés autour de la liqueur pétillante de Mme Cliquot et donnant des ordres à une gent empressée de garçons en pantalon bleu et jaquette blanche. Cet établissement est ouvert à tous les buveurs et à la portée de toutes les bourses. Le soldat y prend son thé ; le riche marchand y invite ses partenaires à des festins de Balthazar.

Asseyons-nous et laissons le garçon nous servir à sa guise.

Nous sommes certains tout d'abord de nous voir gratifier du *totchasse* traditionnel. On nous donne le temps d'examiner l'endroit où nous sommes. Les tables sont couvertes de nappes blanches, mais trouées. La vaisselle est de la faïence la plus grossière. On fume partout autour de nous. Une image de la Vierge est appendue dans un coin ; au-dessous brûle un cierge.

Le garçon qui nous sert est un vieillard de soixante-dix ans au moins, fringant et alerte malgré sa barbe blanche, qui ferait le désespoir d'un ermite ou d'un pacha. Cette physionomie nous frappe. On nous raconte quelques traits de ce vieux serviteur. On nous dit, entre autres choses, qu'à Nijnii il a pris dans la poche d'un marchand ivre un portefeuille contenant un million, pour le lui rendre intact le lendemain, en lui administrant une verte semonce sur son intempérance.

Chez nous, ce vieillard modèle eût obtenu au moins le droit d'aller recevoir aux Augustins une médaille d'argent, valeur dix francs. Ici, on ne lui a rien décerné. Beaucoup de gens, du reste, ne croient pas à son histoire. On aime mieux vous en dire une autre moins morale, mais plus piquante, quoiqu'elle se termine par un suicide.

Un marchand oublie quarante mille roubles dans un drojki. Il a retenu le numéro et la station de l'*isvoschik*. Il court le reprendre une heure après et retrouve le cocher et son argent. Le cocher apprend ce qui est arrivé et se pend de désespoir d'avoir laissé échapper une aussi brillante occasion de faire fortune.

Il fait une chaleur insupportable dans cet établissement de Troïtska, et à la moindre fenêtre entre-bâillée, le client russe réclame. Il n'y a rien d'étonnant à ce que, dans des régions plus tempérées que la leur, les habitants de ce pays soient plus frileux que nous. Ils sont habitués à vivre hiver et été dans une atmosphère chaude, ce qui ne peut être en aucune façon favorable à la santé.

Il faut dîner enfin.

— Tchélovek (garçon ou homme) ! servez du totchasse !
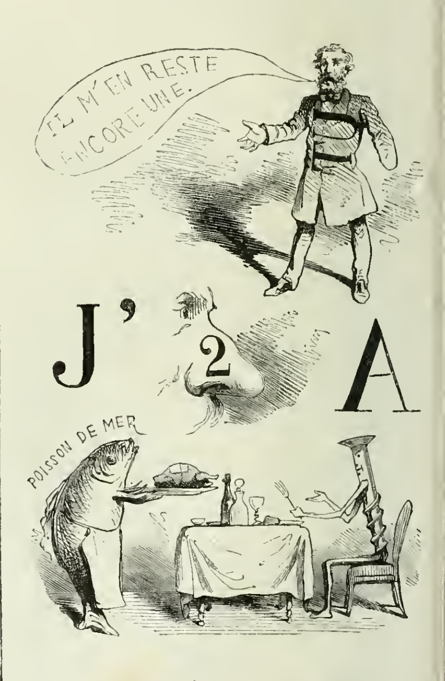
On nous apporte du caviar avec des oignons et du *schnaps*, c'est-à-dire des flacons d'amer et de cumin. Ce hors-d'œuvre très-piquant est destiné à ouvrir l'appétit. Les goûts diffèrent quant au potage. Nous sommes plusieurs. On sert à l'un du *tchi*, espèce de soupe aux choux, à l'autre du *borsch*, à l'autre de l'*oukha*, c'est-à-dire une matelote que l'on appellerait à Marseille *bouillabaisse*. Vient ensuite du cochon de lait à la sauce au raifort, une bécasse, de la compote d'ananas, en un mot un dîner essentiellement russe et essentiellement cher.

Vous avez mangé pour quatre roubles chacun, sans compter ce que vous avez bu ; et notez qu'il n'y a pas dans ce menu un seul plat de vraie viande. En même temps que le café, le *tchelovek* plante sur la table une bougie allumée. On allume un cigare ou un papiros. Si vous préférez une pipe, le garçon cherche une longue bouffarde en cerisier, qu'il bourre et qu'il allume pour vous ; c'est l'offenser que de lui défendre d'user de ce privilége.

Le traktir de Troïtska, qui offre le meilleur type de ce genre d'établissements, est visité par tous les étrangers, et la plupart y retournent, tant la cuisine y est délicieuse. Le tout, ici comme ailleurs, est d'avoir beaucoup de roubles à dépenser.

Un grand nombre de consommateurs aussi se bornent à boire du thé, et l'on sert par jour jusqu'à quinze livres de cette denrée, avec près de sept tonnes d'eau. P.-C.

RÉBUS SUR LOUIS XV.



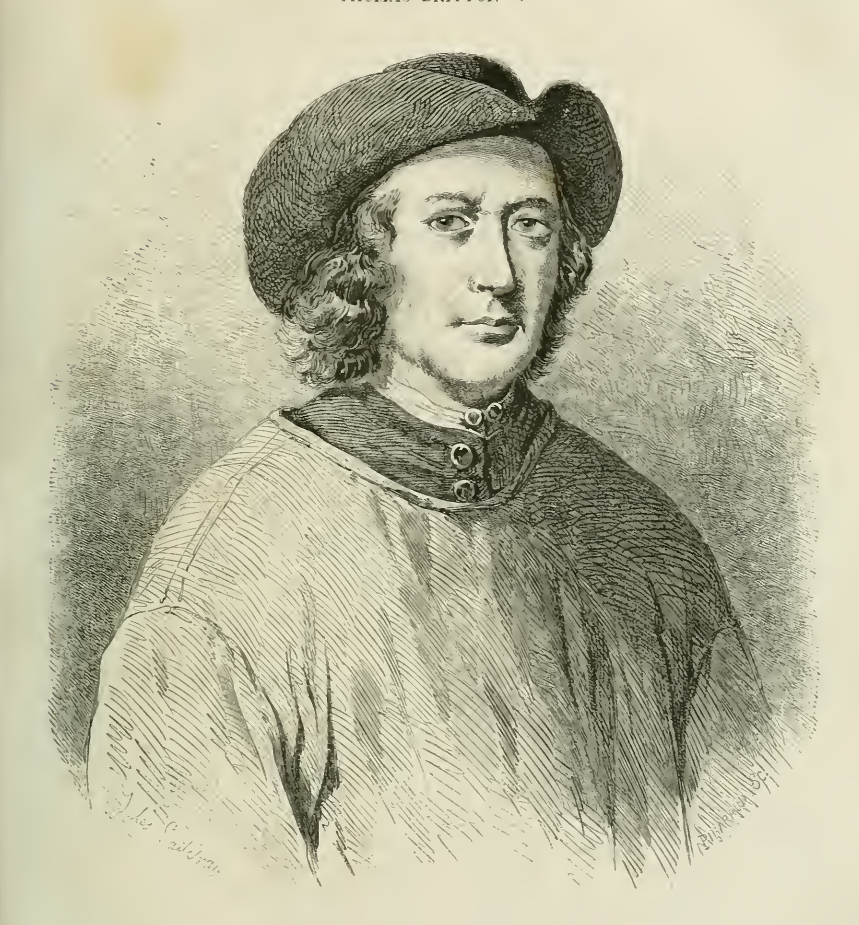
EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE DERNIER.

Sur un champ de bataille de l'Alsace, les boulets pleuvaient autour du jeune Louis XV. Il répondit gaiement à ceux qui voulaient l'écarter de ce péril : *Rendez ces boulets à l'ennemi ; je ne veux rien avoir à lui.* (Rang d'E—sept boulets à l'N—mi—jeu—neveu—rien (carte nulle) *nav* oie—rat luit.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LE CHARBONNIER MUSICIEN.

THOMAS BRITTON [1].



Portrait de Thomas Britton, d'après un modèle authentique communiqué par M. F. Halévy. Dessins de J. Gaildrau.

Deux hommes en un. L'enfance de Tom. Charbonnier pour vivre. Chez Christophe Batteman. A la taverne du *Bouchon en deuil*. Le domicile de Britton. L'alchimiste Garencières. Le premier club musical. La cour et la ville chez un charbonnier. Etat de la musique au dix-septième siècle. Une séance chez Britton. Il déménage pour cause d'agrandissement. Curieux personnel. Virtuoses et amateurs du temps. Mort étrange de Thomas. Fruit de son exemple.

L'homme qui fait le sujet de cette notice n'occupe qu'une place modeste dans l'histoire de la musique; sa vie cependant mérite d'être racontée. Né dans la classe la plus pauvre de la société, et s'élevant par degrés, sans pour cela quitter la position inférieure où le sort l'avait placé, il ajoutait pour ainsi dire une vie nouvelle à sa vie ancienne, de sorte que son histoire offre l'exemple cu-

(1) L'éminent auteur de cette notice, M. F. Halévy, est surtout illustre comme roi de nos compositeurs. Sa renommée littéraire, étouffée jusqu'à ce jour par sa gloire musicale, n'a guère éclaté qu'à l'Académie des Beaux-Arts, au Conservatoire, sur la tombe d'Adam ou de David (d'Angers), et dans quelques pages admi-

rieux, et peut-être unique, d'une existence tout entière passée à la fois dans le travail le plus vulgaire et dans l'exercice intelligent d'un art délicat et difficile. Il faut supposer deux hommes, dont l'un, forcé, pour gagner sa vie, de se livrer à la plus humble des professions, en contact journalier avec des hommes grossiers, habite une obscure boutique, tandis que l'autre, doué d'un goût éclairé pour les arts, en relation avec les artistes les plus célèbres de son époque, et artiste lui-même, reçoit les hommes les plus instruits d'une grande capitale, les femmes les plus élégantes de l'aristocratie, et fait de sa maison le centre de brillantes réunions. Thomas Britton réunit à lui seul ces deux existences si diverses.

Thomas Britton, né vers 1654, dans le comté de Northampton, fut mis en apprentissage à l'âge de huit ans, à Londres, chez un charbonnier, qui l'employa à porter du charbon dans les rues et à crier sa marchandise. Il resta pendant sept ans serviteur chez ce maître, après quoi celui-ci, reconnaissant que l'éducation de son élève était terminée, lui donna une petite somme d'argent et le renvoya, exigeant de lui la promesse qu'il ne s'établirait pas marchand de charbon. Il faut admirer la sagacité de ce prudent maître charbonnier, et croire que, jaloux des dispositions précoces de son élève, inquiet de son intelligence d'un commerce qu'il ne lui avait que trop bien enseigné, il avait déjà deviné en lui un concurrent redoutable.

Le jeune Tom, emportant son petit pécule, retourna dans son pays natal et y passa plusieurs années. Comme, malgré mes recherches, je n'ai pu découvrir le nom du maître qui lui a enseigné la musique, cet art qui devait occuper une si grande place dans sa vie, il m'est permis de supposer que c'est pendant cette retraite qu'il en reçut les premières notions, et qu'il apprit aussi à lire et à écrire : j'aime donc à me représenter notre héros libre, fier, maître de son temps, ravi de cette existence toute nouvelle pour lui. Assidu aux leçons de l'école du village, prêtant pendant le service divin une oreille attentive et charmée aux improvisations du vieil organiste, il consacre à l'étude le loisir que lui a fait l'inquiétude de son patron. Il devient musicien ; une antique basse de viole, trouvée au presbytère, est désormais sa compagne constante et l'interprète du sentiment musical dont il est animé. Curieux d'apprendre, il copie les antiennes, les hymnes sacrées des vieux maîtres anglais contenues dans le livre du chantre. Dès lors commencent pour lui ces habitudes de travail et d'étude qu'il ne devait plus oublier. Son âme s'éveille au souffle de cette vie libre et active, l'enfant est devenu un homme, et l'homme un artiste !

Mais cette existence si heureuse, si conforme à ses instincts, doit enfin cesser. Les ressources sont épuisées, le pécule du maître est tari. Il faut vivre, il faut apprendre, il faut surtout retourner à Londres, car c'est là seulement que Tom peut continuer cette vie d'étude, commencée dans la retraite. Ce n'est pas le voyage qui l'embarrasse, trente lieues sont bientôt franchies ; mais, encore une fois, il faut vivre, vivre indépendant, ne rien devoir qu'à son travail. Tom n'hésite pas. Il redevient charbonnier !

Certes, pour prendre ce parti, il fallait un grand fonds de haute raison, de courage, de simplicité et d'amour du travail. L'abnégation de tout sentiment de vanité ne saurait aller plus loin, c'est l'acte d'une âme simple, concentrée en elle-même ; aucun effort ne s'y fait sentir, et l'on ne voit là ni l'orgueil du stoïcien ni l'insolence du cynique. Britton sait qu'il est seul, inconnu, perdu sur le pavé de Londres : il ne demande rien, ne cherche ni ami ni protecteurs, ne frappe à aucune porte. Jeune, plein de confiance en Dieu, humble et fort à la fois, il retourne sans honte à ce travail pénible de ses premières années, et lui demande la vie de son corps et la liberté de son esprit.

C'est donc le sac sur le dos que nous retrouvons Britton dans les rues de Londres. J'aime à croire, pour son honneur, que son ancien patron était mort ou avait au moins renoncé à son industrie, et que par conséquent Britton ne manquait pas à ses engagements.

On eut alors un étrange spectacle : on voyait un homme de taille moyenne, à la physionomie ouverte et intelligente, vêtu d'une jaquette bleue, coiffé d'un sac de charbon, furetant chez les libraires, bouquinant chez les étalagistes, recherchant les vieux livres, avide de vieille musique. C'était notre ami Thomas Britton, et ce goût pour les vieilleries curieuses fut l'origine des relations qu'il contracta avec de hauts personnages.

Vers cette époque, une véritable passion pour la recherche des vieux livres et des manuscrits s'était déclarée parmi la noblesse. Les principaux amateurs étaient Edouard, comte d'Oxford, le duc de Devonshire, les comtes de Pembroke, de Sunderland, de Winchelsea. Comme le Parlement ne siégeait pas le samedi, ces personnages se rendaient ensemble dans la Cité. Bientôt, se séparant, ils prenaient des routes diverses et parcouraient les rues habitées par des libraires. Lorsqu'ils avaient visité les principales boutiques, ils se réunissaient, un peu avant midi, chez Christophe Batteman, libraire et marchand de musique. C'était là leur quartier général. Ils y rencontraient d'autres amateurs, entre autres Mr Bagford qui, de cordonnier, était devenu antiquaire célèbre. La discussion s'engageait alors sur les trouvailles de la journée.

C'est là qu'un jour, vers midi, au moment où ces graves personnages étaient réunis dans une chaleureuse discussion, Thomas Britton, qui venait de finir sa tournée du matin, entre dans son accoutrement de charbonnier, et, déposant avec précaution son sac sur l'appui de la fenêtre du libraire, il demande à Christophe Batteman des renseignements sur un livre rare, un recueil d'anciennes mélodies. Qu'on juge de la surprise des nobles lords ! On entoure Britton, on l'interroge, la conversation devient générale ; le goût, l'intelligence, les connaissances réelles du pauvre Tom font oublier son costume plus que simple ; on est touché de l'honnêteté de son caractère, de sa bonté, de sa modestie vraie ; il devient pour un moment l'égal des pairs d'Angleterre ; il séduit, il étonne, il captive son auditoire, et bientôt toute la compagnie, dans l'entraînement d'une sympathie réciproque, décide qu'elle ira dîner et passer le reste de la journée à la taverne.

Cette taverne, où se réunissaient habituellement ces nobles seigneurs, était la taverne du *Bouchon en deuil*, fondée sous le règne de Charles Ier par le célèbre chansonnier Taylor, surnommé le *Poëte d'eau*, parce qu'il était batelier ; cette enseigne du *Bouchon en deuil* mérite quelque explication, parce qu'elle est la manifestation d'un sentiment pieux. Lorsque Charles Ier fut décapité, Taylor fut tellement affecté de la mort du roi, qu'il voulut que

rables insérées au *Moniteur*. La savante et curieuse vie de Thomas Britton, publiée dans le *Musée des Familles*, va démontrer à tous, aux petits comme aux grands, aux gens du monde comme aux lettrés, que l'auteur de *la Juive*, de *l'Eclair* et du *Val d'Andore* est aussi un de nos écrivains les plus solides et les plus brillants, les plus attachants et les plus ingénieux. M. Halévy ne pourra tarder, entre deux succès au grand Opéra, à réunir cette notice à ses éloges académiques, pour former un livre qui occupera le premier rang dans toutes les bibliothèques. (*Note de la rédaction.*)

son enseigne portât le deuil, et qu'il la fit peindre en noir.

Dès lors Britton fut admis régulièrement aux réunions hebdomadaires du libraire Batteman. Il y trouva toujours ses honorables amis. Ces relations durèrent pendant toute la vie de Britton; elles n'altérèrent pas son indépendance. Il resta toujours le même, aussi simplement à son aise dans les rues de Londres, sous le sac de charbon, que le chancelier d'Angleterre sur le sac de laine à la Chambre des lords.

Lorsque Thomas Britton, après ses courses fatigantes dans la ville, rapportait chez lui ce sac vide, ce sac, son cher gagne-pain, le porteur de charbon redevenait musicien. Il prenait alors sa basse de viole, sa *viola di gamba*, et s'enfermait soigneusement dans son domicile; mais il faut dire ce qu'était ce domicile.

C'était une écurie que Britton avait louée à son arrivée à Londres, et dans laquelle il s'était d'abord arrangé le mieux qu'il avait pu, lui et ses sacs de charbon. Peu à peu, les bénéfices de son commerce lui avaient permis d'en faire une habitation supportable, un magasin et une bibliothèque. Tandis qu'ainsi renfermé et caché à tous les yeux, il exécutait sur sa basse de viole quelques compositions de Jenkins, de Simpson, du célèbre Purcell, le plus renommé des maîtres du temps, ou peut-être une sonate manuscrite de Corelli, dont la réputation naissante avait déjà pénétré en Angleterre, Britton avait vivement excité la curiosité d'un de ses voisins; mais l'habitation singulière de ce voisin avait aussi de son côté attiré l'attention de Britton.

Car si la demeure de Britton, située au rez-de-chaussée, ne se distinguait le soir que par l'obscurité dans laquelle elle restait plongée, et ne trahissait la présence du propriétaire que par les sons discrets et mystérieux de la basse de viole, la demeure de l'inconnu, au contraire, située à l'étage le plus élevé de la maison voisine, resplendissait souvent de lueurs singulières. On voyait briller à travers les vitres des feux sombres, dont l'éclat colorait d'une teinte rougeâtre des cornues, des alambics, qu'une main hardie soulevait au milieu de ces nuages et de ces flammes.

Cette demeure aérienne était celle d'un alchimiste, d'un frère de la *Rose-Croix*, très-versé dans l'art de la magie et de la cabale, et qui poursuivait le grand œuvre. Un soir l'alchimiste, une lampe à la main, descendit de son laboratoire, et, guidé par la musique de Britton, il vint frapper à la porte, que celui-ci ne craignit pas d'ouvrir.

L'alchimiste, vu de près, n'était plus qu'un pauvre diable ruiné par ses fourneaux, auxquels le charbon de Britton allait donner une activité nouvelle. Car tel était le but secret de la visite de l'alchimiste aux abois.

Ce savant malheureux, cet illuminé était un Français, un Parisien, le docteur Théophile de Garencières, médecin de la faculté de Caen. Après toutes sortes de vicissitudes et de mauvaises fortunes subies dans son pays, il était venu en Angleterre, avait abjuré la religion catholique, et avait été reçu agrégé à l'université d'Oxford. Nommé plus tard médecin de l'ambassade française à Londres, il n'avait pu conserver cette place, et avait trouvé la misère en cherchant la pierre philosophale; une amitié profonde, basée probablement sur la bizarrerie de leur condition, s'établit bientôt entre ces deux hommes d'un caractère si différent. L'un, né d'une bonne famille, véritablement instruit, mais courant après des chimères, était tombé de l'aisance et d'une position honorable dans l'obscurité. L'autre, au contraire, né dans la pauvreté, avait trouvé l'aisance dans la simplicité de sa vie laborieuse, et était parvenu à concilier le goût des lettres et la passion de la musique avec l'exercice d'une profession pénible. Britton cependant se laissa séduire aux discours de Garencières. Il étudia avec lui la chimie et l'art du chercheur d'or, et bientôt, avec l'intelligence qu'il portait en toutes choses, il construisit pour Garencières un laboratoire portatif qui excita l'admiration des chimistes de Londres, et qu'on vint visiter avec empressement de toutes parts.

Cet incident qui détournait Britton de ses études habituelles, et qui aurait pu le ruiner, puisqu'il l'attaquait au vif dans son commerce, fut pour lui un bonheur. Un gentilhomme du pays de Galles, qui avait vu le fameux laboratoire, obtint de Tom qu'il lui en construirait un semblable. Il l'emmena dans son pays et le récompensa généreusement. Tom revint à Londres muni d'une somme assez importante. Heureusement pour Britton, Garencières mourut bientôt après, emportant avec lui ses rêves dorés, et peut-être ceux de Britton, que la mort de son ami rendit à ses premiers travaux.

Nous voici arrivés à l'époque la plus remarquable de la vie de Thomas Britton. L'argent qu'il avait rapporté du pays de Galles le mit à même d'agrandir son habitation et de réaliser un projet conçu depuis longtemps. Il voulait réunir chez lui les premiers artistes de Londres, les amateurs les plus distingués; mettre à leur disposition la bibliothèque musicale qu'il avait fondée, et qu'il augmentait encore tous les jours, et donner à ses frais des concerts sérieux auxquels il inviterait gratuitement la belle société de la ville.

Rien de semblable encore n'avait existé à Londres. Quelques artistes, quelques professeurs donnaient à la vérité des concerts, mais ces concerts n'avaient aucune importance sous le rapport de l'art; le plus souvent, d'ailleurs, ils avaient lieu dans une taverne. On les annonçait dans la *Gazette de Londres* avec le plus d'art et de séduction possible. Mais l'art de l'annonce, si habilement perfectionné depuis, était encore dans l'enfance, comme on peut en juger par l'exemple suivant :

« Aujourd'hui, 4 février 1674, à la taverne de la Toi-
« son, près Saint-James, à deux heures de l'après-midi,
« tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, rare
« concert par quatre trompettes marines, instrument in-
« connu jusqu'à ce jour en Angleterre. Prix des places,
« un schelling les meilleures, six sous les autres. »

« La trompette marine, dit M. Jourdain, est un instrument qui me plaît et qui est harmonieux. » M. Jourdain, qui ne voulait qu'une trompette marine, eût été bien heureux d'assister à ce concert, qui lui en promettait quatre. Peut-être n'est-il pas inopportun de dire ici ce qu'est, ou plutôt ce qu'était cet instrument harmonieux. La trompette marine n'est pas une trompette : c'est une sorte de guitare montée d'une seule corde très-grosse, disposée sur un manche très-long et qu'on joue avec un archet. Je n'ai pu découvrir l'origine du nom que porte cet instrument, ni ce qui a pu lui mériter l'honneur d'être attaché à la marine.

Ce que voulut établir Britton, et ce qu'il établit en effet, c'est un club musical, une société tenant des séances régulières, s'occupant de musique, non dans un but de lucre, puisque le public était invité, mais pour le plaisir des exécutants eux-mêmes, pour satisfaire leur goût et leur amour pour l'art. On voit d'un coup d'œil ce qu'il y avait d'élevé dans l'entreprise de Britton, ce qu'elle avait de véritablement utile, de véritablement fécond pour l'avenir de la musique en Angleterre, et quelle distance séparait ces assemblées des concerts publics et des charivaris

de taverne. L'idée de cette création, si désintéressée dans son but, si heureuse dans ses résultats, appartient donc entièrement au charbonnier Thomas Britton, et ce doit être pour sa mémoire un éternel bonneur.

On ne peut s'empêcher d'éprouver un étonnement profond, en songeant qu'une pensée pareille, qui a quelque chose d'éminemment aristocratique, est sortie du cerveau ou plutôt du cœur d'un homme livré depuis son enfance à des travaux si humbles, si pénibles et si peu en harmonie avec l'élégance de cette pensée; mais c'est là le problème de la vie entière de Britton.

Voici comment était disposée la maison où se donnaient ces concerts, qui attirèrent bientôt la fleur de l'aristocratie. Au rez-de-chaussée était le magasin de charbon. Au-dessus du magasin se trouvait la salle de concert, longue et étroite, et si basse de plafond qu'un homme d'une taille élevée avait peine à s'y tenir debout. L'escalier était appliqué au mur extérieur de la maison, et l'ascension n'était pas sans danger.

Cette description n'a rien d'attrayant, et l'on conviendra que cette maison offrait un assemblage bizarre; elle reflétait, au reste, la parfaite image du propriétaire, et représentait bien aux yeux ce mélange incroyable de simplicité presque grossière et d'intelligence fine et délicate, cette aspiration aux nobles jouissances de l'art confondue avec les préoccupations d'un commerce vulgaire. Il est certain que Britton, avec les goûts que nous lui connaissons et la vie qu'il s'était faite, ne pouvait avoir d'autre habitation.

Cette maison de si triste apparence reçut donc une société nombreuse; dans cette salle obscure qui, malgré tous ses défauts, paraît avoir été favorable à la musique, une foule brillante et dorée venait se presser, et cachait la pauvreté des lambris sous l'éclat des toilettes. Les femmes du rang le plus élevé, les beautés les plus élégantes, les plus célèbres de l'époque, ne craignaient pas de gravir l'escalier escarpé de la salle de concert, et oubliaient, en écoutant, les difficultés qu'il avait fallu braver pour trouver place parmi les élus.

C'est au commencement de 1678 que Britton inaugura ses concerts. Il n'est peut-être pas inutile de jeter un coup d'œil rapide sur l'état général de la musique en ce temps-là.

Il semble que le dix-septième siècle presque tout entier ait été pour l'art musical une époque de repos et d'attente. Un grand mouvement s'était opéré pendant le siècle précédent, un grand mouvement devait s'accomplir plus tard. C'était une de ces périodes intermédiaires pendant lesquelles ceux qui sont appelés à féconder le champ fertile de l'art étudient le passé et préparent l'avenir. C'est le silence d'où sortira bientôt le son retentissant; c'est l'ombre d'où va jaillir la lumière; c'est le recueillement d'où naîtront les grandes pensées, les enfantements. L'art de la musique moderne, le dernier né des beaux-arts, était jeune encore, car, au temps de la renaissance, la peinture, l'architecture, la sculpture, avaient précédé le réveil de la musique.

. . . .

A l'époque dont nous retraçons quelques traits, Louis XIV venait de créer l'opéra en France, la reine Christine livrait son palais aux débuts de Scarlatti. En Angleterre, un pauvre charbonnier ouvre à la musique une sorte de salle d'asile. Missionnaire humble et dévoué, il répand autour de lui l'amour sincère et profond dont il est animé. Utile par l'exemple qu'il donne, par l'œuvre qu'il a fondée, il rendra la voie facile à ceux qui le suivront, longtemps encore après que son nom aura été oublié. Les arts ont aussi leurs pionniers, et le chef renommé qui marche au grand soleil, portant fièrement sa bannière éclatante, ne sait pas le nom du soldat obscur qui lui a frayé le chemin.

Essayons de recomposer par la pensée une séance du club de Britton. N'oublions pas que ses concerts se soutinrent pendant près de trente-six ans, depuis 1678 jusqu'en 1714, époque de la mort de Thomas Britton, et que, pendant ce long espace de temps, le personnel des exécutants, aussi bien que celui des auditeurs, dut se renouveler plusieurs fois avec des chances diverses. Prenons donc une époque brillante, et supposons qu'au mois de décembre 1710, époque de l'arrivée de Handel à Londres, nous entrons dans le salon de musique de l'assemblée.

Mais ce n'est plus dans la maison noire de Britton que se tiennent les séances, c'est dans une habitation plus confortable du voisinage. Là, plus d'échelle à gravir: nous pénétrons dans la salle de concert par un degré commode et convenable. Britton a quitté sa maison pour échapper à un commencement de persécution, à des propos de tout genre. La singularité de sa vie et de son caractère avait éveillé l'attention des mécontents et des jaloux. On commençait à dire que ses assemblées pouvaient bien cacher des menées séditieuses: d'autres, se rappelant sa liaison avec Garencières, prétendaient qu'on ne s'y occupait que de magie; d'autres encore le donnaient pour un athée, pour un presbytérien ou un jésuite. « Mais tout cela n'était que des conjectures mal fondées, dit un biographe anglais : il était honnête, simple et droit, et parfaitement inoffensif. »

Quoi qu'il en soit, il paraît que Britton crut devoir quitter sa maison et constituer un véritable club. Les souscripteurs furent dès lors naturellement soumis à une cotisation. Elle était de dix schellings par an. L'établissement se trouvait enrichi d'une buvette, dans laquelle chaque abonné avait le droit de prendre du café moyennant une redevance d'un sou par tasse. Il ne faut pas oublier que le café n'était introduit que depuis quelques années en Angleterre et en Europe: il ne faut donc voir là qu'un tribut payé à la mode, et n'en rien conclure de fâcheux pour la dignité du club.

Entrons dans cette nouvelle salle. Nous y trouverons des artistes bien placés dans le monde, de nobles seigneurs de la cour de la reine Anne, et de belles dames dans d'élégants atours. Voici lord Bolingbroke, puis le comte de Burlington et le duc de Chandos, deux Mécènes pour les musiciens. Le clavecin, accordé avec le plus grand soin par Britton lui-même, est déjà chargé du pupitre. Des volumes sortis de la bibliothèque de Britton, dont le catalogue est entre nos mains, sont déjà préparés, ouverts au bon endroit. Nous voyons sur ce catalogue les plus illustres noms contemporains. On va exécuter des fragments du *Roi Arthur,* célèbre opéra de Purcell, mort depuis quinze ans ; la musique composée par Mathieu Lock, pour le *Macbeth* de Shakespeare ; des sonates de Bassani et de Corelli, et d'autres morceaux encore. Le grave et savant docteur Pepusch, qui, marchant sur les traces de Britton, vient de fonder la Société de l'ancienne musique, entre et se met au clavecin. Voici un des meilleurs violonistes du théâtre de Drury-Lane, M. John Bainster, élève de son père, qui perdit sa place de directeur de la chapelle royale, pour avoir osé dire, devant le roi Charles II, que les Français jouaient mieux du violon que les Anglais. Voici M. Henri Needler, contrôleur général des douanes, élève pour la composition de feu Purcell, et pour le violon

de Banister le père. Cet autre est le poëte Jean Hughes, l'ami de Pope et d'Addison, l'auteur d'une ode en l'honneur de la musique, et excellent musicien. Tout en jouant sa partie, il pense à sa tragédie du *Siége de Damas*, qu'il vient de commencer, mais qu'il ne verra pas, car il mourra le jour même de la première représentation. Peut-être Pope et Addison sont-ils dans l'auditoire. Voici M. Woolaston, le peintre, qui vient de terminer le portrait de M. Britton. Britton un matin, pendant sa tournée habituelle de charbonnier, se rappela qu'il avait à parler à M. Woolaston; mais n'osant, par discrétion, se présenter chez lui dans son ajustement, il eut l'idée de passer devant la demeure du peintre en criant du charbon. M. Woolaston reconnut la voix de son ami, ouvrit la fenêtre, et, l'invitant à monter, profita de cette occasion pour commencer son portrait, en jaquette bleue, avec une mesure de charbon à la main. Le poëte Jean Hughes a composé une inscription en vers pour ce portrait, que vous avez pu voir au Musée britannique. Voici les organistes Philippe Hart, Obadiah Shuttleworth, Abel Whi-



Une séance du club Britton : Bolinbroke, appuyé sur une canne; Mathieu Dubourg, John Hugues, le docteur Pepusch, Handel, derrière le pupitre; le duc de Chandos, vu de dos; Britton tenant une viole. D'après des portraits du temps.

chello. Ce jeune homme qui entre maintenant, et sur lequel tous les yeux se portent avec tant d'intérêt et de curiosité, c'est un étranger, c'est M. Handel, le maître de chapelle de l'électeur George de Hanovre; c'est la première fois qu'on va l'entendre à Londres, où il arrive précédé d'une immense réputation. Les dames se lèvent pour le regarder. Le voilà qui se met au clavecin, au grand chagrin du docteur Pepusch. Cet enfant qui monte sur un escabeau, et qui paraît tellement ébloui de la splendeur de cet auditoire imposant qu'il tomberait si on ne venait à son aide, c'est un petit prodige dont s'entretiennent déjà tous les amateurs de Londres, c'est le jeune Mathieu Dubourg, l'élève de Germiniani; il va tout à l'heure, et pour son début en public, jouer sur le violon une sonate de Corelli, et Handel lui-même l'accompagnera. Vous voyez qu'avec de tels éléments la séance ne peut manquer d'être variée et intéressante.

Comme si l'existence de Britton eût été liée à celle de ses concerts, c'est dans cette salle qu'il avait fondée et au milieu d'un concert qu'il reçut le coup qui devait le frap-

per mortellement, et sa mort fut aussi singulière que l'avait été sa vie.

Parmi les habitués du club Britton se trouvait un nommé Robe, qui faisait fréquemment sa partie dans les concerts. Comme il était un des juges de paix pour le comté de Middlesex, il avait reçu le surnom de *Robe de Justice.* Robe avait fait connaissance d'un forgeron nommé Honeyman. Ce forgeron était ventriloque. Robe eut la malheureuse idée d'amener son ventriloque à un concert pour effrayer Britton, dont il connaissait la simplicité. Il n'y réussit que trop bien. Au milieu d'un morceau qui captivait l'attention de l'assemblée, une voix se fit entendre, qui semblait sortir des entrailles de la terre : « Tombe à genoux, Thomas Britton, ton heure est venue ; fais ta prière, tu vas mourir ! » Le pauvre Britton, saisi d'effroi, tombe à genoux, et, dans une suprême angoisse, il recommande son âme à Dieu. On dit qu'il avait cru reconnaître la voix de Garencières, son ancien ami. On s'empressa de le détromper ; il fut à l'instant même l'objet des soins les plus assidus, mais tout fut inutile, le coup était porté. Thomas Britton mourut deux jours après, au mois de septembre 1714, à l'âge de soixante ans.

Il fut enterré dans le cimetière de l'église Clerkenwell, quartier qu'il avait toujours habité, sans monument ni inscription, mais accompagné à sa dernière demeure par un grand concours de public de toutes les conditions.

Telle fut la fin de Thomas Britton : ce composé bizarre a vécu dans un temps et dans un pays qui lui ont permis de se développer en toute liberté. Il me semble qu'un charbonnier, donneur de concerts, patron des artistes, collectionneur de curiosités, recevant avec sa jaquette bleue de belles dames dans un salon situé au-dessus d'un magasin de charbon, et auquel il fallait arriver par une échelle, n'aurait pu exister ailleurs qu'en Angleterre.

Britton avait été marié ; sa femme ne paraît avoir rempli dans son existence que le rôle d'une bonne ménagère. Il ne lui laissa guère que ses livres, sa bibliothèque musicale, composée d'ouvrages gravés ou copiés de sa main, et une collection considérable d'instruments de musique.

L'exemple donné par Thomas Britton ne fut pas stérile. Déjà, de son vivant, la Société de l'ancienne musique avait été fondée. Le sol de l'Angleterre fut bientôt couvert de nombreuses associations de ce genre, aujourd'hui en pleine voie de prospérité. A sa mort, la musique avait fait de grands progrès, et les brillantes promesses du passé commençaient à s'accomplir. Porpora, Leo, Dorante, ces maîtres toujours vénérés de la belle école napolitaine, allaient charmer l'Europe par la pureté, l'élégance de leur style. Le génie de Sébastien Bach semblait prédire les futures destinées de l'Allemagne, où déjà la musique dramatique de Keyser signalait une ère nouvelle. En Angleterre, Handel allait imprimer à la musique le sceau de sa puissante manière, tandis qu'en France Rameau se préparait, par de patientes études, à ses belles découvertes théoriques et aux succès tardifs que son talent nerveux et original réservait à sa maturité. Pendant ce temps aussi, et à quelques années de distance, deux enfants étaient nés, l'un dans la patrie de Raphaël, l'autre dans une petite ville d'Allemagne. Le premier de ces enfants se nommait Pergolèse, le second était Gluck.

F. HALÉVY, de l'Institut.

(Académie des Beaux-Arts.)

LES CARTES DE VISITE.

Voici le jour de l'an, barrière de pralines
 Entre l'an nouveau, l'an dernier ;
Jour doré par Giroux, plein de splendeurs divines ;
 Jour confit, sucré par Boissier.
Saint Silvestre s'enfuit, et voilà que nous sommes
 Au jour des baisers étouffants,
Au jour sombre et charmant qui fait pleurer les hommes,
 Et qui fait rire les enfants.

Feuilles qui voltigez sur mon foyer de marbre,
 Venez-vous des bois et des prés?
Non... On n'imprime pas encor les feuilles d'arbre.
 Vous êtes, beaux feuillets lustrés,
Les cartes de visite. On vous jette à ma porte;
 Vous ne jonchez pas le vallon ;
Ce n'est pas l'ouragan qui souffle et vous apporte,
 Et Bidault est votre aquilon.

Quand les feuilles, vos sœurs, abandonnent les branches,
 Vous volez dans chaque quartier.
Vous nous apparaissez tous les ans, dames blanches,
 Revenants du premier janvier.
Du seigneur Jour de l'An vous êtes, mes charmantes,
 Les ambassadeurs précieux ;
Vous êtes les coureurs des belles nonchalantes,
 Et les ailes des paresseux.

L'amitié, la routine aux coutumes banales,
 Vous adressent en même temps.
Vous arrivez chez nous comme les blancs pétales
 Des pâquerettes de nos champs :
L'une de vous nous dit : « Je t'aime un peu, ma mie. »
 L'autre, plus tendre, dit : « Beaucoup. »
« Moi, passionnément, » dit une carte amie.
 Une autre ajoute : « Pas du tout. »

Mon Dieu ! que vous portez de fleurons, de couronnes,
 De noms lumineux ou bouffons !
Car vous êtes les noms des hommes, mes mignonnes,
 Les étiquettes des flacons.
Parfois cette étiquette est noble et souveraine ;
 Mais souvent elle trompe un peu :
On écrit : « Malvoisie, » on trouve du Suresne ;
 On met un cachet au vin bleu.

Salut, petite carte, aux titres magnifiques !
 Mais qu'ai-je vu?... sous votre nom
Et sous votre couronne, en traits cabalistiques
 On lit avec un bon lorgnon :
« L'orgueil, diable en gants blancs, qui d'ordinaire habite
 Dans les noirs quartiers infernaux. »
Voilà comme on reçoit la carte de visite
 D'un des sept péchés capitaux.

Vous formez en silence un grand cercle à ma glace :
Mais ceux que vous représentez
Sont causeurs et railleurs, et plus d'un, avec grâce,
Et devant vous qui l'écoutez,
Mord de ses blanches dents le prochain qu'il immole.
Cartes charitables, hélas!
Vous valez mieux que nous! Car l'homme a la parole,
Tandis que vous ne l'avez pas.

Lorsque le mois de mai vient remplir ses corbeilles;
Sur vos beaux vernis éclatants,
Nous lisons : « P. P. C. » Sur ces lettres vermeilles,
On voit la griffe du printemps.
Dès que la feuille pousse en dehors des barrières,
Qu'un velours vert est sous les pas,
Vous volez jusqu'à nous, fraîches et printanières
Comme des feuilles de lilas.

Sous vos habits pimpants, à l'étoffe qui brille,
Vous cachez un cœur tendre et bon :
Vous vous associez au deuil de la famille;
Quand la mort frappe à la maison,
Vous vous bordez de noir, ô mes pauvres petites!
C'est votre crêpe de douleur,
Et vous semblez alors, en volant à nos gîtes,
Des feuilles de saule pleureur.

Mais quoi ! malgré votre air candide et plein de charmes,
Vous avez des penchants cruels !
Quand vous vous échangez, comme des hérauts d'armes,
Vous nous annoncez les cartels.
Un Hector en frac noir vient jeter son adresse
A quelque Achille en gilet blanc,
Et le carnet devient l'antre de la tigresse,
Vous en sortez ivres de sang!

Quoi! vous armez les bras et vous ouvrez les tombes,
Vous, mignonnes, vous, douces sœurs!
Et pourtant vous avez la blancheur des colombes.
Mais parfois les plus ferrailleurs
Semblent de petits saints, des nonnes sous la grille;
Ils sont trompeurs, ces airs si doux :
Jeanne d'Arc la vaillante était une humble fille,
En robe blanche comme vous.

D'ordinaire pourtant, paisibles, sans rudesse,
Vous venez poliment souhaiter le bonjour;
Vous venez annoncer que madame a son jour;
Quand vous entrez chez nous, vous nous faites sans cesse
Mille civilités, comme les gens bien nés.
Vous êtes, après tout, les feuillets satinés
D'un livre sur la politesse.

Quelquefois plus intime et d'un air plus poli,
Vous venez, belle carte, avec un petit pli.
Vous étiez écornée autrefois. L'inconstance
Est donc dans votre humeur, ô reine du bon ton?
Vous avez sans motif changé votre façon
De nous faire la révérence.

Comme un myosotis, vous nous dites tout bas:
« Un ami pense à vous; oh! ne l'oubliez pas!»
L'amitié vous créa, si l'usage vous donne.
Moi, je crois que Pylade inventa vos feuillets,
Un jour qu'Oreste était sorti de son palais,
Pour voir son ingrate Hermione.

Anaïs SÉGALAS.

UN VASE DE M. ROSSIGNEUX.

Voici un bijou d'argent ciselé qu'eût signé Benvenuto Cellini, et qui a survécu à l'Exposition universelle de 1855, non-seulement parce qu'il a valu à son auteur la plus haute distinction, la croix de la Légion d'honneur, mais parce qu'il résume parfaitement le dernier mot de la science et de l'industrie au dix-neuvième siècle : l'universalité des chemins de fer. Le jour n'est pas éloigné où chaque département de la France, chaque arrondissement peut-être voudra consacrer par un monument semblable le passage du rail-way, c'est-à-dire de la vie nouvelle, à travers ses plaines et ses montagnes. Ils s'inspireront alors du modèle applaudi que nous mettons aujourd'hui sous leurs yeux.

Le vase de M. Rossigneux appartient à M. Parandier, ingénieur en chef du département du Doubs. C'est un hommage public au talent et à la persévérance de ce savant, grâce auquel la vallée du Doubs a échappé à une ruine probable et conquis une fortune certaine, en l'emportant sur la vallée de l'Ognon pour le tracé du chemin de fer de l'Est.

Le programme donné par les souscripteurs à l'artiste était celui-ci : « En haut la source, en bas le cours du fleuve; le rail-way, l'enfermant de sa ceinture, sillonne la vallée et jette sur son passage rapide la prospérité et l'abondance. »

Par un tour de force charmant, M. Rossigneux a fait tenir ce vaste sujet dans une simple coupe. Le plat-bord est garni d'une guirlande de plantes aquatiques entourée de moulures exquises. Le fond de la coupe représente une pièce d'eau, du milieu de laquelle s'élève un rocher. Sur ce rocher repose la figure du Doubs couronné de roseaux, dans l'attitude d'une surprise inquiète; d'une main il élève une corne d'abondance et s'appuie sur l'urne qui alimente sa source; de l'autre, il serre une rame ornée, emblème de son activité commerciale, et dont la palme se perd dans l'eau qui arrose la base du rocher. La source, ainsi que le rocher, donnent naissance aux pittoresques végétations qui les décorent. La vasque est soutenue par un balustre d'architecture, élancé d'une touffe de roseaux, parmi lesquels se jouent et s'entremêlent des dauphins et des enfants, symbolisant les affluents du Doubs.

— Mais comment l'artiste a-t-il représenté dans tout cela le rail-way?

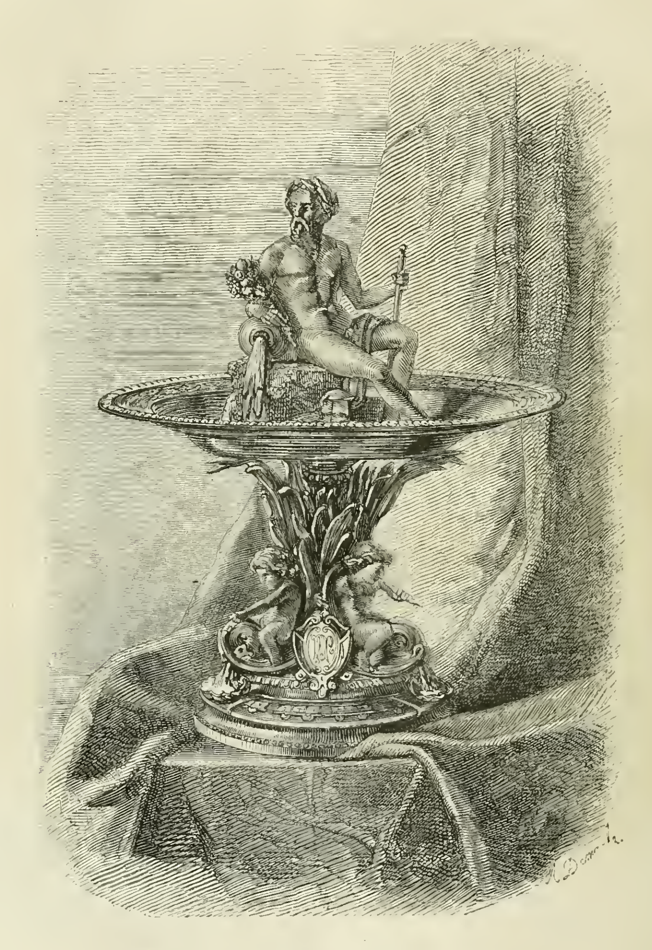
— De la manière la plus ingénieuse et la plus élégante.

Sur le pied de la coupe, qui figure par la composition de ses moulures la margelle d'un bassin, circule en bas-relief un convoi de chemin de fer s'engageant sous des tunnels. Au-dessus de ces tunnels sont posées des coquilles dans lesquelles les dauphins crachent de l'eau.

Les intervalles situés au-dessus des tunnels sont remplis par trois écussons sur lesquels sont tracées les dates et inscriptions commémoratives et le chiffre de M. Parandier.

Cette disposition masque et sauve avec grâce l'inconvénient de faire tourner un convoi sur la circonférence d'un cercle ; sans cette heureuse idée, le dernier wagon serait venu heurter de front la locomotive, ce qui aurait produit un effet ridicule, au lieu d'un résultat du meilleur goût.

M. Rossigneux a fait comme les bons et vrais poëtes, à qui l'obstacle de la rime inspire un vers excellent.



Vase de M. Rossigneux.

N'oublions pas la leçon que donnent aux artistes la perfection et la renommée de ce petit chef-d'œuvre. Ceux qui se plaignent d'être incompris et sans ouvrage n'ont qu'à exécuter des objets d'art en rapport avec nos mœurs et nos habitudes, des coupes, des aiguières, des pendules, etc., etc. Ils réussiront comme M. Rossigneux, comme M. Barye, comme Dantan et Pradier, et comme les grands ciseleurs du seizième siècle, qui ne dédaignaient point de signer des bijoux.

La coupe du Doubs était accompagnée, au Palais de Cristal, d'un miroir sculpté tellement joli que la reine d'Angleterre voulait absolument l'acquérir, et que le prince Albert, après l'avoir en vain couvert d'or, en a réclamé une copie pour Sa Majesté. P.-C.

LE POINT D'HONNEUR.



Les convives. La querelle. Dessins de C. Mettais.

C'était en 1846, par une belle soirée d'automne. Autour d'une table d'acajou, sur laquelle les vins d'Espagne et de France étincelaient dans les cristaux, sept personnes, au nombre desquelles se trouvait l'auteur de ce récit, assises devant la maison de campagne du señor Arguellas, située à un mille ou environ de Santiago de Cuba, jadis la capitale de cette reine des Antilles, causaient gaiement entre elles. Trois de ces personnes étaient des négociants américains, du sud des Etats-Unis, ayant de nombreuses relations commerciales avec les îles, et qui se proposaient, en supposant que le vent et la mer fussent favorables, de faire voile pour la baie de Morant, à la Jamaïque, sur *le Neptune*, commandé par le capitaine Starkey; la quatrième était un lieutenant d'artillerie espagnole, neveu de notre hôte; puis venait un M. de Castro, jeune et riche créole, prétendant à la main de doña Antonia, gracieuse personne de seize ans, fille unique et unique héritière du señor Arguellas; la sixième

était le capitaine Starkey, du *Neptune*, officier anglais d'une trentaine d'années, à la tournure et aux manières distinguées; la septième et dernière était votre serviteur, fort jeune alors : j'entrais en convalescence à la suite d'une maladie grave, qui avait nécessité ma translation de la Jamaïque au climat de Cuba, climat beaucoup plus doux et moins variable, quoique les deux îles ne soient guère séparées que par un intervalle de deux degrés de latitude. Je devais également prendre passage à bord du *Neptune*, ainsi que le señor Arguellas, qui avait quelques affaires à régler à Kingston, et que devaient accompagner son épouse et sa fille, le jeune lieutenant et M. de Castro. *Le Neptune* avait apporté à Cuba une cargaison mixte, composée de quincaillerie, de cotonnades et autres articles, et s'en allait avec un demi-chargement de marchandises; parmi ces marchandises, appartenant aux trois négociants américains, se trouvaient plusieurs barils de poudre qu'on n'avait pu vendre à Cuba, et dont on espérait se défaire avantageusement à la Jamaïque. Le bâtiment du capitaine Starkey était d'ailleurs pourvu d'excellentes installations pour les passagers, et la beauté du temps promettant une traversée aussi courte qu'agréable, — le vent avait sauté au nord-est et paraissait vouloir s'y maintenir, — nous étions tous dans les meilleures dispositions du monde et devisions avec beaucoup d'entrain et de gaieté sur le voyage du lendemain, sur la politique de Cuba, de l'Amérique et de l'Europe, sur le mérite relatif des vins de France et d'Espagne, des cigares de l'Alabama et de la Havane.

La soirée était d'un éclat et d'une transparence délicieuse. Une douce brise, que le capitaine Starkey déclarait devoir s'élever en mer à une vitesse de cinq à six nœuds, nous apportait les parfums de la riche et odorante végétation des vallées qui s'étendaient au loin au-dessous de nous, et ridait légèrement la surface des rivières ou plutôt des ruisseaux qui sillonnent l'île en tous sens, reflétant les splendeurs étincelantes des myriades d'étoiles qui, dans ces régions, couronnent la nuit de leur diadème de feux. La plupart des convives avaient bu largement, peut-être même un peu trop; cependant la conversation, qui avait lieu en français, langue que tout le monde parlait plus ou moins bien, se maintint, tant que la maîtresse de la maison et sa fille furent présentes, sur un ton qui n'était pas de nature à profaner le calme majestueux de ce tableau. J'aurais dû dire que le señor Arguellas avait été retenu en ville par quelques affaires qu'il voulait terminer avant son départ.

— Ne partez pas, je vous prie, sans que je vous aie vu, dit la señora Arguellas au capitaine Starkey, au moment où elle se levait pour se retirer. Lorsque vous serez libre, veuillez sonner, et un esclave viendra m'avertir. Je désire causer encore avec vous de quelques dispositions relatives à notre aménagement à bord.

Le capitaine s'inclina. Il me sembla que la belle Antonia n'avait jamais souri d'un sourire plus séduisant; et ces dames nous laissèrent seuls. Maintenant, je ne saurais dire précisément comment les choses se passèrent, et quel tour prit la conversation ; mais il est constant que nous nous aperçûmes bientôt qu'elle était montée sur un ton désagréable. Je pensai que l'expression des traits d'Antonia, lorsqu'elle avait pris congé du capitaine, avait peut-être déplu à M. de Castro. Ce ne fut pas là, cependant, la cause ostensible du différend qui s'éleva plus tard. Le capitaine du *Neptune* devait transporter à la Jamaïque plusieurs familles de gens de couleur libres, familiarisés avec la culture de la canne à sucre, et qu'on avait engagés, par cette raison, à des salaires plus élevés qu'ils n'auraient pu en trouver à Cuba. Les négociants américains, qui n'avaient pas dissimulé que cette compagnie était peu de leur goût (1), revinrent sur ce sujet et commencèrent à persifler assez vivement la philanthropie du capitaine Starkey, qui avait la bonté de croire que de misérables nègres eussent, comme les autres créatures humaines, le droit de disposer de leurs âmes et de leurs corps. Toutefois ce léger nuage aurait passé sans laisser de trace, si, dans le cours de la conversation, le capitaine n'avait eu l'imprudence de dire qu'il avait servi jadis, en qualité d'aspirant, à bord d'un bâtiment de guerre anglais, chargé de la répression de la traite. Cet aveu enflamma aussitôt la bile de M. de Castro, qui ne cherchait qu'un prétexte pour éclater; et je compris, à quelques jurements qui lui échappèrent, que les prises opérées par les Anglais lui avaient occasionné des pertes considérables. Des paroles irritantes furent échangées de part et d'autre. Les motifs qu'on supposait aux Anglais pour vouloir détruire la traite furent attaqués avec aigreur et violence, défendus avec énergie et hauteur. Enfin, — le fait est que les deux adversaires, échauffés par de nombreuses libations et emportés par la colère, savaient à peine ce qu'ils faisaient et ce qu'ils disaient, — M. de Castro se permit d'appliquer à la reine d'Angleterre une épithète qui lui valut immédiatement un verre de vin, lancé en pleine figure par la main du capitaine Starkey. En un instant, toute la compagnie fut debout, dégrisée, ou à peu près, par le dénoûment inattendu de cette discussion.

Ce fut le capitaine qui rompit le premier le silence. Ses traits, encore irrités, se couvrirent tout à coup d'une pâleur livide :

— Je vous demande pardon, monsieur de Castro, dit-il presqu'en balbutiant, j'ai eu tort, grand tort de faire ce que j'ai fait, quoique je ne sois peut-être pas sans excuse.

— Pardon ! mille tonnerres! hurla de Castro, qui bondissait dans un paroxysme de fureur, essuyant en même temps son visage avec son mouchoir; oui, vous l'aurez votre pardon, avec une balle à travers la tête... pas à moins !

Il est vrai de dire que, d'après les idées reçues à cette époque dans la société de Cuba, il ne paraissait pas y avoir d'autre alternative possible qu'un duel. Le lieutenant Arguellas courut à la maison, et revint bientôt avec une boîte de pistolets :

— Allons dans ce bosquet là-bas, dit-il rapidement et à voix basse ; nous n'y serons pas dérangés.

En disant ces mots, il prit le bras de M. de Castro, et tous deux firent mine de se diriger vers le bosquet. Au même instant, M. Desmond, le plus âgé des trois Américains, s'approcha du capitaine Starkey, qui, ayant repris tout son sang-froid, se tenait debout, les bras croisés, auprès de la table, et lui dit :

— Mon cher monsieur, je ne suis pas, malgré mes habitudes commerciales, tout à fait étranger à ces sortes d'affaires, et si je puis vous être de quelque utilité...

— Merci, monsieur, interrompit le capitaine, je ne mettrai pas votre obligeance à contribution. Lieutenant Arguellas, il est inutile d'aller plus loin ; je ne suis pas un duelliste, et je ne me battrai pas avec M. de Castro.

— Que dit-il ? s'écria le lieutenant, en promenant sur toute la compagnie un regard de stupéfaction ; qu'il ne se battra pas?

(1) La caste des hommes de couleur libres est, comme on sait, traitée aux États-Unis avec un mépris qui fait peu d'honneur au prétendu libéralisme américain.

Je m'aperçus que le vieux sang anglo-saxon bouillonnait dans les veines des Américains, en voyant un individu de leur race saigner ainsi du nez :

— Vous ne vous battrez pas, capitaine Starkey? reprit, après une pause pénible et d'un ton grave, M. Desmond ; vous, dont le nom figure sur le tableau de la marine royale britannique, vous dites que vous ne vous battrez pas ! Vous voulez plaisanter, sans doute?

— Je ne plaisante nullement ; c'est par principe que je suis ennemi du duel.

— Monsieur est poltron par principe ! cria de Castro, avec un ricanement sauvage, et brandissant en même temps son poing à l'officier anglais.

Ce sarcasme injurieux produisit sur le capitaine l'effet de la piqûre d'un serpent. Un éclair de colère jaillit de ses yeux noirs, et il fit un pas vers de Castro ; mais il s'arrêta aussitôt.

— C'est bien ! dit-il, il faut savoir endurer cela. J'ai déjà reconnu, monsieur, que j'avais eu tort de me porter à des voies de fait à votre égard, bien que votre impertinence méritât certainement une leçon ; mais, je le répète, je ne me battrai pas avec vous.

— Et moi, s'écria le lieutenant Arguellas, qui paraissait en proie à une vive exaltation, je vous dis que vous donnerez satisfaction à mon ami, ou, de par le ciel ! je vous afficherai comme un lâche, non-seulement par tout Cuba, mais à la Jamaïque !

Pour toute réponse à cette bravade, le capitaine Starkey agita la sonnette, et chargea l'esclave qui se présenta aussitôt de prévenir la señora Arguellas qu'il était à ses ordres.

— Le brave Anglais va se mettre sous la protection du jupon de votre tante, lieutenant ! cria de Castro d'un ton triomphant.

— Je commence, en effet, à douter que M. Starkey soit vraiment Anglais, dit M. Desmond, qui, ainsi que ses deux amis, se montrait passablement animé ; mais, dans tous les cas, comme mon père et ma mère sont nés et ont été élevés en Angleterre, si vous prétendez insinuer que...

En ce moment, la señora Arguellas s'avançait, et l'Américain irrité se contint, non sans peine. La señora parut étonnée de l'étrange physionomie de la société ; cependant, à la demande du capitaine, elle rentra dans la maison pour avoir quelques mots d'entretien avec lui.

Au bout de dix minutes, nous apprîmes que le capitaine Starkey venait de partir, après avoir rappelé à la señora que *le Neptune* ferait voile le lendemain matin, à neuf heures précises. Cette nouvelle fut accueillie par un redoublement d'invectives contre le malheureux capitaine en particulier, et contre les Anglais en général, et il y eut un moment où une rencontre paraissait imminente entre le lieutenant Arguellas et M. Desmond, ce dernier manifestant un grand désir de tuer n'importe qui, pour sauver l'honneur de son origine anglo-saxonne. Mais on ne voulut pas lui procurer cette satisfaction, et la compagnie se sépara bientôt en désordre.

Le lendemain matin, à l'heure indiquée, nous étions tous à bord. Le capitaine Starkey nous reçut avec une froide politesse, et je remarquai que l'air railleur qu'affectaient de Castro et son ami le lieutenant ne parut nullement l'émouvoir ; mais la figure dédaigneuse de doña Antonia, qui détourna les yeux au moment où elle passa devant lui pour se rendre au salon, la manière dont elle s'enveloppa de sa mantille, comme si elle eût craint d'être souillée par le contact d'un lâche, — c'est ainsi, du moins, que je l'interprétai, peut-être à tort, — le touchèrent évidemment, mais pour quelques instants seulement. L'expression de contrariété qui passa sur son front s'effaça promptement, et son visage redevint aussi glacial et aussi sévère qu'auparavant. Cependant, il fut bientôt facile de voir que cette apparente indifférence avait ses limites. De Castro, en s'approchant de lui, crut pouvoir donner libre cours à ses sentiments haineux, et, le regardant fixement, il proféra, assez haut pour être entendu de plusieurs des assistants, le mot LACHE ! Il se disposait à passer outre, lorsqu'il se sentit tout à coup arrêté par un poignet de fer.

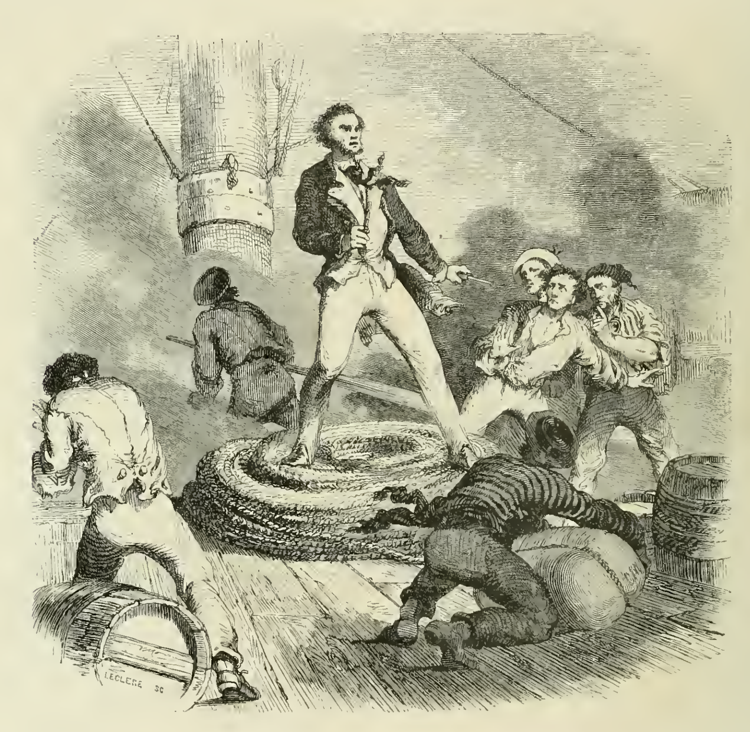
— Écoutez-moi bien, monsieur ! lui dit, d'un ton impératif, le capitaine Starkey. Individuellement, je ne m'inquiète en aucune façon de tout ce que vous pouvez dire. Mais ici, à mon bord, je suis capitaine, c'est-à-dire maître absolu ; et, ne voulant pas laisser amoindrir mon autorité, je ne permettrai à qui que ce soit de m'insulter en présence de mon équipage. Si vous osez recommencer, je vous fais mettre aux arrêts, peut-être à fond de cale, jusqu'à notre arrivée à la Jamaïque.

Après cet énergique avertissement, il repoussa loin de lui son auditeur déconcerté, et s'éloigna. Tous les passagers, noirs et blancs, étaient à bord ; l'ancre fut levée, les voiles déployées, et au bout de quelques minutes nous courions devant une faible brise, dans la direction du cap Morant.

Il n'était point nécessaire de faire un long séjour à bord du *Neptune* pour acquérir la conviction que, quelle que pût être la pusillanimité du capitaine en matière de duel, il était marin accompli, et que son équipage, composé d'une douzaine des plus solides gaillards que j'aie jamais vus, était soumis à la discipline la plus parfaite. Le service se faisait avec aussi peu de bruit et autant de régularité qu'à bord d'un vaisseau de guerre ; et tout le monde ne tarda pas à sentir, et à reconnaître ouvertement ou tacitement, qu'en cas de tempête ou de quelque autre péril de mer, on pouvait avoir pleine confiance dans l'habileté et l'énergie du capitaine Starkey.

Heureusement, le temps continua de se maintenir au beau ; mais la brise était molle et variable, de sorte qu'après avoir aperçu les montagnes bleuâtres de la Jamaïque, il se passa plusieurs jours sans que la distance qui nous en séparait parût diminuer d'une manière sensible. Enfin, le vent recommença à souffler du nord-ouest avec plus de fermeté, et nous nous rappochâmes peu à peu du cap Morant. Nous le dépassâmes et donnâmes dans la baie vers deux heures du matin. Nous touchions donc au terme de notre traversée. Ce fut un grand soulagement pour tous les passagers du salon, — soulagement bien supérieur au plaisir qu'on éprouve ordinairement, lorsqu'on n'est pas marin, à être délivré de l'ennui d'un emprisonnement à bord d'un navire. Il y avait dans la conduite de tout le monde une gêne, une réserve extrêmement désagréables. Le capitaine faisait les honneurs de la table avec une civilité glaciale. La conversation, si on pouvait lui donner ce nom, se bornait habituellement à un échange de monosyllabes, et nous éprouvâmes tous une véritable satisfaction à l'idée d'avoir fait notre dernier repas à bord du *Neptune*. Au moment où nous doublâmes le cap Morant, tous les passagers étaient couchés, excepté moi, et un quart d'heure après le capitaine Starkey descendit dans sa chambre, pour mettre quelques papiers en règle, du moins c'est ce que je crus comprendre. J'étais, pour mon compte, trop excité pour songer à dormir, et je continuai à arpenter le pont dans toute sa longueur, avec Hawkins, le second, qui se trouvait alors de quart, observant avec anxiété les lumières qui étincelaient sur cette plage bien connue, que

j'avais quittée avec peu d'espoir de jamais la revoir. Tandis que j'avais ainsi les yeux fixés dans la direction de la terre, une lueur brillante et rougeâtre se projeta tout à coup sur les sombres vagues; et, m'étant retourné vivement, je vis que cette lueur était produite par un jet de flamme qui s'élançait de la grande écoutille, que deux matelots venaient d'entr'ouvrir, je ne sais pour quelle raison. Dans l'état de faiblesse physique où j'étais encore, la terreur de ce spectacle, — car l'idée des barils de poudre qui se trouvaient à bord se présenta aussitôt à mon esprit, — m'étourdit complétement pendant quelques instants, et si je ne m'étais cramponné instinctivement au plat-bord, je serais tombé de mon long sur le pont. Des cris violents de : « Au feu ! au feu ! » le cri le plus effrayant que l'on puisse entendre en mer, vinrent se mêler au bourdonnement vertigineux auquel mon cerveau était en proie, et je conservai tout juste assez de connaissance pour distinguer, au milieu des mouvements précipités qui avaient lieu sur le pont et des exclamations tumultueuses de l'équipage, la forme athlétique et nerveuse du capitaine, qui bondit de l'escalier sur le pont, et, ayant d'une voix tonnante commandé le silence, donna immédiatement l'ordre de refermer l'écoutille enflammée. Il prêta lui-même la main à cette manœuvre, promptement exé-



Le capitaine Starkey haranguant ses matelots.

cutée, puis il disparut par le gaillard d'avant. Les deux ou trois minutes que dura son absence,—ce ne fut pas davantage,—nous parurent autant d'heures; et telle était la conviction de chacun que notre salut dépendait entièrement de son jugement et de sa vigueur, qu'il ne fut pas prononcé une parole, ni, je crois, fait un mouvement, jusqu'à ce qu'il reparut, déjà brûlé et noirci par le feu, et traînant après lui quelque chose qui avait l'apparence d'un corps mort. Il jeta ce fardeau sur le pont, et, se dirigeant vivement vers Hawkins, il lui dit, d'une voix basse et précipitée, mais assez haut cependant pour que je pusse l'entendre :

— Courez en bas, éveillez les passagers et apportez-moi mes pistolets qui sont dans l'armoire de la chambre. Alerte! il y va de notre existence à tous!

Puis, se tournant vers les matelots émus, mais attentifs :

— Vous savez, mes amis, leur dit-il d'un ton bref et ferme, que jamais, et pour quoi que ce soit, je ne voudrais vous tromper. Faites donc attention à ce que je vais vous dire. Cette brute d'ivrogne, — c'est le domestique du lieutenant Arguellas, — a mis le feu avec sa chandelle aux spiritueux qu'il volait, et la cale est à cette heure une masse de feu qu'il serait impossible d'éteindre.

A ces mots, les matelots poussèrent un hurlement de rage et de terreur, et se précipitèrent instinctivement vers

les embarcations; mais la voix impérieuse du capitaine les arrêta tout court :

— Voulez-vous bien m'écouter? s'écria-t-il. La précipitation et le désordre nous perdront tous; mais, avec du courage et du sang-froid, tout le monde sera sauvé avant que les flammes aient pu gagner la poudre. Et souvenez-vous, ajouta-t-il en prenant ses pistolets des mains de Hawkins et en armant un, souvenez-vous que j'enverrai une balle dans la tête du premier qui désobéira à mes ordres, et je manque rarement mon but Ainsi donc, à l'ouvrage! ferme et avec ensemble!

Ce fut une chose merveilleuse que l'effet produit sur l'équipage par l'attitude du capitaine et ses paroles pleines de confiance, d'audace et d'autorité. L'espèce de panique qui s'était emparée de ces hommes fit place tout à coup à une résolution énergique, et, dans un espace de temps incroyablement court, les embarcations furent à l'eau.

— C'est bien, mes braves garçons! nous avons tout le temps nécessaire, je vous le répète. Quatre d'entre vous,—et il les désigna,—vont rester avec moi. Que trois autres sautent dans chacune des grandes chaloupes, deux



La señora Arguellas et sa fille Antonia.

dans la petite, et qu'on les amène toutes à tribord. Elles couleraient si tout le monde s'y jetait pêle-mêle, et nous ne pourrons maintenir qu'une seule échelle libre. »

Cependant les passagers se précipitaient sur le pont, à demi vêtus et dans un état d'inexprimable terreur, car tous savaient qu'il y avait une grande quantité de poudre à bord. A peine les embarcations eurent-elles accosté la muraille de tribord, la plus rapprochée de terre, que les hommes, blancs et noirs indistinctement, se poussèrent avec un empressement frénétique en avant des femmes et des enfants, sans s'inquiéter, en apparence, de savoir qui ils sacrifiaient, pourvu qu'ils pussent eux-mêmes trouver dans les embarcations un abri contre le volcan enflammé qui mugissait sous leurs pieds. Aidé des quatre vigoureux marins qu'il avait choisis à cet effet, le capitaine Starkey les repoussa brusquement.

— Arrière! arrière! s'écria-t-il; il nous faut de l'ordre ici : les femmes d'abord et les enfants, puis les vieillards. Faites passer la señora Arguellas; puis mademoiselle sa fille : vivement!

Au moment où on allait enlever, pour la descendre dans la chaloupe, doña Antonia, plus morte que vive, un nouveau jet de flamme s'élança par la grande écoutille avec le rugissement d'une explosion : un cri tumultueux s'éleva de la foule des passagers épouvantés, et, voulant tous atteindre l'échelle, ils se jetèrent avec violence les uns contre les autres. De Castro se rua avec l'énergie d'un fou à travers les marins et poussa tout à coup Antonia avec une telle impétuosité que, si le capitaine n'eût déployé toute sa force herculéenne, elle serait infailliblement tombée dans l'eau.

— Arrière, misérable! arrière, chien! hurla le capitaine Starkey, excité au plus haut degré par le danger de la jeune personne; et l'instant d'après, saisissant rudement de Castro par le collet : Ou, si vous l'aimez mieux, regardez là! Et en même temps, de la main avec laquelle il tenait son pistolet, il lui montra plusieurs requins qu'on voyait distinctement, à la lueur du feu, nageant à quelques brasses du bâtiment. Mes amis, ajouta-t-il, à la mer quiconque voudra passer avant son tour!

— Oui, oui, capitaine! répondirent-ils.

Cette terrible menace rétablit immédiatement l'ordre. On embarqua les négresses et leurs enfants, et la chaloupe parut pleine.

— Au large! commanda le capitaine. Vous avez votre contingent.

Un cri, faible comme le vagissement d'un enfant, partit de la chaloupe. Le capitaine l'entendit et le comprit.

— Arrêtez un moment. Qu'on fasse passer le señor Arguellas. Maintenant, au large!

La seconde chaloupe fut bientôt chargée; elle reçut les nègres, à l'exception d'un, les négrillons et les trois Américains.

— Vous êtes un brave, capitaine! dit M. Desmond, s'arrêtant un instant avant de descendre et saisissant la main du capitaine; et je ne suis qu'un imbécile d'avoir pu supposer...

— Passez, passez! interrompit le capitaine. Nous n'avons pas le temps de nous faire des compliments.

L'ordre de pousser au large venait de sortir de ses lèvres, lorsque son regard tomba par hasard sur moi, qui, muet de terreur, me trouvais derrière lui, toujours appuyé contre le parapet du navire.

— Un moment! s'écria-t-il. En voici un dont le poids ne vous fera pas chavirer. Et, me levant par-dessus le parapet, il me laissa couler doucement dans la chaloupe, en me disant à l'oreille : Rappelez-moi au souvenir de vos amis, si je ne les revois pas.

Il ne restait plus que la petite chaloupe, qui ne pouvait recevoir que huit personnes, et nous nous demandions à voix basse comment, avec les deux matelots qui s'y trouvaient déjà, elle pourrait encore emmener le lieutenant Arguellas, M. de Castro, le nègre qui restait, les quatre marins du bord et le capitaine Starkey. Tout ce monde fut cependant embarqué en peu d'instants, à l'exception du capitaine.

— La chaloupe peut-elle en prendre un de plus? demanda-t-il; et, quoique sa voix n'eût rien perdu de sa fermeté, je remarquai que sa figure, où se peignait toujours une indomptable résolution, était d'une pâleur terreuse.

— Il le faut bien, capitaine, et nous le ferons, puisque c'est vous; mais nous sommes déjà bien chargés, surtout avec ces vilaines bêtes qui rôdent autour de nous.

— Attendez donc un instant : je ne dois pas quitter le bâtiment tant qu'il reste une âme à bord.

Et s'écartant un peu, il reparut presque aussitôt au haut de l'échelle, portant dans ses bras le corps toujours inerte du domestique du lieutenant, qu'il laissa glisser dans la chaloupe. A cette vue, il y eut un cri général d'indignation, mais qui ne servit à rien. L'instant d'après, la corde qui attachait la chaloupe au vaisseau fut jetée dans la mer.

— A présent, sauvez-vous!

Obéissant à un instinct égoïste de conservation, les avirons tombèrent dans l'eau, et la chaloupe s'éloigna du bâtiment.

Lorsque tout le monde, lui seul excepté, eut ainsi quitté le vaisseau embrasé, le capitaine Starkey, portant sa main droite au-dessus de ses yeux, dirigea ses regards vers la côte. Bientôt il héla l'embarcation la plus éloignée.

— Il y a longtemps qu'on a dû nous apercevoir de là-bas, et les bateaux pilotes doivent être en route, bien que je n'en voie pas encore. Si vous en rencontrez un, dites-lui de forcer de rames : il peut y avoir encore une chance.

Toute cette scène, cette longue agonie, qu'il m'a fallu tant de mots pour raconter très-imparfaitement, d'après mes propres souvenirs et ceux des autres, ne dura, ainsi que me l'assura plus tard M. Desmond, que huit minutes, depuis l'embarquement de la señora Arguellas jusqu'à ce que la dernière chaloupe se fût détachée du malheureux *Neptune*.

Jamais je n'oublierai la sublimité du spectacle qu'offrait ce vaisseau en feu, seul objet, à l'exception de nous-mêmes, que nous pussions distinguer, dans l'obscurité de la nuit, sur les vagues agitées, et auquel s'associait cette affreuse pensée, que l'homme héroïque à la fermeté et au sang-froid duquel nous devions tous notre salut était condamné à une mort inévitable. Nous n'en étions pas à plus de deux cents brasses, lorsque les flammes, se faisant jour de toutes parts à travers le pont, atteignirent les agrès et le peu de voiles qui étaient déployées, dessinant en lignes de feu le profil du bâtiment surmonté de ses mâts et de ses vergues. Le capitaine, afin de ne pas perdre l'unique chance dont il avait parlé, s'était retiré, après avoir eu la précaution de lâcher le foc et la voile de misaine, à l'extrémité du beaupré, où il fut pendant quelque temps hors de l'atteinte de l'élément dévorant; mais qu'était-ce, sinon une prolongation des angoisses de la mort?

Les embarcations, au milieu d'un silence qui n'était interrompu que par le bruit mesuré des avirons, continuaient à agrandir la distance qui les séparait du vaisseau, et plus d'un œil était tendu vers la terre, dans l'espoir de découvrir le pilote tant désiré. Enfin, on entendit distinctement héler par l'avant. — Les battements de mon cœur s'arrêtèrent : nos gens répondirent par un cri vigoureux, et bientôt un bateau-pilote, suivi presque immédiatement d'un second, sortit rapidement des ténèbres qui s'étendaient entre nous et la côte.

— Quel est ce bâtiment? cria un homme debout à l'avant du premier bateau.

— *Le Neptune*, et c'est le capitaine Starkey qui est sur le beaupré!

Je me levai vivement :

— Cent livres sterling pour le premier bateau qui arrivera! m'écriai-je avec toute la force dont j'étais capable.

— Je reconnais, dit le premier pilote, la voix et la figure du jeune M. M**. En avant donc, pour la prime.

Et les deux bateaux forcèrent de rames, ignorant le péril de la tâche qu'ils entreprenaient. Une minute après, un troisième arriva; mais, après avoir fait quelques questions et reconnu l'état des choses, il s'arrêta et nous débarrassa

d'une portion de nos cargaisons vivantes. Nos embarcations tiraient trop d'eau; celle où je me trouvais était même dans une position périlleuse.

Grand Dieu! quelle affreuse anxiété nous éprouvions pendant que tout cela se passait! C'est à peine si j'ose, aujourd'hui même, y songer. Je fermai les yeux et attendis, respirant à peine, l'explosion qui devait tout finir. Elle arriva enfin! — Du moins je le crus, et je sautai debout convulsivement. Mon cerveau était devenu tellement impressionnable, que j'avais pris pour la terrible catastrophe un hourra soudain des équipages des embarcations. On ne voyait plus personne sur le beaupré, à l'extrémité duquel pendait une corde! Et les deux pilotes, informés sans aucun doute du danger, s'éloignaient du bâtiment plus rapidement encore qu'ils ne s'en étaient approchés. Pendant que ces clameurs se prolongeaient et se renouvelaient à plusieurs reprises, mes regards, en quelque sorte fascinés, ne pouvaient se détacher de ce vaisseau qui brûlait et des bateaux-pilotes qui s'en éloignaient en toute hâte. Tout à coup une immense gerbe de feu s'élança de la cale du bâtiment et fut suivie d'un fracas assourdissant. Je tombai, ou je fus renversé, — je ne sais lequel; notre chaloupe s'agita comme si elle eût été prise dans un violent remous; puis on entendit le sifflement et la chute de nombreux corps pesants qui tombaient d'une grande hauteur dans l'eau; puis cet éclat de lumière et ce vacarme firent place tout à coup à un profond silence et à d'épaisses ténèbres, au milieu desquelles il était impossible de reconnaître son voisin. Ce calme fut interrompu de nouveau par un joyeux salut parti d'un des bateaux-pilotes. Nous reconnûmes la voix du capitaine, et le hourra unanime qui s'éleva de notre chaloupe lui annonça combien nous nous réjouissions de le savoir en sûreté. Une demi-heure après, nous prenions terre : le navire et sa cargaison ayant été assurés, le seul résultat fâcheux de cet incident si mémorable dans la vie des passagers et de l'équipage du *Neptune* fut, en définitive, une forte perte pour les assureurs.

Une belle pièce d'argenterie, achetée à la suggestion de M. Desmond et de ses amis, avec le produit d'une souscription ouverte à cet effet, fut présentée au capitaine Starkey dans un dîner public, donné en son honneur à Kingston.

Dans son discours de remerciement, le capitaine crut devoir faire connaître les motifs qu'il avait eus pour refuser de se battre en duel avec M. de Castro, circonstance qui avait déjà donné lieu à une demi-douzaine de versions différentes dans les journaux.

— Devenu orphelin de très-bonne heure, dit-il, je restai confié aux soins d'une excellente tante, Mme P..., qui m'éleva avec toute l'affection d'une mère. Son mari, ainsi que beaucoup de personnes ici le savent, succomba dans un duel, le second mois de son mariage. Ma pauvre tante continua de traîner dans les larmes une vie solitaire, jusqu'à ce que j'eusse atteint ma dix-neuvième année; et le spectacle de cette existence brisée fit sur moi une si vive impression, — je pris tellement en horreur ce barbare préjugé qui avait fait deux victimes sous mes yeux (car ma tante, minée par le chagrin, mourut jeune encore), que la promesse solennelle qu'elle exigea de moi, au moment où le dernier souffle de la vie errait sur ses lèvres tremblantes, de ne jamais me battre en duel, dans quelque circonstance que ce fût, — que cette promesse, dis-je, était presque superflue. Quant à ma conduite lors de la perte malheureuse du *Neptune*, conduite dont mon ami, M. Desmond, a bien voulu parler en termes si flatteurs, je dois dire que je n'ai fait que mon devoir. M. Desmond appartient, comme moi, à une race maritime, et il n'ignore pas qu'un capitaine doit être le dernier à abandonner son navire....

Le brave capitaine termina son *speech* au milieu des applaudissements sympathiques et chaleureux de l'assemblée; et le spectateur qui aurait en ce moment jeté les yeux sur la galerie, aurait pu remarquer, au nombre des dames qui paraissaient prendre la part la plus vive au triomphe du généreux marin, doña Antonia, assise à côté de sa mère, et dont les yeux brillants et les joues rougissantes indiquaient les douces émotions qui agitaient son cœur.

Il ne me reste que peu de mots à ajouter. Le capitaine Starkey est fixé depuis longtemps à la Havane, et depuis le même temps doña Antonia est devenue Mme Starkey. Le capitaine est riche et heureux, et, quoique établi pour toujours, en apparence, dans un pays étranger, il n'en est pas moins resté véritable Anglais, et sujet aussi dévoué de la reine Victoria qu'à l'époque où il jetait son verre de vin à la figure du créole de Cuba. Je ne sais ce qu'est devenu celui-ci, et, à vrai dire, je tiens peu à le savoir. Le lieutenant Arguellas est aujourd'hui major, et je suppose qu'il est le major Arguellas qui a été annoncé comme légèrement blessé dans la dernière échauffourée de Lopez.

A. B.-S.

(*Traduit de l'anglais*).

LES NOUVEAUX ACADÉMICIENS.

M. LE COMTE DE FALLOUX, M. J.-B. BIOT, M. F. PONSARD.

Cet hiver sera une vraie saison de gala pour l'Académie française. Trois réceptions coup sur coup, et quelles réceptions! M. Biot, M. Ponsard et M. le comte de Falloux: un des plus illustres membres de l'Académie des sciences, le plus célèbre poëte dramatique du moment, et l'homme qui réunit la quintuple auréole du grand seigneur, du ministre, de l'orateur, de l'écrivain et de l'agriculteur émérite.

La coupole de l'Institut n'aura jamais été assiégée par une foule aussi brillante et aussi enthousiaste.

Le *Musée des Familles* a déjà donné, lors de l'Exposition de 1850, le portrait de M. de Falloux; sa vie et ses travaux d'ailleurs étant surtout politiques, nous nous bornerons à rappeler ses titres littéraires: l'*Histoire de saint Pie V* et l'*Histoire de Louis XVI*, livres d'une haute élévation de pensées et de style, d'un noble courage d'opinion et d'un intérêt incontestable.

M. J.-B. BIOT.

M. Jean-Baptiste Biot, déjà comblé des palmes scientifiques, ne songeait guère à l'Académie des quarante,

lorsque M. le duc de Broglie est venu brusquement lui en ouvrir la porte : honneur mérité certes par le glorieux savant, à la pointe d'une plume essentiellement française ; mais aussi expédient habile pour écarter avec ce grand nom une foule de candidats embarrassants.

Né à Paris en 1774, lauréat du collége Louis-le-Grand et de l'École polytechnique, artilleur un moment et bientôt professeur à Beauvais, le jeune Biot, signalé par l'éclat de ses débuts, obtint la chaire de physique au Collége de France, en 1800, et entra deux années après à l'Académie des sciences. Lui-même a raconté, il y a six ans à peine, avec une modestie égale à son talent, comment la faveur du célèbre Laplace lui ouvrit la carrière des grandes découvertes.

— Je savais, dit-il, que Laplace travaillait à réunir le magnifique ensemble de ses travaux, dans l'ouvrage qu'il a très-justement appelé la *Mécanique céleste*. Une démarche, qui pouvait paraître fort risquée, m'ouvrit un accès privilégié dans le sanctuaire du génie. J'osai écrire directement à l'illustre auteur, pour le prier de permettre



Portrait de M. François Ponsard.

que son libraire m'envoyât les feuilles de son livre à mesure qu'elles s'imprimaient. M. Laplace me répondit avec autant de cérémonie que si j'avais été un savant véritable. Toutefois, en fin de compte, il écartait ma demande, ne voulant pas, disait-il, que son ouvrage fût présenté au public avant d'être terminé, afin qu'on le jugeât dans son ensemble... Je récrivis immédiatement à M. Laplace pour lui représenter qu'il me faisait plus d'honneur que je n'en méritais et que je n'en désirais. Je ne suis pas, lui dis-je, du public qui juge, mais du public qui étudie. J'ajoutais que, voulant suivre et refaire tous ses calculs en entier pour mon instruction, je pourrais, s'il se rendait à ma prière, découvrir et signaler les fautes d'impression qui s'y seraient glissées. Ma respectueuse instance désarma sa réserve. Il m'envoya toutes les feuilles déjà imprimées, en y joignant une lettre charmante, cette fois nullement cérémonieuse, mais remplie des plus vifs et des plus précieux encouragements. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle ardeur je dévorai ce trésor. Depuis, chaque fois que j'allais à Paris, j'apportais mon travail de révision

typographique, et je le présentais personnellement à M. Laplace. Il l'accueillait toujours avec bonté, l'examinait, le discutait, et cela me donnait l'occasion de lui soumettre les difficultés qui arrêtaient trop souvent ma faiblesse.—

On voit que M. Biot devait aller loin, car il avait déjà la science par excellence, celle qui consiste à se trouver d'autant plus ignorant qu'on a appris davantage.

En 1803, le nouveau membre de l'Institut fit un pas vers l'Académie française par son *Histoire des sciences depuis la Révolution*, écrite avec une précision et un éclat qu'envierait plus d'un des quarante.

M. Biot accompagna Gay-Lussac en ballon en 1804, et François Arago en Espagne en 1806. Les résultats importants de ce dernier voyage sont consignés dans le *Recueil d'observations astronomiques* (1821).

Après d'autres conquêtes en Ecosse et aux Orcades, il devint professeur d'astronomie à la Faculté des sciences.

Ses mémoires sont presque innombrables; ses ouvrages spéciaux resteront classiques. Ses *Notices* et ses *Eloges*,



Portrait de M. Jean-Baptiste Biot. Dessin de Fellmann.

ses articles du *Moniteur* et de la *Biographie universelle* ont assuré sa réputation d'écrivain.

Toutes les distinctions de sa carrière sont venues au-devant de son mérite, comme sa nomination à l'Académie française, où il tiendra la place d'un Nestor accrédité et vénéré.

M. FRANÇOIS PONSARD.

Avoué manqué. Poëte réussi. Charles Reynaud. Le café Molière. Achille Ricourt. Conversion classique. *Lucrèce* au café Tabourey. L'urne du punch. Le cabinet de M. Lireux. Quiproquo. L'amour par aversion. *Agnès de Méranie.* Réaction injuste. *Études antiques. L'Honneur et l'Argent. La Bourse.* Exemple à suivre. Souhait de bonne année. Anecdote.

M. François Ponsard vint au monde le 1er juin 1814, à Vienne en Dauphiné.

Son père, honorable avoué, se faisait une joie de remettre sa charge, comme un trésor, aux mains de son fils; mais il avait compté sans la Muse, cette éternelle ennemie des pères.

Lisez, pour varier. l'histoire de tous les poëtes.

Nous ne remarquons pourtant pas dans les premières années du jeune académicien les rêveries, les élans, les tristesses et les délires des poëtes en herbe.

— Halte là! lui aurait dit Melpomène sa patronne, songe que tu seras chef de l'école du bon sens.

C'est ainsi que, placé comme externe au collége de sa ville natale, et ayant sa mère pour répétiteur, l'élève Ponsard se maintint parmi ses camarades dans un rang honorable, sans jamais parvenir aux premières places.

En 1831, il alla faire sa rhétorique à Lyon, et eut ensuite le fameux abbé Noirot pour professeur de philosophie.

A cette époque commence la touchante liaison qui place M. Ponsard et Charles Reynaud tout à côté d'Oreste et de Pylade, de Nysus et d'Euryale, dans le calendrier de l'amitié.

Charles Reynaud, poëte lui-même et poëte charmant, borna son ambition à élever de toutes ses forces la gloire de son ami (1). C'est de ce fidèle camarade que parle M. Ponsard dans ces vers :

. . . .
Et moi, ne suis-je pas le vivant témoignage
D'une abnégation qui n'est plus de notre âge?
Ne suis-je pas son œuvre, à lui?
C'est par lui que j'étais, si j'étais quelque chose.
Mon frêle monument sur l'amitié repose;
Il s'écroule, privé d'appui.

Nos deux jeunes gens vinrent ensemble à Paris, dans l'intention avouée d'étudier le droit, et avec la résolution secrète d'échauffer leur verve à la grande fournaise intellectuelle, de se frotter aux renommées du jour et de s'enivrer à l'Hippocrène.

En 1833, le café Molière était le rendez-vous des écrivains et des artistes les plus chevelus de l'époque.

Achille Ricourt, cet homme de lettres peintre, ce journaliste comédien, ce musicien poëte, Mécène actif de toutes les gloires à dénicher, trônait dans ce cénacle.

Ricourt, qui depuis... mais alors il était... romantique... fanatisa le jeune Reynaud. Il buvait ses harangues au café Molière avec bien plus d'ardeur que les demi-tasses, qui lui servaient de cartes d'entrée, et reportait à son ami les enthousiasmes qu'il allait puiser au carrefour de l'Odéon.

M. Ponsard répétait avec lui les odes et ballades de Victor Hugo, tout en étudiant Shakspeare, Gœthe et Schiller.

Son premier essai fut une traduction en vers du *Manfred* de Byron, qui alla mourir à la librairie de Gosselin.

Toutes ces études n'empêchèrent pas celle du droit, et il passa fort convenablement sa thèse.

Il est vrai qu'il avait fermé ses oreilles aux chants de la sirène parisienne. Les estaminets et *la Chaumière* n'avaient jamais entrevu l'ombre de son profil.

— Travaille, disait Reynaud, travaille; pour toi je marche, pour toi je veille, pour toi je bois le kirch et les bavaroises de la protection.

Cependant l'heure de la persécution sonna. M. Ponsard fut rappelé à Vienne, son nom fut inscrit au tableau des avocats et des dossiers s'étalèrent sur sa table.

(1) Charles Reynaud est mort il y a environ dix-huit mois,

Un jour son père découvrit des monceaux de vers sous les dossiers ; dès lors il perdit ses espérances.

— Va, malheureux enfant ! dit-il au jeune homme, va, tu ne seras jamais... qu'un poëte !

Ce fut toute sa malédiction, et immédiatement il vendit sa charge.

Après cette mesure, M. Ponsard ouvrit moins timidement ses ailes. Une *Revue* fut fondée à Vienne, et il en devint le plus actif collaborateur. Champion résolu du romantisme, il décocha plus d'une flèche aux ombres de Corneille et de Racine.

Voilà l'inconvénient de la province ; on y a toujours l'opinion de la veille.

Tandis que notre poëte élaborait ses articles, Ricourt travaillait à refaire la réputation des classiques, et avait secoué la poussière de ses souliers sur les marches du café Molière, pour transporter ses nouveaux dieux au café Tabourey, où Charles Reynaud l'avait accompagné.

Celui-ci écrivit bien vite en Dauphiné pour y proclamer le nouveau mot d'ordre :

— Adore ce que tu as brûlé !... cria-t-il par la poste à son ami.

Raisons déduites, M. Ponsard se rangea à la nouvelle opinion, sans pourtant renoncer tout à fait à la première.

De cette alliance ou de cette contradiction naquit *Lucrèce.*

Reynaud avait rejoint son ami. Que devint-il à la lecture de son ouvrage ?

— C'est tout simplement un chef-d'œuvre, s'écria-t-il en l'embrassant. Donne-moi ça bien vite et courons à la diligence ! Reste en repos et compte sur moi !

Une semaine plus tard, et *Lucrèce* était déclamée en plein café Tabourey, aux rugissements admiratifs des initiés.

— *Hernani! Marion Delorme! Burgraves!* rentrez dans l'ombre, évanouissez-vous comme une vaine fumée. Fantômes d'un instant, place à *Lucrèce!* place à *Lucrèce!* s'écrièrent d'une seule voix les séides du nouveau Mahomet.

Et l'on jura sur l'urne... où se fabriquait le punch flamboyant, d'emporter l'Odéon d'assaut !

..... O mânes tutélaires,
Faites que votre sang féconde nos colères !
Précédez notre marche, et que votre convoi
Porte le premier coup contre le dernier roi ! [homme!
Nous, pleins du même esprit, marchons comme un seul
Romains de Collatie, — à Rome ! à Rome ! à Rome !

Pour cette fois Rome, c'était l'Odéon.

M. Lireux, directeur de ce théâtre, avait entendu le bruit, ouvert une fenêtre de son cabinet, et entrevu cette scène au punch.

Lorsqu'on cria : A l'Odéon ! il voulut s'enfuir, mais déjà la main de Ricourt l'avait cloué sur la porte, et il ordonnait à Charles Reynaud de commencer la lecture du chef-d'œuvre.

Celui-ci le récita par cœur d'un bout à l'autre, et M. Lireux, en recevant la pièce comme « du Racine pur, » le félicita hautement sur son ouvrage.

— Je n'en suis pas l'auteur, dit Charles Reynaud, la tragédie est de mon ami Ponsard, avocat à Vienne en Dauphiné.

Le directeur sourit et n'en voulut rien croire.

— Très-bien, très-bien, murmura-t-il, le pseudonyme sied au talent modeste; je connais cette *ficelle*.

Reynaud se récria, fit des serments, s'emporta, et ne put détromper le directeur.

Ce dernier ne crut au vrai Ponsard qu'en le voyant débarquer du coche de Vienne, en cravate blanche et boutonné jusqu'au menton.

Il reconnut enfin le chef de l'école du bon sens.

Dès le lendemain, au bruit des réclames les plus ronflantes, les rôles furent distribués, la pièce mise à l'étude, les décorations commandées.

Le directeur n'avait oublié qu'une chose, c'était de consulter sa *bourriche* (il appelait ainsi son comité).

— Qu'à cela ne tienne, dit-il.

Et le soir même, le comité, d'une voix unanime, refusa la classique tragédie comme archiromantique.

Les comités n'en font pas d'autres!

On ne se tint pas pour battu; une seconde lecture eut lieu par ordre, et cette fois *Lucrèce* emporta tous les suffrages.

Habent sua fata libelli.

Bientôt la réputation de la nouvelle tragédie gagna Paris tout entier, comme une traînée de poudre, et chacun appela de tous ses vœux le jour de la représentation.

M. Ponsard surgit dès lors avec une réputation toute faite.

Les ministres, les académiciens, les belles dames l'invitèrent à leurs réunions.

Son honorabilité et sa valeur personnelle rivalisèrent avec sa tragédie pour en faire le lion du moment.

Enfin le 22 avril *Lucrèce* parut au grand jour de la scène.

Son succès fut immense.

En France, les amours sont presque toujours doublés d'aversion. Pour la plupart des enthousiastes de l'œuvre nouvelle, louer *Lucrèce* c'était maudire *Hernani* ou *Marion*.

Heureusement pour l'auteur, son œuvre pouvait être louée pour elle-même, et sans arrière-pensée.

Lucrèce d'ailleurs a valu à M. Ponsard, outre le titre de grand poëte, le prix académique de dix mille francs, les croix de chevalier et d'officier de la Légion d'honneur, la faveur des journaux, des théâtres et du monde, les honneurs de la cour et de la ville, et; en dernier lieu, les palmes vertes des quarante immortels.

Revenons à la carrière de l'auteur. Si les rancunes littéraires servirent au premier triomphe de M. Ponsard, elles contribuèrent aussi à une réaction injuste.

C'est à cette cause sans doute qu'on peut attribuer le peu de succès d'*Agnès de Méranie*, représentée en 1846 à l'Odéon.

Cette œuvre, remarquable à plus d'un titre, porta la peine d'un enthousiasme exagéré.

Charlotte Corday, quatre ans plus tard, ne demeura que quelque temps sur l'affiche du Théâtre-Français. Mlle Rachel avait refusé à tort le rôle de Charlotte dans ce vigoureux tableau d'histoire. Elle consentit, comme dédommagement, à jouer dans *Horace et Lydie*, comédie en un acte, où l'on ne retrouve guère l'auteur de *Lucrèce*.

Après s'être adonné quelque temps à l'analyse d'Homère, M. Ponsard fit paraître un petit poëme en quatre chants, qui fut suivi de la tragédie d'*Ulysse*, représentée en 1852 à la Comédie-Française.

Cette étude grecque n'a pas réussi devant la masse du public, mais elle a obtenu un grand et légitime succès près des lettrés (1).

Vers cette époque, la rage des spéculations d'argent envahissait toutes les classes avec plus de furie que jamais. Les sentiments honnêtes de M. Ponsard se révoltent, et il conçoit sa comédie *l'Honneur et l'Argent*.

Lue aux Français, elle y est reçue à corrections.

Ce genre de réception n'était plus à la taille de l'auteur.

Il retira la pièce pour la porter à l'Odéon, dont elle fit, à bon droit, la fortune.

Les honnêtes gens l'applaudirent fort, les autres l'applaudirent plus fort encore..., pour se mieux contrefaire.

La Bourse, représentée en 1856, est la digne sœur de la comédie précédente, sœur peut-être un peu trop jumelle.

Nous avons déjà parlé de cette pièce dans le *Musée des Familles*, avec assez de détail pour n'y pas revenir ici.

Au reste, le succès de ces deux dernières œuvres, qui s'adressent aux bons sentiments du public, devrait faire comprendre aux auteurs dramatiques quelle est leur véritable mission.

Tous ne pourraient pas la remplir avec le succès de M. Ponsard, mais ce serait déjà pour eux une gloire que de le suivre dans le chemin de la moralisation et du devoir accompli.

Sur ce, que les palmes de l'Institut soient légères à l'heureux poëte de *Lucrèce*. Qu'elles ne se changent point sur sa jeune tête en pavots, comme pour la majorité des quarante, et qu'il ne s'endorme point dans le fauteuil de Baour-Lormian, entre l'auteur de *Marie Stuart* et celui des *Caprices de Marianne*.

Trop exalté d'abord, trop abaissé ensuite, relevé par sa force véritable, M. Ponsard a beaucoup de talent après tout; ses œuvres et ses succès sont d'un excellent exemple. Qu'il prenne bientôt la place qui lui est due,—celle de Casimir Delavigne, — à la Comédie-Française.

C'est notre souhait de bonne année à l'académicien qui est encore à trente ans de la perruque.

PITRE-CHEVALIER.

P. S. S'il faut en croire un indiscret écho de l'Institut, M. Ponsard aurait perdu une voix, lors de sa nomination à l'Académie, par suite d'une malice électorale digne de l'Angleterre et de l'Amérique. Un des quarante, dont la voix lui était promise, reçoit, la veille du scrutin, une lettre lui annonçant que sa femme est gravement malade, à deux cents lieues de Paris. Il oublie naturellement l'Institut, l'élection et le candidat, il fait ses paquets à la hâte, il s'élance en chemin de fer, il voyage nuit et jour, sans dormir ni manger, il arrive ou plutôt il croit arriver au lit de mort de sa femme. Il trouve sa chambre pleine de crinolines et de jupons étalés en désordre. — Funèbre augure! Serait-elle déjà enterrée, et ces vêtements seraient-ils sa dépouille? Mais ô surprise charmante pour le mari! madame venait de faire peau neuve et de se parer des pieds à la tête pour aller au bal. — Alors seulement l'académicien comprit qu'il avait été joué par un ennemi de M. Ponsard. Mais il se consola, d'abord en embrassant sa femme, puis en trouvant son candidat élu à Paris, — malgré la perte d'un suffrage assuré.

(1) On doit à M. Gounod la belle musique des chœurs d'*Ulysse*.

ANECDOTES HISTORIQUES.

LE PERRUQUIER DE MOSCOU (1).

La nuit étant venue, une longue file d'équipages se pressaient aux abords du palais. Maîtres et valets ne songeaient qu'à se garantir de la neige qui tombait à flocons. Valandru, enveloppé d'un long manteau, se glissa furtivement à travers la foule.

Dès qu'il eut pénétré dans les appartements de service, il ne tarda point à rencontrer le czar, qui évidemment le guettait. Alexis lui fit un signe et le conduisit, sans mot dire, dans une pièce attenante à son cabinet.

— Voici, lui dit-il, un lit; ici, une armoire dans laquelle vous trouverez de quoi souper et toutes les choses dont vous pouvez avoir besoin. Soyez sans inquiétude; livrez-vous au repos, moi seul je veille sur vous.

A ces mots, Alexis s'éloigna, et le perruquier, entendant un bruit de clef qu'on tournait dans la serrure, comprit qu'il était prisonnier.

Sa première impression fut un sentiment de frayeur; mais il se remit aussitôt en se disant :

— Bah ! avec un pareil geôlier je n'ai rien à craindre!

Ayant ouvert l'armoire, il y trouva de quoi satisfaire amplement son appétit et raffermir son courage. Après avoir fait honneur au souper, dégusté suffisamment les vins fins qui l'accompagnaient, il sentit son amour-propre se dilater à l'idée de l'aventure qu'il allait courir en compagnie d'un monarque, et, afin de s'y mieux disposer, docile à la recommandation du prince, il se coucha, et, tout en se livrant à ses réflexions, il s'endormit profondément.

Pendant ce temps-là, le czar Alexis se promenait lentement dans ses salons, recevant les hommages et les flatteries des seigneurs, s'arrêtant de distance en distance devant les dames et leur adressant des paroles gracieuses.

Arrivé près de l'ambassadrice de France, il se montra on ne peut plus aimable à son égard. Après quelques galanteries finement tournées, il la pria d'accepter son bras et de faire quelques tours avec lui au milieu de l'assemblée.

A cette marque éclatante de préférence, le vieil ambassadeur d'Autriche, à qui rien n'échappait, en reçut le contre-coup sous la forme d'un vif dépit. Cet homme, à la physionomie sévère et chagrine, s'imagina voir les intérêts de son maître sacrifiés ostensiblement à ceux du roi de France. N'osant commettre l'irrévérence de s'approcher afin d'écouter la conversation qui allait s'engager, ne pouvant se dissimuler non plus qu'il était un peu sourd, il rumina dans sa sagesse les moyens de parer à l'échec qu'il venait de recevoir.

Le czar commença par s'extasier sur la toilette exquise de l'ambassadrice, notamment sur sa coiffure, qu'il trouva du meilleur goût. Puis, changeant de sujet:

— Madame, dit-il, j'ai une grâce à vous demander et un secret à vous confier.

— C'est-à-dire que Votre Majesté daigne m'accorder deux distinctions à la fois, répondit la jeune femme avec un délicieux sourire; ce serait une noire ingratitude que de n'y pas répondre comme je le dois, sire.

— S'il en est ainsi, je n'hésite plus, reprit le czar. Consentiriez-vous, madame, à me céder votre perruquier pendant trois jours, sans lui reprocher ensuite de vous avoir négligée, ni lui demander compte de l'emploi de son temps?

L'ambassadrice était loin de s'attendre à une si étrange requête; elle lui causa un accès de gaieté.

— Ceci est très-sérieux, ajouta gravement le monarque.

Ayant obtenu ce qu'il demandait, il se confondit en remerciements, et ajouta derechef:

— Souvenez-vous qu'il s'agit d'un secret.

Puis il conduisit galamment sa dame près de la czarine, l'installa à ses côtés, leur fit un moment de causerie et les laissa ensemble.

Au bout de quelques instants, voyant l'ambassadeur d'Autriche s'avancer au-devant de lui, il lui demanda poliment des nouvelles de sa santé, échangea avec Son Excellence deux ou trois paroles insignifiantes, et s'en alla ensuite causer avec d'autres personnages.

L'Autrichien, exaspéré, eut besoin de toute sa finesse de diplomate pour ne pas se trahir. Il chercha dans la foule son premier secrétaire d'ambassade, lui glissa quelques mots à l'oreille, et se promit de rentrer de bonne heure, afin d'expédier sans délai un courrier à sa cour.

Valandru dormait de tout son cœur quand une vive clarté, tombant sur ses paupières, le réveilla subitement. Il vit le czar debout, un bougeoir à la main.

— Levez-vous, lui dit le prince, il est cinq heures, nous allons partir.

N'osant sortir de son lit en présence de l'auguste visiteur qui lui arrivait si matin, le perruquier se contenta de diriger un coup d'œil vers l'endroit où la veille, par précaution, il avait entassé ses vêtements; ils n'y étaient plus... Alexis l'observait.

— Cessez de vous étonner, lui dit-il, vos habits sont en sûreté. Pour vous comme pour moi, il importe que, durant notre voyage, on ne nous reconnaisse point. Là, sur ce meuble, vous trouverez un costume complet; habillez-vous ; dans un quart d'heure je reviendrai vous chercher.

En même temps, Sa Majesté alluma deux bougies et se retira, ayant soin de tirer doucement la porte.

Demeuré seul, Valandru fut bientôt sur pied. Il courut au vestiaire indiqué, dénoua un volumineux paquet, et sa surprise devint grande à la vue d'un uniforme complet de colonel.

D'abord il hésita; puis se ravisant aussitôt :

— Il n'est pas possible, pensa-t-il, que le prince veuille se moquer de moi, surtout en pareille circonstance.

Leste comme les gens de son état, expert en fait de toilette, il ne lui fallut pas plus de quelques minutes pour transformer sa personne en un fort bel officier.

La métamorphose achevée, il lui resta encore le temps de se regarder dans un grand miroir de Venise qui se trouvait là, et il se rendit la justice d'avouer que l'habit de colonel ne lui allait pas trop mal. Il convient d'émettre ici une particularité qui manquait à notre récit: Valandru n'avait pas plus de vingt-sept ans, il était d'une taille au-dessus de la moyenne et d'un physique agréable.

(1) Voyez la première partie au numéro précédent.

Le czar, qui survint pendant cet examen, ratifia par son sourire l'opinion du perruquier.

— Prenez vos armes, votre manteau, et suivez-moi, dit-il.

Devenu tout à coup militaire, ce qui lui interdisait les observations, Valandru ceignit bravement l'épée, s'empara d'une paire de pistolets, s'enveloppa d'un large manteau galonné, et suivit le prince.

Arrivés dans la rue, nos deux aventuriers traversèrent silencieusement la ville de Moscou ; le sol, couvert de neige, empêchait d'entendre le bruit de leurs pas.

A quelque distance du mur d'enceinte, ils trouvèrent un traîneau attelé de quatre chevaux et gardé par deux hommes : c'étaient des serfs dévoués corps et âme à leur souverain. Le maître les traitait bien, c'est pourquoi il pouvait compter sur leur fidélité ; aussi avait-il coutume de les employer dans les occasions les plus délicates et les plus secrètes.

Alexis sauta lestement dans le traîneau ; son compagnon s'élança après lui, et l'équipage partit comme une flèche.

Les voyageurs coururent toute la journée. Lorsque la nécessité de changer de chevaux les forçait de s'arrêter, ils exhibaient un ordre signé du souverain. Aussitôt on se prosternait, après quoi on s'empressait de les servir.

Quand vint la nuit, le besoin de repos, la rigueur du froid les obligèrent à coucher dans une ferme d'assez triste apparence ; il ne s'y trouvait qu'une seule chambre avec un lit suffisamment large. Le czar contraignit le colonel improvisé à en accepter la moitié, quoique celui-ci insistât pour aller chercher un gîte à l'étable avec les serviteurs.

On sait que les mœurs russes sont bien différentes des nôtres : un général, à table, n'éprouve aucune répugnance à faire boire dans son verre le soldat qui lui apporte un message ; plus d'un Français a pu remarquer cet usage en 1814. Il ne faut donc pas s'étonner qu'en 1646 le czar Alexis ait offert au colonel Valandru de partager son lit, surtout en voyage.

Au milieu du second jour, le traîneau s'arrêta dans un village, à la porte d'un couvent.

Les deux voyageurs ayant montré l'ordre du souverain, on se hâta de les introduire, avec force marques de respect, dans la plus belle salle de la maison. Bientôt une religieuse parut, et, en les apercevant, elle se précipita à genoux. Le czar s'empressa de la relever, puis, se croisant les bras contre la poitrine, le front baissé, le regard timide, il la contempla longtemps en silence.

— Hélène, dit-il enfin, que de mal je vous ai fait par mon impardonnable crédulité ! Hélas ! j'en porte le châtiment dans mon cœur, et ce châtiment durera autant que ma vie. Mais vous, Hélène, s'il vous est impossible de m'estimer désormais, permettez qu'au moins je vous arrache à ce tombeau anticipé où l'on vous a plongée si cruellement. Je viens vous rendre au monde, vous y assurer une fortune digne de votre mérite. Devenue libre, vous pourrez unir votre sort à quelqu'un plus capable que moi de vous apprécier, et mes regrets serviront à expier mon crime.

Alexis ne put continuer, tant l'émotion le suffoquait.

Un rayon de bonheur se répandit sur les traits de la religieuse ; ses yeux levés vers le ciel lui donnaient l'expression d'un ange. Il se fit un moment de silence, durant lequel Valandru plusieurs fois porta la main à ses paupières. Le czar put enfin reprendre la parole.

— C'est cet ami qui m'a désabusé, dit-il en montrant son compagnon. Mais j'ignore quels sont les coupables ; vous allez me les faire connaître, et rien ne saurait les soustraire à ma juste vengeance. Répondez, Hélène, je vous en conjure.

La religieuse fit précéder sa réponse d'un céleste sourire.

—Prince, dit-elle avec douceur, cette maison n'est point un tombeau, mais un refuge contre les orages du monde ; souffrez donc que je n'en sorte plus. Les personnes qui l'habitent m'ont appris à pardonner aux méchants ; Dieu les connaît, c'est assez. Après ce que je viens d'entendre, je ne désire rien de plus ; la félicité que j'entrevoyais ici-bas ne peut m'être rendue que dans le ciel : tant que je vivrai, il me serait impossible de la retrouver sur la terre.



Valandru s'habillant en colonel.

Alexis voulut essayer de combattre une résolution qui pourtant devait tempérer quelque peu ses regrets ; la religieuse l'interrompit.

— Prince, reprit-elle, je pense chaque jour à mon père, il doit être bien triste. Puisque votre bonté ne nous a point abandonnés, daignez m'assurer que vous le consolerez et que votre magnanime protection s'étendra sur lui.

L'infortunée ignorait le cruel traitement qu'on avait infligé à l'auteur de ses jours.

Pendant qu'Alexis s'efforçait de répondre tout ce qui pouvait contribuer à la tranquilliser, la jeune fille passa doucement la main sous son voile et l'en retira bientôt après.

— Mon prince, dit-elle, il me reste une grâce à vous demander. Voici un anneau et un mouchoir qui me viennent de vous, daignez m'accorder l'autorisation de les conserver toujours.

Les larmes d'Alexis furent toute sa réponse.

Hélène, de son côté, se sentait à bout de ses forces. Puisant dans la religion un surcroît de courage, elle éleva la voix et s'écria avec un accent solennel:

— Prince, recevez mes adieux, je vais appeler les bénédictions du ciel sur vous et sur la czarine.

Après avoir prononcé ces mots, elle quitta la salle en pressant le pas comme si on l'eût poursuivie.

Valandru, quoique fort ému, se vit obligé d'entraîner le czar de ce lieu de douleur, et quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le traîneau avait repris sa course.

Le voyage au retour se passa tristement. Le czar n'ouvrit presque pas la bouche. Plongé dans une méditation profonde, il se contentait de serrer la main de son compagnon chaque fois que celui-ci entreprenait de le rappeler à lui-même. Ce ne fut qu'en approchant de Moscou qu'il rompit enfin le silence.

— Quelle anxiété est la mienne! s'écria-t-il subitement; l'infortunée ne se doute pas que son père gémit au fond de la Sibérie; je brûle de l'en tirer; chaque minute de retard ajoute à mes remords, et à qui confier l'exécution de mes ordres? à ceux-là peut-être qui ont trempé dans cette horrible affaire. Mon ami, puisque Hélène a refusé de me signaler les misérables, puisque vous vous obstinez à me taire leur nom, conseillez-moi du moins. Votre profession vous met plus que moi au courant des intrigues qui m'environnent. Indiquez-moi, je vous prie, quelqu'un que je puisse envoyer en Sibérie, un homme sincèrement dévoué et capable de faire respecter ma volonté par quiconque voudrait y apporter obstacle, fût-ce mes ministres.

A cette demande, Valandru entrevit une excellente occasion de jouer un tour à Morosow, tout en servant à souhait le czar Alexis. Il savait qu'un général plein de mérite et d'un caractère énergique venait d'être disgracié par l'influence jalouse du premier ministre; ce fut lui précisément que Valandru désigna au czar.

Le prince parut surpris de ce choix, mais s'abstint de toute objection.

Il faisait nuit close lorsque les voyageurs rentrèrent clandestinement comme ils étaient sortis. Le perruquier, ayant repris ses habits, se hâta de regagner sa demeure, pendant que le général, remis en faveur inopinément et contre toute espérance, recevait de son souverain l'ordre écrit de sa main, et en termes très-gracieux, de se rendre près de lui immédiatement.

La disparition subite du czar avait mis toute la cour en alarmes; son retour y ramena la joie, et une joie sincère. Faut-il ajouter, car Alexis savait se faire aimer? tous les monarques n'ont pas ce bonheur.

Le prince se rendit de suite chez la czarine, qu'il trouva tout éplorée et réjouie en même temps à l'heureuse nouvelle qu'on venait de lui annoncer. Son époux s'excusa près d'elle en termes pleins de tendresse, alléguant pour cause de son absence prolongée une affaire d'État de la plus haute importance.

Le premier ministre accourut aussi. Au plaisir de revoir son maître se mêlaient sur son front quelques signes d'inquiétude. Pour la première fois on venait de lui cacher quelque chose.

Ce qui contribua à augmenter ses craintes, ce fut lorsque, dans la soirée, il vit le général venir lui demander froidement, au nom du czar, des renseignements sur l'endroit précis où se trouvait le père d'Hélène, et le sommer, pour ainsi dire, de mettre à sa disposition les moyens d'exécuter promptement son voyage.

Néanmoins, les jours suivants, Morosow put se rassurer en voyant que son pouvoir et son influence sur son ancien élève n'avaient reçu aucune atteinte. Le mariage du prince ayant tourné selon ses désirs, il jugea prudent de ne lui parler de rien.

Le lendemain de son arrivée, Valandru, quoique harassé de fatigue, se rendit dès le matin à l'ambassade de France. Il avait un air grave et pensif. L'ambassadrice l'accueillit comme à l'ordinaire, sans lui adresser la moindre question.

Mais l'ambassadeur eut moins de réserve. Ne sachant de toute cette affaire que ce que sa femme lui avait confié, et encore sous le sceau du secret, il sentait son orgueil de diplomate un peu froissé et ne s'en cacha point devant un compatriote, initié aux petits mystères de son intérieur.

— Diable! monsieur Valandru, dit-il, pendant que celui-ci peignait madame, je ne vous savais pas si bien avec le czar. Je ne serais point étonné que vous ne fussiez appelé à me remplacer ici, car ma mission cessera bientôt, si j'en crois des lettres arrivées de Paris.

— Monseigneur veut sans doute s'égayer aux dépens de son perruquier, répondit Valandru sans se déconcerter. Quoi qu'il en soit, je jure Dieu qu'au départ de son Excellence, je ne demeurerai pas un jour de plus à Moscou.

— Vous m'étonnez, monsieur Valandru! il me semble pourtant que vous n'y réussissez pas trop mal.

Il allait continuer ses sarcasmes, quand sa jeune femme l'arrêta.

— Permettez-moi de vous faire observer, mon ami, que vous oubliez nos conventions. Je ne garde jamais de mystère avec vous, vous en avez eu la preuve. Quant au secret auquel vous faites allusion, rappelez-vous que c'est celui du czar, et que nous devons le respecter.

A ce reproche, l'ambassadeur sortit de la chambre, assez mécontent de voir le perruquier de sa femme plus avant que lui dans les affaires intimes de la cour de Russie.

Cependant il se confirma dans le public que l'ambassadeur de France allait quitter Moscou prochainement. Valandru, ainsi qu'il l'avait dit, s'apprêtait de son côté à fuir la Russie, redoutant quelque méchanceté de la part de Morosow. Déjà il s'occupait de former un élève, un jeune Français, destiné à le remplacer auprès de la czarine.

A plusieurs reprises, Alexis essaya de le retenir par la perspective d'une brillante position, sans en excepter celle de colonel. Le monarque, regardant comme indispensable son plus intime confident au sujet d'une affaire qui lui tenait si fortement au cœur, faisait luire à ses yeux tout ce qu'il croyait capable de le tenter. Valandru se confondait en actions de grâce, en excuses, toutefois il demeura inébranlable; le ministre lui semblait d'autant plus redoutable que son maître, ignorant son infâme conduite, lui laissait chaque jour agrandir son autorité.

Pourtant, malgré de si beaux avantages offerts et refusés, quoique Valandru, en outre, eût amassé un pécule dont se serait contenté plus d'un de ses confrères, il s'en fallait bien qu'il possédât tout ce qu'il désirait; en un mot, Valandru avait un mariage en tête. Nous nous sommes abstenu jusqu'à présent de le dire par une raison fort simple: Valandru tenait son secret tellement enfoui dans son cœur,

que personne n'en avait connaissance, pas même l'objet de ses vœux.

Le perruquier n'avait pu résister aux charmes d'une jeune personne, la fille unique d'un négociant moscovite, qui réclamait assez fréquemment ses services, car son père voyait bonne société et se plaisait à y faire briller sa fille.

Comprenant que son état ne lui permettait point d'élever ses prétentions jusque-là, Valandru s'était bien gardé de manifester sa passion, quoiqu'il eût la presque certitude de n'être pas tout à fait indifférent. Un refus de la part de la famille l'humiliait par avance, et il lui semblait qu'un affront fait à sa personne dût rejaillir sur tous les Français.

Un jour qu'il sortait de chez la czarine, le prince l'attira dans son cabinet, et, tout joyeux, lui annonça l'arrivée du père d'Hélène. Plein du désir d'effacer ses torts, il voulait combler de biens ce malheureux et assurer une pension considérable à celle qu'il ne pouvait plus épouser.

— Mon ami, dit-il à Valandru, vous avez sauvé mon honneur; un pareil service ne saurait se payer avec de l'or seulement. Puisque vous voulez me quitter à toute force, avant de partir, demandez-moi une chose qui puisse m'acquitter envers vous : quelle qu'elle soit, je m'engage à vous l'accorder.

— Parbleu! se dit Valandru, l'occasion me paraît bonne. Le czar, si je ne me trompe, garde encore dans son cœur quelques traces de son premier sentiment; peut-être se montrera-t-il disposé à compatir au mien.

Sans délibérer plus longtemps, il laissa, pour la première fois, échapper son secret, enveloppé de quelques précautions oratoires.

Le czar réfléchit un moment, se gratta le front et finit par lui dire :

— Ayez bon espoir, je vais m'occuper de cela.

Voyant ses affaires en si bonnes mains, Valandru toutefois crut devoir poser une condition aux démarches du czar : il exigea que le consentement de celle qu'il aimait demeurerait entièrement libre. Il ne voulait et ne pouvait devenir complétement heureux sans cette clause.

Peu de jours après, le perruquier, au comble de ses vœux, épousait la fille du négociant. Le mariage eut lieu en présence de l'ambassadeur et de l'ambassadrice. Grâce à la générosité du czar, la fortune qu'apportait Valandru forma un brillant contre-poids à la dot de la mariée; pour sa part, la czarine voulut se charger du trousseau.

Sur ces entrefaites, l'ambassadeur ayant reçu son ordre de rappel, Valandru obtint aisément la permission de voyager à sa suite. Sa jeune femme avoua à l'ambassadrice que, sauf le regret d'abandonner son père qui parlait déjà de venir la rejoindre, elle se sentait doublement heureuse d'avoir épousé un Français et d'aller habiter la France.

La veille du départ, Valandru vit arriver chez lui le père d'Hélène, accompagné du général, son libérateur devenu son ami. Tous deux venaient le remercier de ses bons offices.

— Je suis plus en crédit qu'auparavant, lui dit le général; aussi ma reconnaissance vous suivra tant que je vivrai.

De retour en Dauphiné, son pays natal, Valandru put enfin réaliser son rêve en achetant, non une baronnie précisément, mais une fort jolie habitation qui y ressemblait. Il y fixa sa résidence, et il ne tarda point à y voir arriver son beau-père.

Au comble du bonheur, n'ayant plus à appréhender la vengeance de Morosow, l'ex-perruquier, lorsqu'il recevait la haute société de son voisinage, se plaisait à raconter l'aventure qui l'avait amené à jeter le peigne aux orties. L'amitié du czar, disait-il plaisamment, le souvenir d'avoir partagé son lit, lui tenaient lieu de généalogie et de blason.

Souvent, au milieu d'amis à qui il faisait les honneurs de sa maison, il lui arrivait de s'écrier, en dirigeant un coup d'œil oblique vers sa jeune femme :

— Vous voyez mon château, eh bien! ce n'est pas en Espagne que je suis allé le chercher.

Peu de temps après l'aventure que nous venons de raconter, de graves événements se passaient à Moscou. Nous allons en puiser le récit dans un ouvrage digne de foi; on y reconnaîtra les mœurs et le caractère des Russes tels qu'ils étaient alors, tels qu'ils sont encore aujourd'hui.

Les deux favoris du czar, Ilia, son beau-père, et son premier ministre Morosow, se laissèrent enivrer par leur crédit. Dans la distribution des grâces du prince, ils eurent plus d'égard aux bassesses des flatteurs qu'à la vertu et au mérite. Plessow et Trachanistow, faits pour rester dans l'obscurité, furent élevés aux premières charges. Les nouveaux parvenus firent servir leur autorité à accabler le peuple par des exactions odieuses. Le peuple souffrit quelque temps en silence, espérant que ces magistrats pervers attireraient enfin sur eux l'indignation du souverain; mais, soutenus par le premier ministre, ils exerçaient impunément leurs brigandages.

Les Moscovites éclatèrent et résolurent de demander hautement justice ou de se la faire eux-mêmes. Une partie des habitants de Moscou s'assemblent en tumulte, attendent le czar au sortir de son palais, saisissent la bride de son cheval et lui crient vengeance contre ses oppresseurs. Ses gardes ont l'imprudence de frapper les séditieux. Alors les révoltés ne se contiennent plus; le prince tremble pour lui-même et est obligé de promettre au peuple une prompte satisfaction.

La populace se rendit sur-le-champ dans la maison du premier ministre, enfonça les portes, brisa les meubles, pilla les bijoux, perça les tonneaux, et, après s'être enivrée, réduisit tout en cendres.

De là, les factieux allèrent faire le même dégât chez les créatures de ce ministre. Ils arrachèrent le grand-chancelier de son lit, où il était malade, le traînèrent dans les rues de Moscou, et l'assommèrent à coups de bâton et de pierres.

Le czar, craignant qu'on attentât aussi à sa personne, envoya Romanow, son parent, qu'il savait être agréable au peuple, pour l'engager à rentrer dans le devoir. On l'écouta en silence, et la réponse fut qu'on aurait toujours pour la personne du czar le respect qui lui était dû, mais que l'on demandait la punition de ceux qui abusaient de sa confiance.

On livra au peuple le magistrat Plessow, garrotté, et suivi du bourreau. La populace effrénée s'abandonna, en le voyant, aux transports de sa rage : elle l'arracha des mains de l'exécuteur, et le fit mourir sur la place.

On demandait toujours Morosow : le czar, pour le sauver, crut devoir sacrifier encore Trachanistow, à qui on trancha la tête.

Les séditieux, satisfaits de cette seconde exécution, ne songèrent plus à Morosow. Mais la révolte n'était pas encore apaisée, car bientôt on vit toute la ville en flammes.

Le czar sentit qu'il fallait user de douceur, et, pour ramener ce peuple mutiné, il lui fit distribuer, pendant plusieurs jours, force eau-de-vie; ensuite, il donna les places de ceux qu'on avait exécutés à des personnes plus

dignes de les remplir. Il fit faire après cela une procession solennelle, et lorsque le peuple fut assemblé : « Mes amis, leur dit-il, vous ne devez pas douter que ce ne soit avec bien de la douleur que j'ai appris les injustices de mes ministres. Aussitôt qu'elles sont parvenues à ma connaissance, ils ont subi la peine due à leurs crimes, et vous avez vu que je les ai remplacés par des hommes d'une probité reconnue. Ne croyez pas, cependant, que je me repose tellement sur ces derniers que je leur abandonne aveuglément les intérêts de l'État.

Le peuple répondit à ce discours par des applaudissements et des transports de joie ; il rendit des actions de grâce au monarque, et le czar, le voyant ainsi disposé, reprit la parole et dit : « Il est vrai, mes amis, que je vous ai promis de vous livrer mon premier ministre. Mais croyez-vous que je puisse sacrifier un homme qui m'a tenu lieu de père dans mon enfance ? Croyez-vous qu'il me soit possible de voir périr celui qui n'a jamais cessé de veiller à ma conservation ? Oubliez ses torts, je vous en conjure. Pardonnez à mon gouverneur les fautes de mon ministre. Je vous réponds de sa conduite pour l'avenir, et vous promets qu'il se comportera désormais avec



Valandru, à table, avec sa femme et son beau-père, contant ses aventures. Dessin de Pauquet.

plus de sagesse. Si vous trouvez mauvais qu'il prenne sa place dans le Conseil, je consens à ne plus l'y appeler ; mais je vous prie de le regarder toujours comme mon beau-frère. La conduite que vous tiendrez à son égard sera la preuve de l'attachement que vous aurez pour moi-même. »

Le ton suppliant que prit le monarque, en parlant à ses propres sujets, produisit sur eux une telle impression qu'on les entendit s'écrier tout d'une voix : « Que la volonté de Dieu soit faite, et celle du souverain bien-aimé qui nous gouverne avec tant de bonté et de douceur ! »

Alexis fut sensible à cette démonstration ; il exprima par ses larmes sa joie et sa reconnaissance. Morosow, voulant aussi éprouver les dispositions du peuple à son égard, se montra à lui la tête découverte ; il traversa la capitale, saluant tous ceux qui étaient sur son passage ; souriant aux uns, parlant aux autres, se conduisant avec tant de souplesse, que tout le monde en fut satisfait.

Après avoir vu la mort de si près, il se comporta, dans la suite, d'une manière tellement différente qu'il fut aussi universellement estimé qu'on l'avait détesté auparavant.

Maurice DECHASTELUS.

FIN.

REVUE DE L'ANNÉE 1856.



Au centre, la sœur Rosalie ; à droite, H. Heine; à gauche, M. Fortoul; en haut, le général Petit et Mme Allan; en bas, Adolphe Adam et David (d'Angers). Dessin de Fellmann.

LES MORTS DE L'ANNÉE.

Saluons d'abord, selon notre pieux usage, les morts de 1856. Ils sont nombreux, hélas! et beaucoup sont illustres. Sans parler de ceux que nous avons cités de mois en mois dans nos *Chroniques*, tels qu'Augustin Thierry, l'Homère historien, Adolphe Adam, le compositeur intarissable, etc., etc., notre gravure résume sept deuils de la religion, de l'armée, des sciences et des lettres, des art et du théâtre : et d'abord la sœur Rosalie, cette mission-

naire de la charité; le général Petit, le ministre Fortoul et l'écrivain Henri Heine, Adolphe Adam, déjà nommé, David (d'Angers), le grand sculpteur, Chassériau, le peintre convaincu, et Mme Allan, de la Comédie-Française.

Un mot de légende funèbre sur chacune de ces illustrations diverses :

LA SŒUR ROSALIE.

Un convoi glorieux. Origine et vocation de la sœur. Son royaume; son système. Son gouvernement. Sa puissance. Anecdotes. Le cheval du riche et du pauvre. Un luxe de Rosalie. — Il me faut une place de ministre! Le chantre qui se grisait. Le diamant de la grande dame. Activité prodigieuse. Le physique de l'emploi. Les rois et les princes chez la sœur. Nos crises sociales. Traits héroïques. Rosalie au feu. La croix d'honneur. Entrevue de deux puissances. Triomphe de la charité. La mort d'une sainte.

Le 9 février 1856, tout le quartier Saint-Médard était en émoi et en pleurs. Le glas funèbre n'avait pas cessé de retentir depuis la veille. Tout à coup la foule se range, et contre tous les règlements de la police des rues, la croix d'argent apparaît suivie du clergé de la paroisse. La procession s'arrête à la porte d'une obscure maison de la rue de l'Epée-de-Bois. Sous le porche de cette maison est un cercueil décoré des insignes de la Légion d'honneur, un piquet d'infanterie l'entoure, et même un état-major d'officiers et de magistrats. Bientôt ce cercueil est déposé dans le sordide corbillard des pauvres et le convoi se met en marche, conduit par les sommités de l'arrondissement. Pour escorte innombrable il a la multitude, les enfants des écoles, des religieux de tous les ordres, des curés de plusieurs paroisses, et la longue députation des filles de Saint-Vincent-de-Paul. L'église qui l'attend est remplie par une foule de notabilités, tous les rangs, toutes les professions sont représentées là, depuis le plus humble ouvrier jusqu'au préfet de police.

Quel est donc le dignitaire à qui cette population vient rendre hommage? Est-ce un illustre guerrier? On le croirait aux honneurs militaires qui lui sont rendus. Est-ce un membre important de l'Église? On peut le penser en voyant ce clergé, ces religieux, ces saintes filles. Non! ce cercueil renferme les restes d'une humble femme, d'une simple sœur de charité, de celle qu'on vénérait depuis cinquante ans à Paris, en France, en Europe, dans les deux mondes, sous le nom glorieux et doux de SŒUR ROSALIE.

Jeanne-Marie, fille d'Antoine Rendu (1), riche cultivateur, naquit au petit hameau de Confort, commune de Lancrans, département de l'Ain. Elle connut à peine son père. Sa mère, restée veuve, pourvut courageusement à l'éducation de ses trois filles. La vocation de notre héroïne ne tarda pas à se manifester. Elle entra, au moment où l'empereur allait relever les autels, dans la congrégation des filles de Saint-Vincent-de-Paul, elle prit le nom de Rosalie, et fut placée tout de suite dans la petite rue de l'Epée-de-Bois, où elle devint bientôt supérieure et d'où elle ne devait plus sortir.

Dieu lui réservait la royauté du quartier de Paris le plus misérable, le plus suspect, le plus abandonné. Le faubourg Saint-Marceau fut son Etat, son théâtre et sa famille. Elle en devint l'âme agissante, la dominatrice miséricordieuse, la mère bien-aimée, le conseil irrésistible.

(1) Le baron Rendu, de l'Institut, M. Eugène Rendu, digne fils de ce digne père, Mgr Rendu, le saint évêque, appartiennent à la même famille. Qu'on nie encore les privilèges de race!

Les méchants comme les bons, les riches comme les pauvres, le vice comme la vertu, le crime aussi bien que la douleur, recevaient l'impulsion ou l'aumône de sa charité inépuisable. Elle voyait ses enfants dans tous les malheureux, sans acception ni exception d'aucun genre.

Son système, si le cœur en a un, était de pardonner pour corriger. Sa charité pénétrait les âmes les plus noires, comme le soleil pénètre les coins les plus obscurs, et n'avait rien de ces orgueils et de ces conventions qui perdraient Dieu lui-même, comme dit Lacordaire, s'il pouvait être perdu.

Elle était le trait d'union continuel entre le riche et le pauvre, sachant les faire s'aimer l'un l'autre et faire donner à celui-ci par celui-là toujours à propos.

Un riche négociant lui dit un jour :

— Quand vous aurez besoin de quelque chose, songez à moi, ma sœur.

Peu de temps après, un pauvre diable lui raconte qu'il a perdu le cheval qui faisait vivre sa famille. Elle le console et lui donne rendez-vous pour le surlendemain. Où trouver un cheval, toutefois? Grosse affaire! Sœur Rosalie court chez le négociant :

— Il me faut un cheval tout de suite.

— Prenez-en un dans mon écurie.

— Un cheval de luxe? Nenni. Il me faut une bonne bête de somme.

— Eh bien! achetez-la et je la payerai.

Un quart d'heure après, la sœur trottait dans le marché aux chevaux et amenait au pauvre la monture payée par le riche, l'un bénissant l'autre, et tous deux bénissant la sainte femme.

Ses bonnes œuvres étaient incalculables. Crèches, refuges, ouvroirs, asiles, écoles, églises mêmes, elle faisait sortir tout cela de terre d'un bout de la France à l'autre.

Son arrondissement était la misère universelle.

Elle se permit un seul luxe dans sa vie. Allez voir la petite chapelle de Lancrans, vous y admirerez des vases étincelants d'or et de pierreries, des ornements splendides, etc. C'est le cadeau de la sœur Rosalie au temple où Dieu appela son enfance.

Elle ne donnait pas seulement du pain à l'affamé; elle prêtait cent francs à l'étudiant compromis; elle arrachait l'enfant prodigue au désordre; elle sauvait le commerçant de la faillite; elle rendait la paix et l'aisance aux ménages et aux familles; elle réparait les injustices et les erreurs de l'administration. Tous les désespérés disaient proverbialement : — « Je n'ai plus qu'à me jeter à la Seine ou à recourir à sœur Rosalie. » Les curés, les préfets, les rois étaient tour à tour ses complices ou ses instruments.

— Je suis bien en peine, disait-elle un jour, il me faudrait une place de ministre.

Elle avait toutes les grâces de la politesse, avec toutes les rondeurs de la popularité.

— A quoi êtes-vous bon? demandait-elle à un pauvre hère.

— Je sais chanter au lutrin; ma voix couvrait le serpent dans mon village.

— Bon! je trouverai votre affaire. Vous grisez-vous quelquefois?

— Jamais, ma sœur, jamais!

— Alors vous ne seriez qu'un mauvais chantre.

— Ah! mais je *m'imprègne* un peu le dimanche.

— A la bonne heure, il fallait donc le dire tout de suite. Maintenant que l'ennemi est connu, nous sommes sûrs de

le vaincre. Voilà dix francs, revenez à huitaine, je vous dirai où vous chanterez les vêpres.

Une belle dame, dont elle épuisait la bourse, allait lui refuser une grosse aumône.

— Plaignez-vous donc, lui dit-elle en riant, d'ajouter un diamant de plus à votre couronne dans le ciel.

Esprit pratique et supérieur, homme d'Etat et d'affaires, prédicateur éloquent et diplomate délié, elle avait fait de la charité un gouvernement complet, avec ses fonctionnaires, ses ministres, ses ambassadeurs, ses auxiliaires de tout âge et de toutes conditions. Elle écrivait cent lettres par jour, recevait ou rendait cent visites. Elle exerçait et faisait exercer surtout l'aumône du cœur, ramenant les riches à la foi par le bienfait comme les indigents par la reconnaissance. Avec elle, le diable perdait tout et le bon Dieu gagnait toujours.

Sa petite maison, avec sa petite croix de bois, était aussi connue que les Tuileries, et jamais reine n'eut une cour pareille à la sienne, cour d'équipages et de mendiants, où la pourpre du cardinal touchait les haillons du chiffonnier, où la grande dame jetait sa parure à la pauvre mère, où l'insurgé pansait la blessure du soldat frappé par lui-même.

Sa physionomie était appropriée à sa mission surnaturelle. Son regard avait un magnétisme irrésistible, sa voix des vibrations qui ébranlaient le cœur, toute sa chétive personne des effluves sympathiques qui s'emparaient de vous.

Cette femme était tout simplement une des plus grandes puissances morales de l'époque : témoin la duchesse d'Angoulême, la reine Amélie, le général Cavaignac, l'empereur Napoléon III, l'impératrice Eugénie, toutes les grandeurs et toutes les influences du siècle, qui ont pris le mot d'ordre du ciel chez cette humble servante du Seigneur.

Sœur Rosalie fut un des instigateurs les plus influents de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, cette grande institution faite à son image et qui sème dans le monde des éléments de bien incalculables.

Dans les plus terribles crises de notre pays, l'invasion, les disettes de 1813 et 1847, le choléra de 1832 et 1849, les émeutes et la guerre civile, elle multiplia son courage et son dévouement comme le pain de l'Evangile.

— La peste, disait-elle, est le coup de feu des sœurs de charité.

— Laissez passer la mère des pauvres, criaient les combattants de juin en abaissant leurs fusils devant elle.

Et elle-même de répondre :

— Bas les armes, Français ! Est-ce qu'on s'égorge entre frères ?

— Mais, ma sœur, vous allez vous faire tuer !

— Qu'est-ce que cela me fait, quand on massacre mes enfants ; n'ai-je pas assez d'orphelins à nourrir, sans qu'on m'en fasse encore d'autres ?

Des insurgés allaient fusiller un garde mobile. Rosalie accourt :

— Pas sous mes yeux, du moins !

— Non, ma sœur, nous allons l'expédier à deux pas.

— Alors vous me fusillerez avec lui.

Et elle le couvre de son corps, désarme les forcenés et leur arrache la victime.

Un officier de la garde municipale est traqué jusque dans sa maison, dont il enfonce la porte. La brave sœur s'élance entre lui et ses meurtriers.

— Vous ne craignez donc pas la mort, vous ?

— Je ne crains que Dieu !

Et ce mot sauve l'officier.

Aussi, le 27 janvier 1852, au nom du prince président, M. de Persigny apportait la croix de la Légion d'honneur à sœur Rosalie, et le général de Saint-Arnaud l'attachait de sa main sur cette noble poitrine.

Et bientôt l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie visitaient eux-mêmes la mère des pauvres dans sa chétive maison. Tout le faubourg en guenilles était là, frémissant des consignes qui le tenaient à distance. La bonne sœur intercède pour ses enfants, et d'un geste l'empereur lève les barrières. Tout le monde accourt, se mêle sans désordre, pousse des acclamations, et les deux puissances se donnent la main, chacun au milieu de la cour, — Napoléon, avec ses généraux, ses ministres et ses gardes brodés d'or, — Rosalie, avec ses pauvres et ses infirmes en haillons, ses enfants dans la crèche et dans l'école, et ses vieillards recevant la soupe du jour, flanquée du riz et des haricots.

La sœur, qui avait bravé les sabres et les balles, se met à pleurer ; l'empereur et l'impératrice se mettent à pleurer ; leur escorte et leurs gardes se mettent à pleurer ; la foule, les pauvres et les enfants se mettent à pleurer. Dieu seul et les anges sourient d'en haut à ce triomphe de la charité chrétienne !

Avant de perdre la vie, Rosalie perdit la vue.

— Oh ! mon Dieu, je m'en vais ! criait-elle à chacun, n'abandonnez pas après moi mes enfants, mes chers enfants !

Sa mère mourut le 4 février 1856, à quatre-vingt-huit ans, et elle la rejoignit trois jours après, à soixante-neuf ans et cinq mois. Son corps, exposé deux jours, reçut la visite et les hommages de tout Paris ; et ses obsèques furent un vrai deuil national et unanime, comme nous l'avons dit en commençant, à travers ce misérable faubourg qui était son domaine, et où son cercueil, disait le peuple, laissait une vertu et recevait une bénédiction à chaque porte.

LE GÉNÉRAL PETIT.

Le général baron Petit, un des noms les plus populaires de ce siècle, sénateur de l'Empire, grand'croix de la Légion d'honneur, était né à Paris en 1772.

Il fut l'un de ces volontaires qui se levèrent spontanément en 1792 pour courir aux frontières.

Il serait plus facile d'énumérer les batailles où il n'assista point que celles où il fut présent.

Nommé général de brigade en 1813, c'est dans le commandement du 1er régiment de grenadiers qu'il reçut la plus glorieuse récompense de ses nombreux services.

La scène se passe à Fontainebleau, dans la cour du palais. Là, l'empereur adresse à sa garde fidèle ces mémorables adieux :

« Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasserai votre général. Venez, général Petit, que je vous presse sur mon cœur. »

Ce baiser fut comme le sacre qui popularisa le vétéran de la gloire.

On voit à Versailles la mâle figure du général Petit, sculptée par Boitel. Sur le piédouche du buste sont inscrites les paroles de Napoléon.

Les grenadiers commandés par leur digne chef combattirent encore à Fleurus et à Waterloo en 1815, faisant à leur empereur un rempart de leurs corps mutilés.

Mis à la retraite en 1825, en 1830 le général Petit fut investi du commandement de la 15e division militaire.

Appelé au commandement en second de l'hôtel des

Invalides, il y reçut les cendres de son empereur bien-aimé.

Il mourut gardien inséparable des restes de son maître, et lui rapportant là-haut, vive encore, l'empreinte de son baiser d'adieu.

Le général Petit avait le *génie de la fidélité*, — la vertu la plus rare dans nos jours de scepticisme et de palinodie.

HIPPOLYTE FORTOUL.

Né à Digne en 1810, M. Fortoul fut amené fort jeune à Paris par la passion des lettres. Il se fit bientôt connaître par un ouvrage très-remarquable sur l'*Art en Allemagne*. Tour à tour professeur à la Faculté de Toulouse et doyen à la Faculté d'Aix, il se laissait doucement oublier, lorsqu'arriva la révolution de 1848. Il fut alors nommé député à la Constituante, et il reçut en 1851 le portefeuille de la marine. L'amiral homme de lettres rit lui-même de cette aventure et laissa administrer ses bureaux par de plus compétents. Enfin, il fut chargé du ministère de l'instruction publique et des cultes. Là M. Fortoul se trouva et se distingua dans son élément. On lui doit le nouveau système universitaire dit *bifurcation* des études. D'autres mesures recommandent son administration aux amis des lettres: la publication ordonnée d'un *Recueil des poésies populaires de la France* et d'un *Corpus inscriptionum* des Gaules.

La mort vint le frapper à Ems, loin de sa famille tant aimée, et lorsqu'il semblait renaître à l'influence bienfaisante des eaux.

Saisi par un malaise subit au milieu d'une promenade, on le porta à l'établissement :

« Je suis mal, dit-il, je n'en puis plus. »

M. et Mme Magne, ses fidèles compagnons, étaient accourus. Il exigea une saignée. N'en éprouvant aucun soulagement, M. Fortoul demanda un prêtre. M. le curé de Saint-Roch, l'abbé Faudet, arriva sur-le-champ.

« Je vais me confesser, » dit le malade.

D'une voix calme et distincte il professa clairement sa foi, puis il fit sa confession, et comme sa parole s'élevait et que le prêtre l'avertissait qu'il était entendu.

« Cela m'est égal, dit-il, je veux bien qu'on m'entende. »

Il reçut l'absolution avec ferveur, puis sa pensée se reporta sur les chers absents qu'il ne devait plus revoir. Les recommandant vivement à ses amis, il les nomma chacun à son tour en signe de suprême adieu.

« Maintenant emportez-moi, dit-il encore, que je meure dans mon lit. »

A peine était-il déposé sur sa couche, qu'il expira d'une paralysie au cœur, laissant au monde, après l'exemple d'une vie pleine de travail, celui d'une belle mort, c'est dire d'une mort chrétienne.

ADOLPHE ADAM (1).

Adolphe Adam était né à Paris, comme M. Auber et M. Scribe. Son père, Louis Adam, professeur d'harmonie et de piano, lui donna une forte éducation musicale, qui explique, — avec sa facilité naturelle, — le nombre incroyable de ses ouvrages : CINQUANTE-CINQ partitions, sans compter les messes, les chœurs et les romances! Il aurait été célèbre comme exécutant, s'il n'eût été fameux comme compositeur.

A l'Exposition de 1827, c'était M. A. Karr qui tenait les pianos, M. L. Gatayes les harpes. Adolphe Adam avait dans son département le bel orgue d'Erard. Il aimait à raconter comment la présence de Rossini, au faîte de sa jeune gloire, l'avait intimidé au point de le faire jouer contre toute espèce de sens et de mesure.

Aux réceptions intimes de Louis-Philippe, il tenait presque toujours le piano, et avec une supériorité qui confondait Litz et Thalberg eux-mêmes.

Elève de Recchi au Conservatoire, il obtint le second prix de Rome, et se lança immédiatement au théâtre. Il a raconté lui-même, avec sa verve et son esprit charmants, les efforts, les échecs et les produits de ses humbles débuts:

— Imaginez-vous qu'on me payait cinquante francs seulement pour tous les airs d'un vaudeville, et je m'en trouvais parfaitement heureux. M. Meissonnier, un de mes premiers éditeurs, ne voulait laisser échapper aucune de mes productions. Une fois, un vaudeville pour lequel j'avais composé quelques chansons vint à tomber; on le siffla impitoyablement. J'y avais introduit une assez jolie chansonnette qui avait échappé à la bourrasque. Le lendemain, M. Meissonnier vint me trouver et me demanda si je voulais lui vendre ce morceau. Il me compta cinquante francs; l'insuccès de la pièce ne l'avait pas arrêté. L'air, qui n'était plus chanté au théâtre, n'eut pas le succès qu'il en espérait. Au bout d'un mois on annonça un autre vaudeville dont je devais écrire la musique. Je vis arriver M. Meissonnier, qui me dit :

— M. Adam, je vous offre encore cinquante francs, si vous voulez introduire votre dernière chansonnette dans votre nouvelle partition.

— Très-volontiers, lui répondis-je, et huit jours plus tard cette bluette était applaudie à outrance, on la fit même répéter.

Après la représentation, je vois derechef arriver M. Meissonnier. Cette fois il m'offrait encore cinquante francs pour adapter l'air au piano sous forme de *bagatelle*. Je croyais que tout se terminerait là, lorsque l'éditeur reparut pour la quatrième fois et me pria de faire un petit quadrille, toujours avec le même air; il joignit, comme précédemment, cinquante francs à sa demande. Cette bluette m'avait donc rapporté deux cents francs, c'était la première somme un peu importante que je retirais de ma musique.

Bientôt les paroles du *Châlet* furent composées en cinq jours par M. Scribe, et la musique, — un bijou de mélodie, — en une semaine.

Dès lors, Adam régna à l'Opéra-Comique. Ses partitions du *Fidèle Berger*, du *Postillon*, du *Brasseur*, de la *Reine d'un jour*, du *Roi d'Yvetot*, du *Toréador*, de *Si j'étais Roi*, du *Bijou perdu*, du *Muletier*, et ses ballets de la *Fille du Danube*, de *Giselle*, de la *Fille de Gand*, du *Diable à quatre*, de *Griseldis*, et en dernier lieu du *Corsaire*, furent autant de triomphes enlevés à la pointe de l'esprit, et qui sont restés populaires dans la rue et dans les salons comme aux trois théâtres lyriques.

Nous avons parlé de l'esprit original et gai d'Adolphe Adam. En voici un échantillon épistolaire :

« Mes chers amis, écrivait-il un soir à MM. Escudier,
« Girard, qui conduit la *Sirène*, sera obligé de nous quit-
« ter à sept heures et demie : tâchez donc de venir un
« peu avant six heures pour que nous ayons le temps de
« dîner à notre aise. J'oubliais de vous dire que je désire
« très-fort que vous ameniez votre chien, qui fera une
« belle partie avec le mien et la magnifique levrette de
« Strunz, qu'il doit nous amener aussi. Vous voyez que ce
« sera non-seulement un dîner d'amis, mais encore un
« festival de chiens »

(1) Voyez la Chronique du mois, t. XXIII, p. 287.

L'esprit d'Adam ne brillait pas moins vivement dans les feuilletons musicaux du *Constitutionnel* et de l'*Assemblée nationale.* Sa prodigieuse activité suffisait aux besognes les plus diverses

HENRI HEINE.

L'Allemand le plus spirituel de France après Voltaire, auquel il ressembla malheureusement aussi par l'incrédulité. Né le 1er janvier 1800, Henri Heine s'intitulait en riant le premier homme du dix-neuvième siècle. Il était plutôt, ajoute M. Busoni, le dernier homme du dix-huitième. Détesté de ses compatriotes, qu'il avait presque reniés, peu estimé des Français, qu'il raillait dans leur propre langue, en la parlant avec une supériorité formidable, il a passé les dix dernières années de sa vie, isolé par l'oubli de tous et cloué par la douleur sur un lit qui était sa tombe anticipée, Ses œuvres, réimprimées dans la collection Michel Lévy, doivent entrer dans les bibliothèques au moins à titre de curiosités. Quelques-unes, surtout le *Reisibilder* (tableau de voyages), sont des chefs-d'œuvre d'audace, de franchise et d'humour satirique.



Personnification de la Paix, de la Naissance, de l'Inondation et de l'Exposition universelle d'agriculture en 1856. Dessin de J. Worms.

M. Texier cite quelques mots d'Henri Heine qui le peignent tout entier :

— Quand on lui demandait pourquoi il s'était fait d'israélite protestant, il répondait que c'était pour ôter à M. de Rothschild le droit de le traiter *famillionairement.*

Il appartenait à une famille riche, et son oncle, l'archimillionnaire, Salomon Heine, avait tout fait pour que son lyrique neveu entrât comme commis dans sa maison de banque, mais celui-ci avait si bien résisté que l'oncle ne lui pardonna jamais.

— Que fais-tu maintenant? demandait un jour l'oncle Salomon à Henri Heine.

— Des livres.

— Cela prouve que tu ne sais rien faire.

Et quand Salomon mourut, laissant une fortune de trente millions, il ne donna à Henri Heine qu'une misérable somme de seize mille francs.

— J'ai bien le droit d'être un peu poëte, disait Henri Heine ; j'ai payé ce droit une quinzaine de millions.

Quelques jours avant sa mort, un ami va le voir au

moment où un académicien célèbre venait de lui faire visite.

— Ne vous étonnez pas si je suis si bête aujourd'hui, dit-il, M.... et moi nous venons d'échanger nos idées.

Une femme d'esprit, lui rendant la pareille, disait en parlant de la traduction de ses poésies allemandes : — C'est un brouillard empaillé.

Nous avons entendu ce joli mot chez M. Scribe, au château de Séricourt, où les jolis mots poussent comme des champignons.

Mme ALLAN, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Perte capitale et difficile à réparer! De tels artistes ne se forment qu'en dix ou quinze ans. Celle-ci était la première et la meilleure, sans contredit, dans la comédie de genre. Elle n'avait jamais osé aborder Molière, par exagération de modestie. Mais quelle justesse, quelle grâce, quel naturel à force d'art, quelle perfection de détails dans les proverbes d'Alfred de Musset, d'Octave Feuillet et autres auteurs, créés par elle au théâtre ! Mlle Louise Despréaux (depuis Mme Allan) avait été le petit Joas de Talma-Joad, à dix ou douze ans. La Russie l'enleva au Gymnase, où elle brillait en première ligne. Elle régna dix ans au théâtre de Saint-Pétersbourg, et elle avait repris dans *le Caprice*, *la Joie fait peur*, le sceptre du proverbe à Paris, lorsque la mort l'a enlevée dans la force de l'âge, du talent et de la sympathie générale ; car Mme Allan était une des artistes irréprochables qui honorent leur profession par la conduite privée comme par les triomphes publics.

DAVID (D'ANGERS).

A peine 1855 avait-il enterré Rudde, que 1856 enterrait David (d'Angers), deux grands sculpteurs tous deux, mais surtout le second, dont les œuvres sont partout et font l'orgueil du pays, — depuis le *Philopœmen* des Tuileries et le *Fronton du Panthéon* (belle traduction d'une mauvaise pensée) jusqu'au *Tombeau de Bonchamps* et à celui de *Marco Botzaris*, sans parler d'une armée de statues, de bustes et de médaillons innombrables.

Né à Angers en 1789, d'une pauvre famille, Jean-Pierre David dut son éducation à son célèbre homonyme et aux généreux sculpteurs Ménageot et Pajou. Grand prix de Rome, il alla y étudier Michel-Ange, sous Canova, et se rendit ensuite en Angleterre, où il faillit mourir de faim devant les marbres du Parthénom. On lui proposa alors la fortune s'il voulait composer le monument de Waterloo : — Plutôt la mort! répondit le jeune Français, — qui revint à Paris tailler dans le marbre le *Condé* de la cour de Versailles. A partir de ce moment, son ciseau ne se reposa plus ; il devint membre de l'Institut, professeur à l'Ecole des beaux-arts, et le statuaire le plus recherché de toute l'Europe. Il a gratifié presque toutes nos villes importantes des figures de leurs grands hommes ; il ne faisait payer que le marbre et donnait son travail pour l'honneur.

Il avait épousé la fille de La Révellière-Lepeaux, membre de l'ancien Directoire. Cette alliance et ses antécédents l'avaient jeté dans la politique, où il fut beaucoup moins heureux que dans la sculpture.

KARL ELSCHOECT.

Fils d'un sculpteur sur bois de la marine à Dunkerque, Karl Elschoëct y naquit en 1797, étudia la statuaire à Paris chez Bosio, fit remarquer au salon une *Eloa* gracieuse, d'après Alfred de Vigny, et se posa tout à fait par ses bustes du duc de Berry, d'Andrieux, de Larrey, par ses grands travaux à Rouen, à Lyon et à Paris, et enfin par sa *Veuve du soldat frank*, groupe en marbre plein de hautes intentions, insuffisamment rendues peut-être, mais à coup sûr très-dramatiques et très-saisissantes.

L'excellent dessin de M. Penguilly, qui termine notre *Bretagne ancienne et moderne*, a été fait d'après un médaillon de votre très-humble serviteur, par Karl Elschoëct, médaillon exposé au salon de .... je ne sais plus quelle année.

P. S. Nous renvoyons au prochain numéro la fin des notices de 1856 et la biographie développée de notre grand artiste Paul Delaroche, qui sera accompagnée de son unique portrait, d'après le chef-d'œuvre de Buttura, si merveilleusement gravé par la maison Goupil, et d'une des plus admirables *Etudes de femmes* échappées au pinceau du peintre de *Jane Grey*, de *Marie-Antoinette* et de l'*Hémicycle des Beaux-Arts*.

Ces deux reproductions, dont nos lecteurs jugeront l'importance, n'auront lieu que dans le *Musée des Familles*.

— O inconvenance ! Nous allions oublier dans notre nécrologe le prince de Monaco, célèbre par ses vains efforts pour faire accepter en France, comme valant deux sous, ses monacos qui ne valaient qu'un sou. Mais nous avons parlé déjà de ce petit souverain, croyons-nous, et nous n'avons pas le temps de vérifier le fait.

ÉVÉNEMENTS DE 1856.

L'olivier de la paix du monde, étendu sur un berceau par nos soldats vainqueurs ; une pauvre famille pleurant sur les débris des inondations du Rhône et de la Loire ; un Bas-Breton appuyé sur un bœuf couronné au Concours universel d'agriculture, tels sont, à la plume et au crayon, les symboles des quatre principaux événements de l'année. Nous en avons parlé assez longuement pour n'avoir plus besoin d'y revenir ici.

Bornons-nous donc aux faits secondaires, qui ont aussi leur intérêt et leur curiosité.

L'ANNÉE BISSEXTILE.

Et d'abord 1856 a été une année bissextile. Le mois de février a eu vingt-neuf jours. Que nous importe? allez-vous dire. Attendez! cela importe beaucoup aux coquettes et aux débiteurs , témoin ces deux on-dit de la chronique : Mme X est née un 29 février ; le jour anniversaire de sa naissance ne se présente donc que tous les quatre ans, et depuis qu'elle a atteint l'âge où l'on économise ses années, elle a pris le parti de n'ajouter un printemps à ses automnes qu'à chaque 29 février. C'est ainsi qu'elle a eu vingt-sept ans le 29 février 1856, et qu'elle aura vingt-huit ans le 29 février 1860, et ainsi de suite.

Quant aux débiteurs, le 29 février dernier, un jeune dissipateur contractait un emprunt avec un de ces usuriers modernes qui cachent leur pied fourchu dans des bottes vernies. L'usurier prêtait six mille francs et prenait vingt pour cent d'intérêts, ajoutés à la somme principale, sur le billet, à un an d'échéance. Le dandy, forcé d'accepter ces conditions, s'exécute, prend la plume pour faire son billet, demande quel est le quantième du mois, et écrit : « Au 29 février prochain, je payerai, etc.... »

Le prêteur trouva le billet en règle et compta l'argent.

Bientôt il s'aperçut avec désespoir que l'échéance était fixée à quatre ans (1860!) et que, par le fait, il n'avait prêté son argent qu'à cinq pour cent.

Si non e vero, e bene trovato!

NARVAEZ ET LA REINE D'ESPAGNE.

Les révolutions nous appartenant par l'anecdote, en voici une assez jolie (anecdote et non pas révolution) sur le dernier revirement espagnol. Rentré à Madrid de la veille, le maréchal Narvaez assistait au bal donné au palais, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la reine. Celle-ci dansa d'abord avec O'Donnell, son premier ministre, et ensuite, manquant à l'étiquette, elle s'approcha du duc de Valence et dit, en lui tendant la main :

— *Il faut donc venir te chercher?*

— Madame, répondit Narvaez, habitué à l'étiquette des cours, je n'osais pas m'approcher de Votre Majesté.

— Tu as eu grand tort, reprit la reine, et comme punition de ta faute, je veux que tu danses avec moi.

— Madame, dit le duc, j'ignore si je serai digne de servir de cavalier à Votre Majesté; les années m'ont fait presque oublier les habitudes de la jeunesse.

— N'importe, je te conduirai aujourd'hui, tu me dirigeras demain.

Cette conversation significative, n'ayant pas été tenue à voix basse, fut entendue de tout le monde dans le bal; elle fut surtout recueillie par O'Donnell, qui, en ministre jaloux et menacé, se tenait à quelques pas, l'*oreille au guet*. Le coup qu'il reçut alors fut si grand, qu'il ne put en cacher la douleur; il prétexta donc une indisposition et se retira immédiatement.

Le lendemain, il était remplacé par Narvaez, qui *dirigeait* en effet la reine, — comme elle l'avait *conduit* la veille, — en admettant qu'il soit aussi bon ministre qu'Isabelle est bonne danseuse. Mais ceci n'est pas de notre compétence.

LES CHASSES DE COMPIÈGNE.

Ces chasses, vraiment impériales, ont montré que la vénerie française est toujours la première de l'Europe. Chevaux, meutes, équipages, gardes et piqueurs, costumes et instruments, tout a repris un ensemble et un éclat qui rappellent les plus beaux jours de Charles X.

J'ai été surtout étonné, dit un témoin oculaire, du progrès qui a eu lieu dans les sonneries. Le cor de chasse ne fait plus partie de l'éducation du fils de famille, et il est rare de voir chez nous, comme en Angleterre, des ministres et des ambassadeurs sonner proprement un *relancer*. On s'y est mis, et je pourrais vous citer une bouche éloquente qui donne du cor à faire envie aux vieux piqueurs du prince de Condé.

Dans la dernière chasse à courre, tout le monde a fait son devoir. La vénerie n'a même pas eu à relever de défauts, car pas un des chiens de la meute n'a pris le change. Le cerf était un vieux tacticien. Il est allé à bout de course se jeter dans un ruisseau très-encaissé, la Michelette, près d'un petit pont. La lutte était difficile pour les chiens; mais ils ont mis une telle ardeur, les uns se jetant dans l'eau, les autres attaquant en tête, que l'animal est enfin tombé bas.

Ce dénoûment n'a pas été sans émotion. Plusieurs chasseurs ont été obligés de se lancer sous bois, au risque de s'éborgner. Un piqueur a reçu un coup de pied sur la tête et est resté un moment étourdi. Un chien a été assez grièvement blessé. Le grand veneur, M. Edgard Ney, a attendu que la victoire fût restée aux chiens, et il est allé lui-même daguer la bête. L'usage ne permet plus de *servir* le cerf sur pied : on le tue seulement pour abréger son agonie. L'empereur a remis le pied à l'impératrice, qui l'a offerte à son amie, Mme la princesse Sclafani.

Les chasses à tir n'ont pas été moins brillantes.

Le total du gibier abattu dans la dernière partie se montait à sept cent trois pièces, dont deux cent soixante-quatorze faisans, une quarantaine de chevreuils, quinze ou vingt perdrix rouges et une seule perdrix grise.

Le costume adopté pour les chasses impériales est le costume Louis XV. Pour les hommes, le chapeau du temps, un habit avec basques à revers, des bas qui montent jusqu'à la ceinture et qu'on roule en bourrelet au-dessus du genou pour maintenir la culotte et la botte; pour les femmes, une amazone courte et des culottes avec le feutre à plumes. Le tableau de ces costumes, dans l'action de la chasse, est un spectacle de l'autre siècle extrêmement curieux de notre temps.

Aussi la ville de Compiègne regorgeait-elle de curieux, et a-t-elle vu l'or et l'argent pleuvoir dans toutes ses maisons et toutes ses boutiques.

Quant au château, avec ses six cents lits il est d'une insuffisance regrettable. On est obligé d'y *coupler* les ducs comme au temps de Saint-Simon, c'est-à-dire d'en loger deux dans la même chambre.

LES LOYERS DE PARIS, LES MAISONS DE BOIS.

Mais les bourgeois de Paris, en 1856, ont été réduits à se *coupler* aussi dans leurs logements, grâce à la cherté croissante des loyers (1).

Quelques-uns se sont décidés à faire bâtir par économie. D'autres ont élu domicile dans des fiacres à deux francs l'heure, qu'ils occupent seulement pour manger et dormir; et même ils suppriment les heures des repas, qu'ils font, au prix de la carte, dans les salles dorées des restaurants.

D'autres enfin ont adopté les fameuses maisons de bois de M. Seiler, député suisse et préfet d'Interlaken, maisons exposées à tous les yeux, dans la belle avenue de l'Impératrice et à la barrière Rochechouart.

Ces logis mobiles, ou plutôt ces tentes agrandies, ces

(1) L'imagination des propriétaires n'a plus de bornes pour faire valoir les moindres parties de leurs maisons. En voici un curieux exemple garanti par un journal très-grave. Une personne se présente pour louer un appartement sur le boulevard, au quatrième étage. Cet appartement a un balcon. Le prix est de quatre mille francs. La personne veut remettre le denier à Dieu au concierge, mais celui-ci répond qu'il n'a pas mission de conclure et qu'il faut s'adresser directement au propriétaire.

Le futur locataire s'exécute et fait sa visite. On tombe d'accord sur tous les points, lorsque le propriétaire ajoute qu'il se réserve la jouissance exclusive du balcon, et partant la clef du logis, pour les jours de cérémonies publiques, de revues, d'entrée ou de passage de souverains, etc.

— Ce n'est point par un motif de vaine curiosité personnelle que je vous demande la libre disposition de votre balcon trois ou quatre fois par an, dit le propriétaire. Ma maison a deux balcons et je les ai loués tous deux, pour ces jours exceptionnels, à un grand hôtel qui reçoit beaucoup d'étrangers. (*Sic.*)

châlets perfectionnés, s'installent en quelques heures, se transportent où l'on veut, n'importe où, et peuvent faire le tour de Paris, et même du monde, avec leurs habitants.

Pour une seule famille, dit le prospectus, la maison se compose : au rez-de-chaussée, d'une antichambre, cuisine, salle à manger, petit salon et cabinet; au premier étage, de quatre chambres à coucher ou de l'équivalent; en moyenne, six cents francs par an de location.

A deux ménages, payant chacun trois cents francs par année, elle offre deux appartements complets, composés chacun de deux chambres à coucher ou de l'équivalent, salle à manger, cuisine, antichambre, etc.

A quatre ménages, payant chacun cent cinquante francs par an, elle donne quatre logements composés d'une salle à manger, cuisine, chambre à coucher, cabinet, etc. — Chaque appartement a son entrée séparée, et peut, au gré du locataire, modifier sa disposition.

Si les châlets Seiler réussissent, si l'on n'y gèle point en hiver, si l'on n'y cuit point en été, nous y reviendrons, et nous en offrirons les dessins aux amateurs.

Pour jolis et même séduisants, ils le sont, sans contredit; mais on ne se loge pas seulement pour le coup d'œil des badauds qui passent.

Un autre économiste propose ce moyen assez ingénieux de payer son loyer sans s'en apercevoir :

Il demande tout simplement la création d'une tirelire qui serait scellée dans la paroi la plus apparente de la loge du concierge. Chaque fois que le petit locataire passerait devant cet immeuble par destination, il fouillerait machinalement dans sa poche, et s'il s'y rencontrait quelques pièces de monnaie, il les déposerait dans la tirelire, dont la clef serait entre les mains du propriétaire. A chaque pièce de dix francs, de cinq francs ou même de un franc déposée par le locataire dans la bouche de la tirelire, le concierge lui remettrait un *cachet locatif* constatant le chiffre de la somme versée. De cette façon il ne pourrait y avoir d'erreur, et c'est ainsi que l'ouvrier, l'employé ou le petit rentier parviendrait à diviser, à annihiler, en quelque sorte sans se gêner et sans presque s'en apercevoir, le poids d'une dette carrée dont le retour trimestriel est pour les petits ménages une véritable calamité.

— Mais, direz-vous peut-être, qui empêche l'ouvrier, l'employé ou le petit rentier d'avoir une tirelire particulière? — Réponse : La tirelire particulière est un leurre ! On la casse dans un moment de gêne et on dépense en un jour les économies d'un mois ; mais la pièce de cinq francs, de dix francs ou de vingt francs tombée dans la tirelire des locataires ne peut plus en sortir au gré de ceux-ci.

— Sans compter, ajouterons-nous, les aumônes tacites ou connues, que les riches locataires de chaque maison ne manqueront pas d'ajouter en passant, dans la tirelire des loyers, aux versements successifs des locataires indigents, aumônes qui seraient, à chaque terme, partagées équitablement entre ces derniers.

L'idée a du bon assurément, et mérite l'examen de qui de droit.

LE QUADRILLE DES LANCIERS.

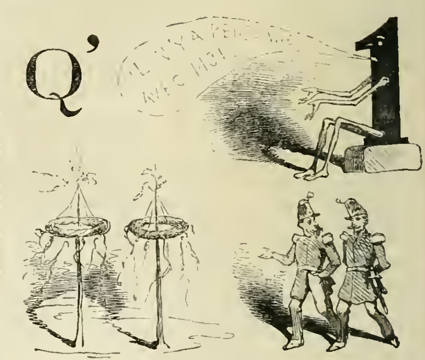
Pardon, mesdemoiselles, nous allions omettre un des faits capitaux de l'année bissextile; une révolution mémorable, une invention superlative : le nouveau quadrille menuet-cotillon des *Illustres lanciers* (*the Illustrated lancier's*), importé d'Angleterre, d'Amérique, de Pologne, des cinq parties du monde et de mille autres lieux, renouvelé de nos grand'mères et de nos bons papas du siècle de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, inauguré aux bals du Casino de Trouville par le célèbre Laborde, puis aux soirées de Saint-Germain-en-Laye par quelques héritières de la... tarentelle de leurs aïeules, qui se chargent de prêcher tout l'hiver, de salons en salons, ce chef-d'œuvre inédit des salutations et des révérences d'autrefois, cette résurrection de la belle tenue, des respects et des cérémonies, des manières galantes et des raffinements polis de l'ancien régime. — Mais nous renvoyons la fin de ce chapitre et l'explication de cette surprise aux *Modes vraies*, où vous trouverez tout ce qui concerne la chose en question.

PITRE-CHEVALIER.

(Au prochain numéro la fin de la Revue de l'année.)

RÉBUS SUR LOUIS XV.





EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE DERNIER.

Le duc de la Vrillière ayant eu une main emportée à la chasse, Louis XV lui écrivit : *Tu n'as perdu qu'une main, j'en ai deux à ton service.* (*Tu* n'a perdu qu'une main — *j'* — en nez 2 — *a* — thon sert vis.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

QUELQUES SALONS DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

I. — LE SALON DE Mme LEBRUN.



Portrait de Mme Vigée-Lebrun, d'après elle-même. Dessin de Fellmann.

Les personnes qui, sous la Restauration, ont pu voir et comprendre ce qui se passait et qui voient ce qui se passe à présent, en 1856, ont, pour ainsi dire, vécu trois fois dans trois siècles différents.

A chaque révolution, il se fait en quelques jours des changements tels, qu'un siècle paisible eût à peine suffi pour les accomplir.

Ce ne sont pas seulement les hommes au pouvoir qui changent; ceux qui arrivent n'ont renversé les autres qu'au nom d'idées nouvelles ou du moins différentes, et comme tout se tient dans les sociétés, œuvres des hommes, de même que dans la nature, œuvre de Dieu, la loi politique exerce son influence sur les mœurs, sur les usages et même sur les modes, à plus forte raison sur les salons, réunions de plaisir, où chacun se produit et s'exprime avec ses passions, ses principes, ses idées et ses intérêts.

(1) Voyez, pour les salons déjà parus, la Table des vingt premiers volumes, et celles des tomes XXI à XXIII.

Quand nous parlons de *salons*, il est bien entendu que ce que nous entendons par un salon n'a rien de commun avec ces fêtes nombreuses où l'on entasse des gens inconnus les uns aux autres, qui ne se parlent pas, et qui sont là momentanément pour danser, pour entendre de la musique et pour montrer des toilettes plus ou moins somptueuses.

Non, ce n'est pas là ce qu'on appelle un salon.

Un salon est une réunion intime, où l'on se connaît et se cherche, où l'on a quelque raison d'être heureux de se rencontrer. Les personnes qui reçoivent sont déjà un lien entre celles qui sont invitées, et ce lien est plus intime quand le mérite reconnu d'une femme d'esprit l'a formé; mais il en faut encore d'autres entre ceux qui s'y rencontrent : il faut des habitudes, des idées et des goûts semblables; il faut cette urbanité qui établit vite des rapports, permet de causer avec tous sans en être connu et qui était jadis une preuve de bonne éducation et d'usage d'un monde, où nul n'était admis qu'à la condition d'être digne de se lier avec les plus grands et avec les meilleurs. Cet échange d'idées fait bien vite connaître la valeur de chacun; celui qui apporte le plus d'agrément est le plus fêté, sans considération de rang et de fortune, et l'on est apprécié, je dirais presque aimé, pour ce qu'on a de mérite réel; le véritable roi de ces espèces de républiques, — c'est l'esprit!

Il y a eu autrefois en France plusieurs salons de ce genre, qui ont donné le ton à tous les salons de l'Europe.

Les salons qui ont été le plus cités ont été ceux où l'on a porté le plus loin l'art de bien dire de bonnes choses, de prodiguer l'esprit, de le répandre pour le faire renaître et de le multiplier par le contact. Plusieurs de ces salons ont été célèbres, et si de notre temps ils ont été moins nombreux et moins en évidence, c'est que l'on a donné, en général, un emploi plus actif à l'intelligence, et que d'ailleurs la politique a fait tant de bruit qu'elle empêchait de rien entendre.

Enfin il reste toujours quelque chose des bonnes habitudes, et nous avons encore vu plusieurs réunions aimables qui présentaient l'agrément de ce que nous appelons un salon.

Mais ces réunions nous ayant paru prendre, comme nous l'avons dit, un caractère différent chaque fois que le gouvernement a changé, nous diviserons nos observations en trois, d'après la diversité des époques.

Les salons sous la Restauration;

Les salons sous le règne de Louis-Philippe;

Les salons de nos jours.

Nous dirons ce qu'il y eut de différence entre eux et ce qui leur fut commun.

Au milieu de ces trois époques distinctes, il y a bien eu un intermède de république où quelques maisons ont été ouvertes et ont présenté des sujets curieux d'observation; mais ce court espace de temps produit un peu l'effet de l'entr'acte dans une pièce de théâtre; ce n'est ni sans intérêt ni sans importance. Cependant le spectateur paisible n'est pas appelé à en juger; ce serait trop vif pour quelqu'un qui n'est venu chercher qu'un innocent et doux passe-temps.

Nous n'en parlerons donc guère, si nous en parlons.

Mais ce dont nous parlerons avec plaisir, parce que nous nous en souvenons avec bonheur et avec sympathie, c'est des salons ouverts sous la Restauration. Nous étions jeune et notre esprit était ardent à toutes les choses de l'intelligence; un nom célèbre nous faisait battre le cœur; la vue d'une personne supérieure nous faisait trembler d'émotion, nous nous trouvions incapable de dire un mot, tant le respect et l'admiration nous troublaient.

Alors, la jeunesse était ainsi! Lorsqu'elle arrivait dans les salons, elle y portait un intérêt puissant, l'attrait du bien, le culte du beau. On sortait de l'Empire, qui avait exalté le sentiment de la gloire; on rentrait sous la puissance des descendants de Louis XIV qui l'avait tant aimée, et tous les esprits, éblouis et charmés par cette vive lumière, ne pensaient encore nullement à cet or qui devait plus tard tout éclipser.

C'était le temps où Chateaubriand, Lamennais, de Bonald, de Maistre, étaient dans toute la grandeur morale de leur génie et de leur renommée.

C'était le temps aussi où Lamartine, Soumet, de Vigny, Ancelot, Casimir Delavigne, Hugo et plusieurs autres commençaient leur brillante carrière, et rien n'avait terni le pur éclat de ce lever de soleil.

Tous les hommes supérieurs pouvaient se retrouver dans les salons!

Et ce que ces salons si riches en grandes renommées de tout genre avaient encore de particulier, c'est que la haine et l'envie ne s'y montraient pas.

Nous ne parlons ici que des écrivains, et pourtant il ne faut pas oublier que la peinture possédait alors, pour ne citer que les plus illustres, Gérard, Guérin, Gros, Girodet; les sciences avaient un de Laplace, un Cuvier, et plusieurs autres!...

Que de richesses intellectuelles pour la vie de salon! que de trésors pour la science! Alors les plus célèbres vivaient dans la société et les hommes y cherchaient un délassement à leurs travaux. Ce fut encore une chose très-remarquable de la Restauration que cette urbanité des gens distingués. Ils se cherchaient pour échanger de bonnes idées, de bons sentiments et de bons procédés. L'amour commun du beau et du bien est le meilleur lien des esprits, et, grâce à lui, la société était *une*, malgré les nombreux salons où elle pouvait se réunir.

Ainsi l'on recevait chez M. le comte de Chabrol, alors préfet de Paris, tout ce qu'il y avait d'écrivains en renom, d'hommes éminents dans les arts, dans les sciences, et aussi les gens de la cour et de la ville, qui se plaisaient avec eux.

Chez Mme la duchesse de Duras, auteur de quelques romans pleins de grâce et d'esprit, il y avait plus d'éléments aristocratiques qu'ailleurs; mais toutes les supériorités y étaient reçues comme des naturels du pays.

Chez Mme la comtesse Baraguay-d'Hilliers, la gloire militaire dominait par ses souvenirs de famille et par la présence d'un assez grand nombre de maréchaux et de généraux de l'Empire. Parmi ces grands hommes de guerre, plusieurs ont écrit depuis; ils se plaisaient déjà aux travaux de l'esprit et accueillaient les jeunes écrivains avec un intérêt qui empruntait quelque chose à la curiosité.

Le salon du grand peintre Gérard réunissait un plus grand nombre d'artistes, comme celui de M. de Lacretelle et notre petite retraite voyaient arriver plus d'écrivains. Puis, chez Mme Gay, se retrouvaient des débris du Directoire, qui avaient bien aussi un véritable intérêt pour l'observateur. Dans chacun de ces salons il y avait un peu de tous ces éléments divers, et cela cependant formait un tout, un esprit général, dont les idées étaient sans cesse en communication. C'étaient comme les rayons dispersés d'un foyer plein de lumière et de chaleur.

Si nous n'avons pas nommé encore Mme Lebrun, dont le salon réunissait les conditions nécessaires pour être re-

marquable, c'est que nous allons d'abord vous en parler.

Mais on a peut-être oublié déjà ce que c'était que Mme Lebrun; c'est ce que nous allons dire en quelques mots.

Elle fut célèbre par son talent, par sa beauté et par l'agrément de son esprit.

Son talent lui valut d'être admise aux académies de peinture de France, de Rome, de Parme, de Bologne, etc.; il fut même question de lui donner le cordon de Saint-Michel; la révolution empêcha seule cette honorable distinction d'être accordée. On a bien écrit, bien parlé depuis en faveur des femmes et pour une prétendue émancipation qu'elles ne demandent pas; mais elles n'ont plus part à rien, et le temps ancien, bien calomnié de nos jours, faisait plus pour les femmes que celui d'aujourd'hui.

La beauté de Mme Lebrun lui valut d'être une femme à la mode, et l'agrément de son esprit de garder longtemps cette faveur, qui l'entourait des gens les plus distingués de son siècle.

Tout ceci se passait avant la première révolution.

Cette beauté, ce talent, cet esprit furent dans tout l'éclat de leur brillante jeunesse sous le règne de Louis XVI, et la manière dont on accueillit et fêta ces avantages à la cour et chez les princes et le roi prouve une fois de plus que l'on rendait alors justice à tous les genres de mérite, et que les faveurs de la cour venaient avec empressement en reconnaître et en rehausser l'éclat.

Mme Lebrun était fille de Vigée, peintre médiocre, et sœur du poëte Vigée, qui a laissé des vers charmants. Elle épousa M. Lebrun; c'était un homme qui faisait le commerce des tableaux; malheureusement il était prodigue, désordonné dans sa vie, ami des grossiers plaisirs, et dépensait pour lui seul ce qu'elle gagnait par ses portraits, qui furent innombrables et presque toujours magnifiquement payés.

De beaux portraits de Mme Lebrun se voient dans les musées, dans des galeries particulières, et se conservent dans les familles: ils ont tous un charme particulier, sont composés avec un goût parfait, malgré la bizarrerie des toilettes de cette époque, où le rouge, la poudre, les mouches et les paniers, si contraires aux arts, défiguraient la beauté; car toutes les fois que la parure altère les formes et les couleurs naturelles, elle est de mauvais goût.

Il y a bien au Musée des portraits de la reine Marie-Antoinette en costume de cour; mais ce sont des portraits officiels, comme on dit, et la toilette est ajustée avec tant de goût qu'elle n'a rien de choquant et s'accorde bien avec la majesté royale. Dans tous les tableaux de Mme Lebrun où l'ajustement put être arrangé au gré du peintre, les cheveux sans poudre, des draperies élégamment jetées laissent la nature à toute sa beauté.

Le succès immense qu'eurent les portraits de la reine et de toute la famille royale mirent bien vite en vogue le talent de la jolie femme; elle eut aussitôt des amis, des admirateurs, des adorateurs, des envieux et des ennemis, ce cortége obligé de la gloire.

Mais elle était d'humeur douce et aimable; elle avait du naturel, de la simplicité, de l'esprit, de la bonté; elle fut très-entourée; elle reçut et la cour et la ville. Grandes dames, grands seigneurs, hommes marquants dans les lettres, les arts et les sciences, tout affluait dans un petit logement qu'elle occupait rue de Cléry. C'était à qui serait de ses soirées, où souvent la foule était telle que, faute de siéges, des maréchaux de France s'asseyaient par terre, et le maréchal de Noailles, très-gros, avait la plus grande peine à se relever. On causait et on faisait de la musique; la marquise de Groslier, la marquise de Sabran, la marquise de Rougé, la comtesse de Ségur et une foule d'autres grandes dames et des plus grands seigneurs se retrouvaient chez la jeune artiste: les hommes les plus aimables, tels que le comte de Vaudreuil et le charmant prince de Ligne, ce Belge qui a eu plus qu'aucun autre homme l'esprit français, dont les bons mots sont célèbres, et qui a laissé quelques volumes fort goûtés des esprits délicats. Diderot, d'Alembert, Marmontel et La Harpe, partageaient aussi tous les plaisirs des grands seigneurs qui se réunissaient chez Mme Lebrun. L'égalité n'était pas encore dans la loi, mais elle était dans les mœurs beaucoup plus qu'elle n'y est maintenant que la loi l'a tant de fois proclamée.

Parmi les personnes qui fréquentaient alors le salon de Mme Lebrun était un fermier général fort riche, appelé Grimod de la Reynière, dont la femme se donnait de grands airs qui faisaient dire : *Elle est attaquée de noblesse.* Quant à lui, c'était un homme d'esprit, quoiqu'il se plût à se montrer original en toute espèce de choses. Jamais, par exemple, il ne posait son chapeau sur sa tête; mais comme il avait prodigieusement de cheveux, son valet de chambre en construisait un toupet d'une hauteur démesurée. Un jour qu'il se trouvait à l'amphithéâtre de l'Opéra, où l'on représentait un nouveau ballet, un homme de petite taille, placé derrière lui, maudissait tout haut ce mur de nouvelle espèce qui lui cachait entièrement le théâtre. Las de ne rien voir, le petit homme commença par introduire un de ses doigts dans le toupet, puis deux, et finit par former ainsi une espèce de lorgnette, à laquelle il appliqua son œil... Sans doute il fut fort étonné que le possesseur du toupet n'eût pas bougé et l'eût laissé faire sans dire mot.

Mais, le spectacle fini, M. de la Reynière se lève, arrête d'un main le monsieur qui s'apprêtait à sortir, et, de l'autre, tirant un petit peigne de sa poche :

— Monsieur, lui dit-il avec un grand sang-froid, je vous ai laissé voir le ballet à votre aise pour ne pas nuire à votre plaisir, maintenant c'est à vous à ne pas nuire au mien : je vais souper en ville; vous sentez qu'il ne m'est pas possible de me présenter dans l'état où vous avez mis ma coiffure, et vous allez avoir la bonté de la raccommoder ou demain matin nous nous couperons la gorge.

— Monsieur, répondit l'inconnu en riant, à Dieu ne plaise que je me batte avec un homme aussi complaisant que vous l'avez été pour moi; je vais faire de mon mieux.

Et, prenant le petit peigne, il rapprocha et arrangea les cheveux tant bien que mal. Après quoi, ils se séparèrent très-bons amis.

Le comte d'Espinchal, qui fréquentait alors assidûment la maison de Mme Lebrun, avait un autre genre d'originalité. Il ne vivait que pour courir tout le jour après les nouvelles de salons, de théâtre, d'amour, de scandale ou de politique, au point que si l'on avait besoin d'un renseignement quelconque sur qui ou sur quoi que ce fût, on disait : « Il faut s'adresser à d'Espinchal. » Il était mieux au fait de tout que le lieutenant de police. Une nuit, au bal de l'Opéra, où il reconnaissait toutes les femmes de la société qui le fréquentaient alors, comme il se promenait dans la salle, à la grande frayeur des dominos qui le fuyaient, il rencontra un homme qui lui était inconnu et qui courait de côté et d'autre, pâle, effaré, s'approchant de toutes les femmes en domino bleu, puis s'éloignant aussitôt d'un air désespéré. Le comte n'hésite pas à l'aborder, et lui dit avec intérêt qu'il serait heureux de l'obliger. L'inconnu lui apprend alors qu'il est arrivé le

matin même d'Orléans avec sa femme, qu'elle l'a supplié de venir au bal de l'Opéra; qu'il l'a perdue dans la foule, et qu'elle ne sait ni le nom de l'hôtel ni celui de la rue où ils sont descendus.

— Calmez-vous, dit M. d'Espinchal, je vais vous conduire près d'elle... Votre femme est assise dans le foyer, à la seconde fenêtre.

C'était la dame, en effet. Le mari, transporté, se confond en remerciements.

— Mais comment se fait-il, monsieur, que vous ayez deviné?

— Rien n'est plus simple, répond le comte d'Espinchal; madame est la seule femme du bal que je ne connaisse pas; j'ai dû penser qu'elle était arrivée de province tout nouvellement.

Au milieu de ces gens titrés, de ces grands seigneurs et de ces riches fermiers généraux, Mme Lebrun aimait et attirait particulièrement chez elle les artistes, et, à ce titre, David, le grand peintre, y avait été reçu avec empressement; mais il s'y déplaisait et reprochait à la femme à la mode de recevoir les grands qui venaient la chercher.

— Ah! lui dit-elle un jour, vous souffrez de n'être pas duc ou marquis; mais moi, à qui les titres sont indifférents, je reçois avec plaisir tous les gens aimables.

David ne revint point et fut peu bienveillant pour la jeune artiste; mais il aimait tellement son art qu'aucune haine ne pouvait l'empêcher de rendre justice au talent. Ayant vu au salon d'exposition le beau portrait de Paësiello, que Mme Lebrun avait envoyé de Naples où elle l'avait fait, et ce tableau étant près d'un portrait de lui dont il n'était pas content, il dit tout haut devant un grand nombre de personnes:

— On croirait mon ouvrage fait par une femme, et le portrait de Paësiello par un homme!

Le comte de Rivarol, que son esprit avait rendu célèbre avant qu'il eût rien écrit, fréquentait aussi la maison de Mme Lebrun. Il y amena son ami Champcenetz, qu'il appelait l'épigramme de la langue française. Champcenetz, condamné plus tard à mort par le tribunal révolutionnaire, demanda gaiement à ses juges s'il lui était permis de chercher un remplaçant comme dans la garde nationale.

Une des fantaisies de la charmante artiste fut de donner un soir à ses amis un *souper grec*, où les costumes, les meubles, la vaisselle et jusqu'aux mets étaient imités des repas antiques; et ce souper eut un immense succès. Fut-il un encouragement donné à notre pays pour imiter aussi les gouvernements de la Grèce? Qui sait? Ce qui est sûr, c'est qu'aux premiers symptômes d'une république, Mme Lebrun, qui les aimait mieux sans doute en fiction qu'en réalité, quitta Paris et s'éloigna de la France. Elle se réfugia en Italie, cette terre des chefs-d'œuvre, où elle trouva non-seulement un abri contre les dangers de la révolution, mais les jouissances infinies qu'une imagination d'artiste devait éprouver dans cette patrie des arts.

Mme Lebrun peignit à Rome quelques beaux portraits; mais il lui fallait refaire sa fortune, car elle n'avait rien apporté de France; tout ce qu'elle avait eu de ses nombreux ouvrages avait été perdu pour elle, et alors elle se décida à quitter la ville et le peuple des souvenirs pour un grand pays qui, en fait d'art, en était encore à l'espérance, la Russie. Mais dans ce pays on accueillait tous les travaux de l'intelligence de manière à les faire germer vite sur le sol; et Mme Lebrun fut reçue à Saint-Pétersbourg avec autant de grâce et d'empressement que de magnificence par l'impératrice Catherine II et par toute sa cour. Mme Lebrun habita successivement Saint-Pétersbourg et Moscou; puis elle quitta la Russie, comblée d'honneurs et de richesses.

Lorsqu'elle arriva à Saint-Pétersbourg, on y parlait encore avec admiration de la grande munificence du prince Potemkin, dont on citait des traits dignes des *Mille et une Nuits*. Ayant le désir de plaire à la princesse Dolgorouki, elle se nommait Catherine comme l'impératrice, et le jour de cette fête arrivé, le prince donna un grand dîner. Il avait placé la princesse à côté de lui. Au dessert, on apporta des coupes de cristal remplies de diamants, que l'on servit aux dames à pleines cuillerées. La princesse remarquant cette magnificence, il lui dit tout bas:

— Puisque c'est vous que je fête, comment vous étonnez-vous de quelque chose?

Plus tard, ayant appris qu'elle manquait de souliers de bal, qu'habituellement elle faisait venir de Paris, Potemkin fit partir un exprès, qui courut jour et nuit et rapporta les souliers.

L'on disait aussi que, pour offrir à cette princesse Dolgorouki un spectacle qu'elle désirait, il avait fait donner l'assaut à la forteresse d'Otstrakoff plus tôt qu'il n'était convenu et peut-être qu'il n'était prudent de le faire.

Potemkin était alors le favori de l'impératrice.

Mais la princesse Dolgorouki avait aussi des magnificences du meilleur goût. Lorsque Mme Lebrun eut fait d'elle un beau portrait, l'artiste reçut une belle voiture et un bracelet fait d'une tresse de ses cheveux, sur laquelle des diamants étaient disposés de manière qu'on y lisait:

ORNEZ CELLE QUI ORNE SON SIÈCLE.

Après avoir quitté la Russie, Mme Lebrun parcourut encore le reste de l'Europe, s'arrêta à Vienne et à Berlin, et rentra en France sous le Consulat. Mais elle n'y resta pas longtemps: sollicitée de faire un voyage à Londres, elle quitta de nouveau la France, y revint ensuite et en repartit encore; car Mme Lebrun trouvait en tous lieux un accueil brillant qui la charmait et des débris de l'ancienne société française, dispersée dans toute l'Europe depuis la révolution. Il lui fallait parcourir le monde pour retrouver une partie de ceux qui avaient été réunis chez elle jadis..., et ceux qui manquaient avaient payé de leur vie leur dévouement ou leur puissance; enfin Mme Lebrun, après de longues années de pérégrinations glorieuses et fructueuses, se fixa définitivement à Paris et à Louveciennes, où elle acheta une délicieuse maison.

C'était sous la Restauration, et c'est alors que nous eûmes le bonheur de faire sa connaissance. Un goût très-vif pour la peinture, à laquelle nous consacrions chaque jour de longues heures, nous attirait vers cette célébrité aussi aimable que brillante; nous en fûmes reçue comme on recevrait quelqu'un de sa famille. Elle était par nature empressée et bienveillante pour tous, et elle fut particulièrement affectueuse pour nous.

En me reportant à cette époque et en me rendant compte de son âge, connu depuis, mais qu'elle pouvait parfaitement cacher, je vois qu'elle devait être alors dans sa soixante et dixième année, car elle est morte en 1842, à quatre-vingt-dix ans, vingt ans après.

Eh bien! elle me paraissait jeune, tant elle était vive, gaie, animée; et si parfois, au milieu de son salon qu'elle avait formé de nouveau, elle avait de douloureuses paroles sur ceux de ses amis qui avaient péri dans la tourmente révolutionnaire, c'était une interruption sans aigreur

de sa bonne humeur naturelle, qui ne l'avait pas abandonnée.

Ah! c'est qu'elle avait gardé ce goût des arts et des plaisirs de l'esprit, qui soutient et élève l'âme au-dessus des choses de la terre, et fait, pour ainsi dire, échapper à la vie matérielle, dont on ne sent pas l'atteinte. Mme Lebrun peignait encore, et cette chère passion de sa jeunesse, à qui elle devait sa fortune et sa gloire, charmait toujours sa vie. Elle aimait encore la musique, aussi entendait-on souvent chez elle d'excellents artistes. De ce nombre était Mme Grassini, belle encore, bonne toujours, ayant conservé cette admirable voix de contralto qui l'avait rendue célèbre. Mme Grassini mériterait bien à elle seule une petite notice; reçue partout, aimée de tous, ayant un naturel bienveillant, spontané, vrai et original, parlant une espèce de jargon mêlé d'italien et de français, qui n'était qu'à elle, qui lui permettait de tout dire, et dont elle profitait pour faire les plus drôles de remarques et les plus drôles de confidences, rejetant la faute de ses paroles sur son ignorance de la langue, quand cela pouvait choquer ou blesser quelqu'un.

Les réunions de Mme Lebrun avaient lieu le samedi soir, et l'on peut dire que ce salon présentait quelque chose de particulier qui ne se trouvait dans aucun autre. Là, les débris de l'ancienne cour étaient réunis après trente années, et Dieu sait ce qu'il peut rester d'une société après trente années pareilles de troubles, d'exil, de dangers et de malheurs! Ces exilés se retrouvaient et pouvaient encore parler des jours heureux qui avaient précédé tant d'infortunes et les avaient vus réunis chez la même personne, dans l'éclat de la jeunesse et de la joie! Jamais navigateurs n'avaient ramené au port leur navire, après plus d'orages, plus de dangers, plus d'avaries!... Mais on revoyait le sol français et les rois auxquels on était resté fidèle!



Mme Lebrun dans son salon avec Mmes de Rougé, de Ségur, etc., La Harpe, le gros maréchal de Noailles assis par terre, la Reynière et son énorme toupet, etc. Dessin de Henri Pottin.

Parmi ceux qui rentrèrent en France avec les princes étaient quelques membres de la noble famille de la Tour du Pin. Je n'oublierai jamais l'un d'eux, le comte de la Tour du Pin de la Charce, beau, aimable, de belles manières, pleines de grâce; il est resté dans mon esprit comme le type de l'élégance gracieuse et digne des grands seigneurs, chez qui tout respirait la grandeur et l'urbanité.

Je vis là aussi le marquis de Boufflers; mais il était vieux, court, gros, mal habillé; et j'ai regretté de l'avoir vu ainsi: cela me gâtait l'image que je m'étais faite de ce charmant chevalier d'autrefois, si élégant, si spirituel et si gracieux. Il en était de même pour son beau-fils, le marquis de Sabran: rien non plus en lui ne faisait valoir son esprit distingué. Cependant, dès que l'un et l'autre parlaient, on reconnaissait des natures supérieures; c'était comme un parfum, s'échappant d'un vase grossier, qui révélerait à l'intérieur quelque chose de précieux.

On voyait aussi là le comte de Langeron et le comte de Saint-Priest, émigrés français, ayant pris du service en Russie.

Enfin, tout ce que Mme Lebrun put retrouver de son ancienne société fut réuni avec quelques personnes nouvelles. De ce nombre était le marquis de Custine, jeune et spirituel; il a depuis voyagé dans toutes les parties de

l'Europe et publié d'intéressants ouvrages sur les pays qu'il a parcourus; la vivacité de son esprit, la sagacité de ses observations, la justesse de ses aperçus et la manière piquante dont tout cela est exprimé ont fait un écrivain distingué d'un homme aimable.

Mme Lebrun, ayant ainsi reuni une société assez nombreuse, essaya de ramener les plaisirs qui jadis avaient amusé sa jeunesse; on voulut jouer des proverbes, des charades, on tenta même de petits jeux innocents. Tous les amusements de la brillante époque de sa vie furent tour à tour évoqués; mais les efforts de ce monde écroulé pour se reconstruire restèrent infructueux: il y avait bien encore des grands seigneurs aimables, il y avait toujours des artistes et des écrivains distingués, il y avait comme jadis un roi, un Bourbon, un homme d'esprit sur le trône, Louis XVIII; mais de même qu'il se mêlait aux droits de la royauté des chartes et des constitutions inconnues de l'ancienne monarchie, il s'était introduit dans les salons une espèce d'esprit nouveau, apportant avec lui des idées, des souvenirs, des espérances qui dissolvaient l'unité; puis il manquait à tout cela la jeunesse. Nous étions bien là quelques jeunes femmes et quelques jeunes gens, mais nous y étions en étrangers au monde antérieur, nous ne pouvions nous identifier à un passé qui nous était presque inconnu, car on l'avait caché à la plupart d'entre nous et ce que nous en connaissions ne nous était appris que par les passions de l'époque qui le défiguraient. Le soir d'un jour d'orage, ceux qui y assistèrent, après avoir vu la campagne dans sa tranquille prospérité, peuvent seuls connaître les ravages qu'il a produits, mais au lendemain matin ceux qui n'ont vu ni la tempête ni le calme qui la précéda ne peuvent s'en faire une idée bien juste et ne participent guère aux émotions de ceux qui en furent les témoins. Nos sympathies politiques, littéraires et artistiques nous faisaient aimer toutes ces personnes, mais sans les comprendre complétement; ils avaient vécu dans d'autres idées, dans d'autres habitudes, et la société n'avait plus d'unité. Puis la joie s'éteignait au milieu de ces gens âgés, comme les rayons d'un soleil d'hiver se refroidissent en tombant sur la glace; alors on parlait sérieusement du passé, de ceux qui n'étaient plus, et nous aimions mieux cela que les jeux enfantins essayés par des vieillards.

Mais un nouvel orage se formait, il éclata en 1830, et la plupart de ces vieillards suivirent une seconde fois la monarchie dans l'exil.

A partir de ce moment, la société de Mme Lebrun ne fut plus qu'une petite intimité de quelques personnes restées fidèles, malgré la différence des âges. Les vieux amis, tels que le comte de Vaudreuil et le marquis de Rivière, n'existaient plus; chaque jour il en disparaissait; cependant on essayait encore de se retrouver quelquefois le soir dans l'appartement qu'occupait alors Mme Lebrun, rue Saint-Lazare. C'était dans une grande maison avec jardin, où depuis on a bâti le manége qui est devenu une salle de concert: cette vieille maison avait été construite sur l'emplacement du *château du Coq*, hors Paris, toute la Chaussée-d'Antin étant de nouvelle construction, et c'est dans ce château du Coq qu'Henri IV coucha la veille de son entrée triomphale dans la ville de Paris.

Un très-grand salon réunit donc encore quelquefois, depuis 1830, un petit nombre d'amis de la célèbre artiste; de ce nombre était M. Charles Brifaut qui joignait à un talent plus sérieux l'art de faire des contes charmants et de les dire à merveille, portant, dans ce salon comme partout, avec l'agrément de son esprit, les manières aimables du plus grand monde.

Le salon où Mme Lebrun recevait ses amis était orné de quelques-uns de ses plus beaux portraits; ces tableaux joignaient souvent au mérite de la peinture l'intérêt qui s'attache aux personnages remarquables. Ainsi celui de la célèbre lady Hamilton (elle y était peinte en bacchante, les cheveux épars), se voyait à côté de celui de M. de Calonne, ce ministre qui ne trouvait rien d'impossible, si ce n'est pourtant d'empêcher la révolution; la belle tête de Paësiello était peinte dans une admirable expression d'artiste inspiré; la figure fière et grave de l'impératrice Catherine II représentait en même temps l'esprit, la dignité et la grâce; en pendant, était le beau visage du roi de Pologne Poniatowski; plusieurs autres tableaux attestaient encore là le talent réel de l'illustre peintre.

A côté des princes et des artistes illustres, la finance comptait aussi ses représentants; de ce nombre était un M. Boutin. La Révolution l'avait trouvé gai, spirituel, aimable et aimant les gens de talent, et les réunissant tous les jeudis à un dîner qu'il donnait dans une charmante maison, située sur les hauteurs d'un magnifique jardin qu'il avait nommé Tivoli. A cette époque, la rue de Clichy n'était pas bâtie, ni aucune des rues environnantes, et ce Tivoli, dont il existe encore une partie rue Saint-Lazare, était au milieu des arbres et presque en pleine campagne. Le riche financier Boutin périt pendant la révolution; l'Etat s'empara de tout ce qu'il possédait; l'on donna des fêtes à Tivoli, et, depuis, un établissement de bains, une maison où logent et vivent en commun des personnes qui aiment à se trouver habituellement en société et en bonne compagnie s'y sont établis; une portion du jardin fait l'agrément de cette maison et le reste est un quartier tout entier. La foule s'amasse au lieu où d'autres ont vécu seuls et efface jusqu'au souvenir de leur nom. Un autre financier a mérité que le sien restât, c'est M. de Beaujon: il avait été le banquier de la cour sous Louis XV, avait amassé de telles richesses et déployait un tel luxe qu'on allait voir par curiosité son hôtel, situé au faubourg Saint-Honoré, et connu maintenant sous le nom d'*Elysée Bourbon*. Un Anglais, jaloux de voir tout ce qu'on citait comme curieux à Paris, fit demander la permission de visiter ce bel hôtel. Arrivé dans la salle à manger, il y trouva une grande table dressée couverte de mets succulents, et se retournant vers le domestique qui le conduisait:

— Votre maître, dit-il, fait terriblement bonne chère?

— Hélas! monsieur, répond le serviteur, mon maître ne se met jamais à table, on lui sert seulement un plat de légumes.

— Voilà du moins de quoi réjouir ses yeux, reprit le visiteur, en montrant les tableaux.

— Hélas! monsieur, mon maître est presque aveugle.

— Ah! dit l'Anglais en entrant dans le second salon, il s'en dédommage en écoutant de la bonne musique.

— Hélas! monsieur, mon maître n'a jamais entendu celle qui se fait ici; il se couche de bonne heure dans l'espoir de dormir quelques instants.

L'Anglais regardant alors le magnifique jardin:

— Mais enfin votre maître jouit au moins du plaisir de la promenade.

— Hélas! monsieur, il ne marche plus!

De questions en questions et d'hélas en hélas, l'Anglais apprit ainsi que le millionnaire Beaujon était le plus malheureux des hommes.

Mais le nom de Beaujon ne périra pas, et l'hôpital du faubourg du Roule qu'il fonda recommande ce nom comme celui d'un bienfaiteur de l'humanité.

Mme Lebrun nous racontait ainsi mille anecdotes sur toutes les personnes dont elle avait fait les portraits, et sa conversation y gagnait un piquant et une variété qui la rendaient infiniment agréable.

Mais, de tous les amis qu'elle nous vantait, celui qui semblait lui être le plus cher, car elle n'avait que des éloges et des admirations infinies pour lui, c'est le comte de Vaudreuil que nous vîmes chez elle, mais fort vieux. Il avait été aussi beau qu'aimable; les grâces de son esprit, les grâces de sa personne en avaient fait un homme charmant, aimant les arts, se plaisant avec ceux qui les cultivaient. Dévoué aux princes avec une chaleur de cœur que les tristesses de l'exil et les glaces de l'âge ne refroidirent pas, il en était payé de retour. Vers la fin de sa vie, il eut une discussion assez vive avec le comte d'Artois, et à ce sujet il lui écrivit une longue lettre où il lui disait qu'il lui semblait cruel d'être ainsi en contradiction après trente ans d'amitié.

Le prince lui répondit en deux lignes : « Tais-toi, vieux « fou, tu as perdu la mémoire, car il y a quarante ans que « je suis ton meilleur ami. »

Nous continuâmes à visiter Mme Lebrun jusqu'à la fin de sa vie. Nous aimions cette personne attrayante, malgré son âge, et dont le caractère inspirait une véritable sympathie à ceux qui l'approchaient. Elle était même encore agréable à voir jusque dans les dernières années; sa beauté avait vieilli, mais ne s'était pas transformée en laideur; on la regardait avec plaisir.

Tous ses anciens amis avaient disparu et il ne restait plus rien autour d'elle des temps heureux et brillants, quand elle s'éteignit sans maladie vers la fin de sa quatre-vingt-dixième année.

Ce fut une noble vie, remplie de travaux honorables et d'illustres amitiés; mais, comme toutes les vies qui atteignent à la vieillesse, l'apogée de sa gloire et de ses succès était derrière elle depuis longtemps quand elle mourut en 1842.

On peut comparer ces belles existences qui se prolongent à la courbe de l'arc-en-ciel, dont les commencements sont vagues et indécis, le milieu élevé, radieux et resplendissant, puis les vives couleurs s'affaiblissent à mesure que le demi-cercle s'abaisse, les nuances lumineuses s'effacent, les teintes sombres prennent leur place et le tout se perd dans l'obscurité.

Mme ANCELOT.

POÉSIE EN VERS ET EN PROSE.

LA MODE (1).

La mode, quelquefois, a d'étranges allures,
Les esprits les plus sains, les âmes les plus pures,
Acceptent sans contrôle et font sans raisonner
Tout ce que ce tyran daigne leur ordonner.

Il est près de Paris un asile champêtre,
Un bois délicieux où vous croyez peut-être
Que l'on va le matin s'enivrer de fraîcheur,
Rêver d'ombre et d'amour, ou gémir de douleur;
Voir briller une perle au sein frais d'une rose...
Non. Du tout. On y va pour goûter autre chose.
L'œil à peine entrevoit les verdoyants rameaux,
Mais, en revanche, il suit les fleurs sur les chapeaux.
Le lac au bleu miroir, les berceaux de feuillage,
Les gazons, les rochers, c'est pur enfantillage.

Voyez ce cavalier, si près de son cheval
Qu'on les prendrait tous deux pour le même animal;
Cette calèche ouverte a de belles épaules
Où des cheveux dorés laissent pleurer leurs saules;
Quelle belle harmonie avec le vent des bois!
Et les lions donnant du geste et de la voix;
Brooks et Vittorias faisant voler le sable;
Murmures de saluts, parole intarissable;
Toilette éblouissante en équipages frais;
Imperceptibles grooms et grands chevaux anglais!
Oh! dans Boulogne ainsi que la nature est belle!

Et quand revient le soir, l'intérêt, la nouvelle,
C'est le bois qui la donne, elle court les salons.
Si l'on a pu franchir crinoline et ballons,
Dans ces cercles choisis, on voit une parure
Qui cette fois rappelle un peu trop la nature,
Et peut-être aussi l'art; car un sourcil bien peint,
Les roses et les lis, se mêlant sur le teint,
Prouvent de doigts coquets l'adresse souveraine.
Ainsi de tout la Mode est en riant la reine;
Opinion, plaisirs, toilette, et jusqu'aux traits,
Tout suit sa fantaisie et subit ses décrets.

Et ses décrets sont chers, le luxe insatiable
Commente chaque jour leur texte variable:
La parure de bal, la soie et le satin,
Après l'éclat du soir se soldent au matin.

Quelle est la volonté qui se lève et proteste?
Mais quand du dernier bruit s'est dissipé le reste,
La *Marianne* veille en l'antre ténébreux;
Sept cent mille ouvriers se disent malheureux,
Mensonge!... mais pour nous, vérité redoutable!
La haine est à leur lit, l'envie est à leur table;
Ils ont forgé les clefs qui gardent tout trésor;
Ils ont du fer, du feu, mais ils veulent de l'or.
Impitoyable guerre, éternelle dispute,
Où celui qui jouit blesse celui qui lutte;

(1) On reconnaîtra dans ces vers le talent éprouvé d'un poëte qui se taisait depuis trop longtemps, de l'auteur si hautement inspiré des *Derniers chants*, d'*Exil et Patrie*, du généreux fondateur de la colonie de Saint-Ilan (Côtes du-Nord), cet hymne pratique à Dieu et à l'humanité, à la régénération sociale par le travail agricole. (Voyez notre tome XVI, page 312.) Nos lecteurs seront fiers à bon droit de voir M. du Clésieux rompre en leur faveur un silence de tant d'années. Il le rompra bientôt pour tout le monde, en publiant un nouveau recueil, digne de ses aînés et même supérieur, à en juger par les fragments que nous avons entendus. Paris, avec ses gloires et ses hontes, ses grandeurs et ses vices, formera l'objet de ce volume et y retrouvera comme un écho de la voix des prophètes avertissant la Babylone antique. (*Note de la rédaction.*)

Où l'homme, n'écoutant que l'âpre passion,
Porte des jours troublés, sans résignation!

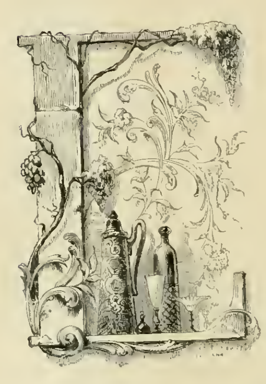
. . . .

Craignons la Mode où l'âme, hélas! trop oublieuse,
Croit que sa destinée est d'être radieuse,
De passer de plaisir en plaisir ses moments,
De suivre un peu partout les doux entraînements,
Et dans ce culte faux, être si fort crédule,
Que dans le danger même on reste ridicule.

ACHILLE DU CLÉSIEUX.

Paris, avril 1856.

A LA ROSE (1)



Elle est pour tous l'emblème de ce plaisir fragile qui sans retour s'effeuille au moindre souffle. Pour moi, reine de mon jardin, tu es l'image du beau éternel, et c'est pourquoi je t'aime entre toutes les fleurs. Tu ne dures qu'un jour, mais le rayon de vie qui t'anime ne périt pas avec toi; il fleurit et se renouvelle sans cesse, comme l'espérance et l'amour au fond de notre cœur, pour nous laisser au sein des choses qui passent le pressentiment et l'avant-goût de cette existence heureuse, où tout est durée, harmonie, immensité. Jamais je ne te vois inclinée sur ta tige, pleine de grâce et de parfums, sans me sentir ravie par un inexprimable élan vers celui qui a bien voulu te laisser tomber de sa main comme un reflet plus pur de sa perfection, de son infinie douceur. Que tu es touchante au matin, tout humide des larmes de la nuit, sous les regards du ciel qui s'ouvre avec amour pour t'embellir et de couronner de lumière! mais que tu me sembles plus divine encore à l'heure de midi, quand le soleil enveloppe la terre d'un voile de feu, et que, doucement penchée sous sa main brûlante, tu confies au vent du ciel les trésors de ton sein! Alors tu m'apparais si merveilleuse dans ta grâce un peu pâlie, que j'ose à peine approcher de mes lèvres ton calice mourant, coupe enchantée où je crois me désaltérer aux sources mêmes de cette beauté pure dont mon âme a toujours soif. Je songe à l'harmonie parfaite que tu exprimes, à cette lumière incréée dont tu contiens un reflet, à cet ordre invisible que ton céleste parfum évoque dans toute sa splendeur sous mon œil ébloui. Et, quand je reviens à moi-même, le monde apparent dans son éclat radieux ne me semble plus qu'une prison obscure, un désert étroit et sans eaux, où je voudrais fleurir comme toi l'espace d'un matin, pour m'effeuiller sans regret dans la fraîcheur et la grâce des premières heures. Que reste-t-il à celui qui a vécu de longs jours sur la terre? ce qui reste à ta tige, ô ma douce fleur, quand l'hiver l'a dépouillée et flétrie : des épines! Mais de même que ces épines relèvent ta beauté et la préservent de tout contact profane, de même aussi, la souffrance redoutée protége et éclaire notre âme en lui prêtant contre les séductions passagères je ne sais quelle vertu cachée qui la purifie et l'élève sans effort, comme un léger souffle de l'air emporte au ciel tes feuilles détachées.

MARIE-ADÈLE.

(1) Après le talent reconnu, le talent ignoré; et l'admiration, la sympathie pour tous les deux. Ces feuillets de poésie en prose nous ont été adressés par une femme qui cache son nom. La renommée le démasquera bientôt, si l'auteur tient les promesses contenues dans ces pages remarquables. (*N. de la R.*)

AU ROUGE-GORGE.

Tu ne viens pas au printemps charmer la paix des nuits heureuses, ô toi, dont le chant est plein de larmes et de soupirs! mais quand l'automne a effeuillé les fleurs, et que le ciel, tout à l'heure splendide, s'enveloppe soudain de tristesse et de deuil, tu trouves pour bercer les regrets de la nature je ne sais quels hymnes plaintifs en harmonie avec sa beauté pâlissante et voilée.

Mystérieux, tu la consoles en lui parlant d'espérance et de vie, et pourtant tu sais bien que ce n'est pas pour toi que mai viendra bientôt la couronner d'une grâce nouvelle. Tu le sais, mais comme un ami délaissé que le malheur trouve fidèle, tu t'effaces dans l'ombre des jours heureux, pour moduler tes chants les plus doux aux heures suprêmes, alors que la plainte des feuilles tombées emplit de mélancolie le silence des bois, et que le soleil s'affaisse à l'horizon comme une lampe mourante.

Quand il fait sombre au dehors et dans mon âme, j'aime à te voir glisser furtif et timide le long du chaume abandonné, à t'accueillir dans mon bosquet d'aubépine, sur la branche fragile où tu te poses en passant, semblable à un messager d'espérance, venu de la patrie des rêves pour m'en raconter les merveilles « dans cette langue que la foule ne sait pas ».

Je voudrais te retenir, mais comme le bonheur, tu ne fais que passer et sourire pour t'envoler au loin dans des espaces ignorés, où mon regard ne peut plus ni te caresser ni te suivre. Pourquoi me fuir? il me serait si doux de réchauffer dans mes mains tes jolis pieds délicats que la neige semble meurtrir! Viens, j'ai ici les fruits que tu aimes, et des plantes embaumées de la montagne j'ai composé pour toi un lit moelleux où le vent d'hiver n'effleurera plus ton aile craintive. Tu serais si bien avec moi!...

Mais non, mes soins te sembleraient autant de chaînes, et je comprends que tu leur préfères le grand air et la liberté.

Va donc où ton instinct t'entraîne, loin des hommes, parmi les genêts sauvages, dans les solitudes désolées que recherche ta tristesse; seulement, apparais quelquefois encore à mes regards charmés, dans ta grâce timide, pour me rappeler avec un souvenir divin les songes qui enchantaient mon âme lorsque je rêvais le bonheur, et que mes jeunes larmes le faisaient fleurir pour moi sur les épines de la vie : semblables alors dans leur beauté douloureuse à ce buisson mystérieux du poëte, que les baumes du ciel couvrent de roses au milieu des glaces de l'hiver.

MARIE-ADÈLE.

Velours, le 4 décembre.

ÉTUDES HISTORIQUES.

MATHIEU SCHINNER.



Gertrude et Marie à la porte du Chalet. Dessins de Pauquet.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est dans la nature des mystères devant lesquels la raison humaine ne peut que s'humilier, attendu que les voies de Dieu y semblent plus particulièrement impénétrables; tels sont certains événements qui frappent de stupeur; telle est aussi la destinée d'une misérable race que, depuis des siècles, on voit se perpétuer dans les montagnes du Valais.

On a nommé les crétins.

Au seizième siècle, alors que François Ier régnait en France, Charles V en Espagne et Léon X à Rome, un fait rare s'était accompli parmi les crétins; il leur était né un fils, Mathieu Schinner, que le Maître de toutes choses s'était plu à favoriser, non-seulement d'un noble extérieur, mais encore des plus précieux dons de l'intelligence.

La triste famille de Mathieu habitait un châlet sale et délabré, à quelque distance de Sion. Ainsi que tous les leurs, elle y vivait d'aumônes, et, au nombre des gens charitables qui l'avaient prise en pitié, on pouvait compter une jeune fille de dix-sept ans, Marie Ingold, fille de Guillaume Ingold, riche négociant de Sion, et de Marthe Ingold, morte en lui donnant le jour.

A l'époque où commence ce récit, Mathieu Schinner venait d'atteindre sa vingtième année. Il avait vingt ans et n'avait jamais été jeune; le malheur de sa race pesait

sur lui, et une douleur, avivée sans cesse, imprimait à son front une expression farouche que, seule, Marie Ingold avait comprise et pardonnait.

— A la bonne heure ! il fait bon aujourd'hui exercer la charité, disait un matin dame Gertrude, vieille gouvernante de Marie, alors que toutes deux atteignaient le misérable chalet, chargées de provisions et de quelques chauds vêtements.

— Gertrude, fit Marie avec douceur, pour répandre les dons de sa bonté sur nous, Dieu choisit-il ses jours?

— Mon enfant, quand souffle la bise, ou que la pluie a inondé les chemins, je trouve que, s'il sied au pasteur de prêcher le constant exercice de la sainte vertu, il n'est cependant pas défendu de choisir le beau temps.

— C'est que chez toi, répliqua Marie, les années ont éteint la céleste flamme de l'amour. Mais, ajouta-t-elle, la porte du chalet est fermée, et nulle part à l'entour je n'aperçois nos pauvres gens.

— Ils dorment là-dedans, reprit Gertrude entr'ouvrant la porte de la chaumière, pêle-mêle, comme de vrais chiens; c'est un taudis à ne savoir où poser le pied : j'y vais mettre un peu d'ordre.

— Comme des chiens! se dit Marie restée seule. Que n'ont-ils, en effet, l'intelligence du chien ; du moins, ils pourvoiraient à leur existence, tandis que, pour atteindre le pain qu'on dépose auprès d'eux, s'il faut que leur main se tende, ils pleurent, et leur main reste fermée ! De quel crime ce pays porte-t-il la peine, pour que, sur son sol, une si malheureuse race vive et se perpétue?

— La justice du ciel devrait alors être satisfaite, dit Mathieu, venu jusqu'auprès de Marie sans que celle-ci se fût aperçue de son approche ; car ce n'est pas d'hier que, dans les plaines du Valais, on voit se traîner les crétins. Misérable race, en effet, continua-t-il, où l'imbécillité passe du père au fils ; la difformité, de la mère à la fille ; race maudite dans son chef et dans sa postérité !

— Il vous sied mal de parler ainsi, Mathieu, fit Marie; c'est nier les dons que vous tenez du ciel.

— Eh ! mieux cent fois m'eût valu n'avoir point l'honneur, étant fils des crétins, de leur ressembler si peu, que je sache coudre ensemble et exprimer deux idées ! Sans doute, ajouta-t-il, à un mouvement de Marie, ignorant de toutes choses, comme eux j'aurais vécu, et, sans avoir souffert, comme eux je mourrais à mon heure.

— Vous blasphémez ! s'écria Marie.

— Ce don de la pensée, continua Mathieu d'une voix brève, quels biens m'a-t-il valus? Si j'ose demander ma part au travail, ou si j'ose franchir la porte du temple saint pour venir de près ouïr la sainte parole, est-ce que bientôt on ne me chasse pas comme indigne? Et si, las de ces affronts répétés, ma colère s'exhale en paroles pressées et ardentes : Tiens, dit-on, la chose étrange et bouffonne, un crétin qui parle !

— Tel n'est point le jugement de tous à votre égard, vous le savez bien, Mathieu, fit la jeune fille.

— Oui, reprit Mathieu d'un ton plus doux, oui, Marie, je sais qu'en ton cœur, du moins, demeure la sainte pitié.

— Pitié, répliqua vivement la jeune fille, mieux que cela, Mathieu ; amitié sincère et inaltérable !

— Non, fit Mathieu avec violence, fausses paroles ! On ne peut avoir d'amitié pour le fils des....

— Mathieu, interrompit Marie d'une voix émue, lorsqu'enfant je courais avec d'autres enfants sur le versant de nos montagnes, quel était celui dont ma faiblesse réclamait l'appui ? Lorsque tous, vous cueilliez pour moi la bruyère odorante, le genêt doré ou les clochettes bleues, quelles fleurs étaient choisies? Va, je te le redis, toi seul as su m'inspirer ce sentiment doux et fraternel qui, précédant les premiers souvenirs, doit descendre avec nous au tombeau. Tiens, ajouta-t-elle, souriant et tirant une petite bible de son aumônière, aujourd'hui même je t'en veux donner une preuve; vois-tu ce livre? Eh bien! toi qui depuis si longtemps souhaites d'apprendre à lire, je prétends te l'enseigner.

— Oh ! fit Mathieu, tremblant d'une émotion profonde, je saurais lire ! je posséderais enfin ce précieux trésor ! Quand commencerons-nous? demanda-t-il, les yeux brillants d'ardeur et le front rayonnant d'espérance.

Marie s'assit sur une pierre, Mathieu s'agenouilla auprès d'elle ; déjà les signes et leurs noms se gravaient dans son esprit avide, lorsque Gertrude sortit du chalet, maugréant sur l'abandon dans lequel le jeune homme laissait sa triste famille.

— Chut ! fit Marie debout et le lui désignant.

— Laissez, dit Mathieu, son visage reprenant son habituelle expression de souffrance et de rudesse ; ce reproche est juste ; il m'est impossible de faire plus pour eux que de les retirer, le soir, du coin fangeux où je les ai vus s'asseoir le matin.

— Oublier tout à fait ce qu'ils vous sont et ce que vous leur devez, c'est mal, reprit Marie avec douceur.

— Le fait est, murmura Gertrude, qu'on peut bien n'être pas sensible à telle parenté !

— Hélas! s'écria Mathieu, pour me justifier il suffit que mes yeux se reportent sur eux. Moi, qui aurais voulu bénir ma mère à deux genoux!... Ce qu'on doit de respect et d'amour à ses parents, n'est-ce pas, surtout, pour la saine lumière qu'ils savent ménager au jeune esprit de leurs enfants ; pour ce monde de l'intelligence qu'ils leur ouvrent ; pour ces nobles exemples qu'ils leur donnent ? Eux, ce dont je suis capable, en retour du funeste présent qu'ils m'ont fait, c'est de ne les point haïr !

— Mathieu, répliqua Marie avec véhémence, je rougis pour vous de ces sentiments odieux. Mais vous n'y persisterez point ; j'obtiendrai de vous que vous ayez pour eux des entrailles de fils !... Mathieu, où allez-vous? Répondez-moi !

Et la jeune fille, voulant retenir Mathieu qui, sans dire un mot, rentrait au chalet, en fut brusquement repoussée.

— Farouche bête! dit Gertrude le suivant des yeux ; apprivoisez-donc ça ! plutôt un ours. Vous avez beau faire, vous n'en tirerez rien ; je vous le dis, ma fille : laissez cette âpre nature suivre son cours, et ne vous occupez plus de ce sauvage.

— Ce sauvage ! reprit Marie, ce sauvage possède l'âme la plus noble qui soit sortie des mains du Créateur !

— Comme elle en parle ! s'écria Gertrude.

— C'est que je ne puis entendre sans indignation l'absurde jugement que chacun porte de Mathieu, fit Marie. Ce Mathieu, ce paria, il possède une intelligence accessible à toute lumière ; on lui dit un mot, il en devine mille ; qu'il ait le plus humble élément de la science, et on le verra à l'œuvre !

— Un si vif intérêt m'étonne, répliqua Gertrude devenue pensive et soucieuse ; j'ai peur d'y deviner le secret de votre âme.

— Le secret de mon âme? demanda la jeune fille avec une grande ingénuité.

— Vous aimez Mathieu ! continua résolûment Gertrude.

— Je l'aime ! répéta Marie.

Et, la tête penchée, les yeux à demi fermés, elle se prit à regarder dans son âme et à interroger son cœur.

— Eh bien, reprit-elle ensuite, qu'importe !

Gertrude fit un soubresaut.

— Pensez-vous à ce que vous dites, Marie? s'écria-t-elle; à la douleur et à l'indignation de votre père devant une telle révélation ?

— Gertrude, répliqua la jeune fille, loin de moi la pensée d'affliger mon père! quel que soit le nom du sentiment que m'inspire Mathieu Schinner, ce sentiment restera un secret entre Dieu, toi et moi. Mais, continua-t-elle, son joli visage reprenant sa juvénile sérénité, un grand bonheur auquel il ne s'attend point est près de lui advenir, à ce pauvre garçon; ému d'une misère aussi profonde qu'injuste, mon père est tout disposé à lui permettre de se mêler à ses serviteurs, et doit venir en ces lieux, aujourd'hui même, afin de l'interroger et de l'examiner.

— Mathieu chez nous? par exemple!

— Ne t'ai-je pas dit que je saurais garder mon secret?

— Et lui ?

— Il souffre trop, reprit l'inexpérimentée jeune fille, avec une certaine nuance de tristesse, pour songer à autre chose qu'à la contemplation de sa souffrance.

Gertrude secoua la tête.

— Il faut que Guillaume soit instruit de toutes choses, pensa-t-elle, et cela sans retard. Attendez-moi ici, dit-elle à Marie, je vais voir sur la route si je n'aperçois point votre père.

— Tu me laisses seule! s'écria la jeune fille, tremblante, pour la première fois de sa vie, à l'idée du retour de Mathieu. C'était bien la peine, ajouta-t-elle mentalement, de m'éclairer sur des choses que je pouvais ignorer toujours !

— Marie, fit Mathieu sortant bientôt du chalet, tout à l'heure j'ai été méchant et ingrat, me pardonnes-tu?

Marie lui tendit la main en silence.

— A ton tour, tu ne me dis rien! reprit Mathieu.

— Je ne me souviens plus, répliqua Marie, recouvrant peu à peu le calme habituel qu'avaient un instant troublé les paroles imprudentes de sa vieille bonne.

— Et le livre, fit Mathieu, le cœur palpitant, le précieux livre, où est-il ? Ne reprenons-nous point notre étude?

— Plus tard, répondit Marie; pour l'heure, Mathieu, il s'agit d'autre chose, et je ne sais pourquoi, tantôt, je ne vous en ai point parlé tout d'abord. Mathieu, mon père vient vers vous; il vient vous demander de prendre place parmi les serviteurs qui lui donnent, indifféremment, les noms de maître et de père; dans quelques minutes il ne saurait manquer d'être ici.

— Que me dites-vous? s'écria Mathieu, chancelant et pâle de ce bonheur inespéré.

— Hier, reprit la jeune fille, j'osai l'aller surprendre dans son cabinet, moi qui n'y dois point pénétrer; mais il me tardait trop de lui parler aussi; toujours préoccupé de vastes spéculations, c'est à peine si je puis l'apercevoir et saisir au vol un baiser. Hier je me risquai donc; son reproche allait éclater, je l'étouffai sous mes caresses; et, mettant à profit un sourire indulgent, je commence, je me hâte, je lui peins ton désir du travail, tes infatigables essais, les cruels refus essuyés partout, ce que tu es, ce que tu vaux, ce que tu peux. Mon discours était confus; cependant il y prêtait une oreille attentive; et lorsque j'eus tout dit, et que, palpitante, j'attendais son arrêt : « Je le verrai demain, fit-il; qu'il espère! » Et, d'un geste, il m'indiqua la porte de mon appartement.

Espérer! comprends-tu ce que dans sa bouche un tel mot comporte? Dès que mon père te dit d'espérer, dès qu'il vient vers toi, moi, je vois s'éclairer ton horizon; je vois venir de meilleurs jours.

— Pour qu'un frère tende à son frère une main secourable, que de soins et de peines! murmura Mathieu.

— N'êtes-vous pas content? demanda la douce fille.

— Je serais aussi ingrat que peu sage de ne l'être point, répondit-il, changeant de ton. Vous avez un cœur d'or, Marie, et jusqu'à ma dernière heure je vous bénirai! Travailler tout le jour de quelque humble travail, puis, le soir venu, me reposer en quelque chère étude, vous le savez, tel a toujours été mon seul désir et mon unique espoir.

— Et notre amitié, ne la comptez-vous point? fit la jeune fille, emportée par les mouvements de son âme.

— Notre amitié, répondit Mathieu avec calme, c'est une fleur suave et charmante, apparue dans ton cœur au matin de nos jours, mais que le midi ne saurait voir éclore. D'autres affections, un époux, des enfants, te la feront oublier quelque jour.

— Un époux! s'écria Marie.

Puis elle se tut, et, après quelques instants de silence, prétextant le désir d'aller, ainsi que l'avait fait Gertrude, au-devant de Guillaume, elle laissa Mathieu aux pensées sans nombre qu'elle avait fait naître en lui.

— Oh! bonheur du travail, s'écria bientôt après Mathieu Schinner; bonheur envié tant de fois, je vous connaîtrai donc! Pain que je mangerai mouillé de mes sueurs, que vous me semblerez bon dès que je vous aurai gagné! Désormais, les enfants ne me montreront plus du doigt; ils ne me jetteront plus au visage l'ignoble nom de ma race; j'aurai droit à leur respect! Quand on travaille, on monte au titre d'homme; et lorsqu'on meurt après une existence remplie par le travail, on meurt content; on a du moins vécu!

Cependant, alors que Marie avait pris un sentier, Gertrude et Guillaume Ingold en suivaient un autre; celle-ci devisant, l'autre l'écoutant sans répondre, mais prenant une résolution subite et décisive à l'égard de Mathieu.

— Le voici, dit tout bas Gertrude, désignant le jeune homme à Guillaume.

— Laissez-nous, fit Guillaume.

Puis, posant sa main sur l'épaule de Mathieu :

— Je suis Guillaume Ingold, et vous, Mathieu Schinner? dit-il.

— Oui, messire, répondit Mathieu, et, dans ce nom de douleur, ma vie entière est renfermée. Mais je fais cesser ma plainte, et puisque vous, messire, m'avez dit d'espérer, je me tais et j'espère.

— Mathieu, reprit Guillaume, hésitant légèrement, car, devant la ferme confiance qu'exprimaient les regards du jeune homme, il pressentait le coup funeste qu'il allait porter; Mathieu, depuis hier, un nouveau devoir..., un devoir austère et impérieux a surgi..., un devoir qui me fait une loi...

— Vous m'allez repousser! fit Mathieu, l'interrompant avec un grand cri; oh! messire! messire! ne vous hâtez point de juger; attendez! Vous me croyez peut-être, ainsi que tous les miens, inhabile et sans ardeur au travail. Essayez-moi, messire; ne me rejetez point sur mon nom! Si vous saviez combien vivement je souhaite de servir à quelque chose en ce monde! si vous saviez à quel point!... Mais votre âme est émue; le refus qui errait sur vos lèvres n'en sortira point. Vous permettrez, n'est-il pas vrai, messire, que je fasse preuve de bras et de cœur et que j'oc-

cupe une modeste place dans votre maison?... Oh! pourquoi ne me répondez-vous point, et pourquoi votre front reste-t-il tout de glace?

— Hier, Mathieu, fit Guillaume, qui avait repris tout son calme, dans mon désir de faire un peu de bien, j'ai parlé imprudemment; il m'est absolument impossible d'accomplir ce que j'ai pu souhaiter pour vous.

— Mon âme abusée comprend mal, murmura Mathieu, comme s'il n'eût parlé que pour lui-même; ou plutôt, mortellement accablée sous ce nouveau coup du sort, elle essaye vainement de le comprendre... Messire, continua-t-il cette fois, s'adressant à Guillaume, quoi! l'espérance serait déjà suivie de l'amer désespoir?... Si vous pouviez deviner ce que c'est que vouloir et ne jamais pouvoir! ce que c'est que de frapper vainement même à la porte la plus humble! ce que c'est que d'entendre, à une honnête demande, répondre par des sarcasmes injurieux!...



Mathieu supplie Guillaume.

— J'éprouve du regret à ce que j'ai dû dire, Mathieu, répliqua Guillaume, mais il m'est impossible d'y rien changer.

— C'en est fait, pensa Mathieu, le front courbé vers la terre; ce martyre n'aura de fin qu'à ma dernière heure!... Dieu puissant, le poids de votre droite est terriblement lourd!

A cet instant, Marie, revenue sur ses pas et suivie de Gertrude, arriva toute haletante auprès de son père, dont elle voulut prendre et baiser les mains.

— Eh bien! vous l'avez vu, fit-elle, et votre sagesse approuve l'élan de votre cœur.

— Marie, reprit Guillaume, dégageant ses mains des mains de sa fille, retenez bien ceci: que jamais en ces lieux nulle raison, nul motif ne vous conduise! vous entendez, jamais! La route du devoir, ajouta-t-il en appuyant, est difficile souvent, et rude toujours; mais un cœur haut la suit néanmoins sans faiblir.

— Mon Dieu! pensa Marie, ce qu'on a dans le cœur se lit-il sur le front?... Mais, fit-elle avec courage, et lui, mon père?

— Moi vivant, répondit Guillaume avec un accent de sourde colère, jamais un homme de sa race ne franchira le seuil de ma maison! Cachez vos pleurs, ajouta-t-il à l'oreille de Marie, ils m'offensent; retournez à Sion.

Et, sans plus vouloir rien entendre, sans daigner jeter un regard sur Mathieu, Guillaume Ingold, qui, pendant un jour, avait secoué le joug des préjugés de son temps, mais qui s'y trouvait ramené par une juste crainte et une naturelle prudence, se dirigea à grands pas vers la plaine; on eût dit qu'il avait la conscience des douleurs qu'il causait, et qu'il y voulait échapper.

— Qu'est-il arrivé, s'écria Marie, que les bonnes dispositions de mon père se soient ainsi changées?

— Étant ce que je suis, répliqua Mathieu, amer et sombre, avoir osé espérer devenir son serviteur, cela suffit. En vain, Marie, tu veux te mettre avec moi contre tous; c'est de la folie! Laisse-moi marcher et vivre seul, et ne tendre plus à rien qu'au repos de la tombe. Eh bien, non! fit-il soudain, se redressant de toute sa hauteur; cesser de lutter avant que la dernière heure soit venue, ce serait mériter mes douleurs! Ce pays me rejette; mais n'en est-il point d'autres sous le soleil? suis-je donc tout amour pour cette ville marâtre, qui, parmi ses enfants, repousse ceux que le destin a frappés?

— Que veux-tu dire? que vas-tu faire, Mathieu? demanda Marie avec un léger tremblement dans la voix.

— Ailleurs tenter le sort, répondit-il, ferme et résolu.

— T'éloigner!

— A l'instant même. En quelque endroit que je porte mes pas, puis-je trouver plus qu'ici d'inhumanité et d'orgueil? Mon âme est abreuvée d'humiliations; je pars; et si je ne meurs au début du chemin, qui sait où je m'arrêterai? qui sait ce que je pourrai faire un jour? Pour tout ce fiel dont ils ont rempli mon cœur, je voudrais monter si haut que Sion en vienne à revendiquer la gloire insigne de m'avoir vu naître!... S'il était possible que tes destinées fussent un jour dans ma main, ville orgueilleuse, ajouta-t-il, tourné du côté de Sion et lui jetant un regard implacable; si jamais, à mon tour, je te tenais sous mes pieds, et que ton salut dépendît d'un mot de ma bouche!...

Alors, tout rempli des funestes inspirations d'une haine qui, à le voir si infime, semblait, il est vrai, peu redoutable; oubliant la présence de Marie, ne voyant et ne sentant dans le monde entier que son immense douleur, vêtu de haillons, dépourvu d'argent, il s'élança sur la route du Midi comme une bête fauve sur les traces d'une proie assurée.

Marie ne dit rien, mais son visage pâlit et ses genoux fléchirent.

Quant à Gertrude, elle s'applaudit de son habileté, et reprit avec Marie le chemin de Sion.

DEUXIÈME PARTIE.

Dix années s'étaient écoulées depuis les événements qui précèdent, lorsqu'un matin, dans une des salles du Vatican, se rencontrèrent les ducs de Reggio et de Villa-

bella, deux seigneurs romains, différents d'aspect et d'humeur, ainsi qu'on en pourra juger, si l'on veut bien prêter quelque attention au dialogue qui s'établit entre eux.

— Est-ce vous, cher duc? s'écria Reggio, ouvrant les bras à Villabella, qui se contenta de le saluer courtoisement. C'est à peine si j'en puis croire mes yeux. La Chine et le Japon auraient-ils perdu leurs attraits? ou bien, mettant un frein à l'humeur vagabonde qui vous fit quitter Rome, revenez-vous enfin aux douceurs du foyer domestique?

— Le foyer a du charme, et j'apprécie ses tranquilles plaisirs, répondit Villabella, mais je vous avouerai, cher duc, que ce qui me ramène, c'est un ordre, ma foi! un ordre qui m'est venu chercher tout au fond de l'Inde!

— Un ordre?

— Un ordre bienveillant, qui daigne constater quelques travaux, du zèle, les modestes succès qui sont venus, parfois, récompenser mes efforts; enfin, pour couronner de paternelles bontés: « Hâtez votre retour, me dit-on, et, aussitôt à Rome, rendez-vous au palais. » Je suis à Rome d'hier au soir, et me voici ce matin au Vatican, le cœur tout rempli de respect et d'amour pour le pouvoir béni qui suit de l'œil les absents en leur volontaire exil.

— Vous croyez parler du pape Léon X? demanda Reggio.

— Sans doute.

— Cher duc, on voit bien que vous revenez des antipodes. Sachant qu'à tout jamais il vivra dans l'histoire, voici quatre ans que Léon X abandonne le soin des affaires et de sa renommée à quelqu'un qu'il lui a plu d'élever si haut, qu'on ne sait pas lequel doit le plus surprendre, de cette



Mathieu dit adieu à Marie.

aveugle tendresse ou du rapide élan de cette fortune.

— De qui donc parlez-vous? Lors de mon départ, il me semble qu'à la cour pontificale, ne se trouvait aucun homme auquel on pût prédire une telle faveur.

— Aussi, ce favori puissant n'est-il point des nôtres, répliqua Reggio, baissant prudemment la voix; qu'il en soit de plus dignes, c'est ce que je tairai, ici, surtout. Apprenez donc: les uns vous diront, du Valais; les autres, de chez Satan lui-même (son insolent bonheur le peut faire croire aisément), apprenez que, tout d'un coup, nous tomba ici un homme, sur lequel Sa Sainteté se plut à entasser sans relâche tant de dignités et de titres, que, d'un bond, cet homme nous dépassa tous et atteignit le niveau des plus grands. Ce fut là son premier pas. Depuis, ceux qu'il a faits ne se peuvent compter; il n'est rien au monde qu'il n'ose vouloir, et rien qui l'arrête. Il monte, il monte, il monte et touche ainsi le sommet des splendeurs que le destin réserve aux étranges élus de ces bonheurs douteux. Aujourd'hui, au-dessus de cet homme, on ne voit que Léon X et Dieu!

— Dans Rome, qu'en pense-t-on? demanda Villabella.

— Le peuple imbécile l'exalte et l'adorerait volontiers, répondit Reggio; ils disent qu'on lui doit l'abondance et le repos; c'est à lui qu'ils attribuent le labour protégé, l'industrie en honneur, le vice contenu, la justice observée, les arts encouragés; enfin, si l'Italie jouit d'un ciel pur, à lui seul on le doit. C'est de la folie! c'est un vertige d'amour d'autant plus remarquable que Sa Sainteté le partage et l'approuve!

— Eh! qui n'est pas content? fit le duc de Villabella avec

un fin sourire. D'après vos propres paroles, mon cher Reggio, le souverain et le peuple s'unissent dans de communes bénédictions; qui donc se plaint? Qui murmure? Ne seraient-ce point ceux qui, portant des noms illustrés par vingt aïeux, se croient frustrés lorsque les ondes mobiles de la fortune vont, non pas aux plus anciens, mais aux plus dignes? Cher duc, continua Villabella, le sourire de ses lèvres faisant place à une expression sérieuse, dans les déserts, on apprend à penser. Autrefois, je ne voulais, ainsi que vous, accorder les richesses et les grandeurs qu'à certains entre tous; aujourd'hui, je trouve qu'il se peut qu'on découvre partout, en haut, en bas, dans les palais et sous le chaume, le mérite, la vertu, le savoir; que, n'importe où il soit, qu'il se cache ou se produise, qu'il soit vêtu de brocart ou de bure, habile est le souverain qui sait l'aller prendre.

— En vérité, reprit Reggio d'un ton légèrement ironique, malgré votre longue absence, vous parlez à merveille la langue du jour, mon cher duc; c'est admis aujourd'hui que la canaille soit louée aux dépens de la noblesse.

— Halte là! reprit Villabella, l'on ne me verra jamais partisan d'aucune exclusion. Je le répète, si le bien reste bien, de quelque classe infime qu'il nous vienne, cela n'empêche pas qu'on le fête, lorsqu'il nous arrive de plus haut. Mais, cher duc, vous qui frondez si vertement le favori, comment vous trouvé-je en ces lieux?

— Eh! mon cher, répliqua Reggio d'un ton léger, on fronde, c'est vrai, mais cela n'empêche pas que quelque vil intérêt vous pousse à solliciter. Du reste, que j'obtienne enfin ce qui m'est dû en toute justice, je redresse l'échine et ne reparais plus céans.

— A moins que quelque autre vil intérêt vous y ramène? fit le duc de Villabella.

— On ne sait, reprit Reggio, cet homme est une clef!

— Allons, dit Villabella avec une certaine nuance de dégoût et de raillerie, je vois que l'indignation et le besoin s'accommodent, et qu'en ce bon pays de cour, il est toujours d'usage de mordre qui vous servit.

— Peste! comme on a de l'esprit au désert! fit Reggio, hésitant à se fâcher, mais en ayant bonne envie.

A cet instant, les portes du fond de la salle où ils se trouvaient s'ouvrirent toutes grandes, et Mathieu Schinner lui-même, portant sur la poitrine les insignes des plus hautes distinctions qui se pussent accorder en ce temps-là, parut, accompagné de Jiuseppo, son secrétaire intime, et suivi d'une foule nombreuse, reçue par lui avec une bienveillance qui semblait vouloir épargner aux autres des douleurs trop connues.

— C'est vous? seigneur Geronimo, dit Mathieu Schinner, s'adressant à un vieillard pâle et grave. Nous avons lu votre poëme, messire, et ce poëme est à la fois un chef-d'œuvre et une bonne œuvre! Lorsque, trop souvent, on voit la poésie souiller sa robe et mettre ses chants au service de honteuses passions, honneur à vous, messire, d'avoir su la rappeler à sa noble origine. Vous plairait-il d'accepter cette marque de notre haute estime?

Et Mathieu Schinner passait au doigt du poëte ému et ravi un diamant de grand prix.

— Bonjour, Salvator, fit-il, serrant cordialement la main de l'illustre artiste. Ne vas-tu pas bientôt livrer à notre admiration quelque toile, où des monts sourcilleux bondiront les torrents et s'élanceront tes bandits? La toile achevée, souviens-toi que Sa Sainteté la réclame! Soyez le bienvenu, Geraldi, dit-il à un autre. Messires, continua-t-il, s'adressant à tous, voyez-vous cet homme? Eh bien, je veux qu'en son modeste habit, des statues lui soient élevées et que son nom passe d'âge en âge! Cet homme, sachant par lui-même ce que sont les durs travaux des champs, a consacré sa vie entière et le peu de bien qu'il possédait à rendre ces travaux moins pénibles par des inventions ingénieuses, des perfectionnements habiles, une lutte incessante contre la routine, un dévouement sans bornes au bien-être de tous! Ce n'est pas tout: si de riantes plaines remplacent aujourd'hui ces fétides marais qui faisaient de la campagne de Rome un séjour mortel, c'est encore à lui, c'est encore à cet homme que ce bienfait est dû! Geraldi, continua Mathieu, puise en notre trésor tout l'or qui te sera nécessaire; il n'en saurait être de mieux employé.

Mathieu poursuivit ainsi sa tournée, disant à chacun les paroles qui lui convenaient le mieux, et déjà la plupart avaient pris congé, lorsqu'un signe de Jiuseppo lui fit aviser le duc de Villabella, dans le recoin modeste d'où ce seigneur contemplait avec une curiosité charmée la scène qui se passait sous ses yeux.

— Ne m'avoir point averti de votre arrivée, monsieur le duc, fit Mathieu, s'avançant avec empressement au-devant de Villabella, c'est mal! Messire, Sa Sainteté m'a commis de ses soins le plus cher, en me priant de vous faire connaître qu'on est content de vous. Mais servir Léon X, c'est à la fois, monsieur le duc, se gagner de l'honneur et voir changer son sort en un meilleur destin. Assez de courses lointaines et de lassitude: depuis un an, nos archives, auxquelles on annexe un pouvoir absolu sur toutes les découvertes de la science, nos archives n'ont plus de directeur. Sa Sainteté a pensé que cette place pouvait être la juste récompense due à vos travaux, et vous êtes invité à prendre vos pouvoirs dès ce jour.

— Monseigneur! s'écria le duc de Reggio, dont le visage exprimait le désappointement et un courroux contenu, en même temps que celui de Villabella rayonnait de surprise et de satisfaction; Monseigneur, cette place est justement celle que j'ai eu l'honneur de vous demander plus d'une fois!

— Monsieur le duc, reprit Mathieu, froid et digne, Sa Sainteté vous nomme, dans son camp, chef de deux cents miliciens: elle trouve convenable que l'abbé soit un moine, l'archiviste un savant, et certains de ses nobles des guerriers.

Puis il s'inclina devant Reggio, qui sortit lançant à Mathieu Schinner un regard haineux et menaçant, que celui-ci ne vit ou ne voulut pas voir.

— Messire, dit encore Mathieu à Villabella, Sa Sainteté, désirant vivement vous entendre parler des pays que vous avez parcourus, vous ouvre, dès ce jour, les portes de l'ermitage où elle jouit en paix de sa gloire et des fruits de ses longs travaux.

— Monseigneur, reprit Villabella avec un accent dont on ne pouvait suspecter la véracité, en plaçant dans vos mains le pouvoir suprême, c'était, pour notre Saint-Père, continuer ses jours de gloire et de prospérité.

Puis il s'éloigna le cœur plein de cet intime et profond bonheur que ne manque point de faire éprouver une approbation méritée.

— Bonne journée! s'écria Jiuseppo, dès qu'il se trouva seul avec son maître. Un frélon mis en fuite et une place donnée à qui en est le plus digne; la main se reconnaît.

— Je suis assez content, répondit Mathieu, assis auprès d'une petite table couverte de dépêches, qu'il ouvrit et parcourut tout en continuant de causer avec bonté. L'homme que son destin pousse à la tête des événements et des hommes doit être à la fois chasseur et berger; il

doit savoir flairer le vrai mérite et le produire au grand jour.

— Et même l'aller chercher jusque sur les bords de l'Indus, répliqua Jiuseppo.

— Le duc a bien gagné son modique salaire, fit Mathieu. Que vois-je? continua-t-il, relisant avec une remarquable émotion une dépêche déjà lue. Quoi! l'imprudente Sion ose se rebeller contre nos volontés suprêmes? Ayant pu songer à implorer contre nous le secours de l'Autriche, notre seule menace ne lui a point suffi; et, à ses torts premiers, elle joint des torts plus grands! Mais, ajouta-t-il, ouvrant les autres dépêches d'une main fiévreuse, ainsi que j'en avais donné l'ordre, voyant qu'elle persiste dans son entêtement orgueilleux, nos soldats ne se sont-ils point avancés vers elle?... Si fait, ils y sont, murmura-t-il; ils y sont, et l'étreignent d'une ceinture de fer! Que volent en éclats les toits de tes maisons, ville inhospitalière! fit-il, parcourant à grands pas l'immense salle où il se trouvait. Que tes champs ravagés soient désertés par tes fils! Je te tiens donc enfin! L'heure des rétributions a donc enfin sonné! Je ne l'ai point cherchée, mais, en vérité, je la vois venir avec transport! C'est qu'il n'est point d'amers souvenirs que je ne retrouve tout entiers dans mon âme, ajouta-t-il d'une voix sourde. Ton regard surpris semble m'interroger, Jiuseppo? fit-il, s'arrêtant devant le jeune homme, et sentant peut-être d'ailleurs le besoin de se répéter tout haut les motifs de sa haine.

— Que monseigneur me pardonne, répondit humblement Jiuseppo; monseigneur nous a si bien accoutumés à plus de magnanimité que de rigueur...

— Jiuseppo, reprit Mathieu Schinner, avant que d'être mon secrétaire tu es mon ami; et, comme tel, tu mérites de lire en ces tristes secrets. Sache donc qu'à Sion, et à Sion seulement, sont des êtres abandonnés du ciel; qui, sauf quelque rare exemple, lèguent pour tout héritage à leurs fils un assemblage hideux d'idiotisme et de difformités. Ils ne savent ni penser, ni parler, ni agir; ne vivent que d'aumônes; et regardent du même œil, vague et sans couleur, celui qui les offense et celui qui les nourrit. Je descends d'eux, et dois à cette triste origine d'avoir, pendant vingt années, frappé vainement, hors un seul, à tous les cœurs et à toutes les portes! Je demandais en grâce à l'étude et au travail quelque place modeste; pendant vingt années ils ne se sont point lassés de me repousser et de m'insulter! Aussi, vois-tu, leurs injures mortelles je les entends encore, et ne cesserai de les entendre qu'alors qu'à mon tour j'aurai vu ce peuple sans entrailles se rouler en suppliant à mes pieds!

— Partir de ce point et s'élever si haut! murmura Jiuseppo, l'air pensif et les yeux baissés.

— Dans tout ce que j'ai dit, seule mon élévation te frappe, reprit Mathieu. C'est qu'il est, en effet, bien étrange de trouver là où je suis celui qui dut cent fois se résigner à l'aumône; c'est que, plus grande fut l'abjection, plus la prospérité étonne!

Ecoutes-en l'histoire.

A pied, vêtu de haillons, marchant à la lueur de cette étoile qui brille pour ceux-là que le destin conduit, il me souvient qu'arrivé devant Rome je tombai à genoux, la face contre terre, et me pris à verser de ces larmes qui n'empêchent pas que le cœur soit tout plein de joie et d'espoir. A Rome, une voix secrète me disait que j'en avais fini de rougir, et que se levait pour moi un nouveau jour.

Pendant qu'agenouillé je pleurais et rêvais, un cavalier s'arrête auprès de moi, et me demande avec bonté le sujet de ma peine. Ce cavalier avait un air d'autorité qui me frappa de respect, en même temps que son regard limpide et bienveillant pénétrait mon âme et savait en tirer ce que j'eusse voulu peut-être tenir caché.

Bientôt, Jiuseppo, ce cavalier n'eut plus rien à apprendre de ma vie ni de mes douleurs. « Relève-toi, mon enfant, me dit-il alors; Dieu t'a pris en pitié et me choisit pour mettre fin à tes angoisses. Aie confiance, et suis-moi. » Je le suivis, Jiuseppo, je suivis Léon X!

— Léon X! s'écria Jiuseppo.

— Léon X lui-même, qui me voulut donner une part de son temps précieux; qui, dans le secret, me voulut instruire et former; qui se prit à s'attacher à moi comme on s'attache à ce qu'on a créé; qui, enfin, lorsque je lui en parus digne, me produisit à sa cour, et, sans s'inquiéter des murmures, fit de moi un chevalier, un grand, une puissance, un autre lui-même.

Ce n'était point assez encore. Lorsque j'eus atteint ce degré de splendeur: « Mon fils, me dit-il, je suis las; je veux, non point abdiquer, mais jouir des bienfaits de l'abdication, en échappant à ses amertumes; règne en ma place et en mon nom; t'en sens-tu le courage? » Pour toute réponse, je baisai ses vénérables mains.

Jiuseppo, voici dix années que, la mort dans le cœur, je quittai mon pays natal, et en voici quatre que vont, de ce palais, aux empereurs et aux rois, les ordres altiers du fils des crétins! Je l'avoue, cela peut surprendre.

Jiuseppo se taisait, contemplant à part lui cette destinée étrange. Mathieu, reporté vers le passé, s'en rappelait toutes les angoisses, lorsque lui fut remis un message annonçant que Sion consentait à se soumettre, et que quatre de ses bourgeois les plus influents se rendaient à Rome, afin d'implorer la levée du siége.

— Jiuseppo, s'écria Mathieu, elle n'ose lutter; elle se rend; et, en même temps que cette lettre, quatre de ses bourgeois seront à Rome et se seront venus mettre entre nos mains! Déjà sans doute ils y sont arrivés, continua-t-il avec une agitation croissante; aujourd'hui, tout à l'heure peut-être, je vais les voir, à mon tour, humbles et tremblants, me peindre leur effroi et me supplier d'écarter d'eux les misères dont les a menacés notre juste courroux! Les laissant prier et les abandonnant à leurs alarmes mortelles, je me rappellerai comment autrefois ils ont accueilli ma prière et mes pleurs; et quand j'aurai bien vu leurs mains vers moi se tendre, que celui qui jadis me fut secourable, s'il en est un, leur dirai-je, que celui-là seul m'ose parler! D'ailleurs, continua Mathieu, le visage contracté par les tristes sentiments qui se partageaient son cœur, suffit-il d'implorer et de gémir, pour que la tache indélébile de la trahison s'efface du front de l'homme ou des portes de la cité? Je ne veux rien entendre! fit-il à Jiuseppo, qui essayait d'élever la voix en faveur de la capitale du Valais.

Et comme on lui vint annoncer l'arrivée des députés de Sion, ajoutant qu'ils demandaient à être admis en sa présence, et qu'ils en attendaient la faveur dans le palais même:

— Se peut-il, s'écria Mathieu pâle et tremblant, qu'on laisse ainsi de téméraires étrangers pénétrer en ces lieux? Qu'à l'instant même ils vident notre demeure! on leur fera connaître si, plus tard, ils peuvent espérer l'audience qu'ils demandent.

Cet paroles prononcées d'une voix brève, Mathieu rentra brusquement chez lui, Jiuseppo le suivant des yeux et se disant qu'il n'est point d'or sans alliage ni de parfaite

vertu! Il fut tiré de ses pensées par l'entrée rapide du duc de Villabella.

— Messire, fit le duc, vous êtes tout dévoué à Son Excellence, n'est-il pas vrai?

— Certes, répliqua Jinseppo avec quelque étonnement.

— Eh bien! reprit le duc, faites qu'il sorte du palais à l'heure même.

Et comme la surprise de Jinseppo augmentait.

— Messire, continua Villabella, je quittais Léon X; charmé de sa grâce et comblé de ses bontés, j'errais à l'aventure, lorsque, dans un lieu reculé, de sourdes rumeurs me frappent; le nom de Son Excellence vient à mon oreille; un mystère de sang se révèle à moi et me fait encore frémir d'horreur! Sans pénétrer plus avant dans ces secrets iniques, voulant, du reste, ne me borner qu'à prévenir, j'accours auprès de monseigneur pour qu'il sache du moins où tend la perfidie. On espère que, se sentant plus Valaisan que Romain, et pardonnant aisément un crime trop réel, il prendra pitié de Sion et ordonnera la levée du siége; dès lors, une tourbe dévouée à qui la paye le plus poussera des clameurs autour du palais, l'envahira, pénétrera jusqu'au cabinet de monseigneur, et couvrira du nom de Rome le plus odieux des attentats! Messire, quelque peu que j'aie vu monseigneur, je lui suis acquis, et je le prouve, ajouta Villabella: qu'il se hâte de se mettre à l'abri, ou que les Valaisans n'obtiennent de lui ni pitié ni merci!



Mathieu reçoit le message de Sion.

— Monsieur le duc, fit Jinseppo, ces avis vont être reportés à Monseigneur, mais il n'est aucunement besoin d'aviver son courroux contre le Valais. Si une aveugle et jalouse minorité n'a pas d'autres moyens de le perdre, Léon X gardera encore longtemps son digne serviteur; j'ai tout lieu de croire que la ruine de la triste Sion est arrêtée dans l'esprit de Son Excellence.

— Comment? fit le duc.

— Vous m'en voyez douloureusement ému, répliqua Jinseppo.

— En ce cas, reprit le duc, je n'ai plus qu'à mettre mes respects aux pieds de Monseigneur.

— Monsieur, dit Jinseppo, Monseigneur saura votre empressement à le servir; et si l'envie menace ses jours, ce lui sera une consolation précieuse de s'être conquis un dévouement tel que le vôtre.

Et le jeune homme pénétra chez Mathieu Schinner, en même temps que sortait Villabella.

Adam BOISGONTIER.

(La fin au prochain numéro.)

GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES.

III. — LE PERRUQUIER CHAMBERLAN DE PARIS.



La boutique de Jonquille. Cadogan, la princesse de Conti, le quidam au cornet, etc. Dessins de Bertall.

La boutique de Barnabé Jonquille. La fortune de Cadogan. Deux yeux noirs. Cancans de Paris. Le comte La Fleur. Le chat écarlate. Un quidam suspect. L'émeute des grains. Une grande dame qui s'amuse. La *Turgotine*. La princesse de Conti. Louison se fâche et se raccommode. Cadogan se fourvoie. Le conseil de famille. La nuit du 2 mai. On retrouve le quidam. Les rigueurs de la loi. Le dernier bouquet et la dernière chanson de Cadogan.

Du côté droit de l'ancienne rue du Coq, en y entrant par la rue Saint-Honoré, et après la maison où tous les flâneurs et curieux de la génération actuelle se sont arrêtés pour admirer les caricatures de Martinet, aujourd'hui remplacées, hélas! par les splendeurs soie et coton du palais-magasin du Louvre, on voyait, en 1775, la boutique au brillant vitrage de Barnabé Jonquille, maître perruquier et syndic de sa communauté. Cette boutique, dont les trois bassins blancs d'étain s'entre-choquaient aux brises de la Seine soufflant par le portail du Louvre, faisait l'orgueil du quartier par sa large devanture peinte en bleu pâle relevé de filets jaunes et par la foule qui l'em-

plissait sans cesse. Du matin au soir, on y accourait des quatre coins de Paris. Gens de toute qualité et de toute façon s'y pressaient avec autant de fracas et de hâte qu'à la foire Saint-Laurent. Certes, en sa double qualité de maître et de syndic du corps, le vieux Jonquille ne manquait pas d'orgueil; mais, malgré la douce propension que nous avons tous à nous tromper nous-mêmes, il était forcé de s'avouer tout bas que son mérite n'entrait pour rien dans ce caprice de la mode Non, ce n'était pas lui qui avait séduit et fixé la plus légère des déesses. Cette folle reine de Paris, qu'on appelle en français la vogue, s'était éprise de l'un de ses garçons, pauvre perruquier chamberlan (1), et l'avait pris dans sa mansarde pour le porter triomphalement chez Barnabé Jonquille et lui donner le sceptre du peigne et du rasoir.

Né sur les bords de la Garonne, Cadogan, tel était son nom ou plutôt celui dont la mode l'avait gratifié (2), se montrait, à force d'esprit et de gaieté, digne de sa fortune. Nul ne savait plus vite et ne brodait plus lestement l'anecdote du jour, nul n'était mieux au courant des nouvelles, nul ne chantait avec plus de piquant, de grâce et de malice les ponts-neufs et les vaudevilles. En accommodant la pratique, il la charmait par son babil, ses contes ou ses chansons; aussi nobles et grandes dames, bourgeois et financiers, oisifs et militaires se disputaient le bonheur de lui confier leurs perruques, et, avec un grain d'ambition, il n'eût tenu qu'à lui d'élever autel contre autel et de ruiner son maître en allant s'établir de l'autre côté de la rue. Il fallait seulement enjamber le ruisseau boueux du vieux Louvre. Mais quand on lui aurait donné Paris et Rome, l'honnête Cadogan n'eût point franchi ce Rubicon.

Les rivaux de son maître avaient tenté cent fois sous main de l'attirer chez eux par les offres les plus séduisantes, mais il repoussait du pied leurs ponts d'or, et déclarait tout net qu'il aimait mieux les deniers de Jonquille que les louis de ses concurrents.

Ce désintéressement était trop beau pour sembler naturel. Ceux que dédaignait Cadogan en firent honneur aux yeux noirs de Louison, charmante espiègle de seize ans et fille unique du patron. Ils avaient raison peut-être, et Jonquille lui-même, en son particulier, commençait à le soupçonner vaguement, lorsque le 1er mai un incident fort imprévu vint le fixer à cet égard aussi clairement que possible.

La foule, comme d'habitude, emplissait la boutique. Figurez-vous une vaste pièce carrée et lambrissée à hauteur d'homme; à côté de la porte s'ouvre l'immense vitrage, à moitié drapé d'un rideau de soie, dont nous avons parlé; vis-à-vis est la cheminée que décore un trumeau rocaille dans toute sa largeur; à droite et à gauche pendent symétriquement deux estampes représentant le jeune roi Louis XVI, avec ses lèvres roses et souriantes, et la jeune reine Marie-Antoinette magnifiquement poudrée; comme pendant, on voit luire en face, sous le verre de leur cadre en bois noir, Calas, et l'Honnête Criminel de M. Fenouillot de Falbaire; puis, entre ces emblèmes des sentiments du bon Jonquille et de l'opinion du jour, sont accrochés çà et là une perruque courte, une perruque ronde d'abbé, une autre à cadenettes, deux nouées, deux naturelles, trois à la brigadière avec leur rosette de ruban noir, et des tricornes simples et galonnés.

Dans l'angle de droite, vers la rue Saint-Honoré, un garçon vêtu du peignoir blanc accommode une perruque sur une tête de bois que soutient un bâton debout planté dans un pied en croix; dans l'angle de gauche, un de ses camarades, assis devant l'établi, pique des cheveux sur le marmot, il cause tout bas avec la tresseuse, jeune fille au minois chiffonné, qui, en feignant de se pencher sur son étau, lui montre un merveilleux regardant dans un petit miroir si ses boudins sont bien poudrés. Sur le premier plan, d'autres garçons rasent, peignent, crêpent et frisent, et enfin, au milieu de la salle et vis-à-vis la cheminée, le héros de la mode, Cadogan en personne, le peignoir élégamment retroussé à la ceinture pour laisser voir sa jambe et son bas de soie blanc, accommode un trésorier du roi en justaucorps de velours à galons et à boutons d'or et tient le dé de la conversation avec son aisance ordinaire.

— Eh bien! Cadogan, y a-t-il du nouveau aujourd'hui? avait demandé un chevalier de Saint-Louis en attendant son tour.

— Peste! je le crois bien! mon capitaine, à Paris il y en a toujours!

— Écoutez, messieurs, dit un abbé, ceci vaut mieux que la gazette!

— Vous saurez d'abord qu'il y a treize causes en séparation au Châtelet, toutes de qualité. Celle de M. de Chambonas vient la première.

— Voilà d'heureux maris, soupira un marchand du quartier Sainte-Opportune. Que ne suis-je aussi grand seigneur!

— C'est ce que dit maintenant, pour d'autres motifs, le riche bijoutier de la rue Dauphine.

— Comment cela? que lui est-il donc arrivé? s'écria-t-on en chœur.

— La bijoutière est assez jolie femme; hier, elle se donna les airs d'aller promener ses grâces à cheval au bois de Boulogne et fut rencontrée par le roi. Sa Majesté, l'ayant interrogée sur son nom et sa qualité, lui conseilla de garder sa boutique et surtout de ne plus se donner les airs de venir coqueter en amazone sous ses yeux et avec le train d'une femme de la cour.

— C'est bien fait, dit maître Jonquille, qui se promenait au fond de la salle en justaucorps jaune serin et nu-tête, par respect pour sa clientèle.

— Bon! reprit Cadogan en prenant le fer à toupet des mains de son adjoint, on a beau faire, le roi n'est pas assez puissant, ni même tout son parlement, pour empêcher les roturiers d'imiter la noblesse. C'est d'ailleurs aujourd'hui si facile à Paris!

— Ah! je nie cela, par exemple! dit le chevalier de Saint-Louis.

— Écoutez, noble capitaine! Vous rappelez-vous ce jeune comte qui parut tout à coup dans la capitale et qui était aussi élégant pour les équipages que pour les habits?

— Oui, je le rencontrai ici, on le citait, on l'admirait, on le trouvait ravissant.

— Hélas! monsieur le chevalier, rien de stable sous le soleil! Au bout d'une année, sa fortune avait fondu comme ce flocon de pommade, il ne lui resta bientôt plus qu'un simple domestique qu'il avait grand' peine à nourrir. Un

(1) On appelait perruquier chamberlan celui qui travaillait en chambre et n'avait point ses lettres de maîtrise.

(2) Le *cadogan*, ou dernière mode à cette époque d'arranger les cheveux, était fait de la manière suivante: on pliait l'un sur l'autre tous les longs cheveux de derrière pris ensemble, et, arrivé à la nuque, on nouait le tout avec un ruban. Cadogan, dit aussi *Bordelais*, excellait dans cet arrangement et dans la construction des toupets à la grecque, pour lesquels on laissait les cheveux fort longs, et puis on les renversait bien avant sur le sommet de la tête.

beau jour, il part, il l'emmène avec lui pour regagner, disait-il, son château, et lorsqu'ils sont près d'une ville où doit finir la comédie, le comte prend Frontin à part et lui dit :

— Que lui dit-il? demanda l'abbé toujours impatient.

— Il lui dit, reprit Cadogan la houppe à la main et en saupoudrant libéralement la tête du trésorier royal : « Mon ami, tu m'as pris, comme tout le monde, pour un très-grand seigneur, eh bien! je suis, Frontin, un laquais comme toi; de toutes mes grandeurs, il ne me reste que ces dix louis que nous allons partager en frères. Adieu! bien du bonheur et une bonne place! Pour moi, je vais rejoindre mon ancienne maîtresse qui me reprendra, et je serai aussi content de retrouver mon nom de *Lafleur* que je l'étais de porter le titre de comte! »

— C'était un philosophe que cet homme-là, un autre Jean-Jacques, pardieu! Mais tu ne sais plus rien Cadogan?

— Non, monsieur le chevalier, si ce n'est que tout Paris court à la porte Saint-Honoré pour voir un chat écarlate!

— Curieux phénomène! mais n'y a-t-il point de la fraude?

— Le bateleur le garantit bon teint et il le peut, car la couleur des Gobelins tient bien.

— Bagatelles que tous ces contes, messieurs! Cadogan s'amuse, il sait des choses, dit l'abbé, bien plus sérieuses que cela.

— Parlez donc! lui cria-t-on de toutes parts.

— Messieurs, fit Cadogan d'un air de mystère et en baissant la voix, je crois qu'on peut s'exprimer librement et sans crainte?

— Oui! répondirent à la fois tous les assistants, excepté Jonquille, ennemi des dissertations politiques, et un quidam dont on renversait le toupet, qui, à l'interrogation de Cadogan, s'empara du cornet (1), et y plongeant son visage ne perdit plus de vue l'audacieux chamberlan.

— Vous saurez donc, messieurs, reprit celui-ci, qu'il vient d'arriver à Dijon une émeute considérable par rapport à la cherté des grains. Grand nombre de gens de la campagne ont abattu un moulin appartenant à un monopoleur; ils sont ensuite venus à la ville, et après différents désordres, ont été chez M. de Sainte-Colombe, conseiller au parlement, expulsé de sa compagnie parce qu'il accaparait les blés, et pour ce motif, odieux au peuple. Les mutins sont entrés chez lui, ils ont déclaré ne vouloir rien enlever, mais ils ont tout cassé, tout brisé et tout jeté par les fenêtres.

— Morbleu! s'écria le chevalier de Saint-Louis indigné, où était donc mon ami, M. de La Tour-du-Pin, qui commande en cette ville?

— A Dijon, mon capitaine, mais il eût mieux valu pour lui qu'il fût avec Malbrouck!

— Que nous chantes-tu là? morbleu!

— La vérité; il est un peu vif votre ami, et il n'a pas peu contribué à irriter les mutins par une réponse dont il ne sentait pas vraisemblablement toute la barbarie.

— Holà! monsieur Cadogan! bride en main, s'il vous plaît et ne manquons point au respect dû aux gens de condition!

— Dieu m'en préserve, monsieur le chevalier! mais je gagerais mes boucles d'oreilles que vous serez de mon avis en sachant ce qu'il leur a dit.

— Voyons, qu'a dit La Tour-du-Pin?...

— « Mes amis, allez brouter l'herbe, elle commence à pousser (1)! »

— C'est affreux! s'écrièrent tout d'une voix bourgeois et nobles.

— Sans monseigneur l'évêque, continua Cadogan, qui est sorti de son palais épiscopal pour haranguer ces malheureux et les ramener à la douceur, il eût été fort à craindre que le désordre n'eût augmenté au lieu de diminuer. Du reste, un frère de l'évêque, militaire, étant allé à sa rencontre au milieu de la foule furieuse, a été pris un instant pour M. de La Tour-du-Pin; déjà un homme derrière lui avait le couteau levé pour le frapper, lorsqu'un autre lui a retenu le bras en lui faisant remarquer qu'il se trompait.

— Et crois-tu, demanda l'abbé, qu'ils viennent à Paris rendre visite à messieurs Jean Clottin, les accapareurs de Turgot?

— On les attend après-demain, répondit Cadogan.

A ces mots, les yeux du quidam au toupet à la grecque étincelèrent à travers les verres du cornet, il fit un mouvement pour se lever, mais s'affermit presque aussitôt sur son fauteuil en plongeant de plus belle son visage dans le cornet à la vue d'une dame qui entrait dans la boutique avec tout le fracas des personnes de qualité. Traversant fièrement la salle sans regarder personne et aussi impassible sous son rouge que les portraits de ses aïeules, elle s'approcha tête haute de Cadogan, et après l'avoir toisé du haut en bas :

— Comment te nommes-tu, mon garçon? dit-elle.

— Cadogan, madame! à vous rendre mes très-humbles devoirs, répondit le chamberlan avec une profonde révérence.

— Commence par relever mon tapé (2), pour que je voie si tu mérites ta réputation.

Cadogan se mit à l'œuvre avec un empressement et une ardeur qui prouvaient le prix qu'il attachait au suffrage de cette grande dame, et combien il était jaloux de l'enlever d'assaut. Le peigne et le fer volaient dans ses mains. Quand il eut posé et équilibré avec grâce le coussin du tapé selon le précepte du célèbre Le Fèvre, auteur du *Traité des principes de l'art de la coiffure des femmes*, il rattacha les fausses boucles; puis vous l'auriez vu enduire de pommade à la rose le creux de ses deux mains qu'il passa légèrement sur la volumineuse tête de la dame. Cela fait, il lui présenta respectueusement un cornet de carton doré, et quand elle eut caché son visage dans le gros bout, saisissant la houppe d'une main agile, il se mit à secouer l'odoriférant nuage de la poudre à la maréchale.

Tandis que tous les habitués, rangés en cercle et muets par respect, le regardaient, émerveillés de sa grâce et de son adresse, ces mots sortirent tout à coup du cornet de la grande dame :

— Monsieur Cadogan, on dit que vous avez une jolie voix?

— Madame est trop bonne vraiment, fit-il, s'inclinant jusqu'à terre.

— Chante-moi quelque chose, mon enfant? *la Turgotine*, par exemple!

S'inclinant de nouveau, Cadogan toussa bruyamment;

(1) C'était une feuille de carton roulée comme un cornet de papier; on se cachait le visage dans le gros bout, où il y avait des yeux de verre pour voir, et l'air nécessaire à la respiration entrait par le petit bout.

(1) *Journal historique* de Maupeou, t. VII, p. 293.

(2) C'était une haute et vaste coiffure, à une ou deux boucles, qui reposait sur un coussin.

puis, comme un gascon de ce temps-là ne doutait de rien et que d'ailleurs sa voix était belle, il entonna le nez au vent la chanson à la mode :

Turgot, par son économie,
Fera pleuvoir sur la patrie
L'or à foison ;
Il est assuré de son thème
Et nous vivrons par son système...
Chanson,
Chanson!

Du luxe on va faire défense,
Et l'on va borner la dépense,
Nous promet-on ;
Partout où régnait la licence,
On verra briller la décence.
Chanson,
Chanson!



Barnabé Jonquille.

Vous qui languissez sans paraître
Et qui cherchez auprès du maître
Un bon patron,
Dites seulement qui vous êtes,
Et l'on va vous payer vos dettes.
Chanson,
Chanson!

Ma rente, sur la foi publique,
Par l'abbé Terray fut réduite,
Que fera-t-on?
Turgot, qui hait la banqueroute,
Me la rétablira sans doute.
Chanson,
Chanson!

— C'est fort bien ! dit en se levant la grande dame.

Puis, laissant tomber trois louis dans la main du chanteur, elle ajouta à demi-voix :

— Viens ce soir à l'hôtel.

— Madame, murmura Cadogan abasourdi, j'ignore encore à qui j'ai l'honneur de parler...

— Cet homme te le dira, reprit-elle en montrant le quidam au toupet à la grecque, qui ne l'avait pas perdue de vue une minute et dont les oreilles paraissaient aussi attentives que les yeux.

Puis, traversant la salle, tête haute, elle regagna son carrosse, qui ébranla, quand il partit, toute la rue du Coq. Cadogan était dans les astres. Barrant courtoisement le passage à celui que la dame avait désigné :

— Monsieur, lui dit-il de sa voix la plus douce, oserais-je vous demander un service?

— A moi?

— A vous-même.

— Parlez ! je suis aux ordres de M. Cadogan.

— Pourriez-vous m'apprendre le nom de la dame qui sort d'ici?

— Quoi ! ne la connaissez-vous pas?

— Je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois.

— Bien vrai?...

— Aussi vrai que je tiens ce fer à toupet !

— Puisqu'il en est ainsi, je vais contenter votre curiosité. La dame que vous avez eu l'honneur d'accommoder à cette place est la princesse de Conti.

— La princesse de Conti ! répétèrent tous les assistants.

— Elle-même, messieurs ! et vous voyez, ajouta-t-il en souriant, mais d'un ton singulier, que mons Cadogan est en bonne voie et qu'il peut s'élever quelque jour dans le monde.

Il sortit à ces mots, et fut suivi par la plupart des habitués, impatients de se communiquer leurs impressions et de discuter sous les marronniers du Palais-Royal la portée et les conséquences d'un fait aussi extraordinaire ; mais Cadogan ne s'en aperçut pas. Depuis qu'il savait que la tête de la princesse la plus hautaine de la cour avait été entre ses mains, la sienne volait en ballon dans les espaces chimériques. L'amour-propre, la confiance sans bornes qu'il avait en son étoile et son mérite, l'idée superbe qu'il se faisait de ses avantages personnels et le mystérieux rendez-vous qu'on lui assignait pour le soir, tout cela bouillonnait dans son imagination avec une telle ferveur qu'il en était étourdi, renversé, fou jusqu'au délire. Le son d'une voix irritée vint le tirer de cette ivresse.

— Eh bien ! monsieur Cadogan, êtes-vous sourd? et faut-il pour vous parler ce matin le gros bourdon de Notre-Dame?

— Quoi ! qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? demanda le beau chamberlan, se frottant vivement les yeux.

— Il y a, reprit Louison avec humeur, que je vous appelle depuis deux heures !

— Mille pardons, mademoiselle ; je n'ai pas entendu... j'étais...

— On ne vous demande pas compte de vos distractions. La table est mise : voulez-vous déjeuner, oui ou non?

A ces paroles articulées avec colère, les garçons du maître perruquier se regardèrent en souriant, et le bon Jonquille, interrompant sa promenade, secoua la tête à la vue de Louison qui avait les yeux rouges et le visage en feu. Tout en passant avec Cadogan dans l'arrière-boutique et s'attachant la serviette au cou, en bourgeois soigneux de Paris, il formait le projet de provoquer une explication au dessert ; mais sa fille, plus impatiente, ne lui en laissa pas le temps. Prétextant une migraine, elle n'avait pas voulu se mettre à table et se promenait avec agitation dans l'arrière-boutique. Exaspérée par le silence et l'air

préoccupé et joyeux à la fois de Cadogan, elle s'arrêta tout à coup devant lui, et dit brusquement :

— Cadogan, il n'y a qu'un mot qui serve ! Si cette dame remet les pieds ici et que tu la coiffes de nouveau, tu peux faire ton paquet et dire adieu à notre porte !

— Voyons, Louison, dit avec douceur le maître perruquier, calme-toi, mon enfant, et ne mets pas les fers au feu pour une peccadille, ainsi que feu ta chère mère !

— C'est résolu, mon père : si elle revient, il faut qu'il sorte ou moi de la maison !

Et, repoussant la porte avec violence, elle alla s'enfermer dans sa chambre pour s'y tourmenter et pleurer à son aise. Maître Jonquille se vit alors forcé d'aborder une question qu'il eût bien voulu ajourner à deux ou trois ans. Prenant toutefois son parti en galant homme, après le départ de sa fille, il dit au chamberlan :

— Le dépit de Louison m'apprend une chose dont je me doutais à demi et qu'un autre à ma place ne prendrait pas peut-être aussi tranquillement.

— Croyez, monsieur Jonquille, se hâta de répondre le jeune homme, que si mes vœux ont été par trop téméraires, je ne suis jamais sorti des bornes du respect.

— J'ai eu ton âge, mon ami ; rassure-toi. Il m'est passé par les mains tant de têtes que je serais impardonnable de ne pas savoir gouverner la mienne. On m'offre pour Louison les partis les plus avantageux... Nous ne sommes à Paris que huit cent cinquante maîtres ayant charge royale et héréditaire, et, comme on me suppose l'escarcelle assez bien garnie, les prétendants ne manquent pas.

— Il faut bien choisir, monsieur Jonquille.

— C'était mon intention, Cadogan ; et même, pour être franc, ce n'est pas précisément à toi que je pensais avant le déjeuner.

— Vous ne me trouviez pas sans doute assez riche ?

— La richesse naît du travail, et j'avais moins de sous que tu n'as de pistoles lorsque je m'établis.

— Alors vous ne me croyez point assez fort dans votre art ?

— Tu as de l'adresse et du feu ; mais, je peux te le dire, parce que nous sommes seuls, il te reste encore à apprendre. L'art du maître perruquier, Cadogan, est le premier des arts libéraux. Quels sont les arts libéraux ? La peinture ? nous sommes peintres, car nous peignons, en le fardant le visage des dames. La sculpture ? nous sommes statuaires, car nous leur composons une nouvelle tête, plus belle et plus ornée. La poésie ? nous sommes poëtes, car nous les parons à profusion de fleurs et de grâces, et en sortant de nos mains un visage est un poëme comique, lyrique, tragique, pastoral. La musique ? nous sommes musiciens, car nous réglons l'harmonie des couleurs, des rubans, des cheveux ; et tu ne me citeras aucune ariette qui vaille une boucle bien faite, aucun récitatif qui l'emporte sur un tapé. L'éloquence enfin ? nous sommes orateurs : quel discours va plus droit au cœur qu'un visage mis dans un beau jour ? C'est un chef-d'œuvre d'éloquence et le modèle du burin, du pinceau et du ciseau !

— Voilà qui est bien dit, monsieur Jonquille !

— Et juste surtout, mon garçon ; mais revenons à notre affaire. Quoique tu sois bien jeune, je te céderai ma charge ; tu n'auras besoin ni de la lever moyennant finance, ni de solliciter des lettres de la chancellerie : ce sera la dot de Louison. Je vous abandonnerai toutes mes têtes à perruque et ne garderai près de vous qu'un petit coin dans ma maison ; mais tout cela ne se fera qu'à une condition.

— Laquelle, monsieur ?

— A la condition et d'honneur que tu souffleras, mon ami, sur toutes ces fumées vaniteuses qui sortent de notre cerveau quand nous avons vingt ans. Il n'est pas de joli garçon de cet âge qui ne se croie un Richelieu et ne se figure avoir tourné les têtes qu'il n'est, hélas ! chargé que d'accommoder pour les autres.

— Vous croyez donc, monsieur Jonquille, que la visite de la princesse de Conti...

— T'a ébloui, fasciné et rendu fou, mon cher garçon ! Prends-y garde, il ne fait pas bon rêver ainsi avec les grandes dames ! Si on se doutait seulement de l'insolence de ta folie, deux mots au duc de la Vrillière, et Pierre-Encise ou la Bastille...

— Monsieur Jonquille, je vous jure...

— Tais-toi ! tu mentirais. Le mieux, vois-tu, c'est de rester ici et de laisser à d'autres cette pratique dangereuse qui pourrait te mener fort loin.



Louison Jonquille.

— Et si je promettais de ne mettre le pied de ma vie à l'hôtel Conti, vous me donneriez votre fille ?

— J'aurais cette faiblesse, Cadogan, car je crois qu'elle ne te hait point.

— Eh bien ! monsieur, je vous donne ma parole d'honneur de me conformer à vos désirs.

— Elle est ta femme, alors ! Va lui apprendre cette nouvelle et sécher les larmes que tu faisais couler.

En deux bonds, Cadogan fut auprès de la jeune fille. D'abord inflexible, elle finit par s'apaiser, et la réconciliation eut lieu solennellement en présence du bon Jonquille. Jusque-là tout allait au mieux, et Cadogan, qui se piquait de loyauté, eût à coup sûr tenu parole ; mais l'imprudence de son maître lui imposa une épreuve à laquelle il n'eut pas la force de résister. Pressé, comme tous les bourgeois de Paris, de publier ses intentions, Jonquille dit à Louison de mettre son mantelet à coqueluchon de dentelle, et s'empressa de la conduire chez ses parents pour leur annoncer le mariage. En allant chez les parents il passa chez les amis et prolongea ses visites tant et si bien qu'à la nuit close il n'était pas rentré.

Longtemps Cadogan l'attendit avec patience ; mais, entendant sonner l'Angelus à Saint-Germain-l'Auxerrois et ne le voyant point venir, il ne put s'empêcher de songer à l'hôtel Conti. Peu à peu, le diable qui le tentait sans doute aiguillonna si vivement son amour-propre et sa curiosité, que, se parant à la hâte d'un superbe habit de velours, s'inondant d'eau sans-pareille et s'enveloppant jusqu'aux yeux d'une ample roquelaure, il courut au seuil défendu.

Introduit peu après avoir décliné son nom dans l'appartement de la princesse, le pauvre Cadogan perdit, en traversant ces somptueuses galeries, le peu de raison que lui avait laissé l'orgueil. L'éclat des tapisseries des Gobelins et de Flandre, la richesse des ameublements, la beauté des tableaux, le luxe des statues, tout lui redonna un éblouissement vertigineux. En suivant les grands laquais poudrés qui le précédaient respectueusement, le prenant au moins pour un duc, il ne se souvint plus de ses bonnes résolutions, et quand il entra dans l'appartement de la princesse, l'ingrat avait oublié la bonne et charmante Louison.

La princesse, femme de cinquante ans, dont le visage plâtré, recrépi de toutes parts et couvert de deux pieds de rouge, inspirait au chamberlan une admiration mêlée de fanatisme, était assise devant une table incrustée d'ivoire et d'or et chargée de papiers, lorsque les laquais, ouvrant la porte à deux battants, jetèrent sous les plafonds dorés le nom de M. de Cadogan. Eperdu, et croyant à une scène des *Mille et une Nuits*, celui-ci s'avance en tremblant, les yeux baissés et la main sur son cœur, et vient tomber aux pieds de la princesse qui, en voyant l'émotion du garçon perruquier, devina son erreur et se renversa dans son fauteuil en éclatant de rire.

Cadogan était confondu ; mais que devint-il quand la princesse ayant sonné, et riant toujours à gorge déployée, dit à une de ses femmes :

— Apportez la houppe à poudrer et un peigne à M. Cadogan.

Rougissant jusqu'au blanc des yeux, le téméraire enfant de la Garonne reçut ces armes parlantes de sa profession comme un arrêt de mort. Il était si déconcerté qu'il peignait la princesse avec la houppe et la poudrait avec le peigne. Mais, sans paraître s'apercevoir du trouble de ses idées, Mme de Conti, qui avait repris son sérieux, lui dit du ton délibéré dont elle parlait à ses gens :

— Mon garçon, je t'ai fait venir pour t'employer dans une affaire délicate et qui exige de l'adresse, de l'activité et de l'esprit. Il y aura, dit-on, une émeute demain qui fera chasser ce Turgot que nous haïssons tous. Comme je veux être informée exactement de tout ce qui va se passer, sans être compromise, et que je ne peux, étant déjà soupçonnée d'y tremper sous main, envoyer un homme à moi dans la bagarre, il me faut quelqu'un d'adroit et de leste, et j'ai compté sur toi.

— Madame, balbutia Cadogan avec effort, il n'est rien que je ne fasse pour prouver mon zèle à Votre Altesse.

— Voilà une bourse pleine d'or et la clef de la petite porte de l'hôtel, afin qu'on ne puisse te voir entrer chez moi. Va ; suis pas à pas les mutins, engage tes amis à se mêler à eux ; n'épargne pas l'or pour les exciter, et reviens souvent m'instruire de l'état du tumulte.

Cadogan s'inclina, rouge de dépit et de honte, et suivit une des femmes de la princesse qui le fit sortir par la petite porte dont il avait la clef. Cette porte donnait sur une ruelle, heureusement pour lui complétement déserte à cette heure et fort obscure ; aussi, se croyant seul, le pauvre chamberlan s'assit sur une borne après avoir fait quelques pas, et, cachant sa tête dans ses mains, il se prit à pleurer avec amertume sur le rêve insensé de son imagination, qui, si riant et si vermeil peu de minutes auparavant, venait de s'évaporer au souffle du dédain de la princesse, comme une bulle de savon. Le bon sens et la vérité reprenant peu à peu leur empire, il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Ah ! le père Jonquille avait bien raison : mieux valait n'approcher jamais de cet hôtel maudit !

— Tu le reconnais, n'est-ce pas, mon garçon ? répondit aussitôt une voix bien connue.

— Eh quoi ! monsieur, vous étiez là ?

— Oui, Cadogan, et je devine tout : les sanglots sont indiscrets à ton âge ; et si tu pleures en sortant de cette maison, c'est que l'orgueil n'est pas content !

— Pardonnez-moi, monsieur Jonquille ; j'étais fou ; mais j'en ai été cruellement puni !

— Je m'en doute ; mais sois plus sage désormais et ne te désespère pas ; d'autres qui valaient mieux que toi ont essuyé en sortant de leur sphère la même mortification. M. Rousseau, de Genève, lui-même fut chassé ignominieusement d'une maison où il servait comme laquais, pour avoir osé regarder, en lui servant à boire, une dame de condition. L'opéra-comique dit vrai, vois-tu :

Il faut, il faut, quoiqu'il arrive,
Que chacun vive
Dans son état !

— Je m'en souviendrai toute ma vie, Monsieur Jonquille ; mais Mlle Louison, que va-t-elle penser de moi ?

— Louison vous pardonne, dit une petite voix bien douce et bien émue ; elle oublie tout puisque vous êtes malheureux ; mais si vous la trompiez encore...

Cadogan ne laissa pas achever la jeune fille. S'emparant de sa main qu'il baigna de larmes, il lui jura par tous les saints de France et de Gascogne qu'il n'aurait plus rien de caché pour elle, et, en preuve, il lui fit connaître à l'instant la mission dont il était chargé. Avec le tact exquis de son sexe, quand la passion ne l'aveugle pas, Louison blâma fort sa faiblesse et lui conseilla vivement de renvoyer l'or de la princesse de Conti en imaginant une excuse pour ne se point mêler de cette affaire ; mais le digne syndic ne partagea point cet avis.

— Cadogan, dit-il en hochant la tête, s'est fourré, Dieu me pardonne ! dans un guêpier d'où je ne sais comment il sortira ; mais ce ne peut être, en tout cas, par le moyen de Louison. Il est dangereux, je le lui disais ce matin encore, très-dangereux pour les petits de se frotter aux grands. C'est le voyage du pot de terre et du pot de fer. Les uns se brisent au premier choc et les autres passent sur leurs débris comme si de rien n'était. Tu as fait un vrai pas de clerc en te chargeant de cette commission ; mais j'estime qu'il serait aussi périlleux pour le moins de t'en excuser maintenant que de la remplir. Si tu m'en crois, mon garçon, tu agiras avec prudence, regardant de loin le désordre, ne t'y mêlant sous aucun prétexte et distribuant par d'autres mains ces funestes louis d'or, qui te mèneraient à la Grève.

Ainsi qu'on pouvait le prévoir, en ce conseil privé, dans toute la force du mot, l'opinion de maître Jonquille prévalut. Le maître perruquier ramena Louison rue du Coq, et, après des adieux fort tendres, car on eût dit que l'un et l'autre prévoyaient l'avenir, le chamberlan se mit en devoir d'obéir aux instructions de la princesse.

Ce ne fut pas difficile. Une main si fine avait ourdi le complot, que tout Paris fut sur pied dans la nuit du 2 au 3 mai. Les murs des Tuileries étaient couverts de placards excitant le peuple à la révolte, et presque à chaque coin de rue se trouvèrent affichés, avant le point du jour, de faux arrêts du conseil et du parlement sur le tarif des grains. Au jour, M. Lenoir, lieutenant de police, fit prévenir le maréchal de Biron, commandant général de la force militaire, que les mêmes *brigands* qui avaient pillé les marchés de Poissy, de Pontoise, de Saint-Germain et de Versailles même, s'étant donné rendez-vous à Paris, il convenait de prendre les mesures nécessaires pour réprimer leurs excès. Mais le maréchal, entêté comme tous les hommes médiocres, ne voulut point remettre la bénédiction des drapeaux qui devait avoir lieu le matin, et enleva pour ce temps-là très-précieux une grande partie des troupes nécessaires au maintien de l'ordre. Malgré cette faute, l'autorité n'était point complétement désarmée. Turgot avait fait mettre sur pied le guet, les gardes-françaises, les gardes-suisses, les mousquetaires et la plupart des autres corps de la maison du roi. Mais, sur de fausses indications, le ministre n'avait songé qu'à la sûreté des marchés. Or, les émeutiers, bien avertis, se gardèrent bien d'y paraître. Jamais Paris n'avait été témoin d'un tel spectacle. A neuf heures du matin, ceux qu'on appelait des brigands arrivèrent à la fois aux différentes portes de Paris; n'ayant pour armes qu'un bâton, ils coururent aux boutiques des boulangers et les pillèrent toutes à l'exception d'une seule, dont le maître, prévenu à temps, enleva adroitement sa marchandise, ferma sa maison, et mit à la porte : *Boutique à louer*.

Par esprit de douceur, du reste, le gouvernement avait fait donner ordre aux troupes de ne point tirer, et de se laisser plutôt insulter et maltraiter même par la populace. En conséquence, on vit des suppôts de police forcer eux-mêmes les boulangers à ouvrir leur boutique et à donner du pain aux mutins; les mousquetaires, de leur côté, causaient gaiement avec ceux-ci, et quelques-uns, plus compatissants, leur jetaient même de l'argent pour payer le pain qu'ils avaient enlevé. Mais, grâce aux soins de Cadogan et d'autres agents subalternes mis en campagne par lui ou la princesse, l'argent était ce qui manquait le moins aux émeutiers, et un conseiller des enquêtes M. de Pommeuse) eut occasion de s'en convaincre devant le palais même.

Voyant une dame de la halle plus animée que les autres, il l'avait abordée et suppliée de rentrer chez elle, en lui offrant un écu de six livres. Mais cette furibonde, rejetant dédaigneusement son écu, lui répondit avec un sourire ironique :

— Va! va! mon mignon! nous n'avons pas besoin de ton argent, nous en avons plus que toi!

Et, en même temps, elle avait fait sonner sa poche, où le cliquetis de l'or se mêlait au bruit des écus. Cependant tout était en rumeur. A Versailles, on tenait conseil sur conseil; à Paris, le parlement, toutes les chambres assemblées, était en permanence. Pendant qu'on délibérait ici et là-bas, Lenoir prenait sur lui d'agir, et faisait afficher dans l'après-midi la proclamation suivante :

« Nous ordonnons, ce requérant le procureur du roi, « que les boulangers auront la faculté de vendre le pain « au prix courant. Faisons très-expresses inhibitions et « défenses à toutes personnes de les forcer à vendre à « moindre prix. Enjoignons aux officiers du guet et de « la garde de Paris de saisir et arrêter ceux qui contre- « viendront à la présente ordonnance, pour être punis « suivant la rigueur des lois. Requérons tous officiers « commandants de prêter main-forte à son exécution, et « voulons qu'elle soit imprimée, publiée et affichée dans « cette ville, faubourgs et banlieue, afin que personne « n'en ignore. »

Maître Jonquille et Cadogan se retrouvèrent devant cette affiche, humide encore, au coin de la rue Froidmanteau. Le syndic lut attentivement la prose de M. Lenoir, puis, remettant ses lunettes dans leur étui de carton vert :

— Cadogan, dit-il, mon ami, il n'y a plus à présent de princesse qui tienne. L'autorité montre les dents; sauvons-nous, car elle va mordre!

— C'était bien aussi mon avis, répondit le jeune homme; d'autant que, si je ne me trompe, on a peut-être trop pris garde à mes allées et venues!

— Diable! diable! mauvaise affaire, mon garçon! Mais tu as pu te tromper, après tout.

— Tenez, dit Cadogan à demi-voix, voyez-vous ce quidam qui nous observe?

— Oui, oui! fort bien ! et je le reconnais: c'est celui qui se cache avec tant de soin dans le cornet à poudrer et qui le garde une heure!... Esquivons-nous vite, mon garçon; il n'y a pas une minute à perdre!

Le chamberlan et son syndic gagnèrent donc au pied, et se précipitèrent vers la boutique de la rue du Coq comme deux cerfs poursuivis par les chiens. Là, pendant quelques jours, Louison vécut dans les alarmes; car, pour remédier au désordre arrivé dans Paris et prévenir de semblables insurrections, Turgot, plus puissant que jamais, publiait des proclamations où l'on défendait, sous peine de la vie, de s'attrouper, d'entrer de force dans la maison d'un boulanger ni dans aucun dépôt de grains, et d'exiger que le pain ou la farine fussent donnés au-dessous du cours. En même temps, on occupait militairement Paris et l'Ile-de-France. Des ordres étaient expédiés à différents régiments d'infanterie, de cavalerie et aux carabiniers, pour qu'ils eussent à se rapprocher et à se cantonner à des distances convenues. On dressa un plan de campement. Les dispositions pour Paris furent que les mousquetaires noirs s'étendraient sur les rives de la Marne; les mousquetaires gris sur celles de la basse Seine; les gendarmes, les chevau-légers sur les bords de la haute Seine. Les gardes-françaises, les gardes-suisses et les invalides devaient continuer à garder les faubourgs et les boutiques des boulangers.

Ces dispositions, qui n'étaient que le prélude d'exécutions plus exemplaires, devaient donc rassurer le gouvernement sur le marché prochain du samedi 6 mai, d'autant que Paris était comme une place de guerre, inondée de troupes. M. le maréchal duc de Biron commandait à une armée en règle d'environ vingt-cinq mille hommes, appelée l'armée de la haute et basse Seine. Il avait sous lui plusieurs officiers généraux. Il ne cessait de parcourir les postes, escorté d'officiers de chaque corps, qui lui servaient d'aides de camp. Il rendait compte tous les jours à Turgot, de qui il prenait l'ordre, Louis XVI l'ayant nommé ministre de la guerre et du département de Paris, ce qui fit dire qu'il était *généralissime*.

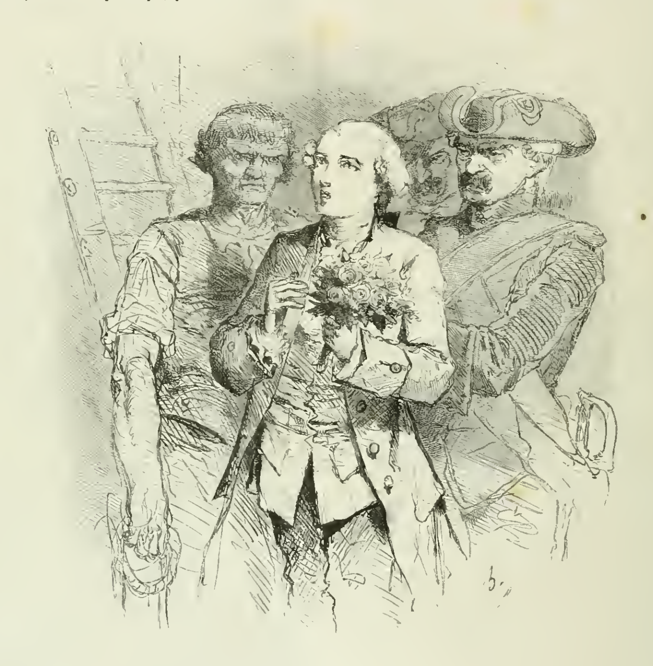
Ce ministre, dont la coterie philosophique du dix-huitième siècle a fait un dieu, et que se disputent avec un égal empressement les économistes et les philanthropes, prouva que, dans le cœur étroit et sec d'un homme politique, l'esprit de secte étouffe au besoin tous les sentiments de justice et même d'humanité. Le péril était passé; afin de frapper le peuple de terreur dans l'intérêt du système rêvé par les économistes sur la vente et la circulation des

grains, il ordonna tout à coup de rechercher ceux qui avaient trempé, de près ou de loin, dans l'échauffourée du 3 mai. En suite de cet ordre, le pauvre chamberlan, qui devait se marier le lendemain, fut enlevé pendant la nuit et jeté, avec deux cents curieux signalés par les limiers de police, dans les prisons du Châtelet.

Pendant cinq jours, toute la communauté des barbiers-perruquiers de Paris, prenant avec feu fait et cause pour le gendre futur de son syndic, s'agita et sollicita; pendant cinq jours Jonquille courut frapper à toutes les portes, même à celles de l'hôtel Conti. Louison baigna pour ainsi dire de pleurs les pieds de tous les juges, et porta son désespoir jusqu'aux genoux des ministres: tout fut inutile. L'inflexible Turgot voulait un exemple sanglant pour arrêter, disait-il, dans son principe, par l'effroi du châtiment, une contagion qui menaçait de devenir générale. Comme les magistrats du Châtelet répugnaient à prononcer la peine de mort dans un cas si peu grave, il leur en fit donner l'ordre formel. Le duc de La Vrillière écrivit, de la part du roi, à Papillon, chef de la commission prévôtale. Il lui fit de vifs reproches au nom de Sa Majesté, et le menaça de la perte de sa confiance s'il n'y répondait pas mieux.

Ce juge ne put résister à des ordres si pressants. Assisté de onze de messieurs du Châtelet, il rendit, en la chambre criminelle, un jugement prévôtal qui condamnait un gazetier et l'infortuné Cadogan à être pendus en la place de Grève.

Le même jour, 11 du mois, on éleva deux potences de dix-huit pieds de haut. Le maréchal de Biron mit sur



Le dernier bouquet et la dernière chanson de Cadogan.

pied toutes ses troupes, et l'exécution fut faite avec un appareil formidable, comme s'il eût été question de quelque grand coupable. Cadogan y montra l'âme d'un héros. Refoulant au fond de son cœur déchiré le souvenir de celle qu'il laissait sur la terre, pour finir dignement et braver cette mort inique, il parut paré de ses plus beaux habits, poudré avec soin des propres mains de Jonquille, qui n'avait voulu céder à personne ce soin suprême, et un bouquet de roses à la main, qu'il respirait en fredonnant cette chanson, à l'adresse de l'important et puéril général des armées de la haute et basse Seine :

Biron, tes glorieux travaux,
En dépit des cabales,
Te font passer pour un héros
Sous les piliers des halles;
De rue en rue, au petit trot,
Tu chasses la famine;
Général digne de Turgot,
Tu n'es qu'un Jean Farine!

Il allait entamer l'autre couplet, mais ses regards étant tombés par hasard sur une femme habillée de noir qui pleurait au pied du gibet, la voix lui manqua; il ne put qu'agiter la main pour dire un éternel adieu à Louison, que son père releva mourante quand le pauvre chamberlan eut cessé de vivre, et dont le cloître des Carmélites cacha le lendemain le désespoir.

MARY-LAFON.

(Prochainement la suite de la Galerie.)

REVUE DE L'ANNÉE 1856.

(SUITE.)



Etude de femme, d'après Paul Delaroche. Dessin de M. P. Chenay, gravure de M. Gérard.

MORTS DE 1856 (1). — PAUL DELAROCHE.

Delaroche et Bonaparte. Les rapins du feuilleton Tableaux de Paul Delaroche. Histoire. Religion. Portraits. Conscience de détails Le *Cromwell*. Désintéressement. Deux anecdotes. Mme Delaroche. Mort du maître.

Il y a environ quatorze ans, nous venions de publier notre étude bretonne sur *Michel Colomb, le tailleur d'images*, et nous l'avions dédiée à M. Paul Delaroche, qui travaillait alors à son fameux *hémicycle des Beaux-Arts*. Nous vîmes entrer un matin, dans notre cabinet, un homme à la figure aristocratique, aux traits délicats et sévères, au front large et plein de réflexion, aux manières réservées, mais charmantes. Cet homme déploya et nous offrit une superbe gravure, avant la lettre, représentant le premier consul Bonaparte. Un gracieux hommage était inscrit au bas et signé Paul Delaroche.

C'était, en effet, le grand artiste qui nous honorait de sa visite, et nous remerciait par un de ses chefs-d'œuvre.

En considérant la gravure et le peintre, nous remarquâmes une analogie qui a dû frapper tout le monde, entre les traits du vainqueur de l'Italie et ceux de l'auteur de *Jane Grey*, analogie dont ce dernier était justement fier et qu'il complétait par l'arrangement de ses cheveux.

Figurez-vous, à cheval, le Paul Delaroche que M. Buttura, son digne élève, a si bien peint, que M. Goupil a fait graver avec un soin religieux (2), que M. P. Chenay, notre excellent dessinateur, et M. Gérard, ont interprété si heureusement (3), et vous verrez le *Bonaparte passant le mont Saint-Bernard*, un des derniers et meilleurs ouvrages de Paul Delaroche.

Nous parlâmes au grand artiste de cette ressemblance, et il en accepta le compliment avec un amer sourire.

— Le temps est passé des Napoléon de l'art, nous dit-il.

Et il se plaignit des critiques violentes qui l'avaient exilé de nos expositions.

Depuis près de quinze ans, en effet, Paul Delaroche n'envoyait plus ses tableaux aux Salons. Il refusa même obstinément, en 1855, d'accepter le grand concours de l'Exposition universelle, dans lequel il eût si glorieusement vaincu pour la France.

On peut assurer que l'injustice systématique des rapins du feuilleton, qui alla jusqu'à dénier toute espèce de talent à l'auteur du *Cromwell*, abrégea ses jours, en comblant les douleurs de son veuvage, comme elle avait abrégé la vieillesse de Gérard et de Gros, dont elle causa le suicide.

Les mêmes rapins déclarent aujourd'hui, sur la tombe de Paul Delaroche, qu'il était un des premiers peintres du siècle. Il est bien temps, en vérité !

(1) Voyez la première partie, au numéro précédent.

(2) M. Goupil était non-seulement l'éditeur habile, mais l'ami dévoué de Paul Delaroche. C'est chez lui qu'on trouve les tableaux de l'illustre maître, reproduits par le burin de M. Henriquel Dupont et de nos premiers graveurs, avec une perfection d'autant plus inestimable que la plupart de ces tableaux, vendus à l'étranger, seraient perdus pour la France sans ces admirables reproductions.

(3) Est-il besoin de signaler à nos lecteurs les dessins de M. P. Chenay ? N'y reconnaîtront-ils pas d'eux mêmes l'intelligent et habile crayon habitué à reproduire les chefs-d'œuvre des maîtres ? C'est la première fois que M. P. Chenay consacre son beau talent aux publications illustrées, et ce ne sera pas la dernière fois qu'il brillera dans le *Musée des Familles*. Déjà dans l'article précédent de M. Mary Lafon, on aura reconnu un autre crayon, éminent aussi par l'esprit et la finesse, le crayon de M. Bertall, le digne interprète de Balzac. Succès oblige.

Paul Delaroche était né à Paris, le 17 juillet 1797. Son père, directeur d'une succursale du mont-de-piété, avait deux fils, tous deux entraînés vers l'étude de la peinture. M. F. Halévy a révélé une lutte touchante entre les deux frères, au sujet de leur vocation. Dans une prévision pleine de tendresse, pour qu'aucun nuage ne pût s'élever entre eux, pour que nulle inquiétude ne vînt troubler leur mutuelle affection, ils avaient choisi des routes différentes, et Paul Delaroche s'était d'abord voué à l'étude du paysage, sous la direction de Watelet. Mais lorsque son frère aîné, guidé par un pieux dévouement, eut renoncé à la peinture pour seconder son père dans des fonctions administratives, Paul Delaroche s'abandonna sans contrainte à sa vocation et marcha où l'appelait son génie. Gros l'admit dans son atelier, et sut bientôt apprécier tout ce que promettaient à l'avenir les essais de son nouveau disciple, tout ce que cette jeune âme renfermait de pur, de noble, d'élevé.

Paul Delaroche avait vingt-cinq ans lorsqu'il se révéla, en exposant au Salon de 1822 son tableau de *Josabeth sauvant Joas*, et les maîtres et la foule accueillirent avec faveur cette jeune peinture pleine de promesses. Géricault, que la mort devait frapper aussi avant l'âge, en rechercha l'auteur, l'encouragea et le soutint de son amitié et de sa haute approbation.

Bientôt le *Saint Sébastien*, la *Jeanne d'Arc*, le *Philippo Lippi*, la *Prise du Trocadero*, la *Mort de Duranti*, établirent la renommée de Paul Delaroche.

Une fois maître de son talent et de l'opinion, il se consacra presque exclusivement à la représentation de sujets historiques, dont il faisait parfois de vastes compositions, mais qu'il réduisait le plus souvent aux dimensions du tableau de genre, comme le fait observer avec justesse un de ses biographes. Il nous montra successivement le jeune *Caumont la Force* sauvé du massacre de la Saint-Barthélemy; la *barque de Richelieu* remorquant celle de Cinq-Mars; *Henri III* frémissant en présence du cadavre du Balafré; *Mazarin* jouant avec ses nièces à son lit de mort; les *Enfants d'Edouard* dans la Tour de Londres; *Jane Grey* devant la hache et le billot fatal; *Elisabeth*, sa meurtrière, à l'agonie; *Charles Ier* insulté par les soldats du Parlement; *Cromwell* méditant devant la bière de son roi décapité; *Lord Straffort* béni par un évêque en se rendant au supplice; *Bonaparte* préludant à ses conquêtes par le passage du mont Saint-Bernard, et méditant à Fontainebleau sur ses désastres, etc., etc.

Paul Delaroche consacra ses dernières années à des sujets tirés de la Révolution française : l'*Interrogatoire de Marie-Antoinette*, les *Girondins à la Conciergerie*. Il n'adopta pas, pour ce tableau, la fable du banquet, imaginée par Honoré Riouffe et propagée par Charles Nodier : « Les proscrits ne soupent pas, ils causent ou méditent. Au centre, Brissot, entouré d'Arnaud Gensonné, de Carra, de Duperret, écoute la parole de Vergniaud. Jacques Lacaze, le négociant bordelais, écrit à sa famille avec la précipitation d'un homme dont les instants sont comptés. Ducos et Fonfrède se jettent dans les bras l'un de l'autre ; Duchâtel seul semble regretter la vie. Un officier municipal, entouré de gardes nationaux, vient annoncer aux condamnés que l'heure du supplice est venue, et par la porte entr'ouverte, surmontée d'un buste de Marat, on aperçoit des valets de prison qui emportent le cadavre de Dufriche-Valazé ». La composition est dramatique et d'un effet saisissant.

Les *Girondins* ont trouvé acquéreur au prix de 35,000 fr. L'artiste voulait leur donner un pendant, *Madame Elisa-*

beth à la Conciergerie, dont malheureusement l'esquisse reste à peine ébauchée.

Les toiles religieuses avaient également réussi à Paul Delaroche. Sa *Sainte Cécile* est médiocre ; mais sa *Sainte Amélie*, sa *Vierge au désert*, ses *Pêcheurs du Tibre* sont des œuvres magistrales.

Il avait conçu, dit M. de la Bédolière, qui nous semble parfaitement renseigné, le plan d'une série de scènes de la Passion, que l'Écriture ne raconte pas, mais qu'elle permet de supposer. La première, la seule terminée, se passe dans une cabane, sur le chemin du Calvaire. A l'aspect des lances et de l'inscription J. N. R. I., qui dépassent l'appui de la fenêtre, la Vierge et Madeleine tombent à genoux; saint Jean veut s'élancer, mais le prudent saint Pierre le retient. Ce petit tableau, très-fini, produit une émotion profonde.

Les portraits de Napoléon, de Pierre Ier, de Mme Sontag, de MM. Thiers, de Pastoret, de Pourtalès, Guizot, ce dernier surtout, sont encore à citer parmi les chefs-d'œuvre du maître.

L'*Etude de femme* que reproduit notre gravure, par un privilége insigne accordé au *Musée des Familles*, est aussi un portrait admirable, celui d'un ange de beauté, de noblesse, d'esprit et de charité, que tout le monde a béni trente ans à Paris, en Bretagne, à Marly-le-Roi, et dont la mort, aussi affreuse que prématurée, a été un deuil public inconsolable. La même tête, une des plus belles de ce siècle et de ce pays, avait été placée par l'illustre artiste dans sa *Bataille d'Hastings* et dans son *Hémicycle des Beaux-Arts*.

Cette dernière œuvre, large personnification des époques et des maîtres de la peinture, que chacun a vue ou verra au palais de la rue Bonaparte, est le plus sérieux et le plus impérissable titre de Paul Delaroche aux hommages de la postérité.

L'auteur de *Jane Grey* était d'une conscience de détails et de recherches exemplaire. On le remarque surtout dans son *Cromwell* et dans son *duc de Guise* (acheté 52,000 fr. à la vente de la collection d'Orléans).

Pour le *Cromwell*, le peintre modela une statuette du Protecteur, qui fut habillée avec soin : le chapeau, la plume flottante, la collerette, le pourpoint, les grosses bottes, rien n'y manquait, dit le critique déjà cité; il fit exécuter une bière pour y déposer Charles Ier, qu'il avait également modelé, et dont la tête, multipliée par le moulage, a été pendant quelque temps dans le commerce. Les deux personnages furent placés dans une boîte de quelques décimètres carrés, ouverte par devant, et que l'artiste éclaira à sa guise. Ce fut l'esquisse en relief et en nature de son remarquable tableau.

M. P. d'Ivoy raconte deux nobles traits du désintéressement de Paul Delaroche.

M. X..., son ami, qui fut depuis gérant d'un recueil périodique, avait demandé à l'artiste un tableau dont le prix fut fixé 3,000 fr. Paul Delaroche n'avait pas alors la réputation que lui donna sa *Jane Grey*. Il peignit pour M. X... le *Richelieu*.

Le *Richelieu* terminé, M. le comte de Pourtalès, l'heureux propriétaire de la belle galerie et du somptueux hôtel de la rue Tronchet, vient faire une visite à M. Delaroche. Il voit le tableau et s'écrie :

— Ce tableau est à moi ; je vous en donne six mille francs.

— Impossible, dit l'artiste.

— Pourquoi ?

— Le tableau est vendu.

— En voulez-vous huit mille francs?

— Je ne puis le vendre, il ne m'appartient plus.

— A qui l'avez-vous vendu?

— A X...

M. de Pourtalès quitte l'artiste ; sur l'heure, il court chez M. X... et lui offre huit mille francs du tableau. M. X... accepte, puis va chez Delaroche.

— Votre tableau ne m'appartient plus, lui dit-il. Je l'ai cédé à M. le comte de Pourtalès pour huit mille francs. Etes-vous fou de refuser des offres pareilles! Voilà vos huit mille francs.

Bon gré mal gré il fallut que Delaroche acceptât. Pour dédommager son ami, il se remit à l'œuvre et peignit pour lui le *Mazarin*, toujours au prix de trois mille francs.

Mais M. le comte de Pourtalès avait eu vent de ce nouveau tableau. Le Mazarin faisait pendant au Richelieu. Il n'en parla même pas à Delaroche. Il alla chez M. X...

— Le *Mazarin* m'appartient comme le *Richelieu*, lui dit-il ; seulement comme les deux tableaux se font pendant, et que leur valeur en est accrue, je vous donnerai douze mille francs du Mazarin.

Cette fois encore Paul Delaroche voulut résister ; mais il fut forcé de céder. Il reçut ainsi vingt mille francs pour ces deux tableaux dont il ne voulait que six mille francs.

Paul Delaroche avait épousé la fille unique d'Horace Vernet. C'était une femme accomplie. Une exquise beauté s'alliait en elle aux qualités les plus aimables, à l'élévation des sentiments, à la supériorité de l'esprit. La *Sainte Cécile* de Delaroche est le portrait de sa femme, ainsi que la figure de *peinture gothique* à l'*Hémicycle des Beaux-Arts*.

Une mort prématurée vint lui enlever, à la fleur de l'âge, cette moitié de lui-même si aimée et si digne de l'être. Paul Delaroche ne s'est jamais consolé de cette perte cruelle. La vie de l'homme fut brisée dès lors, — et la critique ne fit qu'achever l'artiste.

Atteint en même temps d'une hépatite et d'une hypertrophie du cœur, après quelques hivers passés en Italie, et quelques étés aux eaux d'Ems, il languissait depuis quinze jours, à la fin d'octobre dernier. Cependant, les médecins avaient constaté une amélioration dans son état. La matinée du 4 novembre leur avait rendu l'espérance : Paul Delaroche s'était tranquillement entretenu avec M. Horace Vernet, son beau-père, avec M. Goupil, son éditeur, lorsque par suite de la rupture d'un vaisseau, vers quatre heures du soir, il succomba sans plaintes et sans souffrances.

Paul Delaroche vivra éternellement comme un de nos meilleurs peintres d'histoire, comme celui qui a le mieux concilié l'exactitude et le fini des détails avec l'intelligence et la composition de l'ensemble. S'il eût joint à ces précieuses qualités l'ampleur philosophique et le style monumental, il ne serait pas seulement le Casimir Delavigne mais aussi le Corneille de la peinture française.

AUGUSTIN THIERRY.

Le *Musée* a donné la notice et le portrait d'Augustin Thierry (1) ; mais ses dernières années, postérieures à notre publication, et ses derniers moments surtout, ont été marqués par une révolution religieuse d'un si grand et d'un si noble exemple qu'il est de notre devoir de l'enregistrer ici en quelques mots. C'est le savant et illustre abbé Gratry, de l'Oratoire, qui est notre témoin et notre garant.

— Je suis un rationaliste fatigué, m'avait dit l'auteur des *Lettres sur l'histoire de France* ; je veux entrer dans le

(1) Voyez tome XXI, p. 255, et tome XXII, p. 287.

sein de l'Eglise, à l'autorité de laquelle je me soumets. Je veux corriger tout ce que j'ai pu, quoique de bien bonne foi, écrire contre la vérité, dans tous les sens. Je demande à Dieu tous les jours, toutes les nuits, de me donner le temps d'achever ce travail, car il me semble qu'en ceci je travaille pour Dieu. Oui, je me soutiens et m'encourage parfois, dans ma fatigue et mes insomnies, par cette pensée : *Je suis un ouvrier de Dieu.* Ne répétez pourtant pas ce mot, ajouta-t-il dans sa délicate modestie, ce serait prétentieux. Je ne dis cela qu'à vous. Peu de jours après, en présence de M. le curé de Saint-Sulpice et de deux autres personnes, M. Augustin Thierry, me prenant la main, nous dit d'un ton à la fois ému et souriant : — Monsieur le curé, je vous prends à témoin qu'aujourd'hui j'institue et installe monsieur l'abbé comme mon directeur de conscience. C'est lui maintenant qui répondra de moi.

Profondément touché de cette parole, M. Gratry eut avec M. Augustin Thierry de fréquents entretiens qui lui révélèrent la beauté de cette âme. Dans les derniers temps surtout, il voyait croître son zèle pour la vérité, son entière soumission à l'Eglise et son désir continuel et empressé de terminer la correction de ses ouvrages. Malheureusement il finit par y apporter une sorte de précipitation violente qui paraît avoir été en grande partie cause de sa mort.

Le père Gratry donne ensuite le résumé du dernier entretien qu'il eut avec M. Augustin Thierry. C'était huit jours avant sa mort. Il n'y avait chez lui que Mme la princesse Belgiojoso et l'abbé. Le célèbre historien parla presque seul pendant environ une demi-heure avec une fermeté, une précision et une animation extraordinaires.

Ce résumé, trop long pour tenir ici, est une profession de foi catholique, éloquente et précise, et une rétractation solennelle de toutes les erreurs d'Augustin Thierry.

Trois jours après, continue M. Gratry, j'amenai au cher malade le P. Pététot, qui a tant d'expérience du lit de mort. Le P. Pététot resta seul avec M. Thierry, et, pendant que nous étions en prières dans la chambre voisine, il lui suggéra les actes de foi, de contrition, d'espérance et d'amour de Dieu, puis lui donna l'absolution. Ensuite, M. le curé de Saint-Sulpice vint lui administrer l'extrême-onction. Très-agité avant la venue du curé, le malade parut très-calme pendant toute la cérémonie. Il n'est mort que le surlendemain, 22 mai. Cet exemple sera historique. Il sera salutaire. Il relèvera plus d'un espoir. Il guérira plus d'un aveuglement.

ALEXANDRE MAZAS.

Autre deuil de l'histoire en 1856.

L'année dernière, à pareille époque, on eût pu voir un homme à cheveux gris, mais encore alerte et vigoureux, portant à sa boutonnière le ruban de la Légion d'honneur, côtoyer, en tâtonnant avec son bâton (car il était presque aveugle), le trottoir de la rue de Bellechasse, dans le faubourg Saint-Germain. Peu d'instants après cet homme était renversé par une voiture, foulé sous les pieds des chevaux, et rapporté mourant dans un hôtel de la rue Bonaparte, où il expirait quelques jours plus tard, au milieu de regrets unanimes, entre une veuve héroïque et un soldat de la France.

Cet homme était notre collaborateur, Alexandre Mazas, l'historien des *Grands capitaines du moyen âge*, de la *Révolution de* 1830, des *Grands hommes de l'Orient*, de l'*Institution de la Légion d'honneur*, etc., etc., ouvrages marqués au coin de l'impartialité, de l'intérêt général, et de l'honnêteté surtout.

Neveu du colonel qui avait illustré ce nom, Mazas respira tout jeune l'odeur de la poudre. Il entra au service en 1808; il combattit avec distinction en Espagne, prit part aux dernières luttes de l'empire et à toutes celles de la campagne de France. Lieutenant à la bataille de Reims, décoré peu de temps après, puis dégagé de ses serments par l'abdication de Fontainebleau, Mazas suivit bientôt les penchants de son cœur en se dévouant tout entier à la cause des Bourbons. Il la servit bravement de son épée aux Cent-Jours et, mis à la retraite, pour toute récompense, après l'expédition du Trocadéro (1), il entra dans la carrière des lettres avec le grade de capitaine d'état-major. Son début fut un *Carnet chronologique* qui devint tout d'abord populaire ; ses *Capitaines du moyen âge* réussirent mieux encore, grâce à la vérité, à l'animation du récit et à la science militaire si rare chez les historiens. Il fut alors nommé bibliothécaire à l'Arsenal et secrétaire du baron de Damas, gouverneur du duc de Bordeaux. 1830 renversa encore une fois la position de M. Mazas. Il suivit le roi Charles X à Cherbourg, et perdit d'un seul coup, en refusant le serment à Louis-Philippe, ses deux places et sa pension de retraite. Il arracha dès lors, pour ainsi dire, à un travail obstiné, ses moyens d'existence. Il perdit la vue, subit une opération malheureuse, et mourut enfin, comme nous l'avons raconté, en dictant à sa femme une *Histoire de la Croix de Saint-Louis*, que vient d'achever avec succès M. Théodore Anne.

Tous ceux qui apprécient et regrettent le véritable esprit français se rappellent avec attendrissement ce vétéran du dévouement et du travail, se guidant avec peine à travers les salons de Paris, qu'il animait de ses intarissables anecdotes et de sa charmante et inaltérable gaieté.

THÉODORE CHASSERIAU.

Théodore Chasseriau est mort à trente-sept ans, tout d'un coup, sans prévenir, sans avoir jamais dit : *je souffre*, suivant la saisissante expression de son fidèle ami T. Gautier. On pouvait ne pas aimer son talent, mais il fallait invinciblement le reconnaître. Digne élève de M. Ingres, il avait coloré son dessin et était devenu un maître lui-même. Homme du meilleur monde, peintre convaincu, artiste laborieux, il sacrifiait souvent ses intérêts à ses opinions. Pour le juger d'un seul coup, il n'est besoin que d'entreprendre un pèlerinage à la chapelle de Sainte-Marie-l'Egyptienne, à Saint-Merry, aux fonts baptismaux de Saint-Roch, à l'hémicycle de Saint-Philippe-du-Roule, en finissant par une visite à l'escalier de la Cour des comptes. Quant à ses tableaux dispersés, on n'a pas oublié la *Suzanne au bain*, la *Vénus anadyomène*, l'*Andromède*, le *Christ au jardin*, *Cléopâtre*, *Sapho* , les *Femmes de Constantine*, la *Défense des Gaules*, etc.

Ami intime d'Abd-el-Kader et de Bou-Maza, adorateur des lumières pures de l'Orient, son corps dut tressaillir au bord de sa fosse, quand un Arabe en burnous noir vint lui jeter de l'eau bénite et l'éclairer comme d'un rayon de cette Afrique tant aimée !

CÉSAR DUCORNET, *né sans bras.*

Ce pauvre et honnête artiste, en qui l'art ou plutôt le métier suppléait miraculeusement à la nature, et qui peignait avec le moignon de son pied informe, est mort aussi

(1) Voyez dans le *Musée des Familles*, t. XXI, p. 202, un des plus piquants souvenirs de cette expédition : *Le général Quoin-Quoin et le général La Sauce.*

dans l'obscurité en 1856. (Voyez son portrait et sa biographie dans le *Musée des Familles*, t. VIII, pages 190-192.)

R. SCHUMANN ET P.-J. LAINDPAINTNER.

L'Allemagne a perdu en 1856 deux de ses plus illustres et de ses plus savants compositeurs : 1° Robert Schumann, fils d'un libraire de Zwickau, en Saxe, époux de la grande pianiste Clara Wieck, digne rivale et amie de notre Chopin, auteur de plus de quarante œuvres toutes remarquables, et mort comme Donizetti dans l'état d'aliénation mentale ; 2° Pierre-Joseph Laindpaintner, de Coblentz, maître de chapelle à Wurtemberg et à Stuttgard ; auteur de vingt-sept opéras et ballets, inconnus en France, à la honte musicale de notre pays, car ce sont presque autant de chefs-d'œuvre d'harmonie et de sentiment.

LE COMTE DE SALVANDY.

Celui-là vient de mourir plein de vie, comme il avait vécu plein d'honneur, et la postérité sera plus juste envers lui que ses contemporains. Il avait le malheur de se nommer Narcisse-Achille, et de justifier ces deux noms par quelques travers extérieurs ; mais, au fond, M. de Salvandy a été un brave officier, décoré par l'Empereur en 1815, un écrivain distingué par son roman d'*Alonzo* et son *Histoire de Sobieski*, un député éloquent et intègre, un ambassadeur plein de grâce et de dignité, un académicien tout à fait digne du fauteuil, un ministre utile et dévoué à son pays, à ses gloires, et surtout aux hommes de talent.

Lors de la flétrissure des pèlerins de Belgrave-Square, M. de Salvandy eut seul le noble courage de donner sa démission d'ambassadeur à Turin ; et il n'avait pas d'autre fortune que sa plume et cette ambassade ! Ce trait lui fera un éternel honneur.

On citerait par milliers les actes gracieux de M. de Salvandy pour la littérature et les écrivains. En voici un qu'il serait ingrat de ne pas consigner dans ce recueil.

En 1847, on allait donner la croix de la Légion d'honneur à quelques hommes de lettres. MM. de Chateaubriand, Ballanche et Ampère prononcent à l'Académie française un nom qui n'était pas sur la liste. Aussitôt M. de Salvandy, alors chargé de l'instruction publique, porte ce nom au Conseil des ministres, et directement, sans rapport ni travail des bureaux, il fait agréer à ses collègues et signer au roi la décoration de l'auteur de *la Bretagne ancienne et moderne*, du rédacteur en chef du *Musée des Familles*. Celui-ci, informé par une lettre charmante, va remercier le soir, à sa réception officielle, le ministre qu'il n'avait jamais vu ; et M. de Salvandy, en lui disant : « Voilà vos titres, monsieur ! » lui montre son *Histoire de Bretagne* et le *Musée des Familles* exposés à tous les yeux sur la table du grand salon.

Honorés ainsi publiquement en notre humble personne, nos lecteurs s'expliqueront, en s'y associant, le tribut de justice et de reconnaissance que nous devions dans ce journal à la mémoire de M. de Salvandy.

On se rappelle le mot fameux par lequel M. de Salvandy avait prédit la révolution de Juillet, à une fête donnée peu de jours avant au Palais-Royal, en l'honneur du roi de Naples : « C'est bien une fête napolitaine, avait-il dit, car nous dansons sur un volcan ! »

M. de Salvandy est mort à Evreux, après de cruelles souffrances, supportées avec une admirable fermeté d'âme et une résignation toute chrétienne. Né à Condom en 1795, il n'était âgé que de soixante et un ans, et, sans le déplorable accident qui a abrégé ses jours, une loupe dégénérée en tumeur, une longue vie lui était encore promise, ainsi que d'honorables travaux.

Quelques critiques l'appelaient « l'ombre de Chateaubriand au clair de lune. » Le mot était aussi injuste que malin. Chateaubriand lui-même reconnaissait en M. de Salvandy un de ses plus dignes émules.

LES DEUILS DU MONDE EN 1856.

Les deuils du monde en 1856 ont été pour ainsi dire étouffés par le cri de douleur, dont nous nous sommes faits ici l'écho, devant la tombe ou plutôt devant le bûcher de Mme la comtesse de Fitz-James (1). Ce malheur, qui a retenti avec tant d'éclat dans tous les journaux, en arrachant des larmes aux plus indifférents, a donné la mesure de la sympathie qu'inspire toujours en France aux natures honorables et bien nées la réunion de toutes les distinctions et de toutes les vertus, de tous les dons de la beauté, de l'esprit et du cœur.

L'ABBÉ AUPIAIS.

Nous sera-t-il permis, aux mêmes titres, d'inscrire encore ici, avec nos larmes filiales, le nom d'un homme de bien accompli, d'un parfait ministre du Seigneur, d'un tendre ami et presqu'un père, du père adoré de toute une paroisse de Bretagne, de l'abbé François Aupiais, curé de Paimbœuf, notre premier maître en cet art de penser et d'écrire et d'enseigner le beau et le bon à nos lecteurs? Figure grave, attentive et douce qui nous guidera et nous sourira jusqu'à notre tombe, à travers les meilleurs souvenirs de notre berceau, et qui vient d'aller prier jusqu'au ciel, pour son ancien et cher élève, le Dieu dont il représentait sur la terre la justice, la miséricorde et la charité ! Que tous ceux qui aiment un peu nos modestes ouvrages bénissent avec nous ce nom obscur et cette mémoire vénérée. C'est à l'abbé Aupiais qu'ils doivent, — comme l'eau du ruisseau à sa source, — les pages de notre plume qui ont pu mériter leur indulgence et leur sympathie.

POEMES ET SONNETS DE W. SHAKSPEARE.

Une des utiles, consciencieuses et belles publications littéraires de 1856. C'est la révélation de l'aspect le plus inconnu du grand poëte anglais. Dans ces poésies intimes, traduites par M. Lafond avec talent et avec bonheur, on apprend toute la vie de Shakspeare en dehors du théâtre ; on voit qu'il rougissait du métier de comédien,

(1) Parmi les nobles et touchantes communications que nous avons reçues au sujet de notre article : *Les Reines s'en vont...* voici des vers charmants qu'une femme inconnue nous a adressés et dont elle nous pardonnera de citer quelques-uns :

Oui, le monde oubliera ses succès et sa gloire,
Ses jours si bien remplis, et ce destin affreux ;
Mais le bien qu'elle a fait sauvera sa mémoire
De l'oubli des heureux.
Oubliez ! Oubliez ! Vous que la vie emporte,
Poursuivant de vos vœux tous les biens superflus,
Elle les possédait, et pourtant elle est morte,
Et vous ne serez plus !
Hélas ! diront toujours les pauvres en détresse,
Quand l'hiver glacera leur foyer sans chaleur,
— Ce fut à pareil jour que la *bonne comtesse*
Nous garda du malheur !
Quant à moi, si le soir il advient que je passe
Près de ce toit désert que peuplait sa bonté,
Il me semble encor voir dans l'ombre qui s'efface
Rayonner sa beauté.

qu'il était fidèle à ses amitiés, inconstant dans ses passions, souvent découragé et rêvant au suicide. La préface contient des détails nouveaux et curieux sur l'auteur d'*Otello*, et les *Sonnets* sont suivis des deux poëmes : *Vénus et Adonis* et *Lucrèce*, qui montrent la souplesse de ce génie prodigieux. Ce livre mérite de se joindre dans les bibliothèques à toutes les éditions de Shakspeare.

ALBUM DE NADAUD, POUR 1857 (1).

Il ne s'agit plus ici de chansons ! Un poëte, et un poëte de premier ordre, un poëte essentiellement français, révélé déjà par les albums précédents, se produit tout entier dans celui de 1857. Les vers de Nadaud passeront des salons aux bibliothèques, du jour de l'an à la postérité. Jugez-en par ces couplets du *vieux Télégraphe*:

Que fais-tu, mon vieux télégraphe,
Au sommet de ton vieux clocher,
Sérieux comme une épitaphe,
Immobile comme un rocher?
. . . .

Tu fus l'énigme de notre âge;
Nous voulions, enfants curieux,
Deviner ce muet langage
Qui semblait te parler des dieux,
Lorsque tes bras cabalistiques
Lançaient à l'horizon blafard
Les mensonges diplomatiques...
Interrompus par le brouillard.

Maintenant, en une seconde,
Le Nord cause avec le Midi;
La foudre traverse le monde
Sur un brin de fer arrondi.
L'esprit humain n'a point de halte,
Et tu restes debout et seul,
Ainsi qu'un chevalier de Malte
Pétrifié dans son linceul.
. . . .

Ainsi s'éteignent toutes choses
Qui florissaient au temps jadis;
Les effets emportent les causes,
Les abeilles sucent les lis.
Ainsi chaque règne décline,
Et les romans de l'an dernier,
Et les jupons de crinoline...
Et les astres de Leverrier.

Moi, je suis un pauvre trouvère,
Ami de la douce liqueur;
Des chants joyeux sont dans mon verre;
J'ai des chants d'amour dans le cœur
Mais à notre époque inquiète,
Qu'importent l'amour et le vin?
Vieux télégraphe, vieux poëte,
Vous vous agiteriez en vain...

Jugez-en aussi par ces stances sur *Ma sœur* :

On se découvre à son aspect;
Nul regard impur ne la blesse;
Honorée avant la vieillesse,
Elle commande le respect.
Elle est mon soutien et mon juge;
Dans son cœur j'ai placé ma foi,
Dans sa conscience ma loi,
Et dans sa bonté mon refuge.

Celle dont j'aime à vous parler,
C'est ma sœur, ou bien c'est la vôtre;
Car, que je chante l'une ou l'autre,
Elles doivent se ressembler.
L'amitié n'est pas aussi tendre,
L'amour n'a pas tant de douceur;
O vous qui n'avez pas de sœur,
Vous ne pouvez pas me comprendre!

Jugez-en enfin par ce rêve de mélancolie sublime au pied des *Ruines :*

Ah! pourquoi le cœur ne peut-il
Renouer de même le fil
Des illusions passagères?
Ce ne sont pas les châteaux seuls
Qui portent les sombres linceuls
Tissus de mousse et de fougères!
Mais n'entends-je pas une voix
Qui m'apporte au travers des bois
Une note plaintive et douce?
Un éclair se fait dans la nuit;
Tout le passé se reconstruit!
Arrachons le lierre et la mousse!
Là-bas sont des pays plus doux!
L'heure a sonné le rendez-vous;
Nous sommes deux et le jour baisse,
Dieu nous mesure les instants...
O la jeunesse du printemps!
O le printemps de la jeunesse!

(1) Chez Heugel, au *Ménestrel*, rue Vivienne.

ALBUM DE Mlle PAULINE THYS.

Voici, à côté de l'album de Nadaud et chez le même éditeur, celui de Mlle Pauline Thys, dont la poésie et la musique seront aussi bien venues dans les familles (Voyez les titres au *Mercure* de décembre). Il y a là du sentiment et de la gaieté, du cœur et de l'esprit, — témoin la romance qui porte ce titre, et dont vous jugerez par les traits suivants :

Bâtir des châteaux sur des pailles,
Du succès ne douter jamais,
En chantant gagner les batailles...
Celui-là c'est l esprit français!
... On nous dit : l'esprit court les rues
En sabots, en harnais doré...
Que de gens les ont parcourues...
Sans l'avoir jamais rencontré!
... Mais il est un esprit plus tendre
Qui nous fait sourire et pleurer,
Un esprit qui sait tout comprendre,
Et qui ne peut pas s'égarer.
Beaucoup aimer est sa devise,
Pardonner son plus grand bonheur;
Par lui notre âme s'éternise...
Il s'appelle l'esprit du cœur.

Il s'appelle Mlle Pauline Thys; il a vingt ans; il écrit et compose comme vous voyez; il chante comme on vous souhaite de l'entendre, et il va faire jouer un opéra aux *Bouffes-Parisiens*. C'est complétement invraisemblable et parfaitement vrai.

— Si vous voulez encore un diamant poétique et musical de la plus belle eau, demandez au même éditeur *Le bien*, de M. Galoppe d'Onquaire, noté par M. Léopold Amat. Ce n'est pas *le bien*, c'est *le très-bien*, c'est *le mieux* possible.

— *N.-B.* Outre son album ci-dessus, M. Nadaud va publier un opéra-bouffe de salon, *Porte et Fenêtre*, que nous signalons d'avance à nos lecteurs comme une conquête pour leur *Spectacle en Famille.*

COURS DE M. BALLANDE. AVIS AU SPECTACLE EN FAMILLE.

A propos de spectacle en famille, nous trouvons dans *l'Entr'acte*, journal officiel de l'art dramatique, et dans la plupart des journaux sérieux, la confirmation de la bonne nouvelle que nous avions annoncée à tous ceux qui veulent apprendre à bien dire, à bien lire, à jouer la comédie au salon.

L'auteur du *Traité de la parole*, que nous recommandions naguère, l'ancien pensionnaire de la Comédie-Française, le digne partenaire de Mlle Rachel, M. Ballande, qui dit, enseigne et pratique avec tant de talent la prose et les vers, a ouvert enfin son cours de lecture, de diction et d'action oratoire et théâtrale, à l'usage des gens du monde. L'inauguration solennelle a eu lieu, le 27 décembre, dans les belles galeries de l'hôtel d'Osmond, boulevard des Italiens, par un discours éloquent et précis du remarquable artiste et par le quatrième acte de *Polyeucte*, tragédie de Corneille, et *Dos à dos*, comédie de Mme Roger de Beauvoir : acteurs, M. Ballande et M. Leroux, Mmes Favart et Savary, du Théâtre-Français. La foule élégante qui encombrait la salle a couronné cette inauguration d'un succès éclatant, et qui va donner pour élèves au professeur tous les partisans de son admirable diction. Ce cours manquait en France, depuis la mort de Mennechet, l'ancien lecteur des rois et le fondateur des *Matinées littéraires*. Il est patronné dans les salons par un groupe de dames (1) dont les noms sont une garantie pour les familles comme pour l'art, et qui se mettent noblement à la tête de l'élan parisien vers les exercices littéraires et dramatiques, et vers la réforme si nécessaire et si urgente de l'éducation générale dans un de ses compléments les plus indispensables et les plus négligés (2). Rien, d'ailleurs, ne pouvait venir plus à propos, au moment où les salons de Paris habitués à donner le ton se convertissent à l'envi pour cet hiver en théâtres de société. Hier déjà, dans une nombreuse réunion du faubourg Saint-Germain, devant plusieurs sommités des lettres et des arts, M. Ballande a dit, aux applaudissements de tous, le premier acte du *Misanthrope* de Molière, avec M. Huber, de l'Odéon (prix du Conservatoire), et un jeune homme du monde, M. Rén..., élève de M. Samson. La musique était aussi et dignement représentée dans cette soirée par M. Nadaud, qui a égrené les fines perles de son nouvel écrin; par Mlle Thys et ses jolies compositions, par la magnifique voix de Mme Brian et par la verve spirituelle de M. Malézieux. M. Viennet a enlevé la paille, dans un intermède, avec son *Epître à Boileau*, qui avait produit tant d'effet à la séance annuelle des cinq Académies.

N. B. Ce chef-d'œuvre satirique de notre éminent collaborateur paraîtra bientôt tout entier dans le *Musée des Familles* avec des dessins de Stop, dignes de l'auteur et du sujet.

P. S. Ces lignes sur le cours de M Ballande sont non-seulement une justice et un service rendus à l'artiste et au public, mais encore une réponse collective à la multitude de lecteurs qui nous consultent sur les moyens d'organiser leur *Spectacle en famille*. Adressez-vous à M. Ballande, pouvons-nous leur dire désormais, c'est le maître du genre par excellence. Nul ne vous apprendra mieux que lui à monter et à jouer les comédies-proverbes insérées dans les colonnes du *Musée*.

Au fait, comment M. Ballande ne dirait-il pas bien les vers, lui qui improvisait, l'autre jour, en quelques minutes, les stances suivantes à notre éminente collaboratrice, Mme Anaïs Ségalas, après lui avoir entendu réciter les pièces dont elle enrichit notre recueil :

PITRE-CHEVALIER.

(1) Mmes Anaïs Ségalas, Pitre-Chevalier, la duchesse de Saint-Simon, Perrière-Pilté, la vicomtesse de Bresche, Cahours de Landelle, Douville de Maillefeu, la marquise de Beaumont, etc.

(2) Excepté, il faut le dire, dans les colléges des jésuites, où ces exercices et cette partie de l'éducation n'ont jamais cessé d'être en honneur et de former des hommes du monde accomplis.

A Mme ANAÏS SÉGALAS.

Au berceau ta lèvre enfantine
But à la coupe de saphir
Où Virgile, Hugo, Lamartine
Ont vu le ciel se réfléchir.

Il n'est pas de petit brin d'herbe,
De mer profonde ou de ciel bleu,
De front naïf, de front superbe,
En qui tu ne révèles Dieu.

Oui, l'accord si pur de ta lyre
Est l'écho d'un céleste chœur;
Moi, je ne l'aime et ne l'admire
Que parce qu'il vient de ton cœur.

Savoure ton bonheur, poëte,
En parler serait l'amoindrir,
L'air matinal de l'alouette
Dit-il ce qu'elle peut sentir?

Chante, c'est ton lot sur la terre;
Le nôtre, c'est de t'écouter,
De t'applaudir et de nous taire...
Alors qu'il te plaît de chanter.

DE L'ÉDUCATION, D'APRÈS PAN-HOEI-PAN,

Par Mme ADAM-SALOMON. Préface de LAMARTINE (1).

Au milieu des voix plus ou moins connues et accréditées qui s'élèvent chaque jour de la presse, s'il s'en détache une fraîche et pure, qui ne s'était pas encore fait entendre, on ressent comme une impression de brise matinale... L'attention blasée se réveille; on sourit à une espérance.

Cette impression sera celle de tout le monde, et surtout des mères, devant l'œuvre modeste et charmante d'une jeune femme dont le nom, aimé dans les arts, est lui seul un heureux augure.

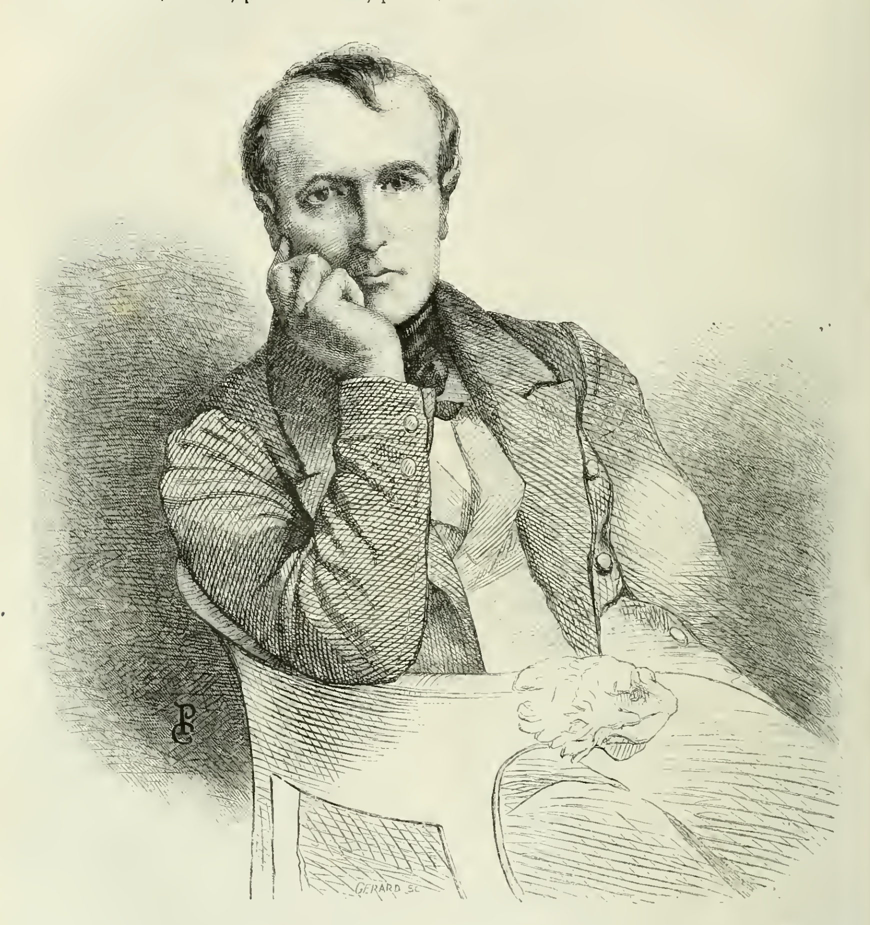
Nous connaissions déjà, par quelques articles gracieux, les aspirations littéraires de Mme Adam-Salomon. Voilà, aujourd'hui, qu'elle les justifie par la publication d'un joli volume-miniature où elle résume, en quelques pages, les devoirs d'une femme envers Dieu, envers ses semblables et envers elle-même.

Ce petit précis de morale, que l'auteur dédie à sa fille, âgée de quatre ans, est intitulé : DE L'ÉDUCATION. Accessible à tous les esprits, applicable dans toutes les situations, il est empreint d'un caractère de simplicité, et néanmoins d'élévation.

(1) Michel Lévy. In-18.

La forme et un cadre ingénieux n'ont pas fait non plus défaut à l'artiste ; ils donnent un tour nouveau à un sujet qui ne l'est pas, qui ne saurait l'être, bien que, cependant, il ne puisse vieillir : la morale est née le même jour que la société et doit subsister aussi longtemps qu'elle.

Nous devons dire, toutefois, pour être sincère, que ce joli petit volume, par sa ténuité, ne doit être considéré que comme une promesse. C'est le germe d'un talent vrai, qui puise sa séve dans l'âme, ainsi que l'exprime, d'une manière qui n'appartient qu'à lui, M. de Lamartine, dans la touchante préface où il ne sépare pas l'auteur de son œuvre.



Portrait de Paul Delaroche, communiqué par M. Goupil, peint par M. Buttura, dessiné par M. P. Chenay, gravé par M. Gérard.

Entrer dans la carrière des lettres sous une telle égide, tenant d'un côté sa fille par la main, de l'autre le code des devoirs des femmes, c'est donner, dès le premier pas, un témoignage de son passé, un gage assuré de son avenir.

Mme Caroline ANGEBERT.

— Nous passerons en revue, dans notre prochain numéro, les œuvres scientifiques, littéraires et dramatiques depuis la fin de 1855 jusqu'à ce jour.

EXPLICATION DU RÉBUS DE DÉCEMBRE DERNIER.

Au siége de Menin, on dit à Louis XV qu'en risquant un assaut qui coûterait peu de sang, on prendrait la place quatre jours plus tôt; il répondit : « *J'aime mieux perdre quatre jours qu'un seul de mes soldats.* » (Gemmi—*eux* perd *dre*—quatre jours—q'—1 seul—deux mais—soldats.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

UN PORTRAIT D'HORACE VERNET.



Portrait de M. Horace Vernet, par M. T. Nadar jeune, photographe de l'Impératrice. Gravé par M. Gérard.

Depuis que l'*Histoire de la photographie* (1) a paru dans le *Musée des Familles*, cet art prestigieux a doublé ses miracles. Nous aurons donc bientôt à l'étudier derechef, et dans l'atelier du maître par excellence, de M. Tournachon-Nadar jeune, photographe de l'Impératrice. Voici déjà un brillant spécimen de ses tours de force, le portrait d'Horace Vernet, notre grand peintre de batailles, si digne de suivre ici le portrait de son gendre, Paul Delaroche. Toutes les illustrations et toutes les curiosités du temps ont posé chez M. Nadar jeune, où nous trouverons les plus parfaits modèles pour notre galerie contemporaine, en même temps que les anecdotes les plus caractéristiques et les plus piquantes.

Celle qu'on va lire est le charmant commentaire de

(1) Par M. Francis Wey, t. XX. p. 257 et 289.

l'énergique figure et du noble caractère du peintre de la *Smala* et de *Malakof*.

Horace Vernet sortait de chez Nadar jeune, lorsqu'il aperçoit sur le boulevard des Italiens un vieux sergent de la ligne (M. Guinot a dit un facteur de la poste, mais nous tenons pour le sergent, qui nous est garanti). L'artiste l'examine et le suit avec intérêt. Le soldat le prend pour un général (et Dieu sait qu'il en a tout l'air, en effet!)

— Pardon, commandant, si je flâne un peu ; je suis en permission de deux heures.

— Savez-vous à qui vous ressemblez, mon brave, d'une façon miraculeuse?

— Oui, au général avec qui j'ai pris Malakof.

Vernet tire de sa poche une médaille d'or, frappée en mémoire de ce grand exploit et représentant la tête martiale du général Pélissier.

— Gardez-la, c'est votre portrait, dit-il au sergent. Et demain, vous aurez un congé de vingt-quatre heures pour venir poser chez moi. Voici mon nom et mon adresse.

Le soldat lit : Horace Vernet, et, plus ému que sous le feu russe, exécute le salut militaire en trois temps.

— J'irai, sacrebleu ! dit-il, j'irai mort ou vif. Mais pourquoi voulez-vous ma tête, général?

(Il ne pouvait se résigner à nommer le peintre autrement.)

— Pour en faire la boule d'un maréchal de France, en attendant que vous soyez sous-lieutenant.

Et le lendemain, en effet, et les jours suivants, à la place du maréchal Pélissier, qui n'aime à poser que sous le canon, le sergent de la ligne, habillé en maréchal, fut peint dans la grande toile de la *Prise de Malakof*, dernier chef-d'œuvre d'Horace Vernet, que vous admirerez au Salon prochain.

Le vieux soldat, grâce à l'aimable artiste, a fait d'une capsule trois coups de feu.

Il a la médaille d'or, qui vaut cent francs au poids, et un milliard pour la gloire ; il est devenu sous-lieutenant en réalité et maréchal de France en effigie.

— Ce que c'est que de nous, disait-il l'autre jour, en reposant chez Nadar jeune ; d'aucuns ont le bâton de commandant dans leur giberne, moi je l'avais tout simplement sous mon shako.

PITRE-CHEVALIER.

VOYAGES EN AFRIQUE (1).

LE DARFOUR (2).

Un voyageur arabe, le cheykh Mohammed-Ebn-Omar-el-Tounsy, au retour d'une excursion au pays des nègres, a eu l'heureuse idée d'écrire la relation de son voyage : c'est d'après ce récit que nous allons essayer d'esquisser quelques traits caractéristiques d'un pays assez mal connu jusqu'ici.

Le Darfour, ou plutôt Dâr-el-Fôr (*pays de Fôr*), est, dit le cheykh Mohammed, la troisième contrée du Soudan en allant de l'est à l'ouest.

Plusieurs petits États ou *Dârs* font partie intégrante du Darfour : ils sont gouvernés par des *méliks* ou *rois* dont quelques-uns portent même le titre de sultan ; mais ils relèvent tous du souverain du Darfour.

Une ligne de montagnes, nommées les monts *Marrah* et coupées de nombreuses intersections, traverse le Darfour dans toute sa longueur du nord au sud. Ces montagnes sont habitées par des peuplades de véritables *Fôriens* d'origine, entièrement étrangers à la langue et aux habitudes arabes. La plupart des peuplades de l'intérieur, au contraire, sont mêlées de familles nées au Darfour, mais de parents étrangers. Les Fôriens appellent les individus qui composent ces familles *Dârâouyeh*, c'est-à-dire nés au Dâr ou *Fôrisés*, comme on dit *Francisé*. C'est parmi ces tribus montagnardes où la race autochthone s'est conservée dans toute sa pureté que se trouve la tribu des *Koundjârah*, qui fournit les sultans du Darfour.

Du reste, les habitants des monts Marrah sont, au dire du cheykh, ignorants et sauvages, et ce ne fut pas sans danger qu'il se risqua, tout Africain qu'il était, à leur rendre visite. Bien qu'il fût muni d'un firman protecteur du sultan fôrien Mohammed-Fadhl, successeur d'Abd-el-Rahmân, il faillit devenir victime de la brutalité de ces sauvages, un jour qu'il s'était aventuré au milieu du marché d'un village des Marrah, nommé *Noumlch*, et voici comme il le raconte lui-même :

« Je vis là, dit il, une population à peau très-noire, ayant les yeux rouges sur la sclérotique et les dents naturellement rougeâtres. Quand j'arrivai, la foule étonnée s'amassa autour de moi, on s'émerveillait de mon teint brun nuancé de rose ; on se relayait en quelque sorte, troupe par troupe, pour m'examiner. Il n'était jamais arrivé à ces noirs de voir un Arabe de ma couleur; il leur prit d'abord envie de me tuer, simplement pour contenter leur curiosité ; mais je ne compris rien à leur langage, ne sachant pas un mot de l'idiome particulier des montagnes.

« Tout à coup je vis les gens de mon escorte saisir leurs armes, dégaîner contre la foule et s'interposer entre elle et moi. Je demandai pourquoi ce mouvement? on me répondit :

« — Ces noirs veulent te tuer.

« — Et pourquoi?

« — Ce sont des ignorants, des brutaux ; ils disent que tu n'es pas venu au monde à terme, que tu n'étais pas mûr. D'autres prétendent que si une mouche descendait sur ta peau elle en ferait jaillir le sang. Un d'eux a dit :

(1) Voyez la Table générale des vingt premiers volumes.

(2) *Voyage au Darfour*, par le cheykh Mohammed-Ebn-Omar-el-Tounsy, traduit de l'arabe par le docteur Perron et publié par M. Jomard. Un vol. in-8°, avec cartes et planches, chez Benjamin Duprat.

« Je veux le percer avec ce fer; je veux voir combien il « coulera de sang de son corps. » C'est alors que nous avons craint pour ta vie et que nous nous sommes rangés et serrés contre toi.

« Mes gens m'emmenèrent du marché, et une foule prodigieuse nous suivit; mon escorte suffisait à peine à la maintenir à distance. »

La grossièreté des noirs des monts Marrah est telle qu'ils n'apportent aucun soin à la préparation de leur nourriture, assouvissant leur faim bestiale sur tout ce qui a l'apparence d'aliments « Que ce soit amer ou gâté, ils ne font aucun choix; parfois même ils préfèrent à tout les aliments amers ou la viande presque pourrie, et s'en font un régal. »

Parmi les superstitions particulières aux noirs des Marrah, il en est une assez singulière : certains génies nommés en fôrien *damzôg* sont, selon eux, chargés de la garde des troupeaux et des huttes. Ces génies protecteurs s'achètent et se vendent. Il suffit pour s'en procurer un d'aller trouver un propriétaire de damzôg et de le prier de vous en céder un, moyennant un prix débattu. Une fois le marché conclu, on revient chez le vendeur avec un *carâ* (vase fait de la moitié d'une petite citrouille séchée) rempli de lait, qu'il prend et porte dans l'endroit de sa demeure où sont les damzôg. En entrant il les salue et va suspendre le carâ à un crochet fixé au mur. Ensuite il dit à ses damzôg :

— Un de mes amis, un tel, très-riche, craint les voleurs et me prie de lui fournir un gardien. Quelqu'un de vous voudrait-il aller chez lui? Il y a abondance de lait, c'est une maison de bénédiction, et la preuve c'est qu'il vous apporte ce carâ de lait.

Les damzôg refusent de se rendre à cette première invitation.

— Non, non, disent-ils, personne de nous n'ira!

Le maître de la hutte les conjure, les supplie de céder à son désir :

— Oh! que celui de vous qui veut bien y aller descende dans le carâ!

L'homme s'éloigne un peu, et dès qu'il entend la chute du damzôg dans le lait, il accourt et pose sur le vase un couvercle fait en folioles de dattier. Il le décroche ainsi couvert et le remet à l'acheteur, qui l'emporte chez lui. Celui-ci le suspend au mur de sa hutte et en confie le soin à une esclave ou à une femme qui chaque matin vient le prendre, en vide le lait, le lave parfaitement, le remplit de nouveau de lait fraîchement trait et le suspend à la même place. Dès lors on est en sûreté contre tout vol et toute perte.

La demeure du sultan fôrien est dans l'intérieur du *fâcher*, c'est ainsi qu'on nomme le lieu, ville ou bourg, qu'il s'est choisi pour résidence ordinaire. Les maisons ou huttes des habitants l'entourent jusqu'à une distance plus ou moins grande.

Tendelty, le fâcher actuel, possède le privilége de cette dénomination, qui revient à celle de « capitale » depuis l'année 1791 de notre ère; contrairement à ce que dit Browne qui désigne Kôbeih (Cobbé) comme étant la capitale du Darfour à l'époque de son voyage (1793).

Le palais du sultan est à lui seul tout un monde, et, à proprement parler, c'est plutôt un camp qu'un palais; car toutes les constructions, quoique contenues dans une même enceinte, sont isolées les unes des autres. Cette enceinte, nommée *zâribeh* et composée de trois lignes de troncs d'arbre et de fortes branches entrelacées de broussailles épineuses qui s'élèvent à hauteur d'homme, présente la forme d'un parallélogramme percé d'une porte au centre de chacun de ses petits côtés. Ces portes ne sont pas formées de planches, chose inconnue au Darfour, mais bien de deux ou trois poutres transversales, comme celles qui servent en France à fermer les parcs où l'on garde les bestiaux. La première porte qui ouvre sur la place du fâcher se nomme *ouarredayé* ou *porte des hommes*; l'autre, située à l'extrémité opposée de l'enceinte, se nomme *ouarrébaya* ou *porte des femmes*.

Les constructions de quelque importance se nomment *ligdâbeh*, ce sont tout simplement des hangars. Il y a le *ligdâbeh ouarrédayé*, ou grand divan, où le sultan tient ses séances solennelles; le *ligdâbeh ouarrebaya*, ou petit divan; le *ligdâbeh des chevaux*, ou écuries; celui des moulins, au-devant duquel se dressent les huttes des *marahyk* ou *meunieres*, femmes esclaves occupées incessamment à broyer le blé et le *doukn* (millet); le *ligdâbeh des amis* où le sultan s'entretient avec ceux qui lui plaisent; le *ligdâbeh des veillées*, où il donne des soirées, etc. Le tout éparpillé dans le zâribeh, entremêlé de huttes affectées à des services spéciaux et muni d'un entourage particulier nommé *saryf*, qui correspond au *tuzluk* arabe, toile extérieure qu'on fixe autour d'une tente pour arrêter le vent et la poussière.

Diverses agrégations de huttes, distribuées selon les besoins du service, servent de demeure aux *abydyeh*, esclaves; aux *falganâoun*, huissiers-commissaires; aux *korayât*, palefreniers; aux *korkoâ*, gardes royaux; aux gardiens des *cuivres* ou timbales, aux esclaves portiers, etc.

La demeure particulière du sultan, composée de deux grandes huttes entourées d'un saryf, occupe à peu près le centre du zarybeh. Au-devant d'elle s'élèvent deux constructions en terre, précaution prise contre l'incendie, qu'on nomme *dengâbeh* ou garde-meuble; c'est là que sont conservés les objets précieux appartenant au souverain. A côté de la demeure royale est celle de l'*yakoury*, ou mère du sultan, composée aussi de plusieurs huttes entourées d'un saryf; puis viennent les huttes nombreuses des femmes, qui occupent un espace considérable dans cette partie, qui correspond à la porte ouarrebaya et qui est la moins peuplée.

Les hauts dignitaires ont leurs habitations disposées circulairement, en suivant le demi-cercle que forme la grande place du fâcher en avant du zarybeh impérial.

La ville de Tendelty, élevée au milieu d'un *gauz*, ou plaine de sable, est traversée dans toute sa longueur par un torrent si profond et si large, dans la saison des pluies, qu'on ne peut le passer qu'à une grande distance de la ville, mais que l'été dessèche complétement.

Les habitations fôriennes sont généralement des huttes construites avec des tiges de *doukn* (espèce de millet), à sommet plus ou moins arrondi et orné parfois d'un bâton traversant trois ou quatre œufs d'autruche, séparés les uns des autres par des boules en terre cuite rouge et très-bien vernissée.

La ville est divisée en deux quartiers : l'un qui s'étend du côté de la grande place réservée en avant de la demeure royale et appelée proprement fâcher, où s'ouvre la *porte des hommes*; l'autre qui s'étend à l'opposite, du côté de la *porte des femmes*.

Le sultanat est exclusivement dévolu à une seule famille et jamais un individu étranger à la lignée directe des princes, fût-il même chérif reconnu comme de pure descendance du Prophète, n'a le droit de prétendre au trône.

« Lorsqu'un prince est nouvellement investi du pouvoir, il se repose durant une semaine dans sa demeure,

sans donner ni ordre ni défense. Pendant ce temps nulle affaire n'est portée à son tribunal.

« Auprès des sultans sont de vieilles femmes appelées *habbóbah*, qui composent une sorte de corps aulique assez nombreux. Elles sont sous les ordres d'une d'entre elles qui a le titre de *reine des habbóbah*. Lorsque le sultan est sorti de la retraite de sept jours qui suit son inauguration, les *habbôbâh* se réunissent et viennent le trouver, portant chacune, à chaque main, deux tiges de fer appelées *kourbâdj*, de la longueur de deux pieds et d'une forme spéciale : elles frappent ces kourbâdj les unes contre les autres et produisent ainsi un cliquetis singulier. Une de ces vieilles tient à la main une poignée ou petit balai de folioles de dattier blanchies ; elle a aussi une eau particulière sur la composition de laquelle les habitants du pays ne sont pas d'accord. La vieille trempe dans cette eau son petit balai blanc et en asperge, par intervalles, le sultan ; alors toutes les habbôbah prononcent à haute voix certaines paroles, à elles seules connues. Ensuite elles reçoivent le nouveau souverain au milieu de leur troupe, le conduisent en procession de sa demeure particulière au dépôt des *cuivres*, c'est-à-dire aux huttes où sont les *nacârieh* ou timbales du sultan. Une fois entrées, elles vont prendre l'une de ces nacârieh appelée *mansourah* (la victorieuse) et se rangent en cercle tout autour. Le sultan est alors seul avec les habbôbah, qui, sans quitter leur position, battent et entre-choquent leurs kourbadj, toujours en répétant leurs paroles mystérieuses. Après cette cérémonie, elles ramènent le prince au lieu où est le trône impérial.

« Quand les sept jours de repos sont expirés, le mouvement des affaires publiques recommence, et le nouveau souverain ouvre son divan.

« Jamais le sultan n'adresse les paroles ordinaires de salut à personne, grands ou petits, riches ou pauvres, que par l'intermédiaire d'interprètes. »

D'invariables formules sont consacrées à cet usage et réglées par l'étiquette fôrienne qui précise aussi les diverses attitudes et les divers mouvements imposés dans les rapports du sultan avec ses sujets.

L'usage le plus étrange entre tous est sans contredit le suivant, que le cheykh rapporte en ces termes :

« Quand le sultan fait une course à cheval, si, par hasard, le cheval fait un faux pas et le renverse ou si le sultan, emporté par la bête, est désarçonné, tous ceux qui l'accompagnent se jettent à terre de dessus leurs chevaux Nul ne peut se dispenser de cette chute honorifique lorsque le prince est démonté. Si alors on voit quelqu'un rester en selle et ne pas faire la chute obligatoire, on le couche à terre et il reçoit une volée de coups de bâton, fût-il un des personnages les plus élevés, car il a forfait à son devoir et manqué de respect au souverain. »

On pousse, au Darfour, l'usage du titre de *roi* jusqu'à l'abus. Les gouverneurs de province, les officiers du palais, presque tous les dignitaires de la cour sont des *rois*.

Par honneur pour la majesté du sultan, on applique aussi les dénominations de plusieurs parties de son corps à la désignation de diverses dignités.

Ainsi, il y a l'*orondolon*, c'est-à-dire *la tête du sultan*, haut et puissant dignitaire. En guerre, en chasse ou en voyage, il a la charge de commander l'avant-garde.

L'*aba-oman*, qui veut dire les *vertèbres du dos du sultan*, commande l'arrière-garde.

Le *kâmneh* ou *col du sultan* est possesseur d'un privilége terrible, que balancent faiblement les énormes avantages matériels affectés à sa charge. Arrive-t-il que le sultan soit tué à la guerre, le kâmneh, s'il lui survit et s'il revient, est mis à mort ; on l'étrangle en secret et le nouveau sultan nomme son successeur.

L'*aba-dyma* ou *bras droit du sultan*, commande à douze *rois* et perçoit les revenus de la plus vaste province de l'empire.

Le *tékenyâouy* ou *bras gauche du sultan* est pourvu de priviléges semblables à ceux du précédent.

L'*ab-cheyk* ou *père cheykh*, dont le titre fôrien, *adjyzeh*, ne peut avoir aucune traduction honnête, est presque l'égal du sultan et jouit du droit de haute et basse justice.

Après ces grands fonctionnaires, viennent une multitude de titres et de *royautés* dont l'énumération serait trop longue. Nous citerons seulement le *roi des maugueh* ou bouffons du sultan : ce dernier est le plus infime des emplois de la cour.

« Les *maugueh* forment une corporation assez nombreuse, sous le commandement et l'autorité de leur roi. Ils ont, du reste, d'autres attributions que celles de bouffons, et, entre autres fonctions, ils ont celle d'exécuter les personnes que le sultan condamne à mort. Ordinairement, les maugueh ont la tête ceinte d'une sorte de bandeau portant une plaque de fer ronde qui se place sur le front et qui a un renflement creux ; dans celui-ci joue un fragment de fer allongé en forme de clou et attaché par un fil qui le suspend libre au milieu de la cavité, en sorte que quand le maugueh secoue la tête, le fragment de fer s'agite comme un battant et produit un tintement de clochette. En haut de la plaque est fixé un plumet composé d'une ou de deux plumes d'autruche. Sur le *tartour*, long bonnet conique que portent les maugueh, sont cousus des coquillages et des verroteries.

« Les maugueh ont plusieurs anneaux de fer ou chevillères au bas de la jambe droite et un seul à la jambe gauche. Ils portent chacun au bras un *djourâb* ou petit sac long en cuir pour renfermer le bandeau et le tartour quand ils ont fini leur séance. A la main, ils ont un bâton recourbé par le haut, auquel sont suspendus des grelots.

« Les maugueh ne sont pas seulement d'usage à la cour, chaque *roi* d'un degré élevé a son maugueh qui se tient debout devant lui dans son divan ou qui le précède s'il est en marche. »

Les maugueh font aussi l'office d'espions et de délateurs ; du reste, parfaitement corruptibles et toujours prêts à vanter ceux qui les payent comme à dénigrer ceux dont ils ont à se plaindre.

On célèbre au Darfour deux grandes fêtes annuelles : la *fête des Semailles*, analogue à celle qui se célèbre en Chine, et une autre fête des plus singulières qu'on appelle la *fête du Revêtement des cuivres*, c'est-à-dire le renouvellement des peaux des timbales ou nacâryeh. Cette fête, qui dure sept jours, a une signification politique : c'est en effet, selon les idées fôriennes, un moyen pour le sultan de s'assurer de la fidélité de ses serviteurs, grâce à l'épreuve singulière qui la termine.

Voici comment les choses se passent :

Sur un ordre du prince, toutes les peaux des timbales sont enlevées le même jour. Quand l'opération est terminée, on amène en grande cérémonie des taureaux choisis que les Fôriens prétendent reconnaître à des signes particuliers et dont le poil est d'un gris noirâtre. Ces taureaux ne font aucune difficulté, dit-on, pour se laisser mettre à mort, ils s'agenouillent d'eux-mêmes sans que personne les y contraigne, se couchent et tendent la gorge au couteau.

Quand les victimes ont expiré, on les écorche et l'on dépose leur chair dans de grands vases de terre où on la laisse macérer avec du sel pendant six jours. Le septième jour on égorge un certain nombre de taureaux vulgaires, de chevreaux, de moutons, etc., dont on fait aussitôt cuire la viande, en y mêlant celle des taureaux sacrés, que l'on retire des vases et que l'on coupe par petits morceaux.

On assure même dans le pays, mais le cheykh Mohammed, historien consciencieux, ne le garantit pas, n'ayant pu assister personnellement à ce détail de la fête, dont tout étranger est rigoureusement exclu, on assure que dans cette circonstance, on égorge secrètement un jeune garçon et une jeune fille, qu'on les coupe par morceaux et qu'on mêle leur chair à celle des taureaux et des autres animaux destinés au festin. On va même jusqu'à dire que le jeune garçon doit s'appeler Mohammed et la jeune fille Fatmé. Si le fait n'est pas absolument certain, toujours est-il que le bruit en est fort répandu, fort accrédité dans le pays, et qu'il n'y soulève aucune réprobation, aucun scrupule.

Quand le ragoût est cuit à point, on le sert sur des tables préparées pour les *rois*, les enfants du sultan et les grands personnages, et disposées dans un certain ordre, selon le rang des dignitaires. C'est le repas d'épreuve. Un inspecteur est posté à chacune de ces tables, chargé, au nom du sultan, de prendre bonne note de celui qui se permettrait de manquer d'appétit. Le fait, en effet, serait fort grave ; car, si quelqu'un dans l'assemblée avait ourdi quelque trame contre le sultan ou seulement éprouvé la



Types et costumes, hommes et femmes du Darfour. Dessins de J. Gaildrau.

moindre velléité de trahison envers lui, il est tenu pour certain que, quelque effort qu'il fît, il lui serait impossible d'avaler la plus petite parcelle de ce mets magique. Il serait à l'instant même dénoncé au souverain, saisi par son ordre et livré aux mangueh, qui en auraient bientôt fait justice.

Les vêtements, au Darfour, se ressentent naturellement de l'extrême chaleur du climat.

Les étoffes ordinaires, dont les riches font généralement usage, sont la mousseline et le calicot anglais, les étoffes de soie étant réservées pour les vêtements de cérémonie.

Les gens de moyenne condition emploient des étoffes fabriquées au Darfour ou importées des *Dârs* voisins. Le Ouaday, le Barnau et le Baguirmeh, par exemple, fournissent le Darfour d'une sorte d'étoffe de coton dont le lé n'a pas plus de deux pouces de large et qu'on assemble par bandes pour arriver à la largeur voulue par le vêtement auquel on l'affecte.

Le sultan porte un ample cachemire enroulé en turban. Il est le seul à qui cela soit permis. En outre, il s'enveloppe la tête d'une écharpe de mousseline blanche qui en fait plusieurs fois le tour et qu'il dispose de façon à s'en voiler le visage, en ne laissant apercevoir que les yeux. Le privilége de ce voile n'appartient qu'aux premiers personnages de l'empire et aux enfants de la famille souveraine, et encore n'en doivent-ils jamais user en présence du sultan, si ce n'est lorsqu'ils sont en cortége avec lui. Le souverain se distingue encore par son cimeterre doré, par sa petite giberne sacrée, brodée d'or, où sont renfermées ses amulettes, par l'ombrelle et par le

rych ou éventail de plumes d'autruche qui l'abrite du soleil quand il est à cheval, par sa selle couverte de dorures et par le luxe du harnachement de sa monture, que nul ne peut avoir semblable au sien.

Les Fôriens de la classe aisée ajoutent aux deux tuniques de coton blanc (chemise nubienne) et au caleçon, qui constituent le costume aristocratique, une sorte d'écharpe en mousseline ou en tissu broché, soie et coton, garnie de longs effilés; c'est ce qu'on appelle le *mâlhaf* (le *milâyeh* d'Égypte) : ils jettent cette écharpe négligemment sur les épaules et la drapent de diverses façons; mais il est d'étiquette, si l'on paraît en présence du sultan, de se nouer aussitôt le mâlhaf en ceinture.

La coiffure se compose uniquement du *tarbouch* ou *fez*.

Les Fôriens qui n'ont pour costume que le caleçon, qu'ils ne portent pas toujours, ou la chemise nubienne, dont ils s'affranchissent quelquefois, n'ont pour tout couvre-chef qu'une *takyeh* (calotte de toile qui se met en Égypte sous le tarbouch) noire ou blanche, quand ils ne vont pas tête nue.

Le costume des femmes est formé d'un petit morceau d'étoffe carré, destiné à cacher la poitrine, d'un autre à peu près semblable passé dans la ceinture en manière de tablier, et d'une ample pièce qui pend de la tête aux pieds et dont elles s'enveloppent. Ces divers vêtements, qui ne sont nullement obligatoires, varient, quant à l'étoffe qui les compose, selon les conditions de leurs propriétaires.

Les ornements sont infiniment plus variés et plus nombreux que les pièces du costume, et paraissent à la coquetterie fôrienne d'une bien plus grande importance.

Les femmes du Darfour portent, suspendu à la cloison du nez, un anneau nommé *khozâm* : cet anneau est en or ou en cuivre et disposé de façon à ce que des grains d'or ou de corail puissent y être enfilés. Elles se passent aux oreilles des anneaux semblables dont le poids est quelquefois si considérable qu'elles sont obligées de les soutenir au moyen d'un fil qui passe par-dessus la tête. Les Fôriennes qui n'ont pas le moyen de se procurer de semblables anneaux se passent dans les trous qu'elles se font au nez et aux oreilles un petit fragment oblong de corail rouge, ou même, faute de mieux, un simple petit morceau de bois.

Elles se font des ceintures et des colliers composés de plusieurs rangs, jamais plus de quatre, de grains d'ambre, de cornaline, d'agate, de corail vrai ou artificiel et de diverses verroteries fabriquées dans le pays et souvent venues de l'Inde ou de Syrie. Les éléments constitutifs de ces ajustements, qui portent chacun un nom particulier, sont réunis et connus dans tout le Soudan sous le nom générique de *kharâz*.

Les Fôriennes portent aussi des bracelets et des *chevillères* : les chevillères sont toujours en cuivre, mais les bracelets sont en corne, en ivoire, en cuivre, en argent ou faits avec de grands kharâz appelés *choûr*.

Les Fôriennes, comme les femmes arabes, se noircissent les yeux avec le *keulh* (*sulfure d'antimoine*); les parfums dont elles se servent sont le *sunbul* qui est une espèce de lavande; le *mâhleb*, merisier odorant; le *kabet-tyb* (*l'erk benefsig* du Caire) ou racine d'iris; le bois de sandal, une espèce d'armoise, mêlée de souchet, appelée *cheybeh*, le myrte et la baie pulvérisée d'un arbuste très odorant nommé *dâyog*. Les grands personnages se parfument, en outre, avec les peaux qui ont servi d'enveloppe au musc.

Les mœurs, au Darfour, ne sont pas d'une grande rigidité, et tous les moyens employés soit par les sultans, soit par les intéressés, pour contraindre les Fôriens à plus de régularité dans leur conduite, échouent devant des connivences, des subornations ou des ruses, dont les *Mille et une Nuits* nous donnent quelques exemples affaiblis.

Ainsi, toute la police et les rigoureux exemples du glorieux sultan Abd-el-Rhâman n'ont pu parvenir à détruire le vice le plus général au Darfour, l'ivrognerie, restée indestructible et comme enracinée, dit le cheykh Mohammed, dans la chair de la race fôrienne.

Les Fôriens s'enivrent avec deux sortes de breuvages, le *mizr* et le *oum-bulbul*. Ces deux boissons fermentées s'obtiennent de grains germés auxquels on ajoute un peu de levain : le mizr se fait avec le doukhn ou millet d'Afrique; le oum-bulbul (mot à mot, la mère-rossignol) qui est le véritable vin du Soudan, se fabrique avec l'orge. Ce dernier liquide est pétillant et mousseux, et, préparé au miel, que l'on peut substituer au levain, il constitue, selon le cheykh, une boisson fort agréable. On fabrique encore, au Darfour, une troisième espèce de boisson nommée *dinzâyé*, qui n'est qu'une variété du mizr. Moins fermenté que le mizr, dont la saveur est aigre et amère, le dinzâyé n'est que légèrement acidulé.

Le peuple fôrien est, du reste, grand amateur de festins : outre les grandes fêtes publiques des *Semailles*, du *Revêtement des cuivres*, du départ pour les expéditions guerrières et des retours victorieux, une infinité d'actes de la vie privée sont des occasions de réjouissances interminables, où les repas tiennent une large place. Quelle que soit la condition des individus, se réjouir et s'ébattre semble être au Darfour un droit tellement sacré, une nécessité si impérieuse, que l'autorité se tait devant tout délit commis pour un motif aussi respectable, et que la partie lésée a le devoir de se montrer de bonne composition.

Ainsi, s'agit-il de célébrer des fiançailles, un mariage, une circoncision, et celui auquel incombe la charge de la fête se trouve-t-il dans la gêne et à court de crédit, il ne s'en met point en peine : il invite ses parents et ses amis; puis, seul, subrepticement et la nuit, ou s'il croit pouvoir agir de vive force, assuré de l'aide de ses proches, il parcourt le village, visite les enclos, inspecte les pacages et fait main basse sur ce qui lui convient, frappant ses contributions sur les basses cours, ramassant ce qui traîne, recueillant ce qui vague, abattant, sans cérémonie, une paire de moutons, un bœuf, voire un jeune chameau, et rapportant au logis, sans trouble et sans gêne, le produit de sa *ghazia* tolérée. Si l'amphitryon fôrien traite une société nombreuse, et que le dégât par conséquent en vaille la peine, le propriétaire du troupeau décimé force le ravisseur, qui ne peut s'y soustraire, à prendre des engagements pour rembourser la valeur du dommage estimé au minimum, ou bien il attend que son voleur se trouve dans une situation meilleure pour exercer contre lui des représailles, pour lesquelles il n'y a pas de prescription possible et dont le délinquant ne contestera jamais la légitimité.

C'est par suite de cet usage que, dès que l'on sait qu'une fête de ce genre doit avoir lieu dans un village, les propriétaires de bestiaux s'empressent d'éloigner leurs troupeaux à des distances souvent très-considérables, et commettent à leur garde des pâtres nombreux et armés.

Il y a ceci d'assez curieux dans les noces fôriennes, que, de même qu'il y a chez nous un *garçon* et une *demoiselle d'honneur*, le marié, au Darfour, choisit un jeune homme qu'il nomme *vizir* de la noce, et la mariée désigne une jeune fille à laquelle elle confère le titre de *meyrem*

et qui remplit auprès d'elle les mêmes fonctions que le vizir exerce pour le compte du marié.

Aux plaisirs du manger et du boire il faut ajouter les plaisirs de la danse : les danses sont nombreuses, au Darfour, et chaque espèce de danse s'exécute sur un chant particulier qu'accompagne un *jeu de tambourins* semblables aux *daraboukkah* d'Égypte. L'appareil, composé de trois tambourins d'inégale grandeur, se nomme *dalloukah*.

Lorsque les mets sont épuisés et que la compagnie s'est gorgée de *nassys* de mouton (l'animal cuit entier), de *oueykeh daudary* et de *oueykeh* aux pulpes d'*heglyg* (sortes de potages faits avec des os pilés et fa'sandés), des divers et étranges ragoûts enfin de ces noirs, pour lesquels les saveurs aigres, amères et *avancées* sont délicieuses; lorsque les jarres et les *doullans* sont vides; que le dinzâyé, le mizr, le oum-bulbul fermentent dans les têtes; que l'ombre des arbres s'allonge sur le sol, et que l'*asr* (le coucher du soleil) apporte sa fraîcheur, alors commencent les danses fôriennes, qui se prolongent fort avant dans la nuit et auxquelles la fatigue seule met un terme.

Quelles que soient l'animation de ces danses et la vivacité de leurs allures, elles ne sauraient être comparées à l'enthousiasme furieux, à l'exaltation désordonnée et sauvage qu'excite une autre cérémonie fort usitée au Darfour. Il s'agit ici, non plus d'un plaisir surexcité par l'ivresse, mais d'une pratique religieuse analogue à celle qu'exécutent les derviches *hurleurs* et *tourneurs*. Cette cérémonie est ce que l'on appelle le *zikr*. Les femmes y prennent part.

Les exécutants se placent en cercle ou sur deux lignes, face à face : tous ensemble, d'une voix d'abord demi-sourde, puis rauque, puis arrivant à des sons pectoraux et inarticulés, en même temps que plus précipités, on répète en commun un très-grand nombre de fois les mots sacramentels : *La Allah! Ill Allah!* (Il n'y a de Dieu que Dieu.) Puis, on arrive à dire seulement *Allah!* puis *Al'* moitié du mot, et cet *Al'* est alors poussé d'une voix tout à fait sourde et gutturale. A la suite de cette sorte d'*introït* viennent des formules sacrées, très-courtes, répétées coup sur coup un nombre considérable de fois. Tous ceux qui prennent part à la cérémonie exécutent alors des mouvements en forme de saluts, soit directs en avant, soit obliques et alternativement de chaque côté, mais toujours avec des balancements de tête très-accusés et très-étendus dans ces différents sens. La cérémonie a un aspect émouvant et farouche, et jette souvent les individus qui l'exécutent dans un état d'exaltation extraordinaire. On en voit plusieurs, dans l'excès de leur enthousiasme, s'abandonner à de véritables convulsions, paraître frappés de congestion cérébrale et tomber étourdis : dans cet état, ils sont considérés comme remplis des effets d'une sainte influence et favorisés de Dieu.

Pendant que les *zikreurs* se livrent à leurs mouvements et à leurs cris, un ou plusieurs individus, placés au milieu du cercle ou entre les deux lignes, psalmodient sur un ton monotone, comme pour servir de pédale à cette sauvage symphonie, des paroles sacrées destinées à entretenir l'ardeur et à provoquer l'agitation des exécutants. Ces sorte de *boute-en-train* se livrent souvent à des contorsions dont le spectacle porte au comble les transports religieux des fidèles. Ruisselants de sueur, la face bouffie, l'œil injecté, le teint violâtre, les uns s'affaissent dans une sorte de *coma* apoplectique, tandis que d'autres, saisis de catalepsie, se roulent par terre, écumants, insensibles, ou tombent à plat ventre, en proie à des frémissements nerveux indescriptibles et à d'incroyables mouvements spasmodiques.

Pour suppléer à l'insuffisance du bétail, assez peu nombreux en certains endroits du Darfour, et pour subvenir aux besoins de ceux qui n'ont pas le bonheur d'être éleveurs et propriétaires, il y a, outre les chasses individuelles, des chasses générales hebdomadaires. Tous les samedis le *ouarnân* de chaque village rassemble les jeunes gens au bruit du tambourin, les conduit à la chasse, et chacun rentre chez soi avec ce qu'il a pu attraper, rarement les mains vides, car les forêts abondent en gibier, tel que le lapin, le lièvre, la gazelle, le bœuf sauvage, le *teytel* (probablement une espèce d'antilope), et en oiseaux de toutes sortes, parmi lesquels le cheykh Mohammed cite, comme pièce de choix, le *hobâra* (l'outarde houbara).

Ce sont les chasseurs de profession qui se livrent à la chasse des gros animaux dont ils trafiquent, et qui poursuivent l'éléphant, le buffle, l'hyène, le lion, le rhinocéros, etc.

La chasse au fusil ne se pratique pas au Darfour, les piéges et les engins sont les armes ordinaires que les naturels emploient. Cependant, ils se servent quelquefois de la lance.

Ces chasseurs forment une corporation à part : les Fôriens les nomment *darâmidah*, les tiennent en médiocre estime et ne recherchent ni leur société ni leur alliance. Le commerce de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des peaux et du cadyd (viande séchée) est le seul point de contact entre ces parias et la population orthodoxe.

On ne trouve pas, à proprement parler, de numéraire au Darfour, si ce n'est le *talari* d'Espagne. Toutes choses servent au commerce et aux échanges. Cependant, certains objets sont plus ordinairement choisis et possèdent une sorte de valeur relative. Tels sont certains anneaux d'étain; dans les marchés de Guerly, des bâtons cylindriques de sel, nommés *falgo*; à Kobeih, une espèce de kharaz, nommé *horich*; au Fâcher, c'est le *târneih*, pièce d'étoffe longue d'environ cinq mètres. Ailleurs, c'est le tabac, appelé *tâba* dans tout le Soudan : dans des endroits plus pauvres et plus primitifs encore, c'est le *roubât*, petite liasse de fils de coton, ce sont quelques mesures de *doukhn* ou même des oignons.

Le climat fôrien se partage en sécheresses extrêmes et en pluies incessantes. De novembre à mai, « les trombes poudreuses et les vents entraînent des tourbillons immenses de poussière, et troublent fréquemment l'atmosphère; des mirages d'une étendue incroyable se remarquent dans les plaines; car il n'est pas de pays où les mirages soient aussi nombreux et aussi vastes que dans cette région du Soudan. »

Dès les premières pluies, on commence les semailles du doukhn et du dourah. Ces pluies arrivent à l'époque des gémeaux (fin de mai), que les indigènes appellent *routhâch*, l'aspersion. « A l'époque du cancer, les grandes outres des nuages s'ouvrent, et les pluies tombent avec exubérance, remplissant toutes les vallées, tous les lieux bas. Ce sont ces pluies diluviennes qui, inondant au loin les vastes régions orientales du Soudan, produisent et propagent jusqu'en Égypte les crues du Nil, le fleuve béni du ciel! »

On comprend sans peine qu'un pareil climat doit être singulièrement meurtrier pour les étrangers. Les parties les plus salubres du Darfour sont ce qu'on appelle le *gauz* (pays des sables) et les provinces septentrionales qui en sont limitrophes. Les Arabes qui habitent exclusivement le *gauz* sont robustes et vigoureux; mais chez eux l'eau

est rare et ils sont souvent obligés d'aller la chercher à une ou deux journées de marche de leur demeure.

Quant au centre du pays, où des quantités considérables d'eaux pluviales sont soumises à l'action d'un soleil ardent, où des débris animaux et végétaux sont en permanente décomposition, c'est la patrie par excellence de la fièvre, qui y demeure et y règne, *domestica febris*, et, lorsque le choléra s'y abattit, en 1254 (1838), il y exerça d'effroyables ravages.

Le cheykh Mohammed mentionne un grand nombre de maladies auxquelles sont exposés les Fôriens, chez lesquels, malgré cela, la mortalité n'a rien d'exceptionnel et qui présentent de nombreux exemples de longévité. Le fait le plus curieux qu'il rapporte à ce sujet est l'opinion singulière des indigènes à l'endroit de la petite vérole, qu'ils redoutent au dernier point : « Ils prétendent que cette maladie reconnaît pour cause la maligne influence d'un petit animal imperceptible, inconnu, mais qui laisse des signes visibles de son passage sur le sol. Cet animal, une fois qu'il s'est attaché à la peau des individus, y engendre la petite vérole et cause souvent la mort. Cet animal, que nul n'a pu voir encore, imprime à terre, disent les Fôriens, la trace de sa marche, semblable à une série de points disposés sur une seule ligne. On m'a certifié, ajoute le cheykh, crédule comme un Arabe, que le matin, lorsqu'on aperçoit cette trace dirigée vers une habitation, la petite vérole s'y déclare infailliblement. »

La thérapeutique du Darfour est, comme on le pense bien, des plus simples. Quelques remèdes de *bonne femme*, quelques moyens opératoires, dignes de la chirurgie de



Vue d'un groupe d'habitations du Darfour.

nos rebouteurs de campagne, et une série de pratiques magiques ou religieuses, constituent tout le bagage *iatrique* de l'endroit. Le moyen le plus universellement employé, quelquefois seul, quelquefois conjointement avec quelque autre expédient plus direct, est celui, facile et peu dispendieux du reste, qui consiste à faire écrire par un saint homme ou par un charlatan quelques lignes du Koran sur un papier ou sur un objet quelconque, que l'on suspend au cou du patient, que l'on applique sur la partie souffrante ou même que l'on fait infuser dans un vase : dans ce dernier cas les caractères se délayent dans l'eau, à laquelle ils communiquent une vertu bienfaisante et divine, on en fait boire au malade et il guérit infailliblement, à moins que ses péchés ou quelque influence diabolique s'y opposent.

Tels sont les faits les plus intéressants auxquels nous initie le récit du cheykh Mohammed, récit dont l'authenticité nous a été affirmée personnellement par le docteur Perron, l'habile et savant traducteur du manuscrit arabe, qui a cru devoir ajouter à son œuvre des notes et des éclaircissements recueillis de la propre bouche du cheykh, avec lequel il a été en relations suivies au Caire. Le docteur Perron, aujourd'hui médecin sanitaire à Alexandrie, a bien voulu plusieurs fois, en s'entretenant avec nous, nous développer certains passages du récit arabe et nous raconter certains faits curieux, fruits de ses conversations avec le cheykh Mohammed. Nous l'en remercions ici.

CHARLES DE LA ROUNAT.

ÉTUDES HISTORIQUES.

MATHIEU SCHINNER (1).



Mathieu remet à Marie la grâce de Sion. Dessins de Pauquet.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

Une heure plus tard, dans cette salle où nous venons de voir Mathieu Schinner s'abandonner sans réserve à son fougueux ressentiment, une femme éplorée, Marie Ingold elle-même, qui avait voulu accompagner à Rome Guillaume Ingold son père, l'un des quatre députés valaisans, demandait en grâce à Jiuseppo d'être introduite auprès de Mathieu.

— Messire, disait-elle, obtenez que je le voie; c'est le seul espoir qui nous reste!

— Lorsque monseigneur est chez lui, nul ne l'y doit troubler, répliqua Jiuseppo, avec le respect qu'inspire la douleur.

— Quoi! reprit Marie avec véhémence, pas même s'il

(1) Voyez la première partie, au numéro précédent.

s'agit des intérêts les plus graves, s'il s'agit de vie ou de mort?... Messire, c'est de vie et de mort que je veux lui parler; c'est du sort d'une ville livrée à son courroux qu'il faut que je l'entretienne! Par son ordre, tantôt, nos députés ont été chassés d'ici honteusement, et restent écrasés sous ce sanglant affront; seule, je les soutiens et j'espère; mais, pour obtenir la levée du siége, pour que je puisse fléchir son courroux, il faut que ma voix arrive jusqu'à lui; il faut que vous me conduisiez à ses pieds! Messire, osez m'annoncer à votre maître; je vous le demande au nom du ciel!

— S'il m'était possible, madame, fit Jinseppo, de vous révéler une affaire d'État, vous montreriez moins de persistance, et reculeriez peut-être devant le bienfait imploré.

— Oh! qui m'arrêterait? reprit Marie; quelle raison ou force m'empêcherait de lutter contre une haine que je croyais depuis longtemps éteinte? Il n'en est point! Mais l'heure passe; au moins, qu'il en décide; allez, allez vers lui! Dieu ne refuse point de contempler nos larmes; qu'il fasse pour moi ce que Dieu fait pour le pécheur; allez, messire, allez!

Et Jinseppo, cédant aux ardentes prières de Marie, passa chez Mathieu.

Marie était tombée sur un siége, les mains jointes et les yeux fermés; elle resta ainsi pendant quelques minutes.

— Souvenirs d'enfance, murmura-t-elle, se relevant soudain, pourquoi me revenir? Aux soucis d'à présent êtes-vous jaloux de joindre les douleurs d'autrefois? Se peut-il qu'en ces lieux et en ce jour, je songe aux temps qui ne sont plus; et dix ans n'auraient-ils pu éteindre les transports de mon cœur? Non, c'est un vain effroi, ajouta-elle, comme ayant besoin de se convaincre; dans mon âme, les amitiés humaines ont fait place à l'amour de Dieu. Je ne suis plus l'enfant qui courait après le rêve; je suis celle à qui le pauvre vient confier sa détresse; je suis la sœur de ceux qui souffrent et l'amie de ceux qui pleurent. Au cœur qui saigne de quelque secrète épreuve, Dieu garde la charité pour baume! Non, non, rien du passé n'est plus; ne songeons qu'au devoir accepté et au moyen de l'accomplir. Mais, Seigneur, venez en aide à votre servante; donnez-moi l'accent qui pénètre et les paroles qui persuadent; si vous l'ordonnez, quelle voix ne serait éloquente et quelle prière ne serait entendue! Des pas, fit-elle au bout de quelques minutes de recueillement et de méditation, son visage se couvrant d'une subite pâleur; les siens!... oh! l'agitation de mon âme m'empêche de lire en mes pensées et d'entendre la voix de ma raison. Sainte Vierge, ayez pitié de moi! faites, du moins, que ma bouche et mes regards ne trahissent point le trouble de mon cœur!

— Madame, fit Mathieu, saluant Marie qu'il ne reconnut pas tout d'abord. Grand Dieu! s'écria-t-il ensuite, lorsqu'il l'eut regardée avec plus d'attention, vous, Marie, à Rome et dans ce palais!

— Clémence, Monseigneur! s'écria Marie pour toute réponse, et se précipitant aux genoux de Mathieu.

— Autrefois, au Valais, vous me parliez debout, fit-il, la relevant avec bonté.

— C'est le front sur la terre que je vous dois parler, Monseigneur, continua la jeune femme; la prière se courbe et s'humilie; je dois m'humilier, car je suis la prière et je viens réclamer votre pitié!

— Marie! s'écria Mathieu.

— C'est Sion qu'il faut dire, monseigneur; c'est elle qui gémit et m'inspire; ce sont ses torts qui me jettent à vos pieds!... Ses crimes, je disais mal, reprit la jeune femme à un mouvement de Mathieu. Oui, oui, c'était un crime que d'oser se soustraire à un légitime pouvoir; nous le reconnaissons; mais, hélas! ayant pu dans une heure fatale se laisser surprendre et séduire, alors que l'on revient, resterez-vous sourd à nos regrets déchirants? Monseigneur, l'humble aveu de nos fautes obtient que Dieu pardonne; les hommes qui, par leur grandeur, approchent le plus de la Divinité n'en doivent-ils pas aussi pratiquer la paternelle indulgence? Clémence, monseigneur! Empêchez les effets d'un arrêt sévère et cruel; ordonnez que vos soldats s'éloignent de nos remparts; voyez Sion éplorée, puisant dans chaque heure qui s'écoule de nouvelles terreurs et de nouvelles angoisses; voyez l'effroi des mères; écoutez les cris des enfants; rendez-vous à l'appel suprême d'une nation dont l'existence est en vos mains! Enfin, fit-elle, l'œil ardent et se redressant de toute sa hauteur, celle qui par ma voix vous implore, ne vous souvient-il plus qu'elle est votre patrie? Ce mot ne fait-il rien vibrer dans votre âme? Comment à ce mot seul ne pas céder? Au sein de sa mère, quelque juste que soit son courroux, verrons-nous donc le fils enfoncer le couteau homicide?

— Eh! fut elle une mère pour moi, celle qui jamais ne me voulut tendre une main secourable? répondit Mathieu d'une voix sourde. Marie, en ce dernier forfait, il est encore d'autres forfaits que je châtie!

— Hélas! c'est pour ceux-là surtout que je vous supplie! reprit la jeune femme.

— Moi aussi, j'ai supplié et pleuré, continua Mathieu: hors vous, qui voulut regarder mes pleurs?

— Plus l'offense fut grande, dit Marie, plus généreuse deviendrait la clémence!

— Votre père lui-même, ajouta Mathieu, ne fut-il pas cruel ainsi qu'eux tous avaient été cruels?

— Mon père, s'écria Marie, emportée par le besoin de défendre Guillaume, mon père avait à sa conduite une excuse que, depuis, j'ai comprise, et qui doit l'absoudre à vos yeux!

— Une excuse, fit Mathieu Schinner avec amertume; sans doute il lui revint soudainement à la mémoire qui était mon père et qui était ma mère; pauvres gens que Dieu a repris sans que j'aie expié mes torts envers eux! Telle fut son excuse!... Qu'il m'a fait de mal, lui, surtout! Aucun autre, avant lui, n'avait fait luire à mes yeux le divin rayon de l'espoir; le premier, il me fit entrevoir la possibilité de sortir de mon abjection. Tenez, mon âme se soulève encore de colère quand je pense comment, me croyant assuré d'un modeste bonheur, il vint, sans rougir, me replonger dans ma misère et dans mon impuissance!

— S'il t'a repoussé, s'écria Marie, oubliant toute prudence, à ton tour ne comprends-tu point, ne devines-tu pas?... Car, enfin, je ne puis voir ainsi ton courroux s'attacher à mon père plus qu'à tout autre; s'il t'a fermé son cœur prêt à s'ouvrir, c'est que...

— Veuillez poursuivre, fit Mathieu avec quelque surprise.

— Je me sens mourir, murmura la jeune femme, effrayée de ce qu'elle avait dit, et plus encore de ce qu'elle avait été sur le point de dire.

— Mais non, reprit Mathieu, c'est en vain que t'emporte la pitié; la voix de la vérité est encore la plus forte; la dureté de ton père et d'eux tous n'avait d'autre raison d'être que leur égoïsme et leur méchanceté.

— Soit, répliqua Marie avec effort; fais donc alors paraître, Mathieu Schinner, ce que c'est qu'être grand. Aux torts des temps passés et à ceux de ce jour, toi qui d'un mot pourrais nous anéantir, oppose un généreux pardon; que ta colère elle-même apprenne que tout te doit céder; si ce n'est pour ton pays, que ce soit pour ta renommée; souviens-toi qu'au livre de l'histoire les pages les plus belles sont celles où se lit en caractères d'or que les grands hommes furent cléments!

— Généreuse fille, reprit Mathieu avec plus de douceur, au lieu d'évoquer les mots de patrie et de renommée, rappelez-moi plutôt ces jours où, seule contre tous, vous osiez me protéger et me défendre. S'il était possible que mon juste ressentiment fléchît jamais, si je pouvais méconnaître les intérêts de mon maître, et, trahissant à la fois sa gloire et la mienne, chercher une excuse aux partisans de l'Autriche, quelque danger que cet aveuglement fît naître sous mes pas, on ne le devrait qu'à ces chers souvenirs. Oui, Marie, âme pure, ange consolateur et béni, plus je fouille en un passé lointain, plus admirable m'apparaît ta bonté: je ne vois plus Sion, mais ta pitié sainte; je n'entends pas, je ne veux pas entendre ses cris, mais ta plainte résonne jusqu'au fond de mon cœur! Ses bourgeois, je les eusse écrasés à mes pieds; et toi, devant tes pleurs, mon esprit s'émeut et se trouble! Ainsi du pur et chaud rayon qui se repose sur les glaciers de nos montagnes, et les fait, bientôt après, couler en limpides ruisseaux dans nos prés; ainsi du dévouement qui brille dans tes yeux et remplit ton cœur; ce dévouement pénètre mon âme, il l'embrase; devant cet autre rayon, je sens peu à peu fondre ma colère; j'appelle à moi mon courroux, et c'est la charité qui répond!

— Ne résiste donc point à sa voix, fit Marie, entraînant Mathieu vers une petite table où se trouvait tout ce qu'il faut pour écrire: sans plus attendre, signe l'ordre de notre délivrance; signe, pour qu'à cet ordre béni l'armée se dissipe; pour que, de nos autels, montent vers le Seigneur, à ton nom, d'éternels hymnes de reconnaissance et d'amour!

— Léon X! Léon X! murmura Mathieu Schinner, prenant la plume que lui présentait Marie.

— Ce grand cœur ne saurait condamner ta magnanimité, dit la jeune femme; il devra comprendre ton généreux élan.

— Pour toi donc, bonne et chère âme, reprit Mathieu Schinner, écrivant rapidement l'ordre de la levée du siége, et le présentant à Marie!

— Sion sauvée! s'écria-t-elle, ah! que ce suprême instant rachète de douleurs! Que tu me sembles grand! à l'égal de ton génie s'est élevée ta vertu! Adieu, que le Seigneur te bénisse!

Et Marie courut en toute hâte retrouver les députés de Sion, tandis que Mathieu, assis et rêveur, s'abandonnait au courant des pensées que devait faire naître en lui l'action grave dont il venait d'assumer l'entière responsabilité.

— Oui, Sion est sauvée, murmura-t-il, et moi je suis perdu! non pas que ma conduite, en tout ceci, fasse que ma vie me semble aujourd'hui plus menacée qu'hier par des fous jouant aux assassins, mais parce que, cédant à la reconnaissance, j'ai pu faire fléchir une juste rigueur, et que cette faiblesse me rendant indigne du pouvoir, je le dois résigner. Pauvre fille ignorante! continua Mathieu, lorsque tu implorais ma pitié, tu ne te doutais guère de l'immensité du sacrifice que tu me demandais! Léon X, ajouta-t-il, écrivant à mesure qu'il parlait, je te rends ta puissance; celui qui tient le gouvernail d'un empire doit rester sourd aux prières et ne se préoccuper que de la justice; pardonne-moi cependant, et laisse se replonger dans son obscurité native celui auquel tu permis de t'appeler son père!

Puis, ayant plié et scellé ce papier, il sonna à diverses reprises, sans que, fait inouï, personne répondît à son appel.

— Ceci est étrange, pensa Mathieu. Mais quel bruit vient à moi? se demanda-t-il, prêtant une oreille attentive à des clameurs qui semblaient partir du palais même; ce que tantôt m'a fait dire Villabella aurait-il son effet?.. Peuple inconstant, fit-il, debout et calme, hier tu voulais m'élever des statues, aujourd'hui tu me traînerais volontiers dans la fange! Instruments crédules de tout ambitieux jaloux, comme avec des faux semblants chacun vous trompe et vous mène! On vous dit de grands mots, et tout aussitôt vous vous y prenez; on vous dit trahison, et plus vite encore, emportés et ardents, vous vous ruez sur ceux qu'on accuse, sans demander quel fut leur crime! Et cependant ceux qui vous poussent, quel sentiment les anime? Alors que, dans la rue, vous oubliez que bientôt Dieu pourra dire à chacun: « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? » alors que dans la rue votre sang coule, eux calculent combien il en faut pour que la machine aux honneurs tourne et se meuve en leur sens! Les clameurs approchent, fit-il, après un court silence, affrontons donc un peu la colère de ces souverains juges.

Et il allait sortir par la porte du fond, lorsque cette porte s'ouvrit et que parut le duc de Reggio.

— Vous, monsieur le duc, fit Mathieu avec un sourire, je l'aurais dû comprendre. Il vous importait donc grandement que l'on prît le chef-lieu du Valais? ou plutôt ce titre d'archiviste, octroyé tantôt à votre ami, vous tenait donc fort au cœur?

— Trêve de raillerie, répliqua Reggio brutalement, votre palais est pris, votre sort et votre vie sont en nos mains. Depuis assez longtemps, nous les fiers descendants des patrices de Rome, le joug de l'étranger nous blesse, aussi dès qu'on le peut briser, voyez quel empressement on y met! Nous n'avons eu qu'un mot à dire, et des milliers de soldats ont surgi sous nos pas.

— Combien, à chacun, le prix du sang vaudra-t-il d'écus d'or? demanda Mathieu sans pâlir.

— Messire, dit Reggio, affectant de ne pas répondre, vous plaît-il de souscrire à ce qui vous peut arracher à la mort?

— Messire, répondit Mathieu, en politique, c'est faire une grande faute que de laisser à son ennemi la liberté de l'option; voyons, cependant, ce qu'on nous fait offrir.

— A l'instant même, et dans nos mains, vous allez vous démettre pour jamais de ce que vous tenez de l'aveuglement d'un maître, et quitter Rome.

— Messire, fit Mathieu, rompant lentement le sceau de sa lettre au Saint-Père et la présentant toute ouverte au duc de Reggio, parcourez ceci, vous y verrez qu'on avait prévenu presque tous vos désirs, et que vous auriez pu vous épargner des dépenses d'argent et des frais d'invention: demain ma démission était connue de Rome, et dans huit jours de l'Europe entière; mais, dès l'instant que votre voix l'impose!...

— Que faites-vous? s'écria Reggio.

— J'annule cette lettre, répondit Mathieu, froid et ferme.

Et, en effet, il jeta la lettre déchirée aux pieds de Reggio.

— Vous avez donc cru, naïf conspirateur, reprit Ma-

thieu, l'œil brillant et le front haut, que je reculerais devant un peuple en courroux?

Parlant ainsi, il ouvrit ses portes, et bientôt une foule compacte l'entoura, retenant prisonniers les meilleurs serviteurs de Mathieu.

Tout d'abord, quelques cris se firent entendre, quelques regards essayèrent de soutenir l'expression indompté de son regard; mais comme ce regard restait inflexible, se promenant sur tous avec un mélange de dépit et de pitié, peu à peu les fronts se courbèrent, et un espace vide se fit entre lui et les insurgés.

— Eh quoi! l'on se tait? dit Mathieu d'une voix tranquille, ce qui de loin semblait si simple que le plus maladroit eût paru trop habile, s'emparer d'un homme, et, sans autre procès, lui plonger son couteau dans le cœur, quitte ensuite à maudire un lâche parricide; de près, cela fait peur. Messeigneurs, si vous désirez répandre mon sang? je n'y tiens point assez pour vous le disputer; mais apprenez un peu à quel point Mathieu Schinner fut coupable et mérita la mort!

Ce début fut accueilli par Reggio avec un mécontentement manifeste, et par la foule avec une visible curiosité.

— Un amour exalté de votre gloire et de votre bonheur, continua Mathieu, calme comme certains héros de l'antiquité dans une situation identique, n'a pas cessé d'être le mobile de mes actions; j'ai constamment cherché à réduire



Mathieu bravant la foule révoltée.

l'impôt, à augmenter le salaire, à protéger le talent et la vertu; la sainte agriculture, je l'ai mise en honneur; l'usure infâme, je l'ai proscrite; jaloux que votre nom parcourût le monde, vos vaisseaux se voient sous tous les cieux et sur toutes les mers; je n'ai point affaibli l'antique renommée de vos armes; je n'ai pas conclu de traités qui ne vous aient valu terres, villes ou bourgades; enfin, en même temps que le bien-être descendait et pénétrait parmi vous, j'ai su faire cependant que l'or affluât au Trésor. Voilà mes crimes, on ne peut nier qu'ils soient dignes de votre courroux!

Devant cette audacieuse sortie, qui ne constatait, du reste, rien que d'absolument vrai, il se fit dans l'auditoire un mouvement remarquable, et, malgré quelques démonstrations énergiques de la part de Reggio et de ses plus chauds partisans, les serviteurs de Mathieu furent mis en liberté, et vinrent se ranger auprès de leur maître.

Pourtant, une voix s'éleva de la foule, demandant à Mathieu ce qu'il avait fait de Sion.

— Vous êtes bien appris, cela s'aperçoit, répondit Mathieu avec quelque ironie; eh bien! donc, si Rome est le pays de mon adoption, Sion est ma patrie. Pour prix de mes labeurs, j'avais cru pouvoir m'accorder le salut de Sion, il paraît que c'était pousser mes exigences au delà de toutes limites!

Les têtes se baissaient, le remords glissait dans les

cœurs, la rougeur de la honte empourprait les joues.

— Grâce! firent entendre quelques voix.

— Lâches! s'écria Reggio.

— Nous le protégerons contre vous, lui fut-il répondu.

— Mais ne voyez-vous pas...? voulut-il reprendre, se sentant perdu par le mouvement qu'avaient excité les paroles de Mathieu.

— Messire, nous voyons, dit résolûment un homme du peuple, qu'il est aisé de tromper et d'égarer la foule!

A cet instant le duc de Villabella pénétrait jusqu'auprès de Mathieu.

— Vos dangers sont connus, lui dit-il rapidement, la troupe se prépare à vous venir soutenir contre les rebelles, Léon X lui-même, ayant appris le péril et sa cause, a repris sa vigueur d'autrefois pour vous venir en aide; les soldats, les voilà; notre Saint-Père, je le précède.

Et, en effet, des soldats envahissaient la salle où ceci se passait, prêts à s'opposer à toute idée de fuite; lorsque de nouveaux arrivants vinrent compliquer la scène; c'était Marie et les quatre députés valaisans.

— Que m'apprend-on? s'écrie Marie se faisant jour jusqu'auprès de Mathieu. Tu payerais de ta vie le salut de



Le pape Léon X.

Sion? Voilà donc ce qu'on me voulait dire tantôt! Mais nous te sauverons, Mathieu, et que Sion expire, hélas! si son salut doit être ta perte!

— Le salut de Sion, madame, fit en s'avançant et en s'inclinant le duc de Villabella, Sa Sainteté prétend le confirmer, en même temps qu'elle prend en personne la peine de venir apaiser les mutins.

— Ma place est entre vous et vos assassins, dit Marie à Mathieu avec une sorte d'égarement, sans paraître avoir compris les paroles de Villabella.

— Calmez-vous, reprit Mathieu Schinner avec bonté; l'orage est passé; aucun danger ne reste à craindre. Et vous, continua-t-il, s'adressant à la foule atterrée, pauvres enfants, plus à plaindre qu'à blâmer, retournez au travail; je ne sais rien des événements de ce jour. Qu'ils soient libres! dit-il aux soldats.

Bientôt, en effet, le repentir au cœur et les yeux humides, tous, sauf Reggio, s'éloignèrent en silence, quelques-uns ayant baisé avec transport les vêtements de celui dont une heure auparavant ils demandaient la vie.

— Mathieu! s'écria Marie, en vérité, ce serait à genoux qu'il te faudrait parler!

— Monsieur le duc, dit Mathieu se tournant vers Reggio, l'armée vous garde votre place, et, dans tous les cas, votre liberté vous est rendue.

— Une place donnée par vous? je la refuse, répliqua Reggio d'un ton farouche; quant à ma liberté, je l'accepte et m'en sers!

En effet, libre de ses mouvements, ce malheureux déchargea sur Mathieu Schinner un des deux pistolets qu'il avait à sa ceinture, et se tira l'autre à bout portant; les deux coups furent mortels, mais le premier manqua son but; Marie, qui avait vu le mouvement de Reggio, s'était élancée au-devant de Mathieu, et avait reçu en pleine poitrine la balle qui lui était destinée!

Un grand cri s'éleva de toutes parts, tandis que s'affaissait sur elle-même la pauvre jeune femme, et que pour la soutenir, s'avançaient Guillaume et Mathieu Schinner, tous deux remplis de désespoir et d'horreur.

— Ne me plains pas, murmura Marie à l'oreille de Mathieu; mourir sous tes yeux, mourir pour toi, c'était un bonheur que je n'aurais osé concevoir ni espérer!

Et ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir jamais!

— Léon X, Monseigneur! s'écria le duc de Villabella, alors qu'en effet Sa Sainteté pénétrait dans les cours du Vatican.

— Hélas! se disait Mathieu, lisant enfin dans le cœur de la pauvre morte, là était le bonheur!

— Oui, Monseigneur, fit Jinseppo, qui l'entendit ou plutôt le devina; mais si le chêne altier se voit souvent exposé seul au fouet des orages, qu'il compte, autour de lui, les milliers d'humbles créatures que son immensité a pu défendre des vents!

— Tu dis vrai, Jiuseppo, répliqua Mathieu, son noble front se redressant soudain; pour nous, les serviteurs fervents des peuples confiés à notre garde, le bonheur se fait du bonheur de tous, et celui-là n'a point d'égal! Messires, dit-il, après avoir du fond de l'âme envoyé un dernier adieu à celle à qui il devait de connaître les douces joies de la miséricorde, allons porter l'hommage de nos respects et de notre amour aux pieds de Sa Sainteté Léon X.

Et il sortit, en même temps que Guillaume et les autres Valaisans emportaient les restes de la pauvre Marie.

ADAM BOISGONTIER.

FIN.

LES PETITS BONHEURS, PAR M. JULES JANIN [1].

Il y avait vingt ans peut-être que M. Jules Janin, cet heureux mineur de la littérature quotidienne, n'avait rencontré une plus riche veine de bon sens et de moralité, d'esprit et de belle humeur, de pensées et de style. Ses *Petits Bonheurs* sont à la fois un charmant livre et une excellente action; ils deviendront un bienfait public lorsqu'ils seront dans toutes les mains, ce qui ne peut manquer d'arriver bientôt.

Les petits bonheurs sont les grands bonheurs! Quelle meilleure leçon pour notre siècle inquiet, affairé, cherchant midi à quatorze heures? Le bonheur, c'est la fleur introuvable qui s'épanouit au ciel, et qu'il faut conquérir par une vie de labeur et de souffrance. Le petit bonheur, c'est la giroflée éclose à votre fenêtre et qui va parfumer votre chambre, si vous daignez seulement la lui ouvrir: c'est ce que d'autres ont appelé le bonheur sous la main. Et le professeur qui vous le montre du doigt, c'est M. de Tréjean, le héros de M. Jules Janin, cloué dans son fauteuil par la goutte, entre sa plume et ses livres.

La goutte elle-même est le premier bien de ce Philinte, qu'eût embrassé celui de Molière. L'éloge qu'il en fait est son chef-d'œuvre, et se termine par une adorable histoire. N'ayant ni la goutte... ni la plume de M. de Tréjean, nous conterons fort mal cette histoire après lui; mais elle ressemble aux plantes généreuses qui embaument jusqu'aux cartons de l'herbier, et notre analyse suffira pour vous faire acheter tout le parterre. Nous n'avons pas d'autre but que de vous rendre ce service, car *les Petits Bonheurs* sont un livre de famille par excellence.

Il y avait donc une fois une très-jolie dame qui, par extraordinaire, avait eu la goutte, — ce mal des rois, des héros, des gens d'esprit et des bons vivants. Elle se guérit à Vichy du petit nœud de son orteil, et voilà qu'elle dépérit à vue d'œil et consulte le docteur Trousseau.

— La goutte avant quinze jours, ou la mort! lui dit l'Esculape.

Et il lui ordonne tous les petits bonheurs qui amènent celui-là: la paresse et les bons dîners, la comédie et le bal, la calèche et le cachemire, les rubans et la dentelle, les perles et les diamants, — la grasse matinée surtout, les bains tièdes à la marjolaine, les huîtres, les foies gras, les truffes et le vin de Champagne.

— Je ferai de mon mieux, répond la jolie malade, qui a le plus vif désir de vivre longtemps.

Et « si docile elle fut à l'ordonnance, et tant elle y ajouta de son propre fonds, elle fut si bien parée, elle dîna et soupa si joyeusement, et d'un pied si léger elle dansa si galamment les danses nouvelles, qu'un beau jour, et comme on désespérait de la sauver... eh vite! eh vite! il y eut un gonflement favorable au petit doigt!

— O miracle! O bonheur! s'écrie le docteur Trousseau, vous avez retrouvé la goutte, madame! vous êtes guérie de tout autre mal! vous vivrez cent ans! c'est votre petit doigt qui me l'a dit. »

Voilà comment prêche M. de Tréjean, ou plutôt M. Janin, trois cents belles pages durant, sur papier vélin, à travers des chefs-d'œuvre du crayon de Gavarni. Jugez du succès qu'aura, ce carême, un tel dominicain!

Aussi disputerait-il, à l'Académie française, et avec quelque chance, s'il le voulait, le fauteuil de M. de Salvandy au révérend père Lacordaire; mais il ne le veut point, et il s'en vante. Il tient trop à ses petits bonheurs pour aller s'endormir dans cette grande félicité. PITRE-CHEVALIER.

(1) Un vol. grand in-8°, illustré par Gavarni. Morizot, éditeur, rue Pavée Saint-André-des-Arts.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1).

FAUTEUIL DE M. DE LAMARTINE.

Voici le fauteuil des poëtes. Mais parmi ces poëtes, inégalement marqués au front du rayon sacré, que de contrastes profonds et comme accusés à plaisir! Et d'abord cette liste, qui s'ouvre par le nom de Chapelain se clôt par celui de Lamartine. *La Pucelle* au début, *les Méditations* et *Jocelyn* à l'autre extrémité : quelle magnifique et complète antithèse!

Et puis ce fauteuil, inauguré par le sec, pesant et judicieux auteur des *Sentiments de l'Académie sur le Cid*, semble avoir été l'asile préféré des poëtes à la muse facile et légère. Entre les deux noms qu'on trouve aux deux bouts de la chaîne, noms bien divers sans doute, mais du moins se ressemblant dans leur éloignement même, — si toutefois on peut faire ce rapprochement sans sacrilége, — par l'expression sérieuse de la physionomie, la gravité du ton et de l'accent, se déroule une série de joyeux enfants gâtés de la muse, à peine entrecoupée des noms d'un grand seigneur, d'un traducteur émérite et d'un peintre qui écrivit sur son art des poëmes didactiques, et, par conséquent, peu récréatifs. A Chapelain succèdent Benserade et Pavillon, c'est-à-dire au poëme épique la poésie de ballet et la poésie galante; Sedaine et Collin Harleville, c'est-à-dire l'opéra-comique et la comédie bourgeoise, précèdent Lamartine.

I. — JEAN CHAPELAIN.

(Élu en 1634.)

L'hôtel de Rambouillet. L'alcôve de la chambre bleue. Précieux et précieuses. Lecture de *la Pucelle*. Dithyrambes et pamoisons. La montagne et la souris. Le coup de massue de Boileau. Mort pour un sou.

Nous sommes en l'an de grâce 1646, à Paris, sur la rive droite de la Seine. Il est bientôt une heure de l'après-midi. Un petit homme noiraud, maigre, passablement laid, vêtu d'un habit passé de mode et dont on peut voir la corde sans y regarder de fort près, d'une perruque grasse, d'un vieux chapeau et de bottes ridicules, longe, en crachotant sans cesse, la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Ce chétif piéton, pour ne vous point intriguer davantage, est Jean Chapelain, membre de l'Académie française, le premier poëte et le premier critique du siècle, dans l'opinion de tous et dans sa propre opinion aussi, quoiqu'il ait à peine, jusqu'à présent, publié quelques pages de prose ou de vers, aussi maigres que sa personne. Il se rend à l'hôtel Rambouillet, cette seconde Académie plus puissante et plus recherchée peut-être encore que la première, et je crois que le voici arrivé.

— Bonjour, mademoiselle Pelloquin! crie en entrant le bonhomme à une jeune fille qui lui sourit d'un air tant soit peu railleur.

Et il poursuit sa route, comme un habitué de la maison, à travers une longue enfilade d'appartements déserts et silencieux.

(1) Voyez la Table générale des vingt premiers volumes, les t. XXI, p. 237; XXII, p. 237, 295, 321, et XXIII, p. 33 et 65.

Suivons-le, s'il vous plaît, jusque dans la chambre bleue de l'incomparable Arthénice. La vaste alcôve est parée avec goût et magnificence à la fois. Dans la ruelle, se pressent une multitude de jeunes seigneurs et de belles dames, de poëtes et de beaux-esprits, les dames tenant à la main de petites badines, les jeunes seigneurs agitant, d'un air cavalier, les plumes blanches qui recouvrent leurs chapeaux, les uns debout derrière les fauteuils des duchesses, les autres assis sur des tabourets ou sur leurs manteaux étendus à terre.

Les conversations étaient engagées à demi voix et les cercles s'étaient arrondis surtout autour de deux petits hommes, qui péroraient à l'envi. L'un, à peine plus grand qu'une grande poupée et encore plus laid que petit, était l'abbé Godeau, *le nain de la princesse Julie*; le second, dont le visage et les yeux, animés par la conversation, reprenaient, à l'état de repos, une expression mitoyenne entre la douceur et la niaiserie, assez semblable, suivant la pittoresque comparaison du marquis de Rambouillet, à celle d'un mouton qui rêve, n'était autre que Vincent Voiture, l'enfant gâté de l'hôtel.

A l'arrivée du troisième petit homme que nous avons décrit tout à l'heure, chaque tête se retourna et un murmure de satisfaction se fit entendre.

— Ah! voici M. Chapelain, s'écria la marquise de Rambouillet. Nous commencions à désespérer, monsieur.

— Vous vous êtes bien fait attendre, dit le duc de Longueville à son *domestique*, du ton d'un maître bienveillant et protecteur, qui pourrait se fâcher, mais qui ne le veut pas.

— Les poëtes sont si distraits, fit la belle duchesse de Chevreuse, en lançant un regard coquet du côté du nouveau venu.

— Et M. Chapelain, ajouta Conrart, qui ne parlait pas beaucoup, mais qui parlait bien, a par là même, plus que tout autre, le droit d'être distrait.

Cependant, la plupart des seigneurs et des gens de lettres s'étaient précipités au-devant du poëte pour lui serrer la main. Chapelain saluait et se confondait en compliments. MM. de Montausier et de Longueville lui avaient avancé un fauteuil; il s'assit.

— Eh bien, monsieur, lui dit aussitôt Mme de Rambouillet, nous attendons.

— Nous avons déjà beaucoup attendu, dit d'un air suppliant et flatteur la duchesse d'Aiguillon. Il est bien juste que nous soyons dédommagés le plus vite possible d'un si long retard.

— Les grands espoirs font les grandes impatiences, fit sentencieusement Mlle de Scudéry.

Tout le monde applaudit d'un sourire au mot ingénieux de Sapho, puis le silence se fit, solennel et profond. On voyait qu'un grand événement était proche. Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que d'une lecture de *la Pucelle*, ce gigantesque poëme épique, auquel l'auteur travaillait déjà depuis dix ans et qu'il devait être dix années

encore avant de faire paraître, quoiqu'à cette époque il eût déjà obtenu le privilége du roi pour sa publication.

On dit que la France n'a pas d'épopée; ce n'est certes pas faute de poëtes épiques. Au dix-septième siècle, en particulier, on ne pouvait faire un pas dans un salon littéraire sans risquer d'en écraser deux ou trois. Le cabaret avait les siens, comme l'hôtel Rambouillet et l'Académie. C'était le gros Saint-Amant, avec son *Moïse sauvé*; le père Le Moine avec le *Saint Louis*; le petit abbé Godeau, devenu évêque de Vence, et qui, non content de la gloire du madrigal, célébrait saint Paul en un poëme de longue haleine; Scudéry chantait *Alaric*, le vainqueur des vainqueurs de la terre; Remy de Beauvais et le père Pierre de Saint-Louis, fameux par ses anagrammes, se faisaient les poëtes de la *Madeleine*; le prophète Desmarets s'attaquait à *Clovis* et le Laboureur à *Charlemagne*; n'oublions pas Lesfargues et son *David*; Carel de Sainte-Garde et les *Sarrasins vaincus*, le *Constantin* du père Mambrun, le *Martel* de Boissat, etc. J'en passe et des plus mauvais. Mais il est grand temps de s'arrêter, je crois, et de



De Sillery. Pavillon. Le duc de La Force. Dessin de Fellmann.

revenir à *la Pucelle*, le chef-d'œuvre de tous ces chefs-d'œuvre, celui qu'on attendait comme la gloire du siècle et que déjà les lettres saluaient du vers classique :

Nescio quid majus nascitur Iliade.

Jean Chapelain prit dans la poche de son habit de satin colombin, doublé de panne verte, un volumineux manuscrit, dont la vue arracha un soupir involontaire à quelques belles dames, entre autres à la jeune Mlle de la Vergne, qui devint depuis Mme de Lafayette. Il tira en même temps un mouchoir d'une blancheur tellement équivoque que Tallemant des Réaux, qui causait dans un coin avec Ménage et Pellisson, se promit d'enrichir de cette intéressante particularité les satiriques *historiettes* dont il amassait peu à peu les matériaux, et, se penchant à l'oreille de ses voisins, leur dit à voix basse :

— Vraiment, M. de Longueville devrait bien doubler la pension qu'il sert à son poëte, ne fût-ce que pour lui donner le moyen de faire blanchir ses mouchoirs, qui font mal au cœur, et de se procurer une perruque neuve.

— Allons donc, répondit Ménage, vous savez bien que le pauvre homme n'a même pas de quoi acheter sa chau

delle, quoiqu'il reçoive des pensions de tout le monde. Je crois qu'il cache son argent dans les cendres de son foyer : il ne risque pas d'y fondre, car les araignées ont eu le temps d'y tendre leur toile, depuis qu'il y a fait du feu.

— Avez-vous remarqué son justaucorps, continua Pellisson en guise d'épiphonème. Je parie que le gaillard l'a fait fabriquer avec un cotillon de sa sœur.

Les trois interlocuteurs se prirent à pouffer de rire à la sourdine, comme des écoliers en fraude.

— Allons, allons, messieurs, fit une belle personne au port royal, aux yeux vifs, à la chevelure ardente, qui venait d'octroyer à Voiture un tabouret pour s'asseoir à ses pieds, — un peu de charité ! Il est vrai que c'est un homme étrange, mais c'est un si excellent poëte !



Benserade, Lambert et de Lyonne au cabaret du Bel-Air. Dessins d'Henri Pottin.

Tallemant baissa la tête sous l'assertion de Mlle Paulet, d'un air résigné, mais non convaincu, et Voiture se prit à ricaner silencieusement.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle avec une moue dédaigneuse, nous savons bien qu'il est plus facile de faire de méchantes médisances que de beaux vers.

— Bien rugi, lionne ! s'écria Voiture, qui pourtant, au fond, portait un peu envie à la gloire de Chapelain.

Le bruit des feuillets du manuscrit que déroulait le poëte avait couvert cette conversation profane. Tallemant allait répliquer, quand Chapelain commença à lire d'une voix haute et forte. Son débit, d'abord lourd et monotone, s'échauffa par degrés. Il gesticulait avec animation, s'interrompant à chaque vers pour cracholer dans son mouchoir, à la grande jubilation de Tallemant des Réaux. Il disait :

Je chante la Pucelle et la sainte vaillance
Qui, dans le point fatal où périssait la France,
Ranimant de son roi la mourante vertu,
Releva son État sous l'Anglais abattu.
Le ciel se courrouça, l'enfer émut sa rage,
Mais elle, armant son cœur de zèle et de courage,
Par sa prière ardente, au milieu de ses fers,
Sut et fléchir les cieux et dompter les enfers.

Ames des premiers corps, pères de l'harmonie,
Messagers des décrets de l'essence infinie,
Legions qui suivez l'éternel étendard,
Et qui, dans ce grand œuvre, eûtes si grande part,
Célébrez avec moi la guerrière houlette,
Faites prendre à ma voix l'éclat de la trompette,
Échauffez mon esprit, disposez mon projet,
Et rendez mon haleine égale à mon sujet.

Le brouhaha s'était élevé dès les premiers vers, il alla grossissant toujours et en vint bientôt même à gêner la voix du lecteur. Au bout d'une heure environ, Chapelain s'arrêta ; il avait lu le premier chant, douze cents vers!

Aussitôt les exclamations éclatèrent de toutes parts sans contrainte. On se récriait, l'un relevait les antithèses, un autre les comparaisons, les plus érudits s'attachaient aux savantes imitations des anciens, accumulées dans l'œuvre du poëte. Celui-ci, assailli de félicitations fougueuses, savourait son triomphe d'un air modeste et bonhomme.

— Monsieur, disait le sévère Montausier, en vérité cela est parfaitement dans les règles.

— Voilà qui est beau! voilà qui est poussé dans le dernier fin! s'écriait M. de Scudéry, en agitant son panache comme une épée, et quiconque osera soutenir le contraire aura affaire à moi.

— Oui, fort beau, observa tout bas la duchesse de Longueville à sa voisine, Mme Cornuel, mais c'est bien ennuyeux.

— Mon enfant, répliqua celle-ci à ce mot naïf dont Boileau devait se souvenir plus tard, n'allez pas dire ces choses-là tout haut; contentez-vous de les penser tout bas, c'est déjà bien hardi.

En ce moment, l'impétueuse Mlle Paulet, la *lionne*, était en train de secouer Chapelain par le collet de son habit :

— Petit homme, lui criait-elle à l'oreille, vous serez cause que la France n'aura plus rien à envier à l'Italie, et que Le Tasse sera dépassé.

— Et penser, s'exclamait le chétif et fluet Charleval, — car il y avait beaucoup de petits hommes et même de laids hommes, parmi tous ces gens d'esprit, — que c'est le même homme qui a fait *la Couronne impériale* dans *la Guirlande de Julie!* Qu'on est heureux de réussir ainsi dans le galant et dans l'héroïque!

M. de Longueville était aux nues. Il semblait prendre pour lui tous les éloges décernés à son poëte, et regardait l'assemblée d'un air triomphant, comme pour lui dire : « C'est pourtant à moi et à ma pension qu'on doit cette magnifique épopée, et ce second Homère est un de mes *domestiques.* »

— Mon sujet n'est pas seulement ce qu'on pourrait croire, reprit Chapelain au premier moment de silence. Suivant le précepte des maîtres, l'allégorie est la base de ce poëme. Ce que je veux faire, c'est y présenter un tableau vivant de toutes les bonnes et mauvaises passions de l'homme se disputant tour à tour l'empire de l'âme et réconciliées par la grâce divine ; du reste, vous saisirez mieux mon dessein quand vous aurez lu mon poëme tout entier. Ainsi, dans mon plan, la France est l'âme de l'homme en guerre avec elle-même; le roi Charles, la volonté portée au bien par sa nature, mais facile à entraîner au mal ; la Pucelle est la grâce divine, etc.

Ce fut pour le coup que Scudéry se pâma. Huet, le savant évêque d'Avranches, déclara l'allégorie admirable de tout point, et le nain Godeau, qui d'ailleurs songeait à son *Saint Paul*, fut visiblement jaloux. Il y avait bien dans un coin M. de la Mesnardière qui haussait les épaules et qui ruminait un pamphlet satirique, mais personne n'y prit garde, sauf le prince de Condé, qui, au fond, était de son avis.

M. Chapelain, membre de l'Académie française, dont il était l'orgueil et le chef reconnu, choyé à l'hôtel Rambouillet, recherché des grands, célèbre même avant d'avoir rien écrit, était alors un être presque sacré, et on se fût donné une dangereuse réputation de *libertin* et d'esprit fort, en se permettant de toucher à cette gloire mise au dessus de toute contestation et de toute rivalité. Son génie supérieur était un article de foi : on jurait par Chapelain comme par Aristote. Il lui suffit d'un mot au cardinal de Richelieu pour faire une loi désormais absolue de l'adoption des trois unités au théâtre. Pour ce haut fait, il eut du cardinal mille écus de pension.

En l'année où nous sommes, son bagage littéraire n'était pas lourd encore : une préface, une traduction, quelques odes, la rédaction définitive des *Sentiments de l'Académie sur le Cid*, c'était tout ou à peu près. Mais il faisait LA PUCELLE!

Il s'y acharna vingt ans, le malheureux, avec ardeur, avec conscience, avec bonne foi. Comme il devait toucher du duc de Longueville deux mille livres de pension, tant que son poëme n'aurait pas paru, de méchantes langues l'ont accusé de savoir ce qu'il faisait en prenant son temps. Pure calomnie! Chapelain était aussi honnête homme que mauvais poëte.

Elle parut enfin, cette glorieuse épopée, si impatiemment attendue, ou du moins il en parut la première moitié, douze chants de douze cents vers chacun. Grand fut le désappointement général. Beaucoup n'osèrent pas l'avouer d'abord, et s'en voulurent à eux-mêmes d'avoir si peu de goût ; mais les épigrammes des incrédules frayèrent le chemin à l'opinion publique. Puis vint Boileau, qui asséna à cette statue aux pieds d'argile le dernier coup de massue.

Des nombreuses victimes de Boileau, pas une dont le destin ait été plus lamentable. Chapelain demeure et demeurera éternellement embaumé dans les vers railleurs du satirique. N'accusez point ses attaques de cruauté, elles étaient nécessaires. Malgré cet échec inattendu, Chapelain restait encore debout. Six éditions de son poëme s'étaient écoulées en dix-huit mois Le duc de Longueville, qui ne voulait pas s'être trompé, l'avait consolé de l'injustice publique en doublant sa pension, et bon nombre d'illustres restèrent fidèles comme lui, à leur admiration primitive En 1660, Racine, débutant, le consultait comme un maître, et quelques années après, c'était encore à lui que s'adressait Colbert, pour connaître officiellement l'état de la littérature en France et le guider dans les récompenses destinées aux écrivains. La belle occasion pour se venger de ses ennemis ! Il ne le fit pas: c'est qu'il était au demeurant, et ceci sans la moindre ironie, le meilleur fils du monde. Probe, serviable, homme d'honneur, c'est Boileau qui l'a dit, et Boileau n'est pas suspect quand il parle de Chapelain, il eut aussi le courage de garder son indépendance et sa dignité.

Richelieu, encore plus mauvais poëte que l'auteur de *la Pucelle*, avait activement collaboré à la *grande pastorale*, et il soumit ses vers aux observations du juge suprême de la littérature, qui les critiqua sans le moindre ménagement. Le cardinal en fut si choqué dans son orgueil littéraire qu'il mit en pièces les remarques de Chapelain, avant même d'en avoir achevé la lecture. Mais pendant la nuit, saisi de remords, il fit éveiller ses domestiques et leur commanda de ramasser et de coller ensemble ces morceaux de papier. Après quoi, il relut les observations et condamna la *grande pastorale* à rester inédite.

Pourquoi Chapelain n'exerçait-il pas envers ses propres œuvres les rigueurs salutaires de ce talent critique?

Pourtant, grâce à Dieu, il n'osa pas publier les douze derniers chants de sa *Pucelle*, qui devait en avoir vingt-quatre, comme l'*Iliade*; mais il les fit, et on peut les voir en manuscrit dans une des bibliothèques de la capitale.

J'ai lu en entier les douze chants imprimés, et je ne m'en cache ni ne m'en vante. Il m'a fallu quelque courage. Le pauvre poëte me faisait l'effet d'un bœuf pesant et opiniâtre, qui trace laborieusement son sillon et le trace souvent de travers. C'est froid, sec et abstrait, mais il y a plus de beaux vers et de force qu'on ne s'y attendrait. Le malheur du bonhomme était de se croire poëte. « Que n'écrit il en prose ! » c'était le cri des meilleurs juges. Mais il se regardait comme méconnu et il en appelait à la postérité.

La postérité, sans même prendre la peine de vérifier les pièces du procès, a répondu par les vers impitoyables de Boileau :

> Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
> Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve!

On sait comment mourut Chapelain, suivant la chronique médisante. Un jour qu'il allait à l'Académie, où les jetons (toujours la chronique) le rendaient fort assidu, il rencontra un ruisseau grossi par les pluies, qui lui barrait le chemin. Un pauvre homme avait jeté une planche sur les deux rives, mais il fallait payer un sou pour passer sur ce pont improvisé, grave dépense pour un homme chez qui l'on trouva cinquante mille écus après sa mort. Chapelain préféra franchir les flots. Il arrive à l'Académie mouillé et grelottant, et, au lieu de s'approcher du feu, craignant de fournir matière à la malignité de ses collègues, il se tient à l'écart, les jambes cachées sous une table. Le froid le prend, vient une fluxion de poitrine. Bref, il en mourut.

Mais il avait soixante-dix-neuf ans, ce qui diminue beaucoup la moralité de l'histoire.

II. — ISAAC DE BENSERADE.

(Élu en 1674.)

Le cabaret du Bel-Air. Le ballet de Sa Majesté. Les habiletés et les succès de Benserade. Le sonnet de Job. *Je suis pour folie!* L'épitaphe de Richelieu. Un coup de lancette.

Entre tous les cabarets qui alors remplissaient Paris, un des plus célèbres et des mieux hantés était celui de Bel-Air, aux environs du Luxembourg. Regardons par la porte entr'ouverte, à travers laquelle passe le bruit joyeux des brocs, mêlé au tumulte des voix discordantes, que domine de temps à autre un chant modulé d'une voix vibrante et pure. Voyez vous ce rousseau, du reste assez beau garçon, attablé en pleine salle vis-à-vis d'un autre bon vivant, et vidant son verre en gai compagnon? Il a l'air d'être de la maison, n'est-ce-pas? et il en est en effet, car il tutoie les garçons et tous les habitués le connaissent.

— Bonjour, Benserade, dit, en lui frappant sur l'épaule, un jeune seigneur qui venait d'entrer. Quand donc cesseras-tu de hanter le cabaret?

— Quand vous ne le hanterez plus vous-même, monsieur de Lyonne. Mais je crains que nous n'en soyons pas encore là, ni l'un ni l'autre.

— Ah! gredin, tu sais bien que c'est pour toi seul que j'y viens souvent. Il n'y a pas moyen de te rencontrer ailleurs, sauf les jours de ballet. Je parie que c'est Lambert qui te débauche?

Lambert leva la tête en grimaçant d'une façon affreuse.

— Vous pourriez bien vous tromper, dit-il, monsieur de Lyonne; nous nous débauchons l'un l'autre. Et puis ne suis je pas ici dans ma famille?

— C'est juste, mon pauvre Michel, je l'oublie toujours. Mais tu ne l'oublies pas, toi, quand tu es à jeun et à sec.

— Beau-père, cria tout à coup Lambert au cabaretier qui venait d'apparaître au fond de la salle, apportez-nous donc quelque chose, c'est M. de Benserade qui se met en frais.

Le bonhomme apporta une bouteille en rechignant.

— Oui, oui, belle caution, ma foi, fit-il entre ses dents. Qu'il me paye d'abord les cinquante écus qu'il me doit, et il fera des générosités après.

— Oh! monsieur Le Puis, lui dit de Lyonne à l'oreille, vous n'êtes guère prudent et guère sage. Un homme qui travaille tous les jours pour Sa Majesté, qui est l'ami de tous les grands seigneurs, et qui est en passe d'obtenir une nouvelle pension d'ici peu!

— En attendant, répliqua le tavernier à demi-voix, il mange chez moi tous les jours, et je n'en ai pas encore reçu une demi-pistole.

Et il s'éloigna tout hérissé.

Lyonne riait sous cape de la colère du bonhomme. D'autres courtisans s'étaient réunis à lui et riaient également.

— A toi, Benserade! cria de Lyonne, en s'asseyant sur la table, je te fais les rimes faciles, parce que tu ne me parais pas disposé : *tavernier*, *créancier*, *bouteille*...

— Des bouts-rimés! fit avec dédain le poëte, vous prenez mal votre temps. Ne voyez-vous pas que nous sommes en train, Lambert et moi, d'arranger notre prochain ballet?

— C'est différent, fit de Lyonne, le service du roi avant tout. D'autant plus que si Lambert est aussi exact pour vous que pour tout le monde, vous ne risquez rien de vous hâter pendant que vous l'avez sous la main.

— Il m'avait promis de venir l'autre soir chez moi, dit un jeune courtisan, et je suis encore à l'attendre.

— Quant à moi, fit un second, il me l'avait juré trois jours de suite, et j'avais fait venir trois fois nombreuse compagnie pour l'entendre. Bien lui en a pris de ne pas se rencontrer le lendemain sur mon passage, je l'aurais roué de coups de bâton.

— Messieurs, dit Benserade, il s'agit cette fois des plaisirs de Sa Majesté, qui s'est même réservé le principal rôle dans notre prochain ballet, et Michel sait bien que ce n'est point notre auguste monarque qu'on peut faire attendre. Ainsi, vous voyez que nous n'avons pas de temps à perdre.

Les courtisans s'éloignèrent et les deux collaborateurs se remirent au travail, au milieu des cris et du bruit des verres. De temps en temps, Benserade, sur la demande de Lambert, réformait quelque stance, allongeait ou rac-

courcissait quelque vers, besogne qu'il entrecoupait discrètement de mainte et mainte rasade. On eût dit, à le voir écrire sur le coin de la table, un de ces poëtes *rouges trognes*, comme il y en avait tant, surtout dans la première moitié du dix-septième siècle, et non un poëte de cour qui faisait parler aux dieux de la mythologie le langage raffiné de Versailles.

Lambert, de son côté, mettait la dernière main à un grand air du prochain ballet. Quand il eut fini, il le fredonna quelque temps à voix basse et parut satisfait du résultat.

— Beau-père, dit-il, appelez Hilaire.

Une jeune fille d'assez petite taille accourut aussitôt.

— Mon enfant, lui dit Lambert, voici quelque chose de nouveau que nous allons essayer ensemble. Voyons, montrez que vous êtes en voix et faites honneur à votre maître.

Hilaire jeta un coup d'œil sur le papier sale que lui tendait Lambert, et, au bout d'une minute, ils se mirent à chanter tous deux au milieu du cabaret. Si bizarre que fût cette scène, on y semblait accoutumé, les courtisans firent cercle, applaudissant à tout rompre; la porte s'ouvrit pour livrer passage à de nouveaux habitués, et l'hôte radouci consentit à appeler Lambert son gendre, et à faire belle mine à Benserade.

— C'est bien, Michel, dit celui-ci, Sa Majesté sera satisfaite; en attendant, je le suis moi-même. A demain, à la même table, pour les derniers arrangements.

Et il sortit, laissant derrière lui une délicieuse odeur de parfums d'Espagne. On le vit monter dans son carrosse qui l'attendait à la porte.

— Cet homme-là, pensa Lambert, a des manières royales qui m'en imposent toujours, même au cabaret; on voit bien qu'il a du sang des Abencerrages dans les veines.

— Ce qui ne l'a pas empêché, observa un jeune seigneur qui se nommait de Lessins, de se cacher à fond de cale dans certain combat sur mer. Trouvez-vous l'exploit bien héroïque pour un descendant des Abencerrages?

— Mon neveu, je ne sais si la chose est vraie, repartit de Lyonne, mais je l'en crois bien capable: il a assez d'esprit pour cela.

Oui, c'était avant tout un garçon d'esprit que M. de Benserade. Dès l'âge de sept ans, il l'avait bien montré. Né dans le calvinisme, quoique élevé dans la religion catholique, il avait reçu en venant au monde le prénom d'Isaac, qui sentait un peu le fagot. Aussi quand M. Puget, évêque de Dardanie, lui donna la confirmation, proposa-t-il à cet enfant de troquer son prénom contre un autre plus canonique.

— Volontiers, répondit le petit bonhomme sans se déconcerter, pourvu qu'on me donne du retour.

— Laissons-lui son nom, dit alors l'évêque étonné, il le rendra célèbre.

En effet, Benserade était encore au collége lorsqu'il fit sa tragédie de *Cléopâtre*.

Autre trait d'esprit. A la mort de son père, il recueillit une succession embrouillée, et, bien que Normand, il aima mieux abandonner tout que de plaider. On en conclut, pour la seconde fois, que ce serait un homme extraordinaire.

En entrant dans le monde, il eut d'abord l'esprit d'être quelque peu parent du cardinal de Richelieu, qui le renta, chichement, il est vrai, de peur qu'il ne fît trop la débauche au cabaret de Bel-Air. Ensuite, il eut l'esprit de revêtir la livrée de son temps, de courtiser la mode et le genre en faveur, de flatter finement et discrètement, sous le voile pudique de l'allégorie, les grands personnages qui figuraient dans ses ballets et ses mascarades, si bien qu'en moins de rien il se vit près de douze mille francs de rente, lui qui n'avait eu que des procès pour tout héritage.

Il ne songeait guère à la postérité, ce bon M. de Benserade, et il est vrai de dire que la postérité le lui a bien rendu. Sa poésie, un peu malingre et fluette, avait les pâles couleurs, il est vrai; mais elle était vive, coquette, ingénieuse, délicate. Aussi parvint-il à charmer d'abord jusqu'à Boileau même, ce farouche et inflexible Cerbère, qui veillait aux avenues de la poésie; ce fut peut-être la plus grande et la plus complète de ses habiletés.

Mais comment alla-t-il s'aviser de mettre les *Métamorphoses* d'Ovide en rondeaux, dans un livre qui n'était qu'un rondeau perpétuel, depuis la préface jusqu'au privilége et à l'errata?

Pour un homme d'esprit, c'était une bien grande sottise. Aussi, ce fut pour le coup que Boileau gronda, et que la réputation de notre poëte, jusqu'alors florissante, commença à décliner rapidement. Le public siffla ce qu'il eût applaudi jadis, mais c'était par ordre du roi que Benserade avait fait ce pauvre tour de force, et il aimait mieux la satisfaction de Louis que celle de Boileau ou même du public.

Il n'y eut guère que le dernier rondeau de son livre qui fut généralement approuvé. Pour moi, y disait-il:

Pour moi, parmi des fautes innombrables,
Je n'en connais que deux considérables,
Et dont je fais ma déclaration:
C'est l'entreprise et l'exécution,
A mon avis fautes irréparables
Dans ce volume.

Il fut bien attrapé de se voir pris au mot et d'entendre l'écho malin de Chapelle lui répondre sur le même air:

J'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

Conçoit-on qu'il pût être assez épris de ces laborieuses bagatelles pour qu'il s'y laissât reprendre encore? Cette fois, ce furent deux cents fables qu'il réduisit en quatrains, comme si les lauriers de Pibrac et du conseiller Matthieu l'eussent empêché de dormir. Décidément Benserade était de la race de ces littérateurs qui tiennent à marcher sur les mains et non sur les pieds.

Mais je n'ai pas encore parlé de son grand triomphe, de ce fameux sonnet sur Job, qui eut l'honneur, avec celui de Voiture sur Uranie, de partager la cour en deux camps, les jobelins et les uraniens, et de passionner longtemps les beaux-esprits. Le prince de Conti, le spirituel bossu, était le principal champion de Job, mais Mme de Longueville tenait pour Uranie. On se battit avec acharnement pour et contre, comme autrefois les bleus et les verts dans le cirque, et des flots d'encre furent versés de part et d'autre. Le grand Corneille, indécis, tâchait de rester neutre, et donnait des éloges aux deux ouvrages rivaux, de peur de se compromettre; quant aux rieurs et aux indifférents, ils avaient adopté le mot d'une fille d'honneur de la reine, à qui l'on demandait son avis, et qui répondit par une distraction naïve, à moins que ce ne fût par malice: « Moi, je suis pour Tobie. »

Il paraît qu'en ce temps-là on était de l'avis de Boileau :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.

Benserade était encore jeune quand il fit ce grand coup d'éclat; aussi conçoit-on sans peine qu'il devînt, après la mort de Voiture, le héros des ruelles et le poëte favori des belles dames de la cour. Il était fêté, adulé, encensé, malgré les réclamations de plus d'un confrère jaloux. On le prenait au sérieux, si bien qu'il fut question de l'envoyer en qualité de résident près de la reine Christine de Suède. Heureusement il n'en fut rien, et le facétieux Scarron qui, je ne sais pourquoi, aimait peu notre poëte, put dater ainsi une de ses épîtres burlesques :

L'an que le sieur de Benserade
N'alla point à son ambassade.



Chapelain, dans la chambre d'Arthénice, lisant *la Pucelle* aux précieux et aux précieuses.

Quand mourut le cardinal, son parent et son protecteur, il trouva dans sa douleur tout juste matière au quatrain suivant :

Ci-gît, oui, gît, par la mordieu!
Le cardinal de Richelieu,
Et, ce qui double mon ennui,
Ma pension avecque lui.

Si la pension eût été plus forte, la douleur eût été naturellement plus profonde et l'épitaphe plus longue.

Benserade avait la parole prompte, la répartie vive, l'esprit piquant et caustique ; aussi se fit-il bâtonner plus d'une fois. C'était l'accident ordinaire des poëtes satiriques, et même il n'est guère d'écrivain du temps qui n'ait reçu sa volée de bois vert. Il put donc se consoler facilement par l'exemple de ses confrères.

Mais cette vie fortunée s'écoula au milieu des souffrances d'une maladie aiguë, la pierre, et se termina d'une manière terrible. Un chirurgien ignorant, voulant lui faire une saignée de précaution, lui coupa une artère par mégarde; il ne put arrêter le sang, perdit la tête et se sauva. Benserade mourut, entre les bras du père Commire, dans sa retraite de Chantilly, avec une fermeté digne de la Trappe et qu'on n'eût pas attendue de cet homme de plaisir et de cour.

Quelle fin pour cette vie frivole, et quelle chute sévère à ce rondeau galant!

III. — ÉTIENNE PAVILLON.

(Élu en 1691.)

Un grand homme... de salon. Plus heureux que Corneille. Jeux d'esprit. Titres oubliés.

Par un beau jour de l'an de grâce 1691, il y avait une foule brillante à l'Académie. Grands seigneurs et grandes dames semblaient impatients, et s'entretenaient avec animation des rares mérites du récipiendaire, qui devait être, à en juger par l'empressement et la faveur du public, une des gloires de la littérature française.

Le nouvel académicien entra, au milieu des applaudissements universels. C'était un homme plein de distinction, d'une figure noble et d'une taille avantageuse. Il s'avança lentement, avec peine, appuyé sur le bras d'un ami, comme un vétéran de la plume, victime de son dévouement à la science et glorieusement abattu par la fatigue.

Après le discours du directeur, écouté d'une oreille distraite, il se leva, et un profond silence s'établit. Il prononça, d'une voix sonore, avec beaucoup de force et de netteté, un petit discours propret, pâle, froid, aussi insignifiant que possible. L'assemblée, un peu désappointée, mais sans oser se l'avouer à elle-même, battit des mains pour la forme, et se retira, mettant sur le compte de la paresse du nouvel élu un méfait qui, du reste, n'était pas rare en ce temps, où les récipiendaires se bornaient souvent à de vides et courtes harangues.

Ce favori du beau monde, ce *grand* et glorieux écrivain, n'était autre qu'Étienne Pavillon.

A chaque époque, il y a eu des hommes qui se sont dépensés tout entiers dans la société qui les entourait, qui se sont faits les serviteurs et les courtisans de l'à-propos, qui ont sacrifié, sans le moindre regret, leur gloire future à leur célébrité présente, et qui, prodiguant leur esprit dans la conversation et les rapports quotidiens, n'en ont gardé pour leurs ouvrages que la plus maigre part. Encore cet esprit est-il un esprit tout local et tout particulier, qui nous paraît aujourd'hui bien fade et bien évaporé. Quand on les lit, si l'on ne veut point être injuste, il faut faire effort pour remonter en arrière et se replacer dans leur milieu. Ils sont punis d'avoir trop pris la livrée de leur temps, et nous les trouvons dépaysés aujourd'hui, comme des vieillards qui se promèneraient parmi nous avec les canons, les plumes blanches et la *petite-oie* du dix-septième siècle. Ce fut le malheur de Voiture; ce fut aussi celui de Pavillon, son pâle et faible imitateur, poëte chétif, qui fait ce qu'il peut pour se guinder jusqu'à son modèle, et qui jongle assez lourdement avec les étincelles échappées à ce brillant esprit. Pavillon, c'est le lourd décalque, l'épreuve effacée du sémillant Voiture.

Mais les grands seigneurs d'alors n'étaient pas si délicats que ceux de l'hôtel Rambouillet; ils se contentèrent de Pavillon et en firent leur poëte préféré. Ce fut là le signal et le point de départ de beaucoup d'autres faveurs. Pavillon fut un de ces hommes heureux à qui tout sourit, et que les récompenses officielles viennent trouver d'elles-mêmes, sans qu'ils y aient songé un moment. Successeur de Benserade à l'Académie française, contre laquelle il avait écrit à Furetière une lettre piquante, il fut celui de Racine à l'Académie des inscriptions. Protégé par Bossuet, qui était bien le protecteur qu'on se serait le moins attendu à trouver là, il ne tint qu'à lui d'être nommé gouverneur du duc du Maine, et il fut recherché et pensionné par le roi. Qu'aurait-on pu faire de plus pour Corneille? Mais Corneille, qui n'avait pas de quoi s'acheter un bouillon dans sa maladie, et qui portait lui-même ses souliers à raccommoder dans l'échoppe de son cordonnier, n'était point un homme du monde et ne brillait nullement dans la belle conversation.

Pourtant, disons-le, Pavillon avait quelques droits à cette faveur publique. Neveu de cet évêque d'Aleth, que sa sainteté austère, puis son penchant pour le jansénisme avaient rendu célèbre, — après avoir rempli avec distinction, pendant dix ans, la charge d'avocat général au parlement de Metz, il était venu mener à Paris une vie indépendante, où dominait l'épicuréisme de bonne compagnie. Goutteux de bonne heure, il s'était fait le centre d'un petit cercle choisi; on recherchait les agréments de sa conversation, piquante sans aigreur, malicieuse sans méchanceté, polie sans fadeur, instructive même, dit-on, sans pédantisme. Joignez à ces qualités aimables de l'homme du monde celles de l'honnête homme et tous les avantages extérieurs de la beauté, et il ne sera pas difficile de comprendre les succès de Pavillon dans la belle société.

Seulement, pourquoi s'avisa-t-il de faire imprimer ces petits jeux d'esprit, qu'on trouvait fort jolis peut être dans sa *cabale*, mais que, malgré un certain mérite de naturel et parfois même de délicatesse, nous trouvons aujourd'hui très-fades et sans le moindre grain de sel attique ou autre Ces deux minces in-douze, renfermant des stances, des madrigaux, des lettres en prose mêlée de vers, toutes sortes de badinages futiles sur n'importe quoi, sont presque aussi puissamment soporifiques que les plus lourds in-folio.

Je ne citerai de Pavillon que les titres de quelques-uns de ses sujets; ce sera assez pour le juger: *Lettres patentes a un ami, portant permission de faire ce qu'il lui plaira en sa maison de la Selle*; — *Lettre à Mme... sur le mariage de sa sœur*; — *Lettre à deux dames paresseuses*; — *A une dame sur un mal de tête*; — *A Mlle du Chatelier, en lui envoyant pour étrennes une boîte dans laquelle il y a une petite tortue brillante et mouvante*; — *Lettre à Mme Damon sur la mort de son chien Moufle*, et une foule d'autres lettres *à Iris*, sur des sujets aussi importants. Franchement, peut-on reprocher beaucoup à la postérité d'avoir laissé sans les ouvrir tous ces billets, dont pas un n'était à son adresse? Non, certes; mais à Pavillon, qui n'a pu trouver un trait passable dans tous ces badinages, on doit reprocher de n'avoir point imité le silence prudent de Conrart.

IV. — FABIO BRULART DE SILLERY.

(Élu en 1705.)

De Pavillon à Sillery, la transition n'est pas ménagée, Un prêtre et un prélat venant s'asseoir sur le siége du

profane goutteux, et forcé de prononcer publiquement son éloge, certes il y avait là un étrange contraste; mais, dans l'histoire des fauteuils académiques, il faut s'habituer à des contrastes pareils. Son plus grand titre n'était point la *Harangue faite au nom du clergé de France a Jacques II, roi d'Angleterre*, ni même son *Recueil de vers choisis*, publié par le père Bouhours; c'était sa haute naissance, et peut-être le nom de son bisaïeul, le fameux chancelier. Savant homme, du reste, et homme de mérite, reçu docteur à vingt-six ans, connaissant le grec et l'hébreu, comme Pavillon, il fit également partie de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Ainsi que Godeau, l'évêque de Vence, et Fléchier, l'évêque de Nîmes, Sillery, successivement évêque d'Avranches et de Soissons, cultiva la muse dans ses heures de loisir, et, pas plus qu'eux, il ne fut un grand poëte. C'est peut-être un des membres les plus illustres de l'Académie de Soissons, dont il partagea les travaux naissants; mais, à l'Académie française, son nom est un de ceux dont l'éclat doux et modeste repose de la gloire des autres, et qui ne sont illustres que dans le discours de réception de leur successeur.

V. — HENRI-JACQUES NOMPAR DE CAUMONT, DUC DE LA FORCE.

(Élu en 1715.)

Un souvenir de la Saint-Barthélemy. La vie sauvée par la mort Les académiciens sans orthographe. L'Académie des sciences de Bordeaux.

Ce successeur lui-même était encore moins connu peut-être comme littérateur, mais il l'était à d'autres titres. Il n'est personne à qui ce nom ne rappelle une touchante et dramatique histoire. C'était dans la nuit du 24 août 1572; le tocsin de la Saint-Barthélemy allait bientôt sonner à toutes les églises. François de Caumont, huguenot, dont la maison avait été désignée aux massacreurs, averti par un maquignon, se préparait à s'enfuir avec ses deux enfants, pour chercher un asile dans un lieu sûr, quand, au son lointain des cloches qui commençaient à tinter, au bruit des cris tumultueux de la rue, à la lueur des torches, sa porte est enfoncée et livre passage à plusieurs soldats, conduits par un assassin. Malgré l'imminence du péril, Caumont garde le sang-froid qui peut seul le sauver de la mort; il parle à cet égorgeur, étonné bientôt de se sentir attendri; il le presse, il lui promet deux mille écus en échange de sa protection et d'une retraite cachée où il puisse avec sa jeune famille attendre sans crainte la fin du massacre. Celui-ci les conduit, au péril de ses jours, dans un asile secret, où il les laisse sous la garde de deux Suisses.

Les malheureux pouvaient se croire sauvés; ils entendaient retentir vaguement, avec une terreur mêlée d'espoir, de joie et de reconnaissance envers Dieu, les féroces clameurs des meurtriers. Les cris: « Tue! tue! A mort le huguenot! » arrivaient jusqu'à leurs oreilles, mêlés aux coups d'arquebuse; et de temps en temps une clameur terrible, navrante, celle d'une victime abattue par les fanatiques, dominait toutes les autres, et venait leur glacer jusqu'à la dernière goutte de sang dans les veines.

Tout à coup, leur retraite s'illumine à la lueur des torches. Par un mouvement instinctif, le père se lève, serrant ses deux fils à ses côtés; mais, en levant les yeux, il reconnaît Coconas, le favori du duc d'Anjou, un de ces Italiens venus à la cour de France à la suite de Catherine de Médicis, et dont la cruauté dépassait encore le fanatisme hypocrite. Cette vue fut un coup de foudre pour les infortunés et la ruine complète de leurs dernières espérances.

Pourquoi prolonger ce triste récit? Arraché de sa retraite, François de Caumont La Force est entraîné dans la rue parmi les meurtriers; il tombe aussitôt avec son fils aîné, frappé d'un coup mortel; le second de ses fils, tout couvert de leur sang, a la présence d'esprit de se laisser entraîner dans leur chute, en criant: « Je suis mort! » Et les assassins s'éloignent.

Cet enfant resta longtemps couché à terre près de ces cadavres, torturé par le désespoir, la peur et l'angoisse, retenant jusqu'à son haleine pour ne se point trahir, et attendant son salut de la Providence. Tout le jour, la rue resta déserte, abandonnée des habitants qu'écartait l'épouvante, quelquefois seulement, un huguenot apparaissait, éperdu, poursuivi par une meute d'assassins, et venait tomber à côté de lui, abattu d'un coup d'arquebuse. Le soir, il y était encore, à demi mort de fatigue et d'inanition.

Ce fut alors qu'un mendiant qui, une lanterne à la main, allait de cadavre en cadavre pour recueillir l'argent et les objets précieux qu'il pourrait trouver, vint jusqu'à lui et se mit à le dépouiller de ses habits. Il s'aperçut qu'il respirait. Effrayé, il allait s'enfuir, quand le jeune homme le rappela à voix basse, lui raconta sa ruse, lui confia son nom et parvint à émouvoir sa pitié. Sur sa demande, le mendiant le recouvrit d'un vieux manteau, et le conduisit, à la faveur des ténèbres, chez le maréchal de Biron, son grand-oncle. Là, il resta quelque temps caché dans la chambre des filles. Mais le bruit de cette aventure était devenu public; il apprit qu'on le cherchait avec soin, et il s'enfuit sous l'accoutrement d'un page.

Notre académicien était le descendant en ligne directe de ce jeune héros. Si j'ai raconté ici avec quelques détails l'aventure de son trisaïeul, c'est que bien certainement cette aventure, dont le souvenir était resté populaire, ne fut pas sans influence sur son élection. J'ai fait d'ailleurs comme Simonide ayant à chanter les exploits d'un athlète médiocre, et je me suis rejeté sur Castor et Pollux. Pourtant le duc de La Force avait quelques titres, dans son goût pour les lettres et la protection qu'il leur accordait. Il les cultivait lui-même avec succès; « mais, a dit son successeur, avec réserve; il semblait ne s'y livrer que pour n'être point taxé d'ingratitude envers la nature. » C'était déjà beaucoup, si l'on songe surtout que, cinq ans plus tard, l'Académie allait appeler dans son sein le maréchal de Richelieu, qui ne savait pas l'orthographe.

Le meilleur et peut-être le seul ouvrage du duc de La Force, ce fut l'Académie des sciences qu'il fonda à Bordeaux, et où Montesquieu siégea à côté de lui.

VI. — JEAN-BAPTISTE DE MIRABAUD.

(Élu en 1726.)

On sait que la poésie avait été révélée tout à coup à La Fontaine par la lecture d'une ode de Malherbe. Ce rôle d'initiateur qu'avaient rempli à son égard les œuvres du demi Pindare normand, il le remplit lui-même de son vivant à l'égard de plusieurs de ses contemporains, et Mirabaud fut un de ceux à qui le commerce du bonhomme inspira le goût des lettres, auxquelles il ne songeait pas d'abord.

Mirabaud commença par être soldat: il mania l'épée

avant la plume, et il la mania bien. A Steinkerque, il fit ses preuves de bravoure ; mais bientôt, pour parler le langage du temps, il renonça à Mars afin de se livrer aux Muses. Ce fut un de ces littérateurs modestes, timides, désintéressés, consciencieux, qui craignent le bruit et l'éclat pour leurs productions, qui écrivent surtout pour leur contentement personnel, et qui cherchent dans la culture des lettres, avant la gloire ou le profit, la satisfaction intime de leur propre intelligence. Afin de mieux se livrer dans l'ombre de la retraite à ses travaux favoris, il était entré dans la congrégation de l'Oratoire ; il en sortit lorsque la duchesse d'Orléans, voulant protéger un homme de mérite, lui confia l'éducation de ses filles, en le nommant secrétaire de ses commandements.

Ce fut sa traduction de *la Jérusalem délivrée*, la meilleure qu'on eût vue jusqu'alors, qui lui ouvrit les portes de l'Académie, en dépit des injures de Desfontaines, un des grands insulteurs publics de l'époque, — des critiques plus



Le jeune Caumont de La Force et son père à la Saint-Barthélemy.

sensées de Riccoboni et des criailleries de ces poëtes « indigènes et indigents, » suivant l'expression de d'Alembert, qui s'indignaient de voir qu'on leur préférât un simple traducteur. En 1742, il fut nommé secrétaire perpétuel, et sa douceur, son aménité, sa délicatesse lui concilièrent bientôt l'amitié de tous ses confrères. Il poursuivit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans une vie honorée, conservant toujours le feu, la verve, la gaieté de sa jeunesse, sa franchise et sa sérénité. Il n'abandonna pas ses travaux, mais il ne fit part au public que de sa traduction de l'Arioste, qui est loin de valoir celle du Tasse. Il paraît aujourd'hui démontré que ce n'est point sur sa mémoire qu'il faut faire retomber la honte de ce code révoltant de l'athéisme, *le Système de la nature*, qu'on lui a trop longtemps attribué, et qui n'est qu'un fœtus monstrueux, couvé en commun par la société du baron d'Holbach.

Victor FOURNEL.

(La fin au prochain numéro.)

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

PORTE ET FENÊTRE. POCHADE EN UN ACTE, DE M. G. NADAUD.



Porte et Fenêtre; opéra de salon de M. G. Nadaud. Dernière scène. Polydore, Tancrède et l'inconnu. Dessin de Stop.

Il y avait une fois deux étudiants... de dixième année, types perdus aujourd'hui, célèbres alors au quartier latin, et que ressuscite le crayon malin de Stop, à la gloire de la jeunesse contemporaine.

L'un s'appelait Tancrède et faisait son droit... tout de travers; l'autre se nommait Polydore, et étudiait la médecine... à l'estaminet.

Ils logeaient ensemble rue de La Harpe ou rue Saint-Jacques, chantant *la ri fla* jusqu'au dernier sou de leur pension, méditant à la fin du mois sur leur pipe et leur bourse vides.

Or, justement à la fin d'un mois, Polydore rentra pensif, et Tancrède prit son sérieux... et son caban.

— Autrefois, dit Polydore, il y avait un quartier latin et des étudiants. Nous avons vu les derniers jours du premier, et nous sommes les derniers... des derniers. Je sors de chez Mme Gloria, née Fricandeau; sais-tu ce qu'elle m'a dit?

— Aurait-elle répandu le bruit calomnieux que tu payes tes dettes!

— Au contraire; elle m'a déclaré qu'elle ne me fera plus crédit! à moi, qui depuis dix ans n'ai pas manqué un jour de prendre chez elle mon café du matin et mon café du soir, sans jamais lui donner un sou! Quelle ingratitude! Ce n'est pas tout; je quittais la maison Gloria...

— Née Fricandeau...

— Lorsque j'ai rencontré, place de la Sorbonne, un chanteur des rues, qui vendait cinq centimes (cinq centimes!) et qui entonnait, au milieu d'un rassemblement ébahi, une chanson sur les *Deux vétérans* des écoles, sur nous, sur toi, sur moi, que tout le monde a reconnu quand j'ai crié *bis!* Et voilà cette chanson!

On les a trouvés dans les catacombes;
Les avez-vous vus passer ce matin?
Ils sont accouplés comme les colombes,
Les deux vétérans du quartier latin.

Ces deux monuments respectés par l'âge
Des siècles passés nous parlent encor;
Le monde étonné dit, sur leur passage :
C'est Mathusalem guidé par Nestor.

Que pourrait sur eux le cours des années?
Ils ont vu cent fois renaître les fleurs;
Ils ont vu cent fois les roses fanées;
Ils ont enterré quatre professeurs.

Allez dans les bois cueillir la noisette,
La figue au jardin, l'amande au verger,
Gardez les raisins, la vendange est faite,
Mettez les fruits-secs au garde-manger.

Et Polydore la chante! et Tancrède répète le refrain!

— Comprends-tu? tout s'en va, tout est perdu! Plus de quartier latin! on porte des chapeaux! on fume des cigares! on devient docteur avant l'âge! Nous seuls demeurons immuables! nous sommes deux vieilles diligences remisées sous une gare de chemin de fer! Quel parti prendre?

En ce moment, une voix douce et claire retentit de l'autre côté de la rue : c'est la voisine des étudiants, l'ouvrière Joséphine, qui travaille en chantant : *Courez, mon aiguille!* C'est la Providence qui dit aux jeunes gens ce qu'il faut faire : Travailler comme tout le monde.

— Si nous essayions? dit Polydore.

— Travaillons, répond Tancrède.

— Nous allons au cours... tous les matins.

— Nous passons un examen... à la fin du mois.

— Voici nos livres! à l'ouvrage!

— As-tu quelques notions du droit, Tancrède?

— J'ai connu un juge de paix dans mon enfance. Et toi, Polydore?

— Moi, j'ai appris quelques recettes de médecine dans *Don Quichotte* et *Gil Blas*.

— Pour travailler jusqu'au soir, fermons notre porte.

— Voici la clef, dit Tancrède, fais-en ce que tu voudras.

Et Polydore, ouvrant la fenêtre, lance la clef chez la voisine.

— Je te préviens, reprend Tancrède, que je ne travaille pas sans chanter.

— Alors je chante aussi, dit Polydore.

Et les voilà qui étudient le droit et la médecine en duo.

Et quel duo! quelles invocations à Hippocrate et à Justinien!

— Que c'est bon de travailler! c'est ainsi qu'on devient avocat, huissier, agent d'affaires.

— Voilà le but de la vie! c'est ainsi qu'on devient docteur, dentiste, pédicure, homœopathe!

— Avocat, moi! Voyez-vous cet homme en cravate blanche, sans moustaches, un dossier sous le bras, parlant tout seul, saluant à droite et à gauche en courant au Palais? C'est le conseil du faible... et du fort, l'ami du pauvre... et du riche, le soutien de l'opprimé... et de l'oppresseur... la Providence de la veuve... et du tuteur, de l'orphelin... et de la belle-mère; parole douce... et véhémente; miel pour le client, vitriol pour l'adversaire... Salut à maître Tancrède!

— Moi, docteur! Quel est cet homme grave, affairé et méthodique, qui rassure le malade et la famille, qui fait la vie ou la mort avec un brin de chiendent ou une pincée de rhubarbe, qui conseille le mari et confesse la femme, qui a son couvert mis partout et se fait attendre une heure pour dîner, en disant qu'il arrive du faubourg Saint-Germain, quand il vient de lire chez lui son journal, à seule fin de se mettre en retard? Salut au docteur Polydore!

Ainsi travaillent nos deux étudiants. Mais les distractions frappent à la porte.

C'est Timoléon qui apporte cent francs... et ne peut entrer.

On appelle en vain l'ouvrière; elle est partie pour son atelier, rue du Cherche-Midi.

On va se consoler en fumant. On chante l'invocation latine à la pipe. Mais pas de tabac! et enfermés! enfermés sans tabac!

— Déjeunons, du moins! midi a sonné; le travail creuse et les estomacs crient.

— Mais pas de provisions, pas même de pain! et enfermés!

— Voisine! voisine!... Appel inutile!

— Si nous jetions un pont sur la rue? Mais la bibliothèque est trop courte.

— Si nous joignions les draps du lit pour nous avaler jusqu'en bas?

Mais ils n'ont que deux draps et ils sont au cinquième.

Ils se mettent à insulter les passants, pour attirer l'attention. Ils demandent la porte Saint-Denis à M. Coquardeau, qui leur envoie un baiser. Ils apostrophent une dame qui porte ses chiens. Enfin, voici leur homme! C'est un Provençal qui a la tête près du bonnet.

— Môôôsieu, lui hurle Tancrède, auriez-vous l'extrême bonté d'aller rue du Cherche-Midi, 197? Vous monterez au second chez la lingère, et vous demanderez M[lle] Joséphine, etc., etc.

Le Provençal s'emporte et menace de monter.

— Tout de suite, tout de suite, môôôsieu! lui crie Tancrède; la porte devant vous, l'escalier sous la voûte, jusqu'au cinquième; la quatrième porte au fond du couloir.

L'homme, furieux, arrive et frappe à tour de bras.

— Ouvrez! crient les étudiants.

Mais impossible, et pour cause...

— Môôôsieu, reprend Tancrède, c'est justement pour ravoir notre clef que je vous prie d'avoir la bonté d'aller rue du Cherche-Midi, 197, etc.

— Vous entendez d'ici le Provençal mystifié qui redescend comme une tempête, appelant la garde et ameutant la rue.

Cependant nos étudiants à jeun philosophent, l'un sur Pythagore, Diogène, Ugolin, l'autre sur Epicure, Gargantua, le docteur Véron, etc.

Tancrède tombe d'inanition, Polydore tire à qui mangera l'autre. Ils se fâchent enfin, s'injurient, et vont se battre comme les chevaux au râtelier vide, lorsqu'un bruit de pas s'approche, une clef tourne dans la serrure, et les deux prisonniers s'écrient :

— O bonheur! c'est la voisine! c'est la charmante voisine!

Elle vient de reprendre justement, à sa fenêtre, sa jolie

chanson de l'aiguille, le refrain de son honnête travail...

Mais ils se trompent, et vous aussi, chers lecteurs, ce n'est pas du tout la voisine...

Regardez plutôt le dessin de M. Stop.

Et si vous voulez savoir qui entre ainsi, quel est ce dieu du dénoûment (*deus ex machinâ*), cette surprise impossible à deviner, et en même temps cette moralité naïve et réjouissante de l'aventure ; prenez, lisez, jouez et chantez en famille le nouvel opéra de salon de M. Gustave Nadaud : *Porte et Fenêtre* (1), dont une précieuse communication vous procure aujourd'hui l'avant-goût, et dont le récit que vous venez de lire n'est que la modeste analyse.

Vous savez tout ce que l'auteur a d'esprit et de malice, de philosophie et de gaieté, de poésie et de style, de fantaisie et de goût, d'originalité et de bon sens, de mélodie facile et inspirée. Eh bien ! il a concentré tout cela, comme en un lingot, dans la pochade en un acte (il l'appelle modestement ainsi) qu'il vient de livrer au Spectacle en famille, et qui est le diamant de son propre écrin, c'est-à-dire la merveille du genre.

Il faut voir *Porte et Fenêtre* joué et chanté par les comédiens ordinaires de M. Nadaud,—M. A... J. et M. Belouet, qui avaient déjà donné des ailes si brillantes à la *Vol ère* du poëte-compositeur. Le premier, artiste consommé, sous son béret et dans son pantalon à carreaux, le second dans son caban... de dixième année, sont étourdissants de vérité, d'aplomb et d'entrain, — de gravité comique et d'inspiration fantasque, dans l'exposition de leur crédit perdu, dans la chanson des *Deux Vétérans*, dans l'invocation latine à la pipe, dans le duo d'étude, — qui porte un cachet de maître, — dans les scènes désopilantes de la fenêtre et de la porte, — et dans le finale dont nous vous laissons la surprise. — Le héros de ce finale est M. Duvernoy, fils de l'artiste de l'Opéra Comique, prix récent du Conservatoire, et qui a gagné du premier coup ses doubles éperons. — Quant à la voisine, — qui chante à sa fenêtre par l'organe délicieux de Mme Gaveaux-Sabatier, — c'est le plus aimable rôle à confier à une femme et même à une jeune fille du monde, qui produira ainsi son talent sans exposer sa personne, et qui aura, — si timide qu'elle soit, — toute l'assurance et tout le succès que donne l'invisibilité. Nouvelle preuve du tact et de l'habileté de M. Nadaud, qui met de la sorte son œuvre à la portée de tous les amateurs.

Apprenez-la donc et représentez-la bien vite, — comme on va la représenter dans les meilleurs et dans les plus hauts lieux, — et puisse-t-elle être rendue par vous comme elle vient de l'être sous nos yeux, dans l'heureux salon qui en a eu l'étrenne, devant les juges les plus difficiles, les témoins les plus illustres, les femmes les plus élégantes, tous confondus en bravos et en éclats de rire, lancés par la *porte* et rentrant par la *fenêtre*.

Porte et fenêtre, en effet, voilà tout le décor. Joignez-y un ténor et un baryton, — avec une basse pour le finale, une soprane dans la coulisse, — et vous aurez, sans frais ni embarras, la plus exquise soirée dramatique et musicale, à la chaumière comme au château, au coin du feu comme dans le palais.

C. DE CHATOUVILLE.

(1) *Porte et Fenêtre* paraîtra, au premier jour, nous dit-on, chez M. Heugel, au *Ménestrel*, rue Vivienne, 2 *bis*.

CHRONIQUE DU MOIS.

MONSEIGNEUR SIBOUR (1).

Ce nouveau martyr du devoir pontifical avait débuté à Paris, en 1848, par visiter la place où était tombé monseigneur Affre, son prédécesseur. Puis il avait dit à son troupeau, dans son premier mandement : « Quand j'aurai donné tout ce que je possède, je me donnerai moi-même par surcroît. »

Hélas! on ne lui a pas laissé le temps de se donner ! on l'a ravi par un crime abominable. On l'a assassiné au pied de l'autel, comme l'archevêque de Cantorbéry.

La vie de monseigneur Sibour n'est qu'une suite de travaux utiles, de bonnes œuvres et d'excellentes paroles.

Il était né le 4 avril 1792, à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme).

— Son père se livrait au commerce, dit le *Journal des Débats*, et vint fonder au Pont-Saint-Esprit (Gard) une maison qui prospère encore aujourd'hui, sous la direction du frère aîné de monseigneur l'archevêque.

Monseigneur Sibour fit ses premières études sous la direction de M. l'abbé Ram, que les orages révolutionnaires avaient transporté à Pont-Saint-Esprit, et qui devint plus tard, choisi par M. de Fontanes, recteur de l'Académie de Bruxelles.

La vocation ecclésiastique du jeune étudiant se manifesta de bonne heure. Il y fut fidèle et il alla au grand séminaire de Viviers commencer son cours de philosophie et de théologie, qu'il acheva dans le grand séminaire d'Avignon.

A dix-huit ans, monseigneur Sibour avait terminé le cours ordinaire des études théologiques ; il lui restait encore plusieurs années avant de recevoir la prêtrise. Il vint à Paris pour se fortifier dans les sciences ecclésiastiques et aussi pour suivre les cours publics des belles-lettres. Il avait pour la littérature beaucoup de goût et de passion. Ses talents, connus et appréciés du supérieur du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, le firent appeler, quoique jeune et étranger, à la chaire de rhétorique dans cet établissement, dirigé alors par M l'abbé Cottret.

En 1814, monseigneur Sibour quitta Paris; il alla à Rome continuer ses études et se retremper dans les devoirs de sa vocation apostolique. Après une année de séjour, il reçut la prêtrise et revint en France se mettre à la disposition de ses supérieurs.

Il exerça d'abord le saint ministère à Paris : vicaire de Saint-Sulpice, vicaire ensuite des Missions-Étrangères, puis aumônier d'un collége royal.

En 1824, M. de Chassy, nommé évêque de Nîmes, vit à Paris l'abbé Sibour, son diocésain d'origine; il désira vivement se l'attacher. Il le nomma chanoine de sa cathédrale et l'employa spécialement à la prédication.

En 1831, monseigneur Sibour prit part à la rédaction du journal *l'Avenir* ; en 1840, il fut appelé par le roi Louis-Philippe à l'évêché de Digne.

(1) Voyez son portrait, t. XVI, p. 64.

Monseigneur Sibour avait commencé dans son diocèse de Digne une réforme disciplinaire dont le but était de donner au clergé du second ordre des garanties dont il semblait avoir besoin.

Le prélat a renfermé et développé tous ses plans dans deux volumes qui sont intitulés : *Institutions diocésaines*. — Nous avons dit comment il fut appelé à l'archevêché de Paris en 1848.

Monseigneur Sibour fit paraître dans l'administration de ce vaste diocèse toute la prévoyance, toute la sagacité de son esprit. Il s'appliqua surtout, dit le *Moniteur*, au développement des études religieuses, anima le zèle de l'école ecclésiastique des Carmes, qui présenta bientôt des candidats brillants aux épreuves les plus élevées de la faculté des lettres ; il établit des conférences publiques, où, quatre fois par an, s'engageaient, en sa présence, de solennelles discussions sur les questions théologiques, et, pour assurer au saint ministère des sujets plus dignes encore de remplir d'imposants devoirs, il voulut que, pendant les cinq premières années du sacerdoce, des examens sur toutes les matières qu'il importe de connaître à fond fussent exigés des jeunes prêtres. Monseigneur Sibour s'attachait en même temps à multiplier la création des centres religieux dans les quartiers les plus populeux de Paris. Grâce au concours des pouvoirs publics, le succès couronna ses efforts.

Le 29 décembre, monseigneur l'archevêque inaugurait, dans le faubourg Saint-Antoine, la nouvelle église paroissiale de Saint-Eloi ; il s'applaudissait en voyant chaque jour se fonder quelque garantie nouvelle du progrès moral dans son diocèse. Il s'occupait naguère encore de la création d'un hôpital pour les convalescents. La veille de sa mort, en recevant les membres de son clergé à l'occasion du nouvel an, il les entretenait du soin des enfants pauvres, et éveillait, en faveur de toutes les souffrances que la religion console, leur plus pressante sollicitude. Ainsi il poursuivait sa tâche, marquant ses jours par des œuvres fécondes. Mais tant d'infatigable dévouement ne devait pas protéger, contre une main sacrilége, cette vie consacrée tout entière à la conciliation et à la charité.

Monseigneur Sibour était l'ami des sciences, des lettres et des arts. Il les appelait à lui, les honorait, les tournait vers Dieu, qui est leur source et leur fin, et leur prodiguait les largesses de son cœur et de sa bourse en toute occasion.

Il est mort au moment d'achever probablement le chef-d'œuvre de sa tolérance et de sa charité : la conversion de Béranger, qu'il avait attiré à lui avec prédilection.

Déjà ce talent, qui a fait sans le savoir peut-être tant de mal à la religion, cette gloire qui a causé sans le vouloir tant de hontes sociales, ce chansonnier qui a flétri sans y penser la sœur de Saint-Vincent-de-Paul, subissait la douce influence de l'archevêque de Paris, qu'il allait visiter en son hôtel et qui secourait les pauvres par sa main. Le digne prélat touchait l'homme en admirant le poëte, et allait réveiller le chrétien endormi chez Béranger, — esprit juste et excellent cœur au fond, égaré par les circonstances beaucoup plus que par sa nature, philosophe à sa façon, qui a gardé la plus rare vertu de notre siècle, le courage de rester pauvre quand il lui serait si facile d'être riche, bon vieillard enfin, qui se repent aujourd'hui, nous en sommes convaincu, d'avoir gâté quelques chefs-d'œuvre si français par tant d'offenses à l'ordre, à la foi et à la pudeur.

Le jour où vous apprendrez que Béranger quitte le Dieu de ses chansons pour celui de l'archevêque, et répare en quelques années, en quelques heures peut-être, le mal que sa plume a fait pendant toute sa vie, soyez assurés que cette conquête sera l'œuvre posthume de monseigneur Sibour et qu'elle le consolera là-haut du monstrueux scandale de son assassinat.

MICHELOT ET CAZOT.

Ces deux doyens de l'art, de la comédie sérieuse et du vaudeville, viennent de mourir en même temps.

Michelot avait hérité de Fleury au Théâtre-Français. Pendant vingt-six ans, il y donna le ton par son talent, sa belle figure, sa tenue excellente et son goût, qui dictait des lois à la mode. Ayant perdu la mémoire et l'oreille, il devint professeur au Conservatoire, et professeur de grand mérite.

Il revit dans son meilleur, dans son plus brillant élève, M. Leroux, artiste éminent et homme du monde accompli comme Michelot, dont il tient l'emploi avec tant de distinction sur notre première scène.

Cazot avait animé les Variétés par sa rondeur et sa verve, et rivalisé de succès avec Potier, Vernet et Odry.

A la ville, il s'était fait une réputation de duelliste, de faiseur de bons mots et de plaisant imperturbable.

Voici une de ses réparties les plus heureuses, rappelée par M. Eugène Guinot, et célèbre encore dans les coulisses parisiennes :

— Comédien de la vieille roche, Cazot était très-zélé dans son service ; mais pourtant, à l'époque de ses débuts dans la carrière, à vingt ans, il se montrait parfois inexact, entraîné qu'il était par les dissipations inséparables de cet âge heureux. Un jour il arriva tard à la répétition, que son absence avait entravée ; le directeur, mécontent, lui adressa de vifs reproches à son entrée.

— Je ne croyais pas qu'il fût si tard, répondit Cazot, je ne savais pas l'heure.

— Vous n'avez donc pas de montre ?

— Non.

— Tant pis pour vous. Je vous mets à l'amende de dix francs.

L'arrêt prononcé devait avoir son exécution. Cependant le directeur, dont la mauvaise humeur était calmée, songea que c'était un tort de froisser un jeune acteur qui déjà donnait plus que des espérances, et, sachant par expérience que les bons procédés envers un artiste de mérite sont toujours des actes de bonne administration, il fit présent à Cazot d'une fort jolie montre.

C'était de quoi faire oublier l'amende de dix francs, et Cazot l'oublia si bien, que quelques jours après il arriva à la répétition en retard d'une demi-heure.

Le directeur éclata de nouveau en reproches et ajouta :

— Cependant, vous avez une montre !

— Oui, monsieur, répondit Cazot, mais ce n'est pas une montre à répétition.

Le mot devait plaire au théâtre des Variétés, scène classique du calembour. Le directeur eut la générosité de le trouver excellent, d'en rire de tout son cœur et de changer le lendemain la montre muette qu'il avait donnée à Cazot pour une montre à sonnerie, et il y joignit même une chaîne d'or, afin de mieux témoigner sa satisfaction et d'attacher plus solidement l'artiste à ses devoirs. Cazot restait donc sans excuse à une rechute dans l'oubli de l'heure : aussi dès lors, conclut M. Guinot, et jusqu'à la fin de sa carrière dramatique, se montra-t-il d'une exactitude exemplaire.

L'ANNÉE SCIENTIFIQUE, LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE.

Elle n'a pas été très-brillante, il faut en convenir, depuis notre *Revue de* 1855. Sa plus grande entreprise, le télégraphe sous-marin, a essuyé des échecs inquiétants. Les câbles se brisent çà et là, et de temps à autre, de sorte que les dépêches océaniques se trouvent interrompues par les courants, comme les dépêches aériennes étaient interrompues jadis par les brouillards.

LOCOMOTIVES SOUS-MARINES.

Cependant, des projets gigantesques ont été mis en avant, et voici le plus gigantesque de tous, celui d'un Anglais, M. Steele, qui se propose depuis cinq ans déjà, et qui croit avoir résolu enfin le problème d'annexer les mers aux possessions de l'homme, de rendre leurs profondeurs accessibles, de livrer à la circulation les vallées et les montagnes sous-marines.

M. Steele, s'il faut en croire un rapport de M. Meunier, est inventeur d'une cloche à plongeur qui soustrait l'observateur aux pénibles sensations, souvent causées par la pression de l'air dans les cloches ordinaires; de plus, cette cloche est ainsi disposée, que, de son intérieur, on peut aisément causer avec les personnes qui sont au-dessus de l'eau.

Réduite à sa plus simple expression, la cloche de M. Steele se compose essentiellement de deux compartiments ou de deux chambres séparées par une cloison, dans laquelle se trouve pratiquée une fenêtre que ferme un verre assez épais pour résister à la pression.

L'un de ces compartiments est l'analogue exact de la cloche à plongeur ordinaire; il est, comme elle, ouvert par le fond. Le second, au contraire, est fermé par en bas, et des tuyaux le mettent en communication directe avec l'air atmosphérique. L'un de ces tuyaux est un porte-voix à l'aide duquel une personne enfermée dans cette chambre peut correspondre avec celles qui sont placées en dehors de l'atmosphère liquide.

Eh bien! dans ce second compartiment, qui est très-grand, M. Steele propose de placer une machine à vapeur, une locomotive dont les roues reposeraient sur le lit de la mer, et qui dans son mouvement emporterait la cloche à plongeur et les personnes qu'elle renfermerait.

Entraîné par ce véhicule nouveau, portant avec lui sa cargaison d'air respirable, ajoute notre savant confrère, qui renchérit encore sur l'inventeur, l'homme pourrait vivre dans l'atmosphère liquide comme dans l'atmosphère aérienne de son globe. C'est à l'aide d'un artifice semblable que le crabe voyageur et l'anabas peuvent quitter leur élément habituel; celui-ci pour grimper sur les arbres, et celui-là pour accomplir de longs voyages terrestres. Grâce à ce nouveau moyen de locomotion, les possessions humaines se trouveraient accrues de toute l'étendue des mers, c'est à-dire des trois quarts de la surface du globe. Un champ d'investigation immense, inexploré, une mine inépuisable de jouissances nouvelles s'ouvriraient devant nous.

Le voyageur verrait se jouer autour de lui d'innombrables populations de zoophytes, de mollusques, de poissons et de mammifères, de squales et de cétacés géants.

Embusqué dans d'épais buissons, le zoologue épierait les mœurs de ces êtres, dont il n'a eu jusqu'à ce jour que les dépouilles entre les mains; il assisterait à leurs froides révolutions, aux guerres acharnées qu'ils se livrent.

Le botaniste herboriserait sur le sol humide, le géologue attaquerait les roches sous-marines et le physicien établirait au fond des mers des observatoires nouveaux.

Armé de fusils à gaz comprimé d'une puissance proportionnée à la résistance du milieu liquide, le chasseur attendrait le gibier que rabattraient ses chiens nageants; ou lançant à toute bride son cheval de vapeur, précédé de meutes de phoques, il ferait dans les plaines marines de grandes chasses à courre.

L'homme pourrait songer sérieusement à entreprendre la domestication des grandes espèces marines, et, de même qu'il a asservi le cheval, l'éléphant et le chameau, il attèlerait à ses chars marins les rois de la mer, les cétacés, infatigables nageurs, qui feraient le tour du globe en deux semaines.

Il pourrait alors organiser largement l'élève des espèces marines comestibles, des poissons, des crustacés et des mollusques; mettre en coupe réglée ses forêts de coraux et se livrer à la récolte des perles précieuses; former sur les routes maritimes les plus fréquentées, dans des constructions en fer et en beton, des dépôts de charbon pour l'approvisionnement des locomotives; élever des caravansérails ouverts aux voyageurs, et des pavillons de chasse, rendez-vous des Nemrods océaniques.

Après avoir donné cet essor sous-marin à son imagination, le brillant rapporteur du projet de M. Steele est obligé de convenir que M. Steele lui-même ne va pas si loin, ou plutôt si bas, et qu'il se borne à développer et à simplifier le maniement de la cloche à plongeur.

Toutefois, avant de traiter de folies les voyages sous-marins, la direction des aérostats, et tous les autres rêves de la science moderne, n'oublions pas qu'il y a quatre cents ans, on traitait aussi de fou le moine qui annonçait, du fond de son cloître: qu'il «serait possible de tailler des verres et de les arranger de telle sorte qu'on pût lire à de grandes distances; de construire des machines propres à faire marcher les plus grands navires plus rapidement que ne le ferait toute une cargaison de rameurs; de faire marcher des voitures avec une vitesse incroyable, sans le secours d'aucun animal, etc.» Ce moine était Roger Bacon.

L'optique et la vapeur ont réalisé les merveilles qu'il prédisait, aux grands éclats de rire de ses contemporains.

Ne nous hâtons donc pas de rire de M. Steele et de M. Meunier, de peur de faire rire un jour nos arrière-neveux à nos dépens.

— Les publications les plus importantes de l'année, depuis notre *Revue de* 1855, ont été la suite des *Œuvres complètes d'Arago*, que poursuivent MM. Gide et Baudry, avec une exactitude exemplaire; la 2e édition de l'*Histoire de France* de M. Henri Martin, couronnée du grand prix Gobert (chez Furne et Ce); la réimpression, chez M. Didier, des *Œuvres du comte de Salvandy*, la suite des belles *Etudes de femmes*, de M. Cousin : *Mesdames de Chevreuse et de Hautefort*; l'*Histoire de Christophe Colomb*, par M. Roselly de Lorgues, qui nous fournira un curieux article; — chez M. Morizot: *les Petits Bonheurs*, de M. Jules Janin, dont nous avons déjà parlé, — et *la Hollande et la Belgique*, de M. Texier, dont nous parlerons bientôt.

—Au théâtre, l'événement capital a été *la Bourse*, de M. Ponsart, dont nous avons rendu compte. Puis sont venues, à la Comédie-Française, les reprises du *Joueur*, de *Turcaret*, de *Lady Tartufe*, etc., *le Berceau*, tableau poétique et moral, de MM. Barbier et Carré; l'arrivée de Mlle Stella Colas, future Mars ou future Rachel, l'une et l'autre peut-être. A l'Odéon, *Madame de Montarcy*, dé-

but éclatant de M. Bouilhet, et le tableau aristophanesque des *Gens de Théâtre*, par M. Briscbarre; au grand Opéra, *le Trouvère*, de M. Verdi, où Mme Lauters s'est posée auprès de Mme Borghi-Mamo; aux Italiens, la *Traviata* et *Rigoletto*, grands bruits un peu vides; à l'Opéra-Comique, *le Sylphe*, *Maître Pathelin*, et *Psyché*, véritable grand opéra, comme poëme, comme musique et comme mise en scène, — l'avénement applaudi de Mme Cabel et de M. Berthelier; au Vaudeville, la vogue encore persistante de la rude satire des *Faux Bonshommes*; au Gymnase plusieurs jolies esquisses de mœurs, que va éclipser *Monseigneur l'Argent*, de M. Dumas fils; aux Variétés, *la Lanterne magique*, pièce réellement curieuse; au Palais-Royal, la rentrée triomphale de MM. Arnal et Levassor; aux Bouffes, un opéra sérieux et fantastique de M. Offenbach, *les Trois baisers du diable*. — Aux boulevards enfin, le fameux vaisseau du *Fils de la nuit*, *la Belle Gabrielle*, tableau énergique et touchant, de M. Maquet, et *le Secret des cavaliers*, de M. Bouchardy, mélodrame parfait d'intérêt et de convenance.

En somme, beaucoup de monnaie et point de lingots. Du métier partout; de l'esprit souvent; de l'art fort peu; de la morale, moins que nous ne voudrions; mais du progrès, sous ce dernier rapport, il faut le dire comme encouragement.

NOUVELLES ŒUVRES DE L. LACOMBE.

Louis Lacombe, tout en travaillant à quelque grand ouvrage, trouve encore le temps de composer des morceaux de piano, des mélodies, des chœurs, frappés au coin de la science, de la grâce et de l'inspiration. L'éditeur Colombier vient de publier les deux premières livraisons d'un recueil intitulé : *Larmes et Sourires*, dans lequel notre célèbre pianiste a concentré ses qualités les plus fortes et les plus exquises dans un cadre à la portée de tout le monde. *L'Hymne*, *l'Extase*, *le Matin*, chœurs sans accompagnement, composés sur des poésies de Victor Hugo, appartiennent au style concertant. Écrits avec énergie, avec finesse, avec une pureté admirable, ils montrent sous un nouveau jour les brillantes facultés qui ont valu à l'auteur de *Manfred* et d'*Arva* une si belle place parmi les compositeurs contemporains. Nous ne faisons d'ailleurs que répéter ici, sur ces nouvelles œuvres de notre collaborateur, ce qu'ont dit avant nous d'éminents critiques, entre autres MM. Berlioz et Fiorentino, dans les *Débats*, *le Moniteur* et *le Constitutionnel*. Avis donc à nos lecteurs musiciens.

LE CHASSEUR ALLEMAND.

Une piquante anecdote que *le Siècle* avait révélée le premier a été remise en circulation, à propos du dernier Congrès de Paris et de l'attitude neutre de certaine grande puissance. C'est un simple *on dit* que nous enregistrons sans nous mêler des événements *étrangers*... à notre cadre.

— Un grand seigneur espagnol, passant par Berlin et allant visiter l'Italie, annonce en haut lieu le désir qu'il a de se munir d'un robuste chasseur allemand qui puisse, par sa taille et sa carrure, faire honneur à son équipage et en même temps le défendre contre toute mauvaise rencontre dans les Apennins ou les marais Pontins. Chacun s'empresse, s'informe, et on lui procure un sujet de premier choix : taille colossale, longues moustaches et plusieurs années de campagne dans les guerres de l'Empire. Heureux d'une telle trouvaille, le Castillan proportionne les broderies aux mérites du sujet, l'arme de toutes pièces, et se met sans crainte en route à travers les défilés les plus redoutés. Mais voilà qu'au plus épais d'un bois, six bandits se présentent : l'équipage est arrêté, fouillé ; rien n'échappe à la minutieuse inspection des déprédateurs. Pendant toute l'opération, le chasseur chamarré et armé, véritable type de neutralité officielle, assistait au pillage, immobile et muet. Furieux de ce lâche abandon, l'Espagnol dévalisé prend les voleurs à part : — Ne pourriez-vous pas, leur dit-il, avant de regagner la montagne, administrer une correction à ce grand drôle qui n'a rien fait pour me défendre? La chose paraît plaisante aux larrons, et ils se mettent en devoir de le satisfaire. Mais à peine ont-ils mis la main sur le colosse allemand, qu'il entre en fureur, et s'escrime contre eux tous avec tant de vigueur et de succès qu'il parvient non-seulement à les vaincre, mais encore à leur faire restituer tout ce qu'ils avaient pris à son maître. L'équipage s'étant remis en route, l'Espagnol se tourna vers son libérateur. — Comment peut-il se faire, dit-il, qu'avec une telle dose de force naturelle et de courage, tu sois resté si longtemps spectateur passif de mon malheur? — Monsieur le duc, répond le chasseur, aucun de ces coquins n'avait touché à moi ! —

Ce personnage n'est-il pas l'emblème complet et amusant de la neutralité diplomatique?

LES SCRUPULES OTTOMANS.

LE BAZAR DE CONSTANTINOPLE.

On raconte encore qu'au même Congrès, la Turquie a repoussé le nom qui lui était donné jusqu'ici, de *Sublime Porte*, et que désormais les protocoles ne l'appelleront plus que l'*Empire ottoman*.

Il nous revient à ce sujet quelques traits caractéristiques des scrupules turcs à l'égard des formalités et des relations non-seulement politiques, mais aussi commerciales.

Un jour le calife Omer, ayant reçu des toiles rayées du Yémen, les distribua entre les musulmans; chacun en eut pour sa part une pièce, et Omer fut partagé comme les autres. Il s'en fit faire un habit, et, revêtu de cet habit, il monta en chaire et exhorta ses sujets à la guerre sainte. Un homme de l'assemblée l'interrompit en disant : — Nous ne t'obéirons pas. — Pourquoi cela? lui demanda Omer. — Parce que tu as violé l'égalité musulmane. Lorsque tu as partagé entre nous les toiles du Yémen, tu n'avais droit comme chacun qu'à une seule pièce; or, cela ne peut suffire pour te faire un habit, car tu es d'une très-grande taille, et si ta part n'eût été plus forte que la nôtre, tu n'aurais pas aujourd'hui une robe complète. Omer se retourna vers son fils, Abd-Allah, et lui dit : — Abd-Allah, réponds à cet homme. Abd-Allah se levant dit alors : — Lorsque le prince des croyants Omer a voulu s'habiller de sa pièce de toile, elle s'est trouvée, en effet, insuffisante; en conséquence, je lui ai donné une partie de la mienne pour compléter son habit. — A la bonne heure! dit alors l'interrupteur; s'il en est ainsi, tu es juste et nous t'obéirons.

Un autre jour, Soliman II tenait conseil avec ses généraux sur la manière d'assiéger Rhodes; l'un d'eux, homme d'expérience, expliquait les difficultés de l'entreprise. Le sultan, pour toute réponse, lui dit : « Avance jusqu'à moi; « mais songe bien que, si tu poses seulement la pointe du « pied sur le tapis où je suis assis, ta tête tombera. » Après quelque hésitation, le général ottoman s'avisa de soulever la redoutable draperie et de la rouler sur elle-même à

mesure qu'il avançait ; il parvint ainsi, sain et sauf, jusqu'à son maître. « Je n'ai plus rien à t'apprendre, s'écria ce « dernier, tu connais maintenant l'art des siéges ! »

En fait de commerce, les scrupules ottomans sont passés en proverbe, et l'on sait que deux Grecs ne font un marché valable qu'en présence d'un Turc, malgré leur haine nationale pour leurs conquérants.

Pour juger, dans l'ensemble et le détail, les négociants de Constantinople, il faut les voir dans leur fameux bazar, dont M. Méry a tracé un tableau si brillant et si vrai. Là, dit-il, se coudoient et se pressent, dans un pêle-mêle harmonique, et le Persan à la figure intelligemment grave, avec son long bonnet tronqué d'astrakan noir; et le Circassien hardi et élancé, avec ses deux cartouchières, en moules à fusées, sur la poitrine ; et le Grec, artiste et beau sous ses haillons; et le Bulgare, avec sa calotte cerclée d'un bandeau d'énormes fourrures; et le juif, avec le *benich* sombre, aux larges manches entr'ouvertes, et le bonnet noir serré d'un mouchoir bleu; et l'Arménien, portant l'énorme *kalpak*, semblable à un gros potiron; et l'Arabe bronzé, et le Moldave antique, et le Russe d'Odessa, et le *squire* anglais, et le badaud français; sans parler du Turc, grave et hautain, assis dans son échoppe, et qui passe, en fumant sa longue pipe, tout ce délilé en revue. Ce sont aussi les femmes turques et arméniennes, avec leurs *feredjès* blancs, verts ou bleu de ciel, chaussées de maroquin jaune, et tenant à la main de charmants enfants, vêtus de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Des négresses, ornées de cotonnades bleues à carreaux, les suivent et font ressortir, par ce repoussoir vivant, l'éclat multicolore de ces élégants costumes. L'édifice très-haut du Bezestin est éclairé par de petites coupoles sorties de plomb, et n'est rien moins à lui tout seul qu'une vaste ville, couverte et divisée en ruelles infinies, toutes consacrées à un commerce spécial; sans parler des places, des carrefours et des fontaines, qui en font un dédale inextricable. C'est d'abord le bazar des pipes; plus loin, celui des bourses, des chapelets, des parfums en pastilles et en flacons. Dans cette avenue sont les peausseries et les passementeries de toutes sortes ; dans celle-ci, les fines mousselines brodées et les soies lustrées de Brousse et de Damas; puis viennent les orfèvres avec leurs miracles de filigranes, et les joailliers qui étalent à votre vue des montagnes de pierres précieuses. Il y a enfin les écrivains et les libraires. Mais le plus précieux et le plus curieux de tous les bazars est celui des armes. Ici, il faut laisser parler un grand connaisseur en ces magnificences, M. Théophile Gautier : « Les richesses entassées dans ce bazar sont incalculables. Là, se gardent ces lames de Damas, historiées de lettres arabes, avec lesquelles le sultan Saladin coupait des oreillers de plumes au vol, en présence de Richard Cœur-de-Lion, tranchait une enclume de sa grande épée à deux mains, et qui portent sur le dos autant de crans qu'elles ont abattu de têtes; ces kandjars, dont l'acier terne et bleuâtre perce les cuirasses comme des feuilles de papier, et qui ont pour manche un écrin de pierreries; ces vieux fusils à rouet et à mèche, merveilles de ciselure et d'incrustation; ces haches d'armes, qui ont peut-être servi à Timour, à Gengiskan, à Scanderberg, pour marteler les casques et les crânes; tout l'arsenal féroce et pittoresque de l'antique Islam. Là rayonnent, scintillent et papillotent, sous un rayon de soleil tombé de la haute voûte, les selles et les housses brodées d'argent et d'or, constellées de soleils de pierreries, de lunes de diamants, d'étoiles de saphirs ; les chanfreins, les mors et les étriers de vermeil, féeriques caparaçons dont le luxe oriental revêt les nobles coursiers du Nedj, les dignes descendants des Dahis, des Rabrâ, des Hatfar et Naâmals, et autres illustrations équestres de l'ancien turf islamite. »

Eh bien ! chose inouïe, incroyable ! dans ce bazar composé de de tant de bazars, dans ce tohu-bohu de marchands et de marchandises, et d'acheteurs de toutes les races connues, on n'a presque jamais à signaler ou à punir un vol, un acte de mauvaise foi, un mensonge commercial, un oubli des lois et règlements. Chose plus inouïe encore pour l'insouciance musulmane! le grand bazar est considéré comme si précieux qu'il n'est pas permis d'y fumer, et personne n'y fume en effet ! Ce mot et ce fait disent tout, car le Turc fataliste allumerait sa pipe sur une poudrière.

Quelquefois de vieux marchands à barbe blanche, connaissant peu la valeur de tel ou tel objet, laissent à votre bonne foi le soin d'en fixer le prix et vous l'abandonnent sans murmurer. En général, les commerçants turcs ne vantent pas leur marchandise, et c'est à grand'peine qu'ils se décident à donner la réplique à un amateur, sous le coup d'une question directe et pressante. — Combien ce sabre? dit le chaland. — Qui sait? répond le Turc en levant les yeux à la voûte. Si l'acheteur essaye de déprécier l'objet qu'il désire, le marchand réunit et promène ses doigts en faisceau, *nec plus ultrà* de l'admiration orientale, et se contente de regarder le ciel en témoignage de l'injustice du chaland. Quand celui-ci s'éloigne, il n'en montre nul dépit, et souvent même il en paraît soulagé. Il est de ces marchands qui déploient une noblesse princière; dès les premiers mots, beaucoup vous offrent la pipe et le café, sans savoir si vous leur achèterez quelque chose, et sans vous imposer ensuite, en aucune façon, l'obligation d'acheter quoi que ce soit.

On se demande, après cela, pourquoi diantre, un peuple si honnêtement *sublime* trouve mauvais qu'on appelle son gouvernement la *Sublime Porte*. Mais on comprend que l'Europe se montre aussi scrupuleuse que lui-même à l'égard de la règle et de la discipline, et qu'elle le désigne, après tout, sous le titre qui lui convient le mieux.

C'est : *Empire ottoman* ; va donc pour : Empire ottoman ! Veuillez en prendre bonne note, — et ne pas altérer l'étiquette de la marchandise. P.-C.

POURQUOI L'ACADÉMIE FRANÇAISE EXIGE LES VISITES DES CANDIDATS.

L'origine de cet usage est peu connue. Un de nos collaborateurs nous fait, à ce sujet, la communication suivante, qui joindra l'à-propos à l'authenticité, au moment où dix candidats sont en campagne pour la succession du fauteuil Salvandy.

L'ACADÉMIE ET LE PRÉSIDENT LAMOIGNON.

On s'est plaint souvent, et non sans cause, qu'une place vacante à l'Académie ne puisse être obtenue par un candidat, sans qu'il ait fait aux académiciens une visite de cérémonie, et sollicité personnellement leurs suffrages. On s'est beaucoup élevé contre cet usage qu'on a traité fort cavalièrement, et qui est bien, en effet, de nos jours, une anomalie; mais on ignore généralement la cause originaire de cette exigence.

Nous la rappellerons en quelques mots, en y joignant une épigramme du temps, que nous trouvons dans un livre peu connu, et dont nous vous demanderons de vous donner le titre même comme une curiosité :

MÉMOIRES POLITIQUES, AMUSANS ET SATIRIQUES
de messire J. N. D. B. C. de L.
Colonel du régiment de Dragons de Casanski,
Brigadier des armées de Sa M. Czarienne.

Si vous preniez ces derniers titres au sérieux, nous ajouterions que le livre a été publié à VÉRITOPOLIE, CHEZ JEAN DISANT VRAI. Mais nous parlions de l'Académie.

Un fauteuil étant venu à vaquer, le corps académique avait à l'unanimité nommé pour l'occuper Guillaume de Lamoignon, premier président au parlement de Paris. Ce magistrat méritait bien cette distinction. D'une famille ancienne du Nivernais, qui doit son nom au fief de Lamoignon (dans le faubourg de Donzy), fils d'un président à mortier, conseiller au parlement, puis maître des requêtes, il avait été, en 1658, nommé premier président par Louis XIV, qui, en lui apprenant lui-même sa nomination, lui dit ces mots : « Si j'avais connu un plus homme de bien, un plus digne sujet, je l'aurais choisi. » Célèbre par son savoir et ses vertus, il était l'ami et le protecteur des hommes de lettres. Son nom se retrouve dans les épîtres de Boileau, qui, on le sait, a composé le *Lutrin* sur sa demande.

Grande cependant fut la déconvenue de l'Académie, lorsqu'elle se vit refuser tout net le fauteuil qu'elle offrait, et il n'y eut pas moyen de faire revenir M. de Lamoignon sur son refus.

Quels en furent les motifs? On les ignore. Des conjectures sensées, qu'appuierait la pièce que nous joignons, donneraient à penser que le premier président ne voulut pas partager l'honneur du fauteuil académique avec certaines personnes qu'il n'estimait point, ou fut peu jaloux de succéder à Colletet peut-être. Ce refus donna sujet à cette épigramme, dont nous regrettons de ne pouvoir nommer l'auteur :

ÉPIGRAMME SUR LE REFUS QUE LAMOIGNON FIT D'ÊTRE DE L'ACADÉMIE.

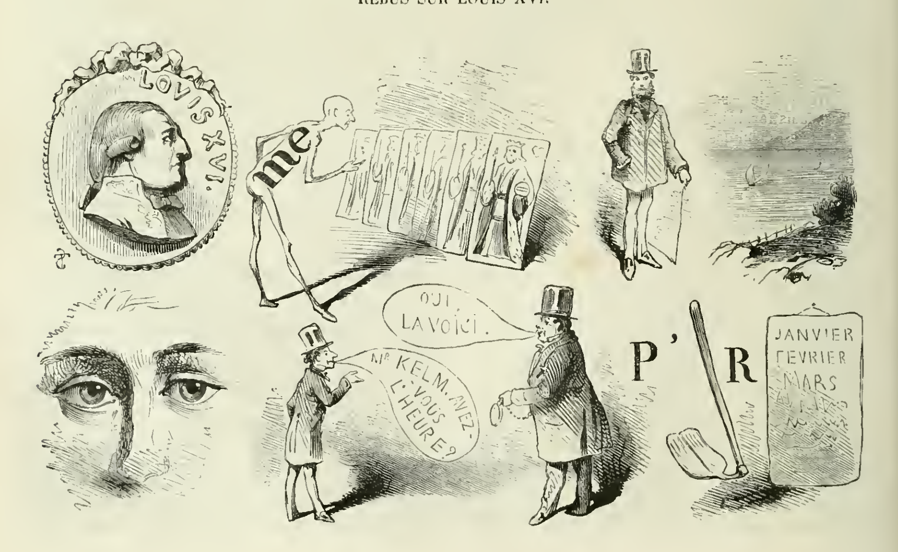
Lamoignon, réveillé longtemps avant l'aurore,
Méditait un remercîment
Qu'il doit pour un choix qui l'honore,
Et qu'il désirait ardemment,
Alors qu'il vit entrer dans son appartement,
Un homme égaré, furieux,
Tel qu'on peint un énergumène,
Qui s'agite, qui se démène;
Tordant les bras, roulant les yeux.
Surpris, il s'écrie au plus vite :
Qu'on apporte de l'eau bénite !
Il l'asperge, il demande : — Où vas-tu? d'où viens-tu?
Le possédé répond : — Je suis l'abbé Testu,
Qui depuis trente ans meurs d'envie
De vous voir de l'Académie.
Enfin vous en voilà; mes soins ont réussi;
J'ai fait agir pour vous tel duc, telle duchesse,
Et tel prince et telle princesse.
Lamoignon lui répond : — Tirez-moi de souci.
De cette Académie en êtes-vous aussi?
— Si j'en suis : oui sans doute; et j'y régente en maître.
— Suffit, dit Lamoignon, je n'en veux donc plus être.

En rapprochant les dates, on peut penser que l'abbé dont il est question ici n'est autre que Boisrobert, académicien depuis 1635, date de la fondation par Richelieu. L'Académie, frappée en corps de la répulsion que M. de Lamoignon avait pour un de ses membres, fit porter la peine de son mécontentement aux candidats futurs, et, pour éviter désormais un pareil refus, décida que nul ne serait accepté sans avoir sollicité chacun des académiciens en particulier.

A. D.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

REBUS SUR LOUIS XVI.



GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES.

LE PRÉBENDIER.



La famille de Mondésir. Le père et les deux fils. Dessins de Bertall.

Louis et Germaine. Un père... comme on n'en voit plus. Une scène de famille. Le compte de la nourrice. Le capitaine Dubruet. Une prébende. Le prieur mage. La toilette. Une promenade au bord de l'Aveyron. Le père repêché... et converti. Les deux frères. L'ambassadeur de dix-huit ans. Estelle de Malartic. La vocation ébranlée et triomphante.

Une dizaine d'années avant la Révolution, le château de Mondésir, ancien manoir de l'élection de Villefranche en Rouergue, était dans un état d'abandon et de délabrement formant un pénible contraste avec les sites riants qui l'entourent de toutes parts. Un manteau de lierre et de ronces voilait à peine les lézardes de ses murs inégaux; des merisiers, semés par le vent, croissaient çà et là dans les angles ébréchés et jusque sur le faîte des tours en ruines; une ou

(1) Voyez, pour la série, les livraisons précédentes

deux croisées seulement conservaient encore des contrevents, dont les planches disjointes échappaient aux pentures, et l'herbe, l'ortie, la bardane à tête fibreuse avaient conquis fièrement les cours, où un étroit passage conduisait au perron, également envahi par les plantes grimpantes.

A l'époque dont nous parlons, ces ruines féodales n'avaient que deux habitants : un enfant et une vieille femme. L'enfant était le dernier rejeton de l'illustre famille, propriétaire de ce domaine : la vieille femme, la seule servante que n'eût point chassée la mauvaise fortune. Ruiné de bonne heure par le luxe, le jeu et les dissipations de Versailles, le comte de Mondésir avait quitté ce château depuis seize ans avec son fils aîné, et s'était mis à courir le monde, se souciant comme d'un bouton de ce qu'il laissait derrière lui. Abandonnée durement avec un enfant au berceau, sa femme mourut de chagrin en voyant venir la misère. Tous ses domestiques l'avaient quittée, et il ne restait à son chevet, quand elle s'éteignit, que sa nourrice fidèle, à qui elle ne cessa, tant qu'elle put parler, de recommander son enfant.

Heureusement ce vœu suprême tombait dans un bon cœur. Sous la rusticité de ses manières, Germaine cachait une nature excellente, aussi tendre que franche, aussi dévouée qu'énergique. Avec l'abnégation et l'empressement des grandes âmes, elle accepta la tâche qui lui était léguée et la remplit comme l'espérait sa maîtresse mourante. Pendant seize ans elle fut la mère, la bienfaitrice et la servante de l'orphelin. Ce fut à force de soins qu'elle le sauva, car il semblait, tant il était frêle et délicat, n'avoir plus que le souffle, et à force de privations et de travail qu'elle parvint à l'élever. Aussi, aimant et doux comme sa mère, dont il reproduisait trait pour trait la belle et touchante physionomie, Louis de Mondésir adorait Germaine, et se trouvait plus heureux dans ce château en ruines, avec la vieille paysanne, que le dauphin à Trianon.

Son plus grand bonheur, quand il avait pris les leçons que venait lui donner deux fois par jour un digne prieur du voisinage, était de cultiver des fleurs sur la plate-forme méridionale du château, transformée en parterre, et d'écouter pendant ce temps Germaine, qui, tout en filant au soleil, lui parlait de sa mère.

Assise, comme de coutume, au pied d'un vieux tilleul, dont les racines vigoureuses plongeaient dans les débris du rempart, et qui ombrageait tout un coin de la plate-forme, Germaine racontait un jour, pour la vingtième fois, à son enfant le mariage et l'arrivée de la comtesse dans ces tourelles, lorsque le récit de la servante et son rouet s'arrêtèrent en même temps. Surpris de cette interruption, l'adolescent relève sa jolie tête blonde inondée de sueur, et voit Germaine debout, pâle, immobile et comme pétrifiée de colère et d'effroi.

Avant qu'il pût lui demander la cause de ce trouble, elle étendit sa main sèche et crispée vers la route de Rhodez, et dit d'une voix rauque :

— Là, là, regarde !

— Je ne vois, répondit Louis au bout d'un instant, que des cavaliers de bonne mine qui viennent en bel équipage visiter le château sans doute, et ne doivent pas t'effrayer.

— Ah ! pauvre enfant, si tu savais quels sont ces étrangers !...

— Que nous importe ? ils ne peuvent avoir dessein de de te faire du mal.

— Louis, mon enfant chéri, dit-elle en l'embrassant avec passion, Dieu te protége et te soutienne !

— Qui est-ce donc, Germaine ? Tes larmes me font peur.

— Ton père ! dit-elle à voix basse, en détournant les yeux.

— Mon père !...

— Avec son fils aîné ! Courage, Louis, courage !

— Pourquoi ?

— Parce que tous les jours où il vient sont des jours de malheur ; parce qu'il n'a jamais passé le seuil de ce château sans nous porter le deuil, les sanglots et l'angoisse ! parce que je me rappelle la terreur de ta mère toutes les fois qu'elle entendait le pas de son cheval. Hélas ! hélas ! elle est morte martyre ; mais sa dernière crainte ne se réalisera pas ! Oui, madame ! s'écria la vieille servante en redressant sa haute taille et se tournant les deux mains croisées sur son cœur vers l'antique chapelle, encore plus délabrée que le donjon, oui, je tiendrai tout ce que j'ai promis. Ne tremblez pas dans votre tombe ; Germaine mourra s'il le faut pour défendre l'enfant !...

— Mais, demanda Louis timidement, il est donc bien terrible, mon père, que l'idée seule de le voir ici t'ait pâlie à ce point ?...

— Va, mon fils, répondit Germaine sans paraître l'avoir entendu, va mettre en courant ta veste des dimanches et ton habit de soie. Qu'il ne te trouve point dans ce costume, ou nous serions perdus.

Le jeune Louis rabattit lentement et en silence les manches de sa chemise, puis, serrant tout à coup la main de la vieille servante :

— Germaine, dit-il d'une voix émue, quoi qu'il arrive, jure de me rester fidèle ; moi, je ne te quitterai pas !

Germaine répondit en le saisissant dans ses bras et le couvrant de baisers et de pleurs. Quelques instants après, redevenue maîtresse d'elle-même et armée de cette fermeté froide, de cette inflexibilité de caractère qu'exprimait son visage pâle et fortement marqué de petite vérole, elle allait recevoir à la grande porte le comte de Mondésir.

Celui-ci ne paraissait pas s'attendre à cette rencontre, car il tressaillit de surprise en apercevant la paysanne immobile et roide sur le perron comme une image de pierre. Malgré l'audace imprimée sur son front et la résolution brutale que respiraient ses traits accusés fortement, le comte sentit à sa vue l'aiguillon du remords ; mais son trouble ne dura guère. Honteux de ce moment d'émoi, il poussa son cheval jusqu'au perron, en lui enfonçant les éperons dans le ventre, et dit de sa voix la plus rude :

— Comment ! coquine, le diable n'a donc pas voulu de toi, que je te trouve encore ici ?...

— Dieu, répondit Germaine en faisant un signe de croix, ne permet pas, sans doute, au diable de prendre tout ce qui lui revient.

— Sans cela, n'est-ce pas, je ne serais point de retour ? Fort bien, vieille sorcière, les années, je le vois, ne corrigent pas l'insolence. Mais tu n'as plus affaire ici à ta sotte maîtresse. Du respect, maintenant, ou gare au fouet de mes piqueurs !

— Monsieur le comte, dit Germaine, dont les joues avaient rougi à cette menace, il est peu probable que je reste assez longtemps au château pour exciter votre colère !

— Tu n'y es restée que trop d'années, répartit durement le comte ; et à ce propos, je voudrais bien savoir pourquoi tu es venue t'y impatroniser en mon absence...

— Pour élever et nourrir à la sueur de mon front le

baron, votre dernier fils, qui serait mort sans moi de misère et de faim !

— En voici bien d'une autre, pardieu! Comment! ce drôle existe encore?...

— Oui, monsieur le comte, grâce au Seigneur et à mes soins !

— Fort obligé, ma foi! Mais j'en avais fait mon deuil, en conscience, et le croyais depuis longtemps avec notre Père qui est dans les cieux! Vicomte, cria-t-il en même temps à un jeune gentilhomme richement vêtu qui descendait de cheval d'un air ennuyé et dédaigneux, devine quelle est la surprise qu'on te réserve dans le manoir de nos ancêtres?...

— Un dîner passable, peut-être, répondit le jeune seigneur en étouffant un bâillement.

— Buisson creux, mon cher, buisson creux!

— Serait-ce la tante à héritage?

— Point du tout; cherche encore.

— A quoi bon se lasser l'esprit. J'accepte tout avec plaisir d'avance, s'agirait-il, après dîner s'entend, d'une banque de pharaon?...

— Le jeu, mon cher, est inconnu dans ces pays sauvages. Mais tu ne devinerais pas, et il faut que je te l'apprenne la surprise qui nous attend. C'est, comme dirait Lekain ou son double de la Comédie-Française :

C'est un frère, seigneur, qui vous vient en ces lieux.

— Un frère !

Oui, pardieu! et que je vais te présenter en forme, non point au débotté, mais au sortir de table. Il doit être pétri d'esprit et fait aux belles manières, car il n'est pas sorti de ce château: et, ajouta le comte avec un sérieux ironique, en montrant Germaine du doigt, voilà sa gouvernante.

Depuis ce moment jusqu'à sept heures du soir, la pauvre Germaine, plus émue qu'elle n'eût voulu l'avouer, ne quitta pas son enfant une seconde. Tantôt, s'agenouillant au prie-Dieu de la comtesse, elle implorait avec ardeur celui qui peut tout, et le suppliait d'amollir ce cœur de père plus dur que le rocher; tantôt, désespérant de ses prières, elle consolait d'avance le timide Louis tremblant comme la feuille, s'efforçait de lui inspirer un espoir qu'elle n'avait pas, et pour l'encourager lui parlait de sa mère. Puis, courant tout à coup au bahut sculpté qui renfermait ses hardes, elle les pliait convulsivement et en silence, comme si elle eût perdu l'esprit. Au dernier coup de sept heures, frappé lentement par le marteau de la vieille horloge seigneuriale et suivi d'une vibration sourde et lugubre, un laquais en grande livrée vint chercher le jeune baron et le conduisit dans la pièce où étaient son père et son frère.

Assis face à face à une table de noyer à colonnes torses, le comte et son fils aîné jouaient au trictrac lorsque Louis entra. Le premier mouvement du jeune Mondésir fut d'aller se jeter dans les bras de son père, mais un regard de ce dernier l'arrêta court et le cloua sur place. L'indifférence de son frère, qui n'avait pas même levé les yeux sur lui, acheva de briser son cœur, et, s'appuyant sur un fauteuil, car il se sentait défaillir devant la dureté de ces deux hommes, il détourna la tête et fondit en larmes.

Ni l'un ni l'autre d'abord ne parurent y faire attention; mais le vicomte, ayant laissé échapper un signe d'impatience au bruit des sanglots de son frère, le seigneur de Mondésir dit froidement en jetant ses dés:

— Mon cher, voilà la musique dont votre très-honorée et trop sensible mère m'a régalé pendant dix ans. Je ne pouvais ni aller, ni venir, ni sortir d'ici, ni rentrer sans voir couler des larmes; or, j'ai supporté trop longtemps cette lamentable élégie pour n'y par mettre fin quand elle recommence sur une autre gamme. Monsieur, dit-il brusquement en se tournant vers Louis, approchez, écoutez et faites tous vos efforts pour me comprendre. Vous étiez si chétif lorsque je quittai ce pays que je ne croyais pas vous retrouver vivant, et n'ai pu arrêter par conséquent aucun arrangement à votre égard. Vous devez avoir seize ou dix-sept ans, si je ne me trompe, voici donc le moment de prendre une carrière.

— Mon père! balbutia Louis en tremblant.

— Appelez-moi monsieur, s'il vous plaît. Il n'y a que la populace qui se sert de ces termes-là!...

Reprenant du courage à mesure que son père froissait son cœur en l'éloignant de lui, l'adolescent releva la tête et dit d'une voix calme :

— Ma mère en mourant désigna l'état qu'elle eût désiré me voir embrasser, et avec votre permission, monsieur, j'accomplirai les dernières volontés de ma mère.

— Ah! vraiment, s'écria le comte, se tournant pour l'examiner d'un air de surprise et de curiosité méchante, vous avez déjà vos visées? M'est-il permis de les connaître?...

— Ma mère avait choisi pour moi l'état ecclésiastique, et je m'estimerai heureux, monsieur, de vous voir approuver son choix.

— Ma foi! bien qu'ami de Voltaire et peu superstitieux, en d'autres temps, je ne dis pas, j'aurais pu faire noblement ce cadeau à l'Eglise; mais pour des raisons de famille qu'il est superflu d'expliquer, ce projet devient impossible. J'ai d'autres vues sur vous. Au lieu de servir le Seigneur à l'ombre des autels, vous servirez le roi sur sa flotte des colonies.

— Monsieur, répondit Louis d'une voix émue, les volontés des mourants sont sacrées, et il me serait si doux d'obéir à ma mère, que j'ose vous supplier à mains jointes de m'accorder ce bonheur.

— Quand j'ai parlé, monsieur, reprit le comte d'un ton sec, personne ne réplique.

— Cependant, mon père...

— Je vous ai déjà défendu de m'appeler ainsi. Mais, sous cette feinte douceur, vous avez, je vois, dans le sang toute l'obstination de votre mère. Un autre à ma place en aurait raison promptement, mais tranquillisez-vous, je n'userai point de violence. Seulement, vous allez choisir, ou de m'obéir sur-le-champ, ou de sortir de ma maison!

— Est-ce votre dernier mot? demanda Louis d'une voix tremblante.

— Oui, car je ne transige ni avec mes devoirs ni avec les enfants rebelles.

— Ainsi, vous me chassez!

— Oui, et je vous défends de remettre les pieds ici. Quand vous serez dompté, écrivez à mon intendant, il vous donnera les moyens d'aller à Brest, où est la flotte.

Louis fit un pas vers la porte, puis se tournant et s'adressant au vicomte, qui jouait toujours et semblait étranger à cette scène douloureuse :

— Mon frère, dit-il d'une voix pleine de douceur, priez votre père d'avoir pitié d'un malheureux.

Le vicomte fut impassible et garda le silence.

— O ma mère! ma mère! s'écria-t-il avec amertume, pardonne-lui, si tu nous vois!

A ces mots, il sortit d'un pas précipité en étouffant ses sanglots. Mais, comme il traversait l'antichambre, une main prit sa main dans l'obscurité, et une voix aussi trem-

blante que la sienne murmura doucement à son oreille:

— Va m'attendre dans l'avenue.

Un instant après, Germaine entrait dans le salon. Vêtue de noir, car elle n'avait pas quitté le deuil depuis la mort de sa maîtresse, elle portait le grand tablier blanc des dimanches, qui remontait jusqu'à son cou, selon la mode antique, en lui couvrant le sein; un fichu à ramages verts, et par-dessus son petit bonnet de mousseline, au devant plissé, le chapeau de castor des filles de la montagne. Bravant les regards dédaigneux du vicomte et son air de menace, elle vint se camper tranquillement devant son maître, qui tournait le dos à la porte, et dit de sa voix grave:

— Je vous salue, monsieur le comte et votre compagnie.

— Ah! te voilà, drôlesse!

— Pourquoi me donnez-vous ce nom, monsieur? Vous savez bien que ma conduite fut toujours sans reproche.

— C'est possible! qui s'en soucie? Mais que viens-tu faire au salon?

— Je viens vous demander mon congé.

A ce mot, le comte fut pris d'un tel accès d'hilarité, qu'il se renversa sur son fauteuil et laissa échapper les dés qu'on entendit rouler bruyamment sur le parquet. Tandis que Germaine, obéissant à son instinct d'ordre, les ramassait en silence, le comte et son fils se donnaient largement carrière et riaient aux larmes. Quand il put parler enfin, le seigneur de Mondésir, essuyant ses yeux tout humides, dit d'une voix entrecoupée par des éclats de rire:

— Délicieux, ma foi! délicieux! Sur mon honneur, cette créature est impayable!

— Que trouvez-vous donc de si extraordinaire dans ma démarche? demanda simplement Germaine.

— Mais, parbleu! cette idée assez curieuse de te croire encore à mon service.

— N'y suis-je point depuis vingt ans?

— Halte-là! je ne nie pas que tu y sois entrée à l'époque de mon mariage, mais depuis...

— M'avez-vous renvoyée, monsieur le comte?

— Plus de cent fois, pardieu!

— En paroles! oui, mais, j'en appelle à votre honneur, ai-je cessé une minute d'appartenir à la maison?...

— Mais quand je n'y étais pas!

— Il y avait votre fils! devais-je l'abandonner parce qu'on ne me payait point mes gages?

— Voyons, dit le comte sérieux, où veux-tu en venir?

— A ceci seulement, que je demande mon congé et le payement de mon salaire.

— Ton congé, ma chère, n'est pas difficile à obtenir, je n'ai qu'à répéter ce que j'ai dit cent fois, pars! Qu'on ouvre toutes les portes et je serai, pardieu! furieusement débarrassé! Quant à tes gages...

— Ils me seront payés, sans doute, à la foire des trois jeudis.

— C'est ce qui te trompe, drôlesse! je n'emprunte qu'à mes amis et te hais trop pour te devoir!

Se levant, en effet, et courant au secrétaire, le comte de Mondésir grifonna péniblement une sorte de mandat à l'adresse de Bromet, son tabellion, et le tendit sans se tourner à la servante. Celle-ci prit le papier, le plia, le mit dans son sein, puis après avoir promené lentement dans la chambre ses regards attendris, elle sortit en murmurant ces mots:

— Bonsoir, monsieur le comte! dormez aussi tranquillement dans votre lit que ceux que vous avez chassés vont dormir à la belle étoile.

Le seigneur de Mondésir, tout endurci qu'il était, certes ne rit pas cette fois; il reprit son jeu en silence, et Germaine, gagnant la porte d'un pas ferme, courut rejoindre son enfant. Elle le trouva pleurant au pied d'un arbre vers le milieu de l'avenue. La dureté du comte et la froide insensibilité de son frère avaient brisé ce cœur tendre jusqu'à la faiblesse. Pâle et tremblant, il sanglota longtemps dans les bras de Germaine sans pouvoir articuler une parole. Peu à peu, cependant, les douces exhortations, les encouragements et les tendresses de la pauvre femme, qui pleurait à chaudes larmes en lui disant de ne pas pleurer, lui rendirent un peu de calme. Il se leva et dit d'une voix étouffée: Partons! éloignons-nous d'ici! Germaine sans répondre se mit en marche avec un tel empressement que Louis avait peine à la suivre. Légère comme une plume, malgré son âge, elle volait dans la garenne. Ils marchèrent ainsi jusqu'à la nuit. Aux dernières clartés du crépuscule elle s'arrêta tout à coup, jeta sur l'herbe ses hardes et une petite valise qu'elle portait sous les bras, et dit avec un soupir de satisfaction:

— Enfin, nous sommes arrivés!

— Où me mènes-tu donc? demanda Louis en promenant ses yeux de tous côtés, et n'apercevant que des arbres et des ronces.

— Dans un endroit, mon fils, où tu n'auras pas à rougir. Quand le malheur tombe sur nous, il faut se cacher avec soin pour ne pas faire pitié aux autres.

— Merci, bonne Germaine; je dormirai mieux sous ces chênes qu'au château d'où l'on m'a chassé!

— Oh! reprit la paysanne avec un demi-sourire, nous aurons meilleur gîte qu'ils ne pensent!

— Je ne crois pas, dit Louis presque gaiement, à moins que tu ne sois sorcière et que d'un coup de baguette tu ne puisses bâtir un palais comme la fée Mélusine.

— C'est justement ce que je vais faire pour toi. Ferme bien les yeux, Louis, et donne-moi la main.

Il la suivit les yeux fermés, et lorsqu'elle lui dit de regarder, il se trouva tout surpris devant un pavillon gothique, dont il ne soupçonnait pas même l'existence, quoiqu'il eût battu cent fois dans ses courses les bois et les garennes. Il y passa la nuit sur un vieux sofa en lambeaux, veillé par Germaine, qui ne cessa de prier Dieu pour son enfant, et de tourner entre ses doigts les grains du chapelet; puis à l'aube, après un déjeuner frugal, composé d'un morceau de pain de seigle et d'une jatte de lait, qu'on leur donna dans une bergerie, ils prirent tous les deux à pied la route de Saint-Antonin.

Le jeune Mondésir avait dans cette ville un oncle, frère aîné de sa mère, chez lequel il est à propos de devancer nos voyageurs.

La petite ville de Saint-Antonin, qui appartenait alors à l'élection ou arrondissement de Villefranche en Rouergue, est située tout au fond d'une vallée que baigne l'Aveyron. Entourée comme un cirque de hautes montagnes, dont les sommets pointus se découpent à droite, tandis qu'une colossale muraille de rochers, au pied de laquelle coule l'Aveyron, la ferme à gauche, cette vallée, abritée de toutes parts, offre une délicieuse retraite, et il n'est pas étonnant que les religieux qui cherchaient au huitième siècle la solitude et la paix s'y soient établis et l'aient appelée *vallée noble*. De leur abbaye sortit, comme partout, une cité, dont les maisons massives et bâties en pierre se pressaient en 1780, comme aujourd'hui, sur la rive droite de l'Aveyron. La plus belle de celles qui

en amont du pont baignent leur pied dans la rivière appartenait à l'oncle de Louis de Mondésir.

Si l'on avait eu quelque foi aux adages populaires, on aurait bien pu dire : telle maison, tel maître. Impossible, en effet, de trouver une analogie plus grande entre l'architecture de l'une et le caractère de l'autre. Bâtie depuis quatre cents ans, la maison, avec sa porte basse, ses croisées en ogive et ses pignons aigus, et surplombant la rue de façon à intercepter la lumière, rappelait ces jours sombres du quatorzième siècle, où nos pères, toujours armés, construisaient des forteresses plutôt que des maisons. Le maître, de son côté, avec son culte du passé, sa foi inébranlable et pure comme celle de ses pères et son dévouement à la monarchie, qu'il poussait jusqu'au fanatisme, représentait au naturel ces catholiques des vieux règnes, qui gardaient jusqu'à la mort dans leur cœur cette triple devise : une foi, une loi, un roi.

Tel était M. Dubruet, capitaine au régiment de la Reine. Esclave de la discipline, bien que par suite de blessures reçues sur mer, où il avait fait trois campagnes en volontaire, il fût en congé illimité dans sa ville natale, dès le matin vous l'auriez vu en uniforme.

Jamais le père Eusèbe, gardien des capucins, qui passait pour l'homme le plus matinal de la cité, n'avait fait retentir ses sandales sur les gros pavés de la rue de la Pélisserie sans apercevoir l'uniforme bleu à revers et parements rouges avec passe-poils blancs, la culotte de chamois, le sabre droit et le tricorne galonné du capitaine, qui se promenait sur la place en attendant qu'on sonnât la messe. Pauvre comme la plupart des gentilshommes de province, que la cour ou le service ruinait, M. Dubruet vivait de sa solde et de sa pension de 200 livres, avec la frugalité d'un soldat et la dignité d'un vrai noble. Ce qui ne l'empêchait nullement, mille bombardes ! (il affectionnait ce juron, qui lui rappelait ses combats maritimes) ; ce qui ne l'empêchait pas de trouver encore dans sa bourse pour les pauvres le denier du bon Samaritain.



Le capitaine Dubruet

Germaine avait eu donc une inspiration heureuse en lui amenant son neveu, qu'il n'avait jamais vu. La ressemblance de Louis avec sa mère était si frappante, que lorsqu'il se présenta devant lui tout ému, il le reconnut sur-le-champ, et se tournant vers la servante :

— Est-ce que je me trompe ? dit-il.

— Non, monsieur le capitaine, c'est bien votre neveu.

— Pauvre Thérèse ! murmura-t-il en passant vivement la main sur ses yeux, c'est tout son portrait. Viens, mon ami, mon enfant ! devrais-je dire. Et ouvrant ses bras, où Louis se jeta en pleurant, il le pressa sur son cœur avec tendresse ; puis, s'adressant de nouveau à Germaine :

— Son père, m'a-t-on dit, est de retour de Versailles.

— Hélas ! monsieur, voilà pourquoi nous sommes ici !

— A quelque chose alors malheur est bon ; toujours le même, je suppose ?..

Cent fois pire ! monsieur. Si vous saviez quelle a été sa bien-venue ?..

— Tu me conteras tout cela après le déjeuner. En attendant, suis-moi, garçon ; allons faire connaissance à table, mille bombardes ! et vivent le roi et la reine !

Après le déjeuner, qui fut long, car le bon capitaine,

dans sa charpente de six pieds, avait un estomac d'autruche, et il trouva de l'appétit pour trois, afin d'en donner à son neveu, Germaine parut à la porte de la salle à manger. Dès qu'il l'aperçut, M. Dubruet donna l'ordre à son domestique de conduire Louis à sa vigne, où il le rejoindrait bientôt, et allumant sa pipe il dit froidement à Germaine :

— Parle maintenant : que s'est-il passé ?..

— Hélas ! monsieur Dubruet, de terribles choses !

— Mon cher beau-frère n'est capable de rien de bon.

— C'est un diable, un diable incarné, à coup sûr !

— Voyons, qu'a-t-il fait cette fois ?..

— Il a chassé son fils, monsieur !

— Comment ? mille bombardes !

— Hier au soir, comme un vagabond !

— Et à quel sujet, je te prie ?..

— Parce que ce pauvre enfant veut embrasser, comme le désirait sa mère, l'état ecclésiastique, et qu'il avait, lui, le dessein de l'envoyer mourir aux îles, et savez-vous pourquoi ?..

— Non ! dis toujours !

— Parce que la marquise de Freycinet, sa grand'tante, a le projet de lui laisser son bien, et que le comte guigne cet héritage pour son fils aîné, qui vaudra moins que lui, si la chose est possible.

Le capitaine réfléchit quelque temps, poussa d'énormes bouffées de tabac, puis posant sa pipe et frappant du poing la table, qui gémit sous le coup :

— Cet homme-là, dit-il, me fera faire un malheur. Il y a longtemps que je résiste à ma colère, mais toutes les fois que je pense à lui et aux chagrins dont il a constamment abreuvé ma sœur, je sens que je deviens rouge et que ma main cherche le pommeau de l'épée. Que Dieu ou les démons ne l'envoient pas sur mon chemin, car il y aurait un châtiment et du sang répandu ! Quant à mon neveu, je le prends et ne l'abandonnerai pas, ni toi non plus, Germaine. Nous vivrons pauvrement, car je n'ai que ma solde, mais à la guerre comme à la guerre, mille bombardes ! et Dieu sauve le roi !

— Monsieur, dit naïvement Germaine, le comte m'a payé mes gages, c'est neuf cents livres que va posséder M. Louis !

— Bonne fille, cœur d'or ! Mais garde-les, mille bombardes ! car je vendrais mon uniforme plutôt que d'y toucher.

— Monsieur, reprit Germaine en cheminant, il m'est venu une idée qui nous rendrait tous plus heureux que M. l'intendant, et qui ferait le bonheur de ce pauvre enfant, que j'adore.

— Et quelle idée, Germaine ?

— Il m'a semblé comme cela qu'avec vos protections vous pourriez lui obtenir une prébende (1).

— Mais, en effet, il y en a douze dans notre chapitre, et justement une se trouve vacante, qui est à la collation du prieur mage !

— Demandez-la vite, monsieur !

— Je cours de ce pas chez M. de Coucy ; nous sommes au mieux ensemble, et, mille bombardes ! je me flatte qu'il ne me refusera pas.

Malgré cette confiance, l'assaut fut rude. Le prévôt du chapitre, ou prieur mage, avait engagé sa parole et il lui en coûtait de la reprendre, par crainte peut-être autant que par considération pour la personne à laquelle il l'avait donnée. Mais M. Dubruet fit tant d'instances qu'il consentit à voir le candidat. Tandis qu'on allait le quérir à la vigne du capitaine, celui-ci acheva d'intéresser le bon prieur en faveur de son neveu, en lui contant son expulsion du toit paternel. M. de Coucy, excellent homme au fond, en avait encore la larme à l'œil lorsque Louis arriva, et gagna sa cause à moitié par sa tenue modeste et sa bonne mine.

S'enfonçant dans son fauteuil de velours jaune comme dans un dernier retranchement, le prieur mage se mit à l'interroger, toutefois pour la forme, sur les saintes Écritures et l'histoire sacrée et profane, et qu'on juge de sa surprise en trouvant cet enfant ferré à glace, comme on disait alors, et de la force d'un théologien et d'un docteur en droit canon. Émerveillé de son savoir, il le questionna sur la littérature, et vit que tous nos bons auteurs lui étaient familiers. Ouvrant alors sa tabatière, il la tendit, les yeux brillants de joie, au capitaine, qui poussait des hem vigoureux pour dissimuler son émotion, et put lui dire à peine :

— Eh bien ?..

— Eh bien ! mon ami, votre neveu m'a rappelé les versets 46 et 47 de saint Luc.

— Ah ! que portent-ils ces versets ?..

« Ils le trouvèrent au bout de trois jours dans le temple assis au milieu des docteurs, les écoutant et répondant à leurs questions, et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis de sa sagesse et de ses réponses. »

— Ainsi, nous pouvons espérer...

— Qu'il aura la prébende dont je dispose ? elle est à lui dès ce moment et je ne regrette qu'une chose.

— Laquelle, mon ami ?

— C'est de ne pouvoir lui donner un canonicat. Mais patience, il est jeune et sera, je l'espère, un jour la gloire et l'honneur du chapitre.

— Monsieur de Coucy, s'écria le capitaine, plus rouge que ses parements, je n'ai pas d'esprit, moi, et ne peux vous dire comme ce petit drôle tout ce que je sens là... mais, mille bombardes !

— Vous vous battriez avec plaisir pour me défendre, n'est-ce pas ?

— Moi ! Si quelqu'un vous en voulait, je le mettrais en pièces.

— Je n'en doute pas, capitaine, répondit le prévôt en saisissant sa main, qu'il serra cordialement ; mais rappelez-vous ce précepte : Homicide point ne seras ; et maintenant, mon cher Hector, allez faire habiller mon prébendier, car je l'installerai demain moi-même à la grand'messe.

Peindre la joie du capitaine quand il sortit de chez le prieur mage serait essayer l'impossible. Il arpentait le pavé d'un tel pas que Louis était obligé de courir pour le suivre, et humait l'air à pleins poumons en chantonnant à demi-voix cette variante d'un couplet fameux :

> Après ces mots, on mange à qui mieux mieux :
> Des bons chrétiens tel est le caractère,
> Servant Comus sans négliger les cieux,
> Fervents à table, ardents à la prière...

Germaine, toujours impatiente, les attendait sur la porte ; du plus loin qu'il l'aperçut, M. Dubruet agita son chapeau et se prit à crier : *Victoire!* aussi fier que le maréchal de Saxe après Fontenoy.

— C'est-il Dieu possible, monsieur ! exclama la vieille servante en joignant les mains et pleurant de bonheur.

(1) On appelait prébende une certaine portion de la *mense*, ou total des revenus d'une église cathédrale ou collégiale, qui était assignée à un ecclésiastique pour sa subsistance.

Oui, nous avons notre prébende : six cents livres bien assurées sur la mense du chapitre. Le gaillard, n'est-ce pas? n'est plus à plaindre maintenant.

— Non, monsieur, c'est un grand bonheur. Mais il y a un peu de tout en ce monde ; et quand il fait soleil là-haut de bon matin, il est bien rare qu'il ne pleuve pas avant la nuit.

— Que diantre veux-tu dire, fille?..

— Hélas! monsieur, je veux dire que vous m'apportez une bonne nouvelle et que j'en ai une des plus mauvaises à vous apprendre.

— Aujourd'hui, je t'en défie, mille bombardes! quand tu m'apprendrais que le rocher qui tremble (1), sautant par-dessus l'Aveyron, a écrasé ma vigne.

— C'est bien pire, monsieur.

— De quoi s'agit-il donc?..

— Le gouverneur de Saint-Antonin est nommé.

— Ah! Qui est-ce?..

— Votre beau-frère, que Dieu damne!...

— Mon beau-frère, mille bombardes!... je ne crois pas cela.

— M. Bôle, le capitaine, et Berry, le procureur de la châtellenie royale, sont venus tout exprès pour vous en porter la nouvelle.

— On a trompé sa majesté. Mais, ajouta en touchant son chapeau bordé le digne M. Dubruet, quand le monarque parle, les sujets doivent obéir. En tout ce qui sera du ressort de sa charge, bien qu'il ne vaile pas au fond un *ardit* de Navarre (2), monsieur mon beau-frère me trouvera toujours fidèle et soumis aux ordres du roi.

Ce nuage dissipé, plus rien ne troubla le bonheur de ces trois personnes. Tous les tailleurs de Saint-Antonin avaient été mis en réquisition pour confectionner le costume du prébendier. On leur promit double salaire ; ils passèrent la nuit, et le lendemain, à neuf heures, Germaine eut la joie de présenter à son oncle le nouveau titulaire de la prébende du prieur mage, équipé de pied en cap.

Tout pare la jeunesse, et l'habit ecclésiastique séyait à merveille au jeune Mondésir. Le perruquier du chapitre n'avait fait de sa vie de plus belles ailes de pigeon. Les cheveux du petit abbé, si blonds et si soyeux, avaient disparu sous une triple couche de poudre et de pommade, et formaient un bourlet blanchi qui, se relevant au-dessus des oreilles, allait finir sur le cou en éventail. Il portait un habit violet à larges basques, collant sur le devant et orné de manchettes, une veste noire à gros boutons de soie, la culotte de satin et des bas noirs, rattachés au-dessus du genou par une large jarretière que fixait en dehors une boucle d'argent. Une autre boucle de même métal et de forme carrée couvrait tout le cou-de-pied et ornait chacun de ses souliers à talon rouge. Il tenait à la main son chapeau plat et rond, relevé par derrière et décoré d'un cordon de soie et d'un gros nœud.

C'est en cet équipage qu'il fut conduit par le capitaine à M. de Coucy, qui lui fit revêtir la soutane, lui mit solennellement l'aumusse noire et l'installa lui-même sur les banquettes du bas chœur, derrière les douze chanoines, parés de leurs aumusses grises. A partir de ce moment, la vie de notre prébendier se partagea entre ses devoirs religieux et l'étude. La seule distraction qu'il se permît après la messe et les offices fut une promenade à peu près quotidienne sur les bords de l'Aveyron. Dès qu'il se voyait libre, prenant sous le bras un volume de Racine ou de Fénelon, il s'échappait furtivement et dirigeait ses pas vers la vigne de son oncle. La rive droite de l'Aveyron, qu'il fallait suivre pour s'y rendre, forme pendant les trois quarts de l'année la plus délicieuse promenade du pays. Une double allée de peupliers au feuillage argenté et frémissant au moindre souffle l'ombrageait alors comme aujourd'hui. D'un côté se déploie un riche amphithéâtre couvert d'arbres à fruits et de vignes, et de l'autre un énorme massif de rochers blanchâtres borde et surplombe la rivière, qui se déroule entre ces rocs, les peupliers et les prairies, comme un ruban d'azur.

La vigne du capitaine était au fond de la gorge et précisément à l'endroit où le chemin de fer du Grand-Central s'enfonce dans les rochers percés en tunnel de Bône. Comme il s'y rendait un jour, les yeux attachés sur son livre et le cœur tout plein des pleurs d'Iphigénie, le jeune prébendier entendit des cris de détresse qui semblaient partir de l'Aveyron. Jeter son livre et y courir fut l'affaire du même instant. Il arrive au tournant de la rivière et aperçoit dans un de ces trous qu'on nomme *gourgos*, creusés par le remous de l'eau, un homme que le tourbillon avait saisi et qu'il entraînait avec une rapidité effrayante. Montant et descendant sans cesse, cet homme allait périr, quand Louis se dévoua. Il ne savait pas nager, mais agile comme un daim et plus vigoureux malgré la délicatesse de ses formes qu'on ne l'est à son âge, il n'hésita pas à se glisser sur un aubier penché à demi au-dessus du gouffre, et là, s'attachant d'une main à l'arbre, qui pliait sous le poids de son corps, et se rapprochait de plus en plus de l'eau, il tenta courageusement de saisir au passage l'homme qui se noyait.

Longtemps ses efforts furent infructueux. S'inclinant pourtant davantage à mesure qu'il se rapprochait de la tige, l'arbre finit par lui permettre de plonger tout son bras dans l'eau. Alors, après quelques vaines tentatives, il eut le bonheur, dont il commençait à désespérer, de saisir le noyé au moment où le tourbillon le ramenait pour la dernière fois peut-être à la surface.

Mais la plus difficile partie de sa tâche restait à remplir. A mesure qu'il essayait de reculer, l'arbre pliait rapidement ; bientôt un craquement sinistre se fit entendre, et cette voix secrète qui nous parle si clairement dans l'extrême péril avertit Louis que, s'il voulait sauver sa vie, il était temps de rendre sa proie au gouffre et de tâcher de regagner le bord. Mais malgré le danger, qui devenait terrible, quoique l'aubier parût se briser sous le poids et que ses bras fatigués perdissent leur vigueur de minute en minute, le noble jeune homme résolut de mourir plutôt que de ne pas achever l'acte de dévouement. Adressant mentalement à Dieu une ardente supplication, il réunit toutes ses forces, s'élance et arrive au bord avec son fardeau, mais tellement épuisé qu'en touchant la terre il y tomba sans connaissance.

Quand il rouvrit les yeux, il était sur un lit du moulin des Ondes, entouré de gens de la campagne, qui lui prodiguaient toute sorte de soins. Sa première pensée fut pour l'homme qu'il avait voulu sauver. Est-il vivant, demanda-t-il d'abord?

— Oui, monsieur, lui répondit-on, grâce à vous! Nous avons eu grand'peine à lui faire rendre l'eau (1), mais il va

(1) La principale masse de rochers qui surplombe l'Aveyron porte le nom de *roc tremblaire*.

(2) Un liard ou trois deniers.

(1) Le premier soin des paysans du Midi, quand ils repêchent un noyé, c'est de le pendre par les pieds, afin, disent-ils, qu'il rende l'eau.

très-bien ; et tenez, ma foi, le voici qui vient vous remercier.

Louis se dressa sur son séant et jeta un cri de surprise et d'effroi à la vue de son père. Le comte de Mondésir restait pétrifié. Pendant quelques minutes il regarda autour de lui sans voir, comme s'il eût été le jouet d'un rêve. S'approchant ensuite du lit à pas lents :

— Ainsi, dit-il d'une voix sourde, c'est vous, vous que j'ai maudit et chassé, qui avez si noblement exposé votre vie pour sauver la mienne !...

— Mon père ! mon cher père ! dit Louis au milieu des sanglots...

— Oui, Louis, mon fils, mon digne et véritable enfant, tu as vaincu ; viens, que mon cœur dès ce moment te soit ouvert comme mes bras...

Après avoir retrouvé son père dans cette effusion de tendresse sincère et passionnée, Louis songea qu'il lui restait une conquête à faire encore, et murmura timidement le nom du vicomte,

Mais fronçant le sourcil à ce mot et redevenant sombre :



Le prébendier en costume.

— Votre frère ! répondit amèrement Mondésir, ne m'en parlez jamais. Nous venions ensemble à Saint-Antonin ; un écart de mon cheval m'a précipité dans le gouffre où j'allais périr, et au lieu de s'élancer à mon secours, l'ingrat, le lâche a pris la fuite.

Louis essaya de l'excuser, mais lui coupant la parole avec sa brusquerie ordinaire : Parlons d'autre chose, dit son père, qui vous a fait prendre cet habit ?

— Mon oncle, répondit le prébendier en tremblant.

— M. Dubruet a dignement agi, d'après ce que j'en sais déjà, dans cette circonstance ; aussi récompensons ces bonnes gens et allons lui parler, mon fils !

Assise devant la porte du capitaine, Germaine filait au soleil, selon la coutume du Midi. Tout à coup elle se lève avec agitation, regarde un moment du côté de la rivière, et montant les degrés quatre à quatre, court à la chambre de son nouveau maître :

— Monsieur ! monsieur ! cria-t-elle tout essoufflée, le diable ! voici le diable !

— Qu'est-ce à dire ? mille bombardes !...

— L'infernal comte, qui a trouvé ce pauvre enfant et vient faire une scène.

— Ah! je réponds qu'il sera bien reçu.

— L'entendez-vous qui monte? dit-elle avec terreur.

— Tu vas voir comme je compte l'arranger.

Le seigneur de Mondésir entrait sur ce mot. Abordant M. Dubruet tête haute et le sourire aux lèvres, il lui tendit la main, que celui-ci refusa en reculant comme si on lui eût offert une vipère.

— Ainsi, mon cher beau-frère, vous m'en voulez beaucoup? dit le comte sans se troubler.

— Moi, mille bombardes! je n'ai qu'un seul désir, monsieur!

— Celui de me couper la gorge?

— Précisément! Ah! je suis franc, moi.

— Eh bien! mon cher, il faut en prendre son parti: flamberge, cette, fois ne goûtera pas de mon sang.

— On vous disait brave, monsieur, et je le croyais hier encore.

— Vous ne vous trompiez pas, mon cher, mais j'aimerais mieux attaquer seul un régiment d'Anglais que de tirer l'épée contre l'homme que j'honore le plus au monde.

— Ce langage dans votre bouche...

— Est sincère, monsieur. Capitaine, vous êtes un digne gentilhomme et un loyal parent, et je vous remercie de toute mon âme de ce que vous avez fait pour mon fils.



Louis de Mondésir, Mlle de Malartic, son père, etc.

En le recueillant, du reste, sous votre toit, vous m'avez rendu le plus grand des services, car pour me punir sans doute de ma dureté, Dieu, quand je me noyais tout à l'heure dans notre fleuve, en a fait l'instrument de mon salut.

— Quoi! vraiment?... balbutia le capitaine en interrogeant Louis du regard.

— Oui, mon oncle, Dieu m'a donné ce bonheur, répondit chaleureusement le prébendier.

— Puisqu'il en est ainsi, nous changerons de gamme. Mais, mille bombardes! monsieur mon cher beau-frère, vous eûtes bien des torts.

— J'en conviens, mais songeons à ceux qui se peuvent réparer encore, et d'abord permettez-moi de commencer à vous payer ma dette.

— De quelle façon entendez-vous vous acquitter? dit fièrement le capitaine en relevant la tête.

— D'une façon digne de vous et de moi, capitaine. Le roi m'avait fait l'honneur de m'accorder le gouvernement de cette ville. Souffrez que je vous cède cette charge, dont la survivance, du reste, vous était réservée par Sa Majesté.

Non moins généreux que son beau-frère, M. Dubruet ne voulut pas d'abord entendre parler de cette substitution; mais le comte insista tellement qu'il fut forcé de s'y ré-

soudre. Mondésir essaya de combattre une dernière fois la vocation de Louis. Le trouvant inébranlable sur ce point, il céda et reprit quelque temps après le chemin de Versailles, avec son fils aîné, qui, bien plus vicieux qu'il n'avait été dans sa jeunesse, ne tarda point par son ingratitude et ses désordres à le mettre au tombeau avant le temps.

Un an après cet événement mémorable, Louis de Mondésir était clerc tonsuré. Sa douceur lui avait gagné les sympathies des onze prébendiers, assis devant lui sur les banquettes du bas chœur; M. de Coucy, le prieur mage, l'aimait comme son fils; M. Lassausse, prieur claustral et curé de la paroisse, en faisait le plus grand cas, et les chanoines réguliers le regardaient comme l'espoir et l'honneur du chapitre. Désireux de justifier cette bonne opinion, le jeune prébendier se livrait à l'étude avec tant d'ardeur, qu'il finit par acquérir l'instruction d'un docteur en Sorbonne et la science d'un bénédictin. De l'aveu du père Albert, prieur des révérends carmes et directeur du collége de la ville, c'était l'érudit le plus versé de la province dans la connaissance de l'histoire ecclésiastique et des anciens titres, chartes et diplômes.

— Monsieur Dubruet, disait le carme au capitaine, toutes les fois qu'il le rencontrait sur le chemin de la Castille-Saint-Bernard ou la route de Varen, ses lieux de promenades favoris, souvenez-vous de ce que je vous affirme à cette place: votre neveu me rappelle toujours les paroles de Siméon: « Cet enfant sera une occasion de joie et de triomphe pour Israël. »

— Dieu le veuille! mon révérend père, répondait le capitaine en donnant une poignée de main au prieur, assez vigoureuse pour lui broyer les doigts, puissé-je voir de mes yeux l'accomplissement de votre prophétie!

Ce vœu fut exaucé plus tôt peut-être que le prieur ne l'espérait lui-même. Une prébende étant devenue vacante en 1785, M. l'abbé de Sainte-Geneviève, qui nommait les chanoines, éleva la prétention de choisir aussi les prébendiers. Grande rumeur dans le chapitre! Tous les corps laïques ou religieux de l'ancien régime tenaient fort à leurs priviléges. Une assemblée générale eut lieu chez le prieur mage, et là il fut décidé, après de longs et tumultueux débats, qu'un député serait envoyé à M. le comte de Malartic, seigneur de Saint-Antonin pour lui démontrer le néant des prétentions de l'abbé et le supplier d'obtenir du roi la confirmation des droits du chapitre.

La mission était délicate. Il n'y eut qu'une voix pour en charger l'abbé de Mondésir. Celui-ci, dont la modestie égalait le savoir, eut beau se récuser, l'assemblée entière insista, et il fallut céder au vœu général et aux ordres de ses supérieurs, et se rendre à Monricoux. Cette petite ville, qu'habitait de préférence le comte de Malartic lorsqu'il venait dans la province, car il résidait d'ordinaire à Perpignan, où il était président du conseil supérieur de Roussillon, est bâtie sur la rive droite de l'Aveyron, qui se relève, à cet endroit, de façon à former une rampe assez escarpée. Elle consistait alors dans une seule rue traversée par la grande route de Montauban, à Villefranche. Des maisons, debout encore en partie et d'une structure singulière, formaient cette rue; qu'on se figure un rez-de-chaussée en grosses pierres de taille, où s'ouvrent des portes et quelques rares croisées, au cintre gothique ou roman. Sur ce mur montant jusqu'au premier étage s'élève une sorte de croisillon en bois et en briques, soutenu par des poutres qui font saillie sur la rue, et dans lequel sont percées les fenêtres d'un second et quelquefois d'un troisième étage. Un toit, plus saillant encore que les poutres du rez-de-chaussée, couvre la maison en se déployant des deux côtés comme les ailes pendantes d'un corbeau et assombrit la rue.

Le château, construction féodale assez importante, se trouve à l'entrée de la ville, du côté opposé à Saint Antonin. Quand donc le prébendier arriva dans le carrosse à rideaux de cuir de sa tante la marquise de Fraissinet, le plus bel équipage du pays ayant été mis en réquisition pour conduire le député du chapitre, toutes les fenêtres s'ouvrirent et toute la population sortant des maisons en tumulte escorta la voiture au château. On s'attendait à en voir descendre un grand cordon, ou tout au moins un duc et pair; aussi lorsqu'il ne sortit qu'un prébendier à petit collet, timide, et rougissant comme une jeune fille, le désappointement des curieux se trahit par quelques sourires et ces chuchotements qui échappent toujours, en pareil cas, aux lèvres railleuses des bourgeois du Midi.

Le jeune prébendier allait produire une impression du même genre en entrant au salon. A peine un grand laquais, doré sur toutes les coutures, et portant perruque poudrée et canne à pomme d'or, eut-il ouvert la porte à deux battants et annoncé solennellement M. le député du chapitre, que le comte de Malartic se lève, s'avance, avec la gravité d'un président de conseil souverain, à la rencontre du délégué collégial, et se trouvant en face d'un abbé de dix-huit ans, deux fois plus rouge que sa robe, il fronce le sourcil et dit d'un ton sévère :

— Est-ce une mystification ou une erreur, monsieur?

— Ni l'une ni l'autre monseigneur, répondit Louis modestement, mais avec une assurance qui étonna le président.

— J'attendais le député du chapitre de Saint-Antonin!

— Il est devant les yeux de Votre Grandeur, dit Louis en s'inclinant et tendant une lettre de M. de Coucy.

— Quelle place occupez-vous donc dans le chœur?

— La dernière banquette. Je suis prébendier, monseigneur.

— Votre nom?

— Louis de Mondésir.

— Ah! dit M. de Malartic, se radoucissant tout à coup, M. le prieur mage m'a fort parlé de vous et le choix du chapitre ne m'étonne plus. Soyez le bien-venu à Monricoux, et sachez bien qu'il ne tiendra pas à moi que votre ambassade ne réussisse.

Habitué, selon l'expression parlementaire, à battre le fer pendant qu'il était chaud, le président se hâta d'ouvrir la conférence, et fut surpris et charmé à la fois de l'érudition et de l'éloquence du député. Louis traduisit si exactement la charte de Pepin, laquelle remonte à 762, il cita victorieusement tant de passages de la bulle d'Urbain II, datée de l'an 1090, qui régularisa le chapitre, que M. de Malartic se déclara convaincu et promit son puissant concours. Le prébendier eut même un bonheur auquel il ne s'attendait pas, celui de faire la conquête du vieux président, qui, enviant ce sujet au chapitre, résolut *in petto* de l'enlever à l'Église pour le donner au parlement.

Ce plan formé, il commença par l'inviter à passer huit jours au château, et le pria de vouloir bien donner quelques leçons de dessin à sa petite-fille, venue avec lui de Perpignan. Mlle Estelle de Malartic, âgée de seize ans à peine, était l'Eve la plus séduisante et la plus dangereuse qu'on pût choisir pour tenter ce nouvel Adam. Sa candeur, sa beauté et ses grâces naïves troublèrent si profondément le pauvre prébendier, qu'au bout de trois ou quatre jours de leçons, de promenades dans le parc, et de con-

versations, timides d'abord, puis familières et presque intimes, il ne sut plus à quel saint se vouer. Le président observait tout du coin de l'œil, et, voyant son complot marcher à merveille, il crut frapper un coup de maître en brusquant le dénoûment.

Un soir qu'assis dans le salon, après la promenade, Louis de Mondésir, plongé dans une délicieuse rêverie, regardait les allées qu'il venait de parcourir avec Estelle, et prêtait l'oreille aux sons brillants du clavecin de la jeune fille, M. de Malartic le pria de le suivre sur la terrasse, et là, aux douces et tièdes clartés de la lune, sous ces arbres dont le feuillage bruissait par intervalles au souffle du printemps, devant ces gazons humides déjà de rosée et entourés de roses, il lui dit d'une voix émue :

— Ecoutez, mon cher Louis, j'ai une question à vous faire. Que pensez vous d'Estelle?

— Moi! balbutia le jeune abbé, pâlissant à ce nom.

— N'est-il pas vrai qu'elle est charmante et bonne, on ne peut plus?

— C'est un ange, murmura Louis.

— Savez-vous à quoi je pensais, ce soir, en vous voyant tous deux sous les grands chênes?

— Non, dit Louis, avec effort, car son cœur battait si vivement qu'il entendait à peine.

— Je pensais que vous feriez bien de résigner votre prébende et de me demander sa main.

— Ah! monsieur le comte, que me dites-vous là? s'écria Louis avec angoisse.

— Vous n'êtes point encore dans les ordres, continua le président, rien de plus facile que de quitter honorablement l'Église et d'embrasser une autre carrière. Avec votre nom, vos talents et la protection due à mon petit-fils, il vous sera facile d'arriver aux premiers emplois de la magistrature, tout en réjouissant mes vieux jours du bonheur de ma chère enfant.

Louis prit, sans parler, la main du comte, la baisa avec force, la couvrit de larmes et s'enfuit dans son appartement. Quelques heures plus tard, il descendait seul comme un voleur dans le silence de la nuit, passait en pleurant devant les quatre statues qui décorent le vestibule, et sortant sur la pointe du pied, allait s'agenouiller sous la croisée d'Estelle. Là, il pria et sanglota toute la nuit. Aux premières lueurs de l'aube, après avoir hésité quelques instants, il prit la fuite tout à coup, et se dirigea vers Saint Antonin. Son oncle le voyant arriver pâle, nu-tête, les cheveux épars et souillé de poussière, crut d'abord à quelque malheur; mais il pleura bientôt de joie, comme le prieur mage, qui voulait faire chanter un *Te Deum*, en apprenant à quelle épreuve avait été mis le prébendier, et par quel effort héroïque il était sorti du péril.

A partir de ce jour, et tout en étouffant bien bas quelques soupirs peut-être, il vécut paisible à Saint Antonin jusqu'à la Révolution, entre sa fidèle Germaine et le brave capitaine, qui gouvernait Saint-Antonin, mille bombardes! comme s'il eût gardé pour le roi Mahon ou Gibraltar.

MARY-LAFON.

MÉLANGES HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES.

DÉGRADATION ECCLÉSIASTIQUE.

Beaucoup de personnes ont été surprises que la dégradation ecclésiastique n'ait pas précédé l'exécution capitale de Verger, l'assassin de Monseigneur Sibour. Outre que ce monstre était déjà interdit, et en conséquence privé de l'exercice de ses droits religieux, la dégradation qui lui eût enlevé son caractère même est une peine interdite depuis le milieu du dix huitième siècle. A cette époque, en effet, sur le refus de l'archevêque d'Aix de dégrader un prêtre condamné à mort, le parlement déclara que, dorénavant, la justice séculière pourrait passer outre et négliger la dégradation.

Cette lugubre et terrible cérémonie n'existe donc plus qu'à l'état de souvenir historique, et nos lecteurs nous sauront gré d'en résumer ici les détails les plus saisissants, d'après le tableau développé qu'en a donné un journal belge.

Le criminel qu'il s'agissait de dégrader était présenté à son évêque, soit dans l'église, soit dans la rue, soit sur le lieu de l'exécution. D'ordinaire, c'était sur l'échafaud même que le cérémonial s'accomplissait.

Sur l'échafaud se trouvaient : l'évêque dans un fauteuil surmonté d'un dais, ses assistants sur des siéges, et vis-à-vis d'eux le représentant de la justice laïque avec un notaire qui devait rédiger le procès-verbal, et un barbier. Auprès de l'évêque était placée une table supportant : les ampoules de vin et d'eau, le calice avec la patène et l'hostie, un vase de vin, un vase d'eau, le livre des évangiles, le livre des épîtres, un candélabre avec un cierge éteint, le livre des exorcismes, le livre des leçons, les clefs, l'antiphonaire, des ciseaux, un couteau, un morceau de vitre, plus les objets suivants, qui devaient aussi servir à la dégradation, à savoir : l'aube, la ceinture, le manipule, l'étole, la chasuble, en un mot, tous les ornements que le prêtre porte à l'autel.

A l'heure et aux lieux dits, le coupable, revêtu de vêtements laïques, était conduit, les mains liées, sur l'échafaud, où on les lui déliait aussitôt pour lui laisser la liberté de ses mouvements. Sur un signe de l'évêque, le coupable était recouvert des habillements et des ornements qu'il portait à l'autel. A cet effet, il recevait l'assistance de prêtres consacrés.

L'évêque, en habits sacerdotaux, tenant le bâton pastoral dans la main gauche et le visage tourné vers le peuple, se plaçait devant le juge, et expliquait à l'assistance, en langue vulgaire, la cause de la dégradation qui allait s'accomplir.

Le coupable s'approchait de l'évêque et s'agenouillait à ses pieds.

L'évêque prononçait la sentence de dégradation en ces termes : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, amen. Nous, N., etc., ayant reconnu que le crime imputé à toi, N., prêtre, a été réellement commis et justement puni; et trouvant que ce crime, grand, damnable, énorme, a non-seulement offensé la majesté divine, mais ému la nation ou cité (*civitas*) entière; qu'en conséquence, tu t'es rendu indigne des fonctions et des bénéfices ecclésiastiques; donc nous, par l'autorité du Dieu omnipotent, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et par notre autorité propre, nous te privons verbalement et à perpétuité de tes fonctions et bénéfices, et prononçons ta déposition et ta dégradation selon la tradition des canons de l'Eglise. »

Cette sentence proférée, l'évêque, acceptant le criminel des mains du juge, lui grattait d'abord les paumes de la main avec le morceau de vitre, mais sans effusion de sang

pour lui enlever l'onction reçue lors de l'ordination. Sa tonsure était également grattée; ensuite l'évêque lui enlevait un à un tous les insignes ou ornements sacrés qu'il avait reçus en devenant prêtre, pour les remplacer par des vêtements laïques.

Voici comment la dégradation s'opérait :

Les ministres de l'évêque mettaient entre les mains du coupable le calice avec le vin et l'eau, ainsi que la patène et l'hostie.

L'évêque les lui arrachait aussitôt, en disant :

« Nous t'enlevons, ou plutôt nous montrons au peuple qu'elle t'est déjà enlevée, la puissance d'offrir à Dieu le saint sacrifice et de célébrer la messe, tant pour les vivants que pour les morts. »

Ensuite l'évêque qui dégradait (*pontifex degradator*) grattait légèrement, avec un couteau ou un morceau de vitre, les pouces et les index de chaque main du prêtre dégradé, et disait :

« Par ce rasage (*hac rasura*), nous t'enlevons le pouvoir de sacrifier et de bénir, que tu as reçu lors de l'onction des mains et des pouces. »

Cela dit, l'évêque saisissait la chasuble par la partie postérieure, en dépouillait le dégradé, et disait :

« De ce vêtement sacerdotal, signifiant la charité, nous te dépouillons à bon droit, parce que tu t'es dépouillé toi-même de la charité. »

Enfin l'évêque enlevait l'étole en disant :

« Tu as honteusement rejeté le signe de Dieu, qui est cette étole; c'est pourquoi nous te l'enlevons et te rendons impropre à tout service sacerdotal. »

Après quoi, la victime était livrée au bourreau, qui n'avait plus qu'un homme et non pas un prêtre à décapiter.

GAVARNI, DIRECTEUR DE BALLONS.

M. Eugène de Mirecourt, dans ses *Contemporains*, publie le curieux récit d'un voyage en ballon exécuté par M. Gavarni, notre éminent dessinateur, accompagné de M. le comte de Pleuvier, de M. Edouard Migeon, docteur ès sciences; de M. Jules Falconer, aéronaute anglais, et de M. Henri Page, qui a raconté les péripéties de cette expérience.

Il en résulterait que M. Gavarni aurait résolu un problème dont la solution était regardée comme une utopie : il aurait inventé enfin la direction des ballons.

L'appareil de M. Gavarni n'a pas coûté moins de 300,000 francs, et c'est M. le comte de Pleuvier qui a fourni la plus grande partie des fonds nécessaires. Voici ce que M. Henri Page dit de la machine :

— Elle consiste en deux ballons conjugués, de forme sphérique, en batiste enduite d'un triple vernis de caoutchouc, et contenant chacun cent mètres cubes de gaz hydrogène pur.

Le mécanisme propulseur est une hélice modifiée, qui aboutit à la nacelle, ainsi qu'un gouvernail mobile en baleine, pour s'orienter dans toutes les directions.

Gavarni fait monter l'aérostat sans se débarrasser du lest, moyen barbare qui épuisait en peu de temps les ressources du ballon le mieux construit, et qui devenait un obstacle invincible aux voyages de long cours. La perte d'hydrogène est instantanément réparée, grâce à un procédé chimique, secret précieux de M. Migeon, et à un petit appareil de communication imaginé par M. Gavarni. La descente s'opère, comme auparavant, au moyen de la fuite du gaz par une soupape.

— Vous le voyez, dit M. Page, l'invention est d'une simplicité rare, comme tout ce qui est vrai, comme tout ce qui est sublime.

Le départ eut lieu le 15 janvier, à dix heures du matin, du parc de Ferrières, en pleine Sologne, et le lendemain vendredi, à cinq heures du matin, M. Gavarni opéra heureusement sa descente à un kilomètre d'Alger.

— Nous reçûmes, reprend M. Henri Page, l'hospitalité la plus touchante.

On voulait nous porter en triomphe; mais nous déclinâmes l'ovation pour aller prendre du repos, ayant soin de confier à un piquet de zouaves notre aérostat, qui avait besoin d'être protégé contre les tentatives curieuses des indigènes.

Son Excellence le maréchal Randon pressa la main de Gavarni avec transport.

Nous ne restâmes que trente heures sur le sol africain. Le samedi, à midi, notre aérostat s'enlevait sur le môle d'Alger, aux applaudissements d'une foule innombrable. Notre retour s'accomplit sans le moindre incident, mais avec une sensible augmentation de vitesse. On eût dit que nos ballons flairaient le sol natal.

Le dimanche matin, à quatre heures vingt-trois minutes, nous débarquions au lieu même de notre départ, sur la pelouse du parc de M. Pleuvier. —

N. B. Cette conquête scientifique, dont nous attendons la confirmation officielle, n'enlèverait point M. Gavarni à ses travaux d'art; car, au retour de son voyage aérien d'outre-mer, il a dessiné un petit chef-d'œuvre qui paraîtra bientôt dans le *Musée des Familles*.

P.-C.

CE QUE C'EST QU'UN MILLIARD.

Un de nos confrères a eu la patience d'en faire l'analyse suivante, que nous vous souhaitons d'être à même de vérifier personnellement.

Il vous suffira pour cela d'avoir un milliard à votre disposition, et les moyens de le loger avec vous, malgré la cherté des appartements.

Un milliard de francs (argent) pèse cinq millions de kilogrammes.

Pour le transport par terre il faudrait 2,000 charrettes attelées de quatre chevaux.

Par eau, il faudrait un bâtiment construit sur les dimensions de l'arche de Noé, qui avait, comme chacun sait, 309 coudées de longueur, 50 de largeur et 30 coudées de profondeur.

Si cinq millions de kilogrammes étaient forgés en barres d'un pouce carré, la longueur totale de ces barres serait de 655,000 mètres. Il y en aurait plus qu'il ne faut pour entourer Paris d'une grille de 10 pieds de haut.

En rangeant des pièces d'un franc contiguës sur 4 mètres de large, ce qui est la dimension du pavé des routes impériales, on en couvrirait une longueur de 132,250 mètres; c'est 3 lieues de plus que la distance de Paris à Rouen.

Une ligne formée par un milliard de pièces d'un franc aurait 23 millions de mètres de longueur, c'est-à-dire 750 lieues de plus que la demi-circonférence de la terre. Enfin, si le milliard avait été renfermé, à l'époque de la naissance de Jésus-Christ, dans une machine qui projetât au dehors une pièce de 1 franc par minute, elle aurait, pour le faire sortir en totalité, à marcher encore pendant environ soixante-deux ans.

UNE MÉDAILLE DE CRIMÉE. SOUVENIR DE TROUVILLE.



Avant le départ. La famille des pêcheurs de Trouville au coin du feu. Dessin de V. Foulquier.

I. — UNE RENCONTRE SUR LA GRÈVE.

C'était le 12 octobre dernier.

J'allais quitter Trouville le lendemain.

J'avais joui, avec tous les oisifs de mon espèce, des plaisirs bruyants de son Casino, de la luxuriante verdure de ses alentours, des bains au choc de la lame, des causeries sur la grève, des surprises ménagées par la coquetterie des Parisiennes, etc.

La bise d'automne ayant dispersé toutes ces crinolines, le vide s'était fait autour de moi, et j'acquis une nouvelle preuve de mon peu de goût pour la solitude, en l'essayant pendant quelques beaux jours de grâce.

— Allons, me dis-je, une heure avant le dîner, encore un adieu à la mer.

Je descendis les degrés du jardin de l'hôtel *de Paris*, et je parcourus la grève une dernière fois.

Le spectacle était vraiment beau! Et je ne pus m'em-

pêcher de convenir que je n'avais rien vu d'égal à l'Opéra.

La mer montait en chantant son hymne sans fin. Les goëlands s'en allaient à tire-d'aile regagner leur gîte nocturne. Le soleil descendait à l'horizon, projetant sur les flots son manteau de pourpre. Les falaises de Villers se détachaient en noir sur un horizon d'un gris clair.

Je marchais aspirant avec délices ce bon air salin qui semble doubler les forces humaines.

J'arrivai ainsi jusqu'à la petite jetée.

Un jeune homme vêtu de l'habit ecclésiastique y était seul, comme moi.

Penché sur la balustrade, ses regards suivaient les lames avec une singulière expression.

Son chapeau, rejeté à ses pieds, laissait à découvert son visage. Il était beau de cette robuste beauté particulière aux hommes du peuple. Ses yeux, d'un bleu clair, contrastaient avec sa chevelure d'un noir de jais.

Il ne parut pas s'apercevoir de ma venue, et je profitai de sa distraction pour l'observer à mon aise.

Ses mains étaient jointes. Sa bouche semblait murmurer une prière.

Bientôt je vis sa figure se contracter et de grosses larmes tombèrent sur ses joues.

S'étant retourné alors, il m'apparut de face, et je reculai d'étonnement, d'admiration même, devant l'insigne qui décorait sa poitrine.

Il portait, — comme nos soldats d'Orient, la médaille de Crimée! — Si jeune encore! pensai-je, et non-seulement un prêtre! mais déjà un héros! Quel rôle a donc joué cet Eliacin dans la guerre des géants?

Bref, mon intérêt fut si vivement excité que j'aurais acheté, au prix de la discrétion, la confiance de l'inconnu.

La chose toutefois me semblait difficile.

Il y a heureusement du magnétisme dans la sympathie.

Après quelques minutes d'immobilité, le jeune prêtre se tourna vers moi, et ne parut ni surpris ni fâché de mon examen.

— Bien que vous ayez fait de lointains voyages, vous n'êtes pas habitué au spectacle de la mer? lui demandai-je de ma voix la plus douce. On le supposerait, du moins, à l'émotion qu'elle vous cause. Il ne faut pas en avoir honte, monsieur, ajoutai-je, ce sont les plus braves cœurs qui s'attendrissent aux grandes œuvres du bon Dieu.

— Pas habitué à la mer? répondit le jeune homme d'une voix étouffée. Hélas! plût au ciel!... Non, madame, poursuivit-il, la mer m'a bercé tout enfant; sa voix s'est mêlée aux chansons de ma nourrice. Je suis né, il y a vingt-huit ans, sur cette côte de Normandie, dans la cabane d'un pauvre pêcheur, et chaque fois que j'obtiens un congé pour venir à Trouville embrasser ma famille, ma première visite appartient à ce golfe de l'Océan, car il est la grande tombe de mon père et de mon oncle. Ah! quelle scène que ce naufrage, madame! Je la vois encore, comme si j'y étais!

Et le jeune abbé, entraîné par ses souvenirs, commença son récit sans que j'eusse besoin de l'interroger davantage.

II. — LE VOEU DANS LA TEMPÊTE.

— Il y a quatorze ans, c'était comme aujourd'hui, le 12 octobre. Mon père entra dans la salle basse de notre maisonnette.

— Jean, me dit-il, tu vas avoir de la joie. J'embarque dans *la Plate*, avec ton oncle Pierre, et je t'emmène avec nous. Le temps est mauvais, la pêche sera bonne. Adieu, la femme! dit-il à ma mère, en l'embrassant sur le front.

Alors mon jeune frère sortit du coin de la cheminée, où il regardait bouillir le cidre préparé pour le départ.

— Père, dit-il, je suis presque aussi fort que Jean; prends-moi donc avec lui Je servirai à la manœuvre, va!

— Qu'à cela ne tienne! répondit mon père; Jean passera matelot du coup; tu seras notre mousse aujourd'hui.

Ma mère ne murmurait jamais, quand mon père avait décidé. Pourtant cette fois elle hasarda de dire ce qu'elle avait dans le cœur.

— L'ami, fit-elle, l'*éfant* est bien petit, la mer bien grande, et si vous allez loin...

— Ah-çà, reprit mon père, est-ce que tu veux faire de ton gars une fille pour garder la maison?... Si je l'emmène, c'est qu'il peut venir. Verse-nous le cidre chaud, mets-y l'eau-de-vie, et en avant!...

Ma mère se tut et pria le bon Dieu.

Un quart d'heure après, nous embarquions sur le port, avec l'oncle Pierre.

La journée fut bonne et la pêche abondante.

Mais il n'y avait pas une heure que le soleil s'était couché vers les côtes d'Angleterre que le vent changea, la mer se prit à *moutonner*, les vagues devinrent si grosses que nous dansions une rude danse dans *la Plate*.

— Ce ne sera rien, disait mon père, tandis que l'oncle Pierre paraissait soucieux.

Nous passâmes quelque temps à louvoyer, mais le vent soufflait de plus en plus fort, la marée montait avec un bruit de tonnerre, les lames augmentaient de fureur à chaque instant, et la nuit était noire à ne pas distinguer un phare.

— Eh bien! s'écria mon père, nous ne rentrerons pas ce soir à Trouville; voilà tout... La femme sera inquiète pas moins, rapport aux *éfants*, ajouta-t-il avec regret; mais, bah! elle n'en sera que plus contente en les embrassant demain.

Comme il achevait ces mots, une bourrasque vint briser notre mât.

Ce fut un moment terrible. La barque, ébranlée par le choc, fit un tel bond, que mon père renversé tomba dans les flots.

A nos cris, l'oncle Pierre, occupé à la manœuvre, s'aperçoit du malheur. Il s'empare d'une rame qu'il tend à mon pauvre père; mais tandis que penché en dehors il oublie son propre danger, une vague énorme saute sur lui et l'entraîne à son tour...

Les deux frères nagèrent quelques instants, redoublant d'efforts inouïs pour saisir le bord du bateau.

Mon oncle y réussit, et se cramponnant avec désespoir, il allait parvenir à nous rejoindre quand il se sentit saisir par une jambe.

C'était mon père qui s'attachait à lui avec cette rage du naufragé, qui lui prête la vigueur d'un étau.

Il s'écoula alors deux minutes qui nous parurent un siècle.

Paralysés par l'effroi, mon frère et moi ne fîmes aucun mouvement, le croirez-vous, madame? aucune tentative, pour secourir ceux que nous aimions tant! Dieu nous a pardonnés, parce que nous n'étions que des enfants, mais moi, oh! moi, je ne me pardonnerai jamais!

Ici un sanglot déchirant faillit briser la poitrine du jeune homme. Puis, portant la main à ses yeux avec un geste énergique, il sembla en écarter une horrible vision, et il continua en ces termes:

— La lutte ne pouvait durer longtemps. Le vent avait encore changé. La marée était pleine et plus furieuse que

jamais. La lune sortit effarée d'un nuage et éclaira la scène d'agonie.

Une barque désemparée tombant et remontant d'une montagne à un abîme. Deux enfants éperdus, glacés, en délire... Un bras accroché au bord de l'embarcation, et deux têtes ruisselantes paraissant et disparaissant tour à tour...

— Mon frère, s'écria enfin notre oncle, mes forces sont à bout, bientôt il me faudra lâcher la barque, et nous périrons tous les deux. Que deviendront alors la femme et les *éfants?*

Mon père ne répliqua rien d'abord, puis il dit entre deux vagues:

— Tu as raison, Pierre ; je te les confie !... A Dieu mon âme ! mon corps à la mer!

Et quittant son suprême appui, il s'enfonça résolûment dans le gouffre.

Hélas ! ce sacrifice d'amour paternel fut inutile.

Epuisé d'avance et secoué par le dernier mouvement de son frère, mon oncle ne put tenir plus longtemps le bord de *la Plate.*

Avant de l'abandonner tout à fait, il cria ces mots d'une voix étranglée :

— Sainte Vierge, sauvez ces *éfants!...* Je te voue l'aîné... Jean ! Jean ! souviens-toi ! si tu remets le pied sur terre, pour le repos de nos âmes, pour le rachat de ta vie, Jean, tu seras prêtre du bon Dieu !

Et, sa main brisée lâchant prise, il roula dans un flot d'écume.

Trois fois encore il reparut à la cime d'une lame ; enfin nous ne le revîmes plus, et nous restâmes seuls entre le ciel et la mer.

Ce qui se passa depuis, nous ne le savons, mon frère et moi, que par ce que les autres nous en ont conté.

Blottis tous deux dans le plus profond de la barque, glacés par la terreur plus encore que par l'eau dont nous étions trempés, nous ne savions même pas verser une larme ou proférer un cri...

Il paraît que nous perdîmes entièrement connaissance et qu'on nous trouva plus tard, sans parole et sans mouvement, couchés et pressés l'un contre l'autre.

Comment nous fûmes sauvés d'une mort aussi certaine, ce fut évidemment par un miracle de la patronne des marins.

III. — LE RETOUR AU LOGIS.

La tempête s'était calmée bien avant que le jour parût. Un courant poussa *la Plate* vers Trouville. Elle en était encore assez éloignée quand les barques des pêcheurss quittèrent le port.

Les matelots de l'une d'elles aperçurent notre coquille voguant sans mât et sans voiles. Ils se dirigèrent vers nous, et bientôt ils reconnurent le bateau de mon père.

Ah ! c'était un brave bateau, madame, renommé sur toute la côte de Normandie ! Aussi les bons marins pleurèrent en voyant qu'il n'était plus qu'un corps sans âme...

Portés par la marée, nous avancions à leur rencontre. Les deux embarcations se joignirent bientôt, et l'un de nos sauveurs s'élança dans *la Plate.*

Quel fut son étonnement d'y trouver deux pauvres petits à moitié morts !

Il nous enleva l'un après l'autre dans son bateau. On nous fit avaler de l'eau-de-vie, on nous enveloppa de chaudes couvertures.

C'est rude d'écorce, ces hommes de mer; mais, au fond, c'est plein de douceur et de bonté.

— Pas de pêche aujourd'hui, dit le patron, portons vite ces *éfants* à leur mère. Elle perd assez gros, la pauvre femme ! qu'elle n'attende pas du moins plus longtemps ceux qui lui restent pour la consoler !

Je ne vous dirai pas le désespoir de ma mère. Elle était là, sur cette jetée où nous sommes, bien avant le point du jour, en proie à la plus cruelle anxiété.

Elle reconnut *la Plate,* qu'elle était encore loin, et, en la voyant flotter sur la mer comme un cadavre, elle comprit toute l'étendue de son malheur.

Quand on nous déposa vivants dans ses bras, elle eut encore la force de pousser un cri de joie, reconnaissant qu'elle n'avait pas tout perdu !

On nous entraîna tous à la maison, où la grand'mère apprit d'un coup la mort de ses deux fils.

La parole fut longtemps à nous revenir.

Couchés, mon frère et moi, dans un grand lit, les yeux fixés sur la flamme du foyer, on ne put obtenir de nous aucun éclaircissement.

Enfin, vers le soir, comme tout le monde était assis autour de nous à pleurer, ma bouche s'ouvrit machinalement, et je prononçai d'une voix sourde les derniers mots de l'oncle Pierre.

— Jean ! souviens-toi, Jean ! tu seras prêtre du bon Dieu !

Je ne cessai de répéter cela, comme un refrain, pendant toute la nuit.

Ce ne fut que vingt-quatre heures après que je recouvrai l'usage de mes facultés, et que je pus faire à ma mère le récit que vous venez d'entendre.

— Voilà comment vous me voyez ici aujourd'hui, 12 octobre, revêtu de cette soutane, acheva le jeune abbé. C'est un bel héritage, après tout, que m'a laissé l'oncle Pierre ! ajouta-il en levant les yeux au ciel avec une sainte exaltation.

IV. — L'ACCOMPLISSEMENT DU VOEU.

— Mais, monsieur, repris-je en regardant sa médaille, vous ne m'avez dit que la moitié de votre histoire. Oserai-je vous demander comment vous avez accompli le vœu du naufrage — et comment vous avez gagné cette médaille d'Orient?

— Dès le lendemain, continua-t-il, glissant sur les faits qui étaient à son honneur, j'allai trouver M. le curé de Trouville, et je lui contai tout ce qui s'était passé ; comment mes jours, sauvés par un miracle, appartenaient désormais à Dieu et à ses autels.

M. le curé m'embrassa, me bénit, et obtint une bourse au séminaire de Lisieux.

Je pleurai bien fort en quittant Trouville et sa grève, et *la Plate* réparée pour mon frère...

La mer est une sirène, madame ; et, quoiqu'elle eût dévoré mon père et mon oncle, je l'aimais et l'aime encore, et l'aimerai toujours ! Le pêcheur d'hommes était né pour être pêcheur de poissons.

Enfin, je me dis que les apôtres étaient aussi des pêcheurs de Judée, que le salut de mes parents là-haut, de ma mère et de mon frère ici-bas, dépendait de ma vocation, et je me mis à prier avec ferveur et à travailler avec courage.

A vingt-quatre ans, j'obtenais une dispense d'âge, et je recevais l'onction du prêtre.

Ma mère était là, dans ses habits de veuve, et mon frère dans sa vareuse de marinier. Vous jugez s'ils pleu-

raient à ma première messe, que je dis pour l'âme de mon père et de mon oncle !...

L'évêque allait me placer vicaire au centre du diocèse, lorsque je me jetai à ses pieds et lui rappelai mon aventure :

— Je suis un enfant de la mer et de la tempête, monseigneur. Au nom de l'étoile de l'Océan à laquelle on m'a voué, rendez-moi à la tempête et à la mer ! Le goëland n'a d'ailes et de voix que sur l'écueil, près de la lame, entre le ciel et l'eau. Puisque je dois avoir charge d'âmes, confiez-moi celles des matelots, des matelots comme mon oncle et mon père, et permettez-moi d'entrer au dernier rang, au plus périlleux, dans le corps des aumôniers de l'escadre française en Orient.

L'évêque me comprit, m'exauça, et m'envoya à l'abbé Coquereau.

V. — DEVANT SÉBASTOPOL.



Chaumières et bateaux de Trouville. Dessin de Feltman.

Il y a trois ans, je joignis, sur *le Montebello*, l'équipage de l'amiral Hamelin, et j'ai traversé le choléra et le typhus, les ouragans et les batailles de la Crimée. J'étais devant Sébastopol, sur la dunette de l'amiral, entre Robert de Fitz-James et le jeune de La Bourdonnais, lorsqu'une bombe russe nous fit sauter en l'air tous ensemble. Préservé par Marie, je relevai l'amiral blessé et Robert de Fitz-James, aveuglé par la cervelle de son camarade... J'ai recueilli des milliers de morts et de mourants à l'Alma, à Inkerman, à Traktir, sur la Tchernaïa, aux assauts de Malakoff. J'ai ouvert le ciel aux premiers et rendu la vie aux seconds, en admirant le courage et la piété des uns et des autres, car le doigt de Dieu a été visible et la religion triomphante sur cette terre des héros et des dévouements. On m'a donné la médaille d'Orient enfin, comme aux braves, et sans que je l'eusse méritée, puisque je n'ai fait que mon devoir et suivi que ma vocation. Et, en attendant que je me rembarque pour d'autres hasards, je suis venu en congé à Trouville embrasser ma bonne mère et bénir la nouvelle barque de mon frère le pêcheur.

Voilà toute mon histoire, madame, puisque vous avez voulu la connaître.

— Elle est assez belle et assez édifiante, lui dis-je en essuyant une larme, pour que je me fasse un devoir de la conter à d'autres et de l'offrir en exemple à tout le monde.

Là-dessus, nous nous quittâmes en nous pressant les mains, et ce ne fut pas sans un vif regret que je me séparai de mon ami d'un instant.

Je n'en perdrai certes jamais le souvenir, et si mes lecteurs n'en faisaient autant, c'est que j'aurais été mauvais traducteur.

VI. — MORALITÉ.

N'y a-t-il pas dans un tel épisode une nouvelle preuve de cet héroïsme populaire qui éclôt dans l'ombre et n'a besoin pour agir ni de la pompe du théâtre ni des suffrages de la galerie ?

Accoutumés dès l'enfance à la résignation et au dévouement, stoïques et chrétiens sans le savoir, les braves gens comme mon abbé et sa famille sont sans doute étonnés là-haut, en recevant la récompense de leur sacrifice, tant ils l'ont accompli avec simplicité sur la terre !

LADY JANE.

Marly-le-Roy, 11 novembre 1856

LA MORT D'UN CHÊNE EN AMÉRIQUE.

Un ouragan vient d'abattre à Hartford (Connecticut) l'arbre patriarche des forêts américaines, et à coup sûr le plus célèbre de tous par les souvenirs historiques qu'il rappelait. Bien avant la fondation des colonies, le *chêne de la Charte* était un objet de vénération pour les sauvages ; c'était pour eux un guide, une sorte de calendrier végétal, et les semailles commençaient dès que les premières pousses avaient paru.

Dans une seule cavité du tronc, vingt-sept personnes pouvaient se tenir debout.

Voici l'origine de son nom. Charles II avait octroyé en 1662 une charte dont la minute existe encore, et qui a servi de loi organique au Connecticut jusqu'à sa constitution actuelle, décrétée en 1818. Quand Jacques II ordonna la dissolution du gouvernement de la Nouvelle-Angleterre, le Connecticut refusa carrément d'obéir.

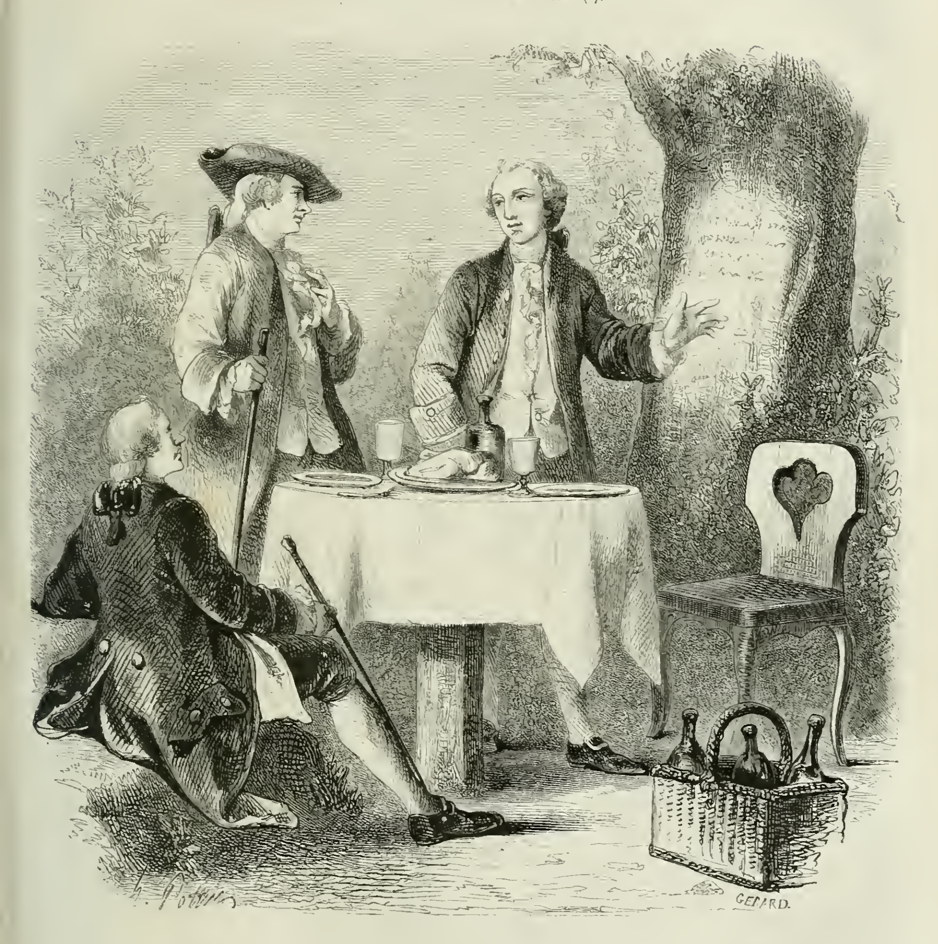
Le 31 octobre 1687, sir Edmond Andross, envoyé du roi, entra dans Hartford et voulut se faire livrer la charte par la force. L'assemblée fut réunie par le gouverneur : la charte fut apportée sur une table. Andross croyait l'avoir en son pouvoir, quand soudain les lumières qui éclairaient la séance s'éteignirent. Une grande confusion fut la suite de cet incident, et quand tout fut rallumé, la charte avait disparu. La main de Jérémiah Wadsworth l'avait enlevée pour la cacher dans le vieux chêne, auquel elle donna son nom. Elle ne reparut qu'en 1689, quand l'abdication de Jacques II eut remis les choses dans leur premier état.

Le jour de la chute du chêne de la Charte, les cloches de toutes les églises ont sonné, les ouvriers ont fait entendre des chants funèbres sur les débris du géant. La récolte du gui sur les chênes de l'ancienne Gaule n'offrait pas une solennité plus touchante et plus patriotique.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. DE LAMARTINE (1).



Watelet, d'Alembert et Marmontel au Moulin-Joli. Dessin de Henri Pottin.

VII. — CLAUDE-HENRI WATELET.

(Élu en 1760.)

Une soirée de printemps. L'Éden du *Moulin-Joli*. Ah! l'heureux homme! L'*Essai sur les Jardins*. Un vrai philosophe.

Par une charmante soirée de printemps, trois hommes se promenaient dans les allées d'un vaste parc, à une heure environ de Paris, dont on apercevait au loin la masse imposante et confuse, éclairée d'un dernier rayon de soleil. Celui qui occupait le milieu semblait montrer en détail aux deux autres ce magnifique et charmant domaine, et jouir de leur admiration. A chaque pas, c'étaient de nouveaux aspects et des surprises nouvelles.

(1) Voyez la première partie, au numéro précédent

Les sentiers, recouverts d'ombre et bordés de fleurs, serpentaient doucement, comme des ruisseaux, à travers le jardin et le bocage; des siéges étaient ménagés dans les arbres, de petits cabinets et des salons décorés d'objets d'art se dressaient de loin en loin. Des îles, parsemées çà et là, semblaient se soulever à la surface des flots, décorées à la fois par l'art et la nature. L'une d'entre elles représentait une île déserte et sauvage, embarrassée de rochers abrupts, d'où la rivière tombait en cascades, tandis qu'à peu de distance une péninsule verdoyante abritait un troupeau de moutons, aussi blancs, aussi frais, aussi poétiques que ceux de Florian ou de Marie-Antoinette. Au bout d'une avenue, formée d'un berceau de tilleuls entrelacés, on distinguait la laiterie et l'étable, que le propriétaire de cet Eden champêtre n'avait eu garde d'oublier, et qu'avoisinait une ménagerie.

En ce moment, les promeneurs venaient d'arriver à un joli salon, ombragé d'un épais couvert de vieux arbres. Un domestique, au signal de son maître, apporta une légère collation, tandis que l'un d'eux, s'approchant d'un peuplier vénérable, lisait à haute voix ce quatrain gravé sur l'écorce :

Antiques peupliers, l'honneur de nos bocages,
Ne portez point envie aux cèdres orgueilleux;
Leur sort est d'embellir les lambris des faux sages,
Le vôtre est d'ombrager l'asile des heureux.

— Ah çà, dit le plus petit et le plus grêle des trois, après avoir entendu la lecture de ces vers, c'est donc ici, mon cher Watelet, comme dans les fables de La Fontaine? les arbres de votre domaine parlent. En voilà plus de dix, si j'ai bien compté, qui nous adressent des vers au passage.

La figure de Watelet rayonnait doucement, illuminée par le double orgueil du poëte et du propriétaire.

— Oui, ils parlent, reprit celui qui avait lu, et ils parlent avec une justesse qui doit vous frapper en votre qualité de géomètre, monsieur d'Alembert.

Le vôtre est d'ombrager l'asile des heureux,

répéta-t-il à mi-voix.

Et revenant s'asseoir près de ses compagnons :

— Savez-vous, Watelet, que vous êtes peut-être, en effet, l'homme de notre siècle qui avez le mieux arrangé votre vie pour être heureux? Vous vous êtes donné tous les goûts, vous aimez tous les arts; vous vous êtes fait vous-même artiste et homme de lettres, mais avec choix et à vos heures, sans vous mêler aux luttes du métier, aux jalousies, aux haines, avec un talent aimable et discret, qui, du premier coup, a conquis la bienveillance universelle. Pouvant vous borner aux jouissances de la fortune, vous avez voulu y joindre celles de l'intelligence et du cœur, et enfin, pour couler une existence voluptueusement innocente dans une solitude peuplée seulement par l'amitié, — mais que vous avez choisie prudemment à la portée du monde, de façon à pouvoir aller de l'un à l'autre, suivant vos préférences du moment, — vous vous êtes arrangé une retraite délicieuse, qui est une vraie description du Tasse, et que vous envierait Armide.

— Dites plutôt, fougueux Marmontel, une vraie description de Fénelon; j'aime mieux cela et c'est plus juste, répondit Watelet. Voyez cette rivière qui se partage de manière à former des îles recouvertes du plus frais gazon, et ces rivages sinueux qu'ombragent des saules et des peupliers; ce petit verger, ce quinconce de tilleuls, ces accidents pittoresques et irréguliers, sans être durs au regard; ces villages semés de toutes parts, cette petite ville au nord, cette colline gracieuse au midi, ce coteau de vignes en amphithéâtre qui se dessine vers le levant: rappelez-vous votre *Télémaque*.

Ils s'étaient remis en marche. Les surprises, cachées par l'inégalité du terrain et les détours des sentiers, se multipliaient à chaque pas. Ils suivaient maintenant une route en terrasse qui longeait le fleuve, et qu'entrecoupaient d'espace en espace d'élégants belvédères en saillie au-dessus des flots; au bout de quelques minutes, ils arrivèrent à un pont à fleur d'eau, qui n'était pas le moindre charme ni la moindre curiosité de ce lieu de délices.

Douze petits bateaux soutenaient à la surface du courant un plancher long d'une centaine de pieds environ, peint en blanc, et large seulement pour deux personnes; des caisses garnies de fleurs précieuses s'élevaient d'intervalle en intervalle, et l'espace intermédiaire était rempli de treillages en losanges. Vers le milieu, le pont s'élargissait et plusieurs siéges étaient disposés dans l'enceinte. Les trois amis s'assirent, respirant le parfum des fleurs, mêlé à la fraîcheur des eaux, et écoutant le vague clapotement du fleuve à leurs pieds.

— Vous êtes un magicien, Watelet, dit d'Alembert; Le Nôtre n'eût pas mieux fait que vous.

— Oh! ne me parlez pas de Le Nôtre, géomètre: vous voyez bien que mon *jardin français* n'a rien de commun avec ses jardins grecs. Je n'y ai mis de l'art qu'autant qu'il en faut pour aider et non pour gêner la nature.

— Et qui donc vous a enseigné ce séjour enchanté, — si loin de vous, puisqu'il était aux portes de Paris?

— Le hasard. Un jour, en traversant ces parages, je fus frappé de leur beauté pittoresque, de la variété, du charme, de la grâce séduisante des sites. Vous savez que les idées de retraite et de solitude m'ont toujours séduit. Je résolus de me bâtir ici un ermitage à ma guise, et il me sembla qu'on pouvait encore embellir la nature sans la gâter. Le ciel m'a donné la fortune; je n'avais donc pas à reculer devant les dépenses de l'œuvre; du reste, l'amitié m'a aidé. Un peintre célèbre, que vous connaissez comme moi, s'est fait architecte par dévouement. On a développé les aspects, dégagé la vue de tous côtés; on a planté des arbres, tracé des routes et des ponts, sans oublier les siéges, les belvédères, les cabinets, les salons, ni même les vers et les œuvres d'art : vous l'avez vu. J'ai tâché d'en mettre ici pour tous les goûts, et j'ai pensé à tous mes amis. Je ne vous ai pas encore montré le pont que j'ai fait élever dans les arbres, et qui se prolonge à travers les îles et les canaux. Je ne vous en ferai pas grâce, et vous verrez le joli moulin qu'on domine d'en haut, et qui tourne ses grandes ailes à l'extrémité du pont. Quant à l'enceinte de ce domaine, j'y ai songé aussi : j'ai donné pour ceinture à mon parc un chemin ombragé de peupliers, qui s'attache aux sinuosités du rivage et s'unit aux ponts, aux digues, à de petits sentiers qui semblent l'effet du hasard.

— Ah! l'heureux homme! l'heureux homme! fit en rêvant d'Alembert. Voilà la première fois que j'envie vos richesses.

— Mon domaine n'est pas plus à moi qu'à mes amis, reprit Watelet, vous le savez bien. Quel dommage que Saurin et Duclos ne soient pas venus avec vous!

— Je crois que l'un est à Auteuil, chez Mme Helvétius, et l'autre chez Saint-Lambert, à Eaubonne; mais nous vous les amènerons la semaine prochaine; c'est vous dire que nous reviendrons avec eux.

La nuit était venue ; ils se séparèrent, et Watelet entra dans un des cabinets du Moulin-Joli, car c'était là ce charmant Eldorado dont le vaudeville et la chanson ont popularisé le nom gracieux, et qui eut même l'honneur, suprême alors, d'être célébré par Delille. Là, il ouvrit un manuscrit dont la moitié des feuillets environ était déjà couverte d'écriture, et il se remit à la composition de son *Essai sur les jardins*.

Watelet aurait pu se contenter d'être riche et de cultiver les arts et les lettres en amateur; il voulut aller plus loin, pas assez loin pourtant pour que sa gloire modeste et tout intime offusquât ses rivaux et soulevât les attaques de l'envie. Bien jeune, il avait appris à peindre, à graver, à sculpter ; puis il avait voyagé en Italie et dans les Pays-Bas, pour se perfectionner au contact des chefs-d'œuvre. *L'Art de peindre*, poëme en quatre chants, fut le résultat de ces sérieuses études ; mais ce que la critique trouva de plus beau dans son poëme, ce furent les gravures dont il l'avait enrichi. Il n'en est pas moins vrai, toutefois, que Buffon, en le recevant à l'Académie française, dont ce livre lui avait ouvert les portes, put lui dire avec quelque justesse :

— Vous venez d'enrichir les arts et notre langue d'un ouvrage qui suppose, avec la perfection du goût, tant de connaissances différentes, que vous seul peut-être en possédiez les rapports et l'ensemble.

Watelet était un homme doux, sensible, probe et doué d'une grande droiture de cœur. Il était lié avec la plupart des philosophes, dont il partagea les erreurs, tout en les tempérant, ce semble, par la modération naturelle de son cœur et de son esprit. Sa ruine, qui arriva vers la fin de sa vie, par l'infidélité d'un agent, ne put détruire sa tranquillité d'âme et son aménité d'humeur : c'est qu'il était vraiment philosophe!

Je laisse de côté ses autres ouvrages sur les beaux-arts, ses comédies, qui ne furent jamais jouées, ses traductions en vers et en prose. Tout cela ne sort guère d'une honnête et estimable médiocrité. Le Moulin-Joli fut, sans contredit, le plus beau et le plus complet de ses livres.

VIII. — MICHEL-JEAN SEDAINE.

(Élu en 1686.)

Le coche de Bourges à Paris. Les deux frères. Lutte de dévouement. Le bon conducteur. L'histoire de Michel. Le maçon-poëte. Buron et David. Les œuvres et les succès de Sedaine. Une bévue du Directoire.

On attelait le coche de Bourges à Paris. Postillons, voyageurs et curieux se pressaient sur la grande place de la ville, au milieu du fracas inséparable de cet événement, des hennissements des chevaux, des jurements des conducteurs, qui ont juré de tout temps aussi bien qu'aujourd'hui, des adieux, des embrassements, des recommandations de ceux qui se quittaient. C'était alors une affaire sérieuse et redoutable qu'un voyage de Bourges à Paris.

Parmi ceux qui entouraient la lourde machine, chacun remarquait deux enfants, l'un tout petit, — si petit, qu'il était honteux de se voir au milieu de tant de grandes personnes, dont la plupart le regardaient en souriant; l'autre, plus grand de la tête, et qui paraissait âgé d'une quinzaine d'années. On s'étonnait que personne n'eût accompagné ces enfants pour veiller à leur départ.

— Ecoute, disait alors le plus grand au plus petit, je viens de payer ta place, ainsi tu vas monter avec tout le monde, et tu te mettras bien pour avoir chaud.

— Et toi ? fit le petit.

— Moi ! il me reste dix-huit francs. Ce n'est pas assez pour le coche, mais c'est assez pour notre nourriture à tous les deux, d'ici à Paris. J'ai de bonnes jambes, moi. Je suivrai bien la voiture à pied, sans me gêner, va. Ils ne vont pas déjà si vite, ces chevaux-là, et d'ailleurs ils s'arrêtent souvent aux auberges et pour monter les côtes.

— Tu ne pourras pas, Michel ; Paris est si loin ! dit le pauvre enfant, qui avait envie de pleurer.

— Mais si, mais si ; je courrai toujours, tu verras.

— En voiture, messieurs ! cria le conducteur.

Michel poussa son frère, après l'avoir embrassé à la hâte. Il prit place à côté d'une belle dame, qui se mit à le consoler en voyant ses yeux rouges.

— Eh bien ! vous ne montez pas, vous? cria le conducteur à Michel.

— Non, non, répondit Michel, devenant cramoisi. Es-tu bien, petit frère ?

— Oui, fit l'enfant, qui était tout heureux d'être en voiture, et qui avait déjà oublié ses chagrins.

On crut que Michel restait à Bourges, et on ne s'en occupa plus.

Le coche partit aussi vite qu'un coche pouvait partir, en soulevant des tourbillons de poussière dans les rues de la ville. Heureusement, une fois qu'il eut dépassé les dernières maisons, il ralentit sagement sa marche pour prendre celle qui lui était ordinaire; il est vrai qu'il y avait une petite côte. Michel, d'abord étonné et effrayé de cette fougue, et qui s'était laissé dépasser dans le premier moment, eut bien vite rejoint le coche en quelques enjambées vigoureuses. Son petit frère, qui le cherchait du regard avec inquiétude, se mit à sourire et à battre des mains en le revoyant.

— Me voilà ! cria Michel ; n'aie pas peur.

En l'entendant, tous les voyageurs baissèrent la tête et virent notre ami Michel, tout en sueur, trottant à côté des chevaux.

— Oh ! oh ! l'ami, fit le conducteur en le reconnaissant, où vas-tu donc comme cela?

— A Paris ! répondit-il fièrement.

— Et tu veux suivre le coche à pied pendant cinquante lieues?

— Certainement ! ça n'est pas si difficile, peut-être.

Le conducteur partit d'un gros rire, que Michel n'entendit pas. Il s'était retourné, tout en courant, du côté de son frère, dont il voyait trembler les membres et rougir le visage au froid du matin ; déjà même ses dents commençaient à claquer.

— Tu as froid, petit frère ! lui cria-t-il.

— Oh ! oui, répondit le pauvre enfant en se serrant dans son coin.

— Attends ! dit Michel.

Et, sans s'arrêter pour reprendre haleine, il se mit à défaire sa veste et la lui jeta.

— Je n'en ai pas besoin, moi, lui dit-il ; j'ai assez chaud, puisque je cours.

Le petit frère prit la veste de Michel, avec le naïf égoïsme de l'enfance. Tous les voyageurs furent attendris et le conducteur lui-même se sentit ému.

— Pourquoi ne montes-tu pas ? dit-il au jeune piéton.

— Je n'ai pas assez d'argent.

— Cela ne fait rien. Tu es un bon garçon ! viens t'asseoir à côté de moi : je me serrerai un peu, et nous aurons chaud tous les deux.

Michel ne se le fit pas répéter une seconde fois. Il grimpa sur le devant du coche avec la légèreté d'un écu-

reuil. Il était si content qu'il oublia de remercier son ami le conducteur. Celui-ci, qui était curieux, on l'a déjà vu, ne tarda pas à recommencer ses questions :

— Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

— Je m'appelle Michel-Jean Sedaine.

— Et comment se fait-il que tu ailles à Paris tout seul avec ton petit frère, sans être accompagné par tes parents?

— Mon père est mort, dit gravement Michel, et je vais rejoindre ma mère qui est à Paris avec un autre de ses enfants.

— Diable ! fit le conducteur en fouettant ses chevaux, c'est une histoire, à ce qu'il paraît? Veux-tu me la raconter, puisque nous sommes camarades ?

— Oh ! elle n'est pas longue et elle ne vous amusera pas. Papa était riche autrefois; il était architecte, ainsi!... Moi, j'étais au collége, où j'apprenais le grec !... Dans ce temps-là, j'aurais bien eu le moyen de payer ma place, allez ! Mais papa s'est ruiné, il y a deux ou trois ans ; ça, par exemple, je n'ai jamais su comment. Alors un de ses amis lui a trouvé par ici un emploi dans les forges, et il a quitté Paris en nous emmenant avec lui, mon frère et moi. Mais il vient de mourir, je crois bien que c'est de chagrin ; pauvre père ! C'est pour cela que nous allons rejoindre le reste de la famille. Maintenant que nous sommes pauvres et qu'il n'y a plus que moi de grand et de fort, il faut bien que je travaille pour tout le monde.

— Et que feras-tu à Paris pour gagner ta vie? dit la belle dame, qui avait pris le petit frère de Michel sur ses genoux.

— Je me ferai maçon, madame, puisque je ne peux pas encore être architecte; je suis plus fort que je n'en ai l'air, et je trouverai de l'ouvrage ; et puis, ajouta-t-il tout bas, je composerai des chansons et des comédies, que je vendrai aux libraires.

Les voyageurs ne purent s'empêcher de sourire ; mais l'un d'eux lui dit :

— Tu es un brave enfant, Michel Sedaine, et le bon Dieu te protégera.

Le bon Dieu le protégea, en effet, car cet enfant, on l'a déjà deviné, était le futur auteur de *Blaise*, du *Déserteur*, de *Rose et Colas*, le régénérateur de l'opéra-comique, celui qui devait avoir la gloire de triompher à la fois sur les trois principales scènes de Paris. En attendant, comme il l'avait dit, il allait tailler la pierre, et nous le retrouvons, quelque temps après, l'équerre et la truelle à la main.

Voulez-vous nous suivre sur l'avenue de Versailles, au bout du parc de Montreuil ? Parmi cette troupe de maçons occupés à construire un petit pavillon pour la reine, vous reconnaissez ce grand jeune homme, ou plutôt ce grand garçon pâle, un peu distrait, mais presque toujours de joyeuse humeur, et qui chante de petites chansons en sciant ses pierres. Ses camarades l'écoutent en riant et le saluent au passage d'une cordiale poignée de main, car Michel Sedaine n'est pas fier avec eux et ne cherche point à les humilier, en faisant parade de son instruction, qui, du reste, n'est pas beaucoup plus grande que la leur.

Un jour, dans l'intervalle des travaux, l'architecte Buron le surprend, un livre à la main. Etonné de ce genre de délassement peu ordinaire parmi ses ouvriers, il l'interroge, il s'informe ; bref, il se prend d'amitié pour le jeune homme, le reçoit au nombre de ses élèves et bientôt l'associe à ses travaux. Un bienfait n'est jamais perdu, dit le proverbe. Plus tard, quand Sedaine fut lui-même en position de protéger à son tour, il fit élever comme son enfant le petit-fils de Buron, qui fut le peintre des *Horaces* et de *Léonidas*, le fameux David.

Voilà donc notre ami Michel au comble de ses vœux. De ce moment, il se trouve en rapport avec une société plus capable d'apprécier son génie naissant. Des chansons pleines de verve et d'esprit le font connaître peu à peu ; il se lie avec quelques poëtes, et bientôt l'*Épître à mon habit*, charmant badinage d'une veine si facile et si franche, lui procure un Mécène dans la personne d'un magistrat, qui lui offre un logement chez lui et soutient de son influence le succès de ses premières tentatives.

Homme aimable, âme généreuse, esprit juste et fécond en promptes et naturelles saillies que ce Michel Sedaine! Tout le monde l'aima, quoiqu'il ne manquât point de causticité à ses heures ; mais sa malice n'avait pas d'aiguillon mortel. Avec son style abrupt et son ignorance des finesses de la langue et des coquets marivaudages du sentiment, il réussit, par l'irrésistible attrait de la nature, à charmer cette société poudrée, musquée, raffinée, de la fin du dix-huitième siècle ; quelquefois, il est vrai, l'étonnement de l'auditoire, dérouté dans des parages tout nouveaux pour lui, se manifestait aux premières représentations par un silence de mauvais présage, ou même par des murmures ; mais on revenait le lendemain et on applaudissait. C'est qu'il avait une gaieté simple et vive, un dialogue naïf et vrai, des situations pleines d'intérêt et faciles à comprendre ; c'est que, s'il traita un peu trop la langue en maçon, il n'en avait pas moins puisé à la grande source de la nature.

Ce bonhomme était novateur à sa manière ; il devait tout à l'instinct de son génie et rien à l'imitation ; il ne lui a peut-être manqué qu'un peu de ce que donne l'étude de la grammaire et du style pour s'élever au premier rang. « C'est vous, monsieur Sedaine, qui n'avez rien volé à personne ! lui disait Voltaire. — Aussi ne suis-je pas riche , » répondait-il. Il se trompait, à moins que cette modestie ne fût quelque peu ironique. N'avait-il pas créé, pour ainsi dire, l'opéra-comique ? N'avait-il pas fourni à Philidor et à Grétry les thèmes charmants de ces charmantes partitions qui ont ravi nos pères? N'avait-il pas triomphalement abordé le grand Opéra par *Aline* et *Amphitryon?* Il s'éleva même progressivement jusqu'au Théâtre-Français, auquel il donna deux pièces qui sont restées au répertoire : une charmante bluette, *la Gageure imprévue*, et un chef-d'œuvre, *le Philosophe sans le savoir*. Avant de soumettre ce dernier drame au jugement du public, il le lut à Diderot, et l'enthousiaste critique, transporté d'admiration, se jeta dans ses bras, en s'écriant : « Mon ami, si tu n'étais pas si vieux, je te donnerais ma fille ! »

Sedaine était déjà secrétaire de l'Académie d'architecture, quoique, dit La Harpe, il eût à peine quelques notions d'architecture, et n'en eût aucune de grammaire, quand le succès extraordinaire de *Richard Cœur-de-Lion* le porta, âgé de soixante-cinq ans, jusque dans le sein de l'Académie française, malgré les scrupules et les réclamations de quelques puristes. Il méritait cet honneur, et pourtant, lors de la réorganisation des académies par le Directoire, on lui fit l'injure de le laisser de côté. Le vieillard fut, comme il devait l'être, sensible à cet affront, et, dans un juste sentiment de fierté blessée : « Ils disent que je ne sais pas le français, répétait-il souvent, et moi, je dis qu'il n'y en a pas un là qui pût faire *Rose et Colas !* »

La vie de Sedaine se prolongea jusqu'à soixante-dix-huit ans; mais les infirmités vinrent avec la vieillesse. Il

arriva même qu'on le crut mort avant l'heure, et les journaux retentirent de ces éloges dont ils sont quelquefois si avares pour les vivants et qu'ils prodiguent si facilement aux défunts, mais qui, cette fois, portaient un accent de regret et de sincérité auquel on ne pouvait se méprendre. Sedaine eut la satisfaction de les lire avant de fermer les yeux, et, consolé par ce dernier témoignage d'estime, il s'éteignit (17 mai 1797) entre les bras de sa femme et de ses enfants.

IX. — JEAN-FRANÇOIS COLLIN D'HARLEVILLE.

(Élu en 1795)

Le chambrette de l'hôtel Notre-Dame. Andrieux et Collin. Les rêves du poëte. Réalisation. L'acteur Molé. La robe aux orties. La cause gagnée. Triomphe de tous les Collin. Comment fut composé *le Vieux Célibataire*. Le style, c'est l'homme.

Dans les derniers jours de décembre de l'an 1778, cinq jeunes gens étaient réunis autour d'un maigre feu, dans



Sedaine composant *Rose et Colas*. Dessin d'Henri Pottin.

une chambrette du petit hôtel Notre-Dame, rue des Anglais, à Paris. Il n'y avait que trois chaises en tout ; c'est pourquoi l'un d'eux était assis sur la table, et un autre sur le lit.

Celui qui était assis sur le lit paraissait n'avoir pas encore atteint sa vingt-cinquième année ; il était svelte et de moyenne taille ; ses cheveux, d'un brun foncé, entouraient une figure au nez aquilin, au menton pointu, aux lèvres fines, aux yeux noirs et petits, mais fort vifs. Il tenait encore à la main un manuscrit peu volumineux, en tête duquel on pouvait lire : *L'Inconstant, comédie en un acte, en prose, représentée au théâtre de... le...* (le nom et la date en blanc.)

— Vous êtes des flatteurs, disait-il, et je suis un nigaud de vous avoir pris au mot. Je ne comprends pas, Desalles, comment vous avez eu le courage de porter cette esquisse insignifiante à Préville, et comment il a eu le courage de la lire.

— Eh bien ! moi, mon cher Collin, répondit Desalles, je suis de l'avis de Préville, qui s'y connaît. Demandez à Pons, demandez à Maurice, demandez à Andrieux, s'ils ne sont pas tous de la même opinion.

— Certainement ! s'écria-t-on en chœur.

— C'est égal, fit Collin ; il me vient quelquefois dans l'idée que Préville a voulu se moquer de moi. En tout cas, c'est bien décourageant ; il me conseillait d'abord de la mettre en trois actes, en prose, et maintenant il en demande cinq, et en vers, encore.

— Mais il me semble que cela devrait vous encourager, au contraire.

— Non, non, je ne me sens pas capable d'un pareil travail. Ah ! si j'avais votre facilité, mon cher Pons, vous

qui rimez un conte ou une douzaine d'épigrammes en moins de rien. C'est vous qui devriez m'aider! Voyons, aidez-moi.

— Bah ! ne faites donc pas l'hypocrite ! On dirait qu'il s'agit d'un des douze travaux d'Hercule ! Vous me terminerez ça avant un mois d'ici. D'ailleurs, elle prête aux vers, votre comédie. Tenez, le monologue de l'inconstant, par exemple! y a-t-il rien de plus facile à versifier? Voyez plutôt.

Et, ayant rêvé un moment, il se mit à déclamer :

Aujourd'hui comme hier, on boit, on mange, on dort,
Demain il faut dormir, boire et manger encor.
(*On entend sonner la pendule.*)
Tin, tin, tin, tin, bon Dieu! l'ennuyeuse pendule!
Et quand finira donc ce tintin ridicule,
Qui, pour me tourmenter, voici bientôt un an,
Douze fois chaque jour me brise le tympan?
Maudit soit l'ouvrier qui se creusa la tête
Pour une invention et si triste et si bête,
Qui créa le premier, pour mesurer le temps,
Une aiguille qui marche à pas égaux et lents;
Qui, parcourant cent fois une courte carrière,
Va toujours en avant et jamais en arrière,
Et, lassant mes regards, sans jamais se lasser,
Achève un tour,... pourquoi? pour le recommencer.

— Voilà comme je ferais cela, moi !

— Bravo ! Pons, bravo ! cria t-on de toutes parts.

— Ah ! dit Collin avec un soupir, c'est lui qui est poëte! Si j'avais cette facilité étonnante d'improvisation, je ne me ferais pas prier ; ce serait l'affaire de huit jours au plus, et non d'un mois. Mais je m'effraye d'un travail qui, je le crains bien, serait inutile. Mon père avait raison : j'aurais mieux fait de rester clerc de procureur toute ma vie, et de copier éternellement des rôles chez M. Laurent ou M. Petit de Beauverger.

— Bon ! le voilà parti, dit Andrieux. Vous êtes mille fois plus inconstant que le Florimond de votre pièce, mon cher Collin. Et quand même vous y seriez resté chez votre procureur, est-ce que cela vous empêcherait de rimer? Est-ce que cela vous a empêché? voyons! Est-ce que cela m'a empêché moi-même? Votre découragement est bien placé d'ailleurs, quand du premier coup vous venez d'être reçu à la Comédie-Française, et quand Préville lui-même vous dit qu'il y a là pour vous un beau succès. Savez-vous bien que vous êtes étonnant de vous désespérer de ce qui devrait être, au contraire, un sujet d'orgueil pour vous? Voilà comme vous êtes toujours : sans nous, vous portiez à l'Ambigu une comédie qui peut vous faire un nom sur notre première scène, et où il y a un rôle pour Molé ! je suis sûr qu'il le prendra...

— Molé ! malgré toutes mes instances et celles de l'ami Desalles, il n'a pas encore daigné lire ma pièce.

— Refaites-la comme vous l'a conseillé Préville, dit Desalles ; j'irai le retrouver et je vous promets qu'il la lira. Je connais aussi un peu MM. d'Alembert et Diderot, je vous conduirai chez eux ; ils vous aideront de leurs conseils et peut-être de leur protection.

— J'aimerais mieux que Pons et Andrieux m'aidassent ; cela serait plus sûr.

— Eh bien ! je vous aiderai, répondit Andrieux ; c'est entendu, à condition que vous me rendrez le même service pour mon *Anaximandre.*

— Il s'agit surtout de renforcer un peu plus votre action, dit Desalles.

— Mettez un peu plus de gaieté et d'entrain, ajouta Pons.

— Lisez Aristophane et les *Fragments* de Ménandre, fit Maurice.

— Bon ! en voilà pour un an ! et peut-être ne resterai-je pas un mois à Paris. On a beau dîner pour quatorze sous et souper pour dix chez l'honnête Mme Raclot, quand on n'a pas vingt-quatre sous par jour à dépenser pour sa nourriture, on fait des dettes. Ma famille est mécontente, mon père me rappelle. Vous savez que poésie et hôpital sont synonymes pour les parents : je ne puis désobéir, tant on y met d'instance...

A ce moment, des voix se firent entendre dans les escaliers.

— C'est Duparc et Mlle Raclot qui nous appellent, dit Andrieux. Il paraît que le concert va commencer. Nous reparlerons demain de votre affaire. Descendons dans la salle commune.

— Et moi, dit Maurice Lévêque, pendant que vous vous enivrerez d'harmonie, je vais remonter dans ma chambre, comme un barbare. J'ai un chœur d'Eschyle à traduire avant de me coucher.

— Tâchez, cria Collin en descendant les escaliers, d'y trouver quelque chose pour ma pièce.

Les amis de Collin d'Harleville avaient raison. *L'Inconstant*, après avoir subi bien des vicissitudes, après avoir grandi d'un acte jusqu'à cinq, puis être redescendu à trois, triompha, huit ans plus tard, par-devant le public, malgré la faiblesse d'une intrigue qui n'était, suivant l'expression de Diderot, qu'une pelure d'oignon brodée en paillettes d'or et d'argent. N'a pas de ces paillettes-là qui veut.

Un peu moins d'une année après la représentation de *l'Inconstant*, nous retrouvons Andrieux et Collin d'Harleville, — Damon et Pythias, — dans une petite chambre de la rue Saint-Benoît, au quatrième, devant une table servie avec une frugalité qui n'est point exempte de quelque recherche. Ils ne sont pas seuls ; un homme d'une cinquantaine d'années, qui doit être un grand personnage, à en juger par les témoignages de respect de ses commensaux, est assis entre eux, et mange d'excellent appétit.

— Eh bien ! mais... eh bien ! mais, mes bons amis, s'écrie-t-il, c'est charmant, savez-vous ! ce petit logement, cette petite table... Voilà comme j'ai commencé, moi.

— Et voilà comme je veux finir, répondit Collin. Car, ne vous y trompez pas, monsieur Molé, ce n'est point là tout à fait mon ordinaire, et l'on a fait des façons pour vous.

Molé, car c'était en effet cet illustre comédien, ne répondit que par un « ah ! ah ! » de satisfaction, accompagné d'un sourire de bonhomie protectrice. Pendant le dessert, il proposa lui-même un toast au succès de la nouvelle pièce, et tous trois y burent de grand cœur.

— Eh bien ! fit Molé, vous devez être satisfait du succès de votre *Inconstant?* Quand je vous le disais! Je suis désolé de vous avoir fait attendre si longtemps pour lire cette pièce ; que voulez-vous? tous les auteurs s'adressent à moi ; je ne puis y suffire ; il faut que je désoblige quelquefois, et cela fait mon malheur.

— Voyez-vous, monsieur Molé, reprit Collin, un peu animé par le repas, et avec une volubilité qui ne lui était pas ordinaire, il était grand temps qu'on me jouât : je n'y tenais plus. Six ans d'attente au Théâtre-Français! Et mes parents qui me répétaient sans cesse : « Tu vois bien, je te l'avais bien dit! si tu avais compté là-dessus pour vivre !... » Et puis laisser ma comédie à Paris et être obligé d'aller *avocasser* à Chartres, pendant que les brocards de mon excellente famille et de mes honorables

concitoyens pleuvaient de toutes parts sur l'infortuné poëte, qu'on n'était pas loin de prendre pour un fou ! Et, ma foi, ils n'avaient peut-être pas si grand tort, les braves gens, car je vais vous dire, si cela vous intéresse, la manière dont je suis devenu poëte.

— Certainement, mon cher, cela m'amuse beaucoup, dit Molé avec un sourire d'indulgence.

— Eh bien ! j'étais au collége de Lisieux, il y a longtemps de cela; je crois que j'avais onze ans. Un jour, après avoir fait la lecture pendant le dîner, je m'élance, en franc étourdi, de la chaire du réfectoire. Je ne sais comment j'avais calculé mon élan ; toujours est-il que je tombai rudement sur la tête, et qu'un moment on me crut tué. Durant les six mois que je passai à me rétablir, je ressentis au cerveau un bourdonnement continuel, un étourdissement étrange, assez semblable à l'ivresse. Ce fut alors qu'il s'opéra dans mon intelligence une crise due certainement à ma maladie, et c'est à cette crise elle-même que j'attribue le mérite, si c'en est un, de m'avoir fait poëte. Vous voyez donc bien qu'on ne se trompait pas beaucoup de croire que la poésie fût chez moi le résultat d'une lésion du cerveau. Enfin, fou ou non, je plaidai plusieurs années de suite, tant bien que mal, pour le mur mitoyen, et je plaidais même encore le jour où l'on me jouait à Versailles devant la cour. Oh! mais, après cela, il n'a plus été possible de me retenir. J'ai jeté ma robe aux orties, je suis accouru. Comme j'ai une belle écriture, j'ai fait des copies pour les libraires. Jean-Jacques Rousseau copiait bien de la musique, et je ne suis pas Jean-Jacques. Cela me rapportait de trente à quarante sous par jour, quand j'avais de l'ouvrage; il n'en fallait pas plus pour vivre, ou à peu près. Et, pendant ce temps, à mes heures de loisir, je travaillais à mon *Optimiste*, qui s'est trouvé terminé, ou peu s'en faut, au moment où l'on représentait enfin *l'Inconstant* à la Comédie-Française.

— Bravo! mon jeune ami; vous êtes courageux, vous êtes prompt au travail; vous réussirez, je vous le prédis. Je suis très-content de votre *Optimiste*, quoique ce ne soit pas là le genre que je préfère personnellement. Mais je ne me plains pas; vous avez mis des traits de sensibilité dans mon rôle, car c'est celui-là que je veux; à la bonne heure ! il faut toujours de la pâture pour le cœur, voyez-vous. Lisez Destouches; c'est un modèle... Oui, ce rôle-là me plaît, décidément. Ainsi, c'est en votre faveur que je quitterai le costume des jeunes premiers pour endosser l'habit des pères nobles, et je vous promets un succès comparable à celui que viennent d'obtenir *les Étourdis* de votre compagnon. Passez-moi le manuscrit, je vous prie.

Molé se mit alors à relire la pièce, en souriant et en répétant à mi-voix: «Bien, très-bien ! » Il s'arrêtait à chaque vers de son rôle, pour en étudier le sens et l'effet, l'examinant, pour ainsi dire, de tous les côtés, se demandant à lui-même ou demandant aux deux amis : « Comment dirai-je cela? Est-ce bien ainsi? » — discutant avec cordialité, mais finissant presque toujours par s'en tenir et par les ramener eux-mêmes à sa première opinion. Collin était aux nues; Andrieux aurait volontiers embrassé Molé. Enfin, celui-ci s'oublia si bien que l'aurore du lendemain le retrouva essayant sa dernière scène devant ses hôtes enthousiasmés.

On représenta *l'Optimiste*, pour la première fois, le 22 février 1788. En rentrant dans sa chambrette, à une heure du matin, Collin d'Harleville écrivit à sa mère :

« Succès complet, étourdissant! Me voilà célèbre! « Avais-je raison de vouloir renoncer aux honneurs du « barreau de Chartres, et de croire qu'il vaut mieux être « bon poëte que méchant avocat? Combien je souhaiterais que vous fussiez là, et mon pauvre père surtout, « pour jouir du triomphe de votre fils! Si vous aviez vu « comme chacun me saluait et me complimentait! comme « les critiques les plus sévères et les plus accrédités venaient me tendre la main ! Tâchez donc de venir voir « cela; envoyez-moi du moins mes sœurs, toutes les « six, et mes cousines, et tout le monde! Il faut que la parenté, jusqu'au dernier homme, assiste à ma comédie, « pour remplir Chartres, tout Mévoisins et tout le canton « d'Harleville de ma renommée! »

Ce vœu fut exaucé. Le coche de Maintenon expédia successivement au jeune poëte, deux par deux, ses six sœurs et un nombre considérable de cousines, qu'il régala du spectacle de sa pièce, qu'il promena ensuite en carrosse de remise dans tout Paris et aux environs, et qu'il renvoya enchantées de sa gloire et de sa munificence. Lui-même alla quelque temps après dans son pays natal, où l'on commença à le regarder comme un être extraordinaire et supérieur au reste des humains.

Un an s'était à peine écoulé qu'un nouveau succès, celui des *Châteaux en Espagne*, vint décidément donner l'alarme à l'envie. La critique prétendit que ces trois comédies n'étaient que la même pièce sous trois noms différents. « Il fallait bien, a dit spirituellement Andrieux, affliger un peu un poëte qui était coupable de trois bonnes pièces de suite, en moins de trois ans. »

Ces excès de travail brisèrent la santé de Collin d'Harleville. Dans l'été de 1789, il tomba malade et fut obligé de garder le lit. Sa sœur aînée, Mlle Julie, et le fidèle Andrieux ne quittèrent plus son chevet ; son médecin lui interdit absolument toute espèce d'application de tête et de contention d'esprit. Mais les poëtes n'en font qu'à leur guise. Au bout de quelque temps, on remarqua que Collin devenait morne et taciturne : toute visite semblait l'importuner, les soins même de sa sœur et de ses amis lui étaient à charge. On crut à une mélancolie causée par la douleur, et on lui prodigua des consolations et des encouragements qui ne furent pas mieux reçus. Enfin, un jour qu'Andrieux, se trouvant seul avec lui, le pressait de lui confier la cause de cet état alarmant, Collin, se soulevant à demi, d'un air que sa maigreur, sa longue barbe, ses yeux égarés rendaient effrayant :

— Mon ami, lui dit-il, il est temps de vous faire ma confession. Ce que vous preniez pour la taciturnité morose et chagrine de la maladie n'était que le recueillement de la méditation. J'ai fait une comédie, malgré les ordres de mon médecin.

Et comme Andrieux se récriait, Collin écarta sa couverture et lui fit toucher sous ses draps un énorme monceau de feuilles griffonnées d'une main fiévreuse.

— La voilà, dit-il ; je l'ai d'abord composée à peu près tout entière dans ma tête ; puis je l'ai écrite comme j'ai pu, en me cachant de vous. Ne me grondez pas. Le docteur Doublet est un excellent homme, mais il ne connaît pas son malade. Il se serait récrié s'il l'avait su, vous aussi, sans doute; et pourtant c'est ce travail qui m'a guéri, je le sens, car je suis beaucoup mieux.

En effet, dès le lendemain, Collin commença à se lever et à transcrire son *Vieux Célibataire :* c'était cette comédie, son chef-d'œuvre incontestablement, qu'il avait composée d'une si étrange façon.

Je ne parlerai point de ses autres pièces, car il en écrivit, pour ainsi dire, jusqu'à la veille de sa mort, arrivée en 1806. C'est toujours le même caractère aimable et fa-

cile, le même vol moyen, qui manque sans doute un peu de force et de largeur, mais qui, du moins, ne manque ni de souplesse ni de grâce. L'homme s'est peint dans ces œuvres, où l'on respire la fraîcheur, le calme, une malice inoffensive, qui fait naître, comme on l'a dit, le sourire de l'âme. A défaut de caractères profondément étudiés et de couleurs variées et énergiques, il a rempli ses pièces de bonhomie spirituelle, de naïveté comique, d'une gaieté douce et sereine. L'intrigue et l'observation sérieuse des mœurs font défaut, mais les détails sont assez charmants pour qu'on puisse s'étonner à juste titre de l'injuste rigueur de Palissot, qui, après avoir loué d'abord l'auteur de *l'Inconstant*, finit par le déclarer doucereux, niais, insipide, et par ne vouloir lui reconnaître ni sel, ni verve, ni finesse. Mais le public ne fut pas de son avis : aussi, dès la création de l'Institut, désigné par l'opinion générale, fut-il élu au nombre de ses premiers membres.

X. — PIERRE-ANTOINE-NOEL BRUNO, COMTE DARU.

(Élu en 1807.)

Laissons de côté l'homme politique, l'administrateur



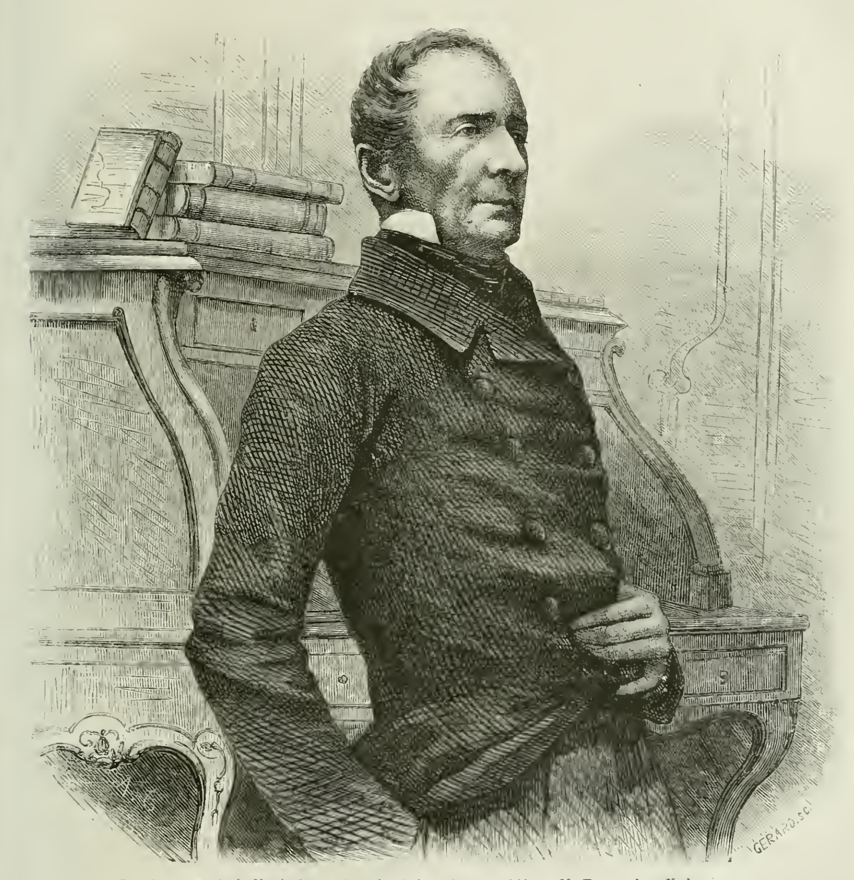
Collin Harleville. Le comte Daru. Sedaine. Dessin de Fellemann.

laborieux, méthodique, intègre, dont Napoléon a dit : « C'est le travail du bœuf et le courage du lion. » Au milieu des plus hautes dignités, qui ne furent jamais des sinécures pour lui, le comte Daru ne cessa de cultiver le commerce des Muses, et de se délasser des travaux publics par l'étude et la culture des lettres. Il donna d'abord une traduction en vers d'Horace, ce poëte charmant qui a toujours eu le privilége de séduire en particulier les hommes du monde; c'est là le travail favori, le délassement secret de tout magistrat, de tout administrateur, que leurs études classiques ont prédisposés à cette tâche, et il serait difficile de compter toutes les versions d'Horace qu'on doit à ces tentatives plus ou moins heureuses. Mais la traduction du comte Daru n'est point celle d'un simple *amateur* qui n'a vu que l'agrément du travail sans comprendre la difficulté de la lutte; il en fit une œuvre d'amour et de prédilection, dont il poursuivit l'amélioration progressive dans le cours entier de sa vie, au milieu des camps et jusqu'à la lueur des moindres bivouacs. Par malheur, sa versification élégante et correcte ne suffit

pas à reproduire le coloris, la force, la verve et la précision de l'original.

Ce furent sans doute les lauriers de Delille et d'Esménard qui le poussèrent à entreprendre ce poëme de l'*Astronomie*, dont la publication posthume éclaira son tombeau du rayon le plus tardif, mais le plus durable de sa gloire, suivant la brillante expression de son successeur à l'Académie. Par malheur, ces poëmes didactiques et descriptifs à la fois, longtemps à la mode, ne sont plus lus aujourd'hui, et l'on peut regretter que le comte Daru ait dépensé dans ce travail ingrat un incontestable talent et une patience non moins incontestable. Un ouvrage plus utile, et dont l'intérêt du moins ne sera jamais contesté, ce fut cette *Histoire de Venise*, pour la composition de laquelle il avait pu puiser les matériaux aux sources authentiques, et qu'il rédigea avec une impartialité et un goût sévères, égaux à son érudition.

Daru fut élu président de l'Académie en 1815, dignité



Dernier portrait de M. de Lamartine, dessiné et photographié par M. Tournachon-Nadar jeune.

à laquelle le rendaient propre la variété de son instruction, la lucidité de son style, la facilité de son élocution aidée d'un organe puissant et sonore. S'il n'a pas conquis une place à part au sommet de la littérature contemporaine, tout ce qu'il a fait porte du moins l'empreinte certaine d'un talent digne d'attention, quoique trop dénué d'originalité et d'éclat pour attirer longtemps les regards de la postérité. L'historien et surtout l'administrateur survivront au poëte, qui est déjà mort.

MARS 1857.

XI. — ALPHONSE DE LAMARTINE.

(Élu en 1830)

Les poëtes du premier Empire. Un jeune homme incompris. Les *Méditations poétiques*. Explosion de talent et de gloire. Le nom de Lamartine. Son influence sur les âmes. Ses chefs-d'œuvre. Son caractère. Sympathie universelle.

Qui ne connaît la littérature impériale et celle des premières années de la Restauration? Sauf quelques noms

illustres parmi lesquels ceux de Mme de Staël et de Chateaubriand brillent d'un éclat d'autant plus imposant qu'il est à peu près isolé, les écrivains de cette époque, aussi stérile en Homères que féconde en Achilles, les poëtes surtout n'étaient que les pâles copistes, les serviles imitateurs des formes consacrées. Versificateurs laborieux et goullés, solennels et pesants déclamateurs, rhéteurs ou plutôt rhétoriciens vides de sentiment comme d'idées, ne voyant la nature qu'à travers les modèles classiques dont ils s'obstinaient à reproduire ou plutôt à calquer la physionomie, sans se douter qu'un siècle nouveau veut une poésie nouvelle, en harmonie avec ses croyances, ses instincts et ses aspirations, et que Boileau lui-même avait été, en son temps, le plus audacieux des novateurs, ils poursuivaient avec une candeur, dont la postérité n'aura point pitié, leur anachronisme impuissant. Ils vannaient des substantifs choisis et poétiques, ils alignaient des épithètes nobles, ils accouplaient des alexandrins gourmés et sanglés dans leur cravate blanche, ils coiffaient d'une ample et majestueuse perruque la muse ou plutôt le mannequin inanimé qui leur servait de muse. Tous ces gens-là ne juraient que par Boileau, auquel ils ressemblaient comme Campistron ressemblait à Racine, ou Ducis à Shakespeare; ils étaient les satellites en titre et le plus souvent les lunes du soleil Delille, qu'ils regardaient de bonne foi comme le dieu des vers.

Or, en 1819, au beau milieu de cette époque de poésie somnolente, un jeune homme d'une taille svelte, d'une tournure aristocratique, d'un visage où l'expression de l'intelligence s'unissait à la pureté et à la distinction des lignes, parcourait les rues de Paris un manuscrit sous le bras, allant de libraire en libraire, à la recherche d'un éditeur. La plupart ne se donnaient même pas la peine d'examiner l'œuvre qu'on leur proposait; d'autres, après avoir jeté un coup d'œil sur les papiers et sur la signature, conseillaient à l'auteur de se faire d'abord connaître dans les journaux, et se répandaient en plaintes banales sur le prosaïsme du siècle et sur la difficulté d'écouler des volumes de vers. Trois ou quatre consentirent à garder le manuscrit quelques jours, mais le premier le rendit sans l'avoir ouvert, le second le lut avec effroi et déclara que cela n'avait pas le sens commun, que ses vers ne ressemblaient à rien et qu'il avait grand besoin d'étudier les bons écrivains; il le renvoya à MM. Delille, Arnault, Campenon, Etienne, etc. Le troisième avoua qu'*il y avait du bon* dans le volume, mais il se récria quand il apprit du jeune homme qu'il demandait douze cents francs de son manuscrit, et il l'exhorta à faire un roman qu'il lui payerait cinquante écus, s'il en était satisfait.

Le poëte inédit ne se découragea pas. En 1820, après deux ans de recherches, grâce à la protection d'un haut personnage, il avait enfin trouvé son éditeur dans la personne d'un libraire inconnu, nommé Nicolle, qui consentit à lui payer douze cents francs le droit de faire fortune.

Ce jeune homme était Alphonse de Lamartine et son manuscrit les premières *Méditations poétiques*.

L'ouvrage parut bientôt, modestement anonyme; quelques curieux, quelques désœuvrés l'achetèrent par hasard et le parcoururent par distraction. Peu de jours après, tout Paris, puis toute la France, puis l'Europe entière répétaient le nom de l'auteur, que l'obscurité dans laquelle il se cachait n'avait pu dérober à la gloire.

Ce furent surtout les jeunes gens et les femmes qui firent le succès de l'ouvrage. On conçoit l'effet immense que dut produire cette poésie, jusque-là sans modèle, sur ces imaginations ardentes, sur ces esprits et ces cœurs en quête de l'idéal, et dressés à admirer, comme le type suprême du beau, les versificateurs glacés d'alors, — l'aperçu lumineux qu'elle ouvrit tout à coup aux rêves de ces lycéens, qui, sortis du collége un jour de congé, y rentrèrent avec cet humble volume dans leur poche et préparèrent dès lors le grand mouvement littéraire de 1829. M. de Lamartine, sans se poser en révolutionnaire ni même en novateur, renouvelait complétement ce vieux domaine et le déblayait pour toujours des oripeaux mythologiques. Ce nouveau venu leur révélait, car ce fut une révélation, une poésie lyrique inconnue à J.-B. Rousseau et à Lefranc de Pompignan, et qui répondait merveilleusement aux secrètes aspirations de leur âme. Il ne suffisait pas, en effet, pour expliquer ce triomphe inouï, du contraste de la nouvelle poésie avec cette poésie officielle dont on était fatigué; il ne suffisait même pas de cette richesse d'images, de cette largeur de souffle, de cette souplesse de rhythme, de cette majesté tour à tour puissante et attendrie; il fallait encore qu'il y eût une coïncidence intime entre l'inspiration du poëte et les sentiments, les besoins, les désirs instinctifs de l'époque. Je comprends et je crois parfaitement ce que raconte un biographe de M. de Lamartine, qu'une jeune dame, qui ne l'avait jamais vu, se trouvant un soir à dîner avec lui dans le monde et l'entendant nommer tout à coup, tomba évanouie d'émotion, tant avait été souveraine et irrésistible la domination que, du premier coup, ce doux poëte avait exercée sur ses lecteurs, — sur ses lectrices surtout.

Quel esprit n'a rêvé, quel cœur n'a tressailli à ses vers? Les charmes mélancoliques de la solitude, du flot qui coule, du temps qui fuit, du vent qui gémit, du soleil qui se couche, voilà le sujet de prédilection auquel il revient sans cesse. Il chante la brièveté de la vie, la fragilité des espérances humaines, le néant de la gloire et de toutes choses, les regrets et les inquiétudes de l'âme; et il le fait avec une harmonie qui vous berce, comme un enivrement paisible, en vous enlevant peu à peu vers les cieux. Il aime à se lancer dans l'espace, et à se mesurer avec l'infini, sachant bien que le souffle et l'élan ne le trahiront pas; son aile puissante se sentirait à l'étroit si elle n'avait l'immensité pour s'y déployer tout entière.

La muse de M. de Lamartine a bu aux sources sacrées de la nature; elle s'est directement inspirée de la Providence universelle. Sa poésie a quelque chose de la brise et des nuages, les contours se dérobent à l'œil et toute la partie matérielle fuit dans un lointain vaporeux pour ne laisser resplendir que la partie morale. La mise en scène reste toujours la même; c'est une nacelle qui glisse sur la vague endormie, tandis que les étoiles se mirent dans le fleuve; c'est le parfum des orangers qui enivre, le flot qui meurt sur la plage, le coteau qui se dessine à l'horizon: mais nul ne songe à se plaindre de cette monotonie, qui est comme le cadre idéal venant se placer de lui-même autour des inspirations du poëte. Qui oserait accuser d'uniformité cette grande voix de la nature, sur laquelle les vents, les bois, les eaux brodent des variations infinies?

On a surnommé Virgile le cygne de Mantoue. Ce nom de cygne semble choisi à souhait pour caractériser le vol large et serein, la grâce ondoyante, la majesté harmonieuse et tranquille, les ondulations flexibles et délicates de la marche du poëte; mais parfois vient un grand coup d'aile qui vous emporte tout à coup et vous fait douter si c'est un cygne ou un aigle que vous avez devant les yeux. C'est l'un et l'autre à la fois. Il me semble qu'on pourrait encore comparer le talent de M. de Lamartine à un fleuve large et sonore, couvert d'ombrages qui tempèrent dans

une mesure discrète l'éclat et l'ardeur du soleil, coulant avec une majesté tranquille entre des rives sinueuses qui caressent doucement le regard, pur et limpide comme le cristal à sa source, et, à mesure qu'il poursuit son cours, variant les aspects de ses bords qui deviennent plus abrupts, et roulant quelque gravier mêlé au sable d'or de ses flots, mais toujours aussi large et aussi puissant qu'à son origine.

M. de Lamartine, semblable à cette jeune fille des contes de fées, dont chaque parole est une perle, alla longtemps ainsi, versant à pleines mains les trésors splendides de son cœur et de son imagination, s'élevant des *Méditations* jusqu'aux *Harmonies*, et se reposant des *Harmonies* par *Jocelyn*; *Jocelyn*, ce noble et touchant essai de l'épopée intime et domestique, la seule peut-être qui soit encore possible aujourd'hui, l'inauguration de ce poëme familier de la souffrance, de la lutte, de la vertu, des passions de l'âme, dont *Geneviève* et le *Tailleur de Saint-Point* ont continué le cycle. Mais je ne veux pas suivre M. de Lamartine dans ses transformations diverses, et étudier en lui tour à tour le voyageur, l'historien, l'orateur, le journaliste, l'homme d'État. A quoi bon essayer de tracer en quelques pages un portrait qu'on peut voir tout fait dans les *Confidences* du poëte, et qui demanderait un regard plus pénétrant, une main plus ferme et plus exercée que la mienne? je n'ai voulu que m'honorer moi-même en lui rendant l'hommage d'un cœur et d'un esprit qui se sont ouverts et sentis vivre pour la première fois à ses chants.

J'ai toujours cru qu'il était impossible, même à ceux que le malheur des temps a opposés à M. de Lamartine sur un terrain adverse, de ne pas avoir une sympathie secrète et sans cesse éveillée pour cette âme grande et noble entre toutes, aussi belle que son intelligence, et qui porte jusque dans ses erreurs, car M. de Lamartine en a eu qui ont affligé ses plus sincères amis, cet accent de conviction, d'honnêteté, d'humanité généreuse, devant lequel toute haine doit se sentir désarmée. Esprit chevaleresque, plein d'ampleur et d'élévation, cœur de bramine embrassant la nature entière dans un amour universel, l'un des hommes les plus heureusement et les plus complétement doués qui se soient rencontrés jusque aujourd'hui, il est de ceux qu'on admire aussitôt qu'on les lit, et qu'on aime nécessairement dès qu'on les admire.

VICTOR FOURNEL.

FIN.

P. S. M. DE LAMARTINE CHEZ LUI.

Ajoutons quelques détails intimes sur l'homme et sur son intérieur; c'est le droit de notre amitié fidèle, et c'est aussi le droit du *Musée des Familles*, M. de Lamartine ayant été son collaborateur illustre et généreux. Cette gloire, d'ailleurs, n'est pas de celles qui craignent d'être surprises en robe de chambre.

L'auteur des *Entretiens littéraires*, après avoir habité des hôtels et des palais, demeure actuellement rue de la Ville-l'Évêque, nº 43.

La cour est assez grande, mais la maison est fort petite. Une galerie vitrée sert d'antichambre. Un bureau presque noir est celui du *Cours de littérature*. Le salon vient immédiatement, et se développe sur un modeste jardin. L'air, la verdure et les fleurs sont le dernier luxe de l'ancien ministre.

Un canapé, des fauteuils, des chaises, une table ronde, des consoles fleuries, tel est l'ameublement du salon.

Un jour que certains journaux avaient fait une héroïque sortie contre le faste du poëte :

— Vous savez, maître, lui dit le *Chroniqueur de la Semaine*, que vous avez six chevaux anglais dans vos écuries.

— Plût au ciel que j'eusse une simple étable! répondit M. de Lamartine, j'y logerais les deux petites vaches que j'ai achetées aujourd'hui pour ma ferme de Saint-Point!

Il y a cependant des objets d'art dans le salon : une belle pendule en marbre, dessinée par Mme de Lamartine, quelques tableaux du même auteur, des toiles de Gudin et de Gigoux, et le portrait du maître de la maison, par Gérard, son double buste en marbre, par M. Salomon et par le comte d'Orsay. Ce dernier a été gravé dans le *Musée des Familles*, tome XVIII, page 252, et accompagné d'une des plus belles improvisations de l'auteur de *Jocelyn*.

— M. de Lamartine, poursuit le *Chroniqueur*, travaille dans sa chambre à coucher, située au premier étage.

Un lit, quelques fleurs sur la cheminée, une petite table chargée de livres, deux chaises, un fauteuil à la Voltaire, et c'est tout.

M. de Lamartine se lève à six heures du matin en hiver comme en été.

A peine habillé, il s'installe dans son fauteuil et écrit sur ses genoux, les pieds sur les chenets, sur ces chenets dont il a parlé avec tant d'éloquence dans son premier *Entretien littéraire*.

Pendant qu'il travaille, trois ou quatre levrettes dorment ou gambadent à ses côtés.

A midi, le domestique vient le prévenir que le déjeuner est servi, et l'écrivain jette la plume pour ne plus la reprendre que le lendemain matin.

M. de Lamartine a écrit et publié une cinquantaine de volumes, mais il n'a pas chez lui un seul exemplaire de ses ouvrages.

Je lui ai prêté un jour le tome VII de son *Histoire de la Restauration*, dont il avait besoin pour faire quelques recherches.

Il a une mémoire prodigieuse. Le poëte a casé dans son cerveau toutes les dates de la chronologie.

Demandez-lui en quel an de Rome est mort Tibérius Gracchus, et il vous le dira sans hésiter.

On ne connaît de plus extraordinaire en ce genre que la mémoire de M. Villemain.

Il n'est pas d'homme célèbre qui ait été inondé de plus de pièces de vers que M. de Lamartine.

— Je sais le nombre des poëtes contemporains, disait-il un jour en riant, par le nombre de pièces de vers qui m'ont été adressées. — La France a plus de dix mille poëtes.

Il a reçu aussi plus de vingt mille lettres d'amis inconnus qui demandaient un autographe.

S'il a répondu à tous ces correspondants, que d'heures prises sur son travail!

Dans l'après-midi, M. Lamartine s'occupe des soins de sa correspondance, de ses affaires, et, quand le temps est

beau, il fait un tour de promenade,—c'est-à-dire un voyage à pied de trois ou quatre lieues, quelquefois même davantage. A la campagne, ses amis ont peine à le suivre dans ces excursions au pas accéléré. Il est obligé de choisir ses compagnons à la force et à la souplesse des jarrets.

— Tous les soirs, sans exception, reprend notre confrère, de huit heures à onze heures, M. de Lamartine reçoit. Son salon est un des plus curieux de Paris.

Il n'est pas un étranger célèbre, nouvellement débarqué en France, qui ne sollicite l'honneur d'être présenté à l'illustre écrivain.

De sorte qu'on voit tour à tour dans ce salon les échantillons de tous les peuples. La composition du personnel présente quelquefois l'aspect le plus bigarré. C'est le parquet de l'éclectisme.

M. de Lamartine a des amitiés et des admirations dans tous les partis. On rencontre donc chez lui d'anciens pairs de France, de nouveaux sénateurs; le lord y coudoie le prince russe, le légitimiste est assis auprès du républicain, les vieux noms de l'aristocratie, les jeunes renommées de la littérature, des amiraux, des généraux, d'anciens hommes d'Etat, des réfugiés illustres, des journalistes, — la société tout entière, sur une petite échelle.

Mme de Lamartine, qui fait les honneurs du salon avec beaucoup de grâce, est une des femmes les plus occupées qui soient au monde. —

Sans parler des épreuves de son mari qu'elle corrige toutes, et des œuvres pieuses et charitables auxquelles elle prodigue son temps comme sa bourse, ce n'est pas une petite besogne que de recevoir chaque soir de nouveaux visiteurs, de trouver un mot aimable pour celui-ci, une phrase qui ne soit pas trop banale pour celui-là, d'aller d'une place à une autre place à chaque instant, et d'entretenir incessamment, entre des personnes dont la plupart vous sont à peu près inconnues, le feu de la conversation.

Là, comme partout ailleurs, la causerie a ses hasards; M. de Lamartine ne se livre guère qu'en petit comité, alors il raconte (et sa parole a toute la magie de son style) les aventures de sa jeunesse, les événements auxquels il a été mêlé de près ou de loin, et les épisodes du drame dans lequel il a joué un si grand rôle en 1848.

Quand onze heures sonnent, il n'y a plus personne dans le salon de M. de Lamartine. On sait que le grand écrivain a besoin de se coucher de bonne heure pour être au travail à six heures du matin. —

Le *Chroniqueur* ajoute à ces détails une sorte de statistique des habitudes de nos célébrités littéraires.

— Presque tous les grands travailleurs de notre temps accomplissent leur tâche le matin.

M. Thiers est toujours levé à six heures dans toutes les saisons

M. Scribe travaille, comme M. de Lamartine, depuis six heures jusqu'à midi.

M. Victor Cousin ne travaille également qu'avant son déjeuner.

M. Mignet, qui est très-matinal, travaille jusqu'à deux heures de l'après-midi.

Mme Sand fait exception : elle écrit de préférence la nuit.

M. Alexandre Dumas père travaille par soubresauts : il restera quatre jours sans toucher à une plume, puis il écrira pendant quarante-huit heures sans débrider.

Si Alexandre Dumas n'était pas bâti en pierres de taille comme une cathédrale, il serait déjà mort dix fois pour une. —

Nous sera-t-il permis d'ajouter une indiscrétion sur le cœur de notre grand poëte?

En même temps que le travail semble renouveler son génie jusqu'aux approches de la vieillesse, la générosité semble renouveler sa bourse jusque dans les détresses de la ruine.

Cette ruine était déjà consommée, lorsqu'une femme, une mère, portant une lettre de nous, alla un matin parler à M. de Lamartine de ses inquiétudes sur l'avenir de ses enfants. Ils n'avaient pas d'autre titre à la protection du grand homme que d'être les orphelins sans ressource d'un de ses anciens éditeurs. Le poëte reçut la mère comme une sœur, et voulut traiter les enfants en père et en roi. Tirant de son secrétaire un billet de banque qui s'y trouvait par hasard, le dernier probablement, et assurément le plus gros :

— Tenez, dit-il, en cachant à sa main gauche le don de sa main droite, votre fils aîné me rendra cela dans huit ans en m'apportant son diplôme de bachelier.

Nous adressons ce trait à toutes les mères ; qu'elles y répondent en souscrivant au *Cours de littérature* de Lamartine. Il vient justement d'y écrire, sur Racine et sur *Athalie*, des pages dignes de la plume que chacun connaît, et du cœur que nous avons cru devoir trahir.

P.-C.

L'ART ET LES ARTISTES EN FAMILLE.

M. JULES LEFORT.

Ceux-là sont tout à fait des nôtres et auraient dû être présentés les premiers à nos lecteurs, comme gens du monde et comme artistes à la fois, surtout comme acteurs et modèles de ces spectacles en famille dont le *Musée* s'est fait, depuis sept ans, le propagateur heureux et accrédité.

A la tête des artistes de salon s'élèvent d'abord M. Jules Lefort et Mme Gaveaux-Sabatier, deux talents hors ligne, que les théâtres publics envient aux théâtres de société, et qui ont le bon goût et l'esprit de rester fidèles à leur charmant empire.

Habitués à chanter ensemble, et applaudis plus que jamais cet hiver, si nous séparons le rossignol et la fauvette des salons, comme on les appelle, ce n'est que pour donner à chacun la place à part qu'il mérite en tête de notre galerie, nous allions dire de notre volière de famille.

Il y a douze ou quinze ans, un jeune homme, employé dans une maison de commerce, se permettait de chanter du matin jusqu'au soir.

> C'était merveille de le voir,
> Merveille de l'ouïr; il faisait des passages
> Plus content qu'aucun des sept sages.

Il ne se gênait pas, direz-vous : en effet, il était chez

lui, ou du moins chez son père, ce qui est tout un pour un enfant gâté.

Il chanta si bien que le bruit en arriva à Mme Gavaudan, la reine de l'art à cette époque. Ce fut un camarade, un commis du magasin, qui vendit son confrère. Le lendemain, Mme Gavaudan était si charmée qu'elle donna à l'amateur une lettre pour Berton, le maître du Conservatoire.

— Exécutez-moi cela, dit Berton au jeune homme; et il lui remit le fameux air du *Siége de Corinthe.*

C'était Numa fils qui l'accompagnait au piano.

Or, le débutant subit l'épreuve avec un tel avantage, qu'applaudi par Berton lui-même, il entra d'emblée au Conservatoire de musique.

Ce commerçant manqué, cet artiste réussi, était M. Jules Lefort.

L'aristarque de ce temps-là, Charles Maurice, lui décerna un brevet de grand chanteur, et le mit en parallèle avec Poultier, qui triomphait à l'Académie royale.

Mais plus sage qu'ambitieux, Jules Lefort alla étudier en Italie, à Florence d'abord, sous Giuliani, qui professe aujourd'hui au grand Opéra; et à Naples, sous Busli, dont les leçons ont perfectionné tant d'artistes.

Quand il revint, il eut à son tour ses trois soirées éclatantes sur la terrible scène de la rue Lepelletier. Il joua même avec Duprez, et dans *la Favorite!* et avec le plus joli succès.



Portrait de M. Jules Lefort. Dessin de M. Marc, d'après la photographie de Nadar jeune et Ce.

Heureusement pour les salons, les exigences des coulisses le dégoûtèrent, et il préféra la calme royauté du monde à la servitude couronnée du théâtre.

C'est depuis ce jour qu'il a donné tant d'éclat aux réunions musicales de Paris et de Londres, depuis celles de la cour, des princes, des ministres, des grands seigneurs, jusqu'aux concerts spirituels de la Madeleine et jusqu'aux réceptions de la reine Victoria et des lords anglais, qui l'appellent outre Manche à chaque saison.

Il est, par excellence, le chanteur à la mode, l'artiste homme du monde, et son admirable organe, au timbre si pur et si vibrant, si énergique et si doux, — de l'acier dans le velours, — comme on l'a défini, imprime la vogue à tout ce qu'il interprète : à *la Goëlette*, de Quidant, au *Petit Enfant*, du même, à *Sous les tilleuls*, de Mme P..., à *Page, écuyer, capitaine,* de Membré, aux belles mélodies de M. Vaucorbeil, aux opéras de MM. Maury, Wekerlin, Salvator, etc., qu'il chante au pied levé entre deux paravents, — comme on ne chante pas toujours entre les décors privilégiés.

Un des triomphes de M. Jules Lefort, c'est *le Voyage aérien* de M. G. Nadaud. Il en fait tout un drame, avec son exposition, ses péripéties et son dénoûment. Il a ému

et transporté, par ce chant magnifique, les juges les plus difficiles et les plus blasés, Rossini lui-même, et dernièrement, en notre présence, MM Scribe et Halévy, qui se sont écriés : — Comment une telle voix n'est-elle point à l'Opéra?

Eloge qui nous a fait trembler, non pas pour M. Lefort, mais pour les salons de Paris.

L'artiste chantait un soir ce fameux *Voyage aérien*, qui était encore dans sa nouveauté. C'était à l'époque de la fureur des ballons. Le duc de Brunswick venait de monter dans celui de M. Green, et M. Godard enlevait chaque jour à l'Hippodrome quelque membre du jockey-club. Un aéronaute anglais, dont nous avons oublié le nom, allait faire dans le Midi une ascension qui tentait les amateurs d'aventures. Or, parmi les auditeurs de M. Lefort, il y avait la comtesse de B..., avec ses deux charmantes filles et son fils, un de nos *sportsmen* les plus audacieux.

Aux premiers vers de Nadaud, au départ du ballon, la mère pressa la main de son enfant avec une anxiété visible. Elle pâlit, rougit, pleura en suivant le chanteur dans les nuages.

Je vois le zénith étoilé.
L'horizon disparaît immense.
Il semble que Dieu m'ait parlé
Et que l'éternité commence ..
Mais l'air plus rare a, dans les cieux,
Ralenti mon élan rapide,
Le froid me saisit, et mes yeux
Se sont couverts d'un voile humide.

Un rayon d'espoir éclaira le front de la comtesse, aux paroles suivantes :

Ah! c'en est fait! l'immensité
Ne sied qu'à l'essence divine;
Je sens bien que l'humanité
Frémit encore en ma poitrine!...

Enfin, à cet admirable et dernier couplet, où le chanteur met toute son âme et la fait passer dans celles qui l'écoutent:

Sur le sol qui soutint mes pas
Est une famille que j'aime;
Des amis m'attendent là-bas,
Qui me sont plus chers que moi-même!
Ah! que le soleil était beau!
Je veux, je veux fouler la terre,
La terre qui fut mon berceau,
Et qui couvrira ma poussière!...
Terre! terre! je le revois!
Salut, ma maison sédentaire!
Gaîté des champs! calme des bois!
Salut, mes sœurs! salut, ma mère!...

Mme de B... poussa un cri, ses filles se jetèrent dans ses bras, et son fils, tombant à ses genoux, lui dit avec larmes: — Je ne partirai pas, ma mère, je te le jure!

Tout s'expliqua immédiatement. M. de B... avait résolu d'accompagner l'aéronaute anglais ; il devait, à cet effet, prendre, le lendemain matin, le chemin de fer de Bordeaux.

Mais, sous l'émotion que lui avait causée le chant de M. Lefort, il venait de renoncer à son voyage aérien.

Huit jours après, l'artiste recevait deux boutons en diamant, avec un journal du Midi, et une lettre ainsi conçue:

« Agréez, monsieur, ce souvenir de la reconnaissance « d'une mère, dont vous avez sauvé le fils, et qui vous « bénira jusqu'à son dernier jour.

« Comtesse de B... »

Le journal contenait le récit, que tout le monde a lu en ce temps-là, de l'ascension, de la chute et de la mort affreuse de l'aéronaute anglais.

Qu'on dise encore après cela que les artistes ne servent à rien!

M. Lefort est d'autant plus utile qu'il a deux arts à son arc. Il est photographe, et photographe en renom. Témoin les deux beaux portraits de Vernet et de Lamartine, que nos lecteurs auront remarqués dans nos colonnes, et qui ont été gravés à l'atelier de MM. Nadar jeune et compagnie, c'est-à-dire Nadar jeune, Lefebure-Vely et Jules Lefort.

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

LA COMÈTE ET LA FIN DU MONDE EN 1857.

Voilà ce qui se débite à Paris, et dans toute la France sans doute, par milliers d'exemplaires. Les crieurs publics ajoutent, il est vrai : — *Avec les moyens de s'en préserver. Ça ne se vend qu'un sou!* — Il faudrait donc n'avoir pas un sou dans sa poche pour se résigner à périr le 13 juin 1857, — date fixée par les Nostrodamus de carrefour à la destruction de notre planète par la comète de Charles-Quint.

Toute la presse s'étant associée à ce canard scientifique, émané d'un prophète écossais, le docteur Cumming, et les salons ne parlant plus d'autre chose, entre deux valses et deux lanciers, il nous semble à propos d'examiner avec nos lecteurs raisonnables :

1° Ce que sont les comètes;

2° Ce qu'est la comète de Charles-Quint ;

3° Quelle influence son passage peut avoir sur notre globe?

1° Les comètes, dont le nom veut dire chevelure, étaient considérées naguère comme des astres errants, dans le genre des planètes ; mais les savants d'aujourd'hui n'y voient plus que des vapeurs lumineuses ou des masses pulvérulentes, agglomérées autour d'un centre d'attraction, et assez peu condensées pour laisser passer la lueur des étoiles, même à travers leur centre ou noyau. Quant à leur queue ou chevelure, c'est une simple traînée de lumière qu'on n'a jamais expliquée nettement. C'est un effet et une apparence, plutôt qu'une cause et une réalité.

Malgré l'irrégularité du mouvement et des apparitions des comètes, les astronomes sont parvenus à saisir et à préciser la marche de quelques-unes d'entre elles, notamment de celle de Halley, qui épouvanta l'Europe en 1456, et reparut en 1682 et en 1835 ; de celle d'Encke ou de Biéla, qui se montre tous les trois ans et demi ; de celle de Faye, visible de sept ans en sept ans, et de celle de Vico, qui fait sa révolution en cinq ans et demi.

2° La comète de Charles-Quint s'appelle ainsi, parce qu'en 1556, ce fantasque empereur crut y voir un signe de la colère céleste, l'avertissant de se préparer à la mort. De là son abdication, sa retraite au couvent, ses funérailles anticipées, etc. Cette comète avait déjà paru en 1264, et;

elle va reparaître en 1857, — assurément, et le 13 juin, disent les badauds, — peut-être et à deux ans près, disent les savants qui se réservent vingt-quatre mois de latitude, le météore tri séculaire ayant manqué déjà à la politesse des astres.

3° L'influence des comètes peut-elle être fatale ou seulement nuisible à notre monde, peut-elle même en altérer la température?

Le docteur Bérigny, de Versailles, répond à ces questions délicates avec l'illustre Arago, qui faisait et qui fera longtemps encore la pluie et le beau temps.

Après avoir cité les astronomes qui ont vu des étoiles à travers les noyaux des comètes et ceux qui ont constaté des éclipses occasionnées par ces phénomènes célestes, Arago conclut :

« Qu'il existe des comètes sans noyau ; des comètes dont le noyau est *peut-être* diaphane (ou transparent) ; enfin des comètes plus brillantes que les planètes, ayant un noyau *probablement* solide et opaque. »

Peut-être! et *probablement!* La science en est encore là, en fait de comètes.

Un choc proprement dit ne pourrait donc survenir qu'autant que le noyau serait *indubitablement* solide, car nous verrons plus loin que ce que l'on appelle en astronomie la queue d'une comète ne peut pas physiquement heurter la terre.

Eh bien! à ce propos, Arago s'exprime ainsi : « La probabilité d'un choc est excessivement faible, car le calcul mathématique fournit l'évaluation numérique de la probabilité en question ; il prouve *une* chance de choc contre deux cent quatre-vingt-un millions de chances favorables. Tout homme, ajoute Arago, qui consent à faire usage de sa raison, quelque attaché à la vie qu'il puisse être, se rira d'un si faible danger. »

Pourquoi donc s'effrayer lorsqu'il n'est même pas certain qu'il existe des noyaux opaques?

Voilà, en vérité, le plus grand danger conjuré; nous allons voir que la queue des comètes est encore bien moins redoutable.

Il est admis généralement, comme nous l'avons déjà dit, que la queue des comètes n'est, en quelque sorte, formée que de poussière, attendu que tous les astronomes ont parfaitement vu à travers cette queue les étoiles de la plus petite dimension.

Un exemple vulgaire représente bien exactement la queue d'une comète : lorsqu'un rayon de soleil pénètre dans un appartement, l'on aperçoit que ce rayon n'est, pour ainsi dire, qu'un rayon de poussière. Telle est la nature plus ou moins condensée de la queue des comètes. Or, en quoi cette substance peut-elle être dangereuse pour notre globe, en supposant même qu'elle serait formée de particules ignées? et c'est ici le cas d'examiner si la lumière des comètes émane de ces astres eux-mêmes ou si elle est empruntée au soleil.

Arago, après avoir discuté cette question, pense que les comètes brillent d'une lumière d'emprunt, attendu que la plupart des comètes observées, celle de 1780 en particulier, ont disparu par un affaiblissement graduel de leur lumière. Elles se sont, pour ainsi dire, éteintes. Ce mode de disparition est inconciliable avec l'existence d'une lumière propre. Les comètes empruntent donc leur lumière au soleil. Cette lumière de reflet ne saurait brûler la terre, pas plus que la lumière de la lune.

Enfin, *les comètes exercent-elles une influence quelconque sur la température de notre globe?*

Pour répondre à cette question, Arago a présenté un tableau comprenant toutes les comètes qui se sont montrées de 1725 à 1740, et de 1763 à 1785. Ce tableau est dressé de telle façon que la température moyenne de chaque année est en regard de l'année dans laquelle on a vu une et même plusieurs comètes à Paris.

Pour bien comprendre les conclusions à tirer de ces comparaisons si évidentes, il faut se rappeler que la température moyenne annuelle de Paris est de 10°,8.

Eh bien! voici quelques faits très-saillants que nous trouvons dans ce tableau :

Dans l'année 1737, quoiqu'il y eût deux comètes, la température moyenne a été de 10°,7, température inférieure à celles des deux années précédentes (11°,2 et 10°,9, durant lesquelles cependant aucune comète ne s'est montrée. De 1763 à 1785, l'année la plus froide, l'année 1766 correspondit à l'apparition de deux comètes, dont l'une était très-brillante ; en cette année 1666, la température moyenne annuelle fut de 8°,7. En 1799, il y eut deux comètes et la température moyenne annuelle n'a encore été que de 8°,8.

En passant ensuite aux observations les plus modernes, on trouve que l'année 1805, avec ses deux comètes, est une de celles où la température moyenne s'est le moins élevée, puisqu'elle n'a été que de 9°,7 ; qu'en 1808 il y a eu quatre petites comètes, et que la température moyenne n'a été que de 10°,4.

Si l'on croyait faire une objection aux faits indiqués ci-dessus en citant l'année 1811, qui a donné une température de 12°,0, alors que, dans cette année, apparut cette belle comète dont l'éclat est resté dans la mémoire de ceux qui l'ont contemplée, nous dirions que ce fait, pas plus que d'autres semblables, évidemment étrangers aux comètes, ne peut anéantir en aucune façon ceux dont il est question précédemment, et surtout les trois tableaux résumés qui complètent l'irréfutable démonstration d'Arago.

Le premier expose les plus grands froids observés à Paris ; le second, les années pendant lesquelles la Seine a été totalement gelée plusieurs jours de suite ; le troisième, les plus grands degrés de chaleur observés à Paris, à l'ombre et au nord ; et il résulte de ces trois tableaux « que les grands froids sont arrivés fréquemment pendant les apparitions de comètes, et les grandes chaleurs à des époques où aucun de ces astres n'était visible. »

Maintenant, à ceux que la comète *probable* de 1857 a déjà rendus malades, à ceux qui croient en mourir le 13 juin, et qui en mourront peut-être, s'ils s'obstinent dans leur opinion, nous n'avons plus qu'à citer cet apologue oriental :

Allah dit un jour à la peste :

— Où vas-tu?

— Je vais châtier la Perse, répondit le fléau.

— Très-bien ; tu y feras périr dix mille âmes, pas une de moins, pas une de plus.

La peste continua sa route, traversa le royaume du schah et y fit vingt mille victimes.

— Je t'avais ordonné de ne pas dépasser dix mille, lui dit Allah à son retour.

— J'ai obéi, répondit le fléau ; il n'est mort que dix mille âmes de la peste ; les dix mille autres sont morts de la peur!

Du reste, M. Babinet, de l'Institut, a déjà rassuré les alarmistes de 1857, et nous espérons les tranquilliser tout à fait en répétant avec lui : Le choc de la comète contre la terre, si choc il y avait, ressemblerait au choc d'un moucheron contre une locomotive.

La terreur n'est plus permise, après cette assurance of-

ficielle, que dans les limites fixées par le malin chroniqueur du *Siècle* dans ce dialogue entre une danseuse et son cavalier :

— Vous savez que c'est décidément pour le 13 juin prochain?

— Quoi?

— La fin du monde.

— Ah!

— Mais oui, tous les astronomes sont d'accord. Savez-vous que vous êtes tout à fait en beauté ce soir?... La comète nous emportera et nous tourbillonnerons encore plus rapidement qu'aujourd'hui.

— Vous croyez donc à la comète?

— Si j'y crois!... Quelle jolie robe vous avez! quelles magnifiques dentelles!... Je ne pense plus qu'à la fin du monde, et je me propose même de mettre ordre à mes affaires. Etes-vous encore fatiguée?

— Non.

— Prenons donc une leçon de tourbillon pour être prêts au jour prochain du tourbillonnement universel. —

DEUX FRANÇAIS A CHYPRE.

Le même journal rapporte un noble trait que nous devons redire à nos lecteurs. Il honore un nom cher à la littérature et particulièrement au *Musée des Familles*, le nom de M. X.-B. Saintine, notre collaborateur.

Son beau-fils, M. Gérardy-Saintine, consul à Larnaca (Chypre), aidé du docteur Fablanc, s'est lancé héroïquement, au milieu de l'épouvante et de la déroute générale, à travers les débris d'une poudrière en explosion, sans autre guide que les gémissements des victimes. Après avoir avec la pioche remué la terre autour d'eux, les sauveurs en tirent sortir une main; cette main était encore chaude. Ils continuèrent de creuser, surexcités par des soupirs haletants. Après la main, une tête parut; l'homme vivait encore. Il était sauvé! M. Saintine poursuivit ses recherches trois jours entiers, au péril de sa vie, et arracha aux décombres quatorze victimes encore, mais hélas! quatorze cadavres.

Il va sans dire que la croix a couronné cet admirable exploit du cœur.

LA MARQUISE DE LAROCHEJAQUELEIN. LE COMTE D'ANDIGNÉ.

Pendant que les jeunes héros arrivent, les vieux héros s'en vont. La marquise de Larochejaquelein (veuve Lescure), l'illustre auteur des *Mémoires*, — et le comte Louis-Marie-Auguste d'Andigné, un des derniers généraux vendéens, viennent de mourir presqu'en même temps. C'est le comte d'Andigné qui eut au Luxembourg, avec le premier consul Bonaparte, ce fameux dialogue qui fut le mot suprême de l'héroïsme, et comme le résumé de la guerre des géants. Nous raconterons bientôt les détails de cette grande scène et les vicissitudes de cette noble existence, en consacrant des notices spéciales et des portraits authentiques à la marquise de Larochejaquelein et au comte d'Andigné.

LES PERSANS A PARIS.

Ferouck-Khan, l'ambassadeur de Perse, est depuis deux mois le lion des réunions parisiennes. On a admiré sa barbe noire, sa haute taille, ses fourrures, ses cachemires et ses diamants. Mais pourquoi diantre les officiers de sa suite ont-ils adopté la cravate et le faux-col de la civilisation? Les *Mille et une Nuits* en cravate! Et les *Lettres persanes* en faux-col! N'est-ce pas désespérant? Où donc se réfugiera la couleur locale, si on ne la trouve plus chez les cousins du schah? Passe encore pour l'esprit français que les mirzas de Ferouck-Khan ont gagné par contagion, comme l'un d'eux l'a prouvé au bal de l'Hôtel-de-Ville!

On parlait devant lui du projet grandiose du chemin de fer de l'Euphrate.

— Voilà votre pays bien près de nous, lui dit une dame.

— Oui, si ce projet s'accomplit, répondit le mirza en excellent français.

— Vous paraissez en douter?

— Les difficultés d'exécution sont si grandes, si nombreuses!

— D'accord, mais les ingénieurs anglais les surmonteront.

— Oh! dit le jeune homme, d'un air très-fin, il en est une contre laquelle leur science se trouvera peut-être en défaut; tous ces déserts sont peuplés d'autruches.

— Oui; eh bien?

— Eh bien! ces oiseaux, vous le savez, digèrent le fer; ils mangeront le chemin.

Il faut convenir qu'un Parisien n'aurait pas mieux dit.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LOUIS XVI.



EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER DERNIER.

— *Me voici roi! O mon Dieu, quel malheur pour moi!* (*me* voit six rois — homme — onde — yeux — Kelm a l'heure — p' — houe — r — mois.) Première parole de Louis XVI, en apprenant son élévation au trône de France.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LES AVENTURES D'UN VER A SOIE.

MONOGRAPHIE DE LA SOIE, DE SES OUVRIERS ET DE SES PRODUITS.



Frontispice. Le ver à soie, ses ouvriers et ses produits. Armes de la ville de Lyon. Dessin de V. Foulquier.

I. Le fantôme et les cerises. — Les vers à soie en Chine. — La fête des mûriers, le jeune papillon, la fuite. — Le rêve d'une jeune fille. — La soie à Rome, César et les matrones romaines. — Un avis à Aurélien. — Un voyage dans une canne à sucre. — Constantinople. — Le manteau de Justinien. — Le corsaire et sa captive; à quoi un ver à soie peut être utile. — La métempsycose. — Le premier cocon de France. — Le pape Clément V à Avignon. — Brissonnet. — Les bonnes pensées du roi Louis XI. — Le rêve du héros : faire une robe et mourir! — Fuite à Lyon. — Turqueti et Nariz. — Henri II et Catherine de Médicis.

Il y a quelques années, vers la fin d'un jour d'août, je me laissai entraîner par la chaleur, la gourmandise « et la diable aussi », dans un champ planté de cerisiers. J'étendais la main vers les fruits savoureux, à la faveur de la lune qui montait dans le ciel, lorsqu'un fantôme, sortant du feuillage, se dressa tout à coup devant moi.

— Qui va là? m'écriai-je en faisant un pas en arrière.

Personne ne répondit, la vision fit un mouvement de retraite en écartant les bras, puis je la vis se livrer à une série de révérences et de salutations. J'oubliai la rêverie et la soif, je voulus regagner le grand chemin; mais, au bout de dix minutes de marche, j'étais complétement perdu, et force me fut de grimper sur un arbre pour essayer de découvrir quelque trace de ma route à l'horizon...

Quelle ne fut pas ma stupeur, lorsqu'en levant la tête au-dessus du feuillage, je me retrouvai face à face avec le fantôme que je m'efforçais de fuir. J'étais justement monté, sans le savoir, sur l'arbre voisin de celui dont il avait fait son perchoir.

— Tu ne t'attendais pas à me revoir! me dit-il d'un son de voix qui ressemblait au murmure du vent dans les feuilles.

— Te revoir! à Dieu ne plaise que nous nous soyons rencontrés jamais autre part qu'en ces lieux abandonnés!

Il se mit à rire d'un petit rire strident et moqueur, et me répondit :

— Je pourrais t'en jeter la preuve à la tête avec ces chiffons de papier sur lesquels tu crayonnas jadis des vers en mon honneur, mais laissons là ces bagatelles. Nous nous sommes vus à d'autres flambeaux qu'aux étoiles de la nuit, et mon rôle n'a pas toujours été d'écarter les oiseaux et d'effrayer les poltrons.

— Qui es-tu donc? demandai-je, de plus en plus intrigué.

— L'ombre de ce que je fus, l'image dégradée de ce que j'ai été; un être dont l'histoire compte plus d'années que tu n'as de cheveux sur la tête, et dont les destins furent plus variés que ceux d'aucun des héros que vos poëtes ont chantés. Écoute, le vent grandit, l'obscurité s'étend, la nuit sera longue, et tu tenterais vainement de regagner ta demeure avant le retour de l'aurore. Si tu le veux, nous causerons pour mieux tromper les heures; aussi bien, mon oreille fut caressée de tant de douces paroles durant mes jours de gloire et de prospérité, qu'il me sera agréable d'entendre encore le son d'une voix humaine. Je ne te demande pas ton histoire, cependant je la sais. Quels secrets les hommes les plus farouches n'ont-ils pas déposés à mes pieds? Je n'exige rien de toi que d'entendre le récit de mes aventures, et de me laisser croire, en te les racontant, que je revis encore les jours de mon passé.

Toutes réflexions faites, je compris que je n'avais rien de mieux à faire. Je m'arrangeai le plus commodément que je pus sur ma branche; lui, parut se recueillir sur son rameau, prit une attitude plus tranquille, et commença en ces termes (1) :

— Avant tout, et quelque extraordinaires que puissent vous sembler les faits que vous allez entendre, veuillez ne pas m'interrompre. Souvenez-vous seulement que dans notre espèce, contrairement aux usages de la vôtre, l'individu ne s'isole jamais de la famille, et qu'en écoutant mon histoire particulière, c'est l'histoire générale des miens que vous aurez apprise. Nous ne formons qu'un corps et nous n'avons qu'une âme, qui se transmet de siècle en siècle, de contrée en contrée, par la transmigration dont nous faisons un des articles de notre croyance.

Je suis né en Chine, sous le règne d'un empereur Tsu-Lin, il y a environ vingt siècles, dans une vallée ombragée de mûriers, et située à quelque distance de Pékin. Par suite de quels événements la race des vers à soie s'était nationalisée dans le céleste empire, je l'ignore. Nos ancêtres écrivaient peu, et les seuls renseignements que j'aie pu me procurer à ce sujet m'ont été donnés par un mandarin du voisinage. Ce dont je me souviens, c'est qu'à l'époque où je fis mon entrée dans le monde (mille ans avant votre ère), une nombreuse colonie de travailleurs prospérait depuis une quinzaine de siècles dans le vallon natal. Je naquis en compagnie de cinq cents jeunes frères, ni plus ni moins, et cette fécondité était à peu près la même au sein de toutes les familles. Je me rappelle toujours la grande feuille de mûrier qui nous servit de berceau, l'immense horizon qui s'étendait à nos regards, le mouvement, la vie, le travail qui animaient la forêt. Ici, c'étaient de laborieux artisans filant silencieusement sur les branches, là de jeunes mères surveillant l'éclosion de leurs œufs, plus loin des ouvriers occupés à garder les cocons, trésors de la colonie, ou bien encore de brillants papillons traversant joyeusement les airs et se confondant avec les fleurs dans la verdure de la campagne. Ce serait tomber dans une grave erreur de juger l'élevage des vers à soie à notre époque par ce qui se passe aujourd'hui sous vos yeux. On ne nous enveloppait pas de langes à notre naissance, on ne nous trempait point dans l'eau pour faire la séparation des œufs stériles et des œufs fécondés; point de bains alcooliques pour nous fortifier, point de chaleur artificielle pour hâter notre éclosion : on nous soignait moins, mais aussi on nous laissait vivre; on ne nous tuait pas avant l'heure à la vapeur de l'eau bouillante, sous prétexte de conserver intacts les fils de notre cocon, qu'on nous accuse de briser pour sortir et déployer nos ailes. Nous naissions suivant la nature, nous grandissions à la grâce de Dieu, nous mourions lorsque était arrivé pour nous le moment de mourir. La besogne en allait aussi vite et n'en valait pas moins. Le premier jour, on formait sa toile; le second, on commençait sa coque, et on s'enfermait dedans; les jours suivants se passaient à fortifier les murs de cette légère prison; après quoi on commençait à filer, travaillant toujours le même bout de ce fil, si fin, si fin, et si long, que des observateurs qui l'ont examiné avec attention assurent qu'il a bien la longueur de six milles

(1) *N. B.* Sous la forme romanesque de ce récit, dont chaque épisode repose sur un fait réel puisé laborieusement aux sources les plus authentiques, l'auteur raconte l'histoire véritable et complète des origines, des développements, des migrations et des transformations de la soie, depuis le premier cocon de la Chine jusqu'au dernier chef-d'œuvre de la fabrique de Lyon.

(*Note de la Rédaction.*)

d'Angleterre. C'était charmant à voir, je vous le jure, que ces millions de petites demeures, suspendues aux rameaux des mûriers, et détachant sur la verdure des arbres leurs jolies couleurs blanches et jaunes, et leurs nuances rosées, isabelles, vert de mer ou orangées. Et tout ce travail se faisait avec un calme, un silence si parfaits, que Montesquieu n'a pas trouvé mieux à dire, en parlant d'un homme très-pacifique, si ce n'est qu'il était doux, doux comme un ver qui file sa soie. Mais que m'importait la besogne? Quoique né dans le parti contraire, je me sentais un penchant invincible pour la fraction des indépendants. Je m'empressai donc de casser par malice les fils du premier cocon que l'on m'imposa de filer. Cette protestation énergique attira naturellement la persécution sur ma tête, et me poussa à la résolution de fuir une situation intolérable, et d'aller rejoindre les partisans de la liberté dans leurs forêts de frênes, de térébinthes, de chênes et de cyprès.

Une circonstance solennelle s'offrit justement de réaliser mon projet, et je ne manquai pas de la saisir. On allait célébrer la fête de l'Arbre-d'Or, instituée par les Chinois sous l'empereur Hoang-Ti, en commémoration des premiers tissus fabriqués avec nos fils. Cette fête avait lieu chaque année, sous la présidence de l'impératrice, qui remplissait, pour l'exploitation des mûriers, le même rôle que l'empereur pour l'encouragement de l'agriculture. Dès le matin de cette mémorable journée, toute la colonie était en mouvement; les plus beaux produits s'étalaient sur le passage de la souveraine, et on eût vu les rameaux littéralement chargés de vers et de chrysalides perchés sur chaque feuille pour mieux voir la cérémonie. Ceux qui, comme moi, avaient des ailes, voltigeaient coquettement au-dessus du cortége. Cet enthousiasme dura une partie de la journée. La fête, cependant, touchait à sa fin; l'impératrice avait cueilli les premières feuilles de l'arbre d'or, devidé un cocon, encouragé les chenilles et distribué des récompenses à ceux qui en prenaient soin, il ne lui restait plus qu'à retourner à la ville, ce qu'elle fit à la chute du jour, et toute sa suite avec elle. Il ne me restait, à moi, qu'à en faire autant, si j'avais été sage; mais allez croire que la sagesse se nichera dans la tête d'un papillon! autant vaudrait chercher la philosophie dans les plis d'une robe de soie.

Les premières ombres du soir s'étaient à peine étendues sur la campagne, que je pris mon vol dans la direction des bois de frênes où les indépendants avaient cherché un asile, et où ils s'amusaient à filer ces perfides cocons qui jettent la perturbation dans les tissus, et sont destinés à faire la fortune des fraudeurs et l'éternel désespoir des élégantes de vos cités. Je faisais les plus beaux rêves en traversant l'espace, et je me représentais déjà l'enthousiasme qui allait éclater à l'arrivée du transfuge, lorsqu'en effleurant la cime d'un arbre je me sentis tout à coup arrêté par les ailes. C'était une toile d'araignée dans laquelle je me débattais avec terreur en appelant à mon aide; mais nul ne me répondit, et ce ne fut qu'une heure après qu'un effort désespéré me rendit la liberté. Mais la nuit était venue, je m'efforçai vainement de m'orienter dans l'ombre, et force me fut de reprendre ma course au hasard dans des pays étrangers et inconnus. Je voyageai longtemps, longtemps de la sorte, et j'avais fini par ne plus compter le temps.

Un jour que me reposais dans un frais jardin, sur la corolle d'une rose, j'aperçus une pauvre chenille qui rampait tristement à l'ombre de mon arbre, et lui demandai en quelle contrée nous étions de la terre. Elle m'apprit que nous nous trouvions dans les Etats du roi de Perse, et s'informa comment je pouvais ignorer une chose aussi simple. Je lui révélai là-dessus ma patrie, mon nom et mon origine, mais à peine avais-je achevé ma phrase, que je me sentis saisir par une petite main blanche qui m'emporta toute joyeuse dans un beau palais, où ma présence excita bientôt la curiosité générale. Hommes, femmes, enfants, c'était à qui me verrait, me caresserait, m'admirerait, et la gracieuse jeune fille dont j'étais l'heureux captif me fabriqua de ses propres mains un charmant petit bereeau qu'elle tapissa de feuilles de mûrier.

— C'est un de ceux qui produisent de si belles choses, et dont les riches étoffes nous empêchent depuis si longtemps de dormir, disait-elle en me montrant à ses compagnes.

J'attribuais naturellement tous ces soins aux mérites de ma personne, lorsqu'un cruel mot vint un beau soir détruire mes illusions.

— Le vilain insecte! s'écria-t-elle en voyant mon inaction; il n'en finira donc pas de me tisser ma robe!

Je compris tout, et mon orgueil humilié résolut de décamper le lendemain, à l'aurore. Mais hélas! le lendemain je n'avais plus d'ailes! la cruelle me les avait coupées, espérant sans doute par cette mutilation me contraindre au travail. Elle réussit au delà de ses espérances, car le bien-être et le repos dans lesquels je finis par m'engourdir opérèrent une révolution imprévue dans mon être, et un beau matin je me trouvai avoir jeté dans le monde trente ou quarante mille ouvriers qui eurent bientôt peuplé tous les mûriers voisins, et filé des robes pour toutes les dames de la cour et les filles des satrapes de province.

Lorsque j'eus vu ma famille solidement établie, florissante et honorée en Perse, la passion des voyages me reprit avec plus de violence que jamais. Un navire phénicien allait partir pour les pays d'Occident, afin de trafiquer de nos étoffes, dont la réputation commençait à faire du bruit dans le monde. N'ayant pas encore repris mes ailes, je me glissai dans une des balles de soie que l'on chargeait dans le port, le bâtiment mit à la voile, et me voilà parti. Nous allâmes aborder à Marseille et de là en Italie, et partout je vis que nos ouvrages se vendaient à prix fou. Les dames romaines se jetaient dessus avec une telle avidité, que le sénat dut leur défendre de porter ces ruineuses parures. César seul se montra plus facile, et autant pour plaire aux dames de la république que pour sa propre satisfaction, il fit un jour, en l'année 44 avant Jésus-Christ, durant des jeux qu'il donnait dans le cirque, élever une tente en soie au-dessus de son siége. C'était précisément la pièce dans laquelle je m'étais enfermé, ce qui me permit d'assister tout à l'aise et sans être vu au spectacle des jeux. Cette imprudence, d'ailleurs, faillit me coûter cher, car après la mort de César, la soie fut de nouveau frappée d'une espèce d'ostracisme, et l'empereur Aurélien entre autres eut un instant la pensée, en 275, de brûler l'échantillon qui me servait d'asile, afin d'éteindre les convoitises sans cesse renaissantes que cette vue excitait en l'esprit de sa femme. Il venait précisément d'avoir une discussion avec elle à ce sujet, et comme elle continuait de l'implorer pour avoir une robe d'Orient!

— Jupiter me préserve, s'écria-t-il d'un ton de colère, de donner tant d'or pour si peu de fil!

Et en même temps, il lançait des regards terribles de notre côté. Je crus toucher à ma dernière heure, heureusement j'en fus quitte pour la crainte. Par précaution et par reconnaissance, je résolus de donner un avis à Aurélien, et un soir que tout dormait dans le palais, je déroulai mon étoffe, et j'écrivis dessus en grosses lettres:

« La soie n'est chère que par l'absence des ouvriers; que l'empereur les fasse venir, et il pourra satisfaire à la fois ses goûts d'économie et les désirs de sa femme. »

Nonobstant, je commençais à ne me plus croire en sûreté au cœur même de l'empire. L'orage grossissait chaque jour au-dessus de ma tête, et il y avait quelques vieux Catons qui terminaient tous leurs discours au sénat en disant qu'il fallait lever une armée et marcher à l'extermination de la race des vers à soie. Un autre motif, d'ailleurs, se joignait à la crainte, pour me pousser à partir. Il y avait bien longtemps que j'étais en Italie, et j'avais le plus grand désir de revoir cette famille que j'avais laissée en Orient. L'empereur Héliogabale y avait déjà paru en 220, avec un manteau de soie sur les épaules.

Après un court séjour en Perse, j'étais passé dans l'Inde, avec l'intention de revenir vers la Chine. Je trouvai les contrées du Gange peuplées de magnaneries. Quelques années après mon départ pour l'Italie, une ambassade solennelle était arrivée en Perse, d'où elle avait emporté une famille entière de ces laborieux ouvriers, mes descendants, dont le merveilleux travail mettait toutes les imaginations en éveil. Je commençai à comprendre que les émotions de ma vagabonde existence ne valaient pas les paisibles satisfactions que donne le sentiment de la tâche accomplie, et je craignais de mourir sans laisser après moi une œuvre destinée à me faire vivre dans la mémoire des hommes lorsque je ne serais plus.

Ce rêve de sagesse que je faisais sur la branche d'un mûrier, non loin de la frontière de l'Inde et de la Chine, fut interrompu par un incroyable réveil au fond d'une vaste poche où je trouvai une centaine de mes compagnons aussi stupéfaits que moi-même. Ils me dirent qu'une main de géant les avait surpris la veille au beau milieu de leur besogne, et les avait précipités sans autre cérémonie dans ce ténébreux abîme. Je ne saurais dire combien de temps nous y restâmes. Lorsqu'on nous permit de revoir le soleil, nous étions au bord d'un fleuve et en compagnie de deux hommes vêtus de longues robes, qui parlaient entre eux une langue que nous ne comprenions pas. S'étant arrêtés vers le soir dans un lieu couvert de bambous, ils se mirent à couper deux tiges de ces arbustes remarquables entre toutes par leur grosseur et leur beauté, en creusèrent l'intérieur, le tapissèrent de feuilles de mûrier et nous glissèrent l'un après l'autre dans cette prison d'un nouveau genre; après quoi ils reprirent leur marche, nous abandonnant à nos réflexions. Nous voyageâmes un temps infini de la sorte, nous reposant de temps à autre dans quelques couvents qui s'élevaient le long de la route et dont les habitudes me donnèrent à entendre que nos deux ravisseurs n'étaient autres que des moines. Au bout de deux ou trois mois environ, nous arrivions à Constantinople, en l'année 555, et le lendemain de notre arrivée on nous présentait à l'empereur Justinien.

L'empereur Justinien était occupé en ce moment à rédiger quelques textes de loi avec l'aide des plus célèbres jurisconsultes de l'empire, ce qui ne l'empêcha pas de nous faire immédiatement introduire, tant il était impatient de nous voir. Nous entrons; il se lève et s'avance à notre rencontre; mais que devins-je en le voyant vêtu de cette même pièce de soie sur laquelle j'avais écrit un jour mon fameux avis dans le palais d'Aurélien ! L'empereur, cependant, nous fait mille caresses, nous présente à ses conseillers et mettant le doigt sur mon écriture :

— Messieurs, dit-il, j'ai trouvé le problème dans le pli du manteau de mes ancêtres, et avec la grâce de Dieu, je veux essayer de le résoudre.

En achevant ces mots, il nous fit prendre avec des précautions infinies et porter en cérémonie sur des branches de mûrier qui croissaient coquettement pour notre usage dans un coin des jardins du palais. Là, nous nous empressâmes de réparer les effets du jeûne un peu trop prolongé de la route, et nous réussîmes parfaitement, grâce à la délicatesse de nos feuillages et à notre bonne volonté. Au bout de quelques jours d'un pareil régime, nous donnions à l'empereur, en reconnaissance de ses bontés, trois ou quatre millions d'œufs que l'on alla enfouir dans du fumier, ainsi que cela se pratiquait dans l'Inde, pour en faciliter l'éclosion. Que vous dirai-je maintenant? J'étais un peu revenu de mes préventions contre les hommes; j'étais la première cause de la perfidie qui nous avait amenés à Constantinople, et peut-être je vivrais aujourd'hui en paix dans quelque bosquet du sérail, s'il n'était passé par la tête d'un jeune Grec, cent ans plus tard, de me voler sur ma branche dans l'espoir de me faire filer une robe pour sa fiancée. J'ai fait en ma vie divaguer bien des cervelles chez les hommes, mais toujours les femmes se sont chargées de les venger en me faisant l'instrument et le jouet de leurs caprices et de leur coquetterie. La jolie fille de Thèbes aux mains de laquelle on m'avait remise, après m'avoir dérobé quelques œufs à force de caresses, n'eut rien de plus pressé que de me porter dans une fête à Corinthe, de peur qu'il ne me prît envie de m'enfuir en son absence. Une de ses compagnes m'enleva à elle par jalousie et m'emmena à Argos, où je restai tranquille jusqu'en 1030, époque à laquelle le roi Roger, qui revenait de la terre sainte, m'emporta un jour que je dormais au soleil non loin du rivage, et alla m'installer dans une magnanerie du royaume de Sicile.

Je fis connaissance à Reggio d'une dame de la cour, avec laquelle je me liai de la plus étroite amitié. Nul ne sait comme nous ce que vaut le cœur d'une femme, et je me croyais le seul maître de celui-ci, lorsqu'un vieux corsaire maure enleva ma maîtresse qu'il transporta avec moi à Grenade. Un matin que j'étais à la contempler, dans l'Alhambra, triste et pensant en moi-même, le vieux forban qui lui avait ravi la liberté fut introduit près de nous, et je l'entendis qui proposait de l'arracher à ces murs infidèles, moyennant une rançon dont il fixa le prix. Cette parole fut pour moi comme un trait de lumière, et me détermina à la conversion qu'aucune persécution n'avait pu obtenir de ma fermeté.

— Je filerai, me dis-je en moi-même, assez de soie pour payer sa rançon.

Sans plus tarder, je me mis à l'œuvre avec une indicible ardeur. Les cocons et les œufs se succédaient comme par enchantement, et lorsque je crus suffisante la valeur de mon travail, je me traînai aux pieds de ma maîtresse, et la conduisis vers l'endroit où j'avais silencieusement amassé mon trésor. A cette vue, elle fit un cri de joie et m'accabla de caresses. Un marchand fut immédiatement mandé, et, comme la soie était hors de prix en Espagne, il lui donna en échange le double de l'or nécessaire pour le rachat de sa liberté. Le soir même, nous quittions furtivement l'Alhambra sous la conduite du vieux pirate, fidèle à sa promessse, et le lendemain nous nous embarquions pour retourner en Italie. Cette circonstance néanmoins m'avait rendu prévoyant pour l'avenir, et je me mis à filer durant la traversée, pour le cas d'un nouvel enlèvement de ma maîtresse. Hélas ! elle semblait m'avoir totalement oublié pour un beau cavalier, son compagnon de route, et un jour qu'un coup de vent m'enleva comme un flocon de neige et me jeta à la mer,

elle me vit tomber sans changer de visage, et ne fit aucun mouvement pour chercher à me retenir.

J'aurais dû mille fois périr sur cet océan sans bornes, toujours battu par les vents à sa surface et sillonné par des myriades de poissons qui cherchaient leur proie en son sein. Mais il était dit que je devais être le Juif errant de mon espèce, et que nul péril n'arrêterait définitivement le cours de mes destinées. Peut-être aussi la Providence voulut-elle donner une fois de plus raison au proverbe qui dit qu'un bienfait ne reste jamais sans récompense, et elle fit servir à mon salut ce cocon filé dans une intention généreuse. Bien clos dans ma légère prison de soie, je m'abandonnai à la merci des flots qui, me laissant courir à leur cime, me jetèrent un beau matin sur les côtes de Provence, et me laissèrent, en se retirant, à moitié enfoui dans les grèves du rivage. Un pauvre charretier, qui tirait du sable de la mer pour les jardins de l'évêché, me lança dans sa voiture avec une pelletée de terre. Étendu dans les allées en société d'une multitude de coquillages et de petits cailloux, je commençais à reprendre un peu de force à la douce chaleur du soleil, et je cherchais quelque arbre, afin de pouvoir me garantir du pied des passants, lorsque l'évêque, qui se promenait dans mon chemin, ayant arrêté ses yeux sur moi, me ramassa en faisant une exclamation de surprise et de joie. Les bons soins dont il m'entoura me rendirent ma vigueur, un peu énervée par les fatigues de mon naufrage, et après quelques jours de repos, nous partîmes en 1311 pour la cour du pape Clément V, qui se tenait alors à Avignon. Je ne vous dirai point la fête que me fit le pape à mon arrivée, et les distinctions qu'il accorda au bienheureux évêque qui m'avait découvert. J'aurais été quelque chevalier revenant de conquérir le pays des infidèles, que l'on ne m'eût pas entouré de plus d'honneurs.

Il est vrai que le commerce de la soie se faisait depuis longtemps dans ces contrées à des conditions ruineuses, et que la présence du ver lui-même devait amener tôt ou tard un changement favorable dans la situation. Cette opinion ne laissait pas que de flatter mon amour-propre, et vous pouvez juger que je ne négligeai aucun moyen de la justifier. Je ne me vantais de rien cependant, préférant me faire valoir par mes actions, ce à quoi je réussis au delà de toute espérance, car, au bout de quelques mois, j'avais déposé cent cinquante à deux cent mille petits vers sur le premier mûrier planté en notre honneur en un lieu nommé Allan, et situé à quelque distance de Montélimart. Cet acte accompli, je laissai ma famille se multiplier à sa guise, et je me mis en besogne. Je sentais en moi les symptômes avant-coureurs de la métempsycose, et je voulais revivre pour l'avenir dans une œuvre digne de mon passé. C'est là notre immortalité, à nous autres petits insectes, et il y aurait erreur à croire que l'état où vous me voyez présentement est la dernière phase de mon être. Transformé en papier, je deviendrai peut-être un jour le dépositaire des pensées de quelque grand homme, le messager de quelque poëte, qui m'enverra porter à une robe les compliments que je reçus autrefois pour moi-même. Et ce n'est pas tout : lorsqu'aura cessé cette forme nouvelle, j'irai me décomposer dans le sein de la terre, l'antique mère de toute créature ; ma substance s'infiltrera dans la tige des plantes, et au printemps je m'épanouirai en rose ou en épi de blé. Encore une fois, je deviendrai la parure d'une femme ou la joie d'un homme ; à mon tour je donnerai asile aux papillons du ciel. Ainsi de suite dans la succession des temps ; je parcourrai la série entière des choses de la création, et je ne mourrai pas, parce que la mort n'est qu'une transformation et que Dieu n'anéantit rien de ce qu'il a créé. Mais reprenons le fil de mon histoire. Je me disais donc que le poëte qui disparaît de la scène continue de vivre encore dans son poëme. Le plus beau poëme d'un ver à soie est une robe : je voulus composer une robe destinée à fixer l'attention du monde entier, et vous verrez par la suite que peu de vos chefs-d'œuvre poétiques ont eu autant de succès et jeté autant d'éclat que le mien.



Il n'y avait pas de jour et de nuit que je ne travaillasse avec ardeur. Je versai toute mon âme dans mon œuvre et, au bout de quelques mois, le prodige fut accompli. Ma forme première avait disparu, et j'étais devenu une grappe de magnifiques cocons élégamment rattachés l'un à l'autre par un fil de soie. Les papes, à qui j'appartenais, voulaient faire de moi un de leurs plus précieux ornements sacerdotaux ; on m'envoya à Lyon chez un certain Brissonnet, pour me faire soumettre à toutes les opérations nécessaires. Mais il se trouva que ce Brissonnet était un favori du roi Louis XI, qui ne cessait de lui donner quelques petites marques de sa munificence, pour avoir établi à Lyon, vers 1466, des ateliers de tissage. Il n'ignorait pas que le roi était toujours enchanté de jouer quelque mauvais tour au pape, ainsi qu'aux autres rois et grands seigneurs, ses beaux et bien-amés cousins, comme il disait. Il n'eut donc rien de plus pressé, dans le but de faire sa cour, que de me substituer un très-médiocre cocon des bords du Rhône, dont il fabriqua l'ornement demandé. Quant à moi, j'étais déjà en voyage, expédié avec une belle lettre d'hommage, et je courais sur la route de Lyon à Tours, bien enfermé et scellé dans une boîte. J'arrivai au Plessis-lez-Tours, en 1469, dans la soirée, et l'on m'introduisit immédiatement auprès du roi. Il était à causer à demi-voix avec une assez mauvaise figure, que je sus plus tard s'appeler Tristan l'Hermite. J'ignore ce qu'ils se disaient ainsi de l'air de deux conspirateurs, mais mon entrée mit fin à la conversation. Ce roi était soupçonneux jusqu'à se méfier d'un pauvre cocon de soie.

— Ah ! ah ! dit-il en me prenant dans sa main, voici qui est bien, et nous verrons si nos mûriers de Tours et du Plessis nous vaudront de semblables merveilles ; ce sera le premier cocon de France.

Ce mot me flatta singulièrement : le premier cocon de France ! cela sonnait de pair avec le premier dauphin. Je me sentis parfaitement disposé à aimer ce Louis XI, sur le compte duquel j'avais entendu courir d'assez mauvais propos. Il s'occupait justement, en ce temps-là, d'installer à Tours et aux environs des fabriques de soie, dont il confia la direction à des ouvriers venus d'Italie. Cette circonstance ne faisait que me confirmer dans la bonne opi-

nion que j'avais de lui. Un mot néanmoins vint ébranler un instant ma confiance. Après qu'il eut congédié son compère Tristan, il se mit en oraison ; et j'étais très-édifié de le voir se frapper la poitrine en bon pénitent, lorsque ces paroles, prononcées par une sentinelle écossaise qui veillait sur la tour, arrivèrent jusqu'à moi :

— Le roi prie ; quelqu'un sera pendu demain !

Je me sentis couvrir d'une sueur froide, et peu s'en fallut que dans mon trouble je n'allasse rouler aux pieds du roi. Mais j'eus bientôt oublié cette émotion en voyant la vie débonnaire du monarque. Il passait ses journées à s'entretenir avec de petites gens, et ses nuits à converser avec les étoiles. Il aimait fort l'astronomie, et demeurait quelquefois de longues heures à un observatoire situé au sommet d'une tourelle.

— En vérité, dis-je un soir en le voyant faire, voici un prince qui est bien calomnié dans le monde.

— Vous croyez? répondit un ver luisant, qui rêvait à la lune au-dessous de ma fenêtre ; peut-être penseriez-vous autrement si vous saviez comme moi que tous ces signaux entre le roi et son compère sont autant de signaux de mort, et qu'en ce moment même ils conviennent de se servir de votre fil pour étrangler royalement certain grand seigneur qui leur porte ombrage.

Je me souciais fort peu, après avoir dû être l'ornement d'un pape et rêvé de devenir la parure d'une grande dame, je me souciais fort peu de servir à un aussi vilain usage. A peine donc cette étrange révélation m'était-elle faite que, me roulant tant bien que mal sur le bord de la fenêtre, je me laissai tomber en dehors du cabinet du roi, avec l'intention bien arrêtée de n'y rentrer jamais. La branche d'un mûrier m'arrêta dans ma chute, et je restai là perché jusqu'au lever du jour, entre un pendu et une sentinelle. Lorsque le jour parut, le ver luisant éteignit sa lanterne, et nous pûmes converser sans attirer l'attention. Il m'apprit alors qu'il avait surpris une confidence du médecin du roi à l'un de ses amis, et que dans peu de temps la France aurait changé de souverain. Il m'engagea donc à attendre les circonstances et à me tenir tranquille jusqu'à ce que l'occasion se présentât de quitter ma prison. Je profitai de son conseil et m'allai nicher dans le bagage d'un chevalier qui, en 1494, partit avec le jeune prince Charles VIII pour l'expédition d'Italie. Je savais que l'armée devait s'arrêter à Lyon, et c'est là que j'avais médité de m'échapper et de me remettre entre les mains de quelque habile tisseur, pour devenir ce que depuis si longtemps j'avais rêvé d'être, une robe de grande dame. Mais il me fallut attendre longtemps ; la fabrique de Lyon languissait par suite de la concurrence que lui faisait celle de Gênes. Les habiles ouvriers manquaient encore, et j'eusse préféré rester simple cocon toute ma vie que d'être mal travaillé. Il en vint deux néanmoins, du temps du roi François I[er], en 1537, dont la réputation brillait d'un certain éclat. Ils étaient Piémontais et se nommaient, l'un Etienne Turqueti, et l'autre, Barthélemy Nariz. Je trouvai moyen de me glisser jusqu'à eux, et fis même quelques bassesses pour attirer sur moi leur attention. Mais ces gens-là n'étaient occupés qu'à s'enrichir, et ils me laissèrent, moi, le premier cocon de France, confondu pendant des années avec d'affreuses balles de soie, sans beauté et sans prix. Leur fortune faite, ils partirent, et je les vis partir sans aucun regret. J'ai toujours eu pour principe de payer du plus complet dédain les gens qui affectent de ne pas m'apprécier du tout. Je me flattais d'ailleurs qu'un jour viendrait qui me ferait paraître aux yeux du monde avec tout l'éclat convenable à ma naissance et à mon rang. Ce jour parut enfin se lever pour moi. Le roi Henri II et la reine Catherine de Médicis faisaient, en 1548, un voyage sur les bords du Rhône. On voulut leur ménager une surprise pour leur entrée à Lyon, et on stimula le zèle des plus habiles travailleurs de France. Je comptais bien qu'il s'en trouverait dans le nombre capable de faire de moi un chef-d'œuvre ; mais le temps se passait, les étoffes se filaient, et je restais toujours dans mon coin. Je vis d'une fenêtre le royal cortége entrer dans la ville ; je vis s'avancer à sa rencontre une corporation de près de cinq cents teinturiers, dont les vêtements de velours gris et noir à filets d'or émerveillèrent tous les assistants ; et moi, je demeurais toujours dans mon coin. J'étais outré de dépit ! je criais sur le passage de la reine ; mais la reine, aussi aveuglée que les autres, ne m'honora même pas d'un regard, et le roi s'en alla tout simplement signer l'ordonnance qui accordait les premiers statuts corporatifs aux fabricants de Lyon.

II. La famine. — Le jardinier Trancare. — Les mûriers partout. — Les bas de soie de Henri II. — Les habits des évêques. — Le velours interdit aux domestiques. — Le tiroir de Marguerite de Navarre. — Gabrielle d'Estrées et Henri IV. — 400.000 mûriers. — Les mûriers aux Tuileries. — Claude Dangon. — Les lampas. — Le métier à la tire. — Ferrand et la Ferrandine. — César Laure. — Ottavio Mey. — Pierre Benay. — L'étoffe mâchée. — Le lustrage découvert. — Colbert et Louis XIV.

Quand on n'a rien de mieux à faire, il faut faire de la philosophie, et je n'y manquai pas. J'avais bien matière à méditation, car la famine commençait à sévir si cruellement parmi les vers à soie, mes descendants, établis en Provence et dans le Lyonnais, que si cette disette se fût prolongée un an de plus, ils seraient tous morts. Heureusement il se trouva là un ouvrier de génie, un grand homme, qui les tira d'affaire. C'était un simple jardinier de Nîmes, qui se nommait Trancare, et dont la passion dominante était de planter des mûriers. Il en plantait partout où il trouvait un coin de terre favorable, et en eût fait pousser dans les rues de la ville et jusque dans le sol de sa maison, si on l'eût laissé faire. Au bout de quelques années, il eut ombragé de ces arbres toutes les campagnes du Languedoc et de la Provence. Ma race fut sauvée dans ces contrées. J'ignore si les hommes l'ont récompensé selon son mérite ! il paraît que ce n'est pas toujours leur habitude ; mais je puis l'assurer, moi, que sa mémoire sera éternellement bénie dans le monde des vers à soie. Grâce à lui, le roi Henri II put, en 1560, porter des bas de nos soies à la noce de sa sœur avec le duc de Savoie, et en 1563, les évêques de France commençaient à s'en parer. L'usage même en devint bientôt si commun, qu'en 1576, pendant la tenue des états de Blois, on défendit d'habiller les domestiques avec des étoffes de velours.

Cependant de nouvelles difficultés se présentèrent bientôt. Elles furent suscitées par les vers à soie de Gênes et d'Italie, qui prétendaient nous imposer leurs fils, sous le prétexte qu'ils étaient supérieurs à ceux de France. Nul ne pouvait être meilleur juge que moi dans le débat, et ce fut effectivement à mon arbitrage que l'on eut recours. J'étais le patriarche des deux races rivales, j'étais le premier cocon de France ; je fis à chaque parti sa part de tort et de raison dans la querelle, et le roi, d'après ma décision, publia en 1590 un édit qui défendait l'introduction des soies étrangères, mais avec la faculté pour

les agents de ne le point faire rigoureusement exécuter, afin de contenter à la fois tout le monde. Cette affaire attira sur moi l'attention générale, et un grand seigneur catholique m'acheta un prix fou à mon dernier possesseur, pour faire de moi une croix et une écharpe que portaient ceux de son parti dans les guerres religieuses qui agitaient la France à cette époque. Mais le fabricant auquel il me confia, vieux huguenot plein de zèle pour sa croyance, voulant me soustraire à un usage aussi profane, me remit à la reine Marguerite de Navarre, qui m'enferma dans un tiroir où elle mettait ses lettres et les manuscrits de ses joyeux contes. J'appris par ces récits toutes les histoires auxquelles s'étaient déjà trouvées mêlées les robes de soie en France et dans les autres pays. J'avais d'ailleurs besoin d'une pareille distraction pour charmer les ennuis de ma solitude. Mon emprisonnement se prolongeait de jour en jour, j'attendais vainement un tisseur, la plupart d'entre eux quittaient la France, et, de même que ma sœur Anne, je passais mon temps à regarder, sans jamais voir rien venir. Il est probable que je serais encore dans mon tiroir sans la belle Gabrielle d'Estrées, qui, visitant un jour, en 1600, les appartements du Louvre au bras de Henri IV, eut la fantaisie de se faire ouvrir le secrétaire de la reine de Navarre. Elle me trouva là, et pria immédiatement le roi de me donner à elle. Le roi, qui ne lui savait rien refuser, y consentit de grand cœur. Il ne s'en tint pas là; car, frappé d'une idée que j'avais fait naître en sa tête, il alla se concerter avec ses amis, Olivier de Serres et Sully, et fit planter en 1601 jusqu'à quatre cent mille pieds de mûriers blancs aux environs des villes de Tours, Paris, Lyon, Orléans, et dans quelques localités du Midi. A ces ordonnances étaient jointes des instructions pour la culture de ces arbres et pour notre éducation, lesquelles instructions furent répandues au nombre de neuf à dix mille exemplaires dans toute l'étendue de la France. Puis on fit approvisionner les magnaneries d'une innombrable quantité de graines et de plusieurs millions d'œufs de vers à soie; le roi voulait les voir travailler de ses fenêtres, et bientôt tous les abords des Tuileries furent ombragés de mûriers.

Moi, pendant ce temps, j'étais en route pour Lyon, en société d'un simple ouvrier, nommé Claude Dangon. Il revenait de Paris et retournait vers sa cité natale, toujours poursuivi par une idée qui faisait le sujet de ses préoccupations incessantes. Je me souviens qu'il disait durant le voyage, en me tournant sans cesse et me retournant dans ses mains :

— Oui, vous nous donnez tout ce qu'il est possible; mais nous, sommes-nous arrivés au terme de notre tâche? Nous savons apprêter et tisser vos fils, mais ces merveilleux ouvrages d'or, d'argent et de soie, ces brillants ornements de nos églises, ces délicieux meubles des princes et des grands seigneurs, ces riches habits d'hommes et de femmes, ces damas à figures et à fleurs de couleurs diverses, c'est l'Orient qui les fabrique, c'est l'Italie qui les envoie! ne saurions-nous devenir leurs rivaux, et au besoin leurs maîtres?

Arrivé à Lyon, il se remit à songer, à chercher avec plus d'ardeur que jamais. Il avait le génie de l'invention, et surtout celui de la persévérance. Rien ne le décourageait, et un jour, en 1605, il vint à moi, le front rayonnant; il avait découvert, à force de travail et de veilles, le secret si longtemps poursuivi, le secret de façonner l'étoffe à l'imitation des Italiens et des Orientaux. Cette invention était le métier à la tire, et Claude Dangon regardait comme le couronnement de son triomphe de pouvoir me façonner d'après ce procédé, lorsqu'il vint à mourir. Il me légua à son collègue Ferrand, avec de brillants échantillons de ses lampas mélangés d'or et d'argent. Mais mon nouveau possesseur était tout absorbé dans la fabrication d'une nouvelle étoffe qui garda de lui le nom de ferrandine. Il m'oublia, et je tombai de ses mains dans celles d'un partisan de César Laure, qui me prit un jour pour me faire passer au moulinage, que celui-ci venait de découvrir. On m'enleva donc fil à fil de dessus mon cocon, on me réduisit à l'état de soie grége, et déjà l'on s'apprêtait à me tordre sur un moulin à bobines, lorsqu'entra un étranger qui, une lettre à la main et les traits bouleversés, venait prier le fabricant de lui donner un asile.

— Qu'avez-vous, mon cher Pierre? s'écria ce dernier.

— Lisez, répondit l'étranger en lui tendant l'écrit qu'il tenait à la main.

— Quoi! condamné en Italie? condamné à être brûlé, vous, Pierre Benay, vous, qui par l'invention de vos moulins à monter venez de doter la France d'une merveille pour la fabrication de la soie!

— Oui, mes moulins sont en pleine prospérité à Virieux, et voilà le sort qui m'attend, si je repasse les Alpes.

— Vous ne les repasserez pas, au nom du ciel, vous resterez avec nous, et vous trouverez dans les récompenses qui vous sont réservées la consolation bien méritée de vos injustes disgrâces.

Il lui rendit le courage le mieux qu'il put, et quelques mois plus tard, le gouvernement de France justifiait ses paroles d'espérance, en décernant une couronne au proscrit en récompense de sa découverte. Moi, j'étais à cette époque dans l'un des établissements de Virieux, où il avait tissé quelques-uns de mes fils sur des métiers montés d'après son système, et c'est cette petite partie de moi-même, déjà convertie en taffetas, qui sauva quelques années plus tard Ottavio Mey, lui révéla le secret du lustrage et causa sa fortune.

C'était un Italien, qui était venu à Lyon avec l'espoir de faire fortune dans l'industrie de la soie. Il travailla longtemps avec ardeur, et engagea peu à peu tout son petit avoir pour arriver au succès dans son entreprise. A chaque écu qui sortait de sa main, il disait :

— Tu reviendras, et me ramèneras la fortune avec toi!

Mais l'argent ne revenait point au logis, et la fortune semblait se rire de ses espérances. Lorsqu'il vit partir sa dernière pièce et ne vit pas revenir sa dernière illusion, il eut un moment de désespoir. Il embrassa tristement ses enfants et sa femme, et s'en alla promener seul dans les prairies de la Saône. Le soleil dorait de ses derniers rayons les sommets des montagnes, et le pauvre fabricant regardait couler l'eau. Absorbé dans ses pensées, il tira machinalement de sa poche ce fragment de ma soie, ce débris du premier cocon de France, qu'il avait ramassé un jour dans un tas d'échantillons aux ateliers de Virieux. Il le porta à sa bouche, et se mit à mâcher cette étoffe qu'il accusait d'avoir causé sa ruine, sans se douter qu'il avait en main un talisman capable de relever tout à coup sa fortune.

— Tu m'as trompé! s'écria-t-il en m'arrachant brusquement de ses lèvres et cherchant à me lancer dans la rivière.

Mais je l'attendais là; je m'étais collé à son doigt, et, en voulant me détacher, il fut frappé du brillant que ma soie brute avait acquis sous l'action de la salive. Ce fut

comme un éclair qui dissipait les ténèbres de son âme. Il était parti fou de tristesse, et revint fou de joie. A peine rentré chez lui, il monte à son atelier, s'y enferme, prépare dans un bassin un bain d'une matière liquide et onctueuse, m'y plonge, me sèche à la chaleur d'un cylindre, et obtient, en 1663, le premier fragment de soie lustrée qui parût en France. Une heure plus tôt, cet homme allait périr, ensevelissant avec lui pour bien longtemps peut-être un secret qui, quelques années plus tard, lui avait acquis des richesses immenses, et faisait prononcer son nom parmi ceux des plus célèbres inventeurs.

— Ah ! s'écria-t-il en me regardant avec une sorte d'extase, si je possédais tout le fil dont tu es sortie, quel chef-d'œuvre je ferais !

C'était précisément là mon désir et mon espérance, et je comptais bien que la série de mes aventures finirait



Les moines présentant à Justinien les vers à soie dans les bambous. Dessin de V. Foulquier.

par réunir ma partie à mon tout, qui était resté dans la manufacture de César Laure.

Ma partie n'en prit d'abord pas précisément le chemin, car la première fois qu'elle quitta Lyon, ce fut pour être envoyée au ministre Colbert, qui avait témoigné le désir de voir le premier échantillon de soie lustrée.

Je ne vous dirai pas l'accueil qui me fut fait dans le cabinet de Louis XIV. Le roi venait précisément, à cette époque, de faire couvrir de mûriers toutes les provinces du midi de la France; il accordait vingt-quatre sous d'encouragement pour chaque plant de ces arbres que l'on verrait prospérer au bout de trois ans d'âge, et cette mesure réussit aussi complétement qu'avait échoué la première ordonnance de son ministre, laquelle imposait la plantation à tous les habitants des campagnes.

Paul NIBELLE.

(La fin au prochain numéro.)

POÉSIE : CONTES ET FABLES.



Le Diable et le Charbonnier. Dessin de H. Grenier.

LA FOI DU CHARBONNIER.

Que faut-il, pour braver le diable et sa malice?
Une âme exempte d'artifice,
Une âme prête à faire, en ce qui touche Dieu,
Tout ce que l'Église commande,
L'âme du charbonnier, dont c'est ici le lieu
De vous rappeler la légende.

Au fond d'une épaisse forêt,
Cet homme vivait seul, et n'ayant d'autre objet,
Sauf le travail, que la prière.
Satan, qui prend plaisir à tourmenter les saints,
Entra chez celui-ci pour se donner carrière,
Et de ces mots, moitié câlins, moitié hautains,
Le salua : — Je viens t'apporter la lumière;
Mais de t'interroger peut-être ai-je le droit;
Or, que crois-tu? — Je crois ce que l'Église croit,
Répond le charbonnier. — Bon! j'approuve ton zèle :
Eh bien! l'Église, que croit-elle?
— L'Église croit ce que je crois;
Puis, de faire humblement le signe de la croix.
Et, ne trouvant plus rien à dire,
Le diable aussitôt se retire,
Tout honteux et tout dépité
D'avoir été vaincu par la simplicité
Du pauvre homme, dont le vampire
Trop tôt s'était promis de rire.

Pour que Satan de nous ait ainsi le dernier,
Pour qu'ainsi nous vainquions l'immonde créature,
Donnez-nous, ô mon Dieu! cette puissante armure :
La foi du charbonnier!

ÉTIENNE CATALAN.

L'HIRONDELLE ET LA PIE.

— Eh! bonjour, dame l'hirondelle,
Disait la pie, un beau matin;
Toujours volant à tire d'aile?
Que dit-on au pays lointain?
Vous en venez? — J'arrive de l'Afrique.
— L'Afrique? un beau pays! Il n'y gèle jamais.
C'est un terrain fertile... Mais
De laine ou de coton pas la moindre fabrique!
— J'en viens, vous dis-je, et je le sais.
— Les visages y sont grotesques;
Mais parfois de belles Mauresques
Y captivent nos bons Français.
— Quand je vous dis que j'en arrive!
— On s'y cloître le jour... Le soir,
Sur la terrasse on va s'asseoir
Pour écouter les flots expirant sur la rive.
— Mais j'y passe tous les hivers!
— Sur le sol africain, par de fortes études,
J'ai fixé mille incertitudes.
Vous saurez que du sud tous les produits divers
S'y montrent sous toutes les formes:
On y voit des melons énormes;
Et le figuier s'y plaît beaucoup...
— Cessez, de grâce! encore un coup!
— On en exporte aussi des dattes,
Sans parler des laines, du cuir...
L'hirondelle à ce mot veut fuir.
Mais sur sa queue, hélas! l'autre met ses deux pattes;
Et — la chose dut lui coûter —
Il lui fallut tout écouter.

C'est ainsi qu'aujourd'hui la jeunesse est savante.
Nous sommes à ses yeux tous ignorants et sots;
Et ce que nous savons même, dès nos berceaux,
Pour nous l'apprendre elle l'invente.

Edmond SAINTE-MARIE.

LARMES SUR LA MORT DE PINDARE (1).

Une très-docte demoiselle
Et le galant rimeur Chapelle,
Après avoir bien disserté
Sur la sublime poésie
De la charmante antiquité,
Vidaient un pot de malvoisie,
Pour éviter l'oisiveté;
Quand par hasard, dit mon histoire,
Il leur revint à la mémoire
Que, grâce à certains charlatans,
Pindare était mort à trente ans;
Pindare, si plein d'harmonie,
Pindare, ce brillant génie,
Pindare, qui pouvait encor
Nous donner un volume d'or!...

Et là-dessus le bon Chapelle
Et la savante demoiselle,
Cédant à leurs vives douleurs,
Se mirent à verser des pleurs,
Maudissant la Parque barbare
Qui ravit au monde Pindare!

Un laquais, qui pour lors entra,
En les voyant pleurer, pleura;
Et, nul n'ayant un cœur de roche,
Le deuil gagna de proche en proche.
Par un vieux cocher désœuvré,
Bientôt Pindare fut pleuré;
Et ne voulut la cuisinière
Être à le pleurer la dernière:
Il n'est pas jusqu'au marmiton,
Qui ne le pleurât tout de bon,
Tant c'était un combat bizarre
A qui plus pleurerait Pindare.

Et moi, qui vous conte ceci,
Peu s'en faut que n'en pleure aussi.

Ne pleurons pas pourtant si vite,
Et de l'histoire oyez la suite.

Au bruit des douloureux accents,
Des hélas! plaintifs et touchants
Qui s'entendaient du voisinage,
Accourut un Suisse, homme sage,
Qui s'étant fait instruire en gros
Du sujet de tant de sanglots,
S'enquit si ce monsieur Pindare,
De qui venait cette bagarre,
Était ami de la maison,
Ou parent, en quelque façon:
S'il fut au moins de la paroisse,
Pour causer ainsi tant d'angoisse;
S'il était mort en bon chrétien,
Ou, comme plusieurs, en vaurien.

Et réponse ayant été faite,
Que c'était un charmant poëte,
Un peu mécréant et païen,
D'ailleurs assez homme de bien;
Qui composa des chansonnettes,
Ou plutôt des odes parfaites,
Et dans la Grèce trépassa,
Quelque trois mille ans en deçà;
Aussitôt, comme en vrai délire,
Le Suisse de rire, de rire,
De rire, à s'en tenir les flancs.
Et vit-on, dans le même temps,
Rire de la même manière
Le cocher et la cuisinière:
Autant en fit le laqueton
Et le très-dolent marmiton;
Et convint à M. Chapelle
De rire, ainsi qu'à la donzelle.

Pour moi, qui vous conte ceci,
Trouvez bon que j'en rie aussi.

(1) De qui est ce conte? Nous l'ignorons. L'ami qui nous l'adresse l'a entendu réciter. Il le croit ancien. Il le suppose inédit. Le fait est qu'il est aussi plaisant qu'ignoré, cela nous suffit pour en gratifier nos lecteurs.

LA MER ET LES MARINS[1].

LA RADE.

V. — Les quarts de nuit. — Conte et ronde de bord. — Le vieux forban. — Origine de la navigation à vapeur selon le gabier de beaupré Kerjégu. — Les noces de Jeanne-la-Rousse. — Le célèbre *Fluton*. — Bon quart partout!

— Cric-crac, sabot, cuiller à pot, sous-pieds de guêtre, cuir à rasoir, brasse tribord devant, bâbord derrière, hisse le grand foc!... Matelots, mes vieux, où étais-je demeuré, à savoir?...

Telle est la rocambole, — et nous l'avons fort abrégée, —par laquelle le gabier de beaupré, Kerjégu, interrompu par le coup de canon de retraite, reprend les propos qui charment Irigoyen, Fripsec, La Nantaise et foule d'autres tribordais de quart à bord du vaisseau *le Duguay-Trouin*.

— Tu en étais, Kerjégu, tout justement à la naissance de Requin, notre chef de beaupré, qu'on appela de même rapport à ces grands crocs qu'il vous a en place de dents pointues.

— Ou autrement dents canines, dit La Nantaise, qui avait été mousse des seconds chirurgiens d'une frégate avant d'être embarqué sur le vaisseau.

— Va pour *caniches!* continue Kerjégu, puisque aussi bien Requin est un chien ou un loup, plutôt qu'un homme comme toi ou moi, à preuve qu'il est encore pire, étant filleul du grand diable d'enfer, qui était pour le moins son oncle à la mode des colonies. La mère Boucaud, qui était donc la mère à Requin, mourut de peur ou autrement la nuit de l'incendie de sa pauvre maison, sur le bord de la rade de Brest, en tâchant de sauver son enfant; mais le satané gamin ne voulait pas déraper de son berceau.

— Fait bon ici, ça chauffe, je m'y trouve bien, j'y reste!...

— Mais tu vas rôtir, malheureux! disait la bonne femme que la flamme gagnait déjà.

Requin riait en la repoussant avec une force de taureau, quoiqu'il n'eût pas même deux ans à l'époque. Pour lors, une façon de monsieur habillé de noir, avec des yeux rouges, entre dans la case, va droit à Requin, le prend dans ses longs bras et lui dit:

— Je vas te mener dans un endroit où il fait diablement plus chaud, mon gars!...

— Bon, ça me va!... En route!... dit Requin.

Le toit de la maison s'écroule et flambe comme de raison. Si l'on n'a jamais plus retrouvé la bonne femme Boucaud, on a assez revu Requin qui passa donc mousse, par protection, à bord du brig *l'Enfer*, capitaine M. Satan. Tous les anciens de la Ninon, Recouvrance et Brest ont bien vu le monsieur noir avec l'enfant sous le bras faire une enjambée, du milieu de la fumée, à bord d'un corsaire qui attendait à six encablures, et qui appareille de suite, vent debout, filant douze nœuds à sec de toile. — Pensez, mes fils, comme ça filerait avec bon vent et toutes voiles dessus!...

— Ah çà, père Kerjégu, dit La Nantaise, tandis que le conteur prend haleine, comment voulez-vous qu'un navire à sec marche roide contre le vent?...

— Innocent! est-ce que le diable n'est pas le père à toutes les inventions de damnation, en comptant Requin ou sans le compter? *L'Enfer* était un scélérat de vapeur à hélices, mâté en brig...

— Vous n'avez pas parlé de sa cheminée aussi!...

— Pour une bonne raison, c'est qu'il n'en avait pas, l'équipage ayant pour avaler la fumée un goût particulier qui n'est pas le mien, soit dit sans offenser personne; j'aime mieux le vin de Bordeaux et l'eau-de-vie de Saintonge...

— Moi aussi! moi aussi!... Le père Kerjégu n'est pas difficile...

— Ainsi la vapeur est une invention du diable?

— Oui et non... Non et oui..., je m'entends! Nous embardons! L'histoire à Requin s'en va-t-en dérive; mais faut vous éduquer, mes fils, sur l'article de la chose, rapport qu'il y en a qui parlent de l'ancien temps sans en savoir ce qui s'appelle le premier mot.

— Attention! s'écrie le Parisien, Kerjégu va refaire la science historique...

— Parisien! ne nous moquons pas du monde avec tes grands mots longs de six cents brasses! Tu pourras avaler quinze et vingt tonneaux de morue sèche, avant d'être celui qui filera ma langue par le bout; fais plutôt un nœud d'écoute avec la tienne, ça te servira dans tes vieux jours!...

— Si ça me servira! je crois bien. Je me présente à l'Académie, et j'obtiens d'emblée le quarante et unième fauteuil!...

— Hein!... encore quelque gausse de Paris.

— Calmez-vous, père Kerjégu, les légendes et traditions de l'armée navale jouissent du plus grand crédit à l'Institut philharmonique de la rue Quincampoix...

Pour le coup, un murmure menaçant se fait entendre parmi les auditeurs ordinaires du gabier de beaupré. Mais le prudent Parisien, qui connaît par expérience les suites de ce bruit avant-coureur, s'éclipse pour se mêler à quelque autre groupe de gens de quart.

« L'histoire à Requin *s'en va-t-en dérive*, » vient de dire Kerjégu, qui accepte de bonne grâce l'interruption. On a déjà longuement et mystérieusement jasé sur le compte du chef du beaupré, dont on aura tout le temps de reprendre plus tard l'infernale biographie.

Requin est à l'hôpital, qu'il y reste! Aucun de ses honnêtes camarades ne se soucie de le voir revenir à bord du *Duguay-Trouin*.

A vrai dire, Jean Boucaud, surnommé Requin, est le vieux matelot aventurier, le successeur moderne des anciens pirates de la Providence et de Madagascar. Il a commencé sans doute par être un brave corsaire sous pavillon français; mais, la paix venue, il n'a pas trouvé de son goût la pacifique navigation marchande.

S'est-il enrôlé parmi les indépendants de l'Amérique du Sud? — c'est assez probable. Mais pour cela, il a dû déserter tout d'abord.

(1) Voir t. XII, p. 321; t. XIII, p. 5; t. XV, p. 25 et 85; t. XIX, p. 53; t. XXII, p. 353.

Une première désertion en entraîne une seconde, puis une troisième. Après avoir servi sur les navires de Bolivar, on a passé sous des chefs moins scrupuleux. Enfin, l'indépendance de la Colombie a été reconnue. Que devenir? où aller faire la course? Restait la traite. La traite a cessé d'être tolérée. Eh bien! on l'a faite en dépit de toutes les conventions internationales, et, puisqu'on était hors la loi, avec des violences et des cruautés inconnues auparavant.

Le bureau de l'inscription maritime soupçonne à coup sûr les méfaits de Requin; mais à tout péché miséricorde. C'est un vaillant matelot, capable de rendre les meilleurs services à bord d'un vaisseau de l'Etat. Après avoir battu les mers sous tous les pavillons connus, et sous plusieurs autres sans doute, il est rentré au bercail à la faveur d'une amnistie pour désertion.

Seulement son air sombre et taciturne, son regard ombrageux et sinistre provoquent les légendes infernales. Tous les gens de l'équipage sont bien aises d'aller à terre de temps en temps; Requin ne demande jamais à y aller. — Tout matelot, à l'occasion, boit volontiers un coup de trop; Requin est d'une sobriété systématique; il craint évidemment de se trahir sous l'empire de l'ivresse. — Le vaisseau est son asile; à terre, il pourrait faire des rencontres fâcheuses: — un gendarme n'aurait qu'à l'arrêter par erreur; une enquête risquerait de s'ouvrir. Il redoute jusqu'au hasard. — Le séjour sur une rade de France est agréable pour tous les gens du bord; seul Requin aspire à prendre le large.

Enfin, quoique gravement malade, il ne voulait point aller à l'hôpital: c'est qu'avant son rétablissement, le vaisseau mettra sous voiles, et que tout changement de position peut faire naître l'enquête qu'il craint pour trop de funestes raisons.

Kerjégu, en vieux connaisseur, a nécessairement pénétré les deux tiers des motifs de la conduite de Requin, dont l'affreux sobriquet prêtait en outre aux commentaires. Un vieux conte, remis en chantier, vient de naître en rade; il s'allongera en cours de campagne et prendra, n'en doutez point, des proportions gigantesques, surtout si le sombre forban ne doit point reparaître à bord.

En rade, — sauf dans les cas de très-mauvais temps et de danger, alors que les ancres chassent, que les chaînes et câbles se rompent, que les divers navires risquent de se heurter et de s'avarier les uns les autres, — le service de nuit se réduit à une veille nonchalante, ou pour mieux dire *somnolente*, car, en vérité, la plupart des gens de quart, étendus çà et là sur le pont, dorment à la belle étoile. C'est contraire à la lettre des règlements, mais toléré en pratique.

L'officier, les aspirants, les maîtres et seconds maîtres, ainsi que les factionnaires répartis dans les diverses parties du vaisseau, sont seuls astreints à une vigilance réelle; et cela suffit, car, au besoin, un coup de sifflet mettrait tout le reste sur pied.

Les quarts de nuit, dont le dernier se termine à quatre heures du matin et clot notre journée en rade à bord d'un vaisseau, se suivent donc et se ressemblent par un égal *far-niente* dans les circonstances ordinaires; aussi les réunissons-nous en un seul et même article.

On conçoit cependant que le premier des deux quarts trouve plus de gens disposés à veiller, à causer, conter, chanter ou danser en rond. Jusqu'à huit heures et demie ou neuf heures, on permet que les matelots prennent leurs ébats sur le gaillard d'avant. Plus tard, le silence absolu doit être exigé dans l'intérêt des gens couchés, qui se lèveront au milieu de la nuit ou au point du jour.

Kerjégu, débarrassé de l'insupportable Parisien, en revient à son récit ou plutôt à son cours d'histoire ancienne.

— Naviguons droit! dit-il.

— Voyons voir! fait Irigoyen.

Fripsec, La Nantaise et compagnie opinent du bonnet. Non sans un petit bout de rocambole, où la rime remplace la raison, le narrateur reprend en ces termes:

— Du temps que j'étais mousse, — ce n'est pas d'hier, — la vapeur, la mécanique à charbon, le feu et la fumée n'étaient pas à la mode comme à présent: ça ne se voyait guère, ça ne se voyait pas, tellement que l'empereur Napoléon, qui dit dit-il, à un inventeur de malheur: — « Tu me contes une couleur!... Mes matelots ont du bois, de la corde et de la toile, que le bon Dieu leur donne de la bonne brise, je n'en demande pas plus... Et si la brise leur manque, ils ont encore du cœur, des bras et des avirons, moyennant quoi ils trouveront bien moyen de moyenner! Assez causé! » C'était parler, ça!

— Oui, c'était parler!...

— Et pourtant, continue Kerjégu, si nous avions eu la vapeur du temps du camp de Boulogne, l'Anglais n'était pas blanc... Mais ne parlons pas politique; le diable est pour l'Anglais, à preuve que Jean-Baptiste Lavertu, le fourrier de la 103e permanente, l'a mis en *verses* comme ceci:

L'Anglais, monsieur Satan, monsieur Satan, l'Anglais,
Matelot, c'est, vois-tu, bonnets blancs, blancs bonnets!

— Il les faisait crânement les beaux *verses*, ce fourrier-là! s'écrie Fripsec.

— Pour *lorse* donc, la vapeur est une invention du diable? répète Irigoyen, qu'aucune digression ne peut égarer.

— Vous n'y êtes pas, la vapeur est premièrement une invention du bon Dieu!

L'étonnement arrache un cri de stupéfaction à tous les grognards de l'auditoire:

— Avez-vous connu Madurec? demande le conteur.

— Madurec... un ancien de *la Bellone* et de *l'Alcibiade?*... Madurec de Tréven? .. Madurec, le vieux des vieux?... un pays à Caboulot?... Justement!... Ah! oui, que nous l'avons connu.

— Eh bien, si vous l'avez connu, vous savez que sur n'importe quel article il n'avait pas son pareil; voilà donc ce qu'il nous disait, le vieil ancien: « Primo, d'abord la mer c'est l'eau, le soleil c'est le feu, les nuages c'est la vapeur, et le bon Dieu ayant fait que le soleil fabrique les nuages en chauffant la mer qu'il pompe en la faisant suer, c'est donc le bon Dieu qui a inventé la vapeur, primo d'abord! »

— Pour ça, c'est vrai!... Je ne suis pas la mer, mais le grand soleil me fait suer aussi.

— Bon! murmura La Nantaise, vous allez voir que nous allons tous passer machines à vapeur!

Kerjégu poursuivait:

— Mais le vent nous vient des nuages...

— Pas toujours, objecta Fripsec.

— Si, toujours! Les grains blancs, les grains gris, les grains noirs sortent des nuages; quand il y a de la brise avec ciel bleu, c'est qu'elle vient de quelque part où tu verrais des nuages; et quand tu trouves calme plat sous un ciel couvert, tranquillise-toi, la brise ne tardera pas à souffler...

— Bon! si Madurec et toi, Kerjégu, vous êtes de ce sentiment, je ne vas pas à contre; mais la vapeur, avec tout ça?...

— Faut toujours commencer par le commencement, hormis qu'on s'y prenne par le milieu ou par la fin.

Ici La Nantaise prit son grand sérieux pour dire:

— Voilà qui est vrai, par exemple!...

Kerjégu faillit s'apercevoir que l'audacieux novice osait se moquer; heureusement Irigoyen intervenait:

— N'embardons pas tant, disait-il, laissons filer Kerjégu à sa mode, autrement nous ferons bien quatorze lieues en quinze jours!

— Cric, crac! sabot, cuiller à pot! M. Satan le grand diable d'enfer se dit en lui-même: Puisque le vent vient des nuages qui sont la vapeur par quoi naviguent les navires à voiles, je m'en vas te chauffer de l'eau avec mon feu d'enfer en place du soleil, ça me donnera de la vapeur; j'aurai du vent à discrétion par ce moyen pour faire naviguer mes navires à moi. Et nous verrons! Car dans ce temps-là, c'est bien connu, l'archange saint Michel, grand amiral du bon Dieu, appuyait la chasse à tous les navires du diable, et les genopait à tous coups, vu qu'il avait pour lui le bon vent, et l'autre vent debout ou calme plat. M. Satan pique une tête et descend au fin fond de son arsenal, où il commence par vous forger une marmite de fer plus grande que Landerneau. Il loge dedans une couple de rivières, puis attrape à chauffer. Au bout de quatorze heures, le couvercle de la marmite se met à danser la cachucha pire qu'une princesse d'Espagne; la vapeur faisait la musique en sifflant comme un régiment de serpents gobe-tout: Bon! bon! fameux, se dit M. Satan, si la vapeur fait danser de même un couvercle plus lourd que le château de Brest, elle fera bien tourner une manivelle où je vous ajuste des milliasses d'avirons en manière de nageoires... Mme Satan, qui était en train de tricoter une paire de bas rouges, lui dit pour lors: A ta place, j'y mettrais des roues de moulin. — Pas si bête pour une diablesse, répond M. Satan. Et voilà l'invention!...

— Mais après, après? demandaient Irigoyen, Fripsec et La Nantaise.

— Si l'invention est d'un temps pareil, pourquoi que l'empereur Napoléon n'y croyait pas?...

— Pourquoi, étant mousse, Kerjégu, tu n'avais pas encore idée d'un vapeur?

— Pourquoi!... pourquoi!... parce qu'il faut que je fume une pipe, répliqua Kerjégu. Voici deux histoires en chantier: la marine à vapeur, une diable d'invention, et Requin de la Ninon, un enfant du diable!... M'est avis que vous avez de quoi causer jusqu'à la fin du grand quart.

. . . .

Cependant le Parisien, trop sceptique pour écouter avec recueillement les contes fantastiques de Kerjégu, digne émule du fameux Madurec, avait fini par rejoindre certains amateurs de rondes auxquels il proposait d'entonner la chanson: *M'en revenant de Saint-Mandé*; mais celle des *Noces de Jeanne la Rousse*, sur l'air saintongeois *A la pêche des moules*, devait être préférée.



Jeanne la Rousse.

Ce fut Gaspard, le gabier d'artimon, joyeux enfant de La Rochelle, qui l'entonna en donnant le branle aux danseurs.

Au début de cette série d'études sur les marins, nous avons parlé des chansons dont on régale les matelots à terre dans leurs cafés, assez semblables à ceux qui se sont élevés aux Champs-Elysées et sur le boulevard Bonne-Nouvelle; — il n'est pas hors de propos de terminer par une des rondes dont retentissent les échos du bord. (La romance opéra-comique de Mlle Zéphirine, les chansonnettes burlesques de M. Grichelitaine, n'ont guère de rapports, comme on va le voir, avec *les Noces de Jeanne la Rousse*.

Disons d'abord quel est le prologue héroïque de cette chanson; son analyse sera celle de plusieurs autres rondes maritimes.

Jeanne la Rousse est la fille du vieux patron Jean-Pierre, pilote lamaneur juré des environs de La Rochelle, type renforcé du grognard d'eau salée. Le brave lamaneur ne fait cas que d'un pilote capable, comme lui, de sauver un navire au milieu des horreurs de la tempête, malgré la nuit, les courants, les brouillards. Telle est la dure épreuve dont il faut sortir triomphant pour mériter d'être son gendre.

Aussi, plus la mer est mauvaise, plus la nuit est opaque et le courant redoutable, plus le jeune pilote qui aspire à la main de Jeanne déploie-t-il de zèle et d'intrépidité. Aucun danger ne l'arrête; il ne forme d'autre vœu que de rencontrer un vaisseau en perdition; son bonheur est au prix du salut d'un noble équipage.

Enfin, enfin, après bien des nuits effroyables passées au large, dans l'attente, à bord de sa chaloupe, parmi les brisants, le valeureux garçon entend le canon de détresse.

Le Diadème, qui atterrit au retour d'une campagne de trois ans, est affalé sur la côte; jamais brumes plus épaisses n'ont voilé les phares de Chassiron et de la Baleine; jamais coup de vent plus affreux n'a mis un navire en péril. Le commandant du vaisseau, malgré son expérience et son sang-froid énergique, désespère de le sauver, s'il n'est secouru par un pilote habile.

Alors, dans la maisonnette du vieux Jean-Pierre, Jeanne,

qu'un tendre effroi tient éveillée, tremble et prie pour celui que, la veille encore, elle encourageait à prendre le large, en lui criant : — Espérance !

Jeanne est à genoux; elle invoque la sainte patronne des gens de mer, elle fond en larmes.

Mais le cœur du jeune pilote bondit d'espoir.

Le Diadème a déjà talonné quand il monte à bord ; la quille laboure le fond, la mer baisse, l'obscurité est profonde.

Le hardi garçon se charge de la responsabilité des manœuvres ; il s'engage solennellement à sauver le vaisseau, et en effet, au point du jour, il le fait entrer dans la Charente ; il le conduit au mouillage. Huit cents braves marins lui doivent la vie, l'Etat lui doit la conservation d'un de ses plus beaux navires, le commandant du *Diadème* lui doit une reconnaissance sans bornes.

Certes, il a bien gagné la main de sa payse, il a bien mérité de tous les gens de l'équipage, et de leurs amis ou parents accourus en foule sur la rive. La ronde qu'entonne Gaspard va nous en faire juges.

A la noce de Jeanne,
Tous ceux qui danseront
Diront :
« Elle en épouse un crâne! »
Dansons gaiement en rond!

Qui vous a du courage
Et du talent aussi!...
Ici,
Il nous a du naufrage
Tous sauvés, Dieu merci!

Avant la marée haute,
Notre vaillant et beau
Vaisseau,
Sans lui, sur cette côte,
Eût fait son trou dans l'eau.

Sans lui, chaque famille
Pleurerait au pays
Un fils,
Car déjà par la quille,
Amis, nous étions pris!

A la noce de Jeanne,
Tous ceux qui danseront
Diront :
« Elle en épouse un crâne! »
Dansons gaiement en rond.

Les danseurs, qui répètent à l'unisson chaque couplet après le coryphée, bondissent, frappent du talon et font trembler le pont du vaisseau *le Duguay-Trouin*. Gaspard, le gabier d'artimon, va décrire, en termes du métier (1), les manœuvres du jeune pilote :

Lui, malgré la mer basse,
La brume et le courant,
Parant
Les dangers de la passe
Bord sur bord en virant,

En virant vent arrrière,
En virant vent devant
Souvent,
Il nous rentre en rivière,
Il se jouait du vent,

(1) Voir, pour l'explication de ces termes, les tomes VII, p. 23, 46; XI, p. 233 à 333; XII, p. 27, 116; XVI, p. 246.

Du vent, de la rafale
Qui déhalait en l'air
La mer,
Pis que la bringuebale
De maître Lucifer!...

A la noce de Jeanne,
Tous ceux, etc...

Le vieux patron Jean-Pierre
A droit d'être content
Autant
Que semble heureuse et fière
Sa fille en cet instant.

Dansant la Saintongeoise,
Voici qu'un amiral
Au bal
Entre, et vers la bourgeoise
Va d'un air amical.

Celui-là, c'est le même
Qui, brave mais prudent,
Pendant
Notre danger extrême
N'était que commanda

A la noce de Jeanne,
Tous ceux, etc...

C'est assurément un grand honneur que le nouvel amiral rend à l'intrépide et intelligent sauveteur du *Diadème*; n'aurait-il pourtant pas un autre but en venant assister à la fête avec les gens de son ancien équipage et les riverains du quartier? Gaspard nous l'apprendra :

Mais qu'a Jeanne-la-Rousse?
Regarde, elle rougit,
Pâlit;
Bientôt d'une voix douce
A son homme elle dit :

« Mon Dieu! la brise adonne!
Viens vite, viens à moi,
Et voi
L'amiral qui me donne
La croix d'honneur pour toi! »

« Jeanne, c'est trop de chance!
Répond le lamaneur
Sans peur,
J'avais ma récompense
Puisque j'avais ton cœur. »

A la noce de Jeanne,
Tous ceux qui danseront
Diront :
« Elle en épouse un crâne! »
Dansons gaiement en rond!

Gaspard a terminé, à un autre!... Le Parisien s'apprête à chanter : *En revenant de Saint-Mandé*... Mais neuf heures du soir sonnent!

— Bas les chansons ! commande l'officier de quart.

— Bas les chansons! répète le maître, après un long coup de sifflet.

Si la ronde cesse, les contes et les causeries qui s'ensuivent ne risquent pas d'être interrompus dans l'intérêt du repos public.

Demain, entre minuit et quatre heures, Kerjégu reprendra peut-être l'infernale biographie de Requin ; peut-être poursuivra-t-il son cours d'études historico-fantastiques

sur l'origine de la navigation à vapeur. Il dira, par exemple, comment M. Satan, après le naufrage de son immense vaisseau *le Grand-Chasse-foudre*, la capture de son brig à vapeur *l'Enfer* par l'archevêque de Bordeaux, et la destruction de tous ses négriers par la flotte de l'amiral saint Michel, renonça pour son propre compte à la marine, légua la traite à Nathan-la-Flibuste, la piraterie à Quatorze l'homme fort, à Requin et autres, la baraterie à Fanfreluchon, et la cambuse à Quarantaine. Peut-être enfin racontera-t-il comment, après bien des siècles, M. Satan perdit au jeu le secret de la vapeur contre ce soi-disant Américain à qui l'empereur Napoléon parla si fièrement.

Oh ! c'est un sujet homérique, une épopée dantesque, un interminable poëme que l'histoire de la vapeur.

Le diable, en collaboration avec sa maudite femelle, imagina de l'appliquer à la marine: on sait déjà comment; et l'on comprend que les conteurs durent s'emparer avec avidité d'un thème si fécond, dès qu'ils virent naviguer en pleine mer des bâtiments filant contre vent et marée, sans voiles, vomissant des colonnes de fumée noire et faisant un bruit infernal avec leurs immenses roues.

Il y eut dans l'origine des rivalités et des rixes entre les matelots et les chauffeurs: l'embarquement du charbon déplaisait aux premiers, les autres étaient en outre des Anglais ou tout au moins des espèces de *messieurs*.— Vite, il fallut mettre le diable de la partie.

Aujourd'hui les anciens griefs sont tombés; nos mécaniciens sont tous Français; l'on murmure à peine contre la corvée au charbon, et chacun trouve excellent le secours de la machine, dont abusent, en vérité, certains capitaines de vaisseau.

Les contes relatifs à l'origine de la marine à vapeur n'en sont pas moins restés en vogue ; les chauffeurs, désormais compères et compagnons des matelots, en rient tout les premiers, aussi bien faudrait-il qu'ils eussent l'esprit bâti de travers pour trouver mauvais, par exemple, ce que les Madurec ou les Kerjégu débitent pour faire suite au grand partage des industries navales de M. Satan.

— « Au fin fond de la mer, entre les Pierres Noires et le banc de Terre-Neuve, M. Satan a son grand chantier, — c'est connu : à preuve que, naviguant pour la pêche de la morue, tu verras de nuit l'eau tout en feu, pire que cinq cent milliasses de tonneaux d'allumettes chimiques enfilés dans des colliers d'étoiles.

« Voilà donc que l'amiral saint Michel était rentré dans les ports du bon Dieu, ayant fait défense à M. Satan de construire aucun navire à vapeur, et M. Satan ayant signé la chose, l'invention se trouva perdue, comme supposition un grain de moutarde dans un baril de goudron. C'est même la raison pourquoi saint Honardon en personne n'en a jamais eu connaissance, quand il courait au large dans son auge de pierre.

« Mais faut vous dire, — en vous disant que deux petits écus ne font pas six francs dans la poche du paysan, — que le maître câble du vaisseau le *Grand Chasse-foudre* n'est ni plus ni moins que le grand serpent de mer, dont auquel les gazettes ont fait l'article dans ces temps-ci. — Si tu ne sais pas lire, mets tes lunettes et vas-y-voir !... »

Le Parisien qui sait lire, et a lu de ses propres yeux vingt entrefilets sur le monstre marin, constatera ici que le conteur dit la pure vérité.

« M. Satan avait signé, c'est positif, — mais le Grand-Serpent n'avait rien signé du tout, par trois raisons: *primo d'abord*, que c'était un serpent sans plumes, quoique l'ancre fût étalinguée au bout de sa queue; secondement, il n'avait ni pieds ni pattes pour signer; mais la raison des raisons c'est qu'ayant reçu dans le ventre un éclat de mitraille grand comme l'île de Madère, il demeura deux mille six cent cinquante-trois ans et quatorze semaines plus malade que n'est Requin pour le quart d'heure, — à l'effet tant seulement de faire peau neuve.

« Après ça le Grand-Serpent aurait eu signé, vois-tu, que ça ne ferait rien de rien à l'histoire.

« A la fin des fins donc ayant refait sa peau en grand, il se met à gigoter, remonte au ras de l'eau pour voir la politique, et d'un coup de tête chavire un trois-mâts portugais dont il avale l'équipage comme une douzaine de prunes à l'eau-de-vie.

« Le treizième, qui était malin, s'appelait Fluton (1), sachant jouer du fifre mieux que Flafla-Raflafla, si c'est possible, et il avait justement sa flûte au bec, quand l'autre l'avale sans le mâcher, — autrement l'histoire serait finie, et de marine à vapeur il n'y en aurait pas plus que d'oranges au bout de la grande vergue.

« Etant dans le ventre au Grand-Serpent, Fluton se met à y faire une musique choix sur choix, qui faisait *glouglou* parmi les tripes de la méchante bête, et chatouillait là-dedans comme un charme:

« — J'ai bien de l'agrément, se disait le Grand-Serpent. Malgré ça voilà un *musico* dur à digérer, qui me met du vent dans l'estomac et ça me scie le dos. »

« Pour lors, pique une tête, va trouver M. Satan dans son grand chantier:

« — Papa, dit-il qu'il dit, j'ai une musique dans le ventre qui me gargouille comme un régiment de grenouilles, si c'était un effet de votre complaisance, ça m'irait que ce crapaud-là s'en allât une bonne fois. »

« M. Satan dit: — Je vas y voir, — entre dans la gueule au Grand-Serpent, s'affale par le panneau de l'avant, descend dans la cale et y rencontre maître Fluton qui flûtait toujours, tranquillement assis devant un bon feu allumé avec les morceaux du navire portugais, entre un jambon de Bayonne et une barrique de vin rouge.

« — Camarade, dit-il, viens-t'en dehors.

« — Pas si bête, fait l'autre, dehors je me noierais, je suis ici au sec, avec des provisions à volonté, je me trouve bien, je reste...

« — Mais tu incommodes particulièrement mon enfant chéri, le Grand-Serpent; ta musique l'agace; ton feu le grille comme un boudin. Ça ne l'amuse que tout juste...

« — Possible !... mais s'il nous a tous avalés, je n'en suis pas l'auteur; tant pis pour le goulu! Je suis passager par force, j'ai droit à la table et au logement; je ne m'en irai pas sans ce qui s'appelle un bon billet...

« — Eh bien ! fait M. Satan, où veux-tu aller? à New-York, à Londres, à La Havane ? Tu n'as qu'à parler, je te signe ta feuille de route...

« — Et ma conduite, dit Fluton, qui me la payera? j'ai perdu ma pacotille. A terre, en n'importe quel endroit, je serai un sans-le-sou ; ici j'ai tout ce qu'il me faut. Tiens! tout compté, je ne m'en vas plus.

« — Allons ! tu es un roué de Cayenne ou un rompu de Valence, il n'y a pas mèche de t'entortiller; tu m'intéresses. Je vas te signer un engagement pour faire ta fortune sur terre et sur mer...

« — On commence à s'entendre, dit Fluton ; mais je connais vos couleurs, et je me garde à carreau.

« — Ah ! tu as parlé de cartes, tu es forcé de jouer, dit M. Satan tirant un jeu de sa poche. Garde-toi à carreau,

(1) Ne pas lire Fulton, mais reconnaître le célèbre inventeur.

ça m'est égal! Atout du roi de chique, celui qui renonce mange la carte!

« — Chien de chien! fait Fluton, je ne voulais pas jouer, moi!...

« — Tu es pris, mon petit; n'y a pas à chanter, papa maman. — Attrape à couper!

« — Doucement, monsieur Satan!... qu'est ce que nous jouons?

« — Je t'ai signé ton passe-port et l'engagement de faire ta fortune, hein?... eh bien! si tu perds, rien de fait, je reprends tout; tu seras forcé de me suivre.

« — Et si je gagne?

« — Tu t'en iras tranquille comme un négociant.

« — Ça ne me va pas, dit Fluton; jouez-moi la plus fameuse de vos inventions, à la bonne heure!

« M. Satan, qui pensait bien gagner, répond: — Eh bien! ça y est... Et voilà la partie en train.

« Mais Fluton, étant malin comme je vous ai dit, avait l'œil américain, de manière qu'au lieu de se garder à carreau, il se garde à pique.

« — Ah! brigand! fait M. Satan, tu m'as gagné l'invention de la marine à vapeur!

« Celui qui y gagna encore le plus, c'est le Grand-Serpent, vu que Fluton sort de sa cale, remonte le long du pertuis à la turlutine par l'échelle de commandement, saute dans une coquille de Saint-Jacques et s'en va tout droit à Paris proposer à Sa Majesté l'empereur Napoléon de lui vendre la mécanique à charbon de M. Satan. . . »

Le conte est loin d'être achevé, le sera-t-il jamais, ou plutôt peut-il jamais l'être? nous ne pensons pas qu'il soit continué demain, passé minuit, car le gabier Kerjégu ne sera probablement pas en meilleure disposition pour conter que ses camarades pour l'entendre. La suite du feuilleton sera donc renvoyée à un autre numéro... à un autre grand quart, devrions-nous dire.

Pendant celui de minuit à quatre heures, le silence n'est guère troublé que par le son de la cloche et les cris réglementaires des sentinelles qui, de demi-heure en demi-heure, font retentir les échos et la rade des cris:

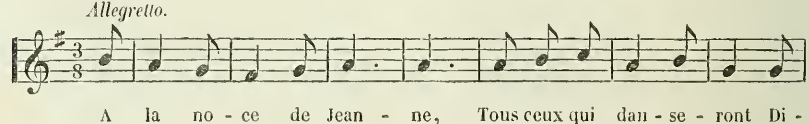
— Bon quart!... Bon quart devant!... Bon quart derrière!... Bon quart tribord!... Bon quart bâbord!... Bon quart partout!...
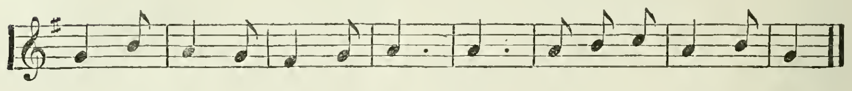
Lorsque, pour la dernière fois, les factionnaires du *Duguay-Trouin* se les renvoient, il est quatre heures sonnées, et la journée qui recommence termine la nôtre, car voici venir le *quart du jour*, par lequel nous avons ouvert cette série d'articles consacrés à la peinture de l'emploi des vingt-quatre heures, en rade, à bord d'un vaisseau de guerre.
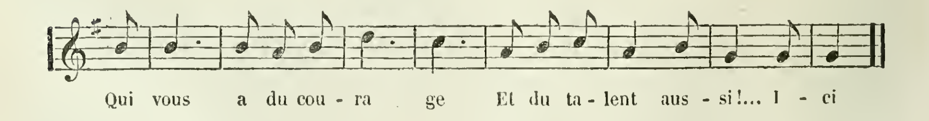
G. DE LA LANDELLE.

FIN.

MUSIQUE DE *JEANNE-LA-ROUSSE*









Procédés de Tantenstein et Cordel, 92, rue de la Harpe.

QUELQUES SALONS DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

LE SALON DU BARON GÉRARD.

I. Ma présentation chez Gérard. Son portrait, son caractère, son esprit. Ses salons. Sa jeunesse. Ses premiers succès. David et Isabey. Peintre des rois et roi des peintres. Amis illustres : Mme de Staël, Talleyrand, Pozzo di Borgo. Anecdote : l'hymen de près et de loin. M. de Humboldt et l'abbé de Pradt. Duel à la parole. Landon. Malices de Gérard. Cuvier. Forbin. Guérin. Saint-Aignan. Heim. Les groupes. Mmes Gay et Delphine. MM. Mérimée, Beyle. Boutades de celui-ci. Les bonnets de coton. Les Bertin. Autres temps.

Dans les premières années de mon mariage, je fus présentée, un mercredi soir, chez Gérard par Mme de Bawr,



Louis XIV déclarant son petit-fils roi d'Espagne. Tableau de Gérard. Dessin d'Henri Pottin.

cette femme d'esprit dont on connaît les œuvres aimables.

C'était sous la Restauration.

Gérard,—nous le nommerons simplement ainsi,—ne se faisait jamais annoncer avec son titre de baron, et ne portait les décorations nombreuses dont les souverains l'avaient gratifié, que quand il y était obligé par son uniforme; ce n'était pas mépris pour ce qui lui venait des autres, mais peut-être juste estime de ce qui ne venait que de lui!... Il plaçait haut l'art auquel il avait consacré sa vie, et plus haut encore peut-être la dignité de son caractère, qui était plein, en effet, de nobles délicatesses. Gérard n'était pas vain, mais il était fier.

Indépendamment de sa haute renommée comme pein-

(1) Voyez, dans une livraison précéd., le *Salon de Mme Lebrun.*

tre, Gérard avait encore une grande réputation d'homme spirituel, et il possédait, en effet, l'esprit le plus fin, le plus judicieux, le plus flexible, joint au bon goût le plus délicat.

Sa conversation était aussi remarquable que ses ouvrages.

Ce qui me frappa d'abord à la première vue, au moment où j'entrai dans le salon de Gérard et où je portai les yeux sur lui, ce fut sa ressemblance avec les portraits de l'empereur Napoléon. C'était ce même type arrêté, ferme, accentué dans des traits fins et délicats; des yeux dont les regards étaient en même temps pleins de profondeur et de sagacité: ils illuminaient tout le visage (1).

Gérard était né à Rome, en 1770, d'un père français et d'une mère italienne.

Peut-être cela explique-t-il en partie les nuances variées de sa nature, car il réunissait des qualités diverses et même opposées. Ainsi, il avait l'exaltation poétique de l'artiste et la finesse maligne du critique: il semblait parfois s'abandonner naturellement à la confiance et à une charmante intimité, puis tout à coup il se montrait armé de susceptibilités infinies et de prétentions exigeantes. Peut-être son premier mouvement avait-il été, dans sa jeunesse, de croire aux autres, de les aimer et de s'y fier; mais, l'expérience atténuant en lui cette confiance native, il s'arrêtait et refoulait la sympathie dont il était l'objet en retenant visiblement la sienne... Il est vrai que quand je l'ai connu, il n'était déjà plus jeune; il atteignait sa cinquantième année... Le monde et les hommes étaient trop connus de sa profonde sagacité: il était devenu défiant!

Gérard habitait une maison qu'il avait fait bâtir, rue Bonaparte, presque vis-à-vis l'église de Saint-Germain-des-Prés. Quatre petites pièces dans lesquelles on tournait, puis une très-petite antichambre, composaient tout l'appartement de réception. A minuit, on servait un thé avec des gâteaux toujours pareils. Mlle Godefroy, élève de Gérard, femme déjà âgée, et pleine de talent et d'esprit, faisait, avec un vieux valet de chambre, les honneurs du thé. Gérard causait; sa femme était à une partie de whist, et elle ne s'occupait de rien ni de personne; les cartes étaient sa grande affaire le soir...

Les meubles étaient très-simples, mais de bon goût. Quelques portraits de Gérard décoraient le plus grand salon, qui n'était guère vaste, et dans les autres pièces on voyait quelques dessins de lui, ou quelques gravures faites par des graveurs éminents d'après ses œuvres. Voilà tout! Rien ne vous avertissait que vous étiez chez un grand artiste, chez un homme célèbre; mais vous n'y étiez pas pendant une demi-heure, que vous le sentiez. Vous aviez vu le maître de la maison, vous lui aviez parlé, cela suffisait; le souffle divin était là!

Quelque chose qu'eût fait Gérard, il y eût réussi de manière à se trouver en première ligne, et quoique né dans une condition inférieure, quelque haut qu'eût été le rang où il se fût placé, il n'eût jamais été un parvenu..., c'était un arrivé!

Arrivé par la grande route, à ciel ouvert, au vu, au su et à l'approbation de tous.

Mais parfois ceux qui ont été forcés de se faire eux-mêmes une position, d'y trouver des ressources pour la vie de chaque jour, ont eu dans la jeunesse des moments cruels dont le reflet attriste encore les belles années. Gérard avait eu quelque chose de ces malheurs, et il en gardait de tristes souvenirs. Marié très-jeune, il avait été dans une grande gêne, voisine de la pauvreté; il parlait quelquefois d'un temps où il avait manqué des choses nécessaires à la vie. Mais ce dont il ne parlait jamais, et qui avait laissé des traces sombres au fond de son esprit, c'est qu'élève de *David*, aux tristes jours de la Révolution, il avait eu le malheur de se laisser comprendre au nombre des jurés du tribunal révolutionnaire. Cet épisode de sa jeunesse troublait les triomphes de sa vie. Cependant Gérard n'avait pris part à aucune mauvaise action, et, effrayé du rôle qu'on voulait lui faire jouer, il avait cherché dans les travaux de l'art qui devait l'illustrer et l'enrichir un prétexte pour renoncer promptement à la politique... Mais il lui était resté de ses relations avec les hommes de ce temps-là, quelques amis fâcheux et gênants, qui se montraient d'autant plus empressés à le chercher que sa position était entourée de considération sous l'Empire qui venait de s'écrouler, comme sous la Restauration qui florissait alors.

Dans les jours difficiles du commencement de sa carrière, c'est à l'amitié généreuse d'Isabey, déjà célèbre comme peintre en miniature, que Gérard dut la possibilité d'exécuter son *Bélisaire*, et un peu après son tableau de *l'Amour et Psyché*, deux ouvrages du premier ordre et qui le placèrent au premier rang.

Plus tard, quelques charmants portraits, exposés aux Salons, lui donnèrent une vogue immense, et, de 1800 à 1810, le nombre des portraits que fit Gérard est incalculable. Les sommes qu'il y gagna furent très-considérables, et quoiqu'il eût une noble générosité et une maison très-bien tenue, il amassa une belle fortune.

Il avait fini par peindre toutes les têtes couronnées de l'Europe, et l'on disait de lui que s'il était le peintre des *rois*, il était le *roi* des peintres.

Si les ouvrages multipliés de Gérard ajoutèrent à sa réputation et à sa fortune, ils accrurent aussi le nombre de ses amis, car dans tous ces grands personnages de l'Europe, qui voulurent avoir leur portrait par le peintre à la mode, beaucoup tinrent à honneur et à plaisir de garder l'amitié d'un homme dont ils avaient pu apprécier l'esprit étendu, élevé, aimable et piquant. Mme de Staël, le prince de Talleyrand et Pozzo di Borgo furent de ce nombre.

A l'époque où je fus présentée chez Gérard, il était professeur à l'École spéciale des beaux-arts, membre de l'Institut, baron, premier peintre du roi, officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et de plusieurs ordres étrangers. Il venait de finir, avec une célérité prodigieuse et un grand bonheur, son beau tableau de l'*Entrée d'Henri IV à Paris*, qui avait un immense succès, et je puis dire que le moment où je connus Gérard était celui de l'apogée de sa gloire.

Le premier mercredi où je fus amenée chez lui, j'éprouvai une réelle émotion, et mon attention fut constamment éveillée.

Gérard causait admirablement; on faisait cercle autour de lui, et il passait successivement des discussions les plus sérieuses, car son instruction était profonde sur tous les points, aux récits les plus variés. Ce jour-là, il raconta gaiement une petite anecdote que je n'ai jamais oubliée, à cause du jour où je l'entendis. Il disait:

— Un peintre, nommé Carlo Pédrero, vit un jour arriver chez lui un jeune seigneur de Florence, qui lui demanda un tableau représentant l'*Hymen*.

— C'est pressé, disait-il; je veux l'avoir la veille de mon mariage avec la belle Francesca. Il faut que le dieu de l'hyménée soit accompagné de toutes les grâces et de

(1) Voyez le portrait de Gérard, et une anecdote sur lui, tome XVIII, pages 7 et 8.

toutes les joies; que son flambeau soit plus brillant que celui de l'Amour ; que l'expression du visage soit plus céleste et que son bonheur paraisse plus emprunter au ciel encore qu'à la terre Faites un effort d'imagination, et je vous payerai votre tableau en conséquence.

Le peintre se surpassa, et ce fut un vrai chef-d'œuvre qu'il apporta la veille de la noce ; mais le jeune homme ne fut point satisfait et prétendit que l'Hymen était loin d'être dépeint avec tous ses charmes.

— Je comprends bien, dit le peintre, que vous soyez mécontent; c'est que vous m'avez forcé d'apporter si promptement mon travail que vous ne le voyez pas tel qu'il sera. J'emploie mes couleurs de telle façon que mon ouvrage ne paraît rien dans les premiers jours ; mais je vous le rapporterai dans quelques mois, alors vous me le payerez suivant sa beauté; je suis certain qu'il vous paraîtra tout autre.

En effet, le peintre emporta son tableau. Le fiancé se maria le lendemain, et plusieurs mois se passèrent sans qu'on entendît parler de l'artiste. Enfin il revint avec son tableau; et le jeune seigneur florentin s'écria en le revoyant :

— Ah ! vous aviez eu bien raison de dire que le temps embellirait votre peinture ! Quelle différence !... Cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que le visage de l'Hymen est trop gai ; vous lui avez donné un air enjoué qui ne le caractérise nullement.

— Monsieur, reprit alors le peintre en riant, ce n'est pas ma peinture qui a changé, mais vos sentiments qui ne sont plus les mêmes; vous étiez amoureux, il y a quelques mois, actuellement vous êtes mari.

Gérard achevait le récit au milieu des témoignages de gaieté qu'il avait fait naître, quand un homme, debout devant lui, prit la parole, en disant:

— Et savez-vous ce qui arriva depuis?

Les yeux se tournèrent vers celui qui faisait cette question. C'était un homme à peu près de l'âge de Gérard, d'une taille un peu plus élevée, d'une figure fine, spirituelle et vive, et dont tout l'extérieur représentait assez bien un vieux gentilhomme d'ancienne race, avec sa distinction, son insouciance et son esprit. Cet homme ajouta en souriant :

— Le peintre, content de la somme qu'il reçut, promit de représenter l'Hymen de façon à plaire en même temps aux amoureux et aux maris, et, après quelques mois, il ouvrit son atelier au public pour l'exposition de ce chef-d'œuvre, peut-être imprudemment promis. Le public arriva... mais on entrait en petit nombre à la fois. C'était dans une très-longue galerie que le tableau était placé, et tout au bout. Le prestige des couleurs y était ménagé avec un art qui faisait paraître charmant le portrait de l'Hymen à ceux qui le regardaient de loin ; mais de près ce n'était plus la même chose et l'on n'y retrouvait rien de ce qui vous avait charmé !

La plaisanterie fut applaudie par Gérard avec un aimable rire qui se propagea. J'en profitai pour demander quel était cet agréable conteur dont le visage était si spirituel et ajoutait par l'expression tant de finesse à ses paroles; ma surprise fut grande en apprenant que c'était le savant M. de Humboldt. Sa célébrité universelle désignait à mes yeux un homme d'études, de réflexions profondes et d'une immense érudition La spirituelle gaieté, la vive imagination que j'eus occasion de reconnaître en lui par la suite me frappèrent d'abord d'étonnement ; depuis je me suis convaincue que l'on n'atteignait toutes les hauteurs et les profondeurs de la science qu'avec une vive imagination, de même que l'on n'arrive au premier rang dans les arts de l'imagination que quand on y ajoute les avantages de l'étude et d'une instruction générale et approfondie.

Ce même soir où s'ouvrait pour moi cette maison à laquelle se sont attachés tant de souvenirs chers et précieux, on attendait un homme remarquable, dont il était fort question à cette époque, l'abbé de Pradt. Gérard, qui le connaissait depuis longtemps, lui ménageait cette entrevue avec M. de Humboldt, qui ne l'avait jamais vu.

M. de Humboldt parlait bien et beaucoup ; l'abbé de Pradt parlait bien et toujours. Peut-être y avait-il un peu de curiosité malicieuse dans le plaisir que Gérard se promettait de leur rencontre.

Dans son salon il n'était pas d'usage d'annoncer; il fallait donc attendre du hasard ou de la complaisance de quelqu'un les noms des personnes qui étaient réunies ; heureusement je retrouvai là deux ou trois de mes connaissances qui m'aidèrent à placer sur les visages les noms presque tous célèbres des personnes que renfermaient les salons de Gérard.

Vers la fin de la soirée, c'est-à-dire après minuit, l'abbé de Pradt arriva, et Gérard le mit en rapport avec M. de Humboldt. Tous deux avaient beaucoup à dire, car tous deux pensaient beaucoup; ils avaient des idées sur toute chose. L'abbé prit le premier la parole et la garda; seulement il eut le malheur de tousser pendant quelques secondes, et son auditeur passa à l'état d'orateur. Il ne perdit pas de temps ; les mots se pressaient, les idées les poussaient, et il jaillissait de vives étincelles de ce choc. Tout le monde qui était dans le salon écoutait religieusement; on crut que la Prusse l'emporterait pour la sagacité ingénieuse de ses aperçus et la durée de ses paroles; mais il fallut se moucher, et l'abbé de Pradt reprit ses avantages. Son éloquence était entraînante, et il faisait si bien valoir toutes les raisons de ses opinions, que, tant qu'il parlait, chacun pensait avec lui et comme lui. M. de Humboldt eut bien de la peine à saisir entre deux phrases un moment pour reprendre le fil de son propre discours ; mais l'abbé n'avait pas fini le sien et le continua. Il s'ensuivit un véritable duo : tous deux parlaient en même temps et ne s'en apercevaient pas. Chacun eut ses auditeurs qui l'écoutèrent exclusivement, et eux-mêmes s'entendaient réciproquement tout en parlant. M. de Humboldt a dit depuis en riant, qu'il n'avait pas perdu un mot de l'abbé ; et, pour le prouver, il répétait tout ce qu'il avait dit, en imitant le son de sa voix et ses inflexions, de manière à ce qu'on eût pu s'y méprendre.

Gérard s'amusa beaucoup de cette petite lutte, où il n'y eut pas de vaincu. Il avait une fine et malicieuse gaieté qui ne laissait rien perdre, et dont parfois il se servait comme d'une arme assez aiguë contre ses rivaux et ses ennemis. Ainsi, il y avait eu avec lui à l'atelier de David un élève nommé Landon. C'était un homme prétentieux, comme sont la plupart des gens sans grande valeur. Landon essayait de juger ce qu'il ne pouvait pas faire, et, à chaque exposition, il publiait une petite brochure sur les ouvrages des autres. Il paraît qu'il avait assez maltraité Gérard. Mais, comme la plupart des critiques, à peine les choses désagréables étaient-elles sorties de sa plume qu'il ne se les rappelait plus; et, la maison de Gérard étant bonne et agréable, il continuait d'y venir et de traiter le maître en ami. Au milieu de cela, il faisait lui-même quelques tableaux qui, grâce à ses écrits, obtenaient toujours les meilleures places. Landon pouvait donc se croire beaucoup de talent, et, ayant destiné un ouvrage à l'expo-

sition, il invita un assez grand nombre de personnes à venir le voir à son atelier. Gérard fut du nombre, et, après avoir longtemps regardé cette mauvaise peinture, étant bien sûr d'ailleurs du jugement que son prétendu ami porterait sur ses propres tableaux par la manière dont il les avait regardés chez lui la veille, Gérard, après un examen minutieux du travail de Landon, lui prit la main avec effusion ; et, comme l'autre le pressait d'exprimer son opinion devant tous, croyant être sûr de ses éloges :

— Oh ! mon ami, lui dit affectueusement Gérard, que je suis heureux ! quelle obligation je vous ai!... que je vous remercie!... Je craignais, depuis votre visite, que mes tableaux ne fussent cette année les plus mauvais de l'exposition, et, grâce à vous, cela ne peut plus être... Je ne serai pas le dernier, je serai, en mettant tout au pire, l'avant-dernier ! Merci mille fois !

Puis il sortit, pendant qu'un éclat de rire général accueillait ses paroles.

Plus tard, on parlait un jour devant lui des peintures que Gros venait de faire à Sainte-Geneviève, et quelqu'un remarquait les proportions colossales des figures.

— Oui, dit Gérard, c'est plus *gros* que nature.

Dans cette maison où l'on causait et où l'on écoutait, j'arrivai un soir un peu tard, et je vis dans le premier salon un homme d'un certain âge, mais d'une apparence vigoureuse et d'une physionomie animée, qui m'était inconnu; il se tenait debout, appuyé contre un panneau de la boiserie, et autour de lui une douzaine de personnes, debout aussi, l'écoutaient attentivement. Il parlait de l'Asie, des peuples anciens de ces belles contrées, de leurs lois, de leurs écrits, et du degré de leur intelligence. Il jugeait aussi bien les petitesses et les grandeurs de notre état social que les splendeurs et les vices des civilisations passées. C'était un admirable enseignement, en même temps qu'une spirituelle causerie; je n'avais rien entendu de pareil !

Quand il s'arrêta, quelqu'un qui arrivait me demanda qui c'était.

— Je l'ignore, répondis-je, mais ce ne peut être que M. Cuvier.

Gérard m'entendit et me le présenta, en lui disant que je venais de le deviner; ils étaient amis et dignes de l'être.

Le nombre infini de personnes de distinction que je vis dans la maison de Gérard est presque impossible à dire.

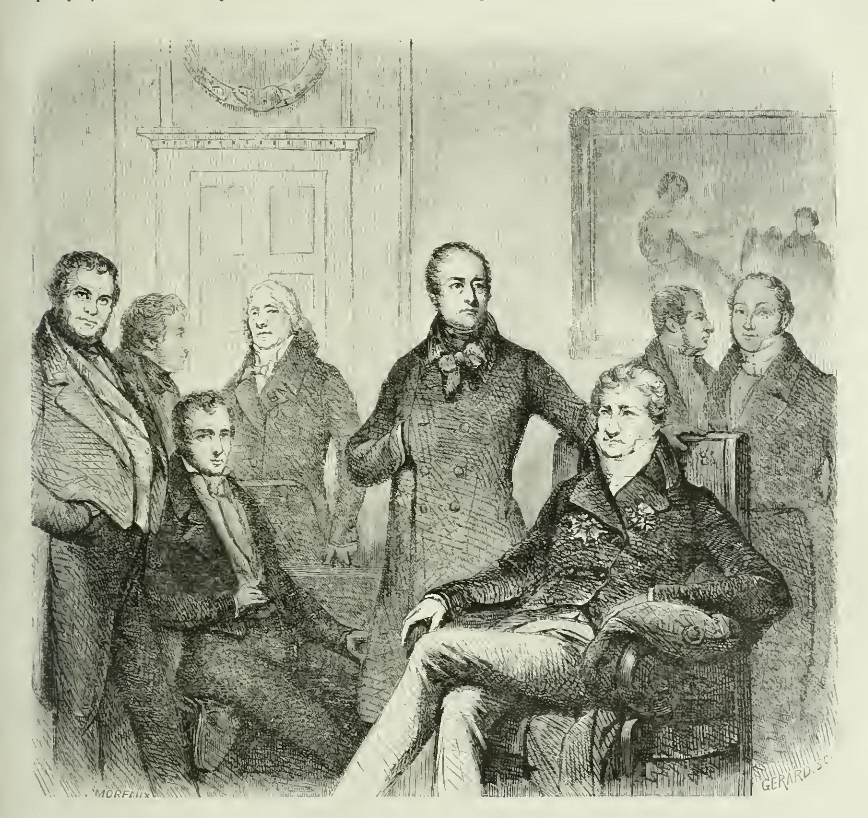
C'était le comte de Forbin, élégant, aimable et portant également bien deux situations fort différentes, celle de gentilhomme et celle d'artiste ; elles se résumèrent plus tard pour ainsi dire dans sa position de directeur des musées. C'était Guérin, le peintre charmant d'Enée racontant à Didon ses aventures et de plusieurs beaux tableaux qui eurent le don de plaire vivement au public et d'être fort mal traités par la critique. L'on voyait encore chez Gérard Pozzo di Borgo, cet Italien aimable et rusé, qui faisait à Paris de la diplomatie russe avec le titre d'ambassadeur. Puis le comte de Saint-Aignan, élégant et aimable seigneur, qui peignait comme un artiste ; le célèbre graveur, baron Desnoyers; M. Heim, que la gloire est obligée d'aller chercher, tant il est uniquement absorbé par l'amour de l'art, etc.

La société étant fort nombreuse et divisée dans quatre pièces, il se formait de petites réunions dans la grande ; chacun trouvait dans l'innombrable variété de ce salon à choisir selon ses goûts, et je ne tardai pas à avoir mon petit groupe de causeurs qui venaient se réunir autour de moi ; je n'entrais presque jamais dans le salon où l'on jouait le whist à deux tables, avec une vivacité et une passion qui absorbaient cette partie de la société, bien que le jeu n'eût pas un grand intérêt d'argent. Je fus bientôt fort assidue à cette charmante société, et ceux que j'y connus devinrent pour la plupart mes amis. Dès que j'arrivais, j'étais entourée par eux, et quoique la soirée se prolongeât dans la matinée du lendemain, car on passait toujours minuit et de beaucoup, la conversation ne cessait pas d'être vive et animée dans notre petit cercle. Mais aussi quels causeurs aimables. C'était M. Mérimée, chez qui la rectitude du jugement, la simplicité élégante de l'expression et le sentiment profond du vrai ajoutaient tant de puissance à l'originalité d'idées ingénieuses et spontanées. C'était M. Eugène Delacroix, dont la douce et fine conversation avait autant de grâce, de retenue et de réserve que son génie de peintre avait d'élan, de fougue et d'inspiration. Puis cet aimable et charmant baron de Mareste, dont la spirituelle plaisanterie, toujours empreinte de bienveillance, garde ce bon goût de la meilleure compagnie d'autrefois, qui ne l'empêche pas d'être sympathique à tout ce qui est bon dans la société d'aujourd'hui, et enfin ce Beyle (Stendahl) (1), dont rien ne peut rendre la piquante vivacité. Voilà ce qui faisait le fond de cette conversation délicieuse. M. Mérimée et M. Beyle avaient ensemble des entretiens inimitables par l'originalité tout à fait opposée de leur caractère et de leur intelligence, qui faisait valoir l'un par l'autre et élevait par la contradiction, à leur plus grande puissance, des esprits d'une si haute portée ! Beyle était ému de tout et il éprouvait mille sensations diverses en quelques minutes. Rien ne lui échappait et rien ne le laissait de sang-froid, mais ses émotions tristes étaient cachées sous des plaisanteries, et jamais il ne semblait aussi gai que les jours où il éprouvait de vives contrariétés. Alors quelle verve de folie et de sagesse ! Le calme insouciant et légèrement moqueur de M. Mérimée le troublait bien un peu et le rappelait quelquefois à lui-même, mais quand il s'était contenu, son esprit jaillissait de nouveau plus énergique et plus original. Personne n'avait de plus vives sympathies, mais aussi des inimitiés plus prononcées : dans ces inimités se trouvait Mme Gay, qui venait de temps en temps chez Gérard avec sa fille Delphine (2), alors dans tout l'éclat de sa beauté. On a plus tard beaucoup flatté ces dames, lorsqu'elles disposaient d'un immense pouvoir, un des premiers journaux de Paris ! Mais à cette époque leur situation était loin d'être brillante, et Mme Gay était peu aimée; toutes ses paroles très-vives, très-animées et dites d'une voix très-haute et peu agréable, consistaient à dire beaucoup de bien d'elle et beaucoup de mal des autres. Depuis, la beauté et le talent de sa fille la firent admettre chez plusieurs personnes, qui alors la fuyaient ; chez moi d'abord, qui aimais beaucoup Delphine et qui regarde encore avec affection et tristesse un petit portrait à l'huile que je fis d'elle à cette époque. L'éclat de son teint et de ses cheveux, sa haute taille bien prise et ses yeux d'un beau bleu en faisaient une remarquable beauté ; cependant son nez aquilin très-long, ses lèvres minces et un menton avancé donnaient au bas de son visage quelque chose d'hostile et de peu agréable. Sa mère avait la manie des titres et toujours la bouche pleine de comtes, barons et marquis ; elle aurait bien voulu la marier avec quelque vieux duc. Delphine fit mieux, elle épousa un jeune homme d'esprit (bientôt une puissance), et elle dut à ce mariage une situation qui lui convenait mieux que celle des plus grandes dames.

(1) L'auteur de *Rouge et Noir*, de *la Chartreuse de Parme*, etc.
(2) Depuis, Mme Émile de Girardin.

A cette époque, elle commençait à faire des vers qui n'annonçaient pas le talent remarquable qu'elle eut depuis, mais elle les disait avec ses vingt ans, éblouissante de fraîcheur; et c'était quelque chose de charmant. Beyle, qui n'aimait guère en général ce qui faisait trop d'effet, avait de plus les antipathies que j'ai dites pour ces dames, et lorsqu'elles arrivaient dans notre petit cercle, il lançait de tels propos singuliers et parfois saugrenus qu'il parvenait à les en éloigner. Mais quand Mme Gay, qui aimait beaucoup le jeu, nous laissait Delphine seule, la conversation redevenait charmante et elle y participait d'une façon tout à fait spirituelle.

Il est impossible de donner une idée complétement juste de l'originalité et des boutades de Beyle. Dans les premiers temps où je le voyais chez Gérard, il ne venait pas chez moi et j'hésitais à l'inviter, quoiqu'il me cherchât avec empressement et que sa conversation me fût extrêmement agréable, mais j'avais déjà pu observer qu'il était contrariant par nature et par calcul, et je ne voulais pas lui témoigner le désir de le recevoir, afin de ne pas lui ôter



Beyle, Al. de Vigny, Humboldt, Talleyrand, Gérard, Cuvier, Mérimée, Rossini. Dessin de Léon Moreaux.

l'envie de venir; or il me dit un jour : « Je sais bien pourquoi vous ne m'invitez pas à vos mardis, c'est que vous avez des académiciens! » En effet, je recevais alors MM. Le Montey, Campenon, Lacretelle, Roger, Baour-Lormian, Auger, secrétaire perpétuel, etc. « Et, ajouta Beyle, vous ne pouvez pas m'inviter avec eux, moi qui écris contre eux. »

Beyle venait de publier une brochure qui commençait ainsi : *Ni M. Auger, ni moi ne sommes connus du public...*, et cette brochure était une épigramme continuelle contre l'Académie, qui ne s'en inquiétait guère et qui est habituée à ce qu'on enfonce ses portes avec cette artillerie-là; aussi je n'avais nullement regardé cette brochure comme un titre d'exclusion, et je crus donc devoir le dire à Beyle, en l'invitant pour le mardi suivant; il accepta, à la condition qu'il se ferait annoncer sous celui de ses noms qui lui conviendrait ce jour-là.

Le mardi matin, je reçus de lui son volume qui contenait une vie d'Haïdn écrite sous le nom de *César Bombay*.

Le soir, de bonne heure, comme je n'avais pas encore beaucoup de monde, on annonça M. César Bombay, et je vis entrer Beyle plus joufflu qu'à l'ordinaire et disant :

— Madame, j'arrive trop tôt. C'est que moi, je suis un homme occupé, je me lève à cinq heures du matin, je visite les casernes pour voir si mes fournitures sont bien confectionnées; car, vous le savez, je suis le fournisseur de l'armée pour les bas et les bonnets de coton. Ah! que je fais bien les bonnets de coton! c'est ma partie et je puis dire que j'y ai mordu dès ma plus tendre jeunesse et que rien ne m'a distrait de cette honorable et lucrative occupation. Oh! j'ai bien entendu dire qu'il y a des artistes et des écrivains qui mettent de la gloriole à des tableaux, à des livres! Bah! qu'est-ce que c'est que cela en comparaison de la gloire de chausser et de coiffer toute une armée, de manière à lui éviter les rhumes de cerveau, et de la façon dont je le fais avec quatre fils de coton et une houppe de deux pouces au moins...

Il en dit comme cela pendant une demi-heure, entrant dans les détails de ce qu'il gagnait sur chaque bonnet; parlant des bonnets rivaux, des bonnets envieux et dénigrants qui voulaient lui faire concurrence. Personne ne le connaissait que M. Ancelot, qui se sauva dans une pièce à côté, ne pouvant plus retenir son envie de rire, et moi qui aurais bien voulu en faire autant, mais qui gardais mon sang-froid avec courage, curieuse de voir ce qui allait arriver de cela. Mais il n'arriva rien, qu'une foule d'épigrammes sur tout ce que faisait chacun : livres, pièces de théâtres, vers, tableaux, auxquels, disait-il, il ne connaissait rien, mais qu'il arrangeait de main de maître, avec ses bonnets de coton qui atténuaient médiocrement les traits affilés et fort aigus qu'il décochait à qui de droit.

Plus tard arrivèrent des personnes qui le connaissaient; mais il y avait alors grand monde. La conversation n'était plus générale, et nul ne se fâcha de la mystification.

La première fois qu'il m'écrivit après sa nomination au consulat de Civita-Vecchia, il signa *Giroflay* et data de Smyrne. Heureusement alors je connaissais son écriture indéchiffrable, et je devinai que c'était de lui.

Au reste, à cette époque, Beyle faisait des livres que personne ne lisait. Ses amis lui disaient qu'ils étaient mauvais, et parfois il le croyait lui-même. J'eus pourtant toutes les peines du monde à me procurer un exemplaire de son livre sur l'*Amour*; il était introuvable. Quand j'en eus un, le seul qui existât, et que je lui en parlai, il prétendit que toute l'édition avait été mise à bord d'un vaisseau pour servir de *lest*, le libraire se trouvant trop heureux de se débarrasser ainsi d'un ouvrage qui depuis cinq ans encombrait ses magasins, sans qu'il en vendît un seul exemplaire. Il disait cela gaiement, en ajoutant comme une plaisanterie :

— Que voulez-vous ? on est trop bête à présent en France pour me comprendre.

Je vis, un soir, arriver chez Gérard un homme de haute taille, un peu gros, et qui portait fièrement une belle et noble tête dont le regard était plein d'intelligence et de finesse. Gérard fut à sa rencontre avec toutes sortes d'égards, et lui parla avec une déférence qui me donna l'idée d'une réception princière. Ce devait être au moins l'hospodar de quelque Valachie ou Moldavie. C'était bien plus, vraiment ! c'était M. Bertin, qui avec son frère avait fondé le *Journal des Débats*. J'y vis aussi ce frère, qui fut pair de France, et qu'on appelait Bertin de Vaux, pour le distinguer de l'autre. Le public les désignait autrement; on les nommait : Bertin l'ancien ! Bertin le superbe !

Celui que je voyais là pour la première fois était le Superbe; il n'était déjà plus jeune, mais il était beau et il avait grand air. Du reste, ses manières et ses habitudes répondaient à cette fierté visible. Ainsi, il laissait à Duviquet, alors rédacteur du feuilleton de théâtre, la stalle, seule petite faveur octroyée alors par les directions théâtrales, et ne faisait pas même usage pour lui des entrées que lui valait son titre de propriétaire et gérant du journal. M. Bertin louait des loges pour sa famille et payait pour lui, quand il allait seul au spectacle, ne voulant pas, disait-il, être onéreux à qui que ce fût.

Ce respect des intérêts des autres qu'on retrouvait dans tous les articles du *Journal des Debats*, et l'esprit de justice qu'ils exigeaient de leurs rédacteurs, et dont s'écartaient rarement des hommes tels que MM. de Féletz, Hoffman, Dussault, etc., etc., entouraient les Bertin d'une très-grande considération et leur valait de belles et honorables amitiés, comme celles de Chateaubriand et de Gérard; car nous n'hésitons pas à mettre le nom de Gérard à côté des noms les plus illustres et les plus honorés.

Plus tard, quand les invectives eurent remplacé cette critique respectueuse, à la fin de ces soirées encore brillantes et toujours animées du mercredi, Gérard venait parfois à moi dans un coin de ce salon dépeuplé, et là, dans des paroles plus confiantes, il découvrait une partie des souffrances intérieures de son âme, et j'y ai vu les amers regrets que laisse l'injustice au cœur de ses victimes; car, de tous les maux, les plus cruels sont ceux que vous cause la mauvaise foi.

II. 1830. Décadence sociale. L'égalité chez les républicains. Baron de Mareste Mazères. Comte de Vigny. La ville de Miremont. Delécluze. Patin. La princesse Belgioso, etc Les lundis d'Auteuil. Rossini. Belle mort de Gerard.

La révolution de Juillet 1830 enleva à la société de Gérard toutes les personnes de distinction qui tenaient au gouvernement de Charles X, et qui se faisaient remarquer par cette délicatesse élégante et cette dignité simple et naturelle qui étaient le caractère particulier de la cour des Bourbons de la branche aînée ; de même, les talents d'un ordre élevé qu'elle avait fait éclore ou mis en lumière s'éloignaient d'un monde où leurs sympathies politiques et littéraires trouvaient des gens qui les blessaient, et, comme Achille offensé, vivaient sous leur tente. Ils faisaient place aux intérêts plus grossiers, plus violents, plus avides, qui s'emparèrent alors de tout. Il faut reconnaître qu'en France, malgré l'instinct très-prononcé pour l'opposition et la critique permanente du pouvoir, on a, à un degré aussi fort, l'imitation des manières de ce même pouvoir qu'on blâme, et que le bourgeois frondeur singe et exagère les défauts ou les qualités du souverain. Louis-Philippe croyant devoir montrer des habitudes communes, tout prit à l'instant en France un air vulgaire et des idées mercantiles : ce ne fut plus le beau et le bien qu'on chercha dans les arts, mais le facile et le prompt, et ce ne fut plus la gloire, mais l'argent qui dut être le but; les rivalités prirent donc un caractère d'envie et d'animosité participant de la bassesse du sentiment qui les inspirait. En France, un souverain qui n'aime que le beau moral et le beau matériel élève à l'instant le cœur et l'intelligence de tous les Français; on fait alors des prodiges à la guerre, pendant que des prodiges d'un autre genre s'élèvent comme par enchantement.

Les salons de Gérard avaient donc perdu leur plus grand charme après 1830; les élégants seigneurs et les poëtes distingués y étaient un peu trop remplacés par des rapins barbus et des poëtes incompris; je m'aperçus d'autant plus de ce triste changement que des malheurs personnels m'avaient tenue loin des réunions pendant

plusieurs années. Il m'arriva depuis, après une autre révolution et une autre absence du salon d'un homme politique, d'être témoin d'un changement qui me surprit davantage; j'étais amie d'une femme dont le mari était au *pouvoir*, toujours et sous tous les gouvernements possibles. Elle me tourmenta pour venir un soir à une réunion dans le palais, que les fonctions de son mari lui faisaient occuper après 1848 comme avant...; j'y allai en 1849 pour voir un peu quelle figure fiasait une république, ou plutôt nos républicains. Quelle fut ma surprise? jamais je n'avais vu plus de décorations, de plaques, de rubans et de croix de toutes les couleurs. C'était comme un assaut de signes de distinction depuis que nous étions tous égaux.

Cependant il restait encore chez Gérard des éléments de conversation plus aimable que partout ailleurs: M. Mérimée, M. le baron de Mareste et M. Eugène Delacroix y venaient toujours.

Nous avions encore M. Mazères, le spirituel auteur des *Trois Quartiers* et d'une foule de jolis ouvrages. Il épousa la nièce de Gérard. Une préfecture l'enleva aux lettres, auxquelles il fut rendu par une révolution. Les destinées de notre époque ont été presque aussi mobiles que les idées de ce temps d'expériences, car en politique comme en poésie, en art et en littérature, on essayait de tout.

Que de noms connus et dignes de l'être passèrent dans les salons et les rendirent intéressants! C'était cet aimable de la Ville de Miremont, dont l'esprit juste, fin et vrai, peignit les mœurs de son temps avec une franchise qu'on lui fit payer cher. Ses comédies furent peu nombreuses. Il mourut trop tôt.

On voyait encore chez Gérard, M. Delécluze, ce juge éclairé des arts, écrivain consciencieux et de bon goût, à qui Gérard reprochait de manquer d'enthousiasme dans la louange, mais qu'il estimait, parce que sa sévérité tenait à son amour des arts et que tous deux se retrouvaient sur ce noble terrain.

Puis, quelques nouvelles réputations venaient remplir les vides que l'absence momentanée ou éternelle faisait chaque jour dans les rangs des amis de Gérard. Ce fut cette brillante et gracieuse renommée du comte Alfred de Vigny; l'érudition aimable de M. Patin, ce savant si spirituel, cet homme du monde si instruit et dont la conversation apporte tant de charme dans un salon.

J'y présentai aussi M. Martinez de la Rosa, cet homme d'État qui est un homme de lettres distingué, dont le caractère modéré fut souvent en butte aux exagérations des partis qui divisèrent l'Espagne, et dont la douceur naturelle trouva dans la vertu la force de leur résister.

Les révolutions amenèrent encore chez Gérard une foule d'illustres réfugiés. Il y eut d'abord la belle princesse Beljioso, aussi remarquable par son esprit que par une beauté dont le caractère avait quelque chose de particulier qui frappait étrangement, et dont la vie est aussi remplie d'excentricités que sa figure présente de traits bizarres. — Sa vive imagination, excitée par les scènes tumultueuses de notre époque, ne pouvait se restreindre aux paisibles émotions et aux succès féminins que l'on trouve dans les salons. Il lui fallait les émotions de la révolte et les succès du *forum*. Je dois citer encore le savant Orioli, l'aimable comte Pepoli, le bon marquis Ricci, et cet esprit élevé, généreux, dévoué au bien, au beau, au bon, ce comte Mamiani della Rovère.

Outre les mercredis parisiens, j'étais invitée à aller les lundis à Auteuil, où Gérard avait une magnifique habitation, un parc royal et une maison splendide et élégante; il y passait une partie de l'été, bien qu'il revînt dans le jour à Paris, préférant peindre dans son atelier de la rue Bonaparte; de plus, toute la maison couchait à Paris le mercredi soir, car une des raisons qui firent du salon de Gérard une société admirable et exceptionnelle, c'est qu'elle se perpétua sans interruption pendant plus de trente années. On faisait le tour du monde, on restait dix ans absent, puis au retour c'était le même salon, où se retrouvaient de même les sommités de l'intelligence, et de même encore vous étiez accueillis comme si l'on vous eût vu la veille et que l'amitié n'eût pas eu de lacune.

Les réunions du lundi soir empruntaient un charme nouveau au beau lieu où l'on se réunissait. J'y dînai plusieurs fois avec l'élite de la société de Gérard, et ce furent des journées délicieuses. Rossini y chanta un soir des morceaux de son *Barbier*, avec une verve et un entrain qui électrisèrent tout le monde.

La vie de Gérard, comme celle de la plupart des gens d'étude, n'offre point de faits particuliers et d'événements importants. C'est une vie d'intelligence, dont les belles idées sont les épisodes; chaque tableau d'un grand peintre, chaque livre d'un grand écrivain est l'intérêt de son existence et ce qui attache sur lui la curiosité publique. Cependant si Gérard avait eu le loisir d'écrire ses mémoires, ce dont il parlait quelquefois, ils auraient été fort piquants par ses aperçus ingénieux et ses conversations, s'il avait voulu les y consigner, avec les personnages les plus illustres de l'Europe, notamment avec l'empereur Alexandre, Mme de Staël, le duc de Wellington, le prince de Talleyrand, etc., etc.

Pour le public qui ne voit que l'extérieur de la vie, Gérard mourut presque subitement le 12 janvier 1837, à un âge peu avancé, il avait à peine soixante-sept ans; mais pour les quelques vrais amis qui restent à cet âge, Gérard a mis plusieurs années à finir. Ainsi, pour moi qui m'étais attachée du fond du cœur à cette nature élevée et délicate, ses dernières années n'étaient plus qu'un sombre et triste crépuscule terminant dans les ténèbres un jour qui fut plein de chaleur et de lumière. Un grand nombre des amis de sa jeunesse avaient disparu; son salon avait perdu en 1830 ses hôtes les plus distingués; sa gloire avait été attaquée, remise en question et même niée par le faux romantisme, qui triomphait alors. On affectait d'oublier ses derniers chefs-d'œuvre et ses derniers succès: *la Peste de Marseille* (1832), *le Sacre de Charles X* (1829) et *Louis XIV déclarant son petit-fils roi d'Espagne* (1828). Gérard en souffrait; on a beau avoir la conscience de son talent ou de sa vertu, si chaque matin on voit imprimer qu'on est stupide et méchant, on finit par douter de soi, surtout avec cette âme pleine de susceptibilités qui est celle des grands esprits, car ils n'ont si bien tout reproduit que parce qu'ils ont bien senti toutes les choses de la vie.

Gérard, grâce à cette espèce de débordement de l'envie qui eut lieu vers cette époque, acheva péniblement sa belle et noble carrière; il se joignit à ses peines morales des souffrances physiques, et ce qu'il y a de plus cruel, des souffrances qui lui enlevaient la possibilité du travail: la goutte faisait trembler sa main, et ses yeux ne voyaient plus distinctement les objets. Sa pensée seule restait intacte, mais c'était une lumière qui n'éclairait plus que des ruines, et qui lui faisait mieux sentir tout le malheur de survivre à ses facultés.

Cependant le ciel lui envoya pour le consoler de l'inévitable fin de cette vie la révélation de la vie qui ne finit pas. Gérard avait vécu insouciant de la religion, mais non pas incrédule; un jeune poëte italien, le fameux improvi-

sateur Céconi, lui communiqua, dans les derniers jours de sa vie, cette ardente foi d'un Romain convaincu et fervent, et Gérard lui dut de mourir consolé, en croyant à une vie nouvelle et meilleure.

J'ai su depuis par M. Céconi tous les tristes détails de ces derniers moments où l'âme se révèle en entier. N'ayant plus rien à faire avec les intérêts de la terre, elle y échappe pour reprendre sa nature véritable; elle ne cherche plus à tromper personne; les idées réelles se montrent, les passions dominantes se font jour, et ce qui fut la vraie condition, les vrais intérêts de la vie qui va s'éteindre, apparaît comme la trame de l'étoffe usée qui se déchire.

Eh bien, dans cette dernière lutte de quelques heures entre la vie et la mort, qu'on appelle l'agonie... et qui reflète d'ordinaire ce que l'existence eut de plus intime et de plus personnel, Gérard n'eut que de poétiques et nobles révélations à faire aux cœurs et aux esprits atten-



Mmes Gay, Ancelot, la princesse Belgiojoso, Émile de Girardin, etc., dans le salon de Gérard. Dessin de Foulquier.

tifs et inquiets qui entouraient son lit de douleur... Ses idées distinctes, mais sans suite, ou plutôt ses paroles sans liaison entre elles, furent toutes d'un ordre élevé, tendre et exalté. C'étaient les premières émotions d'une ardente jeunesse qui se reflétaient dans sa pensée! un innocent attachement dont parfois ses intimes l'avaient entendu parler à mots couverts et en riant de sa timidité juvénile, et qui se retraçait à sa mémoire sous les grands arbres d'un bois où il n'avait osé parler! C'était son premier succès au *Salon de l'exposition,* quand son triomphe était encore mêlé de surprise... Puis, il parlait aussi d'un ciel peuplé d'anges gracieux qui lui apparaissait tout rempli d'une céleste harmonie. Rien d'amer, de sombre ou de douloureux au moral, n'attrista sa fin d'homme de bien... et son imagination qui n'avait eu, comme peintre, que de belles inspirations, ne refléta dans sa dernière heure qu'un ciel plein de poésie, de merveilles et de splendeurs!

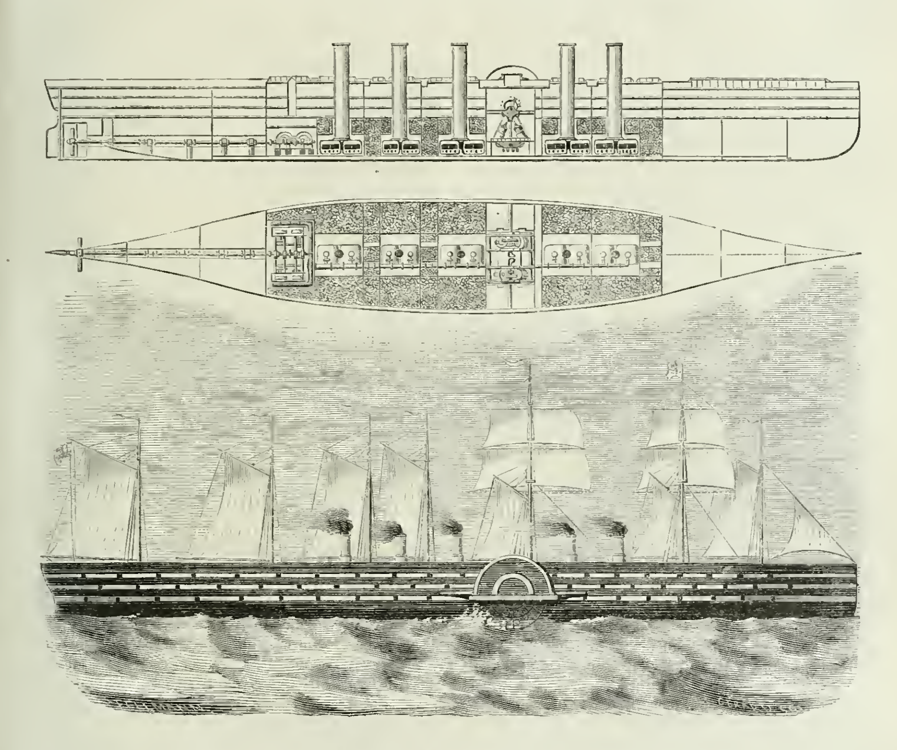
Mme ANCELOT.

THE GREAT-EASTERN.

VOYAGE SUR LE VAISSEAU-MONSTRE.

L'Anglais voyageur et marchand. La Nouvelle-Hollande. Le vaisseau géant. Dix mille passagers. Vingt-deux millions cinq cents kilos de chargement. Dimensions et distributions. Sept mâts. Douze voiles. Deux machines. Mise à l'eau. Conséquences incalculables. Ce qu'on peut faire en attendant.

Pour peu qu'un Français ait franchi deux ou trois frontières, il est compté dans son pays parmi les notabilités du voyage; chez les Anglais, on paraît non moins *excentric* quand on n'a pas couru le monde. Tout concourt à pousser nos voisins aux excursions lointaines: le goût, les habitudes, les intérêts surtout, puis les nécessités d'une éducation combinée de manière à être pratique, ou à n'être pas; enfin, la vigueur d'une organisation qui résiste aux fatigues, aux intempéries, aux écarts de régime, et même aux contrariétés journalières du chemin.



Coupe, plan et ensemble du *Great-Eastern* (Grand-Oriental). Dessin de Fellmann.

Aussi ce peuple a-t-il érigé la passion des voyages en principe moral et presque religieux. M. Hill, l'auteur de *The Travels in the Sandwich Islands,* déclare qu'il entre dans les devoirs moraux de l'homme de visiter la planète que Dieu lui a donnée comme habitation.

Le devoir de s'enrichir est au fond de cette vertu; car tel est, il le faut bien avouer, le principal mobile de tant de pèlerinages, pour un peuple qui, ayant transformé l'île où il est aggloméré en une vaste usine, ne peut se passer d'avoir pour débouché les deux tiers du globe.

Aussi prépare-t-il, longtemps à l'avance, les marchés destinés à l'écoulement de ses produits : Cromwell avait entamé l'exploitation de l'Amérique; dès que l'on commença à prévoir, sous George II, que ce nouveau peuple échapperait à la mère-patrie, on se jeta sur les Indes, où l'on passa un nouveau bail; maintenant, afin de pourvoir un jour au remplacement de l'Inde qui s'émancipe, on transporte l'impulsion sur l'Australie, et déjà, pour l'heure où cette ressource naissante s'épuisera, on négocie afin d'ouvrir la Chine aux trafiquants de l'Angleterre.

Tant que vous verrez pour le Royaume-Uni un avenir

d'un demi-siècle, avec des marchés énormes à travers le monde, ne cherchez point pour ce pays de labeur, dans les niaiseries accoutumées de la polémique, des germes de révolution.

Songez d'ailleurs que cette prospérité, que cette audace commerciale, procèdent, non du gouvernement, mais de la nation même et de l'accord des volontés; elles ont leurs racines dans le caractère même des citoyens, qui suffit à tout prévoir, à tout organiser, à tout défrayer et à trouver des ressources inouïes contre les plus grands obstacles.

Tels sont, par exemple, ceux qu'a rencontrés jusqu'ici le développement du commerce et de l'esprit anglais dans la Nouvelle-Hollande. Là, tout était à faire. Plusieurs nations y affluent, les côtes se peuplent, on pénètre dans les terres; des villes sont fondées autour d'un poteau, où l'on a par avance inscrit le nom de la cité future : l'essentiel est de primer les concurrences, d'organiser des comptoirs, de dominer les intérêts par ses marchandises, les esprits par ses missionnaires, les mœurs par l imposante majorité des colonisateurs; le nombre des émigrants anglais sur ces terres lointaines dépasse déjà le chiffre annuel de quatre-vingt mille... Que d'efforts! que d'activité! que de risques! Arriver en nombre, arriver à temps, arriver, arriver toujours... quand on est à cinq mille lieues du but, quand il faut six mois pour la traversée et des dépenses effrayantes.

C'est dans ces conditions que la nécessité, base du génie intrépide et souple de l'Angleterre, a entrepris une de ses merveilles.

Ce rapide exposé suffira pour faire entrevoir la portée et les conséquences probables de la gigantesque construction que j'ai visitée l'autre jour, en face de Greenwich, au delà des docks, sur le chantier de Millwall.

C'est au fils d'un Français (M. Brunel), célèbre par la construction du tunnel sous la Tamise, que l'Angleterre est redevable du projet d'un navire capable de transporter en Australie, en l'espace de trente-cinq jours, dix-huit mille tonnes de marchandises (le poids de la tonne est de mille kilogrammes), et dix mille passagers, en tout vingt-deux mille cinq cents tonnes, ou vingt-deux millions cinq cents kilogrammes de chargement réel.

Ce bâtiment, entièrement en métal, se compose de deux coques en tôle ou fer laminé, établies l'une dans l'autre à deux pieds et demi de distance, et ensemble assujetties par des plaques transversales également en tôle. Si la première enveloppe venait à être percée, la carène intérieure suffirait pour empêcher l'eau d'envahir l'édifice. Très-étroit pour sa longueur, ce navire a la forme d'un demi-cylindre, terminé à ses extrémités par des pointes aiguës, taillées à pic, et dont la partie inférieure prend à peu près la forme du bout de la navette d'un tisserand. Fine comme la lame d'un ciseau à froid, cette proue, intérieurement armée de pièces de fer et de tôle fort rapprochées, offre une résistance presque égale à celle d'un coin en fer massif.

Si jamais ce formidable taillant, lancé avec une force de deux mille six cents chevaux et une vitesse dont le minimum sera de quinze nœuds à l'heure, rencontrait par le travers un vaisseau de ligne, celui-ci serait non-seulement coulé, mais coupé en deux comme un morceau de pain.

Le *Great-Eastern* a près de sept cents pieds de long sur quatre-vingt-trois de largeur. Pour édifier cette immense machine, la Compagnie de la navigation de l'Est a distribué en vingt actions seulement un capital de douze cent mille livres (trente millions de notre monnaie). Il a été stipulé de plus, que la souscription pourrait être augmentée de cinquante millions.

J'ai dit plus haut que ce navire fera la traversée d'Australie dans l'espace de cinq semaines; il n'en mettra que quatre pour se rendre aux Indes par le Cap, et le bâtiment portera sa provision de charbon pour l'aller et le retour. Comme il adviendra, vers la fin du voyage, que l'allégement de la soute au charbon rendra le lest insuffisant, des soupapes ouvertes laisseront pénétrer, entre les deux enveloppes du vaisseau, l'eau de la mer, qui apportera le surpoids le plus facile à équilibrer et le mieux réparti. Cet espace compris entre les deux enveloppes jauge en effet trois mille tonnes.

Telle est la nef gigantesque, où l'on se rend par le méchant petit rail-way de Blackwall, chemin qui commence près du pont de Londres, et serpente au-dessus des rues de la ville pendant quatre stations, avant d'atteindre à la campagne. Comme, d'ailleurs, les trains ne traversent que le quartier situé au bout de la cité, et que pour arriver à Fen-Church, où est l'embarcadère, on a déjà couru, depuis Knights Bridge, une bonne heure dans la même direction, il s'ensuit que sans quitter la capitale on franchit à peu près la même distance que de la barrière du Trône à Chatou.

A la station de Limehouse, un cab nous conduisit au chantier en une demi-heure. Il y avait du brouillard sur la Tamise, on distinguait malaisément la rive opposée, et les dômes jumeaux de Greenwich se perdaient dans la brume.

Dans cette vaporeuse atmosphère, le *Great-Eastern* semblait plus énorme encore; on voyait fuir au loin, à l'horizon, comme le rempart d'une grande ville, cette longue carène de soixante-deux pieds de hauteur, dont on discernait à peine l'extrémité.

Mes compagnons, M. de Dampierre, de l'ambassade de France, et M. Pigeard, capitaine de frégate dans notre marine, étaient, ainsi que moi, trop étonnés au premier moment pour témoigner rien. Nous fîmes donc en silence l'ascension de cette cathédrale industrielle, par un escalier posé sur des échafaudages, comme on monte aux galeries qui couronnent la nef d'une basilique en réparation.

Rien ne peut rendre la surprise que nous éprouvâmes en embrassant du regard l'étendue de ce pont, sur lequel on pourrait placer deux fois bout à bout la longue nef de l'église métropolitaine de Paris, et réserver encore la place du Parvis Notre-Dame.

Au milieu du pont, il y a des trous carrés, dont les dimensions sont difficiles à évaluer : ce sont les salons superposés de ce bâtiment à quatre ponts. Ces salles ont soixante pieds de longueur; il y en a sept ou huit.

La population future de cette île flottante hébergera dix mille âmes, et sera hiérarchisée à peu près comme celle des autres villes. L'aristocratie disposera de quinze cents chambres; le prolétariat occupera le reste.

Ne serait-il pas prudent d'embarquer sur ce navire des constables, des shérifs, un tribunal?

Le *Great-Eastern* marchera tout ensemble à voiles et à vapeur; il réunira en outre le système de l'hélice et celui des roues à aubes. Les mâts seront au nombre de sept et porteront douze voiles; deux machines à vapeur, l'une de seize cents, l'autre, celle de l'hélice, de mille chevaux, chiffre nominal inférieur de moitié à la force effective, seront mises en mouvement par dix chaudières que cinq fourneaux échaufferont; les roues ont soixante pieds de diamètre; l'hélice, à quatre branches en a vingt-quatre.

Les arbres de l'hélice, en fer forgé de la plus belle qualité, ont environ deux pieds de diamètre et vingt deux pieds de longueur : ils sont massifs et d'un seul morceau. C'est à Birmingham que ces prodiges ont été exécutés.

Enfin, le navire sera éclairé au gaz, et, pour charrier les fardeaux ou les provisions, on établira un chemin de fer sur ce pont, qui offrira à ses habitants une promenade de plus d'un quart de mille.

Lorsque nous eûmes erré tout ébahis, et perdant l'idée des distances et des mesures ordinaires, à travers les pièces démeublées de ce château de métal, M. de Dampierre me dit tout à coup : « Comment s'y prendra-t-on pour le lancer? »

De toute évidence, la difficulté avait été prévue ; mais la solution du problème excitait notre curiosité.

En sa qualité de marin, d'observateur expérimenté et d'homme fort érudit en fait de science nautique, le capipitaine Pigeard nous répondit que le navire entrerait à l'eau latéralement et sans y être lancé. Quant aux procédés d'exécution, on ne saurait les improviser ainsi, ni surtout les saisir sur une simple description.

Un contre-maître, qui nous conduisit dans les ateliers, nous donna la solution souhaitée en nous plaçant en face d'un petit modèle du *Great-Eastern*, tout préparé pour être mis à flot.

Construite au bord de la Tamise, sur un terrain bas et incliné, cette longue carène, une fois achevée, restera équilibrée sur deux points uniques et comme juchée sur deux berceaux mobiles. Ces deux faisceaux de pieux seront assujettis à un système de retenue destiné à régler la vitesse de l'impulsion ; la force active qui déterminera le déplacement sera obtenue à l'aide de deux presses hydrauliques qui feront glisser le long de la berge le navire et ses supports jusque dans le lit de la Tamise à la marée basse. Le retour de la vague le soulèvera, et l'appareil des berceaux sera retiré.

C'est une immense usine, c'est tout un monde que les ateliers où l'on confectionne sur place les pièces de cette gigantesque armature. Il y a des forges avec des hauts-fourneaux et plusieurs machines à vapeur employées à limer, à trouer, à polir, à battre, à laminer, à contourner, à assembler les matériaux sans nombre destinés au navire. Il a fallu créer des machines inconnues. Une population considérable s'agite autour des flancs du navire-monstre, qui aura pour chaloupes deux bâtiments à vapeur de la force de cent chevaux chacun.

Les précautions les plus extraordinaires ont été prises pour assurer le succès d'une innovation dont les conséquences seront fécondes, et qu'un échec ajournerait pour longtemps.

Mais les plus sérieuses difficultés s'offriront quand le navire aura quitté le mouillage. On croit qu'il ne tirera pas plus de vingt-quatre pieds d'eau ; mais, pour ce qui regarde la direction des manœuvres, le coup d'œil des pilotes et du capitaine ne sera-t-il pas en défaut? Comment devra-t-on gouverner dans les passes étroites, dans les rades, les havres, les ports, où rien de semblable n'a été prévu? En admettant même la réussite matérielle de l'entreprise, sa valeur spéculative ne sera point fixée tant que, par une série d'épreuves décisives, on ne sera pas parvenu à *commander* le bâtiment.

Dans l'hypothèse présumable d'un succès, la tentative de M. Brunel sera promptement imitée, dépassée même, et les relations transocéaniques prendront un nouvel essor. On peut dès lors embarquer des armées de colonisateurs ou de conquérants, repeupler des îles en un jour, transporter, pour les besoins des industries lointaines, des machines énormes et des matériels d'exploitation complets. Les approvisionnements deviennent faciles à assurer; enfin, la distance et le temps, seuls obstacles à l'ascendant des nations occidentales à travers le globe, se trouvent surmontés, du moment que dix mille âmes peuvent en dix semaines faire le tour du monde habitable.

On prétend que déjà les Etats-Unis élaborent le projet d'un navire qui relèguera au second plan le *Great-Eastern*.

De nos jours, pour s'élever jusqu'à l'extravagance, un Cyrano de Bergerac se verrait réduit à creuser au centre de la Grande-Bretagne une chaudière alimentée par le calorique central, puis à ajuster deux roues grandes comme la lune aux deux flancs de l'île, qui s'en irait elle-même à travers les océans, transformée en un *stamboat* monstrueux.

Cependant, comme l'éventualité d'un semblable progrès ne semble pas imminente, il serait opportun, provisoirement, d'appliquer à la navigation entre la France et les îles Britanniques les principes qui ont inspiré les constructeurs du *Great-Eastern*.

Sans renouveler le phénomène d'une île à vapeur, ne pourrait-on, par l'emploi de très-grands navires, rendre plus rapide et moins désagréable la traversée de Boulogne et de Calais aux côtes d'Angleterre?

En vérité, ces méchants batelets, que l'on croirait achetés au rabais à la Compagnie des bateaux à vapeur du lac de Genève, sont un moyen de communication bien piteux et aussi humiliant qu'incommode, entre deux si grands peuples! Le pont est étriqué, encombré, malpropre ; les cabines n'existent pas ; le salon est un taudis, où il y a huit places pour un à deux cents voyageurs ; le navire est si petit, qu'il danse sur les vagues au lieu de les effondrer. Si bien que très-fréquemment la poste, n'osant affronter la mer, attend au port le bon plaisir du vent.

Il advient que les lettres, les papiers publics subissent des retards de dix, de douze, de dix-huit heures même, pendant quinze jours consécutifs.

Le service de l'*express* devait marcher ainsi entre Athènes et Syracuse, au temps de Pisistrate.

Tant que le gouvernement français et celui du Royaume-Uni ne se résoudront pas à s'emparer de cette navigation, à construire en commun des navires spacieux, bien ordonnés et rapides, les relations des deux peuples resteront peu fréquentes, difficiles, et les affaires, entravées par l'incertitude ou la lenteur des communications.

Dans l'état actuel des perfectionnements industriels, cette traversée devrait durer moins d'une heure et être exempte, pour les passagers, du malaise, des angoisses que l'on subit maintenant avec d'autant plus d'impatience, que l'on manque à la fois des soins nécessaires, des moyens de conjurer l'influence, et même d'un coin pour s'étendre ou s'asseoir, quand on est énervé par le roulis de ces paquebots de rebut.

La question d'une réforme est importante et grave : rendre plus aisées et plus fréquentes les relations directes des Français avec leurs voisins, c'est cimenter de plus en plus une alliance sur la durée de laquelle reposent l'avenir de la civilisation, la sécurité de l'Occident et la paix du monde.

Francis WEY.

LA REINE D'OUDE ET SA SUITE.

L'État d'Oude. La *Bégum* (reine). Voir sans être vu. L'héritier. La suite. Types et costumes. Consommation. Sacrifices Aventures de la route. Southampton. Un lever. Le carrosse. Les bagages. Un logement de 13,755 francs par mois. Viendra-t-elle? Ne viendra-t-elle pas? Un secret d'État.

Puisque le *Musée des Familles* arrive de Londres, en la personne de M. Francis Wey, il ne saurait passer plus longtemps sous silence une des individualités qui préoccupent le monde badaud, c'est-à-dire le monde entier, presque à l'égal du vaisseau-monstre, et qui ne tardera pas, s'il faut en croire les bruits publics, à visiter Paris et la France — sans se montrer aux Parisiens et aux Français.

Il s'agit de la reine d'Oude, avec sa suite et son héritier, installée depuis quelque temps à Londres, comme chacun le sait, pour le règlement du prix de son royaume, acheté par l'Angleterre.

L'Etat d'Oude, long de quatre cents kilomètres, rapportant soixante-dix millions par an, et peuplé de sectaires de Brama, est situé dans l'Indoustan, au sud-est de Delhy et d'Agra, au nord et à l'ouest du Bahar.

La Bégum (c'est le nom de la reine) est vêtue du front aux pieds d'étoffes blanches d'un grand prix entièrement closes, sauf deux trous pour les yeux; sa coiffure est surmontée d'un oiseau de paradis d'une exquise beauté; ses dames d'honneur sont habillées, comme elle, de draperies blanches de moindre valeur, mais également closes. Laisser voir un seul de ses traits par un homme serait le plus grand malheur pour la reine d'Oude, et apercevoir le bout de son nez serait pour un homme le plus grand sacrilége.

Aussi, la question capitale du voyage de la Bégum était moins encore d'en atteindre le but au plus juste prix, que de l'exécuter sans qu'aucun profane contemplât son visage!

La verra-t-on? ne la verra-t-on pas? C'est ce qu'elle-même, et sa suite, et le monde entier se demandaient.

Il y avait à Londres des paris énormes, engagés pour et contre.

Voici comment la Bégum et les champions de l'invisibilité ont gagné leur gageure.

Mais un mot d'abord sur son héritier et sa suite. L'héritier présomptif, âgé de dix-huit ans, n'a pas moins de cinq pieds sept pouces anglais; sa figure est pâle, mais basanée; son œil, vif et intelligent. Son oncle, Sicunda Hussinah, est, au point de vue politique, un homme d'une forte corpulence. Tous deux sont habillés de mirobolantes étoffes, et leur coiffure (sorte de casque) est ornée de pierreries d'un très-bel effet.

La suite des princes se compose de cent dix personnes, y compris les dames d'honneur, les secrétaires, trois médecins et les gardes... du harem.

Le chef desdits gardes est un individu d'une taille gigantesque, vêtu d'un costume éblouissant, moitié masculin, moitié féminin; ses doigts sont ornés de bagues massives, et il tient à la main une grande canne dorée, marque distinctive de son emploi.

Cette caravane, après avoir fait le voyage de Lacknow à Alexandrie, a frété dans ce port le bateau à vapeur *l'Indus*. C'est ici qu'ont commencé les difficultés du problème. Au moment de l'embarquement, la mer était houleuse; les princesses, embarrassées dans leurs longues draperies, perdirent totalement l'équilibre et roulèrent... les pieds par-dessus la tête... Les officiers anglais allaient leur tendre la main pour les relever de cette culbute; mais les gardes intervinrent avec des cris: — Ne touchez pas à la reine!... de sorte que chacune se remit d'aplomb comme elle put. Le royaume d'Oude était sauvé: on n'avait pas aperçu les visages!

La société royale consommait chaque jour deux moutons ou agneaux, trois douzaines de volailles et beaucoup de riz. Les princes tuent eux-mêmes les animaux dont ils se nourrissent, et il y a, à cette occasion, une cérémonie religieuse: un prêtre lit dans un livre sacré, tandis que l'exécuteur, le couteau à la main, renverse la tête de l'animal, et, à un moment donné, lui coupe le cou.

Arrivés à Southampton, la reine et les princes ont débarqué avec cinq cents colis de bagages. La Bégum a passé dans son palanquin, au-dessus duquel était tendu un parasol écarlate. Les gardes la précédaient et la suivaient, en faisant tous leurs efforts pour qu'elle ne fût vue de personne; l'on était parvenu, grâce à un paravent, à la faire monter dans son carrosse, lorsque l'on s'est aperçu que deux hommes hissés sur le siége du cocher se permettaient de retourner la tête, et allaient peut-être voir la reine en face! Un cri d'horreur et d'indignation a fait fuir les indiscrets et sauvé encore l'Etat d'Oude d'une catastrophe incalculable!

Le lendemain matin, la reine a tenu un lever, où une trentaine de dames ont été admises. Ces dames, au retour, ont parlé... naturellement, et voici les grands secrets qu'on a sus par elles! Sa Majesté était sur son sofa, servie par huit dames indigènes; de magnifiques châles lui enveloppaient le corps; mais sa tête, son cou et l'un de ses bras étaient découverts. Ses cheveux sont coupés très-courts et dirigés vers la nuque, à la chinoise. Elle portait pour uniques bijoux des boucles d'oreilles massives. Ses traits ressemblent d'une manière frappante à ceux de son petit-fils. C'est d'ailleurs une personne de bonne mine; elle n'est pas très-brune et paraît plus jeune qu'elle ne l'est réellement. Sa voix est agréable, ses manières semblent annoncer un caractère bon et affectueux.

Les princes ont reçu le même jour dans l'après-midi Des massiers, couverts d'or et d'argent, se tenaient en dedans de la porte pour en garder l'entrée. L'héritier royal avait revêtu un manteau écarlate brodé d'or; il était coiffé d'un bonnet en forme de couronne, très-volumineux, dont l'ornement était une guirlande de pierres précieuses faisant saillie sur le front; il tenait à la main un cimeterre dans un fourreau richement orné. Son oncle était revêtu d'un manteau bleu brodé d'argent; il portait une toque bleue en forme de fez.

Dans le trajet de Southampton à Londres, nouveau problème à résoudre: la famille royale et sa suite occupaient trois waggons de première classe, deux de deuxième et deux de troisième; les bagages remplissaient quatre waggons; le train a coûté plus de 100 livres sterling (plus de 2,500 francs).

Les deux princes étaient entourés d'une brillante escorte d'indigènes, tant de leur suite que d'Indiens habi-

tant l'Angleterre, qui étaient venus rendre leurs hommages à la reine.

Après huit heures d'attente, la curiosité de la foule était à son comble ; on espérait voir au moins les dames d'honneur; mais les malencontreux voiles empêchaient les regards indiscrets, et chaque voiture était entourée par des gardes qui faisaient faire place. Ceux-ci aidaient les dames à monter en waggon, et à peine étaient-elles assises que l'on baissait les glaces.

Les princes et la suite installés, restait la Bégum ; et comment la transvaser de son carrosse dans le waggon, sans qu'elle fût aperçue du public ? Les gardes ont discuté longuement la terrible question avec elle, qui parlait avec la plus grande volubilité. M. Brandon, l'interprète, eut même un long colloque à ce sujet, et l'on perdit ainsi près d'une heure.

Enfin, on fit avancer le carrosse le plus près possible du waggon et il fut convenu que dans l'espace de vingt



La reine d'Oude et son héritier. Dessin de Fellmann.

pas qui les séparait, on tendrait des étoffes, afin que la Bégum fût invisible aux étrangers. M. Brandon, qui aidait lui-même à tenir les draperies, tournait le dos afin de ne pas commettre de profanation. La portière du carrosse s'ouvrit et l'on en vit sortir deux femmes habillées d'étoffes blanches, c'était la Bégum et l'une de ses dames d'honneur. Les gardes redoublèrent d'efforts à ce moment pour contenir la foule, la reine monta dans le waggon, dont les glaces furent baissées sur-le-champ. Elle découvrit alors — audace inouïe ! — une partie de son visage pour regarder au dehors, mais comme il faisait déjà très-sombre, on ne put même l'entrevoir.

A dix heures, le train spécial entrait à Londres, où la famille s'installait, à la faveur de la nuit, à Halford-House, Regents-Park, loué moyennant 550 livres sterling par mois (13,755 francs !)

Depuis ce moment, personne n'a pu voir l'ombre ou le reflet de la Bégum, qui négocie, à travers les deux trous de son voile, l'échange de ses Etats contre je ne sais combien de mille livres sterling.

Elle a résolu de venir à Paris, mais ses conseillers croient difficile d'aborder, sans être vue, cette capitale de la curiosité universelle.

Viendra-t-elle donc? Ne viendra-t-elle pas? La cause est encore pendante.

Maintenant, comment un dessinateur est-il parvenu à faire le portrait de cette femme invisible? C'est son secret, un secret d'Etat; et il ne pourrait le révéler sans se perdre... devant Brahma et compagnie!

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

M. HOME.

Devinez quel a été l'événement capital du mois dernier, dans la moderne Athènes? Devinez ce qui a détourné les esprits de la comète et calmé les terreurs de la fin du monde? C'est l'apparition de M. Home, et non pas Hume, comme l'ont écrit tous ceux qui ont parlé de lui, sans savoir son nom.

Qu'est-ce donc que M. Home, et comment a-t-il ainsi absorbé l'attention de la cour et de la ville, des palais et des salons, des savants et des curieux, aux dépens de la question de Neufchâtel et de la *Question d'argent*, du bal costumé de M. Fould et de la réception de M. de Falloux?

Voici les rapports des témoins; nous dirons notre avis après eux :

— M. Home, dit l'un, est un personnage qui jouit d'une fortune indépendante, et qui, loin d'aimer à se donner en spectacle, n'admet que par rare faveur quelques amis intimes à être témoins de sa singulière puissance. Il lui a été maintes fois offert des sommes énormes pour donner ce qu'on appelle des séances. Il a constamment refusé.

C'est encore un très-jeune homme. Il appartient par sa mère à la terre classique des superstitions et des miracles : l'Ecosse. Il a à peine connu cette mère, mais fréquemment elle lui apparaît. C'est seulement après qu'elle lui est apparue qu'il a le don de commander aux esprits.

Par déférence pour un vœu de la mourante, il s'est fait catholique, et c'est un esprit éminemment religieux. Un des plus éloquents apôtres du catholicisme, le père de Ravignan, le suppliait dernièrement de renoncer à tout commerce surnaturel :

— Je le voudrais, je ne le puis, a répondu M. Home. Il ne dépend pas de moi de me soustraire à la puissance qui, par moments, s'éveille en mon âme; c'est malgré moi que je l'exerce.

Pour délivrer M. Home de ses obsessions, M. de Ravignan lui a conseillé les distractions, les voyages, une vie active. Mais déjà il a essayé de tout cela sans parvenir à rétablir l'équilibre entre son âme et son corps. —

— Appelé aux Tuileries, devant une auguste assemblée, dit un autre rapporteur, M. Home aurait fait mouvoir un coussin sous un bras tout-puissant, aurait fait frapper trois coups derrière la tête qui gouverne ce bras, aurait ordonné à une sonnette de quitter la main qui la tenait et de traverser un vaste salon pour passer dans une autre main, — et la sonnette aurait obéi ponctuellement; enfin, sur son ordre, les vitres auraient résonné de coups distincts et comptés sous des doigts invisibles, et un accordéon se serait mis à jouer tout seul les airs que lui demandait le sorcier, immobile à dix pas de l'instrument. —

— Hier soir, ajoute un troisième, je me trouvais chez un très grand personnage, que je vous demanderai la permission de ne désigner ici que sous cette simple initiale, M. X... La réunion était composée d'une vingtaine de personnes, parmi lesquelles plusieurs dames, et on ne s'attendait nullement à voir M. Home, lorsque, sur les dix heures environ, un monsieur fut introduit et présenté aussitôt par le maître de la maison, comme étant le célèbre évocateur d'esprits frappeurs, si à la mode en ce moment. M. Home est un homme de taille moyenne, ni gras ni maigre, ni brun ni blond, de traits assez réguliers et portant favoris et moustaches, vêtu comme tout le monde, en homme, une individualité comme il s'en rencontre dans tous les salons.

Après quelques paroles prononcées en excellent français, M. Home, se plaçant contre la cheminée, dit qu'il se mettait à la disposition de l'honorable assemblée, et que tout ce qu'on voudrait bien lui demander de possible il tâcherait de l'exécuter. Aussitôt une dame le pria de faire tourner la table qui se trouvait au milieu du salon. Je m'attendais à des passes, à un contact plus ou moins prolongé de M. Home avec la table; il n'en fut rien : M. Home, accoudé à la cheminée, ne bougea pas de place; seulement il sembla se concentrer en lui-même comme pour rassembler toute sa puissance nerveuse, sa figure se contracta légèrement, et enfin, après moins d'une demi-minute employée à cette sorte d'évocation, il étendit la main dans la direction de la table, qui se mit aussitôt à tourner lentement, puis plus vite, puis enfin tellement rapidement qu'elle semblait une véritable toupie. On invita M. Home à arrêter la table, et il l'arrêta aussitôt.

Après cela ce furent des pendules de deux des salons dont M. Home fit marcher et arrêter les aiguilles à volonté, seulement en étendant la main. Puis toutes les sonnettes furent subitement agitées; et une dame ayant demandé si l'on pouvait bien lui faire venir un livre qu'elle désigna, et qui se trouvait dans une bibliothèque placée à l'autre bout de la pièce, la porte vitrée de la bibliothèque s'ouvrit tout à coup avec bruit, et le livre, comme jeté par une main invisible, vint tomber sur les genoux de la personne qui l'avait demandé. Après ce tour, ou plutôt ce prodige, qui causa une vive impression, M. Home fit jouer à un piano plusieurs airs qui furent indiqués; puis des mouchoirs furent arrachés des mains de quelques messieurs qui avaient défié l'évocateur.

Enfin, on demanda à M. Home d'agir d'après ses propres inspirations, pour donner une preuve frappante de l'intervention des esprits, qu'il prétend faire obéir. La demande était à peine formulée que j'éprouvai pendant quelques secondes une sensation indéfinissable, sensation partagée, du reste, par toutes les personnes présentes : il nous sembla que le plancher fuyait sous nos pieds, ou plutôt que nous étions suspendus en l'air; puis soudain toutes les bougies qui se trouvaient dans l'appartement s'éteignirent. On entendit les meubles se remuer avec bruit, les portes s'ouvrir et se fermer avec fracas; puis les

bougies se rallumèrent subitement, mais il n'y avait plus de M. Home : il avait disparu quelques instants après, et alors chacun essayait de se remettre de cette scène, qui avait causé une stupéfaction générale. Un domestique annonça que M. Home venait de quitter l'hôtel, et qu'il priait l'assemblée de l'excuser s'il était parti sans prendre congé d'elle, comme il aurait dû le faire. Naturellement, les scènes qui venaient de se passer furent l'objet de toutes les conversations chez M. X...; mais elles avaient trop impressionné pour que chacun pût conserver sa gaieté et sa liberté d'esprit ; aussi la soirée s'est-elle terminée de bonne heure. —

Selon M. Eugène Guinot, autorité sérieuse, un des prodiges les plus surprenants et les plus émouvants opérés par M. Home est d'évoquer la main d'une personne morte et de la faire toucher à une personne vivante.

— On comprend quel effet produit l'annonce seule de ce miracle, lorsque M. Home, qui est un jeune homme pâle et d'une physionomie expressive, fixant sur son auditoire un regard profond, dit d'une voix imposante :

— Placez votre main sous le tapis qui recouvre cette table, et puis nommez la personne morte dont vous voulez que la main vienne prendre et serrer la vôtre.

Les dames frémissent et presque toutes se refusent à cette sinistre poignée de main.

Cependant l'autre soir, dans un salon du faubourg Saint-Honoré, une dame polonaise, Mme de X..., s'est présentée à l'appel de Home, a mis la main sous le tapis, et a dit qu'elle désirait être touchée par la main de sa sœur, morte il y a quelques années.

Aussitôt Mme de X... pâlit, et dit d'une voix tremblante d'émotion qu'elle sentait une main froide saisir et presser sa main.

— Mais, ajouta-t-elle, comment saurai-je que c'est la main de ma sœur?

— Elle va vous le prouver par quelque signe intime, reprit Home.

Mme de X... avait plusieurs bagues à ses doigts, une de ces bagues lui avait été donnée par sa sœur. La main froide prit cette bague, la fit tourner autour du doigt et ouvrit le chaton qui renfermait des cheveux de la défunte.

— Oh! je ne doute plus, c'est bien elle! c'est bien ma sœur, s'écria Mme de X... en fondant en larmes.

Cette scène, d'un effet saisissant, a été plusieurs fois reproduite par le magicien dans les salons où il s'est montré trop rarement au gré des curieux ; de toutes ses expériences, c'est celle qui a produit la plus vive impression. —

Il est certain qu'il y a cent personnes graves à Paris qui affirment avoir vu ces prodiges, et que les plus savants, les plus résolus et les plus sceptiques sont réduits à déclarer :

— Je ne le crois pas, mais je l'ai vu.

M. Amédée Achard lève un coin du voile sur ces miracles américains :

— Dans un salon, dit-il, où *travaillait* M. Home, les dames réclamèrent l'évocation d'un héros de la fidélité.

Une voix prononça le nom de Chactas.

Il fut adopté d'enthousiasme. Un héros à peu près réel et fidèle! Il n'y a qu'un sauvage capable de ce miracle.

M. Home fut invité à prier son esprit frappeur d'introduire Chactas.

L'esprit frappeur frappa.

Tout à coup une porte s'ouvre, et un sauvage superbe apparaît en grand costume de guerre. C'était Chactas.

La surprise alla presque jusqu'à l'évanouissement.

Cependant une jeune femme plus hardie que ses voisines questionna le sauvage.

Il répondit comme un homme civilisé. Ce que c'est que l'héroïsme!

Un journal ne sait pas mieux ce qui se passe dans Paris.

— Mais c'est un feuilleton que ce sauvage! dit une des curieuses.

On remercia M. Home de sa complaisance, et chacun déclara que les esprits frappeurs étaient une vérité vraie.

A quelque temps de là, la même compagnie, qui avait assisté à l'apparition de Chactas, se réunit dans une autre maison où un voyageur ramena M. Home.

— Mais c'est une mystification, dit une dame ; votre M. Home n'est pas le vrai M. Home.

Le voyageur offrit d'aller chercher des témoins.

— Moi, j'en ai vingt! dit la dame.

Et, de la main elle montra les personnes qui l'entouraient.

Un éclat de rire interrompit le débat. Un des témoins de la scène quitta son fauteuil ; il prit un de ses amis par la main, et fit signe à un autre d'approcher.

— Voilà mon M. Home, et voici Chactas! dit-il.

On comprit tout; M. Home, ce soir-là, n'eut aucun succès.

— J'en ai vu un faux, qui était si vrai, disait la maîtresse de la maison, que j'ai peur maintenant que le vrai ne soit faux! —

Cependant, il est certain que le vrai Home n'est pas un mythe, si quelques faux Home ont abusé de son nom ; il est certain qu'il fait des choses extraordinaires et inexplicables, qui ont dérouté jusqu'aux membres de l'Académie des sciences.

Est-ce de la prestidigitation, de l'électricité, du magnétisme, de la magie noire ou blanche?

C'est là la question.

Elle sera peut-être résolue dans deux mois, car M. Home vient d'aller chercher en Amérique et va en ramener sa sœur, encore beaucoup plus possédée que lui, s'il faut l'en croire.

Ce qui nous fait douter de la magie de M. Home, c'est qu'il est parti en chemin de fer et en paquebot, comme un simple... Robert-Houdin.

S'il était sorcier, il voyagerait en ballon, ou du moins avec les bottes de sept lieues du conte de fées.

La vérité est qu'il a débuté avec talent et succès, qu'il a tourné toutes les têtes, qu'il est devenu un personnage à Paris, — où l'entreprise est si difficile!

Ce début rappelle celui de M. de Caston, — autre sorcier qui fait également fureur, et qui était inconnu avant son histoire de la rue de la Darce.

Voici cette histoire, racontée par M. Adrien Paul ; — nous regrettons d'être forcé de l'abréger, car elle est la plus piquante démonstration de l'art de se poser au dix-neuvième siècle, soit comme sorcier, soit à tout autre titre.

M. de Caston donnait, à Marseille, une première séance, et venait d'inviter quelques personnes à écrire sur ses ardoises une série de dates mémorables qu'il devait deviner.

Tout à coup un Marseillais pur sang se lève et dit :

— Mordious! moussu de Caston, nous n'avons que faire de vos dates. Moi qui vous parle, je suis né rue de la Darce ; il y a quarante ans que j'y vis, et je vous certifie que c'est une rue qui aura sa place dans l'histoire. Eh bien! vous qui êtes sorcier, dites-moi ce qui s'est passé dans cette rue, et alors, bagasse! je vous déclare digne d'être de Marseille.

M. de Caston était fort mal à l'aise.

D'un côté, il entendait parler pour la première fois de la rue de la Darce.

De l'autre, il savait les Marseillais fort chatouilleux sur le chapitre de leur ville, à propos de laquelle ils avouent que, si Paris avait une Cannebière, il vaudrait presque Marseille.

Et l'on criait de tous les coins de la salle : — La rue de la Darce! la rue de la Darce!

M. de Caston allait peut-être se brûler la cervelle de désespoir, lorsqu'une illumination soudaine vint lui suggérer la triomphante idée que voici :

— Messieurs, dit-il aux enragés Phocéens, la rue de la Darce est, en effet, l'une des rues les plus mémorables qu'il y ait au monde. Toute l'histoire ancienne et moderne se trouve là résumée en un espace de trente mètres de long sur deux et demi de large. D'abord, c'est dans la rue de la Darce que commença le déluge, par une légère averse, environ trois mille ans avant Jésus-Christ; — c'est là que Rome fut fondée, par Romulus et Rémus, en 753; — c'est là qu'a commencé la dynastie chinoise des Tsing, en 248; — c'est là que Clovis a gagné la bataille de Tolbiac, en 496; — c'est là que Paris a été pillé par les Normands, en 845.

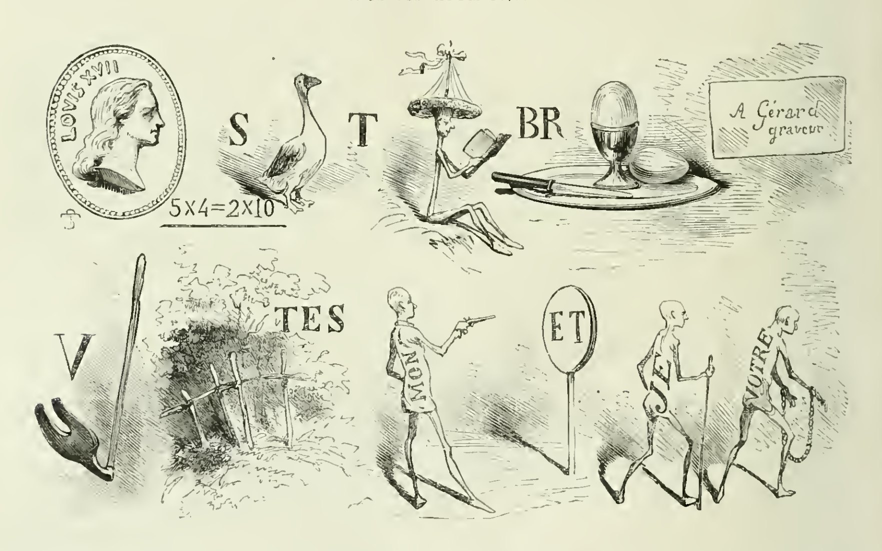
— Bravo! bravo! Vive moussu de Caston! Vive la rue de la Darce!

— C'est rue de la Darce que Jérusalem fut prise par les croisés, le 15 juillet 1099; — c'est rue de la Darce que l'Egypte fut conquise par Saladin; le Pérou, par Pizarre; le Mexique, par Fernand Cortez, et que le *Cid* fut représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français.

La joie tournait au délire; les plafonds menaçaient de crouler sous les trépidations et les applaudissements.

— Bref, messieurs, c'est dans l'immortelle rue de la

RÉBUS SUR LOUIS XVII.



Darce que la Bastille a été prise, le 14 juillet 1789. — C'est là que Napoléon a dit à son armée : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent. » — C'est là qu'il a gagné la bataille d'Aboukir; c'est là qu'il est débarqué à Fréjus, et plus tard à Cannes. En un mot, messieurs, je ne connais qu'un événement capital qui ne se soit pas passé rue de la Darce, et il y avait de bonnes raisons pour cela : c'est la fondation de Marseille par les Phocéens, alors que le monde n'existait pas encore, et que naturellement cette rue gigantesque dormait, insoucieuse, dans les carrières de Carrare et de Paros...

M. de Caston fut porté en triomphe jusqu'à son hôtel. Le lendemain, on lui donna une sérénade et sa rue fut illuminée. Trois jours après, il reçut le brevet d'historiographe de la ville.

Depuis lors, les maisons de la rue de la Darce ont triplé de valeur, et les propriétaires ont un tel respect pour eux-mêmes, qu'ils n'osent plus se couvrir en leur propre présence... ce qui a l'inconvénient de leur occasionner beaucoup de rhumes de cerveau, conclut M. Adrien Paul.

Depuis lors aussi, ajouterons-nous, M. de Caston est célèbre, — presque aussi célèbre que Robert-Houdin et M. Home. P.-C.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS DERNIER.

« *Français, je meurs innocent*; *je pardonne à mes bourreaux.* » Dernières paroles de Louis XVI, sur l'échafaud. (France — ais — jeu — *m'* — heure — *i* — noce — enjeu — *par* donne à *mes* — bourreau.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

ÉTUDES HISTORIQUES.

GUILLAUME LE TACITURNE.



Statue de Guillaume le Taciturne, par M. le comte de Niewerkerke. Dessin de Mariani.

Vers le milieu du seizième siècle, vivait à la cour de Charles-Quint un tout jeune homme, presque un enfant, de taille déjà imposante, au teint brun, aux cheveux châtains, qui parlait peu, riait moins encore, et, loin de se livrer à la turbulence naturelle de son âge, semblait toujours enfoncé dans des méditations profondes. On remarquait avec surprise que le glorieux empereur, l'homme le plus prudent de son siècle, témoignait des égards particuliers à

cet adolescent, et ne se faisait pas faute de le consulter, comme une tête chauve et une barbe grise, sur les questions les plus délicates, les plus ardues, les plus compliquées de la politique. Ses courtisans s'étonnaient quelquefois de sa confiance en ce conseiller imberbe.

— Je vous confesse, leur répondait l'empereur, que cet enfant m'étonne. Il m'a souvent suggéré des expédients dont je ne me fusse jamais avisé moi-même, tout vieux renard que je suis, et j'ai déjà, en maintes circonstances, modifié mes résolutions après l'avoir consulté.

Un jour, Charles-Quint donnait une audience secrète aux députés de la diète d'Augsbourg. Tous ceux qui se trouvaient dans sa chambre se retirèrent et le jeune homme allait sortir avec eux :

— Prince, lui cria-t-il, demeurez.

Et cet enfant de quatorze ans, admis en tiers dans la conférence secrète où se débattaient les plus hautes destinées de l'empire, opina comme eût pu faire un ministre blanchi sous le harnais. Ce n'était pas la première fois, du reste, qu'il émerveillait les princes et les ambassadeurs par la précocité de son expérience.

Cet enfant était Guillaume de Nassau, prince d'Orange.

Charles-Quint lui donna d'autres preuves bien décisives de sa confiance et de son amitié. Il n'avait guère plus de vingt ans quand il le choisit pour porter la couronne impériale à son frère Ferdinand, et quand il lui remit, malgré ses courtisans, le commandement de l'armée de Flandre, de préférence au comte d'Egmont beaucoup plus âgé. Ce général à peine majeur, novice au métier des armes, justifia par des actions d'éclat cette heureuse imprudence, quoiqu'il eût à combattre deux capitaines expérimentés, M. de Nevers et l'amiral de Châtillon. Enfin, le jour où le vieil empereur, las des grandeurs mondaines, abdiqua pour s'ensevelir au couvent de Yuste, il se montra en public appuyé sur le bras de son cher Guillaume, qu'il venait de nommer gouverneur des provinces de Hollande, de Zélande et d'Utrecht.

Mais ce fut la fin de sa faveur, et Philippe II ne tarda pas à lui laisser voir qu'il n'avait pas hérité de l'affection de son père pour lui. Les Pays-Bas étaient couverts de troupes espagnoles, dont le séjour devenait une charge inutile, à cause de la paix. Sur la proposition de Guillaume, les États en demandèrent le renvoi. Philippe promit, mais sans en rien faire, et il conserva de cette demande une violente rancune contre Guillaume. Lorsqu'il quitta les Pays-Bas, près de monter sur le vaisseau, à Flessingue, il lui reprocha publiquement, avec un visage courroucé, de s'être opposé, par des intrigues secrètes, à l'exécution de ses desseins. Et comme Guillaume alléguait que les États seuls avaient tout fait, le roi lui saisit le poignet, et, le secouant avec force :

— Non, dit-il, ce ne sont pas les États; mais c'est toi, toi, toi!

Le prince d'Orange se garda bien d'accompagner le roi jusque sur le vaisseau, et ceux qui connaissent Philippe II n'oseraient dire qu'il eut tort.

Philippe avait nommé gouvernante des Pays-Bas sa sœur, Marguerite de Parme, assistée du cardinal Granvelle, qui fut obligé de se retirer devant l'opposition de Guillaume et des principaux seigneurs. Mais on perdit tout espoir en apprenant que le roi lui donnait pour successeur le terrible duc d'Albe, chargé de réduire les rebelles par la force. On vit un jour quatre cents gentilshommes très-simplement vêtus, portant une épée pour toute arme, et marchant gravement deux à deux dans le plus grand ordre, apporter une protestation à la gouvernante. Tandis qu'ils défilaient ainsi dans la salle d'audience, le conseiller de Barleymont s'écria tout haut, pour rassurer Marguerite :

— Ce n'est qu'une troupe de gueux; il ne faut pas faire attention à leurs demandes.

Les gentilshommes relevèrent fièrement cette insulte et s'en parèrent comme d'un nom de parti : c'était un moyen de rendre leur cause populaire. Les confédérés adoptent pour signe de ralliement une besace et une écuelle de bois suspendues au chapeau. Ils s'habillent de drap gris, portent avec eux des bouteilles de mendiants et boivent hautement à la santé des gueux quand ils se rencontrent. Enfin, ils se suspendent au cou une médaille d'or, offrant d'un côté l'effigie du roi, de l'autre deux mains jointes tenant un bissac, avec cette inscription : *Fidèles jusqu'à la besace.*

Bientôt les gueux simples, les gueux de forêts et les gueux de mer rivalisent dans la lutte engagée contre l'Espagne. Mais les excès et les impiétés sacriléges des réformés, qui composaient la plus grande partie des rebelles, détachent les catholiques de leur alliance. Marguerite parvient à rétablir momentanément le calme. Malgré les représentations de ses amis, qui voulaient le convaincre que son devoir lui ordonnait de rester, Guillaume de Nassau s'éloigne à la tête de cent mille Flamands :

— Adieu donc, prince sans terre, lui dit le comte d'Egmont.

— Adieu, comte sans tête, répondit-il.

Et ces deux prophéties se vérifièrent.

On connaît les détails de la mort du comte d'Egmont, dont Goethe a fait le sujet d'un de ses plus beaux drames. Condamné avec le comte de Horn par le duc d'Albe, il se prépara à son sort avec un admirable courage, et, le jour même de l'exécution, il écrivit à Philippe II une lettre pleine de noblesse et de dignité, et une autre pleine de tendresse à sa femme. Il demanda qu'on ne différât point son exécution, pour ne pas laisser à son âme le temps de tomber dans le désespoir, et ne voulut point qu'on le garrottât, disant qu'il irait volontairement à la mort. L'échafaud était tendu de noir et entouré de dix-neuf cents soldats. Le condamné voulait parler au peuple : il y renonça, à la prière de son confesseur, l'évêque d'Ypres, Martin Rithove, qui avait vainement conjuré à genoux, et avec larmes, le duc d'Albe de lui laisser la vie. Il s'agenouilla, récita l'oraison dominicale, embrassa le crucifix qu'on lui tendait, reçut l'extrême onction, et, baissant sur ses yeux sa toque de soie noire, attendit le coup mortel. Le comte de Horn le suivit sur l'échafaud. De nombreux spectateurs accoururent tremper leurs mouchoirs dans le sang des deux nobles victimes.

Tel fut un des premiers exploits du *Conseil de sang* institué par le duc d'Albe. La cruauté de cette Commission, bien digne de celui qui l'avait nommée, est demeurée célèbre. Entre autres membres, elle comptait dans son sein un Jean Vargas, dont la férocité était devenue proverbiale, et un Hessels qui, dormant toujours pendant les interrogatoires et les discussions, ne manquait jamais de conclure, en se frottant les yeux, quand on l'éveillait pour avoir son avis : « A la potence! à la potence! » Ce Hessels justifia le mot de l'Ecriture : « Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée! » car, dans la suite, il fut pendu à un arbre, sans forme de procès.

Le duc d'Albe se vantait qu'il étoufferait les Hollandais dans leur beurre; c'est dans leur sang qu'il voulait dire. En six ans de gouvernement, il fit périr plus de dix-huit mille personnes par le ministère du bourreau, comme il

s'en glorifiait en se frottant les mains. Mais quand Granvelle apprit qu'il avait fait arrêter les principaux gentilshommes des Pays-Bas :

— Et, demanda-t-il, a-t-il pris aussi *le Taciturne?* (C'était le nom qu'il avait donné à Guillaume.)

Comme on lui répondit que non :

— Alors, dit-il, il n'a rien pris.

Sur son refus de comparaître devant le *Conseil de sang*, le prince d'Orange est condamné à mort, et on le dépouille de ses domaines. Il en appelle à Philippe, demandant à être jugé par lui, en sa qualité de chevalier de la Toison d'or. On refuse d'entendre sa justification ; alors il se décide à recourir à la force.

Je n'entrerai pas dans les détails de cette longue guerre, où les plus habiles généraux, le duc d'Albe, Requesens, don Juan, Alexandre Farnèse, se succédèrent à la tête des Espagnols, et où malheureusement aucun des deux partis ne se tint pur des excès et des cruautés. Quelquefois vainqueur, plus souvent vaincu, car la fortune semblait prendre plaisir à railler sa prudence, à déjouer son courage et les calculs de son génie, mais toujours aussi grand dans la défaite que dans la victoire, Guillaume fut réduit aux plus terribles extrémités, jusqu'à être obligé de s'enfuir sous un déguisement de paysan. La principale cause de ses défaites fut l'esprit de mutinerie de ses troupes, qui se révoltaient à chaque instant pour le payement de leur solde. Il fut contraint d'aller vendre à Strasbourg toute sa vaisselle d'argent, ses tapisseries, ses meubles, ses habillements de réserve, pour en partager le produit aux chefs de son armée, et de leur engager les principautés d'Orange et de Montfort, en contractant l'obligation de leur payer le capital et les intérêts de ce qui leur était dû, dans l'intervalle de douze ans. Il eût même été tué dans une de ces révoltes, sans le pommeau de son épée sur lequel vint s'aplatir une balle dirigée contre lui.

Une autre fois, il fut surpris devant Malines, la nuit, par huit cents Espagnols : une petite chienne qui couchait sur son lit le sauva, en lui grattant fortement la figure avec ses pattes pour l'éveiller.

Le prince d'Orange conduisit la guerre avec une vigueur égale à son habileté. Il n'hésita point, par exemple, à rompre les digues et à inonder le pays, pour forcer les Espagnols à lever le siége de Leyde, tellement affamée par un blocus rigoureux que, depuis sept semaines, il n'y avait plus une once de pain dans la place. Les ennemis se vengèrent en enlevant son fils Philippe à l'université de Louvain et en le conduisant en Espagne, où il resta vingt-huit ans.

Enfin, après l'*union d'Utrecht* (1579), qui proclamait Guillaume de Nassau stathouder, amiral et généralissime, sa tête fut mise à prix au taux de vingt cinq mille écus ; le meurtrier avait la promesse de l'anoblissement et l'assurance de l'impunité pour tous ses crimes antérieurs. Le prince répondit par son apologie, qui est un chef d'œuvre, à cette proscription véhémente où Philippe le traitait d'ingrat, de rebelle, d'hérétique, d'hypocrite, d'impie, de Caïn, de Judas, de parjure, de peste de la chrétienté ; et il le fit sans plus garder de ménagements envers son ancien maître.

Deux ans après, le roi d'Espagne était déclaré déchu de la souveraineté des Pays-Bas.

La proscription de Guillaume ne tarda pas à amener son effet naturel. Un assassin tira sur lui à Anvers, et la balle lui traversa les deux joues. On soupçonna d'abord du crime les Français de la suite du duc d'Anjou, dont il avait recherché l'appui dans ses projets contre l'Espagne, et qui était entré à Anvers avec lui. Mais le fils du prince, âgé de treize ans, trouva dans les poches de l'assassin, que les hallebardiers avaient tué sur place, des papiers établissant que c'était un Espagnol du nom de Jean Jaureguy. Cet homme, facteur d'un marchand, avait été poussé au crime par l'espoir de la récompense.

Malgré cette grave blessure, Guillaume écrivit de sa propre main un billet aux magistrats d'Anvers, pour les rassurer et pour calmer le peuple, qui courait déjà en armes se venger des Français. Des prières publiques eurent lieu ; tant que le danger dura, les églises furent pleines de monde, et, aussitôt que sa guérison fut assurée, on ordonna, pour remercier Dieu, un jeûne général et une journée d'actions de grâces.

Et pourtant ce même homme eut bientôt après à se défendre contre ce peuple qui venait de lui témoigner tant d'amour. On avait persuadé à la foule, toujours crédule, qu'il voulait livrer Anvers aux Français. Elle courut tumultueusement au château, pour en chasser la garnison ; mais il vint à sa rencontre, et sa présence imposa aux mutins.

A peine l'attentat de Jaureguy réprimé, on découvrit un autre complot : deux hommes qui avaient été payés par le prince de Parme, pour empoisonner le duc d'Anjou et le prince d'Orange, furent arrêtés et mis à mort.

Guillaume se retira alors à Delft, s'y croyant plus en sûreté ; mais c'est là que le coup fatal l'attendait. Un fanatique, nommé Balthazar Gérard, natif de Bourgogne, qui se faisait passer pour huguenot, se présenta à lui, le 10 juillet 1584, sous prétexte de lui porter des lettres au sujet de la mort récente du duc d'Anjou. Il était midi et demi, et le prince se levait de table, quand Balthazar lui tira un coup de pistolet chargé de trois balles, qui lui fit une blessure mortelle au sein gauche. Il n'eut que le temps de dire, en tombant aux pieds de sa quatrième femme, la fille de Coligny, qui, pendant le massacre de la Saint-Barthélemy, avait vu périr de la même façon son premier mari devant elle :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi et de ce pauvre peuple !

Il était âgé de cinquante-un ans.

Les Espagnols ont publié après l'assassinat qu'il y avait encore à Delft quatre autres sicaires venus dans le même but, et que de toute façon il ne pouvait échapper à la mort.

Pauvre, pauvre prince, qui vécut toujours entouré de périls et d'embûches, de proscripteurs et de meurtriers, qui ne cessa pas une minute, depuis son âge viril, d'avoir à combattre pour ses domaines, sa vie, sa famille, sa patrie, dont l'existence publique fut toujours déchirée par les troubles, les agitations, les luttes de toute sorte, et qui ne fut même pas toujours respecté par ses soldats et par son peuple !

Ce fut à la nouvelle de cette mort qu'éclata dans toute sa force l'amour que lui portaient ses concitoyens. La douleur et la consternation des Pays-Bas ne pourraient mieux se comparer qu'à celles dont la Judée fut émue à la chute de Judas Machabée, et ses funérailles furent célébrées avec une pompe extraordinaire.

C'est qu'en dehors de ses grandes qualités publiques, le prince d'Orange avait des qualités privées qui lui attiraient l'affection générale. Héros doux et sage, humain et généreux, il était encore civil, affable, accessible à tous. Il parcourait les rues, suivi seulement de trois ou quatre domestiques, la tête toujours découverte, et permettant à tout le monde de l'approcher. Si, chemin fai-

sant, dit un de ses biographes, il entendait du bruit dans quelque maison, par exemple l'éclat d'une dispute conjugale, il entrait, écoutait les deux parties, et les exhortait à la concorde avec une patience et une bonté incroyables. Le bourgeois lui proposait alors de goûter de sa bière, et, après avoir bu le premier à sa santé, suivant la mode du pays, essuyait avec sa main l'écume de la boisson sur le vase, et le passait au prince qui buvait à son tour.

— Vous vous familiarisez trop avec des gens de peu, lui disaient ses courtisans.

— Il est si facile, répondait-il, avec un coup de chapeau et une petite honnêteté, de s'acquérir un partisan dévoué pour la vie.

Le courage, la magnanimité, la justice, l'équité, la modération, la pénétration, la fermeté, une grande égalité d'âme, une noble ambition, une adresse extrême à manier et à dominer les caractères, telles étaient les qualités de cet homme, vrai héros de Plutarque, qui offre tant de rapports avec notre Coligny. Sa devise le peint : un plongeon, oiseau de mer qui paraît toujours sur le haut des vagues, avec ces mots :

Sævis tranquillus in undis, — tranquille au milieu des flots irrités.

Je ne regrette en lui que le côté du sectaire, qui l'égara plus d'une fois.

L'assassin Gérard montra, au milieu des tortures, un courage inouï, que ne manquèrent pas de faire ressortir avec admiration les nombreuses apologies publiées alors en faveur de cet homme, dont l'esprit de parti faisait un héros et un martyr.

Suivant une de ces apologies, il fut d'abord fouetté cinq fois très-rudement, puis on lui oignit le corps de miel et on fit venir un bouc pour le lécher, afin que l'âpreté de sa langue emportât, avec le miel, la peau déchirée. Ensuite, après l'avoir soumis à la plus cruelle question, on le plaça, pieds et mains liés, dans un van où on le secouait sans cesse pour l'empêcher de dormir. Après quoi on le guinde en l'air, ayant un poids de cent cinquante livres attaché au pouce de son pied ; on lui chausse des souliers de cuir tout cru, imbibé d'huile, « et ainsi tout rompu et déchiré de coups, le font approcher tout nu d'un grand feu, où, après lui avoir brûlé d'un flambeau le dessous des aisselles, le vêtissent d'une chemise trempée dans l'eau ardente, qu'ils allument sur son corps, lui piquent de poignantes aiguilles dans l'entre-deux des ongles et lui mettent profondément des clous dedans. »

Ceci n'est que le prélude, la *bagatelle de la porte*. Quant au supplice proprement dit, les détails multipliés en sont tellement horribles qu'il est absolument impossible de les reproduire ici.

Il est très-probable que ces épouvantables raffinements de cruauté sont des exagérations du pamphlétaire, sans quoi les bourreaux auraient trouvé moyen d'attirer sur l'assassin lui-même la pitié due à la victime seule.

Mais ce qui est certain, c'est que la constance du misérable, au milieu des tortures, fut si extraordinaire que les Hollandais le crurent possédé du diable, et les Espagnols inspiré de Dieu.

Guillaume le Taciturne se survécut dans ses deux fils, Maurice et Frédéric, deux grands généraux, qui poursuivirent son œuvre et forcèrent la cour d'Espagne à reconnaître enfin l'indépendance des Provinces-Unies.

VICTOR FOURNEL.

LA STATUE DE GUILLAUME, PAR M. LE COMTE DE NIEWERKERKE.

LES SOUVENIRS DE DELFT ET DE LA HAYE.

Bien que Guillaume le Taciturne soit un des plus grands personnages de l'histoire moderne, comme on vient de le voir par sa courte biographie, son nom et sa gloire n'étaient guère connus en France que des savants et des lettrés, des hommes de guerre et des hommes d'État, lorsqu'une œuvre monumentale est venue le révéler à la foule, il y a quelques années.

Cette œuvre est la statue équestre, exécutée en bronze par M. le comte de Niewerkerke, et exposée en public, à Paris, avant sa translation en Hollande.

Jamais un héros ne fut plus exactement caractérisé.

On dit ordinairement d'un bon portrait qu'il est parlant. On peut dire de celui-ci qu'il est taciturne, et c'était justement là le problème à résoudre.

En regardant l'image, on devine le modèle.

Toute la vie, tout le rôle, toute la personnalité de Guillaume sont résumés dans cette mâle et simple figure, dans cette attitude calme et froide, dans cette bouche serrée entre la barbe et la moustache.

En popularisant chez nous le fameux stathouder, sa statue a placé M. le comte de Niewerkerke au premier rang de nos artistes.

Déjà connu pour son beau marbre d'*Aréthuse*, il a fait depuis : le *Napoléon Ier* qui est à Lyon et à Napoléonville, le *Descartes* qu'on admire à Tours, les bustes de l'*Empereur* et de l'*Impératrice* (le *Musée* a publié celui-ci), la noble tête du *Maréchal Bosquet*, le sauveur d'Inkermann ; le *Combat* du chevalier breton et du chevalier anglais, que MM. Susse et Giroux ont mis à la portée de tout le monde, et cette exquise *Jeune fille* en marbre, qui a eu tant de succès à l'Exposition universelle.

Aussi, l'art qu'il honore par son talent, le public auquel son nom est familier, le monde où il tient une position si éminente, ont applaudi ensemble à la double élévation de M. le comte de Niewerkerke à l'Académie des beaux-arts et à la direction générale des musées de France.

A l'Institut, le suffrage de ses pairs n'a fait que lui rendre justice.

Au Louvre, régénéré par lui, ses lumières et sa bienveillance sont une bonne fortune publique.

Son portrait ci-joint est la reproduction aussi fidèle que possible d'un chef-d'œuvre du crayon de M. Ingres.

On montre encore à Delft la maison où périt Guillaume

le Taciturne (aujourd'hui la caserne de Prinssenhof), l'escalier qu'il montait après son dernier repas, le corridor où Balthazar Gérard guettait sa victime, la trace des trois balles qui chargeaient son pistolet, tiré à bout portant, et l'inscription de la sentence qui le condamna : « à avoir la main droite enfermée et brûlée dans un étau de fer rouge, les bras, les jambes et les cuisses mordues par des tenailles ardentes, le ventre ouvert, le cœur arraché, la tête tranchée et plantée au bout d'une pique, le corps coupé en quatre parties, pour être pendues à des poteaux, audessus des quatre principales portes de la ville. » (Textuel.)

Au Musée de la Haye, dans la collection des Souvenirs historiques, les Hollandais font remarquer avec larmes aux voyageurs le costume complet que portait Guillaume lorsqu'il fut assassiné ; sa chemise maculée de sang, son pourpoint de buffle gris, percé à la région du cœur, les



Portrait de M. le comte de Niewerkerke. Dessin de Riffaut, d'après M. Ingres.

pistolets de Balthazar Gérard, et la balle mortelle dans une sébile d'agate.

On lit à côté l'original même de la sentence rapportée ci-dessus.

Le tombeau de Guillaume le Taciturne orne l'église neuve de Delft. Il est en marbre noir et blanc, surchargé de sculptures plus riches que délicates.

La statue du héros, couverte d'une armure complète, le sceptre et l'épée à la main, est couchée sur le monument funèbre.

A ses pieds repose un petit chien, que les ignorants prennent pour un symbole héraldique, mais qui représente l'animal intelligent et fidèle auquel le stathouder dut la vie, au siége de Malines, en 1572.

PITRE-CHEVALIER.

GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES.

II. — LE JUGE MAGE.

Le départ du juge mage. Le secrétaire gênant et indispensable. Agathe et Amadieu. Les juges seigneuriaux en déshabillé. Une surprise du maréchal de Noailles Une malice du prieur de Lauzerte. Le juge mage en chasse Un convive mal reçu. L'habit ne fait pas le duc... d'Uzès. Le faux et le vrai duc de Duras. De deux maux le moindre. Noces et festins.

Dans une de ces maisons de structure cyclopéenne qui bordent le fossé du vieux Cahors, promenade ainsi appelée à cause de sa destination première, vous auriez entendu, il y a cent ans, avant l'aube du 1er mai, un tumulte bien étrange à cette heure et tout à fait en dehors des habitudes paisibles et de l'existence régulière de nos aïeux. Des lumières couraient d'une chambre à l'autre, des pas précipités retentissaient sur les marches en pierre de l'escalier, ou faisaient crier au premier étage les ais vermoulus du parquet; des voix bourdonnaient dans l'intérieur, et au bruit des portes ouvertes et refermées à chaque instant se mêlaient les chants du coq et les hennissements des chevaux.

Réveillés en sursaut par cette agitation insolite, les voisins se mirent aux fenêtres, et, après avoir échangé une foule d'interrogations, roulant toutes sur le même sujet, ils allaient se lancer dans le champ des conjectures, lorsque l'un d'entre eux, celui dont la maison touchait la grosse tour, découvrit dans l'ombre un jeune homme qui accourait, et, l'interpellant d'une voix à ébranler le pont de Valentré, bien qu'il ait été bâti par le diable :

— Eh! monsieur Amadieu, dit il, d'où vient donc le sabbat qu'on entend chez le juge mage?

— De Toulouse, monsieur Deloncle, et non point de l'enfer, comme vous semblez le présumer, répondit le jeune homme en ôtant son chapeau clabaud (1). Oui, le premier président de la Cour souveraine a trouvé bon d'enjoindre à M. Majorel d'informer sans désemparer et en personne sur la vie et les mœurs des juges seigneuriaux de l'élection de Figeac. En suite de quoi M. le juge mage va se mettre en route avec Jacquette, sa gouvernante, Mlle Agathe, sa fille, et votre très-obéissant serviteur, son humble secrétaire, le tout escorté par une brigade de maréchaussée que mène La Galerne.

— Il ne lui manque plus, mardy! murmura M. Deloncle, que d'emmener son chien, ses chats et sa calandre!

— Il les a confiés hier au soir à Mlle Judicis, votre voisine! Mais chut! et bonne nuit, ajouta l'espiègle Amadieu, j'entends marcher, et il est temps que je paraisse.

Entonnant à ces mots à pleins poumons, pour détourner l'attention du juge, ce vieux refrain de chasse ;

Amis, la matinée est bonne,
Vlao! vlao! vlao!
La trompe aux dents, piqueur, et sonne,
Hardi! mes bellots!...

Amadieu doubla le pas et se trouva nez à nez avec Jacquette, qui avait prêté l'oreille avant d'ouvrir.

— Avec qui donc étiez-vous là? lui demanda-t-elle aigrement; car, pour des motifs que le lecteur saura plus tard, la digne gouvernante haïssait fort le secrétaire.

— Avec Dieu seul, qui est partout, dame Jacquette, et mon ange gardien!

(1) Chapeau dont l'un des bords était relevé.

— Je vous ai entendu pourtant rire avec les voisins; et je jurerais même avoir ouï la voix de M. Deloncle.

— Vous jureriez devant le sénéchal?

— Oui, certes, tant je suis sûre...

— Que les oreilles vous cornent, dame Jacquette! ce n'est pas la première fois, du reste, que je m'en aperçois. A votre place, je profiterais de la tournée que nous allons faire pour monter à Roquemadour.

— Et à quelle fin, s'il vous plaît?...

— Afin de toucher le verrou de Roland, qui rend l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles!

— Allez, malappris que vous êtes, allez trouver M. le juge mage, qui saura bien vous mettre à la raison.

Amadieu suivit ce conseil et put s'apercevoir en entrant dans la chambre de M. Majorel qu'il n'eût pas été prudent de tarder davantage. Le digne magistrat, revêtu de la robe de soie noire des petites audiences et coiffé d'une énorme perruque poudrée à frimas, s'efforçait d'assujettir sur le sommet de sa tête un tricorne trop petit pour l'ampleur de la perruque, et, ne pouvant y parvenir, il s'abandonnait à toute sa vivacité cadurcienne et frappait du pied avec rage en maudissant le Parlement, les fabricants de Caudebec et les perruques judiciaires. L'arrivée de son secrétaire fut une heureuse diversion qui lui permit d'épancher à l'instant tous les flots de sa bile.

— Vous voilà enfin, monsieur, lui cria-t-il avec colère: je pensais vraiment que vous ne viendriez pas!

— Monsieur, répondit Amadieu sans se déconcerter, vous m'avez redit tant de fois que vous n'aimiez pas les gens toujours prêts à montrer du zèle, qu'on a fini par se renfermer strictement dans la ligne de ses devoirs.

— A quelle heure vous avais-je prié de vous trouver ici?...

— Au petit jour, monsieur: et l'aube luit à peine!

M. Majorel tourna vers la fenêtre sa grosse face bouffie et rouge comme une pivoine, et, reconnaissant que la contradiction était impossible, il se mordit les lèvres de dépit, et grommela entre ses dents :

— Jacquette a raison ; il faut que je me débarrasse de ce coquin qui semble prendre à tâche de me donner tort à propos de tout pour me faire enrager!

Se rejetant aussitôt sur la maréchaussée :

— Si vous avez été à peu près exact, continua-t-il avec humeur, les archers sont en retard, et, par l'hermine de mon père! La Galerne me le payera!...

— Le voilà, monsieur, dit Amadieu sans s'émouvoir.

Le juge mage leva les yeux, et apercevant à la porte la casaque bleue, le plumet bleu, la bandoulière jaune et le chapeau bordé d'argent du brigadier :

— Allez tous deux au diable! s'écria-t-il furieux de ne pouvoir se fâcher contre personne.

— M'est avis, monsieur, ne fût-ce que pour obéir à la Cour, qu'il vaut mieux aller à Martel!

La Galerne opina respectueusement de l'œil et du chapeau, et le juge mage, rongeant son frein, appela sa gouvernante et sa nièce. Ces dames, déjà enveloppées de leurs *capettes* de camelot brun, se hâtèrent d'accourir; on les hissa sur des ânes ; M. Majorel, avec l'aide des archers, parvint à monter sur sa mule, et Amadieu s'étant jeté en

croupe du brigadier, la caravane du sénéchal se mit bravement en marche dans la direction de Martel.

Quand il traversa le faubourg de la Barre, voici dans quel ordre s'avançait le cortége. Concentrant toute son attention sur les mouvements de la mule, bête hardie et rétive à l'excès, le juge mage chevauchait majestueusement en tête, précédé de deux cavaliers de la maréchaussée; puis venaient les dames au pas plus lent de leurs grisons; les deux autres cavaliers de la brigade et le grand La Galerne, qui portait Amadieu en croupe, fermaient la marche. Cette belle ordonnance, par malheur, ne se conserva pas longtemps. Après avoir passé le pont de Rhodes, la cavalcade brisa ses rangs et se modifia selon l'allure des bêtes et les désirs secrets des gens qui la formaient. Les archers de l'avant-garde se trouvaient à cent pas de distance du corps principal; le juge mage, engagé dans un entretien des plus vifs avec sa gouvernante, oubliait de regagner le terrain perdu; plus loin, Amadieu, qui gravissait toutes les côtes à pied, causait à demi-voix avec Mlle Agathe, et le discret brigadier tenait ses hommes en arrière pour qu'ils n'entendissent pas la conversation des deux jeunes gens.

C'est ainsi qu'on arriva clopin clopant à la Bastide-Fortunière, premier gîte de la chevauchée. Le magistrat descendit aux Trois-Rois, où l'hôte, prévenu de son passage, avait préparé un festin homérique. Deux tables étaient dressées dans la grande salle du premier étage: l'une à la place d'honneur pour le juge mage, l'autre au bas bout de la pièce pour la maréchaussée. M. Majorel, gros mangeur, sourit en voyant apparaître le pot bouillant, et, s'installant dans le fauteuil le plus commode avec un soupir de satisfaction, il ne songea plus qu'à faire largement honneur à la cuisine épicée du Quercy. Une fois à table, l'excellent homme s'y ancrait et n'en sortait, sur les sommations réitérées du secrétaire les jours d'audience ou de dame Jacquette dans les jours ordinaires, qu'après avoir compté deux fois les solives du plancher enfumé. Tant qu'il n'en voyait que treize, il eût fallu un cabestan pour l'arracher de son fauteuil, mais lorsqu'il en comptait trois ou quatre de plus, comprenant vaguement que sa raison faisait naufrage, il consentait à se lever. C'est dans cet état de douce béatitude qu'il allait juger et qu'il vaquait deux jours sur trois aux soins vulgaires de la vie.

La marche, le chaud et la poussière l'avaient trop ardemment altéré ce jour-là, et le vin de la côte du Lot jouit d'une réputation trop éclatante et trop bien méritée pour qu'il ménageât les flacons de son hôte. Tout entier à son occupation favorite, il ne s'inquiéta ni de l'éclipse du secrétaire ni de la disparition successive de sa fille et de sa gouvernante, et, sans s'en apercevoir, il en était à la quatorzième solive, lorsque dame Jacquette, entrant précipitamment et le visage en feu:

— Eh! vite, monsieur Majorel, eh vite, suivez-moi!

— Où donc? balbutia le juge mage en se versant rasade.

— Dans le jardin, où vous en apprendrez de belles sur M. votre secrétaire! Je vous le disais bien: vous ne vouliez jamais me croire, mais vous allez voir par vos yeux et entendre de vos oreilles.

M. Majorel leva les yeux au plancher, dont il avait préalablement compté les poutres avant de se mettre à table, et en voyant miroiter de nouvelles sur sa tête, il suivit la gouvernante. Celle-ci le mena tout droit au jardin, et le postant derrière une haie d'aubépine en fleur au pied de laquelle étaient assis, sur une souche d'ormeau, Agathe et Amadieu.

— Ecoutez, dit-elle à voix basse et le doigt sur ses lèvres.

— Mademoiselle Agathe, disait le jeune secrétaire, ne désespérez pas; depuis quelques jours j'ai des pressentiments superbes!

— Erreur et folie! monsieur Amadieu; ce sont les vœux de notre cœur que nous prenons pour des voix mystérieuses!

— Non, mademoiselle Agathe, non, croyez-moi, je suis sûr de contraindre M. Majorel à consentir à notre mariage.

— Ne vous en flattez pas; autant vaudrait courir comme le roi Artus qui chasse nuit et jour dans les nuages et attrape une mouche tous les cent ans!

— J'ai de bonnes raisons pour vous dire cela, mademoiselle.

— J'en ai de meilleures, monsieur Amadieu, pour vous soutenir le contraire.

— Ne puis-je les savoir?

— Vous le pouvez sur l'heure. Jamais mon père ne voudra se déterminer à rendre la dot de ma mère. La méchante femme qui le gouverne...

— Voyez-vous ce petit serpent, murmura dame Jacquette en se mordant les lèvres.

— La femme astucieuse qui a tout pouvoir sur son esprit, continua Mlle Agathe, ne le permettrait pas. Si vous saviez ce qu'elle conseille à mon père?...

— De vous mettre au couvent de Notre-Dame-de-la-Daurade et de l'épouser ensuite; je sais cela depuis longtemps.

— Et vous n'en êtes pas effrayé?

— Pas plus que du loup garou de la Barre, que je frotterai d'importance s'il vient hurler sur mon chemin.

— Et que comptez-vous faire pour prévenir ces deux malheurs?

— Oui, que compte-t-il faire? dit à demi-voix le juge mage: par mon bonnet carré! je serais curieux de l'apprendre.

— Vous ne tarderez pas à le savoir, mademoiselle! En attendant, gardez-moi votre foi, et qu'il vous souvienne du pèlerinage que nous fîmes sous l'œil même de votre père à l'oratoire de Roquemadour: nos deux cierges brûlèrent jusqu'à la fin sans s'éteindre, preuve certaine que la Vierge approuve notre union, et qu'elle nous protégera.

— C'est ce que nous allons voir, dit délibérément le juge mage.

Et, tournant la haie sur la pointe du pied, il parut tout à coup devant les coupables, et les foudroya de ces paroles:

— Voilà donc les complots qui se trament dans ma maison! L'une se révolte d'avance contre l'autorité paternelle, et l'autre, au lieu de m'avertir, lui tient la main et l'encourage dans sa rébellion! Et vous avez pensé tromper ainsi ma vigilance! Insensés, apprenez qu'un juge mage veille toujours, et que la rigueur du magistrat va punir les injures du père de famille!

— Mon père, dit Agathe tout émue, si je vous ai offensé punissez-moi, mais épargnez M. Amadieu dont l'estime qu'il me porte est tout le crime.

— Taisez-vous, péronnelle! et ne parlez qu'à votre écot, s'il vous plaît! Je vois maintenant la cause de vos répugnances pour le couvent, mais nous y mettrons ordre, et, à notre retour, une bonne cellule et les grilles du parloir me feront raison de vos déportements!

— Monsieur Majorel, demanda le jeune homme, voulez-vous me permettre de vous dire quatre mots?

— Pas un seul, monsieur le coquin, pas une syllabe, car j'ai à vous parler aussi !

— De quoi s'agit-il, monsieur?

— Il s'agit de vous munir d'un autre emploi, attendu qu'après ma tournée...

— Après votre tournée, monsieur?...

— Je compte prendre un autre secrétaire !

— Ainsi, vous me cassez aux gages?

— Pas à présent, mais dans huit jours, très-positivement.

— Cela se rencontre à merveille !

— Ah ! pourrait-on savoir pourquoi?

— Mais, parce qu'ayant le même dessein, je profite de l'occasion pour me licencier tout de suite.

— Comment ! comment ! Que prétendez-vous faire?...

— Vous planter là dès ce moment et reprendre la cle des champs sans tambour ni trompette !

— Par exemple ! m'abandonner au moment où j'ai le plus grand besoin de lui ! Mais vous n'en avez pas le droit.

— Cherchez le cas dans le Digeste ou dans les ordonnances.

— Il y est, je n'en doute nullement.

— En attendant que vous l'ayez trouvé, je gagne au pied, et bon voyage !

— Ecoute, drôle !

— Je ne suis point un drôle, mais un bachelier en droit !

— Voyons, monsieur, reprit le magistrat vivement alarmé, j'oublierai tout ; restez à votre poste et donnez l'ordre



Le juge mage, M. Majorel, en grand costume. Dessin de Bertall.

à La Galerne de monter à cheval, car je veux me remettre en route sur-le-champ.

— Envoyez-y dame Jacquette ; je ne quitte pas la plume pour endosser la mandille !

Et, saluant respectueusement Mlle Agathe en lui laissant pour adieu un signe d'intelligence, il tourna sur le talon et s'éloigna non sans siffler son éternel refrain de chasse.

— Que pensez-vous de tout ceci, brigadier? dit le juge tout ébaubi au chef de ses archers, qui avait entendu la moitié du débat en venant prendre ses ordres.

La Galerne répondit par un mouvement d'épaule et des clignements d'yeux très-expressifs.

— Vous croyez peut-être que j'ai eu tort de renvoyer ce gueux?...

La tête de La Galerne s'inclina vivement à plusieurs reprises.

— Parlez, voyons, dit le juge mage impatienté, qu'auriez-vous fait à ma place?...

— Je l'aurais gardé !

— Bon, bon ! Il semble à tout le monde que je ne saurais m'en passer, mais je m'en soucie dans le fond comme d'un sifflet de Figeac, et vous le prouverai bientôt.

— Dieu le veuille ! soupira le laconique La Galerne, auquel on arrachait rarement plus de trois mots.

— Et en y réfléchissant même, je suis charmé d'en être délivré ; car je ne sais s'il avait signé un pacte avec le diable, mais toutes les fois qu'il me laissait seul, il m'arrivait ou un malheur ou un désagrément.

— Il vous avait jeté un sort, observa aigrement dame Jacquette, mais hors de la maison il n'aura plus pouvoir sur vous.

Personne ne répondit ; le brigadier seul hocha la tête

d'un air de doute, et M. Majorel, partageant secrètement ses convictions et ne rêvant plus qu'obstacles et désastres, se remit en route de fort mauvaise humeur.

Personne, en effet, ne savait mieux que le bon juge ce qu'il venait de perdre en perdant Amadieu. Le secrétaire, auquel on ne pouvait rien reprocher que son amour effréné de la chasse, était l'œil, le bras, la main, la voix, l'âme même de son patron. Il lui suggérait ses idées, soutenait la faiblesse de son intelligence, suppléait à son défaut d'instruction par la connaissance que lui, bachelier tout frais émoulu de l'université de Toulouse, possédait des lois et des coutumes, et lui soufflait toujours à propos, quand il le voyait près de broncher, un article catégorique d'édits et d'ordonnances ou un texte sauveur. Depuis que M. Majorel suivait ses conseils, il passait pour le premier jurisconsulte du Quercy, ce qui n'était point un mince éloge dans la patrie d'Hautesserre et de Boutaric; tout lui réussissait, et il remplissait sa charge avec tant de distinction, que, d'après la voix publique, plus écoutée alors que de nos jours, il allait être nommé conseiller à la Cour des aides de Montauban. On n'attendait, pour l'élever à cette dignité, que la fin de la délicate mission que lui avait confiée le Parlement de Toulouse.

Durant tout le chemin, le pauvre juge mage ne fut occupé qu'à rouler toutes ces considérations dans son esprit. Sans être un grand logicien, il comprenait à merveille



Agathe et Amadieu près de la haie d'aubépine. M. Majorel et Jacquette les écoutent. Dessin de Bertall.

que s'il échouait dans sa mission, jamais il n'irait s'asseoir sur les fleurs de lis à côté de ces chevaliers d'honneur qui faisaient preuve au moins de cent ans de noblesse. Or, quelque doux penchant qu'on ait à s'abuser sur son mérite, M. Majorel, en s'interrogeant dans le secret de sa conscience, ne pouvait s'empêcher de frémir et de s'avouer avec effroi que, pour mener les choses à bonne fin et le guider dans les pas difficiles, son secrétaire lui était indispensable. Plus il approchait de Martel et plus il sentait qu'en essayant de marcher sans Amadieu il allait imiter l'enfant auquel on ôte les lisières pour la première fois.

Pressé par cette conviction, il fut vingt fois sur le point de renvoyer La Galerne à bride abattue à La Bastide-Fortunière pour porter au rebelle le rameau d'olivier; mais l'orgueil, cet orgueil maudit, l'écueil de notre premier père, et la crainte de dame Jacquette qui suivait ses fluctuations d'un œil plein de courroux, l'empêchèrent d'obéir à cette heureuse inspiration. Il étouffa tant bien que mal ses lugubres pressentiments, et se rendit à Martel dans la disposition d'esprit où étaient les recrues du maréchal de Saxe marchant au feu après leur arrivée.

Un incident, assez singulier dans ces circonstances, acheva de jeter le trouble en son esprit. La première personne qu'il rencontra en entrant à Martel fut Amadieu se promenant les mains dans ses poches devant la porte de la ville, et sifflant son refrain de chasse. Pétrifié de sur-

prise, il s'arrêta court et interrogea du regard La Galerne, qui hochait la tête d'un air de plus en plus soucieux.

Se hâtant de combattre cette impression défavorable:

— Il faut, dit l'aigre gouvernante, que ce païen ait fait un pacte avec le diable ou qu'il ait des jambes de fer pour être arrivé plus tôt que nous?...

— Il n'a pas pris la même route, à coup sûr, murmura bien bas un archer de la maréchaussée.

Mais si bas qu'eût parlé cet homme, le juge mage l'avait entendu; il regarda de nouveau La Galerne et frissonna en voyant son geste de découragement. Pendant ce temps, le bachelier avait salué Mlle Agathe et s'était éclipsé. On le retrouvait quelques minutes plus tard sous la voûte de l'hôtel du Lion-d'Or, où M. Majorel débarqua, comme de coutume, avec son escorte.

La vue du festin qui fumait dans la salle à manger, et les flots vermeils d'un vin antique et pétillant dans des verres à moitié pleins de pimprenelle, chassèrent pour un moment ses idées noires; mais elles revinrent, comme un vol de corbeaux, lorsque La Galerne, une main sur l'épée et l'autre au chapeau bordé d'argent, lui rappela par cette pantomime respectueuse l'objet de son voyage.

Poussant alors un profond soupir, il endossa la robe écarlate, mit le bonnet carré et se transporta, suivi de ses archers, ainsi que le prescrivaient ses instructions, au siége de la justice seigneuriale. Là, était un homme maigre et grand, de fort méchante mine, et qu'à ses yeux hagards comme à son surtout gris on reconnaissait pour sergent. Interrogé sur le fait de savoir où était le juge, il balbutia d'abord, se troubla, puis, fasciné par l'écarlate de M. Majorel, il conduisit le magistrat inquisiteur dans un jardin situé au bas de la maison, et, s'effaçant adroitement derrière les vieux ormeaux qui l'ombrageaient :

— Voilà, dit-il à demi-voix, la justice seigneuriale!

M. Majorel s'avance alors dans toute la majesté de sa robe rouge et de son immense perruque vers le point que le sergent lui avait montré de la main et se trouve vis-à-vis de trois quidams en chemise qui jouaient aux quilles avec une ardeur qu'expliquaient fort bien trois ou quatre bouteilles vides et quelques autres attendant leur tour sur la table d'une tonnelle. Accueilli avec une véritable surprise qui fut suivie bientôt d'un éclat de rire général; car ces messieurs, dans le crépuscule, ne pouvant distinguer les traits du juge mage, et n'étant frappés que de l'apparition de cette figure grotesque, ne mettaient point de frein à leur hilarité, le magistrat, déjà essoufflé de la marche, s'approche plein d'indignation, et les apostrophe en ces termes :

— Belle vie! belles mœurs! belle conduite, en vérité!

— Ce sera quelque pédagogue, dit le plus jeune des joueurs à travers ses éclats de rire.

— Du tout, reprit son compagnon, c'est Fagotin qui vient montrer ses marionnettes.

— Messieurs, laissez parler, dit le maître de la maison avec la gravité jouée des plaisants de village, et faisant quelques pas vers le nouveau venu : Que demande Votre Grandeur? lui dit-il d'un ton goguenard.

— Ce que je demande, répondit M. Majorel d'une voix étouffée par la colère, ce que je demande? la justice seigneuriale de la juridiction de Martel!

— Alors, vous jouez de bonheur, la voilà toute réunie en la personne de votre serviteur, premièrement, qui est le juge.

— En celle de votre très-humble, continua le plus jeune des joueurs, qui est le procureur d'office.

— Et en celle de votre plus obéissant et fidèle, ajouta le troisième, qui est le substitut.

— Le sergent même est à son poste, reprit celui qui avait parlé le premier, car je l'entends là-bas qui tousse comme s'il voulait m'avertir qu'il nous survient des importuns.

— Ainsi, dit lentement le commissaire de la Cour souveraine, c'est vous qui êtes le sieur de Blavinhac?

— Et voilà M. Silebran, mon procureur, et M. Magès, mon substitut, répliqua le chef de la justice seigneuriale en appuyant avec force sur les mots de monsieur.

— Il suffit, nous allons nous parler sur l'heure; mais commencez par revêtir vos robes et qu'on se rende dans la salle d'audience, car le temps presse, et j'ai d'autres chats à fouetter.

— Parbleu, monsieur, je suis ravi, s'écria Blavinhac, de cet empressement. Une seule question, toutefois : savez-vous jouer aux quilles?

— Trêve de raillerie, monsieur, ou j'use de mes pleins pouvoirs!

— Et serait-il indiscret de demander de qui vous les tenez?

— Du premier président du Parlement de Toulouse.

— Qui donc êtes-vous, monsieur?

— Le juge mage de Cahors!

Subitement dégrisés à ce mot, les trois magistrats seigneuriaux jetèrent les yeux à la fois sur La Galerne, qui avait jugé opportun de s'approcher, et le silencieux stoïcien de la maréchaussée ayant répondu par un signe de tête à leur muette interrogation, Blavinhac essaya de formuler quelques excuses; mais M. Majorel, lui coupant la parole avec dignité :

— Je ne vous reconnais pas, dit-il, et ne peux répondre à des gens que le premier manant venu serait en droit de dédaigner, car ils ressemblent plus à des croquants et à des vagabonds qu'à des officiers de justice.

Tremblants comme la feuille du maïs au souffle du follet, nos imprudents joueurs de quilles allèrent prendre leurs robes tête basse, et se rendirent tout penauds dans la salle d'audience, où M. Majorel, flanqué de La Galerne et de sa brigade, les attendait avec la majesté et le sérieux de Salomon.

A voir l'animation du digne magistrat, la contraction de ses sourcils et le tremblement convulsif de ses mains, on pouvait deviner la violence de l'orage qui s'amassait dans son esprit. Cet orage allait éclater comme une tempête des tropiques : promenant sur les officiers seigneuriaux, frémissants de la tête aux pieds, des regards de haine et de fureur, M. Majorel levait déjà le bras pour mettre en français de Cahors quelque catilinaire... Un miracle ou le hasard semblaient seuls pouvoir sauver les coupables, quand une diversion inattendue vint les tirer de peine. Au moment où M. Majorel s'apprêtait à tonner contre la corruption des mœurs judiciaires, la voix se glaça sur ses lèvres, et une sueur froide humecta tout à coup son front: il apercevait, vis-à-vis de son fauteuil, le damné secrétaire, dont l'œil moqueur et le sourire ironique paraissaient tourner d'avance son éloquence en dérision. Fasciné par cette vue, il se troubla, n'osa plus prendre la parole, et il aurait levé la séance à l'instant, si Amadieu, qui prévit son dessein, ne l'eût cloué sur son siége en disant à deux personnes placées derrière lui :

— Messieurs, voilà le juge mage, vous pouvez maintenant lui porter votre plainte.

A ces paroles, un voyageur, enveloppé d'un assez mauvais manteau bleu galonné d'argent et coiffé d'un castor

tout souillé de poussière, se présenta devant la barre, suivi à deux pas de distance par un artisan ou bourgeois en bonnet de laine et en justaucorps de cadis blanc.

— Messieurs, dit-il d'un air fort cavalier, en agitant négligemment son fouet de poste, lequel d'entre vous est le juge seigneurial?

— C'est ce que vous saurez sur l'heure, monsieur l'impertinent, se hâta de répondre le juge mage, indigné des manières et de l'audace de l'intrus.

— Parlez-vous à moi, monsieur?

— Oui bien, et je vous conseille de conserver plus de respect en présence de la justice!

— Aurais-je affaire, par hasard, à quelque magistrat d'un ordre supérieur?

— Le juge mage! articula La Galerne, dont les discours ne comptaient jamais que trois mots.

— Le juge mage? peste! ce n'est pas raillerie, ma foi! et M. le lieutenant du sénéchal va voir, à mon air circonspect, la révérence que m'inspirent son toquet et sa robe rouge.

— Commencez par vous taire, dit M. Majorel de plus en plus mal disposé, et par ôter votre chapeau. Bien! reprit-il, lorsque le voyageur se fut découvert avec un respect affecté.

— Que réclamez-vous de justice?

— Ce que je réclame? peu de chose, en vérité, moins que rien, le châtiment de ce drôle qui vient d'entrer.

— Holà, l'habit blanc, approchez de la barre, cria le sergent de sa voix de fausset. Le pauvre diable, ainsi qualifié, s'avança timidement, et M. Majorel, s'adressant alors de nouveau à celui qui prenait le rôle de demandeur:

— Quelle plainte, dit-il, formez-vous ici contre cet homme?

— Je l'accuse, parbleu, d'être un coquin fieffé! ce fripon de Limousin me loue à Brives un méchant bidet pour courir la poste; l'animal, à bout de forces et d'âge, n'a pu supporter le trajet de Brives à cette ville, il est mort, littéralement mort entre mes jambes à quelques pas d'ici.

— Eh bien, monsieur?...

— Eh bien! ce drôle prétend que j'ai forcé sa bête et veut me la faire payer cinquante ou soixante pistoles!

— Est-ce ainsi que les choses se sont passées? demanda le juge mage au Limousin.

— Oui, monsieur le juge, répondit celui-ci la larme à l'œil en tournant et retournant entre ses doigts son bonnet de laine; mais ce gentilhomme ne vous dit pas qu'il a tué mon malheureux cheval en l'excédant de coups, à preuve qu'elle nage dans son sang, la pauvre bête! et si vous ne me croyez pas, regardez la culotte et les bottes du voyageur, qui sont plus rouges que votre robe.

— Flagrant délit! prononça magistralement le juge, et preuve démonstrative. Qu'avez-vous à répliquer à cela, monsieur?

— Que son cheval était fourbu, et ne valait pas la moitié de l'impatience qu'il me coûte.

— Fort bien! vous aurez dès lors la bonté de réparer le dommage causé en espèces sonnantes.

— Comment! vous me condamnez?

— A payer sur-le-champ au défendeur la somme à lui légitimement due de cinquante pistoles.

— Pas si vite, monsieur le juge: peste! comme vous y allez!

— Encore un mot pareil et j'y ajoute la prison.

— Bah! vous ne pouvez me condamner sans m'entendre, je ne me suis pas défendu!

— Et qu'auriez-vous à dire pour votre défense?

— Ce que j'aurais à dire, reprit le voyageur la tête haute, le voici. Supposez, monsieur le juge, que vous êtes un bidet de poste...

— Insolent!

— Je vous monte, je vous enfonce les éperons dans le ventre, je vous sangle vingt coups de fouet, je vous crève et vous paye à votre juste valeur en jetant dix écus, prix légal d'une rosse, au manant qui vous loue!

— La Galerne! cria M. Majorel hors de lui, traînez-moi ce drôle en prison, et qu'il soit mis aux fers, toute affaire cessante!

— Et au pain et à l'eau, sans doute! dit en riant le voyageur. Parbleu! la sentence me plaît, et il sera piquant de l'appliquer à ce Perrin Dandin! Brigadier, ajouta-t-il d'une voix forte et habituée au commandement, faites ranger vos hommes!

— Au nom de qui? dit La Galerne.

— Au nom du roi!

— Représenté par...:

— Par le maréchal de Noailles, agissant comme chef de la sixième division de maréchaussée et seigneur de Martel!

Sur un signe du vieux sergent, qui reconnaissait le maréchal, La Galerne obéit, puis il demanda ce qu'il fallait faire.

— Conduire M. le juge mage dans notre prison seigneuriale, pour lui apprendre à venir chasser sur nos terres et à mettre dans notre soupe les doigts du Parlement.

— Allons, monsieur Majorel, dit piteusement La Galerne.

Le juge mage était si ébaubi qu'il ne se sentit même pas la force de faire une protestation et qu'il suivit machinalement les archers à côté du brigadier, lequel soupirait à chaque pas en murmurant de temps en temps: — S'il était là!

— Tu veux parler du maudit secrétaire, n'est-ce pas? dit enfin le juge mage revenant de son étourdissement.

— Oui, monsieur Majorel.

— Et tu penses qu'il aurait pu prévenir cette catastrophe?

— Comme il le peut encore, répondit à ses côtés une voix vibrante qui le fit tressaillir.

— Qu'est-ce à dire, monsieur?

— Qu'il m'est facile d'obtenir votre grâce du maréchal, dont je dirige les affaires en ce pays.

— Eh bien! monsieur l'homme d'affaires, je vous autorise à la demander.

— Un moment, monsieur le magistrat, repartit Amadieu; il y a une petite condition préliminaire.

— Laquelle?

— Votre consentement à mon mariage avec Mlle Agathe.

— Qu'on me mène aux carrières! répondit le juge mage avec la dignité du philosophe ancien.

On l'y mena bel et bien, il y passa une mauvaise nuit, et ne fut relaxé qu'après avoir consacré, par son abaissement, la fausseté du grand axiome de Cicéron, traduit ainsi par la cour de Louis XV: que la toge cède à l'épée.

A son retour à Cahors, où il arriva en jetant feu et flamme contre les gentilshommes, le digne M. Majorel s'empressa d'expédier une longue missive au premier président du parlement de Toulouse pour l'instruire des excès et sévices commis sur sa personne. Le Parlement, ainsi qu'il s'y attendait bien, prit sa défense avec chaleur, délibéra, toutes les chambres assemblées, qu'il en serait écrit au roi, et lui enjoignit de continuer ses enquêtes en

s'assurant si les ecclésiastiques qui possédaient des bénéfices à charge d'âmes résidaient sur les lieux. On ne pouvait lui adresser en ce moment d'invitation plus agréable. Parmi les gens de distinction tenant le haut bout dans la capitale du Quercy qui s'étaient égayés sur sa mésaventure, on avait remarqué, à son acharnement sans trêve, le prieur de Lauzerte. Vif et railleur comme tous les enfants de la vieille province, il couvrait en toute occasion le pauvre juge de brocards, aussi ce fut un beau jour pour M. Majorel que celui où il mit le pied à l'étrier pour aller prendre sa revanche.

Lauzerte, qui était à cette époque une des quatre châtellenies du Quercy, couronne un plateau tourné en forme de pain de sucre et complétement isolé au milieu de l'un des plus beaux et des plus fertiles vallons du pays. Aux flancs de ce plateau s'attachent et se déroulent en spirale de solides maisons dont les siècles noircissent en passant, mais ne peuvent ébrécher les pierres grises. Des rues ou plutôt des défilés moitié impraticables rampent le long de ces maisons, et pour y grimper sans danger, surtout lorsque l'orage verse ses cataractes par les larges gouttières formées de tuiles creuses, il faut le jarret de fer des montagnards ou le pied sûr de leurs montures.

Courbé sur le col de sa mule qui le hissait péniblement du côté du Tapis-Vert, hôtel des gens de qualité, le juge mage eût maugréé plus d'une fois contre le mauvais état de la rue et minuté, comme c'était son droit, quelque règlement de police ; mais le doux espoir de la vengeance dont se berçait son cœur lui joncha ce chemin de roses, et il arriva au Tapis-Vert sans avoir proféré une plainte. Après un déjeuner copieux et un court repos, il se mit en costume, appela les archers et se transporta aussi vite que le permettaient son embonpoint et l'escarpement de la rue au couvent des Grands-Carmes.

En traversant L'Eveillé, promenade où les moulins feraient fortune, car le vent y souffle en tout temps, La Galerne toussa si fortement, que le juge mage ne put s'empêcher de se retourner :

— L'air est vif ici, n'est-ce pas? et l'on s'enrhumerait sans peine, dit-il avec gaieté.

— S'il n'y avait que le vent, murmura La Galerne d'un ton mélancolique.

— Comment? qu'est-ce? de quoi s'agit-il?

— Voyez, reprit le brigadier en étendant la main.

Le juge mage regarda dans cette direction, et son front, si radieux auparavant, tout à coup s'assombrit. Il venait de reconnaître Amadieu courant aussi vite que ses chiens pour rejoindre, sur le chemin royal, une meute de chasse. Le méchant lutin aperçut sans doute son ancien patron, car il s'arrêta un instant, emboucha sa trompe et lui envoya, en guise de bienvenue, une bruyante et joyeuse fanfare.

— Que ferais-tu à ma place, La Galerne? demanda le magistrat vraiment troublé.

— Je m'en reviendrais!

— Tu crois donc que cette rencontre nous portera malheur?

Le brigadier de la maréchaussée baissa la tête comme la statue dans *le Festin de Pierre*.

— N'importe! reprit M. Majorel, au bout de quelques minutes d'indécision, un magistrat doit tout braver pour remplir son devoir. Allons où ma charge m'appelle. Si je ne me trompe, d'ailleurs, le mécréant nous fuit et même d'un assez bon pas.

— Nous le retrouverons, soupira La Galerne de sa voix lugubre.

Maudissant le brigadier de tout son cœur et évitant de jeter les yeux de son côté, car son air de désespoir et ses prédictions sinistres doublaient l'effroi et l'inquiétude qu'il éprouvait secrètement lui-même, le juge mage courut tout droit au couvent des Grands-Carmes et demanda pour affaire urgente à parler au prieur.

— Il est absent, dit le frère portier.

— Rentrera t-il bientôt?...

— Pas avant l'angelus, s'il rentre!

— Où donc est-il allé?...

— A la chasse.

— Comment, à la chasse?...

— Ne savez-vous pas que le père Xavier a, pour se livrer à cette distraction, dispense spéciale de Rome?...

— Je l'ignorais, en vérité!

— Les médecins lui ont ordonné l'exercice.

— Je croyais qu'après la lettre que j'eus l'honneur de lui faire tenir, il aurait bien voulu me consacrer cette journée.

— Quoi! seriez-vous, monsieur, le juge mage de Cahors?...

— Telle est en effet ma qualité.

— Que ne le disiez-vous plus tôt? M. le prieur a été très-fâché de ne pouvoir rester plus longtemps, mais il vous attend au pont de la Barguelonne.

— Comment! au pont de la Barguelonne?...

— Oui, à deux pas!...

— Ce n'est pas loin, dit La Galerne!...

— Allons-y à pied, dès lors, une petite course me ravigotera ; d'autant qu'il ne serait point trop prudent de se fier même à sa mule pour descendre ces côtes.

On se mit en marche, mais les deux pas de la Galerne ressemblaient furieusement à ceux des paysans quand ils indiquent un chemin inconnu. Il fallut franchir des pentes inaccessibles, escalader des rochers et tourner des montagnes pour y aboutir. Le gros juge mage suait sang et eau, et donnait de bon cœur au diable le frère convers et La Galerne.

— Nous y voici! dit enfin le chef taciturne de la maréchaussée.

— Pourtant! Je pensais que le projet de ce damné prieur était de m'envoyer aux antipodes. Mais où s'est-il fourré? je ne l'aperçois nulle part!...

— Voilà son piqueur, répondit La Galerne.

— Monsieur le juge mage, dit le gouverneur du chenil, son chapeau galonné à la main, mon maître, forcé de suivre la meute qui a lancé, vous présente ses très-humbles excuses et vous supplie de le venir rejoindre au bois de Bourlinges, où il vous attendra.

— Comment! comment! que signifie cela?... est-ce que le prieur me prend pour un lévrier?...

— Le bois de Bourlinges n'est pas loin, reprit le piqueur avec respect.

— Deux pas, dit La Galerne!

— Deux pas d'une lieue, comme ceux que nous venons de faire dans ces rochers et ces broussailles! Peste soit de l'homme et de moi! Mais puisque je suis venu jusqu'ici, allons encore au bois de Bourlinges; le fait, par exemple, sera consigné dans l'enquête.

Devancé par le piqueur, qui gagna les champs d'un pied leste en sonnant à perte d'haleine cette fanfare bien connue : *A moi, Thibaut! Thibaut! tirez! chiens, tirez! tirez!* le pauvre juge mage, suant comme un faucheur et soufflant d'ahan, entreprit la rude ascension des pentes de Haut-Castel. Tous les vingt pas il s'arrêtait pour respirer et s'éventer largement avec son bonnet carré. Bientôt il

fut contraint de prendre le bras de La Galerne, qui le traînait respectueusement plutôt qu'il ne le soutenait, lorsqu'après des fatigues inouïes, il finit par atteindre ce malheureux bois de Bourlinges.

Qu'on juge alors de sa furie en n'y trouvant personne !... les chiens donnaient au loin dans les autres versants et la trompe du piqueur retentissait à plus de deux lieues de là. Telle était son exaspération qu'il put articuler à peine ces paroles :

— Eh bien ! brigadier ?...

La Galerne hocha la tête avec indignation.

— Vous pensez bien qu'il nous faudra réparation suffisante, explication catégorique !

— Monsieur, dit Amadieu, se montrant tout à coup, je vous apporte l'une et l'autre.

— Plaît-il, monsieur? Que voulez vous?...

— Je veux vous répéter, comme j'en ai la charge, que M. le prieur, au désespoir d'être forcé de passer outre, offre ses respects à M. le juge mage et se flatte qu'il voudra bien le rejoindre à la croix de Saint-Hubert, où il va vous attendre...

— Allez dire au prieur ;... mais non, contenons-nous !...

— La croix de Saint-Hubert n'est pas loin ; à deux pas, monsieur, ajouta l'endiablé secrétaire avec son rire sardonique.

M. Majorel fit la sourde oreille : appuyé sur le bras de La Galerne, il reprit en silence la route de Lauzerte ; mais dès qu'il put supposer qu'Amadieu ne l'entendrait pas, il lâcha la bride à sa rage et vomit un torrent d'imprécations et de blasphèmes. Ses jambes goutteuses lui ayant refusé tout service à la suite de cette émotion, il fallut



Anciens types judiciaires : Le procureur. Le juge. Le conseiller de Parlement. Le président de Parlement. Dessin de Bertall.

pour l'emporter requérir une charrette à la première métairie, et c'est dans cet équipage rustique, et entouré comme un malfaiteur par la maréchaussée, que le premier juge de l'élection fit sa seconde entrée sous la porte du Tapis-Vert.

Tous les magistrats de la sénéchaussée l'y attendaient en robe. A sa vue, les tambours de la ville battirent un ban, et, pour lui donner le temps de reprendre haleine, M. Dugrès de Combarieu, lieutenant général civil, lui présenta d'abord le lieutenant général criminel, le lieutenant particulier, l'auditeur des comptes, le lieutenant particulier vétéran, les conseillers, le procureur du roi et le greffier en chef du sénéchal ; ensuite les avocats maîtres, les procureurs maîtres, les notaires et huissiers maîtres, les officiers municipaux, le médecin du roi en titre d'office, le barbier lieutenant du premier chirurgien du roi, et le receveur des domaines.

M. Majorel invita, selon l'étiquette, tous ces personnages, à l'exception des procureurs et des huissiers maîtres, et l'honorable compagnie se trouva réunie bientôt sous sa présidence autour de la table du grand salon du Tapis-Vert. Exaspéré du tour que lui avait joué le prieur, le grave magistrat s'efforçait de dissimuler sa colère, mais elle perçait malgré lui jusque dans son silence et n'attendait qu'un prétexte pour éclater. Par malheur, il était dit que tout conspirerait contre lui ce jour-là. Le repas fut servi à point ; les flacons du vin qu'il préférait se trouvèrent rangés dans l'ordre accoutumé sur le buffet de noyer noir, poli comme une glace ; les jeunes servantes endimanchées, avec leur coiffe d'indienne jaune bordée d'une

dentelle noire, leur fichu et leur tablier rouge, étaient toutes à leur poste, si bien que le malheureux juge mage ne put décharger son courroux sur personne. Un moment il en eut l'espoir. Avec le pot bouillant contenant le potage était entré le maître du Tapis-Vert, qui, tenant son bonnet à la main et s'inclinant jusqu'à terre, lui dit humblement qu'il avait une grâce à lui demander.

— Laquelle? répondit avec rudesse le juge mage, décidé d'avance à la refuser.

— Un voyageur qui arrive à l'instant sollicite l'honneur de prendre place à votre table.

— Qu'il aille à tous les diables!...

— Il paraît trop fatigué pour cela, répliqua l'hôte avec une grimace de bonne humeur, et, interprétant le rire des assistants comme un consentement, il se hâta d'ajouter un couvert et fit observer qu'au bas-bout de la table le nouveau-venu ne gênerait personne.

Peu d'instants après on vit entrer un petit homme d'assez pauvre mine, portant une roquelaure grise à moitié usée, qui salua la compagnie et s'assit en silence à l'endroit qu'on lui désigna. Messieurs du sénéchal se tournèrent pour examiner dédaigneusement cet intrus, mais aucun d'eux ne répondit à son salut ni ne lui dit un mot. Encouragés par l'exemple de M. Majorel, qu'on voyait prêt à témoigner son mécontentement, juges et gens du roi luttèrent d'insolence et de mépris pour l'inconnu. On affectait de lui tourner le dos, ses voisins même refusaient de lui servir à boire, et s'il osait prier quelqu'un de lui faire passer un plat, on le poussait du coude de son côté.

Ce qui rendait encore plus choquantes ces grossières façons d'agir, c'était le respect profond et solennel que se témoignaient réciproquement ces messieurs. A chaque instant on n'entendait que des phrases dans le genre de celles-ci : Monsieur le juge mage daignerait-il goûter à ces perdreaux? Monsieur le lieutenant général criminel a-t-il mangé du lièvre? Puis-je offrir ce morceau de choix à monsieur l'auditeur des comptes? Monsieur le lieutenant particulier vétéran voudrait-il me faire raison avec ce vieux Cahors? L'orgueil judiciaire, si épais et si important, gonflait de plus en plus leurs robes, et pas un de ces coqs du sénéchal qui ne se crût sur le fumier de son village un Molé ou un d'Aguesseau!

On arriva ainsi au dessert : l'étranger avait tout ouï sans rien dire. Comme tous les verres commençaient à se choquer bruyamment et fuyaient le sien, il se disposait à délivrer ces amphitryons peu hospitaliers de sa présence, lorsque le roulement de plusieurs voitures remplit la rue et fit trembler les vitraux de la salle. L'hôte s'y précipitant en même temps tout effaré :

— Vous ne savez pas qui m'arrive? dit-il.

— Qui donc? s'écrièrent tous à la fois messieurs du sénéchal.

— Le duc d'Uzès.

— Le duc d'Uzès!...

— Le duc d'Uzès en personne, qui va présider pour le roi les états du Languedoc. Ses équipages et ses fourgons sont en bas, on n'attend plus que lui. Voilà son intendant.

L'officier domestique, vêtu d'un justaucorps de velours noir et l'épée au côté, entrait dans la salle la tête haute. En apercevant le voyageur relégué au bas bout de la table, il s'empressa d'ôter son tricorne et dit en s'approchant avec respect :

— Je viens prendre les ordres de monseigneur.

A ces paroles, tous nos seigneurs du sénéchal, y compris M. Majorel, bondirent de surprise; mais le convive proscrit leur tournant le dos à son tour :

— Monsieur l'intendant, mon juge mage, dit-il avec la nonchalance et la hauteur d'un duc et pair, allez donner ordre à messieurs les laquais, mes conseillers au sénéchal, de prévenir monsieur le cocher, mon lieutenant général, d'avoir à atteler au plus vite messieurs les chevaux, mes lieutenants particuliers et avocats, à monsieur mon carrosse, mon siége souverain!...

L'intendant s'inclina et sortit. Tous les magistrats se levant alors essayèrent de racheter leur faute à force de bassesse; mais ils eurent beau balbutier les plus humbles excuses et faire agenouiller leur orgueil aux pieds de celui qu'ils pouvaient à peine souffrir à leur table quelques minutes auparavant, le duc d'Uzès fut inflexible; il passa, sans les regarder, devant ces fronts courbés d'effroi et de remords, et ne s'arrêta devant le juge mage que pour lui dire :

— Monsieur le robin de Cahors, je vous promets que le roi sera instruit par le premier courrier de l'urbanité de ses magistrats du Quercy. Quant à moi, j'étais porteur de votre commission de conseiller à la Cour des aides de Montauban; mais, après ce qui vient de se passer, vous ne serez point surpris, j'imagine, si je la renvoie à la cour.

Telle fut la flèche de Parthe que monseigneur le futur président des états de Languedoc laissa en partant dans le cœur de M. Majorel. Le pauvre juge en fut si cruellement transpercé qu'il congédia au plus vite sa compagnie, afin d'épancher sa douleur dans le sein du bas officier de la maréchaussée.

— Cela devait arriver, dit lugubrement La Garenne.

— Oui, j'ai du malheur depuis quelque temps.

— Depuis qu'Amadieu...

— N'achevez pas! cette idée me met en fureur. Il eût été présent, du reste, que la catastrophe n'en serait pas moins arrivée. Qui pouvait reconnaître un duc et pair dans ce misérable équipage?... qui pouvait savoir qu'il passerait aujourd'hui incognito à Lauzerte?...

— Amadieu...

— Bon! qui le lui aurait appris?...

— Le maître de poste.

Le juge mage se mordit les lèvres en silence.

— A votre place, ajouta La Galerne...

— Tu le reprendrais, n'est-ce pas?...

Le brigadier fit entendre une affirmation appuyée d'un juron énergique.

— Non! non! cela ne se peut point. Le maraud a des prétentions que je n'approuverai jamais!...

— Serrez la bride, alors!...

— Oui, je vais redoubler de soin et de circonspection, et, certes, bien fin sera qui m'attrapera maintenant.

Comme pour répondre à ce défi, les archers de La Galerne entrèrent sur les derniers mots avec un quidam étranger au pays, qu'ils avaient capturé du côté de la Barbacane, jugeant par son empressement à les fuir qu'il devait avoir quelque délit sur la conscience. Peu prévenu en sa faveur, après examen de sa mise et de sa physionomie, M. Majorel, qui était tout disposé à faire bonne justice, commença d'interroger rudement le vagabond; mais, aux premières demandes d'usage, celui-ci s'approchant d'un air de mystère lui dit à demi-voix :

— Monsieur le juge mage, ordonnez qu'on nous laisse seuls.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?...

— Parce que j'ai à vous communiquer des choses de la plus haute conséquence...

— Hum! fit M. Majorel à part lui, je n'aime pas la physionomie de ce drôle!...

— L'apparence déçoit, monsieur, reprit le vagabond, instruit déjà, comme toute la ville, de l'aventure des magistrats avec le duc d'Uzès : il ne faut jamais juger l'homme sur l'habit ni la mine.

Cette allusion menaçante à l'événement qu'il déplorait ébranla le magistrat. Après une ou deux minutes de réflexion, il renvoya les archers et somma l'homme de s'expliquer catégoriquement.

— Monsieur le juge mage, dit celui-ci avec audace, je vous remercie d'abord du service que vous venez de me rendre, car j'ai les plus fortes raisons du monde de cacher en ce moment ma qualité et mon nom.

— Je n'en doute nullement, reprit M. Majorel ; mais voyons, parlez, qui êtes-vous?...

Le quidam se pencha mystérieusement vers son fauteuil et lui dit un mot à l'oreille.

— Comment!... s'écria le magistrat pétrifié... vous seriez ?...

— Oui, monsieur, le duc de Duras!

— Mais tous ces grands seigneurs ont donc fait la gageure de se déguiser en Quercy !...

— Des motifs que vous saurez plus tard me commandent cette réserve.

— Monseigneur, dit le juge mage étourdi, que puis-je pour votre service ?...

— Me garder, avec le secret le plus absolu sur ma présence en ce pays, cette valise, qui contient des pièces de la dernière importance.

— Je m'en charge, monseigneur ; est-ce tout?...

— C'est tout; à moins que vous n'ayez sur vous une dizaine de louis, que je vous rendrai à Cahors, où m'attendent mes équipages...

M. Majorel lui présenta sa bourse, que le prétendu duc de Duras empocha sans cérémonie ; puis, recommandant de nouveau la valise à sa vigilance, il sortit, escorté jusqu'au seuil de l'hôtel par le juge mage, qui s'épuisait en révérences devant les archers ébahis. La Galerne surtout n'en revenait pas. Trop profondément pénétré des devoirs de son grade et trop soumis au joug de la hiérarchie pour risquer une objection devant les cavaliers de la maréchaussée, il observa cette scène en silence, et ne se hasarda, bien à regret, à questionner M. Majorel que lorsque celui-ci, tout joyeux, eut regagné le salon. Alors seulement il lui exprima sa surprise.

— Ainsi, mon pauvre La Galerne, tu es bien persuadé, répondit le juge en se frottant les mains, que j'ai commis une imprudence?...

Le brigadier hocha la tête.

— Va! quand tu connaîtras le nom de celui que je viens d'élargir, tu penseras différemment... Mais la justice, au surplus, n'a point de secrets pour les siens; sache donc que l'homme arrêté par tes archers n'est rien moins...

— Que le contrebandier de Souillac! dit à la porte une voix railleuse.

Le juge mage leva les yeux et devint si pâle en apercevant son ancien secrétaire, qu'il put à peine balbutier:

— Que me contez-vous là, monsieur ?

— La vérité. Cet adroit fraudeur, que la ferme fait poursuivre avec tant de soin et rechercher partout, vous a leurré par quelque conte de son invention; mais voilà son signalement. Ouvrez du reste sa valise, et vous verrez si je me trompe.

Tandis que M. Majorel promenait ses regards troublés sur le signalement du faux Duras, La Galerne éventrait la valise, qui se trouva pleine de tabac. Plus honteux qu'un enfant de se voir ainsi pris pour dupe, le juge mage baissa la tête et garda le silence. Jugeant le moment favorable, le brigadier lui dit tout bas :

— Allons, monsieur Majorel!

— Eh bien! quoi? que veux-tu encore?..

— Rappelez votre secrétaire!

— Maudit soit-il! car il ne chante, comme le hibou, que pour m'annoncer des désastres! A ta prière toutefois je consens à lui pardonner, pourvu qu'il renonce à ses projets extravagants.

— Monsieur Majorel, dit Amadieu d'une voix ferme, si vous qualifiez ainsi les vues honorables que j'ai sur votre fille, notre réconciliation est impossible.

— Bonsoir dès lors, monsieur le bachelier!

— Bonsoir, monsieur le juge mage!

Ils se séparèrent ainsi, malgré les interjections douloureuses et les sinistres prédictions de La Galerne. M. Majorel, très-mécontent de son voyage, se hâta de regagner Cahors; mais il eut beau faire diligence et ne coucher que deux nuits en route, Amadieu le précéda, et fut assez heureux pour apprendre à Mlle Agathe, en lui offrant de l'eau bénite à Saint-André, que l'obstination de son père semblait fort ébranlée et céderait probablement au premier choc. Tel n'était cependant pas le dessein du bon juge mage. Confirmé dans sa résistance par les conseils de dame Jacquette, il comptait bien cloîtrer sa fille, sauf à prendre un aide nouveau, s'il ne pouvait pas guider tout seul la barque judiciaire. Malgré ses mésaventures, la vanité lui soufflait toujours qu'il se passerait d'Amadieu. Heureusement pour celui-ci, la dernière illusion du juge mage ne devait pas durer longtemps.

Le lendemain de son arrivée, il y eut du bruit dans une guinguette du quartier Saint-Barthélemy, où un bal public et une noce avaient attiré beaucoup de monde. Quelques jeunes gens, étrangers pour la plupart, tirèrent l'épée contre les gardes des consuls, qui se virent forcés de recourir à la maréchaussée. Cette rébellion étant un cas prévôtal fit traduire tous les turbulents devant le juge mage. Là, quand chacun eut dit sa raison et plaidé sa cause de son mieux, un jeune homme de bonnes manières, quoique simplement vêtu, et qui parlait français, chose assez rare à cette époque en Guienne, s'approcha de la barre et demanda la permission à M. Majorel de lui dire deux mots à l'oreille.

— Point tant de mystère, monsieur, répliqua rudement le juge mage. Votre nom?

— Duras! dit le jeune homme bien bas.

— Voulez-vous répéter, je n'ai pas entendu : comment vous appelez-vous?

— Le duc de Duras! reprit le jeune homme un peu plus haut.

— Ah! vous vous appelez Duras? Duc et pair, cela va sans dire!

— Passant ici incognito pour des raisons d'État, j'ai eu la curiosité d'entrer un instant dans ce bal, où vos archers m'ont arrêté!... Mais j'ai pensé qu'en déclinant mon nom, vous voudriez bien réparer cette erreur tout de suite.

— Comment donc! mais certainement! Vous avez eu là une belle pensée, et vous ne pouviez à coup sûr mieux choisir votre nom. La Galerne!

— Monsieur le juge mage?...

— Menez-moi ce drôle en prison!

— Moi, Duras, en prison!

— Allez sur-le-champ! Et s'il bouge, qu'on lui mette la chaîne au col et les fers aux pieds et aux mains!

— Je ne serai pas longtemps prisonnier ni vous magistrat, ou je meure!

Très-réjoui de ces menaces, M. Majorel huma voluptueusement, coup sur coup, deux prises de tabac; puis, se tournant vers Amadieu, qu'il aperçut au premier rang parmi les spectateurs :

— Eh bien! monsieur le prophète de mauvais augure, comment trouvez-vous la sentence?...

— Parfaite! Salomon n'eût pas mieux jugé!

— On ne me trompe pas deux fois!

— C'est possible; mais on peut se tromper soi-même!

— Que prétendez-vous insinuer par ce discours?...

— Que vous avez mis la main cette fois sur le véritable Duras!

— Approchez-vous; parlez plus bas et trêve de raillerie!

— Je ne raille point. Le contrebandier qui se joua de vous à Lauzerte connaissait l'arrivée du duc, pour lequel on avait retenu tout l'hôtel des *Trois-Mores*.

— Cap de Saint-Cristoly! mais vous plaisantez, je pense?

— Demandez cela à M. Deloncle, votre ami et voisin!

— Et comment se fait-il que je n'en aie rien su?...

— *De minimis non curat prætor*... Ces minuties ne regardent pas le juge mage, comme disait feu Cicéron.

— Me voilà dans de beaux draps!

— D'autant que le duc est nommé sous-gouverneur de la province!



Le dîner du *Tapis-Vert*. Majorel et ses convives. Le duc d'Uzès leur donnant ses ordres. Dessin de Bertall.

— Comment faire pour me tirer de ce guêpier?... Amadieu?

— Monsieur Majorel...

— Il faut déployer ton esprit, mon ami. Tu en as comme un diable quand tu veux!...

— Je ne refuse point de me mêler de vos affaires, mais vous connaissez mes conditions?...

— Il est bien dur de se laisser faire la loi par des enfants!

— Aimez-vous mieux perdre la robe rouge?...

— Eh bien! non! De deux maux, ma foi! il faut choisir le moindre. Dame Jacquette criera comme un gerfaut; mais qu'elle s'arrange, après tout, il s'agit de sauver ma charge!

— Ainsi vous m'accordez la main de Mlle Agathe?...

— Oui, dit le juge mage avec un douloureux soupir.

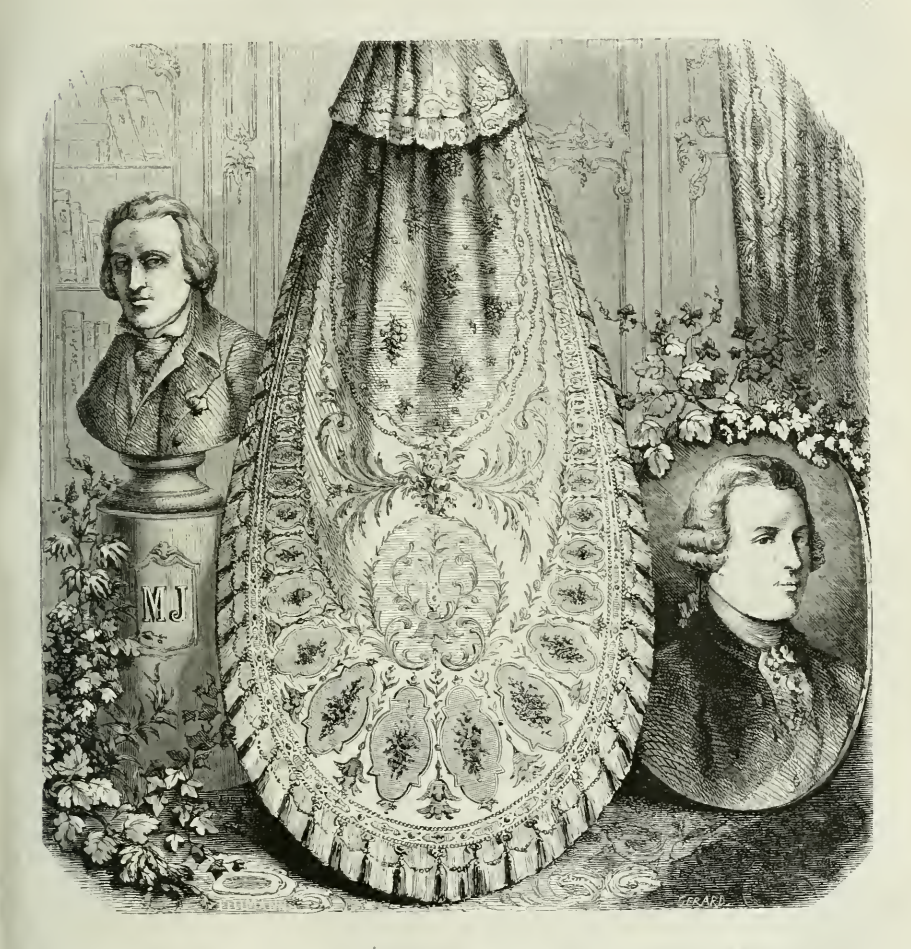
— Courage, alors! Je vais voir le duc de Duras.

Amadieu courut à la prison, où, grâce à son pied de chasseur, il arriva tout juste en même temps que la maréchaussée. Relaxé sur-le-champ par ses ordres, le duc de Duras, qui jetait feu et flamme, et ne parlait d'abord que de faire enfermer le juge mage à la Bastille, finit par s'apaiser, et par consentir, pour éviter l'éclat, à mettre en oubli ce malentendu. Il quitta Cahors le jour même, sans déclarer sa qualité, et le lendemain le juge mage tint parole, et conduisit, en soupirant, Agathe et son sauveur chez le notaire maître. Dame Jacquette avait bien voulu regimber, mais pour secouer son vieux joug et acquitter la foi promise, M. Majorel donna sa main à La Galerne, qui la prit silencieusement, par respect pour la discipline.

MARY-LAFON.

LES AVENTURES D'UN VER A SOIE [1].

MONOGRAPHIE DE LA SOIE, DE SES OUVRIERS ET DE SES PRODUITS.



Manteau de cour, dessiné à la compagnie Lyonnaise, par Felmann. Portraits de Jacquart et de Vaucanson.

III. Les robes de la cour de Louis XIV. Comédies et intrigues. La Vallière. Révocation de l'édit de Nantes. Guerre des deux soies. Émeutes à Lyon. L'âne de Vaucanson. Peyronnier. Revel et autres inventeurs. Perfectionnements. Jacquart et son métier. Détails de la fabrication de la soie. Histoire d'une robe. Ses transformations et ses vicissitudes depuis le cocon du ver jusqu'à la hotte du chiffonnier. Explication du fantôme. Épilogue. Conclusion.

Je retrouvai à la cour de Louis XIV bien des soies qui me devaient leur lustre, leur éclat et leur gloire. Ces belles robes, qui se croyaient les plus nobles de la terre, passaient près de moi sans m'honorer d'un regard, et accueillaient avec la plus parfaite coquetterie les hommages et les louanges qui se succédaient autour d'elles. Comme j'appelais avec impatience, en les voyant si fières, le moment de pouvoir les éclipser toutes ! En

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

attendant, je n'assistais pas sans un certain plaisir aux petites comédies où elles jouaient les premiers rôles. Les poëtes les chantaient dans leurs vers, le roi les complimentait quelquefois à la cour, les plus brillants seigneurs se faisaient tuer pour elles à l'envi les uns des autres. Vous ne savez pas tout ce qu'il y a de rivalités secrètes entre toutes ces robes, dont chacune se croit la plus belle! Vous ne savez pas ce que chacune possède de petites ruses, de grâces, de fascination, et parfois de perfidies, pour captiver les cœurs et faire tourner les têtes. On a vu des intelligences, et des plus fortes, divaguer tout à coup à un simple mouvement de ces enchanteresses, à un simple frôlement. Elles avaient à Versailles et à Trianon la puissance souveraine qu'elles eurent et qu'elles auront toujours dans toutes les cours, à tous les siècles et chez toutes les nations. Elles faisaient la paix et la guerre, gouvernaient l'Etat, et menaient le monde sans paraître y toucher. Il suffisait pour cela d'une fleur de plus au corsage, d'un pouce de moins à la gorgerette, d'un ruban, du plus petit caprice, d'un rien. Parmi toutes celles que je vis briller à ces fêtes, je n'en remarquai qu'une seule qui fût aimable et belle sans artifice : c'était celle de La Vallière; encore ne fit-elle que passer, comme une douce apparition, sur la scène, pour aller bientôt s'évanouir derrière les ombrages d'un couvent de Chaillot.

Cependant le ministre Colbert m'avait remis aux mains d'un fabricant, afin de le diriger dans l'art du lustrage, et il lui avait fait une magnifique commande de pièces de soie à exécuter d'après son modèle. Mais une mesure du roi, qui révoquait l'édit de Nantes, en 1685, détermina mon fabricant à quitter son pays et j'allai successivement avec lui tenter fortune à Genève, à Zurich, à Creveld, Berlin, Elberfeld, Londres et Amsterdam, où chacun s'empressait de me copier, de m'imiter, afin de produire des étoffes destinées à faire concurrence à celles de Tours, de Lyon, et autres villes de France. Pour le coup, je me croyais bien pour jamais séparé de mon tout, et je crois que j'aurais fini par l'oublier, comme la feuille son arbre et l'oiseau sa famille, lorsqu'un événement singulier le vint rappeler à ma mémoire. Il paraît qu'en mon absence, les vers à soie de l'Inde et de la Chine, qui nourrissaient une vieille haine contre ceux d'Occident, voulurent profiter des troubles de l'Europe pour accabler leurs anciens frères. Ils répandirent le bruit que la soie de France ne valait pas la leur, que les vers de Provence n'étaient que des bâtards dégénérés, et ils alléguaient pour preuve que les fabricants tourangeaux ou lyonnais étaient obligés de tirer directement de l'Orient certains fils nécessaires à la fabrication de leurs étoffes. Ils poussèrent même la prétention jusqu'à leur contester le droit de ces achats, et leur Compagnie, qui s'appelait la Compagnie des Indes, voulut leur imposer ses propres marchandises. Tous les honnêtes gens furent révoltés d'un pareil arbitraire : mais la Compagnie n'en persista pas moins, et alla jusqu'à vouloir empêcher l'usage des soies qui ne sortaient pas de ses entrepôts. Un procès s'ensuivit, le premier cocon de France fut appelé en témoignage, et il résulta de ses déclarations et de l'examen de ses propres éléments, que les soies de la Compagnie, causes de tous ce débat, renfermaient dans leurs fils des principes de destruction rapide, et qu'elles avaient été filées par la secte des indépendants dont je vous ai parlé plus haut, et qui font des feuilles de térébinthe leur aliment le plus ordinaire. Les soies de France, au contraire, et nul ne le savait mieux que moi, qui en étais l'origine et la source, étaient pures de tout mauvais mélange, et ne provenaient que du véritable bombyx. La Compagnie fut condamnée, en 1711, à payer les frais de justice et à laisser en paix les manufacturiers du royaume.

Cette dispute avait fait trop de bruit dans toutes les fabriques de soie de l'Europe pour n'avoir pas attiré mon attention, et une fois l'existence de mon tout bien constatée, je me mis immédiatement en route, afin de l'aller rejoindre. Je partis de Londres dans une balle de contrebande, et je parvins sans encombre jusqu'à Lyon. Mais je retrouvai cette ville en arrivant en proie aux dissensions les plus funestes. Un malheureux édit ayant voulu changer, cette année-là, le système d'organisation corporative des ouvriers, et les partager en deux classes, celle des marchands et celle des maîtres-ouvriers, les canuts s'étaient révoltés. Le désordre dura longtemps, parut se calmer vers 1737 (ce qui permit à Fulton de perfectionner nos machines), et recommença de nouveau.

Une fois, que j'errais dans une rue, à la recherche du reste de moi-même, que je redoutais fort de ne plus retrouver du milieu d'une pareille agitation, j'aperçus une troupe d'ouvriers poursuivant à coups de pierres un homme qui se retournait de temps en temps en jetant sur la foule ameutée un regard froid et dédaigneux. On l'accusait de vouloir réduire les travailleurs à la famine, et je distinguai, parmi les vociférations, qu'on lui reprochait l'invention d'un métier qui tissait plusieurs pièces à la fois.

— Je confierai mon métier au bon sens d'un âne, s'écria-t-il dans un moment d'impatience, et il saura mieux me comprendre que vous.

Vaucanson, car c'était lui-même, tint parole, et quelque temps après, en 1745, il avait construit une machine que faisait mouvoir un âne, et qui tissait avec plus de perfection que les autres métiers.

Enfin, je parvins à retrouver les fils, mes frères, au fond d'un vieux couvent de religieux minimes, où l'on conservait avec soin les choses rares et précieuses. Nous nous réunîmes tous ensemble comme sous l'attraction d'un aimant invisible, et depuis lors je ne me suis plus laissé fractionner. Il ne me restait plus qu'à voir tisser toutes celles de mes parties qui ne l'étaient pas encore, et j'avoue franchement que j'avais une certaine impatience de devenir autre chose que botte de soie grège et morceau de taffetas. La prudence, néanmoins, modérait mon ardeur, et le progrès incessant de la fabrication me faisait prévoir dans un terme prochain le moment où je pourrais me confier sans péril à l'intelligence de quelque fabricant de génie.

Il y avait dans le couvent où je continuais d'habiter un vieux religieux du nom de Peyronnier, qui passait les trois quarts de sa journée à faire des dessins de machines. Il parvint, en 1768, à en construire une qui montait la pièce et tirait en même temps.

— C'est bien, me dis-je en voyant son métier, mais attendons encore.

J'eus raison; un simple ouvrier, appelé Revel, découvrit le secret de mettre en carte et de lire ses dessins. Après lui, Philippe Lassalle fit exécuter, au moyen d'un mécanisme de son invention, les portraits du roi de France et de l'impératrice de Russie, dessinés par lui-même. Il faisait s'épanouir des fleurs dans ses tissus, voltiger des oiseaux, verdir des arbres et couler des fontaines sur ses étoffes. Puis vinrent Richard, Rivet, Ponson, Jaillet, Blache et Galantier, Hugues Ringuet, Dardois et encore Vaucanson. Le premier était arrivé par l'impression à peindre des portraits jusque sur le velours; le second avait découvert un métier pour le tricot et les

étoffes à façon; le troisième avait supprimé les pédales des métiers; le quatrième avait permis de développer la grandeur des étoffes, à l'aide de la navette volante; les autres inventèrent les navettes à boutons, trouvèrent l'art d'imiter la broderie et la peinture, et de reproduire des dessins d'une dimension jusqu'alors inconnue. Quant à Vaucanson, il n'avait pas plus de ressentiment qu'un homme de génie, et revenu à Lyon pour la seconde fois, en 1782, il ne s'occupait que des moyens d'améliorer le sort de ceux qui l'avaient voulu lapider à son premier voyage. Il refit le moulin employé pour les organsins, et créa de nouvelles machines pour l'apprêt des étoffes. On le voyait passer dans les rues, le front chargé de pensées. Sa tête travaillait toujours, et il craignait de mourir avant d'avoir pu révéler toutes ses idées au monde.

J'étais, comme lui, sur le point de passer à une autre existence. L'heure de la transformation allait sonner de nouveau pour moi, et je touchais au moment où, dépouillant mon enveloppe rudimentaire, j'allais passer à la dernière et à la plus brillante de toutes mes formes. Les moines n'avaient pas été sans parler de mon mérite, et le plus habile des fabricants lyonnais m'envoya prendre un beau matin, pour me soumettre dans son atelier aux opérations préparatoires. Nous partîmes tout joyeux, l'ouvrier qui m'emportait et moi, car j'avais fini par me lasser de cette vie de repos. Nous marchions à grands pas, lorsque nous fûmes arrêtés tout à coup dans la rue par une troupe d'ouvriers qui allaient et venaient en tous sens, au bruit des boutiques de marchands de vin qui se fermaient précipitamment. Nous apprîmes que l'archevêque voulait rétablir un vieux droit oublié du moyen âge, le droit de Banoin, lequel consistait en un impôt à payer par les marchands à l'archevêché, sous peine de suspension de leur commerce. Une lutte allait s'engager; elle fut prévenue par l'intervention de députés du consulat, qui promirent une augmentation de deux sous par aune d'étoffe, à condition que les canuts reprendraient aussitôt leur travail. Ils s'y engagèrent en effet, et se retiraient pour accomplir de bonne foi leur promesse, lorsque tout à coup éclate un coup de tonnerre, suivi à quelques secondes d'intervalle de plusieurs coups de feu, tirés par un poste de gens d'armes qui ripostaient, se croyant attaqués. Plusieurs personnes tombèrent, et il y eut dans la foule un silence de mort. Le tonnerre seul continuait ses grondements lugubres et les ouvriers se dispersèrent dans toutes les directions. Mon guide, homme pacifique, s'était enfui d'épouvante dans la campagne, avec trois autres compagnons. Nous y errâmes le reste de la journée, et ne revînmes vers la ville qu'à la chute du jour. On nous retint à l'entrée du pont, pour nous demander le droit de passage. Nos camarades s'y refusèrent, une querelle s'en suivit, puis une rixe, à la suite de laquelle les trois malheureux obstinés furent arrêtés, jugés, condamnés et exécutés deux heures avant l'arrivée de leur grâce, envoyée par le roi. Ce ne fut point le dernier acte de ce sombre drame de la révolte des deux soies, 1786, et, quelques jours plus tard, un gentilhomme des environs tuait en duel le prévôt de la maréchaussée qui avait ordonné le supplice.

Le fabricant qui m'avait tiré du couvent avait fermé son atelier à la suite de ces désordres, et mon brave ouvrier, n'ayant plus d'ouvrage dans la ville, se retira à la campagne, où la vie coûtait moins cher et où on était plus éloigné du spectacle des tempêtes qui ne tardèrent pas à se déchaîner sur la France. Confiné là dans une pauvre chaumière, avec sa femme et ses enfants, il partageait son temps, comme beaucoup d'autres de ses confrères, entre les travaux de la soie et ceux de l'agriculture. J'étais présent à toutes leurs émotions de famille, je voyais leur joie et plus souvent leurs larmes; car la misère était grande et l'on n'avait souvent qu'un morceau de pain à se partager entre quatre: mais on espérait en Dieu et on attendait des jours meilleurs. Bientôt, en effet, l'horizon parut se rasséréner un peu; l'ouragan qui avait si longtemps ravagé nos contrées allait promener sur des pays voisins la foudre et la grêle. On entendait encore par intervalle les grondements sinistres et lointains de la guerre, mais on respirait et chacun commençait à reprendre courage. Dans notre pauvre cabane, la femme du canut me mettait en matteaux durant ses instants de loisir, et déjà j'allais être mis en balle et envoyé à la ville, lorsqu'elle tomba malade. Cet événement accrut les embarras du ménage, les jours de chômage se multiplièrent, et l'hiver vint ajouter ses tristesses à celles de la pauvreté.

Par une froide soirée de décembre de l'anné 1800, que le vent soufflait avec violence et que la neige couvrait les toits et les chemins, nous vîmes entrer dans la chaumière un homme qui s'était égaré dans sa route. Il dit qu'il se rendait à Lyon, où il faisait un petit commerce de chapeaux de paille, et demanda à mes hôtes l'hospitalité pour la nuit. L'ouvrier lui offrit une place sur le banc de bois où il se chauffait à la flamme d'un feu à demi éteint, tandis que la mère, dévorée par la maladie et les privations, réchauffait dans son lit ses deux petits enfants. L'étranger parut s'attendrir à ce spectacle; il interrogea le canut, et une larme roula sur sa joue au récit de ses peines. Puis il se frappa le front, se leva, s'approcha du métier immobile dans un coin de la chambre, en démonta les pièces, les rajusta, calcula dans sa tête, mit le tout en mouvement, puis se leva en s'écriant avec une certaine impatience :

— Avec cette machine l'essai est impossible; mais je suis sûr, sûr du succès!

C'est en ce moment qu'il m'aperçut à la lueur d'une chandelle de résine que son hôte tenait en l'air pour l'éclairer. Il me prit, m'examina avec attention, parut frappé de ma beauté :

— Voulez-vous me confier cette soie? demanda-t-il.

L'autre y consentit, et l'inconnu, comme s'il eût été possédé d'une idée qui ne lui permettait point de repos, jeta sa bourse sur la table et s'enfuit, m'emportant dans sa poche et laissant derrière lui le canut stupéfait.

J'ai éprouvé en ma vie, depuis lors, bien des émotions d'orgueil et de plaisir, et pourtant j'en ai peu connu d'aussi douce que celle que j'éprouvai ce soir-là, en voyant le bien dont j'avais été cause.

Mon étranger, cependant, marchait dans la neige tout en se parlant à lui-même. Il prononçait de temps en temps le nom d'une vieille machine de Vaucanson dont on ne faisait plus usage, et qui dormait reléguée dans un grenier de la ville. Il y courut le lendemain, obtint la permission de s'enfermer quelques heures avec elle, en étudia longtemps le mécanisme, en combina les modifications, et lorsqu'il sortit, le métier à la Jacquart était inventé, car cet inconnu, c'était Jacquart lui-même (1)!

— Brave homme! pensai-je en apprenant son succès, Dieu me récompense de ma longue attente en me donnant à façonner à d'aussi nobles mains!

Quinze jours après, en 1801, j'étais dans la chambre d'une jeune ouvrière, laquelle était une metteuse en mains. Elle m'ouvrit sur une cheville et se mit à comparer les diffé-

(1) Voyez la vie détaillée de Jacquart, t. VI, p. 353.

rentes grosseurs de mes fils, qu'elle divisa en quatre parts. Puis, lorsque ma petite balle tout entière eut été ainsi triée et séparée en flottes, avec une délicatesse et une attention infinies, elle réunit quelques-unes de mes flottes, dont elle composa une pantine, de quatre pantines forma une main. Lorsque toutes les mains eurent été soigneusement retenues par des liens, la jeune fille, en chantant, me forma en paquet et m'envoya à la teinture. J'y pris la plus belle nuance d'azur qu'il soit possible de voir, et au retour, après avoir été bien pesée, pour prouver que j'étais au complet, on me confia à une dévideuse qui s'occupa immédiatement à transformer mes flottes en bobines ou en roquets, ainsi que disait l'ouvrière. Je ne me possédais pas d'aise en me sentant tourner sur cette mécanique et je me prêtais si bien au travail de ma dévideuse, qu'elle ne cassa pas un seul de mes fils durant toute l'opération.

— Quelle excellente soie! dit-elle en me remettant à l'ourdisseuse; que n'en ai-je toujours de semblable!

L'ourdisseuse parut enchantée de ces paroles, elle me disposa sur un tambour mobile et vertical, et commença par m'encantrer. Elle assembla parallèlement, suivant la même longueur et la même tension, mes fils les uns après les autres, et les réunit en chaînes. Puis elle les groupa en musettes, en portées, et de mes portées rassemblées composa une belle pièce. Dans cet état, deux ouvriers vinrent me prendre et m'emportèrent pour me soumettre à l'opération du pliage. On me roula en pièce sur un tambour placé horizontalement et qui n'est que le rouleau du métier à tisser, on peigna mes musettes aux dents d'un râteau qui embrassait ma longueur tout entière, et, cette préparation achevée, on m'envoya à l'atelier de tissage. Là, on me fit passer au cannetage, c'est-à-dire que l'on disposa ma trame en la pelotonnant sur des petits tuyaux de carton de cinq centimètres environ de longueur. Mes cannettes bien arrangées, on les introduisit dans la navette qui devait faire courir ma trame à travers les fils de ma chaîne, et on porta enfin le rouleau à la place qu'il devait occuper sur le métier. Je m'imaginais que c'était la fin et j'avais l'impatience d'une jeune fille qui attend de partir pour le bal. Mais je lui souhaite de ne pas attendre aussi longtemps que moi, et d'employer moins d'heures à s'ajuster qu'il n'en faut pour la toilette d'une robe. Imaginez-vous qu'il me fallut passer par toute l'opération du montage du métier, en d'autres termes, la disposition de chacun de mes fils dans les différentes parties qui leur sont assignées pour la composition du fond et du dessin de l'étoffe. On arrangea d'abord ma chaîne dans le corps du métier, on fit glisser mes fils dans des milliers de maillons en verre, pour la formation du dessin, qui devait consister en petites fleurs argentées imitant le scintillement des étoiles, puis, lorsque les maillons furent bien appareillés, c'est-à-dire également alignés, on fit passer ma chaîne dans les lisses, pour former le fond de l'étoffe ou le tissu proprement dit. Mes fils, en sortant de ces lisses, dont l'ensemble des corps se nomme le rémisse, furent fixés par le jeu d'un peigne à chaque point qu'ils devaient occuper dans l'étoffe, et ainsi tendue, on m'appliqua à la surface une carte ou papier quadrillé, sur lequel avait été transporté le dessin que je devais reproduire. Cette carte, dans le genre de celles employées pour les travaux de broderie, était divisée en une infinité de lignes verticales et horizontales, dont les croisements représentaient autant de points du tissu. Une femme s'assit alors près de moi, prépara bientôt mes fleurs selon leurs couleurs et leur forme, et un ouvrier placé derrière la machine les piqua dans le carton.

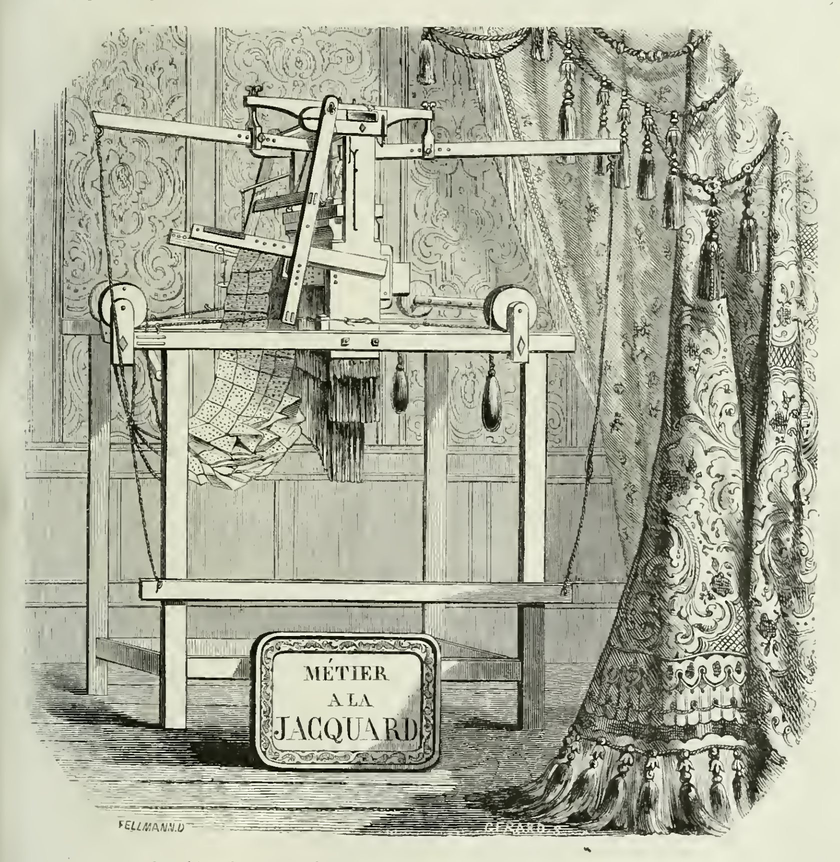
Toutes les opérations préparatoires étant terminées, un tisseur, le corps appuyé sur une banquette, commença à mettre le métier en mouvement, et le travail marcha bientôt avec une rapidité qui allait par jour jusqu'à onze à douze mille coups de navette. Je ne saurais vous peindre mon plaisir en me voyant ainsi convertie en un riche tissu de la plus jolie nuance et parsemé de petites fleurs d'une délicatesse et d'une perfection infinies. C'était le rêve de toute ma vie qui se réalisait enfin, et de la manière la plus brillante. Pas une seule fois l'ouvrier n'interrompit sa besogne pour remonder ma chaîne, tant ma soie était pure et favorable au tissage ; pas une seule fois il n'eut à s'occuper des soins du rhabillage ou du renouage de mes fils; et, lorsque ma pièce une fois achevée fut portée au magasin, on m'envoya à l'apprêt, après le plus minutieux examen, sans avoir eu à enlever aucune tache ni à corriger aucun défaut dans toute mon étendue.

En sortant des ateliers du tissage, je me croyais au comble de la beauté, mais combien je me trompais! Quel nouvel éclat l'apprêt ne me donna-t-il pas! On me roula sur un cylindre à hauteur d'appui, on m'étendit par une extrémité jusqu'à un cylindre placé sur un plan parallèle. Dans cette position renversée, j'avais l'endroit dessous et l'envers dessus, on m'enduisit d'une gomme promptement séchée à la chaleur d'un réchaud mobile, qui courait sans cesse d'un cylindre à l'autre. Je ne laissai pas de souffrir un peu durant cette toilette, mais le désir de me faire belle m'empêchait de sentir la douleur. Elle avait été vive néanmoins, au point de me donner une certaine roideur dans les mouvements, et j'avais à peu près la gaucherie d'une jeune mariée dans son premier cachemire. Mais on m'eut bientôt corrigée de cet embarras, et le simple passage entre deux cylindres, dont l'un de métal chauffé, me rendit en un clin d'œil mon moelleux et ma première souplesse.

Ah! si vous m'aviez vue alors! combien j'étais brillante de fraîcheur, de beauté, de jeunesse! Les ouvriers eux-mêmes qui m'avaient fabriquée de leurs mains ne pouvaient se lasser d'admirer mon éclat, et ce fut avec un sentiment de regret qu'ils me laissèrent partir de l'atelier qui m'avait vue naître et m'envoler toute joyeuse vers ce monde qui m'attendait.

J'allai d'abord à Paris, qui était toujours le centre des plaisirs, de l'élégance et des fêtes. Une princesse m'y vit et m'acheta un prix fou. Par bonheur, elle était jeune et belle, et mon triomphe fut complet à un bal de la cour, où elle m'étrenna. On la comparait à l'aurore, au ciel bleu, à toutes les divinités de l'Olympe, et je suis bien sûre d'avoir empêché de huit jours les poëtes de dormir. Mais le mieux fut qu'un grand prince me trouva si belle que, pour avoir la robe, il demanda la princesse en mariage et l'obtint. L'ingrate! sous prétexte qu'elle ne pouvait porter deux fois la même parure, elle me quitta et me donna en présent à la femme d'un ambassadeur. J'en fus d'abord inconsolable, puis je m'en consolai à l'idée de ces cours étrangères dans lesquelles j'allais enfin paraître et briller. Croyez-vous qu'il ne soit pas doux à une robe d'éblouir tous les yeux dans ces mêmes villes où elle vécut si longtemps à l'état de chenille ou de cocon, sans attirer jamais les regards de personne? Nous parcourûmes successivement toutes les capitales de l'Europe et toujours avec le même succès. Je fis mourir vingt soupirants de désespoir, j'en fis tuer cinquante en duel, j'ensorcelai les plus fortes têtes, je brouillai partout les cartes diplomatiques, je faillis faire battre ensemble l'Europe, l'Asie, l'Amérique et l'Afrique. Et voilà pourtant à quoi tiennent les destinées du monde! Heureusement pour le monde, mon ambassadrice

cessa de l'être, et comme les années pour elle passaient plus vite encore que pour moi, elle me donna à sa fille, en lui souhaitant les succès que j'avais valus à la mère. Mais la marquise était une personne d'un bien autre caractère, et de tous ses plaisirs, celui qu'elle recherchait le plus avidement était d'en faire à ceux qui n'en avaient pas. Ah ! monsieur, les belles robes vous racontent au besoin leur présence en tel ou tel salon, mais ce qu'elles ne vous disent pas toujours, c'est leur passage dans telle ou telle mansarde. Moi qui vous parle, combien de fois ne suis-je pas allée, au sortir d'un bal qui se prolongeait jusqu'à l'aurore, me pencher sur le grabat des pauvres et consoler les souffrances des malades! Ce n'est pas pour m'en faire à vos yeux un mérite, mais j'ai bien le droit de vous faire connaître ce que l'on cherche trop souvent à vous laisser ignorer. Qu'ajouterai-je maintenant au récit de tant d'aventures? Le reste de ma vie n'est plus que décadence, et je passai par toutes les vicissitudes auxquelles sont condamnées presque toutes les grandeurs d'ici-bas. De marquise, je devins comtesse, c'est alors que je vous rencontrai dans



Le métier à la Jacquart, dessiné au Conservatoire des Arts et Métiers par Felmann.

une fête et que vous me fîtes ces vers que la pluie a effacés à peu près dans ma poche ; de comtesse, baronne ; de baronne, roturière ; de robe bleue, robe noire ; de parure de bal, un vêtement de deuil. La baronne m'avait léguée en mourant à sa femme de chambre. Celle-ci me fit teindre en noir pour accompagner son enfant au cimetière ; puis un jour, pressée par la misère et la faim, elle me mit au Mont-de-Piété. J'y fus vendue au bout d'un temps déterminé et passai aux mains d'une actrice à laquelle je valus encore quelques succès sur la scène. Quelle scène, après le théâtre sur lequel j'avais joué si longtemps! De ce dernier boudoir, je m'en allai chez un étalagiste du Temple qui me céda, moyennant un assez vil prix, à une pauvre fille dont le rêve était de devenir une grande dame. Elle le devint, en effet, mais en foulant la vertu sous ses pieds à chaque pas qu'elle faisait vers ces splendeurs mensongères. Arrivées au sommet, nous eûmes le vertige un moment l'une et l'autre, mais l'illusion fut de courte durée; un indéfinissable malaise me disait que tout cet éclat n'était que factice, je sentais que ce rang ne nous appartenait

pas, et, dégoûtée de cette existence où tout n'était que misère et laideur, sous la trompeuse apparence de la prospérité, je souhaitai de devenir le vêtement de la pauvreté honnête plutôt que celui du vice triomphant. Ce vœu ne fut pas exaucé, et ce n'était que justice qu'il ne le fût pas. On ne doit pas prétendre à couvrir l'innocence lorsqu'on a cherché si longtemps à l'avilir. Un avare m'acquit pour un écu, et me donna, le 1er janvier, à sa femme, qui ne valait pas mieux que lui. Un voleur, en pillant la maison, m'emporta dans un paquet d'effets, puis, craignant d'être découvert, il me jeta dans ce champ, après avoir constaté mon peu de valeur. J'espérais trouver enfin ma tombe dans ce sillon où la pluie et le vent m'avaient à moitié enfouie dans le sable. Mais il n'en fut pas ainsi, et, après avoir été si longtemps le jouet des destins les plus contraires, je devais l'être des vents les plus opposés. Un laboureur me déchira du tranchant de son soc, puis me suspendit à ces arbres pour écarter les oiseaux des fruits mûrissants. Le jour, les enfants me jettent des pierres; la nuit, les chiens m'insultent de leurs aboiements, et je passe mélancoliquement mes heures sous toutes les intempéries du ciel, à attendre l'époque d'une transformation nouvelle, à me souvenir, à regretter et à ruminer la vérité de cette pensée du Dante :

Nessun maggior dolore
Che recordarsi del tempo felice
Nella miseria !

Non, il n'est point de douleur plus grande que de se rappeler sa prospérité dans les temps de misère, et si vous me croyez, vous ne serez jamais heureux ou vous vous arrangerez pour l'être toujours.

Comme le fantôme achevait ces mots, le jour commençait à paraître. Je regardai et ne vis devant moi que des lambeaux d'étoffe adhérents l'un à l'autre, et attachés par une corde à l'extrémité d'un bâton. Je ne pouvais croire que cet objet informe fût celui qui m'avait entretenu si longtemps. Je lui adressai vainement quelques paroles et essayai de lui donner quelques consolations, il était muet, et la pauvre vieille robe semblait frissonner de froid sous le vent du matin.

— C'est un reste de pudeur, me dis-je, qui lui fait garder le silence. N'y aurait-il pas charité à lui abréger la durée d'un pareil supplice? Ne devons-nous pas ce dernier hommage au souvenir de la femme qui nous a charmés?

Et cédant à ce mouvement, que je crus généreux, j'étendis la main, je détachai le morceau d'étoffe, puis je descendis de mon arbre. Une fois en bas, je creusai une petite fosse dans le sable, je l'y déposai, et, à l'aide d'un briquet, je la réduisis en cendre.

— Mieux vaut être plante que papier, pensai-je, et le plus beau poëme est une simple fleur des champs.

Le joyeux pétillement de la flamme m'annonça que j'avais compris le désir du vieux ver à soie. Lorsque tout fut terminé, je recouvris pieusement sa cendre de terre et je m'éloignai, le cœur triste et sans regarder les cerises.

Au printemps suivant, me trouvant à passer vers ce champ, la curiosité me prit de revoir l'endroit où le premier cocon de France avait reçu la sépulture. Je cherchai dans un sillon de blé et j'aperçus, à la même place, une magnifique gerbe de bluets et de coquelicots qui inclinaient gracieusement leurs têtes sous le souffle du vent, comme pour me souhaiter la bienvenue. Papillon, robe de bal, femme aimée, pauvres fleurs !

Paul NIBELLE.

P. S. LES COSTUMES ET ORNEMENTS ECCLÉSIASTIQUES.

Les chefs-d'œuvre de la soie : à Dieu, ce qui est à Dieu. Magnificence universelle des habits sacrés. Costumes et ornements de l'Église chrétienne. Origines Formes, noms et significations. Surplis, étole, pluvial, aube, etc. Cérémonies de l'élection et du couronnement des papes. Chlamyde, mosette, rochet, manteau, mitre, amict, manipule, dalmatique, sandales, chasuble, chape, tunicelle, etc. Rites de l'élection. L'ordination : *urbi et orbi*. La fenêtre murée. Le pape laïque, sous-diacre, diacre, prêtre, évêque, pontife, etc. La queue du manteau portée par les rois. Le trône de saint Pierre. La chaise. *Sic transit gloria*. Le couronnement public. La bénédiction. La procession de Latran. Les Juifs et la loi de Moïse. Les pièces de cuivre, d'or et d'argent. Le baisement des mains et des pieds. Le petit bâton. La férule. Les clefs. Noblesse et grâce des anciens ornements. La science des broderies. Chefs-d'œuvre des couvents. Les chasubles d'Albert Dürer, de la femme de Hugues Capet, etc. Transformation et décadence au seizième siècle. Régénération archéologique. Le P. Martin; MM Lassus, Didron, Le Mire, etc. Monseigneur Sibour. Les évêques réformateurs. Le père Hermann. L'*Alleluia* du ver à soie.

Ce dernier chapitre de la *Monographie de la soie* aurait dû en être le premier; car la plus importante fonction du ver de la Chine a toujours été et sera toujours de fournir à la religion, à ses autels et à ses ministres les ornements qui font la pompe et la splendeur du culte divin. Avant de rendre à César ce qui est à César, la soie rend à Dieu ce qui est à Dieu, c'est-à-dire l'hommage de ses plus riches merveilles et de ses chefs-d'œuvre les plus beaux.

C'est par là, d'ailleurs, que le sujet se rattache à l'art proprement dit, et même à l'histoire et à la science par une de leurs branches capitales : l'archéologie.

Les précieuses études de MM. Lassus, Didron, Louandre, de Varennes, et les travaux éminents, les communications obligeantes de MM. Le Mire, de Lyon, nous guideront dans ce complément des *Aventures du ver à soie*.

Nous ne parlerons point de la magnificence des vêtements sacrés chez les Hébreux, les païens, les Grecs, les Romains, dans l'Asie et dans l'Inde, au Mexique, au Chili et jusque chez les sauvages du nouveau monde.

Les études de nos collaborateurs sur ces époques et ces pays divers, parsemées dans notre collection depuis vingt-trois ans (voyez la *Table générale*), en ont déjà donné aux lecteurs du *Musée des Familles* une idée qui sera complétée d'ailleurs en son temps.

Nous nous bornerons aujourd'hui au sujet qui n'a point été traité encore dans ce recueil, où il mérite d'occuper un rang si élevé et une place si importante : les costumes et les ornements de l'Église chrétienne — avec leurs usages et leurs significations, — depuis leur origine jusqu'à nos jours.

Et d'abord les premiers prêtres de cette Église eurent-ils, dans l'exercice de leurs fonctions, des habits distincts de ceux qu'ils portaient dans la vie civile?

Il paraît certain, dit M. de Varennes, que les habits de célébration des apôtres et de leurs successeurs immédiats différaient peu du vêtement ordinaire, et l'on conçoit qu'il devait en être ainsi, surtout au temps de la persécution des chrétiens. Cependant, quelques textes de saint Clément et de Tertullien prouvent que, même dans la primitive Église, on faisait usage d'habits sacrés; Genebrard cite, entre autres, la défense que fit, en 260, saint Étienne, pape et martyr, de se servir de ces vêtements, non plus que d'autres ornements appliqués au culte, « hors du pourpris de l'église et du service divin. »

Après l'an 1000, les conciles réglèrent les fonctions et le costume de chacun dans le synode. Le concile de Bude, en 1279, assigne aux évêques et aux abbés mitrés le SURPLIS (ainsi nommé parce qu'on le mettait sur la robe fourrée que portaient autrefois les ecclésiastiques, surtout dans le nord, *surpelisse*); l'ÉTOLE, qui était d'abord une robe ouverte par devant et dont l'ouverture était garnie d'un orfroi (or phrygien); le PLUVIAL, chape dont le nom fait connaître l'usage, et enfin la MITRE; aux prélats inférieurs, le surplis, l'étole et le pluvial; aux chefs de paroisse et aux autres prêtres, le surplis et l'étole; aux moines, seulement l'étole. Le synode de Cologne, en 1280, attribue l'AUBE et l'étole aux prieurs, aux archiprêtres et aux doyens ruraux; aux prêtres, seulement le surplis.

Le *Cérémonial romain* décrit ainsi les vêtements du pape : — Lorsque le souverain pontife paraît solennellement en public, il est revêtu, ou du pluvial, ou de la chape, comme les cardinaux, mais ouverte sur la poitrine, avec la mitre ; ou du manteau papal (*mantum*) avec le capuce sur la tête; il porte la robe de laine blanche, le rochet, les bas rouges et les sandales ornées d'une croix. —

Mais, pour se figurer l'organisation définitive et complète du costume ecclésiastique, il faut parcourir, dans le même *Cérémonial*, les chapitres consacrés aux cérémonies si pompeuses de l'élection des papes, depuis la mort de Clément IV, en 1268.

Le vêtement des cardinaux en collége se composait d'une espèce de CHLAMYDE noire, tombant jusqu'à terre, ouverte par devant et plissant autour du cou, semblable aux chapes de prélat, moins le capuchon; sous cette chlamyde ils portaient la MOSETTE violette et le rochet.

Lorsque le pape était nommé, le doyen des diacres ôtait à l'élu la chape et la chlamyde qu'il portait et le revêtait de l'AUBE, s'il ne l'avait pas déjà, du ROCHET, de la tunique de lin et de l'étole, placée sur ses deux épaules, s'il était prêtre, et sur l'épaule gauche, s'il n'était que diacre; ensuite, il le couvrait du manteau rouge, en disant : *Je t'investis de la papauté romaine, afin que tu commandes à la ville et au monde* (*urbi et orbi*). Alors il lui remettait l'anneau de ses prédécesseurs et le coiffait de la mitre d'or ornée de pierreries.

Ce manteau rouge et cette mitre d'or sont les insignes essentiels de la papauté.

Pendant ce temps-là, le premier cardinal-diacre, ayant fait ouvrir la petite fenêtre murée de la sacristie, d'où peut le voir le peuple qui attend au dehors, s'écrie, en élevant la croix qu'il tient à la main : *Je vous annonce une grande joie*; *nous avons un pape*; *le très-révérend cardinal... est nommé souverain pontife*, *et il a pris tel nom.*

Le pape élu, dit encore le *Cérémonial*, peut être un simple laïque (comme Jean XIX); il suffit qu'il soit chrétien et catholique ; — détails généralement ignorés. Dans ce cas, il reçoit les ordres mineurs et majeurs, le même jour, si cela lui convient.

Après avoir été tonsuré, le nouveau pape, vêtu comme nous venons de le dire, avec l'AMICT attaché de façon à pouvoir être relevé sur la tête, s'avance à l'autel, s'y prosterne en priant, puis fait sa confession avec le consécrateur et retourne à son siége, où, à certain instant de la messe, l'évêque lui présente et lui fait toucher des deux mains le calice et la patène vides, les burettes avec le vin et l'eau, le bassin et l'essuie-mains. Il lui relève ensuite l'amict sur la tête, en lui disant : « Recevez l'amict, etc. » L'amict (du mot latin *amicire*) est un linge pour couvrir le cou, que, jusqu'au huitième siècle, les ecclésiastiques, comme les laïques, tenaient découvert. Le pape reprend sa mitre et reçoit le MANIPULE (1) sur le bras gauche; on le découvre de nouveau et on lui enlève le pluvial, afin de le revêtir de la tunique. Après quoi on lui remet le livre des Épîtres, ce qui termine l'ordination du sous-diaconat. L'ordination du diaconat consiste dans l'imposition de la main droite sur la tête nue de l'ordinand, et dans la remise de l'étole, placée sur l'épaule gauche, du vêtement appelé DALMATIQUE, et du livre des Évangiles. Les Romains avaient adopté ce dernier habit qui était celui des Dalmates au deuxième siècle, à l'époque où Métellus le *Dalmatique* soumit le reste de cette province. C'était une robe blanche ample et longue, avec des bandes de pourpre et des manches fort larges, qui ne descendaient que jusqu'au coude. Les empereurs se revêtirent de la dalmatique; elle fut décernée comme honneur aux évêques, et le pape Sylvestre Ier en décora les diacres de Rome. Le pape, ainsi en costume de diacre, va recevoir la prêtrise : le consécrateur, coiffé de la mitre, et les cardinaux, évêques ou prêtres présents lui imposent les mains en silence. Les prières indiquées dans le *Pontifical* étant achevées, le prélat ramène en avant l'étole de l'élu, la lui croise sur la poitrine en disant : « Recevez le joug du Seigneur, etc.; » puis il le revêt de la CHASUBLE, retenue sur les épaules par derrière, et dont la partie antérieure retombe seule, et il lui dit : « Recevez la robe sacerdotale, afin qu'elle augmente en vous la charité. » Il consacre ensuite les deux mains de l'ordinand, avec l'huile des catéchumènes, et lui donne le pouvoir d'offrir le sacrifice divin, en lui faisant toucher le calice plein de vin, ainsi que la patène qui le recouvre.

La chasuble, jusque-là retenue sur les épaules, est en ce moment déroulée par l'évêque, qui dit : « Le Seigneur vous couvre de la robe d'innocence ! » Enfin, la messe terminée, l'élu se place sans mitre au milieu de l'autel, et, ayant la croix devant lui, donne à tous la bénédiction. Le consécrateur s'approche ensuite, se met à genoux et lui répète trois fois ce souhait : « Pour beaucoup d'années ! »

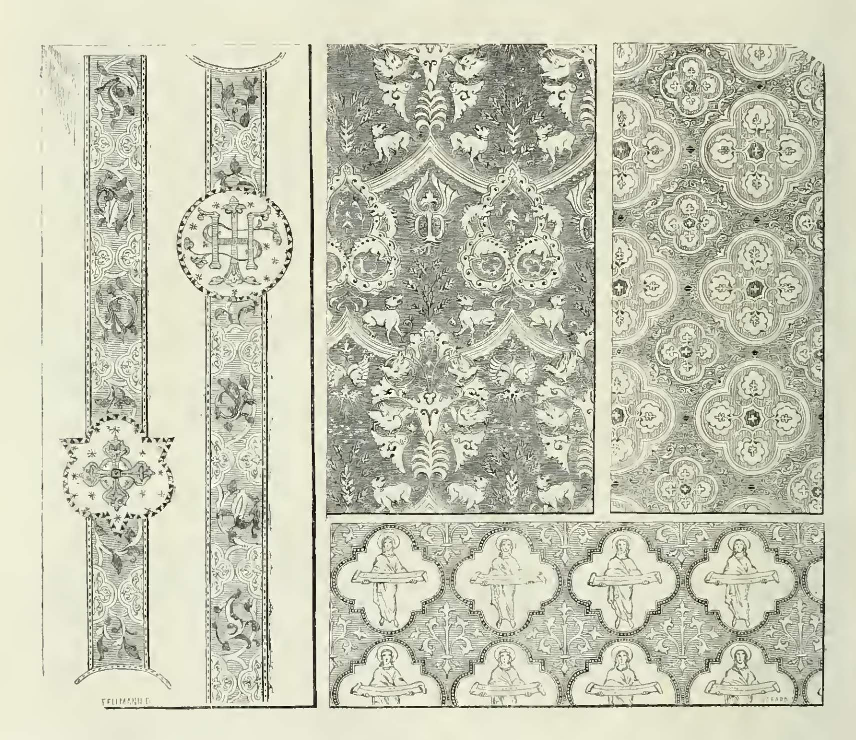
La chasuble, qui conserva jusqu'au seizième siècle sa forme primitive, était une longue robe sans manches, n'ayant en haut qu'une ouverture pour y passer la tête. Son nom lui vient de son ampleur, *casula* (pour ainsi dire : petite maison). On la nommait aussi planète, parce que, rien n'indiquant le devant ou le derrière, elle errait facilement autour du cou.

Il était d'usage que l'ordination de la prêtrise eût lieu un samedi, et la consécration comme évêque le lendemain. Cette cérémonie est publique et entourée de beaucoup de pompe. Le pontife, arrivé à l'église de Saint-Pierre, est conduit processionnellement à la chapelle de Saint-Grégoire par les chanoines, après avoir reçu la révérence des cardinaux; là, pendant le chant d'un psaume, il est chaussé des bas et des sandales. Dans les premiers

(1) Jadis un simple mouchoir, aujourd'hui une bande de soie à franges.

temps, les bas des évêques étaient bleu-ciel, mais ceux du souverain pontife romain toujours de drap rouge, ainsi que ses sandales. On le revêt de l'aube, du cordon, de la ceinture, du PECTORAL, du manipule, de l'étole, de la TUNICELLE, et il reçoit successivement les gants, la chasuble et la mitre. Ensuite, entouré de tous les cardinaux, évêques, prêtres, diacres, et des autres prélats, il arrive et s'assied devant le grand autel, précédé de la croix papale, qu'accompagnent sept flambeaux et l'encensoir.

Pendant que la messe commence, l'évêque d'Ostie, que les plus anciennes traditions montrent en possession du privilége de consacrer l'évêque de Rome, s'approche, ainsi que les cardinaux, archevêques, évêques et prêtres, afin de donner la consécration épiscopale à l'élu, lequel, assisté de deux diacres, se prosterne sur son fauteuil, tout en gardant la tête un peu élevée. Lorsque la litanie, entonnée par le chapelain, est finie, tous se relèvent, et l'évêque d'Ostie ouvre le livre des Évangiles, le place, la couverture en dehors, derrière le cou de l'ordinand, et deux cardinaux-diacres l'y maintiennent jusqu'à la fin de la consécration; alors le consécrateur impose silencieusement la main droite (ou les deux mains) sur la tête découverte du pape, ce que tous les évêques présents font à leur tour.



A gauche : Orfrois de chasubles, style roman, d'après les dessins de M. Violet-Leduc. — Au milieu : Reproduction d'un tissu arabe du XIIe siècle; or sur fond de damas.— A droite : Etoffe du style roman bizantin, d'après un dessin du père Martin.— Au bas : composition de MM. Le Mire, d'après un des médaillons de la couronne impériale suspendue par Frédéric Barberousse sur le tombeau de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle. (Exposition universelle. Propriété Le Mire, de Lyon.)

Si l'élu est déjà évêque, on ne le consacre pas de nouveau, mais il est seulement béni, un jour de dimanche, en même temps qu'il est couronné. Ce jour-là, il se rend de grand matin à la chambre du parement, où il est revêtu de l'amict, de l'aube longue, de la ceinture, de l'étole, du pluvial rouge et de la mitre précieuse. Les cardinaux l'entourent, ainsi que tous les prélats et officiaux ayant leurs chapes de laine. Le pontife, ainsi paré, se dirige vers l'église de Saint-Pierre, précédé de la croix. Les cardinaux tiennent de chaque côté les bords du pluvial, dont le plus noble personnage présent, fût-il empereur ou roi, doit porter la queue, si le pape est à pied. Au-dessus du pape est un baldaquin soutenu par huit nobles ou délégués, et, en avant, deux sergents d'armes portent un fauteuil avec un grand coussin; un troisième porte un tapis, un coussin et un petit marchepied.

Lorsque le pape est arrivé à la dernière porte du palais, près du portique de Saint-Pierre, il s'assied pour recevoir au baisement du pied les chanoines de la basilique. Ensuite il s'avance jusqu'au second rond de porphyre incrusté dans le pavé de l'église, se prosterne sur son fauteuil et y fait sa prière, la tête découverte. De là, on le

transporte à la chapelle de Saint-Grégoire, où il prend place sur son trône, environné des ambassadeurs étrangers et des personnages de distinction. Les cardinaux, en chapes rouges, viennent lui baiser la main sous l'orfroi, et les autres prélats le pied droit. Le saint-père donne ensuite sa bénédiction. Un des sous-diacres va à l'autel recevoir du sacristain les bas et les sandales, qu'il porte révérencieusement en les tenant élevés; puis, aidé d'un



Evêques dans le costume restauré : Chasuble (dessins ci-contre) faite pour Mgr l'évêque de Cahors. Chape, d'après un dessin du père Martin (vitraux de Bourges.) *N. B.* La chasuble drape beaucoup plus ; on l'a étalée ici pour donner l'idée complète du dessin. (Exposition universelle. Propriété Le Mire, de Lyon.)

cubiculaire secret, il en chausse le pape, lequel quitte ses parements rouges pour en prendre de blancs. Tous les cardinaux et prélats en prennent de même couleur, et la procession se met en marche pour se rendre au grand autel, conduite par le premier cardinal-diacre, qui porte, en signe de commandement, un petit bâton blanc que l'on nomme *férule*. Le maître des cérémonies précède le pape et tient à la main deux roseaux : au bout de l'un est de

l'étoupe; à l'autre est adaptée une mèche allumée. Au départ, il se tourne vers le pape, fait une génuflexion et enflamme l'étoupe, en disant à haute voix : *Pater sancte, sic transit gloria mundi* (saint Père, c'est ainsi que passe la gloire de ce monde); ce qui se renouvelle trois fois pendant le trajet.

Après la seconde messe, dite par le pape lui-même, et chantée en latin et en grec, le pontife, en grand costume, est porté à une tribune construite au-dessus des degrés de l'église: tout le peuple sort et inonde la place; le diacre de gauche enlève la mitre de la tête du saint-père, que le diacre placé à droite couronne de la tiare, aux acclamations répétées du *Kyrie eleison*. Les deux diacres assistants publient en latin et en langue vulgaire les indulgences plénières, et le pape se retire pour aller prendre quelque nourriture, pendant que se prépare la procession qui doit se rendre à Latran.

Dans cette procession, tous les prélats sont à cheval. Le cheval du pape est blanc, de haute taille, et couvert, sur la partie postérieure seulement, d'une housse écarlate; pour y monter, comme pour en descendre, le pontife se sert d'un marchepied couvert de drap rouge, et, pendant ce temps, l'empereur, le roi ou le prince présent doit tenir l'étrier et conduire ainsi quelques instants le cheval par la bride. Si le pape est en litière, l'empereur, le roi ou le prince présent doit aussi mettre la main au brancard, comme pour le porter un moment.

Le maréchal de la cour, qui circule autour du pape, a deux sacs de monnaie sur le devant de sa selle, et il jette de temps à autre quelques pièces au peuple, afin d'écarter la foule qui se presse sur son passage.

Dans l'angle du château Saint-Ange, les juifs de Rome présentent à genoux la loi de Moïse, et ils en font l'éloge en langue hébraïque, en exhortant le pape à la respecter. Le pape leur répond qu'il la respecte, mais qu'il improuve leur manière de l'interpréter. Les juifs se retirent, et le cortége continue sa marche.

Burchard, dans le récit du couronnement d'Innocent VIII, dit que ceci avait lieu autrefois (bien avant 1484) lorsqu'on était arrivé au mont Jordano, mais que, comme le peuple se ruait sur les juifs et les poursuivait, ceux-ci obtinrent la permission de se mettre à l'abri de ces outrages, en se tenant sur le rempart du château Saint-Ange, à l'angle, près de la route.

Lorsque le pontife arrive au portique de Saint-Jean de Latran, le premier chanoine lui présente la croix à baiser; le cardinal-diacre la reçoit et l'approche de la bouche du pape, auquel il a retiré la tiare, que l'on donne à porter à un auditeur. Le pape, ayant pris la mitre, est conduit par les chanoines, devant la porte principale de l'église, à un siége de marbre placé à gauche. Il s'y pose, plutôt couché qu'assis; aussitôt les cardinaux s'avancent et le relèvent révérencieusement, en disant: « Il tire l'indigent de la poussière, et le pauvre de dessus le fumier, etc. »

Le pontife, en se relevant, prend dans une bourse, que lui présente le camérier qui est auprès de lui, autant de pièces de monnaie qu'il en peut tenir dans sa main, mais parmi lesquelles il n'y en a aucune d'or ou d'argent. Il les jette au peuple en disant : « Je n'ai ni or ni argent, ce que j'ai je vous le donne. » Il entre ensuite dans l'église, en passant sur un pont construit exprès depuis la porte jusqu'au grand autel, et assez élevé pour que le pape puisse être dégagé de la foule. Après avoir fait sa prière devant cet autel et béni le peuple, il se place sur un trône, où les chanoines de Saint-Jean viennent lui baiser le pied. Il se rend ensuite au palais de Latran par le même pont continué jusqu'à la sortie de l'église. Arrivé dans la salle dite du Concile, il s'assied au fauteuil placé devant une table de pierre appelée *Mensura Christi*, et là on chante laudes.

Après cette cérémonie, le pape va à la chapelle de Saint-Sylvestre. Devant la porte de cette chapelle, il y a deux siéges de porphyre (ce sont des siéges antiques des thermes romains); le pape s'assied dans le premier, et le prieur de Latran vient lui offrir à genoux une férule, symbole de la correction et du gouvernement, ainsi que les clefs de l'église et du palais, pour marquer le pouvoir qu'il a de fermer et d'ouvrir, de lier et de délier. Le pape s'assied ensuite sur le second siége, et là il rend au chanoine la férule et les clefs. Celui-ci lui attache une ceinture de soie rouge où pend une bourse de même étoffe et couleur, dans laquelle il y a douze sceaux en pierres précieuses et du musc; alors le pontife reçoit de son camérier une poignée d'argent qu'il jette au peuple en disant : « Il a répandu ses biens sur les pauvres, etc. » Le pape va faire ensuite la prière à l'église de Saint-Laurent, puis il est ramené à la chapelle de Saint-Sylvestre. Il quitte la mitre, les gants, le pallium, la planète ou chasuble, et ayant pris le pluvial et la mitre simple, il se place sur un trône devant lequel les cardinaux viennent s'incliner profondément, en présentant leur mitre ouverte, où le souverain pontife jette deux pièces d'or et deux pièces d'argent; puis il leur donne la main à baiser. Les autres prélats font une génuflexion, reçoivent dans l'ouverture de leur mitre une pièce d'or et une d'argent, et baisent le genou droit du pape. Ceux qui ne sont ni archevêques ni évêques reçoivent l'argent dans la main et baisent les pieds de Sa Sainteté.

Le pape, après cette cérémonie, donnait ordinairement un grand festin, au palais de Latran, tant aux cardinaux qu'aux autres prélats et grands personnages; il y assistait sur un siége élevé, la mitre en tête et dans son costume. Des vases d'or et d'argent couvraient les tables, et rien n'égalait la magnificence de ce banquet. Douze cardinaux reconduisaient ensuite le pontife à sa chambre, où il se reposait; puis le cortége se mettait en marche pour le retour, éclairé par les feux resplendissants des illuminations.

Outre l'intérêt historique qu'offrent ces admirables cérémonies, dont nous avons dû abréger le tableau très-développé par M. de Varennes, on y voit clairement la forme, l'usage et la signification de toutes les parties du costume ecclésiastique, depuis l'amict jusqu'aux chaussures, depuis l'étole jusqu'à la chape; depuis la mosette jusqu'à la dalmatique, etc., etc.

Les anciennes gravures, les vitraux gothiques, les rites des Églises d'Orient le prouvent, aussi bien que les textes cités plus haut, — ces vêtements primitifs composaient un ensemble parfait de richesse et de simplicité, de variété et de noblesse, d'ampleur et d'aisance, de goût suprême et religieux.

La chasuble, on l'a vu, était un long manteau fermé de toutes parts, sauf l'ouverture ménagée pour la tête, et dont les côtés se relevaient sur les bras pour la célébration des saints mystères. Elle était tellement libre et flottante, qu'on la désignait sous le nom de planète, — tellement large et drapée, qu'elle équivalait à une petite maison (*casula*). La chape était un autre manteau plus ample, plus moelleux et plus magnifique encore.

L'étole elle-même, le manipule et les moindres ornements avaient de la grandeur, de l'aisance et de la grâce.

Majestueusement drapé de ces étoffes souples, tombantes, à plis faciles, merveilles de la soie et chefs-d'œuvre de l'art, le prêtre montait à l'autel et y agissait dans toute la liberté de ses mouvements et de ses gestes.

L'opulence consistait dans la qualité souveraine, dans la finesse exquise des tissus, et dans la perfection, dans l'harmonie, dans la variété des dessins et des broderies.

A elles seules, les broderies constituaient une science profonde et un art élevé, auxquels s'adonnaient plus spécialement les couvents de femmes, — qui, travaillant pour le ciel et non pour la terre, pour la gloire de Dieu et non pour le gain matériel, ne craignaient pas de consacrer plusieurs générations à l'achèvement d'un seul de ces chefs-d'œuvre, dont les archéologues et les amateurs se disputent aujourd'hui les lambeaux. Les peintres illustres en traçaient avec amour la composition, — témoin cette fameuse chasuble d'Albert Dürer qu'on montre encore à Cologne, et qui représente la naissance du Christ avec tous ses épisodes : apparition des anges, adoration des bergers et des mages, etc., etc.

Les grandes dames et les reines sanctifiaient leur vie dans cette haute mise en œuvre de la soie. La femme de Hugues Capet brodait de ses mains, pour la cathédrale de Tours, une chasuble d'or avec l'image de Dieu le père, environné de ses anges, et pour l'abbaye de Saint-Denis le célèbre ornement connu sous le nom d'*orbis terrarum*. Les princesses de l'Angleterre et les châtelaines de l'Allemagne rivalisaient dans ces travaux patients, dont les restes ont survécu aux rigueurs iconoclastes de la réforme.

Comment donc les vêtements ecclésiastiques sont-ils tombés d'une telle hauteur au triste état où nous les voyons aujourd'hui? Cette décadence date surtout du seizième siècle, de l'époque beaucoup trop exaltée de la Renaissance, c'est-à-dire de la rentrée de l'élément païen dans l'art catholique. Le mauvais goût fut le résultat de la richesse même et de sa recherche excessive. La *mode*, qui régna dès lors à la cour, pénétra jusque dans l'Église, comme les marchands dans le Temple. Les spéculations de l'industrie remplaçant les inspirations de la foi, on vit la quantité succéder à la qualité, la masse à l'élégance, le métier à l'art, dans les étoffes et dans leur ornementation. On les estima au poids de la matière et de l'or, et, au mépris du temps et de la science, on crut faire des miracles avec des espèces de tentures chargées de métal. De là cette dégénérescence rapide et complète du fond et de la forme, de la coupe et des dispositions; de là ces chasubles roides et doublées de bougran, qu'il fallut échancrer sous les bras pour les relever, et qui, de corruption en corruption, arrivèrent à cette apparence d'écorce taillée en violon, dure comme la carapace d'un scarabée, comprimant la mousseline de l'aube et du surplis. De là ces boîtes coniques qu'on appelle des chapes (véritables chapes de plomb du Dante), qui ne laissent pas un mouvement libre, et dans lesquelles le prêtre disparaît à chaque génuflexion. De là, ces bas-reliefs d'or et d'argent amassés, ces grossières et larges fleurs, aux tons durs et criards de la fresque, au lieu des arabesques délicates, des emblèmes naïfs et des broderies harmonieuses du moyen âge.

Tous les monuments religieux subirent à la fois la même dégradation. Pendant qu'on mêlait le style grec et romain au style gothique des églises, on découpait des chasubles étriquées dans les amples et magnifiques planètes du temps de saint Louis. Le dix-septième siècle, si grand d'ailleurs, fut surtout l'époque de ces barbaries archéologiques.

L'ignorance et l'oubli des traditions, chez le clergé comme chez les fidèles, triomphèrent deux cents ans de suite, — jusqu'à la reprise des études sérieuses, au commencement de la Restauration.

Alors seulement on s'arrêta sur la pente fatale, et l'art chrétien sortit de l'ornière où il s'était fourvoyé. L'architecture s'affranchit la première, et tendit la main à la sculpture et à la peinture. On commença les restaurations des monuments qui s'achèvent aujourd'hui sur une si grande échelle, et qui ont sauvé Notre-Dame, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Séverin, Saint-Eustache, la Sainte-Chapelle, la tour de Saint-Jacques-la-Boucherie, les cathédrales de Reims, de Chartres, de Nantes et tant d'autres.

La musique sacrée eut son tour, et le chant grégorien se rétablit avec persévérance d'année en année. M. F. Touzé, notre collaborateur, membre de la commission spéciale et secrétaire des conférences de Notre-Dame, y contribue de tous les efforts de sa science et de son expérience musicale, sans parler de son admirable voix, qui joint si efficacement l'exemple au précepte.

Restaient les costumes et les ornements ecclésiastiques, qui juraient désormais avec tout le reste; et sur ce terrain, la réforme était hérissée d'obstacles.

Tout conspirait contre elle, et l'industrie des fabricants, et la routine confondue avec la tradition, et la prudence des évêques, ennemis des nouveautés.

Il fallait leur faire comprendre qu'il s'agissait non pas d'innover, mais de restaurer, non pas d'inaugurer une mode, mais de retrouver une science, non pas d'altérer mais de rétablir les rites vrais de l'Église.

Des hommes éminents et courageux entreprirent cette noble tâche ; le P. Martin, auteur du bel ouvrage sur les vitraux de Bourges; M. Lassus, architecte de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle, créateur, avec l'abbé Fournier, de l'église Saint-Nicolas de Nantes ; M. Didron, le savant rédacteur des *Annales archéologiques*, démontrèrent, pièces en main, l'altération des costumes sacrés et la nécessité de leur restauration, au nom du goût, de la convenance, de l'histoire, de la liturgie même et de l'orthodoxie. Citons encore et surtout M. Violet-Leduc.

Mais il fallait que des artistes sérieux, convaincus, désintéressés, accrédités d'avance, se chargeassent de l'exécution de l'œuvre. C'est ce que firent MM. Le Mire, de Lyon, une de ces dynasties puissantes qui tiennent le sceptre de l'art industriel, et qui depuis plusieurs générations gouvernent l'empire de la soie, dans sa capitale française.

Collaborateurs pratiques des archéologues illustres que nous venons de citer, archéologues distingués eux-mêmes et incapables d'une erreur de science ou d'une faute de goût, ils ont fouillé patiemment toutes les archives sacrées de la soie en France, en Angleterre et en Allemagne ; en Allemagne surtout, où le calvinisme a remplacé, sans les détruire, les anciens ornements ecclésiastiques, où l'archevêque de Cologne et l'abbé Boch ont formé un musée sans égal de toutes les richesses du moyen âge.

Ils ont étudié les meubles, les vitraux, les tapisseries, le bois, les faïences, les métaux, et, avec cette mosaïque d'observations et de conquêtes, ils ont opéré une restauration de leur art qui est une création véritable.

Ils ont fait plus encore : ils ont instruit respectueusement le clergé, ils ont vaincu patiemment sa routine et sa répugnance, ils ont combattu la fausse industrie qui lui imposait des produits indignes de l'autel, ils les ont remplacés par des étoffes pures, exécutées, dessinées, brodées sur les plus beaux modèles et sur les monuments les plus authentiques.

Enfin, pour être bien sûrs de la mise en œuvre de ces étoffes réellement sacrées et artistiques, ils les ont coupées et taillées eux-mêmes aussi près que possible des formes larges et souples, élégantes et majestueuses des

ornements de l'époque de saint Louis à Charles le Sage, de ces formes qui donnaient tant de noblesse et d'éclat aux cérémonies exposées ci-dessus, et qui ont conservé tant de caractère aux costumes et aux rites des églises orientales, seules restées fidèles aux traditions primitives, durant les aberrations de l'art religieux en Occident.

La croisade n'a pas encore triomphé complétement, mais elle a remporté de grandes victoires et elle approche chaque jour des murs de Jérusalem.

Il y a six ans déjà, à la solennité de Pâques, en 1851, et l'année suivante à la même époque, tout Paris admira, tous les journaux citèrent avec éloge, et M. Janet-Lange



Armes des carmes déchaussés, tissées pour les chasubles moyen âge du monastère de Bagnères de Bigorre. (Exposition universelle. Propriété Le Mire, de Lyon.)

dessina dans l'*Illustration* les nouveaux habits d'office, copiés timidement encore sur ceux de saint Dominique, et inaugurés par monseigneur Sibour, qui s'intéressait vivement à l'œuvre réparatrice. D'autres prélats, illustres et savants, ceux d'Orléans, du Puy, de Belley, de Cahors, de Saint-Claude, du Mans, d'Autun, de Moulins, de Périgueux, etc., etc., ont adopté et propagent la réforme du père Martin, de MM. Lassus, Didron et Le Mire.

Elle a trouvé un champion résolu et influent dans le père Hermann, le fameux orateur des Carmes déchaussés, qui montrera bientôt, comme exemple éclatant, son église de Bagnères de Bigorre, construite dans le style du treizième siècle, enrichie des peintures de Paul Delaroche, des sculptures de M. Bonnassieux et des ornements de MM. Le Mire.

Ceux-ci ont enfin parlé aux yeux de tous, avec une éloquence irrésistible, dans leur vitrine sans rivale de l'Exposition universelle ; — et le gouvernement, d'accord avec le jury international, leur a donné toute l'impulsion qui dépend de lui en décernant à M. Joannès Le Mire la croix de la Légion d'honneur, — justice qui a été célébrée à Lyon comme une fête de famille par les représentants et les ouvriers de la soie.

Les cours d'archéologie, institués dans plusieurs diocèses, et multipliés par l'excellence de leurs résultats, achèveront de ramener l'art à sa tradition pure et sacrée, en sauvant du même coup les monuments religieux et leurs accessoires.

On peut en citer comme augure les actes mêmes des défenseurs de la routine. Ils n'osent plus guère la soutenir qu'en paroles ; et, sans accepter encore le retour à la vérité de l'art, ils y tendent par des formes et des étoffes modifiées, qui amèneront par une transition insensible la régénération complète des vêtements sacerdotaux.

C'est alors que le ver à soie de notre collaborateur, achevant le récit de ses aventures, pourra chanter l'*Alleluia* dans toutes les églises de France (1).

PITRE-CHEVALIER.

(1) Les archevêques et évêques, les ecclésiastiques, les archéologues, les artistes et les éditeurs étrangers, qui voudront des clichés des gravures d'étoffes et ornements dessinés ci-dessus, peuvent les demander au bureau du *Musée des Familles*.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

RENOUVELLEMENT DE LA CHARADE.

La Mélancolie, *le Rêve* et *la Danse des sylphes*, par MM. Méry, Godefroid et Roger.

Un de ces derniers soirs, dans un salon qui aurait voulu contenir tous les lecteurs du *Musée des Familles*, devant un concours empressé des notabilités de la littérature, des arts et du monde, on a exécuté une œuvre magistrale de M. Méry, notre illustre collaborateur, et de M. Godefroid, — œuvre qu'il est difficile de classer, tant elle est originale, mais que les juges les plus sévères ont applaudie comme une merveille à part, dans la sphère de la poésie et de la musique.

C'est une suite de strophes, mêlées de récitatifs, et intitulées : *la Mélancolie*, *le Rêve* et *la Danse des sylphes*, — le tout déclamé et chanté par M. Roger du Grand-Opéra, avec cette pureté d'organe, cette hauteur et cette finesse d'intentions qu'on lui connaît, — et accompagné par la harpe de M. Godefroid, qui a concentré dans ce morceau les perles les plus exquises de son double talent de compositeur et d'exécutant. Cela rappelle les invocations antiques, les pythonisses sur le trépied, les traditions d'Orphée et des harpes éoliennes, le roi Saül charmé par David, etc., etc. Les deux grands artistes ont littéralement tenu leur auditoire en extase durant près d'une demi-heure ; et quand on est retombé du ciel sur la terre, au dernier accent de M. Roger, au dernier soupir de M. Godefroid, chacun s'est réveillé et levé comme en sursaut, pour applaudir et rappeler les deux enchanteurs, avec M. Méry, qui n'a pu échapper à l'ovation.

Le poëte a raconté alors, avec sa verve habituelle, l'étrange origine de cette composition.

M. Godefroid lui jouait un soir un air de harpe :

— Recommencez, lui dit-il à la fin, je vais mettre votre musique en vers... C'est le contraire de ce qui se fait toujours ; mais raison de plus pour moi. Vous verrez à ma traduction si je vous ai bien compris.

M. Godefroid recommença, et M. Méry improvisa, en l'écoutant, les strophes qui rendent, en effet, toute sa pensée, et que M. Roger dit et chante si admirablement.

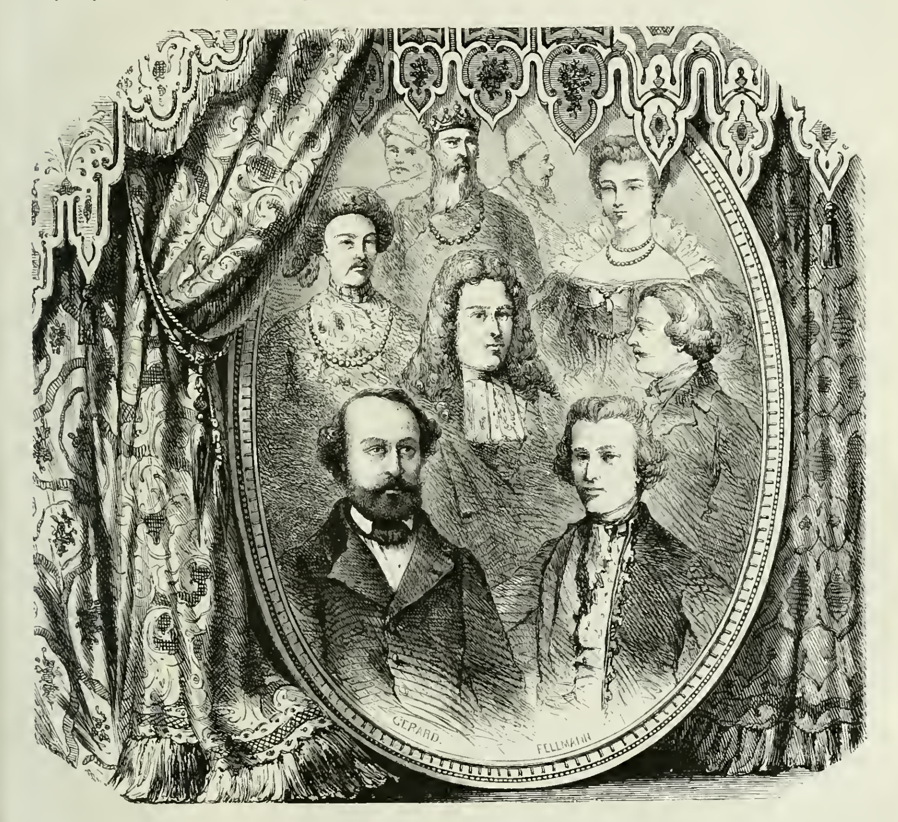
C'est là un véritable morceau de roi, et, malgré l'élévation de sentiment qui semble ne l'adresser qu'aux intelligences d'élite, nous croyons qu'il deviendrait populaire, tant il est saisissant, s'il était exécuté au Grand-Opéra, à quelque représentation solennelle.

Il a inspiré, d'ailleurs, le magnifique chœur de harpes composé par M. Godefroid pour la tragédie de *Camma*, et qui ajoute des effets si prestigieux à la déclamation de Mme Ristori.

Quant à M. Roger, il faut lui entendre dire *la Mélancolie* et *le Rêve*, pour comprendre que, s'il n'était pas le premier chanteur de France, il en serait le premier tragédien.

Nul artiste n'avait retrouvé, depuis Talma, cette simplicité, cette largeur et cette délicatesse de nuances, dans la diction des vers.

Le jour où M. Roger perdrait sa voix, plus puissante et



Protecteurs et artistes de la soie : Chinois et Indiens. Gabrielle d'Estrées; Colbert; à droite, Trinquart; au bas, Lassalle et Le Mire, de Lyon. (Voyez le texte aux pages précédentes.)

plus sympathique que jamais, ce grand malheur pour l'Académie impériale de musique serait un grand bonheur pour la Comédie-Française, et Mlle Rachel n'aurait qu'à revenir d'Égypte, avec les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine.

On a entendu dans la même soirée une sorte de charade littéraire, musicale et dramatique, dont l'imitation peut être proposée à tous nos lecteurs amateurs du spectacle en famille.

Le mot était Marivaux.

Au premier acte (*Mari*), M. Malezieux, interrogé par un compère, a raconté la plus ébouriffante aventure d'un époux évincé de l'équipage de sa femme par l'ampleur de ses jupons, et obligé de laisser madame s'installer seule dans la voiture commune avec ses crinolines, pendant que, séparé ainsi de sa moitié (qu'il appelle ses trois quarts ou plutôt ses neuf dixièmes), le pauvre diable monte sur le siége du cocher, où il gagne un *rhube de cerbeau*, tout en improvisant sur son malheur une complainte qui a fait le bonheur de l'assistance.

Au deuxième acte (*Vaux*), M. Ballande a lu la fameuse et magnifique élégie de La Fontaine, adressée aux nymphes de Vaux, en faveur de son ami Fouquet.

Au troisième acte enfin (*Marivaux*), M. Leroux et Mme Arnould-Plessy, de la Comédie-Française, ont dit la dernière scène du *Legs* de Marivaux avec tant de grâce, d'esprit et de gaieté, que tout le monde leur a crié, au dénoûment, le nom de l'auteur du *Legs*.

On voit combien ce renouvellement de la charade peut être fécond en surprises charmantes, en études utiles et en exercices relevés. On y fait rentrer ainsi, sous n'importe quel mot du dictionnaire, et au milieu des improvisations de la verve et de la gaieté commune, la récitation ou l'exécution des chefs-d'œuvre littéraires et dramatiques de notre langue.

C'est un jeu d'esprit que nous recommandons à nos lecteurs, assuré qu'ils y trouveront à la fois le plus grand profit et le plus vif amusement...

A la même soirée encore et à minuit, après les charmants airs béarnais de M. Pascal Lamazou, on a joué *les Deux aveugles*, où MM. Malezieux et Tayau, le successeur de Berthelier aux Bouffes-Parisiens, ont fait positivement mourir de rire, avec leur trombone et leur guitare, leur boléro et leur partie de cartes.

Mme RISTORI DANS *CAMMA*.

C'est l'événement artistique du mois. Jamais la tragédienne si admirée dans *Marie Stuart*, dans *Mirrha*, dans *Médée*, n'avait été plus vivement applaudie. Mme Ristori n'a pas été rappelée moins de huit fois, au milieu des bravos et des fleurs. Les bouquets pleuvaient des avant-scènes, des loges, du balcon, de l'orchestre, de tous les côtés.

Et c'était justice, dit un critique auquel nous nous associons; l'illustre artiste a composé ce rôle de Camma d'une façon réellement supérieure. Tous les sentiments sont exprimés par elle avec une vérité saisissante; dans son désespoir elle est sublime, dans son ironie elle est terrible, et son calme est aussi beau que son désordre; quand elle ne parle pas, sa physionomie si mobile reflète sa pensée, et l'on peut lire sur son visage les émotions qui agitent le personnage qu'elle représente.

LES CHEMINS DE FER DE CETTE, DE CHAUMONT ET DE RENNES.

Trois inaugurations en quelques jours, au midi, à l'est et à l'ouest; on ne dira pas que la science et l'industrie s'endorment. Nous ne pouvons qu'enregistrer aujourd'hui ce fait triplement capital; mais nous reviendrons avec détail sur ces chemins nouveaux, et surtout sur celui de Rennes, — dont l'ouverture a donné lieu aux fêtes les plus brillantes et les plus originales, — et qui est, en effet, toute une révolution et la fin d'une lutte de plusieurs siècles : — l'union morale et définitive de la Bretagne et de la France. P. C.

LES MÉDISANTS (1).

Vous les connaissez bien, car ils ont leurs entrées
Aux plus brillants salons. Ils sont étincelants :
Leurs gilets sont brodés, leurs jupes à volants;
Ils ont des fleurs au front, des cravates moirées,
Des robes de Palmyre et des habits pimpants
Sortis des mains de Staub : ce sont de beaux serpents
Avec des écailles dorées.

Leur sourire est câlin et leur charme est complet;
Leurs propos caressants, qui vers eux vous entraînent,
Sont plus doux que le miel où les mouches se prennent.
Ils vous brûlent en face un encens qui vous plaît,
Dont le parfum dépasse et la myrrhe et la rose;
Mais, dès que vous partez, étrange et triste chose!
Ils jettent l'encensoir pour prendre le sifflet.

Ils disent, ces flatteurs, avant que l'on ne sorte,
Qu'on est la fleur, la perle et l'astre des salons!
Puis, quand vous les quittez, ils mordent vos talons.
Hélas! n'écoutez pas, si l'écho vous apporte
Leurs paroles!... Les gens dont les cœurs satisfaits
Comptent beaucoup d'amis, ce sont ceux qui jamais
N'écoutent derrière la porte!

Vipères aux doux yeux, aspics frisés, parés,
Quand un de vous saisit une proie et l'enlace,
Comme il sait, ô mon Dieu! l'étouffer avec grâce,
Comme il a des venins emmiellés et sucrés!
Dans ses anneaux charmants, il serre, il broie, il blesse
La réputation, l'honneur, puis il en laisse
Les lambeaux tout saignants sur les parquets cirés.

Beaux railleurs, quelquefois, jaloux de ses lumières,
Vous frondez le génie, et vos petits ciseaux
Lui coupent sa grande aile!... ou, de leurs piédestaux,
Vous osez renverser les vertus les plus fières.
Plus les jardins d'autrui laissent aux curieux
Voir de fruits veloutés, friands et précieux,
Et plus on y jette de pierres.

Quand un soleil se lève en pompeux appareil,
Vous ne le chantez pas, comme fait l'alouette,
Vous voudriez l'éteindre, et l'envie inquiète
Vous dit qu'il faut souffler sur cet astre vermeil.
Dès qu'on ne verra plus ses splendeurs, ses magies,
Vous pourrez briller, vous! Les petites bougies,
Quand le jour disparaît, remplacent le soleil.

Vous cherchez le berceau, la source, la famille
De tout ce qui s'élève et semble étinceler.
Si l'origine est humble, empressés d'en parler,
Vous dites, en voyant le papillon voler :
« Autrefois il était chenille. »

Vous, superbe jalouse, au bal tourbillonnant,
S'il se trouve une femme encor belle et splendide,
Vous calculez son âge, et l'augmentez, perfide!
Vous prenez un fer rouge, et, sur le front d'Armide,
Vous marquez sous les fleurs un chiffre impertinent!

Vous pouvez quelquefois ne pas voir, ma divine,
La paille au coin de l'œil de votre beau voisin;

(1) Ces vers inédits de Mme Anaïs Ségalas ont eu, cet hiver, un succès d'enthousiasme dans les salons d'élite où elle a bien voulu les dire. Jamais peut-être ce talent viril et féminin tout ensemble ne s'était élevé à une telle hauteur, à une telle énergie. Il y a du coup de fouet de Juvénal dans cette vaillante sortie de la Muse contre les jaloux, les envieux et les médisants de notre époque.

(*Note de la rédaction.*)

Mais vous apercevez, grâce à l'esprit malin,
Le premier cheveu blanc, qui se cache humble et fin
Sur la tête de la voisine!

Si dans un jeune cœur, innocent autrefois,
Une flamme coupable un jour est allumée,
Vos lèvres de corail l'ont bientôt proclamée :
Quand vous voyez le feu, vous êtes la fumée
Qui va, d'un vol léger, l'annoncer sur les toits!

Votre poison, qui cause une douleur aiguë,
Dans des propos fleuris se glisse; votre main
L'apprête élégamment, avec un gant Jouvin;
Vous savez ciseler avec un art divin
La coupe où l'on boit la ciguë!

Votre esprit est coquet, et, lorsqu'il prend l'essor,
C'est souvent sans vengeance et sans haine qu'il blesse;
C'est pour tendre son arc et prouver son adresse,
Pour se faire applaudir comme un toréador,
Pour lancer un trait fin, à la pointe brillante :
Il ne vise et n'atteint la victime sanglante
Que pour montrer ses flèches d'or.

Si l'esprit court la rue, il aime aussi le monde,
Mais le cœur n'y va pas : l'esprit, qui rit et fronde,
Grand railleur, grand mondain, pour briller au salon,
Met tous ses diamants, part superbe et folâtre,
Et, comme Cendrillon, qui restait près de l'âtre,
Laisse le cœur à la maison.

Mais sans doute, ô railleurs! qui tirez sur les vices,
Vous êtes parfaits, vous, et vos âmes novices,
Candides, où jamais Satan ne s'est glissé,
Brûlent d'un feu plus saint que la lueur des cierges;
Elles ont la blancheur que, sur les Alpes vierges,
A la neige où nul n'a passé!

Mais non..., votre âme, hélas! n'est qu'une pécheresse,
Aussi faible qu'une autre, et cent fois plus traîtresse!
On y voit mainte tache, avec un bon flambeau.
Quand vous riez d'autrui, dans vos folles histoires,
On dirait que, voulant railler ses plumes noires,
Le merle siffle le corbeau!

Oh! soyez indulgents, pour qu'un ami vous vienne!
Et, si vous rencontrez la charité chrétienne,
Prenez-la par la main, puis, à tous nos lions,
Aux beautés au cœur vide, à la tête légère,
De grâce, présentez cette noble étrangère
Qui ne connaît pas nos salons.

Voyez-vous, l'indulgence est la belle des belles!
C'est un bandeau charmant qu'on met sur ses prunelles,
Afin de ne pas voir les fautes du prochain.
N'égratignez donc plus avec votre ongle rose,
Hâtez-vous de couper vos griffes, pour qu'on ose
Vous prendre et vous serrer la main.

ANAÏS SÉGALAS.

LES VOYAGEURS POUR RIRE OU LES VOYAGEURS PEINTS PAR UN AUTRE.

Avis aux voyageurs qui font leurs malles et qui désirent se classer.

Voici d'abord, en haut de la première page, les *voyageurs oisifs*, deux jeunes touristes, étendus sur l'herbe fine des montagnes, comme des lézards au soleil : ils suivent d'un œil paresseux les spirales de la fumée bleuâtre, et savourent mollement les souvenirs d'hier, le bien-être d'aujourd'hui, les espérances de demain.

De l'autre côté, le *voyageur curieux*, penché sur un précipice, a confié à son guide robuste sa vie... et les basques de son paletot. Il veut tout voir, là même où il n'y a rien à voir; tout découvrir, là où tout est découvert; il lui suffit pour son bonheur de pouvoir se dire : — Voici une chose que je n'avais pas encore contemplée!

Au milieu d'eux, vous reconnaîtrez sans peine le voyageur sans pareil, le voyageur qui a tout vu, lui, tout exploré, tout sondé, le *voyageur... blagueur* enfin, dans sa berline de voyage.

Au-dessous, le *voyageur spleennique* traîne par les chemins le poids de son ennui, tandis que sa mélancolique compagne, avec sa plume humide encore des brouillards de la Tamise,

Semble se conformer à sa triste pensée,

et s'associe de son mieux à sa pantomime décourageante.

Le *voyageur vain*, suivi de son *groom*, s'attèle au char de la fashion, se montre aux eaux, aux bains de mer en vogue, et étale dans ces lieux où *tout Paris*, disent les feuilletons, s'est donné rendez-vous, ses toilettes à la mode de l'année prochaine et ses gants d'une fraîcheur immaculée.

L'orgueil est d'un degré au-dessus de la vanité. Le *voyageur orgueilleux*, que son blason date d'hier ou des croisades, que ses revenus soient éclos à l'abri des tours féodales ou sous les roues d'une machine à vapeur, n'en écrase pas moins le passant de tout le poids de son cocher poudré et galonné, oubliant la grande parole : « Celui qui s'abaisse sera élevé... »

Voici maintenant les *voyageurs par nécessité*, Arabes de la civilisation, trois générations au complet, sans feu ni lieu, peu désireux d'en avoir, et portant avec eux, comme César, leur fortune... et leur marmite...

Et puis d'autres bohêmes, les *voyageurs criminels et félons*, l'immortel Macaire et l'impérissable Bertrand. Ils filent, non point les mains vides, mais emportant un souvenir de leurs actionnaires; leur voyage touche à son terme, car ils viennent de mettre entre eux et la gendarmerie cette barrière étrange qu'on appelle une frontière, ligne invisible tracée par la pensée en travers d'un chemin, rien et tout.

Tout au bas, le *voyageur innocent et infortuné* conte ses douleurs aux échos d'un waggon de troisième classe; et peut-être ses voisins, exposés à toutes les conséquences d'une pareille compagnie, pourraient-ils être, aussi bien que lui, pris pour type.
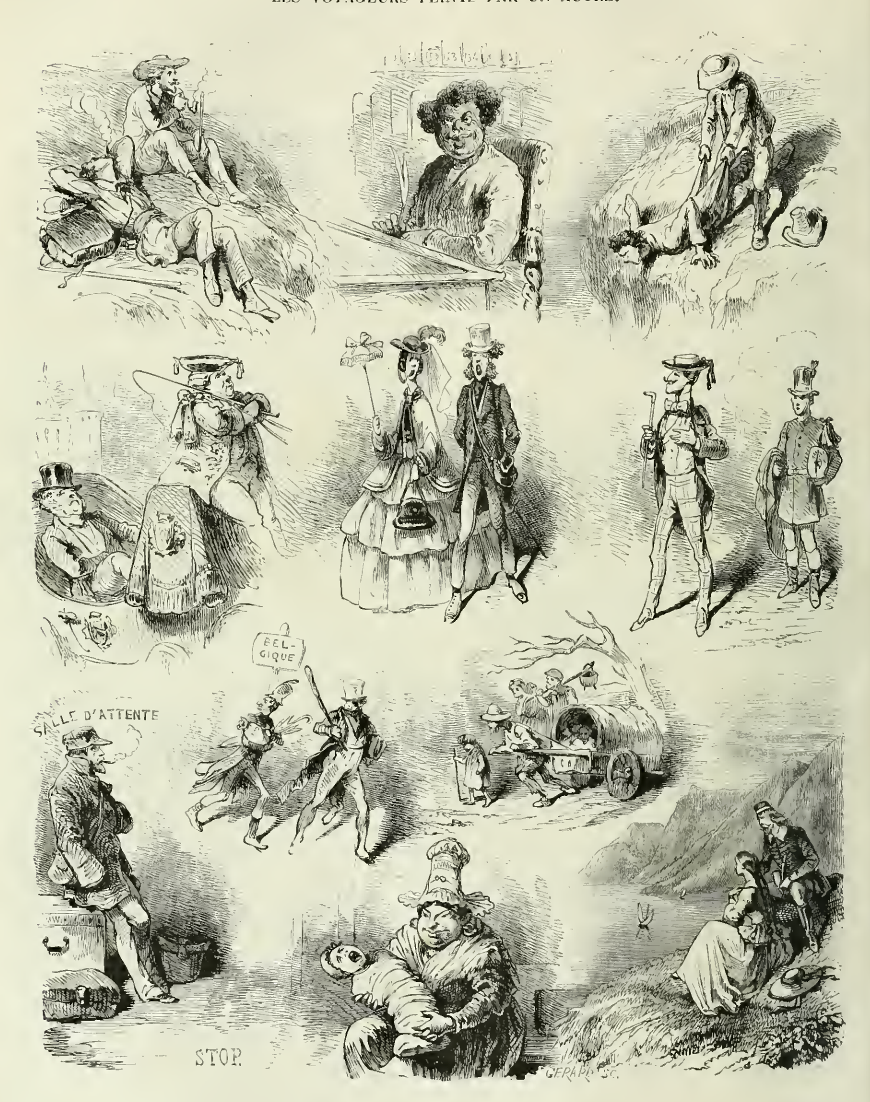
Ici, un jeune Allemand, aux cheveux blonds, au teint rose, rêve, avec sa blanche fiancée, au bord d'un lac bleu où se mirent de verts ombrages : c'est le *voyageur sentimental*, sentimental, disons-le, d'une autre façon peut-être que Sterne ne l'entendait pour lui-même; mais ce qu'on appelait *sentiment* alors serait plutôt ce qu'on nomme maintenant, en bonne part, *galanterie*.

Là, enfin, est le *voyageur* simple, celui qu'on voit partout, vous et moi, Pierre et Paul, qui part et arrive, va et vient au gré de ses affaires ou de son caprice, et parfois, dans les loisirs de l'attente, cherche sur le visage de ses compagnons de route les types si spirituellement esquissés dans le *Voyage sentimental*.

STOP.

(*Voyez la gravure au verso.*)

LES VOYAGEURS PEINTS PAR UN AUTRE.



Dessin de Stop (Voyez la page précédente).

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL DERNIER.

« *Égaux, soit; mais libres, non; vous êtes mon tyran, et je suis votre esclave.* » Réponse du jeune Louis XVII à son geôlier, qui lui disait que tous les Français étaient égaux et libres. (Égaux — S' oie T — mai lit — br — œufs — nom — v — houe — haie — *tes* — *mon* tire en *et* — *je* suit *votre* esclave.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LES CHRYSALIDES.

COMÉDIE EN TROIS ACTES.



La répétition de la parade. Hogarth, Garrick, Hoaldy, Figg, Savage, Witchcotte. (Acte II, scènes IX et X.) Dessin de Bertall.

PRÉFACE.

Il n'est pas inutile de prévenir le lecteur que cette comédie n'a pas été destinée à la représentation. Elle rentre dans l'essaim proscrit des fantaisies littéraires ; papillons bleus que le public accepterait encore, mais que la critique contemporaine ne lui permet plus d'applaudir.

Les vieux maîtres de la scène ont été sages de naître un ou deux siècles avant nous.

Quand on a sérieusement étudié le théâtre, imprudence qui éloigne des conditions actuelles d'une pièce à succès, on est sujet à s'éprendre de certains caprices, empreints de la saveur d'une école disparue, ou d'un poëte en compagnie duquel on a trop rêvé.

J'ai accueilli une tentation semblable, et sans scrupule, n'ayant pas à soutenir le crédit commercial d'un nom illustré dans l'assemblage des *charpentes* ou la construction des *carcasses*; persuadé, d'ailleurs, qu'avec beaucoup de résolution et de fécondité, plus *quelque chose*, on parviendrait à vaincre, en dehors de ces routines et de ceux qui les préconisent, parce qu'ils ne comprennent rien au delà.

Mais comme on est toujours plus ou moins asservi aux préjugés de son temps, je ne présenterai, en faveur de cette bluette, que des circonstances atténuantes.

Les acteurs du drame sont pris au cœur de la vieille Angleterre, dans la phalange des poëtes, des artistes, des comédiens même, gens imbus des traditions d'un théâtre qui, même avant Shakspeare, a constamment été le refuge de la plus extrême liberté.

Après avoir essayé naguère, ici même, de peindre *les Anglais* d'aujourd'hui (1), j'ai voulu, pour mieux accuser le relief de mes modèles, ombrer derrière eux, en guise de fond, de lointaines perspectives du siècle précédent.

Je tenais à être sobre de détails, à caractériser plusieurs figures historiques, à exhumer la bohême laborieuse de Londres, sous George II; à saisir dans leur lutte sur le terrain des arts, l'idéal et la réalité, querelle résolue chez nos voisins, comme elle le sera chez nous, au profit de la consciencieuse laideur; à signaler l'allure incohérente et fantasque de ces esprits, que nulle Académie n'a ratissés; enfin, à assembler le tout dans une rapide ébauche.

Naturellement, la forme dramatique s'est présentée comme la plus vive, la plus nette, et j'ajouterai: *la plus facile*. Une comédie inspirée des vieux répertoires du théâtre de Black-Friars était comme un moule où venaient s'emboîter mes personnages, en accusant leur originalité, si franchement dépeinte par les formes capricieuses du théâtre anglais.

Pour conclure ces aveux par une confidence, je vous dirai tout bas, ô lecteur, que si l'on confiait ces trois actes au concierge de M. Clairville, il lui suffirait de substituer aux *excentricités* du second une lutte entre les deux prétendus, avec une scène où leur fiancée serait pathétiquement, de ci de là, tiraillée par l'un et par l'autre, pour extraire de l'ouvrage au moins vingt représentations.

C'est le bilan d'un succès d'estime: passe encore s'il s'agissait d'une chute estimable... Le résultat procéderait peut-être de la foi qui cimente un parti-pris, et, dans les arts, entre les extrêmes, rien n'existe. Si l'éclectisme et les moyens termes avaient, sur ce terrain, la moindre valeur, ne conduiraient-ils pas infailliblement à la perfection?

PERSONNAGES.

William Hogarth, graveur et peintre.
Sir James Thornhill, baronnet, peintre du roi George II.
Sir Claudius Witchcotte, baronnet, membre de la Chambre des communes; fiancé de Jane Thornhill.
Samuel Johnson, littérateur. } amis d'Hogarth.
David Garrick, commis marchand de vin, puis artiste dramatique. } amis d'Hogarth.
John Hoaldy, docteur en théologie et auteur dramatique. } amis d'Hogarth.
Richard Savage, poëte. } amis d'Hogarth.
Figg, boxeur. } amis d'Hogarth.
Lady Judith Thornhill, femme du baronnet sir James.
Jane, leur fille.
Un huissier du Parlement.
Le cocher de Witchcotte.
Un domestique de Thornhill.
Amis. — Valets. — Ouvriers, etc.

La scène se passe à Leicester-House, résidence du prince de Galles, à Londres, en 1754.

PREMIER ACTE.

(Un très-vaste salon de Leicester-House décoré dans le goût du règne de George II. Porte au fond, portes et fenêtres latérales; plafond élevé. Le fond de la pièce est décoré de deux vastes panneaux de peinture mythologique, dont l'un est inachevé. Devant ce dernier (celui de droite) sont placées deux échelles de peintre, de hauteur inégale. Chacun de ces panneaux est surmonté d'un œil-de-bœuf vitré à châssis mobile. Contre le mur, on voit deux ou trois toiles retournées. Le mobilier se compose d'un établi relégué à gauche; puis, d'un canapé, d'une table et de quelques fauteuils ou chaises, disposés un peu à droite devant l'échafaudage des peintres.)

SCÈNE I.

Sir James THORNHILL, sur la plus haute échelle, sa palette à la main, l'épée au côté; il peint dans les nuages d'un tableau allégorique. Miss Jane THORNHILL, sa fille; assise devant la table, elle fait de la tapisserie. William HOGARTH, tenue d'atelier; assis sur un escabeau élevé, mais bien plus bas que l'échelle du maître; il brosse la partie inférieure du tableau.

Hogarth. Si telle est votre pensée, maître, on sera forcé de croire que sir James Thornhill, notre plus grand peintre, est plus fier de son dernier vote à la Chambre des communes, que de l'honneur d'avoir exécuté la coupole du dôme de Saint-Paul et le plafond de la salle de Greenwich.

Thornhill. Eh bien! ceux qui me jugeront ainsi trouveront à qui parler. William Hogarth, un personnage grave, qui se mêle de tout, leur répondra qu'ils sont des sots.

Hogarth. Je n'en ferai rien. Vous aimez l'art par pure compassion; mais vous dédaignez les artistes.

Thornhill. Encore! mais ce Wilson n'a ni sou ni maille: un paysagiste!

Hogarth. Un homme qui sait, d'un chêne long comme le doigt, faire un arbre trois fois plus grand que nature.

Thornhill. Et comment?

Hogarth. En plaçant au pied du tronc une figure six fois trop petite. Vous feriez tout le contraire; mais est-ce une raison, parce que Wilson est convaincu que Dieu a créé les hommes en l'honneur des chênes, quand vous professez une doctrine opposée, pour lui refuser la main de mis Thornhill?

Jane, *à part*. A Wilson! ma main? Et c'est M. Hogarth...

Thornhill. Est-ce pour me fatiguer de ces sottises que tu es revenu tout exprès de France?

Hogarth. Non, sir James; j'ai repassé la mer par dévouement au prince de Galles, pour travailler aux accessoires de son royal salon de Leicester-House... à trois schellings le pied carré. L'Olympe déserté poursuivait en rêve

(1) Voyez les *Anglais chez eux*, t. XVIII, p. 9, 36, 65, 102, 137, 201, 228. Voy. aussi *la Vie d'Hogarth*, par M. Léon Gozlan, t. I, p. 9, et l'*Histoire d'une image*, par M. Francis Wey, t. XX, p. 29.

votre valet plein de remords, qui s'est docilement remis aux gages de l'illustre Thornhill et d'Apollon.

THORNHILL. Puisse Apollon t'en savoir gré! mais modère ton babil, et surtout devant ma fille.

HOGARTH. Si vous comptiez la marier sans qu'elle s'en doutât .. Après tout, Wilson est un honnête garçon, qui fera mieux, et...

THORNHILL. Se taira-t-il enfin? Wilson ne m'a fait aucune demande, et il a eu raison.

HOGARTH. On a sondé vos intentions à ce sujet, et à moins que miss Thornhill, par ses répugnances à l'égard des peintres...

JANE, *avec dépit.* Il en est d'estimables, je me plais à le penser, comme il en est d'inconstants et d'ingrats. On dit le plus grand bien de M. Wilson, et... si mon père...

HOGARTH. Vous l'entendez, sir James; ces deux cœurs sont d'accord.

THORNHILL, *à sa fille.* Son projet n'est qu'une invention ridicule.

JANE. M. Hogarth a exprimé mes vœux les plus chers. Il ne me déplairait nullement d'épouser un peintre... quelconque. Je tiens à la profession plus qu'au choix du sujet.

HOGARTH, *à part.* Elle accueille la proposition avec une docilité...

THORNHILL. Se sont-ils ligués pour se rire de moi? Un Wilson serait le gendre de sir James Thornhill! ma fille peut aspirer à des partis...

HOGARTH. Si vous lui en destinez une demi-douzaine? Alors, un de plus ou de moins...

THORNHILL. Les plus grands seigneurs se disputent notre alliance.

HOGARTH. Et vous avez choisi le plus gros, le baronnet sir Claudius Witchcotte, votre collègue.

THORNHILL. Jamais un misérable rapin ne sera le mari de ma fille!

HOGARTH. N'en parlons plus. (*A part, avec un gros soupir.*) Ah, le pauvre Wilson!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS. UN HUISSIER DU PARLEMENT, remettant une lettre à Hogarth, qui la fait passer à Thornhill avec un geste d'une importance comique.

L'HUISSIER. Du premier lord de la Trésorerie.

THORNHILL, *lisant.* L'affaire est pressante. Je comptais achever la figure de Diane...

HOGARTH. Diane a le temps d'attendre, puisqu'elle est immortelle.

THORNHILL, *à l'huissier.* Vous direz que je vous suis. (*L'huissier s'incline et sort. — A sa fille, en descendant de l'échelle*). Tout à tous; du matin au soir sur le qui-vive. Ils m'ont réduit à peindre en habit de ville, la perruque sur le front et l'épée au côté. Comment achever une toile?...

HOGARTH. Quand on est peintre du roi.

THORNHILL, *jetant les yeux sur la besogne d'Hogarth.* Ah ciel! est-il possible!

HOGARTH, *radieux.* Ah! c'est qu'on a fait de son mieux.

THORNHILL. Est-ce dans les boues du Fleet que tu as ramassé ces revendeuses de morue, ces hippopotames?

HOGARTH. Ce sont des naïades. Vous m'avez commandé de les peindre sans voile.

THORNHILL. T'avais-je dit de les peindre ignobles?

HOGARTH. Si elles étaient belles, elles trouveraient quelque faune pour leur donner des robes.

THORNHILL. Affreux! affreux! Et que font-elles accroupies dans cette grenouillère?

HOGARTH. Elles savonnent leurs chemises. Ne fallait-il pas justifier l'absence du costume? Voyez celle-ci, la grosse rousse, comme elle tord son linge naturellement! Et ces petits poissons expirant sur le bord... Ah! c'est la nature prise sur le fait: l'eau de savon est mortelle au fretin.

THORNHILL. Ni goût, ni poésie, ni inspiration! Tu finiras, je le prédis, par brosser des jambons et des pots de bière à Gin-Lane. Je reviens dans un moment; que ces indignités soient disparues à mon retour! Des naïades qui savonnent des chemises! ô Tibulle! ô Théocrite! ô muses, détournez-vous! Renonce à la figure, et couvre-moi ces fonds.

HOGARTH, *à part.* Une jolie composition pourtant... où j'avais sauvé les inconvenances du sujet. (*Thornhill fait quelques pas pour sortir, revient et prend Hogarth à part.*)

THORNHILL, *montrant sa fille.* Surtout ne va pas lui monter la tête pour ce Wilson!

HOGARTH. Soyez sans souci là-dessus. (*Thornhill sort.*)

SCÈNE III.

Miss THORNHILL. HOGARTH; il reprend ses pinceaux.

JANE. Vous ne me parlez plus de M. Wilson?

HOGARTH. Votre père me l'a défendu. D'ailleurs, à quoi bon plaider une cause si facilement gagnée?

JANE. Un cavalier charmant, d'une haute stature.

HOGARTH. Six pouces de laideur de plus qu'un autre.

JANE. Un talent rare!

HOGARTH. Il excellerait à vous représenter en Daphné... après la métamorphose.

JANE. C'est le mari de votre choix: le sceptre de l'art resterait dans notre maison.

HOGARTH. Mais le roi vous a donné des ancêtres; sir James est un personnage: Claudius Witchcotte vous conviendra mieux.

JANE. L'avis est plus conforme aux intentions de mon père. Qu'on est heureuse de posséder un ami tel que vous, jugeant sans passion!...

HOGARTH. Et sachant rester à sa place. Simple artisan, fils d'un ouvrier, je dois vous contempler de loin. Etre seul et ne rien craindre, c'est être fort; tout dédaigner, c'est être libre. Je n'offre que la lutte et la pauvreté; la gloire après, peut-être... c'est trop et trop peu. Vous, Jane, prenez une position convenable: Witchcotte représente à merveille, et il vote avec une majesté!

JANE. Witchcotte, sort! (*Hogarth semble près de parler, mais il se remet brusquement au travail.*)

HOGARTH, *se détournant.* Vous disiez?...

JANE. Rien! que pourrais-je dire?

HOGARTH, *quittant tout à coup son ouvrage.* Je ne fais rien qui vaille; votre père a raison. Tant d'efforts! Pourquoi? pour qui? Heureux Wilson! Il ne songe à rien, ni à personne. Ah! (*Il jette son pinceau.*) Je suis las de combattre et je renonce à tout!

Jane. C'est me tracer mon devoir. Mon père, vous le savez sans doute, a donné sa parole à sir Claudius; malgré les répugnances de ma mère, il l'a présenté comme son gendre à ses amis du Parlement, et m'a signifié ses volontés. Or, vous ne l'ignorez pas, mon père veut être obéi. (*Elle étouffe un soupir.*)

Hogarth. Et vous consentez sans peine... (*Il s'approche d'elle et la contemple.*) Oh! mon cœur se brise! Le froid de la mort y pénètre avec vos paroles. Jamais! non jamais, sachez-le bien, on n'aura trahi une affection plus profonde, ni plus fidèle! Et tout à l'heure, en ce moment même...

Jane. Si bien choisi pour servir un rival!

Hogarth, *avec feu.* Mettons fin à ce jeu cruel! Désespérant de vous obtenir, je me suis embarqué... et je suis revenu. Ma vie est où vous existez! Pour sonder l'esprit de votre père, j'ai jeté à son oreille le nom de Wilson, plus recommandable à ses yeux que le mien. Les dédains de sir James m'ont fait pressentir, si j'osais parler pour moi-même...

Jane. Hélas! ils ne vous ont pas troublé seul. Mais cette cruelle épreuve, pourquoi l'avoir tentée?

Hogarth. Si j'avais mis le nom d'Hogarth au lieu de celui de Wilson, on me bannissait de cet atelier où, pour vous voir, je subis un labeur ingrat. Du moins, je suis près de vous, je vous contemple, j'entends votre voix chérie. Ma carrière perdue, les duretés de sir James, ce n'est rien! mais vous perdre; mais... Jane, rendez-moi ce cœur qui seul m'a deviné! Jane, si vous saviez comme il vous aime, ce triste et pauvre orphelin! Cette nuit même, je le jure! si vous l'abandonnez, votre William s'en retournera vers l'Océan, drapé dans les flots gris de la Tamise. Vous souriez... et j'ai peur. Ah! parlez, parlez-moi!

Jane, *attendrie, lui tendant la main.* On ne peut pas cependant le laisser se noyer. (*Avec tendresse.*) Ingrat, qui m'a pu croire infidèle!

Hogarth, *de même.* Ingrate, qui m'a soupçonné d'inconstance!

Jane. Encore une querelle?

Hogarth. Celle-ci console de l'autre. Que je suis bien tout à vous! Nous étions deux enfants lorsque le sort me jeta sur le seuil de Thornhill, et votre amitié m'y a retenu. Dès l'instant où je vous ai vue, Jane, ma destinée fut fixée. Vous m'avez donné la conscience de mes forces: confidente de mes espérances, devinant en moi le germe d'un talent et le dévouement le plus absolu,—deux secrets entre nous,—vous m'avez permis d'entrevoir un bonheur où je n'osais aspirer. Avant d'être ma fiancée devant Dieu, vous étiez ma sœur.

Jane. A votre tour, soutenez mon courage: ce Claudius, épris de lui-même et de ma fortune, a pour lui mon père, que les larmes n'ont pu fléchir. Il ne soupçonne pas les regrets qu'il se prépare...

Hogarth. Et dont vous le préserverez, n'est-ce pas?

Jane. Je fuirais plutôt jusqu'au bout du monde! Cher William, je crois à votre génie; vous trouverez en votre servante la femme forte et la compagne soumise de la Bible. Les intérêts qui nous séparent sont au-dessous de moi; j'y résisterai. Celui qui m'attire à vous est pur et sacré. Fussiez-vous l'enfant gâté de la fortune et de la renommée, je vous préférerais encore.

Hogarth, *avec ardeur.* Ah! vous êtes un ange! Qu'ai-je donc fait pour être aimé ainsi? (*Hogarth reprend son ravail.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS. THORNHILL.

Thornhill. Encore une journée perdue! Il faut aller au Parlement (*à sa fille*), et te rendre cette matinée que tu m'avais donnée. Je vais te ramener à ta mère. (*A Hogarth qui efface ses naïades.*) Cette besogne vaut mieux que l'autre. (*A part.*) Le pauvre garçon ne fait pas de progrès... (*Haut.*) Çà, qu'on travaille, et que cette royale demeure ne se transforme pas en cabaret quand j'aurai disparu. Vous m'entendez, maître Hogarth?

Hogarth. Ah! fi, sir James: c'est faire injure à ma tempérance.

Jane. A bientôt, monsieur William.

Hogarth. Et sans rancune, n'est-ce pas?

Thornhill. Que signifie... miss Thornhill a-t-elle rien à démêler avec ce vaurien?

Hogarth. C'est... vous savez? à cause de Wilson; j'ai risqué, pour vous plaire, quelques représentations.

Thornhill. Qui t'a prié?... Et s'il me convient, à moi, ce Wilson? Il te sied bien de desservir un confrère! (*A sa fille.*) Tout est prêt pour ton mariage, et Claudius que je viens de quitter... (*Elle échange un regard avec Hogarth.*) Allons, ma fille; allons. (*Ils sortent. — Hogarth se remet à l'ouvrage.*)

SCÈNE V.

L'œil de bœuf situé au fond de la salle, à gauche, s'ouvre, et une tête paraît.

John HOALDY (1). HOGARTH.

Hoaldy. Pst! pst! pst! (*Hogarth regarde de tous côtés et aperçoit Hoaldy.*) Pst! est-il parti?

Hogarth, *descendu de son échelle et après avoir posé sa palette.* Eh! c'est le révérend John Hoaldy, encadré comme un saint dans sa niche. Quelle bonne attitude pour un prédicateur!

Hoaldy. Vous voilà donc de retour? Grande joie dans Israël! la maison est cernée, et l'on guettait la sortie de la garnison pour envahir la place.

Hogarth. L'aimable surprise!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS. Richard SAVAGE (2), apparaissant, une bouteille à la main, à l'œil de bœuf de droite.

Savage, *un peu gris.* Abrégez cette scène déchirante! Depuis une heure, nous sommes à la torture, cette amphore et moi.

Hogarth. C'est Richard Savage.

Savage, *montrant la bouteille.* Lui-même, revêtu de son écusson. (*Il descend la fiole avec une ficelle.*) Veillons d'abord au plus pressé: des précautions, cher William! Je la confie à ta loyauté; elle est absolument vide.

Hogarth. Ton nez me l'avait dit avant ta bouche. (*Il descend en se cramponnant aux saillies du mur.*)

Savage, *mettant le pied sur l'échelle de Thornhill, à*

(1) Célèbre controversiste anglican, ami de Clarke, auteur de la *Mesure de l'obéissance*, etc.

(2) Poète satirique et dramatique, fameux par ses désordres et son talent.

Hoaldy. Doucement, l'ami; ménage ta dignité. (*Il se laisse tomber à terre.*) Moi, c'est différent; je ne suis qu'une chose...

HOGARTH, *à John.* David Garrick viendra-t-il?

SAVAGE, *désignant la porte du fond, qui s'ouvre.* Le voilà : il est plein d'intérêt.

SCÈNE VII.

LES MÊMES. David GARRICK, entrant par la porte de gauche; puis, le boxeur FIGG, par celle de droite.

HOGARTH, *prenant les deux mains de Garrick chargé d'un lourd panier de bouteilles.* Cher Garrick! Mes amis, je vous revois!

SAVAGE. La science, l'esprit, le talent et la paresse; l'avenir et la réserve de la vieille Angleterre; les papillons du printemps poétique de demain... à l'état de chrysalides : les voilà donc réunis! (*A Garrick.*) Tu n'as apporté qu'à boire; la matière n'est pas représentée. (*Entre le boxeur Figg avec un jambon, du pain et un panier sous le bras.*)

FIGG, *il est gros et trapu.* Je l'apporte, la matière! Il faut bien grignoter en jasant, pour attendre le souper, quelques massepains, un bonbon pour la soif. Voici des petits pieds de mouton froids, douillets comme la rosée; j'ai du piment dans ma poche. Et le poitrail, monsieur William, toujours sonore? Moi aussi. (*Frappant sur sa poitrine.*) Le boxeur Figg est toujours bon là!

GARRICK. J'attends encore un compagnon, un ami, qui doit me trouver ici et que je vous présenterai tout à l'heure.) *Ils déposent et organisent la collation sur l'établi.*)

FIGG, *à Hogarth.* Si vous nous quittez encore, je me remets à tuer dans les assauts! quand j'ai de l'humeur...

GARRICK. Hurrah pour William Hogarth! Hurrah! hurrah! hurrah!

TOUS. Hurra...a...a...ah! (*Musique au dehors jouant le God save the King.*)

HOGARTH. Qu'est-ce là?

SAVAGE. C'est la cantonade : John te fait donner la sérénade par ses amis de l'orchestre de Drury-Lane.

GARRICK. Les Romains élevaient du marbre aux jeunes hommes de haute espérance; nous encensons d'harmonie ton aurore qui se lève. (*Hogarth ému leur serre la main; on entonne en chœur le God save the King, en remplissant et en choquant les verres.*)

HOGARTH, *transporté.* Ah! voilà comme on t'accueille, brute, fainéant, sceptique! Vous le prenez avec moi sur ce ton! le *God save the King*, en musique... en vraie musique! C'est ainsi que vous relevez ceux qui ploient? A nous l'avenir! à nous la gloire! Nous sommes unis, nous avons du courage; nous ferons de grandes choses! Hurrah!

SAVAGE, *enthousiasmé à froid.* Je vais commencer une tragédie... en une foule d'actes.

FIGG. Oui, de grandes choses! Plus de mollesse : au prochain assaut, je réduis tout en marmelade! (*Eclats de rire.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS. Samuel JOHNSON. Samuel est grand, très-maigre et borgne; un tic nerveux contracte ses traits; il entend difficilement; il a un emplâtre de taffetas noir sur l'œil gauche; sa perruque est trop petite; ses habits noirs, trop larges, sont sales et troués; la misère perce. Il est roide, gauche; sa tenue est celle d'un pédant crotté ou d'un sacristain de village. Il parle avec une solennité doucereuse, assaisonnée par un organe glapissant En entrant par la porte du fond, Samuel s'arrête sur le seuil à contempler la scène d'un air effaré. Les jeunes gens le regardent avec surprise, hormis Garrick qui a le dos tourné de son côté. Hogarth s'avance curieusement au devant de l'inconnu.

HOGARTH, *à ses amis, après l'avoir toisé.* De mes jours je n'ai rencontré un malade si robuste, ni lu tant d'ambition sur la face d'un maître d'école.

JOHNSON, *avec un sourire béat. Optimè!* Je suis mourant depuis ma naissance; robuste à vous briser comme un roseau; ambitieux... quelque peu, et j'ai été maître d'école.

GARRICK, *se levant avec empressement.* Mon maître et



Samuel Johnson. Dessin de Franck.

mon ami, chers camarades. Je vous ai souvent fait l'éloge de Samuel Johnson, le plus méconnu des grands hommes de l'avenir. C'est la plus belle fleur de notre bouquet poétique. (*Présentations.*)

SAVAGE. La fleur des cimetières.

HOGARTH. Moi, je le trouve assez gai : l'orgueil de l'aigle, la douceur des chats et l'appétit du requin...

JOHNSON. *Recta sapere :* Je suis fils de jacobite et tory; l'homme d'Horace, *justum et tenacem;* la loi vivante; la grammaire et la dialectique, et la logique et la rhétorique érigés en code; le martyr de la conscience et le défenseur inébranlable du principe d'autorité. Au physique, dévoré par un mal qui ronge, et soupçonné d'épilepsie; au moral, pauvre comme Job, habitué à souffrir; à jeun à toute heure, et peu disposé aux égarements de l'âme.

HOGARTH. Comment répondre à vos honnêtetés? (*Il le contemple du haut en bas.*) Je m'engage sur l'honneur

à ne jamais faire votre portrait! (*Eclats joyeux. Johnson seul reste sérieux, puis lance un éclat de rire sec et bref.*)

Johnson, *d'un ton doux.* Mais on mangeait quelque chose... là? Je serais humilié de troubler vos occupations. (*On lui donne à manger : il reçoit tout avec cérémonie et se bourre en silence avec voracité.*)

Hoaldy, *à Figg* Faisons une partie de whist pour occuper Savage. (*Tous trois s'attablent à l'angle de l'établi.*)

Garrick, *attirant Hogarth sur le devant de la scène.* Te voilà de retour : que vas-tu faire? (*Hogarth fait signe que Johnson debout derrière lui les écoute.*) Tu peux parler devant Johnson : il connaît le roman de ton cœur, de ta pauvreté, de ta fuite. Johnson est un vieux confident... que tu vois pour la première fois.

Hogarth. Eh bien! conseillez-moi tous deux : on n'a pas tous les jours, pour échapper à ce qu'on aime, du courage et deux cents schellings.

Johnson, *dogmatiquement.* Rien ne simplifie une question comme un sentiment profond de la hiérarchie morale qui préside à tout. Vous voilà bien empêché par une difficulté, la plus élémentaire du monde : vous aimez, on vous aime, l'autorité paternelle sépare deux cœurs étourdiment engagés; à la faveur d'un principe inflexible, vous comprenez sur-le-champ que la rébellion serait coupable et que vous devez vous retirer.

Hogarth, *à part.* Jacobite austère, avec un syllogisme dans le cœur... (*Haut, très-vivement.*) Mais, quand j'invoque la société, moi, c'est la nature qui répond ; je hais toute tyrannie, j'appartiens à l'opposition quand même!

Johnson, *à Garrick.* Vous ne m'aviez point averti de cette pénible démence.

Garrick, *à Hogarth.* Modère-toi, cher William.

Hogarth, *à Johnson, avec une énergie croissante.* Non, vous ne pouvez me comprendre! Je me suis créé dans le silence, dans l'observation et la liberté, un talent étrange que nul jusqu'à ce jour n'a pu pressentir en moi. J'ai fait descendre dans cette main une âme, un cerveau, un esprit subtil qui m'obéit et parle. Il m'est aussi facile de faire passer le même visage par les passions les plus opposées, qu'il vous le serait de dire : Il était joueur, il devint hypocrite; il fut saisi de pitié ou emporté par la furie du meurtre. Voyez Garrick : est-il une physionomie plus loyale? S'il me plaisait de placer, dans une estampe, Garrick à une table de pharaon, et de l'accuser de biseauter les cartes, chacun reconnaîtrait Garrick et s'écrierait : Cet homme-là triche au jeu! Moraliste bizarre, j'écrirai, dans cette cité de boue, d'or et de sang les illustrations d'un livre que chacun lira sur mes tableaux, et les secrètes abominations de Londres seront flétries.

Johnson. Il n'existerait aucun mortel doué d'un si robuste orgueil...

Hogarth. Si vous n'existiez pas?

Johnson. J'aurais clos différemment la période; elle peut sans inconvénient demeurer ainsi.

Hogarth. Mais où m'entraînez-vous? Nous parlions de ma foi qui chancelle et de ma volonté qui s'éteint. Jane, Jane! vous tenez ma liberté captive... Eh bien! cet obstacle, je le briserai. J'ai voulu fuir, le destin me ramène : Jane sera ma femme! Comment? je l'ignore. Mais je le veux : cela sera!

Johnson, *avec flegme.* N'espérez pas triompher par de coupables manœuvres, de la sainte autorité d'un père! Si votre dessein est d'entraîner la jeune miss, mon amitié m'engage à vous dire, et mon devoir m'oblige à vous affirmer, que, dès demain, j'irai prévenir sir James Thornhill, afin de le mettre sur ses gardes.

Hogarth. Des menaces... un défi? Le succès est à moi! Oui certes, vous êtes un homme robuste ; car vous me saisissez tremblant sur le rivage, et d'un seul coup, vous me lancez à l'autre bord!

Garrick, *riant.* Cher Samuel, vous n'entendez rien aux passions.

Johnson. Dieu, dans sa clémence, ne m'a point bâti pour acquérir ce genre de savoir. Néanmoins, je verrai sir James Thornhill et je plaiderai la cause; mais si je la perds, il sera prévenu du danger. (*Il s'éloigne d'eux.*)

Hogarth, *à Garrick.* Il m'anéantit, si je ne précipite le dénoûment.

Garrick. Nous avons à t'apprendre une grande nouvelle. Regarde ce salon : eh bien, avec la permission du prince de Galles, nous l'allons transformer en salle de spectacle.

Hogarth. Quelque invention de John Hoaldy. Persiste-t-il à monter sur les planches?

Garrick. Il prétend débuter à Drury-Lane.

Hoaldy, *qui a entendu ces derniers mots : — sans quitter les cartes.* Pourquoi non? De l'auteur à l'acteur il n'y a que la rampe, et quand on se sent dominé par une vocation impérieuse...

Johnson, *accourant vers John.* Un docteur de l'Eglise grimper sur des tréteaux! est-il possible? vous, le fils d'un lord-évêque, vous qui, honoré de la protection du prince de Galles, pouvez aspirer à devenir son chapelain!

Garrick. Qu'est-ce, en effet, dans notre prosaïque pays, que la vie d'un comédien? Un labeur ingrat et l'hôpital en perspective. J'ai subi de rudes épreuves : ne m'a-t-on pas vu tour à tour écolier en théologie à Lichtefield, commis marchand de vin à Lisbonne, précepteur sans disciples à Oxford, avocat sans causes à Lincoln's-Inn, servi'eur d'un géomètre à Rochester? Eh bien, je vends du vin baptisé à Cheapside, j'étudie pour mon plaisir à mes heures perdues, et je préfère mon comptoir aux lauriers du divin Shakspeare!

Savage. Un état solide, qui te permet de désaltérer les premiers talents de l'époque... Ce brave Garrick!

Hogarth, *à part.* Génie fourvoyé qui s'ignore, et trouvera son chemin malgré lui.

Garrick, *à Hogarth.* C'est moi qui ai mis en tête à ce pauvre John la fantaisie d'essayer son talent dans une parodie de *Jules César*, lourd pastiche à la manière anglaise. Mais, j'y pense! tu n'as point de mémoire : tu feras le spectre On te mettra à la main une belle lanterne, car un fantôme prudent ne s'expose pas à se casser son ombre de cou.

Hogarth. Thornhill sera-t-il invité?

Garrick. On espère le séduire, et nous comptons offrir un rôle à sa fille.

Hogarth, *à part.* Heureuse idée! je pourrai la voir, lui parler seul ; et peut-être à la faveur de ce divertissement... (*Haut.*) Pour plus de sûreté, j'écrirai mon rôle sur la lanterne. Mais quel est ton projet?

Garrick. De rebuter l'ami John par un rôle ingrat, et de l'écraser de l'humiliante supériorité d'un marchand de vin. Que de fois n'ai-je pas effrayé les rivages de la mer des lamentables et furieux gémissements du roi Léar abandonné! Comme le vent fait mugir les vagues, ainsi Garrick fait retentir dans les airs les strophes de Shakspeare. (*Il paraît saisi d'un enthousiasme qui se conclut par un éclat de rire.*)

Johnson, *qui s'est approché pendant ces derniers mots.*

La moralité de la fin justifie un moyen en apparence inconsidéré. (*A part.*) N'importe! je mettrai Thornhill sur ses gardes. (*Il retourne avec Garrick auprès des joueurs.*)

Hogarth, *à part.* Il va guérir Hoaldy; mais si ce mal était contagieux? Jane viendra. Rapide occasion, laisse-toi saisir, et donne-moi, donne-lui du courage! (*Il les rejoint.*)

Garrick, *à John.* La pièce est-elle retouchée?

Hoaldy. Je l'ai soigneusement émondée des derniers vestiges de raison qui la rendaient froide.

Johnson. Monstrueux! Une ordonnance régulière est indispensable à toute composition.

Hogarth, *vivement.* Hormis pour la peinture: la nature est tout, la convention rien!

Garrick, *avec éclat.* Vous êtes des barbares!

Johnson. La tradition avant tout!

Hogarth, *avec emportement.* C'est l'opinion des esclaves!

Johnson. Il faut s'entendre: chez les Grecs et les Romains (*A partir de ce moment, ils bredouillent tous ensemble, sans s'écouter. On renverse les verres, on gesticule. Désordre complet; chacun est furieux. — Ces cinq tirades, vociférées ensemble, ne durent que le temps qui suffit à Johnson pour achever la sienne.*) l'art procédait des théogonies: Homère a transmis à Phidias un principe d'unité... Homère est divin! Riez! *ludibria ventis.* Je soutiens la thèse de la forme avec Jules Romain, avec quiconque a le sens commun. Le faune antique...

Hogarth, *parlant en même temps que Johnson.* Que m'importent Phidias et l'unité! Votre idéal, vous le prenez dans des cartons! Moi, je ne connais que la réalité! La forme de quoi?... Votre faune est un polisson! vous êtes vendu à la routine!

Garrick, *parlant en même temps que Johnson et Hogarth.* Le style ennoblit la simplicité! Bravo, Johnson! Ils prennent les moyens pour le but de l'art! l'art de la palette court à la décadence. Hogarth discute comme un portefaix! Les Italiens ont l'harmonie: la couleur n'est qu'une abstraction. Nieras-tu le style? Allez, criez!

Hoaldy, *parlant en même temps que Johnson, Hogarth et Garrick.* Comparer n'est pas raisonner! La simplicité, soit: mais Shakspeare s'en moque! Tu cries comme un aigle! Moi, je suis réaliste! Les Italiens n'ont fait qu'un tableau!... Quels butors! Nous sommes si près de nous entendre!

Savage, *parlant en même temps que Johnson, Hogarth, Garrick et Hoaldy. — Il finira le dernier.* Ton idée? tu l'as crochetée dans les livres! Jupiter n'est qu'un ivrogne! peignez donc pour le peuple! Johnson disserte comme un cheval. Moi, je suis poëte; je me soucie bien de votre logique... Ecoutez: C'est du choc des opinions que jaillit la lumière!

(Au plus fort de la dispute, pendant laquelle Figg frappe sur la table, en criant: *Bravo! hurrah!* Thornhill est entré avec son collègue Witchcotte, sans qu'on s'en soit aperçu. Il s'avance d'un air indigné; tout se tait; Hogarth accourt, la tête basse, au-devant du maître.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS. THORNHILL. WITCHCOTTE.

Thornhill. Quel vacarme! et comment qualifier?...

Hogarth. C'est une conversation sur l'art.

Thornhill. Ah! c'est là ce que... et ces verres, ces bouteilles... Que font ici tous ces vauriens? (*Johnson se dissimule derrière tout le monde; il ne tarde pas à s'éclipser.*)

Johnson, *à part, en se reculant.* Aurais-je, à mon insu, usurpé sur le terrain de l'autorité légitime? Protestons contre une telle intention par une retraite modeste.

Garrick. Sir James excusera une indiscrétion dont son génie est le prétexte: nous sommes venus ici pour contempler, pour dévorer avant la foule ses belles peintures de Leicester-House.

Thornhill, *radouci.* Il me semble qu'on peut les... dévorer sans boire, sans chanter, sans crier à mettre un quartier en émoi. Le bruit de cette équipée est venu me chercher jusqu'à Westminster-Hall.

Withcotte. Six étourdis qui enlèvent deux voix au ministère à l'instant du vote! Si je n'avais suivi James pour le calmer...

Thornhill. Vous êtes trop indulgent, mon honorable ami. Plus de faiblesse! mon atelier n'est point un cabaret. Sortez, messieurs; (*à Hogarth.*) et quant à toi, maudit rapin, s'il t'arrive jamais de mettre les pieds ici...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS. JANE et lady THORNHILL.

Jane, *à part.* J'arive à temps! (*Haut.*) Mon père, pardonnez-lui pour l'amour de moi; M. Hogarth n'a pas eu l'intention de vous déplaire. Il n'attendait personne, et c'est à son insu... (*Garrick lui parle tout bas.*)

Lady Thornhill. Un jeune homme laborieux, un peu étourdi, mais dont l'honnêteté vous est connue. (*A part, en regardant Hogarth et sa fille.*) Ces pauvres enfants! N'ai-je pas, autrefois, tout quitté pour Thornhill...

Hoaldy. C'est sir James que nous venions chercher. Le prince de Galles, qui est absent, a daigné autoriser son intendant à nous prêter cette salle pour y jouer une comédie d'amateurs, et nous venons solliciter votre agrément, ainsi que l'honneur de votre présence.

Thornhill. Il ne manque rien à leur audace!

Garrick, *bas, à Witchcotte.* Miss Thornhill débutera dans les ingénues. On vous destine un rôle; vous comprenez?... au feu de la rampe, avec vos agréments naturels et votre esprit... On dit tout bas qu'un auguste personnage assistera *incognito*...

Witchcotte, *flatté.* En vérité! Chut! chut! (*Il va tirer par la manche Thornhill qu'il cherche à persuader.*)

Savage, *à Garrick, très-haut, désignant les peintures de Hogarth.* Que ces naïades sont laides!

Thornhill. Cet ivrogne a un reste de lucidité.

Garrick. Mais l'Apollon est divin: l'éclat de Rubens...

Hoaldy. Avec la noblesse de Guido Reni!

(Chœur de louanges: *Hurrah!*)

Hogarth, *à part, avec anxiété.* Que tout leur soit pardonné, si Thornhill apprivoisé consent...

Witchcotte. Et tout cela ne craint pas la poussière?

Jane. Ni les rivaux. Mon père ne sera pas moins indulgent pour nous que le prince Frédéric; laissez-vous persuader, je vous en supplie à mon tour, car j'entre dans le complot.

Thornhill. Aimable jeunesse! Allons, il faut se rendre. (*A Garrick.*) Mais ce Ganimède voudra bien supprimer les rafraîchissements. Venez, mes enfants, rentrons au logis. (*A Witchcotte.*) C'est pour vous complaire, mon gendre. (*Il prend le bras de lady Thornhill.*)

Hogarth. Son gendre: je suis perdu!

JANE, *prenant furtivement la main d'Hogarth.* Perdu, vous? Non, si vous m'aimez,. et si vous gagnez ma mère à notre cause.

LADY THORNHILL, *qui les a écoutés; à part.* La répulsion que l'un m'inspire rendrait mon cœur complice de l'autre.

HOGARTH. Ah! mon courage est dans cette petite main!

(Elle rejoint sa mère sur le seuil. Il la suit des yeux, en échangeant un regard suppliant avec lady Thornhill. On sort.)

DEUXIÈME ACTE.

(Le même salon qu'à l'acte précédent. La droite de la pièce est occupée par un plancher échafaudé, élevé sur des tréteaux d'un pied et demi de hauteur. Ce plancher, scène où l'on doit jouer la comédie bourgeoise, s'appuie contre la porte ou la coulisse de droite.)

SCÈNE I.

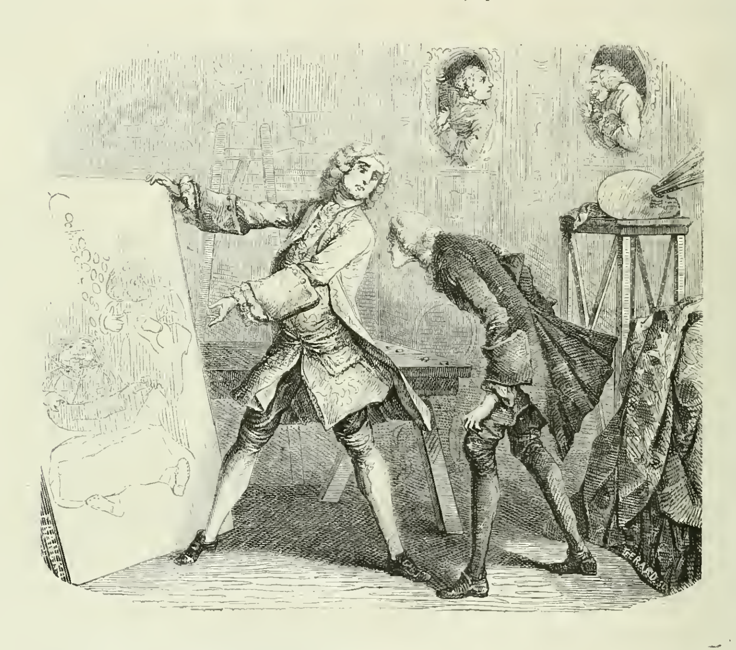
JANE, JOHNSON. Ils entrent par la porte du fond.

JANE. Si vous tenez à parler à sir James Thornhill, le mieux est de l'attendre ici.

JOHNSON. Peut-être serais-je indiscret, en restant seul avec une personne d'un sexe... si différent.

JANE. Puisque vous le permettez, je céderai la place: je vais répéter mon rôle.

JOHNSON, *à part.* Son rôle... Serait-ce une comédienne?



Thornhill et Johnson. Hogarth et Witchcotte cachés. (Acte II, scène v.) Dessin de Franck.

JANE, *en sortant.* Mon père ne peut tarder longtemps à venir.

JOHNSON. Son père... son rôle... cette jeune tête ne paraît point exempte de frivolité.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS. Sir Claudius WITCHCOTTE, entrant au moment où Jane va sortir par la droite. Johnson s'est retiré vers la porte de gauche. Puis HOGARTH.

WITCHCOTTE. On fuit son esclave?

JANE, *contrariée.* C'est vous, sir Claudius? déjà!

JOHNSON, *à part.* Complication imprévue! Il m'est pénible d'être obligé d'écouter; mais quand elle accomplit un devoir, la conscience étouffe certains scrupules. (*Il soupire et entre à petit bruit dans la pièce voisine, dont il laisse la porte entr'ouverte.*)

WITCHCOTTE. Déjà! Le mot témoigne d'une aimable surprise. Heureuse enfant! trois jours encore et Claudius est à vous. Mais c'est peu que de vous arracher, par un mariage élégant, à cette atmosphère d'atelier où l'on ne peut faire un pas sans se tacher d'huile... pouah!

JANE, *interrompant.* La gloire de mon père m'a fait aimer ce que vous traitez de si haut.

WITCHCOTTE. Vos goûts sont trop délicats pour ne point aspirer à une condition plus noble. Ce qu'il convient d'éviter par-dessus tout, c'est une prosaïque union conclue d'une façon bourgeoise.

JANE. Vous allez au-devant de mes vœux.

Witchcotte. Sans doute! Une fille soumise, un père donnant sa bénédiction du premier coup; des amis, une mère, des parents rassemblés en un large troupeau... fi! fi! c'est procéder comme les marchands de la Cité. Ce cérémonial manque de piquant.

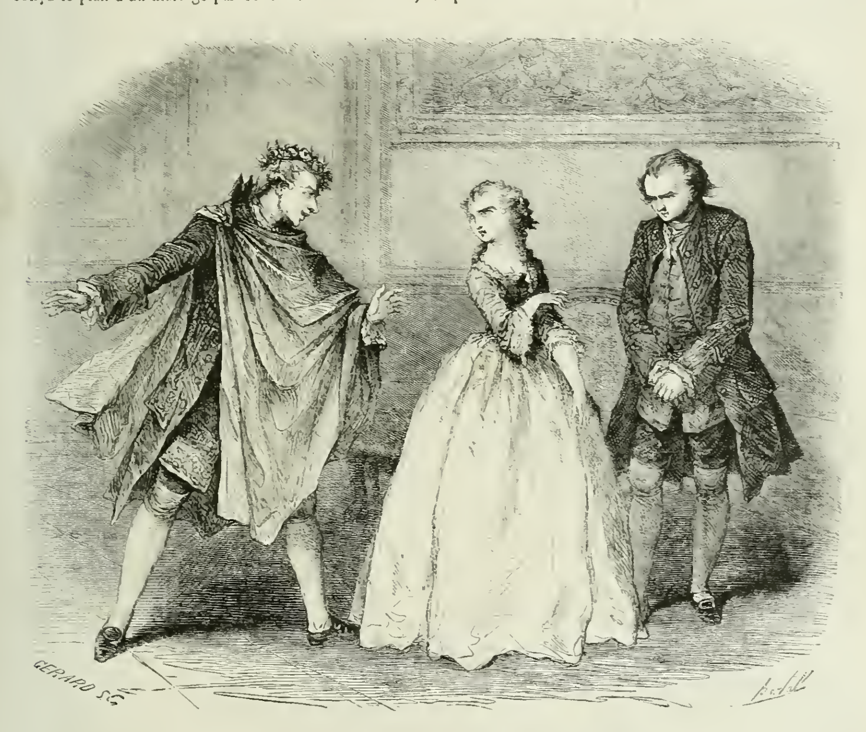
Jane. Il me sourit moins qu'à vous-même. Votre recherche, sir Claudius, m'honore infiniment, mais on n'est pas maîtresse de son cœur; le mien, à votre égard, ne conçoit rien au delà de l'estime; il vous sait gré de seconder sa ferme résolution de conjurer à tout prix un mariage qui nous rendrait malheureux l'un et l'autre.

Witchcotte, *ravi*. Ah! très-ingénieux! Vous avez conçu le plan d'un mariage par contrainte? On se débat, on s'étale en victime, et l'on en a pour six mois de mélancolie. Retranché dans le camp paternel, le futur armé d'une passion tyrannique, indomptable... Bien! bien! c'est à la française... mais cet arrangement est moins consacré par le bel usage de la cour que celui dont j'ai disposé les préparatifs.

Jane. Ou je vous entends mal, ou vous donnez dans un persiflage...

Witchcotte. Persiflage: un mot tout frais débarqué de Versailles. Oh! vous tenez pour les allures françaises.

Johnson, *montrant la tête à la porte, à part*. Jean Scott, Scaliger, Grotius et Pope n'ont jamais commenté un texte plus difficile!



Hogarth, Jane, Witchcotte. (Acte II, scène VIII.) Dessin de Bertall.

Jane, *à part*. Toutes les allures d'un fou!

Witchcotte, *clignant de l'œil avec finesse, et d'un air satisfait*. Voyons: que diriez-vous si l'on préludait par un voyage?

Johnson, *à part*. Lui aussi! *Uno avulso, non deficit...*

Jane. Vous raillez, sans doute?

Witchcotte. Cette page de roman serait d'un heureux effet.

Jane. Pourvu que vous y figuriez seul...

Witchcotte. Les romans en action sont goûtés: ne faut-il pas faire quelque chose pour le monde? On s'éclipse, on court se marier aux flambeaux dans quelque temple écarté; on disparaît comme les dieux dans un nuage, chacun s'en entretient; puis, un beau jour, on tombe aux pieds d'une mère éplorée et ravie... en manteau de pèlerin.

Jane. Rien n'est plus galant, en effet; il ne manque au roman qu'une chercheuse d'aventures; complément facile à trouver.

Witchcotte. Les unions un peu sérieuses ne s'accommodent plus autrement. Ainsi s'accouplent nos jeunes lords et les élus de la fashion britannique, depuis le règne sémillant de Charles II. Voilà, ma belle, comment les époux délicats protestent contre les mariages de convenance, laissés au commun peuple. Votre père prétend nous atteler de front, comme deux coursiers dociles, à

la charrue de l'hymen : nos sentiments se révoltent...

JANE. Avec fureur!

WITCHCOTTE. Et nous échapponsà la vulgarité de l'usage. Eh bien ! dira-t-on, ce fameux sir Claudius, un des aigles du parlement... il a déserté le champ de bataille pour épouser, on ne sait où, la divine, l'incomparable... le renom de vos attraits y gagnera.

JANE. Et celui de votre gravité, bien davantage!

WITCHCOTTE. A la cour ce seront des commérages! Cette dernière équipée couronne ma vie, vous met à la mode, et votre Claudius ensevelit sa gloire dans un mariage excentrique!

JANE. C'est vous immoler avec trop d'abnégation, et ce dessein me réserve un rôle si magnifique...

WITCHCOTTE. Vous êtes modeste. Tout est prêt. (*Hogarth paraît au fond et reste cloué sur le seuil.*) La répétition de ce soir, cette comédie d'amateurs favorise nos projets; nous fuyons en habit de théâtre et nous volons à Paddington, où, prévenu par moi, le pasteur nous attend. Ma voiture stationnera à quelques pas de Leicester-house, bien approvisionnée de jambons, de pâtés, de vins d'Espagne...

JANE. Votre prévoyance n'oublie rien. (*A part.*) Faudra-t-il donc que tout conspire à me pousser à des extrémités!

HOGARTH, *à part.* Je me sens défaillir! Elle... Oh! non; c'est impossible! (*Jane l'aperçoit.*)

JANE, *à part.* Dieu soit loué! j'aurais cessé de me contraindre. (*Haut.*) Eh! venez donc, monsieur William. (*A Witchcotte.*) C'est un ami, je n'ai point de secrets où il ne soit de moitié, et, s'il était du voyage?...

JOHNSON, *à part, sans être vu.* Tous deux ensemble! Si j'y comprends rien...

WITCHCOTTE. Qui? Ce pauvre diable? Ah, parfait! il nous servira de témoin. Il faudra trouver son pendant; un poëte, un portefaix, un... que sais je? Oh! pour le coup, nous arrivons aux limites de l'originalité!

SCÈNE III.

WITCHCOTTE. JANE HOGARTH. JOHNSON, s'avançant avec une dignité burlesque.

HOGARTH, *à part.* Que les quatre roues de son carrosse et les huit sabots de ses chevaux lui labourent la poitrine! (*A Jane.*) M'expliquerez-vous?...

JANE, *bas à Hogarth.* Un mot; un soupçon, et vous payerez cher...

HOGARTH, *respirant avec satisfaction.* Étudions ce bipède... (*Apercevant Johnson.*) A l'autre, maintenant!

JOHNSON. Esprits égarés par les passions, qui courez à votre perte...

WITCHOTTE, *interrompant.* D'où sort ce marand, ce mendiant, avec son emplâtre?

HOGARTH. Sir Claudius, monsieur est de mes amis. (*A Johnson.*) Cher Johnson, ne l'irritez pas; retirez-vous.

JOHNSON. Vous êtes son complice! L'un crie comme un lion éclopé; l'autre procède avec l'insinuation du serpent. Mais j'opposerai l'obstination...

HOGARTH. Du baudet.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS. THORNHILL; il aperçoit Johnson.

THORNHILL, *à Johnson.* Fidèle au rendez vous : mon ami, mon sauveur! que je serre la main qui obéit à un esprit si subtil!

HOGARTH, *à part.* Il a parlé! Voilà mes projets en ruine.

JOHNSON. Ne vous chargez point des lourdes chaînes de la reconnaissance.

THORNHILL. Il m'a rendu un service!

HOGARTH, *railleur.* Quelque prêt d'argent?

THORNHILL. Je lui dois la vie, ni plus ni moins.

JANE, *avec effusion.* Ah! monsieur...

HOGARTH, *à Johnson, lui prenant la main.* Est-il possible! Digne Johnson, mon tendre ami, prenez soin de mes intérêts.

JOHNSON. Hum! loup coiffé de laine...

HOGARTH. Vous verrez que toute la ménagerie y passera.

THORNHILL. C'est une aventure que je veux vous conter; elle m'est arrivée hier matin, et de peur d'effrayer ta mère, j'en ai différé le récit.

JOHNSON, *modestement.* Ne serait-il pas plus avantageux de le supprimer?

THORNHILL. Vous savez qu'une lézarde survenue à la coupole de Saint-Paul a rendu nécessaire l'emploi des maçons : il a fallu recrépir le mur, et deux de mes figures ayant été couvertes, j'ai été les repeindre, tandis qu'on changeait en théâtre ce salon-ci. On avait donc, d'après mes ordres, suspendu dans les airs, et vous savez à quelle hauteur...

JANE. La tête me tourne en y songeant; comment osez-vous peindre ainsi, entre ciel et terre, perché sur trois planches, sans garde-fou?

THORNHILL. Cela me connaît de vieille date; trop vieille, même, car j'ai eu le temps de perdre la mémoire. Vous allez en juger. J'achevais mon saint, une tête bien préférable à la première. Près de moi se trouvait, je ne sais ni comment ni pourquoi, un inconnu dont la présence ne me causa pourtant aucune surprise. Comme il est vêtu de noir, je l'ai pris pour un employé de la paroisse. (*A Johnson.*) Vous me pardonnerez une méprise...

JOHNSON. Dont je me tiens pour honoré.

THORNHILL. Ayant donc donné le dernier coup de brosse au saint Paul, je veux juger de l'effet, et prendre de la distance. Je recule d'un pas, puis de deux; je recule... je recule...

JANE. Ah ciel! et le précipice!

HOGARTH. Cela donne le frisson!

THORNHILL. Debout, très-près du tableau, mon voisin, impassible de visage et prompt comme l'éclair, lève le bras et d'un seul coup barbouille la figure du saint. Furieux, je me jette en avant pour l'arrêter : — Que fais-tu, malheureux? Mais lui, du doigt désignant l'abîme, répond avec tranquillité : — Je vous sauve la vie. (*Hogarth embrasse Johnson à qui Jane serre la main.*) L'empreinte de ma semelle, qui avait écrasé de la craie, est marquée sur le bord de la planche, et mon talon a plané dans l'espace Je fus obligé de m'asseoir à terre; mon œil voyait des ronds bleus dans les airs... (1) (*Thornhill s'essuie le front, et prend les deux mains de Johnson.*)

JANE Je vous dois la vie de mon père!

HOGARTH, *en même temps.* Un trait de génie!

(1) Cette aventure est historique. (Voir les *Anglais chez eux.*)

WITCHCOTTE. Fort adroit, et je ne sais si moi-même...

JOHNSON, *simplement*. Il ne s'agissait que de prévenir, par une prompte attraction, la perte du centre de gravité.

THORNHILL. Et monsieur se trouvait là par hasard; il était venu...

JOHNSON. Pour solliciter de vous une faveur.

THORNHILL. Il s'est obstiné à ajourner au lendemain sa requête, et mon bonheur d'avoir à reconnaître un si éminent service.

JOHNSON. Ne convenait-il pas de laisser à votre esprit le temps de se rasseoir, afin de ne point surprendre indiscrètement vos sympathies?

THORNHILL. La délicatesse d'un tel procédé... Parlez, parlez, mon sauveur ! Je suis impatient de vous servir.

JOHNSON. Sir James, j'ambitionne l'honneur d'un entretien particulier : cette jeune miss a les sentiments vifs, elle n'est point étrangère à mon propos; mon ami Hogarth est non moins vif, un peu téméraire ; vous avez plus de crédulité que de pénétration ; (*Montrant Witchcotte.*) Monsieur est passablement fat...

WITCHCOTTE. Vous ignorez devant qui vous parlez.

JOHNSON. La vérité ne doit point déplaire : (*Montrant son cou.*) Chacun en ce monde a son emplâtre.

THORNHILL. Vos désirs sont ma loi. (*A sa fille, désignant la porte de droite.*) Entre là, mon enfant. (*Aux deux autres.*) Veuillez nous laisser seuls.

HOGARTH, *en s'éloignant*. Les moments sont précieux : dans trois jours, a-t-elle dit... Il faut voir l'issue de tout cela.

WITCHCOTTE, *de même*. Il m'inquiète : serait-ce quelque huissier? Écouter est d'un croquant; mais la fille est si riche! Cherchons quelque observatoire. (*Ils sortent et vont s'embusquer, l'un, Hogarth, à l'œil-de-bœuf de droite; l'autre, à celui de gauche.*)

SCÈNE V.

THORNHILL. JOHNSON; puis HOGARTH et WITCHCOTTE, à leurs cachettes.

THORNHILL. Eh bien, cher monsieur? (*On s'assied.*)

JOHNSON. Eh bien, sir James, votre bienveillance abrége un discours dont le développement vous poursuivait hier à la coupole de Saint-Paul. Ce que j'ai à cœur est une affaire de conséquence; j'ai l'honneur de demander à sir James, baronnet, la main de miss Thornhill, son unique enfant.

HOGARTH, *apparaissant à l'œil-de-bœuf*. Oh ! oh !

WITCHCOTTE, *apparaissant de l'autre côté*. Jolie tournure de prétendu !

THORNHILL, *à part, le toisant*. Le cerveau est comme la défroque... un peu fêlé.

JOHNSON. Vous semblez hésiter?

THORNHILL. C'est me faire injure ! S'il s'agissait de toute autre faveur, assurément... Mais ma fille ne m'appartient pas comme...

JOHNSON. Comme tout autre objet mobilier.

THORNHILL. Là! Tout l'obstacle est là! son inclination doit être consultée.

JOHNSON. Arrêtez : l'argument est périlleux par les déductions qu'il me fournirait contre vous, et je tiens à ne pas vous surprendre.

WITCHCOTTE, *à part*. Il y met des formes... à défaut de fonds. (*En s'avançant, il découvre William, qui, dissimulant sa contrariété, met un doigt sur sa bouche et fait un signe à Witchcotte pour l'engager à écouter avec prudence.*)

THORNHILL, *ébahi*. Quoi ! ma fille aurait manifesté...

HOGARTH, *à part*. Je suis sur les épines !

JOHNSON. Je le crains, et l'espère tout ensemble. La jeune fille a fait éclater ses sentiments ; mais nous devons les subordonner à la sainte volonté d'un père.

WITCHCOTTE, *à part*. Le manant !

THORNHILL. Voilà un aveu qui me confond! Vous la connaissez, et elle a affronté...

JOHNSON. Je l'ai à peine entrevue.

WITCHCOTTE, *à part*. Le fat!

JOHNSON. Vous commettez quelque méprise, *candidus error :* il ne s'agit point de votre humble serviteur qui est très-laid, plus pauvre encore, et d'un sang... à garder pour soi...

THORNHILL, *rasséréné*. Non, non ; je vous trouve très-bien !

JOHNSON. Vos goûts seraient dépravés à ce point?

HOGARTH, *à part*. Dans quelle gaîne est allée se plonger cette âme d'ange!

JOHNSON. Nous ne sommes que le chétif avocat d'un ami. Sir James connaît, je le suppose, un certain William Hogarth?

HOGARTH, *à part*. Aï! aï! (*Witchcotte, foudroyé, croise les bras et se tourne furieux du côté d'Hogarth, qui lui fait entendre par signes qu'il s'agit d'une ruse, dont le but est de détourner les soupçons.*)

THORNHILL. Si je connais William Hogarth, dites-vous?

WITCHCOTTE, *à part*. Une invention d'Hogarth pour donner le change au père. Le drôle est fort avisé.

JOHNSON. Vous le connaissez bien?

THORNHILL. Que trop! (*Il va prendre au fond de la salle une toile tournée contre le mur, et la place à son jour. — Avec indignation et très-animé.*) Tenez ! le voilà, votre Hogarth; voilà son style et son exécution! Ceci n'est point une poissonnière de Fish-street-hill; c'est Danaé, la favorite du maître des dieux, qu'il a parée de ces grâces ! Et voyez-vous, à travers cette pluie de guinées, cette maritorne? (*Toujours par signes, Witchcotte raille Hogarth, qui soutient de même que son tableau est admirable.*) Que fait cette ignoble suivante, monsieur? Elle a la bassesse d'essayer entre ses dents, monsieur, une des guinées de Jupiter, pour voir si le métal est de bon aloi, monsieur, et si le roi de l'Olympe n'est pas un faux monnayeur! Voilà les fleurs qu'il répand sur la muse antique ! Un barbouilleur, un vaniteux qui croit en savoir plus que moi! un cockney trivial, un colorieur d'enseignes! Il n'a vu le temple des arts que par le trou de la serrure! (*Witchcotte rit; William gesticule avec indignation.*) Et Thornhill serait assez dénaturé pour immoler sa fille à un pareil garnement! J'aimerais mieux la donner à... à vous! sur-le-champ ! (*La colère d'Hogarth fait place au chagrin.*)

WITCHCOTTE, *à part*. Flatteuse préférence !

JOHNSON. C'est me faire honneur, et je vous remercie. J'accorde que William a un peu exagéré la circonspection de la suivante de miss Danaé ; mais cette faute dénote un homme ami de l'ordre et de l'économie. Ne serait-il pas dommage, pourtant, que cette servante en effigie séparât deux êtres vivants? car, je le répète, miss Thornhill s'intéresse à mon ami.

THORNHILL. On vous en a imposé : jamais elle ne m'a dit un mot en faveur de ce vaurien qui la mettrait sur la paille.

JOHNSON. Faut-il rien de plus pour construire un nid?

HOGARTH, *à part.* Il est vrai!

WITCHCOTTE, *de même.* La réflexion d'un merle.

JOHNSON. Il me convient de suivre l'exemple de miss Thornhill. Si elle s'est tue, son silence a des motifs que je ne puis apprécier. Un autre péril est imminent, et mes principes, incompatibles avec le triomphe de l'iniquité, m'obligent à vous mettre en garde contre un faquin qui se propose de compromettre votre fille. C'est un certain Claudius: le loup est dans le bercail.

WITCHCOTTE, *à part.* Ouais, double traître! (*Gestes furibonds à Hogarth, qui gouaille à son tour.*)

THORNHILL. Autre billevesée: Claudius est mon ami, mon collègue, et dans trois jours il sera mon gendre: à quoi bon?...

HOGARTH, *à part.* La peste!

JOHNSON. Il paraît ériger cette équipée en une sorte de point d'honneur. Hogarth a des projets analogues dont je devais vous prévenir, et notre entretien, dont il est averti, les précipitera. Mais l'autre est encore plus pressé, et la jeune personne est d'intelligence avec lui. (*Witchcotte est interloqué; William lui fait signe que tout va très-bien.*)

THORNHILL. Hogarth sait donc le projet de votre visite? Il vous a mystifié! Une farce d'atelier dont on va rire à vos dépens, comme on rirait aux miens si je marquais de la défiance.

WITCHCOTTE, *à part.* C'est un coup de maître! (*Il félicite par gestes Hogarth, qui remercie de même avec modestie.*)

HOGARTH, *à part, après avoir jeté un coup d'œil derrière lui.* O bonheur! voici lady Thornhill. Du courage! Rapide occasion, tu vas décider de mon sort! (*Ils disparaissent tous deux.*)

JOHNSON. On s'est raillé moins souvent de la défiance que de la crédulité.

THORNHILL. Laissons ces puérilités, et venons au sujet de votre visite.

JOHNSON, *ébahi.* Il est épuisé.

THORNHILL. Quoi? cette requête...

JOHNSON. Avait mon ami pour objet. Je voulais le servir sans attenter aux lois de la puissance paternelle. Ma conscience est en repos; il ne me reste qu'à vous remercier de votre bon accueil.

THORNHILL. Enfin, monsieur, je vous dois la vie...

JOHNSON. Je ne puis vous l'ôter pour que nous soyons quittes. (*Une pause. Ils se regardent.*)

THORNHILL. Vous reverrai-je, au moins?

JOHNSON. Oui, sir James; quand je serai célèbre comme vous. (*Il salue profondément Thornhill, qui fait un geste pour le retenir. Ils sortent ensemble.*)

SCÈNE VI.

JANE, seule.

JANE, *entrant par la porte de droite.* Plus il m'est cher, moins je dois faiblir. Que décider? L'obéissance me montre, au delà du devoir, un époux méprisable, et ce devoir, hélas! révolte ma conscience. — Coupable peut-être envers moi-même si je me soumets, je suis assurée de l'être en résistant. William, William! si vous étiez moins aimé, j'écouterais plus confiante l'honneur, la raison même, qui m'attirent vers vous. — A ses côtés, c'est la pauvreté, la lutte, le travail, l'estime du monde et de lui-même, et la plus tendre affection... Ailleurs, j'entrevois les dissipations d'un monde équivoque, un ménage désuni, la ruine peut-être! — Que décider? Il va venir; je l'entends. Seigneur! je me tais devant vous; car je ne sais que demander!

SCÈNE VII.

JANE. HOGARTH, entrant par la porte de droite.

HOGARTH, *avec vivacité.* Jane, écoutez-moi, l'instant est précieux: votre père va rentrer, mes amis arrivent pour répéter leur comédie, et si vous refusez de m'entendre...

JANE. Résignons-nous, cher William: renoncez à vos desseins; la folie de Claudius m'éclaire sur leur gravité.

HOGARTH. Et dans trois jours il nous sépare! Souffrirez-vous que votre père nous immole à une chimère de vanité qu'il déplorera plus tard? ma vie, mon avenir, le vôtre, seront-ils jetés aux pieds d'un Witchcotte? Faut-il renoncer à mon art? Faut-il, pour vous, aller mourir au delà des mers? Je suis prêt. Hélas! je n'ai d'autre sacrifice à offrir, moi, que le bonheur dont vous m'avez leurré et qui m'a perdu!

JANE. Non, oh! non, ne me quittez pas! Je serai de moitié dans vos douleurs, et si je ne puis être à vous, je ne serai pas à un autre, je vous le jure!

HOGARTH. C'est donc un éternel adieu; car votre père sait tout; Johnson a révélé notre secret. Le sort en est jeté, Jane; maintenant... ou jamais!

JANE. Ah! c'était mon rêve... attiser son courage, ordonner sa vie, sourire à ses efforts, échauffer le germe de ce talent ignoré, grandir avec lui, me faire un nom, le sien; tout donner, pour tout recevoir de lui... Fille d'un peintre illustre, faire éclore d'une union sainte et noble un grand peintre... Oui, je le sens, cette ambition était pure et digne de moi!

HOGARTH, *avec feu.* Eh bien! je vaincrai par cette espérance! Jane, un seul mot! Si votre mère, plus clémente pour nous que sir James, daignait consentir...

JANE. Mon père ne nous le pardonnerait jamais!

HOGARTH. Si, bravant tout pour vous sauver d'un avenir affreux, elle daignait, elle-même, nous accompagner au temple?...

JANE, *avec l'élan d'une inspiration subite.* Ma mère est là! Venez; courons nous jeter à ses pieds!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS. Claudius. WITCHCOTTE, couronné de roses. Il a, par-dessus son habit, un manteau grec couleur d'abricot.

WITCHCOTTE, *retenant Jane.* Vous n'êtes pas encore habillée, ma déesse! et la répétition va commencer. (*A demi-voix.*) Tout va bien. (*A Hogarth.*) Est-on enfin raisonnable? Mais que vois-je! des larmes; les yeux d'Iphigénie! charmant, charmant!

HOGARTH, *bas.* C'est donc à cela que vous m'immoleriez?

WITCHCOTTE, *à Jane.* Vierge timide, rassurez-vous; ce garçon est de moitié dans nos secrets. Ainsi, tout est d'accord; ma voiture et mes gens sont à la porte: Pâris n'a rien négligé pour son Hélène. Avec moi l'on ne manque jamais de rien.

Hogarth, *bas à Jane.* Avec moi, vous manquerez de tout.

Jane, *de même.* Ne parlez pas ainsi!

Witchcotte, *de plus en plus ridicule.* Un sentiment vrai renverse les obstacles. D'ailleurs, nous ne sommes pas ici en France, où l'on se marie pour sa famille; chez nous, on se marie pour soi, et l'hymen anglican prend la Bible au pied de la lettre : quitter ses parents pour suivre son époux. Un bon Anglais s'obstine à tout devoir à sa femme; et, s'il l'aime, son excuse est là.

Jane, *pensive.* Tromper son père... livrer sa réputation...

Witchcotte. C'est de l'héroïsme! Couronnez donc une tendresse invincible...

Hogarth, *bas.* En punissant un fat.

Jane. On vient enfin! Dieu soit loué! (*Bas à Hogarth.*) Je vous attends chez ma mère. (*Elle sort très-émue par la porte de droite.*)

Witchcotte, *se pavanant.* Plus charmante que jamais! Tout marche à merveille. Heureux fripon!

SCÈNE IX.

WITCHCOTTE. THORNHILL, entrant par la porte du fond. GARRICK. John HOALDY, entrant par la gauche; puis, le boxeur FIGG, portant un soliveau hérissé de douze chandelles, destiné à servir de rampe. SAVAGE, avec un buisson de carton. DES SERVITEURS, DES OUVRIERS déposent sur la scène improvisée divers accessoires; une toile à voile, deux pieux qu'ils plantent à droite du spectateur, et un réverbère accroché à une potence. (Ces personnages sont diversement occupés.) HOGARTH disparaît par la droite dès que tout le monde est arrivé.

Hoaldy. Illustre Thornhill, soyez le bien-venu dans cette troupe joyeuse. Nous achevons de disposer le théâtre, et nous répéterons ensuite quelques scènes; vous nous aiderez de vos conseils. L'ouvrage est de moi; c'est la parodie de *Jules César*, et mon début à la scène. Je représente Antoine, vous savez? le très-noble Antoine. (*Montrant une bosse en carton.*) et voici mon ventre tout prêt; car nous tenons à la couleur locale...

Thornhill. Non moins qu'à la forme?

Hoaldy. La forme, en matière d'imitation historique, la forme... difforme surtout, s'appelle de la couleur. Et sur cette question de pléthore, Suétone est précis.

Garrick, *à Figg.* Place la rampe et prends de nobles attitudes; avant d'être maître de pugilat, tu étais professeur de maintien de buste. On allumera les chandelles; rien n'est si beau que d'éclairer les narines d'un acteur et de lui projeter sur le front l'ombre portée d'un nez magistral. Puis, s'il lève les yeux et s'écrie : « Lumière sacrée du soleil! » son visage se couvre des ombres de la nuit : le soleil est à la cave.

Witchcotte, *s'admirant.* Sous ce galant costume grec, n'ai-je pas l'air d'un troubadour du moyen âge?

Hoaldy. Il faut disposer les décors. (*A Savage.*) Que mets-tu là?

Savage, *arrangeant son buisson.* Je plante les jardins de Brutus.

Hoaldy. Mais une portion de l'acte a lieu dans son palais?

Savage. Figuré par une table et ce fauteuil.

Hoaldy. Et le camp de Sardis?

Savage. Cette toile à voile simule une tente.

Witchcotte Mon rôle se joue sur la place publique.

Figg. La place publique? la voilà : ce réverbère... et cette caisse... qui est une borne.

Thornhill. Ainsi, le buisson est dans la chambre; la chambre est dans la rue, et la tente de Brutus aussi?

Garrick. C'est ce qu'on appelle l'unité de lieu, point recommandé par Aristote.

Hoaldy. Nous sommes classiques, et nous affrontons les rigueurs de l'esthétique des Français. Ils ont érigé en règle de l'art...

Savage. L'infériorité de leurs machinistes.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS. HOGARTH, couvert d'un drap blanc et portant une lanterne de papier sur laquelle on lit en transparent ces mots tracés en grosses lettres : *Tu me reverras à Philippes*; puis JANE, costume romain hybride : elle entre la dernière, les yeux baissés, et reste près de la porte.

Hogarth, *à part.* Lady Thornhill ne m'a pas donné une entière espérance. Ah! grimacer le rire, quand on a



Garrick. Dessin de Franck.

l'angoisse au cœur!... Que les comédiens sont à plaindre! Du courage! feindre, c'est lutter. L'excès de la tristesse produit le délire de la folie. (*Il escalade la scène, suivi de Garrick.*)

Garrick. Figg, tourne la rampe à l'envers pour faire la nuit. (*Figg obéit.*) Et que les acteurs, à l'exception de l'auteur, rentrent dans la coulisse; l'assistance prendra place où elle voudra.

(Plusieurs personnes entrent et se groupent derrière Thornhill. Witchcotte, après avoir traversé le théâtre, disparaîtra lentement avec Jane par la porte de droite. Garrick se couche sous la tente.)

Witchcotte, *à Jane, en sortant.* Je suis très-bien de la sorte! Ne me regardez pas trop, de peur d'éveiller des soupçons.

Hogarth, *distrait, à Garrick.* Tu peux commencer, le spectre est à son poste.

Garrick. Qu'il rentre dans la coulisse ! il paraîtra plus tard. (*Hogarth sort.*)

Hoaldy. Ecoutons Artemidore et Porcia.

(Jane et Witchcotte entrent en scène.)

Witchcotte-Artemidore, *un écrit à la main.* « César est mon bienfaiteur: je pourrais lui dire : on va t'égorger comme un veau; mais je lui fais cette confidence dans une lettre, il n'a plus le temps de la lire; ce moyen est plus sûr. Eh! voici cette chère lady Brutus, la belle Porcia ! Que l'instant est propice à lui ouvrir mon cœur !

Jane-Porcia. « O ma constance, sois ferme ! j'ai l'âme d'un homme, mais je n'ai que le courage d'une femme. Ah! qu'il est difficile de porter un secret !

Witchcotte. « Belle lady, vos yeux sont des soleils, votre front a la blancheur de la lune, et les étoiles ..

Jane. « Mon front ne luira donc que durant mon sommeil, et quand mes soleils seront couchés? Que vous annoncent les astres?

Witchcotte. « L'heure du berger.

Jane. « Je suis là pour sauver mon Brutus, et vous, César: si nous voulions tous deux...

Witchcotte. « Y pensez-vous! nous ne sommes qu'au second acte, et le drame finirait. Vous êtes belle et jeune, je suis l'un et l'autre : venez, quittons cette rue étroite.

Jane. « Allez m'attendre avec patience. »

Garrick, *le voyant rentrer dans la coulisse.* Ici, près de nous, sir Claudius! vous êtes charmant, on veut vous féliciter. (*Il descend près de l'auditoire.*)

Jane, *seule en scène.* « Il le faut, je l'ai promis. Oh ! que le cœur d'une femme est faible! Brutus, Brutus! que les dieux favorisent ton entreprise! Vents de la nuit, portez mon souvenir à ceux qui me sont chers! Dites-leur que, séparée d'eux, je n'emporte avec moi que la moitié de mon cœur! » (*Elle sort très-émue.*)

Thornhill. De l'expression, du sentiment... Pas mal, en vérité, pas mal.

Hoaldy. D'autant mieux joué, qu'elle a improvisé sa tirade.

Witchcotte, *à part, avec fatuité.* Seul, je connais la source où la muse s'inspire.

Garrick. A toi, John, notre auteur et notre maître : Écoutons Antoine, le très-noble Antoine! (*John ajuste son abdomen postiche et monte d'un air confiant sur les planches.*)

Hoaldy, *débit lourd, plat, vains efforts pour être comique.* « Je suis le fossoyeur et je viens ensevelir César. Ouf! la douleur engraisse; les héritiers payent si bien! Comme une outre percée qui fuit et se dégonfle, ainsi ma douleur... »

Thornhill, *interrompant.* Ce monologue manque de gaieté.

Garrick. Tu t'es mépris; tu étais né pour le tragique.

Hoaldy, *changeant de ton.* « Vous l'aimiez tous autrefois; pleurez, pleurez donc sur lui! O sentiment! tu as fui chez les bêtes sauvages! Mon cœur est là, dans ce cercueil, avec César. Hier, sa parole eût soumis l'univers, aujourd'hui le voilà muet, gisant et sans honneurs! O César, ô... »

Figg, *avec admiration.* On se croirait au temple, devant le prédicateur. (*Hogarth avance la tête à la porte de la coulisse.*)

Savage. Et tu abuses de l'unité de lieu pour gambader du palais au camp de Sardis, et du jardin à la rue. On ne saurait, du reste, plus lugubrement psalmodier Shakspeare. (*John redescend consterné. Garrick lui succède.*)

Garrick. A mon tour : « Peuple affriandé d'exordes, d'oraisons, de péraisons, nous avons deux ragoûts à t'offrir... »

Thornill, *interrompant.* Quoi! toujours du même style! Fi de ces parodies qui tournent en dérision les chefs d'œuvre de l'art et substituent à l'idéal du beau les contorsions de la laideur au profit de l'envie! Appelez ma fille, je pars; continuez sans nous!

Garrick, *avec chaleur.* Gloire au noble Thornhill! Secouons ce masque ridicule, et vengeons Shakspeare! Je suis Brutus, le véritable Brutus!

Savage. L'âne se change en coursier.

Hoaldy. Que va-t-il faire?

Garrick, *déclamant d'un air sombre et s'élevant du grotesque au sublime.* « Depuis l'heure où Cassius m'anima contre César, je n'ai pas dormi! Entre le premier dessein d'une entreprise terrible, et son exécution, tout l'intervalle qui s'écoule est comme un songe hideux, plein de fantômes... La pensée et les forces humaines entrent alors en conseil, et, pareil à un petit royaume, l'état d'un homme subit les agitations d'une révolte! Oh! si nous pouvions atteindre l'esprit de César, sans démembrer César! Mais, hélas! pour cela, César doit saigner! Eh bien, amis, tuons-le avec audace et sans colère! Tranchons-le comme une victime digne des dieux; ne le dépeçons pas comme une carcasse que l'on jette à des limiers. Oui, que nos cœurs soient scrupuleux... à la façon de ces maîtres qui poussent leurs serviteurs à un acte féroce, et après leur en font remontrance! »

Thornhill. Bien! poursuis, enfant! (*Chacun redouble d'attention.*)

Garrick. « Bons seigneurs, ayez le regard limpide et gai! que vos yeux ne laissent point s'échapper vos projets! Non : portez-les comme font nos acteurs de Rome; d'un esprit placide et d'une volonté constante. (*Pause: il fait quelques pas et reprend d'un air sombre.*) O Conspiration! Ressens-tu de la honte à montrer ton front dangereux à la nuit, quand les esprits du mal y vont en liberté! Où trouverais-tu, le jour, une caverne assez sombre pour cacher ton monstrueux visage? Ne cherche pas, ô Conspiration! masque-le de sourires et d'affabilité! Car si l'on te voit passer sous tes traits naturels, l'Érèbe même ne serait pas assez ténébreux pour te dérober aux soupçons! »

Tous, *applaudissant.* Bravo! sublime! Hurrah pour Garrick! (*Il descend du théâtre.*)

Thornhill. La profondeur et la force...

Figg. Comme c'est singulier, la peur! On a froid.

Thornhill. Et dire qu'un garçon marchand de vin...

Savage. Hum! quand le génie sort de la cave... (*A John Hoaldy.*) Voilà ta farce mise au néant.

Hoaldy, *jusque-là pensif et combattu, prenant les mains de Garrick.* Mon bon David, merci!

Thornhill. Où est donc ma fille? Et notre peintre de la halle au poisson?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, UN COCHER en livrée, entrant tout effaré.

Le cocher, *à Witchcotte.* Je ne me trompais pas : vous voilà bien! sir Claudius? Ce n'était donc pas vous qui...

WITCHCOTTE. Eh oui, c'est moi. Que veut cet ivrogne?

LE COCHER. Que Votre Honneur me pardonne! Je gardais votre voiture près du cabaret voisin où je causais. J'entends mes chevaux qui prennent le galop, et je vois sur le siége... qui? Ce n'était pas vous. J'ai couru: mais bast! on fouettait ferme, et tout a disparu comme l'éclair.

WITCHOTTE. Ah traître! Je devine! (*Il franchit le théâtre et pousse la porte de la coulisse.*) Partis... tous deux! C'est lui, c'est ce William, et...

THORNHILL. Ma fille!

WITCHOTTE. Ils sont bien loin! Je vais être bafoué par un homme de rien, par un Hogarth!

GARRICK. Sir James, les vues de mon ami sont honnêtes; ces deux enfants s'aimaient, de l'aveu de lady Thornhill, qui ne les quittera pas et les accompagne à l'autel, où elle les bénit avec le ministre.

THORNHILL. Tais-toi, serpent! Courons! tout n'est pas perdu: ma fille, ma fille!

WITCHCOTTE. Je mettrai la police à ses trousses. Ravir une fille à son père: Oh!

THORNHILL. Un Hogarth! un rapin sans avenir! Je ne la connais plus! qu'on ne m'en parle jamais!

(*Il s'enfuit cachant son front dans ses mains. Les amis d'Hogarth le suivent en désordre*).

FRANCIS WEY.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE GRAND-DUC CONSTANTIN A PARIS.

Les czars en France. Pierre le Grand à Paris Son carrosse de voyage. Son lit de camp. Mots de Dubois et de Saint-Simon. Paul Petrowitch. Cagliostro. Étrange vision. Le souper de Chantilly. Deux cents chevaux dans la salle à manger. Chasse et festin. Le singe de la princesse de Chimay Le grand-duc Constantin Son portrait. Ses études. La pantoufle de Marie-Antoinette. Les canons de Sébastopol. Revue au pas accéléré. Galanterie héréditaire. Correspondance magique.

Les voyages des czars et de leurs familles à Paris ont toujours été des événements de la plus haute importance et les objets de la plus vive curiosité. La France est, depuis Pierre Iᵉʳ, l'institutrice de la Russie; et si elle lui applique de temps en temps le *Qui bene amat bene castigat*, elle ne peut garder rancune à une nation qui parle si merveilleusement le français.

Les czars, d'ailleurs, sont d'illustres originaux qui ont le don de passionner le public parisien. Ils ne font rien comme les autres, souveraine distinction chez nous.

Témoin les anecdotes suivantes sur Pierre le Grand et Paul Petrowitch. (Nous ne parlerons pas d'Alexandre, qui entra à Paris en conquérant et dont nous écartons le souvenir.)

Avec cette patience qui est le propre du génie, dit le baron de Stechlin, cité par M. de la Fizelière, Pierre Iᵉʳ, dédaigné par Louis XIV, attendit de 1698 à 1717 l'occasion de satisfaire un désir qu'il avait dû contenir dix-neuf ans.

Sa manière de voyager en France fut des plus bizarres et des plus imprévues. Incommodé par les voitures du roi, et voyant à Calais, sous une remise d'auberge, la caisse vermoulue d'un phaéton, il la fit lier avec des cordes sur deux longues solives et porter à dos de chevaux en façon de litière. Il se hissa sur ce siége élevé et entièrement découvert, avec M. du Libois son compagnon, forcé de subir un tel moyen de transport, traversa de la sorte l'Artois et la Picardie, et ne renonça qu'à grand'peine à entrer à Paris dans cet équipage.

Arrivé aux Tuileries, il refusa tout net d'y habiter. Le luxe d'un palais l'offusquait. On disposa pour lui et sa suite l'hôtel de Lesdiguières; il y trouva encore sa chambre à coucher trop élégante et fit tendre son lit de camp dans une garde-robe. Voltaire a raconté comment il vit Mᵐᵉ de Maintenon malgré elle, en ouvrant d'un coup de poing les rideaux de son alcôve.

Ces excentricités firent dire au cardinal Dubois que le prétendu grand homme n'était qu'un extravagant, né pour être contre-maître sur un vaisseau hollandais. Mais Saint-Simon, plus clairvoyant, déclare que la France observa le czar comme un prodige dont elle demeura charmée (1).

Quand Paul Petrowitch (depuis l'empereur Paul Iᵉʳ) vint en France, en 1782, sous le titre de comte du Nord, Paris était livré à Mesmer et à Cagliostro, comme il est aujourd'hui livré à M. Douglas Home et à sa sœur. Le grand-duc eut même avec Cagliostro l'aventure la plus étrange, s'il faut en croire les *Nouvelles à la main* de 1783, rappelées par un spirituel chroniqueur.

Cagliostro se fit présenter au comte du Nord, et le futur czar lui demanda s'il était vrai qu'il eût tiré l'horoscope du roi de Suède, Gustave III.

— Oui, monseigneur, répondit Cagliostro. Le roi de Suède mourra jeune et de mort violente et inattendue.

— Pouvez-vous lire aussi dans mes destinées?

— Je le peux, certes, mais je n'ai pas été assez heureux avec le roi de Suède pour être tenté de recommencer.

Et il se retira.

Le comte du Nord dit alors au prince de Ligne:

— Cet homme est un charlatan fieffé, mais je ne vous cacherai pas que depuis quelque temps je suis tourmenté par les plus tristes visions. J'étais une nuit incognito dans les rues de Saint Pétersbourg avec le prince Kourakin et deux valets. Au détour d'une rue, dans l'enfoncement d'une porte, j'aperçus un homme grand et maigre, enveloppé d'un manteau, avec un chapeau militaire très-rabattu sur les yeux. Il paraissait attendre, et dès que nous passâmes devant lui, il sortit de sa retraite et se mit à marcher à ma gauche sans dire un mot, sans faire un geste. Je fus d'abord étonné de cette rencontre, puis, sentant un frisson glacial, je dis à Kourakin:

— Voilà un singulier compagnon que nous avons là

— Quel compagnon? me demanda-t-il.

— Celui qui marche à ma gauche.

Kourakin ouvrit des yeux effarés et m'assura qu'à ma gauche il ne voyait personne. J'allongeai un peu le bras vers le mur, et en effet je sentis la pierre. Cependant l'homme était là, toujours marchant de ce même pas de marteau qui se réglait sur le mien. Son œil me pénétrait jusqu'au cœur. Mon sang se figeait dans mes veines. Tout à coup une voix creuse m'appela par mon nom: — Paul! Puis cette voix répéta: — Pauvre Paul! pauvre prince!

Je me retournai vers Kourakin, qui s'était arrêté aussi.

— Entends-tu? lui dis-je.

— Rien absolument, monseigneur.

Je fis un effort immense, et je demandai à cet être mystérieux qui il était et ce qu'il me voulait.

— Je suis celui qui s'intéresse à toi. Je veux que tu ne

(1) Voy. *Anecdotes sur Pierre le Grand*, t. XXI du *Musée*, p. 18.

t'attaches pas trop à ce monde, *car tu n'y resteras pas longtemps.*

Il reprit son chemin en me regardant toujours de cet œil qui semblait se détacher de sa tête, et, de même que j'avais été forcé de m'arrêter comme lui, je fus forcé de marcher comme lui. Enfin, nous approchâmes de la grande place, entre le pont de la Newa et le palais des sénateurs.

L'homme alla vers le milieu de cette place ; puis, comme s'il l'eût touché, son chapeau se souleva légèrement tout seul. Je distinguai alors très-facilement son visage. Je reculai malgré moi : c'était l'œil d'aigle, c'était le front basané, le sourire sévère de mon aïeul Pierre le Grand. Avant que je fusse revenu de ma surprise, de ma terreur, il avait disparu.

C'est à cette même place, acheva Paul, que l'impératrice Catherine élève le monument qui représente le czar Pierre à cheval. Un immense bloc de granit, un rocher est la base de cette statue. Ce n'est pas moi qui ai désigné à ma mère cet endroit choisi ou plutôt deviné d'avance par le fantôme. Mais je me souviens du moindre détail de cette vision ; il me semble qu'elle est encore là, devant moi!...

Telle est cette histoire, qui se trouve imprimée en 1783. Elle a probablement été inventée par un ingénieux faiseur de nouvelles du temps ; mais il n'en est pas moins extraordinaire, ajoute le chroniqueur, qu'elle ait été confirmée par la mort violente de Paul Ier, comme l'horoscope de Gustave III, imprimé pendant qu'il était à Paris sous le nom de comte de Haga, a été justifié quelques années plus tard par le coup de pistolet d'Ankarstroem.

Paul Petrowitch avait été comblé à Paris, à Trianon, à Sceaux, à Bagatelle, à Chantilly (1), de spectacles, de dîners, de bals, et surtout d'anagrammes, de sonnets et d'acrostiches.

Quant à sa femme, la comtesse du Nord, notre confrère assure que ce qui la divertit le plus pendant son séjour à la cour de France ce fut une aventure arrivée chez une dame d'honneur de la reine, la princesse de Chimay. Mme de Chimay avait un singe très-mignon et qu'elle aimait beaucoup. Un beau soir, le singe brise sa chaîne, et, tout heureux de sa liberté, le voilà qui se dirige vers le cabinet de toilette, qu'il connaissait parfaitement. On l'y amenait tous les jours, et le beau nécessaire de vermeil de sa maîtresse faisait depuis longtemps l'objet de sa convoitise. Une fois dans la place, ce fut un massacre de boîtes, de houppes à poudre, de peignes et d'épingles à friser. Il ouvrit tout, répandit toutes les essences, se roula dans la poudre, se regarda au miroir, et, satisfait de sa métamorphose, il la rendit complète en s'appliquant du rouge et des mouches, ainsi qu'il l'avait vu faire à la princesse. Seulement, il se mit du rouge sur le nez et des mouches au milieu du front ; après quoi il se fit un pouf avec une manchette, et, au moment où l'on s'y attendait le moins, il entra dans la salle au milieu du souper et sauta sur la table, au grand ébahissement des dames, qui crurent voir le diable en personne et se sauvèrent en poussant des cris.

(1) A Chantilly, un dîner fut servi à Paul, par le prince de Condé, sous le dôme même des écuries, magnifiquement dissimulé par des tapisseries des Gobelins. Le grand-duc s'empressa de féliciter le prince sur la splendeur de son palais. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'au dessert, à un signal donné, les rideaux s'étant ouverts, les nobles hôtes se trouvèrent à table dans une écurie, en compagnie de deux cents chevaux, tous plus beaux les uns que les autres! Les fiers coursiers sont sellés, le cor sonne, les chiens hurlent d'impatience, et l'amphitryon, suivi de son hôte auguste ainsi que de deux cents gentilshommes, s'élance au milieu de la nuit pour courre le cerf dans la forêt, qu'éclairent les torches et les flambeaux placés à une faible distance les uns des autres.

Puis, après la chasse, gentilshommes et chevaux reprirent leur place aux accords d'un brillant orchestre.

Le voyage du grand-duc Constantin à Paris a été infiniment plus sérieux. On n'a pu voir, sans une émotion profonde, à côté des maréchaux Pélissier, Bosquet et Canrobert, et avec le général Totleben, ce Vauban de Sébastopol (1), le prince qui assistait naguère, des hauteurs de la Crimée, à la sanglante bataille d'Inkermann.

Le grand amiral de Russie a eu personnellement beaucoup de succès. Il n'a que vingt-neuf ans, et paraît plus jeune encore. Sa légère moustache blonde, sa taille svelte et souple (un peu exiguë pour un Romanof), son œil vif et perçant, son petit lorgnon en permanence, son air brave et résolu, sa cordialité juvénile et martiale lui donnaient l'apparence d'un simple cadet de l'école de marine de Cronstadt.

Mais on a reconnu le prince et l'homme éclairé dans son étude profonde de nos monuments, de nos arsenaux, de nos arts et de nos ressources, dans sa passion attendrie pour les souvenirs de Marie-Antoinette, dont il a visité le cachot à la Conciergerie, comme un sanctuaire de martyre, et dont il a fait photographier l'éventail et la pantoufle par M. Baldus (Musée des souverains, au Louvre), etc., etc.

En passant à Toulon, lorsqu'il est arrivé à la salle d'armes, l'une des plus belles et des plus complètes du monde, il n'a pas aperçu, au premier coup d'œil, les canons enlevés à Sébastopol ; on avait eu la précaution de les renverser ; mais il a voulu examiner de près ces pièces, dont la forme ne lui semblait pas inconnue, et il n'a pas tardé à reconnaître qu'elles avaient appartenu à la Russie.

— Ce sont là les trophées de la victoire? a-t-il demandé à l'un des fonctionnaires qui l'accompagnaient.

— Oui, prince, a répondu celui-ci ; mais je puis montrer à Votre Altesse Impériale une sorte de compensation.

Et le fonctionnaire indiqua du doigt un assez grand nombre de pièces de facture française, entièrement mises hors de service par les canons russes.

— Ah! dit le grand-duc, c'est ce que vous appelez une compensation? Peut-être la trouvez-vous suffisante par courtoisie, mais moi... Enfin, je l'accepte telle quelle, ajouta-t-il en souriant.

La veille, comme il montait en voiture, il aperçoit des troupes échelonnées sur la place.

— Voilà des soldats, dit-il, je vais les saluer.

Et, sans songer à l'amiral Dubourdieu qui ne pouvait le suivre avec sa jambe de bois, il s'élance comme une flèche, et passe une manière de revue au pas accéléré, saluant à toute minute une figure héroïque, une médaille de Crimée, une croix de la Légion d'honneur.

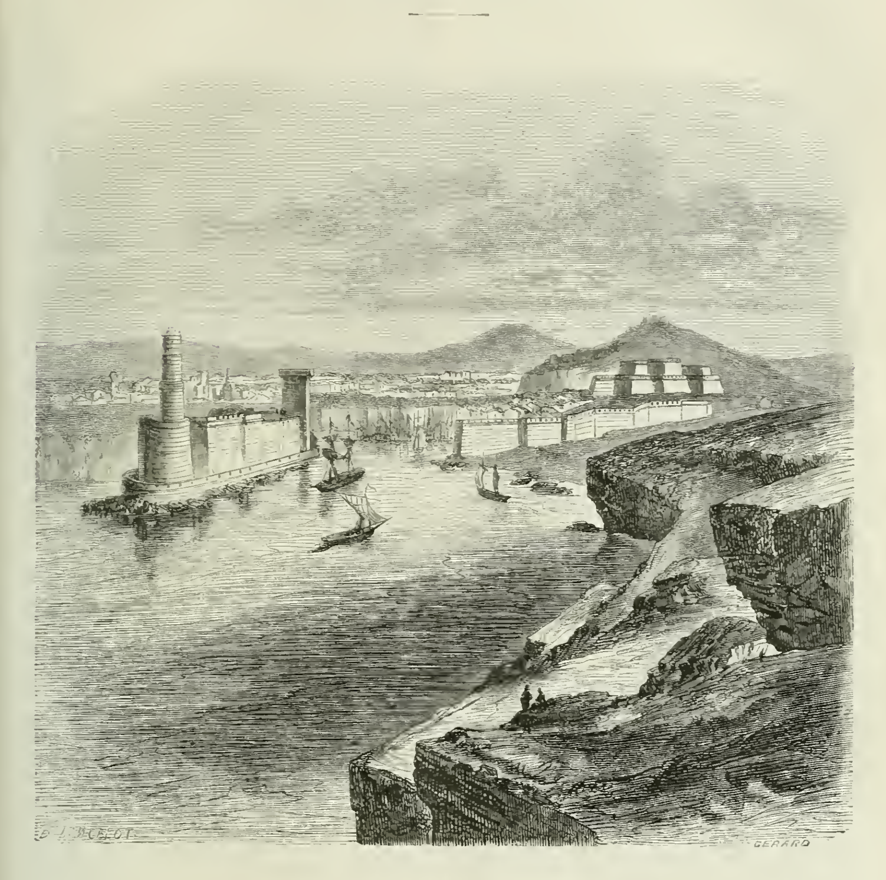
Aux réceptions des Tuileries, de l'Hôtel-de-Ville, de l'ambassade russe, de Fontainebleau, sa galanterie pour les dames a rappelé, avec des allures plus vives encore, l'exquise affabilité de l'empereur Alexandre, en 1814.

Quant aux petits soins dont lui-même a été l'objet, en voici un exemple qui tient de la magie. En entrant dans son cabinet, au pavillon de Marsan, il y a trouvé un appareil de télégraphie électrique, au moyen duquel, par l'impulsion d'un simple ressort, il causait de Paris à Saint-Pétersbourg avec son frère l'empereur de Russie, et cela en quelques minutes, et comme si Alexandre II eût habité le pavillon de Flore, à l'autre bout des Tuileries.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Voyez notre notice sur Totleben, t. XXIII, p. 95.

MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS.



Vue du port et de la ville de Marseille. Dessin de Lancelot

I. Coup d'œil général. Gloire et pauvreté historique de Marseille. Ville antique, sans antiquités; catholique, sans églises; commerçante, sans Bourse; artiste, sans théâtre, etc. Monuments absents. La tour Sainte-Paule. La maison de Milon. Le boulevard des Dames. Les Marseillaises en 1524. La statue de Pierre Puget. Le connétable de Bourbon et les bourgeois de Marseille. La corde au cou. *Pécairé !* L'abbaye et le souterrain de Saint-Victor. Forteresses honoraires. La bastide de Louis XIV. Le port. Ruine liquide. L'infection et le ver rongeur. Protis-Mirès. La ville future. La Cannebière. Les Marseillais de Levassor, et les Marseillais de Marseille. Un tableau de Claude Lorrain. Le Prado. La vieille ville et la ville neuve. Le mistral. Pourquoi le Bosphore n'est pas à Marseille. Les bastides. Les amis du soleil. Le peuple marseillais. Un procédé de peinture inconnu du père Rapin.

On lisait autrefois sur la façade de l'hôtel de ville de Marseille une fort belle inscription latine qui résumait très-bien, en quelques lignes, l'histoire de cette antique cité. « Marseille, disait ce parchemin de noblesse, est fille des Phocéens ; elle est sœur de Rome ; elle fut la rivale de Carthage; elle a ouvert ses portes à Jules-César, et s'est défendue victorieusement contre Charles-Quint. »

Cette inscription, composée par l'Académie de Marseille, a disparu ; elle est probablement aux archives, à côté d'une autre inscription que Louis XIV fit enlever à la porte Royale, et qui lui sembla trop fière après une révolte. Ces deux détails paraissent fort simples, eh bien ! ils m'expliquent toute l'histoire de Marseille, depuis le

dernier Tarquin jusqu'à la fin du siècle passé. Quand Marseille ne s'est pas elle-même dépouillée d'un ornement, elle en a été dépouillée par un autre. Ville antique qui n'a rien d'antique, belle ville qui n'a rien de beau, elle a fait un voyage de deux mille ans à travers l'histoire, et elle est arrivée, n'ayant conservé que son nom, comme le navire *Argo*. Sa forêt sacrée a disparu sous les incendies; ses temples de Neptune et de Diane, ses monuments romains ont été réduits en poussière; ses murailles de Jules-César n'ont pas laissé une pierre ; son enceinte bâtie par le médecin Crinias, et sur laquelle a échoué le connétable, est descendue au-dessous du niveau de la mer; sa fameuse tour Sainte-Paule, dont les batteries épouvantaient le marquis de Pescaire, ne montre plus que sa base ; son château de César ne montre plus rien. Arles, Nîmes, Orange, ses voisines, ont gardé d'admirables reliques : Marseille a livré au mistral le dernier grain de sa poussière antique. L'étranger archéologue ne revient pas de sa surprise, lorsqu'il ne trouve pas une pierre à ciment romain, dans cette sœur de Rome. Il demande à voir les ruines du temple d'Apollon Delphien, du temple de Diane d'Ephèse, du temple de Junon Lacinienne, du temple de Vénus victorieuse ; plus le Lacidum, la nécropole *Paradisus*, la maison de Milon, les Thermes, la porte Julia; le cicerone, quand il existe, ouvre de grands yeux, et ne peut montrer que deux de ces monuments : la maison de Milon, et la porte Julia. L'étranger archéologue se résigne, en disant que deux vaut toujours mieux que rien. Le cicerone le conduit alors rue des Grands-Carmes, 55, et lui dit : « Voilà la maison de Milon, » le Milon qui tua Clodius, et que Cicéron défendit si mal dans son manuscrit, et si bien dans la plaidoirie imprimée que nous connaissons. Oui, en effet, cette maison était d'architecture antique, et un bas-relief de pierre décorait sa porte et servait comme d'enseigne au vieux domicile du client de Marcus Tullius ; mais voyez la fatalité : l'antique maison a passé, il y a trente ans, aux mains d'un propriétaire iconoclaste, qui l'a démolie comme trop vieille, et en a bâti une toute moderne sur le même terrain. Le bas-relief est au Musée de Marseille, et il s'entoure de sarcophages sans nom. — « Allons voir la porte Julia, » dit l'archéologue. On le conduit au quartier de l'Observatoire, et on lui montre le squelette d'une porte, orné d'une herse absente et dépouillé de tout caractère romain : une antiquité de quatre siècles. « Voilà le boulevard des Dames, » dit alors le cicerone, en désignant un terrain nu qui s'étend de la porte Julia à l'arc de triomphe de la porte d'Aix. C'est là que les femmes de Marseille se couvrirent de gloire, au terrible siége de 1524. Le canon du connétable avait ouvert une large brèche, là, devant la tour Sainte-Paule ; quarante mille reîtres, lansquenets, ou condottieri, les mêmes qui, trois ans plus tard, violèrent Rome, avaient planté leurs échelles devant Marseille ; les défenseurs, épuisés par quarante jours et quarante nuits de bataille, étaient sur le point de succomber ; les femmes arrivèrent sur la brèche, ranimèrent le courage des hommes, et sauvèrent la ville. L'ennemi n'entra pas. « Où est le monument élevé à la gloire de ces héroïques femmes ? » demande le voyageur. « Le voilà, répond le cicerone, » et il montre, sur un angle de mur, ces trois mots : *Boulevard des Dames*. Les municipalités économisent les monuments de bronze ou de marbre, avec un nom de rue. *Boulevard des Dames* ! Cela ne coûte pas cher, et l'héroïsme est récompensé. On a élevé, après 1823, un arc de triomphe devant le boulevard ; on y a gravé beaucoup de bas-reliefs, où sont rappelés des faits d'armes de la République et de l'Empire, mais on a oublié, sur la face de l'ouest, la victoire des femmes marseillaises, et la défaite de Charles-Quint. Voilà une simple idée que je soumets au Conseil municipal de 1857, qui est en évident progrès sur les édiles de 1524 et leurs successeurs. Pendant vingt ans, j'ai demandé une statue pour mon illustre compatriote, Pierre Puget, le Michel-Ange de Marseille. Ce grand homme a attendu sa statue deux siècles ; enfin elle est aujourd'hui debout sur une place publique, grâce à la munificence d'un financier de Bordeaux. Les Marseillais donneront à Bordeaux une statue de Montesquieu.

Historien impartial et fils non dénaturé, je dois dire que Marseille est fort excusable, si elle paraît avoir ainsi négligé les grands souvenirs et les monuments de son histoire. Cette grande ville, aujourd'hui si calme et si prospère, a traversé bien des jours mauvais depuis Tarquin. Elle a subi vingt pestes, vingt incendies et des siéges terribles. Que de fois elle a été obligée de se rebâtir, à la hâte, avec les premiers matériaux trouvés sous la main des maçons ignorants ! Marseille a imité la Rome du moyen âge, cette malheureuse ville qui démolissait le Colisée et le tombeau d'Adrien pour se bâtir des maisons, ou qui changeait tant de chefs-d'œuvre d'architecture en citadelles pour se défendre contre les barbares. Le siége du connétable de Bourbon, en 1527, a fait encore plus de mal aux monuments de Rome que l'invasion de Théodoric et de Totila. Marseille a beaucoup trop imité sa sœur du Tibre dans les cas de légitime défense ; elle a peut-être exagéré la démolition, car je soupçonne fort les premiers fabricants de savon du boulevard des Dames d'avoir bâti leurs usines avec les débris de la tour Sainte-Paule, ce bastion sacré, dont la coulevrine foudroyait les condottieri du connétable campés devant l'abbaye de Saint-Victor.

A ce propos, n'oublions pas une anecdote, si connue qu'elle soit, et ajoutons un commentaire.

Le 12 du mois d'août 1523, le connétable de Bourbon, chevauchant sur la grande route de Marseille avec son armée de bandits, se tourna vers le marquis de Pescaire, et lui dit : *Deux ou trois coups de canon épouvanteront si bien ces bons bourgeois de Marseille qu'ils viendront la corde au cou m'apporter les clefs de leur ville.* —*Amen*, dit Pescaire, qui avait l'humeur très-railleuse.

Après trente jours de tranchée ouverte, le 15 septembre, le connétable de Bourbon, désespérant déjà de prendre Marseille, assistait à la messe, sous sa tente, devant l'abbaye de Saint-Victor. Un boulet de canon, lancé par la fameuse coulevrine de la tour Sainte-Paule, passa sur la butte des Grands-Carmes, traversa le port, troua la tente du connétable et renversa le prêtre qui disait la messe.

— *Qu'est-ce que tout cela ?* dit le connétable effrayé.

— Ce sont, répondit Pescaire, les bons bourgeois de Marseille qui viennent, la corde au cou, vous apporter les clefs de la ville.

L'histoire ne dit pas si le connétable répondit par un sourire au bon mot de son lieutenant.

Quel dommage qu'une tour qui a fait éclore un si bon mot, avec sa coulevrine, ait été démolie en détail, pour les besoins des anciens savonniers. Ce ne serait pas mon ami Arnavon, ni mon ami Charles Roux qui commettraient un pareil sacrilége aujourd'hui.

Quant au marquis de Pescaire, son nom est resté dans la mémoire du peuple de la vieille ville. Le jour de la levée du siége, les Marseillais, debout sur leurs remparts,

saluèrent le fugitif par son nom provençalisé, *Pécaïré!* et, depuis, ce mot est employé pour déplorer une grande infortune. *Pécaïré* est un vocable rempli de larmes, et la cantilène méridionale le rend lamentable au plus haut degré.

Marseille, ville éminemment catholique, n'a point d'églises. On y chercherait en vain un seul de ces pieux monuments qui étonnent l'étranger dans toutes les cités de la voisine Italie. On bâtit en ce moment une cathédrale; il n'y avait pas de cathédrale! Deux églises très-belles, et les seules que Marseille pût montrer avec orgueil, *les Accoules* et Saint-Ferréol, ont été démolies pendant la Terreur, et on ne les a pas rebâties. Le service divin est célébré dans des chapelles très-nombreuses, mais qui n'ont rien à démêler avec la grande architecture. L'abbaye de Saint-Victor, bâtie par les moines de Saint-Cassien, a perdu son beau cloître; mais elle a gardé son fameux souterrain, parce qu'un souterrain ne peut pas être démoli. Un étranger, s'il est curieux, visite ce souterrain, où se trouve la statue de la Vierge noire, attribuée à saint Luc par la tradition. Les imaginations méridionales, jamais satisfaites de la réalité, veulent que le souterrain de Saint-Victor passe sous les eaux du port, et communique avec l'autre rive. Mais personne n'a fait ce chemin.

Marseille, ville éminemment commerçante, n'a pas de *Bourse*. On y construit une Bourse aujourd'hui. Provisoirement, depuis bien des années, les affaires se traitent sous un hangar de bois peint, et brûlé par le soleil. La future Bourse, construite sur les dessins du célèbre architecte Coste, sera un beau monument.

Marseille, ville éminemment artiste, n'a pas de théâtre. La salle de la rue Beauvau, où on joue l'opéra, appartient à une société d'actionnaires, aussi nombreux que des académiciens. Le loyer est de cent mille francs, que la ville paye à titre de subvention. Le Gymnase marseillais, où l'on joue le drame et le vaudeville, appartient à un industriel charcutier. En général, les directions théâtrales ne sont pas heureuses à Marseille : la faillite est presque toujours la dernière pièce du répertoire. Et pourtant jamais peuple n'a mieux compris et plus aimé la grande musique et les grands artistes. Tout le monde chante, bien ou mal, dans la vieille ville; tous les ouvriers savent par cœur *Moïse, la Favorite, Norma* et *Guillaume Tell*. La ruine des entreprises a des causes mystérieuses qu'il ne m'appartient pas d'approfondir. Le Conseil municipal, il faut le dire à son éloge, ne manque jamais de venir en aide aux intelligentes directions.

Cette ville est défendue du côté de la mer par deux forteresses honoraires, qui pourraient même avoir des canons. Elles sont placées sous le patronage de saint Nicolas et de saint Jean. Louis XIV, qui n'était pas content des Marseillais, a fait bâtir la citadelle, en disant : *Je veux avoir aussi ma bastide à Marseille.* On se révoltait souvent contre le grand roi, en ce temps-là. Louis XIV ne voulut pas entrer par la porte Royale, située à l'extrémité de la rue des Fabres; il fit couper un pan de mur et entra par une brèche, comme un conquérant. Ce jour-là vit tomber la fameuse inscription : *Sub cujuscumque imperio summa libertas.* Louis XIV n'aimait pas ce latin athénien.

Le port de Marseille, celui qui a fait la fortune de tant de Génois, de Grecs, de Levantins, de Turcs et de quelques Marseillais, a perdu son antique importance. Il passe à l'état de ruine liquide. Les étrangers psalmodient, depuis un demi-siècle, des lamentations contre ce port, dont les vapeurs nauséabondes infectent l'air quand souffle le vent du sud. Les naturels du pays ne se sont jamais associés à ces plaintes. Nos édiles anciens, touchés des mêmes doléances, trouvèrent, dit-on, un procédé pour purifier les eaux du port. On réussit : l'air se remplit de l'arome des coquillages et de l'algue marine. Plus d'infection. Les étrangers bénirent les édiles, les éphores, les archontes, les échevins. Un an après, les capitaines marins, ancrés dans le port purifié, s'aperçurent que la coque de leurs navires était trouée à la quille et abondait en voies d'eau. La purification du port avait favorisé le retour d'une invasion de vers d'eau salée, vrilles vivantes qui percent le bois, quand il n'est pas protégé par les éléments corrupteurs des eaux. Placés entre les lamentations des étrangers et les lamentations des capitaines, les édiles ne pouvaient hésiter. Ils rendirent au port son infection conservatrice, et les vers rongeurs disparurent comme par enchantement. Au reste, ce phénomène a été remarqué dans d'autres ports du littoral méditerranéen. Aujourd'hui la science trouvera sans doute un antidote contre l'infection, et Marseille, d'ailleurs, doit avoir tant d'autres ports que le premier finira par être desséché et changé en terrain de bâtisse. Alors il sera complétement désinfecté. Heureux nos enfants! Marseille est née deux mille trois ans trop tôt; M. Mirès seul est né à point : c'est le vrai Protis de Marseille ; le Protis phocéen s'est trop hâté de fonder. S'il était arrivé de Thessalie aujourd'hui, nous serions tous nés demain, et à l'âge de vingt ans, grâce à la vapeur, à l'électricité et aux chemins de fer, nous assisterions au plus grand de tous les spectacles; nous verrions Marseille, notre mère, causant avec le Havre et Calcutta, et couronnée, comme une reine, sur le trône des mers, avec le trident de Neptune pour sceptre et l'Australie pour coffre-fort!

Si le vieux port se pétrifie et devient ville centrale, ce qui doit arriver infailliblement, la Cannebière, cette illustre Cannebière dont on parle tant, perdra cette auréole que lui a faite un commis voyageur en esprit du Languedoc. A notre tour, parlons un peu de la Cannebière.

Un jour, ce commis voyageur découvrit cette phrase : *Si Paris avait la Cannebière, il serait un petit Marseille.* Il prit un faux accent provençal, comme tous les contrefacteurs de langues, et excita un rire fou chez de candides auditeurs.

Le succès de cette phrase fut énorme, comme celui de *Malbrouck* et du *roi Dagobert*, et de toutes les niaiseries populaires. Depuis quelque temps surtout on contrefait beaucoup le Marseillais à Paris. Marseille est pour Paris ce que l'Irlande est pour l'Angleterre. On a fait une farce intitulée *le Marseillais à Paris*, comme on a fait en Angleterre l'*Irishman in London*. Levassor a achevé de nous rendre très-comiques et très-bêtes. Nous disons tous *bagasso* et *troun dè ler;* nous disons tous : *Si Paris avait la Cannebière, il serait un petit Marseille.* Nous portons tous des *queues rouges*, et si les Jocrisses étaient encore en vigueur, les théâtres de genre n'auraient qu'à prendre le premier Marseillais venu pour lui faire jouer le rôle du domestique de M. Duval. *Si Paris avait*, etc.

Marseille est à deux cents lieues de Paris; notre langue à tous fut la langue provençale; nous avons appris le français comme une langue étrangère. Nous n'avons, à Marseille, ni collége Charlemagne, ni collége Bonaparte, ni Sorbonne, ni cours publics, eh bien! sans remonter au grammairien Demarsais, à l'orateur Mascaron, à Puget, à Mirabeau et à Barbaroux le Girondin, nous pouvons dire

qu'aucune ville n'a donné plus d'hommes célèbres à cette ville de Paris, si riche en établissements d'instruction publique. Citons-en quelques-uns, de ces enfants de la Cannebière : Thiers, Capefigue, Barthélemy le poëte, Léon Gozlan, Louis Reybaud, Garcin de Tassy, Amédée Achard, Taxile Delord, Eugène Guinot, Joseph Autran, Forcade, Audibert, Gustave Bénédit, Gaston de Flotte, Marie Aycard, Marc-Michel, Joseph Cohen, et d'autres que j'oublie ; puis, dans la musique : Bazin, Xavier Boisselot, Reyer, Félicien David, Morel, Arnaud, Jules Cohen, tous dignes fils du mélodieux marseillais Della-Maria, mort trop jeune!..... et dans la peinture : Eugène Delacroix, Guérin, Baumes, Tanneur, Barry, Loubon, Daignan, Daumier, Dominique Papety, Ricard, Vidal, etc. Si Paris, avec ses colléges et son million d'habitants, avait cette Cannebière-là, il serait un grand Marseille. Qu'en dites-vous, auditoire de Levassor?

Malgré tout, la Cannebière est une très-belle rue, commencée par Puget, et Paris s'en prépare une, dans le même genre, pour son avenir de port de mer. Jamais la bouche d'un Marseillais n'a prononcé la phrase stupide du commis voyageur, *Si Paris avait, etc.;* mais nous avons tous admiré cet immense espace d'azur et de rayons qui va se perdre dans cette forêt de mâts, qui est la ville flottante de toutes les mers. Par un jour de fête, rien n'est beau à voir comme ces grandes lignes d'architecture, coupées par des milliers de voiles, de pavillons, de flammes, qui sont la joie de l'air et les signatures de toutes les nations. C'est une rue bornée par l'infini, dans une atmosphère lumineuse, où l'azur joue avec le soleil; c'est un immense Claude Lorrain qui s'est peint tout seul et s'est exposé au bord de la mer, car tous les musées du monde seraient trop étroits pour lui.

Les promenades de Marseille étaient autrefois célèbres par leur poussière et l'absence de beaux arbres. Aujourd'hui, Marseille a le *Prado*, et c'est assez.

Le Prado est une des plus belles promenades du monde. Elle commence à la porte de la ville, et se perpétue, entre deux haies de beaux arbres, de collines charmantes et de villas, jusqu'à la mer. Il y a place pour les équipages, les cavaliers et les piétons. Le golfe où conduit le Prado est la miniature de Baïa; on y voit même le Vésuve, mais éteint : ce qui ne gâte rien au paysage, car un volcan donne toujours de l'inquiétude; il a beau fumer nonchalamment, comme un lazarrone à moitié endormi, on s'émeut toujours à l'idée du réveil. Dans les plus vives chaleurs de l'été, la plage du Prado est fraîche et embaumée par les brises marines. Un sable d'argent et des fleurs de velours tapissent le fond de l'eau et invitent les baigneurs. La petite rivière de l'Huoccune, couverte par des berceaux de tamarins, vient perdre ses eaux limpides dans le saphir de la plage. A gauche, on voit la montagne où la grotte Roland travaille ses merveilleuses stalactites, dans des abîmes sans fond. A droite, le golfe est borné par des rochers de granit rose, avec leurs panaches de saxifrages et de pins. A chaque instant, on voit courir, au vol de la vapeur, les paquebots du Levant et d'Italie, dont la fumée passagère est le seul nuage qui vienne, par intervalles, ternir la pureté de l'horizon.

La division entre la vieille ville et la ville neuve est toujours très-distincte. C'est un contraste déjà séculaire, et que je verrais disparaître à regret au souffle niveleur de la civilisation. Le Marseillais de pure origine est l'enfant des vieux quartiers; c'est lui qui conserve la tradition de sa belle langue, faite de grec et de latin; c'est lui qui garde les antiques souvenirs, les croyances héréditaires et les chères superstitions; nous ferons plus tard le portrait de ce Marseillais, Phocéen baptisé. Sa vieille ville n'a pas été tirée au cordeau; elle n'a pas de belles maisons, sa *grande rue* est fort petite; ses places sont étroites; ses fontaines sont de modestes bornes; son pavé fait sentir le roc sous le pied. Elle monte et descend sur les collines et dans les vallons du territoire de Protis; elle semble n'avoir d'autre souci que celui de se donner de l'ombre, et de se défendre contre le mistral.

La nouvelle ville est un échiquier; les rues sont droites comme des I, et bordées de maisons assez belles : celles qui sont percées dans la direction du nord-ouest sont labourées par le mistral, dans toute la longueur de leurs numéros pairs et impairs. Il faut dire que ce mistral, dont les étrangers et les contrefacteurs parlent tant, a été enfin accepté par les indigènes, comme un bienfait d'hygiène. C'est comme un balai céleste qui nettoie l'air et le rend sain. Ajoutons aussi que le mistral s'est beaucoup humanisé, comme tous les fléaux qui vieillissent. Du temps de Strabon, la *bise noire (bis)* était si violente, que le mistral d'aujourd'hui n'est plus qu'un zéphir, en comparaison. Dans la plaine de la Crau, dit Strabon, le mistral soulevait les cailloux comme des grains de sable, et renversait les cavaliers du haut de leurs chevaux. Ainsi, il a bien dégénéré; nos pères ne le reconnaîtraient plus. L'empereur Constantin, que l'admirable situation d'Arles avait séduit, a voulu faire de cette ville sa Constantinople, et on sait de quels soins paternels et prodigues il environna cette jeune reine du delta du Rhône et de la mer. Puis, tout à coup, Constantin et sa cour prirent Arles en dégoût mortel, à cause de l'intolérable tyrannie du mistral de Strabon, et Constantinople fut fondée à Byzance, de l'autre côté de la mer.

Une croix démesurée, faite par des lignes de maisons et des promenades intérieures, rend aux étrangers un signalé service; elle leur permet de connaître, au premier coup d'œil, la grande ville neuve. De la porte d'Aix à l'obélisque, une seule rue tirée au cordeau et seulement interrompue par les arbres du cours traverse tout Marseille. L'autre rue transversale part de l'extrémité des allées de Meilhan et ne finit qu'au port.

Dans ce court tableau de Marseille, esquissé au point de vue matériel et historique, n'oublions pas une troisième ville, qu'on peut appeler la ville de la campagne. En aucun autre lieu du monde on ne voit une si nombreuse agglomération de maisons de plaisance. La loi agraire, ce rêve de Tiberius Gracchus, a fini par trouver sa réalisation dans la banlieue marseillaise. Chaque citoyen possède son arpent de terre au soleil; c'est l'Éden de son dimanche. La passion de la *bastide* est innée chez le Marseillais. L'ouvrier qui n'est pas assez riche pour se donner quatre murailles ornées d'un toit à tuiles rouges et de quatre pins à cigales se donne le *cabanon*. Il y a des rochers arides semés de cabanons, brûlés par le soleil, secoués par le mistral, mais toujours chers à leurs heureux propriétaires. *Ce cabanon est à moi*, pensée enivrante qui change le désert en oasis, et la pierre en velours. Aujourd'hui, le canal de la Durance, avec ses mille saignées d'irrigation, a complétement changé l'aspect de cette ville de la campagne. Sur quinze mille bastides, comptées par nos pères, les deux tiers au plus ne connaissaient les arbres et la verdure que de réputation. Les enfants s'abritaient de la chaleur à l'ombre des cannes paternelles. On buvait de l'eau de citerne dans une plaine hydrophobe; mais on jouait au *boston* et au *reversis* dans un salon nocturne, décoré des images des quatre saisons. Maintenant, la ver-

dure et les arbres sont partout. Il y a même trop d'ombre; les anciens fervents, et j'appartiens à cette secte d'incas, soutiennent que les arbres ont le tort de cacher le soleil. Si la végétation devient trop exubérante, on arrivera donc au déboisement partiel. Le canal abuse de sa fécondité.

Il faut maintenant passer de Marseille aux Marseillais. Ici l'étude se complique. Le Marseillais ne peut être défini, dans une étude synthétique, comme l'Athénien. Nous sommes dans le pays où les contrastes physiques créent les contrastes moraux; nous sommes sur le sol qui place les gorges stériles d'Ollioules à côté des cascades et des orangers; il y a des caractères tranchés, des individualités originales, à côté d'imitateurs serviles. On respire, à Marseille, l'air de tous les pays, ont dit Chapelle et Bachaumont; c'est que tous les pays ont laissé leurs alluvions sur cette terre impressionnable, et ont fait du peuple marseillais le peuple compatriote de l'univers. De là ces nuances infinies, ces variétés de types et d'organisations qui induisent si souvent en erreur l'observateur étranger et superficiel; celui-ci juge tous les habitants d'après le premier qu'il rencontre, selon le procédé de ce voyageur qui, traversant Berne et rencontrant une femme rousse et acariâtre, écrivit sur son album : « Toutes les femmes à Berne sont rousses et acariâtres. » A la naïve époque des comparaisons, des parallèles et des portraits, le bon père Rapin disait : — « L'Athénien est spirituel, railleur, cauteleux, idoine au bien comme au mal; oublieux des affronts reçus, contempteur des autres nations, impatient du joug, propre aux armes et terrible à l'ennemi. » Quand un peuple a cette monotonie de caractère, l'historien n'a pas besoin de faire une galerie, il s'arrête au portrait. Athènes, selon le père Rapin, n'avait qu'un habitant. Par malheur, les descendants des Athéniens donneraient beaucoup plus de besogne au père Rapin, et si le savant jésuite s'avisait aujourd'hui de commencer un portrait par ces mots : *Le Marseillais est contempteur de ses voisins, impatient du....* tous les Marseillais l'arrêteraient en lui criant qu'il va peindre un Marseillais de Levassor. Nous allons essayer un autre procédé peu connu du père Rapin.

MÉRY.

(La suite prochainement.)



Église de Saint-Victor. Ancienne abbaye. Dessin de Lancelot.

ALFRED DE MUSSET (1).

La mort d'Alfred de Musset a été un double malheur: 1° elle a enlevé au monde un des premiers talents de ce siècle, sauf nos réserves morales; l'esprit le plus français que nous ayons eu depuis Molière : 2° elle a mis à nu la honteuse indifférence de notre pays et de notre temps pour les choses de l'intelligence et les gloires littéraires.

Le convoi du plus charmant de nos poëtes, mort à quarante-six ans, a été un convoi de cinquième ordre. Nous avons compté, autour de son cercueil, quatre académiciens en uniforme, cinq ou six autres en habit de ville, et une soixantaine d'écrivains et de journalistes. La jeunesse de Paris était à la petite Bourse et aux courses de la Marche. Méry l'a dit à l'honneur de la province : Si Alfred de Musset eût rencontré la mort à Lyon, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux, à Rennes ou à Nantes, la jeunesse de ces villes se serait levée en masse pour accompagner l'illustre voyageur à l'hôtellerie suprême. Toutes les femmes auraient jeté des fleurs à la dépouille de l'auteur du *Caprice*, des *Poésies nouvelles*, de *Croisilles*, etc.

Un seul couple parisien a montré, en cette circonstance, le courage de l'esprit et du cœur. Nous étions silencieux et consternés au milieu du Père-Lachaise; M. Vitet venait de prononcer son froid discours; déjà les fossoyeurs commençaient à jeter la terre sur le corps de Musset, lorsqu'un jeune homme et une jeune femme qui lui donnait le bras s'approchèrent sur le bord de la tombe. Ils étaient beaux tous deux, tous deux pleins d'émotion, tous deux en deuil. Ils restèrent en contemplation devant le cercueil à moitié recouvert de terre; des larmes roulaient dans leurs paupières; leurs mains s'unirent, et ils jetèrent une couronne d'immortelles dans la fosse béante.

Le fossoyeur la ramassa et la mit sur le bord, en disant qu'il la placerait sur la tombe.

— Non, dit la jeune femme, nous voulons qu'elle soit enterrée avec lui.

Et elle la rejeta pieusement dans la fosse.

Le buste d'Alfred de Musset a été commandé par M. le ministre d'État pour être placé au musée de Versailles et dans la salle de l'Institut, et l'on parle d'organiser une souscription nationale pour élever un tombeau au poëte de la jeunesse. Mieux vaut tard que jamais.

Louis-Charles-Alfred de Musset naquit à Paris le 11 dé-

(1) Voyez son portrait, tome XXI du *Musée*, page 61.

cembre 1810. Son père, M. de Musset-Patay, allié à la famille de Jeanne d'Arc, chef de bureau dans un ministère, avait écrit une *Histoire des armées françaises* et une *Vie de Jean-Jacques Rousseau.*

Camarade du duc d'Orléans au collége Henri IV, Alfred de Musset devint et resta son intime ami jusqu'à la mort du prince.

Au sortir des classes, il marqua sa place, éminente et originale, par les *Contes d'Espagne et d'Italie*. En 1832, il s'éleva au premier rang par le *Spectacle dans un fauteuil*. Il s'y maintint et se révéla tout entier par les *Nuits*, les *Poésies nouvelles*, la *Confession d'un enfant du siècle*, les petits romans d'*Emmeline*, du *Fils de Titien*, de *Margot*, etc., et enfin par les *Comédies et Proverbes* qu'il ne destinait point à la scène, mais que Mme Allan-Despréaux joua la première à Saint-Pétersbourg, et qu'elle en rapporta dans son manchon au Théâtre-Français, où ils resteront comme les diamants du répertoire contemporain. L'esprit gaulois n'a rien de plus exquis que *le Caprice*, *la Porte ouverte*, *On ne badine pas*, etc., *Il ne faut jurer de rien*, *les Caprices de Marianne*, etc.

Ces triomphes abattirent le rempart de l'Académie, où Alfred de Musset entra porté par l'opinion publique, — et où la même puissance lui désigne aujourd'hui pour successeur M. Jules Sandeau.

Enfant d'un siècle de doute, l'auteur de *Rolla* (ce sera notre seul reproche à son talent) n'a pas su vaincre la maladie morale qui l'a tué avant l'âge.

Pardonnons-lui, — pour avoir tant aimé, — comme Dieu lui pardonnera sans doute, lorsqu'il lui présentera les dernières lignes de sa main défaillante, ce sonnet trouvé il y a quelques mois sur sa table de nuit :

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis, et ma gaîté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est immortelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
— Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Ah ! si Alfred de Musset eût écouté ce repentir et opéré cette conversion il y a dix ans, que de pages désolantes il eût arrachées de ses livres, et que de nouveaux chefs-d'œuvre il eût puisés dans son âme apaisée enfin et retrempée à la foi et à la vertu, ces sources éternelles du génie !

PITRE-CHEVALIER.

LE NÉOLOGISME.

EPITRE A DESPRÉAUX (1).

C'en est fait, Despréaux, le mauvais goût l'emporte,
La langue de ton siècle est une langue morte ;
Et si, pour le malheur des nouveaux Chapelains,
Pluton te renvoyait au séjour des humains,
De vingt jargons divers le mélange bizarre
Te ferait de stupeur regagner le Tartare.
Des ossements blanchis de ces pauvres auteurs
Qu'ont chassés d'Hélicon tes sarcasmes vengeurs
S'élève, d'heure en heure, une race éphémère,
Qui, d'un art inconnu poursuivant la chimère,
Aboie à tes pareils, et, d'un air triomphant,
Du nom de *rococo* flétrit qui les défend.
La loi de ces pandours est de n'en pas connaître :
Chacun, libre en sa marche, est son juge et son maître ;
Et ta langue, impuissante à les glorifier,
N'a pu même suffire à les qualifier.
Il faut des noms nouveaux pour ces nouveaux artistes.
Ils se nomment entre eux *bohêmes*, *fantaisistes* ;
Ils ont, pour se louer, des termes inconnus,
Que la tour de Babel n'a pas même entendus :
Supercoquentieux, *chicandard*, *titanesque* ;
Et si, leur reprochant ce langage burlesque,
Un honnête lecteur interdit à ses fils
Les livres, les journaux par ces mots envahis,
Des novateurs sur lui s'acharne la furie.
Ils traitent sa raison de *pudibarderie* ;
Mettent au ban du siècle et de l'humanité
L'ennemi du progrès et de la liberté ;
Et le Néologisme, en conquérant vandale,
Poursuit impunément sa course triomphale.
Ainsi les mots nouveaux nous pleuvent par milliers.
Philosophes, savants, voleurs et boutiquiers,
Artistes, prosateurs, poëtes, tout s'en mêle.
Chacun fait son argot, sa grammaire nouvelle ;
Chacun peut à son gré, sans crainte d'un revers,
Dégingander sa prose et *déhancher* ses vers,
Barbariser son syle, *empenner* son génie,
Et comme ses lecteurs *flouer* la prosodie :
Des critiques charmés viendront le lendemain
Vanter de ses écrits le *lyrisme* et l'*entrain*.

Viens lire à ces Ronsards ton code poétique.
Nous sommes trois à peine, en ce siècle anarchique,
Qui, te prenant pour guide, au risque de broncher,
Sur tes pas glorieux essayons de marcher.
Eh ! quels cris sont les leurs ! Dieu sait comme on nous traite ;
Quels brocards sont tombés sur mon dos et ma tête !
Mais Dieu d'un triple airain les avait cuirassés,
Et leurs traits à mes pieds retombent émoussés.
Par cinquante ans de lutte, à toute heure exercée,
Ma muse, Despréaux, n'est point encor lassée,
Et, jeune encor de verve, au déclin de mes ans,
Défendra jusqu'au bout le goût et le bon sens.

(1) Lue à la séance annuelle des cinq Académies.

Je maudis ces auteurs dont le vocabulaire
Nous encombre de mots dont nous n'avons que faire;
Qui, sur de vains succès *basant* un fol orgueil,
D'un œil ambitieux *fixent* notre fauteuil;
Qui, pour *utiliser* leur frivole existence,
Des corrupteurs du goût *activent* la licence,
Formulent leur pensée en style de Purgon,
Ou qui, gardant au cœur la foi de Saint-Simon,
S'indignant que la femme à l'homme soit soumise,
Demandent que l'État la *désubalternise*.
Je veux qu'un philosophe, en termes nets et clairs,
M'explique, s'il le peut, Dieu, l'âme et l'univers.
Lorsque, se dépouillant de science et de guide,
Du doute et du néant s'élançant dans le vide,
Descartes, pas à pas, refoulant l'horizon,
Est monté jusqu'au Dieu que cherchait sa raison,
Il n'a point, affectant des formules obscures,
A mon intelligence imposé des tortures.
Son style, ferme et noble en sa simplicité,
Fait sans peine à mes yeux luire la vérité;
Et c'est en m'expliquant ces augustes mystères,
Qu'il découvre ta langue et ses formes sévères.
Pascal, dans cette voie à son tour entraîné,
Fixe, en l'assouplissant, la langue de René;
Et le grand Bossuet, sondant le même abîme,
Sans nuire à la clarté, la fait grande et sublime.

Mais la clarté répugne aux modernes penseurs.
Le Nord nous a lâché de terribles docteurs,
Qui des épais brouillards de leur métaphysique,
Des termes nébuleux de leur style algébrique,
Nous voilent la lumière et nous rendent la nuit,
Le doute désolant par Descartes détruit.
Si mon esprit, troublé d'une double doctrine,
Veut de l'idée enfin connaître l'origine,
Un Welche me répond que *l'objectivité*
A fait passer l'idée à la réalité,
Et qu'en son propre sein, par la même entremise,
Cette idée à son tour enfin se réalise.
J'écoute; et mon docteur, me croyant convaincu,
En cherchant l'idéal, se perd dans l'absolu,
Subjective, objective; et, tirant de ces verbes
Un flot de substantifs, d'adjectifs et d'adverbes,
M'accable enfin des mots d'*extériorité*,
De *téléiologie* et de *passivité*,
Qu'au siècle d'Abailard on eût traités d'infâmes,
Et qu'avec leur auteur on eût livrés aux flammes.

Ces Welches, cependant, des adeptes vantés,
Sont au sein de Paris traduits et colportés.
Qui m'en fera justice? Irai-je en ma colère
Déférer au parquet traducteur et libraire;
Et du tort qu'à ma langue ils auront pu causer,
Du temps que j'ai perdu me faire indemniser?
Hélas! les novateurs m'ont fermé ces refuges;
Et leur néologisme a perverti les juges.
Ce n'était point assez de ce patois grossier,
Que voulait t'imposer la race de greffier,
Qu'au mépris de tes vers et des vers de Racine,
A nous jeter au nez la pratique s'obstine.
Le juge, au lieu d'arrêts, prononce des *verdicts*.
Les bandits condamnés deviennent des *convicts*.

La rage de ces mots à faces étrangères
Gagne au Palais-Bourbon nos Chambres *légifères*.
Leurs actes sont des *bills*, et la *rotation*
Est le terme obligé de la discussion.
Dans ce métier, qu'alors on soldait en outrages,
Nous avons revêtu vingt fois de nos suffrages
Des lois où figuraient, près du sucre ou du rack,
Le tudesque *thalweg* et le saxon *drawback*.

Là, pour le mot *budget* importé d'Angleterre,
J'ai vu gronder trente ans une effroyable guerre,
Le centre sous le feu prêt à se disloquer,
Les côtés gauche et droit s'unir pour l'attaquer,
Lancer incessamment sur le banc des ministres
Mensonges, démentis et présages sinistres.
Impuissantes fureurs! Ce mot victorieux
Seul de tant de combats est sorti glorieux;
Laissant sur le carreau rois et chartes royales,
Gorgeant de millions ses colonnes fiscales,
Grossi de règne en règne, et toujours affamé,
Se riant des tribuns qui l'avaient réformé,
Le traître nous revient sans bruit et sans esclandre,
Comme un phénix muet qui renaît de sa cendre.

Son palais vainement a changé de patrons;
J'ai vu de Février les apprentis Solons,
Frappant du même coup le trône et le lexique,
Par le verbe *acclamer* ouvrir leur république;
Et comme eux en hurlant le peuple *l'acclamait*,
Et dans ce peuple immense aucun ne réclamait
Contre un chef qui, prenant sa place dans l'histoire,
D'un affreux barbarisme entachait sa mémoire;
Et de tant de bonheur, de gloire, de plaisir,
Qu'à la France, à l'Europe, au monde, à l'avenir,
Avait de ces Solons promis le manifeste,
Ce verbe, Despréaux, est tout ce qui nous reste.

Ta langue trouve ainsi, parmi ses corrupteurs,
Ceux mêmes que la loi lui donnait pour tuteurs.
Que dis-je! au moment même où ma muse indignée
Repousse de ces mots l'adultère lignée,
Un de nos immortels, et des plus glorieux,
Du verbe *fluctuer* vient d'affliger mes yeux.
Que dire à l'ouvrier qui, pour son industrie,
Fait les mots de *boulange* ou de *droguisterie*,
Qui, rougissant des noms de linger, de tailleur,
Se nomme *chemisier* et *confectionneur?*
Que dire au jeune auteur qui, pour former son style,
Voudra *collaborer* au quart d'un vaudeville?
Quel reproche adresser à l'un de nos shérifs,
Qui, d'un chemin de fer revisant les tarifs,
Oubliant que sous l'eau tout moisit et se rouille,
Affranchit le transport des risques de la *mouille?*

Mais quels termes nouveaux nous portent ces chemins?
C'est là que l'étranger les verse à pleines mains.
La vapeur, renversant douanes et barrières,
Les fait entrer sans droits par toutes nos frontières.
On n'entend que des mots à déchirer le fer,
Le *railway*, le *tunnel*, le *ballast*, le *tender*,
Express, *trucks* et *waggons*... Une bouche française
Semble broyer du verre et mâcher de la braise.
Eh! qu'avons-nous besoin de ces termes bâtards,
Pour peindre ces chemins, merveille de nos arts,

Ce fer qui, sur le sable, allongeant ses lanières,
En rayons accouplés dessinant leurs ornières,
Court sous les monts fendus ou de voûtes percés,
Sur les fleuves soumis, les vallons rehaussés,
Ces longs convois de chars, d'élégantes voitures,
Glissant comme le vent sur leurs doubles nervures,
Emportant dans leur course arsenaux et greniers,
Escadrons, bataillons et des peuples entiers;
Et ce gaz, qui, doublant, triplant la force humaine,
Dans l'espace accourci les pousse ou les entraîne,
Et l'effrayant cylindre où l'onde, en bouillonnant,
Produit cette vapeur qui s'échappe en grondant!

Non, la nature et l'art n'offrent point de merveille
Qu'on ne puisse chanter sans m'écorcher l'oreille.
Je renie un auteur qui vient par vanité
Rejeter sa misère et sa stérilité
Sur la langue où Corneille et Pascal et Molière
De leur œuvre immortelle ont puisé la matière.
Sera-t-elle plus riche, alors que nos marins
Auront du nom de *docks* baptisé leurs bassins;
Si, pour me garantir d'un cheval qui galope,
Au lieu de l'arrêter, il faut que je le *stope?*
Pour nommer ces vaisseaux que pousse la vapeur,
Le grec nous façonnait un mot plein de douceur;
Mais ce mot, dont ma muse admirait l'euphonie,
A, pour venir à nous, passé par la Russie.
La guerre le repousse, et les coureurs des mers
Laissent le pyroscaphe et prennent des *steamers.*
Certes, de nos voisins l'alliance m'enchante,



Les néologues. Épître à Boileau. Interprétation de Stop.

Mais leur langue, à vrai dire, est trop envahissante,
Et, jusque dans nos jeux, nous jette à tout propos
Les substantifs sifflants des Saxons et des Scots.
Passe encor pour le *whist,* il vient des trois royaumes;
Mais le monde avant eux courait aux hippodromes.
Faut-il, pour cimenter un merveilleux accord,
Changer l'arène en *turf* et le plaisir en *sport;*
Demander à des *clubs* l'aimable causerie;
Flétrir du nom de *grooms* nos valets d'écurie;
Traiter nos cavaliers de *gentlemen-riders;*
Et, de Racine un jour parodiant les vers,
Montrer, au lieu de Phèdre, une lionne *inglèse,*
Qui, dans un *handicap* ou dans un *steeple-chase,*
Suit de l'œil un *waggon* de *sportsmen* escorté,
Et fuyant sur le *turf* par un *truck* emporté?

Voilà, cher Despréaux, de quelle mélodie
L'Anglais et nos lions menacent ta patrie.
Ah! si le nom de Wurtz a pu t'épouvanter,
A ce déluge affreux pourrais-tu résister?
J'en suffoque moi-même, et je reprends haleine.
La voix de Ristori retentit sur la scène;
Je vais en l'écoutant dissiper mon chagrin,
Et me débarbouiller en lisant ton Lutrin.

VIENNET,
De l'Académie française.

HISTOIRE ET TRAITÉ DE LA PISCICULTURE.

A M. MILLET. HOMMAGE RESPECTUEUX DE L'AUTEUR.

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.



Portrait de Rémy, d'après un dessin du docteur Haxo. Dessin de Foulquier.

I.

Aux lecteurs. — Exposition de juin 1856. — La pisciculture et la fécondation artificielle. — Histoire de la pisciculture. — Le déluge. — Les Chinois. — Les Romains. — Lucullus. — Sergius Orata. — Etat actuel de la pisciculture. — Rémy et Gehin. — Observations de Rémy. — Emotion produite par la nouvelle de ses découvertes. — L'envie prétend lui en enlever le mérite. — Le carême de don Pinchon. — Jacobi. — MM. Hivert et Pilachon. — Résumé.

De toutes les découvertes récentes, il en est peu qui aient excité un plus vif intérêt que celle de la fécondation artificielle du poisson. Et pourtant, vous souvient-il de l'incrédulité générale qui accueillit la science nouvelle? vous souvient-il de ces sourires moqueurs que le nom seul fai-

sait éclore sur toutes les lèvres? vous souvient-il de ce feu croisé de plaisanteries?

— Avez-vous déjà mangé quelque truite ou quelque saumon de votre fabrique? nous demandait-on.

— Attendez, répondions-nous, le blé que vous semez aujourd'hui ne sera pas mûr demain.

Et l'on riait encore, et l'on riait de plus belle. Or, qu'est-il résulté de tout cela? Ce qui résulte et résultera toujours d'une persécution, — un bien gros mot, il est vrai, mais de nos jours, heureusement, le ridicule fait plus de victimes que la prison. Les combattants, fatigués de livrer des batailles inutiles, se sont retirés sous leurs tentes, — dans leurs terres, voulais-je dire, et là, généraux et soldats ont mis le temps à profit pour se forger de nouvelles armes. Ils ont travaillé, expérimenté, essayé ce système, puis cet autre, et fait d'importantes découvertes qui devaient un jour rendre leur triomphe plus éclatant et plus certain.

Et ce jour est venu.

A l'Exposition universelle des animaux, dans les deux bassins, à chaque extrémité de la grande galerie, chacun a pu voir des truites et des saumons de un an et de deux ans, obtenus par la fécondation artificielle, et si je m'en souviens bien, la foule était grande autour des deux bassins, cette bonne foule qui revient si facilement aujourd'hui sur ses jugements d'hier. Cependant quatre exposants seulement avaient défendu l'honneur du drapeau, M. Coste, représentant le Collége de France et les établissements de l'État, MM. Millet, le baron de Pontalba, et votre serviteur, qui est un grand pêcheur, — surtout s'il a le malheur de vous déplaire. Beaucoup de nos confrères s'étaient abstenus, et des maîtres encore, mais n'importe! le résultat était acquis, car la vérité avait forcé les aveugles à voir et les sourds à entendre; la partie était gagnée. De cette victoire pacifique, qui n'a coûté la vie qu'à quelques malheureux poissons morts au champ d'honneur, date réellement l'avénement de la pisciculture, de ce jour elle prend rang parmi les sciences, de ce jour elle mérite d'occuper sa place dans les colonnes du *Musée des Familles*.

Il est temps, en effet, d'aborder notre sujet. Mais, avant tout, une observation préalable : ne confondez pas la *pisciculture* avec la *fécondation artificielle*, comme tant de gens sont tentés à tout moment de le faire. Les deux noms devraient suffire à mettre en garde contre l'erreur. La pisciculture, c'est la science d'élever et de cultiver le poisson; la fécondation artificielle, — un des moyens employés par la pisciculture, — c'est un procédé pour faire naître le poisson en suivant avec soin les lois de la nature. La pisciculture était connue et pratiquée de toute antiquité, la fécondation artificielle est une découverte moderne; vous voyez qu'il faut de la bonne volonté pour confondre l'une et l'autre.

Nous nous occuperons d'abord de la pisciculture; à tout seigneur tout honneur.

Et pourtant une mauvaise honte nous arrête dès les premiers pas. La pisciculture était-elle mise en pratique avant le déluge? Je laisse à plus savant que moi le soin d'approfondir ce point délicat; en tout cas, pendant cette grande révolution qui eut pour premier résultat de faire passer le sceptre du monde aux princes de l'Océan, la pauvre science, — si sa naissance est antérieure, — dut infailliblement tomber à l'eau, où elle courut grand risque de se noyer.

Heureusement la réaction ne tarda pas à remettre chacun à sa place, le lion dans les forêts, l'aigle dans les airs, le poisson dans les eaux, et l'homme sur le trône. Dès que le poisson fut revenu à des habitudes moins ambitieuses et moins vagabondes, les Chinois s'empressèrent de repêcher la pisciculture. Je ne plaisante pas, vous savez qu'en Chine, tout a été découvert dès la plus haute antiquité, ce qui dispense la génération actuelle de rien découvrir.

Or, voici ce qui se pratiquait en Chine, il y a plusieurs milliers d'années, par conséquent ce qui s'y pratique encore aujourd'hui.

A certaines époques, le poisson a l'habitude de remonter les cours d'eau pour y chercher des frayères plus commodes et plus sûres. On dispose alors en travers et le long des fleuves et rivières des claies ou des barrages faits de rameaux et de branchages, sur lesquels les femelles viennent déposer leurs œufs. Ces œufs, recueillis et transportés dans les autres provinces de l'empire, servent au repeuplement des eaux ou sont une nourriture pour le bas peuple.

Les Romains, eux aussi, s'occupèrent de pisciculture. L'Italie possède, on le sait, un certain nombre de lacs salés dans lesquels on peut cultiver le poisson de mer; aussi voyons-nous les riches patriciens, non contents de nos truites et de nos saumons, élever dans leurs viviers des dorades, des murènes et des lamproies qu'ils nourrissent avec des esclaves et des gladiateurs morts ou vivants, mais plutôt vivants que morts, attendu qu'en général le poisson aime infiniment mieux la proie vivante que la proie morte, et que la chair de l'homme est une de celles qu'il préfère. Inutile de dire qu'aujourd'hui une telle condescendance vous mènerait tout droit en Cour d'assises.

Lucullus, le Brillat-Savarin de la république, possédait, près de Tusculum, une vaste propriété dans laquelle il avait fait creuser des canaux communiquant à la mer, et qu'alimentaient de nombreux ruisseaux. A la fin de l'année, les muges et d'autres poissons qui vivent alternativement dans l'eau douce et dans l'eau salée venaient frayer dans les canaux. A peine y étaient-ils engagés qu'un barrage mobile coupait la retraite aux fugitifs et retenait toute la bande prisonnière. Ce procédé, bien simple du reste, est encore en usage dans les lagunes de Comacchio, dont nous aurons occasion de nous occuper plus tard.

En Chine, la pisciculture était un revenu; pour Lucullus et la plupart de ses compatriotes, ce ne fut qu'un plaisir. Cependant quelques-uns y virent avec raison les éléments d'une fructueuse spéculation, et de ces derniers fut Sergius Orata.

Sergius Orata avait imaginé d'établir dans le lac Lucrin des frayères d'huîtres. C'étaient tout uniment de grands pieux enfoncés dans le sol du lac. Les petites huîtres venaient s'attacher contre ces rochers artificiels, et la récolte fut bientôt si abondante, que Sergius réalisa en quelques années des bénéfices considérables. « Sergius saurait faire pousser des huîtres sur les toits, » avait-on coutume de dire en faisant allusion à son habileté reconnue.

A ces quelques traits se borne l'histoire de la pisciculture dans l'antiquité. Après l'invasion germanique, et pendant la période du moyen âge, on se contenta de mettre en usage les pratiques connues, et, en cela comme en toutes choses, les moines furent les dépositaires chargés de transmettre à l'avenir les traditions du passé.

Cependant depuis de longues années, en France notamment, des causes nouvelles venaient chaque jour contribuer au dépeuplement de nos eaux. Sans parler de la guerre acharnée que les pêcheurs ont déclarée aux poissons, et qui dégénère parfois en massacre des innocents, c'était le morcellement de la propriété foncière, qui, enlevant l'espoir d'un profit sans partage, fait paraître les

frais plus lourds et les bénéfices plus légers; c'était la canalisation de nos rivières, qui supprime la plupart des frayères naturelles; c'étaient les barrages, qui empêchent la remonte au moment du frai; c'étaient enfin les matières insalubres et mortelles répandues dans les eaux par nos grands établissements industriels, et bien d'autres causes encore. Le danger, on le voit, était pressant; les règlements sur la pêche toujours inexécutés allaient enfin devenir inutiles, n'ayant plus personne à protéger, ce qui à coup sûr n'était pas l'intention du législateur.

Ce fut alors que Rémy découvrit le principe et les procédés de la fécondation artificielle.

Rémy est mort maintenant. Il y a deux ans environ, je lui avais écrit pour lui demander plusieurs milliers d'œufs de truite, il me les envoya et j'en fus très-content. Quelques mois après, je reçus la visite de son fils. C'était un enfant à qui l'on n'aurait pas donné plus de quinze à seize ans, assez pauvrement vêtu, au corps chétif, à la physionomie maladive. Le ministère l'avait chargé, lui, et un pêcheur, ami de son père, d'une tournée dans le centre de la France, et il revenait en rendre compte à Paris. Après m'être acquitté de ma petite dette, je lui parlai de l'envoi qu'il m'avait fait, et, par une pente toute naturelle de la conversation, de son père. — Il est mort! me répondit-il. Je ne saurais vous dire l'impression que produisirent sur moi ces trois mots prononcés avec une naïve simplicité. Et pourtant je n'avais jamais vu Rémy, je ne le connaissais que de nom, mais je me représentais ce pauvre inventeur qui était mort avant d'entendre sonner l'heure de la justice, avant d'avoir donné aux siens, je ne dis pas la fortune, mais l'aisance, — une triste mort! convenez-en, — mais je voyais ce fils, enfant hier, homme aujourd'hui, qui ne semblait pas comprendre l'étendue de sa perte, tandis que l'inexorable déesse faisait de lui en une heure le chef d'une maison et le soutien d'une famille.

Depuis lors, la Société zoologique d'acclimatation, sur le vœu unanime de la section de pisciculture, a pris l'initiative d'une souscription en faveur de la veuve et des enfants de Rémy, en même temps que l'opinion publique reconnaissait le pêcheur des Vosges pour le véritable inventeur de la fécondation artificielle. Tardive justice, qui ne l'a pas mis à l'abri de la colomnie; tardive récompense, qui n'a pas mis sa famille à l'abri de la misère. Mais n'est-ce pas une histoire bien connue? l'histoire de toute invention et de tout inventeur.

Expliquons-nous toutefois à ce sujet.

Rémy était un simple pêcheur de la Bresse, dans les Vosges, vivant uniquement de son industrie et de son travail. Cependant chaque jour la truite devenait plus rare dans la rivière, et chaque jour l'aisance diminuait dans la maison. Vivement frappé d'un malheur qui menaçait ainsi son existence et celle de sa famille, Rémy se demanda s'il n'y avait pas moyen d'y porter remède.

Ici commence une série d'observations, d'études et d'expériences qui dénotent une intelligence et une aptitude peu communes. Par les nuits claires de printemps et d'automne, on voit Rémy errer sur le bord des rivières; tantôt il se couche le long des berges, tantôt il se cache derrière les roseaux. Et là il reste de longues heures immobile, et retenant sa respiration. Que fait-il? Il regarde, il étudie les mœurs de la truite, il cherche à pénétrer les mystères de la nature. Vingt fois l'insuccès le rebute, vingt fois l'espérance le ramène.

Enfin, il croit avoir trouvé le premier terme du problème si longtemps cherché. Voici ce qu'il a observé à travers les eaux transparentes de la Bresse.

Au moment du frai, de novembre à janvier, la truite quitte la rivière pour s'engager dans les petits ruisseaux au lit semé de cailloux. Là elle commence par remuer et bouleverser ces cailloux pour les nettoyer de toutes les matières déposées par l'eau, puis au milieu de ces cailloux, elle se creuse un nid avec sa queue. La demeure préparée, les hôtes peuvent venir. En effet, voici la femelle qui s'avance contre le fil de l'eau, et laisse échapper ses œufs que le courant entraîne dans la cavité du nid, et dissémine entre les interstices des pierres; voici le mâle qui les féconde avec sa laitance. Puis la truite ramène sur les œufs tous les matériaux déplacés; à la place d'un trou, c'est un monticule qui recouvre et protége les œufs. Le petit poisson n'aura plus qu'à éclore, il trouvera des abris tout préparés.

Voilà ce que Rémy a observé; ce n'est encore que le premier anneau de la chaîne, mais pour un esprit pénétrant et chercheur, le premier anneau c'est parfois la chaîne tout entière. Des abris tout préparés, avons-nous dit, mais que de dangers encore! Ces œufs que le courant a déposés dans leur nid, le courant ne peut-il les reprendre et les porter au hasard sur la grève, où l'eau les laissera à sec dans la vase, où l'embryon mourra étouffé? Et si c'était tout! mais la gent qui habite les rivières est cannibale de sa nature, peu sensible à la voix du sang, et très-friande en revanche de ce genre de nourriture, l'œuf fût-il la forme première d'un petit-cousin, d'un neveu, voire même d'un fils ou d'un gendre. L'alevin lui-même est exposé au même sort avant qu'il soit en âge de se défendre, et de rendre à l'ennemi coup de dent pour coup de dent.

C'est à ces périls qu'il faudrait soustraire l'œuf et le petit poisson.

Alors Remy confie ses observations, ses projets à son ami Gehin, aubergiste de son état, dont la reconnaissance publique associera le nom à celui du pêcheur. Au fond de la rivière, ils ramassent des œufs de truite, et les placent dans des appareils où ils doivent éclore. Pour une cause ou pour une autre, ces premiers essais ne sont pas heureux; mais Rémy ne se décourage pas, il se remet à l'œuvre, et quelques mois après il avait trouvé le problème de la fécondation artificielle. Nous dirons bientôt sur quel principe elle repose.

Ce que nous venons de raconter se passait en 1842. Ce n'était que six ans plus tard, en 1848, que la précieuse découverte, d'abord enfouie dans un obscur canton des Vosges, devait faire son apparition à la lumière. Ce fut à l'occasion d'une réclamation adressée par le docteur Haxo à M. de Quatrefages. Le corps scientifique tout entier s'en émut, la théorie et la pratique s'emparèrent sur-le-champ de l'idée nouvelle; l'Etat et les particuliers se livrèrent à de nombreuses expériences que le succès couronna souvent.

C'est à cette époque que remontent les travaux de M. Millet, inspecteur des eaux et forêts, le maître à qui la pisciculture doit le plus, les tentatives de M. Lefebvre, dans Eure-et-Loir, et bientôt après la fondation de l'établissement d'Huningue, sous la direction de MM. Berthot et Detzem.

Rémy avait doté son pays d'une industrie et d'une richesse nouvelles; il avait donc droit à la reconnaissance du pays; mais la reconnaissance est chose lourde et gênante, et les savants ne sont pas toujours ceux qui savent le mieux en supporter le poids. Aussi, la première impression une fois dissipée, on se reprocha comme une faiblesse ce moment d'émotion. Or, il est un moyen bien simple de payer ses dettes, c'est de prouver qu'on ne doit

rien ; on s'ingénia donc à trouver dans les siècles passés les traces de la découverte du siècle présent.

Et, en effet, on trouva ces traces.

Au quatorzième siècle, vivait dans l'abbaye de Reôme un moine du nom de dom Pinchon. C'était un saint homme, à ce qu'il paraît, servant Dieu, observant la règle du couvent, et aimant son prochain ; en outre, très-intelligent et très-observateur. On ne lui connaissait qu'un défaut, un seul et si petit que l'Eglise, — disent les méchants, — s'est souvent montrée pour lui d'une indulgence quasi paternelle. Convenons-en, au risque de le dépoétiser, dom Pinchon avait une pointe de gourmandise, non de cette gourmandise de bas étage qui a le ventre pour siége social, et qui mesure la qualité des morceaux à leur volume, mais de cette gourmandise délicate et raffinée qui n'est que l'emploi bien entendu d'un don de la nature, du goût. Quoi qu'il en soit, le carême semblait un peu long au moine de Reôme, surtout depuis qu'on ne pêchait plus dans la rivière voisine ces belles truites à la robe semée d'étoiles, à la chair qui s'effeuille, que le frère cuisinier apprêtait si bien. Vous voyez de suite de quoi il va être question. Mais laissons parler M. le baron de Montgaudry, à la science duquel nous aurons souvent recours, en vertu de cet axiome, qu'on n'emprunte qu'aux riches. « Il (dom Pinchon) avait des boîtes longues, en bois, fermées aux deux extrémités par un grillage d'osier. Sur le fond de bois, il formait un fond de sable fin, et, imitant la truite qui creuse un peu le sable avant d'y déposer ses œufs, il préparait une légère excavation dans la couche de sable pour déposer les œufs, qu'il avait préalablement fait féconder. Il plaçait la boîte dans un lieu où l'eau était faiblement courante, et attendait l'éclosion, qui, à son dire, s'opérait après vingt jours rarement et pour tous les œufs dans le mois à peu près (1). »

A partir de ce temps, ajoute la chronique, le carême sembla bien court à dom Pinchon.

Au dix-huitième siècle, divers savants se préoccupèrent aussi de la reproduction du poisson. Spallanzani, de Modène, en fit l'objet d'un mémoire, et Jacobi, de Dusseldorf, traita la question avec une grande profondeur de vues. Il est même certain que ce dernier découvrit le mot de l'énigme, et ses procédés diffèrent peu de ceux qui sont aujourd'hui en usage parmi nous. Les succès de Jacobi déterminèrent des expériences sur une grande échelle à Nortelem, dans le Hanovre, puis en Angleterre, où elles réussirent complétement.

Enfin, en France, en 1820, MM. Hivert et Pilachon firent de nouveaux essais à Touillon et à Fontenay, dans la Côte-d'Or, et ici encore nous observons, à peu de chose près, même système et même procédé.

Voilà ce que l'on trouva, et peut-être quelques détails encore que j'oublie ou que j'ignore, et aussitôt chacun de se dire : Rémy n'est pas l'inventeur de la fécondation artificielle, donc notre ingratitude doit être légère à notre conscience, et bientôt chacun d'ajouter : Notre ingratitude n'est que de la justice distributive.

Singulière justice, en vérité ! Et d'abord débarrassons le débat d'une question préjudicielle. Est-il possible de croire que Rémy, un pêcheur illettré, ait jamais ouï parler des tentatives du moine de Réôme, des savants de Dusseldorf et de Modène? Pauvre homme, qui sait à peine le français et qu'on accuse de parler le latin, l'allemand et l'italien ! Non, il est impossible de l'admettre, et dès lors si Rémy n'a pas découvert, il a retrouvé une découverte perdue, ce qui est la même chose. Qui se souciait, il y a vingt ans, des études de Jacobi ou de dom Pinchon? Qui les connaissait? Personne. Depuis quand les connaît-on? Depuis les travaux de Rémy, qui, pour la première fois, ont fixé sur la fécondation artificielle l'attention de la science.

Du reste, on se tromperait gravement si, de tout ce que nous venons de dire, on avait conclu que la fécondation artificielle peut suffire au repeuplement de nos eaux. La reproduction artificielle ne peut et ne doit que venir en aide à la reproduction naturelle, elle ne la remplace que dans certains cas assez rares que nous déterminerons plus tard. Le premier soin du pisciculteur doit donc être de favoriser autant que possible la production naturelle ; et cette étude fera l'objet de notre second chapitre. Mais qu'on nous permette de revenir encore une fois sur l'étendue du mal, ce sera prouver surabondamment la nécessité du remède.

(1) M. le baron de Montgaudry, *Observations sur la pisciculture.*

II.

Un peu de statistique. — De l'étendue des eaux de la France. — De la consommation du poisson à Paris. — La pêche à la ligne. — De la fécondité du poisson. — Le hareng et son influence sur les destinées du monde. — Des conditions auxquelles sont subordonnés les phénomènes de la fécondation. — De la température de l'eau et de la création des frayères. — Des classifications. — La truite, le saumon, l'ombre, etc. — Le barbeau, le chevenne, etc. — Le véron, le chabot. — La carpe, la tanche, etc. — Le brochet et la perche.

Nous possédons en France trois mille sept cents kilomètres de canaux, environ deux cent mille kilomètres de fleuves et de rivières, et plus de deux cent mille hectares de lacs et d'étangs. Et nous ne parlons pas des grandes nappes d'eau qui sont en communication directe avec la mer, telles que le bassin d'Arcachon, etc. Vous voyez que le champ est assez vaste. Or, le dépeuplement de nos eaux a été si complet et si rapide que c'est à peine si aujourd'hui elles produisent le dixième et même le vingtième de ce qu'elles pourraient produire. Aussi le poisson n'entre-t-il dans notre alimentation que dans des proportions tout à fait insignifiantes. La consommation de la ville de Paris en viande de boucherie s'élève à près de quatre-vingts millions de kilogrammes; en poisson d'eau douce et d'eau salée, elle ne dépasse pas trois à quatre millions.

C'est qu'en effet, aux environs des grandes villes, de Paris notamment, le poisson de rivière est devenu un mythe, est passé à l'état de souvenir. Ce qui n'empêche pas que la pêche n'ait ses fanatiques, surtout la pêche à la ligne, la seule pêche aux yeux des vrais croyants, car si elle ne nous réserve trop souvent que des déceptions, c'est elle qui nous promet aussi les plus douces jouissances; mais pour réussir dans cet art, — la pêche est un art, qu'on ne s'y trompe pas ! — il ne faut pas seulement une main sûre et un coup d'œil rapide, il faut aussi un esprit calme et une conscience honnête ; voilà pourquoi le nombre des pêcheurs à la ligne est encore si restreint.

Combien de fois suis-je parti dès l'aube pour les bords fleuris de la Seine, chargé de mon bagage, mais léger d'espérance. En arrivant, je trouvais presque toujours les meilleures places occupées par mes confrères; mais tous les pêcheurs sont des amis et non des rivaux ; ils se serraient donc un peu et me souhaitaient le bonjour. *Ça mord-il?* demandais-je, en apprêtant mes armes. — *Heu! heu!* me répondait-on, avec un air qui ne disait ni oui ni non. — Mais que m'importait? Que de bonnes journées

nous avons passées, les yeux fixés sur notre bouchon, l'esprit voyageant dans les nuages! Que de douces et charmantes rêveries, interrompues soudain par l'avis d'un obligeant voisin qui vous dit à demi-voix : *Ça mord, monsieur*; *mais ça mord!* Vous donnez à votre ligne un petit coup sec et nerveux; oh! bonheur! votre main a rencontré une résistance bien connue; le poisson, qui se sent pris à l'hameçon, veut gagner le large, il tire la ligne à lui et l'entraîne, mais trop tard! Inutiles efforts, la gourmandise est toujours punie. Ce proverbe, déjà vrai pour les enfants, est surtout applicable aux goujons imprudents et aux ablettes écervelées. A ce métier-là, vous avez pris, à la fin de votre journée, quinze ou vingt poissons qui, tous réunis, ne pèsent pas une demi-livre, une assez piètre friture, j'en conviens, mais est-ce de cela qu'il s'agit, et ne saviez-vous pas que la cuisine ne doit jamais compter sur la marée? Ce que vous cherchiez, ce n'était pas, je suppose, un supplément à votre dîner, mais quelques heures de ce *far niente*, de ce sommeil de l'esprit et de l'âme dont le souvenir même a tant de charme qu'il m'entraîne en ce moment bien loin de mon sujet. J'y reviens donc au plus vite.

Le dépeuplement de nos eaux doit tenir à des causes bien puissantes, puisque la merveilleuse fécondité du poisson n'a pu en triompher. Merveilleuse fécondité, en effet, et qu'on ne saurait comparer qu'à celle de certaines plantes aux graines microscopiques. Mais ici les chiffres sont plus éloquents que toutes les comparaisons. Une carpe d'une livre peut renfermer cent mille œufs; une carpe de deux livres, deux à trois cent mille; une perche du même poids, trois cent cinquante à quatre cent mille; une tanche tout autant; une truite de trois ans, plusieurs milliers. Quant à certains poissons, la morue, l'esturgeon, etc., c'est par millions qu'on les compte. Enfin, l'on a calculé que le frai du *clupea harengus*, qui n'est autre que le modeste hareng, suffirait, dans l'espace de huit ans, à combler le bassin de l'Océan, si tous les œufs étaient fécondés, bien entendu, et si l'alevin échappait à ses trop nombreux ennemis.



Dom Pinchon guettant l'éclosion des œufs de truites. Dessin de Fellmann

Or, savez-vous quels sont les titres du hareng à la reconnaissance du monde entier en général et de la Hollande en particulier? Chaque année, la pêche du hareng occupe des centaines de navires, sa préparation des milliers de villages et sa chair fait vivre des millions d'individus. Quant à la Hollande, c'est au hareng qu'elle doit sa marine, ses colonies, son indépendance et ses richesses. Autrefois, — ce n'est pas une histoire d'aujourd'hui que je vous raconte, — la Hollande était un pays pauvre et sans grandes ressources, toujours occupé à se défendre contre les attaques et les envahissements de ses voisins, et surtout de la mer, sa plus redoutable voisine. Mais voilà qu'un jour, sur les côtes de la Norwége, ses pêcheurs rencontrèrent de

bancs de harengs, et, de retour à Amsterdam, échangèrent leurs tonnes de harengs contre des tonnes d'or. Et voilà le point de départ de cette puissance qui, maîtresse à son tour de la mer, par ses digues et ses flottes, fonda des colonies dans les quatre parties de l'univers, contre-balança l'influence maritime de l'Angleterre, et osa tenir tête à Louvois et à Louis XIV. Du reste, rendons-lui justice, la Hollande ne se montra pas ingrate envers son bienfaiteur, et en mémoire de la précieuse découverte qui fit la fortune du pays, chaque année, les premiers harengs que les pêcheurs rapportent de la mer du Nord sont servis sur la table du roi et des premiers officiers de la couronne. Ils se vendent alors un ducat pièce, c'est-à-dire de onze à douze francs. Et qu'on nie encore que les petites causes produisent souvent les grands effets!

Telles sont les richesses qu'il s'agit de sauver, et vous conviendrez qu'elles en valent la peine. Or, avons-nous dit, il faut d'abord s'occuper de favoriser la production naturelle; si elle manque, on aura recours à la production artificielle.

Comment donc favoriser la production naturelle du poisson?

Les phénomènes du frai sont subordonnés à des conditions diverses: la première et la plus importante est la température de l'eau; la seconde, la présence de bonnes frayères.

Quant à la température de l'eau, placez des poissons adultes dans des milieux qui ne leur conviennent pas, ils végéteront et ne se reproduiront point. Ce danger est, du reste, peu à craindre dans l'état de nature, car le poisson, comme tous les êtres de la création, a l'instinct de ses besoins, et, abandonné à lui-même dans des eaux libres, sait toujours retrouver le chemin qui mène à sa véritable patrie.

Ainsi, au moment de la ponte, parmi les différentes espèces de poisson, les uns frayent dans les eaux mêmes qu'ils habitent, les autres remontent le courant et émigrent parfois à de grandes distances. C'est qu'en effet les premiers ont l'habitude de frayer dans des eaux tranquilles, calmes, chaudes ou tempérées; les seconds, dans des eaux vives, courantes, fraîches ou froides. Il suffit en ce cas de laisser parler la voix de la nature.

Il en est tout autrement quand il s'agit de ces pauvres exilés que l'homme tient enfermés loin de leur patrie, dans un bocal ou dans un bassin, — une prison, un peu plus large, un peu plus commode, mais une prison toujours. — C'est alors qu'il faut connaître les besoins de chaque espèce, les eaux, la nourriture qui leur conviennent. Pardon, chères lectrices, de ces détails arides; mais, quand on veut jouer le rôle de la providence envers ces pauvres petits êtres, un peu de science ne nuit pas.

La seconde condition pour que les phénomènes de la ponte s'accomplissent favorablement, c'est la présence de bonnes frayères, vous ne l'avez pas oublié. Point de frayères, point de frai. Il faut donc en organiser partout où il n'en existe pas, dans ces bassins, par exemple, qui ornent nos jardins, et dont les murs faits de pierre et de ciment n'offrent aucun abri, aucune retraite au poisson.

Mais comment organiser ces frayères? C'est ce que nous allons dire, en passant en revue les différentes espèces de poissons. Quelques auteurs, grands amateurs de méthodes et de classifications, ont prétendu distinguer les poissons qui donnent des œufs libres, tels que le saumon et la truite, de ceux dont les œufs adhèrent aux objets environnants, tels que la carpe, le gardon, etc.; d'autres les ont divisés d'après l'époque de la ponte et ont ainsi établi une échelle commençant à la truite qui fraye en novembre et finissant à la carpe qui fraye à la fin de juillet. J'avoue que je n'attache pas grande importance à ces classifications; la dernière cependant a l'avantage d'indiquer la température ordinaire qui convient à chaque poisson. Sur ce, nous entrons de suite en matière.

La truite, *le saumon*, *l'ombre ordinaire*, *l'ombre chevalier* et tous les poissons qui forment la grande famille des *salmonoïdes*, quittent leurs cantonnements vers le mois de novembre et remontent les ruisseaux dont la température ne s'élève pas au delà de dix à douze degrés et dont le fond est garni de graviers et de cailloux. Nous avons vu plus haut comment la truite se construit un nid; nous ne reviendrons donc pas sur ce sujet. Qu'il nous suffise de dire que ces frayères naturelles de la truite sont une bonne et sûre indication des moyens artificiels à employer pour aider la reproduction naturelle de ce poisson (1). Dans un ruisseau ou un fossé où l'eau ne gèle pas en hiver, on forme de petits monticules avec des cailloux et des pierres: la truite les dispose de façon à s'y creuser un nid. C'est ce que M. Millet a pratiqué avec succès dans plusieurs cours d'eau des Ardennes, de l'Aisne et de l'Eure. Ces frayères artificielles ont encore l'heureux résultat de fixer la truite dans les parages où elle est née, car, malgré son humeur vagabonde et ses instincts migrateurs, la truite possède au plus haut degré l'esprit de retour.

Le barbeau, *le chevenne*, *le goujon*, *la vandaise*, etc., frayent aussi dans les eaux courantes, sur les cailloux et les pierres, dont on peut organiser des amas comme pour la truite.

Le véron et *le chabot* se reproduisent dans les mêmes eaux et les mêmes conditions que la truite. Pour le chabot, à qui sa grosse tête a valu aussi le sobriquet de *têtard*, il convient de disposer des pierres présentant des cavités sur la face tournée vers la terre; c'est dans ces cavités que le chabot vient déposer ses œufs, qui y adhèrent et forment une masse compacte.

La carpe, *la tanche*, *la brème* et *le gardon*, sans être pour cela des poissons migrateurs, quittent les eaux courantes au moment de la ponte et gagnent les endroits retirés, les gares, les anses où l'eau tranquille et calme peut atteindre, notamment pour la carpe et la tanche, une température de vingt à vingt-cinq degrés. Pour favoriser leur frai, il faut planter sur les bords des rivières ou des bassins des herbes et des végétaux aquatiques. On peut aussi construire des frayères mobiles avec des fascines, des branches d'arbres verts que l'on pose sur les bords, en plans peu inclinés. Les œufs viennent se coller aux corps environnants et l'on en recueille ainsi une certaine quantité que l'on met à l'abri de la dent des autres poissons.

Mêmes procédés à peu près pour *le brochet* et pour *la perche*. Quelques branchages et quelques herbes font toute la dépense de leurs frayères. La perche pond tous ses œufs en une seule fois, sous la forme d'un large ruban, ou mieux encore d'une guipure. Ces œufs sont adhérents les uns aux autres et ne se désagrégent qu'au moment de l'éclosion. Du reste, comme la perche et le brochet se distinguent de tous leurs concitoyens par la longueur de leurs dents, la largeur de leur bec et la capacité de leur estomac, il est prudent de leur fermer absolument l'entrée des eaux où l'on élève le jeune poisson.

Ch. WALLUT.

(La fin au prochain numéro.)

(1) M. Millet.

CHRONIQUE DU MOIS. — COURRIER DE TROUVILLE-SUR-MER.

LA FIN DU MONDE... A RECOMMENCER.

Eh bien! le 13 juin approche ; il sera passé quand vous lirez ces lignes ; la comète manque son entrée de ballet; elle tourne en queue de poisson, et la fin du monde est à recommencer.

— La fin du monde au prochain numéro, vont dire les astronomes-prophètes.

Deux cent mille Parisiens toutefois avaient couru aux bains de mer, pour s'y plonger, comme Gribouille, dans le cas où la pluie de feu serait survenue.

Il y en a déjà quelques milliers à Trouville, et il en arrive une centaine par jour sur cette grève à la mode, oasis de verdure et d'aristocratie, de fleurs et de crinoline, entre un golfe rival de celui de Naples et une vallée renouvelée de celle de l'Éden (1), — colonie privilégiée qui est déjà le faubourg maritime de Paris, et qui en sera le Havre de Grâce, digne de ce nom, quand le chemin de fer ira en cinq heures de la rue Saint-Lazare à la rue des Bains, — c'est-à-dire l'année prochaine vraisemblablement.

En attendant, tout Paris (style de chronique) étant pour trois mois à Trouville, nous ferons, s'il vous plaît, comme tout Paris, — et nous daterons nos courriers mensuels de cet observatoire élégant, — comme notre collaborateur A. Achard en date les siens depuis trois saisons dans *l'Assemblée nationale*, — comme MM. Méry, dans *la Presse*, et Guinot, dans *le Pays*, datent les leurs des eaux d'Ems et de Baden.

Or, devinez comment la fin du monde sera célébrée le samedi 13 juin, ou jours suivants, à Trouville? Par un grand bal au salon du Casino! Les Parisiens ne font en cela qu'imiter les propres inventeurs de la comète. Oui, son prophète même, M. Whoss, ouvrira la danse, ce jour-là, à Ems, avec son télescope, à la tête de tous les astronomes allemands convoqués pour la circonstance. M. Méry, notre collaborateur, a reçu son invitation, et ne manquera pas de s'y rendre, — en passant par Marseille, au profit de nos lecteurs ; il s'est borné à exiger de M. Whoss une assurance de vie pour trente ans. Les jeunes gens et les jeunes filles sont assurés pour un demi-siècle. On exécutera *la Comète* et *la Fin du monde*, quadrille et valse de M. Titt, auteur du nouvel opéra *Die Verlobung von der Tronnel*. (Traduisez, si vous pouvez.)

Résumé de l'histoire de la comète de Charles-Quint. — Il n'y aura rien de changé à notre globe en 1857 ; il n'y aura que du pain et du vin de plus, — comme en 1811. Ainsi soit-il.

Cependant la fin du monde est arrivée pour beaucoup, — et sous la forme de morts subites, dans ce précoce été de mai qui est venu passer le printemps à Paris. Il a enlevé, sans crier gare, M. Guyet-Desfontaines, l'ancien député, noble ami des arts et digne beau-frère d'Amaury Duval ; M. Vieillard, le sénateur, érudit charmant, et conseiller intègre du pouvoir, — dont il était la providence généreuse : — et M. le marquis de Pastoret, autre sénateur, qui avait débuté sous le premier empire et qui a fini sous le second, en passant par l'intimité de Louis XVIII, de Charles X et du comte de Chambord, — armé de sa devise de famille : *Bonus semper et fidelis*. Traduction libre : Il est toujours bon de rester fidèle — à sa place.

Le marquis de Pastoret vivra surtout par un des plus jolis mots de Louis XVIII. Quand ce prince rentra en France, il trouva le jeune Pastoret sous-préfet de Châlons-sur-Saône, et il fit aussitôt de lui un maître des requêtes et un gentilhomme de la chambre. Un jour que le nouveau favori avait l'honneur de déjeuner avec le roi, qui déjeunait beaucoup, dit M. Texier, Sa Majesté lui demanda comment il trouvait une certaine purée aux marrons qu'on venait de servir :

— Sire, répondit un peu légèrement M. de Pastoret, je ne fais jamais attention à ce que je mange.

— Vous avez tort, monsieur, riposta vivement le roi, il faut toujours faire attention à deux choses : à ce qu'on mange et à ce qu'on dit.

LES EXPOSITIONS DE 1857.

Notre printemps a vu éclore les œuvres d'art en même temps que les fleurs : exposition des tableaux de Paul Delaroche, exposition d'horticulture et salon des artistes vivants au Palais de l'Industrie : trois fêtes qui se sont succédé en quelques semaines et qui ont réjoui tous les yeux et tous les cœurs.

Les œuvres de Paul Delaroche ont été une double surprise : les meilleures étaient inconnues du public, et l'artiste avait fait d'immenses progrès dans sa retraite. Ses premières toiles qu'on avait tant admirées, il y a quinze ou vingt ans : *Josabeth*, la *Scène de la Saint-Barthélemy*, *Jeanne d'Arc*, la *Mort d'Elisabeth*, *Jane Grey* même et *lord Strafford*, et l'*Assassinat du duc de Guise*, ont paru médiocres à côté des derniers chefs-d'œuvre de cet esprit si patient et de cette main si habile : *Marie-Antoinette devant ses juges*, *Béatrix Cenci allant au supplice*, la *Jeune martyre sur les eaux du Tibre*, les *Girondins à leur dernière heure;* les portraits de MM. Thiers, de Salvandy, Émile Pereire, de Rémusat, Aubé, le prince Czartoriski, — et surtout les petits tableaux tirés des scènes intimes de l'Évangile, — qui dépassent, comme sentiment et conception, non-seulement tout ce qu'avait fait le maître, mais encore tout ce qu'on pouvait attendre de lui.

C'est le véritable testament de son génie, et il a prouvé ainsi, en mourant, combien sa perte était irréparable.

L'Exposition de 1857 va s'ouvrir aux Champs-Elysées; — et en attendant les brillants spécimens que nous en donnerons à nos lecteurs, nous leur citerons et leur signalerons d'après un juge compétent, M. de la Bédollière : — *Daniel dans la fosse aux lions*, et les portraits en pied des maréchaux Bosquet et Canrobert, par M. Horace Vernet, qui n'a malheureusement pu achever la *Bataille de l'Alma;* les sanglantes et terribles péripéties de la guerre de Crimée, par MM. Gustave Doré et Yvon (l'un a peint la bataille d'Inkermann, l'autre la prise de la tour

(1) La fameuse et charmante vallée d'Auge, si brillamment décrite par M. Amédée Achard dans le tome XXII du *Musée*, p. 40, etc.

Nous publierons, dans le prochain numéro, un *Voyage historique, anecdotique et pittoresque à Trouville-sur-mer*.

Malakoff). M. Henri Muller nous fera assister à la réception de la reine d'Angleterre au palais de Saint-Cloud.

Le public verra peut-être *le Christ au milieu des docteurs*, de M. Ingres, et sûrement la belle naïade, dont M. Duchâtel est l'heureux acquéreur moyennant la bagatelle de 25,000 fr. C'est incontestablement le chef-d'œuvre du maître.

L'auteur de *la Mal' aria*, M. Hébert, nous présente des *Faneuses romaines*, les portraits en pied d'un enfant et de la princesse de Beauvau. Charles-Quint au monastère de Saint-Just, recevant un envoyé de Philippe II, a inspiré M. Robert Fleury.

Le peintre des *Exilés de Tibère*, M. Barrias, évoque le souvenir de Michel-Ange, seul dans la chapelle Sixtine, en contemplation devant la fresque du *Jugement dernier*. M. Jalabert nous conduit dans l'atelier de Raphaël, et nous fait assister aux adieux de Roméo et Juliette. C'est encore à Shakspeare que M. Cabanel emprunte le sujet de son tableau, *Otello racontant ses aventures à Desdemona et au sénateur Brabantio*.

M. Ary Scheffer a traduit sur la toile les profondes douleurs d'un ami, en peignant la *Mort de la fille de Manin*.

Un pigeon mutilé revient au colombier, où sa compagne l'accueille tendrement. Sur l'escalier extérieur de la chaumière dont ils ne quitteront plus le toit, une femme tend les bras à un pauvre blessé. Telle est la fable de La Fontaine interprétée par M. Benouville.

M. Biard n'a pas produit moins de huit tableaux : le *Pont d'une frégate pendant le bombardement de Bomarsund*, une *Fête de village*, le *Déjeuner des moines*, une *Famille anglaise débarquant à Calais*, une *Famille française à Douvres*, l'*Épouvantail inutile*, la *Saisie*, une *Fête à bord, interrompue par le mal de mer*. Ces tableaux sont appelés à obtenir le succès populaire qui n'a jamais manqué à leur auteur.

Dans un tableau dont toutes les figures sont des portraits, M. Lemant réunit chez Mme de Rambouillet les poëtes et les plus illustres personnages du règne de Louis XIV, pour entendre la lecture d'une tragédie de Corneille.

Grétry, qui débuta par être enfant de chœur à l'église de Saint-Paul de Liége, s'échappe un jour de la sacristie, prend son violon, et va s'enrôler comme volontaire dans l'orchestre d'une kermesse des environs. Son oncle, vieux curé rigide, le surprend et lui adresse une réprimande. Tel est le sujet qui sert de prétexte à M. Faustin Besson pour grouper des paysannes enrubannées, des bergers mignards, de riantes et gracieuses figures.

La facilité de M. Émile Lecomte atteste qu'il est bien le neveu de Vernet. Il a envoyé au Salon : *Un zouave sauvant un enfant à Sébastopol* (1); des *Piferari* en prière dans la campagne de Rome, à l'heure de l'*Ave Maria ;* le portrait de Gustave Nadaud, celui des enfants de lady T., et plusieurs autres portraits.

M. Gérôme n'a point de grande toile cette année, mais on parle comme d'une merveille de son *Duel*, dont les adversaires sont deux pierrots qui sortent du bal masqué.

M. Théodore Rousseau se révélera dans toute la maturité de son talent original par un magnifique paysage, une *Ferme des Landes*, qu'ombragent de grands chênes. M. Daubigny a peint une *Journée de printemps*. M. Français a envoyé cinq tableaux, dont le principal représente une *Belle journée d'hiver*.

Le critique, informé d'avance, cite encore des paysages d'un grand style, par M. Paul Flandrin; une *Partie de billard*, par M. Chavet; une *Prairie aux environs de Montoire* (Loir-et-Cher), par M. Busson; des *Vues de l'Algérie*, par M. Bellel; un *Effet de soleil au bord d'un canal hollandais*, par M. Anastasi; des *Moutons*, par M. Palizzi; un *Moïse sauvé des eaux* et la *Mort de Charles-Quint*, par M. Baume; le *Semeur d'ivraie*, par Valette; un *Nuage devant la lune*, par M. Tabar; le *Petit Poucet* et la *Dompteuse d'animaux*, par M. Auguste Châtillon; l'*Enfance du général Hoche* et une *Zingarelle*, par M. Paget; des *Vues prises en Egypte*, par M. Immer; une *Pêche aux phoques*, scène polaire, par M. Charles Giraud; des pastels exquis de Vidal; des aquarelles peintes d'après nature par M. Sorrieul, au couronnement de l'empereur de Russie.

Nous citerons enfin nous-mêmes, et *de visu*, plusieurs tableaux de genre d'Alph. Roëhn, travaillés et finis comme des Gérard Dow; un pastel d'Eug. Tourneux, qui effacera bien des peintures à l'huile; un portrait frappant de Boulay-Paty, par Gabriel Lefébure; des miniatures excellentes de Maxime David et de Mme Herbelin.

P. C.

(1) Ce tableau, sérieux et charmant à la fois, destiné à glorifier le corps... et le cœur des zouaves, et à devenir populaire en France, sera gravé dans le prochain numéro du *Musée des Familles*.

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.



N. B. Les paroles mémorables du premier consul Bonaparte, de l'empereur Napoléon Ier et de Napoléon à Sainte-Hélène formeront une série spéciale de rébus, qui paraîtront successivement dans le *Musée des Familles*.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LA MARCHANDE DES QUATRE SAISONS.

A MON CHER JULES ADENIS.



La marchande des quatre saisons. Composition et dessin de V. Foulquier.

Toujours jeune et belle,
C'est moi qu'on appelle
En toutes maisons;
Moi que le poëte
Sur tous les tons fête
Avec des chansons!
Dans le gai commerce
Qu'en tout temps j'exerce
Pas de trahisons!
C'est moi qu'on demande,
Je suis la marchande
Des quatre saisons.

Quand le Printemps, en réchauffant la terre,
La fait sourire aussitôt son réveil,
J'offre à chacun, sur mon grand éventaire,
Cent mille fleurs, caresses du soleil.

L'Été reluit, ardemment il rayonne,
Aux espaliers, sur les champs, dans les prés;
Et j'ai le droit de prendre à sa couronne
Les fruits vermeils et les épis dorés.

Lorsque l'Automne a fait ployer les treilles,
Quand les grains d'or ont assez fermenté,
Je crie à tous, en montrant mes corbeilles:
« Buvez, enfants, la force et la santé! »

Puis quand l'Hiver, sommeil de chaque année,
A notre terre enfin fait des loisirs,
J'offre du bois pour chaque cheminée,
Et tout autour trois mois de doux plaisirs.

Servant ainsi les besoins du vieux monde,
Ses appétits, ses goûts de chaque jour,
Pour tout paîment je ne veux, à la ronde,
Que charité, travail, croyance, amour!

Toujours pourvue, espoir, gaîté, pâture,
Même à crédit j'offre de chaque main;
Je vends pour Dieu, j'ai pour nom LA NATURE;
Ma clientèle est tout le genre humain!

Toujours jeune et belle,
C'est moi qu'on appelle
En toutes maisons;
Moi que le poëte,
Sur tous les tons fête
Avec des chansons!
Dans le gai commerce
Qu'en tout temps j'exerce
Pas de trahisons!
C'est moi qu'on demande,
Je suis la marchande
Des quatre saisons!

ÉDOUARD PLOUVIER.

FABLES.

LE JEUNE DANSEUR DE CORDE.

FABLE IMITÉE DE L'ESPAGNOL (D'IRIARTE).

De madame Saqui présomptueux émule,
Un jeune apprenti funambule,
Par quelques succès enhardi,
A son maître vint dire un jour en étourdi:

« Le public, entre nous, doit trouver ridicule
Que, lorsque devant lui j'ai l'honneur de danser,
Vous vouliez que je m'embarrasse
De ce bâton lourd et sans grâce,
Et qui ne sert qu'à me lasser.
J'ai le pied sûr, le corps agile,
Et, Dieu merci! je suis habile
Assez pour me pouvoir passer
De cet instrument inutile.
Tenez, regardez-moi plutôt;
Vous allez voir! »

Le téméraire,
Ainsi parlant, vous jette à terre
Son balancier, et, le front haut,
Sur la corde, joyeux et libre,
Il s'élance; mais il n'a pas
Fait quatre pas,
Qu'on le voit perdre l'équilibre...

Son pied si sûr glisse, et soudain
Il dégringole, il tombe en plein
Sur un tabouret qu'il écrase,
Et dont un des éclats lui transperce le sein.

Il expira le lendemain.

Le balancier de l'écrivain,
C'est la raison; jamais on ne la quitte en vain,
Quelque habile qu'on soit à danser sur la phrase.

TH. DUCHAPT.

LA RECONNAISSANCE CERTAINE.

Lundi dernier, monsieur Saint-Brice
A Paul demandait un service,
En l'embrassant
Et le pressant
Contre son cœur.

« Ami, je t'en supplie,
Fais cela, disait-il, pour moi; je te devrai
Plus que la vie,
Et jamais je ne l'oublirai! »

J'ai souvent entendu prétendre
Que l'homme naît ingrat... Propos de médisant:

L'homme est toujours reconnaissant
Des services... qu'on va lui rendre.

TH. DUCHAPT.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LES CHRYSALIDES.

COMÉDIE EN TROIS ACTES (1).

TROISIÈME ACTE.

(Le salon des deux premiers actes, mais plus meublé. Le théâtre de société a disparu. Physionomie d'atelier. Un mannequin; une très-grande toile debout sur la gauche et faisant paravent: un chevalet; échelles de peintre contre le mur de fond, etc.)

SCÈNE I.

GARRICK. Lady THORNHILL.

GARRICK. Votre fille aurait reçu vos présents avec reconnaissance: mais la fierté de son mari s'est refusée à accepter les bienfaits d'une famille qui le renie; et à moins que sir James Thornhill ne se laisse fléchir...

LADY THORNHILL. Ah! monsieur Garrick, nous ne le fléchirons jamais! Depuis quatre mois que je vis séparée de mon enfant, je n'ai pas laissé un jour sans pleurer aux genoux de sir James! Maintenant il m'interdit de lui parler de sa fille; il voudrait la bannir de sa mémoire; il a mis à néant tout ce qui la rappelle.

GARRICK. A-t-il donc anéanti son propre cœur?

LADY THORNHILL. Elle cultivait des fleurs, il les a fait arracher. Sa chambre de jeune fille où j'allais m'enfermer pour retrouver quelque chose d'elle, mon mari l'a fait démeubler. Son lit, ce petit lit blanc où je l'embrassais chaque soir, il a ordonné qu'on le fît disparaître. Oh! cette chambrette si gaie, qu'elle est devenue triste et froide! On croirait que la mort l'a traversée. Hélas! monsieur Garrick, Dieu me punit trop! je ne vis plus!

GARRICK. Sir James est d'une cruauté...

LADY THORNHILL. Je n'ai pu calmer ni sa colère ni ses souffrances. Sa maison lui est devenue odieuse. D'abord, il a essayé d'y modifier ses habitudes, de se tenir dans des pièces inoccupées auparavant, de changer les dispositions des meubles, d'improviser une sorte d'hôtellerie banale, sans nulle trace du passé... Mais l'air qu'elle a respiré, comment le chasser de la maison paternelle? Mais cette main d'enfant qui s'est posée sur toutes choses, comment en effacer l'empreinte? Bon monsieur Garrick, parlez-moi... parlez-moi de ma fille! Ah! dans la pauvreté, n'est-ce pas?

GARRICK. Elle aime son mari; Hogarth travaille avec vigueur. Le pain est-il bien noir quand le dévouement nous le présente sur une gerbe de fleurs?

LADY THORNHILL. Ils sont charmants! Vous êtes là, n'est-ce pas, près d'eux? J'y voulais courir chaque jour en cachette.

GARRICK. Hogarth ne l'a pas permis. Il nous faut, dit-il, du courage, de la fermeté. Quand Jane aura pleuré pendant trois heures tous les matins dans les bras de sa mère, elle trouvera son sort plus pesant; la mère n'y gagnera qu'un surcroît de remords et d'affection; je resterai avec une femme désolée; je plongerai dans l'élégie à mon tour; la paresse est la fille aînée de la mélancolie, et bientôt nous voilà sans pain. Je le trouve sage et je l'entretiens soigneusement d'espérances et de vin d'Espagne. Ils rendent à notre magasin le service d'éponger les échantillons.

LADY THORNHILL. Quel malheur que ce jeune homme n'ait pas un talent qui satisfasse mon mari!

GARRICK. Eh, milady! s'il avait manqué de talent, sir James lui en eût donné sans peine. On ne communique du talent qu'à ceux qui n'en ont pas... S'il en était dénué, d'ailleurs, le peintre du roi serait plus indulgent.

LADY THORNHILL. Vous vous trompez assurément.

GARRICK. M'abuser sur une pareille question! Je viens de jouer la comédie à Ipswich, et je suis sur le point de débuter à Drury-Lane... Du reste, William Hogarth a publié avec succès une gravure dont le tirage a été épuisé en quelques heures. Il vous l'a envoyée, et je ne sache pas que sir James...

LADY THORNHILL. Il a rendu justice à l'originalité de l'auteur, et a voulu savoir son nom. — Un jeune homme, ai-je dit. — Il débute bien! Puis, quand j'ai parlé de M. Hogarth, il s'est abstenu de toute réflexion; mais il a paru très-surpris. Après le dîner, sir James a examiné de nouveau cette estampe, et m'a dit: — M. Hogarth grave ses compositions; moi, je fais graver les miennes. La peinture seule met un homme au premier rang. Alors je vous ai prié d'engager mon gendre à s'attacher à la peinture.

GARRICK. A quoi William a répondu (*Imitant le ton d'Hogarth*): Moi? je peins comme le bon Dieu!

LADY THORNHILL. Oh! si Thornhill l'avait entendu!

GARRICK. Il fera ses preuves, et bientôt, je l'espère. Depuis plus de trois mois, enfermé seul avec sa femme dans son atelier, il travaille en secret à un tableau que nous attendons tous avec la plus impatiente curiosité. Nul ne doit voir avant l'illustre Thornhill ce chef-d'œuvre où William se révélera tout à coup.

LADY THORNHILL. Et ma fille? Son mari la traite avec douceur? C'est une enfant si délicate! Son humeur, sa beauté n'ont souffert aucune atteinte?

GARRICK. Elle est plus jolie que jamais.

LADY THORNHILL. Ah! cet Hogarth me rend trop malheureuse! Ma chère fille! Vous devez me trouver bien faible: après l'avoir conduite moi-même au temple, j'ai mis de côté sa robe neuve; si j'osais la lui envoyer... avec quelques chiffons... Vous parle-t-elle de sa mère?

GARRICK. Elle y pense toujours. Mais, si elle avait abandonné William, il se serait donné la mort.

LADY THORNHILL. Comme autrefois Thornhill.

GARRICK. Puis elle avait tant d'aversion pour ce Witchcotte!

LADY THORNHILL. C'est là notre excuse. Vous reviendrez souvent, vous me le promettez? Je suis toujours seule à cette heure-ci.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS. Samuel JOHNSON, un tableau sous le bras

JOHNSON. Me serait-il loisible de présenter, sans être importun, mon humble hommage à la digne lady Thornhill. (*Elle salue.*)

GARRICK. Eh quoi! c'est vous, Johnson?

(1) Voyez, pour les deux premiers, le numéro précédent.

Johnson. Je ne sais comment je dois accueillir un homme qui est près d'embrasser une profession profane, et de chausser le cothurne. N'invoquez point cette amitié, dont la séduction même me convie à une circonspection...

Garrick. Surprenante chez l'auteur d'une certaine tragédie d'*Irène*, trouvée dans les cartons de Drury-Lane, par un Garrick qui la fera représenter.

Johnson. Si vous avez le génie de masquer les défauts d'une si froide composition, vous êtes bien dangereux pour les mœurs publiques. (*A lady Thornhill.*) Après de vains efforts pour empêcher ce mariage, j'en répare de mon mieux les tristes conséquences. Hogarth assure qu'il a du talent : afin de le prouver, il vient d'achever une toile que j'apporte, vous priant de la soumettre au jugement de sir James Thornhill. (*Il la pose sur un chevalet.*)

Garrick, *avec empressement.* Ah ! l'œuvre est donc achevée. C'est admirable ! Mais, pour fléchir Thornhill, mauvais moyen, mauvais.

Lady Thornhill, *faisant un geste de surprise et d'admiration.* Peut-être...

Johnson. Moyen convenable et d'une application honnête. Voyez : c'est le premier acte d'un drame de mœurs en six tableaux, destiné à prémunir contre les dangers du vice une jeunesse ignorante.

Garrick, *devant la toile.* Très-nouveau, très-vigoureux ; et d'un esprit...

Johnson. J'en ai préjugé de même.

Lady Thornhill. Mais vous n'êtes pas peintre. Que cela soit pour nous magnifique : effet de notre ignorance ! Si l'œuvre n'est pas belle d'une certaine manière,... et cette manière n'est pas certaine,... l'auteur paraîtra méprisable aux fins connaisseurs.

Johnson. Je verrai sir James ; je m'efforcerai de le convaincre : mon discours est là.

Garrick. J'ai mon dessein aussi, dont j'espère quelque bon résultat.

Lady Thornhill, *effrayée.* Je l'entends ; il monte l'escalier ; s'il vous trouvait ici...

Garrick, *ému.* Par où m'éclipser ? par là ! (*Il fait quelques pas vers la porte de gauche.*) Je sors, mais je reviendrai... bien accompagné.

Johnson, *impassible.* Il me trouvera certainement ; car je ne bougerai pas de ce salon.

SCÈNE III.

JOHNSON. Lady THORNHILL. THORNHILL, froid et préoccupé.

Lady Thornhill, *à Johnson.* Le moment n'est pas opportun.

Johnson, *à part.* Ses traits sont altérés !

Lady Thornhill, *à son mari.* Mon ami...

Thornhill. C'est toi, Judith, toi ma plus fidèle affection ; celle, veux-je dire, qui m'a trahi la dernière...

Johnson. Elle vous charmerait encore, sir James, si l'on chérissait moins... ce que l'on n'aime plus.

Thornhill. Bonjour, monsieur Johnson. Vous ne m'abandonnez donc pas ? Le seul honnête homme que j'aie rencontré, trop tard, hélas ! Chacun m'évite, on me montre au doigt ; dans le parlement, on chuchote, on rit à l'aspect du vieux Thornhill traité comme un Géronte. Et mes rivaux, mes ennemis, un ramas de barbouilleurs gonflés d'envie, comme ils sont vengés par le ridicule qui couvre mes cheveux blancs ! Ah ! monsieur Johnson, si je vous avais écouté ! (*A Judith.*) Et, tu ne sais pas ? il m'a sauvé la vie ! (*A Johnson.*) Je vous le pardonne.

Johnson. Sir James, je viens faire appel à votre cœur...

Lady Thornhill. Notre fille est si jeune, et j'étais si faible pour elle ! Nous nous sommes fait illusion sur le mérite d'un homme que vos leçons et vos conseils mettraient un jour en état...

Thornhill. Mes conseils ? il s'en soucie, vraiment ! Savez-vous le fond de sa pensée ? Qu'il est le messie de la nature et que mon partage est de donner une forme à ce qui n'existe pas. Qu'importe ! au surplus ; je ne pardonnerai jamais à ma... à votre fille l'affront que je subis ! Ainsi, pas un mot à ce sujet ! (*Baissant le ton.*) Après tout, qu'est-elle devenue, cette héroïne ? Sous quel chaume, dans quel bouge obscur de la Cité se cache-t-elle ? J'espère, Judith, que vous ne la retrouverez jamais et que nous serons délivrés de ces gens-là ! (*Judith reste calme ; il l'observe furtivement.*)

Johnson, Le chagrin vous égare...

Thornhill, *à part, avec une satisfaction contenue.* Elle sait où est notre enfant ! (*Lady Thornhill va contempler la toile d'Hogarth.*)

Johnson. Votre fille est au désespoir ; ce jeune homme n'est pas sans talent ..

Thornhill, *vivement.* J'aimerais mieux qu'il n'en eût point ! on lui en ferait un ; on lui obtiendrait un emploi. Mais un esprit désordonné, un goût sauvage, une exécution... (*A lady Thornhill.*) Qu'examines-tu là ?

Lady Thornhill. Un tableau. (*Thornhill passe devant la toile, tressaille, paraît ébahi d'abord, puis sombre ; il admire à regret.*)

Thornhill, *avec une surprise qui fait place à l'amertume.* Il faut l'avouer : j'étais loin de m'attendre... le manifeste est d'une audace ! J'admire, oh certes ! Mais... pourquoi lancer jusqu'ici ce trait d'ironie ? Pour me narguer, pour m'humilier ? M. Hogarth n'a pas besoin de moi : quand on possède un si énorme talent, on peut épouser une fille sans dot !

Johnson. La réflexion est judicieuse ; mais ce n'est point à votre bourse, c'est à vos avis que mon ami fait appel. Quant à ce tableau, c'est moi qui l'ai apporté, malgré l'auteur qui redoutait votre sévérité.

Thornhill. Je comprends ; on me croit injuste, plein de préjugés... (*Il examine encore le tableau.*) Mais, laissons M. Hogarth et son génie : je désire être mieux jugé de vous, et si je puis vous servir ; si, par aventure, vous désirez une faveur, une place ?...

Johnson. Non ; j'ai perdu la superstition des places : je n'en ai jamais trouvé qu'une. Un médecin qui prétendait guérir la maladie que conjurent les rois de France me prit pour aide-chirurgien et pour sujet d'étude. Mon estomac résista à ses traitements, et mon mal aussi. Si bien que me voyant obstinément incurable, il me jugea compromettant pour la vogue de son élixir et me congédia. Je m'en tiens donc à la littérature. J'ai fait des tragédies, des satires, des chansons morales pour les tavernes ; des poëmes épiques, des prospectus, des préfaces, des factums, des prologues, jusqu'à des sermons pour les pasteurs paresseux. Je serai critique, biographe, moraliste, philologue surtout, poëte s'il le faut ; mais mon destin, dans les lettres, est de devenir la loi vivante. (*A lady Thornhill.*) Il faut l'amuser ainsi pour changer le cours de ses pensées.

THORNHILL. Que vous m'intéressez! Je serais enchanté que vous eussiez du talent!

JOHNSON, *à part.* Je ne suis pas peintre... (*Haut.*) Rassurez-vous à cet égard : un Français de beaucoup d'esprit, un M. Arouet qui se fait appeler Voltaire, a écrit dernièrement que, par mon éloquence, je rivalise avec Athènes et Rome.

THORNHILL. Il se pourrait!

LADY THORNHILL. Cerveau que la misère aura trop rudement heurté.

JOHNSON. Depuis un an, vous le savez, il n'est bruit que de l'éloquence et du talent oratoire de nos Démosthènes du parlement. Mais ce que vous ignorez, le voici : Depuis un an, je rédige, pour le *Gentlemen's magazine*, sur des notes fournies par les huissiers, et pour un salaire vil, les comptes rendus des deux chambres. Or, je construis à mon gré des discours que je livre pour ceux de nos hommes d'État. Aucun d'eux, modestie surprenante! n'a daigné réclamer. Notre texte, supérieur à celui des autres recueils, a été adopté par tous les journaux, et les lords vont répétant que le *Gentlemen's magazine* rapporte seul avec exactitude les débats parlementaires. Chacun est intéressé à me laisser obscur; mais j'ai acquis la conscience de mon mérite, et je me rendrai célèbre dès que j'aurai du temps à perdre.

THORNHILL, *riant.* Mais quand vous renoncerez à cet emploi, soudain Cicéron va disparaître; Démosthène s'éclipse; Alcibiade s'évanouit...

JOHNSON. Vous ignorez la puissance des traditions. J'ai frayé la voie, on la suivra sans peine, et j'aurai fondé l'éloquence moderne au profit de l'Angleterre : la beauté de mon œuvre est là!

THORNHILL J'admire votre philosophie.

JOHNSON. Il la faut imiter, sir James; sauvez votre dignité aux dépens de votre orgueil. Faites pour Hogarth ce que je fais pour nos orateurs. Qu'il ait à grandir sous vos ailes; on les verra planer sur lui. Votre fille, cette enfant rebelle qui vous plonge dans une préoccupation douloureuse, retirez-lui votre existence qu'elle consume, au moyen d'un pardon débonnaire. L'envie ne verra plus avec joie votre cœur qui saigne, et, dédaigneux à votre tour, vous renaîtrez à la paix!

THORNHILL, *devant le tableau d'Hogarth.* Un sujet vulgaire... un art monstrueux, et d'autant plus funeste que le style...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS. GARRICK. John HOALDY. SAVAGE.

GARRICK. Sir James, les amis d'Hogarth, touchés du chagrin de votre fille, viennent vous supplier de lui pardonner et de recevoir votre gendre.

THORNHILL, *éclatant.* Mais c'est l'enfer déchaîné! Non, non, mille fois non!

HOALDY. Au nom de la religion qui les unit, sir James, considérez leur âge, leur honnêteté, la tendresse qu'ils ont pour vous, et les pleurs de leur mère!

GARRICK. Daignez m'écouter, sir James : nous sommes là toute une pléiade d'amis groupés par l'amour de l'art et de la poésie, gens de cœur entrant seuls dans la lutte : c'est notre grâce à tous que nous implorons; vous serez le père de cette famille d'artistes, glorieuse de se ranger sous le patronage du plus grand peintre de notre pays.

SAVAGE. En retour d'une si douce faveur, Savage s'engagerait à ne boire que de l'eau jusqu'à la fin de ses jours.

THORNHILL. Me prend-on pour un père de comédie! Ah, vous avez besoin de mon pardon? Tant mieux; je ne vous connais pas, je n'ai plus de fille. Abrégeons cette scène, et si vous répétez un rôle, monsieur le comédien, ce n'est pas moi qui vous rendrai la réplique.

GARRICK, *fièrement.* Oui, monsieur, je me fais comédien, pour nourrir la fille de Thornhill, notre sœur à tous! Hogarth est pauvre, mais il a du talent, et ce n'est pas de vous que nous devions attendre ce mépris envers le mérite privé des dons de la fortune.

THORNHILL. On viendra donc impunément m'insulter chez moi!

SAVAGE. Ce père-là ne vaut pas mieux que lady Macclesfied, ma noble mère.

GARRICK. Oubliez ma vivacité : fils d'un officier mort pauvre, je suis un peu fier; petit-fils d'un Français, j'ai



Richard Savage. Dessin de Bertall.

trop de promptitude; mes intentions sont meilleures que mon naturel.

THORNHILL. Cachez vos intentions, et chassez votre naturel Mon caractère m'interdit une transaction que ma conscience réprouve. Je reste dans mon camp; j'attends votre Hogarth de pied ferme, et mon école luttera.

GARRICK, *à part.* Il paraît que le tableau est superbe!

LADY THORNHILL. Mon ami!

JOHNSON. De grâce, monsieur!

THORNHILL. Laissez-moi; je le veux! ou bien, c'est moi qui, banni de mon atelier... (*Il s'élance vers la porte et sort; tous le suivent confusément, moins Johnson.*)

JOHNSON, *bas à Garrick.* Éloignez-vous; mais n'allez pas trop loin.

SCÈNE V.

Lady THORNHILL, JOHNSON.

LADY THORNHILL, *tombant sur un fauteuil.* Oh! j'en mourrai!

JOHNSON, *très-calme.* Mon opinion est que personne n'en mourra. Humiliante pour votre fille, cette situation est dommageable à l'avenir d'Hogarth. On l'a condamné sans l'entendre : en pareille occurrence, le devoir d'un homme qui aspire à un acquittement consiste à purger sa contumace. Tribonien est explicite sur ce point.

LADY THORNHILL. Tribonien... oui, monsieur ; mais ma fille ; je ne la verrai plus !

JOHNSON. Le contraire offre plus de probabilité. Il faut que votre enfant, que vous-même, il faut que les coupables enfin s'humilient, et que l'autorité les voie plier le genou. C'est ce que j'ai fait comprendre à Hogarth. L'épreuve sera pénible ; mais s'il est doux, patient, modeste...

LADY THORNHILL. Tout est perdu! (*Elle entend revenir son mari et cherche contenance devant le tableau d'Hogarth.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, THORNHILL.

THORNHILL. Les scélérats! enfin je suis délivré! (*A sa femme*). Que faites vous encore, plantée là devant cette toile? vous trouvez cela bien, n'est-ce pas?

LADY THORNHILL. Mais...

THORNHILL. Non, soyez franche, avouez-le, vous êtes charmée! (*Il regarde l'ouvrage d'un air sardonique.*)

LADY THORNHILL. Oui... un certain aspect; des espérances...

THORNHILL, *très-animé.* Des espérances! vous êtes plus difficile que moi ! le malheureux ! (*Avec indignation*) Une vigueur! la touche est d'un esprit! Tout cela est ramassé dans la boue, et l'ensemble s'enlève avec une franchise! C'est le comble du cynisme, de la brutalité ! Pas le sens commun, et un bonheur !

JOHNSON. Ainsi, même à l'œil exercé des connaisseurs, il y aurait là?...

THORNHILL, *avec feu et d'un ton bourru.* Il n'existe pas au monde deux hommes en état de peindre une... une chose comme cela ! (*A sa femme.*) Êtes-vous contente? Eh bien, n'en parlons plus.

LADY THORNHILL. Alors, mon ami, pourquoi...

THORNHILL. Ah! pourquoi... pourquoi? C'est un misérable rapin ! Sais-tu ce qu'il va criant partout? Que les peintures du vieux Thornhill sont dignes d'être... d'être raclées !

JOHNSON, *consterné.* Raclées !

LADY THORNHILL. Quelque calomnie de votre sir Claudius...

THORNHILL. Raclées! il l'a dit.

JOHNSON, *à part.* Ce lieu sera prochainement le théâtre de quelque scène violente; sortons : mon zèle irait trop loin. (*Bas à lady Thornhill.*) Vos enfants... vous vouliez les voir?

LADY THORNHILL. Eh bien?

JOHNSON, *montrant la porte de gauche, que masque une toile.* Ils sont là! (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

THORNHILL. Lady THORNHILL.

LADY THORNHILL. Dieu! pourvu qu'ils ne se montrent pas!

THORNHILL. Raclées! Oh, cet Hogarth ! que ne puis-je l'égorger dans son orgueil, le rouler dans la poussière ! le... je voudrais le tenir là, sous mes pieds!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS. HOGARTH entraînant JANE, qu'il jette aux genoux de son père.

HOGARTH. Soyez donc satisfait. (*Thornhill recule d'un pas ; sa femme relève sa fille et l'embrasse.*)

LADY THORNHILL. Ma fille !

THORNHILL, *jetant sur Jane un coup d'œil rapide.* Elle n'est plus à nous...

HOGARTH. Je ne descendrai pas, sir James, jusqu'à démentir de si basses imputations.

THORNHILL, *troublé, mais digne.* Vous étiez là, monsieur?

JANE, *interrompant.* Ce n'est pas lui, mon père; c'est moi qui viens... Ne vous détournez pas! Quatre longs mois passés loin de vous... n'est-ce pas une expiation assez cruelle !

THORNHILL, *montrant Hogarth.* Vous avez choisi entre nous deux.

JANE. Fille d'un artiste, j'ai donné mon cœur à un artiste : en me léguant une étincelle du feu qui vous anime, c'est vous, mon père, qui m'avez inspirée. De loin, je montrais à William les chemins glorieux que j'avais parcourus derrière vous... et je n'ai pu résister à l'attrait de le suivre. Hélas! il n'avait que moi sur la terre, ce pauvre orphelin ! si je l'avais abandonné, je ne serais pas votre fille.

THORNHILL. Vous avez méconnu mes droits, mon affection, et brisé tous les liens qui nous ont unis.

JANE. J'attends à vos pieds que ce bras se lève pour me chasser! Il est impossible, ma mère, impossible, n'est-ce pas? qu'une faute excusée par vous ait effacé du cœur de mon père dix-huit années de tendresse ardente et soumise, et le souvenir de son enfant! Je le sens là, des liens si forts et si doux ne se rompent jamais! (*Elle se jette à ses genoux.*)

LADY THORNHILL, *à genoux aussi.* Sir James, mon mari, mon maître !

THORNHILL. Ce repentir ne peut réparer la brèche de mon honneur : j'avais engagé ma parole à l'honorable Claudius, un de mes plus chers amis... politiques, et lors même que vous ne m'auriez pas outragé par l'indignité de votre choix...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS. WITCHCOTTE : il apparaît sur le seuil, où il reste profondément ébahi.

JANE, *se relevant.* Sir James, vous parlez de mon mari; d'un talent que j'honore, d'un homme que j'ai juré devant Dieu de respecter. Je suis fière de lui appartenir,

comme je le suis d'être votre fille. (*Apercevant Witchcotte.*) Mais je ne me serais consolée de ma vie d'avoir jeté mon cœur à quelqu'un de ces coureurs de dots, de ces gentilshommes d'aventure, esclaves de la mode, fanfarons de frivolité, méprisant les arts et le travail; trop raffinés pour aimer leur femme et assez suffisants pour la vouloir enlever lors même qu'on la leur donne... afin de l'épouser compromise, ridicule, et, par là, plus digne d'eux. (*A part.*) Du moins, William sera vengé!

WITCHCOTTE, *s'approchant.* Je ne comprends en aucune façon...

THORNHILL, *lui serrant la main.* Mon noble ami, vous me voyez honteux... (*A sa fille.*) Malheureuse!

WITCHCOTTE, *s'efforçant de sourire.* Laissez, laissez! son dépit n'est qu'un hommage tardif. Et quand on connaît les femmes... (*A part.*) Cette petite personne-là ne me convenait pas du tout!

THORNHILL, *à Claudius.* Je suis de moitié dans votre injure, et je ne faiblirai pas!

JANE, *avec abattement.* Vous serez donc sans pitié! car vous le savez, hélas! rien ne désunira nos deux cœurs, et votre sévérité me bannit pour jamais. William, disposez de votre servante.

WITCHCOTTE, *à part.* Qu'Hogarth vienne à présent consommer la rupture, et j'emporte les lauriers de la guerre

HOGARTH, *à Thornhill.* Je respecte votre arrêt, sir James, et je vous présente toutes mes excuses. (*Il se dirige vers la porte.*)

THORNHILL, *froid, mais troublé, avec une émotion contenue.* Nous avons, monsieur, un compte... d'argent à régler ensemble : sans quoi je ne m'expliquerais, à aucun titre, l'honneur de la visite de M. Hogarth. Une gravure... très-belle, des gardes magnifiques! Comme je désire conserver cette épreuve, veuillez m'en dire le prix.

JANE, *honteuse.* O mon père, mon père!

HOGARTH, *à Jane.* C'est à moi que l'on parle, ma femme.

THORNHILL. Sa femme! devant moi...

HOGARTH, *s'inclinant.* Le prix est de cinq shillings.

THORNHILL, *tirant une pièce d'or.* Veuillez vous payer sur cette guinée.

HOGARTH, *riant avec effort.* Je n'ai pas un penny... sur moi. Mais comme la série se compose de six planches, j'accepte à titre d'avance. (*A Jane.*) Prends, mon enfant, voilà ta dot.

THORNHILL, *à part.* Insolent jusqu'au bout.

HOGARTH. On a exposé sous vos yeux un tableau au sujet duquel je serais flatté de mettre à profit votre expérience. (*A part.*) Jane, c'est pour toi que je subis ces affronts...

THORNHILL. L'art est le seul texte sur lequel nous puissions discourir.

LADY THORNHILL, *à part.* Et Dieu sait quel bon accord! Il fallait attendrir le père; il s'adresse au peintre. Si l'art intervient, toute conciliation échouera.

WITCHCOTTE, *à part.* Il est perdu!

THORNHILL. Votre intention est elle de railler, ou de m'embarrasser par un honneur que je ne sollicite pas? Votre œuvre est magnifique! voilà mon sentiment : je désire passer pour connaisseur.

HOGARTH. Pourtant je serais heureux de savoir de vous si les figures sont à leur plan, si l'effet, si la lumière...

THORNHILL. Bref, les notions élémentaires, celles qui sont à ma portée. Je n'entends rien à ces sortes de besognes; selon moi, l'art, destiné à plaire, doit indemniser les gens délicats des tristes laideurs de la vie réelle.

HOGARTH, *avec feu.* Ce serait le condamner à l'inutilité absolue. Je serais désolé de vous contredire; mais j'oserai soutenir que, si l'art est en droit de sacrifier aux charmes de la fiction, il est digne d'aspirer à un but plus moral, de servir, en un mot, d'organe à la vérité.

JANE. L'imprudent! William, si vous m'aimez...

LADY THORNHILL, *à Jane, avec angoisse.* Tu n'as plus de mari, tu n'as plus de père... leur art qui nous charme va les désunir pour toujours!

HOGARTH, *résolûment.* Si je cédais, j'aurais abdiqué le droit de m'estimer. Sir James suit une route glorieuse : son art flatte les passions des grands, qui ont honoré son talent immense, en le faisant grand... comme eux. Le mien s'adresse à la foule; si je réussis, je serai grand comme le peuple.

THORNHILL, *exaspéré.* Et grossier comme lui! Si c'est pour étaler votre orgueil que vous avez feint d'implorer mes conseils, on ne se fait plus écolier à mon âge. Je supposais que le sentiment de vos torts vous rendrait moins tranchant dans vos idées. A ce prix, peut-être aurais-je...

HOGARTH. Si je vous ai blessé, j'en suis pénétré de douleur; mais pour nul intérêt, je ne renierais des lèvres les convictions enracinées dans mon esprit.

LADY THORNHILL. Il est décidément fou.

JANE. J'honore sa folie.

LADY THORNHILL. Il aimera son art plus que toi.

JANE. Eh bien! j'aimerai son art plus que lui; nous serons infidèles de complicité!

THORNHILL, *avec emportement.* Quoi! vous osez, bravant l'expérience de mes années, et en face d'une misérable... croûte, — ma foi, le mot est lâché! — ajouter à vos griefs une âpreté si criminelle! Qu'entre nous tout soit rompu! Et moi qui songeais à me créer en lui un successeur...

HOGARTH. Je n'eusse accepté qu'à la condition de rester libre. Ce que vous appelez une croûte, c'est une œuvre originale que je n'ai point ramassée dans les cartons des vieux maîtres!

WITCHCOTTE, *à Thornhill.* Que vous avais-je dit?

THORNHILL, *à Hogarth.* Va, je te renonce! Tu m'as volé ma fille; tu la tues pour son père une seconde fois!

JANE. William! est-ce là ce que tu m'avais promis?

HOGARTH, *exalté.* Qui? moi! j'irais, pour un intérêt humain, jouer la comédie devant James Thornhill! Non; plutôt mourir à la peine! Et quant à cette enfant, je saurai la dédommager. J'ai dans l'âme un feu que rien n'éteindra, et, dans cette main, du travail pour quarante années!

THORNHILL, *à part.* C'est un cœur d'acier! (*Haut.*) La patience m'échappe... Est-ce là votre dernier mot?

HOGARTH. Le dernier! Il me reste l'honneur, et son amour.

THORNHILL. Orgueilleux, qu'éblouit un succès fragile! Quoi! si Thornhill, au prix d'une déférence qui m'est due, eût consenti...

HOGARTH. N'achevez pas! je tromperais votre espoir!

LADY THORNHILL, *lui montrant sa fille.* Non, vous ne l'aimez pas!

THORNHILL, *courroucé.* Malheureux! tu céderas, pourtant?

Hogarth. Jamais!

Thornhill *fait un pas d'un air menaçant.* Oh! de pareils monstres... (*Ouvrant les bras avec tendresse*) il faut les étouffer!

Jane, *devançant son mari qui s'élance.* Pas avant moi, mon père!

Witchcotte. Quelle faiblesse! et sans égard pour moi.

Thornhill, *agité, combattu.* Tu es un véritable artiste. Le drôle n'a pas reculé d'une ligne! Tu es fort; mais tu n'as pas encore comme moi... Non, non; c'est autre chose. (*A sa fille.*) Te voilà donc heureuse?

Jane. Oui; car on dira de moi : Elle est la fille et la femme des deux plus grands peintres de l'Angleterre! (*Witchcotte s'esquive.*)

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, moins WITCHCOTTE. GARRICK, JOHNSON, HOALDY, SAVAGE, faisant irruption.

Thornhill. Ils écoutaient! je suis pris comme dans un coupe-gorge! (*On félicite, on embrasse William.*)

Johnson. Sir James, nous sommes quittes! Voilà ce qui s'appelle poser magistralement devant son biographe.

Savage, *triste.* Il existe donc des pères... qui sont des pères!

Thornhill, *à Garrick.* Vous vous livrez à l'étude des passions, je crois?



Hogarth et Jane. Dessin de Franck.

Garrick, *lui serrant la main.* Il est des émotions que l'on ne peut contenir.

Johnson, *les contemplant avec mélancolie.* Moi seul, je n'ose embrasser personne. O marâtre nature! pourquoi m'as-tu refusé les dons qui font les êtres aimés? (*Jane s'avance lentement et lui présente son front.*) La première, la seule joie que m'ait offerte une personne de l'autre sexe... (*Un domestique paraît.*)

Thornhill. A demain vos débuts, David Garrick; vous remettrez Shakspeare en honneur : à demain; nous y serons tous. Pour ce soir, je vous retiens à souper.

Lady Thornhill. Ah, seigneur! Et rien n'est prêt!

Hogarth. Ne sommes-nous pas en famille?

Savage. On va déguster le vin du beau-père, et la bohème soupera!

Thornhill, *au domestique.* Que l'on place à table mon gendre à mon côté! (*A Hogarth.*) Je veux te faire cadeau de mon habit de gala, et demain, à l'heure du beau monde, en bons ennemis intimes, nous reprendrons nos querelles sous les marronniers du parc.

Francis WEY.

FIN.

LE SALON DE 1857.

LE ZOUAVE, DE M. ÉMILE LECOMTE.



Salon de 1857 : *Un Zouave sauvant un enfant à Sébastopol.* Tableau d'Émile Lecomte. Dessin de J. Worms.

A tout *sauveur* tout honneur!

Voici d'abord le tableau de M. Emile Lecomte, digne neveu d'Horace Vernet, — auquel nous avions promis un succès populaire, et qui l'a obtenu, en effet, dès l'ouverture du salon.

C'est la scène capitale et touchante d'un petit drame qui a déjà fait grand bruit dans le monde, et qui figurera bientôt tout entier dans le *Musée des Familles*.

La division Mac-Mahon vient de prendre la tour Malakoff.

Un sergent de zouaves, improvisé par la mitraille chef de sa compagnie décimée, s'élance, à travers une pluie

de balles et de boulets, dans une opulente maison de Sébastopol.

Les habitants ont pris la fuite, à la vue des Français victorieux.

Au milieu du désordre et de l'incendie causés par l'explosion d'une bombe, le zouave aperçoit tous les trésors abandonnés par les vaincus : mobilier splendide, argenterie, bijoux, objets d'art, etc., une fortune pour le soldat et sa famille!

Va-t-il en faire son butin, selon le droit de la guerre? Non! — Un cri terrible l'appelle au premier étage. Il monte; il trouve une jeune femme, une mère, baignée dans son sang, morte, son enfant dans ses bras.

Voilà le prix de la victoire, et la bonne aubaine du zouave! Une vie innocente à sauver! un orphelin à doter d'un père!

Il prend cet ange aux cheveux blonds, dont les parents ont tué peut-être ses camarades; il l'emporte sur son cœur, froissant les joues vermeilles de sa rude moustache; et, assez riche de cette proie charmante, il quitte, en la ravissant, il foule aux pieds, il enjambe les aiguières d'or, les plats d'argent, les armes précieuses, les tableaux et les cassettes de pierreries.

Il ne lui restera, d'une année de souffrance et de gloire, que son fusil et cet enfant!

M. Emile Lecomte a rendu à merveille le double caractère de ce tableau : le combattant redevenu homme tout à coup, le vainqueur oubliant la vengeance pour une bonne œuvre, le sourire de l'attendrissement épanoui dans la fureur de la bataille, la pauvreté héroïque s'élevant au-dessus de la richesse par un élan chrétien.

Il fallait plus que du talent, il fallait du cœur pour sentir et exprimer ainsi un tel sujet.

Toutes les femmes donneront une larme, tous les hommes un applaudissement, tous les soldats une action de grâces au *zouave de Sebastopol.*

C'est une lettre de noblesse pour l'armée française. Elle sera affichée un jour dans tous les salons et dans toutes les chaumières.

PITRE-CHEVALIER.

HISTOIRE ET TRAITÉ DE LA PISCICULTURE (1).

III.

Quand faut-il avoir recours à la fécondation artificielle? — De la maturité des œufs et de la laitance — De la fécondation — Appareils à éclosion pour rivières et étangs, pour laboratoires. — Des œufs gâtés. — Des signes précurseurs de l'éclosion. — De l'éclosion. — De la vésicule abdominale. — Faut-il nourrir le poisson ou le disséminer? — De la nourriture du poisson. — Le poisson croît en proportion de la nourriture qu'il prend. — Du transport des œufs.

Nous avons dit dans le chapitre précédent quels sont les procédés bien simples qui, la plupart du temps, doivent suffire au repeuplement de nos rivières et de nos étangs. Placez le poisson dans les eaux dont la température lui convienne et fournissez-lui de bonnes frayères, et vous êtes presque sûr d'une récolte abondante. Quelquefois cependant la reproduction naturelle peut être insuffisante ou impossible, c'est alors qu'il faut avoir recours à la fécondation artificielle.

C'est ce qui arrive notamment :

1° Quand il s'agit d'introduire dans nos eaux des poissons qui ne s'y trouvent pas.

En effet, il ne saurait plus être question, en ce cas, de frayères naturelles ou artificielles. On pourrait, il est vrai, transporter des poissons vivants; mais, outre que le transport est souvent impraticable et toujours très-dispendieux, il est fort probable que le poisson ne vivra pas, ou ne se reproduira pas dans le milieu où il n'est pas né.

Le transport des œufs, au contraire, n'offre ni les mêmes difficultés ni les mêmes dangers, et le petit poisson, qui n'a jamais connu d'autre patrie que sa patrie d'adoption, s'y acclimate parfaitement, pourvu qu'elle offre à peu près les mêmes conditions de température que celle où vivaient ses parents.

2° Quand certains poissons, comme la carpe, par exemple, ne se reproduisent pas dans des eaux où ils vivent néanmoins. C'est ce qui se présente chez moi, où les sources sont trop froides pour que la carpe puisse s'y reproduire, sans être assez froides pour l'empêcher d'y vivre.

(1) Voyez la première partie au précédent numéro.

3° Quand on veut tenter quelque croisement, quelque mariage entre familles différentes, pour réunir en un seul et même individu les qualités diverses que ses parents ont apportées en dot; comme M. Millet l'a tenté avec succès avec des truites et des ombres chevaliers du lac Paladru.

Il est évident que, dans chacune de ces circonstances, la fécondation artificielle peut seule suppléer à l'insuffisance ou au défaut de la reproduction naturelle. Il est donc temps de nous occuper de la fécondation artificielle, de ses procédés et de ses résultats.

La fécondation artificielle, avons-nous dit, repose sur l'imitation la plus fidèle de la nature. Elle comporte plusieurs opérations, toutes fort importantes : la récolte des œufs et de la laitance, la fécondation proprement dite, l'incubation, l'éclosion des œufs, l'élevage de l'alevin, et enfin la dissémination du poisson. Nous allons faire passer devant les yeux du lecteur chacune de ces différentes phases de l'opération.

Pour obtenir des œufs et de la laitance dans un état convenable de maturité, — ce qui est indispensable, — le moyen le plus sûr est de pêcher le poisson sur la frayère même ou à proximité de la frayère, quand il commence à entrer en frai. A cette époque, le ventre de la femelle est gonflé et légèrement enflammé; les œufs coulent naturellement au moment où on la saisit ou quand on lui presse le dessous du ventre; souvent même une partie des œufs tombe dans le filet ou dans le bateau du pêcheur quand le poisson s'agite, et surtout quand on le tient suspendu la tête en haut (1). Les œufs bien mûrs sont isolés les uns des autres (excepté pour la perche), clairs et transparents; ils ressemblent à de petits globules de verre d'un gris verdâtre ou jaunâtre, ou à de jolies groseilles blanches et roses, comme pour le saumon et la truite.

La laitance est bonne quand elle s'écoule en jets ou gouttes de lait, soit naturellement, soit par une légère pression.

Si les œufs ou la laitance ne présentaient pas les appa-

(1) M. Millet.

rences de maturité que nous venons d'indiquer, il faudrait retarder l'opération de quelques jours, et pour cela replacer les poissons dans un réservoir, ou leur passer une ficelle dans la bouche et l'une des ouïes, et les remettre, ainsi attachés, dans la rivière ou la pièce d'eau.

Mais nous supposons que le mâle et la femelle se trouvent l'un et l'autre dans de bonnes conditions. Voici comment on opère :

On prend un vase à fond plat, que l'on emplit d'une eau claire et froide, à la hauteur de quelques centimètres. Pour obtenir la température la plus convenable, on puise l'eau à la rivière même où le poisson fraye d'ordinaire; s'il s'agit de féconder des espèces qui ne se rencontrent pas chez nous, la température doit être de huit à dix degrés pour la truite et le saumon, de quinze à dix-huit pour la perche, de vingt-deux à vingt-cinq pour la carpe, etc., etc.

Veut on opérer sur des poissons dont les œufs s'attachent aux objets environnants, il faut, en outre, garnir le fond du vase de plantes aquatiques, de rameaux d'arbre, ou plus simplement d'une poignée d'herbe.

Ces précautions préalables une fois prises, on saisit la femelle et on la tient, la tête en haut, au-dessus du vase; il serait même plus sage de plonger le bas du ventre dans l'eau, pour ne pas laisser les œufs en contact avec l'air extérieur; souvent cette position suffit pour précipiter les œufs; dans le cas contraire, on se contente d'arquer faiblement le corps du poisson, ou enfin de presser légèrement le ventre de haut en bas. Si les œufs ne tombent pas alors, c'est qu'ils ne sont pas mûrs, et il y aurait grave imprudence à faire violence à la nature. Quant à ceux qui s'écoulent du ventre du poisson, ils se précipitent au fond du vase ou vont se coller aux herbes qui y ont été placées.

En même temps que s'accomplit ce premier acte de l'opération, on a également saisi le mâle, et, en usant des mêmes précautions, à mesure de l'écoulement des œufs ou immédiatement après cet écoulement, on les arrose de quelques gouttes de laitance; l'eau devient alors légèrement blanche et prend une teinte opaline. On l'agite doucement pour mettre les œufs en contact avec la laitance, puis, au bout de quelques minutes, on la fait écouler et on la remplace par de l'eau claire.

Les œufs d'une femelle morte depuis quelque temps peuvent encore être fécondés; mais, en revanche, la laitance doit appartenir à un mâle vivant; c'est qu'en effet la vitalité de l'œuf est beaucoup plus longue que celle de la laitance, et l'on s'exposerait à un insuccès presque certain si l'on préparait l'eau laitancée avant d'y avoir introduit les œufs. L'opération a, du reste, plus de chances de réussite si l'on n'emploie que des poissons vivants, et si l'écoulement des œufs et de la laitance a lieu simultanément.

Quand les œufs sont fécondés, on pourrait les déposer dans des eaux libres, mais alors ils seraient exposés aux mille dangers que nous avons signalés; c'est pour les y soustraire qu'on a inventé divers appareils d'incubation ou d'éclosion, destinés à fonctionner, soit dans un cours d'eau ou un bassin, soit dans un laboratoire.

Ces appareils varient à l'infini et de formes et de noms; aussi ne parlerons-nous que de ceux dont la pratique a constaté la supériorité.

L'appareil employé avec le plus de succès dans les rivières et les étangs se compose de deux tamis en toile métallique galvanisée, qui s'adaptent, et dont l'un sert de fond et l'autre de couvercle; des flotteurs en liége ou en bois maintiennent la partie supérieure à fleur de l'eau, tandis que la partie inférieure plonge de quelques centimètres. Les œufs déposés sur le fond de l'appareil sont ainsi enfermés entre deux toiles métalliques qui, tout en laissant un libre passage à l'eau, empêchent l'introduction de toute matière nuisible, et mettent l'œuf et plus tard l'alevin à l'abri de tout ennemi.

Dans les laboratoires on dépose les œufs dans des rigoles ou petits bassins en fonte émaillée, qu'alimente un réservoir tel qu'un tonneau ou une fontaine. L'eau tombe goutte à goutte ou en petit filet dans les rigoles disposées en amphithéâtre. La rigole supérieure est pourvue à ses extrémités de deux tuyaux qui laissent échapper le trop-plein dans une seconde et une troisième rigole, placées à la droite et à la gauche de la première; de la seconde et de la troisième l'eau retombe ensuite par d'autres tuyaux dans de nouvelles rigoles, et ainsi de suite. On peut multiplier à l'infini le nombre de ces bassins artificiels, en ayant soin toutefois que les tuyaux d'écoulement se trouvent alternativement à droite et à gauche; ainsi l'eau qui tombe à droite dans une rigole la traverse dans toute son étendue et en ressort par la gauche, ce qui produit une espèce de petit courant. A la partie inférieure de chaque rigole est aussi adapté un petit tuyau de vidange, qui permet de vider et de nettoyer l'appareil. Enfin, la dernière rigole est pourvue d'un tube en gutta-percha qui fait écouler l'eau au dehors. Il est inutile de dire qu'on peut modifier cet appareil de mille façons différentes, n'établir qu'un rang de rigoles, par exemple, etc.

Dans le principe, on se contenta de déposer les œufs sur le fond des bassins; mais bientôt on put remarquer que souvent ils s'altéraient au contact des corps étrangers, qui pénètrent ou se développent dans l'eau. On imagina donc de les suspendre sur des claies ou châssis, faits de baguettes de verre ou de toiles métalliques, qui laissent passer entre leurs mailles les matières nuisibles.

C'est avec des appareils de cette nature que M. Coste, au Collége de France, M. Millet et bien d'autres pisciculteurs ont fait éclore dans leur appartement, leur chambre à coucher, si vous voulez, des milliers de truites et de saumons.

L'œuf une fois placé dans l'appareil, il faut attendre son éclosion. L'incubation dure ordinairement de cinq semaines à deux mois pour la truite, de huit à quinze jours pour les poissons de printemps et d'été.

Pendant ce temps, il faut visiter souvent la couvée. Parmi les œufs, il en meurt toujours un certain nombre, soit qu'ils n'aient pas été fécondés, soit que le germe ait péri, soit enfin qu'une cause quelconque en ait arrêté le développement. L'œuf gâté perd aussitôt sa transparence et devient d'un blanc opaque; il est urgent alors de l'enlever, car son contact pourrait altérer rapidement les autres. Cette opération fort délicate s'accomplit au moyen d'une petite pince.

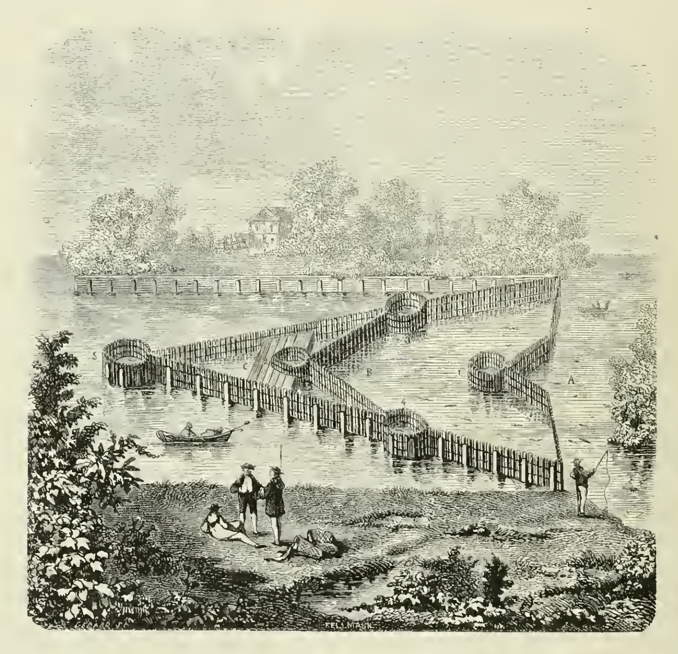
Parmi les maladies auxquelles l'œuf est exposé, celle qui cause le plus de ravages est produite par les *byssus*. C'est une moisissure blanchâtre qui enveloppe l'œuf, l'étouffe et ne tarde pas à le faire périr. On a essayé, comme remède, de le brosser et de le nettoyer avec un pinceau ou la barbe d'une plume; mais l'expérience nous a toujours montré cette méthode insuffisante, et mieux vaut, selon nous, sacrifier l'œuf malade que de compromettre le salut des autres. Une eau légèrement salée arrête parfois les progrès des byssus, mais M. Millet conseille de ne l'employer que pendant la seconde période de l'incubation.

Au moment de la fécondation, l'œuf présente dans sa région supérieure une espèce de tache blanchâtre, autour de laquelle roulent de petites gouttes huileuses plus ou moins colorées. A mesure que l'incubation s'accomplit, cette tache tend à se fondre avec les gouttes huileuses, et bientôt on aperçoit un corps opaque qui se termine par deux petites fourches recourbées l'une vers l'autre ; c'est le corps du poisson. Puis, à l'extrémité de ces fourches, apparaissent deux points noirs, qui chaque jour deviennent de plus en plus distincts ; ce sont les yeux.

A ces signes, on reconnaît que l'éclosion ne peut se faire attendre longtemps. En effet, à travers l'enveloppe de l'œuf, devenue moins résistante, on peut voir les mouvements du petit animal. Il cherche à rompre avec sa queue les parois de sa prison; il s'agite, il se démène. De jour en jour, les mouvements deviennent plus rapides et plus forts ; enfin l'enveloppe cède, et le petit poisson fait son entrée dans le monde.

Mais comme il n'a encore reçu aucune éducation, au lieu de faire comme les personnes polies, qui se présentent par-devant et saluent en entrant dans un salon, c'est son derrière ou sa queue, si vous l'aimez mieux, que notre héros montre d'abord ; la tête est encore encapuchonnée dans l'enveloppe de l'œuf, dont elle se dégage, du reste, promptement. Et bien lui a pris d'en agir ainsi sans façon, car si une fausse honte lui eût suggéré l'idée d'arriver la tête la première, il eût couru grand risque de périr étranglé dans la déchirure de la pellicule.

Dans toutes les grandes familles des êtres organisés qui peuplent la terre et les airs, ce sont les parents qui,



Lagune de Comachio. A. Bassin ou campo. B et 2. Compartiments des muges, soles et dorades. C et 3, 4 et 5. Compartiments des anguilles. 1. Chambre à base et à sommet entrebaillés. Dessin de Fellmann.

dans les premiers temps, ont mission de nourrir leurs enfants et de guider leurs premiers pas. Tous les animaux comprennent cette mission sacrée et savent la remplir: depuis le célèbre pélican, ce modèle de l'amour maternel ; depuis le plus humble des insectes jusqu'au lion, le roi des forêts, jusqu'à l'aigle, le roi des airs. Un seul être a répudié ce devoir que tant de mères appellent un plaisir, et cet être, c'est le poisson. Avouons donc son infériorité en cette circonstance. L'alevin, à sa naissance, se trouve seul, livré à ses propres ressources et abandonné de sa famille, bien heureux encore quand, par une triste interversion des rôles, ce n'est pas lui qui fournit à ses parents,— modernes saturnes, — la matière d'un déjeuner.

Qui donc aidera le pauvre orphelin à traverser ces jours difficiles de l'enfance, où la faiblesse a tant besoin de protection? Ce sera notre mère à tous, ce sera dame Nature.

En effet, au moment où le poisson vient de naître, il est pourvu d'une poche ou vésicule abdominale, quelquefois plus grande que lui, poche qui contient les provisions dont il a besoin pendant son premier âge. A mesure que l'alevin grandit et se développe, cette vésicule diminue et se résorbe ; tant qu'elle existe, le petit poisson ne connaît pas la faim, et l'appétit ne lui vient que quand elle a complétement disparu.

Jusque-là il serait donc inutile, peut-être même dangereux, de donner aucune nourriture au poisson ; mais, dès que la vésicule a été résorbée, se présente la grave question de l'alimentation.

Ici, deux systèmes s'offrent à nous : l'un consiste à con-

server l'alevin dans les appareils d'éclosion et à le nourrir jusqu'à un certain âge avec des boulettes de viande hachée, des jaunes d'œufs, du pain émietté ou quelque chose de semblable; l'autre consiste à le disséminer dans les eaux libres, dès qu'il est débarrassé de sa vésicule. C'est à cette seconde méthode que nous nous rallions sans hésitation. En effet, quand la vésicule a disparu, le poisson n'est plus gêné dans ses mouvements, il peut éviter le danger et chercher lui-même les aliments qui lui conviennent. Il n'est pas mauvais d'ailleurs qu'il s'habitue de bonne heure à la vie aventureuse des étangs et des rivières. Avez-vous jamais rencontré dans le monde un de ces enfants élevés au sein de la famille, gâtés par leurs grands parents, et qui quittent pour la première fois le foyer paternel? Tout lui semble nouveau et tout l'effraye; il regarde autour de lui avec inquiétude, il se heurte à tous les obstacles, et laisse, pauvre brebis, un flocon de sa laine à chaque buisson du chemin. Eh bien! il en est de même de ces poissons que l'on nourrit dans un appareil ou un bassin avec des boulettes et des pâtées. Rendez-leur la liberté, ils ne savent qu'en faire; ils sont sourds et maladroits; l'habitude de recevoir une nourriture qui ne leur coûte ni peine ni travail les a rendus incapables de s'en procurer une autre, et, depuis que les distributions ont cessé, ils se serrent le ventre et se couchent souvent sans souper; enfin ils ne connaissent pas le danger et



Instruments de pisciculture. 1. Appareil pour la récolte des œufs. 2. Laboratoire des œufs. 3 et 4. Appareil pour l'éclosion. 5. Pince, pinceau, puisette, etc. Dessin de Fellmann.

tombent dans la première embuscade que leur tend un brochet ou une perche insidieuse.

Voilà les motifs qui nous font préférer le système de la dissémination à celui d'une domestication trop prolongée; ce qui n'empêche pas, si les eaux n'offrent que peu de ressources alimentaires, de les augmenter en y faisant éclore des générations d'insectes, de coquillages aquatiques ou d'autres petits poissons, qui, à leur tour, deviendront la proie de leurs aînés.

Si cependant vous n'avez à votre disposition que des eaux d'un volume limité, une pièce d'eau, par exemple, dans laquelle vous désirez élever un grand nombre de poissons, il faudra bien vous résoudre à nourrir artificiellement vos prisonniers. Heureusement, si le poisson est doué d'une merveilleuse facilité de digestion, s'il n'est pas rare de voir une truite ou un brochet dévorer en une journée une proie qui pèse autant qu'eux-mêmes, en revanche leur estomac est d'excellente composition et sait toujours faire honneur au repas qu'on lui offre, même quand il ne sort pas des mains d'un cordon bleu. Du blé, du pain, des mouches, des vers, des insectes, des têtards, des viandes hachées, tout est bon pour la population aquatique. Du reste, n'oubliez pas ce principe fondamental, que le poisson croît en proportion de la nourriture qu'on lui donne ou qu'il trouve.

C'est surtout sur les truites, saumons, ombres et autres

salmonoïdes que les savants et les pisciculteurs pratiques ont tenté leurs expériences. La raison en est bien simple. D'abord, leurs œufs, beaucoup plus volumineux que ceux des autres espèces, gros comme un pois ou une lentille, se prêtent mieux à l'observation. Ensuite leur chair surpasse en qualité celle des poissons ordinaires de nos climats; enfin les salmonoïdes n'existant que dans un petit nombre de nos cours d'eau, leur acclimatation devait être de plus une conquête bien capable d'exciter l'intérêt de la science.

Dans les localités où la truite ne se rencontre pas, il est impossible d'en féconder soi-même les œufs; on est réduit à se les procurer au loin. La question du transport acquiert donc sur-le-champ une grande importance.

L'établissement impérial d'Huningue expédie les œufs dans des paquets de mousse mouillée. Ce système présente de graves inconvénients : 1° la mousse ne conserve pas longtemps l'humidité; 2° quand on veut mettre les œufs dans les appareils, ils sont mélangés d'ordures, de terre, de petits insectes; 3° on est forcé de les prendre un à un, et sans parler du temps perdu, cette manipulation peut leur être souvent funeste.

M. Millet a trouvé un moyen infiniment plus commode et qui n'offre aucun de ces dangers; c'est de placer les œufs dans un linge mouillé, ils restent ainsi constamment humectés, ne se trouvent en contact avec aucune matière dangereuse, et, lors de leur arrivée, il suffit de pencher le linge pour que tous les œufs coulent en masse dans l'appareil. Avec ce procédé, on peut faire voyager des œufs pendant huit ou quinze jours sans éprouver aucune mortalité.

Enfin, il est plus prudent de ne se les faire expédier que pendant la seconde période de l'incubation, c'est-à-dire quand les yeux de l'animal commencent à être apparents. De novembre à janvier alors on est sûr de ne recevoir que des œufs bien fécondés, et l'embryon a déjà une vitalité qui lui permet de résister plus facilement à la fatigue. Le froid, à moins qu'il ne devienne excessif, n'est pas un obstacle au transport; car l'œuf ne meurt pas, même s'il est enfermé dans un morceau de glace, parce qu'il possède une certaine chaleur rayonnante qui fait fondre la glace autour de lui, et l'environne d'un liquide au milieu duquel il vit parfaitement.

La fécondation et la vente des œufs sont devenues une industrie qui tend chaque jour à faire de nouveaux progrès. Mais, comme dans toute industrie nouvelle, les prix sont restés élevés; les œufs valent une dizaine de francs le mille; il est temps que la concurrence les fasse descendre à un taux plus raisonnable.

Cela arrivera-t-il bientôt? Il est permis d'en douter en voyant le nombre des amateurs s'accroître de jour en jour. La pisciculture, restée longtemps une science de cabinet et de laboratoire, est enfin entrée dans le domaine des sciences pratiques.

IV.

Des pisciculteurs. — MM. de Montgaudry, de Pontalba et de Tocqueville. — La lagune de Comacchio. — Huningue, le Collége de France et le bois de Boulogne. — M. Millet. — Derniers renseignements.

Me voici, cher lecteur, arrivé à la dernière partie de ma tâche. Il ne me reste plus qu'à vous mettre au courant des principaux essais et des résultats les plus importants. Mais comment vous dire tous ces noms, vous raconter tous ces travaux, et rendre à chacun la part d'honneur qui lui revient? Le temps et l'espace me manquent; quelques minutes encore et il me faudra faire place à de plus dignes.

Que MM. de Montgandry, de Pontalba, de Tocqueville veuillent donc bien agréer mes excuses, si l'exiguïté de mon cadre m'empêche de m'étendre comme je le voudrais sur leurs heureuses tentatives et sur les progrès que leurs intelligents travaux ont fait faire à la pisciculture. Que M. de Tocqueville surtout me pardonne de reconnaître si mal la bonne hospitalité qu'il nous a donnée dans sa belle vallée d'Arondes; mais ne suis-je pas moi-même le premier puni de ne pouvoir discourir à mon aise sur la pisciculture et de m'apercevoir à tout moment que le temps me rappelle à l'ordre! Je me contenterai donc d'entretenir le lecteur du *Musée des Familles* du plus curieux appareil de pêche qui existe au monde, je veux dire de la lagune de Comacchio, pour terminer par les expériences de M. Coste et de M. Millet.

Entre l'embouchure du Pô et la ville de Ravenne, parallèlement à l'Adriatique, s'étend une vaste nappe d'eau de cent quarante milles de circonférence, diversement semée d'îles et de presqu'îles, coupées elles-mêmes par de nombreux canaux. C'est la lagune de Comacchio. Une étroite langue de terre la sépare de la mer; deux rivières, le Reno et le Volano, qui coulent au nord et au sud de la lagune, et le canal Palotta, qui la traverse dans toute sa largeur, la mettent en communication avec l'Adriatique; les deux rivières lui fournissent des eaux douces et le canal des eaux salées. Ces trois artères principales sont reliées entre elles par des milliers de branches qui vont distribuer les eaux jusqu'au fond de la lagune. Tel est à première vue l'aspect que présente Comacchio.

Il y a bien longtemps que ces pêcheries existent, mais pas à l'état où nous les voyons aujourd'hui. Chaque jour a apporté son idée et son perfectionnement. C'était autrefois une triste et pauvre population que celle de ce pays, perdue au milieu d'un vaste marécage, décimée par les fièvres, sans commerce, presque sans relations avec ses voisins. Une idée, une seule allait pourtant faire de cette lagune, jusque-là si funeste, un champ qui donnerait à tous l'abondance et la richesse; cette idée, ce fut l'observation de la *remonte*, cet instinct particulier à quelques espèces de poissons. Nous avons eu déjà occasion d'indiquer le sens de ce mot. A certaines époques de l'année, le poisson et l'alevin ont l'habitude de remonter les cours d'eau, soit pour y frayer, soit pour chercher de la nourriture. Il ne s'agissait donc que d'ouvrir les portes de la lagune aux hôtes de la mer, et de les refermer sur eux. Mais pour cela il fallait une communication facile et directe avec l'Adriatique: la communication existait bien par le port de Magnavacca, mais elle n'était ni directe ni facile; c'est pour remédier à cet inconvénient que le cardinal Palotta fit commencer, en 1631, le canal auquel il donna son nom; ce canal, terminé en 1634, porte les eaux de l'Adriatique dans les parties les plus éloignées de la lagune. Là elles rencontrent les eaux du Reno et du Volano, qui pénètrent par de nombreuses écluses et de nombreuses tranchées percées à travers les digues qui séparent les rivières de la lagune.

Voyons maintenant de plus près le jeu de l'immense appareil.

Nous sommes au moment de la montée. Toutes les écluses sont levées, toutes les portes sont libres, le muge, la sole, la dorade, l'anguille et les autres familles qui habitent l'Adriatique remontent au-devant des eaux douces et pénètrent par bandes dans la lagune. Mais voilà que tout à coup, à un signal donné, les écluses sont refermées,

et le poisson se trouve prisonnier ; en vain cherche-t-il à s'échapper, les passages sont fermés, la fuite lui est impossible.

Ce que voyant, il se résigne philosophiquement à pâturer et à s'engraisser dans les canaux de Comacchio jusqu'au jour de la pêche. Alors encore l'observation de ses mœurs a fourni un moyen aussi simple qu'économique. A certaine époque, le poisson éprouve le besoin de retourner vers les eaux salées. On ouvre donc les écluses du canal Palotta, et l'Adriatique pénètre de nouveau dans la lagune. Le poisson se précipite à la rencontre du courant et s'engage dans des espèces de labyrinthes dont il ne doit plus sortir. Ces labyrinthes, établis dans chacune des îles semées dans la lagune, méritent une description spéciale.

Ils se composent de canaux ou compartiments qui communiquent les uns aux autres par des chambres grillées. Lorsque le poisson a pénétré dans le premier compartiment, il cherche une issue, et, guidé par le courant, il finit par la trouver dans un angle aigu de sa prison. C'est un étroit passage qui va se rétrécissant jusqu'à son extrémité, comme l'entrée d'une nasse. Quand le poisson l'a traversé, il débouche dans une chambre dont les parois, faites de roseaux entrelacés, lui ferment la route. Veut-il retourner en arrière, le passage s'est refermé, toute retraite lui est coupée. Force lui est de se rendre ou de s'ouvrir un passage à travers les roseaux. Les muges, la sole et la dorade, poissons faibles et pusillanimes, acceptent assez facilement leur défaite, mais l'anguille ne s'avoue pas encore vaincue. Grâce à sa force et un peu aussi à la nature visqueuse de sa peau, elle a entre-bâillé les roseaux qui l'environnent et s'est glissée au travers. Elle parvient alors dans un second canal assez vaste pour qu'elle puisse se croire en liberté. Vaine illusion ! A l'angle qui forme le sommet de ce canal, elle rencontre une nouvelle chambre, mais cette fois ce ne sont plus des roseaux, ce sont de vrais grillages qui lui servent de parois, et l'anguille ne s'en échappera plus.

Les labyrinthes de la lagune sont plus ou moins compliqués, selon le nombre des compartiments et des chambres, mais le système est le même pour tous, système d'autant plus ingénieux que le triage du poisson s'opère ainsi de soi-même et naturellement.

La récolte est incalculable, elle sert à nourrir les nombreuses familles qui vivent de père en fils sur la lagune et alimente la plupart des marchés de l'Italie. Songez cependant que la pisciculture seule a obtenu ces résultats ; que sera-ce donc quand Comacchio usera des ressources de la fécondation artificielle ?

Cette dernière réflexion nous ramène naturellement à notre sujet.

Il est un fait digne de remarque, à notre époque, c'est le peu de confiance que l'industrie privée a en ses propres forces : est-ce modestie, est-ce faiblesse, est-ce un autre sentiment dont l'intérêt serait la base ? Je ne saurais vraiment dire, mais le fait existe, et, en toutes choses, les particuliers ont si bien pris l'habitude de faire appel à la protection et à l'initiative de l'État, qu'il faut que l'expérience ait bien et dûment constaté le succès d'une découverte, avant qu'ils osent s'engager dans la voie nouvelle.

C'est ce qui est arrivé notamment pour la pisciculture. Quelque temps après la publication du docteur Haxo, l'État accordait trente mille francs pour la fondation d'un établissement modèle de pisciculture à Huningue, et le plaçait sous la haute surveillance de M. Coste. Depuis lors Huningue a vécu avec des chances diverses de succès et de revers. Est-ce la faute de ses directeurs ? Non, assurément. Qui dit découverte nouvelle dit aussi tentatives et tâtonnements. Il faut, au contraire, le reconnaître, Huningue a puissamment servi la cause commune en vulgarisant les procédés de la pisciculture, et l'Exposition de juin dernier a victorieusement répondu aux attaques dont il a été l'objet.

Maintenant, de quoi se compose un établissement de pisciculture ? Ils se ressemblent tous, et la description de l'un nous dispensera de celle des autres. Ce sont toujours des rigoles et des petits canaux disposés, soit à l'air libre, soit à l'abri d'un hangar, soit dans des appartements ; c'est dans les rigoles que se font les éclosions ; c'est dans les canaux que les jeunes poissons, *placés par espèce et par âge*, s'élèvent et attendent leur dissémination.

En même temps que MM. Berthot et Detzem dirigeaient l'établissement d'Huningue, M. Coste continuait ses expériences dans son laboratoire du Collége de France, qu'il ouvre si complaisamment à la curiosité des amateurs. Chaque année, dans l'appareil que nous connaissons, naissent des milliers de truites, ombres, saumons et feras qui, une fois délivrés de leur vésicule, sont transportés dans un bassin qu'alimente un simple robinet d'eau vive. Ce bassin, tout en pierre, est divisé en plusieurs compartiments qui s'isolent ou se communiquent à volonté. Des plantes aquatiques et des poteries renversées servent d'asile à l'alevin ; on le nourrit avec des boulettes de viande hachée. Je me souviens, à ma dernière visite, d'y avoir remarqué des truites et de jeunes saumons à peine âgés d'un an, et qui avaient déjà dix-huit à vingt centimètres de long.

Cependant une expérience plus décisive et plus convaincante aux yeux du public allait bientôt être tentée, ce fut l'empoissonnement des eaux du bois de Boulogne ; on y transporta bon nombre de truites nées à Huningue et au Collége de France. Que sont-elles devenues ? Au printemps dernier, chacun en a pu admirer un spécimen dans la personne d'une jeune truite exposée sur un plat d'argent, à la vitrine de Chevet. Malheureusement l'été est venu, et avec l'été les chaleurs que vous savez ; il en est résulté que la température de l'eau s'est élevée à vingt-huit degrés et au-dessus, et que nos poissons en sont presque tous morts, les malheureux !

Si des établissements de l'État nous passons maintenant aux essais de l'industrie privée, nous rencontrons tout d'abord le nom de M. Millet. C'est dans son appartement même, à Paris, que M. Millet fait naître et élève sa nombreuse famille ; mais, faute de place, il est bientôt forcé de s'en séparer, et j'ai maintes fois offert l'hospitalité à quelques-uns de ses enfants. Si M. Millet possédait la plus petite rivière où le plus petit étang, nul doute que personne ne lui contestât le titre de premier pisciculteur pratique ; malheureusement pour lui, mais plus malheureusement encore pour la science, il ne possède pour toute rivière que la goutte d'eau qui tombe de sa fontaine, pour tout étang que la rigole de son appareil. Et pourtant je ne connais rien de plus intéressant que son laboratoire au moment de l'éclosion des truites et des saumons. Figurez-vous dix ou douze rigoles, alimentées par le faible courant du réservoir et pleines de ces petits êtres qui grouillent et se démènent, tantôt nageant jusqu'à la surface de l'eau, tantôt retombant accablés par le poids de leur vésicule. Mais ce n'est pas tout encore. Voyez ces assiettes d'eau dormante où s'agite une génération naissante, ces bocaux d'esprit-de-vin où repose une génération passée. Ce sont autant d'expériences d'où jaillissent chaque jour des découvertes nouvelles. Car

M. Millet n'est pas seulement un pisciculteur pratique, c'est aussi un savant du premier mérite. Aujourd'hui il ira avec les pêcheurs féconder le poisson rouge dans la gare de Choisy, la truite dans les Ardennes ou dans l'Aisne, et demain, revenu de ces fatigantes excursions, il s'enfermera dans le silence du cabinet pour s'attaquer à telle ou telle difficulté, la prendre corps à corps et la terrasser comme le taureau de la fable. Qu'arrive-t-il de tout cela? C'est qu'avec les faibles ressources dont il dispose, M. Millet a obtenu des résultats qu'Huningue



Exposition des produits de la pisciculture au Palais de l'Industrie. Dessin de Fellmann.

et le Collége de France envient parfois,—sans en convenir, bien entendu (1). CH. WALLUT.

FIN.

(1) Je ne terminerai pas cet article sans donner quelques renseignements indispensables au pisciculteur pratique; ce sont les noms des établissements ou des pêcheurs qui m'ont fourni les œufs et les instruments dont j'ai eu besoin, ce sont, enfin, les livres et les travaux qu'il peut être utile de consulter: — Truites, saumons, ombres, feras, etc.: le Collége de France et l'établissement d'Huningue; truites et saumons du Rhin: Gebin; truites et ombres: Milon (c'est surtout ce dernier que je recommande). Appareils et instruments divers: Blanchard, successeur de Kresz, et Devaux. — Ouvrages à consulter: *Voyage d'exploration sur le littoral de la France et de l'Italie*, par M. Coste, membre de l'Institut, professeur au Collége de France; *Observations sur la pisciculture*, par M. le baron de Montgaudry; *Instructions pratiques sur la pisciculture*, par M. Coste; *La Pisciculture*, par M. Isidore Lamy, médecin à Maintenon; *La Pisciculture*, par M. Aug. Jourdier: Hachette, Paris, 1856; enfin et surtout les divers travaux de M. Millet qui ont paru dans le *Bulletin de la Société zoologique d'acclimatation*, et dans celui de la conférence Molé, séance du 15 mars 1854.

ANECDOTES HISTORIQUES.

UNE VICTIME DE L'ÉTIQUETTE. LE DUC CHARLES DE BERRY (1686-1714).



Portrait du jeune duc de Berry, peint par de Troy, gravé par Edelinck, dessiné par P. Chenay.

Regardez ce charmant tableau du peintre de Troy, — merveille du burin d'Edelinck, — dessiné et gravé pour vous par MM. P. Chenay et Gérard. C'est le portrait, à dix ou douze ans, du duc Charles de Berry, troisième petit-fils de Louis XIV, et frère cadet de ce duc de Bourgogne, élève de Fénelon, qui eût épargné à la France, s'il l'eût gouvernée, les hontes du règne de Louis XV et les crimes de la révolution.

Cet enfant, avec ses ondoyants cheveux blonds, sa figure ouverte et douce, son regard tendre et caressant, son bel habit orné de fines dentelles, n'est-il pas l'image parfaite du bonheur?

Qu'il eût été heureux, en effet, s'il n'eût pas voulu s'affranchir de l'étiquette; — comme sa belle main sort du cadre de l'artiste!

Avec ce trait naïf, de Troy a peint, sans le savoir, toute la destinée de son modèle, victime du cadre inflexible de la cour.

Lisez plutôt ce qui suit, et consolez-vous de n'être point né dans une prison royale.

Charles de Berry était ce qu'on appelle un bon diable, un franc étourdi, une tête vive et un cœur chaud. Il serait devenu un homme de mérite et un homme parfait, — un homme heureux surtout, si la raison d'État ne l'eût étendu sur son lit de Procruste et enfermé dans son cercle de Popilius.

A sept ans, l'âge de discrétion, Charles débuta par envoyer promener l'étiquette de son grand-père le grand roi, par *flanquer* (*sic*) des coups de poing à son frère aîné, le duc de Bourgogne, héritier présomptif, et par déclarer ingénument à son père, dauphin de France, qu'il entendait n'étudier que les jeux du mail et de la paume, de l'épée et du mousquet.

Aussitôt on confia ce volcan à des gouverneurs chargés de l'éteindre, et qui lui lancèrent, en effet, des douches de glace jusqu'à sa majorité (1).

Il crut alors se dédommager par quelques bons coups d'épée à la campagne de Flandre (1708), commandée par son frère en personne; mais l'un y trouva le duc de Vendôme, l'autre y retrouva Gamaches et d'O; et tous trois répétèrent si bien : —Tout beau, messeigneurs! que messeigneurs furent battus à qui mieux mieux, et qu'au retour à Versailles le duc de Berry n'osa embrasser son père, « au milieu des respects de la cour, » et qu'on le jugea « bien gai après une si triste expédition. Il demeura debout auprès du roi tout le souper, où il ne fut question que de chevaux de poste, de chemins et de semblables bagatelles » (Saint-Simon).

Ne pouvant se battre à son gré, le duc de Berry voulut se marier à sa guise; « il en mourait d'envie, comme un enfant captif qui croit passer homme libre. » Il distingua plusieurs princesses dignes de lui, qui flattaient ses yeux et attiraient son cœur; mais le duc d'Orléans, neveu du grand roi (depuis le Régent), avait à se débarrasser d'une fille, Mademoiselle, démon à figure d'ange, esprit indompté, cœur indomptable; tous les vices avec tous les talents et toutes les grâces, les prétentions d'une reine et les mœurs d'une harengère; méprisant à l'envi son père et sa mère, le roi et le dauphin, Dieu et les hommes, la morale et la pudeur, « enfin, dit Saint-Simon, son ami, jusqu'à cette honte de l'ivrognerie complète et de tout ce qui accompagne la plus basse crapule. »

Telle fut la compagne que l'étiquette donna au duc de Berry. — C'est le seul parti qui me convienne pour vous, lui déclara Louis XIV, qui le présenta à la duchesse d'Orléans « sur le pied de gendre, » fit bénir le mariage par son grand aumônier, — « donna la chemise » au duc par la main de Beauvilliers, à la duchesse par la main de Mme de Saint-Simon, et s'en alla à Marly « faire le jeu de ces dames. »

Vous voyez d'ici les douceurs de ce ménage. Il faut les lire en détail dans Saint-Simon.

Monseigneur son beau-père mort, la duchesse de Berry devint jalouse à la rage de sa belle-sœur, Mme de Bourgogne, la nouvelle et charmante dauphine.

Quand il fallut qu'elle lui donnât la chemise, cérémonie capitale et de rigueur, dont Saint-Simon est tout rempli, ce fut une tempête royale et domestique, où le pauvre duc de Berry faillit sombrer corps et âme (1).

Bientôt le mari, ruiné par sa femme, « vendit la moitié des diamants de son héritage. »

Un jour qu'elle lui avait mis la tête à l'envers, — l'étiquette l'obligeant à tenir, devant tous les pairs de France, un lit de justice au parlement de Paris, lorsqu'il dut répondre au discours du premier président, — il « ôta son chapeau, le remit, dit solennellement : Monsieur..., fit une pause, répéta : Monsieur, regarda la compagnie, dit encore : Monsieur... et finalement resta court, sans qu'autre chose lui pût sortir de la bouche. »

Le pire de l'aventure, c'est que les flatteurs, absents de cette séance, s'extasièrent de confiance, à son retour, sur « son éloquence sans seconde; » et le voyant rougir et s'échapper de honte, « redoublèrent d'admirer tant de modestie avec tant de capacité. »

Il s'enfuit chez Mme de Saint-Simon, se jeta dans un fauteuil, « et le voilà aux hauts cris, aux chaudes larmes et aux sanglots; — appelant sa femme par toutes sortes de noms dans la dernière fureur, et s'écriant avec désespoir : — Ils n'ont songé qu'à m'abêtir et à m'étouffer! j'étais cadet et je tenais tête à mon frère; ils ont voulu m'anéantir! — et ils ont fait de moi le mépris et la risée du monde. »

Le duc de Berry mourut à vingt-huit ans, — empoisonné, dit Saint-Simon, — tué par l'étiquette, dirons-nous de préférence (2).

PITRE-CHEVALIER.

(1) D'abord à Denonville et à Razilly, qui ne savaient que saluer en trois temps, et passèrent quatre années à le lui apprendre; puis à Gamaches et à M. d'O; — celui-ci, automate glacial et important, s'exprimant par monosyllabes : — Non, monseigneur; — c'est mal, monseigneur; — tout beau, monseigneur (il n'avait qu'un mot plus long, et c'était le mot : *impossible*); celui-là, « bavard et franc Picard, » dit Saint-Simon, mais qui ne parlait que pour blâmer en face et en public, et répétait sans cesse aux deux frères, Bourgogne et Berry : — Vous aurez peut être le royaume du ciel, messeigneurs, mais pour celui de la terre, le prince Eugène et Marlborough s'y prennent mieux que vous.

Grâce à ces quatre messieurs, le duc Charles n'eut qu'un beau jour dans sa jeunesse, — celui où il fut délivré de leurs leçons.

(1) « La duchesse se fâcha contre lui, le maltraita, et de là aux pleurs, aux sanglots, aux hauts cris; de façon que le malheureux se sauva tout éperdu... Et voilà l'affaire publique, et la cour en l'air, et Versailles et Marly sens dessus dessous, et le grand roi mis en avant, comme si l'État eût tremblé sur sa base » (Saint-Simon.) Après une semaine de cette guerre civile, Mme de Berry dut céder enfin! « Elle fut à la toilette de la dauphine à qui elle donna la chemise; et même à la fin de la toilette elle lui présenta la *sale*, que la duchesse de Bourgogne reçut avec toutes les grâces imaginables, comme ne se doutant de rien de tout ce qui s'était passé. »

(2) La duchesse de Berry, selon l'usage des « veuves du sang, » passa quelques jours au lit dans sa chambre tendue de noir, et entièrement fermée au jour. Cela lui fut un divertissement prodigieux, et voici comment : « l'obscurité, dont fut exempt le roi seul, causa force scènes ridicules et des éclats de rire indécents. Les personnes qui venaient du dehors, n'y voyant goutte, trébuchaient à chaque pas. Les pères du Trevoux et Tellier adressèrent leurs compliments à la muraille, d'autres au pied du lit, ce qui amusa la duchesse à la faire pâmer. Ce deuil factice ne dura que le moins qu'on put » (Saint-Simon).

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. ORIGINAUX ET GROTESQUES (1).

SANTEUIL.

Le nom et le portrait. Une journée de Santeuil. La rue. Le cabaret. L'église. Une page de La Bruyère. La vie et la mission du poëte. Bossuet. Réforme. Lutte. L'épitaphe d'Arnauld. Mort de Santeuil. Anecdotes. Le serin volé. Arlequin Diable. La charrette, la meule de foin, etc.

En dépit du savant La Monnoye et de l'abbé Dinouart, l'usage prévaut. Nous écrivons Santeuil et non *Santeul*. Pourquoi? Cela serait fort difficile à déduire. Pourquoi écrit-on Shakspeare au lieu de Shakspere? Pourquoi tant de vocables se modifient-ils sans raison apparente, contrairement à la logique et à la vérité? Ces dégénérescences sont un mystère ou plutôt elles sont un des infimes symptômes d'une harmonie générale. Elles accompagnent la transformation des mœurs.

Ce poëte Santeuil, dont on ne s'occupe guère aujourd'hui, a rendu d'immenses services, notamment à l'Église, qu'il a débarrassée de cette basse latinité dont elle fut infectée pendant tant de siècles. Mais je ne voudrais pas parler de l'œuvre avant d'avoir dit quelques mots de l'homme. L'homme en vaut la peine, car Santeuil fut un des plus grands originaux de son temps.

L'auteur des *Caractères* en fait un bonhomme, un enfant en cheveux gris. Naïf par moments autant que La Fontaine; caustique l'instant d'après comme Despréaux; tantôt bourru, tantôt compatissant, grotesque souvent, quelquefois sublime, aujourd'hui enthousiaste ou pédant jusqu'au fanatisme, demain docile et modeste comme un jeune clerc; voilà l'homme.

Le voulez-vous considérer sous un autre aspect? Représentez-vous un front haut, large et chauve, encadré de mèches grises en désordre; d'épais sourcils arrondis au-dessus de deux gros yeux de phoque (des yeux de déclamateur), de vastes mâchoires avec un menton menaçant, des joues creuses, et au milieu du visage un nez épaté, rougeoyant, échancré de deux larges narines mobiles et passionnées.

Vissez maintenant cette tête étrange et commune sur une charpente de haute dimension, entre deux larges épaules armées de bras longs et musculeux, donnez au cou la courbure postérieure du cou de taureau, vous aurez sinon l'homme entier, au moins le bipède humain. Pour avoir le chanoine, vous ajouterez l'habit de la profession, le ventre légèrement rebondi et la canne à pomme d'or.

Voici bien un honnête chanoine de Saint-Victor; c'est lui en chair, en os et en costume. La moindre teinture de physiognomonie vous permettra même de lire sur sa face les principaux traits de son caractère. Le pli d'une ride vous dira par où l'âme a plié. Vous jugerez à la profondeur de ce sillon creusé par l'ongle des passions combien de printemps la folie a dansé dans cette hôtellerie, combien d'hivers la douleur a gémi au fond de ce sépulcre blanchi.

Pour connaître l'homme entier il faut le voir marcher, l'entendre parler, le sentir penser. Or, le bon Santeuil ne parlait pas comme tout le monde, ne marchait pas comme les autres et pensait comme personne; c'est-à-dire qu'il marchait au hasard, parlait en fou, pensait en sage.

(1) Voyez, pour la série, la *Table générale* des vingt premiers volumes, et celles des tomes XXI à XXIII.

Quand il sortait de chez lui, vous eussiez pris cet homme grand, gras et grave pour un petit écolier en vacance ou pour quelque gringalet de la basoche. Adieu l'honnête allure du chanoine! Il s'élançait à grandes enjambées, agitait les bras en moulin à vent, roulait des yeux épileptiques, ne tenait aucun compte de la ligne droite, et, passez-moi l'expression, crachait du latin au nez de tous les gens qu'il rencontrait.

Était-ce un ami? Il le happait au collet. Et l'ami n'en était pas quitte à moins de deux cents alexandrins. Si l'ami vexé trouvait les vers mauvais et le poëte outrecuidant, Santeuil se fâchait. Il en venait aux injures. Bienheureuse la victime, lorsqu'il ne lui accommodait pas la face d'une grêle de coups de poing. Or, Santeuil avait le poing lourd et gourd, à ce que disent ses biographes, que je soupçonne un peu de flatterie à cet égard.

Chacun sait au surplus comment Boileau décrit la manière de réciter de ce bizarre personnage:

> Quand j'aperçois sous ce portique
> Ce moine au regard fanatique
> Lisant ses vers audacieux
> Faits pour les habitants des cieux,
> Ouvrir une bouche effroyable,
> S'agiter, se tordre les mains;
> Il me semble en lui voir le diable
> Que Dieu force à louer les saints.

Santeuil a déclamé, il poursuit sa route. Il rêve. A quoi? Il rêve combien il est doux de déjeuner avec des amis en causant vers latins, chansons et bagatelles. Les amis ne sont pas loin, parce que Santeuil n'est pas difficile. Il en trouve deux et les conduit au restaurant, qu'on appelait alors cabaret (1). Chemin faisant, on rencontre un pauvre. Le pauvre fait son métier. Il demande la charité. Santeuil lui jette sa bourse. Et quand, après avoir bien bu, bien mangé, Santeuil se dispose à payer, plus de bourse. Le voilà réduit à quitter l'hôte en laissant pour caution les deux amis.

Il sort. Il court chez quelque seigneur de sa connaissance. Monseigneur n'est pas visible. Les laquais barrent la porte. Santeuil rosse les laquais et s'en va.

La rue est triste. Il pleut; le vent siffle; la boue jaillit sous les pieds des chevaux. Qu'importe à Santeuil? Il est en humeur de composer. Or, ce qu'un moderne a dit:

> Heureux un amoureux! il ne s'inquiète pas
> Si c'est pluie ou gravier dont s'attarde son pas...

combien, à plus forte raison, ne le dirait-on pas d'un poëte! On sait comment Santeuil compose. Il s'agite, il roule des yeux, il hurle. Et la pluie de tomber. Puis sa face s'épanouit, il est heureux, il est content de lui, il s'adresse à demi-voix de petits compliments latins, il frappe dans ses mains... il hoche la tête et sourit...

Une église s'ouvre devant ses pas, il entre. Un beau fauteuil lui tend les bras, il s'y assied. Survient une jeune dévote musquée. A l'aspect de ce gros homme, sale et

(1) Toutes les classes sociales, la robe et l'épée, la soutane et le pourpoint, la noblesse et la roture, allaient alors au cabaret sans rougir et sans se compromettre. C'était l'usage, c'est-à-dire la plus puissante des lois.

crotté, assis dans son fauteuil, elle pousse un cri d'horreur. Le bedeau s'approche. Il prie poliment Santeuil de se lever.

— Je me trouve fort bien là, dit Santeuil.

Le bedeau se fâche. Qu'il prenne garde à lui! Santeuil l'injurie. Le bedeau le prend par le bras. Santeuil le bourre à coups de poing et se rassied. Son âme est en paix : il lit tranquillement son bréviaire.

Tandis que le bedeau s'en va clopin-clopant quérir main-forte, Santeuil achève sa lecture, sort de l'église et va au théâtre. Tout à coup, au beau milieu de la pièce, alors que chacun fait silence et dresse les oreilles, il s'écrie subitement :

— Que je suis bête ! j'ai oublié de dîner !

Grande rumeur dans la salle. Santeuil envoie chercher trois ou quatre saucissons, autant de petits pains et une grosse bouteille de vin. On pouffe de rire. Santeuil boit et mange. Ce rire l'étonne. Il donne une dernière accolade à la bouteille, fait tomber les miettes de pain, se passe la main sur le ventre et dit à haute voix que personne n'est bien aise comme lui.

Est-il au monde, je vous le demande, une existence plus décousue, plus piquante, plus bigarrée? Jamais bohémien se laissa-t-il plus négligemment aller au vent de la fantaisie? Aujourd'hui en équipage, demain en charrette, tout lui convient, tout lui duit, comme disaient nos pères. Ce qui le pousse, lui poëte, ce n'est pas la règle, c'est le caprice. Son idée marche devant lui comme une belle dame, il la suit. Il faudrait aller à droite, mais la dame prend à gauche, que faire à cela? Le premier vers de son dystique l'attend, eût dit Boileau, au coin d'une rue, il y court sans s'inquiéter de ce qu'il renverse en passant. Le dernier ïambe d'un pentamètre gît au fond d'un broc de vin. Santeuil vide le broc et trouve le mot. Falstaff n'aurait pas mieux fait s'il eût été poëte latin. Tout ce qui lui cause obstacle, il le brise. Bon homme du reste, âme sensible, cœur simple et naïf, il est à la merci du premier fripon qui voudra le déshabiller et s'enfuir avec son habit aux épaules. Il ne compte pas. Il n'a rien à lui que sa canne et ses serins, auxquels il tient par-dessus tout.

Tout ce que je pourrais vous dire en somme du caractère de Santeuil ne vaudrait jamais la petite page de La Bruyère. Mais aussi quel crayon lorsqu'il se mêlait de tracer une silhouette! Lisez donc avant tout ce que La Bruyère écrivit de *Théodas* : « Concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, et tout d'un coup violent, colère, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, *un enfant en cheveux gris*; mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire sans qu'il y prenne part, et comme à son insu : quelle verve! quelle élévation! quelles images! quelle latinité! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous? Oui, du même, de Théodas, de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate; et du milieu de cette tempête, il sort une lumière qui brille et qui réjouit : disons-le sans figure, il parle comme un fou et pense comme un homme sage : il dit ridiculement des choses vraies, et follement des choses sensées et raisonnables : on est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions. Qu'ajouterai-je davantage? Il dit et il fait mieux qu'il ne sait : ce sont en lui comme deux âmes qui ne se connaissent point, qui ont chacune leur tour ou leurs fonctions toutes séparées. Il manquerait un trait à cette peinture si surprenante, si j'oubliais de dire qu'il est tout à la fois avide et insatiable de louanges, près de se jeter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader à moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout différents : il ne serait même pas impossible d'en trouver un troisième dans Théodas, car il est bon homme, il est plaisant homme, il est excellent homme. »

Vous connaissez maintenant Santeuil aussi bien que La Bruyère, il ne me reste plus qu'à vous dire l'histoire de sa vie.

Jean-Baptiste Santeul ou Santeuil naquit à Paris le 12 mai 1630. Sa famille comptait d'illustres alliances et portait pour armoiries une tête d'Argus. Son père n'était pourtant qu'un honnête marchand de fer de la rue Saint-Denis, mais le respectable bourgeois ne donnait pas moins de cent mille livres à chacun de ses enfants. Il parvint au poste d'échevin de la ville de Paris.

Le frère aîné de Santeuil, Claude surnommé *Maglorianus*, à cause de son long séjour au cloître Saint-Magloire, fut, dit-on, assez remarquable par ses poésies latines. Ce serait bien plutôt un facétieux poëte français, si nous le jugions par son *Ode à la plume*, qu'il nomme la *sage-femme de l'esprit*. Molière a oublié cela dans *les Précieuses ridicules* ou *les Femmes savantes*.

Les biographes ne nous donnent aucun détail sur l'enfance de Santeuil. Il étudia au collége de Sainte-Barbe et acheva ses humanités à Louis-le-Grand, sous le révérend père Cossart, rhétoricien savant et très-adonné à ce qu'on nommait alors le culte des muses.

Le père Cossart n'eut pas beaucoup de peine à souffler l'amour des vers latins dans l'âme de son élève. Santeuil s'abandonna avec fureur à la poésie. Versilier résuma pour lui toutes les jouissances humaines. Rien, dans une organisation comme la sienne, rien ne se faisait à demi. Il s'enflamma d'une passion exclusive pour l'étude. Afin de s'y mieux livrer, il prit l'habit de chanoine. C'est à l'ombre paisible de l'abbaye de Saint-Victor qu'il s'abandonna entièrement à ses inspirations.

Santeuil n'avait cependant pas une véritable vocation pour la vie cléricale. La prêtrise, telle qu'il se la représentait avec son importance dans l'État et la rigueur de ses devoirs, effrayait son âme de poëte. Il avait besoin d'être peu afin de se mouvoir à l'aise. Il se sentait trop mobile pour s'astreindre. Il mit les honneurs de ce monde, ses pompes, ses grandeurs, d'un côté de la balance, sa liberté de l'autre, et dès qu'il eut pesé ceci et cela, son parti fut pris pour toujours. Ses amis, ses parents insistèrent vainement. Rien ne put vaincre sa résolution et lui faire accepter un titre plus élevé que celui de sous-diacre. Le bonhomme n'était pas si fou qu'on le croyait. Il savait bien qu'on passerait au sous-diacre ce qu'on n'eût point pardonné à l'évêque.

Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'on entendît parler de Santeuil. Il se livrait dans la retraite à un travail ardent. Mais toute grande conviction, toute volonté puissante, portent en elles je ne sais quelles pénétrantes émanations qui percent les murailles. C'est en cela qu'il suffit véritablement de vouloir être grand pour le devenir. Ce nom obscur transpirait au dehors. De belles inscriptions gravées sur les monuments et les fontaines attirèrent l'attention des beaux-esprits, comme feraient aujourd'hui dans les gazettes les vers de quelque génie inconnu.

Parmi les pièces que Santeuil composa vers cette époque, on cite *la Bulle de savon*, et les vers adressés au chancelier Séguier, dont il conquit l'estime et l'affection. Dès lors sa carrière fut décidée. Santeuil entra résolûment

dans l'arène où avaient lutté avant lui les poëtes latins du seizième siècle.

Santeuil eut à subir une dernière tracasserie. On vint le relancer jusqu'au fond de son cloître. Il ne s'agissait plus de l'exhorter à prendre rang parmi les puissants de ce monde : la peine eût été superflue ; on le savait. C'est à sa poésie qu'on en voulait. Il faut être enrégimenté dans l'illustre confrérie des lettres pour savoir jusqu'où peut aller l'outrecuidance des parents et des amis. Si vous faites des vers ; que n'écrivez-vous en prose ? vous diront-ils ; vous avez bien plus de talent en prose. Si vous êtes badin, soyez grave ; si léger, soyez tendre.

Les divinités païennes se promenaient à travers les distiques de Santeuil. Là était le mal. Ce paganisme des vers de Santeuil empêchait de dormir M. son frère, Claude *Maglorianus*, devenu contrôleur général des fermes et écrivant des vers comme ceux-ci :

> Ma muse n'est point mercenaire,
> Je fais des vers comme je bois...

De quoi diable, dira-t-on, ce contrôleur se mêlait-il ?

A ces couplets plus anacréontiques que chrétiens, Santeuil répondait par quelque touchante élégie, et Corneille lui-même traduisait :

> Qu'on me peigne en savant une terre nourrie
> Des impures vapeurs d'une terre pourrie,
> Le portrait plaira-t-il s'il n'a pour agrément
> Les larmes d'une amante et le sang d'un amant ?...

Pour tout dire, le contrôleur général ne venait pas seul au cloître Saint-Victor. Il était accompagné d'un homme dont la parole retentissait déjà dans toute la chrétienté. Le grand Bossuet venait réclamer pour l'Eglise cette muse latine, éclose comme par miracle en un temps tout moderne.

Santeuil n'avait pas assez de fermeté pour résister à la tyrannie d'un si grand esprit. Il céda. Mais le pli était pris. Le pauvre poete ne put se résoudre à mettre tout d'un coup à la porte tout ce beau monde de la mythologie : madame Diane, aux cheveux dénoués, à la tunique pailletée d'argent ; madame Vénus, vêtue d'air et de soleil et roulant sur l'écume des vagues dans une petit cabriolet de nacre ; mademoiselle Hébé, qui verse si bien à boire, et madame Junon, aux yeux bleus, et mesdemoiselles les nymphes frappant si légèrement de leur talon rose la mousse des forêts. Maître Santeuil retomba dans son péché d'habitude et sa mauvaise compagnie. Dans une pièce qu'il composa en l'honneur de La Quintinie, on vit reparaître la joyeuse Pomone en grand costume et avec tous ses attributs.

Bossuet s'irrita. Il lui fallait des hymnes pour l'Eglise, dont la basse latinité offensait le goût des fidèles et la majesté du culte. Le pauvre poëte dut s'humilier. Il composa une autre pièce et mit en tête une gravure où il était représenté à genoux, la corde au cou, sur les degrés de l'église de Meaux, montrant ainsi qu'il faisait amende honorable.

Le pieux Racine devint à son tour le traducteur d'une mercuriale que Rollin lança contre le poëte Victorin, sous le titre de *Santolius pœnitens*. Cette pièce, omise par Jolly, l'un des derniers éditeurs de Racine, sous Louis XIV, fut écrite à l'occasion de la fameuse querelle avec les jésuites.

Cette querelle, bien connue, qui agita tous les beaux et tous les grands esprits du temps, à laquelle Port-Royal prit part, eut plusieurs phases. La première escarmouche s'engagea sur la prééminence des langues latine et française. Santeuil soutint la prééminence de la langue latine. Mais il assaisonna, comme toujours, son plaidoyer de pédantisme et d'incidents grotesques. Il envoya à Charpentier une pièce de vers portant ce titre inqualifiable : *Désespoir de la langue française!* Et cela du temps des Fénelon, des Bossuet, des Corneille, des Pascal, des Molière, des La Bruyère et de tant d'autres.

La querelle déviait. Au fond, il ne s'agissait que de littérature sacrée. Bossuet avait son but. Santeuil eut beau gémir, il se courbait sous une pensée plus grande que la sienne. On ne peut s'empêcher de sourire aux humbles récriminations du pauvre poëte. « J'ai été longtemps à m'apprivoiser, écrivait-il à M. Basnage de Beauval, auteur



Santeuil déclamant ses vers. Dessin de G Doré.

d'un journal intitulé : *Histoire des ouvrages des savants*, et je ne pouvais comprendre comment la poésie pouvait se soutenir sans le secours de la fable et des fausses divinités. C'est ce qui donna occasion à ces vers que feu M. de Corneille a traduits sur mon latin.

> Qu'on fait injure à l'art de lui voler la fable ! etc.

Malgré ces doléances, il n'en travaillait pas avec moins d'ardeur et nul mieux que lui ne s'identifia avec la poésie sacrée.

Santeuil était déjà en proie alors à ces agitations étranges qui pourraient faire accuser ses biographes d'invraisemblance si le fait n'était pas universellement attesté. L'excès de travail, ses mœurs très-pures et l'exubérance de son tempérament expliquent ces bizarreries.

— Ne saurais-tu, lui disait son frère le contrôleur général, avoir une tenue plus convenable.

— Hélas! Maglorianus, répondait-il, saint Antoine et saint Hilaire se sont bien roulés sur des charbons et des épines.

Cependant le vœu de Bossuet allait enfin se réaliser et donner à Santeuil l'occasion de déployer son génie dans le genre de poésie qui l'a immortalisé.

Les anciens bréviaires, nous l'avons dit, étaient remplis d'indécences et de trivialités qu'un siècle éclairé comme celui de Louis XIV ne devait pas laisser subsister. Les vers latins accouplés deux à deux rimaient malgré la raison et l'euphonie. Ils fourmillaient de pointes et de turlupinades dans le genre de l'hymne à saint Léonard :

Leonardus
Leone tu fortior,
Nardoque tu suavior.

Les chartreux, agenouillés devant l'image de sainte Madeleine, lui disaient :

Postquam carnis scandala
Fit ex libete phiala,
Et vas concupiscentiæ
Facta est vas gratiæ.

Les efforts du clergé éclairé ne parvenaient pas à triompher de la routine. Le général de Cîteaux aurait plutôt brisé sa crosse que de changer quelque chose aux anciens bréviaires, dont ce passage de l'hymne à saint Bernard peut donner une idée :

Vous prédîtes par un chien roux
Que saint Bernard serait fort doux
Et qu'il serait un grand docteur,
O Jésus! notre salvateur.

Je m'abstiens de choisir les passages les plus étranges. J'ai sous la main un légendaire de 1597, qui fourmille de vers bien plus extraordinaires.

Enfin, Paris, Port-Royal et les Champs rompirent la glace et donnèrent l'exemple. L'ordre de Cluny fit des changements à son bréviaire. Il y introduisit de nouvelles hymnes. Santeuil, sollicité par ses amis, notamment par Letourneux, entreprit cette grande réforme et publia en 1685 un recueil plein d'enthousiasme, d'images resplendissantes et de pensées sublimes. Le génie du catholicisme y déployait ses austères magnificences.

Ce livre obtint un éclatant succès. Mais les jésuites ne pardonnèrent pas à Santeuil ses relations avec les grands solitaires de Port-Royal. Vers la fin de sa vie, ils lui suscitèrent une querelle à propos de l'épitaphe latine qu'il écrivit sur le mausolée contenant le cœur d'Arnauld. Arnauld mort, ses ennemis ne pouvaient même pas souffrir qu'on fît son éloge. Le père Jouvency écrivit des menaces à Santeuil en exigeant de lui un désaveu public. Santeuil fit tout ce que l'on voulut. Mais ni les flots d'encens dont il enivra le père Jouvency et les jésuites, ni sa touchante docilité ne purent calmer cette rancune. Le pape et le roi furent mis en jeu, à propos de quoi? D'une épitaphe. On a écrit alors un volume entier sur cette querelle. Il a pour titre : *Histoire du différend entre les jésuites et M. de Santeul, au sujet de l'épitaphe de ce poëte pour M. Arnauld.*

Au milieu de tout cela, Santeuil vivait de son mieux et courait les églises pour entendre chanter ses hymnes, à moins qu'il ne les déclamât à travers les rues, à la satisfaction du public et de lui-même. Il avait alors environ soixante-sept ans et paraissait devoir vivre longtemps encore, lorsqu'en juillet 1697 il éprouva tout à coup une attaque de gravelle. Il se rendit à la Trappe, chez son ami le pieux Gourdan, dont il plaçait la vertu au-dessus de celle de Rancé.

En quittant la Trappe, il fit la rencontre du petit-fils du grand Condé. Le duc de Bourbon s'en allait présider les états de Bourgogne. Il emmena Santeuil avec lui à Dijon, le retint dans son hôtel et lui fit prendre part à toutes les fêtes. Tout à coup, au milieu de ces festins perpétuels, Santeuil éprouva un grand mal d'estomac et mourut le 5 août 1697, après quatorze heures de cruelles souffrances.

D'après Saint-Simon et selon un ouvrage de compilation, intitulé : *Galerie de l'ancienne cour*, il faut attribuer la mort de Santeuil à une mauvaise plaisanterie du duc de Bourbon. L'amitié d'un grand homme n'est pas toujours un bienfait des dieux. Le prince aurait, dit-on, versé le contenu de sa tabatière dans le verre de Santeuil. Cette version n'est pas très-vraisemblable. Comment ne pas s'apercevoir que l'on boit du tabac d'Espagne?

Il n'est d'ailleurs nullement question de cela dans une lettre authentique de M. le comte du Hautoys, adressée à M. de La Garde, trésorier général de S. A. S. monsieur le prince. Cette lettre est datée de Dijon, 5 août 1697. Au surplus, en voici un fragment qui contient tout le récit de la mort de Santeuil :

« Vous serez surpris, monsieur, d'apprendre la mort de M. Santeul, après quatorze heures de maladie d'une inflammation de poitrine. Le samedi, troisième, il soupa avec nous au logis du roi, à la table de monseigneur le duc, qui n'y était pas, parce qu'il soupait chez M. l'intendant. M. Santeul se plaignit un peu de la poitrine avant que de se mettre à table. Jamais il ne soupa aussi bien, et, s'étant mis en humeur à la fin du repas, jamais il ne témoigna plus de gaieté et ne fit de si bons mots. Dimanche au matin, il parut en bonne santé; il assista à toutes les harangues et compliments qui furent faits à S. A. S. monseigneur le duc sur son départ, et en dit son sentiment avec son esprit ordinaire. Il se trouva mal, sur les onze heures, d'une espèce de colique. Il devait aller chez M. le président Legoux, avec une compagnie de beaux-esprits. On l'attendit jusqu'à deux heures; mais son mal augmentant, il dit d'abord qu'il était mort et demanda un confesseur. »

Jusqu'à présent il n'est nullement question de tabac d'Espagne. Or, il n'est pas probable que dans une lettre aussi détaillée, le narrateur eût omis une pareille circonstance. M. le comte du Hautoys poursuit ainsi :

« M. Bussière, qui eut aussitôt mauvaise opinion de ce mal, voulut être assisté des médecins; et comme la première potion ne fit rien, on lui en donna une seconde qui fut aussi sans effet. M. l'évêque d'Autun vint le voir et l'exhorta à deux fois. Il se trouva dans des dispositions si chrétiennes qu'elles édifièrent tous les assistants. M. Santeul demanda avec instances pour confesseur le curé de la paroisse, qui est trésorier des chanoines de Saint-Étienne, homme fort exemplaire. Il le confessa sur les six heures; il demanda ensuite le saint viatique, qui lui fut apporté entre sept et huit heures, et l'extrême-onction à onze. Il fit des remontrances et des satisfactions publiques à toute l'assemblée avant que de recevoir les deux sacrements, et jamais on n'a vu un cœur plus touché.

« M. le curé s'étant retourné sur les onze heures, dans la croyance qu'il pourrait revenir à temps le lendemain, il ne fut pas plus tôt sorti que nous vîmes extrêmement

baisser le pouls de M. Santeul. M. Bussière m'ayant dit qu'il approchait de sa fin, je courus prendre à la salle des gardes le sieur de Lafontaine, garde, et nous fûmes heurter chez les RR. PP. jésuites pour avoir deux religieux. Nous éveillâmes le portier à force de bruit, et on nous donna les RR. PP. de Villars et de Tarannes, que j'amenai près du moribond. Il répéta entre leurs mains tous les sentiments de piété et de regret de ses fautes. Sur le minuit, je lui demandai s'il n'avait pas quelques dispositions à faire, et, m'ayant témoigné qu'il serait bien aise de les faire mettre par écrit, j'appelai M. Desnœux qui les rédigea en dix ou douze articles par lesquels il donne cent livres à l'église de Saint-Victor; sa canne et ses tablettes, quelques livres, ses oiseaux et sa montre à ses parents et amis. Il signa ces dispositions à minuit trois quarts; je les signai aussi comme témoin. Il eut la connaissance parfaite et réitéra plusieurs actes de contrition entre les mains desdits PP. jésuites. Il perdit la parole à une heure après minuit et rendit l'âme à une heure et un quart, sans délire ni contorsions. »

Il n'est pas davantage question de tabac, ni de la présence du prince au souper, dans une autre lettre fort ampoulée, adressée par M. Gillet fils, avocat au parlement de Dijon, à M. de Vertron, conseiller historiographe du roi, académicien de l'Académie d'Arles et de celle des Ricovrati de Padoue.

Santeuil mort, ce fut à qui écrirait son épitaphe, — en latin, bien entendu. Il en tomba une grêle. Celle du bon Rollin a seule survécu. Le corps fut enseveli d'abord dans l'église Saint-Etienne de Dijon. On l'exhuma ensuite aux frais du duc de Bourbon, et on le transporta au cloître Saint-Victor. En 1800, lors de la démolition de l'abbaye, il fut transporté aux jésuites de la rue Saint-Antoine, d'où on le tira le 16 février 1818, pour le déposer définitivement dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonneret.

Nul poëte latin des temps modernes n'a rendu d'aussi grands services. Les poésies de Santeuil sont d'une excellente latinité, peu chargées de métaphores et assez pures d'antithèses. Il a quelques hymnes, entre autres celle de la fête de la Toussaint et son *Stupete gentes* du jour de la Purification, qui approchent du sublime. Ses vers manquent toujours d'élisions, à cause de la mesure du chant; ils sont, en général, fort intelligibles par suite de la peine qu'a prise le poëte d'éviter les enjambements. Mais ils perdent ainsi en cadence et en harmonie ce qu'ils gagnent en clarté.

En somme, Santeuil fut-il véritablement un grand poëte latin? Pour un Français du dix-septième siècle, sans doute. Mais il existe dans les langues mortes je ne sais quel mystère d'une vie éteinte, et qu'il n'est pas plus donné à l'homme de ranimer qu'il ne lui appartient de réveiller la poussière des tombeaux.

La spéculation, qui s'empare de tout et ne respecte pas même la douleur, s'empara de la mort de Santeuil. On fit paraître plusieurs recueils mensongers contenant les prétendus bons mots du poëte latin. La plupart de ces anecdotes sont controuvées. Aucun de ces recueils ne mérite d'être lu, excepté *le Santoliana* de l'abbé Dinouart, qui porte le caractère de la vérité.

Vous raconter ces traits inouïs, ces merveilleuses réparties serait impossible. Un mot cependant à propos des serins de Santeuil.

Le bonhomme avait, dit-on, une affection toute particulière pour ces petits oiseaux jaunes, si doux et si gais. Il en possédait un, entre autres, qui était le serin favori. Celui-là, disait-il, s'était posé sur sa tête et avait chanté mélodieusement tandis qu'il composait l'épitaphe de Lulli. Ce charmant oiseau tenta une dame de la suite de la reine d'Angleterre, un jour qu'elle faisait une visite au cloître Saint-Victor. La dame, ne pouvant résister à la tentation, prit l'oiseau et le cacha dans son corsage, à l'endroit où nos aïeules plantaient leur bouquet. Tout allait bien, si l'oiseau, d'aise ou d'ennui, ne se fût mis à chanter. Un autre que Santeuil eût peut-être été bien embarrassé. Mais lui reprit résolûment son oiseau où il était, à la grande confusion de la dame, qui ne vola plus jamais de serins.

Parmi les aventures plaisantes dont fourmille la vie de Santeuil, on en raconte une qui serait l'origine d'un mot devenu célèbre. Le fameux arlequin Dominique, faisant faire son portrait, voulut avoir une inscription à mettre au bas. Arlequin voulait du latin ni plus ni moins qu'une fontaine ou un monument public. Il va frapper à la porte de Santeuil. Celui-ci composait. Il se lève, furieux, hérissé, l'œil tors; ouvre et d'une voix de Stentor:

— Qui es-tu? D'où viens-tu? Que me veux-tu? Va-t'en!

La porte se referme au museau d'Arlequin. Celui-ci descend, rentre chez lui, revêt son costume bigarré, son masque noir, prend sa batte, monte en chaise et retourne chez Santeuil. Pied leste, il escalade l'escalier et frappe deux légers petits coups.

— Quand tu serais le diable, s'écrie Santeuil, entre!

Arlequin paraît. Santeuil effrayé recule. Arlequin le poursuit et le frappe de sa batte, de ci, de là, si bien que Santeuil commence à grincer des dents, et s'écrie en fermant ses redoutables poings:

— Qui es-tu?

— Je suis le diable.

— Et quand tu serais le diable, si faut-il que je sache qui tu es.

— Je suis, dit le comédien, le Santeuil de la Comédie-Italienne.

— Et moi, riposte gaiement le poëte, je suis l'arlequin de Saint-Victor.

Arlequin désarmé ôta son masque et tous deux s'embrassèrent.

— Et mon épigraphe, reprit enfin Dominique.

— *Castigat ridendo mores*...

Quelquefois Santeuil se tirait d'embarras par un de ces traits d'esprit où il entre plus de naïveté que de malice. — Il n'avait jamais prêché. L'envie lui prend un jour de parler à un auditoire. Il court à une église des environs de Paris, monte en chaire et commence: « Mes très-chers frères... » Il parle, parle, puis au bout d'un quart d'heure, il s'aperçoit qu'il est à cent lieues de son sujet et s'arrête court. « J'avais encore, reprit-il, une foule de choses à vous dire; mais quand je vous les dirais, vous n'en seriez pas meilleurs après. » Et il s'en va.

Santeuil tient un peu de La Fontaine par la naïveté, de Goldsmith et de Sterne par le décousu, de Rabelais par l'humeur joyeuse et le goût du bon vin. C'était un héros macaronique dont Scarron eût pu faire son profit. L'histoire de son pèlerinage au prieuré de Villebel ne déparerait pas les meilleures pages du *Roman comique*.

Son ami Gonin vient le chercher et lui dit:

— Santeuil, allons à Villebel.

— Volontiers, mais il y a loin.

— Un carrosse nous attend à la porte Saint-Denis.

Ils partent. A la porte Saint-Denis point de carrosse; mais à quelques pas de là, une charrette stationne au seuil d'un cabaret.

— Et le carrosse? dit Santeuil.

— Il n'y en a point, répond Gonin.

— Montons dans cette charrette.

— Y penses-tu?

— Qu'importe!

Le charretier consent à les conduire, et voilà Santeuil charmé d'aller en charrette, lui le chanoine de Saint-Victor, le fils de M. Santeuil, échevin de la ville de Paris, qui donnait cent mille livres de dot à chacun de ses enfants.

Santeuil est si content de son idée qu'il entre au cabaret et demande à boire. Quoi qu'en dise Gonin, il prétend trinquer avec le charretier, parce que, dit-il, c'est un homme comme un autre, et qui sait boire tout aussi bien et peut-être mieux que le premier venu.

Le charretier ne se fait pas prier, et justifie effectivement la bonne opinion de Santeuil. Il boit comme un templier. Les bouteilles se succèdent rapidement. Santeuil voit les choses de ce monde à travers un prisme couleur de rose. Il complimente la servante du cabaret sur sa grâce, bien qu'elle ait soixante et dix ans. Il lui donne une pièce de trente sous pour s'acheter un ruban le jour qu'elle ira danser. D'encore en encore, il prétend la marier avec le charretier qui refuse énergiquement, ce dont Santeuil s'étonne, parce que tout étant printemps et primevères pour ses yeux, il ne veux pas croire à l'hiver.

On sort du cabaret sur le tard. La charrette s'ébranle.



Santeuil et Arlequin. Dessin de Gustave Doré. *N. B.* Le nom, déjà illustre, de M. G. Doré, apparaît dans le *Musée des Familles*, en même temps qu'au Salon de 1857, dont il a signé une des plus grandes pages : la *Bataille d'Inkermann*.

Fouette, charretier! Le charretier, qui a trop bu, fouette trop fort. La charrette verse dans un fossé. Santeuil rosse le charretier et continue sa route à pied pour Villebel.

En revenant il avise un chariot chargé de foin.

— Bon! dit-il, encore une bonne occasion.

— Comme l'autre, dit l'ami Gonin.

Santeuil grimpe sur la montagne de foin et fait son entrée dans Paris. Un carrosse passe près de lui, une dame met la tête à la portière, reconnaît Santeuil avec qui elle s'est promenée en phaéton la veille, et rit à gorge déployée. Santeuil lui fait d'en haut un beau salut de la main et lui souhaite un bon voyage. On arrive à la porte. Santeuil ne serait pas Santeuil s'il allait s'imaginer qu'à la hauteur où il perche, la porte pût être trop basse. On a beau lui crier : « Baissez-vous! » il se cogne le front. Il crie, il déblatère, il tempête. L'architecte surtout, le maudit architecte! comment n'a-t-il pas prévu qu'un jour M. Santeuil, revenant du prieuré de Villebel, monterait sur une meule de foin et... Mais je n'en finirais pas si je voulais vous raconter ainsi une existence cousue d'épisodes sans tête ni queue, et rattachés entre eux par une chaîne fantastique.

Si vous avez vu l'homme, et surtout l'excellent homme, il suffit; mon but est atteint.

HIP. CASTILLE.

MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS [1].

II. Le désert et l'oasis. Propos de tables d'hôte. Les forêts du Midi. La Sainte-Baume. Les Aygalades. Fontainieu. Saint-Joseph. La Floride, etc. Contrastes physiques et moraux. Le Marseillais primitif; le *Sanjanen :* son origine, sa langue, sa pauvreté, son univers, son curé, ses joies. *Siou Sanjanen!* Sa foi religieuse. L'ouvrier marseillais. Le *nervi :* ses mœurs, sa guerre au Turc, au *Bachin*, etc. Thésée de La Boulie. Un chef d'œuvre et un miracle de Bénédit. Le *brave enfan :* ses



Vue des bastides, près Marseille. Dessin de Lancelot.

trois passions, la pêche, la musique et le jeu de boules. Mlle Rachel à Marseille. Ouragan populaire. Les dangers du triomphe. Le chapeau de Raphaël. Le portefaix et son négociant; sa corporation, sa probité, son travail et son repos; l'*aioli*; le concert en famille; M. Trotebas. Le pilier de théâtre : ses loisirs; le café parlementaire. La guerre civile musicale. *Gulistan* et *Guillaume Tell*. La vie est un chant.

Les contrastes physiques produisent les contrastes moraux. Le voyageur affairé qui traversait, avant le chemin de fer, la grande route de la *Viste*, voyait ou croyait voir un affreux pays planté d'oliviers malingres et poudré d'une poussière blanche. On disait généralement aux tables d'hôte : — Il n'y a pas un arbre autour de Marseille; toutes les montagnes sont nues et pelées; on ne voit pas une goutte d'eau, et on y échange le froid aigu du mistral contre les ardeurs intolérables du soleil; de contrastes, point : c'est l'uniformité du désert de Saharah.

Ainsi parlaient, aux tables des *Lion-d'Or*, des *Grand-*

(1) Voyez pour la première partie, le numéro de juin dernier

Cerf et des *Trois-Pigeons,* les observateurs des diligences Laffitte et Caillard.

Le midi est presque partout le même ; là où l'eau manque, il y a stérilité morne ; là où l'eau abonde, l'oasis verdit et donne des ombrages merveilleux. Les arbres du midi sont d'autant plus beaux qu'ils ne sont pas, comme dans le nord, ou des parapluies, ou des conducteurs de rhumatismes. Une forêt dans le midi est le parc du ciel. La Sainte-Baume, avec son immense association de chênes verts, de chênes-liéges, de sycomores, d'ormeaux, de trembles, de pins, tous de gigantesque futaie ; avec ses fontaines d'eau vive, ses ruisseaux, ses sources, ses gazons, ses fleurs agrestes, la Sainte-Baume est la plus charmante et la plus admirable des forêts. Le soleil y brûle la cime des arbres ; la fraîcheur de la nuit couvre ses gazons.

Ainsi, dans le territoire de Marseille, les oasis abondent, et le voyageur, que tourmente la poussière de la grande route, ne se doute pas de ces délicieux voisinages. A côté de ce désert sablonneux, que bordent les pâles oliviers de la Viste et de Saint-Louis, on trouve les Aygalades, Fontainieu, Saint-Joseph, la Guillermy, la Floride, avec les plus belles sources et les plus beaux arbres du monde. Devant les montagnes nues de Montredon, vous trouvez le château Borély, un Saint-Cloud au bord de la mer. Toujours la fécondité auprès de la lande stérile, toujours la terre altérée à côté de la source. Gemenos et Saint-Pons, merveilleux paysages inconnus des voyageurs, sont côtoyés par le chemin aride de Toulon. Contrastes à chaque pas.

Les hommes qui naissent au milieu de cette nature sont soumis aux mêmes influences. On admet cette loi mystérieuse, on ne l'explique pas.

Le Marseillais primitif est le *Sanjanen,* mot provençal qui prend son origine dans le quartier de Saint-Jean. Ma famille appartient à cette catégorie phocéenne de marins et de pêcheurs.

Ce Marseillais garde, au milieu d'une pauvreté héréditaire, la fierté de son origine. Il parle le provençal pur, langue latino-grecque, qu'il possède admirablement, et dont il tire un parti merveilleux, surtout pour la raillerie. Il se garderait bien d'épeler la première syllabe de la langue française, objet de son dédain. Marseille même est pour lui une ville étrangère, ou le faubourg de Saint-Jean ; lorsque ses affaires l'appellent dans la ville neuve, il la traverse d'un pas rapide, sans l'honorer d'un regard de curiosité. Ce qu'il admire, et avec juste raison, c'est la mer, sa superbe voisine ; la *Tourrette,* vaste esplanade, d'où l'œil découvre les îles, le golfe, les montagnes et le cap Couronne, limite de son univers ; ce qu'il vénère, c'est le curé de l'église Saint-Laurent, seule autorité du quartier ; ce qu'il ambitionne, c'est de devenir prud'homme, ou de porter la bannière de saint Pierre aux processions de la Fête-Dieu ; ce qu'il désire chaque soir, c'est une de ces belles nuits qui font les pêches miraculeuses. Ainsi ce Marseillais ne se croit même pas de son vrai pays géographique.

— *Siou Sanjanen*, dit-il dans son orgueil; *je suis de Saint-Jean.* C'est la première ville du monde.

On lui offrirait la richesse et un palais à Londres et à Paris, il ne déménagerait pas. Il mourrait d'ennui, s'il perdait de vue le clocher de Saint-Laurent ; il douterait du salut de son âme, s'il n'entendait plus l'homélie du dimanche, que son curé fait, en langue provençale, dans cette charmante église ouverte à toutes les brises de la mer.

Il était temps de faire le portrait de ce Marseillais, car la civilisation, qui ne respecte rien, a déjà envoyé ses pionniers dans la ville phocéenne de Saint-Jean. Cette curieuse individualité va s'éteindre ou se modifier. L'élément *franciot* déjà se glisse dans la rue Saint-Laurent et le château de Joly, *castrum Julii,* là même où Jules-César trouva des orateurs qui lui parlaient si bien latin. Le jour où le prône dominical sera fait en langue étrangère, c'est-à-dire en français, dans l'église de M. Bonnafous, il n'y aura plus de *Sanjanens.*

L'homme né au bord de cette mer, à la clarté de ce soleil et de ces radieuses étoiles est, de tout temps, entré dans la vie avec des pensées et des habitudes religieuses. Le Marseillais du quartier de Saint-Jean était, avant la venue de saint Lazare, son premier évêque, le fervent adorateur de Neptune, le dieu de la mer, et de Diane, la chaste déesse qui éclaire les nuits. Les deux temples où ces deux divinités étaient adorées s'élevaient dans le voisinage ; ils disparurent et furent même anéantis jusqu'au dernier vestige, lorsque Marthe, Madeleine et Lazare apportèrent à Marseille la parole de Jérusalem. Alors, le pêcheur de Saint-Jean embrassa la religion nouvelle, partie du Calvaire, et, depuis cette époque, la ferveur chrétienne ne s'est jamais ralentie à l'ombre du vénérable clocher de Saint-Laurent.

L'ouvrier marseillais de la vieille ville se divisait autrefois en deux classes bien distinctes : *lou nervi,* et *lou brave enfan ;* deux antithèses. Le *nervi* était une sorte de gamin de Paris, mais dans de grandes proportions. Le nervi était fainéant et destructeur ; il avait cette méchanceté de quadrumane, qui est souvent confondue, même dans le nord, avec cette faculté gracieuse et charmante qu'on appelle l'esprit. Le nervi était le fléau des pauvres Turcs exilés à Marseille par les Fanariotes, et des *Bachins,* sorte d'Italiens qui doivent leur nom au cap *Pachinum,* de la Sicile. Pendant les nuits tièdes de l'hiver, le nervi, ne trouvant sur sa route ni Turc ni Bachin, déclarait la guerre à tous les passants attardés. La police, quand elle existait par hasard, redoutait le nervi, comme un garde champêtre redouterait un tigre. Parfois, en plein jour, sur le port, une escouade d'agents ne craignait pas d'arrêter un nervi, en flagrant délit d'insulte grave commise contre un vieux Turc ; alors le tribunal de police correctionnelle instruisait l'affaire, et le président, M. de La Boulie, le Thésée des nervis, infligeait au coupable une sévère condamnation. Le temps de prison expiré, le nervi sortait de sa cage pénitentiaire et recommençait sa guerre sauvage contre les Turcs, les Bachins, et même les Franciots, coupables de parler français.

Ceci est l'histoire d'hier. Alors un courageux poëte, un artiste d'un grand talent, un homme de l'esprit le plus rare, M. Gustave Bénédit, un des rédacteurs du *Sémaphore* et de la *Gazette musicale* de Paris, et professeur au Conservatoire de Marseille, composa un poëme intitulé : *Chichois*, sorte de machine infernale destinée à l'extermination des nervis. Ce poëme, qui est le chef-d'œuvre de la satire, et qui vivra tant que la belle langue provençale sera comprise, fut, à son apparition, l'événement de Marseille. Les nervis se cotisèrent pour l'acheter, et le lurent. Les amis de M. Gustave Bénédit, et je m'honore d'être du nombre, tremblèrent pour lui et lui firent bonne escorte tous les soirs, car une terrible vengeance semblait le menacer. Eh bien ! voici l'inattendu. Il faut avoir foi dans les natures méridionales, conseillées par la mer et le soleil. Les nervis se reconnurent dans la satire admirable ; ils rougirent d'eux-mêmes et se convertirent en masse. Bénédit devint leur héros. Ce que n'avaient pu faire la police, la loi, la

prison et Thésée de La Boulie, un poëte le fit. Pour la première fois, la comédie corrigea les mœurs en riant.

L'ouvrier, *brave enfant*, travaille et vient en aide à sa famille ; il est sobre ; il préfère l'eau de la fontaine Sainte-Anne au meilleur vin ; il fuit les sociétés dangereuses, s'éloigne des cabarets, fréquente la caisse d'épargnes et fait des économies pour se marier. Il a, pour ses dimanches et jours de fêtes, trois passions innocentes, la pêche, la musique et le jeu de boules. A l'aube des jours fériés, il s'habille élégamment et se rend au Cabanon, sur le bord de la mer. Trente degrés de chaleur le ravissent d'aise ; il jette sa ligne aux flots bleus de la Caranque, et se rôtit au soleil avec volupté, quand les poissons convoités jouissent d'une fraîcheur délicieuse au fond des eaux, et se gardent bien de mordre à l'hameçon dans leur vieille expérience traditionnelle et phocéenne. N'importe ! à Marseille, le pêcheur est fait à l'image du chasseur, et *vice versâ*. On pêche et on chasse pour respirer le parfum du golfe ou de la colline ; le poisson ou le gibier sont des accessoires oiseux. On est charmé si on les rencontre, on ne se désole point s'ils sont absents. L'appétit est la conquête infaillible de ces sortes d'expéditions. Il y a toujours bénéfice.

A onze heures, quand le soleil incendie les murailles blanches et la poussière des petits chemins de traverse, l'ouvrier du Cabanon joue à la boule, en attendant le dîner. C'est un exercice salutaire, renouvelé des discoboles phocéens. On a soin d'éviter les arbres, si par hasard on en trouvait au bord de la mer. Les arbres ont le tort de voiler le soleil. Une partie de boules n'est agréable que dans une atmosphère de salamandres. On court, on s'agite, on se démène, on se dispute, on mesure, on trépigne, avec quarante degrés Réaumur, et dans l'incendie de la réverbération.

La musique arrive après le dîner. Tous les ouvriers sont artistes; n'attendez pas d'eux qu'ils vous chantent une chanson sur les *doux glouglous*, sur le *jus de la treille*, et les *charmes de la bouteille ;* ils ont en horreur toutes les ivrogneries du Caveau ; ils chantent un chœur de *Guillaume Tell*, un duo de *Lucie* ou de *Robert*, un air de *Zampa*, un morceau de la *Favorite*, ou la prière de *Moïse :* rien que cela. Ils savent tout par cœur, et ils ne connaissent que la grande musique ; ils dédaignent l'ariette, il leur faut Rossini, Meyerbeer, Bellini, Donizetti, Weber, Mozart, Hérold. Ce sont les gourmets de la haute mélodie, tous ces hommes du peuple ; leur oreille est infaillible à l'endroit des sons ; malheur à la petite flûte, qui, dans une ouverture, manquerait son entrée de cinq secondes ; elle serait sifflée par les quatrièmes loges, comme un ténor coupable de faux !

Une seule fois, ce peuple d'ouvriers se passionna pour la tragédie et suspendit son chant éternel, cet hymne qui remonte au chœur des enfants de Protis, *io es aou pharo.*

Mlle Rachel était arrivée à Marseille.

A cette nouvelle, tous les jeunes gens de la vieille ville, excepté les Sanjanens, abandonnèrent les hauts quartiers ; il en vint de la Major, où fut le temple de Diane ; des Grands-Carmes, où passa Milon, le meurtrier de Clodius ; des usines du boulevard des Dames, où fut ouverte la tranchée du connétable ; des Accoules, où s'élève le clocher d'une église absente ; de la place de Lenche, où le génie de la Grèce bourgeoise semble avoir laissé un caractère éternel de lumineuse placidité. Dénombrer cette armée d'enthousiastes serait chose impossible. Ce public trop compacte pour entrer au théâtre campa dans la rue, et attendit Mlle Rachel.

Je n'ai jamais écrit ce souvenir de ma vie, et je ne laisserai pas échapper cette occasion de peindre l'ouvrier marseillais, tel qu'il se montra dans cette époque mémorable de son histoire.

On venait de jouer *les Horaces ;* il était minuit ; Mlle Rachel m'avait fait l'honneur de m'appeler pour la conduire à l'hôtel de *l'Univers*, rue du Jeune-Anacharsis. La distance à parcourir n'était pas longue, mais la traversée paraissait difficile. La voiture de Mlle Rachel était prise par la foule, comme un navire par les glaçons, au pôle nord ; les chevaux ne pouvaient avancer. Je pouvais donc être de quelque secours, dans cette navigation difficile, s'il fallait parler au peuple, mon compatriote, dans cette langue provençale, que je parle comme un Sanjanen.

Les chevaux firent péniblement deux pas, et au même instant des cris partirent de la foule. Mlle Rachel eut un moment superbe, elle se leva et ouvrit la portière, en demandant si quelqu'un était blessé. Par bonheur, il n'y avait aucun accident. Alors, elle s'élança sur le pavé, en disant :

— Nous ferons le reste à pied, je ne veux pas que ces braves gens, qui me reçoivent si bien, courent le moindre risque.

J'offris mon bras à Mlle Rachel, en lui disant :

— C'est vous maintenant qui êtes en péril, l'enthousiasme est dangereux à Marseille. Vous allez voir.

— Eh bien ! reprit-elle en riant, j'adore les dangers.

La foule était devenue une mer orageuse contre laquelle on ne pouvait lutter. A chaque pas péniblement fait, Mlle Rachel perdait la respiration, et toutes mes harangues provençales, que je m'efforçais de rendre éloquentes, ne pouvaient rien contre cette frénésie d'adoration, qui s'adressait autant à la jeune femme qu'à la grande artiste. Chacun voulait la voir de près, effleurer sa robe, écouter sa voix, respirer son souffle, et je voyais se ruer devant moi d'ardentes figures dont les yeux lançaient des flammes et éclairaient la nuit. Aux cris continuels de : *Vive Rachel!* poussés par la foule, je ne cessais de répondre : Mais vous allez la tuer ! on ne m'écoutait pas. Les vagues humaines s'amoncelaient sur les vagues, comme on le voit dans le golfe voisin, un jour de mistral ; nous n'avancions plus, nous étions portés. Impossible de suivre une direction ; nous suivions le flux et le reflux. Au milieu de cette tourmente, j'appelai à l'aide de Mlle Rachel les plus vigoureux de mes terribles compatriotes ; une voix de basse profonde me répondit, m'appela par mon nom, et me promit un secours inespéré.

Quarante jeunes portefaix, quarante hercules de la vieille ville, forcèrent la foule, en enfonçant leurs coudes de bronze dans la foule compacte, et se firent les gardes du corps de Mlle Rachel.

— Soyez tranquilles, mademoiselle Rachel ! criaient-ils, comme un chœur de tonnerres.

Nous nous trouvâmes bientôt placés dans un cercle protecteur, qui nous permettait de reprendre haleine et de marcher avec nos pieds. Mais ces puissantes cariatides furent dispersées par un nouvel et violent effort de la foule, et par bonheur cette bourrasque ayant fait une éclaircie, j'entraînai Mlle Rachel dans une boutique, la seule ouverte au milieu de la nuit.

La foule s'arrêta respectueusement sur le seuil ; mais elle ne se dispersa pas, elle attendit.

— Tiens ! dit Mlle Rachel en riant aux éclats, c'est la boutique d'un chapelier ! Je vais acheter un chapeau pour mon frère, et le lui envoyer à Paris.

Et elle se mit en devoir de choisir un chapeau pour Ra-

phaël, comme si rien ne se fût passé. On entendait toujours gronder l'ouragan athénien des enfants de Marseille.

Un agent de police entra et offrit de faire dissiper la foule avec les sommations légales.

— Gardez-vous-en bien, monsieur, lui dit l'illustre tragédienne ; ceci n'est pas une émeute. Il n'y a eu du danger pour personne.

L'agent salua et partit.

Mais bientôt un bataillon de la ligne arriva et fit une haie depuis la boutique du chapelier Ricaud, jusqu'à l'hôtel de l'Univers. Le chemin devenait alors trop facile. Toutefois la foule ne se retirait pas, elle s'amoncelait derrière les fusils et criait toujours: *Vive Rachel!* La jeune actrice, que cette scène, malgré son péril, divertissait beaucoup, me dit :

— J'ai bien envie de licencier cette troupe.

— Justement, lui dis-je, il y a dans *Britannicus* un vers de situation. Néron licencie sa garde, en lui disant :

Et vous, qu'on se retire.

En ce moment, l'officier qui commandait le bataillon aborda Mlle Rachel avec une politesse si gracieuse, que l'hémistiche de *Britannicus* ne fut pas prononcé. Il fut permis à la belle Hermione de rentrer dans l'hôtellerie sans le moindre obstacle. Au seuil de sa maison, elle salua la foule, me serra la main et disparut.



La *Sanjanenque* (femme de Saint-Jean). Dessin de G. Durand.

On pourrait croire maintenant, si je bornais là mon récit, que les jours suivants Mlle Rachel prit des précautions pour rentrer en toute sécurité chez elle, ou que la foule des ouvriers marseillais cessa de faire éclater son périlleux enthousiasme. Il n'en fut point ainsi. Mlle Rachel n'a voulu prendre aucune mesure de sûreté, pendant un long séjour à Marseille, et, après tant de représentations triomphales, la foule n'a pas cessé de s'entasser toujours plus nombreuse pour lui faire la même ovation nocturne. J'avais toujours l'honneur de donner le bras à la grande artiste, et je me serais bien gardé de la contrarier dans une résolution qui était pour elle un véritable plaisir. En aucune autre ville du monde, Mlle Rachel n'a été honorée d'un danger pareil.

— C'est, m'a-t-elle dit souvent, un de ses plus doux souvenirs.

Le portefaix est encore une individualité marseillaise dont le type ne se retrouve nulle part.

Le dimanche, un étranger voit passer à la promenade des Allées de Meilhan un homme à forte encolure, au teint frais, aux bras herculéens : il est mis au dernier goût du jour; c'est Milon de Crotone en frac noir. Il marche avec une légère oscillation d'épaules, sorte de tangage que les marins ont appris à leurs compatriotes terrestres. A côté de ce fashionable au linge fin, au drap soyeux, aux chaînes d'or, chemine au hasard un petit homme au pantalon de coutil, au chapeau de paille, à la veste blanche de planteur. Le premier est le portefaix, l'autre est son négociant. Et, chose inouïe! quelquefois le premier est plus riche que le second. Ils causent tous deux avec familiarité. Le négociant rit des bons mots de son portefaix et tâche de les

retenir pour les redire *à son épouse*. Ces deux hommes sont égaux, non pas en vertu d'une charte quelconque, mais en vertu du droit coutumier marseillais.

Le portefaix appartient à une puissante corporation, dont les priviléges sont immuables et qu'aucune loi ne peut leur enlever. Cette corporation a ses aspirants, les *rebeïraous*. La probité du portefaix est proverbiale : il n'y a pas d'exemple d'un portefaix déloyal dans ses relations. C'est lui qui tient les clefs de tous les magasins de commerce et qui souvent fait les affaires de son négociant, ami de la bastide et de l'oisiveté. Le négociant lui accorde toute confiance et n'a jamais lieu de s'en repentir. Le vieil esprit marseillais est toujours en vigueur dans cette classe nombreuse et c'est là qu'il se perpétuera lorsque la civilisation, venue du nord, aura promené son niveau sur les aspérités saillantes du midi. Le portefaix aime Marseille, son golfe, ses collines, les quais de son port, les charmes et les défauts de son climat. Il travaille pendant la semaine



Types marseillais : la Catalane, le *nervi*, la grisette, le *rebeïraou* (aspirant portefaix). Au fond, types anciens, d'après Carle Vernet. Dessin de G. Durand.

avec cette énergie calme qu'aurait l'Hercule *au repos*, s'il descendait de son piédestal pour se faire ouvrier; mais avec quelles délices intimes et contenues il voit approcher l'aurore du dimanche et surtout les trois fêtes qui suspendent le travail aux grandes dates catholiques! Avec quel ravissement il revoit sa chère bastide, qui le fait propriétaire ; son verger tout fleuri de promesses; sa colline où se hérissent les aiguilles vertes des genêts d'or ; la *pinède* où la brise chante une mélodie somnolente ; l'alcôve verte où les lauriers et les myrtes mêlent leurs doux parfums ; la haute terrasse qui est le belvédère de la mer ; et, dans l'intérieur, ce salon frais avec son large divan oriental, garni de coussins, où la *sieste* est si bonne, quand la cigale chante sur les pins, dans les ardeurs de midi !

C'est là que le portefaix célèbre ses jours de repos, au milieu de sa famille ; c'est là qu'il prépare lui-même le dîner dominical, composé de l'antique *aïoli*, qui remonte à Thestylis, la cuisinière de Virgile (1). C'est le plat excitant, le plat de l'été ; à son parfum, l'appétit engourdi par

(1) Allia contundit... (VIRGILE.)

la chaleur se réveille et fonctionne comme en hiver. L'eau fraîche du puits voisin corrige, à force de libations innocentes, les émanations volcaniques de l'*aïoli* et rétablit l'équilibre dans le laboratoire de ces estomacs herculéens.

Après le dîner et un peu avant la *sieste*, le portefaix, sollicité par ses amis, chante un air de grand opéra. Il possède toujours une voix de basse, comme Alcide à bord du navire *Argo*. Le répertoire est varié. Le public de la bastide n'a que l'embarras du choix. Les morceaux de préférence sont: *Nonnes, qui reposez sous cette froide pierre;* le premier duo de *la Favorite*, avec un jeune commis ténor; le grand air de basse de *la Juive*, et quelquefois, par respect pour les traditions paternelles, l'air: *S'il eût perdu la vie au milieu des combats*, de Grétry.

Presque tous les portefaix appartiennent à des sociétés chorales; la plus célèbre est dirigée par M. Trotebas, artiste sorti du peuple et qui a rendu au peuple de grands services, car il lui a donné le goût de la grande musique et le mépris des banalités. On ne saurait dire tout le bien que la musique a opéré dans les classes ouvrières de Marseille. L'ancienne rudesse des mœurs s'est adoucie dans la mélodieuse atmosphère du chant moderne; les notes de la gamme rossinienne sont le véritable alphabet de la civilisation.

Le *pilier de théâtre* est un genre de Marseillais assez curieux. Comme position sociale, il est courtier marron, ou modeste rentier du quartier des Minimes, haute ville. Courtier marron, il est doué de l'ambition la plus modeste, et gagne environ deux mille francs par an. Il est célibataire. Un seul souci trouble ses jours; il a une épée de Damoclès sans cesse suspendue sur sa tête; c'est le terrible joug du syndic des courtiers patentés, ces fléaux des marrons. Otez-lui ce souci, il a trouvé le bonheur sur la terre. Le matin, dès qu'il a terminé une petite *censerie* d'huile *lampante* ou *tournante*, ou de savon *bleu pâle*, il va fumer un cigare sur la place du Grand-Théâtre, où il attend la pose des affiches du jour. Les six colonnes du théâtre Beauvau réjouissent ses yeux; il les voit toujours avec un nouveau plaisir. C'est son unique horizon. Son second bonheur consiste à attendre le lever du premier ténor, et à le saluer au passage lorsqu'il va prendre son chocolat au café Brifaut, en fredonnant une gamme. Un instant après arrivent plusieurs piliers de théâtre, ses confrères, et la promenade recommence en société. Tous les piliers fument, mais leurs cigares sont éteints: ils parlent trop pour veiller à l'incendie progressif du tabac. La conversation roule sur le spectacle de la veille. On admire le ténor, mais il a oublié de donner le *si bémol* de *Dieux secourables*, dans *les Huguenots;* c'est sa faute: un jeune pilier qui sait tout affirme que le ténor avait fait une partie de pêche la veille. On cite alors la liste des ténors et des hautes-contre qui ont fait les délices des générations marseillaises. L'ancien pilier remonte à M. Fay, le père de Léontine du Gymnase; on donne un pieux souvenir à Dérubelle, un regret à Espinasse, une larme à Alizard, basse sans rivale, qui attaquait si admirablement le *Radopiate di zelo e d'amore* de *Mosè*. Tous les piliers parlent et chantent à la fois; ils s'accompagnent en pantomime de tous les instruments; ils jouent de la clarinette, du basson, du cor et même de l'orchestre. Les piliers apprentis viennent se mêler à la société ambulante, et prennent des leçons d'enthousiasme. A midi, on se sépare pour dîner. On se retrouve à une heure, devant un guéridon couvert de dominos et de demi-tasses. Le cours de littérature lyrique recommence de plus belle au milieu des lamentations contre les *double-six* et les *double-cinq* qu'on ne passe pas. A cette Sorbonne tout le monde est professeur; tout le monde chante et écoute à la fois, et, chose incroyable, personne ne chante faux. Les garçons de café s'arrêtent, le plateau en main, et battent la mesure; la *dame* du comptoir, esclave de son service, écoute ces airs inconnus et fait des erreurs dans ses additions; les joueurs de dames et d'échecs n'avancent une *pièce* ou un *pion* qu'après une ritournelle de clarinette. Tout cela compose un harmonieux charivari de voix, auquel se mêle le bruit cadencé des dominos qui tombent sur les guéridons. Ordinairement, la séance est terminée par une violente discussion soulevée entre deux piliers sexagénaires, entourés de l'estime des connaisseurs. Le premier soutient que l'air *Songe enchanteur*, d'*Anacréon*, et l'air *Cent esclaves ornaient ce superbe festin*, de *Gulistan*, sont supérieurs à tous les airs de la musique moderne; le second regarde cette affirmation comme une insulte personnelle et écrase son adversaire, dans un cas de légitime défense, en lui chantant les premières mesures de tous les airs de Rossini, de Meyerbeer, d'Hérold, de Donizetti, de Bellini, de Weber, de Mozart. Le jeune auditoire applaudit, et le pilier, vaincu et furieux, sort en chantant:

Ah! que mon âme était ravie
A ce festin délicieux!
Il me semblait, dans l'autre vie,
Partager le bonheur des dieux!

Tous les ans, à l'occasion des débuts, ces disputes prennent le caractère d'une guerre civile. Le feu est aux poudres si le ténor a manqué le *Malheur à nos tyrans*, de *Guillaume Tell;* si la basse a transposé le *Sinon la mort*, de *Robert;* si la première chanteuse n'a pas mis le sentiment traditionnel dans la belle phrase *Et l'ingrat*, des *Huguenots*. Tous les combattants, armés de cigares éteints, font trembler les voûtes du café parlementaire et dominent la sonnette de la *dame* du comptoir: les dominos sont épars sur les guéridons, on ne les tourmente plus, on dessine avec eux des croix et des arabesques de fantaisie; les pièces d'échecs sont étendues sur les cases, comme des morts sur un champ de bataille; les consommations restent intactes devant les fourneaux; les garçons jouent le rôle de comparses et attendent, les bras croisés, l'impossible clôture de ces débats si orageux. Un jour de mistral, les vagues du golfe, les roulis des navires, les plaintes des mâts, les grincements des cordages, les cris de l'air font moins de fracas que ces discussions périodiques sur le mérite du ténor débutant à Marseille, dans la *Juive* ou *Guillaume Tell*.

Eh bien! il y a de par le monde des discussions sérieuses, plus bouffonnes et moins utiles. Une ville est éminemment artiste lorsqu'elle voit naître ces ouragans de l'art, dans les cafés, où s'échangent d'ordinaire trop de stupidités nauséabondes. Si les peuples ne se battaient que pour la musique, ils vivraient toujours d'accord.

Le pilier de théâtre, rentier des Minimes, a dix-huit cents francs de rente, placés chez M. Pascal, le premier banquier de Marseille, maison de probité héréditaire. Ce rentier est un des rares heureux de ce monde. Il a combiné admirablement sa vie et sa dépense, et, lorsqu'il ne parle pas théâtre, il explique à ses voisins le mécanisme de sa douce existence, et souvent, comme conclusion, il les exhorte à suivre la même règle de conduite. Il déjeune avec le chocolat économique inventé par Ferrari; il dîne à une heure, rue Thubaneau, et très-bien, à la demi-portion, *mié-pésé*. Il soupe, après le théâtre, avec une bavaroise et deux croûtes de Moullet.

— *Mon coffre est bon*, dit-il en se frappant la poitrine; et il donne le *contre-ut*, comme pièce justificative.

Sa conversation est une citation perpétuelle, empruntée au répertoire des opéras; il cite et chante. Quand un ami accepte une proposition de chasse, il s'écrie :

Cinna, de mes périls le compagnon fidèle,
A mes hardis projets prêtera son secours.

Quand il voit lever la lune, il ne manque jamais de la saluer par un *Casta diva*. S'il accompagne un ami aux paquebots de Naples, il s'appuie contre le cabestan et fredonne :

Heureux climat, beau ciel de l'Italie,
Cher à la gloire, au plaisir, à l'amour!

En partant pour une partie de pêche, il n'oublie pas :

Amis, la matinée est belle,
Sur le rivage assemblez-vous.

En ce moment, si une jeune fille passe sur la rive, il lui adresse cette apostrophe :

Accours dans ma nacelle,
Gentille jouvencelle...

A table, il ne manque jamais de chanter ;

Le vin, par sa douce chaleur,
Et nous anime et nous possède.
A tous les maux c'est un remède,
Il guérit même de la peur!

Et au dessert, ce beau vers :

Sur la tête du fils qu'on place cette pomme,

lui fournit l'occasion de chanter tout *Guillaume Tell*. La vie de cet homme heureux est un chant. A son dernier soupir, il se rappelle le grand Mozart et se fredonne son *Requiem*.

Le chasseur marseillais est un être phénoménal qui mérite une mention spéciale. J'ai déjà traité ce type, dans ma *Chasse au chastre*, de la *Revue de Paris;* mais que de détails encore méritent l'attention de l'observateur et de l'historien !

MÉRY.

(La suite prochainement.)

CHRONIQUE DU MOIS. — COURRIER DE TROUVILLE-SUR-MER.

LES CANDIDATS FANTAISISTES.

Le lendemain des élections a été le grand jour de la désertion parisienne.

C'est sur la grève de Trouville que nous avons appris les résultats du vote et l'échec en masse des canditats fantaisistes : du docteur W., qui « promettait des remèdes gratuits à tous les électeurs de France et d'Amérique ; » de M. Lamiral (de la Seine), « signant ainsi, de peur d'être confondu avec les autres amiraux, — et trop malheureux en ménage, affirmait-il, pour n'être pas heureux en politique; » de M. Charlemagne Béjot, horticulteur, qui « offrait au pays un nouveau feuillage, sans rien changer à ses institutions : des arbres de mai couronnés de fleurs sur toutes les places publiques, et dans la cour du Louvre, au lieu d'une statue de bronze ou de marbre, un rosier à cent feuilles entouré de ses pêchers libres, soignés par un jardinier de talent ; » de M. Bertron, « candidat des humains, dans les quatre-vingt-six départements, » et qui a éprouvé l'inhumanité unanime de ses concitoyens. (Extraits textuels des professions de foi.)

LE SALON. — SIMART.

C'est à Trouville que nous avons appris le succès, au Salon, des tableaux signalés dans notre numéro de juin : du *Zouave*, de M. Emile Lecomte (gravé ci-dessus); de l'*Assaut de Malakoff*, de M. Yvon; du *Duel*, de M. Gérôme; d'une *Famille Louis XV*, de M. Alp. Roëhn; et de l'*Entretien philosophique*, de M. Eugène Tourneux (que nous ferons graver demain); des portraits excellents du maréchal Bosquet, à l'huile, par M. Horace Vernet, en miniature, par M. Maxime David ; de la *Marie-Antoinette en prison*, de M. Muller; du *Congrès de Paris*, de M. Edouard Dubufe ; des *Faneuses d'Avito*, de M. Hébert, etc., etc.

La sculpture du Salon, malgré sa richesse, porte un crêpe de deuil. Simart, une de ses gloires, est mort à quarante-huit ans, d'une chute d'omnibus, — ce qui ne serait pas arrivé si le talent donnait un équipage. Grand prix de Rome, élève d'Ingres et de Pradier, et successeur de celui-ci à l'Institut, Pierre-Charles Simart laisse la *Vierge de Troyes*, la *Poésie épique*, les bas-reliefs du *tombeau de Napoléon*, la fameuse *Minerve* chryséléphantine du duc de Luynes, un des plus beaux frontons du Louvre (gravé dans le *Musée*), et les cariatides du pavillon central.

Le maître est parti, hélas ! sans avoir pu juger l'effet de ses cariatides. Il y a quelques jours, elles étaient encore cachées par l'échafaudage touffu qui voilait la façade du palais.

Or, l'avant-veille de son retour de Fontainebleau, l'Empereur, voulant que le roi de Bavière pût admirer le Louvre tout entier, donna l'ordre d'enlever l'échafaudage. — On n'avait qu'un jour pour ce travail gigantesque ; l'assemblage, savamment équipé et boulonné, véritable merveille de charpente, ne pouvait pas être désarticulé en si peu de temps ; il aurait fallu huit grands jours pour le démonter pièce à pièce.

— Qu'à cela ne tienne, dit l'Empereur par l'organe de M. Lefuel, son architecte, souvenez-vous d'Alexandre, et tranchez ce que vous ne pouvez dénouer.

C'est ce qui fut fait. Coupé aux jointures, comme le nœud gordien, et sacrifié en bloc, l'échafaudage immense s'est écroulé sur un signe, et a laissé à découvert le palais et les cariatides. —

Le roi de Bavière est resté en extase, — mais Simart était enterré.

BRIFAUT, HYDE DE NEUVILLE.

On rappelait hier, dans le salon de la comtesse de B..., les petits vers et les billets du matin de M. Brifaut, ce naïf immortel, qui vient de se laisser mourir, — comme disait avec ironie M. le duc P..., son collègue octogénaire à l'Académie française (nouvelle porte ouverte à Jules Sandeau, qui va entrer ainsi à deux battants sous la coupole des Quarante).

Depuis vingt ans, l'agonie ambulante de M. Brifaut donnait les plus belles espérances aux candidats académiques. Nous l'avons vu, en 1839, en pelisse fourrée et en chaussons de Strasbourg, à un grand concert chez Mme Récamier. Il semblait près d'expirer à chaque mot,

— mais il *semblait* si bien, qu'il a enterré quinze collègues avant d'expirer tout de bon.

La vie de M. Charles Brifaut est aussi curieuse que son talent était médiocre. Quelques traits suffiront pour le caractériser. L'auteur des tragédies de *Jane Grey* et de *Ninus II* était un original de l'autre siècle. Enfant du hasard, lancé dans le monde par une grande dame inconnue, journaliste et poëte obscur, illustré par un caprice de censeur; chantre de Marie-Louise et du roi de Rome, et légitimiste exalté depuis 1814; catholique fervent et champion de Voltaire; — sorti, à douze ans, de l'échoppe d'un tonnelier de Dijon, et élevé sur les genoux des duchesses du faubourg Saint-Germain, il passait sa vie à leur adresser des madrigaux et des poulets, — et à leur montrer les pierres extraites de ses entrailles par la chirurgie. Il en avait sur sa cheminée toute une collection, par ordre de date et de grosseur. Il craignait tellement les courants d'air, que la première chose qu'il faisait en entrant chez un ami, était de prendre des pains à cacheter, de couper des bandes de papier blanc et de les coller sur les joints des portes et sur les trous des serrures. Puis il tirait un bonnet fourré de sa poche, se l'enfonçait jusqu'aux oreilles et se noyait dans une bergère, en allongeant les pieds sur les chenets.

En 1826, quand le marquis d'Aguesseau mourut, les duchesses prièrent Charles X de faire entrer à l'Académie leur « cher Brifaut. »

— Après le duc de Montmorency, répondit finement Charles X, tout de suite après, mesdames.

Le grand, l'unique, l'immense succès de Brifaut fut un tour de passe-passe et un coup de dés.

La censure de Napoléon arrêtait son *Charles le Mauvais*. Il transporte la scène de Madrid à Babylone; Charles devient Ninus; Guzam, Arsace; et la pièce monte aux nues avec Talma, et l'auteur est porté chez lui en triomphe, éclaboussant Lamartine perdu dans la foule. Pourquoi et comment? Personne ne l'a jamais su, pas même Brifaut!

M. Hyde de Neuville, l'ancien ministre, mort aussi récemment, était le type sérieux et parfait de l'ancien régime, dont l'auteur de *Ninus* fut l'amusante parodie.

THÉATRES. — LA REINE D'OUDE, A PARIS.

Plusieurs baigneurs de Trouville sont allés à Paris, sous 30 degrés de chaleur, voir jouer : *Dalila*, au Vaudeville ; *le Barbier de Séville*, aux Français, par Régnier et Bressant; *le Mariage extravagant*, de feu Désaugiers, noté par M. Gauthier à l'Opéra-Comique ; — et au Gymnase, *les Bourgeois gentilshommes*, de MM. Dumanoir et Barrière, — titre audacieux, mais satire excellente, parfaitement dite par Geoffroy, Lesueur, Derval et Mlle de Laporte.

Ces curieux espéraient admirer aussi la reine d'Oude, qui venait justement d'arriver à Paris; mais ils n'ont pu la rencontrer, — tant elle se cache bien ! — que dans le *Musée des Familles* d'avril dernier, — où chacun, sans se déranger inutilement, — peut la contempler en effigie.

LA CARABINE FOUDROYANTE.

D'autres baigneurs, — et ceux-ci en foule, — ont traversé la baie du Havre pour aller voir en cette ville l'expérience de la fameuse carabine foudroyante de Devisme, — destinée à faire éclater les baleines, — comme de simples pétards.

Aucune baleine ne s'étant rendue à l'appel de l'armurier devant Frascati, il en a figuré une, et des plus colossales, par un mannequin ballotté à fleur d'eau.

— « Vous aurez, dit le rapporteur, docteur F. Maynard, une idée exacte du calibre de la carabine Devisme, en sachant que le projectile qu'elle lance est un tube de cuivre de quatorze centimètres de long sur un diamètre de trois centimètres et quatre millimètres, garni de plomb à sa base et contenant soixante grammes de poudre ! Ce projectile est agencé et amorcé de telle façon qu'il doit traverser *sans éclater* l'épaisse enveloppe de graisse de la baleine, pénétrer dans sa poitrine ou dans son abdomen, et y faire aussitôt explosion, comme une mine dans un lit de rochers.

« Devisme se campa donc à trente pas de l'immense caisse en bois renfermant des sacs bourrés de paille mouillée; un gâteau de suif de soixante-quinze centimètres d'épaisseur figurait au devant des premiers sacs le gras de la baleine; Devisme tira... Le projectile traversa le suif aussi nettement qu'eût fait une baguette de fer, pénétra dans le premier sac, puis dans le second, qu'il incendia sur ses points de contact avec le troisième. Nous avions entendu deux bruits : celui du coup de carabine et celui de l'explosion, séparés par un intervalle d'une seconde à peine, mais très-distincts l'un de l'autre. » Le mannequin avait éclaté de façon à prouver à tous que la baleine qu'il représentait serait morte instantanément.

Voilà une expérience concluante, ajoute le docteur! Si Devisme eût inventé sa nouvelle carabine il y a vingt ans, que de braves (par centaines) lui devraient la vie ! J'ai vu tuer soixante-trois baleines, mais elles se sont vengées en nous tuant cinq hommes. Vers 1840, le port du Havre armait soixante et quelques navires baleiniers, les Anglais une centaine, les Hollandais vingt, les Américains cinq cents; il y avait aussi des stations de pêche sur les côtes du Brésil, de l'Afrique, du Chili, de la Tasmanie, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord, etc., etc. Bref, la pêche de la baleine occupait à cette époque trente-cinq mille hommes. Eh bien ! je calcule que la mortalité chez les pêcheurs (mortalité par accidents de pêche, entendons-nous) était de cinq sur cent, soit de dix-sept cents hommes chaque année !!! Le nombre des baleiniers a beaucoup diminué depuis devant de tels périls; mais les proportions fatales sont restées les mêmes.

Un capitaine baleinier nous disait, au retour de cette expérience : — Il n'est pas plus dangereux maintenant de chasser une armée de baleines dans les mers du Nord qu'une compagnie de perdreaux dans la plaine Saint-Denis!

— Mais..., avons-nous objecté, en frémissant, si l'on appliquait la carabine Devisme à la guerre?...

— La guerre deviendrait impossible et cesserait immédiatement, répondit un colonel d'artillerie, qui revenait aussi du Havre.

Et une veuve de Crimée, présente à cette conversation scientifique, proposa le soir, au salon, à toutes les baigneuses de Trouville, d'offrir une couronne d'olivier à l'auteur de la carabine foudroyante.

PITRE-CHEVALIER.

Trouville, juillet 1857.

N. B. Le soin particulier donné aux gravures nous force à renvoyer au prochain numéro notre *Voyage historique, anecdotique et pittoresque à Trouville-sur-mer.*

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES (1).

LES MÉDECINS SOUS LOUIS XIV.



Quatre types de médecins, observés par Molière. Dessin de Franck.

I. La Saint-Luc. Au *Panier-Fleuri*. Le médecin de Molière. Les cinq Gascons. Le manteau râpé. Honneur et malheur. Puylaurens et M. de Lisle. Le gendre de l'avare. Le Solitaire. L'homme de Diogène.

Le jour de la fête de saint Luc 1664, deux buveurs étaient attablés de belle heure dans une chambre haute du *Panier-Fleuri*, cabaret à la mode, dont l'enseigne dorée se balançait aux brises de la Seine, en la rue des Grands-Augustins. De ces deux compagnons, l'un, par son embonpoint et ses couleurs vermeilles, eût ressemblé à un gros traitant si la volumineuse perruque qui battait ses épaules, le rabat sur lequel s'étalait son triple menton et sa longue robe noire ne l'avaient très-suffisamment fait connaître pour médecin. Il humectait à chaque instant sa lèvre, rouge comme une cerise, avec le nectar d'Argenteuil ou de Sens, et riait ensuite à gorge déployée en écoutant son commensal. Celui-ci qui, par son teint pâle et sa maigreur, offrait un contraste frappant avec la face réjouie du premier, avait, malgré de gros yeux cachés sous d'épais sourcils et des traits assez vulgaires, une physionomie des plus spirituelles, à laquelle les boucles à demi défrisées d'une perruque noire, une fine moustache relevée en croc et la royale des frondeurs donnaient un singulier relief d'audace et de vivacité.

Quand il eut fini son propos en bredouillant, prodi-

(1) Voyez, pour la série, les livraisons précédentes.

guant les gestes, hochant la tête et parlant avec feu et volubilité, l'homme au rabat entama une autre bouteille, se versa rasade coup sur coup, puis il dit, en posant son verre et riant de bon cœur :

— Bravo ! Poquelin, mon ami ! je veux être pendu et roué au bas du Pont-Neuf, si ce canevas ne vaut pas la plus gaie de tes comédies !

— A parler franchement, comment le trouves-tu ? dit le fils du drapier des halles.

— Excellent, mon cher Poquelin !

— Appelle-moi Molière !

— Eh bien ! Molière, je te crierai à pleine voix, comme le vieillard du parterre l'autre soir au Palais-Royal : Courage ! courage ! voilà la bonne comédie !...

— Écoute, Manvillain, j'espère mériter avec ce sujet les suffrages des honnêtes gens de la ville, faire rire le roi et adoucir la mauvaise humeur de la cour, qui ne me pardonne point de l'avoir jouée par ordre du maître ; mais pour un tel dessein je ne peux me passer de toi.

— De moi, te moques-tu ?...

— En aucune façon : je suis tout prêt à faire les portraits, mais il faut, mon ami, que tu me montres les modèles.

— Par le grand Simon Piètre ! *quid dixisti ?* qu'ai-je entendu ?...

— Je veux assister à la messe de Saint-Luc, ouïr une consultation et étudier vos médecins de pied en cap, pour les représenter après au naturel sur le théâtre.

— Que notre patron te pardonne ce projet audacieux ! mais les profanes n'entrent point *in nostro docto corpore !*

— Et qui t'empêche de m'y fourrer en fraude comme un docteur d'Avignon ou de Pézenas...?

— Quoi ! malheureux ! tu oserais violer notre sanctuaire et franchir un seuil défendu par la fièvre et la mort... ?

— Tu sais que je ne les crains pas.

— Et si l'on te reconnaissait... ?

— Avec cette robe achetée à la veuve d'un médecin de mon quartier ! Je t'en défie toi-même. Elle sent le séné et la rhubarbe d'une lieue !

— Mais sauras-tu, mon cher Molière, la porter convenablement ?...

— Ne t'en mets point en peine : ou je ne suis qu'un bateleur, comme disent nos beaux esprits, ou je saurai jouer mon rôle. Je consens bien, au reste, à boire autant que toi qui es, à mon avis, plus altéré que Bassompierre, si je ne rappelle aux anciens l'illustre Simon Piètre, l'oracle de la faculté, homme qui parla rarement et ne rit jamais en sa vie !

— Ce qui le fit considérer comme un prodige de talent et de science par ses contemporains. Ma foi ! à ton dam, après tout ! et puisque tu le veux, Molière, *alea jacta est*, le sort en est jeté !

Les deux amis, se levant à ces mots, payèrent l'écot et sortirent. La place fut prise aussitôt par une compagnie d'un ordre différent. C'étaient cinq fils de bonne mère, dont le plus vieux n'avait pas vingt-cinq ans. A leur vivacité autant qu'à leur accent, on devinait qu'ils venaient des bords de la Garonne pour chercher la fortune ; la pauvreté de leur costume disait éloquemment que deux d'entre eux ne l'avaient pas trouvée. Si, des trois premiers, l'un était vêtu avec luxe et portait le justaucorps de velours, le haut-de-chausses enrubanné et les bottines de couleur du gentilhomme, si les habits de bon drap de Sedan annonçaient chez ses compagnons l'aisance de la bourgeoisie, la mandille jaune en revanche qui couvrait à peine le plus jeune, et le manteau noir usé jusqu'à la corde dont le plus âgé s'enveloppait en rougissant montraient crûment, hélas ! leur dénûment et leur misère.

Celui qui avait le costume et les manières d'un seigneur ordonna bouteille ; puis, quand on eut bu au pays, il s'écria joyeusement :

— Par la sambleu ! on a bien raison de dire que le Pont-Neuf est le rendez-vous de l'univers, et que si l'Asie voyageait elle s'y trouverait quelque jour nez à nez avec l'Amérique ! Avez-vous jamais rien vu de plus surprenant que notre rencontre en ce lieu...?

— A parler vrai, répondit un des jeunes gens vêtus de drap de Sedan, j'avoue que ce matin je ne m'y attendais guère.

— Ce brave Sénac ! toujours franc, content de la vie et gaillard, n'est-ce pas, comme les pinsons de Lectoure...?

— Toujours, ami Guilhot.

— Guilhot est mon nom de Gascogne, ici l'on m'appelle de Lisle.

— Tu t'es anobli ! à merveille ! moi je reste bourgeois comme mon père et son parrain.

— Je te croyais médecin, ou je meure !

— C'est bien ce qui t'arrivera quand tu passeras par nos mains ; mais, docteur ayant le bonnet, je ne le suis encore. Ce moment approche pourtant, puisque c'est aujourd'hui que la très-docte Faculté m'admet à l'examen de la licence.

— Que tu passeras glorieusement, cadédis, en digne fils de la Garonne !

— J'en serais bien plus sûr, dit Sénac avec un soupir, si Puylaurens pouvait y comparaître et répondre pour moi !

— Il est toujours, ce cher ami, courbé sur le puits de la science, et, nonobstant, par la sambleu ! ajouta-t-il à demi-voix, il n'a pu y puiser encore un pourpoint neuf et un manteau !

— Moins savant, mais bien plus adroit, Laffilé, chirurgien-barbier, a rempli l'escarcelle.

— Je le prenais à son beau drap pour un syndic des batteurs d'or. Mais quel est ce nouveau venu qui porte si piteusement la souquenille jaune... ?

— Un cadet du pays, le frère de Jacques Soulier, capitaine de la gabelle.

— Ce jeune coquin a l'œil vif, il pourrait bien s'avancer dans le monde.

— Tu devrais l'y pousser un peu, toi qui parais y faire figure aujourd'hui.

— Hé ! je ne dis pas non ! mais à notre santé, mordioux. . ! et que Dieu confonde tous ceux qui imposent le vin, les tonneaux et les vignes... !

On but ainsi plusieurs bouteilles, après quoi Sénac et Laffilé coururent à la messe de Saint-Luc, laissant en tête-à-tête le prétendu M. de Lisle, Puylaurens et Pierre Soulier. L'aventurier gascon, donnant sans perdre de temps l'écu à ce dernier, sous ombre d'aller quérir une chaise, se leva quand il fut parti pour fermer la porte et voir si personne ne pouvait l'entendre ; puis, reprenant sa place, et s'adressant familièrement au jeune homme habillé de noir et couvert du manteau usé :

— Puylaurens, dit-il avec une apparente franchise, aussi vrai qu'on m'appelait Guilhot quand nous jouions au mail ensemble, il me fâche, mordioux, de te voir si mal équipé !

— La fortune, en effet, ne m'a pas été favorable, répondit Puylaurens avec un triste sourire : qu'y faire ? supporter son sort ; pauvreté n'est pas vice !

— C'est cent fois pire, palsambleu ! — Comment ? un

homme comme toi, bourré de latin et de grec, maître ès arts de l'Université de Paris, aussi savant que Riolan sur le fait de la médecine, et qui manie, dit-on, le bistouri et le scalpel comme Turenne son épée, n'est, parce qu'il est pauvre, qu'un chirurgien barbier!

— Oui; humble frère de Saint-Côme, qui ne possède au monde que ce manteau déguenillé et qui va être forcé de le dire à la face de la Faculté tout entière, car il n'a pas même l'écu que lui réclamera tout haut, à titre d'hommage, un rapace doyen.

— Ami Puylaurens, je te plains!

— Tu me plaindrais bien davantage si tu savais tout. Le monde, heureusement, ne voit que la moitié de mon deuil et de ma misère!

— Si nous n'en voyons que la moitié, le reste, mon cher, doit être furieusement noir.

— C'est l'enfer, le martyre et la torture de la roue! Vingt fois, en y songeant, j'ai besoin de penser à Dieu et de lui demander à mains jointes le courage de vivre.

— Parle, mordioux! de quoi s'agit-il donc?...

— Quand je n'avais pas vingt-cinq ans, que mon cœur était plein de foi, d'ardeur et d'espérance, et que dans ce monde mauvais et si dur aux enfants de l'homme je croyais à tout, au succès, à la gloire, même au bonheur, j'épousai une jeune fille tout juste aussi riche que moi....

— Et la misère la flagelle....

— La misère la tue!

— Par la sambleu! comment cela?...

— Minée par une maladie dont tu vois bien la cause, elle meurt lentement dans une de ces rues où le soleil ne luit jamais. Il ne faudrait qu'un peu d'air pur, quelques jours de calme, la lumière des cieux et la campagne pour sauver ma pauvre Michelline, et moi, qui donnerais tout mon sang pour elle, je ne puis lui donner cela, et chaque jour je la vois mourir sans pouvoir rien faire pour la secourir!

— Tu as des clients riches pourtant, à ce qu'on dit.

— Oui, répondit Puylaurens avec amertume, je vais traiter des gens qui ont, comme le conseiller de Tubœuf, par exemple, quatre cent mille écus d'or empilés dans leurs coffres.

— Que ne t'adresses-tu à celui-là?...

Puylaurens ayant gardé le silence:

— A ta place, mon cher, reprit le faux de Lisle, je demanderais cent pistoles à M. de Tubœuf; cette somme-là ne serait qu'un denier pour lui, et je m'assure qu'il ne la refuserait pas.

— Tu pourrais te tromper, dit le chirurgien d'un ton sombre.

— Le crois-tu, Puylaurens?...

— Les avares n'ont pas d'entrailles. Je lui ai peint notre misère en sanglotant; je me suis jeté à ses pieds, ne demandant, le jour où je le rendais à la vie, que la moitié, le quart de la somme dont tu me parles...

— Et rien n'a ému son cœur de fer?

— Rien!

— Je l'aurais juré! Écoute, Puylaurens, je suis meilleur que M. de Tubœuf, je te prêterai cette somme.

— Toi, Guilhot!

— Je te la donnerai même, à une seule condition....

— Laquelle?...

— A ta première visite, tu me mèneras comme l'un de tes aides chez M. de Tubœuf.

— Et après?...

— Après, Puylaurens, reprit de Lisle plus bas, quand nous en serons là, nous verrons....

— Nous verrons, dis-tu?...

— Oui, si tu veux croupir toute ta vie sous les haillons, ou rouler sur l'or à ton tour et sauver Michelline!

— Mais, si je ne me trompe, tu me proposes là un assassinat et un vol!

— L'un et l'autre en effet, compère, dit intrépidement de Lisle.

— Misérable! s'écria Puylaurens, s'élançant de sa chaise et le saisissant à la gorge.

— Mendiant! lui riposta l'autre avec tranquillité.

— Oui, coquin, mais honnête homme, titre qui vaut plus à mes yeux que tout l'or du Pérou. Ah! je vois maintenant la source de ton luxe.

— C'est le vol, parbleu.

— Il ose l'avouer!

— Et pourquoi non?... Tout le monde vole à Paris: ceux-ci en petit, ceux-là en grand. Les partisans volent le roi, les hommes de loi volent les plaideurs, tout le monde vole le peuple; moi, je vole les dames.

— C'est toi qui ouvres les carrosses pour couper la bourse des femmes et leur arracher les bijoux.

— Oui, moi, le Solitaire!

— Sors, misérable! et sur-le-champ; si je faisais mon devoir, je te traînerais au Châtelet sans pitié et sans crainte. Mais je ne suis point un limier de justice, va te faire pendre ailleurs, ce qui ne tardera pas, je l'espère.

— Puylaurens, dit le Solitaire se hâtant de gagner la porte, tu me reverras....

— Au gibet! murmura dédaigneusement le pauvre chirurgien barbier; et, s'enveloppant dans son manteau usé jusqu'à la corde, il alla rejoindre Sénac, fier et la tête haute.

A peine eut-il disparu par le grand escalier, que Molière et Mauvillain sortirent de la chambre voisine, où ils étaient restés pour assister *incognito* à l'entretien des cinq Gascons:

— Eh bien, s'écria Mauvillain, que dis-tu de ce garçon-là?...

— Qu'il fallait venir au *Panier-Fleuri* pour trouver l'homme de Diogène. Où diantre la probité va-t-elle se nicher?..

— Mais où elle peut, la malheureuse! Chez les grands, il n'y a point de place, la vanité occupe tout; nos financiers la chasseraient à coups de fouet; elle est bien obligée de prendre gîte chez les pauvres.

— Parbleu! je la veux visiter dans ce nouveau logis; tu m'indiqueras, mon ami, le grenier de cet homme.

— Ce soir même, mon cher Molière; mais, *post seria nugæ*, après le sérieux le plaisant: tu viens de voir un juste, allons voir des originaux.

II. La corporation médicale. Le chapeau. Élection du doyen. Le grand et le petit banc. Les laquais bottés. Serment des maîtres chirurgiens et des frères de Saint-Côme. La redevance annuelle. Un tribut de quatre livres dix sols. Le docteur de Lyon. L'examen de la licence. Mme Gargant. La consultation. Les médecins de la cour. Guénaut. Molière médecin. L'abbé médecin. Système de Bourdelot. La médecine nouvelle. Le thé.

La messe venait de finir lorsque Molière et son ami arrivèrent rue de la Bûcherie. Toute la Faculté assemblée, *speciali articulo*, se disposait à procéder à la nomination d'un doyen. Grâce à la protection de Mauvillain, qui le présenta comme un confrère de Lyon, grand ennemi des nouveautés, il fut permis à l'auteur des *Fâcheux* de prendre place sur un banc et d'assister à la séance.

Les cent douze docteurs composant la corporation médicale, qui avaient seuls, et à l'exclusion de tous les autres, le droit de saigner, purger et mettre à mort légalement les trois cent mille habitants de Paris et de sa banlieue, étaient tous là en robe et en rabat. Au dernier coup de neuf heures, ainsi que le prescrivaient les statuts qu'on gardait religieusement en toutes choses, le doyen prêt à sortir de charge lut un discours en beau latin pour remercier la compagnie de l'honneur qu'elle lui avait fait, et pour la prier d'en élire un autre en sa place.

Les noms de tous les docteurs présents, écrits sur autant de billets, furent alors présentés par le bedeau en robe au doyen d'âge, qu'on nommait l'*Ancien maître*. Celui-ci mit dans un chapeau les cinquante-six du grand banc, ou, comme Mauvillain l'expliqua tout bas à Molière, les noms de ceux qui étaient inscrits les premiers par rang d'âge et de réception.

Quand ces billets eurent été bien ballottés et remués dans le chapeau, l'ancien maître en tira trois l'un après l'autre. Il en fit de même tout de suite du petit banc, mais ne choisit que deux bulletins dans les cinquante-six représentant les noms des plus jeunes, pour que le nombre fût impair.

— Et maintenant, demanda Molière à demi-voix, que va-t-on faire de ces billets?...

— Ces billets, répondit Mauvillain, servent à désigner les électeurs. Voilà cinq confrères qui ne peuvent être élus aujourd'hui, mais qui vont élire le doyen.

Les cinq docteurs désignés par le sort passèrent effectivement dans la chapelle, où le bedeau les enferma, et là, après avoir prêté serment de fidélité, ils choisirent, de tous les présents, trois candidats qu'ils jugeaient aptes à bien remplir la charge, deux du grand et un du petit banc. Ces trois nouveaux billets ayant été mis dans le chapeau, l'ancien maître y plongea la main bien étendue et en retira un. Celui-là portait le nom de M. Blondel, qui fut proclamé, pour deux ans, doyen de la compagnie.

Dès que le hasard, ce dieu inconnu dont les médecins d'alors auraient dû relever le temple, eut fait un doyen, la Faculté suivit son chef dans une autre salle pour la prestation des serments. Cette cérémonie, à laquelle la corporation médicale tenait comme au plus cher de ses priviléges, était la passion des maîtres chirurgiens. Il fallait qu'ils vinssent faire amende honorable aux pieds de cette bonne mère, qui les appelait des *laquais bottés* et voulait les condamner à l'humiliation éternelle des trois palettes et du rasoir. Tout bouffi de l'orgueil de sa caste et de sa dignité, le nouveau doyen vint donc s'asseoir en cape rouge sur sa chaise curule, et là, quand le bedeau eut introduit les maîtres chirurgiens, les frères de Saint-Côme et les chirurgiens barbiers, au dernier rang desquels s'effaçait Puylaurens, il leur proposa, d'une voix fière et méprisante, cette formule de serment :

« Vous jurez que vous obéirez au doyen de la Faculté dans toutes les choses honnêtes et permises; que vous porterez honneur et respect aux docteurs de la Faculté, ainsi que les écoliers le doivent à leurs maîtres;

« Que vous ne divulguerez point les secrets de la Faculté, supposé que vous les sachiez, et que vous lui révélerez, au contraire, ce que vous apprendrez que l'on tramera contre ses intérêts;

« Que vous procéderez avec force contre ceux qui exercent illicitement la médecine ;

« Que vous n'exécuterez point dans Paris ni dans les faubourgs les ordonnances d'aucun médecin, à moins qu'il ne soit docteur, licencié dans ladite Faculté ou approuvé d'icelle ;

« Que vous n'administrerez point dans Paris ni dans les faubourgs aucun médicament purgatif, ni altérant, ni cordial; mais que vous vous mêlerez seulement de ce qui concerne les opérations manuelles de la chirurgie. »

Les prévôts et les maîtres jurèrent humblement au nom de la communauté, déposèrent sur la table du doyen les cent sols tournois de redevance annuelle que la Faculté exigeait comme marque de sujétion, et se retirèrent ensuite pour céder la place aux apothicaires. Mais, avant de faire appeler ces cuisiniers d'Arabie, comme les surnommaient Riolan et Gui Patin, le doyen, élevant la voix, demanda s'il n'y aurait point parmi les barbiers un certain Puylaurens.

Le pauvre chirurgien, la douleur et la honte au front, revint sur ses pas et se présenta en silence devant le fier docteur à cape rouge.

— Il m'est avis, dit brutalement celui-ci, que devez quatre livres dix sous à la Faculté pour votre réception, et qu'avez oublié de prendre quittance !

Le malheureux ouvrait la bouche pour dire ce que son costume confessait surabondamment, lorsqu'il sentit une main glisser dans la sienne un écu d'or. Ému jusqu'au fond de l'âme, il se tourne et aperçoit Mauvillain qui de l'œil lui montre Molière.

— Eh quoi ! monsieur, murmura-t-il, vous à qui je suis inconnu, vous me rendriez un tel service !...

— Payez la Faculté, mon ami, dit Molière à mi-voix, et venez me voir aujourd'hui.

— Ah ! monsieur, quelle reconnaissance !...

— A l'angle des rues Richelieu et Traversière, ajouta Molière rapidement ; vous demanderez le docteur de Lyon ! Et saisissant le bras de Mauvillain : — On étouffe ici, dit-il entre ses dents, allons un peu respirer l'air frais de la Seine !

— D'autant, repartit Mauvillain, qu'ils vont examiner là-bas notre Gascon de tout à l'heure, et que, pendant le combat des maîtres et du cathédrant, je te propose le divertissement d'une consultation. Elle finira juste à temps pour nous permettre de revenir au *Panier-Fleuri* prendre notre part du festin que le candidat reçu ou non doit à la Faculté et à ses juges.

— Même quand il est refusé ?

— Oui, c'est l'usage, et la compagnie, comme tu l'as vu, ne transige point sur ses droits.

— Il doit vous faire, dans ce cas, mauvaise mine d'hôte !

— Oui, le festin devient plaisant, et pour ma part je n'y manque jamais.

— Bon ! mais présentement chez qui me conduis-tu ?

— Chez la femme d'un financier, de ce riche Gargant que Valot traita cet été....

— Et qui mourut....

— Parbleu ! c'est à ces causes que messieurs de la cour l'appellent Gargantua !

— Traite-t-il aussi la bonne dame?

— Non, mais elle n'en galope pas moins vite vers l'éternité, car elle est entre les mains de quatre postillons qui mènent leur monde bon train.

— Ce me sera une grande joie, je le confesse, d'entendre ces messieurs et de les voir de près.

— Etudie ces originaux, Molière, fais-les bien ressemblants, et je te garantis que le public applaudira.

L'auteur des *Précieuses ridicules* promit d'observer de son mieux, et, montant en carrosse, il courut avec Mauvillain chez Mme Gargant, qui demeurait dans le Marais,

auprès de la place Royale. Le hasard voulut qu'ils arrivassent les premiers; mais le temps était cher pour les médecins à la mode, et ils n'attendirent pas longtemps. A peine avaient-ils pris des siéges que le galop précipité d'un cheval se fit entendre dans la rue de Saintonge.

— Voici Guénaut, dit Mauvillain; je reconnais l'allure de son Bucéphale, qui trépide, va l'amble et le tuera un de ces jours.

— Est-ce celui dont l'ami Despréaux a dit dans ses satires :

Guénaut sur son cheval en passant m'éclabousse... ?

— Et le même auquel il décerne ailleurs ce laurier mérité :

On compterait plutôt combien dans un printemps
Guénaut et l'antimoine ont fait mourir de gens.

— Et comment porte-t-il le deuil de tous ces homicides?

— Avec la fermeté d'un Turc! C'est un homme que rien n'émeut; quand il dort, le diable le berce, et il ne songe qu'à des écus blancs ou à des écus d'or.

Guénaut entrait sur ces paroles. Qu'on se figure un grand singe voûté, ridé, le chef couvert d'une énorme perruque blonde qui lui retombait des deux côtés jusque sur la poitrine; sa robe, marquetée de boue, était relevée sur le genou gauche; il portait des souliers carrés dont le nœud était aussi jaune que son rabat, et une culotte de soie noire qui avait grand besoin de la protection de la robe. Entrant comme un effaré :

— Bonjour, messieurs, dit-il, votre serviteur! Je croyais trouver ici Gui-Patin, ce pédant sanguinaire.

— Il est sans doute, répondit Mauvillain d'un ton grave, au chevet de sa malade; mais souffrez qu'en sa place je vous présente un de nos confrères de Lyon, partisan des saines doctrines.

— Pour quelle médecine êtes-vous, monsieur? demanda Guénaut à Molière, en scandant chaque mot et appuyant avec lenteur sur chaque syllabe.

— Pour la médecine polypharmaque, jusqu'à la mort... du malade, s'entend!

— Alors vous êtes un docteur antimonial?...

— Et stibial, monsieur, des pieds à la tête!

— Touchez là! je fais plus d'état de deux garçons apothicaires que d'Aristote et d'Hippocrate, qui ne nous valaient pas!

— Voici Bourdelot, dit Mauvillain; je viens de le voir arriver dans sa chaise, suivi de ses trois estafiers.

— Il a gagné de bons écus avec ses facéties au service de la reine de Suède, et, ajouta Guénaut en soupirant, il est pourvu, en outre, de l'abbaye de Macé, planfureux bénéfice!

— Il ne lui manque plus que la santé qu'il n'a jamais donnée à ses malades! Bonjour, monsieur l'abbé, dit Mauvillain gaiement en allant au-devant de Bourdelot : vous engraissez-vous quelque peu dans les prés de l'Eglise?

— Comme vous dans ceux de la cour; je n'ai que la peau et les os.

— Monsieur, lui demanda Guénaut, quel est votre sentiment touchant la controverse qui divise la Faculté?

— Mon sentiment, monsieur?... Oh! je ne le cèle à personne : tout le monde est ignorant...

— Plaît-il? fit Mauvillain.

— Il n'y a jamais eu sur terre un philosophe pareil à Descartes.

— Ensuite?

— Notre médecine commune ne vaut rien.

— Comme il y va!

— Il faut des remèdes nouveaux et des règles nouvelles.

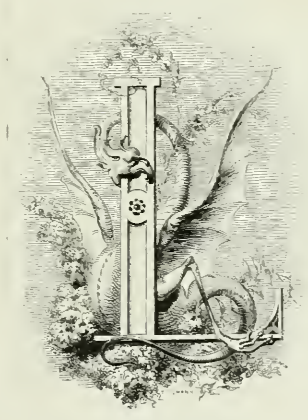
— Le thé, par exemple, interrompit Mauvillain en riant.

— Tous les médecins d'aujourd'hui ne sont que des pédants avec leur grec et leur latin!

— M. le docteur Poutingon! cria un laquais de sa voix sonore.

A cette annonce, Molière tourna la tête avec empressement et vit entrer un vieillard de près de quatre-vingts ans, en robe longue et traînante, dont une vaste perruque blanche recouvrait la moitié. Il s'avance à pas comptés, s'arrête une minute devant Molière et chacun de ses confrères pour leur faire une profonde salutation, puis s'étend sans parler dans un fauteuil, appuie son menton sur sa canne à pomme d'or, et, fermant les yeux, semble plongé dans les méditations les plus graves et les plus abstraites.

III Le docteur Poutingon. Un valet d'apothicaire. La médecine ancienne. Le bezoard et le cardimelech. Desfougerais. Gui-Patin. La diaphthore. Les ordonnances de M. Poutingon. Quels sont les démons du royaume. La casse et le tartre vitriolé. Une maladie de la rate. L'antimoine et la saignée. Les médicastres. Les docteurs sanguinaires. La responsabilité médicale. Raoul de Criquebec. *Tomès*, *Bahis*, *Macroton* et *Desfonandrès*. La ruelle du Grand-Châtelet. La pauvre malade. Mauvillain et Molière. L'apothicaire de la Croix-Rouge.



Le plaisant original, dit tout bas Molière à son ami, et qui porte un étrange nom!

— Duquel il est digne, mon cher, répondit Mauvillain en gagnant un coin du salon. Barnabé-Thomas Poutingon, l'un de nos maîtres et marguillier de Saint-Eustache, est le plus grand valet d'apothicaire qu'on puisse trouver en ce monde. Il n'a d'autre *credo* que le dispensaire de Myrepsus, qui date du temps où la reine Berthe filait, et d'autre *pater* que l'opium, le quinquina, l'antimoine, le mithridate, le cardimelech, la thériaque, l'alkermès, le bézoard et la corne de licorne; aussi tous nos cuisiniers d'Arabie l'adorent et le portent aux nues!

— Et ses malades?...

— Ils n'ont pas le temps de se plaindre.

— M. le lieutenant de police devrait tous les mois le faire changer de quartier.

— On ne le laisse à coup sûr dans le sien qu'afin de modérer l'accroissement trop rapide de la population.

— O l'étrange animal! chuchota Molière, le contemplant dans son repos; je crois bien qu'après celui-là il faut tirer l'échelle

— Non, mon ami; nous avons mieux en fait de ridicule.

— Je tiens que c'est chose impossible!

— Regarde.

Un homme assez âgé, au gros ventre, aux jambes de fuseau, à la face bouffie et couturée en tous sens par la petite vérole, entrait à ce moment, hors d'haleine, en boitant fortement des deux côtés.

— Allons, Desfougerais, lui cria Guénaut avec humeur, vous arriverez donc toujours le dernier ! J'aurais déjà fait trois visites depuis qu'on vous attend.

— C'est la faute de ma mule, et la vôtre surtout, confrère, répondit Desfougerais tout essoufflé.

— Comment cela?

— Nous avons rencontré sur le Pont-au-Change le convoi de M. de La Mothe Le Vayer, l'un de vos malades, et la pauvre bête a eu tant de peur qu'elle s'est mise à ruer et que j'ai vidé l'arçon.

— Puisse-t-elle vous rompre le cou la première fois que vous nous laisserez croquer le marmot si longtemps!

Pendant que ceci se passait dans le salon, le sarcastique Gui-Patin, assis avec deux autres médecins de la cour, Daquin et Esprit, au chevet de Mme Gargant, lui disait en frottant du bout de l'index son long nez bourgeonné et plein de malice :

— Éclaircissez-moi, s'il vous plaît, madame, un point où je ne comprends goutte. Comment se fait-il qu'ayant de l'esprit et du monde vous puissiez admettre céans un barbare tel que Guénaut, un sot du calibre de Poutingon, et un empirique de l'impudeur et de l'audace de ce Desfougerais?

— Que voulez-vous, monsieur Patin? je sais qu'ils me tueront; mais ils ont tué mon père, ma mère, mes deux sœurs, mon mari : voulez-vous, après cela, que je les renvoie?

— Que Dieu vous aide alors, madame, car je vous vois bien en péril!

Mme Gargant, qui ne le croyait pas, dit au laquais d'introduire les médecins, et ceux-ci entrèrent chez leur malade avec la froideur et la gravité de juges venant prononcer un arrêt de mort. M. Poutingon, auquel chacun cédait le pas, en qualité d'ancien, s'approcha le premier en silence, tâta le pouls de Mme Gargant, lui fit tirer la langue, regarda sérieusement dans le bassin; puis, s'enfonçant dans sa perruque, il réfléchit quelques instants, les yeux fermés, et n'articula que ce mot : Diapthore!

Ses quatre confrères, à l'exception de Molière, qui se récusa comme n'appartenant pas à la Faculté, examinèrent la malade chacun à son tour, et, après avoir prononcé leur oracle avec la même solennité et la même lenteur, ils revinrent tous ensemble au salon pour consulter.

C'était ce moment qu'attendait l'irascible Gui-Patin pour livrer bataille. A peine les docteurs furent-ils installés dans leurs fauteuils, que s'adressant avec un sourire moqueur à Poutingon :

— Que pense notre ancien, dit-il, de la malade?

— Je la crois atteinte, répondit sentencieusement Poutingon, d'une diaphthore aiguë; il y a corruption de la substance du poumon, et mon avis est qu'il faut procéder au traitement d'icelle *tutò* et *citò* : sûrement et promptement.

— Et que prescrirait notre ancien en ce cas? demanda Gui-Patin avec son plus mauvais sourire.

— Quatre grains de crème de tartre, des perles préparées, du tartre vitriolé et de l'antimoine diaphorétique autant, délayés dans de l'eau de chélidoine.

— Gare à la bourrasque! dit Mauvillain à l'oreille de son ami.

— Et vous lui feriez avaler ces drogues? reprit Gui-Patin d'un air narquois.

— C'est le seul moyen de la guérir.

— Et moi, je soutiens que si elle prend cet abominable poison, elle est morte!

— Qu'est-ce à dire, monsieur? osez-vous manquer au respect dû à vos anciens?

— Oui, quand il s'agit d'empêcher mon prochain d'aller de vie à trépas; je le dois et je l'ose!

— L'autorité de la science et de l'expérience est sacrée!

— Moins que la vie humaine, si menacée par les chimistes, les apothicaires et les charlatans, qui sont les démons du royaume!

— Serviteur! balbutia Poutingon se levant et sortant tout en colère; monsieur Patin, je suis votre valet, mais plus jamais nous ne consulterons ensemble.

— Ainsi soit-il! Et vous, messieurs, quel est votre diagnostic? demanda-t-il à Bourdelot qui entraînait Esprit et Daquin vers la porte.

— Nous ne pouvons nous prononcer et reviendrons demain!

— Ce sera peut-être trop tard, si elle écoute ces gens-ci, grommela Gui-Patin, pendant que Mauvillain avançait son fauteuil et touchait Molière du coude.

Tel qu'un dogue, en effet, prêt à mordre son ennemi, le bilieux médecin de la place du Chevalier-du-Guet toisait Guénaut d'un œil morose. Brusquant l'attaque tout à coup :

— Monsieur mon confrère, dit-il, voulez-vous nous faire connaître votre sentiment?

— Sans doute, monsieur, répondit hardiment Guénaut, Mme Gargant est malade de la rate.

— Le pensez-vous aussi, monsieur? reprit Gui-Patin se tournant vers Desfougerais.

— Moi! point du tout! Avec la permission de mon confrère, je dirai qu'elle a un abcès et un fongus *in regione lumborum*, et que la rate est beaucoup au-dessus.

— Et vous, messieurs?

— Nous opinons d'avance, dit gracieusement Mauvillain, comme le consultant.

— Cela étant, je soutiens, moi, que nos deux confrères se trompent, et que notre malade n'a qu'un catarrhe suffocant.

— C'est une affection de la rate, cria Guénaut!

— C'est un abcès! dit le boiteux.

— Et il faut lui donner l'antimoine, n'est-ce pas?...

— Pourquoi non? répondirent les deux médecins, d'accord cette fois.

— Parce que l'antimoine est le fléau du genre humain! qu'il n'y a sous le ciel drogue plus pernicieuse, et qu'on ne trouve plus que quelques malotrus, charlatans et effrontés imposteurs, qui s'en servent; encore n'est-ce que lorsqu'ils veulent tuer quelqu'un et le délivrer de ce monde.

— Que faut-il donc faire à votre avis? demanda Guénaut insidieusement.

— La saignée....

— Nous y voilà! s'écria Desfougerais, et nous pouvons dire avec le poëte :

O bonne, ô sainte, ô divine saignée!

— Oui, vous pouvez le dire, reprit Gui-Patin s'échauffant, en dépit de tous les droguistes et de tous les médicastres du monde! Botal le remarque avec raison, le sang est comme l'eau dans une bonne fontaine, tant plus on en puise, tant plus il s'en trouve!

— Une seule question, répliqua Guénaut, croyez-vous, avec Hippocrate et toute la Faculté, que la vie réside dans le sang?...

— Si je le crois! comme l'Evangile!

— Donc si la vie réside dans le sang, la saignée est un commencement d'assassinat!

— Tire-toi de là, Michaud, fredonna le boiteux en mettant son tricorne,

Mais son antagoniste, criant à pleine voix :

— Je maintiens, prétends et soutiens envers et contre tous, que la médecine n'a point de remède plus sûr. Comment ai-je tiré le conseiller-clerc Verthamon du mauvais pas d'une fièvre continue? par le moyen de vingt bonnes saignées et de vingt bonnes médecines! Mon oncle a été saigné huit fois des bras, et chaque fois je lui en tire neuf onces, quoiqu'il ait quatre-vingts ans. J'ai fait saigner pour une coqueluche un enfant de trois jours!

— Oh! vous êtes, nous le savons, un docteur sanguinaire!

— Et vous deux, car je ne vous sépare pas, un marais d'ignorance et d'impostures de l'art!...

— Messieurs! messieurs! de grâce! s'écrièrent Mauvillain et Molière, se jetant entre les trois vieillards tout prêts à se gourmer; calmez-vous et veuillez songer à la malade. Que lui ordonnerai-je de votre part?...

— L'antimoine!

— Les petits grains!

— La saignée, le séné et le sirop de roses pâles!

— Si on la saigne, dit Guénaut, elle est morte!

— Qu'on lui donne leurs drogues, elle ne passera pas la nuit, répliqua aigrement Gui-Patin.

Tous les trois sortaient en lançant à la pauvre Mme Gargant cette terrible flèche de la médecine, non moins à craindre que celle du Parthe, mais ils rencontrèrent dans l'antichambre une façon de gentilhomme, grand, sec et de sombre mine, qui leur barra poliment le passage et les ramena.

— Messieurs, leur dit ce brave sans paraître s'apercevoir de leur mauvaise humeur, j'ai besoin de vous toucher deux mots d'un sujet qui m'importe, avant que nous nous séparions.

— De quoi s'agit-il, monsieur? murmura Guénaut fort mécontent; il est tard et nous avons hâte.

— Voici le sujet en deux mots : je suis le chevalier Raoul de Criquebec.

Les trois médecins saluèrent en écarquillant les yeux, car nul ne devinait où voulait en venir cet homme.

— Cadet de basse Normandie, continua le chevalier avec un superbe sang-froid, je n'ai pour tenter fortune que ma noblesse et mon épée. La veuve de M. Gargant ayant agréé ma recherche..., vous devez me comprendre!

Ce fut Molière cette fois qui toucha Mauvillain du coude, tandis que les trois docteurs se regardaient de plus en plus ébahis.

— Vous devez me comprendre, répéta, en appuyant sur chaque mot, le chevalier de Criquebec.

— En ce qui me regarde, nullement, répondit Guénaut.

— Moi, je jette ma langue aux chiens, dit Desfougerais.

— C'est aussi pour moi lettre close, et pourtant, ajouta Gui-Patin, je comprends le grec et l'hébreu.

— Il faut dès lors parler français : en daignant agréer mes vœux, la veuve de M. Gargant m'apporte en dot trois cent mille écus de fortune.

— Ah! je comprends, s'écria Gui-Patin.

— C'était bien clair : arrangez-vous entre vous trois comme vous le voudrez, mais pour le roi ni pour la Ligue je n'entends pas perdre mes trois cent mille écus!

— Monsieur, dit Gui-Patin, *contra vim mortis non est remedium in hortis* : ce qui veut dire, dans la langue dont nous usons, que le remède contre la mort est moins commun que la salade. Toutefois, à moins d'événements imprévus et surnaturels, je vous réponds de l'efficacité du mien.

— Est-ce votre avis, messieurs?

— Non, certes! s'écrièrent les deux autres, la saignée est mortelle!...

— J'inclinerais fort à le croire, ayant eu le malheur de blesser trois hommes en duel, qui sont morts par après. D'un autre côté, l'antimoine, dit-on, tue cette année beaucoup de monde. Dans cette perplexité, voici ce que j'ai résolu : je lui vais laisser le choix entre vos ordonnances; mais je vous préviens et vous le jure, foi de Criquebec! c'est celui dont elle suivra le traitement que je rends responsable des suites!

— Que veut dire cela, monsieur? exclamèrent les trois docteurs.

— Cela veut dire, à Paris comme en Normandie, que si l'un de vous tue Mme Gargant avec sa médecine, le chevalier de Criquebec le tuera avec son épée!

— Votre très-humble valet! murmurèrent les médecins, se précipitant vers la porte.

— Ils ne reviendront plus, dit Mauvillain à Molière, mais ils ont affaire au plus grand brutal de la cour, et je ne donnerais pas un teston de la vie de celui qui ruinera le chevalier de Criquebec.

— Ah! les étranges animaux!

— Sais-tu, Molière, comment je les appelle en grec?...

— Non, comment les appelles-tu?

— Esprit André, qui bredouille toujours et parle par saccades, je l'appelle *bahis*, le jappeur, l'aboyeur. Je donne à Daquin, aussi entiché de la saignée que le fou que tu viens d'entendre, le nom de *tomes*, saigneur; à Guénaut qui mesure, compasse et espace trop ses paroles, celui de *macroton*, et celui de *desfonandrès*, qui signifie tueur d'hommes, à Desfougerais, le plus grand meurtrier de ce temps.

— Ces noms me paraissent fort bons, et je t'en remercie?

— Quoi donc! oserais-tu jouer les médecins, et les médecins de la cour?...

— Comme les marquis et les précieuses! L'affaire de la comédie est de représenter en général et de livrer au ridicule tous les défauts des hommes.

— Je viens donc d'introduire un Grec dans les remparts de Troie! Ma foi! tant pis pour les Troyens! Et puisque te voilà dans la place, prends-y ton bien, Molière!

— C'est ce que je compte bien faire encore à pleines mains quand nous retournerons au *Panier-Fleuri*; mais ne saurais-tu me conduire avant?...

— Où? mon ami...

— Chez ce pauvre diable de tantôt, qui n'a que de la probité, du cœur et de la science!...

— Triste bagage au temps présent pour s'avancer dans le monde! J'étais bien sûr que tu ne l'oublierais pas. Suis-moi, Molière!

Dans une de ces ruelles sombres, fangeuses, lugubres, qui s'ouvraient à peine derrière le Grand-Châtelet, s'élevait une maison noire, dont les murs extérieurs comme ceux du dedans suintaient d'humidité. Un escalier de pierre, construit en spirale, où deux personnes ne pouvaient monter de front, conduisait aux cinq étages de ce logis maudit, qui semblait exhaler la douleur et la plainte. En arrivant sur le dernier palier, Mauvillain s'arrêta et regarda Molière. L'auteur du futur *Misanthrope* avait la larme à l'œil.

— Est-il possible qu'on puisse vivre dans ce taudis! murmurait-il à demi voix.

— On n'y vit pas longtemps, hélas! Mais ce vestibule

infernal ne dit rien; c'est dans son refuge qu'il faut voir la misère!

Ils frappèrent: après une attente assez longue, la porte sinistre s'ouvrit à demi, et Puylaurens, sans manteau cette fois, et montrant ses haillons, avança la tête pour demander ce qu'on lui voulait.

— Je t'amène un ami, dit Mauvillain.

— Ah! monsieur, balbutia le pauvre jeune homme, quelle bonté, et que de reconnaissance ne vous dois-je pas! Vous m'avez épargné la honte du plus cruel aveu qu'on puisse faire au monde!

Molière ne l'entendait pas: ses yeux parcouraient cette chambre aux murailles nues, criant le malheur et la faim. Pas un meuble! quelques livres gras et usés sur une imposte, et, dans l'un des angles de ce réduit obscur et froid, un grabat ou plutôt un amas confus de haillons et de paille; voilà tout ce qu'on y trouvait. Il s'approcha de ce grabat et y vit, à moitié ensevelie dans des flots de cheveux blonds comme ceux des madones, une tête angélique, dont Raphaël eût envié la délicatesse et les traits gracieux. Quoique le pauvre Puylaurens eût étendu avec soin son manteau plié en deux sur cette infortunée, elle grelottait dans son douloureux assoupissement.

Molière la contempla quelques minutes en silence, puis, passant brusquement la main sur ses yeux, il revint vers la porte et dit à Puylaurens:

— Cette jeune femme me semble bien malade!

— Oui, répondit le chirurgien d'une voix sourde.

— Espéreriez-vous de la sauver dans un logis plus sain, à la campagne, par exemple?

Puylaurens ne répondit qu'en regardant le ciel et en pleurant



Mme Michelline Puylaurens. Dessin de Foulquier.

— Soit, mon ami; remettez-vous, nous en reparlerons. Y a-t-il longtemps qu'elle est dans cet état?...

— Depuis un an, monsieur, le travail et les veilles ont épuisé ses forces.

— N'aviez-vous donc aucun parent qui vous pût secourir?...

— Non, monsieur, les miens sont trop pauvres.

— Et ceux de votre femme?...

— Michelline n'a plus que son père.

— Et ce père, est-il pauvre aussi?...

— Bien loin de là, monsieur; c'est un des bourgeois les plus riches du faubourg Saint-Germain.

— Comment! le père de cette enfant est riche, et il la laisse ainsi!

— Hélas! il aimerait mieux la voir mourir que de lui donner un écu.

— C'est donc un homme sans entrailles, têtebleu?

— C'est un avare!

— Ah! sa passion va jusque-là?

— Il me fait payer les potions même que je vais acheter pour elle!

— Oh! il faut voir cet homme! Son nom? apprenez-moi son nom.

— Arnoulet!

— Où demeure-t-il?

— A la Croix-Rouge. C'est l'apothicaire le plus achalandé du faubourg Saint-Germain.

— Mon ami, attends-moi ici, dit Molière à Mauvillain, en deux tours de roue je cours chez l'avare et reviens te prendre. Quant à vous, mon brave garçon, ne désespérez pas. Le bonheur a de mauvais yeux, voilà pourquoi il se trompe souvent; mais il sait trouver quelquefois la porte d'un pauvre homme!

MARY-LAFON.

(*La fin au prochain numéro.*)

QUELQUES SALONS DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

LE SALON DE LA DUCHESSE D'ABRANTÈS (1).

I. La soirée du 12 octobre 1836. Un mot caractéristique. Grandeur et misère. Le théâtre Castellane. Une répétition et un goûter. Une lettre dans un fiacre. Junot. Balzac et Napoléon. Un Américain. Le marquis d'Aligre. L'art de ne pas prêter son argent. M. Bouilly.

Le soir de la première représentation au Théâtre-Français de ma comédie de *Marie ou trois Époques*, j'étais seule chez moi, attendant qu'on vînt me donner des nouvelles de ce qui s'était passé, lorsque j'entendis avec joie des voitures s'arrêter à la porte de ma demeure, rue de Joubert, et une foule de personnes accourir; je devinai le succès avant de le savoir; on n'a tant d'amis que quand on est heureux! Au nombre de ces amis empressés était Mme la duchesse d'Abrantès, plus empressée qu'aucune autre, car elle était très-affectueuse, très-bonne et très-sympathique aux joies de ceux qu'elle aimait.

C'était le 12 octobre 1836. La duchesse d'Abrantès amenait avec elle une fort belle personne qu'elle me présenta en lui donnant le titre de princesse *Lucien Bonaparte*. Je n'avais pas vu l'empire, mon enfance s'était passée en province; mais le prestige de ce temps merveilleux, de ces grands hommes de guerre et de cette puissance fabu-



Balzac et autres célébrités chez Mme la duchesse d'Abrantès. Dessin de Foulquier.

leuse n'en était que plus frappant pour moi. Ce dont on entend parler sans le voir grandit beaucoup dans l'imagination. Quoique j'eusse été élevée dans l'opinion légitimiste, le nom de Bonaparte m'apparaissait toujours entouré d'une auréole de gloire. Ainsi mêlé à ma grande joie, il me fit un immense effet, et l'impression de ce moment m'est encore présente.

Je me trouvai donc ce soir-là entourée de toute ma société et de quelques personnes qui avaient désiré me voir. Il était près de minuit lorsqu'on arriva. Je fis préparer une collation, et la veillée se prolongea fort avant dans la nuit. La conversation devint intime, joyeuse et familière; tout à coup la duchesse d'Abrantès s'écria :

— Qu'on est donc bien ainsi la nuit pour causer! On ne craint ni les ennuyeux ni les CRÉANCIERS.

Le dernier mot me surprit étrangement et produisit un grand effet.

Hélas! c'était le secret de sa vie qu'elle révélait ainsi dans ce moment d'abandon! de cette vie qui tenait encore aux splendeurs féeriques de l'empire, et que les petites misères douloureuses de la gêne attristaient et tourmentaient secrètement.

Là étaient les deux points extrêmes d'une existence qui ne me fut que trop connue plus tard et qui excita au plus haut point mon étonnement. Grandeur! Misère! c'était le fond de chaque jour des dernières années de la duchesse

(1) Voyez son portrait, t. V, p. 352, et quelques détails sur elle, t. VII, p. 1. Voyez, pour la série, les livraisons précédentes.

d'Abrantès; le reste se plaçait tant bien que mal au milieu de cela, et se trouvait plus ou moins imprégné de l'une et de l'autre!

Lorsque je fis connaissance avec Mme d'Abrantès, elle habitait dans le haut de la rue Rochechouart un appartement au rez-de-chaussée, ouvrant sur un jardin. L'été, la société se répandait sur la pelouse: c'était charmant. Les réunions nombreuses étaient fort amusantes, les opinions politiques s'y trouvaient toutes ensemble, comme toutes les classes de la société, et souvent les représentants de toutes les nuances semblaient avoir été choisis parmi les plus excentriques de chaque couleur.

Les réunions d'une maison participent beaucoup des idées du maître ou de la maîtresse du lieu; on attire involontairement à soi ce qui est sympathique, et la duchesse d'Abrantès aimait les grandeurs et les arts, les gens de lettres et les hommes de guerre, les écrivains sérieux et les jeunes beaux qui dansaient bien; mais ce qui obtenait promptement toute son affection, c'était le talent, la réputation, la gloire; l'esprit, l'intelligence sous toutes ses formes avait le premier rang chez elle, c'était là le principal; les choses frivoles représentées par les personnes vulgaires n'étaient reçues que pour l'entr'acte ou comme un public pour les grands acteurs.

Le fils aîné de la duchesse, celui qui portait alors le titre de duc d'Abrantès, était un homme de taille moyenne, ayant une jolie figure, avec des traits délicats et d'une extrême mobilité; il ne manquait pas d'esprit, mais il y avait un peu de désordre dans ses paroles comme dans ses actions, et sa vie était livrée, dès cette époque, aux excès qui l'ont malheureusement abrégée quelques années après. Il avait une certaine originalité et une gaieté imperturbable. Au milieu de grands embarras d'argent, c'était lui qui, montrant un jour une feuille de papier timbré, destinée à faire une lettre de change, disait en plaisantant sur l'usage et l'abus qu'il en avait fait: « Vous voyez ce papier blanc. Cela vaut vingt-cinq centimes; quand j'aurai mis ma signature au bas, cela ne vaudra plus rien! »

Il ne se faisait pas d'illusion sur son crédit!

Son frère sortait alors de l'école militaire; c'était une nature douce, calme et aimable, la duchesse l'appelait *la raison* de la famille.

Deux filles aussi ornaient le salon de leur mère. Elles étaient trop jeunes pour avoir vu les splendeurs des beaux jours de leurs parents, mais elles adoucirent les mauvais pour la duchesse d'Abrantès; car le ciel leur avait donné en courage et en talent ce qui leur manquait en fortune et en prospérité.

Un des habitués les plus intimes des salons de la duchesse d'Abrantès était le comte Jules de Castellane que tout le monde connaît plus ou moins, mais que peu de personnes connaissent complétement. Nous ne parlerons pourtant ici que de son théâtre de société qui florissait déjà vers cette époque; il fut un moment dirigé par les soins de Mme la duchesse d'Abrantès; elle fut remplacée plus tard par Mme Gay, laquelle fut détrônée à son tour. M. de Castellane n'était pas encore marié, et son hôtel était une espèce de république. On s'y disputait le pouvoir. C'était à qui gouvernerait; on ne savait auquel entendre, et les mains qui saisissaient les rênes de cet État agité les gardaient si peu de temps que ce n'était vraiment pas la peine de s'en mêler.

J'avais, à la demande de M. le comte de Castellane, composé pour son théâtre une comédie en un acte, intitulée: *Le Château de ma nièce*. Mais, pendant que je la faisais, j'eus l'occasion de me convaincre qu'on m'envierait la place que j'y occuperais, et, la porte du Théâtre-Français m'étant ouverte, j'y donnai cette petite pièce qui fut jouée par Mlle Mars avec grand succès.

Cela ne me brouilla pas avec l'illustre troupe d'amateurs. Au contraire, on m'invita sans cesse aux répétitions. Un jour je m'y rendis; il s'agissait d'une pièce de la duchesse d'Abrantès, une pièce en un acte dont la répétition dura cinq heures, tant elle fut mêlée de mille choses inattendues: de récits, d'anecdotes et de joyeuses plaisanteries entièrement étrangères à la comédie. La duchesse d'Abrantès surtout était en joie, et nous nous amusâmes follement. On finit par danser sur le petit théâtre. Mais tout à coup la duchesse s'écria que depuis cinq heures qu'on parlait on n'avait ni bu ni mangé. Alors le maître de la maison, qui était comme les autres tellement absorbé par les plaisirs de la matinée qu'il avait oublié le nécessaire de la vie pour son superflu, fit courir au plus vite chez les pâtissiers voisins, et, s'il faut tout dire, les comédiens amateurs firent autant d'honneur aux gâteaux du comte de Castellane que la troupe de Ragotin au souper de M. de la Bonardière.

Je partis pendant qu'on goûtait, et je pris pour revenir chez moi une voiture de place qui stationnait devant la porte et qui s'offrit à me conduire; sur la banquette de devant était un papier déployé et un peu chiffonné; j'avoue que les morceaux de papier qui n'appartiennent à personne et qui me tombent ainsi sous la main excitent ma curiosité, et ils m'ont quelquefois fourni le sujet de piquantes observations. Mais que celles-ci furent tristes, et qu'elles me navrèrent! Je lus d'abord machinalement: c'étaient des reproches durs et cruels, presque des injures adressées par un créancier à un débiteur insolvable ou de mauvais vouloir; et je ne puis exprimer ce que j'éprouvais de douloureux en reconnaissant que tout cela s'adressait à la duchesse d'Abrantès, à cette femme déjà âgée que je venais de laisser badinant comme une enfant. Mon étonnement était extrême. Ces habitudes-là m'étaient complétement inconnues. J'avais bien vu des gens pauvres ne pouvant s'acquitter, mais le malheur les retenait tristement à leur foyer, des larmes obscurcissaient leurs yeux, et le sourire ne venait plus sur leurs lèvres pâlies. Pour la première fois, cette vie de joie et de douleur, de luxe et de misère, m'était révélée et me frappait de surprise. Depuis cette époque, j'ai été à même, comme tout le public, de me familiariser avec les grandes existences excentriques, vivant au milieu des fêtes et des créanciers, du luxe et des dettes; mais alors on en était encore à la littérature classique, et tout le monde y vivait raisonnablement. Je fus atterrée!

Il était évident que cette voiture avait servi à la duchesse d'Abrantès pour venir de chez elle à l'hôtel Castellane, qu'elle y avait oublié cette lettre, et que pendant cinq heures les différentes personnes qui avaient passé dans cette voiture s'étaient successivement occupées des affaires dont elle avait l'air, elle, de ne se préoccuper nullement.

Hélas! la pauvre femme! elle est morte à la peine. Tous les chagrins qu'elle essayait de cacher, et dont elle cherchait à se distraire, ont abrégé ses jours et rendu cruels les derniers instants de sa vie! Je ne voulus pas que d'autres pussent s'égayer sur ces tristes détails, je pris ce papier; mais, n'osant le lui remettre, puisque j'étais de ceux qu'elle voulait tromper, je mis cette lettre sous enveloppe et je la lui renvoyai par la poste.

Cette découverte m'attrista plusieurs jours et me fit observer plus attentivement l'intérieur de la maison de la

duchesse. Ce fut à partir de ce moment que je connus tout ce que les plaisirs, ou plutôt le mouvement, y cachaient de misères douloureuses. Mais, je dois le dire, au milieu de ce désordre qui s'accrut sous mes yeux, dans les dernières années de sa vie, et qui parfois amena chez elle et jusque dans son salon des personnages étranges, et qu'on s'étonnait d'y voir, je n'ai rien observé qui fût de nature à nuire à personne ; elle ne nuisait qu'à elle-même, qu'à son bien-être, à sa considération et surtout à son repos, sans que cela parvînt jamais à corriger sa frivolité. Ainsi, lorsqu'après avoir souffert de tous les ennuis attachés à une grande gêne et aux persécutions de créanciers exigeants, il lui arrivait de pouvoir disposer d'une somme un peu considérable, elle remplissait sa maison de fleurs, de porcelaines, de cristaux inutiles, sans s'occuper le moins du monde des choses urgentes qui auraient dû être sa seule affaire. Cela venait sans doute des prospérités inouïes qui avaient par moment brillé sur sa destinée, dont l'origine elle-même avait quelque chose de merveilleux.

La famille de la duchesse d'Abrantès avait régné sur Constantinople, et sa mère portait le nom de *Comnène!*

Junot, son mari, né dans un rang obscur, s'était élevé tout à coup à ces hauteurs fabuleuses qui font croire à l'intervention des fées ! Ces guerres pleines de merveilles ! il s'y était montré au premier rang ; cette puissance formidable ! il en avait eu sa part, car il avait été plus que roi en Portugal, maître sans conteste et souverain sans contrôle ; les lieutenants de Napoléon s'étaient vus un moment pour l'Europe des espèces de demi-dieux, ressemblant, il est vrai, à ceux de l'Olympe, qui tenaient un peu de la nature humaine et ne se refusaient ni ses plaisirs, ni ses faiblesses.

Eh bien, de ces deux grandeurs, celle de la race et celle de la puissance, la duchesse d'Abrantès n'avait gardé ni morgue, ni vanité, ni dédain ; c'était une bonne nature qui appréciait avant tout l'élévation de l'esprit ; la prospérité ne l'avait pas gâtée, l'infortune ne l'abattit point. Mais c'était une femme dans l'acception frivole du mot. Son humeur et ses goûts variaient à l'infini ; l'impression du moment la prenait tout entière, et elle passait du chagrin à la joie avec la vivacité et la naïveté d'un enfant ; je n'ai jamais vu une maison où il y eût en même temps plus de gaieté et plus de tristesse. Un soir, on riait de bon cœur, et la duchesse était joyeuse entre tous ; quand la conversation languissait, elle avait quelque bonne histoire bien drôle sur des femmes de la cour impériale, et jamais une verve plus intarissable n'avait fait jaillir de ses paroles de plus folles plaisanteries ; on en oubliait l'heure du thé, qui se prenait d'ordinaire chez elle à onze heures. Ce soir-là, minuit avait sonné depuis longtemps lorsqu'on s'assit cette fois autour de la table. Et pourquoi ce long retard ? C'est que, le matin même, le besoin d'argent s'était fait sentir d'une façon tellement impérieuse, que l'argenterie tout entière avait été mise en gage, et, au moment de prendre le thé, on s'était aperçu que des petites cuillers étant de première nécessité, il fallait en aller emprunter à une amie.

Les scènes de ce genre se renouvelaient souvent, mais les réunions nombreuses continuaient toujours.

Parmi les hommes qui fréquentaient habituellement la maison, était alors Balzac ; je le connaissais dès longtemps ; il allait dans les mêmes maisons que moi et venait à mes soirées : il y avait ainsi un certain nombre de personnes s'occupant de littérature et d'art, qui se retrouvaient chaque soir dans des maisons où, comme chez Gérard et chez moi, on recevait toute l'année. C'était extrêmement agréable, on avait mille choses à se dire ; car plus on se voit souvent, plus il y a de sujets de conversation ; ils naissent les uns des autres, et l'esprit et le cœur y gagnent également.

Je retrouvai Balzac avec joie chez la duchesse d'Abrantès, mais je l'y trouvai tout différent de ce que je l'avais vu jusque-là ; les merveilles de l'empire l'exaltaient alors au point de donner à ses relations avec la duchesse une vivacité qui ressemblait à la passion. Le premier soir, il me dit :

— Cette femme a vu Napoléon enfant, elle l'a vu jeune homme ; encore inconnu, elle l'a vu occupé des choses ordinaires de la vie, puis elle l'a vu grandir, s'élever et couvrir le monde de son nom ! Elle est pour moi comme un bienheureux qui viendrait s'asseoir à mes côtés, après avoir vécu au ciel tout près de Dieu !

Cet amour de Balzac pour Napoléon a subi plus d'une variation ; la mobilité naturelle au cœur humain s'augmente à proportion de la vivacité et du nombre des idées et des sensations, et Balzac avait une imagination toujours en mouvement ; joignez à cela la faculté de voir les objets sous toutes leurs faces, et vous comprendrez que ses sentiments variaient parfois du jour au lendemain et du tout au tout ; mais c'était le moment où il avait dressé chez lui, rue de Cassini, un petit autel surmonté d'une statue de Napoléon, avec cette inscription :

Ce qu'il avait commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume.

Si Balzac avait de singulières bouffées d'orgueil, il avait aussi de trop profondes humilités, car il était rarement dans ce juste milieu qu'on décore du nom de vertu et qui est au moins le partage de la raison : parfois il doutait complétement de son talent, parfois il en exagérait l'importance ; mais c'était sans mauvais vouloir, et, loin que cela lui servît à grandir sa fortune et sa renommée, il n'en recueillait que les plaisanteries de ses amis qui ne se gênaient guère avec lui pour rire de ses exagérations.

Balzac n'était point charlatan ; il a laissé sa réputation se faire elle-même par ses œuvres, c'est une justice à lui rendre ; aussi cette réputation a-t-elle toujours été en s'accroissant et ses lecteurs en se multipliant. Cela devait être, car dans ses récits attrayants il a touché juste à des malheurs, à des torts et à des secrets du cœur humain qui n'avaient pas encore été sondés avec une aussi profonde sagacité. C'est un des grands écrivains de notre époque, bien qu'il ait manqué de cette supériorité de vues qui fait la vraie grandeur d'une intelligence et l'impose aux siècles qui le suivent, c'est-à-dire une idée morale, religieuse, philosophique ou patriotique sur laquelle leur esprit s'appuie avec sécurité, que leur œuvre résume clairement et qui rallie à eux celle qu'elle entraîne... *une foi* enfin. Ce qui fait la supériorité de Chateaubriand sur les douteurs de tous genres de notre époque, c'est qu'il avait gardé les saintes croyances des vieux chevaliers d'autrefois qui restaient, malgré tout, fidèles à Dieu, au roi et à leur dame. Les fortes convictions de Chateaubriand ont élevé sa pensée, ses dévouements ont grandi ses ouvrages, et ce qui le rendit illustre tient à ce que son âme resta toujours passionnée pour le bien.

Balzac n'avait rien non plus dans sa personne de l'élégance et du charme que les habitudes d'une éducation distinguée donnaient à Chateaubriand ; ces manières atténuent peut-être trop les hommes ordinaires et en font d'uniformes ennuyeux, mais elles prêtent une grâce infinie aux hommes supérieurs et leur donnent d'irrésistibles séductions.

Le physique de Balzac était, il est vrai, peu séduisant; mais avec une intelligence et des yeux comme les siens, il eût pu révéler davantage sa supériorité.

Sa toilette, négligée parfois jusqu'au manque de propreté, avait des jours de recherche bizarre. Sa canne, devenue célèbre, fut inventée par lui aux jours où la prospérité lui apparut tout à coup et marqua l'ère de ses excentriques magnificences; une voiture singulière, un groom qu'il nomma Anchise, des déjeuners fabuleux et trente-un gilets achetés en un mois, avec le projet d'amener ce nombre à trois cent soixante-cinq, ne furent qu'une partie de ces choses bizarres qui étonnèrent un moment ses amis, et qu'il appelait, en riant, *une réclame.*

Comme la plupart des écrivains de notre époque, Balzac ignorait complétement l'art de causer. Sa conversation n'était guère qu'un monologue amusant, vif et parfois bruyant, mais uniquement rempli de lui-même et de ce qui lui était personnel. Le bien, comme le mal, y prenait une telle exagération qu'ils y perdaient toute apparence de vérité; dans les dernières années, ses embarras d'argent toujours croissants et ses espérances d'en gagner augmentant dans la même proportion, les millions futurs et les dettes présentes étaient le sujet de tous ses discours, et il me causa un jour à ce sujet une vive contrariété.

Un Américain du plus grand mérite, né à la Louisiane, et représentant la Nouvelle-Orléans au sénat de Washington, était venu à Paris avec l'intention d'y voir les hommes remarquables de la France, dont les noms et les ouvrages étaient arrivés jusqu'à lui. Il m'avait été présenté et je lui proposai un jour de venir avec moi à un concert de *M. Listz*, où j'étais sûre qu'il trouverait une partie de ce qu'il désirait; en effet, la première figure que nous rencontrâmes en entrant dans la salle fut un homme au sombre visage, dont on parlait beaucoup alors et sur qui je voulus faire l'épreuve de la perspicacité du sénateur américain, en lui laissant deviner le genre de sa célébrité. Il le regarda attentivement et me dit:

— Cet homme me fait penser, malgré moi, à un grand *inquisiteur* du temps de Philippe II.

— C'est M. l'abbé de la Mennais, lui répondis-je... mais détournez vos regards de cette figure qui peint plutôt, je crois, la souffrance qu'il éprouve lui-même que le désir de voir souffrir les autres, et regardez le gros visage joyeux du plus délicat de nos romanciers, M. de Balzac.

Je n'eus pas plus tôt dit cela que mon Américain ne me laissa pas un moment de repos que je ne me fusse avancée de manière à être aperçue par l'illustre écrivain, afin qu'il vînt me parler. Nous approchâmes, et en effet Balzac vint promptement à moi; c'était entre les deux parties du concert, et nous marchions de façon que nous nous trouvâmes assez à l'écart pour causer. Mais que je me repentis d'avoir voulu donner cette satisfaction à l'enthousiasme de mon Américain pour Balzac! Probablement, le célèbre et impressionnable écrivain avait eu, ce matin-là, quelques tristes affaires d'argent, et son esprit était encore tout imprégné des douloureuses émotions qui l'avaient blessé, car il arriva tout d'abord à ce qui l'occupait, et aux éloges de M. G. il répondit par ces mots:

Un petit grain de mil
Ferait bien mieux mon affaire...

que toutes les louanges qu'on prodigue à mes ouvrages.

Puis il ajouta mille choses pénibles sur la misère où vivaient en France la plupart des grands écrivains. Je sentis à l'instant tout le mauvais effet de ses paroles sur ce citoyen d'une république où l'on n'admet aucune distinction sociale que la richesse, et où le degré de l'intelligence est coté sur la quantité d'argent qu'elle rapporte; mais j'eus beau essayer de tourner en plaisanterie ce que disait Balzac, il reprenait sérieusement et, s'excitant par ses propres paroles, il arriva à des détails tels qu'il prétendit avoir été obligé de mettre sa montre en gage pour avoir de quoi dîner.

Il exagérait certainement sa détresse, car s'il n'avait pas tout l'argent nécessaire pour acquitter d'anciennes dettes contractées dans une affaire d'imprimerie, il est bien vrai qu'à l'époque où il parlait ainsi, Balzac n'avait qu'à écrire quelques pages dans un journal ou dans une revue pour trouver plus que sa montre engagée ne pouvait lui rapporter. Mais il était sous une fâcheuse impression, et de plus il s'exaltait à l'effet produit par ses paroles, et qui était tel que le visage de l'Américain en était positivement décomposé et rouge, comme si la honte lui eût monté au front. Était-ce pour le pays qui laissait le talent misérable? était-ce pour l'écrivain qui osait si ouvertement afficher sa misère?

Ce qu'il y a de certain, c'est que j'en fus moi-même toute déconcertée et que ma surprise s'augmenta lorsque, le soir de ce même jour, j'arrivai chez la duchesse d'Abrantès au moment où Balzac énumérait les sommes prodigieuses dont il devait, disait-il, être un jour en possession par ses ouvrages; son imagination multipliait ses bénéfices comme elle avait exagéré sa pauvreté; il n'était plus question que de millions dus à son travail; il allait être un des gros capitalistes de Paris. Évidemment il y avait réaction contre les lamentations de la matinée... Mais mon citoyen des États-Unis d'Amérique? mon républicain qui estimait tant l'or? Il n'était plus là, et je déplorai le malheur qu'il avait eu de ne connaître que le triste revers de la médaille.

Un soir, au milieu d'une contredanse, car parfois quelqu'un se mettait au piano et tout à coup la musique interrompait la conversation, et la phrase commencée se terminait en galop, la société résumant ainsi toutes les sympathies de la maîtresse de la maison; un soir donc où la danse avait à propos interrompu une conversation politique, M. d'Aligre entra et, tout égayé sans doute par les sons joyeux de la musique, il montra un visage plus riant qu'à l'ordinaire, et la duchesse lui reprochant de venir tard, ce fut avec le plus aimable sourire qu'il répondit:

— C'est que je viens de rendre un arrêt de mort!

Dire l'impression que ces mots prononcés gaiement produisirent sur moi est impossible! Condamner à mort! éteindre cette lumière du ciel que nul ne peut rallumer! jeter dans cette éternité incertaine cette âme qui pourrait se repentir et réparer! Cela m'a toujours paru un si cruel devoir pour ceux que leur position y oblige, que je n'ai jamais pu allier avec cette idée celle de l'insouciance et de la joie.

Le marquis d'Aligre sortait en effet de la Chambre des pairs où l'on venait de condamner Fieschi.

Certes, Fieschi inspirait peu d'intérêt, et j'avais, pour me rendre particulièrement odieux son attentat, à déplorer la mort d'un de nos amis, le comte de Villate, aide de camp du ministre de la guerre, qui fut tué par une des balles de la terrible machine; et cependant cette condamnation ne me semblait pas devoir être annoncée gaiement.

Arrêt de mort! ces mots ne seront jamais des mots .. pour rire.

Le marquis d'Aligre entre Balzac et la duchesse d'Abrantès me semblait un contraste frappant qui éveillait en

moi une foule de réflexions : il était un des hommes les plus riches de France ; la moitié de son revenu d'une année eût mis la duchesse hors de toute inquiétude et assuré à jamais une fortune à Balzac. M. d'Aligre entassait chaque jour des sommes inutiles, et sa main serrait avec affection des mains qui se fatiguaient à un travail incessant, sans pouvoir se procurer ce qui était nécessaire pour tranquilliser leur esprit, cet esprit qui devait, malgré cela, créer des récits attrayants pour amuser l'esprit des autres. Voilà la société parisienne!

On sait quelle singulière réputation de parcimonie s'attachait à ce beau nom de la magistrature. Son père avait été premier président au parlement de Paris, et comptait déjà parmi les hommes les plus riches et les plus économes de France. On raconte qu'ayant constamment agi avec cette même prudence conservatrice il se trouvait, lors de l'émigration, être presque le seul qui eût de grosses sommes au milieu de compatriotes mourants de faim ; mais il n'en gardait que plus soigneusement un trésor dont le dénûment des autres lui faisait mieux sentir le prix. Un de ses amis, le comte de L., réduit hors de son pays à la plus dure extrémité, se décida un jour à venir lui demander avec instances une petite somme nécessaire à son existence menacée ; le marquis d'Aligre tira d'un secrétaire un livre de compte dont les feuillets étaient couverts de chiffres et de signatures, et pria son ami d'y ajouter son nom avec le chiffre de la somme qu'il désirait. Ce que fit le comte de L. avec d'autant plus d'empressement, qu'il crut que c'était pour constater sa dette dans l'avenir. Mais le président d'Aligre lui dit en serrant le livre :

— Cette somme, jointe aux autres, fait tant...

Ce total était, il faut le dire, fort considérable.

— Eh bien! ajouta-t-il, c'est ce qui m'a été demandé depuis un an ; si j'avais satisfait à toutes ces demandes, il y a longtemps qu'il ne me resterait rien. J'ai donc été obligé de faire pour les autres ce que je fais pour vous... de refuser complétement.

Cependant, après deux ou trois générations de sordide économie, de refus de service et même de privations..., quelque remords de cette conscience qui ne laisse guère passer les torts sans dire son mot, poussa M. d'Aligre, sans doute. *Il fonda un hôpital.*

C'était un homme de haute taille et qui avait pu être assez bien dans sa jeunesse, mais si insouciant de toute chose qui ne lui était pas personnelle que cette insouciance était pénible à voir, ainsi que sa gaieté ; j'éprouvais une involontaire répulsion pour cet homme qui se refusait si obstinément à faire un peu de bien, et qui se montrait complétement insensible au malheur.

Ce n'est pas que la sensiblerie extérieure me fût fort agréable, et la société de la duchesse d'Abrantès en offrait un modèle qui ne me plaisait guère ; car *ce bon M. Bouilly*, comme on l'appelait, me donnait autant d'envie de rire, avec ses perpétuelles émotions, que M. d'Aligre m'attristait avec sa constante insensibilité.

Bouilly a quelquefois pourtant touché juste au cœur des autres dans des drames qui ont ému la foule, notamment dans l'*Abbé de l'Épée*, les *Deux Journées* et *Fanchon la Vielleuse* ; mais si ses comédies faisaient pleurer, sa manière d'être constamment attendri était très-risible : il racontait sans cesse des événements malheureux, ou plutôt il trouvait de quoi s'affliger dans les choses les plus ordinaires de la vie. Si le marquis d'Aligre riait en parlant d'une condamnation à mort, Bouilly pleurait en racontant un mariage : jugez d'après cela de ce qu'il pouvait faire d'un enterrement?

Le corbillard était comme le char de triomphe de M. Bouilly ; il le guettait, il était à l'affût de toute cérémonie funèbre, et pour peu qu'il eût connu le défunt, il prononçait sur sa tombe un discours, dont les larmes étaient la plus entraînante éloquence ; aussi était-il connu des fossoyeurs, qui le regardaient comme un des leurs et faisant partie de l'entreprise des pompes funèbres. Un matin, pendant un discours prononcé par un membre de l'Institut sur la tombe d'un de ses confrères, le chef des fossoyeurs dit assez haut pour être entendu de tous :

— Est-ce qu'il serait possible que nous n'eussions rien de vous aujourd'hui, monsieur Bouilly?

II. Un quiproquo de M. Bouilly sur une tombe. Le marquis de Louvois. Mmes de Malaret et de Polastron. Un roman sur le trône. Les débuts de Mlle Plessy. Histoire de deux lords. Les pantoufles au bal. Un petit flacon brisé. Le 7 juin 1858.



Autre aventure du même, — plus étrange encore. Il y avait un jour deux convois de sa connaissance : l'un à *Montmartre* et l'autre au *Père La Chaise*. Bouilly se trouva un peu en retard pour le second et ne rejoignit l'enterrement qu'au cimetière ; il courut aussitôt à l'endroit où il aperçut du monde et, tout haletant, prononça un discours des plus attendrissants : c'était un éloge, des regrets, des bénédictions et des larmes sur le père de famille, l'homme de talent, l'homme de bien, l'ami qu'il venait de perdre. Il y eut bien un peu d'étonnement de la part de ceux qui étaient autour de lui, mais Bouilly pleurait si bien qu'il leur fit verser des larmes, et tout se passa convenablement. Seulement, quand il eut fini et qu'il chercha ses amis pour recueillir les éloges auxquels son éloquence avait droit, il ne vit que des visages qui lui étaient complétement étrangers et qui n'exprimaient plus que la surprise ; car le mort, dont il avait célébré les vertus de famille, était toujours resté garçon, et ses talents si vantés s'étaient bornés à la vente des denrées coloniales. L'orateur s'était trompé de convoi, et son éloquence et ses larmes avaient coulé sur la tombe étonnée d'un mort inconnu!

Bouilly, avec sa haute taille, son cou penché et son allure singulière, rôdant au milieu d'un salon et s'arrêtant à des groupes de causeurs qu'il dominait de toute la tête, avait été comparé à un dromadaire au milieu d'une caravane. Cette comparaison eût pu se faire aussi d'un homme que je voyais alors et qui portait un illustre nom. C'est le marquis de Louvois. Il venait quelquefois chez moi et son nom me produisait un effet tout agréable ; c'était comme une réminiscence du grand siècle de l'esprit. Le marquis de Louvois y tenait non-seulement par son grand-père, car il était le petit-fils du ministre, mais aussi par un goût très-vif pour la littérature ; il composait des proverbes qu'on jouait chez lui à la campagne. C'était un homme

très-âgé lorsque je le connus, mais tout aimable dans les bonnes traditions d'autrefois dont la bienveillance était le fond et dont la forme était pleine de grâce. Le goût de la littérature, de petites compositions dramatiques, dont je garde plusieurs qu'il me donna, consolaient le marquis de Louvois de la vieillesse et d'un malheur cruel : il avait épousé dans sa jeunesse une princesse de Monaco, belle et charmante, mais une cruelle maladie l'en séparait et n'avait pas permis d'espérer ni même d'en désirer des enfants. Une maison de santé renfermait cette malheureuse personne, et le marquis de Louvois, qui l'avait beaucoup aimée, cherchait dans les plaisirs de l'esprit et de l'amitié à se distraire de cet irréparable malheur.

Je fis connaissance d'une de ses vieilles amies, la marquise de Malaret, excellent type des marquises d'autrefois. C'était la sœur de la marquise *de Polastron*, cette chère affection d'un prince qui devait perdre si cruellement tous les biens que sa naissance et ses qualités lui avaient destinés. Le comte d'Artois, depuis *Charles X*, avait eu pour Mme de Polastron un de ces sentiments commencés dans les illusions de la vie, mais qui, par leur force et leur sincérité, s'élèvent jusqu'à la pensée du ciel ; lors de la révolution, vers 92, la marquise de Polastron suivit en Angleterre le comte d'Artois. Elle y mourut dans des idées religieuses aussi sincères que l'avait été son affection, et communiqua au prince ses convictions avant de remonter vers les cieux ; elle voulait emporter la certitude de l'y retrouver !

Le prince, à cette époque, était encore jeune et beau ; il promit, au lit de mort, une fidélité complète que le temps n'altérerait jamais. Il tint parole ! et sur le trône comme dans l'exil, rien ne put le distraire de l'austérité d'une vie dont toute la poésie fut une ardente aspiration vers ce ciel où l'attendait la femme qu'il avait tant aimée.

Mme de Malaret, le type de grande dame que je pus étudier à loisir, car je la vis souvent à cette époque, était un peu frivole, assez spirituelle, familière et digne en même temps. Sa fortune avait presque entièrement disparu, mais ses manières délicates et distinguées étaient les mêmes. Le petit logement au quatrième étage où je la trouvai était rempli de la meilleure compagnie du monde, qu'elle recevait exactement comme si elle eût été dans le plus magnifique hôtel du faubourg Saint-Germain, sans être ni humiliée ni irritée par sa pauvreté. Elle n'en parlait pas et je crois qu'elle n'y pensait guère. Elle était grande dame partout et de toute manière.

On jouait chez elle des charades et des proverbes, et parmi les acteurs se faisait remarquer une jeune fille de quatorze ou quinze ans, d'une beauté ravissante, qui jouait ses rôles avec une grâce enchanteresse et un son de voix qui allait au cœur. C'était une protégée de la marquise de Malaret, qui avait connu ses parents et s'était chargée de la petite fille. Bientôt, ses dispositions extraordinaires l'entraînèrent à des études sérieuses de l'art dramatique, et elle débuta au Théâtre-Français avec un grand succès, sous le nom de Mlle Plessy.

J'eus le bonheur de l'avoir pour jouer le premier rôle dans une petite pièce que je donnais alors, *le Mariage raisonnable* ; elle y fut charmante bien qu'elle n'eût que seize ans et qu'elle jouât un rôle de veuve au-dessus de cet âge. Sa beauté était resplendissante, et lui eût à elle seule valu d'immenses succès. On raconta alors qu'un lord anglais, jeune, beau, immensément riche, membre du parlement, et fort épris de la jeune et belle actrice, lui avait fait cette proposition :

— Voulez-vous quitter le théâtre, devenir ma femme et habiter un magnifique château dans le Northumberland. Moi, j'y resterai neuf mois de l'année avec vous, et je n'irai à Londres que pour le temps de la session. Nous passerons ainsi, en tête à tête, les belles années de la première jeunesse ; puis, quand vous atteindrez trente ans, nous irons ensemble à Londres, où vous serez présentée et accueillie partout comme une des plus grandes dames de l'Angleterre ?

L'actrice refusa.

Le temps a passé depuis cette époque, l'actrice est aujourd'hui souveraine au Théâtre-Français, et si l'anecdote est vraie, il serait peut-être curieux de savoir si jamais le regret d'une situation plus calme n'est venu troubler cette royauté agitée, que des rivalités, des haines, des passions de tous genres viennent assaillir dans la carrière théâtrale ?

Vers cette époque, un autre jeune lord vint à Paris pour passer l'hiver dans les salons, et y faire connaissance avec la société parisienne. Un soir, le marquis de Custines, qui avait publié sur l'Angleterre un spirituel volume, me dit, chez la duchesse d'Abrantès, que le lendemain il conduirait chez la princesse Czartoriska ce jeune Anglais, le type de l'élégance et de la *fashion* : je devais aussi passer la soirée chez la princesse, car nous avions alors, comme je l'ai déjà dit, bien des salons où l'on retrouvait chaque soir les mêmes personnes. Le lendemain donc, j'étais chez la princesse, où il y avait grand monde, et des groupes nombreux debout au milieu du salon, lorsque je vis entrer le marquis de Custines avec un très-bel Anglais qu'il présenta à la princesse Czartoriska. Puis, après quelques instants, M. de Custines s'approcha de moi en me demandant de me présenter lord W... ; mais il ne le vit plus, et retournant près de la princesse, au milieu des groupes et dans tous les salons, il ne put le retrouver ; il avait disparu. Les domestiques ne l'avaient pas remarqué, et le beau lord était devenu invisible. On s'amusa beaucoup et tard, mais il se mêlait, je l'avoue, un peu de curiosité aux amusements, pour moi et surtout pour le marquis de Custines, qui ne revenait pas de la surprise que lui causait la singulière conduite de son Anglais. Dès le grand matin, le lendemain, M. de Custines courut à l'hôtel des Princes où était descendu le beau lord ; il partait, la chaise de poste était attelée, les malles faites, l'Anglais en habit de voyage.

— Mais vous veniez passer l'hiver à Paris ? s'écria M. de Custines.

— Le puis-je, après cet événement affreux ?

— Quel événement ? demanda le marquis de Custines, de plus en plus surpris.

— Ne cherchez pas à me cacher mon malheur, répondit le jeune lord.

— Mais quel malheur ?

— Hélas !

L'Anglais était pourpre et semblait n'avoir pas la force de s'exprimer ; ce fut par des mots entrecoupés et presque inintelligibles qu'il apprit enfin à M. de Custines ce qui était arrivé.

La veille au soir, le jeune lord tout habillé, n'ayant plus à mettre que ses souliers vernis, s'était assis auprès du feu avec des pantoufles de maroquin rouge. Pressé de rejoindre M. de Custines, lorsqu'on lui dit que sa voiture s'arrêtait à la porte, il oublia sa chaussure, et ne s'aperçut qu'au milieu du salon de la princesse Czartoriska des pantoufles rouges restées à ses pieds. L'effroi qu'il éprouva, la honte, l'empressement qui lui firent quitter vivement les salons, traverser les antichambres comme un fou, se

jeter dans la première voiture venue, et commander le départ à son valet de chambre pour le lendemain de grand matin, furent choses inexprimables. Il tremblait encore en parlant de tout cela; il fut impossible de le calmer et de le décider à rester à Paris, où il se croyait perdu, et où rien au monde n'aurait pu le forcer à séjourner encore vingt-quatre heures.

On plaisanta beaucoup sur cet épisode dans la société de la duchesse d'Abrantès, car un des plaisirs d'un monde qui se retrouve chaque soir dans une maison ou dans une autre est une foule d'idées, d'anecdotes et de conversations en commun, où l'on continue le lendemain les propos joyeux ou intéressants de la veille. Nous avions alors une vraie société, diverse et une à la fois, et qui réunissait tous ceux qui ont eu de nos jours quelque célébrité.

Mais, malgré ma vive affection pour la duchesse d'Abrantès et le plaisir que j'avais à retrouver chez elle des personnes que j'aimais, ses réunions avaient pour moi quelque chose de pénible; un sentiment profond de la tristesse qu'elle essayait de cacher et du malheur qu'elle s'efforçait inutilement à vaincre me prenait le cœur et occupait ma pensée tout le temps où j'étais dans son salon. Elle avait quitté son appartement de la rue de Rochechouart où l'élégance, les fleurs, les arbres, tenaient lieu de luxe et le remplaçaient, et elle était venue habiter, rue de Navarin, un petit logement moderne dans une de ces maisons neuves qui ne sont ni belles ni commodes. Elle qui avait eu un des plus beaux hôtels quand son mari était gouverneur de Paris, elle en était réduite à cet endroit chétif, mesquin, dans une rue à moitié bâtie, et dont les rares habitations étaient occupées par un monde dont le voisinage blessait la pensée qui eût voulu voir cette femme, que la vieillesse atteignait, entourée de quelque chose en harmonie avec les grandeurs que rappelait encore son nom. L'harmonie entre une personne et ce qui l'entoure produit une espèce de bien-être moral pour elle et pour ceux qui l'approchent, et, au contraire, une situation inquiète et troublée, comme l'était, par d'impatients créanciers, celle de la duchesse d'Abrantès, fait mal à entrevoir.

Sans doute la richesse n'est pas nécessaire à des relations où l'intelligence est le premier mérite; la gloire peut se passer de luxe, mais il faut, pour jouir de ses plaisirs et vivre heureux dans les hauteurs de la vie, que rien ne vous en présente à chaque minute les abaissements. Puis, la duchesse avait été amenée, dans les derniers temps de sa vie, à avoir recours à ses amis, ce qui les avait trop initiés à sa détresse. Plusieurs s'éloignèrent; une teinte sombre se répandit sur ses réunions devenues peu nombreuses... Les malheurs d'argent excitent plus de dégoût que de sympathie.

La duchesse souffrait de tout cela; on le sentait même sous sa gaieté et malgré son courage; sa santé en était altérée. La dernière fois que je la vis chez elle, elle était souffrante et couchée, pourtant elle travaillait encore sur son lit, où des papiers étaient épars. Elle s'était interrompue pour me recevoir; son visage était fatigué. Je voulus écarter le pupitre et l'écritoire pour qu'elle prît quelque repos.

— Non, me dit-elle, causons un moment, cela me fera du bien, puis je me remettrai à mon travail; le libraire doit le payer en le recevant, et j'ai besoin d'argent.

J'en eus le cœur serré, bien qu'elle se mît à rire et à parler gaiement de projets joyeux, de fêtes et de comédies.

Ce fut avec tristesse que je la quittai; j'emportai même une vague inquiétude, car j'avais déjà remarqué que la maladie est toujours et que la mort est souvent la suite du chagrin. Une certaine modération de caractère et de position défend la vie contre tout ce qui l'empêche d'arriver à la vieillesse, et ceux qui parviennent à ses dernières limites ont fait certainement preuve d'une sagesse recommandable. Ils ont fait plus, ils ont fait mieux que bien d'autres, et si cela ne parle pas toujours en faveur de leur cœur, c'est un assez bon argument en l'honneur de leur raison.

Quoi qu'il en soit, la duchesse d'Abrantès n'eut point cette habileté honorable; le désordre amena le chagrin qui entraîna la maladie à sa suite.

Au reste, il était facile de s'expliquer ce désordre: la duchesse cédait à tous ses caprices. Jamais elle n'avait su résister à une fantaisie ni aux mouvements de sa générosité; le premier jour où je fus chez elle, comme je louais des porcelaines de Saxe fort belles qu'elle me faisait remarquer, elle voulut me les donner. Si je l'avais écoutée, j'aurais emporté tout ce que j'admirais; il fallut même, pour la satisfaire et pour faire cesser ses instances, que j'emportasse un petit flacon de cristal, que je conservai longtemps. Un jour, un domestique le cassa en faisant l'appartement, et cet accident augmenta une de mes susceptibilités en la justifiant: j'ai toujours redouté un malheur pour une personne que j'aime dès qu'il arrive quelque chose de fâcheux à ce qui me vient d'elle. Un objet fragile donné par un ami est une inquiétude continuelle, et, s'il se brise, je suis sûre que mon chagrin ne se borne pas à la perte de cet objet. Il en fut ainsi pour Mme d'Abrantès. Lorsque son petit flacon fut brisé devant moi, j'en éprouvai une souffrance inexprimable, comme le pressentiment d'une catastrophe. Dans la vie parisienne, on ne peut pas voir tous les jours ceux qu'on aime le mieux, et, malgré ma profonde et sincère affection pour la duchesse, il se passait quelquefois une ou deux semaines sans que je pusse aller la chercher, à cette époque où je donnais souvent des ouvrages au théâtre et où elle ne sortait pas. Cependant j'avais été rassurée depuis notre dernière entrevue sur l'état de sa santé, car je l'avais rencontrée un soir à l'Opéra; elle y était joyeuse et parée, et nous y causâmes fort gaiement.

Je courus rue de Navarin le lendemain matin du jour où son petit flacon avait été cassé; j'arrive un peu troublée par mon triste pressentiment, et j'apprends avec effroi que depuis huit jours elle avait quitté son appartement, que tout y avait été vendu par d'impitoyables créanciers, et, qu'étant très-souffrante, elle s'était réfugiée dans une maison de santé hors de Paris, qu'elle y était morte loin de tous les siens, et qu'au moment même où je venais m'informer de ses nouvelles, devait avoir lieu la cérémonie de son enterrement.

Il est impossible de dire combien je fus atterrée par un tel malheur!

J'appris depuis qu'il y avait encore eu dans les tristes moments qui précédèrent et qui suivirent cette fin cruelle les contrastes frappants de sa vie. A côté de suprêmes grandeurs, on y avait vu de prodigieux abaissements. Elle était morte sur un grabat, dans une mansarde; la charité royale avait dû pourvoir même au cercueil, et Chateaubriand, cette gloire de nos gloires littéraires, suivit à pied son convoi, entouré des hommes les plus illustres de notre époque!

C'était le 7 juin 1838. Mme ANCELOT.

(Voyez, à la *Table générale*, les articles publiés par la duchesse d'Abrantès dans le *Musée des Familles*.)

LE SALON DE 1857 [1].

LES TABLEAUX DE BATAILLES.

Après les guerres d'Orient et de Kabylie, les tableaux de bataille ne pouvaient manquer au salon de 1857. Ils y occupent naturellement la place d'honneur. MM. Vernet, Yvon, Bellangé, Gustave Doré, Jules Duvaux, Durand-Brager, etc., couvrent à eux seuls un kilomètre de surface.

Nous examinerons leurs toiles et surtout celle de M. Yvon, l'*Assaut de Malakof*, qui obtient un grand succès national et artistique et que nous espérons reproduire.

Le tableau ci-joint, de M. J.-A. Beaucé, nous transporte à Zaatcha, sur un de ces champs de bataille qui ont fait la gloire de Saint-Arnaud, de Mac-Mahon, de Renault, de Yousouf, des régiments de zouaves, et sur lesquels ils viennent encore de s'illustrer de plus belle.

Ce tableau parle de lui-même et raconte avec éclat comment nos intrépides soldats enlèvent aux Kabyles leurs villages nichés dans les montagnes.

Et il faut les entendre eux-mêmes, ces braves, la veille ou le lendemain de leurs triomphes.

— Ce pays n'est pas beau, écrit le docteur Aristide Verdalle, et les élégants du boulevard nous prendraient en pitié s'ils nous voyaient patauger en sabots dans la boue. Mais le bonheur ne tient pas à la chaussure. Voilà la plaine où, en 1852, on donna l'aigle aux zouaves. Voilà la place où était Dar-Bechar, que nous brûlâmes un jour de razzia : où étaient les maisons, la place est nette et les moutons paissent aujourd'hui. Tout près est le ravin où quelqu'un qui tendait des piéges aux chacals s'y prit lui-même par la patte ; j'en ai la marque encore sur la main. (Pourquoi dit-on *chacals?* s'écrierait Grassot au Palais-Royal ou Malezieux dans un salon ; moi, je dis *chacaux* et je m'en trouve très-bien.) Que de souvenirs sur ces traces du camp de 1851! Tous ces joyeux zouaves qui le peuplaient, où sont-ils maintenant? Des deux mille qui partirent d'Alger pour l'Orient, cent dix y sont revenus ; ils se sont comptés eux-mêmes. Là, était la tente du colonel Bourbaki ; là, celle du commandant Lavarande, etc. Généraux, colonels, morts illustres ou qui nous commandent aujourd'hui!



Salon de 1857. *La Prise de Zaatcha.* Tableau de M. J.-A. Beaucé. Dessin de J. Duvaux.

Ces lions que vous voyez monter à l'assaut sont des ouvriers, que dis-je? des ménagères, entre deux victoires. « Sobres, laborieux, désintéressés, joyeux quand même, » ils construisent leurs baraques, manient la pioche et la brouette, le ciseau et l'aiguille.

Cela fit bien rire d'abord les Anglais, à Sébastopol, de regarder nos chasseurs et nos zouaves recoudre en chantant leurs culottes! Mais bientôt, quand les highlanders en lambeaux, mourant de faim et de nudité, virent nos *ménagères* les sauver à Inkermann et enlever Malakof, puis raconter gaiement leur victoire, s'ils n'avaient pas eu la *pipe cassée*, ils comprirent cette vertu qui complète toutes les vertus militaires, cette grâce d'état du soldat français que M. Verdalle appelle le *génie du bivouac*.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Voyez les numéros de juin et juillet derniers.

L'OUVERTURE DE LA CHASSE.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.



L'ouverture de la chasse. Autrefois. Dessin de Férogio. Gravure de Pontenier.

Le *Marseillais chasseur*, de Méry, que vous allez lire, et que vous relirez dix fois, — arrive ici comme mars en carême, ou plutôt comme perdreau en septembre. L'ouverture de la chasse sonnera dans quelques jours d'un bout de la France à l'autre ; et ce signal a toujours été et sera toujours un signal de joie pour la nation qui a besoin de forcer un chevreuil quand elle n'enlève pas Sébastopol.

Autrefois, c'était sur le perron de tout château, sur le seuil de toute chaumière, le tableau animé que MM. Férogio et Pontenier vous remettent sous les yeux, avec tant de justesse et d'élégance. Les lévriers bondissaient d'ardeur et sautaient au cou de l'enfant de la maison ; le fauconnier tenait d'une main l'oiseau de proie qui secouait ses ailes, et de l'autre main la bride du cheval fringant, sellé pour le châtelain ou la châtelaine. Celle-ci arrivait, souriante et le voile relevé, sur l'escalier tapissé de verdure, et venait donner le signe du départ, peut-être même l'exemple de l'adresse et du courage. Tout le jour, course effrénée par monts et par vaux ; — et tout le soir, festin copieux, curée formidable, allégresse bruyante, de la salle au chenil du manoir.

Puis on se jetait exténué sur son lit ; — mais on se délassait — en recommençant le lendemain.

Aujourd'hui, les choses se passent encore de la sorte dans les duchés d'Allemagne, dans les grands domaines d'Angleterre, de Bretagne et de Normandie. Partout ailleurs, la scène est plus modeste et ressemble fort, — vu la rareté du gibier, — à ce que Méry vous raconte dans les pages suivantes; mais partout et toujours on retrouve l'entrain français des vieilles chasses, — depuis le veneur du manoir jusqu'à l'épicier de la rue Saint-Denis.

C'est que la chasse, heureuse ou non, c'est l'espérance et la lutte, c'est-à-dire le résumé de la vie.

Ajoutons, à la gloire des chasseurs, que c'est aussi le plaisir de donner. Envoyer à des amis du gibier tué de sa main ! Voilà un des triomphes du cœur et de l'esprit.

Preuve : tous les chasseurs revenus le carnier vide, après avoir promis lièvres et perdreaux, et qui les payent chèrement de l'argent de leur bourse, pour les expédier comme victimes du plomb de leurs fusils.

Preuve encore : ce personnage si enivré de sa chasse, qu'il écrivait à un confrère en la lui envoyant :

« Je t'adresse quinze perdrix rouges, dont cinq grises.»

Il est vrai que ce même personnage était coutumier de telles distractions; — car un autre jour, dans son bonheur de l'avénement d'un enfant de sa sœur, il en faisait part en ces termes à son beau-frère, avant de s'être assuré du sexe du nouveau-né :

« Tu as enfin un rejeton, mon cher ; j'en suis et tu en seras si joyeux, que je m'empresse de te l'annoncer, sans savoir encore si je suis son oncle ou sa tante ! »

Ce chasseur devait pécher par le sang-froid.

Il y a même des tireurs impatients, amoureux du fruit défendu, qui veulent absolument tuer, manger et faire manger de la venaison avant l'ouverture de la chasse. Ceux-là s'exposent à voir leurs colis confisqués par la rigueur des lois, — qui dévorent sans pitié, par l'estomac de leurs agents, tout gibier abattu après ou avant terme. C'est un des plus doux profits des gardiens de nos douanes et de nos octrois en août et en février.

Les envois de chasse jouent le plus grand rôle dans la diplomatie privée, dans les transactions, dans les mariages, dans les testaments mêmes.

Ecoutez plutôt cette histoire, parfaitement vraie. M. X..., autrefois simple amateur d'autographes, aujourd'hui grand dignitaire de la couronne, et toujours acharné collectionneur (on meurt parfois de cette maladie, on n'en guérit jamais), M. X... apprit un jour, il y a trente ans, que M. N..., ancien conventionnel, octogénaire, possédait cent lettres inestimables de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de tous les membres de leur famille. — M. X... résolut de se faire léguer ce trésor par le vieillard, et, à cet effet, il s'enquit de ses dernières passions. Elles se concentraient toutes dans la gourmandise. Le régicide était fou de venaison, — et eût tué un second roi pour manger un perdreau. M. X... se fit donc chasseur et battit la campagne, de septembre à février, pendant quinze années consécutives. Dès le lendemain de chaque ouverture de chasse, il arrivait, le carnier plein, chez le bonhomme, versait plume et poil sur sa table, — écoutait la lecture des fameuses lettres et passait une heure en extase devant le bureau qui les renfermait, — comme la fameuse armoire de fer des Tuileries, où les avait saisis la Convention. — Ce manége se répéta deux ou trois fois par semaine, — tant et si bien qu'après quinze ans d'arrêt sur le double gibier, — sur les lièvres et sur le bureau, M. X... apprit un beau soir que le gourmand était mort d'une indigestion de râles de genêts !

Vous jugez s'il accourut à la levée des scellés, et quelles furent ses transes jusqu'à l'ouverture du tiroir aux autographes. On les trouva tous en un seul paquet, avec cette suscription : « Au plus habile et au plus généreux des chasseurs, à M. X..., je donne et lègue toutes ces pièces.

Et cette note était datée de la veille ! Le bonhomme l'avait écrite avant de manger les râles de genêts ! — Osez donc nier les pressentiments — et les avantages sociaux de la chasse !

PITRE-CHEVALIER.

VILLERS-SUR-MER.

Autre ouverture. Une de ces révolutions heureuses, qu'on ne saurait trop encourager, vient de s'accomplir en Normandie, sur la plus belle plage et dans le site le plus pittoresque du Calvados, au pied du magnifique château illustré par le fameux marquis de Brunoy, à Villers-sur-Mer, près Trouville. L'an dernier, ce village obscur et charmant, Eden de verdure et d'eaux vives inconnu sur le rivage de la Manche, n'avait pour habitants que des artistes nomades, des bonnets de coton et des lapins. Un architecte habile (1) et quelques gens de goût ont passé par là, et Villers s'est transformé comme par enchantement. Bains à la mode, Casino féerique, jardins fleuris, villas coquettes, rues et places, hôtels et magasins, commerce, bien-être et progrès, tout cela est sorti de terre en quelques mois; si bien que l'autre jour, bergers et châtelains, baigneurs et matelots, belles dames et paysannes y arrivaient à pied et à cheval, à la voile et à la rame, en charrettes et en équipages à quatre chevaux, pour entendre un admirable concert d'inauguration célébré avant nous par les plus grands journaux de Paris, et donné par quatre artistes illustres : Géraldy, Reynier, Nathan et Lebeau, qui se sont surpassés eux-mêmes, ne pouvant l'être par personne. Notre *Voyage à Trouville* nous donnera l'occasion de reparler de cette éclosion de Villers, son digne faubourg, tout peuplé d'ailleurs de souvenirs intéressants.

(1) M. Félix Pigeory, architecte de la ville de Paris et directeur de la *Revue des Beaux-Arts*.

MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS [1].

LE CHASSEUR MARSEILLAIS.

Les chasseurs sans gibier. 50,000 fusils pour une grive. Diane honoraire. Le *poste*. Le *chilé*. Le *cimeau*. Les *appeaux*. La bourse des oiseaux. Une grive en actions. Le massacre des muets. Un coup de fusil de 40 000 fr. La chasse aux pigeons. Les entreprises et les aventures, les ambitions et les douleurs de Janet Coriol. L'*agachon* sans pareil. Le mistral. Le douanier. Comment a péri tout l'Herculanum provençal. *Es dé gabians!* L'agachon aérien. Le mât de l'*Ionia*. Prière à Siméon Stylite. Les ravageurs de postes. Le suicide du chasseur. Le coup de grâce. Le rouget et le renard empaillé. Le chasseur marseillais dans la plaine Saint-Denis.

Tout Marseillais âgé de seize ans et au-dessus est chasseur.

Cette passion pour la chasse est une chose antique. Lorsque Annibal traversa le Rhône à Ugernum, aujourd'hui Beaucaire, une petite armée de Marseillais vint le joindre, non pas pour servir les haines du général carthaginois contre les Romains, mais pour se livrer à la chasse dans des pays où le gibier abonde.

Car on dirait que le gibier sait que Marseille contient une population de Nemrods; il a complétement déserté notre territoire. Ce n'est pas le chasseur qui manque au gibier, c'est le gibier qui manque au chasseur.

Au mois d'octobre, une grive indépendante se montre parfois aux environs de Marseille, et cinquante mille chasseurs se lèvent comme un seul homme, pour la *manquer*.

Le lièvre est un animal fabuleux dans la mythologie des paysans de Marseille. Il y a pourtant des lièvres sur cette zone. Le chasseur qui a tué un lièvre dans sa vie fait une date de cet événement; il dit : *C'est l'année où je tuai un lièvre*, comme on dit : C'est l'année où je me mariai.

La passion de la chasse est donc platonique à Marseille; elle méritait mieux. Espérons que le reboisement produit par les saignées du canal de la Durance amèneront un état de choses plus conforme au goût des chasseurs marseillais.

Leurs aïeux avaient bâti un temple dédié à Diane chasseresse, *Diana venatrix*, et ils la priaient de leur accorder du gibier aux calendes d'octobre ; c'était toujours les calendes grecques pour les suppliants. Un jour, on démolit le temple. Erostrate en fit autant; cet incendiaire devait être un chasseur marseillais irrité contre Diane, déesse honoraire de la chasse, et peu propice à ses plus fervents adorateurs.

Dans toutes les bastides de Marseille, il y a un *poste*.

Un *poste* est un cabanon recouvert de feuillages et percé de meurtrières. Le chasseur va s'y installer avant le lever du soleil, pour ne pas effrayer les oiseaux absents. C'est là que, son fusil à la main, et muni de la patience de Job, il attend les grives, les pigeons, les chastres et les darnagasses. Il a un *chilé* dans la bouche; le *chilé* est un instrument de musique, inconnu de Meyerbeer, inventé à Marseille, et dont le chasseur se sert habilement pour imiter le chant de tous les oiseaux. Si les oiseaux existaient, ils donneraient dans le piége probablement et seraient dupes du *chileur;* mais cette perfide harmonie d'imitation s'évapore dans les airs et ne trompe que les échos. N'importe, le chasseur trouve un plaisir extrême à contrefaire la cavatine de l'alouette, le point d'orgue du chardonneret, la gamme stupide de la caille, la note sourde de la grive, et tout le répertoire ornithologique. Il s'avoue à lui-même, avec une sorte d'orgueil, qu'il est un oiseau universel, et cette pensée le dédommage du malheur de ne jamais voir un oiseau.

A onze heures, le chasseur, dont le fusil a gardé son innocence, ferme son *poste* à double tour et descend à sa bastide pour déjeuner. Son gibier se nomme l'appétit.

Il y a aux environs de Marseille des *postes* qui coûtent fort cher. En général, le Marseillais est économe; mais, lorsqu'il s'agit d'un *poste*, il jette l'argent par les fenêtres de sa bastide. Le cabanon est alors un monument ; il est décoré à l'intérieur comme un salon de ville ; on y trouve même des sophas où le chasseur dort, sans être réveillé par des oiseaux importuns. Une cheminée élégante orne un angle du poste. S'il fait froid en novembre, le chasseur y allume son feu et se chauffe en lisant un roman ; quelquefois il y prépare son déjeuner, composé de deux grives tuées dans le Var, et qu'il a achetées la veille au marché des Capucins. Une bibliothèque choisie est suspendue au mur. Quatre gravures complètent l'ameublement; elles représentent des chasses au tigre, au lion, à l'éléphant. Depuis peu, les *postes* bien établis exposent le portrait de Gérard.

Souvent les grands pins manquent autour des *postes*. Point de bons *postes* sans pins. On achète alors de vieux pins dans le voisinage, et on les transplante. Mais le pin est un arbre capricieux ; il ne prend racine que sur le terrain qu'il a choisi lui-même. On a beau le planter, il se moque du planteur, et perd ses aiguilles vertes et sa résine. Au bout de quinze jours, c'est un cadavre embaumé. Le propriétaire ne se décourage pas; il consulte un pépiniériste et plante de nouveaux pins toute sa vie. Un jour il meurt, et ses enfants continuent la plantation des pins.

Comme auxiliaire des pins, le chasseur marseillais a inventé le *cimeau*.

Je me rappellerai toujours la stupéfaction d'Alexandre Dumas, lorsqu'il aperçut un *cimeau* pour la première fois.

Je lui donnai des explications et il se rassura un peu.

Le *cimeau* est un mât ou une perche, mais sans antennes, sans le moindre rameau à la tige. Seulement, à son sommet, le cimeau est orné de petites branches sèches, clouées, et assez semblables à des bois de cerfs.

Le chasseur vit dans l'espoir que les oiseaux, cherchant des arbres pour se reposer et n'en découvrant point, sont obligés de faire une halte sur ce faux arbre d'occasion.

Il y a des collines plantées de *cimeaux;* il y a même des forêts de *cimeaux*, en certains endroits. Si elles ne donnent pas des oiseaux, elles donnent de l'ombre. Plusieurs Tityres se couchent à l'ombre d'un *cimeau* et respirent un peu dans les ardeurs de l'été.

Une des plus considérables dépenses du chasseur marseillais est l'achat et l'entretien des *appeaux*.

Les *appeaux* sont des oiseaux mis en cage, et destinés

(1) Voyez, pour les deux premières parties, les numéros de juin et de juillet derniers.

à appeler les oiseaux libres autour des *postes*. Le département du Var fournit les *appeaux* à Marseille. C'est une branche de commerce.

Il y a en septembre et octobre, à Marseille, la *bourse des oiseaux*, avec hausse et baisse, comme à la bourse du trois pour cent.

Cette bourse se tient en plein air sur la place aux Œufs, au milieu de la foule des *partisanes* (marchandes des environs). Les grives du Var et de Manosque s'y vendent à un prix fou ou à bas prix, selon les nouvelles, comme à la Bourse. Il ne s'agit pas de nouvelles politiques, bien entendu. Cependant, en 1840, le bombardement de Beiruth, qui fit



Église de Notre-Dame-de-la-Garde, patronne des marins de Marseille. Dessin de Lancelot.

baisser la rente de trois francs, opéra une hausse énorme à la bourse de la place aux Œufs. Cela s'explique aisément. Les boursiers ornithologues prétendirent avec raison que les grives, qui abondent à Beiruth, surprises par le fracas de ce bombardement, émigreraient vers Damas, en Syrie, et le détroit d'Ormus, et qu'ainsi aucun de ces oiseaux voyageurs, ayant manqué leur saison, ne devait plus traverser la Méditerranée en 1840. Le fait justifia la prévision, chose rare à la Bourse. Les grives manquèrent aux chasseurs et aux rôtis. On vendit jusqu'à cinquante francs une grive de 1839, mais un *appeau* plein d'expérience. Elle fut achetée par actions.

Un chasseur *bien monté* se trouve quelquefois à la tête de quarante grives, et il s'estime plus heureux qu'un président d'académie. On le montre dans la foule un jour de promenade, et lui se rengorge dans son bonheur, le fat!

Ces grives, achetées pour appeler leurs sœurs de passage, ont un défaut capital : elles sont muettes. Elles ont perdu le chant avec la liberté. Un directeur de théâtre lyrique qui engagerait des cantatrices pour appeler le public, et qui, à la première représentation, découvrirait que ses pensionnaires sont muettes, leur ferait un procès en résiliation et gagnerait sa cause. Mais l'acheteur de grives aphones recule devant un procès par esprit d'économie; un avocat est plus cher qu'une centaine de grives. Alors il se résigne, mais il n'en fait pas moins son devoir; tant pis pour les grives muettes, si elles ne font pas le leur. Il place toujours ses cages aux environs du *poste*, et se sert de son *chilé* pour appeler. La brise de la mer répond seule dans les bois de pins. Un jour, le chasseur, irrité contre ses grives muettes, et rougissant de l'oisiveté de son fusil, fait une exécution en masse; il tue toutes ses premières chanteuses, chose défendue aux directeurs de l'Opéra, qui en abuseraient, et, ramassant sous les cages veuves cette chasse menteuse, il remplit son *carnier* et rentre triomphant en ville, comme un joueur qui a gagné un terne à la loterie, et montre son gain à tous les incrédules, fils de saint Thomas.

Le fusil est encore pour le chasseur marseillais un objet de forte dépense. Les premiers armuriers de Marseille sont Vergnes et Vasselon. C'est dans leurs magasins que les riches amateurs vont se munir d'un arsenal complet. Il faut au moins cinq fusils à un chasseur, et tous à deux coups. On comprend l'importance de cette précaution double. Si, par hasard, une grive passait, *avis rara*, et si le chasseur, ébloui par le phénomène, avait le malheur de la manquer, il lui resterait un coup de réserve avec la chance de manquer une seconde fois, ce qui double l'émotion. Quand on passe devant les armuriers Vergnes et Vasselon, on voit toujours sur la porte un chasseur qui essaye le point de mire d'un fusil, en couchant en joue le tuyau d'une cheminée sur le toit voisin, pour ne pas effrayer les passants.

En additionnant les dépenses d'un poste, on les évalue à quinze mille francs, avec mille écus de casuel par an. Une grive tuée, avec l'aide du hasard, a coûté quelquefois deux mille louis à un propriétaire; mais le bonheur ne saurait trop se payer.

La chasse aux pigeons est aussi fort en vogue à Marseille, et les martyrs de la légende n'ont rien souffert de plus que les solitaires des *agachons* et des postes aériens.

Ombre de Janet Coriol, sors de ta tombe, et approuve mon assertion.

Ceux qui n'ont pas connu Janet Coriol n'ont pas connu l'homme de Diogène. Ce Marseillais n'a pas laissé de successeur. Gavoty seul pouvait en donner une idée, et Gavoty a payé aussi le commun tribut à la *maïgre* (*la maigre, la mort!*)

Janet Coriol était doué de toutes les passions, et les dissimulait toutes sous cette apparence de flegme méridional qui trompe si bien les observateurs du nord : volcan sous glace ; les créoles sont le type de ces caractères. Janet Coriol avait plus d'esprit que le premier homme d'esprit venu, mais il ne le traduisait jamais en langue française. *Je ne ferai jamais l'aumône à cette mendiante,* disait-il en parlant de la langue de Boileau! Excusons ces excentricités du midi. Il est vrai de dire que le Provençal est un millionnaire de mots.

Arrivé à l'âge mûr, Janet Coriol renonça au démon, à ses pompes et à ses œuvres, et, avec une mince fortune loyalement acquise, il sortit du monde et ne fit plus parler de lui.

Retiré dans sa bastide, il ne conserva que la plus innocente de ses passions nombreuses, la chasse aux pigeons; une chasse d'anachorète ou de Siméon Stylite, ainsi qu'on va le voir.

— Il faut bien que j'expie mes péchés de jeunesse, disait-il, lorsqu'un douanier compatissant passait devant l'*agachon* et lui conseillait une chasse plus amusante.

C'était donc une pénitence que s'imposait Coriol. Plus tard, il devait se *convertir* tout à fait après un événement sinistre que je raconterai, bien rare dans l'innocente vie d'un chasseur marseillais.

Sur un rocher qui domine la mer, Janet Coriol avait construit un *agachon*, qui passait pour un chef-d'œuvre d'*agachonerie*. Tous les autres chasseurs riverains l'enviaient, excepté le douanier railleur, homme du nord, qui veille, sur le *chemin de ronde*, à la contrebande du sel; excepté le marin, qui, ne connaissant d'autre gibier que le rouget, le *roucaou* (*pavo maris*), la *rascasso*, l'oursin, s'extasie devant sa *bouill-abaisso*, composée par lui, comme un poëme, dans une cabane au bord de la mer.

Janet Coriol ne s'était servi que de la pierre sèche pour arrondir son *agachon*, dans le style des stalles de chœur des églises. La banquette sur laquelle il s'asseyait était en *fréjaou*, sorte de granit froid, tiré des carrières de Cassis. Placé sur ce siége dur et fruste, le chasseur voit devant lui l'immensité de la mer, ce grand chemin des palombes et des ramiers voyageurs.

Les pigeons n'arrivent sur les côtes de Marseille qu'à la faveur du mistral; il faut donc les attendre avant le lever du soleil, sur la pierre froide de l'agachon.

Le mistral apporte avec lui l'hiver, même au mois de juin; sa violence est extrême, mais au bord de la mer elle est intolérable. C'est une bise glacée qui brûle le visage, le front, les lèvres, et contraint les yeux à se fermer. Un tyran de Sicile qui aurait condamné un coupable à rester exposé, dans un *agachon*, au bord de la mer, par un jour de mistral, aurait été deux fois flétri par la postérité vengeresse.

Janet Coriol quittait les douceurs du lit à quatre heures du matin, allumait un cigare pour se chauffer les sensibles membranes du nez, et, enveloppé d'une *roupe* et d'une *faquine*, il allait s'asseoir dans son agachon, avec son fusil à deux coups.

Le vent agitait la *pinède* voisine, et en faisait sortir des plaintes harmonieuses: *arguta pinus*, comme dit Virgile; la mer roulait des vagues énormes et ressemblait à une collection horizontale de Niagaras; on voyait luire dans le lointain le phare de Planié, l'écueil ou le salut des matelots.

— Un temps superbe pour les pigeons! disait Coriol en se frottant les mains pour les réchauffer un peu, et en enfonçant ses pieds dans les *stivaous*, ces bottes des pêcheurs marseillais.

Par intervalle, Coriol entendait un coup de fusil dans le voisinage: — Bon! se disait-il; les pigeons commencent à passer; et il armait la double détente de son fusil Vasselon, pour ne pas être pris au dépourvu. Hélas! ce coup de fusil était tiré par un voisin mystificateur; triste plaisanterie que le Code de la chasse ne prévoit pas!

Au point du jour, le mistral devenait froid comme un vent polaire, et ses flèches aiguës traversaient la *faquine* et la *roupe* du chasseur, et glaçaient la moelle de ses os.

— Temps superbe! disait Coriol; et il rôtissait en imagination deux palombes superbes pour son déjeuner.

Un bruit de pas retentissait dans cette atmosphère de cristal qui flotte sur nos rivages maritimes, et Coriol s'irritait contre le passant profane qui montrait son épouvantail au moment même où les pigeons allaient couvrir la colline.

Ce passant était le douanier, représentant de la loi et de l'autorité, homme plus respecté par le chasseur que le gendarme ou le garde champêtre. Impossible de s'insurger.



Partisanes (femmes des environs) au marché de Marseille.
Dessin de Jules Duvaux, d'après Decamps.

Coriol saluait poliment, avec l'espoir que cette urbanité mettrait le douanier vert en fuite. Mauvais calcul. Le douanier, naturellement mélancolique, aime à échanger quelques paroles avec un être humain dans la solitude qu'il traverse.

— Faites-vous bonne chasse? demandait-il avec cet accent du nord qui donnait une injuste mais continuelle irritation à Janet Coriol.

— Çà n'ira pas mal, répondait le chasseur; le temps est bon!

— Eh bien! nous, dans le nord, disait le douanier, nous avons tant de gibier que nous ne prenons pas garde aux pigeons.

— *Siès un arlèri*, disait *à part* Coriol.

— Plait-il? demandait le douanier.

— Je me parlais à moi, répliquait le chasseur en crispant ses doigts sur le canon glacé de son fusil.

Ce mot *arlèri* est l'insulte la plus grave qu'un Marseillais puisse lancer à la face d'un homme du nord. Heureusement, le *ponantais* ne le comprend pas.

Alors Coriol prononçait entre ses dents ce monologue strident: *Sè s'en va pas aqueou darnagas, li garci un caou de fusiou.* Menace fanfaronne que le chasseur aime à faire, mais qu'il n'exécute jamais: *Si ce sansonnet ne se retire pas, je lui tire un coup de fusil.* Le provençal est beaucoup plus expressif.

Le douanier ne comprenait pas le monologue, mais il en devinait vaguement le sens aux signes d'impatience donnés par le chasseur, et il s'éloignait en faisant d'amères réflexions sur les mœurs sauvages des Provençaux.

Ici j'ouvre une parenthèse pour hasarder une théorie qui se rattache à la complète destruction des ruines romaines sur le littoral maritime de Marseille et du Var. Le jour où il me fut donné de voir à Pomponiana, près d'Hyères, un douanier lançant des cailloux à la mer pour tuer le temps, je compris l'absence des monuments romains. Depuis Gabelus, banquier de Tobie, la gabelle a eu ses agents. Le sel a été de tout temps une chose fiscale, un objet de contrebande, une denrée soumise à surveillance. Que voulez-vous que fasse un pauvre douanier, posé en sentinelle sur le bord d'une mer, où les rochers même ne fournissent pas un caillou pour un ricochet? Le douanier, ainsi isolé, n'a qu'un jeu et une distraction. Il y avait à Versailles des vicomtes ennuyés qui *crachaient dans un puits pour faire des ronds:* on ne crache pas dans la mer, mais on y lance des pierres; et, de douaniers en douaniers, tous les temples de Neptune, d'Amphitrite, de Thétis, de Vénus Aphrodite, se sont fondus en ricochets. M. Marin, un savant de la Ciotat, a vu encore, en 1780, les vastes ruines de Taurentum; en 1843, j'ai vu la place de ces ruines, la place seule. Tout l'Herculanum provençal y a passé. J'ai compté trois douaniers sur cette zone. Le chasseur marseillais, amateur des arts, connaît et devine ces choses par instinct. De là, peut-être, la vieille rancune qu'il garde au fond du cœur contre le douanier.

Janet Coriol, comme tous les chasseurs de pigeons, était chaque jour dupe des mêmes hallucinations. Quand le soleil éclairait enfin la mer bouleversée par les vagues, Coriol tressaillait de joie et apprêtait son fusil, en disant:

— Les voilà!

Un immense vol de pigeons couvrait la mer, et se dirigeait vers les agachons. Avant l'invention des capsules, Coriol frottait avec l'ongle du pouce le tranchant de la pierre à fusil; précaution excellente pour prévenir la fatale chance du long feu.

Tout à coup, ce vol de pigeons, arrivé de la haute mer, se précipitait sur les lignes de la citadelle de Marseille, et se réfugiait dans le port, comme une flotte de petits navires ailés, chassés par la tempête.

— *Es dè gabians!* disait Coriol avec mélancolie; et il regardait tristement la mer et son fusil; *Ce sont des gabians!*

Les gabians, dit l'ornithologie provençale, *sont des espèces d'alcyons; on les nomme aussi goëlands. Ces oiseaux n'ont que des plumes, et pas de chair. Ils annoncent la tempête lorsqu'ils entrent dans le port. Les plaisants disent que les gabians sont les pigeons du capitaine de port de Marseille.*

Es dè gabians! redisait vingt fois Coriol, et toujours sur un air nouveau, car le chasseur marseillais est musicien né; il improvise une mélodie sur toutes les paroles d'un monologue; il se chante ses réflexions. Aujourd'hui le chasseur fredonne *es dè gabians*, sur l'air de *Sinon la mort*, de *Robert*; ou bien il improvise des paroles sur l'*O mon Fernand* de la *Favorite*, et chante tout l'air de Léonor, jusqu'à la *stretta* exclusivement.

— *Es dè gabians lou troun de diou lei curé!* Cette malédiction lancée sur ce vol de plumes le soulage un peu et il admire les vagues blanches qui se brisent sur l'écueil de Planié, et sur les rochers du cap Couronné, où s'élevait autrefois le temple de Vénus Pyrrène, détruit par le jeu mélancolique des ricochets.

Ce qui charmait surtout Coriol dans ces chasses aux pigeons, c'était le spectacle d'une tartane sortie de la baie de Morgion, et luttant avec sa voile latine contre la tempête, pour rentrer dans le port. Il y avait là un pauvre pêcheur de Saint-Jean, un honnête homme, toujours avec ses fils; et là-bas, sur l'esplanade de la Tourrette, une femme, une mère, pleurait en reconnaissant la barque, et priait Notre-Dame-de-la-Garde de veiller sur sa famille en péril de mort.

Alors, sur toute la ligne, les chasseurs de pigeons suivaient avec un intérêt fiévreux cette coquille ballottée par les vagues, et qui menaçait de s'engloutir à chaque instant. Tantôt on la voyait disparaître entre deux lames énormes, et les cœurs se serraient de compassion; tantôt on la voyait rebondir à la cime d'une vague, et secouer au soleil des cascades d'écume. Les heures s'écoulaient dans cette lutte de l'atome contre l'ouragan, et quand la Providence avait tenu le gouvernail de la barque et conduit la pauvre famille de pêcheurs dans les eaux calmes du port, les chasseurs, échelonnés sur la rive, souriaient à ce dénouement heureux, et, chargés d'émotions, légers de gibier, ils rentraient à la bastide pour raconter ce terrible duel de la tartane et de la mer.

Ainsi se passait la chasse aux pigeons, et chaque matin Janet Coriol allait chez l'armurier Vergnes, pour se plaindre d'un nouveau défaut découvert dans l'organisation de son fusil.

Quand la journée était heureuse, Coriol voyait arriver à lui un véritable vol de pigeons dans la direction la plus favorable. Quel massacre! A vue d'œil, on pouvait estimer le nombre à deux mille. Le fusil tremblait sous les mains de Coriol; il allait faire pleuvoir du sang. Enfin, voilà l'hécatombe! Hélas! les pigeons *s'aiment d'amour tendre,* et ils se sont bien raffinés depuis la fable de La Fontaine; au moment de toucher à la terre, et de raser de l'aile l'agachon, ils voyaient un piége dans cette stalle, sur un rocher où la nature ne creuse pas de stalles, et, prenant le vol des aigles, ils s'élevaient à de telles hauteurs que les fusils de Vergnes ne pouvaient plus les atteindre. Toutefois, Coriol, pour se mettre à l'aise avec sa conscience, couchait en joue les nuages, et tirait un coup de fusil, de bas en haut, comme fit Nemrod dans sa belle chasse racontée dans le *Talmud.*

Coriol venait d'éprouver un vif plaisir en entendant la voix de son fusil; mais, au fond du cœur, il s'irritait de voir ces insolents pigeons se perdre dans les nuages, et lui refuser le plaisir d'être tués, en passant à portée du petit plomb: *Seraï plus couquin qu'aqueli marrias!* disait-il: *Je serai plus rusé que ces misérables.* Pensée et expres-

sion révoltantantes d'injustice ; mais le chasseur aux pigeons est intraitable ; *il est sans pitié*, comme l'enfant de la fable de La Fontaine. Voilà où conduisent les innocentes passions.

Alors Coriol inventa l'agachon aérien ; c'est le cimeau perfectionné. Vraiment on ne saurait trop reconnaître tout ce que le chasseur marseillais a fait pour élever chez lui la chasse à la dignité d'un art. Le ciel aurait dû récompenser tant d'efforts par un peu de gibier. N'importe ! la science doit faire son devoir et négliger le résultat futile. Revenons à Coriol.

En ce temps-là, un navire américain, nommé l'*Ionia*, entrait dans le golfe par la plus terrible des tempêtes ; il fut signalé par la vigie de Notre-Dame-de-la-Garde, et les pilotes lamaneurs, ces intrépides marins marseillais, toujours prêts à courir au secours des vaisseaux en péril, même dans les nuits les plus orageuses, se mirent aussitôt en mer pour conduire l'*Ionia* sur de dangereux parages dont ils connaissent seuls tous les écueils.

Quand la tempête bouleverse le golfe et creuse une tombe dans chaque vague, rien n'est touchant à voir comme cette petite embarcation qui porte aux limites de l'horizon nos braves pilotes lamaneurs. Leurs actes d'héroïsme sont aussi nombreux que les jours de tempête, mais l'histoire ne les enregistre jamais ; Dieu seul en tient compte là-haut.

Les pilotes lamaneurs abordèrent donc l'*Ionia*, et s'offrirent, selon l'usage, pour tenir la barre du gouvernail et conduire le vaisseau dans le port. Alors un fait inouï eut lieu. Le capitaine de l'*Ionia* refusa brusquement le secours offert.

— C'est que, voyez-vous, capitaine, dit un pilote, le temps est bien mauvais.

— Bien mauvais pour un Français, oui, reprit le capitaine, mais pour un Américain, non.

Il n'y avait rien à répliquer ; les pilotes saluèrent et descendirent dans leur embarcation.

Il faut pourtant rendre justice au capitaine de l'*Ionia ;* les efforts qu'il fit pour vaincre les obstacles amoncelés devant l'étroit goulet du port et le môle du *Pilon* furent extraordinaires. Mais le malheur se mit de la partie ; une trombe de vent souleva l'*Ionia* comme une coquille de noix, et, en le laissant retomber, elle le cloua sur la pointe aiguë d'un rocher, où le vaisseau se fit rocher lui-même, et ne remua plus.

Ce capitaine subit un procès à New-York, devant le Conseil de l'Amirauté ; on appela en témoignage les pilotes lamaneurs, et il fut condamné.

L'*Ionia* fut démoli sur place et vendu par débris, en détail. Janet Coriol acheta le grand mât ; il avait son projet en tête.

Fier de son achat et de son idée, il invita son ami Bertrandon, sculpteur de poulaines en rive neuve, à venir passer huit jours à sa bastide, et là, il lui expliqua son idée, et lui demanda l'aide de son talent.

Bertrandon, largement payé, trouva l'idée sublime, et il se mit à l'œuvre, avec sa triple habileté de charpentier, de statuaire et de constructeur.

Un agachon de bois, tout recouvert de feuilles de pins, fut solidement assujetti à la cime du grand mât de l'*Ionia*, et le mât fut planté dans un trou profond creusé en plein roc. Une échelle de longueur nécessaire descendait de l'agachon aérien jusqu'à la racine du mât. C'était l'échelle de l'ascension.

Janet Coriol invita Bertrandon à la première expérience, mais le sculpteur refusa ; il avait des affaires urgentes en ville. Il travaillait à la poulaine des *Cinq-Frères*, trois-mâts de l'armateur, M. Rougemont, doublé et chevillé en cuivre, en partance pour Batavia.

Montgolfier n'était pas plus heureux que Coriol, lorsqu'en 1782, il voyait sa première ascension à la veille de se réaliser.

Son fusil à deux coups mis en bandoulière, Janet Coriol, muni d'abondantes munitions, escalada l'agachon du mât, un jour de mistral, avant le lever du soleil. Le chasseur arrivé dans les hautes régions de l'air, dans le massif artificiel de branches de pins, éprouva un froid aigu de douze degrés au-dessous de zéro ; mais le bonheur dont il allait jouir lui fit regarder cet inconvénient comme bien léger. Cette fois, les pigeons allaient pleuvoir comme les cailles dans le désert des Hébreux. — Que ferai-je de tant de pigeons? se disait Coriol ; et il en réglait une juste répartition dans sa famille et ses amis.

Au lever du soleil, le vent redoubla de violence, selon l'usage, et le mât, quoique solidement établi par Bertrandon, prit un balancement criard, assez peu rassurant pour le chasseur.

Saisi d'un juste effroi à l'idée de voir le mât s'écrouler dans un coup de rafale, il se mit en devoir de descendre ; mais l'échelle se balançait aussi au gré du vent, et se dérobait aux pieds.

Janet Coriol se recommanda dans une prière mentale à saint Siméon Stylite, et il aurait bien voulu que son mât fût changé en colonne, par une puissante intercession.

Un magnifique vol de pigeons vint faire une diversion heureuse dans cette triste péripétie. Ce nuage de plumes s'avançait vers le mât, avec une rapidité prodigieuse. Coriol, toujours balancé sur son perchoir, saisit son fusil, avec la certitude de tuer une foule de pigeons, malgré l'incertitude du tir, car la masse du gibier avait la circonférence de la coupole du Vatican.

Les vieux pigeons ouvraient la marche, en oiseaux qui connaissent le terrain et guident l'ignorance étourdie des conscrits de l'émigration. A la vue de ce mât couronné d'un feuillage équivoque, ils s'abattirent tout à coup, entraînèrent toute la compagnie, comme une chute d'aérolithes, et, rasant la terre et le pied du mât, ils se perdirent dans le bois de pins.

Coriol, toujours balancé au gré du vent, tira de haut en bas, et constella le roc de sa décharge de menu plomb. Le roc seul resta sur le champ de bataille. Tout le matin, ce fut une série de désastres pareils. On eût dit que les pigeons avaient formé une franc-maçonnerie et se donnaient *le mot de passe*. Cinq vols suivirent la même tactique, et cinq coups de fusil eurent le même résultat. Le roc était criblé.

— En aurais je tué ! s'écria Coriol, si j'avais eu l'idée de rester dans le vieux agachon !

Alors il voulut essayer encore une descente, mais le pied n'osait se hasarder sur le premier échelon. L'heure du premier repas sonnait dans l'estomac du chasseur ; une soif ardente le dévorait, et le flacon d'eau-de-vie ne l'avait pas éteinte ; au contraire. Le mistral dure trois jours au moins, et huit au plus. Le moins était aussi effrayant que le plus. Les cris de détresse poussés sur la cime du mât se perdaient dans les mugissements de la tempête, comme le chant des colibris sur une caverne de lions. D'ailleurs, la bastide était déserte, et le paysan, qui connaissait peut-être la position de son bourgeois, feignait de l'ignorer et s'en amusait dans son cœur de paysan.

A l'approche de la nuit, trois maraudeurs, désignés sous

le nom de ravageurs de postes, se montrèrent au pied du mât et se mirent en devoir de le renverser.

— Au nom des âmes du purgatoire! s'écria Coriol, laissez-moi vivre tranquille ici; je suis un ermite et je prierai pour vous; vous en avez besoin.

Les ravageurs de postes exécutèrent un trio d'éclats de rire et demandèrent, par signe, quelque chose de mieux que des prières d'ermite.

Coriol fouilla ses poches, et répondit qu'il n'avait pas le sou, mais il les pria de passer chez lui, rue Paradis, 122. Les ravageurs haussèrent les épaules et secouèrent le mât.

Le mistral, vent capricieux, *qui fait souvent la révérence au soleil couchant*, comme dit le proverbe marseillais, cessa tout à coup. La colère animait Coriol, le plus doux des hommes.

Il prit son fusil, l'arma et fit feu sur le vol de maraudeurs.

Le plomb *écarta*, deux furent blessés et s'enfuirent avec le troisième, en poussant des cris de douleur et en laissant une trace de sang sur le roc. Le bon chasseur descendit aussitôt, et, dominé par un scrupule exagéré, il éprouva un vif remords de son action, comme s'il eût été coupable. Il faut tout attendre des imaginations méridionales. La vue de quelques gouttes de sang versé par lui, même dans un cas de légitime défense, lui inspira l'horreur de la chasse.

— On manque les oiseaux et on tue des chrétiens! se dit-il en joignant les mains, comme pour demander pardon d'un crime.

De jour en jour, l'exaltation devint plus vive, et enfin, pour se mettre en repos avec sa conscience, Janet Coriol, le plus spirituel et le plus honnête des hommes, vendit ses fusils et tout son arsenal de chasse, et se condamna lui-même, comme un juge sévère, à une vie de pratiques religieuses et d'isolement.

L'agachon aérien fut perfectionné par d'autres chasseurs, et il est encore debout dans plusieurs bastides: mon ami Rougier lui a donné des proportions plus habitables et moins dangereuses, et je lui ai souvent fait compagnie dans ses chasses aériennes du château des Tours, près Marseille; c'est là que l'agachon de Coriol est regardé aujourd'hui comme le meilleur poste pour arrêter les pigeons. Respectons la foi.

C'est cette foi robuste qui est la vertu antique du chasseur marseillais; cette foi qui transporte les montagnes, et ne transporte pas les oiseaux. Un dernier trait terminera dignement ce chapitre de vénerie honoraire. Oui, je ne vous oublierai pas ici, ô commandeur des croyants, ô mon ami Cailhol, dit de la Madrague, pour le distinguer des innombrables Cailhols de ce pays des Cailhols. Ce chasseur invétéré avait un poste sur le bord de la mer: mauvais *poste!* disent les connaisseurs. Il y a donc de mauvais *postes*. Chaque matin M. Cailhol stationnait là, en fumant plusieurs pipes et lisant la *Vie des saints* du père Croizet; jamais la moindre plume ne venait troubler sa chasse, les échos de sa bastide étaient vierges. Un voisin, mauvais plaisant, eut l'idée de placer dans la nuit un rouget sur un petit pin, qui invitait les oiseaux, ces éternels absents, à venir se faire tuer devant le poste. Donc, avant le jour, comme à l'ordinaire, M. Cailhol, entrant en chasse, et jetant un coup d'œil dans les environs par l'innocente meurtrière du *poste*, aperçut dans une éclaircie du pin une forme insolite, un corps soupçonné d'être un oiseau, au milieu des ténèbres. O bonheur! le chasseur tira au *jugé*, et entendit ce bruit flatteur qui accompagne la chute d'un oiseau tué.

— La journée sera bonne, dit-il; bonne journée! le vent est au nord.

Il se hâta d'aller à la curée et demeura pétrifié d'étonnement en voyant que l'oiseau était un poisson. M. Cailhol savait, par tradition romaine, qu'il fut un temps où les poissons montaient sur les arbres, ainsi que le prouve un vers d'Horace, et, après réflexion, il finit par trouver ce rouget fort naturel (1).

Le voisin s'amusa longtemps de cette mystification, et, comme la plaisanterie lui coûtait assez cher, il résolut de la dénouer, en posant un matin dans le même arbre un renard empaillé. Pour le coup, M. Cailhol douta; ce doute était un progrès énorme. Quinze jours après, il douta même de la bonté de son *poste*, et perdit presque l'espoir de tuer un *tourdré* vivant; mais il a chassé jusqu'à la veille de sa mort, par respect pour la mémoire de son père. Toutefois le doute a troublé la fin de ses jours. Le renard empaillé décorait la cheminée du salon, à la place de la pendule. Oh! ces hommes de nos anciens jours ne reviendront plus! Le chasseur marseillais commence à prendre le chemin de fer pour venir chasser dans la plaine Saint-Denis.

MÉRY.



Un *poste* de chasse, à Marseille. Dessin de A. de Bar.

N. B. M. Méry — qui joint à tous ses talents celui de se borner — comptait terminer ici ses Études sur *Marseille et les Marseillais;* mais le succès universel de ces pages si exactes et si charmantes; les points intéressants qu'il n'a qu'effleurés dans ce vaste sujet; son inspiration toujours prête quand il s'agit de sa ville natale; l'appel même de cette Provence qui le compte parmi ses gloires les plus chères; — enfin les gravures capitales dont sa plume doublera la valeur, notamment un portrait magnifique et inconnu de Belzunce; les sublimes épisodes de la grande peste de 1720-21; la vue du fameux aqueduc de Roquefavour, etc., etc., nous ont déterminé à demander à notre éminent collaborateur et l'ont amené à nous promettre la reprise et la conclusion de *Marseille et les Marseillais* dans un prochain numéro du *Musée des Familles*.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Piscium et summa genus hæsit ulmo,
Nota quæ sedes fuerat columbis.
(HORACE.)

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LE POT AU LAIT (QUI NE FAIT CHATEAUX EN ESPAGNE?).

CHARADE-PROVERBE (SANS ORTHOGRAPHE) EN TROIS TABLEAUX (1).



La Fontaine et ses fables. Dessins de Fellmann.

PERSONNAGES :

La Fontaine.
Perrette.
Mme de Lafayette.
Mme de La Fontaine.
Un jeune homme.

PREMIER TABLEAU. PREMIÈRE SYLLABE.

La chambre de La Fontaine à Paris. Désordre poétique et naïf.

LA FONTAINE, PERRETTE.

PERRETTE.

Enfin, voilà monsieur guéri, et bien guéri ; savez-vous que vous avez fait deux lieues hier?

LA FONTAINE.

En allant à l'Académie, après le dîner de ce traitant qui m'offrait à ses convives comme une bête curieuse. J'ai mangé comme quatre; je n'ai pas soufflé un mot, et je suis parti en sortant de table. On s'empressait pour me retenir; on trouvait que je n'avais pas payé ma place : — Il y a séance à l'Académie, et j'y vais, répondis-je. — Mais vous avez dix fois le temps. — Je prendrai le chemin le plus long! — Attrape! Bonhomme, soit! mais bonhomme à mes heures.

PERRETTE.

Maintenant, parlons raison. Vous êtes ressuscité, converti, mais ruiné. Ah! vous l'avez paré belle! Je vous croyais bien mort, ce jour où vous avez reçu le Viatique devant messieurs de l'Académie. Et dire que vous aviez gagné cette pleurésie en restant quatre heures sous une pluie battante, sans seulement vous en apercevoir!

LA FONTAINE.

Je composais *le Chêne et le Roseau!* — Un beau jour, Perrette, que ce jour du Viatique, où j'ai réparé mes fautes et suis revenu à Dieu, grâce à ce bon abbé Poujet, de Saint-Roch!

PERRETTE.

L'avez-vous assez fait enrager, cet homme du ciel! Un soir vous lui disiez : — J'ai lu l'Evangile; c'est un excellent livre, ma foi; j'y ai trouvé quinze sujets de fables. Mais je ne puis comprendre que mon Créateur me punisse éternellement.

LA FONTAINE.

Et tu te signais avec horreur, Perrette. Puis tu ajoutais tout bas : — Jamais le bon Dieu n'aura le courage de damner le bonhomme. (*Il serre la main de Perrette.*)

(1) Voyez, dans le tome XVI, une première étude sur La Fontaine, dont celle-ci est la suite et le complément.

PERRETTE.

Une autre fois, vous aviez lu Baruch; vous disiez aux médecins, aux visiteurs, à tout le monde, à moi-même : — Avez-vous lu Baruch? Lisez donc Baruch! C'est un bien grand génie! Et ce jour où l'abbé exigeait la destruction de vos abominables contes, n'avez-vous pas eu l'audace de lui proposer d'en faire une édition au profit des pauvres!

LA FONTAINE.

Dame! pour expier les péchés qu'ils ont fait commettre aux riches.

PERRETTE.

Et cette rencontre avec le digne prêtre à votre première sortie, pendant la bagarre et les coups de fusil des Augustins et du Parlement : — Où allez-vous donc si gaillard, monsieur de La Fontaine? — Je vais voir tuer des Augustins, monsieur l'abbé.

LAFONTAINE.

N'était-ce pas le spectacle du jour? Par exemple, l'abbé Poujet m'a rivé mon clou sur saint Augustin : — Trouvez-vous, lui demandais-je, qu'il ait autant d'esprit que Rabelais? — Prenez garde, monsieur de La Fontaine, répliqua-t-il, vous avez mis vos bas à l'envers!

PERRETTE, *riant.*

Et c'était la vérité vraie. — Pardine! ils sont encore à l'envers aujourd'hui. Tenez! vous êtes le second roi Dagobert! (*Elle veut le rechausser.*)

LA FONTAINE.

Non pas; qu'importe? Donne-moi plutôt un verre de vin, je t'assure que je le mettrai à l'endroit. (*Il boit avec délices.*)

PERRETTE.

Le vin de Mme d'Hervart, mais c'est la dernière bouteille; — et je vous le répète, monsieur, vous êtes ruiné; je dois aux marchands deux quartiers de votre pension.

LA FONTAINE.

Eh bien! tu leur en devras quatre le mois prochain.

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu.

PERRETTE.

Mais le revenu et le fonds sont mangés de reste!

LA FONTAINE, *continuant.*

Jugeant trésors chose peu nécessaire;
Quant à son temps, bien sut le dispenser;
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

PERRETTE.

Rien faire! dormir! cela vous donnera un bon pot-au-feu...

LAFONTAINE.

A propos, Perrette; j'ai commencé une fable sur *le Pot au lait*, — et cette fable portera ton nom. Tu iras à la postérité!

PERRETTE.

J'aimerais mieux aller au marché des légumes.

LA FONTAINE.

Justement, ma Perrette va au marché :

Perrette sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville;
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis, ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats...

Hein? te reconnais-tu?

PERRETTE.

Oui... il y a trente ans... — Vous avez de l'esprit comme un ange, monsieur, la plume à la main; mais c'est l'argent à la main qu'il me faut à moi, sous peine de n'être plus qu'une bête.

LAFONTAINE.

Tu vendras ton lait, et tu seras riche, Perrette; écoute!

Notre laitière, ainsi troussée,
Comptait déjà dans sa pensée...

PERRETTE.

Ta! ta! ta! il n'y est plus; le voilà dans son nuage! (*Il déclame. Elle crie plus fort que lui.*) Je vous demande, monsieur, comment nous dînerons demain? Je n'ai plus ni comptant, ni crédit. Vous avez lâché votre place et votre femme.

LA FONTAINE.

Si j'avais pu garder la première sans la seconde!

PERRETTE.

Vous avez perdu M. Fouquet et Mme de la Sablière.

LA FONTAINE.

Le noble Fouquet, je l'ai vengé!

Et c'est être innocent que d'être malheureux!

La bonne Sablière, qui disait : — Mon chien, mon chat et mon La Fontaine! Elle s'était chargée de mon bonheur; je me suis chargé de sa gloire.

Son art de plaire et de n'y penser pas!...

PERRETTE.

Vous êtes sorti de chez M. d'Hervart, où vous étiez comme votre rat dans son fromage.

LA FONTAINE.

Je n'oublierai jamais ma première rencontre avec cet ami, quand j'étais sans ressource et sans asile. Nous nous croisons au coin d'une rue : — Venez loger chez moi, me dit-il. — J'y allais, lui répondis-je. Et une heure après, j'étais dans ses pantoufles. J'y suis resté dix ans. — C'est bien long, Perrette!

Diversité, c'est ma devise...
Je suis chose légère, et vole à tout sujet.

Écoute la suite de ma fable.

PERRETTE.

C'est vous qui m'écouterez, morguenne! — Vous avez négligé Saint-Évremont, Mme Henriette, la duchesse de Bouillon, le duc de Bourgogne, — qui sait vos fables par cœur! — le roi Louis XIV lui-même, qui devait augmenter votre pension.

LA FONTAINE.

En effet, il m'avait donné audience pour cela. J'avais écrit une belle pièce de vers que j'allais lire à Sa Majesté... J'arrive dans un habit d'or, l'épée en verrouil. Le roi me sourit, me complimente, me demande ma pièce de vers... Je fouille dans toutes mes poches... Plus de pièce de vers! — Je l'avais perdue dans les antichambres; je perds la tête par-dessus le marché; — je balbutie, je lâche mon chapeau, je prends celui du roi; je m'embarrasse dans mon épée, je fais la culbute, et Louis XIV me dit en s'éloignant, pendant qu'on me relève : — Ce sera pour une autre fois, monsieur de La Fontaine! Au revoir, après la campagne de Flandre!

PERRETTE.

Et la campagne dure encore! Et la pension en est demeurée à la culbute! — Il vous restait un ami dévoué, M. Furetière. On complote de l'exclure de l'Académie;

vous seul pouvez le sauver par une boule blanche, et vous mettez dans l'urne une boule noire!

LA FONTAINE.

Distraction maudite, qui nous a brouillés à mort et m'a fait faire ma seule méchanceté : la satire du *Florentin.*— Parlons d'autre chose, Perrette.

PERRETTE.

Oui, parlons de ce que vous allez devenir, sans pension, sans protecteurs, sans feu ni lieu?

LA FONTAINE, *prenant la plume.*

Parbleu! je vais achever ma fable et la vendre à Barbin.

PERRETTE.

Voulez-vous un bon conseil, monsieur? Retournez à Château-Thierry, près de votre femme et de votre fils.

LA FONTAINE.

Bast! j'y suis allé l'année dernière, et n'ai pas trouvé Mme de La Fontaine.

PERRETTE.

Elle était à l'église, au salut, pour une demi-heure. — Ah! elle est au salut! avez-vous dit, eh bien, je reviendrai l'an prochain. — Et vous êtes remonté dans le coche! — Tenez du moins votre promesse; — nous y sommes, à cet an prochain; allez à votre tour au salut, car votre salut, c'est votre ménage.

LA FONTAINE, *après réflexion.*

Impossible, Perrette. Ma femme est une précieuse; elle a trop de falbalas; elle me gronde, elle me dit : — que je serais bien bête, si je n'avais pas tant d'esprit. — Elle m'ennuie à périr, avec ses dévotions, ses scrupules et ses offices sempiternels.

PERRETTE.

Ah! monsieur de La Fontaine, vous oubliez que vous êtes converti, et que vous traduisez les psaumes?

LA FONTAINE, *ébranlé.*

C'est vrai! Pardon, Perrette.

PERRETTE.

C'est au bon Dieu qu'il faut demander pardon.

LA FONTAINE *fait le signe de la croix avec une componction naïve.*

Tu dis donc que nous n'avons plus ni sou ni maille?

PERRETTE.

L'apothicaire a pris mon dernier écu; il ne me reste que mes économies : vingt livres quinze sous... (*Finement.*) pour notre voyage à Château-Thierry.

LA FONTAINE, *attendri.*

Brave Perrette! (*Il lui prend la main.*) Le fait est que ma femme a conservé de jolies rentes... Mais, dis donc, ma bonne, me recevrait-elle encore, après tant d'années d'abandon, — si je revenais au logis comme l'enfant prodigue? Mme Honesta (1) a toujours eu le cœur sec et l'humeur farouche.

PERRETTE.

Quand vous aviez le cœur volage et l'humeur inconstante. Mais le temps est un grand médecin. Je gage que vous retrouverez une Baucis, si vous devenez un Philémon.

LA FONTAINE.

Tu as de l'esprit, Perrette; tu as compris toutes mes fables.

PERRETTE.

J'ai l'esprit... de vous aimer; votre femme aussi a compris vos fables, — et la plus belle de toutes. En voulez-vous la preuve? Tenez, lisez cette lettre, ouverte sur votre bureau depuis huit jours, et que vous n'avez pas même songé à lire!

LA FONTAINE, *se ravisant.*

Perrette, tu es un démon! tu ferais mon malheur en m'attendrissant. Tu ne penses pas un mot de ce que tu dis; Mme de La Fontaine ne m'aime pas, ne m'a jamais aimé, ne m'aimera jamais! Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre! Je serais un homme perdu, si je retournais chez elle. Allons dîner avec Chapelle, au cabaret de la *Pomme-de-Pin!* (*Il se lève et veut sortir.*)

PERRETTE, *l'arrêtant.*

Nous irons quand vous aurez lu cette lettre! Vous voyez qu'elle est de Château-Thierry.

LA FONTAINE, *ému.*

En vérité! — Et elle est là depuis huit jours? — Et tu ne me l'as pas dit!

PERRETTE.

Elle est là depuis votre agonie et votre conversion! Je vous l'ai dit cent fois; mais vous composiez *le Pot au lait,* et vous aviez oublié... (*Appuyant.*) *les Deux pigeons.*

LA FONTAINE, *rêveur.*

Les Deux pigeons! Que signifie?...

PERRETTE.

Lisez! lisez!

LA FONTAINE, *lisant.*

« Château-Thierry, ce... 17...

« Mon cher mari... (une lettre de ma femme!... Oui, c'est bien sa main... et sa signature!) Mon cher mari, j'apprends que vous avez failli mourir, et je l'apprends par un étranger! N'ai-je donc plus le droit de m'intéresser au père de notre fils, à l'homme dont le nom fait mon orgueil et dont le bonheur eût fait ma joie? Oh! non, je n'ai pas perdu ce droit sacré, car votre cœur s'est rapproché du mien sans le savoir, par son retour à notre commune religion. Que n'ai-je pu assister à cette pieuse cérémonie, qui m'eût rappelé notre union au pied de l'autel! Puisque nous avons désormais la même foi et les mêmes espérances, puisque nous devons habiter ensemble un monde meilleur que celui qui nous a séparés, je vous demande la grâce d'aller vous embrasser avec votre fils; et je vous la demande au nom de tout ce que vous avez brûlé, de tout ce que vous devez adorer aujourd'hui, au nom des souvenirs de nos jeunes et si courtes semaines de tendresse, au nom des beaux rêves que nous faisions alors, dans ce logis déserté par vous, au nom de cette fable que vous m'adressiez pour me retenir, la veille de ma première absence, que vous avez oubliée depuis si longtemps, qui est le chef-d'œuvre de votre cœur, et que je retrouve gravée dans le mien en caractères ineffaçables:

« LES DEUX PIGEONS. »

(*S'interrompant.*) LES DEUX PIGEONS! c'est bien cela! mon écriture d'il y a trente ans! le papier rose où j'écrivis ces lignes, dans notre petit berceau de chèvrefeuille... Elle était là, sur le banc, tout près de moi; elle suivait ma plume de ses beaux yeux trempés de larmes; les fleurs embaumaient l'air à l'entour... le ciel était pur et radieux comme notre amour... Une alouette..., je l'entends encore, montait, en chantant, vers le soleil... Et mon âme aussi battait des ailes et nageait dans la lumière

(1) Sobriquet donné par La Fontaine à sa femme.

et dans l'harmonie... Oh ! mes vingt ans! qu'êtes-vous devenus? (*Lisant.*)

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : — Qu'allez-vous faire ?
Voulez vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux!
. . . .
Je ne songerai plus que rencontre funeste...
Que faucons, que réseaux. — Hélas! dirai-je, il pleut!
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte... et le reste?

(*Parlant.*) Et le départ... et l'orage... et le piége et le vautour, et l'enfant sans pitié... et le retour du voyageur... (*Lisant.*)

Traînant l'aile et tirant le pié...
Et les plaisirs payant les peines...
Époux, heureux époux, voulez vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines!
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout; comptez pour rien le reste...
. . . .
Hélas! quand reviendront de semblables moments?
. . . .
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?...

(*Parlant.*) Que vois-je! des taches sur ce papier! des pleurs! les pleurs de ma femme!... Perrette! Perrette! ton bras! un fauteuil!... je n'y vois plus!... Perrette! c'en est trop!... Marie! ma pauvre Marie!... (*Il s'assied en pleurant; Perrette le ranime et pleure avec lui.*) Perrette! j'en mourrai...

PERRETTE.

Oh! que nenni, monsieur; on ne meurt point de joie.

LA FONTAINE.

Un autre verre de vin, Perrette.

PERRETTE.

Ma fine! la bouteille est vide... et je vous ai dit que c'était la dernière. (*Avec malice.*) Mais vous en trouverez d'autres au cabaret de la *Pomme-de-Pin!*

LA FONTAINE, *se relevant.*

Au cabaret? Jamais! Prends tes vingt livres, Perrette, et va retenir deux places au coche de Château-Thierry.

PERRETTE, *lui sautant au cou.*

A la bonne heure! je vous reconnais enfin!... Partons, monsieur, et partons sur l'heure. (*A part.*) Qui sait s'il voudrait partir demain, ou s'il ne tournerait pas le dos à Château-Thierry? (*Haut.*) Nous achèverons *le Pot au lait* en route...

LA FONTAINE.

Et nous relirons *les Deux Pigeons.*

PERRETTE.

Je vous les dirai par cœur... Tenez! justement vous oubliez le papier rose... Toujours le même!

LA FONTAINE.

Je suis fou, et tu es bonne, Perrette; et les servantes comme toi devraient s'appeler des *bonnes!*

PERRETTE.

Nous reviendrons demander cela à l'Académie...

LA FONTAINE.

Par le chemin le plus long!

DEUXIÈME TABLEAU. DEUXIÈME SYLLABE.

Personnages : LA FONTAINE, la comtesse de LAFAYETTE.

(L'intérieur d'un carrosse de voyage.)

SCÈNE I.

LA FONTAINE, *seul, s'installant à la meilleure place.*

Ma foi! voilà un bon relais! J'ai très-honnêtement dîné; et cette petite promenade ensuite m'a fait un bien!... Je me sens rajeuni de vingt ans... Ce n'est pas comme à ma dernière tournée à Château-Thierry. On s'arrête... je ne sais où; je me commande un bon repas, et, tandis qu'on le sert, je m'écarte en lisant mon Tite-Live; de détour en détour et de feuillet en feuillet, j'oublie si bien mon voyage qu'au bout d'une heure un valet me ramène, tout juste à temps pour payer sans manger et pour remonter en voiture. — Ce coche est beaucoup mieux aussi..., on y dormirait comme dans un lit de plume... (*Il prend ses aises.*) Que fait donc Perrette, et pourquoi ne me rejoint-elle pas? Et les autres voyageurs, où sont-ils passés? Ils gravissent la côte à pied, sans doute!...

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé...

Grand bien leur fasse! *Post prandium sta:* c'est la maxime de toutes les bêtes et de tous les gens d'esprit... Quelle surprise pour ma femme, qui attend la permission de venir m'embrasser à Paris, et qui va me voir tomber des nues à sa porte! Pourvu que sa réception réponde à sa lettre, et que je n'aie pas des remords de ma vertu... Ces filles d'Ève sont si capricieuses! Marie s'est crue veuve et s'est éplorée comme la femme de Mausole... Quand elle retrouvera son mari en pleine santé, qui sait si elle n'oubliera pas dans un mois, dans un an, mes *Deux Pigeons* pour la fable vingt-unième de mon sixième livre?

Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande... On ne croirait jamais
Que ce fût la même personne.
L'une fait fuir les gens et l'autre a mille attraits...

A propos, j'ai trouvé une bonne chute pour *Perrette*..

Perrette, là-dessus, saute aussi, transportée...
Le lait tombe... Adieu, veau, vache, cochon, couvée.

Deux bons vers! cela coule du pot cassé, comme le lait et la fortune. — Mais je ne tiens pas encore la morale...

Quel esprit ne bat la campagne?

Quel esprit... Dieu! qu'on est bien dans ce coche... Il me rappelle les carrosses de M. Fouquet... (*Il s'étale et bâille.*) Quel esprit ne bat... la, la, la... qui ne fait... qui ne fait... châteaux... (*Il s'endort.*)

SCÈNE II.

LA FONTAINE, Mme de LAFAYETTE (1). (*Riche tenue de voyage.*)

Mme DE LAFAYETTE, *montant à la hâte dans son carrosse.*

Vite, cocher! Ce dîner m'a retardée d'une grande

(1) Marie-Madeleine de La Vergne, comtesse de Lafayette, auteur de *Zaïde*, de *la Princesse de Clèves*, de *l'Histoire d'Henriette d'Angleterre* et des *Mémoires de la cour de France;* une des femmes les plus charmantes, les plus illustres et les plus spirituelles du dix-septième siècle; fille d'Aymar de La Vergne,

heure... Chez M. le duc de Larochefoucauld avant la nuit! (*Elle s'installe auprès de La Fontaine.*) Juste ciel! qu'est cela? (*Elle se rejette sur la banquette de devant.*) Un homme dans ma voiture! un inconnu!... endormi!... Eh bien! c'est sans gêne... Monsieur, monsieur! s'il vous plaît?... (*La Fontaine ronfle.*) Arrêtez, Bourgogne, arrêtez!... Eh! mais, j'ai vu cette figure-là quelque part... Oui, en vérité! c'est M. de La Fontaine, notre charmant fabuliste, qu'on me présenta, le mois dernier, chez la duchesse de Bouillon.,. J'aurais dû le reconnaître à son somme. (*Appelant.*) Monsieur de La Fontaine! monsieur de La Fontaine!... Une marmotte et une souche! Mais d'où sort-il? comment se trouve-t-il là, et quelle est cette histoire?... Monsieur de La Fontaine! monsieur de La Fontaine! (*La Fontaine fait un mouvement et ronfle plus fort.*) Heureux bonhomme de dormir ainsi! Ma foi, c'est la moitié de son existence... il l'a dit si naïvement... Laissons-le reposer et attendons son réveil; je pourrais voyager en pire compagnie, et j'aurai le cœur net d'une telle aubaine! Fouettez, Bourgogne, et prenez garde aux cahots. (*Contemplant La Fontaine.*) En voilà une surprise merveilleuse! je pars seule, maussade et ennuyée, pour rejoindre le duc au château de R... Je m'arrête et dîne... fort méchamment, à moitié chemin; et en remontant dans mon carrosse, j'y trouve, endormi et tombé des nues, le poëte que j'aime le mieux sur la terre!... Un vrai chapitre des contes de M. de Perrault! Soyons bonne fée, du moins, puisque féerie il y a... (*Elle donne de petits soins à La Fontaine, le garantit du soleil et le met dans un demi-jour, en baissant les stores.*)



Mme de Lafayette.

gouverneur du Havre de Grâce; élève de Ménage et du père Rapin; latiniste aussi forte qu'eux; collaboratrice de Ségrais et du duc de Larochefoucauld (des *Maximes*); amie intime de ce dernier jusqu'à sa mort, dont elle porta le deuil jusqu'à sa propre tombe. Elle disait de lui: — Il a formé mon esprit, et j'ai reformé son cœur. — « Le temps, qui est si bon aux autres, écrivait Mme de Sévigné, augmente et augmentera la tristesse de Lafayette. Tout se consolera, hormis elle... C'est une femme aimable, ajoutait ailleurs la marquise; plus on la connaît, plus on s'y attache. » — Vous êtes *vraie*, lui avait dit le rigide auteur des *Maximes*, définissant sa sincérité par un mot neuf, qui a fait fortune dans cette acception. — En matière de style, Mme de Lafayette estimait « qu'une période retranchée d'un ouvrage vaut un louis; un mot, vingt sous. »

LA FONTAINE, *rêvant*.

Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit sans que l'effet aux promesses réponde!
Désormais, je ne bouge, et ferai cent fois mieux...
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil..

Mme DE LAFAYETTE.

Sa fable de *la Fortune et les deux hommes*, un de ses plus beaux chefs-d'œuvre... Si je pouvais mettre cette

fable en action et jouer le rôle de la Fortune au réveil du bonhomme!... Justement, le voilà qui ouvre les yeux.

LA FONTAINE, *après un bâillement sonore.*

Ha, ha, hou... (*Il étend les bras et les jambes.*) Sur mon âme, j'ai dormi comme un roi, bien mieux, comme un enfant!... Où sommes-nous?... Tiens! la nuit s'approche .. Tu es remontée, Perrette?... (*Entrevoyant une femme.*) Ah! bien, te voilà; nous restons seuls? tant mieux! Alors, prenons nos aises; croisons, Perrette, croisons. (*Il essaye de croiser ses jambes avec celles de Mme de Lafayette, qui éclate de rire.*) Ne ris pas, ma bonne; tu verras comme nous serons bien! allons donc, croisons vite! Vas-tu faire la mijaurée à ton âge, et avec le bonhomme? (*Nouveaux rires de Mme de Lafayette, qui relève brusquement les stores.*)

LA FONTAINE, *ébloui.*

Ah! grand Dieu! ce n'est pas Perrette!... Où suis-je? Qui êtes-vous, madame?

Mme DE LAFAYETTE, *à part.*

Il ne me reconnaît pas! De mieux en mieux; gardons l'incognito et poussons l'aventure. (*Haut.*) Dites-moi, d'abord, monsieur de La Fontaine...

LA FONTAINE.

Vous savez mon nom?

Mme DE LAFAYETTE.

Et vous ignorez le mien. C'est un avantage que je tiens à conserver; dites-moi d'abord d'où vous venez, où vous allez, et comment vous vous trouvez céans?

LA FONTAINE, *se frottant les yeux.*

Je viens de Paris; je vais à Château-Thierry, avec Perrette, ou, du moins, je croyais y aller... J'ai pris le coche à la place Royale; je suis descendu pour dîner à un relais; j'ai fait un petit tour de digestion. . Et... comment j'ai pu passer du coche dans cette voiture, je vous déclare que j'en donne ma langue aux chiens.

Mme DE LAFAYETTE, *à part.*

Je comprends... Une de ses distractions familières. Il a laissé partir le coche, en bayant aux corneilles, et il a cru y remonter en s'installant ici. (*Haut, gracieusement.*) Eh bien, monsieur de La Fontaine, c'est un conte à joindre à vos fables. Une fée vous a enlevé sur la route et vous a transporté dans ce carrosse.

LA FONTAINE, *s'animant et se transformant.*

Je commence à le croire, madame, en vous voyant si belle et si aimable. (*A part, la contemplant.*) Une enchanteresse, en effet! L'esprit d'une Muse, les attraits d'une Grâce et le port d'une reine! Souvenons-nous un peu de l'hôtel Rambouillet...

Mme DE LAFAYETTE.

Ainsi, monsieur, vous voulez que je vous mène à Château-Thierry?

LA FONTAINE.

Non pas! Au contraire, je ne sais plus où je vais; je vais où vous allez! Conduisez-moi, fée gracieuse, où il vous plaira.

Mme DE LAFAYETTE.

C'est bien loin.

LA FONTAINE.

Tant mieux! Le chemin me paraîtra si court!

Mme DE LAFAYETTE, *à part.*

Voilà qu'à mon tour je ne le reconnais plus! Je l'avais vu lourd, insouciant, muet, presque grossier, et je le retrouve spirituel, empressé, galant, Dieu me pardonne! Aurais-je fait réellement une métamorphose?

LA FONTAINE.

Vous avez dû étudier la géographie chez la belle Arthénice. Suivons le cours du fleuve de *Tendre*, et gagnons l'île des *Douces surprises.*

Mme DE LAFAYETTE.

J'ai peur de l'eau: elle est perfide; et je n'aime pas les îles: ce sont des prisons.

LA FONTAINE.

Je serai le captif, et vous serez le geôlier. Vous resterez libre et je porterai les chaînes. Les vôtres seront pour moi des fleurs.

Mme DE LAFAYETTE.

Chaînes d'un jour, bien fragiles!

LA FONTAINE.

Il n'y a que celles-là qui durent. La rosée et le soleil les renouvellent chaque jour. La rosée sera votre parole, et le soleil votre sourire. D'ailleurs, vous aurez le bateau de l'*Inconstance;* mais je ferai si bien que vous le laisserez à l'ancre du *Bonheur.*

Mme DE LAFAYETTE.

Où diantre avez-vous appris tout cela, monsieur de La Fontaine; ce n'est pas en causant avec les bêtes?

LA FONTAINE.

C'est ici même, tout à coup, en vous voyant. Vous êtes fée, madame; vous opérez des miracles!

Mme DE LAFAYETTE.

Et que deviendrons-nous, tout seuls, dans l'île des *Surprises?* Nous jetterons des pierres à l'eau, pour faire des ricochets.

LA FONTAINE.

Aimez-vous les fables et les contes?

Mme DE LAFAYETTE.

Je raffole des vôtres; je les sais par cœur.

LA FONTAINE.

Vous me comblez! Eh bien, je vous dirai une fable chaque matin, et un conte chaque soir.

Mme DE LAFAYETTE.

Commencez tout de suite. Quel ouvrage composez-vous en ce moment?

LA FONTAINE, *à part.*

Diable! me voilà pris. Je ne peux pas lui conter *Perrette.* Ah! quelle idée! (*Haut.*) Je médite un conte, qui sera mon chef-d'œuvre. Tenez! vous m'en inspirez les meilleurs passages. C'est vous qui l'aurez fait plus que moi, et c'est vous seule qui pourrez l'achever.— Il y avait une fois un pauvre homme qui s'en allait, je ne sais où, par la grande route...

Mme DE LAFAYETTE.

Comme vous...

LA FONTAINE.

Comme moi... Une belle inconnue passa, une femme comme il n'en avait jamais vu d'aussi belle, comme vous, madame...

Mme DE LAFAYETTE.

Et cette inconnue le prit dans son carrosse, comme je vous ai pris dans le mien...

LA FONTAINE.

Justement... Vous voyez bien que nous composons à deux... Ils voyagèrent ensemble une journée, qui leur parut un moment. — Faut-il dire *leur* ou *lui?*

Mme DE LAFAYETTE.

Mettons le pluriel, et continuez.

LA FONTAINE.

Continuons... Le pauvre homme, qui jusqu'alors n'était capable que de deux choses...

Mme DE LAFAYETTE.

Dormir et ne rien faire...

LA FONTAINE.

Se sentit rajeuni de vingt ans et transformé. Il dit à la dame : — Voulez-vous que je devienne, pour vous plaire, guerrier, paladin, conquérant, navigateur, homme d'État, savant ou poëte? — Que lui répondit la dame?

Mme DE LAFAYETTE.

J'aurais répondu : poëte... Mais le *bonhomme* l'était déjà (pardon ; je voulais dire le *pauvre homme*), supposons que la dame répondit : guerrier, conquérant. (*Regardant La Fontaine et riant.*) Ce sera bien plus singulier !

LA FONTAINE, *avec un geste héroïque.*

Va pour conquérant. Il prit les couleurs de sa belle. (*La Fontaine prend un ruban de Mme de Lafayette, et le met à son chapeau.*) Et le voilà en marche pour les tournois, les siéges, les champs de bataille...

Mme DE LAFAYETTE.

La dame le suivait-elle dans ces belles équipées?...

LA FONTAINE.

Toujours!... Elle était pour lui, comme la terre pour Antée... Dès qu'il ne la touchait plus, il perdait sa force... Et chaque fois qu'il la voyait sourire, il gagnait une victoire...

Mme DE LAFAYETTE.

Si la dame était aimable, il dut conquérir le monde.

LA FONTAINE.

C'est tout juste ce qui arriva... Un jour que la dame lui serra la main, il battit le roi d'Espagne et enleva Madrid. (*Il prend la main de Mme de Lafayette.*) Un jour qu'il lui baisa le bout des doigts, il défit l'empereur d'Autriche, et entra dans Vienne. (*Il baise la main de Mme de Lafayette.*) Un jour qu'elle le laissa tomber à genoux devant elle, il détrôna le sophi et s'empara du Mogol et du Japon... (*Il essaye de s'agenouiller.*)

Mme DE LAFAYETTE, *le relevant.*

Pardon, monsieur de La Fontaine ; je ne tiens pas au Mogol. Mais vous avez oublié de dire tout d'abord ce que le bonhomme (non! le pauvre homme) allait faire à Château-Thierry...

LA FONTAINE, *étourdi du coup.*

J'ai donc dit qu'il allait à Château-Thierry?...

Mme DE LAFAYETTE.

Parfaitement, avec Perrette...

LA FONTAINE, *s'oubliant le plus naïvement du monde.*

Eh bien, il allait y rejoindre sa femme, abandonnée par lui depuis dix ans, — et qui venait de le faire pleurer en lui envoyant sa fable des *Deux pigeons.*

Mme DE LAFAYETTE, *à part.*

A la bonne heure! me voilà au courant!... (*Elle se lève et parle bas au cocher.*) Vous avez compris, Bourgogne? Ventre à terre!... (*Haut.*) Continuez, monsieur de La Fontaine...

LA FONTAINE.

Oui, continuons... Nous en étions au royaume du sophi...

Mme DE LAFAYETTE.

Nous y avions renoncé... Rentrons en France, s'il vous plaît.

LA FONTAINE.

Parbleu! C'est ce que fit notre héros..

Mme DE LAFAYETTE.

Toujours avec sa dame?...

LA FONTAINE.

Toujours! Et le roi Louis XIV le combla d'honneurs et de dignités. Il devint maréchal de France, gouverneur de province, grand amiral, grand veneur, grand chambellan, grand aumônier, grand...

Mme DE LAFAYETTE.

Prenez garde! vous le mettez dans les ordres ; il va être obligé de faire vœu de célibat.

LA FONTAINE.

Bast! avec des protections en cour de Rome... Ce fut alors que la dame lui dit, pour le récompenser de ses exploits...

Mme DE LAFAYETTE.

Ah! je sais ce que lui dit la dame : elle lui cita des vers charmants d'un certain La Fontaine, qu'elle lui avait entendu réciter en rêve, un jour qu'il était fatigué de gloire et d'aventures :

> Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
> Que le Mogol l'avait été...
> Ce qui lui fit conclure en somme
> Qu'il avait à grand tort son village quitté.
> Il renonce aux courses ingrates,
> Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
> Pleure de joie et dit : — Heureux qui vit chez soi!
> De régler ses désirs faisant tout son emploi!...
> Il ne sait que par ouï-dire. .
> Ce que c'est que la cour, etc., etc., etc.

LA FONTAINE.

Vous êtes sorcière, madame, et vous devinez tout mon dénoûment.

Mme DE LAFAYETTE.

Ah! voyons donc!

LA FONTAINE.

En passant, un beau soir, à l'entrée d'une petite ville, devant une jolie chaumière, au milieu d'une campagne verdoyante... (*Etendant la main par la portière.*) tenez, comme celle-ci... Au pied de ce coteau, mon héros dit à sa fée : — Assez de courses, de victoires et de grandeurs ; le bonheur ne demande qu'un abri et un jardin, au bord d'un ruisseau, dans le pli d'un vallon... Mettons pied à terre et donnez un coup de baguette... Cachons-nous dans cette maison, sous les fleurs et l'ombrage... Nous y vivrons de tendresse, de petits soins, de repos...

Mme DE LAFAYETTE.

Et de fromage à la crème... C'est à merveille! Justement, la voiture s'arrête... (*Elle tend la main à La Fontaine et ouvre la portière.*)

LA FONTAINE.

En vérité, vous réalisez mon rêve!

Mme DE LAFAYETTE.

Je le rectifie... Nos deux héros se marièrent, n'est-ce pas?...

LA FONTAINE.

Et ils furent heureux à faire envie.

Mme DE LAFAYETTE.

Et ils eurent beaucoup d'enfants, comme dans tous les contes. (*Changeant de ton.*) Malheureusement, on les aurait pendus s'ils avaient fait cette folie, car Molière l'a dit, après Cujas :

> La polygamie est un cas
> Pendable! pendable!

LA FONTAINE.

Pendus! qu'est-ce que cela signifie?

Mme DE LAFAYETTE.

Cela signifie, aimable compagnon de voyage, que la

comtesse de Lafayette, étant déjà mariée, ne peut vous donner la main, à vous marié comme elle, que pour descendre chez Mme de La Fontaine... Et nous voilà précisément à sa porte !

LA FONTAINE, *en sursaut.*

Vous êtes Mme de Lafayette?... Je suis chez ma femme!... Quel réveil !

Mme DE LAFAYETTE.

Le réveil de la raison et de la vérité. Le bonhomme allait à Château-Thierry ; j'ai fait un détour pour l'y conduire ; je ne lui devais pas moins pour les instants délicieux qu'il m'a fait passer, et je vais me rafraîchir sous son toit, avec mes chevaux qui sont en nage..., car nous venons de faire le tour du monde en une heure. (*Perrette crie du dehors :* Monsieur n'est pas perdu ! voilà monsieur !) Vous entendez Perrette qui vous appelle !

LA FONTAINE, *se frappant le front.*

Perrette ! mon *Pot au lait !* Ah ! j'en cherchais la morale... La grâce et l'esprit de Mme de Lafayette l'ont trouvée pour moi.

Mme DE LAFAYETTE.

Vous nous la direz en famille, après le goûter...

(*La Fontaine donne la main à Mme de Lafayette ; tous deux descendent de voiture.*)

C. DE CHATOUVILLE.

(*La fin au prochain numéro.*)

LA MORT DE BÉRANGER.

Tant qu'il a vécu en chansonnant le bon Dieu, vous savez comment, en flétrissant tout ce qu'on vénère icibas, même la sœur de charité, qu'avait respectée Voltaire, nous n'avons jamais dit : *notre* Béranger. C'était *leur* Béranger, à tous ceux qui l'acceptaient comme tel, ou qui fermaient les yeux sur le mal, par admiration pour le bien. Nous pouvons dire enfin à notre tour, et hautement : *notre* Béranger, aujourd'hui qu'il est mort en chrétien, c'est-à-dire en reconnaissant et en adorant le Christ, qu'il avait nié et bafoué sur son calvaire éternel, — et en demandant pardon à ce bon Dieu qui a ouvert les bras à son repentir. Nous ne doutions pas de ce dénoûment providentiel et miséricordieux, et nous le prédisions naguère, en racontant les rapports de bonnes œuvres établis entre l'illustre chansonnier et monseigneur Sibour. Nous savions, par un témoin oculaire, par un véritable ami du poëte, qu'en présence d'un certain nombre d'hommes et de plusieurs incrédules, le mourant de la rue Vendôme s'était relevé sur son lit et avait fait cette déclaration solennelle, que nous transcrivons textuellement : *J'ai perdu ma jeunesse dans les plaisirs, mon âge mûr dans le doute ; mais depuis longtemps, je ne vis qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Cela vous étonne, messieurs,* ajouta-t-il en regardant les sceptiques, *c'est pourtant comme cela ; et je veux, et il faudra bien qu'on le sache enfin !*

Voilà pourquoi il est mort avec la fermeté, la grâce et la douceur qu'on a prises pour celles du philosophe et qui étaient la foi, l'espérance et la résignation du chrétien.

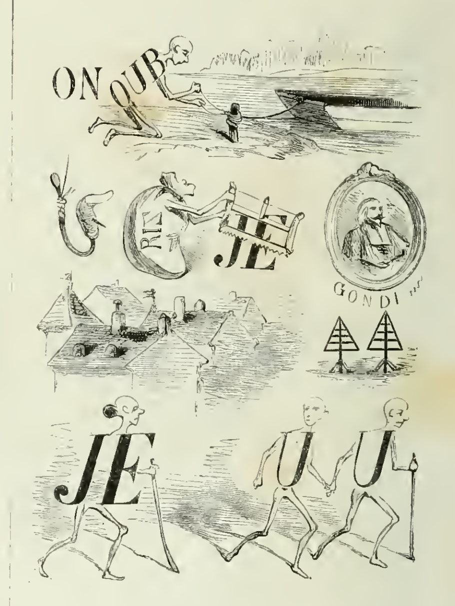
Salut donc à notre Béranger, pour cette fin qui rachète toute sa vie, selon le mot admirable de l'Evangile : « Il y aura plus de joie dans le ciel et sur la terre pour un pécheur converti que pour dix élus sans tache. »

Il n'y a plus qu'à faire une nouvelle édition des ouvrages du poëte : brûler tout ce qu'il aurait brûlé lui-même, conserver ses chefs-d'œuvre, qui sont des modèles, — moins glorieux qu'on ne les a faits sans doute, mais enfin des modèles achevés dans leur genre ; et y ajouter ses odes et ses lettres inédites, surtout les dernières, — qui confirmeront, nous en avons l'assurance, ce que nous venons de raconter ici.

Nous insérerons, dans notre *Revue de l'année* 1857, le portrait et la notice de Béranger, — notice qui prouvera surabondamment ce que nous disions naguère : que l'homme chez lui valait infiniment mieux que le chansonnier, et qu'il a fait le mal par circonstance beaucoup plus que par nature.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LE GÉNÉRAL BONAPARTE.



EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN DERNIER.

Au siége de Toulon (1793), Bonaparte, chef de bataillon d'artillerie dit au représentant Gasparin : — Cette arme étant sous ma direction, je demande que nul ne s'en mêle que moi, ou je ne réponds de rien. — Et qui es-tu, pour répondre de quelque chose? fit Gasparin, en toisant l'officier de vingt-trois ans. Bonaparte reprit en le tirant à l'écart : — *Je suis un homme qui sait son métier parmi des enfants qui ignorent le leur.* (*Je suit zun* — homme qui sait, etc.).

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LE NOUVEAU LOUVRE [1].

PAVILLON CENTRAL NORD DE LA COUR NAPOLÉON III.



Pavillon central nord de la cour Napoléon III, photographié sur bois par Lallemand, d'après M. Baldus.

Nous continuons l'accomplissement de nos promesses en donnant aujourd'hui, grâce à la belle photographie de M. Baldus, qui multiplie et popularise les merveilles du Louvre, le fronton du pavillon central nord de la cour Napoléon III (pavillon Turgot), digne pendant de celui que nous avons reproduit dans notre tome XXIII, page 361.

On comprendra l'importance que nous avons dû attribuer à ce fronton, en se rappelant le programme soumis au talent de M. Duret, et qui résume l'objet et l'histoire du monument tout entier : « La France, heureuse et prospère, entourée de tous ses enfants, qu'ont groupés dans son sein la Paix et l'Abondance, appelle l'Histoire pour écrire et célébrer les bienfaits qu'elle a reçus de Napo-

(1) Voyez la Table générale des vingt premiers volumes et les tables des tomes XX à XXIII, — notamment tome XXII, p. 193, et tome XXIII, p. 154, 350 et 361.

léon III, et charge les Arts d'en éterniser la mémoire par l'achèvement du Louvre. »

Il ne fallait pas moins que le ciseau classique et sévère, élégant et pur de M. Duret, de l'Institut, pour réaliser un tel programme. Il s'en est acquitté à merveille, et la richesse des détails est aussi remarquable dans son œuvre que la simplicité de la conception. Il a été surtout parfaitement inspiré, en groupant au centre les figures de la France et les autres allégories capitales, et en reléguant aux angles les personnifications accessoires et les divers attributs. On reconnaît là le coup d'œil supérieur et la main exercée d'un véritable maître.

Il a été noblement secondé par MM. Cavelier, Pollet, Bosio, Knecht, Perrault, Gruyère, Barye, Maillet, Lechesne et Rouillard.

M. Cavelier, l'auteur de la *Pénélope*, M. Pollet, si connu par l'*Heure du matin*, et M. Bosio, qu'il suffit de nommer, ont sculpté les cariatides à droite et à gauche des croisées et aux deux angles; colonnes vivantes et harmonieuses du fronton « qui ne seraient pas indignes, selon M. Théophile Gautier, de relever sur l'Acropole d'Athènes les cariatides du Pandrosium de leur faction de vingt-quatre siècles, et de prendre place à côté de celles de Jean Goujon. »

M. Knecht, dans ses pendentifs de fruits, et M. Perrault, dans ses ornementations des clefs, chambranles, tympans, frises et corniches, ont lutté d'imagination et de délicatesse avec les plus riches fantaisies de la Renaissance.

L'écusson de l'Empire, disposé par M. Gruyère dans l'attique et supporté par les symboles de la Force et du Travail, forme bien le centre harmonieux de l'ordonnance variée de l'étage.

La Paix et la Guerre, sculptées en ronde bosse, à droite et à gauche, par M. Barye, montrent à ceux qui en douteraient encore que le Phidias des lions et des tigres peut être aussi celui des dieux et des hommes. La fierté du style et le calme de la puissance n'étaient pas allés plus haut depuis l'antique.

La Paix est figurée par un beau jeune homme robuste, dans une attitude reposée, et par un petit enfant qui joue du pipeau comme un berger d'églogue virgilienne; derrière ces figures, un bœuf de labour rumine, paisiblement couché. L'homme qui représente la guerre, athlète à musculature violente et michelangesque (le mot est de M. Gautier) et dont le mouvement a quelque analogie avec la figure virile opposée à celle de la Nuit sur le tombeau des Médicis à Florence, fait mine de dégaîner son glaive; un petit Génie sonne du clairon, et un cheval hennissant à l'appel secoue sa tête effarée et semble dire « Va! » comme le coursier de la Bible.

Aux angles du pavillon, M. Maillet a su rendre parlants les génies et les attributs de l'*Avenir* et des *Découvertes* à droite, des *Arts* et des *Sciences militaires* à gauche.

Les beaux enfants de M. Lechesne jouent véritablement dans les guirlandes de fleurs et de fruits enroulées à la frise.

M. Perrault, dans l'architrave et la corniche, s'est inspiré avec bonheur des modèles que lui fournissaient les maîtres du seizième et du dix-septième siècle. M. Rouillard a reproduit dans ses dessus de croisées ceux de la cour du Louvre, si parfaits d'invention et si charmants de détail. Imiter de la sorte, c'est créer, et ne crée pas ainsi qui veut.

Nous reprendrons encore cette revue du Louvre, au crayon et au burin, à la suite de l'instrument magique de M. Baldus; magique est le mot plus que jamais, car ce Christophe Colomb de la photographie vient de mettre en œuvre un appareil mobile qui, en tournant sur son axe vertical, au centre de la place du Carrousel, reproduit sur un immense carton le pourtour entier des Tuileries et du Louvre, de l'ancien comme du nouveau, c'est-à-dire l'ensemble le plus merveilleux du plus merveilleux édifice du monde. C'est tout simplement la photographie élevée instantanément à la sorcellerie du panorama, et capable de lever en quelques secondes le plan détaillé, que dis-je? le portrait minutieux d'une ville, d'une campagne, d'un champ de bataille, d'un horizon complet.

Ne quittons pas le Louvre sans applaudir à la réparation d'un oubli que nous avions signalé à M. Lefuel. Là, comme au Musée de Versailles, on avait omis l'illustre figure de Saint-Simon, dont l'ombre avait rougi de se voir exclu pour la première fois des palais de nos rois. On lui a rendu ses grandes entrées, et il prendra, s'il n'a déjà pris, place à côté de La Bruyère et de La Rochefoucauld. Mais lui a-t-on rouvert aussi la porte de Versailles?

PITRE-CHEVALIER.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LE POT AU LAIT (QUI NE FAIT CHATEAUX EN ESPAGNE?).

CHARADE-PROVERBE (SANS ORTHOGRAPHE) EN TROIS TABLEAUX (1).

TROISIÈME ET DERNIER TABLEAU.

LE MOT ENTIER.

(Chez Mme de La Fontaine.)

SCÈNE I.

Mme DE LA FONTAINE, son FILS.

LE FILS, *entrant*.

Eh bien, ma mère, le courrier de Paris est arrivé. Vous a-t-il apporté une lettre de mon père?

Mme DE LA FONTAINE.

Rien. Conçois-tu cela? Douze jours de silence, après ce que je lui ai écrit! — Ah! je me suis humiliée en vain!

LE FILS.

Il faut que M. de La Fontaine soit retombé malade.

Mme DE LA FONTAINE.

Il est retombé, en effet, dans son indifférence et peut-être dans son infidélité. — Et moi qui ai cru à sa conversion, au retour de son cœur vers moi! *(Elle pleure.)*

(1) Voir, pour les deux premiers tableaux, la livraison précédente.

LE FILS, *l'embrassant.*

Ne pleurez pas, ma mère... et attendons pour juger... Mon père n'est pas un homme comme les autres...

Mme DE LA FONTAINE.

Ah! certes non! Comme fils, il a tourmenté ses parents jusqu'à leur mort. On l'investit de la charge de maître ès eaux et forêts : il la néglige pour faire des vers, parce qu'un officier lui lit un jour l'ode de Malherbe sur la mort d'Henri IV. Il couvre ses livres de comptes de citations de maître Vincent, de maître François, de maître Clément (1) et d'une traduction de Térence, qu'il fait imprimer à Reims. M. Héricart, mon père, me donne à lui avec une grosse dot, — et, après quelques mois de lune de miel, que fait-il, comme mari? Il quitte sa charge et déserte son ménage. Je ne le revois plus que pour vendre pièce à pièce ses terres et les miennes. Comme père, il livre l'éducation de son fils à des étrangers, à M. de Maucroix et au président de Harlay. — Il te rencontre chez celui-ci et chez le docteur Dupin, et cause avec toi sans te reconnaître. Je gage que si nous retournions près de lui, il ne te reconnaîtrait pas davantage (2).

LE FILS.

Les hommes de génie ne sont pas de ce monde, et vivent dans leur pensée et dans leurs travaux. Mais mon père a assez fait pour la gloire, le tour de sa famille est venu. Espérons qu'il nous appartiendra enfin.

Mme DE LA FONTAINE.

Il y a dix ans que j'espère! et cette fois Dieu lui-même semblait nous rapprocher. — A la nouvelle de son agonie, je lui tends les bras..., et je ne reçois pas même de réponse! — Et à peine guéri, il oublie sa femme et son enfant.

LE FILS.

Cela est impossible, — et je croirais plutôt *(hésitant)* qu'il est mort.

Mme DE LA FONTAINE.

Juste ciel! qu'oses-tu dire?

LE FILS.

Vous voyez bien que vous l'aimez toujours! — Ecoutez, ma mère: je vais aller seul à Paris, — et s'il est vivant...

Mme DE LA FONTAINE.

Je voulais et n'osais te le demander! — Pars, mon fils, pars sur l'heure, et que Dieu t'entende et te conduise!

LE FILS.

Au revoir! à demain! avec mon père!

SCÈNE II.

Mme DE LA FONTAINE, SON FILS, PERRETTE.

PERRETTE, *entrant tout essoufflée, chargée de paquets.*

Enfin, me voilà chez nous! Bonjour, madame de La Fontaine!

Mme DE LA FONTAINE ET SON FILS.

Perrette!

PERRETTE.

En chair et en eau (*s'essuyant*), c'est-à-dire en nage.

Mme DE LA FONTAINE.

Mon mari est avec vous?

LE FILS, *vivement.*

Il n'est pas mort? Il n'est plus malade?

PERRETTE.

Je n'en sais rien! Il est perdu!

Mme DE LA FONTAINE ET SON FILS.

Comment perdu?

PERRETTE.

C'est tout une fable! (*S'asseyant.*) Je vais vous conter cela... quand j'aurai mangé n'importe quoi, et bu ce que vous voudrez. — (*Le fils lui offre un verre de vin, qu'elle avale d'un trait et des gâteaux qu'elle dévore.*) Voici la chose : monsieur était donc revenu de l'autre monde, comme vous savez, et revenu avec une peau neuve, ses dévotions faites, ses contes brûlés... ses folies données au diable. — Enfin, ça n'était plus le même homme, mais c'était toujours le bonhomme.

Mme DE LA FONTAINE.

Il avait reçu ma lettre?

PERRETTE.

Les *Deux Pigeons*, oui! Mais il avait oublié de la lire...

Mme DE LA FONTAINE.

Oublié de la lire!

PERRETTE.

Dame! il est comme cela! Vous le connaissez de reste. Avant-hier donc, le trouvant gaillard, je lui remets votre papier, et le voilà qui le parcourt en fondant en larmes.

LE FILS.

Vous voyez bien, ma mère.

PERRETTE.

Ce n'est pas à ma femme de venir, dit-il, c'est à moi d'aller. Et nous courons prendre le coche, à la place Royale.

Mme DE LA FONTAINE.

Bonne Perrette! je te remercie.

PERRETTE.

Jusqu'aux trois quarts du chemin, c'était une bénédiction. Nous causions, nous faisions le *Pot au lait.* Nous dormions comme des bienheureux... Mais au dernier relais, nous descendons pour dîner. Monsieur mange comme quatre, à son habitude. Il va se promener, pendant qu'on attelle; et, quand on est prêt à repartir, va te faire lanlaire! Plus de bonhomme! Je cours, je crie, j'appelle! Rien! Je crois qu'il monte la côte à pied et je la monte de même. Personne! J'allais lâcher le coche et retourner à la découverte, quand un roulier nous dit qu'un monsieur et une dame nous ont dépassés dans un carrosse. Je n'y comprends rien, mais j'espère que c'est lui; je remonte en voiture, j'arrive et me voilà, — sans monsieur!

LE FILS.

C'est étrange! Que peut-il être devenu?...

Mme DE LA FONTAINE, *piquée.*

Il se sera laissé enlever, comme à son voyage avec Chapelle.

PERRETTE.

Mais enlever par qui?

Mme DE LA FONTAINE.

Par quelque belle dame; par la dame au carrosse.

LE FILS.

Quelle idée, ma mère!... Vous plaisantez.

Mme DE LA FONTAINE.

Je parle très-sérieusement.

PERRETTE, *bas, à Mme de La Fontaine.*

Encore jalouse, madame? Toujours notre péché mignon! Prenez garde, c'est ce qui vous a d'abord séparés!

LE FILS.

Enfin, il faut courir à sa recherche...; quelque accident

(1) Vincent Voiture, François Rabelais et Clément Marot.

(2) Plusieurs biographes ont commis l'erreur de nier l'existence d'un fils de La Fontaine et de sa femme. Cette filiation a été réelle et si bien établie, qu'en 1818, M. de Marson, descendant direct du fabuliste, obtint à ce titre de Louis XVIII une pension de quinze cents francs. La mère de ce M. de Marson avait été élevée par Mesdames, tantes du roi, et lui-même établi par ces princesses, à la suite de leur voyage à Château-Thierry.

peut-être. Je monte à cheval et je saurai bien le trouver! Il était décidé que je partirais aujourd'hui. (*Il embrasse Mme de La Fontaine et sort.*)

PERRETTE.

Allez, monsieur, mais ne tardez guère; car il reviendra par un chemin, tandis que vous le quêterez par l'autre. Il a des allures à lui et déroulerait le plus fin limier.

SCÈNE III.

Mme DE LA FONTAINE, PERRETTE.

Mme DE LA FONTAINE.

Parle-moi de lui, du moins, Perrette, et conte-moi sa maladie, sa conversion à Dieu, sa guérison.

PERRETTE.

Tout cela a été l'affaire d'une semaine. Le lundi, il va composer une fable à Auteuil. Il s'assied sous un arbre. Il essuie, sans s'en douter, une averse de quatre heures. Il me revient le soir, trempé jusqu'aux os, et déclamant à grands bras :

Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts ...

Le lendemain, il avait une pleurésie et je lui amenais l'abbé Pouget, de Saint-Roch. Tout en lui parlant deux jours de Rabelais et de Marot, le prêtre le confesse bel et bien. Le bonhomme pleure, demande pardon au ciel et à la terre, réclame un cilice et une discipline, m'envoie quérir messieurs de l'Académie et communie devant eux comme un vrai saint. Jamais je n'ai rien vu de pareil. Tout le monde fondait en larmes, lui surtout, et moi... Rien qu'à ce souvenir... (*Elle pleure, Mme de La Fontaine aussi.*) Le lendemain jeudi, il allait mieux. Le vendredi, il mangeait un œuf; le samedi, il se levait et traduisait un psaume; le dimanche, il courait les rues et dînait en ville. Huit jours après, je lui montrais votre lettre. Il relisait *les Deux Pigeons*... sur le papier rose, et tombait en syncope; nous montions ce matin dans le coche, — et je le perdais ce soir, à trois lieues d'ici.

Mme DE LA FONTAINE.

Toujours le même. Un véritable enfant. Sais-tu ce que je crois, Perrette? Il aura changé d'idée tout à coup, et sera retourné à Paris.

PERRETTE.

Je ne dis pas non. En fait de caprice, il est capable de tout. (*Bruit d'une voiture.*) Qu'est-ce que cela? Ah! mon dieu! un carrosse. Il s'arrête à la porte!

Mme DE LA FONTAINE.

Une femme dedans!

PERRETTE.

Et un monsieur! Le bonhomme! M. de La Fontaine! Là! qu'est-ce que je disais à votre fils? (*Toutes deux s'élancent vers la porte.*)

Mme DE LA FONTAINE, *s'arrêtant.*

Que peut être cette dame? Une beauté singulière! (*A part.*) Quelqu'une de ses idoles, sans doute!

SCÈNE IV.

Mme DE LA FONTAINE, Mme DE LAFAYETTE, LA FONTAINE, PERRETTE.

Mme DE LAFAYETTE, *à La Fontaine, qui n'ose avancer.*

Entrez, monsieur de La Fontaine.

LA FONTAINE.

Après vous, madame; je suis chez moi.

Mme DE LAFAYETTE, *entrant, à part.*

Il n'y paraît guère.

PERRETTE.

Eh! arrivez-donc, not' maître. Que diantre étiez-vous devenu?

LA FONTAINE.

Madame va vous conter cela. (*Il embrasse Perrette et n'ose regarder sa femme; bas.*) Madame goûte ici, Perrette; charge-toi des préparatifs.

Mme DE LAFAYETTE, *avec une belle révérence.*

Madame de La Fontaine?

Mme DE LA FONTAINE.

C'est moi, madame.

Mme DE LAFAYETTE.

Je reconnais, à toutes les grâces dont on m'avait parlé, la digne femme du plus charmant de nos poëtes, et je suis heureuse de pouvoir les féliciter l'un et l'autre... Excusez, madame, la bizarrerie de mon entrée chez vous.

Mme DE LA FONTAINE, *regardant son mari.*

Ce n'est point vous qui avez besoin d'excuses.

Mme DE LAFAYETTE, *prenant La Fontaine par la main.*

C'est lui! Il le sait bien, mais vous lui pardonnez...

LA FONTAINE, *tremblant.*

Est-ce vrai, Marie? (*Perrette le pousse vers sa femme, en disant :*) Allons donc.

Mme DE LA FONTAINE, *bas, lui prenant la main sans l'embrasser.*

Infidèle et ingrat! Me laisser douze jours sans réponse, dans une telle anxiété!

LA FONTAINE.

Quelle meilleure réponse que ma présence?

Mme DE LAFAYETTE.

Vous lui reprochez son retard? C'est ma faute. Monsieur de La Fontaine, veuillez me présenter.

LA FONTAINE.

Madame la comtesse de Lafayette. (*Révérences.*)

Mme DE LA FONTAINE.

Tant d'esprit et tant de beauté chez moi!

Mme DE LAFAYETTE.

Ni l'un, ni l'autre; un bon cœur et voilà tout! (*Elle prend la main de Mme de La Fontaine.*) Oui, madame, c'est ma faute. Vous saurez que j'ai enlevé votre mari.

Mme DE LA FONTAINE, *piquée.*

Ah! vous n'êtes pas la première, et plût au ciel...

Mme DE LAFAYETTE.

Attendez!... (*A part.*) C'est une jalouse! (*Haut.*) Je l'ai enlevé sans le savoir et malgré moi...

Mme DE LA FONTAINE.

Mais non pas malgré lui peut-être...

Mme DE LAFAYETTE, *à part.*

Une jalouse quand même! (*Haut.*) Je voudrais le penser. Jugez-en, madame. Je me rendais au château de R..., à deux lieues d'ici. Je m'arrête pour dîner au dernier relais, et, en remontant dans mon carrosse, j'y trouve un homme endormi...

PERRETTE.

Pas possible?

LA FONTAINE.

C'était moi, qui avais cru m'installer dans le coche.

PERRETTE.

Ah! voilà l'histoire! Monsieur voyageait en grand seigneur, pendant que nous le demandions à tous les échos!

Mme DE LA FONTAINE, *à part.*

Etait-ce une distraction ou un rendez-vous? (*Haut.*) Et

son fils qui galope à sa recherche! Perrette, envoie quelqu'un après lui...

PERRETTE.

Très-bien! Et quelque autre après le troisième. Je vais m'occuper de cela et du goûter. (*Elle sort.*)

Mme DE LAFAYETTE.

Je reconnais heureusement M. de La Fontaine, je respecte son sommeil; je me félicite de ma bonne fortune et nous voilà partis ensemble. Bientôt il se réveille, s'étonne un moment, s'habitue à l'aventure et abrége la route par sa conversation.

Mme DE LA FONTAINE.

Il oublie sa femme et vous fait sa cour?

Mme DE LAFAYETTE.

Il me raconte une charmante histoire...

LA FONTAINE, *galamment.*

Une fable, madame; les beaux rêves du *Pot au lait*...

Mme DE LA FONTAINE, *s'animant.*

Quelque château dans l'île de Cythère?

LA FONTAINE, *s'oubliant.*

Non pas! c'était dans l'île des *Douces surprises.*

Mme DE LA FONTAINE.

Et vous l'avez cru, madame? Il a débité ces fadaises à tant d'autres!

Mme DE LAFAYETTE, *à part.*

Bon! ils vont me donner la comédie... Soit! La femme aura sa leçon comme le mari. (*Haut, avec intention.*) Vous pensez donc, madame, que j'ai des rivales dans le cœur de M. de La Fontaine.

Mme DE LA FONTAINE, *avec dépit.*

Il n'oserait me démentir, si je les nommais...

LA FONTAINE, *naïvement.*

Nommez, ma chère, nommez; Mme de Lafayette ne craint personne.

Mme DE LA FONTAINE, *s'échappant.*

La belle Claudine Colletet, par exemple...

LA FONTAINE.

Une de nos Muses; je lui devais mes hommages. Elle a tant d'esprit et de gaieté!

Mme DE LA FONTAINE.

Mlles de Fouilloux et de Méneville...

LA FONTAINE.

La douceur et la bonté en personne... D'ailleurs, je ne les ai adorées qu'en vers.

Mme DE LA FONTAINE.

Mme de Coucy-Mailly...

LA FONTAINE.

La meilleure table de France et de Navarre. La réunion de toutes les friandises et de toutes les sucreries... J'avoue que j'ai adoré celle-là en prose.

Mme DE LA FONTAINE.

La Champmeslé: une comédienne! Mme Ulrich: une effrontée!

LA FONTAINE.

Le cercle de tous les beaux esprits et de toutes les femmes aimables de ce temps. J'aurais bien voulu vous voir à ma place, madame.

Mme DE LA FONTAINE, *éclatant.*

A votre place, monsieur, je n'aurais pas fait pour cette Ulrich des contes qui scandalisent la cour et la ville!

LA FONTAINE.

C'est là mon crime, je le confesse; mais je vais le réparer par une édition nouvelle, au profit des pauvres. (*Mme de Lafayette rit.*)

Mme DE LA FONTAINE.

Vous l'entendez, madame; voilà comment il se justifie! Il convient de tout ce que je sais; jugez donc de tout ce que j'ignore!

Mme DE LAFAYETTE.

Les torts qu'on avoue ainsi ne sont jamais graves; et, quant à moi, une telle franchise me désarme. Je passe à M. de La Fontaine toutes ces belles dames, pourvu qu'il me garde une place à côté d'elles.

LA FONTAINE.

La première place, madame, vous est acquise pour jamais...

Mme DE LA FONTAINE.

Alors, monsieur, que me reste-t-il, je vous prie?...

LA FONTAINE, *interdit.*

Diable! je ne pensais plus... Le cœur est comme le pain de l'Evangile, madame, il se multiplie sans s'épuiser.

Mme DE LA FONTAINE, *ne se contenant plus.*

Grand merci de la multiplication!... Tenez, monsieur, puisque vous veniez me dire de pareilles choses, après dix années d'abandon, vous auriez mieux fait de rester à Paris ou de continuer votre voyage avec madame... (*Elle fait une révérence pour sortir.*)

Mme DE LAFAYETTE, *la retenant par la main, très-gracieusement.*

Pardon, madame, M. de La Fontaine m'a priée, et j'ai accepté, de goûter ici. J'y tiens d'autant plus que je veux emporter votre amitié...

Mme DE LA FONTAINE.

Vous êtes trop aimable, madame; mais vous en parlez à votre aise; si vous étiez la femme de M. de La Fontaine...

Mme DE LAFAYETTE, *de plus en plus aimable.*

C'est justement ce que j'allais vous dire; d'abord, je m'en ferais, certes, honneur et joie; puis, voici comment je raisonnerais et agirais... Me permettez-vous ce petit conseil?

Mme DE LA FONTAINE, *désarmée.*

On ne saurait rien refuser de vous... Parlez, madame.

Mme DE LAFAYETTE.

Au lieu d'être... jalouse de Mmes Colletet, de Méneville, de Coucy, Ulrich et... de Lafayette, puisque vous me faites aussi cette gloire...

LA FONTAINE, *s'oubliant encore.*

Il y a de quoi, je vous le jure, sœur des Grâces et fille d'Apollon! (*Il veut lui baiser la main, elle lui donne un coup d'éventail.*)

Mme DE LAFAYETTE.

Ecoutez la fille d'Apollon, monsieur; elle prêche aussi pour vous. Je me demanderais: Pourquoi ces dames ont-elles plu à mon mari? D'abord, sans doute, parce que c'est un papillon par l'inconstance, un enfant par la naïveté, un insensé par la distraction; mais encore et sur-

tout, comme il l'avouait à l'instant, parce que Mme Colletet est une femme instruite, spirituelle, joyeuse, et qui lui prodigue son esprit, son instruction et sa bonne humeur; parce que Mlle de Méneville lui sourit toujours, ne le gronde jamais, et le comble de services et de petits soins; parce que Mme de Coucy lui fait savourer les chefs-d'œuvre du meilleur cuisinier de France; parce que Mme Ulrich l'entoure de tous les talents et de toutes les grâces dignes de le comprendre et de l'inspirer; enfin, parce que Mme de Lafayette, après l'avoir écouté sans illusion, lui pardonne sans reproche et lui tend la main sans rancune... (*Elle prend la main de La Fontaine.*) Alors je me dirais, si j'étais Mme de La Fontaine : Puisqu'il faut tant de choses à mon mari pour le séduire et le captiver; puisque

Diversité, c'est sa devise;

je réunirai en moi toutes les qualités des personnes qui me le disputent; je parlerai science et bel esprit comme Claudine (vous en êtes aussi capable qu'elle, madame); j'aurai le sourire et la douceur, les prévenances et les bontés de Mlle de Méneville (elles vous siéront mieux qu'à personne, madame); je surpasserai de mes propres mains les régals et les friandises de Mme de Coucy (vous avez toutes les vertus du ménage, madame; celle-là en est le couronnement); j'aurai chez moi, pour applaudir aux vrais chefs-d'œuvre de M. de La Fontaine, autant d'hommes illustres et de femmes charmantes qu'il en trouve chez Mme Ulrich pour encourager les égarements de sa muse; enfin, après l'avoir ramené ainsi vers moi, je le retiendrai par la franchise, l'indulgence et la cordialité de Mme de Lafayette, et je donnerai à celle-ci, pour récompense, la joie d'être le témoin de notre réconciliation! (*Tenant toujours La Fontaine d'une main, elle tend l'autre à Mme de La Fontaine, et joint leurs deux mains dans les siennes.*)

Mme DE LA FONTAINE, *pleurant.*

Mon mari avait raison, madame, vous êtes irrésistible!

LA FONTAINE.

Tu pleures, Marie! Embrasse-moi et ne nous quittons plus. (*Ils s'embrassent.*)

SCÈNE Ve ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, PERRETTE, puis le fils de LA FONTAINE.

PERRETTE, *apportant le goûter.*

A la bonne heure! c'est le moment de relire *les Deux Pigeons.*

LA FONTAINE.

Oui, certes, et d'achever *le Pot au lait.* (*Ils se mettent à table.*)

Mme DE LAFAYETTE.

Deux fables nouvelles pour moi. Quel dessert!

LA FONTAINE, *cherchant dans toutes ses poches.*

Ah! mon Dieu! mon portefeuille! Qu'est-il devenu?... Tous mes manuscrits, mon seul trésor... Le papier rose de Marie... le brouillon de *Perrette.*

PERRETTE.

Vous les avez perdus!

Mmes DE LAFAYETTE et DE LA FONTAINE.

Il les a perdus!

LA FONTAINE.

Apparemment.. (*Se frappant le front.*) Ah! au pied de cet arbre où je me suis assis, sur la grande route...

TOUS.

Sur la grande route! (*Consternation générale.*)

LE FILS, *entrant.*

Oui, sur la grande route, où je viens de les retrouver par miracle. (*Il rend le portefeuille à La Fontaine. Chacun le remercie. Sa mère l'embrasse.*)

LA FONTAINE.

Ah! monsieur, soyez béni mille fois. Quel est donc ce charmant jeune homme?

TOUS.

Il ne le reconnaît pas!

Mme DE LA FONTAINE.

C'est votre fils, monsieur de La Fontaine.

LE FILS, *l'embrassant.*

C'est moi, mon père!

LA FONTAINE, *le considérant.*

Vraiment, c'est mon fils! Eh bien! j'en suis enchanté. (*Il le fait asseoir à sa gauche; Mme de Lafayette est à sa droite. On goûte. La Fontaine lit* les Deux Pigeons *et* le Pot au lait. *Il termine ainsi :*)

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux,
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes :
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime,
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean comme devant.

(*Pendant les premiers vers, il a regardé Mme de Lafayette; au dernier vers, il se tourne vers sa femme et lui tend la main.*)

C. DE CHATOUVILLE.

(*Le mot de la charade au prochain numéro.*)

N. B. Voyez, pour la mise en scène des charades en famille, le numéro de septembre 1856.

GALERIE DU VIEUX TEMPS. PORTRAITS DE NOS PÈRES.

LES MÉDECINS SOUS LOUIS XIV (1).

IV. L'aide de l'apothicaire. Une mauvaise connaissance. Le pacte des drogues. L'avare et Molière. A Auteuil. Le festin de la Faculté. Privilèges de la compagnie. Qui doit payer l'écot? Une double vengeance. Le prétendu de Mme Gargant. La querelle de la saignée et du vin émétique. Le muscat de Lunel. Ses propriétés. Terreur des médecins.

L'officine de maître Arnoulet, apothicaire du prince de Condé, ne se distinguait de celles de ses confrères que par une douzaine de bocaux rangés derrière le vitrage et contenant, les uns des salamandres, les autres des vipères et la plupart des sangsues collées au verre ou serpentant dans l'eau. Des boîtes de toutes les dimensions, des fioles de toutes les formes et des pots en faïence de toutes les couleurs remplissaient les tablettes. Une multitude de

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

paquets d'herbes médicinales pendaient au plancher, et des armoires basses placées tout autour de la pièce s'exhalait une odeur d'onguent et de droguerie qui vous saisissait à la gorge.

Qui fut très-surpris lorsqu'il pénétra dans cet arsenal pharmaceutique, ce fut Molière, en se trouvant face à face avec Pierre Soulier, le Gascon à mandille jaune du *Panier-Fleuri*. Assis, en tablier blanc, derrière le comptoir, le concitoyen de Sénac causait à voix basse avec de Lisle. Ils se turent en voyant Molière, qu'ils prirent, à son rabat et à sa robe, pour un médecin, et le cadet lui demanda avec empressement ce qu'il y avait pour son service :

— Je viens parler à votre maître, dit Molière avec gravité.

— Il est en affaire céans avec trois médecins; si monsieur le docteur veut passer dans le laboratoire, il n'attendra pas longtemps.

Molière ayant fait un signe d'adhésion, le garçon de l'apothicaire l'introduisit dans une pièce à demi éclairée et rejoignit son compatriote. L'auteur du *Malade Imaginaire* se hâta de tirer son crayon et du papier, et il allait peut-être tracer l'esquisse de sa comédie, lorsque plusieurs voix, montées au diapason de la colère, se firent entendre dans la galerie sur laquelle donnait le laboratoire. Écoutant malgré lui, Molière reconnut aussitôt les voix irritées de Desfougerais, de Guénaut et de Poutingon.

— Vous nous faites tort! c'est une conscience! Il nous vole comme dans un bois! Telles étaient les exclamations poussées par ces trois personnages.

— Messieurs, messieurs, répondait une voix chevrotante, je vous jure par tout ce qu'il y a de plus saint sur la terre que je ne vous trompe point d'un denier!

— Mensonge! maître Arnoulet.

— Non! par le salut de mon âme!

— Vous devez partager avec nous le produit de nos ordonnances, disait Guénaut tout en colère.

— Et il retient tout pour lui, disait Desfougerais.

— Depuis cinquante ans, ajoutait Poutingon, il ment et nous dépouille pour amasser de l'or!

— Si cela continue, reprit Guénaut, nous ferons comme Gui-Patin, nous ne prescrirons plus que des saignées!...

— Et du sirop de roses pâles!

— Vous voulez donc me ruiner, me tuer, m'écorcher vif! hurlait l'apothicaire : combien vous faut-il?...

— Trois cents pistoles!

— Plutôt la question trois cents fois! Je ne les ai point dans ma maison!

— Il y en a plus de trois cent mille!

— Vous avez gagné le triple ce mois-ci, dit Desfougerais, le triple de ce que nous réclamons!

— C'est faux! archifaux, sur ma vie!

— Çà, dépêchons, maître Harpagon! Voulez-vous nous donner notre argent?...

— Trois cents pistoles, juste ciel! J'en possède à peine soixante!

— Contentons-nous, fit Poutingon, de cinquante chacun pour cette fois; s'il regimbe encore le mois prochain, nous établirons mon neveu!

— Voilà l'argent! dit Arnoulet les dents serrées et soupirant profondément. Aussi vrai que nous mourrons tous, je ne possède pas ici une maille de plus!

Les trois docteurs empochèrent leur somme, la fourrèrent dans le *saquet* (1) et s'en allèrent. Ils n'étaient pas dans l'officine, que l'avare plongea la main dans sa pochette, en retira une poignée d'écus, et, après les avoir contemplés avec ravissement, murmura, les yeux brillants de joie :

— Cent cinquante pistoles de sauvées! la journée a été bonne aujourd'hui!

Molière jugea le moment favorable, et, paraissant devant lui à l'improviste :

— Bonjour, maître Arnoulet, dit-il, je me réjouis de vous trouver seul et en belle humeur, à ce qu'il me semble.

L'avare tressaillit, baissa ses lunettes, et reprenant tout à coup sa physionomie froide et défiante :

—Que vous plaît-il, monsieur? demanda-t-il gravement.

—Je suis médecin de la Faculté de Lyon, en passe d'acheter une charge à la cour, et comme très-probablement je m'établirai dans ce quartier, il m'a semblé tout naturel de vous faire ma première visite.

— Monsieur le docteur, dit l'avare dont le front se dérida, daignez accepter un siége.

— Point de façons entre nous, de grâce! Savez-vous, monsieur Arnoulet, que si je vous vois aujourd'hui pour la première fois, il y a quelque temps que je vous connais.

— Moi! monsieur? Ce m'est bien de l'honneur! Je ne croyais guère que ma réputation s'étendît jusqu'à Lyon.

— Lyon est une ville qui sait par cœur tous les hommes de science. Mais ce n'est point, je le confesse, comme tel que je vous connais.

— Bah! Et comment donc?

— C'est comme père de la plus intéressante personne...

A ce mot, Molière s'arrêta, frappé du changement subit qui s'était fait dans la physionomie de l'avare. Ses traits, naguère détendus et presque souriants, avaient repris leur rigidité et leur froideur glaciale. Molière eut beau déployer toute son éloquence, l'attaquer de toutes les façons, lui montrer sa fille expirante qu'un faible secours suffirait à sauver peut-être, il fut impassible, muet, et ne laissa échapper ni un signe d'émotion, ni un mouvement de pitié.

Emporté par l'indignation, Molière s'écria enfin :

— Répondez-moi, monsieur : cette malheureuse est-elle votre fille?

— Je ne puis le nier, articula l'avare de très-mauvaise grâce.

— Pourquoi la laissez-vous alors mourir de faim et de misère?

— C'est affaire à son mari!

— Mais venez, suivez-moi, vous la verrez agonisante, et ce cœur de rocher s'attendrira peut-être!

L'avare garda le silence.

— Quoi! reprit Molière avec feu, vous ne donneriez pas même pour racheter sa vie, pour sauver votre sang, cet argent dîmé sur les malades et que vous avez eu l'adresse de dérober à vos complices?

— Moi! c'est faux! je n'ai pas d'argent! s'écria énergiquement l'avare.

— Voilà votre dernier mot?

Cet appel deux fois répété n'ayant obtenu aucune réponse, Molière sortit en disant :

— Monsieur! j'ai vu aujourd'hui ce que je cherchais depuis longtemps en vain, et ne l'oublierai pas. Soyez maudit pour votre avarice infernale et votre dureté! Dieu tôt ou tard vous châtiera, et vous serez puni sûrement par le vice qui fait de vous un homme sans entrailles!

Volant ensuite au galop de ses chevaux de la Croix-Rouge à la ruelle du Châtelet, il remonta dans la pauvre

(1) Petit sac attaché sous la robe où les médecins fourraient l'argent de leurs visites et de leurs consultations.

chambre. Michelline s'était éveillée, et, prévenue par Puylaurens, elle tendit vers Molière ses mains amaigries et tremblantes pour le remercier de ce qu'il avait fait le matin pour son mari.

— Il est si bon, ajouta-t-elle de sa voix éteinte, et par moi si malheureux, que mon plus grand regret est de mourir sans pouvoir payer sa tendresse!

— Rassurez-vous, mon enfant, dit Molière, vous ne mourrez pas de cette maladie.

Elle secoua la tête et sourit tristement.

— Savez-vous ce qui vous a été fatal? C'est cet air froid et lourd, c'est votre triste logis; mais vous allez le quitter sur-le-champ!

— Oh! mon Dieu! murmura Puylaurens les mains jointes, nous donneriez-vous ce bonheur?...

— Oui, mon ami, et hâtons-nous, reprit gaiement Molière, de descendre notre Michelline. Un carrosse attend à la porte, le cocher va vous conduire à Auteuil dans ma maison où vous êtes installés, je vous en préviens, jusqu'à la Saint-Luc prochaine, et où vous n'aurez à vous occuper que de guérir au plus vite cette enfant.

— Puis-je accepter tant de bienfaits de vous, monsieur?... demanda le chirurgien tremblant, éperdu de sa bonne fortune.

— Oui, et sans remords, mon ami.

— Mais qu'ai-je fait pour mériter votre intérêt?

— Tu m'as montré l'homme de bien dans la simplicité de son cœur et l'héroïsme de sa vertu. Si donc l'un de nous doit de la reconnaissance à l'autre, c'est moi; car tu m'as fourni en outre, sans le savoir, un sujet de comédie qui immortalisera Molière.

Une heure après, Puylaurens et sa Michelline étaient à Auteuil, et Molière avec Mauvillain au *Panier-Fleuri*.

Trois tables, d'une quinzaine de couverts chacune, étaient dressées dans la grande salle; les convives ne se firent pas trop attendre. Trente-six docteurs de la Faculté



Le chevalier de Criquebec. Dessin de Franck.

arrivèrent comme les grues à la file, et bientôt les passants, voyant leurs montures attachées devant le cabaret à la mode, purent croire qu'on avait déplacé le marché aux chevaux. Quand tout le monde fut réuni, les doyens et censeurs des Ecoles, les anciens doyens, les quatre examinateurs, leurs cinq électeurs, les quatre anciens de la Faculté et les professeurs ordinaires prirent place les premiers. Quelques amis du doyen, les forts de la compagnie et les plus considérables du corps médical, parmi lesquels se trouvaient Mauvillain et Molière, s'assirent en face, et le service commença. Mais à peine le pot bouillant eut-il paru, emplissant la salle d'une fumée odorante et des plus délectables, que l'amphitryon, interpellant respectueusement le doyen, lui demanda qui payait les frais du festin.

— C'est le licencié, répondit le grave Blondel.

— Quand il est reçu, *concedo*, je l'accorde, répliqua Sénac; mais il me semble que vous m'avez tous refusé.

— Il n'importe, jeune homme! Reçu ou non, le candidat qui se présente est tenu de traiter ses juges.

— Un avocat de mon pays que j'ai consulté ce matin pense différemment: d'après lui, je n'en dois que la moitié, et mon intention, que j'ai signifiée à l'hôte, est de payer seulement la moitié du mémoire.

— Vous le payerez, monsieur, du commencement à la fin, ou ne serez jamais reçu en la Faculté de Paris.

— Sans doute, crièrent tumultueusement les autres médecins; faudrait-il plaider à outrance, c'est au doyen à maintenir nos priviléges!

— Ils ne seront jamais amoindris, moi régnant, dit Blondel avec majesté.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit Sénac avec un singulier sourire, que l'hôte serve vite, qui doit réellement payera...

— Je me méfie de ce Gascon, Molière, dit tout bas Mauvillain. Une résignation si prompte n'est pas fille de

la Garonne. Il y a du micmac là-dessous, et notre bachelier m'a tout l'air de vouloir chasser sur tes terres, aussi à son festin je ne toucherai pas.

Les confrères de Mauvillain, qui n'avaient point les mêmes craintes, mirent le proverbe en pratique : Du bien d'autrui large courroie. On n'avait jamais vu telle réjouissance, ni meilleurs appétits. Dindons de Normandie, poulardes du Mans, chapons de la Bresse et faisans étaient croqués comme des alouettes. Le bourgogne et le condrieu arrosaient cette bonne chère à laquelle rien ne manquait, ni gibier ni poisson, et les doyens les plus sérieux ne parlaient que de rire, lorsqu'un incident imprévu vint troubler le festin.

Au moment où Gui-Patin lui-même, oubliant ses rancunes, trinquait avec Desfougerais, voici l'hôte tout effaré qui fait irruption dans la salle, et s'adressant, les bras au ciel, à Guénaut et à son ami :

— Au nom de Dieu, messieurs, fuyez! cachez-vous vite!

— *Quid dicit iste nebulo?* Que prétend ce coquin ? articula Blondel en se renversant sur sa chaise.



Molière et l'avare Arnoulet. Dessin de Franck.

— Il est là! il me suit! répéta l'hôte avec effort et la terreur au front.

— Mais qui? demandèrent vingt voix parties de toutes les tables.

— Cet enragé bretteur, le chevalier de Criquebec !

A ce nom, Guénaut et Desfougerais, se levant précipitamment, gagnèrent l'un en courant, l'autre en boitant, le petit escalier, où ils disparurent comme leur ennemi arrivait par la grande porte. Le chevalier de Criquebec était superbe de colère ; s'élançant dans la salle l'épée à la main, il fit rapidement le tour des tables, puis, ayant avisé Poutingon, vint se camper devant lui et dit les dents serrées :

— Les autres! où sont les deux autres?

— Est-ce que l'antimoine aurait fait des siennes chez Mme Gargant? demanda Gui-Patin.

— Morte ! balbutia Criquebec, mais je la vengerai !

Et mettant l'épée sur la poitrine de Poutingon qui faillit tomber en syncope, il répéta sa question d'une voix terrible.

Le docteur était si troublé qu'il ne put qu'à grand'peine montrer du doigt les places vides.

— Partis! Je les retrouverai!

Justement les chevaux des coupables partaient à ce moment; Criquebec vole à la croisée, aperçoit Guénaut et le boiteux qui s'efforçaient d'accélérer le pas de leurs montures, et, descendant les marches de l'escalier quatre à quatre, il sort, s'empare du premier cheval venu, et court à leur poursuite.

Grand émoi parmi nos docteurs. Les grosses perruques des doyens en tremblèrent d'indignation; il fut question de porter plainte au Châtelet, de dénoncer ce fait exorbitant et monstrueux au lieutenant criminel. Quelques uns proposaient de se rendre sur-le-champ en corps chez M. de Lamoignon, ami de Gui-Patin; mais celui-ci, qui riait tout bas dans sa barbe du péril des antimoniaux, rompit habilement les chiens et parla d'autre chose. Le bourgogne aidant, peu à peu l'alarme se calma. Sauf M. Poutingon, qui ne revenait pas de sa frayeur et voyait toujours cette épée nue menaçant sa poitrine, les docteurs prirent leur parti des angoisses de leurs confrères, et la conversation se ranima si bien qu'au bout de dix minutes on ne songeait plus au chevalier.

Mauvillain profita du retour de la bonne humeur pour demander à Bourdelot s'il avait lu le poëme burlesque composé par un célestin à propos du système qui divisait la Faculté.

— Comment, si je l'ai lu! répondit l'ancien médecin de la reine de Suède, à telles enseignes que je le sais par cœur!

— Voyons, monsieur l'abbé, lui cria-t-on de toutes parts, récitez-nous en quelque chose.

— Très-volontiers, mes chers confrères. Voici comment ce facétieux auteur traite la querelle soulevée par les petits grains et le vin émétique.

> C'est un combat de médecins
> Dont les tambours sont des bassins;
> Les seringues y sont bombardes,
> Les bâtons de casse hallebardes,
> Les lunettes y sont poignards,
> Les feuilles de séné pétards...

— Assez, monsieur de Bourdelot, dit d'un air rogue le doyen en fronçant le sourcil. La discipline et les bonnes coutumes se perdent tous les jours. Je ne sais ce que pensent nos anciens de ces facéties, mais du temps du grand Simon Piètre et du mien la Faculté eût rendu plainte contre l'auteur et réclamé justice.

Un murmure favorable accueillit ces paroles, et il durait encore lorsque Sénac parut suivi de l'hôte et de deux de ses estafiers portant chacun une de ces grandes bouteilles de verre blanc encore en usage dans certains cantons du Midi.

— Messieurs, dit l'amphitryon en élevant la voix, pour prouver à mes juges et aux illustres de la Faculté que je ne leur garde point rancune de leur rigueur de ce matin, voici du vieux vin de Lunel que je les supplie de boire en l'honneur de l'école de Montpellier et à la confusion de l'antimoine.

Cette double santé fut portée avec enthousiasme par tout le monde, à l'exception de Molière, qui ne buvait que du lait, et de Mauvillain, qui fit semblant de mouiller ses lèvres en murmurant:

> Timeo *Vascones* et *vina* ferentes.
> Je crains les Gascons et leurs vins.

Cette crainte, il faut l'avouer, n'était point trop déraisonnable. Deux ou trois minutes après avoir savouré le nectar de Sénac, le doyen devint tout à coup fort sérieux. Il examina ses voisins avec attention, et, croyant remarquer quelque changement dans leur physionomie, il demanda comment les anciens avaient trouvé ce vin de Lunel.

— Assez bon au goût d'abord, fit Poutingon s'agitant sur sa chaise, mais il me semble posséder d'étranges propriétés.

— Eh quoi! éprouveriez-vous?...

— Oh! des épreintes effroyables! répondirent tous ses voisins.

— Ce malheureux nous aurait-il donné d'aventure quelque vin frelaté!

— Je suis empoisonné, c'est sûr, hurla Poutingon qui se pelotonnait sur sa chaise.

— Qu'on aille quérir ce coquin!

— On n'ira pas loin, monsieur le doyen, cria Sénac lui-même de la porte.

— Misérable! qu'avez-vous mis dans ce vin de Lunel?...

— Vous devez le savoir si l'effet indique la cause!

— Répondez sur-le-champ à ma question!

— Quand vous aurez promis de payer l'hôte, pas avant!

— Au mépris de nos priviléges! plutôt mourir!

— Et il s'agit bien de nos priviléges si nous sommes empoisonnés, dit Bourdelot d'une voix lamentable; promettez tout ce qu'il voudra!

— Parle, scélérat, s'écria le doyen qui se tordait comme les autres.

— Ma première idée fut d'y mettre du quinquina ou du vin émétique!...

Un frémissement d'horreur agita toutes les perruques.

— Mais vous pouvez vous rassurer: réflexion faite, je renonçai à mon dessein et ne coupai mon Lunel qu'avec du séné et du sirop de roses pâles. Et à présent, votre valet! Je vous baise les mains! Vous pensiez prendre une franche lippée aux dépens du Gascon, et vous aurez payé bien cher pour prendre médecine. Moi, je m'en vais tout de ce pas au pays du muscat chercher des juges moins sévères et de meilleurs convives.

— Eh bien! Plaute, comment trouves-tu ce tour? dit Mauvillain en remontant dans le carrosse de Molière.

— Fort bien joué, morbleu! et ce jeune homme méritait d'être médecin!

— Et le chevalier de Criquebec?...

— Alarmant pour les assassins de Mme Gargant! Je gage que tu ne voudrais pas toi-même être dans la peau de Guénaut ni de Desfougerais!

— Ils doivent, en effet, se peiner furieusement à cette heure!

— Je donnerais dix pistoles pour les revoir en face!

— Mordieu! c'est un plaisir que je te peux procurer sur l'heure pour rien.

— Comment cela?...

— Nous avons consultation chez le bonhomme d'Ormesson que la goutte travaille: pousse jusque-là; tu es certain de les revoir.

V. Le bonhomme d'Ormesson. La médecine héroïque. Fomentation russe. Le remède d'Avicenne. Histoire d'un boyard. Le médecin malgré lui. Le bain des herbes. Le pavillon d'Auteuil. Mme Molière. La reconnaissance du pauvre. Heureuse Micheline! L'apothicaire. Le garçon à mandille jaune. M. de

Lisle. La corde à nœuds. Pacte de sang. Les cent cinquante pistoles. Le Solitaire et le père Alkermès. Le scalpel. Un crime. Le trésor de l'avare. Résurrection.

Molière accepta la partie, et se rendit à l'hôtel d'Ormesson où les deux anciens effectivement avaient précédé leur jeune collègue. On les introduisit sur-le-champ, mais ils n'auraient pas eu besoin de laquais pour aller tout droit à l'appartement du malade. Ce dernier poussait des cris, des vociférations et des hurlements qu'on pouvait ouïr d'un quart de lieue. Toute la maison était en rumeur : seuls nos deux médecins regardaient d'un œil impassible l'infortuné patient, maintenu de force dans son lit par quatre de ses gens des plus vigoureux.

— Je reconnais là, dit en souriant Mauvillain à Molière, Bèda Desfougerais, c'est de la médecine héroïque!

— Comment l'entend-il?

– Tu vas voir!

Mauvillain s'approcha du lit, et dès que le malade l'aperçut, tendant les bras vers lui :

— Ah! monsieur de Mauvillain! cria-t-il d'une voix dolente, délivrez-moi, tirez-moi des mains de ces bourreaux!

— De quoi se plaint-il? demanda Mauvillain à ses confrères.

— De sa guérison, monsieur, répondit Guénaut tranquillement. Notre ancien vient avec très-juste raison de lui appliquer pour modérer, bouillir, éteindre si faire se peut, les ardeurs de sa goutte, un des remèdes prescrits par Avicenne.

— Soit, continua Desfougerais, une fomentation des herbes aromatiques les plus fortes, laquelle, appliquée sur la peau du malade, doit expulser l'humeur peccante en provoquant d'abondantes et de salutaires sueurs!

— Il m'ont garrotté dans ces herbes, dit en rugissant le malade, et j'y étouffe! je me meurs!

— Depuis combien de temps? demanda Mauvillain.

— Depuis un siècle!

— Une heure à peine, fit Desfougerais en haussant les épaules; il faut savoir souffrir pour guérir.

— On peut le détacher, à mon avis!

— Je m'en lave les mains, cria Desfougerais.

— Moi, murmura Guénaut, je ne réponds plus des suites!

— Vous feriez mieux, l'un et l'autre, dit mystérieusement Mauvillain, en les tirant à part, de songer au proverbe, *primo mihi*, *secundo Michaud*! moi d'abord et Michaud ensuite!

— Pour quel motif?

— N'êtes-vous point poursuivis à outrance par ce spadassin de Criquebec?

— Eh bien!...

— Il vous attend au bout de la rue, et vous agiriez prudemment, ce me semble, de sortir d'ici par les jardins, et de courir, pour y rendre plainte, chez le lieutenant criminel!

Les deux amis de l'antimoine ne se firent pas répéter le conseil, ils s'éloignèrent à la hâte, et Mauvillain put délivrer de la fomentation arabe le pauvre M. d'Ormesson, qui pleurait de joie et l'appelait son père et son sauveur. La cure faite à peu de frais, il prit la route d'Auteuil avec son ami, et comme Molière se récriait à chaque instant sur l'étrangeté du remède d'Avicenne :

— La nature, dit le médecin, a d'impénétrables mystères : nous n'avons encore épelé que la première ligne de son livre, et tu serais bien surpris si je t'apprenais que le traitement de Desfougerais est parfois souverain.

— Bon! Mauvillain, tu veux railler!

— Pour te prouver le contraire, entre plusieurs exemples, je vais choisir celui-ci, qui est original. Dans son voyage en Moravie, Adam Oléarius rapporte qu'un certain czar dont le nom ne me revient pas souffrait cruellement du mal de M. d'Ormesson. Un homme a beau être autocrate, le plus absolu pouvoir du monde contre la goutte ne peut rien. Convaincu à son tour de cette vérité, par l'insuccès de tous les médecins qu'il avait mandés à grands frais d'Europe et d'Asie, l'empereur de Russie promit des récompenses magnifiques à ceux qui pourraient découvrir un remède à son mal. Il y avait profit d'essayer, mais comme le péril égalait la récompense, MM. les czars tenant beaucoup à cette époque de S. M. le roi Lion, personne ne se présenta.

— Quel dommage que l'antimoine ne fût pas encore inventé!

— Il était remplacé par une chose non moins pernicieuse, Molière.

— Et quoi donc?...

— La vengeance! et la vengeance d'une femme! La moitié d'un des plus illustres boyards, qui sont les marquis de ce pays-là, irritée de quelques façons peu galantes, alla trouver secrètement le prince et lui déclara que son époux possédait un remède souverain, mais qu'il haïssait trop le czar pour le lui faire connaître.

— Bon cela, continue, mon ami!

— Mandé aussitôt à Moscou, le boyard reçut l'ordre de donner son remède. Il eut beau jurer ses grands dieux qu'il n'en savait aucun, on le mit en prison, et il fut fouetté jusqu'au sang comme le dernier de ses serfs! Menacé enfin du gibet, et par des gens qui ne badinent pas, il prit son parti en désespéré, et convint qu'effectivement il connaissait un remède, mais qu'il n'avait garde de le dire de peur d'exposer la vie de son maître; que toutefois, puisqu'on le voulait absolument, il était prêt à le découvrir.

— Le pauvre diable, je m'assure, fut bien embarrassé!

— Point du tout, il ordonna de ramasser au hasard une charretée d'herbes, de les faire bouillir et de composer un bain avec cette eau aromatisée. Le czar s'y plongea plein de confiance...

— Et poussa les mêmes hurlements que M. d'Ormesson?

— Bien au contraire, il fut soulagé sur-le-champ, et récompensa le boyard avec magnificence.

— Et celui-ci témoigna-t-il sa reconnaissance à sa femme?...

— L'histoire n'en dit rien!

— Plus généreux que le boyard, je te remercie, Mauvillain!

— Et de quoi?...

— De la comédie dont tu viens très-heureusement de me donner l'idée.

— Tu veux faire une pièce avec ce sujet?...

— Qui amusera tout le monde, et que j'intitulerai en souvenir de ce jour, le *Médecin malgré lui!*

— Prends garde au marquis de Moscou!

— A cause des marquis de Versailles? Oh! sois tranquille : ils n'auront rien à dire, c'est un vilain qu'on fouettera.

En tenant ces discours, ils arrivèrent à Auteuil. Contre son habitude, Mme Molière s'y trouvait, et accourant l'œil en feu et le sourcil froncé au devant de son mari :

— Vraiment, monsieur, fit-elle, je viens d'en apprendre de belles! Comment, vous installez en mon absence une intrigante dans le pavillon du jardin!...

— Qui vous a dit cela, madame?...

— Mes propres yeux auxquels je n'osais croire!...

— Que vous importe? murmura sourdement Molière : MM. de Vardes, d'Aiguillon, de Bussy vous feront oublier cela.

— Vous m'insultez, monsieur! mais je vous le déclare, il faut que cette créature parte de céans tout à l'heure, ou moi!

— Venez, Armande, vous la verrez, vous entendrez ma justification et vous la chasserez ensuite!

Molière prit par le bras la fougueuse Armande Béjart, et la mena au pavillon où l'on avait mis par ses ordres la pauvre Michelline. Un dernier rayon du pâle et doux soleil d'automne éclairait ce réduit, qui servait tout à la fois d'ermitage et de cabinet de travail au grand homme. Couchée sur un lit de repos, la malade tenait les mains de Puylaurens, à genoux devant elle, et un faible sourire glissait sur ses lèvres violettes.

— Oh! mon Dieu! dit-elle tout à coup avec effort, que l'air me semble bon ici! comme on respire avec délices! Dieu me pardonne, mon ami, cette folle espérance, je crois remonter du tombeau!...

— J'en étais bien sûr, moi! répondit Puylaurens; aussi, juge de mes angoisses en te voyant, toi qui m'est si chère, toi qui es et qui fus toujours le seul bonheur de ma vie, mourir faute de cet air pur, dans la misérable ruelle du Châtelet! Ah! que j'ai maudit de fois ton père!

— Pardonnons-lui, Puylaurens, et prions Dieu pour notre bienfaiteur!...

— Avec quel plaisir je donnerais mon sang pour cet homme sublime!...

— Eh bien! dit tout bas Molière à sa femme, faut-il chasser ces malheureux?...

Pour toute réponse, Armande Béjart se jeta au cou de son mari, et reçut comme châtiment la permission de participer au bienfait. Étranges caprices du sort! coups de théâtre inattendus de notre destinée humaine! tandis que la fille de l'avare revenait à la vie par la charité de Molière, son père allait payer chèrement son inhumanité.

Le même soir, quand l'obscurité, qui était combattue à peine de loin en loin par quelques lanternes, enveloppa le vieux Paris, l'apothicaire de la Croix-Rouge ferma sa boutique lui-même, selon son habitude, en cadenassa bien tous les volets, et, après avoir enjoint à Pierre Soulier, son garçon, d'aller dormir, chose facile si la frugalité disposait au sommeil, il s'enferma dans son laboratoire sous prétexte de préparer ses drogues.

Le garçon à mandille jaune profita du moment où l'avare donnait quelques coups de pilon dans le mortier retentissant, pour se lever sur la pointe du pied, car Arnoulet ne descendait qu'après l'avoir vu coucher de ses yeux. Il s'habilla légèrement, se dirigea pas à pas dans l'ombre avec des précautions infinies vers la croisée de son taudis qui donnait sur la rue de Sèvres, et l'ayant ouverte à moitié écouta un instant, puis déploya un mouchoir blanc et l'agita durant quelques secondes.

Aussitôt, des pas retentirent du côté de la rue du Cherche-Midi, et une voix avinée ou qui feignait l'ivresse chantonna ces paroles :

> Ton humeur est, Catherine,
> Plus aigre qu'un citron vert!...

Si l'apothicaire, qui faisait semblant de plus belle, pour donner le change aux passants et aux voisins, de battre son mortier à grands coups de pilon, eût frappé moins fort, il aurait entendu peut-être, tant était fine son ouïe! un homme s'approcher doucement de la fenêtre entr'ouverte. Arrivé au bas du mur, cet homme saisit une corde à nœuds qui pendait de la croisée, et y grimpa en quelques minutes avec l'agilité d'un chat. Grâce à l'aide de Pierre Soulier qui lui tendait la main, il entra sans bruit dans la chambre et s'y tint coi. La précaution n'était pas inutile. Bien qu'en enjambant la fenêtre il n'eût pour ainsi dire que frôlé du bout du pied l'épais plafond, l'oreille défiante d'Arnoulet avait pris l'alarme. Laissant son pilon, il monta nu-pieds et vint écouter à la porte. Les deux coquins retinrent leur haleine. Il n'entendit rien et n'entra pas. Lui parti, le colloque suivant s'engagea près de la fenêtre, à voix basse, entre le garçon à la mandille jaune et le nouveau venu :

— Crois-tu qu'il ait beaucoup d'argent? disait celui-ci, qu'à la voix il était facile de reconnaître pour ce détrousseur du Pont-Neuf appelé Solitaire.

— Beaucoup, monsieur de Lisle!

— Mais combien à peu près?

— Peut-être trois cent mille livres!

— Cornes du diable! quel butin!

— Nous le partagerons!

— Certainement, petit! mais comme je suis plus âgé, j'en prendrai davantage. Quelle chance a eue le bonhomme de te mettre céans! il ne se doutait guère, en t'arrêtant jeudi au quai de la Ferraille, qu'il choisissait son héritier!

— Comment ferons-nous pour emporter tout cet argent?

— N'en sois point en peine, garçon, je me charge de ce soin-là. Il ne frappe plus, ce me semble!

— Non! il rôde encore pour voir si tout est bien fermé.

— A quelle heure se couche-t-il?...

— Il ne se couche pas!

— Mais quand dort-il?...

— Jamais, je pense!

— Alors, il dormira demain solidement!...

Michelline à cette heure, fidèle au plus saint des commandements, priait Dieu d'adoucir la sévérité de son père, et de répandre le bonheur et la paix sur ses cheveux blancs; mais Dieu n'aime pas les avares, il détourna la tête et laissa les deux scélérats accomplir leur forfait. Ceux-ci, l'oreille au guet, attendaient le moment propice avec impatience. Quand les bourgeois des alentours furent bien endormis, que les aboiements des chiens de garde troublèrent seuls le silence de ce quartier paisible, le Solitaire, se redressant, dit à son complice :

— Descendons!

Ils descendirent à tâtons, Pierre Soulier tremblant de tous ses membres, et se dirigèrent vers le laboratoire. Un son argentin les guidait : l'avare comptait et recomptait les pistoles qu'il avait sauvées du saquet des médecins. Il examinait pour la dixième fois chaque pièce, la palpait, la soupesait et la couvrait en tressaillant de regards passionnés. Un léger bruit arrive à son oreille, il tourne vivement la tête et aperçoit les deux larrons. Il lut leur dessein sinistre dans leurs yeux et dans leur silence, mais sans s'émouvoir ni pâlir. Son seul souci fut de ramasser les pistoles et de les cacher dans ses mains crispées. Le Solitaire souriait, et Pierre Soulier, plus pâle qu'au jour de sa mort, courbait la tête et se cachait dans l'ombre de son compatriote.

Arnoulet parla le premier : au bout de quelques secondes qui avaient dû lui paraître des siècles :

— Que voulez-vous? dit-il, à voix basse.

— Ce que nous voulons, père Alkermès, répondit le Solitaire en éclatant de rire, le plus précieux de tes juleps, pardieu!

— Je n'ai pas d'argent!

— Oh! nous prendrons l'or!

— Je suis un pauvre homme...

— Riche comme un surintendant! nous le savons et venons vider l'escarcelle!

A cette menace, les yeux de l'avare étincelèrent comme ceux du jaguar : libre de ses mains, car il avait fait disparaître les pistoles dans sa ceinture, il s'arma d'un scalpel, et, se précipitant sur le voleur, lui en porta deux coups avec rage. La grandeur du péril et la peur de perdre son or doublaient le courage du vieillard qui, luttant contre un seul ennemi, car Soulier venait de prendre la fuite, aurait pu résister avec avantage et triompher peut-être s'il n'avait eu affaire à si forte partie. Par malheur pour l'avare, le Solitaire était par sa vigueur, son adresse et son sang-froid, le plus redoutable des détrousseurs de la bonne ville. Surpris par cette attaque inattendue, il se remit promptement, saisit le vieillard à la gorge, le désarma, le renversa et le frappa de son propre scalpel jusqu'à ce qu'il ne donnât plus signe de vie. Appelant alors à pleine voix son complice, qui reparut enfin, blême et les cheveux hérissés de saisissement et d'effroi :

— Poltron! cœur de poulet, dit-il, c'est ainsi que tu me secondes!

— C'était plus fort que moi, la peur m'a pris quand je l'ai vu, mais à un point...

— Que tes dents, pauvre adolescent, claquent encore de frayeur. Remets-toi nonobstant, et si tu connais quelque chose en chirurgie, commence par mettre un chiffon sur ces égratignures.

— Celle du bras n'est rien, monsieur de Lisle, se hâta de dire Soulier qui avait repris de l'assurance et s'acquittait de son office avec dextérité, mais l'autre pourrait devenir dangereuse.

— Arrête le sang d'abord, nous verrons plus tard ; pour le présent il y a d'autres écuelles à laver. Où sont les clefs de ce coquin?...

— A sa ceinture!

— Détache-les et furetons pour chercher le magot.

Cette recherche fut longue et minutieuse ; les assassins ouvrirent toutes les armoires, mirent la maison sens dessus dessous et, à leur cruel désappointement, ne trouvèrent pas un écu. Ils eurent beau sonder les murs, le carreau, les poutres même ; aussi discrète que la mort, la maison garda le secret de l'avare. Le Solitaire vociférait comme un damné. De guerre lasse et de fatigue, il finit pourtant par prendre son parti, et, empochant les cent cinquante pistoles, s'en alla sans tourner la tête du côté de Pierre Soulier. Celui-ci, chose assez étrange, ne parut nullement blessé de ce partage du lion. Avec un soin qui révélait quelque arrière-pensée, il s'empressa de remettre les verroux, de retirer la corde à nœuds de la fenêtre, et, redescendant ensuite à pas de loup, il vint coller son œil aux fentes de la vieille porte à panneaux du laboratoire.

La lampe fumeuse qui éclaira cinquante ans les veilles de l'avare brûlait encore. A ses pâles lueurs, le garçon crut voir s'agiter le cadavre de son maître. Il regarda plus attentivement; ce n'était point une illusion. L'apothicaire, une minute auparavant roide et glacé en apparence, ouvrit les yeux, parut écouter attentivement, et, n'entendant rien, se redressa peu à peu. Épuisé par le sang qu'il venait de perdre, il se traîna en chancelant comme un homme ivre dans son officine, but quelques gorgées d'un cordial, puis se hâta de revenir dans le laboratoire. Là, pesant avec force sur un dé de pierre incrusté dans le carreau, il fit jouer une bascule qui mit à jour un coffre bardé et tout cerclé de fer. Retirant de son sein une petite clef rouge de sang, il la glissa dans une serrure cachée elle-même par un secret, et le coffre s'ouvrant tout à coup laissa voir un éblouissant amas de pièces d'or.

A ce spectacle, si doux à ses regards, l'avare se ranima quelques minutes. Un dernier rayon de bonheur illumina son front plus blanc et plus froid que le marbre. Bientôt, sentant que sa vie s'écoulait avec son sang, et que l'éclat de cet or adoré n'arrivait plus à ses yeux glauques, il plongea convulsivement ses mains dans le coffre et expira sur son trésor, qui eut son dernier mouvement comme il avait eu son dernier regard et sa pensée dernière.

VI. La valise de Pierre Soulier. La mule de M. Poutingon. Le chirurgien-barbier de la rue du Chantre. Les blessures de Guilhot. Sagacité de Puylaurens. La lame rouillée. L'ordonnance de 1501. La fleur de lis. Le lieutenant criminel. La tonnelle de Bourg-la-Reine. Angoisses de la mule de M. Poutingon. Une descente de justice. Le scalpel sanglant. L'inconvéuient des chemins de traverse. Les docteurs à la campagne. Hygie. L'heureuse rencontre. Il y a un Dieu pour les médecins. Les richesses de Michelline. Le docteur de Lyon et les médecins de la cour. Poutingon et Molière. *L'Amour médecin.*


Médecins consultants. Dessin de Fellmann.

Demeuré seul témoin de sa résurrection et de son agonie, Pierre Soulier resta longtemps pétrifié de surprise à la porte. Il ne s'était enfermé que pour voler dans la maison; aussi qu'on juge de ses transports à cette aubaine merveilleuse... La vue de l'or l'avait transformé subitement; c'était à cette heure un scélérat aussi déterminé que le Solitaire, et qui n'eût pas hésité, pour s'emparer de cette fortune, à porter le dernier coup à son maître. Son plan fut fait en un clin d'œil. Courant chercher sa valise, il la remplit à moitié avec l'or de son maître, boucla ses hardes par-dessus, et profita de la nuit pour sortir à la hâte et aller, aussi vite que le lui permettait la lourdeur du précieux fardeau, à l'écurie de M. Poutingon, le plus proche voisin de l'apothicaire.

Afin d'épargner sur tout, le malheureux Arnoulet avait sous-loué au docteur les services de son aide. C'était Soulier qui soignait la mule de M. Poutingon; grâce à cette circonstance, il put s'en emparer avant le jour, la charger de sa valise et sortir de Paris par la porte Saint-Michel, qui n'était jamais close. Comme il s'éloignait le cœur joyeux, son complice arrivait dans la rue du Chantre et heurtait à tout rompre à la porte de Laffilé, chirurgien-barbier de son état, comme le témoignaient les trois bassins de cuivre jaune et la devanture de sa boutique peinte en noir.

Accoutumé à ces visites nocturnes qui avaient fait sa fortune, Laffilé, gros et jovial garçon, entre-bâilla discrètement sa porte et dit bien bas :

— Qui heurte?

— Moi, palsambleu!

— Comment, à cette heure de nuit? c'est toi, Guilhot!

— Oui, cornes du diable! ouvre vite!

— Aurais-tu fait quelque méchante rencontre? demanda le barbier, le voyant tout sanglant.

— Une vipère m'a piqué! et pour un pauvre coup, pays.

— Combien?

— Cent cinquante pistoles!

— On ne les gagne pas souvent d'un coup de rasoir, ni même d'un coup de lancette.

— J'espérais mieux : vois toutefois comment je suis accommodé!

— Fort mal, Guilhot, dit le barbier en hochant la tête, après avoir examiné la blessure de la poitrine.

— Ta science y peut-elle suffire?

— Eh! je ne sais; si j'avais cette estafilade je ferais venir Puylaurens!

— Mande-le donc sur l'heure.

— J'y cours moi-même et le ramène! C'est le plus pauvre, mais le plus savant de nous tous.

Puylaurens n'étant plus dans son bouge, il fallut que le chirurgien-barbier de la rue du Chantre l'allât chercher à Auteuil. Le soleil brillait donc quand il l'amena auprès du blessé. Celui-ci, qui ne se souciait point d'être reconnu, avait pris ses précautions : un masque couvrait son visage, et ce ne fut que par signes qu'il appela sur ses blessures l'attention du jeune maître. Ce mystère, nécessité d'ailleurs par la sévérité des ordonnances contre le duel, était trop dans les mœurs du temps pour que Puylaurens s'en inquiétât; il visita les plaies de l'homme masqué avec l'indifférence et l'impassibilité de sa profession, et ne laissa échapper un mouvement de surprise qu'à la vue de la blessure que le Solitaire avait à la poitrine.

Laffilé en ayant voulu connaître la cause :

— C'est, dit-il, que cette plaie n'a pu être produite ni par un coup de poignard, ni par un coup d'épée, ni même par un stylet, car cette arme italienne est tranchante des deux côtés.

— D'où proviendrait-elle dès lors?...

— De ceci ou d'un instrument tout semblable, répondit Puylaurens en montrant son scalpel.

Les yeux du blessé exprimèrent l'admiration que lui causait la sagacité de Puylaurens; mais il garda le silence.

— En outre, reprit le chirurgien, je vois que la lame était rouillée et que le bras qui a frappé n'avait plus sa vigueur première. Sans ce double hasard les secours de l'art seraient vains.

— Nous pouvons donc le guérir? fit joyeusement Laffilé.

— Tu le guériras seul, ami!

— Et pourquoi cela?...

— Je ne traite point, dit Puylaurens remettant son manteau, les honnêtes gens qui portent ces marques; et il lui montra du doigt la moitié d'une fleur de lis qu'on entrevoyait sur l'épaule nue du blessé.

— Qu'importe! s'il te paye bien!

— Offre-lui cent pistoles, souffla le voleur au barbier.

— Non! à moins que ton malade ne me prouve qu'il n'est en rien sujet à l'ordonnance de 1301, laquelle nous enjoint de déclarer les meurtriers ou larrons qui sont blessés ou blessent autrui.

— Cent cinquante! on t'en donnera, tête de fer!

— J'aime mieux mon manteau troué...

— Eh bien! qu'il aille à tous les diables!.

Puylaurens était déjà loin : esclave du devoir, il commença par se rendre chez le lieutenant criminel pour l'avertir qu'il venait d'être appelé auprès d'un blessé dont, par un scrupule honorable, il se proposait, comme toujours, de ne point révéler le refuge. Ce magistrat, qui le connaissait et l'employait souvent pour les constatations criminelles, ne lui laissa point le temps d'ouvrir la bouche, et dit en plaisantant dès qu'il l'aperçut :

— Bonjour, mons Puylaurens! les frères de Saint-Côme sont donc comme les corbeaux du Châtelet, ils sentent la besogne.

— A quel sujet, monsieur, me parlez-vous ainsi?...

— Eh! parbleu! mon ami, j'allais vous envoyer quérir pour examiner le corps d'un homme qu'on a meurtri cette nuit de l'autre côté de la Seine.

— On ne voit plus que cela maintenant! dit Puylaurens pensif.

— Ne vous en plaignez point, morbleu! en ce qui vous touche du moins; la chirurgie et les chirurgiens ne demandent que plaies et bosses!

Ils partirent dans le carrosse du lieutenant criminel, où nous les laissons un instant pour rejoindre Pierre Soulier. On dit que la joie est fille de la bonne conscience, et de la mauvaise aussi à ce qu'il paraît; car jamais honnête homme ne chemina plus allégrement que l'aide de l'apothicaire. Depuis sa jeunesse, sans doute, la pauvre mule de M. Pontingon ne s'était pas vu harceler de cette sorte. Habituée à marcher d'un pas raisonnable et aussi sûr que lent dans les boues de Paris, elle était menée à coups de fouet et contrainte, bien malgré elle, d'aller un train de poste. Quant à Pierre Soulier, il ne sentait point la fatigue; les airs le portaient, et quand il s'arrêta ce fut à cause de la mule qui tressuait d'ahan.

Jugeant utile de lui donner une heure de repos, il s'établit sous une tonnelle au soleil devant le dernier cabaret de Bourg-la-Reine, et quand la mule fut attachée à côté de lui à l'auge extérieure, tant il craignait de perdre une minute la valise de vue! et qu'il eut expédié gaiement un déjeuner rustique, il se lança à corps perdu dans le pays des rêves, et se mit à bâtir avec les trois cent mille livres d'Arnoulet des châteaux en Espagne, les plus beaux et les plus splendides. Pendant ce temps, le lieutenant criminel et Puylaurens arrivaient à la Croix-Rouge, où l'émotion du jeune chirurgien fut grande en trouvant son beau-père assassiné. Le désordre qui régnait partout, et son coffre-fort ouvert encore et teint de sang ne révélaient que trop la cause de sa mort.

— Ils l'ont assassiné pour voler son or, dit sentencieusement le lieutenant criminel.

— Oui, reprit Puylaurens; mais, si je ne me trompe, les meurtriers porteront bientôt la peine de leur crime.

— Quoi! les connaîtriez-vous?...

— Je le pense, monsieur le lieutenant criminel.

— Dites alors ce que vous savez à justice.

— D'abord, c'est avec cet instrument, reprit Puylaurens qui venait de ramasser le scalpel ensanglanté, qu'on a commis le crime.

— Je n'en doute point; mais quelle conclusion en tirez-vous?

— Qu'un homme, auprès duquel, par la volonté de la Providence, j'ai été appelé ce matin, et qui a deux blessures que cette lame seule peut produire, est le principal auteur du meurtre.

— Pertinemment raisonné!

— Quant à son complice...

— Auriez-vous des soupçons, jeune homme?

— C'est l'aide de mon malheureux beau-père : un compatriote et un ami du scélérat qui l'a frappé.

— D'où savez-vous cela?

— Voici sa ceinture, monsieur, qui s'est détachée à son insu après un grand effort, tel, par exemple, que celui qu'il a fallu pour enlever dans quelque sac l'or de ce coffre. La preuve que je ne me trompe pas d'ailleurs, c'est qu'il est en fuite.

— Avec la mule de M. Poutingon, ajouta un voisin; à telles enseignes que M. le docteur a été forcé de prendre un carrosse pour aller à trois lieues d'ici voir un de ses malades.

— Il ne s'agit plus, dit le lieutenant criminel, que de savoir le domicile du blessé. Commençons par mettre la main sur celui-là, les archers vont poursuivre l'autre.

— Vous trouverez l'un chez Laffilé.

— Le recéleur de la rue du Chantre! Fort bien! Et l'autre?...

— L'autre est de mon pays, et il a dû se diriger de ce côté.

— Je vais envoyer deux archers battre la route d'Orléans.

Comme s'il eût entendu ce mot, Pierre Soulier, en ce moment, réfléchissant que le Solitaire pouvait être arrêté et le trahir, formait le projet assez sage de quitter la route et de s'engager dans les chemins de traverse, afin de faire perdre sa trace aux poursuivants. Après s'être bien restauré, il revint donc sur ses pas et prit un sentier gazonné qui devait le conduire au grand chemin de Chartres. C'était admirablement raisonné, et le larron n'oubliait qu'une chose, de compter avec le hasard. Or, le hasard, que cent fois par jour on pourrait nommer Providence, allait renverser dans ce chemin désert le pot au lait sanglant du Judas de l'apothicaire.

A la grande satisfaction de Soulier, depuis qu'il était entré dans le sentier de traverse, la mule de M. Poutingon avait complétement changé d'allure. Autant elle se montrait auparavant lente et rétive, autant ses pieds foulaient l'herbe à cette heure avec légèreté; il n'était plus besoin de lui sangler les flancs pour la faire avancer; elle trottait malgré le poids de son fardeau, et son conducteur, au lieu de la traîner, était forcé de doubler le pas pour la suivre. Le petit chemin aboutissait à une large avenue bordée d'ormes où, tournant sans hésitation à droite, elle redoubla d'ardeur à la vue d'un carrosse qui roulait lentement de son côté.

Dans ce carrosse antique, appartenant à M. Desbordes-Groin, partisan riche comme la mer, mais qui avait autant de maux que de millions, se trouvaient précisément ses trois médecins, Guénaut, Desfougerais et M. Poutingon lui-même, qui, mis à pied par le rapt de Soulier, avait dû, contre ses habitudes, accepter une place à côté de ses deux collègues. Ces deux derniers n'allaient plus qu'en voiture pour échapper à l'ardente poursuite du chevalier de Criquebec; encore avaient-ils pris la précaution, jusqu'à l'arrangement de leur affaire dont le procureur général s'était mêlé, de se faire escorter par quatre estafiers à cheval, armés de toutes pièces.

La frayeur est comme un miroir, elle montre partout les objets que nous redoutons : Desfougerais, qui regardait à chaque instant à la portière, aperçut le premier le voleur d'Arnoulet, et le prit aussitôt pour le chevalier. A ses cris, le carrosse s'arrêta, les estafiers préparèrent leurs armes, et les médecins de Mme Gargant se recommandèrent mentalement à Dieu. Seul, M. Poutingon, qui était brave parce qu'il n'avait rien à craindre, osa regarder le péril en face. A peine eut-il passé son énorme perruque entre les rideaux de cuir, qu'il poussa une exclamation de surprise et de joie.

— Approche-t-il? demanda Desfougerais en frissonnant.

— Oui; le scélérat, c'est bien lui! je le reconnais parfaitement!

— Est-il seul?

— Non, par bonheur; Hygie est là et vient à nous en galopant. Elle m'aura senti de loin, la pauvre bête!

— De qui parlez-vous donc?

— De ma mule, parbleu!

— Ce n'est donc pas le spadassin de Normandie?

— Non, c'est le pendard de Gascon qui m'avait dérobé ma mule!

Pierre Soulier ne pouvait faire de plus fâcheuse rencontre; arrêté par les ordres de Poutingon, qui s'était jeté à bas du carrosse pour reprendre possession de sa vieille et fidèle Hygie, il fut garrotté solidement par les estafiers, et dut tourner visage, bien à contre-cœur, du côté de Paris. Pour comble de malheur, à quelques pas de Bourg-la-Reine, on rencontra les archers envoyés à sa poursuite, et MM. de la maréchaussée s'emparèrent prestement de leur proie. Il lui restait encore une espérance, la valise, dont le contenu l'aurait rendu peut-être moins coupable aux yeux de ses gardiens; mais, soit que M. Poutingon en eût conçu la crainte, soit qu'il voulût recommander lui-même son larron au lieutenant criminel, toujours est-il qu'il refusa de s'en dessaisir et la déposa lui-même au bureau de ce magistrat.

M. Tardieu, encore plus avare que l'apothicaire, et qui devait périr l'année suivante de la même mort, n'était point, comme on pense bien, porté à l'indulgence. Le plus grand crime à ses yeux étant celui dont le Solitaire et Pierre Soulier avaient à rendre compte à la justice, leur procès fut bientôt fait. Déjà le bailli de Saint-Germain, leur premier juge, les avait condamnés à avoir le poing coupé, et par après à être rompus vifs devant l'officine de la Croix-Rouge. Pris le mercredi, ils furent jugés le jeudi; le vendredi, M. Tardieu leur lut la sentence, et le samedi, à la brune, le bourreau les roua tout vifs sur le Pont-Neuf, devant le cheval de bronze.

Le lendemain de cette tragédie fort approuvée de M. Poutingon, qui ne manifesta qu'un regret pour lui et pour Hygie, celui de n'avoir pu approcher davantage de la roue à cause de la foule, le lieutenant criminel se transporta de sa personne à Auteuil, au domicile de Molière, et là, en présence du maître de la maison, de Puylaurens, de Michelline et des trois médecins qui l'avaient scellée à Bourg-la-Reine, il procéda solennellement à l'ouverture de la valise de Soulier, contenant le produit du vol commis chez son maître, ainsi que ce malheureux venait de l'avouer sur la sellette. On s'attendait à y trouver une bonne somme, mais lorsque, les hardes du misérable enlevées, on vit luire tout à coup ce monceau d'or, la même exclamation de surprise échappa à tout le monde. Frappé au cœur, M. Tardieu s'évanouit, les moins émus furent Puylaurens et Michelline.

— Je voudrais, murmura le chirurgien si pauvre la veille et à cette heure si riche, porter encore mon manteau troué et qu'il fût là plein de vie, et seulement pour toi plus juste.

Michelline le remercia par un long regard et par un serrement de main, puis s'adressant à Molière :

— Monsieur, lui dit-elle avec sa voix vibrante et son admirable douceur, nous voilà riches, ne pouvons-nous rien pour notre bienfaiteur?

— Si! si, ma chère enfant! vous pouvez beaucoup, au contraire : vous pouvez me rendre le plus content du monde.

— Oh! comme je serais heureuse! et que faut-il faire pour cela?...

— Guérir! reprit Molière, les larmes aux yeux, guérir bien vite! et bien aimer ce brave et honnête jeune homme!

Après cet incident, les trois docteurs, qui depuis quelques minutes conféraient avec Mauvillain assis dans un coin du salon près d'Armande, s'approchèrent de Molière, et M. Poutingon, portant la parole, lui dit :

— Voulez-vous, monsieur, nous tirer de peine?

— De la meilleure grâce possible, je vous le jure!

— Êtes-vous médecin, ou ne fites-vous hier qu'en usurper le titre?...

— Moi, messieurs, point du tout! Je n'en usurpai que la robe!

— Et à quel dessein, fit Desfougerais tout ému, vous êtes-vous introduit en notre compagnie?...

— Avez-vous grand désir de le savoir?...

— Assurément! répondirent d'un ton fâché Guénaut et Poutingon.



Desfougerais, Guénaut et Poutingon chez Molière!... Dessin de Franck.

— Eh bien! que l'amour de mon art à vos yeux me serve d'excuse : c'était pour faire une comédie!...

— Une comédie!

— Qui sera très-prochainement finie et jouée à Versailles.

— Où sommes-nous donc?...

— Chez Molière!...

Les trois docteurs se regardèrent et sortirent à pas comptés, en haussant les épaules, et laissant pour adieu à leur adversaire un regard d'assurance et de mépris. Faibles armes contre un railleur aussi déterminé que Molière! Au mois de septembre suivant, *l'Amour malade,* devenu depuis *l'Amour médecin*, amusait tout Paris, qui reconnut d'autant mieux ses assassins, que les acteurs jouaient en masque *Tomès, Bahis, Desfonandrès* et *Macroton*, et qui rit aux éclats de la satire. Louis XIV lui-même, après avoir vu la comédie à Versailles, félicita publiquement Molière; mais l'applaudissement le plus doux fut celui qui partit d'une petite loge de l'hôtel de Bourgogne, où Puylaurens et Michelline, guérie par le barbier, venaient tous les soirs de théâtre apporter à leur bienfaiteur un double et chaleureux tribut d'admiration et de reconnaissance.

MARY-LAFON.

FIN

VOYAGES SUR LES CHEMINS DE FER FRANÇAIS [1]. OUEST. NORMANDIE.

TROUVILLE-SUR-MER.



Le chalet de M Cordier à Trouville. Dessin de Fellmann, d'après M. le vicomte du Moncel.

I. POURQUOI J'AI FAIT BATIR... A UNE LIEUE DE TROUVILLE.

Le 16 octobre 1856, — il y aura bientôt un an, — j'étais installé avec toute ma famille à Trouville-sur-Mer, en

(1) Le réseau des chemins de fer français étant presque achevé, et la vapeur conduisant les touristes à toutes nos provinces, — même au cœur de la Bretagne, — c'est sous le titre et dans la forme ci-dessus que se continueront désormais, autant que possible, les étapes de notre *Voyage en France*. Elles serviront ainsi de guide pratique et familier, en même temps que d'itinéraire historique, pittoresque et moral. Pour se diriger et s'orienter, comme pour s'instruire et se distraire, on n'aura qu'à mettre dans sa valise ou dans sa poche un numéro du *Musée des Familles*; de même qu'il suffira de l'ouvrir au coin du feu pour traverser la France sans quitter son fauteuil.

Voyez, pour la série des *Voyages en France*, la *Table générale des vingt premiers volumes*, et les tables particulières des tomes XX à XXIV.

face de ce golfe du Havre, dont Casimir Delavigne a dit :

Après Constantinople, il n'est rien de plus beau !

Nous habitions, — et occupions seuls, — le pavillon de l'*Hôtel de Paris*, qui s'élevait alors au bout du jardin, sur la grève, à l'angle de la rue, à l'extrémité sud de la digue actuelle.

Ce pavillon était fort recherché des Parisiens, qui, lorsqu'ils vont à la mer, ne s'en trouvent jamais trop rapprochés, et désirent avoir les pieds dans l'eau, la vague sous la fenêtre et la tempête à l'oreille.

Nos souhaits furent dépassés, comme vous allez voir.

Le matin, au lever du jour, le temps était splendide. Le soleil surgissait radieux derrière le beau chalet de M. Cordier, sur les hauteurs d'Hennequeville ; une brise fraîche soufflait de l'ouest et ramenait sur l'or de la grève la seconde marée de l'équinoxe.

J'allai visiter avec M. Brenney, l'architecte émérite de Trouville, un terrain que je comptais acheter, tout près du flot, à mille pas de l'*Hôtel de Paris*.

J'aurais sans doute conclu ce marché sur l'heure, sous l'impression de la beauté du temps et de la situation, si le propriétaire ne m'eût demandé cent mille francs de ses trois mille mètres, dix fois plus cher qu'au bois de Boulogne. (Tel est le prix courant de la dune à Trouville.)

Je trouvai ce sable un peu *salé*, et je pris vingt-quatre heures pour réfléchir, en allant me promener au Havre.

Nous devions nous embarquer à midi sur le vapeur *le Chamois*, qui, deux fois par jour, en une demi-heure, fait la navette d'un rivage à l'autre ; — portant, en action, l'éternel tableau de Biard : *le Mal de mer*.

Or, à onze heures, au sortir du déjeuner, un coup de vent plus vif ébranla notre résolution.

Le vent montait avec la marée, et, l'un poussant l'autre en *crescendo*, tous deux rugissaient et *moutonnaient* comme une bande de lions secouant leurs crinières.

Nourri sur l'Océan, j'en connais les caprices.

Je prévis une tempête : les vieux pêcheurs me l'annoncèrent, et je n'embarquai ni ma famille ni moi-même.

Une douzaine de touristes plus braves se risquèrent, notamment deux Anglaises, et nous les vîmes du quai danser en partant sur *le Chamois*, qui heurta quatre fois l'estacade avant de gagner le large, et faillit rentrer quatre fois au port, où le rappelaient les conseils et les cris de l'épouvante.

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
. . . . alterius spectare laborem.

Le bateau s'éloigna, vent arrière, entre deux montagnes vertes et deux sillons d'écume, escorté de vingt barques lancées gaiement à la pêche, — terrible moisson que la tempête seule rend abondante !

Les pauvres marins de ces côtes ne gagnent leur vie qu'en affrontant la mort.

A une heure, la mer devint formidable. Il s'éleva un de ces ouragans à *décorner des bœufs ;* on ne distinguait plus l'écume de la vague de la pluie du ciel...

Le Chamois était entré au Havre, non sans peine et sans avaries. Il n'en put ressortir et ne revint point à Trouville...

Quant aux barques, elles avaient disparu comme une troupe de mouettes... Pas une ne regagna le port à l'heure habituelle, et les mères et les femmes prièrent Notre-Dame-de-Bon-Secours pour leurs fils et leurs époux.

Toute la journée, nous contemplâmes ce spectacle, le plus sublime et le plus beau qui soit donné à l'homme, — sans nous apercevoir que le pavillon tremblait sur sa base, et que toutes ses vitres frémissaient de la cave aux mansardes.

Vers neuf heures et demie du soir, toutefois, nos fenêtres et nos portes forçant les barricades que je leur opposais, et la marée remontant à l'assaut avec une nouvelle furie, je commençai à me dire, non pas qu'elle renverserait notre gîte (je n'eus pas tant de prévision, je l'avoue), mais qu'elle en chasserait le sommeil jusqu'au lendemain.

Bercé dix-huit ans par la mer, j'aurais dormi peut-être, et dormi d'autant mieux ; mais je songeai au repos de ma famille, et j'ordonnai au maître de l'hôtel de nous déménager pour cette nuit.

L'opération commença à dix heures et ne s'acheva qu'à dix heures et demie, à travers un tumulte des éléments indescriptible, des coups de vent à renverser un athlète, des rafales de pluie et d'écume à vous crever les yeux.

Quand nous regardâmes la mer pour la dernière fois en quittant le seuil du pavillon, on ne s'entendait plus crier, on ne marchait qu'en s'appuyant aux murs ; on ne voyait plus dans la nuit sombre que des montagnes d'eau croulant avec fracas, que des vagues blanches de fureur, escaladant la digue et ravinant le jardin. La terre et le ciel, la mer et le rivage n'étaient qu'un chaos effroyable pour les yeux et les oreilles, pour tous les sens ébranlés à la fois.

Jugez de l'émotion, de la terreur, de la joie, du triomphe de deux Parisiennes qui n'avaient jamais vu que les tempêtes du Grand-Opéra !

Ce n'était là cependant que le prologue du drame qui les attendait.

Quand nous fûmes abrités au centre de l'hôtel, n'entendant plus l'ouragan que comme un tonnerre lointain, ma fille se rappela et me réclama un bijou qu'elle avait oublié dans un tiroir du pavillon...

N'avez-vous pas remarqué que, dans toutes les histoires d'incendies, d'inondations et de tremblements de terre, il y a un insensé qui périt pour avoir voulu sauver de la ruine une pendule, un miroir ou une bagatelle de ce genre ?

C'est à quoi je m'exposai, sans m'en rendre compte ; je jouai ma vie contre un bijou d'enfant.

Meliora probo... pejora sequor.

Je trouvai, à l'entrée du pavillon, le commissaire de police de Trouville, majestueusement revêtu de son écharpe. M. Célinski, conducteur des ponts et chaussées, architecte du bâtiment en péril, venait d'annoncer que la mer entamait les fondations ; et le magistrat accomplissait son devoir en défendant que personne entrât désormais.

Les ouvriers qui achevaient le déménagement s'inclinèrent devant cet ordre formel.

Je le violai seul en allant chercher mon bijou.

Je le trouvai, non sans peine, dans une armoire, et je sortis au bout de quelques minutes.

Il me sembla bien que les parquets tremblaient sous mes pieds, que le perron de brique avait une certaine oscillation ; mais j'étais moi-même tellement ébranlé par la bourrasque, au physique et au moral, que je jouis seulement du spectacle et ne crus nullement au danger.

Maintenant, ouvrez le *Moniteur universel* et la plupart des grands journaux, du 18 au 25 octobre 1856, vous y li-

rez. si vous ne l'avez déjà lu dans le temps, parmi vingt sinistres de cette date sur les côtes de la Manche, le récit abrégé de ce qui précède et de ce qui va suivre, récit écrit sur les lieux par un témoin oculaire, le rédacteur en chef d'un journal du Havre, auquel j'avais donné rendez-vous au pavillon même, et qui a été stupéfait de me trouver le lendemain sain et sauf.

En effet, à peine avais-je fait cinquante pas dans le jardin, que je me retournai à un bruit léger relativement, mais prodigieux en réalité, car il couvrit le tonnerre des éléments.

C'était le pavillon qui venait de crouler dans la mer, tout entier, avec ses trois étages, en quelques secondes et d'un seul coup...

Il n'en restait plus qu'un pan de mur, celui auquel étaient adossés nos lits, un quart d'heure avant, et un fragment du toit suspendu en auvent sur l'abîme.

Toute la construction, — maçonnerie, charpente, briques, plafonds, boiseries, cheminées, portes et fenêtres, — avait disparu, comme un flocon sous un souffle.

La mer, dévorant et broyant tout cela, comme ont dit les journaux, « en avait fait instantanément des galets et des allumettes. »

Il faut avoir vu une pareille chose pour juger de la puissance d'une vague en fureur.

J'eus un frisson rétrospectif, que vous concevez sans peine, — en songeant que toute ma famille était là, quelques minutes plus tôt, — et moi-même, il y avait un instant, — à la place de ce vide et de ces débris...

Nous eussions été engloutis et brisés en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Un fait étrange complétera l'idée de cet anéantissement :

La maîtresse de l'hôtel, Mme Mignot, qui était près de moi dans le jardin, presqu'au seuil du pavillon, n'avait rien vu, ni rien entendu.

Je lui appris la destruction de sa propriété, en lui montrant le ciel à la place des trois étages.

Je regagnai silencieusement nos chambres; je rendis à ma fille son bijou, et je la laissai dormir dans l'ignorance de ce qu'il avait failli lui coûter.

Mais vous devinez ce qui se passa le lendemain, après notre réveil, lorsque nous allâmes voir ce pan de mur et ce reste de toit, au milieu d'une population terrifiée, — et de vingt amis qui nous croyaient morts.

Chacun ignorait, en effet, à Trouville, que j'avais eu, au dernier moment, cet heureux instinct des rats qui désertent les maisons condamnées.

Je n'avais été le héros de l'aventure qu'en évitant d'en être la victime.

Et tout le mérite en revenait à la Providence.

Simple mystification pour mes ennemis, si j'avais l'honneur d'en posséder.

Les jardins d'alentour étaient ravagés, les digues entr'ouvertes, les escaliers disparus, les tentes de baigneurs couchées à terre, les défenses du salon entamées, la jolie maison du docteur Olliffe sapée dans sa base, la belle grève d'or sillonnée de galets, de quartiers de roches et de débris, les charpentes de l'estacade emportées et leurs chevilles de fer tordues comme des épingles.

Quelques barques rentraient désemparées, et plusieurs, hélas! ne rentrèrent jamais.

Voilà pourquoi, — au lieu d'acheter à Trouville un coin de la dune, à un franc le grain de sable, — j'ai dressé ma tente de bains à une lieue de là, à l'abri des grandes Vaches-Noires (1), au bout de la vallée d'Auge, au milieu des eaux vives et des chemins creux, sous les buissons luxuriants et les pommiers en fleur de Villers-sur-Mer.

Mais (à tout seigneur tout honneur) je n'en veux pas moins payer d'abord à Trouville, mon noble chef-lieu, un tribut d'admiration respectueuse, et faire avec mes lecteurs un gracieux pèlerinage à cet établissement rival de Dieppe, à cet Eldorado de l'aristocratie baigneuse, à ce boulevard italien de la plage normande, à ce rendez-vous historique de Guillaume le Conquérant, du chancelier d'Aguesseau, des Brancas et des Lassay, et enfin de Louis-Philippe, à l'heure suprême de l'expiation.

II. DE PARIS A TROUVILLE.

Deux chemins conduisent de Paris à Trouville : 1° le chemin du Havre et le paquebot; 2° le chemin de Caen (ligne de Cherbourg) jusqu'à Lisieux, — et la correspondance de Lisieux à la mer. L'an prochain, au mois de mai, l'embranchement d'Honfleur ira jusqu'à Pont-Lévêque, à une heure de Trouville, et probablement sera continué jusqu'à Trouville même, de sorte qu'on arrivera de Paris aux bains, directement, en quatre heures environ.

Alors on ira se baigner à Trouville comme on va se baigner à Asnières. Il y aura des trains de plaisir, à grande vitesse et à prix réduits, qui jetteront tout Paris sur la grève normande; et les avocats, les banquiers, les médecins, les fonctionnaires et les employés iront passer les soirées et les dimanches à Trouville, — comme ils vont les passer aujourd'hui à Versailles et à Saint-Germain.

Les célibataires, les voyageurs libres, les artistes, les canotiers, etc., prennent par le Havre, et bravent les angoisses de la traversée. Les pères et les maris, les vieillards et les dames, les abonnés du *Musée des Familles*, préfèrent le terrain des vaches et la droite ligne de Lisieux.

Les uns et les autres partent de la gare de l'Ouest, rue Saint-Lazare, ce noyau de toutes les lignes de Normandie et de Bretagne, ce chef-lieu du tiers de la France et du plus beau tiers : de Versailles et de Saint-Germain, d'Evreux, de Rouen, du Havre, de Fécamp, de Dieppe, de Caen, de Cherbourg, de Chartres, du Mans, d'Alençon, de Laval, de Rennes, de Vannes, de Saint-Malo, de Saint-Brieuc, de Quimper, de Brest, de l'Océan et de la Manche, des anciens Etats de Guillaume le Conquérant et d'Anne de Bretagne.

La gare de l'Ouest, — sans être aussi monumentale que celle de Strasbourg, — a bien la physionomie d'un caravansérail des voyages.

Quels développements elle a pris depuis l'établissement du petit rail-way de Saint-Germain, ce début fécond de M. Pereire! Que de maisons elle a dévorées, que de rues elle a fait naître! Elle a créé un quartier de Paris et un centre du monde, — comme l'indiquent si bien les noms des squares d'alentour.

Observez le dessin fait sur place par M. de Bar. Sous l'immense dôme de fer et de cristal élevé par M. Flachat, voici le rail de Saint-Germain, celui de Versailles, celui de Boulogne et d'Auteuil, celui du Havre et de Dieppe, celui de Caen et bientôt d'Honfleur et de Cherbourg, celui de Rennes et bientôt de Vannes et de Brest.

Certes, j'admire hautement M. Meyerbeer dans les combinaisons d'orchestre et de voix de *Robert le Diable* et des *Huguenots*; mais j'admire hautement aussi M. de

(1) Magnifiques et sombres falaises qui s'étendent sur trois lieues, de Villers à Benzeval près Dives, protégeant de leurs remparts sourcilleux la plus riante oasis des rivages de l'Océan.

Lapeyrière dans l'organisation de ce chaos de services dont le centre est dans sa main et la circonférence partout.

Cela me rappelle la définition de l'infini par Pascal, — définition sublime que je n'ai jamais comprise (1).

Mon extase est d'autant plus profonde, que le chef des lignes de l'Ouest a résolu le problème essentiel, la grande question du siècle : transporter le plus et broyer le moins de voyageurs. Il n'a même, si je ne me trompe, jamais occis d'animaux raisonnables, et n'a tué que quelques bestiaux sur un train de marchandises. Je l'en glorifie de toute mon âme, et le bœuf gras seul peut lui en vouloir.

Encore la bonne bête se dira peut-être : — Rôti avant ou après, qu'importe? mon filet n'en sera pas moins tendre.

Après tout, le moyen de voiturer tous les bœufs de la vallée d'Auge et du Cotentin, sans faire une seule fois, en vingt ans, quelque roastbeef à la vapeur?

Un simple fait pratique, dont j'ai été témoin, vous donnera l'idée de la puissance des chemins de fer.

Je demandais à la compagnie de l'Ouest de transporter cinq voitures de meubles de Paris à Trouville. Il fallait pour cela vingt chevaux de Lisieux à la mer. Les déménageurs les plus huppés exigeaient une semaine et deux cents francs par jour.

— Attendez une minute, me dit le chef d'exploitation.

Il toucha un cadran du télégraphe électrique, et reçut, pendant que je prenais une prise de tabac, la réponse suivante de Lisieux : « La maison L... tiendra demain vingt chevaux à la disposition de la Compagnie. »

— Dans douze heures, me dit-il alors, vos cinq voitures seront à destination, et le tout vous coûtera...

Je n'ose écrire le chiffre, de peur de ruiner tous les déménageurs de France.



Vue intérieure de la gare des chemins de fer de l'Ouest. Dessin de A de Bar.

La route ferrée de Paris à Lisieux est une des plus historiques et des plus pittoresques de l'ouest.

Jusqu'à Mantes, elle est commune à toutes les lignes de Normandie. Elle passe à Maisons, devant le château bâti par Mansart, qui a vu Louis XV et sa cour, où Voltaire écrivit *Marianne*, gagna la petite vérole, et eut la même chance que moi à Trouville : il venait de quitter sa chambre lorsque le feu y éclata et brûla toute une aile de l'édifice. La roue des révolutions a fait passer ici Louis XVI, Marie-Antoinette, le duc de Montébello, Jacques Laffitte, le prince de la Moskowa, et M. Thomas, inventeur de la machine qui supprime les professeurs de calcul.

Voilà Poissy, avec son large amphithéâtre, à cheval sur les bras de la Seine; — Poissy où Robert Capet avait son *hôtel de campagne*, où saint Louis est né, à la place du grand autel de l'église élevée par son fils (1); où la plus

(1) La gare de l'Ouest couvre 4 hectares 82 ares 28 centiares de terrain et comprend 27 voies desservant 6 lignes. Entre Paris et Asnières seulement, par un beau dimanche, elle expédie 400 trains dans un jour. Les machines parcourent dans l'année 7 millions 1/2 de kilomètres et consomment 745 millions de litres d'eau. Cet immense matériel, mis bout à bout, couvrirait 45 kilomètres. Il voiture 11 millions 1/2 de voyageurs par an, soit 1,500 environ par heure. Quant aux dépêches électriques, leur nombre et leur vitesse sont incalculables, et l'espace qu'elles parcourent en quelques heures ne peut se comparer qu'à la distance de la terre au soleil.

(1) On y voit encore la pierre baptismale où l'enfant de Blanche de Castille reçut ce titre de chrétien qu'il porta jusqu'à la sainteté.

riche abbaye de France eut pour abbesses huit princesses du sang; où le fameux *colloque* de 1561 réunit le roi, la reine et leur famille, le cardinal de Lorraine et Théodose de Bèze; — où Napoléon et Fourier rêvaient la capitale de l'empire et du phalanstère, — où l'armée de l'invasion, en 1815, s'arrêta devant les trois arches sautées du pont Louis IX; — où il n'y a plus qu'une curiosité aujourd'hui: le grand marché de bestiaux qui nourrit l'ogre parisien.

A Meulan, nous saluons Henri IV, Louis XIV et Louis XV.

Le Béarnais — « grand courage et petite bourse, » dit M. Enault, n'avait pas un sou lorsqu'il passa à Meulan. Le tanneur Leclerc vint lui offrir son trésor. Le roi l'accepta et anoblit l'artisan.

— Quelles armes veux-tu?

— Les gants que j'ai mis pour cacher la noirceur de mes doigts, — et qui rappelleront à mes héritiers mon état, ma fidélité et votre reconnaissance.

Les Juigné, qui descendent de ce Leclerc, portent encore ses gants sur leur écusson.

Anne d'Autriche, pauvre aussi, mais pauvre d'enfants comme Sarah, vint à Meulan demander un fils à Dieu.

— Madame, lui dit Charlotte de Lucy, supérieure du couvent, le Seigneur exaucera vos prières et vos larmes, et vous donnera un fils avant la fin de l'année.

Le Seigneur lui donna, en effet, Louis XIV, après vingt-trois ans de stérilité.

Louis XV chassait à Meulan, autour de l'Ile-Belle, embellie encore par son bibliothécaire, l'abbé Bignon.

— L'abbé est-il là? cria-t-il au passeux.

— L'abbé! répondit le passeux indigné, vous êtes sans gêne! n'est-il donc pas assez *monsieur* pour vous?



Vue de la plage, des bains et du salon de Trouville. Dessin de E. Breton, d'après M. le vicomte du Moncel. (Album de Trouville.)

Louis XV, loin de se fâcher, se vanta de la leçon, et on l'appelle encore ici *le Bien-Aimé*.

Mantes, dite *la Jolie*, l'est en effet, sur le cours de la Seine, au milieu de ses îles en fleurs, avec les futaies de ses remparts, voilant d'ombres légères ses maisons blanches.

Guillaume le Conquérant, — que nous verrons commencer près de Trouville, — finit ici par la blessure dont il alla mourir à Rouen.

On sait le terrible dialogue auquel elle donna lieu.

— Quand donc ce gros homme, disait Philippe Ier, fera-t-il ses relevailles?

— Trop tôt pour lui, répondit Guillaume; car je les ferai à Notre-Dame de Paris, avec dix mille lances en guise de cierges.

Mais il n'eut que le temps de brûler Mantes, et les cierges n'éclairèrent que ses funérailles.

Cette ville fut la bien-aimée de la reine Blanche, de Philippe-Auguste, de la triste Agnès de Méranie, de Charles V et de Charles VI, d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

Chaque matin, le Béarnais quittait le château de Rosny, où Sully ne pouvait le retenir.

— Je vais à Meulan jouer de la paume, criait-il à son ministre en piquant des deux.

Il allait, en effet, jouer à la paume avec la belle Gabrielle.

Les arquebusiers de Mantes avaient pour dicton: *les Chiens*. Après la bataille d'Ivry, Henri IV vint leur demander les clefs de la ville.

— Je n'étais pas inquiet de vous, leur dit-il ; bons *chiens* reviennent toujours à leur maître.

Malgré les siéges, les assauts et les incendies, Mantes a encore des monuments précieux, entre autres, les ruines de ses remparts, festonnées de verdure, la belle collégiale de Notre-Dame et la vieille tour de Saint-Maclou, dont les masses de pierre couronnent à ravir le paysage, et l'ancien auditoire royal, où se voyait la statue de saint Yves, patron des avocats, avec cette inscription tirée de la prose de sa fête :

Sanctus Yvo erat Brito,
Advocatus et non latro ;
Res miranda populo !

Saint Yves était Breton,
Avocat et pas larron ;
Chose incroyable..., dit-on.

Au sortir de Mantes, la ligne du Havre et la ligne de Cherbourg se séparent. La première gagne Rouen par Vernon et Pont-de-l'Arche ; la seconde court à Lisieux par Evreux et Bernay. Elle coupe la belle forêt de Rosny, laissant à droite le château que Sully refusa d'achever après la mort d'Henri IV, et où la duchesse de Berry fit porter le cœur de son époux, assassiné comme son aïeul.

Voyez-vous, à Bueil, ces deux auberges voisines ? L'une s'intitule : *A la Porte de France ;* l'autre : *A la Porte de Normandie.* Celle-ci s'ouvre, en effet, sur le riche pays des herbages et des pommiers, sur ces prés-bois ombragés de feuillages et baignés d'eaux vives, dont l'inaltérable fraîcheur ne cessera qu'à l'Océan.

Quelle est cette large vallée qui s'élargit en panorama au sortir du tunnel de Boisset-les-Prévanges ? C'est la vallée d'Evreux, arrosée par l'Iton, bordée des forêts de de Saint-Michel, de Gravigny et de la Queue-d'Hirondelle, animée par les maisons pressées de la charmante ville et par les hauts clochers de sa cathédrale, de ses églises et de ses chapelles.

La cathédrale d'Evreux, avec ses vingt-trois autels, ses voûtes audacieuses, ses piliers fleuris, ses ogives flamboyantes, ses vitraux éblouissants, est une « vision du *paradis,* » s'écrie l'archéologue Raymond Bordeaux.

Les promenades d'Evreux sont le paradis même. Son Jardin des Plantes, son Allée des Soupirs, son avenue de la route de Caen, ses restes du parc de Navarre donnent aux passants la tentation d'y vivre et d'y mourir.

Mais le waggon nous emporte à d'autres merveilles de la nature. Voici la Normandie dans tout son éclat : les rivières argentées, coupées de moulins ruisselants, les prairies d'émeraude sillonnées d'eaux vives et murmurantes, les bestiaux mugissants dans l'herbe jusqu'au poitrail, les fermes de chaume enfouies sous les pommes d'or qui ont remplacé les fleurs de neige, les clochers d'ardoise élancés du feuillage comme des bouvreuils au collier d'azur ; les mouvements de terrain harmonieux, larges et veloutés, les tourelles féodales et les ruines gothiques tapissées de lierres sombres, de vipérines bleues, de mauves et de digitales roses, de ravinelles et de clématites embaumées.

Voici Conches, avec son donjon démantelé, pendant sur l'abîme, avec son église de dentelle à jour dominant la vallée ; un des paysages les plus hardis et les plus gracieux qu'on puisse voir.

Voici Beaumont-le-Roger, où saint Louis résida plusieurs fois, — qui eut l'honneur d'être pris par Bertrand Duguesclin, — où le comte Robert voulut réduire à un les quatre repas normands, — ce que les Normands interprétèrent alors et interprètent encore ainsi : faire ses quatre repas coup sur coup, de sorte que les quatre n'en composent qu'un seul.

Les sites et les ruines de Beaumont, son église de Saint-Nicolas, sa Fontaine-Roger, ou *Enragée* (*radjea*), son magnifique château de Beaumesnil, sa curieuse tour de Thevray, et surtout les restes de son prieuré, seraient de charmants pèlerinages, — si nous voyagions en pèlerins.

Henri IV, entrant dans cette ville, fut si enchanté du carillon de ses cloches qu'il dit aux habitants : — Donnez-les-moi ! — Volontiers, sire ; mais il vous faudra aussi emporter la vallée.

Les échos du val étaient en effet pour moitié dans l'harmonie.

Voici Serquigny, où la fameuse abbaye du Bec eut pour maîtres d'école Lanfranc et saint Anselme, — et pour élèves tous les savants du moyen âge.

Voici Bernay, coquettement assis sur les eaux du Cosnier, dans le riant vallon de la Charentonne, entre trois collines aux aspects variés ; — Bernay où saint Louis, — ramené toujours à « cette belle part de la France, qu'il aimait jusqu'à la passion, » tint, en 1231, les célèbres assises des *grands jours.* Encore des ruines d'abbaye superbes, — une rue (la rue aux Fèvres) qui est un type complet des maisons de la Renaissance, — et une église, Notre-Dame-de-la-Couture, dont la légende rappelle celle de Sainte-Anne d'Auray (1).

C'était au dixième siècle. Un berger gardait ses moutons dans un bois près de Bernay (Bernay signifie : *habitation dans les bois*). Il remarqua qu'une de ses bêtes grattait la terre à certaine place, comme si elle eût voulu indiquer un trésor. Le berger fouilla le sol et y trouva une statue de la sainte Vierge. Les premiers chrétiens l'avaient cachée là, sans doute pendant les persécutions, et la pieuse image attendait sa résurrection depuis cinq cents ans.

Quand on voulut bâtir une église paroissiale pour Bernay et les environs, on en jeta les fondements à quelque distance de cette tombe de Marie. « A cet effet, dit la tradition, on prépara les matériaux, on tailla les pierres, on disposa le bois et autres choses nécessaires à l'édifice ; mais voici que tout ce que l'on faisait le long des jours disparaissait durant les nuits, et se trouvait, le lendemain matin, transporté aux lieux où avait été trouvée l'image. »

Qui donc opérait ce transfert miraculeux ? Les anges « composant l'armée de la Vierge au ciel, » et qui, descendus chaque nuit à Bernay, portaient à tire d'ailes et à force de bras lesdits matériaux au bois consacré.

On se le tint pour dit, — et l'église s'éleva à la place de la statue, — et la statue elle-même en devint le plus bel ornement.

L'église actuelle a remplacé l'ancienne, au quinzième et au seizième siècle, — et l'on y vénère toujours et l'on y vient implorer de dix lieues à la ronde la Vierge du berger, — grande comme nature, tenant son enfant dans ses bras.

On entre dans le petit temple comme dans une crypte. — Le site est délicieux, sur le versant d'une colline. Chaque tombe du cimetière est un massif de fleurs. La chaire et les stalles, le portail et les bas-reliefs sont délicatement sculptés. Le clocher d'ardoise sur sa tour de pierre se marie gracieusement au paysage d'alentour.

En souvenir de la statue de Marie, les jeunes gens de

(1) Voyez notre *Pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray*, t. XIX, page 355.

Bernay avaient le droit, — exercé jusqu'en 1793, — d'aller choisir un mouton, le jour de la Sainte-Madeleine, dans le troupeau de la ferme de ce nom, sise à la place du bois primitif. Ils paraient ce mouton de rubans et le promenaient trois fois autour de la ville, conduit en laisse par son berger, au son des instruments, des cantiques et des cloches ; après quoi, les Normands, oubliant les chrétiens et revenant à leur nature, égorgeaient, rôtissaient et mangeaient la pauvre bête, — au milieu des libations de cidre et de poiré.

Le waggon longe, à gauche, SAINT-MARDS-ORBEC, où les Parisiens viennent bâtir des châteaux dans les herbages, — et nous débarquons au centre des prairies, en face de Lisieux, à la station du Grand-Chalet, si heureusement jeté par M. Hardon dans ce paysage de la Suisse.

LISIEUX est la digne clef du Calvados et de ses trésors. Riche et beau département, ainsi nommé du roc qui brisa, en 1588, le vaisseau-amiral de l'*Armada* de Philippe II, baptisé lui-même *Salvador*, — d'où Calvador et Calvados. Il y a des étymologies plus invraisemblables, — et moins glorieuses. Celle-ci, grâce à Mlle Delaunay, a sauvé le département, en 1789, de l'absurde nom d'*Orne-Inférieure*.

On voit, au premier coup d'œil, que tout est résumé ici : l'histoire et la science, la nature et l'art, Segrais et Malherbe, Mathilde et Charlotte Corday, Guillaume le Conquérant et le bœuf gras, la terre la plus verte et l'océan le plus bleu, les falaises des Vaches-Noires et les jardins du poëme d'*Athys*, les fourrés du Bocage, les aloyaux de la vallée d'Auge, les blés de la plaine de Caen, le beurre d'Isigny et le cidre du Bessin, la dentelle et la toile de Bayeux, les saumons et les huîtres de Courseulles. Quant à la fraîcheur éternelle, aux sourires et aux mélodies de cette contrée, — il suffit de dire qu'outre l'Océan, qui est son lac, elle compte soixante-dix rivières et mille quatre-vingt-cinq ruisseaux, en tout onze cent cinquante-cinq cours d'eaux vives.

Lisieux, l'ancien Lexovium des Celtes et de César, devant avoir son chapitre spécial dans nos *Voyages de l'Ouest*, nous ne faisons que le traverser, après un bon dîner à l'*Hôtel de France* (1), en disant au revoir à sa cathédrale déchue, à son église de Saint-Jacques, à ses boulevards majestueux, à ses vieilles rues dignes de la Flandre et de la Hollande, à son vallon du Grand-Jardin, luxuriante avenue du pays d'Auge, par où la vapeur nous mènera bientôt à Trouville.

En attendant, nous y arrivons en diligence, c'est-à-dire fort lentement, par les cités de Pont-l'Evêque et de Touques.

(1) Ce modèle et ce doyen des hôtels, fondé en 1790, sur le plus beau point du boulevard de Lisieux, a aussi ses souvenirs historiques. Il eut l'honneur d'héberger Louis XVI se rendant à Cherbourg, et changea alors son nom d'*Hôtel d'Angleterre* en celui d'*Hôtel des relais du Roi*. A la révolution, l'étape monarchique reprit à regret son enseigne étrangère, mais elle adopta enfin son vrai titre : *Hôtel de France*, en 1820, pour recevoir successivement le chancelier Pasquier, MM. Guizot, Alphonse Karr, Isabey, Guttinguer, Alexandre Dumas, lord Grey, le duc et la duchesse de Nemours, MM. Mérimée, Ampère, Rossini, Mélesville, les ambassadeurs de Turquie et d'Angleterre, le prince Murat, M. le président Troplong et toutes les sommités que les révolutions ont vu passer en Normandie depuis trente ans. *Passer* est le mot, hélas ! les hôtelleries sont comme les livres et les hommes : *habent sua fata*. — La vie elle-même, et la puissance, et la gloire et la popularité ne sont-elles pas des auberges sur la grande route ?

III. — ORIGINE ET ASPECT DE TROUVILLE.

En 1825, M. Charles Mozin, notre habile peintre de marine,

> Cherchait en Normandie un endroit écarté,
> Où de peindre en repos il eût la liberté.

Il arriva, en face du Havre, dans un pauvre village dont il savait à peine le nom.

C'était Trouville-sur-Mer : quelques cabanes de chaume, un petit port à l'embouchure de la Touque, des barques de pêche aux voiles jaunes et blanches, une grève de sable fin et doré, un clocher d'ardoises, au milieu d'un paysage d'Arcadie, des sujets de tableaux à chaque pas, sur terre et sur mer, et tout cela perdu, ignoré, vierge du regard parisien !

Jugez du triomphe de notre artiste ! — Christophe Colomb n'était pas plus heureux en découvrant l'Amérique.

M. Mozin s'empara de ce nouveau monde, y établit sa tente et se crut à l'abri pour trente ans.

Il comptait sans son pinceau. Il envoya aux salons des chefs-d'œuvre datés de Trouville. Isabey courut l'y rejoindre, et les chefs-d'œuvre se multiplièrent.

Les touristes s'écrièrent en les contemplant : — Mais ce coin de terre est un paradis ! il faut aller y prendre un bain.

Puis Alph. Karr, le Fernand Cortez du rivage normand, Alexandre Dumas, le Juif errant de ce siècle, passèrent à Trouville et en informèrent le monde.

Le monde accourut au village, à travers ses chemins creux, — d'abord par petites escouades, — et bientôt par caravanes nombreuses.

Quelques dandys et quelques lionnes, fatigués de Dieppe et du Havre, se risquèrent à Trouville, s'y amusèrent follement, et, de retour à Paris, crièrent au miracle.

Un de ces passants, un ancien notaire, faillit alors gagner quatre millions.

Il se baignait à Trouville par hasard ; il remarqua, en faisant la planche, la beauté de la grève et de la côte, l'originalité du site, la variété des promenades, la richesse de la campagne à perte de vue.

— Corbleu ! se dit-il, on ferait ici un second Dieppe !

Et il s'informa du prix de la dune, depuis le port jusqu'à la falaise.

— Cela vous coûtera bien dix mille francs ! lui répondit un pêcheur de crevettes.

Le baigneur les avait dans son portefeuille et allait conclure l'affaire, — lorsqu'une lettre de sa femme le rappela à Paris.

Il oublia Trouville et n'y revint qu'après dix-huit ans.

La dune abandonnée, qu'il eût pu acheter dix mille francs, était couverte de maisons charmantes, de huit ou dix rues, d'un casino splendide, de cinq à six hôtels, de trois mille promeneurs, de belles dames en falbalas, et valait quatre millions !

L'ancien notaire ne s'est jamais pardonné, et n'a plus remis les pieds à Trouville.

Des touristes et des propriétaires moins distraits avaient ramassé le gâteau et se l'étaient partagé.

M. Mozin lui-même avait fait bâtir sur le port, — aujourd'hui bordé d'un large quai, — une maison d'artiste, coquette et confortable, avec un aspect de vieux manoir. Il y peignait, dans un atelier délicieux, les barques et les pêcheurs qui passaient devant ses fenêtres. Il y loge en ce moment les grands seigneurs et les banquiers auxquels il a révélé Trouville sans le savoir, et surtout sans le vouloir.

Mais il regrette, dans son petit palais, son humble village d'autrefois.

— Mon Trouville n'est plus, dit-il amèrement ; il appartient aux baigneurs, aux crinolines, à tout le monde. Je n'y suis plus qu'un *habitant patenté, logeur en garni*, — comme parle mon rôle de contributions.

Aussi M. Mozin n'y va-t-il guère qu'en mai et en octobre, avant et après les *Lanciers* de Laborde.

Cependant, il rend justice aux hommes qui ont défait son Trouville pour élever le Trouville d'aujourd'hui : à M. Vallée, le propriétaire du château d'Aguesseau (1), qui a créé le nouveau Dieppe, comme maire et comme organisateur, avec un zèle et un désintéressement admirables ; à M. le comte d'Hautpoul, qui l'a secondé, remplacé et surpassé peut-être, avec toute la puissance que donnent un grand nom, une grande fortune et un grand cœur ; à M. de Gisors, l'éminent architecte du Luxembourg, qui a enchâssé dans le quai de la Touque une perle d'architecture hollandaise ; à M. Brenney, qui a construit la moitié de Trouville, le salon du Casino, l'hôtel monumental de Paris, et tant de maisons variées de style et d'aspect ; au docteur Oliffe, le gracieux promoteur des élégances parisiennes ; à M. le baron Clary, le maire actuel, qui promet à l'ancien village un bassin, un pont, un hôtel de ville et les destins d'un second Havre ; à M. Cordier, l'ancien et si jeune député de l'arrondissement, qui, avant d'offrir à Trouville, étouffé dans ses rues, un quartier superbe et tout neuf sur les pentes de son domaine, a donné à tous l'exemple



Types et costumes normands des environs de Trouville. Dessin de Foulquier.

du vrai luxe, du goût et de l'art achevé, en installant au sommet des hauteurs d'Hennequeville, au milieu d'un parc hardi et sans rival, un château déguisé en chalet, qui est la merveille célèbre du pays, — et qui serait une merveille partout, — même dans les féeries du bois de Boulogne.

Vous avez vu ce chalet dessiné et décrit, plus ou moins exactement, dans tous les guides et dans tous les albums, — car il est le point de mire et l'observatoire de la contrée entière, comme il est le résumé de toutes ses splendeurs et de toutes ses grâces. Mais nous devons à l'habile crayon de M. le vicomte du Moncel, à l'obligeance de M. Arnoul-Lugan (1) et aux miracles de la photographie de vous le donner ici dans son ensemble le plus complet et dans ses détails les plus délicats.

A l'extérieur, c'est un bijou d'architecture sans précé-

(1) Récemment vendu par le prince Murat à M. Biesta de Chamblain, directeur du Comptoir d'escompte.

(1) Libraire de Trouville, éditeur de l'album remarquable, lithographié par M. Bry, des dessins de M. le vicomte du Moncel, rédacteur en chef de *la Science*, noble amateur qui a tout le talent d'un artiste et toute l'érudition d'un membre de l'Institut. Cet album est le dernier mot du crayon sur Trouville et ses alentours, — le *vade-mecum* et le souvenir de tous ses visiteurs, le dédommagement de quiconque n'y peut aller. Vues, sous toutes les faces, de la plage et du port, sites, monuments et curiosités des promenades ; salon, chalet Cordier, maison de Gisors, châ-

dents, la combinaison la plus harmonieuse de la brique et du bois sculpté, des perrons et des balcons à jour, du manoir Louis XIII, du palais italien et de la cabane suisse.

A l'intérieur, c'est l'appartement d'un grand seigneur et le sanctuaire d'un artiste.

Vous passez dans le parc sous les fenêtres, et vous admirez l'immense panorama de l'Océan, du golfe du Havre, des côtes d'Ingouville, de Sainte-Adresse et de la Hève; à vos pieds, derrière les fleurs et les massifs du jardin, Trouville avec ses maisons, sa grève et son port, ses paquebots et ses barques qui vont et viennent, promenant leurs voiles blanches et leur fumée noire; à droite, les prés-bois ombragés de pommiers et peuplés des grands bœufs de Pierre Dupont; à gauche, la riche vallée de la Touque où la rivière serpente dans une oasis de verdure, et les montagnes de Lassay et de Bénerville, échancrées par le flot, comme pour laisser voir, à perte de regard, les sites de Villers, de Cabourg-Dives et du rivage de Caen.

Tout à coup, par une fenêtre, vous entendez le son d'un orgue d'Alexandre. Qui donc en joue avec cette perfection de nuances et de sentiment? Est-ce Lefébure-Vély ou Lebeau, son digne élève? Non, c'est le propriétaire



Maison du quai Trouville construite par M. de Gisors, architecte du Luxembourg. Dessin de Fellmann.

du chalet, et c'est cet orgue qui a été son architecte.

Je ne plaisante pas et je dois vous expliquer ce mystère.

L'éminent amateur cherchait un jour un accord parfait sur les touches de son orgue. Il improvisa un morceau où se fondaient les bruits et les reflets de l'Océan, les murmures et les couleurs de la terre, les rayons et les profondeurs du ciel.

Il se leva, prit un crayon et dessina son parc et son chalet.

Il les tailla et les posa devant la Nature, entre le Ciel et la Mer. C'était la réunion des trois notes magiques, c'était l'accord parfait rêvé sur l'orgue.

Voilà pourquoi cette habitation est merveilleuse et saisit tout le monde, l'ignare comme le savant, le bourgeois comme l'artiste, l'ouvrier comme le grand seigneur.

C'est une harmonie vivante.

teaux de Guillaume le Conquérant, de d'Aguesseau, de Pâris, chapelle de Saint-Arnould, etc., etc., rien n'est oublié, et tout est frappant de ressemblance et d'effet. On en jugera par les reproductions partielles, dont nous remercions ici l'auteur et le libraire, et qui ne manqueront pas de faire désirer l'ensemble à tous nos lecteurs.

Seulement, chaque note a coûté environ cent mille francs. Avis aux amateurs d'orgue !

Il nous a été donné d'en étudier les détails, — et nous engageons les touristes intelligents à faire comme nous. Quand ils auront examiné ce large salon ouvert sur trois infinis, ces boiseries exquises de Bridau fils, sobrement et finement dorées; ces plafonds majestueux de Burette, le décorateur du Louvre; ce Pensieroso de Michel-Ange, assis par Barbedienne sur cette pendule de bronze massif, entourée des figurines de Ghiberti (baptistère de Florence); ce lustre en vermeil de Paillard, gigantesque fleur épanouie dans treize cents livres de métal; ces tapisseries de Monnier, d'un goût si simple et si pur; ces meubles ciselés avec tant de style par Jeanselme et Ribaillier. Quand ils auront analysé cette salle Renaissance, avec sa cheminée du château de Cheverny, ses chenets François Ier et son âtre fouillé par Callat; quand ils se seront recueillis dans cette bibliothèque, si sévère et si mystérieuse, aux panneaux d'ébène et aux bas-reliefs de bronze, sculptés d'après les chefs-d'œuvre du seizième siècle, et dans cette chambre gothique au grand baldaquin de chêne noir, drapé d'or et de grenat par Boursault, d'où l'œil se perd, en s'ouvrant sur l'oreiller, dans l'abîme de l'Océan et dans l'abîme de la verdure, ils comprendront alors notre définition du chalet, et ils n'en trouveront pas d'autre.

On se figure à peine la stupéfaction du voyageur qui aurait vu Trouville il y a 30 ans et qui le reverrait en 1857.

Ces larges et belles routes, qui descendent du château, de Honfleur, de Lisieux, de Dives, de Caen, étaient des chemins défoncés et pittoresques, où l'on marchait la tête dans les fleurs et les pieds dans la boue.

Au lieu de ce Longchamps de diligences, de calèches, de chars-à-bancs, de victorias, de coupés, d'équipages à quatre chevaux et à la Daumon, d'amazones et de cavaliers fringants, c'était le paysan d'Auge sur son bidet, le berger piquant ses bœufs, le bonnet cauchois le dimanche, le bonnet de coton tous les jours.

Ce quai spacieux, bordé de villas coquettes, de magasins élégants, de cafés à plafonds, de paquebots fumants, de chantiers tapageurs, de marchés et de marchandises, de voiles de toutes tailles et de toutes nuances, était une grève abrupte et sordide, moitié vase et moitié sable, où les barques échouaient au hasard de la marée, où les pêcheurs fumaient leurs brûle-gueules en vidant des pots de cidre, où leurs femmes, retroussées jusqu'aux hanches, lavaient et séchaient les filets, enlevaient sur leurs têtes les poissons et les coquillages.

A la place de ces maisons à quatre étages, si coquettement peintes de toutes les couleurs, quelques cabanes de chaume s'alignaient ou ne s'alignaient point, construites en bois et en terre jaune, animées de vieilles briques rouges, tapissées de voiles étalées au soleil.

Sur cette plage, couverte de trois mille Parisiens et Parisiennes, en jaquettes blanches et en volants de mousseline, fumant le cigare de la Havane, nageant au large ou portés au flot par les baigneurs, parlant bourse, opéra, chevaux et steeple-chase; — devant ces jardins remplis de fleurs et de tamaris, aux escaliers échelonnés sur le rivage, devant ce salon du Casino où l'on prend les glaces de Tortoni, où Géraldy et Nathan, Lebeau et Gozora donnent des concerts, — où Levassor joue les comédies du Palais-Royal, où Laborde et Mikel font danser des quadrilles, des Lanciers et des mazurkes; devant ces grands hôtels et ces petits châteaux (1) qui reproduisent tous les caprices de la villa, du chalet, du manoir et du palais italien, sous ces balcons à jour, ces perrons découpés, ces tourelles moyen âge, ces terrasses et ces belvédères, semés de robes d'organdi des Indes et de panamas à deux cents francs, — on ne voyait circuler que les pêcheurs à la traîne avec leurs bonnets de laine rouge, les crevettières à mi-jambes dans l'eau, ratissant la grève de leurs filets à perche, — les chasseurs d'équilles, leur *louchet* à la main (bêche à trois dents), soulevant le sable à l'improviste, et saisissant avec dextérité l'imperceptible anguille, dont il faut un millier pour remplir une assiette.

Vous voyez, ou plutôt vous ne voyez plus cette pauvre chapelle cachée à mi-côte, au bout du village, dont le clocher noir pointe timidement à travers les arbres, tableau charmant si souvent dessiné ! Jadis elle était pleine d'humbles fidèles implorant Notre-Dame-de-Bon-Secours, et disant à Dieu, avant de s'embarquer : — Veillez sur moi, Seigneur ! ma barque est si petite et votre mer est si grande ! Aujourd'hui elle reste honteuse et déserte, derrière cette superbe église toute neuve et toute blanche, élevée au sommet de Trouville par l'or des baigneurs, et où la parisienne a sa chaise de velours rouge, son livre à fermoir d'argent et son lorgnon d'écaille.

Il y a vingt ans, Alexandre Dumas abordait à Trouville dans une barque sans pont, et se logeait tant bien que mal chez la mère Auzeraie. Il se baignait, il chassait, il fumait, il vivait de solitude et de crabes, de rêveries et de crevettes. Il enseignait à son hôtesse des ragoûts imprévus, et elle les exécutait si bien, que le grand homme les regrette parfois à l'hôtel des Princes.

Les années suivantes, on vit la fine fleur de la gentilhommerie baigneuse s'entasser à l'hôtel de l'*Agneau d'Or*, à trois livres par jour pour la nourriture et le logement.

Alors, dit Amédée Achard, un fauteuil était un objet d'art inconnu à Trouville.

Et maintenant, un cabinet au sommet d'un hôtel coûte six francs par nuit, — une chambre, dix ou quinze francs. Un salon s'enlève aux enchères, comme une action du Crédit mobilier.

Les maisons de Trouville rapportent en trois mois vingt pour cent à leurs propriétaires, sans compter le plus bel appartement qu'ils s'y réservent toute l'année.

Quant aux tables d'hôte, ne croyez qu'à demi, mais notez pour mémoire, ce cancan trouvillais :

Un grand seigneur légitimiste et breton s'était établi sans défiance dans une de ces auberges normandes. Quand il s'agit de compter, la note des repas fut d'un total inouï, — quatre louis par jour environ, sans la bougie et le service. Refus de payement et choix d'un arbitre, d'un arbitre normand, bien entendu. Celui-ci, scandalisé malgré lui, engagea l'hôtelier à ménager un personnage de l'importance de son client.

— Ménager ces gens-là, s'écria l'aubergiste indigné, — des Français qui ont amené l'invasion ! Jamais, monsieur ! *Ils ont fait trop de mal à notre belle France !*

Vaincu et convaincu par tant de patriotisme, l'arbitre allait condamner le gentilhomme breton, lorsque ce dernier s'exécuta, en disant au libéral normand :

— Tenez ! voilà le total de votre note. Vos repas n'en valent pas la moitié, mais votre plaidoyer vaut le double.

PITRE-CHEVALIER.

(Prochainement : une *Saison à Trouville*, le *Salon*, les *Baigneurs*, les *Anecdotes de la plage*, et la *Promenade historique et pittoresque aux environs de Trouville.*)

(1) On remarque surtout ceux du comte d'Hautpoul, du baron Clary, de M. Mozin, de M. de Gisors, du docteur Oliffe, de M. Brenney, de Mmes la comtesse de Boigne, de Barbantane, de Rozan, Aumont, Tourin, Renaud, de MM. Vernes, Honoré.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos abonnés (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies* réunis) qui n'auraient pas encore renouvelé leur souscription, que leur abonnement pour 1856-1857 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre vingt-quatrième volume.

La livraison d'octobre 1857, première du vingt-cinquième volume (1857-1858), ne pourra être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1857-1858, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée ;* mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables, l'année 1856-1857 nous ayant encore apporté un grand nombre de nouveaux souscripteurs.

Modes préférables d'abonnement pour les départements

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée*, le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue St-Roch, 29, à Paris :

« *Je m'abonne* (*ou je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 70 *c.* (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1857 *au* 25 *septembre* 1858 *inclus.*

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

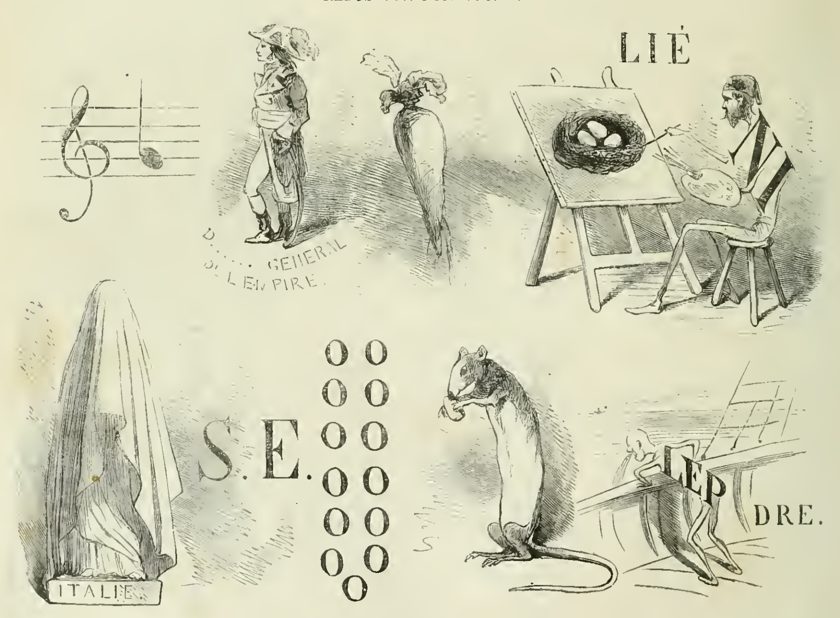
On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection, de la Table générale et des volumes détachés, etc.

(1) Ajouter : et aux *Modes vraies*, si on veut les recevoir avec le *Musée*. — (2) Inscrire en ce cas « 13 fr. 70 c. » Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix d'abonnement.

N. B. Nous rappelons à nos lecteurs, à l'occasion du renouvellement, la *Table générale* des vingt premiers volumes que nous avons publiée récemment sur un plan complet, qui annule l'ancienne table des dix premiers volumes, et qui est à la fois la lumière et la clef de la collection du *Musée des Familles*. (Voyez la quatrième page de la couverture.)

RÉBUS SUR BONAPARTE.



EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT DERNIER.

«*On oublie tout à Paris. Si je reste oisif, je suis perdu.*» Mot du général Bonaparte pour annoncer et expliquer son projet d'une expédition lointaine. (*On*—*oub* lie tout—appât—*Riz* scie *je*—Retz— toits—ifs—*je* suit paire d'U.)

MUSÉE
DES FAMILLES,
LECTURES DU SOIR.
XXV[e] ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AMIEL.
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BALLEYDIER (Alphonse).
BERGER (Louis).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DECHASTELUS (Maurice).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Emile).
DESESSARTS (Alfred).
DESNOIRESTERRES.
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FEVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GÉRARD de NERVAL.
GIRARDIN (Mme Emile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (Léon).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KERATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LENOIR (Albert).
LORMEAU (Mme Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
NADAUD (Gustave).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE (de), de l'Acad fran.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BAR (de).
BEAUCÉ.
BERTALL.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
BOCOURT.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
DORÉ (Gustave).
DUVAUX (Jules).
FELLMANN.
FÉROGIO.
FOREST (Eugène).
FOULQUIER.
FRANCK.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LANCELOT.
LEHMANN.
LENOIR (Albert).
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAJOU (Auguste).
PAUQUET.
POTTIN (Henri).
STAAL (Gustave).
STOP.
VALENTIN (H.).
VERNET (Horace).
WATTIER.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, LUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GÉRARD, PISAN, PONTENIER, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1858-1859 (26e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Belgique, 8 fr. 50. — Suisse, Sardaigne, Italie, 8 fr. 10. — Angleterre, Hollande, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Russie, Saxe, Suède, 9 fr. — Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, Toscane, Deux-Siciles, 9 fr. 50. — Espagne, 10 fr. 50. — Portugal, 8 fr. — États Romains, 11 fr. — Bavière, 9 fr.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Angleterre, Belgique, Suisse, Sardaigne, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Italie, Russie, Saxe, Suède, 15 fr. 50. — Hollande, Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, 16 fr. 50. — Espagne, États Romains, 19 fr. 50. — Portugal, 14 fr. — Toscane, Deux-Siciles, 16 fr. — Bavière, 15 fr. 50.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, *le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de* 7 *fr.* 50 *c. pour le* Musée *seul, et de* 13 *fr.* 70 *c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, *sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées.* — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

VINGT-CINQ VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché. . . . . 6 fr. / Relié. . . . . 7 fr. 50 c. } (Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 5 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 20 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 25 vol. ensemble : Paris, 105 fr. Départ. 115 fr. Rendus *franco.* Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste se charge des volumes reliés, à 1 fr. 50 c. par volume.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD, BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.



Paris, Bureaux de l'Administration : rue Saint-Roch, 29.

AVERTISSEMENT.

Voici le vingt-cinquième volume du *Musée des Familles*, et c'est celui qui a conquis et gardé le plus grand nombre de lecteurs.

Ce chiffre et ce fait sont notre récompense et notre gloire, au milieu des concurrences multipliées chaque jour par le succès de notre recueil.

Nous nous bornerons donc à dire au public, en lui présentant, dans son ensemble, cette vingt-cinquième partie de notre bibliothèque encyclopédique, élégante et populaire :

— Parcourez tous les tomes de notre collection, depuis le premier jusqu'à celui-ci. Comparez les uns aux autres, aux points de vue divers de la rédaction, des gravures, du tirage, des soins moraux et matériels, des conditions littéraires, artistiques et typographiques; et jugez si nous avons manqué, une seule année, un seul mois, au devoir de justifier votre confiance par des améliorations continuelles?

Nous espérons avoir fait du *Musée des Familles* le tableau successif et frappant des progrès mêmes de la littérature et de la presse illustrées.

Placez notre volume de 1858 à côté de celui de 1834, — et mesurez l'ascension opérée de l'un à l'autre.

Nous nous en rapportons à cet égard aux yeux les moins clairvoyants.

Eh bien, nous croyons qu'il nous reste à faire dans l'avenir plus encore que nous n'avons fait dans le passé.

Et c'est avec cette foi modeste et cette ferme résolution que nous allons commencer notre vingt-sixième année.

Nous avons réuni, pour cette période décisive, des matériaux exceptionnels, des talents variés, des noms glorieux, des gravures préparées de longue main, et qui commenceront à se dérouler dans nos prochains numéros.

Pour ne citer qu'une plume, entre les plus brillantes du siècle, M. Méry, qui a rempli notre année 1858 de tant de pages éclatantes et spirituelles, nous en a déjà remis le digne pendant pour l'année 1859; — et les gravures qui illustreront ses prochains articles seront une *surprise*, nous osons l'affirmer, pour nos amateurs les plus exigeants et les plus difficiles.

A bientôt donc, amis lecteurs, et recevez notre vingt-cinquième salutation, avec notre vingt-sixième appel.

Comptez sur notre persévérance, comme nous comptons sur la vôtre.

PITRE-CHEVALIER.

Septembre 1858.

MUSÉE DES FAMILLES

ANECDOTES HISTORIQUES.

LE DUC D'ANTIN.



Pardaillan de Gondrin, duc d'Antin Peint par Rigaud, gravé par Tardieu. Dessin de P. Chenay

Ce beau portrait de Rigaud qu'on a sous les yeux est celui du duc d'Antin. Ce duc d'Antin fut, dans toute l'étendue et toute la profondeur du mot, ce qu'on désigne et ce qu'on a constamment cherché à flétrir sous le titre ou plutôt sous l'injure de *courtisan. Plat courtisan, indigne courtisan*, *vil courtisan*, *lâche courtisan* sont des manières de parler communes à tous les siècles depuis qu'il y a une cour. Nous n'avons pas l'intention de réhabiliter le courtisan; mais il nous sera permis de faire observer, sans nous exposer à être contredit, que beaucoup de gens, trop de gens confondent le courtisan avec le flatteur, et la distance est grande de l'un à l'autre. Le flatteur, par exemple, n'habitait pas toujours la cour sous le règne de Louis XIV, où il convient de nous placer en ce moment, et le courtisan n'était pas toujours non plus un flatteur. Si Dangeau était un courtisan et un flatteur, Fénelon était l'un sans être l'autre; le duc de La Feuillade méritait qu'on l'appelât courtisan et flatteur en érigeant, à ses frais, au milieu de la place des Victoires, une statue ridicule à la gloire de Louis XIV, statue gigantesque et burlesque entourée d'esclaves accroupis et enchaînés à ses pieds; mais Racine, quoiqu'il vécût à la cour dans l'intimité du roi, quoiqu'il fût courtisan, méritait-il d'être placé sur la même ligne que le duc de La Feuillade et Dangeau, lui Racine, l'auteur d'*Iphigénie*, écrivant sous la dictée de son noble cœur un mémoire à présenter au roi sur la cherté des grains? Turenne aussi était un courtisan, ce qui ne l'empêchait pas de se faire couper en deux par un boulet en se battant contre les ennemis de la France. Bossuet, le grand Bossuet, fut pareillement un courtisan et bien souvent un des courtisans les plus officieux auprès de Louis XIV, mais il n'épargnait pas pour cela la cour ni le grand roi, quand sa conscience et son génie lui imposaient de faire entendre au roi et à la cour des vérités amères. Boileau, le rigide Boileau lui-même, n'était-il pas courtisan? Le courtisan d'Antin, dont le portrait nous inspire ces quelques lignes, n'envoya t-il pas toute son argenterie pour y être fondue, à la Monnaie, afin que les soldats de Louis XIV, les soldats de la France, eussent des vêtements et des souliers en entrant en campagne contre l'Autriche et la Hollande. Une nation qui aurait beaucoup de courtisans de ce caractère-là verrait peu souvent l'étranger pénétrer par la force au cœur du pays et se partager le royaume.

Le duc d'Antin était fils légitime de la belle Mme de Montespan, elle-même une demoiselle de Mortemart, c'est-à-dire l'esprit joint à la beauté, l'imagination à la grâce, la naissance réunie à la perfection physique et intellectuelle. Il n'est pas indifférent, à propos de ce splendide portrait de Rigaud, de faire remarquer que la beauté de certains types particuliers à une époque résulte précisément du soin qu'on prenait à ces époques et antérieurement sans doute, par une espèce d'engagement tacite, de choisir ses alliances entre familles et par suite de laisser le moins possible ce soin délicat au hasard, habile gâteur en toutes choses. On regardait au sang, à l'origine, à la pureté, à la longévité d'une race, avant de demander à cette race un gendre ou une belle-fille. Et on le pouvait d'autant plus qu'en traitant d'un mariage on ne demandait rien à l'argent, le grand mobile d'aujourd'hui, l'unique courtier des mariages actuels, l'instigateur funeste de toutes ces unions difformes qui se font sous nos yeux et dont il ne faut attendre, à moins de n'admettre aucune logique dans la marche de la nature, ni beaux enfants, ni intelligents successeurs.

Dans ce noble et beau sang des d'Antin, il devait se trouver aussi quelques globules du sang d'un joueur ancêtre, car notre duc fut un des plus acharnés joueurs de la monarchie et à une époque où la monarchie avait de grands capitaines au lansquenet et des maréchaux aux jeux de l'hombre et du hoc. Le jeu était chez lui une frénésie qui résista pendant sa vie non-seulement aux conseils de la raison, mais encore à ceux, bien plus éloquents, de la perte. Pour amortir en lui cette redoutable passion, sa mère, s'imaginant qu'il jouait dans le désir d'avoir plus d'or à dépenser à ses plaisirs, augmenta de douze mille livres la pension qu'elle lui faisait. Mais elle mit, à ce surcroît de faveur, la condition expresse qu'il renoncerait au jeu, qu'il ne jouerait plus soit à Versailles, soit à Marly. Le duc promit, toucha les douze mille livres supplémentaires et ne cessa pas de jouer. Seulement il eut douze mille livres annuelles de plus pour désaltérer sa soif de joueur incorrigible.

Dès que Mme de Montespan, sa mère, fut morte, il se hâta d'élargir et de raffermir sa position, à laquelle Mme de Maintenon, la rivale de sa mère, avait toujours mis obstacle. Il s'avança alors toutes voiles déployées dans les faveurs du roi. Que lui manquait-il pour réussir? L'esprit, celui des Mortemart, étincelait dans ses moindres paroles; aucun visage à la cour n'était aussi remarquablement régulier, fin et beau que le sien; personne, à aucun exercice du corps, ne pouvait se flatter d'avoir sa souplesse et sa légèreté.

Disons maintenant, pour justifier la belle sérénité répandue sur ce portrait de Rigaud, un des chefs-d'œuvre du burin de Tardieu, que le duc d'Antin vécut de longues années au milieu de toutes les pompes et de toutes les joies d'une large et grande existence. Voici un trait de ce bonheur qui ne le quitta presque jamais. Le maréchal de Villeroi, tombé en disgrâce, ne vit plus le roi, quand il se rendait à son château de Fontainebleau, s'arrêter chez lui, à sa terre, à son magnifique domaine de Villeroi. La faveur des royales visites s'était retirée de lui. Mais le roi, qui n'aurait pu à son âge se rendre sans fatigue tout d'une traite à Fontainebleau, prit quelquefois pour station de repos le château du duc d'Antin, encore plus sur la route de Fontainebleau que celui du duc de Villeroi. Sa première visite à *Petit-Bourg* — c'était et c'est encore le nom du château où il voulut bien descendre — fut un événement dont on s'occupa prodigieusement à la ville et à la cour, et l'on pourrait dire en Europe, car le *Mercure galant*, le journal de l'étiquette et des cérémonies, mentionna cette visite comme il mentionnait le mariage d'un souverain ou la naissance d'un prince.

Le *Mercure galant* s'exprime ainsi : « Le roi partit de Versailles le 12 septembre (1707) à midi pour aller à *Petit-Bourg*. Dans son carrosse étaient Mme la duchesse de Bourgogne, Mme la duchesse du Lude, dame d'honneur, et Mme la comtesse de Mailly, dame d'atour. Les gardes du corps, les gendarmes, les chevau-légers et les mousquetaires gris et noirs étaient disposés sur la route par escadrons.

« A Juvisy, le roi fit très-obligeamment arrêter son carrosse pour recevoir des corbeilles de fruits qui lui furent présentées par M. le président Portail, qui a une maison en ce lieu-là. Sa Majesté reçut ces fruits avec la bonté qui lui est naturelle, et elle les présenta à Mme la duchesse de Bourgogne et à Madame. Ces corbeilles étaient accompagnées d'autres rafraîchissements dont Sa Majesté remercia M. Portail. Avant que d'arriver à *Petit-Bourg*, elle fut rencontrée par M. le duc d'Antin, qui était venu pour la saluer sur la route et qui reprit les

devants pour la recevoir à *Petit-Bourg*. Sa Majesté y arriva à quatre heures et entra dans l'appartement que le duc lui avait fait préparer ; elle le trouva fort beau. Au retour de la promenade, le roi travailla jusqu'à l'heure du souper, qui fut servi par les officiers de Sa Majesté qui s'y étaient rendus la veille. Toutes les tables tinrent comme à Versailles et furent servies de même. Les gardes du corps ne manquèrent de rien, et les gardes françaises et les Suisses ne purent vider tous les tonneaux de vin qu'on leur distribua. »

Les *Mémoires de Saint-Simon* et quelques autres mémoires encore plus du temps que ceux de Saint-Simon rendent compte, d'une manière beaucoup moins gourmée que le *Mercure galant*, où le nom de Mme de Maintenon n'est pas même inscrit, de la visite de Louis XIV au fils de Mme de Montespan.

Ces mémoires rapportent avec une unanimité caractéristique que quelques heures seulement avant l'arrivée du roi au château du duc, celui-ci s'aperçut, avec un effroi très-facile à concevoir, d'un oubli de son intendant, oubli dont il aurait eu un peu raison aussi de s'accuser lui-même. On avait omis d'enlever aux meubles de toutes sortes, répandus dans le château, les chiffres enlacés du roi et de Mme de Montespan, un L et un M. On voyait ces deux lettres partout ; et Mme de Maintenon allait arriver ! Le duc d'Antin était sur le point de devenir fou : heureusement son intendant, qui avait conservé son sang-froid, lui fit remarquer que le nom de Mme de Maintenon commençant par un M, comme celui de Mme de Montespan, il n'y avait rien à changer, rien à craindre, aucun motif pour perdre la raison de désespoir. Ce fut un grand soulagement, pour la poitrine oppressée du pauvre duc, d'entendre cette explication. Ah ! les plus heureux courtisans ont de ces quarts d'heure-là.

Homme de goût plus qu'aucun personnage de sa cour, quoique les hommes de goût fussent fort nombreux autour de lui, le roi fut jeté dans une longue admiration à l'aspect de la propriété de son hôte, à la vue de son parc, qui descendait, comme un moelleux paysage du Poussin ou de Berghem, jusqu'aux bords de la Seine. Mme de Maintenon n'éprouva pas une surprise moins grande, quand le duc l'eut introduite dans l'appartement qui lui était réservé à Petit-Bourg. L'escalier est celui de Saint-Cyr, Saint-Cyr, sa fondation, son œuvre, là où Bossuet disait sa prose et Racine ses vers ; elle franchit cet escalier, et que voit-elle ? des portes tout à fait semblables à celles de ses appartements de Saint-Cyr ; mêmes croisées, mêmes tapisseries sévères, mêmes glaces, mêmes tableaux, même bibliothèque. Quelle fée a produit cet enchantement ? Le duc d'Antin, qui a prévu la joie de Mme de Maintenon à se retrouver au milieu des compagnons silencieux de ses habitudes et de ses méditations graves, profondes ou pieuses.

Il n'est sorte d'amusements que le duc n'essayât, afin de distraire le roi, si difficile à amuser à son âge. Quand il sentit le besoin de se reposer de sa longue promenade, il daigna appeler d'Antin, et il le félicita sur la beauté de sa résidence et les plaisirs qu'on y goûtait. Il loua la situation pittoresque du château, la pureté de l'air, le caractère majestueux du parc ; « mais, daigna-t-il ajouter, je suis fâché que cette allée de marronniers, fort belle du reste, cache la perspective, et trouble le superbe coup d'œil dont on jouirait de cet appartement, si elle n'existait pas. »

La tradition raconte que le lendemain, en s'éveillant, le roi ne trouva plus l'allée de marronniers dont ses regards avaient paru mécontents, mais dont sa bouche discrète n'eût jamais osé demander le sacrifice. A cette occasion, on veut que Mme de Maintenon ait dit au duc d'Antin : « Il est heureux, monsieur le duc, que je n'aie pas déplu au roi ; vous m'eussiez envoyée coucher sur le pavé de la grande route. »

Voici comment Voltaire rapporte ce trait beaucoup plus original que sensé du fameux courtisan. « Le roi étant venu coucher à Petit-Bourg, et ayant trouvé qu'une grande allée de vieux arbres faisait un mauvais effet, M. d'Antin la fit abattre et enlever la même nuit ; et le roi, à son réveil, n'ayant plus trouvé son allée, il lui dit : « Sire, com-« ment vouliez-vous qu'elle osât paraître devant vous ? « elle vous avait déplu. »

« Ce fut le même duc d'Antin, continue Voltaire, qui, à Fontainebleau, donna au roi et à Mme la duchesse de Bourgogne un spectacle plus singulier, et un exemple plus frappant du raffinement de la flatterie la plus délicate. Louis XIV avait témoigné qu'il souhaiterait qu'on abattît quelque jour un bois entier qui lui ôtait un peu de vue ; M. d'Antin (il était alors surintendant des bâtiments du roi) fit scier tous les arbres du bois près de la racine, de façon qu'ils ne tenaient presque plus ; des cordes étaient attachées à chaque corps d'arbre, et plus de douze cents hommes étaient dans ce bois, prêts au moindre signal. M. d'Antin savait le jour que le roi devait se promener de ce côté avec toute sa cour ; Sa Majesté ne manqua pas de dire combien ce morceau de forêt lui déplaisait :

« — Sire, lui répondit-il, ce bois sera abattu dès que « Votre Majesté l'aura ordonné.

« — Vraiment ! dit le roi, s'il ne tient qu'à cela, je « l'ordonne, et je voudrais déjà en être défait.

« — Eh bien ! sire, vous allez l'être.

« Il donna un coup de sifflet, et l'on vit tomber la forêt.

« — Ah ! mesdames, s'écria la duchesse de Bourgogne, « si le roi avait demandé nos têtes, M. d'Antin les ferait « tomber de même. »

Nos mœurs sans doute n'autoriseraient pas aujourd'hui de si naïfs dévouements et de pareilles excentricités ; mais on peut convenir, sans se défendre d'un sourire, que ces excentricités et ces dévouements accusaient des élans chevaleresques qui, bien dirigés, et ils l'étaient souvent, produisaient de grandes choses, des actions héroïques, des traits d'humanité, des mouvements superbes d'honneur et de patriotisme.

Quand Pierre le Grand vint en France, ce fut le duc d'Antin qui fut chargé par le duc d'Orléans de donner au czar une description de ce qu'il y avait de plus remarquable à voir à Paris. Deux heures après, le duc lui apporta un livre imprimé en langue esclavone, où il trouva un récit détaillé de toutes les beautés monumentales qu'il paraissait désirer connaître.

C'est encore le *Mercure galant*, la source la plus pure où l'on doive puiser pour connaître les événements des règnes de Louis XIV et de Louis XV, qui nous apprend d'autres particularités communes au voyage du czar à Paris, et au duc d'Antin, son hôte.

« Le dimanche, 30 du passé, dit le *Mercure galant*, le czar arriva de bonne heure à *Petit-Bourg*, où M. le duc d'Antin lui fit servir un dîner magnifique, après lequel il alla coucher à Fontainebleau. Le lendemain, il courut le cerf avec l'équipage du roi, et monta les chevaux de M. le comte de Toulouse, qui se trouva à cette chasse. Il revint coucher à *Petit-Bourg*, où M. le duc d'Antin le reçut aussi magnifiquement que la veille, quoique ce retour fût imprévu. Après avoir parcouru les jardins et la terrasse qui sert de barrière à la Seine, il entra le 1er juin

dans une gondole, qui le ramena à Paris avec toute sa cour, qui le suivait dans d'autres bateaux. »

Il ne faut pas chercher, on le voit, dans la vie du duc d'Antin, d'autre occupation sérieuse que celle de plaire au roi, d'autre caractère que celui d'un courtisan, mais d'un courtisan comme nous l'avons défini, c'est-à-dire dévoué au prince comme on le serait à Dieu ; prêt à mourir pour lui, pour le prince, après lui avoir peut-être dit : « Sire, nous sommes tous mortels... excepté vous, » se fermant ainsi l'intelligence pour s'agrandir le cœur.

LÉON GOZLAN

LE CAMP DE CHALONS ET LES ANCIENS CAMPS.

Le camp de Châlons est un vrai camp : c'est là sa nouveauté et son originalité. Tout y est grave, solennel et militaire. On n'y voit point de tonnelles, de gloriettes, de jardinets, de cœurs percés de flèches, de chiffres enlacés, de jets d'eau en miniature ; on y fait la manœuvre et la guerre le plus sérieusement du monde, — au bruit du tambour, des trompettes et du canon. Tout au plus y joue-t-on la comédie des *Saltimbanques*, sur le *Théâtre des Grenadiers*, — comme on la jouait au *Théâtre d'Inkermann*, en face de Sébastopol : *gladium et circenses*.

Ce contraste avec les anciens camps français est un trait d'histoire et de mœurs, curieux à noter dans notre époque de luxe et de plaisir.

Voici le tableau que trace Saint-Simon du camp de Compiègne, établi en 1698, pour soixante mille hommes, sous Louis XIV, — à l'effet avoué d'instruire les petits-fils du roi, — mais réellement, dit l'historien, afin de divertir les dames :

« Chacun y rivalisa de zèle et fit des dépenses excessives pour plaire à Sa Majesté. Les colonels, et jusqu'à beaucoup de capitaines, y eurent des tables abondantes et délicates. Six lieutenants généraux et quatorze maréchaux de camp employés s'y distinguèrent par une grande somptuosité ; mais M. le maréchal de Boufflers étonna par l'ordre surprenant d'une abondance et d'une richesse de goût, de magnificence et de galanterieavec les dames...

« M. le maréchal avait fait élever à son quartier général des maisons de bois, meublées comme les maisons de Paris les plus superbes, et tout en neuf et fait exprès, avec un goût et une galanterie singulière...

« Il y avait des tables sans nombre, et toujours neuves et toujours servies à mesure qu'il se présentait ou officiers, ou courtisans, ou spectateurs, jusqu'aux plus inconnus. Les vins français et étrangers et les liqueurs les plus rares y étaient abandonnés à profusion, et les mesures y étaient si bien prises que l'abondance de gibier et de venaison arrivait de tous côtés, et que les mers de Normandie, de Hollande, d'Angleterre et de Bretagne, et jusqu'à la Méditerranée, fournissaient tout ce qu'elles avaient de plus monstrueux, de plus exquis, à jour et point nommés... »

L'événement de l'assaut, — le 13 novembre, — fut la présence de Mme de Maintenon. « Le roi se rendit sur un rempart avec force combattants, en compagnie de toutes les dames et de leurs chaises à porteur. Le roi était presque toujours découvert, et à tous moments se baissait dans la glace pour parler à Mme de Maintenon. Et quelquefois que Mme de Maintenon n'y prenait pas garde, Sa Majesté frappait contre la glace pour la faire ouvrir. Jamais il ne parla qu'à elle, hors pour donner des ordres en peu de mots... J'examinais fort les contenances : toutes marquaient une surprise honteuse, timide, dérobée ; tous étaient dans un respect de crainte et d'embarras. Vers le moment de la capitulation, Mme de Maintenon apparemment demanda la permission de s'en aller ; le roi cria : *Les porteurs de Madame !* Ils vinrent et l'emportèrent.

« On ne pouvait revenir de ce qu'on venait de voir. Plusieurs se parlaient des yeux et du coude, et puis à l'oreille, bien bas ; jusqu'aux soldats demandaient ce que c'était que cette chaise, et le roi à tout moment baissé devant. »

Quarante ans plus tard, sous Louis XV, — autre camp de plaisance, toujours à Compiègne, où brillèrent cette fois les dames de la Visitation et le capucin Philibert. Les bonnes sœurs présentèrent au roi, dit M. Béliard, un ouvrage qui ferait, encore aujourd'hui, la gloire des premiers confiseurs de la capitale : c'était la forêt de Compiègne... en sucre. On y voyait ses vieux arbres séculaires, ses routes, ses montagnes, ses vallées, ses croix plantées çà et là et les villages qu'elle renfermait. Ajoutez à cela la rivière d'Oise en liqueur, les rochers en pralines, un ciel tout de crème et d'angélique, avec un magnifique soleil en sucre d'orge, et vous aurez l'image complète de cette fragile et périssable merveille.

Tandis que les mineurs, arme déjà appréciée, travaillaient à la construction d'un fortin, et que MM. de l'artillerie faisaient des exercices à feu, un capucin, le frère Philibert, avec une aisance surprenante, prit possession d'une pièce, la pointa, et brisa d'un coup de canon le bras de l'homme de bois qui servait de point de mire.

Le seul luxe du camp de Châlons est l'embranchement de trente-cinq kilomètres exécuté en quelques semaines par la Compagnie de l'Est, — luxe d'activité et d'utilité générale, — et le fameux train impérial de huit waggons, chef-d'œuvre de Jeanselme et de Boutard, et dernier mot de l'art du meuble et de la carrosserie.

Ce train mérite une description spéciale, comme curiosité du progrès moderne, et comme exemple du confortable possible en chemin de fer.

Les huit waggons se relient et communiquent entre eux par des ponts articulés. Les deux premiers sont disposés pour les officiers de la suite de l'empereur. Ils forment plusieurs salons et cabinets, — digne antichambre de ceux qu'ils précèdent. Viennent ensuite le waggon-office et le waggon-salle-à-manger. Celui-ci est d'une simplicité riche et splendide. C'est l'objet d'art du train. Les parois et le mobilier sont en chêne sculpté, rehaussé d'or. Les siéges sont en cuir repoussé, imitant les anciens cuirs de Hongrie. S'il y a un défaut, c'est l'excès du travail et de l'habileté, nous assure un observateur compétent. On passe du waggon-salle-à-manger au waggon-salon par un waggon-terrasse, à balustrade en fer ciselé et bruni, à plafond soutenu par des colonnes torses en métal pareil, — avec des corbeilles de fleurs au milieu, et, tout à l'en-

tour, des divans en cuir repoussé, aux riches couleurs, comme les siéges de la salle à manger. Des rideaux en tapisseries de Beauvais, magnifiques, s'ouvrent ou se ferment à volonté, selon le temps et le gré des voyageurs. Le waggon-salon est fond blanc, peint de fleurs et d'arabesques d'un goût exquis. Des filets de vert tendre rehaussent les boiseries sculptées. Les tentures et les meubles sont en petits points de la Savonnerie, — comme ceux des palais impériaux. Le boudoir de l'impératrice, contigu au salon, a une décoration vert tendre, d'une recherche et d'une délicatesse rares. En suivant des couloirs, sans quitter le train, on arrive aux waggons-chambres-à-coucher, composés chacun de deux alcôves tendues de soie violette ou bleue, avec tous les meubles nécessaires, — et suivis de cabinets de toilette, garnis de tous leurs accessoires. Des waggons pareils à ceux des officiers complètent le train, et sont destinés aux dames de la suite de l'impératrice. L'ornementation extérieure : bronzes, fers, bois, etc., est au niveau de l'ornementation du dedans. Tous les parquets sont en marqueterie du plus beau travail.

Enfin, pour comble d'agrément, ce train est mené par une locomotive sans fumée, — de l'invention de M. Duméril. On y voit le charbon brûler, la vapeur s'échapper, — mais la fumée passe entre deux foyers qui l'absorbent tout entière.

Pour peu que les chemins de fer mettent le quart de ces prodiges à la disposition des simples mortels, — le voyageur le plus impotent et le plus difficile fera le tour du monde en waggon, aussi à l'aise que dans son appartement.

C. DE CHATOUVILLE.

VICTOR CARABINE. SOUVENIR DE MALAKOFF.



Salon de 1857. — Le général Bosquet blessé devant Malakoff. Tableau de Jules Duvaux. Dessin du même

Voici l'histoire que nous vous avons promise, en vous offrant le portrait du héros (1).

Les zouaves sont si justement populaires, que cette histoire a été réclamée, depuis deux mois, par une foule de lecteurs. Puissent-ils convenir, après l'avoir lue, qu'ils n'ont rien perdu pour attendre !

(1) Voir *le Zouave*, d'Ém. Lecomte, numéro de juillet dernier.

I. — LA VEILLE DE L'ASSAUT.

C'était la veille de la grande journée de Malakoff.

Les zouaves du ..... régiment se livraient aux plaisirs

du bivouac, en attendant l'occasion de se faire « casser la pipe » (lisez la tête).

Les plaisirs du bivouac, pour le zouave, sont les charges à fond de train. Ce héros dans son genre rit de tout, de la vie et de la mort, du choléra et des Russes, de la misère et de la richesse, de la défaite et de la victoire, de la cambuse et du canon.

Ce soir-là, les zouaves du ..... régiment riaient d'eux-mêmes, c'est-à-dire de leurs camarades de la ligne.

Les loustics de la chambrée étaient les deux frères, Charles et Victor Carabine, ainsi nommés parce qu'ils n'avaient d'autre père que leur fusil, ni d'autres papiers que leur feuille d'enrôlement.

Ils s'en consolaient en se disant que l'auteur de leurs jours avait sans doute fait une cartouche de leur acte de naissance.

Ils n'étaient même pas bien sûrs d'être frères, — et le plus clair de leur parenté était le dévouement.

Cependant ils se ressemblaient par le visage et par le cœur surtout, — qui contient l'esprit, dans la physiologie du zouave.

Ils avaient, à eux deux, de l'esprit comme quatre.

Victor le prouvait de reste, à cette heure même, en racontant les infortunes de Jean Dutilleul, du ... léger.

Il faudrait la plume d'Henri Monnier pour reproduire les improvisations de notre héros, — et le crayon du susdit pour croquer sa physionomie et son geste.

N'ayant ni cette plume ni ce crayon, nous nous bornerons à quelques traits du tableau.

— Jean Dutilleul, disait Victor, ne savait ni lire ni écrire. Il avait signé d'une croix, en s'engageant; c'était toute son éducation. Il reçoit un jour une lettre, et reconnait la griffe de sa *payse*. Cette payse étant sa fiancée, vous jugez de son impatience et de sa joie! Mais qui pourra lui déchiffrer cet obélisque du sentiment? Huit jours se passent avant qu'il découvre un lecteur de confiance. Il montre enfin le papier à un camarade, qui ouvre de grands yeux et convient avec franchise qu'il n'y voit que du blanc et du noir. Le lendemain il recourt à son caporal, qui lui répond, avec la gravité du commandement :

— Par malheurre, que mon maîtrrre d'école, y ne m'a appris à lirrre que dedans l'imprrimé ; qu'il n'a pas évu le temps de m'apprendrre à lirre dedans l'écrrriturrre, par rrapporrrt que les mois d'école y rrevenaient à quatrrre sous par mois.

Dutilleul prrrend son courage à deux mains, fait un coup d'Etat, et remonte jusqu'au sergent, — brave à trois poils gris, arrivé à la force du poignet.

Le sergent, étourdi de la question, pose brusquement son cigare, se rengorge dans son hausse-col, saisit de la main droite la lettre ouverte, — et montre trois fois le blanc de l'œil, en tordant sa moustache de la main gauche.

— Que tu dis donc, mon vieux, que je te lise ce papierrr?

— Oui, sergent, si c'était un effet du vô're... que c'est une lettrrre de ma payse, — qu'elle attend pour m'épouserrr que mon temps soit fini.

Vous devinez que le sergent ne sait pas lire, mais qu'il ne peut l'avouer, pour l'honneur des sardines.

— Pour lorrrs que tu veux que je te lise...

— Oui, serrrgent, que c'est une lettrrre conséquente...

— Pour lorrrs, — avance à l'ordre — et recule à trois pas!...

Dutilleul fait le salut militaire et se pose à distance.

Cette précaution prise, le sergent tourne et retourne le papier, se mouche du doigt, tousse et crache en jet d'eau, puis lance un juron formidable.

— Est-ce que tu te moques de l'autorrrité, avecque ta lettrrre?

— N'est-elle donc pas de ma payse?

— Parrrfaitement. Mais quand que tu l'as rrreçue?

— Il y a dix jourrrss...

— Et tu me lais lirrre une lettrrre de dix jourrrss, ventrrrebleu!... Qu'elle ne vaut plus rrrien du tout, que tu rrrécrrrives à ta payse qu'elle t'en rrrécrrrive une autrrre, et de la bonne encrrre, — et que je te la lirrrai quand qu'elle serrra toute frrraîche, voillà!...

Et il jette le papier au nez de Dutilleul abasourdi, — qui essaye encore de répliquer, mais qu'il achève de convaincre avec ces mots :

— Deux heurrres à la salle de police, pour m'avoir fait lirrre une lettrrre qu'elle n'était plus bonne à rrrien!...

Le conscrit se retire au pas accéléré.

Un soldat, qui a vu la scène et tout deviné, fait observer à l'oreille du sergent qu'il tenait la lettre la tête en bas...

Le sergent le foudroie à son tour en l'envoyant rejoindre Dutilleul à la salle de police.

Une rixe s'ensuit à ladite salle, rixe où périt un banc, cassé par les captifs...

Le lendemain matin, l'indulgent caporal gaze la chose dans son rapport au sergent :

— Il y a dans la salle un banc rrrompu par vétusté...

— Mille bombes! Un jourrr d'arrêt à Vétusté!...

— Mais, mon serrrgent, c'est verrrmoulu que je voulais dirrre.

— Eh bien, un jourrr d'arrrêt à Verrrmoulu.

— Mais encorrre une fois...

— Tu rrraisonnes!... Deux jourrrss d'arrrêt pourrr toi-même...

Ainsi *blaguait* Victor Carabine, — et les zouaves de rire à gorge déployée.

Autre infortune de Dutilleul :

Il fait un prisonnier en Afrique, et crie à son régiment :

— Eh! arrrivez donc, camarrrades! je tiens un captif.

— Eh bien! amène-le!

— C'est qu'il ne veut pas me lâcherrr (1).

La dernière infortune de Dutilleul avait eu lieu quelques jours auparavant, à la première attaque de Malakoff.

Un de ses camarades le trouve renversé sur le champ de bataille.

— Sauve-moi, mon ami, j'ai la cuisse emportée.

Le camarade l'enlève, sous le feu des Russes, et arrive à l'ambulance.

Là, il s'aperçoit que Dutilleul est décapité au ras des épaules.

— Farceur! s'écrie-t-il en le déposant. Il me disait avoir perdu la cuisse, et c'était la tête. Il fallait donc me prévenir; je ne me serais pas dérangé.

Un boulet avait raflé la tête pendant la route, — sans que le porteur eût remarqué cet accident.

Et les zouaves de rire de plus belle.

Carabine en était là, lorsque son régiment reçut le mot d'ordre pour le lendemain.

Ce mot d'ordre était : — Prendre Malakoff ou mourir.

Les cris de joie succédèrent aux éclats de rire, et chacun, — Victor et Charles surtout, — fit sa toilette pour le grand bal.

(1) M. Daumier a fait de cette scène une excellente caricature.

II. LES DEUX FRÈRES.

Toutes les horloges de Sébastopol, — mais aussi toutes les trompettes et tous les tambours du camp français, — venaient de sonner midi, 8 septembre 1855.

Un signal part du Mamelon-Vert, où le général Pélissier, — l'âme de la bataille, — siége avec son état-major, — et d'où il suivra tous les élans de son armée, — de l'extrême droite à l'extrême gauche.

A ce signal, le général de Mac-Mahon, qui commande la première division d'assaut, — sous les ordres du général Bosquet, — lance coup sur coup trois bataillons de zouaves contre la face gauche de Malakoff.

Charles et Victor Carabine ont l'honneur de figurer à cette avant-garde.

Avec leurs camarades, aussi intrépides qu'eux, ils franchissent le fossé ennemi, couronnent le parapet, et sont déjà dans l'intérieur de l'ouvrage.

Le colonel Collineau les conduit. Il a reçu un coup de feu à la tête, en tombant comme la foudre au milieu des Russes; mais il a bandé son front de son mouchoir, il a remis son épée au vent, et donné l'exemple du combat corps à corps.

Ce combat a lieu sur le parapet même et sur le talus intérieur, où les canonniers ennemis se font tuer sur leurs pièces.

Crosses, leviers, écouvillons, pierres, éclats de bombe, tout leur sert à se défendre. Les officiers, comme les soldats, font face aux zouaves, à l'arme blanche.

Charles Carabine a devant lui un jeune capitaine, magnifique sous son uniforme vert, et dont la haute taille est encore relevée par un casque à plumes, — où étincelle dans un écusson d'or un aigle noir armé du tonnerre. Armes parlantes, s'il en fut, car ce géant a déjà foudroyé quatre ou cinq zouaves.

Charles s'élance pour venger ses camarades, et, du premier coup de sabre, il désarme l'officier. Mais déjà celui-ci s'est emparé d'une barre de fer pesant vingt kilos, — et qu'il manie avec la même dextérité qu'une cravache.

Victor, à quinze pas, voit le danger de son frère, et lance une balle à son terrible ennemi. La balle rebondit sur l'aigle du casque, sans ébranler celui qui le porte, — et la barre de fer atteint et renverse Charles Carabine.

Victor ne fait qu'un bond jusqu'à lui, mais il arrive encore trop tard; au moment où il plonge son sabre dans le bras de l'officier, — celui-ci relève la barre pesante et en brise la tête de Charles.

Sa cervelle saute aux yeux de son frère, — qui a crié vainement : « Merci! je me rends à sa place; » — et qui, en rouvrant ses yeux aveuglés, voit à la fois le plus glorieux et le plus navrant spectacle.

A sa droite, à ses pieds, Charles mort, — et son vainqueur plus meurtrier que jamais.

A sa gauche, — au sommet du talus, au delà du fossé, — sur l'ouvrage même de Malakoff emporté par les Français, le caporal Lihaut, enfant de Paris, déployant le drapeau des zouaves criblé par la mitraille; — et près de lui le général de Mac-Mahon, plantant son épée sur le terrain conquis, et ordonnant l'assaut de la tour en ruines, — tandis que le colonel de La Tour-du-Pin tombe renversé par un obus.

Exalté en même temps par le triomphe et par la vengeance, Victor crie avec fureur : « A moi! camarades! » et tous ceux qui restent debout fondent comme un torrent sur les Russes.

Le capitaine au casque d'or est culbuté avec ses soldats, — et roule jusqu'à l'abîme du fossé. — Est-il mort? Est-il vivant? — Les zouaves n'en savent rien; mais — suivis bientôt de la réserve du général Bosquet que vient de frapper un éclat de bombe (1), secondés par les troupes de la garde impériale qui font des prodiges de valeur à la courtine et au Petit-Redan, ils achèvent la déroute des Russes sur toute la ligne, restent, à cinq heures, maîtres assurés de Malakoff (2), et pénètrent victorieux jusque dans Sébastopol.

C'est là qu'allait se passer le troisième chapitre de cette histoire, celui qu'a si bien rendu le pinceau de M. Emile Lecomte (Voyez le *Musée des Familles* de juillet dernier, tome XXIV, page 297).

III. — LE ZOUAVE ET L'ENFANT.

Victor Carabine était parti sergent pour l'assaut, il entra capitaine dans les murs de Sébastopol; c'est-à-dire que, sa compagnie décimée ayant perdu tous ses chefs et les trois quarts de ses soldats, ce fut à lui qu'échut, par la force des choses, le commandement fortuit de ses derniers compagnons.

Il traverse avec eux le faubourg de Karabelnaïa, poussant les Russes, l'épée dans les reins, vers le pont qui était leur suprême asile, à travers la ville incendiée par leur désespoir et par le feu de notre artillerie.

Il arrive ainsi jusqu'à une maison dont l'aspect annonce l'importance. C'est la demeure de quelque riche habitant de Sébastopol, peut-être d'un de ces chefs du siége, dont l'habileté a coûté tant de sang aux Français.

La vengeance se rallume dans la tête de Victor... Le logis semble à peine abandonné... S'il y trouvait encore un frère à tuer, comme on a tué son frère? une famille à plonger dans le deuil comme on l'y a plongé lui-même? des cœurs à déchirer, enfin, comme on a déchiré son cœur?... Tous les mauvais sentiments se tiennent. Il se vengera par le pillage, sinon par le meurtre. Il prendra de l'or, s'il ne verse du sang.

Et, poussé par tous les démons de la guerre, le voilà sur l'escalier de l'opulente maison. Il franchit un vestibule rempli de fleurs. Des fleurs au milieu de ce carnage! O vanité humaine! ô illusion féminine! Mais d'où vient que le zouave recule? A côté des fleurs, voici des hochets d'enfant; des soldats de plomb, un sabre et des canons de cuivre, un costume d'artilleur de quatre ans!... Les bambins faisaient ici la répétition du drame joué par leurs pères! Victor passe outre et broie du pied les joujoux. Il pénètre dans le salon et dans le boudoir; on vient de les quitter sous le coup de l'épouvante; on se croyait invincible et à l'abri, quand les Français allaient arriver

(1) Voyez la gravure ci-dessus du tableau de M. Jules Duvaux, dessiné par lui-même. Le héros de l'Alma et d'Inkermann, le général Bosquet (aujourd'hui maréchal), vient de tomber à son poste, — à l'heure où ses soldats vont compléter la victoire, et où lui-même s'apprête à donner le coup de grâce à l'ennemi. — « Moment de crise, dit le général Pélissier dans son rapport; — car tandis que j'étais réduit à remplacer le général Bosquet, un magasin à poudre sautait près de Malakoff, et me faisait appréhender les plus graves conséquences. » Mais la réserve du glorieux blessé combattit — comme s'il eût marché à sa tête, — et décida la prise définitive de Malakoff.

Le *Musée des Familles* a publié les portraits des maréchaux Pélissier, Bosquet et Canrobert dans ses tomes XXII, p. 112 et 125, et XXIII, p. 95.

(2) « Après des efforts désespérés, les Russes battirent en retraite. Malakoff était à nous, et ne pouvait plus nous être enlevé. Il était cinq heures... » (Rapport du général Pélissier. *Moniteur* du 25 septembre 1855.)

comme la foudre. Le zouave promène un regard de triomphe sur des habits et des châles épars, un thé interrompu et renversé, une pantoufle encore chaude..., des trésors qu'on n'a pas eu le temps d'emporter : mobilier coquet, « argenterie, bijoux, objets d'art, — une fortune pour le soldat et sa famille, » — s'il avait encore une famille, si on ne lui avait pas massacré son frère!

Mais il sera au moins dédommagé. Il héritera des meurtriers vaincus! Il se parera de leur dépouille et s'en fera un trophée de victoire, selon le droit brutal de la guerre.

Et Victor allait appeler ses camarades au pillage, lorsqu'un cri navrant se fait entendre sur sa tête.

Une bombe vient d'éclater au premier étage : une bombe russe, car l'ennemi, pour assurer sa retraite, tire à la fois sur les siens et sur les Français.



« L'aiglon noir », élevé par Victor.

Le zouave monte et aperçoit, dans une chambre en désordre, au milieu des débris de l'explosion, « une jeune femme, une mère, baignée dans son sang, — morte, son enfant dans ses bras (1) ».

— Cré nom d'un petit bonhomme! s'écrie Victor pétrifié devant ce tableau.

Et le brave oublie tout, et son frère mort, et sa vengeance, et la victoire, et Sébastopol, et le riche butin...

Il s'élance au secours de la mère, — lui qui n'en a jamais eu, — il cherche à la rappeler à la vie, il lui fait respirer, faute de mieux, son bidon de cognac, il lui jette aux tempes de l'eau fraîche, — à laquelle il mêle, sans le savoir, les pleurs de ses yeux et le sang de ses blessures.

(1) Les quelques mots guillemetés sont empruntés à notre compte rendu du tableau de M. Émile Lecomte. (*Salon de* 1857. Numéro de juillet dernier.)

Il défigure parfaitement la belle dame, mais il ne peut lui rendre la connaissance.

— Allons! se dit-il, la pipe est cassée; plus de ressource! Un demi-tour au bambin.

Et il contemple le petit garçon, chérubin rose et blanc à l'auréole d'or, qui a roulé par terre en cessant ses cris, et regarde avec terreur sa mère morte et l'ennemi inconnu...

Le zouave cherchait le prix de son triomphe : le voilà! « Une vie innocente à protéger! un orphelin à doter d'un père! » — Lui qui est orphelin depuis sa naissance!

Mais, comme il saisissait l'enfant, qu'a-t-il découvert? Et d'où vient son trouble et sa pâleur?

Il a vu, sur un meuble, un casque doré, et, au front de ce casque, il a reconnu l'aigle noir lançant la foudre, l'écusson du meurtrier de son frère!...

C'est donc sa femme qu'il a sous les yeux, c'est son fils qu'il allait sauver!

Victor, qui a traversé le choléra et mille morts sans fléchir, tombe renversé dans un fauteuil... Une sueur glacée inonde son visage..., une lutte horrible se livre dans son âme..., son sabre frémit à son côté, et son fusil lui-même semble crier : Feu!...

Mais deux spectres lui voilent son frère égorgé : celui de la femme et celui de l'époux morts, et l'image de l'enfant qui s'agenouille en joignant les mains.

— Ah! je suis assez vengé! Pas de bêtises! dit le zouave en se relevant.

Et il prend avec douceur « l'ange aux cheveux blonds, » dont le père a tué Charles Carabine; « il l'emporte sur son cœur, froissant les joues vermeilles de sa rude moustache; et, assez riche de cette proie charmante, il quitte et oublie, en la ravissant, il foule aux pieds, il enjambe et abandonne les aiguières d'or, les plats d'argent, les armes précieuses, les tableaux et les cassettes de pierreries. »

Il ne lui restera — « d'une année de souffrance et de gloire, — de cette grande ville conquise, de cette journée de deuil et de fortune, — que sa pauvreté, son fusil et cet enfant. »

Sa pauvreté, — pour marcher la tête haute; — son fusil, pour gagner d'autres victoires; — cet enfant du meurtrier de Charles, — pour remplacer Charles lui-même!

Le soir de ce jour, — la France était maîtresse de Sébastopol en ruines, — le génie de la paix chassait le génie de la guerre du haut de la tour Malakoff, — et le zouave rentrait dans sa tente, — lui centième de ses mille camarades, — rapportant entre ses bras le petit Russe, — auquel il donna le meilleur de son souper

Et à partir du lendemain, — la générosité est contagieuse au camp français, — les fourriers et les cantinières disputaient à Victor la joie de soigner « l'aiglon noir », — et de lui faire un nid aussi doux que celui de sa mère

IV. — LA PAIX.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis ces événements. La paix était faite, signée et célébrée à Paris. Victor Carabine y était rentré avec les débris de son régiment, — emmenant avec lui et comblant toujours de ses soins « l'aiglon noir », à travers la Crimée et la Turquie, la Méditerranée et la France.

Au milieu de janvier 1856, un vieillard et une jeune femme en grand deuil, — toute pâle encore d'une convalescence récente, — arrivèrent de Saint-Pétersbourg à Paris, où ils descendirent dans un hôtel des Champs-Élysées, préparé d'avance pour les recevoir.

A peine installés, ils se firent conduire à la caserne de la Pépinière, — et demandèrent le sergent Victor Carabine.

— Vous voulez dire le lieutenant, répondit un factionnaire ; il demeure à quelques pas d'ici, — telle rue, — tel numéro.

La jeune femme ne prit pas le temps de remonter en voiture, et entraîna le vieillard à l'adresse indiquée.

Le lieutenant Victor était justement chez lui.

Les deux étrangers gravirent quatre étages, sonnèrent à une petite porte, et se trouvèrent en face du lieutenant lui-même.



Salon de 1857. — Fragment du tableau d'Adolphe Yvon : *la Prise de Malakoff*. Dessin de J. Duvaux, d'après la photographie de Bingham.

Celui-ci ne put contenir un tressaillement, et les introduisit dans son humble chambre.

Une petite table à écrire, quatre chaises, un lit de camp, un faisceau d'armes, — c'était tout l'ameublement.

N'oublions rien toutefois. Il y avait aussi un berceau, dont le comfort et l'élégance contrastaient avec la modestie du reste.

Sur la table de l'officier, parmi ses papiers, ses livres et ses cigares, des soldats de plomb, rangés en ligne, exécutaient des manœuvres réglées par un enfant aux cheveux blonds, armé d'un cerceau, coiffé d'une plume, et vêtu d'habits qui représentaient six mois de la solde du zouave.

Fidèle à son amour de la charge, — la gaieté repousse sur le deuil comme l'herbe sur les tombeaux, — l'ancien sergent Victor Carabine, aujourd'hui lieutenant, en effet, enseignait au petit bonhomme les infortunes de Dutilleul, — quand les étrangers l'avaient interrompu.

La jeune femme n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur

l'enfant qu'elle poussa un grand cri, s'élança pour l'embrasser, mais s'évanouit dans le sein du vieillard.

Il n'en fallait pas tant à Victor pour reconnaître la mère de « l'aiglon noir, » — la femme du meurtrier de son frère, — qu'il avait laissée pour morte à Sébastopol.

Et c'était bien elle, en effet, accompagnée de son père, comme l'enfant qui jouait était son fils, sauvé par Carabine.

Après sa convalescence, une enquête de trois mois l'avait mise sur la trace du sergent, et l'amenait jusque chez lui, comme on vient de le voir.

— Je comprends tout, dit l'officier en essuyant une larme, quand la mère eut repris connaissance sous les caresses de son fils; mais si je sais votre histoire, madame, vous ignorez encore la mienne, peut-être.

Et il raconta, assez bas pour que l'enfant ne pût l'entendre, l'assaut de Malakoff et la mort de Charles.

La jeune femme baissa la tête et le vieillard garda le silence.

— Vous voyez comment je me suis vengé, reprit le zouave, montrant son élève, radieux de santé et de grâce.

— Je ne l'oublierai jamais, monsieur ! s'écria la mère, en promenant ses yeux en pleurs des joues roses au soyeux berceau; demandez-moi ma fortune, je vous la donne contre mon fils.

— Un instant, dit Victor en posant une main sur la tête blonde. Cet enfant est à moi, et je ne le rendrai qu'à son père... en lui laissant le choix des armes, — ajouta-t-il sourdement.

— Silence, malheureux! soupira le vieillard; son père n'est plus; ne voyez-vous pas le deuil de sa veuve? Son cadavre a été relevé le 9 septembre, au pied de Malakoff...

— A la bonne heure ! dit le frère de Charles à demi-voix, sans être entendu de la jeune femme, puisqu'il a été trouvé là,... c'est qu'il est mort de ma façon !... Que Dieu lui pardonne là-haut, comme mon frère lui a pardonné, sans doute!... Madame, continua-t-il en détournant la tête pour cacher son émotion, que la paix se fasse entre nous, comme entre la France et la Russie; reprenez votre enfant, et ne lui dites jamais l'histoire de son père!

— Je le jure, monsieur; mais je lui raconterai la vôtre ! répondit la mère en tendant la main au lieutenant.

Victor la pressa dans les siennes et regarda longtemps « l'aiglon noir. »

— Tu vas me quitter, mon enfant, lui dit-il d'une voix étouffée. Tu ne reverras plus papa Carabine.

L'enfant se rejeta dans les genoux du zouave.

— Il prévient ma réponse ! s'écria la mère. Il vous reverra tous les jours, monsieur, si vous voulez bien le permettre. Je viens avec mon père me fixer à Paris, où mon fils sera élevé dans l'estime et l'amour de la France !

L'officier passa la main sur ses yeux, poussa encore un long soupir, prit l'enfant dans ses bras, lui remplit les mains de ses joujoux, et le descendit jusqu'à la voiture.

— Montez, lieutenant, lui dit alors la jeune femme, en lui faisant place à sa droite. Il faut habituer Alexandre à la séparation, — et je veux vous montrer moi-même le chemin de mon hôtel.

Victor hésitait, mais les pleurs de l'enfant le décidèrent.

— Ah! tu t'appelles Alexandre, comme ton empereur, fit-il avec un sourire; allons! c'est lui qui a fait la paix, — et la paix est une belle chose, — après la guerre !

Il monta dans l'équipage et installa son fils dans son hôtel, où il retrouva les mêmes trésors qu'il avait foulés aux pieds à Sébastopol, en l'arrachant à la mort.

Quand vous vous promènerez au bois de Boulogne, vous remarquerez parfois un équipage russe, où figurent un vieillard à barbe blanche, une jeune femme toujours en noir, un enfant de six à sept ans, superbe et mutin, et un capitaine des zouaves décoré de la Légion d'honneur.

C'est la comtesse de C..., qui a juré de porter jusqu'à sa mort le deuil de... Charles Carabine ; — son père, le prince Alexis K...; — son fils Alexandre, élevé au collége Sainte-Barbe ; — et le capitaine Victor, qui a gagné ce grade et la croix à la dernière campagne de Kabylie.

Il fait de temps en temps le bonheur de la famille et le triomphe de « l'aiglon noir, » en leur répétant, avec mille variantes, les infortunes de Dutilleul, du ... léger.

PITRE-CHEVALIER.

LE TABLEAU DE M. YVON: *PRISE DE MALAKOFF.*

Bien que ce tableau soit décrit sommairement dans l'article qui précède, nous devons y revenir avec plus de détail comme à l'événement capital du Salon de 1857.

Le premier aspect est saisissant. On recule, a dit M. Méry, comme devant un volcan qui vous tirerait aux yeux son éruption. Jamais peut-être la furie française n'a été rendue avec plus d'éclat et de vivacité. L'arrangement, qui était très-difficile, est d'une simplicité et d'une clarté parfaites. A cet horizon de montagnes « historique et glorieux, » on reconnaît les gorges d'Inkermann et les vallons de la Tchernaïa. Nos soldats s'élancent d'un champ de douleurs et de victoires pour emporter un dernier triomphe. A droite, au fond, voici les tentes du général en chef Pélissier; à gauche, celles du général Bosquet avec sa puissante réserve. Au sommet du talus, enlevé à la baïonnette, le général Mac-Mahon, debout, calme dans son succès, l'épée plantée dans le sol conquis, donne ses derniers ordres au colonel Lebrun, son chef d'état-major. A ses pieds, l'officier volontaire, de La Tour-du-Pin, tombe enseveli dans son courage. A gauche, le brave enfant de Paris, Lihaut, caporal au 1er zouaves, élève le drapeau français sur les ruines du bastion, et « ressemble, dit encore Méry, au génie oriental de la vieille Afrique française, arrivé des Pyramides ou du mont Thabor. » En même temps, les clairons, en petit groupe, ne cessent de sonnér la charge, en marquant le but à toute l'armée qui s'élance comme l'éclair. Au-dessous de cet épisode brillant, Russes et Français sont aux mains le long du talus. C'est une mêlée de duels, une boucherie de Salvator Rosa. Un vieux général russe, Krouleff, un vétéran de Borodino, y vend chèrement son jour suprême. Le lion du premier plan est le colonel Collineau, avec son front sanglant et bandé, son épée au vent et son cri sublime : Echec à la tour!

Cette tour, que nos soldats vont atteindre, est à la place même du spectateur, qui est censé en occuper la plate-forme, ayant à dos la gorge de la redoute, le faubourg de Karabelnaïa et la ville de Sébastopol.

Le peintre de cette noble toile, de cet ouragan français, de cette victoire héroïque, qui va prendre sa place au musée de Versailles, méritait et a obtenu la grande médaille d'honneur.

Le *Musée des Familles* se glorifie de ce triomphe, car, il y a près de dix ans (en mars 1848), M. Yvon débutait dans nos colonnes par le dessin du *biskris* (portefaix algérien) de M. Meunier. Et il s'en est souvenu gracieusement en nous autorisant à graver le groupe central de son chef-d'œuvre.

Ce groupe a été dessiné par M. Jules Duvaux, son jeune et digne collaborateur dans la peinture des gloires de Ma-

lakoff, — auteur du *Général Bosquet, blessé à l'attaque,* — tableau justement remarqué au Salon de 1857, — et destiné également aux galeries impériales.

On devine que la photographie s'est emparée de l'ouvrage de M. Yvon. M. Bingham l'a rendu avec une justesse d'ensemble et une finesse de détails, qui assurent la popularité de cette page nationale. Elle sera tirée par le soleil à cent mille exemplaires, et ce bulletin vivant de Malakoff se répandra jusque dans les ateliers et les chaumières. P.-C.

L'ART DE GAGNER 14,320 FRANCS.

A propos des voyages et des entrevues de souverains qui se multiplient et se succèdent, à propos aussi des flatteurs obstinés qui les encensent au passage, on rappelait hier, à Trouville, chez Mme la comtesse de X..., devant le duc P..., — ce Nestor qui a vu défiler tant de rois, — une charmante anecdote oubliée depuis dix ans, et que M. Nestor Roqueplan a remise au jour fort à propos. Nous citons, en l'abrégeant à regret, notre spirituel confrère :

— Peu de temps après la naissance du fils de Napoléon Ier, M. de G., caissier des fonds secrets sous quatre ou cinq gouvernements (quels mémoires il aurait pu laisser!), vit entrer dans son cabinet, au moment où il mettait ses papiers en ordre, un homme, frisé comme on l'était alors, et muni d'un mandat joint à une pièce de vers

M. de G. lut d'abord la pièce de vers; il retint le refrain:

> Si l'étranger, comme un seul homme,
> Un jour voulait nous asservir,
> Autour du *noble roi de Rome,*
> Jurons de vaincre ou de mourir.

puis il paya le mandat : 8,000 francs.

Plus tard, le duc de Bordeaux venait de naître.

M. de G. rangeait encore ses papiers; entre un monsieur aux cheveux argentés, qui lui remet un mandat joint à un petit rouleau.

M. de G. contemple son individu; parcourt les vers et retient toujours le refrain :

> Si, méditant notre ruine,
> L'étranger veut nous asservir,
> Autour du *fils de Caroline,* — Jurons, etc.

Puis il paya le mandat : 3,500 fr.

Plus tard encore, le comte de Paris était venu au monde.

M. de G. faisait sa caisse éternelle. Un monsieur en perruque lui présente un mandat et le refrain :

> Si, dans son implacable haine,
> L'étranger veut nous asservir,
> Auprès du *noble fils d'Hélène,* — Jurons, etc.

Puis il paye le mandat : 1,500 fr. !

Les Bourbons ont disparu. La République est proclamée.

M. de G. vérifiait les comptes généraux. Il est interrompu par la toux d'un vieillard très-caduc :

« Citoyen, les fonds secrets n'existent plus; mais c'est « pour moi un devoir de célébrer gratis la République. »

> Ah! si jamais, dans sa furie,
> L'étranger veut nous asservir,
> Près de *l'autel de la patrie,* — Jurons, etc.

— Ma foi, monsieur, dit M. de G., je ne suis pas fâché d'en finir avec vous. Tenez, vers pour vers :

> Pour chanter chaque monarchie
> Les mêmes vers vous ont servi.
> Mais renoncez à l'industrie
> Qui, si longtemps, vous a nourri.

Voilà 20 francs.

Le conseil a été perdu. M. de G. est mort. Le poëte a vécu. Il a présenté, à quatre-vingt-sept ans, les deux dernières variantes de son quatrain au grand-duc Constantin de Russie et au roi de Bavière, qui l'ont gratifié d'une tabatière de 1,000 francs et d'une épingle de 100 écus. Total : 14,320 fr., de 1811 à 1857. — Avis aux flatteurs qui guettent l'arrivée de l'empereur Alexandre !

LE CORPS DES POMPIERS DE LA VILLE DE PARIS ET SES CASERNES.

Rôle et mission des pompiers. Leur devise. Leurs champs de bataille. Origine. Les pompiers sous Louis XIV. Costume. Les moines pompiers. Fameux incendies. Sous Napoléon, etc. Casernes. Leur histoire. Leurs souvenirs. Anecdotes. Portraits et caractères. *La belle écaillère.*

S'il existe un corps indispensable, vigilant et dévoué, c'est sans contredit celui des sapeurs pompiers. Le prestige des évolutions et de la victoire, la magie des champs de bataille et des conquêtes manquent peut-être à cette troupe d'élite (1) qui, du reste, pour la tenue, l'instruction, la discipline et l'abnégation, peut rivaliser avec les meilleurs régiments de l'armée; mais, aux yeux du philosophe, les pacifiques dangers que ces intrépides soldats affrontent chaque jour, le zèle et l'intrépidité dont ils font preuve, dans les occasions où il s'agit de sauver les personnes et les propriétés, dans ces incendies qui, comme un ouragan, roulent dans un quartier des nuages de flammes, rendent ces soldats dignes de toute la reconnaissance et de toute la sollicitude de leurs concitoyens.

Grâce à l'attention toujours vigilante de ces hommes, les monuments, les musées, les grands établissements publics, tels que nos théâtres, nos bibliothèques, nos fabriques, dorment dans le calme et la sécurité. Si une étincelle s'échappe du sein de ces trésors de l'intelligence humaine, aussitôt on voit vingt, cinquante, cent soldats, s'il le faut, la tête couverte d'un casque grec, s'élancer, à l'aide d'un crampon de fer, sur les combles de l'édifice menacé, rechercher avec soin les causes du sinistre, et, cette cause une fois connue, à l'aide de la hache et de la lance d'eau qu'ils dirigent, combattre et vaincre face à face l'élément destructeur. A voir ces hommes errer si sûre-

(1) Ce prestige et cette magie ne lui manquent plus. Depuis que cet article est écrit, les sapeurs-pompiers ont été définitivement assimilés à l'armée française. Une de leurs compagnies expéditionnaires a pris sa part, qui n'a pas été des moins glorieuses, aux combats, aux souffrances et aux triomphes de la guerre d'Orient. (*Note de la Rédaction.*)

ment sur le faîte de nos splendides hôtels, on croirait être transporté à la Babylone de Sémiramis, au moment où les gardes de cette puissante reine venaient se poster à l'aube du jour sur les remparts aériens de ses jardins prestigieux.

La devise des pompiers est une salamandre; certes, jamais armes parlantes n'ont été si légitimement placées. Le pompier, comme la salamandre, semble respirer dans le feu. Ceux qui ont été témoins, à Paris, de l'incendie de l'Odéon en 1818, de ceux des Messageries, de Bercy, du Cirque-Olympique, de l'Ambigu-Comique, du théâtre de la Gaîté, de celui des Italiens, et, plus récemment, des orgues de l'église Saint-Eustache et de la Manutention militaire peuvent dire si, dans ces fatales circonstances, les pompiers ont hésité un instant devant la flamme et la mort. Ils mouraient aux postes qui leur avaient été assignés par leurs officiers, et l'on a vu ces stoïques soldats s'acharner contre un insaisissable adversaire, — le feu, — avec autant d'ardeur et d'intrépidité que s'il se fût agi d'enfoncer un carré russe ou prussien.

L'institution des pompiers, à Paris, comme toutes les autres institutions nobles et utiles, date de la fin du règne de Louis XIV. Dès l'année 1705, on les voit employés à l'incendie de l'église du Petit-Saint-Antoine. Ce fut le début public de ces nouveaux engins hydrauliques connus sous le nom de *pompes à incendie*. Louis XIV établit cette même année une loterie destinée à l'achat et à l'entretien de vingt pompes semblables, qui devaient être distribuées dans les divers quartiers de la capitale; mais cet établissement ne prit de consistance que vers 1716, après la mort du grand roi. Une ordonnance du 23 février 1716 accorda un fonds annuel de six mille livres pour l'entretien de ces vingt pompes, déjà en mauvais état (faute de soins), et en établit seize autres; la même ordonnance commettait, en outre, soixante hommes à ce service pour le mettre en activité. Il y en avait déjà quarante auparavant. Telle fut l'origine du corps des pompiers de la ville de Paris.

En 1722, il ne restait plus de ces trente-six pompes que vingt-deux qui fussent en état de fonctionner. Le régent (duc d'Orléans) en établit seize autres et décida que cent cinquante-deux hommes exercés et vêtus d'habits uniformes en feraient le service; par cette ordonnance, le corps des pompiers fut définitivement créé.

C'était déjà un grand pas de fait; mais tout était encore à améliorer dans cette institution; en effet, ces cent cinquante-deux hommes, tous choisis parmi des artisans, initiés plus ou moins à la construction des bâtiments et plus ou moins familiarisés avec les dangers de travailler à une grande hauteur (c'étaient des charpentiers, des maçons, des couvreurs, des serruriers et jusqu'à des tapissiers), ne pouvaient être soumis, à cause de leurs professions, à une discipline exacte et sévère, ayant pour la plupart à nourrir une nombreuse famille; et leur petite solde de *garde-pompe*, fixée à neuf livres par mois, c'est-à-dire six sols par jour, ne leur permettait pas de cesser le métier qui les faisait vivre. De cet état de choses devait résulter nécessairement une grande indifférence dans le service; quelque zélés que fussent les individus, ils ne pouvaient accomplir aussi bien que des hommes soumis à la hiérarchie militaire des actes d'une incontestable utilité. Quoi qu'il en soit, ces premiers pompiers payèrent bravement de leur personne dans tous les incendies fameux de la capitale, de 1722 à 1802, c'est-à-dire dans une période de quatre-vingts années.

Chaque jour les gardes-pompes relevaient leurs postes à trois heures du soir; il y avait jusqu'à deux et trois postes par quartier, selon son importance. Ces postes étaient composés de quatre à dix hommes. D'autres postes étaient établis chaque soir dans les divers théâtres de Paris et variaient suivant les chances d'incendie. Ainsi, au théâtre du Roi (la Comédie-Française), il y avait ordinairement cinq hommes, et à l'Opéra huit et quelquefois douze; mais il était réservé au Consulat et à l'Empire d'organiser en dernier ressort cette institution déjà féconde en résultats heureux.

Les anciens pompiers, qui portaient encore le même uniforme sous le Consulat et dans les premières années de l'Empire, étaient vêtus d'un habit-veste de couleur bleue à parements, collet et retroussis de velours noir; d'une culotte de même couleur avec guêtres noires; ils avaient sur la tête une espèce de morion en cuivre jaune sans visière, qui leur donnait une physionomie tant soit peu grotesque. (On voit encore de ces casques au musée d'artillerie.) Ajoutez qu'alors la queue et la poudre étaient de mode dans toutes les classes de citoyens, et rien que d'après la coiffure de ces soldats, on aura une idée de ce que pouvait offrir à la vue un pot de cuivre flanqué de deux ailes de pigeon et terminé, à sa partie inférieure, par une queue plus ou moins exiguë. Ces légères imperfections de tenue n'empêchaient pas ce corps de rendre des services très-importants, et de se montrer aussi dévoué que s'il eût eu un uniforme plus en rapport avec les travaux qu'on attendait de lui; mais hâtons-nous d'ajouter, pour rendre hommage à la vérité, que les pompiers de la ville de Paris eurent, de 1722 à 1787, pour les jours de périls imminents, des auxiliaires tout aussi intrépides qu'eux: nous voulons parler des quatre congrégations religieuses connues sous le nom d'ordres mendiants et qui furent abolies au commencement de notre révolution.

Selon la prescription de leurs statuts, ces religieux, à savoir: les Capucins, les Cordeliers, les Carmes et les Jacobins, devaient aller porter du secours partout où un incendie se déclarait. Aussi, dès que le bourdon de Notre-Dame tintait l'alarme, on voyait sortir des couvents de ces différents ordres des troupes de religieux et de novices qui, la robe de bure retroussée jusqu'aux reins (ces moines portaient des culottes), les bras chargés de seaux de cuir, de cordes, de haches, de crampons et d'échelles, couraient vers le lieu du sinistre, et y déployaient toujours un courage et une présence d'esprit que le christianisme peut seul inspirer. Ces moines, couverts d'une longue robe de bure, bientôt alourdie par l'eau des pompes, les pieds nus (ils n'avaient que des sandales), la tête rasée et non défendue par un casque de cuivre, ni même par leur capuchon, rivalisaient avec les pompiers, avec les soldats et avec les citoyens pour arracher leurs semblables à la mort. Le feu du Palais de Justice, en 1618; celui de l'Hôtel-Dieu, en 1613; celui des Tuileries, ceux de l'Opéra et des Menus-Plaisirs (les trois premiers éclatèrent dans un temps où les gardes-pompes n'étaient pas encore institués), fournirent à ces humbles héros l'occasion de déployer une intrépidité et une abnégation complètes. Un soldat frappé sur le champ de bataille est l'objet d'une rémunération de la part de la patrie; il n'en était pas ainsi d'un religieux triomphant du péril ou mort pendant l'action; il était oublié, et son froc, qui lui servait de linceul, emportait dans la sépulture jusqu'au souvenir de son noble dévouement. Le *Mercure de France*, seul journal de cette époque, ne parlait même pas de lui, ou, s'il prononçait par hasard un nom, c'était le nom de la congrégation à laquelle il appartenait. Donc, nulle compensation à cette conduite sublime, à cette infatigable charité envers le prochain.

Il faut lire dans les *Mémoires de Mme de Motteville* la description du feu de l'Hôtel-Dieu. Rien n'est plus saisissant et plus dramatique. Les religieux mendiants, au nombre de plus de deux cents, pénétrèrent dans les salles déjà envahies par le feu, et chargèrent sur leurs épaules les malheureux malades qui poussaient des hurlements effroyables. Les religieux les transportaient dans l'église de Notre-Dame, dont la nef, les bas côtés et les chapelles furent bientôt encombrés de moribonds. Tous furent ainsi sauvés; mais les moines mendiants comptèrent dans leurs rangs de nombreuses victimes; plus de vingt religieux périrent au milieu des plus horribles tourments. Les gardes françaises, qui avaient leurs armes chargées (disent ces mémoires), tuèrent à coups de fusil, et par pitié, ces moines quand, les voyant précipités dans une mer de flammes, il n'était plus possible de leur porter secours.

Les pompiers de Paris furent assez mal traités par la Convention nationale, qui considéra sottement les frais de leur entretien et leur paye comme une dépense locale; mais, dix ans plus tard, un arrêté du premier Consul formula en termes précis, justes et raisonnables, l'organisation du corps des pompiers de la ville de Paris.

Par décret impérial daté de Compiègne, le 18 septembre 1811, Napoléon constitua définitivement ce corps tel



Un ancien pompier et un moine pompier. Dessin de Franck.

que nous le voyons aujourd'hui, et l'établit sur des bases tellement solides qu'il devint impossible d'y rien changer sans dénaturer l'institution tout entière.

Louis XVIII, par une ordonnance du 7 novembre 1821, ajouta à la dignité et à l'importance de ce corps, en décidant que désormais, quoique entretenu aux frais de la ville, il compterait dans les cadres de l'armée, dont il ferait partie; — incorporation consommée par Napoléon III.

Les révolutions de Juillet 1830 et de Février 1848 n'ont rien changé à la situation militaire des pompiers; mais le prodigieux accroissement de la ville de Paris dans ces vingt-cinq dernières années, le nombre de monuments publics et d'établissements à sauvegarder, ont forcé et forceront encore les gouvernements à augmenter ce corps d'élite et à tenir le chiffre de son effectif en harmonie avec les nouveaux besoins de notre belle capitale.

Maintenant nous croyons devoir indiquer les quatre casernes de Paris spécialement affectées aux pompiers; dire l'origine de ces casernes, les diverses métamorphoses qu'elles subirent; raconter les quelques épisodes historiques dont elles furent tour à tour le théâtre, et enfin suivre ainsi et chronologiquement l'histoire des pompiers dans ce qu'elle peut offrir tout à la fois de sublime, de grotesque et de terrible.

La première de ces casernes, c'est-à-dire la plus ancienne, celle où furent établis les premiers pompiers, est

sans contredit la caserne de la rue Culture-Sainte-Catherine, située au Marais. Les bâtiments spacieux qui leur servent aujourd'hui de quartier étaient autrefois une annexe de l'antique hôtel de La Force. Le grand et le petit hôtel correspondaient par des jardins et les communs, et régnaient ainsi par leurs ramifications dans cet énorme pâté de maisons qui se trouve compris entre les rues Saint-Antoine, Neuve-Sainte-Catherine et Pavée. C'était jadis une princière demeure que l'hôtel de La Force.

L'hôtel proprement dit et toutes ses dépendances devinrent, en 1793, propriétés nationales; le grand hôtel fut converti en prison, mais le petit, celui de la rue Culture, fut primitivement consacré à la manutention des vivres de l'armée révolutionnaire, puis ensuite transformé en théâtre ; car, le croira-t-on ? cette époque de la Terreur fut peut-être la plus fertile en créations de lieux de divertissements. Indépendamment des spectacles qui florissaient sous l'ancien régime, on vit ouvrir, de 1793 à 1798, une foule de petits spectacles, d'où sont sortis des acteurs d'un grand talent et des ouvrages d'un mérite incontestable. Le théâtre des Jeunes Artistes, rue de Bondy; celui des Jeunes-Élèves, rue de Thionville; le théâtre Molière, rue Saint-Martin ; celui de Marat; celui des Délassements Comiques, qu'il ne faut pas confondre avec le théâtre qui existe aujourd'hui sur le boulevard du Temple et qui n'a de commun avec son aîné que le nom ; le théâtre de la Cité, où est aujourd'hui le Prado; le théâtre Doyen, rue Beaubourg ; et enfin celui de la rue Culture-Sainte-Catherine, attirèrent un public avide d'émotions. Le matin, le peuple se portait en foule à la place de la Révolution, pour voir guillotiner des charretées de suspects ou d'aristocrates, et le soir il courait à ces petits théâtres pour trouver d'autres émotions : il ne faisait que changer de spectacle. C'était alors que la moitié de ce dicton romain : « Du pain et des spectacles ! » pouvait s'appliquer au peuple de Paris ; il manquait de pain, c'est vrai, parce que la disette semblait permanente ; mais il avait des spectacles!

Le théâtre de la rue Culture-Sainte-Catherine était précisément établi dans l'hôtel qui sert aujourd'hui de caserne aux pompiers. Ce théâtre, fondé vers la fin de 1792 par un nommé Compas, aidé du citoyen Plancher-Valcourt, espèce d'homme de lettres, ancien acteur lui-même et jacobin renforcé, obtint tout d'abord un public nombreux, qui lui était fourni par le quartier populeux des sections Brutus, Antoine (le mot *saint* avait été supprimé, et des Vosges (la place Royale). Ce qui contribua principalement à la vogue de ce théâtre (disposé dans le corps de logis à droite dans la cour), ce fut une pièce de Lamartellière, imitée du drame des *Brigands* de Schiller. Tout Paris voulut voir les *Brigands* de Lamartellière, et les recettes montèrent, dans l'espace de quelques semaines, à plusieurs millions en *assignats*, qui représentaient quelques centaines de francs en numéraire. La pièce eut cent quatre-vingt-dix représentations de suite, toutes fort courues. Plusieurs artistes de talent, et qui parurent plus tard avec éclat sur la scène du Théâtre-Français, firent là leurs premières armes scéniques. Nous citerons au premier rang les deux Baptiste, si parfaits comédiens; Michaut, inimitable dans les rôles de paysan ; Michelot, l'un des derniers comédiens qui aient su porter l'épée et nous peindre le gentilhomme pur sang. Mais revenons aux pompiers.

Lors de la première organisation de ce corps, on avait installé une vingtaine de pompiers dans ces bâtiments, qui prirent le titre de *Caserne de la rue Culture-Sainte-Catherine;* mais comme ils étaient en très-mauvais état et que, pour pouvoir y loger des hommes, il fallait faire des réparations indispensables, la ville de Paris s'en chargea volontiers. Mais, dès que les mémoires, réglés par les architectes, furent acquittés, la Ville voulut faire supporter cette dépense aux pauvres pompiers qui en avaient pris possession ; ceux-ci se récrièrent et adressèrent à la Convention nationale, le 1er novembre 1792, une supplique dans laquelle ils exposaient les motifs de non-recevoir qu'ils avaient à opposer aux prétentions de la Ville, La Convention, dans sa séance du 5 novembre de la même année, déclara, lors de la lecture de cette pétition, que « le service des pompiers des villes de la République était un objet de dépense locale, et tout entier à la charge de ces dernières. »

Les pompiers, bons et braves gens qu'ils étaient, ne gardèrent pas rancune à la Ville. Ce qui le prouve, c'est que, moins de deux mois après, le 29 frimaire an II (17 décembre 1793), ils sauvèrent d'une complète destruction une maison du voisinage qui, pendant la nuit, était devenue la proie des flammes. Voici, à ce sujet, le rapport de police, que nous avons eu sous les yeux, et qui est adressé au commissaire de police, c'est-à-dire au magistrat de sûreté, comme on disait alors; nous le copions textuellement, parce qu'il a un cachet tout particulier de l'époque.

« Ce matin, à cinq heures, et bien auparavant la naissance du jour, disait le narrateur, le feu a pris dans une maison de la rue Payenne, n° 5, division Brutus, appartenant à l'ex-marquis de La Jonquère, actuellement émigré. Les pompiers de la rue Culture, ci-devant Sainte-Catherine, ainsi qu'un demi-bataillon de la garde nationale, sont parvenus à se rendre maîtres du feu, et à neuf heures tout était éteint.

« Cette catastrophe a causé beaucoup d'effroi dans cette région de la section. Des citoyennes, ayant l'âge de puberté, s'étaient sauvées en chemise, bien que le froid fût vif; l'une d'elles, dans sa précipitation, avait même oublié de nouer la coulisse de la sienne. La femme d'un pâtissier la recueillit dans sa boutique.

« A l'heure qu'il est (midi) tout est tranquille. Un pompier a été grièvement blessé à la tête par la chute d'une planche chargée de bouteilles, heureusement pour lui et le propriétaire, complétement vides. Ce soir je ferai un rapport plus détaillé.

« Salut et fraternité.

Signé : « Le citoyen VIDAL, inspecteur surnuméraire. »

Il est plus que probable aujourd'hui que la caserne de la rue Culture-Sainte-Catherine ne sera pas enveloppée dans l'ostracisme jeté, dit-on, contre la prison de la Force à laquelle elle est adossée, d'autant que cette caserne est grande, bien aérée, et qu'il s'y trouve une cour spacieuse, plantée d'arbres, première nécessité pour les évolutions des pompes et le déploiement des tuyaux et des lances à eau. Cette caserne pourrait contenir plus de deux cents hommes.

L'origine de la caserne de pompiers de la rue du Vieux-Colombier est beaucoup moins ancienne que celle de la rue Culture-Sainte-Catherine. Le riche et bienfaisant abbé Languet, ancien curé de Saint-Sulpice, celui-là même à qui la capitale doit la vaste église de ce nom, ne s'était pas contenté d'élever à la gloire de Dieu un édifice aussi imposant, mais encore il avait voulu, par des fondations de charité établies dans la circonscription de sa paroisse, venir en aide à toutes les classes de la société.

C'est ainsi qu'il fonda en 1735, sous le titre de *Maison de l'Enfant-Jésus*, un établissement tout à fait digne de la religion dont il était un des plus fervents apôtres. Cette maison était destinée à trente demoiselles nobles, mais pauvres, et dont la plupart étaient orphelines ou dont les pères avaient été tués sur le champ de bataille. On donnait à ces jeunes personnes une éducation en rapport avec leur naissance. Cependant les exagérations de l'éducation qu'on remarquait à Saint-Cyr, fondé, comme on sait, par Mme de Maintenon pour les filles nobles, et copiées depuis par Napoléon, dans son institution impériale d'Écouen, pour les filles de la Légion d'honneur, n'existaient pas dans la maison de l'Enfant-Jésus. L'abbé Languet avait compris, en sage qu'il était, que prodiguer à des jeunes filles sans fortune des talents d'agrément qu'elles ne pourraient plus cultiver sans danger, une fois entrées dans le monde, était un acte de déraison. Il s'attacha donc à les former à la vertu, aux soins du ménage, pour qu'elles devinssent plus tard, non des fées de salon, mais des mères de famille soigneuses et instruites. Outre les travaux d'aiguille auxquels ces orphelines se livraient, on les occupait tour à tour aux différents soins que réclament la lingerie, le blanchissage, le jardinage, l'apothicairerie, etc., ce qui les rendait propres à soulager leurs parents dans la campagne. Ces avantages étaient beaucoup plus considérables que si elles n'eussent su que broder, chanter, danser ou faire la révérence.

Cette œuvre sublime fut, avec tous les établissemens semblables, engloutie dans le gouffre révolutionnaire. La maison de l'Enfant-Jésus, qui était du domaine des pauvres, fut dès lors du domaine national. La Convention fit d'abord de ce vaste établissement une annexe de la Pitié (Enfants-Trouvés), puis un établissement de pompes à incendie; le Consulat affecta enfin la maison de la rue du Vieux-Colombier à une caserne de pompiers qui est celle que l'on voit aujourd'hui.

Le décret impérial daté du château de Compiègne, que nous avons déjà cité, décida que l'état-major des sapeurs-pompiers serait placé sur le quai des Orfèvres, à côté du bureau des sergents de ville, dans l'ancien hôtel du premier président du Parlement de Paris, Achille de Harlay, dans la résidence des magistrats les plus illustres de la France, des Nicolaï, des Mathieu Molé, des Bellièvre, des Lamoignon; l'une de ses parties est occupée par des sergents de ville qui n'y ont pas leur état-major, eux, mais seulement leur bureau et le lieu ordinaire de leur rassemblement. Bizarre destinée des monuments qui ont, ainsi que les hommes, leurs jours de gloire et de décadence (1)!

En 1812, au mois d'octobre, lorsque le préfet de police, le baron Pasquier, depuis duc et président de la Chambre des pairs, eut la simplicité de se laisser appréhender au corps dans l'affaire du général Mallet, un des officiers de la garde de Paris, qui ne se doutait guère qu'il agissait au profit d'une conspiration, entra à l'état-major des pompiers et harangua cette troupe pour lui faire prendre les armes. Le sous-officier qui commandait le poste, homme de devoir, répondit d'un ton narquois à l'embaucheur de bonne foi :

— Mon lieutenant, tout ce que vous venez de me dire là est peut-être vrai, mais permettez-moi de n'y pas croire jusqu'à nouvel ordre. Au surplus, que les choses tournent comme elles voudront, mes hommes n'ont rien à y faire. Nous ne connaissons, nous autres, qu'une sorte d'ennemi que nous combattons sans cesse, ce sont les feux de cheminée.

— Pardonnez-moi, sergent, reprit spirituellement l'officier sur le même ton; je croyais avoir affaire à des soldats français, mais je vois bien que je n'ai parlé qu'à des savoyards.

Et il tourna les talons.

On sait comment ce fut le savoyard qui put rire le lendemain d'avoir eu tant d'esprit... de discipline.

Les vastes constructions de l'ancien couvent des Capucines de la Chaussée-d'Antin avaient échappé, en partie, au marteau révolutionnaire, et la rue Napoléon aujourd'hui rue de la Paix, en perçant le cloître par le milieu, avait laissé à droite et à gauche de nombreux bâtiments marqués au coin de la grandeur de Louis XIV. Les deux ailes de ce cloître, séparées de leur giron commun, ne devaient pas être perdues pour l'utilité publique, et les deux tronçons de ce géant de pierre eurent bientôt, sous le régime impérial, une destination utile. Dans celui de droite, dans le local même où la Convention improvisait les trésors de la France, en éditant des assignats, on installa l'administration du timbre (qui est allée depuis rue de la Banque); dans celui de gauche, on logea des pompiers, qui y séjournent encore. C'est ainsi que l'asile des saintes filles consacrées jadis à Dieu devint l'apanage de la sûreté publique; le bruit du timbre de cuivre qui s'appesantit cent fois par minute sur des montagnes de papier remplaça les chants séraphiques des nonnes, et le tambour des pompiers résonna sous les arceaux d'un cloître où l'on n'entendait jadis que les soupirs des novices promises aux solennités du sanctuaire.

Une compagnie de pompiers, au nombre de cent hommes, fut casernée dans cette partie du cloître, dès que la rue fut ouverte, en 1806; on fit à cette nouvelle caserne une façade qui harmonia le bâtiment avec l'architecture générale de la rue; et c'est bien ici le cas de relater un fait qui honore ce corps d'élite. Toute l'année, à neuf heures du matin, la caserne des pompiers de la rue de la Paix distribue des soupes aux pauvres. Toutes les casernes de pompiers se sont empressées de suivre ce noble exemple d'humanité qui date de 1817. C'est ainsi que chez nous les soldats les plus intrépides se montrent aussi les hommes les plus charitables; au surplus, mille traits de générosité, de courage, de présence d'esprit, de sang-froid et d'abnégation de la part des pompiers pourraient être retracés ici; nous n'en citerons qu'un seul pour terminer dignement cet article.

En 1818, le vendredi saint, un incendie, dont les causes sont encore inconnues, dévore l'Odéon; la marche du feu est rapide, car, au pied du théâtre comme du faîte même, des langues de flamme dardent et s'élèvent. Les pompiers accourent au premier signal d'alarme; mais que faire? N'importe! les pompes sont mises en batterie et vomissent des torrents d'eau. Pendant que les pompiers les dirigent, d'autres montent à l'assaut de l'édifice, qui n'est plus qu'une vaste fournaise. On croyait que tous ceux qui habitaient les combles du théâtre avaient pu s'échapper, quand tout à coup une des lucarnes des combles s'ouvre, et l'on voit un vieillard et une femme implorer par des cris déchirants la pitié des travailleurs. Pour arriver à cette lucarne encadrée par les flammes et obstruée par la fumée, il faut traverser une nappe de feu où le plomb des toits tombe en bouillonnant comme une lave ardente. Les plus braves pompiers hésitent, ou plutôt réfléchissent; mais, tout à coup, l'un d'eux dresse une échelle contre la brûlante façade, gravit avec la légèreté d'un écureuil les

(1) L'état-major des pompiers a été transporté du quai des Orfèvres à la rue Chanoinesse, derrière Notre-Dame de Paris.

soixante échelons, traverse au milieu de la fumée, qui semble s'épaissir, le toit qui craque sous ses pas, et arrive à la lucarne. Il disparaît un instant, mais bientôt on le voit reparaître portant sur ses larges épaules la femme!... C'était une bonne vieille paralytique qu'on avait logée là par charité... Le brave pompier, avec son précieux fardeau, regagne heureusement son échelle et dépose à terre celle qu'il vient d'arracher à une mort certaine. On l'entoure, car il est tout noirci, le sang coule de ses mains, on le félicite de son courage :

— Il n'y a que la moitié de la besogne de faite, répond le soldat ; ne chantez pas encore victoire, car j'ai laissé là-haut un pauvre brave homme en train de rissoler; et le four chauffe, je vous en réponds. Ne m'adressez donc pas de compliments, attendu que je ne fais que mon devoir ; seulement qu'on me donne un autre casque, car celui-ci est si chaud que je me sens déjà un mal de tête soigné.

On lui donne un autre casque en échange du sien, qui brûlait comme une pièce de monnaie soumise à l'action du feu; il remonte avec la même intrépidité; cette fois il reste quelques minutes de plus : l'anxiété était grande sur la place de l'Odéon. Le bon Perroud, si estimable et si grand artiste, témoin, comme nous, de ce grand désastre, nous disait en nous serrant la main :

— Cet homme est perdu! et le pauvre Valville aussi! (c'était le régisseur du théâtre, plus que sexagénaire, que le pompier était allé chercher.)

— Non, non, lui répondîmes-nous, il n'est pas perdu; il y a un Dieu pour les braves gens; et tenez, le voyez-vous? le voilà!..



Un pompier actuel en fonctions. Dessin de Franck.

En effet, le pompier reparaissait, portant le régisseur sur ses épaules, et le déposait avec le même bonheur sur la place de l'Odéon.

Mais la nature était à bout chez cet homme de fer ; son organisation morale avait plus contribué à ce merveilleux sauvetage que son organisation physique. Il tomba comme mort quelques instants après, et on dut lui prodiguer, au *café Voltaire* où il fut transporté, des soins immédiats pour le faire revenir à la vie ; on y parvint, mais il était dans un état pitoyable, toute sa personne ressemblait à une momie, tant l'action du feu avait bronzé sa peau.

Hélas! les grandes passions sont sœurs des grands courages! Quelques mois après, ce même pompier, qui avait sauvé deux individus au péril de ses jours, assassinait dans un accès de jalousie furieuse une femme renommée dans le faubourg Saint-Germain, et que l'on appelait *la belle écaillère*.

Ce meurtre causa un certain effroi dans le quartier, et par la manière dont il fut accompli, et par les réputations diverses de l'assassin et de la victime, l'un connu par sa bravoure, l'autre par sa beauté. La police s'ébranla sur les traces de l'assassin qui s'était enfui, dit-on, déguisé en matelot, lorsque Louis XVIII ordonna au préfet d'abandonner ce malheureux à ses remords.

— Il a fait un acte admirable de dévouement, dit le roi à cette occasion · je serais obligé de lui en tenir compte; laissons à Dieu l'initiative de la grâce.

La seule punition du pompier fut d'être le héros de plusieurs drames et d'une quantité de feuilletons.

Emile MARCO DE SAINT-HILAIRE.

GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES (1).

L'APOTHICAIRE JURÉ.



La maison de l'apothicaire. Henriette et Roussel aux fenêtres. Dessin de Fellmann.

I. L'officine de la place du Marché-Vieux de Poitiers. Dame Brigitte. Les deux apprentis. Un martyr de la pharmacie. Le bouquet de roses. Un dialogue en l'air. Les périls de la science. Le veuf de Mirebeau. Gare à la belladone! La veille de la Saint-Jean. Promenade botanique sur les bords du Clain.

(1) Voyez, pour la série, les livraisons précédentes.

Au commencement du dix-septième siècle, la place Royale de Poitiers, jadis place du Marché-Vieux, n'avait

pas l'aspect qu'elle offre aujourd'hui. Bâtie en forme de trapèze sur un terrain fort inégal, elle n'était remarquable aux yeux des étrangers que par la statue de Louis XIV, érigée en 1687 par le corps des marchands, du consentement, disait l'inscription, de tous les ordres de la ville et aux acclamations du peuple. Deux autres monuments municipaux, la boucherie et la halle au poisson, faisaient face, à droite et à gauche, au bronze du grand roi, et une croix de pierre, dressée près de la halle, complétait la décoration de la place. Parmi les maisons qui la bordaient du côté de la route d'Angoulême, l'œil en distinguait d'abord une dont les pignons énormes, soutenus par des poutres noires de vétusté, projetaient en tout temps une ombre sur la voix publique. Trois croisées imitant l'ogive, où brillaient au soleil ces petits vitraux triangulaires enchâssés dans le plomb que chérissaient nos pères, s'ouvraient au premier étage ; au-dessus on apercevait deux lucarnes fermées par un châssis de canevas, et plus haut encore, dans l'angle aigu dessiné par la toiture, un œil-de-bœuf percé de trous, devant lequel, sur une imposte, roucoulaient des pigeons.

Entre les croisées et l'auvent qui abritait le rez-de-chaussée, se déroulait en festons une longue corde à laquelle étaient attachés de nombreux échantillons de plantes médicinales séchant à l'air. Les planches vermoulues de l'auvent régnaient le long d'un vitrage peint en vert, au-dessus duquel pendait un pilon de cuivre, aussi lourd que le battant des cloches de Sainte-Radegonde. On lisait au-dessous de cet emblème pharmaceutique :

AU PILON D'OR!

APOTHICAIRERIE DE PILON, MAITRE APOTHICAIRE JURÉ.

L'intérieur de cette demeure savante répondait parfaitement à l'extérieur. Au rez-de-chaussée, divisé en trois pièces, se trouvaient sur la même ligne l'officine, le laboratoire et le magasin. Dans l'officine étaient rangés sur des rayons poudreux une multitude de boîtes, fioles et pots de faïence, contenant sous mille étiquettes les drogues toutes préparées ; le magasin renfermait les corps simples et les matières premières destinées à la composition des médicaments, et le laboratoire les fourneaux, cornues, matras et autres instruments de l'art de Myrepsus. Une cour pavée, herbue et sombre, sur laquelle donnaient le bûcher, l'étuve qui séchait les plantes, et un réduit contenant le moulin pour les écraser, s'ouvrait derrière les trois pièces principales. Celles du premier étage, ornées de tapisseries de laine et nattées, ce qui était un grand luxe à Poitiers à cette époque, composaient le logement de l'apothicaire et de sa famille. Sa servante et ses apprentis occupaient les mansardes éclairées par les deux lucarnes où le châssis de canevas tenait lieu de vitraux.

Dans cette maison, qui respirait la botanique et la thérapeutique de la cave au grenier, régnait un ordre rigoureux et invariable. Debout au chant du coq, maître André commençait tous les matins par régler, sa prière faite, l'emploi de la journée, et nul ne devait et ne pouvait, dans ses idées, sous aucun prétexte que ce fût, sortir de ce cadre tracé et limité d'avance. Si donc vous étiez passé, à l'aube, l'avant-veille de la Saint-Jean, devant le vitrage peint en vert, vous l'auriez entendu donner ses ordres à sa gouvernante de cette voix claire et magistrale qui n'admet ni doute ni contradiction.

— Brigitte ! disait-il tout en époussetant avec soin son habit de ratine jaune, à poches basses et à boutons de corne, je vais entendre la messe aux Cordeliers, et de là il n'est pas impossible que je fasse un tour à Blossac, si la rosée ne mouille pas trop l'herbe ; vous n'oublierez rien, je présume, de ce que j'ai prescrit?

— Au diantre, qui l'oublierait? reprit celle-ci hardiment ; vous m'en avez assez rebattu les oreilles !

— Là, ne vous fâchez pas, Brigitte ! Que fait ma nièce?

— Henriette ! la pauvre enfant, elle dort ses pleins yeux.

— Le sommeil est bon à son âge, il faut la laisser dormir... Et les apprentis?..

— Ils sont dans le laboratoire.

— Je ne les entends pas.

— Ils y sont tous les deux ; mais si vous m'écoutiez...

— Je renverrais le plus ancien...

— Oh ! oui, sans barguigner ! car je défie d'en faire flèche, vous et toutes les Facultés ! Le grand Albert lui-même, s'il revenait au monde, et le diable Agrippa y perdraient leur latin. Roussel est faux, vindicatif et méchant comme vos vipères !

— Je sais tout cela, et pourtant il me répugne au fond du cœur de lui fermer ma porte.

— Prenez garde, monsieur, il vous en punira.

— J'en ai quelque peur par moments, connaissant sa perversité et son ingratitude... Aussi, demain ils passent tous les deux, en présence des maîtres, l'examen de trois heures, appelé *l'acte des herbes* : je les ai prévenus d'avance que mon intention est de ne garder que celui qui répondra bien ; et, à tout prendre, qui m'empêcherait de leur tenir parole?

— Personne, à coup sûr ; et, quand vous le voudrez, ce sera un fier embarras de moins, car je gagerais bien la chaîne d'argent de mes ciseaux qu'on ne renverra pas Bouchet.

— Ce petit coquin, en effet, a du goût pour la profession !

— Il est doux, appliqué, sage comme une image, et vaut son pesant d'or, si vous le comparez à l'autre.

— Eh bien ! dame Brigitte, nous verrons, nous verrons...; mais, en attendant, bouche close !

Brigitte gagna la cuisine en jurant ses grands dieux de ne souffler mot à personne, et l'apothicaire partit sans se douter que le principal intéressé n'avait plus rien à apprendre. Blotti effectivement sous le comptoir de l'officine, Roussel avait tout entendu. Après le départ de son maître et de la gouvernante, il sortit brusquement de son étui, se glissa dans le laboratoire, et, prenant à deux mains le pilon avec lequel il broyait les drogues dans le mortier, pour avoir l'air de travailler, s'il était surpris par Brigitte, il se mit à réfléchir profondément.

Ignace Roussel était un garçon de vingt-six à vingt-huit ans, long, maigre, osseux, mal bâti, et qui ressemblait beaucoup plus, avec sa taille dégingandée et ses jambes torses, à un aide de Tabarin qu'à un pharmacopole. Il avait des cheveux rouges et hérissés comme un buisson ardent, la figure pâle, une grande bouche dont les lèvres imperceptibles se crispaient sans cesse sous un rictus convulsif, des pommettes saillantes, et une physionomie glaciale et des plus disgracieuses. Il ne lui restait que l'œil droit, le gauche portant depuis longtemps la peine de sa maladresse ; mais de même que toutes les forces visuelles s'étaient concentrées dans cet œil unique, de même on y voyait briller, comme dans un miroir, toute l'astuce de son caractère et la méchanceté de son âme.

Se regardant, à cause de son accident, comme un

martyr de la pharmacie et de la science, il rêvait, avant ce jour-là, des compensations magnifiques. L'apothicaire, à son avis, ne pouvait faire moins, pour le dédommager dignement, que de lui obtenir la maîtrise sans examen, de lui donner la main d'Henriette et de mourir le plus tôt possible pour lui laisser sa maison, son officine et ses écus. La conversation qu'il venait d'entendre ayant renversé de la base au faîte son château en Espagne, qu'on juge de sa rage et de son désappointement. Enivré de colère, il ruminait des projets de vengeance qui devaient être bien violents, car son œil gris brillait comme ceux du chat-tigre, et, serrant parfois le pilon dans un mouvement machinal, il frappait à coups redoublés sur le mortier de bronze.

Bien différentes étaient alors les idées de l'autre apprenti. Penché d'une manière effrayante à la lucarne de la mansarde qu'il habitait avec Roussel, il avançait hardiment sa tête dans le vide pour tâcher de voir au-dessous de la corniche sculptée de la façade la fenêtre d'Henriette. Son espoir fut bientôt rempli : la croisée s'ouvrit tout à coup, et, après avoir regardé rapidement dans la place, la nièce de l'apothicaire leva son joli visage aux joues et aux lèvres roses vers la lucarne, et dit à demi-voix :

— Là ! j'en étais sûre !... Voulez-vous rentrer bien vite, monsieur Bouchet, vous me faites trembler en vous exposant ainsi !

— N'ayez pas peur, mademoiselle, je me tiens bien.

— Mais pourquoi, je vous le demande, courir un tel danger?

— Pour vous voir plus tôt ! La journée est si belle quand je vous ai saluée le matin et que j'emporte un mot de vous, un bon regard et un sourire !

— Emportez tout cela bien vite et retirez-vous, au nom de Dieu !

— Oui, je vous obéis, je descends au laboratoire ; mais me permettez-vous avant de vous adresser une question?

— Rien qu'une seule, au moins !

— Je voudrais bien savoir..., dit l'apprenti avec embarras.

— Quoi donc, monsieur Bouchet?

— Si vous destinez cette touffe de roses, que vous arrosez avec tant de soin tous les matins, au maître-autel de Sainte-Radegonde ?

— Non point; j'en veux faire un bouquet.

— Mais votre oncle ne s'appelle pas Jean, s'écria précipitamment l'apprenti.

— Qui vous dit qu'il soit pour mon oncle ?...

— Oh ! murmura Bouchet aussi rouge qu'une cerise, il n'est pas pour M. Pilon?...

— Non, monsieur le curieux, reprit en riant la jeune fille : je pourrais vous en faire un mystère pour punir votre indiscrétion, mais moi je ne sais rien cacher. Apprenez donc que ce bouquet est destiné...

— A qui? demanda Bouchet, haletant de curiosité et d'impatience.

— A celui des apprentis de mon oncle qui passera le mieux son examen.

— Ah ! mademoiselle Henriette, avec cette espérance je réciterais le *Codex* comme l'*Ave Maria!*

— Contentez les maîtres de l'art et je vous donnerai mes roses !...

— Elles sont à moi, faudrait-il nommer l'une après l'autre et leur décrire toutes les herbes du Poitou !

— Ne perdez donc pas plus de temps et hâtez-vous, monsieur Bouchet, j'entends monter Brigitte.

On est léger quand on est gai. Le jeune apprenti ne fit qu'un saut de la mansarde au laboratoire. Là sa joie se trahit malgré lui, dès qu'il en eut passé le seuil, par des chants éclatants. Mais cette hilarité ne tarda pas à se manifester d'une autre façon à la vue de Roussel qui, pâle, effaré et lugubre comme un spectre avec sa culotte noire et son tablier blanc, le recouvrant de la poitrine aux talons, continuait de frapper à vide, de toutes ses forces, le mortier gémissant.

— Quelle mouche t'a donc piqué, Roussel? s'écria joyeusement Bouchet, dont la figure spirituelle et franche rayonnait de ravissement : veux-tu briser le vieux mortier, que tu choques si fort?...

— Plût à Dieu ! dit l'autre aigrement.

— Ce serait une revanche, car il a brisé bien des fois tes bras et les miens, compagnon. Mais t'acharner contre ce bronze est démence, vois-tu : c'est, comme dit maître Pilon, une enclume qui usera encore bien des marteaux.

— Je voudrais maintenant, reprit Roussel en faisant briller son œil gris, pouvoir l'y broyer, ce vieux fou !

— Pas moi ! c'est un bon maître, quoique vif et brusque parfois!

— Il ne te doit rien et tu ne peux lui en vouloir.

— Que te doit-il donc davantage ?...

— Un œil, enfant ! et je ne le lui donne pas !

— Tu le perdis bien par ta faute. Ignorais-tu qu'on ne se frotte pas les yeux en malaxant de la pâte d'églantier ?...

— Il devait m'avertir !

— Tu devais le savoir !

— Eh! je ne suis pas comme toi, qui sais tout !

— Si je suis effectivement un peu moins ignorant que d'autres, c'est que j'étudie, Roussel, et tu devrais en faire autant. N'est-ce pas demain que nous subissons notre épreuve ?...

— Tu es un enfant, toi, dit Ignace en haussant les épaules : à mon âge on n'étudie plus !

— Et l'on ne peut répondre aux maîtres et aux douze docteurs ! Gage que tu ne sais pas même la formule du serment?

— C'est très-probable, reprit Roussel avec un large bâillement.

— Veux-tu que nous l'apprenions ensemble?...

— Soit, répondit Roussel, s'asseyant sur une table en laissant pendre ses longues jambes; et il ajouta entre ses dents : — Étudie tant que tu voudras et cours après la science ! pour moi, je n'en donnerais pas un paquet de chiendent !

— Écoute bien, dit l'apprenti; et, se plaçant devant Ignace, il se mit à réciter à haute voix la formule du serment des maîtres apothicaires.

Son compagnon, distrait par la colère, l'écoutait en sifflant, mais à cette conclusion : — Le Seigneur me bénisse toujours tant que j'observerai ces choses, il gronda sourdement :

— Et qu'il me maudisse à jamais si je ne me venge !

— De qui? demanda maître Pilon entrant inopinément dans le laboratoire.

— De la pâte d'églantier ! répondit Roussel d'un ton lugubre en portant la main à l'œil gauche.

— Drogues et pilules ! Tu ne rencontras ce jour-là que ce que tu cherchais, et si une chose m'étonne, c'est qu'il te reste l'autre !

— Bien obligé, maître !

— Oui, parbleu ! c'est le lot de tous les maladroits. On ne joue pas avec les substances médicinales comme avec la boule et les quilles ! — Pouvoir, chez nous, est frère de savoir, et le proverbe a bien raison, *qui s'y frotte à tâtons*

s'y pique! — Tu n'as perdu qu'un œil, toi; l'apothicaire de Mirebeau fut moins heureux : en composant de l'huile de vitriol rectifiée, il cassa la cornue et perdit... sa femme, que la vapeur asphyxia.

— Ainsi gare au vitriol, Roussel, dit Bouchet en riant, quand tu auras pris femme!

— La profession est pleine de dangers, continua maître Pilon de son ton le plus doctoral. Un de mes confrères de Montmorillon avait un aide merveilleux. C'était bien sûrement le meilleur préparateur de la province. Il manipulait un jour des substances imprégnées de térébenthine. On ne sait comment le liquide se répandit sur le tablier du préparateur et y prit feu, mais en un instant le malheureux fut enveloppé par les flammes. Rendu fou par cet accident, le pauvre garçon s'élance hors du magasin, traverse en courant la halle, laissant après lui une traînée de feu qui faillit incendier la ville et va se précipiter dans la Gartempe, d'où on le retira éteint, mais à peu près carbonisé. Qu'as-tu à répondre à cela?...

— Qu'il vaut mieux être borgne, à coup sûr, cria gaiement Bouchet.

Quant à son compagnon, il gardait le silence et ne semblait nullement convaincu par la logique et les exemples de son maître. Ce dernier, appuyant la démonstration de sa thèse d'arguments de plus en plus forts, en était arrivé à se citer lui-même et avouait en toute humilité qu'ayant laissé de la belladone sécher dans sa chambre, il avait momentanément perdu l'esprit, lorsque Brigitte vint l'avertir que le déjeuner était prêt et le *pot bouillant* sur la table.

Après le repas du matin fait en commun, selon la coutume patriarcale du temps, maître Pilon annonça solennellement à ses apprentis qu'afin de remplir son devoir jusqu'au bout il avait dessein de profiter du beau temps pour leur donner, dans les prairies du Clain, sa dernière leçon de botanique.

— Ce n'est pas, dit-il avec majesté, que je partage en rien les superstitions populaires au sujet des vertus qu'on attribue dans nos campagnes aux herbes cueillies la veille de la Saint-Jean; mais comme j'ai remarqué maintes fois que les plantes médicinales sont meilleures à cette époque, nous ferons d'une pierre deux coups en renouvelant nos provisions.

En suite de ce raisonnement, maître Pilon partit au coup de midi avec ses deux apprentis et sa nièce, qui insista tellement pour faire avec lui cette excursion champêtre, que de guerre lasse il céda. Voilà donc la petite caravane qui descend d'un pied leste la rue des Treilles, gagne le pont à Joubert et s'engage bravement dans les prairies de l'abbaye de Saint-Cyprien.

Il est impossible de rien voir, à l'été ou au printemps, de plus frais, de plus gracieux, de plus ravissant que les vertes rives du Clain. Une eau pure et transparente comme l'émeraude se joue en serpentant et dessinant presque à chaque pas des îlots fleuris entre une double ligne de peupliers, de saules et de trembles. A travers ce rideau mobile et brillant au soleil, on aperçoit la vieille ville étagée sur le coteau et dominée par la tour de la grande horloge, le palais, Notre-Dame et la basilique de Saint-Pierre. Les remparts, debout encore à cette époque, élevaient au bas de la cité leurs créneaux grisâtres, et l'énorme massif de rochers qui longe la route de Paris apparaissait tout éclatant des splendides clartés de juin entre les arbrisseaux attachés à ses flancs calcaires et les maisons qu'il surplombe si fièrement.

Tout s'harmoniait dans les prairies du Clain avec la fraîcheur et la beauté de ce paysage. Le soleil clair et doux semblait rire au-dessus de l'eau. Muguets, boutons d'or, marguerites et nénuphars brillaient de tous côtés, et les grillons joyeux chantaient à tue-tête dans l'herbe. Jamais, malgré la présence du digne apothicaire, Henriette et Bouchet ne s'étaient sentis si heureux ; leurs âmes se parlaient tout bas, et leurs yeux, échangeant un doux regard à la dérobée, se levaient parfois vers le ciel comme pour y chercher l'auteur de cette belle nature et le remercier de tant de bonheur.

Pendant ce temps, tout occupé de sa leçon, maître André tentait l'impossible en adressant question sur question à Roussel, qui répondait tranquillement :

— Je ne sais pas!...

— Hem! Je m'en doutais bien et Brigitte a raison, murmura l'apothicaire d'un air narquois ; mais est-ce avec cette réponse, mon garçon, que tu crois contenter tes juges?...

— Oh! je ne crains pas l'examen, dit Roussel, si les maîtres sont justes.

— Eh bien! je ne suis pas curieux, exclama don Pilon en aspirant bruyamment sa prise de tabac ; mais, drogues et pilules! je voudrais bien savoir comment tu espères t'y prendre pour passer cet acte des herbes qui n'est que l'*alpha* de notre art?...

— C'est à vous qu'il faut demander cela

— Comment, à moi?...

— Sans doute : ne me devez-vous pas un œil, et n'est-ce pas une obligation sacrée pour vous de me dédommager de cette perte?

— Si tu comptes là-dessus ..

— J'y compte fermement, maître!

— Oh! bien, tu te trompes très-fort! J'aimerais mieux t'armer d'une escopette pour assassiner les passants que de te donner avec la maîtrise le brevet de meurtre et de massacre!

— Si vous ne faites pas cela, il vous arrivera malheur!

— Grand merci de la prédiction! Comme un bon averti en vaut deux... demain, après la catastrophe... hem! tu m'entends, Roussel?...

L'apprenti murmura quelques mots inintelligibles, et, tout en détournant parfois la tête pour regarder à la dérobée Henriette et Bouchet, il continua, sans rien perdre de son sérieux, à écouter les explications du maître et à faucher çà et là les plantes officinales. Cette leçon sur place dura jusqu'à trois heures.

II. Goûter champêtre à la Pierre-Levée. La pêche de Roussel. Le bourreau des vipères. Le coffre de fer. Un illustre malade. Bévue de Roussel. L'examen. L'héritage. Trois prétendants à la main d'Henriette. Vues matrimoniales de l'apothicaire. Rêves de bonheur. Horrible réveil. Vengeance de Roussel Dévouement de Bouchet. Un siècle d'angoisse. A chacun selon ses œuvres. Le jugement de Dieu.

A trois heures, Pilon fit halte, et, après avoir essuyé la sueur qui ruisselait à flots de son front chauve, il proposa, ce qui fut accepté avec joie par tout le monde, d'aller goûter et se reposer sous l'ombre des frênes à la Pierre-Levée. Ce monument gaulois, consistant dans une table de pierre de trois mètres de long posée sur cinq blocs granitiques, était alors ombragé par deux frênes au pied desquels nos trois botanistes s'assirent avec Henriette pour manger la fouace fraîche et les confitures de Brigitte et boire dans le même verre le petit vin blanc de Ruffec. Chacun trouva la chère exquise et se fit un bonheur de se reposer à l'ombre des frênes, à l'exception de Roussel.

qui s'éloigna sous prétexte d'aller pêcher des écrevisses, et ne rejoignit son maître un peu avant le coucher du soleil qu'à l'entrée du pont à Joubert.

Là, Pilon lui ayant demandé s'il avait fait bonne pêche, il montra une demi-douzaine de vipères qu'il apportait dans un petit bocal, et reçut l'ordre de les joindre en rentrant à celles que l'apothicaire conservait pour fabriquer de la thériaque et qui étaient sous clef en sa propre chambre, dans un double coffre de fer. L'éducation, si l'on peut s'exprimer ainsi, de ces redoutables élèves était confiée à Roussel, et l'apprenti se serait acquitté au mieux de cette partie de sa tâche sans la cruauté instinctive de sa nature qui le portait à martyriser ces reptiles avant de les faire mourir. Toutes les fois que maître Pilon le surprenait en flagrant délit de barbarie, il le réprimandait véhémentement, en disant :

— Prends garde, Roussel ! tu les tourmentes trop. Les vipères sont rancuneuses, un jour ou l'autre elles se vengeront !

Roussel secouait la tête ou dardait sur lui avec une ex-



Pilon et Brigitte dans le laboratoire. Dessin de Foulquier.

pression étrange la flamme de son œil et continuait à se livrer à son amusement favori, qui excitait toujours l'horreur et les cris de dame Brigitte.

Aussi quand elle le rencontra dans l'escalier, portant triomphalement au coffre de fer ses nouvelles victimes, elle ne put retenir un mouvement d'indignation. Roussel s'en étant aperçu, s'arrêta sur-le-champ, et, montrant sa capture :

— Voulez-vous un de ces petits lézards, dame Brigitte ?

— Passe, bourreau, et ne m'approche pas, répondit la vieille en tournant la tête.

— Venez voir comme je vais les faire frétiller là-haut !...

— Appelle le tourmenteur de la ville, moins cruel à coup sûr ; mais tu ne les tortureras pas longtemps ce soir, ces pauvres bêtes.

— Et pour quel motif, s'il vous plaît ?

— Parce que M. le président du bureau des finances est malade et qu'il a déjà envoyé deux fois.

— Comment! s'écria maître Pilon qui montait l'escalier, le gros M. de Monthoiran se trouve mal à l'aise?...

— Il a dîné hier en ville, à ce que m'a dit son laquais.

— Alors je sais ce qu'il lui faut; sus, Roussel, mon garçon, donne-moi tes lézards et va lui rendre la santé!

— Je suis bien fatigué, dit l'apprenti avec humeur, que n'y envoyez-vous Bouchet?...

— A chacun son office, va soulager le président et ne réplique pas!

Roussel revint sur ses pas en maugréant, et murmurant tout bas, pendant que l'apothicaire lui criait: — Un simple lénitif, une innocente décoction de bourrache ou de mauve!

— Le président est un cancre qui ne m'a jamais rien donné; mais je vais lui administrer un souvenir qui vaudra bien trois livres!

Il tint parole. A peine le gros président eut-il pris le remède qui effraye sur la scène M. de Pourceaugnac, qu'il se mit à pousser des cris de possédé, à se tordre dans des convulsions effroyables et à faire de tels actes de folie qu'il fallut l'attacher aux colonnes du lit. Mandé en toute hâte par le doyen de la Faculté qui n'y voyait goutte, Pilon reconnut sans peine dans cette frénésie la malice de son garçon; aussi, après avoir épuisé les ressources de la thérapeutique pour procurer quelque soulagement au malade, il revint chez lui en courant et apostropha Roussel de ces paroles:

— Que t'avais-je dit de mettre dans le lénitif du président?...

— De la bourrache ou de la belladone!

— Malheureux! c'était de la mauve, et ton erreur, volontaire au surplus, — car tu serais homme à perdre l'œil qui te reste pour éborgner quelqu'un, — pouvait coûter à ton malade la vie et la raison.

— J'avais entendu de la belladone, répondit audacieusement Roussel.

— Ce n'est pas vrai! mais écoute bien et comprends ce que parler veut dire: Il faudrait des prodiges de talent et de science pour racheter cette bévue. Or, si demain tu ne sais pas sur le bout du doigt tout ce que demandent les juges, il n'y a œil qui tienne, Roussel, et tu pourras faire un baiser au seuil de cette porte.

Le lendemain de cet événement qui avait mis sur pied la moitié de la ville, parés de leur plus beau costume et la rougeur au front, les deux apprentis comparurent devant les douze maîtres de l'art, afin de subir la dernière épreuve et répondre pendant trois heures sur les vertus et propriétés des plantes.

A la première question, Roussel resta muet; il eut beau alléguer son œil et parler des dommages que lui devait la pharmacie, les maîtres haussèrent les épaules et le proclamèrent unanimement incapable d'exercer l'art. Bouchet se présenta ensuite, et autant les fronts de ses juges étaient sévères au début, autant ils se déridèrent peu à peu, autant leurs traits exprimèrent bientôt une douce et vive bienveillance. Minutieusement interrogé sur tous les points, Bouchet répondit avec une facilité et une exactitude qui ravirent ces vétérans de la thérapeutique. Non-seulement son acte fut reçu d'une commune voix, mais le doyen des maîtres, en le déclarant apte à subir l'épreuve décisive, appelée chef-d'œuvre des cinq compositions, le complimenta hautement et félicita le vieux Pilon d'avoir formé un tel disciple.

L'apothicaire juré était donc radieux de joie quand il regagna sa maison avec le candidat; il avait eu tant de bonheur, qu'à la vue de Roussel, planté tout droit comme un piquet devant la porte, une idée de clémence sortit de son cœur.

— Ignace, mon pauvre garçon, fit-il en lui tendant la main, tu as été bien malheureux et bien gauche aujourd'hui. J'ai vu le moment où le renom de ton vieux maître était flétri et conspué devant tous ses confrères. Celui-ci, par bonheur, a tout réparé. Aussi, en considération de son triomphe, je te pardonne et consens, aussi vrai qu'on m'appelle Pilon, à te garder un an encore.

— Merci, monsieur Pilon, répondit Ignace Roussel avec son sourire équivoque. Mais j'ose me flatter de rester ici plus longtemps.

— A cause de ton œil! tu t'abuserais, mon garçon; si j'ai même un conseil à te donner, c'est de ne plus parler d'un accident qui rappelle ta maladresse.

— Soit! Parlons d'autre chose, alors. Pendant que nous étions là-bas, on m'apportait ici cette lettre de Ligugé.

— J'en suis charmé; mais que m'importe?...

— Elle nous importe beaucoup à l'un et à l'autre, monsieur.

— Tu me permettras d'en douter, en ce moment surtout.

— Daignez en prendre connaissance!

— A quelles fins?

— Aux fins d'apprendre que par la mort d'un mien parent, je viens d'hériter bel et bien de vingt-quatre mille livres!

— Voyons, malepeste! Il a raison, Bouchet! dit gaiement le vieux maître, après avoir parcouru la missive. Drogues et pilules! tu peux planter là le séné et la rhubarbe, mon garçon, et retourner dans ton pays faire souche d'honnêtes gens!

— C'est mon intention, maître: seulement, à cette heure, j'ai besoin de vous pour cela.

— Que te faut-il? Un certificat sur vélin de bonnes vie et mœurs? Je suis prêt à te le délivrer avec un congé bien en forme.

— Non! j'ai d'autres desseins.

— Parle! Que souhaites-tu?...

— Devenir, sauf votre bon plaisir, l'époux de votre nièce!

— Plaît-il?... Voilà ce que tu veux?

— Oui, et j'espère être pour elle un parti convenable.

— Entends-tu, ma nièce? dit l'apothicaire se tournant brusquement du côté d'Henriette, qui venait, plus rouge que ses roses, de donner à l'heureux candidat le bouquet promis.

— Non, mon oncle, balbutia tout émue la jeune fille.

— Ignace Roussel, que voici, te recherche en mariage. Es-tu favorable à ses vœux?...

— Moi, mon oncle!

— Ne tremble pas et réponds clairement.

— L'apprenti plaisante, sans doute.

— Point: explique-toi donc en toute liberté!

— Et sachez, mademoiselle, observa Roussel, que je viens d'hériter de vingt-quatre mille livres!

— Oh! je ne suis point intéressée!

— Le veux-tu enfin: oui, ou non?...

— Non! non! non! mille fois non, mon oncle!

— Sa réponse est catégorique, dit maître Pilon à Roussel.

— Et la vôtre? demanda celui-ci d'une voix altérée.

— La voici, mon garçon, nette, claire, et surtout sérieuse comme une ordonnance. Quand bien même, par impossible, Mlle Henriette aurait accueilli ta recherche, je n'aurais pu te l'accorder.

— Et m'est-il permis de savoir pourquoi?

— Parce que je lui ai déjà choisi un autre époux.

— Bouchet, sans doute? dit Roussel avec amertume, tandis que son compagnon et la jeune fille tressaillaient en se regardant.

Ce mouvement n'échappa point à l'apothicaire, qui reprit aussitôt :

— Il ne s'agit pas de Bouchet plus que de toi, Ignace!

— Ah! qui donc avez-vous choisi?...

— Je pourrais bien te le cacher, n'étant obligé à t'instruire ni par édit, ni par ordonnance du roi; mais à quoi bon celer ce soir ce que chacun saura demain : l'époux que je destine à ma nièce... est...

— Est? balbutièrent à la fois dame Brigitte, Henriette et les apprentis.

— Maître André, votre serviteur!

— Vous! dit Roussel avec dédain.

— Moi! oui, moi-même, maître drôle!

— Laissez donc! il n'y aurait pas assez de poêles et de chaudrons dans le Poitou pour le charivari; puis, comme vous êtes veuf, on vous ferait monter sur l'âne.

— Insolent!

— Il a raison, cria Brigitte en saisissant le bras de Pilon qui brandissait sa canne. Peut-on déraisonner ainsi à soixante ans!

— Déraison ou sagesse, cela ne regarde personne, répliqua fièrement Pilon. Charbonnier est maître chez lui, et je vous le prouverai demain à tous en signant, chez le tabellion des Treilles, mon contrat avec Henriette.

On se sépara sur ces paroles. Henriette et Bouchet coururent pleurer dans leur chambre; l'apothicaire se mit à disputer avec Brigitte dans l'officine, et Roussel, dont l'œil gris pétillait d'astuce et de rage, sortit en prévenant qu'il ne rentrerait que fort tard ; mais, dès que la nuit fut tombée, il rentra par le jardin sans être aperçu, et se glissa sans bruit dans le cabinet attenant à la chambre de son maître.

A neuf heures et demie, selon sa règle invariable, le docte Pilon, fatigué des émotions de la journée, alla chercher la paix et le repos dans son vaste lit à colonnes. Il fit sa prière, trempa ses doigts dans le bénitier, orné du buis des Rameaux, qui pendait à son chevet, mit son bonnet de nuit que serrait un ruban jonquille, et se coucha en ayant bien soin de tirer les rideaux à cause de l'air, et de placer sa tabatière sur sa table de nuit. La lampe éteinte, il réfléchit quelques instants sous ses courtines, non aux obstacles que pouvait trouver son mariage, car il était plus obstiné et plus têtu qu'une mule du Poitou, et ne revenait jamais sur un projet fiché une fois dans sa tête, mais à l'obligation où il se verrait probablement de se séparer de Bouchet, son élève chéri. Au milieu de ces réflexions, ses yeux se fermèrent, le doux sommeil ouvrit ses ailes sur sa couche et y laissa tomber des rêves délicieux.

Il lui semblait que, paré du justaucorps vert à boutons d'argent qu'il n'avait mis que trois fois en sa vie, le jour des cinq compositions, quand il devint consul du bureau des marchands, et qu'il fut élu membre de l'Académie de Poitiers, il se rendait à Saint-Porchaire, sa paroisse, pour y recevoir, au pied des autels, le serment d'Henriette. Il entendait les modulations sonores de l'orgue, les chants des clercs, et respirait, à pleins poumons, les parfums de l'encensoir et les suaves senteurs du bouquet de mariage, lorsqu'un léger bruit et une sensation de froid l'éveillent tout à coup.

Il ouvre les yeux, écoute, et qu'on se figure sa terreur, en se sentant couvert de la tête aux pieds par des reptiles qui se traînaient lentement sur sa peau, y laissant leur trace glaciale, ou s'y collaient pour s'y réchauffer en frétillant! Il se souvient alors des menaces de Roussel, et la vérité lui apparaît dans toute son horreur : ce misérable a ouvert le coffre de fer et, attirées par la chaleur, les vipères se sont glissées dans son lit et l'environnent. Une seconde lui suffit pour apprécier sa position. Il sait qu'au moindre mouvement il recevra une piqûre et que cette piqûre, c'est le venin sans remède et la mort. Glacé de terreur, immobile et retenant même son haleine, il subit ce supplice affreux et a la patience d'attendre que les vipères aient trouvé une place chaude. Mais, à ce moment, nouvel effroi! il tremble que sa voix ne les réveille et que le premier cri ne soit le signal de sa mort.

Longtemps il hésita ainsi : un élan désespéré l'emporte enfin; il appelle en tremblant d'abord, ensuite plus haut, et bientôt de toute sa voix. Heureusement pour lui, Bouchet ne dormait pas; penché à sa lucarne au-dessus de la fenêtre d'Henriette, il entendit les cris de détresse de l'apothicaire et accourut.

— Êtes-vous malade, maître? demanda-t-il en ouvrant la porte.

— Bouchet, répondit le patient très-vite, où est Roussel?

— Je l'ignore, monsieur, il n'est point encore rentré.

— Allume la lampe, le briquet est sur ma cheminée. Bien! A présent, Bouchet, jette un coup d'œil sur le coffre aux vipères et regarde s'il est bien clos.

— Miséricorde!...

— Que vois-tu donc?

— Ah! maître, le coffre est ouvert et entièrement vide!... Que sont devenues les vipères?...

— Ne t'en inquiète pas! cours plutôt au laboratoire, et apporte-moi vite, mais bien vite, dans le plus grand récipient possible, le lait que nous devions préparer demain matin.

Bouchet descendit les marches de l'escalier quatre à quatre et remonta, au bout d'un instant, portant un de ces grands vases nommés jadis *gréals*, plein de lait écumant.

— Maître, voici le lait, dit-il, qu'en faut-il faire?...

— Le porter au bord de ces rideaux et attendre en silence.

L'apprenti obéit; mais, quelques minutes après, il poussa une exclamation de surprise en voyant les vipères sortir du lit de tous côtés, et gagner en rampant le vase plein de lait.

Pilon, froid comme un marbre, ne faisait pas un mouvement. Quand il ne sentit plus rien sur ses membres paralysés :

— En sais-tu bien le compte?... demanda-t-il d'une voix faible.

— Comme des grains de mon chapelet, monsieur Pilon.

— Combien y en avait-il dans le coffre?...

— Trente sept, y compris celles que Roussel ramassa hier au bord du Clain.

— Compte-les avec soin, Bouchet!

L'apprenti s'approcha du vase et compta les vipères.

— Combien en trouves-tu? reprit l'apothicaire de sa voix dolente.

— Trente-six!

— Compte-les de nouveau, et ne te trompe pas, au moins!

— J'ai beau chercher en les touchant avec la spatule de fer, je n'en trouve pas davantage!

— Malheureux que je sois, où est donc la trente-septième?...

— Je peux vous le dire, maître, mais à une condition!

— Laquelle? parle vite!

— Que vous m'accorderez la main de Mlle Henriette!

L'apothicaire ne répondit pas.

— Si vous me la refusez, dit résolûment Bouchet, je me retire !

— Malheureux ! tu aurais le cœur de me laisser dans ce péril !...

— Vous me livrez bien au désespoir, qui est plus cruel que la mort !

— Reste, et parle ; je promets tout !

— Jurez-le.

— Oui, sur mon salut !

— Ce n'est pas assez : jurez, maître, sur l'honneur de notre art !

— Soit ! je le jure devant Dieu !

— Eh bien ! la dernière vipère est encore attachée à la main de Roussel, qui a été piqué sans doute en ouvrant le coffre, et qui vient de mourir gonflé comme une outre et tout bleu dans le laboratoire.

A peine Bouchet eut-il prononcé ces paroles, que l'apothicaire, rejetant avec force draps et couvertures, s'élança hors du lit et vint tomber pâle et tremblant à deux pas



Bouchet et Henriette en habits de noces. Dessin de Foulquier.

de son apprenti, qui ne le reconnut pas. Ses cheveux, noirs la veille encore, malgré l'âge, avaient blanchi subitement. Des rides profondes sillonnaient son front, et ses nerfs, agités d'un tressaillement convulsif, lui donnaient l'apparence de ces malheureux frappés de vertige ou atteints de la danse de Saint-Guy.

Il lui fallut du temps pour se remettre de cette terrible angoisse. Les bons soins de sa nièce et de dame Brigitte, et le dévouement de Bouchet finirent par ramener pourtant le calme dans son âme. Fidèle à sa promesse, il unit ces deux enfants d'adoption, qu'il conduisit, en grande toilette et le bouquet au côté, au même autel où il comptait aller s'agnouiller lui-même, et ne tarda pas à céder son officine au nouvel époux ; mais à deux conditions expresses, l'une qu'en exécration de Roussel et de la vengeance que méditait ce malheureux, puni par son propre forfait, il n'aurait jamais d'apprenti, et l'autre que dans sa maison il n'entrerait plus de vipères. MARY-LAFON.

LE SALON DE 1857. — LES PASTELS.

LA DISCUSSION PHILOSOPHIQUE, D'EUGÈNE TOURNEUX.

Un mot des pastels, ce genre français par excellence, cette peinture de famille qui lutte avec la peinture à l'huile, grâce au talent d'Eugène Giraud, de Maréchal, de Metz, et d'Eugène Tourneux, son digne élève. Le *Christophe Colomb* revenant enchaîné du nouveau monde, par Maréchal, est certes un grand et beau tableau d'histoire, — sauf un peu de contrainte dans la pose et dans l'expression. Le *Portrait de Mme la comtesse de Castiglione*, par Giraud,



Salon de 1857. — *La Discussion philosophique*. Pastel d'Eugène Tourneux. Dessin de Bocourt.

rivalise de beauté étrange et fantastique avec le modèle ; c'est le plus haut éloge qu'on en puisse faire. *La Discussion philosophique*, d'Eugène Tourneux, que nous reproduisons, remplit les magnifiques promesses faites par ce talent si profond et si suave, lorsqu'il reçut la médaille à ses débuts en 1843. « Souvent, dit le programme, les amis du Titien, parmi lesquels étaient Daniel Barbaro, commentateur de Vitruve, l'historien Paul Jove et André Vésale, se réunissaient pour converser. » Quoi de plus simple qu'un tel sujet ? Et voyez tout ce qu'ont su y mettre l'esprit et le cœur de l'artiste : l'opposition des figures et des caractères, — l'enfant qui regarde une image, près du vieillard qui contemple une idée ; les fleurs vivantes parmi les livres morts, — (fleurs oubliées par notre photographe ; — ô soleil ingrat pour le chef-d'œuvre de ses rayons !) et tout cela d'une harmonie grave et d'une couleur souriante. Encore un peu de métier, et Eugène Tourneux quittera la poudre fragile du pastel pour l'huile éternelle des maîtres qu'il comprend si bien.

P.-C.

LA SCIENCE EN FAMILLE. — ASTRONOMIE (1).

LES NÉBULEUSES.

Le jardin d'Académus. Botanique et astronomie. Les nébuleuses et leurs merveilles. Définition. Transformations. La voie lactée et ses prodiges. Voyage de deux millions d'années. Rechute sur la terre. Les cannes de M. de Laplace.

A une lieue à peine des murailles de Paris, et tout auprès de la rivière de Bièvre, s'élève un charmant petit château, qui a appartenu à l'illustre Laplace. Lorsque le grand géomètre se promenait dans son parc, avec la réunion d'hommes remarquables qui gravitaient autour de lui, et qui composaient ce qu'on a nommé la *société d'Arcueil*, on voyait là se renouveler, à vingt-deux siècles de distance, le spectacle qu'avait présenté jadis le jardin d'Académus.

Pénétré de respect pour ces souvenirs, j'errais, un certain jour, sous les longues allées de marronniers avec un jeune apprenti astronome attaché à l'Observatoire de Paris.

Je suivais alors, au Jardin des plantes, le cours de botanique de M. Desfontaines, et j'étais tout rempli de ma nouvelle science. Je ne laissais pas passer un géranium bec-de-grue, sans en compter les anthères; un muguet sceau-de-Salomon, sans en commenter la racine; et je m'étonnais que mon compagnon ne prît pas autant de plaisir que moi à ramasser des brins d'herbe.

— Quand j'herborise, me dit-il, c'est dans le ciel, en y promenant le champ d'un télescope.

— Oh! repris-je étourdiment, une fois que vous connaissez le nom des constellations et leur figure, vous n'avez pas grandes découvertes à faire là-haut, et vous ne pouvez y remarquer ces prodiges d'organisation qui rendent l'étude de la botanique si attachante.

— On peut faire dans le ciel plus de découvertes que vous ne pensez, même sous le rapport de l'organisation, ou plutôt de la constitution des astres. Par exemple, savez-vous bien ce que c'est qu'une *nébuleuse?*

— Je n'en ai, je vous l'avoue, qu'une idée fort... nébuleuse.

— Eh bien! sachez qu'il n'y a rien d'intéressant comme l'étude physiologique des différents états par lesquels passent les nébuleuses avant d'arriver à celui d'étoile parfaite.

— Vous tendez à m'embrouiller de plus en plus. Combien donc y a-t-il de temps qu'on étudie ces métamorphoses?

— Une soixantaine d'années, depuis les magnifiques travaux télescopiques de sir William Herschell.

— Vous vous moquez de moi. Est-ce que les étoiles du ciel poussent comme des champignons?

— Pas tout à fait; quoique Tycho-Brahé en 1572, et Képler en 1604, aient vu apparaître et disparaître en quelques années une étoile des plus brillantes. Mais vous, qui êtes un grand botaniste, si vous aviez à faire l'histoire du marronnier d'Inde, par exemple, planteriez-vous un marron pour en suivre le développement jusqu'à ce que l'arbre eût acquis toute sa grandeur, et se fût décidé à mourir de vieillesse?

— Non certes, car je serais mort moi-même longtemps avant.

— Et ne croyez-vous pas qu'il suffirait, pour faire la monographie du marronnier, d'examiner dans ce parc la coque épineuse qui vient de tomber, puis le marron, puis l'arbrisseau à peine sorti de terre, puis l'arbre enfin, à toutes ses dimensions?

— Assurément, et c'est toujours comme cela qu'on procède.

— C'est aussi comme cela que William Herschell a procédé pour les nébuleuses. Mais d'abord je dois vous dire que les astronomes appellent de ce nom des lueurs phosphorescentes répandues dans toutes les parties du ciel, et qui paraissent provenir de deux causes entièrement différentes. Les unes, sur lesquelles je ne veux pas m'étendre en ce moment, avaient été remarquées de toute antiquité, et sont nommées par les savants modernes *nébuleuses résolubles*. Ptolémée en avait indiqué quelques-unes. Grâce à l'invention des lunettes, Galilée reconnut que ces nébuleuses *se résolvent* en amas d'étoiles trop éloignées de nous pour être distinctes à la vue simple. Depuis lors on en a catalogué plusieurs centaines, jusqu'à William Herschell et à son fils, qui en ont signalé des milliers. Les autres nébuleuses, ou plutôt les véritables nébuleuses, ne sont visibles qu'avec de fortes lunettes. Ce sont de grandes taches laiteuses, dont les contours sont irréguliers, indéfinis, dont la lumière est faible et uniforme. A côté de ces lueurs diffuses, s'en trouvent d'autres où l'on remarque des points plus brillants que le reste, avec des solutions de continuité, comme si la matière phosphorescente tendait à s'agglomérer vers certains centres d'attraction. Ailleurs cette concentration devient plus visible; le contour extérieur des nébulosités séparées paraît presque circulaire: plus loin, un noyau lumineux apparent s'est formé; enfin, la précipitation de toute la nébulosité a pour résultat définitif autant d'étoiles qu'il y avait, dans la nébuleuse originaire, de centres d'attraction distincts.

— Et combien de temps une nébuleuse emploie-t-elle pour se transformer ainsi?

— Voilà ce qu'on ignore absolument aujourd'hui; mais soyez tranquille, grâce aux portraits des nébuleuses actuelles, soigneusement photographiés et conservés dans nos observatoires, votre question sera résolue d'ici à quelques siècles.

— Grand merci du renseignement.

— En attendant, je puis vous dire ce que pense un homme qui fait autorité en ces matières, M. Arago. Il croit que, suivant les conditions d'étendue, de densité, de constitution physique de la matière phosphorescente, certaines nébuleuses peuvent employer des millions d'années à se condenser, tandis que pour les autres un espace de temps infiniment moindre sera nécessaire. Selon toutes les apparences, notre soleil lui-même, qui n'est pas autre chose qu'une petite étoile, a subi des transformations semblables à celles que je viens de vous exposer. Le célèbre Laplace a le premier formulé cette hypothèse, adoptée par la science moderne, et qui ne laisse pas d'avoir une certaine analogie avec les tourbillons de Descartes. Suivant Laplace, le vaste espace actuellement

(1) Voyez, pour la série des études astronomiques, la Table générale des vingt premiers volumes et celles des volumes suivants.

soumis à l'influence de notre soleil se trouvait autrefois rempli par une sorte de brouillard phosphorescent, animé d'un prodigieux mouvement de rotation. Peu à peu, cette matière diffuse et lumineuse, abandonnant aux espaces célestes une portion de sa chaleur, se condensa de manière à former vers le centre un noyau étincelant. A mesure que le refroidissement augmentait, l'immense nébulosité, se resserrant davantage, tournait de plus en plus vite sur elle-même, de sorte que cette rotation violente détachait successivement vers l'équateur des zones de vapeurs, qui continuaient à circuler dans l'espace avec la même vitesse et dans le même sens. Si une ressemblance parfaite de mouvement et de substance avait toujours présidé à ces formations, ces zones de vapeurs, en se solidifiant, auraient formé autour du soleil des anneaux analogues à ceux que nous voyons autour de Saturne; mais les moindres perturbations dans leur principe devaient à la longue en amener d'immenses dans leur organisation; aussi, presque toujours, chaque anneau de vapeurs s'est-il rompu en plusieurs masses. Grâce à la puissance incessante de l'attraction, ces masses ont dû prendre la figure d'une sphère, formant ainsi autant de planètes à l'état de vapeur. Quelquefois, les forces de ces planètes se balançant mutuellement, elles ont continué à circuler autour du soleil dans des orbites très-rapprochées, comme cela arrive pour Cérès, Pallas, Junon, Vesta et une vingtaine d'autres petites planètes situées entre Jupiter et Mars. Le plus souvent, l'une des masses de vapeurs a été assez puissante pour englober successivement toutes les autres, et alors l'anneau de vapeurs primitif s'est trouvé métamorphosé en une seule planète fluide.

Maintenant, si nous suivons les changements qu'un refroidissement ultérieur a dû produire dans ces planètes de vapeurs dont nous venons de concevoir la formation, nous verrons naître, au centre de chacune d'elles, un noyau s'accroissant sans cesse par la condensation de l'atmosphère environnante. Pendant cette période, les planètes ressemblaient parfaitement au soleil, lorsqu'il était à l'état de nébuleuse. Le refroidissement a donc dû produire, aux diverses limites de leurs atmosphères, des phénomènes pareils à ceux que je viens de vous décrire, c'est-à-dire des anneaux et des satellites circulant autour d'un noyau central. C'est ainsi, notamment, que s'est formée notre lune; c'est ainsi que se sont formés l'anneau de Saturne et les satellites de Jupiter.

Je ne vous ferai pas suivre le refroidissement de la terre depuis l'instant où une partie de ses vapeurs s'est condensée de manière à former une boule liquide, incandescente, jusqu'au moment présent où la couche solide de la surface va en s'épaississant sans cesse, mais en se contractant, en se bouleversant, en se soulevant quelquefois. Nous allons continuer, si vous le voulez bien, à *herboriser* dans les *champs de l'éther*, comme disent les poëtes.

Vous avez souvent entendu ces mêmes poëtes parler de la multitude innombrable des étoiles, et vous serez sûrement étonné d'apprendre qu'avec vos yeux vous n'en distinguez pas plus de quatre mille; mais n'allez pas vous affliger de la solitude des cieux, car à mesure qu'on se sert de lunettes plus fortes on y découvre de nouveaux astres; de telle sorte qu'avec son télescope de trente-neuf pieds William Herschell en apercevait plus de dix-huit millions, dans la voie lactée seulement. Vous conviendrez que ceci rend suffisamment aux étoiles leur adjectif d'*innombrables*.

En effet, la voie lactée, que nous voyons par les belles nuits, au-dessus de nos têtes, comme un nuage blanchâtre, comme un pont lumineux jeté sur le firmament, est un amas d'étoiles tellement éloignées de nous que leur lumière se confond à nos yeux lorsqu'ils ne sont pas armés d'un télescope. Par des considérations basées sur la science des probabilités, on a pu se convaincre que ces myriades de soleils font partie d'un même système, et sont agglomérés dans l'espace infini de façon à affecter à peu près la figure d'une meule de moulin ou, si vous aimez mieux, d'un fromage de Gruyère. Notre soleil, qui doit vous intéresser particulièrement, est situé vers le centre de cette agglomération. Quand nous regardons vers la circonférence de la meule, nous découvrons en profondeur un nombre infini d'étoiles, qui paraissent, par conséquent, fort rapprochées les unes des autres, et c'est là ce qui forme la lueur blanchâtre de la voie lactée; quand, au contraire, nous portons nos yeux dans le sens de l'axe de la meule, autrement dit dans le sens de son épaisseur, nous n'apercevons qu'une médiocre quantité d'étoiles disséminées sur tous les points de la voûte céleste. La profondeur de la voie lactée est si prodigieuse que la lumière de ses dernières étoiles emploie plusieurs milliers d'années pour cheminer jusqu'à nous, quoiqu'elle voyage assez vite pour faire, en une seconde, sept fois le tour de la terre.

Eh bien! la voie lactée elle-même n'occupe qu'une faible partie de l'espace où il nous est donné de pénétrer à l'aide du télescope. Au delà de ses blancheurs, on aperçoit encore, avec de puissantes lunettes, de petits nuages laiteux, arrondis, des nébuleuses résolubles, lesquelles sont en réalité d'autres voies lactées, en tout semblables à la nôtre.

— Attendez un moment, car mon imagination s'anéantit devant cette immensité de la création. Pour rabaisser l'orgueil humain, on disait autrefois: *La terre n'est qu'un grain de sable dans l'univers*; hélas! il paraît qu'une telle comparaison était encore bien ambitieuse!

— Quelques-unes de ces nébuleuses sont tellement éloignées, que leur lumière a besoin de deux millions d'années pour arriver jusqu'à nous. Il y a donc deux millions d'années que cette lumière s'est séparée du corps qui l'a émise, et qui peut-être a cessé d'être lumineux depuis des milliers de siècles. Le laps de temps nécessaire à ce voyage de la lumière des nébuleuses est un des témoignages matériels les plus frappants de l'effrayante antiquité de la création.

La plupart des étoiles que vous voyez avec vos yeux brillent d'un éclat jaunâtre, comme notre soleil. Quelques-unes sont blanches et argentées, comme Sirius; quelques autres rougeâtres, comme Aldébaran; mais la plus grande variété de couleurs règne parmi les étoiles qui se laissent voir seulement avec des télescopes. Il y en a de bleues, de vertes, de jaunes, de rouges et de blanches. Les unes, comme notre soleil, sont isolées et voyagent dans l'espace à une immense distance des autres corps lumineux; d'autres sont accouplées deux à deux, trois à trois, ou en plus grand nombre, et forment des systèmes d'astres étincelants, qui circulent les uns autour des autres. Quelques-uns de ces systèmes sont composés d'étoiles de différentes couleurs; or, s'il se trouve alentour des planètes et des êtres animés, comme cela paraît probable, imaginez quels magnifiques effets de lumière doivent résulter des différentes situations de ces astres, diversement colorés. Nos plus beaux levers de soleil, nos aurores boréales les plus brillantes, paraîtraient bien pâles et bien insignifiants pour

des spectateurs habitués à de semblables représentations.

Revenons un peu aux marronniers du parc, et remarquez, s'il vous plaît, ceux qui bordent l'avenue. De loin, ils paraissent se toucher, mais, à mesure que nous avançons, ils semblent s'écarter les uns des autres et se grouper d'une manière nouvelle. Des changements analogues doivent se remarquer dans la situation des étoiles, si notre soleil voyage avec nous dans l'espace, et c'est ce qui a lieu effectivement; seulement les *avenues* du firmament sont d'une dimension si exorbitante, qu'il a fallu toute la précision des observations modernes pour reconnaître ces différences de position. Enfin, pourtant, on s'est assuré que tout notre système se transporte vers le point du ciel où se trouve actuellement la constellation d'Hercule. Ainsi, dans quelques millions d'années, l'apparence du firmament sera complétement changée pour les habitants de la terre, et les vieilles constellations mythologiques seront remplacées à leurs regards par de nouvelles combinaisons d'étoiles.

Les prodigieuses idées cosmogoniques exprimées par mon compagnon nous avaient tellement absorbés l'un et l'autre que nous n'avions pas entendu sonner la cloche du dîner. Un vieux jardinier, dépêché à notre recherche, arriva vers nous, en s'appuyant sur un échalas. Lorsqu'il



Aspect des nébuleuses, d'après le grand télescope de lord Rosse : en haut, nébuleuse elliptique du Centaure, nébuleuse spirale au nord de la Vierge ; au milieu, nébuleuses de Persée, de lord Rosse et du Serpent ; en bas, nébuleuses : de lord Rosse, — elliptique du Sagittaire, — et Lyre de lord Rosse. Dessin de C. Bulard.

nous eut rappelé la nécessité de satisfaire aux lois impérieuses de la matière, je lui dis en plaisantant :

— Savez-vous que vous avez là une canne bien élégante?

— Je ne la donnerais pas pour la plus belle du monde, répliqua le jardinier ; car c'est celle dont se servait ordinairement M. le marquis.

— Quoi! m'écriai-je, en prenant avec respect le bâton vermoulu ; la main du sublime géomètre a touché cet échalas!

— Oui, monsieur, dit le bonhomme, enchanté de parler de son ancien maître. M. le marquis n'était pas fier, et quelquefois, quand il avait dans son salon cinq ou six savants de Paris (je dis des plus gros), et quand il voulait promener avec eux, il me criait du perron : « Vernette, apporte des cannes pour ces messieurs ! » Et moi j'accourais avec une botte d'échalas, car j'en avais toujours sous la main pour ces occasions-là. A votre service, monsieur, quand vous viendrez un autre jour.

Je remerciai le brave homme, en riant de son anecdote, et je me flatte qu'elle ne paraîtra point indigne de la gravité de cet article, car on aime généralement à connaître les petits côtés par lesquels les plus vastes génies se rattachent à notre pauvre nature humaine.

P. GROLIER.

UNE ENTREVUE AVEC Mme DE GENLIS.

I.

Par une belle matinée du mois de juin 18..., je côtoyais silencieusement la rive du bois de Verrières, m'enivrant aux parfums des plantes sauvages et plongé dans mes rêveries de vingt ans, resplendissantes illusions qui colorent l'avenir, comme le soleil levant empourprait alors les pointes des herbes chargées de rosée !

Ma main sur mon coursier laissait flotter les rênes !...



Mme Guichard. Dessin de Bertall.

et la fumée bleuâtre de mon cigare se mêlait aux émanations du brouillard précurseur d'un beau jour.

Tout à coup je fus interrompu dans mes rêveries par un léger coup de cravache qui, effleurant le bout de mon cigare, vint m'éveiller et me rappeler à la vie réelle.

— Eh ! bonjour, ténébreux promeneur ! me cria une voix bien connue; toujours les allées sombres, les sentiers écartés ! toujours monté sur ton cheval pie, qui ressemble à un drap noir parsemé de larmes d'argent !... N'as-tu pas un crêpe au bras ?... Et ce volume qui repose en équilibre sur le pommeau de ta selle, c'est au moins *Young* ou *Anne Radcliffe*, si ce n'est *Baour-Lormian !...*

— Ni l'un ni l'autre, mon cher Alfred; c'est tout bonnement le premier volume des ***Mémoires de Mme de Genlis***.

— Ah ! par exemple, voici du nouveau : prendre du Genlis à jeun !... Mais, imprudent, tu as donc résolu de nous donner une seconde édition de l'aventure de ce malheureux Oscar qui, se promenant l'autre jour à cheval, en lisant *Malvina*, finit par s'endormir sur les étriers et se réveilla au beau milieu de la mare d'Auteuil, où son coursier trouva tout simple de se décharger de l'énorme fardeau d'un in-octavo de Mme Cottin ?... Voyons *ta* Genlis, car je n'y crois pas encore ; j'ai meilleure opinion de ton goût... Tiens ! ajouta Alfred, qui venait de lire sur la première page ces mots : « ***De la part de l'auteur, gage***

d'amitié... » Tiens! est-ce que tu connais cette vieille radoteuse?

— Mais oui, répondis-je, et je m'en félicite. Je la vois deux ou trois fois par semaine chez Mme A..., chez laquelle tout le monde sait qu'elle s'est mise en pension; là, grâce à l'amabilité bien connue de la maîtresse du lieu et à l'esprit charmant de celle que tu critiques sans la connaître, je t'assure qu'on trouve tous les soirs fort bonne compagnie, et que la conversation de Mme de Genlis est si peu en harmonie avec les propriétés narcotiques de *ta* Mme Cottin, que souvent, à minuit, on se demande s'il est déjà dix heures. Si tu passais seulement dix minutes avec elle, je crois que tu reviendrais à de meilleurs sentiments. Si tu veux, je me charge de ta conversion...

— Au fait, je ne demande pas mieux; après tout, c'est une bête curieuse comme une autre : on va bien voir la girafe et l'ours Martin!

— Eh bien! à demain chez Mme A..., rue Basse-du-Rempart; viens me prendre; je te présenterai et, dans tous les cas, tu verras la maîtresse de la maison.

— Oh! fit Alfred, je compte sur ce dédommagement; pour elle, j'irai. A demain donc.

II.

Le lendemain, à trois heures, j'entrais avec Alfred dans le salon de Mme A... Quelques visiteurs y étaient déjà, et, après la présentation de mon ami, je me trouvai avec elle dans l'angle d'une fenêtre qui donnait sur le jardin; Alfred venait de retrouver une personne de sa connaissance et causait de son côté.

— Mais Mme de Genlis est indisposée, elle a sa migraine, me dit tout bas Mme A...; elle ne descendra pas aujourd'hui.

— Diable! fis-je avec une légère grimace; j'aurais pourtant voulu la faire connaître à Alfred... Eh! mais, n'est-ce point elle que je vois là-bas? dis-je en lui désignant, à l'extrémité du jardin, une vieille dame enveloppée dans une espèce de tartan et la tête couverte d'un chapeau de gros de Naples assez fané... Ce costume, cette tournure... c'est Mme de Genlis!

— Oh! c'est parfait! répliqua Mme A... en riant aux éclats; celle que vous prenez pour la gouvernante de la maison d'Orléans, pour l'auteur du livre: *De l'Éducation des princes*, est, tout prosaïquement, la garde que je fais venir ici pour soigner celles de mes jeunes élèves qui sont malades : c'est la poseuse de cataplasmes et de sangsues du pensionnat!... Du reste, vous la connaissez : c'est Mme Guichard, qui vous affectionne particulièrement depuis le jour où vous lui fîtes tant de compliments sur son adresse à poser des cataplasmes à Black, mon chien danois... Mais c'est qu'en vérité, plus je la regarde, et plus je trouve, comme vous, qu'elle lui ressemble!

— Mais, madame, à s'y méprendre; c'est une ressemblance frappante, et, si vous vouliez... oui... vous voudrez bien, n'est-ce pas?... Laissez-moi punir Alfred de ses téméraires préventions.

Alors je développai mon plan, auquel Mme A... souscrivit en riant, comme une aimable femme qu'elle était... Au bout de quelques instants, elle se retourna et dit tout haut :

— Si nous descendions au jardin, messieurs?... Le temps est admirable! on ne respire plus ici.

— Et ta Mme de Genlis? me dit tout bas Alfred, en descendant l'escalier.

— Tu ne pouvais mieux tomber, lui répondis-je; elle est au jardin. Prépare-toi à adorer le veau d'or.

III.

Mme Guichard, que je reconnaissais parfaitement alors, était une excellente matrone de soixante et quelques printemps. Comme toutes les *dames* de sa profession, elle avait une mise et un langage mixtes, qui, participant des diverses classes qu'elle était appelée à soigner, avaient tourné au genre neutre; elle avait beaucoup retenu de ses fréquentations, et elle passait, avec un égal succès, de la dissertation sur les tisanes édulcorées aux hautes discussions politiques et métaphysiques. Elle tenait au peuple par les pieds et à l'aristocratie par les mains, qu'elle avait d'une passable blancheur; elle avait l'érudition d'une portière de bonne maison, qui a lu tout son Paul de Kock et suit son *Constitutionnel*. Pourvu qu'elle trouvât son café au lait chaud à point, tous les matins, qu'on l'appelât *Mâme Guichard* et qu'on fût toujours de son avis, surtout en thérapeutique, elle était satisfaite; car elle ne reconnaissait au-dessus d'une élève de M. Roux que M. Roux lui-même, l'*Esculape en chef*, comme elle l'appelait... Elle adorait la galette du Gymnase, cultivait les serins et ne méprisait pas le petit verre.

Lorsque nous entrâmes au jardin, cette estimable doyenne des gardes-malades était sérieusement occupée à cueillir quelques brins de mauves et de coquelicots, dont elle avait sans doute à composer une potion prescrite par le docteur. Mme A... avait emmené ses promeneurs d'un autre côté, pour me laisser le champ libre; je me dirigeai donc, avec Alfred, vers *ma* dame de Genlis.

— Tu ne croirais pas, me dit-il en marchant; mais, c'est une drôle de chose! J'éprouve un vague sentiment de respect et de frayeur, en abordant cette vieille femme qui, malgré mes idées bien arrêtées sur ses œuvres, n'en est pas moins un personnage historique...; c'est bête, mais c'est ainsi!

— Ça me fait toujours cet effet-là aussi, dis-je en détournant la tête pour qu'il ne me vît pas rire. Du reste, elle est très-bonne femme, très-simple, tout unie; tu vas voir : il faut vraiment savoir que c'est elle, pour reconnaître, dans un extérieur aussi sans façon, l'immortel auteur de tant d'œuvres que beaucoup admirent, ne t'en déplaise. Vois comme elle est modeste dans ses goûts!... La voici qui herborise, pour mettre la dernière main à son grand ouvrage de botanique qui paraîtra incessamment...

— De la botanique! Elle fait donc de la botanique!

— C'est un génie universel, mon cher!... Elle termine, en ce moment, la *Flore de l'intérieur de Paris* : quinze volumes in-folio!... c'est un travail colossal!

Mme Guichard, entendant le bruit de nos pas sur le sable, leva la tête et s'écria, en me reconnaissant :

— Tiens! c'est vous, monsieur!... Y a-t-il longtemps qu'on ne vous a vu!

— En effet, dis-je en m'inclinant avec le plus de respect possible; et je ne puis vous rendre mes devoirs aussi fréquemment que je le voudrais.

— Eh! mais, vous êtes charmant aujourd'hui! fit-elle, passablement étonnée du ton plus cérémonieux que je prenais avec elle.

— Permettez-moi, continuai-je bien vite en touchant la main d'Alfred, qui avait mis chapeau bas, de profiter de votre bienveillance, pour vous présenter mon ami Alfred de Surville qui aspirait, depuis longtemps, à l'honneur de vous rencontrer.

Alfred s'inclina profondément.

— M. de Surville, dites-vous...? s'écria Mme Guichard en ajustant ses lunettes d'acier, le marquis de Surville, le pair de France, premier écuyer cavalcadour de la reine Marie-Antoinette!

— C'était mon grand-père, reprit modestement Alfred, en saluant de nouveau.

— Un bien estimable homme, môssieur! et que j'ai vu mourir...

— Vous l'avez connu, madame?

— Pas quitté une minute pendant toute sa maladie : il s'était fait une habitude de me voir toujours là à son chevet... Vous savez, les malades... ah! je lui en ai fait avaler de ce quinquina! Seigneur Dieu! même que le médecin ordinaire du roi Louis XVI est venu trois fois de la part de l'auguste monarque..., un martyr, môssieur, que les sans-culottes ont fait mourir *dessure* les échafauds!...

Heureusement, j'étais un peu enrhumé, et un accès de toux avait couvert la finale de cette phrase monarchique.

— Quoi! vous avez eu tant de bontés! s'écria Alfred, avec l'accent de la reconnaissance.

— Que voulez-vous!... On se doit à l'humanité : c'est ma vie, depuis soixante ans; je mourrai en aidant les autres à mourir, et, tenez! encore aujourd'hui, toujours dans la bourrache et la guimauve. Les émollients, môssieur!... c'était le grand remède de môssieur Roux, *l'Esculape en chef :* un homme, celui-là, qui ne faisait pas de charlatanisme : même que S. M. Napoléon Ier allait le nommer baron, quand les Anglais l'ont empoisonné avec du café avarié, *dessure* une île déserte!...

Une seconde quinte vint, par bonheur, annihiler cette imprécation impérialiste.

— C'est un bonheur pour tous, murmura timidement Alfred, que vous daigniez descendre parfois des hauteurs du génie aux petites explorations de la science...; après les ouvrages immortels de Jussieu, de Candolle et Desfontaines, il y a bien à glaner encore dans le vaste champ de la botanique.

— Oh! la botanique! s'écria Mme Guichard avec un geste chargé de dédain...; encore une invention des savants qui font des affaires de tout! Des livres! des ouvrages!... à quoi sert tout ça pour atteindre son but?... J'ai lu des livres, gros comme les tours de Notre-Dame; même que M. Nodier, bibliothécaire du roi, m'avait autorisée à prendre des volumes à la bibliothèque de S. M. Charles X, que les héros de Juillet ont envoyé en exil *dessure* les rochers d'Holyrood.

Décidément, il était heureux que je fusse enrhumé.

— En définitive, continua-t-elle, j'ai toujours été réduite à revenir à l'expérience : la bourrache et la guimauve, les sangsues et la saignée! Voilà toute la médecine... même que le roi Louis-Philippe saignait lui-même son cocher, au moment où les révolutionnaires de 48 l'ont envoyé mourir *dessure* les terres de Claremont, à deux mille lieues de sa patrie!

Cette fois, je forçai ma toux qui commençait à s'apaiser.

— Allez! continua-t-elle; les savants sont de grands ignorants! Il y aurait un fier ouvrage à faire avec ce qu'ils ne savent pas...

— Certes, madame! fit Alfred avec une galante intention; il est attendu avec bien de l'impatience!

— L'expérience, jeune homme!... Ah! l'expérience! Moi qui vous parle, je me rappelle qu'en 1826...

— Oh! oui, interrompis-je, craignant quelque narration de cure topistique; madame a autant de science acquise que de bonté...

— Allons, allons!... toujours des compliments, flagorneur que vous êtes!... me répliqua-t-elle avec un sourire qui fut aussi gracieux qu'il pouvait l'être...

— J'ai vu les *Mémoires* de madame, dit Alfred en apostasiant toutes ses croyances littéraires... et, depuis longtemps, je connaissais la valeur du mérite que... dont... d'ailleurs...

— Quant à mes mémoires, interrompit-elle fort heureusement, il n'y a jamais eu de réclamations : un peu longs peut-être, parce que j'ai pour principe de détailler, afin qu'on sache bien à quoi s'en tenir; aussi ils sont exacts, modérés, et personne ne s'en plaint.

En ce moment, Mme A... survint avec sa compagnie, jugeant qu'il ne fallait pas que l'entrevue fût trop longue.

— Eh bien! dit-elle à notre *immortelle auteur*, vous avez donc fait décidément la conquête de ces messieurs?... Vous nous enlevez nos cavaliers.

— Madame n'est pas de celles qu'on quitte facilement, lorsqu'on a le bonheur de l'approcher, répondit Alfred, en mettant dans son compliment toutes les plus chatoyantes inflexions de la galanterie.

— Votre ami est fort bien élevé, me dit Mme Guichard, en souriant de tout le reste de ses trente-deux dents décimées par un long service; il faudrait que tous les jeunes muscadins d'aujourd'hui lui *ressemblent*.

J'appelai à mon aide toutes les puissances de mon rhume, pour voiler l'absence de l'imparfait du subjonctif... chez l'institutrice des princes du sang! Alfred fit, pour le coup, un salut qui porta son toupet jusque sur la pointe des œillets de la plate-bande; puis, s'avançant vers elle, il lui demanda, avec un accent des plus timides, la permission de venir souvent lui faire sa cour.

— Oh! monsieur..., bien volontiers, répondit notre héroïne, et si vous vous trouvez jamais dans le cas de votre grand-père, rappelez-vous que je suis toujours là, à la disposition des Surville.

IV.

Nous avions quitté Mme Guichard pour retourner au salon, et Alfred, émerveillé de la réception de Mme de Genlis, nous dit en remontant l'escalier :

— Quelle simplicité charmante!... quelle grâce parfaite!... quelle modestie dans son sans-façon!... Elle est vraiment fort bien et je suis ravi de la connaître... Seulement, je lui croyais le nez retroussé et elle l'a aquilin...

— Parbleu, mon cher, répondis-je, est-ce que la vieillesse ne rapproche pas le nez du menton! Chateaubriand n'a-t-il pas dit que le nez du père Aubry *aspirait à la tombe?*

— C'est juste! fit Alfred... Ma foi! je suis raccommodé avec Mme de Genlis; on me l'avait calomniée et je me déclare son champion, son chevalier, prêt à rompre pour elle toutes les lances qu'on voudra! Je soutiendrai, envers et contre tous, que c'est une femme des plus aimables et un génie supérieur.

V.

Le lendemain, nous racontâmes la chose *à la vraie* Mme de Genlis, qui rit beaucoup :

— Mais voyez donc ce que c'est que la gloire! répétait-elle sans cesse; il n'y a, entre moi et Mme Guichard, que la différence du nez (1)!...

GALOPPE D'ONQUAIRE.

(1) Voyez le portrait de Mme de Genlis, t. VI, p. 373.

LA GIROFLÉE. — FABLE.

Paul est enfin millionnaire,
Et, pour nous en instruire, il élève un château.
Il dit : « Mon parc, mon belvédère,
Mes orangers et mes jets d'eau. »
L'aqueduc aux arches romaines
Dessèche maints vergers, tarit maintes fontaines.
Désormais le village aux citernes boira ;
Avec l'aide du vent le moulin tournera.
Mais que dans ce bosquet cette naïade est belle !
Que d'inspiration, quelle fraîcheur près d'elle !
Dans la conque moussue admirez ces roseaux.
Le nénufar, la véronique,
Toute la famille aquatique,
Vient boire à ces nouvelles eaux ;
Troupe servile, toujours prête
A courber humblement la tête
Sitôt que paraît le seigneur

Il est tout plein de sa grandeur.
Il veut que sa magnificence
Éclate en ce séjour. Au château que de bruit !
Que de feux éclairent la nuit !
Quel cercle de plaisirs, dès que le jour commence !
Le million s'écoule, avec lui les flatteurs.
Le château languit solitaire ;
Adieu les soins réparateurs !
Bientôt, négligence et misère,
Triste couple, et du temps rapide auxiliaire,
Partout vont imprimant la trace de leurs pas.
La ronce est aux jardins ; un mur croule là-bas,
Et, l'aqueduc percé, la nymphe est sans fontaine.
Le nénufar déloge avec les eaux ;
Iris, véronique, roseaux
Ont bientôt quitté le domaine.
Le maître voit cet abandon,
Et dit en soupirant : « De mon sort c'est l'image. »
Mais un jour, dans la conque une graine sauvage
Trouvant un reste de limon,
Une fleur en naquit, odorante, étoilée ;
C'était vous, douce giroflée !
Aux yeux du châtelain elle s'épanouit,
Présageant l'amitié fidèle,
Qui revient à son heure et l'espoir avec elle,
Quand la grandeur s'évanouit.

J.-Jacques PORCHAT.

RÉBUS SUR BONAPARTE.



EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE DERNIER.

Harangue de Bonaparte à l'armée d'Italie : « *Soldats, vous n'avez ni pain ni souliers ! Voilà l'Italie et ses trésors ; allons les prendre !* » (Sol — Davoust — navet *ni* peint nid sous *lié* — voile à l'Italie — S. E. — treize *o* — rat long — *lep* rend — *dre.*)

MOT DE LA CHARADE-PROVERBE.

Le mot de la charade-proverbe d'août et septembre dernier est : Bonhomme (bonne-homme). (Voyez, pour la mise en scène des charades en famille, le numéro de septembre 1856.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LA ROSE DE MISS SARAH.

ÉPISODE DE LA GUERRE DE L'INDE.



Le Départ (*Ablibied*). Ballade d'Uhland. Dessin de Gustave Roux.

Vous voulez que je vous parle de la guerre de l'Inde? dit le major ***, arrivé dernièrement de Calcutta ; eh bien, voici un épisode qui contrastera du moins avec les horreurs de cette lutte abominable.

Il y a quinze mois, on prenait le thé chez sir William F..., ancien député des communes, qui habite un des plus jolis hôtels de Londres.

La reine du salon était sa fille, miss Sarah..., véritable portrait de Lawrence, détaché de son cadre.

Elle était triste au milieu de la joie de tous, parce qu'il y avait là deux jeunes gens qui se disputaient son cœur : un capitaine des horse-guards, à qui son père avait presque promis sa main,— et un jeune volontaire, sir Georges Brown, qui, en désespoir de cette union, partait le lendemain pour l'Inde, avec le frère de sir William, le colonel Henri F....

Trois fois déjà, le colonel et sa charmante nièce avaient retenu sir Georges, comme pour lui donner l'occasion de s'expliquer.

— Vous êtes musicien, monsieur, lui dit enfin miss Sarah, en ouvrant son piano; soyez assez bon pour nous chanter quelque chose.

Après un moment d'hésitation, l'officier de fortune s'assit devant le clavier.

— Je ne sais rien, dit-il, — qu'une ballade imitée d'Uhland, et intitulée : *Ablibied* (le Départ).

Et il chanta, avec un accent indicible, les paroles dont voici la traduction :

« — Quel est ce bruit de voix et de pas dans les rues? Jeunes filles, ouvrez vos fenêtres.

« C'est le compagnon qui part pour la guerre. On lui fait gaiement la conduite.

« Mais les autres ont beau pousser des cris de joie et brandir leurs chapeaux ornés de fleurs; le compagnon reste étranger à cette fête ; il marche absorbé, pâle et silencieux.

« Les brocs se heurtent, le vin petille. — Bois donc avec nous, ami ! — Loin de moi, répond-il, ce vin d'adieu qui me brûle le cœur.

« Or, là-bas, à la dernière maison, une jeune fille regarde à sa fenêtre. Elle voudrait cacher ses larmes derrière ses roses et ses giroflées.

« Et, en passant au-dessous, le compagnon lève les yeux, mais il les baisse aussitôt, en voyant que la jeune fille s'est retournée ; il poursuit sa route avec tristesse, et pose une main sur son cœur pour le contenir.

« — Ami, disent les autres, eh quoi ! tu n'as point de bouquet? Regarde là-haut quelles belles fleurs se balancent et nous font signe. Holà ! toi, la plus belle d'entre toutes, laisses-en tomber quelques-unes pour le compagnon !

« — Hélas ! amis, que ferais-je d'un bouquet, moi que personne n'aime en ce monde? Il se flétrirait au soleil et le vent l'effeuillerait...

« Et il passe sans voir la rose que vient de lancer la jeune fille, et qui roule, inutile et perdue, dans la fange du ruisseau.

« Les cris et les chants se perdent à leur tour au loin. Et la jeune fille écoute encore longtemps, longtemps... puis elle s'écrie, en refermant sa croisée :

« — Hélas ! il est parti sans voir ma fleur tomber à ses pieds, sans savoir que je l'aimais en silence.

« Me voici restée seule, seule avec ma douleur, mes roses et mes giroflées! »

Tout le monde applaudit sir Georges, excepté miss Sarah, qui rentra dans sa chambre.

Un quart d'heure après, comme l'officier sortait de l'hôtel, au bras de sir Henri F..., il sentit quelque chose de doux et de léger sur sa tête, et il saisit, d'une main tremblante, une magnifique rose... toute humide de rosée — ou de larmes.

Il reconnut, à la clarté du réverbère, la fleur que miss Sarah portait à sa ceinture.

Le colonel poursuivit sa route, comme s'il ne se fût aperçu de rien.

Mais, le lendemain matin, il écrivit à sir Georges : « Le mariage de ma nièce est ajourné. Le papier ci joint est l'enveloppe de sa rose. »

Ce papier était un brevet de capitaine de cipayes (soldats indigènes de l'Inde).

Sir Georges comprit tout et bénit le nom d'Uhland.

Il courut embrasser le colonel F..., avec lequel il s'embarqua deux heures après.

L'occasion de gagner son brevet ne manqua pas au volontaire. A peine arrivé dans l'Inde et mis à la tête de sa compagnie de cipayes, il assista à la plus effroyable insurrection dont ait parlé l'histoire.

Vous vous rappelez l'affaire de Cawnpore et les massacres qui ont terrifié le monde, il y a quelques mois.

Le colonel Henri F... et sir Georges étaient là, au poste le plus dangereux.

Malgré des prodiges de valeur, de sagesse et de fermeté, sir F... ne put empêcher la révolte de son régiment.

Seule, la compagnie de Georges resta fidèle. Pourquoi? parce qu'il avait un talisman. C'était une boîte de vermeil qu'il portait sur le cœur, et qui le préservait de la mort et de la défaite. Telle fut du moins la conviction qu'il parvint à inculquer à ses cipayes.

Il les emmena donc de Cawnpore avec armes et bagages; mais, à peine en marche pour rejoindre Havelock, il apprend que le colonel F... est resté captif des rebelles, — et qu'ils vont le scier entre deux planches, en commençant par les pieds.

Rentrer dans Cawnpore avec sa poignée d'hommes, — et disputer son chef à une armée victorieuse, ce prodige d'audace est pour Georges l'affaire d'un quart d'heure.

La folie même de l'entreprise en assure le succès. Les insurgés prennent les revenants pour des amis et les accueillent avec des cris de joie. Le colonel était déjà lié entre les planches, et deux cipayes graissaient l'instrument du supplice. Le capitaine et ses braves s'élancent, culbutent les meurtriers, détachent et emportent la victime.

Mais, bientôt remis de leur surprise, les factieux entourent sir Georges, et vont le fusiller à bout portant.

— Emmenez le colonel et laissez-moi mourir! crie le capitaine à ses soldats.

Un Hindou fait feu sur lui, à cinq pas, le visant juste au cœur. Le coup part, la balle atteint l'officier en pleine poitrine, mais s'aplatit sur son uniforme et retombe à ses pieds.

— Vive la reine et *Rule Britannia!* crie le capitaine, en brandissant son épée.

Et les Indiens, épouvantés d'un tel miracle, croient voir le Grand-Esprit incarné, prennent la fuite en désordre et lâchent leur double proie, que les cipayes emmènent en triomphe.

Ce trait mit le comble au prestige de sir Georges. On ne le nomma plus que le *capitaine au talisman*. Il devint la terreur des insurgés, depuis Delhi jusqu'à Lucknow. Il rentra vainqueur dans Cawnpore, avec le colonel Henri. Il châtia par vingt défaites les massacreurs indiens.

Le choléra seul l'ayant dompté, il revint, le mois dernier, à Londres, en congé de semestre, avec le brevet de lieutenant-colonel, et une lettre de sir Henri pour le père de miss Sarah.

Il y a quelques jours, on reprenait le thé chez sir William F... Le capitaine des horse-guards n'était plus là, — et pour cause. C'est que sir Georges chantait encore la ballade d'Uhland, avec une variante au dernier couplet. Il n'était plus aimé en silence : il épousait le lendemain miss Sarah F...

— Quel était donc ce talisman qui vous sauvait de la mort? lui demanda sa belle fiancée, en lui serrant la main.

— Cherchez au fond de votre corbeille de noces, répondit sir Georges.

Elle chercha et trouva la boîte de vermeil, renfermant les débris de la rose qu'elle avait jetée au volontaire, la veille de son départ.

C'est sur cette boîte que s'était aplatie la balle de l'insurgé indien.

— *Fidélité* et *foi* sont synonymes, dit sir Georges; l'une et l'autre ont leurs miracles ici-bas.

Cette histoire, acheva le major ***, a fait grand bruit en Angleterre. J'assistais naguère à un *meeting*, où il était question de transformer en soldats tous les domestiques des riches maisons, — la plus belle partie physique de la population anglaise, — en faisant signer aux lords l'engagement de les renvoyer en masse, ce qui ne leur laisserait plus d'autres moyens de vivre... que d'aller se faire tuer dans l'Inde. — Faites mieux encore, dis-je aux orateurs du *meeting*, après leur avoir raconté l'aventure de Georges Brown ; que nos filles et nos sœurs imitent Sarah F..., et elles créeront non-seulement des soldats, mais des héros, — comme il nous en faut pour reconquérir notre empire et le garder.

PITRE-CHEVALIER.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. SCRIBE.

Ce fauteuil est un des plus remplis parmi tous ceux de la docte assemblée. Douze noms s'y sont succédé, et ces douze noms représentent presque toutes les variétés des travaux de l'esprit. Ce n'est donc point ici un de ces siéges marqués d'un cachet tout spécial, qui ont conservé, dans la série de leurs possesseurs, un caractère permanent, transmis comme par hérédité. Les noms les plus divers se coudoient dans cette mêlée fraternelle, où un savant ouvre la marche qui est close par un auteur dramatique ; l'hospitalité la plus large s'est ouverte, sur ce terrain éclectique, à toutes les branches, les plus folles aussi bien que les plus vigoureuses, de la production intellectuelle. Les poëtes comiques, comme Picard, se sont assis à la place des poëtes tragiques, comme Racine et Crébillon. Un archevêque, M. de Boisgelin, y succède à un conteur plus que léger, Voisenon, l'auteur du *Sultan Misapouf*. Un philosophe, un critique amateur, un poëte agréablement léger, un traducteur expert, un littérateur qui toucha à bien des genres, à la tragédie, à la comédie, à la fable, à l'histoire, etc., complètent cette longue liste. Toutefois, dans ce pêle-mêle, le théâtre domine de beaucoup et réunit à lui seul, dans ses manifestations les plus diverses, jusqu'à six noms de mérite fort inégal, qui s'y sont plus ou moins directement consacrés.

I. — CLAUDE-GASPARD BACHET DE MÉZIRIAC.

(Élu en 1635.)

Un jour, on présenta à Malherbe un homme jeune encore, qui venait, disait-on, de faire un volume très-savant, plein de recherches curieuses, et qui serait des plus utiles. Malherbe prit l'ouvrage qu'on lui tendait : c'était l'*Arithmétique* de Diophante d'Alexandrie, — le premier livre où il ait été question d'algèbre, — traduite du grec en latin, avec notes et commentaires.

— Utile! dit le poëte en grommelant; je voudrais bien savoir si ce livre-là fera diminuer le prix du pain.

Le savant reçu avec tant d'urbanité était M. de Méziriac. Mais pourquoi aussi allait-il s'adresser à ce quinteux personnage, aux boutades redoutées, qui trouvait qu'un bon poëte ne sert pas plus à l'Etat qu'un bon joueur de quilles, et qui disait à Desportes que son potage valait mieux que ses psaumes? Le géomètre qui s'écriait, en venant de voir *Athalie* : « Qu'est-ce que cela prouve? » faisait, sur une œuvre bien différente, un raisonnement du même genre; mais Malherbe allait plus loin encore, et, devant les théorèmes du géomètre, qui prouvaient quelque chose, il eût demandé en haussant les épaules : « En mangerons-nous du meilleur pain? »

L'Académie française ne raisonna pas de la même façon, et, en 1635, elle alla chercher, dans sa retraite de Bourg en Bresse, l'auteur des *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres* et du *Commentaire* sur Ovide. Il est vrai que Méziriac avait écrit aussi des œuvres littéraires; mais ni ses vers ni sa prose en notre langue n'ont rien qui s'élève au-dessus du médiocre, et c'était certainement beaucoup moins au littérateur qu'à l'érudit, au savant, à l'homme qui avait creusé les arcanes mathématiques, qui savait parfaitement l'hébreu, le latin, le grec, l'italien, l'espagnol et d'autres langues encore, que s'adressait cet hommage de l'Académie.

Il est douteux qu'au siècle suivant ces titres eussent été suffisants pour attirer sur lui l'attention de l'illustre compagnie. Après sa mort, le crédit de son nom et de ses ouvrages avait tellement déchu qu'on ne put trouver aucun imprimeur pour son *Commentaire* sur Apollodore Il avait

fait, en treize livres, des *Eléments d'arithmétique servant pour l'algèbre.* On sollicita son fils de les publier ; mais celui-ci voulut alors les vendre si cher qu'il ne se présenta point d'acheteurs ; enfin, baissant ses prétentions peu à peu, il finit par les céder pour quinze cents livres à M. d'Alibert, trésorier de France à Montauban. Celui-ci, ayant été surpris par sa dernière maladie avant d'avoir pu les faire imprimer, les donna à un de ses amis, qui les donna lui-même à un M. Case, qui les donna à M. Picard de l'Académie des sciences, qui les donna à l'abbé Gallois. Ce dernier les offrit à plusieurs libraires, mais aucun n'en voulut entreprendre l'impression. Et voilà comme, après cette longue série de pérégrinations, le savant ouvrage de Méziriac demeura inédit.

C'était certainement un habile homme que Claude-Gaspard Bachet, seigneur de Méziriac, et un homme qui, comme tant d'autres, ne paraît pas avoir donné toute sa mesure dans ses ouvrages. Il fût monté plus haut s'il n'eût été si modeste et si amoureux de sa tranquillité avant tout. On parlait de le faire précepteur du roi Louis XIII, et il n'eut rien de plus pressé que de quitter la cour, croyant déjà sentir sur ses épaules, comme il le dit lui-même, le pesant fardeau de tout un royaume. Après avoir visité l'Italie et séjourné quelques années à Rome et à Milan, où même il professa quelque temps dans le collége des Jésuites, mais sans avoir fait de vœux, il revint se marier à Bourg, d'où il ne sortit plus. Ce fut de là qu'il envoya à l'Académie son *Discours sur la traduction*, où il prétendait avoir trouvé deux mille fautes très-grossières dans la version de Plutarque par Amyot. Il en était bien capable, et il est fâcheux qu'il ne les ait pas relevées en détail

II. — FRANÇOIS DE LA MOTHE-LE-VAYER

(Élu en 1639.)

En 1648, passait souvent sous les galeries du Louvre un petit homme, de figure peu correcte, vêtu de panne, chaussé de souliers noircis, contraires à tous les principes de la mode, et qui avait tout l'air, en un mot, d'un original de première force. Il marchait, tantôt d'un air préoccupé, tantôt, et presque toujours, en levant la tête à droite et à gauche, pour regarder attentivement les enseignes, sans cesser de crachoter un instant.

Ce singulier personnage, que l'on voyait régulièrement entrer au palais et en sortir chaque jour, intriguait beaucoup les habitants de la rue Saint-Honoré. Qui était-il? et que pouvait-il aller faire au Louvre ? Les conversations ne tarissaient pas là-dessus.

— C'est un prêtre, disait l'un, à moins que ce ne soit un ministre protestant.

— Lui ! ne voyez-vous pas que ce serait plutôt un astrologue? Toujours les yeux levés pour regarder les astres et observer les signes.

— Avez-vous remarqué, disait un autre en hochant la tête, que, toutes les fois qu'il passe devant un laquais qui joue du violon ou un bateleur qui joue de la guitare, il se sauve en grinçant des dents et en se bouchant les oreilles comme un possédé ?

— Et au contraire, l'autre jour qu'il tonnait à pierre fendre, il semblait ravi en extase au milieu de la rue.

— Il y a du louche là-dedans ; ce pourrait bien être quelque sorcier.

— Vous n'y entendez rien : ce n'est ni un prêtre, ni un astrologue, ni un sorcier ; mais simplement un opérateur.

— Un opérateur au Louvre ! y pensez-vous ?

— J'y pense beaucoup ; Sa Majesté ne se porte pas bien, et nos Esculapes patentés sont des ignorants. Pourquoi n'essayerait-on pas de la médecine *spagyrique*, puisque la médecine *galénique* ne peut rien. Il y a de fort savants hommes sur le Pont-Neuf

— Oui, oui ! Mondor m'a guéri d'un rhumatisme.

— Le baume du seigneur Hiéronimo est souverain contre les brûlures...

— Maître Désidério Descombes ne craint aucune comparaison !

— Alors ce doit être un opérateur.

— Certainement ! est-ce que, sans cela, on le laisserait entrer en pareil costume ?

Le jour où cette conversation avait lieu pour la centième ou la millième fois, et où l'on s'arrêtait enfin à cette ingénieuse hypothèse, deux cavaliers qui venaient en sens contraire croisèrent le prétendu charlatan, au moment où il allait disparaître sous un des guichets du Louvre. Un des deux cavaliers arrêta brusquement son compagnon par le bras, et lui montrant le bizarre personnage :

— Regarde, dit-il ; voilà un homme qui n'a pas de religion !

Celui-ci se retourna tranquillement.

— Mon ami, dit-il d'une voix douce, j'ai tant de religion, au contraire, que, pouvant vous faire punir pour ce propos inconsidéré, je vous pardonne.

Et il s'enfonça lentement sous le guichet, tandis que le cavalier restait à sa place, étourdi d'une riposte à laquelle il ne s'attendait pas.

Ce colloque avait été remarqué de nos premiers interlocuteurs, et lorsque les deux cavaliers voulurent se remettre en marche, ils se trouvèrent entourés d'une douzaine de boulangers, bouchers et courtauds de boutiques, fort impatients de savoir enfin le mot de l'énigme, et qui les interrogeaient avec avidité.

— Vous le connaissez, messieurs ? N'est-ce pas que c'est un charlatan ?

— N'est-ce pas que c'est un astrologue?

— N'est-ce pas que c'est un homme qui cherche la pierre philosophale?

— Allez au diable ! fit le cavalier avec impatience ; c'est un philosophe, par conséquent la même chose, et pire que tout cela !

Cette réponse ne satisfit qu'à moitié la curiosité du groupe, qui se rejeta sur le compagnon. Celui-ci, en s'éloignant, laissa tomber de ses lèvres le nom de M. de La Mothe-Le-Vayer, précepteur du duc d'Anjou, membre de l'Académie française ; et les honnêtes habitants des environs du Louvre restèrent fort étonnés, j'oserai même dire scandalisés, de ce que le précepteur du duc d'Anjou n'eût pas seulement un rabat neuf, et de ce qu'un académicien ressemblât à un opérateurr

C'est que François de La Mothe-Le-Vayer n'était pas un homme comme les autres. Sa singularité était, pour ainsi dire, passée en proverbe. Obligé par sa charge de hanter la cour et de la suivre dans ses voyages, il ne l'aimait pas, et trouvait moyen de s'en isoler entièrement.

« Il n'y a rien, écrit-il, que j'observe plus inviolablement, depuis que j'y suis, qu'un silence approchant du pythagorique. Mes yeux et mes oreilles me servent dans leurs fonctions accoutumées ; mais, pour ma langue, elle aurait sujet de se plaindre, si elle n'avait pris goût à l'agréable taciturnité que je me suis prescrite... Ce n'est pas de moi que vous devez attendre les plus curieuses

nouvelles du cabinet, quand même il en viendrait quelqu'une à ma connaissance. »

Ce courtisan malgré lui fut toujours rebelle à la mode, dans le séjour même de l'étiquette : « Je me formalise, lit-on dans ses opuscules, de ce rond de botte, fait comme le chapiteau d'une torche, et dont on a tant de peine à conserver la circonférence... Il y a des personnes en France qui ne trouvent rien de plus galant qu'un pied de longueur monstrueuse, ni rien de plus séant qu'un soulier quatre doigts plus long qu'il ne faut, avec un vide, qui ajoute beaucoup de peine à marcher. » Notre philosophe n'était pas de ceux-là, et Tallemant des Réaux lui rend le témoignage qu'à l'époque où l'on ne portait plus que des souliers, il était le seul qui eût gardé les bottes et les bottines, tant il éprouvait de plaisir à ne rien faire comme les autres.

C'est encore lui qui a donné cette curieuse définition de la cour, où, remontant, par l'étymologie, du mot latin *aula* (cour) au grec αὐλή (instrument à vent), il en conclut qu'elle est le séjour favori des vents, et que pour bien y conduire sa barque un pilote doit en connaître parfaitement tous les souffles.

On pourrait soupçonner qu'il n'avait guère plus d'amour pour ses fonctions près du duc d'Anjou, malgré l'étonnant succès qu'il obtint dans l'éducation du jeune prince, car il semble se ranger quelque part à l'avis de Lucien, qui a dit : « Celui que les dieux haïssent, ils le font précepteur. »



François de La Mothe-Le-Vayer. Dessin de Pottin.

Homme de mœurs austères, du moins après les folies de la première jeunesse, et d'une vie réglée, semblable à celle des anciens sages; presque toujours renfermé dans son cabinet et se privant même des plaisirs permis, il n'en a pas moins quelquefois, dans ses ouvrages, jeté des passages coupables, qui feraient douter à bon droit de la pureté de ses mœurs. Pyrrhonien déterminé, sceptique dans toutes les acceptions du mot, il s'est toujours nominalement soumis, par une heureuse contradiction, aux dogmes enseignés par la foi. Après un premier mariage, dont il semble qu'il n'ait pas eu lieu de se louer beaucoup, il éprouva le besoin de se *consoler* de la mort de sa femme, en en reprenant une autre ; et ce qui aggrave encore une inconséquence que ses amis lui ont amèrement reprochée, c'est que sa seconde femme était, comme dit Guy-Patin, une *sibylle* de quarante ans, et qu'il en avait lui-même de soixante-dix-huit à quatre-vingts. Mais il faut dire à sa décharge qu'il venait de perdre son fils unique, que MM. Esprit, Brayer et Bodineau, trois grands médecins d'alors, venaient d'envoyer, à l'aide du vin émétique, au pays d'où l'on ne revient pas ; que presque tous ses amis étaient morts, et qu'il avait besoin de peupler sa solitude.

La Mothe-Le-Vayer avait tout lu, tout retenu ; il a touché à tout : à la philosophie, à la théologie, à la politique, à l'histoire, aux sciences, à la morale, à la linguistique, en vrai journaliste, toujours à l'affût de l'à-propos, et il l'a fait avec plus d'érudition, de curiosité et d'originalité que

de style. C'était un partisan des vieux mots et de l'ancienne manière, plus libre et plus abandonnée, contre les puristes et en particulier Vaugelas; aussi la bonne vieille Mlle de Gournay, la fille d'alliance de Montaigne, qui était le porte-étendard du parti, l'honorait-elle d'une affection particulière et lui légua-t-elle sa bibliothèque, comme fit Ninon pour Voltaire. Il écrivit tard, par le conseil du père Sirmond, qui l'exhorta à réfléchir de bonne heure, mais à ne pas donner ses pensées au public avant l'âge de cinquante ans, ce qui ne l'empêcha pas de laisser une quarantaine d'écrits qui remplissent quatorze volumes in-octavo. Il n'en avait encore composé que quatre lorsqu'il entra à l'Académie, mais les autres se succédèrent de près et tous attirèrent l'attention du public. Il est vrai que La Mothe-Le-Vayer avait des moyens à lui pour forcer cette attention au besoin. Son libraire se plaignait de ne pas bien vendre son livre de *la Vertu des païens :*

— Ne vous inquiétez pas, répondit-il ; j'ai assez de crédit à la cour pour en faire défendre la lecture.

La prohibition eut lieu, et, comme l'avait prévu l'auteur, cela mit le public tellement en goût qu'il fallut plusieurs fois réimprimer l'ouvrage.

On a voulu faire passer notre philosophe pour un bourru ; le vrai est qu'il se montrait seulement bizarre dans ses opinions; que sa vivacité et son instruction le poussaient à contredire, mais sans entêtement. Sa conversation était pleine de charmes et abondante en renseignements de tout genre.

La Mothe-Le-Vayer aimait beaucoup les récits de voyages, surtout dans les pays éloignés : la curiosité était l'âme de sa vie. Il en donna, entre autres, deux preuves singulières : la première, en faisant promettre à son ami, le père Baranzano, de le revenir voir après sa mort, pour l'instruire de l'état des âmes de l'autre côté de la tombe. On ne dit pas si le père Baranzano s'acquitta de sa promesse, comme l'avait fait le philosophe Marsile Ficin pour son ami Michel Mercati.

La seconde eut lieu dans des circonstances plus singulières encore. La Mothe-le-Vayer allait rendre le dernier soupir : le fameux voyageur Bernier entre dans sa chambre, s'approche du moribond, et lui serre doucement la main.

— Mon ami... fait La Mothe-Le-Vayer, d'une voix affaiblie.

— Oui, mon pauvre ami, dit Bernier en prenant une figure de circonstance; que voulez-vous? il faut se résigner à la volonté de Dieu ; j'espère bien d'ailleurs que ce ne sera rien.

— Mon ami, dit l'autre, qui suivait toujours sa pensée, eh bien ! quelles nouvelles du Grand-Mogol?...

Il mourut là-dessus, laissant Bernier émerveillé, comme on le croira sans peine.

III. — JEAN RACINE.
(Élu en 1673)

Voulez-vous pénétrer avec moi dans l'intérieur de ce simple et brave ménage ? La maison est petite et propre; les meubles y trahissent l'aisance d'une heureuse médiocrité; la maîtresse est alerte, laborieuse, vigilante; la famille, nombreuse et florissante de santé.

Au moment où nous entrons, il y a grand tumulte dans la chambre principale : les enfants sont rassemblés autour du père, délibérant avec bruit; on vient de jouer à colin-maillard, à cligne-musette, à la main chaude, à cache-cache, et il s'agit de varier les plaisirs.

— Eh bien ! dit le père, si nous jouions maintenant à la procession !

— Oui, oui, c'est cela ! à la procession !

La motion est adoptée d'enthousiasme ; on se met en rang, on s'aligne. Les petites filles font le clergé avec une gravité irréprochable ; un petit garçon représente le curé de la paroisse, et le père, portant la croix, s'avance en tête du cortége, qui fait retentir la maison de ses chants, tandis que la ménagère sourit à la famille de la chaise où elle est assise, en tricotant des bas.

Mais j'entends d'ici les exclamations du lecteur, qui m'avertit de passer au déluge.

— Qu'est-ce que nous fait cet intérieur flamand, et à quoi bon ce digne bourgeois?...

— Ce digne bourgeois, lecteurs, est tout simplement l'auteur d'*Athalie.*

J'en suis fâché pour ceux qui professent l'opinion que tout homme de génie doit mener une vie dévergondée et qu'il n'est point de grand artiste ni de grand poëte qui puisse s'accommoder du calme de la vie commune ; mais ils seront d'abord obligés de rayer Racine, avec bien d'autres, de la liste de leurs grands poëtes.

Je ne pouvais mieux débuter que par ce tableau d'intérieur pour faire connaître l'homme d'un seul trait. Les joies de la famille étaient les premières à ses yeux, et il se hâtait de quitter la cour pour sa petite maison. Un jour, il revenait de Versailles, impatient de goûter ce plaisir, quand un écuyer de M. le duc vint lui dire qu'on l'attendait à dîner à l'hôtel de Condé.

— Je ne puis, répondit-il, avoir l'honneur de m'y rendre ; il y a plus de huit jours que je n'ai vu ma femme et mes enfants, qui se font une fête de manger aujourd'hui avec moi une très-belle carpe: il faut que nous dînions ensemble.

L'écuyer insista, lui représentant qu'une compagnie nombreuse, invitée au repas de M. le duc, se faisait aussi une fête de l'avoir, et que le prince serait mortifié s'il ne venait pas. Mais Racine, faisant apporter la carpe, qui valait bien un écu, et la montrant à l'écuyer :

— Jugez vous-même, dit-il, si je puis me dispenser de dîner avec ces pauvres enfants qui ont voulu me régaler aujourd'hui et n'auraient plus le moindre plaisir à manger ce beau morceau sans moi. Je vous prie de faire valoir cette raison, pour m'excuser, à Son Altesse Sérénissime.

Voilà Racine ! Pour ma part, j'aime presque autant ce trait qu'une de ses tragédies.

Je voudrais pouvoir montrer au lecteur, comme il m'apparaît, cet intérieur de l'âge d'or, ce ménage si digne, si patriarcal, si uni, si pénétré du parfum des vertus domestiques. Mme Racine était une femme d'une grande simplicité d'esprit, qui poussait l'indifférence pour la poésie jusqu'à avoir toute sa vie ignoré ce que c'est qu'un vers, et qui, chose incroyable ! n'avait ni lu ni vu représenter une seule des tragédies de son mari. Tout entière à ses devoirs d'épouse et de mère de famille, elle ne s'inquiétait pas du reste, et la fortune même avait peu de prix à ses yeux. Racine rapporta un jour une gratification de mille louis qu'il venait de recevoir de la main du roi : sa femme l'attendait dans la maison de Boileau, à Auteuil. Il courut à elle, et l'embrassant :

— Félicitez-moi, lui dit-il, voici une bourse de mille louis que je dois à la générosité du roi.

Mme Racine, l'écoutant à peine, se plaignit à lui d'un de ses enfants qui, depuis deux jours, ne voulait point étudier.

— Une autre fois, reprit-il, nous en parlerons ; livrons-nous aujourd'hui à notre joie.

Mais elle insista, lui représentant qu'il ne devait pas tarder à faire des reproches à cet enfant, et qu'il importait avant tout de lui témoigner combien sa conduite était coupable.

Pendant ce temps, Boileau, ne pouvant dissimuler son étonnement, se promenait à grands pas, et s'écria tout à coup, perdant patience :

— Quelle insensibilité ! a-t-on jamais vu faire si peu de cas d'une bourse de mille louis ?

O illustres bas-bleus de nos jours ! comme vous auriez méprisé cette digne Mme Racine, à laquelle songeait Ducis, dans sa charmante pièce des *Bonnes femmes* :

Bonnes femmes, je vous salue !
Bien sot qui ne vous choisira !
Oui, quiconque vous connaîtra,
A ses amis d'abord dira :
« Par une faveur imprévue,
Qu'il en tombe une de la nue,
Nous verrons de nous qui l'aura. »

. . . .
L'immortel auteur d'*Athalie*,
Et de *Phèdre* et d'*Iphigénie*,
Ce peintre enchanteur de l'amour,
Qui, plein d'esprit, de goût, de grâce,
Couvert des lauriers du Parnasse,
Charma la plus brillante cour, —
En sa maturité sévère,
Dans sa femme que chercha-t-il ?
Une très-simple ménagère
Qui fît avec lui sa prière,
Et répondît : « Ainsi soit-il ! »

Pour ma part, je ne trouve pas de spectacle plus touchant que celui de ce grand génie dans sa modeste maison, préoccupé du bonheur de ses fils, se faisant petit avec eux, leur prodiguant ses conseils et ses exhortations dans sa correspondance, veillant à leur chevet pendant la maladie, se faisant leur instituteur vigilant et pieux, récitant chaque jour la prière en commun, avec sa famille et ses domestiques, leur lisant et leur expliquant l'Evangile, plein d'attentions et de soins pour tous ceux qui l'aimaient, même pour sa nourrice, qu'il n'oublia pas dans son testament.

Lorsque sa fille aînée revêtit le voile, Racine, présent dans une tribune, fondait en larmes, et il pleurait encore quand il a écrit le récit de cette cérémonie en l'une de ses lettres. Comment s'en étonner d'ailleurs, quand on sait qu'il n'assistait jamais à une vêture sans être vivement attendri, ce qui faisait dire à Mme de Maintenon :

— Racine, qui veut pleurer, viendra à la profession de la sœur Lalie.

Oui, il avait besoin de pleurer, ce poëte, ce rival et peut-être ce vainqueur de Corneille et de Sophocle. L'émotion d'autrui excitait la sienne ; il avait l'âme ouverte à tous les attendrissements. Un jour, dans une représentation d'*Esther* devant le roi, la jeune actrice qui faisait le rôle d'Elise vint à manquer de mémoire :

— Ah ! mademoiselle, s'écria-t-il, quel tort vous faites à ma pièce !

La jeune fille, consternée, se mit à verser des larmes. Aussitôt voilà Racine qui court à elle, prend son mouchoir et lui essuie les yeux en pleurant lui-même.

Tel était ce grand poëte. On conçoit que je ne veux ni ne puis apprécier ici, dans un si court espace, et après tant de critiques des maîtres, le modèle qui a peut-être, avec Virgile, le plus approché de la perfection dans les œuvres de l'esprit, à ce point que, sauf ses deux premières pièces, toutes les autres sont des chefs-d'œuvre, à divers égards, et qu'on a pu même dire de chacune d'elles, suivant le point de vue où l'on se mettait pour la considérer, que c'était son chef-d'œuvre. Pour *Athalie*, cela est hors de toute contestation, et le consentement unanime de l'admiration publique l'a placée au premier rang du théâtre ancien et moderne. Mais toutes les autres mêmes ont chacune leur genre de perfection, bien digne d'attirer, comme il est arrivé souvent, les préférences des meilleurs juges : *Andromaque*, par l'émouvante et énergique expression des caractères, par la passion, la vie, le mouvement qui l'animent ; *Britannicus*, la pièce des connaisseurs, comme on l'a surnommée, où l'on trouve, dit Voltaire, toute la vigueur de Tacite, exprimée dans des vers dignes de Virgile, — par la fermeté savante, la sobriété sévère, la profondeur et le mâle éclat ; *Bérénice*, par la tendresse, la grâce, le charme et l'élégance, comme aussi par l'habileté avec laquelle il a su faire sortir une tragédie d'une situation unique ; *Bajazet*, par la nouveauté de la tentative, la beauté du rôle d'Acomat, le plus vrai et le plus élevé des caractères politiques transportés sur le théâtre, et par le mérite d'une *exposition* qui est restée sans rivale ; *Mithridate*, par la grandeur toute romaine, et l'on pourrait dire cornélienne, avec laquelle le sujet est traité ; *Iphigénie*, la tragédie des tragédies, qui transportait Voltaire d'admiration, par la splendide perfection du vers, par l'ensemble le plus complet, le plus solide et le mieux ordonné ; *Phèdre*, la pièce favorite de l'auteur, par la vérité, la profondeur, les élans de la passion qu'il y représente, par le caractère de l'héroïne, le plus dramatiquement conçu et le mieux peint qu'on ait jamais mis en scène ; *Esther* enfin, qui n'est pas une tragédie, si l'on veut, quoiqu'il y ait beaucoup à dire contre cette opinion généralement reçue, — par le charme exquis d'un style enchanteur, la beauté des détails et le lyrisme admirable des chœurs.

Malheur au barbare, comme disait l'auteur de *Mérope*, qui ne sentirait pas tout cela ! Il ne faut donc pas s'étonner si divers critiques, et quelquefois les mêmes, ont donné le premier rang tour à tour à presque toutes ces pièces. Le chef-d'œuvre de ces tragédies est toujours celle que l'on est en train de lire.

Et c'est le même homme qui a semé tant d'esprit, de malice, de verve légère et piquante dans *les Plaideurs*, cet aristophanesque éclat de rire en trois actes !

Je l'ai dit, il me serait impossible d'entrer ici dans l'appréciation détaillée de son œuvre ; j'aime mieux m'attacher à faire connaître son caractère et à peindre l'homme à côté de l'écrivain.

Qu'on lise les Mémoires de Louis Racine sur la vie de son père, qui peuvent être suspects pour certains faits et certaines dates, mais qui sont encore, dans l'ensemble, la source la plus sûre et la plus irrécusable : c'est là que la piété, la modestie, la droiture et toutes les vertus privées du poëte éclatent avec leur simplicité touchante. Dans la force de l'âge et du talent, Racine, par scrupule religieux, renonça au théâtre, et, si l'on en croit son fils, il eût même voulu anéantir ses productions profanes, holocauste que Dieu ne demandait certainement pas, et que la postérité n'eût point pardonné à l'auteur d'*Athalie*. Les pressantes exhortations de la mère Racine, sa tante, religieuse de Port-Royal, ne contribuèrent pas peu à le retirer du théâtre. Toute sa crainte était d'avoir un fils qui

composât des tragédies ou même des vers, et sa femme élevait ses enfants dans l'éloignement des spectacles. La religion détruisit en lui l'amour démesuré qu'il avait eu pour la gloire, et, sans la prudence de son confesseur, il se fût fait chartreux.

« Racine, disait Mme de Sévigné, faisant allusion aux bruits peu prouvés qui avaient couru sur son amour pour la Champmeslé, Racine aime Dieu comme il aimait ses maîtresses. »

La jalousie n'avait pas de prise sur son âme. Si, poussé par le feu de la jeunesse, il avait parfois attaqué ses rivaux, en particulier Corneille, dans la préface de *Britannicus*, plus tard il faisait admirer lui-même *Cinna* à ses fils, et leur répétait : « Corneille écrit des vers cent fois plus beaux que les miens. » Quand mourut le créateur du théâtre français, il disputa à l'académicien qu'il remplaçait le jour même dans les fonctions de directeur, l'honneur de rendre à ses frais les devoirs funèbres à celui dont il avait été si longtemps le rival ; vaincu dans cette contestation glorieuse, il en fut consolé par un mot ingénieux de Benserade : « Nul autre que vous ne devait prétendre à enterrer Corneille ; cependant vous n'avez pu y parvenir. »

Mais Racine se dédommagea à la réception de Thomas, où il prononça, avec une sincérité et une effusion admirables, l'un des plus magnifiques éloges qu'on ait jamais faits de l'auteur du *Cid*. Ce sujet lui porta bonheur, et Racine, qui avait si complétement échoué dans son dis-



Racine en amille montrant la carpe à l'écuyer du prince de Condé. Dessin de H. Pottin.

cours de réception, qu'il ne l'a pas conservé dans ses œuvres et qu'on ne peut le retrouver aujourd'hui, répara glorieusement sa première défaite oratoire. Pourtant, il avait vaincu Corneille en traitant concurremment avec lui, par ordre d'Henriette d'Angleterre, le sujet de *Bérénice* ; mais Corneille alors n'était plus que l'ombre de lui-même, et d'ailleurs il est rare que la force aille sans le respect.

J'avoue que c'est avec un plaisir véritable que je m'étends sur toutes ces qualités de l'homme. Je voudrais pouvoir aussi faire toucher du doigt, dans sa correspondance avec Boileau, sa bonne foi, sa candeur, sa conscience littéraire, le respect qu'il avait pour le public, juge de ses productions, la gravité et la solidité de son amitié.

Racine et Boileau étaient l'Oreste et le Pylade, le Damon et le Pythias de la poésie. Cette liaison, une des plus inaltérables qu'on ait jamais vues, surtout dans la littérature, avait commencé par une critique du satirique sur l'*Ode à la Renommée*, et ce fut un bienfait pour tous deux. Furetière, Chapelle, La Fontaine, Molière même, qui, toutefois, gardait rancune à Racine de lui avoir, assez vilainement, il faut le dire, retiré son *Alexandre* et enlevé sa meilleure actrice, complétaient une société telle qu'on n'en verra de longtemps. Suivant les mœurs de l'époque, qui permettaient aux marquis mêmes de hanter les cabarets, on s'assemblait environ trois fois la semaine, soit à la *Croix-de-Lorraine*, soit au *Mouton-Blanc*, en une sorte de petite académie familière, égayée par des plaisanteries

ingénieuses et de bons repas. La *Pucelle* de Chapelain, sans doute d'après une inspiration de Boileau, restait étendue sur la table, et toute faute contre les statuts était punie d'une lecture forcée qui pouvait s'étendre depuis quelques vers jusqu'à une page entière, dans les cas graves. Ce fut dans quelques-unes de ces réunions que naquirent *le Chapelain décoiffé*, et en grande partie *les Plaideurs*, pour lesquels chacun fournit, le verre en main, son trait et son conseil.

Cette scène et le nom des ***Plaideurs*** nous ramènent à un côté du caractère de Racine qu'il ne faut pas négliger, si l'on veut bien le connaître. Il était naturellement sarcastique et maniait la raillerie avec une habileté rare : ses quelques épigrammes en font foi. Ses amis mêmes eurent



Portrait de Jean Racine. Dessin de Marc.

à en souffrir en maintes circonstances. Un jour, après une conversation où il avait été accablé par sa verve moqueuse, Boileau lui dit du plus grand sang-froid :

— Avez-vous eu dessein de me fâcher?

Et comme Racine protestait du contraire :

— Vous avez donc tort, reprit-il, car vous m'avez fâché.

Un autre jour, dans un cas analogue, le satirique s'écria :

— Eh bien, oui, j'ai tort ; mais j'aime mieux avoir cent fois tort que d'avoir si orgueilleusement raison.

Cette tendance fâcheuse de son esprit et cette périlleuse habileté dans l'ironie le conduisirent à l'une de ses actions les plus regrettables ; on peut le dire, puisqu'il la regretta si amèrement lui-même. Piqué de quelques expressions injurieuses de Nicole contre les poëtes, et y

voyant une allusion, il l'attaqua, lui et ses anciens maîtres de Port-Royal, dans une lettre qui est un chef-d'œuvre comparable aux Provinciales. Il avait préparé une seconde lettre, qu'il allait également publier, quand l'intervention de Boileau l'en empêcha et la lui fit détruire. Mais comme cette faute fut noblement expiée! Nicole le reçut à bras ouverts, et lorsqu'il se jeta aux pieds d'Arnaud, avec l'humilité et la confusion d'un coupable, celui-ci, qui avait résisté longtemps à la réconciliation, le releva et l'embrassa cordialement. Racine eut le courage de son repentir, et l'abbé Tallemant, en pleine Académie, lui ayant reproché cette lettre :

— Oui, monsieur, lui dit-il avec une douce et fière humilité, c'est la seule action de ma vie dont je sois honteux, et vous ne me la reprocherez jamais autant que je me la suis reprochée à moi-même.

Ainsi, après ces égarements passagers, dont on ne trouverait plus d'exemple dans la dernière partie de son existence, la noblesse de son caractère reprenait toujours le dessus.

Naturellement mélancolique, malgré son esprit et sa verve, porté à la rêverie et à la tristesse, il se montra toujours très-sensible aux critiques, qui ne lui manquèrent pas, et que d'ailleurs il recevait avec docilité. Après la lecture d'*Alexandre*, Corneille lui déclara qu'il n'avait pas de talent pour la tragédie et qu'il ferait mieux de s'appliquer à un autre genre, conseil que, par bonheur, il ne suivit point. On sait qu'à la représentation de *Bajazet* l'auteur du *Cid* dit à Segrais, son voisin :

— Voilà des Turcs qui ont des sentiments et un langage bien français; je ne le dis qu'à vous : d'autres me croiraient jaloux.

— Je vous envoie *Bajazet*, écrivait Mme de Sévigné à sa fille ; je voudrais aussi vous envoyer la Champmeslé pour réchauffer la pièce... Il y a des choses agréables, rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine. Jamais il n'ira plus loin qu'*Andromaque*... Il fait des comédies pour la Champmeslé, et non pas pour les siècles à venir.

Andromaque fut critiquée en forme par un auteur oublié, Subligny, dont les observations ne furent pas toutes inutiles à Racine. *Bérénice*, raillée par Chapelle, l'abbé de Villars et Saint-Evremond, fut parodiée sur le Théâtre-Italien ; aujourd'hui les parodies sont regardées comme une consécration du succès, et il n'est pas rare de voir les auteurs se prêter fort complaisamment à ces critiques bouffonnes, les provoquer même ; mais, au dix-septième siècle, on n'était pas si avancé, et Racine conçut un profond chagrin de cette farce. *Britannicus* eut très-peu de succès, et l'une des principales causes en fut, dit-on, que le rôle odieux de Néron était rempli par l'acteur Floridor, très-aimé du public, qui était habitué à le voir dans des personnages sympathiques. *Iphigénie* fut menacée un moment par la rivalité ridicule de Leclerc et de son ami Coras. *Mithridate* essuya quelques coups de pointe de Barbier d'Aucour. *Athalie* resta d'abord dans l'obscurité la plus profonde, à ce point que l'auteur, désolé de l'indifférence publique, eût cru, sans les consolations de Boileau, avoir manqué son sujet. Comme on savait qu'il l'avait faite pour Saint-Cyr, et qu'un enfant y jouait un des principaux rôles, on se figurait, dit Louis Racine, que c'était une pièce écrite pour des enfants. Si l'on voulait même en croire des récits généralement adoptés, quoique contestables, l'usage se serait établi d'en faire lire dans les jeux de société, en guise de pénitence, des passages plus ou moins longs, comme on faisait au *Mouton-Blanc* pour *la Pucelle* de Chapelain, et ce ne serait qu'au siècle suivant qu'un jeune officier, frappé de cette lecture, aurait enfin remarqué que c'était un chef-d'œuvre.

Mais tout cela n'est rien à côté des obstacles que *Phèdre* eut à vaincre pour arriver au succès. En ce temps-là vivait un poëte nommé Pradon, que les sarcasmes de Boileau ont rendu immortel. Pradon venait de faire une *Phèdre*, lui aussi. Une cabale puissante, à la tête de laquelle se trouvaient le duc de Nevers et la duchesse de Bouillon, et où l'on regrette de voir aussi Mme Deshoulières, forma le projet d'écraser la pièce de Racine, qui se jouait à l'hôtel de Bourgogne, sous celle de son *rival*, qui se jouait au théâtre de la rue Guénégaud. Les confédérés louèrent donc toutes les premières loges des deux salles pour les six premières représentations de chaque tragédie, ayant grand soin de laisser celles-là vides et de remplir celles-ci. Cette manœuvre, qui parvint d'abord à donner le change au public, leur coûta environ vingt-huit mille francs de notre monnaie. La guerre se poursuivit quelque temps, à coups de sonnets et d'épigrammes, et, suivant la mode d'alors, se fût même achevée à coups de bâton sur les épaules de Boileau et de Racine, sans la protection du duc Henri-Jules de Condé.

Il ne serait pas étonnant que cet homme, plus affecté, selon son propre aveu, par une critique que par vingt louanges, d'une tendresse et d'une sensibilité extrêmes, fût mort par suite du chagrin que lui avait fait éprouver le refroidissement du roi à son égard. Voici ce qu'on raconte. Mme de Maintenon, qui aimait sa conversation, l'entretenait un jour de la misère du peuple : il répondit qu'elle était la suite habituelle des longues guerres et qu'elle pourrait être soulagée par les grands, si on avait soin de la leur faire connaître; il s'anima sur ce sujet et parla avec tant d'enthousiasme, que Mme de Maintenon lui demanda de jeter ses idées sur le papier, après les avoir mûries, en l'assurant que cet écrit ne sortirait pas de ses mains. Il le fit. Pendant qu'elle était en train de lire le mémoire qu'elle avait reçu, le roi, qui entra chez elle à l'improviste, le lui prit des mains, et, après en avoir parcouru quelques lignes, demanda le nom de l'auteur, d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Parce qu'il sait faire des vers, dit-il avec mécontentement, croit-il tout savoir? Et parce qu'il est grand poëte, veut-il être ministre?

Mme de Maintenon fit instruire Racine de ce qui s'était passé, en l'avertissant de ne la pas venir voir jusqu'à nouvel ordre. Cette nouvelle le frappa vivement. Une fièvre violente le saisit ; puis il lui perça à la région du foie une espèce d'abcès, auquel il fit peu d'attention.

Deux circonstances achevèrent de le convaincre de sa disgrâce. En ce même temps, les charges de secrétaire du roi furent taxées, et, comme il se trouvait dans une situation embarrassée, il écrivit une pétition au roi pour être dispensé de payer cette taxe, se fondant d'ailleurs sur une dispense du même genre qu'il avait déjà obtenue.

— Cela ne se peut, répondit le monarque, qui ajouta néanmoins presque aussitôt :

— S'il se présente par la suite quelque occasion de le dédommager, j'en serai fort aise.

Mais Racine ne fit attention qu'aux premières paroles. Il écrivit à Mme de Maintenon, pour se justifier, une longue lettre, pleine d'amertume, où l'on regrette de trop sentir le courtisan en certaines phrases, car Racine était un courtisan assez habile, et son fils reconnait qu'il fut bien supérieur à Boileau dans cette science ; mais elle

était fondée chez lui sur un amour et un respect réels pour le roi. Louis XIV exerça toujours une sorte de fascination irrésistible sur ceux qui l'entourèrent, et les adulations incroyables qu'on trouve dans presque tous les écrits du temps ne sont que l'expression d'un sentiment profond et vrai.

A quelque temps de là, comme il causait secrètement avec Mme de Maintenon, dans une allée détournée du parc de Versailles, il entendit le bruit d'une calèche :

— C'est le roi qui se promène, s'écria sa protectrice; cachez-vous.

Racine, obligé de se cacher quand Louis XIV passait!

Dès lors, sa maladie s'aggrava; il la supporta avec une résignation chrétienne, malgré la vivacité de son caractère et la peur qu'il avait toujours eue de la mort. Le roi, qu'il avait revu plusieurs fois dans les derniers temps de sa vie, envoya souvent demander de ses nouvelles. Il mourut, à cinquante-neuf ans, le 21 avril 1699, semblant enterrer le dix-septième siècle avec lui, et voulut être inhumé à Port-Royal, aux pieds de son ancien précepteur, M. Hamon.

Telle est la version reçue et accréditée par Louis Racine. Il n'y a là rien d'absolument impossible, et le poëte d'*Iphigénie* ne serait pas le seul que le refroidissement de son protecteur aurait, dit-on, conduit à la mort : il me suffira de citer Sarrasin. Mais l'objection principale qu'on peut faire contre ce récit, c'est que le chagrin aurait tué Racine bien lentement, car il s'écoula un long intervalle entre l'époque du mémoire et sa mort. Mais il est possible et même probable que sa douleur ait influé sur les germes de maladie qu'il portait en lui et en ait hâté le développement.

Racine était doué d'une grande mémoire, et l'on sait que, pendant ses études, le sacristain Lancelot ayant surpris entre ses mains et jeté au feu deux fois de suite le roman grec d'Héliodore sur Théagène et Chariclée, il en acheta un troisième exemplaire, l'apprit par cœur, puis le porta à Lancelot, en lui disant :

— Vous pouvez brûler encore celui-ci comme les autres.

Il déclamait admirablement bien, avec un feu et une âme qui remuaient ses auditeurs, souvent jusqu'aux larmes. Ce fut lui, suivant Louis Racine, qui forma complétement la Champmeslé, et fit d'une femme, ayant sans doute de la beauté et de la voix, mais sans intelligence, la grande actrice que l'on sait. On recherchait sa conversation, pleine de tous les charmes de l'esprit et du cœur, vive, polie, ornée, sachant se plier à toutes les circonstances, et où le poëte disparaissait toujours. Sa physionomie était belle et ouverte, et Louis XIV la cita un jour parmi les plus heureuses de sa cour. Enfin, on peut douter que jamais homme ait été mieux doué que lui. Les amateurs de rapprochements n'ont pas manqué de remarquer que sa famille avait un cygne dans ses armoiries, et c'est là, en effet, un symbole dont on ne peut récuser la justesse.

IV. — JEAN-BAPTISTE-HENRI DU TROUSSET DE VALINCOURT.

(Élu en 1699.)

Un incendie venait de se déclarer dans une belle et grande maison de Saint-Cloud. Les secours s'organisaient de toutes parts, la foule affluait, et, parmi les travailleurs empressés, ces mots couraient de bouche en bouche :

— C'est la maison de M. de Valincourt.

— Quel malheur!

— On dit que le feu est dans sa bibliothèque...

— Et que tous ses manuscrits sont consumés.

— Sait-on comment l'incendie a commencé?

— Oh! M. de Valincourt aura probablement voulu encore étudier de nuit; il se sera endormi de fatigue, et son flambeau aura communiqué le feu à quelque paperasse.

— Le pauvre homme! Il travaille tant! Et dire que de tous ces beaux ouvrages il ne va rester qu'une pincée de cendres!

— Courage! voilà le feu qui se ralentit.

La foule redoubla d'efforts et d'ardeur; elle agissait évidemment pour un de ses favoris.

Un jeune homme profita de cet apaisement momentané de l'incendie pour demander timidement à son voisin, qui, bien que vêtu fort élégamment, s'était fait remarquer parmi les plus actifs :

— Pardon, monsieur, à qui donc disiez-vous tout à l'heure qu'appartenait cette maison?

— A M. de Valincourt, répondit celui-ci sans cacher son étonnement.

— Ah!... Et qu'est-ce que M. de Valincourt?

— Comment! dit le voisin, tout à fait scandalisé cette fois, vous ne connaissez pas M. de Valincourt, historiographe de France, membre de l'Académie, l'ami de Bossuet, de Racine, de Boileau, de tous ces grands génies, quand ils vivaient encore?

— Oui, oui, en effet... je crois me souvenir. N'a-t-il pas écrit... quelque chose?

— Mais certainement, monsieur, il a écrit de fort beaux ouvrages. Il a écrit les *Lettres de la marquise de... sur la princesse de Clèves;* il a écrit la *Vie de François de Lorraine, duc de Guise*... — Mais on dirait que le feu va reprendre. — Il y en a peu qui le valent, monsieur, et s'il n'était pas si modeste, il y a longtemps qu'il aurait rempli Paris de ses livres.

— C'est bien dommage qu'il soit si modeste! fit hypocritement le jeune homme pour racheter son ignorance.

— Décidément, le feu recommence. C'est jouer de malheur!... Ses meilleurs ouvrages, ses plus importants, tous les manuscrits qu'il accumule depuis trente ans dans son cabinet de travail, tout cela va périr. Il n'y survivra pas. Quelle catastrophe! monsieur.

— Quelle catastrophe! répéta machinalement le jeune homme.

— Son histoire de Louis XIV, monsieur, un chef-d'œuvre, un vrai chef-d'œuvre, au jugement de tous les connaisseurs!...

Le feu sortait alors par les fenêtres et commençait à s'élancer par la toiture. Les travailleurs redoublaient de zèle et d'empressement; l'eau, qui coulait à flots sur les flammes, semblait en activer l'ardeur, et des craquements sinistres se faisaient entendre de tous les côtés.

En ce moment M. de Valincourt lui-même, les vêtements à moitié brûlés, le visage noirci, débouchait par la porte de sa maison de campagne, avec toutes les marques du plus violent désespoir, se frappant la tête et faisant mine de s'arracher les cheveux. Il courait comme un fou, encore plus vite qu'il n'avait coutume de le faire habituellement, ce qu'on aurait cru impossible, — regardant, avec des gémissements d'angoisse, le feu qui montait toujours et les épais tourbillons de fumée qui entouraient le bâtiment.

— Perdu! s'écriait-il, perdu! Ce ne sont pas mes ouvrages que je regrette, mais celui de Racine... L'histoire du roi!... Vingt louis à celui qui sauvera des flammes le manuscrit de l'histoire du roi, de Racine. Vingt louis!

Un grand silence se fit dans la foule. Plus d'un pauvre

diable s'avança d'un pas et recula vivement après avoir jeté un dernier coup d'œil sur la maison où l'incendie rugissait avec une force effrayante. Enfin, un Savoyard s'avança résolûment vers M. de Valincourt.

— Merci, mon ami, lui dit celui-ci : c'est dans ma bibliothèque : la dernière fenêtre, à l'angle gauche, au premier étage ; le feu ne l'a encore gagnée qu'à moitié. Vous verrez sur mon bureau une grosse liasse de papiers : l'histoire du roi, par M. Racine. Ne vous trompez pas. Allez.

Le Savoyard partit, appliqua une échelle contre le mur et s'élança au milieu des acclamations de la foule. Un épouvantable tourbillon de fumée sortit par la fenêtre qui lui avait servi de porte. Cinq minutes s'écoulèrent. Il reparut, agitant des papiers dans sa main, poursuivi de près par les flammes qui s'élançaient derrière lui.

Une longue clameur de joie et de soulagement sortit de toutes les poitrines.

Au moment où le Savoyard sautait au bas de l'échelle à moitié embrasée, il se trouva face à face avec M. de Valincourt qui, au risque d'exposer sa vie, était accouru à sa rencontre, malgré les efforts de ses amis. Le Savoyard lui tendit triomphalement son paquet d'une main, tandis qu'il recevait de l'autre les vingt louis promis.

Mais à peine l'académicien eut-il jeté les yeux sur le paquet qu'on venait de lui remettre, qu'il poussa un cri de désappointement : c'était un recueil de Gazettes de France.

— Malheureux! fit-il, en jetant, dans sa colère, les Gazettes au milieu des flammes, vous vous êtes trompé.

— Dame! monsieur, c'était sur votre bureau. J'ai fait comme vous m'aviez dit.

— Mais c'était un manuscrit que je vous demandais, et non une collection d'imprimés.

— Ma foi, monsieur, je ne sais pas lire, moi.

— Il fallait le dire alors.

Le Savoyard, qui serrait ses vingt louis dans sa poche, trouva la réflexion naïve.

— Je vais offrir trente louis, cinquante louis à un autre...

— Oh! monsieur, c'est inutile. Vous me donneriez un million, à moi, que je n'y retournerais plus. Celui qui entrerait là-dedans n'en reviendrait pas.

C'était vrai. On parvint pourtant à maîtriser l'incendie; mais la bibliothèque et le cabinet de travail avaient entièrement péri. Valincourt prit philosophiquement la perte des six à sept mille volumes que le feu avait détruits.

— J'aurais bien mal profité de mes livres, dit-il, si je ne savais pas les perdre.

Mais il ne se consola pas si aisément de la méprise du Savoyard.

Et voilà comment il se fait que de l'ouvrage de Racine, qu'il n'avait pu continuer, à cause de sa mort, et qui se trouvait entre les mains de son successeur dans la charge d'historiographe, il ne nous reste que le *Précis historique des campagnes de Louis XIV*, confié par Valincourt à l'abbé de Vatry, avant l'incendie.

Quoique ce ne fût certainement pas là une des œuvres les plus importantes de Racine, on nous permettra d'en regretter la perte beaucoup plus que celle de tous les manuscrits de Valincourt. Du reste, cet incendie lui fut plus utile que nuisible; sa renommée s'en accrut des suppositions charitables du public, et on attribua à la catastrophe la destruction de tous les chefs-d'œuvre qu'il ne publia pas.

— Valincourt, dit la biographie Michaud, était un de ces demi-seigneurs, demi-hommes de lettres, qui, n'étant pas assez titrés pour frayer avec les Montmorency, les Mortemart, les La Rochefoucauld, et n'ayant pas assez de talent pour rivaliser avec les Corneille, les Boileau, les Racine, voulaient jouer le rôle d'auteurs auprès des gens de qualité, et celui d'hommes de qualité auprès des auteurs.

Ce jugement est juste, quoiqu'un peu sévère. Il faut bien croire que le protégé de Bossuet, l'ami intime de l'auteur des satires et de l'auteur d'*Athalie*, était loin d'être sans mérite. Mais il faut convenir aussi que son bagage était des plus minces, et que ses petits vers et ses petits articles critiques en prose lui avaient acquis à bon compte la renommée d'un homme de goût. Du moins il se rendit utile à l'Académie, et c'est à lui qu'on doit la Préface de la deuxième édition du dictionnaire.

V. — JEAN-FRANÇOIS LERIGET DE LA FAYE

(Élu en 1730.)

— Il faut, monsieur, subir la loi de l'usage. Il a été établi pour chaque académicien deux jours de louanges, qui ont tous deux leur inconvénient; nous sommes trop présents aux premières, et les secondes ne nous touchent plus. Tout votre ami que je suis, je ne saurais vous ménager; je suis chargé des sentiments d'une compagnie qui s'applaudit de son choix, et il ne me conviendrait pas d'en dissimuler les raisons, par égard pour votre délicatesse. Nous retrouvons en vous des talents qui ne vous ont servi, comme à votre prédécesseur, que de délassement dans des fonctions importantes; mais sur ces poésies même qui vous sont échappées dans vos moments de loisir, il y a un témoignage bien flatteur à vous rendre : vous n'y avez admis qu'un badinage élégant et des grâces mesurées... Cette science du monde, qui n'est point toujours familière aux gens de lettres, — si agréable, toute profonde qu'elle est, — ce sentiment prompt des convenances qui sait rendre à chacun avec grâce ce qui lui est dû, — tout cela ne paraît-il pas en vous un don de la nature? J'ajoute le génie de la conversation qui semble vous animer toujours. C'est cette politesse, ces grâces, cette gaieté française, qui, pour ainsi dire, vous ont rendu chez les étrangers l'apologiste de notre nation.

Ainsi M. de La Motte, avec son urbanité ordinaire, haranguait M. Leriget de La Faye, le jour de sa réception à l'Académie. Il avait désiré remplir, dans cette circonstance, les fonctions de directeur, afin de prononcer l'éloge de son ami, qui était son adversaire littéraire et qui avait fait, contre ses systèmes et ses opinions, deux odes, dont la dernière surtout, où il veut prouver, à la fois par l'exemple et par la théorie, l'utilité de la mesure et de la rime, est demeurée célèbre : La Motte ne crut pouvoir mieux lui en témoigner son estime qu'en la mettant en prose; il y avait là, sans doute, un peu de malice, mais, au fond, c'était un hommage sincère; car on sait que le poëte La Motte était convaincu de l'inutilité des vers, et de même qu'il avait fait d'abord de la poésie prosaïque, s'appliquait à faire de la prose poétique.

C'est encore devant Leriget de La Faye que Voltaire, trop peu avare d'éloges, brûlait le plus fin de son encens dans ces vers charmants :

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion,
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt marchant à sa suite.
Il reçut deux présents des dieux,
Les plus charmants qu'ils puissent faire
L'un était le talent de plaire,
L'autre, le secret d'être heureux.

Le principal, et presque le seul titre de gloire de cet *Horace*, c'était les deux odes qu'il avait adressées à La Motte. Il fut détourné sans doute d'un commerce plus actif avec la Muse, par la nature des fonctions qu'il remplit. D'abord capitaine d'une compagnie d'infanterie, puis contraint, par la délicatesse de sa santé, de renoncer aux armes, il obtint une charge de gentilhomme ordinaire du roi, et s'acquitta avec succès de plusieurs ambassades.

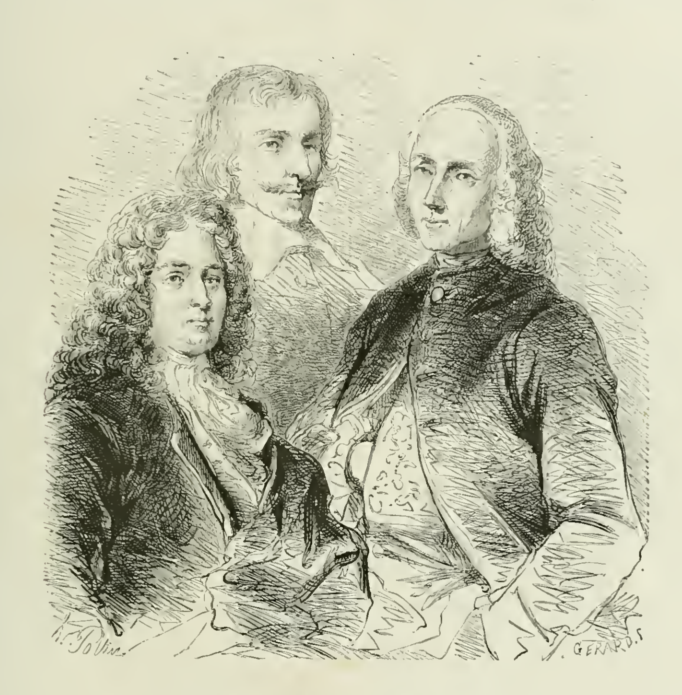
C'était d'ailleurs un homme de goût dans tous les sens du mot, aimable et spirituel, amateur éclairé de tableaux et d'objets d'art, mais aussi profondément ignorant en sciences, — tort qu'on pardonne sans peine à un poëte, — que son frère aîné, mathématicien célèbre, y était expert.

Il ne jouit qu'un an de son titre d'*immortel;* c'était une durée d'immortalité en rapport avec ses titres.

VI. — PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON.

(Élu en 1731.)

En ce temps-là vivait renfermé dans un grenier de quelque coin de la capitale un homme véritablement étrange, qui faisait l'étonnement de tous les locataires de la maison. D'une taille imposante, la tête belle et noble, les yeux pleins de feu, mais recouvert de vêtements en lambeaux et d'une saleté impardonnable, même en un poëte tragique, il se promenait tout le jour au milieu d'une ménagerie complète, où les chiens, les chats et les corbeaux dominaient d'une façon sensible.



Valincourt, Méziriac, Leriget de la Faye. Dessin de Pottin.

Au moment où nous jetons un coup d'œil furtif par la lucarne du grenier, notre héros, la pipe à la bouche, et fumant avec une sorte de frénésie, marchait à grands pas, déclamant, comme un forcené, des lambeaux de vers, se frappant le front, se frappant la poitrine, frappant du pied le plancher, non sans des gestes et des cris effroyables, que les habitants de l'étage inférieur écoutaient en tremblant. Les corbeaux piétinaient, voletaient, croassaient, les chats miaulaient, les chiens aboyaient, et lui, au milieu de ce vacarme infernal qu'il dominait des éclats de sa voix, enveloppé d'une fumée épaisse, déclamait, déclamait toujours, tout en lançant des coups de pied à droite et à gauche, quand le bruit dépassait par trop les limites. Il disait :

Ce qui semble forfait dans un homme ordinaire,
En un chef de parti prend un aspect contraire.
Vertueux ou méchant au gré de son projet,
Il doit tout rapporter à cet unique objet :
Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
Il sera toujours grand s'il est impénétrable,
S'il est prompt à plier ainsi qu'à tout oser,
Et qu'aux yeux du public il sache en imposer.
Il doit se conformer aux mœurs de ses complices,
Porter jusqu'à l'excès les vertus et les vices,
Laisser de son renom le soin à ses succès :
Tel on déteste avant que l'on adore après

— Bon! fit-il, je crois pour le coup que c'est bien cela. Voilà enfin cette maudite tirade finie! Maintenant mon premier acte est tel qu'il doit rester.

Il rebourra sa pipe avec un sentiment de satisfaction visible et recommença à fumer, en s'asseyant à une table en désordre qui se dressait au milieu de la pièce. Un volume était ouvert: c'était le roman de *Cléopâtre*, du sieur de La Calprenède, ce beau livre qui transportait Mme de Sévigné comme une petite fille, et qui, depuis si longtemps, ne transporte plus personne.

Une minute après, Prosper Jolyot de Crébillon, car le lecteur tant soit peu versé dans l'histoire de la littérature du dix-huitième siècle a sans doute reconnu l'auteur d'*Atrée* et d'*Electre*, était plongé dans une lecture qui, à en juger par l'expression de sa physionomie, lui causait de profondes délices.

De temps à autre, il posait son livre et se prenait à rêver comme quelqu'un qui compose.

Ce fut pendant une de ces rêveries profondes que la porte du grenier s'ouvrit brusquement. La ménagerie se prit à glapir de plus belle sur les tons les plus discordants: on eût dit l'arche de Noé en révolution. Cette harmonie diabolique eût fait tressaillir un mort; mais, par la force de l'habitude, Crébillon continua à rêver sans rien entendre.

Deux jeunes gens entrèrent vivement:

— Silence donc au parterre! cria le premier... Pouah! quelle tabagie! On n'y voit goutte. Êtes-vous là, mon père?

Point de réponse.

— Si vous n'y êtes pas, dites-le au moins, qu'on sache à quoi s'en tenir.

— Ne me dérangez pas, fit le poëte en grommelant et sans détourner la tête.

— Ah! ah! il paraît que vous vous cachez, comme Jupiter tonnant, au milieu des nuages.

— Ne me dérangez donc pas, sacrebleu! Je suis dans un endroit fort intéressant: je vais faire renvoyer un ministre imbécile et pendre un ministre fripon.

— Toujours dans les romans inédits jusqu'au cou! Vous le ferez pendre une autre fois, et je vous fournirai la corde. Mais aujourd'hui nous n'avons pas le temps.

— Allons, dit le poëte en se levant avec résignation, c'est encore mon étourdi de fils. Il n'y a plus moyen de travailler. Cela marchait si bien!

— Entends-tu, Collé, entends-tu papa qui parle de travailler, et qui m'appelle étourdi!

— Par exemple! fit Collé avec un beau geste d'indignation.

— Il ne se doute guère de ce que je viens lui apprendre.

— Que peux-tu venir m'apprendre, polisson? Quelqu'une de tes nouvelles fredaines dont je ne me soucie guère.

— Pas assez, papa, pas assez! Vous mériteriez que je vous fisse attendre.

— Quelque nouvelle orgie dont tu auras payé les verres cassés.

— Eh bien, vous n'y êtes pas du tout. C'est mieux que cela. Devinez encore un peu, pour voir.

Crébillon, impatienté, remit sa pipe entre ses lèvres et lâcha coup sur coup de magnifiques bouffées.

— Dis donc, Collé, reprit Crébillon fils, en se tournant vers son compagnon, que penses-tu d'un membre de l'Académie française qui fume comme un Suisse et qui...

— De l'Académie française! s'écria le poëte en se levant. De qui parles-tu? Est-ce que tu te moques de moi?

— Tiens! cela vous émeut donc enfin, Spartiate, grand philosophe, misanthrope endurci, paysan du Danube! Oui, de l'Académie française, bien bonne, par ma foi, d'avoir songé à vous qui, au fond, ne songiez guère à elle.

— Si, si, j'y avais songé.

— Voyez-vous cela! Eh bien, elle vous l'a rendu. J'ai voulu être le premier à vous en apporter la nouvelle. Vous êtes élu depuis une demi-heure. Voyons, Collé, toi qui es un homme grave, confirme-lui donc la chose, ou il ne me croira pas.

— Certifié conforme, dit Collé, en agaçant du bout de sa botte un corbeau dont il était parvenu à se faire un ami.

— Membre de l'Académie, reprit Crébillon, qui, dans son ravissement, *faillit* laisser éteindre sa pipe. Moi qui, depuis la mort de ma femme, — il y a cinq ans de cela, — ai disparu du monde, et me suis enterré dans une solitude absolue, sans répondre aux lettres, sans faire de visites, affranchi de toutes ces bienséances sociales qui ne sont que les tyrannies de l'usage!...

— Belle tirade, que je vous conseille de mettre dans votre prochaine tragédie! Mais enfin, puisque vous en êtes, il s'agit maintenant d'avoir un peu plus de tenue, et de ne plus vivre dans une tanière, entouré de ces animaux sauvages. Revendez-moi cette ménagerie au premier brocanteur que nous rencontrerons.

— Jamais, s'écria vivement le poëte! J'aime les animaux depuis que je connais les hommes, et c'est encore la meilleure société que j'aie fréquentée jusqu'à présent.

— Merci, dit gravement Collé.

— Je ne parle pas pour vous.

— Prouvez-le alors, en nous accompagnant. Nos amis sont réunis au Caveau pour célébrer, le verre en main, l'élection du nouvel académicien.

— Bien volontiers! Vous êtes de braves gens, vous autres, tout à fait sans façon, comme je les aime. Au moins, avec vous, on peut dépenser son argent et son esprit, et mettre les coudes sur la table.

— Il y en a même qui les mettent quelquefois dessous.

— Dessus, dessous... peu importe, pourvu qu'on puisse les mettre quelque part.

— Seigneur Dieu! fit Collé avec componction, croirait-on entendre parler un poëte tragique, un homme qui, comme Eschyle, fait évanouir les mères d'épouvante, au théâtre!

— Oui, oui, dit emphatiquement Crébillon, je suis un poëte tragique: je l'ai déjà prouvé et je le prouverai encore. Tenez, je veux vous lire au dessert mon premier acte de *Catilina*, que je viens de terminer. Vous verrez comme j'y drape les Romains, ces tyrans de l'univers.

— Alors emportez-le, et partons vite.

— L'emporter! *Omnia mecum porto, inquiebat Bias.*

— Bah! Vous savez donc le latin maintenant?

— Je sais cette phrase-là, pour l'avoir copiée plus de cinq cents fois en pensum, chez les révérends pères. Mais, pour en revenir à mes vers, est-ce que vous supposez que je les mets sur le papier? Je n'ai écrit qu'une seule de mes pièces, *Xerxès;* aussi est-elle tombée à la première représentation, et c'est bien fait. Cela m'a guéri à jamais de ce travers. Tout est-là; — et il se toucha le front du doigt.

On partit en s'acheminant vers la rue de Bussy. Le Caveau, qu'on doit regarder comme l'académie de la chanson dans notre pays, avait été fondé quelque temps auparavant par Crébillon fils, Collé, Gallet, le poëte-épicier (deux mots qui *hurlent d'effroi* de se voir accouplés), et Piron, dans l'établissement du restaurateur Landel, à l'endroit où s'é-

lève maintenant le café de France. On y cultivait de concert les lettres et la gastronomie; le bon sens s'y aiguisait en épigrammes; la verve et l'esprit s'y épanouissaient sous l'inspiration de la dive bouteille, et les gais refrains y prenaient leur vol de tous côtés, entre la poire et le fromage.

En entrant, nos trois compagnons trouvèrent à peu près toute la société réunie : c'étaient, outre Gallet et Piron, Fuzelier, le fournisseur attitré du Théâtre-Italien, Saurin, Sallé, Moncrif, l'*historiogriffe* des chats, Duclos, Helvétius, Gentil-Bernard, le peintre Boucher, quelques autres encore.

L'arrivée du nouvel académicien fut saluée d'une acclamation universelle. Après s'être assuré qu'il n'avait pas caché sous son manteau quelqu'un de ces chiens abandonnés qu'il ramassait par compassion dans la rue, presque toutes les fois qu'il sortait, on le fit asseoir entre Moncrif et Piron, et le dîner commença.

Il fut gai, comme toujours, et Crébillon père s'y montra bonhomme et digne convive de ces joyeux et spirituels personnages. Le poëte tragique n'était pas si effrayant dans sa conversation que dans ses drames, et il aimait à se délasser, en de gaies causeries, de ses compositions lugubres. Il ne tarit point sur l'honneur qu'on venait de lui faire.

— Moi, le confrère de Fontenelle, de Destouches, de Massillon, de Montesquieu, de tant d'autres grands personnages! disait-il; — car, par un contraste étrange, il joignait à un sentiment très-vif de sa valeur une modestie réelle, et il exprimait tour à tour ces deux sentiments avec la même naïveté; — moi qui ai reçu pour tout mérite le cruel et morne talent de hurler dans la tragédie!

— Mais de bien hurler, fit Duclos.

— C'est vrai. Que voulez-vous? Corneille avait pris le ciel, Racine la terre; il ne me restait plus que l'enfer : je m'y suis jeté à corps perdu.

— Est-ce que, par hasard, vous goûteriez Racine, maintenant?

— Je le respecte comme un de mes prédécesseurs, et d'ailleurs je l'ai toujours goûté comme le plus élégant de nos poëtes, répondit-il, non sans une certaine nuance de dédain.

— Vraiment, fit Gentil-Bernard, avec ce franc parler que chacun conservait dans ces réunions familières, c'est un reproche qu'on ne vous fera jamais, à vous!

— Je l'espère bien. Vous voyez que cela n'a pas empêché le docte corps de me tendre les bras.

— Ah! soupira Piron avec mélancolie, j'aurai beau faire des tragédies, moi, les quarante ne me presseront pas sur leur sein. Il faut en prendre mon parti : je ne serai jamais rien, pas même académicien.

A la fin du repas, Crébillon, qui avait mangé et bu avec un entrain incroyable, récita le premier acte de son *Catilina*, que le public devait attendre dix-sept ans encore, en répétant, après Cicéron : *Quousquè abutere patientiâ nostrâ, Catilina?* car le poëte était paresseux avec délices. Il le récita sans broncher, servi par cette mémoire prodigieuse que nul n'eut à un plus haut degré. Sa voix et ses gestes, s'animant peu à peu, arrivèrent bientôt à une expression tellement intense, que plus d'une fois la figure effarée d'un garçon et de M. Landel lui-même apparut sur le seuil de la salle, inquiète de ce qui se passait.

C'était là sa façon ordinaire de déclamer : un jour qu'il se promenait à grands pas, en se répétant ainsi à lui-même les vers de *Rhadamiste*, qu'il était en train de composer, un jardinier le prit pour un fou furieux, ou pour un grand criminel poursuivi par les remords, comme Oreste par les furies, et faillit le faire arrêter. Semblable aventure était arrivée à Racine; pendant qu'il errait aux alentours du bassin des Tuileries, en déclamant des passages de son *Mithridate*, il se vit tout à coup entouré d'ouvriers qui le prenaient pour un homme plongé dans le plus profond désespoir, et craignaient qu'il ne voulût se jeter dans le bassin. Cette différence d'interprétation marque bien la diversité des deux hommes et des deux génies.

Lorsque Crébillon eut fini, chacun fit ses réflexions. On loua surtout l'énergie du rôle de Catilina et la façon dont il s'était inspiré de Salluste; mais on lui adressa sur le style obscur, tendu, incorrect, des conseils et des critiques qu'il rejeta bien loin, sans vouloir les entendre.

— C'est pour le coup, murmura Duclos à l'oreille de son voisin, que Boileau eût jeté les hauts cris. Une pareille lecture eût été capable de hâter sa mort.

Ce propos faisait allusion à une anecdote bien connue. Le satirique était malade quand Le Verrier s'avisa de venir lui lire le début de *Rhadamiste;* mais lui, l'interrompant bientôt :

— Quoi! monsieur, dit-il avec sa rudesse ordinaire, cherchez-vous à me hâter l'heure fatale? A quels Visigoths nous ramène-t-on? Voilà un auteur devant qui les Boyer et les Pradon sont de vrais soleils!

Boileau alors était vieux, couvert d'infirmités, grondeur et morose. Comme tous les vieillards, il regrettait le bon temps de sa jeunesse, et d'ailleurs Crébillon, avec son style inculte et barbare, n'était pas l'homme qu'il fallait pour plaire au poëte le plus correct de notre langue. Rien donc d'étonnant que, dans ce début de *Rhadamiste* (qui est la partie la plus faible de la pièce), il eût été, suivant son usage, plus frappé d'un défaut que de deux beautés, et cela n'empêche pas *Rhadamiste* d'être le chef-d'œuvre de Crébillon, et l'un des chefs-d'œuvre de notre scène.

Après Crébillon, Gallet, qui était ivre d'une façon scandaleuse, entonna une chanson grivoise de sa composition; Collé improvisa un amphigouri; Duclos se livra à des enfilades sans fin de boutades satiriques; Fuzelier lut une pièce de son théâtre de la Foire; Piron débita une demi-douzaine de vaillantes épigrammes, et Crébillon fils, de petits vers frivoles, qu'il opposa gaiement à la tragédie paternelle, en s'en référant au jugement de l'auditoire.

— Allons, tais-toi, lui cria un des convives, ton père est un grand homme, et tu ne seras jamais qu'un grand garçon.

On se sépara en se donnant rendez-vous à la séance de réception du nouvel élu, et presque personne n'y manqua, bien que tous ces messieurs préférassent de beaucoup le cabaret au sanctuaire de l'Académie.

Crébillon, qui ne faisait rien comme tout le monde, écrivit son discours de réception en vers, et en assez mauvais vers, que le public eut la bienveillance de trouver fort beaux. Quand il en vint à celui-ci :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume,

les applaudissements éclatèrent de toutes parts, comme un hommage rendu au caractère de l'homme et du poëte, dont la simplicité, la bonhomie, la candeur inoffensive étaient connues de tout le monde, quoique ses ennemis affectassent de le confondre avec les scélérats de ses pièces.

Crébillon avait fait ses études chez les jésuites, où il laissa des souvenirs de plus d'une sorte, si l'on en croit

cette note inscrite à côté de son nom dans les registres de ses maîtres : *Puer ingeniosus quidem*, *sed insignis nebulo :* enfant plein d'esprit, mais insigne polisson.

Il entra ensuite chez un procureur, en qui il eut la chance peu commune de trouver un ami de la poésie. Prieur le poussa lui-même à travailler pour le théâtre, et, presque mourant, se fit porter en fauteuil, dans une loge, pour assister à la représentation d'*Atrée et Thyeste*, après laquelle il embrassa chaleureusement son ancien clerc, en lui disant :

— Maintenant je puis mourir en paix : je vous ai fait poëte, et je lègue un homme à la nation.

A cette pièce, qu'avait précédée *Idoménée*, succédèrent d'autres tragédies que je ne passerai pas en revue ; presque toutes ont des qualités et des défauts analogues : de l'énergie, une force sombre et terrible, quelquefois de la grandeur, le don de remuer puissamment l'âme, de la hardiesse dans les peintures, de la chaleur dans les mouvements, de la fermeté dans les caractères, une inspiration mâle et souvent élevée ; mais aussi peu d'art et de goût, de l'obscurité, des longueurs, des inégalités étonnantes, une teinte uniforme et monotone, enfin de nombreuses incorrections qui sont la principale cause de l'oubli où est tombé son théâtre, car les œuvres de l'esprit ne vivent que par le style.

Il s'est attaché à peindre la haine, comme d'autres à peindre l'amour ; à exciter la terreur, comme ses prédécesseurs à exciter la pitié ou l'admiration.



Crébillon déclamant au milieu de sa ménagerie. Dessin de Pottin.

Il avait épousé, en 1707, une jeune personne sans fortune, fille d'un apothicaire, et son père ne le lui pardonna qu'en mourant. Sa vie, malgré les bienfaits de plusieurs hauts protecteurs, les fortes sommes que lui rapportèrent ses premières tragédies, et d'heureuses spéculations dans la rue Quincampoix, fut toujours pleine d'embarras d'argent, grâce à une prodigalité et à une incurie véritablement étonnantes. Cette incurie s'étendait jusqu'à sa santé, qu'il ne soignait pas plus que sa fortune, mangeant beaucoup et sans choix, dormant peu et souvent le jour plutôt que la nuit, négligeant, en un mot, les plus simples précautions de l'hygiène. Avec son tempérament robuste, et cette activité d'esprit qui, à quatre-vingt-un ans, lui permettait de produire sa tragédie du *Triumvirat*, sans parler de *Cléomède*, qu'il commença plus tard encore, il eût probablement pu donner le spectacle d'un poëte tragique presque centenaire, s'il eût été capable de veiller sur lui. Le gouvernement qui, après l'avoir fort négligé, s'était avisé de le protéger d'une manière éclatante, par l'intermédiaire de Mme de Pompadour, dans le but de l'opposer à Voltaire, se mit en tête de lui faire ériger un beau mausolée, projet qui attendit longtemps avant de recevoir son exécution, et les comédiens du roi lui firent célébrer un pompeux service où affluèrent les gens de lettres, les artistes et les grands seigneurs.

VICTOR FOURNEL.

(*La fin au prochain numéro.*)

LA MUSIQUE ET SES INTERPRÈTES AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Mme MIOLAN-CARVALHO (1).



Portrait de Mme Miolan-Carvalho. Dessin de Marc.

Voici encore une artiste qui peut entrer la tête haute dans la galerie du *Musée des Familles*, car elle joint la considération d'une vie exemplaire à la renommée d'un talent supérieur.

Sa vie est un témoignage nouveau de la puissance des vocations.

Née dans le monde, de parents honorés par des charges publiques, Mlle Miolan entra, en 1847, au Conservatoire royal. On s'effraya pour elle, à bon droit; on voulut la retenir sur la pente fatale. Malheureusement, son étoile, ou plutôt celle de la musique, l'avait jetée dans l'école de G. Duprez, qui devina et prédit ses triomphes.

— Qu'elle reste dans les salons ou qu'elle franchisse la rampe, dit-il, elle sera une grande artiste, et je réponds de son avenir.

Deux ans après, la prophétie du maître était réalisée. Victorieuse au concours officiel, Mlle Miolan débutait dans *Giralda*, à l'Opéra-Comique, avec un succès qui annonçait une cantatrice de premier ordre. *Les Noces de Jeannette, la Cour de Célimène*, la reprise du *Pré aux*

(1) Voyez la Table générale des vingt premiers volumes, et les tables des tomes XXI à XXIV; voyez notamment, pour la série des artistes dramatiques, t. XVIII, p. 288; XX, 190; IX, 65; XVI, 327; X, 248; XIX, 167; XX, 156; XVIII, 62; XVII, 234; VIII, 157; XX, 270; XIV, 268; XIX, 255; XX, 129; XVII, 225; VI, 123; XXII, 221; XXIII, 244; XXIV, 89, 189.

Clercs, en firent bientôt la Sontag française ; et elle allait aborder le premier rôle d'un grand ouvrage écrit pour elle, — lorsqu'une double révolution s'opéra dans sa destinée de femme et d'artiste. Elle épousa M. Carvalho, et le suivit au Théâtre-Lyrique, dont il venait de prendre la direction.

Difficile et périlleuse entreprise pour l'un comme pour l'autre! Le directeur affrontait un écueil où s'était brisé Adolphe Adam, — où avait échoué M. Perrin lui-même, ce modèle des heureux et des habiles. L'artiste allait risquer, sur le boulevard du mélodrame, devant un public élevé au bruit de la grosse caisse, les perles d'une voix savante et délicate, les sons d'une flûte enchantée, dont les dilettanti jugeaient seuls la valeur.

Eh bien, le succès fut instantané, prodigieux, décisif. Avec le simple rôle de *la Fanchonnette*, de M. Clapisson, Mme Miolan-Carvalho fit tout d'un coup l'éducation musicale du Théâtre-Lyrique. On ne voulut plus entendre qu'elle, et on alla l'écouter deux cents fois de suite. Après *la Fanchonnette*, ce fut *la Reine Topaze*, et l'enthousiasme alla croissant pour le rossignol du boulevard.

Qu'on nie encore la toute-puissance du juste et du beau, du naturel et du vrai !

En deux années à peine, une artiste éminente a élevé le public le moins éduqué de Paris à la hauteur des trois chefs-d'œuvre de Weber : *Freyschütz*, *Oberon* et *Euryanthe*, — compris et applaudis au Théâtre-Lyrique, après avoir *chuté* à l'Académie royale, ou n'avoir osé y affronter la scène !

Ce résultat fait autant d'honneur à notre pays qu'à Mme Carvalho, — et rassure tous ceux qui doutaient encore de l'oreille française.

Aussi, un curieux phénomène s'est produit autour de cette gloire musicale. Plusieurs maîtres se disputent l'honneur de l'avoir formée, comme plusieurs villes de la Grèce se disputent la naissance d'Homère. Déjà débattue en première instance, l'affaire va se trancher, dit-on, en Cour impériale.

Mme Miolan persiste à déclarer que Duprez a été son unique et son véritable maître.

Si nous avions l'honneur d'être juge de cet intéressant procès, nous ne nous bornerions point à écouter les plaidoiries des avocats ; nous exigerions l'*audition des parties;* — nous voudrions comparer le chant de Mme Carvalho à celui de ses anciens professeurs, et la Cour impériale jouirait ainsi d'un concert sans égal et sans précédents. Seulement, toute l'autorité du président suffirait-elle à empêcher les marques d'approbation interdites dans le sanctuaire de la justice?

PITRE-CHEVALIER.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES, ORIGINAUX ET GROTESQUES (1).

UN RÉALISTE, OU LA DERNIÈRE TRAGÉDIE.

Je vous présente mon héros.

Il se nommait Jules Chevandier, mais il s'appelait Joseph Testudo. C'était son nom littéraire, son nom d'artiste, de bohême, de *réaliste*.

Mais comment et pourquoi s'était opérée cette transformation? Comment ce nom bourgeois, Jules Chevandier, était-il devenu ce nom baroque et latinisé, Joseph Testudo?

C'est toute une histoire à raconter en manière de prologue.

Jules Chevandier était fils d'un notaire de province qui, après trente ans de travaux modestes, était mort, laissant à Jules six mille francs de rente et une petite maison, à Loches ; Jules étudiait, ou du moins *faisait* son droit à Paris, lorsque la mort de son père le laissa libre de ses actions et maître d'une fortune qui donna fort à songer aux matrones tourangelles, dont les filles touchaient à ce terrible printemps de la vingtième année.

Mais Jules avait vu Paris, il avait trempé sa lèvre à la source enivrante, il avait caressé du regard le fruit d'or qui ne croît qu'à Paris ; le malheureux ! il avait ou il crut avoir la vocation littéraire ; il réalisa donc sa fortune, confia à un oncle le soin de lui faire passer ses revenus, dit un adieu ironique aux rives de la Loire, et un beau soir débarqua à Paris.

Mais comment, redevenu Parisien, devint-il *réaliste ?*

Voici :

Jules assistait, en 1848, à la Porte-Saint-Martin, à la première représentation d'une grande pièce en vers; le drame était de la nouvelle école : nouvelle, Jules le croyait, du moins; il applaudit avec frénésie les passages les plus osés, s'indigna contre les opposants, et roula des yeux terribles quand des sifflets réactionnaires accueillirent l'œuvre hardie qui lui semblait le dernier mot de la science théâtrale.

A côté de Jules était assis un homme jeune encore, aux traits fatigués déjà, au regard vague, au front soucieux et presque ridé. Pendant la représentation, ce personnage écoutait avec un sang-froid glacial les passages qui électrisaient le plus notre héros ; quand une partie du public se levait et acclamait la poésie délirante du drame, quand une autre partie de la salle éclatait en huées, en sifflets, en exclamations peu parlementaires, le voisin de Jules restait impassible, il regardait du même regard dédaigneux les enthousiastes et les opposants, un sourire étrange plissait ses lèvres minces, et on n'aurait pu lire sur son front ni une approbation ni un désaveu.

Jules avait remarqué l'attitude de son voisin ; dans un entr'acte il se pencha vers lui, et dit en souriant :

— Vous n'aimez donc pas cela ?

— Moi, dit l'autre, que m'importe?

Jules regarda plus attentivement le personnage énigmatique ; serait-ce un ennemi, un classique? pensa-t-il.

Un rapide examen le rejeta bien loin de cette supposition : l'inconnu avait, dans ses gestes, dans son accent, dans toutes ses allures, quelque chose qui éloignait tout soupçon de *classicisme* ; il portait les cheveux longs et roides, son habit à longs poils était croisé sur sa poitrine par de larges boutons imitant la nacre ; pendant les entr'actes, il posait fièrement sur sa tête un chapeau en feutre souple, dont la forme hésitait entre l'ancien chapeau des

(1) Voyez, pour la série, la Table générale des vingt premiers volumes et les tables particulières des tomes XXI à XXIII.

mousquetaires et l'affreux couvre-chef inventé par la bourgeoisie contemporaine.

Ce n'était pas là un classique.

Après la représentation et à la sortie du théâtre, Jules se trouva encore auprès de cet homme dont l'attitude l'avait tant intrigué.

Cette fois l'inconnu vint à lui, lui prit familièrement le bras, et, après quelques pas sur le boulevard, lui dit :

— Vous m'avez demandé si ce drame me plaisait, je vous ai répondu : Que m'importe?

— En effet, et votre réponse m'a surpris.

— Pourquoi? dit l'autre, ne sommes-nous pas de l'école nouvelle?

— Mais, repartit Jules, l'auteur de cette pièce est de l'école nouvelle, bien certainement.

— Ah! fit son compagnon, vous en êtes là? Vous êtes...

— Romantique! accentua Jules, comme Régulus eût dit : Romain!

L'autre, d'une voix brève, reprit :

— Être classique, c'est une honte; être de l'école du bon sens, c'est une ignominie; être romantique, c'est une turpitude.

— Mais alors, que faut-il être? s'écria Jules, effaré.

— Il faut être *réaliste*.

— Réaliste... Qu'est cela?

— Le réalisme, dit le sentencieux et calme personnage, c'est la lumière, c'est la vérité; le réaliste, c'est celui qui voit tout ce qui est, c'est celui qui dit tout ce qui est vrai. Après Mahomet, Omar; après Luther, Munzer; après Delacroix, Courbet; après Victor Hugo, Champfleury!

Jules avait compris, il saisit la main de l'initiateur, et lui dit d'une voix solennelle :

— Je suis réaliste!

— Votre nom? dit le prophète.

— Jules Chevandier.

— Ce n'est pas un nom.

— Maître, donnez-moi un nom, alors.

Les deux nouveaux amis passaient en ce moment près d'un magasin de comestibles; sur la devanture, entre les jambons et les terrines, remuaient péniblement plusieurs tortues de marais. Le pontife du réalisme s'arrêta, désigna les tortues du doigt, et dit à Jules :

— Voilà le symbole du réalisme, la tortue! L'animal écrasé sous la carapace, comme le génie sous les préjugés du monde! Testudo veut dire tortue. Frère, appelle-toi Joseph Testudo. Tu seras grand.

A dater de ce jour, Jules Chevandier s'appela Joseph Testudo. Fut-il grand?

Pendant deux ans et plus, Joseph Testudo nagea dans les grandes eaux du réalisme littéraire et artistique; il fut initié au grand arcane, il apprit la science interdite aux profanes; il fit mieux : non content d'aimer le réalisme, il le pratiqua; il mangea et but, dans les tavernes du pays latin, le veau problématique et le vin douteux, chers aux réalistes; il se coiffa d'un feutre pareil à celui de son ami le grand prêtre, mais d'un aspect plus féroce et plus irrité encore; et, au bout de ces deux ans, il possédait à fond la langue, les usages et les talents de la caste privilégiée. Il était au moment d'avoir du génie, lorsque commence cette aventure qui l'en empêcha.

Par une superbe matinée du mois d'avril, Testudo marchait le long du quai de la rive droite, en remontant la Seine; le soleil chauffait les jeunes arbres réjouis dont les bourgeons se basardaient à poindre, quelques hirondelles gazouillaient en croisant leur vol au-dessus des toits humides de la rosée de la nuit, et les vitres étincelaient sur toutes les façades. Joseph allait au hasard, en songeant à un roman dont la publication devait lui donner une place incontestable et enviée dans la phalange réaliste; il arriva, flânant ainsi, au quai des Célestins, suivit, sans plus y prendre garde, la rue de Sully, et ne s'arrêta qu'en apercevant un monument noir sur la longueur duquel régnait, au lieu de grille, une affreuse palissade de planches mal jointes.

Sur la façade de cet édifice était écrit : *Bibliothèque de l'Arsenal.*

Au moment où Joseph arrivait à l'entrée de la bibliothèque, un vieillard et une jeune fille venaient d'en franchir la porte; Joseph les suivit, et les trois visiteurs arrivèrent ensemble dans la salle des catalogues.

Le vieillard s'adressa, en homme qui connaît les êtres, au bibliothécaire de service.

— Monsieur le bibliothécaire, dit-il, je désirerais consulter toutes les éditions de *Zaïre* que vous possédez.

L'employé s'inclina poliment, chercha quelques instants dans le catalogue, et donna l'ordre d'apporter les livres demandés.

Nous ne saurions peindre l'expression de surprise, d'ironie, de haut dédain que prit la figure de notre ami Joseph Testudo, lorsqu'il eut entendu la demande du vieillard : *Zaïre!* la plus surannée des tragédies, à son avis! le type du style ennuyeux! la périphrase coulant à pleins bords! la rime insuffisante! Joseph toisa du regard le misérable bourgeois qui s'était permis cette demande incongrue et audacieusement turpide; puis il pensa à la vengeance, il voulut braver le champion des vieilles règles, et, sachant bien qu'il allait lui porter un coup terrible, il dit à l'employé d'une voix ferme :

— *Les Burgraves*, monsieur!

Joseph ne s'était pas trompé dans son espérance farouche : à peine eut-il prononcé ces mots, le vieillard fit un soubresaut, ses lunettes s'agitèrent et faillirent s'échapper, sa perruque violemment agitée par l'émotion intérieure décrivit un mouvement de rotation inusité, sa bouche s'ouvrit comme la bouche d'un héros tragique qui va maudire; mais la voix lui manqua, ses bras accablés retombèrent le long de son paletot vénérable, et il prit à la hâte le chemin de la salle de lecture, pendant que sa fille, s'arrêtant encore devant le bibliothécaire, demanda d'une voix timide et à peine accentuée :

— *Paul et Virginie.*

Nos trois personnages entrèrent dans une vaste salle scientifiquement ornée de majestueux in-folio et d'in-quarto massifs; le vieillard et la jeune fille s'assirent devant une table à double pupitre; Joseph se plaça en face d'eux. Le vieillard et le jeune homme échangèrent un regard sournoisement dédaigneux, mais les livres qu'on leur apporta bientôt firent diversion à ce commencement d'hostilités.

— Aline, dit le vieillard, voilà *Paul et Virginie*.

La jeune fille prit le livre, l'ouvrit et se mit à lire avec ardeur; le vieillard s'empara précipitamment de plusieurs brochures poudreuses, et ne leva plus la tête. Quant à Joseph, il n'ouvrit que pour se donner une contenance le livre qu'on lui remit : en sa qualité de *réaliste*, il admirait fort peu l'auteur des *Burgraves*, qu'il eût traité de perruque au besoin; s'il avait demandé ce drame, c'est qu'il le savait particulièrement antipathique aux partisans du vieux droit théâtral dont le hasard mettait devant ses yeux un des derniers soutiens.

Joseph se mit donc à examiner la jeune fille.

Elle paraissait absorbée dans sa lecture; penchée sur

le volume, elle suivait chaque ligne du regard en accompagnant, pour ainsi dire, le récit d'un mouvement de tête horizontal; quelquefois une légère rougeur montait à ses joues, mais c'était la rougeur que cause un chaste plaisir et non celle qu'apportent les fièvres soudaines de la pensée; quelquefois elle souriait, son regard quittait la page un instant et prenait je ne sais quoi de gracieusement vague qui avait un charme inexprimable: on aurait dit qu'elle cherchait à lire dans sa mémoire, comme elle venait de lire dans le roman de Bernardin; puis elle reprenait sa lecture, tour à tour souriante et rougissante et oublieuse de ce qui l'entourait.

Joseph la contemplait et l'admirait, sans le savoir, sans le vouloir, sans y songer.

Aline devait avoir dix-sept ans: elle était assez grande et svelte; des cheveux blonds, relevés en natte sur le sommet du front, faisaient contraste avec ses yeux noirs et sa peau un peu brune; elle portait un chapeau de paille fine dont les rubans verts s'harmoniaient avec le nœud, vert aussi, qui entourait son cou; son mantelet de soie noire, retombé derrière elle, laissait voir sa robe fort simple dessinée à peine par les premières grâces de la jeunesse.

Elle était ravissante ainsi, ravissante de calme, de douceur, de quiétude.

Notre ami Joseph l'admirait sans doute, mais il était piqué du peu d'attention que la jeune fille faisait à lui; habitué à la vie du pays de bohème, pays dont les naturelles n'étaient guère sauvages à son endroit, il ne savait plus rien des délicatesses exquises, des tendresses inexprimées, des souffrances acceptées comme autant d'à-compte sur les joies futures.

Joseph s'évertuait donc à attirer l'attention de la jolie lectrice; mais il s'agitait en vain, il relevait sans succès ses cheveux qu'il savait beaux, la jeune fille continuait sa lecture ou sa rêverie, sans que rien indiquât qu'elle se fût aperçue de la présence de notre pauvre ami.

Tout à coup le vieillard se leva:

— Il est temps de partir, ma fille, dit-il à voix basse.

Tous les deux se levèrent et sortirent de la salle.

Joseph, irrité de son insuccès, se leva presque aussitôt et les suivit d'un peu loin.

— Nous verrons! pensait-il; une mijaurée! quelque fille d'épicier!

Aline et son père remontèrent la rue de Sully, gagnèrent le quai, puis le boulevard Mazas, et enfin s'engagèrent dans la rue du faubourg Saint-Antoine.

Joseph les suivait toujours.

Il voyait devant lui le mantelet noir d'Aline arrondi quelquefois comme une voile, la robe de la jeune fille, que soulevait une folle brise du matin, et, mieux encore, le brodequin étroit qui laissait apercevoir le bas blanc de la jolie marcheuse appuyée légèrement au bras de son père.

Joseph les suivait de plus belle.

Oh! les jeunes gens! Heureux fous qui ont vingt ans, le cœur joyeux et le pied leste! Et vous surtout, poëtes incompris qui marchez la tête pleine de rêves et la poche vide d'argent! Quel est celui qui n'a pas, une fois au moins, suivi de la sorte quelque jeunesse au pas sonore et impatient du pas ralenti d'un père? Ah! les touchants poëmes que nous avons bâtis! Ah! les doux projets que nous avons formés à ces heures de course volontaire et charmante! Que souvent nous avons regretté, tandis que fuyait devant nous la gracieuse apparition, que nous avons regretté, l'un son château, l'autre son moulin, et tous, les foyers de l'enfance, qui attendaient quelque jeune fille, comme celle-ci que nous suivons, pour en faire l'épouse, la compagne et la mère!

Je ne sais si Joseph se livrait à des pensées aussi élégiaques, je sais seulement qu'il suivit Aline et son père jusqu'au rond-point de la barrière du Trône; arrivé là, il les vit prendre le boulevard désert qui conduit à la barrière de Saint-Mandé; Joseph, décidé à poursuivre son aventure, franchit après eux la barrière, puis la ligne des fortifications, mais force lui fut de s'arrêter bientôt: Aline et son père entrèrent dans une maison dont la porte se referma sur eux.

Cette maison, située dans la charmante avenue du *Bel-Air*, était coquettement posée entre le petit jardin qui règne devant toutes les maisons de l'avenue et un jardin plus vaste dont les arbres étendaient leurs feuilles jusque sur le toit; ce n'était pas une maison, c'était un nid; on y respirait l'air chargé du parfum des premiers lilas; des oiseaux babillaient ici et là, partout, sans crainte, comme chez eux; une seule chose mêlait une idée prosaïque à cette idylle en action: sur la porte de la maison, entre les clématites et les pariétaires, s'étalait un écriteau jaune avec l'inscription ordinaire: *Appartement meublé à louer.*

Joseph, qui s'était arrêté avec embarras, aperçut l'écriteau, et, sans hésiter, frappa à la porte qui s'ouvrit à l'instant.

Le concierge fit visiter à Joseph l'appartement à louer; c'était un logement de garçon, composé de deux jolies pièces dont les fenêtres s'ouvraient sur le second jardin.

— A-t-on la jouissance du jardin? demanda Joseph

— Non, monsieur; il est loué, avec l'appartement qui est à côté du vôtre, par M. Delatour.

— M. Delatour?... N'est-ce pas un homme d'une soixantaine d'années qui vient de rentrer avec une jeune fille?

— C'est cela même, dit le concierge.

Joseph n'en demanda pas davantage, loua l'appartement pour un mois et partit pour Paris. Il revint le soir même, avec un léger bagage.

A la nuit close, Joseph était installé dans son nouveau logement, devant un bon feu que les derniers froids rendaient nécessaire; par instants, il se levait et se mettait à la fenêtre; il apercevait alors et regardait avec mélancolie l'appartement de M. Delatour, éclairé par la lueur égale d'une lampe; quelquefois la silhouette d'Aline se détachait sur les rideaux blancs, et Joseph ne pouvait s'empêcher de tressaillir à chaque apparition de la jeune fille.

Vers dix heures, la lampe disparut, le logement de M. Delatour s'effaça dans l'obscurité, et Joseph, plus seul encore, ne trouva rien de mieux à faire que d'écrire des vers; au bout d'un quart d'heure il avait jeté sur le papier ces rimes peu orthodoxes, dont nous lui laisserons la responsabilité entière:

SONNET A LA LECTRICE DE L'ARSENAL.

Pendant que tu lisais, je regardais, Aline,
Et je n'oublirais pas, quand je vivrais mille ans,
Les contours de ta tête orageuse et câline,
Les ors de tes cheveux aux bandeaux rutilants;

Ton cou, cygne nageant dans des flots de maline,
Aux mouvements si fiers, si souples et si lents;
Tes grands yeux plus profonds quand ton beau front s'incline,
Doux comme des ramiers, gris comme des milans!

Et maintenant je songe — Ah! misère et massacre! —
A ce regard d'ébène, à ces tempes de nacre;
Et je me sens tout plein d'angoisse et de courroux

Songe aussi! Le lion doit plaire à la gazelle
Quand, tournoyant dans l'ombre, il allonge vers elle
Sa patte formidable et son grand mufle roux!

JOSEPH TESTUDO.

Joseph se coucha plus tranquille après avoir exhalé sa verve dans ces alexandrins féroces: il n'est pas de poëte au monde qui n'oublie les peines les plus cruelles de l'âme ou du corps après quelques instants d'incubation; et lors même que la souffrance naît des tristesses de la vie littéraire, la souffrance est vite oubliée; la poésie est comme la lance d'Achille : elle guérit les blessures qu'elle fait.

Lorsque notre poëte se réveilla, le soleil entrait joyeusement dans sa chambre; il ouvrit la fenêtre et un vif parfum de printemps pénétra jusqu'à lui; dans le jardin, moitié parterre, moitié verger, qui s'épanouissait sous ses yeux, il aperçut Aline, en négligé du matin, activement occupée à arroser les jeunes plants. Au bruit que fit Joseph en ouvrant la croisée, elle tressaillit et releva la tête.



Aline et Joseph Testudo à la bibliothèque de l'Arsenal. Dessins de Bertall.

Notre héros ne perdit pas l'occasion; d'un bond il alla prendre sur sa table le sonnet de la veille et le lança, sans autre parole et sans plus de façons, aux pieds de la jeune fille immobile de surprise; voulant juger de ses chances, sans être vu, il se cacha derrière les rideaux.

Aline, indécise un moment, ramassa la feuille, y jeta rapidement les yeux et soudain prit la fuite, légère, svelte, adorable : *fugit ad salices.*

Deux heures après, Joseph était assis devant un excellent déjeuner et dégustait, en réaliste, l'arome d'une bouteille de vieux mercurey, lorsque le concierge entra et lui dit :

— M. Delatour désire avoir l'honneur de parler à monsieur.

Joseph, effaré, prit à peine le temps de finir son déjeuner, et, quelques minutes après, se présenta chez M. Delatour; une vieille servante l'introduisit dans un salon fort simplement meublé, où se trouvaient déjà M. Delatour et sa fille.

M. Delatour était assis dans un grand fauteuil, devant une table chargée de livres et de papiers.

Aline était au piano et parcourait, d'un air très-affairé, des cahiers de musique et des romances éparses.

Joseph entra et salua profondément, M. Delatour se leva

à demi et lui indiqua un siége du geste; Joseph s'assit.

— Monsieur, dit le vieillard, vous êtes M. Joseph Testudo?

— Oui, monsieur.

— C'est vous qui avez écrit le sonnet que voici?

— Oui, monsieur, et j'ose affirmer que ce n'est pas le plus mauvais que j'aie écrit.

A ces mots, le vieillard n'y tint plus, il se leva subitement, assujettit sa perruque d'un geste qui lui était sans doute habituel, et fit un pas vers Joseph; sa figure prit une expression terrible et railleuse à la fois, sa jambe s'agita d'un mouvement convulsif, il jeta sur notre ami confondu un regard qui eût anéanti tout autre qu'un jeune réaliste, et s'écria :

— *O tempora! O mores!* Quoi! nous en sommes là! si vite! si loin! si peu de temps! un si long chemin! O La Harpe! O mon pauvre ami l'abbé Delille! O mon vénérable ami Ducis! Quoi! on fait de pareils vers quarante ans après Esménard! Et j'ai vécu soixante-dix ans pour voir et lire de pareilles choses! Qui m'eût dit que je verrais ce que je vois quand je commençai ma tragédie, il y a trente-sept ans et quatre mois? Les dieux s'en vont! Je vais faire comme eux.

Ainsi il parlait, le vieillard irrité; son geste avait l'ampleur des grandes scènes de tragédie, sa voix montait aux notes stridentes, ses yeux lançaient des flammes; quand il eut fini, il s'assit pour reprendre des forces, puis il saisit et déplia, avec un rire étrange, le papier où était écrit le terrible sonnet, et, d'un ton sardonique et saccadé, il se prit à le lire, oubliant sa fille à qui les vers s'adressaient, oubliant l'inconvenance de cet aveu soudain, oubliant tout, excepté le style, le ton, l'air de la phrase, l'allure de l'école littéraire qu'il maudissait :

> Pendant que tu lisais, je regardais, Aline...

Aline! Est-ce qu'on appelle jamais une femme par son nom? Aline! J'aurais dit Chloé, ou Philis, ou Araminte. Passons.

> Et je n'oublirais pas, quand je vivrais mille ans...

Mille ans!... Mille ans! J'espère bien que leur belle littérature ne durera pas mille jours.

> Les contours de ta tête orageuse et câline...

Orageuse! câline! câline! orageuse! Comme cela se suit! Et où a-t-on jamais vu de tête orageuse?

> Les ors de tes cheveux aux bandeaux rutilants...

Ors! les ors! Le mot or n'a pas de pluriel, mon petit monsieur; et rutilants!

> Ton cou, cygne nageant dans des flots de maline...

Un cou, qui est un cygne! Et des flots de maline! Comme qui dirait dans des flots de cristal!

> Tes grands yeux plus profonds quand ton beau front s'incline,
> Doux comme des ramiers, gris comme des milans...

Ah! ah! gris comme des milans! Et tout cela pour l'antithèse! D'ailleurs elle a les yeux noirs, mon Aline.

> Et maintenant je songe! — Ah! misère et massacre! —
> A ce regard d'ébène, à ces tempes de nacre;
> Et je me sens tout plein d'angoisse et de courroux.

Un joli tercet, ma foi! et engageant!

> Songe aussi! Le lion doit aimer la gazelle
> Quand, tournoyant dans l'ombre, il allonge vers elle
> Sa patte formidable et son grand mufle roux!

Jolie façon de faire sa cour! Mufle, patte, tournoyant! Et puis, ce n'est pas même passionné! Vous vous dites un lion, vous n'êtes qu'un mouton enragé!

M. Delatour se leva après avoir lu, croisa les bras sur sa poitrine et alla droit à notre pauvre ami foudroyé.

— Monsieur, dit-il sourdement, vous êtes un infâme! Vous êtes un réprouvé, un homme sans foi ni loi, un hugolâtre! Oui, un hugolâtre, je ne mesure pas mes termes. Monsieur, les premiers vers que j'ai adressés à une femme étaient faits sur les bouts-rimés que voici; vous en rirez, je l'espère bien, mais vous les entendrez, et je vous défie de les remplir!

> fougère,
> repas,
> bergère,
> pas;
> perfidie
> secret,
> jalousie
> indiscret.

Voilà, monsieur, comment on parlait aux dames et comment on faisait les vers dans le bon temps! *Fougère* rappelle les églogues du Cygne de Mantoue, *bergère* amène la pensée sur les plus riantes images! Mais vous avez changé tout cela, vous avez mis le cœur à droite, Sganarelles de la littérature.

Sortez de chez moi, continua le vieillard d'une voix éclatante, et n'y remettez les pieds que pour faire amende honorable aux saines traditions que vous avez outragées.

Joseph sortit tout effaré, sans remarquer le sourire étrange d'Aline.

Vers le milieu du jour, Joseph était dans son appartement, rêvant à sa mésaventure du matin et souriant encore au souvenir de la colère classique de M. Delatour; ses yeux s'étant tournés par hasard sur le jardin, il aperçut Aline qui marchait pensive autour des plates-bandes; lorsque la jeune fille passa près de sa fenêtre, Joseph y parut brusquement; il calma d'un geste l'étonnement de la jolie promeneuse, et lui dit d'une voix émue :

— Je suis bien malheureux, mademoiselle; j'ai déplu à votre père sans le vouloir, sans le savoir, sans le prévoir; j'en souffre plus que je ne saurais dire, allez! S'il est un moyen de réparer ma sottise, enseignez-le-moi, mademoiselle.

Aline leva les yeux sur lui, et, voyant sa franchise dans son émotion, répondit simplement :

—Pourquoi n'écrivez-vous pas en vers comme vous parlez en prose? Vous n'auriez pas blessé mon père, et moi je ne serais pas forcée de vous en vouloir.

— M'en vouloir, à moi, mademoiselle, à moi qui donnerais ma vie...

— Ce n'est pas votre vie qu'il faut donner, c'est un peu de modestie qu'il faut avoir, c'est un petit sacrifice qu'il faut faire...

— Un sacrifice! et lequel?

— Écoutez : mon père est d'un caractère vif, mais bon; vos vers l'ont irrité au point le plus sensible. Eh bien! faites-en d'autres qui soient tout différents des premiers, remplissez ses bouts-rimés enfin; apportez-les-lui ce soir, et peut-être vous pardonnera-t-il.

— Mais vous, mademoiselle, me pardonnerez-vous?

— Moi, monsieur?... C'est de mon père qu'il s'agit;

votre soumission lui fera plaisir, lui donnera même un peu d'orgueil; je ne songe qu'à cela.

— Mais pourtant, mademoiselle Aline...

— Adieu, monsieur. Réfléchissez.

Et elle s'éloigna, souriante et légère, et un peu rougissante.

Resté seul, Joseph se prit à réfléchir; le moyen que lui avait proposé Aline lui paraissait exorbitant: trahir le réalisme, lui! renier ses amis, sa foi, ses dieux! Jamais!

Au bout d'une heure, les bouts-rimés étaient faits, mais des bouts-rimés réellement *rococo*, tellement qu'il s'en indigna en les écrivant.

Le soir, il se présenta chez M. Delatour qui l'accueillit cérémonieusement et resta sur la défensive.

— Monsieur, dit Joseph, j'ai réfléchi à la leçon que vous m'avez donnée ce matin; elle me semble juste, et voici de nouveaux vers qui vous feront, j'espère, oublier les autres.

Il lut, en effet, la pièce qu'il venait de composer; mais, comme notre ami n'a jamais voulu nous la confier, nos lecteurs voudront bien ajourner leur jugement ou remplir eux-mêmes les bouts-rimés en question.

Après avoir entendu, M. Delatour sourit et dit à Joseph tremblant:

— Ce n'est pas encore cela, tout à fait du moins; mais c'est déjà un progrès.

— Monsieur, insinua habilement Joseph, si vous daigniez m'accorder quelques leçons, je pourrais mieux faire à l'avenir.

— Flatteur! dit le vieillard à Joseph; et puis tout bas à lui même: Décidément il en tient pour Aline! Jamais poëte n'a fait pareil sacrifice sans être épris sérieusement!

M. Delatour parut se consulter un instant, puis une pensée maligne sans doute fit étinceler ses yeux, il se tourna vers Joseph et lui dit:

— Attendez-moi un moment.

Et il sortit avec vivacité, en se frottant les mains.

Aline et Joseph restèrent seuls, et, comme il arrive toujours en semblable occasion, gardèrent d'abord le silence; Joseph était surtout embarrassé; pris d'une sincère émotion, il sentait que sa contenance était ridicule et ne savait comment en changer. Aline vint à son secours:

— Vous avez, dit-elle en riant tout à coup d'un rire argentin, vous avez un singulier nom, monsieur Joseph Testudo!

Notre héros fut décontenancé sans doute par l'observation et par la franche hilarité qui l'accompagnait, mais sa bonne étoile lui inspira de dire la vérité.

— Je ne m'appelle pas Joseph Testudo; c'est un nom de guerre, un nom d'auteur, un pseudonyme; mon vrai nom est Jules Chevandier.

— J'avais deviné juste, s'écria Aline en frappant des mains, c'est toi, Jules! Pardon... c'est vous, Jules Chevandier! fils de M. Chevandier, le notaire de Loches, le vieil ami de mon père! Je vous avais presque reconnu ce matin. Moi, je suis Aline, la petite amie de votre sœur! Vous souvenez-vous? Quand j'avais douze ans et vous quinze, vous souvenez-vous de nos parties, de nos jeux et de nos danses?

— Comment! c'est Aline, ma petite amie Aline, s'écria Jules à son tour; pardieu! il n'est pas étonnant que je vous aie adorée hier du premier coup d'œil.

— Chut, monsieur Jules! Est-ce qu'on dit cela à une amie d'enfance?

— Certes oui, et plutôt deux fois qu'une; oui, certes, je vous adore, mon Aline!

— Silence donc! voici mon père.

M. Delatour entra, portant un énorme cahier entouré d'un ruban bleu, qu'il déposa sur une table.

Aline se précipita vers lui.

— Père! père! tu ne sais pas! M. Joseph Testudo ne s'appelle pas Joseph Testudo, il s'appelle Jules Chevandier! Jules, le fils de ton ami de Loches! Je l'ai deviné, il me l'a dit, j'en suis sûre et je suis très-contente, car il avait pris un bien vilain nom.

— Comment? dit M. Delatour en regardant Jules; mais, en effet, ces traits sont bien ceux de mon vieil ami; ah! çà, pourquoi diable s'appeler Joseph Testudo?

— Père, ne le gronde pas; c'est un pseudonyme!

— Eh bien! fit M. Delatour en souriant, venez m'embrasser, monsieur Joseph Testudo; ou plutôt, viens m'embrasser, mon petit Jules! Mais plus de folie, au moins, plus de romantisme! Tu m'as demandé une leçon; je vais t'en donner une, et bonne.

Le vieillard se dirigea vers la table.

— Ceci est le manuscrit de ma tragédie, *Sésostris*. Je vais te la lire, et pour tes péchés et pour ton instruction.

Jules, qui s'attendait aux bouts-rimés, contint un mouvement d'effroi, Aline, marchant sur la pointe du pied, gagna un large divan, où elle s'établit de son mieux... pour écouter sans doute plus commodément.

Le vieillard déplia le manuscrit, le feuilleta d'un air attendri et mélancolique; c'était un énorme cahier: chaque feuillet était triplé au moins par les surcharges et corrections, par les onglets ajoutés, intercalés, collés avec un art prodigieux; ce n'était pas une tragédie, c'étaient plusieurs couches de tragédies superposées; pas une page sans rature; mille petits papiers, placés çà et là au hasard des changements, faisaient de ce manuscrit une mosaïque d'écriture effrayante à voir, un immense hiéroglyphe impossible à déchiffrer pour tout autre que l'auteur.

M. Delatour, après un soupir, releva la tête et lut d'une voix grave:

SÉSOSTRIS,

Tragédie en cinq actes;

puis le nom des personnages.

Puis il commença d'un ton ferme et convaincu:

Enfin, après dix ans, séparé de ma fille,
Je rentre triomphant au sein de ma famille.

Jules n'écouta plus, il resta les yeux fixes, la bouche ouverte, un étonnement stupide peint sur tout le visage.

M. Delatour continua avec ardeur sa lecture.

Et, tenez, n'en rions pas! ne rions pas des vieilles œuvres, surannées peut-être, consciencieuses sans aucun doute. Nos pères étaient nos maîtres, jeunes gens! nos maîtres par le travail, la patience, le soin attentif et jamais lassé! Ils donnaient tout ce qu'ils avaient, ils ne se prodiguaient pas en conceptions hâtives, la plume ne fatiguait pas leurs mains; les plus humbles, les derniers, les moindres avaient grand souci et haute idée de leur mission; ce n'était ni bien neuf, ni bien gai, ni bien sonore: c'était honnête et calme; s'ils n'étaient pas féconds en enfantements splendides, ils n'étaient pas non plus féconds en avortements! Et puis, qui sait s'ils ne riront pas, les petit-fils de ceux qui, aujourd'hui, rient de leurs grands-pères?

Le bon vieillard lisait avec émulation, il savourait avec lenteur le miel attique de ses alexandrins; quelquefois il s'exaltait au son de ses rimes bien connues; de temps à au-

tre, il relevait la tête avec orgueil ou s'interrompait pour dire :

— Et le Théâtre-Français n'en a pas voulu !

Il avait tout oublié, le vieux poëte, et le réaliste qui était là effaré devant lui, et Aline qui écoutait sans doute, et tout, et le théâtre, et le monde, et l'Académie !

Il lut de la sorte pendant trois heures, sans s'arrêter, sans respirer presque, sans perdre courage ni force. Oh ! les poëtes, jeunes ou vieux, quels poumons quand ils lisent leurs œuvres !

Quand il eut fini, le poëte parut étonné de n'avoir plus rien à lire, il lui semblait que l'œuvre de toute sa vie devait être plus longue, il fut effrayé du peu qu'il avait fait : trois mille vers !

Jules Chevandier alla vers lui, s'inclina profondément, et tourna une phrase assez adroite, qui ne satisfit pas sans doute l'amour-propre de l'auteur, mais qui dut toucher le cœur du père.

M. Delatour prit la main de Jules, le regarda un moment au fond des yeux et lui dit doucement :



M. Delatour déclamant sa tragédie.

— Tu es un brave garçon. Si, dans trois mois, tu as écrit une ode à Voltaire, sans faute de français, sans folies, sans néologisme, je te donne ma fille !

Jules fit l'ode à Voltaire, après quelles hésitations, vous le devinez sans peine ! Mais le cœur fut plus puissant que la tête. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la transformation, après avoir été apparente chez le jeune poëte, devint réelle; sans se faire réactionnaire, il est devenu modéré, sage, débonnaire, éclectique ; nous l'avons vu à la première représentation de la *Bourse*, et à la réception de M. Ponsard à l'Académie ; il applaudissait avec moins de rage sans doute, mais avec plus de conviction qu'à la Porte-Saint-Martin, au commencement de cette histoire. Il a repris son vrai nom ; Joseph Testudo n'existe plus, et son fils s'appelle Nérestan. Il va sans dire que M. Delatour en est le parrain.

HENRI DE BORNIER

MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS [1].

ROQUEFAVOUR. — BELSUNCE. ETC.



L'aqueduc de Roquefavour. Dessin de Fellmann

Marseille est aujourd'hui la plus heureuse ville du globe; elle a fait fortune : elle n'a plus besoin d'aller au monde, le monde vient à elle. L'Afrique est son faubourg, l'Inde sa banlieue, l'Amérique sa voisine. C'est pour Marseille qu'on a inventé la vapeur et l'électricité; c'est pour elle qu'on brise les écluses de Suez et de Panama. On lui a fait un lac de la Méditerranée, un ruisseau de l'Océan atlantique, un jardin d'hiver d'Alger. Marseille n'a plus qu'à se croiser les bras; les mines de Melbourne et de San-Francisco vont tomber dans ses trois ports, comme si elle avait besoin de commencer sa fortune.

Marseille a même de l'eau, chose plus précieuse que l'or; elle a cru pendant vingt siècles qu'elle manquait d'eau, et cette pensée la rendait malheureuse. Pourtant l'eau tombait en cascades des hauteurs de la vieille ville; elle inondait la rue Négrel, le Banc-Long, la place de

(1) Voyez les trois premiers articles dans le tome XXIV.

Lenche; elle remplissait la fontaine Sainte-Anne, le Grand-Puits, les Méduses; elle jaillissait partout; elle créait l'admirable verdure des Aygalades, de Fontainieu, du château Borély, de Gemenos, de Saint-Pons; il fallait être hydrophobe pour ne pas la voir. N'importe! Marseille niait l'existence de l'eau, par vieille habitude séculaire. Moi-même, je l'ai niée par esprit de contagion, et je suis mort de soif mille fois dans ma vie pour ne pas démentir les lamentations hydrophiles de mes compatriotes.

Alors Marseille a voulu effacer Rome, sa sœur, par la conquête de l'eau. Rome demandait aux montagnes voisines les trésors de toutes leurs naïades, et les faisait rouler sur des lignes d'arcs de triomphe. Jeu d'enfant! Marseille a percé à jour vingt lieues de montagnes de bronze, pour faire une saignée à la Durance; elle a élevé l'indestructible aqueduc de Roquefavour, inférieur par la grâce, mais supérieur par la force à son modèle du Gard. L'eau féconde est tombée dans le terroir de Marseille, comme une pluie horizontale; le roc est devenu prairie, la lande s'est convertie en jardin, la colline nue s'est habillée de verdure; le Nil provençal a créé son Delta (1).

Aujourd'hui le bonheur de Marseille est donc complet. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille fortune de ville : l'utile, le nécessaire, le luxe, le superflu, tout est advenu aux Marseillais.

C'est que Marseille a eu la bonne idée de commencer sa vie par le malheur; la compensation lui était due, et large, complète, abondante, comme la somme d'infortune qu'elle avait dépensée depuis le règne de Tarquin. Tyr et Carthage, ses sœurs étourdies, avaient suivi la marche contraire; leur vie commença par le bonheur. Cherchez leurs traces aujourd'hui. Le martyrologe de Marseille lui promettait un meilleur avenir. Dieu est juste pour les villes comme pour les hommes. Prenez un à un tous les hommes célèbres partis sur le pied du bonheur : César, Alexandre, Annibal, Marius, Alcibiade, Cicéron et cent autres, vous comprendrez toute la sagesse de ce vieux proverbe latin qui défendait de donner à un homme le titre d'*heureux* avant sa mort : *Nemo ante obitum felix.*

Marseille a subi vingt pestes et vingt incendies; ne parlons pas des infortunes subalternes; elles égalent par le nombre les grains de sable de sa plage. Une seule de ces pestes lui donnait le droit de jouir plus tard de son bonheur exceptionnel. Jamais l'Orient, le pays de la peste, n'a vu l'épouvantable tableau de 1720 et 1721 ; il n'y a pas d'exemple d'une pareille dévastation. Attila et Théodoric, ces bourreaux des peuples, n'ont rien commis de plus affreux dans les villes prises d'assaut. Et maintenant, lorsque d'autres cités se montreront jalouses de la splendeur actuelle de Marseille, on pourra leur dire : Avez-vous commencé par vingt pestes et vingt incendies? Êtes-vous arrivées de drames en drames au dénoûment de 1720? Si vous ignorez ce dernier tableau, nous allons le mettre en raccourci sous vos yeux; si la toile avait sa largeur convenable, vous ne la regarderiez pas.

Un navire chargé de laines apporta la peste à Marseille, dans le printemps de 1720 Les premières victimes habitaient la rue de l'Echelle, la plus étroite et la plus infecte des rues du vieux quartier.

Une coutume excellente au point de vue religieux, mais très-mauvaise au point de vue hygiénique, contribua bientôt à donner au fléau naissant un caractère de contagion rapide. Les souterrains des églises étaient alors des cimetières. Un deuil immense couvrit la cité. Le commerce fut suspendu ; les quais du port devinrent déserts; la flotte marchande mit à la voile et gagna la haute mer. On appliqua bientôt à cette florissante Marseille le verset de Jérémie : *En quel abandon se trouve cette ville autrefois pleine de peuple. Les rues de Sion pleurent, et personne ne vient la consoler.*

Dans un salon de la rue du Réservoir, à Versailles, à l'hôtel du marquis de La Fère, il y avait vers la même époque une réunion joyeuse et élégante, composée de charmants esprits et de femmes spirituelles. La teinte sombre que les dernières années de Louis XIV avaient laissée sur Versailles s'effaçait peu à peu devant l'aurore du jeune et nouveau roi. Le plus aimable, le plus recherché, le plus gracieux, parmi tant d'hommes d'élite, honneur de ce salon, était Mgr de Belsunce de Castelmoron, évêque de Marseille. Les évêques n'étaient pas alors rigoureusement tenus à résidence, et Versailles avait des attraits séduisants qui retenaient les prélats, comme les autres gentilshommes de cour. De Belsunce avait quarante-cinq ans en 1720, et aurait pu en dissimuler quinze; il était bien fait de sa personne, charmant de distinction, spirituel dans la controverse et remarquable surtout par un vernis d'élégance mondaine que la tolérance de l'époque n'incriminait pas. Il savourait les hommages et les adulations des grands seigneurs et des belles dames de la cour, dans un moment où son esprit, d'origine navarroise, rayonnait de tous ses feux, lorsqu'une lettre, scellée de la croix d'argent sur champ d'azur, lui fut offerte sur un plateau d'argent.

C'était une lettre du chevalier Rose, édile de Marseille.

Elle était ainsi conçue : — *Monseigneur, le troupeau appelle son pasteur. Dieu frappe Marseille. La peste nous tue. Les riches s'en vont. Les pauvres meurent. C'est une désolation générale. On croit voir dans les airs l'ange qui tua par la peste les légions de Sennacherib. Venez mourir avec nous.*

— Voilà une lettre qui était urgente, dit, en riant, Mme de La Fère, et qui pourtant ne paraît pas vous préoccuper fort. On est très-étourdi à l'antichambre, et c'est ainsi que les valets brisent les plus intéressants entretiens.

— Madame, dit de Belsunce, en serrant la lettre, il n'y a point d'urgence, il est vrai, dans cette missive; mais je vous supplie de ne pas gronder vos gens. L'erreur était possible.

Et aussitôt il reprit la controverse sur le ton badin, et la soutint avec son esprit ordinaire jusqu'à l'heure du *médianoche.* Dans l'intervalle, il avait donné adroitement ses ordres, et demandé son carrosse de voyage et les meilleurs chevaux de l'auberge des *Armes de Paris.*

Au moment de la séparation, il se leva en jetant un dernier regard sur les jardins de Versailles, se pencha sur l'oreille de Mme de La Fère, et lui dit en riant :

— Ceci est une confidence, je pars.

— Et où allez-vous donc, monseigneur? demanda la marquise; rue Saint-Louis probablement, comme tous les soirs? Quelle singulière confidence me faites-vous là? tout le monde pouvait l'entendre.

De Belsunce remit alors la lettre du chevalier Rose à la marquise et lui dit sur un ton sérieux :

— Quand vous serez seule, vous lirez cela, et demain vous pourrez instruire nos amis.

Il salua respectueusement et sortit.

Un instant après, il était sur la route de Paris; à l'aube, il prenait la route de Marseille, et il voyagea jour et nuit,

(1) Voyez, à la fin de l'article, la note sur Roquefavour.

sans prendre une heure de repos. A cette époque, un pareil voyage était plein de périls. Les bois et les grands chemins étaient fréquentés par les bohémiens, les voleurs, les contrebandiers, les déserteurs et les hommes de maraude; la maréchaussée n'existait que de nom. Passer douze nuits sur cette route alors infinie et pleine d'embûches, c'était déjà faire un acte d'héroïsme et de noble dévouement. De Belsunce accepta cette mission avec le calme du gentilhomme et la résignation du chrétien.

En entrant à Marseille par les aqueducs de la porte d'Aix, de Belsunce vit une cité habitée par la mort. Les galériens brouettaient les cadavres; les pauvres pestiférés expiraient de soif sur le seuil des portes; d'horribles suaires dessinant des corps humains descendaient des étages supérieurs, sur les tombereaux; de malheureux petits enfants pleuraient sur des mamelles flétries; les pavés impurs étaient jonchés de haillons hideux, dépouilles des morts. Un parfum de léproserie courait dans l'air avec le vent du sud, et toutes les fenêtres ouvertes apportaient aux alcôves les miasmes empoisonnés du fléau.

De Belsunce échangeait les parfums d'ambre et d'iris des salons de Versailles, et les douces habitudes de la vie élégante, contre cette désolation pestilentielle, cette ville de cadavres, cette atmosphère de mort.

Il descendit à pied la rue d'Aix, et se rendit à l'église Saint-Martin, où il entra d'un pied ferme, au milieu d'un cortége de civières, et au fracas des dalles qui s'ouvraient et se fermaient pour les cadavres du jour.

Quand les prêtres de l'église Saint-Martin eurent reconnu leur évêque, ils entonnèrent un *Te Deum* de réjouissance, et, après la cérémonie, de Belsunce donna ses ordres pour la fête publique du lendemain.

Au milieu du Cours, devant les fontaines des Méduses si chères à nos souvenirs d'enfance, un autel fut dressé sur une haute estrade, et on publia dans toute la ville, à son de trompe, que Mgr de Belsunce, arrivé de Paris, célébrerait la messe le lendemain, sur la promenade du Cours.

La ville se repeupla comme par enchantement; le courage revint au cœur des timides, quand on apprit que l'héroïque pasteur avait abandonné Paris pour secourir ses ouailles. Le peuple des Grands-Carmes et le peuple de Saint-Jean descendirent des hauteurs de la Tourrette, de la butte des Moulins, des Accoules, pour assister à la messe épiscopale, à la fête du Cours. Beaucoup de riches même, honteux d'une lâcheté coupable, quittèrent les hautes pinèdes de Ruffi, de la Blancarde, de la Viste, de Sainte-Marguerite, ces retraites embaumées d'air marin et de résine, et rentrèrent à Marseille, pour voir leur évêque intrépide, prier avec lui, secourir avec lui ou mourir à ses côtés.

Cette fête de la mort n'a jamais eu et n'aura jamais son égale. Une foule immense remplissait le Cours, et s'étendait, par la rue de Rome, jusqu'à la place Castellane, et par la rue d'Aix, jusqu'aux aqueducs. Les clochers des églises et des couvents sonnaient à toute volée; les canons du fort et de la citadelle répondaient aux cloches; toutes les maisons étaient pavoisées des pavillons, des signaux, des flammes de tous les navires; un chœur inouï, composé de quatre-vingt mille voix, entonna le *Deus in adjutorium*, et au-dessus de ce monde agonisant, de Belsunce, revêtu de ses habits pontificaux, entouré du clergé des paroisses et des religieux de tous les ordres, bénit la ville, le peuple, la campagne, et fit descendre l'espérance dans tous les cœurs.

La famine, compagne ordinaire des grands fléaux, vint bientôt désoler Marseille, et, grâce à la généreuse assistance du pape Clément XI, le blé arriva des ports d'Italie à Marseille, et le peuple n'eut à lutter que contre un seul ennemi. Quand vint le jour de la reconnaissance, le nom de Clément XI ne fut oublié ni dans les bénédictions, ni sur le monument commémoratif.

Pendant quelques semaines, la peste sembla ralentir sa marche, et il y eut un espoir de prochaine délivrance, dans la malheureuse ville. Les fléaux donnent souvent ces illusions. La recrudescence fut terrible, et le tableau de mort prit bientôt des proportions désolantes. Alors de Belsunce grandit encore avec le péril. Les cadavres jonchaient les rues, les quais, les places publiques; les consolations religieuses manquaient aux mourants; les secours manquaient aux malades; les ensevelisseurs manquaient aux inhumations. La soif et la faim tourmentaient les familles vivantes. Que de bras forts devaient se lever pour aider, porter, travailler, secourir! A la voix de l'évêque, les vaillants ne firent pas défaut à l'œuvre. Les consuls et les échevins se dévouèrent les premiers; tous les corps religieux, moins quelques pères de l'Oratoire, suivirent le noble exemple. Le chevalier Rose, comme un général vigilant dont le poste est partout, traversait à cheval la ville, pour donner ses ordres, et de Belsunce, tête nue et la croix à la main, se montrait partout. On le voyait à la fois, comme un miracle vivant, dans la rue étroite et sordide, où les ouvriers travaillent le fer; dans le quartier des Ferrats, où le soleil ne brille jamais; dans les quartiers de Sainte-Claire, où se putréfient les alluvions des usines; dans les sombres carrefours bordés par la coutellerie, et où se trouve la ruelle qui devait un jour porter son nom. Il donnait aux plus pauvres l'argent de son épargne; aux riches agonisants le pain de la vie éternelle; aux heureux de la vie coupable le pardon et le repentir; aux orphelins les secours d'un père; à tous la grâce de sa parole, et le charme de sa consolation. Souvent, debout auprès du lit des moribonds, il touchait du doigt leurs plaies hideuses, pour nier la contagion et donner la confiance du secours à ceux qui n'osaient s'approcher des malades. D'autres fois, lorsque les fossoyeurs, reculant devant un amoncellement de cadavres, abandonnaient ce foyer d'infection, et donnaient ainsi un nouvel aliment à l'atmosphère putride, l'évêque, suivant le précepte divin des sept œuvres de béatitude, prêchait d'exemple, et ensevelissait les morts pour trouver des aides parmi les vivants. Les témoins de cet acte héroïque rougissaient d'une pusillanimité criminelle, et, fiers de seconder les efforts du pasteur, ils cachaient dans la fosse ces lambeaux pestilentiels qui donnaient une intensité nouvelle à l'homicide poison de l'air.

Bientôt les terres de sépulture et les tombes des églises ne suffirent plus à recouvrir les effrayantes consommations de la peste. Plus de soixante mille habitants avaient péri; tous les religieux, victimes de leur zèle, étaient descendus dans la fosse commune; les prêtres manquaient à la célébration des offices; ils avaient tant prié pour les autres, et on priait pour eux. Les religieuses, ces sœurs de la charité, ces héroïnes qui ne laissent aucun nom ici-bas, recevaient plus haut leur récompense; les frères des corporations séculières venaient de suivre leurs frères inhumés par eux; enfin, tout ce qui fut, dans le dix-huitième siècle, un objet de raillerie, de sarcasme, de dérision, avait disparu du sol marseillais, dans le pieux exercice de ses devoirs de cloître, de confrérie, de paroisse. Le chevalier Rose restait debout sur tant de ruines; l'évêque de Marseille chantait seul auprès de lui le psaume *Qui confidit in*

Domino, et aucune voix de lévite n'entonnait les répons: *Mille tomberont à ta droite, et dix mille à ta gauche, et le fléau ne t'atteindra pas*, disait de Belsunce après le prophète David, et il marchait, d'un pied ferme, à l'accomplissement de son œuvre, toujours plus confiant envers Dieu. Qu'auraient dit les gentilshommes de Versailles, les courtisans de l'Œil-de-Bœuf, les sybarites de Luciennes, les belles dames de la cour, s'ils avaient vu Monsieur de Marseille se frayant une route à travers les cadavres, et devenu le sublime fossoyeur d'une ville, ne désespérant pas du secours céleste, et ne demandant, pour toute récompense, que de mourir le dernier de tous, comme la dernière victime de l'expiation?

La terre ne pouvant plus recevoir les cadavres, on résolut de les ensevelir dans la mer; triste ressource, car la mer ne garde rien, et rejette au rivage tout ce qui souille la pureté de ses eaux. On choisit la vaste esplanade de la Tourrette, pour cette inhumation d'un nouveau genre, et les derniers des galériens entassèrent là d'horribles pyramides de suaires, crevassés de lézardes sanglantes, et qui auraient créé un fléau, dans une ville pure, si la peste n'eût pas existé.

De Belsunce célébra une messe de *requiem*, sur l'autel de l'église Saint-Laurent, et, suivi du dernier acolyte, il se rendit sur l'esplanade voisine pour dire les prières de l'absoute devant cet immense catafalque, où les morts s'entassaient entre le fort Saint-Jean et l'église la Major. Quelques courageux pêcheurs du quartier de Joly et de la rue Moyse, quelques vieux capitaines marins, bronzés par la mer, et bourgeois de la place de Lenche, assistaient l'évêque dans cette lugubre cérémonie qui attristait le soleil du Midi. Le *Requiem æternam dona eis, Domine*, fut psalmodié avec tristesse par ces hommes qui s'appliquaient à eux-mêmes ce verset pour le lendemain, et semblaient dire l'antienne de leurs propres funérailles. Puis les galériens, excités par la parole et l'exemple de l'évêque, confièrent à la mer ce monde de cadavres, ces hécatombes du fléau.



Matelot de Marseille préparant la bouille-à-baisse (pages suivantes). Dessin de J. Duvaux.

Quatre-vingt mille victimes apaisèrent enfin la fureur de la peste. Un vœu avait été prononcé par de Belsunce sur l'autel du Cours, et la foi qui sauve l'âme sauva ce qui restait d'une grande population, toute destinée à mourir. De Belsunce montra ce courage inconnu même des héros, ce courage calme, acharné, serein; ce courage de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants, cette vertu qui doit avoir un nom au ciel, et que la terre ne vit éclater qu'une fois.

Après la résurrection de Marseille, Versailles voulut revoir de Belsunce, et une ovation l'attendait; mais le prélat ne commit pas cette faute vulgaire du triomphateur qui joue l'humilité. Il avait tant de blessures à cicatriser après une bataille de deux ans, tant d'orphelins à confier aux chances d'un meilleur avenir, tant de convalescences à guérir dans les infirmeries du pauvre! il resta donc sourd aux instances de ses amis de Versailles. Une seconde violence lui fut faite, et il sut encore résister. On lui offrit l'archevêché de Bordeaux, avec de riches prébendes: il répondit par un refus des plus formels: — *Et si la peste rentrait à Marseille*, dit-il, *quels regrets n'aurais-je pas!* Ainsi, de Belsunce ne quitta pas le siége de Marseille, parce

qu'ayant appris son métier de gardien, il n'aurait pas voulu abandonner à un novice le soin de défendre cette chère ville, si le formidable ennemi reparaissait.

La peste de 1720-1721 a laissé à Marseille des souvenirs ineffaçables, et pendant un siècle et demi on a pris les précautions les plus minutieuses pour prévenir le retour de ce terrible fléau. Ces précautions ont d'abord paru fort légitimes, puis elles ont été taxées de ridicules, et l'esprit du Nord ayant prévalu sur les frayeurs traditionnelles du Midi, on n'a pris aucun terme moyen, on a tout supprimé. L'avenir prononcera.

A l'extrémité du port, on voyait un petit édifice dédié à saint Roch, et appelé *la Consigne*. Une administration sanitaire tenait ses séances, là, dans un salon décoré d'un chef-d'œuvre de David, représentant les diverses phases du pestiféré, avec une incroyable énergie de pinceau. On voyait sur le panneau voisin un bas-relief de Puget, *la Peste de Milan*. Nos édiles sanitaires avaient ainsi conti-



Portrait de Belsunce. Dessin de H Pottin.

nuellement sous les yeux les affreux ravages de la peste, exprimés de main de maître sur le marbre et la toile, et ce double *memento* les rendait inexorables sur le chapitre des quarantaines. Ces scrupules, très-honorables d'ailleurs, étaient poussés si loin, qu'un paquebot d'Arles, chargé des voyageurs de Paris, et descendu du Rhône dans la Méditerranée, était regardé comme suspect devant les gardiens de la Consigne, et interrogé gravement, comme un navire arrivé de Constantinople ou de Calcutta. Toute chose flottante était soupçonnée d'avoir la peste. On aurait mis en quarantaine les *bâtons flottants* de la fable. Au reste, en fait de mesures de précaution, l'excès n'est jamais un mal. Si vous modifiez la vigilance, il faut bientôt la supprimer.

Les villes sont toujours en retard du côté de la reconnaissance ; leurs municipalités ne regardent que le bien qu'elles font, et sont assez oublieuses du bien opéré avant elles. En général aussi, les municipalités sont économes, et quand elles reconnaissent un service, elles gravent le nom du bienfaiteur à l'angle d'une rue ; c'est l'économie

dans la reconnaissance. On ne se ruine pas avec des noms. Cela rappelle ces deux vers :

> Fortune merveilleuse, en un jour disparue,
> Il n'en reste qu'un nom, à l'angle d'une rue!

Marseille a donc payé sa dette à de Belsunce, il y a cent ans, en donnant son nom à une ruelle, qui monte de la Coutellerie à la Grand'Rue. Puis, un administrateur qui a laissé les meilleurs souvenirs à Marseille, le préfet Charles Delacroix, père de notre illustre peintre, a fait élever un monument collectif à la mémoire des intrépides soldats du champ de bataille de 1720. C'est une colonne votive, surmontée d'un *génie*, le génie de la guérison, chef-d'œuvre du sculpteur Chardigny. Personne n'est oublié sur le stylobate, pas même le pape Clément XI, qui secourut Marseille avec des envois de blé, pendant la famine de la peste. Enfin, l'année 1856 a réparé les oublis séculaires, et, en ce moment, nous voyons la statue de l'héroïque de Belsunce sur la place même où fut célébrée la messe du vœu. Les *Méduses* seules manquent, ces charmantes fontaines qui donnaient tant de fraîcheur à la promenade du Cours.

Le peintre Serres, élève de Puget, a laissé deux belles toiles représentant le dévouement de Belsunce et la peste de Marseille. Serres a peint ce qu'il a vu ; c'est un témoin oculaire. Les deux tableaux, un peu maltraités par leurs conservateurs, sont exposés dans une salle de l'hôtel de ville, où ils remplissent aux yeux du maire l'office des autres tableaux de la Consigne : c'est encore un *memento*. Aujourd'hui, comme ceux de la Consigne, les deux tableaux de Serres ne sont plus que des ornements : ils ne disent plus *Caveant consules*. La loi qui a supprimé les quarantaines de Marseille a supprimé la peste du même coup. On ferait bien alors de transporter les chefs-d'œuvre de la Consigne et de la mairie au Musée de Marseille, où ils prendraient une place historique. Ce Musée, pour le dire en passant, est digne de recevoir les toiles de David et de Serres, et les sculptures de Puget. On y admire déjà de superbes tableaux des grands maîtres anciens, parmi lesquels quatre chefs-d'œuvre de Rubens et un Pérugin de la plus belle eau. Quand Marseille voudra, elle est assez riche pour avoir le plus riche Musée de la France, et la plus belle école de peinture et de musique. Ses trésors doivent jeter quelques rognures aux beaux-arts. Qu'elle y prenne bien garde! la richesse matérielle, parvenue à son apogée, est sans doute une belle chose; mais si, dans ses faveurs de reine, l'intelligence est oubliée, elle manquera par sa faute à son destin; elle laissera dans l'ombre la meilleure part d'elle-même, l'esprit de son peuple; elle brisera sa statue grecque, pour honorer quelque veau d'or. Trois monuments, lumineux triangle, font entendre aujourd'hui à Marseille de nouvelles leçons : la colonne érigée par *les descendants des Phocéens à Homère*, et les statues élevées enfin à Pierre Puget, notre Michel-Ange, et à Belsunce, notre Charles-Borromée; la poésie, l'art, le devoir. Trois pierres muettes, mais plus éloquentes que les oraisons de Marcus Tullius, l'ami de Marseille. A cette phase inouïe de prospérité qui semble ne pouvoir plus avoir d'échelon ascendant, et qui pourtant chaque jour ne fera que monter encore, cette ville est soumise à une responsabilité grave ; il ne faut pas que l'or lui monte au cerveau, et qu'elle laisse dessécher au soleil de sa richesse tant de germes féconds déposés sur ses plages par le soleil de Dieu.

MÉRY.

NOTE SUR L'AQUEDUC DE ROQUEFAVOUR.

Notre éminent collaborateur avait déjà chanté l'aqueduc de Roquefavour. En 1841, dans une promenade avec les exécuteurs et les vulgarisateurs de cette œuvre colossale, — notamment avec son inventeur, M. de Montricher, et avec le savant qui l'a révélée dans ses moindres détails, M. Lepeytre, secrétaire général de la mairie de Marseille, — M. Méry avait improvisé, à la fin d'un banquet, les strophes suivantes, — qu'il a sans doute oubliées, — mais que les échos de la Durance rediront aux passants, — aussi longtemps que le matelot marseillais fera fumer la bouille-à-baisse.

A M. DE MONTRICHER.

> Elle s'accomplira cette œuvre grande et belle!
> Vous avez apporté sur la roche rebelle
> Le glaive de l'Archange et le feu des démons :
> L'eau trouve sous vos pas des routes inconnues
> Votre main a creusé des sillons dans les nues,
> Et des abîmes sous les monts!
>
> Je viens de voir assez de montagnes brisées
> Pour bâtir aujourd'hui quarante Colysées
> Élevant vers les cieux un front aérien ;
> Mais vous avez vaincu l'architecte de Rome,
> Car nous préférons tous l'œuvre qui sert à l'homme
> A l'œuvre qui ne sert à rien.
>
> Une armée, avec foi, par votre main guidée,
> Poursuit aveuglément votre invincible idée :
> La flamme du mineur sort de votre regard ;
> Grâce à vous, architecte à la profonde entaille,
> Nous pouvons contempler du haut de notre taille
> L'humilité du pont du Gard!
>
> Lorsque votre marteau de conquérant s'approche,
> On sent trembler la terre et palpiter la roche ;
> Vous courez devant tous, léger comme le vent;
> Et, donnant à chacun la récompense due,
> Vous passez à travers la montagne fendue.
> Et vous leur criez : En avant!
>
> Marseille ne sait pas que votre main apporte,
> Comme une coupe d'eau, tout un fleuve à sa porte
> Sur des arcs triomphaux créés par des volcans,
> Et que cet avenir qui déjà nous invite
> Ne sera, dans ce siècle où tout marche si vite,
> Qu'une semaine de cinq ans!

MÉRY.

Et puisque nous avons parlé de la bouille-à-baisse, puisque M. Jules Duvaux lui a fait l'honneur d'un dessin, — disons un mot de la crise que subit ce plat national et populaire, si célèbre à Marseille d'où sa renommée a gagné le monde. Le thon, la dorade, le mulet et le rouget de la Méditerranée, éléments essentiels de la matelote provençale, ont reçu un coup funeste de la locomotive qui a joint l'Océan au lac européen. Jadis et naguère encore, tout le quartier Saint-Jean vivait de la bouille-à-baisse, comme pêcheur et comme consommateur. La criée, puis l'inspection ont d'abord entravé les filets et la marmite. Enfin, déclare M. Delord, compatriote de M. Méry, un cuisinier marseillais m'a avoué en rougissant que, l'hiver dernier, il lui avait fallu se résigner à composer ses menus avec le poisson de l'Océan! Oui, le turbot, la barbue, le saumon, le bar, etc., viennent de trois cents lieues faire con-

currence aux poissons de la Méditerranée jusque sur le carreau des halles de Marseille! *O tempora! ô mores!* Si ce désastre se continue, le gourmet de la Joliette sera obligé, pour manger une bouille-à-baisse authentique, de prendre le chemin de fer et de venir la commander aux Frères-Provençaux, au Palais-Royal de Paris. Mais une autre conséquence résultera de cette révolution. Les pêcheurs de Marseille, de Cassis, de la Ciotat, de Martigues, de Marignanne, de la Corse, renonceront à leur métier, et priveront la marine d'une pépinière de matelots excellents. Voilà ce que renferme la question de la bouille-à-baisse. (*Note de la Rédaction.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

STATUES DE GEOFFROY SAINT-HILAIRE ET DE Mme DE SÉVIGNÉ.

Ces deux noms, illustres à des titres si divers, et qui ont été glorifiés dans nos colonnes (1), viennent de recevoir la consécration de deux monuments publics, — le premier, dans la ville d'Etampes, patrie du grand naturaliste, — le second, dans la ville de Grignon, patrie de cœur de Mme de Sévigné.

A Etampes comme à Grignon, la fête a été solennelle et joyeuse. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, qui continue si dignement la science et la gloire paternelles, assistait à l'inauguration de la figure sculptée avec tant de ressemblance par M. Elias Robert.

— Cette statue, a dit M. Duméril, reproduit réellement la beauté et la régularité des traits gracieux de son modèle. L'artiste semble avoir emprunté pour l'exprimer avec bonheur la pénétration de l'esprit élevé et méditatif du célèbre académicien. Nous y reconnaissons le professeur dans l'une de ses plus énergiques inspirations. Au moment où une découverte inattendue vient de se révéler à son imagination féconde, il réfléchit...; et tout à coup, retrouvant dans sa mémoire et dans ses études antérieures des analogies nombreuses avec le fait qu'il vient d'observer, il rapproche ces similitudes, parce qu'il les voit reproduites par des causes constantes dont il a apprécié les effets. De cette conception hardie et toute nouvelle, il va sans hésiter faire la base et le sujet de son plus important ouvrage: — La démonstration de l'unité de plan dans la création.

A Grignon, M. de Montmerqué présidait la fête des *lettres* — du modèle des mères.

La statue de Mme de Sévigné est due au ciseau délicat de MM. Rochet frères.

Quand on l'a découverte, l'émotion a été profonde, éclatante; — et des larmes ont coulé de bien des yeux féminins.

— L'illustre écrivain, nous dit un témoin oculaire, la tendre mère que tout le monde a lue, apparaît coquettement assise dans son fauteuil de travail, tenant sa plume de la main droite et son papier de la gauche. Elle croit sans doute assister à quelque réception brillante faite à sa fille dans une cité de Provence, et cette allégresse publique, elle la reporte vers l'unique objet de sa tendresse, et bientôt peut-être, en ne découvrant pas sur la terrasse du royal château sa comtesse bien-aimée, elle s'écriera en contemplant ce spectacle: « J'écrirais jusqu'à demain; mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole. »

(1) Sévigné, t. XII, p. 177; Geoffroy Saint-Hilaire, t. XVI, p. 73.

Les moindres détails de la toilette de la grande dame sont d'une richesse d'exécution remarquable. Les broderies, les colliers les plus gracieux, la pose naturelle, tout est réussi à souhait. Aussi la foule, à la vue de la statue en bronze représentant Mme de Sévigné dans sa grandeur naturelle, a-t-elle acclamé les noms de MM. Rochet frères, artistes aussi désintéressés que méritants.

La statue repose sur un socle de granit. Quatre griffons répandent dans le bassin qui l'entoure une eau saine et abondante, — comme l'esprit de Sévigné.

RETOUR DE L'ANCIEN CLIMAT DE LA FRANCE.

Au moment où le bel été de 1857 nous quitte à regret, en se prolongeant à travers les brouillards de l'automne, il est doux d'apprendre, — et nous vous transmettons cette bonne nouvelle, — que l'ancien climat, le climat normal de la France, est rétabli pour de longues années, — suivant M. Babinet, de l'Institut. Ne riez pas, M. Babinet a deux grands titres à notre confiance: 1° il nous avait prédit que la comète de Charles-Quint ne nous donnerait que d'excellentes vendanges, et le vin de 1857 est là pour témoigner en faveur du prophète; 2° dès le mois d'août 1856, il avait annoncé la magnifique saison de 1857, — et le retour de l'ancien, du vrai climat de notre pays. Les motifs de sa conviction sont assez curieux et assez simples pour être exposés ici. Puisse le savant avoir raison pour 1858, comme il l'a eu pour 1857. Alors on ne pourra plus douter de 1859, et même on espérera jusqu'en 1863, les bonnes et les mauvaises années allant par 7, comme les vaches grasses et les vaches maigres de l'Ecriture. Ainsi soit-il!

— Dans l'état météorologique normal de la France et de l'Europe, dit M. Babinet, le vent d'ouest, qui forme le contre-courant des vents alisés qui, dans les tropiques, soufflent constamment de l'est, le vent d'ouest, dis-je, après avoir abordé la France et l'Europe par les rivages occidentaux, redescend par Marseille et la Méditerranée, par Trieste et l'Adriatique, par Constantinople et l'Archipel, enfin par Astrakan et le bassin de la mer Caspienne et du lac Aral, pour aller compléter le grand circuit des vents généraux et se mêler de nouveau au courant équatorial. Toutes les fois que ces masses d'air devenues humides par leur trajet au-dessus de l'Océan rencontrent un obstacle, par exemple une chaîne de montagnes, elles s'élèvent le long de leurs flancs qui dominent les plaines voisines, et alors elles n'ont plus au-dessus d'elles qu'une quantité moindre d'air.

Elles sont donc déchargées d'une partie du poids qui pesait sur elles. Elles se dilatent par leur élasticité. Cette dilatation entraîne un froid considérable, et par suite une

précipitation d'humidité sous forme de brouillard, de nuage, de pluie ou même de neige. Le voyageur placé au sommet d'une montagne voit quelquefois, par un jour du plus beau soleil, le vent pousser l'air transparent de la plaine vers les hauteurs qui la bornent. A une certaine hauteur, cet air commence à se troubler ; plus haut, c'est un nuage ; plus haut encore, c'est un nimbus qui donne de la pluie ; enfin, si la hauteur de la montagne est suffisante, le froid atteint la congélation et les sommités sont couvertes d'une neige éclatante et produite subitement. Voilà une *neige d'été,* suivant l'énergique épithète de Constantin Huyghens dans son *Voyage à Rome* :

Ferre per æstivas torpida membra nives.

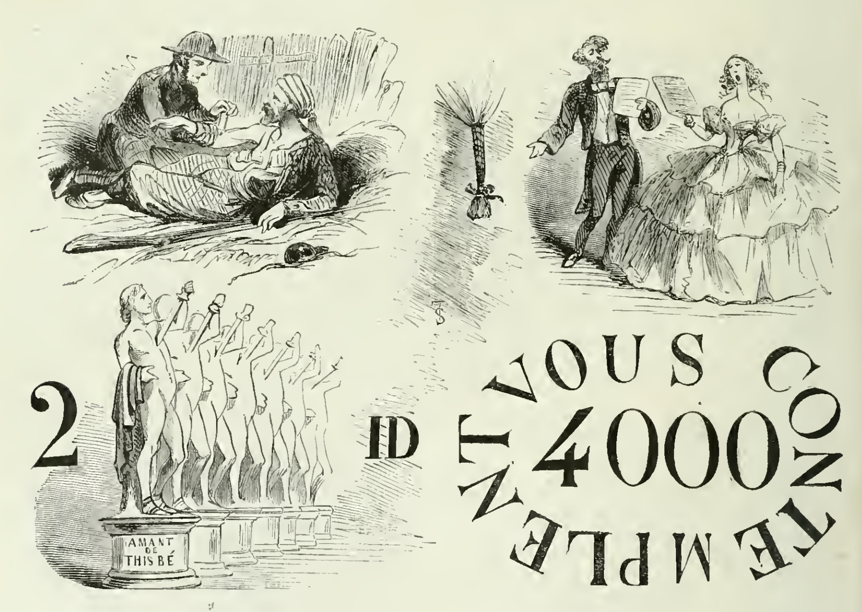
Ajoutons que l'ascension des colonnes d'air, qui résulte de l'obstacle d'une montagne, se produit également quand le courant d'air est arrêté ou même ralenti par une cause quelconque ; parce qu'alors les parties postérieures du courant s'élèvent au-dessus de celles qui les devançaient et qui deviennent immobiles en formant un obstacle tout pareil à celui des flancs d'une montagne. Or, voici ce qui s'était produit un peu avant 1856. Par une cause sans doute liée à l'ensemble des courants de l'atmosphère, le courant chaud du vent d'ouest était d'année en année remonté vers le nord, en sorte qu'au lieu de passer sur la France, il arrivait par la Baltique et le nord de l'Allemagne, troublant ainsi momentanément la loi ordinaire des températures européennes.

Mais, en 1856, une rechute subite s'opéra. Le courant d'ouest accosta comme précédemment la France par le milieu. Il éprouva un obstacle dans l'air des contrées qui n'avait pas pris encore, vers l'ouest et le sud, son écoulement ordinaire. De là, arrêt, lutte, élévation, dilatation, refroidissement, pluies extraordinaires et inondations. Aujourd'hui que le régime naturel est établi, rien ne pronostique de pareils désastres ; mais si l'on voyait les courants d'ouest, d'année en année, remonter vers le nord, on pourrait s'attendre à des effets météorologiques pareils à ceux de l'année 1856.

Ainsi que je le disais donc en août dernier, les saisons normales de l'ancienne constitution du climat de la France semblent être rétablies chez nous au moins pour de longues années.

Prenez-en bonne note, et si M. Babinet vous a trompés, ce sera affaire à lui. P.-C.

RÉBUS SUR BONAPARTE.



EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE DERNIER.

Mot de Bonaparte en partant pour l'expédition d'Égypte : « *Il n'y a plus rien à faire en Europe. Allons en Orient; toutes les gloires viennent de là.* »

(Ile nid — A — *Plus* rit — Ain — *a faire* en neuf *rope* — *a* long en *o* riant — *t* — houe — *tes* — l' — aigle, oie reviennent — deux *la*.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

INAUGURATION DE SAINTE-CLOTILDE. VITRAUX DE M. GALIMARD. LÉGENDE DE SAINTE HÉLÈNE (1).



Vitraux de la nouvelle église Sainte-Clotilde. Composition et dessin de M. Galimard.

On annonce enfin l'ouverture de l'église Sainte-Clotilde, et les fidèles ne tarderont pas à prier dans ce nouveau temple, sous l'invocation de la reine-patronne de la France.

En attendant la description d'ensemble que l'inauguration nous donnera lieu de faire du monument, — introduits d'avance dans le sanctuaire par le talent et l'obligeance de M. Galimard, — nous pouvons joindre à ce que nous avons déjà exposé des détails intéressants sur les bijoux les plus purs de cet écrin gothique : les vitraux du bas côté gauche de la nef, complétement achevés d'après les cartons du maître.

(1) Voyez, sur l'église Sainte-Clotilde, les tomes XVIII, p. 337, et XIX, p. 104.

M. Galimard a consacré ces vitraux à des saints, — la plupart français, — du troisième au septième siècle. La verrière comprend des figures colossales, disposées deux à deux, dans des motifs d'architecture élégants et sévères, selon le beau style ogival du quatorzième siècle. Ainsi, deux figures réunies composent une fenêtre, comme celle que l'auteur lui-même a dessinée pour le *Musée des Familles*. Le tableau est complété par des anges peints au sommet des croisées, et portant les attributs des saints représentés sur les vitraux.

Dans la première fenêtre on voit *saint Denis*, évêque de Lutèce, enseignant l'unité de Dieu, et tenant en main le bâton pastoral, signe de son autorité. Cette tête grave et austère contraste heureusement avec celle de *sainte Cécile*, qui personnifie la musique sacrée et porte l'orgue élémentaire comme on en voit dans les naïves peintures qui ont précédé Raphaël.

La seconde fenêtre contient deux figures très-diverses d'attitude et de caractère : *sainte Hélène* est l'emblème touchant de la douceur et de la résignation chrétienne ; appuyée avec respect sur la vraie croix, la mère de l'empereur Constantin semble absorbée dans ses méditations. Cette gracieuse image fait ressortir le geste énergique et fier de l'évêque de Poitiers. *Saint Hilaire*, revêtu de la chape, de l'étole, du pallium et de la mitre basse de la primitive Eglise (1), semble foudroyer encore les hérétiques de son terrible regard. L'effet de cette figure s'augmente des couleurs éclatantes de ses vêtements épiscopaux qui brillent par des harmonies de contraste, tandis que *sainte Hélène* est vêtue de couleurs binaires, douces à la vue et très-bien choisies pour la représentation du calme et de la foi.

Saint Prosper d'Aquitaine, et *sainte Camille*, vierge d'Auxerre, sont réunis dans la troisième fenêtre. *Camille* tient en main le lis emblématique, et ressemble plutôt à un portrait qu'à une œuvre monumentale. *Prosper* lit attentivement dans un gros livre qui projette une ombre dont l'effet s'étend sur un manteau richement drapé.

L'opulent costume épiscopal reparaît dans la quatrième fenêtre. *Saint Germain l'Auxerrois* étend la main droite et donne la bénédiction à la manière latine ; de l'autre main il tient une riche crosse qui n'est plus le simple bâton pastoral du premier évêque de Paris. *Sainte Geneviève* est peinte à côté du pieux évêque qui l'a consacrée à Dieu lorsqu'elle était encore enfant. La patronne de Paris est en habit de bergère, robe relevée, houlette en main, médaille bénite sur la poitrine. Elle implore le ciel pour la grande cité ; sa physionomie est d'une naïveté charmante, et la couleur de ses simples vêtements rappelle bien les tons aériens dont on a coutume de vêtir les anges. Cette figure, complétement réussie, est louée tout particulièrement par M. Gendré, dans son rapport à la *Société des beaux-arts*, auquel les juges les plus difficiles peuvent s'en rapporter comme nous.

La femme de Clotaire Ier décore les vitraux de la cinquième fenêtre. Elle semble sortir d'un sépulcre du sixième siècle. Sans être parée des attraits qui charment les yeux, cette figure a une grande valeur archéologique ; son sceptre renversé, son manteau royal retourné montrent que l'humble *Radegonde* a renoncé volontairement aux honneurs souverains. A côté de la reine recluse, on voit le pape *Grégoire le Grand*, qui termine cette série de pieux personnages. Le docteur de l'Eglise donne la bénédiction aux fidèles ; la majesté de son geste, la puissance de son regard, l'ampleur et la magnificence de ses vêtements font reconnaître un des plus dignes et des plus illustres successeurs de saint Pierre.

L'œuvre de M. Galimard a toutes les qualités monumentales. Le style des têtes est plein d'élévation. Les draperies ont une grâce, une noblesse, un moelleux, dont notre gravure donne exactement l'idée.

Autorisé par l'exemple des vieux maîtres, qui peignaient leurs amis et eux-mêmes dans les églises, — pour attirer la bénédiction divine sur leurs œuvres et sur leurs personnes, — l'artiste a représenté M. Hesse sous la figure de saint Denis, M. Ingres sous les traits de Grégoire le Grand, et lui-même dans le costume de saint Hilaire. Ces trois têtes auront donc un mérite de plus pour la postérité : celui d'être des portraits historiques très-ressemblants. — MM Ingres et Overbeck, — les deux grands juges de la peinture monumentale, — ont déclaré l'œuvre de M. Galimard « éminente par la sévérité, la grâce et le sentiment religieux. »

Après un tel éloge venu de si haut, nous n'avons plus qu'à vous raconter la légende de sainte Hélène, représentée dans la première fenêtre de sainte Clotilde, légende qui est une des plus touchantes merveilles de l'histoire et de l'hagiographie chrétienne.

LÉGENDE DE SAINTE HÉLÈNE.

Une pèlerine du quatrième siècle. La mère de Constantin. Recherches et interrogatoires. Le témoignage d'un vieillard. Profanation du Calvaire. Le temple de Vénus. Découverte de la vraie croix. Miracle des trois mourants. Partage du trésor. La statue de Constantin. Les chants de Fortunat. Cosroës et Héraclius. Philippe-Auguste. Saint Louis. La Sainte-Chapelle. La fête du 3 mai au mont Valérien. L'oratoire de sainte Hélène.

Vers le commencement du quatrième siècle, sous le règne de l'empereur Constantin, une femme arrivait à Jérusalem. Reçue avec les plus grands honneurs par l'évêque Macaire et par le proconsul romain, elle déclara qu'elle ne venait dans la cité sainte qu'en pèlerine chrétienne ; — et renvoyant toute escorte, repoussant tout luxe de vêtements et d'habitation, elle se mit à parcourir, l'aumônière et le bâton à la main, les lieux consacrés par la passion de Jésus-Christ.

Cette femme n'était autre que l'impératrice Hélène (1), mère du vainqueur auquel était apparu le labarum, — et qui, après avoir triomphé par la croix, l'avait ajoutée au diadème des Césars.

Elle venait à Jérusalem pour rendre le Calvaire à la vénération du monde, en retrouver la place exacte, et la consacrer par une magnifique église.

Œuvre difficile et périlleuse, au milieu des profanations de la Terre Sainte.

Après avoir invoqué les lumières d'en haut, Hélène fit venir les descendants des témoins de la Passion, — les petits-fils des disciples et des femmes de l'Evangile ; elle

(1) Tels qu'ils ont été dessinés dans notre *Histoire des vêtements ecclésiastiques*, t. XXIV, p. 246. Le beau travail de M. Galimard, archéologue aussi exact que peintre inspiré, est un argument de plus en faveur de la restauration des anciens costumes d'église.

(1) Première femme de Constance Chlore, répudiée par lui lorsqu'il devint César et épousa la fille de Maximien ; Hélène avait embrassé la religion chrétienne en même temps que son fils Constantin ; celui-ci lui donna le titre d'impératrice avec des pouvoirs considérables, dont elle ne fit usage que pour développer les progrès de l'Église, qui l'a canonisée et qui la fête le 18 août.

interrogea, en un mot, la mémoire du peuple, cette tradition fidèle des grands événements de l'histoire.

Conduite et renseignée par des vieillards, — à qui d'autres vieillards avaient transmis leurs souvenirs, — elle chercha et trouva d'abord avec eux le mont Golgotha, — théâtre des exécutions d'autrefois.

Que de détours elle fit pour cette découverte ! Que de ruines elle interrogea ! Que de cendre et de poussière elle foula du pied ! Détruite par les Romains, sous Titus, relevée par de nouveaux habitants, démolie derechef sous Adrien, labourée par la charrue du proconsul Rufus, Jérusalem avait changé de place, en renaissant sous le nom d'Ælia Capitolina, — qui n'occupait qu'une moitié de l'ancienne ville et englobait le mont du Calvaire dans ses murailles.

Un guide octogénaire conduisit Hélène dans un temple de Vénus, — et lui dit en tombant à genoux avec elle :

— C'est ici !

Alors il lui raconta que, pour effacer à jamais les traces de la vie et de la mort, surtout de la résurrection de Jésus-Christ, les païens avaient abattu la croix de son supplice, « bouché le trou dans lequel avait été planté cet arbre du salut, comblé la grotte du Saint-Sépulcre, élevé une grande terrasse au-dessus, pavé de pierre le haut et construit là un temple à Vénus, — afin qu'il parût que les chrétiens allaient adorer cette déesse impudique, lorsqu'ils venaient rendre leur culte à Jésus-Christ (1). »

Tous les témoignages ayant confirmé celui du vieillard, Hélène n'agit plus seulement en pèlerine, — mais commanda en impératrice.

Sur ses ordres formels, le temple de Vénus fut abattu, et le mont du Calvaire déblayé de tout ce qui le déguisait et le profanait.

Tandis que les ouvriers travaillaient ardemment, la pieuse mère de Constantin priait au bas de la montagne.

Or, un jour, on accourut à elle, et on l'appela à grands cris dans les décombres.

Elle monte, elle arrive, elle lève les mains au ciel, — et se prosterne sur la terre en l'arrosant de ses larmes.

Elle venait de reconnaître, — sous les derniers coups de la pioche, — trois croix enfouies dans le sol.

Mais laquelle des trois était celle du Sauveur ? Et comment la distinguer de celles des deux larrons, — crucifiés le même jour, à la même heure, sur le même lieu ?

— Parlez vous-même, Seigneur ! s'écria l'impératrice avec foi, et désignez-moi par un miracle la croix de votre divin Fils !

En même temps, elle envoie chercher dans la ville trois malades à l'agonie. On les apporte sur des brancards au sommet du Golgotha ; on les étend sur les trois gibets, posés côte à côte, et l'impératrice, à genoux, les mains levées, reprend et continue sa prière.

Elle n'avait pas achevé, qu'un des mourants pousse un long soupir, rouvre les yeux comme un homme qui s'éveille, se redresse tout seul et se met à marcher en bénissant Dieu.

Dieu, en effet, avait parlé, — et la vraie croix était découverte, — la croix de celui qui avait dit au monde : — Je suis la résurrection et la vie.

D'autres historiens racontent ainsi l'invention de la croix : ce serait, d'après eux, l'évêque Macaire, prévenu par sainte Hélène, qui aurait fait porter les trois gibets chez une chrétienne moribonde. Déjà deux croix l'avaient touchée, — et l'agonie poursuivait son cours, au milieu

(1) Rapport de Deshayes, envoyé de Louis XIII en Judée.

des sanglots de la famille ; mais, dès qu'on approcha de la malade le bois qu'avait trempé le sang du Christ, elle se souleva sur son lit de douleur et rentra de la mort dans la vie, en glorifiant le Fils de Dieu.

Peu de temps après, l'église du Saint-Sépulcre (1) était achevée sur les ruines du temple de Vénus, et l'impératrice Hélène distribuait au monde chrétien le trésor de la vraie croix.

Elle en laissa d'abord une moitié à Jérusalem, et envoya l'autre moitié à son fils Constantin.

L'empereur, qui fondait alors la nouvelle capitale de l'Orient à laquelle il donna son nom (Constantinople), reçut le présent de sa mère avec la plus grande pompe, et fit mettre une portion du bois sacré dans sa propre statue, élevée au centre de la ville, sur une haute colonne, tenant en sa main un globe d'or, avec cette légende : O Christ, mon Dieu ! je vous recommande cette cité que je viens de bâtir.

Bientôt des parcelles du trésor d'Hélène se répandirent dans tout l'univers. Pas un roi qui n'offrît en échange les plus beaux diamants de sa couronne. « Les palais, dit l'historien des *Fêtes chrétiennes*, les églises, les monastères, les abbayes, les villes, les hôpitaux, les asiles de la douleur enviaient tous la sainte relique ; les monarques en voulaient pour protéger leurs trônes, les saints pour mieux se pénétrer des angoisses du Sauveur, les chevaliers pour être plus forts dans les batailles, les juges pour faire jurer de vrais serments, les riches pour garder leur prospérité, les pauvres pour voir finir leur misère, les malades pour recouvrer la santé, » — et les moribonds pour s'assurer du paradis.

Justin II donna un morceau de la vraie croix à Radegonde, femme du roi Clotaire, la même que M. Galimard a peinte aux vitraux de Sainte-Clotilde ; et lorsqu'elle fonda le célèbre monastère de Poitiers, elle le fit consacrer sous le nom de couvent de la Sainte-Croix.

Le jour même où le bois sacré fut placé sur l'autel de l'abbaye, le poëte Fortunat composa les deux belles hymnes que l'Église chante encore : *Pange, lingua,* et *Vexilla regis.*

Mais de nouvelles épreuves étaient réservées à la ville sainte et à son trésor. Cosroës, roi des Perses, enleva Jérusalem aux empereurs et emporta le fragment de la croix, enfermé dans un étui d'argent. Pendant quatorze ans, toute la chrétienté pleura ce malheur. Ce fut Héraclius qui le répara enfin. Vainqueur de Siroës, fils et successeur de Cosroës, — il lui demanda non point des États nouveaux, non point des tributs d'or et de sang, — mais le simple morceau de bois conquis par son père. Ce traité de paix, sans exemple, fut signé le 14 septembre, jour fêté par les chrétiens depuis douze cents ans (2).

Philippe-Auguste, en 1205, reçut de Baudouin, comte de Flandre et empereur de Constantinople, une portion de la vraie croix qu'il déposa solennellement dans le trésor des rois à Saint-Denis.

Saint Louis fit mieux encore, trente-six ans après. Informé que les Vénitiens gardaient en ôtage la relique de Constantinople, engagée par Baudouin II, il la paya

(1) Voyez-en la description et le dessin t. XVI, p. 88, du *Musée*.

(2) *L'Exaltation de la croix*. C'est la troisième fête consacrée par l'Église à la conquête de sainte Hélène : la première est *l'Invention de la croix*, anniversaire de la découverte (3 mai) ; la seconde est *la Susception de la croix*, anniversaire de sa réception par saint Louis à la Sainte-Chapelle (premier dimanche d'août).

d'une somme considérable et la fit transporter solennellement en France. Mais, ne trouvant pas dans sa capitale une place digne d'un tel bijou, il lui éleva un reliquaire immense à côté de son propre palais, — reliquaire de pierre sculptée à jour et de vitraux éblouissants, le chef-d'œuvre de l'art gothique et religieux du treizième siècle : en un mot, la Sainte-Chapelle que tout le monde admire encore aujourd'hui dans son imparfaite restauration.

C'est là que le fils de Blanche de Castille enferma le plus gros morceau de la vraie croix qui existât en Europe, — et qu'on voit aujourd'hui, croyons-nous, dans le trésor de Notre-Dame de Paris, exposé, le vendredi saint, à la vénération des fidèles.

C'est à deux pas, et comme sous la surveillance et l'inspiration de ce fragment de l'arbre de justice, dans sa chambre particulière (depuis la Grand'Chambre, et maintenant la Cour de cassation), que le saint roi donnait ses audiences et distribuait ses jugements à ses sujets. « De coustume, rapporte Joinville, après que le sire de Neelles et moi, et autres de ses proches, avions été à la messe, il falloit que nous allissions oir les pletz de la porte que maintenant on appelle les requestes du palais de Paris. Et quant le bon roy estoit au matin venu du moustier, il nous envoioit quérir et nous demandoit comment tout se portoit et si il y avoit nul qu'on ne peust dépescher sans lui. Et quant il y en avoit aucuns, nous le lui disions, et alors il les envoyoit quérir, et leur demandoit à quoi il tenoit qu'ilz n'avoient aggréable l'offre de ses gens, et tantost les contentoit et les mettoit en raison et droiture. Et toujours de bonne coustume, ainsi le faisoit le saint homme roy (1). »

Il n'y a pas longtemps encore, la fête du 3 mai était une des plus grandes et des plus curieuses solennités parisiennes. Ce jour-là, toute la ville allait en pèlerinage au mont Valérien, alors appelé la montagne du Calvaire, et aujourd'hui couvert d'une citadelle hérissée de canons, — qui ont respecté toutefois la chapelle et le cimetière antique.

Elevé près de Paris, comme le Golgotha près de Jérusalem, le mont Valérien offrait, à l'ombre d'un bois charmant, l'image des saints lieux de la Judée : les trois croix dressées au sommet, les acacias de la Voie douloureuse à mi-côte, et la grotte du Sépulcre au pied du gibet de la Rédemption.

Dès le matin, toutes les cloches de Paris annonçaient le départ de la procession de la croix. Du palais des Tuileries, des hôtels des princes et des ministres, des maisons du riche et des toits du pauvre, des quartiers de la grande ville, des châteaux d'alentour, des chaumières de la campagne, à plusieurs lieues à la ronde, la foule des pèlerins se dirigeait vers la montagne couronnée des trois calvaires. En tête marchait le roi de France entouré de sa famille. Puis venaient les dignitaires et les fonctionnaires de l'État ; puis les soldats et les généraux en uniforme ; les magistrats en robes de pourpre et d'hermine ; et enfin la multitude d'hommes et de femmes, de vieillards et d'enfants, de citadins et de villageois. L'innombrable cortége gravissait les pentes de la colline et l'enveloppait tout entière de ses replis, — noyés dans les premières floraisons du printemps. Du haut de ce Golgotha parisien, l'archevêque de Paris élevait la sainte croix en l'air, — comme le labarum du fils d'Hélène, — et bénissait à la fois le monarque et le laboureur, le riche et le pauvre, le mari et la femme, le père et les fils, le frère et les sœurs agenouillés à perte de vue dans la campagne.

(1) Voyez la savante *Histoire de la Grand'-Chambre*, par M. l'avocat général de Marnas, *Moniteur* du 4 novembre 1857.

Un témoin de ce tableau sublime, — qui a vu les fêtes grandioses de Saint-Pierre de Rome, — nous assure que le pèlerinage du mont Valérien lui rappelait la fameuse bénédiction du pape : *urbi et orbi*.

Charles X est le dernier roi de France qui ait conduit le peuple à cette cérémonie du 3 mai.

Pour revenir, en terminant, à sainte-Hélène, n'oublions pas le souvenir qui consacre, — à Jérusalem, — la précieuse conquête de sa foi. Au moment de la découverte, avons-nous dit, elle priait au bas du Calvaire. Un petit oratoire marque encore sa place, tout proche de la chapelle de l'Invention, dans l'église du Saint-Sépulcre.

Deshayes décrit ainsi ce petit oratoire : « En sortant de la chapelle qui marque le lieu où Notre-Seigneur fut dépouillé par les soldats, avant que d'être attaché à la croix, et où ses vêtements furent joués et partagés, on rencontre à main gauche un grand escalier qui perce la muraille de l'église pour descendre dans une espèce de cave creusée dans le roc. Après avoir descendu trente marches, il y a une chapelle à main gauche, que l'on appelle vulgairement la chapelle de sainte Hélène, à cause qu'elle était là en prière pendant qu'elle faisait chercher la sainte croix. L'on descend encore onze marches jusqu'à l'endroit où elle fut trouvée avec les clous, la couronne d'épines et le fer de la lance, qui avaient été cachés en ce lieu plus de trois cents ans. »

P. S. L'église de Sainte-Clotide est inaugurée, ouverte à tous ; — et nous pouvons en achever la description.

La façade, remaniée par M. Ballu, est divisée en trois parties. Le pignon du milieu, orné de quatre rosaces, porte la statue de sainte Clotilde. Sur les deux côtés s'élèvent deux clochers octogones, à deux étages, surmontés de flèches en pierre à jour, qui manquent un peu d'élancement. Les trois grandes portes à voussures profondes sont d'une richesse de sculpture remarquable. Toute la végétation gothique s'y retrouve avec le charme de sa variété et le fini de son exécution.

On voit, dans le gable de la porte centrale, sur un trône de nuages, Jésus-Christ montrant ses plaies, entre deux anges portant la lance, la couronne d'épines, la croix et les clous de la Passion. Ces figures, de M. Toussaint, sont pleines de noblesse et d'onction. Après les porches à air libre, s'ouvrent les trois nefs de l'église. Le tympan de la grande ouverture représente le Sauveur en croix, avec saint Jean et les saintes femmes. Le tympan de gauche est consacré au baptême de Clovis ; celui de droite à sainte Valère et à saint Martial. Le chœur se compose de deux travées parallèles, que prolongent les sept travées de l'abside. L'édifice est éclairé par vingt-sept fenêtres toutes ornées de vitraux. Les trois roses de M. Thibond, de Clermont-Ferrand, sont les plus grandes qu'on ait exécutées en France depuis le moyen âge.

En somme, la nouvelle église pèche par beaucoup de détails, — et manque un peu d'espace et d'harmonie. On voit qu'on lui a trop épargné le terrain et l'argent. Mais, comme monument religieux, c'est ce que l'art chrétien a produit de plus remarquable à Paris au dix-neuvième siècle.

Une belle médaille commémorative de l'inauguration de Sainte-Clotilde a été frappée d'après le coin de M. Merley, élève de Pradier, grand-prix de Rome.

C. DE CHATOUVILLE.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. SCRIBE (1).

VII. — CLAUDE-HENRI FUZÉE DE VOISENON.

(Élu en 1762.)

Le 8 juillet 1708, naissait au château de Voisenon un enfant de mièvre santé, dont la vue fit hocher la tête au docteur. On ne trouva aux alentours, pour le pauvre avorton, qu'une nourrice qui, d'ailleurs, paraissait se porter à merveille; mais elle était dévorée par un asthme, dont son nourrisson reçut le germe avec le lait. Aussi, Claude-Henri Fuzée de Voisenon passa-t-il sa vie à mourir de cet asthme



Voisenon chez le pâtissier de Cauterets. Dessin de Pottin.

transmis par sa nourrice, et à cracher le sang de demi-heure en demi-heure, fâcheuse position pour un *pourceau d'Epicure* bien déterminé à jouir de toutes les douceurs de l'existence. Ce fut ce qu'on appelle un enfant précoce, et à onze ans il était en correspondance avec Voltaire, qui flattait déjà de la belle manière son *cher ami Greluchon*.

Malgré sa santé ridicule, il voulait être d'épée, mais un duel vint changer ses vues. Un officier s'était fâché de ses persiflages : il fallut dégaîner. Voisenon blessa grièvement son adversaire, et, peu accoutumé à répandre le sang, il en eut une fièvre violente pendant laquelle il prit la résolution de renoncer aux armes. Les protections le firent marcher vite dans le monde, et l'inaptitude qu'il se reconnaissait lui-même à tout emploi sérieux ne l'empêcha pas plus tard d'être nommé ministre plénipotentiaire à Paris... du prince-évêque de Spire, honorable sinécure qu'il remplit à merveille dans tous les salons de la capitale.

Voisenon s'échappa dès lors de sa prison de province, et vint au centre même des plaisirs, en oisif mondain et plus que mondain, fort recherché du monde qu'il amusait par ses saillies, sa gaieté, ses sarcasmes à la fois piquants et inoffensifs. « Avec la figure d'un singe, a dit La Harpe, il semblait en avoir la légèreté et la malice. » Le marquis de Polignac l'appelait ultrà-familièrement : *petite poignée de puces*.

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent

Quelques-uns de ses mots sont restés. Un jour, il se présenta chez le prince de Conti, qui, le croyant, comme tout le monde, coupable d'une noire ingratitude envers M. de Choiseul, lui tourna brusquement le dos. Sans se déconcerter :

— Ah! monseigneur, lui dit Voisenon, que je suis aise de voir que vous ne me traitez pas en ennemi!

— Comment cela? fit Son Altesse, étonnée.

— C'est, reprit-il, que vous n'avez jamais tourné le dos à l'ennemi.

Il paraît que le prince eut l'esprit de lui tendre la main.

Une autre fois, le mauvais poëte Ximénès lui lisait une de ses tragédies, où il avait mis beaucoup de vers pillés à droite et à gauche. A chaque instant Voisenon se levait et saluait gravement :

— A qui diable en avez-vous avec toutes vos révérences? dit à la fin Ximénès impatienté.

— Encore faut-il être poli, répondit-il, et saluer les gens de sa connaissance quand ils passent.

Mais je dois dire que cette anecdote est aussi attribuée à Piron, et même à Voltaire.

Il plaisanta jusqu'au dernier moment. Quand on lui apporta le cercueil de plomb qu'il avait commandé dans la maladie dont il mourut :

— Coquin! voilà une redingote que vous ne serez pas tenté de me voler, dit-il à son valet de chambre.

A Paris, Voisenon se lia d'une amitié indissoluble avec Favart et sa femme, si bien que la biographie de ces trois personnages est, en beaucoup de points, tout à fait inséparable, et qu'on a attribué à notre héros un grand nombre des pièces signées par Favart. Il déclina toujours cet honneur. Pourtant, il en était bien capable : c'était, par nature, un poëte d'opéra. Faiseur de madrigaux, conteur léger et trop souvent graveleux, rimeur de riens ingénieux, voilà tout Voisenon.

La vie de ce galant écervelé me séduit peu, je l'avoue, et ne vaut guère, en somme, la peine d'être racontée en détail. On peut la résumer d'un mot : petits vers, petits contes, petites pièces, petit esprit, petit homme, un *charmant* coureur de ruelles, un héros de boudoir sans la moindre conséquence, la coqueluche de toutes les femmes à la mode, un coquet épagneul de salon, — de la poudre, des dentelles et des falbalas! Sa gaieté déplacée et ses indécents badinages sont faits pour révolter plus d'une fois les moins rigoristes, et je crois que personne ne sera tenté de lui pardonner certaines œuvres, dont les titres mêmes doivent rester dans l'oubli.

Mais Voisenon avait prodigieusement peur de la mort, et chacune de ses innombrables maladies était le signal d'un retour à la dévotion, qui lui était bien rude à cause des grosses pénitences que lui imposait le sévère mais malheureux directeur de sa conscience. Parfois, quand le confesseur arrivait en toute hâte, parce qu'on lui annonçait que le malade était à la dernière extrémité, il trouvait ou plutôt ne trouvait plus son pénitent, qui avait profité d'un nouveau répit pour se lever et partir à la chasse. Sa vie se passa tout entière dans ces continuelles alternatives de rechute et de résurrection, qu'il favorisait lui-même de tout son pouvoir par ses imprudences. Quand il alla à Canterets pour prendre les eaux, à quoi pensez-vous qu'il passa son temps? A se bourrer de tartelettes et à se donner des indigestions de petits pâtés. Sa correspondance de Canterets est pleine de détails gastronomiques, qu'on croirait plutôt d'un Vitellius que d'un asthmatique, peut-être d'un poitrinaire presque moribond.

« Je m'en gave toute la journée, écrit-il en parlant de ses friandises favorites; cela fait agir mes eaux ; cela me rend jaune, mais je me porte bien. »

Et ailleurs :

« Je dînai si fortement hier, que ma poitrine a sifflé toute la nuit, et j'ai actuellement dans l'estomac mes six gobelets d'eau, qui disent comme ça qu'ils ne veulent pas passer. Je vais les pousser avec mon chocolat. »

Ailleurs encore :

« Un second pâtissier, sur ma recommandation, est venu s'établir ici ; tous les jours il y a une émulation et un combat entre ces deux artistes. Je mange et je juge : c'est mon estomac qui en paye les dépens. Le lendemain, mes eaux le nettoient. Je vais au bain et je reviens au four. »

Ouf! qu'on appelle M. Purgon et qu'on n'en parle plus!

Toutes ces jolies choses, écrites avec un système de ponctuation déplorable et une orthographe quelque peu capricieuse, le menèrent droit à l'Académie. Il était tellement sûr d'être nommé, — et on conçoit qu'il le fût, avec de pareils titres, — qu'avant l'élection on distribuait son portrait orné de la qualification d'académicien Son discours de réception, où l'on admira surtout la peinture des deux temples, l'un de la vraie, l'autre de la fausse gloire, fut accueilli par les plus chaleureux applaudissements Le duc de Saint-Aignan, dans sa réponse, lui dit :

— Nous nous sommes flattés que désormais les fruits l'emporteraient sur les fleurs.

L'Académie se flattait en effet : les fruits ne devaient jamais venir ; l'incurable frivolité de cet esprit et de ce caractère s'y opposaient. A l'Académie même, il ne fut pas plus grave qu'ailleurs, et il osa employer son ton de persiflage ordinaire dans trois discours qu'il prononça, en qualité de directeur, aux réceptions de l'évêque de Senlis, Roquelaure, du prince de Beauvau et de l'historien Gaillard.

Voisenon fut toute sa vie un enfant qui ne put devenir un homme : c'est là ce qui doit attirer sur un personnage qui en a bien besoin l'indulgence dont il a, du reste, usé envers les autres. Il fit mettre en liberté, avec des paroles bienveillantes, l'auteur d'une violente diatribe contre lui. Plus tard, un écrivain eut l'audace de venir lui apporter une satire qu'il avait faite contre sa personne, en le priant d'examiner cette pièce et de lui en dire son avis. Voisenon lut jusqu'au bout, sans témoigner la moindre surprise :

— Monsieur, lui dit-il alors, il y a bien des fautes dans cet ouvrage ; permettez-moi de les corriger.

Et il se met à son bureau, efface, transforme les passages médiocres, ajoute des traits de son cru, puis, rendant la satire à l'auteur :

— A présent, reprit-il doucement, je la crois tout à fait bien. Vous pouvez la répandre : elle me fera du tort.

Vaincu par ce procédé, le Juvénal au petit pied jeta ses vers au feu, et supplia Voisenon de lui accorder son pardon et son amitié, à laquelle il resta fidèle jusqu'au dernier moment.

Puisque je plaide les circonstances atténuantes, il est juste de mentionner aussi la bienfaisance de notre héros et ses charités nombreuses, qu'on découvrit surtout après sa mort. Car il mourut, cet épicurien qui se plaisait tant à vivre, quoiqu'il n'y eût pas de quoi ; il mourut dans d'horribles souffrances de corps et d'imagination, ne pouvant cacher sa terreur et criblant d'épigrammes tous ceux qui l'entouraient; à moins qu'on ne préfère la version suspecte qui le représente mourant avec la sagesse et la

résignation d'un parfait chrétien. Voltaire lui fit une épitaphe :

Ici gît ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu...

Frère, je le veux bien, mais frère cadet, à coup sûr.

VIII. — JEAN DE DIEU RAYMOND DE CUCÉ BOISGELIN.

(Élu en 1776. — Réélu en 1803.)

M. de Boisgelin n'a pas laissé de nom dans notre histoire littéraire, et cependant ce fut, en son temps, un des orateurs les plus distingués de la chaire et de la tribune. Entre autres discours célèbres, il en avait prononcé un dans la cathédrale de Reims, au sacre de Louis XVI, qui, malgré la sainteté du lieu, arracha par deux fois des applaudissements à ses auditeurs. Ses oraisons funèbres de Louis XV et de la Dauphine sont fort belles, et quant à celle de Stanislas, qui étincelle de vives beautés oratoires, c'est, au jugement de Turgot, un des chefs-d'œuvre de notre éloquence sacrée.

Dès son enfance, de Boisgelin fut destiné à l'état ecclésiastique : la mort de son aîné, guidon des mousquetaires, qui le rendait chef de la famille, ne put le faire renoncer à une carrière librement choisie, et il abandonna son droit d'aînesse pour entrer dans les ordres. D'abord évêque de Lavaur, puis archevêque d'Aix, il donna à la Provence beaucoup d'établissements utiles.

Un trait montrera l'influence qu'il avait acquise sur ses diocésains. Dans un moment de disette, les greniers d'Aix avaient été pillés par la foule; les approvisionnements allaient être arrêtés. M. de Boisgelin se présente, calme l'effervescence, donne cent mille francs pour l'achat des grains, et publie aussitôt une instruction pastorale adressée aux curés pour exhorter le peuple à rapporter aux greniers publics ce qu'il y avait pris. Le peuple obéit, et s'assembla en foule dans la métropole pour exprimer sa reconnaissance.

En 1789, M. de Boisgelin siégea aux états généraux comme député du clergé d'Aix, et fut, le 23 novembre 1790, élu président de l'Assemblée. Il y prit plusieurs fois la parole pour y développer des vues sages, modérées et conciliatrices. Retiré en Angleterre pendant la persécution du clergé, il revint en France après la signature du concordat, et reçut l'archevêché de Tours et le chapeau de cardinal.

Nous ne passerons pas en revue ses œuvres, qui se composent de discours, de mémoires, d'expositions de principes, de comptes rendus, de quelques traités philosophiques et politiques, enfin d'un certain nombre de traductions et de pièces originales en vers. La postérité n'a rien recueilli de ces œuvres, dont aucune n'est d'une importance particulière. Mais par son goût fin et délicat, par son esprit brillant et facile, par son éloquence simple et pathétique, M. de Boisgelin n'était pas indigne de s'asseoir dans le fauteuil de Valincourt et de Leriget de La Faye, dont il est le successeur naturel.

IX. — JEAN-BAPTISTE-JOSEPH-RENÉ DUREAU DE LA MALLE.

(Élu en 1804)

Vers le milieu du dix-huitième siècle, un enfant partait de Saint-Domingue et s'embarquait pour la France, seul, sur un vaisseau où il ne connaissait personne. C'était le jeune Dureau de La Malle, dont le grand-père avait été nommé gouverneur de Saint-Domingue par Louis XIV, et qui, devenu orphelin, allait faire ses études en France. Durant la traversée, le vaisseau eut à soutenir un combat et une terrible tempête ; ces deux scènes, jointes aux souvenirs des contrées équatoriales, firent sur son imagination une impression durable, qui se traduisit plus tard dans son premier ouvrage, *Tourville*, tragédie en prose, dont la scène se passe sur un vaisseau, comme dans *le Christophe Colomb* de Népomucène Lemercier.

Le capitaine, à qui on avait recommandé l'enfant, le confia, en débarquant, au conducteur de la diligence de Paris, qu'il chargea de le déposer au collége du Plessis. Ce fut là que Dureau de La Malle fit ses études, et avec assez de succès pour remporter le prix de poésie latine sur Delille, et le prix d'éloquence sur La Harpe. Au lieu de consumer sa jeunesse dans les plaisirs, il se livra avec ardeur au travail, surtout à l'étude des langues savantes. Sa maison devint un des rendez-vous favoris des hommes les plus célèbres dans les sciences et dans les lettres : d'Alembert, Marmontel, Chamfort, La Harpe, Suard et surtout Delille, son ami intime.

Quand l'Académie le choisit, Dureau de La Malle se montra d'abord très-effrayé du discours de réception à faire et à prononcer ; mais en le préparant avec beaucoup de soin, il parvint à se rassurer peu à peu, et le jour venu, les applaudissements chaleureux d'un public d'élite lui prouvèrent que ses inquiétudes avaient tort.

Ce fut cette même conscience littéraire qui lui fit consacrer seize ans à sa version de Tacite, et ceux qui connaissent l'historien latin et la version française n'en seront pas trop étonnés. La traduction de M. Burnouf, seule peut-être, a pu, dans ces derniers temps, non pas faire oublier, mais dépasser, par la souplesse et la concision, celle de Dureau de La Malle. Après Tacite, vint Salluste, dont la manière a tant de rapports avec celle de l'historien de Tibère ; puis Tite-Live, si différent en tous points. La mort l'empêcha de terminer cette dernière version, digne des deux précédentes.

La Révolution fut pleine de périls et d'angoisses pour le modeste savant. D'abord les désastres de Saint-Domingue avaient détruit en grande partie sa fortune ; l'émigration de son fils aîné le rendit suspect ; on l'accusa d'avoir marché contre la Convention, dans la journée du 13 vendémiaire an IV. Ses biens furent séquestrés pendant deux ans ; la plupart de ses parents périrent sur l'échafaud, et lui-même, réduit à craindre le même sort, ne parvint à vivre, dans ce moment de crise, que de la vente successive de quelques objets précieux.

A la même époque, il prouva sa générosité et son désintéressement dans une circonstance délicate et d'autant plus critique que sa gêne était alors très-grande. L'ancien régisseur de ses habitations à Saint-Domingue, étant passé en France, vint le trouver pour lui réclamer le payement d'une somme de vingt mille francs, avouant qu'il ne possédait aucun titre à l'appui de sa demande, parce que ses comptes avaient été brûlés dans l'incendie de 1792. Dureau de La Malle n'hésita pas à accueillir cette requête, et dès lors il lui paya les intérêts de la somme, en attendant qu'il pût la payer en entier.

Pendant ce temps, un de ses fils, devenu depuis un de nos archéologues et de nos géographes les plus distingués, était menacé d'un très-grave péril. En 1792, il avait entrepris avec trois amis une excursion d'artiste, à pied, le sac sur le dos, le long des côtes de Normandie, de Bretagne et de Flandre. On les prit pour des émigrés ou des ingénieurs anglais qui levaient le plan des côtes, et déjà

ils avaient la corde au cou, pour être pendus sommairement à Touques, quand enfin le jeune Dureau de La Malle parvint, à force d'éloquence, à obtenir un sursis. Les quatre jeunes gens, garrottés, furent conduits, à travers les imprécations de la populace, jusqu'au tribunal du district où ils se virent enfin délivrés, jurant bien qu'on ne les prendrait plus à voyager en touristes, sur les côtes de France, tant que durerait la Révolution.

X. — LOUIS-BENOÎT PICARD.

(Élu en 1807.)

L'homme de Paris le plus occupé, en 1804, sans en excepter le nouvel empereur, c'était certainement Picard. Chargé de la direction de deux théâtres, qu'il fournissait presque à lui seul et qu'il soutenait de son jeu aussi bien que de sa plume, trouvant le moyen d'écrire encore des romans en dehors de ses pièces, avec une prodigieuse facilité de main, qui n'a été surpassée que par celle de son deuxième successeur, M. Scribe, il portait légèrement et joyeusement ce triple ou quadruple fardeau, qui eût fait ployer les épaules du plus vigoureux. Il était à la fois, comme Molière et plus que Molière, acteur, auteur, directeur.

A chaque minute, la sonnette de son cabinet était en mouvement; les rôles, les comptes, les manuscrits de tout genre, des liasses de correspondance, etc., etc., se succédaient sur son bureau, les visiteurs affluaient; c'était un continuel va-et-vient, un fourmillement de circulation,



Cucé Boisgelin. Dessin de Pottin.

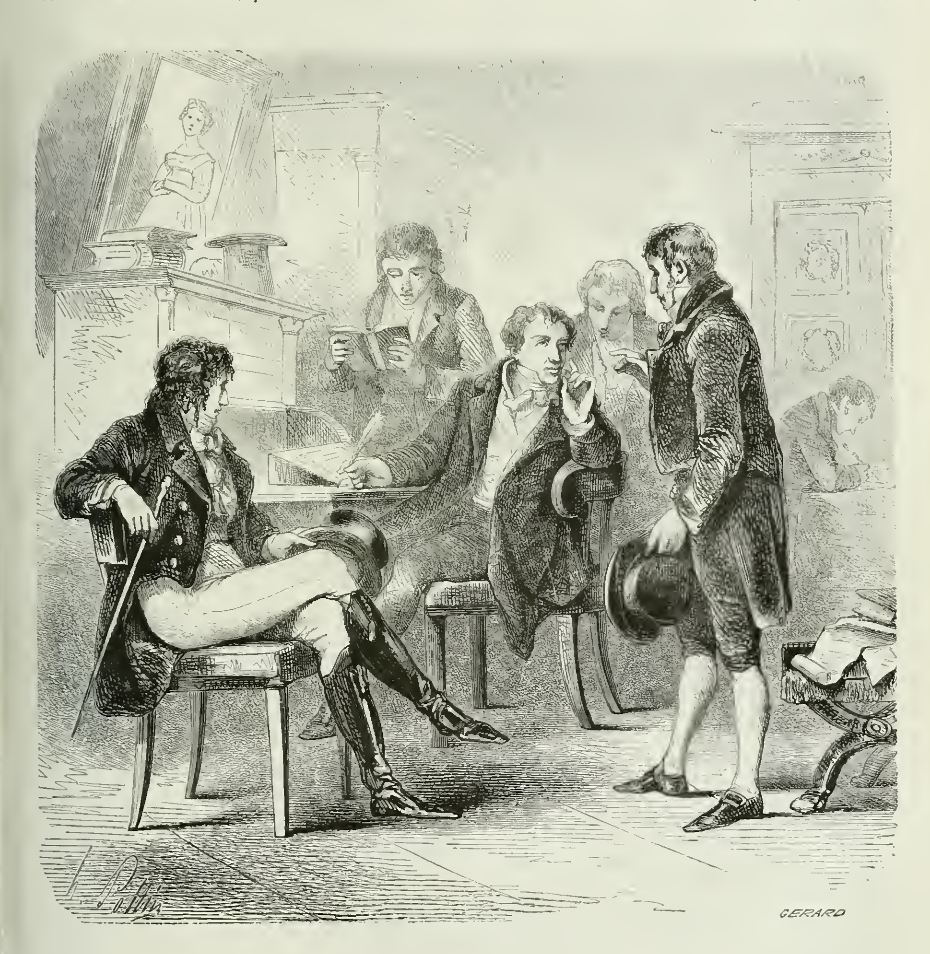
un travail sans trêve et sans repos qui le faisait vivre au lieu de le tuer. Il fallait répondre aux lettres, surveiller les répétitions, instruire les employés et les acteurs, écouter les réclamations, maintenir la discipline, apprendre ses rôles, suffire à tout, être à la fois âme, tête et bras, et, au milieu de cette terrible besogne, savoir attraper une minute au vol pour reprendre la plume déposée, et tracer une scène entre une douzaine de comptes à revoir et deux douzaines de lettres à écrire.

Vous entriez dans le cabinet du directeur de l'Opéra-Buffa-Italien ou du Théâtre-Louvois; vous vous trouviez en face d'un homme au front large et chauve, aux épaules hautes et arrondies, au ventre saillant, à la taille petite et ramassée, aux jambes courtes et grêles, que la vivacité joviale de sa physionomie empêchait seule d'être laid. Cet homme vous tendait la main, et vous recevait d'un air riant et cordial, comme eût pu faire un bon bourgeois du Marais, charmé de perdre un quart d'heure, et cependant l'huissier se promenait à la porte par devant un double rang de candidats-visiteurs; le secrétaire entrait à chaque instant; le régisseur venait apporter une note; le garçon entassait des lettres sur le bureau; le contrôleur, le caissier, les ouvreuses, les premiers sujets attendaient les ordres du maître, qu'il écrivait tout en causant avec vous, et en souhaitant intérieurement, sans en rien laisser paraître, qu'il vous plût de prendre bientôt congé.

C'était Picard

Au sortir de là, vous consultiez l'affiche pour le spectacle du jour, et vous lisiez : « *Encore des Ménechmes*, comédie, par M. Picard », ou « *les Visitandines*, opéra-comique, par M. Picard. » Le soir, en entrant dans la salle, vous voyiez sur la scène le même homme aux épaules arrondies et au ventre saillant, que vous aviez rencontré le matin dans le cabinet du directeur, jouant, sur son théâtre et dans ses pièces, quelque rôle de valet, de trigaud ou de bavard, avec une verve et une rondeur qui égayaient le public. C'était encore et toujours Picard, l'universel, l'infatigable Picard.

Né en 1769, d'un avocat estimé, qui ne chômait pas souvent, Picard, comme tant d'autres poëtes, fut d'abord



Picard dans son cabinet. Dessin d'Henri Pottin.

englouti tout vivant dans l'étude du droit, et l'on dit que, fort rebelle à la chicane, il chargea plus souvent de vers que de chiffres les paperasses de son étude, si bien qu'on finit par s'apercevoir qu'il serait un fort méchant avocat. Mais il faillit tomber de Charybde en Scylla, par l'influence de son oncle Gastelier, habile médecin, qui le revendiquait pour son art. Heureusement, la poésie, aidée par l'amitié d'Andrieux et de Collin d'Harleville, finit par triompher, et Picard débuta par *le Badinage dangereux*, qui eut un plein succès, malgré le mauvais bon mot d'un plaisant, — qu'il serait *dangereux* à l'auteur de risquer souvent de pareils *badinages*.

Picard a fait plus de quatre-vingts pièces, il serait donc impossible de les énumérer ici, et nous n'y songeons pas.

C'était l'homme de l'à-propos; nul ne s'entendit mieux à exploiter les circonstances; le moindre incident lui fournissait l'idée d'une comédie. Un importun venait le voir, un de ces sempiternels parleurs qui fatiguent de leur loquacité vide; il s'en vengeait en le mettant dans sa comédie prochaine, sous le masque de quelqu'un de ces bavards qui reviennent si souvent et si plaisamment dans son théâtre. Un vers d'Horace lui inspirait *les Marionnettes* et *les Ricochets*. Un voyage en province lui donnait les matériaux de *la Petite ville*, dont il traçait le tableau avec une si piquante justesse, que plusieurs petites villes se prétendaient directement attaquées et criaient à la personnalité. C'est encore là, dans sa simplicité familière, une de ses meilleures pièces. Aussi, à la fin de sa vie, quand, découragé par plusieurs échecs, il s'écriait :

— Je n'étais pas né pour écrire des comédies; je n'y entends rien, absolument rien.

Il ajoutait en se redressant :

— Tout cela pourtant n'empêche pas que j'aie fait *la Petite ville*.

Ce fut sans doute à la suite de quelque entrevue avec un de ces *musards*, qui l'avait impatienté par ses lenteurs infinies, qu'il écrivit sa comédie de *M. Musard*. Pour le coup, personne n'eut honte de se reconnaître dans ce miroir; c'était là un de ces péchés mignons dont on se confesse volontiers coupable, pour s'épargner de plus gros aveux, et chacun à l'envi consentit à s'y voir.

— Que de femmes, disait Picard lui-même, m'ont répété : C'est mon mari que vous avez voulu peindre!

Le Conteur, les Deux Philibert, le Collatéral, le Voyage interrompu, etc., sont nés de la même manière.

Ainsi il tirait parti de tout, même de la perte de son temps, et faisait chaque jour une ample moisson de travers et de ridicules, qu'il combattait de préférence aux vices Puis, le soir venu, il déposait l'habit noir pour revêtir la souquenille de Jasmin, aux côtés de sa femme qui jouait les soubrettes, et de son beau-frère qui représentait les niais.

La vie de Picard pourrait servir de supplément au *Roman comique* de Scarron, tant elle fut errante et nomade, sans sortir de l'enceinte de Paris. Pendant environ dix-sept ans, il voyagea toujours du Théâtre-Louvois au Théâtre-Feydeau, du Théâtre-Feydeau à l'Opéra Buffa-Italien, de l'Opéra-Buffa au Théâtre-Favart, du Théâtre-Favart à l'Opéra, de l'Opéra à l'Odéon, d'où il fut chassé deux fois par deux incendies successifs. Ne se décourageant jamais, trouvant toujours de nouvelles ressources dans la gaieté et l'activité de son esprit, réunissant des débris de troupes, à défaut de troupes entières, il allait, ne cessant pas une minute de diriger, de composer, de jouer, et le public restait fidèle à sa fortune.

Mais en 1821, un an après la réouverture de l'Odéon, devenu second Théâtre-Français, las d'une corvée que les prétentions exagérées des acteurs lui rendaient trop lourde, il se retira de ses fonctions de directeur avec une pension; toutefois, il ne cessa de travailler pour le théâtre jusqu'à la fin de sa vie.

Comme directeur et dans ses relations privées, Picard se distinguait par la probité, le zèle, l'ordre, l'activité. Habitué à la vie familière et au tutoiement des comédiens, il se trouvait beaucoup plus à l'aise avec eux que dans les meilleures sociétés. La franchise et la cordialité peintes sur sa physionomie ne l'empêchaient pas d'être fin et adroit. Alexandre Duval le joua, dit-on, dans sa comédie du *Faux bonhomme;* mais la bonhomie de Picard, pour être doublée d'une habileté dont il avait besoin, n'en était pas moins réelle.

Comme acteur, il avait un jeu naturel, vif, délibéré, de la gaieté, de l'intelligence, un masque comique, une voix de tête un peu criarde, dont il tirait souvent des effets plaisants qui déridaient l'auditoire; mais ce jeu était monotone, peu savant et sans profondeur. Pour mieux se donner tout entier au théâtre, il s'était fait acteur depuis 1796; mais, en 1807, il renonça à monter sur la scène, de peur que l'Académie ne voulût pas ouvrir sa porte à un comédien.

Comme auteur, il se distingue par l'observation des mœurs courantes et des classes moyennes, la verve, le mouvement, l'entente parfaite de la scène, surtout par ce naturel profond qui permet, suivant l'expression de M. Villemain, de prononcer son nom à demi-voix après celui de Molière. Son comique, plein de rondeur, — qui s'exerce presque toujours dans le cercle des bourgeois, des provinciaux, des petits rentiers, des parvenus, sans aborder le grand monde, — et dans la comédie de genre plutôt que dans la haute comédie, — est de ceux qui excitent une franche gaieté et qui épanouissent le cœur. Le monde qu'il a étudié de préférence était le plus riche en ridicules; d'ailleurs c'était celui de son temps, et presque le seul que la Révolution et le Directoire eussent laissé debout. Il a pourtant abordé quelquefois le haut comique et les sujets élevés, — dans *Médiocre et rampant*, une de ses meilleures pièces, — dans *Duhautcours ou le Contrat d'union*, qui stigmatise si bien l'agiotage qu'on a pu la rapprocher de *Turcaret*, — dans *les Capitulations de conscience*, où le héros, ayant trouvé un riche portefeuille, hésitait à le rendre, se payant de mille raisons fort spécieuses pour le garder, et finissait néanmoins par le restituer à son propriétaire. Le spectacle de ces tergiversations déplut au parterre; on siffla, et la pièce ne se releva pas.

— Eh bien, dit Picard, les gens qui sifflent mon héros, parce qu'il hésite à rendre le portefeuille, sont justement ceux qui l'auraient gardé.

On peut justement reprocher à Picard d'avoir quelquefois négligé son style, par suite de l'obligation où il se trouvait de travailler trop vite, et d'avoir abusé des mêmes moyens de comique, par exemple des gens loquaces, des voyageurs qui arrivent et qui partent à travers la plupart de ses pièces. Il a moins réussi en vers qu'en prose. Du reste, dans les préfaces dont il a accompagné chacune de ses pièces, et qui sont autant de petits commentaires naïfs, loyaux, modestes et piquants, il s'est montré tellement sévère à l'égard de ses défauts, qu'on est tenté de le défendre contre lui-même plutôt que de l'accuser davantage.

Comme romancier, il a composé, soit seul, soit en collaboration : *les Aventures d'Eugène de Senneville, les Mémoires de Jacques Fauvel, l'Exalté, le Gil Blas de la Révolution*, etc., où il y a des scènes piquantes, des observations fines, des portraits habilement dessinés, de l'esprit, un style naturel et vrai, mais dont la lecture n'ajoutera rien à sa réputation. Il mettait en romans les idées qu'il ne pouvait exploiter en drames.

Mais, après avoir si bien raillé les ridicules d'autrui, Picard finit par prêter le flanc lui-même au ridicule, en se remariant, à l'âge de cinquante ans, avec une jeune fille à peine nubile, qui, dit-on, le fit bientôt repentir de sa folie. Il mourut le 31 décembre 1828; son convoi fut honoré d'un immense concours, et sa fille obtint une pension de douze cents francs sur les fonds de la maison du roi.

XI. — VINCENT-ANTOINE ARNAULT.

(Élu en 1829.)

Pendant la traversée de l'escadre qui conduisait l'expédition française en Egypte, les marins du vaisseau *l'Orient* voyaient souvent avec surprise le général en chef causer familièrement des heures entières avec un homme qui n'avait pas la physionomie d'un soldat. Tous les jours, par le beau temps, ils se promenaient ensemble sur le pont, ou s'accoudaient côte à côte contre les bastingages, et cela intriguait beaucoup les matelots.

— Que diable le général peut-il avoir tant à dire à son bibliothécaire, se demandaient chaque soir les hommes de quart, en fumant leur pipe.

— Ah! c'est qu'il aime les savants, puisqu'il en remorque toute une fournée avec lui.

— Oui, mais il ne cause pas tant avec les autres.

— Apparemment que celui-là est le plus savant de tous, et qu'il lui donne des renseignements sur le pays.

— Et comment s'appelle-t-il ce blanc-bec qui sait tant de choses?

— Le capitaine dit qu'il s'appelle M. Arnould... ou Arnault, — quelque chose comme cela.

— Connais pas, fit un vieux loup de mer, en vidant la cendre de sa pipe sur son ongle; mais puisque le général en chef le consulte, ce doit être un fameux lapin.

Cette judicieuse réflexion obtint l'assentiment universel.

Mais les marins de *l'Orient* auraient été bien étonnés, si le respect leur eût permis d'approcher à portée de ces conversations journalières, de s'apercevoir qu'il n'y était pas du tout question de l'Egypte, du Nil, des Pyramides, mais de tragédies, de Voltaire, de Racine, de Corneille, d'Ossian et d'une foule d'autres personnages avec lesquels ils étaient peu familiers.

Le jeune conquérant, au milieu des vastes projets qui fermentaient dans sa tête et des préoccupations de son audacieuse campagne, trouvait encore le loisir de causer longuement littérature avec l'auteur de *Marius à Minturnes*. Dans ces entretiens, la différence du rang s'effaçait pour ne laisser subsister que l'égalité de deux causeurs qui discutent sur une thèse ou développent des théories rivales. Sur ce terrain, et même sur d'autres, le poëte conservait son franc parler avec le général. Il le prouva plus d'une fois.

— Je veux, lui disait Bonaparte après une de ces conversations, que nous fassions une tragédie ensemble.

— Volontiers, répondit finement Arnault, quand nous aurons fait ensemble un plan de campagne.

C'était bien le même homme qui, après la chute de son *Don Pèdre*, lorsque Napoléon lui dit:

— Voilà ce que c'est que de faire des tragédies après Corneille et Racine! lui répliqua brusquement:

— Vous engagez bien des batailles après Turenne!

Cette affection réciproque ne se démentit ni d'un côté ni de l'autre. L'Empereur lui confia de hautes fonctions, et, dans son testament, il inscrivit pour une somme de cent mille francs l'homme qui l'avait servi avec dévouement dans sa fortune, qui était resté fidèle à son adversité, et à qui cette conduite avait valu les persécutions du nouveau gouvernement. Arnault ne se contenta pas de cette disgrâce; il voulut encore payer sa dette à son ancien bienfaiteur par sa *Vie politique et militaire de Napoléon*, en trois volumes in-folio (1822).

Les tragédies de M. Arnault, *Lucrèce*, *Cincinnatus*, *Oscar*, *les Vénitiens*, *le Roi et le Laboureur*, etc., ont été célèbres jadis, et *Marius à Minturnes* a conservé en partie une réputation que la pièce mérite par la vigueur de plusieurs scènes et l'expressive fermeté des vers. En 1816, *Germanicus* souleva au parterre, entre les ennemis et les partisans de l'auteur, une lutte terrible, qui représenta, sur une petite échelle, l'image de la guerre civile.

Arnault est demeuré également célèbre par un recueil de fables d'un tout autre genre que celles de La Fontaine, car l'allusion politique y abonde. Quoiqu'il lût souvent quelques-uns de ces petits ouvrages dans les séances particulières de l'Institut et qu'il en communiquât également aux journaux, il ne songeait pas à les réunir en volume, et ce fut d'une façon singulière qu'elles arrivèrent à la publicité. Un jour, le poëte Millevoye, qui avait pour les chevaux une passion plus grande que ne le lui permettait sa fortune, vint lui proposer de lui revendre pour cinquante louis un cheval qu'il avait acheté soixante-quinze, et dont il était obligé de se défaire.

— Mais, dit Arnault, j'ai déjà quatre chevaux dans mon écurie, et d'ailleurs je ne possède pas cinquante louis à dépenser ainsi pour une fantaisie.

— Vous les avez en portefeuille, répondit Millevoye; donnez-moi cinquante fables.

Le marché se conclut sur ces bases, et tout le monde fut content, surtout le libraire et Arnault, qui était fier de se promener *sur le produit de ses fables*.

Le successeur d'Arnault à l'Académie a dit, en parlant de ses apologues: « C'est Juvénal qui s'est fait fabuliste... On a reproché à Florian d'avoir mis dans ses bergeries trop de moutons; peut-être dans les fables de M. Arnault y a-t-il trop de loups. »

Et M. Villemain: « Si l'on ne s'arrête pas à chaque page, en disant: *le bonhomme!* on dira toujours: *l'honnête homme!* »

La vie d'Arnault fut pleine d'agitations et de vicissitudes. Après les journées des 2 et 3 septembre 1792, il passa en Angleterre, puis en Belgique, et de là revint à Dunkerque, où il fut arrêté comme émigré et traduit devant un tribunal révolutionnaire. Le souvenir de sa tragédie de *Marius* le sauva. Privé de tous ses emplois par les Bourbons, en 1815, après la seconde déchéance de l'Empereur, il fut obligé de se réfugier à Bruxelles, et se vit, en 1816, rayé des cadres de l'Institut. Mais, pendant son exil, ses anciens collègues de l'Académie ne craignirent pas de lui prodiguer les marques de leurs regrets; ils souscrivirent à l'édition de ses œuvres qui se faisait en Belgique, et adressèrent au roi une supplique pour son rappel, qui eut lieu en 1819. On le réélut aussitôt que possible, en 1829, trente ans après sa première élection, et comme successeur de deux hommes (Dureau de La Malle et Picard) qu'il avait précédés tous deux à l'Académie.

C'est par cette seconde élection qu'Arnault appartient au fauteuil de M. Scribe; par la première, il se rattache à celui de Mgr Dupanloup.

La même année où il publiait les *Souvenirs d'un sexagénaire*, écrits avec une vigueur qu'on n'eût pas attendue de la main d'un vieillard, il fut élu secrétaire perpétuel, en remplacement d'Andrieux. Ce fut sans doute cette nouvelle marque d'estime qui l'encouragea à prier ses collègues, dans son testament, de vouloir bien transmettre son fauteuil à son fils, l'auteur de *Régulus* et de *Pierre de Portugal*; mais, de peur sans doute de favoriser la contagion du mauvais exemple, l'Académie fit la sourde oreille et ouvrit ses bras à l'écrivain dramatique le plus fécond de notre temps, à celui qui, si je ne me trompe, a écrit de

cent quatre-vingts à cent quatre-vingt-dix pièces, commençant par toutes les lettres de l'alphabet; à M. Scribe enfin, dont le nom, qui est un symbole, paraît tous les jours, à Paris, sur trois ou quatre affiches de spectacle, au moins, — sans compter, ce qui serait impossible, toutes celles de la province et de l'étranger.

VICTOR FOURNEL.

XII. — EUGÈNE SCRIBE.

(Élu en 1836.)

M. Scribe et Robert Peel. Le beau fixe au baromètre. Le plus haut titre de l'auteur. La mitraillade de Saint-Roch. Le collége Sainte-Barbe. Débuts malheureux. Persévérance et succès. M. Pigeon. Les couplets de la patrouille. Casimir Delavigne. La collaboration. Comment la pratique M. Scribe. Anecdotes curieuses. L'accusateur confondu. L'auteur sans le savoir. La charité en action. Les recettes de province. Le duo du rossignol et du corbeau. M. Scribe et Mlle Mars. Une vengeance. Mme Scribe. Le domaine de Séricourt.

Il y a quelques semaines, à la reprise si brillante de *la Calomnie*, comédie de M. Scribe, au Théâtre-Français, un auteur dramatique racontait l'anecdote suivante :

— M. Scribe, dans un voyage qu'il fit en Angleterre, en juin 1850, dînait un jour de gala chez sir Robert Peel. L'ex-président du Conseil dit à notre célèbre compatriote :

— Monsieur Scribe, vous n'avez jamais choisi pour héros d'une de vos comédies un ministre ?

— Pardon, interrompit lord Mahon, l'un des convives, M. Scribe a donné le principal rôle à un premier ministre dans *l'Ambitieux* et dans *la Calomnie*.

— Ah ! je ne connais pas ces pièces, répondit sir Robert Peel, mais je serais bien aise de les lire, *la Calomnie* surtout; c'est un titre qui promet.

— Eh bien! mon cher ami, reprit lord Mahon, je vous enverrai le volume qui les contient.

Le lendemain, sir Robert Peel oubliait l'heure de sa promenade quotidienne. On vint l'avertir que son cheval était prêt. Il fit signe d'attendre et continua durant plus d'un quart d'heure encore une lecture qu'il avait commencée. Enfin, ayant marqué avec un signet l'endroit où il s'arrêtait, il partit. Quelques instants après, une chute de cheval faisait perdre à l'Angleterre l'un de ses plus grands hommes d'Etat.

L'ouvrage que sir Robert Peel lisait avec tant d'intérêt était *la Calomnie*, de M. Scribe ; le signet était posé après le troisième acte.

Cette anecdote peint, d'un seul trait, le rôle de M. Scribe en France.

Tant que notre public s'est contenté des œuvres charmantes, sans danger, du plus habile enchanteur de ce siècle, — de 1815 à 1829, et de 1831 à 1847, — l'horizon a été sans orage, le pays sans culbute, la rue sans révolution. Lorsque les théâtres ont mis le signet aux ouvrages de M. Scribe, pour servir à leurs habitués le drame aux grosses épices, les comédies politiques, les charges aristophanesques, — de 1829 à 1831, et de 1847 à 1850, — nos Robert Peel les mieux montés et les plus fermes ont fait des chutes de cheval et se sont cassé le cou sur le pavé.

En voyant reprendre partout, depuis un an, les anciennes pièces de M. Scribe, en apprenant que ce Lope de Véga, plus vert et plus fécond que jamais, a quatorze actes nouveaux en répétition sur toutes les scènes de Paris, nous sentons logiquement s'affermir notre confiance dans la tranquillité de l'avenir.

L'emploi de M. Scribe est de marquer le beau fixe au baromètre social, et c'est là, certes, l'éloge le plus glorieux qu'on puisse faire de son talent et de son influence.

Nous insistons sur cette remarque, parce qu'elle nous appartient en propre, et que nous ne l'avons jamais lue dans les milliers de feuilletons et de notices publiés sur M. Scribe. Nous l'avons vue ressortir des faits eux-mêmes, plus éloquents et plus décisifs que toutes les critiques.

Que l'auteur de *la Camaraderie* soit le premier génie dramatique du temps, — dans le sens technique du mot, — tout le monde en convient; qu'il ait plus ou moins de style et de cachet littéraire à un certain point de vue; que son dialogue clair et facile, semé de traits vifs et de mots heureux, soit le vrai langage de la conversation et de la scène, *adhuc sub judice lis est*, et la postérité seule tranchera la question; mais ce qui le caractérise et l'honore le plus hautement à nos yeux, — c'est que, dans la carrière dangereuse par excellence, il n'a jamais excité les mauvaises passions, et a placé l'intérêt ou le rire le plus souvent du côté de la morale et de la vertu, toujours du côté de la raison et du bon sens.

Un pareil titre suffisait assurément pour l'introduire à l'Académie française, — quand même sa popularité sans égale n'en eût pas forcé la porte, et quand même il n'eût pas été l'écrivain qui a le plus fait pour la vulgarisation de sa langue aux quatre coins du monde.

Augustin-Eugène Scribe naquit le 25 décembre 1791, dans la rue Saint-Denis, au-dessous du marché des Innocents. La maison de son père, occupée aujourd'hui par un confiseur, se voit encore au coin de la rue de la Reynie. Veuve de bonne heure, Mme Scribe renonça au commerce et vint habiter, avec son fils âgé de quatre ans, la rue Saint-Honoré, près l'église Saint-Roch. — Caché dans le giron de sa mère, dit M. de Loménie, l'enfant put voir la mitraillade que Bonaparte, général des troupes de la Convention, administra aux sections insurgées de Paris, mitraillade d'où sortit le premier empire. — Qui sait si les drames de *Bertrand et Raton* et du *Verre d'eau* ne germèrent pas dès lors dans sa jeune tête?

Il fit ses études au collége Sainte-Barbe, — Etat constitutionnel placé entre deux gouvernements absolus : Henri IV et Louis-le-Grand, — comme il l'a dit lui-même.

Il eut là, pour camarades de classe, Casimir et Germain Delavigne, qui n'ont pas cessé d'être ses amis intimes.

Trois années de suite, il fut couronné au grand concours universitaire, — ce qui prouve qu'on peut être fort en thème et devenir un homme éminent.

Par déférence pour sa mère, Eugène Scribe alla le matin à l'Ecole de droit, — et, le soir, par goût, au théâtre du Vaudeville. Il y trouvait Germain Delavigne, avec lequel il avait déjà ébauché des pièces à Sainte-Barbe. Une fois Mme Scribe morte, il secoua la tutelle du célèbre avocat Bonnet, pour adopter celle de M. Dupin, auteur dramatique en vogue à cette époque.

Un jour, il lui soumit un vaudeville exécuté avec Germain Delavigne.

— Cela promet; travaillez! répondit le mentor.

Et, le 2 septembre 1811, *le Dervis*, — premier ouvrage de Scribe, fut joué rue de Chartres, — et tomba.

Les deux camarades se remirent à l'œuvre et furent sifflés trois fois de suite, au témoignage d'un biographe.

M. Dupin cependant les encourageant toujours, ils passèrent du Vaudeville aux Variétés — et donnèrent *le Bachelier de Salamanque*, avec la collaboration du maître

lui-même. Quatrième chute, pire que les trois autres.

— C'est moi qui vous porte malheur! dit humblement Germain Delavigne, — et il laissa Scribe et Dupin faire sans lui *Barbanera* ou *les Bossus*.

Les Bossus tombèrent au Vaudeville, en même temps que *la Redingote et la Perruque* à l'Opéra-Comique.

Et de six! Pour le coup, M. Dupin abandonna son disciple à sa mauvaise étoile.

Avis aux débutants littéraires qui se découragent sur un premier échec et qui rêvent pour les essais de leur plume les alouettes rôties du succès.

Ceux qui s'arrêtent en chemin n'ont point de talent. Eugène Scribe, qui en avait, poursuivit sa route.

Sa première réussite fut *l'Auberge, ou les Brigands sans le savoir*, composée avec M. Delestre-Poirson, le futur directeur du Gymnase.

Scribe avait trouvé enfin sa veine, celle des types contemporains : des colonels et des veuves de l'Empire, des notaires, avoués, marchands, fonctionnaires, rentiers, etc.

Les gardes nationaux lui valurent un triomphe éclatant, — avec *la Nuit de la garde*, et le fameux rôle du bizet, M. Pigeon.



Portrait de M. Scribe. Dessin de Marc.

Tout Paris répéta les jolis couplets de la patrouille :

Je pars;
Déjà, de toutes parts,
La nuit sur nos remparts
Jette une ombre
Plus sombre.

Au bal
Court un original
Qui, d'un faux pas fatal
Redoutant l'infortune,
Marche d'un air contraint,
S'éclabousse et se plaint
D'un réverbère éteint
Qui comptait sur la lune.

S'il est vrai, — comme on l'a dit, — que ces couplets si bien frappés et si bien rimés fussent de Casimir Delavigne, on doit ajouter que M. Scribe les lui paya largement dans la suite par des conseils précieux sur l'agence-

ment de ses pièces. L'auteur des *Enfants d'Edouard* et de *Louis XI* convenait qu'il consultait sur tous ses plans son ancien camarade de Sainte-Barbe et qu'il lui devait, sous ce rapport, ses grands succès à la Comédie-Française.

C'est le cas de dire un mot du système de collaboration — qu'on a tant reproché à M. Scribe.

Sans doute la collaboration est incompatible avec les œuvres sérieuses de la littérature, avec les larges études du cœur, de la société, des caractères, de l'histoire, et M. Scribe lui-même l'a prouvé en écrivant seul *la Camaraderie*, *Bertrand et Raton*, *la Calomnie*, *l'Ambitieux*, *le Verre d'eau*, *Une chaîne*, et presque toutes les comédies du Théâtre-Français. Mais pour les vaudevilles et les pièces d'intrigue, pour les petits tableaux de mœurs et de circonstance, — où la conception n'est rien, où la situation, l'imbroglio, le mot et le trait sont tout, quoi de plus simple et de plus naturel que la collaboration de deux et même de plusieurs esprits sympathiques, s'excitant l'un l'autre et jouant à la raquette de l'improvisation?

N'est-ce pas ainsi que *les Plaideurs*, ce vaudeville du grand siècle, ont été faits par Racine, Boileau et leurs convives de la *Pomme de pin?*

Ne composerait-on pas des scènes charmantes en sténographiant un dialogue de Méry et de Francis Wey, d'Emile Deschamps et de Saintine, de Vivier et de Géraldy?

D'ailleurs, il faut savoir comment M. Scribe entend la collaboration. Il n'accepte de ses confrères que des sujets, des caractères, des situations, en un mot des données générales. Il les met au creuset, les refond entièrement et souvent les transforme de fond en comble. Tous ceux qui ont travaillé avec lui n'ont qu'une voix là-dessus et lui décernent la palme du labeur et de la générosité.

En voici des exemples curieux, — que nous tenons des intéressés eux-mêmes :

— Un soir, raconte M. de Mirecourt (celui-là n'est pas suspect d'indulgence), au dîner mensuel de la Commission dramatique, un jeune vaudevilliste qui n'avait jamais collaboré avec M. Scribe, et qui était jaloux de sa fécondité et de son importance, se mit à l'attaquer violemment.

— Il a fait trois cents pièces, dit-il, grâce au concours d'une quarantaine de gens très-forts et très-exercés. Qu'on établisse la proportion ; l'esprit de M. Scribe est, à ses collaborateurs, comme *un* est à *quarante*.

— Je vous affirme que vous avez tort, répondit M. Carmouche, présent au banquet.

— Ah! fit le jeune homme ; et vous le démontrerez?...

— Par une preuve qui m'est personnelle. J'ai fait douze ou quinze vaudevilles avec Scribe, et je puis vous déclarer que dans toutes ces pièces il n'est pas resté un mot de moi.

Le certificat ne pouvait être plus formel ni plus sincère. Beaucoup d'autres convives avaient collaboré avec le roi du théâtre. Tous appuyèrent M. Carmouche et tinrent absolument le même langage que lui.

C'est, en effet, pour M. Scribe une sorte de point d'honneur de récrire entièrement tout ce qu'on lui apporte. Le travail est chez lui une noble passion. On l'a vu reprendre trois ou quatre fois le même ouvrage en jetant au feu les manuscrits achevés.

Un auteur fort connu, M. N..., propose un jour à M. Scribe une pièce en deux actes et à deux personnages. M. Scribe ajoute un rôle, refond les autres et remanie le tout en un seul acte.

A quelque temps de là, il invite M. N... à dîner.

— Ne perdons pas une minute, lui dit-il, car je vous emmène au Gymnase où j'ai une première représentation.

— Ah! la pièce nouvelle est de vous?

— De moi et d'un collaborateur.

— Lequel?

— Vous le saurez, si elle réussit.

Le dîner s'achève ; les deux amis vont au théâtre et s'installent au fond d'une baignoire.

M. N... admire, avec le public, l'ouverture de la pièce. La première scène est jolie, la seconde ravissante, la troisième délicieuse. Tout annonce déjà un succès éclatant.

— Devinez-vous maintenant le nom de mon collaborateur? demande M. Scribe à son voisin.

— Pas le moins du monde, mais je lui fais mon compliment et à vous aussi.

Cependant, vers le milieu de la représentation, M. N... hoche la tête et dit à M. Scribe :

— Diable! diable! voilà une situation qui ressemble au second acte de notre projet... Ne trouvez-vous pas?

— En effet... Bah! nous aviserons.

— Vous en parlez à votre aise... Mais c'est une perte réelle... Au théâtre, il s'agit d'arriver le premier. Cette idée est-elle de vous ou de votre collaborateur?

— Elle est de mon collaborateur.

— J'en suis fâché ; vous auriez dû le prévenir

— Attendez la fin... Voici le dénoûment.

M. N... se remet à écouter, tout en grommelant. Mais la conclusion lui paraît si neuve et si parfaite qu'il oublie sa rancune pour applaudir à outrance.

Le succès était complet, unanime et plein d'avenir.

— Enfin, dit M. N... en voyant arriver le régisseur au milieu des bravos, je vais connaître le collaborateur!

Le régisseur fait les trois saluts et proclame les noms de M. Scribe et de M. N....

— Moi! moi! s'écrie celui-ci, renversé de surprise au fond de la baignoire. Moi, l'auteur de cette adorable pièce?

— Vous-même. Ce sont vos deux actes réduits en un. Allons, mauvais père, ne reniez plus vos enfants!

— Parbleu! fit M. N..., on me les change en nourrice!

Et il embrasse M. Scribe, — vous jugez avec quelle reconnaissance!

La pièce n'était autre que *Michel et Christine*, — qui a été jouée plus de deux mille fois et qui le sera plus de deux mille encore sur tous les théâtres de l'Europe.

Ceux qui reprochent à M. Scribe ses collaborations seraient peut-être enchantés d'en faire avec lui à des conditions semblables.

Le troisième exemple peindra l'homme en même temps que l'écrivain. C'est une des plus touchantes pages de la charité en action.

Une ancienne maîtresse d'institution, — qui avait la manie d'écrire, — se présente un jour chez M. Scribe, et lui remet avec force recommandations le manuscrit d'un vaudeville intitulé *les Empiriques*. L'écrivain s'excuse sur le nombre de ses travaux. La dame promet d'attendre. Elle ne veut qu'une espérance, — et qu'une parole.

M. Scribe, vaincu par tant de modestie, donne l'une et l'autre, reconduit sa *collaboratrice* et place son manuscrit dans le carton... des oubliettes.

Il y dormirait sans doute encore, si le lendemain l'auteur de *la Camaraderie* n'eût appris que la pauvre dame était presque dans la misère.

Il quitte aussitôt dix ouvrages d'un succès assuré, — suspend tous ses engagements avec ses collaborateurs les plus utiles, — prend le manuscrit *des Empiriques*, le lit, le trouve ce qu'il était, insignifiant, se creuse la tête pour en tirer quelque chose, refond la pièce à sa manière, la porte au Gymnase et la fait représenter.

Vous concevez le triomphe de la pauvre femme. Malheureusement, l'ouvrage n'eut qu'un de ces succès d'estime, — qui ne rapportent rien aux auteurs.

Elle accusa probablement M. Scribe d'avoir gâté ses idées et son style. C'est l'usage des collaborateurs sans talent. Mais elle revint bientôt à la charge avec un second, un troisième, un quatrième manuscrit.

Pour le coup, M. Scribe s'effraya — et prit un parti.

— Soyez tranquille, madame, *les Empiriques* vont faire leur tour de France, et les recettes de la province vous dédommageront de celles de Paris.

Une heure après, il mande l'agent dramatique chargé de la perception de ses droits d'auteur.

— Guyot, lui dit-il, arrangez-vous pour que *les Empiriques* rapportent douze cents francs par an.

— Mais comment cela? On ne les joue plus à Paris.

— On sera censé les jouer en province... vous comprenez...

— Je comprends que vous voulez faire une pension à votre collaboratrice.

— Sans qu'elle en sache rien... Voilà! la pièce fera fureur à Carpentras et à Brives la-Gaillarde... Mme *** n'ira pas vérifier la chose.

M. Guyot fut attendri jusqu'aux larmes, et complice — jusqu'à la mort de l'institutrice, qui ne soupçonna jamais une charité aussi ingénieuse.

Tout au contraire, après avoir palpé chaque mois ses merveilleux *droits de province*, elle revenait assassiner innocemment son bienfaiteur de ses sollicitations :

— Allons, monsieur Scribe, travaillons! Encore cent francs de recette! et vous avez dix manuscrits à moi! C'est de l'or en barres que vous laissez dormir! — Jugez donc! — Nos *Empiriques* n'ont pas réussi, — et ils me font vivre. Nos autres pièces réussiront et feront ma fortune!

M. Scribe essuyait la bordée, souriait, s'excusait, promettait, — et se sauvait à la campagne.

Bref, Mme *** ne lui a jamais pardonné « d'avoir fait quarante pièces avec Mélesville et une seule avec elle! »

Quand l'auteur de *Bertrand et Raton* sera à bout de sujets, — en voilà un que nous lui recommandons.

La collaboration lyrique a aussi ses anecdotes piquantes, — témoin l'histoire des opéras de Meyerbeer.

Robert le Diable, *les Huguenots*, *le Prophète*, *l'Africaine*, ont été défaits et refaits comme la toile de Pénélope.

— Ce grand homme-là me fera tourner en bourrique! s'est écrié vingt fois son malheureux poëte.

Les Huguenots étaient achevés, lorsque Meyerbeer dit un jour à Scribe :

— Il nous faut un septuor à la fin de tel acte.

— Un septuor! y songez-vous? C'est le remaniement de tout l'ouvrage.

— J'en suis désolé, mais un septuor!... Jugez de l'effet!

Scribe refait le poëme et amène le septuor.

Au bout de deux ans : — Je me suis trompé, dit Meyerbeer ; c'est un solo que je préfère, une simple romance.

C'était un nouveau bouleversement du livret ; mais il s'agissait de mettre en lumière un chanteur sans égal.

La pièce détruite et refondue, — Meyerbeer ne veut plus du chanteur, — ni de la romance. — Deux ou trois ans se passent encore.

Le compositeur arrive alors chez le poëte, à son château de Séricourt. On va monter enfin *les Huguenots* ; il n'y a plus qu'un petit changement à faire.

— Lequel? demande Scribe en frémissant.

— J'ai entendu hier soir dans votre parc, répond le musicien, un rossignol dans un arbre et un crapaud dans le gazon. Cela m'a donné l'idée d'un duo admirable. Substituez ce duo à la romance, et nous répéterons demain.

— Demain! mais vous me demandez là un travail de deux mois.

Le travail se fait ; le duo est à sa place... Une année s'écoule encore.

Pour le coup, les répétitions commencent ; mais, à la dixième :

— Quelle idée avez-*vous* eue, dit Meyerbeer, de terminer cet acte par un duo?

— Mais cette idée est la vôtre, et non la mienne!

— Pas possible!... Alors *nous* avons fait erreur...

Et le maître, — arrêtant tout, prend une année encore — pour réfléchir.

Scribe, dit M. de Mirecourt, eut, ce jour-là, des pensées de suicide. Heureusement il tomba malade, — et fut condamné à trois ans de repos, pendant lesquels la dixième édition des *Huguenots*, — un chef-d'œuvre, après tout, — eut l'immense succès que vous savez.

Osez donc, après cela, reprocher aux librettistes les incohérences de leurs duos et de leurs septuors!

Quant aux difficultés des rapports avec les comédiens, voici un trait qui en vaut mille.

M. Scribe avait gagé qu'il ferait accepter à Mlle Mars, alors dans son déclin, un rôle de duègne. Il écrit une pièce où le héros, sur le point d'épouser une jeune fille, s'éprend de son aïeule et lui demande sa main. Jugez si ce personnage de grand'mère était charmant. L'auteur lit son ouvrage à Mlle Mars, qui se récrie d'admiration.

— Vous devinez, lui dit-il, quel rôle je vous destine?

— Sans doute, répond la doyenne des coquettes ; mais à qui ferez-vous jouer l'aïeule?...

Le manuscrit tomba des mains de M. Scribe, — et passa au Gymnase, — où Mme Volnys, plus habile, se fit grand'-mère avec un succès éclatant. Ce fut la revanche de *Valérie*, — que Mlle Mars avait enlevée à Léontine Fay.

Une anecdote encore pour résumer les relations de M. Scribe avec les critiques. Un des feuilletonistes qui l'avaient le plus maltraité étant tombé dans la misère, il lui donna de quoi vivre jusqu'à sa mort, et paya les frais de son enterrement.

— Laissez-moi faire ; c'est ma seule vengeance, répondait-il aux objections de ses amis.

De pareils traits, — inconnus longtemps, mais que la reconnaissance a fini par divulguer, ont fait pardonner à M. Scribe, non-seulement ses innombrables succès, — mais la grande fortune qui en est le prix légitime.

Pour se faire une idée de sa popularité, il faut aller au collége Sainte-Barbe, dont il est aujourd'hui actionnaire et administrateur. Son nom seul y fait jaillir les vivat, — comme au théâtre. Il aura là sa statue à coup sûr, — en même temps que son buste à la Comédie-Française.

Comme toutes les puissances de ce monde, M. Scribe a dû prendre un ministre, — et il a choisi la beauté et la grâce, l'esprit et la charité, — personnifiés en Mme Scribe.

Si la discrétion ne retenait notre plume, nous écririons ici un traité de toutes les vertus en action. Malgré les soins du ménage pour cacher à la main gauche les bienfaits de la main droite, on a su la foule d'ouvriers nourris pendant les chômages, les centaines de familles sauvées de la misère, — les chaumières de Séricourt et des environs garanties de la faim, de la maladie, de la douleur, etc.

Ce beau domaine de Séricourt (près la Ferté-sous-Jouarre), résidence d'été de M. Scribe, est une véritable terre seigneuriale, avec château, parc immense, fermes, village, moulins, eaux vives, bois et prairies. L'écusson

du maître est une plume, avec cette devise : *Inde fortuna et libertas.* Dans cette large promenade, ouverte à tous, vous voyez surgir çà et là des chalets délicieux, — repos ménagés aux amis de la maison, — et cabinets de travail pour les confrères, qui y trouvent sans cesse de quoi jeter une scène sur le papier. Il y a là le chalet de Mélesville, celui de Saintine, celui de Legouvé (1). Il y a la rivière de *Robert le Diable*, celles des *Huguenots* et de *la Juive*, — les bosquets de *Piquillo* et de *la Sirène*, les avenues du *Prophète*, le lac des *Fées*, etc., etc. Et partout des inscriptions charmantes, composées par le châtelain.

Sur le moulin de la ferme :

Artiste ou meunier, je te loue,
Dieu tout puissant, toi dont la main
A ton gré fait tourner la roue
De la fortune ou du moulin.

Sur le chalet de Montalais :

Seigneur, toi que nous bénissons,
Seigneur, protége nos villages;
A nos champs donne les moissons
Et le bonheur à nos ménages.



Un chalet du parc de Séricourt. Dessin de Fellmann.

Sur les quatre faces du chalet suisse :

1° Adieu théâtre, adieu tourment.
C'est ici mon œuvre dernière.
Il a pour titre : la Chaumière,
Et le bonheur pour dénoûment.

2° Image de mes jours, ruisseau qui dans ta fuite
Vers des bords inconnus cours te précipiter,
Image de mes jours, moins vite... va moins vite !
Ainsi que mon bonheur, je voudrais t'arrêter.

3° Clair ruisseau, vert gazon, près de vos bords fleuris
Autant que vous pourrez, retenez mes amis

4° Le théâtre a payé cet asile champêtre:
Vous qui passez, merci; je vous le dois peut-être.

A travers ce jardin d'Armide, vous voyez circuler, au lever du soleil, un homme de moyenne taille, au pied leste, aux cheveux blanchissants, aux traits fins, aux manières aristocratiques : c'est M. Scribe qui compose une scène. Il avait promis à sa femme de se reposer enfin. Il se parjure tous les jours, et il s'est fait pardonner avec ce mot :

— Si tu me laisses travailler, j'abandonne mes droits d'auteur à tes pauvres. PITRE-CHEVALIER.

(1) Celui de Montalais, — souvenir du château de ce nom, vendu par M. Scribe au général Saint-Arnaud, — contient des vues de cet éden du haut Meudon et les noms des premiers collaborateurs de l'académicien. La façade de Séricourt est ornée des bustes d'Auber, de Meyerbeer et de Boïeldieu.

CONTES EN FAMILLE.

LE DANGER DES FLEURS.



Gina couchée dans les fleurs. Dessin de Franck.

I. — UNE JEUNE MÈRE.

Gina Pardo, belle et forte fille de quatre ans, rôdait seule un jour au fond du jardin de sa mère. Surveillée de loin par celle-ci et par un vieux jardinier qui l'aimait comme ses fleurs, la jeune créature dansait parmi les arbres chargés de fruits, en écoutant les oiseaux s'égosiller sur les branches.

C'était le mois où les plantes, même en France, répandent leurs parfums les plus subtils. Mais en plein vent, durant les jours d'été, l'haleine des fleurs n'a rien de redoutable, et la petite Gina, qui s'en nourrissait chaque matin dans ce jardin, parfumé comme un coin de l'Espagne, n'en était que plus fraîche et plus robuste.

Tout à coup, elle s'arrêta, saisie d'étonnement, devant un haut rosier où fourmillaient les roses; elle venait d'y découvrir une chose si nouvelle pour ses yeux de quatre ans, qu'elle en oublia toutes les autres merveilles du jardin. L'objet de sa surprise était un nid de mésange à demi caché sous les feuilles et les fleurs, et cinq petits becs larges et vivants qui poussaient leurs cris empressés, sortant de cette fraîche alcôve où les avait installés leur mère.

Les oreilles de Gina tintaient non-seulement de ce qu'elle entendait, mais de tout ce qu'elle croyait entendre. Le silence qui semble bruire au milieu d'un vaste jardin désert, le souffle des feuilles mollement froissées l'une par l'autre, puis les cris incessants de cinq nouveau-nés remplissaient toute cette jeune intelligence, et l'absorbaient du bonheur le plus vif qu'elle eût jamais senti.

La mésange descendit bientôt de l'air dans le rosier où l'appelait sa famille, tandis que le nid, balancé par les petits criards, semblait aussi dire de son mieux : « Venez! venez! venez! » et la mésange ne manquait pas de venir. Son fin corsage et ses ailes palpitantes se glissaient jusqu'aux oisillons plus bruyants du bonheur de la revoir.

La présence de l'enfant curieux, dont le visage se mêlait aux fleurs, n'intimidait nullement la mère affairée. Elle remplit les becs avides des graines broyées que le sien contenait pour eux, et après leur avoir parlé dans un murmure qu'entendent très-bien entre eux les oiseaux, elle tira de l'aile et s'enleva d'un courage renouvelé vers une curée nouvelle. Le nid repu digéra tranquillement et se tut, car la pourvoyeuse avait dit aux petites têtes nues : « Attendez! »

Gina ne revenait pas de son admiration.

Sa mère, jeune Espagnole, élevée en France depuis l'âge de douze ans, au fond d'un pensionnat rigide, et mariée à quatorze avec un jeune homme de vingt-deux, retenu souvent loin d'elle par sa position de consul d'Espagne à Paris, Mme Térésa Pardo venait à bas bruit sous les arbres, ne sachant que penser de l'immobilité de la petite fille la plus mouvante du monde.

Gina ne bougeait, en effet, pas plus que le rosier qui la tenait en extase. L'idée de prendre le nid et de regarder dedans jusqu'au fond lui faisait manquer le cœur; mais les fleurs formaient à l'entour un cercle infranchissable, parce qu'elle savait déjà que les fleurs sont un peu vivantes et souffrent d'être écrasées.

Cette connaissance lui venait du jardinier Ramos, très-versé dans la science des biens de la terre, quoiqu'il n'eût jamais su signer son nom qu'avec une croix. Ayant surpris un jour la petite turbulente qui aidait une tulipe à s'ouvrir avec le bout de son brodequin, et l'ayant instamment priée de n'en rien faire, il avait ajouté dans sa sollicitude pour les plantes :

— Vos pieds n'y feraient pas grand mal, car ils ne sont guère plus grand qu'une feuille de lilas; mais votre corps est sur vos pieds, et vous êtes robuste comme un jeune chêne; je crois donc qu'il est plus raisonnable de marcher à côté des tulipes que d'enfoncer vos pieds dedans. »

Gina l'avait compris, sans répondre, mais en caressant doucement la tulipe du bout de ses petits doigts discrets.

Elle s'en ressouvenait encore en ce moment; de plus, le sommet du rosier dépassait de beaucoup la portée de ses deux bras tendus. Elle ne put donc que soupirer, et jamais soupir de Gina n'atteignait sa mère sans la remplir d'émotion. Après qu'elle en eut appris la cause, elle lui remontra doucement que cette forêt de roses était aussi inviolable que son propre berceau, dont maman *Telésa* ne laissait approcher personne impunément quand sa fille y dormait.

Gina, dolente, se laissa conduire aux arbres couverts de fruits, qui eussent offert des consolations à des enfants plus affligés qu'elle. Mais, en levant la tête pour répondre à leur invitation, elle s'en trouvait à une telle distance, que sa mère, la haussant de toute sa force, bien qu'élancée et souple comme un tremble, ne parvint qu'à lui faire mieux voir le fruit sans pouvoir l'aider à le prendre.

Le vieux jardinier Ramos, les ayant vues ainsi de loin, se mit à rire et quitta, plein d'empressement, la vigne qu'il soulageait du poids de trop de feuilles.

— Il faut donc que je vienne au secours? cria-t-il en se découvrant courtoisement devant ses jeunes maîtresses.

— Oui, Ramos, dit Gina dépitée et charmante. Je suis toujours trop petite pour tout ce que je veux faire. Grandis-moi, bon Ramos, jusqu'à la pomme rouge de là-haut; je veux la cueillir toute seule.

Ramos, présentant la table solide de sa large poitrine, et tenant avec précaution les petites jambes impatientes de l'enfant, l'approcha du fruit mûr dans l'arbre, et le fruit fut rapidement cueilli par deux mains à peine assez grandes pour le contenir sans le laisser tomber. Un cri perçant de joie raconta le triomphe de Gina. C'était là le remerciement du serviteur, qui s'en allait tout fier, après avoir redescendu l'enfant dans l'herbe, quand Mme Pardo, dénouant un foulard éclatant qui l'abritait du soleil, l'offrit au jardinier.

— Porte-le, dit-elle, en mémoire de ce fruit qui, grâce à toi et doublement, a rendu ma fille heureuse.

Ramos ayant cherché quelque temps une belle réponse, qui ne lui vint pas, leva son chapeau de paille d'un air militaire, et courut montrer à sa femme le carré de soie qu'il laissait flotter devant lui comme une banderole.

Et, se parant devant un miroir de cette grâce nouvelle de sa maîtresse, la jardinière Aldonza dit qu'elle ne serait heureuse qu'en mourant pour madame!

Car les bons serviteurs retrouvaient toute l'Espagne absente, et jusqu'au chocolat embaumant leur logis, dans cette maison d'Auteuil, pleine de madones fleuries, de guitares et de petits saints dorés, où revenait presque chaque soir le jeune maître, avec le désir qu'on éprouve de revoir le pays natal.

Cependant Gina reportait si ardemment les yeux vers la pièce d'eau que bordaient le rosier et les saules, que la mère et l'enfant s'y retrouvèrent naturellement ramenées l'une par l'autre avant de quitter les délices du jardin.

Après que l'oiseau, redescendu plusieurs fois dans son ménage, eut permis à Mme Pardo de l'examiner plus attentivement, elle acquit la certitude que c'était une mésange.

— Une vraie mésange, assura-t-elle à l'enfant avide d'apprendre le nom de sa nouvelle amie. J'en ai lu la description dans le livre de oiseaux, que m'a donné ton doux père pour t'instruire avec moi, et je reconnais le portrait de celui-ci. Je crois qu'il est venu de sa part dans le rosier pour loger avec nous et t'inspirer le goût de la lecture.

Elles coururent ensemble, avec un égal empressement, chercher à la bibliothèque le grand ouvrage qui renfer-

mait l'histoire de cette petite chose si importante alors dans la maison de Gina.

Et le jardin fut laissé tout entier à la mésange heureuse.

II. — LA MÉSANGE.

Debout devant sa mère, qui tenait le livre ouvert sur ses genoux, Gina ne perdait pas une parole du récit qui l'initiait au sort de sa chère mésange. L'histoire de la création du monde ne l'eût pas tenue dans une émotion plus attentive, et le bruit du tonnerre n'aurait pu l'en détourner.

— Ta mésange s'appelle aussi Argatilis, poursuivit Mme Pardo.

Ce qui fit pousser à Gina un grand cri de satisfaction; puis elle reprit son immobilité pour entendre jusqu'à la dernière ligne du chapitre.

— Vois, dit sa mère, comme cette peinture est ressemblante (1) : « Sa robe d'un jaune tendre tranche avec son capuchon d'un noir luisant, qui descend devant et derrière à moitié du cou. Un vert d'olive règne sur le dessus du corps et dégénère en bleu sur les côtes et la queue, bordée d'un jaune blanc. Elle a des marques blanches autour de ses yeux noirs et hardis, et quelquefois des moustaches autour du bec. »

— Elle en a ! elle en a ! interrompit la petite fille en battant des mains.

— « Son nid pend à l'extrémité des branches d'arbustes. Ce nid, façonné en boule, est formé de chanvre et de lin. La mésange est courageuse, agissante, mangeuse d'abeilles et d'insectes nécessaires à la vie. Son chant est suave et délié. Elle se nourrit aussi de graines, les perçant avec son bec et les tenant dans ses serres aiguës. »

Les petits rires étouffés de Gina témoignaient seuls de son ravissement.

— « Si on leur présente une noix au bout d'un fil, elles se suspendent à ce fil et en suivront les oscillations sans lâcher prise et sans cesser de la becqueter. Mais leur goût se déprave dans l'état de domesticité : elles y deviennent méchantes et un peu féroces. »

Le regard fier de l'enfant sembla promettre de les défendre et de ne *jamais attenter* à leur indépendance.

— « Elles affectionnent l'ombrage et le parfum du pommier. » C'est cela ! le nid est justement près de la pomme que tu viens de cueillir. Tout est merveilleux, vraiment ! interrompit à son tour Térésa, avec l'étonnement d'une candeur profonde.

— Après, maman *Télésa !*

— « Elles aiment à suspendre leur demeure près des ruisseaux ombragés de saules, de roseaux, de peupliers et de genêts odorants...

— C'est vrai ! c'est vrai ! Mère, le livre sait tout !

— « Celle à longue queue est vue fréquemment au bois de Boulogne... » Qu'on aperçoit d'ici, interrompit encore Mme Pardo « On l'y entend jeter ses notes chantantes, formant ce cri joyeux : tirelit ! tirelit ! »

— Je le sais par cœur ! Ecoute, maman, dit vivement Gina, en l'imitant avec une grâce précise qui surprit sa mère.

— « Les nourrissons, couverts d'un duvet rare et fin, d'ordinaire éclos à la fin de juin, s'envolent bientôt deux à deux, pour aller former de nouvelles familles... »

(1) Buffon, *Histoire naturelle*, LES OISEAUX.

Les sourcils de Gina se rapprochèrent, et un nuage passa sur cette lecture.

— « A leur arrivée aux demeures choisies, elles sont peu défiantes et donnent dans tous les piéges, lissent leur nid à l'intérieur avec leur bec, et y donnent une charpente nécessaire à leur destination. Il semble qu'elles ont compté leurs œufs avant de les pondre, par la tendresse anticipée qu'elles témoignent pour les êtres qui en doivent éclore, et par les matériaux recherchés qu'elles y emploient : herbes menues, petites racines souples, fragments de mousseline, fil, soie, laine, plumes et coton velouté. C'est alors qu'elles suspendent ce nid au bout de branches flexibles, puis le défendent avec intrépidité et mettent en fuite l'ennemi de la faiblesse. Elles se délient alors même de leur espèce, attaquent la chouette avec emportement. Leur action agressive est accompagnée d'un renflement de plumes, d'une succession rapide d'attitudes violentes qui expriment par des mouvements précipités et avec beaucoup d'énergie leur acharnement et leur petite fureur. »

Gina tapa des pieds avec transport, puis se remit de nouveau dans l'attitude d'écouteuse intelligente.

— « Lorsqu'elles se sentent prises, elles mordent vivement les doigts de l'oiseleur et rappellent à grands cris les oiseaux de leur espèce, qui accourent en foule, se prennent au piége et en font venir d'autres, qui se prendront de même, comme les prenaient les anciens : ils les attiraient avec de la farine délayée dans du vin. »

— On ne les prendra pas ! protesta l'enfant, rougissante et valeureuse; non, les méchants anciens ne les prendront pas ; nous sommes là tous, tous pour les défendre contre eux. N'est-ce pas, maman *Télésa ?* ajouta-t-elle, frémissante et décidée.

Enfin, qui pourra dire l'enchantement dont la remplit cette lecture ! Après avoir baisé sa mère avec véhémence, elle emporta le livre près de la pièce d'eau, où elle s'assit parmi les genêts, suivant avec son doigt les lignes de la page marquée du signet ; elle la bégayait rapidement, comme elle pouvait, à voix haute, pour en instruire les oiseaux du jardin.

— Ecoute, Algatilis ! lui criait-elle avec sa voix de cigale ardente et sa prononciation rebelle encore au son dur de l'R, qu'elle changeait partout en L.

Depuis ce jour, les fleurs et le nid ne quittèrent plus les rêves de Gina. Sur les genoux de sa mère, elle y pensait; sous ses cheveux touffus, que cette mère tressait et baisait tour à tour, Gina s'élançait à la mésange nourricière.

Et le nid, balancé dans les roses, fit naître à la fin en elle la fantaisie étrange d'*être elle-même couchée au fond des rameaux verts, parmi toutes les fleurs plantées à l'entour !*

Possédée par cette idée fixe, le matin elle n'attendait plus que sa robe fût agrafée ni ses jarretières nouées, pour voler au nid ; elle se sauvait n'ayant qu'un bas ou un brodequin, voire même un soulier mignon de sa mère, le traînant à son pied en courant guetter le ménage, au grand soleil et sans avoir mangé. Mme Pardo, qui la poursuivait partout pour lui faire de l'ombre et de la protection, la voyant une fois plus pensive et se parlant à elle-même, s'inquiéta sérieusement de ce qui pouvait à ce point préoccuper sa fille et la rendre ainsi muette comme un poisson.

Cette mère de dix-huit ans à peine, grandissant encore, née à la Havane, et de bonne heure orpheline, s'initiait seule, jour par jour, à ses devoirs, épiant avec une pa-

tience infinie les instincts, les grâces et les moindres tristesses de sa petite bien-aimée. Mais elle n'avait jamais eu le bonheur que l'on veillât ainsi sur elle, et personne n'avait instruit son ignorance de tout ce qu'elle brûlait d'apprendre pour le transmettre à son enfant. Durant les absences obligées de l'époux, leur commun protecteur, ces deux êtres charmants ne parvenaient souvent à s'entendre qu'à force de s'aimer. Prier Dieu, bégayer l'alphabet, dont chaque lettre apprise était payée par un baiser, tresser des couronnes dans le champ pour les suspendre à la madone de l'alcôve, apprendre par cœur des boléros pour les danser avec Téresa, était tout ce qui composait encore l'éducation de Gina Pardo. Elle s'élevait au grand air à la manière des plantes fraîches, mais ardentes, qui demandent de l'eau vive, du soleil et de l'ombre. Ramos savait cela pour ses fleurs à lui; Téresa s'efforçait de le comprendre pour son unique plante à elle; mais elle ne le savait pas encore assez!

— A quoi penses-tu donc là toute seule et si longtemps? demanda-t-elle, ce matin-là, à sa fille, devant l'arbuste fascinateur.

Gina la regarda profondément; puis, avec le ton mystérieux de la confidence:

— Je me raconte une fable, répondit-elle; écoute. « Il y avait autrefois une petite fille qui aimait tant sa mère qu'elle n'en pouvait plus de l'aimer. Sa mère avait un beau jardin où elle laissait courir son enfant. L'enfant était très-contente et très-sage, et s'appelait... chut!... je dirai son nom quand il le faudra. Voilà que dans le jardin il était venu un rosier grand comme papa Fernand, et dans le rosier il était descendu un oiseau; et l'oiseau en avait apporté cinq tout petits, sans ailes et sans plumes. Pourquoi les avait-il apportés dans le rosier du jardin? Pour les rendre aussi contents que la petite fille... »

Ici Gina s'arrêta pour regarder encore sa mère, tandis que sa mère l'aidait de sa respiration, tant elle avait peur qu'elle ne s'interrompît!

— « Bon! reprit l'enfant; mais voilà que les petits oiseaux étaient plus contents que la petite fille! Pourquoi cela? parce que leur lit de mousse, pas plus large que la main d'une petite maman, était, non pas dans une chambre fermée, comme le berceau de la petite fille, mais dans les roses, bien balancé par des branches vertes, et qu'on voyait le jour à travers, avec cent mille fleurs, pour regarder dormir les petits oiseaux. » C'est tout.

Sa mère la couvrit de baisers et demeura passionnément ravie, comme si elle eût entendu réciter une grande chose. On dirait, pensait-elle, que cette petite bouche pleine de lait me raconte des histoires du paradis. Si son père l'écoutait comme moi, il n'aurait jamais la force de la quitter.

— Ah! maman Télésa, poursuivit Gina, possédée de son envie, que les petits mésanges sont bien! et que la petite fille, que je sais, voudrait aussi coucher comme eux toute une nuit dans les fleurs! Il n'y a pas de petite fille au monde qui aurait dormi aussi bien que... celle-là. Ce serait tout juste comme si elle était oiseau: devine!

Mme Pardo se prit à sourire, de l'indicible sourire de mère, de femme et d'enfant qu'elle était. Elle se figura Gina, balancée dans son berceau blanc parmi ces rideaux frais, baignée des senteurs divines qui l'attiraient elle-même si souvent au jardin. Qu'eût-elle pu répondre après ce sourire que Gina lisait plus couramment que les lettres de l'alphabet? Mais surtout le cœur de l'enfant battit d'espoir à ces paroles de sa mère:

— Si tu l'avais demandé à Dieu ce matin dans ta prière, peut-être l'aurais-tu obtenu.

— Ah! maman! si je lui disais ma fable? demanda vivement Gina. Crois-tu que Dieu ne s'ennuie pas d'entendre toujours la même chose?

— Il ne s'ennuie pas, non! la voix de l'enfant ne lasse jamais le père; quand tu lui dirais toujours: Mon père! que votre règne arrive, que votre volonté soit faite! Il ne s'en lassera pas. Parle-lui seulement avec ta voix sincère, comme tu me parles... Ah! Gina, Dieu te donnera toutes choses comme je te les donnerais, vois-tu, si j'avais toutes choses, même un lit de fleurs pour y dormir, comme les petits mésanges!

Et Gina qui regardait attentivement les yeux profonds de sa mère, y posa ses deux petites mains en murmurant:

— Je vois... je vois... Je sais bien ce que je vois.

En effet, le sacrifice des fleurs était résolu.

III. — LA MOISSON DES FLEURS.



La mésange sera-t-elle donc moins tendre que moi? disait Térésa, tandis que Gina, surveillée par sa bonne, buvait le lait du soir et se laissait nouer sa coiffe pour dormir. Serai-je moins prévoyante que cette couveuse du rosier, poursuivait-elle en descendant seule et résolue au jardin, armée de longs ciseaux et traînant une grande corbeille par les allées. Oui, mon adorée Gina se ressouviendra toujours de son premier vœu, rempli par le sacrifice des fleurs de sa mère.

Elle mit en effet toutes ses forces à dévaster le rosier magnifique et coupa toutes ses fleurs à cent feuilles, gonflées de leurs parfums exquis, n'y laissant de feuillage que ce qu'il en fallait pour défendre du soleil brûlant le nid des frêles oiseaux.

Ainsi fut fait, avec un aveugle amour, la moisson des fleurs: narcisses, œillets, jasmins et roses, tout y passa... Térésa rentra triomphante, charriant les fleurs coupées que le jour mourant semblait plaindre, mais qui allaient rendre Gina ivre de joie comme une mésange.

Ramos, occupé depuis le matin à l'entour des espaliers de ses vignes, ne se doutait guère de la dévastation de son empire.

Que l'on juge de sa surprise, de sa colère, de son désespoir, lorsqu'il vit de grands ciseaux et des branches semées dans l'allée déserte, tous ses rêves de l'Orient anéantis: tubéreuses, lis, jasmins et le reste, et enfin son rosier de Hollande, le plus opulent que l'on eût décrit dans les annales des roses, à cette heure sans feuilles ni fleurs, pareil à un foudroyé!

Dès qu'il put recouvrer ses jambes, Ramos consulta une des bouteilles de xérès tenues en réserve pour la fête des jardiniers, afin de se rendre compte de ce qu'il soupçonnait sur ce haut attentat. Sa femme ne sut jamais exacte-

ment s'il ne la but pas tout entière, tant elle le vit marcher rapide et de côté, armé jusqu'aux dents, sous son vieil uniforme de guérillas tiré du bahut, proférant tous les jurons oubliés depuis ses guerres d'Espagne!

Mais comment Ramos allait-il apprendre cette nouvelle à madame? Que penserait-elle de sa surveillance en découvrant l'affront fait au jardin de ses maîtres? Il est inutile d'ajouter qu'il fût mort avant d'oser prêter à sa maîtresse cette action violente. Ce n'était pourtant que trop cette chère et imprudente maîtresse.

IV. — LA NUIT DES FLEURS.

Quand Gina fut amenée devant le dôme embaumé et qu'elle y monta sous les rideaux enlevés aux mésanges, elle ne put que regarder sa mère et lui tendre les bras, car son ravissement n'était pas de ceux qui parlent. Frôlant de ses mains reconnaissantes les bouquets et les feuilles qui lui caressaient le visage, admirant l'éclat de son berceau resplendissant, elle se promit tout bas de rester pendant huit nuits sans dormir, et elle fit des couronnes: une pour sa mère, qu'elle lui mit sur la tête en la baisant; une pour son père Fernand, voulant la voir attachée à son grand portrait; une pour la madone blanche, aux pieds de laquelle Téresa la suspendit. Gina alors s'absorba dans l'accomplissement de tous ses souhaits. La lampe d'albâtre d'un côté, de l'autre d'abondantes bougies frappaient de tant de lumière les fleurs de son berceau, qu'elle demeura sans voix, n'ayant plus que des yeux et une âme pour admirer ces choses. Les flambeaux, à peine amortis par les tentures de mousseline derrière lesquelles ils brûlaient, lui semblèrent la lune et les étoiles entrées dans la chambre pour passer la nuit avec elle. Soudain, comme enfiévrée, elle parla dans le buisson ardent, elle parla sans s'arrêter, faisant tout haut des rêves que Téresa ne pouvait se lasser d'entendre. Après quoi, comme baignés d'ivresse, ses yeux charmés s'appesantirent, n'entrevoyant presque plus sa mère, penchée sur elle et la balançant toujours, légère comme un oiseau.

— Non ! s'écria tout à coup Gina d'une voix énergique, je ne dors pas ; je ne veux pas dormir. Toi non plus, n'est-ce pas, maman Télésa? Mais ses esprits s'enfuyaient et ses mains se joignirent comme elle essayait encore de murmurer : Je ne veux pas .. Mon Dieu ! quand mon père... Alors elle s'en alla prier dans le sommeil ; Gina dormait.

Recueillie devant son innocente imprudence, Téresa put la contempler longtemps, et voulant elle-même en prolonger le bonheur, bien qu'il fût plus de minuit, ce qui est tard à la campagne, elle garda ses habits pour s'élancer à chaque instant et admirer sa fille sous son baptême de fleurs. S'étant jetée enfin sur son lit sans en soulever les couvertures, elle envoyait encore à travers la chambre les regards accablés de ses longs yeux brillants vers la petite dormeuse, dont le souffle n'arrivait plus que par intervalles jusqu'à elle.

Mais bientôt le vertige se répandit dans cette chambre close, où respiraient ensemble une femme, un enfant et tant de fleurs embaumant l'atmosphère. Téresa eut un rêve si semblable à la vérité, qu'elle ne croyait pas dormir au fond de son hallucination. Elle n'était pas étendue sur son lit, mais penchée à la fenêtre, d'où elle voyait son jeune mari tourner silencieusement autour de la pièce d'eau. Il y regardait Gina nager avec les cygnes, et les cygnes la porter sur leurs ailes; et le frais scintillement du bassin l'attirait elle-même, tourmentée qu'elle était d'une grande soif. On eût dit que la vue de cette eau claire lui offrît à boire et soulageât ses yeux des éblouissements chauds qui les sillonnaient. Elle voulait et ne pouvait tendre les bras à Fernand, qui l'invitait à le rejoindre ; elle voulait et ne pouvait dire : « Que l'on m'aide donc à descendre, à toucher le gravier que l'eau mouille et les joncs qui ruissellent!... ce doit être si froid ! si bon ! Que l'on m'y porte ! » Et ne pouvant parler, elle attachait ses regards altérés sur l'eau frappée par la lune, puis recommençait d'essayer à crier : « Je veux descendre, je veux tremper mon front dans l'eau. Mes tempes sont si serrées par la couronne de ma fille ! »

Alors elle crut entendre Fernand monter à sa prière et frapper sourdement à la porte; puis, voulant sortir, elle cherchait une issue sans la trouver, en tâtant la muraille qu'elle ne reconnaissait plus; et la vapeur grise s'immobilisait en lambris; et, horreur!... les lumières étaient noires, les portes étaient sans clefs. Elle en ramassait péniblement par terre, mais elle ne savait plus qu'en faire sitôt qu'elle les tenait dans ses mains, parce que les clefs se changeaient en fleurs et en plumes de mésange. Cependant son mari continuait à frapper plus fort en appelant : « Téresa! ouvrez! ouvrez! ma chère Téresa! » Tandis que tout se transformait pour elle en obstacles, sans qu'il lui fût possible de crier, car la voix lui mourait sur les lèvres. Et voulant courir, elle se heurtait contre une foule de fleurs à voix humaines qui prétendaient sortir avant elle. Alors elle s'indignait, puis s'effrayait de rire, n'ayant plus envie que de pleurer. . . . .

. . . .

Bien résolu de passer la nuit en sentinelle sous les arbres, Ramos errait alors au fond du jardin, regardant sans cesse du côté du perron, que surmontait la chambre de ses maîtres. Il cherchait à comprendre ce qui tenait madame éveillée au milieu de tant de lumières.

Inquiet enfin de ce mystère, et s'aidant d'une longue échelle, il y monta pour essayer de plonger du regard dans l'appartement illuminé.

Quelques éclairs blancs sillonnaient la chambre où Téresa luttait contre un sommeil de plomb. Éveillée à demi par intervalles, elle attribuait à l'orage la lourdeur importune qui faisait pencher sa tête et ses bras.

— Ah! que je suis pesante! balbutia-t-elle, sentant que ses lèvres ne remuaient pas, et que ses dents se serraient.

Tout à coup ses yeux tournoyants crurent entrevoir la madone blanche bouger comme pour se détacher du mur, et Téresa eut joie et peur.

— Non... c'est l'orage, pensa-t-elle sans respirer; mais quel mauvais sommeil! C'est inconcevable, cela. Mon Dieu!... qu'en dit-elle donc, ma bien-aimée?...

Et par un effort déjà presque impossible, elle se lève sur ses pieds engourdis qu'elle croit enflés, et rampe jusqu'au berceau qu'elle veut étreindre...

Mais là, que voit-elle? Gina, plus blanche que sa petite chemise, les yeux fixes, entr'ouverts sans voir. Téresa s'excite à crier d'une voix que la chaleur étouffe : « Gina! Gina! » Nulle réponse. Elle saisit l'enfant, dont les membres qu'elle agite restent sans mouvement sous sa pression brûlante. Téresa se débat contre elle-même, car l'instinct la surmonte et la pousse du côté de la fenêtre, devant le ciel où l'air souffle, où la lune court libre et rapide, tandis que, cernée de parfums, elle tente en vain de franchir cette barricade incompréhensible.

— Respirer, mon Dieu! respirer! dit-elle.

Et sa voix n'est plus qu'un rugissement comme celui de la lionne effarée. Mais trouvant entre elle et le ciel des

carreaux fermés comme un mur, Téresa les rompt de la main désespérée d'une mère qui cherche la vie pour son enfant.

De son côté Ramos, planté en vigie sur l'échelle, voit plus distinctement l'ombre chancelante traverser la chambre et grandir en s'approchant de la fenêtre, puis se confondre avec la courtine qui s'agite violemment.

C'est alors qu'un carreau se brise avec éclat, et c'est à ne pas douter qu'une voix de femme a poussé, d'un suprême effort, cette clameur étranglée : « Du secours! mon Dieu! du secours pour ma fille ! »

Enfin, c'est bien une femme qui s'affaisse au pied du rideau dont elle s'est approchée.

Ramos, délivré de son habit qu'il jette dans le jardin, ignorant quel danger il va combattre, s'élance, le sabre aux dents, vers le perron au pied duquel il a traîné l'échelle.

L'assurer contre le mur, l'escalader jusqu'à la fenêtre haute, en saisir l'appui, est pour lui une action plus prompte que la pensée. Passant sa tête à travers la vitre brisée, au risque de s'y déchirer le visage, il écarte vivement le rideau qui lui bat le front et l'empêche de voir...

Il voit, à la double lueur de la lune et de la lampe, Mme Pardo, étendue sur le plancher, serrant dans son bras gauche sa fille inerte et mate comme un cierge, tandis que du bras droit, d'où le sang ruisselle, elle tient encore convulsivement le rideau saisi et déchiré dans sa chute.

Plus vite que le voleur près d'atteindre sa proie, Ramos tourne l'espagnolette et s'ouvre un passage dans la chambre, dont les parfums suffocants lui font tout comprendre.

Les portes cèdent, les fleurs asphyxiantes volent sur la terrasse, le peu d'eau qu'il trouve est versée sur les deux visages pâles, dont le sommeil terrible le fait frémir.

En rappelant tous ses souvenirs, il cherche avec effroi le pouls de l'enfant et celui de la mère, qui semble arrêté chez l'une comme chez l'autre.

Et il est seul ! et deux heures du matin sonnent au clocher du village, où nul que lui n'est debout!... et le médecin demeure à trois lieues!

Épouvanté de son impuissance, Ramos court à la fenêtre, appelle de sa voix qui bondit dans la nuit comme une cloche d'alarme, réveille en sursaut les servantes effrayées qui, nouant leurs jupes et chassant leur sommeil, montent à tâtons et se heurtent dans l'escalier. Elle vont devant elles, se signent et chancellent avec des transes indicibles, sans comprendre comment Ramos est chez madame, et ce qu'il demande d'une voix si formidable.

Il demande de l'eau, de l'aide, des soins de femme.

Ne pouvant détacher l'enfant du bras crispé de sa mère, il se résout à les emporter ensemble dans la chambre plus vaste et plus éclairée de son maître.

Le pauvre Ramos, suppléant à toutes choses, gronde, prie, encourage les femmes en pleurs. Il guide leur zèle, tance leur trouble et leurs lamentations, défend toute compression nuisible, fait couper la ceinture et le corset étroit, d'invention détestable, puis il répand à flots le vinaigre et l'eau pure sur ces têtes immobiles qu'il incline doucement en arrière, afin de rappeler la respiration absente.

La lampe est écartée, et toute lumière mise à distance ; le lit est roulé dans la chambre, où la fraîcheur circule sans obstacles.

Alors Ramos s'arrête ; il attend, concentré devant ce spectacle effrayant.

— C'est toujours l'orage, dit-il, qui fait mal aux fleurs et aux femmes.

Un soupir distinct de Téresa fait tomber les servantes à genoux. Sans que Mme Pardo puisse entr'ouvrir ses yeux appesantis, quelques larmes s'échappent des paupières closes, et quelques mots brefs commencent d'errer de son cœur à ses lèvres....

— En voilà une de sauvée, s'écrie Ramos tremblant d'espoir. A l'enfant, mon Dieu!

— L'enfant, bonne Vierge ! ajoutent deux voix suppliantes. A l'enfant, s'il vous plaît, car vous êtes la mère de toutes les mères !

— Je crois qu'elle revient, murmure Aldonza agitant doucement la petite fille pour l'aider à renaître, et elle se ranime par degrés sous les tendres pressions de ces pauvres femmes.

Une gorgée de lait, sortie tout à coup de la petite bouche décolorée, l'a contrainte à s'ouvrir ; puis une nuance rose y reparaît avec le mouvement et le souffle.

Enfin, après la terreur sans cris, après l'attente sans nom, Gina, essayant à trois fois ses paupières vacillantes, les tourne languissamment vers sa mère qu'elle croit là, veillant toujours près d'elle :

— Bonsoir, maman *Télésa !* dit-elle faiblement tout bas.

Et sa mère a tressailli. Après quoi, soulevée par un élan céleste, cette mère éperdue regarde Gina vivante, et revient à la vie.

Le lendemain, l'époux retrouva ses deux bien-aimées moins agiles à courir vers lui, mais il les retrouva sauvées de la mort.

Par les soins actifs de l'intelligent jardinier, les jeunes maîtres étaient tous trois dans les bras l'un de l'autre.

V. — MORALITÉ.

L'orage avait passé sans éclater sur le village. Il s'était dissipé lentement comme la menace de l'asphyxie, emportant la terreur loin de la maison : quelques grondements lointains rappelèrent seuls qu'il venait de planer dans l'air toute la nuit. Il n'en restait plus rien à l'aube, d'où l'aurore s'élança aussi pure que la veille.

Mme Pardo ne put de longtemps revivre tout entière après cette nuit de terreur, dont le souvenir oppressait sa respiration.

Les jeux passionnés des enfants sont souvent le remords des mères !

Jamais plus les fleurs ne furent admises à dormir dans les chambres de la famille avertie. On les laissa respirer au jardin où la nature les plante, où l'homme doit les laisser et les admirer, où le bon Ramos les aime et les cultive encore.

MARCELINE VALMORE-DESBORDES.

Les émanations de la plupart des végétaux enfermés ont leur danger comme celles des fleurs. Même en plein air, l'ombre du mancenillier est fatale au voyageur, et le sauvage empoisonne ses flèches en les trempant dans le suc de cette euphorbiacée. Le noyer a des inconvénients pareils, et l'homme et les animaux évitent de se reposer à l'entour. Voilà pourquoi on ne le plante que le long des routes ou à distance des autres arbres.

REVUE DE L'ANNÉE 1857.

LA COMÈTE ET SES PRODUITS.

Le plus grand événement de l'année 1857 a été la fin du monde, — remise au prochain numéro — de Mathieu Laensberg.

Les comètes ne se relèveront pas de cet échec de la fameuse comète de Charles-Quint. M. Babinet les a toisées et pesées dans son cabinet, — comme on pèse une lettre avant de la jeter à la poste.

Quant à leur moyen de brûler la terre, en voici la simple expression : notre planète, éclairée par la lune, a un éclat 900,000 fois supérieur à celui des comètes éclairées par le soleil : or, le plein soleil étant 800,000 fois plus éclatant que la pleine lune, notre planète au soleil aurait 800,000 fois 900,000 fois plus de lumière et de chaleur que les comètes ; ce qui donne un total de 720,000,000,000 fois. — Quant au poids, la terre pèse environ 6,000,000,000,000,000,000,000,000 de kilogrammes, — tandis qu'une comète, grosse comme la terre, ne pèserait que 30,000 kilogrammes, ou le poids de 30 mètres cubes d'eau.

Les comètes — sont donc *moins que rien*, conclut M. Babinet.

A ce compte, notre dessinateur a eu raison de représenter la comète de 1857 sous la forme d'une belle personne aux longs cheveux, aux traits souriants, qui s'est bornée à réchauffer doucement notre atmosphère et à semer sur notre globe une pluie de verdure et de fleurs, de blés mûrs, de fruits et de raisins.

Les raisins ont toujours été les enfants de la comète. Depuis l'an 1000 jusqu'à 1811, les bons vins ont porté le nom d'un de ces astres errants.

Aussi fallait-il voir comment on chantait en Bourgogne, il y a deux ou trois mois, la comète de 1857 ! Un touriste nous a laissé le tableau de ce retour de la fin du monde. — On ne rencontre partout, dit-il, que vendanges et vendangeurs, que bareuzets et bareuzettes ; on n'entend que chansons et noëls joyeux. C'est la fête de Jean Raisin !

L'autre jour, à Couchey, un petit village de la Côte-d'Or, il y avait, autour d'une immense table improvisée avec des planches, une soixantaine de vendangeurs, hommes et femmes, jeunes gars et jeunes filles, mangeant et buvant avec l'appétit de leurs vingt années, comme des gens qui ont faim souvent et qui ne trouvent pas à manger toujours.

On ne sait pas s'ils font grande besogne ; en tout cas ils font grand bruit. Ils s'abattent comme des grives sur les vignes, armés de *gouzottes*, — et la vendange commence ! Les charrettes sont sur les chemins, ornées de *ballonges* que l'on remplit à chaque instant, et, lorsque les ballonges sont remplies, on s'achemine en chantant vers le pressoir... Ces travailleurs-là gagnent environ dix sous par jour. Ils ont droit au grappillage à discrétion, — ou plutôt à indiscrétion et à indigestion ; ils ont droit aussi, vers les deux heures de l'après-midi, à une *potée* gargantualesque, — le plat national de la Bourgogne, pour ainsi dire. L'année 1857 aura été une généreuse année. L'oïdium a été timide et rare, le soleil abondant et chaud, la pluie opportune. Bonne année, bonne année, au dire des vignerons. Et d'ordinaire les vignerons ne sont pas gens à avouer leurs richesses. Quand ils obtiennent peu, ils disent qu'ils n'ont rien obtenu ; quand ils obtiennent beaucoup, ils disent qu'ils ont obtenu un peu. Or, ils avouent beaucoup. Jugez ! —

Dans le Bordelais, la comète a été moins plantureuse qu'en Bourgogne, — ce qui n'empêchera pas, — vu la réputation de l'année, — les moindres comptoirs de Paris de verser du bordeaux de 1857 à tout venant, pour deux sous, dans un verre à pied. Le commerce le leur vend, et ils le revendent pour tel, dit un malin chroniqueur. Je sais des magasins célèbres où vous trouverez tant que vous voudrez du *vrai* vin de Château-Margaux à trois ou quatre francs. Un de mes amis de Bercy me montrait, l'an passé, un monsieur de fort bonne mine, haut campé, fin botté, dont il me disait ceci : — Vous voyez un de nos négociants. Son état consiste à s'en aller dans les vignobles se faire établir une cuvée quelconque à sa manière, sur laquelle il gagnera beaucoup. Quand il aura le vin, il l'expédiera à son monde avec une estampille sur les fûts qui indiquera un cru renommé, et sur les bondes et les broches un cachet en cire rouge qui figurera un château imaginaire. Cela fait, il tirera à vue sur sa pratique, de peur d'une réclamation si l'on ne payait qu'après avoir reçu. De deux choses l'une : ou la victime s'apercevra du vol, ou elle ne s'en apercevra pas. Si la chose passe, ce monsieur aura gagné cinquante pour cent ; sinon, il sera le premier à proposer dix pour cent de réduction, ce qui réduira son bénéfice à quarante pour cent. C'est le joueur de piquet qui, pour être plus sûr de son affaire, se marquait cinquante points d'avance, et, sur l'étonnement de son adversaire, consentait à en effacer dix. — Ceci est le revers de la médaille, la queue de poisson de la comète.

Mais parlons des morts qui ont vu réellement la fin du monde en 1857, — et commençons par le plus célèbre de tous.

P.-J. DE BÉRANGER.

La vie de Béranger se partage en deux époques très-distinctes : l'époque de ses premières chansons, de 1803 à 1833 ; l'époque de son silence, de 1833 à 1857. Le *Musée des Familles* n'a qu'un mot à dire sur le chansonnier de la première phase : sauf un petit nombre d'œuvres fines, achevées et charmantes, que tout honnête homme peut et doit admirer, et dont la lecture est permise aux jeunes gens et aux femmes, — les œuvres de la jeunesse de Béranger ont fait à la religion, à l'histoire, à l'ordre, à la morale, à la pudeur des blessures profondes et incurables. Lui-même l'a senti dans son âge mûr, et son second recueil, publié après 1830, forme déjà un contraste honorable avec les chansons qui l'avaient fait emprisonner quelques années plus tôt. Ce contraste est encore plus sensible et plus édifiant pour sa mémoire dans les deux tiers au moins de ses ouvrages posthumes. De sorte qu'on peut dire, en somme, de Béranger : que sa vieillesse et sa mort ont à la fois condamné et racheté la moitié de sa vie.

Ceci s'applique au poëte seulement, bien entendu ; — quant à l'homme, autant qu'on peut le séparer de son œuvre, — le simple récit de son existence et les révélations qui ont suivi sa fin démontrent pleinement ce que nous avons déjà avancé : que sa nature généreuse était de faire le bien, qu'il a fait le mal par circonstance et qu'il l'a réparé de tous ses efforts.

Supposez, en effet, que vous puissiez faire abstraction

de la mauvaise partie des chansons de Béranger, — et que vous lisiez l'histoire des bonnes actions de son cœur à côté des bons écrits de sa plume, — vous auriez une biographie à mettre au rang de celles de Plutarque, à donner à tous comme modèle de simplicité antique, de vertus familières, de fermeté et d'indépendance incorruptible, de bienfaisance et d'abnégation infatigable.

Pierre-Jean de Béranger était gentilhomme par son aïeul, capitaine aux armées de Louis XIV. Il le savait et il y tenait, — car jamais il n'a renoncé à la particule dont pouvait si bien se passer sa gloire. C'est un acte de franchise et de courage qui lui fait honneur après tout, et qui réduit à leur exacte mesure les opinions de l'auteur du *Marquis de Carabas* et de *la Marquise de Pretintaille.* Les neuf enfants sans ressource laissés par le chef de la famille tombèrent assez loin de la noblesse pour que le chansonnier naquît à Paris dans la boutique d'un tailleur.

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi nouveau-né, sachez ce qui m'advint.....

De cette boutique, située rue Montorgueil, vis-à-vis de l'impasse Bouteille, au milieu des cabarets et des guinguettes, l'enfant passa dans une auberge de Péronne, tenue par une de ses tantes, — qui salua en lui avec respect



Portraits de G. Planche, de P.-J. de Béranger et de F. Sauvage. Dessin de H. Pottin.

l'aîné de la maison de Béranger. Placé bientôt en apprentissage chez un imprimeur, M. Laysné, il a raconté lui-même ses débuts d'ouvrier typographe, dans sa jolie lettre à M. Paul Dupont, qui lui avait demandé des notes pour son *Histoire de l'Imprimerie :*

« Pauvre petit apprenti, resté deux ans à peine dans une imprimerie de province, ainsi que je l'ai dit dans quelques notes, j'ai tenu les balles, tiré même le barreau, lessivé les caractères, distribué et composé avec accompagnement, pour prix de mes fautes, de coups de pied et de chiquenaudes, ce qui ne m'a pas empêché de conserver un grand goût pour cette profession que j'ai regretté d'avoir quittée avant seize ans.

« Bien des années après, d'anciens camarades m'ont dit souvent que, si j'avais persévéré, je serais devenu un très-habile compositeur. Mais, monsieur, j'ai aussi appris à jouer de la flûte pendant trois mois ; et, longtemps après, mon maître m'assurait que je promettais de devenir un Tulou. Or, dans mes trois mois de leçons, je n'avais jamais pu trouver l'embouchure. Chez nous, réussissez à quelque chose, on vous croira propre à tout. N'a-t-on pas voulu me faire législateur !

« Croyez-moi, monsieur, toute ma gloire, comme typographe, se réduit à la confection de bonnets de papier. Je puis m'en vanter : j'en ai fait de magnifiques.

« Je ne pense pas que vous en parliez dans l'ouvrage

dont je vais attendre la publication avec impatience. Hâtez-vous de le donner au public, je vous en prie, si vous voulez que je le lise. »

Une première aspiration de gloire le ramena à Paris, où il écrivit une comédie-satire, qu'il jeta sagement au feu. Le bon sens habile qui a guidé sa vie gouvernait déjà sa jeunesse. Il se lança dans sa voie naturelle, en composant des chansons à boire et des vers à Lisette. Mais les éditeurs ne devinant pas le chantre du *Vieux Drapeau*, il voulut et faillit partir pour l'expédition d'Egypte. M. Parceval de Grandmaison, qui en revenait, l'arrêta en lui peignant les douceurs du Nil. Béranger préféra la misère de Paris et la supporta avec une gaieté parfaite.

« Dans ce temps-là, écrivait-il récemment à une vieille amie, la plus petite partie de plaisir me forçait à vivre pendant huit jours de panade, que je faisais moi-même



La comète de 1857 et ses produits. Dessin de Foulquier.

en entassant rime sur rime, et plein de l'espoir d'une gloire future. Rien qu'en vous parlant de cette riante époque de ma vie, où sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je me rêvais un avenir sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se mouillent de larmes involontaires. Oh ! que la jeunesse est une belle chose, puisqu'elle peut répandre du charme jusque sur la vieillesse, cet âge si déshérité et si pauvre ! Employez bien tout ce qui vous en reste, ma chère amie. »

Un jour pourtant le désespoir s'empara de lui.

Laissons-le parler encore. — Il parle mieux que personne :

« En 1803, privé de ressources, las d'espérances déçues, versifiant sans but et sans encouragement, sans

instruction et sans conseils, j'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes informes poésies et de les adresser par la poste au frère du premier consul, M. Lucien Bonaparte, déjà célèbre par un grand talent oratoire et par l'amour des arts et des lettres. Pauvre, inconnu, désappointé tant de fois, je n'osais compter sur le succès d'une démarche que personne n'appuyait. Mais le troisième jour, ô joie indicible! M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'informe de ma position, qu'il adoucit bientôt, me parle en poëte et me prodigue des encouragements et des conseils. Malheureusement, il est obligé de s'éloigner de France. J'allais me croire oublié, lorsque je reçois de Rome une procuration pour toucher le traitement de l'Institut, dont M. Lucien était membre, avec une lettre que j'ai précieusement conservée, où il me dit :

« Je vous adresse une procuration pour toucher mon « traitement de l'Institut. Je vous prie d'accepter ce trai- « tement, et je ne doute pas que si vous continuez de « cultiver votre talent par le travail, vous ne soyez un « jour un des ornements de notre Parnasse. Soignez sur- « tout la délicatesse du rhythme. Ne cessez pas d'être « hardi, etc., etc. « LUCIEN BONAPARTE. »

« Jamais on n'a fait le bien avec une grâce plus encourageante. Le souvenir de mon bienfaiteur me suivra jusque dans la tombe. J'en atteste les larmes que je répands après trente ans, lorsque je me reporte au jour cent fois béni où, assuré d'une telle protection, je crus tenir de la Providence elle-même une promesse de bonheur et de gloire. »

La gloire, en effet, ne tarda pas à venir. Elle trouva le poëte au secrétariat de l'Université, où l'avait placé M. de Fontanes, avec douze cents francs d'honoraires.

Un de ses premiers succès fut *le Roi d'Yvetot*, satire inoffensive et réellement gauloise de la manie des conquêtes, — dont le conquérant Napoléon rit tout le premier, en répétant aux échos des Tuileries le joyeux refrain :

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!

Voilà 1815 et l'invasion. Béranger trouve la corde lyrique et remue la fibre nationale. Il quitte sa place pour garder son indépendance. Il chante l'Empire déchu devant la Restauration. Il abjure *le Roi d'Yvetot* et *le Sénateur* pour glorifier le captif de Sainte-Hélène. Il devient le Tyrtée de l'opposition de quinze ans ; — il est tour à tour porté en triomphe, traduit en justice, jeté en prison, — jusqu'au jour où il s'éveille et s'arrête enfin — devant l'archevêché pillé par les chanteurs du *Dieu des bonnes gens*.

C'est d'ici que date le silence qui fut sa première réparation. Il se sentait déjà meilleur que son œuvre passée, et il méditait à l'écart son œuvre à venir, — en refusant avec noblesse de partager le butin de sa propre victoire.

Sans avouer sa répugnance pour les co-partageants, — il explique sa retraite avec l'ironique bonhomie qui est sa philosophie suprême :

« Tous ou presque tous mes amis, écrit-il après 1830, ont passé au ministère... J'aurais donc pu avoir part à *la distribution des emplois*... Des médisants ont prétendu que je faisais de la vertu. Fi donc! *je faisais de la paresse*. Ce défaut m'a tenu lieu de bien des qualités. Aussi je le recommande à *beaucoup de nos honnêtes gens*. »

Les honnêtes gens ne comprirent pas, ou feignirent de ne pas comprendre la finesse de la leçon, et Béranger dut la renouveler avec éclat après la révolution de 1848.

Malgré son silence si éloquent de quinze années, le suffrage de ses anciens amis le porte en triomphe à l'Assemblée constituante. Il a beau leur crier, avec son ironie de 1833 : — « Que voulez-vous faire de moi? *Je n'ai plus rien à vous chanter!* » Il a beau donner publiquement sa démission ; on la refuse, le 8 mai, par un vote solennel. Il la renouvelle avec une telle résolution, avec une prévision si lucide du lendemain, qu'on lui rend enfin la liberté et qu'il retourne à ses méditations.

C'est surtout depuis ce moment que s'épanouit dans l'ombre la véritable gloire de Béranger. C'est depuis ce moment qu'il se prépare en sage à mourir en chrétien; — c'est depuis ce moment que les plus justes adversaires, que les victimes mêmes de ses premières chansons, le rencontrent dans toutes les bonnes œuvres, dans toutes les inspirations touchantes, dans toutes les réparations délicates, et lui donnent la main à leur tour, en disant enfin : Notre Béranger, — avec la France entière convoquée à ses obsèques, au nom du Dieu de miséricorde et de pardon.

Nous avons dit : Sage et chrétien ; Béranger l'était au fond, même avant de le paraître. Non-seulement sa vieillesse, mais encore sa vie entière, démentent à cet égard les égarements de sa plume. En voici des preuves choisies entre mille, dans les nobles actions révélées sur sa tombe.

Son désintéressement était d'un autre âge, et allait parfois jusqu'à l'héroïsme.

Pendant trente ans, ses amis ont conspiré pour l'enrichir, ou du moins pour lui donner l'aisance. Il a déjoué les plus fins calculs, les plus délicates précautions de leur dévouement.

— Je veux rester votre ami, répondait-il aux offres de M. Laffitte. Quand je viens dîner avec vous, ma pauvreté est l'égale de votre richesse ; mais si j'accepte un poste, quel qu'il soit, chez vous, adieu tout cela! Je n'en veux point.

Il consentit un jour à grand'peine à occuper un pavillon dans le parc de Maisons. Mais les assiduités dont il s'y trouva l'objet l'en firent bien vite déguerpir.

Après Juillet, dit un biographe de la rue, il eut le choix des sinécures les plus considérables. On lui offrit, entre autres, la direction de l'imprimerie royale : il demanda qu'elle fût donnée à M. Lebrun. On prononça même son nom pour le ministère de l'instruction publique. Il en rit beaucoup en disant :

— Voyez-vous d'ici un grand-maître de l'Université qui ne sait pas le latin!

A bout de voie, désespérant de lui faire accepter aucune fonction brillante, on songea pour lui à un poste obscur, suffisamment rétribué et exigeant peu de travail. On voulut le caser au Mont-de-Piété. On ne réussit qu'à y placer M. Antier, pour qui Béranger réclama aussitôt l'emploi qu'on lui proposait à lui-même.

M. le général, depuis maréchal Sébastiani, était personnellement très-lié avec Béranger. Dans une maladie qu'il fit, ce dernier l'alla voir souvent. Un jour, il trouva son ami plus agité que de coutume.

— Qu'avez-vous? lui dit-il ; cela va-t-il plus mal?

— Oui, plus mal, et à cause de vous; écoutez-moi. Vous n'avez rien. Vous refusez tout ce que vos amis vous offrent. Laissez-moi, si je dois partir, la consolation de savoir que vous serez dans votre vieillesse à l'abri du besoin. Je suis très-riche. Je n'ai qu'une fille, fort riche ellemême. Laissez-moi assurer d'une façon quelconque votre existence, et promettez-moi que vous n'agirez pas envers

mes dispositions dernières comme envers celles de Manuel.

Béranger refusa.

Non-seulement on ne pouvait lui imposer la richesse, mais on ne pouvait même lui épargner la ruine. Voici deux aventures qui feront bien rire nos spéculateurs du jour, mais qui vaudront certes à Béranger un trésor dans l'autre monde.

Il n'y a pas longtemps de cela, au rapport du même biographe, le vieillard jouissait en paix de l'humble revenu — qu'il partageait encore avec les pauvres. Il va trouver, un jour, un de ses amis, qui était banquier.

— Tiens, lui dit-il, voici trente mille francs que j'ai reçus et dont je ne sais que faire. Je ne comprends rien à la Bourse, aux actions, aux affaires. Place-moi cet argent comme tu l'entendras, je m'en rapporte tout à fait à toi.

L'ami se chargea de la somme. Pendant quelques années tout alla bien, et Béranger reçut régulièrement les intérêts de son argent. Mais un jour le banquier vient le voir et lui rapporte ses trente mille francs.

— Pourquoi me rapportes-tu cet argent et que veux-tu que j'en fasse? dit Béranger. Je ne te l'ai pas demandé.

— Je ne veux plus le garder, répond l'ami. Je vais me retirer des affaires et je liquide.

— Qu'importe? reprend le poëte. C'est en ami que tu dois placer mon argent, non pas en banquier.

Béranger insiste, l'ami se trouble et finit par avouer qu'il a subi des faillites considérables; qu'il a peur d'être forcé de déposer son bilan. Il ajoute :

— Les clients riches peuvent perdre une partie de l'argent qu'ils ont risqué dans nos affaires; mais toi, c'est toute ta fortune, tu n'as pas spéculé, tu n'as rien entendu risquer, tu dois reprendre ton argent.

— Mon cher ami, dit Béranger, tu ne t'aperçois pas que tu crois faire une chose juste et loyale, et que tu commettrais un acte répréhensible dont je ne consentirai jamais à me rendre le complice. Tu fais une faillite de bonne foi, tu es sans reproche, je ne veux pas que tu manques à ce qui est ton devoir, et je ne veux pas manquer à ce qui est le mien. Remporte cet argent.

Le banquier attendri reprit la somme un peu malgré lui. Quelques jours plus tard il déposait son bilan, et Béranger ne reçut que le dixième de son avoir.

Voici l'autre trait, pendant du premier.

Béranger avait encore quelque argent placé chez un ami, et, suivant son habitude, il ne s'en préoccupait guère. Quelqu'un vint lui dire un jour :

— Il faut retirer vos fonds de chez X...

— Pourquoi? dit Béranger.

— Pourquoi? Ne savez-vous donc pas qu'il est très-mal dans ses affaires?

— Si ses affaires sont mauvaises, reprit simplement Béranger, je ne vois pas en quoi le retrait de mes fonds les pourrait améliorer.

En conséquence de quoi il ne retira rien et perdit tout ou à peu près.

Quand il apprit que les députés de la Constituante de 1848 toucheraient vingt-cinq francs par jour, il s'écria, en se frottant les mains : — On sera payé; quel bonheur! Je pourrai donner ma démission!

C'est la charité qui a ramené Béranger à la foi. Il a cru au miracle de la multiplication des pains, — en voyant ses ressources se multiplier au profit des indigents, — sans jamais épuiser l'humble trésor de sa bourse.

Il était depuis longues années en rapports continuels de bonnes œuvres avec Mgr Sibour, archevêque de Paris avec M. l'abbé Jousselin, curé de sa paroisse, — et surtout avec sa sœur, Mme Marie-des-Anges.

Car l'auteur de *la Sœur de charité* avait une sœur religieuse! — Jugez s'il dut la choisir, — dans son retour à Dieu, pour racheter avec lui le crime de sa muse!

Un an avant sa mort, il écrivit à cette sœur une lettre que nous avons lue, — et dans laquelle il se recommandait vivement à ses prières, — ajoutant qu'il ne l'oubliait jamais dans les siennes.

Cette même année, un intime ami de Béranger étant sur le point de mourir, ce fut Béranger lui-même qui alla le conjurer de revenir à la religion. Il échoua dans sa pieuse entreprise, — et ce fut un des plus grands chagrins de sa vie.

Voyez, dans notre tome XXIV, le récit authentique de la mort du chansonnier. Nous n'avons qu'un détail touchant à y ajouter ici, détail déjà publié par des témoins oculaires :

— Monsieur le curé, disait-il à l'abbé Jousselin, en parlant de ses poésies, quand on est jeune et aveugle, on fait bien des choses qu'on ne ferait pas à l'âge de la sagesse et de la clairvoyance.

Il ajoutait, en invoquant par leurs noms les saints et les martyrs :

— Mon Dieu, vous si grand et moi si petit, ayez pitié de moi! Pardonnez-moi!

Et il répéta, jusqu'au dernier soupir, à M. l'abbé Jousselin :

— Monsieur le curé, encore le pardon! encore le pardon! (C'est ainsi qu'il désignait l'absolution divine.)

Quelle distance entre la chanson: *le Réveil du bon Dieu* et ce réveil du chrétien moribond!

Cette distance, du reste, était clairement indiquée par celle qui sépare si profondément le Béranger de 1833 du Béranger de la Restauration, — et plus profondément encore le Béranger posthume, dont nous parlerons tout à l'heure.

Encore trois anecdotes sur la charité de l'homme, — anecdotes charmantes, racontées par M. d'Ivoy et par M. Lapointe.

Béranger habitait alors le faubourg Saint-Germain. Il avait souvent rencontré dans son escalier un homme vers lequel il se sentait attiré par une sympathie magnétique. Cet homme avait la figure intelligente et maladive; ses vêtements, d'une propreté rigoureuse, attestaient les soins pénibles de la pauvreté pour rester convenable et digne. Béranger finit par pénétrer chez cet homme avec la clef du cœur. Son âme fut déchirée par le spectacle de la misère la plus navrante. Il s'informe avec bonté, il apprend que son voisin est un médecin sans clientèle, que la misère empêche de se faire connaître; il appartient à une famille riche avec laquelle il est brouillé sans retour. Cette famille le poursuit de sa haine, c'est elle qui met obstacle à toutes ses tentatives.

Quelques jours après, le voisin de Béranger le rencontre et lui dit :

— Vous ne savez pas; ma famille semble vouloir s'humaniser; elle m'a envoyé des provisions : un jambon, un pain de sucre, un sac de café, du linge, etc... Venez donc voir mes richesses.

Béranger est enchanté, il félicite son nouvel ami, il espère que cet envoi est la preuve qu'on ne lui tiendra pas longtemps rigueur.

Cependant, toutes les semaines les envois se renouvelaient, envois nombreux, qui mettaient le pauvre diable à l'abri du besoin...; mais rien n'indiquait que l'on vou-

pût se rapprocher de lui ; on lui tenait toujours rigueur, et lui espérait toujours.

Cela dura huit ans ; pendant huit ans des provisions suffisantes arrivèrent chez le voisin de Béranger, sans que sa famille parût vouloir faire autre chose pour lui.

Au bout de ces huit ans, épuisé par la lutte, le voisin mourut ; il mourut dans les bras de Béranger, il mourut en bénissant sa cruelle famille.

Or, sa famille ne lui avait jamais rien envoyé. Pendant huit ans, c'était Béranger qui avait trouvé ce moyen de subvenir aux besoins de cet infortuné ; pendant huit ans, il lui avait fourni ainsi, sans que le malheureux l'eût soupçonné, les vivres et les vêtements indispensables! Béranger n'a jamais dit à qui que ce fût cet acte de charité, sublime de modestie et de persévérance. Une seule personne l'a connu, celle de qui je tiens ce récit, celle qui servit d'intermédiaire au poëte pour son admirable action.

Il va sans dire que Béranger mettait de l'esprit jusque dans les élans du cœur. Un pauvre homme se présente un jour chez le chansonnier : c'était un colporteur en librairie.

— Monsieur, je viens vous prier d'avoir la bonté de m'écrire quelque chose sur cet album, pour une personne qui ne vous connaît pas, mais qui serait bien heureuse d'avoir un autographe de vous.

— Je n'écris jamais sur les albums.

— Ah ! monsieur, ça me ferait tant de plaisir!

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous?

— La personne m'a promis cinquante francs, si vous vouliez seulement écrire deux lignes, et, comme nous approchons du terme...

— Vous avez une femme et des enfants ?

— Oui, monsieur.

Béranger prend aussitôt la plume : — Oh ! dit-il, alors, c'est bien différent; puis il écrit :

« Il est un Dieu, devant lui je m'incline,
« Pauvre et content sans lui demander rien...

« que la suppression des *albums*. »

Le dernier trait est une des plus touchantes preuves de la popularité de Béranger. Malgré sa modestie, il en était lui même très-fier, et il en convenait avec une bonhomie parfaite. Un jour donc, il laisse tomber deux sous dans le chapeau d'un pauvre. Un riche personnage qui voit l'action court au mendiant :

— Bonhomme, je vous donne cinq francs pour les deux sous que ce monsieur vient de laisser tomber dans votre chapeau.

— Pourquoi ça? demande le pauvre, étonné de la proposition.

— Parce que c'est M. Béranger qui vous les a donnés.

— Quoi ! c'est M. Béranger?...

— Oui.

— Eh bien, répondit le pauvre homme, je garde ses deux sous ! gardez vos cinq francs !

Cette histoire deviendra une légende, quand on fera la légende de Béranger, — comme il a fait celle de Napoléon. Les deux sous du poëte seront le pendant du verre de l'Empereur.

Les véritables titres littéraires de Béranger ne seront point, dans l'avenir, les chansons incrédules, grivoises ou politiques, en un mot, les chansons de *circonstance*, qui ont commencé sa gloire, il y a trente-cinq ans. Il les a rayées lui-même indirectement de son œuvre par la majeure partie de son recueil de 1833 et surtout de celui qui vient de paraître après sa mort. Si le vieil homme s'y échappe encore çà et là en quelques écarts regrettables, que leur date seule aurait dû exclure du livre, le ton général, le choix des sujets, le fond et la forme, l'enjouement tempéré de rêverie, l'amour de la nature, le culte des amis, la pensée de Dieu, opposent un démenti formel, éclatant, aux anciens égarements de sa muse.

Le philosophe de la chanson des *Fous* ne s'accommode plus des dieux nouveaux; il brûle d'une main croyante les idoles qu'il encensait autrefois :

Tu divinises la nature,
Épicure autrefois l'osa;
Lucrèce a tenté l'aventure
Dont l'honneur reste à Spinosa.
Finis la statue ébauchée,
Rends-la plus belle, orne-la mieux :
C'est la matière endimanchée
Qu'un panthéisme ingénieux.

Et dans la satire du *dieu Jean :*

Tout homme à caractère
Est Dieu, de loin en loin,
Dans son coin.
Jean, qui croit à Voltaire,
Fut Dieu pendant six mois,
Le grivois !
Ah ! bon Dieu ! quel Dieu !

Jean, quelque temps prophète,
Dit : Le traiteur en moi
N'a plus foi.
Gratis pour qu'on me fête,
Je sors de mon cerveau
Dieu nouveau!
Ah ! bon Dieu ! quel Dieu ! etc.

Béranger plaisantant un champion de Voltaire ! Quelle conversion et quelle conquête ! —

Voulez-vous savoir l'opinion de l'ex-révolutionnaire sur les tambours de 1848 ? Lisez un de ses derniers chefs-d'œuvre, où il convient *qu'il avait rêvé en chantant un peuple de frères.*

Tambours, cessez votre musique;
Rendez la paix à mon réduit.
J'aime peu votre politique,
Et moins encor j'aime le bruit.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours?

Grâce à vos roulements stupides,
Ma vieille muse, en désarroi,
Retrouve des ailes rapides ;
Mais c'est pour s'enfuir loin de moi.—Tambours, etc.

Quand la nappe ici se déploie,
Qu'on y fait trêve aux noirs frissons,
Gronde un rappel ; adieu la joie!
Il redouble ; adieu les chansons ! — Tambours, etc.

Je chantais un peuple de frères;
Le tambour bat : j'avais rêvé.
Le sang de maints partis contraires
Fraternise sur le pavé. — Tambours, etc.

Celui qu'à régner Dieu condamne,
S'il veut faire en grand son métier,
Sait combien il faut de peaux d'âne
Pour abrutir le monde entier. — Tambours, etc.

Voici comment l'auteur des *Clefs du Paradis* parle de Dieu :

> Avec Dieu bien souvent je cause
> Il m'écoute, et, dans sa bonté,
> Me répond toujours quelque chose
> Qui toujours me rend la gaîté.
>
> Dieu bon, avec toi ma tendresse
> De tout mot pompeux se défend ;
> Dieu bon, pitié pour ma faiblesse !
> Donne un jouet au pauvre enfant !

Lisez *le Corps et l'Ame, le Panthéisme, Ma Canne, les Bénédictions, le Chapelet du bonhomme, Mes Fleurs, le Premier Papillon*, etc., et vous reconnaîtrez le vrai Béranger, celui qui restera dans la langue, celui qui avait déjà marqué sa place par *Mon Habit, le Cinq Mai, les Souvenirs du peuple, Poniatowsky, A Chateaubriand, le Suicide*, etc.

Le poëte restera encore, il faut le dire, parce qu'il a eu l'adresse et le bonheur d'attacher son nom au nom le plus solide et le plus brillant du siècle, à celui de Napoléon.

Ce nom domine toujours dans les derniers chants. Béranger lui consacre même une de ses œuvres les plus longues, — lui toujours si bref, — et les plus attachantes, — lui si sobre d'émotion : c'est la légende du *Matelot breton*. L'histoire est charmante, le drame palpitant, le sentiment pur et naïf.

Le matelot breton Geoffroy s'en revient au pays. Il traverse la Touraine et rencontre des vendangeurs. — Où vas-tu et d'où viens-tu ? lui demandent-ils. — Je vais en Bretagne, et je viens de l'Inde sur un navire anglais ; nous avons passé à Sainte-Hélène, et j'ai vu *celui qui fait trembler les rois*. — Tu l'as vu ? conte-nous cela !... Et voilà tout le monde debout, tête nue, l'oreille attentive, — comme les paysans de Champagne autour de la *Grand'Mère*. — *Il* est revenu de l'île d'Elbe, se disent-ils, *il* reviendra de Sainte-Hélène ! Ne sait-il pas, matelot, que nous l'attendons toujours ? — *Il* le sait, reprend Geoffroy, mais il cache ses desseins. Quant à moi, voici mon aventure. Le capitaine anglais était un brave homme ; quand nous descendîmes fumer une pipe sur le quai de Sainte-Hélène, il me dit tout bas : — Si tu veux *le* voir, saisis l'occasion ; mais prends garde aux cent yeux qui le gardent. — De quel côté ? demandai-je. — Vers l'ouest, là-haut ! c'est là qu'*il* se promène, les bras croisés. — J'emporte du pain dans ma poche, je gravis la falaise, je me cache dans un trou, et j'attends l'Empereur. J'attendis deux jours entiers. Comme j'allais redescendre, avec le désespoir au cœur, voilà qu'un petit oiseau se met à chanter sur ma tête ; et il était si joli, que je devinai un messager du bon Dieu. Je restai encore, et je vis enfin s'avancer un groupe. Je *le* reconnus au milieu, et je me jetai à genoux, en criant : *Vive l'Empereur !*



Portrait du cardinal Morlot, archevêque de Paris. Dessin de Fellmann

> — Qui donc es-tu, brave jeune homme ?
> Me vient-il dire avec bonté.

Geoffroy offre à l'Empereur son dévouement et sa vie.

> — Français, merci. Que fait ton père ?
> — Sire, il dort aux glaces d'Eylau.
> Auprès de vous mon plus grand frère

Mourut content à Waterloo.
Ma mère, honnête cantinière,
Revint, en pleurant son époux,
Au pays où, dans sa chaumière,
Cinq enfants priaient Dieu pour vous.

— Peut-être est-elle sans ressource?
Dit-il, ému ; tiens, prends ceci ;
Pour ta mère, prends cette bourse :
C'est peu ; mais je suis pauvre aussi.

— Je baisai sa main et refusai son or. Il fallut le prendre cependant ; l'Empereur le voulait. Je redescendis la montagne sans être aperçu ; mais rien qu'à me regarder au visage, le capitaine anglais me dit : — Tu as vu l'Empereur !

Combien je pris terre avec joie!
Sûr de dire en rentrant chez nous:
— Mère, de l'or qu'il vous envoie
L'Empereur s'est privé pour vous !

Il y a là quelques défaillances de style ; — mais le dernier trait est admirable : — *Mère, l'Empereur s'est privé pour vous !*

Il y a six mois, le plus fin critique de notre temps, M. Sainte-Beuve, disait de Béranger : « La partie supérieure de son talent est d'avoir su graver son nom sur un des marbres les plus indestructibles de l'histoire. »

Cette appréciation est d'une justesse profonde, et, comme si elle eût été une prophétie, le poëte lui-même la confirme textuellement après sa mort par cet épilogue de ses derniers chants sur l'Empereur :

Des simples chants que ton grand nom m'inspire,
Napoléon, c'est ici le dernier...
Pour réveiller notre France abattue,
J'exaltai l'homme et non le souverain.
Puisse la main du peuple incruster dans l'airain
Mon nom au pied de ta statue !

Béranger est tout entier dans cet aveu, qui résume à la fois son talent et sa conduite. Il a voulu fondre sa renommée dans la gloire de Napoléon, et il y a merveilleusement réussi. Il est et il restera, par-dessus tout, le poëte populaire de l'Empire.

Terminons par un vœu que nous avons déjà exprimé, et qui est dans l'âme de tous les honnêtes gens. Malgré l'évidente supériorité morale des secondes et des dernières chansons de Béranger sur les premières, aucun de ces recueils, — même le recueil posthume, — n'étant exempt des taches et des écarts de l'esprit de parti et de circonstance, et même de licence et d'impiété, il reste à l'honorable éditeur, M. Perrotin, un noble tribut à payer à la mémoire du poëte, à la littérature française, et au public que nous représentons : c'est de choisir sévèrement dans les œuvres de Béranger, et de publier à part celles qui peuvent être mises entre les mains de tout le monde.

Il vendra un million d'exemplaires de cette quintessence pure de l'Horace et du Tyrtée de notre siècle ; — et l'on pourra ainsi, même en famille, goûter sans péril et sans remords cet écrivain du peuple, supérieur au peuple par sa forme, ce modèle d'élégance concise, de logique rigoureuse et de composition savante, — ce peintre à la plume, laborieux et patient, qui est parvenu à tracer des chefs-d'œuvre de genre uniquement par le travail, en arrêtant et en repassant son dessin, en le colorant avec une exactitude sobre et ferme, en soignant le rhythme et la rime, sans les faire prédominer, en résumant enfin, dans des cadres étroits, mais nets, ses qualités d'autant plus françaises, qu'il ignorait le grec et le latin.

Pour citer un seul exemple, tiré des *Dernières chansons*, qui ne serait heureux de lire en famille des bijoux de sentiment et de style, tels que ces couplets écrits par le vieillard à sa maisonnette de Touraine :

ADIEU PARIS.

Paris m'a crié : Reviens vite!
Sachons si ta voix a faibli.
Cesse au loin de vivre en ermite;
Reviens chanter, ou crains l'oubli.
J'ai répondu : Dans ta mémoire,
Paris, laisse mon nom périr.
En vain ton soleil fait mûrir
Grandeur, plaisir, richesse et gloire ;
Ici, l'écho me dit tout bas :
Ne t'en va pas. (*Bis.*)

Qu'en dites-vous, dans ce feuillage,
Oiseaux qu'aux temps froids je nourris ?
— Nous disons : Vive le village!
Connaît-on l'aurore à Paris?
Elle entr'ouvre ici tes paupières,
Au chant des linots, des pinsons.
A nous tes dernières chansons ;
A toi nos chansons printanières.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, fleurs dont j'étanche
La soif au déclin des longs jours ?
— Que sagement ton front qui penche
A brisé le joug des amours.
Plein d'une tendre souvenance,
Cultive en paix nos doux présents ;
Nous garderons à tes vieux ans
Pour chaque jour une espérance.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, flots de la Loire,
Voisins du seuil cher à mes goûts ?
— Que dans leur cours fortune et gloire
Sont plus variables que nous.
Pour qu'en ton sein la peur redouble
Au moindre songe ambitieux,
Vois ce fleuve capricieux :
Plus il monte, plus il est trouble.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, vous qu'à mon âge
J'ose planter, arbres naissants ?
— Que du soin mis à ce bocage
Tu nous verras reconnaissants.
Des maux d'autrui l'âme oppressée,
Quand tu rêveras dans ces lieux,
Grands alors, nous pourrons des cieux
Montrer la route à ta pensée.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Arbres et flots, oiseaux et roses,
Oui, je vous crois ; adieu Paris.
Je m'amuse aux plus simples choses,
Quand je pense à Dieu, je souris.
Que me faut-il? Un peu d'ombrage,
Quelques pauvres pour me bénir ;
Et, pour le long somme à venir,
Le cimetière du village.
Aussi l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

FRÉDÉRIC SAUVAGE,

INVENTEUR DE L'HÉLICE.

Cet homme, mort obscur en 1857, et mort de pauvreté et de découragement, devrait siéger, riche et glorieux, à

l'Académie des sciences. C'est un des plus cruels exemples de l'ingratitude sociale pour le génie des inventeurs.

Ecoutez cette histoire, racontée, il y a quatorze ans, par M. Alphonse Karr :

Par une belle soirée de l'été de 1843, au détour de la Hève, on vit tout à coup se découper la silhouette d'un bâtiment d'une forme noble et majestueuse. C'était *le Napoléon* qui rentrait au Havre ; *le Napoléon*, c'est-à-dire le premier bateau à vapeur à hélice, la réalisation d'un problème longtemps nié, et traité d'absurdité et de folie. D'où venait *le Napoléon?*

On lisait le lendemain dans plusieurs journaux : « Le vapeur nouveau modèle, *le Napoléon,* construit au Havre, pour le compte de l'Etat, par M. Normand, est arrivé du Havre à Cherbourg mercredi 21 juin dans l'après-midi, pour éprouver sa marche et ses machines ; il a fait ce trajet en sept heures. On sait que c'est le premier bâtiment auquel est appliqué *le nouveau système* de propulsion, consistant en une *vis* ou *hélice* mue par la vapeur, et qui, placée à l'arrière et immergée, tourne dans l'eau avec une vitesse considérable. Il y avait à bord du *Napoléon* toutes les notabilités scientifiques et maritimes. »

Or, ajoutait M. Alphonse Karr, un homme n'était pas sur *le Napoléon*, un homme n'avait pas été admis à prendre sa part de cette promenade triomphale : cet homme était tout simplement Frédéric Sauvage, l'inventeur des hélices; Sauvage qui, depuis treize ans, avait travaillé et lutté, deux ans d'abord pour trouver et appliquer son hélice, onze ans ensuite pour vaincre l'incrédulité, l'envie et la malveillance.

Notre collaborateur eut en ce moment une des impressions les plus tristes qu'il eût ressenties en sa vie.

Il savait que Sauvage était enfermé dans la prison du Havre par suite d'une misérable dette contractée pour l'hélice, alors niée et aujourd'hui victorieuse !

On regardait avec fierté rentrer *le Napoléon*, et personne, excepté M. Karr peut-être, ne pensait à l'inventeur, captif à quelques pas !

M. Karr alla voir Sauvage dans sa prison ; il s'était parfaitement installé ; seulement, comme il étouffait dans une chambre close, il laissait ouverte la nuit la fenêtre de sa cellule ; mais les chiens de la prison aboyaient avec fureur contre cette fenêtre ouverte. Il prit un couteau et un morceau de bois et fit une machine qui, lançant de très-loin aux chiens de l'eau et des boulettes de terre, les obligea à se réfugier dans leur niche et les réduisit au silence. Il était heureux comme un roi de ce triomphe.

Depuis qu'il était en prison, il jouait du violon ; et des cordes qui se cassaient il faisait toutes sortes de machines ingénieuses. M. Karr trouva sur sa fenêtre un bassin fait avec une feuille de zinc ; dans ce bassin était un bateau construit avec son couteau ; il avait trouvé ainsi le moyen de diminuer et de réduire presque à rien le poids d'un bâtiment à remorquer.

Bref, M. Normand, constructeur du *Napoléon,* fut décoré de la main de Louis-Philippe, — et Sauvage, tiré de prison par je ne sais qui, se vengea comment? en démontrant que son hélice, altérée par les copistes, avait été mal appliquée au *Napoléon!* On découvrit, en effet, les défauts de ce navire, et l'on perfectionna ceux qui lui succédèrent, d'après le système complet du véritable inventeur.

Mais en eut-il enfin la gloire et les profits? Nullement ! — Son brevet expiré était tombé dans le domaine public, sans qu'il eût le moyen de le continuer, — et l'hélice triomphante s'appliquait à toutes les marines de l'Europe, consommant l'œuvre de Watt et de Papin et rapportant des millions à celui-ci et à celui-là, — tandis que Sauvage achevait de mourir fou et inconnu, à l'hospice de Picpus, avec une pension de 2,000 francs ! *Sic vos non vobis.*

Que son nom du moins soit glorifié comme il le mérite, et placé au tableau des bienfaiteurs de la science et de la civilisation (1).

Frédéric Sauvage était né à Boulogne-sur-Mer en 1785. D'abord employé au génie militaire, puis constructeur de navires, il inventa, outre l'hélice, une machine à scier les marbres, le physionomètre ou physionotype, le soufflet hydraulique d'arrosement ou d'incendie, et le réducteur des rondes bosses, appliqué aujourd'hui par son fils aux antiques du Louvre.

GUSTAVE PLANCHE.

Encore un talent, et un grand talent, mort à l'hôpital. Depuis vingt-cinq ans, Gustave Planche tenait le sceptre, — et même la férule — de la haute critique à *l'Artiste* et à la *Revue des Deux-Mondes*, — jugeant les œuvres contemporaines avec une profondeur d'érudition, une sûreté de goût, une pureté de style et une indépendance de caractère irréprochables. On l'admirait tout bas en l'attaquant tout haut, et le sentiment vrai ne s'est traduit pour lui qu'à sa dernière heure. Alors on l'a exalté, — on est allé le chercher à l'hôpital, on a voulu lui ouvrir l'Académie française. Il était trop tard. Il est mort en priant les immortels de donner à Jules Sandeau le fauteuil qu'on lui proposait.

Nous saurons bientôt si ce noble et dernier vœu sera exaucé. Notre éminent collaborateur n'avait certes pas besoin de ce titre ; mais il ne pouvait obtenir le suffrage d'un arbitre plus compétent, ni d'un plus intègre représentant de l'opinion.

MONSEIGNEUR MORLOT,

LE NOUVEL ARCHEVÊQUE DE PARIS.

En renvoyant au prochain numéro la fin de cette Revue des morts de 1857, nous citerons, parmi les vivants qui ont illustré l'année de grâce, le nouvel archevêque de Paris, Mgr le cardinal Morlot, dont le portrait est donné ici avec un soin particulier.

Né à Langres, le 28 décembre 1795, — dans la petite bourgeoisie, — élevé au séminaire de cette ville et bientôt signalé par des talents et des vertus de premier ordre, l'abbé François-Nicolas-Madeleine Morlot gravit rapidement, par son seul mérite, les degrés de la hiérarchie sacerdotale. Il était cardinal-archevêque de Tours, — où il espérait terminer sa vie au milieu d'un troupeau qui l'adorait, — lorsque l'horrible assassinat de Mgr Sibour, rendant tout à coup le siége de Paris vacant, l'amena contre son gré, mais aux applaudissements de tous, à ce trône de l'Eglise française baigné du sang de deux martyrs.

On nous rapporte deux traits charmants qui prouvent le tact exquis et la fermeté douce du nouvel archevêque.

Il avait déplacé un ecclésiastique pour des raisons de simple convenance. Une députation de frères des écoles vient lui débiter, à ce sujet, un beau discours appris par cœur.

— Mes frères, dit le prélat en souriant, je ne vous

(1) M. Séguier, de l'Institut, l'intègre savant, écrivait à Sauvage : « Courage et patience, honneur et justice vous seront rendus. Je veux que tout le monde sache que l'hélice est une invention française. Rapportez-vous-en à moi. Ce qui est à César sera rendu à César. »

croyais pas tant d'éloquence, et je vous félicite d'être au-dessus de vos humbles devoirs. N'oubliez pas toutefois qu'ils consistent à enseigner aux enfants la lecture et non l'art oratoire. Je regrette sincèrement de ne pouvoir me rendre à des vœux si élégamment exprimés.

Le lendemain, pour le même objet, arrive une ambassade de dames en chapeaux à plumes et en volants de dentelles. Nouvelle harangue en faveur de l'ecclésiastique déplacé, — avec allusions fines aux dangers de l'inexpérience de certains usages parisiens...

— Mesdames, répond gracieusement l'archevêque, je vous suppose toutes des mères de famille accomplies, très au courant de votre administration intérieure. Que diriez-vous si je venais m'en mêler et vous donner des leçons sur l'économie de votre pot au-feu, de vos serviteurs et de vos toilettes? Continuez de gouverner parfaitement vos maisons et vos affaires; — je tâcherai de gouverner au mieux mon diocèse et mon clergé. A chacun son ménage, et Dieu pour tous.

Et il leur donna paternellement sa bénédiction.

LE SALON DE 1857. M. DAUBIGNY.

Nous n'avions fait que citer M. Daubigny dans notre Revue du salon de 1857. Il nous donne la plus heureuse occasion d'y revenir par un chef-d'œuvre de son pinceau, qu'il a dessiné lui-même pour le *Musée des Familles*. M. Daubigny, aujourd'hui un de nos premiers et de nos plus célèbres paysagistes, est aussi, depuis vingt ans, un de nos plus habiles dessinateurs et graveurs. On l'a jugé quelquefois dans nos colonnes mêmes. Son grand et légitime succès de cette année est donc un chevron d'honneur pour les journaux illustrés en général, et pour le *Musée des Familles* en particulier. Nous ne faisons que répéter tous les comptes rendus, et les plus difficiles, —



Salon de 1857. Vallée d'Optevoz (Isère), paysage de M. Daubigny, dessiné par lui même.

en rappelant que *le Printemps, la Futaie de peupliers, le Soleil couchant, la Vallée d'Optevoz*, — comme paysages à l'huile, — et la série d'*eaux-fortes, le Buisson*, d'après Ruysdaël, — comme gravures, ont obtenu la palme de leur double genre au salon de 1857. Bien que le dessin ci-contre ne soit qu'une traduction de *la Vallée d'Optevoz*, — traduction de l'auteur lui-même, il est vrai, — les connaisseurs y admireront l'art profond et l'habileté consommée avec laquelle le maître a su faire un tableau grandiose, — triste et poétique comme une élégie de Lamartine, sévère et large comme une composition de Poussin. — Au moyen de quoi? — D'une solitude aride, d'une flaque d'eau où passent des canards, d'une touffe de joncs chétifs, d'un bouquet d'arbres maigres et d'un plan de roches pelées. Voilà comment la nature est toujours éloquente pour ceux qui la comprennent; et nul ne la comprend et ne la rend mieux que M. Daubigny.

Un tel dessin d'un tel maître vaut bien — un rébus, sans doute; — aussi notre rébus est-il renvoyé au prochain numéro, — avec la fin de cette *Revue de l'année*.

PITRE-CHEVALIER.

(La fin de la Revue de l'année au prochain numéro.)

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE DERNIER.

« *Soldats, pensez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent.* » Harangue de Bonaparte à la bataille des pyramides. (Soldat pansé — queue — duo — deux — sept Pyrames — *id.* — 4,000 en *vous contemplent.*)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LA SCIENCE EN FAMILLE. — ARTS INDUSTRIELS.

LA PORCELAINE CHINOISE. HISTOIRE DE NOS TASSES ET DE NOS POTICHES.



Chefs-d'œuvre de porcelaine chinoise. Dessin de Fellmann.

I. Soirée chez un antiquaire qui ne dédaigne point le présent Traité de la porcelaine de Chine par un vrai Chinois et un presque Chinois. Préface de M. Salvetat. Origine de la porcelaine. Les flacons chinois et les momies d'Égypte. Potier devenu empereur. Histoire et progrès de la porcelaine. Ouvriers célèbres. Chu et sa fille. Mariage et célibat en Chine. Les combats de grillons. Les demoiselles Sieou; parallèle avec les demoiselles françaises. Tcheou; son originalité et sa bonne foi. Histoire d'un trépied. Ermite d'un nouveau genre. Le dieu de la porcelaine. Un homme universel.

Je passais dernièrement la soirée chez un médecin de mes amis, grand amateur de choses antiques, d'objets rares et curieux ; je voudrais pouvoir ajouter qu'il est aussi grand connaisseur, mais je ne le suis pas assez moi-même pour oser me prononcer sur ce point délicat, dont la décision dépend bien plus souvent de l'amour-propre ou du caprice que de la véritable science.

Le cabinet de mon ami, quoiqu'il ne soit pas dépourvu d'élégance, est encombré de vieux bahuts, de siéges à la Dagobert, d'écrans, d'éventails chinois, de statuettes trouvées dans des ruines, d'une infinité de médailles, d'armes de sauvages, de flèches soi-disant empoisonnées, d'outils tranchants ayant servi à enlever des cuirs chevelus ou à découper du rôti d'Européen, les jours de gala, chez les anthropophages.

Le salon est orné de rideaux et de tentures qui, jadis, figuraient dans je ne sais quel château, aujourd'hui en décombres. La pendule de la cheminée remonte aux premiers siècles de l'horlogerie; les vases, les candélabres qui complètent la garniture sont à l'avenant.

Dans cette même pièce que, par un singulier contraste, viennent égayer fréquemment la musique et la danse (je ne parle point du personnel de l'assemblée, des gracieux minois et de leur charmant caquetage), dans cette pièce, dis-je, on voit appendus de tous côtés aux murs, des tableaux plus ou moins bizarres, plus ou moins précieux, provenant de maîtres dont il ne reste plus à présent que poussière.

Deux surtout de ces tableaux ont reçu les honneurs d'un encadrement en velours cramoisi rehaussé de clous dorés. L'un se compose d'un vieux plat, un vrai plat de faïence carré, représentant un damier. L'autre est aussi un plat et représente je ne sais plus quoi.

Ces deux morceaux de vaisselle ne trouveraient pas, je suppose, d'acheteurs dans une foire de village, mais mon ami l'antiquaire en a jugé autrement, à tort ou à raison. Toujours est-il que son salon, son cabinet, voire même sa chambre à coucher, tout l'ensemble de l'appartement enfin, moins les personnes qui l'habitent, je le répète, mériterait d'occuper une place honorable au musée de l'hôtel de Cluny.

Lorsqu'on servit le thé, chacun se récria sur l'originalité et, les plus polis, sur la beauté des tasses.

— Prenez garde de les briser, nous dit en riant le maître de la maison, car elles sont fort anciennes, et il me serait impossible de les remplacer : on n'en fait plus comme cela.

A cette recommandation, on se mit à examiner les tasses, en se demandant si elles provenaient de la Chine ou du Japon, et quelle pouvait être la date de leur origine. La controverse commençait à s'établir sur cette grave question, quand un petit monsieur, s'avisant de retourner sa tasse après l'avoir vidée, bien entendu, montra aux assistants un A et un D majuscules qui, certes, n'avaient jamais eu leurs pareils dans un alphabet chinois ou japonais.

— Voilà justement ce que je suis encore à pouvoir m'expliquer, dit le maître avec cette bonhomie narquoise que chacun lui connaît, et pourtant mes tasses remontent à une époque fort reculée. Puisque vous semblez avoir le coup d'œil si exercé, obligez-moi de me dire ce que vous pensez de ces deux lettres dont la présence sur mes tasses a quelque chose d'incompréhensible.

— Rien de plus facile, répondit le petit monsieur en affectant le ton assuré d'un professeur : les initiales A et D signifient évidemment : *antè diluvium ;* donc vos tasses ont été fabriquées avant le déluge.

Une pareille solution provoqua un bruyant éclat de rire parmi l'assemblée, et l'aimable antiquaire ne fut pas le dernier à donner l'exemple.

Ces petites scènes d'*antiquomanie* se reproduisent chaque jour, pour ainsi dire, notamment en ce qui touche la porcelaine de Chine ; nobles, bourgeois et marchands, tout le monde veut en avoir, et bien peu la connaissent.

Je ne prétends point me dire plus fin que les autres, et c'est justement à cause de cela que je convie les lecteurs du *Musée des familles* à feuilleter avec moi un superbe volume composé par un véritable Chinois, imprimé en Chine, et ensuite traduit littéralement par un membre de l'Institut de France, qui parle le chinois avec autant de facilité et de distinction que sa langue naturelle, à tel point qu'on le prendrait pour un mandarin à plume de paon, pour peu que son plumage répondît à son langage. Ce lettré français se nomme M. Stanislas Julien.

Je n'ai point l'honneur d'en être connu, mais je suis heureux de compter au nombre de mes amis son éditeur, M. Mallet-Bachelier, mandarin-imprimeur-libraire du Bureau des Longitudes, dont la maison jouit d'une réputation aussi ancienne que méritée parmi les savants de l'Institut de France et ceux de tous les pays. Le beau livre dont je viens de parler est tout récemment sorti de ses presses. Le lecteur est sans doute curieux d'en connaître le titre ; je me hâte de le satisfaire :

KING-TE-TCHIN-THAO-LOU

par le sieur

TCHING-THING-KOUEÏ,

avec approbation et éloges de Son Exc. Liéou-Ping, natif de Kouang-te-Fou, sous-préfet de Féou-Liang, etc.,

Comme cela pique la curiosité, comme cela promet ! Il n'y manque que la traduction : peut-être l'attendez-vous de moi? Dieu me garde d'entreprendre une pareille besogne. Mais vous n'y perdrez rien, loin de là, grâce à l'habile interprète que je viens de nommer. Que dis-je? c'est non pas seulement de son habileté qu'il faut louer le traducteur, mais encore de la conscience qu'il a apportée à son œuvre.

Moins exercé, il faut croire, dans l'art céramique que dans la connaissance des langues, craignant qu'il ne lui échappât quelques termes hasardés en matière de porcelaine, il a prudemment réclamé l'assistance d'un autre savant, M. Salvetat, chimiste de la manufacture impériale de porcelaine de Sèvres, professeur à l'école centrale des arts et manufactures; suivent les *et cætera*, ainsi que cela se pratique à la suite de l'énumération des titres.

De cette coopération sont résultées des pages qui, sous le titre modeste de préface, ne sont rien moins qu'un traité complet de la porcelaine, une énumération descriptive des procédés en usage dans le Céleste Empire et leur comparaison avec ceux dont nous nous servons en France. Tout cela est rendu en style clair et net comme le plus beau kaolin, onctueux comme de la crème de Pe-Tun-Tse : je dirai plus loin ce que c'est que la crème de Pe-Tun-Tse.

A l'aide de ces précieux documents, chacun deviendra capable de raisonner en maître sur la porcelaine, celle de Chine principalement, et sur tout qui se rattache à sa fabrication : en prenant ici l'initiative, je déclare n'aspirer qu'au rôle de perroquet, tout au plus à celui de *doctus cum libro*, dans l'intérêt de ceux qui ne voudront pas se donner la peine de recourir directement à la source.

Si l'on s'en rapportait aux égyptologues, une espèce de savants dont le métier consiste à dévider l'écheveau très-embrouillé que forme l'histoire de l'ancienne Egypte, l'origine de la porcelaine remonterait à dix-huit cents ans pour le moins avant Jésus-Christ. Ces messieurs puisent leur opinion dans de petites bouteilles ou espèces de flacons qu'ils prétendent avoir été exhumés du fond des tombeaux égyptiens; quelques échantillons de ces petits vases, qui sont effectivement de la porcelaine et portent des inscriptions chinoises, se rencontrent, il est vrai, au Musée du Louvre, mais est-il bien certain qu'on les ait ajoutés au bagage des défunts qui partirent pour l'autre monde du temps des Pharaons? M. Stanislas Julien en doute fortement; ma foi, je vous propose de faire comme lui, au lieu de vous fatiguer le cerveau à éclaircir un fait qui n'exigerait rien moins que le témoignage des momies, si elles pouvaient parler. Toutefois, comme il convient de ne point avancer une opinion sans la motiver, nous placerons ici deux remarques : la première, c'est que rien n'indique que la Chine ait été connue des anciens; quant à la seconde, elle émane de notre savant traducteur lui-même. Ecoutez, ou plutôt lisez :

Les Chinois ont eu successivement six sortes d'écriture, ayant chacune une date certaine, car les Chinois sont de tous les peuples celui qui a apporté le plus de soin à sa chronologie.

Or, les inscriptions chinoises qu'on lit sur les petites bouteilles appartiennent à la quatrième écriture, qui ne remonte pas au-delà de 48 ou de 35 ans avant l'ère chrétienne.

Par conséquent, nous n'hésiterons plus à conclure que la porcelaine date d'une époque qui, indubitablement, doit être comprise entre les années 185 avant et 87 après Jésus-Christ. Elle prit naissance sous les Han, dans le pays de Sing-Ping, aujourd'hui Hoaï-Ning-Hien, département de Tchin-Tcheou-Fou.

Jusque-là, les Chinois ne se servaient que de vases en terre cuite, de poterie ordinaire, et ils en attribuent l'invention à un de leurs empereurs, *Chun*, 2255 avant Jésus-Christ.

Ce Chun, avant de monter sur le trône, fut d'abord potier de son état. Comment parvint-il à s'élever? Je l'ignore. Mais l'histoire nous signale plusieurs potiers qui ont troqué leur humble condition contre le pouvoir suprême, Agathocle, Barberousse et d'autres dont le nom m'échappe. On serait tenté de voir dans ces transitions des anomalies peu croyables, car il est difficile de passer sa vie à voir et à manier chaque jour de la poterie, sans songer à la fragilité des grandeurs, et cela ne doit pas encourager à les rechercher. Néanmoins, il ne serait pas étonnant que l'habitude de pétrir l'argile, de la façonner au gré de la volonté, inspirât quelquefois l'envie de façonner ainsi les hommes; cela expliquerait le penchant des potiers à la souveraine puissance.

A compter du règne des *Hans*, 185 avant et 87 après Jésus-Christ, les progrès de la porcelaine demeurent à peu près stationnaires. Ce n'est que de 200 à 264 qu'elle commence à s'élancer de son berceau et à se montrer avec éclat dans plusieurs localités à la fois. Cependant on ne cite encore aucun ouvrier distingué, aucune pièce remarquable, sous le rapport de la matière, de la forme et de l'exécution; seulement, nous apprenons que la porcelaine était bleue, et qu'elle jouissait d'une grande estime.

Ce n'est qu'en 583 qu'elle devient l'objet d'un décret spécial; l'empereur ordonne aux habitants du pays appelé aujourd'hui King-Te-Tchin, de fabriquer de la porcelaine pour son usage, et de lui en apporter dans sa capitale de Kieng-Kang, actuellement Kiang-Ning-Fou, supplanté depuis, comme on sait, par la ville de Pékin.

En l'année 621, apparaît enfin un ouvrier qui se fait remarquer entre tous les autres. Il se nomme Thao-Yu. Jaloux de son talent, il apportait lui-même à la capitale ses brillants produits, que les amateurs désignaient par ces mots : Kia-Yu-Khi, vases de jade artificiel.

La réputation de Thao-Yu fit bientôt surgir d'autres ouvriers qui s'efforcèrent de l'imiter et même de le surpasser. On me dispensera de les citer, car je veux, autant que possible, être sobre de noms chinois, de peur que les jeunes lectrices, en s'exerçant à les prononcer, ne s'habituent à faire la grimace, ce qui gâterait leur jolie figure.

Dès ce moment, on vit s'élever plusieurs fabriques à Thang-Nan; les porcelaines qui en sortirent firent la réputation de ce pays, qui devint et qui est encore, de nos jours, le siége célèbre de la manufacture impériale.

A cette époque, vivait un nommé Ho-Tchong-Thsou, fabricant de porcelaines fond blanc, tellement belles, qu'un décret spécial le chargea d'en faire pour l'usage particulier de Sa Majesté chinoise. Il existe encore de ses ouvrages; ils n'ont rien perdu de leur réputation : on les conserve précieusement sous le nom de Ho-Yao, porcelaines de Ho.

Vers le milieu du dixième siècle, la porcelaine prit tant d'extension que l'empereur Chi-Tsong, ayant distingué une espèce provenant du pays de *Pien*, en fit sa vaisselle de prédilection, et n'hésita point à l'honorer de son petit nom, j'allais dire de son nom de baptême. Enhardi par une si haute faveur, un fabricant de l'endroit eut l'idée d'adresser un placet à l'empereur, afin de lui demander un modèle. Sa Majesté lui envoya aussitôt cette courte, mais charmante réponse : Yu-Kouo-Thian-T'sing, ce qui veut dire : bleu du ciel après la pluie; et la porcelaine ainsi désignée a religieusement conservé un nom parti de si haut.

Signalons en passant Sing-I et Sing-Eul, le frère aîné et le frère cadet. Le premier sut garder son droit d'aînesse, même en fait de talent; c'est pourquoi l'on désignait leurs produits par ces mots : Ho-Yao et Ko-Ki, porcelaines du frère aîné et vases du frère cadet.

Passons ensuite à deux artistes célèbres qui se distinguèrent simultanément par des peintures de fleurs, d'oiseaux et de toute sorte d'animaux sur la porcelaine, que les riches amateurs se disputaient alors à des prix fabuleux.

L'un de ces artistes s'appelait Chu-Ong, le vénérable Chu; l'autre était sa fille, dont le talent l'emportait sur celui de son père, de même que sa beauté éclipsait celle de toutes ses compagnes; aussi ne la nommait-on que Chu-Kio, la belle Chu. Les porcelaines qu'avait ornées de fleurs sa jolie main, c'est en cela principalement qu'elle excellait, se vendaient aussi cher que les plus estimées de la manufacture impériale; encore n'y en avait-il pas pour tout le monde.

Cette prodigieuse affluence était-elle due plus particulièrement au talent réel qu'aux charmes de la jeune personne? je présume que l'effet provenait des deux causes. Quoi qu'il en soit, la belle Chu, contente de ses succès en peinture, dédaigna d'en rechercher d'un autre genre; pour parler clairement, elle se promit de rester fille et, ce qui est beaucoup plus rare, elle persista dans sa résolution, quoique les demandes en mariage lui arrivassent de tous côtés.

Il faut dire aussi que la condition sociale des épouses

chinoises n'est pas tout à fait la même que celle de nos Françaises; il y a même entre les deux une différence notable.

Dans le Céleste Empire, le mariage assujettit le beau sexe à l'esclavage et à la prison : en France, c'est précisément le contraire qui arrive. Un voyageur digne de foi assure avoir rencontré des laboureurs chinois maniant une charrue à laquelle était attelée leur femme, côte à côte avec un âne.

Chez nous l'état de vieille fille implique une sorte de défaveur, je dirai presque un défaut de mérite. En Chine, rien de semblable; le célibat, qui y est une cause d'opprobre pour les hommes, met les filles en grand honneur. Une demoiselle qui refuse de se marier se voit comblée d'éloges et citée comme modèle dans toute la contrée; on lui élève des arcs de triomphe avec des inscriptions pompeuses qui très-souvent émanent de la cour impériale même. Voici une de ces inscriptions qui a été recueillie et traduite fidèlement :

Honneur accordé par l'empereur.
Froideur glacée. — Gelée dure.

Et, chose admirable, aux yeux des jeunes Chinoises, ces sortes de monuments ont plus de valeur qu'un mari, puisqu'on en rencontre féquemment sur sa route. A la vérité, il faut ajouter qu'on rend les mêmes honneurs aux veuves qui sont demeurées fidèles à la mémoire de leur défunt, pourvu toutefois qu'elles ne dépassent point certaines conditions d'âge et d'agréments physiques.

Quant à la belle Chu, je ne prendrai pas sur moi de décider si ce fut par vanité, par aversion de la charrue ou par tout autre motif qu'elle renonça au mariage, je suppose seulement qu'en fille d'esprit (d'ordinaire l'esprit accompagne le talent), après avoir pesé toutes les considérations, elle s'arrêta à la meilleure.

On doit présumer que les empereurs mongols encouragèrent peu les progrès de la porcelaine, car de leur temps on ne compte qu'un seul ouvrier habile, qui avait commencé par être doreur. La dynastie des Mings, de 1368 à 1649, se montra sans doute plus favorable, puisque, durant leur règne, bon nombre de fabricants distingués produisirent des ouvrages remarquables : les antiquaires du Céleste Empire, il y a des antiquaires dans tous les pays, recherchent encore certaines pièces provenant de cette époque. En ce temps-là on attachait beaucoup de prix à certaines coupes sur lesquelles on voyait des combats de grillons, sorte d'amusement fort à la mode alors parmi le beau monde chinois.

Deux jeunes filles, entre autres, acquirent une grande réputation dans ce genre de travail; on les distinguait par les dénominations de *Ta-Sieou* et de *Siao-Sieou* : Sieou l'aînée et Sieou la jeune. L'histoire ne nous dit pas si les demoiselles Sieou, indépendamment de leur mérite artistique, eurent celui qui donne droit aux arcs de triomphe... en Chine, c'est convenu.

J'ai eu, maintes fois, l'occasion de voir, à Paris, c'est-à-dire en France et non en Chine, de jeunes *Kiao-Chu*, d'aimables *Ta-Sieou* et *Siao-Sieou*, s'amuser, au sein de leur famille, à peindre la porcelaine avec autant d'ardeur que de succès. L'œuvre terminée, on l'envoyait à la cuisson, dans quelque manufacture des environs, puis on l'offrait en cadeau à un parent, à un ami, le jour de sa fête ou de la nouvelle année. Je ne doute point que si cet agréable passe-temps eût acquis de plus larges proportions, et surtout rencontré plus de persistance de la part de celles qui s'y livraient, il aurait fait ressortir des artistes en ce genre, bien supérieures aux Chinoises.

Malheureusement, les travaux d'agrément de nos demoiselles sont soumis, comme leurs plaisirs, à l'empire de la mode et du caprice. Le dessin, la peinture, la musique, la broderie, les fleurs en papier, le filet, la tapisserie, tout cela se succède entre leurs mains, avec la rapidité des beaux jours, tout cela y brille de l'éclat des roses et en a la durée. On dirait vraiment que, dans notre séduisant pays, les jeunes personnes se font un jeu d'effleurer la perfection sans vouloir s'y arrêter jamais : est-ce une conséquence de la versatilité française, ou bien le résultat de l'inconstance féminine? Je laisse à de plus hardis la tâche délicate de résoudre cette question. Revenons à l'histoire de la porcelaine.

Les procédés de fabrication se perfectionnèrent de plus en plus; les artistes chargés de l'ornementation se multiplièrent en même temps. L'un d'eux obtenait la vogue en représentant sur des jarres des poules avec leurs poussins; d'autres adoptèrent un genre différent et s'y distinguèrent.

Sur ces entrefaites, un étranger s'étant avisé d'apporter quelques caisses de bleu de cobalt, les Chinois, malgré leur mépris pour les Européens et pour tout ce qui vient d'eux, n'hésitèrent point à payer deux fois plus cher que l'or, ce bleu que chez nous on peut se procurer à bon marché. Ils le réservèrent exclusivement pour les porcelaines impériales, et quand la provision fut achevée, pendant assez longtemps, ils se trouvèrent fort désappointés.

Voici venir, durant le cours du seizième siècle, un homme doué d'un talent hors ligne, Tcheou-Tan-Ts'iouen. Son habileté consistait à reproduire les vases antiques si exactement que c'était à s'y méprendre.

Ce Tcheou se piquait d'originalité, comme la plupart de nos artistes français, anglais, allemands, etc. Il trouvait son plaisir à porter lui-même ses ouvrages chez les antiquaires qui se croyaient de fins connaisseurs; tous y étaient pris, aussi ne faisait-on aucune difficulté de payer un seul de ses produits jusqu'à mille onces d'argent (7,500 fr.). Veut-on exemple du savoir-faire de Tcheou?

Un jour qu'il faisait sa tournée, il alla rendre visite à S. Em. Thang, qui exerçait la dignité de président des sacrifices, et qui, en outre, passait pour un célèbre antiquaire. Thang possédait un trépied de porcelaine antique qu'on regardait avec raison comme un chef-d'œuvre et un objet unique. Il le montra à l'artiste, et, afin d'exciter davantage son admiration, il lui permit de l'examiner tout à son aise. Celui-ci palpa le trépied dans tous les sens, et recueillit l'empreinte des moindres veines à l'aide d'un papier qu'il serra dans sa manche. Six mois après, étant venu faire une seconde visite au seigneur Thang, il tira de dessous sa robe un trépied en disant :

— Votre Eminence croyait posséder un modèle sans pareil; cependant en voici un tout semblable que je suis parvenu à me procurer.

Thang recula de surprise. Revenu à lui-même, il se livra à une comparaison des plus minutieuses. N'ayant pas trouvé un cheveu à reprendre, il offrit de l'objet rival un prix fabuleux, peut-être avec l'intention de l'anéantir ensuite, selon l'habitude des horticulteurs.

— Je ne veux pas vous tromper, répondit l'honnête Tcheou; et il raconta ingénument les moyens dont il s'était servi pour obtenir une imitation parfaite.

Emerveillé, le prélat chinois fit promettre à l'artiste de ne jamais fabriquer de pièces semblables; il lui compta quarante onces d'argent, puis il plaça le trépied si bien

imité dans son musée, à côté de l'original, se résignant ainsi à avoir la paire.

L'effet produit par l'ouvrage de Tcheou ne devait point s'arrêter là ; quelques années plus tard, un autre antiquaire, Thou-Khi-Eou, ayant vu par hasard le fameux trépied soi-disant antique, en devint tellement épris qu'il en rêvait la nuit. Grâce à la protection d'un neveu de l'heureux possesseur, et après beaucoup d'instances, il finit par l'obtenir, moyennant la bagatelle de mille onces d'argent, et s'en revint le cœur plein d'allégresse, ajoute le narrateur de cette aventure.

Paraît ensuite un autre original, celui-ci à double titre, puisqu'il était en même temps artiste et poëte. Il s'était baptisé du nom de *Ou-In-Tao-Yin*, le Religieux ou l'Ermite : on le désignait aussi par la qualification de *Ou-Kong*, l'Honorable.

Ce religieux à la manière de Charles-Quint avait choisi sa cellule dans une manufacture de porcelaine. Là il faisait consister ses exercices de piété à fabriquer non pas des montres, comme le célèbre empereur, mais des coupes de porcelaine, des tasses *coquille d'œuf*, qu'il distribuait aux visiteurs, moyennant d'énormes offrandes. Il est vrai que ses ouvrages se faisaient remarquer, tant par la finesse de la matière que par la beauté des couleurs, et ce qui en rehaussait encore le prix, c'est que le pieux personnage avait bien soin de graver son nom sous chacun de ses vases.

D'autres porcelaines sorties de différentes mains tiraient leur nom ou leur désignation de la variété des couleurs : ainsi on connaissait les vases vert peau de serpent, jaune peau d'anguille, bel azur; on distinguait l'émail violet pâle, rouge soufflé, bleu soufflé.

Presque toujours la superstition se mêle au génie des peuples, abstenons-nous de parler ici des particuliers; je veux dire seulement que le dieu de la porcelaine obtint chez les Chinois un temple, avec une inscription qui existe encore.

A la suite de tant de célébrités dans l'art céramique, survient Thang-Ing qui entreprend de surpasser ses devanciers. Employé au péage des ponts de Hoai-G'an, ensuite



Les demoiselles Sieou. Dessin de Fellmann.

à la douane, il se voit nommé un beau jour directeur de la manufacture impériale de porcelaine. Jaloux de prouver qu'en Chine, aussi bien qu'en France, il y a des hommes qui peuvent devenir propres à tout, Hoai-G'an met la main à la pâte, et presque aussitôt il réussit non-seulement à imiter les vases anciens, les émaux les plus renommés, mais encore à en inventer de nouveaux. On voit par là que l'ex-douanier était un homme fort habile et fort savant, un véritable Salvetat. C'est pourquoi l'empereur, charmé de ses heureuses inventions, le chargea de composer un Traité spécial avec des planches sur tout ce qui concerne la fabrication de la porcelaine.

II. Prix de la porcelaine en Chine. Orgueil et supercherie des Chinois. Les jambons indigestes. Les coucous muets; habileté d'un marchand européen; singulier expédient. Différentes marques de la porcelaine chinoise. Ce qu'on entend par période en Chine. Arrêté de M. le préfet Tchang-Tsi-Tchong. Morceau de poésie de Sa Majesté chinoise. Manière de préparer le thé. Des provinces qui fournissent la porcelaine en Chine. Le bourg de King-Te-Tchin. Description pittoresque. Ordre public, moyen touchant et hiérarchique de le maintenir. Le docteur de King-Te-Tchin ; manière de mesurer la science avec les ongles. La vaisselle de l'empereur; maladresse de ses gens.

Ceux de mes lecteurs qui sont assez heureux pour avoir en leur possession des porcelaines de Chine chercheront peut-être vainement les précieux indices pouvant faire deviner la fabrique et les artistes d'où elles proviennent. Il serait impoli et indiscret de leur adresser cette question : Avez-vous payé chaque pièce mille onces d'argent ou quelque chose d'approchant? Mieux vaut donc attribuer à d'autres raisons la difficulté de se procurer en Europe de belles porcelaines chinoises.

On a vu que les antiquaires abondent dans le Céleste Empire plus qu'ailleurs peut-être; j'ai montré leur empressement à accaparer, coûte que coûte, les ouvrages de prix : comment donc lutter de si loin avec des gens qui, d'ailleurs, ont l'impolitesse de vous refuser l'entrée de leur pays?

A ces explications, qu'il me soit permis d'en ajouter quelques autres qui feront ressortir d'une manière plus frappante la singularité de mœurs du peuple chinois,

On sait que les Chinois se croient infiniment supérieurs aux autres nations ; ce n'est pas sans motifs qu'ils qualifient les contrées qu'ils habitent du titre pompeux de Céleste Empire, et qu'ils rendent à leur empereur un culte qui va jusqu'à l'adoration. A leurs yeux, les Européens sont des barbares, des diables de mer, comme ils les appellent. Ils affectent de traiter avec un profond dédain tout ce qui leur vient des étrangers ; ce qu'ils ont la courtoisie de leur accorder en retour leur semble toujours assez bon.

La fameuse ambassade anglaise, ayant pour chef lord Macartney, se présenta à la cour de Pékin chargée des plus riches présents, et ne reçut de Sa Majesté chinoise que de petits cadeaux de pacotille ; les cadeaux rapportés par les autres ambassades ne valaient guère mieux.

Dans l'opinion des Chinois, le Céleste Empire produit toutes les richesses de la terre, et n'a nul besoin de ce qui vient du dehors : c'est probablement à cet orgueilleux préjugé qu'il faut faire remonter le peu de considération accordé aux commerçants en Chine, et surtout aux commerçants qui trafiquent avec les étrangers. Ceci semblerait expliquer pourquoi ces gens-là, en les supposant de bonne foi entre eux, agissent si différemment à l'égard des Européens.

Fourbes, avides d'argent, dit-on, ils n'éprouvent pas le moindre scrupule à tromper les marchands des autres nations, et ceux-ci, il faut en convenir, le leur rendent avec usure, c'est-à-dire en vrais diables de mer. Voici deux exemples du savoir-faire des uns et des autres :

Un négociant hollandais, se trouvant avec son navire dans un des ports de la Chine, avait acheté une cargaison de jambons dont il espérait tirer un parti d'autant meilleur, qu'il ne s'était pas fait scrupule de chicaner sur les conditions du marché. Effectivement, la spéculation n'eût pas été mauvaise, si, de retour dans son pays, et au moment de livrer la denrée aux détaillants, l'acheteur ne se fût aperçu qu'un grand nombre des jambons étaient... en bois.

La supercherie était un peu forte : je ne saurais dire si le Chinois avait pris l'initiative ou tout simplement une revanche. Passons au second exemple.

Un marchand européen, Suisse ou Jurassien, je suppose, avait eu l'idée de porter dans le Céleste Empire une pacotille d'horloges de bois, appelées vulgairement *coucous*, parce qu'elles font entendre le chant de cet oiseau au moment de sonner l'heure.

Par suite d'un faux calcul, dont profitent sans contredit quelques fabricants, mais qui est on ne peut plus préjudiciable à l'exportation en général, on s'imagine que les consommateurs d'outre-mer doivent s'accommoder de la camelote, c'est-à-dire d'objets de qualité inférieure et mal fabriqués, alors même qu'on les oblige à les payer fort cher. Les horloges dont je viens de parler appartenaient précisément à cette catégorie.

Malgré ces défauts cachés, les Chinois, qui sont un peu arriérés en horlogerie, s'extasièrent à la vue des chefs-d'œuvre chantants étalés devant eux et, la curiosité l'emportant sur l'avarice, ils achetèrent les coucous jusqu'au dernier, sans regarder au prix et encore moins à la qualité.

Le vendeur, alléché par le bénéfice, s'en alla bien vite chercher une seconde pacotille absolument semblable, qu'à tout événement il avait laissée en réserve dans un port de l'Inde.

De retour en Chine, ce fut bien une autre affaire : notre homme se vit assailli, vilipendé, menacé par les premiers acheteurs, qui voulaient, à toute force, ravoir leur argent et de plus mettre en pièce la nouvelle pacotille. Voici quelle était la cause de ce débordement de colère : à un temps donné et presque d'un commun accord, les horloges vendues aux Chinois avaient cessé de chanter, de sonner les heures et même de les marquer, bref elles n'avaient point tardé à se montrer ce qu'elles étaient en réalité, de l'affreuse camelote.

La situation devenait critique : le marchand fut effrayé d'abord, mais bientôt il se ravisa et se tira de ce mauvais pas en habile marchand qu'il était ; apprenez de quelle façon. Secondé par son interprète, il se mit à regarder fièrement les plus exaltés et leur tint à peu près ce discours :

— Ignorants, vous devriez savoir que le coucou est un oiseau qui ne chante pas en toute saison. Au lieu de vous fâcher, ayez donc la patience d'attendre. Quand l'époque sera venue, vos coucous recommenceront à se faire entendre, et le son mélodieux de leur voix rendra la vie ainsi que le mouvement aux admirables instruments que je vous ai vendus. En attendant, je vous en apporte d'espèce différente, qui fonctionneront provisoirement et vous tiendront au courant de l'heure.

Ébranlés par cette allocution spécieuse, les Chinois consentirent à se laisser duper une seconde fois, et l'effronté marchand, après avoir empoché le fruit de sa double tricherie, disparut en se promettant d'aviser à un autre genre de spéculation tout aussi honnête que celle des coucous et que celle des jambons.

Notre traducteur, M. Stanislas Julien, fournit, d'après le livre chinois, des renseignements utiles et pleins d'intérêt sur les marques au moyen desquelles on peut distinguer entre elles les porcelaines de Chine de quelque valeur. Mais on ne saurait tirer parti de ces indications sans préalablement avoir connaissance d'une coutume qui se pratique au Céleste Empire : il s'agit de ce qu'on nomme *période*.

En Chine, on entend par période le règne entier ou bien un certain nombre d'années du règne d'un empereur.

Comme le monarque ne porte point de nom propre durant sa vie, lorsqu'il monte sur le trône on le désigne par des mots qui indiquent les présages attachés à son avénement. Ainsi les mots *Tao-Kouang* « l'éclat de la droite voie » servaient de nom au dernier empereur. Le souverain actuel s'appelle *Hien-Fong* « abondance universelle. » Nom prétentieux — et trompeur jusqu'ici.

Il y a eu des empereurs qui avaient adopté pour nom les devises suivantes : *Joie paisible*, *Secours du ciel*, *la Grande félicité*, *la Grandeur du ciel*, et de plus pompeuses encore.

Ceci convenu, nous pouvons dire que les porcelaines chinoises portent deux espèces de marque : la première, qui indique la période ou la date approximative de fabrication ; la seconde, qui désigne plus particulièrement la fabrique ou bien l'usage spécial de la pièce fabriquée. On m'approuvera, je pense, de donner un peu plus de développement à ce qui précède.

Lorsque l'empereur Tchin-Fong, qui monta sur le trône en l'an 995, eut fondé à Tchang-Nan-Tchin, dans la période King-Te (1004 à 1007), la célèbre manufacture impériale, dont le siége reçut, à cette occasion, et a conservé jusqu'à nos jours le nom de King-Te-Tchin (*Tchin* veut dire bourg), il ordonna qu'on peignît sous le pied de chaque pièce les quatre mots suivants :

King-Te-Nien-Tchi, fabriqué dans les années King-Te (1004 à 1007).

L'auteur du livre chinois enjambe ensuite, on ne sait pourquoi, un grand nombre d'années sans nous donner aucune date de règne ; puis il reprend l'ordre chronolo-

gique des marques. La première après celle que je viens de citer est celle de la période *Hong-Wou* qui embrasse l'espace de temps compris entre 1368 et 1398. Viennent ensuite à la file les marques *Yong-lo-Nien-Tchi* (1403 à 1424), *Ta-ming-Siouen-Te-Tchi* (1426 à 1435), *Tch'ing-Hoa-Nien-Tchi* (1465 à 1487), etc. Cela se continue jusqu'en 1677. Pour lors, c'est-à-dire après une durée de sept cents ans, cette louable coutume cesse tout à coup par arrêté de M. le préfet de King-Te-Tchin. Les motifs de cette fâcheuse mesure sont trop singuliers pour les passer sous silence. Lisons donc l'arrêté :

« Nous, préfet, etc., Considérant la fragilité de la porcelaine ; considérant que, dans le cas où un vase portant l'inscription du règne de l'empereur ou bien le récit abrégé des hauts faits de quelques grands hommes viendrait à se briser, il en résulterait une sorte d'offense et de profanation pour ces saints personnages ; par ces motifs, faisons défense, etc.

Signé : « TCHANG-TSI-TCHONG. »

Il est à présumer que M. le préfet Tchang-Tsi-Tchong se croyait un grand homme et qu'il apprébendait la *casse* pour lui-même.

Passons maintenant à la seconde espèce de marques. Comme elle ne présentait pas les inconvénients signalés par M. le préfet, elle a survécu à son arrêté, aussi ces marques se rencontrent-elles en grand nombre ; contentons-nous d'en passer en revue quelques-unes.

Certaines pièces portent tout simplement, en caractères d'écriture, l'indice de la localité, le nom de la fabrique ou celui de l'artiste. Il en est de plus emblématiques : tantôt c'est une plante, une fleur de sésame ou un fruit ; celui du *nelumbium speciosum* servait de marque spéciale aux vases pour le vin ; tantôt ce sont des poissons, des grillons, des lions faisant rouler une boule.

Les tasses dont se servait l'empereur lorsqu'il était enrhumé avaient pour marque ces mots : *Tsao-T'ang*, décoction de jujube. Celles dans lesquelles Sa Majesté prenait le thé étaient de première qualité ; on y voyait figurée en émail une branche de cet arbre avec le mot *Tch'a*.

Le thé exerce une influence notable dans le choix et jusque dans la fabrication de la porcelaine ; les vases destinés à recevoir la précieuse infusion ont des marques réservées ; on tient compte de la couleur de l'émail, à cause du reflet qu'elle doit transmettre au liquide.

L'empereur Tchien-Long, que les Chinois placent au rang des plus grands poëtes modernes, ne dédaigna point de composer une ode sur la préparation du thé, et ce morceau de poésie passe pour son chef-d'œuvre : il est peint sur toutes les théières de l'empire. Peut-être les amateurs seront-ils bien aises d'en avoir la traduction ; je m'estime heureux de pouvoir les satisfaire :

« Sur un feu lent, placez un vase avec un trépied, dont la couleur et la forme annoncent le long usage ; remplissez-le d'eau de neige bien claire ; faites-la bouillir aussi longtemps qu'il le faudrait pour rendre le poisson blanc et les écrevisses rouges. Versez-la dans une coupe de *youé*, — espèce particulière de porcelaine, — sur des feuilles délicates de thé choisi. Qu'elle reste là jusqu'à ce que la vapeur ne s'élevant plus en nuages laisse seulement un mince brouillard sur la surface. Buvez à votre aise cette précieuse liqueur, qui éloignera de vous les cinq causes de trouble. Nous pouvons goûter et sentir, mais non décrire l'état de repos produit par une liqueur ainsi préparée. »

L'empereur poëte ne nous dit pas si ce thé doit être sucré ou non, s'il faut y ajouter un nuage de crème, l'accompagner de tartines au beurre ou au jambon, de babas, de *plumcake* et autres accessoires ; en cela les amateurs suivront leurs inspirations et leur appétit.

Toutes les contrées de la Chine ne fournissent pas la porcelaine. Des treize provinces (sur dix-huit) citées par le livre chinois, auquel je renvoie pour les détails, je ne m'attacherai qu'à la province de Kiang-Siou, pour mieux dire, à King-Te-Tchin, où se trouve la manufacture impériale depuis plus de huit siècles.

King-Te-Tchin, le bourg de la période king-te, dépend du village Hing-Si-Hiang qui appartient à Feou-Hiang, ville de troisième ordre, relevant de Jao-Tchaou-Fou, seconde ville départementale de la province de Kiang-Si.

Il est situé au midi de la rivière Tchang, à la distance de 25 lis (deux lieues et demie) de Feou-Kang. Près de là se trouve une chapelle consacrée à la déesse Kouan-In.

La nature du sol y est très-propre à la fabrication de la porcelaine. Depuis trois siècles environ, la plupart des habitants se livrent à cette industrie.

Le corps principal de la population se compose de dix-huit mille familles de gros marchands dont l'habitation occupe un vaste espace. Le reste est un ramas d'ouvriers qui s'élève à un nombre prodigieux, puisqu'on parle d'un million d'habitants en tout.

Les rues, quoique fort étroites, sont tirées au cordeau ; en les parcourant, on se croirait transporté au milieu d'une foire. De tout côté, on entend les cris des portefaix qui tâchent de se faire ouvrir le passage ; de distance en distance, on rencontre des officiers qui, plus impatients, écartent la foule à coups de fouet.

A King-Te-Tchin, la dépense est bien plus considérable qu'à la ville principale, car il faut faire venir de loin les denrées dont on a besoin et même le bois qui sert à alimenter les fourneaux. Cependant une multitude de pauvres familles venues des environs trouvent à y vivre du produit de leur travail. Tout le monde y obtient de l'emploi, les jeunes gens, les personnes les moins robustes. Il n'y a pas jusqu'aux aveugles et aux estropiés qui n'y soient occupés à broyer les couleurs.

Anciennement, on ne comptait à King-Te-Tchin que trois cents fourneaux ; présentement il y en a trois mille. Aussi, malgré le concours de deux rivières dont l'une est considérable, cette multitude de foyers donne lieu à de fréquents incendies. Mais, comme les propriétaires de King-Te-Tchin ne sont ni moins expéditifs, ni moins âpres à la curée que ceux de Paris, le dommage est bientôt réparé et les loyers reprennent leur cours avec augmentation tout comme à Paris.

Une infinité de barques, formant deux ou trois files, arrivent sans cesse sur la rivière qui fait son entrée en s'échappant d'une gorge, et lorsque, sur ces bateaux lancés par le courant qui est rapide, on entre à King-Te-Tchin pendant la nuit, il semble qu'on va être précipité dans une immense fournaise.

Les King-Te-Tchinois, qui ne se dissimulent point le danger de leur position, ont la précaution d'élever des temples au génie du feu, afin qu'il les protége contre les flammes ; mais l'insatiable dieu n'en dévore pas moins des maisons par centaines : mieux vaudrait, à coup sûr, la protection d'une compagnie de pompiers, fussent-ils des barbares de la rue de la Paix, à Paris.

Ce qui doit étonner au premier abord, c'est qu'un lieu si peuplé, si grouillant, encombré de richesses et de tant d'espèces de gens, soit gouverné par un seul mandarin et que la police s'y fasse d'une manière admirable. Il est vrai que pour maintenir l'ordre on se sert d'un moyen aussi infaillible qu'ingénieux et, en outre, fort économique, ce qui

en a rendu l'application générale dans toute la Chine; je ne saurais par conséquent me dispenser de le soumettre à l'approbation des peuples d'Occident; or, apprenez en quoi consiste ce moyen :

Chaque rue a un chef désigné par le mandarin, et même plusieurs, suivant la longueur de la rue; à chacun de ces chefs, on adjoint dix subalternes. Tous sont chargés de maintenir respectivement le bon ordre dans la limite de leur circonscription. Survient-il le moindre tumulte, une simple dispute, il leur est enjoint d'accourir, d'apaiser le désordre et d'en donner avis au mandarin, sous peine de la bastonnade, qui se distribue fort libéralement. Le chef la fait administrer à ses subalternes, le mandarin en use de même à l'égard du chef, et si, nonobstant ces corrections hiérarchiques, il s'est passé un tumulte de quelque importance, le mandarin lui-même reçoit la même puni-



Fabrication des vases Tho-Ki, d'après le King-Te-Tchin-Lou. Dessin de Fellmann.

tion de la part de ses supérieurs, car nul n'est admis à prouver qu'il n'y a pas eu de sa faute.

Du reste, ce châtiment corporel n'a rien d'humiliant en Chine, et le mandarin, pour l'avoir subi, ne perd aucunement de sa considération ni de son prestige aux yeux de ses administrés : la moindre infraction à cet usage serait rectifiée par cet expédient héroïque qu'on pourrait appeler la raison du bambou ; le bambou est l'instrument employé *ad hoc*, sans préjudice de ses autres services. En Chine, tout le monde est passible de la bastonnade et s'y soumet sans résistance, les ministres aussi bien que les autres. Il n'y a que l'empereur seul qui en soit dispensé. Pourquoi? la réponse est facile. C'est parce que Sa Majesté chinoise étant au-dessus de tous, le combat finit faute de combattants.

Ce serait commettre une irrévérence que d'oublier M. le médecin en chef de la manufacture impériale de King-Te-Tchin; non que je veuille entamer avec lui une dissertation sur l'art de guérir, un pareil sujet ne vous amuserait point du tout; je tiens seulement à constater sa grande réputation, son mérite, et à dire sur quoi ils se fondent.

Dans le Céleste Empire, les gens de quelque valeur ont coutume de laisser pousser démesurément les ongles de leur main gauche : le docteur porte au suprême degré cette marque de distinction. Un voyageur, qui a eu l'insigne avantage de les mesurer, assure que chacun de ses ongles a dix pouces de longueur, et que l'un d'eux, plus privilégié, atteint douze pouces, ce qui oblige le docteur à les tenir renfermés dans de petits tubes de bambou. Par malheur, celui du petit doigt s'était brisé je ne sais comment. Le savant praticien croyait et avouait avec douleur que cet accident lui avait porté un préjudice notable dans l'esprit de ses clients. Toutefois, les mandarins disaient hautement qu'un homme doué d'assez de talent et de patience pour faire acquérir à ses ongles une telle dimension, devait être un homme infaillible et universel; ils le prouvaient en se montrant disposés à lui donner raison en toute chose aussi bien qu'en médecine.

Ce n'est pas seulement par la perfection de ses produits que se distingue la manufacture impériale ; l'administration y est tenue d'une manière admirable. Chaque chose y est classée, enregistrée avec soin sous la responsabilité d'un chef spécial qui ne perd jamais de vue la perspective du bâton.

Sur d'autres registres figurent les porcelaines fournies à l'empereur : ces articles constituent des chiffres énormes. En voici un aperçu : plats à fleurs, trente mille ; assiettes blanches avec des dragons bleus, seize mille; coupes à fleurs pour le vin, avec dragons au milieu des nuages, dix-huit mille quatre cents; plats fond blanc avec des fleurs bleues et des dragons tenant dans leurs griffes ces deux mots : *fo*, bonheur, et *cheou*, longévité, quatorze mille deux cent cinquante. Je m'arrête devant cette liste interminable. On se demande malgré soi : Que diable Sa Majesté chinoise peut-elle faire de toute cette vaisselle, à moins qu'on ne suppose que ses gens sont bien maladroits et qu'ils la lui brisent du matin au soir? S'il en est ainsi, avec le système qui régit la Chine, ce doit être un feu roulant de coups de bâton dans la résidence impériale; valets, cuisiniers, maîtres d'hôtel, chambellans, y compris le grand maître de la garde-robe, doivent se les repasser à qui mieux mieux, ni plus ni moins que dans une mêlée générale.

Cependant, on ne doit point oublier que Sa Majesté possède un grand nombre de palais ayant chacun sa vaisselle particulière; qu'en outre elle exige autant de sortes de plats et d'assiettes qu'on lui sert de mets différents, autant de coupes à jour ou corbeilles qu'il y a de variétés de fruits et de gâteaux à son dessert; que les tasses à thé ne sont pas les mêmes que celles qui sont destinées aux vins, aux sorbets, à la limonade, à la décoction de jujube; qu'enfin, le monarque tient essentiellement à ce ce qu'il ne puisse jamais y avoir de confusion entre les vases consacrés à son usage. Constatons aussi que l'empereur se plaît à envoyer à ses officiers, parfois, la desserte de sa table, contenant et contenu, et que les cadeaux offerts aux étrangers admis dans ses États consistent le plus souvent en porcelaine. Le surplus peut être mis sur le compte de *la casse*.

Maurice DECHASTELUS.

(*La fin prochainement.*)

LA PEINTURE ET LES PEINTRES FRANÇAIS (1).

CHARLES DE STEUBEN.



Portrait de Charles de Steuben. Dessin de Marc.

I.



'était à Paris, en 1814. Le peintre Gérard faisait les honneurs de son atelier à un personnage qui gardait l'*incognito.*

A voir la politesse de ses manières, la dignité de son attitude, la distinction de ses traits, on ne doutait pas qu'il n'appartînt à un rang très-élevé.

Rien n'est moins enclin au respect, dit-on, que les écoliers de tout âge ; et cependant les élèves, dispersés dans l'atelier, éprouvaient une sorte d'intimidation en jetant des regards furtifs sur l'étranger.

Celui-ci, après avoir admiré les tableaux du maître, étudia avec intérêt les travaux des disciples. Arrivé à la fin de sa visite, il allait quitter le sanctuaire de l'art, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une toile qu'il n'avait pas encore remarquée. Ce n'était qu'une ébauche hâtive, mais un connaisseur pouvait y deviner un bon tableau.

Un jeune homme à l'œil intelligent, à la figure ouverte, se tenait debout derrière le chevalet.

A l'approche de l'étranger, il suspendit son travail, et son regard sembla solliciter des avis plutôt que des éloges.

— Voici une belle esquisse, monsieur, lui dit le visiteur; je vous en fais mon compliment. Comment vous nommez-vous? Je vois ici les prémices d'un vrai talent, et je désire savoir qui vous êtes, afin de vérifier plus tard si j'ai bien prédit.

— Je me nomme Charles de Steuben, monsieur, répondit le jeune homme avec modestie.

Gérard intervint alors et apprit à l'étranger que l'élève

(1) Voyez, pour la série, la Table générale des vingt premiers volumes et les tables des tomes XXI à XXIV.

qui attirait ainsi son attention avait fait ses premières études à l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg.

L'intérêt du visiteur parut augmenter; et, poursuivant ses questions, il apprit que le père du jeune homme, émigré en Russie peu de temps après sa naissance, y avait pris du service et s'était élevé au grade de lieutenant-colonel.

— Quel âge avez-vous, mon ami? ajouta le curieux inconnu.

— Vingt-six ans tout juste, car je suis né à Bauerbach, près de Manheim, le 19 avril 1788. Mais, monsieur, continua-t-il, puisque cette ébauche imparfaite a eu l'honneur d'attirer votre attention, me permettrez-vous de vous montrer quelque chose qui m'en semble plus digne?

Et d'un regard interrogeant le maître, il conduisit l'étranger dans une pièce voisine, et l'arrêta devant une toile achevée. Elle représentait l'empereur *Pierre le Grand sur le lac Ladoga* (1). Il y avait sans doute des défauts à reprocher à cette œuvre, une sorte de tâtonnement dans le dessin et dans le faire, mais on y reconnaissait une grande entente du sujet et de la mise en scène. L'effroi des matelots, la fureur de la tempête formaient un cadre saisissant, au milieu duquel se détachait avec ampleur la figure calme et imposante du czar, s'emparant du gouvernail, et disant aux marins épouvantés: « Vous ne périrez pas, Pierre est avec vous. »

— Ce tableau a-t-il été exposé? demanda l'inconnu après l'avoir contemplé avec un vif intérêt.

— Oui, monsieur, en 1812. M. Denon proposa alors à l'empereur Napoléon de l'acheter pour une somme de six mille francs, mais le grand homme était sans doute alors dans une veine d'économie, car il biffa lui-même ce chiffre et y substitua celui de cinq mille francs.

— Eh bien moi, reprit l'étranger en redressant la tête avec une dignité singulière, j'accorde pendant cinq années une pension de trois mille francs à l'auteur de cette toile.

Le jeune homme, à ces mots, attacha sur son interlocuteur un regard où la stupéfaction se joignait à la reconnaissance.

— Que signifie?... Puis-je croire?... Qui êtes-vous donc, monsieur?...

L'étranger fixa sur le jeune artiste deux beaux yeux bleus, pleins de finesse et de douceur.

— Vous voulez connaître mon nom, c'est trop juste; on aime à savoir à qui l'on a affaire. Je m'appelle Alexandre, empereur de Russie.

Charles de Steuben resta muet de surprise et de joie.

— Hésitez-vous à accepter? dit l'empereur.

— J'accepte, sire, et je vous bénis; — mais à une condition...

— Ah! reprit le czar qui se pinça la lèvre, je suis habitué à faire des conditions plutôt qu'à en recevoir. Enfin, quelle est la vôtre?

— Que je serai libre d'abandonner cette pension à ma mère pour subvenir à l'éducation de mon frère cadet.

Ce fut le tour de l'empereur de s'étonner.

— Plus de cœur encore que de talent! s'écria-t-il. Allons, soit! J'ai gagné deux fois ma journée.

La pension, en effet, fut servie pendant cinq ans, et reçut pendant cinq ans la destination convenue.

On conçoit que les progrès d'un tel artiste n'en furent que plus rapides et plus éclatants

(1) Exposé en 1812 et reexpose en 1814. Ce tableau a été copié deux fois aux Gobelins.

II.

En 1819, Steuben exposa *Saint Germain, évêque, recevant les trésors et la vaisselle du roi Childéric pour les distribuer aux pauvres.* Ce tableau lui valut une médaille d'honneur. On peut le voir encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Germain-des-Prés.

Après le succès de ses premiers ouvrages, Steuben quitta l'atelier de Gérard et se maria bientôt, vers 1821. Depuis lors il n'a pas cessé de travailler et de grandir.

Mentionnons d'abord *Guillaume Tell s'élançant de la barque de Gessler*, et *le Serment des trois Suisses.* Ces tableaux célèbres, réexposés en 1824, sont dans la mémoire de tout le monde. Le dernier est peut-être le chef-d'œuvre du maître.

Au milieu d'un paysage sévère et grandiose, trois hommes sont debout. Ils vont jurer la délivrance de leur pays. L'un d'eux est un vieillard; il semble, en levant les yeux vers le ciel, mettre l'entreprise sous la protection de Dieu. La lune éclaire cette scène, où tout est calme et reposé, en même temps qu'énergique.

Cette belle toile, conservée au Palais-Royal par le duc d'Orléans, qui l'avait achetée en 1824, a été probablement détruite dans la tourmente de 1848, car on n'en a pas trouvé de vestiges depuis cette époque.

En 1827, Steuben envoya au Salon *la Révolte des strélitz.* La czarine, au milieu du tableau, met son fils, depuis Pierre le Grand, sous la protection de la sainte Vierge, et les strélitz, qui allaient poignarder le petit prince, tombent aux genoux de leur souveraine. On acheta cette toile magistrale pour le musée du Luxembourg; on l'en a retirée dernièrement: espérons que c'est pour la mettre au Louvre.

Steuben exposa encore, en 1827, *l'Entrevue de Jean-Jacques Rousseau et de Mme de Warens*, *Voltaire chez Ninon de l'Enclos*, et *Cendrillon.* Il peignit vers le même temps, dans une salle du Conseil d'État, *l'Innocence se réfugiant dans les bras de la Patrie*, et un dessus de porte représentant *la Force*, — avec quelque exagération.

En 1829, il donna à une exposition faite au profit des Grecs: *Napoléon dictant ses mémoires à Gourgaud.* Ce tableau fut vendu sur place et le jour même.

M. de Martignac, alors ministre, fit venir notre peintre et lui dit qu'il l'avait désigné pour la croix de la Légion d'honneur, mais que, soupçonné d'avoir fait un tableau où le drapeau blanc était foulé aux pieds, il devait démentir ce bruit avant de recevoir la récompense de ses travaux. Steuben repoussa l'accusation en renvoyant le ministre à la gravure faite par Jazet et déposée dans ses bureaux mêmes. Le peintre fut décoré.

Cette toile, exposée en 1831, était *le Retour de l'île d'Elbe.*

III.

Louis-Philippe, encore duc d'Orléans, commanda à Steuben, pour le Palais-Royal, un tableau représentant *le Parlement, conduit par Mathieu Molé, obtenant d'Anne d'Autriche la liberté de Broussel et de Blancmesnil.* Le même petit atelier de la rue Hautefeuille, où le prince royal de Prusse (le roi actuel) était venu naguère poser pour son portrait, reçut la visite du futur monarque-citoyen. Il admira le tableau commandé; mais le vitrail du fond n'était pas historique, il déplut à l'altesse. Grand embarras de l'artiste, car les ombres et la lumière étaient disposées en vue de ce fond. Steuben se défendit: le prince insista, lui offrant un dessin de la galerie où la

scène avait eu lieu. Tout ce que l'auteur put obtenir, ce fut d'exposer son tableau avant les malencontreuses modifications.

Quand Steuben fit *la Mort de Napoléon*, on vint lui dire que Louis-Philippe, devenu roi, désirait l'acheter :

— Bon! répondit-il vivement, pour qu'il m'y fasse mettre encore une galerie!

Le mot, répété, déplut au nouveau souverain, et la toile fut acquise, au prix de six mille francs, par Fouché, duc d'Otrante.

En 1835 parut l'œuvre capitale de Steuben, *Napoléon à Waterloo*. Si les défauts ordinaires du peintre s'y rencontrent, si les poses manquent un peu de naturel, on y admire de grandes beautés de conception et de forme. La tête de l'Empereur, dans le moment suprême, est d'une réalité saisissante. La bataille est perdue. Le héros veut se jeter au milieu des ennemis, mais Soult le retient par ces mots : « Oh! sire, ils sont déjà si heureux! »

En 1836, Steuben exposa *Jeanne la Folle* et *la Bataille de Poitiers*. Ce dernier tableau est au Musée de Versailles.

IV.

Sans poursuivre plus loin le détail des productions du maître, nous nous contenterons d'indiquer *la Esméralda*, *Judith*, *Napoléon et le roi de Rome*, *le Christ au Calvaire*, *Samson confiant le secret de sa force à Dalila*. Tous ces ouvrages ont été popularisés par la gravure.

Le talent de Steuben est incontestable. Son principal défaut est de donner quelquefois à ses personnages des poses théâtrales et d'exagérer ce qu'elles doivent présenter d'énergique. Son dessin est toujours correct et soigné; et si sa couleur a souvent trop d'éclat, elle n'offense jamais la grande loi de l'harmonie.

Steuben fut chargé de la direction du dessin à l'École polytechnique, vers 1837; peu après, le roi de Prusse le nomma chevalier de l'Aigle rouge.

Il partit en 1844 pour la Russie, où il resta dix ans. Là il fit un grand nombre de portraits, entre autres ceux des filles de l'empereur Nicolas. Mais son œuvre capitale à Saint-Pétersbourg se compose de sept grands tableaux religieux, qu'il exécuta pour la cathédrale de Saint Isaac. Nous ne pouvons passer sous silence une série de toiles dans lesquelles Nicolas lui a fait représenter les traits remarquables de la vie de son frère l'empereur Alexandre.

En 1855, Steuben fut saisi, en travaillant, par la maladie qui devait l'enlever. Après une première attaque de paralysie, les médecins lui conseillèrent de revenir en France. Là, deux autres attaques le clouèrent sur son lit, où il languit deux ans au milieu des plus cruelles souffrances. Enfin il mourut à Paris, le 22 novembre 1856, à l'âge de soixante-sept ans.

V.

Si nous abandonnons l'artiste pour nous occuper de l'homme, notre plume ne saura tracer que des éloges.

Le caractère indépendant de Steuben l'a tenu éloigné de tout ce qui ressemblait à l'intrigue, ce qui faisait dire à ses amis : « Il n'a pas de savoir-faire. »

Nature d'élite, noble et désintéressée, nous pourrions citer de lui mille traits généreux. Nous nous bornerons à quelques-uns.

Des travaux importants avaient été confiés à Paul Delaroche; on les lui retira pour des raisons inutiles à dire; ils furent alors offerts à Steuben, qui les refusa sans hésiter, ne voulant pas s'enrichir aux dépens de son ami.

La marquise de B... lui fit faire son portrait. Lorsqu'il fut terminé, elle le trouva si merveilleux qu'elle envoya trois mille francs en sus des huit mille fixés à l'avance. Steuben renvoya modestement le surplus, disant qu'il n'accepterait que le prix demandé.

Un jeune homme sans fortune voulait étudier la peinture, mais sa famille ne pouvait subvenir aux frais de son éducation. Steuben le prit dans son atelier gratuitement pendant plusieurs années. Lorsque notre artiste revint de Russie, malade et paralytique, il vit entrer chez lui son ancien élève qui, tout ému de joie et de reconnaissance, déposa sur son lit la croix d'honneur qu'il venait de recevoir.

— C'est à vous que je la dois, dit-il, c'est à vous que je la rapporte.

Un pauvre vieux peintre sans talent vivait à grand'peine en plaçant quelques-unes de ses misérables toiles. Steuben, feignant de les apprécier, lui en acheta un assez grand nombre, et lui laissa cinq cents francs qui lui furent remis par une main inconnue. Le chef-d'œuvre du cœur, en cette occasion, était de soutenir à la fois l'illusion et l'existence, l'âme et le corps de l'infortuné.

VI.

Les protections ne servirent guère à la fortune de Steuben. Un trait caractéristique fera connaître son insouciance à cet égard.

Lorsqu'il était déjà d'un certain âge, et que sa réputation grandie lui avait acquis les amitiés les plus illustres, on se mit un jour, dans son salon, à parler d'autographes.

— Mais je dois en avoir, j'en ai là! s'écria-t-il.

Et, courant fouiller dans ses papiers, il rapporta les lettres suivantes.

Il les avait depuis vingt-cinq ans, et elles n'étaient pas même décachetées!

L'une, datée de Weimar, 14 janvier 1804, et adressée à M. de Gérando, était de la main de Mme de Staël :

« Je viens de voir ici un petit Russe qui a l'air fort « triste; il quitte ses parents pour aller à Paris. Je le re« commande à vos bons soins. Je ne sais ce qu'il est; « tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il est triste. Je « vous le recommande et ne vous en dis pas davantage. « Adieu, j'espère que vous allez bien.

« A. DE STAEL. »

L'autre était du grand poëte Schiller, et parlait ainsi à M. Harbaner, docteur en médecine :

« Le baron de Steuben, de Pétersbourg, qui vous ap« porte ces lignes, très-cher ami, vous est particulière« ment recommandé par mon beau frère et par moi; « c'est un petit poussin qui s'envole hors du nid et qui « a besoin, dans ce monde étranger et sauvage, d'un « ami et d'un conseiller. Vous vous en occuperez amica« lement et aussi comme médecin! Vous prendrez soin « de lui. Cette occasion m'est très-précieuse pour nous « rappeler à votre souvenir; nous pensons souvent à vous « et avec le plus profond intérêt. Les bonnes nouvelles « que nous avons reçues de vos grands succès à Paris nous « ont cordialement réjouis. Pour ma santé, elle est meil« leure maintenant qu'il y a quelques années, et je vais

« beaucoup dans le monde, et dans la maison je ne reste « pas inactif. Ma femme vous salue le plus amicalement « possible, ainsi que Charles et Ernest. Tous sont en « bonne santé et en joie, et travaillent avec ardeur.

« Tout à vous,

« SCHILLER. »

Terminons par un dernier autographe, non moins précieux, — que nous devons à une obligeante communication, — cette glorieuse et touchante lettre de M. Alex. de Humboldt à Mme de Steuben :

« C'est avec la plus profonde douleur que je trouve ce « matin dans le *Journal des Débats* la simple et froide « annonce de la mort d'un des hommes qui m'ont été les « plus chers dans ma longue carrière ! Comment, ma « chère et respectable amie, vous parler de consolation « quand, vieillard de quatre-vingt-six ans, j'en sens le « besoin moi-même et d'une manière si poignante? Notre « existence a été liée pendant un si grand nombre d'an- « nées dans la maison de Gérard, dans votre maison ! J'ai « partagé vos douleurs, j'ai partagé vos joies; j'ai assisté « au développement de ce grand et beau talent, aux inci- « dents de sa vie privée, à votre union qui l'a rendu si « heureux, à la naissance de votre fils Alexandre, à l'ar- « rivée de sa mère, à votre bonheur domestique, aux pe- « tites boutades auxquelles l'excitait quelquefois l'injus- « tice des hommes, et qui étaient toujours de courte « durée. Travaillant sous lui pendant un si grand nombre « d'années, je suis après vous, madame, celui qui a pu « l'apprécier de plus près. Que de délicatesses de senti- « ment, que de beautés de caractère étaient réunies en lui « aux grandes qualités d'artiste ! Je vous prie en grâce « de m'écrire bientôt, ou de me faire écrire par Alexan- « dre, que j'embrasse avec tendresse, comment ont été « les derniers moments de notre ami, si les souffrances « ont été grandes, ou si peu à peu il s'était accoutumé « tristement à cet état d'inaction? Ne me cachez rien pour « diminuer ma douleur... Mes forces ont rapidement « baissé depuis les derniers sept à huit mois. On ne doit « pas s'en plaindre à l'âge de quatre-vingt-six ans. Je ne « suis pas malade, je travaille encore, même de nuit, « mais seulement pour finir cet éternel et ennuyeux *Cos- « mos ;* je suis surtout accablé par une correspondance « de trois mille lettres par an. Ma maison est un comp- « toir d'adresses...

« Notre amitié date, si je ne me trompe, de quarante « ans. J'ai dessiné un cheval dans l'atelier de Gérard, je « crois, en 1814, et puis un pastel du Poussin chez Steu- « ben en 1815. C'est déjà comme un rêve.

« A Berlin, 26 novembre 1856.

« AL. HUMBOLDT. »

Le nom de Steuben n'est pas mort pour la peinture. Il revit dans son fils Alexandre, celui-là même dont M. de Humboldt parle avec tant d'affection.

LADY JANE.

POÉSIE.

CE QU'ON N'OUBLIE PAS

I.

— Grand capitaine, eh bien ! te voilà vieux et seul,
Car le vide se fait à l'entour des vieillesses;
Mais ton esprit, peuplé de tes jeunes prouesses,
De drapeaux en drapeaux se distrait du linceul.
L'espérance aux vieillards sourit... dans leur mémoire !
Recommence avec nous ton cercle de combats,
D'escadrons terrassés, de remparts mis à bas;
Évoque les plus beaux de tes beaux jours de gloire.

— Je ne m'en souviens pas; je me souviens d'un jour
Où j'étais, pauvre enfant, dans mon lit, tout malade ;
Ma grande sœur me vint chanter une ballade
Si douce, que le mal s'adoucit à son tour !

II.

— Grand politique, eh bien? destitué par l'âge,
Te voilà morne et sombre à ton foyer glacé;
Mais, des bords du cercueil contemplant le passé,
Du poids de ton néant son fracas te soulage.
Redis-nous ces Congrès, où réglant tous les droits,
Des antiques États tu changeais la fortune,
Et ces luttes d'orage où, roi de la tribune,
Tu parlais de plus haut que tous les autres rois.

— Je ne m'en souviens pas, non; mais je me rappelle
Que je fus, au collége, à douze ans, couronné ;
On appelait mon père un père fortuné,
Et ma mère pria longtemps dans la chapelle.

III.

— Mon grand poëte, eh bien ! voilà que tes cheveux,
Rares et blanchissants, pendent sur ton épaule,
Comme sur le roc nu le feuillage du saule.
Mais ton œil d'aigle encor nous lance tous ses feux.
C'est que les souvenirs sont le brasier dans l'âtre
Qui, plus ardent, petille au souffle des hivers!
Comptons tous les lauriers moissonnés par tes vers,
Comptons tous les bravos de ton peuple idolâtre.

— Je ne m'en souviens pas; je me souviens qu'un soir
ELLE me regarda, vaguement inquiète...
Un ange, une déesse, un rêve de poëte!
Et je l'aimai... jamais nous ne pouvions nous voir!

IV.

Ainsi, de tous les biens qui font le sort prospère,
Que nous reste-t-il au départ?
La chanson d'une sœur, le sourire d'un père,
Le rapide aveu d'un regard !

ÉMILE DESCHAMPS.

PROMENADES AUX ENVIRONS DE PARIS.

LONGCHAMP. LES BORDS DE LA SEINE, DE SURESNES A NEUILLY.

Suresne. — Le pêcheur à la ligne. — Le mont Valérien. — Le vin de Suresnes. — Le cabaret du *Puits d'amour*. — Longchamp. — L'abbaye de Longchamp. — Le moulin de la Galette. — Les îles de la Seine. — L'île de M. de Rotschild. — Guinguette de la mère Laporte. — La maison Rouge. — Mardi-Gras et le père Laporte. — Bagatelle. — Marie-Antoinette et le comte d'Artois. — *Parva, sed apta.* — Madrid. — Histoire du château de Madrid. — Le bois de Boulogne. — Hameau Saint-James. — Neuilly. — La frégate-école. — Vers d'autres rivages.

La vigie, à cheval sur le nez du bateau, fumait son cigare en contemplant son image dans l'eau fuyarde.

Le soleil était chaud ; les rameurs commençaient à mouiller leurs vestes rouges ; passagers et passagères dormaient sous leurs chapeaux de paille. Il est si doux de se laisser glisser au fil de l'eau, sous les ombres allongées des peupliers ! L'imagination se plaît à cette façon de voyager, qui berce la pensée en même temps que le corps. La tête renversée, les yeux perdus dans le bleu de l'horizon, on sent l'espace fuir sous soi, et insensiblement cette vieille métaphore du *fleuve de la vie* se mêle à nos rêves. Il nous semble que nous descendons sur une pente inclinée, et nous voudrions descendre toujours ainsi, entre des rives vertes et bleues, à travers les effluves d'un éternel printemps... Tout à coup la vigie leva la tête et cria :

— Suresnes !

— Stop ! répondit le patron.

Les avirons se dressèrent avec une parfaite précision, et la barque glissa lentement au courant de l'eau.

Nous relevâmes le point, et, sans parler de latitude ni de longitude, nous reconnûmes, en effet, que nous étions au village de Suresnes, à trois quarts de lieue sud-est de Nanterre et à deux lieues ouest de Paris.

Chacun fut debout en un moment. L'équipage entier tomba dans un recueillement bien naturel en présence de ce fameux Suresnes, si célèbre par son vin, que les meilleurs vignobles ne pourraient lutter de notoriété avec lui.

La barque allait doucement, comme une épave, au gré



Les canotiers dans leur barque. Dessin de Foulquier.

du courant. Nous laissions derrière nous, à notre droite, des rives charmantes, ombragées de saules, d'ormes et de trembles. Entre les arbres on apercevait de belles prairies, avec leurs vaches rousses, leurs pies craintives et criardes, et leurs maisonnettes cachées, comme des nids, dans l'herbe. Je me serais cru loin de Paris, sur les bords agrestes de la Marne, du côté de Chelles, par exemple.

Mais le pont vers lequel nous voguions ne permettait pas de nous y tromper ; car ce n'est plus en bac que l'on passe de Longchamp à Suresnes, c'est sur un pont de bois.

En approchant de l'arche du milieu, la vigie porta les deux mains à sa bouche.

— Ho ! du pont ! ho !

— Eh bien ? répondit-on.

— En prenez-vous beaucoup ?

— Ne m'en parlez pas ! ils ne veulent pas mordre.

Nous levâmes les yeux et nous aperçûmes à une quarantaine de pieds au-dessus de notre tête un pêcheur à la ligne, armé d'une perche immense et d'une bannière gigantesque. Ce brave homme avait imaginé de pêcher du haut du pont. Sa silhouette se détachait sur le bleu du ciel. Son attitude et la longueur de sa perche lui prêtaient je ne sais quel air grave et solennel. Il était beau à contempler. Au surplus, je ne constate cette rencontre que par un motif : je n'avais jamais vu un pêcheur à la ligne à une si grande hauteur au-dessus du niveau de la rivière. Celui-là ressemblait bien à une de ces ombres de l'enfer du Dante, qui subissent quelque supplice étrange. « Ils ne veulent pas mordre ! » répétait-il de temps en temps. Et la façon mélancolique dont il articulait cette phrase invariable et singulière ressemblait à un gémissement. Son grand chapeau, que j'aperçus longtemps, pareil à la lune des loups, au bord du ciel, me rappelait le lépreux de la cité d'Aoste.

Le pont franchi, nous mîmes en panne pour jouir de l'aspect de Suresnes, qui s'élève en amphithéâtre des bords de la Seine jusqu'à la côte du mont Valérien, autrement dit le Calvaire.

Rien de plus triste que l'aspect de ce monticule aride, flanqué d'un cimetière et couronné d'un fort.

Le peuple de Paris affectionne certaines localités ; rarement ce sont les plus belles. Pourquoi ? Demandez-le-lui. Toujours est-il qu'il préfère Suresnes aux plus jolis villages de la petite et de la grande banlieue. Le dimanche, la route de Longchamp est couverte de Parisiens qui se rendent à Suresnes. D'où vient cette passion ?

Est-ce parce qu'il existe à Suresnes une fondation pour le couronnement d'une rosière, à l'instar de celle de Salency? Est-ce parce que les rois de France, en des temps reculés, faisaient grand cas de ce vignoble? Nullement. Avouons-le de suite: c'est parce que le Parisien éprouve lui-même un amour effréné pour le vin de Suresnes.

Explique qui voudra ce goût dépravé; je me borne à constater le fait. Dites à un Parisien de l'un ou de l'autre sexe: « Nous irons dimanche manger de la galette et boire du vin de Suresnes, » voilà un être heureux.

J'en ai tâté de ce vin! D'abord j'avais eu soin de saisir le barreau de ma chaise; je m'attendais à une attaque rude et sévère. Quelle ne fut pas ma surprise en sentant couler entre mes lèvres un liquide presque rose, d'un goût plat, marécageux, douceâtre, légèrement acidulé! Des groseilles qu'on laisserait moisir dans de l'eau produiraient un breuvage à peu près analogue. J'essuyai mon front; j'en étais quitte à meilleur marché que je ne croyais. Toutefois je n'en comprenais pas davantage la passion du Parisien pour le vin de Suresnes.

Mais il est au fond d'une ruelle sombre et mal pavée un petit cabaret qui n'ouvre qu'au temps des vendanges. Alors d'un peu de suie délayée dans de l'eau le maître du cabaret restaure son enseigne éphémère. On lit au-dessus d'une porte basse: *Au Puits d'amour*. Quelques tables boiteuses, des bancs de bois, se dressent dans une grande salle enfumée, et l'on verse, à trois sous le litre, un petit vin gris, si joli, qu'on le voudrait voir pétiller dans un verre de Bohême. J'en bus un coup, deux coups de petit gris, et ce jour-là, m'en revenant le long de la rivière, il me sembla que la campagne entière se teignait du gris rose que j'avais admiré dans mon verre.

— Nous voulons voir Longchamp, dirent les dames.

— Rien de plus facile, mesdames, répondit galamment le patron, en faisant appuyer la barque à droite; nous y sommes.

— Quoi! c'est là Longchamp?

— Il y a dix ans que je ne manque pas un Longchamp, reprit un autre passagère, et jamais je ne suis venue ici.

— C'est que la plupart des Parisiens, répliqua un savant avec un sourire de fatuité, s'imaginent aujourd'hui que Longchamp n'est qu'une fête, la fête des modes nouvelles. Qui vient ici maintenant? personne. Les équipages ne dépassent guère la barrière de l'Etoile; ceux qui poussent jusqu'au bois de Boulogne tournent au pavillon d'Armenonville ou vont boire un verre de madère à Madrid. Plus de Longchamp!

— Au fait, que viendrait-on faire dans ce méchant hameau, composé d'une dizaine de maisons inhabitées? répliqua l'interlocutrice.

— Comment! qu'y viendrait-on faire? Et qu'y venait-on faire autrefois?

— Je vous avouerai que je n'en sais rien.

— Et le culte des souvenirs, madame! des souvenirs historiques...

— En fait d'histoires, je ne connais que des histoires de sentiment ou des histoires à faire peur. On ne peut pas se souvenir de ce qu'on n'a jamais su.

— Cette proposition est juste, articula le savant; permettez alors que je vous instruise.

— Je permets, pourvu que ce soit amusant.

— Sachez donc qu'il y avait autrefois à Longchamp une abbaye de religieuses de l'ordre de Citeaux...

— Je gage que monsieur va nous dire la date de la fondation, interrompit le patron.

— En 1261, môssieur! et je défie qui que ce soit de me contredire... Et ce fut par Elisabeth, Elisabeth, sœur de saint Louis. Et Philippe le Long y mourut, à l'âge de vingt-huit ans, dans la sixième année de son règne, l'an de grâce 1321, entendez-vous, môssieur?...

— A l'eau, le savant! hurla l'équipage entier.

Le savant se retourna avec une physionomie féroce.

— Continuez, dit méchamment la dame; je vous assure, vous m'intéressez.

— Je les méprise, grommela le savant; d'abord, je méprise tout le monde... excepté moi... mais, pour vous, je veux bien continuer.

— Voilà qui est aimable.

— Et même, ajouta le savant tout à fait apprivoisé, si vous vouliez, nous pourrions aborder; je vous mènerais à quelques pas d'ici visiter ce qui reste de cette vénérable abbaye. L'église et le monastère sont démolis, il ne reste plus qu'un vilain vieux bâtiment à épaisses murailles, dont on a essayé de faire une ferme. Il y a aussi un moulin en ruines où l'on vend de mauvaises galettes. Courons visiter ces monuments d'un autre âge...

— Non, merci bien! interrompit la passagère; ce sera pour une autre fois.

Le savant soupira.

— C'est dommage, fit-il, on n'y voit plus guère que des moellons; mais ce sont des moellons du treizième siècle! Et dire que la cour et la ville, tout le beau monde parisien venaient là les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte dans leurs plus beaux équipages! Il est vrai qu'à ténèbres des voix charmantes, choisies avec soin par l'abbesse, s'y faisaient entendre.

— Vraiment je ne m'étonne plus, dit la dame; donnez-nous à Longchamp une chapelle bien ornée, des messes en musique chantées par des virtuoses, et la foule reviendra au hameau de Longchamp

— Quelle heureuse vie on devait mener dans cette charmante abbaye, assise au milieu d'une fertile et paisible plaine, entre le bois de Boulogne et les rives élégantes de la Seine! Aussi le fils de Mme de Sévigné ne manquait-il pas d'y venir passer de temps en temps quelques mois et s'y remettre l'estomac au sein de la solitude, des confitures et des petits soins de l'amitié.

— Ohé! un cabaret! interrompit la vigie.

On apercevait, en effet, entre les arbres, au pied du pont, les tables d'une guinguette, et l'on pouvait lire au-dessus de la porte hospitalière ces mots, qui charmeront toujours l'œil du Parisien: « Friture, matelote, galette, bon vin à 8. »

— Abordons-nous? demanda-t-on.

— Non, répondit le patron, poussons jusque chez la mère Laporte. Allons, enfants, nageons gaiement!

Les avirons tombèrent sur les systèmes, et la barque vola bientôt comme une hirondelle qui effleure l'eau.

— Qu'est-ce que la mère Laporte? demanda une passagère.

— L'hôtesse de la maison Rouge, répondit un marinier.

Longchamp, Suresnes et son pont, et son triste mont Valérien fuyaient derrière nous. Deux petites îles couvertes de beaux peupliers et de saules verdoyants où les martins-pêcheurs font leurs nids divisaient la Seine en trois bras. Nous prîmes celui du milieu, c'est-à-dire que nous naviguâmes entre les deux îles. Si de temps en temps le sifflet du chemin de fer de Versailles, qui passe sur les hauteurs de Puteaux, ne nous eût rappelés à la réalité, nous aurions pu nous croire dans quelque charmante solitude, à cent lieues de Paris. Notre nacelle glissait entre deux rideaux

de verdure, sur une eau riante et calme que le ciel emplissait d'azur et d'or. De temps en temps des petits poissons verts comme des émeraudes venaient se jouer à la surface, tandis que la bécassine de rivière, jetant un petit cri d'effroi, s'envolait d'une île à l'autre.

Bientôt la petite île de droite cessa. Elle échoue en quelque sorte dans un fouillis de roseaux, de fers-de-lance et de nénufars. La Seine ne formait plus que deux bras séparés par une île d'une grande longueur, ancienne propriété de Mme de Coaslin, et qui appartient aujourd'hui à M. de Rotschild. Cette île contient une fort belle habitation et des bâtiments de ferme. Elle se prolonge jusqu'à Neuilly et se reliait aux deux petites îles de Louis-Philippe par des chaussées en pierre. De sorte que ces îles réunies allaient jusqu'auprès d'Asnières; ce qui pouvait être fort agréable à la famille Louis-Philippe et à M. de Rotschild, mais ne laissait pas d'empiéter sur les droits du public, et d'avoir des inconvénients dont nous fûmes les victimes, ainsi qu'on le verra plus loin.

Nous naviguions donc dans le petit bras de la Seine. L'île nous dérobait Puteaux et ses teinturiers, son hameau de Chante-Coq et les hauteurs peu pittoresques du chemin de fer. C'est sur cette rive gauche, à peu près entre Suresnes et Puteaux, que se trouve le fameux château de M. de Rotschild. Il porte encore les cicatrices de la révolution de Février.

Au moment où nous doublâmes la pointe de la petite île, l'équipage poussa un hurrah frénétique. On venait d'apercevoir la haute cheminée de la maison Rouge sortant du bouquet de verdure qui l'environne. On conçoit l'enthousiasme d'une foule d'estomacs vides exaspérés par une navigation de plusieurs heures.

La maison Rouge apparaissait comme une oasis, sur la rive droite, entre deux plaines grillées du soleil, et bornées par l'éternelle muraille du bois de Boulogne. Le cabaret de la mère Laporte est le seul point du littoral où l'on trouve de l'ombre depuis l'allée de peupliers d'Italie du hameau de Saint-James jusqu'aux bouquets d'ormes du chemin de Longchamp. C'est aussi la seule taverne que l'on aperçoit à l'horizon de ce désert. A la vérité on la voit de loin. O maison Rouge! que de fois, traversant la plaine pendant que le soleil brûlait, ai-je savouré par avance l'ombrage de tes lilas et la fraîcheur de ton petit vin clairet!

C'est là que viennent l'été les canotiers et les familles du dimanche. On y joue au tonneau; on s'y balance à l'escarpolette; on y mange la matelote, la friture, le veau froid, la salade et le lapin sauté. Il y a des jours où les bosquets de la maison Rouge sont tout remplis de petits cris et de joyeux éclats de rire, comme ces buissons où s'abattent soudain des volées d'oiseaux babillards.

En quelques minutes, nos nageurs, couchés sur leurs avirons, nous lançaient au pied de la maison Rouge.

— Ohé! la mère Laporte, ohé! vociféra l'équipage.

Un gamin, nu-pieds et en guenilles, le jeune Mardi-Gras, vint nous ouvrir la barrière placée au sommet d'un escalier, je ne dirai pas taillé dans le roc, mais dans l'endiguement de pierre qui protége le joyeux bâtiment contre la crue des eaux. Je ne dirai pas non plus que nous montâmes à la maison Rouge, nous la prîmes d'assaut et nous nous élançâmes dans la cour en poussant des vociférations tellement sauvages, que le père Laporte sortit de son antre et parut sur le seuil, la bouche ouverte et le bonnet de coton hérissé.

Nous donnâmes l'ordre à l'estimable cabaretier de tout mettre à feu et à sang et de nous servir le plus promptement possible. En attendant, nous fîmes irruption dans les bosquets où des brocs de vin nous aidèrent à prendre patience. L'équipage était en gaieté. L'un chantait, l'autre dansait, un troisième grimpait à l'arbre, un quatrième se pendait à la balançoire. La vigie escalada même le toit de la maison. A la vérité un petit escalier extérieur conduit à ce toit; car il faut vous dire que la maison Rouge n'est pas faite comme toutes les autres. Elle est aussi biscornue que pourrait le souhaiter l'imagination la plus vagabonde. D'un côté elle est haute, sombre, rechignée; deux portes ogivales murées la font ressembler à une église. De l'autre, elle est basse, modeste, et semble à demi enfoncée en terre, comme une yourte du Kamschatka. Le plus bel ornement de cette maison fantastique est une immense cheminée qui attire tout d'abord les regards et met en jeu l'imagination du spectateur.

Nous ne fûmes pas en reste, et nous dissertâmes à perte de vue sur cette cheminée jusqu'au moment ou une *olla-podrida* de lapin, d'oignons, de pommes de terre et autres ingrédients parut sur la table enveloppée dans un nuage de vapeur. Le petit guenillon qui nous avait ouvert la grille, Mardi-Gras, remplissait les fonctions d'échanson et de panetier. Quant à la mère Laporte, elle ne se montra point. Le mère Laporte est-elle un mythe? Pour mon compte, je n'ai jamais eu le bonheur de la contempler. Mais en revanche le père Laporte se manifeste avec la plus grande facilité. On le trouve ordinairement au fond de son antre, coiffé d'un bonnet de coton, le nez chargé d'une ou deux paires de lunettes et comptant des gros sous. Dans le clair-obscur de son auberge enfumée, on le prendrait pour un Metzu sorti de son cadre.

Après le déjeuner, le dé de la conversation roula de nouveau sur la cheminée, et Dieu sait de combien de façons il roula. Un voisin de table daigna enfin nous tirer d'embarras en nous apprenant que la maison Rouge était destinée, au moyen d'une machine, à faire monter de l'eau jusqu'à Bagatelle. Le cabaret était surérogatoire. Quant au père Laporte, il pouvait se glorifier du titre de fonctionnaire hydraulique.

— Bagatelle! dit une dame, voilà un bien joli nom! Qu'est-ce que Bagatelle?

— Ce charmant pavillon que vous apercevez là-bas.

— Allons-y!

Une partie de la troupe se détacha. En moins de cinq minutes nous étions sous les murs de Bagatelle, charmant pavillon planté au bord d'un parc immense qui semble avoir été pris sur le bois de Boulogne.

— Qu'est-ce qu'il y a donc d'écrit au fronton? dit la jolie curieuse.

— *Parva, sed apta.* Ce qui veut dire: Petite, mais commode.

— Petite! mais c'est un vrai château.

— Ce n'était qu'une bagatelle pour un prince du sang. Ce pavillon fut construit par le comte d'Artois, qui, dit-on, en fit cadeau à Marie-Antoinette. Aujourd'hui, Bagatelle appartient, je crois, au beau-frère de lord Seymour. Les destinées des palais sont changeantes.

Le visage collé à la grille, je contemplais, avec cette mélancolie qui s'attache aux choses historiques comme aux tombeaux, la jolie Bagatelle où Marie-Antoinette oublia peut-être mieux qu'à Trianon les soucis de la royauté. C'est que Trianon, en dépit de ses chaumières, de sa laiterie, de ses cascades, de ses rochers et de ses bosquets, ne vaudra jamais pour le repos de l'esprit et du cœur une belle maison isolée au bout d'un bois. L'ombre sévère du palais de Versailles semble se prolonger jusque sur Trianon. Trianon pose. Il pose pour une reine. C'est un dé-

cor façonné avec la nature. Bagatelle n'est qu'une maison admirablement faite et située pour une jeune femme qui veut rêver.

Dans l'ombre verte des allées mes yeux cherchaient instinctivement une belle robe aux reflets changeants, unet ête charmante avec la poudre, et au-dessus de cette tête une ombrelle gracieuse et légère comme un convolvulus renversé... Mais elles ne sont plus les belles et folles têtes d'un siècle qui emporta tant de choses avec lui. Ce « coup d'œil à travers une grille » me rappelait ces vers charmants de M. de Chatillon :

Voici la maison, le jardin,
Où les sentiers bordés de thym
Embaument jusqu'à ma pensée!
Alors que j'allais le matin,
Suivant et perdant en chemin
Ma chansonnette commencée.
Et novembre a tout éclairci
Les buissons et les gens d'ici.
. . . .
On est parti l'hiver venant,
Et seul je reviens maintenant
Voir d'où la gaieté s'est enfuie...

La dame et le savant ne paraissaient pas songer à tout cela. Les Parisiennes sont si pétulantes et les savants si distraits!

— Et plus loin que rencontre-t-on ? disait la dame.

— On trouve Madrid.

— Que voulez-vous dire?

— Je ne parle pas de la capitale de l'Espagne, mais de Madrid célèbre parmi les gentlemen riders. Madrid fut autrefois un beau château bâti par François Ier. Ce fut à son retour d'Espagne que le royal prisonnier de Charles-Quint fit élever ce palais mystérieux et isolé. Pourquoi le nomma-t-on Madrid ? Était-ce en souvenir du château qui avait servi de prison à François Ier ? Une ressemblance quelconque existait-elle entre le monument espagnol et le monument français? L'histoire est fort divisée à cet égard. Certains chroniqueurs prétendent que François Ier, lorsqu'il se retirait au château de Madrid, ne laissait approcher de lui aucun courtisan et vivait aussi solitairement qu'au temps de sa prison.

Le monument se ressentait des lourdeurs des premiers essais de l'architecture grecque à la renaissance. Il offrait au regard une seule masse oblongue assise sur une terrasse bordée d'un large fossé. Il était plus remarquable par ses ornements que par son architecture. Ducerceau en donne une description détaillée qui ressemble à l'inventaire d'un commissaire-priseur. Les galeries et les façades étaient en partie revêtues de briques émaillées et de faïences de Bernard de Palissy. Aussi le peuple donnait-il à Madrid le nom caractéristique de *château de faïence.*

Dulaure raconte que François Ier acheta pour Madrid une tapisserie représentant le *Triomphe de Scipion*. Elle était en soie et or, et fut payée la somme énorme alors de vingt-deux mille écus. On sait quels sacrifices fit ce roi-artiste pour attirer les femmes à sa cour. « Une cour sans femmes, disait-il galamment, est une année sans printemps et un printemps sans roses. »

Qu'on daigne se représenter le bois de Boulogne à cette époque reculée, et l'on comprendra comment le château de Madrid, quoique voisin de Paris, pouvait être considéré comme un lieu de solitude et de retraite. Henri II, qui le fit augmenter de deux pavillons, y passa bien des jours avec cette Diane de Poitiers qui fut en quelque sorte l'incarnation de la renaissance. Charles IX, que sa mélancolie chassait souvent du Louvre et poussait à chercher de sombres retraites en harmonie avec son caractère violent et attristé, venait quelquefois aussi à Madrid. Henri III en avait fait au contraire une sorte de ménagerie. Il y élevait des lions, des tigres, des ours et autres animaux féroces. Une nuit, le roi fit un rêve épouvantable. Il lui semblait que toutes ces bêtes hurlantes le voulaient dévorer. Il ne leur pardonna pas sa terreur, et quand vint le jour il les fit tuer toutes. Les bêtes féroces furent remplacées par des meutes de petits chiens. Ce château fut plus tard offert à Marguerite par Henri IV. Mais c'en était fait de son éphémère splendeur. Madrid fut démeublé. En 1656, il reçut un moment une utile destination. C'est dans cette galante retraite que fut installée la première manufacture de bas au métier. On l'abandonna enfin complétement. Les émaux des galeries se détachèrent sans qu'on daignât les réparer. Les pierres tombèrent, les pariétaires s'accrochèrent à ces ruines, dont le roi Louis XVI ordonna enfin la vente et la démolition. A la place de ce palais une maison de campagne, nommée Madrid-Maurepas, s'élève sous un massif de grands arbres. A côté, sur l'emplacement des écuries, on voit un cabaret de la fashion, le célèbre *Born*, où les dandys vont prendre du madère entre quatre et six heures.

Quant au bois de Boulogne, je ne vous en dirai rien, le *Musée des Familles* vous ayant raconté au long, l'an dernier, son histoire et sa transformation. Je m'aperçois d'ailleurs qu'on s'impatiente de notre absence et qu'on attend après nous.

Nous entendions, en effet, la voix du patron qui s'écriait de sa plus belle basse :

— Allons, en barque! en barque!

Nous ralliâmes promptement la maison Rouge et nous mîmes le cap sur le pont de Neuilly à Courbevoie. La yole fendit l'eau. La fumée de nos cigares montait au ciel, les voiles des dames flottaient au vent, et nous chantions un refrain nautique dont les avirons marquaient la cadence.

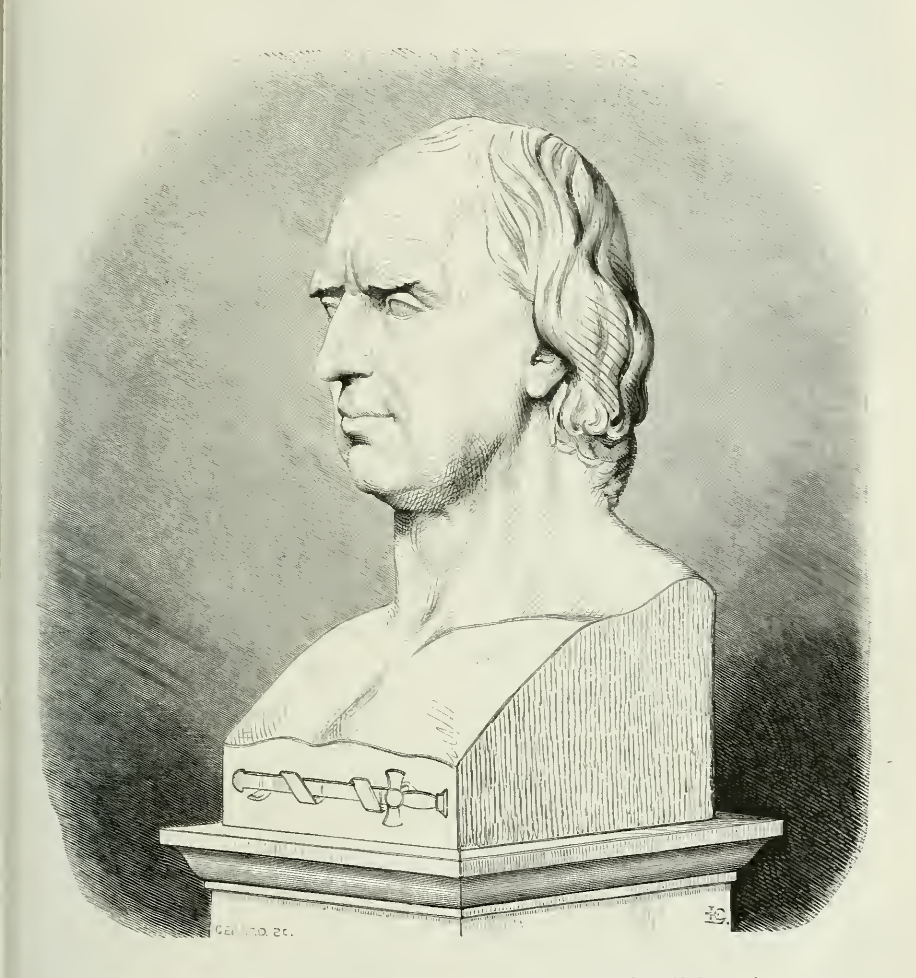
C'est ainsi que nous passâmes fièrement devant Saint-James sans nous laisser arrêter par ses joyeux habitants. Saint-James vaut pourtant bien la peine d'être vu ; il dépend de Neuilly, mais il n'a rien de commun avec ce petit pays de grande route, bourgeois comme la monarchie défunte. Ce hameau est jeté à l'écart entre le bois et l'eau. On n'y voit pas une boutique. Les maisons ont l'air d'être bâties en carton-pierre. On y trouve des échantillons d'architecture moyen âge, des châlets suisses, comme ceux qu'on met sous verre sur sa cheminée.

Tout cela est vernis, colorié, propret comme un décor de pièce nouvelle. Saint-James est peuplé de femmes élégantes, de célébrités de théâtre etc., on y rencontre pourtant quelques familles fourvoyées. Sept ou huit bourgeois obèses ont risqué d'y établir leurs quartiers d'été. C'est à Saint-James qu'on retrouve ces prétendus costumes de campagne qui, sans la banlieue de Paris, n'existeraient qu'à l'Opéra-Comique ou aux Variétés. Les chapeaux de bergère, les robes impossibles, les pantalons du *Prophète* sont naturalisés à Saint-James. Au surplus, Saint-James ne ment pas à son origine. Il a été construit sur le terrain de l'ancien parc de la folie Saint-James. Aujourd'hui c'est une folie éparpillée, voilà toute la différence.

Après Saint-James nous aperçûmes le Neuilly de Louis-Philippe, — qui n'est plus que de l'histoire ancienne ; — nous saluâmes la frégate-école... d'une bordée de sifflets, et nous voguâmes vers d'autres rivages.

Hipp. CASTILLE.

LES PRISONS DU GÉNÉRAL D'ANDIGNÉ.



Le général d'Andigné. Dessin de Chevignard, d'après le buste en marbre de David (d'Angers).

Un mot de Hoche. Un chef-d'œuvre de David Une entrevue au Luxembourg. Bonaparte et d'Andigné. Un dialogue de Corneille. La mémoire de Talleyrand. Le fort de Joux. Travaux de géant et de fourmi. Anecdotes tragi-comiques. La queue du caporal. La gageure imprévue. Un pissenlit. Évasion prodigieuse. Besançon. Portrait du Vendéen. Sa récompense.

Voici un mort de 1857 qu'il ne faut pas laisser dans la foule, car il la domine de toute la taille des héros.

La Vendée appartenant désormais à l'histoire et non plus à la politique, toutes les opinions peuvent admirer les La Rochejaquelein, les Bonchamps et les d'Andigné, comme on admire les champions écossais des études de Walter Scott.

On sait d'ailleurs les deux oracles rendus sur les Vendéens par leurs plus illustres vainqueurs, le général Hoche et l'empereur Napoléon.

Celui-ci, qui s'y connaissait, les a nommés «des géants,» et s'est glorifié d'en être venu à bout.

Quand on demandait à Hoche : — Quels sont les saints du dix-huitième siècle ? Il répondait : — Ce sont quelques gentilshommes et quelques paysans de la Vendée.

Un troisième témoignage non moins frappant est celui qui brille en tête de ces lignes.

Lorsque notre grand sculpteur David (d'Angers), l'inflexible républicain, eut ciselé en petits médaillons de bronze toutes les figures célèbres de notre époque, il voulut aussi payer son tribut aux gloires vendéennes, et il fit son chef-d'œuvre, le tombeau de Bonchamps à Saint-Florent, sur la Loire : puis il tailla dans le marbre, en grandeur surnaturelle, l'admirable buste du général d'Andigné, si bien rendu par le crayon de M. Chevignard.

Quel était donc l'objet d'un hommage si impartial? Quel était ce héros exalté par ses adversaires les plus directs? — Sa vie formerait tout un poëme, tout un roman, tout un drame. Nous n'en saisirons que le point essentiellement pittoresque et curieux : une de ses *quatorze* prisons, — digne pendant de celles du Masque de fer, du baron de Trenck et de Silvio Pellico.

Cette étrange série d'aventures s'ouvre par un prologue que vous lirez en quelques lignes dans toutes les histoires du siècle, — depuis M. de Lamartine jusqu'à M. Thiers, mais dont personne n'a publié encore les détails circonstanciés.

Jugez cependant s'ils en valent la peine.

Le dix-huitième siècle finissait avec le Directoire, — et le dix-neuvième commençait avec le Premier Consul.

Tout avait déjà plié sous l'épée de Bonaparte, — tout, excepté les Vendéens et les Bretons.

Le chef le plus intrépide, l'âme militante de l'ouest, était alors le général d'Andigné, — âgé de trente-quatre ans, comme le futur empereur.

Après s'être combattus à distance, ces deux hommes cherchaient à se voir de près. Les négociations ouvertes pour la paix leur en fournirent l'occasion.

Une lettre, écrite par Joséphine à M. de Tilly, conseiller de Louis XVIII, avait donné quelques espérances aux royalistes. Ils envoyèrent comme ambassadeurs au Premier Consul le chevalier d'Andigné et le baron Hyde de Neuville.

Celui-ci remit au chef de la République la demande d'audience du chef de l'armée royale.

Bonaparte aimait ces hommes d'enthousiasme et de foi. Il saisissait tous les moyens de les attacher à sa cause et à son génie. Il donna rendez-vous à d'Andigné pour le lendemain soir, 27 décembre 1799.

Représentez-vous le cabinet du Luxembourg, où travaillait alors le Premier Consul. Un de nos plus habiles peintres d'histoire, M. Schopin, a fait un tableau minutieux de cette entrevue... Le feu brûle dans la vieille cheminée des Médicis ; une pendule et des vases de marbre, quelques siéges de style grec, une table chargée de cartes, — où Bonaparte a déjà tracé l'Empire ; un homme impassible, assis, la plume à la main, Talleyrand, ministre des affaires étrangères ; debout devant la cheminée, en simple habit de ville (1), Bonaparte ému, les lèvres serrées, les mains derrière le dos ; en face de lui, d'Andigné, calme et digne, dans son uniforme vendéen : voilà toute la mise en scène.

Ces deux hommes sont la Monarchie et la Révolution, le Passé et l'Avenir, prêts à se livrer leur dernier combat ou à se donner la main pour la paix de la France.

— J'ai connu, dit le Premier Consul, un d'Andigné, mon camarade au régiment d'artillerie de la Fère. C'était un brave. Je l'ai retrouvé à Malte, défendant cette île avec les derniers chevaliers de son ordre. Je l'ai emmené en Egypte, où il s'est noblement battu. Il eut une jambe emportée par un boulet ; et moi, qui ne prodigue pas mon estime, je ne la lui ai jamais épargnée. Ce d'Andigné est-il votre parent?

— Je suis son frère aîné, répondit le général.

— Je vous en fais mon compliment.

Et, après quelques autres avances de ce genre, les deux interlocuteurs passent à leur négociation.

Ils tombent d'accord sur la plupart des conditions de la paix. La question religieuse les divisant un moment, Talleyrand plaide pour le Vendéen, et Bonaparte cède de la meilleure grâce.

Mais, arrivés enfin à la véritable pensée de chacun, ils se regardent mutuellement dans les yeux, — et le Consul avoue le premier son but.

— Que voulez-vous être, monsieur d'Andigné ? — général, préfet, ambassadeur? Vous et les vôtres, vous aurez tout ce qu'il vous plaira.

— Moi et les miens, nous ne voulons et ne pouvons accepter de place qu'autour du trône de Louis XVIII.

— Rougiriez-vous de porter l'habit que porte Bonaparte ?

— Nullement ; mais nous ne saurions combattre demain les puissances dont nous étions hier les alliés.

C'était la guerre qui retombait du manteau des négociateurs.

Et l'entretien finit par ce duo terrible, que les Plutarques de la « guerre des géants » graveront sur l'airain de l'histoire :

— Si vous refusez la paix, la République lancera contre vous cent mille hommes.

— Si c'est vous qui les commandez, nous tâcherons de nous montrer dignes de vous combattre.

— La République incendiera vos villes.

— Nous nous retirerons dans nos chaumières.

— La République brûlera vos chaumières.

— Nous nous retirerons dans nos bois.

— La République mettra le feu à vos bois.

— Nous attendrons la République en rase campagne ; et, quand elle aura détruit la cabane du paysan et le manoir du gentilhomme étrangers à la guerre, elle ne nous trouvera qu'où et quand nous le voudrons bien, et avec le temps et l'aide de Dieu nous exterminerons toutes ses colonnes en détail.

— C'est une menace ? s'écria le Premier Consul d'une voix formidable.

— C'est une réponse, — répliqua froidement d'Andigné ; je ne suis point venu ici pour parler de guerre, j'y suis venu pour parler de paix. Nous nous sommes écartés de notre sujet l'un et l'autre ; quand vous le voudrez, nous y reviendrons.

Connaissez-vous dans l'histoire ancienne et moderne beaucoup de dialogues de cette hauteur ? et ne vous semble-t-il pas assister à une tragédie du grand Corneille ?

On a popularisé le discours de La Rochejaquelein à ses soldats : — Si j'avance, suivez-moi ! si je recule, tuez-moi ! si je meurs, vengez-moi !... Les paroles du jeune d'Andigné ne sont pas moins héroïques et ne méritent pas moins l'immortalité.

(1) C'est la seule erreur de M. Schopin ; il a donné à Bonaparte l'habit de général, qu'il ne portait point ce jour-là.

Napoléon s'en souvenait à coup sûr à Sainte-Hélène, lorsqu'il y décerna aux Vendéens le titre de géants.

Talleyrand, qui les écoutait en silence, se les rappela si bien, quinze ans plus tard, — que, devenu alors ministre de Louis XVIII, comme il avait été ministre de Bonaparte, un des premiers hommes qu'il désigna au roi pour la pairie fut le général d'Andigné.

Le Consul et le Vendéen se quittèrent sans avoir traité. Les hostilités continuèrent, et d'Andigné fut vaincu, — non par les forces de la République, mais par le génie de Bonaparte.

Celui-ci appréciait trop les Vendéens pour ne pas savoir les gagner. Au lieu de leur envoyer des coups de canon, il leur adressa cet habile et admirable discours : *La guerre a été jusqu'ici légitime, noble et belle; on a eu raison de se battre; mais, depuis mon avénement, ma parole doit suffire pour garantie à tout le monde !*

Et jamais, en effet, parole ne fut tenue plus magnifiquement. Non content de rendre à la Vendée soumise ses églises, ses prêtres, ses gentilshommes, ses biens et ses franchises, Napoléon lui donna son propre nom pour sa capitale, la dota de routes superbes, de villes toutes neuves, de richesses inconnues, combla ses enfants d'honneurs, toutes les fois qu'ils vinrent à lui, — et noya les derniers germes de la guerre civile dans les sentiments de reconnaissance et d'admiration.

Mais, tout en payant ainsi à cette terre du dévouement et de la foi le tribut de l'estime et de l'affection, — que d'Andigné lui-même avait élevées au comble chez le Premier Consul, — le futur empereur s'assura de la personne de son inflexible adversaire, et lui imposa, de 1800 à 1814, au nom de l'impitoyable raison d'État, les quatorze prisons dont nous parlions tout à l'heure.

Il fallait entendre le héros nonagénaire, au coin de son feu, raconter les merveilleux épisodes de ses captivités et de ses évasions!

C'est le véritable conte de fées des douleurs, de la patience et de l'audace humaines!

Le 3 décembre 1800, un capitaine de gendarmerie, avec vingt-cinq hommes armés jusqu'aux dents, vient arrêter M. d'Andigné à son château de l'Anjou.

— Tant de monde contre une seule personne! dit-il en souriant.

— C'est que vous êtes entreprenant, monsieur.

— Je ne prétends pas le contraire.

— Je vous préviens qu'à la moindre tentative d'évasion, je vous brûlerais la cervelle.

— Vous avez une consigne, suivez-la.

On le mène, de brigade en brigade, jusqu'à Paris, — où on l'enferme au Temple, avec MM. de Suzannet et de Bourmont, anciens chefs vendéens comme lui.

Là, premier projet d'évasion, qui amène la découverte la plus curieuse.

Il s'agissait de se ménager l'entrée d'une certaine cour, gardée par une sentinelle qu'on eût désarmée, et contiguë à une maison louée d'avance, d'où les amis du dehors eussent jeté des échelles de cordes.

A cet effet, d'Andigné affecte une grande passion de jardinage, et M. Fauconnier, concierge du Temple, lui permet d'enlever de la bonne terre dans la cour.

Or, un jour la bêche d'un prisonnier, creusant le fossé voisin, met à nu un cadavre enterré dans de la chaux vive.

Les chairs étaient entièrement détruites. Il ne restait que le squelette, mince et allongé.

On reconnaissait un grand enfant, — et d'Andigné songea de suite à Louis XVII.

Quel autre corps que le sien, en effet, avait pu être enseveli, ou plutôt caché là, — avec tant de précautions, — à quelques pas du cachot où Simon torturait sa victime?

Un des témoins détacha un petit os, — qu'il jura de conserver comme une relique.

Puis le cadavre fut respectueusement recouvert, et chacun désormais évita de s'en approcher.

Le concierge du Temple étant survenu pendant la découverte, d'Andigné le prit à part et lui dit :

— C'est là probablement le corps de Monseigneur le Dauphin?

M. Fauconnier parut embarrassé de la question, et répondit bientôt sans hésiter :

— Oui, monsieur, c'est bien là le corps du fils de Louis XVI.

D'Andigné voulut, sous la Restauration, constater par une enquête ce fait capital dont les témoins vivaient encore. Il recula devant la douleur de la duchesse d'Angoulême, que cette enquête eût désespérée sans la convaincre.

L'année suivante, après avoir traversé les prisons de Dijon et de Salins, d'Andigné était écroué au fort de Joux (1), toujours avec Suzannet.

Des casemates fortifiées; des sentinelles à toutes les portes; cinq enceintes garnies de canons; — trois cents pieds de rochers à pic! Voilà ce que les captifs entreprirent de surmonter par un travail inimaginable.

Ils se créèrent d'abord des relations extérieures; leurs correspondances s'établirent sous les formes les plus impossibles.

Ils débouchaient une bouteille : le bouchon contenait un billet. Ils découpaient une volaille : elle était farcie de lettres ou d'outils. Des provisions leur arrivaient dans un panier : le double fond dissimulait des cordes ou des couteaux; ou bien les pieds étaient creux, et contenaient des ressorts de montre taillés en scie, pour couper des barreaux de fer massif!

Et comment les captifs dérobaient-ils ces ressorts aux visites journalières des gardiens? En les cachant dans leurs chapeaux, entre le feutre et le maroquin.

D'Andigné fit son plan d'évasion, en se promenant avec ses geôliers sur une terrasse, à trois cents pieds en l'air entre le sol et les nuages. D'un côté, se dressait la tour de Mirabeau, du nom de cet illustre captif. De l'autre côté, la tour de Gramont. A droite et à gauche, des batteries de canon enfilant tous les chemins; et, au-dessous des enceintes de la forteresse, des masses de rochers abruptes, dont l'aspect seul donnait le vertige.

Or, d'Andigné s'aperçut que des enfants qui jouaient en bas se frayaient un passage à travers ces rochers, jusqu'au pied de la dernière enceinte.

— Très-bien! se dit-il; je suis aussi leste que ces enfants; je saurai passer où ils passent.

Mais il lui fallait avant tout un plan du fort. Il y travailla huit mois, — et il parvint à le tracer à peu près.

Alors il gagna le cantinier qui le nourrissait. Cet homme lui mit, chaque matin, un paquet dans son lit, et y trouva le paquet à porter au dehors. Ce fut la première boîte aux lettres de la prison.

Quand le messager arrivait dans le jour, il fallait détourner l'attention du caporal surveillant.

Une fois, d'Andigné avait essayé en vain d'y parvenir.

(1) Prison d'État, sur les frontières de la Suisse, à trois quarts de lieue de Pontarlier.

Le maudit caporal ne quittait pas des yeux le cantinier, à qui Suzannet avait un gros paquet à remettre.

— Tiens! caporal! s'écrie tout à coup d'Andigné, que portez-vous donc là sur la queue?

C'était une plaque de cuivre, indiquant le numéro de chaque demi-brigade.

En même temps, le captif saisit ladite queue, et force le caporal à détourner la tête, jusqu'à ce que le paquet disparaisse avec le messager.

Un autre jour, c'était le chirurgien du fort qui remettait des lettres aux prisonniers, en leur tâtant le pouls. Malheureusement, le commandant l'accompagnait parfois, — et il était plus attentif encore que le caporal.

— Cette casemate n'a que six pas de long, — dit un matin le docteur au commandant.

— Je vous défie de la parcourir en moins de huit pas, répliqua celui-ci.

— Combien pariez-vous?

— Une demi-pistole.

— Soit! Essayons tous deux!

Et voilà ces deux grands corps se fendant et se disloquant à l'envi, — pendant que Suzannet reçoit en passant du bon docteur un billet précieux, — qui était la seule cause de la gageure!

— Je me contenais de mon mieux, disait le général d'Andigné, nous rapportant cette aventure cinquante ans après, mais un spectateur indifférent eût ri aux larmes en voyant notre geôlier perdre avec tant d'efforts sa demi-pistole.

Le billet ainsi escamoté contenait les fameux ressorts taillés en scies et destinés à couper les barreaux des casemates.

Dès le lendemain, Suzannet et d'Andigné étaient à l'ouvrage, — mais quel ouvrage, bon Dieu!

Couper, la nuit, avec des parcelles d'acier, un premier rang d'énormes barres de fer au dedans; — puis en couper de même un second rang au dehors, — et le tout sans en laisser la moindre trace visible le jour, aux yeux des gardiens; — et le tout aussi pour arriver à se suspendre, par une nuit bien sombre, à des draps, à des couvertures et à des rideaux, le long d'une rampe de rochers affreux, au-dessus d'un abîme de plusieurs centaines de pieds!

Voilà le but auquel tendaient les captifs, — comme des âmes du purgatoire au paradis.

Après plusieurs semaines de travail, les barreaux intérieurs furent coupés, et les scies commencèrent à attaquer les barreaux extérieurs.

Chaque soir, les deux captifs jouaient au trictrac, de dix heures à onze environ. Leur partie achevée, ils éteignaient toute lumière, conservaient un peu de feu et masquaient leur fenêtre d'une couverture.

Alors, le travailleur enlevait les barreaux coupés de la fenêtre, se trouvait en dehors dans une espèce de cage de quatre pieds, exposé au givre et à la neige fouettés par le vent, — en regard du corps de garde d'où l'on pouvait le découvrir au moindre souffle et à la moindre lueur. Là, courbé en deux, à tâtons, gelant et grelottant, il sciait le fer avec son ressort de montre; il sciait, sciait, sciait, à petits coups et à petit bruit, avançant d'un millième de ligne par heure, cassant ou perdant son outil à chaque instant, rentrant pour le raccommoder ou en prendre un autre; — jusqu'à ce que n'y tenant plus, couvert de neige, épuisé de froid et de fatigue, il rentrât dans sa chambre et se fît relever par son compagnon.

Puis, avant le jour, il fallait tout cacher et tout remettre en place, et passer des heures encore à rétablir les barreaux coupés, — à force de papier brouillard, de cales de bois, de débris de ressorts, de colle de poudre à friser et de rouille factice pour dissimuler les jointures!

Or, voilà qu'à moitié de ce chemin de Sisyphe, le cantinier inquiet lâche pied, — et supprime lettres et outils d'un seul coup.

Mais d'Andigné savait parer à tout événement. Il rétablit sa correspondance sur les marges des livres qu'il reçoit de Pontarlier; — et il découvre ainsi un nouveau restaurateur qui lui envoie des scies dans des salades, des volailles et des côtelettes, — bravement apportées par l'innocent caporal au cadogan.

Bref, après vingt-deux mois de cette patience et de cette industrie miraculeuses, — après ces travaux de géants et de fourmis, de taupes et de castors, cent fois détruits et cent fois recommencés, — après avoir scié enfin ligne à ligne les barreaux de leur cage, démoli pierre à pierre leurs cheminées avec des clous (1), fabriqué une corde de deux cents pieds avec leurs rideaux, leurs draps, leurs couvertures et tous les bouts de ficelle à leur portée, — Suzannet et d'Andigné réglèrent leurs comptes, et prirent congé de leurs hôtes dans la nuit du 16 août 1802.

Ils déposèrent dans un sac l'argent qu'ils devaient pour leur dépense, — avec une note indiquant chaque chose à payer.

Puis Suzannet commença son trictrac à dix heures, causant à haute voix, comme s'il eût discuté avec son partenaire. Pendant ce temps-là, d'Andigné coupait avec son petit couteau cent trente-cinq mailles de treillage. A onze heures et demie il éteignit toutes les lumières, — et brûla, non sans émotion, le double fond du panier qui avait couvert ses correspondances.

A une heure et demie, par un clair de lune intermittent, les deux captifs se trouvèrent dans leur cage extérieure. Ils attachèrent en double aux barreaux de fer leur immense corde d'étoffes, — et d'Andigné, s'y accrochant à la grâce de Dieu, se lança le premier dans l'abîme de ténèbres... et d'espérance...

A dix pieds au-dessus du sol de la première cour, il s'aperçut que la corde était trop courte...

Il la lâcha néanmoins, tomba sur les marches d'un escalier et roula jusqu'au corps-de-garde, dont sa tête manqua d'enfoncer la porte. Il devait se tuer mille fois dans cette chute. Il se releva sain et sauf, et ressaisit la corde allongée, pour faire descendre son compagnon.

Les voilà réunis à leur première étape. Ils tirent à eux leur échelle d'étoffes, la traînent jusqu'au sommet des rochers, l'attachent à une gouttière, et descendent encore de trente ou quarante pieds. Là, nouvelle et terrible sur-

(1) M. d'Andigné racontait avec un sentiment exquis l'histoire d'une pauvre plante qui fut sa consolation pendant ces épreuves indicibles. C'était un humble pissenlit, qui avait pris racine devant sa fenêtre, à la place même où il travaillait chaque nuit, au milieu des débris de terre et de mortier arrachés de la muraille. « Le plus bel oranger d'une serre royale ne reçut jamais, disait-il, des soins plus assidus et plus minutieux. Je le ménageais autant par attachement pour lui que pour éloigner les soupçons de la garde. Avant de recommencer l'ouvrage qui l'avait produit et qui pouvait le détruire, je ne manquais jamais d'en attacher les feuilles ensemble, de le protéger par quelque abri sûr; — puis de le découvrir et de le délier avec précaution, lorsque j'allais le quitter; — de l'arroser même pour lui rendre sa fraîcheur, si j'avais fait quelque chose qui pût l'altérer. Pendant le jour, je le contemplais sans cesse à travers ma fenêtre, — et je lisais comme une espérance dans ses feuilles vertes et prospères. Si je l'avais trouvé flétri ou mort, j'aurais désespéré de mon évasion. » — Ne croyez-vous pas lire un chapitre de la *Picciola*, de Saintine?

prise! Une partie de la corde s'est rompue et le reste devient inutile! Il faut s'arrêter en chemin, ou risquer sa vie sur la pente du roc. — Tandis qu'ils délibèrent, une poignée d'orties vient à la main de Suzannet et il roule à quatre-vingts pieds, entraînant un flot de pierres avec lui. D'Andigné le croit mort, et n'entend que l'écho de sa chute... O miracle! Il reconnaît sa voix qui l'appelle!... Plus d'hésitation! Il le suit en s'accrochant à tout ce qu'il trouve; il arrive contusionné, meurtri, les habits en pièces, — mais vivant comme Suzannet. Il le ranime avec un peu de kirschwasser dont il s'est muni; et tous deux achèvent leur descente jusqu'au pied de la montagne, à l'embranchement des deux routes de Genève et de Neufchâtel.

Un paysan, qui voit ces deux hommes tomber des nues, au milieu d'une avalanche de pierres, s'enfuit épouvanté en faisant le signe de la croix...

Suzannet et d'Andigné le font aussi, mais pour remercier Dieu; et, bravant toute recherche, avec des passeports datés de Fontainebleau, ils voyagent tranquillement jusqu'à cette ville, — où ils se reposent en sûreté, chez des amis fidèles; — Suzannet même allant dans le monde et chassant *incognito* dans la forêt de Bonaparte, — tandis que les commandants et soldats du fort de Joux passaient



La marquise de la Rochejaquelein, auteur des Mémoires. Dessin de Fellmann. (Page suivante.)

devant un conseil de guerre, et que la prison vidée si lestement s'ouvrait à un captif aussi historique mais moins heureux : le fameux Toussaint-Louverture, qui mourut, huit mois après, dans la casemate voisine de celle de d'Andigné.

Ab unâ disce omnes. Jugez par cet exemple des quatorze prisons du général vendéen. Citons encore pourtant son aventure à Besançon, où il fut écroué en 1804 (1). M. de Bourmont, prisonnier comme lui, mais un peu moins surveillé, put lui faire passer un plan de la citadelle, des ressorts de montre et des cordes. Il n'en fallait pas davantage à d'Andigné, qui mit trois mois à préparer son évasion. La comédie et le drame intervinrent dans ces préparatifs: il avait parié avec le commandant, qui le traitait avec courtoisie, qu'il s'échapperait avant la fin de juillet. Mis en éveil par sa gageure, par quelque soupçon, quelque bruit peut-être, ce commandant arrive un jour à l'improviste dans la chambre de son prisonnier :

— On m'assure, lui dit-il, que vous sciez les barreaux de votre fenêtre.

Le visage de d'Andigné ne trahit pas la moindre émotion.

(1) Aventure racontée par M. de Pontmartin, qui a publié une remarquable biographie de d'Andigné.

— Regardez, et touchez vous-même ! répliqua-t-il.

Le commandant s'approche de la fenêtre, touche deux barreaux, essaye de les ébranler, les trouve intacts, et se retire tranquillisé. Un heureux hasard avait permis qu'il mît la main sur les deux seuls barreaux que le prisonnier n'eût pas encore sciés : le surlendemain, celui-ci s'échappait. Il avait gagné son pari ; mais à quelles conditions ! Il faisait, ce jour-là, un vrai temps d'évasion, si pluvieux et si sombre, que d'Andigné, suspendu sur l'abîme et cherchant à enfoncer un piquet pour se soutenir le long de ce mur à pic, calcula mal ses distances, glissa, et finalement fut forcé de sauter de trente pieds de haut. Il se releva tout en sang, un pied horriblement foulé, le corps meurtri, les mains écorchées jusqu'à l'os. N'importe ! c'est ce que, dans ces temps d'héroïsme, on appelait être sauvé. Il se sauva, en effet, trompa, par le calme de ses réponses, les gendarmes qu'il rencontra, fit, dans cet état, trois lieues à pied, six à cheval, et put gagner un abri sûr (1).

Le chevalier, depuis comte d'Andigné, lieutenant-général et pair de France (Louis-Marie-Auguste-Fortuné), était né à Angers, en 1765, d'une famille qui avait donné des héros à Philippe-Auguste, devant Saint-Jean-d'Acre ; à saint Louis, devant Damiette, — et qui avait fourni jusqu'à quatorze capitaines à l'armée de Henri IV.

D'abord aspirant, puis major de la marine, attaché à l'armée des princes en 92 et 93, officier général en Vendée et en Bretagne, mêlé à tous les grands combats de l'Ouest, de 1793 à 1815, aussi supérieur au conseil qu'à l'action, commandant sage et habile, soldat chevaleresque et impassible, négociateur intègre et consommé, homme du devoir quand même et de la ligne droite inflexible, héros de la tête au cœur, et du premier jour au dernier, — il a emporté avec lui non-seulement une des plus pures gloires, mais encore une des plus hautes vertus de la monarchie française.

(1) Les deux évasions du général d'Andigné (Joux et Besançon), ont été peintes par M. Schopin, avec la plus saisissante fidélité de détails.

Car il est mort à quatre-vingt-douze ans, comme il avait vécu, comme mouraient les *saints de l'Anjou*, ses frères d'armes, comme Bayard et Lesdiguières, comme Bonchamps et Cathelineau ; — s'en allant, disait-il avec un sourire, parce qu'on ne peut pas rester toujours ; prêt au départ, le crucifix aux lèvres, — ainsi qu'il l'était, soixante ans plus tôt, le fusil à la main.

Grand spectacle pour notre génération maladive et d'une ardeur factice, — dit M. de Pontmartin, que ces caractères tout d'une pièce, à la fois simples, tranquilles et robustes, qui, au repos, semblaient presque taciturnes et somnolents à force d'être sûrs d'eux-mêmes, et qui, aux occasions décisives, trouvaient dans leur épargne d'incroyables ressources de vigueur, de patience, de sagacité et de finesse.

David (d'Angers), qui avait étudié la Vendée toute sa vie, a eu raison de la personnifier, en marbre impérissable, dans la magnifique tête du général d'Andigné. Cet homme complet et exceptionnel résumait, en effet, le gentilhomme et le paysan, le chrétien et le guerrier, l'apôtre et le martyr vendéens, avec toutes les saillies et toutes les profondeurs de leurs caractères ; — y compris leur vertu la plus rare et la plus sublime : l'abnégation absolue dans le dévouement.

Aussi, malgré tous les honneurs qu'il reçut sans les chercher, sa longue carrière n'a-t-elle jamais eu qu'une récompense vraiment digne de lui, dans la noble compagne de la seconde moitié de son existence, — âme d'élite et supérieure comme la sienne, que Dieu lui avait réservée pour charmer son repos acheté si vaillamment, et pour assurer à son nom des héritiers capables d'en soutenir la gloire. « Une telle épouse fut le sourire et le rayon de cette vie austère et forte ; la beauté, la grâce, l'esprit et le cœur, toutes les fleurs matinales s'associant à ce beau soir, qui n'avait connu jusque-là que les bruyères de l'Anjou et les pariétaires des prisons. »

PITRE-CHEVALIER.

LA MARQUISE DE LA ROCHEJAQUELEIN (1).

Le rêve d'une aveugle. La vie de dévouement La cour et la Vendée. 1793. Douleurs héroïques. Hécatombe de famille, 1815-1870. Mots charmants de Mme la Rochejaquelein. Son cœur. Ses mémoires.

Quelle est cette vieille dame presque aveugle que nous apercevons au coin d'une antique cheminée, dans un salon de la ville d'Orléans ? Ses mains sont occupées à tricoter de gros bas de laine, dont on devine la pieuse destination. Elle interrompt son travail, et ses yeux sans regard deviennent immobiles. Elle rêve probablement aux jours passés. Quelle vision de la jeunesse évoque-t-elle ? Sa vie a dû être paisible et heureuse, car de beaux cheveux blancs couronnent sa tête, et ses lèvres ont l'habitude du sourire. Se voit-elle jeune fille, recevant au milieu d'une fête les hommages dus à son rang ou à ses charmes ? Non ; son sourire est doux, en effet, mais sérieux et presque sévère. Revoit-elle l'autel où sa mère l'a conduite pour l'unir à celui qu'elle aimait ? Non. Elle pense sans doute à son premier enfant ? Non encore. Cette rêverie, calme et pure comme un dernier jour d'automne, c'est le souvenir d'une vie tout entière qui n'a eu qu'un but, le dévouement ; qu'une pensée, le devoir ; qu'une espérance, le ciel. C'est le souvenir des combats, des épreuves et de la sainte gloire de la marquise de la Rochejaquelein.

(1) Morte presqu'en même temps que le général d'Andigné, comme si ces deux grandes âmes de la Vendée eussent pris rendez-vous au ciel.

Elevée jusqu'à l'âge de dix-sept ans au milieu de la plus élégante cour de l'Europe (celle de Marie-Antoinette), Mlle de Donissan fut mariée, deux années après, à son cousin M. de Lescure.

L'orage de la Révolution gronda presque aussitôt sur cet heureux ménage. Louis XVI enjoignit à M. de Lescure de rester en France au poste du devoir. Menacé toutefois d'une arrestation à Paris, il partit avec sa femme pour son château de Clisson, près de Nantes.

Bientôt, aux ordres qui leur viennent de la Convention, les populations de l'Ouest s'émeuvent, les villages se soulèvent, et les paysans viennent chercher dans leurs manoirs ces chefs de vingt ans qui doivent en faire des soldats invincibles. La guerre des Géants commence, et les

gars de la Vendée et de la Bretagne vont tenir dix mois en échec les quatorze armées de la République.

C'est dans les *Mémoires de Mme de la Rochejaquelein* (Mlle de Donissan) qu'on doit lire les féeries de cette épopée homérique. C'est là que, sans y songer, peignant des merveilles de courage, elle se montre à la hauteur de ces luttes que le cœur admire et que la raison déplore. C'est là qu'on la voit, conservant la timide pudeur d'une femme, tandis qu'elle puise dans sa foi et dans son dévouement l'audace et l'intrépidité d'un héros. Tantôt elle va à cheval porter des dépêches dans les villages, au milieu des embûches et des dangers de toutes sortes. Tantôt elle panse les blessés, remonte les âmes abattues; ou, agenouillée devant les calvaires au milieu des hameaux en feu, elle prie pour ceux qui vont mourir. Plus loin, c'est encore elle, marchant à l'avant-garde de l'armée; sa fille est dans ses bras; et lorsqu'elle s'arrête, c'est pour relever son mari expirant.

Mais ce n'est pas assez de douleurs; il faut soustraire aux outrages la dépouille du général; et, plus encore, il faut la quitter, après l'avoir furtivement ensevelie!

Alors commence une vie impossible pour Mme de Lescure. Soutenant sa mère et sa fille, elle erre à travers les campagnes dévastées, couverte de haillons, souffrant du froid et de la faim. Elle met deux enfants au monde dans une misérable cabane. Plus tard, afin de conserver un asile à celles pour qui elle est tout, elle se livre aux soins des bestiaux et aux plus humbles travaux d'une ferme.

Pendant ces épreuves inouïes, M. de Donissan, son père, après des prodiges de valeur au dernier combat de Savenay, avait été fusillé à Angers par les républicains. Ce n'est rien encore : deux enfants sont enlevés à Mme de Lescure; un seul lui reste, et il va mourir à son tour.

Cédant alors aux avis de sa mère, l'héroïne se décide à profiter de l'amnistie; elle rentre dans sa terre de Citran, en Gascogne. Mais, en même temps qu'on la signalait comme un des chefs de l'insurrection, elle était portée, — contradiction barbare, — sur la liste des émigrés; de sorte qu'il lui faut pendant dix-huit mois, sous peine de mort, chercher un refuge en Espagne.

C'est dans cet exil qu'elle commença à écrire ses *Mémoires*, — simple chef-d'œuvre du cœur, devenus si justement populaires. Après huit ans consacrés à pleurer ses chers morts, Mme de Lescure céda aux instances de sa mère en épousant, en 1802, M. Louis de La Rochejaquelein.

Douze années de repos furent consacrées à l'éducation d'une nombreuse famille, dont faisait partie le marquis de La Rochejaquelein, l'éloquent député de la droite, — aujourd'hui sénateur de l'empire. Mais la foi politique de la veuve de Lescure exigeait de nouveaux sacrifices. Les Cent-Jours venus, Louis de La Rochejaquelein, son mari, s'élance en Vendée; les vieux soldats de son frère Henri accourent à sa voix; et, au sanglant combat des Mathes (juin 1815), notre héroïne devient veuve une seconde fois.

La Restauration de 1815 arrivée, elle employa son crédit à soulager les débris de l'armée vendéenne, à laquelle les Bourbons préparaient pour récompense... une amnistie.

Après 1830, Mme de La Rochejaquelein se retira à Orléans. Qu'aurait-elle fait désormais à Paris? Sa politique, malgré son principe inébranlable, était surtout un sentiment, mais un sentiment qui ne faisait pas taire la raison. Quoique tolérante au dernier point, il y avait chez elle des répugnances insurmontables.

Elle n'aurait jamais consenti, disait-elle avec un esprit charmant, à entrer dans la Terre promise, s'il eût fallu pour cela traverser la mer Rouge.

— C'est dans sa miséricorde, disait-elle une autre fois (vers 1832 sans doute), que le bon Dieu m'a rendue aveugle; il n'a pas voulu que je visse ce qui se passe autour de moi...

Pendant les vingt-cinq années que Mme de La Rochejaquelein passa à Orléans, Dieu seul put compter les bienfaits de sa main droite, ignorés de sa main gauche. Une suprême douleur l'attendait dans cette retraite; son second fils, Louis, après avoir tenté la dernière expédition vendéenne, alla mourir loin de la terre de France, pour la cause d'un prince étranger.

Vers les derniers temps, en proie au mal qui la tuait, sa résignation ne l'abandonna pas. Elle avait vu la mort sous tant de formes, et elle savait si bien que c'était le commencement de la vie! Elle s'éteignit le 15 février 1857, entourée de ses enfants en pleurs, et assistée par Mgr l'évêque d'Orléans, qui n'avait jamais conduit à Dieu une âme plus belle et plus grande. La ville d'Orléans a réclamé en vain, comme une relique, le cœur de l'héroïque Vendéenne, qui aurait trouvé un abri si digne à l'ombre de la statue de Jeanne d'Arc. Suivant sa volonté dernière, ses restes ont été portés en Vendée, dans les caveaux de Saint-Aubin, destinés à recevoir tous les membres de sa famille.

Et maintenant, relisez les *Mémoires* de la marquise de La Rochejaquelein. Aucune biographie ni aucun portrait ne vaudront ces pages si simplement admirables.

LADY JANE.

REVUE DE L'ANNÉE 1857 (1).

LE BARON DESNOYERS, GRAVEUR.

Nous reprenons la revue des morts notables de 1857, et nous donnons le pas au baron Desnoyers. A tout graveur tout honneur..... dans le *Musée des Familles!*

Auguste Boucher Desnoyers naquit à Paris, en 1779, d'une famille honorable et bien posée. Des revers de fortune le poussèrent, — comme pis-aller, — dans un art qui devait l'illustrer et l'enrichir. Il travailla d'abord dans l'atelier de Lethière. Un essai de gravure sur une plaque de fer-blanc attira l'attention du graveur Darcis, qui l'employa à ébaucher quelques-unes de ses planches. Desnoyers n'avait que dix-sept ans lorsqu'il publia, d'après Grévedon, une *Bacchante* qui eut beaucoup de succès. Une autre gravure au pointillé, *Vénus désarmant l'Amour*, valut au jeune artiste un prix de 2,000 francs à l'Exposition de 1799. C'est alors qu'il entra dans l'atelier du graveur A. Tardieu et qu'il entreprit l'étude du burin et de l'eau-forte. Chargé par les administrateurs du Musée de reproduire la *Belle Jardinière* d'après Raphaël, il entreprit cette grande œuvre à vingt-cinq ans, et il entra dès lors dans sa véritable voie. Enfin, la gravure du *Bélisaire* d'après Gérard accrut sa réputation et la popularisa.

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

A part quelques rares exceptions, c'est aux chefs-d'œuvre de Raphaël que Desnoyers consacra désormais son beau talent. Nous citerons les principales planches de ce consciencieux artiste ; elles sont, du reste, dans la mémoire de tout le monde : *la Vierge au donataire, la Vierge au linge, la Vierge à la chaise, la Visitation, Sainte Catherine d'Alexandrie, la Vierge au berceau, la Transfiguration, la Vierge au rocher* de Léonard de Vinci, *la Vierge de Saint-Sixte* et *les Muses et les Piérides,* d'après Périno del Vaga, etc., etc.

Jamais carrière d'artiste ne fut plus hautement encouragée. M. Desnoyers entra à l'Institut en 1816, fut nommé officier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Michel en 1822 ; premier graveur du roi en 1825 et baron en 1828. N'ayant plus d'honneurs à gagner depuis cette époque, il se borna à devenir millionnaire.

Homme du monde distingué et artiste éminent, chacun applaudissait d'ailleurs à son élévation.

Le 18 février 1857, M. Halévy a énuméré sur sa tombe, dans un excellent discours, ses brillants et solides titres de gloire.

J.-B.-A. LASSUS, ARCHITECTE.

Notre-Dame sauvée, la Sainte-Chapelle restaurée, Saint-Séverin complété, Saint-Germain-l'Auxerrois réparé ; Saint-Nicolas, de Nantes et de Moulins, Saint-Pierre, de Dijon, l'église de Belleville, créés de fond en comble : telles sont les œuvres principales de Lassus, le premier architecte religieux de notre siècle. Ces splendides édifices, — surtout Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, Saint-Nicolas de Nantes et de Moulins, — parlent assez haut pour nous dispenser de tout éloge. La mort prématurée de Lassus a donc été un malheur pour l'art chrétien.



Lassus, architecte ; de Lacretelle, de l'Académie française ; le baron Desnoyers, graveur. Dessin de Franck.

Cet habile architecte était né à Paris en 1807. Il entra à l'école des Beaux-Arts en 1828, au plus beau moment de la fièvre romantique. Le moyen âge faisait fureur. On l'étudiait à la plume, au crayon, au burin, à la truelle. Lassus le comprit mieux que personne, car il en saisit la véritable grandeur : l'architecture gothique, ogivale. Il l'a défendue et réhabilitée, — contre les préjugés académiques, — non-seulement par ses œuvres de pierre, mais encore par ses publications savantes dans les *Annales archéologiques* de M. Didron.

C'est là, dit M. Alfred Darcel, qu'il a combattu et renversé pour jamais la classique prétention d'imiter les temples antiques avec d'autres matériaux, sous un autre climat, pour une autre civilisation et une autre religion que celles dont ces temples sont les muets témoins. Il prouva, par exemple, que l'église de la Madeleine, construction antique en apparence, n'était dans son essence et son ossature nécessaire et cachée qu'une église ogivale, et se moqua avec raison du prétendu rationalisme de ses adversaires. Aux ordres antiques qu'on lui jetait à la tête, il opposa cette loi des édifices de la période ogivale, loi qu'il avait trouvée, d'après laquelle l'homme aurait servi de module ou plutôt d'échelle à toute la construction. Dans l'architecture antique, que la construction soit grande ou petite, l'unité varie avec les dimensions, de sorte que tout édifice est toujours à peu près le même édifice. Dans l'architecture ogivale, au contraire, les dimensions des parties restent sensiblement les mêmes, leur

nombre seul varie ; de telle sorte que le chapiteau placé sous les yeux et le chapiteau placé à la naissance des voûtes étant de même hauteur, cette hauteur étant une fraction à peu près constante de celle de l'homme, celui-ci peut immédiatement établir un terme de comparaison entre lui et les membres de l'édifice les plus éloignés. De là cette impression de grandeur qui saisit celui qui entre dans une cathédrale gothique, et qui ne lui laisse deviner les dimensions de Saint-Pierre de Rome qu'au moyen de termes de comparaison accidentels.



Nena-Sahib et sa cour, soldats, esclaves (le bourreau à droite, au fond, grande barbe). Dessin de J. Worms. (P. suiv.)

Dès l'année 1835, Lassus visait la Sainte-Chapelle, — son chef-d'œuvre, — et obtenait une médaille d'honneur à l'Exposition par son projet de restauration de cette châsse merveilleuse.

En 1828, à Saint-Germain-l'Auxerrois, il rétablit toutes les traditions gothiques : autels, grilles et stalles, murailles peintes, — vitraux légendaires, etc.

Lassus n'a guère fait qu'une construction civile, et cette

construction est une des curiosités de Paris : c'est l'hôtel du prince Soltykoff, avenue Montaigne, — brique et pierre, style du quinzième siècle, — avec une salle voûtée, à deux nefs, magnifique écrin des bijoux cosmopolites qui forment la collection de l'illustre voyageur.

Ce beau talent n'avait reçu la croix qu'en 1850, — et il n'a été récompensé dignement qu'après sa mort, par son glorieux convoi sous les voûtes de Notre-Dame, d'après les ordres formels de l'archevêque de Paris !

CHARLES DE LACRETELLE.

C'était un des doyens de l'Académie française, qui n'en manque jamais. Il y était entré en 1811, à la place d'Esménard. Richelieu seul occupa le fauteuil plus longtemps; il y dormit soixante annees, sans y apprendre un mot d'orthographe. Le titre littéraire et sérieux de Charles de Lacretelle est son *Histoire du dix-huitième siècle*, œuvre pleine de conscience et de talent. A quatre-vingt-dix ans, il écrivait encore des choses fines et gracieuses, — notamment son épître aux jeunes gens de notre époque, — qui ne savent que jouer au wisth, à la bouillotte ou à la Bourse, — et qui concentrent leurs passions dans le cigare et le porte-monnaie.

Donnez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien !

dit le jeune octogénaire à ces vieillards en cheveux blonds.

LE GÉNÉRAL CAVAIGNAC.

Vous êtes né sous l'étoile des braves; vous êtes sorti au premier rang de l'École polytechnique; vous avez combattu quinze ans en Algérie ; vous y avez gagné tous vos grades à la pointe du sabre, et les princes eux-mêmes, quoique républicain, vous ont confié l'épée de la France. Une révolution vous a pris colonel, vous a fait gouverneur, général, ministre, président du Conseil, chef de l'Etat, presque roi. Vous avez sauvé en trois jours Paris et l'Europe contre la plus effroyable tempête du siècle, et vous vous êtes retiré, comme Cincinnatus, sans autre récompense que l'estime publique. Vous n'êtes point tombé du pouvoir, mais vous en êtes descendu, — devant un autre élu du suffrage populaire. Alors le bonheur domestique est venu remplacer la gloire à votre foyer tranquille. Une épouse charmante et dévouée, un enfant qui portera votre beau nom, des amis fidèles et nombreux, les joies de la fortune et de la considération vous entourent dans votre hôtel à Paris, dans votre château à la campagne. Tout à coup, par un beau jour d'automne, vous descendez gaiement les degrés de votre perron, devant le sourire de votre femme et les jeux de votre fils unique ; vous faites quelques pas sur les feuilles de vos arbres, entre les dernières fleurs de vos massifs; une défaillance vous prend au cœur ; — vous vous affaissez, vous tombez ; on vous rapporte à votre épouse et à votre enfant; vous êtes mort d'un anévrisme.

Et, le lendemain, il ne reste plus de l'ancien chef d'Etat que la fumée des mousquets déchargés sur sa tombe, et qui dessine entre ciel et terre cet immuable refrain des choses d'ici-bas :

Sic transit gloria mundi.

Ainsi a vécu et a passé, en effet, EUGÈNE CAVAIGNAC.

Sa veuve, avec un admirable dévouement, n'a voulu confier à personne le soin de ramener de la Sarthe à Paris les restes du général. Ils ont été déposés dans sa chaise de poste, où elle a pris place, ayant en face d'elle M. Piscatory, ancien ministre de France à Athènes. Mme Cavaignac était accompagnée de son tout jeune fils, qui, jetant des regards inquiets sur la dépouille inanimée de son père, disait par instants : « Il me semble que papa dort bien longtemps ce matin. »

Le général Cavaignac était né à Paris le 15 octobre 1802 ; — il est donc mort à cinquante-cinq ans environ.

PRADEL. LEFÈVRE DEUMIER. CASTIL-BLAZE. LÉON BATTU, etc.

Le célèbre improvisateur Eugène de Pradel était oublié avant de mourir : triste revers de sa brillante profession! Cependant son talent de versificateur était trop réel, — et son nom a fait trop de bruit dans le monde pour qu'il n'en reste pas quelque chose après lui, — ne fût-ce que ce compliment à Béranger, déjà cité dans notre *Mercure*. Le chansonnier, croyant mettre Pradel *à quia*, lui avait donné les mots *chat* et *nuage*.

Pradel répondit immédiatement :

Vous croyez que chat et nuage
S'accoupleront malaisément,
Et vous cherchez sur mon visage
A deviner tout mon tourment.
Les rapprocher n'est pas m·rveille,
Mon couplet doit vous le prouver :
Quand un *chat* se gratte l'oreille,
C'est qu'un *nuage* va crever.

Quelques jours après, nouveau tournoi. C'était à Fontainebleau. On parlait de la pluie et du beau temps, surtout de la pluie, très-fréquente dans la belle forêt royale. — J'aimerais mieux y être noyé que de m'y promener en parapluie ! s'écria Béranger. — Cela se conçoit, répliqua aussitôt Pradel :

Nous savons tous que Béranger,
Ne se sert pas de parapluie.
D'un meuble pourquoi se charger
Quand il fatigue et qu'il ennuie?
A d'autres il laisse le soin
De lui rester toujours fidèles,
Un aigle n'en a pas besoin :
Il peut se couvrir de ses ailes !

M. de Longchamp, qui était témoin, nous adresse ce souvenir, — avec le couplet suivant, improvisé à une fête de l'Hôtel-de-Ville.

On avait lancé à Pradel les mots *génie* et *épinards*. Un ambassadeur se récria sur l'impossibilité, et offrit au poëte, comme dédommagement, le nom de *Napoléon*.

— J'accepte les trois mots, dit Pradel.

Et il chanta, sans même réfléchir :

Napoléon, de race plébéienne,
Ne rêvait pas un si bel avenir ;
Quand on le vit écolier dans Brienne,
Nul n'eût pensé qu'il devait tant grandir.
Aiglon lancé dans sa course infinie,
Et de lauriers couvrant nos étendards,
Napoléon révéla son *génie*,
En recevant la graine d'*épinards*.

A Melun, en 1835, il remplit des bouts-rimés, sur le sujet *Dieu Sauveur :*

Sur le mont sourcilleux qui n'a pas de *cratère*,
De sa religion répandant la *chaleur*,
Et fondant son plus beau *mystère*,
Un Dieu voulut mourir à côté d'un *voleur*.

Il dédaigna le sceptre, il honora la *bêche*,
Il jeta sur le monde un grain de *liberté*,
Se fit craindre des rois, au sortir de la *crèche*,
Et vécut dans la *pauvreté*.

Trois ans plus tard, à Troyes, un cercle de jolies femmes lui jette le mot *gouttière*, et reçoit à l'instant cette galante réponse :

Une fleur doit, pour s'embellir,
Etre d'abord bien exposée
Sous les caresses du zéphir
Et sous les gouttes de rosée.
L'Aurore de ses tendres pleurs
Lui prête l'éclat, la lumière. .
Je vois ici beaucoup de fleurs
Qui se trouvent sous sa *gouttière*.

Les dernières semaines de 1857 ont enlevé coup sur coup trois noms à la littérature : Lefèvre-Deumier, Castil-Blaze et Léon Battu.

Lefèvre-Deumier avait été du premier cénacle romantique avec Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Henri de Latouche, Soumet, Emile Deschamps.

Il a écrit plusieurs ouvrages très-remarquables : deux romans, *Sir Lyonel d'Arquenay*, et les *Martyrs d'Arezzo*, les biographies de Victoria Colonna et d'Œhlenschlœger, quelques volumes de poésie, l'*Herbier*, les *Confidences*, les *Vêpres de l'abbaye du Val*, les *Promenades d'un solitaire*, et enfin, la veille de sa mort, le *Couvre-Feu*, qui a été son testament.

Ces œuvres, publiées par l'auteur lui-même avec trop de luxe typographique, vont se répandre sous une forme plus accessible, — et placer Lefèvre-Deumier au rang des meilleurs poëtes et des premiers prosateurs de notre époque.

M. Lefèvre-Deumier, dit M. Paul d'Ivoy, était doué d'un cœur généreux et chevaleresque. En 1831 et 1832, il se passionna pour la cause polonaise, se rangea dans l'armée de l'insurrection et fut l'un des aides de camp du général en chef.

Les revers de fortune qui avaient assombri la fin de sa vie n'avaient rien ôté à l'animation et même à l'enjouement de cet esprit distingué et sympathique.

Il était depuis quelque temps bibliothécaire au palais des Tuileries.

On sait que Mme Lefèvre-Deumier est un de nos sculpteurs les plus habiles et les plus gracieux.

— Castil-Blaze était en général un homme de beaucoup de savoir et d'esprit, — et en particulier un de nos librettistes et critiques musicaux les plus compétents.

Il a longtemps fait le feuilleton musical du *Journal des Débats*; il a publié dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux-Mondes* plusieurs séries d'articles fort remarqués, tels que l'histoire de la danse, l'histoire du piano, l'histoire de l'opéra, etc., etc. Il a publié aussi des ouvrages pleins de science et d'intérêt, notamment *Molière musicien*.

Ce qui a le plus contribué à la célébrité de Castil-Blaze, ce sont ses traductions des chefs-d'œuvre de Rossini, de Mozart et de Weber, qu'on lui doit d'avoir fait connaître en France. Moins heureux comme musicien, Castil-Blaze n'a pas eu de succès lorsqu'il a fait jouer son opéra-comique de *Pigeon vole*.

— Léon Battu avait débuté avec éclat dans la littérature dramatique, — par *Jobin et Nannette*, un bijou des Variétés, plusieurs livrets charmants des Bouffes-Parisiens, et enfin la *Reine Topaze*, ce grand succès du Théâtre-Lyrique. Il s'est éteint à la fleur de l'âge et du talent, au milieu des regrets universels. Ses amis, MM. Guinot et Achard, nous révèlent des détails pleins d'intérêt sur ses derniers moments.

Dévoré par la phthisie, à vingt-neuf ans, raconte le premier, son doux et joli visage portait, dès l'hiver dernier, l'empreinte de la mort. Au bal costumé donné par Offenbach, Léon Battu et deux de ses amis avaient eu l'idée de se peindre la figure pour tout travestissement. L'un des amis s'était enluminé de bleu, l'autre de rouge; Battu s'était peint le visage en blanc. Sous cette couche de plâtre, il était si effrayant et avait si bien l'air d'un cadavre, qu'à son entrée dans le salon un frémissement parcourut l'assemblée et une jeune femme s'évanouit.

A son retour de Bade à Paris, au commencement de l'automne, les sinistres pressentiments lui arrivèrent. Ce fut alors qu'il écrivit à un de ses amis, en renonçant à une comédie qu'ils avaient eu le projet de faire ensemble :

« Je donne ma démission de collaborateur dans cette pièce. Nous en ferons une autre cet hiver, à moins que d'ici là je ne donne une démission plus grave. »

Bientôt il ne se fit plus d'illusion et perdit tout espoir. Il voyait le terme fatal et il l'attendait avec une mélancolique résignation. Dans les derniers jours, il disait chaque soir à sa mère :

— Je crois bien que ce sera pour cette nuit, ma bonne mère. Reste auprès de moi; je veux que tu sois là quand je m'en irai.

Il y a trois ou quatre ans, Battu avait échappé à la mort par un singulier hasard.

Après avoir passé l'hiver en Italie, il quittait Naples pour revenir en France, et il avait arrêté son passage et sa cabine sur un des bateaux à vapeur de la Méditerranée.

Le jour du départ de ce bateau, un Anglais et sa femme, qui habitaient le même hôtel que lui, vinrent le supplier de leur céder sa place et sa chambre sur le paquebot complétement occupé.

— Nous ne pouvons pas différer notre départ au delà de cette semaine, lui dirent-ils, et si nous ne partons pas sur le bateau d'aujourd'hui, nous serons obligés de prendre celui qui part vendredi prochain.

— Et, reprit l'Anglaise, l'idée de partir un vendredi me cause d'inexprimables angoisses.

Battu céda sa place avec une gracieuse obligeance.

Le bateau à vapeur sur lequel partirent l'Anglais et sa femme périt dans la traversée. Aucun des passagers n'échappa au désastre.

Le paquebot du vendredi n'éprouva pas le moindre accident, et Battu arriva sain et sauf à Marseille.

Son heure n'était pas venue, mais ne devait pas tarder.

Il y avait plus d'un mois, ajoute Amédée Achard, que Léon Battu, prévoyant sa fin, avait demandé un *Requiem* à son ami Gevaert le compositeur. Gevaert le lui avait promis. Deux fois, il le lui rappela; puis, il ne lui en parla plus. Trois jours avant sa mort, Léon Battu lui prit la main : — Et ce *Requiem*, y as-tu pensé? dit-il... Hâte-toi...

Le *Requiem* a été chanté aux obsèques du poëte, à Saint-Eugène. Gevaert l'avait écrit la veille, les yeux pleins de larmes. Et tout Paris l'a écouté avec un attendrissement facile à concevoir.

NENA-SAHIB.

La formidable insurrection des Indes a éclipsé tous les événements, — l'incompréhensible Nena-Sahib a dominé

tous les personnages de 1857; — même l'entrevue de Stuttgard, l'inauguration du Louvre, l'ambassade du schah de Perse, la mort de Béranger, le camp de Châlons, etc., — toutes choses dont nous avons parlé, d'ailleurs, dans nos CHRONIQUES mensuelles.

Place donc à Nena Sahib, — et à son armée, — et à sa cour, et à ses bourreaux, — dessinés par M. Worms, d'après des documents authentiques.

Mais comme Nena-Sahib est une énigme, nous en avons demandé le mot à une dame; — et voici ce que nous répond ce sphinx de Paris sur le sphinx de l'Inde Orientale. P.-CH.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

J'étais hier chez la charmante Mme de B..., à laquelle il ne manque, pour être déclarée avec cent autres *la femme la plus spirituelle de Paris*, qu'une de ces choses dont le hasard vous dote en passant: un nom illustré d'une façon quelconque, un million de fortune, une prétention, ou... une aventure.

Douze ou quinze personnes causaient... comme on cause si rarement aujourd'hui.

Après avoir parlé de tout et de mille choses encore, on en arriva à l'insurrection de l'Inde et au fameux Nena-Sahib.

— Qu'est-ce donc que ce Nena-Sahib? s'écria une jolie dame, fort éprise du merveilleux; est-ce un prince des *Mille et une Nuits?* Est-ce un barbare et un sauvage? Est-ce un gentleman anglais? On a déjà écrit sur son compte vingt notices qui semblent incompatibles.

— Bah! répondit un sceptique, c'est un mythe que ce héros, c'est un symbole et un nom! Vous croyez à Nena-Sahib, madame! Vivent les femmes pour la foi!

Un personnage qui s'était tenu silencieux jusque-là prit alors la parole. C'était un Anglais revenu depuis peu de l'Inde.

— Nena-Sahib existe bien réellement, dit-il; il y a même deux Nena-Sahib, et je les ai vus l'un et l'autre à Cawnpoor. Je vais donc essayer de satisfaire la curiosité de madame, ajouta-t-il en se tournant vers la jolie questionneuse.

Voici le portrait du premier Nena-Sahib; il ressemble beaucoup au second.

Nena-Sahib a presque quarante ans; il ignore lui-même la date précise de sa naissance. Sa taille est petite; ses cheveux et sa barbe noirs, son front étroit et déprimé, jusqu'à lui donner l'air d'un idiot. Ses yeux, grands et clairs, durs et vifs, ont des regards humides qui sont d'une singulière puissance, surtout quand il sourit. Ses lèvres sont minces et serrées. Sa parole est mordante et ordinairement brève. Mais s'il s'anime, il arrive promptement à l'éloquence; alors la métaphore orientale abonde, il éblouit, il persuade, il entraîne. L'effet produit, il s'arrête et rentre dans son calme; on dirait que c'est un autre qui a parlé.

Nena-Sahib fut, tout jeune, adopté comme fils par Badjee-Rao, l'ancien peishawa, qui, dépouillé de ses Etats par la conquête anglaise, vivait à Bithoor d'une pension de cinquante mille livres sterling. Non content de le désigner pour son successeur, le vieux rajah lui avait donné un palais et de somptueux jardins, situés à Cawnpoor, sur les bords du fleuve sacré (le Gange). En retour il ne lui demandait que sa fidélité et ses conseils.

Près de mourir, et voulant laisser une partie de ses biens à son frère Djelid-Rao, le vieillard fit appeler son fils adoptif, le nomma son exécuteur testamentaire, lui confia ses trésors et ses papiers, et expira tranquille sur sa foi.

Le soir même de cette mort, Nena-Sahib quitta la ville, après avoir fait enfermer les héritiers de son bienfaiteur. A la tête d'une bande armée, il alla guetter, sur la route de Benarès, le frère du peishawa qui, informé de sa maladie, accourait avec sa famille.

L'attente dura près de deux jours. Enfin, la caravane paraît, elle approche de la ville, conduite par Djelid-Rao lui-même. Tout à coup une troupe de cipayes fond sur elle, blesse le chef, tue deux de ses enfants, une de ses femmes et quatre de ses serviteurs. Puis les survivants de la troupe sont conduits enchaînés à Bithoor, où ils vont rejoindre dans la citadelle les autres héritiers du rajah.

Le lendemain, un appareil de mort est dressé dans la prison même. Nena-Sahib paraît, suivi du grand juge, qui porte les pièces relatives à la succession.

Les héritiers sont sommés, sous peine de la vie, de reconnaître l'usurpateur pour rajah. Alors celui-ci, saisissant les papiers, les déchire en mille pièces; et, présentant un acte de renonciation en règle, force les captifs à l'approuver.

Personne n'osa protester et chacun signa.

La scène change aussitôt, l'échafaud préparé est démoli, le bourreau, le juge et le spoliateur disparaissent..., mais les victimes restent en prison.

Depuis, Nena-Sahib s'est vanté de ce coup de main comme d'un exploit glorieux.

Ici le narrateur s'arrêta un instant.

— Voilà pour la moralité du héros, mesdames, reprit-il. Maintenant, il faut que je le relève à vos yeux, et que vous retrouviez le prince des féeries orientales. Nena-Sahib unit le noble courage d'un lion à l'astuce sanguinaire d'un renard.

Un jour, j'assistais, avec lui, à une chasse périlleuse sur les bords du Gange. Un tigre énorme, blessé et furieux, traqué par une foule d'ennemis, se jeta sur Nena-Sahib avec toute la rage du désespoir. Le cheval de l'Indien fut renversé du choc. Celui-ci, se relevant d'un bond, attendit, immobile et l'arme au poing, la seconde attaque de son adversaire. Nous étions tous saisis d'épouvante. Un rugissement formidable partit du nuage de poussière dans lequel les deux champions étaient enveloppés. Quand il se dissipa, on put voir l'Indien souriant, calme et impassible, et le tigre terrassé se roulant sur le sol dans les convulsions de l'agonie. Nena-Sahib lui avait déchargé à bout portant son arme dans la tête.

Je n'oublierai ce tableau de ma vie.

Mais assez d'horreurs! mesdames. J'ai fini avec le premier Nena-Sahib. Voulez-vous connaître le second?

— Oui! oui! le second! s'écria tout l'auditoire, fort intrigué.

— Nena-Sahib II, continua l'Anglais, porte avec la dernière élégance le frac et les gants blancs européens. Il figurerait dignement à Hyde-Park ou au bois de Boulogne, monté sur le fringant cheval qu'il conduit avec une grâce achevée. Tous les coursiers d'ailleurs lui vont également et il a gagné vingt prix dans tous les *steeple-chases*. Au pistolet, à l'escrime, au fusil et à l'arc personne n'égale son habileté. Il parle le plus pur anglais, et presque sans accent. Il a traduit en hindou la tragédie d'*Hamlet*. Il adore Shakspeare et lord Byron; il sait par cœur Victor Hugo, qu'il a lu en français, et il a pris à ses heures des leçons d'italien.

Aimez-vous mieux le voir, mesdames, revêtu du riche costume de sa nation? Suivons-le au café ou *cercle* de Cawnpoor. C'est un lieu enchanté, où se réunissent les officiers de la garnison. Le Gange passe dans ses jardins;

la nuit, il s'illumine des feux du Bengale. Voyez Nena-Sahib : il est nonchalamment étendu dans une barque, il écoute, perdu dans une douce rêverie, les accords harmonieux qui lui viennent du salon, ou bien il cause avec les officiers des arts, de la littérature ou de la politique européenne. Dans ces moments-là, sa figure rayonne, il est presque beau.

Préférez-vous encore le retrouver avec moi dans un salon de Lucknow (la ville sainte), où je le vis un soir chez le gouverneur anglais? La conversation roulait sur la musique ; le rajah en parla avec feu. Boïeldieu et Adolphe Adam étaient ses compositeurs de prédilection ; j'en suis fâché, mesdames, pour ceux qui n'aiment pas la musique facile ; mais vous conviendrez qu'aux Indes il est permis d'être un peu arriéré. Je ne vous cacherai pas que Nena-Sahib n'aime pas les symphonistes allemands, et que les mélodies italiennes l'attristent ou lui paraissent bouffonnes.

Il rêve pour son pays une musique nationale, et il nous en parla, ce soir-là, d'une façon saisissante. Puis, comme pour donner une idée de ce qu'il réclamait, nous le vîmes avec stupeur se diriger vers le piano!

Là, après avoir laissé ses doigts errer quelques instants, il exécuta un morceau que j'entends encore. C'était quelque chose de suave, de brillant, de sauvage à la fois. Il y avait comme un reflet de la vie indienne tout entière, de sa nonchalante paresse sous son ciel éclatant, de ses réveils convulsifs et de ses périlleuses aventures. L'auditoire était subjugué, enthousiasmé ; et la fantaisie s'acheva au milieu d'applaudissements frénétiques. Le prince et l'artiste jouissaient doublement du succès.



Portrait de Dunglas Home, d'après le *Monde Illustré*. (Page suivante.)

Enfin, mesdames, pour qu'il ne manque rien au portrait que je vous ai esquissé, il me reste à vous montrer le côté de mon personnage qui vous intéressera le plus.

Nena-Sahib est susceptible de tendresse! Oui, il aima éperdûment une jeune Anglaise, miss Marguerite O'Sullivan, nièce d'un capitaine de Highlanders.

Sa passion le rendait timide et tremblant, c'est à peine s'il osait parler à l'objet de son culte. Assis dans l'embrasure d'une fenêtre, il suivait d'un regard mélancolique chaque mouvement de la jeune Anglaise, et ses yeux se mouillèrent souvent en la contemplant dans une muette extase.

Miss Marguerite était réellement une suave créature. Atteinte de ce mal de poitrine qui met une auréole au front de ses jeunes victimes, elle avait au suprême degré les charmes des filles de notre nation. Ses pieds délicats touchaient à peine la terre, et l'on cherchait à ses épaules des ailes qu'elle semblait avoir repliées par modestie. Ses grands yeux bleus avaient une expression touchante que je n'ai vue qu'à elle seule ; et quand ils tombaient par hasard sur le rajah, celui-ci tressaillait comme au choc d'une étincelle électrique.

Le mal dont elle était atteinte fit tout d'un coup de rapides progrès. Nena-Sahib allait plusieurs fois le jour chercher des nouvelles. Il ne dormait plus, ne mangeait plus, n'abordait plus personne; ses longues journées s'écoulaient dans des courses folles à travers la campagne.

Un jour on lui annonça que miss Marguerite était morte, et chacun crut qu'il allait mourir à son tour.

Il allait passer des heures entières sur sa tombe, pleurant et se lamentant à la manière des Orientaux. Enfin il tomba gravement malade, et ne reparut qu'au bout d'un mois en public, pâle et défait comme un cadavre : c'est à peine si on pouvait le reconnaître.

Pendant longtemps on l'entendit s'écrier à de courts intervalles et comme involontairement : Pauvre Marguerite ! pauvre Marguerite ! Souvent des larmes coulaient de ses yeux sans qu'il parût s'en apercevoir. Il se récitait à lui-même des vers de Byron peignant l'état de son âme, ou il restait plongé dans de silencieuses rêveries (1).

Depuis lors, on ne dit pas que cet homme étrange ait jamais eu d'attachement pour aucune autre femme.

En revanche, les deux Nena-Sahib (qui n'en font qu'un, vous l'avez déjà deviné) ont livré au fer, aux flammes, à tous les supplices les mères et les épouses, les sœurs et les filles des gentlemen qu'ils charmaient au cercle de Cawnpoor et au salon de Lucknow.

Ainsi parla l'Anglais; et ma conclusion, s'il vous la faut, est celle-ci :

Nena-Sahib est un véritable Indien et des plus féroces de l'espèce, qui a revêtu la peau d'un Européen, c'est-à-dire le frac, les gants blancs, la science et les arts, toutes les armes de la civilisation, pour mieux réussir à chasser de son pays la civilisation même et à le replonger dans le fanatisme et l'esclavage, à condition qu'il en deviendra le fétiche et le tyran.

C'est, en un mot, le contraste complet, le rôle retourné du Brutus de l'ancienne Rome.

LADY JANE.

Nous ajouterons à la curieuse lettre de notre collaboratrice un fait rapporté par le célèbre romancier Charles Dickens, — et qui montre, en effet, chez Nena-Sahib, le bout d'oreille indien sous la peau du gentleman.

— Après une visite faite au maharajah, dit l'illustre voyageur, celui-ci m'invita à l'accompagner jusqu'à Cawnpour. On amena la voiture du Nena. C'était un joli landau de fabrique anglaise; l'attelage était irréprochable, mais les harnais, faits sur les lieux étaient en cuir de qualité inférieure ; des cordes réunissaient en plusieurs endroits les parties brisées. Le cocher, mal et salement vêtu, était armé d'un fouet à moitié brisé. Près de lui, une façon de matamore, mi-soldat, mi-valet, armé d'un sabre et d'une dague ; derrière, deux autres gardes ou domestiques.

Le rajah, trois de ses parents et moi nous occupions l'intérieur. Pendant la route, Nena soutint la conversation. Je lui fis compliment de son équipage anglais. — Il y a peu de temps, fit-il, j'avais une voiture et des chevaux bien meilleurs; le tout me coûtait vingt-cinq mille roupies. J'ai fait brûler le landau et abattre les chevaux. — Pourquoi donc ? lui demandai-je. — C'est que, répondit-il, le fils d'un sahib de mes amis se trouvant gravement malade, le père et la mère de cet enfant se décidèrent à l'envoyer changer d'air à Bithoor. Je prêtai mon équipage. Pendant le trajet, le malade mourut, le cadavre fut ramené à Cawnpoor. Vous concevez que je ne pouvais m'en servir désormais.

Il est bon de faire remarquer qu'un Indien regarde comme un malheur d'être obligé de vendre ce qui lui a appartenu. — Mais, dis-je au Nena, que ne donniez-vous voiture et chevaux à un ami, chrétien ou musulman ? — Impossible, répliqua-t-il, le sahib aurait appris la chose; il eût été affecté d'avoir été la cause de la perte que j'éprouvais. Mieux valait brûler l'un et tuer les autres. »

(1) Voyez, pour la confirmation de tous ces faits, le remarquable travail de M. Eugène Pergeaux dans le *Courrier de Paris.*

ENCORE M. D. HOME.

Encore une énigme de 1857 dont on nous demande le mot, — encore un personnage dont on réclame le portrait. Voici le portrait fort ressemblant (le *Monde illustré* et M. Henri Delaage sont notre caution) ; quant au mot de l'énigme, nous n'en savons pas plus aujourd'hui qu'en avril dernier. (Voir notre article de cette époque.)

On nous promet de nous mettre personnellement et directement en rapport avec le célèbre évocateur d'esprits; nous vous promettons, à notre tour, le procès-verbal exact de la séance.

En attendant, voici un des derniers et des plus amusants exploits de M. Home, selon la chronique semi-sérieuse du bois de Boulogne et du faubourg Saint-Honoré.

— Tout le monde, à Paris, connaît M. de X..., et chacun a remarqué l'air soucieux qu'il promène depuis un mois au pré Catelan. Habituellement, la sérénité de son visage témoignait du bonheur qui lui a toujours souri. C'est un homme qui a eu voiture depuis l'âge de discrétion. Dans sa première jeunesse, un léger patrimoine, dont il mit le capital en coupe réglée, lui permit d'avoir cabriolet et tilbury. Plus tard, un riche mariage le mit en mesure de continuer et d'augmenter ce luxe. Il a perdu sa femme il y a environ deux ans, et, telle était la bonne trempe de sa philosophie, que depuis longtemps déjà il avait retrouvé sa sérénité accoutumée. L'épouse défunte lui a laissé toute sa fortune, sous une condition verbale, dit-on. S'il faut en croire les menus propos du monde, elle lui a fait promettre au lit de mort qu'il ne se remarierait pas. Et pourtant, vers la fin de l'automne, on a parlé d'un second mariage qu'il avait en vue et dont il paraissait, en effet, s'occuper très-sérieusement.

M. de X... se trouvait à la dernière séance que donnait, il y a quelques jours, Home, le magicien américain dont on parle tant et toujours. C'était dans un des salons les plus considérables du faubourg Saint-Honoré, et le faiseur de prodiges, qui partait le lendemain pour je ne sais quel pays, voulait se surpasser, afin de laisser des souvenirs profonds et durables. Il mit en jeu tous ses moyens, toute son influence électrique, tous ses prestiges, et jamais il ne s'était montré plus surprenant.

Malgré la merveilleuse habileté de l'opérateur, quelques-uns des assistants ne se laissaient pas convaincre, et dans ce nombre était M. de X... Il se tenait fièrement, sceptique et railleur, le sourire de l'incrédulité sur les lèvres, en face du magicien ; puis il s'approcha et dit :

— Moi aussi, je veux faire l'épreuve.

— J'y consens, répondit gravement l'Américain.

— Vous accomplirez pour moi votre grand miracle ; vous me ferez toucher l'invisible main d'une personne morte.

— Volontiers. Mettez votre bras sous le tapis de cette table, et dites-moi quelle main vous voulez presser.

— La main de ma défunte femme, reprit M. de X... un peu étourdiment.

Aussitôt il cessa de sourire, et il pâlit.

— C'est étrange, dit-il, je sens en effet la pression d'une main froide. Mais à quel signe reconnaîtrai-je que c'est la main de ma femme?

— Vous allez voir, reprit le magicien.

M. de X... jeta un cri de douleur, et fit le geste d'un

homme qui dégage avec effort sa main d'une étreinte obstinée.

Sa main dégagée apparut aux regards des assistants, sillonnée de longues égratignures.

Il avait reconnu la main de la défunte et compris le motif du coup de griffe.

Comment M. Home opère-t-il de pareils tours? C'est son secret. Robert Houdin, de Caston ou Brunnet nous le diront peut-être un de ces jours.

Mais M. de X... n'en est pas moins très-frappé du sortilége. De là son air soucieux, et peut-être aussi la rupture de son projet de mariage. —

REVUE LITTÉRAIRE.

Il a paru en 1857 plusieurs ouvrages importants ou curieux. Ne pouvant les examiner ici d'un seul coup, nous parlerons bientôt avec détail de ceux qui le méritent, et particulièrement de ceux qui s'adressent aux familles. Notre Revue littéraire est en retard sous ce rapport; nous en convenons et nous allons nous remettre au courant. Nous signalerons dès aujourd'hui, parmi les publications de l'année, deux livres d'une actualité saisissante : *Les Anglais et l'Inde*, par M. de Valbezen (chez Michel Lévy), et l'*Histoire de l'empereur Nicolas*, par M. Alphonse Balleydier, notre collaborateur.

L'ouvrage de M. de Valbezen est plein de détails exacts et curieux sur le grand empire qui fixe en ce moment les yeux du monde. On jugera des contrastes qu'il offre à chaque page par le tableau suivant d'une capitale hindoue :

— On voit partout ici, dit-il, la civilisation et la barbarie côte à côte. Voici le dix-neuvième siècle sous les espèces d'un bel équipage et d'une jeune miss parée des dernières modes de Paris ; cet Indien à moitié nu, monté sur un char primitif et criard, appartient au siècle du roi Porus et des équipées du dieu Brahma. Le contraste est surtout frappant le jeudi soir à la promenade des bords du Gange. Aux alentours est assemblée une cohue de dandys à cheval, de briskas et de phaétons remplis de femmes élégantes qui savourent à la fois la brise du soir et les mélodies européennes. Appuyez un peu sur la gauche, à cinquante pas d'un chapeau de Mme Laure ou d'un cheval de pur sang, aux bords de la rivière, une foule cuivrée fait ses ablutions dans les eaux saintes ; et si vous regardez bien au milieu des flots, vous découvrirez sans doute quelque cadavre d'Hindou qui descend le fleuve du Gange. A quelques pas des plus beaux hôtels sont des huttes misérables et des mares fétides, d'où s'élèvent les miasmes qui déciment les populations.

LA CHAMBRE DE L'EMPEREUR NICOLAS.

L'*Histoire de l'empereur Nicolas*, par M. Balleydier, écrite longuement sur les lieux, fourmille de révélations intimes sur le dernier czar. Nous recommandons à l'auteur pour une édition prochaine la description suivante que nous tenons d'un témoin fidèle, et que nous avons notée pour compléter la biographie de Nicolas, publiée dans le tome XIII du *Musée des Familles*, page 177. C'est un des plus étonnants exemples de la simplicité dans la grandeur.

— La personne qui me servait de guide au palais de Saint-Pétersbourg, écrivait notre touriste, ne m'avait pas dit où nous allions. Elle me fit entrer dans une pièce voûtée, de dimensions très-étroites, éclairée par une seule fenêtre qui donne sur la cour. Cette chambre est à la fois un cabinet de travail et une chambre à coucher. Devant la fenêtre est placé un bureau. Un portefeuille entr'ouvert, un dossier d'État, quelques feuilles de papier et des plumes, un mouchoir froissé y gisent en désordre.

Une chaise de paille sert de fauteuil au maître de ce bureau, usé et entaillé de coups de canif.

Près de cette table un vieux canapé de cuir vert étale ses coussins usés. Vis-à-vis, sur une console ornée d'un miroir, on aperçoit un nécessaire de toilette en cuir, dont la simplicité annonce une toilette expéditive. Sur la cheminée, sans glace une petite, pendule en marbre noir, l'*Ariane*, de Dannecker, un *Mazeppa* en bronze, une statuette en fer de Napoléon Ier ; dans un coin repose un fusil de munition ; sur un petit guéridon, un vieux casque de général.

Enfin, près du canapé, parallèlement au bureau, se dresse un lit de camp en fer avec un matelas en cuir et un oreiller de foin ; un vieux manteau d'uniforme, un petit tapis troué et une paire de pantoufles en maroquin.

Je contemplais avec surprise cette retraite austère perdue au fond du plus magnifique palais de l'Europe.

— Ceci, me dit le guide, est le cabinet et la chambre de l'empereur Nicolas. A ce bureau il s'assit pendant près de trente ans. Sur ce lit il a rendu le dernier soupir. Ce manteau troué, qu'il portait toujours dans ce salon, a appartenu à son frère Alexandre. Sur ce tapis, il a fait sa prière du soir et du matin pendant tous les jours de son règne. Ces pantoufles, qu'il a portées jusqu'à son lit de mort, lui ont été données par l'impératrice, le jour de son mariage. Avec ce fusil, il a enseigné lui-même l'exercice à ses enfants. Ce casque, on le lui a vu toujours porter dans les rues de Saint-Pétersbourg.

On assure que l'empereur Alexandre a conservé religieusement l'ancienne chambre à coucher de son père.

Si maintenant, après la revue de l'année 1857, vous nous demandez l'horoscope de l'année 1858, nous cédons la parole à l'auteur de *l'Epingle*, de *l'Art d'être malheureux*, de *Mignon*, trois poëmes, trois contes, trois œuvres charmantes que vous ferez bien d'acheter pour étrennes, et dont vous parlera notre prochain numéro (1).

PITRE-CHEVALIER.

L'ALMANACH DE L'ANNÉE 1858.

Vous voulez savoir l'horoscope
Du nouvel an qui va venir ;
Mais je n'ai pas le télescope
Qui fait lire dans l'avenir.

Je sais que la source rapide
Vers le vallon suivra son cours,
Et que dans son onde limpide
Le ciel se mirera toujours.

— Mais je ne sais si la jeunesse
Vers le bien suivra son chemin,
Et ne quittera pas la main,
La main que lui tend la sagesse.

Je sais bien que le rouge-gorge
Se plaira toujours dans son nid,
Que pour un grain de blé ou d'orge
Son chant dira : DIEU SOIT BÉNI !

(1) Trois jolis volumes, à 1 fr. Jules Tardieu, éditeur, rue de Tournon, 13.

— Mais qui sait si la Providence
Contentera les grands esprits,
Et quel affront sera le prix
De tous les biens qu'elle dispense?

Je sais bien qu'un nid d'hirondelle
Tous les ans revient sous mon toit,
Et que le même oiseau fidèle
Au même oiseau garde sa foi.

— Mais les amitiés de ce monde,
Je n'en sais rien pour l'an qui vient,
D'ordinaire, — s'il m'en souvient,
Elles sont stables, — comme l'onde.

Je sais bien que la vigne folle
Ne manquera pas d'un soutien,
Et que sa blonde girandole
Chérit l'ormeau qui la retient.

— Si vous parlez des filles d'Ève,
Je n'en dis rien pour l'avenir,
Mais, l'an passé, leur souvenir
Durait bien — ce que dure un rêve.

Je sais bien que l'astre de flamme
Dans les fruits versera le miel,
Et fêtera l'épithalame
Pour unir la terre et le ciel.

— Mais l'amour et l'amitié sainte
Sauront-ils réchauffer les cœurs,
De l'orphelin sécher les pleurs,
Et du malheur calmer la plainte?

Je sais que la mer caressante
Ira baiser le sable d'or,
Et sur sa vague languissante
Bercer le marin qui s'endort.

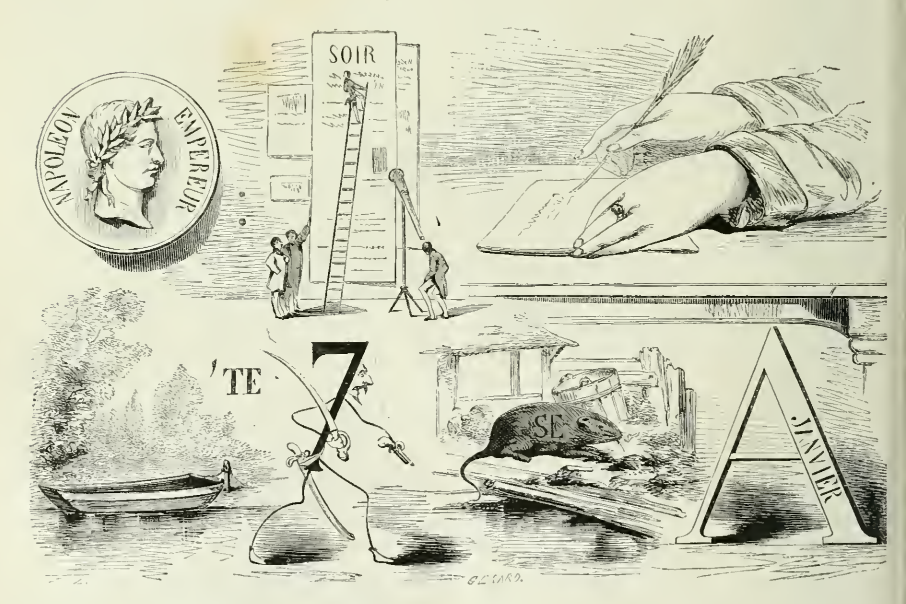
— J'en ai bien vu des équipages
Joyeux se confier au sort!
— Mais ont-ils regagné le port?
Ont-ils compté sans les orages?

Du nouvel an qui va venir
Vous voulez savoir l'horoscope;
Mais je n'ai pas le télescope
Qui fait lire dans l'avenir.

J.-T. DE SAINT-GERMAIN.

Décembre 1857.

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.



N. B. Le roman sur l'Inde anglaise, de M. le comte de Bréhat, que nous avons promis à nos lecteurs, est sous presse, pour paraître dans nos prochains numéros, avec des gravures dignes de cet important sujet. Le titre, modifié par l'auteur, sera : *Le capitaine Fitzmoor ou la Révolte des cipayes.*

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

M. ÉMILE AUGIER
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



Portrait de M. Émile Augier. Dessin de A. Marc, d'après une photographie de Nadar.

Cette réception était la fête de la jeune littérature.

D'ordinaire, quand un nouvel élu, décoré des palmes vertes, se dresse au banc de l'Institut, devant le pupitre des récipiendiaires, c'est un vieillard en cheveux blancs, voire en perruque, ou tout au moins un personnage mûr, arrivé à la saison de la retraite et du repos. Son discours académique est habituellement son dernier ouvrage, — et il s'endort le lendemain dans son fauteuil du grave sommeil de l'immortalité.

Cette fois, l'assemblée, plus nombreuse et plus brillante

que jamais, a vu se lever, dans le glorieux uniforme, un beau jeune homme aux cheveux bouclés, à la barbe touffue, au regard vif et pur, à la taille souple et vigoureuse, à l'attitude modeste, mais assurée; — rappelant, — comme l'a remarqué chacun, — la figure historique, — à la fois martiale et goguenarde, — du Béarnais qui devint Henri IV.

Et au lieu de chanter à l'Institut son chant du cygne, celui-là avait livré et gagné la veille une de ses plus grandes batailles : la comédie de *la Jeunesse*, — applaudie à l'Odéon par tous les âges.

Entrer ainsi, à trente-sept ans, à l'Académie française, est un fait aussi curieux dans l'histoire des Quarante que l'entrée de Louis XIV au Parlement dans l'histoire de la monarchie.

Qu'avait donc fait M. Emile Augier pour mériter une gloire si rare et si insigne?

Il avait fait *la Ciguë* et *Gabrielle*. Il avait flétri, dans la langue des anciens et des dieux, les deux grands fléaux de notre époque : la Débauche, mère du Doute et du Suicide; le Roman conjugal, père des crimes et des malheurs de famille.

A vingt-quatre ans, M. Emile Augier portait *la Ciguë*, comédie en deux actes, en vers, à M. Buloz, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*. M. Buloz, contre son usage, méconnaissait le bijou; et l'Odéon, l'enchâssant dans un vieux décor grec, obtenait son plus grand succès, après la *Lucrèce* de M. Ponsard. Tout Paris traversa les ponts pour aller saluer le nouveau poëte, et, — comme l'a dit un de ses confrères en rimes opulentes :

Et la distance à tous paraissait exiguë
Quand au bout de la route on trouvait la *Ciguë*.

Clinias, libertin de vingt-cinq ans, annonce à Pâris et à Cléon, ses compagnons de plaisir, qu'il va se tuer pour changer de vie.

Voici plus de six mois que j'aspire au moment
De vous dire à tous deux tout cru mon sentiment :
Je le répète donc, nous ne nous aimons guères;
Et de fait, qu'avons-nous de commun, hors nos verres?
Quelle fidélité nous sommes-nous fait voir?
Quel service rendu? confié quel espoir?
Vous vous croyez unis, ô déhanchés candides!
Par des chansons à boire et des bouteilles vides.
Beaux liens, par Pollux! Apprenez en deux mots
Que l'amitié se fonde ailleurs qu'autour des pots!

Survient Hippolyte, une belle esclave achetée par Clinias. Il la lègue à celui de ses camarades qui gagnera son cœur. La lutte commence et se continue à travers les péripéties les plus comiques.

Or, qu'arrive-t-il au dénoûment? L'esclave préfère celui-là même qui la donnait aux autres, — et le rattache à la vie en le dérobant au vice, en lui rendant un but et une famille.

CLINIAS, *prêt à boire la ciguë.*

Qui voudrait accepter l'hymen d'un débauché
Et les restes d'un cœur par le vice séché?
O vous, dont l'âme encor n'a pas de flétrissure,
Vivez longtemps! vivez tranquille autant que pure.
Et que puissent les dieux.....
Unir à votre part d'heureuse destinée
La part qu'ils me devaient et ne m'ont pas donnée.
Dites-vous quelquefois, au milieu du bonheur,
Qu'en vous voyant plus tôt j'aurais été meilleur,
Que...; mais je perds courage en cet adieu suprême
Conservez ma mémoire...
(*Il porte la ciguë à ses lèvres.*)

HIPPOLYTE.

Arrêtez! je vous aime.

CLINIAS, *jetant la coupe.*

Grands dieux! l'ai-je entendu?.............
Une famille à moi! Quelle joie! Et comment
Ai-je pu jusqu'ici vivre différemment?
(*A Pâris et à Cléon qui entrent.*)
C'est moi, mes chers amis, et j'épouse Hippolyte.
Du monde n'ayant vu que le mauvais côté,
Du monde je m'étais promptement dégoûté;
Mais, loin de parcourir toute la joie humaine,
Je n'étais pas entré dans son plus beau domaine;
Et cette route, ouverte au-devant de mes pas,
Est plus longue que l'autre et ne fatigue pas.
Je veux la parcourir lentement avec elle
Et sans vous. Adieu donc, car le bonheur m'appelle.

Quelques crudités de langage déparent seules cette moralité charmante, — premier fruit encore un peu vert, où la saveur de Régnier l'ancien se mêle au parfum d'André Chénier.

GABRIELLE est une Parisienne qui se croit incomprise de son mari, — et que le Roman va conduire à l'abîme, — lorsque la Vérité lui apparaît et la sauve enfin.

Cette noble leçon a reçu de l'Académie française le grand prix décennal.

Le sentiment de la famille a rarement inspiré des vers mieux frappés au coin du cœur que ceux-ci :

JULIEN (*à sa fille, enfant de six ans*).

Mais on peut embrasser son père le dimanche.

CAMILLE, *l'embrassant.*

Oh oui!

JULIEN.

Te voilà belle avec ta robe blanche.

CAMILLE.

C'est ma bonne qui m'a coiffée, — et pas maman,
Parce qu'elle lisait dans un livre.

JULIEN (*à part.*)

Un roman!

CAMILLE

Pourquoi faire lit-elle après qu'elle sait lire?

JULIEN.

Ma foi! je serais bien en peine de le dire!
Car elle a constamment ouvert devant les yeux
Le livre le plus pur et le plus gracieux
Que poëte ait jamais tiré de sa cervelle :
Un enfant rose et blanc, qui grandit autour d'elle.
Tu ne me comprends pas, mais cela m'est égal,
Va, cher petit roman de mon destin banal,
Ma seule rêverie et ma seule aventure,
Ce n'est pas moi qui cherche un bonheur en peinture!
Ta présence suffit à verser largement
La gaîté dans mon cœur et l'attendrissement.
Et la seule chimère à laquelle je tienne,
C'est de jeter ma vie en litière à la tienne!

Et cette définition du devoir et du bonheur de l'homme :

STÉPHANE.

..... L'avenir dont le monde nous flatte
A la tranquillité d'une eau dormante et plate.
Mieux vaut la pleine mer avec ses ouragans,
Ses superbes fureurs, ses flots extravagants,
Qui vous font retomber du ciel jusqu'aux abîmes,
Pour vous lancer du gouffre à des hauteurs sublimes!
Les bonheurs négatifs sont faits pour les poltrons;
Nous serons malheureux... mais du moins nous vivrons.

JULIEN.

Voilà certe une belle et vive poésie.
J'en sais une pourtant plus saine et mieux choisie,
Dont plus solidement un cœur d'homme est rempli :
C'est le contentement du devoir accompli,

C'est le travail aride et la nuit studieuse,
Tandis que la maison s'endort silencieuse,
Et que pour rafraîchir son labeur échauffant
On a tout près de soi le sommeil d'un enfant.
Oui, nous autres, soyons des pères, c'est-à-dire
Mettons dans nos maisons, comme un chaste sourire,
Une compagne pure en tout et d'un tel prix
Qu'il soit bon d'en tirer les âmes de nos fils,
Certains que d'une femme angélique et fidèle
Il ne peut rien sortir que de noble comme elle!
Voilà la dignité de la vie et son but!
Tout le reste n'est rien que prélude et début;
Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres
Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres,
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas,
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats.

On se souvient que l'excellent Régnier, disant ces admirables vers à la Comédie-Française, quelque temps après un deuil paternel, tomba renversé sur le théâtre, au milieu des larmes et des cris de l'auditoire.

Il faut citer encore ce noble et courageux dénoûment:

JULIEN, *à sa femme agenouillée.*

Relève-toi, ma fille; ai-je vraiment le droit
D'être un juge orgueilleux et dur à ton endroit?
Dans ton égarement d'un jour, je me demande
Lequel de nous, pauvre âme, eut la part la plus grande,
Lequel doit s'accuser, — toi qui m'as oublié,
Ou bien sur mon trésor moi qui n'ai pas veillé,
Moi qui, dans mon travail, absorbé sans relâche,
M'imaginant ainsi remplir toute ma tâche,
Sans m'en apercevoir ai perdu, jour par jour,
Les soins et le respect, ces gardiens de l'amour,
Et qui suis devenu, dans ma lutte obstinée,
Un autre homme que l'homme à qui tu t'es donnée!
Tu le vois, mon enfant, dans ce pas hasardeux,
Tous deux avons failli; pardonnons-nous tous deux.

GABRIELLE.

Oh! vous êtes clément comme un Dieu.

JULIEN.

Comme un père.

. . . .

GABRIELLE, *lui prenant la main.*

O père de famille, ô poëte, je t'aime!

Voilà pourquoi M. Emile Augier est entré, si jeune et si triomphant, à l'Académie française.

L'école païenne, à laquelle il a donné plusieurs gages, attribuera son succès à *l'Aventurière*, au *Joueur de flûte*, au *Mariage d'Olympe.*

Heureusement, il ne s'est pas trompé sur sa véritable route; et il a continué son œuvre par *Philiberte* (1) et *le Gendre de M. Poirier*, ces belles soirées du Gymnase-Dramatique, dont nous avons rendu compte en leur temps.

On sait que *le Gendre de M. Poirier* avait pour collaborateur M. Jules Sandeau, que M. Augier n'attendra pas longtemps à l'Académie française.

L'auteur de *Gabrielle* n'est qu'un homme de lettres, et n'a jamais voulu être autre chose. Il continue la tradition des écrivains d'autrefois, qui se recueillaient pour produire, travaillaient en silence, et donnaient leurs œuvres quand elles étaient mûres.

M. Emile Augier est né à Valence en 1820, mais il est venu à Paris à huit ans, et il a fait ses études au collége Henri IV; — collége fashionable, dit M. X. Aubryet, où l'on apprenait surtout alors l'art de mettre sa cravate. Cependant M. Augier avoue avoir été *fort en thème.* Dans ce salon de l'Université, il eut la bonne fortune de rencontrer le duc d'Aumale, avec lequel il resta lié et qui fit de lui, quelques années plus tard, son bibliothécaire. La charmante camaraderie d'Alfred de Musset et du duc d'Orléans se renouvela ainsi entre un autre fils de bourgeois et un autre fils de monarque. — Ces amitiés doublent de prix et d'honneur quand elles survivent aux révolutions; c'est ce qui est arrivé entre le duc d'Aumale et M. Emile Augier.

En 1839, l'élève du collége Henri IV quitta le banc d'honneur et entra chez l'avoué, comme tout le monde. Ainsi le désirait son père, avocat distingué à la Cour de cassation, mais amateur littéraire à ses moments perdus. Aussi, voyant son fils pris de la nausée, au milieu des paperasses de l'étude, il lui permit bientôt d'en sortir, et lui donna un an pour choisir un état.

Le jeune poëte choisit la gloire, et écrivit *la Ciguë*, qu'il dédia à Pigault-Lebrun, son grand-père maternel.

Depuis ce jour, il n'a fait que — travailler, — produire — et triompher. — Voilà toute sa biographie.

Un faiseur de notices lui demandait un jour des documents pour écrire son histoire.

— Mon histoire, répondit-il avec une modestie exquise, la voici en quelques mots: *Il ne m'est jamais rien arrivé!*

Il lui est arrivé cependant, en 1852, d'être nommé conseiller général de la Drôme, — honneur accordé rarement aux poëtes, depuis que Pétrarque n'est plus ambassadeur.

Ne comprenant rien à ses hautes fonctions administratives, M. Augier n'a usé de ses pouvoirs d'un moment que pour obtenir la grâce de soixante transportés. « C'est après une faveur aussi insigne qu'il crut ne devoir pas refuser de faire partie de la Commission de colportage, — mandat de confiance extrêmement délicat, qu'il a exercé avec un tact irréprochable. » Grâce à ses travaux et à ceux de ses collègues, l'ivraie et le bon grain littéraires ont été divisés et estampillés; — et les publications saines et honorables ont pu circuler en franchise de Paris au dernier village de France.

Le *Musée des Familles* en remercie pour sa part le nouvel académicien (1).

PITRE-CHEVALIER.

(1) Les jolis vers fourmillent dans *Philiberte.* En voici que l'héroïne adresse à un égoïste qui prétend que le cœur ne peut servir tous les jours:

Et pourquoi donc? Qui peut l'obliger à chômer?
Quelles solennités lui faut-il pour aimer?
La source de tendresse est-elle en nos entrailles
Comme les grands eaux des jardins de Versailles,
Pour jouer seulement dans les jours d'apparat?
Ne peut-elle pas être un ruisseau sans éclat,
Qui coule incessamment sur ses pentes fleuries,
Versant autour de lui la fraîcheur aux prairies?
Le cœur ne peut servir tous les jours, dites-vous?
N'a-t-on pas tous les jours sa mère, son époux,
Sa sœur, le Dieu clément qui nous fit la nature,
Le ciel bleu, le soleil, et l'ombre et la verdure?
Que vous faut-il de plus? La patrie en danger,
Pour que votre grand cœur daigne se déranger?

(1) Les œuvres de M. Emile Augier se trouvent chez Michel Lévy, rue Vivienne, 2 *bis.* Malgré la haute moralité de *la Ciguë*, de *Gabrielle*, de *Philiberte*, de *la Pierre de touche*, du *Gendre de M. Poirier*, et même de *l'Aventurière* et du *Mariage d'Olympe* dans leurs conclusions; ce ne sont point des lectures de famille, à parler rigoureusement, mais ce sont des livres à placer au premier rang dans la bibliothèque des poëtes contemporains.

LA SCIENCE EN FAMILLE. — ARTS INDUSTRIELS.

LA PORCELAINE CHINOISE. HISTOIRE DE NOS TASSES ET DE NOS POTICHES [1].

III. Fabrication de la porcelaine. Introduction en Europe et abrégé historique. Kaolin; pe-tun-tse; préparation et mélange. Une galette de pe-tun tse. Achèvement et décoration de la porcelaine; émail, couleurs, dessins. Dénominations bizarres. Habileté des Chinois à imiter les modèles venus d'Europe; leur trop de conscience en cela. Désappointement d'un galant armateur. Craquelure. Cuisson de la porcelaine. Paye des ouvriers. Utilité générale du bambou; son éloge en matière de législation. Chirurgiens de la porcelaine. Le canon des Anglais et la vaisselle du céleste empereur. Voyage à Paris du monarque chinois en compagnie d'un grand nombre de ses sujets. Fête brillante à l'Hôtel-de-Ville. Enthousiasme général; fusion des deux peuples.

Il convient, maintenant, de faire connaître les matières et les procédés employés par les Chinois dans la fabrication de la porcelaine. Mais, auparavant, disons quelques mots sur l'introduction en Europe de leurs précieux ouvrages.

Il y avait seize cents ans environ que les Chinois fabriquaient la porcelaine, lorsque les Portugais en apportèrent chez eux, en 1518. Mais ce fut seulement deux siècles plus tard qu'eurent lieu, en Saxe, les premiers essais de la porcelaine dure.

En France, la fabrication de la porcelaine se divise en deux époques distinctes: l'une comprend la porcelaine tendre, qui précéda de quinze ans celle de Saxe; l'autre, la porcelaine dure de Sèvres, qui date de 1768 ou 1770.

Toutefois, nos Français, moins stationnaires que les Chinois, n'avaient pu attendre si longtemps pour se mettre à l'œuvre, et s'étaient efforcés d'imiter les échantillons qu'on venait de leur apporter. Successivement, l'un parvient à composer une pâte dure qui donne une porcelaine presque semblable à celle de la Chine ou du Japon; un autre découvre le kaolin à Alençon; un troisième indique celui de Saint-Yrieix.

Déjà à Saint-Cloud, à Chantilly, à Vincennes, à Sèvres, on faisait une porcelaine plus agréable à l'œil que celle de Chine, mais en même temps plus rayable, plus fragile.

C'est du 1er septembre 1712 que datent les premières notions exactes parvenues en Europe sur la porcelaine de Chine: ce fut un missionnaire, le père d'Entrecolles, qui les envoya consignées dans une lettre fort intéressante. Le même père, dix ans plus tard, compléta ces détails dans une seconde lettre; mais il ne s'ensuivit pas de résultats immédiats.

Cependant les chimistes, les fabricants de faïence ne demeuraient point inactifs, stimulés qu'ils étaient par l'amour de la science et aussi par l'amour de la fortune. Les matières importées de Chine se refusant à une appréciation exacte, on marcha, de tentatives en tentatives, jusqu'au jour où le sol de la France commença à fournir les éléments dont on avait besoin; alors, seulement, la manufacture de Sèvres put asseoir, au-dessus de toutes les autres, sa réputation qu'elle n'a jamais perdue depuis.

A partir de ce moment, la faïence, qui était la plus belle poterie de ce temps-là, celle de Nevers et d'Italie, qui, à tous égards, tenait le premier rang, dut se résigner à ne plus figurer que dans les ménages bourgeois ou bien à aller prendre ses invalides dans les cabinets d'antiquités.

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

En Chine de même qu'en Europe, la porcelaine se compose de deux parties principales: l'une qui donne à la poterie sa transparence, l'autre qui lui communique la force et la solidité. La perspicacité des Chinois a su tirer de ces deux propriétés un parti avantageux en les combinant de la façon la plus pittoresque et la plus originale; sous ce rapport, il nous reste encore beaucoup à apprendre de ce peuple industrieux.

La partie argileuse des pâtes, celle d'où dépend la dureté, se nomme *kao-lin*, ainsi que la montagne qui la fournit. On tire aussi, dit-on, du même endroit la partie vitrifiable, feldspath ou pétro-silex. Le kaolin se rencontre par couches, à peu près comme l'argile, au pied de nos collines; le pétro-silex n'est autre chose que la roche même, brisée et détachée par morceaux.

Mais ces deux matières ne deviennent dignes de leur brillante destination qu'après avoir subi une préparation minutieuse; disons brièvement en quoi elle consiste:

Le kaolin est soumis à des lavages réitérés jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une argile très-blanche, douce au toucher, que l'on met en briquettes et que l'on fait sécher: c'est dans cet état qu'on la livre au fabricant.

La roche fusible exige plus de travail à cause de sa dureté. Après l'avoir brisée et pulvérisée au moyen d'instruments particuliers, on la jette dans un bassin rempli d'eau en l'agitant avec une pelle. La poussière qui surnage s'unit en masse et forme une gelée qu'on recueille précieusement, sous le nom de crème de *pe-tun-tse*, ainsi que je l'ai appelée en commençant cet article. Cette opération se répète autant de fois qu'il le faut pour qu'il n'y ait rien de perdu; après quoi on la dessèche par briquettes à la manière du kaolin. Néanmoins, ce n'est qu'après de nouveaux lavages destinés à en extraire les moindres parcelles hétérogènes, qu'on les fait entrer dans la composition des pâtes.

Le mélange opéré, on l'introduit dans des bassins pavés et cimentés, où il est foulé avec les pieds, par des hommes et quelquefois par des buffles, car ce travail est très-fatigant.

Il ne reste plus alors qu'à façonner les vases, en se servant du tour ou de moules, suivant la forme qu'on veut donner à la pièce de porcelaine.

Le mélange doit varier selon le degré de dureté qu'on désire obtenir; dans les porcelaines communes, c'est le *pe-tun-tse* qui domine; le contraire a lieu dans les porcelaines de prix.

En Chine, on multiplie moins les proportions qu'en Europe: c'est à Sèvres, en Allemagne et en général dans les manufactures impériales, que la portion argileuse est le moins ménagée: là se confectionne la porcelaine destinée aux rois et aux princes, et on sait qu'il n'y a rien de trop beau pour les grands de la terre.

Lorsque l'on commençait à faire de la porcelaine en Europe, des Anglais et des Hollandais, *hong-wao*, hommes à cheveux rouges (ainsi les désignent les Chinois), rapportèrent de ce pays du *pe-tun-tse*, mais ils oublièrent le *kao-lin* que probablement ils ne connaissaient point. Or, il arriva qu'après avoir employé tout leur talent à façonner des vases de forme élégante et à les décorer ri-

chement, ils ne retirèrent du four que des galettes vitreuses indignes de soutenir la comparaison avec celles qui sortent de chez le pâtissier. En apprenant leur mésaventure, le Chinois qui avait fourni la matière se mit à rire de toutes ses forces.

— Ces barbares, dit-il, voulaient avoir un corps dont les chairs se soutinssent sans os.

Les tours à porcelaine des Chinois ressemblent beaucoup aux nôtres.

S'agit-il de porcelaine moulée, la manière de confectionner, je veux dire de parer les moules, pour me servir de l'expression adoptée, présente beaucoup plus de complications et de difficultés; il devient, en outre, indispensable de les retoucher chaque fois qu'ils ont servi : c'est pourquoi on ne cite à King-Te-Tchin qu'un très-petit nombre d'ouvriers habiles à préparer les moules.

Les ouvrages moulés qu'on destine à l'empereur, par exemple les plaques de paravent, les candélabres, etc , se font ordinairement en deux ou en un plus grand nombre de pièces, qu'on réunit au moyen d'une soudure appelée *barbotine*, dont la chaleur du four fait disparaître la trace : c'est ainsi qu'on ajoute les anses et autres fragments qui ne peuvent s'ajuster du premier coup.

La pièce achevée, on la fait sécher, puis on la confie à



Fabrication des cazettes. (D'après la planche III du *King-Te-Tchin-Thac-Lou.*) Dessin de Fellmann.

l'artiste, qui, après l'avoir mouillée à l'aide d'un pinceau en poil de chèvre, la retouche, y pratique des ciselures ou des découpures à jour.

Après avoir passé par les mains du tourneur, du mouleur, du ciseleur, du racheveur, la pièce, avant de parvenir à la cuisson, doit recevoir la couverte ou l'émail, et ensuite, à moins qu'il ne s'agisse de porcelaine blanche, être ornée de dessins, de peintures, de filets d'or.

C'est ici que la sagacité des Chinois se révèle dans toute sa puissance.

Ce peuple n'a, à proprement parler, aucune connaissance de la chimie, science qui, chez nous, du reste, ne remonte réellement qu'à une époque fort rapprochée. Ils ont dû suppléer à leur ignorance par la pratique, par des essais et des tâtonnements sans nombre. Que d'efforts, que de patience ne leur a-t-il pas fallu pour parvenir à des résultats qui ont fait et qui font encore notre admiration en dépit de nos découvertes et de nos progrès, qui les talonnent sans cesse!

Chez eux, l'émail se désigne par ces mots : *huile de pierre*; c'est un composé liquide de matières calcaires et siliceuses, susceptible de former par l'effet de la chaleur une vitrification mince et parfaitement pure. Ils ne sont parvenus à l'obtenir que par une suite de combinaisons et de mélanges empiriques, tandis que chez nous une roche tirée de la Haute-Vienne, la pegmatite de Saint-Yrieix, simplifie singulièrement les choses, et fournit à elle seule l'émail : ainsi se révèle la puissance de la chimie!

Les Chinois appliquent l'émail sur la porcelaine crue, ce qui les expose à la ramollir et à la déformer. On s'étonne qu'ils n'aient pas songé à un procédé fort simple qui se pratique en Europe, celui de soumettre d'abord la pièce à l'action du feu, qui ôte à l'argile la faculté de se délayer et lui communique celle d'absorber.

C'est ce double phénomène qui a inspiré aux Européens l'idée de n'appliquer l'émail que lorsque la porcelaine a subi le dégourdi, c'est-à-dire une légère cuisson.

La chimie nous rend les mêmes services dans la préparation des couleurs, tandis que les Chinois ne procèdent encore que par des essais, sans autres guides que leur imagination et l'habitude de la pratique. Nos devanciers n'en obtiennent pas moins, il faut en convenir, des tons qu'il nous a été jusqu'ici impossible d'imiter complétement, ce qui fait que leurs produits continuent d'être fort recherchés. La couleur des fonds principalement leur assure encore une supériorité incontestable. Ils donnent à ces teintes des dénominations fort originales, par exemple celle de *phénix volant*, sans parler d'une infinité d'autres non moins singulières.

Quant à la peinture proprement dite, tout le monde connaît la manière de la pratiquer chez les Chinois, et les figures bizarres produites par leur pinceau. Il suffira de faire observer que, pour la décoration de la porcelaine chinoise, chaque ouvrier, chaque artiste a sa spécialité : l'un trace les dessins, un autre se charge de les colorier; il n'y a que les ombres qui manquent; les Chinois n'en comprennent point les effets; c'est pourquoi leurs peintures sont complétement dépourvues de relief et de perspective.

J'ai parlé des dénominations étranges dont se servent les Chinois; je ne puis résister au désir d'en citer encore quelques-unes.

Le kaolin de qualité supérieure se désigne par cette inconcevable qualification : *bouche de toile de chanvre;* celui de deuxième qualité : *bouche de sucre;* de troisième qualité : *bouche de porcelaine;* il paraît que l'expression *bouche* indique l'aspect que présente la cassure de cette matière.

Indépendamment des couleurs que nous avons déjà citées, il y en a d'autres qui prennent les noms de *foie de mulet, poumon de cheval;* ce sont des couleurs nouvelles.

Aux personnes qui refuseraient de croire à de pareils noms, je conseille de donner un coup d'œil à l'étalage de nos marchands de nouveautés. Quoi de plus chinois que les noms inventés par eux pour séduire le public? Il est de ces noms que ma plume se refuse à écrire; pourtant je la contraindrai à rappeler aux lecteurs d'un âge mur une couleur autrefois fort à la mode, celle qu'on désignait par ces mots (que je gaze) : *chair du roi de Rome.*

Malgré le dédain qu'ils affectent pour les barbares, les Chinois se sont pourtant décidés à fabriquer des espèces de porcelaine, en vue de flatter leur goût et d'exciter leur convoitise, témoin les *yang-khi-tso*, vases pour les étrangers, littéralement *vases des mers.* En outre, ils tiennent en réserve, dans leurs manufactures, des couleurs et des fonds destinés à l'Europe, tout cela, bien entendu, de qualité inférieure; tant il est vrai que MM. les Chinois ne nous accordent qu'à contre-cœur ce qu'ils ont de mieux. Ce sera assez bon pour les barbares : telle est leur invariable maxime.

L'appât du gain les a cependant décidés à copier les modèles envoyés par nous; en cela, il faut le dire, ils apportent une exactitude et une conscience qui vont jusqu'à l'extrême; qu'on en juge par la preuve suivante.

Un de nos riches armateurs, se trouvant à Paris, passait la soirée chez une dame à qui il avait fort à cœur d'être agréable. Lorsqu'on servit le thé, il se prit à admirer, en vrai connaisseur, le service de porcelaine qui était d'origine chinoise.

— Hélas! pourquoi renouveler mes douleurs? lui dit la maîtresse de la maison; ne voyez-vous pas que mes domestiques ont eu la maladresse d'ébrécher plusieurs de ces tasses?

— Grâce au ciel, il me sera facile de réparer le mal, répondit galamment l'armateur; confiez-moi seulement celle de vos tasses qui est le plus maltraitée; un de mes vaisseaux est en partance pour la Chine, il vous en rapportera de toutes pareilles dans quelques mois.

On devine que la proposition fut acceptée.

A quelque temps de là arriva une caisse hermétiquement fermée, enjolivée de peintures, de caractères, de fleurs et de tous les indices attestant une provenance de Chine. La dame, au comble de la joie, fit ouvrir sous ses yeux la caisse avec des précautions infinies. Bientôt apparaît un service à thé complet et entièrement neuf, tout pareil à la tasse confiée à l'armateur. Mais, ô désappointement, chaque pièce du service portait une brèche et une fêlure exactement semblables à ce qui se voyait au modèle ajouté à l'envoi, comme preuve d'une imitation parfaite.

Quelques porcelainiers chinois ont eu l'idée de substituer au kaolin une sorte d'argile onctueuse (amphibole blanc) ayant l'apparence du savon. Cette matière donne des vases qui sont à la porcelaine ordinaire ce qu'est le vélin au papier commun. Ces ouvrages sont beaucoup plus séduisants à l'œil, d'une légèreté qui étonne; aussi coûtent-ils plus cher. Mais comme ils sont d'une fragilité extrême et que la cuite n'en réussit pas toujours, on se contente ordinairement d'appliquer une couche de cette matière sur les vases de kaolin.

Disons quelques mots des craquelures, genre de beauté que les amateurs recherchent avec beaucoup d'avidité. On désigne ainsi les vases dont l'émail est fendillé dans tous les sens.

Jusqu'à présent, ce genre particulier n'a pu être obtenu dans nos fabriques que par hasard, que comme un accident de cuisson. Mais les Chinois le produisent à volonté et réussissent à le varier au moyen de certains procédés, soit en combinant l'émail avec du *hoa-chi*, soit en plongeant dans l'eau froide le vase chauffé à un certain degré; puis ils donnent plus d'apparence aux craquelures en y introduisant de la sanguine ou bien de cette encre dont ils ont seuls le secret. Sur les surfaces demeurées polies et intactes auxquelles les craquelures servent de cadre, ils ont la coquetterie d'introduire des dessins coloriés. Ainsi préparés, ces vases acquièrent beaucoup de prix; ils se payent jusqu'à mille onces d'argent (7,500 fr.). Les Japonais surtout en sont très-friands.

Nous ne devons point passer sous silence la partie importante et délicate de la cuisson.

On conçoit que la porcelaine crue est extrêmement tendre, on ne peut plus fragile; que l'action trop vive du feu, le moindre contact, les divers phénomènes de la combustion l'exposeraient à une foule d'avaries. Afin de la préserver, on ne la laisse arriver au four qu'enfermée dans des cazettes, espèces de boîtes fermées que des ouvriers spéciaux fabriquent avec une argile commune dont ils font en même temps des écuelles pour les besoins de leur ménage. Ces appareils protecteurs renferment un ou plusieurs vases, quelquefois des piles entières, le tout rangé

avec le plus grand soin par des ouvriers exercés. Ces cazettes étant superposées se servent mutuellement de couvercle.

Lorsqu'il s'agit de procéder à l'enfournement, on dispose, dans des chambres construites en brique, les cazettes par piles qui s'élèvent jusqu'à dix pieds. On a soin de ménager des ruelles destinées à recevoir le combustible. Cet arrangement est combiné de façon que chaque genre de poterie est soumis au degré de chaleur qui lui convient. Ardente à la partie antérieure du four, cette chaleur devient plus modérée au centre et faible vers le fond.

Le feu étant allumé, on mure la porte après avoir ménagé au sommet un trou par lequel on continue de jeter du bois.

Cette opération dure trois jours, y compris le refroidissement. Dès qu'on s'aperçoit que les cazettes ont atteint la couleur rouge vermillon, le feu cesse, et après un jour et demi on commence à démolir la porte.

Néanmoins les cazettes sont encore brûlantes, ce qui n'empêche pas de les aborder résolûment, pourvu toutefois que les ouvriers chargés de cette périlleuse mission aient la précaution de s'envelopper les mains, les pieds et tout le corps de bandelettes de toile épaisse et mouillée.

Le four encore chaud sert à sécher la porcelaine crue.

Le défournement étant terminé, on applique aux vases qui le réclament les peintures et ornements divers, puis on les soumet à une seconde cuisson plus légère, dans des fours d'un autre genre et ouverts. Des hommes sont chargés de surveiller ce qui se passe à l'intérieur. Lorsqu'ils s'aperçoivent que les couleurs en se vitrifiant ont pris un aspect brillant, c'est signe que l'opération est complète. Comme la cuisson de la porcelaine exige une habitude consommée, il y a des fabricants qui ne confient cette tâche qu'à eux-mêmes ; il en est d'autres qui font leur spécialité de cuire pour autrui. Je ne dirai qu'un mot, en passant, de la paye des ouvriers et autres employés ; qu'il suffise de savoir qu'elle se fait avec une régularité invariable, à des époques déterminées suivant la spécialité de chacun : on remarquera seulement que ces époques dénotent, ainsi que tout le reste, la bizarrerie des Chinois ; ils les fixent, par exemple, au cinquième jour du cinquième mois, du quatrième, au milieu du septième mois, du dixième, etc. Survient-il une difficulté, le chef de la manufacture charge le contre-maître de l'aplanir sous sa responsabilité et à l'aide du moyen dont nous avons parlé, le bambou.

Le bambou, en Chine, est d'un usage universel ; il sert à la construction des maisons, des voitures, des fauteuils, des écrans, des cages à poulet. On en fait des mâtures pour les jonques, des tuyaux de pompe et une multitude de choses, même les plus futiles. En un mot, le bambou a le double avantage d'être la providence des habitants du Céleste Empire et de représenter à lui seul tout le code pénal : c'est sans doute à cause de cela que tout bon Chinois a coutume de baiser le bambou qui vient de lui caresser l'échine.

De même que les militaires qui ont affronté les hasards d'une bataille, toutes les pièces de porcelaine ne traversent point les nombreuses phases de la fabrication sans en rapporter quelques horions, tels que gerçures, fêlures. Aussi ne manque-t-on point de procéder à un examen minutieux. Les blessés sont mis de côté et livrés aux hommes de l'art, par l'intermédiaire de marchands ambulants.

Alors surviennent les chirurgiens, c'est-à-dire des hommes extrêmement adroits, qui font métier de rebouter, de raccommoder la porcelaine, d'en faire disparaître les fissures, d'en effacer les rugosités au moyen de la meule et de recoller les parties ébréchées.

Que deviennent ensuite ces porcelaines de mauvais aloi? Je suppose que la petite bourgeoisie chinoise en recueille un bon nombre, mais le reste est vendu aux barbares de la mer et peut-être aussi offert en cadeau à des diplomates.

Nos amateurs européens acceptent tout cela comme du neuf, ils enferment précieusement ces objets dans leur cabinet. Fort heureusement que, par respect et de peur de les compromettre, ils ne s'en servent jamais autrement ; ils courraient risque souvent de voir ruisseler sur la table le liquide bouillant.

Je ne terminerai point sans féliciter les Chinois de leurs dispositions merveilleuses, quoique un peu peu tardives, à copier les ouvrages et les différents modèles qui leur sont envoyés par notre pays. En envisageant les choses par le bon côté, on y découvre un commencement de velléité à fraterniser avec les barbares de la mer, un pas décisif vers les mœurs européennes qui leur furent si longtemps antipathiques. Cette heureuse tendance déjà en est venue au point que beaucoup de nos amateurs de porcelaine s'y trompent souvent et prennent pour du *king-te-tchin* ce qui sort de la manufacture de Sèvres.

Toutefois, j'engage nos compatriotes à se consoler de leur désappointement lorsqu'il leur arrive de s'en apercevoir, et à ne le considérer qu'au point de vue de la civilisation !

Cette lutte incessante d'imitation et de contrefaçon entre les porcelainiers chinois et ceux de l'Europe doit amener infailliblement une fusion plus complète. En conséquence, faisons des vœux pour que les marins anglais et leurs alliés ne se pressent pas trop d'aller au milieu de Pékin briser à coups de canon la vaisselle du céleste empereur.

Peut-être nous sera-t-il accordé, à nous qui vivons en ce siècle, d'assister à une splendide fête de l'Hôtel-de-Ville de Paris, où l'on verra les fils de Hien-Fung, peut-être le monarque lui-même, échanger des toasts avec les princes chrétiens pour lesquels ils avaient un si profond mépris.

Je vois couler à pleins bords l'odorante infusion de thé diaprée d'un nuage de lait ; j'aperçois des sorbets glacés, des confitures de tous pays se dresser sur des coupes dont il sera impossible de démêler l'origine ; çà et là des jarres aux mille dessins verser à grands flots le bourgogne et le champagne dans des tasses dont la transparence permettra de distinguer la surface écumante.

Au plus fort de la nuit, notre capitale s'inondera tout à coup des plus belles couleurs de l'arc-en-ciel lancées par un nombre prodigieux de lanternes arrivées la veille de Pékin : on se croira transporté à Pékin même.

Au milieu de cette féerie se fera entendre un chœur formidable de voix amies célébrant à l'unisson le génie des Français, aux formes gracieuses autant que légères, et celui des Chinois, aux ailes de dragon.

Tout le long des boulevards, dans les rues, sur les places publiques, des Parisiens de tout âge, de tout sexe et de toute condition circuleront bras dessus, bras dessous, avec leurs maîtres en matière de porcelaine ; enivrés de joie et d'enthousiasme, ils s'écrieront à tue-tête : Vive les Français ! Vive les Chinois ! Qui se ressemble s'assemble ; qu'ils soient désormais regardés comme un seul et même peuple !

MAURICE DECHASTELUS.

FIN.

LA MORT DE RACHEL.



Il est arrivé à Paris, le mois dernier, dans la même semaine, presque dans la même journée, quatre nouvelles funèbres : la mort de Réchid-Pacha, le premier homme politique de l'Orient, la mort du maréchal Radetzki, le premier capitaine de l'Autriche, la mort du général Havelock, le héros anglais de l'Indoustan, et la mort de Mlle Rachel, la dernière muse de la tragédie.

On voit que la fille de l'Erèbe s'est donné de riches étrennes, — et qu'elle a fauché, comme Tarquin, les plus hautes et les plus illustres têtes.

A la gloire des lettres et des arts, le nom de Rachel a éclipsé les trois autres. Les Réchid, les Radetzki et les Havelock auront sans doute leur revanche dans l histoire, où la tragédienne ne laissera que le bruit d'un écho ; — mais tandis que les circonstances feront renaître des généraux et des diplomates plus grands encore que ceux de l'Autriche, de l'Angleterre et de l'Orient, l'art antique, l'art par excellence, retrouvera-t-il une autre Rachel ? C'est fort douteux. Et nous sommes à cet égard de l'avis de M. Théophile Gautier : — Aucune artiste mieux que Mlle Rachel n'a rendu ces expressions synthétiques de la passion humaine, personnifiées par la tragédie sous l'apparence de dieux, de héros, de rois, de princes et de princesses, comme pour mieux les éloigner de la réalité vulgaire et du petit détail prosaïque. Elle fut simple, belle, grande et mâle comme l'art grec qu'elle représentait à travers la tragédie française. Elle garda toute sa vie son attitude de statue et sa blancheur de marbre. Les quelques pièces jouées en dehors de son vieux répertoire ne doivent pas compter, et elle les quitta aussitôt qu'elle le put. Ainsi donc Mlle Rachel n'a exercé aucune influence sur l'art de notre temps ; mais, en revanche, elle n'en a pas subi. C'est une figure à part, isolée sur son socle au milieu du thymélé, et autour de laquelle les chœurs et les demi-chœurs tragiques ont fait leurs évolutions selon le rhythme ancien. On peut l'y laisser, ce sera la meilleure figure funèbre sur le tombeau de la tragédie.

M. Gautier cependant va trop loin en disant que Rachel n'a exercé aucune influence sur l'art de notre époque ; elle en a relevé et soutenu le niveau, quinze ans de suite, à une hauteur que personne ne maintient au théâtre après elle, — témoin ce qui se passe à la Comédie-Française depuis sa retraite. *Melpomène* y est bien enterrée, et il ne reste debout que *Thalie*. Heureusement, *Thalie* est représentée par des talents de premier ordre. La tragédie est morte, vive la comédie !

Voilà pourquoi les obsèques de Rachel ont eu l'éclat d'un convoi royal : chacun savait qu'on avait perdu plus qu'un artiste, qu'on suivait le deuil d'une Muse. Toutes les notabilités des Académies des lettres, des arts, et du monde, escortées de trente à quarante mille curieux, marchaient derrière le corbillard, caparaçonné d'argent et attelé de six chevaux à postillons, comme celui d'une souveraine.

Minée à trente-huit ans par le travail, les voyages et les émotions, la célèbre artiste se savait frappée à mort. En partant pour l'Egypte, elle dit à M. Arsène Houssaye, son ancien directeur :

— Vous souvenez-vous du dîner que nous fîmes chez Victor Hugo, à la suite de la reprise d'*Angelo de Padoue ?* Vous souvenez-vous que nous étions treize ? Il y avait Hugo et sa femme ; vous et votre femme ; moi et Rébecca ; Girardin et sa femme ; Gérard de Nerval, Pradier, Alfred de Musset, Perrée, du *Siècle*, et le comte d'Orsay... Eh bien ! comptez aujourd'hui où sont ces treize convives ? Victor Hugo et sa femme, à Jersey ; votre femme est morte... Mme de Girardin est morte... ma pauvre Rébecca est morte... Gérard de Nerval, Pradier, Musset, Perrée et d'Orsay sont morts ; moi... *n'en parlons plus...* Il ne reste que Girardin et vous ! Adieu, mes amis... Ne riez jamais du nombre treize à table !

L'année précédente, elle écrivait à un ami :

« Houssaye m'a dit que c'est lui qui vous a donné la petite montre Louis XV que vous avez si gentiment arrangée, en remplaçant le verre qui laissait voir les entrailles de la bête, par l'émail où l'on a fait cuire votre servante. Je trouve, et Sarah aussi. le bas de ma figure un peu long. Mais les émails, ou plutôt les émaux, car il y a des *maux* partout, ne se corrigent plus une fois sous le feu. Je crois toutefois que ce n'est une chose à porter que *pour après ma mort. Je suis si patraque que ça pourra bien ne pas traîner beaucoup.* Si Mme de Girardin voulait me faire *un rôle de poitrinaire historique*, s'il y en a (car j'aime à tenir un rôle qui soit un nom) je crois que je le jouerais bien, *et à faire pleurer, car je pleurerais moi-même.* On a beau me dire que ce ne sont que les nerfs, je sens bien qu'il y a du détraqué. Nous parlions de montre ; c'est comme quand on a tourné la clef trop fort, ça fait *crac !* Je sens souvent quelque chose qui fait crac en moi, quand je me monte pour jouer. Avant hier, dans *Horace*, en disant son fait à Maubant, j'ai senti le *crac* .. Oui, mon ami, je craquais. Ceci entre nous, à cause de ma mère et des petits. »

Rachel est-elle morte israélite ou catholique ? Les avis sont partagés. Beaucoup affirment qu'elle s'était fait baptiser en secret, ou qu'elle avait l'intention de le faire.

Ces personnes ajoutent qu'elle n'avait plus sa connaissance, lorsque le rabbin juif, appelé par sa sœur, est venu assister son agonie au château du Cannet, près de Cannes.

Le fait est qu'elle a été inhumée selon le rite israélite, dans le caveau où l'attendait sa sœur Rébecca.

Rachel a laissé trois millions de fortune.

Nous publierons une notice détaillée sur la dernière tragédienne. Le *Musée des Familles* a donné trois fois son portrait : de profil, d'après Dantan, t. VI, p. 352 ; de face, d'après G. Staal, t. XIV, p. 333 ; et en pied, dans *Adrienne Lecouvreur*, t. XVI, p. 249.

PITRE-CHEVALIER.

GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES (1).

LE PROCUREUR-SYNDIC.



Violette, Isabeau; La Garde et La Roque sur la route. Dessin de Foulquier.

1. Les deux cavaliers à l'écharpe blanche. Le muguet de 1627. La petite flèche d'argent. Violette. Le lis de Cellé. Voyage en litière La belle Isabeau. Le procureur-syndic. Maître Pierre et M. Rifflet. La Garde Vallon. Les faux sauniers.

Il y a eu deux cent trente ans à la Saint-Jean dernière; au temps où fleurit le buisson et où les merles recommencent à siffler sous les feuilles leurs refrains joyeux, deux cavaliers de bonne mine, après avoir gravi l'une des pentes les plus rudes de la route de Rodez à Figeac, s'arrêtèrent un beau matin au lieu dit des Trois-Chênes. Là, ils mirent pied à terre, attachèrent leurs chevaux sous l'ombrage, et allant s'asseoir sur le talus gazonné de la route, dans une position qui leur permettait d'explorer à la fois

(1) Voyez, pour la série, la table du tome XXIV.

la campagne et le grand chemin, ils eurent ensemble l'entretien suivant sous les chênes :

— Mon cher baron, dit en débutant le plus âgé, beau cavalier à la royale noire, à la moustache en croc et à l'œil d'aigle, qui avait dû manier bravement l'épée dans les dernières guerres civiles, et combattre pour le Béarnais, car il portait l'écharpe blanche ; mon cher baron de La Roque, tu peux jeter au diable ta sombre mine et ta réserve, et me parler à cœur ouvert, maintenant que nos chevaux seuls peuvent nous entendre, et que tu ne crains pas sans doute leur indiscrétion.

— Vous plaisantez toujours, monsieur de La Garde, dit en soupirant le baron, jeune muguet blondin dont les longs cheveux flottants et les yeux bleus excitaient l'intérêt de tous les vertugadins à dix lieues à la ronde, et la haine de ceux qui portaient la fraise empesée.

— Et pourquoi serais-je triste, mon beau fils d'Apollo *à teste dorée*, comme dirait Ronsard? Est-ce à cause de la blessure que nous a faite au côté gauche la petite flèche d'argent?

— Vous en riez, monsieur de La Garde, et cependant telles blessures sont plus à craindre et plus douloureuses parfois que celles de la guerre!

— Il est possible, mon mignon ; je crois néanmoins, ne t'en déplaise, qu'on aime mieux celles-ci que les autres, et, dans tous les cas, têtebleu! elles se guérissent plus radicalement, et je connais deux chirurgiens qui n'en manquent pas une.

— Et que vous appelez, monsieur?...

— Un prêtre et un tabellion!

— Plût à Dieu! murmura La Roque soupirant de nouveau, que je fusse déjà entre leurs mains!

— On vous y mettra, cher ami ; mais voyons, déclouez vos lèvres et apprenez-moi où en sont les choses : avons-nous du nouveau?...

— Rien, par malheur! Seulement j'ai su que Violette revenait de Paris!

— Ah! ceci est du neuf déjà.

— Elle en revient aujourd'hui même, continua La Roque tout tremblant.

— Et doit passer probablement de ce côté?...

— Oui, monsieur de La Garde, ici même, dans peu d'instants.

— Voilà pourquoi, n'osant l'attendre seul sur le terrain, tu t'es renforcé d'un second?...

— Il est vrai, balbutia La Roque, rouge comme un coquelicot.

— O jeunesse pure et sacrée, que je t'aime dans ta candeur! Tu n'es pas de ce siècle, enfant : mais n'importe, mon noble lis des vallons du Cellé, garde cette crainte timide, j'aurai de l'audace pour toi!

— Justement, les voici, dit La Roque respirant à peine.

— Elles sont deux dès lors.

— Oui, Violette est avec sa tante.

— Et où les vois-tu, mon ami?

La Roque n'aurait pu parler : il étendit la main vers la côte, et montra une litière portée par deux mules qui venaient bon train malgré la montée. La Garde sourit, se leva tranquillement, et allant se poster avec son ami au milieu de la route, il attendit la litière. Arrêter le postillon d'un geste et se présenter à la portière pour saluer ces dames était pour lui l'affaire la plus simple du monde. Il exécuta l'entreprise avec son aisance ordinaire, et fut bien accueilli. Les rideaux de cuir s'ouvrirent à sa voix, et une figure charmante, qu'animait encore un air vif et mutin, se pencha à moitié hors de la litière, et faillit pétrifier de joie et de bonheur le pauvre baron.

Immobile et tremblant, il n'aurait point songé à faire un pas, mais La Garde le prit par la main, et le traînant comme un enfant :

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant avec respect, voulez-vous souffrir que votre très-humble valet vous présente son ami le baron de La Roque?...

— Je le permets d'autant plus volontiers, répondit l'espiègle en se mordant les lèvres, que le présenté, à moi connu, me fera connaître son présentateur.

— Voilà, mon cher, dit La Garde, à quoi ta sotte timidité m'expose! Mais je lui pardonne, mademoiselle, et vous ferez de même, car vous êtes la plus coupable en tout ceci.

— Moi? reprit Violette d'un air surpris.

— Eh! sans doute ; s'il perd l'esprit, vous savez bien pourquoi!

— La Garde, dit alors du fond de la litière une voix forte et railleuse, est-ce pour débiter ces contes à ma nièce que vous nous arrêtez dans la poussière, *à la raye* du soleil?...

— Vive Dieu! s'écria La Garde, c'est la belle Isabeau!

Un gros rire lui répondit, et une femme avoisinant la cinquantaine, mal conformée, presque bossue et d'une laideur remarquable, sauta sans aide sur la route et dit en rabattant ses jupes :

— La Garde, mon ami, vous êtes un fier insolent!

La Garde, ôtant son castor ombragé d'une plume blanche, vint la saluer galamment, et baisa la main qu'elle lui tendait en murmurant :

— Ce sera votre punition!

Pendant ce temps, le baron était au supplice, et maudissait tout bas une circonstance qui eût fait le bonheur d'un autre. Violette, le voyant planté comme un piquet devant la litière, avait eu la malice de l'appeler pour l'aider à descendre, et il frémissait en sentant son bras sur le sien, et n'osait lever les yeux pour la voir. Après s'être amusés quelque temps de son embarras, La Garde et la tante en prirent pitié. Il fut convenu qu'on monterait à pied la première côte (et Dieu sait s'il en manque dans le Quercy et le Rouergue!). Les plus raisonnables ouvrirent la marche, et les plus heureux les suivirent à quelques pas de distance. On chemina ainsi assez longtemps, et, grâce à l'indulgence de la belle Isabeau, qu'on nommait ainsi par antiphrase dans ce pays sarcastique par excellence, un plan de campagne complet fut arrêté dans l'intérêt du baron.

— Jamais mon frère, avait dit en se résumant la vieille fille, ne consentira au mariage de Violette avec votre ami. Non, certes, qu'on puisse lui reprocher rien sous le rapport de la naissance ou de la fortune, mais il a donné parole à son cousin, et la tiendra quand le roi voudrait le contraire.

— Et quel est ce cousin? interrompit La Garde

— Le procureur-syndic des communautés religieuses de Villefranche.

— Comment! cet abominable Marrel?

— Lui-même, mon beau chevalier!

— Mais ce serait un meurtre! et quand il ne s'agirait pas du fils du meilleur de mes amis, j'empêcherais cet odieux mariage, ne fût-ce que par esprit de justice.

Un regard de reconnaissance que lui jeta Violette prouva qu'elle partageait cet avis. La Garde la salua courtoisement.

— Dieu a marié ces deux enfants dans le ciel, reprit-il plus bas, il faut le seconder, belle Isabeau.

— Oui, je ne suis point jalouse, quoique le mariage ait toujours été mon merle blanc.

— Est-il possible que vous ayez eu cette envie?

— Je l'ai encore! mais pas un homme n'a voulu de moi, les uns parce que j'étais trop laide, les autres parce que je n'étais pas assez riche!

— Je vous trouverai un mari, parbleu! Tenez-vous beaucoup à la beauté?...

— Non, je ne tiens qu'à une chose, c'est d'être mariée!

— Eh bien! je vous le jure sur l'honneur! je vous trouverai ce phénix; mais il faut combattre avec nous *unguibus et rostro*, des pieds et des mains!

— Dites, et je ferai tôt tout ce que je puis faire.

— Ecoutez! Vous allez commencer par me faire inviter au festin de la Saint-Jean. Je m'y rendrai avec le baron: le procureur-syndic y sera sans doute, et là je donnerai les cartes pour notre première partie!

— Malgré l'humeur rechignée de mon frère, je peux vous promettre cela, mais voilà tout, au moins.

— Le reste me regarde!

— Et vous tiendrez votre promesse?...

— Oui, je le jure derechef par mon écharpe blanche! Mademoiselle et vous serez mariées le même jour, au même autel.

On se sépara sur cet engagement: les dames, remontant dans leur litière, gagnèrent Figeac, et les deux cavaliers se rendirent au château du baron. Ils n'avaient pas encore fait vingt pas dans le chemin de traverse, que le buisson de la route, s'ouvrant doucement, livra passage à deux hommes qui paraissaient tout effarés. L'un, habillé de gris, était remarquable par son ventre énorme contrastant avec la petitesse de sa taille, et par la mobilité de sa physionomie, que deux yeux gris et un nez retroussé rendaient on ne peut plus originale: l'autre, vêtu de ce *cadis* bleu de ciel si cher au vieux Quercy, et chaussé de gamaches de cuir et de gros sabots malgré la saison, avait la physionomie placide en apparence, endormie et rusée des enfants de l'Auvergne. Le chaudron qu'il portait sur l'épaule révélait son métier, comme le bassin de cuivre jaune et les rasoirs sortant à demi de la poche de sa veste indiquaient celui de son compère.

Après être sortis du buisson, ces deux hommes se regardèrent quelque temps d'un air ébahi. Le barbier, affermissant enfin sur son front le vaste tricorne dont la pointe poignardait l'air, dit vivement au chaudronnier:

— Eh bien! maître Pierre, que dites vous de tout cela?

— Je dis, mordié! monsieur Rifflet, que votre cousin aura de l'ouvrage!

— Oh! Marrel est bien appuyé! il a du crédit dans sa ville et de l'argent dans sa bourse. Quand on est procureur-syndic de toutes les communautés...

— C'est égal, vertuchoux! il aura une fameuse épine au pied avec ce diable de La Garde!

— Il ne le craint pas plus que moi, qui m'en soucie comme d'un clou!

— A la bonne heure! mais j'aime autant, cap de saint Cristoly! qu'il vous en veuille à vous qu'à moi! Et cependant, s'il m'attaquait, je sais bien ce que je ferais!...

— Et que feriez-vous, maître Pierre?

— Vous savez que tous ces diables qu'il tient dans son château, depuis la guerre, fraudent le roi et la ferme, et vendent le sel au rabais...

— Comment! si je le sais! à telles enseignes que le présidial de Villefranche informe contre eux criminellement et extraordinairement, comme le disait hier encore M. Arnaldy de Monteils, votre capitaine de ville.

— Apprenez donc, monsieur Rifflet, une nouvelle que votre cousin payerait bien deux écus, je pense!

— Et laquelle, compère?...

— C'est que, ce soir même, deux de ces enragés coquins seront au gué de la Sereine, avec un chargement de sel!

— Cap de saint Cristoly! en êtes-vous sûr?...

— Je l'ai entendu de mes propres oreilles, dans le cabaret de *la Croix-Blanche*, à Villeneuve-la-Crémade!

— Cela étant, maître Pierre, voulez-vous gagner les deux écus dont vous parliez?...

— Moi! je le veux bien, vertuchoux!

— Allez ventre à terre à Villefranche, et contez le fait de ma part à mon cousin; Marrel se chargera du reste.

— Et croyez-vous qu'il me payera?

— Oh! je vous en réponds!

II. L'âne du cousin. Feu de la Saint-Jean. Une visite inattendue. Dame Nicole. Le capitaine de ville. Un croquant. La dénonciation. Le crime des trois chênes. M. Belle-Oreille. Une des joies du feu de la Saint-Jean. Vengeance du procureur-syndic. Le présidial de Villefranche. Le perturbateur du repos public. Exécution des soldats de La Garde. Le Balafré. La revanche du gentilhomme.

Le lendemain de ce colloque, un voyageur, monté sur le plus bel âne qui soit jamais sorti des haras de Clermont, faisait son entrée à Figeac. Les cloches de Saint-Sauveur sonnaient à toute volée pour célébrer la fête si chère aux campagnes, et les bons bourgeois, assis devant leurs portes, selon la coutume antique et nationale du midi, se hâtaient d'expédier en public le repas du soir; car MM. les consuls, pour des raisons particulières, se proposaient d'allumer le feu de la Saint-Jean une heure plus tôt que d'habitude. Cette innovation, sans exemple dans les fastes municipaux, était l'objet de critiques amères, lorsque l'apparition du voyageur susdit interrompit toutes les conversations et leur donna sur-le-champ un autre cours.

Jamais peut-être, en exceptant l'ingénieux chevalier de la Manche, homme n'avait paru sur les chemins accoutré de cette façon. Coiffé d'un immense chapeau rabattu, dont les bords flottaient sur deux oreilles de structure extraordinaire et d'une prodigieuse grandeur, et enveloppé d'une soutane de tiretaine noire qui, serrant sa longue et maigre taille, traînait jusqu'à terre, l'étranger était planté droit à califourchon sur son âne et se pliait en deux, avec des grimaces d'effroi et des soubresauts à chaque mouvement brusque de l'animal.

A sa vue, tous les enfants, quittant précipitamment leurs assiettes de terre jaune, s'étaient mis à sa poursuite en jetant des cris capables d'éveiller les morts; et les parents auraient eu fort à faire pour gourmander cette insolence, si l'âne, ombrageux par nature, prenant le mors aux dents, n'eût disparu au galop dans les ruelles du vieux Figeac. Il eut beau courir, cependant, la troupe endiablée, qui le suivait de loin en hurlant, arriva assez tôt pour le voir, à la jubilation générale, lancer son maître sur le pavé devant une maison de la grand'rue, où il s'arrêta tout à coup.

Grâce à la longueur de ses membres, le cavalier désarçonné ne parut pas avoir trop souffert de sa chute, et, se relevant promptement, il alla heurter deux fois avec force

au portail cintré d'une antique habitation qui, avec son auvent rongé par les pluies et ses deux fenêtres en ogive, ressemblait plutôt à un fort ou à une prison qu'à la demeure d'un bourgeois casanier et paisible.

Les deux premiers coups de marteau n'ayant produit aucun effet, il se préparait à redoubler, lorsque le châssis à petits vitraux triangulaires et encadrés dans le plomb s'ouvrit en grinçant, et une petite vieille en cornette de toile ornée d'un ruban noir, plongeant dans la rue ses yeux irrités et bordés de rouge :

— Quel est le mal appris, dit-elle aigrement, qui heurte de la sorte au portail du capitaine de la ville?...

— Hé ! dame Nicole, c'est moi ! répondit en élevant son fausset glapissant le malencontreux voyageur; c'est moi! ouvrez vite!

— Bon ! reprit Nicole tout haut, voici le reste de notre écu ! Il y a des gens qui ont vraiment de la chance et qui ne se rompront jamais le cou pour une bonne fois !

Le nouveau venu fit la sourde oreille, et, loin de paraître fâché, se hâta de dire du ton le plus doux :

— Bonsoir, dame Nicole ; vous êtes toujours droite comme le clocher de Saint-Sauveur !.. Comment se porte le cousin Arnaldy?

— Comme un vieux fou qu'il est ! répondit en grommelant la vieille.

— Et la cousine Violette?...

— Allez le lui demander vous-même ! Croit-il donc, ce galant, ajouta dame Nicole, dont la mauvaise humeur croissait de moment en moment, que je veuille rester toute la journée sur la porte avec lui et son âne ?

A ces mots accentués fortement et avec colère, elle prit le roussin par le licou, non sans l'accabler de malédictions, et laissa le maître s'engager, toujours impassible, dans le tortueux escalier de pierre qui menait au premier étage. Cet escalier, construit, dans l'origine, dans les vues de précaution que nécessitaient les guerres civiles, était percé de plusieurs meurtrières. Par l'une de celles qui donnaient sur le jardin, le procureur-syndic aperçut la table dressée sous des treilles. Il se dirigea donc de ce côté à pas de loup, et s'arrêta dans le couloir obscur et voûté en forme de chemin couvert, afin de se mettre au courant de la conversation.

D'un coup d'œil furtif, il reconnut le jeune baron de La Roque assis vis-à-vis la porte, et son front se plissa; la voix de La Garde s'étant élevée sur ces entrefaites, il tressaillit, et d'instinct recula d'un pas. Il n'aurait point quitté ce poste, car l'indiscrétion de la tante amenait la conversation sur son chapitre ; mais le retour de Nicole l'en débusqua et le contraignit d'effectuer son entrée malgré lui.

— Eh ! c'est le cousin Marrel ! s'écria La Garde en voyant sa longue figure effarée; je m'en doutais aux cris de ces enfants ! Comment se porte votre âne, monsieur le procureur-syndic?

Le cousin Marrel s'inclina gauchement, sans répondre, à droite et à gauche, fit le salut le plus gracieux à la belle Violette, qui détourna la tête avec froideur, et se précipita dans les bras de M. Arnaldy de Monteils.

Pendant que le brave capitaine de la ville, excellent homme sous son écorce aussi rugueuse et plus dure que celle d'un chêne, le pressait contre son cœur avec affection, mais en grondant, selon l'usage, de ce qu'il arrivait si tard, le jeune baron, feignant de rajuster les rubans de son pourpoint orange, se pencha vers La Garde, et lui dit à l'oreille :

— Quel est donc ce croquant?

— Le procureur-syndic, ou, si vous l'aimez mieux, l'intendant et l'homme d'affaires des communautés religieuses de Villefranche. C'est le cousin de notre amphitryon, et l'un des nombreux prétendants à la main de Violette.

— Qui ? ce mal bâti-là !...

— Si la chose dépendait d'Arnaldy, vous n'auriez pas beau jeu, baron !...

Le jeune baron de La Roque toucha son épée et regarda fièrement Marrel. Celui-ci ne parut pas y faire attention ; mais, dès qu'il eut vidé deux fois son verre plein de vieux cahors, qu'on voyait mousser dans la pimprenelle, prétextant une affaire pressée, il emmena son cousin au fond du jardin, et lui demanda en bégayant s'il ne savait pas que La Garde était décrété de prise de corps.

— Chut! répondit avec humeur M. Arnaldy de Monteils, je ne sais que trop tout cela! Les faits et gestes de La Garde ont retenti dans toutes les juridictions et ne tarderont pas à frapper les voûtes de la grand'chambre. Si le Parlement s'en émeut, je vous dirai mon sentiment; mais, en attendant, mon cousin, retenez votre langue. La Garde est bien en cour, et, puisqu'il faut vous l'avouer, j'ai ordre de fermer les yeux sur ses déportements.

— Sa Majesté se repentira de protéger un pareil mécréant... Mais l'ordre s'étend-il jusqu'au muguet assis à côté de Violette?...

— Non point, morbleu ! Que prétends-tu m'insinuer par ces paroles?

— La vérité, cousin, qui vous aurait crevé les yeux sans l'audace de ce La Garde.

— Hein? est-ce que tu le soupçonnerais?...

— Hé ! non pas lui, cousin; c'est le muguet, vous dis-je!

— Qui? ce page habillé en homme, le jeune La Roque, auquel on donnerait encore le fouet, si nos jeunes gens ne sortaient pas dix ans trop tôt de leur académie !

— Oui, ce jeune homme aime Violette.

— J'ai peine à te croire, cousin...

— S'il vous fallait des preuves, nous en trouverions de formelles. On les a vus hier se promener ensemble aux *Trois-Chênes*, à l'arrivée de ma cousine. Rifflet, caché dans les broussailles, a entendu tout le complot. Isabeau, votre sœur, en est et les seconde !

— Ah ! jour de Dieu ! s'écria le capitaine, voilà pourquoi elle a tant insisté pour me les faire inviter tous les deux !

— Ils sont d'accord ; c'est chose sûre !

M. Arnaldy de Monteils retroussa sa moustache, mit son feutre à grands poils, orné d'un panache rouge, sur l'oreille, et, après avoir repris sa place :

— Monsieur le baron, dit-il à La Roque, quand vous étiez page à la cour, votre gouverneur vous conduisait-il à la comédie ?

— Quelquefois, monsieur, balbutia le baron en rougissant comme de coutume.

— Comment appelle-t-on sur les tréteaux les pères ridicules? N'est-ce point Argante ou Géronte?

— Pardon, cher capitaine, interrompit La Garde, à quel propos lui faites-vous cette question?

— Afin de prouver à lui et à tous que si l'on veut des pères de comédie, il ne les faut point chercher à Figeac, ni sous mon toit, monsieur.

Il y a du Marrel là-dessous, pensa La Garde.

— Expliquez-vous, capitaine, reprit-il de son ton jovial.

— Très-volontiers!... Monsieur le baron, dit-il en se

levant cérémonieusement et mettant son feutre au panache rouge à la main, d'après ce qui s'est passé hier aux *Trois-Chênes*, vous ne m'en voudrez pas si je vous remercie de l'honneur de votre visite...

Le pauvre baron se leva aussi tout confus, et il aurait fait une triste retraite sans l'aisance et la présence d'esprit de La Garde. Feignant de ne rien comprendre aux discours ni à la colère du capitaine, il salua ces dames, dit qu'il sortait pour montrer à son jeune ami le feu de la Saint-Jean, et promit de ne pas partir sans leur apporter ses respects. Dès qu'ils eurent tourné le dos, le capitaine éclata; mais Violette ayant pris la fuite aux premiers flots de sa colère, et sa tante s'étant empressée de l'imiter, il ne resta bientôt plus sous les treilles que le cousin Marrel.

Son premier soin fut, pour éviter le serein, de se coiffer, sous son large chapeau, d'un béguin de toile blanche; puis il se versa de nouveau une ample rasade du vin de la côte du Lot, et, mis en joie par cette libation, entra en se frottant les mains dans la maison du capitaine. Mais son allégresse, un peu rabattue par dame Nicole qui l'appela Judas, lui rentra subitement dans l'âme, quand il se vit seul dans la salle à manger en face de La Garde.

— Ventre-saint gris! comme disait notre bon roi, fit La Garde à voix basse, vous arrivez à point; je reviens exprès vous chercher!

Et l'autre, reculant comme s'il eût marché sur des vipères:

— Un moment, monsieur Belle-Oreille, donnez-vous



M. Marrel, le procureur-syndic, sur son âne emporté. Dessin de Foulquier.

patience et m'écoutez: vous vous êtes vilainement conduit aujourd'hui; je pourrais donc vous bâtonner jusqu'au sang, puisqu'il s'agit d'un gentilhomme, et n'y manquerais pas pour sûr si nous n'étions gens de revue. Pour cette considération, vous ne tâterez point du bois vert, quant à présent du moins, et pour ce fait; mais je vous préviens que si vous ne tournez à l'instant les talons et s'il vous arrive encore une fois de les poser sur ce carreau, une seule fois, entendez-vous, à l'avenir, aussi vrai que je suis La Garde, sachez que je vous fais mourir sous le cotret!

Le procureur-syndic, l'œil fixe, les cheveux hérissés de peur, se mit à balbutier une supplique pour tâcher d'obtenir la permission de passer au moins cette nuit à Figeac.

— Une nuit, belître! répliqua La Garde; pas une minute, pas une seconde, si tu tiens à tes os mal faits!

Il fallut donc qu'il réenfourchât son âne et qu'il cédât, à son grand regret, le champ de bataille à l'ennemi; ce qu'il fit de la plus mauvaise grâce du monde. Heureux encore si tout se fût borné là! mais il n'était qu'à la préface de ses tribulations. Le hasard ayant voulu qu'il prît, pour abréger, la promenade, il arriva juste au moment où le feu allumé en l'honneur de saint Jean flambait avec le

plus d'ardeur. A la vue de cette figure osseuse et longue, et de l'âne classique, rendu plus extraordinaire par la réverbération rougeâtre des flammes, il s'éleva des huées à faire sonner toutes seules les cloches de Saint-Sauveur.

Aussitôt femmes et enfants se mirent à lui courir sus, en brandissant des bourrées ardentes et des tisons, et il eut beau talonner son âne, il ne put éviter de passer à travers une pluie de feu et d'étincelles sous ces fourches caudines de nouvelle espèce. Sur ces entrefaites, survient un plaisant qui, en donnant l'écu, dépêcha toute la canaille après lui; et, comme si ce n'eût point été assez de son affreux charivari, voilà la garde bourgeoise, à deux pas de la porte, qui, pensant répondre à la joie publique, fait retentir les airs de ses arquebusades.

Pour le coup, la frayeur gagna le grison, et, comme il était grand et fort, malgré la résistance et les cris de Marrel, il l'emporta avec une telle furie qu'à la première descente maître et baudet roulèrent pêle-mêle comme deux billes.

Le pis de tout cela fut qu'en se relevant le procureur-syndic se vit forcé de se dépouiller au plus vite de sa soutane neuve de demi-ostade, qui brûlait par tous les bouts, et de poursuivre en chemise l'âne insurgé à travers champs. Il le rattrapa le lendemain, vers midi, auprès de Villefranche, où ils se traînèrent difficilement tous deux, tant cette nuit les avait éclopés.

Comme il allait se jeter sur son lit, car il tombait d'épuisement et de fatigue, voici le gardien des Cordeliers et le prieur des Chartreux qui viennent lui demander compte, l'un, de dîmes arriérées dont on l'accusait de garder le produit; l'autre, d'une rente établie sur deux maisons baignées par l'Alzou, et que le couvent ne touchait plus. Pris à l'improviste, il se défendit mal et fut sévèrement tancé par les bons pères, ce qui le rendit si furieux que, pour se venger sur quelqu'un, au lieu de se coucher, ainsi qu'il en avait le projet, il courut au présidial où étaient les deux soldats de La Garde, arrêtés la veille par ses soins.

Peu miséricordieux de leur nature et ne prenant que trop à la lettre la rigueur des lois et ordonnances, les conseillers avaient bonne envie de les envoyer au gibet; mais l'image de La Garde, leur apparaissant vaguement entre les fourches, refroidissait leur zèle. Personne ne se souciant de s'attirer l'inimitié d'un homme que rien n'arrêtait, la procédure serait restée en suspens sans l'infernale adresse du procureur-syndic. Sachant parfaitement où était l'obstacle, il imagina de le lever par un mensonge. Déjà le bruit de son retour s'était répandu dans la ville; on savait dans quel équipage il était rentré, et les gloses allaient leur train, quand on le vit accourir tout affairé au présidial.

Le président, le juge mage, le lieutenant principal et le lieutenant particulier se promenaient avec cinq ou six conseillers sous les ormeaux de la cour, et devisaient précisément à son sujet. Marrel les aborde avec mystère, et, saluant jusqu'à terre les justiciers du roi:

— Monsieur le président, dit-il, vous causiez, je le vois, de mon équipée!

— Par ma foi! oui, monsieur le procureur-syndic, et la cour s'étonnait du fait. On rapporte effectivement que vous êtes arrivé à Villefranche en chemise et couvert de poussière.

— Il est vrai, monsieur le président.

— Et à quel propos cette hâte, qui nous paraît inusitée?

— Afin de vous apporter le premier une nouvelle qui ne vous déplaira point, j'en suis sûr.

— Parlez, monsieur, nous écoutons!

— On assure à Figeac, et mon cousin le capitaine me l'a certifié lui-même, que La Garde vient d'être décrété de prise de corps, comme perturbateur du repos public.

— Serait-il possible?...

— Il n'est bruit d'autre chose à Figeac! L'ordre vient, dit-on, de Paris.

— Enfin! s'écria le président, dont un long et bruyant soupir dilata la vaste poitrine; mieux vaut tard que jamais, et nous verrons donc relever la majesté de la justice!

Rien n'est brave comme un poltron qui se croit à l'abri. Contenue jusque-là par la prudence, la colère du présidial tonna comme un orage. Marrel attisait sans cesse le feu, et, quand il les vit au point où il les voulait:

— Et les bandits que vous avez pris hier et qui dépouillaient la ferme par ses ordres, les épargnerez-vous? dit-il en ricanant.

— Non, répondit le président; justice sera faite!

— On prétend, ajouta Marrel, que le présidial a peur de La Garde.

— Ah! l'on prétend cela! Eh bien! pour prouver le contraire, nous allons les juger tout de suite!

Deux vieux conseillers essayèrent en vain de modérer cette fougue; ils étaient d'avis de surseoir et d'attendre la confirmation de la nouvelle; mais on ne les écouta pas. Le présidial se réunit d'enthousiasme; le plus ardent des conseillers fit le rapport, et les deux pauvres soldats de La Garde, convaincus d'avoir contrevenu aux édits et ordonnances en vendant du sel en contrebande, furent jugés séance tenante, condamnés et pendus le jour même.

Tout glorieux de cet exploit, le président envoya sur-le-champ un huissier clouer copie de la sentence au portail de La Garde. Il n'était pas de retour à son château, mais on l'y attendait. Cela fut assez pour que le sergent n'osât s'aventurer dans l'antre du lion. Il se contenta de bailler le parchemin à un paysan, qui le porta, non sans émoi, à Mlle de Vallon (1), mère de La Garde, et prit à travers champs, afin de regagner Villefranche, tant il redoutait la rencontre du châtelain.

Celui-ci ne sut donc la nouvelle que le lendemain au soir; encore y eut-il cent délibérations pour le lui apprendre. Enfin, sa mère s'en chargea. La Garde soupait et s'arrêta court aux premiers mots. Quand sa mère en fut à la condamnation, il pâlit; puis, lorsqu'elle fit entendre le genre de supplice qu'ils avaient subi, il cacha sa tête dans ses mains. Ce recueillement ne fut pas long. Au bout de quelques minutes, il se leva et d'une voix brève:

— Le Balafré!...

Le Balafré vint. C'était un vétéran attaché depuis longtemps à la fortune de La Garde, qui avait gagné consciencieusement son surnom dans toutes les échauffourées de la guerre civile.

— A cheval! lui dit La Garde, et qu'on charge bien les mousquets.

Lestes comme des partisans, en un clin d'œil ses hommes furent prêts. La Garde embrasse sa mère, se jette en selle et part au trot dans la direction de Villefranche.

MARY-LAFON.

(La fin au prochain numéro.)

(1) La femme du simple gentilhomme s'appelait *mademoiselle*

POÉSIE.

LE DIABLE A PARIS. — LÉGENDE (1).

I.

Le Diable s'ennuyait aux cités infernales;
Il voulut voir Paris, entassa dans ses malles
Tout ce qui nous perdit ou nous ensorcela :
La pomme d'Ève, amère au cœur, douce à la bouche;
La plume de Volney, le poignard de Cartouche
Et les ciseaux de Dalila.

En quittant ses amis, sa douleur fut profonde :
Il serra tendrement la main de Frédégonde,
Qui regardait Satan comme son frère aîné;
Il se précipita dans les bras de Tibère;
Il fit, les yeux en pleurs, ses adieux à Voltaire,
Embrassa Laïs et Phryné.

Il arrive à Paris, franchit d'un pas rapide
La barrière d'Enfer; met un habit splendide
Et des gants blancs; puis coupe avec distinction
Sa barbe, que la flamme a roussie et jaunie;
Cache son pied fourchu sous la botte vernie :
Le serpent devient un lion.

II.

Comme il aime le feu, la fumée, il achète
Un cigare, et, l'éclair à la bouche, en flânant,
Il voit deux brodequins qui s'en vont cheminant:
Une jeune ouvrière, ange en simple toilette,
Effleurant nos pavés. D'autres, parmi ses sœurs,
Cachent des fronts maudits sous des chapeaux à fleurs;
Elle, une étoile d'or brille sur sa cornette.

Satan lui dit, avec des mots frottés de miel,
Qu'elle a des millions dans ses yeux bleu de ciel,
Que la moire irait bien à sa taille adorable:
Dans un linceul de soie, en séducteur savant,
Il veut ensevelir sa vertu; car souvent
Le petit ver à soie est l'ouvrier du Diable !

Puis à la pauvre enfant, qui logeait au grenier,
Satan offre le bras pour descendre au premier;
Lui donne des chevaux qui vont comme la flèche.
Prends garde, pauvre fille, à ces chevaux maudits:
On peut en gros souliers monter au paradis,
Et parfois dans l'enfer on arrive en calèche.

Un autre jour, Satan (ce qui l'épouvantait)
Côtoyait Notre-Dame : une femme en sortait;
Elle avait mieux prié que les saintes phalanges;
Son cœur, chargé d'amour, rapportait son trésor,
Et, sur son front si pur, il lui semblait encor
Sentir le frôlement des ailes des archanges!

Satan la suit avec ses laquais, noirs marauds,
Gens du démon, nommés les péchés capitaux;
Et la belle dévote, au ciel faisant faillite,
Bientôt raille, médit, et, pour chasser l'ennui,
Va souffletant l'honneur et la vertu d'autrui,
Avec des doigts encor tout mouillés d'eau bénite!

Puis, au lieu du missel, elle lit un roman,
Livre d'heures du diable, et passe doucement
D'une faute légère aux passions, aux doutes :
Car les vertus, ce sont les perles d'un collier;
Si l'on casse le fil qui venait les lier
Et qu'il tombe une perle, elles s'échappent toutes.

La douce Charité s'enfuit le premier jour,
La Foi partit après; puis un coupable Amour,
Trouvant l'accès facile et la maison déserte,
Dans cette âme si chaste entra comme un voleur;
Car la Foi qui veillait, gardienne de son cœur,
Avait en s'en allant laissé la porte ouverte.

III.

Vers le théâtre, un soir, Satan prit son élan;
La pièce était honnête, et la salle était vide;
Mais voilà que Satan s'offre à l'auteur candide
Pour collaborateur. Il va traçant un plan
Avec sa griffe aiguë, et son œuvre infernale
Attire tout Paris... Pour remplir une salle,
Molière ne vaut pas Satan.

(1) *N.-B.* L'auteur dit *légende*, et non pas *histoire*. Il espère avertir chacun, mais il n'entend blesser personne, encore moins damner qui que ce soit. Le premier droit de la légende est de cacher la moralité sous la fiction.

Celle-ci, d'ailleurs, est le grand succès du moment dans les salons de Paris.

Partout où Mme Ségalas a bien voulu la dire, des bravos enthousiastes ont salué au passage les traits si énergiques et si malins, les leçons si opportunes et si éloquentes, les images si brillantes et si précises, qui défilent dans ses strophes rapides, comme des cavaliers armés et resplendissants dans une fantasia orientale.

Mais il ne suffisait pas que chacun sût par cœur à Paris ce nouveau et charmant poëme de notre jeune muse; il mérite certes de faire le tour de France, c'est-à-dire le tour du monde; et, grâce aux flatteuses prédilections de l'éminent auteur pour le *Musée des Familles*, nos lecteurs reçoivent aujourd'hui les prémices inédites du *Diable à Paris*, — comme ils ont déjà reçu celles du *Petit Sou neuf*, des *Démolitions*, des *Cartes de visite*, des *Médisants*; — comme ils recevront bientôt celles des *Fleurs à Paris*, du *Fripon* et du *Voleur*, etc.

P. C.

Le Diable, une autre fois, prit des cartes ; il aime
Leur couleur rouge et noire, et la beauté suprême
D'Argine et de ses sœurs, quatuor doux et cher.
Il sait que les valets de carreau, trèfle, pique,
Sont les valets de chambre, au métier satanique,
Chargés d'introduire en enfer.

D'un coup de pistolet, parti comme la foudre,
Un joueur malheureux fit sauter d'un seul bond
Son âme dans l'enfer, sa cervelle au plafond.
Satan rit et se dit : « Rien ne saurait l'absoudre.
Que les hommes sont fous de chercher savamment
Si la poudre leur vient d'un vieux moine allemand ;
Satan seul inventa la poudre ! »

IV.

Mais tout à coup il met des perles, du corail.
Il devient femme ; il a de blonds cheveux en tresse,
Se nomme Marion, Marco, jamais Lucrèce,
Et pousse dans l'abîme avec son éventail.
Car le démon parfois porte fleurs et dentelle ;
Au lieu d'Ève, il séduit Adam ; des cœurs de fer
Battent pour ses doux yeux : l'étoile la plus belle
S'appelle en même temps Vénus et Lucifer !



Le Diable à Paris. « Tout ce qui nous perdit ou nous ensorcela. » Dessin de Fellmann.

Il sourit tendrement aux passions sonnantes,
Aux soupirs bien dorés, se fondant en écus.
Comme un singe adorable, il a les mains prenantes,
Et, sous ses gants Jouvin, on sent des doigts crochus.

Il ruine deux fois ses courtisans, l'infâme !
Prend leurs biens, abrutit leur cœur et leur raison :
Tandis qu'un créancier vend tout dans leur maison,
Le démon, noir huissier, saisit tout dans leur âme !

Mais bientôt, car le Diable est fort capricieux,
Il jette au vent ses fleurs, sa grâce et ses œillades,
Et, fatigué de voir Paris calme et joyeux,
Il endosse la blouse et fait des barricades.

L'ordre renaît ; Satan est fait échec et mat.
Pour se distraire, il vole une bourse pesante :
Le Diable touche ainsi ses rentes sur l'État ;
La poche du passant est sa banque ambulante.

V.

Enfin il veut revoir l'enfer ; il court, léger,
Vers la Bourse ; il bondit sur les marches de pierre :
Au pays des damnés quand on veut voyager,
La Bourse est un embarcadère.

Mais il découvrit là tant d'infernaux esprits,
D'agioteurs, de juifs, de fous, d'âmes félonnes,
Qu'il se fixa, joyeux, dans ce gouffre à colonnes :
C'est l'hôtel du Diable à Paris.

Anaïs SÉGALAS.

ÉTUDES SUR L'INDE ANGLAISE.

LE CAPITAINE FITZMOOR, OU LA RÉVOLTE DES CIPAYES (1).



Halte sur la route de Vellore. Dacoïts à l'affût. Dessin de Fellmann.

I. — LE COMPLOT.

Un orage près d'éclater pesait sur toute la nature comme un manteau de plomb. Des nuages, épais et lourds, masquant la lueur des étoiles, assombrissaient encore le ciel. Nul souffle d'air n'agitait les arbres. Les hurlements des bêtes fauves troublaient seuls le silence imposant de la nuit.

(1) L'auteur de cette étude a vécu dans l'Inde. On le recon-

Au milieu des jungles, non loin de la route, alors en fort mauvais état, qui conduit de Mysore à Arcot, plusieurs hommes se trouvaient réunis dans une sorte de clairière. Ils se tenaient groupés autour d'un énorme brasier destiné à éloigner les bêtes féroces.

Eclairés par la lueur rougeâtre de ce brasier, enveloppés dans de larges pièces de cotonnade blanche, et complétement immobiles, ces hommes ressemblaient de loin à des fantômes. Ils étaient assis les jambes croisées sous eux à la manière des Orientaux. Quelques-uns fumaient; d'autres causaient; la plupart dormaient. Il y en avait une centaine environ.

Au teint bronzé de ces hommes, à leur costume ainsi qu'à leur attitude, on reconnaissait des Hindous. Leurs figures farouches, leurs barbes incultes, et les armes qui garnissaient leurs ceintures, laissaient deviner des bandits capables de tous les crimes.

Tout près du brasier, presque au milieu du cercle, par conséquent, se tenait un vieillard que les autres semblaient écouter avec autant d'intérêt que de vénération. Il était d'une maigreur effrayante. On eût dit un spectre ambulant. De la fange et des immondices de tout genre couvraient son corps décharné, sa barbe en désordre et sa chevelure pareille à la crinière d'un animal. Constamment tendu dans une position horizontale, son bras droit désormais ankylosé ne pouvait plus prendre une autre position. Il en était de même de sa main droite, fermée aussi depuis plusieurs années. On n'aurait pu la rouvrir qu'en en brisant les doigts. Les ongles, pénétrant dans la chair à une assez grande profondeur, devaient causer de cruelles souffrances au vieillard. Cependant, il ne paraissait nullement s'en apercevoir. Agités par un mouvement continuel, pareil à celui de certaines bêtes fauves, les yeux égarés de cet homme exprimaient l'abrutissement, la folie et la férocité. De la main gauche, il tenait un lourd bâton ferré. Il parlait d'un ton brusque et saccadé, et gesticulait avec une incroyable violence. Ce vieillard était le *saniassy* ou fakir (1) Nanna-Mookerjee, connu dans toute la présidence de Madras par ses austérités, ses prédications furibondes, et sa haine contre les Européens.

A côté de lui, un Hindou d'une quarantaine d'années, qui semblait être le chef de la bande, fumait un *godauk* (mélange de tabac, de confitures sèches et d'opium) dans un riche *houka* (ou pipe à long tuyau). La main appuyée sur la poignée ciselée d'un magnifique sabre de Lucknow, il écoutait d'un air assez distrait les discours du saniassy.

Tout à coup, le glapissement d'un chacal se fit entendre à quelque distance dans le fourré. Sur un signe du chef, chacun resta immobile et garda le plus profond silence. Le même glapissement se reproduisit encore deux fois.

naîtra à la vérité saisissante des tableaux, des faits et des caractères. Vérité est le mot, car les détails de cette *Révolte des cipayes* à Vellore, en 1806, sont presque tous rigoureusement historiques, et l'on sera frappé de leur ressemblance étrange avec la dernière insurrection de l'Inde. Même futilité apparente de motifs. Là, des barbes coupées; ici, de la graisse dans les cartouches. Même duplicité féroce des Hindous; même héroïsme et mêmes souffrances des Anglais. En lisant les exploits de Fitzmoor et les complots de Radanauth, le guet-apens des jungles et les assauts de Vellore, on croira lire les combats d'Havelock et de Nena-Sahib, les désastres de Cawnpoor, de Delhi, et de Lucknow. (*Note de la Rédaction.*)

(1) A proprement parler, le *saniassy* ou *joghi* (pèlerin) est un sectateur du culte de Brahma : le fakir est le moine musulman. Néanmoins, cette dernière dénomination est la plus connue et l'on s'en sert généralement pour désigner les deux classes de ces religieux, sédentaires ou nomades.

L'homme assis à côté du saniassy laissa tomber le tuyau flexible de son houka, et leva la main. Aussitôt tous les Hindous se dressèrent silencieusement sur leurs pieds. Ils roulèrent leurs couvertures de coton, et les jetèrent en bandoulière sur l'épaule à la manière des plaids écossais. Chacun d'eux saisit ensuite sa lance à manche de bambou et s'assura que son sabre recourbé jouait bien dans le fourreau. Ils se groupèrent autour de leur chef, et attendirent silencieusement les ordres de ce dernier.

Dix minutes après, quatre hommes habillés comme ceux qui étaient groupés autour du brasier débouchèrent du bois. Au milieu d'eux marchait un Hindou de haute taille. A la tournure martiale du nouveau venu, et surtout à sa démarche plus roide et plus ferme que ne l'est d'habitude celle des Hindous, on devinait un militaire. Il portait cependant le costume habituel des riches indigènes. On lui avait enlevé sa ceinture dont on s'était servi pour lui bander les yeux. Ses deux mains étaient liées derrière le dos par une longue corde qui faisait plusieurs tours, et dont les gardiens tenaient l'extrémité. Malgré sa triste position, le prisonnier marchait la tête haute et ne paraissait nullement intimidé.

— Mes hommes t'ont surpris rôdant autour de notre camp, dit Narain-Bissumbhur. Tu venais nous espionner.

— La preuve du contraire, c'est que je les ai entendus se glisser autour de moi et que, loin de fuir, je les ai attendus.

— Que venais-tu faire ici alors?

— Est-ce toi le chef?

— Oui.

— Eh bien, écoute. Ce que j'ai à te dire ne peut être entendu que de toi.

Narain s'approcha du prisonnier.

— Donne-moi ta main, reprit celui-ci.

Bissumbhur posa l'une de ses mains sur celles du prisonnier. Tout à coup la figure du chef se détendit. Il enleva lui-même la ceinture qui couvrait les yeux de l'Hindou et détacha ses liens. Puis il fit signe à ses hommes de se tenir à une certaine distance.

— Puisque tu es, comme moi, un serviteur de Kalee, reprit Bissumbhur, sois le bienvenu au camp des Dacoïts. Que veux-tu de nous?

— Dans quelques jours des chariots contenant un *lac* et demi de roupies (1) partent de Mysore à la destination de Vellore. Ils doivent passer à deux ou trois *coss* (2) d'ici.

— De combien d'hommes se compose l'escorte de ces chariots?

— Environ cent hommes, c'est-à-dire une compagnie tout entière du 9me cipaye. Etes-vous assez nombreux pour les attaquer et les battre?

— S'ils restent réunis, non; s'ils se divisent, oui.

— Je ferai en sorte qu'ils se divisent.

— Comment?

— C'est mon affaire. Combien as-tu d'hommes sous tes ordres?

— Cent quarante.

— Bon... Ce n'est pas tout. Le lieutenant-colonel Mac-Slane, qui commande à Mysore, a profité de cet envoi d'argent pour mettre sous la protection de l'escorte sa fille Wilhelmina. Elle se rend à Vellore où demeure sa tante mistress Cavendish. Si, grâce à moi, vous vous emparez de l'argent et de la jeune fille, je veux que personne

(1) Un *lac* vaut cent mille roupies; la roupie vaut 2 francs 50 cent.

(2) Le *coss* vaut près de cinq kilomètres.

de vous ne touche à la *blanche* aux cheveux d'or. Elle me sera livrée.

— J'y consens.

— Il me faut aussi une part du butin.

— Combien demandes-tu?

— Quarante mille roupies (cent mille francs).

— C'est trop.

Un débat s'engagea entre les deux hommes. Ils finirent par fixer la part de l'inconnu à vingt mille roupies (cinquante mille francs).

— Quel est l'endroit le plus favorable pour une embuscade? demanda ce dernier au Mahratte.

— A quatre coss d'ici se trouve un passage entouré de marais et de fondrières. Je ferai défoncer un peu la route en enlevant les troncs d'arbres qui soutiennent le sol. L'escorte sera forcée de se débander. Cela mettra d'autant plus de désordre qu'il y a des deux côtés du chemin des marécages où l'on enfonce jusqu'aux épaules.

— Tu m'indiqueras cet endroit.

— Oui.

— Je ferai en sorte qu'on y arrive à la chute du jour, et je t'enverrai un messager au moment où les chariots partiront.

— Soit : mais, à mon tour, je désire savoir qui tu es, et comment tu feras pour tenir ta promesse de diviser l'escorte.

— Si je refuse de le dire?

— Je te ferai ouvrir le ventre.

Pendant que les deux hommes causaient ensemble, le fakir s'était approché peu à peu de manière à pouvoir entendre leur conversation. Il s'avança vers Bissumbhur et lui dit d'une voix ferme :

— Suis les conseils de cet homme. Je sais qu'il est capable de faire ce qu'il te promet.

— Tu me connais? dit l'Hindou avec un mouvement de surprise et presque de menace.

— Oui, je te connais. Tu es...

— Parle plus bas, interrompit le natif.

— C'est bien, reprit le saniassy en se penchant à l'oreille de l'Hindou. Tu es Gopaul Radanauth le...

— Silence! fit Gopaul en posant un doigt sur ses lèvres.

— Sois tranquille.

— Comment me connais-tu?

Nanna-Mookerjee prit la main de Gopaul dans sa longue main décharnée. Tandis qu'il la serrait, son doigt traçait un signe mystérieux sur la paume de la main de l'Hindou.

— Je sais que tu as été et que tu es encore au fond du cœur un fidèle serviteur de Kalee, reprit le fakir, en laissant retomber le bras de Gopaul dont les sourcils froncés s'étaient détendus. Tu hais les Anglais, et je les hais encore plus que toi. Ils seront tous massacrés, n'est-ce pas?

— Tous!

— Que Siva et Bowhanee te favorisent! Compte sur moi pour te seconder. Je vais te conduire à l'endroit dont te parlait Bissumbhur.

— Attends, dit celui-ci. Puisque cet homme est ton ami, je veux que le *pawn* lui soit offert.

Sur un signe du chef des Dacoïts, un *khitmutgar* (domestique servant à table) apporta trois petites boîtes contenant de la noix d'arec, de la chaux et des feuilles de bétel. Ces trois éléments indispensables du *pawn* furent offerts à Gopaul. Celui-ci enveloppa une pincée de chaux et un morceau de noix d'arec dans une feuille de bétel et mit le tout dans sa bouche. Tout en *chiquant* voluptueusement cet abominable mélange, il acheva de convenir avec Bissumbhur des diverses mesures à prendre pour assurer le succès de leur criminelle entreprise. Il fuma ensuite un dernier houka et partit avec le fakir qui marmottait des prières qu'il interrompait à chaque instant par des cris sauvages et des hurlements dignes d'une bête fauve.

Quant à Bissumbhur, il regagna la tente épaisse qui lui servait de *zenanah* (harem), et que gardaient six Dacoïts armés jusqu'aux dents.

II. — SIR GEORGES THOMPSON.

En 1806, époque à laquelle se passaient les faits que nous racontons, le 9me régiment d'infanterie indigène tenait garnison dans la ville de Mysore. Le colonel étant absent, comme il l'est toujours dans l'armée anglaise, ces cipayes avaient pour chef le lieutenant-colonel Mac-Clane. Il demeurait dans une grande et belle maison à dix minutes tout au plus de la ville.

C'était un brave militaire, têtu comme un Ecossais, fort violent, mais franc et loyal.

Il méprisait les Indiens, détestait les Portugais, estimait les Irlandais, aimait les Anglais et déifiait les Écossais. Le *sherry*, le porto, le *claret* et le rhum avaient de grands charmes pour lui; la chasse et la guerre encore plus.

Veuf depuis quatorze ans, ce digne officier avait concentré toutes ses affections sur sa fille unique, la belle Wilhelmina. Dans toute la présidence de Madras, on ne la connaissait que sous ce nom. C'était vraiment une des plus jolies personnes de toute la contrée.

Il fallait que cette jeune fille eût un admirable naturel et un bien bon cœur pour avoir résisté à l'éducation qu'elle avait reçue. Son père l'avait élevée comme un garçon. Si on eût laissé faire le brave officier, il eût appris à sa fille à fumer, à faire des armes et peut-être même à se griser.

Par bonheur, mistress Cavendish, la sœur du colonel, était venue passer quelques mois auprès de la jeune fille. Avant de repartir pour Agra où résidait alors son mari, elle avait installé près de Wilhelmina la veuve d'un lieutenant irlandais. Cette dernière, mistress Fanny Higgins, était une bonne créature, dont les quarante ans, le veuvage et les autres malheurs n'avaient altéré ni la santé, ni la sensibilité, ni l'appétit. Elle avait des couleurs comme un squire du Warwikeshire, et ses deux larges pieds supportaient vaillamment un poids de plus de quatre-vingts kilogrammes. Toujours prête à s'attendrir sur la moindre infortune de son prochain, le récit du plus léger malheur la faisait sangloter au milieu d'un grand dîner, sans qu'elle en perdît un coup de dent. Plus d'une fois, on avait vu la digne femme, tenant son mouchoir de la main gauche et sa fourchette de la main droite, se servir aussi consciencieusement de l'un que de l'autre. Son bon cœur et sa profonde affection pour Wilhelmina faisaient oublier tous ses petits ridicules.

Sur les vingt-cinq officiers européens de la garnison de Mysore, quinze au moins étaient idolâtres de la belle Wilhelmina.

Quant aux collecteurs, juges, magistrats et *assistants* (adjoints), leur dénombrement n'en finirait pas.

Quoiqu'un peu fantasque et légèrement railleuse, Wilhelmina se montrait bienveillante pour tout le monde; mais si elle ne repoussait aucun aspirant, il faut bien dire aussi qu'elle n'en préférait aucun d'une manière particulière.

Depuis un certain temps, néanmoins, quelques observateurs prétendaient, à tort ou à raison, que les yeux de la jeune fille se reposaient avec une certaine complaisance sur un beau lieutenant de cipayes, nommé sir Georges

Thompson. Fils d'un officier supérieur membre du Conseil suprême, ce jeune homme avait devant lui un superbe avenir. En arrivant à Mysore, il s'était promis de demander promptement un congé. La vue de miss Mac-Slane et quelques soirées passées avec la jeune fille n'avaient pas tardé à modifier complétement les projets de Thompson. Voyant désormais tout en rose, il n'eût pas changé le séjour de Mysore pour celui de Madras et même de Calcutta.

Huit jours après l'entrevue de Gopaul et du chef des Dacoïts, une compagnie de cipayes se trouvait réunie devant la maison du lieutenant-colonel Mac-Slane.

Il est bon de dire ici que, dans l'armée anglaise, le lieutenant-colonel est le véritable chef du régiment. Le colonel est une sorte de général, avec lequel on n'a guère de rapports que pour l'administration supérieure, et qui gagne de vingt à cinquante mille francs par an sur les fournitures du régiment.

A quelques pas du perron donnant sur la cour, un *syce* (palefrenier), portant la livrée du colonel, tenait par la bride



Le fakir Nanna-Mookerjee. Dessin de J. Worms.

un charmant cheval arabe blanc à reflets nacrés. Le bel animal mâchait bruyamment son mors d'acier, frappait du pied et lançait de tous côtés de blancs flocons d'écume. La selle indiquait qu'il était destiné à servir de monture à une dame. Un autre cheval de femme, plus calme et moins brillant, attendait philosophiquement le moment du départ, la tête appuyée sur l'épaule de son syce.

Ce coursier pacifique devait avoir l'honorable, mais lourde tâche, de porter mistress Higgins.

Assis à l'entrée du vestibule sur les bras du palanquin qu'ils allaient porter à tour de rôle, huit *bearers* (porteurs) conservaient une immobilité de statue.

De l'autre côté de la cour, un cocher hindou se pavanait sur le siége d'un *palanquin-carriage* (voiture à quatre roues dont la caisse ressemble à celle du palanquin) attelé de deux vigoureux chevaux des *hauts* (on désigne ainsi la partie septentrionale de l'Hindoustan). Devant l'attelage, se tenaient deux syces, armés chacun d'un bambou et d'un chasse-mouches. Sous un grand hangar couvert, formé d'un toit soutenu par des piliers et fermé d'un seul côté, des *mussaulchis* (porteurs de torches), des *khitmutgars*, des *behras*, des *péons*, des *jemmadars*, et autres domestiques, au nombre d'une vingtaine, causaient à voix basse, les yeux toujours fixés sur le perron. Tout ce monde de serviteurs faisait partie de la suite de miss Mac-Slane.

Bientôt un mouvement se fit dans l'intérieur de la maison. Plusieurs personnes se montrèrent sur la verandah (sorte de large balcon, ou galerie extérieure) garnie de fleurs et d'arbustes.

Appuyée sur le bras de sir Thompson, Wilhelmina Mac-Slane jetait un coup d'œil sur les préparatifs du départ, et causait avec le jeune officier. Malgré son amabilité, ce dernier paraissait inquiet et préoccupé. A côté d'eux, le colonel Mac-Slane donnait quelques instructions au *soubadhar* (1) qui devait commander l'escorte. A ce moment, l'*assistant-surgeon* (aide-major) s'approcha du colonel et lui dit quelques mots. Le vieil officier fit un geste de contrariété que remarqua Thompson, dont la bonne humeur revint aussitôt.

— Voici un fâcheux contre-temps qui nous arrive, dit Mac-Slane en s'adressant à sa fille. Le capitaine Molloy, qui devait commander l'escorte, vient de tomber malade; M. Folstone dit qu'il est incapable de se mettre en route. Tous ses collègues sont absents, sauf M. Shawness qui n'a pas quitté le lit depuis trois mois. Je suis dans un cruel embarras.

— Colonel, dit Thompson en s'avançant, si vous consentiez à me laisser remplacer le capitaine, je vous serais très-reconnaissant de cette faveur.

— La route est bien dangereuse, murmura le vieil officier, et vous connaissez bien peu ce pays pour être au fait de toutes les ruses de ces coquins de Dacoïts.

Le colonel se mit à marcher sur la verandah avec toutes les allures d'un homme indécis et contrarié.

— Ne direz-vous pas un mot en ma faveur? murmura Georges en s'adressant à Wilhelmina. Je serais si heureux de vous accompagner et de veiller sur vous!

Miss Mac-Slane rougit un peu et ne répondit que par une plaisanterie. Un instant après, cependant, elle trouva moyen de se rapprocher de son père et d'appuyer indirectement la demande de Thompson.

— Je ne doute ni de sa bonne volonté, ni de sa bravoure, dit le colonel; malheureusement, tout cela ne remplace pas l'expérience. Ah! si le capitaine Fitzmoor était ici!

— Oui, mon père; mais puisqu'il n'y est pas...

— Eh! je ne le sais que trop! Enfin, puisqu'il le faut, je vois bien que je vais être obligé de remplacer le nom de Molloy par celui de Thompson; mais cela me contrarie excessivement.

Tandis que le colonel rentrait dans l'intérieur de la maison, Wilhelmina s'approcha de Thompson, qui causait avec l'*assistant-surgeon*.

— Etes-vous content de nous, Thompson? lui disait en riant le chirurgien.

— Merci, monsieur Folstone, répondit Georges; si jamais je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi, je vous en prie. Remerciez aussi pour moi le capitaine Molloy. Sérieusement, comment va-t-il?

— Très-bien; mais il fera semblant de garder le lit aujourd'hui.

— Thompson, dit le *surgeon*, regardez.

(1) Officier indigène ayant rang de capitaine. C'est le grade le plus élevé auquel puisse atteindre un natif: mais le plus capable des soubadhars est encore au-dessous du moindre lieutenant européen.

Il lui montrait du doigt un cavalier qui descendait, ventre à terre, la côte rapide de Mysore, en se dirigeant vers le *bungalow* (maison) du colonel. Thompson se frappa le front avec colère.

— Lui !... C'est bien lui ! dit-il. Je vais à sa rencontre ; c'est le seul moyen...

— Où courez-vous donc ? lui demanda Wilhelmina.

— Empêcher qu'on ne m'enlève le bonheur de vous accompagner ! répondit-il précipitamment.

Il descendit l'escalier quatre à quatre, s'élança sur son cheval, et partit au galop dans la direction de Mysore.

La jeune fille fit quelques pas sur la verandah. En se penchant sur la balustrade, elle aperçut, à un mille à peu près du bungalow, le cavalier que le chirurgien venait de signaler à sir Thompson.

III. — LE CAPITAINE FITZMOOR.

Ce cavalier était un homme de trente-cinq ans environ, de haute taille, mais excessivement maigre et un peu voûté. Le soleil avait bronzé son teint naturellement pâle et jauni par un long séjour dans des climats insalubres. Lorsqu'on l'examinait dans ses moments d'inaction, avec ses traits creusés, ses yeux cernés d'un cercle bleuâtre et son regard fatigué, on l'aurait pris pour un homme n'ayant plus que quelques mois à vivre. Une fois en action, cet homme se transformait complétement ; tout en lui semblait se réveiller. Sous cette apparence maladive se révélaient tout à coup des muscles d'acier; une indomptable énergie animait ses yeux éteints. Ses traits, peu réguliers et accentués par la maladie, avaient dans leur ensemble une remarquable expression d'intelligence et de résolution. On voyait que le climat dévorant de l'Inde, le travail et les soucis avaient usé le corps de cet homme, sans diminuer en rien son courage et sa force morale.

Il portait l'uniforme de capitaine au service de la Compagnie.

Courbé sur son cheval, dont il fouillait les flancs avec les molettes déjà sanglantes de ses éperons, cet officier descendait la côte escarpée avec une rapidité effrayante. Bien loin derrière lui, on apercevait deux syces qui le suivaient en courant.

Rendu à quelques pas du capitaine, Thompson arrêta son cheval.

— Capitaine Fitzmoor, dit le jeune officier, voulez-vous me permettre de vous...

— Le convoi est-il parti ? interrompit Fitzmoor d'une voix brève.

— Non, capitaine ; c'est justement à cause de ce convoi que je désire avoir recours à votre obligeance.

— Continuons notre route, dit Fitzmoor ; tout en galopant, vous m'expliquerez en quoi je puis vous être agréable.

Après quelques circonlocutions, Thompson raconta ce qui venait de se passer à propos de l'escorte, entre le colonel et lui.

— Si le colonel vous aperçoit, continua Thompson, il va s'empresser de vous confier le commandement de l'escorte : or, j'ai des raisons particulières pour tenir à ce voyage.

— Eh bien ?

— Eh bien ! capitaine, nous partons dans une heure. Si vous pouviez différer jusqu'à cette après-midi votre visite au colonel...

— Je suis désolé de vous refuser, sir Thompson, répondit le capitaine avec une nuance d'embarras, mais des affaires urgentes m'appellent moi-même à Vellore.

— Tenez, capitaine, si vous saviez...

— Je ne veux rien savoir, interrompit Fitzmoor.

— Ainsi vous me refusez ? reprit Thompson, qui contenait avec peine son dépit.

— Demandez-moi tout autre service ; je serai heureux de vous le rendre ; mais pour celui-ci...

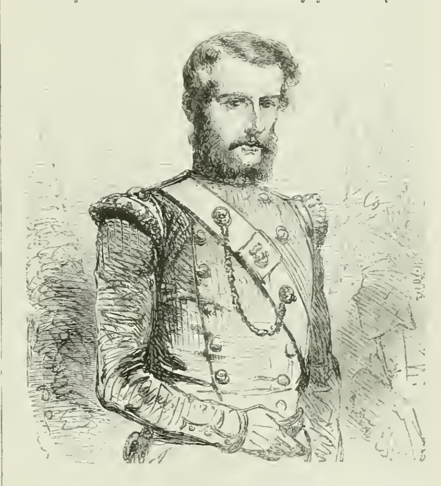
Sans écouter le reste de la réponse, Georges enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, et devança le capitaine, moins bien monté que lui.

— Tiens ! voilà le capitaine Fitzmoor ! s'écria le colonel qui venait de remonter sur la verandah. Quelle bonne étoile nous l'amène ?

Le capitaine jeta la bride de son cheval à l'un des syces, et monta sur la verandah.

— Colonel, dit-il à Mac-Slane, la mission dont vous m'aviez chargé est accomplie.

— Déjà ! fit le vieil officier avec une joyeuse surprise.



Le capitaine Fitzmoor. Dessin de J. Worms.

— J'arrive de Nellandabad. La bande du Khytaghat est détruite. Sur cent vingt-sept hommes dont elle se composait, trente-quatre ont été tués ; cinquante-deux sont prisonniers. Le chef, Naffier-Aly, a péri dans le combat.

— Recevez mes compliments, capitaine. Je reconnais là votre vigueur et votre habileté. Quand a eu lieu ce combat ?

— Hier, dans l'après-midi.

— Et vous voilà déjà ? Vous avez donc galopé toute la nuit ?

— Oui, colonel.

— Alors il faut que je renonce à mon projet. En vous apercevant, ma première idée avait été de vous confier le commandement de l'escorte que vous voyez là...

— Je suis prêt à partir, colonel.

— Après avoir fait soixante milles à franc étrier ?

— Peu importe, colonel. En passant à Mysore, j'ai appris le départ de ce convoi. J'ai pensé que vous auriez peut-être besoin de moi, et me voici. Mes syces et mon behra vont arriver dans un instant avec des chevaux frais

et des vêtements de rechange. Je vous demande un quart d'heure et la première chambre venue pour terminer mes préparatifs.

— Prenez une heure, capitaine. Vous me ferez le plaisir de déjeuner ici. Je vais donner mes ordres. Sur mon honneur, Fitzmoor, je suis heureux de vous voir et de confier ma fille à votre garde ; cela m'évitera bien des inquiétudes. Voici miss Mac-Slane : venez, que je lui annonce cette bonne nouvelle.

Wilhelmina, qui venait de causer avec Thompson, paraissait fort loin de partager la prédilection de son père pour le capitaine Fitzmoor. En saluant ce dernier d'un air glacial, elle enveloppa d'un regard railleur et hautain toute la personne du pauvre capitaine.

Fitzmoor, en effet, était loin d'avoir une tenue de bal ou de revue. La poussière et la boue séchée par le soleil couvraient son uniforme déchiré. La fatigue de la route et d'une nuit passée à cheval assombrissait encore sa figure triste et amaigrie.

— J'ai fait cinquante-sept milles à franc étrier cette nuit, dit avec douceur Fitzmoor, qui comprit le reproche qu'exprimaient les yeux de la jeune fille ; l'empressement que j'ai mis..

Elle tourna la tête sans le laisser achever, et s'éloigna après lui avoir fait une révérence assez dédaigneuse. Les regards et l'accent de la jeune fille trahissaient tellement sa mauvaise humeur que le colonel, peu clairvoyant de sa nature cependant, s'en aperçut.

— Au diable ces petites filles, avec leurs caprices et leurs préférences ! murmura-t-il ; je vais la gronder tout à l'heure...

Dans ses monologues, le digne officier disait à sa fille une foule de choses fort sévères ; mais, lorsqu'il s'agissait d'adresser directement ces reproches à Wilhelmina, le pauvre père n'était plus aussi vaillant. Un sourire, une cajolerie suffisaient pour le désarmer. Ses plus grandes colères n'avaient jamais résisté au premier baiser de la volontaire jeune fille. Elle ne le savait que trop et en abusait un peu.

Cette fois encore, le colonel se contenta de grommeler en haussant les épaules.

— Permettez-moi, colonel, dit Fitzmoor, d'inspecter un peu l'escorte et le convoi. Qui a dirigé les préparatifs ?

— Le soubadhar Gopaul Radanauth, son *jemmadar* (lieutenant natif) Goorun-Aly et les *havildars* (sergents) de la compagnie.

Le colonel tendit la main à Fitzmoor et rejoignit sa fille. Quant au capitaine, il descendit dans la cour du bungalow.

En voyant de loin arriver Fitzmoor, Gopaul eut un mouvement de vive contrariété. Néanmoins, avec le talent de dissimulation commun à tous les Hindous, il n'en laissa rien paraître.

Du premier coup d'œil, le capitaine reconnut que bien des choses laissaient à désirer, et qu'on avait pris fort peu de précautions pour un transport de cette importance.

Il envoya chercher d'autres munitions, fit augmenter le nombre des lascars (hommes de peine) attachés aux armes et aux chariots, et répara enfin toutes les négligences commises.

— Veillez à tout cela, soubadhar, dit-il à Radanauth, toujours impassible ; si, dans une heure, tout n'est pas en ordre, vous pouvez compter sur une punition.

Fitzmoor passait à juste titre pour l'officier le plus aimé des natifs dans le régiment ; mais sa sévérité était aussi connue que sa justice et sa bravoure.

En un clin d'œil, tout le monde fut sur pied pour exécuter ses ordres.

Quant à lui, une demi-heure lui suffit pour terminer son déjeuner et sa toilette. A l'exception de ses yeux rougis par l'insomnie, sa figure n'offrait presque plus de traces de fatigue. Il passa une nouvelle et minutieuse revue de l'escorte ; puis il revint annoncer au colonel qu'il n'attendait plus que ses ordres pour partir.

— En route alors, dit le colonel en poussant un gros soupir ; je vous accompagnerai jusqu'à l'aldée (village) de Nalpore.

La chaleur étant encore supportable, Wilhelmina désira commencer la route à cheval.

Au moment où la petite caravane se mettait en route, un vieillard de haute taille et d'un aspect repoussant, qui se tenait sur le bord du chemin, étendit les bras comme pour la maudire.

— Que veut ce drôle ? s'écria Thompson, qui lança son cheval sur l'Hindou et leva sa cravache.

Le vieillard resta immobile, fixant sur le lieutenant des yeux égarés et tenant toujours horizontalement tendu son bras nu et décharné.

— Ne frappez pas, Thompson, dit le colonel ; c'est un fakir.

— Quel affreux magot ! fit Thompson, qui revint en riant ; les élèves chirurgiens de Calcutta payeraient bien cher un pareil squelette vivant !

Dès que tous les soldats eurent disparu, le fakir fit entendre une espèce de sifflement. Aussitôt un Hindou, nu des pieds à la tête, sauf le *langouti* (1), qui se tenait couché à plat ventre de l'autre côté du talus, se dressa à deux pas du vieillard. Ce dernier, qui n'était autre que notre connaissance Nanna-Mookerjee, adressa rapidement quelques instructions au natif, debout devant lui. L'Hindou fit un signe d'obéissance et disparut en courant à travers champs, à peu près dans la même direction que le détachement des cipayes.

Mookerjee le suivit presque aussitôt, mais d'un pas plus lent, quoique singulièrement rapide encore pour un homme de son âge et de son apparence.

Rendus à Nalpore, le colonel, Thompson et deux autres officiers, qui avaient accompagné jusque-là miss Mac-Slane, prirent congé de la jeune fille. Le colonel la recommanda de nouveau à Fitzmoor.

— C'est la dernière espérance de votre vieux colonel, lui dit-il ; si je la perdais, que deviendrais-je ?

— Soyez tranquille, colonel, répondit Fitzmoor d'une voix presque aussi émue que celle du vieil officier ; je vous jure que miss Mac-Slane ne courra aucun danger tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines.

— Je le crois, mon ami, dit le colonel ; que Dieu vous protége tous les deux et vous conduise à bon port.

Il embrassa sa fille une seconde fois et donna le signal du départ.

IV. — DANS LES JUNGLES.

Une heure après, le convoi et son escorte cheminaient lentement au milieu des rizières, que les jungles ne tardèrent pas à remplacer.

Miss Mac-Slane descendit de cheval et monta dans le palanquin-carriage avec mistress Higgins. Fitzmoor essaya deux ou trois fois de s'approcher de la portière pour

(1) Sorte d'écharpe en étoffe de coton passée entre les cuisses.

causer avec la jeune fille; mais Wilhelmina lui répondit avec tant de froideur qu'il ne tarda pas à s'éloigner.

— Vous traitez bien mal ce pauvre capitaine, dit mistress Higgins à sa compagne de route.

— Il me déplaît, répliqua miss Mac-Slane avec impatience.

Il y avait un peu d'exagération dans les paroles de Wilhelmina. Elle parlait sous l'influence d'un sentiment de mauvaise humeur.

Il eût été difficile de trouver un cœur plus aimant, plus dévoué à ses amis, et plus courageux que celui de cette jeune fille. La nature avait tout fait pour elle; malheureusement on l'avait un peu gâtée. Son père, qui l'adorait, ne voyait que par ses yeux. D'un autre côté, son esprit et sa beauté auraient suffi pour lui attirer les hommages de tous les officiers du régiment, lors même qu'elle n'eût pas été la fille du colonel. Avec tout cela, comment n'eût-elle pas été un peu volontaire et un peu capricieuse, la jolie Wilhelmina?

Tout bien considéré, miss Mac-Slane n'avait pour Thompson que cette préférence en quelque sorte instinctive, accordée par la plupart des femmes à tout homme jeune, beau, bien élevé, riche et aimant le plaisir. Effrayée de l'ennui qu'elle allait éprouver durant quinze jours de voyage, elle avait été fort heureuse de la perspective d'un compagnon de route aussi aimable et aussi gai que Thompson. L'arrivée de Fitzmoor ayant renversé les projets de l'enfant gâtée, elle en gardait rancune au pauvre capitaine. Ce dernier cependant veillait sur elle avec un soin infini. Une mère n'aurait pu avoir pour miss Mac-Slane plus d'attentions et de prévenances que n'en avait Fitzmoor. Mais, loin de chercher à les faire remarquer, il semblait s'étudier à les dissimuler, et se tenait constamment à l'écart.

On sait que les mœurs anglaises accordent aux jeunes filles beaucoup plus de liberté qu'aux femmes mariées. Dans l'Inde, par suite des nécessités habituelles de la vie de garnison, cette liberté est plus grande encore Hâtons-nous de dire qu'il est bien rare qu'on en abuse.

La réserve toute naturelle de Fitzmoor froissait d'autant plus Wilhelmina qu'en dépit de ses préventions et du peu de durée de ses conversations avec le capitaine, elle commençait à reconnaître chez ce dernier des qualités qu'elle était à cent lieues de lui soupçonner. Non-seulement il était plein de droiture et fort instruit, mais il avait de l'esprit. Sa parole était sobre, mais nette et souvent animée. Il racontait fort bien, quoique d'une manière un peu trop concise et quelquefois trop sèche. Au milieu de cette froideur apparente, il avait des élans singuliers; mais un rien, un sourire, un regard, une plaisanterie suffisaient pour glacer tout à coup son enthousiasme.

Suivant l'usage adopté par les Anglais de l'Inde, lorsqu'ils voyagent, miss Mac-Slane avait emmené avec elle tout un monde de serviteurs, depuis le *khansama* ou maître d'hôtel, jusqu'au *bheesty* ou porteur d'eau. A l'heure du déjeuner et du dîner, Wilhelmina descendait de cheval, quittait son palanquin ou descendait de sa voiture. Les serviteurs plantaient une tente et dressaient la table, qu'on recouvrait de linge blanc, de cristaux et de porcelaines, absolument comme à Mysore ou bien à Calcutta. Le repas terminé, Wilhelmina et mistress Higgins passaient dans une autre tente pour changer de toilette ou pour se coucher. A chaque halte, c'est-à-dire environ trois fois par jour, on dressait les tentes et le couvert. C'est ainsi que voyage tout gentleman dans ce pays de luxe et de mollesse.

De temps en temps, on rencontrait quelque bungalow, sorte d'hôtellerie bâtie par le gouvernement sur les routes de poste. On y trouvait cinq ou six chambres, quelques meubles, une cour fermée et deux ou trois domestiques.

En se séparant de sa fille, le colonel lui avait recommandé d'inviter le capitaine à dîner le plus souvent possible.

— Fitzmoor n'a pas eu le temps de faire ses préparatifs, avait ajouté le colonel, et peut-être même n'a-t-il pas tous ses gens avec lui; ainsi n'oublie pas ma recommandation.

Malgré cet avertissement, Wilhelmina laissa passer le premier jour sans inviter M. Fitzmoor. Le deuxième jour, une sorte de mauvaise honte de son retard fut cause qu'elle fit son invitation d'un air gauche, et comme presque malgré elle. Au fond, pourtant, elle désirait très-vivement que Fitzmoor acceptât; mais le capitaine s'excusa sous je ne sais quel prétexte, et déclina l'invitation. En véritable enfant gâtée, Wilhelmina lui tourna le dos et bouda toute la journée.

Une personne plus sagace et plus adroite que mistress Higgins aurait pu faire cesser bien plus tôt ce petit malentendu entre deux êtres bons et spirituels tous les deux. Mais la veuve ne comprenait rien à ce qui se passait. Elle s'était mis dans la tête que Wilhelmina adorait le beau Thompson; cela lui expliquait suffisamment les caprices et la mauvaise humeur de la jeune fille. Elle s'attendrissait de confiance sur le chagrin présumé de Wilhelmina, impatientait la jeune fille avec des phrases de roman et lui racontait d'interminables histoires de sentiment que Wilhelmina se gardait bien d'écouter.

Depuis quelque temps on traversait des rizières et des terres cultivées; bientôt on retrouva les jungles. On était arrivé aux passages les plus dangereux, aux bois du Mirbnani, repaire favori des Dacoïts et des tigres, alors bien plus communs qu'à présent.

Pour ne pas tourmenter la jeune fille, le capitaine ne lui parla pas du danger, mais il redoubla de vigilance.

Une nuit, la neuvième après le départ, Fitzmoor se leva avant que personne fût encore éveillé dans le camp. Au moment où il rentrait dans sa tente, après s'être assuré que tout était en ordre, il lui sembla distinguer une forme humaine qui surgissait des jungles, à dix pas de lui tout au plus. Il s'élança de ce côté, mais tout avait disparu. Son premier mouvement fut de courir à la tente de miss Mac-Slane. Il resta près d'une heure caché derrière un arbre et les yeux fixés sur la tente. Il ne vit ni n'entendit rien.

Cette fois le capitaine attendit le lever du soleil pour donner le signal du départ. Tandis que le convoi se remettait en marche, il alla examiner de nouveau l'endroit où durant la nuit il avait vu quelqu'un.

Au bout de cinq minutes de recherches, il distingua des traces de pieds qu'il suivit assez longtemps. Comme elles s'enfonçaient fort loin dans les jungles, il fut obligé de les abandonner.

Il revint tout soucieux sur ses pas, et rejoignit la colonne, qui avait déjà sur lui une grande avance. Puis, n'emmenant avec lui qu'un *havildar* auquel il fit donner un cheval, il dépassa l'avant-garde et galopa plus d'une lieue sur la route. Ses yeux de lynx ne purent rien découvrir de suspect. Oppressé par une vague inquiétude, le capi-

taine tourna bride vers l'escorte et vint se mettre à côté de miss Mac-Slane. La jeune fille était de fort mauvaise humeur; elle s'ennuyait beaucoup. Puis, au fond du cœur, elle en voulait au capitaine de sa réserve et de sa taciturnité. Loin de s'avouer ses torts, elle éprouvait, comme bien des gens, le besoin de faire partager son dépit à ceux qui l'entouraient. Dans ces dispositions, elle se laissa deux ou trois fois entraîner à dire des choses, toujours fort polies en apparence, qui offraient un sens détourné facile à saisir et fort désagréable pour le capitaine. Il ne répondit rien, mais ses yeux se fixèrent sur ceux de la jeune fille avec une telle expression de tristesse et de reproche que Wilhelmina se sentit tout émue. Elle eût donné tout au monde pour retirer ce qu'elle avait dit, mais il était trop tard. Si elle n'eût été retenue par une sorte de pudeur, la mobile jeune fille eût mis tout amour-propre de côté, et demandé franchement pardon au capitaine.

Ce dernier portait trop haut le sentiment de sa dignité pour s'exposer à de nouvelles blessures. Il salua tristement miss Mac-Slane et s'éloigna.

Quant à Wilhelmina, mécontente d'elle-même et tout affligée du chagrin qu'elle venait de causer au digne officier qui veillait sur elle avec tant de soin et de dévouement, elle fit arrêter la voiture, et monta dans son palanquin afin d'être seule. Là, elle se fit les plus cruels reproches et chercha inutilement le moyen de pallier ce qu'elle avait dit au capitaine. Puis elle se prit à maudire les ennuis du voyage et l'absence de son père et de sa sœur. Le tout finit par une crise de larmes après laquelle Wilhelmina s'endormit dans le palanquin.



Le complot. Bissumbhur, Gopaul et le fakir. Dessin de J. Worms.

Pendant ce temps, Fitzmoor et le soubadhar écoutaient le rapport d'un cipaye qui venait d'arriver en courant de l'arrière-garde. Il annonçait qu'on avait aperçu au loin sur la route une bande d'hommes armés.

— Nous les avons vus du haut de la côte, dit le cipaye, qui était un Mahratte du nom d'Ameer Hooesein. Ils sont encore à peu près à deux coss (dix kilomètres) de nous, mais ils gagnent rapidement.

— Combien sont-ils? demanda le capitaine.

Le Mahratte répondit, après avoir échangé un coup d'œil avec le soubadhar :

—Il y a bien une centaine d'hommes, je suppose, parmi lesquels plusieurs cavaliers.

— Il faut faire halte et se mettre en défense, dit Fitzmoor. Malheureusement cet endroit est bien défavorable pour nous.

— Capitaine, dit Gopaul, à un coss d'ici tout au plus, se trouve une petite colline de rochers dont le sommet forme un plateau de trois à quatre cents *coudées* (1) de surface. On ne peut arriver à ce plateau que par un seul côté. Des rochers à pic et des fourrés impénétrables en défendent les autres abords. Ce que Votre Seigneurie pourrait faire, ce serait d'installer le convoi sur le plateau. Dans cette position, il serait facile de se défendre contre les bandits.

— S'ils sont à cheval, ils nous auront rejoints auparavant.

— Hoosein dit qu'il n'y en a qu'une partie. Du reste, laissez miss Mac-Slane et les chariots aller en avant avec une douzaine d'hommes seulement. Envoyez à l'arrière-garde des renforts avec lesquels il lui sera facile de rete-

(1) La *coudée* indienne vaut environ six 0 mètres 47 cent.

nir quelque temps les bandits, surtout si les cipayes vous voient auprès d'eux. On pourrait laisser une vingtaine d'hommes entre l'arrière-garde et l'avant-garde, de manière à former un corps d'armée sur lequel on se replierait en cas de besoin.

Il était impossible de rien voir de mieux conçu et de mieux exécuté que le plan du soubadhar. Mais le capitaine connaissait trop bien le caractère hindou pour ne pas être toujours sur ses gardes, même contre ses propres soldats. Son regard clair et perçant fouilla comme un scalpel chacun des traits impassibles du soubadhar. Ce dernier ne sourcilla pas. Le capitaine réfléchit un instant. Malgré son apparente indifférence, Gopaul haletait d'anxiété... Enfin le capitaine releva la tête.

— Je crois, en effet, que votre plan est le meilleur que nous puissions suivre, dit Fitzmoor. Prenez vingt hommes et partez en avant avec les dames et le trésor. Votre jemmadar Goorun-Aly restera avec la réserve. Moi je vais à l'arrière-garde.

Gopaul Radanauth s'inclina jusqu'à terre et courut exécuter les ordres du capitaine.

Dix minutes après, l'escorte se fractionnait en trois parties, et Fitzmoor, se dirigeant vers l'arrière-garde, laissait Wilhelmina à la merci du perfide soubadhar. La fusillade ayant déjà commencé, le capitaine fit hâter le pas à sa bande et disparut bientôt dans les jungles.



Wilhelmina en palanquin, avec sa suite. Dessin de J. Worms.

V. — L'ATTAQUE ET LE COMBAT.

Gopaul recommanda au jemmadar, Goorun-Aly, de marcher fort lentement et de se tenir le plus près possible de l'arrière-garde. Quant à lui, au contraire, il fit doubler le pas à ses soldats, de manière à gagner une grande avance. Dès qu'il eut mis une certaine distance entre lui et le corps d'armée, Gopaul respira plus librement. Il partit en avant et resta absent pendant une dizaine de minutes. Puis il revint à côté du palanquin de Wilhelmina et ne le quitta plus.

Tout à coup, au moment où l'on traversait un passage étroit et marécageux dans lequel les chariots enfonçaient jusqu'à l'essieu, des cris sauvages éclatèrent de tous côtés. Des Dacoïts s'élancèrent de la forêt et se ruèrent sur la petite escorte, le sabre et la lance au poing La lutte

ne fut pas de longue durée. Malgré les courageux efforts d'un vieux sergent irlandais, les cipayes lâchèrent pied. Ceux qui n'eurent pas le temps de fuir se jetèrent la face contre terre.

Prudent comme un Hindou, Gopaul avait feint jusqu'au dernier moment de défendre le convoi. Dès qu'il vit le succès des Dacoïts assuré, il leva le masque. Son premier mouvement fut de courir au palanquin de Wilhelmina. La jeune fille, réveillée en sursaut par le tumulte du combat, allait s'élancer sur son cheval pour essayer de prendre la fuite. Gopaul la saisit dans ses bras et lui arracha la bride des mains. Wilhelmina le repoussa violemment et le frappa à la figure avec la pomme en argent de sa cravache. Quoique le sang coulât sur sa joue meurtrie, Gopaul ne lâcha point prise.

— Tu me payeras cela plus tard, belle blanche aux yeux bleus, dit-il à la jeune fille avec un sourire infernal. Rien ne peut désormais t'arracher à moi. La fille de l'orgueilleux colonel ne quittera plus mon zenanah.

— Je me tuerai plutôt! s'écria-t-elle avec énergie. Au secours! à moi! à moi!

A ce moment, les branches des jungles s'agitèrent, et l'on entendit un léger bruissement causé par le passage rapide de plusieurs personnes qui se glissaient à travers bois. Comme ce bruit venait du côté opposé à l'arrière-garde, le seul par lequel il craignît une attaque, Gopaul crut que c'étaient des Dacoïts qui rejoignaient leur chef. Tout à coup Fitzmoor, suivi d'une vingtaine de cipayes, surgit des jungles à deux pas de Wilhelmina.

Lorsqu'il vit le capitaine l'ajuster avec un pistolet, Gopaul prit la fuite, en ayant soin de maintenir Wilhelmina entre lui et les cipayes.

— Ne tirez pas! cria le capitaine, qui craignait qu'une balle mal dirigée ne frappât la jeune fille.

Il courut à elle.

— N'avez-vous aucun mal? lui demanda-t-il d'une voix si émue, si tremblante que miss Mac-Slane en fut touchée jusqu'au fond du cœur.

— Non, capitaine; grâce au ciel, vous êtes arrivé à temps.

— Dieu soit loué! dit-il avec une joie profonde.

Il mit la jeune fille sous la garde de dix cipayes, commandés par un vieil havildar dans lequel il avait une entière confiance.

— Vous m'en répondez sur votre tête, dit-il aux cipayes. Cent roupies de bochsis (récompense), si je la retrouve saine et sauve; fusillés, s'il lui arrive un accident.

Il rallia le reste de ses hommes, et leva son épée en poussant à deux reprises un cri aigu qui domina le tumulte. Rangés autour de Narain-Bissumbhur, les Dacoïts, au nombre d'une centaine environ, s'élancèrent sur la petite troupe de Fitzmoor.

Au même instant, le reste de l'escorte apparut tout à coup sur la route, du côté opposé au capitaine, et chargea brusquement les Dacoïts pris entre deux feux. Néanmoins, soutenus par la voix de leur chef et par la vue du trésor qu'ils avaient déjà commencé à piller, les bandits se battirent vaillamment. Un instant même le résultat de la lutte sembla indécis. Malgré sa frayeur et malgré le danger auquel elle était exposée, Wilhelmina ne pouvait détourner ses yeux du combat. Son regard cherchait Fitzmoor. Elle l'aperçut bientôt, monté sur un cheval qu'il venait d'enlever à l'un des chefs des Dacoïts. Au même instant, Gopaul tua le sergent européen qui commandait l'arrière-garde. Démoralisés par cette perte, les cipayes hésitèrent un instant : quelques-uns même prirent la fuite. Fitzmoor poussa un cri de fureur et se dressa sur ses étriers, en brandissant son sabre. Puis, enfonçant les éperons dans le ventre de son cheval, il s'élança sur les Dacoïts, en renversant tous ceux qui essayaient de l'arrêter. Il traversa ainsi toute la ligne ennemie, et tua d'un coup de pistolet un cipaye rebelle qui venait de lui tirer un coup de fusil presque à bout portant. Au moment où il arrivait auprès de l'arrière-garde, son cheval, couvert de blessures, s'abattit sous lui. Les Dacoïts accoururent, mais le capitaine se releva d'un seul bond. Quelques secondes après, il était au milieu de ses soldats.

Guidés par un chef européen, les cipayes se battent vaillamment. La vue du capitaine suffit pour les rallier. On rendit à Fitzmoor son cheval qu'il n'avait pu emmener à travers les jungles. Puis les cipayes s'élancèrent à leur tour sur les Dacoïts.

— Au capitaine! au capitaine! crièrent Narain et Gopaul, qui comprirent que le sort du combat dépendait de la vie de Fitzmoor.

Sept ou huit Dacoïts se suspendirent à la bride et à la crinière du cheval de l'officier.

Couvert de sang et l'œil en feu, Fitzmoor enfonçait ses éperons dans les flancs de son cheval qui se cabrait à pic, enlevant deux ou trois Dacoïts suspendus à la bride. Les bandits retombaient bientôt la poitrine traversée d'un coup de sabre ou le crâne fendu d'un coup de crosse de pistolet. D'autres les remplaçaient pour subir le même sort.

En ce moment, Fitzmoor était superbe à voir. Il sentait sur lui les regards de miss Mac-Slane, qui admirait de loin la bravoure inouïe du capitaine.

Un instant, la jeune fille crut Fitzmoor perdu. Un Hindou s'était élancé sur la croupe de son cheval. D'une main, il avait saisi l'officier par le cou; de l'autre, il cherchait à le poignarder. En même temps, Narain-Bissumbhur arrivait au galop et le sabre levé pour frapper le capitaine. Wilhelmina poussa un cri perçant et lança instinctivement son cheval vers Fitzmoor. Malgré le tumulte du combat, le capitaine entendit le cri de la jeune fille. Il se retourna en faisant bondir son cheval, saisit par le bras l'Hindou ébranlé, l'enleva de la selle et le jeta à terre avec une force irrésistible. A peine était-il débarrassé de cet adversaire que Bissumbhur lui asséna un terrible coup de sabre. Par bonheur, la lame glissa sur les ornements en métal du schako. Fitzmoor riposta par un coup de sabre qui blessa grièvement le Dacoït. Les Mahrattes sont généralement de fort habiles cavaliers. Narain-Bissumbhur avait en outre servi, en qualité de *duffadar*, dans un corps de cavalerie irrégulière. En cette circonstance, il avait d'ailleurs le grand avantage de monter un cheval plus frais que celui de son adversaire, et d'être mieux équipé pour combattre à cheval. Mais, en ce moment, nul homme n'aurait pu résister au capitaine. Sa nature énergique et nerveuse, violemment surexcitée, lui donnait une force, une agilité incroyables. Malgré les Dacoïts qui s'étaient de nouveau jetés sur lui, il atteignit le Mahratte et lui plongea son sabre dans le ventre. Le bandit tomba sur la crinière de son cheval qui l'emporta, et qui jeta bientôt sur la route le corps inanimé de son cavalier.

En voyant tomber leur chef, les Dacoïts perdirent courage. Le capitaine s'élança au milieu d'eux. Il cherchait surtout à rejoindre Gopaul, qui faisait tous ses efforts pour empêcher la fuite des Dacoïts. Autour du soubadhar combattaient quelques cipayes que Gopaul avait entraînés dans sa trahison. Lorsque ceux-ci virent arriver le capitaine, ils n'eurent pas le courage d'attendre l'attaque de leur an-

cien maître. Ils se débandèrent au premier choc, jetèrent leurs armes et se sauvèrent dans toutes les directions.

Démoralisés par la mort de leur chef et par la fuite des cipayes, les Dacoïts ne résistèrent plus. Ils prirent la fuite et disparurent dans les jungles. Gopaul, resté presque seul, s'élança sur un cheval et partit ventre à terre. Fitzmoor voulut le poursuivre ; mais le cheval du capitaine, brisé de fatigue et couvert de blessures, était trop épuisé pour fournir une plus longue carrière.

D'un autre côté, les cipayes qui étaient venus au pas de course succombaient à la fatigue. Le capitaine fut obligé de revenir sur ses pas.

Il réunit sa petite escorte et félicita les cipayes auxquels il promit une récompense. Puis, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur mis Mac-Slane et s'être assuré qu'elle n'avait reçu aucune blessure, il s'occupa de prendre les arrangements et les précautions nécessaires pour mettre le trésor et l'escorte à l'abri d'une nouvelle attaque. Sous son intelligente direction, les cipayes creusèrent un fossé et formèrent une sorte de fortification avec des branches et de la terre. Tout en surveillant leurs travaux Fitzmoor visitait les chariots. Sur le lac et demi de roupies, il ne manquait que trois sacs contenant chacun mille roupies. Un de ces sacs fut même retrouvé quelques heures plus tard dans le bois. Comparativement au montant du trésor, la perte était minime. On devait s'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché.

Pendant que le capitaine oubliait ses fatigues et ses blessures pour remplir jusqu'au bout sa tâche de commandant, la jeune fille racontait à mistress Higgins, éplorée, tous les incidents dont elle avait été témoin. Fidèle à sa mission, la veuve n'avait point quitté sa pupille : mais, effrayée de ce qui se passait autour d'elle, mistress Higgins avait fermé les yeux pendant tout le combat.

Wilhelmina envoya inviter le capitaine à dîner. Il refusa, en disant qu'il était occupé de soins importants.

— Me garderait-il rancune de ce que je lui ai dit hier? se demanda la jeune fille. Il aurait raison, après tout. J'ai été si injuste et si cruelle envers lui !

Cette idée la tourmenta pendant tout le dîner. Rendue au dessert, elle ne put y résister davantage. Elle jeta sa serviette et sortit sur le seuil de la tente.

Après avoir vainement cherché Fitzmoor du regard. Wilhelmina fit quelques pas dans le camp.

— Ton maître a-t-il dîné? demanda-t-elle au khitmutgar du capitaine qu'elle rencontra par hasard.

— Non, dit le khitmutgar, le sahib (seigneur) n'a pas dîné. Il est là, continua-t-il en désignant une touffe d'arbustes située à quelques pas.

VI. — DEUX COEURS FAITS POUR SE COMPRENDRE.

Wilhelmina se dirigea d'abord d'un autre côté ; mais, sans s'en rendre compte, elle arriva tout près de l'endroit que venait d'indiquer le khitmutgar. Elle aperçut alors le capitaine couché sur la terre, à quelques pas du fossé que l'on creusait. Il dormait d'un profond sommeil. Il avait encore ses vêtements poudreux et sanglants. Ses traits amaigris, détendus, rassérénés par le repos, avaient une admirable expression de tristesse et de bonté. On voyait qu'il avait lutté jusqu'au dernier moment contre la fatigue et le sommeil.

Il serait impossible de rendre toutes les pensées qui traversèrent en un instant le cœur de la jeune fille. Ses yeux, fixés sur le dormeur, se remplirent de larmes. Elle ne s'en apercevait pas. Pourquoi pleurait-elle? Elle-même n'aurait pu se rendre compte bien clairement du motif de ses larmes. Dans son émotion, il y avait un peu de tout : de la compassion, de la reconnaissance, des remords, de l'intérêt ; que sais-je enfin ?

Fitzmoor se réveilla tout à coup. Prise à l'improviste, aussi troublée que si elle-même venait de se réveiller en sursaut, Wilhelmina resta devant lui toute confuse et tout interdite.

— Miss Mac-Slane ! s'écria le capitaine en se levant précipitamment. Qu'y a-t-il ? Courez-vous quelque danger?

— Non, capitaine, répondit la jeune fille, vivement touchée de l'inquiétude et du profond intérêt que révélaient les paroles de Fitzmoor. Mais, puisque vous dédaignez de venir recevoir mes remerciements, il faut bien que je vous les apporte, ajouta-t-elle avec un sourire de doux reproche.

— Je m'occupais de votre sûreté, répondit Fitzmoor en baissant les yeux.

— Je le sais... Tenez, capitaine ! s'écria la jeune fille incapable de se contenir plus longtemps, vous êtes un brave et noble cœur, et moi je suis une sotte et une ingrate. Donnez-moi la main et laissez-moi vous demander pardon.

En achevant ces paroles d'une voix tremblante et très-émue, Wilhelmina saisit la main de Fitzmoor et la serra vivement entre ses deux jolies mains blanches.

Une larme silencieuse scintilla sous les paupières gonflées de Fitzmoor.

— Vous n'avez aucun pardon à me demander, murmura-t-il en essayant de raffermir sa voix.

— Si, capitaine, si. J'ai été bien injuste à votre égard et je m'en repens sincèrement, car je ne connais pas d'homme qui m'inspire plus d'estime que vous.

Il y eut un moment de silence. Sans regretter les paroles qu'elle venait de prononcer dans un premier moment d'entraînement, Wilhelmina se sentait un peu embarrassée. Sa réserve de jeune fille luttait avec sa franchise et le besoin qu'elle éprouvait de réparer ses torts envers le capitaine. Elle ne savait plus comment retirer sa main que, par par un mouvement involontaire de reconnaissance, Fitzmoor avait prise entre les siennes et qu'il n'osait ni retenir ni serrer. Enfin Wilhelmina fit un pas en arrière et dégagea doucement sa main, en adressant au capitaine un sourire doux et affectueux qui semblait presque une compensation.

— Mademoiselle, dit Fitzmoor, permettez-moi de vous engager à ne pas rester ici davantage. Nous sommes à deux pas des jungles. Des Dacoïts pourraient bien être cachés dans le bois et vous envoyer quelque balle ou quelque flèche. Je vous en prie, rentrez dans votre tente.

— A une condition alors.

— Laquelle ?

— Vous allez m'accompagner et vous dînerez avec mistress Higgins et moi.

— Je vous remercie, mademoiselle ; mais j'ai...

— Capitaine ! interrompit Wilhelmina qui le menaça du doigt en souriant, ne mentez pas. Je sais que vous n'avez pas dîné.

— Qui vous l'a dit ?

— Je le sais.

— Mais vous-même, mademoiselle, vous avez déjà dîné.

— A votre tour, comment le savez-vous ?

— Je le sais, répondit le capitaine en imitant l'inflexion de voix de la jeune fille.

Au milieu de ses graves préoccupations, il avait su, en

effet, trouver le temps de s'informer de ce détail, et de s'assurer que le cuisinier de miss Mac-Slane avait des provisions suffisantes pour le dîner de sa jeune maîtresse. Wilhelmina devina cette attention, et, presque à son insu, son regard en remercia le capitaine.

— C'est vrai, dit-elle, mais j'étais encore tellement bouleversée, que je n'ai pu manger. Je vous assure que maintenant j'ai grand appétit... Si vous me refusez encore, ajouta-t-elle, je croirai que vous me gardez rancune.

Elle insista tellement et d'une manière si gracieuse, que Fitzmoor fut obligé de céder; au fond du cœur, il ne demandait pas mieux.

Une heure après, un nouveau dîner était servi dans la tente de miss Mac-Slane, qui en prenait gaiement sa part. L'appétit de la jeune fille était revenu avec sa bonne humeur. Quant à mistress Higgins, qui avait déjà fort bien dîné, elle se mit à table uniquement pour tenir compagnie aux deux jeunes gens; aussi ne mangea-t-elle que le double de sa pupille et du capitaine.

Ceux-ci causaient plus qu'ils ne mangeaient. Tous deux commençaient à se comprendre et à se mieux juger Sous les apparences de coquetterie et de caprice de Wilhelmina, le capitaine découvrait un cœur excellent, et un jugement plus sain et plus droit qu'il ne se l'était figuré. Quant à la jeune fille, pour la première fois peut-être, elle voyait Fitzmoor se livrer et causer avec confiance. A chaque instant, elle reconnaissait en lui de nouvelles qualités qu'elle avait jusque-là regardées comme incompatibles avec l'extérieur froid et sévère du capitaine.

Ce dernier lui raconta comment il avait fait pour arriver si à propos à son secours. Se défiant de Gopaul Radanauth, il avait ordonné aux cipayes qu'il emmenait avec lui de suivre l'avant-garde d'aussi près que cela se pourrait sans risquer d'en être aperçu. Quant à lui, il était parti ventre à terre pour se rendre compte de ce qui se passait à l'arrière-garde. Il avait bien vite deviné une attaque simulée. Il était revenu en toute hâte sur ses pas, et avait pris à travers bois avec les cipayes. Grâce à leur diligence, ils étaient parvenus à dépasser la colonne. Ils avaient continué à la devancer ainsi, ne s'en éloignant qu'autant qu'il le fallait pour que Gopaul ne pût se douter de leur voisinage.

Le capitaine voulait être à même d'accourir au premier coup de feu; mais il avait malheureusement été forcé de faire un détour pour éviter les troupes de Narain-Bissumbhur, dont il avait entendu de loin la marche à travers le bois. Retardé par cet incident, il n'était arrivé que juste à temps pour sauver le précieux dépôt que lui avait confié le colonel.

Tout cela fut raconté simplement, sans vanité, comme sans fausse modestie. Il était évident que Fitzmoor, avant comme après le combat, n'avait pas un seul instant songé à lui-même. Toutes ses pensées s'étaient concentrées sur miss Mac-Slane. Le bonheur de la voir saine et sauve était la seule récompense qu'il ambitionnât.

Cette soirée s'écoula comme un songe pour les deux jeunes gens. Il en fut de même les jours suivants. Aucun nuage ne vint troubler leur intimité et le plaisir qu'ils trouvaient à causer ensemble.

Deux jours avant d'arriver à Vellore, la tristesse du capitaine reparut. Il témoignait toujours le même empressement pour causer avec Wilhelmina, il l'entourait des mêmes soins; mais il ne souriait plus. Ses yeux restaient souvent fixés dans le vide avec une profonde expression de découragement.

— Qu'avez-vous donc? lui demandait alors miss Mac-Slane.

— Rien, répondait-il.

Il songeait que, dans quarante-huit heures, il lui faudrait quitter sa jolie compagne de route. Son cœur se serrait à cette pensée.

Wilhelmina s'en doutait un peu. Cependant, il y avait dans la conduite du capitaine des contradictions qu'elle ne pouvait s'expliquer. Ses regards, son dévouement, ses attentions continuelles, tout en lui révélait un sentiment profond. D'un autre côté, il ne laissait jamais échapper un seul mot qui trahît le secret de son cœur.

Rassurée par la réserve du capitaine, Wilhelmina était en même temps vivement intriguée par l'incertitude dans laquelle la jetaient ces contradictions qui existaient entre les actions et le silence de Fitzmoor. Elle se laissait quelquefois entraîner par sa curiosité, et tendait des piéges à l'officier; mais ses petites ruses féminines ne lui servaient à rien. Chaque fois que la conversation amenait Fitzmoor à faire une réponse de nature à révéler l'état de son âme, il tournait la difficulté ou ne répondait pas.

Seulement, son visage prenait alors une expression de tristesse qui portait à son comble la curiosité de miss Mac-Slane.

Dans la nuit qui précéda l'arrivée du convoi à Vellore, des Bheels (1) se glissèrent dans le camp et commirent quelques vols de peu d'importance. Un d'eux fut arrêté par le havildar : les autres se sauvèrent à travers champs. Fitzmoor les poursuivit.

Comme il resta assez longtemps sans revenir, on commençait à s'inquiéter pour lui. Lorsqu'il arriva enfin, vers neuf heures du matin, Wilhelmina lui reprocha vivement son imprudence.

Il parut touché de l'intérêt que lui témoignait la jeune fille, et l'en remercia vivement : mais il ajouta avec un profond sentiment de tristesse :

— Maintenant, ma tâche est terminée. Dans quelques heures, vous aurez rejoint votre tante et vos amis. Peu m'importe d'être tué désormais!

— Et votre famille? dit Wilhelmina, émue de l'accent du pauvre officier.

— Je n'ai que des parents éloignés qui se soucient fort peu de moi.

— Vos amis?

— J'en avais un, ce pauvre O'Neill, du 12me cipaye! Il est mort l'année dernière de la fièvre des jungles. Il était jeune, riche, aimé. Il avait enfin tout ce qui peut rendre la vie heureuse. Pauvre garçon ! pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas pris à sa place?

— Vous êtes donc malheureux? dit Wilhelmina de sa voix la plus douce.

— Personne n'est content de son sort en ce monde, répondit le capitaine, en essayant de sourire et de généraliser l'entretien.

— Vous évitez de me répondre, capitaine, reprit Wilhelmina; ce n'est pas bien. Doutez-vous de ma discrétion, de mon amitié?

— Oh non! mais, ce soir, nous allons nous séparer peut-être pour toujours.

— Il faut espérer que non, dit vivement la jeune fille. Ma tante et mon oncle seront trop heureux de pouvoir vous remercier de toutes les bontés que vous avez eues pour moi. De mon côté, capitaine, croyez bien que je

(1) Voleurs qu'on pourrait appeler les *filous* indiens par rapports aux Dacoïts.

n'oublierai jamais que je vous dois la vie et l'honneur. Vous serez toujours mon meilleur ami.

Il secoua tristement la tête.

— Vous doutez de moi! s'écria-t-elle avec vivacité.

— Non, miss Wilhelmina : mais, tôt ou tard, il arrive dans la vie d'une jeune fille un jour où toutes ces vieilles amitiés s'effacent, et doivent s'effacer, devant un autre sentiment plus puissant et plus jaloux. Bonne, aimable et belle comme l'êtes, vous serez entourée d'hommages à Vellore, comme vous l'étiez à Mysore. Tôt ou tard votre cœur parlera... s'il n'a déjà parlé, ajouta-t-il avec une émotion contenue.

— A qui voulez-vous faire allusion? dit Wilhelmina qui avait rougi jusqu'au blanc des yeux.

— A personne en particulier, mademoiselle, reprit Fitzmoor d'un ton plus calme. Je ne me permettrais pas...

— Je vous demande pardon, capitaine, interrompit-elle, vous pensiez à quelqu'un. Je l'ai bien vu dans vos yeux.

— Ah! si vous pouviez lire dans mes yeux tout ce que je pense! s'écria-t-il avec un élan plus fort que sa volonté.

— Eh bien? dit-elle d'une voix un peu tremblante avec un mélange de crainte et de curiosité.

Mais le capitaine avait déjà repris son empire sur lui-même.

— Ce serait dangereux pour moi, répondit-il en essayant de sourire et de tourner la chose en plaisanterie.

— C'est bien, dit la jeune fille qui feignit d'être froissée de la réserve du capitaine. Je vois que vous me traitez comme une enfant, et que vous dédaignez l'intérêt que je vous témoigne. N'en parlons plus alors. Causons de choses indifférentes, de parures et de bals, puisque vous ne me croyez capable de causer que de pareils sujets.

Alfred de BRÉHAT.

(La fin au prochain numéro.)

CHRONIQUE DU MOIS.

GRAND-OPÉRA. 14 JANVIER.

L'Académie impériale de musique donnait, ce jour-là, une représentation au bénéfice de M. Massol.

La Providence a ouvert le spectacle par une représentation au bénéfice de la société, avec des incidents plus miraculeux les uns que les autres, — et qui doivent rester dans la mémoire de la France et du monde, comme une manifestation admirable et inouïe du doigt de Dieu.

L'imagination du poëte le plus hardi ne parviendrait jamais à réunir tant de contrastes saisissants, de rapports étranges et d'étonnants coups du ciel.

C'est l'anecdote édifiante de ce grand événement, et c'est à ce titre qu'il rentre dans notre modeste cadre.

L'affiche portait : *la Muette de Portici* (*Masaniello*), *Guillaume Tell*, *Gustave III* et *Marie Stuart*; l'histoire de quatre victimes royales, la mise en scène de quatre assassinats.

L'Empereur et l'Impératrice devaient assister à la représentation.

A huit heures, la salle était comble, et le spectacle commencé, — lorsqu'on entend au dehors un bruit terrible, une espèce de coup de canon.

Toutes les dames poussent un cri; tous les hommes sortent des loges.

On se rappelle la catastrophe de Saint-Sulpice, et l'on croit à une explosion du gaz.

Un second et un troisième coup de canon retentissent, et l'anxiété des trois mille spectateurs se convertit en épouvante. Chacun est debout; chacun veut s'élancer. On parle des plus affreux désastres, de l'écroulement du théâtre, de l'assassinat de l'Empereur, etc.

Tout ce qu'il y eut d'angoisses dans cette minute est impossible à rendre.

Les trois mille regards convergeaient sur la loge impériale, où le duc de Saxe-Cobourg était seul encore.

Soudain, la respiration suspendue de la foule jaillit en un soupir immense de soulagement, — puis en un cri de joie triomphale et de reconnaissance intraduisible.

Une figure calme, impassible et souriante vient d'apparaître dans la loge.

C'est la figure si connue de l'Empereur, accompagné de l'Impératrice, — tous deux sains et saufs, radieux de la protection divine, et remerciant l'auditoire, qui les acclame avec transport.

Alors, au milieu des applaudissements et des vivats, des larmes essuyées et des mouchoirs flottants, on se passe de bouche en bouche, avec une sorte de fièvre électrique, les détails du crime et du prodige qui viennent de s'accomplir.

Trois bombes infernales, lancées par des assassins, ont éclaté sous la voiture de l'Empereur devant le péristyle, l'ont criblée de quarante-trois trous énormes, ont mis en pièces l'avant-train, ont tué sur place les deux chevaux, ont balafré l'Opéra et les maisons voisines, ont massacré ou blessé près de deux cents personnes, sans égratigner seulement l'Impératrice et Napoléon, — dont un projectile a traversé le chapeau!

Les particularités qu'on ajoute ne sont pas moins providentielles que l'événement lui-même.

L'inspecteur, chargé d'éclairer la route de l'Empereur, étant malade, s'était fait remplacer au dernier moment par M. Hébert. Celui-ci, précédant Sa Majesté, avise au coin de l'Opéra une figure suspecte, et fait arrêter, cinq minutes avant l'attentat, un des chefs qui eût achevé, par le poignard, l'œuvre des bombes régicides. Or, l'inspecteur malade ne connaissait pas cet assassin! et M. Hébert était le seul qui le connût à Paris!

Au moment même de l'explosion, un homme armé, couvert de sang, ouvre la portière impériale, et les deux souverains croient naturellement voir un meurtrier prêt à leur donner le coup de grâce : c'était un de leurs gardiens les plus fidèles et les plus braves, le Corse Alessandri, que vingt blessures n'avaient pu écarter de son poste d'honneur.

M. Hébert, écharpé aussi, arrive au même instant.

— Votre Majesté est-elle atteinte? demande-t-il avec anxiété.

— C'est vous-même qui l'êtes, monsieur, regardez-vous bien, répond l'Empereur avec intérêt, en descendant, du plus grand sang-froid.

Vingt bras s'offrent à l'Impératrice, qu'on craint de voir tomber évanouie sur ce pavé trempé de sang, jonché de cadavres et de blessés.

— Montrons-leur que nous avons plus de courage qu'eux! répond-elle en gravissant d'un pas ferme l'escalier du péristyle.

Le peloton de lanciers qui formait l'escorte n'avait pas bougé au milieu de la boucherie, sauf les cavaliers tués ou renversés par l'explosion.

— Y a-t-il à cheval quelqu'un de blessé? demande le chef après avoir fait relever les victimes.

— Moi! répond un jeune brave, qui n'avait pas fléchi sur la selle.

En même temps, il tombe épuisé, — et il était mort dans la nuit.

Quelques instants après, tandis que le spectacle suivait sa marche à l'Opéra, on jouait au Palais-Royal, chez le prince Napoléon, une comédie du comte de Vigny intitulée : *Quitte pour la peur.*

Après être restés dans leur loge jusqu'à la fin de la représentation, l'Empereur et l'Impératrice ont trouvé Paris illuminé en rentrant au palais des Tuileries.

Le lendemain, une calèche découverte et sans gardes traversait les rues : c'étaient Leurs Majestés qui allaient secourir les victimes de leurs assassins.

La comédie se mêle toujours au drame ici-bas. Un bon ecclésiastique, un aumônier de la flotte, nous dit-on, avait montré tant de courage et de dévouement sur le champ de carnage de la rue Lepelletier, qu'un haut fonctionnaire le fit demander dans la salle de l'Opéra, où le retenaient son devoir et ses blessures. Le digne abbé se rend à cet honorable appel, enfile les couloirs de l'Académie impériale, se perd dans leurs détours inconnus et arrive enfin, devinez où? en pleine coulisse de la danse, au beau milieu du corps de ballet! Il s'enfuit éperdu, et court encore.

LES NOUVEAUTÉS DRAMATIQUES.

Cet événement du 14 janvier a fait pâlir toutes les vanités littéraires et dramatiques.

Plusieurs beaux succès cependant ont marqué ces dernières semaines ou vont marquer celles qui suivront : *la Magicienne*, de M. F. Halévy, au Grand-Opéra, c'est-à-dire les brillantes soirées de *la Juive* et de *Charles VI*, revenues sous la baguette de notre illustre compositeur; — *Feu Lionel*, ou *Qui vivra verra*, un bijou étincelant de MM. Scribe et Potron, à la Comédie-Française; *la Jeunesse* triomphante de M. Emile Augier, à l'Odéon (voir le premier article de ce numéro); *les Désespérés*, de M. Bazin, à l'Opéra-Comique, où Sainte-Foy et Berthelier luttent de verve, d'esprit et de gaieté irrésistible; la nouvelle pièce de M. Dumas fils, au Gymnase-Dramatique, pièce vive et petillante, audacieuse et réussie, comme toutes les œuvres de cet habile auteur, — auquel nous reprocherons toutefois son sujet même et sa conclusion antisociale : un fils que son père veut reconnaître trop tard et qui lui dit, en épousant sa nièce : — Gardez votre nom, *mon cher oncle*, je garde celui que je me suis fait et qui vaut mieux que le vôtre. — Cela peut être une vaillante ironie, un paradoxe original, mais cela n'est point une moralité, au contraire! — Enfin, l'apothéose musicale de Molière, au Théâtre-Lyrique, avec *le Médecin malgré lui*, arrangé respectueusement par MM. Barbier et Carré, noté magistralement par M. Charles Gounod, et parfaitement joué et chanté par M. Meillet.

Ce n'est pas la première fois que Molière est mis en musique. Son *Pourceaugnac* seul l'a été trois fois; sa *Psyché* deux fois; son *Amphitryon*, une fois, et *le Médecin* lui-même en est à sa seconde épreuve. La première était de Désaugiers (1792).

Tout le monde connaît la bouffonnerie charmante du *Médecin malgré lui*, mais tout le monde n'en connaît pas la source gauloise : le fabliau du douzième siècle, intitulé *le Vilain Mire* (le villageois médecin). M. Chadeuil rapporte une scène de l'original, qu'on est surpris de ne pas retrouver sous la plume de Molière, car il en eût tiré un parti merveilleux.

— Dans *le Médecin malgré lui* et dans *le Vilain Mire*, en effet, les situations sont identiques. On voit une femme battue par son mari. Afin de se venger, la femme le fait passer pour médecin, ayant bien soin d'ajouter qu'il est on ne peut plus original, et qu'il ne soigne les malades qu'après avoir reçu quelques rudes volées de bois vert. Le pauvre diable prend donc le parti d'avouer qu'il sera tout ce qu'on voudra, même un grand docteur. On le conduit auprès de la fille malade d'un roi. Il la guérit. Et c'est ici que commence l'aventure piquante négligée par Molière. Le bruit de cette cure merveilleuse se répand aussitôt dans le pays, et de tous les points du royaume on voit accourir des infirmes qui remplissent les appartements du palais.

Sa Majesté, pour se soustraire aux importunités de cette armée de souffreteux, ne trouve rien de mieux à faire que d'ordonner au prétendu médecin de les guérir tous.

— Sire, répond le faux docteur, c'est impossible, à moins que Dieu ne s'en charge avec moi.

Le roi ordonne alors qu'on donne la bastonnade au récalcitrant.

Le malheureux se résigne.

— Mais, dit-il au roi, sire, votre présence me gênerait.

Le roi se retire.

Il ne reste dans la salle que les malades et le médecin.

Le médecin attise le feu qui flambe dans la cheminée. Quand le brasier est devenu ardent, il dit à ses nombreux clients:

— Ecoutez bien, mes amis : je vais choisir le plus malade d'entre vous; je le placerai parmi les bûches de ce foyer, et, quand il sera consumé, je prendrai ses cendres pour les faire avaler aux autres. Le remède est violent, j'en conviens, mais il est sûr, et je réponds de votre complet rétablissement.

Les auditeurs se regardent avec effroi.

Alors le médecin s'adresse à l'un d'eux:

— Tu me parais pâle et faible, lui dit-il; je crois bien que c'est toi qui vas devenir médicament.

— Du tout, du tout; je me sens tout à fait soulagé depuis un moment, et je reconnais même que je ne me suis jamais si bien porté.

— Comment! coquin, tu te portes bien? Que fais-tu donc ici?

Et l'homme s'élance vers la porte.

Le roi est en dehors, attendant l'événement, ayant à ses côtés ses sergents armés de bâtons, pour faire rosser le *Vilain Mire* s'il n'accomplit pas bien sa mission.

— Es-tu guéri? demande-t-il au fuyard.

— Oui, sire.

Un instant après, il en voit passer un second. Même question, même réplique. Puis un troisième, un quatrième, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Et voilà comment le *Vilain Mire* se tire d'un cas très-dangereux. — N'est-ce pas du plus haut comique?

UN GENTLEMAN INDIEN.

Voulez-vous savoir quelle a été jusqu'à ce jour l'action de la civilisation européenne sur les naturels de l'Inde? Voici un exemple aussi frappant que l'histoire de Nena-Sahib, racontée dans notre dernière livraison. Au commencement de ce siècle, les missionnaires anglais avaient amené à Londres un jeune Caraïbe qu'on éleva dans la foi protestante, auquel on donna une éducation complète, et qui devint, au bout de quelques années, un gentleman accompli. Un beau jour, notre gentleman, fatigué des brouillards de la Tamise, tombe dans une rêverie nostalgique et monte sur un bateau qui se dirigeait vers le pays du soleil. A l'aspect des rivages où il a passé ses premières années, son cœur se dilate et chante l'hymne des jeunes souvenirs. Il aborde, et la première chose qu'il fait, ce gentleman accompli, c'est de se dépouiller de ses habits et de se peindre le corps et le visage de jaune et de vermillon, puis il va rejoindre sa tribu et se rejette dans les rudes fantaisies de la vie anthropophage.

Aujourd'hui, probablement, il est enrôlé parmi les *Étrangleurs d'Anglais.*

ANECDOTE SUR Mlle RACHEL.

Peu de jours après la mort de Louis-Philippe, raconte le chroniqueur André, si bien informé des mystères parisiens et autres, le prince de Joinville apporta à sa mère un dessin qu'il venait de finir. Ce dessin, merveilleusement fait à l'encre de Chine, représentait une allégorie. Dans le haut, on voyait à droite saint Louis recouvert de son manteau fleurdelisé, à genoux devant la Vierge, protectrice du royaume de France. Au loin, et sous la forme presque immatérielle d'un ange vaporeusement estompé dans l'éther, on apercevait l'âme du roi s'envolant dans l'espace qui mène aux cieux. Et sous le nuage, l'Océan... l'Océan courroucé, portant le vaisseau de la France battu des flots... (1830 1848.)

Cette œuvre de piété filiale avait été envoyée à Paris par l'auguste veuve de Louis-Philippe pour être gravée. Le royal artiste l'avait destinée au livre d'heures de sa mère : mais la reine avait désiré en obtenir quelques reproductions par le burin. Un des meilleurs graveurs de Paris reçut cette mission de confiance, et vingt épreuves seulement avaient été tirées.

Les ordres de Marie-Amélie furent réalisés avec une religieuse bonne foi, une rigueur absolue. Les vingt exemplaires partirent pour Londres avec la planche, et le graveur n'osa même pas garder une épreuve pour lui! Derrière la gravure on lisait le *fac-simile*, en lettres rouges, des lignes que la reine avait écrites sous le dessin de son fils, paroles tirées des saintes Écritures : « Le roi disparaîtra dans sa force et dans sa gloire, et les peuples seront couverts de deuil. »

Mlle Rachel apprit, on ne sait comment, toutes ces circonstances. Elle désira ardemment posséder une de ces rares épreuves, et elle en écrivit au général de Rumigny. La reine Amélie fit répondre : « Mlle Rachel aura le dessin de mon fils, quand elle se convertira au catholicisme. »

Or, quelques personnes déclarent avoir vu un exemplaire de ladite gravure aux mains de la tragédienne!

L'avait-elle obtenu par une conversion secrète? On n'ose l'espérer, — sans pouvoir le nier tout à fait, — après avoir vu ses funérailles accomplies suivant le rite israélite, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Cette cérémonie, d'ailleurs, étant peu connue, nous l'avons notée avec soin pour la rapporter ici exactement.

Lorsque le corps de Mlle Rachel a été déposé à terre, le grand-rabbin a dit en hébreu et en français la prière de la résurrection :

« Loué soit le Seigneur notre Dieu qui vous a créés avec justice, et qui avec justice vous a soutenus sur la terre, puis retranchés du milieu des vivants, et qui, avec justice aussi, conservera le souvenir de vous tous pour vous relever un jour et pour vous rappeler à la vie! Loué soit le Seigneur qui fait revivre les morts! »

Le grand-rabbin a ensuite récité le psaume XCI, tandis que l'on portait le cercueil vers la tombe.

C'est alors que des discours ont été prononcés par MM. Auguste Maquet, Bataille et Jules Janin.

Le grand-rabbin a jeté ensuite une pelletée de terre sur le corps, et a prononcé en français les paroles suivantes qu'il a répétées en hébreu :

« Tu viens de la poussière et tu retournes à la poussière. La poussière va à la terre d'où elle est venue, et l'âme retourne vers Dieu, dont elle émane. »

Après cette prière, les parents et les assistants ont jeté à leur tour de la terre sur le cercueil; puis on s'est retiré.

D'après les prescriptions du culte israélite, des prières ont été dites par un rabbin, seize jours durant, à huit heures du matin et à quatre heures du soir, dans la demeure d'où était parti le corps de Mlle Rachel, l'ancien et superbe hôtel Nicolaï, place Royale, n° 9.

LE PÈLERINAGE DE CHILD-HAROLD,

De lord Byron, traduit en vers français (fragments inédits).

Un poëte d'un talent réel, un traducteur d'une patience exemplaire, a entrepris et mené à bien ce travail considérable. Nous déclarons hautement que nous ne connaissions pas le chef-d'œuvre de lord Byron, — avant de l'avoir lu tout entier dans l'exacte et brillante version de M. Eugène Quiertant. Traduire un poëte en prose, lui enlever le rhythme, le nombre et la rime, c'est lui couper les ailes et lui ôter la voix. M. Quiertant les a rendues à lord Byron, comme Delille et Barthélemy les ont rendues à Virgile. Ce livre, encore inédit, paraîtra bientôt, sans doute, et entrera dans toutes les bibliothèques sérieuses. Que nos lecteurs en reçoivent les prémices, — et que les experts en jugent par deux courts fragments, — trop courts à notre regret, — mais qui éveilleront l'attention publique et donneront la mesure de l'auteur.

A une époque d'improvisations sans base et sans avenir, le premier devoir de la critique est de signaler des œuvres de cette importance et de cette valeur littéraires.

PITRE-CHEVALIER.

UN COUCHER DE SOLEIL EN ITALIE.

La lune brille aux cieux, bien qu'il soit jour encore :
Tout l'orient s'argente et l'occident se dore.
D'océans lumineux, sur leurs flancs débordés,
Les monts bleus du Frioul paraissent inondés,
Et sur le firmament, qui n'a pas un nuage,
De toutes les couleurs l'éclatant mariage
Semble un vaste arc-en-ciel à l'occident jeté,
Comme un pont où le jour passe à l'éternité;
Tandis qu'à l'autre bout, comme une île bénie,
Diane se balance en la sphère infinie.

Une étoile est près d'elle, et leurs feux argentés
Sur la moitié du ciel unissent leurs clartés.

Au fond, toujours la mer, roulant comme des flammes,
Sur les pics de Rhétie étend l'or de ses lames.
On sent lutter ensemble et la nuit et le jour;
Mais bientôt chacun d'eux aura repris son tour.
La profonde Brenta, de leur teinte empourprée,
Déroule en gazouillant sa nappe diaprée;
De la rose naissante elle a pris les couleurs,
Et son onde sourit comme un parterre en fleurs!

De la face du ciel la rivière est remplie;
C'est un miroir magique où tout se multiplie,
Où le soleil encadre harmonieusement
L'étoile qui se lève au bleu du firmament.
— Mais voici que tout change; on sent que la nuit gagne;
L'ombre de plus en plus s'étend sur la montagne;
Le jour baisse et s'en va... Tel, dit-on, le dauphin,
Dans les convulsions qui précèdent sa fin,
Passe, avant d'expirer, par des couleurs sans nombre,
Dont l'éclat croît toujours; puis... c'est fait... tout est sombre!

LE GLADIATEUR.

Là, blessé, sous mes yeux est un gladiateur:
Il accepte la mort sans faiblesse et sans peur;
D'une main il soutient tout son corps qui succombe;
Sa tête par degrés penche, faiblit et tombe.
Par la rouge ouverture où le fer l'a percé,
Le reste de son sang, goutte à goutte versé,
S'échappe lentement, ainsi que d'un nuage
Tombe une lourde pluie au début d'un orage.
Le sol tourne à ses yeux; son âme est loin déjà,
Qu'on applaudit encor celui qui l'égorgea!

Mais que lui fait à lui leur clameur inhumaine!
Ses yeux comme son cœur sont bien loin de l'arène!
Sans regret de la vie et d'un futile honneur,
Il rêve à son Danube, à ses jours de bonheur!
Il voit, sur le gazon qui borde sa chaumière,
Ses petits Daces blonds, jouant près de leur mère!
Lui, leur père! on l'égorge en spectacle aux Romains!
Debout! oh! vengez-le! debout! Goths et Germains!
— C'en est fait! la lumière à ses yeux est ravie;
La douce vision s'échappe avec sa vie.

(*Child-Harold*, quatrième chant.)

EUGÈNE QUIERTANT.

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.



EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER DERNIER.

« *Avant demain au soir, toute cette armée sera à moi.* »
Paroles de Napoléon, la veille de la bataille d'Austerlitz.

(Avant 2 mains, haut *soir* — tone — *te* — 7 armé — *se* rat — A mois)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

ÉTUDES SUR L'INDE ANGLAISE.

LE CAPITAINE FITZMOOR, OU LA RÉVOLTE DES CIPAYES (1).



Palais de Vellore. Dessin de A. de Bar.

VII. — L'ARRIVÉE ET L'ADIEU.

Il n'y a pas beaucoup d'hommes qui soient de force à lutter contre la curiosité d'une femme, surtout lorsque cette curiosité provient d'un sentiment réel d'intérêt et d'affection.

Au bout d'un quart d'heure d'entretien, Wilhelmina

(1) Voyez, pour la première partie, le précédent numéro.

avait amené le capitaine à lui raconter toute son histoire. Cette histoire, fort simple du reste, était celle de bien d'autres officiers.

Le père de Fitzmoor, riche négociant d'Aberdeen, était mort de chagrin, après avoir perdu toute sa fortune dans la faillite de la fameuse maison Balker et compagnie, de Calcutta. Un ami de la famille avait fait obtenir à Williams Fitzmoor une commission d'enseigne au 9me régiment de cipayes. Dans l'armée de la Compagnie, l'avancement n'a lieu qu'à l'ancienneté et dans le même régiment. Depuis quelques années seulement, des brevets spéciaux, fort bornés encore, permettent de récompenser les actions d'éclat. En 1806, ces brevets n'existaient pas encore, et Fitzmoor, qui venait d'être nommé capitaine depuis quelques mois, avait par conséquent bien longtemps à attendre pour atteindre au grade de major, son bâton de maréchal. Quelques officiers, il est vrai, obtenaient des emplois civils, tout en continuant à figurer sur la liste d'avancement de leur corps, et ces emplois étaient largement rétribués, mais Fitzmoor n'avait aucune protection.

Il se plaignit avec tristesse, mais sans amertume, d'être obligé de rester dans cette sphère bornée, sans qu'il lui fût possible de rien faire pour modifier son avenir.

— Vous êtes donc ambitieux? lui demanda miss Mac-Slane.

— Oh oui! s'écria-t-il. Maintenant plus que jamais. Malheureusement, je ne puis rien espérer.

— Qui sait ce que nous réserve la Providence? dit la jeune fille. Quelque jour, nous vous verrons officier supérieur.

— Il sera trop tard, répondit-il comme involontairement.

— Pourquoi trop tard? demanda miss Mac-Slane, qui se sentit rougir et qui regrettait déjà son indiscrète question.

Fitzmoor la regarda fixement. Il fut évidemment sur le point de répondre la vérité, mais il se contint. Il baissa les yeux et fit une réponse évasive. Puis, il laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et marcha silencieusement à côté de la jeune fille.

Celle-ci était à son tour devenue toute pensive.

Tandis qu'elle interrogeait l'état de son cœur, non sans jeter à la dérobée quelques regards sur son taciturne compagnon de route, trois cavaliers escortant deux amazones firent leur apparition sur la route. Ces cavaliers portaient l'uniforme des officiers des troupes royales. Ils venaient de Vellore. Une des amazones aperçut miss Mac-Slane, et poussa son cheval en avant, en agitant joyeusement son mouchoir.

— Ma tante! s'écria Wilhelmina.

Par un mouvement instinctif, elle jeta les yeux sur Fitzmoor. Il avait l'air si triste et si abattu, que la jeune fille en fut émue.

— Comme vous êtes triste! lui dit elle de sa voix la plus douce. Voyons, chassez toutes ces vilaines pensées qui vous obsèdent; donnez-moi la main, et laissez-moi vous remercier encore de votre dévouement et de vos soins que je n'oublierai *jamais*, entendez-vous bien? *jamais*.

Elle appuya fortement sur ce mot, que son regard et la pression de sa main soulignèrent encore.

Puis, toute honteuse de son émotion et des larmes qui venaient de briller dans ses yeux, elle rendit la bride à son cheval, qui partit au galop. Le capitaine la suivit, le cœur serré encore par l'idée de leur séparation prochaine, mais plein d'émotion et de reconnaissance pour les paroles de la charmante jeune fille. Celle-ci le présenta à sa tante, mistress Edith Cavendish, ainsi qu'à son oncle, major du 3me régiment de l'armée royale, alors en garnison à Vellore.

Elle s'empressa de raconter à ses parents toutes les obligations qu'elle avait au capitaine. Elle fit un grand éloge de son infatigable vigilance et de son courage durant le combat. M. et mistress Cavendish remercièrent vivement le capitaine. Le major ajouta qu'il avait souvent entendu parler de Fitzmoor de la manière la plus flatteuse, et qu'il était doublement heureux de faire sa connaissance.

— J'espère, continua-t-il, que nous aurons le plaisir de vous voir quelquefois, maintenant; car, voilà votre régiment qui vient prendre garnison à Vellore. Le général, qui était hier ici, nous l'a annoncé.

Les yeux du capitaine et ceux de miss Mac-Slane se rencontrèrent.

— Quel bonheur! s'écria la jeune fille. Je pourrai donc rester auprès de vous, ma bonne tante, sans être séparée de mon père.

— Je sais une autre personne qui ne sera pas fâchée de ce changement de garnison, dit à demi-voix mistress Cavendish en regardant sa nièce.

— Qui donc? fit Wilhelmina, pensant au capitaine.

— Tu as si bien deviné, répondit sa tante en riant, que tu as rougi. Je veux parler d'un beau lieutenant du 9me qu'on dit fort épris de toi et qui ne s'en cache pas.

— M. Thompson? Eh bien! je vous assure que je n'y étais pas du tout.

— A qui pensais-tu donc, alors?

Prise au dépourvu par cette question, Wilhelmina se mit à rire, et rougit encore davantage. En levant les yeux qu'elle avait baissés, peut-être pour qu'on ne pût y lire sa pensée, elle rencontra le regard du capitaine fixé sur elle. Ce regard avait une telle expression de tristesse que Wilhelmina devina que Fitzmoor avait entendu les paroles de mistress Cavendish et probablement interprété comme celle-ci la rougeur de la jeune fille. Emportée par cette spontanéité d'impression qui formait le fond de son caractère, elle fut sur le point de répondre par un signe de tête négatif à la pensée qu'elle lisait sur la physionomie de Fitzmoor. Elle se retint juste à temps, et rougit encore davantage.

A ce moment, Cavendish se rapprocha du capitaine avec lequel il se mit à causer du général Cradock qui venait de passer trois jours à inspecter la garnison de Vellore.

— Il a publié un ordre du jour qui met les cipayes en fureur, dit le major.

— A quel propos?

— Vous ne le devineriez jamais. Il s'agit tout bonnement de la tenue. Le général ordonne aux cipayes de se raser le menton, de couper leurs moustaches en brosse, et de porter un turban d'un autre modèle que leur béret actuel. Puis il supprime les boucles d'oreilles et les colliers. Tous ces moricauds sont désespérés. Le *baboo* (natif d'un certain rang) Kishtopursaud Bannerjee nous disait gravement hier que cette mesure était capable de causer une révolte.

— Une révolte à propos de barbe, ce serait original! dit un des officiers en riant.

Les autres firent chorus.

— Peut-être a-t-il raison, dit Fitzmoor. Dans le 22me natif que vous avez maintenant en garnison, de même que dans mon régiment, il y a beaucoup de Rajpoots et de Mahrattes. Les Rajpoots surtout sont très-fiers et très-sus-

ceptibles pour ces sortes de choses. Si quelque brahmine parvient à leur persuader que cette mesure porte atteinte à leur religion, ils sont capables de tout.

— Bah ! répondit le major en riant, tant stupides qu'ils soient, ils ne portent pas la bêtise jusqu'à se faire tuer pour une moustache de plus ou de moins.

Fitzmoor ne répondit rien, mais il ne parut pas convaincu de l'opportunité de la mesure prise par le général Cradock.

Au bout de quelques minutes de conversation, M. et mistress Cavendish et leurs amis dirent adieu au capitaine et prirent les devants. Ils emmenèrent avec eux Wilhelmina, qui vint une dernière fois serrer la main de Fitzmoor.

Malgré le plaisir de se trouver avec sa famille, elle se sentit toute triste en quittant le brave officier qui lui avait donné tant de preuves d'amour et de dévouement. Elle eût voulu dire à Fitzmoor quelques mots d'adieu et de remercîment, afin de relever son courage, mais la présence de sa tante l'en empêcha.

Au moment de tourner un bouquet de bois qui allait la dérober complétement à la vue du capitaine, elle se retourna sur sa selle, et agita son mouchoir en signe d'adieu. Avant de reprendre sa position, elle eut le temps de voir Fitzmoor la saluer à son tour en élevant son épée en l'air. Quelques secondes plus tard, tous deux s'étaient perdus de vue.

VIII. — UN BAL A VELLORE.

Vellore est une des villes les plus pittoresques de l'Inde. Ses maisons de construction mauresque, ses remparts noircis, les énormes fossés qui entourent ses murs crénelés et dans lesquels se jouent des centaines de caïmans, tout se réunit pour lui donner un aspect étrange. C'est un poste militaire fort important, car il commande les principaux défilés des *Ghattes* orientaux. Les fils de *Tippoo-Sahib* habitaient alors le fort de Vellore, dans lequel la Compagnie les retenait prisonniers depuis la mort du célèbre sultan de Mysore.

La garnison chargée de veiller sur eux et de défendre la ville se composait de deux régiments de cipayes, et d'un régiment d'infanterie royale.

Le 9me régiment, auquel appartenait Fitzmoor, ne tarda pas à arriver, ainsi que l'avait annoncé le major Cavendish. Le lieutenant colonel Mac-Slane ne put accompagner ses soldats. On l'avait appelé momentanément à commander un autre régiment dont tous les officiers supérieurs étaient absents ou malades. Le major Wardell devait le remplacer pendant ce temps à la tête du 9me régiment d'infanterie indigène.

Ainsi que l'avait prévu Fitzmoor, les nouvelles mesures prescrites par le général Cradock, à l'égard de la tenue, exaspérèrent les cipayes. Il n'y eut pas de résistance cependant, mais un esprit d'insubordination se glissa dans les rangs, et nécessita de sévères punitions. Pour un homme aussi observateur et aussi au courant du caractère hindou que Fitzmoor, il était évident qu'un sourd mécontentement régnait parmi les Rajpoots et les Mahrattes. Il en parla au major, mais ce dernier sortait d'un régiment presque entièrement composé de soldats du bas Bengale. Il ne se rendait nullement compte de la différence qui existe entre les Bengalis, mous et efféminés, et les fiers Rajpoots ou les turbulents Mahrattes. Il accueillit assez mal les avis du capitaine, et lui dit d'un ton mécontent qu'il était trop prompt à s'alarmer, ainsi qu'à donner des conseils à ses chefs. Comme Fitzmoor n'avait aucun fait certain à citer à l'appui de ses craintes qui n'étaient presque que des pressentiments, il ne répondit rien et se retira.

Il est bon de dire aussi que le major Wardell était mal disposé à l'égard du capitaine ; voici pourquoi.

Il avait remarqué la rivalité qui existait entre Fitzmoor et Georges Thompson à propos de miss Mac-Slane. Le père de Georges jouissait d'une grande influence auprès du gouverneur et du gouvernement suprême. Le major n'ignorait pas non plus toute l'affection que sir Thompson avait pour son fils, et son empressement à protéger les amis de ce dernier. Or, Wardell désirait obtenir un emploi civil pour refaire sa fortune un peu ébréchée par la vie ruineuse de l'Inde. C'était, en outre, un homme de plaisir plutôt qu'un vrai militaire ; aussi était-il un peu jaloux de la supériorité du capitaine Fitzmoor, supériorité qu'il ne s'avouait pas, mais qu'il sentait instinctivement.

Depuis l'arrivée de Thompson, la lutte s'était en effet établie entre ce dernier et le capitaine Fitzmoor, à propos de miss Mac-Slane. Il n'y a pas d'endroits où l'on fasse plus de remarques et de conjectures que dans ces villes indiennes de garnison, où le temps s'écoule si lentement et sans aucune espèce de distraction. Quelque maître de lui que fût le capitaine, on n'avait pas tardé à s'apercevoir de son penchant pour Wilhelmina. D'un autre côté, la jeune fille le traitait avec une distinction toute particulière. Comme elle le savait timide et ombrageux, elle cherchait toutes les occasions de lui prouver son amitié, et le cas qu'elle faisait de son noble caractère. Fitzmoor lui en était profondément reconnaissant ; mais, modeste et rempli de méfiance contre lui-même, il craignait toujours de s'abuser à son propre avantage.

Les assiduités de Thompson surtout inquiétaient beaucoup le pauvre capitaine.

Peu au fait des symptômes du cœur, il interprétait de la manière la plus défavorable pour lui-même la manière dont miss Mac-Slane accueillait les hommages du beau lieutenant. En les voyant rire et causer ensemble, il trouvait que miss Mac-Slane y mettait un entrain et une gaieté qu'elle n'avait pas auprès de lui.

— C'est de la reconnaissance qu'elle éprouve pour moi, se disait-il, voilà tout. Souvent, je vois bien qu'elle a l'air de s'ennuyer auprès de moi. Elle ne dit rien et paraît tout absorbée. Avec lui, au contraire, elle cause toujours si gaiement !

Les remarques du capitaine étaient vraies, mais les conséquences qu'il en tirait étaient complétement fausses.

Il faut bien l'avouer, cependant, il y avait peut-être encore un peu de coquetterie dans la conduite de miss Mac-Slane envers Georges Thompson.

Ce dernier était le plus brillant officier de la garnison. Grâce à sa fortune, à son nom et à la position élevée de son père, il luttait avantageusement contre les officiers de l'armée royale. Beau cavalier, excellent danseur et chasseur intrépide, il était à la tête des *dashing* (brillants) de Vellore. Aux courses, on pariait volontiers pour lui. Il avait de grands succès dans les bals que donnaient de temps à autre le major ou quelque *civilian* (employé civil). On s'exagère toujours l'importance des avantages dont on est privé soi-même, et Fitzmoor se jugeait bien inférieur à son rival pour plaire à miss Mac-Slane.

Wilhelmina seule aurait pu le rassurer, mais cela était bien difficile pour une jeune fille, surtout avec un homme comme Fitzmoor, qui ne prenait toutes les petites préférences de miss Mac-Slane que pour des preuves d'estime, ou quelquefois même pour des consolations.

D'un autre côté, malgré le changement qui s'était opéré

dans son caractère depuis quelques mois, Wilhelmina ne pouvait se défendre d'un peu de coquetterie. Comment ne pas être flattée de la cour d'un cavalier aussi recherché que l'était Thompson? Comment résister au désir de prouver son empire, en enlevant le beau lieutenant aux autres femmes qui le regardaient avec tant d'intérêt? Puis, Thompson était si gai, si amusant!

Quand, après un entretien un peu animé avec Thompson, elle s'apercevait du chagrin de Fitzmoor, elle se repentait de sa coquetterie. Elle cherchait alors à consoler le capitaine en lui sacrifiant son rival; mais, comme nous l'avons dit, Fitzmoor ne comprenait pas les véritables motifs qui faisaient agir la jeune fille. Comme il ne se plaignait jamais et souffrait en silence, Wilhelmina ne pouvait se justifier ni lui dire bien des choses qu'elle avait quelquefois sur les lèvres.

Un soir de bal chez le major Wardell, Wilhelmina dansait avec Thompson. Ce dernier lui racontait quelque anecdote piquante, et Wilhelmina s'en amusait beaucoup. Fitzmoor, qu'elle n'avait pas vu entrer, la regardait de loin. Grâce à sa jalousie, qui lui faisait tout interpréter contre lui, il fut douloureusement peiné de l'attention que miss Mac-Slane accordait à son danseur. Se sentant incapable de cacher ce qu'il éprouvait, il quitta l'appartement, et sortit de l'hôtel. Pendant plus de deux heures, il erra dans les rues de Vellore, dévoré de jalousie et de tristesse. Au moment où il se disposait enfin à rentrer, il rencontra un groupe formé de cinq ou six natifs parmi lesquels il lui sembla reconnaître Gopaul Radanauth et le fakir Mookerjee. Il s'avança vers eux, mais les natifs se séparèrent aussitôt et se perdirent dans l'obscurité. Un peu plus loin, Fitzmoor rencontra encore un autre groupe qui se dispersa de la même manière.



Un cipaye. Dessin de J. Worms.

Il revint tout soucieux à l'hôtel du major, et rentra dans la salle de bal. Wilhelmina, qui le cherchait des yeux depuis longtemps, le vit entrer, mais elle détourna aussitôt la tête. A peine même répondit-elle à son salut. La veille elle lui avait promis un quadrille. On venait de le danser et Fitzmoor ne s'était point présenté. Cela avait froissé la jeune fille. Au moment où Fitzmoor ouvrait la bouche pour s'excuser de son absence, Thompson vint chercher miss Mac-Slane pour le cotillon. Aussitôt, elle prit le bras du jeune homme, et s'éloigna en faisant un salut cérémonieux au capitaine.

Fitzmoor, tout désolé, se mit dans un coin en se jurant de quitter le bal au bout de cinq minutes. Une demi-heure après, le pauvre garçon y était encore. Il avait l'air si sombre que Wilhelmina en fut touchée. Elle vint le chercher pour une des figures.

— Je ne valse pas, répondit-il avec tristesse.

— Venez toujours, reprit-elle. Pendant que les autres feront la figure, nous causerons. Je suis fort en colère contre vous.

— Contre moi?

— Oui, monsieur! oublier la contredanse que je vous avais promise! où étiez-vous donc, s'il vous plaît?

— Je veillais à votre sûreté, répondit Fitzmoor en attachant sur la jeune fille son regard doux et triste

Ces mots rappelèrent tout à coup à Wilhelmina la réponse que lui avait faite le capitaine le jour où tous deux s'étaient réconciliés au début du voyage. Mille autres souvenirs assaillirent en même temps le cœur de la jeune fille. En un instant, elle eut oublié son petit mouvement de mauvaise humeur pour ne songer qu'au dévouement et à la profonde affection du brave capitaine.

— J'aurais dû m'en douter, dit-elle avec vivacité; mais je ne suis pas aussi ingrate que vous le croyez peut-être en ce moment. Votre absence m'avait contrariée. C'est pour cela que je vous ai accueilli tout à l'heure d'un air si maussade. Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas?

— Je ne vous en ai jamais voulu, mademoiselle.

— Vous avez tort, interrompit la jeune fille avec impatience; ma mauvaise humeur n'avait pas le sens commun, et vous deviez m'en vouloir. Je suis sûre que vous me jugez fort mal.

— Moi, grand Dieu!

— Oui, monsieur; vous me prenez pour une ingrate, pour une coquette. Eh bien, je ne suis ni l'une ni l'autre. Cela me fait d'autant plus de peine que vous êtes la personne à l'estime et à l'affection de laquelle je tiens le plus.

Par un mouvement irréfléchi, plus fort que sa volonté, Fitzmoor regarda Thompson qui passait en valsant auprès d'eux. Wilhelmina suivit la direction de son regard.

— Eh bien, oui, dit-elle avec vivacité, en répondant ainsi à la pensée inavouée du capitaine, oui, personne; entendez-vous, capitaine? personne, je vous le jure... Vous doutez encore, je le vois bien à votre physionomie. Eh bien! si vous voulez, je vais dire à sir Thompson que je suis fatiguée, et je ne danserai plus. Cela vous convaincra-t-il enfin, monsieur l'incrédule?

Elle dit cela en riant, mais une larme brillait dans ses jolis yeux bleus. Cette petite larme fit plus que toutes les paroles du monde pour persuader le capitaine.

— Vous êtes un ange de bonté, lui dit Fitzmoor...; mais cela serait remarqué, ajouta-t-il avec douceur, et je trouverais ce moment de bonheur trop chèrement payé, s'il risquait de vous occasionner la moindre contrariété. D'ailleurs, je vais quitter le bal.

— Vous partez? fit-elle en attachant un œil inquiet sur le capitaine. Où allez-vous donc? Vous redoutez quelque danger, j'en suis sûre.

Comme il allait répondre, Thompson revint chercher sa danseuse. Celle-ci jeta sur Fitzmoor un dernier regard, qui semblait renouveler sa proposition de ne plus

danser. Il refusa encore par un sourire reconnaissant, et sortit presque aussitôt pour se rendre au quartier des cipayes.

IX. — LE LENDEMAIN.

Une demi-heure tout au plus après son départ, un tumulte effroyable ébranla soudain l'hôtel du major. Les domestiques accoururent dans la salle de bal, en poussant des cris de terreur. Des coups de fusil résonnèrent dans la cour, et même dans l'escalier. Puis, tout à coup, écartant de la main les domestiques qui s'enfuirent en désordre, le fakir Nanna-Mookerjee apparut comme un spectre à la porte du salon. Nu comme un ver, couvert de boue et de sang, les cheveux hérissés, les yeux hagards, il était horrible à voir. Il étendit son bras décharné vers les danseurs effrayés, en poussant un cri frénétique de fureur et de malédiction. Au même instant, débouchèrent derrière lui une centaine de cipayes armés de fusils, de sabres, de lances, et hurlant comme des bêtes fauves.

A leur tête, était le soubadhar Gopaul Radanauth.

D'autres cipayes pénétraient en même temps dans le salon; les uns par la verandah, les autres par la salle à manger.

Au moment où ils envahissaient ainsi la demeure du major, on entendit plusieurs décharges d'artillerie. Un autre détachement de soldats indigènes venait de tourner les canons de la place contre la caserne où était renfermé le régiment de l'armée royale.

En un clin d'œil, la salle de bal devint le théâtre d'un affreux carnage. Quoique leurs ennemis fussent vingt fois plus nombreux, les officiers se défendirent bravement. Quelques-unes des femmes étaient parvenues à se réfugier dans un coin de l'appartement. Les hommes leur firent un rempart de leurs corps, mais, à chaque instant, quelque Européen tombait sous les balles ou sous les baïonnettes des cipayes. Quant à ceux qui avaient essayé de fuir, ils avaient été massacrés dans l'escalier ou dans la rue.

Les rangs des Européens diminuaient de plus en plus. Sur deux cents personnes peut-être qu'il y avait au bal, à peine en restait-il une trentaine. Parmi elles, se trouvaient Wilhelmina, sa tante, son oncle, Thompson, le major Wardell, et quatre dames européennes. Thompson s'était placé devant miss Mac-Slane, et la défendait héroïquement. Quant à mistress Cavendish, connaissant le terrible sort que les Hindous réservent aux femmes qui tombent en leur possession, elle avait fait jurer à son mari de la tuer, dès que tout espoir serait perdu. Wilhelmina fit la même demande à son oncle.

Tout à coup, on entendit dans la rue une décharge de coups de fusil, faite avec cet ensemble et cette régularité qui caractérisent les manœuvres de l'infanterie anglaise.

— Mes soldats! nous sommes sauvés! s'écria Cavendish avec joie.

Au même instant, une voix retentissante domina le tumulte et donna le signal de la charge. En un instant, les cipayes qui se trouvaient dans l'appartement furent repoussés par les baïonnettes d'un peloton de soldats européens qui s'avançaient en bon ordre, serrés les uns contre les autres, comme à la parade. A leur tête, marchait Fitzmoor. Du premier coup d'œil, il aperçut Wilhelmina qui agitait son mouchoir. Il s'élança comme un tigre sur les cipayes qui lui barraient le passage. Les soldats, électrisés par son exemple, le suivirent avec impétuosité. Culbutés, écrasés par cet élan irrésistible, les révoltés prirent la fuite par les fenêtres et par les autres pièces de l'hôtel. Gopaul, qui avait vainement tenté d'avancer jusqu'à miss Mac-Slane, tira un coup de fusil sur le capitaine; mais il le manqua. Alors il s'élança sur la verandah et se sauva avec les autres.

— Vous n'êtes pas blessée? demanda le capitaine à miss Mac-Slane, qui lui tendit la main et le rassura par un signe.

Cavendish voulut adresser quelques questions au jeune officier, mais Fitzmoor l'interrompit aussitôt.

— J'ai avec moi une trentaine d'hommes, dit-il; c'est probablement tout ce qui reste de votre malheureux régiment. La ville entière est révoltée. Il faut la quitter au plus vite. Mettons les femmes et les vieillards au milieu, et gagnons la campagne.

En arrivant au bas de l'escalier, couvert de cadavres et de sang, les Européens se comptèrent avant de sortir dans la rue. Ils n'étaient plus que quatorze, sans compter les vingt-cinq hommes de Fitzmoor. On se mit en route. Tout en marchant, le capitaine raconta au major Cavendish qu'aux premiers coups de fusil, il avait couru à la caserne



Gopaul Radanauth. Dessin de J. Worms.

du régiment européen. La trouvant déjà cernée et ne pouvant y pénétrer, il s'était rendu au poste de la grande place, où il avait eu le bonheur de trouver les vingt-cinq hommes qu'on y plaçait chaque nuit.

A moitié chemin du rempart, Cavendish dit tout bas à Fitzmoor qu'il allait se diriger vers la caserne de son régiment. Toutes les représentations du capitaine et toutes les supplications de mistress Cavendish ne purent arrêter le brave officier.

— C'est mon devoir, répondait-il simplement à toutes les objections de ses amis.

Il s'arracha des bras de sa femme éplorée, embrassa sa nièce et s'éloigna avec un officier de son régiment. Pendant ce temps, les fugitifs se hâtaient de gagner les remparts. Malheureusement, ils ne tardèrent pas à être poursuivis. Ils continuèrent néanmoins à se retirer en bon ordre. Un peu avant d'arriver aux remparts, deux officiers qui marchaient en avant-garde se replièrent précipitamment. Ils annoncèrent qu'une bande de deux à trois cents cipayes leur barrait le chemin. Fitzmoor, qui

marchait à l'arrière-garde, avait entendu, de son côté, le bruit d'une autre troupe de cipayes qui accourait à leur poursuite. Déjà les coups de fusil commençaient. Les malheureux Européens étaient pris entre deux feux.

— Il n'y a plus qu'un moyen de nous sauver, dit Fitzmoor. Nous sommes à deux pas d'une des portes de la ville, celle d'Arcot. Montons sur la plate-forme; elle est voûtée. Nous pourrons du moins nous y défendre encore pendant quelque temps, et surtout y attendre le jour.

Dans la situation critique des malheureux Européens, ce parti était à peu près le seul qu'on pût prendre. Un quart d'heure après, la petite troupe se trouvait réunie sur la plate-forme.

Là encore, on dut se compter. On avait perdu cinq personnes dans le trajet. Le major Wardell avait été tué en sortant de son hôtel. Il ne restait aucun des officiers supérieurs ; on les avait massacrés, soit chez le major, soit dans leurs maisons. Le commandement fut dévolu au capitaine Fitzmoor, mais on le chercha vainement. Il n'était pas entré avec ses compatriotes. Etait-il mort ou prisonnier? S'était-il réfugié dans quelque autre maison? Personne n'en savait rien. Un soldat dit que le capitaine était venu jusqu'à la porte, et que là il avait disparu.

— Il est mort ! se dit miss Mac-Slane.

A cette pensée, il se fit un tel vide dans le cœur de la jeune fille, qu'elle comprit toute la part que Fitzmoor occupait dans sa vie. Si elle n'avait pas eu sa tante à consoler, elle se fût mise dans un coin et eût attendu la mort, sans faire un pas pour l'éviter.

Trois heures s'écoulèrent, heures de désespoir et d'angoisse. Les cipayes avaient entouré la porte, excepté du côté du rempart par lequel elle était inaccessible. Seulement, ne sachant pas au juste à combien d'ennemis ils avaient affaire, ils n'osaient se risquer à les attaquer dans l'obscurité. Ils se contentaient de tirer de temps en temps quelques coups de fusil sur la plate-forme. Il n'y eut qu'un seul soldat anglais de blessé. Quant aux Européens, ils ne ripostaient pas et gardaient précieusement le peu de munitions qui leur restait encore. L'inspection des gibernes constata que chaque soldat n'avait que quatre coups à tirer. On manquait aussi de provisions. L'avenir se présentait sous les couleurs les plus sombres.

Exaspéré par cette affreuse situation, un officier de l'armée royale se prit à maudire le capitaine qui les avait conduits sur cette plate-forme.

— Il aurait mieux valu forcer le passage, dit-il ; nous avions du moins une chance d'échapper.

Ainsi qu'il arrive toujours en pareille circonstance, bien des gens firent chorus. Quelqu'un ajouta même :

— Après nous avoir mis dans cette position désespérée, le capitaine, lui, s'est sauvé.

A ces mots, Wilhelmina se leva par une impulsion plus forte que sa volonté. L'œil en feu, elle défendit le capitaine et reprocha à celui qui venait de parler son ingratitude et son injustice.

— Tous, tant que nous sommes ici, nous devons la vie au capitaine Fitzmoor, dit la jeune fille. C'est lui qui nous a sauvés.....

Elle ne put achever. Sa voix s'éteignit dans les larmes, mais elle étouffa ses sanglots.

Thompson prit chaudement le parti de Fitzmoor. Cela était d'autant plus généreux de sa part, qu'il commençait à voir que le capitaine lui avait enlevé le cœur de miss Mac-Slane. Celle-ci le remercia avec effusion de ses nobles et chaleureuses paroles en faveur de Fitzmoor.

Presque au même instant, un caillou lancé par une main vigoureuse vint rouler au milieu des Européens groupés sur la plate-forme. Un soldat le ramassa.

— Il y a un papier attaché sur la pierre... et une corde, ajouta-t-il.

— Une lettre ! s'écria Wilhelmina, qui pensait au capitaine Fitzmoor.

Un des officiers avait un briquet. On alluma un morceau de papier qu'on mit dans le shako d'un soldat, pour que la lumière ne servît pas de point de mire aux assiégeants. A sa lueur éphémère, on lut les mots suivants, tracés au crayon sur la lettre qui enveloppait le caillou.

« Nous sommes sept sur un radeau au pied de la porte. « Tirez à vous la ficelle attachée à la pierre ; elle vous « amènera des cordes. Fixez-en solidement l'extrémité « aux créneaux. Nous nous en servirons pour monter « jusqu'à vous. Je ramène un ami que nous croyions perdu « pour nous. Préparez sa femme à la joie de revoir le « major *et veillez à votre sûreté.* »

Ces mots étaient encore soulignés. Wilhelmina seule en comprit le motif. Ils lui rappelaient de doux souvenirs.

Wilhelmina sentit que le capitaine les avait mis à dessein pour elle, et pour lui prouver que sa pensée le suivait partout.

Au bas du billet étaient ces mots tracés dans l'obscurité, comme tout le reste, et plus précipitamment encore :

« *Hâtez-vous, on nous poursuit.* »

X. — LE SIÉGE DE LA PLATE-FORME.

Chacun se mit à l'œuvre. Quelques coups de fusil, partis des remparts et dirigés sur les fossés, activèrent encore les efforts des assiégés. En moins de cinq minutes, les sept Européens étaient auprès de leurs compatriotes.

Parmi eux se trouvaient le major Cavendish, deux *assistants-surgeons* (aides-majors), un lieutenant de l'armée royale, un *enseigne* et un soldat. Fitzmoor, qui monta le dernier, faisait le septième. Malheureusement le lieutenant et le soldat avaient été grièvement blessés, l'un dans le trajet, l'autre au moment de toucher le sommet de la plate-forme. Ce dernier succomba au bout de quelques heures. Quant au lieutenant, il était incapable de rendre aucun service pour la défense des assiégés.

Tous étaient chargés de vivres. Fitzmoor, Cavendish et l'enseigne portaient, en outre, une certaine quantité de munitions.

Tandis que Cavendish embrassait sa femme et sa nièce, tout le monde pressait Fitzmoor de questions. Il raconta alors ce qu'il avait fait, mais ses compagnons furent obligés de compléter plusieurs fois son récit, parce que, avec sa modestie habituelle, il passait sous silence les circonstances qui lui faisaient le plus d'honneur.

Au sortir du bal, au moment où ses amis montaient l'escalier conduisant à la plate-forme, Fitzmoor avait songé aux vivres et aux munitions. Il s'était dirigé en toute hâte vers l'arsenal. Les cipayes l'avaient déjà pillé. Néanmoins, à force de recherches, le capitaine était parvenu à trouver quelques cartouches, de la poudre, six pistolets, trois sabres et deux fusils. Il avait caché ces divers objets sous un amas de pierres. Puis il s'était affublé de l'uniforme d'un cipaye, dont il avait trouvé le cadavre dans la cour de l'arsenal que quelques soldats européens avaient assez longtemps défendue contre les rebelles.

Sous ce déguisement, le capitaine, qui parlait fort bien l'hindoustan et le *canarèze*, avait pu, grâce à l'obscurité, circuler sans danger dans les rues de Vellore. Pensant que s'il y avait parmi les assiégés des personnes malades

ou blessées, on ne pourrait les soigner, Fitzmoor avait couru à l'hôpital où il espérait trouver quelques provisions. Au moment où il entrait dans la cour de cet établissement, deux Européens, trompés par son costume, avaient failli le tuer. Ces Européens, qui n'étaient autres que les deux *assistants-surgeons*, avaient heureusement reconnu leur erreur, grâce au sang-froid du capitaine.

Cachés sous un tas de fagots depuis plusieurs heures, les pauvres jeunes gens ne savaient que devenir. Ils acceptèrent avec empressement la proposition que leur fit le capitaine de les mener auprès de leurs compagnons réunis sur la plate-forme. Mais Fitzmoor ne regardait pas encore sa tâche comme terminée. Il s'était mis à la recherche du major Cavendish, en se disant que si le brave officier vivait encore, il serait probablement à rôder dans les environs de la caserne de son régiment. Tandis que Fitzmoor se dirigeait de ce côté, les deux aides-chirurgiens faisaient tous leurs efforts pour réunir des provisions et quelques munitions. L'un d'eux, de résidence habituelle à l'hospice, possédait un moule à balles dans sa chambre. C'était une ressource précieuse. Tous deux avaient ensuite fait leurs efforts pour se procurer du plomb, en enlevant des tuyaux et des plaques de ce métal.

L'hôpital se trouvant entre la caserne du régiment de l'armée royale, et la porte où s'étaient réfugiés les Européens, Fitzmoor avait promis de revenir pour emmener les deux aides-majors.

De tous les soldats européens renfermés dans la caserne, un seul avait échappé aux égorgeurs en se cachant dans un matelas dont il avait ôté la plus grande partie du contenu. Malgré l'obscurité et le costume de Fitzmoor, il le reconnut pour un Européen à sa manière de marcher, et courut à lui. Il dit au capitaine qu'une heure ou deux avant son arrivée, deux autres officiers étaient entrés dans la caserne, et qu'ils devaient y être encore. Fitzmoor et le soldat se mirent à leur recherche. Au risque de ce qui pouvait en résulter, il fallut les appeler à haute voix. A la fin, ils répondirent. C'était le major Cavendish et le lieutenant qui était parti avec lui. Fitzmoor avait réussi à faire comprendre au malheureux major que son devoir l'appelait auprès de sa femme et de ses compatriotes. Un défenseur de plus ou de moins était d'une grande importance en ce moment pour résister aux assauts qui auraient lieu probablement aussitôt le lever du soleil. Le major et le lieutenant s'étaient laissé convaincre. Ils avaient suivi Fitzmoor en emportant quelques provisions et quelques munitions recueillies au milieu des débris de la caserne. En passant à l'hôpital, on avait repris les deux assistants-surgeons. Puis on s'était dirigé vers la porte d'Arcot. Jusque-là tout avait assez bien marché, grâce au désordre qui régnait parmi les rebelles. Mais, en approchant des remparts, on avait rencontré des bandes de cipayes. Bientôt on s'était trouvé cerné. Au moment où la petite troupe se croyait perdue, un des surgeons avait eu l'idée de gagner la porte par les fossés. Faute de bateaux, on avait pris, dans un corps-de-garde abandonné, une grande table, quelques planches, des cordes et enfin des buffleteries qu'on avait découpées en lanières. Avec cela, on avait construit précipitamment une sorte de radeau.

Le trajet de cet endroit à la porte d'Arcot n'était pas long. Malheureusement le bruit qu'on avait fait pour descendre le radeau dans les fossés avait éveillé l'attention de quelques cipayes. Ils avaient tiré sur les fugitifs. Un enseigne, caché dans une maison voisine, était accouru au moment où le radeau quittait le bord et s'y était jeté, malgré l'obscurité, au risque de se fendre la tête ou de se noyer. Il était tombé à l'eau, en effet, mais si près du radeau que le lieutenant avait pu le saisir par son uniforme. Avec les crosses des fusils, ainsi qu'avec des débris de planches emportés du corps de garde, les fugitifs avaient poussé leur fragile esquif le long des remparts.

L'obscurité les protégeait en empêchant les cipayes, fort mauvais tireurs du reste, de viser le radeau. Néanmoins deux personnes avaient été blessées, comme nous l'avons raconté plus haut.

Lorsque le capitaine eut terminé son récit, qu'il fit aussi brièvement que possible, chacun vint lui serrer la main et le remercier. Ceux même qui l'avaient accusé furent, comme toujours, les plus chaleureux. Quant à mistress Cavendish, oubliant tout le *cant* (décorum) britannique, elle ne trouva d'autre moyen de remercier Fitzmoor de lui avoir ramené son mari que d'embrasser le capitaine avec une effusion reconnaissante.

De tous les remercîments, celui qui eut le plus de prix pour Fitzmoor fut celui de Wilhelmina. Elle ne fit pourtant que lui serrer la main en lui disant :

— Merci pour ma tante et pour moi, monsieur Fitzmoor.

Mais le regard qui accompagna ces simples paroles descendit, comme un rayon de soleil, jusqu'au fond du cœur du brave officier.

Une fois le premier mouvement d'émotion passé, il fallut réfléchir à la situation. Quoique bien améliorée par l'arrivée des provisions et des munitions, elle était encore fort triste. Le jour allait paraître. Une multitude d'ennemis entouraient la petite forteresse improvisée. Il y avait des provisions pour deux jours tout au plus. Quant aux munitions, si les attaques se multipliaient, on en serait bientôt à court. Néanmoins on se prépara à faire une énergique résistance. Il n'y avait pas à songer à une capitulation. On savait que les cipayes promettraient tout ce qu'on voudrait, mais on connaissait trop la mauvaise foi indienne pour qu'on leur accordât la moindre confiance. Il n'en fut même pas question. Le capitaine, qui pensait à tout, avait, en montant le dernier, laissé deux cordes amarrées au radeau. Au moyen de ces cordages, on s'était hâté de hisser les planches qui le composaient. Ces planches servirent les unes à faire du feu pour fondre des balles, les autres à établir une sorte d'abri pour les femmes. Celles-ci se mirent à fabriquer des cartouches.

On distribua les postes. Le major Cavendish, l'officier le plus élevé en grade, prit le commandement. Quant à Fitzmoor, qui semblait rouler en tête quelque nouveau projet, il n'accepta aucun poste spécial.

Aux premiers rayons du soleil, la fusillade commença. Douze cents cipayes au moins assiégeaient la porte du côté de la ville. Cinq ou six cents autres se tenaient de l'autre bord du large fossé. Protégés par leur position, les Européens se défendirent avec succès. La plupart de leurs coups portaient juste et abattaient un ennemi.

Les cipayes livrèrent trois assauts, fort peu énergiques il est vrai, et furent chaque fois obligés de battre en retraite. Ils se contentèrent bientôt de tirailler de loin sur les assiégés en ayant soin de se tenir eux-mêmes à couvert. La journée se passa ainsi.

Dix-huit cents natifs qui, huit jours auparavant, s'étaient bravement battus sous la conduite de leurs officiers européens, ne trouvèrent pas le courage, une fois livrés à eux-mêmes, d'attaquer franchement une trentaine d'Anglais. Tous ces hommes étaient cependant des cipayes bien armés et possédant une certaine habitude de l'état militaire ; ajoutons encore qu'ils avaient de l'artillerie. Heu-

rensement pour les Européens, on avait, dans ce temps-là, la précaution de ne pas apprendre aux soldats indigènes à charger les canons. Les soldats natifs d'artillerie eux-mêmes n'étaient initiés qu'à une partie de la manœuvre. Si les rebelles avaient pu tirer sur la caserne du régiment européen, c'est qu'ils avaient trouvé quelques canons tout chargés et que trois d'entre eux savaient, tant bien que mal, se servir des gargousses préparées. Par bonheur, un de ces hommes avait péri dans l'explosion d'une pièce, probablement mal chargée; un autre fut victime d'un accident du même genre; quant au troisième, effrayé par le sort des deux autres, il se sauva prudemment et les assiégeants ne purent le retrouver.

Malgré la lâcheté des cipayes, la position des Européens devenait de plus en plus critique. Les munitions commençaient à s'épuiser. Trois soldats avaient été grièvement blessés. Un d'eux succomba dans l'après-midi.

XI. — LES MIRACLES DU COEUR.

Au moment où le soleil disparaissait à l'horizon, derrière ce voile de brouillards qui, dans l'Inde, accompagne presque toujours son lever et son coucher, il y eut encore un moment de répit. On en profita pour tenir conseil. Fitzmoor manquait à l'appel; on le trouva écrivant dans un coin. Il rejoignit ses amis quelques minutes après. Chacun avait une telle opinion de son courage et de sa capacité, que tous les regards se tournèrent vers lui comme pour lui demander son avis.

— J'ai fait tout à l'heure le compte de ce qui nous restait de munitions, dit-il; à peine en aurons-nous pour la journée de demain. Il est impossible de résister longtemps au nombre des misérables qui nous entourent. Notre seul espoir est dans la garnison d'Arcot.



Wilhelmina Mac-Slane. Dessin de J. Worms.

— Nous y avons tous pensé, dit le jeune enseigne, mais comment la prévenir de notre situation?

Cavendish lui fit signe de se taire et de laisser parler le capitaine.

— Il n'y a qu'un moyen, reprit ce dernier. Il est presque impraticable, je le sais; mais, avec la grâce de Dieu, je vais l'essayer.

Il se fit un silence solennel. Pressentant quelque nouveau trait de dévouement du capitaine, Wilhelmina devint pâle et se rapprocha de lui.

— Je vais, dit Fitzmoor, profiter de l'obscurité pour descendre dans les fossés. La barque avec laquelle les cipayes nous ont poursuivis hier soir ne doit pas être bien loin. Je tâcherai de la retrouver.

— Et les caïmans? s'écrièrent Cavendish et sa femme.

— J'ai dit « avec la grâce de Dieu, » répondit Fitzmoor avec une noble simplicité. C'est sur la protection de la Providence seule que je compte pour échapper à ce danger.

— Et les cipayes qui gardent toutes les issues de l'autre côté des remparts? dit Cavendish...; sans compter ceux qui seront postés sur la route d'Arcot.

— A la grâce de Dieu! répéta encore le capitaine. Vous devez comprendre vous-même qu'il n'y a pas d'autre moyen de nous sauver.

— Vous avez raison, s'écrièrent à la fois Thompson et l'un des surgeons; mais vous êtes trop nécessaire ici pour

qu'on vous laisse partir; c'est à nous de nous dévouer.

Une vive discussion s'éleva entre ces deux braves jeunes gens. Chacun d'eux revendiquait l'honneur de cette périlleuse mission.

— Connaissez-vous l'un ou l'autre la langue du pays? leur demanda Fitzmoor.

Ils ne répondirent que par leur silence.

— Moi, je la sais, s'écria un vieux lieutenant, et c'est moi qui partirai.

— Nous partirons tous deux, dit Fitzmoor; la vie de vingt-cinq personnes dépend du succès de notre tentative, et deux chances valent mieux qu'une. Vous allez faire une sortie, continua-t-il, en s'adressant à ses compagnons d'infortune. Cela vous permettra peut-être de recueillir quelques munitions dans les gibernes des cipayes qui ont été tués, et dont les rebelles n'ont pas encore osé enlever les cadavres. Le lieutenant Duncan et moi nous profiterons de cette sortie pour nous glisser dans la ville et de là



L'assaut de la plate-forme. Dessin de J. Worms.

dans les fossés. Nous aurons soin de nous diviser pour multiplier les chances. Puis chacun fera de son mieux, sans s'occuper de son compagnon.

Il y eut encore un moment de silence solennel. Chacun sentait que le moyen proposé par le capitaine était le seul qui offrît quelques chances de salut, mais ces chances étaient si faibles qu'elles leur mettaient pour ainsi dire sous les yeux toute l'horreur de leur situation. Puis on ne pouvait regarder sans un profond serrement de cœur ces deux braves officiers qui allaient s'exposer à une mort presque certaine pour sauver leurs amis.

— Hâtons-nous, dit le capitaine; les moments sont précieux. Je vais revêtir mon costume de cipaye et je conseille à M. Duncan de suivre mon exemple. Adieu, mes amis. Que chacun retourne à son poste. Ne vous laissez pas surprendre et priez Dieu pour le succès de notre tentative.

Chacun vint serrer la main des deux officiers, et leur dire adieu. Tous ces hommes à figure martiale pleuraient comme des enfants.

— J'ai une femme et un fils, dit le vieux lieutenant d'une voix émue. Si je succombe, je les recommande à

ceux d'entre vous qui auront le bonheur de se sauver. Vous direz à mon fils que je suis mort en brave, et que je compte sur lui pour porter dignement mon nom. Quant à ma pauvre femme, dites-lui qu'avec mon fils, elle aura ma dernière pensée.

Il détourna la tête pour cacher une larme qui roula lentement sur ses longues moustaches blanches, et il s'éloigna d'un pas ferme pour faire ses derniers préparatifs.

Quant au capitaine, plus maître de lui, il disait adieu à chacun avec un calme extraordinaire. En ce moment, sa figure, éclairée par le feu sacré qui rayonnait de son cœur, était vraiment noble et belle. Il cherchait des yeux miss Mac-Slane, mais il n'aperçut ni elle ni sa tante. Toutes deux l'attendaient dans un coin obscur de la plate-forme. Incapable de dissimuler les sentiments que lui inspirait le capitaine au moment où elle allait le voir peut-être pour la dernière fois, miss Mac-Slane avait tout avoué à sa tante.

En voyant approcher Fitzmoor, Wilhelmina s'élança vers lui et lui tendit la main. Elle voulut parler, mais les larmes lui coupèrent la parole. Mistress Cavendish fit un mouvement pour emmener sa nièce ; mais, en regardant ces deux jeunes gens dont c'était peut-être la dernière entrevue, elle n'eut pas le courage d'interrompre leur entretien.

— Vivez ! vivez... pour moi ! dit enfin miss Mac-Slane, à travers un sanglot.

Cette fois, le capitaine ne put conserver son empire sur lui-même. Les larmes jaillirent de ses yeux.

Il ne put que murmurer tout bas :

— Chère, bien chère Wilhelmina !

Puis il la ramena doucement auprès de mistress Cavendish.

— Adieu, lui dit-il, adieu miss Wilhelmina. Que je meure ou que je vive, soyez bénie pour le bonheur que vous venez de me donner.

Il prit la main de mistress Cavendish, et lui glissa un billet.

— Si demain, à deux heures, je ne suis pas de retour, lui dit-il à voix basse, remettez cette lettre à votre nièce. Ce sera le dernier adieu d'un homme mort en cherchant à la sauver.

Puis il la regarda d'un air si suppliant, que la femme du major comprit son désir et n'eut pas le courage de lui refuser la dernière satisfaction qu'implorait ce regard.

— Embrassez-nous, lui dit-elle en s'avançant vers lui. C'est peut-être la dernière fois que nous nous voyons en ce monde, ajouta-t-elle plus bas, comme pour s'excuser envers elle-même.

Fitzmoor embrassa mistress Cavendish et la pauvre Wilhelmina, folle de douleur. Puis il remit la jeune fille aux bras de sa tante et courut rejoindre ses compagnons.

Quelques minutes plus tard, les assiégés firent une sortie à la faveur de laquelle Fitzmoor et Duncan se glissèrent au milieu des rangs ennemis. Les Européens s'emparèrent de quelques gibernes pleines de munitions, et rentrèrent dans la porte, n'ayant perdu qu'un seul homme. Ils remontèrent aussitôt sur la plate-forme.

Leurs yeux, fixés sur les fossés, cherchaient à percer l'obscurité, leurs oreilles attentives épiaient chaque bruit venant de ce côté.

Au bout d'une heure environ, deux coups de pistolet, bientôt suivis d'un cri déchirant, partirent des remparts à quelques centaines de pas de la porte. On entendit confusément le bruit d'une lutte ; puis la chute d'un corps pesant fit retentir les eaux profondes des fossés. Quelques sillons blanchâtres qui brillaient dans l'obscurité révélèrent le sillage des caïmans qui se précipitaient de ce côté. On les entendit bientôt se battre autour de leur proie.

Un silence de mort régnait parmi les Anglais placés sur la plate-forme. Le sang se glaçait dans leurs veines. C'était évidemment un Européen qui avait crié : mais était-ce le capitaine Fitzmoor ou le lieutenant Duncan ? nul n'aurait pu le dire. On écoutait toujours. Bientôt les cris de quelques sentinelles indigènes s'élevèrent des deux côtés du fossé, tout auprès de la porte. Plusieurs coups de fusil retentirent. Des lumières s'agitèrent. Comme la première fois, on crut entendre un cri d'angoisse, puis un corps qui tombait à l'eau. Les caïmans se précipitèrent encore de ce côté, tandis que les cipayes poussaient un cri sauvage de joie et de triomphe.

Les heures s'écoulèrent sans qu'on entendît autre chose que la voix des sentinelles indigènes, et quelques coups de fusil que les cipayes tiraient de temps en temps sur les assiégés.

On l'a dit souvent, le malheureux qui se noie s'accroche à un brin d'herbe. Il en était de même pour les assiégés. Tout se réunissait pour leur prouver la mort des deux officiers qui s'étaient dévoués au salut de leurs compatriotes. Cependant on doutait encore, ou du moins on essayait de douter.

Une journée de marche sépare Vellore d'Arcot. Le capitaine Fitzmoor et le lieutenant Duncan étant, l'un brisé de fatigue, l'autre alourdi par l'âge et par les blessures qu'il avait reçues dans maints combats, on se dit qu'ils avaient sans doute marché fort lentement. Puis, ils avaient probablement été forcés de faire des détours pour échapper aux rebelles postés sur la route. Au moyen de ces raisonnements et d'autres du même genre, on conserva quelques illusions durant la première partie de la journée. Soutenus par l'espoir d'un secours prochain, les assiégés repoussèrent trois assauts. Malheureusement les munitions tiraient à leur fin, les provisions aussi. Le jour avançait. L'inquiétude augmentait de moment en moment.

Un régiment de cavalerie tenait garnison à Arcot. On avait calculé qu'il pourrait arriver à midi au secours des assiégés. Trois heures, puis quatre, puis cinq sonnèrent successivement. Les yeux des malheureux Européens interrogeaient vainement l'horizon. Rien ne paraissait sur la route d'Arcot.

Depuis longtemps, l'heure que Fitzmoor avait fixée pour son retour était passée. Mistress Cavendish, espérant toujours, inventait à chaque instant un nouveau prétexte pour retarder le moment de remettre à Wilhelmina la lettre du capitaine. Cependant, il vint une heure où elle se crut obligée de tenir sa promesse. Miss Mac-Slane, d'ailleurs, avait vu le mouvement du capitaine. Devinant que sa tante avait une lettre pour elle, la jeune fille suppliait continuellement mistress Cavendish de la lui remettre.

Voici ce que contenait cette lettre que Wilhelmina ouvrit d'une main tremblante, et dont ses larmes la forcèrent plus d'une fois d'interrompre la lecture :

« Je vous aime depuis deux ans, miss Wilhelmina. Vous « ne vous en êtes jamais doutée. Au milieu des brillants « officiers et des riches *civilians* qui vous entouraient, « comment auriez-vous fait attention à un pauvre capitaine « sans fortune et sans avenir ? Moi, je vous aimais de « toute mon âme ; mais je sentais ma position, et j'étais « trop fier pour trahir mon secret. Mon seul bonheur était « de vous regarder de loin et de veiller sur votre père et « sur vous.

« Le hasard m'avait appris que vous alliez partir pour « Vellore. Je savais que la route était dangereuse et que

« la plupart de mes collègues étaient absents. Je me suis « empressé d'accourir. Vous m'avez accueilli bien du« rement, vous en souvient-il? Pourtant je vous aimais « toujours. Vous m'eussiez brisé le cœur, vous m'eussiez « foulé sous vos pieds, que je vous aurais aimée malgré « tout.

« J'ai été bien heureux pendant ce voyage. Que de fois « j'ai failli tomber à vos genoux et vous dire à quel point « je vous aimais! A la fin surtout, lorsque j'ai vu que vos « sentiments pour moi avaient changé, oh! que j'aurais « voulu vous remercier! Mais c'eût été mal à moi, c'eût « été abuser de la confiance de votre père. Qu'avais-je à « vous offrir, à vous si belle et si recherchée?... rien... « J'ai refoulé mon secret dans mon cœur et j'ai continué « à vous aimer en silence.

« Maintenant je pars pour une expédition bien péril« leuse. En reviendrai-je?... J'ose à peine l'espérer... Si « je meurs, je veux au moins que vous sachiez combien « je vous ai aimée.

« Durant les derniers temps que nous avons passés en« semble, je me suis figuré que vous aussi vous commen« ciez à m'aimer. Peut-être n'était-ce de votre part que « de l'amitié, de la reconnaissance. N'importe; cette idée « m'a rendu bien heureux. Soyez bénie pour tout le bon« heur que votre regard affectueux et votre doux sourire « m'ont donné quelquefois. Et maintenant, adieu, chère, « bien chère Wilhelmina. Quel que soit le sort qui m'at« tend, votre nom bien-aimé sera le dernier que pronon« ceront mes lèvres. N'oubliez pas le mien et conservez « une pensée pour le pauvre capitaine qui vous aimait « tant et qui est mort en cherchant à vous sauver. »

Lorsqu'elle eut achevé la lecture de cette lettre, Wilhelmina la remit à sa tante.

— Lisez, lui dit-elle, et voyez si j'avais raison de l'aimer. Quant à moi, je jure ici devant Dieu, aux pieds duquel je vais probablement paraître avant peu, je jure de ne jamais épouser un autre que le capitaine Fitzmoor.

Elle leva ses grands yeux vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de son serment. Puis elle laissa retomber sa tête sur l'épaule de mistress Cavendish et se prit à pleurer en étouffant les sanglots qui faisaient tressaillir tout son corps.

Depuis quelque temps on s'était aperçu que les cipayes tiraient beaucoup moins. On eut bientôt l'explication de leur apparente tranquillité. On vit revenir une bande de natifs portant des haches, des pioches et des échelles. Ils avaient fabriqué avec des planches et de larges pierres plates une sorte de toiture mobile ou de vaste bouclier, à l'aide duquel ils s'approchaient à couvert jusqu'au pied de la porte. D'autres cipayes amenaient deux pièces d'artillerie. On avait sans doute retrouvé le natif qui savait charger les canons, car ces deux pièces ouvrirent bientôt un feu, assez mal dirigé, il est vrai, contre la porte que les assiégés avaient barricadée en dedans avec des pierres et des pièces de bois.

Cette fois, tout espoir était perdu. Il ne restait plus que deux cartouches par homme. L'enseigne, un des chirurgiens et quatre soldats étaient tombés sous les balles des cipayes. Plusieurs autres soldats avaient été blessés dans les sorties qu'on s'était vu obligé de faire pour se procurer des cartouches, en enlevant les gibernes abandonnées sur les cadavres des cipayes. La porte venait de voler en éclats, ainsi que les objets placés derrière elle pour barricader l'entrée. On vit alors les cipayes se rassembler pour un assaut qui ne pouvait manquer d'être le dernier. Cavendish réunit sa femme et sa nièce dans une suprême étreinte. Toutes deux lui rappelèrent sa promesse de les tuer plutôt que de les laisser tomber vivantes entre les mains des cipayes. Il remit à chacune d'elles un pistolet chargé, et leur montra les fossés remplis d'eau par un geste dont rien ne saurait rendre la poignante douleur.

—Gardez cela pour le cas où je serais tué avant de pouvoir revenir ici, leur dit-il. Que Dieu vous protége, mes pauvres enfants!

A ce moment, une terrible explosion fit voler les derniers débris de la porte. Les cipayes se précipitèrent en foule par cette ouverture. Entassés dans l'escalier, les assiégés s'y défendirent avec l'énergie du désespoir.

Mistress Cavendish, sa mère, sa sœur et cinq autres dames s'étaient réfugiées au sommet de la plate-forme. A demi mortes de frayeur, elles écoutaient avec angoisse les clameurs des combattants, et priaient Dieu en pleurant.

Tout à coup, elles entendirent du bruit en dehors de la plate-forme. Les plus courageuses accoururent voir ce que c'était, et se penchèrent sur le parapet. Elles reculèrent en poussant un cri d'effroi. Une douzaine de cipayes avaient dressé contre les murs des échelles, heureusement un peu trop courtes, et cherchaient à monter ainsi sur la plate-forme.

Wilhelmina reconnut dans l'un d'eux le soubadhar Gopaul Radanauth.

— Ma tante, dit la noble jeune fille, en embrassant mistress Cavendish, faisons notre dernière prière et sauvons-nous du déshonneur.

Par un mouvement instinctif que lui inspirait sans doute une pensée donnée dans ce moment suprême à celui qu'elle aimait, Wilhelmina jeta les yeux sur la route d'Arcot. Elle aperçut un cavalier qui arrivait à toute bride. Puis, au milieu du tumulte de l'assaut, il lui sembla entendre dans le lointain le son des trompettes d'un régiment de cavalerie. Elle poussa un cri de joie.

— Le capitaine Fitzmoor! dit-elle à sa tante en lui montrant du doigt le cavalier qui approchait rapidement. Nous sommes sauvés... et sauvés par lui! ajouta-t-elle avec une joie profonde dans laquelle se révélait toute son âme.

XII. — REPRÉSAILLES ET RÉCOMPENSES.

Cinq minutes après, Fitzmoor, car c'était bien lui, arrivait au bord du fossé du côté opposé à la porte. Au même instant, Gopaul et quelques autres cipayes dressaient contre la porte assiégée de nouvelles échelles ajoutées les unes aux autres et cette fois de longueur suffisante. Dans le lointain, bien loin, bien loin encore, le son des trompettes d'un régiment de cavalerie devenait de plus en plus distinct. Malheureusement il était à craindre qu'il n'arrivât trop tard pour les assiégés.

Wilhelmina, debout sur le parapet, regardait tour à tour le capitaine et Gopaul.

L'un apportait le salut : l'autre la mort. Qui arriverait le premier?

Gopaul commençait à monter à l'échelle. A ce moment, le capitaine saute à bas de son cheval. Il ôte son habit, prend son sabre entre les dents, et s'élance de toute la hauteur du rempart extérieur dans les eaux profondes du fossé. Au bruit de sa chute, les caïmans s'élancent vers lui en faisant claquer leurs mâchoires. Il les écarte par ses cris et par de brusques mouvements. Il nage au milieu d'eux et se dirige en droite ligne vers la porte des assiégés. Cinquante cipayes tirent à la fois sur lui. Par bonheur, leurs balles, mal dirigées comme d'habitude,

frappent l'eau autour du capitaine. Au milieu de tous ces dangers, Fitzmoor arrive enfin au pied du rempart, au-dessous de la porte. Wilhelmina lui jette une corde. Il monte main sur main. Enfin il touche au sommet de la plate-forme. Gopaul, qui arrive en même temps que lui, tranche la corde d'un coup de sabre. Mais le capitaine s'est déjà cramponné aux pierres du parapet. Wilhelmina lui tend sa main qu'il saisit.

Par un élan suprême, il met le pied sur la plate-forme. Un flot de cipayes le renverse, tandis que Gopaul enlève Wilhelmina dans ses bras nerveux et l'emporte malgré sa résistance désespérée. Fitzmoor se relève comme un lion blessé. Sous son regard étincelant, les cipayes hésitent et reculent.

— Arrière !!! leur crie-t-il de cette voix tonnante qui les a tant de fois entraînés au combat.

Puis il s'élance au milieu d'eux, traverse leurs rangs et rejoint le soubadhar. Ce dernier se retourne et décharge à bout portant sur le capitaine un fusil dont il vient de s'emparer. Du bras gauche, Fitzmoor saisit la baïonnette à pleine main et détourne le coup. Il arrache le fusil des mains du soubadhar que la secousse jette en avant, puis il lui fend le crâne d'un coup de sabre et l'étend à ses pieds.

Craignant pour Wilhelmina les balles des cipayes qui les entourent encore, Fitzmoor pousse la jeune fille dans un angle et se met devant elle. Seul, il fait tête à cinquante ennemis qui n'osent l'attaquer de front.

— A moi, mes amis, à moi ! s'écrie-t-il. Voici les dragons !

Sa voix retentit jusque dans l'escalier et rend le courage aux Européens. Quelques-uns d'entre-eux remontent et chargent bravement les cipayes qui se pressent sur la plate-forme. Tout à coup, sur l'autre bord, retentit le galop des chevaux. Un régiment de cavalerie arrive en face de la porte. Tout a fui devant eux de ce côté des fossés. Une pièce de canon les suit : on la dirige vers la porte même au-dessus de laquelle sont réfugiés les Européens.

Au premier coup de canon, les cipayes prennent la fuite. Le pont-levis s'abaisse. Les dragons se précipitent au galop dans la ville et sabrent tout sur leur passage. Les cipayes fuient de tous côtés, mais on les poursuit jusque dans les maisons. Alors commence un affreux carnage. Exaspérés par la vue des cadavres mutilés de leurs compatriotes qu'ils rencontrent à chaque pas sur leur route, les Anglais n'accordent aucun quartier.

Six ou sept cents rebelles s'étaient réfugiés dans la cour du jeu de paume où ils s'entassèrent bientôt comme un troupeau de moutons. Des pièces d'artillerie, chargées à mitraille, furent braquées sur la cour du jeu de paume. Tous les cipayes périrent jusqu'au dernier.

Le fakir Nanna-Mookerjee fut trouvé parmi les morts.

Tandis que les vainqueurs se livraient à ces sanglantes représailles, plusieurs officiers, restés auprès des assiégés, embrassaient en pleurant les amis qu'ils avaient perdu l'espoir de retrouver. Ceux-ci remerciaient avec effusion leurs sauveurs, et surtout le brave capitaine Fitzmoor.

Quant à ce dernier, que tout le monde entourait et félicitait, il répondait machinalement à chacun, mais il n'écoutait et ne regardait que miss Mac-Slane. Agenouillée devant lui, la jeune fille aidait le chirurgien à panser trois blessures que Fitzmoor avait reçues, l'une au bras, les deux autres à la poitrine. Aucune ne paraissait dangereuse.

Le colonel Mac-Slane vint serrer la main du capitaine avec une profonde reconnaissance.

— Mon brave Fitzmoor, dit le vieil officier, les larmes aux yeux, comment ferai-je pour vous remercier ?

Fitzmoor ne répondit pas ; mais son regard s'arrêta sur Wilhelmina, qui lui serra furtivement la main.

— Je crois que cela ne vous sera pas difficile, mon frère, répondit mistress Cavendish à demi voix.

— Comment ? demanda le colonel.

— M. Fitzmoor aime Wilhelmina, et je crois que votre fille ne se fera pas longtemps prier pour devenir la femme du plus brave officier de l'armée.

— Est-ce vrai ? reprit Mac-Slane, dont le regard étonné se fixait tour à tour sur le capitaine et sur sa fille.

Wilhelmina se jeta dans les bras de son père, et lui dit tout bas en l'embrassant :

— C'est vrai, mon père.

— Il t'aime ?

— Oh ! oui, mon père !

— Et toi ?

— S'il était mort, je ne lui aurais pas survécu ! répondit-elle d'une voix émue.

Le colonel consulta du regard sa sœur, pour laquelle il avait beaucoup d'affection et de déférence. Elle lui fit un signe affirmatif et vint prendre la main de Fitzmoor. Mac-Slane prit celle de Wilhelmina et la mit dans la main du blessé.

— Sommes-nous quittes, monsieur Fitzmoor ? lui demanda mistress Cavendish en souriant.

Il lui serra la main avec effusion ; mais il était trop ému pour parler.

Mac-Slane et sa sœur s'éloignèrent de quelques pas.

— Est-ce bien vrai que vous m'aimez ? demanda tout bas Fitzmoor à la jeune fille.

— Oui, répondit-elle, oui, mon ami ; et je serai fière de porter votre nom.

— Oh ! si vous saviez combien je vous aime, moi ! dit-il avec un accent parti du cœur.

Quelques personnes survinrent. Wilhelmina serra une dernière fois la main de son ami et partit avec son père et sa tante. M. et mistress Cavendish exigèrent que Fitzmoor fût transporté chez eux.

Ses blessures furent promptement cicatrisées. Chacun s'entremit pour qu'il obtînt le plus vite possible les papiers nécessaires à son mariage, qui ne tarda pas à être célébré.

Thompson, qui était allé rejoindre son père à Calcutta, agit en rival généreux. Il fit un tel éloge du capitaine que le gouverneur nomma Fitzmoor au poste important et splendidement rétribué de résident auprès du Nizam.

Lorsque le colonel Mac Slane se décida à prendre sa retraite, il vint demeurer chez son gendre, avec lequel il retourna plus tard en Angleterre.

Alfred de BRÉHAT.

FIN.

N.-B. Dans toutes les gravures qui accompagnent cette étude, les figures, les costumes, les uniformes, les détails d'architecture et de localité ont été dessinés d'après les documents anglais les plus authentiques et d'après le grand ouvrage sur l'Inde du prince Alexis Soltikof.

(*Note de la Rédaction.*)

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

LE POETE GILBERT.

AVIS DE LA RÉDACTION.

Le portrait qui accompagne cette notice est un des derniers dessins, un des derniers chefs-d'œuvre de Tony Johannot. Le *Musée des Familles* devait recevoir ce legs d'un talent inimitable, enlevé à l'art au moment où il venait d'illustrer pour nous le *Château de Montsabrey*, de M. Jules Sandeau. Triste et touchante coïncidence ! le dernier coup de crayon de Johannot a retracé le dernier chant de Gilbert. Le dessinateur semble avoir partagé l'illusion qui fait mourir le poëte à l'hôpital. Nous avons dû respecter cette erreur, — encore presque universelle aujourd'hui, — mais que rectifie avec tant d'intérêt et d'autorité la plume de M. Victor Fournel. P. C.

I. — LES DÉBUTS DE GILBERT.



Le moment est venu de dire la vérité sur Gilbert. S'il est un nom qui soit resté populaire dans l'histoire de notre littérature, c'est celui de ce malheureux poëte, qui mourut fou, à vingt-neuf ans, en plein épanouissement de sa verve, et au seuil de la gloire. A combien de mères n'est-il pas arrivé de dire, ou de penser du moins, en lisant les premiers vers de leurs fils, avec une secrète angoisse qui troublait la joie de leur orgueil:

— Mon Dieu ! il mourra comme Gilbert, à l'hôpital.

Malheureusement, — heureusement plutôt, — l'histoire n'est pas aussi vraie qu'elle est pathétique; cette légende dorée repose sur des pieds d'argile. Il y a ainsi, dans les annales littéraires, des fictions reçues, affermies par une sorte de prescription respectueuse, que l'impitoyable critique a le droit, et souvent le devoir, de réduire en poussière. Rayons du long martyrologe, si souvent étalé comme un drapeau par ces bohêmes qui se croient du génie pour avoir de longues barbes incultes et des paletots déchirés, rayons-en Chatterton, cet enfant égoïste tué par un effroyable orgueil, et qui désespéra à l'âge où l'on commence à peine à comprendre ce que c'est que l'espoir; Escousse et Lebras, pâles décalques du poëte anglais, deux Chattertons moins le génie, dont la mort ne mérite que cette pitié profonde qu'on a pour les insensés; Malfilâtre qui, en dépit du vers fameux de notre poëte:

> La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré,

mourut dans l'aisance, et avec une réputation au moins égale, sinon supérieure à ses œuvres. Faudra-t-il aussi en rayer Gilbert ? Pas tout à fait sans doute; mais, sur le grand point de la misère matérielle du poëte, du moins à l'époque de sa mort, nous serons forcé de toucher à la légende (1). Quel que soit le charme de ces émouvantes histoires, qui ont été le culte et l'attendrissement de notre jeunesse, les droits de la vérité sont plus sacrés encore.

Né en 1751, à Fontenay-le-Château, près Remiremont, d'une famille de cultivateurs, Nicolas-Joseph-Laurent Gilbert prit les premières teintures du latin chez un curé de campagne, puis entra au collége de Dôle. J'en suis fâché pour les amateurs de pronostics, mais ce ne fut, en aucune façon, un enfant prodige. Son professeur disait souvent en se frottant les mains :

— Je peux me vanter d'avoir fait des poëtes de tous mes élèves, — un certain... Gilbert excepté, — ajoutait le bonhomme avec une expression de regret.

A dix-huit ans, Gilbert vint s'établir à Nancy, où il donna quelques leçons pour vivre. Il se délassait de ses études et de ses travaux, déjà ambitieux, — car l'année suivante, en 1770, il publiait un roman en deux volumes, tiré de l'histoire persane, — dans les agréables soirées du comte de Lupcourt, chez qui l'on jouait aux charades et aux bouts-rimés. Peut-être fut-ce là, au milieu de ces jeux d'esprit innocents, que s'éveillèrent ses facultés poétiques. Quoi qu'il en soit, on prétend, — et c'est ici que les amateurs de pronostics vont prendre leur revanche, — qu'ayant donné un jour une phrase à l'un des invités pour qu'il en fît l'anagramme, celui-ci y trouva :

— Tu mourras fou !

Gilbert jugea la chose fort drôle, et en rit de tout son cœur.

Cependant l'ambition s'étendait peu à peu dans l'esprit du jeune homme : il préparait à la fois des élégies, des odes, des satires, qui ne le faisaient pas vivre. Le directeur des fermes de Lorraine, M. Darbès, lui offrit un emploi de douze cents francs, qu'il refusa pour ouvrir à l'hôtel de ville un cours public de littérature, où il ne vint presque personne. Gilbert, découragé, poursuivait ses leçons dans la solitude. Un jour pourtant, en montant en chaire, il tressaillit de joie : la salle débordait de monde; la curiosité et l'attention se peignaient sur toutes les figures.

— Je perce donc enfin, se disait-il ; on commence à m'apprécier.

Je vous laisse à penser la belle leçon qu'il fit ce jour-là, et comme l'éloquence coulait à flots de ses lèvres. Les ailes de la poésie et de l'enthousiasme le soulevaient jusqu'au troisième ciel : il se sentait devenir sublime. Tout à coup un des auditeurs se lève, s'approche de l'orateur, et se penchant à son oreille :

— Pardon, monsieur, dit-il, est-ce que vous n'allez pas bientôt montrer les figures de cire ?

Les figures de cire étaient alors un spectacle en vogue;

(1) Si l'on joint aux noms de Gilbert et de Chatterton celui d'André Chénier, qui ne mourut pas victime de la poésie, mais de la politique, on verra que les trois exemples choisis par M. A. de Vigny, dans *Stello*, ne sont pas heureux, et qu'il n'en est pas un seul des trois qui lui reste.

on les voyait dans la salle voisine. La foule s'était trompée de porte, et elle avait écouté Gilbert pendant un quart d'heure, prenant son discours pour la harangue prononcée par le démonstrateur, avant de lever la toile.

Le même jour, le jeune homme descendait de sa chaire pour n'y plus remonter, et, quelques mois après, orphelin de père et de mère, encouragé d'ailleurs, — comme le sont si facilement les jeunes gens, toujours ouverts aux larges espoirs, — par l'accueil bienveillant de la dauphine Marie-Antoinette, qui, en passant par Nancy, avait accepté avec grâce un épithalame de sa composition, il partit pour Paris. A cette époque où la centralisation littéraire était loin d'exister au même degré qu'aujourd'hui, il était encore possible de se créer un nom en province, et celui de Gilbert était précédé de quelque notoriété quand il arriva dans la grande ville.

II. — LA LUTTE ET LE SUCCÈS.

« Que ferais-je à Rome? disait Juvénal. Je ne sais pas mentir. » Il ne savait pas mentir non plus, notre Juvénal lorrain, qui eût égalé l'autre, si la mort l'eût permis. Incapable de déguiser sa foi, il se trouvait jeté, avec ses sentiments chrétiens, au milieu d'un monde incroyant qui n'avait plus de culte que pour le plaisir. Toutes les places étaient prises, toutes les avenues littéraires occupées par les ennemis de la religion : les encyclopédistes trônaient partout, dans les salons, à l'Académie, sur le théâtre, au pouvoir même, — « fanatiques armés contre le fanatisme, » — écrasant de leurs sarcasmes ou repoussant dans l'obscurité quiconque ne pensait pas comme eux. Voltaire et le duc de Fronsac étaient les deux divinités du jour. Pour Gilbert, en un tel état de choses, la lutte était seule possible; par la lutte seulement, et par la lutte la plus décidée, il pouvait arriver à conquérir sa place au soleil.

Recommandé à d'Alembert, et froidement reçu par lui, on le voit, dès lors, se livrant avec une sorte de violence à l'inspiration, et chantant *le Poëte malheureux*, avec une sincérité d'accent incontestable :

N'est-ce donc point assez des tourments que j'endure?
Quoi! je porte un cœur noble, et d'un œil plein d'effroi
Je lis sur tous les fronts le mépris et l'injure.
Le dernier des mortels est plus heureux que moi!
Ah! brisons ces pinceaux! tombe, lyre inutile!
Périsse un monde injuste! et toi, qui m'as perdu,
Gloire, fantôme ingrat, à la brigue vendu,
Va, je perds sans regret ta couronne futile!

Tout cela était bien de saison dans une pièce envoyée, au concours de l'Académie! Aussi n'obtint-elle même pas une mention. Voilà à quel diapason l'âme de Gilbert était montée dès l'abord, et ce diapason ne fera que s'élever bientôt dans ses *Quarts d'heure de misanthropie :*

Fiers souverains des bois, souffrez qu'en vos repaires,
Délaissé par les miens, des mortels rebuté,
Je vienne parmi vous chercher l'humanité;
Vous êtes, moins que l'homme, et durs et sanguinaires...
Tigres, *daignez* m'ouvrir vos séjours ténébreux,
Je veux vivre avec vous.....
J'eusse aimé les humains s'ils aimaient la vertu!

Plus tard, cette note, où l'emphase et la déclamation dominent plutôt que la vigueur, est bien dépassée encore :

Malheur à ceux dont je suis né!
Père aveugle et barbare, impitoyable mère,
Pauvres, vous fallait-il mettre au monde un enfant
Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence?
Encor, si vous m'eussiez laissé votre ignorance,
J'aurais vécu paisible, en cultivant mon champ...
Mais vous avez nourri le feu de mon génie;
Mais vous-mêmes, du sein d'une obscure patrie,
Vous m'avez transporté dans un monde éclairé.
Maintenant, au tombeau vous dormez sans alarmes,
Et moi, sur un grabat arrosé de mes larmes,
Je veille, je languis, par la faim dévoré.

Sans doute, il ne faut pas prendre tout à fait à la lettre ces plaintes déchirantes d'un poëte, où l'imagination et l'entraînement du vers entrent toujours pour leur part. Nous en pourrions citer plus d'un qui, semblable à Sénèque écrivant sur un pupitre d'or l'éloge de la pauvreté, s'apitoyait avec bonne foi sur sa grasse indigence. Mais il y a ici un ton de vérité, un lamentable cri du cœur auquel on ne peut se méprendre. Gilbert, qui devait plus tard arriver à l'aisance, méconnu et persécuté alors, végétait dans cette misère qu'ont connue plus ou moins tous ceux qui vivent de leur plume. Si l'on doit même en croire des récits, qu'on n'a pas de raisons suffisantes pour révoquer en doute, il lui fallut plusieurs fois, faute d'asile, passer la nuit près du corps de garde de la statue d'Henri IV, sur le Pont-Neuf. Sans le secours de Baculard d'Arnauld, qui le soutint de sa bourse, et que le poëte remercia avec une noble humilité, peut-être serait-il mort de faim. Ces rudes épreuves ne faisaient que tremper plus énergiquement encore sa colère, et accroître l'amertume dont débordait son cœur.

Le premier échec de Gilbert au concours de l'Académie fut suivi d'un second. Et cependant sa nouvelle pièce : *le Jugement dernier*, avait des beautés éclatantes, et se terminait même par quelques vers sublimes. Il se vengea par ses *Diatribes sur les prix académiques*, dirigées surtout contre La Harpe, le despotique Aristarque d'alors. Malgré ce soulagement accordé à sa colère, son âme resta ulcérée : c'était une de celles où le temps, au lieu de les adoucir, ne fait que creuser plus profondément les blessures.

Aussi personne ne fut-il étonné quand, après ces escarmouches d'avant-garde, la guerre éclata avec une décision qui ne permettait plus de revenir en arrière. Gilbert brûla ses vaisseaux et lança dans les rangs ennemis, comme une bombe, sa grande satire sur le dix-huitième siècle, la plus éloquente et la plus vigoureuse peut-être qui existe dans notre langue. Cette fois, comme Juvénal, l'indignation l'avait sacré poëte, — une indignation honnête, loyale, courageuse, à laquelle le dépit de l'écrivain persécuté n'enlevait rien de sa sincérité et de sa grandeur. Il fouetta d'un vers sanglant tous ces grands hommes d'un jour, tous ces beaux esprits libertins, ces

Sophistes pesants,
Apostats effrontés du goût et du bon sens;
Saint-Lambert, noble auteur, dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante;
Qui, du nom de poëme ornant de plats sermons,
En quatre points mortels a rimé les saisons;
Et ce vain Beaumarchais, qui, trois fois, avec gloire,
Mit le mémoire en drame, et le drame en mémoire;
Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,
Qui passe pour sublime à force d'être obscur;
Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme, et fit une préface,
Et tant d'autres encor, dont le public épris
Connaît beaucoup les noms et fort peu les écrits.

Ecoutez aussi, dans *Mon Apologie*, ces vers piquants et

vigoureux qui sont, pour ainsi dire, devenus proverbes :

> Au lieu de d'Alembert faut-il donc que je dise :
> C'est ce joli pédant, géomètre, orateur,
> De l'Encyclopédie ange conservateur,
> Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères ;
> Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires.
> Si j'évoque jamais, du fond de son journal,
> Des sophistes du temps l'adulateur banal,
> Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
> Dois je, au lieu de La Harpe, obscurément écrire :
> C'est un petit rimeur, de tant de prix enflé,
> Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
> Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
> Tomba, de chute en chute au trône académique ?

Combien d'autres vers aussi admirablement frappés pourrions-nous citer encore ? Parfois, sans doute, dans l'enivrement de sa colère vengeresse, le satirique dépassait le but, mais du moins cette colère était sincère et légitime : il frappait juste, même en frappant trop fort. Du reste, une petite anecdote peu connue prouve assez que son indignation était sincère, et qu'il ne craignait pas de la manifester en dehors du cabinet, même lorsqu'elle pouvait avoir ses dangers.

C'était après l'ovation faite à Voltaire, à la représentation d'*Irène*, au milieu de l'enthousiasme et du délire universels : « Il n'y a, raconte la *Correspondance secrète*, que le sieur Gilbert, auteur satirique auquel on ne peut refuser du talent, qui ait désapprouvé de pareils transports. En sortant du spectacle, il s'est écrié qu'il n'y avait plus de mœurs, plus de religion, enfin que tout était perdu Il est vrai que ce prédicant *a manqué d'être assommé* par les assistants. »

C'était là le véritable ennemi, le plus redoutable et le plus redouté fléau du philosophisme. Palissot, Clément, Fréron, l'abbé Guénée lui-même, dont la mordante ironie troubla cependant plus d'une fois le sommeil de Voltaire, n'assenèrent jamais des coups aussi dangereux. Aussi n'épargna-t-on rien pour le corrompre ou pour l'intimider : aux tentatives de séduction, il répondit par le mépris; aux insultes et aux menaces, en préparant de nouvelles satires. La Harpe, qui avait la rancune opiniâtre, ne se fit pas faute de l'injurier, dans son *Cours de littérature*, quand il n'était plus là pour répondre. Mais on doit remarquer, comme preuve de la puissance réelle et de la terreur qu'inspirait Gilbert, qu'il est le seul peut-être, parmi les champions du christianisme, que les encyclopédistes, si prodigues de sarcasmes envers leurs ennemis, n'aient pas essayé de rendre ridicule, tant ils sentaient l'impossibilité de répondre à ces grands coups d'épée par de petits coups d'épingle.

Dans cette lutte acharnée, notre poëte eut ses protecteurs et ses amis. L'archevêque de Paris surtout, Mgr de Beaumont, le soutint de ses conseils et de sa généreuse affection ; il avait souvent avec le jeune homme des entretiens où il relevait son courage et excitait son ardeur. Mais là encore, les mécomptes ne manquèrent pas à Gilbert, et qui sait s'ils ne contribuèrent pas à développer dans ce cœur aigri et prompt à désespérer les germes de la maladie fatale qui, aidée d'un accident funeste, allait éclater par la folie. Un jour, en sortant, il se croisa à la porte du cabinet archiépiscopal avec une personne qui ne le connaissait pas. Gilbert était proprement vêtu, mais d'une manière qui se ressentait de la gêne où il vivait alors.

— Ce jeune homme paraît vigoureux, dit le nouvel arrivant.

Le poëte, s'apercevant qu'on parle de lui, prête instinctivement l'oreille.

— Votre Grandeur, ajouta la voix, a sans doute l'intention de le choisir pour valet de chambre ?

Une humiliation plus profonde ne dut pas pénétrer le cœur de Chatterton, le jour où le lord-maire lui proposa de porter la livrée dans son antichambre.

Une autre fois, l'archevêque l'avait invité à dîner. Il s'était rendu avec empressement au palais et se trouvait au salon avec une assemblée brillante et titrée. L'heure du repas était arrivée et il remarquait, sans y rien comprendre, qu'on semblait le regarder avec étonnement et embarras. Enfin, un des conviés s'approche et lui explique à l'oreille, aussi poliment que possible, qu'il s'est mépris et que ce n'est pas à la table de l'archevêque, mais à l'office qu'on l'a invité. L'étiquette ne permettait pas à un grand poëte de s'asseoir côte à côte avec des gens de qualité, qu'eût honorés sa présence et que défendait son talent. Il descendit donc, le rouge au front, dévoré d'indignation et de honte.

C'était sans doute au sortir de ces humiliations, d'autant plus cruelles qu'il les trouvait même chez des amis, que sa misanthropie le ressaisissait avec une plus farouche violence et qu'il jetait ces cris désespérés, dont il serait injuste de juger froidement la déchirante éloquence.

Du moins, vers la fin de sa vie, Gilbert fut, grâce à ses protecteurs, à l'abri du besoin. Ce qu'on ne sait pas assez, quoique ces détails aient déjà été révélés au public (mais il faut longtemps pour détruire une erreur reçue), c'est qu'il jouissait alors de diverses pensions : une de cinq cents livres sur la caisse épiscopale des économats ; une autre de huit cents livres sur la cassette du roi, qui n'aimait pas les philosophes ; une autre encore de trois cents livres sur le *Mercure de France ;* en outre, chaque année, à l'époque des étrennes, il recevait de Mesdames, tantes du roi, un cadeau de deux cents écus, ce qui faisait en tout deux mille deux cents livres de revenu, somme considérable pour le temps et qui équivalait alors à plus du double de ce qu'elle vaudrait aujourd'hui (1). Si ce n'est pas là l'opulence, c'est encore moins la pauvreté, surtout pour un célibataire. On voit que la légende reçoit ici un premier coup qui suffirait à la renverser.

III. — LA MORT DU POETE.

Mais Gilbert ne devait pas jouir longtemps de cette réparation de la fortune. *Mon Apologie* fut le dernier morceau qu'il fit imprimer. Chaque jour son talent croissait en force et en perfection, quand la mort l'arrêta en route et brisa dans ses mains cette férule vengeresse dont il cinglait si vigoureusement le troupeau éperdu des encyclopédistes. Les novateurs audacieux qu'il avait promis de ne plus laisser dormir « qu'en lisant leurs écrits » purent enfin se reposer à l'aise. C'est ici que redouble l'obscurité historique. Du chaos des versions contradictoires il y a néanmoins quelques faits qui semblent surnager à l'abri de toute contestation.

Le poëte revenait d'une promenade à cheval, — sur un cheval à lui, — lorsqu'une chute terrible lui brisa le crâne. Il fallut trépaner le blessé : le chirurgien Desault, chargé de cette cruelle opération, le fit, dit-on, transporter à l'Hôtel-Dieu ou, suivant d'autres, à Charenton. Quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'il revint ensuite à son domicile, rue de la Jussienne, et que ce fut là, en dépit des dra-

(1) *Mémoires de la marquise de Créquy*, par de Courchamp ; *Poetes et romanciers de la Lorraine*, par de Puymaigre.

matiques récits qui le font mourir à l'hôpital, qu'il rendit le dernier soupir, le 12 novembre 1780.

Le goût prononcé de Gilbert pour l'équitation, le cheval de prix sur lequel il était monté lors du fatal accident, la chemise fine dont il était revêtu et qui, passée à ses héritiers, se conserve aujourd'hui encore comme une précieuse relique, enfin certaines clauses du testament trouvé chez lui, ce sont là autant de nouvelles preuves qui s'ajoutent aux précédentes pour achever de détruire la légende. Il léguait, entre autres, dix louis à un jeune soldat, qui avait pour camarade de lit un de ses amis et compatriotes : ce legs porta bonheur au soldat, qui s'appelait alors Bernadotte et qui s'appela depuis Charles-Jean XIV, roi de Suède.

On a voulu contester, mais cette fois sans preuves, la folie qui, dans ses derniers jours, s'empara du cerveau de Gilbert. De graves témoignages, auxquels on n'oppose rien de précis, ne permettent guère d'en douter, malgré l'incertitude qui enveloppe d'un épais brouillard la plus grande partie de cette douloureuse histoire, et qui nous oblige à marcher à tâtons, comme dans une nuit profonde à peine traversée d'un faible clair de lune. Il est probable toutefois que ce fut cette chute et la terrible opération du trépan qui achevèrent d'ébranler la raison du poëte, déjà bien rudement secouée par sa misère antérieure, les fantômes d'une imagination ardente, sa lutte de chaque jour, ses colères, les humiliations et les révoltes d'une fierté légitime.

Un matin, le soleil à peine levé, un homme jeune encore, à la figure régulière, aux yeux grands et expressifs, mais brillant d'un feu étrange, aux cheveux épars, aux habits en désordre, entrait chez l'archevêque d'un pas chancelant et précipité, en répétant à mi-voix des mots sans suite, entrecoupés d'exclamations bizarres. Les valets



Les Joies du Printemps. Tableau de Watteau. Dessin de Fellmann.

reconnurent ce singulier jeune homme qui avait, quelque temps auparavant, dîné avec eux à l'office. Il se dirige vers le cabinet de l'archevêque : on veut l'arrêter, mais il insiste avec tant de force, qu'on le laisse enfin poursuivre sa route.

Le vieux prélat était assis, en grand costume pontifical, dans un large fauteuil de velours. Il leva la tête, étonné, en entendant sa porte s'ouvrir brusquement, et vit Gilbert qui, traversant la pièce d'une enjambée, accourut se précipiter à ses pieds :

— Ah! monseigneur, cria-t-il de cette voix saccadée que donne la folie, vous qui m'avez toujours protégé, vous ne me refuserez pas la grâce que je viens vous demander, n'est-ce pas?

— Qu'y a-t-il, mon enfant? dit le vieillard, prenant dans ses mains ridées les mains tremblantes du poëte. Calmez-vous d'abord.

— Je vais mourir, monseigneur, donnez-moi les sacrements! Je ne suis pas un ennemi de l'Eglise, moi. J'ai combattu les impies, vous savez. Voltaire est mort sans sacrements. Maintenant, c'est mon tour. J'ai peur ; et pourtant, monseigneur, je suis un bon chrétien. Vous le direz, n'est-ce pas? Oh ! vite, vite ; ne me refusez pas comme l'autre.

— Quel autre? fit machinalement l'archevêque, qui avait écouté avec effroi ces paroles bégayées dans l'exaltation de la fièvre chaude.

— L'autre, eh bien ! oui, le curé de ma paroisse. J'ai été à lui, je lui ai dit (ici Gilbert se leva et prit une voix solennelle) : « L'ange de Dieu m'est apparu dans les ténèbres, et m'a averti que mon temps est proche. » Mais ce prêtre était gagné par mes ennemis. Vous, monseigneur, ne les croyez pas. Ils essayeront de vous gagner vous-même : ils essayent de gagner tout le monde. Moi aussi..., ils m'ont

apporté de l'or. Mais vous savez comme je leur ai répondu. Ah! ah!

Ici la pensée du pauvre fou s'en fut à la dérive; il s'assit, le regard fixe, sa belle et fine bouche entr'ouverte par un vague sourire, l'esprit absorbé dans le souvenir de ses luttes et de ses victoires. Bientôt l'œil brilla, le sourire s'étendit, et il se prit enfin à éclater par degrés en un ricanement de triomphe, retentissant et désordonné :

— Bien touché! criait-il, se parlant à lui-même. Attendez, attendez, messieurs de l'*Encyclopédie!*

Mgr de Beaumont, épouvanté, étendit la main vers une sonnette; mais, avant qu'il eût pu y atteindre, d'un bond Gilbert était suspendu à son bras :

— Puisque vous sonnez, dit-il, commandez qu'on m'apporte la communion, — vite, bien vite, — avant qu'ils aient aussi prévenu Dieu contre moi.

— Mon enfant, laissez-moi appeler; vous êtes malade.

— Vous voyez bien. Que vais-je devenir, si vous me refusez?... Seul contre tous..., tous contre moi! Ne me quittez pas, monseigneur. Au nom de Dieu, le saint viatique!



Le dernier chant de Gilbert. Dernier dessin de Tony Johannot.

Il embrassait, en sanglotant, les genoux du prélat. Son exaltation croissait. Enfin, il tomba dans une prostration profonde qui ressemblait à un évanouissement. Il fallut l'emporter à son domicile.

La fièvre ne le quitta plus. Le délire envahit cette tête vigoureuse, — le délire, la grande maladie des poëtes! Il mêlait, dans ses paroles confuses, le rire et les larmes, l'indignation et la plainte, les sarcasmes et les raisonnements, les calembours, ressouvenirs de son *Carnaval des auteurs*, et les imprécations brûlantes de ses grandes satires. Sa garde et quelques personnes qui venaient parfois s'asseoir à son chevet entendaient sortir de sa bouche les tirades les plus incohérentes et les plus contradictoires :

— Ah! ah! comme je les ai étrillés : Voltaire, — Vole-à-terre, — Froid Lambert, — et ce petit M. du Luth (La Harpe), — du Luth, comprenez-vous?... C'est cela qui est joli!... Ils se vengeront. . Ils m'ont empoisonné... Oh! que je souffre!

Ma Muse est vierge encore, et mon nom respecté
Peut être ira sans tache à la postérité.

— A la postérité ! répétait-il en se recueillant, comme pour savourer ce mot.

Et tout à coup son œil s'animait, il étendait la main avec un geste impérieux :

— Prenez garde, surveillez-les. Ils veulent me voler ma gloire, — mes manuscrits! Mettez-les à la porte! Au voleur!

Cette dernière crainte finit par obséder entièrement son esprit. Il avait voulu avoir sans cesse auprès de lui, sous son chevet, la cassette qui renfermait ses vers, et il n'en quittait plus la clef, toujours serrée sur sa poitrine. Un jour que le délire avait redoublé de violence, on le vit porter brusquement la main à sa bouche, puis sa poitrine parut contractée par des efforts douloureux. Enfin, un rire convulsif et sourd, entrecoupé d'une sorte de râle, s'échappa de son gosier et passa comme un tourbillon sur sa figure amaigrie.

— Bon! bégayait-il, qu'ils viennent maintenant, ils seront bien attrapés. Je n'ai plus peur d'eux.

Gilbert avait avalé la clef de sa cassette.

Quelques heures après il se sentit étouffer. Ne pouvant plus parler, il porta à plusieurs reprises la main à son cou et à sa poitrine. Ce geste ne fut pas compris. L'agonie du poëte s'écoula au milieu des tortures et de l'isolement, car les *amis* oublient vite celui qui souffre et dont ils n'ont plus besoin. Et puis la souffrance s'apaisa tout à coup pour faire place à ce moment de calme qui précède la mort. Ranimé par un dernier élan de vie comme par une commotion galvanique, Gilbert se leva, les yeux étincelants d'un feu sombre et le cerveau bouillonnant sous l'inspiration suprême. Il parvint à se traîner jusqu'à sa table, et là, — contraste douloureux ! — devant le dessin de Watteau, *les Joies du Printemps*, gravé ci-contre, il écrivit fiévreusement pendant quelques minutes.

Une nouvelle faiblesse le reprit alors. On le reporta sur son lit. Il y resta comme dans l'assoupissement de la mort. Ne l'entendant plus respirer, la garde s'approcha, et se préparait à lui fermer les yeux, quand il se dressa sur son séant, semblable à un squelette qui soulèverait la pierre de sa tombe, et, d'une voix rauque, levant ses bras au ciel, il cria au milieu du silence :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs....

Il retomba épuisé. Une heure après ce n'était plus qu'un cadavre.

On trouva dans sa main droite, contractée avec force, un petit papier sale que recouvraient quelques vers griffonnés au crayon, en caractères à peine lisibles. C'était le chant du cygne; c'était cette ode d'une simplicité grandiose et d'une poignante émotion ; testament sublime où Gilbert, léguant son âme à Dieu et à l'avenir, saluait la nature d'un suprême adieu, pardonnait à ses ennemis acharnés, et donnait sa dernière pensée à ses amis oublieux :

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence :
Il a vu mes pleurs pénitents;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance.
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui !

Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit, en père :
Leur haine sera ton appui ...

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !. .

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis, sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée.
Qu'un ami leur ferme les yeux !

Rien n'a jamais égalé la navrante éloquence de cette dernière strophe, de ce dernier souhait. Le sublime de la résignation et du pardon ne peut s'élever plus haut, et je ne sais quels yeux liront ces vers divins sans se mouiller de larmes. Pauvre et grand poëte, vaillant esprit, cœur déchiré! Son nom, du moins, protégé par la pitié, par la justice de l'incorruptible avenir, qu'il invoquait à son chant de mort, restera toujours au nombre de ceux que l'on aime autant qu'on les admire.

VICTOR FOURNEL.

POÉSIE.

LE CYGNE ET LE CORBEAU.

FABLE.

Sur un lac d'Italie, aux bords mélodieux,
Tout étoilés de fleurs nouvelles,
Un cygne naviguait sous la brise des cieux,
Aux caresses de l'onde ouvrant ses blanches ailes.
Quelle grâce à la fois et quelle majesté !
Dans tous ses mouvements voyez quelle souplesse!
Comme son cou tantôt ondule avec mollesse
Et puis se dresse avec fierté!
Il a quitté du ciel les campagnes vermeilles
Où son vol a tracé de lumineux sillons,
Et maintenant il vient, à l'ombre des vallons,
Murmurer au lac bleu les diverses merveilles.
Dans ce moment un corbeau l'aperçut;
Il venait de sortir de sa caverne obscure,
Et l'éclat du cygne déplut
A l'oiseau croassant et de mauvais augure.
Pourtant il voulut bien s'en approcher un peu.
— Quel mérite, dit-il, que sa blancheur extrême?
Il se baigne toujours; ce n'est vraiment qu'un jeu :
Je vais le lui prouver en me baignant de même.
Et le voilà faisant coup sur coup le plongeon,

Passant son bec sur chaque plume
Avec l'eau qu'il met en écume,
Et qui lui semble du savon;
Et les lavandières d'en rire,
Et lui, tout ruisselant, et tout penaud de voir
Qu'au lieu de le blanchir, l'eau l'a rendu plus noir.
— Ainsi donc contre moi, gens et flots, tout conspire;
On me hue... et, là-bas, ce piètre et triste sire,
Ce vieil oison poudré, plus orgueilleux qu'un paon,
Cette boule de neige au long cou de serpent,
Qui ne fait rien, ne sait rien dire ni prédire,
On le choie, on le loue, on l'exalte, on l'admire!...
Oh! je me vengerai de ce fat impuissant.
Il dit, et tout gonflé de rage et de délire,
Il gagne, hors du lac, un bourbier croupissant,
Dont l'odeur infecte l'attire,
S'y vautre, et, par derrière, en traître s'élançant,
Il couvre de limon le cygne éblouissant.
Mais un instant sali par cette boue immonde,
Qu'en croyant le noircir lui jette le corbeau,
L'oiseau chéri des dieux se plonge au sein de l'onde
Et reparaît encor plus brillant et plus beau.

En vain les envieux, dont cette terre abonde,
Dénigrent la vertu, le talent, le savoir:
Le cygne est toujours blanc, le corbeau toujours noir.

Siméon PÉCONTAL.

LA FLEUR SANS NOM.

Pourquoi te blottir sous la mousse,
Fleur mignonne que j'entrevois
Dans ce lieu champêtre où me pousse
L'amour du silence et des bois?

Serait-ce par coquetterie?
Et, dans ce séjour écarté,
De toute autre plante fleurie
Fuirais-tu la rivalité?

De ton nom, petite merveille,
Mon savoir n'est pas curieux;
Peut-être est-il dur à l'oreille,
Ta vue est si douce à mes yeux!

La grâce dont tu fus pourvue
Me plaît mieux dans ce frais bosquet;
Elle échapperait à la vue
Sous l'opulence d'un bouquet.

Le soleil jusqu'à toi se glisse,
T'effleurant d'un tiède baiser,
Illuminant sur ton calice
L'insecte qui vient s'y poser.

Ta couleur est d'un bleu si tendre,
Son éclat est si radieux,
Qu'à notre terre tu veux rendre
L'azur que tu reçois des cieux.

En ce lieu, seulette et cachée,
Exhalant ton parfum exquis,
Tu ne seras point arrachée
A cette mousse où tu naquis.

Ce n'est pas pour être cueillie
Que la nature te forma,
Et si le monde ici t'oublie,
Mignonne, c'est qu'elle t'aima.

J. PETITSENN,
De l'Institut de Genève.

GALERIE DU VIEUX TEMPS. — PORTRAITS DE NOS PÈRES.

LE PROCUREUR-SYNDIC (1).

III. Une nuit d'été. Les fourches patibulaires. Le chemin creux. Voyage de nuit. L'habit blanc. L'hôtellerie de *la Tête de More*. Les compères de La Garde. Le fifre de Rifflet. Singulière partie de cartes. Au gibet. Le baron de La Roque. L'inscription à la craie. Arithmétique du syndic. Chanson de la vieille. Le cauchemar du cousin. Le garde de la porte. Double vengeance de La Garde. Le pilori de Figeac. Exploits du Balafré. Le vétéran des guerres civiles. Entrevue matinale des deux cousins. Les bourgeois de Figeac. Opération délicate. Adresse de Rifflet. Une demande en mariage. Le nouveau gendre. Double succès du seigneur de La Garde.

La nuit était superbe. Une brise douce, imprégnée de tous les aromes de la campagne, plus forte et plus balsamique dans les pays à base siliceuse comme celui qu'ils parcouraient, roulait au côté gauche de la route sur les prés fauchés et les champs en pleine moisson. En passant à travers les arbres, elle les agitait par intermittences de ce frémissement tantôt saisissable à peine, tantôt bruyant et précipité, qui donne à leur feuillage une voix si mélancolique. Puis, par ce beau clair de lune, c'eût été plaisir pour La Garde, s'il n'eût pas eu de l'amertume sur le cœur, de voir apparaître et fuir tour à tour, comme dans un panorama, les carrés de seigle mûr, entourés de haies d'un vert noir à force d'être foncé, l'eau des ruisseaux éblouissante de lumière, les bouleaux des prairies, les bouquets de châtaigniers, éclairés au pied, et dont les branches énormes, arrondies en boule, restaient immobiles et sombres. Car tout plaît dans les courses nocturnes au milieu des champs. Il n'y a pas jusqu'aux aboiements du chien de ferme, au cri sourd de la chouette dans son trou, au bruit que font en s'envolant les alouettes réveillées, qui ne nous soit chose agréable.

En roulant ses noires pensées et ses projets de vengeance, La Garde arriva au confluent de l'Alzou et de l'Aveyron. De là, on découvrait sur le penchant de la colline Villefranche, hermétiquement barricadée comme une peureuse qu'elle était, et dormant d'un profond sommeil. Si on eût observé La Garde, à sa pâleur, au tremblement de sa lèvre inférieure, on eût compris quelle soif de vengeance éveillait dans son âme la vue de cette odieuse cité. Il n'en témoigna rien, cependant; et en homme qui sent le prix du temps et qui tire une nouvelle force du fond même de la tâche la plus pénible, il descendit de cheva[l]

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

et, laissant sa troupe au bord de la rivière, il s'achemina seul vers la ville.

Nous venons de dire qu'elle est bâtie à mi-côte d'une colline. Sur le point culminant du plateau où monta La Garde, s'élevaient les fourches patibulaires. Il n'y a vraiment que les juges pour inventer de tels contrastes. Ce lieu formait un charmant point de vue : des vignes l'entouraient de leur dentelure verte et gracieuse. De là, l'œil embrassait à la fois les murailles grisâtres et le haut clocher de Villefranche se mirant à la fois dans trois rivières : au sud dans l'Aveyron et l'Alzou, au sud-ouest dans le ruisseau de Notre-Dame ; et puis les mille jardins qui se groupent le long des bords de ce ruisseau, et puis encore une campagne accidentée de la manière la plus pittoresque.

Eh bien ! les justiciers rouergats n'avaient rien trouvé de mieux que de rendre ce lieu horrible et maudit à jamais en y plantant deux lourds piliers de pierre surmontés d'une barre transversale, à laquelle La Garde trouva suspendus les corps de ses gens : la même brise embaumée qu'il avait sentie en chemin et qui faisait bruire le feuillage balançait ces cadavres. La Garde les détacha avec émotion et les descendit sur ses épaules à l'endroit où l'attendait son monde. Il n'était jamais en peine d'expédients. Un quart d'heure après, et sans qu'il eût rencontré la moindre résistance, les morts étaient couchés dans une charrette traînée par deux vigoureuses mules. Il les précédait de quelques pas à cheval, et les autres fermant la marche, ce convoi improvisé se dirigeait rapidement sur Vallon.

A cette heure indue, ils ne pouvaient s'attendre à rencontrer personne. Cependant, au bout d'une montée peu distante de Saint-Venza, La Garde fit halte et recommanda le silence.

On entendit, dans le chemin profondément encaissé et couvert de grands chênes, dont les branches se rejoignaient à cet endroit en voûte naturelle, on entendit dans le lointain le bruit de plusieurs voix :

— Dites donc, sire Pierre, combien donneriez-vous pour que La Garde sût l'affaire ?...

— Quelle affaire ?

— Hé ! hé ! celle dont nous parlions !...

— Que c'est moi qui ai dénoncé ses soldats au procureur-syndic ?...

— Hé ! oui !

— Vertuchoux !

— Il donnerait, reprit un autre, ce que vous donneriez vous-même pour qu'on dit devant La Garde : C'est Rifflet qui accompagna vos soldats aux fourches en jouant du fifre !...

— Cap de saint Cristoly ! s'écria un quatrième, je ne voudrais pas être dans vos chausses pour bien de l'argent !

— Oh ! oh ! je ne le crains pas ; avec l'appui de mon cousin le procureur-syndic, je me moque comme d'un clou de tous les nobles du pays.

Tout en devisant ainsi, les arrivants avaient atteint le haut de la côte. Ils aperçurent alors la charrette et s'écrièrent à la fois :

— Ohé ! l'habit blanc ! crois-tu donc que l'on ait fait le chemin pour toi seul ? Range donc tes mules !

— Un moment, reprit La Garde d'une voix aussi calme que les leurs étaient impatientes ; n'êtes-vous pas de Villefranche ?

— Oui, nous en sommes ; et après ?...

— Après, nous verrons ; mais pour le présent vous allez me faire le plaisir de revenir avec moi à *la Tête de More*.

A ces paroles, les chaudronniers, reconnaissant la voix de La Garde, se retournèrent promptement dans l'intention de prendre la fuite. Mais ils se trouvèrent nez à nez avec le Balafré et un de ses compagnons, qui avaient prévu leur dessein, et, pris entre l'épée et l'arquebuse, il fallut obéir et retourner à *la Tête de More*.

C'était un petit cabaret situé à deux lieues ou environ de Saint-Venza, et qui, outre la face de nègre peinte sur une planche, portait écrit en grosses lettres au mur de sa façade :

TAVERNE PAR LA PERMISSION DU ROY.

Et au bas, en caractères plus modestes :

DINÉE DU VOYAGEUR A PIED SIX SOLS ; COUCHÉE DU VOYAGEUR A PIED HUIT SOLS.

La Garde monta avec ses gens et les chaudronniers dans la salle, fit apporter du vin et des cartes, et, s'asseyant à une table où étaient deux verres :

— Compères, dit-il, nous avons un petit compte à régler ensemble et il faut s'en occuper sans retard. Mais je ne serai point injuste, j'accomplirai à la lettre le précepte du Livre : œil pour œil, dent pour dent. Vous ne m'avez pris que la vie de deux hommes, je n'en prendrai pas davantage à la ville. Encore y mettrons-nous plus d'équité que les juges du présidial. Ainsi, par exemple, vous voilà onze : pas un qui n'ait applaudi à la sentence, qui n'ait trempé de fait ou d'intention soit dans le guet-apens où mes pauvres soldats furent pris, soit dans leur condamnation, soit dans leur exécution... Il me serait donc fort difficile de démêler les deux plus coupables, tandis qu'en s'en rapportant au jugement de Dieu, qui oserait craindre une erreur ?... Je vais, par conséquent, jouer une partie avec chacun de vous. Ceux qui me gagneront seront libres, comme il est juste ; ceux que je gagnerai seront condamnés sans appel. Vous autres, continua-t-il en s'adressant au Balafré et à ses camarades en faction à la porte, l'arquebuse haute ! et si quelqu'un bouge, feu !... Au reste, pour que la chose soit plus gaie, quel est celui qui s'appelle Rifflet ?...

On lui désigna le chirurgien-barbier, qui avait perdu toute son audace.

— Ici, monsieur de la Musique, lui dit-il en le toisant des pieds à la tête d'un air peu bienveillant. Venez ici et veuillez, s'il vous plaît, souffler dans votre fifre de manière à nous amuser. Nous verrons tout à l'heure à récompenser vos talents.

Dès lors, le cabaret de *la Tête de More* fut le théâtre de la plus étrange scène qui se puisse imaginer. Cet homme assis en face de La Garde et agité d'un tel tremblement qu'il avait peine à tenir les cartes ; ce fifre pâle, égaré, qui s'efforçait avec ses lèvres contractées par la frayeur de jouer les airs les plus gais ; tous ces personnages, placés chacun sous le poids d'une terreur diverse, d'un péril divers, présentaient une situation puissante et dramatique au dernier degré.

Le premier perdit : c'était le sire Pierre. La Garde lui fit signe de se retirer au fond de la chambre et passa à un autre. Bientôt il ne resta plus que Rifflet, qui faillit s'évanouir quand vint son tour. Le cousin du capitaine de Villefranche, le protégé du présidial, qui se souciait un quart d'heure auparavant comme d'un clou de La Garde et de tous les nobles, était demi-mort en s'asseyant à la table fatale. Un silence lugubre régnait dans la chambre. En trois coups, son sort fut décidé ; Rifflet avait perdu. La Garde jeta un écu sur la table, fit attacher les deux perdants, et,

après avoir enjoint à ceux qui restaient de passer la nuit à *la Tête de More*, et à deux soldats de conduire les deux morts à Vallon, il revint sur ses pas, accompagné du Balafré et des patients.

Comme les hommes gâtent et corrompent tout, ici-bas! Le clair de lune le plus argenté rayonnait en vain dans les arbres; des milliers d'étoiles et la blanche et fantastique voie lactée étincelaient en vain au ciel. Ni l'air qui, en sortant des champs de blé et des verts sillons du maïs, pénétrait d'une fraîcheur douce et suave; ni le bruit des flots de l'Aveyron, qui roulaient tantôt avec un murmure imperceptible, tantôt en clapotant et battant le roc de ses rives; ni ce silence et cette universelle paix de la nature ne pouvaient adoucir les pensées sanglantes dans le cœur humain. Pour venger deux cadavres, deux hommes pleins de vie et de force allaient mourir.

Au bout de quelque temps d'une marche pénible pour les condamnés à cause de sa rapidité, et affreuse pour leur moral en considérant son but, une grande masse noire apparut devant eux : c'était Villefranche.

En entrant dans le sentier qui menait aux fourches, Rifflet et le chaudronnier sentirent leur cœur faillir, et il leur fut impossible de pousser plus loin. Ils étaient si abattus, tellement brisés par l'agonie anticipée qu'ils avaient eue à subir en chemin, que si la vue du gibet n'eût rallumé la fureur de La Garde, je ne doute pas qu'ils n'en eussent été quittes pour la peur et une rude réprimande; mais le supplice des deux infortunés soldats criant vengeance étouffait la pitié. Il leur commanda d'un ton bref de marcher, et le Balafré les y força. Moitié se traînant, moitié traînés par le vieux reître, ils arrivèrent sous les fourches.

La lune, resplendissant de tout son éclat, illuminait alors les toits anguleux de la ville et traçait en se jouant de gracieux méandres sur les eaux de l'Aveyron, pures comme un miroir.

L'amour de la vie, l'amour du pays, les liens du sang excitèrent en ce moment une violente réaction dans l'âme de ces malheureux; l'énergie leur revint, ils retrouvèrent la force et la voix, et, se jetant aux genoux de La Garde, ils demandèrent grâce avec des supplications déchirantes. La Garde, le meilleur homme du monde au fond, commençait à s'émouvoir, lorsque le galop précipité d'un cheval retentit sur les bancs calcaires de la route, et, en détournant son attention, allongea encore le répit donné aux victimes. C'était le baron de La Roque qui venait en telle hâte, qu'il fut obligé de laisser son cheval au bas de la montagne et de gravir à pied jusqu'au sommet où il parvint enfin hors d'haleine.



Le Balafré. Dessin de Foulquier.

— La Garde, La Garde! s'écria-t-il tout essoufflé du plus loin qu'il le vit; accordez-moi la vie de ces hommes!

— Eh quoi! c'est vous, baron, à cette heure?

— Sauvez-les, je vous en conjure!

— Et mes soldats?

— Un meurtre ne peut vous les rendre!...

— Eh bien, qu'ils vivent! Seulement, ils vont prendre pour cette nuit la place de mes gens, afin que leurs concitoyens sachent demain que je suis passé près de la ville. Il appela en même temps le Balafré, et celui-ci, mis au fait en deux mots, les suspendit à la traverse des fourches d'où venaient d'être ôtés ses camarades, et tandis qu'il terrifiait le chaudronnier d'abord et puis Rifflet en feignant de leur nouer la corde au cou au lieu de la leur serrer sous les bras, comme il lui était prescrit, La Garde écrivait à la craie sur un des poteaux de pierre du gibet :

AU LACHE MARREL.
TA MAISON EN CENDRES, TON PÈRE PENDU ET TOI ROUÉ.
TON ENNEMI MORTEL : LA GARDE.

Il s'écoula une quinzaine de jours sur cet événement qui avait terrifié le présidial et Villefranche. Caché dans sa métairie et s'y croyant bien à couvert des vengeances de La Garde, Marrel s'occupait paisiblement d'arrondir son bien aux dépens de celui de l'Eglise. Sa table était encombrée de papiers, de tailles de bois, quittances ordinaires des vassaux ruraux, et de livres terriers où étaient consignés les droits des communautés dont il administrait les revenus. Coiffé d'un bonnet de laine et enveloppé d'une longue soutane de serge noire à plis roides et anguleux, il

écrivait avec une rapidité fiévreuse et entassait chiffre sur chiffre d'un air d'avidité qui ne trahissait que trop clairement le but de son arithmétique.

Si les signes de la numération pouvaient crier au voleur quand on les groupe d'une certaine manière, on aurait entendu en ce moment un terrible concert. Funeste soirée que celle-là pour les Cordeliers, les Capucins, les Augustins et les Chartreux que le mandataire infidèle dépouillait sans scrupule! Mieux eût valu essuyer incendie, inondation et grêle que ces additions équivoques! L'honnête syndic, en ayant récapitulé le total officiel, jeta un coup d'œil sur sa feuille secrète et s'y vit si bien partagé qu'un éclair de joie traversa ses yeux gris et fauves, et il se frotta les mains en fredonnant :

Je demanday à la vieille
Quelle jupe elle vouloit..
La vieille m'a respondu
Du beau velours s'il y en avoit!
Vous en aurez, vieille,
Vous en aurez donc!
Requinquez-vous, vieille,
Requinquez-vous donc!...

— Ah! ah! dit-il ensuite, le sourire du bonheur sur les lèvres, ceci ne va pas mal. Encore deux années pareilles, et la cousine Violette portera chaperon de velours.

Requinquez-vous, vieille,
Requinquez-vous donc!...

Le jeune freluquet de La Roque est bien bas dans l'estime de mon cousin; les faux sauniers de son ami ont connu le bois de nos fourches; dans quelques jours ma jolie cousine sera ma femme malgré elle et ce vieux monstre d'Isabeau; alors que me manquera-t-il pour être heureux? Rien! Toutes ces choses cependant sont assurées. Pourquoi donc ne suis-je pas heureux maintenant? «Au lâche Marrel : ta maison en cendres, ton père pendu, et toi roué. Ton ennemi mortel : La Garde.» Voilà le poids qui m'écrase et que ma poitrine ne peut secouer! Voilà le fantôme qui me suit partout! Ces mots sinistres, je les entends à toute heure comme un tocsin, comme le glas des morts! Cet homme effrayant, je le retrouve sans cesse. Eveillé ou dans le sommeil, il ne me quitte pas! Son image, son souvenir seuls me poignent et me glacent. Il suffit, pour que toute satisfaction se dessèche à l'instant dans mon âme, pour qu'une sueur froide mouille mon front, il suffit que la pensée de cet homme se présente à mon esprit. J'ai de l'argent dans ce coffre, la moitié de ce qu'il contient ferait la fortune d'un honnête artisan, d'un laboureur qui n'aurait ni peur, ni scrupules! Et, du reste, il me serait enfin permis de jouir en paix!

— Misérable!

Cette exclamation, proférée à voix haute et d'un ton d'indignation profonde, interrompit son monologue. Il leva la tête. Sa tête resta immobile comme frappée d'apoplexie, comme si elle eût été pétrifiée par la terreur. Il était face à face avec La Garde! Sans lui laisser le temps de se reconnaître, le seigneur de Vallon d'un côté, le Balafré de l'autre l'enlevèrent comme un enfant. En un clin d'œil, il fut descendu, attaché, jeté sur un cheval, et il galopa sur la route de Figeac entre ses ravisseurs. En arrivant à la porte tournée vers Villefranche, La Garde tira son poignard et lui dicta, non sans effort, car il était plus mort que vif, le colloque suivant :

— Eh! eh! l'homme de la porte?

— Qui m'appelle?

— C'est moi! voulez-vous m'ouvrir?

— Ouvrir! A la bonne heure! Vous ne savez donc pas que minuit est sonné à l'horloge de Saint-Sauveur?...

— Qu'importe? Vous me connaissez bien!

— Non, ma foi!

— Je suis Marrel de Villefranche, le cousin du capitaine de la ville.

— Et bientôt son gendre, à ce qu'on prétend. Monsieur Marrel, il me fâche de vous refuser, mais je ne le puis en conscience! Non! je ne le puis! Que dirait-on à l'hôtel de ville? Que diraient les consuls, si Pierre le chaudronnier manquait à son devoir cette nuit. Ce serait un bel esclandre dans Figeac! Et les voisins! Et la corporation! Non! non, je ne puis faire cela!

— Laissez-vous gagner, maître Pierre!

— Du tout! du tout! Chacun sait comment le mal vient, personne ne pourrait dire comment il s'en ira! J'ai failli déjà m'échauder en me mêlant de vos affaires! Vertuchoux! Il m'en souviendra longtemps de ce démon incarné de La Garde et de l'auberge de *la Tête de More!*...

La Garde se pencha vers Marrel, et celui-ci reprit :

— Pierre, ouvrez-moi, et je vous donne trois pistoles!

— Mon dieu! si on venait à le savoir!

— N'ayez pas peur!

— Attendez un moment! Il est bien sûr que si je ne vous connaissais pas pour un honnête homme et si le commerce allait mieux, je ne vous aurais pas ouvert.

Tandis que le soldat du guet ôtait les verroux et les barres de fer le plus doucement possible, La Garde articulait tout bas à l'oreille de Marrel qu'au moindre cri il lui fermerait la bouche avec son poignard, et le Balafré se tenait prêt. Dès que la porte s'entr'ouvrit, et avant qu'il pût voir que Marrel n'était pas seul, le chaudronnier fut saisi, enveloppé par le vieux reître dans son chaperon, et lié avec les courroies de son cheval, de façon à lui laisser tout juste assez d'air pour qu'il n'étouffât pas, mais à l'empêcher de donner l'alarme... De là ils coururent sur la place où demeurait le capitaine, et quand ils furent sous les croisées de son logis, La Garde, s'adressant au procureur-syndic prêt à trépasser de frayeur :

— A nous deux, dit-il, réglons nos comptes.

Et après lui avoir reproché sa trahison et l'assassinat des deux soldats à Villefranche :

— Fais ta prière, misérable, ajouta-t-il, je t'épargne la roue!

Celui-ci, les lèvres décolorées, les yeux vitreux, les genoux tremblants, et ne pouvant parvenir, dans sa terreur mortelle, qu'à bégayer imparfaitement le mot de miséricorde! miséricorde! qu'il répétait sans cesse, inspira tant de mépris à La Garde qu'il consentit à lui faire grâce.

— Mais j'y mets une condition, dit-il.

Agenouillé et les mains jointes, Marrel jura, par d'exécrables serments, de l'observer à la lettre, quelle qu'elle fût, et on ne sait véritablement ce qu'il n'aurait pas accepté et juré dans ce moment-là.

— La condition que je mets à ta grâce, lui dit-il, c'est que tu épouseras ta cousine, la belle Isabeau, et cela dans trois jours, sans que jamais mon nom soit prononcé. Si, au terme de ce délai, le mariage n'est pas conclu, nous nous reverrons!

— Il le sera, monsieur! Je vous le promets par le Christ et la tombe de ma mère!

La Garde dit quelques mots tout bas au Balafré, lui donna les deux clous qu'il avait arrachés comme souvenir

du gibet de Villefranche, et s'éloignant à grands pas, se rendit à l'hôtellerie du baron de La Roque.

Le Balafré attendit qu'il eût tourné la rue. Puis, quand le bruit de ses pas cessa de retentir sur le pavé, il fouilla dans la poche de côté de sa jaquette, doublée de cuir, en retira un marteau qu'il entoura de chiffons, pour amortir l'éclat des coups, et, saisissant fortement le procureur-syndic, il l'amena au pied du pilori placé en face de la maison du capitaine, et l'y colla en appuyant un genou sur lui. Tout cela avait eu lieu dans le plus grand silence de part et d'autre; mais Marrel, qui suivait d'un œil inquiet ces préparatifs et n'y voyait point de fin, s'en alarma sérieusement.

— Que comptez-vous donc faire? dit-il à voix basse au Balafré.

— Te clouer à ce pilori par les oreilles, répondit l'autre sur le même ton.

Une exclamation à demi étouffée échappa au procureur-syndic.

Le Balafré mit son poignard entre ses dents, et protestant qu'au moindre cri il le lui planterait dans la gorge, ce qui était certain, il continua lentement à prendre ses dispositions.

Figurez-vous, à présent, le cousin Marrel avec sa longue et pâle figure tout effarée, ses monstrueuses oreilles que le reître dégage émerveillé du bonnet de laine, les mains liées derrière le dos, et touchant des joues et des lèvres, lorsqu'il veut faire un mouvement, l'acier glacial du Balafré! Grâce à ce dernier correctif, l'opération s'accomplit sans tumulte. Tout aussitôt le vétéran huguenot prit congé du patient avec ces paroles bibliques:

— Mon fils, fais maintenant ceci et te délivre, puisque tu es tombé entre les mains de ton intime ennemi. Va! prosterne-toi et encourage tes amis!

Ne donne point de repos à tes yeux et ne laisse pas sommeiller tes oreilles, car ce sont elles qui ont péché! Surtout, mon fils, tiens-toi tranquille jusqu'au jour et ne pousse point de clameur, car le jugement serait proche et grave.

Conformément à cette injonction, Marrel se contint longtemps. Mais dès que les premiers rayons de l'aube colorèrent les toits, soit qu'il tremblât à l'idée de se voir exposé en cet état aux yeux des habitants, soit que l'air frais du matin irritât ses douleurs, il commença un tapage infernal et se mit à invoquer à grands cris le secours du capitaine.

M. Arnaldy, réveillé en sursaut, écouta d'abord, puis ouvrit les volets, mais ne vit rien parce qu'un auvent assez large régnant le long de la façade couvrait les croisées; cependant, comme les cris redoublaient d'instant en instant, il crut devoir descendre en robe de nuit, armé de son épée et de ses pistolets. Qu'on juge de sa surprise, en trouvant Marrel au pilori dans cette position et ce costume!

— Que diable faites-vous là?...

— Hélas! mon cousin; j'ai eu une terrible aventure cette nuit.

— Mais entrez donc, s'écria M. Arnaldy à tue-tête, voulez-vous attrouper la ville avec cet habit de carnaval?...

En même temps il le prenait, pour l'entraîner, par le collet de sa houppelande; celui-ci jeta les hauts cris, et le capitaine se fâcha tout rouge.

— Mais regardez donc ma position!

M. Arnaldy de Monteils s'approcha, et au petit jour qui pointait sur la place, il aperçut l'œuvre du Balafré. Non! il n'existe pas de mots assez forts pour peindre l'effet que produisit sur lui cette découverte: ce n'était pas de la colère, c'était de la rage, de la fureur poussée à son plus violent paroxysme. Il blasphémait, il écumait, il hurlait. Ses vociférations bruyantes mirent en émoi toute la rue.

En un moment l'infortuné Marrel fut entouré d'un triple cercle de curieux plus ou moins bien disposés à compatir à son désastre, et chacun donnait son avis tant sur l'énormité de l'attentat que sur les moyens de déclouer le patient. Un bourgeois goguenard, le même qui avait naguère sacrifié un écu afin de mettre la canaille à ses trousses, opinait pour qu'on lui coupât les oreilles avec un rasoir. C'était, selon lui, le seul expédient praticable.

Au milieu des peurs comiques du cousin, du choc des conseils divers, des rires des assistants et des emportements du capitaine, Rifflet, qu'on avait mandé, arriva, fier, affairé, important comme le voulait sa double et honorable profession de chirurgien-barbier. Mais à la vue du procureur-syndic cloué ainsi au pilori, toute sa morgue disparut, son front se plissa subitement, il se mit à jeter partout des regards effarés, et s'approchant de la victime:

— C'est lui! n'est-il pas vrai, cousin? murmura-t-il bien bas.

Un clignement d'yeux où éclatait la terreur fut la seule réponse de Marrel.

— Alors, repartit toujours à voix basse le chirurgien, excusez-moi, cousin, mais je ne me mêle point de cette affaire.

Il allait regagner, en effet, la maison où pendaient le bassin argenté et les trois palettes de cuivre jaune, mais le capitaine, heureux de trouver quelqu'un sur qui pût se décharger sa furie, lui ordonna de procéder sur-le-champ à son office et protesta que, s'il y mettait le moindre retard, il lui passerait, lui Arnaldy, son épée au travers du corps.

Le bouillant vétéran étant homme à tenir parole, des deux maux Rifflet choisit le moindre et s'exécuta en soupirant.

Après bien des protestations, après avoir hoché plus d'une fois la tête, il étala par terre ses instruments, dont l'aspect agita Marrel d'un frisson glacial, et, lui ayant fait avaler un grand verre de vin pour lui rendre du cœur, par deux incisions assez adroitement pratiquées il le délivra.

Le capitaine emmena la victime, et quand ils furent dans la maison, il s'empressa de le tirer à part pour demander le nom des coupables, promettant un châtiment dont il serait parlé dans trente années!

— Laissons cela, mon cousin, répondit Marrel avec non moins de hâte, j'attends une autre grâce de vous.

— Il n'est rien que je vous refuse aujourd'hui.

— Eh bien! accordez-moi la main de la belle Isabeau!...

M. Arnaldy de Monteils était un homme grave; à cette requête imprévue, il se redressa et regarda fixement le syndic.

— Je vous comprends, reprit celui-ci très-vite et d'un ton larmoyant, vous êtes étonné de ma demande.

— Au point que je doute même si je suis éveillé, et si l'être qui me parle ou semble me parler n'est pas un fantôme!

— Hélas! mon cher cousin, je ne suis que trop moi, et si vous étiez à ma place, les douleurs cuisantes...

— Alors, interrompit brusquement le capitaine, vous êtes en démence!

— Pas davantage, mon cousin!

— Hem! vous me soutenez cela, et voulez épouser ma sœur!...

— Il est des circonstances dans la vie qui nous obligent à bien des choses.

— Isabeau est ma sœur, c'est vrai, mais elle n'a rien ou à peu près.

— Je ne suis point intéressé, balbutia le procureur-syndic avec une grimace pitoyable.

— Elle n'est plus jeune !

— Je le sais.

— Elle n'est pas belle !

Un hochement de tête significatif du syndic appuya ces paroles.

— Alors, pourquoi diable la préférez-vous à ma fille ?

— Je vous le dirai plus tard, mon cousin ; pour le présent, au nom du ciel ! ne me contrecarrez pas, vous seriez peut-être cause d'un grand malheur !

— Eh quoi ! iriez-vous vous jeter dans l'Aveyron de désespoir ?

— On ne sait ce que je serais capable de faire !

— A votre aise alors, procureur ! Si ma sœur s'en réjouit, ce que j'ignore, ma fille n'en pleurera pas. Les choses étant ainsi, je peux vous parler franchement. La vérité est que Violette ne cédait, en vous épousant...

— Qu'à la force, articula derrière lui une voix énergique, et au respect qu'elle témoignera toujours au plus digne des pères !

Arnaldy de Monteils se retourna et vit La Garde qui,



Rifflet délivrant Marrel du pilori. Dessin de Foulquier.

malgré l'heure matinale, était déjà en costume de ville.

— Eh bonjour, mon ami, quel bon vent vous envoie si matin ?

— Je vous amène un gendre, reprit La Garde riant d'un œil et clouant de l'autre le procureur-syndic sur place.

— Ah ! diantre, et où est ce phénix ?...

— Le voici, dit La Garde.

Et il présenta gracieusement à son ami le jeune La Roque dont les joues étaient rouges comme deux bouquets de cerises.

M. Arnaldy de Monteils réfléchit quelque temps : se redressant ensuite avec la dignité d'un homme qui sent son importance et a pris son parti :

— Baron, dit-il gravement, j'agrée votre recherche : ma parole étant engagée, il m'avait été impossible de répondre à vos vœux. Libre aujourd'hui, j'y souscris avec d'autant plus de plaisir que ce n'est pas la première fois qu'il y a union et alliance entre nos deux maisons.

Les préliminaires réglés, on envoya quérir les dames. En fille obéissante, Violette se soumit sur-le-champ aux volontés de son père. La belle Isabeau fit bien un peu la moue, en disant à La Garde qu'il n'était guère généreux, et tenait maigrement parole ; mais comme son plus grand désespoir était de coiffer sainte Catherine, elle passa sur les défauts et la laideur de son futur, qui, toute sa vie (et tout le monde sait à Villefranche qu'elle fut longue), en voulut mal de mort au seigneur de La Garde.

FIN. MARY-LAFON.

L'ART ET LES ARTISTES EN FAMILLE (1).

M. BERTHELIER, DE L'OPÉRA-COMIQUE.

La vogue du *Spectacle en famille*. Le *Musée* prophète. Le Mardi gras au collége de... *Les Deux aveugles*. Confidence de mon voisin. La vie de Berthelier. Le *Roman comique*. L'Ecole normale. Bonnassieux. *Tapamore*. La route du Conservatoire. Ténor! Un duo-solo. Retard en chemin de fer. Au café-concert Contrescarpe. Bertall Mme Orfila Clapisson. Prologue d'un théâtre nouveau. Francisque et Berthelier. A l'Opéra-Comique, *Maître Pathelin*. L'artiste dans les salons.

Nous ne saurions reprendre et continuer avec plus d'à-



Berthelier dans Aignelet, de *Maître Pathelin* : « Faut que j'allions trouvais une espèce de manière d'avocat pour défendre mon bon droet. » Dessin de Stop.

propos cette histoire, à la plume et au crayon, des artistes qui appartiennent au théâtre et au public par leur talent et leur renommée, — aux salons et aux familles par leur personne et leurs relations.

Lorsque nous inaugurions ici même, il y a neuf ans, le *Spectacle en famille;* lorsque nous en signalions l'importance, comme complément d'éducation intellectuelle et mondaine ; lorsque nous citions les illustres autorités qui en ont consacré la pratique, depuis les confréries des anciens mystères jusqu'aux conservatoires et aux lycées modernes, depuis Rollin, Fénelon et du Cerceau jusqu'aux établissements-modèles des jésuites (2); lorsque

(1) Voyez, pour la série, la Table générale des vingt premiers volumes et les tables des tomes XXI à XXIV.

(2) C'est sans raison qu'on fait aux exercices dramatiques et musicaux le reproche de donner le goût du théâtre aux gens du monde et de les disposer à quitter les salons pour les planches Ils n'ont cet inconvénient que lorsqu'ils restent à l'état d'exception rare et de tentation passagère. Leur unique danger disparaît devant leurs nombreux avantages, dès qu'ils deviennent fréquents, usuels et réguliers. L'exemple des jésuites est ici péremptoire et irréfutable. Leurs colléges, si justement célèbres, sont ceux où l'on enseigne avec le plus de suite la diction et le maintien, l'action oratoire et théâtrale, la lecture à haute voix, la musique et le chant, voire la gymnastique, le tir et l'escrime.

nous appelions et prédisions la vogue croissante des exercices dramatiques et musicaux dans le monde proprement dit, — nous ne croyions certes pas être si habile ou si heureux prophète, — et voir si promptement notre exemple suivi par tous les journaux, nos leçons mises en pratique dans toutes les réunions.

Il n'est presque pas de salons en ce moment où l'on ne joue la comédie, où l'on ne chante l'opéra en famille, avec ou sans théâtre, en petit ou en grand comité.

C'est donc l'heure ou jamais de passer en revue, de montrer et d'expliquer aux amateurs les artistes qui sont à la fois les modèles et les rois du spectacle en famille.

Un des plus applaudis et des plus aimés est, sans contredit, M. Berthelier, de l'Opéra-Comique. On le recherche non-seulement à la cour des Tuileries et dans les hôtels de l'aristocratie et de la finance, mais encore dans les graves pensionnats et jusque dans les communautés d'éducation; — digne récompense de sa mesure parfaite et de sa fine distinction, même dans les charges les plus étourdissantes.

La dernière fois que nous l'avons entendu, en effet, c'était le jour du mardi gras, devant les quatre cents élèves confiés par les plus honorables familles au premier établissement religieux de Paris.

Il jouait avec M. Sainte-Foy la fameuse opérette des Bouffes: *les Deux aveugles*, musique très-jolie de M. Offenbach, paroles très-divertissantes de M. Moineaux (chez Lévy).

Scène : un pont quelconque ; sujet : deux faux aveugles se disputant une place au soleil, ou plutôt au vent.

Et quel vent! Au lever du rideau, on l'entend siffler avec violence. Patachon, portant sur l'estomac une pancarte avec ces mots : AVEUGLE DE NESSANCE, est assis sur un pliant le long du parapet ; il retire de ses lèvres un trombone dont il vient de jouer ; il essaye plusieurs fois d'éternuer et n'en peut venir à bout ; il crie enfin : — Ayez pitié d'un pauvre aveugle qui n'y voit pas clair... Gueux de vent! J'ai la figure coupée en zigzag. Buvons une petite goutte, ça me réchauffera... (*Il boit et fait claquer ses lèvres.*) Ayez pitié d'un pauvre aveugle! (*Il entr'ouvre les yeux et regarde autour de lui.*) Pas un chat! (*Il ouvre les yeux tout grands.*) Je ne m'étonne plus si je n'étrenne pas. (*Il se lève.*) V'là une heure que je m'égosille à chanter pour rien ; personne ne traverse les ponts d'un temps pareil... Ah ! j'aperçois un monsieur bien mis qui se dirige de ce côté.

Il retourne s'asseoir, prend son trombone et chante en coupant ses mots par une note de trombone :

Dans sa pau... vre vi' mâlhûreuse,
Pour l'aveugle point de bonheur;
Toujours sous... les ténèbr's affreuses
Ah ! combien qu'il a de malheur ;
Que les cha... (*note de trombone*) ritables personnes
Jett'nt une au... (*idem*) mône au mâlhûreux.
L'aveugle à qui qu'on fait l'aumône
N'est point-z-un faux nécessiteux,
N'est point-z-un faux né... (*idem*)
Un faux né... (*idem*) un faux nécessiteux.

Il est censé jouer la ritournelle sur son trombone ; à la fin, il fait des efforts pour tirer des sons de l'instrument ; il se cramponne au sol avec les pieds, s'enfle les joues, etc., etc.; le trombone se tait ; il le ferme, secoue l'eau par l'embouchure, puis le pose à terre ; alors un trombone de l'orchestre donne la note qu'aurait dû rendre celui de Patachon.

PATACHON, *tressaillant et regardant l'instrument d'un air ahuri.* Mon trombone qui joue tout seul ! V'là ce que c'est que de souffler dans un instrument, les yeux fermés; mes notes sortent un quart d'heure après... (*Criant.*) Ayez pitié d'un pauvre aveugle qui n'y voit pas clair!

GIRAFFIER, *en dehors*, *criant aussi* (Giraffier, c'est Berthelier.) : Ayez pitié d'un pauvre aveugle atteint de cécité et même privé de la lumière! (*Le vent redouble.*) Scélérat de temps! (*Il entre en scène par la gauche; il tient un pliant et une mandoline et porte sur l'estomac une pancarte avec ces mots :* AVEUGLE PAR AXIDANS.) Ayez pitié .. (*Il éternue.*) Allons, bon ! me v'là pincé... Ayez... (*Nouvel éternuement. — Le vent lui enlève son chapeau, qui passe par-dessus le parapet et disparaît.*) Ah ! bon! bien ! voilà ma cloche dans l'eau... (*Il regarde par-dessus le parapet.*) Allons, il va passer sous le bateau des blanchisseuses. (*Criant.*) Hé ! là-bas... mon chapeau... attrapez-le... Ah ! l'imbécile ! il l'a laissé passer. Me v'là sans chapeau... Ça se trouve bien, avec mon rhume de cerveau... (*Il essaye d'éternuer.*) Impossible !... (*Criant.*) Ayez pitié d'un pauvre aveugle atteint de cécité et même privé de la lumière. (*En tâtonnant, il assène un coup de bâton sur le chapeau de Patachon.*)

PATACHON. Aïe, animal ! (*Il lui flanque un coup de bâton dans les jambes. — Il se lève.*)

GIRAFFIER. Faites donc attention, imbécile !

PATACHON. Faites attention plutôt, vous ; moi je suis aveugle.

GIRAFFIER. Moi aussi.

PATACHON, *à part.* Un confrère ! que le diable lui torde le cou ! Hier encore, affligé de deux béquilles et installé sur le pont Saint-Michel, j'avais un concurrent privé d'un bras; comme il me faisait du tort, je me fais aveugle. Je viens ici, et me voilà encore un concurrent... Que la peste l'étouffe !

GIRAFFIER, *qui pendant cet aparté a placé son pliant.* Un confrère... c'est fait pour moi ; j'en avais un sur le pont Saint-Michel ; je retire de ma manche mon bras plié en deux, je m'établis aveugle, je viens ici croyant être seul de mon état, et pas du tout, en voilà un autre ! Que le diable le patafiole ! (*Il s'assied à quelques pas de Patachon.*)

PATACHON, *à part.* Il s'installe à côté de moi. (*Giraffier accorde sa mandoline.*) Il joue d'un instrument à cordes... dépêchons-nous de jouer de mon instrument avant. (*Il joue du trombone. — Giraffier joue de la mandoline; puis, étouffé sous les sons du trombone, il gratte avec rage.*)

GIRAFFIER. Ah ! c'est comme ça... tu abuses de ton cuivre .. Je vais chanter ma romance de Bélisario. (*Il chante.*)

Justinien, ce monstre odieux,
Après m'être couvert de gloire
Il m'a dépouillé de mes yeux ;
Plaignez-moi, je n'y peux plus voire.

Patachon prend un air satisfait et semble dire qu'il va chanter mieux que cela :

Sur le pré fleuri, venez, fillettes et garçons.

ENSEMBLE.

GIRAFFIER :	PATACHON :
Justinien, ce monstre, etc.	Sur le pré fleuri, etc.

Ils forment ainsi des prédicateurs, des avocats, des lecteurs habiles, des amateurs distingués dans tous les arts, et surtout des hommes du monde accomplis pour les diverses positions sociales. Et qui oserait soutenir que le système d'éducation des Jésuites produit des acteurs, des chanteurs d'opéra et des spadassins ?

Après cet ensemble assourdissant, les deux aveugles se demandent leurs noms et qualités : — Prix du Conservatoire. — Je le croyais *pris* de vin. — J'ai entendu cette voix quelque part! — Voilà une organe qui ne m'est pas étrangère ! (Ils se croisent en tâtonnant avec leurs bâtons, et se trouvent courbés et dos à dos.) — C'est un Prussien ! — C'est un Turc ! — Puis ils se racontent comment ils ont perdu la vue.

Giraffier. Attends ! je te vas coller un fagot. (*Avec volubilité.*) Né de parents Auvergnats, mais honnêtes, j'étais dans le commerce des raccommodages de parapluies, quand, entraîné par mon goût pour la botanique, je fus chargé par une Société d'apothicaires d'aller à Constantinopolitanischertudelsacfaifermaistertchernaïa...

Patachon. Dieu vous bénisse !

Giraffier. Merci !... Etudier les propriétés du bleu de Prusse et la galvanisation des paratonnerres. Jugez de ma surprise et de ma douleur ! la Bérésina était prise; les crocodiles s'avançaient en silence. L'ennemi, dans un élan de désespoir et de bravoure, digne d'un meilleur sort, enfonce le bataillon carré. Ce fut une mêlée affreuse. Dans l'eau, un mètre par-dessus la tête, pendant près de cinq mois, en vain je suppliai le jeune esclave de m'ouvrir la porte dérobée du jardin, vainement je tentai de le corrompre à force d'or ; mon chien, désolé, se répandait en aboiements plaintifs, la pauvre bête ! Quand je revins à moi, j'avais tout perdu ; les crocodiles avaient dévoré mes parapluies, mon oncle m'avait maudit. Le jeune esclave m'avait donné un tel renfoncement sur mon chapeau, qu'en le retirant je me brisai l'*écarquillage* du nez communiquant aux fibres de l'œil par la moelle *pépinière*, et j'étais aveugle, monsieur ! Oui, Patachon, j'étais aveugle !

Patachon, *à part.* Ah ! tu me fais poser !... Attends, mon bon, attends ! (*Haut.*) C'est poignant! c'est poignant ! (*Avec volubilité.*) Et moi, Giraffier, moi qui vous parle, touriste passionné pour les arts et la numismatique, après avoir dévoré cinq cent cinquante mille francs, tout mon patrimoine, pour me procurer un napoléon du règne de Cléopâtre, je m'engageai comme simple soldat dans le 14me plongeurs... à cheval ; accroché par mes éperons à un fil sous-marin, je m'avançai au-devant de la reine, avec ce calme que vous me connaissez ; vainement le Vésuve tonnait et envoyait dans les airs des flots de lave brûlante, dévorant les moissons, les bestiaux, les cabanes et les bergers ; rien ne pouvait m'intimider ; j'entrai dans le cratère béant, mon pied glissa sur une pelure de pêche, et j'allai passer par une fissure communiquant à la mer Adriatique. (*Souriant et plus lentement.*) Là, le jeune prince m'attendait ; il m'envoie un formidable coup de pied dans l'abdomen ; je me retourne, le coup porte ; les basques de mon habit étaient déchirées, le coup m'avait ravi la lumière. J'étais aveugle, Giraffier! (*Moment de silence.*) Je regardais avec une stupéfaction mêlée d'étonnement ces braves gondoliers norvégiens, à la figure franche et basanée, qui me faisaient des signes, ne connaissant pas ma langue. (*Avec désespoir.*) J'étais aveugle ! aveugle ! aveugle ! (*A part.*) Mon histoire vaut bien la tienne.

Un passant survient, — et voilà la guerre allumée ! Les deux aveugles se disputent le sou jeté sur le pont. Patachon observe et crie qu'il n'est pas marqué ! — Cartel en règle. — Vos armes, monsieur ! dit Giraffier. — Le canon ! à cent pas ! dit Patachon. — Voici ma carte : Champs-Elysées, arbre n° 19,999. — Voici la mienne : Rue des Saints-Pères. — Des cinq paires de quoi ? etc.

Autre passant ; autre lutte musicale. Les deux aveugles chantent le même boléro. — Tais-toi ! c'est mon boléro ! — Non, c'est le mien ! — Je l'ai rapporté de Séville. — Lesquelles ? — Lesquelles quoi ? — Lesquelles villes ? — Séville, quoi ! en Turquie.

> La lune brille,
> La nuit scintille,
> Suis ton Pedro,
> Dro, dro, dro, dro.

Mais le passant... passe ; et pas un sou ! Ils ont chanté pour le roi de Prusse.

Plus le râtelier est vide, plus les chevaux se battent. — Pourquoi venez-vous sur ce pont?... Vous avez le Pont-Neuf, qui est libre. — Le Pont-Neuf! Il n'y est plus ; je viens de la Vallée. — Vous venez de l'avaler ? Quel estomac !... Et ainsi de suite !!!

Alors se joue la mirobolante partie de cartes. Les deux aveugles y voient si bien qu'ils se volent réciproquement, en faisant sauter la coupe, filer la carte, tourner le roi, etc.

Giraffier. Le roi, le point et la vole, quatre !

Patachon, *se levant en colère.* Quatre, filou ! tu crois que je n'ai pas vu ton petit manége? Tu n'es qu'un malheureux ! un escroc !

Giraffier. Toi-même n'es qu'un grec ; mais je te reconnais, tu es l'homme aux béquilles du pont Saint-Michel.

Patachon. Je te reconnais aussi, tu es le manchot du même pont !

Giraffier. Mon rival !

Patachon. Mon concurrent !

Tous deux saisissent leurs pliants.

Giraffier. Ah ! canaille !

Patachon. Ah ! malotru !

Ils s'enfoncent mutuellement leurs pliants sur la tête et se bousculent.

Giraffier. Ah ! faux béquillard !

Patachon. Tiens, faux Bélisaire.

Tous deux. Quelqu'un vient !

Ils se dégagent vivement. Patachon prend par méprise la guitare, Giraffier le trombone ; tous deux reprennent à tue-tête leur refrain pendant qu'un passant traverse le pont.

> La lune brille,
> La nuit scintille, etc.

Le rideau tombe.

Il faut voir Berthelier et Sainte-Foy dans cette bouffonnerie, pour se figurer jusqu'où peut aller l'éclat de rire homérique.

Les quatre cents élèves et les bons Pères du collége de..... riaient encore à s'en tenir les côtes, lorsque mon voisin de banquette me raconta l'histoire de M. Berthelier, curieux chapitre à joindre au *Roman comique*.

En 1841, on distribuait les prix de l'école normale du village de Panissières (Loire), près de Lyon. Un enfant de onze ans, qui avait obtenu toutes les couronnes, — le fils du notaire royal de l'endroit, œil spirituel, mine gracieuse, voix fraîche et vibrante, joua le rôle du petit Nicolas dans le *Bourgeois gentilhomme* du Molière enfantin, — avec tant d'intelligence, de naturel et de gaîté, qu'un des témoins de la représentation lui annonça un brillant avenir dramatique et conseilla à sa famille de l'envoyer au Conservatoire de Paris.

Cet enfant était le jeune Berthelier. Et ce prophète était M. Bonnassieux, le grand prix de Rome, un de nos premiers sculpteurs.

Sans oublier cette prédiction, le lauréat de l'école entra,

quelques années après, chez un libraire de Lyon, qui dînait de la littérature et soupait du théâtre, — où il jouait les tyrans de mélodrame ; — honnête et digne homme d'ailleurs, que son ancien commis singe à ravir dans la chanson du *Sombre Tapamore :*

(*Parlé, avec bonhomie.*) Je suis sûr qu'en me voyant vous dites : Voilà une bonne tête, une figure de brave homme. (*D'un air farouche.*) C'est possible ! Demandez aux gamins du boulevard qui disent quand ils me voient passer : — Tiens ! c'est môsieur Tapamore, l'assassin de l'autre soir ! Ah ! le coquin ! Est-il chouette dans *Chose!* Et dans son rôle de bravo, en reçoit-il ! — On est avantageusement connu !

Tu ! tu ! tu ! tue !
A tuer je m'évertue.
Le feu, le fer, le poison,
Tout m'est bon ! bon ! bon ! bon !
Mais en somme,
Très-brave homme,
Je suis vraiment
Bon enfant !

Depuis dix ans, j'ai grandi ;
Dans le sang trempant mes manches,
Assassinant les dimanches,
Rassassinant le lundi ;
Si bien qu'à mes armes blanches
Je remettais le mardi
Des lames à tous les manches,
Pour frapper le mercredi !
Tu ! tu ! tu ! tue ! etc.

Oui, pour doter mes enfants,
Mes deux filles que j'adore,
Hélas ! il me faut encore
Assassiner bien des gens !
Et je me ris des gendarmes,
Car tous ceux que j'ai tués
Se portent comme des charmes...
Ils y sont habitués...

(*Parlé.*) Nous faisons notre domino tous les soirs.

Tu ! tu ! tu ! tue ! etc.

Berthelier quitta bientôt ce farouche patron et se mit en route pour le Conservatoire, à la façon des écoliers.

O caprice des destins et des voix ! Ce trial joyeux fut d'abord un ténor charmant. Cet homme, qui devait tant faire rire, fit pleurer au café-concert et au théâtre de Poitiers. Il joua Fernand, et avec succès, dans *la Favorite!* Il chanta le fameux duo : *O transport ! mon beau rêve éperdu,* etc. ; il chanta même un jour les deux rôles, l'homme et la femme, à lui tout seul, et voici comment :

Il avait repris le chemin du Conservatoire, c'est-à-dire le chemin de fer de Tours à Paris, — avec un billet à moitié prix, en sa qualité d'artiste. Or, qu'apprend-il à Orléans ? Qu'il faut payer place entière jusqu'à la capitale, les deux chemins ayant alors deux administrations. Payer ! c'était facile à dire, mais quand on n'a en portefeuille que son répertoire !... Notre pèlerin s'en tira avec autant d'honneur que d'esprit. Il organise une soirée à Orléans, — chante Léonor et Fernand d'une seule voix, — et gagne en deux heures... de quoi gagner Paris !

Le voilà dans la grande ville, avec vingt-trois sous dans sa poche. Que fait-il de ces vingt-trois sous ? Va-t-il dîner au *Banquet d'Anacréon ?* O vocation irrésistible ! il supprime son dîner, et achète un billet de parterre à la Porte-Saint-Martin !

S'il déjeuna le lendemain, il ne s'en souvient plus.

Mais voici ce que mon voisin tenait de bonne source.

En 1854, au café-concert Contrescarpe, dans le quartier latin, un homme d'esprit, que vous connaissez tous par son crayon, le charmant illustrateur des œuvres de Balzac, et parfois, — trop rarement, — du *Musée des Familles,* M. Bertall (puisqu'il ne faut pas l'appeler par son nom) remarqua, en prenant une demi-tasse, un jeune chanteur comique, plein de verve et de finesse, de trait naïf et d'originalité. Il apprit qu'il se nommait Francisque, et il résolut de le tirer de la foule. Il le retrouva quelques jours après dans un salon, où sa personne lui sembla aussi distinguée que son talent. Il l'attira alors dans son propre cercle, où se réunit l'élite du meilleur monde. Francisque y produisit le plus grand effet, et y reçut le premier baptême de la notoriété. Bientôt, M. Bertall le présenta dans le salon de Mme Orfila. C'était le présenter au succès et à la renommée. L'un et l'autre lui sourirent par l'oracle infaillible de l'illustre patronne des arts, — et, huit jours après, Francisque était ce qu'on appelle *lancé* à Paris.

Un excellent maître, il est vrai, avait passé par là : M. Clapisson, l'éminent compositeur, aujourd'hui membre de l'Institut. Lui aussi avait deviné l'artiste chez M. Guérin de Littau, l'avait produit chez lui-même devant M. Perrin, directeur de l'Opéra-Comique ; et, depuis plusieurs mois, lui donnait chaque jour, à six heures du matin, en hiver, ces leçons et ces conseils qui fécondent l'avenir.

Bref, après un retour filial au pays, et un stage brillant au Casino de Lyon, toujours en route... détournée vers le Conservatoire, Francisque Berthelier (car les deux ne faisaient qu'un) alla tout droit, un beau matin, s'offrir à un spirituel directeur, près d'ouvrir un nouveau théâtre. Celui-là comprit, lui aussi, Berthelier, — qui se présentait enfin sous son vrai nom ; mais, en lui proposant cent francs par mois, il le chargea, lui qui courait les cafés-concerts, de lui procurer un certain Francisque, dont il ne connaissait le talent que de réputation, mais auquel il s'engageait à donner, — sauf audition, — trois ou quatre mille francs par an. Vous jugez si Berthelier sourit dans sa fine moustache. Il promit au directeur de lui amener son ami Francisque, — et, à quelques soirs de là, un prologue digne de la scène se passa chez l'*impresario*

Berthelier, *déguisé et grimé en* Francisque, *une lettre à la main, saluant le directeur, armé de son lorgnon.* — Monsieur, je suis Francisque et voici un mot de Berthelier qui m'adresse à vous.

Le Directeur, *lisant le billet et observant le visiteur.* (*A part.*) — On ne m'avait pas trompé ; bonne tête, œil malin, geste franc et naïf, physionomie vive et mobile. Berthelier a du bon sans doute, mais celui-ci doit être excellent ! (*Haut.*) Vous désirez entrer à mon théâtre, monsieur ? On m'a dit beaucoup de bien de vous ; voyons, chantez-moi quelque chose.

Le directeur se met au piano et l'acteur dit et joue la chanson des *Gestes :* réunion de tous les effets de pantomime et de tous les jeux d'expression imaginables. Il en fait un chef-d'œuvre, un vrai tour de force... L'*impresario* est enthousiasmé, le lorgnon lui en tombe de l'œil ; bref, il engage Francisque à cent écus par mois.

— Quelle différence avec Berthelier ! s'écrie-t-il en lui-même ; celui-ci est à cent vingt-cinq pieds au-dessus !

Berthelier, *après avoir signé l'engagement :* — Je vous remercie, monsieur, et pour Francisque et pour Berthelier.

Le Directeur. Vous êtes tous deux bons amis?

Berthelier. Les meilleurs amis du monde; nous ne nous quittons jamais; à vrai dire, nous ne faisons qu'un.

Le Directeur. Alors pourquoi n'est-il pas venu avec vous? J'aurais été bien aise de comparer. En tout cas, donnez-lui des leçons; je crois qu'il en a besoin...

Berthelier. Il n'y a qu'une petite difficulté, c'est qu'il est venu avec moi, c'est que vous nous avez entendus... et engagés l'un et l'autre, car je suis en même temps Francisque et Berthelier.

Le Directeur, *s'exécutant en homme d'esprit et se félicitant comme homme d'affaires.*— Bravo! bravissimo! c'est joué, grimé et pantomimé admirablement! Puisque je n'ai pas reconnu Berthelier dans Francisque, j'ajoute les appointements du premier, comme feux, aux trois cents francs par mois du second!

On conçoit le triomphe aux Bouffes-Parisiens d'un tel artiste aux mains habiles de M. Offenbach. Berthelier attira tout Paris aux *Deux Aveugles*, à *Bataclan*, à *la Nuit blanche*, au *Violonneux*, à *Perrinette*, à *la Pleine eau*, au *Duel de Benjamin*, au *Songe d'une nuit d'été*.

Ce fut dans cette dernière pièce que MM. Auber et Adam le remarquèrent. Dès le lendemain, ils le signalèrent à M. Perrin, qui se rappela la soirée de M. Clapisson et l'engagea à l'Opéra-Comique.

Le traité ne fut pas long à rédiger.

— Combien voulez-vous?

— Sept mille deux cents francs?

— Vous les aurez, et vous débuterez dans *Maître Pathelin.*

Berthelier était tellement à la mode, à cette époque,— qu'une noble Anglaise, dit-on, voulut l'enlever... au célibat. Mon voisin prétend qu'il la guérit de sa passion avec infiniment d'esprit, en chantant et mimant un soir devant elle tout ce qu'il savait de plus extravagant, de plus supercoquentieux, de plus violemment satirique, en fait de rôles anglais, de baragouinages et d'excentricités d'outre-Manche. Le patriotisme de notre lady se révolta et délivra son cœur du servage. C'est ainsi que Lekain s'affranchissait de la coquetterie des *lionnes* de son temps.

Comment Berthelier entrerait-il dans la peau du berger Aignelet, de cet illustre type de la comédie gauloise, de ce niais madré, de ce triple Bas-Normand, qui provoque, depuis cinq siècles, en France,

> Ce rire d'autrefois, ce rire des aïeux,
> Qui jaillissait du cœur, comme un flot de vin vieux?

Comment soutiendrait-il, dans l'immortelle *farce de l'Avocat Pathelin*, — non-seulement les souvenirs de La Fontaine, de Molière et de Brueys, non-seulement les traits de gaieté sublime passés en proverbe dans notre langue, — mais encore la tradition des plus fameux artistes de la Comédie-Française?

C'était là une question de vie ou de mort, de gloire ou de honte pour le trial de vingt-cinq ans.

Tout Paris courut, ce soir-là, à l'Opéra-Comique, — et tout Paris fut subjugué, entraîné, désarmé par l'éclat de rire, au premier aspect, au premier mot, au premier geste de Berthelier, dans l'entrevue du berger voleur et du patron Josseaume.

Ce n'était pas un acteur, en effet; c'était la Normandie tout entière incarnée, physionomie, costume, pantomime et langage :

> Un homm' noir m'a r'mis c' griffonnage
> Où s' qu'on dit que, pour mon usage,

(Montrant la boutique du drapier Josseaume.)

> De ses brebis et d's'es agneaux
> J' fais des cot'lett's et des gigots...
> C'est un mensonge ben horrible!
> Car j'ons le cœur si doux, si sensible,
> Que, quand on frappe un animal,
> Ça me fait mal, ça me fait mal!

Le drapier, qui l'a cité devant le juge, s'avance et l'apostrophe :

— Ouais ! tu fais l'imbécile ; mais je te jure que tu ne tueras plus mes moutons !

— Hé ! mon doux maître, ne croyez point les médiseux...

— Ne t'ai-je pas surpris moi-même, cette nuit, tuant un de mes agneaux?

— C'était pour l'empêcher de mouri'!

— Le tuer pour l'empêcher de mourir !

— De mouri' de la clavelée..., à cause, ne vous en déplaise, que, quand ils mouriont de ce vilain mal, ils ne sont plus bons ni à bouillir ni à rôtir.

— Six vingts moutons en un mois!

— Ils gâtiont les autres, par ma fi!

— Nous verrons ça ce soir devant le juge ! Tu seras pendu, gredin, pendu haut et court!

— Le ciel vous le rende !

— Coquin ! scélérat! voleur !

— Dieu vous tienne en joie !

Josseaume, furieux, rentre chez lui, — et Aignelet prononce ce monologue célèbre :

— Il faut que j'allions trouvais une espèce de manière d'avocat pour défendre mon bon droet! C'est ça ! Ah ! les honnêtes gens ont bé d' la peine à vivre au jour d'aujourd'hui !

Avec ces simples mots, qui résument le Cotentin et la vallée d'Auge, Berthelier fit crouler la salle d'applaudissements.

Sa scène avec Pathelin l'avocat eut le même succès.

— Contre qui plaides-tu?

— Contre mon doux maître.

— Et quel est-il?

— Dame ! c'est mon doux maître.

— Tu le nommes?

— Mon doux maître.

— Un idiot..., un crétin... Voyons, conte-moi ton affaire...

— C'est donc pour vous dire, révérence parler, que mon doux maître me paye chichement mes gages, et que, pour m'indommager de ça, je faisons quelque petit commerce avec un boucher, brave et digne homme du pays... Sauf votre respect, j'empêchons les moutons de mouri' de la clavelée...

— Je comprends; tu les tues, tu les vends, et tu gardes l'argent pour toi.

— Par ma fi! c'est ce que dit mon doux maître..., à cause que l'autre nuit il m'a vu prendre un gros mouton et lui mettre tout doucement mon couteau sous la gorge. Alors mon doux maître m'en a donné, m'en a donné sur la tête avec son bâton, tant et tant, qui faudra, ben sûr, me trépaner.

— Bon ! bon ! voilà des coups qui te sauveront de la corde... Tu me payeras bien ? Tu as de l'argent?

— De bons petits jaunets dans un boursicot de cuir...

— Eh bien ! tu ne répondras autre chose au juge que le cri de tes moutons, *bée! bée! bée!* — voilà tout. Mais tu me payeras?

— Oh ! par ma fi ! allais ! marchais ! je connais la langue de mouton !

Bref, voilà les parties devant le juge. Josseaume, reconnaissant dans l'avocat Pathelin le drôle qui lui a volé six aunes de drap, s'entortille au milieu de sa double marchandise ; il réclame six aunes... de mouton, et raconte qu'on lui a égorgé... son drap la nuit ; si bien que chacun lui crie à tue-tête : — A vos moutons, plaideur ! revenez à vos moutons ! Aignelet lui donne le coup de grâce avec les *bée ! bée !* qu'il bêle à toutes les questions. Le maître avoue qu'il l'a battu. L'avocat prouve en trois points qu'il lui a fêlé la cervelle, — et le juge condamne le drapier aux dépens.

Cette scène serait l'idéal du comique, si elle n'était dépassée encore par la suivante. Lisez l'original du quinzième siècle :

Maître Pathelin s'approche d'Aignelet qu'il a sauvé, — et, le sourire aux lèvres, la main tendue, il réclame ses honoraires, les petits jaunets du boursicot. Or, le trompeur doit être trompé à son tour, et le voleur de drap puni par le voleur de moutons. C'est la haute moralité du fabliau. Donc, le berger, fidèle à la leçon de l'avocat, ne lui répond que comme il l'a fait répondre au juge.

PATHELIN.

... Viens çà, viens!

AIGNELET.

Bée !

PATHELIN.

Ta partie est retraite,
Ne dis plus : bée ; il n'y a force.
Luy ai-je baillé belle estorse,
T'ai-je point conseillé à poinct ?

AIGNELET.

Bée !

PATHELIN.

Ne dea, on ne t'orra point :
Parle hardiment, ne te chaille.

AIGNELET.

Bée !

PATHELIN.

Il est ja temps que je m'en aille.
Paye-moy !

AIGNELET

Bée !

PATHELIN.

Quel bée ? Il ne le faut plus dire.
Paye-moi bien doucement.

AIGNELET.

Bée !

PATHELIN.

Est-ce moquerie ?
Sur mon serment ! tu me payeras !
Entends-tu, si tu ne t'envoles.
Ça, argent !

AIGNELET.

Bée !

PATHELIN.

Tu te rigoles.
Comment ! n'en auray-je autre chose ?

AIGNELET.

Bée !

PATHELIN.

Maugrebleu ! n'ai-je tant vescu,
Qu'un berger, un mouton vestu,
Un vilain paillard me rigole ?

AIGNELET.

Bée !

PATHELIN.

Par saint Jean ! tu as bien raison ;
Les oysons menent les oyes paistre ;
Or cuidois estre sur tous maistre
Des trompeurs d'icy et d'ailleurs,
Et un berger des champs me passe ! (1)

Dans les fameux *bée* et dans la mystification du dénoûment, Berthelier fut réellement prodigieux et fit rire notre génération, — comme riaient nos ancêtres, dans la Grand'Salle du palais, — à la mirifique représentation de *Maistre Pathelin.*

Le Mariage extravagant, d'après Désaugiers, — et tout récemment *les Désespérés*, des mêmes auteurs que *Pathelin* (chez Michel Lévy) ont achevé de placer l'amusant trial à côté de Sainte-Foy, c'est-à-dire au premier rang des comiques parisiens. A la reprise de *Jeannot et Colin*, avec les quatre mots de son rôle de Blaise, il a eu les honneurs de la soirée.

Berthelier est aujourd'hui un des maîtres les plus savants et les plus accomplis du spectacle en famille, — dans tous les salons de Paris, comme chez les Pères du collége de...

Pour voir jusqu'où peut aller la gaieté, sans jamais sortir des convenances, il faut lui entendre dire *les Gestes, le Vieux Braconnier, les Ficelles dramatiques, C'est ma fille ! Ça m'agace*, l'air anglais du *Songe, les Jolis pantins*, publiés par Heugel, etc., etc.

Aux acteurs de nos proverbes et de nos charades, qui aspireraient à l'imiter, nous devons dire qu'il a la voix juste, fraîche et vibrante, la méthode simple et naturelle, que tout en lui, regard, physionomie et geste, est à la fois naïf et inattendu, franc et gracieux, varié, original et sympathique, — retenu et charmant jusque dans les plus grands écarts, toujours saisissant et jamais exagéré.

Ajoutons qu'avec tant de talent et de succès, il est modeste et laborieux comme à ses débuts, et l'on comprendra pourquoi tout le monde l'aime en l'applaudissant.

Ses relations continuelles avec les salons lui en ont donné la tenue, les manières et le langage. Quand il s'installe à côté du piano, on le prendrait pour un habitué de la maison, si l'on pouvait l'observer et l'écouter sans rire.

Lors du fameux congrès de Paris, Berthelier-Giraffier fut appelé à la cour et dérida toute la diplomatie des quatre nations, avec une aisance et une verve qui ont rendu son nom européen... Gare aux offres de l'Angleterre, de la Sardaigne, de l'Autriche et de la Russie !

Un témoin oculaire nous rapporte un exemple du tact et de l'esprit de cet aimable artiste.

C'était à Passy, l'an dernier, à un concert pour les pauvres. Rossini, l'illustre Rossini y assistait, — et personne n'avait en l'idée d'ajouter au programme un mor-

(1) La *Farce de Maistre Pathelin*, attribuée à Pierre Blanchet, à Villon, à Clément Marot, est une des œuvres les plus populaires de la vieille France. Elle a eu plus de cent éditions, traductions et imitations. La pièce de Brueys, quoique insuffisante, est restée à la Comédie Française; et celle de MM. de Leuven et Langlé, musique de M. Bazin, restera plus justement à l'Opéra-Comique, où MM. Couderc, Lemaire et Prilleux en ont, avec M. Berthelier, consacré le succès unanime. Livret chez Tresse, au Palais-Royal; partition, chez Escudier, rue de Choiseul.

On s'étonne et on regrette que Molière n'ait pas mis son cachet à cette farce gauloise. La Fontaine la savait par cœur et y a pris la fable : *le Renard et le Corbeau.* Elle est d'ailleurs passée presque entière dans notre langue, où tous ses types, tous ses mots, tous ses traits sont restés à l'état de proverbes. A ce titre seul, c'est un de nos plus curieux monuments littéraires.

ceau du grand homme. A minuit, arrive Berthelier, qui enlève la paille avec ses chansonnettes. Après son fameux air anglais, on lui crie : *Bis!* Rossini mêle ses bravos à ceux de la salle, mais, au lieu de dire *bis*, il demande *autre chose!* Que fait le chanteur? Il cherche dans sa tête, en une seconde, le moyen de réparer l'oubli du programme, à l'endroit du maestro. Il entonne : *C'est ma fille!* et, au milieu des noms de compositeurs qu'il lance au public, il intercale et fait ressortir avec habileté le grand nom de Rossini! La réparation fut complète et l'ovation étourdissante. L'auteur de *Guillaume Tell* en fut tellement ému, qu'il s'écria :

— Je n'oublierai de ma vie cette soirée!

— Après tout cela, demandai-je à mon voisin de banquette, Berthelier, parti de son village pour le Conservatoire de musique... est-il entré réellement au Conservatoire de musique?

— Jamais, répondit, en riant, mon voisin ; mais il est entré au Panthéon Comique, illustré par Stop, — et je vous engage à le *croquer* dans le *Musée des Familles*. Cela réjouira beaucoup, entre autres deux cent mille lecteurs les Révérends Pères et les quatre cents élèves du collége de...

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

LA REINE D'OUDE A PARIS.

Étrange destinée. Les mystères de Brahma. La malade invisible. Pleurs et sanglots. L'embaumement. Les funérailles. Curieuses cérémonies.

Lorsque nous avons publié ici (tome XXIV, page 221) la notice et le portrait de la reine d'Oude, lorsque nous avons annoncé son prochain voyage à Paris, nous étions loin de nous douter qu'elle viendrait y mourir, — et reposer au Père-Lachaise.

Etrange destinée d'une souveraine chassée du plus féerique royaume doré par le soleil, venant en marchander le prix à ses vainqueurs dans les brumes de leur capitale, près d'y rentrer elle-même en triomphe, à la suite d'une immense insurrection, et terminant tout à coup cette odyssée par une mort obscure dans un hôtel de la rue Laffitte!

Les derniers jours et les obsèques de la reine d'Oude ont composé le plus curieux spectacle de l'hiver à Paris, — et forment un chapitre plein d'intérêt à joindre à notre article de l'an dernier, — et à l'histoire pittoresque des mœurs et coutumes de l'Indoustan.

Le chroniqueur le mieux informé, M. Paul d'Ivoi, semble avoir été admis seul à l'initiation de ces mystères funèbres du brahminisme. C'est donc lui que nous consulterons et citerons de préférence dans notre récit abrégé de la mort et des funérailles de la reine d'Oude.

Sa Majesté Malka-Kachwar était venue à Paris pour y rétablir sa santé détruite par le climat de Londres. Elle occupait avec sa cour tout le premier étage de l'hôtel Papy, rue Laffitte.

Deux des jeunes princesses ont seules couché dans un lit, mais en alternant, la tête aux pieds et les pieds à la tête.

Les docteurs même appelés près de Sa Majesté hindoue, MM. Cabarrus et Rayer, premier médecin de l'empereur, n'ont pu parvenir à voir la figure de leur auguste malade avant son dernier soupir. Il faut donc s'en tenir au portrait que nous avons eu le privilége de donner à nos lecteurs.

Il est impossible, dit M. d'Ivoi, de se faire une idée de la douleur démonstrative, des cris et des sanglots qui ont éclaté autour de la reine morte.

Dans la nuit, le prince Mirza, fils de la défunte, dont nous avons donné aussi le portrait, était arrivé à l'hôtel, et il a ordonné l'embaumement solennel de sa mère.

Posé sur une planche à quatre supports, le corps a été soumis à un savonnage complet et parfumé des pieds à la tête. Les dames d'honneur se sont approchées, et chacune d'elles a versé sur la souveraine une cruche d'eau pure, avec force prières, génuflexions et signes de douleur. Le corps a ensuite été entouré de bandelettes de fine mousseline et d'un cachemire de la plus grande beauté.

La table à quatre pieds a été recouverte d'un drap de soie rouge, brodé d'or, et le corps a été ainsi exposé toute la nuit, gardé par les dames d'honneur, qui psalmodiaient quelques chants indiens. Dans la cour de l'hôtel, au pied de la fenêtre royale, un grand feu de bois avait été allumé, et tous les Indiens, rangés autour, ont passé la nuit en psalmodiant et brûlant des parfums qui se répandaient dans tout l'intérieur de l'hôtel.

Le lendemain, ont eu lieu les funérailles.

Le cortége, précédé d'un très-beau catafalque blanc constellé d'étoiles d'argent et traîné par six chevaux blancs de main, tout caparaçonnés d'étoffes frangées d'argent, le premier monté par un piqueur en selle, s'est mis en marche par la rue Laffitte et a traversé tous les boulevards jusqu'au cimetière du Père-Lachaise, à l'extrémité duquel se trouve un petit terrain séparé et enclos de murs. C'est le cimetière des Orientaux. Au milieu s'élève une mosquée d'un style byzantin.

Douze voitures fort riches complétaient le cortége; mais, entre elles et le catafalque, suivait à pied, navré de douleur, le prince Mirza-Ally-Ackhbar-Khan-Bahadore, fils de la défunte, soutenu par l'ambassadeur de la Sublime-Porte, et par le général d'Orgoni.

Quatre à cinq mille spectateurs attendaient à l'entrée du cimetière réservé; mais un certain nombre de personnes, venues dans les voitures de deuil, ont seules été admises.

Là ont eu lieu des scènes de l'intérêt le plus étrange et le plus touchant. Le corps, descendu du catafalque et recouvert de son drap d'or, a été placé en travers de la porte de la mosquée. Les prières et les chants ont commencé dans une langue qui nous est complétement inconnue, mais dont les paroles ont vivement impressionné les assistants. Pendant ces psalmodies, où le nom d'Allah a été souvent prononcé, le prince avait été dépouillé de ses chaussures, de son manteau noir brodé d'argent, de sa couronne de velours rouge et d'or surmontée d'une aigrette blanche, et, pieds nus, il s'est tenu debout, fondant en larmes, essuyant son visage avec un mouchoir,

tout le temps que ces psalmodies et ces chants ont duré.

Ensuite, un immense drap blanc a été étendu à terre; on a remis au prince sa couronne, sa chaussure et son manteau, et tous les Orientaux, lui en tête, sont venus se ranger et s'asseoir en cercle sur le tapis improvisé. Quelques personnes habillées à la française, entre autres le général d'Orgoni et plusieurs personnages de l'ambassade ottomane et russe, ont été invitées à venir prendre place sur ce tapis et s'y sont assises le chapeau sur la tête. Cette scène a duré de quinze à vingt minutes, par un froid au-dessous de zéro. Le silence le plus complet régnait partout; seulement on entendait au fond de la mosquée quelques psalmodies lugubres. Les imans qui étaient entrés dans ce lieu, où personne d'ailleurs n'a pénétré, avaient laissé leurs sandales à la porte.

C'est alors qu'on a procédé à la cérémonie de l'enterrement. Quatre longs bâtons en bois, recouverts de velours rouge, avaient été apportés; on a attaché à chacun d'eux les quatre coins d'un immense drap lamellé d'or et on a improvisé une sorte de dais qui a été placé sur la fosse ouverte. Les cordes d'or qui avaient servi à attacher les coins du drap ont été attachées à des pieux de bois fichés en terre, de manière à le maintenir comme une tente en équilibre. Le cercueil a été approché et, après beaucoup d'hésitation et de difficultés, descendu dans la tombe au moyen de cordes; car, bien que les aides des pompes funèbres fussent présents, tout a été fait par les musulmans eux-mêmes, et nul chrétien n'a mis la main au cercueil. Un autre large drap blanc a aussitôt été jeté sur la fosse béante; deux femmes qui faisaient partie de la suite, et qui jusqu'à ce moment n'avaient pas été remarquées, se sont avancées au bord de la tombe; on leur a ôté leur toque de velours, leur manteau, tous les bijoux qu'elles portaient sur elles, et elles se sont glissées sous le drap, dans le fond de la fosse, emportant avec elles une urne d'argent et un petit vase que l'on a supposé contenir des parfums. Personne n'a vu ce qu'elles ont fait dans la tombe, car le drap, toujours étendu, les a constamment dérobées aux yeux.

Le prince s'est ensuite avancé au bord de la fosse, toujours soutenu et pleurant; une dernière fois, il a regardé au fond du sépulcre par un coin du drap qui avait été relevé pour lui seul, et on l'a emporté fondant en larmes. Ç'a été la dernière cérémonie de cette histoire funèbre. Les deux femmes sont remontées, se sont habillées, ont repris leurs bijoux, et chacun des Indiens présents a commencé à jeter la pelletée de terre sur la tombe de cette majesté éteinte. Tout le monde s'est ensuite retiré silencieusement.

Une particularité très-curieuse, ajoute le chroniqueur, est celle-ci : le cercueil dans lequel a été enfermée la reine d'Oude n'est pas une bière ordinaire ; c'est une énorme caisse oblongue de deux mètres de longueur et de quatre-vingt-cinq centimètres de hauteur sur quatre-vingts centimètres de largeur. M. Everickx, l'emballeur breveté de S. M. l'impératrice, qui avait été chargé de l'exécuter, a dû recommencer deux fois son ouvrage, parce qu'il avait assemblé ses planches avec des *clous*, et qu'aucun métal, d'après les lois liturgiques du pays, ne peut entrer dans la confection des sépultures. Cette caisse a été chevillée en bois, remplie de coton, et Sa Majesté y a été placée presque assise dans le riche costume que nous avons décrit.

Il nous reste à vous raconter deux piquantes anecdotes sur cette bière et sur le prétendu luxe indien.

L'acte de décès a été inscrit à la mairie du deuxième arrondissement, sous cette formule :

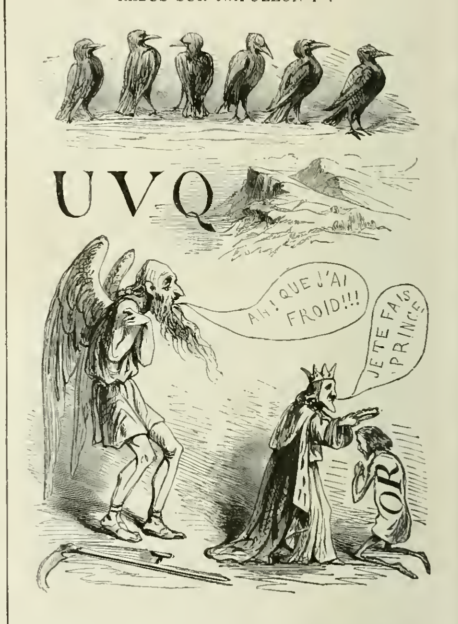
« S. M. Malka-Kachwar, reine du royaume d'Oude, décédée rue Laffitte, à l'âge de cinquante-trois ans. »

— Dieu seul est grand ! disait Massillon, devant le cercueil de Louis XIV.

N'est-ce pas le cas de répéter ce mot devant le cercueil de la reine d'Oude? P.-C.

N. B. Notre prochaine *Chronique* contiendra la *Revue des fêtes de l'hiver à Paris.*

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.



EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER DERNIER.

« Soldats ! je suis content de vous; vous avez rempli mon attente. » Paroles de Napoléon à son armée, après la victoire de Lutzen. (Sol d'age—*Su*—*i*—comte en 2 *vous* —*v*—houe—*za*—verre empli—*mon* attend-*te*.)

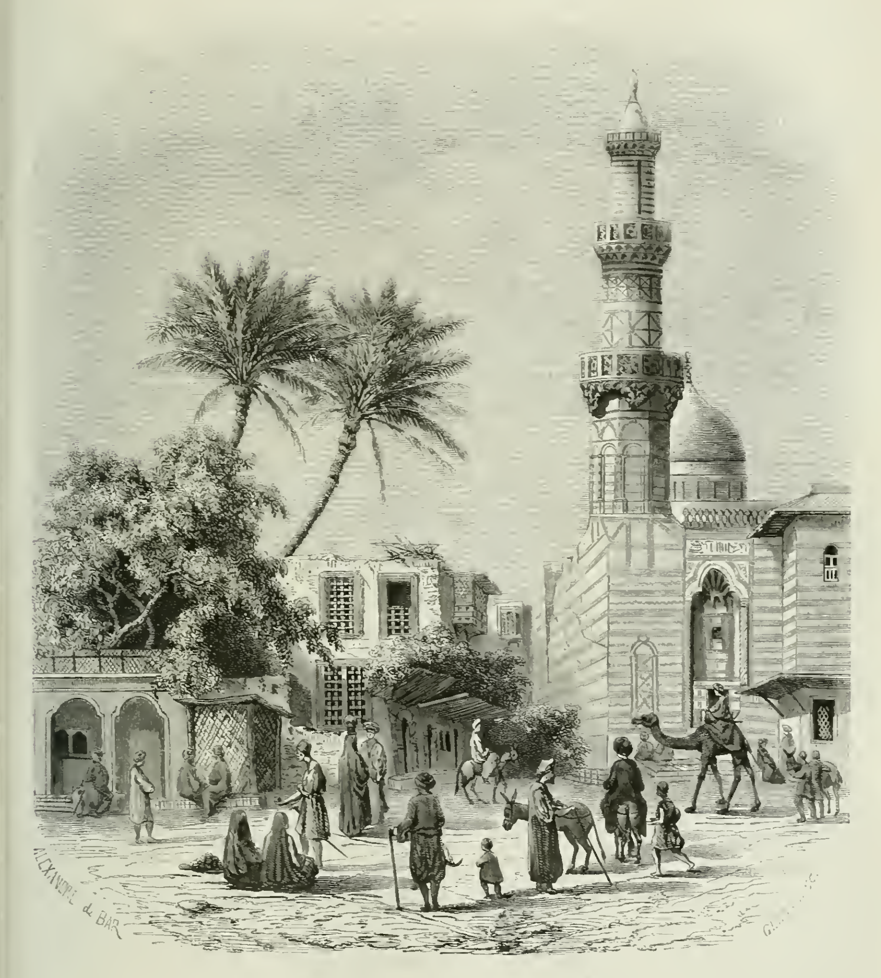
N. B. Nous publierons prochainement une seconde *Étude sur l'Inde anglaise* : Eléphants et monstres, *épisode de l'insurrection actuelle*, par M. Méry ; — et nous continuerons bientôt les *Voyages sur les chemins de fer français*, par Une Saison a Trouville, de M. Pitre-Chevalier, — et De Paris aux Pyrénées, de M. Alfred des Essarts, — avec un article spécial sur Bordeaux et les Landes.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LE COUSIN DE LA LUNE.

CHARADE DE CARNAVAL EN TROIS ACTES.



La mosquée du grand harem. Dessin de A. de Bar.

AVIS AUX ACTEURS.

Voyez, pour la simplification de la mise en scène des Proverbes-Charades, l'avis général à nos lecteurs, tome XXIII du *Musée*, note au bas de la page 378 (livraison de septembre 1856). Il va sans dire que *le Cousin de la Lune* doit être monté et joué sur le ton de la charge complète, à la façon de *l'Ours et le Pacha* et du *Tigre du Bengale.*

PERSONNAGES.

Li-Daboun, schah de Perse.	Oscar.
Osman, son capitaine.	Alfred.
Ali-Poush, son lettré.	Edmond.
André, capitaine d'un navire.	Armand.
Ouist, nègre.	Auguste.
Ahmet, jeune noble persan.	
Rose.	Camille.
Zaïda.	Anna.

La scène est en Perse pour les deux premiers actes ; à Paris pour le dernier.

— -

PREMIER ACTE. PREMIÈRE SYLLABE.

Un jardin près de la mosquée du grand harem, à Ispahan.

SCÈNE I.

ROSE, seule, relisant un billet.

« Courage! Le temps de la délivrance approche! Mais « surtout, quelle que soit la personne qui se présente à vos « yeux, pas un cri, pas un regard, trahissant l'émotion ou « la surprise; votre vie et celle d'un autre en dépendent! » D'où me peut venir cet avis? L'écriture ne m'en semble pas absolument inconnue. Ah! n'importe! de quelque part qu'il vienne, puisqu'il m'annonce la fin de mon esclavage, qu'il soit béni! (*Elle baise la lettre et la glisse dans sa robe.*)

SCÈNE II.

ZAIDA, ROSE.

Zaïda, *ne s'avançant qu'avec de grandes précautions.* La jolie Française doit rentrer vite, bien vite, dans le harem; sinon, le vilain nègre Ouist ferait son rapport au grand et illustre schah, Li-Daboun, et la jolie Française irait au fond du lac bleu avec une grosse pierre au cou!

Rose. Les horribles coutumes que celles de votre pays, Zaïda!

Zaïda. Mais non; pour la femme obéissante, la vie est douce, en notre pays : se parfumer, se parer, mâcher le délicieux bétel, tirer de la chibouque de fraîches aspirations et de doux rêves, s'étendre sur de moelleux tapis, chanter parfois et parfois danser, les bras arrondis sur nos têtes ou faisant onduler dans les airs la gaze de nos écharpes azurées; qu'y a-t-il de mieux dans les tristes contrées où se va coucher le soleil?

Rose. D'abord ce ne sont pas de tristes contrées; ensuite, les femmes de ces contrées, loin de perdre leurs jours en de molles rêveries, tiennent à honneur d'être de moitié dans les soucis de l'homme et dans ses travaux.

Zaïda. Seraient-elles toutes esclaves?

Rose. Chez nous, il n'y a point d'esclaves.

Zaïda. Point d'esclaves; pays étrange! Qui donc vous prépare les pipes et le café?

Rose. Les femmes de France ne fument point. (*A part.*) Et plût au ciel que les hommes en fissent autant!

Zaïda. Pauvres créatures!

Rose. Quant au café, les filles et les épouses le préparent fréquemment pour leurs époux et leurs pères.

Zaïda. Que de fatigue! Grâces soient rendues à Allah, qui m'a fait naître sur les bords de l'Indus et qui m'a donné ensuite pour demeure le doux harem du grand et redouté schah, Li-Daboun! Mais venez, ma Rose jolie, rentrons ensemble; je vous aime pour la grâce de votre sourire et pour les histoires singulières qui se pressent sur vos lèvres, comme les flots argentés sur le sable vermeil; aussi je ne veux pas que vous encouriez la colère du maître en transgressant plus longtemps la défense qui nous est faite de pénétrer dans ce jardin de la mosquée du harem, tant que l'astre du jour n'a pas doré les cieux de ses derniers rayons. Venez!

SCÈNE III.

LES MÊMES, OUIST.

Ouist. Trop tard!

Zaïda. Le méchant nègre nous épiait!

Ouist. Toujours!

Zaïda. Mon collier d'ambre était tombé au pied de ce platane et nous sommes descendues l'y chercher.

Ouist. Le maître ne compte pas les colliers d'ambre qu'il donne en présent à ses femmes.

Zaïda. A celui là est attaché le don de rester belle jusqu'à la dernière heure.

Ouist, *sombre.* Et jusqu'à la dernière heure, vous serez restée belle!

Zaïda. Ouist, vous ne pouvez porter contre moi de faux témoignage?

Ouist. Je ne dirai que ce que mes yeux ont vu.

Zaïda. Vous savez bien que ma tendresse pour l'illustre schah, Li-Daboun, qu'Allah garde! est inaltérable et qu'elle est profonde comme les eaux du grand Océan.

Ouist. Je dirai qu'à l'heure où le soleil est à son zénith, je vous ai trouvées, l'une et l'autre, sans voiles dans ces jardins.

Zaïda. Ouist, laisse-nous rentrer; je ne me détournerai plus de toi avec horreur; j'éprouverai même une douce satisfaction à laisser mes regards tomber sur ton front.

Ouist. La peau d'Ouist est trop rude pour que les regards, bienveillants ou cruels, arrivent jusqu'à son cœur.

Zaïda. Je te donnerai la moitié de mes perles précieuses, de mes bleus saphirs et de mes blondes topazes.

Ouist. Ouist dira cela au fils d'Allah, et le fils d'Allah dira : Zaïda est coupable, puisqu'elle voulait acheter le silence de Ouist.

Zaïda. Ouist, au nom de ta mère!

Ouist. On m'a arraché de ses bras, que je me nourrissais encore de son lait; Ouist ne connaît pas sa mère!

Zaïda. Au nom de la femme que tu as aimée!

Ouist. Ouist n'a jamais aimé.

Zaïda. Ouist!

Ouist. Suivez-moi!

Zaïda. Je t'en conjure!

Rose. Ne vous abaissez point davantage à supplier cet homme, Zaïda; je ferai connaître à Li-Daboun le généreux motif de votre désobéissance, et, si c'est du sang humain qui coule dans ses veines, il ne vous sera fait aucun mal.

Ouist. La femme aux cils blonds serait prudente de réserver pour elle-même l'éloquence de ses prières... Mais le fils d'Allah vient de ce côté, la sagesse de Salomon va parler par sa bouche.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, le schah LI-DABOUN, OSMAN.

Le schah Que vois-je?

Ouist, *après s'être prosterné.* Lumière et félicité de la

Perse, frère du soleil, parfum des roses, fils aîné d'Allah, ces deux femmes...

ROSE, *s'avançant*. Seigneur, fille libre, née dans un pays libre, d'où m'ont enlevée les pirates auxquels vous m'avez achetée, il m'arrive d'oublier fréquemment les entraves imposées ici à vos femmes ; ce matin, enivrée par les parfums qui montaient de vos jardins jusqu'à moi, attirée par ces ombrages, où l'air pur se joue et où les oiseaux chantent le soleil et la liberté, je suis descendue sans autre arrière-pensée que la naturelle envie de jouir de ces présents du ciel ; alors Zaïda, amie trop dévouée, s'est hâtée de me suivre pour me faire ressouvenir de vos ordres, et, docile, j'allais rentrer au harem sur ses pas, lorsque cet homme nous a méchamment retenues en ces lieux, nous exposant ainsi aux suites funestes de votre courroux. Je demande que votre justice s'appesantisse sur le nègre !

LI-DABOUN. Hein ! l'accusée qui devient accusatrice ! Que dites-vous de cela, Osman ?

OSMAN, *grandes moustaches*. Ce qu'il plaira à Sa Hautesse.

LI-DABOUN. Il me plaît de le trouver impertinent.

OSMAN. Je le trouve fort impertinent.

LI-DABOUN. Après tout, vu d'un certain côté, c'est néanmoins assez... drôle.

OSMAN. C'est extraordinairement drôle.

LI-DABOUN. Il faut avouer cependant que ces Françaises semblent ne douter de rien ; cela parle à un schah de Perse comme à un principicule de leur nation.

OSMAN. Cela ne comprend point la majesté d'un schah !

LI-DABOUN. Si j'envoyais celle-ci l'apprendre au fond du lac ?

OSMAN. Ce serait le moyen qu'une autre fois elle ne se rendît plus coupable d'une semblable énormité.

LI-DABOUN. Vous dites des bêtises, Osman.

OSMAN. Le grand schah, Li-Daboun, frère du soleil et fils d'Allah, ne saurait se tromper.

LI-DABOUN. D'ailleurs, il fait bon quelquefois tâter de la clémence. Que l'on soit tout oreilles ; je vais parler ! Prenant en considération l'ignorance de cette petite et le dévouement de sa compagne, nous ferons une infraction à nos lois, et, fermant l'œil de notre justice, nous tiendrons ouverte la porte du harem et ne les y regarderons point rentrer.

ROSE, *avec reconnaissance*. Seigneur !

(Zaïda s'incline très-bas, les mains croisées sur sa poitrine.)

OUIST. Le fils d'Allah est grand et sa bonté infinie ; mais veut-il demander à la femme aux yeux pâles si ce sont des versets du Coran qu'elle a tout à l'heure glissés parmi les plis de sa tunique ?

LI-DABOUN. Des versets du Coran !

ROSE, *à part*. Maudit espion ! (*Haut.*) Je ne sais ce que veut dire cet homme, seigneur.

OUIST. Une lettre était tout à l'heure dans ses mains ; elle l'a baisée avec transport et cachée dans son corsage.

ROSE. Il ment !

LI-DABOUN. Esclave, c'est toi qui mens !... Le fils d'Allah a failli être pris aux subtilités de ta langue ; tremble ! son courroux va s'appesantir sur ta compagne et sur toi !

(Douleur et terreur de Zaïda.)

ROSE. Je...

LI-DABOUN. Cette lettre !

ROSE. Seigneur...

LI-DABOUN. Cette lettre !

ROSE. Mais...

LI-DABOUN. Cette lettre, cette lettre, cette lettre !

ROSE. Eh bien, non, au fait, non, jamais !

LI-DABOUN. Quelle audace ! Osman, arrachez-la-lui.

(Osman se met en devoir d'obéir ; Rose se débat, mais, voyant que la résistance est impossible, elle prend elle-même la lettre et la jette aux pieds du capitaine ; Ouist la ramasse et la présente au schah.)

LI-DABOUN. Osman, ouvrez ce papier ; que dit-il ?

OSMAN. Ce sont des caractères étrangers, seigneur.

LI-DABOUN. Qu'on m'aille quérir mon lettré. (*Ouist frappe la terre de son front et sort en courant.*) Vous, Osman, ne perdez point des yeux ces deux femmes.

(Zaïda est accablée de douleur ; Rose la soutient ; elles forment un groupe, à gauche du spectateur, au deuxième plan. Au premier plan, à droite, le schah s'assied à l'orientale, sur un tapis qui s'y trouve, et tire de sa ceinture une longue chibouque qui y est enroulée.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, ALI-POUSH, OUIST.

(Ouist s'empresse de présenter le feu à la pipe du schah ; Ali, coiffé d'un grand bonnet, s'est profondément incliné.)

LI-DABOUN. Ali-Poush, vous que je comble de mes dons, non pas pour que vous soyez la joie de mes yeux, vous êtes pour cela trop laid, mais afin que vous résolviez tout problème qu'il me plaît de vous soumettre, et que vous me déchiffriez tout grimoire, lisez-nous ceci.

ALI, *retournant le papier en tous sens*. Ceci, seigneur ? C'est que... ceci... c'est un fragment de la langue hiéroglyphique, que choisissaient les Pharaons d'Egypte pour leurs inscriptions !

(Après avoir exprimé l'effroi, Rose ne peut s'empêcher de sourire.)

LI-DABOUN. Eh bien, traduisez-le-nous.

ALI. Certes, je suis en tout temps prêt à répondre à la haute confiance dont m'a investi Votre Sagesse ; mais cette langue hiéroglyphique a des sens divers, et, si l'on ne veut tomber dans quelque grave erreur, il faut se donner de garde de se prononcer, qu'on n'y ait songé mûrement trois mois, trois jours, trois heures, trois minutes et trois secondes.

LI-DABOUN. Mon cher lettré, vous êtes un âne ; ce n'est pas dans trois mois, trois jours et trois heures qu'il me faut la traduction de ce qu'il y a là d'écrit ; c'est à l'instant même, ou le pal !

ALI, *frémissant*. Les désirs du schah sont des lois et son serviteur est à ses ordres.

LI-DABOUN. J'écoute donc.

ALI. Sur ce papier... apporté sans doute par quelque messager céleste, dans les mains du fils d'Allah ?

LI-DABOUN. Ceci ne fait rien à l'affaire ; allez toujours.

ALI. Je vois..... Il faut que les caractères inscrits sur ce papier proviennent de quelqu'un des rouleaux prophétiques que dérobe, aux yeux des profanes, la pyramide de Chéops.

LI-DABOUN. Qu'importe !

ALI, *troublé*. Attendu que... j'y vois... oui... non... si !

LI-DABOUN. Eh bien ?

ALI, *la tête perdue*. J'y vois que le schah Li-Daboun, frère du soleil et fils d'Allah, est le plus grand monarque du monde ; que de longs jours, tissus d'or, lui sont dévolus ; que c'est pour lui que la terre s'émaille d'étoiles et que le ciel se couvre de fleurs ; je me trompe, c'est pour lui que le ciel... que la terre... que les eaux... Enfin, j'y

vois que la Perse n'a jamais eu, parmi ses schahs les plus illustres, de schah comparable au schah sous le règne duquel nous avons le bonheur de vivre...

Li-Daboun. Et sous le règne duquel vous aurez le bonheur d'en finir avec les hiéroglyphes et les inscriptions!... Le pal pour Ali-Poush, l'homme à la science menteuse, le timbre qui sonne faux, l'arbre qui s'abreuve à la source de nos libéralités et ne donne, en retour, ni fleurs ni fruits.

Ali. Seigneur, la vérité est sortie de mes lèvres.

Li-Daboun. Pour te croire, il faudrait que je n'eusse vu ni la pâleur de ton front, ni l'éclair de malice qui, alors que tu parlais, a passé dans les yeux de cette Française; il faudrait que je n'eusse point entendu le claquement d'effroi de tes dents, ni le craquement de tes vieux genoux qui, à chacune de tes paroles, se heurtaient comme on dit que se heurtent au vent les squelettes des pendus. Ou tu m'as trompé sciemment, ou ces caractères te sont inconnus; dans l'un ou l'autre cas, le pal! Osman, emmenez cet homme. (*Ali chancelle; Osman l'entraîne.*)



Li-Daboun, schah. Dessin de Bertall.

Ouist, faites venir en ces lieux l'étranger pris hier dans nos murs.

(Ouist sort; le schah fume.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, OUIST, ANDRÉ.

(Tressaillement réprimé de Rose.)

Li-Daboun, *lui montrant le billet.* Connais-tu cela?

André, *calme.* Non; mais, pour le connaître, il me suffira d'y jeter les yeux. Ce sont des caractères chinois.

(Rose ne quitte point André du regard; André reste froid et à l'aise.)

Li-Daboun. Lis.

André, *lisant.* « C'est au sein de la terre que le feu « couve; la flamme partira de l'orient et de l'occident, du « sud et du septentrion; l'Océan pouvant être le salut, il « sera bon de continuer à inspirer au grand cèdre l'hor- « reur de l'Océan. »

Li-Daboun. Ce que tu dis se trouve écrit là?

André. Si vous daignez en prendre la peine, et que vous sachiez le chinois, vos yeux le pourront constater.

Li-Daboun. Bon! Mais que signifient ces paroles? Elles semblent avoir un sens caché.

André. En effet.

Li-Daboun. Le peux-tu interpréter?

André. L'homme qui attend la mort n'aime point à détacher son regard de la tombe qui s'entr'ouvre, pour le reporter sur les intérêts de ce monde.



Le capitaine Osman. Dessin de Bertall.



Le lettré Ali-Poush. Dessin de Bertall.

Li-Daboun. Je te donne la vie, pour l'explication des choses que tu m'as lues!

André. Soit. « C'est au sein de la terre que le feu couve. » Cela ne signifierait-il point qu'au centre de la Perse, à Ispahan même, une conspiration se trame? « La flamme partira de l'orient et de l'occident, du sud et du septentrion. » Cela ne veut-il pas dire que, des quatre points cardinaux, la conspiration éclatera? Enfin, conti-

nuer à inspirer au grand cèdre l'horreur de l'Océan, attendu que l'Océan est le salut, n'est-il pas clair que, par ces paroles, il est ordonné d'employer tous les moyens et toutes les ruses pour vous retenir à Ispahan, où vous devez périr, tandis que, si vous parveniez à vous éloigner du foyer de la trahison, à gagner quelque port voisin, vous échapperiez à la mort?

Li-Daboun. Oui-dà!



Rose. Dessin de Bertall.



Zaïda. Dessin de Bertall.

André. Voilà, selon moi, le sens des caractères inscrits sur ce papier.

Li-Daboun. Qui me sera garant de ta véracité?

André. Le peu d'intérêt que j'ai à vous tromper.

Li-Daboun. Hum! — Alors, ces femmes, dans les mains desquelles un si dangereux écrit se trouve, feraient partie de la conspiration qui s'ourdit contre moi?

Zaïda. Seigneur!

Li-Daboun. Paix!

(Rose écoute avec anxiété ce que va répondre André.)

André. Oui, seigneur!

(Mouvement de Rose, réprimé par un regard d'André.)

Zaïda. Seigneur, seigneur, j'atteste Allah!

Li-Daboun, *à lui-même.* Que croire et que résoudre?... Ah bah!... (*Haut.*) Je quitterai Ispahan, mais auparavant ces deux femmes auront été retrouver mon lettré dans le royaume des ombres.

André. Ce sera justement que sévira votre rigueur.

(Zaïda pleure; stupéfaction de Rose.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, OSMAN.

Osman. Ali-Poush a vécu, seigneur!

Li-Daboun. Bon! Maintenant, Osman, procurez-vous deux sacs de dimension égale, deux cordes neuves, et deux pierres de semblable poids; vous...

(Les femmes tressaillent; Zaïda se serre contre Rose, Rose fait un pas vers André, qui la regarde sans sourciller.)



Le nègre Ouist. Dessin de Bertall.

André, *bas au schah.* Que la prudence du fils d'Allah ait l'œil ouvert! cet homme est peut-être l'un des chefs du complot, et peut-être que le signal du supplice de ces deux femmes serait celui de votre dernière heure!

Li-Daboun, *frissonnant.* Hein?

Osman. Le fils d'Allah daignera-t-il achever de m'expliquer sa volonté sacrée?

André, *bas au schah.* Admirez-vous son empressement, et ne dirait-on pas qu'il lui tarde que cent poignards soient levés sur votre tête auguste?

Li-Daboun. Brrrr!

André, *de même.* Qu'il plaise à Votre Sagesse de l'éloigner, lui et le noir; un moyen de salut, lequel est aussi un moyen de vengeance, m'est inspiré.

Li-Daboun. Osman, et vous, Ouist, rentrez au palais; il me plaît de rester seul ici, avec ces deux femmes et cet étranger.

(Osman et Ouist s'inclinent et s'éloignent.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins OUIST et OSMAN.

Li-Daboun. J'écoute!

André. Seigneur, le supplice de ces deux femmes est écrit! Il ne s'agit point de l'éluder; m'en préserve Allah! mais de l'ajourner. (*Grande attention de Rose.*) Votre sûreté exige, vous l'avez reconnu, que vous alliez, momentanément, demander à l'Océan la sécurité que ces lieux vous refusent; emmenez avec vous ces deux femmes; et du bâtiment où vous irez mettre à l'abri des méchants votre tête sacrée, ainsi que vos trésors les plus précieux...

Li-Daboun. Mes trésors! vous croyez qu'il est nécessaire?...

André. Que Votre Hautesse se munisse d'argent? Je suis d'un pays où l'homme qui se trouve sans argent est un milan sans griffes, un cadran sans aiguilles, un pantin sans ficelle; voilà pourquoi j'ai parlé dans ce sens; le fils d'Allah jugera!

Li-Daboun. Bon! après.

André. Une fois à bord de quelque navire que ce soit, les sacs, les pierres, les cordes, tout sera de saison; et le frère du soleil pourra même assister au spectacle du plongeon de ces dames, pendant qu'à terre, ses amis réduiront les traîtres à néant.

Li-Daboun. Hé! hé!

André. Ce projet sourit à Votre Hautesse?

Li-Daboun. Assez.

André. Il est d'une exécution facile.

Li-Daboun. Partons!

André. Les ombres du soir en assureraient le succès.

Li-Daboun. Soit. Du reste, vous accompagnerez mes pas. Faites de secrets préparatifs, et, dès que le soleil aura disparu à l'occident, trouvez-vous en dehors de ce mur; ces femmes et moi, nous vous y attendrons. J'aurai pris autant d'or qu'il est matériellement possible à un schah d'en porter.

Zaïda, *s'avançant.* Seigneur, partager vos destins me serait glorieux, mais la pensée que votre courroux pèse sur ma tête...

Rose, *bas et vite.* Chut! Je devine tout; nous marchons non à la mort, mais à la liberté!

Li-Daboun. Hein! qui donne aux condamnées cette audace d'élever la voix devant nous? (*A André.*) L'heure passe; voici un anneau qui protégera vos pas, hâtez-vous, et prenez des provisions de bouche!

DEUXIÈME ACTE. SECONDE SYLLABE.

La scène se passe en rade dans le trois-mâts d'André. Le théâtre représente un petit salon, avec table et siéges fixés au plancher. Portes latérales.

SCÈNE Ire.

ANDRÉ, ROSE.

André. Enfin, il m'est possible de t'embrasser!

Rose. Cher frère!

André. J'ai enfermé le schah dans ma cabine; nous pouvons causer.

Rose. Quelle entreprise hardie que la tienne, André! Je frémis à l'idée des dangers que tu as courus!

André. Bah! escapade de mousse! chercher les moyens de pénétrer jusqu'à toi, et, pour cela, me laisser prendre par les sbires du cousin de la lune; ce n'était que l'*a-b-c* de mon rôle.

Rose. Tu risquais ta vie!

André. J'avais confiance en mon étoile. Ce n'était pas pour rien que la Providence avait permis que mon navire arrivât à Marseille, peu après que s'en était enfui ton audacieux ravisseur; ce n'était pas pour rien que j'avais pu suivre sa trace, à travers la mer Atlantique et le grand Océan, ne le gagnant point de vitesse, il est vrai, mais le tenant toujours au bout de ma lunette; ce n'était pas pour rien, enfin, que j'avais pu mouiller dans cette rade inhospitalière, où, d'habitude, les étrangers sont priés, non poliment, de virer de bord, et que j'étais parvenu à endormir la vigilance des gardes-côtes, obtenant qu'ils détournassent les yeux du point où *l'Armorique* s'asseyait tranquillement sur ses ancres; toutes ces chances devaient forcément aboutir à la pilule métaphorique que cet imbécile de schah s'est laissé administrer, et, par conséquent, à ta liberté.

Rose. Mais, à présent, cher André, quelle va être ta conduite?

André. Simple; partir ce matin, à l'heure de la brise.

Rose. Et le schah?

André. Nous lui procurons un voyage d'agrément.

Rose. Tu veux?...

André. Cela lui fera passer le goût du fruit défendu.

Rose. Une fois en France, que deviendra-t-il?

André. Négociant en pastilles du sérail. Je consacrerai une partie de son or à lui élever une splendide échoppe, sur le boulevard du Crime, à Paris; le reste servira à équiper un croiseur, avec mission de courir sus à tout pirate.

Rose. Pauvre schah!

André. Plains-le!

Rose. Et pauvre Zaïda!

André. Elle ne te quittera point; nous la traiterons en sœur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ZAIDA.

Zaïda, *accourant.* Un grand bruit se fait entendre, là où s'est retirée Sa Hautesse.

André. Le schah aurait-il soif?

Rose. Soif de notre supplice!

André. Cela l'affriandait; il faut que nous lui expliquions l'état des choses; je vous l'amène.

SCÈNE III.

ROSE, ZAIDA.

Zaïda. La jolie Française me mettra-t-elle au fait de ce qui se passe? Me dira-t-elle si je dois chanter les versets de la mort ou ceux de l'allégresse? Hier, nous quittons Ispahan sur des chevaux rapides; descendues de nos chevaux, on nous entraîne dans un frêle esquif, que cent fois les vagues menacent d'engloutir; de l'esquif, on nous fait passer sur ce bâtiment, auquel il ne manque que des jardins pour ressembler à un palais, et où devait luire notre dernier soleil. A chaque heure qui s'écoule, je m'attends à mourir; je cherche autour de moi les gardes farouches; je cherche l'épouvantable sac et les horribles cordes: je ne rencontre que de bienveillantes figures; je suis libre, et c'est le fils d'Allah qui est prisonnier!

Rose. Vous plaignez-vous de ces changements du sort?

Zaïda. Non, si aucune atteinte n'est portée à la vie du fils d'Allah, et si la liberté lui doit être rendue.

Rose. Rassurez-vous et bénissez Dieu !

Zaïda. Ainsi, cet étranger que vous nommez André ?...

Rose. Est le souverain maître de ce navire. Nous ne sommes plus en Perse, terre de sacs et de cordes ; nous sommes en France, pays de la justice et des lois !

Zaïda. Et ?...

Rose. Et vous allez pour jamais dire adieu au harem.

Zaïda, *stupéfaite*. Allah !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANDRÉ, LI-DABOUN.

Li-Daboun, *à André*. Chien, pourquoi cette porte fermée ? Pourquoi n'a-t-on pas répondu à mon premier appel ?

André. Schah, soyez plus poli, ou j'use de représailles.

Li-Daboun. Qu'entends-je ! Misérable, oublies-tu que c'est au fils d'Allah que tu parles ?

André. Nous sommes tous les fils d'Allah, et devant sa puissance les créatures ne diffèrent que par leur plus ou moins de vertu ; trouvez-vous que votre place soit dans la chambre ou sur le gaillard d'avant, au premier ou bien au dernier degré de l'échelle ?

Li-Daboun. Je trouve qu'il faut un conducteur à ces femmes pour les guider au fond de l'Océan, et que c'est à toi qu'appartient cet honneur. Holà !

André. Vous appelez en vain.

Li-Daboun. Ne suis je pas ici sur un bâtiment à moi, au milieu de mes sujets fidèles ?

André. Vous êtes sur un bâtiment français, dont le capitaine est devant vous.

Li-Daboun. Terre et ciel !

André. Shah Li-Daboun, en votre nom, l'on s'est servi de la ruse pour enlever une jeune fille à sa mère et à sa patrie, et chaque jour, en votre nom, pour satisfaire aux besoins de votre oisiveté, de semblables crimes se commettent ; l'heure est venue d'en porter la peine !

Li-Daboun. Que dit-il ?

André. Que vous allez pour jamais perdre ces côtes de vue ; que vous n'avez plus de royaume ; que vous êtes à ma discrétion.

Li-Daboun. Tu mens par ta gorge de maudit !

André. Un signe de moi, et vous êtes lié de cordes et jeté dans un noir cachot !

Zaïda, *s'avançant*. Vous ne ferez pas cela, seigneur !

André. Je ne veux point que meure le pécheur, mais qu'il se soumette et se taise.

Li-Daboun. Ce qui se passe est certainement un affreux cauchemar !

André. C'est le jour de la justice qui se lève ! Schah Li-Daboun, tournez les yeux de ce côté : là, sont de généreuses terres qui, sous votre oppression, sont restées incultes ; des peuples sans nombre, que votre oppression a maintenus dans l'ignorance et l'abaissement ; vous avez fermé les yeux sur les nobles exemples que vous ont légués quelques-uns de vos aïeux, et n'avez marché que dans les voies de la mollesse et de l'égoïsme. Votre couronne va passer en d'autres mains ; je suis l'instrument de la colère céleste, et je vous condamne, pour le restant de vos jours, au travail et à l'obscurité !

(Li-Daboun tombe assis et accablé.)

Zaïda. Seigneur, seigneur ! vous rétracterez cet arrêt terrible !... Et puis, de quel droit vous instituer son juge ?

André. Du droit du plus fort.

Zaïda. C'est un droit contestable, si j'ai bien compris vos paroles.

André. La modération et l'équité le consacrent.

Zaïda. Est-il invoqué par les grands cœurs ?

André. Eh ! mais...

Zaïda. Seigneur, une fille de votre nation avait été ravie à ses foyers ; mais la porte de sa maison peut se rouvrir ; la voilà libre d'y rentrer. Punirez-vous le crime par le crime ? Pour venger l'une, enlèverez-vous l'autre ? M'enlèverez-vous à la contrée que j'aime et aux coutumes qui me sont chères ?

André. Si vous ne faites point de cas de la liberté, si vous méconnaissez le bienfait qui vient à vous, parlez, madame ; une chaloupe va être mise à vos ordres.

Zaïda. Le fils d'Allah y descendra-t-il avec moi ?

André. Le fils d'Allah vendra des pastilles d'Orient, fabriquées à Paris, aux merveilleuses de nos faubourgs.

Zaïda. C'est votre dernier mot, seigneur ?

André. C'est mon dernier mot.

Zaïda. Alors je m'attache à ses pas !

André. Ce dévouement...

Zaïda. Je mourrai sous votre ciel brumeux, mais je mourrai fidèle au malheur.

Rose. André, je te demande la liberté du schah.

André. De cet instigateur du mal ?

Rose. Ce n'est pas sa faute si les saines lumières n'ont jamais éclairé son esprit.

André. C'est du moins une raison pour que ses sujets soient débarrassés d'un tel schah.

Rose. Celui qu'ils éliront vaudra peut-être moins encore.

André. Ta clémence m'étonne.

Rose. Tu ne demandais que ma liberté ; grâce à toi, elle nous est acquise. Laissons la vengeance aux cœurs ulcérés ; que cet homme soit libre ; sa vue me gâterait les joies de ma délivrance.

Zaïda. La jolie Française a des paroles plus douces que les notes perlées du bengali !

Rose. Cette faveur est la première que je te demande, André !

André. Le frère du soleil eût été curieux à voir pourtant, distribuant aux gamins sa marchandise à un sou.

Rose. André, le vent fraîchit dans la rade ; les vagues murmurent sourdement la chanson du départ ; fais conduire à terre l'aimable Zaïda et son schah.

Zaïda. Ah ! seigneur, il n'y aura point de bénédictions que je n'appelle sur votre tête !

Rose. Mon frère !

Zaïda. Seigneur !

André. Allons, quoi qu'il m'en coûte, que votre volonté soit faite !

Rose et Zaïda. Merci !

André. Schah Li-Daboun, à la prière de ces deux jeunes femmes, condamnées par vous à la mort, votre liberté vous est rendue. Il n'y a contre vous aucune espèce de conspiration : la lettre chinoise était une lettre française. Vous pouvez retourner à Ispahan en toute sécurité ; suivez-moi, et puissiez-vous ne pas abuser du pouvoir que je vous restitue !

Rose. Et vous, chère Zaïda, puissiez-vous ne pas regretter de n'avoir point laissé briser vos chaînes !

Zaïda. Le palmier doit vivre et mourir sur le sol où il est né !

(Les deux jeunes femmes se tiennent embrassées ; Li-Daboun est debout et va suivre André ; la toile baisse.)

TROISIÈME ACTE. LE MOT ENTIER.

Le théâtre représente un petit salon, où sont épars quelques-uns des costumes des rôles précédents.

SCÈNE Ire.

OSCAR, ALFRED, EDMOND, ARMAND, AUGUSTE, CAMILLE, ANNA.

(Les uns en costume, les autres à demi-déshabillés.)

Oscar. Ça, notre charade n'a pas trop mal été ; j'étais beau, n'est-il pas vrai, dans ma robe du cousin de la lune ?

Alfred. Et moi, avec mes farouches moustaches !

Armand. Eh bien, et moi donc, sous mon joli costume de marin !

Auguste. Quant à moi, je suis sûr que mon masque noir a fait peur aux petites filles, et que les dames nerveuses en auront été émues.

Camille. N'ai-je pas débité mon rôle un peu vite ?

Anna. Et moi le mien avec trop de lenteur ?

Oscar. Non ; chacune de vous a gardé la physionomie de son personnage ; les femmes du harem ne peuvent s'exprimer avec la volubilité des femmes de Paris. — M'avez-vous trouvé assez majestueux ?

Alfred. Au superlatif. — Ai-je paru assez stupidement servile ?

Edmond, *avec intention*. Il n'y avait rien au delà.

Camille. Anna, votre costume était charmant.

Anna. Ma tante m'avait prêté un thibet véritable ; mais le vôtre, chère Camille, ne laissait rien à désirer.



André condamnant Li-Daboun à vendre des pastilles. Acte II, scène iv. Dessin de Bertall.

Armand. Au salon, nos noms doivent être dans toutes les bouches.

Auguste. Ce n'est pas douteux.

Oscar. Je vais me glisser adroitement parmi les groupes, et surprendre ce qui s'y dit.

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins OSCAR.

Alfred. Oscar s'imagine faire une moisson de lauriers ; gare aux couleuvres !

Auguste. Il s'est trouvé majestueux ; il n'était que lourd.

Armand. Ce qui ne l'empêchera pas de s'adjuger la dose entière du succès ! Voyons donc ce qui en est, je reviendrai vous en faire part.

SCÈNE III.

CAMILLE, ANNA, AUGUSTE, EDMOND, ALFRED.

Auguste. Cette dose entière du succès, Armand ne l'avoue pas, mais, dans son âme et conscience, il croit ingénument que c'est à lui qu'elle est due.

Edmond. Ce n'est ni à lui, ni à Oscar.

Camille et Anna. A qui donc ?

Edmond. A mon bonnet !

Camille. Ah ! bah !

Edmond. Ma parole, tous tant que vous êtes, je vous admire ; la robe d'Oscar, vos moustaches, Alfred, et toi, Auguste, ton masque noir, vous ont brouillé la cervelle ; chacun de vous ne voit que soi, et est bouffi de son im-

portance, au point d'en crever, comme la grenouille de la fable.

CAMILLE. Tandis que, véritablement, si nous avons amusé nos indulgents amis, il me semble que le mérite en revient...

EDMOND. A mon bonnet, mademoiselle ; oui, à mon bonnet ! Lorsque nous avons paru, mon bonnet et moi, n'avez-vous pas entendu ces exclamations étouffées qui sortaient de toutes les bouches, et ces petits rires argentins qui dansaient sur toutes les lèvres ? N'avez-vous pas vu que tous les yeux se braquaient sur nous ? Qu'il est étrange ! disaient les uns. Qu'il est pointu ! disaient les autres. Comment le peut-on maintenir en équilibre, se demandaient les troisièmes ? Il va heurter le lustre ; il va prendre feu aux bougies ; jamais on ne vit bonnet pareil ; c'est un bonnet phénoménal ; ce bonnet fera envie aux artistes des théâtres impériaux ; je demanderai à le photographier ; je le moulerai ; c'est un bonnet qui en dit long ! il renferme plus de malice qu'il n'a de capacité. Enfin, à l'aspect de mon bonnet, le succès, jusqu'alors indécis, est devenu certain.



Ahmet et les acteurs de la charade. Acte III. Scène v. Dessin de M. Bertall.

ALFRED. C'est un peu fort !

ANNA. Alfred réclame pour ses moustaches.

ALFRED. Mon esprit de justice se soulève contre des prétentions... outrecuidantes.

EDMOND. Hein ?

ALFRED. Je maintiens le mot.

EDMOND. Monsieur !

CAMILLE. Messieurs, à quoi pensez-vous ? Si Mme de Kélac vous entendait, elle qui met avec tant de grâce son hôtel et ses armoires à notre disposition, je suis sûre qu'il nous faudrait renoncer à jouer jamais proverbes, comédies ou charades !

AUGUSTE. D'ailleurs, il est un moyen de savoir au juste l'opinion de notre public ; suivons l'exemple de ces messieurs, glissons-nous au salon.

ANNA. Inutile ; eux-mêmes reviennent de ce côté.

CAMILLE, *bas à Anna.* Ils diront tout ce qu'ils voudront ; néanmoins, sans nous !...

ANNA, *de même.* Evidemment, mais ils ne l'avoueraient pas.

CAMILLE, *de même.* On parle de la vanité des femmes !

ANNA, *de même*. Ma chère, je découvre tous les jours que celle des hommes est insatiable et incommensurable !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, OSCAR, ARMAND.

(Oscar et Armand rentrent, l'oreille basse.)

ALFRED, EDMOND, AUGUSTE. Eh bien ?

OSCAR. Des gens sans goût !

ARMAND. Prenez donc la peine d'apprendre par cœur des cinq cents lignes, de les répéter le matin, huit jours durant, devant votre glace, et, le soir, devant votre valet de chambre !...

OSCAR. De vous pénétrer d'une situation, de vous composer un visage !...

ARMAND. De suivre tous les marins que vous rencontrez dans les rues, afin de surprendre et de vous approprier leurs plus fugitives allures !...

CAMILLE, *feinte commisération*. Ce n'est pas à vous que la palme a été adjugée ?

OSCAR. Si ce n'était que cela !

EDMOND. Eh ! quoi donc ? (*A part.*) Je suis sûr que mon bonnet était dans toutes les bouches !

ARMAND. Pas même la plus insignifiante critique !

ANNA. Des critiques ! Etaient-ce donc des critiques que vous alliez chercher ?

ARMAND. A défaut de louanges, la critique est, du moins, une preuve que l'on préoccupe les esprits.

EDMOND. Et la critique même vous a fait défaut ?

OSCAR. Mon cher, cet air avantageux vous sied mal ; si, au salon, on ne songe point à nous, on ne s'y occupe pas de vous davantage ; pièce, acteurs, costumes, décors, tout a été, trouve-t-on, suffisamment applaudi ; et, dès lors, les têtes se sont tournées vers d'autres idées ; d'un bout du salon à l'autre, les paroles qui s'échangent sont des invitations à danser ; (*avec amertume*) la charade a vécu, vive le bal !

CAMILLE. Chut !

AUGUSTE. Qu'est-ce que ce bruit ?

AHMET, *du salon*. Il faut que j'entre ; il le faut ; je tiens à les convaincre d'erreur !

SCÈNE V ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, AHMET (prononcez AKMET) ; celui-ci porte un volume in-folio. Costume splendide.

(Stupéfaction des acteurs en scène.)

OSCAR. Monsieur, j'aurai l'honneur de vous faire observer...

AHMET. Que pénétrer ainsi dans le cénacle est fort impertinent, peut-être ? Je le sais, et j'en fais mes excuses à ces dames ; mais il s'agit ici de bien plus que d'un manque de convenance ; il s'agit de calomnies, d'atteintes graves à la dignité de choses respectables, et je viens, messieurs, vous demander une rétractation authentique !

EDMOND. Des calomnies ?

ALFRED. Des atteintes à la dignité de quelque chose ou de quelqu'un ?

OSCAR. Nous ne vous comprenons point, monsieur, vous le voyez ; ayez donc l'obligeance de vous expliquer.

AHMET. Je suis Ahmet-Ben-Abassoum !...

ANNA, *avançant un siége*. Seigneur Ahmet-Ben-Abassoum, veuillez prendre la peine de vous asseoir.

AHMET, *geste de refus*. Je vous suis obligé, madame. (*Continuant.*) Cousin, au quatorzième degré, de Sa Hautesse le schah, actuellement régnant en Perse.

AUGUSTE. Recevez-en nos félicitations, seigneur.

AHMET. Vos félicitations ont quelque chose d'ironique dont la raison m'échappe, monsieur.

CAMILLE, *bas à Anna*. Le petit schah montre la griffe.

ANNA, *bas à Camille*. Mais où veut-il en venir ?

OSCAR, *sérieux*. Nous vous écoutons, monsieur.

AHMET. Lorsque des amis obligeants m'ont amené ce soir dans ce palais, j'y suis entré, le cœur épanoui et la douce lumière de la satisfaction dans les yeux, ne m'attendant point à y rougir, non pour mon compte, mais pour le compte de ceux qui comprennent si mal les saintes obligations de l'hospitalité, qu'en face de l'étranger qu'ils ont accueilli sous leur toit, ils raillent et foulent aux pieds ce qu'il tient pour cher et sacré ! (*Tout le monde se regarde avec étonnement.*) Comme dans vos pays d'Occident, le témoignage d'un homme a souvent besoin d'être appuyé de documents irréfutables, dès que votre rideau a été baissé, je me suis fait conduire chez moi, j'y ai pris ce précis historique de la Perse ancienne et moderne, et je vous l'apporte afin de vous convaincre, pièces en mains, que, grâces en soient rendues à Allah ! depuis des années plus nombreuses que les grains de tout un champ d'épis, la Perse n'a jamais eu, parmi ses souverains, de tyrans imbéciles comme votre Li-Daboun, pas plus que, parmi ses lettrés, d'ignorants semblables à votre Ali-Poush ! Voyez plutôt !

(Il ouvre son in-folio ; nouveaux regards d'étonnement, puis, les rires, contenus d'abord, éclatent.)

AHMET. Je ne me croyais pas le don d'être plaisant à ce point !

EDMOND, *riant*. Mais, monsieur !...

AUGUSTE. Mais, cher monsieur !...

AHMET, *très-froid*. Chez vous, rire, est-ce donc s'expliquer ?

OSCAR. Que voulez-vous qu'on fasse devant une méprise aussi étrange ?

AHMET. Je ne puis révoquer en doute le témoignage de mes oreilles et de mes yeux !

OSCAR, *avec une solennité comique*. Y a-t-il longtemps que vous êtes en France, monsieur ?

AHMET. Trop, puisqu'en ce jour je sens décroître mon estime pour une nation que j'aimais.

CAMILLE, *aimable*. Permettez-nous d'espérer que vous reviendrez sur ce point.

ANNA, *de même*. Ce que vous avez vu n'était qu'un jeu ; cela ne touche en rien à la haute opinion que l'on professe ici pour les schahs passés ou présents.

AHMET. Cette haute opinion, permettez-moi de la révoquer en doute ; on ne s'attaque point à ce qu'on vénère.

OSCAR. Monsieur, n'allez-vous jamais au théâtre ?

AHMET. Pardon, je vais à l'Opéra lorsqu'on y danse ; mais quel rapport ?...

OSCAR, *de plus en plus solennel et comique*. Si vous aviez un peu plus fréquenté les théâtres, monsieur, vous sauriez qu'en même temps que certains d'entre eux sont des écoles de mœurs, d'autres sont des endroits privilégiés, où l'honnête plaisanterie a élu domicile, et où l'on peut dire et faire cent choses qui ne tirent à conséquence ni pour ceux qui les disent, ni pour ceux qui les écoutent ; le nôtre, si tant est qu'il mérite ce titre, est de ces derniers ; Li-Daboun est un tyran et un idiot ; Ali-Poush est un âne ; cependant vous êtes le seul, j'en suis assuré, qui ayez vu là-dedans des allusions dont la Perse, de quelque époque que ce soit, se puisse offenser.

AHMET. Cependant, monsieur !...

OSCAR. Monsieur, nous honorons tout ce qui est honorable, et votre extrême susceptibilité vous acquiert notre estime ; cependant la pousser plus loin serait dépourvu de raison, permettez-moi de vous le dire ; quand nos usages vous seront devenus plus familiers, vous comprendrez que ce soir, par exemple, nous avons obéi à de tyranniques syllabes, lesquelles nous ont conduits en Perse, comme elles auraient pu nous conduire en Chine, au Japon, à Saint-Malo ou à Nanterre.

AHMET. Alors, monsieur, vous allez vous rétracter?

EDMOND, *bas à Alfred*. C'est agréable de parler le français à un Persan ; il saisit tout de suite !

OSCAR, *à Ahmet*. Oui, monsieur, oui, nous allons nous rétracter... dans la salle du bal, en polkant et en mazurkant; nous prenons tous l'engagement solennel : les messieurs, de dire à leurs danseuses, les dames à leurs danseurs, qu'Ali-Poush et Li-Daboun sont des êtres fictifs, et que, — charade à part, — les souverains et les savants de la Perse, comme les souverains et les savants de partout, ont droit à nos respects.

AHMET. Je ne sais !...

CAMILLE. Allons, monsieur, allons, cela vous doit suffire ; laissez là cet in-folio et permettez-moi de vous demander votre main pour me rendre au salon.

ANNA, *aux jeunes gens*. Voilà un succès sur lequel vous ne comptiez pas !

EDMOND. Et qui ne peut que nous flatter !

ALFRED. Au bal ! au bal !

(Il prend la main d'Anna; tous sortent sur une joyeuse musique. Le bal commence.)

ADAM-BOISGONTIER.

FIN.

(*Le mot de la charade au prochain numéro.*)

REVUE LITTÉRAIRE.

MIGNON, LÉGENDE

Dédiée à M. Étienne Catalan par J.-T. de Saint-Germain (1).

Il y avait une fois une jeune fille sans mère, élevée aux Augustines de Saint-Germain-en-Laye. Elle était si jolie de visage et si charmante de caractère que, d'une seule voix, ses compagnes l'avaient appelée Mignon. Comment elle justifiait ce nom gracieux? demandez-le à M. J. T. de Saint-Germain, qui vient d'ajouter cette légende exquise à celles de *l'Épingle* et de *l'Art d'être malheureux*.

Un des chefs-d'œuvre du cœur de Mignon, ce fut de choisir, entre les pensionnaires du couvent, la plus chétive et la plus misérable, la pauvre Graziella, de l'adopter pour fille et de développer, à force de caresses et de soins, cette nature engourdie par l'abandon.

Graziella, fille d'un grand sculpteur, avait dans sa tête le germe de l'art. Ce germe apparut un jour chez l'enfant, à travers les ombres de l'idiotisme. Ecoutez l'histoire de ce prodige ; elle est ravissante de simplicité.

LE GÉNIE DE L'ART.

Nous sommes dans le préau de la récréation. Voici Mignon, grandie et embellie, — et voici Graziella sur les pas de sa *petite mère*. Mais quel heureux changement ! il ne lui manque plus que la parole. Est-ce donc encore Mignon qui a fait ce miracle? Oui, Mignon a triomphé de cette apathie, a deviné un goût, une passion à Graziella, a ouvert une voie à cette intelligence; le cœur est un si habile maître !

Mignon, qui avait pris au sérieux ses fonctions de mère, surveillait les devoirs de Graziella.

Quel joli groupe tout naturel et naïf : le sérieux de la grande fille, l'air mutin de l'enfant, un baiser de temps en temps servant d'intermède à un précepte. L'artiste qui les aurait surprises ainsi aurait pris ses crayons pour en garder le souvenir.

Mais Mignon était quelquefois fâchée, oui, bien fâchée. Elle avait accoutumé Graziella à prendre soin de sa tenue, à ne plus salir ses mains et son visage, et remarquait quelques progrès dans sa petite révoltée. Or, un jour Graziella se mit à écrire avec des mains couvertes d'une terre jaunâtre, et, comme elle avait touché à sa figure, elle avait le front et les joues bariolés de lignes jaunes ; elle était vraiment effrayante, et la pauvre Mignon était découragée.

— Mon enfant, lui dit-elle, bien sûr, vous n'aimez plus votre mère. Vous voilà aussi mal arrangée que le jour où je vous ai trouvée au pied du grand platane, les mains dans la terre. Votre robe en est encore couverte, et si vous pouviez voir votre figure ! Allez, vous ne m'aimez plus.

Graziella, tout affligée, se mit à genoux pour demander pardon. Puis elle parut avoir une nouvelle idée, posa un doigt sur ses lèvres et sortit en courant.

Mignon ne comprenait rien à son absence, quand elle la vit revenir avec précaution, portant un petit panier d'où elle tira diverses figures, modelées dans une terre grossière. On y distinguait une religieuse se promenant en tenant un livre dans lequel elle lisait avec attention. Dans un autre personnage, on ne pouvait méconnaître la vieille tourière à la taille contournée et à la figure rébarbative qui comptait son trousseau de clefs.

Et puis Graziella prit avec respect un petit sujet qui représentait une femme couchée et un petit enfant priant à genoux près d'elle, et elle regarda Mignon en disant tristement : *Mère!*

Et puis... et puis elle fit un signe de la main, comme pour annoncer quelque chose de plus lugubre, et elle tira encore du panier un autre objet. Il représentait un tertre de gazon avec quelques buissons de cyprès finement étudiés ; le tertre était surmonté de deux petites croix, et Graziella, prenant la main de Mignon, lui fit lire au bas du socle cette inscription : *A mon père, à ma mère !* et l'enfant courageuse se retenait de pleurer.

— Pauvre enfant ! pauvre petite ! dit Mignon ; c'est toi qui as fait, qui as pensé tout cela ! Et qui t'a appris? comment as-tu fait?

(1) Auteur de *l'Épingle* et de *l'Art d'être malheureux*. 2e édition, 1 vol. gr. in-18. 1 fr. Chez J. Tardieu, rue de Tournon, 13.

Graziella se releva et montra son front avec fierté, puis mit sa main sur son cœur avec tristesse; puis, fouillant encore au fond de son cher panier, elle en tira comme un trésor un petit tas de terre brune et humide qu'elle tenait précieusement sur sa poitrine en se salissant plus que jamais.

Oui, c'était bien le désir secret, le goût passionné de l'art qui occupait cette jeune intelligence qu'on croyait éteinte; c'était le besoin d'imiter le travail de son père qui avait captivé, absorbé tous ses instincts; c'était comme un culte caché rendu au foyer éteint!

Mignon était trop heureuse. Elle releva Graziella et l'embrassa avec tendresse sans s'occuper de ses mains terreuses et de sa figure barbouillée.

— Chère enfant, lui dit-elle tout émue, tu l'aimais bien ton bon père? et moi aussi j'ai tout perdu, tout! Nous sommes deux abandonnées; nous devons bien nous aimer. C'est pour penser toujours à lui, n'est-ce pas, chère petite, que de ta main inexpérimentée tu as voulu essayer ce que tu lui voyais faire? Quelle bonne inspiration! Il faut prendre courage, je t'aiderai. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt, méchante?

Et puis elle l'embrassait encore; puis elle examinait avec plus d'attention les petites figures qui étaient devant elle, et elle restait étonnée de ce que la volonté, de ce que le cœur peut faire presque sans ressources.

Dès lors Mignon, qui dessinait avec goût, donna tous les jours à la petite muette des leçons de dessin, lui procura de la cire à modeler, de la terre de potier, des ébauchoirs de toute sorte, des petits modèles en terre cuite à copier; elle obtint de la bonne supérieure, qui se prêta de grand cœur à tous ses desseins, que Graziella aurait son petit atelier dans une remise abandonnée qui donnait dans la cour des platanes.

Depuis ce temps, Graziella était bien changée; elle n'avait plus son air en dessous; elle n'avait plus les mains sales, elle se servait avec adresse de ses ébauchoirs pour donner toutes les formes à cette précieuse terre brune dont on ne la laissait pas manquer.

Le jour de la fête de Marie, qui est un grand jour au couvent des Augustines, elle donna une preuve touchante de son intelligence et de son savoir-faire. Ce jour-là, c'était la coutume d'élever un beau reposoir dans le verger réservé, au fond de la cour des platanes, et d'y faire une procession solennelle.

Or, on avait bien dépouillé les buissons de la forêt pour étendre un épais tapis vert jusqu'au reposoir; on avait bien paré la Vierge d'une splendide robe de brocart; on avait bien décoré son front d'un diadème étincelant; mais la tête de Marie, il faut bien le dire, avait souffert de l'intempérie des saisons.

Ce fut donc une grande surprise quand on vit, le matin de l'Assomption, sous la couronne de la Vierge, une belle figure angélique qui semblait regarder avec un doux sourire. Ce fut un grand événement : la vieille tourière commençait à crier au miracle; mais ce n'était que le miracle de l'amitié et de la volonté. Graziella, aidée de quelques compagnes et d'une religieuse qui étaient dans le secret, avait remplacé la tête avariée par une charmante figure qui rappelait un peu les traits nobles et doux de Mignon. C'était le type le plus pur que son cœur lui avait désigné pour représenter la Vierge sainte. Tout faisait donc prévoir que Graziella, par ses efforts et par ses progrès, deviendrait une véritable artiste. —

Vous trouvez cet épisode intéressant? Eh bien! *Mignon* fourmille de pages semblables. Nous en citerons une encore, — qui charmera particulièrement nos lectrices et leur donnera l'idée d'un jeu aussi amusant qu'instructif. Jamais le tableau vivant et la charade en action ne furent employés avec tant de bonheur, ni enseignés avec tant d'éloquence. C'est le spectacle en famille... à la campagne.

La scène est dans la belle forêt de Saint-Germain, — et vous pouvez la répéter demain partout, — partout où il y aura des roses. Car le jeu s'appelle cette fois *le Miracle des Roses*, et reproduit un délicieux chapitre de la vie de sainte Elisabeth de Hongrie. Toute l'histoire, toute l'hagiographie, tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain peuvent se représenter de la même façon. Ecoutez, comprenez et *imitez* l'héroïne de M. de Saint-Germain.

LE MIRACLE DES ROSES.

La bonne supérieure, avec son esprit juste et droit, se plaisait à voir, dans la retraite du couvent ou dans les profondeurs de la forêt, ces jeunes intelligences, sans aucun apprêt de costume ou de mise en scène, aux prises avec une situation donnée. Il lui semblait que ces essais innocents leur apprenaient à se rendre compte de la pensée, à la condenser en quelques mots, à l'exprimer avec clarté; elle aimait à les voir, pour se reposer de leurs jeux bruyants, reproduire des pastorales naïves, comme celles que Paul et Virginie essayaient, sous les bananiers, devant Mme de La Tour et Marguerite.

Mignon excellait dans ces improvisations, parce qu'elle était instruite, mais surtout parce qu'elle était simple et naturelle. La timidité vient le plus souvent de l'amour-propre et du désir exagéré de produire beaucoup d'effet.

Nous nous souvenons lui avoir vu représenter une scène intéressante dans laquelle se révélait toute sa grâce. Le théâtre était comme fait exprès, et les accessoires ne manquaient pas. Cela s'appelait *le Miracle des Roses*.

Pour exécuter cette scène bien simple, et qui amusait toujours les enfants, il fallait d'abord mettre en campagne toute la bande joyeuse. C'était la grande moisson des églantiers. Mais les buissons sont si généreux! Les petites roses des bois offrent à chaque détour leur radieux visage. Et combien de ces belles étoiles blanches ou roses ou jaspées ne seront jamais vues, jamais regardées! Elles sont voilées sous la sombre ramée, aussi rayonnantes, aussi parfaitement exécutées par la main divine, que si chacune d'elles devait être examinée et admirée comme un chef-d'œuvre, et personne ne les aura vues; mais Dieu les a semées sans compter, comme il a semé les pâquerettes dans les prés, les bluets dans les blés, les bons instincts dans les cœurs, les étoiles dans le ciel.

Or, ce jour-là, pas de grâce pour les églantiers. Oh! la belle récolte! cueillez, cueillez, jeunes filles! portez entre vos bras les gerbes d'étoiles blanches; il en restera encore, il en restera toujours, comme aussi des sourires et des baisers de vos mères; il en restera toujours, Dieu donne sans compter. Cueillez, cueillez, jeunes filles!

Mais la récolte est faite; la pièce va commencer; les spectateurs sont placés, les personnages sont dans les vertes coulisses; trois coups sont frappés dans la main.

On voit d'abord sainte Élisabeth de Hongrie, suivie de ses femmes, distribuer aux pauvres et aux infirmes du pain et des vêtements en leur adressant des paroles consolantes.

Élisabeth n'est autre que la douce Mignon. Son beau front est orné d'une couronne de roses; la queue de son

manteau est portée par son page Graziella. Les pauvres et le malades se retirent en la bénissant.

Au même instant paraît son auguste époux, représenté par une grande jeune fille à la démarche assurée ; sa coiffure est ornée d'une branche de cyprès, une baguette de coudrier est sa puissante épée. Le landgrave parle haut, il reproche à Élisabeth ses prodigalités. Il se plaint de voir tous ses biens disparaître, et il recommande qu'à l'avenir aucune distribution de secours n'ait lieu sans son autorisation.

Élisabeth plaide avec chaleur et d'une voix suppliante la cause de l'infortune. Son époux est inflexible et se retire en répétant ses ordres. Élisabeth, restée seule, déplore la sévérité cruelle du landgrave et adresse une prière à Dieu pour qu'il daigne le rappeler à de meilleurs sentiments.

Cependant une de ses femmes vient l'informer qu'une bande de pauvres gens, ayant tout perdu dans l'incendie de leur village et mourant de faim, errent encore à la porte du château en demandant du pain.

— Mon Dieu ! dit Élisabeth, c'est toujours vous qui me les envoyez, Seigneur! Vous ne voulez pas que je les laisse périr sans secours à la porte d'un château où règne l'abondance. Vous me pardonnerez peut-être de désobéir encore à mon époux. Je lui prouverai ma soumission en toute autre circonstance, et je me priverai de tout pour compenser cette libéralité.

Puis elle ordonne à son page d'apporter une grande quantité de pain, de réunir adroitement tout ce qu'il en pourra trouver dans le château. Ses ordres sont exécutés, et ce pain, qui est celui du goûter des élèves, est apporté aux pieds d'Élisabeth.

Elle en remplit ostensiblement le pan de son manteau, elle ordonne à ses femmes d'en cacher sous leurs vêtements ; puis, adressant encore une prière au Seigneur, et passant derrière un buisson qui se trouve sur le côté du théâtre, elle regarde avec précaution si elle n'est pas observée et se dispose à sortir en donnant ordre à ses femmes de la suivre pour porter un prompt secours aux affligés.

C'est alors que paraît de nouveau le terrible landgrave.

— Arrêtez, s'écrie-t-il, épouse révoltée ! vous vous préparez encore, je le sais, à trangresser, à mépriser mes ordres. La charité vous sert de prétexte pour manquer au premier de vos devoirs ; mais, si vous avez osé me désobéir, redoutez mon ressentiment.

Terreur générale. Les femmes restent immobiles et silencieuses.

— Que portez-vous encore dans votre manteau ? dit d'une voix sévère le landgrave en s'adressant à une des suivantes qui paraît plus chargée que les autres.

— Monseigneur, dit la suivante avec embarras, après avoir cherché le regard d'Élisabeth, ce sont des roses que nous avons cueillies pour faire des parfums.

— Voyons donc ces belles roses, dit avec ironie le landgrave en secouant rudement le manteau de la suivante.

Et, au lieu des pains, en effets, ô prodige! des églantiers fleuris tombent à grands flots sur ses pieds. Élisabeth et toutes les femmes, paraissant bien étonnées, déploient avec crainte leurs manteaux, et une pluie de fleurs couvre la scène comme une neige abondante.

Le landgrave se retire dans une grande confusion, et sainte Élisabeth, qui se croyait perdue, se jette à genoux avec ses suivantes pour remercier Dieu de la protection qu'il lui a accordée par *le Miracle des Roses*.

Eh bien ! certes, le résultat est prévu. Les enfants ont prêté leur pain, ont cueilli les églantiers; ils ne peuvent douter de la substitution qui a eu lieu en passant derrière le buisson ; et pourtant l'effet était immense sur ce jeune auditoire, quand la belle et rayonnante figure de Mignon remerciant Dieu se perdait jusqu'aux genoux dans un nuage de roses blanches ; tous les enfants battaient des mains et étaient heureux de voir ainsi la généreuse Élisabeth échapper à la fureur du terrible landgrave ; et puis chacun reprenait son pain pour le manger.

Mais ce jour-là Mignon trouva dans son cœur une autre inspiration, et, ayant parlé bas à la supérieure comme pour demander permission, elle annonça qu'elle allait faire encore un miracle.

Elle avait remarqué derrière les arbres une famille errante et misérable qui regardait leurs jeux avec tristesse; elle reparut donc portant dans sa robe un lourd fardeau d'où l'on voyait s'échapper une quantité de roses, et elle fit signe à la pauvre femme, qui s'était approchée lentement de l'allée, de venir jusqu'à elle. C'était une jeune femme de l'Alsace qui paraissait toute fatiguée ; elle portait un petit enfant, un autre suivait avec peine en tenant sa robe en lambeaux ; deux petites filles marchaient en avant. Comme tous ces pauvres êtres avaient déjà souffert !

— Ma belle petite, voulez-vous des roses des bois? dit Mignon de sa douce voix en embrassant la plus grande avec pitié.

— Oh ! des roses des bois, madame, dit tristement la petite fille aux cheveux blonds comme les blés mûrs, il y en a beaucoup le long des chemins ; mais c'est du pain qu'il nous faudrait. Notre père est malade, nous avons encore bien du chemin à faire pour le rejoindre, et nous avons bien faim.

— Eh bien ! enfant, dit Mignon, pourquoi douter de la Providence? soufflez seulement sur les roses.

L'enfant, regardant Mignon avec la confiance qu'inspirait toujours sa charmante figure, mais paraissant douter encore, souffla sur le manteau en souriant.

Alors Mignon déploya les longs plis de sa robe, et douze morceaux de pain, — goûter des élèves, — tombèrent à ses pieds parmi les roses, avec une bourse contenant quelques pièces de monnaie qui devaient aider la malheureuse famille à continuer sa route.

On applaudit encore bien plus pour ce nouveau miracle. La pauvre femme remercia le bon ange qui lui donnait le pain du jour. Elle salua les religieuses et les jeunes filles en élevant vers elles son petit enfant qui souriait ; et Mignon trouvait ainsi l'occasion de laisser voir, même dans ses jeux, les trésors de son cœur.—

N'avions-nous pas raison de vous dire : — Faites comme Mignon?

Et avons-nous besoin d'ajouter : Lisez la légende de *Mignon;* cherchez-y toutes les surprises du drame attachant que nous ne voulons pas déflorer par la sécheresse d'un compte rendu, et placez ce livre-bijou dans vos bibliothèques, à côté de *l'Epingle* et de *l'Art d'être malheureux*, les deux premières perles du riche collier de M. de Saint-Germain.

LA JEUNESSE,

COMÉDIE DE M. ÉMILE AUGIER (1).

La Jeunesse obtient le même succès à la lecture qu'à la représentation ; — et c'est véritablement justice. Au

(1) Un volume in-18. 2 fr. Michel Lévy, rue Vivienne.

milieu de ce tourbillon de vers éblouissants, on n'a pas le sang-froid d'examiner si le sujet est traité ou éludé, si l'action est ou n'est pas suffisante, si le caractère du héros est complet et celui de sa mère honorable, si l'œuvre manque de logique et de conclusion propre. Quant à la moralité générale, elle est incontestable, et tous les nobles sentiments ressortent du détail et de l'ensemble. Vous allez en juger par l'analyse.

Philippe Huguet de Champsableux, jeune avocat sans cause, voudrait bien épouser Cyprienne, sa cousine, jeune fille accomplie, qui ne demande pas mieux que de lui donner sa main. Rien de plus simple jusque-là, et de si facile à arranger; mais, — car il y a toujours un *mais* au théâtre comme à la ville, — les dots réunies de Philippe et de Cyprienne ne se monteraient guère à plus d'une centaine de mille francs. Cette somme, dit un critique, nous eût semblé, pour attaquer la vie, surtout il y a quelque dix ans, un enjeu des plus raisonnables; mais Philippe, qui n'est ni vous ni moi, ni même jeune, ne voit pas les choses ainsi. Sa mère l'a si bien élevé dans l'esprit des mœurs actuelles et dans le respect de leurs tyrannies, qu'au lieu de confier son bonheur à son courage et à la Providence, il voudrait préalablement et sans travail avoir fait fortune. Si ce calcul et d'autres non moins positifs ont droit de surprendre chez un jeune homme, ce n'est pas sa faute, s'écrie-t-il,

C'est le vice du siècle, en somme, et non le mien!
Des excès de l'argent voilà ce qui résulte :
Dès l'âge de raison on nous dresse à son culte,
Et dans le monde ainsi nous entrons convaincus
Qu'il n'est rien ici-bas de vrai que les écus!
Quand on a de richesse enfiévré tous nos rêves,
On nous glace au réveil par ces paroles brèves :
« Tâche de n'avoir plus besoin de tes parents;
« Ils n'ont pas trop pour eux du pain que tu leur prends. »
Et nous mettant aux mains un diplôme, arme vaine,
On nous pousse au milieu de la mêlée humaine,
Apres, seuls, impuissants, à percer résolus...
Et l'on s'étonne après que nous ne dansions plus!
C'est la société qui nous force d'être hommes
A vingt-cinq ans : tant pis pour elle! nous le sommes!

— Non, répond à Philippe son beau-frère Hubert, le raisonneur de la comédie, homme d'esprit et de cœur qui a mieux aimé vivre à la campagne dans l'aisance d'un gentilhomme-fermier, que de se débattre avec les misères du faux luxe de Paris.

Non! vous ne l'êtes pas, sois-en bien convaincu;
Vous êtes des vieillards qui n'avez pas vécu.
Votre perversité n'est pas l'expérience,
Tas de gamins grimpés sur l'arbre de science;
Maraudeurs maladroits qui franchissez les murs
Et dérobez les fruits véreux pour les fruits mûrs!
Vous comprendrez plus tard, imprudents que vous êtes,
Que le meilleur calcul est encor d'être honnêtes.
Je pourrais t'en citer de ces jeunes roués
Que la nature avait prodiguement doués,
Mais qui, pour parvenir plus tôt à la fortune,
Ont pris à travers champs, par une nuit sans lune,
Et, premiers arrivés dans le temple promis,
Sont trop crottés pour être aux premiers rangs admis.

La lutte s'établit entre ces deux influences : de Mme Huguet et de son gendre, entre la doctrine du monde et la doctrine de la nature, entre la ville et la campagne, entre le mensonge et la vérité.

On conçoit que Philippe soit entraîné d'abord par sa mère, — qui lui expose ses motifs avec une éloquence déchirante. Cette scène est la plus hardie de la pièce et, comme difficulté vaincue, une des mieux réussies du théâtre moderne :

PHILIPPE.

Oh! tu vas m'accabler de ta phrase éternelle,
Que la pauvreté froide à l'amour est mortelle!
Si c'est vrai, ce ne l'est que pour les cœurs frileux,
Qui n'ont pas un foyer assez puissant en eux :
Mais moi! moi, je me sens! je suis fils de mon père,
C'est son sang généreux qui bat dans mon artère,
Et je triompherai, comme il en triomphait,
Des angoisses du sort que je me serai fait.
J'ai pour m'encourager l'exemple de sa vie.
S'est-il pas marié comme je me marie?
Tu n'étais pas, je pense, un plus riche parti
Que Cyprienne : eh bien! s'en est-il repenti?
Oui, oui, baisse les yeux! tu n'as rien à répondre,
Et ton exemple seul suffit à te confondre.

Mme HUGUET.

Si jamais couple fier s'est vaillamment jeté
Dans ce rude labeur qu'on nomme pauvreté,
Ce fut ton père et moi; nous pouvions l'un et l'autre
Former une union plus riche que la nôtre,
Et pour nous épouser nous avons en vrais fous
Refusé deux partis inespérés pour nous!
Comme nous nous aimions! comme nous étions braves!
Quel superbe dédain des mesquines entraves!
Nous n'admettions alors, comme vous aujourd'hui,
Ni bonheur sans l'amour, ni malheur avec lui.
Aussi quel heureux temps de joie et de courage,
D'exquise pauvreté dans notre humble ménage,
D'élégance frugale, et de grâce et de soin,
Le seul luxe en effet dont l'amour ait besoin!

PHILIPPE.

Ah! je le savais bien, parbleu! que ta jeunesse
Serait le démenti de ta fausse sagesse!
Le bonheur domestique est le premier des biens;
Courage, souviens-toi, mère.

Mme HUGUET.

Je me souviens.
La maternité vint bientôt... Que te dirai-je?
Les riches ont vraiment un noble privilége
Que leur doit envier tout être intelligent
Et qui donne raison à l'orgueil de l'argent :
C'est de pouvoir exclure et tenir à distance
Les détails répugnants et bas de l'existence,
Et de ne pas laisser leur contact amoindrir
Les grandeurs que la vie à l'homme peut offrir.
Par exemple, une mère est chez eux une femme
Dont la maternité ne fait qu'étendre l'âme;
Elle ne lui prend rien de son premier bonheur
Et le double, au contraire, en lui doublant le cœur.
C'est qu'elle a le loisir d'être encore une épouse,
Elle reste charmante et de plaire jalouse;
L'office maternel qu'elle s'est réservé,
C'est de gâter l'enfant par d'autres mains lavé.
Chez nous elle devient esclave. Elle abandonne
Les soins de son esprit et ceux de sa personne.
La grâce disparaît d'elle et de sa maison,
Et l'amour suit la grâce, et l'amour a raison.

PHILIPPE.

Eh quoi! mon père alors t'aurait-il moins aimée!

Mme HUGUET

Non, le mot n'est pas juste; il m'a plus estimée.
Comprends-tu la nuance?

PHILIPPE.

Oui.

Mme HUGUET.

Notre affection
Perdit en peu de temps sa fleur d'illusion.

PHILIPPE.

Eh bien ! elle en devint plus ferme et sérieuse.
C'est là surtout que c'est chose victorieuse,
Cet amour conjugal, cet amour où les cœurs
Se donnent tous leurs fruits après toutes leurs fleurs.

Mme HUGUET.

Deux ans après, ta sœur vint au monde. Ton père
Gagnait quinze cents francs alors au ministère,
Qui nous faisaient, avec nos revenus à nous,
Six mille cinq cents francs pour joindre les deux bouts.
Ma santé m'empêchant de remplir mon office,
Il fallut à l'enfant donner une nourrice.
Tu grandissais toi-même et coûtais déjà cher.
Pour nous commence alors la pauvreté de fer.
Non plus l'inélégance avec le nécessaire,
Mais la misère !...

PHILIPPE.

Hé quoi...

Mme HUGUET.

N'est-ce pas la misère,
La pire, celle-là qui vole à ses besoins
De quoi se déguiser aux regards des témoins,
Et qui, sous peine, hélas ! d'être une déchéance,
Doit rogner sur son pain pour nourrir l'apparence ?
Lutte de tous les jours, dans laquelle l'esprit
En menus désespoirs se fatigue et s'aigrit !

PHILIPPE.

Assez !

Mme HUGUET.

Fatalement il change d'habitude,
De la parcimonie il se fait une étude;
Les petits intérêts, qu'il méprisait jadis,
L'absorbent peu à peu par le besoin grandis ;
Et les nobles élans, les sublimes chimères,
Qui nous ont amenés à ces heures amères,
Se trouvent remplacés, au cœur désenchanté,
Par un âpre regret de ce qu'ils ont coûté.
Un jour, ton père...

PHILIPPE.

Assez, de grâce ! Un jour, mon père ?

Mme HUGUET.

Ton père un jour rentra plus froid qu'à l'ordinaire,
Et, d'un air singulier, regardant mes habits :
« Prends donc plus soin de toi, me dit-il ; tu vieillis. »
Il venait d'entrevoir riche, heureuse et soignée,
La femme qu'autrefois il avait dédaignée !

PHILIPPE.

Au nom du ciel, tais-toi !

Mme HUGUET.

Je ne l'accuse pas :
Ce fut sa seule plainte en vingt ans de combats.
Mais qu'importe la forme, hélas ! ce dur reproche
De la désunion était le coup de cloche.

PHILIPPE.

Ce n'est pas vrai ! tu veux... Vous vous aimiez toujours ;
Tu veux me détourner par tes sombres discours,
Mais contre ton récit tout mon être proteste.
Ma Cyprienne ! un ange ! une fille céleste !
Non, non, pour mon bonheur le ciel qui la forma...

Mme HUGUET.

J'étais un ange aussi quand ton père m'aima,
Et je suis devenue, au souffle des misères,
Un être positif comme un homme d'affaires !
Ce que la pauvre enfant deviendrait, tu le vois !
Il ne me reste rien de mon cœur d'autrefois...
Hors l'amour maternel qu'aucun souffle n'effleure,
Et c'est lui seul qui parle et t'exhorte à cette heure !
Au nom de mes travaux, au nom de mes ennuis,
Par tout ce que j'étais et tout ce que je suis,
Ne t'aventure pas dans cette rude vie
Où mon âme à ce point s'est usée et meurtrie !
Enfin, songe à tes fils ! Affranchis-les, crois-moi,
Du joug que notre erreur appesantit sur toi ;
Et qu'ils aiment un jour sans que leur pauvre mère
Leur doive les leçons d'une sagesse amère.
Ne leur prépare pas pour un moment pareil
Ce terrible récit, ce terrible conseil !

Jamais on n'accomplit mieux ce tour de force d'exposer un système odieux sans enlever l'intérêt au personnage exposant.

Philippe, vaincu, renonce à sa jeunesse, abandonne Cyprienne et court après la fortune. Il arrive, d'affaire en affaire, à la ruine, — et va échanger les restes de son cœur contre la dot d'une inconnue, — lorsqu'il vient dire adieu à sa famille dans le domaine de son beau-frère.

C'est là que l'attendait la nature, l'*alma parens*, — et la pauvre Cyprienne avec la vraie richesse.

Cet effet de printemps est aussi vivement rendu au moral par M. Augier, qu'il l'est au physique par M. Chéret, l'habile décorateur de l'Odéon.

Sur la lisière d'un bois, près d'un pont jeté sur un ruisseau, entre les fleurs épanouies à l'ombre et les jeunes blés verdoyant au soleil, — la famille Huguet cause en attendant des nouvelles de Philippe.

Hubert prêche d'exemple à sa belle-mère la douce vie des champs.

.... Je passe mes journées
A la fraîche senteur des terres retournées :
Aux prochaines moissons je travaille avec Dieu,
Des puissances d'en bas je m'inquiète peu.
Toute servilité de ma vie est exclue,
Et mes blés mûriront sans que je les salue.
Comment le temps charmé passe-t-il ? — Je ne sais;
La journée est trop courte à tout ce que je fais.
Je rapporte à ma femme, heureuse et souriante,
La fatigue des champs saine et fortifiante ;
Et riche le matin, le soir plus riche encor,
(*Indiquant sa fille.*)
Sur son frais oreiller j'admire mon trésor.

Ebranlée par ce tableau charmant, Mme Huguet objecte que, si Philippe avait neuf mille francs de rente à la campagne, il en pourrait gagner quarante mille à Paris.

MATHILDE (Mme HUBERT).

Crois-tu qu'il en sera plus riche ?

Mme HUGUET.

Oui, je le crois.

MATHILDE.

Sur nos neuf mille francs nous en épargnons trois.

Mme HUGUET.

Bah ?

MATHILDE.

Rien ne coûte ici des choses de la vie ;
Notre table est toujours abondamment servie :
C'est la chasse qui paye, avec la basse-cour.
Nous avons neuf chevaux, des chevaux de labour
Si tu veux, mais qui vont encore à la voiture,
Et même n'y font pas trop mauvaise figure.
Nous avons cinq valets, valets de ferme, soit !
Mais dont le dévouement à rien n'est maladroit.
Le pain se fait chez nous, et chez nous la lessive ;
Et la terre est si bonne envers qui la cultive,
Qu'elle nous donne encore, outre tous ses produits,
Notre provision de bois, de vin, de fruits.
Enfin notre maison est assez spacieuse
Pour laisser croître en paix la plante précieuse,
Celle qui manque d'air sous vos plombs étouffants,
L'ornement du foyer, le respect des enfants.
Mon pauvre frère, avec le produit de sa charge,
Aura-t-il à Paris une vie aussi large ?

Mme Huguet ne sait trop que répondre. On sent qu'elle finira par céder, et que les quatre mois passés par elle à la campagne ont un peu rafraîchi sa vieille cervelle. Elle résiste encore cependant, et son gendre, pour la convaincre, lui esquisse, en regard de la vie qu'il mène, celle qui est réservée à Philippe, avoué et marié à une Parisienne : — La fortune, dit-il,

Est un leurre en ce cas !
Sa femme aura du luxe et lui n'en aura pas.
Elle passe son temps, pour se tenir en joie,
A lire des romans sur des meubles de soie ;
Quant au pauvre avoué, son riche appartement
Ne lui sert que la nuit... à dormir seulement.
Il habite le jour dans un cabinet sombre
Que de sa nudité la paperasse encombre;
Esclave d'un client ergoteur et mesquin,
Trop heureux s'il n'a pas à servir un coquin,
Il passe une moitié du jour en robe noire,
Triste harnais, et l'autre autour d'un écritoire;
Enfin, par la fatigue au manœuvre pareil,
Quand il rentre le soir pour son riche sommeil,
Dans ce lit sans bonheur dont le luxe l'irrite,
Il se trouve indigent et s'endort au plus vite.

La famille s'éloigne pour aller au-devant de Philippe, — mais le voici qui arrive seul par un autre chemin.

J'approche... arrêtons-nous sous ce bois un moment.
Je suis comme enivré d'air et de mouvement ;
Il semble, traversant les campagnes sonores,
Que le printemps pénètre en moi par tous les pores !
Tout le long du chemin les beaux jours oubliés
Comme un vol de perdrix se levaient sous mes pieds ;
Ici même, oui, c'est là, je reconnais la place,
C'est là qu'un soir d'été Cyprienne un peu lasse...
Comme elle se troubla lorsque je la surpris
Baignant dans le flot clair ses petits pieds meurtris !
Ce jour fit dans mon cœur une métamorphose,
Et je crois voir encor dans l'eau ce marbre rose !...
Est-ce pour m'accuser de lui manquer de foi
Que ma jeunesse ainsi se dresse devant moi ?
Hélas ! il est trop tard, laisse-moi, doux fantôme !
Aux basses régions j'ai choisi mon royaume.
— Allons, pas d'élégie ! En route ! Le printemps
Est mauvais conseiller à prendre en notre temps !

Vous devinez le dénoûment. Au bord de cette source, où revit la jeunesse, — apparaît Cyprienne plus charmante et plus fidèle que jamais.

Philippe, régénéré et sauvé, tombe à ses genoux, renonce aux aventures et aux cent mille écus de l'inconnue, demande et obtient le pardon de sa cousine avec sa main, — et se fait campagnard et travailleur comme sa sœur et son beau-frère.

Cyprienne lui demande s'il ne se repentira pas de sa vertu ?

CYPRIENNE.

Je donnerais beaucoup pour te croire, et je n'ose ..

PHILIPPE.

Quel serment te faut-il de ma métamorphose ?
Eh bien ! par la beauté de la terre et des cieux,
Par le printemps en fleur, par l'été radieux...
Mais non, par ma jeunesse à la fin déchaînée,
Non ! non ! par tes douleurs, ô douce résignée,
Je jure qu'il n'est plus, ce vieillard, ce pervers,
Qui cherchait d'autres biens que toi dans l'univers !
Moi, je suis un jeune homme heureux et sans envie,
Ne demandant à Dieu que de gagner ta vie,
Et défiant le sort d'atteindre son bonheur,
Enfoui désormais tout entier dans ton cœur !
Me crois-tu maintenant ?
(*Elle lui tend la main en souriant.*)
Soyez témoins pour elle,
Bois plein d'ombre et de mousse où rit la tourterelle !

CYPRIENNE.

Soyez témoins pour lui, vous qui portez conseil,
O champs laborieux sous le poids du soleil !

Hubert et Mathilde ont déjà résumé en vers non moins admirables la plus haute moralité de l'ouvrage :

HUBERT.

Belle morale ! Eh bien, c'est ainsi qu'à Paris
Sont contraints de penser les plus sages esprits.
La cause ? Encombrement des carrières civiles !
La cause ? Emportement de nos champs vers les villes,
Des villes vers Paris ! Le fermier, de son fieu
Fait orgueilleusement un robin de chef-lieu ;
Le robin, enhardi par un succès facile,
Envoie imprudemment son fils dans la grand'ville.
La France s'y bouscule, et le Parisien,
Après s'être épuisé pour vivre, dit au sien :
« Je ne peux rien pour toi, la route est obstruée;
« Si tu n'es pas de force à faire ta trouée,
« Il faut te faufiler, être mince et glissant,
« Autour de toi ne rien garder d'embarrassant.
. . . .
« Courage, mon garçon, de toi-même vainqueur,
« Pour faire argent de tout, commence par ton cœur !
« Sois malheureux, plutôt que d'être misérable,
« Car la pauvreté seule est un mal incurable ! »

Mme HUGUET.

Je déplore avec vous un tel encombrement ;
Mais trouvez un moyen d'en sortir autrement !

MATHILDE.

Et comment se fait-il, voilà ce que j'admire,
Qu'aucun père à son fils ne s'avise de dire :
« Paris est encombré de hardis compagnons ;
« Retourne aux champs déserts, aux champs d'où nous venons.
« Portes-y ta jeunesse et tes saines idées;
« Qu'elles jouissent là de leurs franches coudées,
« Et qu'au lieu d'épuiser en d'arides travaux
« La source des vrais biens pour en payer de faux,
« Loin des servilités dont la ville te somme,
« Tu puisses te donner le luxe d'être un homme ! »
(*A sa mère.*)
Tu cherches une issue à l'enfer de Paris
On t'en offre une, et c'est la seule.

Mme HUGUET.

A ton avis

HUBERT.

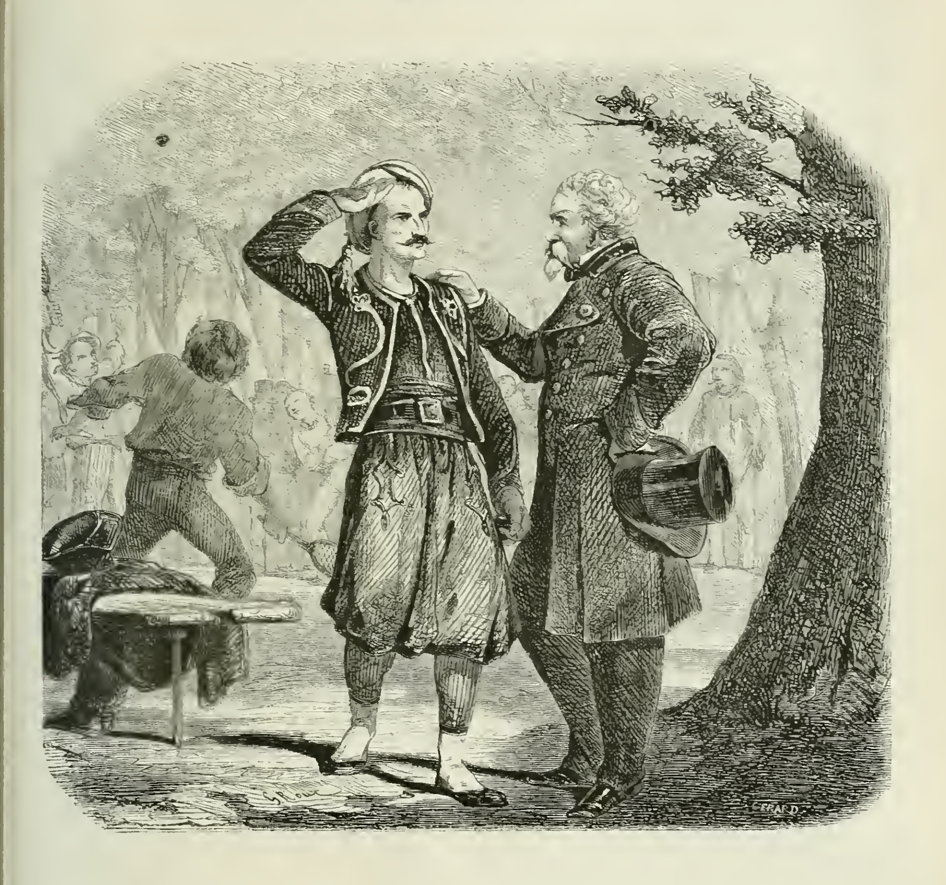
N'en doutez pas, madame, et qu'un jour cette issue
De tous les bons esprits ne doive être aperçue.
Montrons-en le chemin à ce siècle emporté :
C'est là qu'est le salut de la société !
Remettez en honneur le soc de la charrue,
Repeuplez la campagne aux dépens de la rue ;
Grevez d'impôts la ville, et dégrevez les champs,
Ayez moins de bourgeois et plus de paysans !
(*A Philippe.*)
Oui, Philippe, suivons l'ordre de la nature,
Réglons nos vêtements sur la température ;
La jeunesse et l'été n'ont pas besoin d'habit,
Puisqu'ils ont le soleil et l'amour au zénith ;
Qu'ils gardent simplement les moutons dans la plaine,
La vieillesse et l'hiver trouveront de la laine !

Si M. Emile Augier n'était pas de l'Académie française, de tels vers et de telles leçons auraient obtenu pour la seconde fois le grand prix décennal.

PITRE-CHEVALIER.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

HISTOIRE D'UNE BALLE ÉLASTIQUE. MONOGRAPHIE DU CAOUTCHOUC.



Le capitaine ***, les joueurs de balle et le zouave. Dessin de Gustave Roux.

Influence du costume. Blessure causée par une balle... élastique. Un dérivatif ingénieux. L'alerte, le héros et le bonnet de coton. La chanson des zouaves. Suite du dérivatif. Le capitaine dans le caoutchouc. Les Diafoirus sauvages. Un homme dépareillé. Avantages de la laideur. La fabrique des Ternes. Détails scientifiques obligés. La maison et l'ameublement en caoutchouc. Le concert et les choristes de caoutchouc. La correspondance par le caoutchouc. La morale du caoutchouc. Les ballons souterrains. Avis aux voyageurs : 2,400 lieues en vingt-quatre heures.

Il y a quelques matinées, j'étais assis sur un des bancs qui entourent le grand carré du Luxembourg, et je regardais machinalement une vive partie de balle engagée entre plusieurs jeunes gens, lorsque mes yeux furent attirés par le costume éclatant d'un zouave, qui s'avançait vers le carré, en se dandinant.

Aussitôt, par un bond inattendu, ma pensée se lança dans des considérations philosophiques sur l'influence du costume. Ce zouave était un beau jeune homme, au regard limpide, au nez aquilin, aux lèvres minces, à la moustache retroussée; et, sans doute, s'il avait été sanglé dans l'uniforme de l'école de Saint-Cyr, ou dans celui des

officiers de marine, il aurait eu l'air poli, rangé, savant, de quelqu'un dont le métier consiste à tuer l'ennemi suivant les formes les plus civilisées ; mais avec ses étroits jambarts jaunes, son large pantalon rouge flottant comme un jupon, sa veste bleue soutachée, son cou nu, son turban blanc, mon zouave avait une certaine physionomie déhanchée, bronzée, janissaire, à faire frissonner une honnête mère de famille.

Il s'approchait cependant, regardant autour de lui avec l'assurance d'un homme qui en a vu bien d'autres, lorsqu'une balle élastique, lancée horizontalement, vint lui fouetter le visage. Il s'arrêta court, devint rouge, puis d'une pâleur livide, et jetant autour de lui un regard qui aurait intimidé le plus vieux lion de l'Atlas, il découvrit, à peu de distance, un tout jeune homme, qui paraissait contempler l'effet produit par son projectile avec plus de curiosité que d'étonnement ou de regret. Le zouave avait fait brusquement un pas de ce côté, et Dieu sait où allait s'égarer la colère du nouvel Ajax, lorsqu'il se trouva en face d'un grand vieillard, portant à sa boutonnière la croix d'officier de la Légion d'honneur, tenant son chapeau à la main, et laissant voir ainsi de beaux cheveux blancs, qu'accompagnaient une moustache et une impériale également blanches.

L'homme aux cheveux blancs, — expert en l'art des diversions, comme vous allez voir, — mit familièrement la main sur l'épaule du zouave, en lui disant :

— Mon camarade, vous êtes bien jeune pour me connaître ; mais vous avez peut-être entendu parler du capitaine ***?

— Oui, mon capitaine, fit l'autre en s'inclinant respectueusement, tandis que la pensée de la balle s'éloignait déjà de son esprit.

— Ah ! les braves ! ils ne m'ont donc pas oublié. En quelle année avez-vous été incorporé dans les zouaves?

— En 1852.

— Et moi en 1831. J'y étais quand on a employé pour la première fois la sonnerie de nuit (1). J'y étais encore pendant la campagne de 1844, quand nos farceurs de zouaves ont fait leur chanson, tout comme les étudiants de ce quartier-ci :

As-tu vu,
La casquette,
La casquette...

— Écoutez cela, vous autres, dit le capitaine en s'interrompant, ou plutôt en continuant l'application de son dérivatif, et en s'adressant au joueur de balle et à deux

(1) Quoique les zouaves aient inventé bien des choses en Afrique et surtout en Orient, ils ne furent pas cependant les premiers à accompagner de leurs clairons la marche de nuit de leurs tambours. La marche de nuit d'un régiment est une certaine batterie de tambour, différente pour chaque corps, qui permet aux soldats de retrouver leur drapeau au milieu de la nuit, ou de savoir si un signal donné par les caisses s'adresse à eux ou à un autre corps. La marche de nuit du 2e léger fut la première qui fut mise en musique, et les brillants services de cet intrépide régiment le rendirent bientôt populaire dans l'armée. Ceux qui ont assisté au combat du col de Mouzaïa, en 1840, se rappellent encore aujourd'hui, avec émotion, le moment où la colonne du général Duvivier, chargée d'enlever le pic principal, ayant disparu dans le brouillard, on entendit, au milieu d'une effroyable fusillade, la marche du 2e léger. Le bruit des tambours et des clairons qui montait au milieu de la nuée apprenait seul que nul obstacle n'arrêtait nos soldats.

(*Les zouaves et les chasseurs à pied*. Esquisses historiques.)

jeunes garçons qui s'étaient rapprochés du zouave ; c'est une histoire qui mérite d'être racontée par les historiens les plus illustres. Une nuit, tandis que nous dormions sous nos tentes-abris, les réguliers de l'émir Abd-el-Kader, trompant la vigilance de nos postes, vinrent faire sur le camp une décharge meurtrière. Le feu fut un moment si vif que nos soldats surpris hésitaient à se relever ; il fallut que les officiers leur donnassent l'exemple. Le maréchal Bugeaud était arrivé des premiers ; deux hommes qu'il avait saisis de sa vigoureuse main tombent frappés à mort. Bientôt, cependant, l'ordre se rétablit, les zouaves s'élancent et repoussent l'ennemi. Le combat achevé, le maréchal s'aperçut, à la lueur des feux du bivouac, que tout le monde souriait en le regardant ; il porte la main à sa tête et reconnait qu'il était coiffé comme le roi d'Yvetot de Béranger. Il demande aussitôt sa casquette, et mille voix de répéter : « La casquette, la casquette du maréchal ! » Or cette casquette, un peu originale, excitait depuis longtemps l'attention des soldats. Le lendemain, quand les clairons sonnèrent la marche, le bataillon des zouaves les accompagna, chantant en chœur :

As-tu vu
La casquette,
La casquette ?
As-tu vu
La casquette
Du père Bugeaud ?

Depuis ce temps la fanfare de la marche ne s'appela plus que *la casquette*, et le maréchal, qui racontait volontiers cette anecdote, disait souvent au clairon de piquet : « Sonne la casquette. » (1). Les zouaves ne se rappelaient pas l'anecdote avec moins de plaisir que le maréchal, et j'ai souvent entendu siffler cet air-là dans des endroits où les balles sifflaient diantrement aussi.

— Je n'en doute pas, capitaine, dit le zouave ramené à son fait personnel, mais, sacrebleu ! c'étaient des balles de plomb, et elles ne vous ont pas frappé au visage.

— Ah ! mon camarade, je suis sûr qu'il y a quelque part une jeune fille qui serait bien fâchée qu'une balle de plomb vous labourât la figure. D'ailleurs, ne dites pas de mal de la gomme élastique ; ce serait à moi que vous auriez affaire ! Apprenez, sergent, que si j'ai sauvé du déshonneur le nom de mon père, c'est au caoutchouc que je le dois. Mais savez-vous seulement ce que c'est que le caoutchouc ? Voyons ! asseyez-vous là, à côté de moi ; le récit est un peu long, et je ne suis pas aussi solide sur mes jambes que je l'étais à Isly ; dame ! il y a onze ans de cela. J'étais donc là-bas, poursuivit le capitaine qui avait achevé de s'emparer du zouave en l'appelant SERGENT et en lui promettant une histoire intéressante, j'étais là-bas, à m'écorcher les jambes dans les palmiers nains ; j'apprends la mort de mon frère cadet, qui était associé avec mon père pour une fabrique de gomme élastique : il laissait trois enfants et une veuve sans fortune. L'entreprise était bonne au fond, mais elle n'était pas encore lancée ; elle ne donnait pas de profits, et elle entraînait des frais énormes pour l'établissement des machines. Comme un malheur ne vient jamais seul, mon pauvre père tombe malade aussi, de chagrin, de fatigue, d'inquiétude. J'obtiens un congé, j'accours près de lui, j'entends le récit de ses espérances pour l'avenir, de sa détresse dans le présent : il était exposé à faire faillite, et cette idée, augmentant sa maladie, je le vois bientôt mourir dans mes

(1) *Les zouaves et les chasseurs à pied*. Esquisses historiques.

bras. Mon camarade, vous ne savez pas ce que c'est que la mort, si vous ne l'avez vue qu'à la guerre. Tomber sur un champ de bataille, au bruit des trompettes et du canon, qu'est-ce que cela, auprès d'une agonie soufferte dans son lit, au milieu d'une famille qui sanglote, et qu'on laisse sans ressources! Ne parlons pas de cela, sergent. Il me restait sur les bras ce gamin-là qui n'a pas seize ans, et deux petites filles. De plus, il fallait faire honneur aux dettes de mon père. J'écrivis à mon colonel, et je lui peignis ma situation. Il m'engagea à continuer la fabrique, et me prêta cinquante mille francs sans autre garantie que ma parole.

— Sacrebleu! c'est bien, cela.

— N'est-ce pas, mon camarade? Eh bien! me voilà donc dans le caoutchouc, à la tête de cent ouvriers et de trois enfants. J'aurais mieux aimé avoir affaire à une demi-douzaine d'Arabes.

— Je le crois, pardieu bien! dit le zouave en jetant sur son jeune antagoniste un regard farouche, et en serrant dans sa main la balle qu'il avait rattrapée, je ne sais comment.

— Je suis sûr que vous ne connaissez pas l'histoire du caoutchouc, reprit le capitaine en s'emparant doucement du corps du délit. Cette petite balle-là fera peut-être un jour, dans le monde industriel, une révolution aussi grande que la balle de plomb dans le monde guerrier. Faites-moi le plaisir de regarder cela, sergent (jusqu'alors le zouave avait tenu ses yeux attachés sur le jeune homme avec une fixité gênante); cette gomme élastique, noircie par la fumée d'un feu au-dessus duquel on l'a mise sécher, se tire de plusieurs espèces d'arbres qui croissent dans l'Amérique méridionale et dans l'Inde. Les sauvages de l'Amazonie l'emploient depuis un temps immémorial à différents usages, l'un desquels leur a valu, de la part des premiers colons portugais du Para, le nom de *seringueiros*; je ne vous ferai pas l'injure de vous expliquer ce que cela veut dire. Depuis, et à leur imitation, les Brésiliens fabriquèrent un grand nombre d'ustensiles domestiques avec le suc d'un arbre qui croissait naturellement dans leurs forêts, et qu'ils appelaient le *pao syringa*.

Vers le milieu du siècle dernier, l'usage du caoutchouc était encore inconnu en Europe, lorsqu'un ingénieur français, employé à la Guyane, s'efforça de doter la colonie d'une exploitation qu'il croyait avec raison pleine d'avenir.

La première chose à faire, c'était de trouver dans les forêts désertes l'arbre qui produit la gomme, et sur lequel, hors du Brésil, on n'avait que des renseignements vagues. Notre ingénieur avait été poussé vers cette recherche par une cause que je vous donnerais à deviner en dix mille. Avez-vous lu, dans le *Musée des Familles* de janvier 1848 l'histoire d'un *couple affreux*, cette charge supercoquentieuse de M. Méry?

— Oui, mon capitaine.

— Eh bien! comme M. Elphège, l'ingénieur Fresneau était doué d'une laideur monumentale, scandaleuse, phénoménale, paradoxale, impossible. Sa physionomie ressemblait à celle d'un sanglier; et, soit que ses penchants rivalisassent aussi avec ceux du quadrupède habillé de soies (magnifique triomphe pour Lavater!), soit que les railleries des autres hommes lui fissent rechercher la solitude, il s'isolait le plus qu'il pouvait, au sein des forêts vierges et indulgentes de la Guyane. Là, aucune guenon ne le montrait du doigt, en détournant la tête avec une grimace; aucun macaque ne le toisait d'un air dédaigneux; les serpents et les chacals fuyaient à son approche, tout comme devant l'exemplaire le plus parfait du chef-d'œuvre de la création. Quoiqu'il fût devenu un habile botaniste, il avait cherché vainement l'arbre dont le tronc blessé laisse suinter le caoutchouc, lorsqu'il rencontra une troupe d'Indiens maraudeurs, venant des possessions portugaises. Ces sauvages auraient certainement fait rôtir Adonis ou Antinoüs: ils respectèrent un homme encore plus laid qu'eux. Ils lui donnèrent même des renseignements sur les régions où se trouvait le végétal enchanté. Leur chef, qui avait été élevé par les missionnaires jésuites, dessina la forme d'une feuille de l'arbre qu'on appelle maintenant *hevea guyanensis*; puis, au milieu des éclats de rire de toute la troupe, il modela en terre glaise son fruit triangulaire. C'était une révélation pour le capitaine Fresneau. Il ne s'agissait plus, pour accomplir son utile dessein, que de s'enfoncer dans les forêts immenses de la Guyane, et de courir la chance d'y périr par la faim, ou par la fièvre jaune, ou par la piqûre des reptiles, ou par la dent des bêtes féroces, ou par la hache des Indiens, ou par la balle des Portugais. Mais que peut craindre un homme qui porte sur ses épaules la hure d'un sanglier? A la fin de 1749, notre indomptable ingénieur avait découvert des forêts entières d'*hevea*; il en avait tiré lui-même une quantité notable de gomme élastique; il avait fabriqué des seaux, des chaussures imperméables; enfin il avait reconnu toutes les propriétés du caoutchouc, et annoncé la plupart des usages auxquels il a été employé depuis. Cependant, malgré les mémoires adressés par l'habile ingénieur à l'administration française; malgré l'appui que lui donna l'académicien La Condamine auprès des sociétés savantes de l'Europe, l'usage de la nouvelle substance ne put d'abord se faire accepter. Nos aïeux, presqu'aussi routiniers que les Chinois, se contentèrent pendant longtemps d'en faire des balles élastiques ou des petits carrés, propres à effacer le crayon de mine de plomb. Il n'y a pas plus de trente ans que le caoutchouc est employé d'une manière vraiment industrielle; mais aussi, depuis lors, ses applications ont pris un développement prodigieux, et je me fatiguerais à vous en réciter l'interminable litanie.

D'ailleurs, il n'y a pas de description qui puisse remplacer la vue, et c'est la fabrique qu'il faut voir! Vous êtes ici pour vous promener, n'est-ce pas, mon camarade? Vous allez venir déjeuner avec nous, et je vous montrerai comment on gagne les batailles de l'industrie. Allons, Édouard, donne le bras au sergent, et demande-lui de te conter des histoires d'Algérie. Croiriez-vous que ce gamin-là parle tous les jours de s'enrôler dans les zouaves? mais je n'entends pas cela, moi; je suis vieux, et il est bientôt temps qu'il me relève; il faut qu'il travaille à son tour pour ses petites sœurs.

Le zouave, vaincu par ce dernier mot, tendit la main au jeune homme, qui la serra franchement, et tous les trois s'éloignèrent en fredonnant à demi-voix:

As-tu vu
La casquette,
La casquette,
As-tu vu
La casquette
Du père Bugeaud?

— Encore un heureux effet du caoutchouc! dit en souriant le vieux militaire. Si la balle de mon neveu n'eût pas été en gomme élastique, je n'aurais pas eu d'histoire intéressante à vous conter, et, au lieu de vous réconcilier, vous vous seriez coupé la gorge.

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs, non point une vue de l'usine fantastique du capitaine ***, mais un croquis pris dans un des ateliers de la fabrique très-réelle et très-utile de MM. Rattier et compagnie. Cette fabrique, située aux Ternes, près de Paris, emploie, depuis nombre d'années, plus de deux cents ouvriers.

Nous croyons également devoir ajouter ici quelques détails, trop techniques pour entrer dans l'historiette qu'on vient de lire.

Le mot caoutchouc, en indien, signifie *suc d'arbre*. Les plantes qui le produisent ne croissent guère jusqu'à présent qu'entre les tropiques. Elles appartiennent cependant à des familles très-diverses et qui ont des représentants dans nos climats : telles sont celles des euphorbes, des figuiers, des orties.

La gomme élastique la plus pure provient du Brésil, mais il en arrive aussi de Java, de la Cochinchine, d'Assam et de plusieurs autres contrées. Ce sont des sauvages presque nus ou des colons à peine plus vêtus et plus civilisés qui la recueillent. Semblables aux résiniers de notre département des Landes, ils parcourent incessamment leurs forêts gigantesques, fendant l'écorce des arbres qu'ils connaissent par expérience, et recueillent dans de petites calebasses le suc visqueux et jaunâtre qui en découle. Ils étendent ce suc avec un pinceau sur un moule de terre, ordinairement en forme de bouteille ; ils font sécher chaque couche à la fumée d'un feu résineux, puis ils cassent le moule et livrent la poire de gomme aux trafiquants. Depuis quelques années seulement on apporte en Europe des masses informes de caoutchouc qui pèsent plusieurs kilogrammes.

A son arrivée dans nos fabriques, le caoutchouc est d'abord découpé en disques ronds. Ces disques, fixés sur une espèce de tour de potier, reçoivent un mouvement de rotation, en même temps qu'ils sont poussés vers une lame d'acier qui les débite en lanières. Chaque lanière, à son tour, est divisée par plusieurs paires de scies en fils carrés qui s'enroulent, à mesure qu'ils se séparent, sur autant de bobines que le comporte la largeur de la lanière. Enfin ces fils (soit dans leur état naturel, soit entourés d'une spirale de coton, soit soumis à une tension considérable qui leur fait perdre leur élasticité) sont tissés avec du coton, de la laine ou de la soie, pour former diverses étoffes. Une chose remarquable et fort commode, c'est que, pendant tout ce travail de la fabrique, il suffit de placer bout à bout deux morceaux de gomme coupés proprement, pour qu'ils se recollent à l'instant.

Cependant une énorme quantité de débris résultent des différentes opérations, comme de l'état d'imperfection de certaines gommes ; mais ces débris ne sont pas perdus : on les met dans un bain d'essence de térébenthine, d'huile de houille ou d'alcool mélangé de sulfure de carbone ; cela forme une masse pâteuse qu'on peut encore transformer en fils, soit en la laissant durcir et en opérant comme ci-dessus, soit en la mettant dans un corps de pompe, percé comme une écumoire à la partie inférieure, et en chargeant le piston d'un poids énorme, de manière à forcer la gomme liquide à sortir par en bas avec l'apparence d'un vermicelle. La même pâte peut être étendue par couches successives sur une étoffe, ou bien entre deux étoffes, ou bien encore sur des moules de toutes les formes. Ce n'est pas tout : on peut faire subir au caoutchouc une autre opération qui porte le nom de *vulcanisation* ou de *volcanisation*, car l'un et l'autre se dit, ou se disent. En le plaçant dans une étuve avec une certaine quantité de soufre, on rend son élasticité indépendante des variations de la température, de sorte qu'on ne craint plus de le voir fondre sous le soleil des tropiques, ni durcir sous les neiges du pôle. Enfin, si l'on ajoute un peu de poudre de magnésie à la préparation qui donne du caoutchouc vulcanisé, on obtient un corps dur et susceptible de prendre le poli, comme la corne ou le bois.

Grâce à de si incroyables transformations, cette matière protée aspire à remplacer un jour toutes les autres substances dont nous faisons usage. On prétend même qu'un riche fabricant de caoutchouc américain, M. Somebody, a déjà presque entièrement réalisé ce problème dans sa somptueuse demeure.

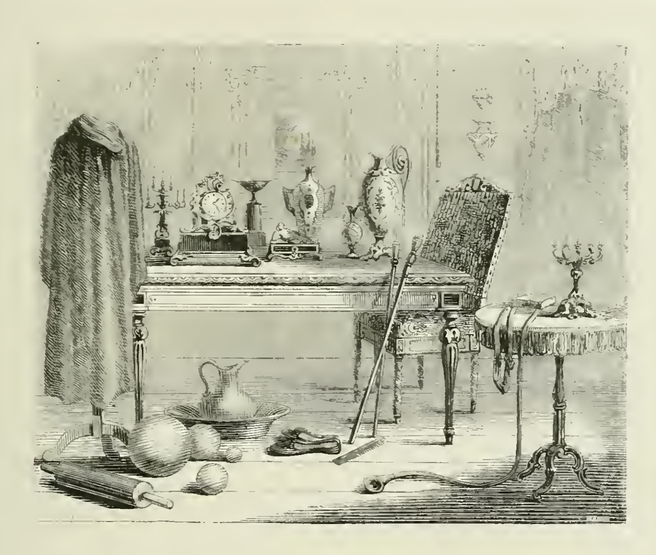
Pour vous annoncer chez lui, tirez ce bouton de caoutchouc durci dont la ciselure est si élégante. Le cordon, en caoutchouc vulcanisé, agit sur un ressort de sonnette de la même substance. Les ressorts de la serrure, ceux qui font refermer la porte sont également en gomme élastique. Vous entrez dans le cabinet du savant industriel, vous y voyez des objets de tous les genres, mais toujours en caoutchouc : des fusils, des pistolets, des cannes, des cravaches, des filets, des lignes, des machines électriques, des instruments d'optique, de physique, de chirurgie, d'apothicairerie (ces derniers feraient tomber à genoux les naïfs *seringueiros*). Là sont des clapets pour les machines à vapeur ; des tampons et des anneaux élastiques pour adoucir le choc des wagons ; des rouleaux pour distribuer l'encre ou la couleur dans les impressions textiles, typographiques, lithographiques, lithochromiques ; des pompes hydrauliques ; des tubes flexibles, de toutes dimensions, pour les conduits d'eau et de gaz ; des vases inaltérables par les acides et par les alcalis les plus redoutables ; des appareils de plongeur ; des modèles de canots insubmersibles ; des bateaux pontons ; des mastics et des feuilles de caoutchouc qui remplacent avantageusement le cuivre dans le doublage des navires ; enfin, sur les murailles, des cartes de géographie, et, dans la bibliothèque, des livres imprimés sur caoutchouc vulcanisé, et dont les cadres et la reliure sont en caoutchouc durci.

La personne qui vous a introduit applique sa bouche à une embouchure de caoutchouc durci, laquelle pend à un tuyau de gomme élastique, puis elle porte cette embouchure à son oreille et vous invite à la suivre au salon. En effet, M. Somebody s'y trouve en ce moment, et vient de répondre par ce conduit acoustique. Vous traversez plusieurs pièces, et vous arrivez enfin dans une salle magnifique, où le parquet, les moulures des portes et du plafond, les cadres des tableaux, les divans, les fauteuils, les pendules, les vases, les candélabres, les guéridons, les étagères, les statuettes, les coffrets, les chinoiseries, et jusqu'aux jouets d'enfants, sont en caoutchouc. Le maître de la maison s'avance au-devant de vous ; il soulève une casquette en caoutchouc ; il porte des souliers de la même substance. Nous ne parlerons pas de son mackintosh, de ses bretelles, de ses guêtres ; mais son lorgnon, son porte-cigares, sa bourse, son portefeuille sont en caoutchouc. Mistress Somebody quitte le divan, gonflé d'air, qui ne garde point son empreinte ; vous admirez sa démarche souple et gracieuse ; c'est bien naturel : au lieu du corset guindé, au busc roide, aux inflexibles baleines, elle porte un appareil de caoutchouc épuré, qui contient, sans les froisser, les organes les plus délicats et les plus charmants ; qui s'élargit, comme les muscles de la poitrine, chaque fois que l'air gonfle les poumons ; qui cède momentanément aux torsions du corps, pour reprendre ensuite les formes consacrées par la statuaire. Quant aux plis majestueux de cette jupe, ce n'est pas la crino-

line anguleuse et criarde qui parviendra jamais à les draper ainsi, il n'y a pour cela que le caoutchouc. Nous ne chercherons point à pénétrer dans des mystères encore plus intimes, ni à connaître les services que certaines ceintures hypogastriques peuvent rendre à une jeune dame. (La fameuse ceinture de Vénus était-elle en caoutchouc, par hasard?) Admirez plutôt la coiffure de mistress Somebody; son peigne (1), les fleurs placées dans ses cheveux, ses épingles à l'italienne, ses bracelets, ses breloques; caoutchouc, toujours caoutchouc! Plaise à Dieu que son cœur ne soit point de caoutchouc, comme tout le reste.

Vous êtes venu pour demander un renseignement à M. Somebody; il ne peut l'obtenir que d'un de ses correspondants, établi à l'autre bout des États-Unis, à un millier de lieues; veuillez attendre un peu, vous allez avoir la réponse au moyen d'un fil télégraphique, enduit, non point de caoutchouc, je l'avoue, mais de *gutta-percha*. Or, la gutta-percha est cousine germaine du caoutchouc; elle s'extrait de l'*isonandra percha*, et n'est point élastique; voilà toute la différence.

Silence! Mistress Somebody se dispose à faire de la musique. Elle s'assied devant une espèce de piano. Quelle admirable harmonie! quelle suavité! quelle amplitude de son! Ne vous en étonnez point; c'est un orgue en caoutchouc, et grâce aux lentes vibrations de la gomme, un tuyau d'un mètre donne le même son qu'un tuyau d'orgue de trente-deux pieds. D'ailleurs le velouté de cette espèce de larynx imite parfaitement la voix humaine, ce qui permettra sans doute quelque jour de supprimer les choristes à l'Opéra. L'art n'y gagnera peut-être pas grand'chose, mais quel profit pour la morale! En attendant les chœurs en caoutchouc, voici un concert qui s'organise: le père prend sa flûte de caoutchouc; les enfants s'emparent chacun d'un instrument de la même matière. C'est une contrefaçon élastique du concert de famille de Watteau.



Objets de caoutchouc. Dessin de Fellmann.

Le correspondant a fait une réponse instantanée, mais cela ne vous suffit point; il vous faudrait des plans, des échantillons: malheureusement vous devrez attendre l'envoi par le chemin de fer, et c'est une voie bien lente! Si la dernière invention était réalisée, vous auriez eu votre affaire dans la journée, car alors tous les objets légers, enfermés dans un ballon de caoutchouc, voyageront avec une vitesse de cent lieues à l'heure. Voici comment: on établira deux passages tubulaires, courant parallèlement d'une extrémité à l'autre d'une distance donnée. Ces tuyaux peuvent être placés soit au-dessous du sol, soit à la surface, et construits indifféremment en métal, en bois ou en briques. A chacune des extrémités de la ligne, et à des stations intermédiaires, si on le juge nécessaire, une pompe mue par une machine à vapeur aspirera l'air dans l'un des tubes et le refoulera dans l'autre, de manière à produire un courant très-rapide et continu. Les lettres et les paquets seront renfermés dans des ballons de caoutchouc, d'un diamètre un peu moindre que celui des tubes. Ces ballons, entraînés par le courant d'air, toucheront rarement les parois, et, dans tous les cas, reprendront toujours leur forme primitive. Aux différentes stations se trouveront des espèces de boîtes, formées de verre épais, de façon à ce qu'on puisse voir du dehors ce qu'elles contiennent. Des portes glissantes, percées de trous, pour le passage de l'air, permettront d'ouvrir et de fermer, suivant le besoin, ces réceptacles transparents. Aussitôt qu'un ballon y arrivera, il fera mouvoir une sonnette, et l'employé de service s'empressera de le prendre, soit pour le remettre au destinataire, soit pour l'introduire dans un autre passage, et lui faire continuer

(1) Les peignes et démêloirs en caoutchouc durci, lorsqu'on en fait usage, dégagent des cheveux infiniment plus d'électricité que les peignes ordinaires. Ne pourrait-on pas trouver là un moyen thérapeutique dans certains cas de névralgies?

son chemin. Il paraît que la dépense de ce mécanisme ne serait pas fort considérable, et probablement on en fera l'essai d'ici à peu.

Espérons qu'on n'en viendra pas à enfermer les voyageurs eux-mêmes dans ces ballons de caoutchouc, pour les expédier, dans un tube souterrain, avec une vitesse de cent lieues à l'heure, soit deux mille quatre cents lieues dans la journée. P. GROLIER.

POST-SCRIPTUM.

L'extraction du caoutchouc. Lavage. Coagulation. Le rhum et le jus de citron. Composition des plaques. Le caoutchouquier. Un poison. Filature et tissage du caoutchouc. O Jacquart! Les fusils caoutchouqués. Le pavage en caoutchouc, etc.

Depuis que cet article est composé, nous avons réuni sur la récolte et l'exploitation du caoutchouc des détails qui compléteront l'œuvre de notre collaborateur.

Voici comment s'opère l'extraction du caoutchouc dans les forêts de la province de Carthagène (Nouvelle-Grenade), — suivant un rapport de M. Anthoine à la Société d'agriculture.

Après avoir incisé l'arbre, les Indiens en laissent couler le suc laiteux, à son pied, dans un trou du sol garni de feuilles de latanier. Un bon arbre donne facilement de quinze à dix-huit litres à chaque saignée, qui peut se renouveler plusieurs fois dans la saison. On a reconnu, après un examen attentif, que ce suc laiteux se compose de trois principes parfaitement distincts : le caoutchouc proprement dit, matière sans saveur ni couleur ; une eau de végétation abondante, et une gomme résine, qui devient noire par l'effet de la lumière. On parvient à maintenir le suc à l'état liquide en l'agitant deux ou trois fois par jour avec un bâton. Le rhum est un moyen très-économique pour faire instantanément coaguler le caoutchouc. Environ un trentième de cette liqueur, versée et agitée dans le suc laiteux, produit un effet identique à celui de la présure dans le lait. Le rhum à Carthagène vaut vingt centimes le litre. Le jus de citron offre cette autre particularité : il enlève complétement les taches noires produites sur le linge et détache les parcelles de caoutchouc, qui, dans la manipulation du suc laiteux, se sèchent aux poils des mains et des bras. Ce résultat ne s'obtient avec aucune espèce de savon.

En mélangeant le suc laiteux à dix fois son volume d'eau, le caoutchouc remonte à la surface parfaitement pur et incolore, de telle façon qu'on peut l'appliquer entre deux étoffes légères de soie blanche et rose, sans marquer l'extérieur de la moindre souillure. Le lavage doit se faire dans des vases à goulot allongé, afin d'obtenir une certaine couche de caoutchouc. On le conserve liquide de la même manière que le suc laiteux, mais pour fort peu de temps. C'est alors qu'on lui donne, par l'addition d'une petite quantité d'eau chargée de couleur, la teinte que l'on désire, teinte qu'il conserve indélébile dans la coagulation. Pour séparer le caoutchouc des corps qui lui sont étrangers, on fixe, sur trois traverses espacées de soixante-quinze centimètres et enterrées au niveau du sol, des cadres de deux mètres cinquante centimètres de longueur, un mètre de largeur et cinq centimètres de hauteur. Ces cadres étant remplis d'un sable fin, on pose sur le sable une toile de coton quelconque. Cette toile est tendue au moyen d'un autre cadre, de même dimension que le premier, mais dont les bords intérieurs sont légèrement évasés jusqu'au tiers de leur hauteur, de manière que, posé sur l'autre, ce cadre forme un rebord d'environ trois centimètres. On verse ensuite le suc laiteux (dix litres pour environ deux millimètres d'épaisseur de caoutchouc); l'eau de végétation est absorbée par la toile et le sable : douze ou quatorze heures après, on lève le cadre supérieur, auquel la toile reste attachée par le caoutchouc collé sur ses bords ; on le laisse deux heures à l'air libre pour faire sécher le caoutchouc que l'humidité du sable a pu conserver à l'état pâteux, et l'on détache enfin la feuille de caoutchouc, qui est parfaitement homogène et prête pour l'exportation. On obtient ainsi chaque jour autant de feuilles de caoutchouc de trois kilogrammes, et même plus, que l'on a de moules et de cadres. Cette fabrication en feuilles a donné l'idée, en les coupant en bandes de largeur convenable, d'appliquer le caoutchouc entre les bordages d'une embarcation ; puis, serrant au moyen d'écrous et clouant le bordage, de remplacer avec économie la longue et imparfaite opération du calfeutrage. Cet essai a réussi on ne peut mieux, et serait applicable à de grands navires.

Le caoutchouquier atteint, dans les forêts qui bordent la rivière Sinée, une grosseur moyenne de cinquante à soixante centimètres de diamètre sur une hauteur de fût de seize à vingt mètres. C'est le *ficus elastica*, vulgairement appelé *cara sucia*. Son port est celui d'un beau platane ; ses feuilles sont alternes, de la forme de celles du châtaignier, mais plus grandes et garnies en dessous d'un duvet fauve. Il les perd en décembre et en janvier et produit une figue petite et nombreuse.

Le caoutchouc pur, liquide, quoique sans saveur, est un poison. Un singe, en ayant pris pour du lait, mourut dans les vingt-quatre heures, sous les yeux de M. Anthoine.

Avis aux parents qui donneraient des joujoux de caoutchouc à leurs enfants. Ils feront bien de s'assurer si, même à l'état solide, cette substance n'offre pas de danger à la succion.

Le tissage de la gomme élastique a traversé des phases difficiles, pour arriver aux prodiges du travail actuel.

Dans l'origine, on se procurait le fil de caoutchouc en découpant les poires à la main avec des ciseaux ; un seul homme pouvait produire par jour de quatre-vingt-dix à cent mètres de ce fil. On coupait d'abord la poire en spirale, puis on divisait chaque bande obtenue en deux ou plusieurs fils plus fins. Pour obtenir ces derniers, on imagina de détacher les différentes couches qui forment les poires et de les découper ensuite comme nous venons de le dire. On parvint à obtenir des fils plus déliés encore en ramollissant les poires dans l'eau bouillante, et en les gonflant à l'aide d'une pompe de compression ; après avoir reposé en cet état pendant plusieurs jours dans un lieu aussi froid que possible, le caoutchouc qui ne revient plus sur lui-même, se laisse découper en fils d'une extrême ténuité. Plus tard, on remplaça le procédé coûteux du découpage à la main par l'action de machines à diviser aussi simples qu'ingénieuses. Mais il est nécessaire avant tout de diviser le caoutchouc en disques d'une épaisseur parfaitement régulière. Deux machines différentes sont ensuite employées à transformer ce disque en fils fins ; l'une le découpe en un ruban très-mince d'une largeur égale à l'épaisseur du disque, l'autre divise ce ruban en plusieurs bandes parallèles. Avant que les fils ainsi obtenus puissent servir au tissage des étoffes, il est indispensable de leur faire perdre leur élasticité, qui rendrait presque impossible tout travail ultérieur. A cet effet, on les reçoit immédiatement au sortir de la fonderie dans

des vases pleins d'eau chaude où ils se ramollissent ; alors un ouvrier les étire jusqu'au quintuple ou décuple de leur longueur, pendant qu'un second les enroule sur un dévidoir. On place ensuite ces dévidoirs dans une chambre dont la température est maintenue aussi basse que possible. Au bout de quelques jours, on peut dévider les fils sans craindre de les voir reprendre leur forme primitive. Ils possèdent alors une roideur suffisante pour le tissage.

Le plus souvent, on enveloppe le fil de caoutchouc ainsi obtenu, au moyen d'un métier à lacets, de six à sept fils qui l'entourent entièrement et servent surtout à le protéger contre les dents du peigne à tisser. Dernièrement on a imaginé d'employer pour le tissage de ces fils de caoutchouc un le métier à la Jacquart, en prenant soin de le masquer complétement dans l'étoffe fabriquée, ce qui permet de broder sur le tissu des fleurs et autres ornements. Les longues lanières que l'on obtient par ces divers procédés sont sans élasticité ; on leur rend cette propriété en passant à leur surface un fer convenablement chauffé ; le caoutchouc tend à l'instant même à reprendre sa forme primitive, et, par suite, l'étoffe diminue de près d'un tiers en longueur.

O pauvre Jacquart, toi qui eus tant de peine à obtenir l'application de ton merveilleux système aux fils de chanvre, de soie et de lin, tout préparés par le bon Dieu, que dirais-tu en voyant aujourd'hui tisser à ton métier des fils de gomme taillés dans une poire massive ?

Au fait, notre siècle, qui ne doute de rien, est bien parvenu à filer et à tisser le verre, lui ôtant sa fragilité sans lui retirer son éclat !

— Un Anglais, dit le *Practical Mechanic's Journal*, vient de trouver une nouvelle application du caoutchouc, qui a déjà tant d'usages différents dans l'industrie. Pour éviter, soit aux chasseurs, soit aux soldats, le choc et, quelquefois, la douleur causée à l'épaule par le recul du fusil après le départ de la balle, il termine la crosse, ou plutôt il lui forme un talon ou plaque métallique disposée de telle sorte, qu'au moyen d'une tringle très-mince qui y est fixée par le milieu, et pouvant jouer à volonté dans la coulisse qui lui est faite dans le bois, les coussins en caoutchouc, renfermés entre le bois de la crosse et la plaque métallique qui la termine, se pressent les uns contre les autres comme les tampons qui sont aux extrémités des waggons sur les chemins de fer, et, comme eux, amortissent le choc.

Enfin, les Anglais et les Américains ont proposé pour les petites voies de communication le pavage en caoutchouc ; les essais qui ont été tentés dans les cours et allées du château de Windsor et dans les écuries de l'arsenal de Woolwich ont très-bien réussi ; malheureusement le prix du caoutchouc est trop élevé pour qu'on puisse songer à établir ce pavage, même dans les cours des maisons particulières.

Voilà tout ce qu'on fait aujourd'hui, et Dieu sait tout ce qu'on fera bientôt, avec une matière qui ne servait, il y a peu d'années (et l'on trouvait déjà ceci fort curieux), qu'à confectionner des bretelles et à effacer le crayon sur le papier !

C. DE CHATOUVILLE.

LE BAL D'ENFANTS. VACANCES DE PAQUES

A JACQUES VALNAY.

Riez, dansez, belle enfance ravie ;
Heureux mignons, bondissez triomphants !
Tout le bonheur qu'on cherche dans la vie
Danse avec vous parmi le bal d'enfants.

Quels jolis noms s'appellent, se répondent !
Quels cris joyeux ! quels rires infinis !
Les Gros-Bibis et les Totos abondent,
Que de Loulons, de Gagas, de Ninis !

En attendant l'heure des contredanses,
Les cavaliers, caressant leurs cheveux,
Pour vis-à-vis cherchent des connaissances
En se montrant les plus belles pour eux.

Un peu plus loin d'innocentes coquettes,
Jetant partout des regards connaisseurs,
Vont s'adjugeant la palme des toilettes,
Et de pied ferme attendent les danseurs.

Enfin voici le signal que l'on guette !
Pour déchaîner l'orchestre aux mille voix
Strauss a levé sa magique baguette ;
Les petits pieds s'élancent à la fois.

Chaos charmant, où la mère orgueilleuse
A tout instant, l'œil fier et l'air vainqueur,
Dans les détours de la danse joyeuse
Voit dominer le front cher à son cœur !

Les grand'mamans, tournant leur tabatière,
Les grands-papas, sur leur canne appuyés,
Croient se revoir soixante ans en arrière,
Dans l'avenir qui s'agite à leurs pieds...

Jules, de qui l'on vantait la réserve,
Marche en zigzags et dit des mots affreux ;
C'est qu'en partant, pour allumer sa verve,
Il a vidé deux flacons de vin vieux !...

Une Mimi, qui deviendra duchesse,
Galope avec un futur boutiquier :
L'égalité, qu'on invoque sans cesse,
Au bal d'enfants vient se réfugier !

Un vieux poëte, amant de la nature,
Parrain-gâteau de deux enfants gâtés,
Nomme ce bal : « Un monde en miniature,
« Dont on ne voit que les plus beaux côtés... »

« — Hélas! dit-il, la vie est une guerre,
« Ces chérubins un jour s'y combattront,
« Sans se douter qu'ils s'embrassaient naguère !...
« En attendant, enfants, dansez en rond !

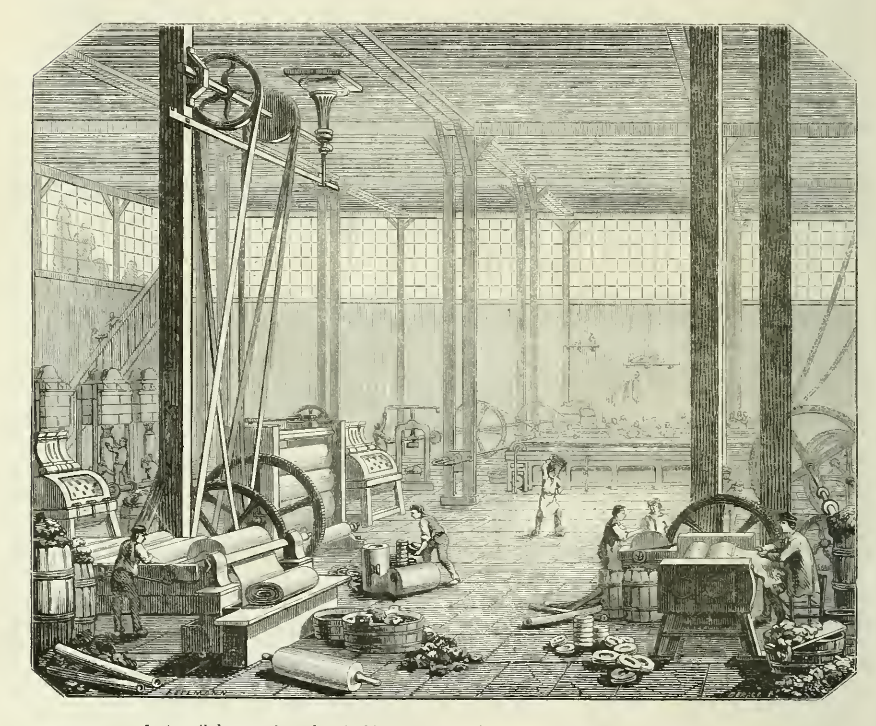
« Mais toi, blondin, et toi, brune pouponne,
« Qui ne pouvez à présent vous souffrir,
« Vous connaîtrez l'amour pur que Dieu donne,
« Et vous voudrez, unis, vivre et mourir!... »

Un grand dadais, en sixième au collége,
A fait danser la volage Nini,
Qui savait bien que ce doux privilége
Était promis à son cousin Bibi.

Bibi voit tout. Or, lui-même à Ninette
Avait offert pour ce bal un bouquet ;
Le collégien y prend une fleurette,
Qu'il garde en main d'un petit air coquet !

Bibi rugit comme un tigre en démence,
Et, sans respect pour l'Université,
Par un soufflet, qui fait un bruit immense,
Il a flétri le fat épouvanté.

On se battra ! L'affaire est assez grave...
On se bat même, à l'instant, dans le bal !
Dieu ! s'ils mouraient ! Tous deux ont le cœur brave !...
(Bien entendu, Nini se trouve mal.)



Le travail du caoutchouc dans la fabrique Rattier. (Pages précédentes.) Dessin de Fellmann.

Aucun ne meurt ; tout s'explique et s'arrange ;
Bibi ne peut reprendre son soufflet,
Mais noblement le collégien se venge
En emmenant son rival au buffet...

Quoi ! Paul s'endort un bonbon dans la bouche !
Charle et César ronflent à qui mieux mieux !
Et les héros, qu'à neuf heures l'on couche,
Disent qu'ils ont du sable dans les yeux...

Dormez ! c'est l'heure où s'endorment les roses :
Diables charmants, faites des songes d'or;
Reposez-vous, chers bandits, monstres roses,
Qu'au prochain bal on vous répète encor :

Riez, dansez, belle enfance ravie ;
Heureux mignons, bondissez triomphants !
Tout le bonheur qu'on cherche dans la vie
Danse avec vous parmi le bal d'enfants !

Édouard PLOUVIER.

CHRONIQUE DU MOIS.



Les fêtes de Paris : la musique et la comédie au salon : M. Just Géraldy, Mme Gaveaux-Sabatier, M. Paul Malézieux.
Dessin de Stop.

LES PRÉDICATEURS DU CARÊME.

La station du carême a été dignement prêchée et religieusement suivie, dans toutes les églises de la capitale, — depuis la chapelle impériale des Tuileries jusqu'à la moindre paroisse des faubourgs.

Aux Tuileries, — où les Petits-Carêmes de Massillon, interrompus depuis MM. de Frayssinous et de Forbin, avaient été rouverts avec tant d'autorité et d'éclat par M. l'abbé Le Courtier, il y a quatre ou cinq ans (voir notre tome XXI, page 219), c'était, cette année, Mgr l'archevêque de Troyes, l'abbé Cœur, un de nos plus illus-

tres orateurs sacrés, qui parlait au nom de Dieu à l'Empereur et à la cour (1).

Le prélat avait encore mûri et fortifié son éloquence pour cet auguste auditoire. Plus persuasif que pittoresque, nous dit un de ses fidèles, sobre d'images et d'artifices oratoires, il a cherché à convaincre plutôt qu'à frapper. Il a su être concis sans rien sacrifier de la clarté, se résumant toujours dans des épilogues nets et concluants. Sans emphase, sans recherche, il a fait marcher de front, dans des conférences qui n'étaient plus des discours et n'étaient pas encore des sermons, la morale et la religion, l'homme et le chrétien, l'Évangile et la civilisation.

A Notre-Dame de Paris, le Père Félix a retrouvé, plus nombreuse que jamais, l'affluence grave et recueillie des penseurs, des écrivains, des artistes et des hommes du monde. Le savant jésuite a complété la thèse qu'il avait entreprise dans une vaste trilogie sur le *progrès*. Dans les deux stations précédentes, il en indiquait les obstacles. Il a désigné cette fois la puissance qui, seule, doit les aplanir et en triompher : le christianisme.

Le Père Félix a déjà une place éminente parmi les orateurs contemporains, et nous ne tarderons pas à mettre son portrait dans notre galerie. Sa parole, entraînée par une conviction profonde chez le théologien, devient parfois emportée, selon M. de Lauzières. Il y a des moments où elle est rude et terrible : la conférence prend alors le style et l'allure de la remontrance ; mais, l'élan dompté, la phrase se radoucit graduellement, et la sympathie, un instant ébranlée, se rétablit entre l'orateur et l'auditoire. En général, les conférences du Père Félix sont, pour ainsi dire, coupées en deux ; elles rappellent ces tableaux que les maîtres commençaient et qu'ils faisaient achever par leurs élèves ; on dirait qu'une moitié du sermon appartient au théologien, au philosophe, à l'apôtre ; l'autre à l'orateur, au moraliste ; l'une l'emporte par le fond, l'autre par la forme. Est-ce parce qu'il veut à la fois convaincre et frapper son auditoire, qu'il veut parler aux intelligences, et qu'il s'adresse successivement aux unes et aux autres, plutôt que de choisir un langage commun aux deux classes ?

Quoi qu'il en soit, le tableau que le Père Félix a tracé de la sainteté idéale, démontrée dans la vie et dans l'histoire du christianisme et du chrétien, forme une des plus grandes et des plus belles leçons qui soient descendues de la chaire de vérité, — abstraction faite des accessoires du style, dont l'orateur se préoccupe médiocrement.

Les églises de Sainte-Clotilde et de Saint-Thomas-d'Aquin ont offert un contraste saisissant :

A Sainte-Clotilde, le Père Petetot, de l'Oratoire, a distillé le miel pur de l'Évangile ; il a conseillé, éclairé, consolé doucement, il s'est fait écouter sans s'écouter lui-même (ce bel éloge a été consigné dans le journal *le Réveil*) ; — il a parlé en ami, en père, il a rendu la piété aimable ; il a démontré les charmes de la vertu.

A Saint-Thomas-d'Aquin, le Père Lavigne a été le « torrent près du lac. » Il a surpris, il a terrifié ; il a été vigoureux et entraînant ; il a joint au discours impétueux et coloré le geste vif et l'action magistrale « du Christ chassant les marchands du temple. » A-t-il atteint le même but que le Père Petetot ? C'est possible. Mais il l'a atteint par un moyen contraire, et c'est le cas de répéter le proverbe : Tout chemin mène à Rome — et à l'Église

Le Père Lefebvre a tenu le milieu entre ces deux extrêmes, à Notre-Dame-de-Lorette. Il a instruit simplement et franchement. Il a montré les deux chemins, celui du vice et celui de la vertu, et il a dirigé vers le second l'âme de ses auditeurs captivés.

On connaît la science profonde, le talent d'exposition, la philosophie transcendante, le style noble et imposant de l'abbé Beautain, l'illustre professeur de la Sorbonne (voyez son portrait et sa notice, tome XVII, page 220 du *Musée*). Il a déployé toutes ces qualités et toutes ces magnificences à l'église Saint-Germain-des-Prés.

A côté des prédicateurs extraordinaires, les curés ont eu leurs stations et leurs retraites habituelles. Celle de Saint-Merri, par M. l'abbé Gabriel, et celle de Notre-Dame, par M. l'abbé Le Courtier, ont rappelé la force et l'onction, la hauteur et la finesse, l'énergie et la grâce, — que nous avons déjà étudiées dans ces deux maîtres de la chaire.

Nous ne savons si M. Le Courtier parlera demain encore à l'association des artistes musiciens, — exécutant dans sa vieille métropole la grande et belle messe de M. Gounod, — mais nous n'oublierons jamais et nous citerons ici les suaves paroles qu'il leur adressait l'année dernière, à pareil jour. Jamais la religion n'a emprunté ou plutôt n'a relevé avec plus de bonheur la langue de l'art et de l'imagination.

— La musique vient de Dieu !

Aux temps antiques, écoutez Isaïe : *quand il a vu la gloire de Dieu*, il lui a été donné d'entendre les séraphins qui chantaient à deux chœurs, et qui se répondaient d'un bout du ciel à l'autre : *Saint, Saint, Saint, est le Seigneur, le Dieu des armées.*

Dans la plénitude des temps, le ciel s'est ouvert sur un berceau de paille, une lumière immense a ruisselé sur Bethléem, un ange chantait la joie de la naissance d'un Dieu. Et après ce *solo*, voilà que toute l'armée céleste faisait entendre le plus beau des concerts : *Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté !* — Cet hymne nous est resté ; pourquoi la terre n'a-t-elle pu en noter la symphonie ? Ce serait pour vous, messieurs, l'archétype du vrai, du grand, du beau, ce serait la mesure de la perfection de l'art.

Faites donc de la musique sans Dieu ! S'il n'avait pas créé cet instrument immense dont il a bandé lui-même les cordes pour répercuter le son, et qu'il a monté partout, dans les espaces de l'air, au diapason convenable !

Faites donc de la musique sans Dieu ! S'il n'avait pas donné à certains corps l'élasticité, qui est comme l'archet ou la pulsation qui va ébranler les ondulations du grand instrument !

Faites donc de la musique sans Dieu ! Si, se contentant de donner le chant à l'oiseau pour charmer notre oreille, il n'avait pas ciselé et velouté de sa main divine cette spirale élastique, cette *trachée* du corps humain qui roule et déroule la parole et le chant !

Faites donc de la musique sans Dieu ! S'il n'avait pas articulé lui-même d'une façon si délicate et si flexible cette main de l'homme, dont les doigts, au toucher presque divin, frémissent de toutes les sensations de l'âme !

Faites donc de la musique sans Dieu ! S'il ne vous en avait pas donné les fonds d'harmonie dans les grandes voix de la nature, dans le bruit majestueux des vents, des forêts, de l'Océan, des cataractes et du tonnerre !

Après cela, que vous dirai-je, messieurs ? — qu'une foule de *biens parfaits* descend sur la terre avec ce don de Dieu : c'est le chagrin adouci, le mauvais esprit chassé, le travail charmé, le devoir encouragé, la jouissance fé-

(1) Voyez le portrait et la notice de l'abbé Cœur, t. XIV du *Musée*, p. 221.

condée par la règle et l'harmonie, l'élan patriotique porté à sa dernière inspiration, la valeur doublée dans les combats, l'énergie devenant héroïque dans les sacrifices, le culte divin surtout vivifié par des élans célestes. — Oui, la musique vient de Dieu.

Mais la musique conduit à Dieu. — C'est le nuage soulevé de la surface des mers, qui ne s'abaisse en fleuve que pour retourner à l'Océan.

L'entendez-vous qui commande au mauvais esprit, qui apaise les irritations soulevées dans le cœur de l'homme à la vue des déceptions, des ingratitudes et des injustices de la terre? — La politique elle-même le sait bien, elle ne craint plus la multitude qui chante. Ce qu'elle redoute comme fermentation menaçante, c'est le silence des peuples, silence qui n'est pas seulement la leçon des rois, qui en est la terreur; — parce que le calme lourd qui pèse sur la nature fatiguée est précurseur de l'orage; pas une feuille ne remue sur l'arbre, les oiseaux se taisent, et..... quelques instants après..... les chênes sont déracinés.

En donnant la paix et la résignation au cœur, la musique élève l'âme au-dessus des intérêts matériels, et par conséquent la rapproche de Dieu. — Chez l'artiste il y a, en général, abnégation, détachement de la terre, goûts élevés, libéralité jusqu'à la profusion, jusqu'à l'insouciance: c'est l'insouciance de l'oiseau. — Et dans un siècle où l'argent est presque le seul mobile, j'allais dire le seul Dieu, la religion est réduite à vous féliciter, messieurs, des défauts de vos qualités: et sans vous proclamer parfaits, à vous honorer encore comme des cœurs que la boue ne possède pas.

Mais voici le triomphe divin de votre art: il enfante l'harmonie morale, et la religion est cette harmonie par essence. — Harmonie qui relie Dieu à l'homme par des bienfaits, et l'homme à Dieu par des devoirs. — Harmonie qui constitue Dieu le plus généreux créancier, et l'homme le débiteur le plus fidèle; car la religion est là tout entière: ce que Dieu a fait pour nous, et ce que nous devons faire pour Dieu. — Harmonie enfin qui résulte du triple devoir rempli envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

Ah! qui mieux que vous devrait comprendre cette belle harmonie? qui mieux que vous devrait y revenir si elle était délaissée? — Permettez-moi de bégayer les mots de votre art, quoique j'en ignore la méthode, et de vous dire, pour être mieux compris: Messieurs, s'il y avait du désaccord dans nos âmes, *sauvons les dissonances*, en rentrant avec bonheur dans l'*accord parfait*. —

En même temps qu'ils parlaient à leurs ouailles dans la chaire, l'abbé Gabriel et l'abbé Beautain s'adressaient au monde par la plume, en deux ouvrages remarquables à des titres divers.

DE LA VIE ET DE LA MORT DES NATIONS,

PAR L'ABBÉ GABRIEL, CURÉ DE SAINT-MERRI (1).

Ce livre est la digne suite de la *Théodicée pratique*, dont nous avons cité une page si éclatante. Trop savant et trop profond pour être analysé ici, s'adressant par son sujet même aux grands et forts esprits de notre époque, il saisira tout le monde, et les ignorants eux-mêmes, par la vigueur de la logique, par l'énergie du sentiment et par l'éloquence de la forme. C'est une de ces œuvres complètes et harmonieuses qu'on peut juger sur un fragment, comme on reconnaît, à un seul membre, les chefs-d'œuvre de la statuaire antique. Lisez donc et admirez ce passage sur l'*amour chrétien, vie des nations :*

— Qui voudrait prétendre que la loi du Christ et de l'Église ne doit jamais s'accomplir dans sa plénitude, et qu'elles sont vaines ces paroles du divin Maître: « J'ai vaincu le monde et j'attirerai tout à moi! » Quoi! l'Église primitive, ce berceau divin du christianisme, aurait pu réaliser spontanément, dès la première heure, cette suprême perfection, et elle deviendrait impossible après dix-neuf siècles de préparation chrétienne! Non, non, perpétuée dans les déserts de l'Égypte et dans les communautés monastiques, elle a progressivement dilaté et agrandi son moule à la mesure de l'humanité. Si l'amour nous illuminait d'un rayon de sa lumière, nous suivrions pas à pas, siècle à siècle, ce long travail d'élaboration qu se cache à ceux qui ne savent pas aimer. C'est au moment où tout semblera perdu que tout sera renouvelé, régénéré. Ouvrez les annales du genre humain, et vous verrez que toujours il en a été ainsi. Considérez le monde à l'époque de l'invasion des barbares: tout est sauvé lorsque tout semblait perdu. « Les barbares sont à nos portes, » a-t-on dit. Eh bien, oui; mais au moment où la Rome humaine croulera sous leurs coups, c'est alors que la Rome divine se relèvera dans toute sa splendeur. Ignorez-vous donc comment Dieu sait tirer la plénitude du bien de l'excès même du mal? Là où l'homme fait défaut, Dieu se manifeste. Pour nous, qui jugeons toutes choses d'un point isolé de l'espace et de la durée, nous disons que le soleil a disparu lorsqu'un nuage a voilé l'horizon borné de notre vue. Mais le nuage passe, et le soleil éclate plus éblouissant encore, en reflétant sur la nue ses rayons de feu. Les prophètes du Nouveau comme de l'Ancien Testament ont annoncé le règne du divin soleil des âmes. Avez-vous plus que la science des prophètes? Avez-vous plus que la puissance du Christ, qui nous affirme qu'un jour il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur?...

..... La grandeur des nations elles-mêmes est en raison directe de la conscience qu'elles ont de cette loi de la solidarité, et leur décadence en raison de l'oubli qu'elles en font. Pourquoi la France, par exemple, est-elle demeurée le centre des peuples et a-t-elle encore quelque chose de ce grand rôle d'initiative qui, depuis douze siècles, en fait le cœur de l'humanité? C'est que, malgré son affaissement et ses longs écarts, elle n'a jamais complétement perdu jusqu'ici le sentiment d'amour et de solidarité universelle, sève de l'esprit chrétien. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, chacun des peuples de l'ancien et du nouveau continent, dit *moi ;* la France dit *nous*, embrassant dans sa pensée et dans son sentiment toutes les nations Elle semble ne faire corps que pour le service de l'humanité. De Clovis à Charlemagne, du vainqueur des Saxons au héros des croisades, de saint Louis à la révolution de 1789, des guerres qui la suivirent jusqu'à Navarin, à la conquête d'Alger et à la prise de Sébastopol, partout et toujours la France s'est faite solidaire de tous les peuples et responsable pour eux, reversant sur leurs têtes tout le fruit de ses conquêtes, depuis sa langue jusqu'à ses idées civilisatrices; toujours et partout elle a fait ainsi acte d'amour et d'abnégation, « assez riche pour payer sa gloire, » même sous le gouvernement le moins initiateur. Toute la grandeur, tout le passé de la France est là; et du jour où son cœur cessera d'être le foyer vivant de cet amour universel qui fait circuler la vie dans les artères de l'humanité, de ce jour elle cessera d'être comme nation. —

(1) Un volume in-8, 5 fr. Chez Pélagaud, imprimeur-libraire.

LA BELLE SAISON A LA CAMPAGNE.

CONSEILS SPIRITUELS, — PAR L'ABBÉ BEAUTAIN (1).

Chose rare et délicieuse! le fond et la forme, l'ensemble et les détails, le précepte et le récit, tout est neuf dans ce petit livre, — qui manquait réellement à la religion, à la morale et à la littérature. Un plan de vie à la campagne! n'est-ce pas le plan de la vie par excellence? Et personne n'y avait songé encore! et nous n'avions que des *Guides du bon Jardinier* pour cette moitié de notre existence, en face de la nature et de Dieu! Quelle heureuse et féconde idée, — noble à la fois et pratique, a eue là l'éminent et spirituel abbé Beautain! — Et que de gens vont emporter dans leurs bagages des champs ce précieux bréviaire de *la belle saison!*

Un homme du monde, ayant hôtel à Paris et château en Bretagne, n'aurait pas mieux prêché que l'illustre théologien l'art d'employer à la campagne, utilement et agréablement (*utile dulci*), ce trésor d'ici-bas qui s'appelle *le temps*. Quelle puissance a la religion, — parlant ainsi leur langage à tous et à chacun, se faisant poétique avec le poëte, savante avec le savant, artiste avec le peintre et le musicien, familière avec le père et les enfants, guidant la famille entière dans ses travaux, dans ses devoirs et dans ses plaisirs, — sans jamais oublier, mais sans jamais rendre amère, la leçon chrétienne, mêlée à juste dose au miel de la coupe humaine! La règle des heures du lever au coucher, la prière, la lecture, la correspondance, les occupations matérielles, la conversation, la tenue, la promenade, les parties de campagne, la chasse, la pêche, les visites à l'église et au curé, aux pauvres et aux malades, aux écoles, aux voisins, la danse même et le *spectacle en famille*, tout cela est exposé, traité et résolu, sous forme de lettres attachantes, par l'ancien vicaire général de Paris, avec une compétence, une autorité, une finesse d'aperçus, une sûreté de pratique, une grâce de détails inimaginables : c'est l'apôtre au milieu du salon et à travers les beautés de la nature.

Oui, le *spectacle en famille* (et nous en sommes fiers, nous qui le prêchons aussi en l'amendant), M. Beautain l'entend ainsi que nous-même et en parle en termes qui coïncident presque avec les nôtres.

Après avoir proscrit, comme nous, la représentation en famille des pièces écrites pour le théâtre, et toujours trop libres ou trop émouvantes, il recommande les proverbes faits exprès, les charades et les tableaux en action, tels que s'efforce d'en publier le *Musée des Familles*.

« Ainsi, pour me résumer, dansez tant que vous voudrez, ou plutôt laissez danser votre jeunesse, quand cela lui fera plaisir. Jouez la comédie (celle des théâtres) le moins que vous pourrez, mais abrégez les soirées d'automne par la musique et le chant, par une lecture commune quand la société est plus restreinte, et, si elle est nombreuse, par des proverbes, des charades en action, des tableaux vivants ou autres petits jeux plus ou moins ingénieux, qui occuperont tout le monde, et ceux qui y prennent part par les préparatifs nécessaires et la mise en œuvre, et ceux qui les regardent, d'abord par l'attente de ce qu'on va leur montrer et ensuite par le spectacle même. »

— Ne quittons pas le chapitre des orateurs sacrés sans rendre justice à M. l'abbé Roque, chapelain de Sainte-Geneviève, qui a prononcé un discours très-remarquable à Saint-Eustache, à la grand'messe en musique du frère Léonce, au profit des Écoles gratuites du troisième arrondissement. Nous avons déjà signalé, comme exemple à suivre, cette œuvre noble et féconde, qui donne le pain intellectuel à tant de milliers d'enfants. Cette année, comme les années précédentes, toutes les notabilités de Paris s'étaient rendues dans la cathédrale du commerce, à l'appel du maire de ce populeux quartier, M. Decan de Chatouville.

L'immense église était comble, lisons-nous dans le *Journal des Débats*. M. Roulland, ministre de l'instruction publique, était assis dans le chœur entre le maire et le général marquis de Lavœstine, au milieu de son état-major et de la garde nationale.

Le cardinal-archevêque de Paris officiait pontificalement, escorté de l'élite du clergé parisien.

L'orchestre des Italiens était là tout entier, entouré des chœurs de tous les enfants des écoles, les jeunes filles en robes blanches, groupés autour de l'orgue : près de cinq cents voix fraîches, justes et parfaitement dirigées.

L'abbé Roque a parlé avec une chaleur et une poésie entraînantes de tout ce que font la famille, la patrie et l'Église pour l'enfance et la jeunesse de Paris. Puis les quêteuses ont reçu de la foule le meilleur éloge de son discours : près de 10,000 francs en quelques minutes!

Enfin, un gracieux détail a terminé la cérémonie. Pendant la bénédiction du cardinal-archevêque, les filles des écoles, en robes blanches, avec leurs petites corbeilles au cou, ont distribué aux notabilités du chœur et à toute l'assistance des branches de myosotis (souvenez-vous) que ministres, généraux, artistes, prêtres et fidèles ont emportées à leur boutonnière.

(1) Un vol. in-18. Chez Hachette et Cᵉ, rue Pierre-Sarrazin, 14.

LES FÊTES DE L'HIVER.

L'histoire des fêtes de Paris remplit maintenant tous les journaux. C'est une branche de plus qui a poussé au grand arbre de la presse, où une femme supérieure, Mᵐᵉ Emile de Girardin, l'avait greffée la première, il y a douze ou quinze ans. Les feuilletonistes par excellence sont aujourd'hui les chroniqueurs mondains. Ils balancent les critiques de théâtre, ils chassent sur leurs terres, — et ceux-ci font, en revanche, des battues dans les salons. Toutes les feuilles importantes ont leurs *Courriers de Paris* chaque semaine; quelques-unes, par un tour de force, l'ont chaque jour. Le grave *Journal des Débats*, lui-même, chronique (le mot est consacré) d'une quinzaine à l'autre. Plusieurs journaux se consacrent exclusivement à ce genre, qui est évidemment la passion de l'époque, — et qui remonte, après tout, aux premières gazettes françaises et étrangères. Rien de nouveau sous le soleil, pas même les caprices de la mode et de la curiosité.

Le *Musée des Familles* doit suivre ce mouvement et satisfaire à ce goût, avec la mesure et la convenance qui sont sa première loi.

Il faudrait les ailes de Mercure pour suivre toutes les fêtes qui se donnent à Paris depuis cinq mois, — et la présence d'esprit de César pour en dicter le récit à quatre secrétaires.

Deux tableaux d'abord nous ont frappé dans cette galerie de diamants, de lumières et de féeries : l'inauguration du nouvel hôtel de M. le président B***-C***, rue de la Chaussée-d'Antin, et le bal de M. le marquis d'Hautpoul, grand référendaire du Sénat, au palais du Luxembourg.

L'hôtel de M. le président B***-C*** est un vrai chef-d'œuvre du goût le plus exquis, le plus élevé, le plus courageux. Nous disons courageux parce que nous n'y

avons pas aperçu d'or, — chose admirable, spirituelle, unique et rassurante enfin pour notre siècle galvanoplastique! Il appartenait à un magistrat de cette autorité, à un homme et à une femme du monde en cette position de dire enfin à l'océan de la dorure : Tu n'iras pas plus loin! L'or, en effet, n'est pas de la richesse, pas même du luxe, encore moins de l'art. La richesse, le luxe et l'art,—ce sont les distributions élégantes de l'hôtel de M. B***-C***, son style pur et savant, ses ornements sobres et délicats ; c'est cette antichambre féerique, ornée de médaillons dans le style de Lucca della Robbia, exécutés par un jeune artiste d'avenir, M. Devers; c'est cette double fontaine jaillissante, en faïence antique, au milieu de la verdure et des fleurs, avec la susurration de l'églogue de Virgile; c'est cet escalier blanc, aux rampes de velours, à la double montée, encadrant un grand vitrail transparent, chef-d'œuvre de Maréchal, de Metz, et conduisant à travers des flots de lumière, des salons où la danse tourbillonne aux calmes rendez-vous du whist et de la causerie. Pendez-vous, ô *manieurs d'argent*, ô millionnaires de la hausse



Les fêtes de Paris : la scène du menuet (M. J. Lefort et Mme Lefébure-Wély) dans *l'Héritier sans le savoir*, opéra de Mlle Pauline Thys. Dessin de V. Foulquier.

et de la baisse! un magistrat et une femme de goût ont construit sans or et sans tapage, sans astragales et sans réclames, un simple hôtel plus beau et plus admiré que tous vos palais... Ruolz!

M. le marquis d'Hautpoul avait, lui aussi, compris le véritable luxe au palais du Luxembourg et merveilleusement décoré ce splendide monument des Médicis. C'est la plus royale fête de l'hiver sans contredit, en dehors des Tuileries impériales. Nos souvenirs, troublés par l'éblouissement, se retrouvent très-exacts dans le compte rendu du nouveau et brillant journal *les Salons de Paris.*

Toutes les sommités de Paris, et même de l'Europe, et même du monde, — y compris les lettrés de la Perse et de l'Inde, — s'étaient rendus à l'invitation du marquis et de la marquise d'Hautpoul, ayant à leur tête S. A. I. le prince Napoléon et S. A. R. le prince de Danemark. Cinq salons étaient disposés pour la fête. La galerie était merveilleuse d'illuminations. Les glaces, encadrées de fleurs et de verdure, multipliaient les groupes de femmes élégamment parées; l'orchestre du bal était dirigé par Strauss, et en face de l'orchestre était une estrade réservée aux princesses, aux femmes de ministres, aux am-

bassadeurs, estrade entourée de massifs d'orangers et d'arbustes verts. L'immense vestibule sur lequel la vue plongeait du haut de cette estrade avait été transformé en jardin. Le plafond, pour rendre l'illusion plus grande, était peint couleur d'azur avec des nuages vaporeux; d'une vasque de marbre blanc s'élançait un jet d'eau retombant en pluie légère dans un bassin où glissaient et jouaient des poissons aux écailles nacrées. Une pelouse naturelle, bordée de tulipes et d'immortelles, s'étendait autour, coupée par d'énormes vases remplis de fleurs tropicales qui étalaient orgueilleusement leurs corolles de pourpre, leurs étamines d'argent ou de longue soie blanche, et des calices de neige d'où s'échappaient ces parfums saisissants qui transportent dans le monde des rêves. Les murs, garnis d'arbustes verts, disparaissaient de distance en distance derrière des glaces en galerie; les banquettes étaient adossées à des bosquets de camellias. C'était un luxe de fleurs, de parfums, un paradis d'arbustes, de feuillages, et au milieu de ces merveilles une lumière magique et les plus ravissantes femmes de Paris. Le jardin conduisait à une rotonde décorée en bosquet. Sous un berceau de camellias se montrait une nymphe de marbre, merveille de l'art au milieu des merveilles que donnent les serres les plus riches; des glaces reflétaient ces jardins enchantés et multipliaient autour des invités un coup d'œil qui eût ravi l'auteur de *Cyrus*. Jamais Mlle de Scudéry n'eût eu plus de raison de dire : — Ce n'étaient que festons...

Le bal a commencé à dix heures. A minuit, plus de mille personnes ont pris part à un somptueux banquet, et la fête s'est prolongée jusqu'à quatre heures du matin.

Un escadron de jeunes commissaires, fleuris de camellias roses, aidaient les nobles amphitryons à faire les honneurs de cette mille et... deuxième nuit.

Il va sans dire que les réceptions des Tuileries, de l'Hôtel-de-Ville, des grands ministères et des ambassades ont été plus splendides que jamais, — et hors ligne par le matériel et le personnel de ces hauts lieux.

L'événement du bal travesti de M. Fould a été l'entrée de la comtesse T*** de La P*** en marquise Pompadour, dans une chaise à porteurs, avec valets, nègres et tous les accessoires du temps. Vous jugez l'effet d'une telle surprise au milieu de tous les costumes de l'ancienne monarchie, de Clovis à Napoléon III. La comtesse, après avoir parcouru les salons, a quitté sa chaise et a dansé le menuet de sa grand'mère. L'illusion était complète et délicieuse.

Chez M. Mirès, on a dansé dans une partie du jardin, transformée en palais. Vers une heure du matin, un signal a été donné : une glace immense s'est déplacée derrière l'orchestre, et a laissé voir l'autre moitié du jardin, éclairée aux flammes du Bengale. On eût dit le rideau de l'Opéra se levant sur le dernier tableau d'un ballet féerique. Seulement c'était nature.

Les bals de la marquise de Livry, de M. Offenbach et de Mme Ségalas, les soirées musicales de M. F. Pigeory, de M. Dantan, de Mme P. Pil***, ont aussi beaucoup occupé les chroniqueurs. On y a déployé autant de grâce que de richesse; l'esprit y a étincelé à l'égal des diamants.

Mme Orfila a donné un opéra nouveau de MM. Galoppe d'Onquaire et Paul Bernard, intitulé *Bredouille*, simple cadre à un charmant dialogue, à une musique exquise, et au jeu, au chant si remarquables de M. Jules Lefort et de Mme Gaveaux-Sabatier. Nous reparlerons de cette opérette, — conquête précieuse du spectacle en famille.

M. Bertall, notre spirituel dessinateur, et notre confrère non moins spirituel, — à en juger par sa *Bourse des arts* du *Journal Amusant*, rédigée et dessinée par lui avec une malice profonde, — M. Bertall a repris *la Volière* de Nadaud, avec MM. Biéval, A. J... et Mme Damoreau-Cinti, — et *les Deux aveugles*, d'Offenbach, avec Sainte-Foy et Berthelier, — précédés d'un prologue en vers excellents de M. Eugène Tourneux.

Mlle Pauline Thys, la muse qui a trois cordes à sa lyre : la poësie, la musique et le chant, — sans compter la grâce personnelle, — a écrit, tout exprès pour les salons, un petit opéra : *l'Héritier sans le savoir*, qui est à la fois un conte touchant et une fine moralité.

L'HÉRITIER SANS LE SAVOIR.

Il y avait une fois, — et c'était hier, c'est aujourd'hui même, ce sera encore demain, hélas! — un cousin et une cousine, Léonce et Hélène, qui s'aimaient depuis l'enfance, sous l'aile d'une tante pleine d'esprit et de cœur, riche à proportion et marquise inflexible à l'endroit des principes et des manières. Hélène écouta et suivit ses charmants conseils, et devint une personne accomplie au physique et au moral. Léonce, au contraire, secoua le joug et se lança dans les excès de la vie moderne, dans le cigare, dans la tenue excentrique, dans le club et le steeple-chase, etc, etc. La marquise, mourant sur les entrefaites, déshérita son neveu et laissa toute sa fortune à sa nièce, — mais avec un codicile secret ainsi conçu :

« Hélène pourra rendre à son cousin la moitié de sa fortune, le jour où, sans l'y forcer et sans lui annoncer sa récompense, elle lui fera revêtir l'habit rococo de son bisaïeul et danser le menuet de sa grand'mère. »

Vous devinez la gracieuse et décisive leçon qui se cache sous cette épreuve outre-tombe de la bonne tante.

Voilà donc Hélène dans le château de la marquise, seule avec un vieux domestique, seule et rêvant à Léonce, dont son cœur n'a jamais désespéré. Justement, on lui annonce sa visite, après des années d'absence. Or, elle ne veut pas être reconnue de lui, ou elle veut voir s'il la devinera sous le travestissement qui a son but. Elle se déguise en vieille marquise et habille son domestique en femme de chambre. Léonce arrive alors et est assez mal reçu et malmené par la fausse caméristе, qui boit son cordial de voyage, dérobe et lit son journal, et le fait enrager de mille manières. Resté seul, le jeune homme se désole de ne point trouver sa cousine, — et le remords, amené par le souvenir, commence à rentrer dans son âme. Tout ce qu'il a cherché, tout ce qu'il a trouvé, dans ses fougueux caprices, valait-il ce bonheur calme et doux, personnifié en son amie d'enfance?

Là-dessus paraît Hélène, sous sa perruque et sa mante de vieille, — et une scène délicieuse se déroule entre les deux personnages. Avec l'autorité que lui donne son âge, la douairière confesse le jeune homme. On croirait entendre la défunte marquise, tant il y a d'esprit et de malice dans ses critiques, de charme et de douceur dans ses conseils! Léonce, battu pied à pied, rentre les poignards de sa cravate, rabat les crocs gommés de sa moustache, renonce à l'infection du cigare et aux extravagances du sport, — trouve la vieille aussi charmante qu'il se trouve lui-même ridicule, et écoute avec ravissement le tableau qu'elle lui trace des nobles habitudes et des façons galantes du temps passé.

— Le menuet, par exemple! quelle danse exquise, à côté de vos affreuses polkas!

Et la voilà prête à lui démontrer la chose. Et Léonce fasciné, accepte la leçon de menuet.

— Mais vous ne pouvez le danser dans ce vilain frac noir. Il vous faudrait un bel habit d'autrefois. — Ah! tenez! j'ai justement là un costume de grand-père.

Et elle le tire d'une armoire, — et Léonce l'endosse en riant, — et il se trouve parfait, car il plaît à la fée. La vieille en est une à ses yeux éblouis, à son cœur captivé par tant de grâces!

Bref, il lui donne la main, et tous deux dansent le fameux menuet, tant et si bien, qu'un papier tombe de la poche de l'habit du grand-père, et que la vieille, en le ramassant, laisse choir sa perruque, — et que Léonce enfin reconnaît son adorable cousine!

Vous devinez le dénoûment, aussi aimable que toute l'histoire.

Le papier tombé est le codicile de la tante. Léonce a reconquis sa fortune, en portant le vieil habit et en dansant le menuet symbolique. Il épousera Hélène, — et il sera digne d'elle, car il lui dit en pressant sa main :

— J'ai compris et je suivrai la dernière leçon de notre tante. J'ai dépouillé les folies du jour en revêtant ce costume, — et je garderai en le quittant la raison et les vertus dont il est l'emblème.

Figurez-vous un tel cadre rempli par un dialogue spirituel et tendre, — par une musique fraîche et originale; ajoutez Mme Lefébure-Wély disant comme on dit à la Comédie-Française, M. Jules Lefort nuançant à merveille son double rôle, l'un et l'autre chantant et dansant à ravir la jolie scène du menuet — dessinée ci-contre, — complétez l'effet par M. Malézieux, dans son accoutrement féminin, semant l'éclat de rire à travers les péripéties sentimentales, et vous comprendrez que tous les salons vont se disputer ce bijou, — déjà enchâssé avec tant de succès chez Mme d'A*** et chez Mme la comtesse de C***.

Encore deux mots, deux anecdotes de salon.

On connaît au bal la galanterie des hommes. Ils sont groupés aux portes, et, aussitôt que les plateaux de glaces, de rafraîchissements et de gâteaux arrivent, ils fondent dessus comme une nuée de moineaux affamés; aussi les plateaux sont vides quand ils pénètrent dans les salons : les pauvres femmes, seules entre elles, n'ont qu'à mourir de soif.

Eh bien! chez M. C... cela n'est pas arrivé. Les glaces sont parvenues aux dames, ainsi que les gâteaux. C'est que pour les saisir au passage, cette fois, les hommes auraient dû avoir des ailes comme les moineaux auxquels je les comparais. Les plateaux étaient portés par le géant écossais du boulevard du Temple. Les hommes les plus grands, en montant sur des chaises, n'auraient pas pu y atteindre. Le géant passait fièrement sans se soucier des sauts de ces lilliputiens qui ne lui allaient pas à la ceinture, et dont quelques-uns ne lui allaient pas au genou. Puis, entré dans le salon, il se penchait, abaissait le plateau bienheureux à la hauteur des femmes assises, et, sans changer de place, rien qu'en allongeant et retirant le bras, en lui faisant décrire des cercles, il offrait la manne rafraîchissante à toutes les dames. Tantales en habit noir, les hommes ont été forcés d'attendre leur tour.

Cette nouveauté a beaucoup réussi. Désormais les géants ont une profession toute trouvée : ils serviront les glaces dans les bals.

Un chroniqueur cite cet exemple prodigieux de l'adresse de M. Brunet, l'élégant escamoteur :

Il y a quelques jours, Brunet fit prendre seize fois de suite à une dame le valet de carreau mêlé dans un jeu de cartes, et notez qu'il avait galamment prévenu la dame de se tenir sur ses gardes. Toute la soirée, elle n'avait pu toucher une carte sans tomber sur ce maudit valet de carreau. Lassée de la sempiternelle poursuite de ce valet, elle s'empare tout à coup d'un sept de trèfle.

— Pour cette fois, dit-elle, vous êtes battu.

Le sorcier prend la carte, la retourne, et la dame, écarquillant les yeux, reconnait le valet de carreau.

— Rendez-moi maintenant le sept de trèfle, s'écriet-elle.

— Rien de plus aisé : j'efface le rouge, je mets du noir, je retire la figure, je marque sept points, je souffle..., et voilà le sept de trèfle.

La dame regarde, reconnaît le sept de trèfle primitif, tend la main pour s'en emparer, et saisit... le valet de carreau!

— Nous bornons ici cette *Revue des fêtes de l'hiver*, — sauf à la continuer pour les fêtes du printemps. N'en avons-nous pas d'ailleurs résumé les plaisirs les plus relevés et les plus délicats par la gravure placée en tête de cet article? — Qui représente mieux que M. Géraldy la grande et belle musique; — mieux que Mme Gaveaux-Sabatier la musique fine et gracieuse; mieux que M. Malézieux, la diversion comique et la gaieté des salons?

DEUX COMÉDIES A L'HOTEL LAFFITTE.

Le fils de la reine d'Oude est venu la rejoindre dans sa tombe au Père-Lachaise, — et Paris a eu, pour la seconde fois, le spectacle des funérailles indiennes, décrites dans notre précédente livraison.

Or, le lendemain de ces deux tragédies lamentables, deux comédies fort piquantes se sont passées à l'hôtel Laffitte. Telle est la vie humaine partout, — en France comme dans l'Hindoustan.

La maîtresse de cet hôtel, avant de recevoir Leurs Majestés des *Mille et une Nuits*, rêvait sans doute, comme tout le monde, des souverains assis au milieu d'un paradis d'escarboucles, entourés d'omrahs, de bayadères, de devedaschis, de toutes ces prêtresses qui offrent l'atac et l'eau de rose. Elle voyait des cortéges s'avançant au bruit des cymbales et des trompettes, des files d'éléphants couverts de caparaçons de soie et d'or, et chargés de tours d'ivoire. Les yeux éblouis de son imagination se fermaient devant cette prodigalité de lumière et de luxe, devant ces scandales de richesse, devant ces fantaisies sans fin, devant cette séve bouillonnante de végétations distillant tous les parfums, épuisant toutes les formes et toutes les couleurs.

Or, jugez de la mystification de cette bonne dame en s'apercevant, — au quart d'heure de Rabelais, — que les maîtres éblouissants de l'Inde n'avaient pas même la propreté, cette demi-vertu des pauvres de l'Europe, et qu'il lui faudrait, après leur résidence de quelques jours, remettre à neuf le premier étage de sa maison.

Les dames d'honneur de la reine d'Oude et les seigneurs de sa suite vivaient, nous l'avons déjà dit, sur les tapis de leurs appartements; ils s'y couchaient, ils s'y asseyaient, ils y causaient; mais aussi ils y faisaient leur cuisine, jetant nonchalamment dans tous les coins les épluchures de leurs légumes et les débris de leurs repas. Ce n'est pas tout. On connaît l'adresse extrême des Indiens. Leurs jongleurs et leurs prestidigitateurs en remontreraient à ceux du monde entier. Cette adresse, ils s'en servent habituellement et pour leurs besoins particuliers. Ainsi ils perdaient ou ils oubliaient les clefs de leurs portes, de leurs commodes ou de leurs armoires à glace, et, au lieu de faire quelques pas pour les chercher, ils trouvaient beaucoup plus naturel d'ouvrir les serrures

avec la pointe de leur couteau ou de leur candjiar, et toujours avec une dextérité merveilleuse.

Bref, les pièces occupées par ces nobles hôtes ont été laissées par eux dans un état complétement inhabitable... Comme on le pense bien, on leur a demandé de payer les frais nécessités par ces dégâts. Ils ont trouvé le chiffre de la réclamation trop élevé ; un architecte expert a été nommé, et, après examen des lieux, il a déclaré qu'il fallait au moins quinze jours de travaux pour remettre l'hôtel en état. Bref, le prince Mirza et sa suite ont été obligés de payer, en sus de leur note, une somme de trois mille francs d'indemnité. Cette somme ne paraîtra pas trop élevée, lorsqu'on saura que les Indiens occupaient trente chambres, c'est-à-dire la plus grande partie de l'hôtel.

La seconde comédie a été l'œuvre d'un charmant écrivain de notre connaissance.

Nous avons dit qu'un premier cercueil avait été refusé pour la reine, — comme chevillé avec des clous. La Compagnie des pompes funèbres fut priée de le reprendre en déduction de compte ; mais elle s'y refusa, le cercueil, suivant la règle, devant être fourni avec le corbillard, que l'on s'en serve ou non.

Or, la bière en litige était restée debout dans un coin de la salle où avait été exposé le corps de la reine.

Ce qu'ayant appris, un de nos journalistes les plus gais, les plus spirituels et les mieux portants, qui habite l'hôtel, a demandé à voir le cercueil, et, le trouvant cossu et bien conditionné :

— Si l'administration ne reprend pas sa bière, dit-il, je la garde pour mon compte ; je ne suis pas fâché de m'assurer d'avance une douillette de cette façon.

Voici donc l'un des plus méritants de nos confrères de la presse assuré d'avance d'avoir une bière destinée d'abord à la reine d'Oude.

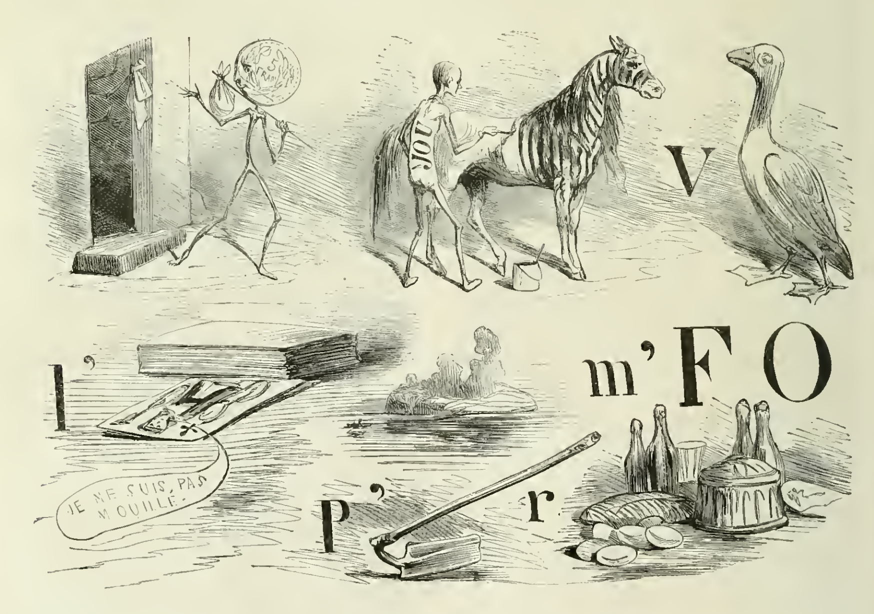
D'ici au moment où elle lui deviendra nécessaire, et il y a longtemps à attendre, Dieu merci, notre prévoyant collègue se servira de son cercueil comme d'un coffre à habits. Ce sera commode et édifiant, dit le révélateur de cette anecdote.

LA MAGICIENNE A L'OPÉRA.

Cette œuvre de notre grand maître, M. F. Halévy, a réalisé les merveilles annoncées depuis plusieurs mois. Livret, musique, décors et ballet forment un des plus magnifiques spectacles qu'ait jamais donnés l'Académie impériale. La prière du premier acte, les chœurs, les duos de Gueymard avec Mme Lauters et Mme Borghi-Mamo, le trio du troisième acte, — tout le quatrième et tout le cinquième, sont dignes de l'auteur de *la Juive* et de *la Reine de Chypre*, et c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.



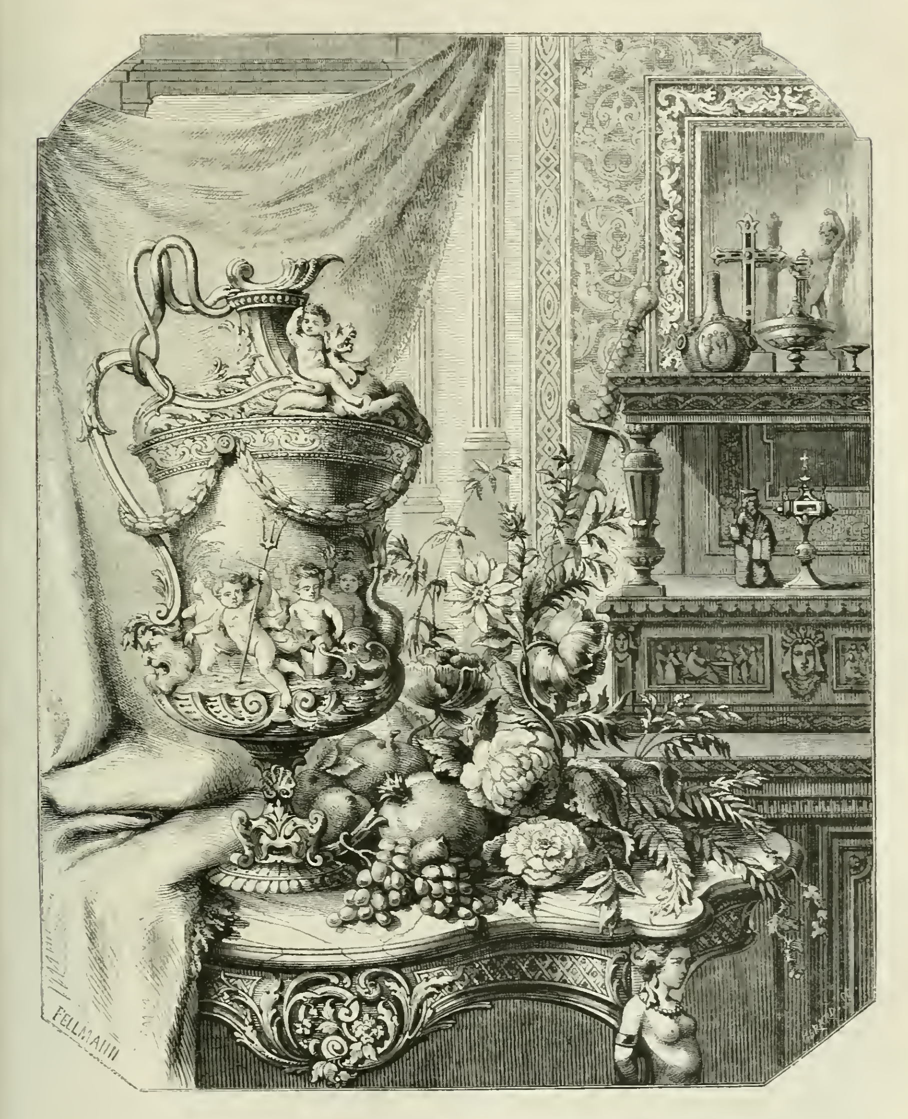
EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS DERNIER.

« Si Corneille eût vécu de mon temps, je l'aurais fait prince ! » Opinion de Napoléon Ier sur l'auteur de *Cinna* et de *Polyeucte*. (Six corneilles — u v q — deux monts — temps gèle — *or* est fait prince.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

CAUSERIES, SOUVENIRS ET ANECDOTES.

CURIOSITÉS ET BRIC-A-BRAC.



Objets d'art : Vase de Lepautre. Bouquet de Baptiste. Meubles et glaces du musée de Cluny. Dessin de Fellmann.

Les musées du bric-à-brac. L'histoire en famille. Anecdotes. Les trésors du docteur L***. Vivier. Le cigare impérial. Un plan de Paris. Le sansonnet... recherché par la police. Le mannequin. Une comédie en omnibus. Les reliques apocryphes Une canne de Walter Scott. Le cachet de Michel-Ange et le grain d'émétique. La collection de M. Roger. *Tout casse; tout passe.*

Parlons curiosités et bric-à-brac, puisque le gracieux crayon de M. Fellmann nous y invite, et puisque c'est là une des belles passions de notre siècle.

Le bric-à-brac, en effet, a un Musée officiel, et un des plus riches Musées de la France, celui de l'hôtel de Cluny. Il en a même deux : il en a même huit ou dix, en comptant bien ; car, qu'est-ce que le Musée des Souverains au Louvre, le Musée Maritime, le Musée Chinois, le Musée Mexicain, Egyptien, etc.? Qu'est-ce que le Musée du Conservatoire des arts et métiers, — celui des Gobelins et celui de Sèvres? Qu'est-ce que ces splendides galeries d'anciens meubles à Versailles, à Fontainebleau, à Saint-Cloud, à Meudon, etc., etc.? C'est du bric-à-brac historique et royal.

Les amateurs et collectionneurs de curiosités font donc de l'histoire à leur manière; — les uns magnifiquement et au grand jour, comme le prince Soltykoff, MM. Labarthe, Le Carpentier, Hénin, Aguado, Véron, Roger, Maxime du Camp, Lenoir, et tous ces princes du *bibelot*, que nous visiterons quelque jour; — les autres modestement et dans leur coin, comme vous, comme moi, comme lui, comme tous ces chasseurs de bouquins, de bois sculptés, de porcelaines, de cristaux, etc., qui forment lentement et laborieusement ce qu'on pourrait appeler du nom même de ce recueil : des petits ***Musées des Familles***.

Qui dit *musée* dit *amusant*. Et rien d'amusant au fait non-seulement comme les collections, mais aussi comme les collectionneurs. Après que leurs trésors ont comblé leur joie en cette vie, leurs aventures divertissent encore la postérité après leur mort.

Les anecdotes sont innombrables sur leur compte. Voici celles qui nous reviennent aujourd'hui à la mémoire.

Tout dernièrement, les journaux ont fait une réputation européenne au docteur L***, en racontant ses sollicitudes posthumes pour sa galerie de tableaux et de curiosités.

Le docteur L*** est mort en 1824. Avant de quitter ce monde, il voulut assurer le sort de sa collection d'objets d'art. Le moment de la réhabilitation n'était pas arrivé pour eux, mais le docteur sentait bien que ce moment-là viendrait. Il voulut être certain que sa galerie ne serait vendue que lorsqu'elle aurait retrouvé sa valeur réelle. Il songeait beaucoup moins à ses héritiers en cela, qu'à ses tableaux, qu'à ses meubles bien-aimés.

Que fit-il? il loua un appartement avec un bail de trente-quatre ans; il paya d'avance les trente-quatre années de loyer; il enferma tous ses trésors, soigneusement enveloppés de toiles fines, dans de grandes caisses; il plaça ces caisses dans l'appartement loué par lui; il poussa la précaution jusqu'à prévoir le cas où la maison devrait être démolie pour cause d'expropriation forcée. Il fit ensuite son testament, par lequel il défendait expressément que l'appartement, ni les caisses fussent ouverts avant l'année 1858. Puis, ces dispositions prises, sûr de laisser sa galerie en sûreté, il rendit son âme à Dieu.

Or, il y a quelques semaines expirait l'époque fixée par lui pour l'ouverture de l'appartement. On a pénétré dans ce mystérieux sanctuaire où dormaient depuis trente-quatre ans ces nobles objets qui, grâce aux progrès du goût, ont depuis longtemps obtenu la justice qu'ils méritent.

On a trouvé d'abord un grand pli cacheté contenant des instructions sur la manière d'ouvrir les caisses. Le docteur L*** y recommandait de les déclouer avec précaution, de débarrasser les peintures des toiles qui les enveloppaient, d'épousseter les cadres, d'en avoir grand soin, et de laver aussitôt les tableaux avec légèreté, au moyen d'une éponge fine trempée dans l'eau pure. Des indications non moins minutieuses concernaient les curiosités diverses.

On a suivi ces prescriptions avec respect, et jugez quel éblouissement : on a trouvé dans les caisses, entre autres choses de très-haut prix, une réunion complète de tous les peintres charmants du dix-huitième siecle, depuis les plus grands, depuis Watteau, Greuze et Chardin, jusqu'aux plus légers, aux plus coquets, toujours aimables et précieux, quoique d'un ordre moins élevé.

Cette galerie enfin, c'était toute une fortune!

Une fortune qui tombait des nues à un brave lieutenant de la garde impériale qui ne s'y attendait guère.

La collection du docteur L*** a été vendue cet hiver à Paris, et a produit des sommes considérables.

N'est-ce pas que cette histoire est intéressante, que cet homme était un vrai connaisseur, un amateur hors ligne, et que ses soins pour ses objets d'art ont quelque chose de touchant au dernier point?

— Un amateur original par excellence, c'est Vivier, notre célèbre corniste, l'ami intime du roi de Prusse, — et peut-être de l'empereur des Français, depuis son aventure à Plombières.

Un jour, l'empereur était seul et fumait.

Vivier entre avec la liberté qui lui était permise. L'empereur lui offre une cigarette. Vivier refuse.

— Pourquoi me refusez-vous? demande l'empereur. Vous fumez, cependant?

— Oh! sire, répond le corniste, je n'ose prendre cette liberté... Je me connais : si j'acceptais une cigarette aujourd'hui, j'oserais vous demander un cigare demain; puis un paquet de cigares après-demain; puis, qui sait si je ne finirais pas par vous demander un bureau de tabac!...

Vivier fait collection de sansonnets, de salamandres, de tarentules, de serpents à sonnettes, de mannequins et de plans de Paris.

Il fait aussi une collection de tabatières, — mais ce sont les souverains de l'Europe qui se chargent de la compléter.

Voici une de ses manières de se procurer des plans en détail de certains quartiers.

Il y a quelque temps, Vivier entre chez un horloger, rue Tronchet.

— Monsieur, lui dit-il, seriez-vous assez bon pour m'indiquer le chemin à prendre pour aller à la rue de la Paix?

— C'est bien aisé, monsieur; allez jusqu'à la Madeleine, tournez à gauche, suivez le boulevard, la cinquième rue à droite est la rue de la Paix. Vous y verrez une grande colonne qui ne vous permet pas de vous méprendre.

— Pardon, monsieur, mais j'ai une très-mauvaise mémoire; si vous pouviez me tracer un petit bout de plan sur ce morceau de papier?

— Mais c'est inutile, vous ne pouvez pas vous tromper; le boulevard à droite et la cinquième rue à gauche.

— J'ai une si mauvaise mémoire... Un petit bout de plan m'aurait tiré d'affaire.

— Au fait, mon ami, dit la femme de l'horloger, fais ce petit bout de plan à monsieur, puisqu'il le demande.

L'horloger prend un morceau de papier et trace le plan le plus consciencieux du monde.

Vivier le prend, le considère, puis dit très-sérieusement :

— Ce plan est incomplet, cher monsieur : vous avez oublié d'y indiquer la rue de Sèze, la rue de la Ferme-des-Mathurins, la rue Godot, la rue Caumartin, le passage Sandrié et les concerts Musard. Ensuite, comme je vais au numéro 8, à côté de la caserne des pompiers, vous auriez dû m'indiquer que le chemin le plus court est par la rue de Sèze et la rue Neuve-des-Capucines.

En disant cela, Vivier salue, emporte le plan et laisse l'horloger ébahi et ne comprenant pas bien encore la *charge* dont il a été victime.

Vivier se fait accompagner dans ses voyages d'un sansonnet de sa collection.

L'été dernier, un de ses amis, M. Edouard***, lui avait donné rendez-vous à Bade.

Tous les matins, il allait le guetter au débarcadère du chemin de Strasbourg, parmi les flots de touristes qui dégorgent des waggons encombrés. Après une semaine d'attente inutile, un jour enfin il aperçut de loin un voyageur assez drôlement vêtu, descendant de diligence avec plusieurs boîtes et paquets sur les bras.

Ce voyageur avait l'air extraordinairement affairé ; il se démenait d'une façon étrange ; il criait à tue-tête après les porteurs de bagages et les cochers de *drostche*, afin qu'ils vinssent le débarrasser du fardeau sous lequel il ployait. Comme les jeunes Maures, cicerones empressés des Européens dans la ville d'Alger, se sont fait un dictionnaire semi-turc, français-arabe et italien, à l'usage de tous les peuples, de même les cochers allemands, philologues par état, faisaient mille efforts pour comprendre l'étranger et s'en faire comprendre ; mais ils n'y pouvaient point réussir ; c'est qu'aussi l'idiome de pure fantaisie employé par l'artiste n'appartenait à aucune langue connue dans le monde.

Cette scène grotesque avait attiré l'attention de M. Edouard***. Il s'approcha du voyageur et de ses bagages. Dans l'une de ses boîtes (une boîte grillée), il aperçut un oiseau ; et, dans l'homme à l'oiseau, il reconnut son camarade Vivier. Quant à l'oiseau, c'était un sansonnet, l'oiseau favori du virtuose. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Je parle des deux amis ; le sansonnet se contenta de battre des ailes.

Tous les deux, ou plutôt tous les trois, s'acheminèrent vers l'hôtel de ***. Le lendemain, on envoya la feuille sur laquelle tout étranger nouvellement débarqué à Bade doit inscrire ses titres, ses qualités, ses noms et sa résidence ordinaire. L'artiste prit la plume et écrivit en grosses lettres, dans la première colonne, son nom : VIVIER, homme de *corps*.

Il s'était dit : l'orthographe n'est pas de rigueur dans le grand-duché de Bade.

Puis, à la seconde colonne, réservée aux *gens de la suite*, il inscrivit : SANSONNET.

Ce qui causa des recherches et des perplexités inouïes à l'ombrageuse police badoise, acharnée à découvrir la personne, les antécédents et les occupations ... du sansonnet de la suite de Vivier.

On nous assure que le spirituel corniste a fait parfois l'usage suivant de sa collection de mannequins.

Il demeure à Batignolles, près d'une station d'omnibus. A la nuit tombante, il prend un de ses personnages figurant un bourgeois quelconque ; il l'introduit dans la voiture publique, l'assied sur le strapontin du fond, — et s'installe lui-même à l'autre bout, près du conducteur. Les voyageurs montent, l'omnibus part, et l'automédon recueille le prix des places. Chacun cause ou regarde son voisin, ou ferme les portières. Le *monsieur du fond* garde seul une immobilité complète.

— Eh ! monsieur ! votre place ! lui crie le conducteur.

Pas de réponse.

Les voyageurs commencent à faire des réflexions comiques sur leur compagnon de route.

— Votre place ! reprend le conducteur.

— Votre place ! redit en chœur le personnel ambulant.

Toujours l'immobilité et le silence.

Des réflexions on passe aux apostrophes, aux prières, aux éclats de rire, aux menaces, aux terreurs.

— Il est sourd !

— Il est muet !

— Il est mort !

— C'est un cosaque !

— C'est un conspirateur !

— C'est un fou évadé !

— C'est un suicide !

— C'est un cadavre !

— C'est le fruit d'un crime ! etc., etc., etc.

La comédie va croissant et s'animant, — et Vivier, pour ses trente centimes, en jouit dans sa stalle, comme d'un spectacle au théâtre.

Enfin, le scandale éclate et ameute les voyageurs, puis les passants, puis la foule amassée...

Les uns se fâchent, et les autres s'enfuient ; les dames se trouvent mal, les hommes se tordent les côtes ou se livrent aux voies de fait. Le tumulte est à son comble, la circulation est arrêtée ; on appelle la garde qui accourt, — et Vivier assiste jusqu'au bout à la scène dont vous jugez les péripéties, — et le dénoûment : la découverte d'un simple mannequin !

Nouvelle comédie alors sur des points d'interrogati n.

— D'où vient-il ? Qui l'a mis là ? Dans quel but ? Est-ce une mystification ? Est-ce un acte de démence ? Est-ce une machine infernale ? Quel est ce mystère étrange et inimaginable ?...

Descente de la police, — enquête, procès-verbal, etc.

Et, pour couronner le divertissement, citation de Vivier en justice, comme témoin, avec tous les voyageurs, pour arriver à la solution du problème par toutes les voies de droit !

— L'histoire des reliques apocryphes joue un terrible rôle sur la scène des curiosités. Voltaire n'avait qu'un fauteuil, et il y a par le monde cent fauteuils de Voltaire. Le véritable est au château du marquis de Vilette, près Pont-Sainte-Maxence, où nous l'avons vu de nos yeux et touché de nos mains.

Qui pourrait nombrer les cannes de Walter Scott, apportées des pèlerinages d'Abbotsford ?

Nous avons lu quelque part les aventures d'une de ces cannes, — de la race des canards.

M. Angelo de Sorr revenait d'Ecosse, et tous ses amis l'interrogeaient sur son voyage. L'un lui demandait s'il avait visité les propriétés de Lucie de Lamermoor, l'autre, s'il est vrai que le wiskey réchauffe assez pour tenir lieu de gilet de flanelle.

— Mais, lui dit l'un d'eux, vous n'avez donc rien rapporté de là-bas ?

— Si, messieurs, répliqua-t-il mystérieusement.

Et il leur montra un vieux bâton noueux, avec pomme en corne de cerf, sur laquelle étaient gravés quelques emblèmes maçonniques, ou bien un *v* double.

— Eh bien! qu'est-ce? lui dit-on.

— Ce que c'est, messieurs?... D'abord, découvrez-vous.

Tous ôtèrent leur gibus.

— Messieurs, cette canne est une relique.

— Ah! bah...

— C'est la canne de Walter Scott; je l'ai payée très-cher à la gardienne du château d'Abbotsford.

Depuis ce jour, la nouvelle que le bâton de vieillesse de l'auteur d'*Ivanhoé* était à Paris se répandit dans le monde littéraire. Pour fuir les curieux, M. de Sorr fut forcé de déménager trois fois.

Or, il comptait parmi ses amis un jeune romancier de talent, Charles M***. L'appartement de M*** est un musée; on y trouve mille curiosités, depuis un morceau de la tu-



Curiosités et objets d'art de la collection de M. Roger. Dessin de Fellmann.

nique d'Homère jusqu'à une plume de Kock (Charles-Paul). En un mot, chaque jour et sans cesse, Charles M*** tournait près de M. de Sorr, nourrissant des desseins perfides.

— Ah! ça, voyons, lui dit-il un matin, il y a assez longtemps que vous possédez le *stick* de Scott.

— Mais, mon cher ami, puisque je l'ai payé, il m'appartient, je crois.

— Pas du tout, et la preuve c'est que vous allez me le céder. Que diable, j'ai une collection à entretenir!... Et d'ailleurs, il n'est pas juste que vous soyez le seul possesseur de cet objet, tout le monde a la canne de M. de Voltaire.

— Permettez, je ne l'ai pas.

— Parce que vous l'avez usée. Allons, combien avez-vous payé cette canne?

— Huit livres.

— Eh bien! je vous en donne dix francs; c'est quarante sous pour les frais de transport et de douane.

— Ah! ça, mais dites donc, c'est huit livres sterling.

— Et cela fait en monnaie de France?

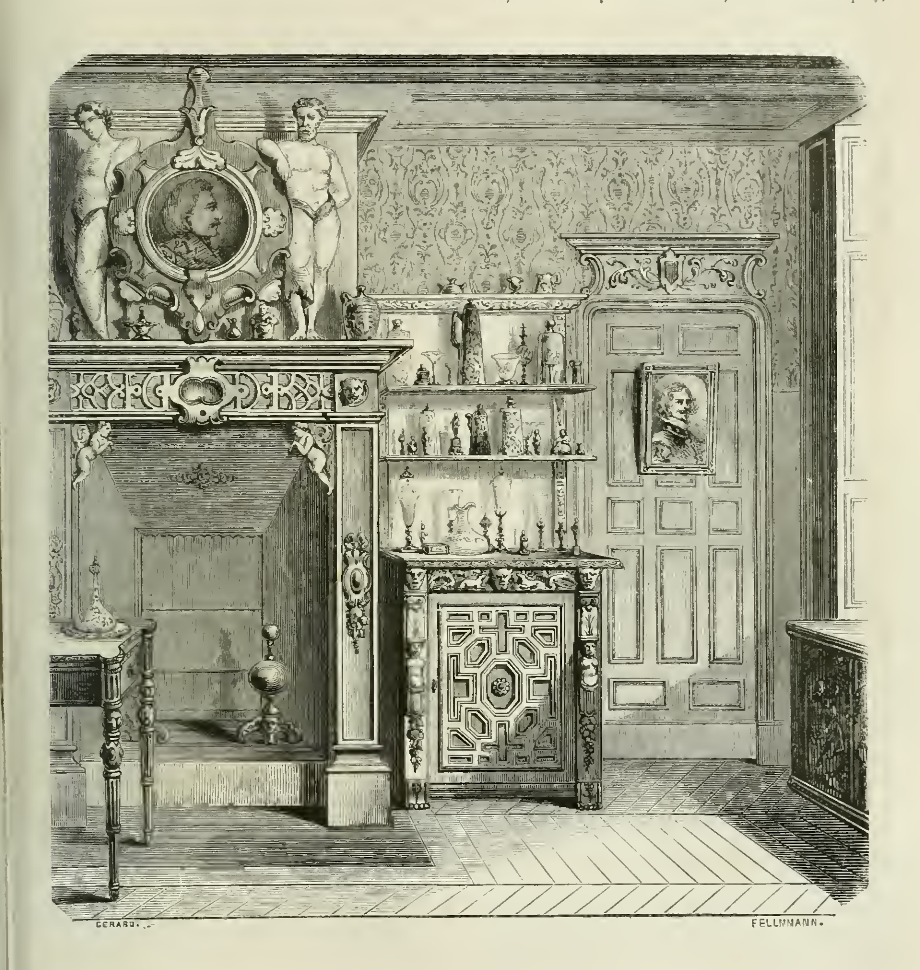
— Deux cents francs.

— Deux cents francs!... Vous avez donné deux cents francs!... C'est magnifique!... — Eh bien! c'est une folie peut-être aux yeux de bien des gens, mais aux vôtres ce sera une excellente affaire. — Voici douze louis.

Charles M*** emporta la canne.

Or, il est temps de le dire, cette canne était apocryphe!.. Et voici son histoire, avouée par M. de Sorr lui-même :

— Quelques mois avant mon voyage, a-t-il raconté depuis, un de mes intimes, Alfred de Marsac (je puis le nommer, car il n'est plus de ce monde, il habite l'Amérique),



Curiosités et objets d'art, de la collection de M Roger. Dessin de Feltmann.

de Marsac m'emprunta vingt pistoles, et me fit en même temps cadeau d'une vielle canne ayant, disait-il, appartenu à son père. A mon retour de la terre d'Ossian, je n'entendis plus parler de mon ami ni de mes dix louis ; la vieille canne seule formait un angle disgracieux dans un coin de ma chambre. J'utilisai ce soutien des vieux jours du père de de Marsac, et le présentai comme ayant servi d'appui à l'empaumure de Walter Scott. Enfin, grâce à Charles M***, je rentrai dans mes fonds, les intérêts compris.

Mais il y avait à peine une quinzaine que M*** était devenu le propriétaire de cette rareté artistique, lorsque M. de Sorr reçut en un mandat ses deux cents francs qu'Alfred de Marsac lui expédiait de Londres.

Depuis cette restitution, sa conscience lui reprocha la plaisanterie de la canne. Aussi, un matin, douze louis dans sa poche, il courut chez M***, et lui avoua tout.

Charles M***, les yeux écarquillés par l'atrocité de cette mystification, demeura un moment hébété.

— Où est-elle ?... lui cria son ami.

— Mon cher, je l'ai cédée, la semaine dernière, à André T***, pour treize louis !

Tous deux coururent chez André T***, — qui les renvoya à Paul de R***, — qui les renvoya à M. Jules de S***, — qui les renvoya à M. Louis B***. — La canne fantastique avait marché comme une botte de sept lieues !

— La canne de Walter Scott ?... demande Charles M*** au dernier possesseur.

— Mon cher monsieur, j'étais sans le sou. Je l'ai déposée chez un marchand de bric-à-brac de la place du Carrousel. Elle est en vente.

— Malheureux, elle est fausse !...

Tous les propriétaires successifs coururent avec la vélocité d'un *cab* vers la boutique du revendeur.

— La canne !... cria Louis B***, qui précédait ses compagnons.

— Ah ! j'allais chez vous, dit le marchand.

— Elle est fausse !...

— Non, elle est vendue.

— Vendue !... firent les amateurs.

— Quatre cents francs, à un jeune Anglais qui se dit neveu de l'auteur de *Rob-Roy*. Vous disiez donc qu'elle est fausse ?... En ce cas, elle n'en est que mieux payée.

Quelques semaines après, M. de Sorr reçut la lettre suivante datée d'Edimbourg :

« Mon cher ami,

« J'arrive d'Abbotsford, résidence de Walter Scott. Parmi les curiosités qu'on m'a montrées est une canne qu'on m'a assuré avoir appartenu au baronnet écossais. Mon cher ami, cette canne est celle de mon père, la même que je vous donnai dernièrement à Paris ! Je ne sais comment expliquer ce fait. J'ai demandé des détails. Mais le gardien, qui d'ailleurs a, depuis peu de temps, succédé à une vieille femme décédée, m'a appris que cette canne avait été vendue à un visiteur, et que, par le plus grand des hasards, elle était tombée entre les mains du neveu du célèbre romancier !!! Quel est donc ce mystère ???... Répondez-moi à ce sujet.

« ALFRED DE MARSAC. »

— Hélas ! s'écriait M. de Sorr, il nous est pénible de troubler ainsi la religion des touristes. Mais pourquoi aussi de Marsac avait-il mis tant de temps à me restituer mes dix louis !...

Ne trouvez-vous pas impayable cette canne quelconque d'un brave monsieur, devenue par plaisanterie la canne de l'auteur d'*Ivanhoé*, volant à ce titre, d'enchère en enchère, de cabinet en cabinet, et rentrant enfin en triomphe au château d'Abbotsford, sous la garde respectueuse du neveu de Walter Scott ?

— Au chapitre des amateurs que la passion conduit au vol, nous trouvons la fameuse anecdote du cachet de Michel-Ange, rapportée par M. Chabouillet dans le *Catalogue* des pierres et camées de la Bibliothèque impériale.

Au commencement du siècle dernier, une société nombreuse visitait le cabinet des antiques, conduit par l'académicien Hardion, conservateur de ce trésor. Tout à coup on s'aperçoit qu'une des pierres que l'on venait d'admirer, le cachet de Michel-Ange, a disparu (merveille de cornaline entaillée, représentant une Bacchanale). Péniblement affectés de cette étrange aventure, les visiteurs demandent que toutes les poches soient fouillées et retournées. Un examen minutieux ne produit aucun résultat : la médaille absente n'a pas reparu. Mais pendant l'opération, le conservateur, vraiment digne de ce nom, avait scruté les physionomies d'un regard incisif, et s'adressant à l'un des assistants, un Anglais nommé le baron de Stosch :

— Monsieur, lui dit-il, vous me paraissez indisposé.

— Moi ? du tout, répond l'Anglais.

— Je vous demande pardon ; je suis un peu médecin, et je vois clairement que votre estomac est trop chargé. Il me paraît indispensable que vous preniez ce grain d'émétique, — ajoute le conservateur en présentant au baron le breuvage que sur son ordre, donné secrètement, un garçon de service venait d'apporter.

Le baron est obligé de s'exécuter ; la potion produit son effet, et l'amateur peu délicat restitue le cachet de Michel-Ange qu'il avait avalé.

Une des plus riches et des plus belles collections de curiosités qu'il y ait à Paris est, sans contredit, celle de M. Roger, notre illustre chanteur — et notre éminent confrère, ajouterons-nous, car il est aussi profondément versé dans tous les arts que dans la musique, — et il écrit la prose et les vers à rendre des points à ceux qui en font leur métier, — témoin sa magnifique traduction des *Saisons* d'Haydn, — et ses poésies charmantes, insérées dans le tome XIX, p. 98, du *Musée des Familles*.

M. Roger a bien voulu autoriser notre dessinateur à reproduire quelques bijoux artistiques de son hôtel de la rue Turgot, — bijoux qu'aucun recueil illustré n'a publiés encore, et sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir, — quand nous donnerons le portrait et la notice de ce maître de l'Académie impériale.

Ce lit gothique — renaissance, ces meubles aux ciselures exquises, ces tableaux et ces médaillons avec leurs caryatides, cette cheminée à la fois délicate et monumentale, ces porcelaines et ces cristaux d'une finesse si rare n'ont pas besoin de commentaires et parlent d'eux-mêmes, sous le burin du graveur.

C'est au sujet de ces porcelaines, — trésor royal de la Saxe, que M. Roger écrivait, avec tant de grâce et d'esprit, en 1849 ou 1850, sur l'album de Devrient, le Talma de l'Allemagne :

Tout casse ? Il est trop vrai, je le dis avec peine ;
C'est un cruel dicton qu'on ne peut effacer !
Et notre répub..... et les biens qu'elle amène,
Et ma voix de ténor avec ma porcelaine...
Tout doit un jour casser !

Tout passe, dites-vous ? Ah ! que Dieu vous entende !
Dans ma malle avec soin j'irais vite entasser
Vos émaux de Meissen, votre Sèvre allemande,
Au nez de la douane et sans payer d'amende,
Si tout devait passer !

PITRE-CHEVALIER.

QUATRE MILLIONS.

I. — PEINTURE ET MUSIQUE.

— Georges, tu me caches mon moulin, disait, un jour de l'été dernier, Angélique Pinchon à son frère, lequel, une feuille de papier rayé d'une main, et, de l'autre, un crayon, allait et venait dans le petit salon de leur père, tour à tour écrivant quelques notes, puis les solfiant, sans remarquer que ses allées et venues et ses gestes pouvaient quelque peu gêner Angélique.

Celle-ci avait entrepris le dessin du paysage auquel la maison de M. Pinchon faisait face, M. Pinchon, ex-libraire, ami du pittoresque, ayant préféré que sa maison regardât une belle et vaste campagne plutôt que la ville de Rennes, à l'une des extrémités de laquelle elle était située.

— Mi, mi, ré, mi, do, si, do, sol, la, continua le jeune homme, se rendant néanmoins à l'invitation de sa sœur.

— Un peu plus à gauche, je te prie. Voilà que je n'aperçois plus le château de la Saulnaye! Si tu ne peux faire, assis et tranquille, ta détestable musique...

— Angélique, je n'insulte point à vos tartines d'épinards; laissez en paix ce qu'il ne vous est pas donné de comprendre.

— Tartines d'épinards! fit à son tour Angélique, avec une indignation comique ; ô peinture!

— O musique! répéta Georges. Nul n'est prophète en son pays, ajouta-t-il; tu le prouves une fois de plus, ma sœur : dans celui qu'on a vu courir en jaquette, on ne s'habitue à reconnaître un général d'armée ou un artiste qu'alors qu'on le revoit avec les épaulettes ou la couronne d'or! Eh bien, je reviendrai à Rennes avec une couronne d'or!

— Pour revenir, il faudrait préalablement partir, mon très-cher frère, et ce congé-là, nos parents n'ont aucune envie de te l'octroyer.

— Quelque chose qu'on veuille faire de moi, je suis et ne saurais être qu'un compositeur, dont on peut rendre la vie misérable, mais qui, à son dernier jour, balbutiera les suprêmes prières et les adieux suprêmes en fa dièze ou en la mineur!

— On connaît la raison d'être de cette irrésistible vocation, répliqua la jeune fille. On sait pourquoi, depuis quelques semaines, vous assistez si ponctuellement aux leçons que M. de La Saulnaye veut bien donner céans à sa fille et à moi.

— Quelle idée! dit Georges avec embarras; si je me trouve présent à vos leçons, c'est un pur effet du hasard.

— Georges, poursuivit sérieusement Angélique, M. de La Saulnaye professe une grande estime pour notre père, une amitié sincère pour nous; cependant, Camille ne saurait devenir ta femme!

— Parce que je m'appelle Georges Pinchon! dit le jeune homme avec quelque amertume.

— Non ; M. de La Saulnaye fait moins de cas du nom que de celui qui le porte; mais, s'il n'a pas cet entêtement, il en a un autre.

— Eh! je ne l'ignore point; il voudrait dégréver le château de la Saulnaye des hypothèques qui le rongent!

— Et il cherche, à cet effet, un riche mariage pour sa fille; tel est, cher Georges, le secret de ta vocation. Tu rêves la fortune de Rossini et de Meyerbeer.

— Oh! métal exécrable, s'écria Georges, pourquoi si rare en de certaines poches et si abondant en de certaines autres?

— Parce qu'il est soumis à la loi des courants, parce qu'il suit les pentes, répondit M. de La Saulnaye, entré avec sa fille sur les dernières paroles de Georges.

— Que ne puis-je alors servir de barrage aux courants, dit le jeune homme avec gaieté, en avançant des siéges!

Camille et Angélique installées devant leurs chevalets, M. de La Saulnaye, tout en corrigeant le travail de ses deux élèves d'adoption, reprit la conversation que son arrivée avait interrompue.

— Georges, dit-il, d'ordinaire on maudit l'argent avec d'autant plus d'énergie qu'on en a plus grand besoin; j'en augure, et je suis assez votre ami pour parler ainsi, j'en augure que vous avez un vide effrayant à combler et quelque grand désir à satisfaire.

— En effet, monsieur, je voudrais aller à Paris étudier la musique sous les maîtres.

— Et en faire? demanda M. de La Saulnaye.

— Oui, monsieur.

— Ah! ah! cher Georges, nous rêvons les grosses cloches de la publicité? Je vous approuve ; j'ai toujours eu un faible pour les téméraires!

— Eh bien! voulez-vous me donner un conseil? Je le suivrai.

— Georges, savez-vous un métier? demanda M. de La Saulnaye, plus sérieux.

Et, comme le jeune homme ne répondait point et le regardait d'un air très-surpris:

— Vous ne savez point de métier, poursuivit-il; c'est dommage! Si vous aviez su un métier, voici quel eût été mon conseil : se rendre à Paris, sans nul doute; y faire deux parts de son temps : l'une, consacrée au métier, c'est-à-dire au pain quotidien ; l'autre, à l'étude de prédilection. Du moins, êtes-vous solide sur les principes de votre art? lisez-vous, avec fruit, les œuvres des maîtres? y voyez-vous, à côté de l'inspiration qui émane des cieux, la science, qui ne s'acquiert que par un travail ingrat et incessant?

— Vous êtes musicien, mon cher monsieur. Je vais vous chercher mes albums.

Et, sans que M. de La Saulnaye le pût arrêter, l'enthousiaste courut vers le petit pavillon qu'il occupait, en même temps qu'Angélique, qui lisait jusque dans le fond de son âme, secouait tristement la tête et soupirait, et que Camille de La Saulnaye, émue un peu plus que de raison peut-être, mêlait sur sa toile les tons les plus étranges et les plus disparates.

— Camille, reprit M. de La Saulnaye, qui devinait Georges et craignait de deviner sa fille, que fais-tu donc? qu'est-ce que c'est que ça? Nos tourelles enjolivées d'un éblouissant badigeon! Ce n'est point là ce que réclament ces nobles ruines, continua-t-il, appuyant sur les mots et regardant Camille, qui rougit et baissa les yeux; ce sont de solides étais, qui leur permettent de traverser encore des siècles; c'est de plus, c'est surtout le droit de rester château de la Saulnaye! Tu me comprends!

La jeune fille comprenait si bien que, sans l'arrivée assez bruyante de M. Pinchon, beau vieillard, au visage plein et ouvert, M. de La Saulnaye eût pu voir deux grosses larmes rouler silencieusement sur ses joues.

II. — L'ONCLE DE... SERINGAPATAM.

— Madame Pinchon ! madame Pinchon ! criait M. Pinchon, une lettre de dimensions peu communes à la main ; pour l'amour de Dieu, qui me dira où se dérobe Mme Pinchon?

— Me voici, me voici, monsieur Pinchon, fit une petite vieille dame, toute ronde et avenante, et courant en trottinant ; du calme ! du calme !

— Du calme ! reprit M. Pinchon exalté ; du calme ! lorsque ce papier contient une révélation à rendre fou !

— Serait-ce votre nomination d'adjoint au maire de Rennes?

— Fi ! madame Pinchon, que votre esprit est terre-à-terre !

— Expliquez-vous, alors, monsieur Pinchon.

— Lisez ! fit solennellement le digne homme, tendant à sa femme la lettre ouverte.

— Ciel ! s'écria tout à coup Mme Pinchon ; mon flacon ! une chaise ! de l'air !

— Cette lettre, fit M. Pinchon à M. de La Saulnaye, pendant que les deux jeunes filles s'empressaient autour de Mme Pinchon, cette lettre m'annonce que je suis héritier de quatre millions de fortune, clairs comme de l'eau de roche, et dont les intérêts courent, pour moi, à partir de février dernier !

— Quatre millions ! s'écrièrent à la fois tous les assistants.

— Oui, madame Pinchon, reprit le nouvel héritier ; oui, monsieur de La Saulnaye ; oui, mes enfants, quatre millions !

Et comme Angélique murmurait quelque chose à l'oreille de Camille, et l'entraînait au jardin :

— Envoie-nous Georges, lui dit son père. Madame Pinchon, reprit-il avec un sourire, croyez-vous qu'on m'accordera enfin cette place d'adjoint au maire que vous me faites solliciter depuis six mois ?

— Monsieur Pinchon, riposta la dame sur le même air, croyez-vous que la joie des deux *notairesses* sera grande et surtout sincère, elles qui me saluaient à peine parce que je n'avais pas, tous les trois mois, un chapeau neuf?... Monsieur de La Saulnaye, un peintre de vos amis a fait les portraits de Leurs Majestés grands comme nature ; les *notairesses* n'ont les leurs que grands comme la main ; ne pourrions-nous avoir les nôtres plus grands que nature? cinquante francs de plus ou de moins ne nous arrêteront pas !

M. de La Saulnaye, qui étudiait cette scène en philosophe, sourit et s'inclina en signe d'adhésion.

— Quatre millions ! voisin, dit à son tour M. Pinchon. Il me semble voir de l'or en lingots, de l'or en vaisselle, de l'or en bijoux ! Il me semble voir dix portefeuilles gonflés d'actions de toutes les couleurs.

— Monsieur Pinchon, s'écria Mme Pinchon, monsieur Pinchon, nous ferons bâtir ! Nous donnerons des fêtes, avec du punch et des glaces ! Les *notairesses* n'offrent jamais que des sirops ; elles enrageront !

— Nous bâtirons et nous donnerons des fêtes, madame Pinchon.

— Je vois, fit M. de La Saulnaye en souriant, que vous allez mener grand train et faire grande figure.

— Avec deux cent mille livres de revenu ! ne serait-ce point votre avis ?

— Avouez que je serais mal reçu à dire le contraire?

— Par exemple ! J'ai toujours tenu à l'approbation de mes amis.

— Elle ne vous manquera pas, monsieur Pinchon ! Quand on a deux cent mille livres de rente, on peut mettre son habit à l'envers et son gilet par-dessus ; on ne saurait soulever de critique !

— Je vous ai toujours soupçonné de philosophie, voisin ; cette philosophie, je me sens fort tenté de la mettre à l'épreuve ! Est-il permis de s'enquérir du chiffre des hypothèques dont est frappé le château de La Saulnaye?

— Trois cent cinquante mille francs, hélas !

— Et il y aurait de réparations nécessaires?...

— Pour une centaine de mille francs.

— Voisin, un demi-million pour la Saulnaye induirait-il votre philosophie à voir, sans trop de chagrin, Mlle de La Saulnaye devenir un jour Mme Georges Pinchon ?

— Voisin, vous savez bien que, de tout temps, le nom d'un honnête homme a été regardé par moi comme ne pouvant qu'honorer sa femme.

— C'est que ces jeunes gens s'aiment, savez-vous, monsieur de La Saulnaye? dit Mme Pinchon ; M. Pinchon et moi, nous nous en étions aperçus, et c'était notre désespoir !

— Vous n'ignorez pas non plus quelle a été la préoccupation de ma vie, continua M. de La Saulnaye, après s'être incliné du côté de Mme Pinchon ; donc, vous ne me croiriez point si je vous disais que, riche ou pauvre, j'eusse accepté Georges pour gendre ; mais, les événements étant ce qu'ils sont, je dois avouer que je suis touché de la spontanéité de votre offre, et que j'y souscris avec un véritable plaisir.

M. et Mme Pinchon avaient eu à peine le temps d'exprimer leur joie, lorsque revint Georges, tout courant.

— Hein? comment? ce n'est pas un conte des *Mille et une Nuits?* disait-il. Angélique ne s'est pas amusée à mes dépens? Il nous tombe comme cela quatre millions, on ne sait d'où?

— Parlez avec plus de révérence, mon fils, répliqua M. Pinchon ; cet héritage nous vient d'un grand oncle paternel décédé à Seringapatam, en février dernier

— Dieu ait son âme ! mon père ; nous lui ferons chanter des messes, dont je composerai la musique.

— Pendant que vous y serez, mon cher Georges, fit M. de La Saulnaye, la main sur l'épaule du jeune homme, il est une autre messe à laquelle aussi vous pourrez rêver, mais en substituant le majeur au mineur, les chants d'allégresse aux chants de deuil !

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— A moins que vos parents et moi nous étant mépris sur les sentiments que vous inspire Mlle de La Saulnaye, il ne doive plus être parlé de la susdite messe.

— Oui, mon enfant, dit Mme Pinchon, M. de La Saulnaye veut bien t'accorder la main de sa fille.

— Mon Dieu ! s'écria le jeune homme, se soutenant à peine.

Et, lorsqu'à plusieurs reprises on lui eut confirmé son bonheur, lorsque par de vifs élans il eut exprimé les sentiments d'ineffable joie et de reconnaissance dont son âme était pleine, lorsqu'il eut cent fois serré les mains de MM. Pinchon et de La Saulnaye, et couvert de baisers le cou et les joues de sa mère, il s'élança dans le jardin, à

la recherche d'Angélique et de Camille, ayant sur ses pas M. de La Saulnaye et Mme Pinchon.

M. Pinchon se trouva empêché de les suivre par un visiteur qui lui survenait.

III. — A NOTAIRE, NOTAIRE ET DEMI.

— Mes salutations très-humbles, disait ce survenant, petit homme vif, notaire à Rennes, en concurrence avec son opposé le plus absolu, un homme grand, fort, et lourd de parole autant que de mouvement; mes salutations très-humbles. Je pénètre jusque céans sans m'être fait annoncer, par l'excellente raison qu'il n'y a personne en bas, votre bonne courant les rues de Rennes, et répétant à tout venant la nouvelle surprenante dont j'ai voulu être un des premiers à vous congratuler. Du reste, la fortune ne pouvait venir à de plus dignes, continua le petit homme, auquel M. Pinchon avait offert un siége; nous le disions à l'instant, Mme Descombes et moi.

Et comme M. Pinchon souriait, s'inclinait et essayait de l'interrompre:

— Je n'ai jamais eu d'autre langage, monsieur Pinchon, reprit M. Descombes, chacun le sait. Mais, dites-moi, si, en attendant que vos banquiers vous fassent par-



M. de La Saulnaye, M. et Mme Pinchon. (Chap. II). Dessin de Foulquier.

venir des fonds, quelque argent vous était nécessaire, j'ai une vingtaine de mille francs tout à fait à votre disposition.

— C'est trop d'obligeance, put enfin glisser M. Pinchon.

— Vous acceptez; fort bien! Cinq minutes pour courir chez moi et revenir mettre ces fonds en vos mains.

— Mais!...

— Des scrupules! Vous me les rendrez dans un mois. Ce sont des fonds destinés à certaine ligne de Rennes à Saint-Malo, qui sera bien la meilleure spéculation! Motus sur ceci, cher monsieur Pinchon! La chose se bâcle à la sourdine, entre huit ou dix actionnaires, moins même; car il ne faut que quinze cent mille francs pour décupler la prospérité de la province, et notre capital du même coup!

— Diable! dit M. Pichon vivement intéressé, le fait est que cette petite ville de Saint-Malo est très-riche et très-commerçante.

— Chut! chut! Je ne sais comment je me suis laissé aller à m'ouvrir sur tout ceci.

— Il y aura des difficultés de terrain?

— Résolues d'avance !

— De grands propriétaires à indemniser !

— Deux, MM. de La Roche-Bernard et de Kergolan ; ils sont des nôtres !

— Ah ! bah ! Et où en êtes-vous de votre million et demi, cher notaire?

— Aux deux tiers, et j'ai presque parole pour les cinq cent mille restant, répondit M. Descombes d'un air détaché.

— Monsieur Descombes! dit M. Pinchon, poussant le notaire du coude et avec un sourire fort expressif.

— Monsieur Pinchon? riposta M. Descombes, accentuant ses paroles d'un candide point interrogatif.

— Attacher son nom à une œuvre si éminemment utile, ce serait débuter noblement dans son rôle de Crésus.

— Sans doute, sans doute, et en bonne compagnie ; mais...

— Ce n'était pas promis enfin, m'avez-vous dit ?

— Non.

— Eh bien ! je m'empare de ces cinq cent mille francs ! Ne voudriez-vous point me faire ce plaisir ?

— Que vous connaissez bien mon faible, monsieur Pinchon !

— Est-ce entendu ?

— Puisque c'est vous qui ordonnez céans !

— Ouf ! faisait M. Pinchon, comme ayant remporté une victoire, lorsque la porte s'ouvrit pour le second notaire de la ville de Rennes, M. Losthe, au grand dépit de son confrère et au naïf étonnement de M. Pinchon, dont ces messieurs n'étaient pas les visiteurs habituels.

— Monsieur Pinchon, dit M. Losthe de son ton mesuré, j'allais vous écrire de vouloir bien prendre la peine de vous rendre à mon étude, lorsque, passant devant chez vous, j'ai fait la réflexion que, cette peine, je pouvais vous l'éviter.

Et pendant que M. Losthe reprenait haleine :

— S'il croit que je m'en vais lui céder la place ! murmurait M. Descombes à part lui.

— Ne vous dérangez pas, cher confrère, reprit Losthe à Descombes, comme s'il l'eût entendu ou deviné ; l'offre de service que je viens transmettre à M. Pinchon est si bien la récompense due à ses mérites que j'y voudrais cent témoins...

— Une offre de service ! fit le nouveau millionnaire stupéfait.

— Voici la chose en deux mots, poursuivit M. Losthe avec flegme ; vous n'êtes pas, monsieur Pinchon, sans connaître la petite ferme de la Prévallée?...

— Qui, ne tirant de ses laiteries qu'une soixantaine de livres de beurre par semaine, trouve cependant le moyen d'en expédier des milliers de kilos par mois? répondit M. Pinchon.

— Précisément. Eh bien ! le propriétaire de la petite ferme de la Prévallée et des vingt autres qui en dépendent étant mort, son successeur veut, ou vendre, ce qui serait dépourvu de raison, ou trouver un intendant honnête et capable. Les avantages seront grands ; vous avez quitté les affaires avec un médiocre revenu, vous êtes l'homme qu'il nous faut. Monsieur Pinchon, voulez-vous de la place ?

— Moi ! s'écria M. Pinchon, alors que M. Descombes s'abandonnait à un fou rire.

— Quelle réponse, continua imperturbablement M. Losthe, quelle réponse dois-je reporter à M. le vicomte de La Prévallée ?

— Quelle réponse ? fit M. Pinchon, abasourdi.. Que je...

Et M. Descombes se remettant à rire de plus belle, M. Pinchon se laissa aller à l'imiter franchement, tandis que les muscles du visage de M. Losthe ne subissaient pas la plus légère altération.

— Je ne croyais pas, dit-il, que ma proposition fût si gaie.

— Elle l'est au superlatif ! répliqua Descombes ; quoi ! vous ignorez donc ?...

— Il ignore... dit M. Pinchon, vous le voyez bien !

— Une place d'intendant à M. Pinchon !!!

— A moi !!! Monsieur Losthe, combien vendrait-on la ferme de la Prévallée et ses dépendances ?

M. Descombes dressa l'oreille.

— Huit cent mille livres, dit-il.

— Monsieur Losthe, si M. le vicomte veut traiter avec moi pour l'acquisition de ce bien, c'est une affaire qui se pourra promptement conclure.

M. Descombes ne riait plus.

— Vous dites...? fit M. Losthe, comme s'il n'avait pas bien compris.

— Qu'il m'est advenu un *petit héritage*, cher monsieur Losthe (M. Pinchon prononça les mots : petit héritage, d'une façon aussi leste qu'il disposait lestement d'un bien qu'en fin de compte il ne tenait pas encore) ; qu'il m'est advenu un petit héritage, et que je me porte comme acquéreur des biens de la Prévallée, au cas où M. le vicomte ne trouverait point cette perle d'intendant qu'il souhaite.

M. Descombes fit un mouvement ; M. Losthe se pencha vers lui, et rapidement :

— Confrère, lui dit-il, il ne suffit pas de se lever matin !

— Il savait tout ! pensa Descombes.

Et il s'inclina devant M. Losthe.

— Lisez ceci, dit l'ex-libraire, produisant la lettre officielle.

— Monsieur, je vous félicite, dit le notaire après avoir lu, et je retire ma proposition.

— Mais, moi, je maintiens la mienne.

— Je la transmettrai à qui de droit, mais je ne vous promets point de l'appuyer ; les intérêts de mes clients avant tout ! M. de La Prévallée ne vendra qu'à mon corps défendant !

— Quel homme ! s'écria M. Pinchon émerveillé, mais d'autant plus tenace.

— Je parie, se disait à part lui M. Descombes, que l'acte de vente est tout dressé dans quelque recoin de son étude !

Et il allait se retirer, lorsque, voyant son collègue le suivre avec lenteur, il revint sur ses pas.

— Outre l'action de cinq cent mille francs, je vous apporterai encore, cher capitaliste, dit-il d'un air satisfait à M. Pinchon, certaine nomination d'adjoint, qui se rédige à l'heure qu'il est.

— Adjoint ! Peuh ! firent dédaigneusement M. Pinchon et M. Losthe, en regardant M. Descombes.

— Lorsque la première place est à soi, reprit M. Losthe, si la chose agrée, pourquoi s'inquiéter de la seconde? La santé de M. Desvignes, le maire actuel, nécessite un voyage aux Pyrénées, et lui-même me disait hier que, si je lui trouvais un digne successeur, il n'hésiterait pas à donner sa démission.

— Autre tuile ! pensa Descombes, en même temps que le visage de M. Pinchon rayonnait d'une naïve convoitise.

— Je n'aime pas à me mêler de ces sortes d'affaires,

reprit M. Losthe; cependant je ferai mes efforts, je me détournerai de ma route, et dans une heure M. Desvignes vous aura désigné pour maire de Rennes!

— Vous ferez cela? s'écria M. Pinchon.

— Cela équivaut à *fait.*

M. Descombes était atterré.

— Mes amis, reprit M. Pinchon, dans la plénitude du bonheur, revenez dîner ici, à vos risques et périls...

— De bon cœur! s'empressa de répondre M. Descombes.

— J'y ferai mon possible, dit M. Losthe, toujours froid.

Et cette fois les deux notaires sortirent.

— Quatre millions et la mairie! et Georges marié à Mlle de La Saulnaye! murmurait M. Pinchon, assis et comme accablé sous les mille émotions qui se disputaient son cœur; qui, ce matin, se serait douté de tant de bonheur?

IV. — LA CHUTE DU POT AU LAIT.

Quelques heures après ce qui précède, une des portes intérieures du salon de M. Pinchon s'ouvrait avec fracas, et Camille, Angélique et Georges y faisaient irruption.

— Pendant qu'autour du café les gens graves, d'un ton grave, causent de choses graves, disait en riant Angélique, échappons-nous!

— La bonne idée qu'a eue notre mère de vous retenir à dîner! fit Georges, désignant des siéges.

— Tout me semblait exquis et souriant, dit Mlle de La Saulnaye; il n'y a pas jusqu'à M. Descombes qui ne m'ait paru charmant!

— Camille, tout cela n'est-il point un rêve? fit Georges en pressant sa main, après un silence de quelques secondes.

— J'en ai peur! répliqua Mlle de La Saulnaye.

Et ils se rassurèrent en prolongeant la conversation sur leurs souvenirs d'enfance.

— Que dites-vous donc? demanda tout à coup Angélique, avançant entre eux sa mine curieuse.

— Que c'est Christophe Colomb qui a découvert l'Amérique, riposta Georges avec une solennité plaisante.

Et les trois jeunes gens partirent d'un franc éclat de rire, qu'interrompit l'arrivée des autres convives de M. Pinchon.

— Comprenez-vous, voisin, disait Mme Pinchon à M. de La Saulnaye, alors que, dans un autre coin du salon, M. Pinchon et M. Descombes terminaient sur le papier l'affaire des cinq cent mille francs d'actions, comprenez-vous que ce notaire Losthe ne se soit pas empressé de se rendre à l'invitation de M. Pinchon?

— Ah! voisine, répondit M. de La Saulnaye avec son fin sourire, que vous entrez vite dans votre rôle!...

Et, tandis qu'on préparait le feu et la musique:

— Georges! continua-t-il, faites donc chanter aux touches de votre piano ce qui en cet instant chante dans votre cœur.

— Cela est intraduisible, monsieur, répliqua le jeune homme.

Alors enfin, avec sa démarche grave et son masque de glace, entra M. Losthe.

Il écouta, sans sourciller, les reproches aigres-doux de Mme Pinchon, refusa par un geste de s'asseoir, et dit à M. Pinchon qu'il avait à lui faire une communication de la dernière importance.

M. Pinchon, s'imaginant qu'on lui apportait les fermes de la Prévallée, dit à M. Losthe qu'il pouvait parler en toute sécurité.

— Monsieur Pinchon, je crois qu'il conviendrait mieux...

— Parlez donc! que de cérémonies!

— Je vous répète, monsieur...

— Parlez, vous dis-je; nous sommes tous ici en famille.

— Vous m'y forcez, monsieur!

— C'est cela! je vous y force.

— J'ai constamment dit, fit alors M. Losthe, toujours debout et après s'être éclairci la voix, et je le dirai dorénavant avec plus d'autorité que jamais, que la similitude des noms est une source de perturbations sociales et domestiques.

Ici, tous les regards se portèrent avec étonnement sur M. Losthe.

— Les astronomes, poursuivit-il, perdent leurs nuits et leurs yeux à chercher dans l'espace quelque planète dont ils puissent être les parrains; les chimistes de nos jours, comme les alchimistes des temps passés, s'essayent à faire de l'or; les horticulteurs travaillent à la rose bleue; les légistes refont le Code; les contemplatifs creusent des utopies; personne ne songe à remédier à la lèpre de l'homonymie!

Le mot est fort, continua-t-il, à un mouvement qui se produisit dans son auditoire, mais je le maintiens! En effet, on s'appelle Anastase-Ludovic-Georges Pinchon...

— Mes noms et prénoms! s'écria M. Pinchon.

— Anastase, ce n'est point là un nom ordinaire ni harmonieux, poursuivit imperturbablement M. Losthe; on a quelque raison de se croire seul à le porter, eh bien! l'on a tort!

Tout le monde tressaillit, et M. Descombes plus que personne.

— Il peut y avoir de par le monde, reprit M. Losthe, un autre Anasthase-Ludovic-Georges, réclamant la parenté et les millions du défunt de Seringapatam...

— Grand Dieu! s'échappa-t-il de toutes les bouches.

— Et manquant si peu de preuves pour appuyer son dire, que le premier Anastase...

— N'achevez pas! s'écria M. Pinchon, alors que les regards avides de chacun, et en particulier ceux de M. Descombes, dardaient sur les lèvres de M. Losthe, comme si les paroles devaient y être visibles. — Mes amis, fit avec effort l'ex-libraire, monsieur et moi, nous avons besoin d'être seuls!

— Maintenant, achevez, monsieur, ajouta M. Pinchon, tous s'étant retirés, quelle que fût la curiosité de chacun; achevez, j'avais peur de leur désespoir!

— Vous m'avez deviné, monsieur, reprit M. Losthe; vous avez compris qu'aux affaires étrangères, il y a eu erreur d'adresse, causée par la similitude des noms; vous avez compris enfin que vous n'êtes pas le Pinchon qui hérite!... Je tiens la nouvelle de M. Desvignes, à qui j'allais parler de votre nomination, et j'ai compris que plus tôt vous seriez éclairé...

— Cependant, monsieur, dit M. Pinchon, essayant de se roidir contre l'événement, de tout temps les Pinchon ont eu un oncle à Seringapatam.

— C'est un avantage dont, à ce qu'il paraît, vos homonymes se glorifient également, monsieur.

— En remontant à la troisième génération, monsieur, vous en trouverez un qui a fondé, là-bas, la première tannerie et corroirie qu'on y ait connue; un autre, habile chimiste, qui s'y occupa de la distillation des parfums; le dernier, enfin, qui y porta une immense cargaison de bonneterie et de mercerie, laquelle, à force de transformations successives, pouvait bien avoir produit...

— C'était plausible, monsieur ; mais l'oncle des autres Pinchon, géologue distingué, ayant découvert là-bas non un piètre filon d'or, mais une couche de platine, le chiffre de son héritage peut sembler tout aussi admissible. Du reste, mon cher monsieur, le fait va vous être communiqué dans la forme légale ; si j'ai devancé la dépêche officielle, ce n'était que pour vous épargner quelque engagement hâtif.

M. Pinchon tressaillit à ces mots.

— J'aime à croire, ajouta M. Losthe, que vous ne l'imputerez pas à mal, et sur ce, monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

V. — Mlle DE LA SAULNAYE.

L'anéantissement de M. Pinchon était tel, qu'il laissa M. Losthe s'éloigner seul, et que quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il lui fût possible de réunir ses idées.

— Un engagement hâtif, murmura-t-il enfin ; oui, un engagement de cinq cent mille francs, que, la main levée, a signé M. Pinchon, rentier à six mille livres!... Et les fermes de la Prévallée, dont il était tout prêt à se rendre l'acquéreur! Et cet autre demi-million promis pour le grattage et le replâtrage du château de la Saulnaye! Ah! il en usait largement, M. Pinchon!... Misérable! s'écria-t-il soudain; tout croule! Le démon m'a porté sur un faîte ; là, il ne m'a pas dit : Tout cela peut être ; il m'a dit : Tout cela est à toi ! Et le voilà qui me précipite de ce faîte, et qui maintenant me dit : Rien ! plus rien... Encore si je retombais seul, ajouta-t-il avec une expression déchirante ; mais tous, tous retombent avec moi !... Pauvre Georges !

— Vous me plaignez, mon père, dit Georges, entré sur ces derniers mots; alors tout est perdu?... Un autre?... Eh bien ! mon père, du courage, poursuivit le pauvre garçon ; si vous n'êtes plus M. Pinchon le millionnaire, vous restez M. Pinchon l'honnête homme; du courage !

— Et c'est de sa bouche que la consolation me vient, fit M. Pinchon ! Cher enfant, mais c'est sur toi que je pleure ! T'avoir dit : Les joies que tu rêvais t'appartiennent! Puis, te venir dire... Ah! le bon Dieu ne s'est pas souvenu que je suis père !

Les sanglots étouffaient M. Pinchon ; le courage de Georges faiblit; tous deux s'embrassèrent et laissèrent couler leurs pleurs.

— C'est fait, reprit le jeune homme, se redressant le premier, n'en parlons plus.

— M. de La Saulnaye s'est-il déjà prononcé? demanda M. Pinchon en hésitant.

— Non, mon père.

— C'est un homme inflexible dans ses idées !

— Je le sais! je le sais! aussi, soyez tranquille ; aucune prière indigne ne sortira de mes lèvres.

— Où est-il?

— Dans la chambre de ma mère.

— Allons l'y rejoindre ; quand le malheur vient, il le faut prendre corps à corps, afin de savoir tout de suite de quel poids il pèsera sur nous.

Mais M. Pinchon fut prévenu dans son dessein par M. de La Saulnaye lui-même.

— Nous nous rendions auprès de vous, monsieur, dit M. Pinchon à M. de La Saulnaye.

— Ce qui me prouve, répliqua celui-ci, que vous sentez comme moi la nécessité d'un entretien.

— En effet.

— Alors, vous m'excuserez si j'entre immédiatement en matière. Cher monsieur Pinchon, les espérances dont, pendant quelques heures, nous avons laissé se bercer nos enfants, ont besoin d'être tranchées dans le vif.

— Oui, voisin, fit le pauvre M. Pinchon avec un profond abattement.

— Vous reconnaissez, cher voisin, je le vois, que je ne puis mentir à ce qui a été l'incessante préoccupation de ma vie?

— Sans doute ! sans doute !

— J'aime à croire que vous comprenez également que, forcé d'abandonner un projet qui m'était cher à divers titres, mon estime et mon amitié pour vous n'en restent pas moins inaltérables?

— Oui, voisin, oui, répondit M. Pinchon, le cœur gros, votre estime et votre amitié pour moi...

— Seulement, reprit M. de La Saulnaye, les choses ayant été amenées au point où elles se trouvent, je dois ajouter, et avec un chagrin véritable, monsieur Pinchon, que nos relations ne peuvent plus être ce qu'elles ont été par le passé; nous aimons nos enfants, nous devons leur épargner des luttes et des douleurs.

— Rassurez-vous, monsieur, fit Georges dont, pendant ce qui précède, le visage avait plusieurs fois changé de couleur ; rassurez-vous et n'apportez aucune modification dans vos rapports avec mon père, si tel est son désir et le vôtre ; avec votre agrément, mon père, demain soir je serai à Paris.

— Et qu'y feras-tu, mon pauvre enfant? De la musique?

— J'y tiendrai les livres de l'un de vos anciens correspondants.

M. Pinchon serra la main de son fils.

— La noblesse de votre cœur, mon cher Georges, dit M. de La Saulnaye, me fait vivement regretter...

— Quoi donc, mon père? se permit de demander Mlle de La Saulnaye, qui accourait, pressée par une inquiétude facile à comprendre.

— Mlle de La Saulnaye n'y ayant point été mandée aurait dû s'abstenir d'entrer céans, fit M. de La Saulnaye avec un regard froid et sévère.

— Pardon, mon père, reprit la jeune fille rougissante et les yeux baissés ; mais c'est qu'il me semble, à je ne sais quelle crainte dont je me sens agitée, que mon bonheur est en jeu.

— Votre bonheur est sauvegardé puisqu'il est dans mes mains, veuillez n'en prendre aucun souci et suivez-moi à la Saulnaye.

— A la Saulnaye ! mais... mais... mon cher père n'a donc pas deviné que le malheur a pénétré dans cette maison?

— Je sais tout, et je me suis expliqué avec M. Pinchon, répliqua M. de La Saulnaye, qui, on le voyait, faisait un violent effort pour parler ainsi.

Les larmes de M. Pinchon inondaient ses joues ; Georges se cachait le visage dans ses mains.

— M. Pinchon apprécie ma conduite, reprit M. de La Saulnaye ; quelque rigide qu'elle soit, il sait que cette rigidité a sa raison d'être.

— O mon père! est-il une raison au monde capable de séparer, dans l'heure de l'épreuve, ceux qui doivent être unis pour l'éternité?

— L'homme bâtit sur le sable, fit M. de La Saulnaye ; l'union projetée ce matin, le sort la brise !

— Mon père!

— Silence, Camille ! nous reprendrons ces débats à la Saulnaye ; ici, et devant ces messieurs, ils sont plus qu'inconvenants.

— Non ! c'est ici ; c'est ici, mon père, c'est devant leur désolation qu'il me faut attaquer votre cœur !

— De grâce, mademoiselle ! fit Georges, que notre douleur ne soit pas mise en ligne de compte ; vous voyez que nous ne nous plaignons point !

— Ah ! laissez là votre orgueil, Georges, dit la jeune fille avec un irrésistible élan, un de ces élans que certaines situations font naître et justifient, et qui seraient blâmables hors de là ; venez bien plutôt avec moi vous jeter aux pieds de mon père ! son cœur, je le sais, a des tendresses ineffables ; il ne pourra nous condamner au désespoir !

— Vous savez bien, Camille, fit M. de La Saulnaye avec une émotion dont il commençait à ne pouvoir plus rester maître, vous savez bien que s'il m'était possible de ne consulter que mon amour !...

— C'est cela, mon cher père, s'écria Camille, ne consultez que votre amour ! La Saulnaye ne sera point relevé, sans doute ; mais, de quelles adorations nous vous entourerons pour adoucir de justes regrets !

M. de La Saulnaye soupira ; ses regards se portèrent vers les nobles ruines.

— J'aurais, pendant soixante ans, caressé cette idée pour y renoncer aujourd'hui ! murmura-t-il.

Mettre le fait en doute, c'était se déclarer vaincu ; Camille le sentit et redoubla de douces paroles ; ses caresses, la douleur muette et digne de Georges, l'abattement de M. Pinchon, c'étaient trop d'adversaires à la fois ;



Mlle de La Saulnaye. Dessin de Foulquier.

M. de La Saulnaye n'y tint plus ; il se jeta dans les bras de son vieil ami et poussa la jeune fille vers son fiancé, tout en maugréant contre ce qu'il appelait son insigne faiblesse.

— Je leur donnerai le tiers de mon revenu, fit l'excellent M. Pinchon, dès que sa voix se fut un peu affermie ; deux mille livres de rente, c'est le pain quotidien.

— Merci, mon bon père, dit Georges ; Mlle de La Saulnaye ni moi ne pourrions accepter ce sacrifice ; que Camille consente à m'attendre deux ans, je l'aurai gagné, ce pain quotidien, et je le viendrai offrir à ma femme. Camille, voulez-vous m'attendre deux ans ?

— Toujours ! répondit Mlle de La Saulnaye, cachant sa tête sur le sein paternel.

— Mon père, fit à ce moment Angélique, M. Descombes veut se retirer, et maman vous en fait avertir.

— Il est parti, ajouta Mme Pinchon, entrant sur les pas de sa fille.

VI. — UN MOYEN DE SALUT.

M. Pinchon tressaillit ; il pensait à l'acte qu'il avait signé avec un si fatal empressement.

— Il te prie de ne point concevoir d'alarmes de son prompt départ, continua Mme Pinchon. Ne mettant pas notre désastre en doute, il lui est venu, m'a-t-il dit, un excellent moyen d'y parer.

— Quoi ! s'écria M. Pinchon, il y aurait ?... Mais, non, non !

— Il paraît que si ! Ce moyen même semblait beaucoup lui sourire ; il allait et venait dans ma chambre, se frottant les mains et laissant échapper des paroles incohé

rentes. — Oui, je ne vois là rien que de fort possible, s'écriait-il; l'enfant est charmante, et avec le moindre cousinage... Oui, oui, tout peut être sauvé! Et là-dessus, bonsoir; il court encore.

— Ne voyez-vous pas là-dedans quelque chose de particulier, voisin, demanda, après un court silence, M. Pinchon à M. de La Saulnaye?

— En tous cas, répondit M. de La Saulnaye, moins prompt que M. Pinchon à se reprendre à quelque espoir, j'y vois l'imagination en travail d'un notaire qui voudrait retenir et qui sent lui échapper un bon client.

Ces paroles étaient achevées à peine que M. Descombes revenait, tout courant, chez M. Pinchon.

— Je l'aurais parié! criait-il.

— Quoi?

— Que vous êtes cousins.

— Cousins?

— Vous et les Pinchon qui héritent, parbleu! et que le Pinchon qui a testé était votre oncle comme le leur. Je viens de m'en convaincre chez M. Desvignes. Suivez mon raisonnement, je vous prie : ainsi que vous, ils sont de Noyal-sous-Bazonges, que vous avez quitté mais qu'ils habitent toujours; la population de Noyal-sous-Bazonges est de trois cent soixante-quinze âmes; dans une population de trois cent soixante-quinze âmes, on ne porte pas le même nom sans être cousins; je me résume, vous êtes cousins!

— Et quand nous serions cousins, fit M. Pinchon, si c'est en leur faveur que le défunt a testé?

— De plus, ils ont un fils, reprit avec volubilité le notaire, Anastase-Ludovic-Georges, comme vous et comme son père, et devant hériter à son défaut; me saisissez-vous?

— Non! Oui! firent à la fois MM. Pinchon et de La Saulnaye.

— S'ils ont un fils, vous avez une fille! dit M. Descombes à M. Pinchon.

— Tiens! tiens! pensa Mlle Angélique Pinchon, je n'aurais pas cru tant d'imagination à un notaire!

— C'est un rêve! répliqua M. Pinchon, qui n'eût pas mieux demandé que de voir ce rêve se tourner en réalité.

— Voulez-vous m'abandonner la conduite de cette affaire?

— En vérité!...

— Si mon cousin n'est pas spirituel, aimable, accompli, se permit d'articuler très-nettement Mlle Angélique, moi, d'abord, je refuse ma signature au traité!

— Est-ce dit? insista M. Descombes.

— Mais quelles batteries mettre en jeu?

— Donnez-moi carte blanche.

— Je ne sais, vraiment...

— Allons!

— Que risquez-vous? fit observer M. de La Saulnaye.

— Je vous réponds que toute dignité sera sauvegardée, ajouta Descombes.

— Eh bien!... eh bien!... agissez donc!

Ce congé n'était pas sorti des lèvres de M. Pinchon que, tout joyeux, le notaire se disait à part lui :

— Un mariage et un partage; ou le testament infirmé et un procès; le choix ne saurait être douteux! Je ne prends aucun engagement, ajouta-t-il tout haut; mais, après-demain, avant que midi sonne, vous aurez de mes nouvelles!

Et il s'éloigna aussi rapidement qu'il était venu, laissant derrière lui un monde de pensées et d'inquiétudes.

Le surlendemain, un peu avant midi, nous retrouvons Georges, dans le salon de son père, assis devant une montagne de feuillets couverts de triples croches et plongé dans une profonde rêverie, dont, seule, l'arrivée d'Angélique et de Camille vient l'arracher.

— C'est vous, dit Georges, tressaillant et debout. Eh bien! constituons-nous immédiatement en comité, voulez-vous? Il s'agit de décider quelle est pour moi la voie la plus courte pour arriver au bonheur, du commerce comme spéculateur à mon compte, ou de la musique comme compositeur.

— Pauvre Georges! fit Mlle de La Saulnaye.

— Ne me plaignez pas, s'écria le jeune homme; si chacun de nous, en commençant la vie sérieuse, avait pour but et cause de ses actions la conquête d'un Eden, pas un ne resterait en route ou ne dévierait du droit chemin!

Un court silence suivit; les trois jeunes gens étaient pensifs.

— Fais des opéras! dit la première Angélique, d'un ton résolu. Autrefois j'avais mes raisons pour t'enrayer, aujourd'hui j'en ai pour te pousser en avant; fais donc des opéras, mais fais-les jouer! Je voudrais être aussi certaine de mon talent en peinture, que je le suis du tien en musique; mes toiles vous deviendraient de puissants auxiliaires!

— Mais, dit Georges devant le chevalet de sa sœur, posé dans un coin du salon, tu peins fort joliment; ceci est du Calame tout pur!

— Les appréciations se suivent et ne se ressemblent pas, fit observer Angélique, se rappelant les *tartines d'épinards.*

— Ce qui me plaît dans ta manière, poursuivit Georges, c'est le fondu et la transparence des couleurs!

— Quand tu veux émouvoir, on pleure!

— L'air circule dans tes vieux chênes!

— Quand tu veux terrifier, l'on tremble!

— Tes rivières coulent et murmurent!

— Et la chanson, comme tu l'enlèves!

— Et tes moutons, comme ils bêlent!

— Et nos langues, comme elles s'en prodiguent de cet encens! fit Angélique, partant soudain d'un grand éclat de rire. Mais, ajouta-t-elle, quels que soient nos talents de compositeur et de peintre, notre vraie planche de salut est encore mon mariage.

— Tu avais promis d'être sérieuse, fit Georges.

— Je ne le suis pas, peut-être, ni dévouée non plus? reprit la jeune fille. J'avais posé hier des exigences : eh bien! à cause de vous, je les retire; quand mon prétendu loucherait, je fais serment de le suivre à l'autel, s'il vous fait riches, bien entendu!

— Georges, insinua Camille, une charmante nuance d'incarnat se répandant sur ses joues, la ferme de la Saulnaye est à fin de bail, on pourrait ne le pas renouveler.

— Et nous serions nous-mêmes nos fermiers, s'écria Georges, embrassant d'un coup d'œil la portée de cette ouverture et enivré de l'idée qu'un jour béni s'en verrait rapproché d'autant.

— M. Descombes est-il de retour? demanda en ce moment M. de La Saulnaye qui arrivait du jardin.

— Rien encore? fit également M. Pinchon sortant de chez lui, suivi de Mme Pinchon, tous deux le visage pâli par leurs communes angoisses.

— Il n'est que midi, mon bon père, fit observer Angélique.

— Midi et quatre minutes, répliqua M. Pinchon.

— Quelle folie! quelle folie! pourtant, ajouta-t-il, que

de se rattacher à cette idée! Croiriez-vous, voisin, que je n'en puis manger ni dormir?...

— Il y a une chose dont je suis particulièrement tourmentée, moi, dit l'excellente Mme Pinchon, c'est de ce que peuvent être les façons de ce futur gendre.

— On les polira! riposta Mlle Angélique, d'un air dégagé.

— Si ça allait être une bête de somme!

— On l'ornerait d'un licou!

— Nous ne voulons pas te sacrifier, au moins. Qu'il t'inspire quelque répulsion, et tout est dit.

— J'en raffole déjà!

Angélique n'avait pas émis cette proposition hasardée que M. Descombes, défait et morne, entrait à pas lents, tout en demandant si l'on pouvait entrer.

— Vous! Lui! s'écria-t-on de tous côtés.

— Moi! répondit-il d'une voix caverneuse.

— QUATORZE MOIS! reprit-il après un silence que personne n'osait rompre; il n'a que QUATORZE MOIS!

— Qui?

— L'unique héritier de l'Anastase-Ludovic-Georges, de Noyal-sous-Bazouges!

— Quatorze mois!

— Quatorze mois; les âges m'ont semblé inconciliables; j'ai compris tout de suite, et vous comprenez comme moi, qu'il n'est plus possible de songer à un mariage!... Ce moyen nous échappant, j'ai essayé de faire vibrer les cordes de la parenté : c'étaient des câbles! J'ai évoqué les ombres de nos aïeux qui étaient frères; j'ai dit que le gâteau était assez large pour que tout cousin y pût mordre; éloquence perdue! De bon gré ils ne se dessaisiront pas d'un centime!

La consternation était générale.

— En avant le procès! s'écria alors M. Descombes, reprenant sa manière d'être habituelle. Nous attaquerons le testament. N'avons-nous par le vaste champ des vices de forme? Ce serait bien le diable si, à Seringapatam, on avait pu faire un acte qui n'offrît quelque point discutable!

— Pas de procès, je vous en prie! fit M. Pinchon accablé et se laissant aller sur un siége.

— Je me chargerai de tout, reprit Descombes; la question est simple, je vous la montrerai claire comme le jour.

— Non, non, c'en est fait, j'y renonce, je renonce à tout!

— Si vous étiez seul au monde, monsieur Pinchon, insista le notaire, une telle détermination se concevrait, à la rigueur; mais vous avez une femme, vous avez des enfants!

— Et j'ai quelque part une signature à laquelle vous souhaiteriez me voir faire honneur! ajouta le pauvre M. Pinchon avec amertume.

— Cela n'est pas défendu, monsieur.

— Ce procès, nous le perdrions, monsieur.

— Je le gagnerais, monsieur.

— Eh! monsieur, fit à son tour M. de La Saulnaye, vous le perdriez sans nul doute; ce n'est pas parce que mon voisin porte mon nom, que j'ai le droit de fourrer mon nez dans sa vendange.

— Ils sont cousins, monsieur!

— Qu'importe, si ce sont les autres qui sont institués légataires?

— Voilà la chose, dit un survenant que l'on n'avait point entendu entrer, c'est que, justement, ils ne sont pas légataires.

VII. — DE LA CAVE AU GRENIER.

On comprend la stupéfaction dont furent suivies ces paroles, prononcées par M. Losthe lui-même, agité, poudreux, animé, comme on ne l'avait vu de sa vie.

Le point interrogatif est discret auprès des questions qui ne tardèrent pas à tomber sur lui, drues comme grêle.

Un seul des assistants, et non le moins intéressé, se tint à l'écart et se tut; c'était M. Pinchon : ces différentes alternatives le brisaient; il arrivait à ne plus distinguer s'il dormait ou veillait; il se croyait la proie de quelque cauchemar, et, d'un instant à l'autre, il s'attendait à en être délivré et à pouvoir reprendre le courant de sa modeste existence.

Cependant, sans tenir aucun compte des questions et des questionneurs :

— S'il vous plaît, disait M. Losthe, un verre de vin et une tranche de n'importe quoi; je suis sur les dents, j'arrive de Paris, je n'ai rien pris depuis hier.

— De Paris! de Paris! répétait Mme Pinchon, tout en expédiant Georges à la cave et sa fille à l'office, et tout en disposant un petit couvert sur la table de jeu auprès de laquelle s'était assis M. Losthe; et qu'alliez-vous faire à Paris, mon cher monsieur? Ce voyage à Paris nous concerne donc?

Mais M. Losthe, devant lequel on avait posé un pâté, du vin, du fromage, le reste d'un énorme roastbeef, mangeait, buvait, ne levait pas le nez de dessus son assiette et semblait avoir à cœur de justifier le proverbe : ventre affamé n'a pas d'oreilles!

— Cet homme est creusé jusqu'à l'orteil, murmurait M. Descombes, regardant manger son collègue avec une visible impatience.

— Encore un peu de ce pâté, disait Mme Pinchon, comprenant qu'on ne tirerait rien de M. Losthe qu'il ne fût rassasié, et poussant à ce qu'il le fût au plus vite; une tranche de ce roastbeef, un fruit.

— Je vous en fais le sacrifice, madame, dit enfin M. Losthe, se levant avec un salut courtois et s'essuyant la bouche.

A cet instant, un grand silence régna; on sentait que l'heure de la révélation était venue, et l'on n'aurait pas voulu que même une exclamation de contentement la retardât.

— Monsieur Pinchon, fit M. Losthe, se tournant vers ce dernier qui semblait le regarder sans le voir, avant-hier, en vous quittant, ému de votre douleur, bien que peut-être il n'y parût point à mon visage, je réfléchis et me demandai si le dernier mot de cet héritage était dit. Le résultat de mes réflexions fut de me conduire à la voiture de Mayenne, puis de la voiture de Mayenne à Paris, par le train express. A Paris, monsieur Pinchon, je n'ai vu ni le boulevard de Sébastopol, ni les nouveaux pavillons du Louvre; je me suis, pendant toute la journée d'hier, promené de bureau en bureau dans le ministère des affaires étrangères, jusqu'à la découverte du dossier concernant la succession de Seringapatam.

Ici, le groupe se resserra autour de M. Losthe, toujours à l'exception de M. Pinchon, qui ne sortait point de son immobilité.

— Mis à même de ce dossier, grâce à des efforts surhumains de poumons, continua M. Losthe, j'ai appris ceci, dont j'ai dressé un acte que j'ai fait enregistrer et que je vous apporte, c'est que le Pinchon mort est Anastase-Ludovic-Georges, chef de la branche cadette des Pinchon, représentée actuellement, en ne nommant que les mâles,

par Anastase-Ludovic-Georges, ici présent, et son fils, Georges-Ludovic, et non point Anastase-Georges-Ludovic, comme le dernier des Pinchon de la branche aînée, domiciliée, en ce jour, à Noyal-sous-Bazouges-la-Pérouse, département d'Ille-et-Vilaine. De plus, a signé l'acte de décès, comme témoin et cousin au sixième degré, un Pinchon vivant, exploitateur des couches platinifères, situées non loin de Seringapatam, lequel est le chef de l'autre branche des Pinchon, de ceux de Noyal, et leur pourra, un jour aussi, laisser quelque bel héritage, si sa femme, huit enfants et leurs héritiers venaient à être rayés de la liste des vivants.

— L'équivoque n'est plus possible ! s'écria Georges.

— Confrère, décidément vous me dépassez de cent coudées! murmura Descombes à l'oreille de M. Losthe.

— Vos bans se publieront dimanche, dit Mme Pinchon à Georges et à Camille, le bonheur de ses enfants étant celui, surtout, qui lui tenait au cœur.

— Et si tu veux être ton fermier, tu ne le seras qu'en amateur, ajouta Angélique à son frère.

— Vous ne dites mot, monsieur Pinchon? demanda M. Losthe à l'ex-libraire.

— Désormais, si je ne touche, je ne crois, répondit M. Pinchon, qui, néanmoins, galvanisé par toute cette joie qui l'entourait, sortait peu à peu de sa torpeur.

—Voici donc de quoi entamer votre incrédulité, poursuivit M. Losthe; c'est l'acte de vente des biens de la Prévallée, tout signé du vicomte, et prêt à recevoir votre signature!

— L'acte de vente?

— Avec...



Les deux notaires. Dessin de Foulquier.

— La mairie! s'écria M. Descombes, interrompant M. Losthe.

— Vous l'avez dit, fit M. Losthe.

Cette fois, l'évidence était notoire; le maire de Rennes et l'acquéreur des biens de la Prévallée ne pouvait être que M. Pinchon le millionnaire; M. Pinchon se rendit.

Après les premières et ardentes effusions d'une juste reconnaissance :

— Monsieur, dit M. Pinchon à M. Losthe, nous ferez-vous l'honneur de rédiger le contrat de mariage de Mlle de La Saulnaye et de M. Georges Pinchon?

Ce contrat, M. Descombes en souhaitait la rédaction, comme le simple garde national souhaite les dignités et ce qui s'ensuit.

— C'est à prendre ses casiers sur son dos, et à partir pour Seringapatam! fit-il à part lui.

— Mon cher, lui glissa dans l'oreille M. Losthe, généreux dans le triomphe, deux notaires ne seront point de trop à la rédaction d'un contrat, où les unités auront six zéros pour avant-garde! Monsieur Pinchon, ajouta-t-il tout haut, nous annexerons à ce contrat, comme clause essentielle, l'obligation, pour les enfants à naître, de noms de baptême sans homonymes dans la famille des Pinchon!

— C'est cela, fit Angélique : Polycarpe, si c'est un garçon, et, si c'est une fille, Perpétue!

— Et vous leur enseignerez à tous deux, ajouta M. de La Saulnaye, qu'il ne faut pas trop se hâter de croire même au bien qui vous vient en dormant.

ADAM-BOISGONTIER.

FIN.

POÉSIE.

LES FLEURS DE PARIS.



Printemps et fleurs, frère et sœurs, d'après le tableau de Lancret. Dessin de Fellmann.

Le printemps, qui verdoie en dehors des barrières,
Vient entourer nos murs, avec ses bataillons
De hannetons dorés aux cuirasses guerrières,
D'abeilles, régiment tout armé d'aiguillons.
Hors des fossés qu'il reste!
Car ce printemps céleste,
Avec ses prés fleuris,
Ses buissons, ses broussailles,
Abattrait nos murailles,
S'il entrait dans Paris.

Mais si du conquérant nous craignons les victoires,
La bouquetière au moins peut venir sans péril :
Du printemps, roi des fleurs, ce ministre aux mains noires
Donne avec le lilas des nouvelles d'avril ;
L'œillet, fleur printanière,
Rougit la boutonnière,
Sans note au *Moniteur ;*
Chevaliers qu'il décore,
Pour vous mai fait éclore
Sa Légion d'honneur.

Comme les voyageurs arrivant des provinces,
Les fleurs viennent chez nous des prés, des champs, des bois;
Le vase du Japon est leur *Hôtel des Princes.*
Dans les marchés aux fleurs leur sort est plus bourgeois :
Ces beautés du parterre,
Dans l'affreux pot de terre,
Logent, cruel destin !
On croit, dans des chaumières,
Voir des princesses fières,
En robes de satin.

Ce marchand dans un verre a mis une jacinthe;
Car auprès des ballots, des chiffres, du labeur,
Un peu de poésie est chose bonne et sainte :
Dans l'arrière-boutique il faut avoir sa fleur.
La grisette champêtre
Suspend à sa fenêtre,
Le parc de son logis,
Tout un jardin qui trône :
De notre Babylone
C'est la Sémiramis.

Ces fleurs vont égayer le bureau d'un poëte,
Et lui dire : « Bonjour, frère, nous implorons
Tes chansons : ce Paris n'a pas une fauvette;
Tu seras notre oiseau. Va, nous t'inspirerons.
Nous te parlerons, frère,
Du soleil, notre père,
Des forêts et des champs;
Nous, lis, héliotropes,
Les fraîches Calliopes,
Les muses du printemps. »

Ce bouquet, lui, s'en va dans un bal, et s'étonne
De voir ce ciel de plâtre, où l'on pend un soleil;
Ces coquettes, qu'un flot d'habits noirs environne.
Ces fleurs ne connaissaient jusque-là de pareil
Que la rose, leur reine,
Petite Célimène
Des seigneurs papillons;
Les polkas de la guêpe,
Et sa robe de crêpe,
L'orchestre des pinsons.

D'autres fleurs vont fêter Pierre, Paul, Anne ou Claire,
Et du calendrier font un jardin. La sœur
Vient apporter au frère, et l'enfant à la mère,
Le jasmin du bouquet, le souvenir du cœur.
Dans ce Paris qui brille,
Maintenez la famille,
Mes bons petits bouquets;
Vous l'unirez sans peine
Par votre ferme chaîne
D'iris et de muguets !

Mais vous, au Luxembourg, frais lilas poétique,
Qui ne devez songer qu'à la pluie, au beau temps,
A côté du Sénat parlez-vous politique?
Les fleurs le font parfois : quels feuillets palpitants
Et pleins de sombres choses,
Écrits avec *deux roses!*
Fleurs des prés, des coteaux,
Les factions rivales,
Jusque dans vos pétales
Se taillent des drapeaux.

De saintes fleurs, cherchant la retraite profonde,
Laissant le papillon, leur bel adorateur,
Dans un vase d'autel se retirent du monde,
Ou, pour la Fête-Dieu, viennent joncher le chœur :
Les recluses fleuries
Meurent loin des prairies,
Près des cierges en feu,
Et, pour l'autel écloses,
Ces carmélites roses
S'effeuillent devant Dieu.

Ces immortelles sont les cartes de visite
Que nous laissons aux morts. Près d'elles on a mis
Quelque fraîche pensée ou quelque marguerite,
S'ouvrant sur les tombeaux des amis endormis.
On n'a plus l'urne ancienne
De la douleur païenne;
Mais, transformant le corps,
La fleur, qui sur lui germe,
Est l'urne qui renferme
Les cendres de nos morts.

Oh! restez dans Paris, douces fleurs, pour qu'on voie
Une œuvre du Seigneur dans ces murs faits par nous!
Restez... Dieu nous écrit sur vos pages de soie :
« Je suis là, mes enfants, je travaille pour vous. »
Belles fleurs qu'il fait vivre,
Vous êtes un saint livre
Qui parle du bon Dieu.
Nous voulons, dans la ville,
Lire votre évangile
Au feuillet rose ou bleu.

ANAÏS SÉGALAS.

L'OIE, FABLE.

Des animaux je suis le premier, sur ma foi,
Disait une oie en gonflant son plumage;
Je marche, je vole, je nage,
Et tous les éléments sont surmontés par moi !
— C'est bien à tort que tu te vantes,
Dit un rusé moineau, sur un ton goguenard;
Ton vol est des plus lourds, ta marche est des plus lentes,
Et pour nager, ton maître est le canard.
A quoi te sert ta triple voie
Pour avancer si peu, si mal,
Comme le plus gauche animal?
Pauvre sotte, apaise ta joie ;
Dans l'air, dans l'eau, sur terre, hélas! tu n'es qu'une oie!

Ceci s'adresse à vous, écrivains de nos jours,
Qui, sur mille sujets, composez des discours
Dont toute logique est absente;
Suivez de ce moineau le conseil opportun;
Il vaut mieux raisonner dans un,
Que déraisonner sur cinquante.

J. PETITSENN,
De l'Institut de Genève.

QUELQUES TOMBES DU PÈRE-LACHAISE (1).

ANDRIEUX.

A côté de Fourier, de ce géomètre-philosophe, qui dut sa renommée à la force de son intelligence, je retrouve un des hommes qui doivent leur talent à une imagination riante, et qui embellissent la raison de tous les charmes de l'esprit. Andrieux (2) repose sous ce marbre, Andrieux, l'auteur de la comédie des *Étourdis*, de *Molière avec ses amis*, et de *la Comédienne*. Le Théâtre-Français en a joué d'autres, comme *le Trésor, le Vieux Fat, le Manteau*. Elles ont eu moins de succès, mais on les lira toujours comme des modèles de style comique; c'est l'esprit français dans toute sa grâce, dans toute sa finesse, une gaieté naturelle, une plaisanterie délicate, une malice innocente. Ce n'est point la verve de Regnard, mais c'est son école, c'est sa manière adoucie par une aménité de caractère que n'ont altérée ni les événements, ni les hommes de son époque. Il a passé à travers un siècle d'égoïsme, d'ambition et de jalousie sans connaître un seul de ces vices. Il n'eut pas de meilleur ami que le poëte Collin d'Harleville, et ils avaient débuté dans la même année sur la scène française. Les succès contemporains de Ducis et de Picard le comblaient de joie. Il aima toujours à les louer, et il a déposé dans de charmantes poésies les sentiments que lui inspiraient ces rivaux de gloire. Ses contes délicieux se distinguent par la finesse des aperçus, par une versification élégante et pure, par des pensées toujours justes, par une critique piquante des ridicules de son temps et des travers perpétuels de la nature humaine. Collaborateur de *la Décade philosophique*, il a enrichi ce recueil de fragments et d'opuscules où respirait le besoin de prêcher la justice et la morale, le désir d'améliorer l'espèce humaine. Sa vie littéraire fut fréquemment troublée par des honneurs qui venaient le chercher malgré lui. On en fit tour à tour un avocat, un conseiller à la Cour de cassation, un député, un membre du tribunat, et il se distingua dans ces carrières diverses par son savoir, par sa loyauté, par sa noble indépendance; mais, quand le caprice des électeurs ou du pouvoir le rendait à lui-même, il rentrait avec une joie d'enfant dans sa vie de poëte et d'académicien. La modicité de sa fortune le contraignit enfin d'accepter le professorat littéraire; et dans la chaire de l'École polytechnique, comme dans celle du Collége de France, il se fit admirer des hommes de goût et adorer par ses élèves. Ce fut un bonheur pour son siècle, une gloire nouvelle pour lui-même.

Jaloux tout à la fois et d'instruire et de plaire,
Il avait l'art de cacher sous des fleurs
La morale la plus austère,
Ne voyant dans ses auditeurs
Que des enfants dont il était le père.
Il aimait la jeunesse, et, pour former ses mœurs,
Lui faisait admirer dans nos plus grands auteurs
Du sublime et du vrai le double caractère.
Andrieux enseignait aux fils de l'Hélicon
A plier leur génie au joug de la raison,
A fuir les vains succès que donne le scandale
Gourmandait un public trop follement épris
De ces drames, de ces écrits
Qui, blessant à la fois le goût et la morale,
Corrompaient hautement les cœurs et les esprits;
Et, de notre pays rappelant les misères,
Il disait à ce peuple, ainsi qu'aux potentats,
Que des désordres littéraires
Naît le désordre des États.

Andrieux oubliait dans cet apostolat la faiblesse de sa constitution, l'avénement de sa vieillesse, l'altération de sa santé, l'extinction progressive d'une voix que, suivant un homme d'esprit, on n'entendait plus qu'à force d'écouter. Ses amis s'en alarmaient, lui conseillaient le repos: — Non, disait-il, un professeur doit mourir à son poste; je n'ai plus que ce moyen d'être utile; et, quelques jours après, les élèves qu'il ne voulait point abandonner pleuraient sur son cercueil, et le conduisaient avec nous à sa dernière demeure.

BRUIX ET RIGNY.

Quelle statue plus belle n'eût pas obtenue de la reconnaissance de Napoléon l'amiral qui repose sous l'obélisque voisin de la tombe de Belliard, si les deux mille galères qu'il commandait à Boulogne avaient pu toucher les rivages de l'Angleterre? Mais cet armement fastueux, ces apprêts formidables qui rappelaient les expéditions d'Agamemnon et de Xerxès, de César et de Philippe-Auguste, s'évanouirent comme le rêve d'une imagination héroïque, et, privé d'une gloire qui n'avait à ses yeux rien de chimérique et d'insensé, l'amiral Bruix (1) s'en vint mourir dans la retraite et presque dans l'obscurité. Je l'avais trouvé, il y a vingt ans, sous une tombe plus humble, dans la région la plus écartée de cette vaste nécropole. Le délabrement de cette première sépulture m'avait affligé. Jamais la fragilité des grandeurs humaines n'avait plus vivement frappé mon imagination. Je me rappelais que je l'avais vu, pendant son ministère, environné de sollicitations et d'hommages, dispensant les honneurs et les récompenses. Je l'avais vu dans le port de Brest entouré de tout l'appareil de sa puissance; les flottes de France et d'Espagne étaient réunies sous son pavillon; soixante vaisseaux de ligne se mouvaient à son commandement; et plus tard à son signal s'animait cette flottille immense dont les mille et mille banderoles couvraient les rivages de la Flandre, et je ne voyais plus qu'une tombe dégradée, entourée de broussailles et de ruines, et

(1) Ces remarquables fragments de la *Promenade philosophique au Père-Lachaise*, publiée en 1824 par M. Viennet, remaniée en ce moment et continuée par lui jusqu'à nos jours, font partie d'une nouvelle édition des œuvres de l'éminent et spirituel académicien, dont il veut bien nous communiquer les épreuves. Dans cette revue des morts, comme dans les *Fables* et les *Épîtres*,—nos lecteurs applaudiront la franchise indépendante, le coup d'œil profond et sûr, le style net, souple et varié, la verve intarissable de ce talent toujours jeune et fécond, qui grandit encore à l'âge où les autres s'arrêtent, se reposent ou s'éteignent. (*Note de la Rédaction.*)

(2) Né à Strasbourg en 1759, mort à Paris en 1833.

(1) Né à Saint-Domingue en 1759, mort à Paris en 1805.

je ne pouvais concevoir cette coupable indifférence, cette ingratitude pour la mémoire d'un homme à qui trois grandes expéditions maritimes avaient acquis une juste célébrité. Ma voix a été entendue, une tombe plus digne renferme aujourd'hui la cendre du plus illustre des amiraux de son époque. Élève de l'ancienne marine, Bruix n'avait point suivi ses chefs sur la terre étrangère, il était resté fidèle à sa patrie ; et ses talents et son courage étaient faits pour relever la gloire du pavillon français. Sa noble ambition et ses conseils seraient devenus redoutables aux flottes britanniques, si le héros qui présidait alors aux destinées de la France eût tourné vers la mer sa puissance d'organisation et ses regards de conquérant, s'il n'avait eu le désir, le besoin peut-être de justifier son élévation par l'éclat d'une gloire personnelle.

C'est par là qu'il devait affermir sa puissance,
C'est là que grondait la vengeance
De ses plus mortels ennemis.
Il devait sur le Rhin assurer nos frontières,
De vingt peuples vassaux entourer son pays ;
Et bordant nos confins de ses bandes guerrières,
Imposer sans combattre à ses rivaux soumis.
Maître alors d'envahir l'empire de Neptune,
Il devait y lancer sa gloire et sa fortune,
Attaquer sur les mers les destins d'Albion.
Sa voix eût enfanté des Suffrens, des Duquesnes.
La gloire de nos capitaines
Eût de nos amiraux ému l'ambition.
Ils nous auraient vengés, sur les humides plaines,
Des exploits de Rodney, des lauriers de Nelson ;
Et de nos flottes souveraines
Le Gange eût dans ses ports revu le pavillon.
Mais satisfait du sceptre de la terre,
Et fier de commander aux rois du continent,
Napoléon livrait à l'avide Angleterre
Le vaste empire du trident,
Et c'est là que l'Europe a forgé le tonnerre
Dont elle a frappé le géant.

Peut-être pensait-il que les vents et les flots n'auraient point obéi à cette voix qui détrônait les dynasties et renversait les empires. Il voulut un jour leur commander, et il reconnut son impuissance. Bruix était assis auprès de lui, sur l'arrière d'une frêle embarcation ; l'empereur ordonnait que la flotte entière mît à la voile, et l'amiral lui prédisait une horrible tempête. La lutte était vive, et la science se montrait aussi opiniâtre que l'autorité. Un jeune enseigne était debout à la proue : « Prenez l'avis de ce jeune homme, » dit l'amiral à Napoléon ; et l'enseigne répondit : « qu'il était plus prudent de faire rentrer les vaisseaux qui étaient sous voiles que de faire sortir les autres. » L'empereur insista ; la tempête survint, et la flottille dispersée eut peine à trouver des abris contre la fureur des vents. Cet enseigne repose maintenant dans le mausolée voisin, sous le nom de l'amiral de Rigny (1). Il avait débuté sous les ordres de Bruix, dans cette flotte qui, partie de Brest pour ravitailler la ville de Gênes, prit à Cadix la flotte espagnole et rentra avec elle au port de Brest, en trompant par ses savantes manœuvres les escadres dont l'Angleterre couvrait les deux mers. Appelé à Boulogne, après avoir assisté au combat d'Algésiras, attaché aux marins de la garde impériale, Rigny la suivit en Allemagne, prit part aux journées d'Iéna, de Pultusk, et plus tard à celle de Wagram, après avoir fait dans l'intervalle une course en Espagne dans l'armée du duc d'Istrie. L'empereur le retrouve sur l'Escaut, et, choisissant sa frégate pour visiter la flotte qu'il avait créée, il voulut prendre le porte-voix et commander la manœuvre : « Pardon, sire, dit Rigny, le temps est menaçant, la mer est agitée ; permettez que je commande : je suis chargé d'un dépôt trop précieux pour m'en fier à d'autres qu'à moi ; » et le porte-voix lui fut rendu par celui qui n'obéissait à personne. La fortune semblait se plaire à placer Rigny dans des situations qui mettaient en relief toute la noblesse, toute l'énergie de son caractère. C'est surtout pendant les huit campagnes de l'Archipel qu'il en déploya les qualités éminentes. C'était pendant la lutte des Grecs et des Turcs. L'acharnement des deux partis était extrême, les représailles étaient horribles, la mer était en proie aux pirates. Rigny était partout, détruisant les forbans, protégeant le commerce des nations qu'ils dépouillaient, se jetant au milieu des insurrections et des batailles, pour imposer aux deux partis la clémence et la paix, offrant sur ses vaisseaux un refuge à tous les vaincus, tenant d'abord entre les deux une balance égale, et s'unissant enfin aux Anglais et aux Russes pour détruire à Navarin celui des deux que repoussaient la justice, la liberté et le christianisme. Un historien, plus brillant que véridique, a prétendu que le remords de cette action avait conduit Rigny au tombeau. Je fus son ami, le confident de ses pensées, je l'ai vu constamment se glorifier de cette victoire, où son courage et son habileté avaient jeté un si vif éclat. Rigny pouvait se rappeler sans regret tous les jours, toutes les heures de ces huit années où ce marin intrépide s'était fait connaître en même temps comme le plus adroit des négociateurs. La calomnie ne l'a point épargné, mais l'histoire ne doit pas se faire l'écho de ses mensonges.

Il fut des jours où la sinistre voix
Des apôtres de l'anarchie
Attaquait sans pudeur les défenseurs des lois,
Les soutiens de la monarchie.
Les rois mêmes, livrés au sarcasme, au mépris,
Ne trouvaient dans les lois qu'une vaine défense ;
Et, de leurs détracteurs dévorant les écrits,
Les plus honnêtes des partis
Applaudissaient à l'insolence
Des factieux qui mettaient en débris
L'ordre, le trône et la puissance.
On a vu quels malheurs a produits leur démence,
Et ce qu'est devenu leur règne passager.
Mais à qui sert l'expérience ?
Les lois, les potentats peuvent changer la France,
L'esprit français ne peut changer.

Rigny ne devait point échapper à la calomnie ; il était ministre de Louis-Philippe, et il avait refusé de l'être de Charles X, pour ne point s'associer aux fautes qui allaient perdre la Restauration. Les démolisseurs ne lui tinrent compte ni de cet acte de loyauté, ni de sa victoire de Navarin ; ils savaient trop bien quelles étaient la sûreté de ses conseils, l'énergie de ses mesures, les ressources de son esprit, et cette science du gouvernement que lui avait donnée l'habitude du commandement et des périls. Ce fut un grand malheur pour la dynastie nouvelle que la fin prématurée de cet homme, qui la servait sans faiblesse, mais avec le dévouement d'un citoyen, car il en confondait les intérêts avec les intérêts de sa patrie.

(1) Né à Toul en 1783, mort à Paris en 1835

PICARD.

Il ne connut point les disgrâces éclatantes, le nouvel illustre qui m'arrête à trente pas de la tombe de Marescot, quoiqu'il ait eu affaire à un despote plus difficile et surtout plus capricieux que Napoléon. Mais le parterre n'eut presque jamais que des faveurs pour cet auteur comique, qui a fait rire la France dans un temps où elle ne riait guère. Le joyeux Picard (1) est là, sur le bord de ma route, au pied d'une plaque de marbre qui porte son nom, et entre les deux femmes qui ont ajouté au bonheur de sa vie. Quatre-vingts comédies, opéras ou vaudevilles, ont attesté la fécondité de son génie, la causticité de sa verve, et la finesse de cet esprit observateur dont sa physionomie était empreinte. Il a rarement demandé des inspirations à ce monde idéal dont on ne fait adopter qu'à force d'esprit les personnages fantastiques. Picard était de l'école de Molière. Mais une société nouvelle posait devant lui, plus difficile à saisir parce qu'elle était plus effacée, plus nivelée. La bourgeoisie était partout, elle avait tout envahi; et, pour être encore quelque chose, les hautes classes étaient descendues à son niveau. Ses grands ridicules touchaient à la politique; et Picard ne tenait pas plus à entrer dans ce champ fertile, qu'il n'était tenté des grandeurs qu'on y moissonnait. Il en a seulement effleuré les bords; et le succès de *l'Alcade de Molorido*, des *Marionnettes*, et surtout de *Médiocre et rampant*, aurait dû l'encourager; mais il aimait à se tenir dans les limites de la société civile, dont il savait si bien mettre en relief toutes les nuances; et l'invention dramatique dont la nature l'avait doué, la vérité de ses portraits, la variété de ses caractères, la vivacité de son dialogue, sa gaieté intarissable, faisaient disparaître cette fatigante uniformité que la Révolution avait imprimée à la France nouvelle. Le public se reconnaissait dans ses tableaux; et si l'amour-propre de certains spectateurs se refusait à l'évidence, ils ne méconnaissaient jamais leurs voisins. Les provinciaux riaient de *la Grande Ville*, et les Parisiens de *la Petite*; mais personne ne craignait de rire au *Collatéral*, aux *Conjectures*, aux *Amis de collége*, à *M. Musard*, à tant d'autres comédies qui ne peignaient pas même des vices, et auxquelles le poëte n'en imprimait pas moins le cachet d'une piquante originalité. Son style était naturel et vrai comme ses créations; il avait cet art, si difficile depuis Voltaire et Beaumarchais, de s'effacer soi-même pour ne laisser voir que ses personnages. Aussi, rien de forcé dans leurs attitudes comme dans leur langage. Le comique ressortait de leur situation bien plus que de leurs paroles, et la simplicité des mots ajoutait à l'effet de la scène. Il savait s'élever, cependant, quand il rencontrait un de ces vices hardis qui mènent souvent à la fortune, et qu'une société corrompue ne flétrit que lorsqu'ils échouent. Sa comédie de *Duhautcours*, celle de *l'Agiotage* attaquent cette fièvre brûlante que nous donne la soif de l'or, et qui fait courir à la Bourse les magistrats et les femmes perdues, l'enfant de famille et son père, l'industriel honnête et le chevalier d'industrie.

Mais les Molière, les Picard,
Et tous ceux qu'après eux la France peut produire,
Ne sauraient arrêter cet ignoble délire,
Ce besoin de livrer sa fortune au hasard,
De jouer sans rougir son paternel domaine,
Le bien de ses enfants, son repos, son honneur,
De tout sacrifier à l'espoir corrupteur,
A la soif d'amasser en moins d'une semaine
Plus d'or que, dans trente ans à peine,
N'en donne à l'honnête homme un honnête labeur.
Heureux que le mensonge ou la ruse ou l'adresse
N'y tende à l'innocence un piége séducteur;
Que l'intrigue à ce jeu n'exploite sans pudeur
Et l'ignorance et la jeunesse!
Mais vienne la fortune, et le monde oublîra
Quelle en fut l'origine impure:
A l'heureux parvenu la foule applaudira.
Il n'est rien qu'à ses yeux la richesse n'épure;
Et Paris, se pressant dans ses salons dorés,
Louant de ses festins le faste et l'abondance,
Au bruit des chants et de la danse
Rira des malheureux qu'il aura dévorés.

(1) Né à Paris en 1769, mort en 1828.

L'ABBÉ SICARD.



Le prêtre vénérable qui dort sous un tapis de gazon au-dessus de Beurnonville, et à droite de la sépulture de l'ambassadeur comte de Bourke, est l'abbé Sicard (1), descendu dans la terre au bruit des éloges et des sanglots. Digne continuateur de l'abbé de L'Épée, il fut comme lui l'instituteur, le soutien, le père, la seconde providence des sourds-muets, de ces jeunes infortunés qui n'ont pas besoin de naître pour subir les infirmités humaines, et qui ne peuvent entendre la voix de leur mère, ni répondre aux douces expressions de sa tendresse.

Ces malheureux enfants, ces êtres imparfaits
Arrosaient de leurs pleurs la triste sépulture
Du vieil ami dont les bienfaits
Réparaient envers eux les torts de la nature.
Hélas! si l'Éternel, dont ses efforts pieux
Leur avaient révélé la gloire et la puissance,
Eût exaucé les vœux de leur reconnaissance,
La mort eût respecté le maître ingénieux
Qui s'était fait connaître à leur intelligence;
Le protecteur de leur enfance
De ses destins jamais n'aurait fini le cours:
Pour prolonger son existence,
Ils auraient à l'envi sacrifié leurs jours.
Ils se pressaient en foule autour de cet abîme,
Où s'engloutissait la victime
Du temps, qu'ils n'avaient pû fléchir.
Ces tristes orphelins ne savaient que gémir;
La parole manquait à leur folle tristesse,
Leur douleur s'exhalait en efforts superflus;
Mais leurs sanglots, leurs signes de détresse,
Leurs regards de pitié, de respect, de tendresse,
Disaient à l'univers: Notre père n'est plus.

L'abbé Sicard ne vivait que pour eux; il nous parlait

(1) Né à Toulouse en 1742, mort à Paris en 1822.

sans cesse de leur infortune, de leurs habitudes, de leurs plaisirs, de leurs progrès. Il se plaisait à montrer le développement de leur intelligence, à dévoiler le mécanisme de son muet enseignement; il aimait à les produire dans le monde. « Vous savez, disait-il, ce qu'en avait fait la nature; vous voyez ce que j'en ai su faire. » On a pris quelquefois ce langage pour de l'orgueil, ce n'était que de la simplicité : toujours prêt à louer les autres, il ne se doutait pas qu'on pût rougir de se louer soi-même. Cet homme si bienveillant pour tous ne savait ni blâmer ni contredire; et ceux qu'une heure d'entretien aura mis à même d'apprécier ce modèle de douceur et de complaisance s'étonneront que les vainqueurs du 18 fructidor aient eu le courage de le proscrire. Il ne savait peut-être pas ce que c'était qu'une opinion politique, et ce que voulaient les deux partis. Je crains, madame, que ce portrait ne vous fasse douter de son esprit. Je me hâte d'ajouter que l'abbé Sicard siégea dans l'Académie française, et fut digne d'y siéger. Les nombreux écrits où il a développé ses études physiologiques attestent une observation profonde et une grande connaissance de la langue, dont il avait si bien apprécié les avantages dans ses *Éléments de grammaire générale.*

LARREY.

En face de tous ces guerriers de l'Empire, à gauche de ma route, est venu se reposer un homme qui les a suivis sur tous les champs de bataille, qui a couru les mêmes périls, et qui ne s'est servi du fer que pour soigner leurs blessures et prolonger leur glorieuse existence. C'est l'homme que le captif de Sainte-Hélène nommait *le vertueux Larrey* (1), et que notre armée d'Égypte surnommait *la Providence du soldat*. Son apprentissage de chirurgien militaire fut fait sur un vaisseau et dans les hôpitaux de Brest; mais du jour où, attaché à l'armée de terre, il vit un champ de bataille couvert de morts et de blessés, il se dévoua tout entier aux victimes du fléau dont il déplorait les ravages. On le vit dès ce moment, et pendant tout le cours de nos guerres, s'élancer au milieu des boulets et de la mitraille pour secourir les blessés, pour les emporter hors de la mêlée. Il créa ces voitures légères qu'on nomma des ambulances volantes, et qui le suivaient partout où l'appelait sa mission divine.

Pour rendre à ces mortels un digne et juste hommage,
Il faut avoir vécu dans les champs du carnage,
  Et parcouru ces théâtres sanglants
    Où les blessés et les mourants
Sur une terre humide attendent leur passage,
Quand la gloire a cessé d'animer la valeur,
  Quand, assailli par mille craintes,
De la mort qui l'entoure observant la pâleur,
Et redoutant pour lui ses cruelles atteintes,
Le guerrier mutilé laisse échapper les plaintes
Qu'à son âme affaiblie arrache la douleur.
Un enfant d'Esculape à ses yeux se présente :
    L'espoir est rentré dans son cœur;
    Et le mortel consolateur,
Qui porte sur sa plaie une main bienfaisante,
    Est pour lui l'image vivante
Du Dieu dont les regards veillent sur le malheur.

Bonaparte prit Larrey en Italie, et l'associa à la gloire de toutes ses campagnes. Dans la retraite de Syrie, Larrey ne marchait qu'à l'arrière-garde pour recueillir les malheureux qu'abattaient la fatigue, la douleur, la peste même. A Eylau, des blessés qu'il pansait sur une couche de neige essayaient de se lever et de fuir à l'approche d'une colonne ennemie : « Restez là, disait Larrey; on respectera votre malheur, ou je mourrai à vos côtés. » Le titre de baron lui fut donné sur le champ de bataille de Wagram, pendant qu'il amputait trois généraux sous une grêle de mitraille. Dans la sanglante journée de la Moscowa, Larrey pourvut à tous les besoins; et les vainqueurs et les vaincus furent également secourus par son infatigable philanthropie. Les rois de l'Europe le savaient, et le paraient de leurs décorations. Les soldats le payaient en témoignages de respect et d'amour. Sur le pont volant de la Bérésina, quand le plus hideux égoïsme s'était emparé de tous les cœurs, lorsque, à part quelques hommes d'élite, ils n'étaient tous animés que du sentiment de leur conservation, Larrey fut reconnu dans la foule, et à son nom cette foule s'écarta pour lui faire place. On lui tendait les mains pour le soutenir, on s'oubliait pour lui; on sauvait celui qui s'oubliait partout pour sauver les autres. Une pension de trois mille francs fut la récompense de la plus belle action de sa vie. Après les batailles de Lutzen et de Bautzen, on remarqua une étonnante quantité de doigts mutilés, et l'on fit croire à l'empereur que les jeunes soldats se mutilaient eux-mêmes pour se dérober au service. Larrey s'indigna de cette calomnie, et voulut la détruire. Il brava la colère de Napoléon; il vit tous les blessés, il interrogea leurs consciences et leurs plaies. Il reconnut l'effet de l'inexpérience, de l'insuffisance d'une instruction trop rapide, et força l'empereur de le reconnaître, de rougir même de son erreur. C'est dans ces retours que se révélait le grand homme.

« Un souverain est bien heureux, s'écria-t-il, d'avoir auprès de lui des hommes tels que vous! » Et la pension fut accompagnée d'un magnifique portrait enrichi de diamants.

BEAUMARCHAIS.

Je concevais le désir qu'avait eu Larrey de reposer au milieu de tous ces hommes de guerre; ils avaient tous été ses amis. Mais j'allais me demander ce qu'y faisait le plus populaire de nos auteurs dramatiques, lorsque, en examinant cette large pierre qui portait son nom, je reconnus qu'il les y avait devancés tous de plus de vingt ans.

C'était de Figaro l'ingénieux auteur,
    Ou plutôt Figaro lui-même,
Qui, résumant en lui le dépit et l'humeur
D'un peuple mécontent, indocile et frondeur,
Courtisan par orgueil, factieux par système,
Des vices du vieux monde intraitable railleur,
Osa l'en divertir, à son heure suprême,
Entre la Vaubernier et l'affreuse Terreur.

C'est cette joyeuse et fatale époque de la société française, ce moment où Beaumarchais (1) vint la dénigrer et la précipiter peut-être, qui a influé sur les jugements contradictoires de ses contemporains. L'éloge a été exagéré comme la censure. On l'a accusé de corrompre l'art et le goût, comme si La Chaussée et Marivaux n'avaient pas fait pis que lui. Son genre de comédie n'était pas nouveau; il avait déjà produit *Turcaret* et *le Festin de Pierre*. Transportez Le Sage du commencement à la fin

(1) Né près Bagnères en 1766.

(1) Né à Paris en 1732, mort en 1799.

de son siècle, il inventera *Figaro*, et, quelques années plus tard, *Robert Macaire*. Personne, il est vrai, n'avait montré cette verve de style, ce flux intarissable de sarcasmes qui animent les comédies de Beaumarchais, qui égayent même ses drames, et qui lui assurent une longue et brillante renommée. Mais, en fait de libertinage et d'immoralité, ses personnages n'avaient pas l'effronterie de don Juan et de l'entourage tout entier de *Turcaret*. Il n'y a là ni honnête homme ni honnête femme. Grands et petits, maîtres et valets, tous les acteurs de Le Sage sont imprégnés de vices; et c'est en cela qu'il était plus vrai, parce qu'il n'était point travaillé par cette idée politique de ne voir, de ne montrer de vertus que dans le peuple. Antonio, Suzanne, Figaro, le peuple fait homme, sont seuls moraux, seuls honnêtes. C'est ici que commence cette série de drames où le pauvre sera exalté aux dépens du riche, le supérieur foulé aux pieds du subalterne, les rois mêmes sacrifiés à leurs sujets. Mais, à part cette funeste tendance à élever ce qui est en bas, à rabaisser ce qui s'élève, qui osera dire que les personnages de Beaumarchais ne s'agitaient pas autour de lui, que les modèles n'étaient pas sous les yeux du peintre, qu'il n'existait enfin ni préjugés en faveur, ni vices puissants, ni abus privilégiés ? Qui se plaignait alors? Ceux qui vivaient de ces abus, de ces vices, de ces préjugés.

Malheur à l'écrivain dont la verve comique,
Des travers de son siècle égayant ses tableaux,
Ose des grands du monde exposer les défauts;
Qui, jetant sur les cours un regard satirique,
Attaquera sur leurs tréteaux
Les charlatans du monde politique!
Ses traits soulèveront tous les originaux
Qu'aura su copier son pinceau véridique.
La sottise et l'orgueil uniront leurs clameurs;
L'hypocrisie armera sa cabale;
Les vices démasqués blâmeront le scandale
Dont ils sont les premiers auteurs;
Et c'est au nom de la morale
Que chacun défendra ses détestables mœurs.
On châtira le peintre et non pas le modèle;
Et si l'opinion n'arrêtait les pervers,
Ils briseraient la peinture fidèle
Qui les force à rougir de leurs propres travers.

Molière a lutté toute sa vie contre les défenseurs intéressés des vices et des ridicules qu'il mettait en scène; ils soulevaient contre lui tous les intérêts politiques, tous les principes conservateurs des Etats. A les entendre, l'autel et le trône étaient en péril. On le traitait d'impie, d'athée, de démon; et l'admiration publique ne l'eût point sauvé de la colère de ses ennemis, si le grand roi ne l'avait couvert de sa protection puissante. Beaumarchais entendit gronder les mêmes passions; il était perdu si, en fait d'intrigue, il n'eût valu à lui seul une légion de courtisans. Mais il mit de son côté les rieurs du parterre, et se moqua de ses critiques, jusqu'au moment où le peuple qu'il avait exalté, devenu maître de l'Etat par l'effet d'une révolution qu'il se vantait d'avoir provoquée, s'en vint à lui le glaive à la main, la face rougie de vin et de sang, dans toute la hideur de son triomphe, et le jeta dans ses charniers comme un traître. C'était le premier jour de septembre, et le lendemain... Il n'y avait pas de lendemain pour lui, si Manuel, ce procureur de la Commune qu'il avait bafoué, mais qu'il avait fait rire, ne l'eût arraché cette nuit même à une mort certaine. Trois ans après, Figaro n'était plus qu'un homme sombre, taciturne, affligé d'une vieillesse précoce; mais si les hommes de l'ancien temps venaient l'accuser d'avoir causé tous ces maux par l'immoralité, par le caractère frondeur de ses pièces: « Taisez-vous! s'écriait le vieillard; c'est cela même que vous applaudissiez, c'est là ce qui a fait ma fortune. Ceux qui criaient au scandale dans le monde couraient au théâtre pour en jouir; et le siècle qui m'a servi de modèle, qui devenait en me louant le complice de mes licences, a perdu le droit de me blâmer. »

GIRODET.

Auprès de ce lieutenant de l'empereur (Brayer) repose un éminent artiste qui retraça sur la toile deux épisodes de son immense gloire, *la Révolte du Caire* et *la Prise de Vienne*. C'est vous nommer le peintre Girodet (1), dont le buste, frappant de ressemblance, rappelle toute l'énergie de son âme. Sa famille voulait en faire un soldat, et, dans un temps où tous les Français allaient le devenir, il ne voulut être qu'artiste. Sa première étude fut un chef-d'œuvre, et son maître David s'écria que Girodet serait son plus bel ouvrage. Plus tard, quand parut sa magnifique scène du *Déluge*, le même maître prédit qu'on viendrait l'étudier un jour, comme un tableau de Michel-Ange. C'est ce tableau qui fut placé au premier rang par le jury des prix décennaux.

C'était une pensée, en chefs-d'œuvre fertile,
Qui rappelait ces jeux et ces nobles concours
Où, devant les Grecs des vieux jours,
Sophocle luttait contre Eschyle;
Où les disciples de Zeuxis,
De Phidias, de Praxitèle,
De l'art qu'ils honoraient se disputaient le prix,
Où, du vieil Hérodote écoutant les récits,
On couronnait son front d'une palme immortelle.
Ces concours solennels, ces honneurs décennaux,
Auraient excité le génie,
Dirigé ses élans, ennobli ses travaux;
On n'eût point vu dans ma patrie
Les arts transformés en métiers,
Les artistes en ouvriers,
La scène de Corneille en sordide industrie,
La richesse partout préférée aux lauriers.
Mais ce ne fut, hélas! que le rêve d'un maître
Qui de son seul éclat voulait nous éblouir:
Un caprice l'avait fait naître,
Un caprice nouveau le fit évanouir.

Girodet n'eut que la gloire d'être proclamé par ses pairs; mais ce fut assez pour lui, car il n'y avait que de nobles sentiments dans son âme. Son *Endymion*, son *Hippocrate*, ses *Funérailles d'Atala* avaient précédé ce triomphe; il fut suivi de *Pygmalion*, des portraits de Bonchamp et de Cathelineau. C'était toujours la même pureté de dessin, la même verve, la même force d'exécution, et ce mélange de délicatesse et d'énergie qui caractérisait son pinceau. Ces deux qualités brillaient dans sa conversation, dans sa conduite, dans les jugements qu'il portait sur ses rivaux. Il savait nuancer sa bienveillance, mais il n'en manquait jamais envers personne, et ne faisait pas même sentir sa supériorité. Girodet était aussi poëte, comme l'avait été Salvator Rosa. On a imprimé de lui une traduction d'Anacréon, et il a laissé un poëme sur les délices de la peinture. Je ne crois pas qu'on puisse

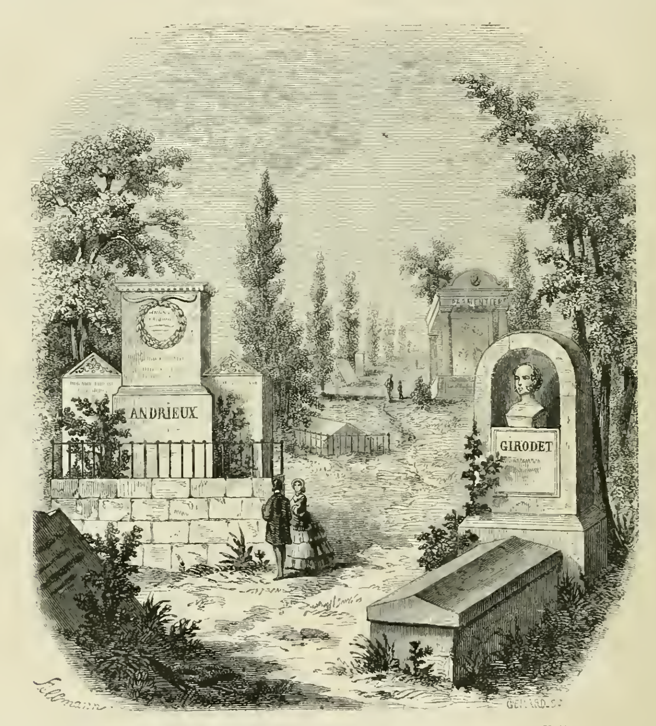
(1) Né à Montargis en 1767, mort en 1824.

exceller dans un art sans avoir le sentiment des autres ; et une imagination aussi vive que celle de Girodet devait aller au delà. Ses tableaux vivront cependant plus que ses vers; mais que vivront ses tableaux? Où sont ceux de Zeuxis et d'Apelle? où sont les statues de Phidias? où sont les chants d'Orphée? La poésie a de grands avantages sur ses rivales. Homère, Euripide, Virgile sont encore vivants; et, depuis la découverte de l'imprimerie, ils sont encore plus sûrs de leur avenir.

L'ABBÉ CHAPPE.

En me retournant vers le midi, je remarquai, à dix pas de Caulaincourt et de Durosnel, une roche noire et brute que surmontait un télégraphe; et, en m'approchant de cet étrange sépulcre, je vis qu'il appartenait, en effet, au créateur de cette ingénieuse machine. Le nom de Chappe (1) fut proclamé par la Convention avec l'enthousiasme qu'y excitaient à la fois la reprise de Condé sur les Autrichiens, et la rapidité avec laquelle cette nouvelle lui était apportée. Mais la joie de l'inventeur fut bientôt troublée par les rivalités puissantes qui lui contestèrent sa découverte et sa gloire.

C'est ainsi trop souvent que par des injustices
Les Français, ingrats et jaloux,
Ont de leurs bienfaiteurs acquitté les services.
Un inventeur d'abord est mis au rang des fous,



Tombeaux de : Andrieux, Girodet, Parmentier, Beaumarchais. Dessin de Feltmann

On le bafoue, on l'injurie.
Que veut ce charlatan? Qu'il porte à Charenton
Son système et sa théorie!
C'est Salomon de Caus, c'est Ruolz, c'est Fulton!
Réduit-il au silence une tourbe incrédule,
Fait-il aux yeux de tous briller la vérité,
Il a volé sa gloire, il n'a rien inventé;
Son importance est ridicule;
Son secret est connu de toute antiquité.
Et grâce aux envieux, dans ce pays de France,
Qui de la nouveauté fait sa religion,
On jouit d'une invention
Sans subir le fardeau de la reconnaissance.

Pour atténuer le mérite de l'abbé Chappe, on remonta jusqu'au feu du mont Ida, répété par le mont Athos, aux bûchers allumés sur les montagnes de la Gaule ; on exhuma les signaux mobiles de l'Anglais Hooke et du Mayençais Hoffmann, la machine de l'avocat Linguet, etc., etc. C'était vrai; l'art de correspondre par des signaux à de longues distances était connu même des Romains. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, a dit Salomon, il y a près de trente siècles; et nous ne faisons peut-être que rajeunir de vieilles idées par des formes nouvelles; mais si cette découverte était sous la main de tout le

(1) Né à Toulon en 1765, mort en 1805.

monde, pourquoi n'a-t-on pas devancé l'abbé Chappe? L'infortuné prit au sérieux ces critiques de l'envie ; ses jours furent abreuvés d'amertume, et la douleur le conduisit au tombeau dans toute la force de l'âge. S'il eût vécu jusqu'à nous, et cela pouvait être, sa vieillesse eût été accablée par un ennemi plus dangereux que tous les autres : le fil électrique a démoli le télégraphe. La parole, qu'il mettait une heure à transmettre d'un bout de la France à l'autre, y arrive maintenant au moment où elle est prononcée; et dans dix ans, le souverain de la France causera peut-être avec l'empereur de la Chine.

PARMENTIER.

Parmentier (1) avait devancé Gassicourt dans sa mission de philanthrope, et il l'a précédé encore sur ce tertre où



Groupe de tombeaux. 1er plan : La Fontaine, Molière, Sicard, Nodier. 2e plan : Balzac, Larrey et Chappe. Dessin de Fellmann.

ils dorment l'un près de l'autre. Le buste de Parmentier décore la tombe modeste de cet homme de bien, qui commença sa carrière dans les hôpitaux de l'armée de Hanovre, et que la Révolution prit dans le laboratoire des Invalides, pour le mettre à la tête des pharmaciens de ses armées. La nourriture et la santé de l'homme furent les objets constants de ses études : il décomposa le lait et le sang, pour connaître les aliments les plus propres à renouveler ces deux fluides les plus importants de l'économie animale. Il tourna ses regards vers l'agriculture, cette science nourricière des peuples. Ses analyses suivirent le froment depuis le semoir du laboureur jusqu'à l'officine du boulanger. Ses conseils en dirigèrent la semence, la végétation, la coupe, la conservation, la mouture et l'em-

(1) Né à Montdidier en 1737, mort en 1813.

ploi, et s'attachèrent à multiplier de toutes parts les richesses agricoles de la France. Des couronnes et des médailles lui furent décernées par les états provinciaux et par les académies ; et son zèle fut encore augmenté par ces honorables récompenses. L'heureuse découverte de la vaccine lui fournit bientôt l'occasion d'en donner de nouvelles preuves.

Un horrible fléau, jeté sur nos rivages,
Moissonnait dès longtemps les générations.
D'un tribut annuel il frappait tous les âges,
Et dépeuplait les nations.
Nul mortel n'échappait à sa triste puissance;
Sa cruauté surtout s'acharnait sur l'enfance;
De la beauté flétrie il était la terreur.
Les mères frémissaient à son nom redoutable,
Et de ce mal impitoyable
L'art d'Esculape en vain combattait la fureur.
Dieu prit enfin pitié de la race mortelle.
L'animal nourricier dont le nom nous rappelle
La fuite et les amours d'Io
Cachait sous sa vaste mamelle
Le remède inconnu de ce cruel fléau.
Dieu fit choix de Jenner pour en purger la terre.
Vers les vallons de l'Angleterre,
Que paissait dans l'oubli l'animal bienfaiteur,
Jenner fut amené par la bonté céleste.
Le vaccin fut conquis ; et de l'horrible peste
L'agile Renommée annonça le vainqueur.
Mais aux cris de l'Europe, à sa joie unanime,
L'implacable artisan des maux de l'univers,
Le père de l'erreur, du mensonge et du crime,
S'élance en rugissant du gouffre des enfers.
« Arrêtez ! disait-il dans sa rage impudente :
« C'est un affreux poison que Jenner vous présente ;
« Il mêle à votre sang un germe destructeur. »
Sa voix contre Jenner arme la politique ;
La superstition seconde l'imposteur,
Le préjugé s'y mêle, et du nom d'*empirique*
Ose du genre humain flétrir le protecteur.
Parmentier dans Paris embrasse sa querelle.
Cent athlètes nouveaux s'unissent à son zèle ;
De la ligue infernale ils trompent les desseins.
L'enfer a repris son ministre ;
La vaccine triomphe, et le fléau sinistre
Laisse respirer les humains.

Ce bienfait répara les pertes qu'une guerre longue et terrible faisait éprouver à l'humanité. L'accroissement de la population devint si prodigieux, que Parmentier en fut alarmé lui-même ; et la crainte de la famine excita son génie à créer de nouvelles ressources. La pomme de terre fut à ses yeux l'espoir de l'agriculture et la providence d'une population toujours croissante. Ce tubercule, présent du nouveau monde, n'était d'abord considéré en France que comme un objet de curiosité. Notre dédaigneuse opulence méprisait cet aliment ; le préjugé le repoussait comme une substance fade et dangereuse ; et cette erreur s'était glissée jusque dans l'*Encyclopédie*, qui attaquait tous les préjugés. Parmentier la prit sous sa tutelle ; il en démontra les bienfaits, il en popularisa l'usage. Louis XVI donna l'exemple, les courtisans l'imitèrent ; la table du riche en fut ornée, la table du pauvre en fut enrichie ; et la reconnaissance publique donna le nom de *parmentière* à la racine bienfaisante dont il avait propagé la culture. Par un ingénieux hommage, on cultive la pomme de terre autour de sa tombe. Au pampre du tubercule s'unissent les épis du froment qui fut l'objet de ses premières expériences ; et autour de la grille qui l'environne rampent les verts rameaux de la vigne, où ses dernières analyses avaient trouvé le sucre que les colonies ne fournissaient plus à la métropole. J'étais heureux de contempler ces témoignages du souvenir des hommes pour celui qui s'était si longtemps occupé de leurs besoins. Je m'éloignais lentement de ce tombeau, je me détournais pour y reporter mes regards ; et, pour mieux savourer les idées consolantes qu'il m'inspirait, je m'assis sur une motte de terre d'où je pouvais l'apercevoir encore : mon corps et mon imagination avaient besoin de ce repos, et le sommeil ne tarda point à me surprendre.

LA FONTAINE ET MOLIÈRE.

Mais à peine sur ma paupière
Morphée à pleines mains répandait ses pavots,
Qu'en un bois de lauriers, dont les épais rameaux
Ne laissaient pénétrer qu'une faible lumière,
Je crus voir deux mortels d'une allure étrangère.
Un souvenir confus me rappelait leurs traits ;
Et, les regardant de plus près,
Je reconnus La Fontaine et Molière.
Ils se promenaient lentement,
Ils discouraient paisiblement
Sur les travers de l'homme ; et sur cette matière
On peut discourir longuement.
« Crois-tu, cher Poquelin, disait le fabuliste,
« Qu'on se souvienne encor de ton nom et du mien,
« Que nos écrits sur l'homme aient produit quelque bien?
« J'en doute fort souvent, et ce doute m'attriste. »
« — Non, mon cher La Fontaine, on ne peut t'oublier, »
Répondait en riant l'auteur du *Misanthrope*,
« On parlera de toi comme on parlait d'Esope.
« Mais le cœur des humains est rude à manier,
« L'homme est de sa nature un être singulier,
« Un mélange affligeant de force et de faiblesse.
« Il pense noblement, il parle avec sagesse.
« Il est bon juge, excellent conseiller ;
« Mais quand il faut agir, sa raison le délaisse,
« Et ce n'est plus qu'un écolier.
« Tes écrits cependant feront plus que les nôtres.
« Tes aimables leçons n'ont pas été sans fruit.
« Prenant l'homme au berceau, tu fais plus que les autres,
« Et c'est en l'amusant que ta muse l'instruit.
« — Je ne le croyais pas, répliquait le bonhomme.
« Ces vers que je rimais sans trop y réfléchir,
« L'enfance les redit sans les approfondir.
« Le petit garçon devient homme ;
« Les passions s'emparent de son cœur :
« Une robe, un coursier, un glaive,
« Une femme, un coup d'œil emporte mon élève,
« Et je ne suis qu'un radoteur ;
« Tandis que sur la scène, où tu régnais en maître,
« On allait chaque jour te voir et t'écouter.
« Des traits qu'il applaudit l'homme doit profiter,
« Et dans son cœur ému ta morale pénètre.
« — Non, répliquait Molière, il faut y renoncer.
« Mes traits ne portent point, ils ne font que glisser ;
« Et l'homme est insensible aux leçons que je donne.
« L'intérêt et l'orgueil l'entraînent malgré lui
« Dans les mêmes défauts qu'il reprend en autrui ;
« Et, qu'on me damne ou bien qu'on me couronne,
« Mes vers n'ont perverti ni corrigé personne.

« Le monde jusqu'au bout aura des Trissotins,
« Des Tartufes surtout, et de plus d'une espèce,
« Des jaloux maladroits, de méchants médecins,
« Des vieillards grippe-sous, de jeunes libertins,
« Des sots infatués de leur pauvre noblesse,
« Des bourgeois vaniteux courant les parchemins.
« Les derniers de nos fils feront comme nos pères.
« On réforme les lois, mais non les caractères ;
« Et les disciples d'Harpagon,
« Les coquettes et les pédantes,
« Les Tartufes, les sots, les vieilles médisantes,
« Ne feront que changer d'habit et de jargon.
« Mais on en rit du moins : c'est toujours quelque chose;
« C'est autant de gagné sur l'ennui que me cause
« L'impertinence des humains.
« Nul ne se reconnaît aux portraits que j'expose,
« Et chacun rit de ses voisins.
« — Et l'on rira longtemps, car tu m'as fait bien rire
« Avec ton Sganarelle, et ton vieux Pourceaugnac,
« Et ton Géronte dans un sac,
« Et ton Mamamouchi... — Que diable vas-tu dire ? »
Interrompit Molière en riant aux éclats.
« Si Boileau t'écoutait, tu n'échapperais pas
« Aux traits mordants de la satire.
« Mon cher ami, tu ne t'y connais pas.
« Tu n'as que du génie, et ne t'en doutes guère.
« Tu juges comme le vulgaire,
« Et tu me fais rougir pour mon siècle et pour moi.
« Je croyais influer sur le goût du parterre,
« Le parterre m'a fait la loi.
« Sans le secours de Sganarelle,
« *Le Misanthrope* était perdu;
« Et, pour y ramener le public infidèle,
« Au niveau du public Molière est descendu. »
— Nous ne valons pas mieux, m'écriai-je moi-même.
Le mauvais goût domine, et les sots de nos jours
N'ont fait que changer de système.
Au public de mon temps il faut des calembours,
Des farces, des danseurs, des romans historiques,
Des vampires sanglants, des bourreaux, des combats,
Des mélodrames, du fracas.
Les vers simples et vrais sont des vers narcotiques :
On veut être étourdi par ses émotions.
On n'ira bientôt plus aux chefs-d'œuvre tragiques
Que pour les décorations.
De Racine et de toi, de l'auteur des *Horaces*,
Des baladins triomphent tous les jours ;
Et Paillasse bientôt, quittant les carrefours,
Osera sur la scène étaler ses grimaces.

J'aurais poussé plus loin ma boutade satirique ; mais ma colère finit avec mon rêve, et je cherchai vainement le bois de lauriers et les grands hommes que j'avais cru voir et entendre. Je ne vis plus que leurs tombeaux ; ils étaient sur une terrasse qui s'élevait en face de moi ; et leur simplicité déshonorante contrastait avec l'orgueilleuse magnificence de la plupart des tombes qui les avoisinaient.

CHARLES NODIER.

Je m'arrête à temps; car je suis en face du plus grand sceptique de notre siècle. Je viens de rencontrer, au delà d'un sentier qui part de l'extrémité de la grande avenue, le sarcophage de Charles Nodier (1), et son buste semble s'empreindre d'ironie pour se moquer d'un enthousiaste qui croit encore aux progrès de la civilisation et à la sagesse des peuples. Nodier n'y croyait plus, et ne prenait plus rien au sérieux; il jouait avec les faits, les opinions et les passions; il se jouait de la crédulité de ses lecteurs, de leur admiration même. On l'a dit républicain, c'est possible : l'indépendance de son caractère a pu le lui faire croire; et d'ailleurs qui ne l'est pas au sortir du collége? Mais à peine compte-t-il dans le monde, qu'il est signalé parmi les royalistes. Dès que l'Empire lui apparaît, il lui lance une vigoureuse philippique sous le titre de *la Napoléone*, dont la couleur est fort équivoque. C'est au nom de la liberté qu'il parle à celui qui veut l'étouffer, et les deux partis se servaient alors de ce nom magique. Ce qui n'était pas douteux, c'était le talent que révélait cette ode; la colère l'élevait même jusqu'au sublime. Ce qu'elle révéla encore, c'est la noblesse de son caractère. Il n'a point signé ses vers; mais on persécute des innocents, et alors il se nomme; il se dévoue à toutes les vengeances du terrible ennemi qu'il a blessé La prison, l'exil, les privations d'une vie errante, il subit tout; mais cet exil, ces privations, il se les impose pour ne pas retomber sous les influences qui l'ont poussé au seul trait d'audace de sa vie. Son désenchantement a commencé, il cherche des distractions dans l'étude : s'il rencontre des livres, il les dévore, il les commente; si les livres lui manquent, il étudie les insectes, et il publiera plus tard des mémoires sur l'entomologie. Ses amis s'inquiètent de son sort; il était fait pour en avoir, car il n'était au fond l'ennemi de personne. On veut en faire un professeur, idée bizarre comme sa destinée : l'Université le repousse, et sa colère ne se réveille plus. Il est désabusé de tout; mais, en courant après une bibliothèque au fond de l'Illyrie, il tombe dans le cabinet d'un lieutenant de Napoléon, et il y reste comme le secrétaire intime d'un régicide converti et transformé en grand seigneur. L'intimité du duc d'Otrante n'était pas faite pour le guérir de son scepticisme. Cependant, à la chute de l'Empire, Nodier revint à Paris confesser son amour pour la dynastie qu'avait relevée la fortune, et dont il n'obtint, au bout de dix ans, que la direction d'une bibliothèque. Il s'était fait dans l'intervalle journaliste, philologue et romancier pour vivre, et sa réputation avait grandi. Mais n'exigez pas de lui que son esprit se renferme dans les limites d'un sujet. Que lui fait le titre de ses livres, de ses biographies? Il va où son imagination l'entraîne; sa pensée vague au hasard, mais toujours à la recherche d'un monde idéal qu'il ne peut définir. Il ne veut point de ce qui est, il s'indigne contre le passé, s'ennuie du présent et s'impatiente contre un avenir qui ne répond pas à sa fantaisie. Il devient romantique en littérature, parce que cette école est en quête de quelque chose qui ne soit pas ce qui a été. Il lui ouvre son salon, il la loue de ce qu'il en espère, et rit ailleurs de ce qu'il applaudit chez lui. Mais ses écrits, sa parole sont d'un esprit original, brillant; les traits piquants y abondent comme les surprises. Il a donné à son siècle ses lectures les plus amusantes; mais ne lui prêtez pas de convictions. Il a injurié l'Académie, et il a voulu en être ; et l'Académie l'a reçu, non pour arrêter ses sarcasmes, ce n'était au pouvoir de personne, mais pour jouir de son esprit, pour profiter de son érudition. Son bonheur était de soutenir des paradoxes; et il les soutenait avec une dialectique si merveilleuse, une élocution si facile, si figurée, un accent si vrai, si pénétré, qu'après deux ou trois sourires d'une surprise incrédule, nous l'écoutions comme s'il eût dé-

(1) Né à Besançon en 1783, mort en 1844.

veloppé la vérité la plus évidente. Sa place était au Vatican, dans les procès de canonisation, où jamais avocat du diable ne l'aurait égalé. Il est mort aimé, regretté de tous; mais le jour où sa ville natale lui a voté une statue, son ombre a dû bien rire de ses concitoyens.

H. DE BALZAC.

A cinq pas de sa tombe et sur la même ligne, une pyramide de marbre, surmontée d'un buste de bronze, renferme la dépouille d'un écrivain moins frivole, mais qui a souvent présenté notre siècle sous des couleurs si affreuses, que, pour ne pas fuir le monde, on a besoin d'accuser le peintre d'exagération et de calomnie. Cet écrivain, ce peintre est Honoré de Balzac (1), qu'une mort imprévue a ravi dans la force de l'âge aux jouissances d'une réputation qu'il avait enfin établie par une lutte incessante contre les caprices de la fortune et les vicissitudes de l'opinion littéraire. Son œuvre a plus d'harmonie et de suite que sa vie si bizarrement contrastée de cynisme et de faste. Cet œuvre se compose de soixante romans ou nouvelles, satires animées d'une société où cependant il aimait à vivre. Byron l'avait gâté comme tant d'autres; mais la sauvage misanthropie du poëte anglais était réelle : nos Byrons ne sont que des parodistes. Balzac a donné à l'ensemble de ses compositions le titre de *Comédie humaine*. Ses innombrables personnages appartiennent à tous les degrés de l'échelle sociale, depuis la duchesse jusqu'au forçat. Ils reparaissent un à un, çà et là, sous les noms qu'il leur a donnés, mêlés à de nouveaux venus qui renouvellent les sujets et les détails de ses créations, et qui en varient l'intérêt. Les grands noms de notre temps y sont jetés parfois comme des termes de comparaison, pour donner une apparence de réalité à ses fictions. Il y a là des êtres bizarres, des types sans analogues dans le monde, des caractères impossibles; un père dont il veut faire un modèle, et qui est heureux et fier d'aider à la corruption de ses filles; un colonel de l'Empire qu'il transforme en spadassin, au service d'un échappé des galères. On a voulu imputer ce dernier trait à sa haine pour les soldats de Napoléon, à son amour pour la dynastie bourbonienne; mais il n'épargne ni Louis XVIII, ni ses ministres. Sa causticité s'exerce sur tout, sur nos lois, sur nos institutions, sur les rois de toutes les époques, sur les fondements mêmes de toutes les sociétés. Ses banquiers sont presque tous des faillis; la plupart de ses femmes sont des Ninons effrontées, dont l'amour est l'unique vertu. Les hautes classes sont livrées au mépris, à la haine des classes pauvres, dont il ne déguise cependant ni les vices, ni l'abjection. C'est dans la bouche d'un forçat qu'il met l'effrayante peinture de la société moderne. Il affectionne ce Figaro qui a passé par le bagne, et que plus tard il osera exposer sur la scène dans tout le cynisme de son infernale nature. Eh bien! ce sont ces exagérations, ces immoralités, ces blasphèmes, ce dévergondage d'un esprit malade qui feront sa renommée, sa vogue, sa gloire. Il a flatté les passions du jour, et les passions l'ont applaudi. Mais il n'avait pas besoin de tout ce cortége de vices pour se faire un nom. Il y a dans son œuvre une étude profonde du cœur humain, de ses caprices, de ses erreurs, de ses convoitises, de ses entraînements; des scènes admirablement racontées, des caractères saisis, tracés, suivis avec un art prodigieux; des créations ravissantes, des pages d'une éloquence irrésistible, des livres qu'on dévore avec du rire et des larmes. On oublie alors les impatiences que provoquent par intervalles des phrases emphatiques, des expressions hasardées, des métaphores incohérentes, des paradoxes insoutenables, des rapprochements d'une impertinence révoltante. Mais ce sont des lignes, tandis que les beautés remplissent des pages entières, des chapitres et des volumes. Balzac est un inventeur, un peintre. Il ne demande à l'histoire ni ses sujets, ni ses personnages. Il crée lui-même une histoire, et la variété de ses tableaux atteste la richesse de son imagination. N'élevons pas pourtant son génie au niveau de sa vanité : elle était sans horizon et sans limite; mais il fut tout ce qu'un romancier peut être, et l'un des plus brillants de notre époque.

(1) Né à Tours en 1799, mort en 1850.

CASIMIR DELAVIGNE.

Je demande pardon à cette vanité exubérante de ne pas l'égaler au grand poëte dont la tombe s'élève au-dessous de la sienne. La muse de la tragédie est figurée pleurant sur ce sépulcre, et elle a raison de déplorer une perte aussi fatale, aussi prématurée. Casimir Delavigne (1) méritait de longs jours. Ses talents et son caractère auraient dû fléchir la destinée ; il n'aurait pas su maudire la société ni s'insurger contre elle, et le ciel a été juste en lui rendant la gloire facile et douce. Ce sera l'éternel honneur de ses jeunes condisciples, de l'avoir adopté au sortir du collége, de l'avoir présenté à leur siècle comme une de ses gloires.

Ses premiers chants furent pour la patrie.
En célébrant sa gloire, il charmait ses douleurs
Et les nobles accents de sa muse attendrie
Nous consolaient de nos malheurs.
Au bruit de nos exploits son enfance bercée
Bégayait les grands noms des héros de son temps :
A qui lui racontait nos combats de géants,
Il prêtait avec joie une oreille empressée.
Nos triomphes inspirateurs
De l'amour de la gloire enflammaient sa pensée;
Ses vers harmonieux les gravaient dans nos cœurs,
Et, loin d'être l'écho d'une haine insensée,
Noyaient dans les reflets de leur grandeur passée
Le vain éclat de nos vainqueurs.

Ses dithyrambes, qu'il nommait des *Messéniennes*, révélèrent un poëte à la France, et d'éclatants succès accueillirent ses tragédies. *Les Vêpres siciliennes*, *le Paria*, *les Enfants d'Édouard*, sans être des chefs-d'œuvre, renfermaient des beautés du premier ordre. Son style était celui des maîtres de la scène. Brillant, énergique, harmonieux, il le soutenait constamment à la hauteur où il l'avait d'abord élevé. Son talent semblait grandir avec sa renommée; mais cette pompe de style ne convenait pas à la comédie, et en l'applaudissant dans *l'École des Vieillards*, on regrettait l'absence de cette gaieté que rien ne remplace. Il avait été mieux inspiré par le dépit, en livrant à la risée du parterre les comédiens qui avaient méconnu son génie. Je le louerai surtout de n'avoir cédé qu'une fois à l'influence des novateurs, en mêlant des danses grotesques aux terribles allures de Louis XI. La pureté de son goût, le respect de son art l'ont garanti de ces fantaisies; il faut les laisser à ceux qui prennent les

(1) Né au Havre en 1794, mort en 1844.

règles pour des entraves, et qui, ne pouvant imiter les maîtres, trouvent plus facile de les renier.

Cette confusion de genres et de styles
De nos réformateurs est le fâcheux travers.
Aux leçons de Boileau fièrement indociles,
De peur de l'écouter, ils dédaignent ses vers.
Clio s'élève au ton de Pindare et d'Homère,
Thalie abdique sa gaîté,
Tandis que, dépouillant cothurne et dignité,
Melpomène, affectant une allure étrangère,
A pris des airs bourgeois, un langage vulgaire,
Pour déguiser sa majesté.
L'anarchie après nous envahit le Parnasse;
C'est l'image d'un monde où rien n'est à sa place,
Où chacun veut toucher à tout,
Où rien ne peut tenir debout
Entre le caprice et l'audace.
Mais, à part une erreur que tant de gloire efface,
Delavigne est resté fidèle au dieu du goût.
Il sut régler l'essor de ses brillantes ailes,
Et d'une fausse gloire éviter les appas.
Il n'alla point se perdre en des routes nouvelles;
Fit des maîtres de l'art ses guides, ses modèles,
D'un pied libre et hardi s'élança sur leurs pas,
Et sur leurs traces immortelles
Moissonna des lauriers qui ne périront pas.

VIENNET
(de l'Académie française).



Tombeau de Casimir Delavigne. Dessin de Fellmann.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE BOULEVARD DE SÉBASTOPOL.

Voici ce que Voltaire, le Parisien par excellence, écrivait, il y a cent dix ans, en 1749 :

« Nous possédons dans Paris de quoi acheter des royaumes; nous voyons tous les jours ce qui manque à notre ville, et nous nous contentons de murmurer. On passe devant le Louvre, et on gémit de voir cette façade, monument de la grandeur de Louis XIV, du zèle de Colbert et du génie de Perrault, cachée par des bâtiments de Goths et de Vandales. Nous rougissons avec raison de voir les marchés parisiens, établis dans des rues étroites, étaler la malpropreté, répandre l'infection et causer des désordres continuels. Des quartiers immenses demandent des places publiques, et tandis que l'arc de triomphe de la porte Saint-Denis et la statue équestre de Henri le Grand, ces deux ponts, ces deux quais superbes, ce Louvre, ces Tuileries, ces Champs-Elysées égalent ou surpassent les beautés de l'ancienne Rome, le centre de la ville, obscur, resserré, hideux, représente le temps de la plus honteuse

barbarie. Il est temps que ceux qui sont à la tête de la plus opulente capitale de l'Europe la rendent la plus commode et la plus magnifique. Qu'on ose élever son esprit, et on fera ce qu'on voudra. Je ne demande autre chose, sinon qu'on veuille avec fermeté. Il faut des marchés publics, des fontaines qui donnent en effet de l'eau, des carrefours réguliers, des salles de spectacle ; il faut élargir les rues étroites et infectes, découvrir les monuments qu'on ne voit point, et en élever qu'on puisse voir. Bien loin que l'Etat perde à ces travaux, il y gagne ; tous les pauvres alors sont utilement employés, la circulation de l'argent en augmente, et le peuple qui travaille le plus est toujours le plus riche. Mais où trouver des fonds ? Et où en trouvèrent les premiers rois de Rome, quand, dans les temps de la pauvreté, ils bâtirent ces souterrains qui furent, six cents ans après eux, l'admiration de Rome riche et triomphante ? Y a-t-il moins d'argent dans Paris qu'il n'y en avait dans Rome moderne quand elle bâtit Saint-Pierre, qui est le chef-d'œuvre de la magnificence et du goût, et quand elle éleva tant d'autres beaux morceaux d'architecture, où l'utile, le noble et l'agréable se trouvent ensemble ? Manquons-nous d'argent, quand il faut dorer tant de cabinets et d'équipages, et donner tous les jours des festins qui ruinent la santé et la fortune, et qui engourdissent toutes les facultés de l'âme ? Si nous calculions toute la circulation d'or que le jeu seul opère dans Paris, nous serions effrayés ! Encore une fois, il faut vouloir. Le célèbre curé de Saint-Sulpice voulut, et il bâtit, sans aucuns fonds, un vaste édifice. Il nous sera certainement plus aisé de décorer notre ville avec les richesses que nous avons, qu'il ne le fut de bâtir avec rien Saint-Sulpice et Saint-Roch. Le préjugé qui s'effarouche de tout, la contradiction qui combat tout, diront que tant de projets sont trop vastes, d'une exécution trop difficile, trop longue. Ils sont cent fois plus aisés pourtant qu'il ne le fut de faire venir l'Eure et la Seine à Versailles, d'y bâtir l'Orangerie et d'y faire les bosquets.

« Quand Londres fut consumée par les flammes, l'Europe disait : « Londres ne sera rebâtie de vingt ans, et « encore verra-t-on son désastre dans les réparations de « ses ruines. » Elle fut rebâtie en deux ans, et le fut avec magnificence. Quoi ! ne sera-ce jamais qu'à la dernière extrémité que nous ferons quelque chose de grand ? Si la moitié de Paris était brûlée, nous la rebâtirions superbe et commode ; et nous ne voulons pas lui donner aujourd'hui, à mille fois moins de frais, les commodités et la magnificence dont elle a besoin ? Cependant une pareille entreprise ferait la gloire de la nation, un honneur immortel au corps de ville de Paris, encouragerait tous les arts, attirerait les étrangers des bouts de l'Europe, enrichirait l'Etat, bien loin de l'appauvrir, accoutumerait au travail mille indignes fainéants qui contribuent encore à déshonorer notre ville ; il en résulterait le bien de tout le monde, et plus d'une sorte de bien. Voilà, sans contredit, l'effet de ces travaux qu'on propose, que tous les citoyens souhaitent et que tous les citoyens négligent. Fasse le ciel qu'il se trouve quelque homme assez zélé pour embrasser de tels projets, d'une âme assez ferme pour les suivre, d'un esprit assez éclairé pour les diriger, et qu'il soit assez accrédité pour les faire réussir ! Si, dans notre ville immense, il ne se trouve personne qui s'en charge, si on se contente d'en parler à table, de faire d'inutiles souhaits, ou peut-être des plaisanteries impertinentes, il faut pleurer sur les ruines de Jérusalem (1). » (Œuvres de Voltaire, tome XXXVIII, page 41 ; Embellissements de Paris, 1749.)

Supposez maintenant que Voltaire eût assisté, l'autre jour, du haut de la gare de l'Est, à l'inauguration du boulevard de Sébastopol, et qu'il fût revenu aux Tuileries par la rue de Rivoli et le Louvre achevé, — quel cri d'admiration n'eût-il pas poussé devant le magique accomplissement de ses prophéties et de ses vœux !

Au fait, son ombre était là peut-être, entre l'empereur et le corps municipal, — lorsque le signal, donné par le préfet de la Seine, a fait abaisser l'immense *velum* en étoffe d'or mat, semé d'étoiles d'or bruni, et orné d'un réseau de guirlandes de fleurs, qui, supporté par deux élégantes colonnes, fermait, jusqu'à vingt mètres d'élévation au-dessus du sol, le nouveau boulevard, à l'intersection du boulevard Saint-Denis ; — lorsque s'est montrée pour la première fois dans toute son étendue, c'est-à-dire sur un développement de près de deux mille cinq cents mètres, cette immense voie, large de trente mètres, plantée d'arbres, munie de ses candélabres, et déjà bordée d'un grand nombre de maisons magnifiques ; — lorsque ces mâts gigantesques, portant des flammes tricolores et vertes et or alternées, traçaient dans l'air la double ligne de l'avenue, terminée par l'architecture hardie du débarcadère de Strasbourg, pavoisé pour la circonstance ; — et lorsqu'enfin, entre les deux haies étincelantes de la garde nationale, de la garde impériale et de la ligne, entre les trottoirs couverts par la foule, et les maisons neuves pavoisées de drapeaux flottants et de visages radieux, le superbe équipage de la Ville, occupé par l'empereur, les préfets et les ingénieurs en chef, a inauguré la voie triomphale avec toutes les splendeurs du cortége qui l'ouvrait à l'activité, à la salubrité et à la prospérité communes.

Le boulevard de Sébastopol est la grande artère du vieux Paris, — qu'il traverse et dégage d'un bout à l'autre, en y faisant entrer l'air et le soleil, — depuis le sommet du faubourg Saint-Denis jusqu'au carrefour de l'Observatoire, où il se terminera dans quelques années.

Il aura alors quatre mille trois cent cinquante mètres, — c'est-à-dire quatre kilomètres et demi de long.

Et dans quel chaos cette large avenue a porté l'ordre et la lumière ! — des rues immondes, infectes, obstruées, comme la rue Guérin-Boisseau, le passage Basfour, les rues Grenétat, du Grand-Hurleur, aux Ours, de la Cossonnerie, des Lombards, de la Tuerie, Mâcon, Percée et Poupée, etc., etc., — cloaques séculaires, tout étonnés de déboucher en plein ciel, s'ils ne disparaissent pas complétement.

Les grandes et belles haltes de la nouvelle voie sont le boulevard Saint-Denis, la rue Rambuteau, la rue de Rivoli, la tour Saint-Jacques, la splendide avenue Victoria aboutissant à l'Hôtel-de-Ville, la place du Châtelet dont la fontaine-colonne, soulevée d'un seul bloc, va se déplacer pour gagner l'axe du carrefour, — le Pont-au-Change, qui va quitter ses vieilles assises pour se ranger aussi dans la ligne du boulevard, — le Palais-de-Justice, dominé par la flèche d'or de la Sainte-Chapelle ; — et bientôt la magnifique place des Ecoles, entourée des Thermes et de l'hôtel de Cluny, et l'intersection du boulevard Saint-Germain qui reproduira sur la rive gauche les avenues de la rive droite.

Un tel ensemble sera, sans conteste, la merveille de Paris, c'est-à-dire du monde, et n'aura de rivale que la ligne des Champs-Elysées et de la rue de Rivoli.

Et pourtant ce qu'on en voit est encore moins étonnant que ce qu'on n'en voit pas. Le boulevard souterrain surpasse en prodiges le boulevard en plein soleil. Sous cette chaussée bordée de magasins éblouissants et sillonnée

d'équipages et de toilettes, court un immense égout, — véritable travail de géant qui dépasse les conceptions romaines, — et qui porte en ses larges flancs les conduits d'eau et de gaz de la ville, — en attendant qu'il reçoive des rails et des waggons pour aménager et déménager sans bruit les Halles centrales, — ce ventre affamé du Gargantua parisien !

Nous ferons quelque jour une promenade historique et pittoresque le long du boulevard de Sébastopol.

NOTRE-DAME-DES-ARTS.

Encore une fête de Paris qui mérite une place à part.

Ecoutez cette simple histoire, et dites ce que vous en pensez... à qui de droit.

Nous connaissons une grande dame, grande par la naissance et la fortune, grande par le cœur et par l'esprit.

Elle s'appelle, ou plutôt elle s'apppelait Mme la vicomtesse d'Anglars de Bassignac.

Ayant perdu un jour tout ce qui l'attachait à la vie, elle se demanda : — Que puis-je faire en ce monde?

Alors un des anges qui veillent au salut et au rachat de la société se fit son ange gardien, et lui dit à l'oreille et au cœur :

— Quand un soldat meurt sur le champ de bataille, quand il accomplit dignement sa carrière jusqu'à l'âge de la retraite, l'État donne à sa vieillesse une joie vive et une récompense inestimable ; il se charge de l'éducation de ses enfants ; ses fils vont au prytanée de la Flèche, ses filles à la maison impériale de Saint-Denis.

C'est un beau privilége que la France accorde à d'utiles serviteurs, et la charité chrétienne, qui n'est pas exclusive, se dit : Pourquoi clore si vite la liste des protégés de l'État? Le service militaire est une des formes les plus respectables du dévouement, et vous avez raison de lui payer le loyer qu'il mérite. Mais le soldat est-il le seul citoyen qui se dévoue au bien public? Le peintre, le sculpteur, l'homme de lettres, n'apportent-ils pas à la grande œuvre de la civilisation et du progrès une part immense d'activité et de talent? La plume, le ciseau, le pinceau ne sont pas moins nobles que l'épée, parce que ceux qui les manient oublient le plus souvent leur intérêt personnel pour se consacrer au culte désintéressé de l'art et de l'intelligence.

En général, ils restent pauvres, comme les soldats, et les enfants d'un père illustre sont souvent menacés de la misère. N'est-ce pas là un grand malheur auquel il serait bon de porter remède?

Et d'autre part, cette immense armée de fonctionnaires, exacts, diligents, aussi utiles que modestes, qui, pour un mince salaire, font quarante ans les affaires de la nation, n'ont-ils pas aussi des titres à la reconnaissance générale? Ne serait-il pas juste que le pays fournît à leurs enfants sans fortune les bienfaits d'une éducation libérale, gratuite ou peu coûteuse.

L'État, accablé de tant de charges, ne peut pourvoir à tout, nous le savons, et c'est un surcroît de dépenses que le Trésor public ne saurait s'imposer. Eh bien ! en attendant que la protection officielle de la société puisse s'étendre sur tous les hommes utiles, que la charité chrétienne prenne cette glorieuse initiative : que la bienfaisance privée institue, à côté du Saint-Denis militaire, un Saint-Denis civil, où les filles des artistes, des hommes de lettres, des fonctionnaires publics trouveront un asile et recevront, à peu de frais, une éducation distinguée et de pieux exemples. —

Ainsi raisonna la grande dame, et le lendemain elle quitta le monde où elle était reine, elle prit la robe et le voile des sœurs de Saint-Joseph-de-Lavaur ; elle donna sa fortune entière à l'œuvre de son choix, — qu'elle appela *Notre-Dame-des-Arts ;* — elle fonda le Saint-Denis civil, littéraire et artistique, — complément du Saint-Denis militaire de Napoléon Ier, du Saint-Cyr aristocratique de Louis XIV et de Mme de Maintenon.

Déjà l'établissement florissait dans le Quercy, sur les terres de la vicomtesse, — devenue supérieure de son couvent, — lorsqu'un incendie dévora en un jour deux cent mille francs de constructions!

Vous croyez que Mme d'Anglars désespéra? Nullement. Elle prit le reste de ses trésors et vint rebâtir *Notre-Dame-des-Arts* à Paris, rue du Rocher, où ses chères élèves ont retrouvé un asile et une éducation complète.

Mais à l'œuvre ébranlée il fallait un appui. Le comité laïque qui la dirige prit pour président un grand nom et un grand talent, une grande âme et une grande influence, M. Gudin, notre illustre peintre de marine.

Dès lors, *Notre-Dame-des-Arts* a vu sa popularité croître de jour en jour, et M. Gudin vient de la faire comprendre et aimer, appuyer et applaudir de tout Paris, c'est-à-dire du monde entier, par l'admirable fête qu'il a donnée, au profit de cette institution admirable, dans son féerique palais de la Folie-Beaujon, peint par Boucher et achevé par..... Gudin.

Les maîtres de la science, des lettres et des arts, — M. Saint-Marc-Girardin en tête, dans *le Journal des Débats*, — avaient fait appel à la France et à l'Europe, — qui se sont disputé, à vingt francs, à cent francs, à mille francs, dit-on, les charitables billets roses de Mme Gudin.

Aussi rien ne peut donner l'idée de cette soirée du 9 avril, — où toutes les sommités du monde s'unissaient à toutes les gloires des arts (1), — au milieu de toutes les splendeurs d'un jardin d'Armide et des rayonnements de la lumière électrique, inondant le Roule et les Champs-Élysées.....

Un seul détail du programme fera juger de l'ensemble. L'excellente troupe du Gymnase dramatique a joué une pièce inédite et faite exprès, de M. Dumas père, dont M. Dumas fils avait suivi les répétitions, et dont M. Émile Deschamps avait écrit et a dit le prologue en vers exquis.

Et les bravos, condensés en pluie d'or, ont assuré l'avenir de *Notre-Dame-des-Arts*.

Grâce à la noble sœur de Saint-Joseph, grâce à M. et à Mme Gudin, — grâce à cette fête chrétienne et parisienne par excellence, les ombres de Louis XIV et de Napoléon applaudiront, du fond des Invalides et du haut de Saint-Denis, aux progrès de l'institution qui complète les deux chefs-d'œuvre de leur génie, et, mieux encore, de leur cœur.

PITRE-CHEVALIER.

(1) On a entendu là, en deux heures : Mario, Bélard, Mmes Alboni, Grisi, Gambardi, Nantier-Didier, Just Géraldy, F. Godefroid, P. Malézieux, les frères Lyonnet, Gleichauff, etc.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL DERNIER.

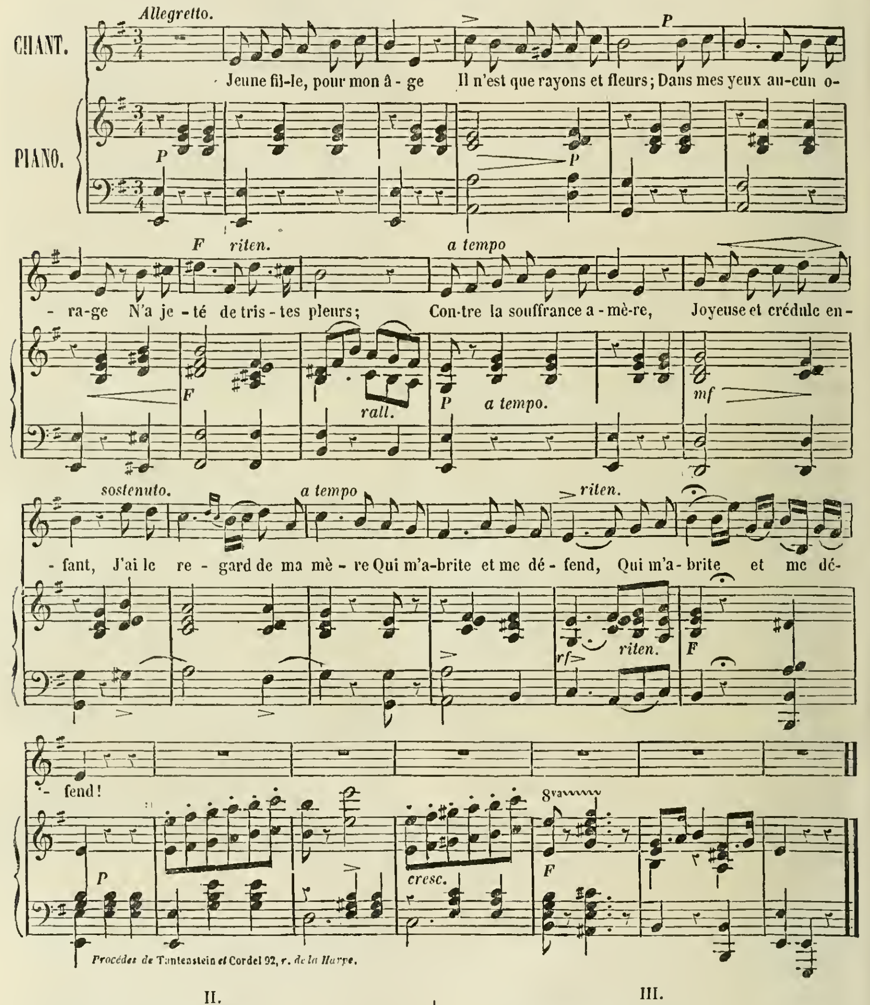
« Un écu par jour et un cheval, voilà tout ce qu'il me faut pour vivre. » Mot de Napoléon à l'île d'Elbe.

Le mot de la charade d'avril est : *Charade* (schah-rade).

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

CHANSON DE MA FILLE.

MÉLODIE RUSSE. PAROLES DU COMTE EUGÈNE DE LONLAY.



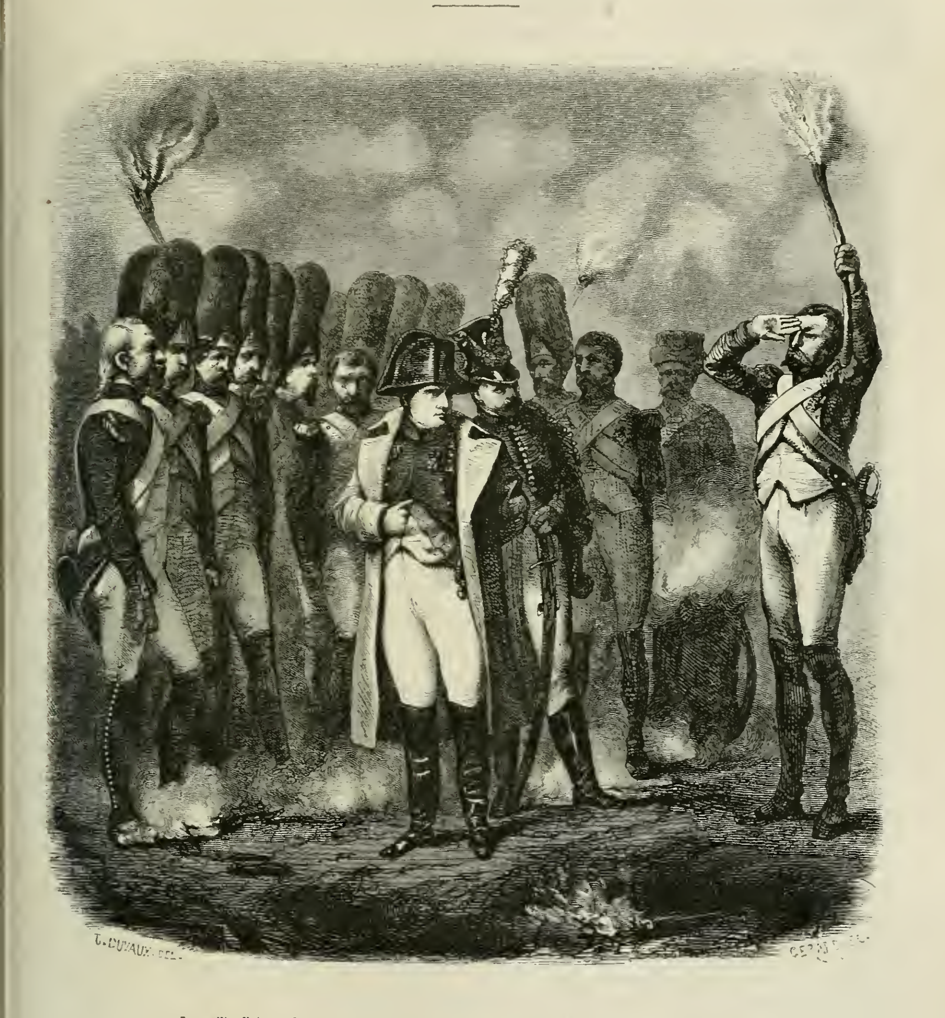
II.

Des tempêtes de ce monde
Que m'importe la fureur?
Contre la foudre qui gronde
Un ange garde mon cœur.
Quand la clarté fuit la terre
Je sens un bras caressant,
Et c'est celui de ma mère
Qui m'endort en me berçant. (*Bis.*)

III.

Comme une source limpide
Dont rien ne trouble le cours,
A travers le monde aride
En paix s'écoulent mes jours.
Comme l'aube après la pluie
Relève le front des fleurs,
Un baiser de mère essuie
Jusqu'aux traces de nos pleurs. (*Bis.*)

UNE CROIX D'AUSTERLITZ.



La veille d'Austerlitz. Tableau de M. J. Gigoux Salon de 1857. Dessin de M. J. Duvaux.

Tout le monde a vu et admiré ce grand tableau de M. Gigoux : *la Veille d'Austerlitz*, qui, à la dernière Exposition, jetait un si vif éclat, au sommet de l'escalier d'honneur du Palais de l'industrie.

Voici ce que disait le livret, d'après l'*Histoire* de M. Thiers :

«La veille de la bataille d'Austerlitz (1er décembre 1805), après avoir passé la journée au bivouac avec ses maréchaux, Napoléon voulut visiter ses soldats et juger par lui-même de leur disposition morale.

« Les premiers grenadiers qui l'aperçurent, résolus d'éclairer ses pas, ramassèrent la paille de leur lit de camp, et en formèrent des torches enflammées qu'ils placèrent au bout de leurs fusils.

« En quelques minutes, cet exemple fut imité par toute l'armée, et, sur le vaste front de notre position, on vit briller cette illumination singulière.

« Les soldats suivaient les pas de Napoléon aux cris de *Vive l'Empereur!* lui promettant de se montrer le lendemain dignes de lui et d'eux-mêmes. L'enthousiasme était dans tous les rangs. »

Telle est la scène qu'a rendue M. Gigoux avec son talent magistral.

Quant à nous, c'est un simple épisode, — épisode inconnu, — que nous allons détacher de ce glorieux tableau; c'est l'histoire d'un de ces grenadiers qui éclairaient avec tant de joie la marche du vainqueur de l'Europe.

Guillaume D***, tout jeune encore, et déjà cité aux ordres du jour, était la forte tête et l'orateur de son bivouac...

— Mon vieux, disait-il à son sergent, savez-vous comment s'appellera la bataille de demain?

— La journée d'Austerlitz.

— Non pas; mais l'anniversaire du couronnement et le combat des Trois-Empereurs.

Napoléon avait été couronné, en effet, le 2 décembre, et trois empereurs allaient se mesurer en personne: lui, d'abord, à la tête de soixante-cinq mille hommes, et Alexandre de Russie et François d'Autriche, avec près de cent mille combattants.

— Le plan du *petit Caporal* est magnifique, poursuivit Guillaume, écouté comme un oracle par la chambrée: nous faisons semblant d'attendre l'ennemi devant Brunn. Son aile droite s'avance, et Soult et Murat la coupent en deux. Sa gauche vient ensuite et se brise contre Lannes et Bernadotte... Il ne nous reste plus qu'à enfoncer le quartier général des deux empereurs, et c'est notre affaire, à nous grenadiers, si la redingote grise nous fait seulement un signe...

— Où diable as-tu vu tout cela? demande alors une voix dans l'ombre, derrière le discoureur.

— Dans votre proclamation, Sire, répond Guillaume, qui a reconnu l'Empereur faisant sa tournée.

Et après un hourra de vivat, allumant un bouchon de paille, le soldat montre cette phrase dans l'ordre du jour: *Pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc..., et cette victoire finira notre campagne.*

Deviné, en effet, dans ses trois idées capitales, et enchanté de tant d'intelligence et d'aplomb, Napoléon observe lentement Guillaume, et dit en reprenant sa marche:

— Demain sera un coup de tonnerre pour la coalition, si mes généraux y voient aussi clair que ce soldat!

— Ce n'est pas une raison pour que Votre Majesté n'y voie goutte cette nuit, reprend gaîment le grenadier, en éclairant l'Empereur de sa torche de paille.

Et, par une inspiration électrique, tous ses camarades faisant comme lui, — puis l'armée entière, de proche en proche, imitant son exemple, l'illumination décrite par M. Thiers et peinte par M. Gigoux se trouve improvisée en quelques instants sur toute la ligne suivie par Napoléon.

— A demain, mon brave, dit-il à Guillaume en le quittant.

— A demain..., si j'y suis encore!

— Et si *notre* plan réussit, tu en auras la récompense.

— La croix ou la mort, Sire! dit hardiment le grenadier.

Le lendemain, à une heure, la prophétie de Guillaume était réalisée de point en point.

Le dénoûment seul fut imprévu dans ce chef-d'œuvre des batailles, — et compléta « le coup de tonnerre » organisé par Napoléon.

Après des miracles de bravoure, la fameuse garde russe était en déroute. Sous les yeux mêmes des deux empereurs, le régiment du grand-duc Constantin semait la retraite de ces morts illustres « qui devaient coûter tant de larmes de sang à Saint-Pétersbourg. »

L'aile gauche presque entière s'enfuit par les digues et les glaces du lac Mœnitz. Tout à coup, soit effet du canon, soit effet de la charge, le vaste miroir s'entr'ouvre et engloutit les régiments entiers, armes et bagages, hommes et chevaux, artillerie et fourgons. Dix mille soldats tués ou noyés, autant de blessés; vingt mille captifs; quatre-vingt-six canons, quatre cents caissons de poudre, etc.; une des plus formidables catastrophes dont la guerre ait jamais offert le spectacle!...

Quelques heures après, Napoléon visitait ses grenadiers vainqueurs.

Il en remarqua un qui se tenait encore sur ses jambes par une sorte de miracle, car il était criblé de vingt blessures et, à la lettre, inondé de son propre sang...

— Ah! c'est toi, lui dit-il, en reconnaissant Guillaume D***; eh bien! *notre* plan était bon, et voici la récompense promise. Garde ce cataplasme sur ta poitrine, va te faire panser à l'ambulance, et souviens-toi que *je ne veux pas que tu meures!*

Napoléon détacha de son habit sa croix d'honneur, dont une balle avait arraché la pointe, et l'attacha de sa main sur l'uniforme du soldat...

— Vive l'Empereur! cria Guillaume, électrisé.

Et ses camarades l'emportèrent évanoui à l'ambulance.

Mais Napoléon lui avait défendu de mourir... Quelques semaines après, il était à son rang, sa croix écornée sur la poitrine...

Dix années s'écoulèrent, — c'est-à-dire de nouveaux triomphes, la conquête de l'Europe, puis le désastre de l'Espagne, le cataclysme de Moscou, la première invasion, la chute de l'aigle, l'abdication de Fontainebleau et la restauration de Louis XVIII.

Dans les premiers jours de mars 1815, le bruit court à Lyon que Napoléon a quitté l'île d'Elbe et qu'il arrive à pas de géant, ramenant le drapeau d'Austerlitz. Le duc d'Orléans et le comte d'Artois s'apprêtent à défendre contre lui la seconde ville de France, et vont faire couper le pont Morand et le pont de la Guillotière...

En attendant, les troupes royales sont massées sur ce dernier point, — et un grenadier fait sentinelle au bout du pont, — qui sera la clef de l'empire ou de la monarchie.

Ce grenadier porte la cocarde blanche; mais quels sentiments se disputent son cœur? C'est ce que lui-même peut-être ne saurait dire.

Tout à coup, à l'improviste, — comme un éclair jailli d'un nuage, — un cavalier se détache d'un tourbillon de poussière, et s'avance jusqu'à la tête du pont, seul et confiant en son étoile...

Le grenadier l'observe, le reconnaît et frémit jusqu'aux entrailles...

C'est Napoléon en personne.

Le premier mouvement du soldat est pour la consigne.

— On ne passe pas! dit-il d'une voix sourde, en croisant la baïonnette.

L'Empereur s'arrête et le regarde dans les yeux.

Il l'a reconnu aussi, et il lui parle à son tour.

Il lui cite toutes les campagnes qu'ils ont faites en-

semble, toutes les batailles qu'ils ont gagnées, tous les mots qu'ils ont échangés en passant, — toutes les capitales qu'ils ont ouvertes, — toutes les couronnes qu'ils ont enlevées et perdues...

Enfin, le souvenir d'Austerlitz surgit comme un soleil dans cette nuit des souvenirs...

— Guillaume D***, s'écrie Napoléon, — qu'as-tu fait de la croix que je t'ai donnée après la bataille des Trois Empereurs?

La poitrine du militaire était, en effet, sans décoration.

— On me l'a prise en Russie, où je suis resté prisonnier à la Bérésina, répond le grenadier, dont les yeux retiennent deux grosses larmes...

— Et tu n'as pas voulu en porter d'autre? A la bonne heure! Eh bien, nous retournerons, si tu le veux, la chercher ensemble!

La baïonnette du soldat s'abaisse, et Napoléon éperonne son cheval...

— On ne passe pas! reprend le grenadier, mais cette fois avec un sanglot...

— Tu pleures? Ah! je te retrouve enfin, dit le cavalier.

Et se redressant sur sa monture, prenant le ton et l'attitude du commandement, de cette voix qui a fait obéir neuf ans des millions d'hommes:

— Arme au bras! dit-il au factionnaire. Portez arme! Présentez arme! et vive l'Empereur!

— Vive l'Empereur! répète le soldat vaincu, — ou plutôt triomphant, — et avec une telle force, une telle énergie, une telle exaltation, que tout son régiment l'entend et accourt éperdu, et lui fait écho de rang en rang, et se jette avec Guillaume aux genoux de Napoléon, et lui baise les pieds et les mains avec larmes, et le porte à travers la ville de Lyon, dont la garnison tout entière l'entraîne vers Paris (1).

Le grenadier n'eut pas le temps d'aller chercher sa croix en Russie avec son empereur; il n'eut que le temps de le voir retomber, au bout des Cent-Jours, dans la plaine de Waterloo, sous les coups des vaincus d'Austerlitz.

Mais il ne devait pas mourir sans retrouver sa croix écornée, — et c'est le dernier et le plus touchant épisode de cette simple histoire.

Comprenant toutes les gloires et tous les dévouements, la Restauration ouvrit à Guillaume D***, en 1829, l'asile royal des Invalides.

Il s'y consola de ne plus se battre en racontant ses batailles, — et surtout, on le comprend, l'aventure de sa croix d'Austerlitz.

Des larmes tombaient toujours sur sa moustache blanche, lorsqu'il arrivait à ce qu'il nommait le « vol de son trésor, » pendant sa captivité en Russie.

Sa mère le rappelait à son lit de mort, en lui envoyant pour sa rançon tout ce qu'elle possédait.

Mais le maître de son sort, le colonel Ouzoff, ne lui rendit la liberté que contre l'étoile de Napoléon, — inestimable joyau envié par son écrin militaire.

Guillaume, avec des pleurs de sang, donna la croix écornée... et revint embrasser sa mère, en lui restituant le pain de sa famille...

Parmi les auditeurs passionnés de ce récit, figurait souvent, dans ces dernières années, le jeune Alexandre, neveu de Guillaume, qui ne manquait jamais de s'écrier à la fin :

(1) Voir les détails de cette prodigieuse ovation dans toutes les *Histoires de l'Empire*, notamment dans le *Plutarque français*, tome VI, page 572, notice d'Alexandre Dumas.

— Oh! si je pouvais aller en Russie à la recherche de la croix d'Austerlitz!

Là-dessus éclata la guerre d'Orient. Alexandre s'engagea dans les zouaves, et partit pour la Crimée.

Chaque semaine, pendant deux ans, Guillaume reçut une lettre de son neveu, et fut tenu ainsi au courant des souffrances et des gloires de l'Alma, d'Inkermann et de Malakoff.

Arrivé à ses derniers jours, et prêt à se rendre au suprême appel, il ne demandait à Dieu que de mourir .. après la chute de Sébastopol...

La Providence combla ses vœux au moment où il n'y comptait plus...

On se souvient de cet héroïque assaut, où périt le brave de Lourmel, — après avoir pénétré un instant dans la ville russe. Peu de temps après, un vieux soldat allait expirer dans le dortoir des Invalides.

C'était Guillaume D***. Déjà l'aumônier lui avait remis sa « feuille de route », et il ne demandait plus au ciel qu'une grâce : des nouvelles de son neveu et de la Crimée.

Tout à coup, au milieu des prières de l'agonie, une lettre et un paquet arrivent au moribond.

Voici la lettre, qu'on lut à Guillaume :

« Mon cher oncle, il y a un Dieu pour les braves. A preuve, ce qui m'est advenu hier. Nous étions entrés jusque dans la place avec le général de Lourmel. Je me trouve avec ma compagnie chez un officier russe, — qui croit la ville prise, et se rend à discrétion avec sa famille. Nous allions peut-être nous venger de deux ans de souffrances, lorsque j'apprends le nom de nos prisonniers : OUZOFF! — Vous jugez de ma surprise! Mais comprenez ma joie! Dans un cadre d'or pendu au mur j'aperçois une croix de la Légion d'honneur, écornée d'une branche, votre croix d'Austerlitz, la croix de Napoléon, avec l'attestation de votre main! J'étais chez le fils du colonel Ouzoff, chez l'héritier de votre glorieuse relique, — qui espérait vaincre toujours par ce signe, comme son patron Constantin!

« — Gardez votre vie et vos trésors! dis-je aux Russes qui m'offraient un tas d'or et de bijoux; voilà votre rançon, et je m'en contente!

« Je prends et j'emporte la croix, — et nous rentrons au quartier, — avec notre général mort, hélas! — On ne peut pas tout enlever d'un coup. Aujourd'hui la croix d'Austerlitz! demain, la tour Malakoff!

« Je vous adresse la croix, — de peur qu'on ne me la reprenne avec ma vie, et pour que vous ne mouriez pas sans la revoir.

« Dieu vous devait un miracle; le voilà, mon oncle!

« Devant Sébastopol.

« ALEXANDRE D***. »

Le paquet contenait, en effet, le bijou du soldat. — Guillaume reconnut de son dernier regard l'étoile de l'Empereur, et lui donna son dernier soupir le soir même de ce jour, — pendant que le canon des Invalides annonçait à la France et au monde la chute de Sébastopol.

Le télégraphe avait apporté la grande nouvelle une heure après le message d'Alexandre.

Le lendemain, on enterrait aux Invalides un vieux soldat; et son drap mortuaire portait une croix ébréchée, dont chacun écoutait l'histoire avec admiration.

Alexandre est revenu officier de Sébastopol. Il a hérité de l'étoile d'Austerlitz, qui vaut pour lui — et qui lui fera gagner peut-être — le bâton de maréchal de France.

C. DE CHATOUVILLE.

LA SCULPTURE ET LES SCULPTEURS FRANÇAIS (1).

AUGUSTIN PAJOU.



Bossuet, statue de Pajou (Institut). Dessin de A. Pajou, son petit fils.

I. — COUP D'ESSAI, COUP DE MAITRE.

Le cabaret du *Plat-d'Etain* retentissait ce jour-là de joyeux éclats de rire, et les gobelets, s'entre-choquant à la ronde, disaient aux passants du faubourg Saint-Antoine que maître Alain, le sculpteur, venait de payer ses élèves, ce samedi de novembre, an de grâce 1744.

Et pendant que le broc de cidre, passant de main en main, versait à chacun sa mousse petillante, pendant les gais devis et les menus propos, un enfant s'était assis sur un escabeau de chêne, grignotant à belles dents une pomme de Normandie, ce qui ne l'empêchait pas d'écouter de toutes ses oreilles la causerie animée des buveurs.

— Qui de nous remplacera Samuel? demandait une voix.

— Ce ne sera pas moi, répondait quelqu'un de la troupe; Samuel était sans contredit le plus habile de nous tous, et personne n'a su manier plus légèrement l'ébauchoir.

— Ce ne sera pas moi non plus, disait un autre.

— Ni moi.

— Ni moi.

(1) Voyez, pour la série, la *Table Générale* des vingt premiers volumes, et les Tables des tomes XXI à XXIV.

L'enfant, pendant ce dialogue, s'était levé, et déjà il tirait par la manche de son justaucorps le plus rapproché de la bande, lorsque soudain une fenêtre de la maison d'en face s'ouvrit, et maître Alain appela ses élèves d'une voix de stentor.

Alors chacun quitta précipitamment la place, et bientôt le dernier disparut par la petite porte basse qui menait à l'atelier de maître Alain.

C'était un terrible homme, d'un aspect sauvage et de manières peu engageantes, que le sculpteur Alain ; aussi était-il redouté de ses élèves, qui ne l'abordaient qu'en tremblant.



Portrait du sculpteur Augustin Pajou. Dessin de A. Pajou, son petit-fils.

La stupéfaction fut donc à son comble, lorsque, quelques minutes après leur bruyante sortie du cabaret, les élèves de maître Alain virent entrer fièrement, son bonnet de laine sur la tête, l'enfant qu'ils avaient à peine remarqué l'instant d'avant.

Et maître Alain lui-même ne fut pas médiocrement surpris de l'assurance du nouvel arrivant; ce fut d'un ton qu'il s'efforça de rendre moins bourru, qu'il lui adressa la parole :

— Qui es-tu ? Que veux-tu ?

— Maître, dit l'enfant, on racontait tout à l'heure que votre meilleur élève vous avait quitté : je viens m'offrir à sa place.

Le premier étonnement passé, ce fut d'un bout de la salle à l'autre un éclat de rire formidable qui déconcerta un peu le candidat.

La voix terrible du patron vint étouffer cette explosion de gaieté.

— Silence ! s'écria-t-il, le premier d'entre vous qui rira ne remettra plus les pieds ici.

Puis il toisa d'un coup d'œil le jeune sculpteur.

Le silence se fit par enchantement, et maître Alain, rendu plus bienveillant encore par le rapide examen qu'il venait de faire, continua son interrogatoire :

— Ton nom ?

— Augustin.

— Ton âge ?

Ici l'enfant hésita, rougit et finit par répondre qu'il n'en savait rien ; son embarras visible ramena plus d'un sourire sur les lèvres.

— Tu veux être sculpteur?

— Oh ! oui, maître !

— As-tu déjà travaillé ?

— Oui, maître, et j'ai la volonté ferme d'arriver.

— Mon ami, tu me plais, dit maître Alain après un moment de silence, et, malgré ta prétention de remplacer ici mon meilleur élève, je veux te mettre à l'épreuve, car il me semble que tu devras réussir. Prends ce bloc de terre, ramasse cet ébauchoir, regarde ce modèle et fais pareil, ou mieux si tu peux. — Maintenant, vous autres, à la besogne, et que personne ne parle.

Et maître Alain, soulevant un rideau, entra dans le sanctuaire où lui seul pénétrait, dans le petit atelier qu'il s'était construit à l'angle de la grande salle où se tenaient ses élèves.

La crainte retenait les langues, mais les yeux malins se braquèrent sur le pauvre apprenti, tout suffoqué de cette scène, et qui s'était laissé choir sur le banc en face de son morceau d'argile.

Il resta longtemps affaissé sur lui-même, comme pris de sommeil, et il fallut encore la grosse voix du maître pour le tirer de sa torpeur.

— Tu n'as encore rien fait, mon gars? lui demanda-t-il.

— Je réfléchis, maître, répondit Augustin, qui se réveilla comme d'un songe.

Cette fois, ce fut au tour de maître Alain de rire, et il est inutile, je pense, d'ajouter que toute la moqueuse assemblée se dédommagea alors amplement de la contrainte où l'avait tenue la peur.

— Serais-tu paresseux ? demanda le patron.

L'enfant ne répondit pas, mais deux grosses larmes vinrent tomber comme deux perles et ruisseler le long du morceau de terre.

— Allons, du courage, par Saint-Jacques ! s'écria maître Alain, et si quelqu'un ici se moque de toi, mon garçon, il n'y restera pas longtemps. J'ai quelque droit de me croire habile à lire sur les visages : le tien promet de belles et bonnes choses ; sois moins timide, as-tu donc dépensé toute ta hardiesse en entrant chez moi ?

Mais Augustin ne reprit pas courage et, au premier coup de midi, lorsque la troupe turbulente se précipita dehors pour le déjeuner, l'ébauchoir était resté immobile dans sa main humide de sueur.

Lorsque l'atelier fut désert, lorsque le pauvre apprenti ne sentit plus braqués sur lui les yeux moqueurs de ses camarades, il secoua ses épaules, comme s'il eût voulu se débarrasser d'un incommode fardeau, puis il se mit à l'œuvre.

Et déjà un groupe se détachait du milieu de l'argile ; trois amours badins, les mains en l'air, se disputaient un flambeau ; frêles et délicats, les petits dieux semblaient prêts à battre des ailes et à s'envoler avec leur butin. Le modèle était dépassé.

Et lorsque la salle s'emplit de nouveau, deux heures après, nul n'osa souffler mot devant la création charmante qui sortait, merveilleuse de grâce et de modelé, des doigts agiles du jeune élève.

A ce moment, maître Alain rentra, et il resta grandement émerveillé du chef-d'œuvre. Puis, au soir venu, il prit l'enfant dans ses bras et l'embrassa en le nommant son fils.

II. — LA FAMILLE DE L'ARTISTE.

— Quel âge as-tu donc enfin ? me le diras-tu? demanda l'excellent homme.

— Quatorze ans et demi, maître, répondit Augustin en baissant les yeux.

— Que fait ton père ?

— C'est un artiste modeleur d'ornements chez maître Guillaume, le décorateur.

— Qui t'a appris la sculpture ?

— Personne, maître ; mon père veut que je prenne son état, et je me suis souvent amusé à reproduire avec de la cire des insectes, des oiseaux, de petits objets, pour me former avant d'entrer en apprentissage. Ce matin, au cabaret, j'ai entendu dire que vous aviez besoin d'un élève et je me suis présenté ; voilà la vérité.

Maître Alain ôta son tablier de toile, passa son pourpoint de velours grenat, prit son beau chapeau de feutre gris et se fit conduire au logis de l'artiste modeleur, à l'une des dernières maisons du faubourg Saint-Antoine.

Déjà l'on s'inquiétait au domicile paternel de la disparition du fils aîné.

L'arrivée du sculpteur maître Alain Lemoyne fut une grande matière à étonnement chez les voisins du modeleur ; mais on fut bien plus surpris encore de voir un enfant de quatorze ans gagner trente écus par mois à pétrir de la terre glaise.

Cet enfant, qu'il faut maintenant présenter à nos lecteurs, s'appelait Augustin Pajou. Il était né à Paris le 19 novembre 1730.

Comme nous l'avons expliqué plus haut, il montra de bonne heure un goût très-vif pour la sculpture, et ses premiers essais, que nul n'avait encore remarqués, lui servirent à révéler tout à coup son aptitude et son habileté.

Trois ans se passèrent à l'atelier de maître Lemoyne, au bout desquels il comprit qu'il n'avait plus rien à apprendre là ; et un beau jour il disparut sans que personne pût dire où il était passé.

III. — LE GRAND PRIX DE ROME.

Par une brillante après-midi de mai, on vit venir du côté de la Bastille, courant à toutes jambes, un jeune homme qui tenait à la main une couronne de feuillage.

Arrivé devant la maison de maître Alain, il s'arrêta un instant pour prendre haleine ; puis il gravit lestement les marches de l'escalier tournant qui menait à l'atelier.

A sa vue, ce fut un pêle-mêle général, des cris et des hourras. Maître Alain, à ce bruit, sortit de derrière son rideau en fronçant le sourcil, et tomba dans les bras d'Augustin Pajou qui déposa sur sa tête la couronne de lauriers.

— Maître, dit-il enfin, dès que le silence se fut rétabli,

je vous apporte ce prix, vous avez bien mérité de le partager avec moi, vous mon premier, mon seul guide!

Une stupeur générale s'empara de tous les assistants. — Il est fou, murmurait-on.

Augustin releva alors la tête et, se tournant vers ses anciens amis :

— L'Académie vient de me décerner le grand prix de Rome, dit-il.

Et cela était vrai.

Augustin Pajou venait d'entrer dans sa dix-huitième année. Ce fut fête à l'atelier, les instruments de travail furent laissés là, on embrassa, on félicita le lauréat; puis, la porte de la maison fut ornée de fleurs et de feuillages, et bien avant dans la nuit on entendit au cabaret du *Plat-d'Étain* les chansons et le bruit des pots de vin clairet qui arrosa ce soir-là la première couronne de Pajou.

IV. — L'ÉDUCATION TARDIVE.

Trois mois après, le long de la voie Appienne, les lazzarones, soulevés paresseusement sur leur coude, regardaient passer un voyageur entrant à Rome, pied leste et tête haute.

C'était encore Pajou, qui venait étudier aux sources mêmes l'art et le beau à l'école de Michel-Ange et des maîtres antiques.

Il fit mieux.

Invité à dîner chez le cardinal Antonio, grand protecteur des arts, il rencontra dans les splendides galeries du prélat un noble seigneur romain, qui s'était pris d'affection pour sa jeunesse et son précoce talent.

— Je veux que tu fasses mon buste, lui dit le duc, en lui frappant familièrement sur l'épaule.

Pajou s'inclina en signe de remercîment.

— Prends mes tablettes, continua son interlocuteur, écris-y ton adresse, je veux voir ton atelier demain.

Pajou rougit alors et balbutia quelques mots inintelligibles.

Il ne savait pas écrire.

Son éducation, complétement négligée, n'avait jamais été plus loin que la lecture de son livre d'heures, et encore avait-il appris à lire seul.

Il comprit alors la nécessité d'étudier non-seulement ce qu'il est indispensable de savoir; mais, patient et laborieux, il voulut que son instruction ne laissât rien à désirer sous aucun rapport.

Il consacra ses loisirs à dévorer la bibliothèque du cardinal Antonio, et après celle-là il entreprit de lire celle du Vatican dont les portes lui furent ouvertes.

Il acquit ainsi un nombre considérable de notions, approfondies, sérieuses, étonnantes même, qui le firent constamment distinguer de tous ceux qui l'approchèrent dans la suite.

Sept ans se passèrent ainsi à travailler sans relâche, tant chez Carle Vanloo qu'en Italie; il revint en France.

Douze années ne s'étaient pas écoulées depuis son prix de Rome que l'Académie l'accueillait dans son sein.

Il avait trente ans!

L'œuvre remarquable qui lui valut si jeune cette insigne distinction était un groupe d'une hardiesse et d'une beauté incontestables, *Pluton tenant Cerbère enchaîné.*

V. — LES TRAVAUX DE PAJOU.

Arrivé si vite et si haut à la fortune, aux honneurs, Pajou eût pu faire comme tant d'autres, se reposer et s'enorgueillir.

Il resta modeste et laborieux.

Son second ouvrage important fut consacré à la fontaine des Innocents.

On se souvient que cet admirable monument, avant d'occuper le milieu du carré des Halles, avait été adossé à l'angle des rues au Fer et Saint-Denis.

Le ciseau gracieux de Jean Goujon avait décoré les trois côtés apparents du monument, il en fallait un quatrième lorsque la fontaine fut changée de place : on confia ce travail délicat à Pajou.

Il sut si merveilleusement s'identifier au style élégant du grand artiste qu'il est impossible de reconnaître aujourd'hui et de discerner la partie où il a continué avec une si parfaite harmonie et un si rare bonheur l'œuvre du maître savant.

N'est-ce pas là le plus bel éloge à faire de ce talent souple et varié?

Tour à tour il exécuta des sculptures (le plus grand nombre sont de lui) pour le Palais-Royal, les décorations de la salle d'opéra du château de Versailles, des statues, des bustes, des ornementations en carton-pierre, des chaires d'église, en un mot, une telle quantité de travaux que l'énumération seule occuperait plusieurs pages de cette notice.

VI. — UN MOT DE LOUIS XVIII.

L'atelier de Pajou était le rendez-vous des grands seigneurs, des artistes les plus distingués de son époque; on s'arrachait ses moindres ouvrages, on l'accablait de commandes.

Il venait de terminer la statue de Pascal, et chacun admirait la noble attitude, méditative, simple pourtant, de cet homme de génie si bien compris par le statuaire.

On faisait grand bruit autour de ce marbre, et les conversations étaient fort animées au sujet de cette dernière création.

— Silence! messieurs, dit un nouvel arrivant d'un ton d'autorité; ne voyez-vous pas que vous allez arracher Pascal à ses méditations?

Il est difficile de rendre mieux et plus finement la grande pensée révélée par ce superbe morceau.

Ce juge délicat était le comte de Provence, depuis Louis XVIII.

VII. — LE RESTAURATEUR DE LA STATUAIRE.

D'ailleurs, l'un des mérites principaux de Pajou, mérite qu'il possédait à un très-haut degré et dans lequel il est resté supérieur, consistait à donner des attitudes nobles, expressives, aux personnages qu'il représentait.

Ainsi, Turenne, l'épée à la main, défend la couronne de France : il est impossible, en le voyant, de le supposer armé pour une autre cause.

Descartes songe à ses idées nouvelles et il vit dans la pierre, car il *pense.*

Le marbre est éloquent dans Bossuet, rêveur et contemplatif dans Pascal.

Ces dernières statues sont à l'Institut, Turenne est au Musée de Versailles, Buffon à la bibliothèque du Jardin des Plantes. Dans les salles du Louvre se trouvent trois autres chefs-d'œuvre, le buste de Buffon, celui de Mme du Barry si plein de grâce charmante et de coquetterie, et *Psyché abandonnée par l'amour.*

On doit à Pajou cent quatre-vingt-un morceaux ou groupes d'une importance capitale, et de plus un nombre considérable d'esquisses, de croquis et de dessins qui ont enrichi le Musée français.

Pajou essuya un revers, un seul, dans sa longue carrière, la perte presque complète de sa fortune, qui fut engloutie dans les désastres de la Révolution. A l'époque de la création de l'Institut, il fut un des premiers appelé aux Beaux-Arts, et la croix de la Légion d'honneur que Napoléon attacha lui-même à sa poitrine vint récompenser une vie si laborieusement remplie, si glorieuse et si intègre.



Turenne, statue de Pajou (Musée de Versailles). Dessin de A. Pajou, son petit-fils.

Pajou est mort regretté sincèrement, le 8 mai 1809, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Il avait bien mérité le surnom que lui décernèrent ses contemporains : *Restaurateur de la statuaire en France!*

ALBERT DE LA GRANGERIE.

P.-S. Par une exception rare dans l'histoire des talents supérieurs, le grand et beau nom de Pajou lui a dignement survécu. Son fils était un peintre distingué, dont les amateurs apprécient et recherchent encore les œuvres (1) ; — et son petit-fils, M. Auguste Pajou, manie le pinceau et le crayon avec l'habileté de famille ; c'est lui-même qui a dessiné, dans cet article, le portrait fort ressemblant de son grand-père, et deux de ses plus illustres chefs-d'œuvre : les statues de Turenne et de Bossuet.

P.-C.

(1) Notamment *Marie-Antoinette et sa fille à la Conciergerie, Napoléon Ier accordant à Mlle de Saint-Simon la grâce de son père* (médaille d'or en 1812), etc.

SATIRES AUX TROIS CRAYONS.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.



Autrefois et aujourd'hui. L'esprit et la matière. Composition et dessin de Fellmann

Avez-vous quelquefois feuilleté sur les quais,
Tout près de l'Institut, sur le quai Malaquais,
Ces cartons éventrés, pleins de vieilles gravures,
Où se heurtent mêlés monuments et figures,

Avez-vous parcouru ce musée en plein vent,
Visité par la pluie et le soleil levant,
Catacombes de l'art, où s'endorment sans gloire
Des écoles souvent célèbres dans l'histoire,
De forme et de couleur poudreux Capharnaüm,
Ou, pour parler latin, vrai Pandæmonium?
Moi, jadis, dans ces jours d'heureuse flânerie,
Qu'on baptise plus tard du nom de rêverie,
Quand soupirait mon âme à la quête du beau,
Je venais m'arrêter devant chaque lambeau
Pour le mieux consulter. J'allais, dans ce voyage,
Saluant l'Italie ou la Flandre au passage,
Admirant tour à tour la pointe ou le burin
D'un maître de Hollande, ou bien des bords du Rhin.
Oh ! je voulais tout voir, et les heures rapides
S'envolaient sans ennui sous mes regards avides !
Une image surtout aujourd'hui reparaît,
Que gardait ma mémoire en un tiroir secret.
La pièce n'est pas rare, et j'en conviens d'avance;
Mais je sais bien pourquoi j'en ai la souvenance.
Le tableau tout d'abord représente un jardin.
Sous des massifs obscurs qu'étoile le jasmin,
Le diligent Phœbus, pour réveiller les roses,
Leur jette un œil de poudre, et, sur les fleurs écloses,
A travers les airs purs et le ciel toujours bleu,
Promène galamment sa perruque de feu.
Un satyre discret rit, dans sa barbe torse,
Au pied d'un vieux platane, et, sur la blanche écorce,
Un lierre, en étendant ses bras entrelacés,
Ne cache pas aux yeux deux chiffres enlacés.
Rien ne trouble la paix de ce lieu solitaire ;
Au fond, un péristyle à demi circulaire,
Que surmonte un fronton d'un goût grec ou romain,
Porte le nom riant de : Temple de l'Hymen !...
Par les degrés usés, montent deux personnages,
Eperdus et ravis, fous de bonheur... et sages,
Puisqu'ils savent s'aimer !... Ils viennent, gracieux,
Dans leurs joyeux transports, remercier les dieux,
Et, la plume gonflée, à ce couple fidèle
Deux colombes, plus bas, applaudissent de l'aile !...
C'était, vous le voyez, d'un rococo charmant,
Qui, dans ces premiers jours de vague sentiment,
Faisait horripiler mes instincts romantiques :
J'avais contre cet art des préjugés iniques !
J'avais tort, je l'avoue... Avant de vous unir,
Vous vous aimez du moins, et l'on peut vous bénir,
Epoux, heureux époux !... car votre cœur rayonne,
Et l'Hymen prend pour vous à l'Amour sa couronne ;
C'était du bon vieux temps la noble et simple loi,
Et, sans trop calculer, on engageait sa foi.
Mais, aujourd'hui, l'esprit, vaincu par la matière
S'agite et se débat en vain dans la poussière...
Prométhée, aujourd'hui, bien moins audacieux,
Ne viendrait plus tenter l'escalade des cieux
Pour y ravir la flamme, et le larron sublime
N'aurait pas du Caucase ensanglanté la cime !...
Saintes ambitions, de l'homme orgueils sacrés,
Vous ne tourmentez plus les cœurs dégénérés !. .
Esprit, beauté, talents, sont pauvres marchandises
Qui ne se cotent pas et ne sont plus admises !...
La vie à deux n'est plus un poëme béni,
Mais une addition...., et puis, tout est fini !...
Car il faut qu'avant tout, aujourd'hui, l'or ruisselle
Il faut que, sans labeur, l'opulence étincelle !
On épouse des sacs, mais non pas des vertus ;
On donne sa main, mais..... pour compter des écus.
Le temple de l'Hymen, hélas ! est une Bourse !
Le mariage, un turf, où, sur le champ de course,
Brille, comme entraîneur, Plutus et non l'Amour!
C'est au dieu Million qu'on vient faire sa cour ;
C'est lui qu'à deux genoux l'on prie et l'on révère,
Pour, en se mariant, faire une bonne affaire !...
Jeunes gens, perdrez-vous ces étranges façons ?
Pour bâtir des palais, certe, il faut des maçons !
Mais, pour les habiter, mettez-y donc la femme
Qui saura les meubler d'intelligence et d'âme!
Quand vous l'aurez trouvée, offrez-lui votre cœur !
Voilà tout le secret, jeunes gens !... Le bonheur
N'est pas le coin banal qu'on grave à la Monnaie,
Et qui, par le contact, perd de sa valeur vraie !
C'est la figure sainte, exemplaire d'amour,
Type plus radieux et plus pur chaque jour,
Médaille du foyer, à la grâce infinie,
Qui porte votre nom jusque dans l'autre vie !...

EUGÈNE TOURNEUX.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

LA FEMME CHRÉTIENNE DANS LE MONDE (1).

Je la prends à dessein dans son contact avec la famille, avec le monde, avec ses usages, ses modes et ses divertissements, — et je place cette chrétienne sur le plan incliné où vos pas chancellent quelquefois, sur ce tremplin du monde d'où vous bondissez pour vous élancer dans son tourbillon.

Elle n'est pas ce qu'on appelle, à si bon compte, *une sainte...*, elle est tout simplement et tout uniment une bonne chrétienne. Elle sourit de ces inventions modernes de sainteté de pacotille dont l'étoffe n'est ni solide ni bon teint ; ce n'est ni une Boilet, ni une Chantal, ni une Longueville. Tenez : c'est une personne comme vous ; elle a votre nom, elle vit de votre vie, elle voit le monde que vous voyez. — Comme vous, elle a un mari, des enfants, une famille, des relations, des affaires, des épreuves et des douleurs. — Comme vous, elle a aussi des défauts, des misères à corriger ; mais elle ne les aime pas, elle ne les canonise pas, elle s'en humilie, et s'en défait par un tra-

(1) Cet admirable portrait a été tracé par M. l'abbé Le Courtier, à la dernière retraite des dames, dans la chaire de l'église métropolitaine de Paris. Nous regrettons de n'en pouvoir citer que les courts fragments dont la communication nous est adressée par une personne qui a suivi cette retraite avec l'élite de la société parisienne. Mais ces fragments, tels qu'ils sont, n'en composent pas moins une des pages les plus élevées et les plus exquises, les plus solides et les plus pratiques de l'éloquence sacrée appliquée aux choses de la famille et du monde.

PITRE-CHEVALIER.

vail constant. — Bref, elle tend à la sainteté, elle arrivera au ciel. En attendant, elle se contente d'être franchement chrétienne pour y parvenir.

Elle a été élevée par une pieuse et digne mère; car il est rare que l'on cueille des raisins sur les épines et des figues sur des ronces. Dès sa plus petite enfance, sa mère avait déposé dans son cœur deux germes féconds. Comme Blanche de Castille, elle lui apprenait à préférer Dieu à tout, et pour résultat elle lui enseignait à se vaincre. Voilà, en effet, la seule éducation réelle, la seule qui influe sur toute la vie, la seule qui forme des cœurs nobles, des âmes *élevées* (notez que c'est le nom que l'on a donné à l'éducation; on dit d'une personne qui n'en a pas reçu, qu'elle n'a pas été ÉLEVÉE).

Ainsi élevée donc, ma chrétienne est maintenant établie dans le monde; la vertu qui domine toutes les autres dans sa position de femme, c'est qu'elle aime son *intérieur*. Elle aime son mari : la vie du foyer domestique n'est pas pour elle une simple juxtaposition, où l'on se voit aux repas et dans quelques moments dont on ne sait que faire, dans cette solitude à deux, où l'un lit à droite les feuilles périodiques, et où l'autre, à gauche, parcourt vaguement les pages d'un roman. — C'est une union de cœur et non pas une rencontre obligée; c'est une fusion heureuse de pensées, de projets, de conseils, et non pas un attelage mal assorti où chacun tire de son côté. Elle aime ses enfants, qu'elle élève comme on l'a élevée; remarquez que je ne dis pas qu'elle les instruit, ces fonctions peuvent être confiées à des mains étrangères. Elle les élève, elle préside réellement à leur éducation, que l'âme seule d'une mère peut féconder. Elle aime ses devoirs, malgré leur simplicité, leur monotonie, leur sévérité. C'est son centre, et tout ce qui rayonne au delà n'est jamais pour elle que délassement, bienséance sociale ou charité chrétienne.

Il existe, dit-on, une Académie qu'on appelle *l'Académie du silence*. Ce corps littéraire a aussi ses séances et ses réceptions; mais tout se passe par signes, par emblèmes, par actions figurées, par écrit, sans qu'on prononce jamais un seul mot; et le nombre des académiciens est fixé à cent. Un jour, il s'agissait d'admettre un candidat qui pressait fort son admission. Comme on ne pouvait faire droit à sa candidature parce que le nombre officiel et infranchissable était complet, le président se fit apporter une coupe, la remplit d'eau avec une précision de plénitude telle, qu'il était impossible physiquement d'y ajouter une goutte sans faire déborder. — Le candidat, sans se décourager, détacha une feuille de rose, la posa sur le vase plein, et le liquide ne trembla même pas. C'était indiquer de la manière la plus ingénieuse que le nombre complet n'était pas un obstacle invincible. — Alors le président traça sur le tableau le nombre 100, nombre rigoureux et sacré; le candidat plaça modestement un 0 devant 100, pour montrer que son admission ne chargerait pas le nombre; et, vaincu par tant d'esprit, de modestie et de silence, le président reporta le 0 après le chiffre 100, proclamant ainsi qu'en dérogeant cette fois aux statuts, l'Académie des 100 vaudrait 1,000, et le candidat fut reçu hors nombre. Revenons à notre chrétienne; si, se présentant à cette Académie, on lui eût proposé par écrit cette question : « Qu'est-ce que le monde pour une femme dont le cœur est fixé au foyer de la famille? » — elle eût déposé une feuille de rose sur une coupe remplie à pleins bords. Notre chrétienne a donc le cœur plein; le monde est pour elle une feuille de rose qui ne trouble en rien sa plénitude heureuse.

Entendons-nous cependant. — Une dévotion bizarre ne lui fait pas fuir le commerce de la société; sa piété n'a rien de farouche, de sauvage ou de pédant. Elle trouve respectables ces liens et ces rapports que le devoir, la bienséance et même un intérêt légitime ont rendus nécessaires. — Elle va dans le monde pour son mari, pour lui plaire et lui rapporter le peu d'encens qu'elle y recueille ; elle y va pour ses enfants, dont elle prépare de loin les connaissances et les appuis. Eh! mon Dieu! disons tout : elle y va aussi pour elle; oui, oui, un peu pour son propre compte, car n'ayant rien d'âcre ou même d'acidulé dans sa religion, elle aime le plaisir honnête, chrétien, modéré; elle en use avec sobriété ; elle se délasse dans le monde, elle ne vient pas s'y étourdir et s'y absorber.

Mais si elle aime le plaisir honnête qu'on peut goûter dans les cercles, son esprit juste et son cœur droit détestent tout ce que le monde ajoute pour assaisonner à sa manière la fadeur de ses plaisirs, indécence, immodestie, coquetterie et légèreté. Elle abhorre la méchanceté, la malignité, les rivalités et les concurrences. Elle redoute l'orgueil, la suffisance, le ton tranchant, la vanité, l'estime idolâtre de la fortune. Elle n'admet pas la préconisation du bien-être, de la sensualité, de la futilité, de l'égoïsme, de la vie plus qu'inutile. Les hommages lui paraissent ce qu'ils sont, très-superficiels ou tristement intéressés; les triomphes enviés la font sourire, parce qu'ils sont dus au tissu d'une étoffe et à son reflet, à l'art qui a drapé les plis ou à la préoccupation féminine qui la coordonne, enfin au nombre inscrit de quelques invitations. Pour les succès, elle les redoute, elle sait qu'ils coûtent des larmes de dépit, lors même qu'ils ne coûteraient jamais des larmes de repentir.

Ce que la femme chrétienne n'aime pas encore dans le monde, c'est le peu de respect de ses délassements pour les convenances religieuses et pour les limites du temps de la pénitence... Pour elle, elle a sa *saison* du plaisir.

C'est dans ces dispositions, c'est le cœur plein de ses devoirs, le cœur pénétré de la vanité des choses d'ici-bas, que la femme chrétienne va enfin paraître au milieu du monde.

Elle s'habille, elle va partir : soyez attentives, mesdames. Son mari juge convenable qu'elle sorte, il l'y a même engagée. — Pour elle, avec des désirs modérés, elle obéit aux bienséances et se laisse aller à un certain plaisir pur qui sera son délassement. N'allez pas croire qu'elle soit ridicule, au moins! Le monde ne lui a jamais imprimé ce fer chaud qu'il a toujours sous la main. — Elle n'est ni la première, c'est trop merveilleux, ni la dernière, c'est trop négligé, à se soumettre à la mode. Elle s'incline avec réserve devant les exigences de ce qu'on appelle (sans doute par antiphrase) *s'habiller*, elle saura être habillée. Elle ne discutera pas, le mètre à la main, la hauteur du vêtement, elle sait que les centimètres n'y font pas beaucoup. Elle ne bataillera pas avec les tissus plus ou moins gazés; car de deux femmes habillées de même, mesure en main, l'une sera inconvenante de coquetterie, et notre chrétienne aura le grand charme d'une convenance parfaite. — C'est que la *modestie du cœur* préside à tout, c'est qu'elle ne veut plaire qu'à deux personnes, à Dieu et à son mari : et alors tout s'arrange, se plisse, se drape, se voile sans prétention, et quand tout est terminé avec promptitude, elle obtient le regard approbateur qu'elle ambitionne, le regard d'une mère sage et d'un mari qui l'aime et la respecte. Elle est prête à l'heure, sans jamais se faire attendre, et cette exactitude révèle tout une modération pleine de sagesse. — Mais

toute parée qu'elle est, son cœur soupire, elle va quitter des petits enfants qui dorment déjà; la voyez-vous se pencher sur un berceau sans s'inquiéter des froissements, baiser tendrement ceux qu'elle laisse, les bénir, et les remettre à la garde de Dieu! — Alors, soutenue par un bras qui lui est cher, elle part, elle est partie. Une pensée sage l'occupe dans le trajet, une pensée qui va donner le vrai ton à sa physionomie toute naturelle; son esprit juste et élevé se refuse à croire qu'elle vaille mieux et plus sous des flots de dentelles, sous le feu d'une parure étincelante, que lorsqu'elle porte en toute simplicité sa couronne d'épouse et de mère.

Notre chrétienne est arrivée : entendez-vous? On l'annonce, elle paraît..., un léger murmure de douce vénération bruit et s'élève. Ce demi-bruissement n'est excité ni par une beauté saisissante, ni par une toilette qui éclipse tout, mais par un ensemble de dons naturels, perdus ou plutôt fondus dans l'harmonie heureuse d'une parfaite convenance.

La convenance! voilà le doux rayon qui pénètre dans tous les regards, et qui les charme d'autant plus qu'il brille assez rarement; c'est ce reflet indéfinissable qui commande le respect et une suave affection.

On sait d'ailleurs que cette femme qui vient d'être annoncée est bonne, charitable, bienveillante, indulgente, condescendante; qu'elle est sans envie, qu'elle aime franchement le succès des autres, parce qu'elle ne le recherche pas pour elle-même. — On sait que toutes ses qualités ne sont pas un rôle que son personnage vient jouer pendant quelques heures; qu'elle n'a pas *deux voix*, l'une adoucie devant tous, l'autre aigre et mordante dans l'*aparté* des réflexions : l'une caressante et emmiellée pour le monde, l'autre sèche et impérieuse pour l'intérieur.

Mais, me direz-vous, votre chrétienne n'a donc point de défauts, il faut donc en faire *une sainte*, malgré que vous nous ayez reproché cette exagération? Hélas! il faut bien vous l'avouer, ma chrétienne a au moins un défaut, un grand défaut, un défaut que vous ne lui pardonnerez pas : elle danse... mais elle ne valse pas!! Vous auriez beau faire résonner à son oreille tous les noms allemands, polonais, helvétiens, espagnols, écossais, cette conjuration européenne ne l'ébranle pas. On lui pardonne sa fermeté, parce que d'ailleurs tout est en elle dans une admirable mesure, et qu'elle a conquis une estime incontestée. Cependant elle a entendu le monde chuchoter bien bas le mot de *ridicule*, le mot de *leçon*, lorsque la leçon qu'elle donne indirectement n'est certes pas une leçon de danse; elle a vu le monde sourire de ce sourire qui déconcerte les âmes les mieux trempées; ce chuchotement, ce sourire ont peut-être effleuré sa vanité de femme, mais ils n'ont pas pénétré dans son cœur, il n'y a point de place. Quant à s'en affliger, c'est impossible..., elle est chrétienne. Au premier signe, elle a quitté et disparu. Elle revient chez elle avec bonheur, pénétrée de la vanité de ce qu'elle a vu, de la futilité de ce qu'elle a entendu, de la misère de ces colifichets dont elle se débarrasse au plus vite; la pensée de son intérieur, des devoirs qu'elle va y reprendre, lui est bien autrement douce et chère.....

M. l'abbé LE COURTIER.

(Retraite des dames, 1858, à Notre-Dame de Paris.)

LES ENVIRONS DE MARSEILLE (1).

PROMENADE AUX PAYS INCONNUS. MARTIGUES, SAUSSET, CARRY, ETC.

Pas de lanciers! Paysage sans égal. Marius et la chaussée de Berre. Martigues. La Patagonie provençale. L'éducation par les voyages. Cours publics en chemins de fer. Sausset. Le cap Couronne. Carry. La vie sans vivants. M. et Mme de Caumont. Incroyable histoire. L'anachorète de la politique. Une nuit de 1852. La duchesse de Berry chez M. de Caumont. Les oublis de l'histoire. L'éternel enfant.

En sortant de Marseille, on trouve, après le souterrain de la Nerte, une station nommée : *Pas de lanciers.*

Pourquoi ce nom? personne ne le saura jamais. Avant le chemin de fer, c'était un site désert et sauvage, où jamais figure de lancier et même d'homme ne s'était montrée de mémoire d'aïeux. Toutefois, comme un mystère appellatif ne s'offre jamais à l'oreille du voyageur sans provoquer une étymologie, un savant local affirme qu'à l'époque du siége de Marseille, en 1524, le connétable de Bourbon, évitant les chemins frayés, passa devant Marignane, où il attendait un renfort de lanciers espagnols, et ne trouvant rien, il s'écria : *Pas de lanciers!* Le point d'admiration a été supprimé depuis.

Au mois d'octobre dernier, je m'arrêtai à cette station, pour explorer à pied les terres magellaniques qui s'étendent du cap Couronne à Carry, c'est-à-dire la pointe de l'Amérique du Sud, en raccourci, moins les Patagons, *finis terræ*, le Finistère du département des Bouches-du-Rhône. Malte-Brun et Jomard n'ont jamais entendu parler de ce coin de notre planète; la carte locale le signale par des points blancs, comme s'il s'agissait du plateau de l'Afrique intérieure, le vaste désert de Dembo.

Je ne crois pas qu'il y ait en France un grand paysage plus original; ordinairement, on trouve partout des montagnes, des collines, des rivières, des vallées, des lacs, des forêts qui se copient entre eux, sauf de légères variations, et ramènent sous les yeux du voyageur à peu près les mêmes horizons, les mêmes tableaux, les mêmes perspectives. Ici, on rencontre l'imprévu, et jamais on ne voit un peintre de paysage, assis sous un pin et copiant cette impossibilité naturelle; en général, aussi, les peintres recherchent les modèles connus ou d'une convention vraisemblable. Du *Pas de lanciers* à Martigues, on trouve, par exemple, un étang, une petite Caspienne; jusque-là rien d'étonnant, n'est-ce pas? mais à mesure qu'on approche, on découvre un chemin à fleur d'eau, et qui traverse cet étang dans toute sa longueur. Cet immense travail est-il de main d'homme? est-il un caprice de la nature? On doute. Seulement, comme il est d'usage, en ce pays, de tout mettre sur le compte des Romains, on attribue à Marius cette chaussée de Berre. Si l'on en croit les archéologues provençaux, Marius en a fait bien d'autres sur ce territoire, et son nom est la racine latine de toutes les étymologies locales, depuis Marignane jusqu'à Martigues.

Cette dernière ville, perdue dans un désert, est surnommée la Venise provençale. En effet, Martigues est amphibie, comme la reine de l'Adriatique; elle est coupée par des canaux; elle baigne les pieds de ses maisons dans l'eau

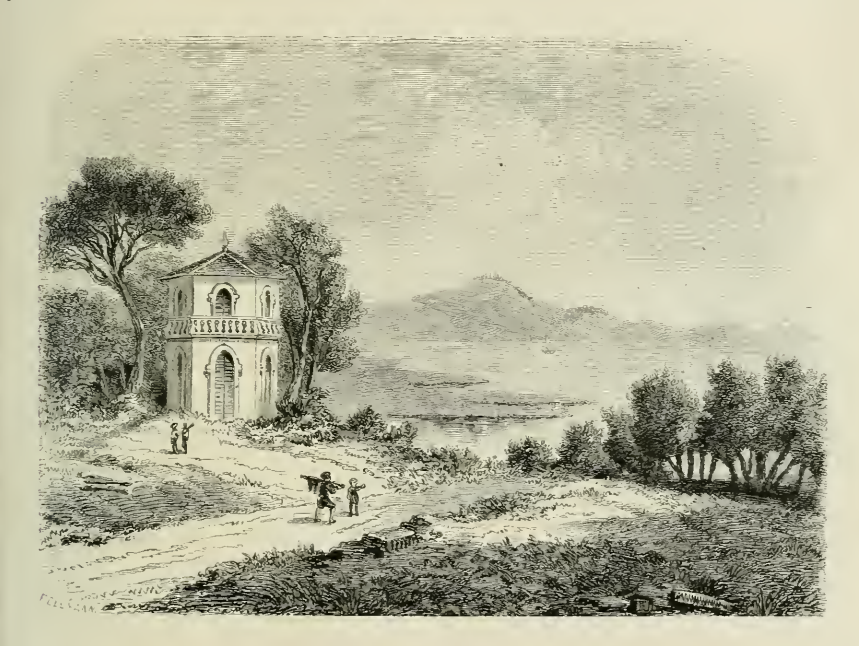
(1) Voyez *Marseille et les Marseillais*, tomes XXIV et XXV.

salée ; elle a même un quartier nommé *l'Ile*. Si jamais la ville naissante de Bouc devient un port de mer et fait concurrence à Marseille, ce qui est dans les chances probables de l'avenir, Martigues, déjà liée à la mer par le canal de Bone, pourrait bien gagner tout ce qu'elle cherche pour ressembler un peu plus à Venise. En attendant sa *Piazzetta*, son *Rialto*, son *Lido*, Martigues fait un petit commerce d'huile et de poissons, comme au temps de Marius.

C'était dans les premiers jours de novembre dernier ; je venais de quitter l'Allemagne, où le froid commençait son triste règne, et je retrouvai sur le chemin de Martigues vingt-quatre degrés Réaumur. Je ne m'étonne pas de la prédilection de Marius le frileux pour ce pays. Ce grand proscripteur, proscrit à son tour, trouva un abri à Minturnes, près Naples, dans la Campanie heureuse, ce qui lui rappelait les marais de Martigues, et le doux soleil de cette Italie provençale, où il avait battu les Cimbres, fondé des villes, élevé des arcs de triomphe, et lancé des chemins de roche sur les étangs.

Nous laissâmes à droite la Venise de Marius, pour nous diriger vers la Patagonie provençale, unique but de notre voyage, ou pour mieux dire de notre promenade, car, avec la vapeur, il n'y a plus de voyages aujourd'hui.

J'avais pour compagnon de promenade mon ami Berteaut, secrétaire de la Chambre de commerce de Marseille, homme sérieux dans les affaires, homme charmant dans les vacances ; grave à la ville, joyeux à la campagne ; mettant sa plume au service des intérêts matériels et sa parole au service de l'esprit. Nous faisions l'école buissonnière, lui ayant remis son *intérim* aux bons soins de notre cher Gozlan, le digne frère de notre célèbre écrivain ; moi ayant complétement oublié Paris, après six mois de vagabondage au delà du Rhin. J'avais bien encore un autre compagnon de promenade ; mais celui-là, il ne m'est pas permis de le louer, c'est mon frère, professeur de littérature à l'université d'Aix, alors en vacances comme un écolier. Mon frère a écrit vingt volumes de chroniques méridionales et une grande histoire de Provence ; nous avions donc recours à lui, quand les campagnes de Marius et de Jules César nous paraissaient trop nébuleuses et trop embrouillées par les historiens, et aussitôt il faisait luire le jour dans ces ténèbres, avec une opinion personnelle ou une citation opportune d'Ammien Marcellin, des *Commentaires* ou de Papon. Heureux ceux qui s'instruisent en se promenant ! Le chemins de fer sont destinés à porter un coup mortel à l'éducation sédentaire, au professorat immobile, aux colléges enfin. Ainsi, par exemple, quand l'Italie sera sillonnée de chemins de fer, il y aura des trains de plaisir classiques. Un professeur, suivi de cinquante élèves, placera sa chaire sur le convoi étrusque ; il expliquera Tite Live et la seconde guerre punique, en désignant du doigt, à sa classe nomade, les traces carthaginoises d'Annibal ; il pourra déjeuner à la station de Trasimène et dîner au buffet de Cannes, en disant : « Chers élèves, ici le consul Flaminius perdit quinze mille hommes sur vingt-cinq mille contre le redoutable Africain. — Ici Paul-Emile et Térence Varron furent défaits avec leurs quatre-vingt mille soldats. Buvons à leurs mânes un verre de lacryma-christi. »



Bord de la mer, à Sausset, près Marseille, d'après le dessin de M. C Roux.

A la station de Capoue, le professeur donnera aux élèves une innocente récréation, en souvenir des délices qui perdirent Annibal.

Les élèves de la Faculté d'Aix, grâce au nouvel embranchement du chemin de fer, peuvent déjà suivre un cours d'histoire romaine, depuis la montagne de la *Victoire*, où Marius défit les Cimbres et les Teutons, jusqu'au camp de Marius, Marignane; jusqu'au rivage où la prêtresse Martha lui prédit qu'il cacherait un jour sa tête dans l'herbe limoneuse des marais :

Exul limosâ Marius caput abdidit ulvâ.

Ce beau vers de Lucain donnerait encore à un cours d'histoire une bonne leçon de philosophie; ce géant, sept fois consul, cet épouvantail du monde, est tombé du ciel romain dans le domaine des grenouilles. L'orgueil seul fait une chute si honteuse. L'humilité chrétienne ne s'élève pas beaucoup, mais elle ne tombe jamais.

Ainsi causant de Marius et des marais de Minturnes, *Minturnæ paludes*, nous arrivâmes dans un vallon désert, où les suaves senteurs marines couraient dans les bois de pins et annonçaient le voisinage du golfe. J'ai toujours aimé, dans Xénophon, ce passage où les dix mille Grecs poussent un cri de joie en découvrant la mer du haut des montagnes de la Colchide. C'est qu'après avoir marché longtemps à travers des roches nues, des vallons sauvages, des bois touffus, des horizons étroits, rien n'est splendide et joyeux à l'œil comme la soudaine apparition de la mer, dans l'atmosphère lumineuse du midi. Vu tous les jours, ce spectacle serait tous les jours nouveau. Moi, qui ai vécu avec la Méditerranée toute ma vie, j'en suis encore à l'émotion de la surprise, quand je la découvre calme ou orageuse, avec ses teintes de saphir ou de neige, du haut d'une montagne, ou à l'extrémité d'un vallon. Cette fois, à notre promenade, nous la vîmes sous un aspect assez curieux : elle ne nous permettait pas de croire au voisinage de Marseille; nous étions sur une rive sauvage, inculte, désolée, comme la pointe de Diemen ou de Horn. Les roches nues, rongées par les vagues, les criques sans barques, les bouquets de pins isolés sur une terre aride, les algues amoncelées contre une écluse de granit, une mer déserte comme un Saharah liquide; le silence de l'Afrique intérieure, ou d'un écueil de l'océan du Sud, et pourtant, à quelques lieues de là, ces mêmes vagues roulent dans deux ports, sous les quilles de trois mille vaisseaux.

Une colline nous dérobait un hameau composé de quelques maisonnettes; c'est Sausset, une station de pêcheurs. On découvre un peu plus loin une jolie habitation isolée sur un plateau nu; c'est la maison de chasse de mon ami Charles Roux, un riche industriel, heureusement doué de tous les goûts de l'artiste et faisant du paysage pour son plaisir. Tous les environs sont empreints de la grâce sauvage des solitudes du midi; mais à mesure qu'on s'avance, par les yeux ou le pas, vers l'ouest, on ne découvre plus rien d'habitable; c'est une terre aride qui s'allonge et va former le cap Couronne, dans la haute mer, sur le chemin de l'Espagne. Le mot antique *Colonne* a été remplacé par *Couronne;* cela se conçoit. Les Grecs avaient l'habitude de bâtir des rotondes sur les promontoires; c'est là qu'ils allaient s'entretenir de la nature des choses, et qu'ils demandaient ses secrets au sphinx païen de l'infini, qui ne leur répondait pas. Après les Grecs, les Sarrasins, les barbares, les Mores, les lansquenets du connétable, en arrivant sur un promontoire, renversaient les rotondes et les colonnades dans la mer, pour faire leur métier de ravageurs. Avec les débris, les pêcheurs construisaient des masures à pierres sèches, et, quand il ne restait plus du cap Colonne que le nom, on ne comprenait pas cette appellation et on la changeait. Puis venaient les étymologistes ingénieux qui, torturés par un secrétaire d'académie de province, finissaient par trouver cette phrase : « *Cap Couronne*, ainsi nommé, parce que Lazare, premier évêque de Marseille, débarquant sur ce cap, y fonda une chapelle, sous l'invocation de *Corona Christi*, la couronne du Christ. »

Carry était le but sérieux de notre promenade. Ce nom a été célèbre pendant huit jours; il est oublié aujourd'hui. Malte-Brun connaît le golfe de Cavery, sur la côte de Coromandel; mais si on lui demandait la position géographique de Carry, il la chercherait au plafond et ne la trouverait pas.

La route qui conduit de Sausset à Carry n'a pas son égale au monde. On ne quitte pas le bord de la mer; on ne trouve aucune trace d'habitation humaine; on chemine sur des sentiers de chèvres, à travers des forêts de pins qui, à la moindre brise, répètent à l'unisson, comme des écoliers artistes, le chant éternel de la mer.

Devant Carry, on se rappelle cette admirable description que Virgile consacre à un port imaginaire, ce port formé par l'exhaussement opposé de deux côtes, *portum efficit objectu laterum*. L'eau calme et bleue y attend des navires, une douane, un office de pilotes lamaneurs et un peuple de marins. C'est un port vierge. La ville future est aussi attendue sur les coteaux charmants du voisinage. Protys, ce Grec de Phocée, qui, dit-on, a fondé Marseille, aurait pu la fonder à Carry; mais probablement sa galère thessalienne longea la chaîne rocailleuse de Montredon, au lieu de suivre la rive du cap Colonne, cette doublure de Sunium.

Devant le port de Carry, les arbres du nord se sont naturalisés, et, malgré le voisinage de la mer, ils ont pris des proportions majestueuses. Une belle allée de tilleuls, de marronniers, de sycomores, conduit au château seigneurial, édifice peu remarquable, mais tellement voilé par des massifs de verdure, qu'il n'a pas voulu prendre la peine de se faire beau. Quand elle est entourée de paysages splendides, l'architecture doit être modeste. La truelle doit toujours s'humilier devant la création de Dieu. Les plus habiles maçons n'auraient pas osé lutter avec ces admirables lignes de montagnes qui défendent le château et le port contre le terrible vent du nord-ouest; on voit là, sur ce coin stérile, un amphithéâtre de forêts touffues, comme celles qui bordent les vallées allemandes de la Lahn et du Neckar, à Ems et à Heidelberg. Seulement, les forêts des montagnes de Carry conservent leur sombre verdure en toute saison.

La civilisation a créé une foule de localités inhabitables, qui regorgent d'habitants. Nous avons cherché un homme, ou la bergère à cotte rouge de Berghem, dans le paysage de Carry, et nous n'avons trouvé que quatre passants : nous. Silence et solitude partout. Château abandonné, rivage désert, forêts primitives. Devant un humble cabaret, fermé pour cause d'absence acharnée, trois poules veuves picotaient à travers les broussailles. On nous a montré les gîtes où les lièvres songent, les touffes de thym où les lapins viennent *faire leur cour à l'aurore*, mais nous n'avons vu aucun de ces héros de La Fontaine. La vie éclate partout dans cet Eden de la mer, et personne ne vient la prendre. Adam et Ève sont attendus. On peuple la nouvelle Calédonie en ce moment, et l'île polynésienne des Pins, où les derniers cannibales

mangent encore de pauvres missionnaires à leur repas du soir, comme au temps de Robinson!

Voici ce qu'on a de mieux à faire. On s'asseoit sous un dôme de pins, au bord de la mer, et on se raconte l'histoire de M. et de Mme de Caumont, les anciens maîtres du château de Carry. Ces souvenirs peuplent alors ce désert, lui donnent un parfum légendaire et excitent l'étonnement, comme toute fabuleuse histoire des anciens jours, et celle-là, quoique antique par son esprit, date d'hier.

Quand éclata la révolution de 89, M. et Mme de Caumont étaient de jeunes mariés. Leur palais de la tour d'Aigues, à Aix, passait pour le Versailles de la Provence; la noblesse y affluait et y dansait avec le Parlement, dans une sécurité enfantine. On ne croyait pas aux nouvelles alarmantes qui venaient de Paris. La Bastille paraissait imprenable, et le déficit de Calonne allait être comblé.

Un jour, le palais des Caumont fut obligé d'ajouter foi aux nouvelles, et aussitôt les lustres de la fête s'éteignirent; les salons se fermèrent, la noblesse se dispersa. La jeune et belle Mme de Caumont, ne voulant plus vivre dans un monde où le sang du roi et des princesses coulait sur les échafauds, se fit volontairement l'anachorète de la religion politique; elle ne garda qu'une caméristе, se voua par serment à un deuil éternel et s'enferma dans la plus étroite de ses chambres, pour n'en sortir que morte. L'héroïque femme a tenu parole. Il y a quelques années, on vit s'ouvrir une porte fermée depuis un demi-siècle, et qui se lézardait au soleil, sur la place des Quatre-Dauphins, devant l'hôtel de M. Borely, alors procureur général à Aix. Un cercueil parut au milieu des prêtres et des pauvres; il renfermait la dépouille mortelle de Mme de Caumont.

Si toute une ville n'avait pas été témoin de cette incroyable histoire, aucun romancier n'oserait l'écrire. Après dix ans, elle fait encore l'entretien des familles d'Aix, et, tant que le palais des Caumont sera debout devant la fontaine des Quatre-Dauphins, les pères montreront à leurs enfants ce somptueux tombeau, où la martyre de la fidélité monarchique s'ensevelit vivante, et passa un demi-siècle dans la prière et la méditation.

M. de Caumont respecta le vœu de sa femme, et choisit, comme but d'émigration à l'intérieur, le château, les bois et le désert de Carry. Châtelain sans vassaux, et maître sans serviteurs, il embrassa la sainte profession d'anachorète, dans cette Thébaïde de la mer. Toutefois, il faut bien le dire: ici, comme souvent, l'héroïsme de la femme l'emporta sur celui de l'homme. Mme de Caumont émigra dans une cellule, privée d'air, et rompit tout commerce avec le monde extérieur. Il m'a été donné de voir cette noble femme, en 1842, par une fente de porte, et de pénétrer dans le jardin des Caumont, ce qui me fit gagner, au profit des pauvres, un pari engagé avec M. le procureur général Borely. Pendant un demi-siècle, personne n'avait eu ce privilége, que je me donnai par ruse et par escalade. Dans la minute où je la vis, minute d'une longue vie, Mme de Caumont était assise sur un fauteuil et lisait; sa noble et pâle figure exprimait la résignation, la souffrance et une mort prochaine, qui était la délivrance d'une héroïque captivité.

M. de Caumont s'était donc résigné à un exil meilleur, *le riant exil des bois*, comme dit le grand poëte Gilbert. Il avait, comme tous les méridionaux, le vif sentiment des pures voluptés de la mer, des rayons du soleil, des belles nuits étoilées; il avait pour compagne cette admirable nature qui donne la joie à la tristesse, et l'espérance au désespoir. Ainsi l'infortune du noble exilé ressemblait assez au bonheur. Un jour, — c'est mon plus ancien souvenir d'enfance, — je passais devant le golfe de Carry, dans une grande barque de pêcheur. La journée était superbe, la mer calme et unie comme un miroir de saphir. Nous avancions avec lenteur, car la moindre brise manquait à la voile. Mes yeux ne pouvaient se détacher de ce golfe merveilleux, de ce château voilé par les arbres, de ces montagnes couvertes de forêts. La vie où j'entrais alors par la souffrance m'aurait paru bien belle, si j'avais pu la continuer dans ce paradis de la mer; aucun roi du monde ne me semblait plus heureux que le roi de ce coin de terre. Une voix dit alors: — C'est le château de M. de Caumont... Une demande provoqua cette réponse: — M. de Caumont est un noble d'Aix, qui s'est retiré là depuis la Révolution et n'en est jamais sorti. Il ne voit et ne reçoit personne; il chasse et pêche, voilà ses seuls amusements.

Ainsi un grand nom et une immense fortune se sont cachés dans cette solitude pendant un demi-siècle, pour donner une leçon de philosophie historique, perdue au désert. Souvent, lorsque je voyais Carry dans le lointain, et que ma pensée arrivait tout de suite à M. de Caumont, je me demandais ce qui serait advenu, si, après 93, tous les jeunes nobles, se regardant comme morts avec la royauté, se fussent ensevelis, à l'exemple des Caumont, dans les thébaïdes de l'Europe, pour ne plus reparaître en France, même dans leur postérité.

On admire ces actes exceptionnels de désespoir héroïque, mais il est fort heureux qu'ils ne soient pas généralement imités.

Une nuit, — c'était au printemps de 1832, — M. de Caumont, dont le sommeil n'avait jamais été troublé depuis le dernier siècle, fut réveillé en sursaut par des voix d'hommes et des aboiements de chiens, mêlés aux mugissements de la tramontane et de la mer. Il se leva, s'habilla incomplétement, prit son fusil de chasse, examina les amorces, fit le signe de la croix, comme un pieux descendant des croisés, *Calvimons*, et descendit, avec le plus grand calme, sur le perron de son château. Un jeune homme en montait les marches avec précipitation. L'anachorète de Carry se mit sur la défensive, et attendit de sang-froid le nocturne et mystérieux agresseur.

— Noble seigneur de Caumont, dit l'arrivant, nous sommes des naufragés et nous nous réfugions chez vous. Si nous n'étions que des hommes, nous n'aurions pas troublé votre sommeil, mais il y a une femme avec nous.

Celui qui parlait ainsi avait dans son maintien, sa voix, son geste, une si grande distinction, que M. de Caumont ne crut pas devoir craindre une trahison ou une embûche; il fit le signe de bon accueil, et ouvrit la porte du grand salon pour recevoir les naufragés et leur compagne.

Un instant après, plusieurs hommes arrivèrent, et une jeune femme monta lestement les marches du perron, prit la main du châtelain, la serra, et, se penchant à son oreille, elle déclina son nom à voix très-basse. M. de Caumont, qui s'attendait à tout, en vrai gentilhomme, pour ne s'émouvoir de rien, ne s'attendait pas à cette rencontre; il réprima un cri et tomba aux genoux de la jeune femme... C'était la duchesse de Berry.

La princesse releva tout de suite M. de Caumont, et lui dit:

— Je ne suis qu'une pauvre naufragée et une proscrite; j'ai besoin de protection et de secours. Le temps des hommages est passé.

M. de Caumont offrit sa fortune, son château, ses bras, sa vie, et introduisit la princesse et sa suite dans le vesti-

bule, éclairé par une lampe de veille. Les nobles seigneurs et les vaillants soldats de cette petite cour chevaleresque portaient sur leurs vêtements les traces de la dévastation, les souillures de la tempête et de la mer, et la princesse elle-même était méconnaissable; l'eau ruisselait sur sa robe et dans ses cheveux.

Le vestiaire de l'anachorète de Carry n'était pas assez approvisionné pour fournir des habits de rechange aux passagers du *Carlo-Alberto*. On alluma un grand feu sous le manteau de la haute cheminée féodale, pour sécher les vêtements des hommes, et la princesse, conduite et servie par une vieille paysanne discrète, trouva, dans les défroques de la jeunesse de M. de Caumont, assez de hardes pour quitter la toilette de son sexe et reparaître en costume de chasseur. Elle était calme, gaie, charmante et pleine de confiance dans la sublime folie de son expédition.

— A Marseille, dit-elle, on sait déjà que nous sommes ici; la gendarmerie est à nos trousses. Nous ne nous arrêtons pas, nous passons. Demain, au lever du soleil, nous serons déjà bien loin.

On servit une collation d'anachorète à la princesse et à sa cour; il y avait peu, mais quand le cœur donne, la reconnaissance accepte. On ne contrôle pas le menu du festin. Les convives mangèrent debout et le bâton à la main, comme les Hébreux à la fête du Passage: *Pascha, id est transitus.*

Bien avant le coucher des dernières étoiles, la duchesse de Berry se mit à la tête de sa cour chevaleresque, et dit:

— Messieurs, en avant, et à la garde de Dieu!



Le château de Carry, près Marseille, d'après le dessin de M. C. Roux.

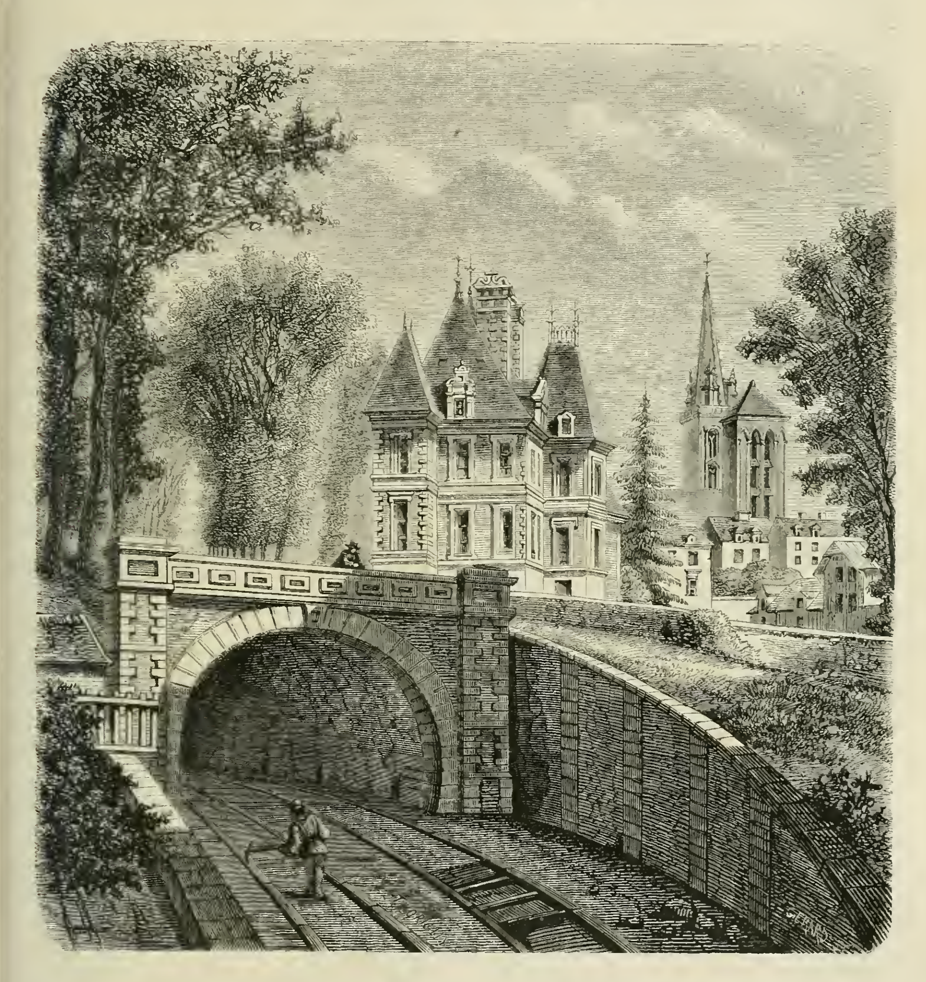
Et, sous la conduite d'un passager qui connaissait le terrain, elle se dirigea vers les montagnes boisées, le chemin du nord. M. de Caumont accompagna ses coreligionnaires jusqu'aux limites de son domaine, et là, il reçut, une dernière fois, l'expression de la plus vive reconnaissance, témoignée par la duchesse de Berry, dans des termes si honorables et si flatteurs, que leur souvenir a réjoui la vieillesse et peuplé la solitude de l'anachorète de Carry.

A l'époque du procès du *Carlo-Alberto* et des assises de Montbrison, les noms de Carry et de Caumont retentirent dans les journaux et les entretiens du monde politique; mais, depuis 1832, nous avons vu tant de choses, et prononcé tant de noms que nous avons presque tout oublié. Le *Carlo-Alberto*, Montbrison, la Vendée contemporaine, la Pénicière, et même l'infâme trahison qui aboutit à Blaye, toutes ces choses qui ont passionné l'Europe sont sorties de toutes les mémoires aussi aisément que le *droit de visite*, la *question du Texas* et l'*affaire Pritchard*. Le lendemain dévore la veille. L'histoire est faite pour enrichir l'historien et l'éditeur, mais le lecteur est rare, si l'acheteur est nombreux, et souvent la mémoire manque au lecteur. Le fleuve de Léthé coule partout, et chacun s'y abreuve. Seuls les grands faits et les grandes dates restent dans les cerveaux humains: 1789, 1830, 1848, 1852. Ce sont les jalons de notre vie; mais il ne faut pas remonter plus haut. Les tours de la Bastille sont les colonnes du passé. Est-ce la faute de l'histoire? peut-être oui. A force de vouloir être grave, elle repousse l'homme, cet enfant éternel.

MÉRY.

VOYAGES SUR LES CHEMINS DE FER FRANÇAIS. — OUEST. NORMANDIE.

UNE SAISON A TROUVILLE-SUR-MER (1).



La sortie du chemin de fer de Lisieux sur le Grand-Jardin. Dessiné sur les lieux par M. F. Thorigny

I. — DE LISIEUX A PONT-L'ÉVÊQUE. LE GRAND-JARDIN.

L'exactitude, qui est la politesse des rois, est la vertu des chemins de fer. La Compagnie de l'Ouest a tenu sa parole en ouvrant la section de Lisieux à Pont-l'Evêque, c'est-à-dire à Trouville et à Villers-sur-Mer, pour la saison des bains de 1858. Ainsi se trouve réalisée notre pré-

(1) Cet article rentre à la fois dans la série des *Voyages en France* et dans celle des *Eaux et bains célèbres*. Voyez la *Table* générale des vingt premiers volumes et celles des tomes XX à XXIV.
Voyez spécialement *De Paris à Trouville*, t. XXIV, p 369.

diction de septembre dernier : On ira de Paris se baigner à Trouville et à Villers dans l'Océan, — comme on va se baigner dans la Seine à Asnières et à Saint-Cloud.

Si la promenade est un peu plus longue, elle est beaucoup plus belle, et elle est surtout admirable de Lisieux à Pont-l'Evêque. C'est la traversée du Grand-Jardin de la Normandie, si bien nommé, — et qui est tout simplement le plus riant jardin de la France.

L'entrée de cet Eden est un véritable coup de théâtre, un lever de rideau féerique, un changement de décor prodigieux. On pourrait croire que la locomotive y met de la coquetterie, si cette merveille n'était le produit naïf de l'état des lieux. Tant il est vrai que Dieu et la nature sont les artistes par excellence, et que le génie humain, tout en leur empruntant la foudre et la vapeur, n'a rien de mieux à faire qu'à mettre en scène leurs chefs-d'œuvre!

Voici la surprise et la péripétie qui vous attendent à Lisieux.

En quittant le chalet gracieux de la gare, vous entrez sous terre et vous passez sous la vieille cité des Lexoviens. La locomotive ébranle les fondements de la cathédrale et réveille les ombres de Crassus, le lieutenant de César, de l'évêque Theudobald, de Rollon le Pillard et de Guillaume le Conquérant, de Philippe-Auguste et de Henri IV, de Pierre Cauchon et du chancelier Séguier, — qui ont tour à tour habité Lisieux pour son bonheur ou son malheur. Tout à coup la lumière vous arrache en sursaut à ce rêve historique, et vous débouchez en plein air, en plein soleil, en pleine verdure, en plein éblouissement, dans cette vallée de délices qui s'appelle la vallée d'Auge!

Retournez-vous bien vite cependant, et regardez le point de vue de la sortie du tunnel, qui va vous échapper, — et qu'est allé dessiner pour vous, sur place, M. Félix Thorigny, ce collaborateur artistique de M. de Caumont, qui sait sa Normandie sur le bout du fusain.

Au centre, le souterrain béant, avec son cadre et son fronton de briques rouges; à son sommet, comme un panache sur l'oreille, la belle maison de Mme D***, avec ses hauts pignons à la Henri IV ; à droite, les arbres séculaires du boulevard, perdus dans le ciel ; à gauche, l'ancien Lisieux massé à l'ombre des flèches de ses églises. N'est-ce pas là une digne porte du Grand-Jardin normand ? Et jamais œuvre de chemin de fer mérita-t-elle mieux le titre d'œuvre d'art?

Maintenant laissez-vous conduire à Pont-l'Evêque, entre les pommiers et les grands bœufs, à travers les frais herbages et les eaux courantes, — au centre du plus radieux amphithéâtre et des perspectives les plus douces, variées à chaque tour de roue.

Saluez la patrie du fromage, la vieille capitale du pays d'Auge, autrefois Pont-à-la Vache, aujourd'hui Pont-l'Evêque, depuis qu'un prélat de Lisieux restaura ses arches croulantes. Elle porte encore pour armes « de pourpre à deux bœufs d'or, au chef cousu de France ; » armes parlantes, s'il en fut, — car Pont-l'Evêque engraisse les bœufs que la France mange à Paris. Voilà toute sa gloire et toute sa prospérité. Visitez son église du quinzième siècle, son manoir de Canapville, en bois et en pierre, son château de Bonneville, en ruines, où revient le spectre de Guillaume ; — et puis montez en omnibus, et vous voilà sur la plage de Trouville.

II. — LA LÉGENDE DE LA FÉE CREUNIA.

Nous vous avons dit l'origine obscure et les progrès brillants de Trouville, — devenu l'Eldorado des côtes de l'ouest. Mais nous ne vous avons pas raconté la légende de sa plage d'or et de ses paysages d'émeraude. Voici cette légende, telle que la tradition la répète encore.

C'était au temps des fées. Il y en avait une qui s'appelait Creunia, et qui régnait sur le rivage normand.

Un jour donc, rapportent les bonnes femmes, et, d'après elles, les poëtes et les journalistes, la fée Creunia descendit au bord de la mer, non loin de l'embouchure de la Touque.

— Mes enfants, dit-elle à quelques pirates du Nord, qui venaient de débarquer, il est temps de cesser cette vie aventureuse que vous menez sur l'Océan. Jusqu'ici vous avez enduré de grandes fatigues ; il est temps de vous reposer et d'apprendre enfin ce que c'est que la famille. Quittez surtout ces honteuses habitudes de vivre du butin que vous enlevez à des hommes qui sont vos frères.

Ratir, puissant chef des pirates, répondit à Creunia :

— Je suis *roi de mer*, jamais je n'ai demandé un refuge sous aucun toit, et jamais je n'ai vidé mon cornet à boire auprès d'aucun foyer. La mer! voilà mon domaine, et je prétends y régner en maître.

Ce langage plein d'arrogance déplut à la fée Creunia ; elle fit un geste, et, à l'instant, tout le corps du géant Ratir fut couvert de sable et de petits coquillages bivalves, et couché au milieu des flots.

Ses rudes compagnons furent saisis d'effroi. Ils portaient des bâtons noueux, en bois de pommier. Sur l'ordre de Creunia, ils les jetèrent loin d'eux, et ces bâtons devinrent autant de pommiers magnifiques.

Depuis cette époque, le pommier s'est toujours plu dans les contrées maritimes, et la Normandie a été son séjour de prédilection.

Creunia étendit la main, et, soudain, de riches moissons, de beaux pâturages, de grands arbres, — toutes les splendeurs des coteaux de Trouville, de Villers et de Benzeval, — se déployèrent aux yeux étonnés des hommes du Nord.

— A l'avenir, voilà votre patrie, dit Creunia, prenez-en possession. Vous y trouverez des femmes belles et dignes d'être vos compagnes; elles donneront naissance à une race vaillante et robuste. Des contrées les plus lointaines on accourra vers ce rivage pour y chercher la santé ; votre pays fera l'admiration des autres peuples.

Elle dit, et tout à coup les collines s'abaissèrent jusqu'au bord de la mer, et découvrirent l'ouverture béante d'un vaste souterrain au milieu duquel Creunia disparut.

De là, le nom de *Creuniers* que l'on donne encore aujourd'hui à ces grottes de la plage, situées entre Trouville et Villerville.

Quant à Ratir, il n'est pas revenu à sa forme primitive : il est toujours couché au milieu des flots, et, lorsque la mer se retire, on l'aperçoit en face de Villerville; aujourd'hui on l'appelle *Ratier*, et les coquillages dont il est recouvert s'appellent *moules*.

Les vieux pêcheurs de la côte n'élèvent aucun doute à cet égard.

Les descendants des anciens compagnons de Ratir habitent le pays que Creunia donna à leurs pères, ils vivent du produit de leur pêche et font tous leurs efforts pour débarrasser le *roi de mer* de l'enveloppe qui le retient captif. Malheureusement, ils ne peuvent y parvenir; à mesure que les moules sont enlevées, elles se renouvellent avec une rapidité prodigieuse.

Creunia poursuit toujours sa vengeance.

Toutefois, les habitants de Villerville ne seraient pas

trop surpris s'ils voyaient quelque jour le Ratier se lever de son tombeau de sable et venir leur demander des nouvelles des anciens aventuriers qu'il commandait.

Quant à la dernière prédiction de Creunia sur la prospérité des bains de Trouville, les plus illustres personnages sont venus l'accomplir, à la tête de la foule qui se presse chaque année, — et cette année plus que jamais, — au salon, dans les hôtels et sur la grève consacrés par la fée de la mode, cette nouvelle reine du pays (1).

Rossini, entre autres gloires, a été si fidèle à Trouville, qu'une rue y porte son nom, et qu'un tailleur s'intitule avec fierté : Tailleur de Rossini, — comme s'il s'agissait d'une majesté régnante.

III. — L'ARRIVÉE ET L'INSTALLATION A TROUVILLE.

La saison des bains a plusieurs phases :

L'arrivée et l'installation,

La vie au salon et sur la plage,

Les promenades dans la ville et aux alentours,

Et par-dessus tout les chroniques et les anecdotes, qui poussent ici comme les pommes sur les pommiers.

L'arrivée des baigneurs est le grand amusement de l'hôtel de Paris, où descendent les correspondances du chemin de fer, — et du quai de la Touque, où abordent les paquebots du Havre. C'est là que les curieux et les philosophes apprécient les envahissements de la crinoline, — au nombre toujours croissant des malles et des caisses dont les Parisiennes sont escortées en voyage.

— L'institution des caisses est en progrès, — disait Amédée Achard l'année dernière. Un bulletin récent avait inscrit le chiffre 35 sur le drapeau triomphant de la mode. Trente-cinq caisses! c'est-à-dire trente-cinq robes au moins, en prenant le minimum d'une robe par caisse. C'était beau! c'était grand! c'était épique! Se pourrait-il qu'un pareil nombre fût dépassé? Pends-toi, Crillon! il l'a été. C'était l'autre soir : il pouvait être sept heures et demie. *Le Chamois* venait d'entrer dans la Touque. Un flot de curieux, moitié châles et moitié jaquettes, regardait le débarquement des passagers. Tout à coup une dame paraît. Rien ne la distinguait de ses sœurs les Parisiennes, ni son chapeau, ni son mantelet, ni son sourire. Elle pose le pied sur le quai, une caisse la suit, puis une autre, puis une autre encore, puis une escouade, puis un escadron. Caisses sur caisses! Ossa sur Pélion! Comme jadis les Grecs sortaient des flancs du cheval de Troie, les caisses sortaient des flancs du bateau à vapeur. C'étaient toujours de nouvelles caisses et jamais la dernière. Enfin la dame s'en alla tranquillement, précédée, suivie, accompagnée de caisses et de cartons. Un habile arithméticien en compta quarante-trois. La foule faillit applaudir.

(1) Aux noms des fondateurs et des habitants fixes que nous avons déjà cités, il nous suffit d'ajouter quelques noms relevés au hasard sur les listes du salon de Trouville : prince Doria, Mélesville, lord Grey, Mérimée, comte de Barbantane, Troplong, prince de Beauvau, comte Tascher de La Pagerie, abbé Coquereau, duchesse d'Otrante, comte de Nieuwerkerke, Rossini, Ampère, comte de Montesquiou, duc et duchesse de Maillé, comte Raymond de Sèze, princes et princesses Murat, comtesse de Béthune, marquis et marquise Oudinot, docteur Leroy d'Étiolles, Sainte Beuve, duc et comte de La Rochefoucauld, princes Biron de Courlande, Géraldy, Guizot, de Bourqueney, princes et princesses de Broglie, princes et princesses de Wagram, Amédée Achard, princes de Salm-Salm, princes de Wurtemberg, duc Pasquier, reine Christine d'Espagne, ambassadeurs de Turquie, d'Angleterre, etc.; presque tous les écrivains et artistes éminents de Paris, etc.

Voilà le maximum de l'année 1857. Eh bien, il a déjà été dépassé en 1858. Un mathématicien, non moins fort qu'Amédée Achard, a compté, le 16 juin, cinquante caisses arrivant à l'hôtel de Paris, — à la suite d'une lionne de la Chaussée-d'Antin, — qui avait loué, pour cette cargaison de robes, une énorme charrette à Pont-l'Evêque.

Après l'arrivée, l'installation; ceci est une grosse affaire à Trouville. Trouville est grand comme la place de la Concorde, et tout Paris veut s'y loger entre juin et septembre: jugez des difficultés du problème! On a eu beau entasser les maisons, les élever de quatre étages, les grouper de la grève à la montagne; multiplier les hôtels garnis et les chambres meublées, faire des salles à manger dans les cuisines, des salons dans les cabinets, des alcôves dans les couloirs, bourrer le tout de lits-canapés, de commodes qui ne le sont guère, de secrétaires sans secrets, de tables et de siéges lilliputiens, etc, etc. Quand la ville est pleine comme un œuf, — le moyen d'y trouver place avec cinquante caisses? Aussi, malheur au touriste qui prend le chemin de Trouville sans y avoir retenu d'avance un logement! il s'expose à l'aventure, célèbre dans le pays, de ces quatre amis de M. Amédée Achard : Théodore, Louis, Fortunio et Raoul.

IV. — VOYAGE A LA RECHERCHE DE QUATRE LITS.

Ces quatre messieurs avaient manqué, l'année dernière, — au plus fort de la saison, — la correspondance du chemin de fer, — et cherchaient à travers Lisieux une calèche pour se rendre à Trouville.

Leurs bagages n'étaient pas encombrants. Louis portait une valise, Raoul un nécessaire, Fortunio un sac de nuit, Théodore un foulard rouge, — et vingt mille francs dans son portefeuille.

Avec vingt mille francs, on ne doit manquer de rien : c'est ce que nous allons voir!

Après avoir fouillé en vain huit ou dix rues, par trente-trois degrés à l'ombre, Fortunio avise deux chevaux et un brancard :

— Vous avez des voitures? demanda-t-il au carrossier.

— J'ai trois calèches, deux briskas, un coupé, cinq chars à bancs, quatre tilburys, six cabriolets, six américaines...

— Je me contenterai d'une calèche.

— Je n'en ai pas aujourd'hui.

— Une américaine?

— Je n'en ai plus.

— Et ce brancard?

— Il est loué.

— Ces deux chevaux?

— Ils sont retenus.

— Enfin, qu'avez-vous de disponible?

— Absolument rien.

— Il fallait le dire tout de suite.

Nouvelle course. — et découverte d'un second carrossier.

— Avez-vous une voiture quelconque?

— J'en ai dix.

Fortunio trembla.

— Je retiens cette calèche.

— Impossible, — quand vous m'en donneriez cinq cents francs.

Théodore tira de sa poche ses vingt billets de banque. Le carrossier eut un éblouissement; — mais, « avec le geste de Thémistocle repoussant les trésors d'Artaxerce : »

— Impossible! répéta-t-il, cette calèche ne m'appartient plus.

Raoul, désespéré, tomba sur une borne et « jura qu'on

ne l'en arracherait que par la force des baïonnettes. » Théodore rengaîna son portefeuille, — et « en signe de détresse arbora son foulard rouge — au bout de son nez. »

Cependant le carrossier attendri leur indiqua une voiture dans la rue prochaine. — Quelle voiture, hélas! pleine « de rhumatismes articulaires. » — Mais elle avait une grande qualité, elle était disponible, — avec deux chevaux maigres et un cocher gras.

Les quatre amis s'y installèrent, chantant en chœur :

Ce brancard est à mon gré;
J'y suis bien, j'y resterai (*bis*).

Les voilà partis; les voilà sur la route de Trouville; — ils y restèrent longtemps, mais cette route est si belle! Bref, ils arrivèrent, au soleil couchant, devant l'hôtel d'A***, choisi par leur conducteur.

L'hôtelier était justement sur sa porte. Le dialogue suivant s'établit entre lui et les voyageurs, — dialogue recueilli par le charmant poëte de cette Odyssée :

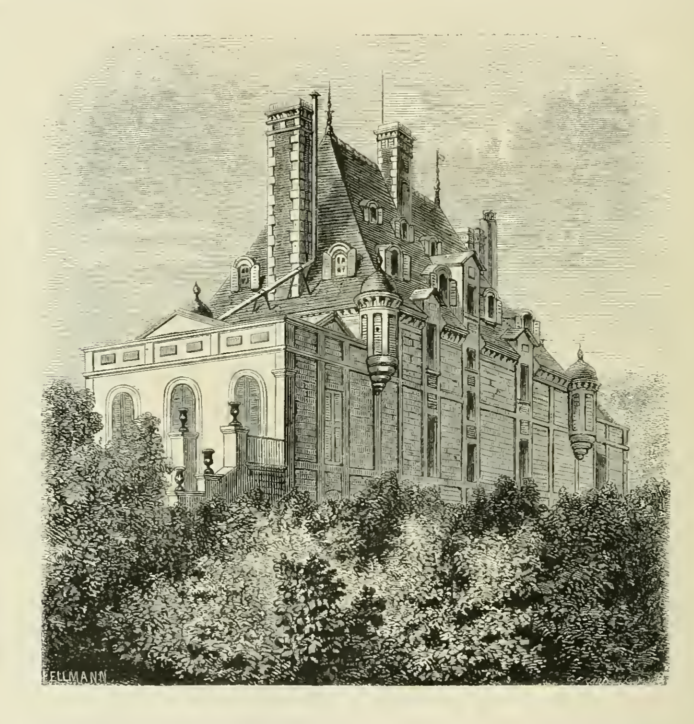
— Avez vous des chambres?

— J'en ai deux.

— Avez-vous des lits?

— J'en ai trois.

Il s'en manquait de deux chambres et d'un lit pour que



Le château d'Aguesseau. Dessin de Fellmann, d'après M. le vicomte du Moncel (Album de Trouville, publié par M. Arnoul-Lugan, éditeur à Trouville. — Voir notre note de septembre dernier.)

la valise, le sac de nuit, le nécessaire et le foulard rouge fussent logés convenablement.

— Nous sommes quatre, permettez que nous cherchions quatre lits, dit Fortunio.

— Imprudent! murmura Louis.

— Faites, répondit l'hôtelier.

Et il ajouta en souriant :

— Des lits!... comme s'il y avait des lits à Trouville en juillet!

Mais Fortunio était déjà loin de l'hôtel d'A***. Il croyait aux lits, il cherchait des lits.

Cependant Théodore proposa d'ouvrir une conférence au coin de la rue voisine, et le résultat de cette conférence fut que la caravane retourna chez l'hôtelier aux deux chambres.

Trois lits subdivisés en deux chambres sont-ils un bien qu'il faille négliger dans une ville encombrée des citoyens du monde?

Que deviendrait-on si, la nuit venue, on continuait d'errer sans feu ni lieu à travers les rues de Trouville et les sables de sa plage?

— Qu'en pensez-vous? dit-on à Raoul.

— Je pense que je suis fatigué.

— Alors, marchons, reprit Théodore.

Cette fois, l'hôtelier était dans sa cour; il allait et venait en se frottant les mains, et commandait à la valetaille un fastueux banquet.

Louis pensa que cette attitude ne promettait rien de bon. Il prit un air gracieux pour saluer le personnage, donna quelques éloges bien sentis à l'enseigne de son hôtel, trouva le chien de son établissement tout à fait joli, et toussant légèrement :

— Mes amis et moi avons réfléchi, dit-il d'une voix timide ; les deux chambres et les trois lits que...

— Il est trop tard ! répondit l'hôtelier d'un air superbe.

Trop tard ! comme au 30 juillet et au 24 février ! Quel mot et dans quelle situation !

— Bonsoir et bonne chance ! reprit l'hôtelier avec une sanglante ironie.

Seconde conférence au détour de la rue :

— Je constate un fait, dit Raoul; c'est Fortunio qui a voulu faire ce voyage d'agrément. Le voyage est terminé.

— Je propose donc positivement de battre en retraite comme les fameux dix mille. Les deux chevaux maigres peuvent encore marcher, et en poussant aux roues, nous avons l'espoir d'arriver à Touques ou à Villers à minuit...



Vue intérieure des ruines de Saint-Arnould. Dessin de Fellmann, d'après M. le vicomte du Moncel.

La proposition fut mise aux voix et rejetée à la majorité de trois voix contre une.

Ce fut alors qu'un arc-en-ciel apparut aux quatre voyageurs, — sous la forme de Georges T***, un ami du boulevard Italien.

— Tiens! vous êtes à Trouville?

— C'est-à-dire nous essayons d'y être! mais nous n'avons pu encore y parvenir... Connaissez vous un lit ou deux?

— Je ne connais qu'un divan sur lequel je couche... Mais vous trouverez votre affaire au grand hôtel de ***.

On courut au grand hôtel de ***. Le maître était aussi devant sa porte, — n'ayant pas d'autre logement chez lui-même, — comme tous les logeurs patentés de Trouville.

On lui demanda d'abord quatre lits, puis trois, puis deux, puis un...

— Repassez dans huit jours pour un, dit-il, après avoir consulté longuement ses registres; dans trois semaines pour deux, et dans un mois pour quatre, — si vous voulez bien les retenir d'avance, messieurs.

Théodore entendit ses vingt billets de mille francs éclater de rire dans son portefeuille, — et Fortunio se demanda s'il aimait assez l'Océan pour s'y promener huit jours dans l'espoir fallacieux d'y dormir une nuit?

— Ah! reprit Georges T*** se frappant le front, il reste une maison garnie à louer sur la route de Honfleur.

— Cette route ramène-t-elle à Paris? demanda Raoul avec componction.

La maison indiquée, dit M. Achard, avait vraiment l'aspect aimable. Une façade de briques rouges et de galets noirs avec des volets verts qui riaient au soleil. Un écriteau de bon augure pendait au-dessus de la porte avec ces mots doux à lire : *Appartements garnis à louer.*

Théodore chercha une sonnette. Il n'y avait pas de sonnette. Louis chercha un marteau. Il n'y avait pas de marteau. Fortunio donna un coup de poing dans la porte. Personne ne répondit. Raoul s'assit par terre en gémissant.

— Et remarquez toujours, dit-il, que nous faisons un voyage d'agrément!

Théodore proposa de faire le siége de la maison et de s'en emparer de vive force.

— Il y a peut-être des gendarmes, objecta Louis timidement.

Fortunio, qui aime le progrès et la fantaisie, rejeta cette opinion, qui lui parut entachée de modérantisme et de bourgeoisie.

— Attaquons, dit-il, et si la force armée nous menace, nous ferons comme Charles XII à Bender.

Le bruit de cette discussion attira un voisin.

— Le quartier est habité, dit Georges T***; voilà un bonnet de coton blanc.

Le bonnet, interpellé, assura que la maison sourde et muette avait un propriétaire.

Théodore demanda si l'on pouvait voir cet homme gracieux.

— Certainement, reprit la voisine; mais il faut attendre qu'il ait fini de chanter.

— Et où chante-t-il, ce propriétaire chéri?

— A l'église... C'est le bedeau... Dans une petite demi-heure il aura fini... On chante le salut à la Chapelle-Neuve.

— Croyez-vous que cette maison garnie soit meublée? ajouta Théodore.

— Un peu, répondit la voisine.

Cependant Fortunio cherchait un point de vue, Raoul cherchait un banc. Fortunio trouva une colline, Raoul trouva une borne. L'un grimpa, l'autre s'étendit.

Au bout d'un quart d'heure, huit hommes et dix femmes passèrent sur la route, suivis de cinq enfants.

— Le bedeau va venir, dit la voisine.

Au bout d'un autre quart d'heure, personne ne passait plus.

La voisine ratissait des carottes; Raoul soupirait; on ne voyait que des moineaux sur un buisson. Le paysage manquait de propriétaire.

— Et le bedeau? demanda Louis.

— C'est qu'il aura fermé l'église et pris son râteau, dit la voisine.

Théodore devina qu'un nouveau malheur les menaçait.

— Que signifie ce râteau? dit-il.

— Ah! voilà, monsieur ne sait pas; c'est que le bedeau est jardinier... Il a été à son jardin.

Théodore regarda Louis; Louis regarda Raoul; mais Raoul secoua la tête. Comme Valentine de Milan, il semblait dire : « Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien. »

Une femme, petite, noire et boiteuse, parut alors sur la route.

— Ah! voilà la femme du bedeau, dit la voisine.

Théodore la trouva jolie. C'était une lâcheté!

La femme tira un trousseau de clefs de sa poche et ouvrit la maison. Théodore la trouva délicieuse.

— Entrez! messieurs, dit-elle.

Il y avait dans la maison quatre chambres, meublées de trois chaises et d'une cuvette.

— C'est très-propre ici, dit la propriétaire, tous meubles neufs qui n'ont jamais servi.

— Messieurs, dit Théodore, étant donné trois chaises en noyer et une cuvette, pensez-vous qu'on puisse coucher quatre?

Fortunio lui-même, qui revenait de son point de vue, assura que c'était difficile, même en se serrant beaucoup.

— Permettez, messieurs, reprit la femme du bedeau, c'est ici la maison garnie, mais les lits sont à côté.

Cette fois on trouva quatre lits avec huit matelas et les oreillers assortis sur des sommiers de crin.

— Très-bien! dit Théodore, courez réveiller Raoul et apportez-le.

On apporta Raoul.

— Qu'en dis-tu? lui dit Théodore.

— Je dis qu'il faut mettre les draps et les couvertures à ces lits, répondit Raoul.

— C'est que les draps et les couvertures sont à Honfleur! répondit la femme du bedeau... Ils arriveront dans quinze jours!!!

Ce fut comme un coup de foudre...

Théodore, cette fois, trouva que la propriétaire était laide à faire peur.

Et les quatre voyageurs se remirent en campagne.

Bref, après avoir battu la ville du haut en bas et du bas en haut, sans découvrir les quatre gîtes indispensables, ils se résignèrent, la nuit tombant, à coucher sur la plage, dans des cabanes de baigneurs, lorsqu'ils furent sauvés par une témérité de Fortunio.

Ce dénoûment diffère de celui de M. Amédée Achard, mais nous devons nous en rapporter à un témoin oculaire.

En repassant devant l'hôtel d'A**, Fortunio avait dit à l'aubergiste qu'il donnerait vingt francs par lit à qui lui en procurerait quatre.

Ce mot imprudent courut Trouville comme une étincelle électrique, et cette cité, dépourvue de la moindre couchette au prix ordinaire, se trouva, par un miracle soudain, toute pleine de lits à vingt francs!...

De sorte qu'au moment où nos quatre amis s'installaient dans leurs cabanes, — comme autant de Diogènes dans leurs tonneaux, ils furent assaillis par une procession de logeurs et de coucheurs empressés; l'un leur offrant deux lits, l'autre quatre; celui-ci trois, celui-là cinq, ce dernier six à lui seul. Total, vingt lits, au plus offrant et dernier enchérisseur.

— A la bonne heure! s'écria Fortunio triomphant, j'ai découvert, sans y songer, l'art de multiplier les lits à Trouville, quand il n'y en a plus. — Je ne prends point de brevet d'invention, — et je livre mon secret à quiconque a des louis dans sa poche!

Là-dessus, ils refusèrent quatorze lits et en acceptèrent six, les meilleurs, dont deux armoires et quatre canapés.

Mais ce furent le nécessaire de Raoul et le foulard de Théodore qui couchèrent dans les armoires.

Eh bien, tels sont les charmes de Trouville, que les quatre touristes y passèrent un mois avec délices, — et qu'ils y sont revenus depuis tous les ans, — après avoir fait retenir d'avance leurs chambres et leurs lits!

V. — LA PLAGE ET LES BAINS.

On se baigne à Trouville le matin et le soir, mais plus agréablement le matin. L'air est encore tiède sur la

plage, garantie du soleil levant par les hauteurs d'Hennequeville. Rien de plus gai alors, rien de plus brillant et de plus animé que le tableau des tentes et des vestiaires, des marchands nomades, des baigneurs et des baigneuses allant et venant sur le sable d'or ou dans l'azur de la vague, les uns se livrant à la lame, les autres portés par les maîtres nageurs; — tous dans un pêle-mêle apparent, malgré la corde qui sépare les deux sexes. En fait de cordes, les amateurs craintifs, les dames et les enfants surtout, réclament à bon droit des cordes d'appui et de sauvetage. Pourquoi les leur refuse-t-on? Est-ce par hasard dans l'intérêt des garçons de bain, rendus ainsi indispensables? Avis à qui de droit; avis aussi pour l'insuffisance des cabanes, indignes d'un établissement à la mode. Trouville n'a qu'à copier, à cet égard, Villers, son humble faubourg, — où les bains sont parfaitement organisés.

L'excellent effet des bains de mer n'est plus en discussion. L'air et l'eau de l'Océan, saturés de sels et d'électricité, sont admis par tout le monde comme les toniques les plus utiles à notre génération épuisée de travail ou de plaisir.

— Docteur, l'hiver m'a brisée; j'ai eu tant de bals et tant d'émotions, que je me sens anéantie.

— Allez aux bains de mer, ils vous retremperont.

— Docteur, j'éprouve une surexcitation étrange; mon imagination bat la campagne; j'ai des vapeurs et des colères inexplicables...

— Allez aux bains de mer, ils vous calmeront.

— Docteur, les compliments ont beau dire, je me sens maigrie, et je pèse huit livres de moins.

— Allez à la mer; la mer engraisse.

— Docteur, il est temps d'arrêter cet embonpoint qui m'envahit; je veux encore danser l'hiver prochain.

— Allez à Trouville; ses bains vous maigriront.

Si bien qu'à force de guérir toutes les maladies, les bains de mer sont devenus eux-mêmes la maladie universelle.

Il faut dire que, — sauf la première impression, — la jouissance est égale au bienfait. Lutte de l'émotion, péril dompté, réaction de bien-être, redoublement de vigueur, d'appétit et d'activité, renaissance intellectuelle, morale et physique, rien ne manque à l'attrait de la natation en mer ou de la simple immersion.

A la condition toutefois de n'en pas abuser, comme font la plupart des baigneurs et surtout des baigneuses. Passer de trois à cinq minutes dans l'eau, telle est la moyenne ordonnée par les médecins et pratiquée par les Anglais, ces rois de la mer, docteurs en hygiène. Ceux qui se baignent un quart d'heure et même plus encourent donc, à moins d'un tempérament exceptionnel, une foule d'accidents qu'on doit imputer à l'excès et non pas à l'usage.

VI. — UNE PARALYTIQUE ET UN GRAND PERSONNAGE.

En fait d'exception presque miraculeuse, on a vu à Trouville, il y a quelques années, une jeune et belle femme, paralysée des pieds à la tête, arrivant à la grève sur deux béquilles, retrouver, à chaque bain, une telle force, qu'elle se livrait avec succès à la natation. L'Océan la galvanisait dix minutes, — après quoi, regagnant le rivage, elle retombait inerte et sans mouvement. Cette alternative de vie et de mort avait quelque chose de navrant et d'admirable à la fois. Elle persista, revint plusieurs saisons; — et, l'action vitale de la mer prenant enfin le dessus, — elle recouvra une santé et une activité complètes.

La plage a d'ailleurs ses diversions amusantes, — l'entrée et la sortie du bain, les préludes et les dénoûments, — les frayeurs comiques et les épisodes inattendus.

Un jour, c'est un grand personnage politique, le comte ***, qui se fait promener dans sa calèche sur le sable durci, à la marée basse. Il oublie que ce sable s'amollit et s'enfonce sous un poids fixe; il fait arrêter son équipage pour contempler l'immensité, — et il reste embourbé jusqu'aux essieux, à deux pas des vagues prêtes à remonter sur la grève. Il crie, il appelle au secours; son cocher et ses chevaux s'épuisent en vain. L'attelage s'affaisse comme la voiture, et la mer va tout engloutir si on n'invente un sauvetage inconnu... La ville entière est accourue sur les lieux... On se consulte, on cherche, — on ne trouve rien... Et la calèche descend toujours, et la mer monte à grands pas. Enfin, un homme de tête et d'action demande et obtient vingt hommes et vingt chevaux. Les hommes dégagent les roues en pente douce, et les chevaux attelés ensemble, fouettés jusqu'au sang, arrachent enfin l'équipage de l'abîme et l'entraînent jusqu'au terrain des vaches.

Le comte *** était sauvé; — mais il tombait dans un autre péril.

Ayant promis d'avance à ses libérateurs tout ce qu'ils voudraient pour récompense, il reçut de chacun d'eux la pétition d'un bureau de tabac à Trouville. Total: vingt bureaux de tabac à créer d'un seul coup!

Ce qui permit au grand homme de refuser... l'impossible, et de faire ainsi vingt ingrats sans en avoir l'air lui-même.

Dites encore qu'il ne sert à rien d'avoir été cinquante ans diplomate sous trente-six gouvernements!

VII. — LE SAUVEUR DE SOI-MÊME.

Un autre jour, c'est M. L***, un des plus hardis nageurs, un des tritons de la plage, qui, après une longue traite en mer, se rhabillait tranquillement dans sa cabane. Tout à coup il entend des cris aigus, et voit chacun indiquer au large un baigneur à demi noyé. — Au secours! sauvez-le! criait une famille éperdue, à qui des milliers de voix faisaient écho sur la grève. Vingt nageurs s'élancent, dix barques les suivent, et M. L*** précède les uns et les autres. Il file comme un requin, il lance des brassées formidables, il monte et descend et coupe les vagues de la pleine mer. Bref! il arrive au noyé et en même temps au bout de ses forces. Le noyé était un fagot, — bâtons flottants de la fable, — et M. L*** épuisé allait se noyer réellement, si une barque ne l'eût recueilli au moment où il sombrait.

Or, — voilà le joli, — devinez ce qu'il apprit en débarquant?

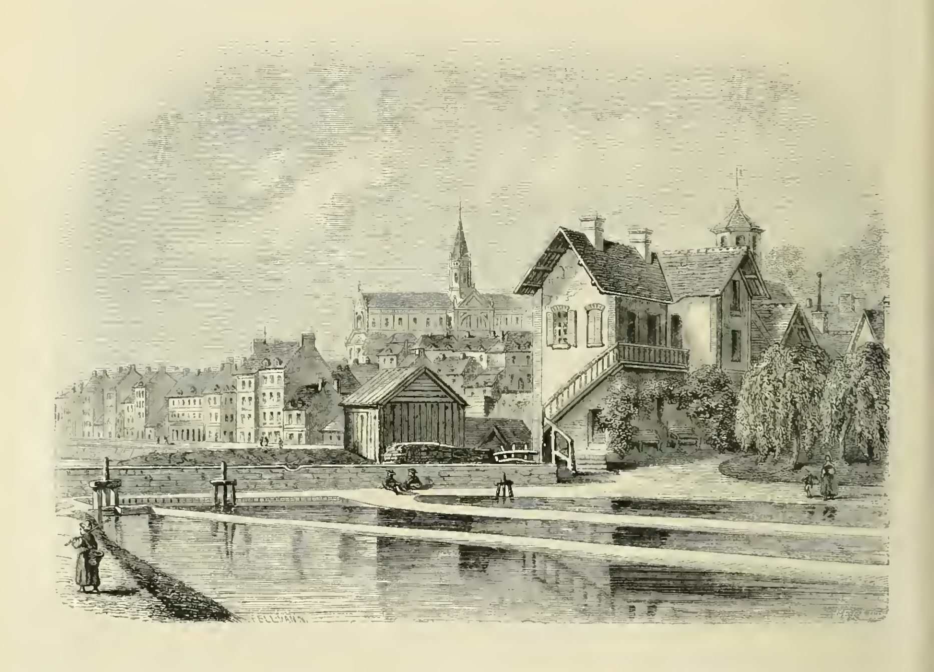
Qu'il avait manqué de périr, en allant se sauver lui-même, — les cris de détresse étant ceux de sa propre famille, qui ne l'avait pas vu sortir du bain, — et qui, le croyant perdu en mer, lui avait donné l'alarme comme à tout le monde. Après avoir fait la terreur du pays, jugez si cette histoire en a fait la joie! — Nous la signalons, pour les spectacles d'été, aux vaudevillistes aquatiques du Palais-Royal.

VIII. — LE SALON DE TROUVILLE.

Beaucoup de Parisiens à Trouville ne voyagent guère que de la plage au salon.

Enfoui d'un côté dans une rue étroite, ce salon est sur la mer un petit monument, qui s'est élargi d'année en année, sous l'habile main de son architecte, M. Brenney. Il ressemble à une gare de chemin de fer établie sur la lisière des flots. Ceux-ci le caressent assez rudement pendant les équinoxes, et la terrible marée d'octobre 1856 a failli le renverser, comme l'hôtel de Paris, sur les talons de votre serviteur. Mais à la grâce de Dieu! le salon et la mer vivent côte à côte, comme Naples et le Vésuve; — et en attendant la dernière marée, on fait le wisth et la bouillotte, on lit les journaux et les revues, on danse les lanciers et la mazurka dans ces belles galeries boisées de sapin du nord, où les plus illustres artistes de Paris viennent donner des concerts.

Il y a quelques années, le salon de Trouville était modeste et paisible; le duc Pasquier et Rossini y faisaient leur partie de cartes en silence et en liberté. Autres saisons, autres mœurs. Les belles robes sont arrivées à la suite des caisses, — les beaux danseurs à la suite des belles robes; et adieu la tradition qui sonnait à onze heures le couvre-feu général. Cette révolution date d'une soirée d'août 1854. Le piano venait de rendre le dernier soupir sous les doigts de Mikel. Le cotillon officiel était terminé, les mamans prenaient leurs châles, et les danseuses soupiraient en regardant leurs danseurs, — lorsqu'une dame, une veuve, une lionne, une héroïne, levant l'étendard de la révolte, — qui n'était autre que son éventail, — se mit à jouer sur l'instrument de guerre une valse



Vue de Trouville, prise du midi (au parc aux huîtres). Dessin de Fellmann, d'après M. le vicomte du Moncel.

entraînante de Strauss. Un groupe révolutionnaire tourbillonna au même instant. La tarentule électrique enleva toutes les danseuses de leurs chaises, — et les valses se succédèrent jusqu'aux douze coups de minuit.

Depuis ce jour maudit des parents, les folies de la toilette et du bal, les lumières et les fleurs, les diamants et les dentelles, les escadrons de lanciers de Laborde, — toutes les joies que peuvent enfermer les cinquante malles d'une Parisienne en voyage, animent chaque soir le salon de Trouville jusqu'à minuit pour l'ordinaire, — et jusqu'à deux ou quatre heures du matin, si la danse est au profit des pauvres. Le moyen d'imposer des limites à la charité?

IX. — LES EXCURSIONS HISTORIQUES ET PITTORESQUES.

Les vrais touristes, les promeneurs instruits, les artistes et les amis de la nature et de l'histoire se dédommagent ou se privent de ces terribles divertissements, en faisant aux environs de Trouville des excursions pleines d'intérêt et de charme, semées d'études curieuses de mœurs et de souvenirs anciens ou modernes.

Le chalet de M. Curdier, décrit et dessiné dans notre premier article;

La chapelle d'Hennequeville, au milieu de ses rochers, et sa galerie souterraine, où disparut la fée Creunia;

Le château d'Aguesseau, le vrai monument de Trouville;

Le port et la forêt de Touques, rendez-vous aimé des paysagistes;

Les ruines sauvages de Bonneville, nid d'aigle de Guillaume le Conquérant;

La chapelle de Saint-Arnould, bijou gothique dont nous parlerons tout à l'heure;

Les restes du château de Lassay, avec son immense et admirable panorama;

Le versant opposé de Bénerville, non moins admirable à la Terre-des-Enclos (chez M. d'Arnouville);

La jolie villa du poëte Guttinger, — qui embrasse les trois merveilles de la création : la forêt, la montagne et l'Océan;

L'église romane de Saint-Pierre-Azif, — qui a trois tableaux de Jordaens;

Le port de Dives, où Guillaume s'embarqua pour l'Angleterre;

Beaumont, où naquit Laplace, l'auteur de la *Mécanique céleste;*

Hébertot, résidence princière, auprès de la tombe où repose Vauquelin;

Honfleur et l'éblouissante côte de Grâce;



Vue de Trouville, prise de la jetée du nord. — L'église neuve, etc. Dessin de Fellman, d'après M. le vicomte du Moncel.

Les trois vallées délicieuses de Touques, de Dives et de Lorvé, — qui composent l'écrin du pays d'Auge;

Enfin, le diamant de cet écrin, le château et l'Eden de Villers-sur-Mer, — aujourd'hui, la promenade favorite des Trouvillais, et leur digne faubourg maritime et pittoresque; demain peut-être le rival ou plutôt le sauveur de leurs bains et de leurs plaisirs, — quand, chassés par les progrès commerciaux du nouveau Havre, les amateurs se rejetteront dans l'oasis du second Trouville;

Voilà de quoi occuper et ravir, pendant toute une saison, les pas et les yeux, l'esprit et le cœur des touristes les plus difficiles.

X. — LE CHATEAU D'AGUESSEAU.

Le château d'Aguesseau est à deux kilomètres de Trouville, sur la nouvelle route de Honfleur. Son architecture vraiment seigneuriale porte le cachet du plus beau style Louis XIII. Il appartenait, dans l'origine, à la puissante

famille de Nollent, dont une héritière l'apporta au fils du grand chancelier de France. Il a gardé, depuis lors, l'illustre nom de d'Aguesseau, — tout en passant aux mains de M. Vallée, l'ancien maire et l'un des fondateurs de Trouville, du prince Murat, qui l'a plus agrandi qu'habité, — et, en dernier lieu, de M. Biesta de Chamblain, qui comprend à quoi l'oblige une telle résidence. Si les d'Aguesseau y revenaient aujourd'hui, ils la trouveraient plus noble et plus riche qu'ils ne l'avaient laissée; ils admireraient les restaurations intelligentes de l'intérieur, les améliorations du parc, des jardins et des terrasses, — d'où l'œil embrasse le cours de la Touque et l'Océan.

XI. — LE CHATEAU DE BONNEVILLE. GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

Avant d'aller à Bonneville, à une lieue de Trouville, au-dessus de Touques, à l'entrée de la forêt, ouvrez Augustin Thierry et lisez le fameux serment d'Harold.

C'était en 1065. Méditant la prochaine conquête de l'Angleterre, Guillaume de Normandie avait appelé à son château de Bonneville Harold le Saxon, héritier d'Edward le Confesseur. « La veille du jour fixé par l'assemblée, Guillaume fit apporter de tous les lieux d'alentour des ossements et des reliques de saints, assez pour en emplir une grande huche ou une cuve que l'on plaça, couverte d'un riche drap d'or, dans la salle du conseil. Quand le duc se fut assis dans son siége de cérémonie, tenant à la main une épée nue, couronné d'un cercle à fleurons, et environné de la foule des chefs normands, parmi lesquels était le Saxon, on apporta deux petits reliquaires, et on les posa sur le drap d'or qui couvrait et cachait la cuve aux reliques.— Harold, dit alors Guillaume, je te requiers, devant cette noble assemblée, de confirmer, par serment, les promesses que tu m'as faites, savoir : de m'aider à obtenir le royaume d'Angleterre après la mort du roi Edward, d'épouser ma fille Adèle, et de m'envoyer ta sœur pour que je la marie à l'un des miens! L'Anglais, pris encore une fois au dépourvu, et n'osant renier ses propres paroles, s'approcha des deux reliquaires avec un air de trouble, étendit la main dessus, et jura d'exécuter, selon son pouvoir, ses conventions avec le duc, pourvu qu'il vécût et que Dieu l'y aidât. Toute l'assemblée répéta : *Que Dieu l'aide!*

« Aussitôt Guillaume fit un signe; le drap d'or fut levé, et l'on découvrit les corps et les ossements saints dont la cuve était remplie jusqu'aux bords, et sur lesquels Harold avait juré à son insu.

« Les historiens normands disent qu'il frissonna et changea de visage, en voyant cet amas énorme.

« Peu de temps après, Harold repartit emmenant avec lui son neveu, mais laissant, malgré lui, son jeune frère au pouvoir du duc de Normandie. »

L'année suivante, Edward était mort; Harold lui succédait, malgré son serment; et Guillaume s'assurait, pour descendre en Angleterre, — du concours du pape, des seigneurs et des « gens de tous états » de la Normandie. Le rendez-vous était encore à Bonneville. Réunis et se soutenant l'un l'autre, les intéressés refusèrent d'abord leurs hommes et leur argent. Mais Guillaume, dissimulant son dépit et sachant diviser pour régner, prit à part et isolément chacun de ceux qu'il avait convoqués en masse. « Commençant par les plus riches et les plus influents, il les pria de venir à son aide de pure grâce et par don gratuit, affirmant qu'il n'avait nul dessein de leur faire tort à l'avenir, ni d'abuser contre eux de leur propre libéralité, offrant même de leur donner acte de sa parole à cet égard, par des lettres scellées de son grand sceau.

« Aucun n'eut le courage de prononcer isolément son refus à la face du chef du pays, dans un entretien seul à seul. Ce qu'ils accordèrent fut enregistré aussitôt, et l'exemple des premiers venus décida ceux qui vinrent ensuite. L'un souscrivit pour des vaisseaux, l'autre pour des hommes armés en guerre, d'autres promirent de marcher en personne; les clercs donnèrent leur argent, les marchands leurs étoffes, les paysans leurs denrées. »

Peu de temps après, Guillaume tenait un dernier conseil à Bonneville, où il déclarait son épouse Mathilde régente en son absence, et bientôt son armée, embarquée à Dives, envahissait la Grande-Bretagne, battait et tuait Harold à Hastings, et le couronnait lui-même roi d'Angleterre à la place du Saxon.

Maintenant, regardez les ruines de Bonneville.

Une vieille tour chargée de lierre, une folle végétation sur de mornes décombres.

Un tableau magnifique et désolé, la vallée et la mer à perte de vue; voilà tout ce qui reste du château où jurait Harold, — où délibéraient les Normands, d'où Guillaume s'élançait sur son royaume d'outre-Manche, et où la reine Mathilde brodait ses exploits sur la célèbre tapisserie de Bayeux (1).

XII. — TOUQUES. GUILLAUME LE ROUX, ETC.

Le souvenir du Conquérant vit encore à Touques, — autrefois cité importante, aujourd'hui simple bourgade.

Il y avait là, au moyen âge, un château fort, qui avait remplacé le premier retranchement, *Tulco*, élevé au neuvième siècle contre les hordes normandes.

Le séjour de Guillaume à Bonneville fut sans doute l'âge d'or, ou plutôt l'âge de fer de Touques.

En 1086, on vit descendre à la hâte de la citadelle un personnage escorté d'hommes d'armes et de seigneurs. Il s'embarqua dans le petit port et fit voile pour la Grande-Bretagne. C'était Guillaume le Roux, fils du Conquérant, qui allait recueillir la succession paternelle. Le vieux lion, se sentant mourir, avait écrit à l'archevêque Lanfranc de couronner son héritier roi d'Angleterre, et Guillaume s'empressait d'exécuter cet ordre, apporté à Touques par le chapelain Robert Blouet.

Guillaume le Roux reparut sur cette côte en 1099, — avec une précipitation qui avait d'autres motifs.

Il chassait un jour dans sa forêt anglaise (la forêt Neuve, où Tyrrel l'assassina plus tard).

Un courrier lui arrive de Normandie, annonçant la révolte de ses sujets du Mans.

Il tourne bride aussitôt, — et, au lieu de regagner son palais, il court au rivage, dans son habit de chasse, sans suite et sans bagages, et s'élance dans la première barque venue, disant au patron :

— A la voile ! et en France ! au port de Touques !

On lui fait observer que les vents sont contraires, qu'il risque sa vie pour gagner une heure...

— Je n'ai pas ouï dire, répond-il, qu'il y ait jamais eu de rois noyés, — et je ne crains pas l'orage dont vous voulez me faire peur.

(1) M. de Caumont signale un détail caractéristique de cette tapisserie. On y voit un chariot à quatre roues transportant à Dives des lances, du cidre et de la bière dans un de ces petits tonneaux allongés et très-bombés au centre, qui, après sept siècles écoulés, sont encore en usage dans le pays d'Auge sous la dénomination de *barils*.

Il fallut lui obéir, — et il n'en eut pas le démenti.

Après une traversée des plus périlleuses, il débarqua le lendemain à Touques, au pied de son château.

Beaucoup de personnes qui se trouvaient là, dit un historien, ayant vu un petit bâtiment faire voile d'Angleterre, l'attendaient au rivage avec anxiété, pour avoir des nouvelles de Guillaume le Roux.

Jugez de leur surprise, quand le roi lui-même descendit de cette coquille de noix!

Il leur répondit en riant que la mer était le grand chemin de tout le monde, — et qu'il ne fallait pas plus de temps à un monarque qu'à un courrier pour traverser le détroit de la Manche.

Puis, enfourchant le bidet d'un pauvre prêtre qui se trouvait là, il monta à Bonneville avec un grand concours d'ecclésiastiques et de paysans, qui le suivaient à pied avec des applaudissements et des cris de joie.

Sa présence inattendue dispersa ses ennemis déjà installés sur la frontière normande, et il regagna peut-être ainsi une province, pour avoir su gagner une heure à propos.

Touques vit encore, de siècle en siècle, Geoffroy Plantagenet, Richard Cœur de Lion, Henri V d'Angleterre, qui assiégea le château quatre jours; François Ier, qui « y vint pour le plaisir de la chasse, » Henri IV, enfin, — de loin peut-être, — « avec lequel les habitants firent une composition avantageuse, pour ce que le Béarnais, pressé de se trouver ailleurs, ne s'y voulut point amuser. »

Il faut visiter à Touques les restes des églises Saint-Pierre et Saint-Thomas; curieux débris romans et gothiques, — seuls témoins de l'antique noblesse de cette cité morte.

Elle n'existe plus aujourd'hui que par le voisinage de Trouville, auquel elle se relie par une belle promenade plantée d'arbres, le long du petit fleuve gonflé chaque jour par l'Océan.

A droite de Touques, à quelques pas, sur la route de Villers, est le double pèlerinage de la chapelle de Saint-Arnould et du château de Lassay (mont Canisy).

XIII. — LA RUINE DE SAINT-ARNOULD.

Figurez-vous un joyau d'architecture, encadré dans un paysage de Daubigny; tel est l'ancien prieuré de Saint-Arnould. On en a fait cent tableaux; on en fera mille encore. M. Fellmann, d'après M. le vicomte du Moncel, vous en donne ici l'aspect intérieur. Jamais la pierre et le feuillage, l'ombre et la lumière, le passé qui meurt et l'éternelle nature ne se marièrent avec plus de grâces naïves et d'effets charmants. La porte est obstruée de ronces et de colonnes brisées. Des frênes verts ont remplacé le toit des arcades romanes et gothiques. Des arbustes poussent entre les dalles fendues, puisant leur séve dans la cendre des tombeaux. Les festons du lierre complètent les chapiteaux ébréchés. Des giroflées sauvages embaument les grottes des saints. Un jeune ormeau s'est greffé de lui-même dans les acanthes d'un pilier que les broussailles entourent de guirlandes flottantes.

Ce monument précieux date des premières années du douzième siècle. Il se composait d'une crypte, d'une chapelle et d'une église. La crypte existe encore, avec ses débris de tombes et d'ossements. Une fontaine d'eau vive jaillit près de la chapelle, sous un arbre colossal, et elle forme un des plus ravissants détails de cette oasis. Les pèlerins attribuent à son eau des vertus miraculeuses.

Saccagé en 1793, Saint-Arnould achevait de crouler dans l'abandon, lorsqu'un savant, un homme de goût, M. Le Métayer des Planches en signala l'importance à qui de droit. Le colonel Langlois, l'habile artiste de nos panoramas, acheta la ruine, et la conserve pieusement. Elle est classée désormais dans les monuments historiques.

XIV. — LE CHATEAU DE LASSAY. UN MILLION PERDU.

L'ex-château de Lassay est à quelques mètres au-dessus de la chapelle de Saint-Arnould.

Son origine est une des jolies anecdotes du grand siècle, s'il faut en croire la tradition locale.

Le comte de Médaillant de Lesparre, marquis de Lassay, était un figurant de la cour de Louis XIV, — homme d'esprit, de courage et d'imagination, qui a laissé des écrits aimables, et dont Saint-Simon trace ainsi le portrait : « Lassay épousa, à l'hôtel de Condé, Mlle Julie de Châteaubriand... Il en eut du bien et la lieutenance générale de Bresse... Devenu veuf pour la seconde fois, il s'éprit de la fille d'un apothicaire nommé Pajot, si belle et si modeste, si sage et si spirituelle, que Charles IV, duc de Lorraine, la voulut épouser malgré elle, et il n'en fut empêché que parce que le roi la fit enlever. Lassay, qui n'étoit pas de si bonne maison, l'épousa et en eut un fils unique. Puis il la perdit et en pensa perdre la tête. Il se crut dévot, se fit une retraite charmante joignant les *Incurables*, et y mena quelques années une vie fort édifiante. A la fin, il s'en ennuya; il s'aperçut qu'il n'étoit qu'affligé, et que la dévotion passoit avec la douleur. Il avoit beaucoup d'esprit, mais c'étoit tout... Il plut à M. le duc (d'Orléans), et il espéra, par un troisième mariage, s'initier à la cour sous sa protection et celle de Mme la duchesse; mais il n'y fut jamais que des faubourgs. »

M. Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi* (1), a tracé un portrait plus flatteur de Lassay, — et analysé finement son *Recueil de différentes choses*.

Or donc, le marquis, — entre autres prétentions, — affichait celle d'avoir partout les plus beaux châteaux du monde. Etant « plein de millions, » en effet, dit Saint-Simon, il n'affirmait rien d'invraisemblable. D'ailleurs, les plus déterminés n'osaient le démentir, après les marques de bravoure qu'il avait données. Se battant un matin avec M. de Pompadour pour un propos en l'air, il reçut un coup d'épée tout au travers du corps. Il n'en perdit point l'équilibre, poursuivit le combat malgré tout, fit quatre blessures à son adversaire, le désarma et l'amena aux excuses, — puis, ne laissa visiter sa propre plaie qu'après le pansement de celles de sa victime. Tous deux guérirent miraculeusement.

A Senef, il reçut trois coups de feu, eut deux chevaux tués sous lui, et resta seul debout de sa compagnie jusqu'à la fin. A la prise de Valenciennes, il entra des premiers dans la place, etc., etc.

Lassay vantait surtout son magnifique château de basse Normandie, au bord de la mer, dans le fief de son nom. — On s'y promenait, disait-il, entre le ciel et l'eau, sur les plus belles pelouses, et l'on voyait l'univers du fond de son cabinet.

Il allait jusqu'à inviter à ce castel merveilleux Mlle de Montpensier, la grande et fameuse Mademoiselle, à la maison de laquelle il était attaché, et de qui il attendait son élévation à la cour.

— Quel honneur et quelle joie pour moi, princesse, s'écriait-il un certain jour d'avril, si vous daigniez passer une partie de la belle saison à ma terre de Lassay!

(1) Tome neuvième, un vol. in-18. Chez Garnier frères.

Justement, on venait d'ordonner l'air de la mer à Mademoiselle, de sorte qu'elle répondit sans hésiter au marquis :

— Eh bien ! monsieur, j'accepte pour cette année même. Au mois de juillet prochain, j'irai m'installer un mois à votre château de Lassay.

Jugez de l'embarras du hâbleur surpris dans son piége ! Sa terre de basse Normandie n'existait que sur sa langue de courtisan !

Il n'en remercia pas moins la princesse avec effusion ; — et, rentré chez lui, il se demanda :

— Que faire ?

Son parti fut bientôt pris.

— Il y va de ma disgrâce ou de ma fortune, de ma vie ou de ma mort ! J'ai promis un château que je n'ai pas. Il faut que je l'aie dans trois mois. C'est tout juste le temps de le bâtir.

Et le voilà en route pour son domaine, — sous le prétexte d'un procès, — très-naturel chez un Normand.

Il n'avait jamais vu son fief de Lassay, et il trouva la place admirable pour un castel, — une prairie toute nue, au sommet d'une falaise ; le plus beau site du monde, mais le plus inaccessible. Pas une pierre aux alentours, — et un miracle à accomplir pour improviser un château dans un désert !

Eh bien ! le château fut improvisé ! Les moellons, la brique, la charpente, le fer, le marbre, les tentures, les meubles, les statues, les tableaux, les arbres même, arrivèrent au poids de l'or.

Le pays, stupéfait, se croyant revenu au temps des



Vue prise du mont Canisy (château de Lassay). Dessin de Feltmann, d'après M. le vicomte du Moncel.

enchanteurs, vit s'élever un petit Versailles sur la montagne de Lassay.

A la fin de juin, tout fut prêt pour recevoir Mlle de Montpensier ; — et le marquis, — à demi ruiné, mais triomphant, — au milieu de ses salons dorés, de ses jardins en fleurs, de ses équipages et de ses valets en grande tenue, écrivit à la princesse qu'il attendait l'exécution de sa parole, et l'indication d'un jour pour s'élancer au devant d'elle...

Voici la réponse qu'il reçut :

« Monsieur le marquis,

« Est-il bien possible que je vous aie promis d'aller à « votre château de Lassay ? Je suis désolée d'en avoir « perdu le souvenir. Me voici à mon château d'Eu, et je « prends les bains de mer au Tréport. Dédommagez-moi « en venant m'y rejoindre.

« Duchesse de Montpensier. »

Quelle tuile ! et quelle chute ! — Un ou deux millions dépensés pour rien !

Le marquis eut beau insister, Mademoiselle ne vint jamais à son château ; et il s'en consola en l'habitant lui-même jusqu'à sa mort.

Après lui, son gendre, le galant duc de Brancas-Lauraguais, lui succéda, et donna à Lassay de ces fêtes splendides où il distribuait des jarretières de cinquante mille livres.

Puis vint la révolution, et le château, bâti en trois mois, fut démoli en trois heures.

Il n'en reste plus que l'escalier entouré de murailles, qui sert de phare aux pilotes de la Manche.

C'est, en effet, le point culminant du rivage. On embrasse de là l'univers, comme disait le marquis, c'est-à-dire le golfe du Havre, ses côtes et ses falaises, Trouville et la Touque, et la forêt et toute la vallée d'Auge, sillonnée de rivières.

XV. — UN CONTEUR DE LÉGENDES. LE SERIN DE LA DUCHESSE ET LE NAUFRAGE DE VILLERVILLE.

La dernière fois que nous visitâmes le château de Lassay, nous y rencontrâmes un vieux berger, assis sur un tronc d'arbre, et qui contait des histoires du pays à des enfants, tandis que son chien mangeait les restes de son déjeuner.

Nous n'oublierons jamais ses deux récits du serin de la duchesse et du naufrage de Villerville.

— Quand on eut détruit tout le château, disait le bonhomme, mon père trouva dans les bosquets un petit tombeau, portant cette inscription : « Ci-gît le serin de Mme la duchesse de Brancas. Il périt en se cassant la tête contre les vîtres de la salle. Sa maîtresse, dont il faisait les délices, a élevé cette pierre à sa mémoire. »

Et voilà tout ce qui survécut, en 93, aux folies et aux splendeurs de deux des plus grandes maisons de France !



Le conteur d'histoires. Dessin de Damourette.

La tombe d'un oiseau, découverte par un berger.

Et nunc intelligite et erudimini !

Le naufrage de Villerville est la plus terrible scène de mer que nous connaissions.

Le théâtre est le Rattier, ce banc de roches dont nous parlions en commençant.

Il y a vingt ans à peu près, quatre ou cinq familles de pêcheurs, hommes, femmes et enfants, vingt-cinq à trente personnes, recueillaient des moules sur ce banc, après avoir fixé au roc l'ancre de leur embarcation.

La mer, en remontant, devint houleuse. L'ancre dérapa, — et le bateau partit à la dérive, sans que personne s'en aperçût.

Les pauvres gens étaient si affairés à gagner leur pain du jour !

Le travail fini et la marée déjà haute, on s'appelle, on se réunit, — et on cherche la barque.

Plus de barque ! et rien à l'horizon que la vague et la tempête !

Les femmes se jetèrent dans les bras de leurs maris, les enfants dans les genoux de leurs mères, et tous implorèrent à grands cris Dieu et les hommes.

Dieu les entendit du ciel et les hommes du rivage.

Mais nul ne vint à leur secours, car un miracle seul pouvait les sauver!

On les voyait cependant de Villerville, on les voyait de Trouville même, et toute la population leur tendait les mains et répondait à leurs clameurs. Mais il n'y avait pas un seul bateau sur la côte, — et l'ouragan ne laissait pas une lueur d'espérance...

Et la mer, s'élevant de roche en roche, poussait les malheureux devant elle, — comme la dernière famille dans le tableau du *Déluge*...

Quand ils furent au sommet du Rattier, les cris redoublèrent de l'abîme au rivage...

Bientôt le cercle mugissant des vagues entoura les victimes sur le même rocher, — le seul qui ne fût pas submergé encore.

Quelle plume ou quel pinceau traduirait une telle scène?

La religion vint alors y jouer son rôle sublime.

Toutes les cloches de Villerville et de Trouville sonnèrent à la fois, criant grâce à Dieu, jusqu'aux profondeurs du ciel.

Puis le curé du village, précédé de la croix et des enfants de chœur, entouré de toutes ses ouailles en prières et en larmes, s'avança jusqu'à l'extrémité de la falaise, au-dessus de la mer qui allait engloutir une partie de son troupeau, — en face de ces infortunés, qui le reconnurent et tombèrent à genoux...

Chacun s'agenouilla comme eux autour du pasteur, et sur toute la côte à perte de vue...

L'homme de Dieu invoqua le maître des vents et des tempêtes, la Vierge, étoile de la mer, et tous les patrons des marins et des pêcheurs...

Puis, voyant l'Océan monter toujours, et les naufragés dans l'eau jusqu'à la ceinture, — il récita les prières des agonisants, et ces paroles sublimes que la religion porte au lit de mort...

Enfin, les deux bras étendus entre le ciel et les flots, il donna la bénédiction suprême, et ouvrit la porte des cieux à ceux qu'il ne pouvait sauver sur la terre...

Alors on n'entendit plus que le son des cloches, — tintant le glas funèbre... Et les trente victimes disparurent avec un dernier cri, — sous le linceul d'écume de la dernière lame...

Une seule femme, une mère, reparut un instant, tenant son enfant élevé au-dessus de sa tête...

Puis l'on ne vit plus rien... que la mer déferlant sur le Rattier...

Là-dessus, quittons le vieux berger, — et rentrons à Trouville ; nous dénicherons encore dans cette cité d'hier quelques souvenirs intéressants.

XVI. — LA DERNIÈRE PAGE D'UNE MONARCHIE.

En fait d'antiquités, Trouville n'a que son nom : *Turris villa*, disent les étymologistes ; ce qui indique une vigie d'exploration du temps des Romains ou des Francs.

Mais, en fait de légendes modernes, Trouville a peut-être la plus dramatique du siècle.

Ecoutez cette dernière page de l'histoire d'une monarchie.

Quelques jours après le 24 février 1848, pendant que la République était proclamée à Paris, sur les débris du trône de Louis-Philippe, un cabriolet de louage roulait, de huit à neuf heures du soir, sur la route de Honfleur à Trouville.

Il y avait trois hommes dans ce cabriolet : le nommé Racine, jardinier de M. de Perthuis, de la côte de Grâce, un vieillard en casquette et en paletot, qui se faisait appeler M. *Lebrun*, et le valet de chambre de ce dernier, plein de sollicitude et de soin pour son maître.

Ces trois voyageurs parlaient rarement, et toujours à voix basse. Racine poussait le cheval avec énergie, surtout quand il rencontrait une autre voiture. Le vieillard sortait à peine de ses méditations pour demander l'heure ; et, quand une lumière éclairait sa figure, encadrée de cheveux blancs, on lisait sur ses traits pâles et fatigués, mais pleins de grandeur et de noblesse, comme l'histoire d'une vie étrange et bouleversée, d'une élévation laborieuse et d'une chute soudaine, d'une douleur immense et résignée, mais inconsolable...

Malgré la familiarité de leur position, un abîme séparait ces trois hommes pêle-mêle sur la même banquette. L'un, sans rien commander, avait tout l'air du commandement ; et les deux autres, même en le dirigeant, semblaient toujours lui obéir...

A la jonction des routes de Beaumont et de Pont-l'Evêque, Racine arrêta le cheval pour le rafraîchir et lui donner l'avoine. Ses deux compagnons restèrent dans le cabriolet, — et le vieillard releva son paletot jusqu'à ses yeux. L'aubergiste vint pour regarder les voyageurs avec une lumière; mais Racine le repoussa vigoureusement, en lui disant : — Prenez donc garde, vous allez effrayer ma bête! L'aubergiste détourna sa lanterne, mais interrogea ses hôtes avec curiosité.

— Avez-vous des nouvelles de Paris? demanda-t-il ; vous a-t-on dit, comme à nous, que le roi Louis-Philippe a été tué?

Le valet de chambre et le cocher s'observèrent en frissonnant.

— Non, répondit le vieillard d'une voix sourde, on nous a, au contraire, assuré que le roi est passé du château d'Eu en Angleterre.

Or, l'homme qui parlait ainsi, — vous l'avez deviné, — était le roi Louis-Philippe lui-même.

Conduit des environs de Dreux à Honfleur par M. Renard, — son premier sauveur (le frère du magistrat de Rouen), il avait cru devoir laisser la reine chez M. de Perthuis, pour chercher à Trouville un moyen d'embarquement. Le fils de M. de Perthuis lui-même et le général de Rumigny avaient devancé le roi, à pied, par les chemins de traverse. Ils avaient retenu des chambres à l'hôtel du *Bras d'Or;* mais, craignant les visites de la police, ils désiraient cacher Louis-Philippe ailleurs.

Survint alors fortuitement le capitaine Pierre Barbey, maître et syndic du port, homme justement estimé de toute la ville. Sa loyale figure et sa croix d'honneur revinrent au général, qui lui parla d'un vieillard de sa famille qu'il voulait embarquer pour l'Angleterre.

— Vous pouvez le confier à M. Barbey, dit le jeune de Perthuis, — qui connaissait le syndic, comme officier de marine ; c'est un homme de cœur, de tête et de désintéressement.

M. de Rumigny serra la main du capitaine et toucha sa croix sur sa poitrine.

— Qui vous a donné cet insigne du courage et du mérite?

— Le roi Louis-Philippe, et je ne l'oublierai jamais.

— Alors suivez-nous ; je vais vous livrer plus que ma vie...

— Comptez sur moi, même aux dépens de la mienne!

Et le soir, à dix heures et demie, le roi et son valet de chambre, descendus de voiture au Parc aux huîtres, étaient installés, non pas chez le capitaine Barbey, — ce

qui eût été une folie, mais chez M. Victorin Barbey, son frère, ancien marin de Trouville.

Le refuge était heureusement situé, dans une rue déserte et sans nom, au bout d'un étroit passage, à l'entrée d'un petit jardin.

C'est là que le dernier roi des Français, encore inconnu de ses hôtes, fut reçu dans une pauvre salle basse, à peine éclairée, par un vieux loup de mer en retraite et par sa digne fille, déjà savante en douleurs.

Elle portait le deuil de son mari, patron d'un joli navire, — enlevé par les hasards de la mer.

Après les soins les plus délicats prodigués au voyageur, — dont les traits lui rappelaient de vagues souvenirs et lui inspiraient une vénération instinctive, la jeune femme prépara le coucher de ses hôtes et celui de sa famille.

Le vieillard s'excusa de l'embarras qu'il lui donnait, et la pria de ne rien changer à ses habitudes.

— Nous n'avons plus qu'à faire la prière du soir, dit la pieuse veuve.

— Faisons-la ensemble ; j'ai besoin de prier aussi.

La mère alors agenouilla ses petits enfants devant un christ et des images fixés à la muraille.

Et quand ils eurent fini le *Pater* et l'*Ave*, et la litanie de la Vierge, et le *Memorare* du défunt :

— Priez aussi pour cette femme qui en a tant besoin en ce moment, et qui est plus malheureuse que les plus malheureux ! ajouta la veuve, en désignant une des images aux enfants.

Le vieillard regarda la figure indiquée, et reconnut le portrait de la reine Marie-Amélie...

Son émotion fut si vive, qu'il tomba renversé dans son fauteuil...

— Vous souffrez, monsieur ? demanda la fille du marin...

— Au contraire ; je suis consolé de toutes mes peines ! s'écria le vieillard en essuyant ses larmes.

Et se tournant vers le syndic Barbey, qui rentrait à l'instant :

— Capitaine, lui dit-il avec effusion, j'ai bien fait et je suis heureux d'avoir mis cette croix d'honneur sur votre poitrine, car c'est moi qui l'ai placée là et je serais un ingrat de vous le cacher plus longtemps. Au nom de toute votre famille, embrassez Louis-Philippe, hier roi des Français, aujourd'hui banni de France et sauvé par vous...

Le roi passa deux journées entières chez Mme Moisy. (Que ce nom de l'humble veuve soit inscrit aux fastes du dévouement !) Mais le capitaine Barbey eut beau déployer son zèle et son autorité, il ne put embarquer son hôte auguste pour l'Angleterre. La morte eau, la tempête, un malentendu entre deux patrons, vingt fatalités successives firent avorter tous les projets, — et même les ébruitèrent dans la ville, au grand danger de Louis-Philippe et de ses gardiens.

Le soir du second jour, après quarante-huit heures d'espérances déçues, d'angoisses soudaines et de péripéties désolantes, Pierre Barbey entre brusquement chez sa nièce et dit au roi :

— Vous êtes trahi, l'éveil est donné partout, les sentinelles et vigies sont doublées ; toute la douane est en armes et aux aguets... ; on va fouiller cette maison, suivez-moi !

Et, sans autre explication, entraînant Louis-Philippe, il le remet à un inconnu, qui le saisit par le bras...

— Ne craignez rien, Sire, dit celui-ci tout bas et dans l'obscurité, on va vous conduire en lieu sûr...

— Ne m'appelez pas Sire, réplique vivement le roi, appelez-moi M. Lebrun.

Et il se laisse mener, à la grâce de Dieu, de cours en ruelles, jusqu'à une maison de plus en plus inconnue, où il entre par une porte de derrière.

Le général de Rumigny, aussi incertain que le prince, l'accompagnait à tout hasard, tenant d'une main la redingote de leur guide, et de l'autre un pistolet armé, prêt à faire feu au moindre soupçon.

Une fois dans la maison nouvelle, tout s'expliqua, et les proscrits respirèrent. Le sauveur inconnu était M. Guettier, ancien maire de Trouville, et le roi était en sûreté chez son gendre, le docteur Billard.

Mais la prudence, autant que l'embarquement manqué, ordonnait aux fugitifs de quitter Trouville dans la nuit même.

C'est ce qu'ils firent avec de nouvelles angoisses et à travers mille dangers renaissant à chaque pas.

Quand la cité fut endormie, sauf la douane qui veillait à tous les passages, on sortit à pied, deux à deux, par une pluie battante, choisissant les détours les plus obscurs et se ralliant à quelques points convenus.

A dix pas d'un poste de sentinelles, le capitaine Barbey prévint le roi du danger :

— Si on nous arrête, sire, que ferons-nous ?

Et il amorçait son pistolet sous son habit.

— Nous passerons morts ou vifs, répondit le roi.

Ils défilèrent devant les douaniers qui avaient la baïonnette au bout du fusil. On ne leur dit rien, et les pistolets furent désarmés...

On arriva ainsi jusqu'au milieu de la route de Touques, où deux voitures attendaient la caravane. M. Guettier prit dans son cabriolet le roi et M. de Rumigny ; M. Levasseur (du *Bras d'Or*) réunit dans son char à banc MM. Barbey, Lemaître et de Perthuis ; et ceux-ci précédant ceux-là en éclaireurs, à deux cents mètres de distance, on se rendit de une heure à quatre heures et demie du matin chez M. de Perthuis à la côte de Grâce, — où Louis-Philippe rentra à pied dans la fange par une dernière précaution, et retrouva la reine qu'il y avait laissée trois jours auparavant...

Alors enfin s'opéra, — à Honfleur même, — cet embarquement, si vainement cherché à Trouville. Des amis plus puissants, plus habiles ou plus heureux avaient résolu le problème du dévouement.

Le soir de cette journée affreuse, le roi, la reine et cinq personnes de leur suite montèrent sur *le Courrier du Havre*, et une heure après sur *l'Express*, qui les porta sains et saufs en Angleterre...

Le premier soin de Louis-Philippe, en débarquant sur la terre d'asile, fut d'annoncer son salut au premier ami qui lui en avait ouvert le chemin, au digne M. Renard ; c'était la seule récompense qu'ambitionnât cet homme de cœur.

XVII. — HONFLEUR ET LA CÔTE DE GRACE.

Mais, à propos d'Honfleur, n'oublions pas sa fameuse côte de Grâce, — le premier et le dernier pèlerinage de la saison de Trouville.

Robert Ier, duc de Normandie, allait attaquer avec une flotte et une armée Knut le Danois, roi d'Angleterre.

Une tempête affreuse l'atteignit dans la Manche.

Tout *Robert le Diable* qu'il fût, il s'agenouilla dans sa nef, au pied du mât ébranlé, — et fit vœu, s'il échappait à la mort, de bâtir trois chapelles à la Vierge, sur le rivage de Normandie.

Rentré sain et sauf dans ses États, il n'oublia point sa

promesse, et choisit, pour son premier accomplissement, le cap élevé qui domine Honfleur.

Ce fut là que s'éleva dès lors la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, — dont cette côte a gardé le nom jusqu'à nos jours.

Le pieux phare du duc Robert resta debout cinq cents ans.

Mais, un jour d'ouragan, en 1538, la chapelle s'écroula avec tout un pan de la montagne, — et quand les fidèles y accoururent le lendemain, ils ne trouvèrent plus qu'un autel et une statue de Marie.

C'était le noyau d'un nouveau temple, qui succéda bientôt au premier, et qui fut inauguré solennellement en 1606.

Augmentée et embellie depuis cette époque, d'année en année, Notre-Dame-de-Grâce est aujourd'hui, dans toute sa splendeur, la reine du pays et du paysage, le point de ralliement des navires du monde entier, le rendez-vous des matelots et des pêcheurs qui croient encore à l'étoile de la mer.

Le plateau de Grâce est, sans contredit, un des sites les plus imposants et les plus délicieux de la France. Cette pensée religieuse, écrite avec quelques pierres en forme de croix, au milieu de tant de grands souvenirs historiques, devant les magnificences et les périls de la terre et de l'Océan, a inspiré à M. Paul Delasalle les strophes suivantes :

La mer bouillonne et gronde autour de ta chapelle,
Vierge de grâce et de bonté ;
Le marin en péril te supplie et t'appelle
Pour fléchir un ciel irrité.
Ces hommes durs et fiers, mûris dans les tempêtes,
Ces pilotes noirs et velus,
Otent le lourd bonnet qui pèse sur leurs têtes
Et viennent t'adorer pieds nus !

Puis, quand ta blanche main a touché leur main brune,
Quand ta bouche leur a souri,
Ils retournent gaîment rêver au clair de lune,
Couchés sous leur mât favori,
Sûrs que la voix de Dieu, qui commande aux nuages,
Se fera l'écho de ta voix,
Et qu'ils pourront bientôt, sur leurs fécondes plages,
S'embrasser encore une fois.
. . . .

Et moi, moi, je t'ai dit que les cris d'un naufrage
Et les plaintes d'un mutilé
N'accusent point, hélas ! dans leur poignant langage
Les seuls maux d'un monde ébranlé.

Je t'ai dit que les cœurs ont aussi leurs murmures,
Leurs grondements secrets et sourds,
Leurs épanouissements entachés de souillures,
Leur écume et leurs mauvais jours ;
. . . .

Puis je t'ai demandé, patronne des rivages,
Vierge de toutes les douleurs,
Si tu pouvais aussi dissiper les orages
Qui grondent dans le fond des cœurs.

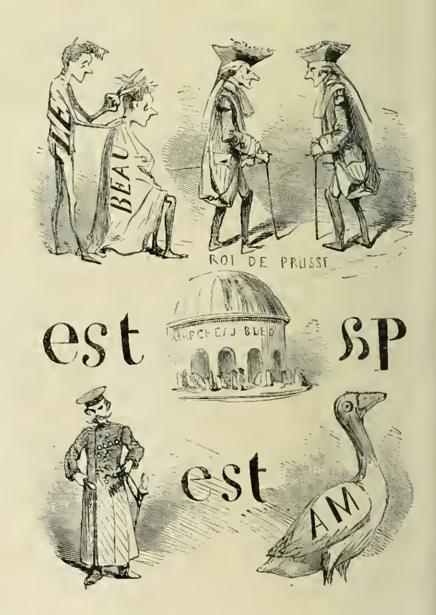
XVIII. — L'AVENIR DE TROUVILLE.

De grands projets sont sur le tapis pour le développement de Trouville : un pont sur la Touque, — et une route le long de la mer jusqu'à Dives, puis jusqu'à Cherbourg ; un bassin de commerce et un port de refuge, réclamés par le salut des navires de toutes les nations, autant que par les besoins du riche pays d'Auge, — un magnifique hôtel de ville sur l'esplanade de la jetée du nord, occupée maintenant par les chantiers (voir notre gravure) ; une autre jetée en pierre, comme à Dieppe et au Havre, à la place des estacades en bois qu'on a déjà prolongées ; un embranchement de chemin de fer entre Pont-l'Évêque et Trouville, embranchement si facile à exécuter en rase campagne et qui mettrait le port et la plage aux barrières de Paris ; l'élargissement des rues étroites du centre et le dégagement de la nouvelle église, Notre-Dame-des-Victoires, — cette victoire, en effet, du zèle de M. l'abbé Le Bourgeois et de la charité des Trouvillais et de leurs baigneurs, etc., etc., etc.

L'exécution de ces projets ne se fera guère attendre, car ils ont pour eux la force des choses, l'utilité réelle et incontestable, et une administration habile, dirigée par M. le baron Clary, parent de l'Empereur.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.



N. B. Nos prochains numéros contiendront : la suite de l'*Histoire anecdotique des quarante fauteuils de l'Académie* (le fauteuil de M. de Barante), par M. V. Fournel ; *Voyages en Allemagne : la Vallée de la Murg et la Forêt-Noire*, par M. Amédée Achard ; — *Etudes sur l'Inde anglaise : éléphants et monstres ; Episode de l'insurrection indienne* (1857), par M. Méry, etc.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. DE BARANTE.



Les Précieuses. Mmes de Rambouillet, Paulet, de Sablé, Desloges, Renaudot, de Saintot, etc. Dessin de Franck.

I. — VINCENT VOITURE.

(Élu en 1634.)

Il y avait à Paris, vers l'an de grâce 1636 ou 1638, un tout petit homme, pas plus haut que cela, bien fait du reste, et portant avec désinvolture les dernières modes de la meilleure faiseuse, — lequel remplissait la capitale de sa personne et de sa renommée. Ce petit homme se rencontrait partout, à l'hôtel de Rambouillet, dont il était le roi, — au cabaret, quoiqu'il ne bût que de l'eau, — à la

cour, à la ville, aux promenades en vogue, chez toutes les dames en renom, bourgeoises et femmes de qualité, — quelquefois même, quand il avait le temps, à l'Académie.

Cet heureux petit homme, ce favori du beau sexe, ce glorieux parangon sur lequel Godeau et *tutti quanti* se modelaient avec empressement, — satellites de cet astre, lunes de ce soleil, — n'était autre, on l'a déjà deviné, que maître Vincent Voiture.

Homme universel, vraiment, que notre Voiture! Il a touché à tout, à la prose, aux vers, au badin, à l'héroïque, à la plume, à l'épée, à la diplomatie! Les triomphes venaient au-devant de lui; ses œuvres, on ne les jugeait pas, on les admirait, et chacun, comme le Mascarille des *Précieuses Ridicules*, s'écriait : « Vo'là qui est beau ! » devant que les chandelles fussent allumées. Il brillait partout : chez le baigneur, au jeu, au Cours, au Louvre, où sa place de maître d'hôtel du roi lui donna ses entrées régulières à partir de 1639, — à l'hôtel de Bourgogne, dans les réduits et les cercles galants, à Rueil, à Chantilly, à Liancourt. On se l'arrachait; il était à la mode; toutes les grandes dames en raffolaient à mourir. Lui-même papillonnait bien vite autour de tous les frais minois qui gravitaient dans son rayonnement, — Mlle Paulet, Mme de Sablé, Mme des Loges, Mlle de Rambouillet, Mlle Renaudot, — autour même des jeunes filles de sept ans, excepté de la fidèle Mme de Saintot qui poursuivait son volage de ses adorations acharnées, et qui ne pouvait voir deux personnes ensemble sans s'approcher pour leur dire : — N'est-ce pas que c'est un ingrat?..

En vérité, ce n'était pas assez de douze heures quotidiennement pour tant de succès et d'hommages, et j'aurais fort à faire si je voulais tracer le tableau d'une de ces journées si activement oisives, si vides et si remplies, et suivre notre héros d'étape en étape dans le tourbillonnement frivole de sa sémillante et pétillante existence.

Quel est, par exemple, ce beau muguet, à la mine entre douce et niaise, assez semblable à celle d'un mouton qui rêve, — assis à la place d'honneur dans la petite chambre bleue de l'incomparable Arthénice? Ses courtisans l'entourent et respectent jusqu'à son silence. Il se lève, il pérore; tous se taisent, écoutent, approuvent, admirent; les dames s'extasient à ses madrigaux laborieusement légers, qu'il a improvisés à loisir; les marquis se pâment; Godeau est visiblement jaloux, et le grave Chapelain daigne sourire à ses bons mots compassés, tandis que le sévère Montausier, assis dans un fauteuil à l'écart, déroge seul à l'enthousiasme commun, et se tue de répéter à mi-voix, en haussant les épaules : — Mais cela est-il plaisant? Mais trouve-t-on cela divertissant?...

Ce soir, M. Arnaut vient d'amener à la docte réunion, amoureuse de tous les divertissements de l'esprit, un enfant-prodige, le petit Bossuet de Dijon, qui *prêchotte*, dit-on, depuis l'âge de douze ans. Le petit Bossuet improvise un sermon qui transporte l'illustre auditoire. Tout le monde applaudit; mais notre beau muguet n'a pas encore donné son avis; on attend l'avis de notre beau muguet. En ce moment, l'horloge de Saint-Germain l'Auxerrois sonnait minuit :

— Je n'ai jamais entendu, fit sentencieusement l'Aristarque, prêcher sitôt ni si tard?

Vous jugez comme on se récria. C'était le fin du fin, le dernier fin. L'improvisation du petit Bossuet en fut oubliée.

Ce galant, ce gentil diseur, ce héros de ruelles, cette fleur des pois du royaume des Précieux, c'est Vincent Voiture.

De la petite chambre bleue passons maintenant au jardin de l'hôtel. Il est nuit, la lune se cache derrière quelque gros nuage. Là-bas, sur la droite, quatre valets tiennent des flambeaux allumés, pour renforcer la pâle clarté des étoiles. Quel est donc ce mystère? Approchons. Au milieu de l'espace circonscrit par les quatre valets, deux hommes ont mis l'épée à la main, et se serrent de près. Bravo, Cyrano! bravo, d'Artagnan! Tudieu, quels bons coups de tierce et de quarte, donnés suivant tous les principes, et vit-on jamais plus crânes ferrailleurs? Quel est le plus fort des deux? je ne sais; mais le plus mièvre m'a tout l'air d'être le plus vaillant; il se démène comme un beau diable, malgré une blessure qu'il vient d'attraper à la cuisse, et qu'il nie tant qu'il peut, comme un petit fat et un grand menteur qu'il est. Enfin, des lumières se montrent aux fenêtres, le cliquetis des épées a retenti jusqu'à l'hôtel. On accourt, et on sépare les deux adversaires. Il était temps : le laquais du petit homme, irrité de voir le sang de son maître percer à travers son haut-de-chausses, allait tout bonnement embrocher son ennemi d'un grand coup de flamberge :

— Eh! quoi, Chavaroche, s'écria Mlle de Rambouillet, vous vouliez tuer notre Apollon? Est-ce vous qui l'auriez remplacé, dites? Que vous a-t-il fait? Voilà un bel intendant, et qui prend à merveille les intérêts de la maison!

Chavaroche baisse la tête, et se garde bien de répondre à la belle grondeuse que c'est en son honneur qu'il se bat.

D'un autre côté, Mme de Rambouillet, fort émue, morigénait rudement le petit bretteur :

— Comment! monsieur de Voiture (c'était encore lui, comme on voit), n'avez-vous pas de honte, à votre âge et avec votre barbe grise! Mais vous serez donc toujours fou!

Voiture, en effet, n'entendait point raillerie sur l'article du point d'honneur. C'était la quatrième fois qu'il se battait en duel, à une époque où les gens de lettres étaient plus vaillants de la plume que de l'épée. — Il avait commencé au collége. Puis ce fut pour une querelle au jeu : il fit d'abord sa prière, déposa sa perruque sur un arbre, en homme soigneux qui veut bien se faire tuer, mais non pas gâter sa toilette, et croisa résolûment le fer; le résultat fut d'accord avec ces préliminaires pacifiques, et il n'y eut pas de sang répandu. La troisième rencontre eut quelque chose de plus romanesque : elle se fit au clair de lune, à Bruxelles, où notre héros se trouvait alors. Il paraît que son adversaire l'avait entrepris sur sa petite taille, qui le contrariait beaucoup, quoiqu'il essayât de faire contre fortune bon cœur. Il souffrait bien que Mlle de Rambouillet l'en raillât, et se laissait appeler par elle *el re Chiquito;* il en plaisantait bien quelquefois lui-même, en assurant qu'on l'avait changé en nourrice, et que c'est dans les plus petits vases que l'on enferme les essences les plus exquises; mais de la part de tout autre il ne supportait pas ces moqueries.

Transférez-vous à Madrid, dans le cabinet du comte d'Olivarès. Reconnaissez-vous ce grave et mince diplomate, discutant avec l'homme d'État les intérêts de Monsieur, frère du roi de France? Et plus tard, cet autre, député par le cardinal pour porter au grand-duc de Toscane la nouvelle de la naissance du dauphin? — De retour dans son cabinet, après avoir émerveillé ses nobles hôtes par son aptitude politique, il prend la plume, pour jeter sans doute sur le papier quelques-unes de ses hautes conceptions, et ayant bien rêvé, bien mordu ses ongles, bien regardé le plafond, il écrit à Mlle Paulet :

« Il faut avouer, mademoiselle, que ma fortune a quelque chose de bizarre. Moi qui, autrefois, n'ai pu me ré-

soudre d'aller jusqu'aux Pont-aux-Dames, en la meilleure compagnie du monde, j'ai été à cette heure plus loin qu'Hercule, et il y a plus d'un mois que j'ai passé ses colonnes. Et, au lieu que je ne pouvais souffrir un petit vent dans le cabinet de Mme de Rambouillet, je m'en vais à cette heurre en défier trente-deux, au milieu de l'Océan et de l'hiver. Je voudrais bien savoir s'il y a quelque astrologue qui eût pu dire, en me voyant, il y a deux ans, dans la rue Saint-Denis, avec ma rotonde, que je courrais bientôt fortune de ramer dans les galères d'Alger, ou d'être mangé par les poissons de la mer Atlantique... Mais ce qui est remarquable, et qui s'est plaisamment rencontré, — c'est (et par ma foi je ne mens pas) que je m'en vais dans un vaisseau qui ne porte que moi et huit cents caisses de sucre. De sorte que si je viens à bon port, j'arriverai confit; et si, d'aventure, je fais naufrage avec cela, ce me sera au moins quelque consolation de ce que je mourrai en eau douce. »

Ou bien, à Mlle de Rambouillet :

« Mademoiselle, je voudrais que vous m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir, en l'état où j'étais. Vous m'eussiez vu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus honnêtes que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des diables, et qui ont des cheveux qui leur viennent jusqu'à la moitié du corps, chacun deux ou trois balafres sur le visage, une grande arquebuse sur l'épaule, deux pistolets et deux poignards à la ceinture. Ce sont les bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Gênes. Vous eussiez eu peur sans doute, mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez cru qu'ils m'allaient couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étais fait accompagner, et j'en ai été quitte pour trois pistoles. Au sortir de leurs mains, je suis passé par deux lieux où il y avait garnison espagnole, et là, sans doute, j'ai couru plus de danger. On m'a interrogé ; j'ai dit que j'étais savoyard, et pour passer pour cela, j'ai parlé le plus qu'il m'a été possible comme M. de Vaugelas. Regardez si je ferai jamais de beaux discours qui me valent tant, et s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre que je suis de l'Académie, je me fusse allé piquer de parler bon français. Enfin, je suis échappé des bandits, des Espagnols et de la mer; tout cela ne m'a point fait de mal et vous m'en faites. Vous croyez que je me moque, mais je veux mourir si je puis plus résister au déplaisir de ne point voir madame votre mère et vous. Je vous avoue franchement qu'au commencement j'étais en doute, et que je ne savais si c'était vous ou les chevaux de poste qui me tourmentiez. Mais il y a six jours que je ne cours plus et je ne suis pas moins fatigué ; cela me fait voir que mon mal est d'être éloigné de vous, et que ma plus grande lassitude est que je suis las de ne vous point voir. »

Vous voyez bien que c'est encore Voiture, toujours Voiture! Quel autre que Voiture pourrait s'exprimer en un style si joliment alambiqué, et avec cette ironie qui frise parfois l'impertinence ?

Je vous épargne ses lettres sur un *clou,* à Chapelain et à Mme la Princesse, son rondeau pour Mlle de Bourbon « qui avait pris médecine, » etc., etc.

Et si je vous le montrais maintenant, ce diplomate, ce brave, ce lettré, ce héros de salon, — dans le déshabillé de sa vie intime, vous ne le reconnaîtriez guère; mais en tout cas, le comte d'Olivarès et le duc de Florence surtout se seraient voilé la face, en voyant leur futur diplomate *berné* sur une couverture par les ordres de Mlle Paulet, la *lionne*, et de Mlle de Rambouillet, et prodiguant là-dessus ses plus fines pointes dans une de ses lettres, avec une résignation tout à fait bouffonne.

Voiture ne buvait pas de vin, je l'ai déjà dit, et c'était un miracle, en ce temps où les poëtes *grenouillaient* tout le jour au cabaret, et écrivaient leurs vers sur la nappe. Aussi Blot, gentilhomme du duc d'Orléans, gai couplétier et puissant buveur, le chansonna-t-il de la belle façon :

> Quoi, Voiture, tu dégénère;
> Sors d'ici, maugrebieu de toi !
> Tu ne vaudras jamais ton père :
> Tu ne vends de vin ni n'en boi.

Mais cette infirmité ne l'empêchait pas de hanter les lieux où l'on *faisait la débauche;* un jour qu'il entrait dans un de ces endroits de cocagne où le duc d'Orléans était en frairie, le même Blot, qui avait toutes sortes d'armes à sa disposition, lui jeta un vase à la tête par forme de plaisanterie ; et comme il se sauvait et qu'on le poursuivait en criant, un valet de pied, accouru au bruit, et ayant bu lui-même un coup de trop sans doute, allait, si on ne l'eût retenu à temps, lui passer son épée au travers du corps, croyant qu'il avait voulu attenter à la vie de Son Altesse.

Du reste, Voiture avait, tout comme un autre, ses mauvaises habitudes qui, malgré son insuffisance en face de la bouteille, pouvaient justifier sa présence en pareils lieux. C'était un enragé joueur, mais à un point qu'on ne saurait dire, si bien qu'une fois en train il ne se levait pas sans que la sueur ne l'obligeât à changer de chemise. Il y gagna la goutte, et ce fut à peu près tout. Mais il ne serait pas si facile d'énumérer ses pertes. Il lui suffisait parfois d'un malheureux coup de dés pour débourser quinze cents écus, dont un bon mot faisait l'oraison funèbre, car il était beau joueur et s'exécutait galamment.

Une nuit, il en fut pour quinze cents pistoles. Là-dessus il fait vœu de ne plus toucher de dés, mais serment de joueur ou serment d'ivrogne, c'est tout un, et notre héros n'avait pas pesé ses forces avant de jurer. Cela dura un mois, pendant lequel il souffrit le martyre, puis il n'y tint plus et s'en fut trouver le coadjuteur pour être relevé de son serment. Il rencontra dans le cabinet Laignes, capitaine des gardes de Monsieur, qui lui dit :

— Sa Grandeur est sortie...

— Quel contre-temps! fit Voiture désappointé.

— Etiez-vous si pressé de le voir?

— Je vous en fais juge. Figurez-vous que j'ai eu la sottise de m'engager par serment à ne plus toucher à un dé...

— Parce que vous aviez perdu, n'est-ce pas?

— On ne fait jamais de ces serments-là quand on gagne. Il y a un mois que j'endure le supplice de Tantale : vous pouvez croire si j'étais pressé de trouver Sa Grandeur, qui ne refusera pas sans doute d'annuler ce vœu imprudent.

— Bah! dit le peu scrupuleux capitaine, vous étiez fou quand vous l'avez fait. D'ailleurs, si vous êtes si pressé, je connais le coadjuteur, et cela revient au même. Mettez-vous là et jouons...

Voiture fit comme Eve : il prêta l'oreille au serpent. Une demi-minute de discussion et le voilà séduit ! Il s'attable et perd trois cents pistoles sans désemparer :

— Ah ! dit il, c'est Dieu qui me punit !

Etonnez-vous donc que, malgré un revenu de dix-huit mille livres, il ne fût rien moins que riche à sa mort !

Vincent Voiture n'avait pas été bercé sur les genoux d'une duchesse. C'était le fils d'un marchand de vin, et envieux ou ennemis ne se faisaient pas faute de lui rappeler, comme Blot, cette humble origine :

— Monsieur de Voiture, lui dit un jour certain gentilhomme qui ne prisait pas toujours ses bons mots, celui-là n'est pas bon, percez-nous-en d'un autre.

Et pourtant, malgré cet ineffaçable blason de roture, il avait acquis, par droit de conquête, ses grandes entrées dans les plus aristocratiques réunions. Cette situation anormale d'un bourgeois admis en si haut lieu, par une dérogation jusqu'alors presque unique à la règle commune, lui fit une loi de tenir toujours son esprit en éveil, et de compenser par la supériorité de l'intelligence ce qui lui manquait du côté des quartiers. Ne soyons donc pas trop sévères pour lui, puisqu'après tout ce fut un des fondateurs de la dignité littéraire, en ce sens qu'il conquit à l'homme de lettres, dans sa personne et par le seul droit du talent, le rang auquel il avait droit.

— Savez-vous, disait M. de Blérancourt à Mme de Rambouillet, du ton d'un homme qui vient de faire une grande découverte, savez-vous que ce Voiture a bien de l'esprit?

— Mais, monsieur, lui répondit-on, pensiez-vous que c'était pour sa noblesse ou sa belle taille qu'on le recevait partout?

Et non-seulement il était reçu, mais tous les autres s'inclinaient devant sa royauté, et lui-même en usait sans façon, comme un monarque qui se sent populaire, et qui sait jusqu'à quel point il peut abuser de la faveur publique. Peu civil de sa nature, quand il n'avait pas de raisons particulières de l'être, il prenait en tout son avantage, et avait une telle façon de parler aux gens que vous auriez juré qu'il se moquait. Quoiqu'il eût de grandes obligations au cardinal de La Valette, il ne se gênait pas pour lui dire, et par-devant témoins, qu'il lui allait mal de faire l'enjoué, et il raillait tout aussi librement M. de Schomberg, homme d'esprit, mais qui avait la conversation assez pesante.

« Le maréchal d'Albret, qu'on appelait alors Miossens, raconte Tallemant des Réaux, a été longtemps qu'il ne savait ce qu'il disait : c'était un véritable galimatias... Un jour qu'il y avait un grand rond à l'hôtel de Rambouillet, Miossens parla un quart d'heure de son style ordinaire. Voiture lui va rompre en visière :

— Je me donne au diable, monsieur, lui dit-il, si j'ai entendu un mot à tout ce que vous venez de dire. Parlerez-vous toujours comme cela?

Miossens ne s'en fâcha pas, et lui dit seulement :

— Hé monsieur! monsieur de Voiture, épargnez un peu vos amis.

— Ma foi, reprit Voiture, il y a si longtemps que je vous épargne, que je commence à m'en ennuyer. »

Bien plus, il alla jusqu'à adresser à la reine Anne d'Autriche des vers où il ne craignait pas de lui rappeler sans voiles son attachement pour Buckingham, et celle-ci ne s'en fâcha pas. Qui aurait la même hardiesse, en notre époque de liberté et d'égalité?

Mais voici qui dépasse les bornes de la familiarité la plus large! On le vit, un jour, ôter ses galoches en présence de Mme la Princesse, pour se chauffer plus commodément les pieds; « et, ma foi, dit le satirique auteur des *Historiettes*, c'est le vrai moyen de se faire estimer des grands seigneurs que de les traiter ainsi. » Mais peut-être ne faut-il voir là qu'une distraction, car Voiture était grand rêveur, et en ses heures de vague ou de mélancolie, c'était l'homme le moins divertissant du monde.

Il abusa si bien de sa faveur qu'il finit par fatiguer; il paraît même que, sur la fin de sa vie, on était las de lui à cet ingrat hôtel Rambouillet qu'il avait si longtemps charmé. Que voulez-vous? On se lasse de tout. Voiture n'en bougeait pas aux heures de réunion, souvent même au delà; il y mangeait, et, pour être plus à portée, il avait élu domicile rue Saint-Honoré, à trois pas de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Sans sa longue habitude dans la maison et la protection de la maîtresse du logis, on eût tâché de l'envoyer promener ailleurs ses éternelles pasquinades.

— Hé! Voiture, lui criait un jour Mlle de Rambouillet, de quoi vous avisez-vous? Cela n'est nullement plaisant. Cela ne fait point rire. Vraiment, vous me faites pitié.

Je m'assure qu'il fallut lui dire plus d'une fois la même chose. L'enfant gâté ne se gênait guère plus pour un mauvais tour que pour un mot irrévérencieux, et il se permettait des fantaisies qu'on n'eût pas tolérées de la part d'un égal :

— Si Voiture était de notre condition, disait M. le Prince, il n'y aurait pas moyen de le souffrir.

Voulez-vous quelques échantillons de ses espiègleries? Ouvrons le répertoire de médisances de Tallemant des Réaux.

« Ayant trouvé deux meneurs d'ours dans la rue Saint-Thomas, avec leurs bêtes emmuselées, il les fait entrer tout doucement dans une chambre où Mme de Rambouillet lisait, le dos tourné aux paravents. Ces animaux grimpent sur ces paravents; elle entend du bruit, se tourne, et voit deux museaux d'ours sur sa tête. N'était-ce pas pour guérir de la fièvre, si elle l'eût eue? Il fit bien pis au comte de Guiche par le conseil de Mme de Rambouillet; car, sous ombre que le comte lui avait dit un jour que le bruit courait qu'il était marié, et lui demanda s'il était vrai, il alla une fois le réveiller à deux heures après minuit, disant que c'était pour une affaire pressée :

— Eh bien, qu'y a-t-il? dit le comte en se frottant les yeux.

— Monsieur, répond très-sérieusement Voiture, vous me fites l'honneur de me demander, il y a quelque temps, si j'étais marié : je vous viens dire que je le suis.

— Ah! peste! s'écria le comte, quelle méchanceté de m'empêcher ainsi de dormir!

— Monsieur, reprit Voiture, je ne pouvais pas, à moins que d'être un ingrat, être plus longtemps marié sans vous le venir dire, après la bonté que vous aviez eue de vous informer de mes petites affaires »

Tout le monde n'était pas de si bonne composition, et on lui rendait parfois la monnaie de sa pièce. Il se promenait au Cours avec le marquis de Pisani, son intime, et M. Arnaut, s'amusant à deviner la profession des gens à leur mine. Il passa un carrosse où il y avait une homme vêtu de taffetas noir avec des bas verts. Voiture dit que c'était un conseiller à la Cour des aides, et qu'il gagerait. On accepte, mais à condition qu'il l'irait demander à cet homme. Voiture descend, l'aborde, et, pour excuse, lui dit que c'était par gageure.

— Gagez toujours, lui dit l'autre froidement, que vous êtes un sot, et vous ne perdrez jamais.

Une autre fois, un gentilhomme que ses railleries avaient offensé voulut lui donner du bâton; il s'en sauva par une turlupinade :

— Monseigneur, la partie n'est pas égale; vous êtes

grand et je suis petit, vous êtes brave et je suis poltron; vous voulez me tuer, eh bien! je me tiens pour mort.

On ne reconnaît guère là le ferrailleur qui se battait au clair de la lune.

Sauf quelques petits accidents de ce genre, Voiture passa son heureuse vie au milieu des amusements et des fêtes, recherché, choyé, adulé, cajolé, chargé même d'honneurs officiels, regardé comme le premier génie du siècle pour quelques vers négligés et surtout quelques lettres qu'on s'arrachait comme les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Il eut ses séides et ses fanatiques, qui rompirent des lances sur sa tombe, — entre autres ce bon Costar, triple pédant qui s'essayait parfois à folâtrer dans le style du maître, et qui faillit arracher les yeux à Girac pour avoir mis Balzac au-dessus de son rival. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les péripéties de cette petite guerre, où les armes, d'abord courtoises, s'aiguisèrent en épées, et qui divisa en deux camps toute la société polie.

— Vous verrez, disait Voiture à Mme de Rambouillet, six mois avant de mourir, qu'il y aura quelque jour d'assez sottes gens pour aller chercher, çà et là, ce que j'ai fait, et après, le faire imprimer.

Le *sot*, pour lui conserver ce nom dont je ne veux pas prendre la responsabilité, ce fut Martin Pinchêne, le propre neveu de Voiture, et l'une des victimes de Boileau. Depuis, il s'est fait une douzaine d'éditions de ces œuvres, et ces dernières années en ont encore produit deux, à peu près simultanément. La postérité a plus songé à Voiture qu'il n'avait songé à elle.

En exceptant quelques pages, l'une où, à propos du



Vincent Voiture. Dessin de Franck.

siége de Corbie, il s'est élevé jusqu'à l'éloquence, d'autres où il badine agréablement, c'est une assez triste lecture aujourd'hui que celle des lettres de Voiture. Il n'y est occupé qu'à contourner le néant, à broder des arabesques sur un fond invisible, à bâtir des châteaux sur la pointe d'une aiguille, à tracer dans l'air et sur le sable des dessins laborieusement légers. Tallemant l'accuse d'avoir négligé systématiquement l'étude, comme chose inutile pour un homme d'esprit; je le crois et on ne le voit que trop. Il l'accuse aussi d'avoir toujours *improvisé* à loisir, et c'est très-probable encore: tout ce qu'il a laissé porte ce double cachet d'un esprit vide et d'un patient arrangeur de mots.

L'Académie, quoiqu'il eût été le plus volage de ses membres, prit le deuil à sa mort. On l'appela l'inimitable et l'incomparable, et Boileau même l'a rapproché d'Horace; mais c'est que Voiture alors n'était plus dangereux, puisqu'il n'appartenait plus à ce monde. Aujourd'hui nous sommes bien loin de cet engouement, trop loin même pour être justes; car il ne faut pas oublier que Voiture a fait sa tâche utile, dans la formation de la langue, à côté de Balzac, et comme contre-partie salutaire. Tandis que celui-ci, véritable professeur de rhétorique, s'attachait à lui donner du poids et du nombre, l'autre l'assouplissait. En lui faisant exécuter tous ces jolis petits tours de passe-passe, il dénoua et dégourdit un idiome encore pesant, comme ces saltimbanques qui savent donner au corps humain, roide et lourd, la souplesse légère d'un gant ou d'un mouchoir de poche. Ce n'est point ma faute si la comparaison n'est pas plus solennelle; mais les saltimban-

ques ont du bon : je l'ai prouvé et le prouverai encore.

D'ailleurs, si nous voulons le bien juger, nous sommes obligés de faire effort pour nous reporter fort loin en arrière. Il fut, en effet, comme je l'ai dit ailleurs, si exclusivement de son temps, qu'il paraît tout dépaysé aujourd'hui parmi nous. Ce fut un homme d'esprit, un épicurien de la bonne race, qui ne s'appliqua qu'à vivre agréablement et à se faire bien venir de la société polie. C'est dans ce centre qu'il faut le replacer par l'imagination, si l'on veut le comprendre. Il n'y a rien en lui du talent humain et universel ; c'est un lettré qui veut plaire à ses contemporains, qui prend le tour d'esprit du moment, qui se laisse aller au courant des modes littéraires, sans se soucier du rôle de réformateur, trop lourd pour ses épaules, et se joue gracieusement à toutes les surfaces. Il a obtenu la gloire passagère qu'il avait seule en vue ; c'est un de ceux dont l'Écriture a dit : *Receperunt mercedem suam : vani, vanam.*

II. — FRANÇOIS EUDES DE MÉZERAY (1).

(Élu en 1649.)

Il était sept heures du matin. Des archers qui faisaient leur ronde dans une rue écartée de Paris, du côté de la Chapelle Saint-Denis, virent tout à coup passer à quelque distance un bizarre personnage, qu'on eût dit détaché d'une planche de Callot. Ce personnage était coiffé d'un feutre extravagant, à moitié défoncé, qui eût excité la compassion de Maillet, le *poëte crotté*. Son pourpoint s'effilait en loques, la moitié de son rabat avait disparu ; son haut-de-chausses étalait des taches équivoques qui forçaient l'œil à regretter les trous du justaucorps, et ses bottes éventrées trahissaient le déplorable état de ses bas d'étamine.

Ce capitan déguenillé s'avançait fièrement en titubant sur ses jambes. Au bout de quelques pas la fatigue le prit ; il s'assit à l'ombre d'un mur et parut vouloir s'endormir.

Les archers se regardèrent avec des yeux flambants de convoitise : ils se comprirent du premier coup, et se frottèrent les mains d'un mouvement unanime. L'occasion s'offrait belle de réparer l'échec d'une nuit passée en campagne sans rapporter de gibier, ce qui fut rare de tout temps, mais alors plus encore qu'aujourd'hui.

Au moment où le voyageur commençait à fermer doucement les yeux et à s'élancer à tire d'ailes dans le domaine des songes, il sentit une main se poser sur son épaule droite et une autre sur son épaule gauche.

— Eh ! eh ! l'ami, dit l'archer de droite d'une voix goguenarde, nous sommes *gai* de bonne heure, à ce qu'il paraît?

— Je ne suis pas gai, fit dignement le dormeur, je suis las, et je me repose.

— On veut dire, reprit l'archer de gauche, que vous êtes de bon matin dans les vignes du Seigneur.

— Il n'est jamais trop matin pour cela, répondit-il avec onction.

— Et peut-on savoir où vous allez ainsi, camarade ?

— D'abord je ne vais nulle part, puisque je suis assis ; ensuite je ne suis pas votre camarade, puisque je ne vous connais pas.

— Eh bien, mon bel ami, nous ferons connaissance.

— J'espère bien que non.

— Nous verrons cela. Où demeurez-vous, s'il vous plaît ?

(1) Voyez le tome XVI du *Musée*, 277.

— Vous êtes curieux ; par malheur je ne suis pas bavard : laissez-moi dormir.

— Vous dormirez au dépôt de mendicité, mon brave homme. Allons vite, suivez-nous.

Notre héros comprit enfin ce qu'on lui voulait. D'un effort vigoureux il chassa le sommeil qui envahissait ses paupières, et éclata fort cyniquement de rire au nez des archers ébahis. Puis, se redressant et laissant tomber sur eux de toute sa hauteur un coup d'œil indicible :

— A d'autres, manants ! fit-il d'une voix solennelle, tandis que sa main droite rejetait sur sa hanche une ombre de manteau jadis noir, qui se déchira en chemin. Je ne vous suivrai pas avant qu'on ait remis une roue à mon carrosse.

Et il poursuivit sa route dans un zigzag plein de dignité, laissant les agents de la force publique écrasés sous cette foudroyante apostrophe.

Quand ils eurent enfin recouvré l'usage de la parole :

— C'est quelque grand seigneur espagnol qui voyage pour son agrément, dit le premier.

— Ou quelque courtisan déguisé.

— A moins que ce ne soit un *partisan* qui se promène incognito.

— Son équipage aura versé ici près, et il prend l'air en attendant.

— Nous allions faire un bel exploit.

Cependant notre héros était arrivé à la Chapelle Saint-Denis. Il suivit la Grand'Rue, salué au passage par quelques habitants qu'il regardait d'un air bonhomme et protecteur à la fois, distribuant des poignées de main, tapant familièrement sur quelques bedaines et quelques épaules, tout en poursuivant sa marche, que de légers circuits contribuaient à rendre très-pittoresque sans la ralentir beaucoup.

Il s'arrêta vis-à-vis d'un cabaret, au-dessus duquel se lisait en grosses lettres rouges :

AU BON VIVANT.

MAITRE LEFAUCHEUR DONNE A BOIRE ET A MANGER.

On eût pu voir alors un éclair de satisfaction briller dans les yeux du voyageur, qui tourna court brusquement et franchit le seuil hospitalier.

L'hôte, en personne, étalait sur la porte ses bras musculeux et ses jambes massives au soleil levant. C'était une sorte d'hercule plébéien, rond de manières et rouge de trogne, dont la personne entière étalait les insignes parlants de sa profession.

— Eh ! bonjour, Mézeray, fit-il d'une voix joyeuse en secouant, à la déraciner, la main qu'on lui tendait. Par quel heureux hasard, si matin ?

— Ne sais-tu pas, compère, que je suis l'homme le plus actif du monde, et que je me lève toujours avant l'aurore?

— Oui, quand tu as passé la nuit à boire, comme celle-ci, n'est-ce pas?

— Tu l'as deviné, compère, — avec des amis, — de bien honnêtes garçons, quoiqu'ils ne soient pas de l'Académie. Et, ma foi, comme ils rentraient chez eux ce matin, les lâches, sous prétexte qu'ils étaient fatigués, je me suis dit : Allons voir ce cher Lefaucheur. Voilà un homme qui n'est jamais fatigué, lui !

Lefaucheur, ému, essuya un pleur qui perlait sur sa joue.

— Ne pleure pas, brave compère, digne ami, excellent homme, reprit François Eudes de Mézeray, membre de l'Académie Française, historiographe de France, pension-

naire de Sa Majesté très-chrétienne. C'est ta tendresse qui te tuera, vois-tu, et que deviendrais-je, si tu mourais avant moi?

— N'aie pas peur, je te jure de rester le dernier.

— Bien, compère, bien; j'y compte! En attendant, je viens passer huit jours chez toi, peut-être quinze, peut-être un mois, si tu as de bon *piot*. Je ne suis pas heureux, mon ami, on ne m'estime pas à ma valeur. Tout à l'heure encore deux polissons d'archers voulaient m'arrêter comme un va-nu-pieds.

— T'arrêter, mon bon Dieu! un si bel homme!

— Tu juges comme je les ai rembarrés: on n'est pas de l'Académie pour rien. Entre nous, pourtant, cela ne m'a pas chagriné: tu connais mes sentiments populaires, mais je te dirai que le débat m'a donné soif. Compère, *quid novi* dans ta cave?

— Eh! eh! certain petit muscat dont on me dira des nouvelles. Je gage mon enseigne contre ta pension que la *Fosse aux Lions* ou la *Croix du Trahoir* n'en a pas de pareil.

— Tope! fit Mézeray. Je ne gage pas ma pension, parce que j'y tiens trop et que j'en ai grand besoin, mais je gage une douzaine de pintes du meilleur.

Ce disant, ils étaient passés dans la salle du fond, le sanctuaire du lieu, coquettement décoré d'attributs bachiques. En ce moment, un charretier dont les chevaux attendaient dans la rue entra dans la première pièce, et se fit servir une bouteille de *gratte-gosier*, qu'il allait entamer, quand Mézeray, l'ayant aperçu, s'approcha et mit civilement le chapeau à la main:

— Camarade, fit-il (car il était de commerce plus accommodant avec les charretiers qu'avec les archers), je n'aime pas à voir des chrétiens boire séparément, dans la même auberge, comme des animaux. Nous voici, mon compère Lefaucheur, maître de céans, et votre très-humble serviteur, Eudes de Mézeray, membre de l'Académie, qui vous prions de prendre place à notre table, si notre figure vous va, comme la vôtre nous plaît. On mêlera les liquides et, en trinquant, on maudira les maltôtiers tout son soûl.

Le charretier accepta avec effusion. Lefaucheur devait être habitué à de pareilles scènes, car il ne témoigna pas le moindre étonnement. Cinq minutes après, vous eussiez entendu les éclats de rire de l'étrange trio, qui tapageait comme quatre et buvait comme huit.

La séance se prolongea. Mézeray était au troisième ciel d'avoir affaire à de si gais compagnons, dont la familiarité même était pleine de révérence pour lui, et qui le traitaient comme un homme supérieur, tout en lui disant des injures de temps à autre. Il écoutait surtout avec admiration, en se lissant la moustache, les expressions pittoresques dont le charretier émaillait sa conversation.

— Vrai Dieu! cria-t-il enfin, n'y tenant plus d'aise, que vous seriez bien mieux de l'Académie, vous et le compère ici présent, que ces imbéciles de grammairiens, toujours occupés à évirer la langue et à faire les mots à leur image, ternes, froids et insignifiants comme eux. Voilà ce qui s'appelle parler! couleur, verve, franchise, accent, tout y est. Il faudra que je vous porte candidats.

Mais, comme le charretier ne savait pas ce que c'était que l'Académie, et que maître Lefaucheur n'était guère plus avancé, ils se contentèrent tous deux, en guise de réponse, de vider leurs verres pour la cinquantième fois.

Mézeray respectait fort peu le docte corps dont il faisait partie, et l'affublait parfois d'épithètes malsonnantes. Il n'avait pas les mêmes opinions, en fait de goût et de style, que ses collègues, et il se divertissait à compromettre, en sa personne, la dignité de notre première assemblée littéraire. Chaque fois qu'on procédait à une élection nouvelle, l'historien déposait dédaigneusement une boule noire dans l'urne, afin, disait-il, de laisser à la postérité une preuve de la liberté des suffrages académiques. Toutes ces petites taquineries ne l'empêchèrent pas d'être nommé secrétaire perpétuel à la mort de Conrart.

Vers midi, le charretier reprit son voyage, la face illuminée et le cœur joyeux: il avait enfin rencontré un homme! Mézeray monta s'enfermer dans sa chambre qui l'attendait toujours. Comme il voulait travailler, il alla d'abord fermer les volets, selon son usage, quoiqu'on fût au cœur de l'été, et il alluma un flambeau. Sur sa table étaient entassées, pêle-mêle, des paperasses, en tête desquelles on pouvait lire: *De l'origine des Français*. Il les regarda, bâilla, ouvrit nonchalamment d'énormes volumes de du Haillan et de Papire-Masson, où il puisait sa science historique toute faite, tailla sa plume, rebâilla et s'endormit.

Le lendemain, deux ou trois amis vinrent le voir. Il les régala d'une bouteille de muscat et d'un chapitre de son nouvel ouvrage, puis il eut soin de les reconduire jusque dans la rue, la lumière à la main, pour faire nargue au soleil.

Quelques jours après, Mézeray trinquait encore avec l'inséparable Lefaucheur. Il parlait de ses œuvres, sujet qui lui était cher, et, traçant son propre panégyrique avec abondance de cœur, s'étendait longuement sur son indépendance.

— Figure-toi, hâblait-il en frappant son verre contre la table, figure-toi que le roi me demandait l'autre jour pourquoi j'ai représenté Louis XI comme un tyran, dans mon *Histoire de France:* — Sire, répondis-je, parce que c'était un tyran. — Attrape, voilà comme je suis. Buvons! — Richelieu, je ne lui en veux pas: c'est lui qui m'a produit. Il m'a envoyé quelques centaines d'écus, pendant que j'étais à Sainte-Barbe, pour m'encourager, et j'ai été sensible à cette mesure délicate. Tu sais, compère, quand on n'est pas encore connu, et que c'est la première fois qu'on prend garde à vous, on trouve cela gentil. — Verse à boire. — Mais le Mazarin, que de coups de dent je lui ai appliqués! Il en a porté la marque, le vieux ladre. Il me pensionnait, c'est vrai, mais c'était pour m'acheter, ce qui me dispensait de la reconnaissance. Aussi ai-je publié plus de vingt pamphlets contre sa laide personne. (Ah! Mézeray, vous oubliez de dire que c'était sous un pseudonyme.) Ils croient m'enchaîner avec leurs pensions. Allons donc! ils ne me connaissent guère! Je les prends, parce qu'il ne faut humilier personne, mais je garde mon franc parler. Comme dit mon ami Furetière, la vérité est une belle dame dont je suis passionnément amoureux. Par exemple, compère, si tu aimais la lecture, je te donnerais mon *Abrégé de l'Histoire de France*, qui vient de paraître, et tu verrais comme j'y drape M. Colbert, au sujet des impôts, maltôtes et autres inventions diaboliques, que je voudrais exterminer avec les maltôtiers!

— Il paraît que tu n'aimes pas ces messieurs?

— Je les abhorre: ce sont les sangsues de la nation. Le jour où l'on en pendra un en place de Grève, je me promets de payer une loge fort cher, pour assister au spectacle. Si mes confrères de l'Académie n'étaient pas si poltrons, j'aurais laissé dans le dictionnaire un monument éternel de ma haine à l'encontre de ces malheureux. Au mot *comptable*, j'ai voulu faire inscrire le dicton popu-

laire : *Tout comptable est pendable;* et je prétends que c'est à l'Académie qu'il appartenait de consacrer ce proverbe éminemment national, où brille au plus haut point le bon sens français. Croirais-tu qu'ils ont eu la lâcheté de s'y opposer ?

— Et tu l'as rayé ?

— Oui, mais en écrivant en marge : *Rayé, quoique véritable.*

Maître Lefaucheur, dans le transport de son admiration, fit venir une autre bouteille.

— Où en étais-je ? reprit Mézeray, se versant une copieuse rasade. Ah ! à la façon dont je viens de faire niche à M. Colbert. Et pourtant, compère, M. Colbert me donne quatre mille livres par an. Bois donc ! Je prétends, moi, qu'il faut m'admirer et que je suis un homme antique. Qu'il vienne un peu me dire, ce ministre...

La servante du lieu l'interrompit pour lui remettre une lettre qu'on apportait à son adresse.

— Bon ! fit-il en la dépliant, c'est de l'ami Perrault.

Mais à mesure qu'il lisait, son front se rembrunissait de plus en plus, et bientôt une si profonde expression de désespoir se peignit sur ses traits que Lefaucheur, inquiet, lui demanda, d'une voix tendre, s'il éprouvait les symptômes d'une indigestion.

Sans répondre, l'historien se sauva dans sa chambre avec la terrible lettre qu'il relut encore. Voici ce qu'elle contenait en substance :

« Mon cher ami, je vous préviens que M. Colbert est



Mézeray trinquant avec Lefaucheur. Dessin de Franck.

fort mécontent des libertés que vous avez prises dans votre *Abrégé*. Il a dit hier, devant vingt personnes qui lui faisaient leur cour, qu'il vous en ferait repentir, et qu'il ne serait pas assez dupe pour pensionner davantage un ennemi de son administration. Je vous écris en toute hâte afin que vous vous régliez là-dessus. Tâchez de prévenir le coup, mais ce sera difficile. Pourquoi aussi vous avisez-vous d'aller battre le sein qui vous nourrit ? »

Alceste-Mézeray, le héros de Plutarque, le foudre d'indépendance, qui disait ses vérités à tout le monde, prit sa tête entre ses deux mains : Lefaucheur, qui l'épiait à travers le trou de la serrure, crut s'apercevoir qu'il pleurait ; tout ému, il cogna à la porte. On ne lui répondit pas. Il cogna plus fort, en appelant son ami d'une voix plaintive. Mézeray l'envoya à tous les diables.

Ce beau mouvement le soulagea. Puis, après avoir tracé à la hâte, sur un chiffon crasseux, quelques mots à l'adresse de Perrault, il étala sur sa table, qu'il nettoya préalablement avec sa manche, sa plus belle feuille de papier blanc, et il écrivit avec précaution, sans rature et sans pâtés :

« Monseigneur,

« Ce que m'a dit M. Perrault de votre part a été un terrible coup de foudre, qui m'a rendu tout à fait immobile et qui m'a ôté tout sentiment, hormis celui de vous avoir déplu. Ma seule espérance est, Monseigneur, que Dieu vous ayant rendu la santé, vous ne me défendrez pas aujourd'hui de prendre part à la réjouissance publique, et que, pendant cette satisfaction universelle des gens de bien, vous ne voudrez pas que je sois le seul qui demeure dans une tristesse mortelle. Permettez-moi donc, s'il vous plaît, Monseigneur, dans cette heureuse conjoncture,

d'implorer le secours de votre généreuse bonté ; je la supplie très-humblement d'intercéder pour moi auprès de vous, et de m'obtenir ma grâce, que je vous demande avec une entière soumission et un profond respect... C'est dans cette disposition, Monseigneur, que j'ai prié M. Perrault de vous assurer que je suis prêt à passer l'éponge sur tous les endroits que vous jugerez dignes de censure dans mon livre, etc. »

Cette amende honorable désarma Colbert. Mais quand vint la seconde édition, les corrections solennellement promises ne parurent pas suffisantes : l'historien, ballotté entre sa crainte et son ressentiment, son avarice et son humeur taquine, y avait mis évidemment de la mauvaise volonté. La pension fut diminuée de moitié.

Mézeray, la mort dans l'âme, reprit la plume, et s'épancha dans une nouvelle lettre, plus éplorée encore que la précédente, qu'il se garda bien aussi de montrer à Lefaucheur :

« Monseigneur,

« Je vous rends très-humbles grâces de l'ordonnance de deux mille livres qu'il vous a plu de m'envoyer. Je l'ai reçue avec le même respect et avec la même reconnaissance que si elle eût été entière et telle que feu Monseigneur le cardinal me l'avait obtenue du roi, et que vous-



Portrait de Colbert. Photographie sur bois, d'après la gravure d'Audran, gravé par Gérard

même, Monseigneur, aviez eu la bonté de me la faire continuer durant plusieurs années. Mais je vous avouerai franchement, Monseigneur, que j'ai sujet de craindre qu'on ne m'ait encore imputé quelque nouvelle faute, et que ce retranchement n'en soit une punition. Si j'en pouvais avoir connaissance, je me mettrais en devoir ou de m'en justifier ou de la réparer selon vos ordres. Je m'examine, pour cet effet, à la dernière rigueur, je cherche jusqu'au fond de mon âme, et ma conscience ne me reproche rien. Je travaille, Monseigneur, selon vos intentions et selon les règles que vous m'avez prescrites. Ainsi je ne puis trouver d'autre cause de ma diminution que mon peu de mérite, mais la générosité du plus grand des rois et la faveur de votre protection peuvent bien encore suppléer à ce défaut, comme elles y ont suppléé jusqu'à l'année précédente. C'est avec cette espérance, Monseigneur, que je prends la hardiesse d'avoir recours à votre bonté, toujours si favorable aux gens de lettres et aux créatures de feu Mgr le cardinal, dont la mémoire vous est si chère. Ne retranchez pas, s'il vous plaît, une partie de vos grâces à une personne qui perdrait plutôt la vie que de rien diminuer du zèle qu'il a pour votre service. »

Le barbare ministre resta sourd à cette attendrissante supplique, et bientôt même, fatigué des plaintes et des murmures de l'historiographe, il finit par supprimer la pension tout entière, en guise de réponse. C'est pour le

coup que Lefaucheur dut croire au désintéressement farouche et à l'inexpugnable impartialité de son ami de l'Académie. Comment n'y eût-il pas cru, d'ailleurs? Toutes les biographies y croient bien encore aujourd'hui.

Beaucoup de choses semblaient autoriser cette opinion : Mézeray était frondeur, rempli de manies, d'une humeur peu facile, toute en saillies et en boutades, toujours prêt à rompre en visière à l'usage et à se singulariser; il professait une extrême liberté de penser ; il aimait à ne pas dire comme les autres, et à jouer au paysan du Danube. Mais tout cela savait parfaitement, on l'a vu, s'accommoder aux circonstances.

Mézeray, n'étant plus payé par son souverain, fit serment de n'en plus parler et il se tint parole. Après sa mort on trouva chez lui, dans un tiroir, un sac de mille livres, portant cette étiquette : « Dernier argent que j'ai reçu du roi ; depuis ce temps je n'ai jamais dit de bien de lui. »

S'il ne faut pas croire à son indépendance, il faut croire encore moins à son exactitude. C'était là le dernier de ses soucis. Il n'a pas touché aux documents originaux, et il riait fort des *pédants* qui épluchaient ses erreurs.

— J'ai découvert, lui disait avec rudesse le père Petau, qui badinait rarement, mille fautes grossières dans votre *Abrégé*.

— Et moi, répondit-il, j'y en ai trouvé deux mille.

Avis à ceux qui ont l'*Histoire* de Mézeray dans leur bibliothèque. Ils y peuvent chercher des qualités littéraires, pas autre chose.

On voudrait excuser l'avidité et les palinodies de notre historien par sa pauvreté, mais il avait maison de ville et maison des champs, et des écus plus qu'il ne lui en fallait pour *chopiner* à loisir. Il faut bien avouer qu'il appartenait à la race, malheureusement beaucoup plus nombreuse qu'on ne croit, des artistes et littérateurs convaincus du vilain péché d'avarice.

Mézeray mourut de la goutte, dans des sentiments religieux qu'il n'avait guère professés durant sa vie, par pur esprit de contradiction. Lorsque son frère, le vénérable fondateur de la congrégation des Eudistes, l'exhortait à se convertir : — Bah! répondait-il, vous êtes un si saint homme, que nous serons sauvés tous deux, l'un portant l'autre. Mais, dans sa dernière maladie, il légua une somme pour élever un monument à son frère, et il rendit l'âme en avertissant ses amis qu'il fallait plutôt croire Mézeray mourant que Mézeray en bonne santé.

Lefaucheur, resté le dernier, suivant sa promesse, prit soin de faire embaumer son cœur, qui fut déposé dans l'église des Carmes du Marais. Il devait bien cet hommage à celui dont l'amitié ne s'était jamais démentie, et qui l'avait institué son légataire universel, en le qualifiant, jusque dans son testament, d'*homme de bien*, de *cher et loyal compère*, de *fidèle et véritable ami*.

III. — JEAN BARBIER D'AUCOUR.

(Élu en 1683.)

Comment donc Barbier d'Aucour fit-il pour être reçu à l'Académie Française? Je ne sais, c'est à peu près la seule chance qu'il eut dans sa vie ; il profita du moment où sa mauvaise fortune avait, par hasard, le visage tourné, pour se glisser en toute hâte par la porte entr'ouverte.

Ce guignon, qui le poursuivit toujours et partout, commença de bonne heure. Il se trouvait un jour dans l'église des Jésuites, où les révérends pères avaient exposé des tableaux énigmatiques qui s'adressaient à la perspicacité des visiteurs. Barbier d'Aucour regardait, en faisant ses réflexions librement; un jésuite qui passait lui rappela en latin, suivant l'usage d'alors, la sainteté du lieu : le jeune homme répondit vivement :

— Si locus est *sacrus*, quarè exponitis...

Ce plaisant barbarisme, que nos lectrices pourront se faire expliquer par leurs pères ou leurs frères aînés, courut à l'instant de bouche en bouche, et le sobriquet d'*avocat sacrus* en resta éternellement à l'infortuné Barbier d'Aucour.

Un peu plus tard, il arriva pis encore à l'*avocat sacrus*. Il plaidait devant une nombreuse assistance, quand tout à coup il se trouble, s'embrouille, ânonne, bref, finit par rester court. Vous jugez des chuchotements et des rires. Pour comble de malheur, Boileau consacra le souvenir de cette cruelle mésaventure dans les derniers vers du *Lutrin*, où chacun reconnut sans efforts celui qui lui avait servi de modèle :

Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours sur sa langue égaré,
En vain, pour gagner temps, dans ses transes affreuses,
Traîne d'un dernier mot les syllabes honteuses ;
Il hésite, il bégaye, et le triste orateur
Demeure enfin muet aux yeux du spectateur.

Boileau voulait se venger de Barbier d'Aucour, son rival en satire, qui avait attaqué Racine dans sa plate parodie d'*Apollon vendeur de mithridate*. L'*avocat sacrus* réussit mieux en attaquant les jésuites, à qui il avait juré une haine immortelle depuis sa mésaventure dans leur église ; il lança entre autres contre le célèbre corps l'*Onguent pour la brûlure*, et il réduisit à néant le père Bouhours avec ses *Sentiments de Cléanthe*, son chef-d'œuvre et le modèle de la plus ingénieuse critique.

A la suite de son accident au barreau, Barbier d'Aucour renonça à plaider, mais non à écrire des mémoires. C'est ainsi qu'il composa deux *factums* excellents en faveur d'un domestique nommé Lebrun, injustement condamné à mort pour assassinat et qui succomba aux tortures de la question.

Reprenons la série de ses infortunes. Il vécut toujours pauvre, sans espoir pour le lendemain. La fortune ne lui sourit jamais que pour le frapper plus sûrement ensuite. Un jour, on le nomme précepteur d'un fils de Colbert; mais, quelque temps après, la mort de Colbert fait échouer une entreprise où il avait mis toutes ses épargnes, et le voilà ruiné!

Pour vivre, il épousa la fille de son libraire. Heureusement, dit Malthus par la voix de la biographie Michaud, ils n'eurent pas d'enfants.

Barbier d'Aucour mourut d'une inflammation de poitrine. L'Académie lui envoya, pendant sa maladie, des députés que le dénûment de son logis émut de pitié :

— Ma grande consolation, leur dit-il, c'est que je ne laisse pas d'héritiers de ma misère.

— Vous laissez un nom qui ne mourra point, répondit l'abbé de Choisy qui voulait le consoler.

— Ah! fit-il, c'est de quoi je ne me flatte pas. Quand mes ouvrages auraient d'eux-mêmes une sorte de prix, j'ai péché dans le choix de mes sujets. Je n'ai fait que des critiques, ouvrage peu durable ; car si le livre qu'on a critiqué vient à tomber dans le mépris, la critique y tombe en même temps, parce qu'elle passe pour inutile; et si, malgré la critique, le livre se soutient, alors elle est pareillement oubliée, parce qu'elle passe pour injuste.

Ainsi Barbier d'Aucour mourut, sans même avoir cette

espérance de l'immortalité, qui est la consolation des auteurs, vivants ou mourants.

IV. — FRANÇOIS DE CLERMONT-TONNERRE.
(Élu en 1694.)

Mgr de Clermont-Tonnerre, évêque et comte de Noyon, pair de France, commandeur des ordres du roi, est beaucoup plus connu par ses titres de noblesse que par ses titres académiques. Il eût pu facilement prouver ses trente-deux quartiers, mais si c'était assez pour entrer à la cour, il semble que ce n'était point assez pour entrer à l'Académie.

François de Clermont-Tonnerre pénétra en conquérant et de par le roi dans le docte corps auquel il devait au moins de la reconnaissance, — et traita de haut en bas des collègues qui lui étaient bien supérieurs, mais qui méritaient cette déconvenue, puisqu'ils avaient eu le tort de l'élire. Il leur fit sentir à sa manière que s'ils avaient oublié la différence qu'il y a entre un littérateur de mérite et un homme dont le nom est le seul titre, lui, du moins, n'avait pas oublié la distance qui sépare un grand seigneur d'un roturier, — leçon instructive dont ils ne profitèrent pas toujours. Contrairement à tous les usages et à toutes les convenances, l'évêque de Noyon dédaigna, dans son discours de réception, de faire l'éloge de son prédécesseur Barbier d'Aucour, et comme l'Académie lui en marquait sa surprise, il répondit qu'il s'était fait une loi de ne jamais louer de roturiers. Cette réponse impertinente souleva une telle indignation dans l'assemblée, que Clermont-Tonnerre dut insérer dans son discours imprimé un éloge qui lui eût brûlé les lèvres s'il l'eût prononcé de vive voix.

A cette scandaleuse séance de réception, il y eut du moins un homme qui eut le courage de venger l'honneur de l'Académie, en protestant d'une manière non équivoque contre cette nomination à peu près imposée. Ce fut l'abbé de Caumartin qui, membre de l'Académie depuis l'âge de vingt-six ans, s'en trouvait le directeur ce jour-là. Il adressa au récipiendaire un discours d'une ironie accablante, où, tout en paraissant le combler de louanges, il se moquait de lui d'une façon qui n'échappa ni au public, ni à l'Académie.

La hauteur et la vanité de Clermont-Tonnerre étaient proverbiales. Nous venons d'en voir un échantillon; Saint-Simon va achever la peinture : « Toute sa maison était remplie de ses armes, jusqu'aux plafonds et aux planchers; des manteaux de comte et pair dans tous les lambris, son chapeau d'évêque, des clefs partout (qui sont ses armes), jusque sur le tabernacle de sa chapelle; ses armes sur sa cheminée en tableau, avec tout ce qu'on peut imaginer d'ornements, tiares, aumusses, chapeaux, etc., et toutes les marques des offices de la couronne; dans sa galerie, une carte que j'aurais prise pour un concile sans deux religieuses aux deux bouts : c'étaient les premiers et les successeurs de sa maison, et deux autres grandes cartes généalogiques, avec le titre de : ***Descente de la très-auguste maison de Clermont-Tonnerre d'Orient,*** et à l'autre : ***Des empereurs d'Occident.*** »

Du moins, François de Clermont-Tonnerre a laissé trace de son passage à l'Académie et les lauréats ordinaires des concours poétiques de l'Institut lui pardonneront beaucoup sans doute quand ils sauront que ce fut lui qui, en 1699, fonda à perpétuité le prix de poésie, en constituant trois mille francs sur l'Hôtel-de-Ville de Paris. Jusqu'alors ce prix, dont Pellisson s'était occupé le premier, n'avait rien de fixe et de définitivement établi. Mais croira-t-on que le prélat eut l'idée au moins singulière, et qui alors seulement pouvait paraître naturelle, d'assigner pour sujet éternel et inviolable à ce concours l'éloge du roi Louis XIV? Il est curieux de parcourir la liste des premiers sujets donnés en conséquence par l'Académie :

Honneur que le roi fait à l'Académie en acceptant le titre de son protecteur;

Gloire des armes et des lettres sous le roi Louis XIV;

Le roi toujours tranquille, quoique dans un mouvement perpétuel;

Le roi seul défend le droit de tous;

Plus le roi mérite de louanges, plus il les évite;

Piété du roi;

Le roi honnête homme et grand roi, etc.

Cela dura près de cent ans; mais enfin, malgré le vœu du fondateur, l'Académie a changé tout cela, et l'Académie a bien fait. Voyez-vous, par exemple, M. Bignan et Mme Louise Colet réduits, aujourd'hui encore, à s'exercer vingt ans de suite sur ce thème si fécond, si varié et si actuel! Mais Mgr de Clermont-Tonnerre ne pouvait prévoir qu'il viendrait une époque où ce grand roi, qui l'avait fait recevoir de l'Académie, cesserait d'être l'unique aliment des préoccupations publiques.

V. — NICOLAS DE MALEZIEU.
(Élu en 1701.)

Au commencement du dix-huitième siècle, la petite cour de Sceaux rivalisait avec celle de Versailles qu'elle dépassait de beaucoup en agrément, si elle lui cédait en luxe. Les Jeux et les Ris, comme on eût dit alors, s'étaient réfugiés chez le duc et la duchesse du Maine, où ils se trouvaient plus à l'aise qu'au Temple, près de ce grand-prieur de Vendôme dont Saint-Simon a peint si énergiquement le cynisme et qui effrayait, par la grossièreté de ses amusements, le cortége des Grâces décentes. Il s'était formé là comme un Parnasse familier et une petite académie d'aimables et charmants esprits, que l'on voyait quelquefois au Temple, à la suite de Chaulieu, de La Fare, de l'abbé Courtin, de Brueys et Palaprat, mais qui presque toujours trônaient parmi les divertissements quotidiens du vallon de Sceaux. Les plus célèbres de ces hôtes habituels du château étaient l'abbé de Polignac, l'auteur de l'*Anti-Lucrèce*, l'abbé Genest, plus célèbre par la longueur de son nez que par ses tragédies, et surtout Nicolas de Malezieu.

Malezieu avait commencé par être un enfant prodige. A quatre ans, il avait, presque sans maître, appris à lire et à ecrire; à douze, il avait fini sa philosophie. Dès lors, il cultiva avec succès les mathématiques, les belles-lettres, l'histoire, la poésie, le grec, l'hébreu, etc. Ajoutons, comme un éloge de son caractère et de son esprit, qu'il fut ami de Bossuet et de Fénelon, et que ceux-ci même, dit-on, le prirent parfois pour arbitre pendant leur querelle, sans qu'il perdît l'affection d'aucun d'eux.

Bossuet et Montausier le désignèrent au roi pour précepteur du petit duc du Maine, comme plus tard il fut encore désigné par Mme de Maintenon pour enseigner les mathématiques au duc de Bourgogne. Quand le duc du Maine se maria, Malezieu resta attaché à sa maison. Nul n'était plus propre que lui, par la variété de ses connaissances, à satisfaire l'inquiétude de savoir et la prodigieuse activité d'esprit de la jeune duchesse, que séduisaient toutes les sciences, même les plus étrangères à l'esprit de son sexe. Malezieu lui traduisait souvent à livre ouvert, en présence de toute la cour, avec une élégance parfaite et un sentiment délicat des beautés de l'original, les auteurs

grecs ou latins, Sophocle, Euripide, Virgile, Térence, et, tout en traduisant ces passages, il les déclamait si bien que l'auditoire se sentait ému et transporté comme par la voix des plus grands acteurs.

Mais c'était surtout en sa qualité d'ordonnateur des fêtes de Sceaux que Malezieu se rendait utile. Pour ces divertissements et ces spectacles dont la petite cour avait la réputation, il était l'homme indispensable et le bras droit du maître. La duchesse voulait, suivant l'expression de Fontenelle, qu'il entrât de l'idée, de l'invention dans ses fêtes, et que la joie eût de l'esprit; aussi fit-elle en sorte de s'attacher éternellement Malezieu par ses bienfaits et l'estime qu'elle lui témoignait. Notre académicien ne dédaignait point, par dévouement pour ses bienfaiteurs, de délaisser le grec et l'hébreu, l'histoire et les mathématiques, afin de composer de petits vers pleins de feu, de goût et d'esprit, des impromptus destinés à récréer la cour et où il excellait, et des pièces badines dans lesquelles il jouait son rôle. Son imagination était toujours en éveil et son cerveau toujours en mouvement, soit pour créer de toutes pièces, soit pour combiner de nouveaux divertissements, et l'abbé Genest, surnommé l'abbé Rhinocéros, vu l'extravagante dimension de son nez, l'aidait vaillamment de son côté et ne se fâchait pas des plaisanteries que ne cessait de lui décocher son confrère, en vers et en prose.

Malezieu ne fut jamais ingrat envers ses nobles protecteurs, et son dévouement ne faillit point à l'heure du danger. Après la mort de Louis XIV, il fut emprisonné plusieurs mois, pour avoir travaillé à la rédaction d'un mémoire dirigé contre le duc d'Orléans, en faveur du duc du Maine, dont il avait chaudement épousé la querelle contre les pairs et les princes du sang.

Malezieu était déjà de l'Académie des sciences, quand il fut élu à l'Académie Française : ce dernier honneur ne l'empêcha pas d'écrire une facétie, représentée plusieurs fois par les petits comédiens de bois de l'illustre Brioché, le restaurateur, en France, du théâtre des marionnettes : *Polichinelle demandant une place à l'Académie*. Il a laissé peu de chose : ce fut un de ces hommes qui se dispersent et se gaspillent, au lieu de concentrer leur intelligence et de donner leur mesure dans une œuvre méditée à loisir.

VI. — JEAN BOUHIER.

(Élu en 1727.)

Le président Bouhier « faisait ressouvenir la France de ces temps où les plus austères magistrats, consommés comme lui dans l'étude des lois, se délassaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature... Il était très-savant, mais il ne ressemblait pas à ces savants insociables et inutiles qui négligent l'étude de leur propre langue pour savoir imparfaitement des langues anciennes, qui se récrient sur un passage d'Eschyle et n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spectacles. »

C'est ainsi que Voltaire, dans son discours de réception, trace l'apologie du président, et l'abbé d'Olivet, répondant à Voltaire, enchérit encore sur ces louanges :

« Pendant que je parle de talents universels et de connaissances sans bornes, il est difficile qu'on ne se rappelle pas l'idée de votre prédécesseur. Ce fut un savant du premier ordre, mais un savant poli, modeste, utile à ses amis, à sa patrie, à lui-même. »

Jamais éloges ne furent mieux mérités. Le président Bouhier est, sinon une des plus grandes, du moins une des plus pures et des plus respectables figures de notre histoire littéraire. Bien autrement encore que Malezieu, il embrassa les genres les plus divers dans une égale aptitude, et, plus heureux ou plus sage que lui, il en a laissé de nombreux témoignages où éclate une érudition prodigieuse par sa variété. Ce fut le savant encyclopédique et universel par excellence. Sa tête était à elle seule toute une bibliothèque. On ne peut s'empêcher d'être pénétré de respect et d'admiration pour ces anciens magistrats, tels que les Domat, les Pothier, les Merlin, les Henrion de Pansey, et Bouhier en tête, qui donnaient de si nobles exemples d'érudition et d'études littéraires.

Ecoutons encore d'Alembert, car tout le monde s'est plu à rendre hommage à cette haute intelligence et à ce noble caractère : « Jurisprudence, philologie, critique, langues savantes et étrangères, histoire ancienne et moderne, histoire littéraire, traductions, éloquence et poésie, il remua tout, il embrassa tout, il fit ses preuves dans tous les genres. » La longue liste de ses œuvres, s'il m'était possible de la donner ici, viendrait à l'appui de cette assertion ; on y verrait un *Traité de la péremption d'instance*, à côté d'une traduction en vers de Pétrone; des poésies diverses en regard de *Remarques critiques* sur le texte de diverses œuvres de Cicéron; des *Mémoires sur la vie et les œuvres de Montaigne* près d'une dissertation latine sur les lettres anciennes; des *Recherches sur Hérodote* entre la *Coutume générale du duché de Bourgogne* et un ouvrage *Sur la fameuse question : « Si les solitaires appelés thérapeutes, dont a parlé Philon le juif, étaient chrétiens.»*

Sa réputation était telle, quoiqu'il résidât à Dijon, en sa qualité de président à mortier du parlement de cette ville, qu'en 1725 une compagnie de libraires lui dédia une édition de Montaigne en trois in-quarto, avec cette simple phrase : — A Monsieur le président Bouhier. — *Sapienti sat est;* — et que deux ans après, l'Académie l'appela à l'unanimité dans son sein, dérogeant en sa faveur à la sévérité de ses règlements, qui exigeaient la résidence à Paris de tous ses membres, sauf des évêques. Bouhier s'était engagé, lors de son élection, à remplir bientôt la condition imposée par les statuts; les circonstances ne le lui permirent pas, et l'Académie respecta ses raisons.

De fréquentes attaques de goutte ne tardèrent pas à le forcer de résigner sa charge. Dès lors, il fut tout aux lettres et à ses amis. Son immense érudition et sa vaste bibliothèque étaient également ouvertes à tous et on ne se faisait pas faute de les mettre à contribution : celle-ci était si étendue qu'il lui fallut trois ans rien que pour en dresser le catalogue, et elle jouissait d'une telle renommée que, par ordre du roi, on lui envoyait tous les livres sortant de l'imprimerie royale du Louvre.

Le président Bouhier étudia jusqu'à la fin de sa vie et littéralement jusqu'à son dernier soupir. Peu d'instants auparavant, il avait encore assez de liberté d'esprit pour composer son épitaphe en un distique latin. Il allait rendre l'âme, entre les bras du père Oudin ; quelqu'un s'approche et lui trouve l'air d'un homme qui médite profondément. Bouhier lui fait signe de ne pas le troubler et d'une voix éteinte, il murmure : — J'épie la mort.

J'épie la mort! N'est-ce point là le sublime de la passion du savant, le dernier mot, le plus naïf et le plus caractéristique de cette curiosité profonde qui fait les grands érudits? Il me semble que si Balzac avait connu ce mot, il en eût fait tout un roman étrange et saisissant, qui eût servi de pendant à la *Recherche de l'absolu*.

VICTOR FOURNEL.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES ENFANTS RIFFAINS [1].

Les Berbères sont une des plus belles races d'hommes qui peuplent le nord de l'Afrique. Ils sont guerriers, chasseurs, pasteurs et agriculteurs. Ils habitent les montagnes de l'Atlas et ne descendent que rarement dans les plaines.

Les Riffains appartiennent à la race berbère. On les désigne sous ce nom, parce qu'ils habitent les rochers qui forment le littoral de la Méditerranée, entre Tanger et la frontière algérienne, et que cette contrée est appelée Riff, peut-être du latin *ripa*, rivage. Ils sont chasseurs et pirates. Le sultan du Maroc n'exerce sur eux aucune autorité réelle.

Les enfants riffains reçoivent de bonne heure la rude éducation qui convient à leur future destinée. Ce sont autant de petits Spartiates. Les petites filles suivent leur mère aux champs et partagent leurs fatigues domestiques; les garçons, dès qu'ils atteignent l'âge de cinq ou six ans, accompagnent leur père à la chasse et s'adonnent librement aux jeux et aux exercices de leur âge. A dix ans, ils savent déjà commander en maîtres; leur mère et les



Enfant riffain jouant avec des lapins. Dessin de M. J. Duvaux, d'après la statue de M. N. Cotte. Salon de 1857.

femmes de leur famille les traitent avec soumission et respect. Ils sont robustes, agiles, d'humeur fière et sauvage. Ils vont bien loin dans les montagnes et dans les rochers, les jambes et les bras nus, la tête exposée aux ardents rayons du soleil : leur crâne acquiert ainsi une dureté extraordinaire. On les voit souvent dans leurs jeux se heurter comme des béliers, ou casser des briques sur leur tête. Les uns sont rasés, les autres portent des cheveux courts, en manière de gazon crépu, et le rasoir y figure des lignes blanches bizarrement disposées autour de la tête. Tous laissent croître une longue mèche de cheveux au-dessus de l'oreille ou au sommet de la tête : c'est par là que l'ange doit les présenter au trône de Dieu, au grand jour de la résurrection et du jugement.

(1) Voyez, sur l'Afrique, la *Table générale* des vingt premiers volumes.

Le costume des enfants riffains est d'une simplicité pleine de grâce, et rappelle ceux de la Grèce antique. C'est d'abord le saroual, ou large caleçon d'étoffe ordinairement blanche et légère; par-dessus, une tunique de même étoffe à manches courtes et amples; et enfin une autre tunique sans manches, tombant jusqu'à la ceinture, en étoffe de laine épaisse, rouge ou bleue, et quelquefois mi-partie de ces deux couleurs.

Parmi les nombreuses tribus riffaines ou berbères, on en rencontre dont les enfants portent au front ou au cou des tatouages bleus en forme de croix. Ils n'attachent à ce signe aucun sens mystérieux; mais d'autres faits rendent probable que tous ceux qui en sont marqués descendent des anciennes familles chrétiennes qui peuplaient l'Atlas avant l'invasion de l'islamisme. Lorsque Eddris, prince alide, de la famille du Prophète, vint

fonder à Fez l'empire musulman que nous appelons aujourd'hui empire marocain, il força les montagnards chrétiens ou juifs à accepter le joug de la loi nouvelle. Les croyances ont disparu, mais le signe est resté, et témoigne de la puissance des symboles sur l'esprit des peuples.

Les enfants riffains montrent de bonne heure un goût décidé pour la chasse. Au retour du printemps, ils visitent les terriers et y prennent des petits lapins, dont ils s'amusent, comme nos enfants font des jeunes *pierrots*. Ces jolies petites bêtes sont d'une telle exiguïté de proportions, que les plus gros sont à peine comme nos lapins domestiques, lorsqu'ils viennent au monde. Un lapin riffain de quinze jours tient aisément dans le creux de la main refermée, qui le cache complétement. Ils ont, dans cette petite taille, toutes les façons de leurs frères des grosses espèces, trottent, sautent, gambadent, broutent, et font leur toilette avec le soin le plus coquet et la gentillesse la plus accomplie; mais ils ne supportent pas longtemps les caresses un peu brutales de leurs heureux possesseurs. Si l'enfance est partout sans pitié, les jeunes Riffains sont cruels entre les moins pitoyables. Sous leurs doigts rudes et nerveux, les membres délicats de leurs victimes ne tardent pas à se rompre, et la mort, heureusement, vient mettre fin à leurs souffrances.

La statue dont nous donnons un spécimen a été faite à Tanger d'après nature (1), et offre la ressemblance exacte d'un de ces jeunes garçons riffains jouant avec ses petites victimes. Jusque-là leur sort est supportable; et cependant la façon dont le petit sauvage saisit les oreilles d'un des convives et le plaisir qu'il prend évidemment à troubler son festin ne nous promettent rien de bon pour l'avenir et ouvrent le champ aux plus funestes conjectures.

NARCISSE COTTE.

(1) Et exposée avec succès au Salon de 1857, où l'auteur a prouvé qu'il sait manier le ciseau, comme il prouve aujourd'hui qu'il sait manier la plume. (*Note de la Rédaction.*)

HISTOIRE D'UNE OMBRELLE.

AVIS AUX DEMOISELLES A MARIER.

Nous voici dans un salon du faubourg Saint-Honoré. Le goût le plus exquis, le goût français, y règne.

Une seule chose peut-être y manque : l'air, cet élément vital! On a oublié qu'il faut respirer avant de manger. Or, le moyen de respirer ici? Que de tentures, de portières, de tapis sous les pieds, sur les tables, sur les cheminées! Le feu même a des rideaux. Comptons seulement ceux de cette fenêtre : grands et petits, soie et mousseline, il y en a neuf!

Ajoutez la pesanteur des riches ornements, l'encombrement des chefs-d'œuvre de l'art, et vous verrez qu'on étouffe ici, à la lettre...

Demandez-le plutôt à ces pauvres fleurs étiolées dans de somptueuses jardinières. Ah! qu'un bon rayon d'air et de soleil, aspiré librement, leur plairait mieux que les camées et les dorures dont leur cage est ornée!

Compagnes de ces fleurs prisonnières, que de jeunes femmes s'asphyxient ainsi suavement dans les charmants pontons de leurs boudoirs! Ces fleurs, du moins, on les renouvelle fréquemment; mais la vie humaine, si elle n'a pas sa ration d'oxygène, elle s'éteint peu à peu.

Deux femmes, la mère et la fille, sont assises en ce salon : l'une tient un livre qu'elle ne lit pas, l'autre regarde une broderie qu'elle ne brode pas. Les yeux de la jeune mère, radieux de tendresse, sont attachés sur la brodeuse au repos. Ce regard maternel dit : Qu'elle est charmante! Et ce regard dit vrai.

La jeune fille a dix-sept ans : ses grands yeux noirs sont brillants et veloutés; ses cheveux, aile de corbeau noir-bleu, couronnent splendidement sa petite tête; ses dents semblent un collier de perles qui s'est trompé de place; sa taille, à l'élégance de la forme, ajoute le charme de la nonchalance. Emeline est petite-fille d'une beauté créole, et tout en elle accuse une nature futile et capricieuse.

Un domestique paraît à la portière du salon :

— Entrez! dit vivement Emeline, qui oublie que sa mère est présente, et que « entrez! » lui appartenait.

Le domestique porte un délicieux meuble en bois de rose, incrusté d'écaille et de nacre. Ce meuble-bijou sert de corbeille et renferme les présents de noce, offerts à Emeline par son fiancé, Armand Varnès, qui, à peine âgé de trente ans, est déjà un ingénieur distingué.

Les plus riches étoffes, quarante mètres par robe, les cachemires, les pierreries et même la bourse gonflée d'or pour les menus plaisirs, rien ne manque au trésor.

Cependant Emeline semble chercher encore...

Armand paraît : il vient, déjà égoïste, jouir du plaisir qu'il a donné.

Mais sa jolie fiancée a repris sa broderie, et son aiguille paraît très-active... Armand croit lire sur ce front de dix-sept ans un regret... Il espérait une joie... une grande joie; il s'inquiète, interroge, insiste...

— Ai-je omis quelque chose, mademoiselle? Si les couleurs, les étoffes ne sont pas de votre goût, on peut les changer.

— Non, monsieur, tout est bien, mais...

— Eh bien?

— Eh bien! j'avoue que j'espérais trouver ici... une ombrelle.

Armand respire, il se lève et prend son chapeau.

— Ce n'est que cela, dit-il, un léger oubli, en effet, que je vais réparer à l'instant.

— Monsieur, je vous préviens que je désire une ombrelle en point d'Alençon.

— Va pour le point d'Alençon! dit Armand, qui répète *Alençon* pour ne pas l'oublier.

— Monsieur, je vous préviens aussi que je n'aime pas les imitations, et que j'adore l'ivoire sculpté... ivoire vert... sculpté à jour.

Armand, déjà à la portière, s'arrête; et, se défiant de sa mémoire... ponts et chaussées, tire un calepin et écrit : *point d'Alençon... pas d'imitation... ivoire vert sculpté à jour.*

Puis il disparaît.

Le voilà, à deux pas, sur le boulevard. Il entre chez un célèbre fabricant de cannes et ombrelles; il tire son calepin, répète les renseignements, et ajoute :

— Je veux tous les accessoires très-élégants... enfin, une très-jolie ombrelle.

— C'est facile, monsieur, dit le fabricant, vous aurez tout cela.

— Quand? dit Armand; j'en suis très-pressé.

— Il me faut au moins huit jours pour confectionner un objet de cette importance.

— De cette importance! répète Armand, qui, tenant déjà le bouton de la porte, s'avise enfin de demander:

— Quel est donc le prix de cette ombrelle?

— Trois mille francs, monsieur.

— Trois mille francs! s'écrie l'ingénieur; mais c'est une ombrelle d'impératrice!

— Non, monsieur; celle de l'impératrice est de six mille francs.

Devenu pensif, Armand s'arrête, rentre dans le magasin, et dit au fabricant:

— Je vous prie d'attendre; je vais consulter la personne qui désire cette ombrelle, et je reviendrai.

Le voilà sur le boulevard. Il ne court plus, il marche lentement, tourmente sa moustache, et heurte en rêvant un ami qui lui barre le passage.

— Eh! bon Dieu! quelle figure pour un fiancé! qu'as-tu, Armand?

C'est un ami d'enfance, de collége... En semblable occasion, c'est un envoyé de la Providence.

Armand lui conte l'histoire de son ombrelle.

— N'épouse pas cette jeune fille! dit l'envoyé de la Providence, tu ne serais pas heureux!... Mais cette ombrelle, c'est presque le revenu de sa dot! (Emeline a cent mille francs au contrat). Comment veux-tu la satisfaire avec tes dix mille livres de rentes, si tu es obligé d'en donner trois mille pour la garantir d'un rayon d'août! Juge du reste, et recule, mon ami, recule devant l'abîme, il est temps encore, et remercie... le soleil!

Le conseil a été suivi; Armand a retiré sa parole. Emeline a renvoyé immédiatement la corbeille; et tel est l'aveuglement dont l'amour du luxe frappe ces jeunes cœurs, qu'elle n'a éprouvé que le courroux d'un dépit d'enfant...

Plus tard peut-être elle regrettera Armand Varnès! Maudit luxe! que de malheurs peut ombrager une ombrelle! Que de mailles à partir pour un point d'Alençon!

Armand est allé s'étourdir en Allemagne. Il s'y est consolé et marié au bout de trois mois; il est revenu, ramenant deux yeux d'un bleu d'azur, qui semblent faits pour regarder le ciel... sans dentelle de mille écus. Ces yeux expriment une sérénité d'âme qui embellit encore Anna, la belle Allemande sans dot, dont Armand a fait son heureuse femme!

Il lui a donné la magnifique corbeille de la créole; elle dépasse tout ce que la naïve enfant du Rhin avait jamais rêvé.

Un de ces jours, au bras de son mari, elle s'est trouvée en face d'Emeline, sur le boulevard.

— Fuyons! a dit celle-ci en rougissant et en entraînant sa mère.

— La jolie personne! a dit Anna, en relevant son ombrelle de cinq francs pour mieux voir Emeline...

Et ne croyez pas que ceci soit un conte. C'est une histoire vraie, — à laquelle je n'ai pas changé un mot; histoire d'hier et qui sera l'histoire de demain, — non pas pour mes jeunes lectrices, si elles m'ont bien comprise.

JEANNE LA VERPILLIÈRE.

PHILIPPE DE GIRARD (1).

Vers le milieu de mai 1810, la noble famille de Girard était réunie pour le déjeuner au village de Lourmarin, en Provence.

Le père ouvrit le *Moniteur*, et y lut le décret suivant de l'empereur Napoléon:

« Au palais de Bois-le-Duc, le 7 mai 1810.

« Portant un intérêt spécial aux progrès des manufactures de notre empire, dont le lin est la matière première;

« Considérant que le seul obstacle qui s'oppose à ce qu'elles réunissent la modicité des prix à la perfection de leurs produits résulte de ce qu'on n'est point encore parvenu à appliquer des machines à la filature du lin comme à celle du coton;

« Nous avons décrété et décrétons ce qui suit:

« Il sera accordé un prix d'un million de francs à l'inventeur, de quelque nation qu'il puisse être, de la meilleure machine propre à filer le lin, etc. »

— Philippe, ceci te regarde, dit M. de Girard, en passant le journal à l'un de ses fils, au savant de la maison.

Philippe de Girard, qui avait déjà découvert, à trente ans, les lampes hydrostatiques et perfectionné les machines à feu, ne songea plus dès lors qu'à résoudre le problème posé par Napoléon.

Assuré bientôt de l'impuissance de tous les moyens tentés dans l'ornière commune des machines à coton, il devina qu'il fallait imiter artificiellement, pour le lin, les opérations manuelles de la fileuse elle-même. Mais « comment remplacer l'action incessante des doigts qui vont chercher dans la poignée de lin les brins nécessaires, les démêlent et les tendent régulièrement? » Comment amener le lin à s'allonger et à s'amincir, sans se briser, sous la direction d'une force mécanique?

Philippe travailla toute la nuit, penché sur son bureau; la loupe lui montra, dans les filaments du lin, des fibrilles d'une ténuité extrême; le microscope les décomposa en rubans diaphanes, polis, brillants, terminés par deux pointes effilées. Puis, l'eau faisant le reste, — et son génie complétant le tout, — il reparut le lendemain devant sa famille, embrassa son père, et s'écria avec le triomphe de la foi:

— J'ai trouvé la filature mécanique du lin! le million de l'Empereur est à nous!

Alors, aux yeux extasiés de ses parents, il mouilla quelques brins de lin, les fit glisser les uns sur les autres en les tordant, et composa un fil d'une ténuité et d'une vigueur merveilleuses.

— Ma machine, ajouta-t-il, fera ce que font mes doigts, — et ma machine est trouvée!

Et c'était la vérité même; — et, le 18 juillet suivant, il prenait son premier brevet; — et son invention, faisant le tour du monde, dotait bientôt l'humanité d'une richesse annuelle d'un milliard et demi de francs! (Audiganne, *Industrie contemporaine*.)

Mais le million promis? L'auteur ne le reçut jamais.

(1) *Vie et Inventions de Philippe de Girard*, inventeur de la filature mécanique du lin, par Gabriel De-closières, avec un portrait et des vignettes dessinés par G. Fath. Un vol. in-18. Librairie de L. Hachette et Ce, rue Pierre-Sarrazin, 14.

Tour à tour ruiné, captif, banni, il erra d'Autriche en Pologne, et mourut en 1845, appelant à la justice de la France.

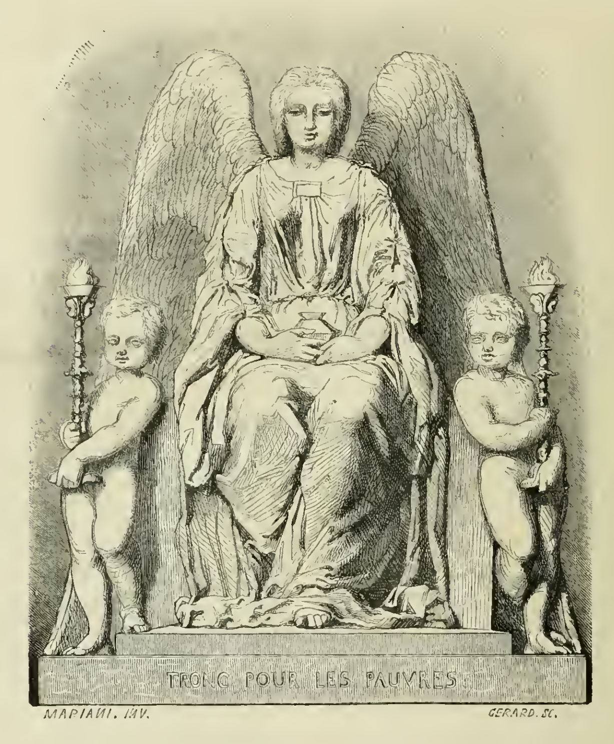
La France enfin a vengé sa gloire, — et indemnisé sa famille dans une certaine mesure (par 12,000 francs de pension); mais sa vie n'en reste pas moins une des pages les plus touchantes du martyrologe des inventeurs.

Lisez-la dans le remarquable volume que vient de lui consacrer M. Gabriel Desclosières, un jeune talent qui débute en maître, et qui a su donner à cette simple histoire l'éloquence d'un plaidoyer, l'intérêt d'un roman, et la moralité d'une étude sociale.

Nous reviendrons sur ce bon livre et sur ce beau sujet.

P. C.

LE CREUSET DE L'HUMANITÉ.



Le creuset de l'humanité (tronc pour les pauvres). Composition de M. Mariani.

Dans le salon du château de B***, on jouait au jeu des questions inventé à Coppet, chez Mme de Staël.

— Quel est le creuset de l'humanité? demanda un philosophe; quelle est l'épreuve où se reconnaît le mieux la valeur morale?

Quelques artistes répondirent avec leurs crayons. Le premier dessina un soldat mourant pour la patrie; le second, un savant, martyr de la science; le troisième, Socrate buvant la ciguë, etc., etc.

— C'est là, dit le dernier, l'épreuve de telle ou telle situation, de telle ou telle vertu; ce n'est point le critérium de l'humanité entière.

Et il crayonna le sujet que vous voyez: L'ange de la charité, avec ses larges ailes toujours prêtes à s'ouvrir, entre deux flambeaux sans cesse allumés du feu de l'amour d'autrui, tenant dans ses mains jointes une bourse jamais pleine et jamais vide.

Il écrivit au-dessous: *Tronc pour les pauvres*, et il dit:

— Voilà l'épreuve réelle de la valeur de tous et de chacun; voilà le véritable creuset de l'humanité. Dis-moi combien tu donnes, et je te dirai combien tu vaux.

On déclara qu'il avait raison, et le beau dessin de l'artiste fut exécuté en marbre dans la chapelle de B***.

Vous pouvez l'exécuter partout, l'auteur ne s'y oppose point, et nous vous y engageons sincèrement; vous aurez de la peine à trouver mieux.

P.-C.

ÉTUDES MORALES.

L'ABBÉ DIDIER.



Le rêve de M. Valmont : « Sa belle nièce, Fanny, travaillant, etc. » Dessin de M. Damourette.

I. — LA CONTAGION DE L'EXEMPLE.

Le petit village d'Arbon, situé entre deux collines, et adossé à une forêt que baigne la Meuse, est l'un des plus pittoresques des Ardennes. Mais ce qui captive surtout l'attention du touriste, c'est son église, véritable bijou d'architecture gothique, dû à la piété d'un ancien seigneur de l'endroit. Elle s'élève sur l'une des collines qui

forment, à l'est et à l'ouest, les limites extrêmes du village. Un mur, offrant une madone en saillie, relie l'église au presbytère, petite maison blanche à un seul étage, tapissée de vigne vierge, et dont le perron disparaît, l'été, au milieu des capucines aux couleurs éclatantes.

Tout cela est frais et riant. La vue seule de cette paisible retraite réjouit le cœur.

L'abbé Didier était bien l'hôte qu'il fallait à la maison blanche. Le portrait répondait au cadre.

C'était un vieillard à cheveux blancs, au front élevé, au regard limpide, au sourire calme. Adoré de ses paroissiens, il n'employait l'intelligence supérieure dont il était doué qu'à les conduire, sans secousse et sans violence, dans le chemin des vertus chrétiennes. Il apportait à cette tâche une ardeur infatigable. Lorsqu'il avait une fois entrepris une *cure*, rien ne pouvait le faire reculer. Aussi ne manquait-il jamais le but. On se sentait involontairement entraîné vers lui ; on lui obéissait sans se l'avouer, on faisait le bien sans se douter qu'il était dû exclusivement à ses exhortations paternelles.

L'abbé Didier n'affectait aucune austérité. C'était un disciple de saint Vincent de Paul et de Fénelon. Rarement, bien rarement, son regard devenait sévère.

Vie remplie ! vie heureuse ! Et pourtant il avait aussi ses peines, — et d'autant plus nombreuses qu'elles ne lui étaient pas personnelles. Ses tristesses prenaient leur source dans celles des autres. Il souffrait pour ceux qu'il voyait souffrir ; il s'affligeait pour ceux qu'il voyait pleurer. Mais ses alarmes surtout étaient grandes lorsqu'une des âmes, placées par lui dans la voie droite, venait à s'en écarter, et qu'un mauvais exemple était donné dans le village.

J'ai dit que l'église s'élevait sur l'une des deux collines d'Arbon. Un château majestueux couronnait l'autre. C'était la propriété héréditaire d'une famille de gentilshommes, dont l'origine remontait aux croisades. Comme ils s'étaient toujours montrés bons envers les paysans, ceux-ci, de père en fils, leur avaient conservé les mêmes sentiments d'affection et de respect. Mais le dernier châtelain venait de mourir sans enfants, léguant ce riche héritage à un parent éloigné.

La prise de possession était un événement pour tout le monde, — y compris l'abbé Didier.

Un soir, on entendit dans les rues désertes d'Arbon le roulement d'une chaise de poste et les claquements inusités du fouet d'un postillon. Les paysans accoururent sur leurs portes, leur bonnet à la main, et virent passer, — couché plutôt qu'assis dans la berline, — un homme d'une cinquantaine d'années, replet, à cheveux gris, et au sourire railleur, qui les salua de la main.

C'était l'héritier inconnu.

L'abbé Didier n'était pas sans inquiétude. Il savait les paysans d'Arbon accoutumés, de longue date, à régler leurs pensées et leurs actions sur celles du château. Or, quelle attitude allait prendre ce nouveau venu? La question était importante.

Elle fut bientôt résolue.

M. Valmont (c'était le nom du châtelain), après une visite chez Pierre Leiret, son principal fermier, lui dit :

— Pierre, c'est demain dimanche. Voulez-vous m'accompagner à la chasse? Nous rapporterons le gibier à votre ferme où je dînerai.

— Très-volontiers, monsieur, répondit Pierre, tout fier de l'honneur que lui faisait M. Valmont.

— Alors, c'est entendu. Nous partirons à six heures du matin et serons de retour à midi et demi. Dites à Jeannette de préparer le repas exactement pour cette dernière heure, rien n'étant moins patient que l'appétit d'un chasseur.

Le visage de Pierre était subitement devenu soucieux. M. Valmont s'en aperçut.

— Eh bien, Pierre, qu'y a-t-il? Vous voilà tout triste.

— Rien, monsieur.

— Si fait, il y a quelque chose. Vous n'avez pas peur de moi, j'espère?

— Eh bien, monsieur Valmont, puisque vous voulez le savoir, j'ai pensé que, revenant à midi et demi, je manquerai la messe.

— La messe ! vous allez à la messe, Pierre ?

— Mais oui, notre monsieur.

— Ah ! ah ! ah ! Allons, avouez que vous voulez rester avec votre femme. On le conçoit. Jeannette est assez gentille pour ça ; mais ne donnez pas pour prétexte votre désir d'aller à la messe. Que diable ! vous êtes homme, et les hommes savent que la messe ne convient qu'aux femmes et aux enfants.

— Mais bien d'autres font comme moi, monsieur. Je ne suis pas le seul, je vous assure. Si vous entendiez les sermons de M. le curé !

— N'est-ce que cela? je vous en ferai, moi, Pierre, et de joyeux ! reprit M. Valmont en riant.

Pierre suivit son maître à la chasse, et il n'alla à la messe, ni ce dimanche-là, ni les suivants, de peur, disait-il, d'encourir les moqueries du monsieur.

II. — LA PREMIÈRE LEÇON.

Plusieurs faits de même nature, rapportés à l'abbé Didier, l'affligèrent profondément.

Se rendant chez un paysan malade, d'une commune voisine, il rencontra Jacques, le laboureur, — homme rude et grossier, qu'il avait amené à la religion avec beaucoup de peine.

— Jacques, lui dit doucement l'abbé, je ne vous ai pas vu hier à l'église. Vous étiez sans doute indisposé ?

— Je n'étais pas indisposé, monsieur le curé.

— Pourquoi donc alors avez-vous manqué l'office ?

— Tenez, répondit Jacques, je ne veux pas ruser avec vous, je vous dirai la vérité tout de suite. Je ne sais pas dissimuler, moi. Si je n'ai pas été hier à la messe, c'est de mon plein gré. Ecoutez donc, je travaille toute la semaine, je n'ai qu'un jour de repos. N'est-il pas juste que je l'emploie suivant mon plaisir? Je ne défendrai pas à Marie-Jeanne d'y aller et d'y mener les petits. C'est bon pour les femmes ; ça les occupe et les empêche de penser à mal.

— Alors, Jacques, dans votre opinion, la religion ne produit pas les mêmes effets heureux sur les hommes ?

— Je ne prétends pas cela, monsieur le curé ; mais il n'est pas besoin d'aller à la messe pour être honnête. Voyez le monsieur du château ! C'est un habile, un savant, sachant le *pourquoi* et le *parce que*. Eh bien ! je ne fais là que répéter ce que je lui ai entendu dire.

Cette conversation bouleversa l'abbé Didier. Evidemment il y avait péril. Mais comment le conjurer? Quel remède opposer à cette contagion?

Tout en réfléchissant à la conduite à tenir, il arriva chez le paysan malade. Celui-ci, nommé Mathurin, vivait seul avec son neveu Vincent qu'il avait recueilli, à la mort de ses parents, et généreusement élevé. L'enfant, en grandissant, s'était montré reconnaissant, et il était devenu, à son tour, le soutien de son oncle, réduit par l'âge et un commencement de paralysie à une inaction complète.

L'abbé connaissait un peu de médecine; il prescrivit des potions calmantes, laissa quelques pièces de monnaie pour les acheter, promit la visite du docteur, et sortit après avoir rassuré Vincent.

Devant la maison s'était formé un groupe de curieux, parmi lesquels on distinguait le nouveau seigneur, dont la voiture stationnait à quelques pas.

— Vraiment! disait M. Valmont, le neveu pleure l'oncle qui vit à ses dépens! Et vous croyez à ces larmes-là, vous?

— Mais certainement, monsieur. Je les ai vues ces larmes!

— A preuve qu'elles roulaient le long de sa joue, ajouta un petit blondin de sept à huit ans qui prêtait l'oreille, tout en jouant à la balle contre le mur de la maison de Mathurin.

— Allons donc! Je vous répète que si Vincent pleure, c'est parce que son oncle va mieux. Il n'en tire rien, n'est-ce pas?

— Pas un rouge liard.

— Oh! pour ça, il est clair, reprit un autre, que Vincent serait plus à l'aise si le vieux n'existait pas.

— Et tout de même, il se pourrait que M. Valmont eût raison, ajouta un troisième en secouant la tête d'un air d'importance.

— Il y a des gens si dissimulés !

— Je n'aurais jamais cru cela de Vincent, dit Jean le meunier. A qui se fier, mon Dieu?

L'abbé, arrêté sur le pas de la porte, écoutait ces propos cruels d'un air triste et préoccupé.

Il était triste en voyant les ravages produits dans son troupeau par un seul homme et préoccupé de la manière d'y mettre un terme.

Il fallait absolument parler à M. Valmont; mais comment l'aborder? Il ne s'agissait plus, cette fois, de convaincre un paysan ignorant et crédule, mais d'agir sur un homme instruit, gâté par la civilisation, fier de sa fortune et ouvertement hostile aux principes religieux. L'entreprise était difficile. Pourtant son devoir lui commandait de la tenter; il s'y résigna.

Le hasard lui vint en aide sous la forme d'une pluie battante.

Surpris par l'averse, M. Valmont remontait dans sa calèche, lorsque l'abbé, s'approchant, lui demanda s'il pourrait, sans s'incommoder, lui accorder une place jusqu'au presbytère, devant lequel il fallait passer pour se rendre au château.

— Assurément, répondit M. Valmont, charmé d'avoir quelqu'un avec qui causer, mais non sans jeter sur le prêtre un regard de curiosité moqueuse.

Ce simple coup d'œil suffit pour convaincre le châtelain que son compagnon improvisé n'était pas un personnage ordinaire. Les discours de l'abbé le confirmèrent dans cette opinion, et bientôt, séduit par sa conversation spirituelle et profonde, il lui dit :

— En vérité, monsieur l'abbé, vous me réconciliez avec les gens de votre robe. Je les croyais tous maussades et ennuyeux, et voilà que je rencontre, dans le premier qui s'offre à moi, un homme du monde, aimable sans efforts, et éclairé sans prétention. C'est une véritable bonne fortune dans ce coin perdu. Ma surprise est d'autant plus grande, que je pensais, sur divers indices, trouver en vous, sinon un adversaire déclaré, au moins un censeur importun.

— Eh bien! moi, monsieur, répondit tristement l'abbé, je vous attendais avec de tout autres sentiments. Vos prédécesseurs m'avaient toujours traité avec bienveillance, et je comptais, de votre part, sur le même accueil. Mais votre arrivée détruisit cette illusion, et, dès l'abord, je dus vous considérer comme un ennemi d'autant plus cruel, que je sentais ses coups sans avoir rien fait pour mériter son animadversion.

— Comment cela? Vous aurais-je, par hasard, causé quelque dommage?

— A moi personnellement, non. Mais à mes paroissiens, oui; — ce qui m'est bien plus sensible. — Vous raillez ceux qui fréquentent l'église. Pensez-vous ainsi les rendre plus heureux? Vous leur ôtez la croyance. Qui les soutiendra dans l'adversité? qui les consolera dans la douleur? Puis, matériellement, ne voyez-vous pas le danger d'une pareille propagande? Laissez-les oisifs dans leurs maisons, ces hommes habitués à un rude labeur et dépourvus de toute instruction; pour tromper l'ennui, ils iront au cabaret. Peu à peu, cette distraction deviendra une habitude, puis un vice odieux, entraînant la désunion des ménages et la ruine des familles. Supposons qu'il s'en rencontre qui, plus sages, évitent le cabaret. Vous les empêchez de faire le bien en leur disant : « Les hommes sont hypocrites, leurs larmes sont feintes. » Et vous les privez, par là, du plaisir qui accompagne toujours une bonne action, tout en ravissant à des malheureux leur unique ressource : la pitié. D'autres fois, vous vous attaquez à la religion elle-même. Pourquoi la dénigrer? Ses lois sont-elles mauvaises? Elle nous prêche le pardon des injures, et nous rend le calme en nous ôtant la colère. Elle nous commande l'espérance, — plus douce au cœur que la joie même, — et nous la donne. Elle dit aux hommes: « Aimez-vous les uns les autres. Riche, viens en aide au pauvre; puissant, protége le chétif. « Elle ajoute : « Tous, vous êtes frères, et vous naissez égaux, que votre berceau soit d'argent ou d'osier. » Et presque toujours devant Dieu, l'humble l'emporte sur le superbe, — car la douleur résignée est aussi une vertu.

L'abbé s'arrêta. La chaleur de son âme l'avait entraîné. Il eut peur d'avoir déplu à M. Valmont.

— Je crains de vous avoir irrité ou ennuyé, dit-il en arrivant au presbytère.

— Nullement, monsieur le curé. Je vous ai écouté avec beaucoup d'intérêt. Vous êtes un homme de cœur. Moi qui ne crois à rien, vous m'avez convaincu d'une chose, — l'amour que vous portez à ces paysans, — et comme je ne veux pas me priver d'un hôte aimable, je m'engage à ne plus rire désormais que des choses qui ne vous intéresseront pas.

III. — LA TOURNÉE CHEZ LES PAUVRES.

Depuis lors, le curé et le seigneur vécurent en bons voisins. L'abbé alla plusieurs fois au château, et M. Valmont, qui avait tenu parole et cessé son œuvre de propagande irréligieuse, visita, de temps en temps, le presbytère. Rarement une semaine s'écoulait, sans qu'ils se rencontrassent deux ou trois fois. M. Valmont venait ordinairement chez l'abbé à l'heure où celui-ci achevait, en se promenant dans le verger, la lecture de son bréviaire.

Un jour, il le trouva le chapeau sur la tête, et le parapluie sous le bras. Interrogé sur ces préparatifs, l'abbé avoua qu'il préparait sa tournée mensuelle de bienfaisance, et invita le châtelain à l'accompagner.

M. Valmont y consentit par désœuvrement. Lorsqu'elle fut terminée, les deux amis eurent ensemble la conversation suivante.

— Mon cher abbé, dit M. Valmont, je suis loin de vous blâmer, mais pensez-vous que ces gens méritent tous les privations que vous vous imposez pour eux?

— Non, répondit l'abbé; il en est parmi eux qui, — une fois le service rendu, — se tourneront contre moi.

— Cela n'est guère douteux; et, à votre avis, tous ceux qui font appel à votre charité sont-ils réellement dans le besoin?

— Non, répondit encore l'abbé. Plusieurs me trompent.

— Et vous donnez pourtant?

— Certainement, car je raisonne ainsi : pour un qui abuse de ma bonne foi, dois-je m'exposer à laisser souffrir dix malheureux? Ecoutez. Nous avons été instruits à la même école, — celle de la vie. Nous savons que l'humanité se compose de bons, de méchants et de neutres, n'est-il pas vrai?

— Sans doute.

— Eh bien, vous traitez les hommes comme s'ils étaient tous méchants, et je les traite, moi, comme s'ils étaient tous bons. Des deux systèmes, quel est le meilleur?

— Le vôtre peut-être. Parfois j'en ai l'idée, et je me dis que je marche à côté du bonheur.

— Mais, alors, pourquoi ne pas entrer dans la route qui y conduit?

— Pourquoi? parce que j'ai un horrible défaut, — un défaut que rien ne saurait corriger : — l'égoïsme. Enfant, mes parents me gâtaient. Toutes mes folies furent pardonnées avant d'être expiées. J'appris à n'aimer que moi, — à tout sacrifier à mon bien-être. La crainte des soucis du ménage et des devoirs de la paternité m'empêcha de me marier. Je restai garçon, — et plus isolé qu'un naufragé dans une île déserte. Et lorsque fatigué, blasé, dégoûté de moi et des autres, je ne trouvai plus aucun attrait à la vie parisienne, — je vins m'établir dans ce château, qui m'était échu en héritage. Un seul homme, — mon neveu, — le fils unique de mon frère, — m'avait inspiré quelque affection, mais il se maria contre mon gré, et je cessai de le voir. — N'aimant personne, poursuivit M. Valmont, je ne fus aimé de personne. C'est le sort de l'égoïste. Plus il concentre son affection en lui-même, et plus il en éloigne celle des autres. Triste, — nul ne me plaint; malade, — nul ne s'inquiète; mort, — nul ne me regretterait...

— Sauf moi, dit l'abbé.

— Sauf vous, mon ami, dont il suffit d'être homme pour mériter l'affection.

Ces derniers mots furent prononcés avec une légère nuance de mélancolie. L'abbé Didier s'en aperçut; il prit la main de M. Valmont, et lui dit :

— Vos paroles me rassurent. Quand le mal est si bien connu, la guérison n'est pas éloignée. D'ailleurs, je prierai pour vous!

M. Valmont sourit d'un air qui semblait dire : « Si vous ne comptez que sur cela... »

L'abbé pénétra sa pensée.

— Ne riez pas. Si vous aviez, comme moi, vécu vingt ans au pied de l'autel, vous croiriez à l'efficacité d'une bonne prière.

IV. — LE RÊVE DE M. VALMONT.

La Providence, — par un calcul évident de sa miséricorde, — donne plusieurs fois à l'homme déchu les moyens de se relever. La chute ne devient définitive que lorsque celui auquel ces occasions sont offertes refuse obstinément d'en profiter.

M. Valmont tomba malade d'une fièvre typhoïde. Cette affection prit, dès l'abord, un caractère alarmant. Bientôt le délire survint, et il ne reconnut plus personne. Les médecins déclarèrent ses jours en danger. Seul, l'abbé Didier ne désespérait pas. Pourtant, il jugea le cas assez grave pour prévenir le neveu de M. Valmont.

Ce dernier habitait Paris où il exerçait la profession d'avocat. Il répondit immédiatement, exprimant son chagrin de la maladie de son oncle, et ses regrets de ne pouvoir se rendre à l'appel du prêtre. « Mais, ajoutait-il, mon oncle m'a banni de sa présence, et vous le connaissez assez pour savoir que s'il me voyait près lui, sans avoir révoqué sa décision, il croirait que l'intérêt, — le misérable appât de sa succession, — m'y conduit. »

Le curé d'Arbon était inébranlable dans ce qu'il trouvait juste. Il répliqua que M. Valmont avait le délire, qu'il ne reconnaîtrait pas son neveu, et qu'il n'y avait par conséquent nul inconvénient à la venue de ce dernier. Il terminait sa lettre en prenant l'engagement formel de rectifier toute interprétation erronée, s'il s'en produisait.

Cette insistance vainquit les scrupules d'Edouard Valmont. Il partit pour Arbon avec sa jeune femme Fanny, et sa petite fille Adeline.

Installés au château, les deux époux devinrent les auxiliaires zélés du prêtre, dans les soins à donner au malade. Tous trois se partageaient les fatigues et les veilles. Sous cette tutelle tendre et éclairée, l'intensité de la fièvre diminua, et les symptômes les plus menaçants disparurent.

Une nuit, M. Valmont s'éveilla, comme d'un rêve, sans se rendre compte ni du lieu où il se trouvait, ni de ce qui lui était arrivé. On causait dans sa chambre; il prêta l'oreille.

— Il est sauvé! disait l'abbé Didier.

— Comme Edouard va être heureux! exclama une voix de femme.

— Allez prendre du repos, madame, reprit l'abbé. Votre mari a passé la nuit dernière; vous avez passé la moitié de celle-ci. La place m'appartient désormais; je veillerai jusqu'au jour en lisant mon bréviaire.

— Vous êtes trop occupé, monsieur l'abbé, pour vous fatiguer ainsi.

— Oh! mais je vais être obligé d'employer l'autorité!

La jeune femme prit le ton du reproche :

— Vous finissez toujours par me faire faire ce que vous voulez! dit-elle en se retirant.

M. Valmont écoutait, dans cet état de torpeur mentale et physique qui n'est ni la veille, ni le sommeil. Quelques minutes après, il se rendormit, et il vit en songe un tableau charmant : sa belle nièce Fanny, travaillait, sous un rayon de soleil, à l'une des fenêtres du manoir; et un oiseau du ciel chantait entre les fleurs : « Dieu t'a rendu « ton ange gardien, pour sauver ton corps et ton âme! »

Dans la matinée, il s'éveilla de nouveau. Cette fois, il y avait dans sa chambre une personne de plus. Le malade éprouva quelque émotion en reconnaissant son neveu.

— Plus de crainte, disait Edouard. Le docteur affirme qu'à la période critique va succéder celle de la convalescence.

— Quel bonheur! répliqua la voix de femme. Et pourtant un peu de tristesse se mêle à ma joie, car le rétablissement de notre cher malade sera le signal de notre départ. Peut-être consentirait-il à voir Edouard, mais moi, la cause innocente de leur mésintelligence, il ne le voudra jamais. Et, ajouta-t-elle, mieux vaut se retirer volontairement que de s'exposer de nouveau à ..

— Vous ne partirez pas, mes enfants! s'écria M. Valmont, en se dressant sur son lit.

Il y eut un cri de surprise.

Édouard et sa femme coururent embrasser leur oncle, tandis que l'abbé Didier les regardait d'un air attendri.

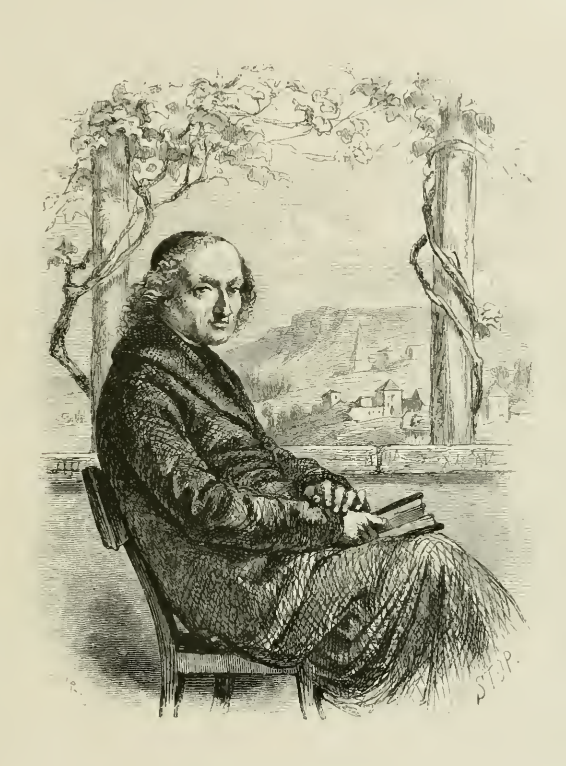
— Et vous aussi, mon ami! reprit M. Valmont. Que ne vous dois-je pas?

Et il lui raconta son rêve de la jeune femme et de l'oiseau, — et comment il l'avait trouvé réalisé à son réveil, au pied de son lit.

V. — UN BONHEUR NOUVEAU.

Le jour de la Noël, le fermier Pierre Leiret, entrant à l'église, fut coudoyé par M. Valmont qui conduisait à l'office sa nièce et sa petite-nièce Adeline.

Après la messe, il les quitta pour se rendre chez Vincent, le neveu de Mathurin. De ce côté, le vent du malheur soufflait toujours. Le pauvre garçon était tombé à la conscription, et allait partir pour l'armée. Il se désolait en pensant qu'il laissait Mathurin sans ressources.



L'abbé Didier. Dessin de Stop.

— Console-toi, lui dit M. Valmont. Je me charge de ton remplacement, et de plus, je te nomme jardinier du château, avec une maisonnette pour y installer ton vieil oncle. Elle est située au midi, et il ne manquera pas un rayon de soleil.

En ce moment entra l'abbé Didier, suivi de Fanny et de sa fille.

M. Valmont s'effaça derrière une poutre formant saillie. La jeune femme, sans le voir, dit au paysan :

— Nous avons senti ce matin que le froid commençait, et je vous apporte un paletot.

— Et moi, ajouta l'enfant, en lui présentant une petite cage, dont la base était d'acajou, les barreaux de cuivre brillant, et qui renfermait deux fauvettes, je te donne ces oiseaux que papa m'a achetés à la ville. Ils amuseront Mathurin par leurs chants.

Vincent pleurait de joie et de reconnaissance.

M. Valmont, s'avançant alors, remercia sa nièce, embrassa Adeline et serra la main de l'abbé.

— Je vous prends sur le fait! dit celui-ci. Aucun défaut, si enraciné qu'il soit, ne résiste à un bon cœur.

— Mais du tout, répliqua malicieusement le châtelain d'Arbon. Je ne suis nullement corrigé. A la vérité, je fais un peu de bien que je ne faisais pas, mais c'est par raffinement d'égoïsme; car cela me procure un plaisir que je n'avais jamais éprouvé.

Mlle Marie GALLET DE KULTURE.

PASCAL ET LA MENDIANTE.

ANECDOTE HISTORIQUE (1656).

I.

Une jeune fille, âgée de dix-sept ans à peine, errait tristement sur le quai Notre-Dame. C'était vers la fin de l'hiver ; et ses haillons la protégeaient mal contre la bise glacée qui, ce jour-là, soufflait avec violence. Sa démarche était lente et timide. Elle allait et venait sans idée fixe, sans aucun but. Parfois, elle s'approchait du parapet, et, appuyant son menton sur sa main, elle regardait vaguement couler l'eau.

Qui aurait pu dire les pensées qui se pressaient dans cette jeune tête ? Elles étaient douloureuses, sans doute ; car sa belle et suave figure portait l'empreinte d'une profonde souffrance. Ses yeux paraissaient rougis par le froid ; mais, en les regardant attentivement, on y voyait germer de grosses larmes..... Elle les retenait par un dernier effort, hélas ! car, en voyant passer une jeune fille de son âge, belle comme elle, et à demi penchée dans un riche carrosse, elle les laissa couler en abondance. Il était loin qu'elle pleurait toujours !...

Soudain elle tressaillit, et fit quelques pas en avant. Une résolution subite avait donné à sa démarche une apparence de courage ou de résignation. Elle semblait avoir pris une décision suprême. Une femme de quarante ans à peu près, à la mise simple, traversait le quai en ce moment. La jeune fille pressa le pas et vint se placer devant elle... Elle voulut parler, sa voix ne put proférer aucun son. Elle leva sur elle ses deux beaux yeux, comme pour l'implorer du regard ; des larmes en jaillirent..., et ce fut en se voilant le visage qu'elle s'écria avec effort :

— Secourez-moi... j'ai faim !...

La femme ne lui répondit pas, et, se détournant froidement, suivit son chemin en maugréant. Quant à elle, elle jeta un regard brûlant vers le ciel. Elle semblait lui demander le secret de sa misère, ou pourquoi il y avait ici-bas des cœurs sans pitié. Ce fut tout. Pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres. Seulement sa douce physionomie redevint plus triste encore, et, regagnant lentement sa place, elle reprit sa première attitude.

Qu'elle était belle ainsi ! Sa longue et noire chevelure flottait en boucles sur ses épaules. Il y avait dans toute sa personne un tel reflet de chaste et sereine beauté, qu'on se sentait attiré vers elle ! D'ailleurs, n'y a-t-il pas dans l'infortune quelque chose qui nous émeut et nous subjugue ? En ce moment, elle eût remué profondément l'âme d'un poëte, et les peintres eussent trouvé en elle l'expression vraie de la douleur. Le front incliné vers la terre, elle semblait tout à la fois songer douloureusement au passé et frémir en envisageant l'avenir !

II.

Depuis longtemps elle rêvait ainsi, quand tout à coup, en relevant la tête, elle vit debout devant elle, immobile comme une statue, un homme jeune encore, dont la figure pâle et tourmentée reflétait toutes les angoisses de l'âme et de la pensée humaine. Il y avait dans ses regards une telle fixité et une telle puissance, que la jeune fille ne put s'empêcher de pousser un cri. Elle fit même un mouvement pour s'enfuir. L'inconnu l'arrêta d'un geste. D'ailleurs, sa figure avait soudain changé d'expression, la pitié seule rayonnait maintenant sur ses lèvres qui, pour la première fois peut-être, essayaient de sourire.

C'était Pascal !

— Que faites-vous ici, mon enfant ? lui dit-il à voix basse.

La jeune fille le regarda longtemps et courba la tête.

Pascal avait compris.

— Vous êtes pauvre et vous avez faim, n'est-ce pas ? murmura-t-il plus bas encore.

Cette fois, la jeune fille parut surprise.

— Voulez-vous me suivre et vous confier à moi ? ajouta-t-il ; et, en même temps, il lui offrait son bras.

Soit qu'elle eût subi une influence surnaturelle, ou que son cœur l'eût entraînée vers cet homme étrange, elle s'approcha d'un pas ferme et parut prête à le suivre.

Pascal, à son tour, ressentit une vague inquiétude. Elle dura peu cependant ; il y avait dans cette belle mendiante tant d'innocence et d'abandon !

— Allons de ce côté, dit-il, en lui montrant dans le lointain les toits d'un vaste édifice.

Elle le suivit sans faire aucune question. Le ciel lui avait sans doute inspiré cette confiance aveugle dans le sauveur qu'il lui envoyait.

III.

Elle lui raconta, avec une touchante simplicité, l'histoire de sa vie, si courte et pourtant si malheureuse ! Son père était mort depuis quelques mois ; quant à sa mère, elle l'avait perdue dès le berceau. Son travail avait d'abord suffi à la nourrir, mais, depuis quelques jours, elle se trouvait privée même du nécessaire. Après bien des luttes, elle n'avait pu triompher de la faim, cette torture suprême, et elle s'était résignée à demander l'aumône.

Pascal l'écoutait sans l'entendre ; le passé n'était rien pour lui, il songeait à l'avenir !... et son front pâle s'assombrissait de plus en plus.

La jeune fille se tut, et tous deux marchèrent en silence ; elle était en proie à mille sentiments contraires ; lui, perdu dans un monde d'idées ! De temps en temps, il s'arrêtait et la contemplait d'une façon étrange. Il y avait en lui de la pitié et de la terreur !...

Que se passait-il donc dans son âme ? Quelles pensées assiégeaient ce grand penseur ? Les larmes d'une jeune fille pouvaient-elles distraire ce puissant esprit de ses hautes contemplations ?...

Ah ! c'est qu'à force de sonder les profondeurs de l'âme, il en était arrivé à voir partout des abîmes ! Du jour surtout où, du haut du pont de Neuilly, son carrosse faillit être précipité dans la Seine, il eut sans cesse un gouffre béant devant les yeux ! Dès lors plus de calme, plus de repos, plus de sommeil ! sa pensée implacable le rongeait sans relâche ! Comme Hamlet, il aimait à fréquenter les tombes. Comme lui, derrière le fard il voyait la joue, et derrière la joue un squelette ! Comme lui, il vivait hors du monde et s'abîmait dans l'infini !

Dans ce moment, le sort de cette jeune fille lui inspirait plus de terreur que de pitié. Tout en marchant à côté d'elle, par cette puissante faculté de l'imagination qui parcourt un siècle dans une heure, il lui créait un avenir. Il la voyait d'abord telle qu'elle était, belle et pure, mais pauvre et abandonnée; il la suivait dans sa vie de misères et d'humiliations. Il la voyait aux prises avec la faim, le désespoir peut-être! puis, entraîné par la pente fatale de son esprit, il la voyait exposée à toutes les tentations. Elle roulait jusqu'au fond de l'abîme... et, misérable, désespérée, mourait en blasphémant Dieu.

C'est alors qu'il s'arrêtait et la contemplait avec épouvante. La sueur inondait son front, où se trahissaient, malgré lui, toutes les angoisses de sa grande âme. Il se sentait pris de vertige, et parfois il entr'ouvrait la bouche pour exhaler dans un cri sublime tout ce qu'il ressentait; mais les regards si purs de la jeune fille le calmaient comme par enchantement, et ses lèvres s'efforçaient de lui sourire. Peu après, hélas! il retombait dans une rêverie profonde.

IV.

Ils étaient arrivés. Un immense édifice se dressait devant eux. Tout autour de lui était calme et austère. Les mille bruits de Paris y éveillaient à peine un faible écho. Les quelques fenêtres percées dans ses épaisses murailles étaient garnies de barreaux de fer. Rares étaient les passants qui troublaient le silence de cette solitude; aussi l'herbe poussait alentour au travers des fentes du pavé.

Pascal s'arrêta, et lui montra dans les airs une croix qui surmontait le monument.

Elle parut comprendre.

— Vous le voyez, dit Pascal, Dieu vous offre une hospitalité que les hommes vous refuseront toujours. L'acceptez-vous? Là, vous trouverez le pain du jour qui ne vous sera jamais amer, car vous aurez la paix du cœur. Vous prierez Dieu sans cesse..., et, la nuit, vous verrez ses saintes et ses anges resplendir dans vos rêves. Vous y vivrez calme et pure jusqu'au jour où vous quitterez la terre pour le ciel!

Elle ne pouvait répondre..., les larmes l'étouffaient.

— Aujourd'hui, continua Pascal, vous vous êtes résignée à demander l'aumône, et vous n'avez trouvé que des cœurs sans pitié! Demain, on vous la ferait peut-être; mais peut-être aussi la pourriez-vous payer de votre honneur... Voulez-vous entrer? lui demanda-t-il après un instant de silence.

Elle fit un pas vers la porte: Pascal la suivit. Il saisit le marteau et frappa deux coups. Des pas se firent entendre, la porte s'ouvrit.

Une religieuse parut sur le seuil. Pascal s'avança et lui parla à voix basse; puis tous deux s'approchèrent de la jeune fille. Elle leva sur eux ses yeux humides de larmes, à travers lesquelles brillait un éclair de joie et de reconnaissance.

— Suivez-moi, chère enfant, dit la religieuse avec une voix si douce qu'elle s'élança dans ses bras.

— Merci! s'écria-t-elle.

Pascal la contempla un instant.

— Vous prierez pour moi, murmura t-il.

Elle tomba à ses genoux. Il se baissa lentement..., et ses lèvres froides effleurèrent son front.

La jeune fille lui jeta un dernier regard, où se peignait toute son âme, et suivit la religieuse.

La porte se referma lentement, en criant sur ses gonds rouillés. Il écouta le bruit de leurs pas se perdre peu à peu..., puis sa tête s'inclina de nouveau sur sa poitrine, ses yeux redevinrent fixes et il reprit lentement le chemin de Paris.

V.

Quelques années après, étendu sur son lit de douleur, Pascal luttait avec l'agonie. Toutes ses terreurs l'assaillaient à cette heure suprême. Il se détournait de la mort, autre abîme qui le remplissait d'épouvante. Les angoisses de son âme étaient plus grandes que jamais. Il se sentait suspendu entre le ciel et l'enfer..., et ne croyait à aucune consolation!...

Un soir qu'il se tordait sur sa couche, comme un désespéré, ses yeux hagards s'arrêtèrent sur une douce figure inclinée vers lui. Une religieuse priait et pleurait. Une auréole céleste jetait autour d'elle un tel éclat, que le moribond sentit un peu de calme en son cœur. Il se dressa sur son séant et la contempla longtemps. Il semblait chercher au fond de ses souvenirs. Tout à coup il reconnut la mendiante du quai Notre-Dame; il poussa un cri, et des larmes roulèrent dans ses yeux desséchés. Une lueur brilla sur sa face livide, et, levant les bras au ciel, il sembla le remercier de cette consolation qu'il lui envoyait.

Celle qu'il avait aidée à vivre l'aida à mourir et lui ferma les yeux.

J. DEVELEY.

LA DANSEUSE DE GWALIOR.

ÉPISODE DE LA GUERRE DE L'INDE.

Encore un épisode touchant qui contraste avec les horreurs de la guerre de l'Inde (1).

La première fois que l'intendant anglais sir Hudson vit la Soboinigan (l'Anguille), célèbre danseuse du royaume de Gwalior, c'était en 1806, à la cour du roi ou maharajah, dont il était le prisonnier depuis un an.

Quand la bolérine indienne eut exécuté les danses du poignard, du casque à pointe, du bouclier et surtout de l'écharpe de soie et d'or, le roi fut si enchanté, qu'il lui dit de demander telle faveur qu'elle voudrait.

(1) Voyez *la Rose de miss Sarah*, numéro de novembre 1857.

Elle réclama et obtint... la liberté de sir Hudson.

En partant, le lendemain, celui-ci voulut savoir la cause d'une telle préférence.

— Tu as une fille, comme moi j'ai un fils, répondit la danseuse; elle pleure ton absence sur la terre des hommes pâles, — et j'ai résolu de la consoler pour porter bonheur à mon enfant.

L'intendant ne put retenir une larme, et jura à la Soboinigan de ne jamais l'oublier.

Mais il ne jouit pas longtemps de son bienfait, et périt victime de l'insurrection des Indiens en 1807.

Cinquante ans après, nouvelle guerre, celle qui dure encore, si meurtrière et si acharnée ; et nouveau bouleversement du pays, — qui amena, l'an dernier, une pauvre et vieille Indienne, mourante de faim, à la porte de la famille Hudson.

Les Anglais allaient la massacrer, ou tout au moins la chasser loin d'eux, — quand une jeune miss vint à elle et lui dit avec compassion :

— Acceptez ceci, ma bonne femme, et logez-vous quelque part cette nuit; demain, la Providence aura pitié de vous.

Et elle lui remit cinq louis d'or, fruit de ses économies personnelles.

Cette jeune miss était Anna Robertz, la petite-fille de l'intendant Hudson, — qui agissait ainsi, en souvenir de la Soboinigan, dont sa mère lui avait conté l'histoire.

— Dieu te conserve, ma sœur ! lui répondit la vieille, après avoir gravé son nom dans sa mémoire...

Et elle s'éloigna en la bénissant.

L'année suivante, — il y a quelques mois (telles sont les vicissitudes de l'Inde et du siècle), — la famille Hudson était proscrite à son tour, et les cipayes, maîtres



La Soboinigan à la cour du roi de Gwalior. Dessin de Jemdt.

d'Anna Robertz, allaient la scier entre deux planches, faute d'une rançon de mille roupies.

Tout à coup un Indien arrive près d'elle :

— Tu es la petite-fille de sir Hudson, l'ancien captif du roi de Gwalior?

— Oui.

— Tu te souviens de la Soboinigan?

— Oui; qu'est-elle devenue?

— Tu l'as sauvée, il y a un an, en lui donnant cinq louis.

— Eh quoi! c'était elle?

— Elle-même; et moi je suis son fils. Elle est allée vers le Grand Manitou; mais, en mourant, elle m'a recommandé sa petite sœur au visage pâle, et je viens acquitter notre dette. La guerre qui t'a ruinée m'a enrichi. Sois plus heureuse que moi : retourne embrasser ta mère.

Et l'Indien remit à Anna Robertz une traite de mille roupies, avec cette signature : « Souvenir de la Soboinigan. Reconnaissance d'un coureur des bois. »

Cet épisode a été raconté par miss Anna elle-même, — rentrée depuis peu en Angleterre.

Si on trouve l'humanité quelque part dans l'Inde, — on voit que c'est dans le cœur des femmes.

C. DE CHATOUVILLE.

VOYAGES EN ALLEMAGNE.

LA VALLÉE DE LA MURG. — LA FORÊT NOIRE.



L'ouverture des écluses. Le pont de pierre. Dessin de A. de Bar.

I. La rivière de la Murg. Son caractère. Consonnes et cailloux. Le coq de bruyère. Comment on le *saute*. Le grand-duc. M. L. A. L'ouverture des écluses. Forêts ambulantes. Ruines et châteaux. L'homme et le temps. Forbach. Mœurs et costumes. La Hornisgrinde. Les wilis. Le Mummelsee. Allerheiligen. L'âne de la comtesse Uda.

Tous les dictionnaires de géographie vous diront que la Murg est un affluent du Rhin, qu'elle rejoint non loin de Rastadt; mais ce qu'ils ne vous diront pas, c'est l'activité fébrile de cette rivière, qui court ainsi qu'un poulain sauvage, et fait plus de bruit qu'une troupe d'écoliers en vacance.

Elle n'a pas les eaux profondes et puissantes de la Saône, ni la largeur imposante de l'Escaut; mais je ne sais pas de rivière plus laborieuse. M. Philippe Dupin, cet homme ami de la statistique, se fatiguerait à compter

les roues qu'elle met en mouvement. Pas un flot qui ne tombe en cascade du haut d'un barrage; pas une cascade qui ne donne la vie à une scierie.

Au commencement, la Murg est toute petite; à la fin, elle n'est pas bien grande. Si le torrent devient rivière, la rivière n'est ni bien large ni bien profonde. On la passe à gué un peu partout, et une Sapho moderne, qui chercherait sur ses bords un rocher de Leucade, pourrait bien dans la chute se casser une jambe ou deux, mais aurait grand'peine à s'y noyer.

Il faut prendre les rivières comme elles sont.

Mais la nôtre n'est pas seulement active comme un bon ouvrier, elle est pittoresque et sauvage dans une partie de son cours, charmante et gracieuse dans l'autre. Elle semble sortir du Tyrol pour entrer dans la Normandie. Dès ses premiers pas, elle traverse des gorges profondes hérissées de forêts impénétrables; plus loin, elle s'endort parmi des prairies sans bornes semées de villes et de hameaux. On trouve sur ses rives, encadrées par des montagnes au milieu desquelles elles se tordent en mille replis, des ruines féodales et des usines, des châteaux et des légendes, des chapelles et des vignobles, des villages et des radeaux.

On ne la visite pas sans surprise, on ne la quitte pas sans regret.

C'est donc la monographie d'une rivière que nous allons entreprendre. Que la Murg nous soit légère!

A son origine, la Murg est un ruisseau; non, je me trompe, c'est deux ruisseaux: la Murg Blanche et la Murg Rouge, auxquelles il convient d'ajouter un troisième ruisseau, la Forbach. La Murg Blanche, — ne prenez pas garde aux consonnes, et gardez-vous de prononcer de tels mots, — prend sa source au pied du Rossbühl, sur le Kniebis; sa sœur, la Murg Rouge, sort du Melkereikopf, qui domine Allerheiligen.

Retienne qui pourra de tels noms; c'est assez de les écrire.

La Murg Rouge n'est pas plus rouge que la Murg Blanche n'est blanche; c'est la fantaisie d'un montagnard ou d'un géographe, — on n'a jamais su lequel, — qui a donné des noms si bien colorés à ces deux cours d'eau. Bientôt la Murg Rouge et la Murg Blanche se réunissent au pied du Röhrsberg, et atteignent Baiersbronn où commence la Murg proprement dite.

Êtes-vous habitué maintenant aux syllabes rocailleuses? Le pays est plein de cailloux, les mots sont pleins de consonnes. Il faut s'y faire.

Rien de plus sauvage et de plus beau que les vallées tortueuses où courent de chutes en chutes ces eaux frémissantes. La forêt Noire n'en a pas de plus sombres et de plus désertes. C'est à peine si de loin en loin le regard du touriste découvre au creux d'un ravin la fumée qui trahit la cabane d'un bûcheron. Parfois étincellent dans un vallon les feux ardents d'une forge. De petits hameaux, perdus loin du monde, sont cachés dans les plis de la montagne. Le son de la cloche les annonce de loin. C'est ainsi qu'en remontant ces ruisseaux tapageurs que mille obstacles irritent sans relâche, on rencontre Ruhestein, Schwarzenberg, Hesselbach, Reichenbach, Freudenstadt, Freidrichsthal, Christophsthal, et vingt autres dont les noms m'échappent. Une verrerie allume ses feux dans cette gorge, une charbonnière fume sur ce plateau. La forêt Noire, — Schwarzwald en allemand — vous presse de toutes parts. Ces rafales du vent qui passe dans les grands arbres ne vous rappellent-elles pas la chasse infernale des vieilles légendes?

S'il n'y a plus maintenant de cerf magique, le chasseur ne pénètre jamais dans ces solitudes vertes sans un secret battement de cœur. C'est là, sur ces plateaux, que niche et que chante le coq de bruyère.

Saluez, vous tous que passionne l'art de Nemrod! La caille est au faisan ce que le faisan est au coq de bruyère.

Les Anglais, pour qui la chasse est une branche importante du sport, et les Allemands, leurs rivaux, chassent le coq de bruyère; les Français, jamais, si ce n'est quelquefois les Alsaciens.

Dans le langage cynégétique on ne dit pas *chasser*, mais bien *sauter* le coq.

Ceci demande une explication.

C'est aux mois de mars et d'avril seulement que la chasse aux coqs de bruyère est possible. Le printemps vient de naître; un vent plus tiède passe sur la montagne et réchauffe la profonde forêt où frémit la sève nouvelle. Le coq bat de l'aile, son œil s'illumine, il cherche sa compagne, il chante au plus haut des arbres..., il est perdu.

O amour! voilà de tes coups!

Il faut ajouter que lorsque le coq de bruyère chante, il est sourd; sourd et aveugle. La foudre peut tonner, l'éclair peut briller, le coq n'entend et ne voit rien.

L'homme, le roi de la création, ne pousse pas la passion jusqu'à ce haut degré d'enthousiasme.

Toute la science du chasseur est fondée sur la connaissance de cette surdité et de cet aveuglement.

La famille des coqs habite les hautes montagnes boisées qui mêlent leurs sommets autour de la Murg. Elle peut choisir entre le Kniebis, le Schwarzekopf, le Schlossberg, la Hornisgrinde, le Nageliskopf, le Lange Grinde, le Kalthaupt, où mille points de vue surprennent le touriste, solitudes alpestres où le chevreuil erre en liberté. Le chasseur a passé la nuit dans la cabane d'un bûcheron, roulé dans une couverture, auprès d'un feu dont la fumée s'échappe à grand'peine par un trou. Les grands sapins gémissent autour de lui.

Vers deux heures, il secoue le sommeil et sort de la cabane. Si les étoiles scintillent, c'est bon signe; il fera beau; le coq chantera. Il se met en marche rapidement. La veille, un garde a reconnu la montagne, et sait combien de coqs fréquentent cette partie de la forêt, et quelles pentes ou quels plateaux ils préfèrent.

Vers trois ou quatre heures, aux premières lueurs de l'aube naissante, à cet instant fugitif où le jour n'est pas encore, où la nuit n'est déjà plus, le chant du coq retentit tout à coup. La forêt s'éveille.

Alors, il ne faut plus ni parler, ni marcher. Le silence est la première condition du succès. Le reste dépend de la fortune et de votre adresse.

On écoute, immobile et muet. L'ombre est presque noire. Autour de soi, c'est une muraille de sapins; leurs profondes colonnades s'effacent dans la pénombre. Tout en haut une clarté pâle flotte à la cime des arbres. Le chant recommence; vous laissez passer les premières notes; puis, entre celles-ci et les dernières, il est un instant fugitif où le cri prolongé du coq a quelque chose de métallique et d'éclatant: sautez alors, sautez vite et loin, et gagnez une dizaine de pas. Mais aux premiers sifflements qui terminent ce cri tout débordant de passion, arrêtez-vous soudain, et que pas un geste, pas un mouvement, pas un soupir ne trahisse votre présence. Où vous êtes tombé, restez.

Au moindre bruit, pour un brin de bois qui craquerait sous votre pied, le coq disparaîtrait à tire-d'aile.

Si le premier saut n'a pas fait de bruit, quelques minutes après, le chanteur recommence et appelle sa compagne à grands cris. Le chasseur guette l'instant propice et saute de nouveau. Chaque saut le rapproche du coq. Quelquefois, par une éclaircie de la forêt, vous l'apercevez sur la branche dépouillée d'un vieux sapin. Il va d'une extrémité à l'autre, aiguisant son bec contre le bois, ouvrant et fermant ses ailes, déployant sa queue, arrondissant son cou superbe, puis le cri part comme une fusée.

Si tout à coup il s'arrête, s'il écoute, ne respirez plus. L'oiseau se méfie, soyez mort.

Quelquefois, on n'aperçoit même pas une rémige de sa longue et large queue ou de ses ailes puissantes. Le feuillage épais d'un sapin le dérobe à tous les regards. On est sous l'arbre, on ne voit pas le coq. A quinze pas d'un oiseau presque aussi gros qu'un dindon, on est parfois obligé de le tirer *au jugé*.

On a vu des coqs manqués ne pas s'envoler au coup de fusil; c'est que le coup était parti au moment du chant. Ils n'avaient entendu ni la détonation ni le sifflement du plomb.

La saison des chants passée, on ne chasse plus le coq que par fantaisie. Un chasseur et un chien d'arrêt partent quelquefois de compagnie ; mais c'est un hasard si la poursuite la plus patiente et la plus laborieuse vous en fait tirer un.

On ne tue jamais que les coqs en Allemagne; un chasseur qui tirerait une poule serait déshonoré. Pourquoi cette coutume conservatrice et chevaleresque n'est-elle pas introduite en France, où l'espèce tend à disparaître?

Le grand-duc de Bade actuel est passionné pour cette chasse, la seule qu'il pratique. Il a aux environs de Forbach un pavillon et une immense forêt où les coqs sont nombreux et bien gardés. Il y va passer bien souvent quelques jours au printemps.

Sur ces hauteurs, on chasse encore la gelinotte au chien couchant. Il faut avoir le pied leste et sûr, la jambe vigoureuse, l'élan rapide pour suivre cet oiseau dans un amoncellement inextricable de ronces, d'arbres, de souches, de rochers, de racines et de cailloux où la marche s'embarrasse à chaque pas, et ressemble parfois à une escalade.

Souvent il arrive que la compagnie des gelinottes se branche çà et là tout à coup. On peut alors secouer l'arbre, frapper des mains, jeter des pierres, l'oiseau ne remue plus. Il s'est blotti au plus épais des rameaux; rien ne l'en fera plus sortir.

Je connais, à Bade, un grand chasseur de gelinottes et de coqs de bruyère, M. L. A...; chaque année il en tue plusieurs; il a toutes les qualités du chasseur, le pied, la main, l'œil et le jarret; rien ne le fatigue et rien ne le décourage; il marche dix heures par des chemins affreux, des chemins sans chemins; il ne sent ni la pluie, ni le froid, ni le vent, ni le soleil. Eh bien! ce Nemrod intrépide a des symptômes d'anévrisme après chaque printemps. Aussitôt qu'il est en chasse dans la montagne, au premier cri du coq, le cœur lui bat à l'étouffer.

— Quelque jour, dit-il en riant, je mourrai de la rupture d'un vaisseau... Les coqs me tuent!

On sait les fameux vers du poëte :

O qui que vous soyez, jeune ou vieux, riche ou sage,
Si jamais vous n'avez épié le passage,
Le soir, d'un pas léger, d'un pas mélodieux,
D'un voile blanc qui glisse et fuit dans les ténèbres....

La chose qui fait palpiter le plus un chasseur, ce n'est point un voile, c'est un oiseau!

Il est vrai que, dans les montagnes, le pas des bergères manque de mélodie; elles vont pieds nus..... et quels pieds!

Une autre chasse est usitée sur ces montagnes, la chasse du chevreuil qu'on fait de tous temps à l'affût et parfois, en automne, à la traque. On ne tire jamais que les broquarts; les chevrettes jouissent du privilége de libre circulation.

Cependant la Murg descend toujours et, grossie de vingt ruisseaux qui se précipitent de tous côtés, elle court vers la vallée, perpendiculairement au Rhin. Son lit, encaissé entre deux rives sauvages où des forêts, vieilles comme le monde, hérissent leurs sapins et leurs chênes, est obstrué partout de rochers énormes que la violence des eaux a polis. Le flot se brise contre ces récifs et fuit tout blanc d'écume avec de longs fracas.

Au fond des ravins qui s'ouvrent de tous côtés coulent des torrents que la fonte des neiges grossit tout à coup. La main industrieuse de l'homme a utilisé ces torrents pour le transport des bois que la hache abat sans relâche, trouées profondes qui n'éclaircissent même pas la masse noire de la forêt.

Les eaux, retenues par de forts barrages munis d'écluses, s'amoncellent dans des vallons fermés de toutes parts. Le long du torrent qui tombe dans la Murg et le long de la Murg elle-même, les bûcherons ont empilé le bois qui doit descendre à Gernsbach ; quand le barrage, — *swellung* en allemand, — est plein, les forestiers auxquels ces vastes forêts appartiennent envoient l'ordre d'ouvrir l'écluse.

C'est un jour de fête pour le pays. De toutes parts on accourt : l'étudiant arrive de Heidelberg avec sa pipe de porcelaine blanche, sur laquelle un artiste inconnu a dessiné son portrait à la manière noire, ou le blason de ses armes; l'écolier a quitté Mannheim, Fribourg et Carlsruhe et voyage à pied, guidé par son professeur, comme dans le livre de Töpffer; le touriste vient de Paris ou de Bruxelles; quelques voyageuses plus hardies bravent la neige qui blanchit encore les hautes cimes et font frissonner la soie au milieu des fourrures et des manteaux.

Il n'est pas rare d'y rencontrer aussi, à ce rendez-vous des touristes, des fiancés de Bavière ou de Hollande qui apprennent à se connaître en voyageant tête à tête avec une candeur que les Parisiens ne comprennent pas. Ils vont à Schaffouse ou à Genève, et, chemin faisant, la sympathie éclôt. Ne pensez-vous pas que deux fiancés de Paris s'arrêteraient à Saint-Germain?

Un pont est fameux dans le pays pour cette cérémonie. Quelle entreprise pour un *impressario* si le spectacle pouvait être donné dans le bois de Boulogne! et que la stalle se payerait cher!

Ce pont de pierre est au confluent de la Raümünzach et du Schwarzenbach. Son arche unique, assise sur deux blocs de granit, s'ouvre sur une vallée étroite où les eaux du torrent descendent avec furie au milieu de quartiers de rocs blancs. Des troncs de sapin, dépouillés de leur écorce, gisent au travers de son cours; les pentes abruptes de la montagne se dressent des deux côtés; une ombre froide tombe de ce rempart mouvant de verdure.

Des feux allumés par les gardes petillent sur la lisière des bois; leur fumée bleuâtre file au travers des sapins. De fortes branches, assujetties sur des pieux et couvertes de fougère, offrent un siége rustique aux curieux. Un pan de mousse et de granit sépare les spectateurs du torrent qui bouillonne.

A dix pas en aval du pont, une cascade de dix mètres de hauteur ajoute à l'effet pittoresque de ce paysage, que

quelque jour l'Opéra fera copier par Diéterle, Cambon ou Thierry.

Bientôt les gendarmes, coiffés du casque à pointe de fer, écartent les passants du pont, sur lequel les plus téméraires voudraient s'asseoir. On attend. L'heure a sonné et le signal a été donné dans la montagne.

Tout à coup un bruit confus passe avec le vent : c'est comme le grondement lointain du tonnerre ; le bruit est sourd, continu comme celui d'un orage qui s'approche. Il augmente à chaque minute, c'est le roulement d'un char courant sur le gravier ; l'écho renvoie le bruit ; la vallée tout entière est en rumeur.

L'écluse a été ouverte, voici le flot qui vient. C'est d'abord une muraille de bois, haute et toute droite ; il semble qu'elle glisse avec un fracas pareil à celui de dix pièces d'artillerie passant au galop sur une chaussée d'airain. L'eau qui emporte ce mur retentissant est encore invisible.

Il s'approche avec la vitesse de la flèche, il touche au pont, il le heurte enfin ; l'arche, trop étroite, ne peut donner passage à cette masse poussée de toutes parts avec la force d'un boulet. L'écume jaillit autour des culées et blanchit la crête des parapets ; il semble que la pierre va être broyée par le bois : puis la muraille flottante se brise, le flot en saisit les mille débris épars, et l'avalanche passe avec de terribles retentissements.

C'est un tourbillon fait de cent tourbillons. Les deux torrents grossis tout à coup roulent à pleins bords et se réunissent bruyamment. Le flot passe par-dessus les roes les plus énormes et en nivelle l'escarpement. La cascade disparaît sous un bouillonnement d'écume. Une poussière d'eau monte du ravin avec l'odeur de la résine. Des milliers de pièces de bois fuient sans que l'œil en saisisse le passage. On les devine aux chocs multipliés qui grondent partout. Parfois les troncs de sapins se redressent, restent l'espace d'une seconde debout, tremblants et comme effarés, puis retombent dans l'eau qui les emporte. La rivière est comme vivante et en fureur. Les sapins crient et se plaignent, l'eau hurle, le bruit répond au bruit, un mugissement sans trêve remplit la vallée ; c'est un tonnerre qui passe.

On battrait des mains, on crierait : Bravo ! si l'on n'était pétrifié par l'admiration.

Puis l'eau s'affaisse, le bruit diminue, les pièces de bois s'échouent par milliers sur les deux rives ou restent accrochées le long des récifs, et les curieux s'éloignent par les sentiers verts de la forêt.

La vallée encore une fois rentre dans la solitude que troublent à peine quelques chasseurs.

On demandera peut-être où vont tous ces morceaux de bois, grands et petits. Tous les poêles du pays, — et il y en a beaucoup, — ne sauraient les consumer, pas plus même que les machines à vapeur qui ne connaissent pas l'emploi de la houille. Rassurez-vous, la Murg ne perd rien et sait où il faut porter ce qu'on lui confie.

Saisies au passage à Forbach, les moins fortes de ces pièces de bois sont liées en radeaux légers sur lesquels deux hommes s'embarquent. Ils partent le matin à cinq ou six heures ; à une heure ou deux de l'après-midi, ils sont à Gernsbach. Rien de plus coquet et de plus gracieux que la navigation de ces îles flottantes sur une rivière qui n'a pas une profondeur moyenne de plus de deux pieds d'eau. Rien n'arrête la descente de ces argonautes qui voyagent pieds nus, tenant à la main de longues perches avec lesquelles ils dirigent la marche aventureuse de leur vaisseau.

Les rapides sont franchis, les écueils sont évités, ils sautent avec la cascade, ils fuient avec la vague et, flexibles comme des serpents, leurs radeaux surmontent des obstacles contre lesquels ils devraient se briser mille fois. On ne voit peut-être pas trois fois par an une de ces constructions éphémères échouée ou rompue le long du bord.

A Gernsbach, les radeaux sont dépecés et livrés aux scieries qui les débitent en planches et en madriers.

Quant aux grandes pièces, le flot les roule librement jusqu'à Gernsbach où, liées ensemble avec un art merveilleux, elles forment de grands radeaux que le Rhin plus tard conduira jusqu'en Hollande. Les chantiers de constructions maritimes les attendent.

Si lentement qu'ils aillent, on nous permettra bien de ne pas marcher aussi vite que ces grands sapins.

Bientôt les sentiers qui longent la Murg sur les frontières du Wurtemberg et du pays de Bade s'élargissent. Frayés d'abord seulement par les chasseurs et les bûcherons, les charbonniers et les forgerons, ils deviennent praticables aux voitures ; d'autres sentiers, venus des profondeurs de la forêt, s'y perdent comme des ruisseaux dans une rivière. Si quelque touriste, s'inspirant de ces voyages que l'on faisait autrefois à pied, un bâton à la main, s'aventure vers les profondeurs parmi lesquelles serpentent ces routes mystérieuses, il ne tardera pas à découvrir un lac perdu dans une enceinte de sapins séculaires, une forge éclatante dont les feux flamboient dans la nuit ou quelque château fort s'écroulant à la cime d'un rocher. Voici là le château en ruine de Kœnigswart, bâti en l'an 1209, par le comte Rodolphe de Tubingue ; là un lac charmant, le Huzenbacherweiher, qui dort entre une ceinture d'arbres toujours verts. On dirait l'asile frais et sauvage des willis.

Jadis les burgs hérissaient toutes ces montagnes. La forêt Noire avait les siens, le Taunus en avait d'autres. Chaque montagne portait à son sommet un donjon comme un casque porte un cimier ; pas une seule de ces forteresses n'est restée debout et toutes semblaient indestructibles.

Mais, il faut bien le dire, le temps, qu'on a trop calomnié, n'est pour rien dans leur renversement. Si les hommes ne se mêlaient pas d'abattre l'ouvrage des hommes, le temps n'y pourrait presque rien ; combien de murailles contre lesquelles sa faux s'ébrécherait ! Le temps est un prétexte et les hommes s'en servent pour dissimuler le vandalisme de leurs passions. Quand ils ont jeté par terre une église, une résidence royale, une abbaye, quelques vieux souvenirs de pierre du temps passé, les hommes se signent et ils disent d'un air hypocrite : « C'est le temps ! »

On ne sait pas ce que les Français ont détruit de châteaux en Allemagne ! La tour, le rempart, le donjon, le burg, ce sont eux qui les ont abattus. Le maréchal de Duras, qui obéissait aux ordres du marquis de Louvois, a fait cette œuvre. Les armées de Louis XIV ont passé le long du Rhin et pas une muraille n'a résisté à cet ouragan de fer. Le Palatinat s'en souvient encore.

C'est à Forbach que la Murg commence à ressembler à peu près à une rivière. Forbach est une ville de neuf cents âmes dont les toits rouges égayent la vue dans un cercle de montagnes. La ville vit de la forêt. Tout habitant de Forbach coupe du bois, lie du bois, vend du bois ou achète du bois. La rivière qui glisse à côté de Forbach passe sous un énorme pont de bois dont les mille poutres et les robustes madriers, bizarrement enchevêtrés les uns dans les autres, sont couverts d'un toit dont la construction rappelle les ponts de la Suisse. Le moindre char qui passe sur le tablier du pont en tire des roulements sonores. Si quelque jour un incendie, allumé par la guerre, détruit ce pont, il se trouvera des gens pour dire : « C'est le temps qui l'a renversé. »

La route qui traverse Forbach franchit ce pont gothique, d'un aspect curieux, et passe sur la rive droite de la Murg. Cette route, qui rampe aux flancs de la montagne, est suspendue entre l'abîme et la forêt. Elle est tortueuse et sauvage, et chaque détour qu'elle fait découvre de nouveaux aspects. La rivière, comme un ruban d'argent, disparaît au fond du ravin; l'œil n'en saisit plus les bouillonnements.

Les montagnes s'étagent en gradins et descendent vers la plaine par croupes inégales. De longues perspectives s'ouvrent par l'échancrure des vallées; la lumière et la brume y dessinent des horizons toujours changeants, toujours nouveaux. Souvent, au mois d'avril, quand la plaine est tout en fleurs et chargée de rameaux, ces hauteurs silencieuses sont encore blanches de neige; un pan de verdure sépare le pays des jardins du pays des frimats. Le printemps sourit aux pieds de l'hiver.

Cependant des bouviers passent, piquant leur attelage paresseux. On aperçoit tout à coup, vivants, debout et vous saluant d'un air grave, des paysans comme on n'en voit plus qu'à l'Opéra-Comique. Ils ont le fameux tricorne, que la tradition prête aux baillis; tricorne gigantesque, relevé par un coin, et dont l'immense envergure abriterait une génération. Ce n'est plus le chapeau d'un homme, c'est le parapluie d'une famille. De ce parapluie, la mode de 1740 a fait un couvre-chef. Une redingote noire,



Types et costumes de la vallée de la Murg. Dessin de V. Foulquier.

ample, large, à pans superbes doublés de blanc qui flottent sur les talons, accompagne ce monument de l'antiquité. Un gilet d'écarlate et de grandes bottes montant jusqu'aux genoux servent de complément à ce costume séculaire.

Un peu plus loin, voici qu'un jeune homme se présente. Il a la démarche leste, le pied agile, le regard bleu, la chevelure blonde et la pipe blanche. Saluez! c'est un étudiant d'Iéna ou de Gœttingue.

S'il n'avait pas une casquette, il pourrait se faire, — tant les traditions sont peu respectées aujourd'hui, — que cet étudiant fût semblable à tous les autres individus que le hasard du voyage vous fait rencontrer; mais la casquette est un signalement. A la casquette, on reconnaît le fils bien-aimé des universités allemandes, qu'elles soient du nord ou du midi.

Adorable casquette! elle est petite, trop petite; quand un étudiant commande une casquette à son casquetier, il ne manque jamais de lui dire : « Si je puis la mettre, je ne la prends pas. » Heureux jeune homme! jamais il ne peut la mettre. La casquette est posée au plus haut de son crâne, comme un pinson à la cime d'un peuplier; elle est de velours bleu ou vert, avec une visière imperceptible, qui couvrirait à peine le front d'une poupée. La question de savoir comment elle se tient en équilibre sur le chef de son maître, et comment le premier zéphir qui passe ne la cueille pas, est un problème dont l'étudiant seul connaît la solution. C'est un mythe, comme on dit en Allemagne.

J'ai toujours pensé que la casquette universitaire était un symbole; à ce titre respectons-la.

Mais, avant de quitter Forbach et ses environs, le touriste, qui a déjà fait connaissance avec la Murg, peut, en cheminant au travers des montagnes, rencontrer ici des cascades, plus loin un lac, plus loin encore une abbaye en ruine, partout des légendes.

Si vous ne craignez pas la marche dans des sentiers hérissés de roches granitiques au travers desquelles s'enlacent mille racines, une promenade de quelques heures vous fera passer du sommet de la Herrenwiese, sur la rive gauche, au sommet de la Hornisgrinde. Ne pensez pas aux voitures, aux chevaux non plus; chaussez-vous de forts souliers, comme un chasseur; marchez hardiment, et les plus beaux aspects vous récompenseront. Pour le dire en passant, la Hornisgrinde est la plus hauté montagne de la forêt Noire centrale et inférieure. Elle n'a pas moins de 1,209 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

Un plateau parsemé de grès et couvert de bruyères couronne la Hornisgrinde, d'où la vue s'étend sur la vallée du Rhin, et découvre tout ensemble les Alpes suisses et les Vosges françaises. Ce panorama n'a pas d'autres limites que l'horizon. Les montagnes s'abaissent à vos pieds comme les gradins d'un escalier de Titans. Quelquefois un pâtre solitaire garde un troupeau de bœufs sur ces hauteurs désertes. La forêt Noire s'étend au loin comme un immense tapis de verdure sombre, où rampent de croupe en croupe de longs sentiers rocailleux.

Tout là-bas, derrière ces noirs sapins, mais invisible encore au regard, se cache un lac mystérieux autour duquel la forêt se replie. On descend la montagne, chaque pas vous en rapproche, et on ne le voit pas encore ; puis tout à coup un éclair brille derrière les rameaux tremblants : c'est l'eau du Mummelsee qui brille, frappée par un rayon de soleil. Le lac se cache encore, il reparaît un instant; puis enfin un dernier pas vous conduit sur ses rives muettes, où le vent seul a une voix.

Quelle solitude profonde ! quel silence ! Les pentes de la Hornisgrinde s'abaissent perpendiculairement jusqu'au lac, que l'ombre couvre à demi. Le pied des arbres touche à l'eau immobile, claire et profonde. Aucun oiseau ne chante; c'est un désert plein d'ombre et de fraîcheur.

Mais, s'il vous souvient des wilis, regardez ce lac. C'est là que jadis elles habitaient. Chaque nuit, le Mummelsee voyait leurs danses. Belles, à demi nues et les cheveux flottants, elles glissaient sur la surface polie des eaux. Aux premières clartés de l'aube, elles disparaissaient dans les profondeurs enchantées du lac.

Heureux le beau chasseur ou le jeune pâtre qui les surprenait! L'une d'elles, blonde et souriante , l'enlevait dans un monde surnaturel ; mais il fallait que le mystère le plus impénétrable protégeât leur rencontre. Si par imprudence ou par vanité un mot trahissait le secret magique, la nuit suivante, un cri terrible retentissait soudain, troublant le silence solennel des bois; puis, au matin, une tache de sang rougissait les eaux du Mummelsee.

Le chasseur indiscret ne reparaissait plus, et les wilis dansaient toujours.

Il n'y a plus de valseuses nocturnes aujourd'hui, il n'y a plus de fées ! Mais le Mummelsee a gardé toutes ses beautés charmantes, sa grâce et son poétique silence dans sa poétique solitude.

Plus loin encore de Forbach, et non loin des sources de la Murg, pareille alors à un ruisseau, ces ruines pittoresques, qui dorment au creux d'un vallon entouré de cimes boisées, rappellent le souvenir d'une vieille abbaye, autrefois riche et fameuse. C'est Allerheiligen.

Voici ce qu'on raconte au sujet de sa fondation.

En ce temps-là, la comtesse Uda, fille du comte palatin Gottfried de Calw, et veuve en premières noces du comte d'Eberstein, épousa plus tard le comte d'Altdorf, frère du duc de Bavière, auquel elle apportait en dot le riche domaine de Schauenburg, qu'elle tenait de sa mère, Luitgarde de Zaeringhen.

Moins heureuse encore cette seconde fois que la première, la comtesse Uda, rendue à la liberté par la mort du comte d'Altdorf, ne songea plus qu'aux choses de la religion. C'est alors qu'elle conçut la pensée de fonder une abbaye. Afin d'assurer à cette abbaye une existence prospère, elle voulut la mettre sous la protection de tous les saints, un seul, fût-il apôtre, ne lui inspirant pas assez de confiance. Mais d'abord il fallait que l'abbaye sortît de terre. Or, le choix de la localité embarrassait un peu la comtesse Uda.

Elle décida que le hasard choisirait pour elle.

Un âne fut amené, chargé de sacs tout remplis de pièces d'or, et mis en liberté. Les sacs, tombant à terre, devaient indiquer l'endroit où s'élèverait plus tard l'abbaye.

L'âne se mit en route, broutant par-ci, dormant par-là, flânant partout. Les sacs étaient lourds et le gênaient beaucoup ; vingt fois il se secoua pour se débarrasser de sa charge ; mais les sacs étaient solidement attachés, rien ne bougeait ; et la comtesse Uda, accompagnée de ses dames d'honneur, suivait toujours.

Vers le soir, enfin, et n'y tenant plus, l'âne fit si bien, à force de ruades, que les sacs d'or s'écroulèrent.

— C'est ici ! s'écria la comtesse, en frappant la terre du pied.

Dès le jour suivant, les architectes furent mis à l'œuvre, et l'abbaye de Allerheiligen — *tous les Saints* — éleva son clocher vers le ciel.

Ceci se passait en 1191.

L'âne avait eu l'esprit de s'arrêter dans un des sites les plus pittoresques de la forêt Noire, auprès d'un torrent qui tombe de cascade en cascade au fond d'un ravin romantique. Mille traditions se rapportent à cet endroit : ici, un cavalier suédois, poursuivi par des reîtres, a franchi l'abîme d'un bond ; là, dans cette grotte dont l'étroite ouverture fend le granit rouge, une troupe de zingaris a longtemps habité ; un enfant est tombé de cette cime en dénichant des corbeaux. Que de princes et de rois ont visité cette solitude choisie par un âne et qu'admirent les peintres !

Une tourelle sans escalier, quelques pans de mur, des ogives crevassées, des fûts de colonnes épars, des pierres sculptées sur des dalles en morceaux, voilà tout ce qui reste d'Allerheiligen.

On raconte tout bas, — c'est la philosophie qui parle après la légende, philosophie railleuse, — que la comtesse Uda ne manquait pas de pousser l'âne en avant chaque fois que, par gourmandise, il s'arrêtait dans un vilain pays. Si les sacs tombaient d'aventure, on le rechargeait impitoyablement et il devait poursuivre sa route. Ils ne tombèrent tout de bon que lorsque la comtesse, trouvant le pays beau, eut dit : — C'est assez.

La philosophie a peut être raison, mais j'aime mieux la légende.

Amédée ACHARD.

(*La fin au prochain numéro.*)

CHRONIQUE DU MOIS. — COURRIER DE TROUVILLE.

LA MORT ET LA RÉSURRECTION DES HUITRES. — LE NAUTILUS.

Le vœu d'un baigneur. La question des huîtres. Combien Paris en avale. Les bancs perdus. Le bâton sauveur. M. Coste. La marine agricole. Le *nautilus*. Promenade sous l'eau. Visions et réalités.

Car que faire en ce temps..., à moins de se baigner?

Et à quoi songer au bord de la mer, si ce n'est au bonheur de ses poissons?

— Ce qui fait surtout mon envie, c'est l'immobilité des huîtres dans l'eau fraîche! nous disait hier un baigneur de Trouville, condamné à danser chaque soir vingt quadrilles au Casino, et à se promener tout le jour sur la grève, en compagnie d'une bande de Parisiennes, sous une chaleur de 34 degrés centigrades.

— Les huîtres! Grande question sociale! repartit un savant, élève de M. Coste, l'illustre pisciculteur du Collége de France. Savez-vous, messieurs, que les huîtres s'en vont..., comme toutes les bonnes choses de ce monde?

Nous nous récriâmes avec stupeur, et le savant continua sa démonstration.

— Oui, messieurs, et ce n'est point une plaisanterie; car l'huître, qui n'est qu'un luxe pour vous, est le pain des millions d'hommes qui la vendent, et une des pierres angulaires de la marine française et européenne. Ecoutez la statistique de M. Victor Borie : — En 1804, Paris consommait 17,164,800 huîtres de toute espèce. Depuis cette époque, Paris a grandi, et l'huître s'y est multipliée. En 1853, nous en avons avalé 72,514,655! savoir : 70,876,825 huîtres de la Manche (Cancale, Granville, etc.), 1,263,430 huîtres d'Ostende, et 374,400 huîtres vertes de Marennes.

Savez-vous ce que ces chiffres représentent en argent, c'est-à-dire en salaires pour les pêcheurs, pour les colporteurs, pour les revendeurs? Le cent d'huîtres de Cancale vaut, à Paris, 2 fr. 19 c.; le cent d'Ostende, 3 fr. 96 c.; le cent de Marennes, 5 fr. 45 c. Ajoutez à la consommation de Paris la consommation de la province, et vous arriverez à la somme énorme qui sera perdue pour toute une population de travailleurs, si les huîtres viennent à manquer. Eh bien! si l'on n'y prend garde, dans quelque temps d'ici les huîtres disparaîtront de nos côtes.

A la Rochelle, à Marennes, à Rochefort, aux îles de Ré et d'Oléron, sur 23 bancs, 18 sont complétement ruinés; les autres commencent à être envahis par les moules; les moules détruisent les huîtres, comme les lapins tuent les lièvres, comme les mauvaises herbes tuent le blé. A Granville, à Cancale, — cette mer classique des huîtres, — à force de soins on rend la décadence moins rapide, mais on n'a pu en arrêter le cours. Dans la rade de Brest et à l'embouchure des rivières de Bretagne, ces coquillages s'en vont aussi graduellement. Enfin, à Saint-Brieuc, dans cette baie magnifique qui comptait autrefois 15 bancs d'huîtres, où, du 1er octobre au 1er avril, 1400 marins, montant plus de 200 bateaux, exploitaient cette mine féconde, il reste aujourd'hui 3 bancs, dont les coquillages clairsemés pourraient être raflés en quelques jours par une vingtaine de bateaux.

Les huîtres ont disparu, la misère est arrivée, et les marins, désertant l'inscription maritime, ont passé dans l'armée de terre ou émigré vers l'intérieur. Voilà la vérité, — aussi crue que l'huître elle-même! Avais-je tort de vous dire : Grande question! Heureusement, la pisciculture, et M. Coste et le gouvernement sont là pour sauver à la fois le rocher de Cancale, et nos belles côtes et nos futurs matelots.

— Comment cela? demandâmes-nous tous d'une seule voix.

— Avec ceci! répondit le savant, en nous montrant un informe bâton rustique, un fragment de branche couvert de ses nœuds et de son écorce, et pullulant d'une myriade de petits coquillages incrustés dans ses moindres pores.

Une dame poussa un cri d'admiration, et déclara ce conte palpitant d'intérêt.

— Ce n'est point un conte, c'est une histoire authentique. Je tiens ce bâton de M. Coste en personne, et voici comment il vous représente la résurrection des huîtres. Ecoutez encore le statisticien de la chose : — Quand un cultivateur a dépouillé son champ de sa récolte, il le laboure et l'ensemence à nouveau. « Pourquoi, s'est dit M. Coste, après les marins du lac Fusaro, pourquoi ne labourerions-nous pas les flots abrités de nos baies, et n'y sèmerions-nous pas des poissons? » Et il y a quelques jours à peine, la population de la baie de Saint-Brieuc a vu, ce qui s'appelle vu, un vapeur de l'Etat labourer les flots de l'Océan, comme une charrue qui trace un sillon, répandant derrière lui, de distance en distance, des huîtres vivantes destinées à repeupler les eaux désertes de cette baie magnifique. On labourera ainsi et on cultivera bientôt l'Océan, comme on laboure et comme on cultive un champ de blé. C'est la France qui a tracé le premier sillon.

On a déjà répandu, dans la baie de Saint-Brieuc, cinq millions d'huîtres pêchées par des bateaux de l'Etat dans la mer commune.

Mais cela n'est rien encore; voici le chef-d'œuvre de la pisciculture, — et l'origine merveilleuse de mon bâton : — Dieu a créé notre globe en vue de l'humanité. Il a donné aux poissons des moyens indéfinis de se reproduire; mais il a placé, en même temps, auprès d'eux des éléments nombreux de destruction, que le devoir de l'homme est de combattre sans relâche. L'huître, par exemple, se reproduit d'elle-même, et une seule huître donne naissance, chaque année, à deux millions de petits! Mais si la mère ne trouve pas autour d'elle des coquillages, des branches, des rochers, un abri pour que le naissain puisse s'y attacher et grandir, la vague, qui balaye sans cesse son lit tourmenté, enlève et détruit à chaque instant des millions de petits. Eh bien, M. Coste est parvenu à diminuer, sinon à supprimer les éléments destructeurs des huîtres. Dans les conditions ordinaires de la nature, sur deux millions de nouveau-nés, une douzaine seulement étaient sauvés de la mort. Des fascines, des clayonnages formés de branchages, revêtus de leur écorce et retenus par d'énormes pierres, ont été descendus au fond de l'eau sur les bancs abrités. On y a ajouté des chargements énormes de coquilles vides, répandues çà et là. Le frai des huîtres sortant de la coquille maternelle s'arrête sur ces branches, sur ces coquillages, et s'y fixe. Quand le naissain a atteint un développement suffisant, on drague le fond du banc, on enlève le clayonnage pour le transporter un peu plus loin, et les jeunes huîtres déta-

chées roulent sur le sable de la mer, comme le blé du semoir tombe sur une terre labourée.

Alors, enfin, nous comprîmes et nous étudiâmes avec le plus vif intérêt le bâton du démonstrateur. Il avait fait partie des clayonnages sous-marins; il avait sauvé peut-être un million d'huîtres, et il en portait encore une foule dans les rugosités de son écorce.

— Ainsi, conclut notre savant, de même que nous avions le soldat laboureur à l'époque des moissons, nous aurons la marine agricole à la saison du frai. Nos vaisseaux dragueront les huîtres dans la mer commune, promèneront les clayonnages sur les côtes, y récoltant et y semant, selon les besoins, le précieux coquillage.

Et comme un progrès ne va jamais seul, on vient de découvrir un appareil merveilleux pour se promener au fond de l'Océan, y faire la chasse aux moules, y placer et y déplacer les fascines converties en huîtrières.

Cela s'appelle le *nautilus*, et l'inventeur est un Américain, M. Hallelt. L'expérience a eu lieu dernièrement en pleine Seine, en plein Paris, devant le quai d'Orsay, et des journalistes, des curieux, des dames ont parcouru en se jouant le lit du fleuve

— Le *nautilus*, dit M. Paul d'Ivoy qui était dedans, est un composé de la cloche à plongeur et du bateau sous-marin Payerne. L'appareil, construit en plaques de tôle boulonnée, est très-léger et flotte très-aisément. Il est pourvu de deux chambres latérales, remplies d'air. Lorsque l'on veut descendre, il suffit d'ouvrir deux robinets; l'air de ces deux chambres s'échappe, et il est remplacé par de l'eau, dont le poids détermine l'immersion de l'appareil. Pour remonter, pour nager entre deux eaux, il suffit d'injecter de nouveau de l'air dans ces deux cavités, ce qui se fait en ouvrant encore un robinet. Le plancher de la chambre où nous étions assis est fermé par deux trappes, qui, en s'ouvrant, laissent voir le fond de la rivière et permettent d'y travailler à son aise, sans fatigue, sans que l'eau, maintenue par l'air enfermé dans l'appareil, risque jamais d'y pénétrer. L'appareil est garni de grosses lentilles de verre épais, à hauteur des yeux et par-dessus, de sorte qu'on y voit parfaitement clair et que l'on voit très-bien dans l'eau, jusqu'à plusieurs mètres de distance.

Ainsi, dans notre voyage, la Seine nous est apparue tout entière depuis la Morgue jusqu'aux filets de Saint-Cloud. Sombre histoire que celle-là, surtout entrevue comme dans un rêve, avec vingt-cinq pieds d'eau sur la tête. Chaque flot apportait un soupir, un soupir arraché au cachot de la prison, aux murs humides de l'hôpital. Cette onde limoneuse charriait en gémissant l'immondice, le crime, la douleur, le suicide. L'abîme, complice du meurtre et du vol, semblait recéler les cadavres et les trésors qu'on lui confiait. Il me semblait entendre des râlements d'agonie, des grincements de dents! il me semblait que des noyés se cramponnaient à l'appareil et brisaient leurs ongles sur la tôle glissante. Au lieu des naïades que j'avais rêvées dans la Seine, je ne voyais plus maintenant que fange, débris informes, tessons de vaisselle, fragments de bateaux sombrés, des objets qui tous me faisaient l'effet de pièces à conviction d'un colossal procès criminel. C'était affreux! J'ai vu passer un petit soulier de satin blanc, tout déformé, tout rempli de vase, mais qui avait dû enfermer le pied le plus charmant du monde, le pied de Cendrillon. Je ne puis vous dire l'histoire lamentable de ce soulier, une histoire qui a duré dix ans, et que je me suis racontée à moi-même pendant le temps qu'il passait, en cinq secondes. J'en ferai un roman quelque jour. —

Au résumé, ajoute le rapporteur, cette sombre rêverie n'a duré qu'un instant. Le reste du temps, nous avons pu admirer cette ingénieuse invention, nous rendre compte des immenses services qu'elle est appelée à rendre et qu'elle rend déjà; car plus de vingt de ces appareils fonctionnent en Amérique, plus de dix en Angleterre; et, dans la mer des Caraïbes, on est occupé à tirer de l'eau, à l'aide du *nautilus*, les trésors du *San Pedro*.

Quand nous sommes sortis de là, que le ciel nous a semblé beau, la rivière éclatante et libre, le flot lumineux, l'onde joyeuse et la ville splendide, baignée qu'elle était par la lumière du jour!

— Vous jugez après cela, nous dit le savant, quel parti M. Coste va tirer du *nautilus*, pour la surveillance, l'entretien et le salut... des huîtres!

— Je m'embarque dans le *nautilus*, et je me fais inspecteur sous-marin! s'écria notre danseur du Casino, en épongeant la sueur qui perlait encore à son front.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.



EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN.

Quand Napoléon Ier visita le tombeau de Frédéric le Grand, il s'empara de son épée, en disant: *Le tombeau de Frédéric le Grand est à la Prusse, mais son épée est à moi.* (*Le* tond *beau* — 2 Frédéric le Grand — *est* halle — *ap* — Russe met son épée — *est* — *am* oie.)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

ÉTUDES SUR L'INDE ANGLAISE.

ÉLÉPHANTS ET MONSTRES.

ÉPISODE DE L'INSURRECTION INDIENNE. — 1857 (1).



Hébert et Wolsy dans la salle verte ; Paula et Amata. Dessin de J. Worms et de A. de Bar.

I. — L'IDYLLE.

Les Hollandais ont travaillé soixante ans pour enlever aux Portugais leurs possessions indiennes, mais on trouve encore des descendants d'Alphonse d'Albuquerque sur la terre conquise par le drapeau de Lisbonne, en 1498. Ainsi la famille de Luiz Rivarès, établie entre Meerut et Moradabad, fait remonter son origine à Vasco de Gama. Les fils des marins et des conquérants sont devenus industriels cultivateurs, selon la loi du progrès.

(1) Voyez, dans nos précédents numéros, la *Révolte de* 1806. Voyez aussi, dans le t. XXIII, p. 337, les *Histoires d'éléphants*, de M. Méry, dont le présent article forme le complément, en même temps qu'il offre le tableau des drames actuels de l'Inde. On sait que, de l'aveu des Anglais eux-mêmes, personne n'a deviné ce pays magnifique et terrible aussi bien que l'auteur d'*Heva* et de *la Guerre du Nizam*. (*Note de la Rédaction.*)

L'usine d'indigo de Luiz Rivarès s'élève sur la dernière pente d'un charmant vallon, arrosé par la petite rivière nommée *Hindus*. C'est une oasis d'arbres, de fleurs, d'eaux vives, au centre d'une campagne immense, où croît abondamment le riz *benafouli*, le meilleur riz de l'Inde. Sur l'horizon de cette vaste rizière, on voit se dérouler les lignes sombres de la forêt de Wilharma. Une colline, ou, pour mieux dire, une éminence rocheuse sépare l'usine de l'habitation du planteur anglais John Windham. Les deux voisins et leurs familles vivent en bonne intelligence. Au désert, deux voisins sont toujours deux amis. C'est une leçon donnée aux villes. Si j'avais un roman à écrire, je choisirais ce paysage indien ; mais aujourd'hui l'histoire m'a devancé, elle a choisi pour moi : elle a même fait davantage, elle m'a ôté les soucis de l'invention jusque dans les moindres détails. Quand l'histoire veut s'en donner la peine, elle humilie toutes les imaginations des romanciers.

Dans nos campagnes d'Europe, rien ne peut donner une idée du tableau que je vais essayer de peindre, et qui se reproduisait tous les jours, à quelques variantes près, dans la grande salle verte de l'usine de Luiz Rivarès, à l'heure de midi, quand l'excessive chaleur suspendait les travaux.

Cette grande salle verte n'est pas l'œuvre d'un maçon et d'un architecte ; la nature en a construit les quatre murs et le lambris avec une massive association de tous les arbres des tropiques : un grand ruisseau la traverse dans toute sa longueur en babillant sur un lit de cailloux, et va former plus loin, sous des voûtes sombres, un lac, où les travailleurs indiens nagent et jouent avec deux éléphants domestiques. La même main qui a construit les murs et arrondi le plafond a tissu le plus doux des tapis, avec des gazons et des fleurs. On voit que la bonne nature a destiné ce beau travail de broderie au repos des travailleurs, dans un jour crépusculaire qui invite au sommeil : ce n'est pas un lieu de promenade, mais un lit.

C'est la nuit du milieu du jour : deux jeunes filles indiennes veillent seules, assises sur une escarpolette, et elles chantent sur un mode plaintif, et à voix contenue, le célèbre *Chant des rizières*, cité avec éloge dans le second volume des *Excursions de Skinner*. Cette poésie, populaire dans l'Inde, mérite aujourd'hui d'être prise en considération. En voici la traduction libre, que j'ai faite en essayant de ne pas dénaturer l'esprit de l'original :

CHANT DES RIZIÈRES (1).

Les blonds étrangers, partis à l'aurore,
Chassent à travers les bois et les monts ;
Femmes de Delhi, filles de Lahore,
Dites-leur bien bas que nous les aimons.

Ils ont remonté la sainte rivière,
Le Gange divin, et ses beaux vallons ;
Les rayons du ciel sur notre rizière
Sont les doux reflets de leurs cheveux blonds.

Prenons du repos, la récolte est bonne ;
Après le travail, danses et chansons.
Heureux étrangers ! leur sourire donne
Le riz abondant, les belles moissons.

Sous l'arbre où gémit la blanche colombe,
Ils tournent les yeux, au déclin du jour,
Vers le coin du ciel où le soleil tombe,
Dans un pays froid comme son amour

C'est qu'ils ont laissé leur première amie,
Jeune cœur rempli d'un chagrin amer,
Le jour, toute en pleurs ; la nuit, endormie
Dans une prison que garde la mer.

Les blonds étrangers, partis à l'aurore,
Chassent à travers les bois et les monts ;
Femmes de Delhi, filles de Lahore,
Dites-leur bien bas que nous les aimons.

Ce chant monotone, comme toute mélopée orientale, entretenait le sommeil des maîtres et des serviteurs, dans l'alcôve de la *sieste* indienne ; mais quand le silence se fit, un jeune homme se réveilla comme en sursaut, et dit en frappant du poing un échiquier placé sur les herbes :

— Bon ! nous nous sommes endormis sur la démonstration du *gambit muzio !*

A cette exclamation, un autre jeune homme se réveilla, en disant :

— Je ne dors pas, j'écoutais... Nous en étions au septième coup du gambit, mon cher maître Hébert.

— Tout juste ! reprit Hébert ; je savais bien, moi aussi, que je ne dormais pas... Ce sont ces jeunes filles qui nous magnétisent avec leur *requiem* de Brahma... Eh ! mes belles enfants, Leïla, Naddya, balancez-vous sur l'escarpolette, si cela vous amuse, mais ne chantez plus. Vous recommencerez à minuit... A présent, mon cher capitaine Volsy, je suis à vous... *Le pion du roi, une case*... Prenez garde, c'est très-rusé, ce que je vous fais là.

— Mais, dit Volsy, vous sacrifiez ce pion ?

— Oui, eh bien ! hasardez-vous, prenez-le et vous verrez.

— Alors je ne le prends pas.

— Encore plus mauvais jeu pour vous.

— Au diable le *gambit muzio !* dit Volsy, en ravageant l'échiquier ; docteur Hébert, vous me dégoûterez de ce jeu avec vos *gambits !*

— Est-il vif cet Anglais ! dit Hébert... Etes-vous bien sûr d'être un Anglais, mon cher Volsy ?

— Hébert, mon ami, vous n'avez pas, vous, la gravité de votre profession de médecin. En Europe, vous ne trouveriez pas un malade qui voulût se laisser guérir par vous.

— Tiens ! dit Hébert en se levant, vous me rappelez que ce pauvre fakir Waly m'attend dans son cabanon.

— Mais quelle rage vous pousse à guérir des fakirs, docteur Hébert Colomb ?

— Oui, vous êtes Anglais, Volsy ; je n'en doute plus maintenant ; vous êtes même digne d'entrer dans le conseil des dix de la Compagnie des Indes. Vous regardez un fakir comme un insecte de plus dans le pays des insectes, vous l'écraseriez froidement, s'il gênait votre talon.

— Je l'écarterais...

— Vous l'écraseriez ! moi, je le guéris. Un fakir est un homme...

— C'est un fou.

— Non ; il est méthodiste dans son espèce, comme votre William Bart. Pour un Indien, le méthodiste est un fou, et la Compagnie des Indes, qui est méthodiste, est folle. N'a-t-elle pas destitué lord Ellenborough, comme païen, à cause des portes de Sennauth ?

— Elle a bien fait.

— Mon cher Volsy, la destitution de lord Ellenborough, après sa glorieuse et intelligente campagne de 1842, est la plus grande faute de la Compagnie : vous le reconnaîtrez plus tard.

(1) *Ce chant*, dit Skinner et, après lui, M. Garcin de Tassy, *a été improvisé par les femmes indiennes, à la louange des Anglais !* Je copie textuellement. MÉRY.

N.-B. Voyez, dans les *Modes vraies* de la présente livraison, ce chant mis en musique par M. Wékerlin. P.-C.

— Cela tourne au sérieux, mon cher docteur Hébert; le fakir est plus amusant.

— Eh bien! soit, capitaine... Là, voyons, n'ai-je pas fait une bonne œuvre, orgueil à part? Ce pauvre diable avait juré de s'enfoncer une pointe d'acier dans le flanc droit, toutes les fois que l'heure sonnerait à l'horloge de l'usine. J'ai fait arrêter la sonnerie avec la permission de Luiz Rivarès, et le fakir, craignant de déplaire à son dieu, ne se saigne plus. Il met le silence de l'horloge sur le compte de Brahma. Sa raison est saine maintenant; il ne me reste que ses blessures à guérir.

— Bon courage, dit Volsy en riant; encore deux ou trois cures pareilles, et le roi de Delhi vous nommera médecin en chef des fakirs.

— J'accepterais, et je rendrais un fameux service à l'Angleterre indienne. Ces fakirs sont vos ennemis les plus dangereux; ils continuent les Taugs qui ont failli vous enlever le Bengale, dans la guerre du Nizam. Il faut tout craindre de ces hommes qui ne craignent rien Les fakirs se font un jeu des mutilations, des suicides, des martyres; ils meurent en riant sous les roues du char sacré, parce qu'ils vont revivre, disent-ils, dans le céleste jardin *Mandana*. Si leur fanatisme devient un jour national, si la contagion gagne les cipayes, Dieu sait ce qui adviendra.

— Bon! dit Volsy avec un éclat de rire, nous voilà retombés dans le sérieux!

— Et bien! voulez-vous du plaisant, mon cher Volsy?

— Oui, docteur, j'en ai besoin comme remède; le thermomètre marque trente degrés à l'ombre, et nous commettons la sottise de nous échauffer!

— Volsy, savez-vous ce que j'ai trouvé dans le cabanon du fakir Waly?... Une Bible en anglais! une Bible fausse comme la fable du *Ramaïana!*

— C'est William Bart qui l'a déposée chez le fakir...

— Parbleu! je le sais bien! interrompit le docteur Hébert; concevez-vous la manie de cet enragé méthodiste? Il se promène dans l'Inde, avec un ballot de Bibles apocryphes, et il en laisse un exemplaire dans chaque gîte où il boit un verre d'eau.

— Voyons, dit Volsy, quel grand mal trouvez-vous à cela?

— Un grand mal et un grand ridicule, mon cher Volsy. Commençons par le ridicule. Donner une Bible *knowledge* à des Indiens qui savent lire, comme on le fait au collége religieux de *Pulo-pinang*, je le conçois et je l'approuve; mais donner un livre anglais quelconque à de pauvres diables qui ne connaissent pas même la première lettre de l'alphabet indien, voilà le ridicule et l'absurde! Passons au mal. Leur fanatisme s'irrite devant ce livre, ou cette chose mystérieuse qui tombe avec préméditation d'une main anglaise. *Ils vous craignent même dans vos présents;* et quand le colporteur est sorti de la cabane, tout fier d'avoir encore placé un exemplaire, l'Indien illettré chasse le livre du bout de son pied, creuse un trou profond, l'ensevelit, et va faire ses ablutions pour laver ses souillures. Puis, il prend un air solennel, regarde le chemin qu'a suivi le méthodiste, et il le maudit avec tous les anathèmes connus dans sa caste. Un jour peut venir où l'assassinat remplacera la malédiction.

Volsy riait beaucoup en écoutant le docteur Hébert, et, s'asseyant sur le gazon, il dit, en replaçant les pièces sur l'échiquier:

— Eh bien! mon cher Hébert, j'aime encore mieux le *gambit muzio;* voyons, donnez-moi une dernière leçon, je serai plus docile, et ensuite je vous laisse à votre fakir bien-aimé.

Le docteur haussa les épaules, pantomime qui signifiait: Vous êtes un Anglais incorrigible dans votre entêtement; et, refusant d'obéir au geste et à l'invitation de Volsy, il fit quelques pas pour s'éloigner dans la direction de la cabane du fakir. Tout à coup, il s'arrêta, comme s'il eût changé d'idée, et donnant un sourire à Volsy, il parut consentir à poursuivre sa leçon de *gambit*.

— Oh! je ne suis pas dupe de votre conversion, dit Volsy en riant; j'ai vu remuer les branches, à la porte de la salle verte. Les anges arrivent.

En effet, on eût dit que deux étoiles se levaient dans la direction indiquée par le doigt de Volsy; elles illuminèrent la voûte de verdure, et donnèrent soudainement un charme inexprimable à cette vaste alcôve d'arbres, de gazons, d'eaux vives et de fleurs. Paula et Amata, les deux filles de Luiz Rivarès, entraient avec une nonchalance adorable, et répondaient par un imperceptible mouvement de tête au respectueux salut d'Hébert et de Volsy Le croisement de deux races avait favorisé on ne peut mieux ces deux jeunes filles. Paula était brune, Amata blonde; cette différence permettait de les reconnaître, car la beauté de la plus jeune copiant avec exactitude la beauté de l'aînée, les méprises et les erreurs auraient pu naître, même au sein de leur famille: on les distinguait donc à la nuance de leurs cheveux. Cette puissante nature indienne, qui infiltre la séve de son soleil dans ses plantes et ses fleurs, a souvent pour les femmes les mêmes complaisances maternelles; alors les beautés créoles semblent emprunter à la flore indienne ses trésors de luxe et d'éclat; elles grandissent et se développent dans un épanouissement superbe, comme les vivantes sœurs des aloès et des palmiers.

Bien que cette histoire commence avec l'année 1857, la vérité nous force à dire que le costume de ces deux jeunes filles était l'extrême antithèse des modes actuelles. Le climat et la campagne de l'Inde ont des rigueurs ou des exigences non prévues par les couturières parisiennes. Les modes du Directoire ont été inventées par une grande dame créole, habituée à l'éloge, sous un climat qui défend aux étoffes de recéler le moindre mensonge sous leurs plis.

Habitués à vivre dans la familiarité de la vie domestique avec Paula et Amata, Hébert et Volsy éprouvaient toujours une crainte respectueuse, lorsqu'ils rencontraient ces deux sœurs, et si la mode anglaise n'eût pas prévalu dans l'habitation de Luiz Rivarès, jamais les deux jeunes gens n'auraient osé entamer un entretien avec elles. Paula ou Amata commençaient toujours.

— Continuez votre partie, messieurs, — dit Paula, sans quitter le bras de sa sœur, — nous serions désolées d'interrompre la leçon d'échecs.

— Nous avions quitté le jeu, — dit Hébert en tirant sa montre, pour se donner une contenance; — il est déjà fort tard..., deux heures!... Je vais au travail.

Un duo d'éclats de rire sembla rouler sur des lames d'or.

— Oui, mesdemoiselles, au travail, reprit Hébert, ce n'est point une plaisanterie. Je vais herboriser, le long du ruisseau; c'est une corvée rude, au grand soleil; mais je ne suis pas venu dans l'Inde pour rester oisif.

— Comme il dit cela sérieusement! remarqua Volsy.

Le docteur Hébert, qui balbutiait en répondant à Paula, se trouva tout à coup à son aise, grâce à la réflexion railleuse de Volsy, et relevant la tête et croisant les bras, il dit au jeune officier anglais:

— Ah! par exemple! mon cher Volsy, croyez-vous que

j'ai quitté l'espoir d'une clientèle parisienne, la première clientèle du monde, quand on la tient, pour venir, dans l'Inde, suivre l'exemple paresseux de vos docteurs anglais? Qu'avez-vous fait pour la science, depuis lord Cornwallis et la conquête de 1799? Vous marchez, depuis soixante ans, sur des milliers de plantes, dont chacune est un remède, préparé dans le laboratoire du soleil, et vous n'avez pas même découvert la feuille qui guérit la migraine ou le rhume de cerveau?

— Très-bien! très-bien! dirent Paula et Amata en battant des mains.

— Pardon, dit en riant Volsy; nous avons découvert la racine du tulipier jaune pour la morsure du cobra-capel, et l'*yapana*, pour le choléra-morbus.

— Oh! perfide Albion! s'écria le docteur; ces deux remèdes ont été trouvés avant la dynastie d'Aureng-Zeb, sous le règne de Baber! C'est un médecin indien, le *moulvy* de la cour de Delhi qui les a inventés!

— Capitaine Volsy, dit Amata, ne riez pas, répondez au docteur.

— Il ne répondra pas, reprit Hébert; il rira toujours.

— Et les médecins français, qu'ont-ils découvert dans l'Inde? demanda Volsy, d'un air sérieux.

— Rien, reprit Hébert; mais ce n'est pas leur faute; ils étaient absents. Pour que les médecins français découvrent un remède dans l'Inde, il faut d'abord qu'il y ait des médecins français.

— C'est évident, remarquèrent les deux sœurs.

— Croyez-bien ceci, capitaine, poursuivit Hébert; si le général Bonaparte eût fait sa jonction au Mysore avec Typpo-Saïb, en 1799, au lieu de perdre son temps devant Saint-Jean-d'Acre, nous aurions conquis le Bengale, et l'Inde serait française aujourd'hui; et croyez bien que nos médecins et nos chimistes auraient arraché beaucoup de secrets curatifs à ce merveilleux herbier que la nature ne prend pas la peine de polir et de nuancer pour les pieds des tigres et des éléphants!

— Le capitaine ne rit plus, dit Amata.

— Je m'instruis, répliqua Volsy; le docteur m'enseigne l'histoire qui aurait pu arriver. Nous avons eu tort de ne pas laisser conquérir l'Inde par la France. Le mal est fait. N'en parlons plus.

— Avec cette discussion, dit Paula, nous avons fait perdre au docteur une heure d'herborisation; il aurait peut-être découvert la plante qui guérit la migraine.

Et les deux sœurs firent un mouvement de retraite, qui fut suspendu par un geste de Volsy.

— Voilà nos deux cipayes qui se réveillent, dit-il; mesdemoiselles, si vous montez en palanquin pour votre promenade de tous les jours à notre habitation, ces deux hommes vous serviront d'escorte..., d'escorte d'honneur, — ajouta-t-il en riant; — car vous savez qu'il n'y a pas le moindre danger.

Les deux jeunes Indiennes, Leïla et Naddya, qui s'étaient endormies en psalmodiant le *Chant des rizières*, se réveillèrent à l'appel de Paula, et disparurent sous une voûte d'arbres, corridor naturel de l'habitation de Rivarès.

— Mon travail peut attendre, dit le docteur Hébert à Paula; nous voulons assister à votre départ de promenade.

— Et votre départ de voyage est-il fixé? demanda Paula, d'une voix timide.

— Non, mademoiselle. J'ai beaucoup de choses encore à étudier ici, et je ne veux pas rentrer en France, les mains vides. Notre profession est très-peu avantageuse, à Paris, pour les jeunes gens. La concurrence des anciens nous tue. Il y a tant de médecins et si peu de malades! Je veux me créer une spécialité. Avec la vapeur, les chemins de fer et le percement de l'isthme de Suez, tous les jeunes médecins feront dans dix ans ce que je fais seul aujourd'hui. Il faut donc que je profite de mon monopole. En 1867, il ne sera plus temps.

— Ma sœur m'appelle, dit Paula; les palanquins sont avancés; nous allons partir. Je vous rends à votre travail d'herborisation, et je vous souhaite une bonne plante, celle qui guérit...

— Les plaies du cœur, — interrompit Hébert, à voix basse.

Paula bondit comme une gazelle blessée par le chasseur, et courut vers les palanquins.

— Enfin le grand mot est dit; il m'est échappé, à mon insu; — telle fut la réflexion qu'exprimèrent la pantomime et la physionomie d'Hébert, après la plus concise et la plus claire des déclarations.

Les porteurs des deux palanquins étaient à leur poste; Paula et Amata s'assirent sous une coupole de soie, où flottait, à la brise, une chevelure de banderoles qui rafraîchissaient l'air comme des milliers de petits éventails.

Volsy parla ainsi à ses deux cipayes :

— Tauly, et toi Mendesour, escortez les palanquins jusqu'à l'habitation de mon père, et venez me rejoindre ici.

Tauly et Mendesour appartenaient au 20me régiment d'infanterie indigène, en cantonnement à Meerut; deux jeunes soldats vigoureusement constitués; deux satyres du Ramaïana, deux démons à l'épiderme de bronze, aux cheveux d'ébène, aux yeux de tison. Rien n'indiquait chez eux l'appauvrissement de la race; on voyait, au contraire, que l'énergique sang de la Malaisie coulait dans leurs veines, et qu'ils appartenaient, par droit naturel de filiation, à cette antique famille indienne, qui a ciselé en statues, en pagodes, en monstres, en dieux, tout le granit du Bengale et de Java.

Un peu avant le départ, Tauly et Mendesour avaient adressé quelques paroles de flatterie à Leïla et à Naddya; mais ces jeunes Indiennes ne répondaient habituellement que par un silence dédaigneux ou fier aux propos galants des hommes de race cuivrée; leur ambition voulait s'élever plus haut. Comme les femmes de tous les pays et de toutes les nuances, Leïla et sa sœur, douées d'un admirable talent d'imitation, avaient appris, à l'école de leurs deux belles maîtresses, la coquetterie et la dignité des femmes européennes. Dans leurs nombreux loisirs, elles continuaient ces leçons à l'école des grands miroirs, et, oubliant leur teint, en voyant leur beauté bengalienne, elles se donnaient l'élégance de la grande dame anglaise, et rêvaient d'un doux mariage légitime avec un bel officier de la garnison de Meerut ou de Moradabad.

Un observateur indifférent aurait remarqué la singulière variété des quatre groupes au départ des palanquins : Paula et Amata nonchalamment assises comme deux déesses adorables, et ne regardant personne, pour permettre à tous les yeux de les regarder; Volsy et Hébert, associés dans leur admiration muette, et tenant leurs yeux fixés sur deux sandales d'odalisques qui jouaient avec les franges d'un rideau de soie ; Leïla et Naddya, négligemment adossées sur la tige d'un palmier et se promettant, pour un avenir rapproché, les douceurs de la promenade en palanquin ; Tauly et Mendesour lançant les éclairs de leurs prunelles à ces deux nuages d'étoffes chinoises qui cachaient les Européennes, ces merveilles blanches, inconnues dans les harems de Delhi, de Lahore et d'Agra.

Le docteur Hébert et Volsy suivirent des yeux les palanquins jusqu'à l'extrémité du petit chemin qui aboutis-

sait à la colline. Dès qu'il n'y eut plus rien à voir qu'un admirable paysage désert, les deux jeunes gens furent saisis de cette tristesse qui suit le coucher du soleil, et ils rentrèrent dans la salle verte pour voir les traces que des pieds divins avaient laissées sur le gazon et les fleurs sauvages. Un premier mot manquait à l'un et à l'autre pour recommencer l'entretien et donner le change à un ami, ou peut-être à un rival, car aucune confidence préalable n'avait été faite : ni l'un ni l'autre ne connaissait au juste sa position et chacun redoutait de l'éclaircir.

Enfin, Volsy prit une résolution ; il donna un léger coup sur le bras du docteur, et lui dit en riant :

— Savez-vous ce que font les hommes quand ils sont amoureux ?

— Ils aiment, reprit Hébert lestement.

— Puisque vous me répondez mal, reprit l'Anglais, je vais me répondre bien. Les hommes amoureux, en présence de la femme aimée, ou se taisent sournoisement, ou parlent beaucoup pour briller aux dépens des voisins. C'est ce que vous venez de faire, mon cher docteur. Quand nous sommes en tête-à-tête, vous et moi, vous me ménagez votre esprit, mais si une femme arrive, vous m'écrasez sans pitié. Hébert, vous êtes amoureux.

— Mon cher Volsy, — dit Hébert avec une dignité d'emprunt, — je ne viens pas dans l'Inde pour copier votre Lovelace et violer les saintes lois de l'hospitalité ; je viens m'instruire dans ma profession, vous le savez très-bien. Certes, je suis admirateur, comme tout le monde, de la beauté des demoiselles Rivarès, mais voilà tout... A mon tour, maintenant, mon cher Volsy, répondez-moi avec la même franchise, je vous adresse votre question.

— Eh bien ! reprit Volsy, en riant, je vais être sincère comme vous. Les demoiselles Rivarès sont les seules amies



Le départ de Paula et d'Amata pour la promenade en palanquin. Dessin de J. Worms.

de ma famille ; elles sont chez moi en ce moment, et moi je suis ici. Vous voyez donc que je les évite..., par prudence peut-être ; voilà la seule concession que je puisse faire. Sous notre soleil indien, il ne faut qu'une mauvaise minute pour perdre la tête, et un soldat amoureux est un déserteur qui passe à l'ennemi.

Cette explication ambiguë parut satisfaire le jeune docteur ; il tendit la main à Volsy, et, lui montrant un nouveau personnage qui arrivait tout ruisselant de sueur et chargé d'un fardeau énorme, il dit :

— Tenez, mon cher Volsy, voilà un garçon qui est plus malheureux que vous et moi ; il est amoureux et il va se marier.

— Vous mariez votre domestique César Verlacq ? demanda Volsy avec étonnement, et avec quelle femme ?

— Oh ! n'ayez pas peur, Volsy..., je lui fais épouser Leila...

— Leila ! reprit Volsy, Leila, qui a refusé d'épouser un brahmine très-épris d'elle, et qui a obligé, par ses dédains, ce pauvre Waly à se faire fakir !

— Oui, Leïla, reprit Hébert ; les jeunes femmes indiennes n'ont plus de préjugés religieux. Les veuves même préfèrent un second mariage au bûcher. Leïla aime mieux être la femme d'un domestique français ou anglais, que la sultane favorite du Mogol de Delhi. Partout, les femmes ont du bon sens. Si la Compagnie des Indes était dirigée par cinq Anglaises, elle ferait cinq sottises de moins par jour.

César Verlacq, ayant déposé son fardeau, s'était approché du docteur pour prendre ses ordres.

— As-tu fait une bonne récolte ? lui dit Hébert.

— J'espère que monsieur sera content, répondit César ; j'ai trouvé au grand soleil, entre des crevasses de rochers, une famille de plantes larges comme une ombrelle de Paris, et doublées de velours comme un manteau de princesse. J'ai tout rasé.

— Très-bien ! dit le docteur ; nous verrons cela.

— Après, tout le long de ce ruisseau à qui Mlle Paula a donné le nom de *Very-Nice*, là-bas, bien loin, j'ai trouvé...

— Nous verrons tout cela, te dis-je, interrompit Hébert...; va déposer ta moisson dans mon herbier, et repose-toi.

— Me reposer ! dit César ; oh ! pas encore ; je me reposerai à minuit, si le tigre veut bien me le permettre. J'ai découvert du côté du bois un petit arbuste qui suc au soleil comme un pin italien. Il y a quelque chose là-dessous, ai-je dit, pour me servir de votre expression, et je vais déraciner l'arbuste pendant que le tigre dort.

Et César salua son maître et disparut.

— En voilà un encore que j'ai guéri par des procédés inconnus de la médecine, dit le docteur à Volsy. Ce pauvre garçon n'avait pas été planté sur son terrain. La transplantation l'a guéri de son infirmité natale. Il était si répulsif au travail, qu'un jour, ayant faim, il aima mieux voler un pain de deux livres que le gagner. Il fut pris, jugé et condamné à la prison. J'étudiai la constitution physique de ce garçon, et je crus reconnaître en lui une de ces natures nerveuses que le nord tue et que le midi ressuscite. Un juge ne doit pas faire cette observation, il doit condamner ; mais un médecin la fait et il doit guérir. Voilà donc un jeune homme de vingt-cinq ans, aux cheveux roux et crépus, aux yeux verts et intelligents, un gibier de Cour d'assises, un bouc émissaire payant pour tant d'insolvables heureux, un paresseux de la civilisation du nord, que je prends au risque d'être volé moi-même ; et aujourd'hui, dans ce climat qui aurait dû être le sien, c'est lui qui met de l'argent dans ma bourse, et qui ne se repose plus qu'en travaillant.

Volsy écouta le récit de cette cure morale avec une distraction que le docteur remarqua, sans vouloir l'expliquer tout de suite. Il n'y eut pas un mot d'éloge ou de raillerie prononcé par le jeune officier anglais. Hébert se sépara de lui, en disant sur le ton de l'insouciance :

— Je vais passer en revue les nouvelles richesses végétales de mon herbier.

II. — LE DRAME.

La nuit, toujours précoce dans ces climats, était tombée depuis longtemps, et cette fois, infidèles à leurs habitudes de promenade, Paula et Amata n'avaient pas encore paru chez leur père Luiz Rivarès, à leur retour de l'habitation de John Windham. Le jeune docteur Hébert commençait à ressentir quelque inquiétude, bien qu'il affectât beaucoup de gaieté devant le père, en ne lui parlant jamais de ses filles, mais en lui racontant les heureuses épreuves pharmaceutiques qu'il venait de faire dans son laboratoire avec deux nouvelles plantes découvertes le matin.

Par intervalles, Luiz Rivarès laissait échapper la phrase ordinaire des attentes longues et inquiétantes.

— Je ne comprends rien à ce retard, elles devraient être ici depuis une heure au moins.

Ils étaient assis tous deux sur l'escalier d'un chattiram, à la clarté de ces splendides constellations qui donnent autant de jour aux nuits de l'Inde que le soleil aux jours du nord. Quand l'entretien s'interrompait, ils prêtaient l'oreille à tous les bruits de la campagne, et le docteur Hébert redisait cette phrase :

— Il n'y a pas l'ombre du danger sur le chemin. Huit porteurs et deux cipayes ; avec cette escorte, deux femmes traverseraient l'Inde aujourd'hui. Le tigre est rare et poltron, et d'ailleurs il n'est pas encore levé.

Une plainte sourde et presque humaine se fit entendre, et Luiz Rivarès tressaillit en regardant Hébert.

Le jardinier passa devant l'habitation, et dit :

— Baby se plaint et refuse d'entrer dans son enclos. Sa maîtresse ne lui a pas souhaité une bonne nuit.

— Pauvre Baby ! dit Hébert, je vais le consoler, et Cylon aussi.

Baby et Cylon, les deux éléphants favoris de Paula et d'Amata, s'obstinaient à ne pas franchir la porte de leur vaste rotonde et restaient sourds aux prières des jeunes Indiennes, Leïla et Naddya.

Hébert avait saisi cette occasion pour se séparer de Luiz Rivarès et se délivrer d'une contrainte intolérable, car ce retard dans l'arrivée changeait déjà ses craintes en désespoir. Volsy, d'ailleurs, lui paraissait suspect, et, ne sachant plus à quelle cause raisonnable attribuer l'absence des deux sœurs, il soupçonnait même un crime et toutes les extrémités alarmantes qu'on peut admettre dans un désert où la loi ne protége que les criminels.

Toutefois, comme il s'était engagé à consoler les éléphants, il marcha vers l'enclos, et, s'adressant aux deux colosses, il leur dit tout ce que la langue anglaise a de plus doux en superlatifs en *est*, pour calmer leur impatience.

— Prenez garde, lui dit Leïla, n'approchez pas trop de Cylon, il est furieux ; regardez ses oreilles comme elles s'aplatissent.

— Il est trop raisonnable pour être furieux contre moi, dit Hébert ; que lui ai-je fait ?

— Vous êtes du pays et vous avez l'accent du domestique de son ancien maître, le marchand de Meerut.

— Cylon n'aime pas les Français ? dit Hébert en riant.

— Il en a tué un à Meerut.

Hébert fit deux pas en arrière. Le plus brave redoute un coup de trompe appliqué sur le front.

Cylon avait l'air de comprendre le sens de ce dialogue, et il prit une attitude calme pour ne pas effrayer un homme qui, au fond, était un ami, quoique Français.

Hébert faussa un éclat de rire, et, reprenant sa première place, il dit :

— Cylon devait avoir de graves raisons pour tuer un Français, et...

— Oh ! le Français avait tort, interrompit vivement Leïla.

— Je m'en doutais bien, et si nous avions le temps...

— Oh ! l'histoire n'est pas longue, reprit la jeune fille... Écoutez... Tous les jours, Cylon était conduit par son maître à l'abreuvoir des éléphants, à la porte de Delhi. Ce maître tomba malade, et le domestique, qui était un marin déserteur français, monta sur le col de Cylon pour aller à la fontaine. Chemin faisant, il acheta un coco et il essaya de le casser à droite ou à gauche sur les pierres des maisons. Les rues de Meerut sont fort étroites, mais la grosseur de Cylon empêchait toujours le coco d'arriver aux murs. Alors cet affreux domestique eut l'abominable idée de casser le fruit sur la tête de l'éléphant ; il traitait ce noble animal comme un caillou du chemin. Cylon comprit la gravité de l'insulte, mais, selon l'usage de ceux de sa race, il ne se laissa point emporter au premier mouvement d'une colère juste, il voulut réfléchir pour s'assurer que le domestique ne méritait aucun pardon. Le lendemain, sur la même route de l'abreuvoir et dans la même ruelle, le domestique allait à pied en conduisant Cylon, et, quand ils furent arrivés devant le marchand de cocos, l'é-

léphant cueillit un de ces fruits avec sa trompe et le cassa sur la tête de son conducteur.

— Et la tête? demanda Hébert avec effroi.

— La trompe était furieuse ; elle cassa tout, et la tête bien mieux que le coco. Après cela, notre beau Cylon se rendit seul à l'abreuvoir et rentra chez lui, suivi de témoins qui avaient vu l'insulte et la vengeance, et le justifièrent devant son maître. Tous les habitants de Meerut ont donné tort au domestique, et personne ne l'a plaint.

Pendant ce récit, les deux éléphants donnaient des signes d'inquiétude ; ils ouvraient démesurément leurs oreilles caverneuses, comme pour mieux écouter des bruits lointains qui ne pouvaient arriver aux faibles oreilles humaines; ils élevaient verticalement leurs trompes comme pour recueillir, dans les brises du soir, des émanations de bêtes fauves sur la route que devaient suivre leurs deux jeunes maîtresses, à leur retour en palanquin. Du moins, c'était ainsi que Leïla et Naddya essayaient d'expliquer les mouvements mystérieux des deux colosses.

— Un grand péril est dans l'air, dit Leïla en regardant du côté de Meerut. Les hommes se trompent souvent; ceux-là ne se trompent jamais.

— Oh ! s'écria Hébert, ceci est extraordinaire ; il faut courir à l'habitation de John Windham. Leïla, faites agenouiller Cylon ; Naddya, courez me chercher une carabine ; je veux voir, je veux secourir.

Au premier signe de Leïla et comme s'il eût compris l'ordre, Cylon se préparait à diminuer sa hauteur pour favoriser l'escalade d'Hébert, lorsqu'on vit s'élancer les chiens de l'habitation vers la route de Meerut.

— Les chiens n'aboient pas, dirent les jeunes filles en sautant de joie. Ce sont les palanquins !

En effet, les deux filles de Luiz Rivarès, éclairées par les torches de résine, parurent bientôt sous les premiers arbres de l'avenue et tombèrent dans les bras de leur père, en donnant des signes d'une terreur au-dessus des périls connus.

Elles montèrent rapidement l'escalier de l'habitation, entrèrent dans la grande salle et s'assirent ou pour mieux dire tombèrent sur le premier divan. Celui qui ne les aurait vues qu'à leur départ n'aurait pu les reconnaître à leur retour. A leur pâleur livide, à leur désolation muette, on ne savait quelles conjectures extrêmes il fallait atteindre pour deviner les angoisses que les filles de Rivarès venaient de subir.

On ferma la porte de la salle, et le docteur Hébert resta seul avec Luiz Rivarès, auprès de Paula et d'Amata. Le jeune homme avait voulu se retirer, mais un signe impérieux du chef de famille l'avait retenu. Un médecin n'est jamais d'ailleurs de trop dans ces crises mortelles ; c'est ce qu'avait pensé Rivarès.

Le docteur français avait au plus haut degré une faculté instinctive, qui n'est souvent chez les autres que le fruit d'une vieille expérience et d'une longue observation ; il savait lire sur un visage la pensée intime, à cause surtout des efforts tentés pour la cacher. Ainsi, en ce moment rapide comme l'éclair, il comprit que la douleur, l'émotion, le désespoir des deux sœurs prenaient leur source dans des causes différentes, et que l'épouvantable révélation qui allait se faire ne dirait pas tout et garderait un secret important.

Voici donc ce qui fut révélé par Amata.

La garnison cipaye de Moradabad s'était révoltée; elle avait massacré les officiers anglais et toutes les familles anglaises. On disait qu'à Delhi et à Agra la rébellion indigène s'était livrée aux excès les plus atroces, à des actes de brutalité inouïe. Une sourde agitation régnait dans le régiment de Meerut. On s'attendait à une explosion, et le jeune Volsy, n'écoutant que son devoir, s'était arraché des bras de sa famille et venait de monter à cheval pour rejoindre son cantonnement.

A cette phrase du récit d'Amata, sa sœur Paula comprima ses sanglots et laissa tomber sa tête sur sa poitrine dans une convulsion nerveuse.

Hébert avait tout écouté vaguement, il ne regardait que Paula. Dès ce moment, le doute ne fut plus permis : Paula était la fiancée de Volsy Windham.

— Le secret avait été bien gardé, pensa Hébert, mais il y a des circonstances décisives qui trahissent les plus intimes secrets du cœur.

Luiz Rivarès embrassa tendrement ses filles, et, après un long silence, troublé seulement par des pleurs, il dit :

— C'est sans doute un très-grand malheur ce qui arrive autour de nous, mais enfin la rébellion ne menace que les Anglais ; nous sommes des colons étrangers, nous, et les Indiens n'ont aucun motif pour nous faire du mal. Ainsi il n'y a pas de quoi nous désespérer, mes chères filles. Notre habitation est un asile sûr ; le pavillon portugais la protége... N'est-ce pas, docteur Hébert ?

Le jeune homme se promenait à grands pas dans la salle et ne donnait aucune attention aux paroles de Luiz Rivarès; mais, en entendant prononcer son nom, il s'arrêta, et, ne sachant que répondre à une demande qu'il n'avait pas entendue, il se lança brusquement dans un accès de colère et s'écria :

— Mais je l'avais prédit cent fois et tous les sages de l'Inde l'ont prédit! La *vieille folle* (la Compagnie des Indes) perdra ce pays! Les méthodistes ne savent que décoloniser ! Les semeurs de fausses bibles ne doivent récolter que l'insurrection ! Tant pis pour les fous et les aveugles ! Je le disais ce matin encore à Volsy et il riait ! Ce soir, nous ne rions plus. Oh ! les maladroits ! ils n'avaient qu'un homme, lord Ellenborough, et ils l'ont destitué comme païen ! *Old Company*, voilà de tes coups !

— C'est très-juste, dit Luiz Rivarès ; mais que pensez-vous de ce que je vous disais tout à l'heure ?

— Je pense tout ce que vous voudrez, répondit Hébert avec la brusquerie d'un fou furieux.

Le silence retomba dans la salle, et Amata l'interrompit bientôt en appelant par la fenêtre Leïla et Naddya pour leur recommander de donner des rafraîchissements aux pauvres porteurs et aux deux cipayes qui les avaient ramenées au pas de course à leur habitation.

— Cette nuit, dit alors Rivarès, il n'y a aucun risque pour nous; ainsi, mes chères filles, allez prendre un peu de repos, dont vous avez tant besoin. Demain, je ferai arborer le drapeau du Portugal sur le toit de notre maison.

Amata se rapprocha de son père pour lui dire quelque chose de plus confidentiel sans doute, et le jeune docteur voulut profiter de cette favorable occasion pour adresser directement la parole à Paula; mais celle-ci se leva comme une pythonisse sur son trépied et dit d'une voix sourde :

— Voulez-vous savoir, monsieur, la cause de notre retard? la voici : Ma sœur et moi, deux femmes! nous voulions partir pour Meerut; nous voulions accompagner ce brave soldat qui faisait héroïquement son devoir. Et vous, monsieur, vous, son ami, vous dépensez votre courage contre la Compagnie des Indes, les méthodistes et les semeurs de fausses bibles! Vous avez oublié que la France a été l'alliée de l'Angleterre dans la guerre dernière, et vous n'avez pas eu la généreuse inspiration de courir à Meerut pour remplir votre double devoir d'ami et de médecin.

Et, sans attendre une réponse ou une justification, Paula courut rejoindre sa sœur, en laissant Hébert immobile et muet de surprise et de confusion.

Un instant après, il était seul dans la grande salle ; trois adieux du soir lui avaient été adressés et il n'avait pas répondu.

Vingt projets se croisaient dans sa tête, tous admis et rejetés au même instant. Le sang brûlait son front et tout lui paraissait à la fois facile et impossible. Une heure venait de renverser l'échafaudage de son avenir. Il s'était complu dans un doux rêve ; il se voyait arriver à la fortune et à la célébrité par des travaux honorables et des découvertes inouïes dans ce jardin de l'Inde, ce laboratoire du soleil, cet herbier de Dieu, cette pharmacopée du monde ; il était l'ami de Luiz Rivarès et, le moment venu, il devait nécessairement devenir son gendre. En raisonnant ainsi, il ne se flattait pas, il se rendait justice. Les beaux-fils comme le docteur Hébert Colomb n'abondent pas à l'état civil du Gange, et tous les passe-ports du *Foreign-Office* ne renferment pas, comme celui d'Hébert, ce signalement avantageux : *Vingt-cinq ans*, *cheveux noirs*, *nez aquilin*, *front large ;* enfin, tout ce qui constitue la distinction physique de l'homme, car le mot *beauté* ne doit s'appliquer qu'à la femme : c'est un mot exclusivement féminin.

Un jeune officier anglais, blond, rose et doux, était le fiancé de Paula, et, pour n'être pas déshonoré aux yeux du Portugal, il fallait qu'Hébert partît avec les armes du soldat et la trousse du médecin pour donner le secours de l'amitié à un rival heureux. Dévouement au-dessus du courage humain.



Cylon et son cornac. Le coco cassé. Dessin de A. de Bar.

Il y a dans l'Évangile deux mots sublimes dans leur association : « Je me lèverai et j'irai » ; *surgam et ibo ;* c'est le cri des résolutions héroïques. Hébert le trouva dans son âme et il se leva pour partir, sans faire aucun adieu ; son absence devait parler pour lui.

Comme il se rendait au quartier des domestiques, il rencontra César Verlacq, chargé d'une gerbe de plantes, et il lui dit :

— Veux-tu m'accompagner à Meerut?

— Mais savez-vous ce qui se passe à Meerut? dit Verlacq. Savez-vous les dernières nouvelles?... Non... Je vais vous les apprendre... Deux domestiques anglais arrivent à l'instant et se sont réfugiés ici. Ils ont échappé par miracle au massacre. Les habitations européennes sont incendiées aux environs. Tout ce qui est de couleur blanche est Anglais. On n'épargne que l'Indien. Les cipayes commettent des horreurs sans nom, ils égorgent, outragent, hachent à morceaux les femmes, les jeunes filles, les enfants. Jamais le soleil indien, qui a tout vu, n'a vu pareille chose. A présent, maître, voulez-vous voir cela de près? marchons, je vous suis.

— Va seller deux chevaux tout de suite, mon brave Verlacq, et attends-moi à la petite porte de l'enclos de l'habitation. Je vais écrire une lettre à ma mère, et, ce devoir rempli, nous ferons l'autre. Va choisir nos meilleures armes de Paris, charge les carabines et les pistolets comme pour une chasse au tigre, et hâte-toi.

MÉRY.

(*La fin au prochain numéro.*)

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

LES CHIENS ET LEURS MAITRES.



Les chiens et leurs maîtres. Composition et dessin de Stop.

Est-ce le chien qui ressemble à l'homme, ou l'homme qui ressemble au chien? — L'ingénieux crayon de Stop a démontré le fait sans l'expliquer. Quoi de plus semblable, en effet, que cet aveugle et son guide, ce portier et son toutou, ce berger et son lieutenant, ce geôlier et son boule-dogue, cette châtelaine et sa levrette, ce chasseur et son braque, cette Anglaise et son king's-charles? Et remarquez que le dessinateur n'a chargé ni les maîtres, ni les chiens. Il s'est borné à les peindre tels qu'ils sont; et il lui a suffi de les rapprocher pour constater leur similitude.

Véritable triomphe de l'unité de composition physique dans la nature, démontrée par le grand Geoffroy Saint-Hilaire, et de l'harmonie passionnelle, rêvée par M. Toussenel en ses livres des *Mammifères de France* et du *Monde des oiseaux!*

Disons plutôt : admirable et charmante preuve à l'appui de cet axiome de Charlet : Ce qu'il y a de mieux dans l'homme, c'est le chien! — et de cette proposition des naturalistes et des philosophes : Les bêtes sont, comme les humains, ce que l'éducation les fait.

Il est certain que le rôle social du chien a été méconnu par Buffon et par ses illustres successeurs, et que personne n'a démenti ces faits capitaux observés par l'auteur de *l'Esprit des bêtes* :

La civilisation est née dans l'Orient, patrie du chien.

Les nations restées barbares, les peaux-rouges d'Amérique, les nègres africains, les Péruviens et les Aztèques, les anthropophages du Nord, etc., sont des nations sans chiens Pourquoi le Caraïbe mange-t-il son semblable, que respecte l'Esquimau? Pourquoi le cannibalisme persiste-t-il dans les régions fortunées de l'équateur, à Bornéo, à Célèbes, à Timor, et n'est-il jamais entré sous la pauvre tente du Lapon, de l'Ostiak et du Samoyède? La nature a tout donné à l'équateur, excepté le chien; elle a donné le chien au Lapon, en lui refusant tout le reste.

Les ancêtres du Grec, du Romain, de l'Arabe, du Chaldéen, de l'Egyptien, du Tartare, étaient des patriarches qui avaient des chiens. Grâce aux chiens, ils ont eu des troupeaux, c'est-à-dire une subsistance assurée, c'est-à-dire du temps à perdre, — le loisir d'étudier les astres, d'acquérir la science, de créer l'industrie et les arts, — tandis que le sauvage du nouveau continent usait sa vie et ses facultés à disputer sa nourriture aux oiseaux carnassiers et aux bêtes féroces.

Quoi d'étonnant, après cela, dans les rapports du chien avec l'homme civilisé?

Dans ces rapports, l'animal est souvent le maître de celui qui porte ce titre.

Ouvrez, par exemple, le charmant petit livre de M. de Resbecq : *Voyages littéraires sur les quais de Paris* (1); vous y trouverez cette touchante aventure d'un chien d'aveugle :

— Je cheminais l'autre soir, raconte l'auteur, le long des boîtes de bouquiniste du quai Malaquais, et j'étais arrivé presque à l'extrémité de celles qui touchent au pont des Saints-Pères, — lorsque j'entendis derrière moi comme un bruit de frottement. C'était un aveugle qui, tenant son chien en laisse de la main gauche, passait la droite sur les livres, comme pour les examiner à sa manière. « Vois-tu, Médor, dit-il, je m'appuie ici sur des raisonneurs, des raisonneurs qui en ont pensé long, va, mais des raisonneurs silencieux » Puis, s'arrêtant tout à coup, parce qu'avec le tact merveilleux des aveugles, il sentait que le moment de se détourner était venu : « Hé, cria-t-il, ne suis-je pas en face de la rue des Saints-Pères? — Oui, lui dis-je, mais il y a bien des voitures. — Ah! ça ne fait rien, reprit-il, Médor va me passer. » Puis tirant la corde de son fidèle compagnon : « Allons, Médor, passe-moi! » Alors, M. de Resbecq fut témoin d'un admirable spectacle : ce malheureux chien, qui jusqu'à ce moment avait guidé son maître sans bruit, se mit, en portant la tête tantôt à gauche, tantôt à droite, à aboyer avec force, pour faire remarquer, des cochers et des chevaux, l'homme dont il protégeait l'infirmité. Il ne cessa ses cris et ses avertissements que lorsque l'aveugle eut posé le pied sur le trottoir de la rue des Saints-Pères. Tous les passants attendris en avaient les larmes aux yeux.

Relisez, dans le *Musée des Familles* (tome XVI, page 229), l'histoire authentique de *Barbillon et Sansonnet*, — et vous y verrez un chien nourrir son maître, sur le Pont-Neuf, en éclaboussant les beaux messieurs qui passent pour les obliger à se faire décrotter par ledit maître.

Ce caniche, ce toutou, ce chien de berger, ce bouledogue, ce braque chasseur, ce king's-charles, n'ont point suivi les cours de MM. Demante et Ortolan, n'ont point pris d'inscription en Sorbonne ni passé d'examens à l'école; — et cependant quel docteur muni de sa thèse, quel jurisconsulte émérite, quel bâtonnier de l'ordre, quel avocat du Palais de Justice pourrait leur en remontrer dans la science du droit romain, dans la défense de la propriété, dans la grande distinction du *tien* et du *mien*, dans l'art de maintenir l'ordre public et particulier? Que disons-nous : art et science? c'est bien plus et bien mieux chez ces admirables bêtes; c'est affaire de conscience et d'instinct. Ce que leurs maîtres apprennent et discutent laborieusement, ils le devinent et l'exécutent avec spontanéité.

Voyez cette lourde diligence qui menace d'écraser les passants et d'éventrer les boutiques. Quels sergents de ville vont la remettre au pas? Tous les chiens de la rue! Ils s'élancent à la tête des chevaux; ils mordent les roues; ils crient gare au postillon dont le fouet ne peut les arrêter dans l'accomplissement de leur devoir. — Votre galop compromet la sécurité publique! lui crient-ils à leur manière; allez au pas, selon la loi, et l'on ne vous dira plus rien!

Voyez cet inconnu suspect qui franchit votre porte, — ce mendiant aux habits déchirés, qui toise votre grille. Est-ce le concierge, est-ce le gendarme qui les abordera le premier pour leur demander leur nom et leur passe-port? — Non; c'est le chien du logis. — Et il ne les laissera entrer que si vous le lui ordonnez formellement. Encore les suivra-t-il d'un œil attentif et avec un grognement sourd, jusqu'à ce qu'il lui soit bien prouvé que vous n'êtes pas dupe d'une surprise.

Ce chien du logis, — sous toutes les formes dessinées par M Stop, défendra la propriété du maître fait à son image : la sébile de l'aveugle, la loge du portier, les brebis du pasteur, le prisonnier de la loi, le gibier du chasseur, la calèche et le cachemire de la belle dame.

Ayant un jour à se louer de la clémence de son juge, un voleur l'aborda et lui dit ces paroles : — Je vais m'acquitter envers vous par un conseil excellent; si vous voulez n'être jamais volé, faites garder votre maison par une lumière la nuit, et par un roquet la nuit et le jour. Nous ne bravons guère la clarté d'une veilleuse ni le dévouement d'un chien.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Un vol. in-32, édité par Durand, rue des Grès, 7.

MES VIEUX MEUBLES.

J'ai des meubles d'une autre époque,
D'un vieux goût, d'un lustre effacé;
Mais leur vue en mon âme évoque
De riants tableaux du passé.

C'est comme un reflet d'innocence
Qu'ils projettent sur mon destin,
C'est la candeur de mon enfance
Qu'ils font briller dans le lointain.

A mon existence isolée
Ils rappellent un toit béni,
Et de ma famille envolée
Ils reconstruisent le vieux nid.

Ce sont: — quelques tasses de Sèvres
Aux contours purs et transparents;
Je pense, en y posant mes lèvres,
Embrasser tous mes vieux parents;

La pendule ornant leur demeure,
Cette compagne de leur sort,
Qui sur son timbre a sonné l'heure
De ma naissance et de leur mort;

Le joli bureau de ma tante
Où souvent sa plume traça
Les mots d'une prose charmante
Que sa tendresse m'adressa;

Une glace simple et ternie
Qu'entoure un cadre de noyer,
Mais qui reflèta l'harmonie
Régnant au paternel foyer;

Une grande table carrée
Où je me prends à soupirer,
Car ma famille bien serrée
A peine un jour put l'entourer;

La sainte Bible de ma mère,
Qui vit sa joie et ses soupirs,
Adoucissant sa peine amère
Ou sanctifiant ses désirs;

Ses lunettes, que je révère,
Qu'elle appela toujours *ses yeux;*
Lorsque les miens sont sous leur verre
Au chemin du ciel j'y vois mieux.

J'aime, à la fin de ma carrière,
Où la souffrance eut tant de part,
Pour me reporter en arrière,
Ces témoins d'un joyeux départ.

Oui, quand mon âme, en ses jours sombres,
Rêve au bonheur que je perdis,
Elle se rattache aux décombres
Des lieux où fut mon paradis.

J. PETITSENN, de l'Institut de Genève.

VOYAGES EN ALLEMAGNE.

LA VALLÉE DE LA MURG. — LA FORÊT NOIRE (1).

II. Les sept cuves. Le blond allemand. Portraits et paysages. Klingel. Légende de la clochette. Le Saut du comte. Gernsbach. La maison rose Les truites et le capitaine K... Le château d'Eberstein. Les sept chambres du diable. La Favorite. Histoire de la princesse Sibylle. Rastladt Toujours les Français!

Les cascades d'Allerheiligen sont les plus belles, les plus sauvages, les plus pittoresques de la forêt Noire. On les appelle *Sieben Butten*, les *Sept cuves*, — bien que le nombre des chutes soit au moins de huit ou neuf. C'est de la modestie appliquée au paysage.

Ces merveilleuses cascades, qu'on dirait faites pour un décor d'opéra, affectent les formes les plus variées : ici, c'est une nappe qui coule sur la surface polie d'un roc, comme un miroir mobile; là, c'est une flèche d'argent qui fuit et disparaît; plus loin, c'est un arc de diamant dont la courbe élégante bondit au-dessus de l'abîme. Un sentier, coupé d'escaliers faits de quartiers de pierres, étroit, roide et tortueux, permet de suivre la pente du ravin et de remonter le cours du torrent qu'ombragent deux parois de granit, où gémit le sapin séculaire.

Mais la nature a des coquetteries charmantes : la framboise et la fraise suspendent leurs grains de corail au milieu des ronces et des houx, et les fleurs bleues de l'Allemagne, ces fleurs que Ruy-Blas allait chercher à Caramanchel, égayent la sombre verdure des buissons.

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

Des montagnes et des vallons alpestres où courent des sentiers verts vous ramèneront aux bords de la rivière un instant quittée.

A mesure que la Murg descend, et Dieu sait avec quelle prestesse elle traverse ou côtoie des villages dont les chaumières sont tapissées de vignes et de houblon, une population d'enfants trotte menu de tous côtés; on les prendrait tous pour des frères jumeaux tant ils se ressemblent, et l'on se demande avec inquiétude comment les mères de ce pays-là reconnaissent Jacob de Zachœus, ou Sophie de Dorothée. Ils sont tous blonds, tous ronds, et tous petits. Tous ont les yeux bleus et tous courent pieds nus, et tous s'enfuient comme des lapins aussitôt qu'on leur parle; on n'a jamais vu d'enfants plus fugitifs. On ne sait qu'un morceau de pain d'épices qui ait le pouvoir d'arrêter cette déroute.

J'ai dit qu'ils étaient tous blonds. Il faut s'entendre:

Le blond n'est pas toujours ce qu'un vain peuple pense.

Le blond allemand, — le blond tout petit, s'entend, — est presque blanc; je pourrais même dire qu'il est blanc tout à fait, si je ne craignais d'humilier l'enfance. Les têtes de ces descendants d'Arminius sont couleur de lin; elles brillent au soleil comme de petites boules d'argent, légèrement teintées de soufre; à distance, et sortant du milieu des haies, on dirait des têtes de vieillards; on approche, et ce sont des marmots qui s'échappent en riant.

Plus tard, le blanc tourne au jaune, et le jaune tourne au fauve à son tour; plus tard encore, le fauve devient blond; le blond tourne au roux, et le roux, transporté d'ardeur, passe quelquefois à ces tons rouges, si fort affectionnés par les peintres de l'école vénitienne. C'est l'échelle progressive du blond.

Les petits villages, qu'on traverse en passant, sont décorés çà et là de figures de saints ou d'évêques en grand costume, mitrés et crossés, qui, d'une main immobile, bénissent les populations. Ces figures, hautes de deux ou trois pieds, sont revêtues de couleurs éclatantes où l'or, la pourpre et le violet se marient. Elles sont en bois pour la plupart, et d'un assez bon style ; elles couronnent quelquefois des fontaines d'un goût charmant, dont la colonne de pierre, le bassin et les fines sculptures pourraient servir de modèle en France.

Un pont de bois, jeté sur la Murg, près de Hilpertsaue, fait passer les voyageurs de la rive droite à la rive gauche de la rivière. Les montagnes, s'abaissant en longues et bizarres croupes, chargées de sapins et de chênes, où se mêle le feuillage argenté du bouleau et la chevelure noire du mélèze, s'inclinent lentement vers la plaine ; mais leurs gorges, que Salvator Rosa eût aimées, n'ont encore rien perdu de leur sauvage profondeur; les assises de granit rouge sur lesquelles elles reposent percent la verdure çà et là ; la forêt Noire n'est pas encore vaincue.

Tout en bas, le long de la Murg, de larges roues font clapoter l'eau. Ce ne sont partout que barrages et scieries: des planches, fraîchement taillées, sont rangées en piles sur les galets; de larges troncs, saisis par des crampons de fer, remontent en gémissant le long de plans inclinés faits de madriers, au bout desquels ils trouveront les dents luisantes du fer qui les mord ; les toits bruns de ces usines, leurs ais tapissés de mousse, leurs fenêtres étroites, où grimpent des liserons, se marient gracieusement avec le paysage.

On fait quelques pas et l'on rencontre une légende. Cette légende a la forme d'une chapelle en grès rouge, avec un porche et un clocher d'un joli dessin.

Autrefois, la chapelle de Klingel, — *clochette*, en allemand, — était fameuse dans le pays. Toutes les fois qu'un habitant des villages ou des châteaux voisins était en péril de mort, la clochette tintait toute seule, et l'ermite, tiré du sommeil ou de la prière par ce bruit divin, s'empressait de porter à l'agonisant les secours de la religion. Les voyageurs qui l'entendaient dans la nuit savaient qu'une âme chrétienne allait partir pour le ciel, et se mettaient à genoux.

Un temps vint où la chapelle fut détruite; j'ai grand'-peur que le temps qui l'a renversée n'ait pris un peu de poudre, ou quelque pioche pour aide et pour complice : elle n'a été relevée que tout dernièrement; mais, si la chapelle moderne est pareille à celle qui n'est plus, on n'a pas retrouvé la clochette qui avait le don de sonner toute seule. Le bronze actuel ne tinterait jamais, si on n'avait la précaution de le mettre en mouvement par un bout de corde.

On fait encore cent pas, et le guide vous montre du doigt un énorme rocher chargé d'arbres et de broussailles, qui se dresse au bord de la route. Ce rocher, dont les flancs rouges sont déchirés de profondes rides où reluit la feuille du houx, c'est encore une légende, mais légende guerrière cette fois.

Un jour, il y a quelques centaines d'années de cela, un grand bruit d'armes remplissait la forêt voisine. Le comte Guillaume d'Eberstein chevauchait au travers des arbres et des bruyères, poursuivi par une bande d'archers et de cavaliers qui le traquaient comme une bête fauve. Il entendait leurs cris et le bruit de leurs pas dans le fourré; il était seul, et sa large épée ne pouvait rien contre tant d'ennemis : tout à coup son cheval s'arrête sur la cime d'un rocher, au pied duquel la Murg passait en frémissant; les hommes d'armes s'approchaient de toute part, un cercle de fer entourait le comte Guillaume ; il n'hésite plus, et, baisant la croix formée par la garde de son épée, il enfonce ses éperons dans le ventre de son cheval qui bondit et tombe dans la Murg, d'une hauteur effrayante; un instant après, le comte et son cheval gagnaient la rive opposée et disparaissaient aux regards surpris des soldats immobiles au sommet du rocher.

Tout le monde vous dira que ce rocher s'appelle le *Grafensprung*, — *Saut du comte*.

Si, de nos jours, quelque sportman, amoureux de couleur locale, s'avisait de suivre dans l'air le chemin invisible tracé par le comte Guillaume, il est probable que l'homme et le cavalier resteraient morts sur la place. Si la légende est vraie, la Murg a bien changé, à moins cependant que les chevaux de cette époque lointaine n'eussent des jambes de fer.

Un mille plus loin, et toujours sur la rive gauche, le chemin s'enfonce sous une voûte profonde que protégent quelques pans de murailles démantelées. C'est la porte de Gernsbach ; un pont de bois unit les deux côtés de la ville. La ville, du côté gauche, est toute remplie de chaumières au milieu desquelles serpentent mille ruisseaux, et que parfument mille jardins où l'abeille bourdonne. Des filles, en jupons rouges, passent, portant sur leur tête des jattes de lait ou des corbeilles de fruits. Le mufle d'une vache qui rumine sort d'une lucarne et regarde nonchalamment dans la rue. De petites maisons vertes ou ventre-de-biche semblent placées là pour le plaisir des yeux. Ce sont des aquarelles en nature. Tout en haut, c'est le quartier de l'aristocratie, en supposant qu'il y ait une aristocratie à Gernsbach. La rue est large, les maisons sont en pierre ; des balcons, finement ouvragés, les décorent, et de belles fontaines y répandent la limpidité de leurs eaux.

Mais ce qu'il y a de plus charmant à Gernsbach, ce n'est pas l'église assise sur la plate-forme du rocher, ce ne sont pas les chaumières formant aquarelles ni les fontaines, ce n'est pas la rivière parsemée d'îles et de cascatelles, ce n'est pas la campagne coupée de longs rideaux de saules et de peupliers, c'est la *Maison rose*.

On a vu des chalets, on trouve un monument; la *Maison rose* est l'hôtel de ville de Gernsbach. C'est un charmant bijou de pierre, travaillé dans le style de la renaissance; de fines sculptures enlacent les portes et les fenêtres, et courent jusqu'au toit. Quant au nom de cette maison, il lui vient de la couleur de la pierre qui rappelle, avec une nuance plus tendre, la cathédrale de Strasbourg.

La partie droite de Gernsbach s'aligne proprement. Les maisons ont l'aspect régulier d'une troupe de soldats au port d'armes; elles ont la façade blanche, le toit rouge et les persiennes vertes ou brunes, selon le goût du propriétaire. La pierre de taille est d'un côté de la rivière, la planche de sapin de l'autre. Si l'on demande pourquoi cette différence entre les deux rives de la Murg, on vous dira cette fois que ce n'est pas la faute du temps; le temps n'a rien détruit à Gernsbach, mais bien le boulet.

Les boulets, — car aussi bien faut-il parler au pluriel quand il s'agit de ces projectiles, — sortaient de canons

prussiens. Ces canons venaient à la suite d'une armée commandée par le prince royal de Prusse. Le prince royal de Prusse avait été envoyé par son frère le roi au secours du grand-duc de Bade.

En ce temps-là, c'était en 1849, les insurgés étaient maîtres de tout le pays, depuis Fribourg jusqu'à Rasttadt. L'insurrection et l'armée prussienne se rencontrèrent, le 29 juillet, sur les bords de la Murg; les insurgés occupaient Gernsbach, et, durant l'attaque, la partie droite de la ville fut détruite par les obus et les boulets.

Et voilà à quoi tiennent les événements! si la révolution de 1848 n'avait pas éclaté, le faubourg de Gernsbach n'aurait pas eu de maisons neuves.

Les forestiers de Gernsbach, une ville encore qui ne vit que pour le bois et par le bois, possèdent douze cent trente arpents de forêts. Le paysage commence à perdre le caractère qu'il avait du côté de Forbach; les prairies remplacent déjà les forêts, aux sapins succèdent incessamment les pommiers et les noyers; les grands troupeaux paissent dans l'herbe; des bergères mènent les vaches à l'abreuvoir; un paysan, chassant devant lui des chevaux à tous crins, traverse le gué; le chant du coq se mêle aux bêlements des chevreaux; le pays est propre aux bucoliques.

Au milieu de la rivière, on me fit voir un homme enfoncé dans l'eau jusqu'aux genoux; il portait un chapeau de feutre à larges bords et marchait lentement, tenant une ligne à la main: cet homme pêchait des truites.



L'église de Klingel. Dessin de A. de Bar.

Ce pêcheur de truites est le capitaine K***, qui appartenait, il y a peu de temps encore, à la marine royale d'Angleterre.

Un jour, le hasard des pérégrinations, si chères aux Anglais, le conduisit au bord de la Murg, près de Gernsbach; ce même hasard voulut qu'il eût un jour à perdre et que le temps fût propice à la pêche: il entra donc dans l'eau et pêcha.

Voici deux ans que le capitaine K*** continue à pêcher. Le temps qu'il ne consacre pas à la poursuite des truites et des ombres, il le donne à la confection des mouches artificielles. Qu'il pleuve ou qu'il vente, il est dans l'eau, — remontant avec lenteur la rivière, dont il connaît les moindres sinuosités, agitant d'une main habile sa longue ligne à rouet, et devinant à des signes invisibles la place où se tient le poisson.

Il doit partir chaque printemps, il doit partir encore à l'automne; il ne part jamais. Le capitaine K*** a pêché; il pêche, il pêchera.

Si vous levez les yeux un peu avant d'entrer à Gernsbach, tout en haut, sur le sommet d'une montagne qui domine la Murg et en commande le cours, ce château modeste, planté comme un nid d'aigle, c'est l'une des résidences du grand-duc de Bade.

Qui reconnaîtrait dans ce jardin et ces bosquets où les acacias ombragent les rosiers, dans cette villa aux persiennes vertes, la demeure féodale d'un burgrave? Quelques pans de mur larges et puissants, une voûte en ogive timbrée d'un écu où s'étale fièrement la rose des sires d'Eberstein, le pied d'une tour rasée, voilà tout ce qui reste de l'antique forteresse, transformée en résidence d'été.

Le grand-duc Léopold a réuni dans une galerie une belle collection d'armures et de vitraux, qui rappellent l'époque héroïque où le château d'Eberstein abritait l'une des plus vaillantes familles du palatinat. Les amateurs de curiosités admirent encore des hanaps, des verres et deux buires en ivoire d'un travail précieux.

Le côté de la montagne qui descend vers la Murg est chargé de vignes qui produisent le vin d'Ebersblut, — *le sang du sanglier!* Que pensez-vous de ce nom pour un petit vin?

Avant de nous éloigner de Gernsbach, voulez-vous suivre ce sentier qui traverse un petit village, Lautenbach? Il conduira le voyageur, par un charmant pays où les prairies se mêlent aux forêts, jusqu'à la Teufelsmühle, — en français, *Moulin du diable*. Le Moulin du diable est une montagne.

La cime désolée de cette montagne, qui marque la frontière du Wurtemberg et du grand-duché de Bade, est semée de blocs de grès, que des géants semblent avoir jetés en un jour de fuite. La vue s'étend au loin sur un manteau de forêts où se jouent l'ombre et la lumière. On ne se lasserait pas de regarder; cependant il faut descendre.

Tout auprès, dans un étroit vallon où retentit le murmure d'une cascade, s'ouvrent les *Sept chambres du diable, — Teufelskammern.*

Toujours le diable! Ne sommes-nous pas dans la forêt Noire et en Allemagne?

C'est encore une légende qui nous dira l'origine de ce nom.

Le diable un jour avait eu la malice de rendre visite aux habitants du pays badois; assis au sommet d'un gros rocher tout couvert de broussailles, qui garde encore de sa visite le nom de *Chaire du diable*, il leur adressait de petits conseils. Ce qu'il disait aux hommes, on le devine. Le sophisme et l'esprit n'y manquaient pas.

Tout le monde l'écoutait, et les âmes se perdaient petit à petit, lorsqu'un ange accourut au secours de ces pauvres humains que l'esprit du mal égarait; il posa son pied séraphique sur un escarpement voisin, qu'on voit encore, et qui porte, depuis le jour de cette rencontre, le nom de *Chaire de l'ange.*

A son tour il parla, et dans cette lutte oratoire le diable fut vaincu.

Humilié et furieux, Satan s'éloigna; mais il s'arrêta sur une montagne voisine, et, construisant du doigt un moulin qui renfermait sept salles, il se mit à broyer des pierres énormes entre des roues de fer; les plus grosses étaient les meilleures. Le vacarme occasionné par ces meules infernales était tel que la parole de l'ange ne pouvait plus s'entendre. Tout à coup une main puissante saisit le diable et le terrassa violemment. Dans sa chute, le pied fourchu de Satan s'imprima dans le roc.

La légende ne dit pas quelle route prit le diable en quittant son moulin; mais tout porte à croire qu'il ne se démit pas de ses fonctions. Cependant aucun voyageur ne le rencontre plus dans la forêt Noire.

Une promenade d'une heure ou deux, que vous ne regretterez pas, vous fera retrouver la Murg et ses eaux limpides. Le chemin, uni comme une allée de parc et ombragé de pommiers comme un sentier de Normandie, vous attend.

A partir de Hœrdten, situé au pied du Galgenberg, — avec un peu d'habitude on finit par prononcer ces noms, — la vallée s'étale et s'élargit. L'eau se perd dans les herbes; on ne sait plus, tant les ruisseaux babillent de tous côtés, où commence la prairie, où finit la rivière; l'écume qui frémit baigne les pommiers; les scieries et les fermes sont voisines. Un batardeau est tout auprès pour arrêter le bois flotté qui arrive de Forbach, après s'être heurté à tous les récifs. Le paysage est de ceux qu'aimaient les peintres hollandais; il a la couleur et la lumière, des troupeaux et des moulins.

Toutes ces scieries actives et bruyantes, dont les lames de fer ne connaissent pas le repos, appartiennent à la Société des bateliers de la Murg, qui possède vingt-trois mille cent quatre-vingt-trois arpents de forêts, divisés en trois cent sept lots, où se mêle le feuillage des sapins, des hêtres, des bouleaux, des chênes, des frênes, des ormes, des érables et des mélèzes.

Sur le rocher, le château fort; dans la vallée, la vieille corporation; — c'est le moyen âge qui semble renaître; mais l'esprit du commerce a survécu à l'esprit militaire.

Voici Ottenau, arrosé par l'Illersbach, un de ces ruisseaux du pays badois qu'un enfant sauterait à pieds joints, et qui fourmillent de truites. L'hameçon jeté, un poisson d'argent frétille au bout de la ligne. La Murg rencontre tout à coup un rocher de granit contre lequel son cours se brise; la rivière, arrêtée brusquement dans son élan, fait un coude et fuit à angle droit, toute blanche d'écume.

On fait quelques pas encore dans cette campagne où les paysages empruntent tout à la fois quelque chose de la Touraine et de la Suisse, et l'on arrive à Gagenau, où l'industrie encore fait mouvoir des centaines de roues. Ici, la verrerie de Triesbach; là, la scierie d'Achilfurth.

Cette montagne dont la pente rapide tombe dans la Murg, c'est l'Amelienberg. Des pâturages en couvraient jadis la sauvage étendue. Un jour, un paysan tyrolien y passa: peut-être l'aspect de l'Amelienberg lui rappelait-il quelqu'une de ses montagnes du pays natal; il s'y arrêta et mit la main à l'œuvre, comme un de ces bons ouvriers dont parle l'Evangile. En peu d'années, l'Amelienberg, défriché et transformé, était devenu une magnifique propriété où les jardins se marient aux vignobles.

Un obélisque de pierre, debout près du village, rappelle la mémoire de Zindeschwender, consacrée, en 1804, par le grand-duc Charles-Frédéric.

Dix minutes à peine séparent Gagenau du château de Rothenfelds, dix minutes et la rivière. Le village est sur la rive droite, le château sur la rive gauche.

Un jour, des ingénieurs creusaient la montagne; ils y cherchaient du charbon de terre et trouvèrent une source d'eau minérale et saline. L'eau fut la bienvenue; on lui fit une fontaine, un bassin, une *trinkhalle* pour les malades et un hôtel pour les baigneurs. Ce qui devait être une charbonnière devint un établissement thermal.

Les eaux de la source de Rothenfelds ont une chaleur de soixante degrés Réaumur; elles fournissent journellement trois mille deux cents pots pour la *trinkhalle* et vingt mille pour le service des bains.

Ce ne sont pas les montagnes qui manquent aux environs de Rothenfelds: là, c'est le Klengelberg; ici le Pichelberg; le Pliffelsberg et le Verbrannte-Buckel séparent Rothenfelds de Bade.

Un parc allonge ses avenues et groupe des massifs autour du château: le plaisir est auprès du traitement. Ces longs chars étroits que deux bœufs traînent lentement sont remplacés par des calèches; aux paysans de la forêt Noire succèdent les baigneuses.

Cette fois, la rivière sort de la vallée élargie, pour entrer décidément dans la plaine; la vallée expire entre le

Yurzenberg, sur la rive gauche, le Pichelberg sur la rive droite. L'ancienne capitale de l'Uffgau, Kuppenheim, en garde l'ouverture; mais les fortifications en sont tombées.

Les Français ont encore passé par là en 1629.

Un château est auprès de Kuppenheim, bien autrement célèbre que le château de Rothenfelds. Son nom fait songer à ce temps où les châteaux s'appelaient Bagatelle, la Muette, la Folie, la Bonbonnière, le Caprice; le nôtre a nom *la Favorite*.

Il fut un temps, — les chroniques en parlent du moins, — où les princes allemands qui obéissaient au goût français et en acceptaient les modes, comme la philosophie, la galanterie..., et le vin de Champagne, voulurent avoir leurs Trianons et leurs Marlys. Les Pompadours et les Dubarrys ne manquèrent pas à ces résidences, où l'on se souvient encore de la comtesse Plater et d'Aurore de Kœnigsmark.

La Favorite naquit d'une fantaisie de la princesse Sibylle, veuve du margrave Louis-Guillaume, qui fut vainqueur des Turcs.

Vous pourrez voir les portraits du margrave et de la princesse, répétés soixante-douze fois, sous différents costumes, dans la salle chinoise.

Si le château, avec sa façade un peu lourde et la double rampe de son perron, rappelle l'architecture du dix-huitième siècle, l'intérieur a gardé bien plus encore le reflet de cette époque: le rococo y brille dans toute son exagération.

Ce ne sont partout que moulures, chicorées, oves et lambrequins, meubles de laque ou de bois de rose à pieds contournés, chiffonnières et bonheurs-du-jour à garnitures de cuivre, fauteuils et sofas tapissés de satin, lustres extravagants en verre de Venise ou de Bohême, girandoles, vases et candélabres tourmentés et surprenants, porcelaines de Frackenthal et de Saxe reproduisant des bergeries, services de table imitant le chou patriarcal ou la hure du sanglier, chinoiseries de toutes sortes, tentures de soie brodée, glaces taillées et gravées, où la lumière des bougies roses se reflète en éclairs coquets, mille recherches enfin et mille fantaisies.

Ah! quel magasin de bric-à-brac on ferait avec ce château!

Tout auprès, dans le parc plein de charmilles, de longues avenues, de frais gazons et d'eaux vives, est un ermitage. La princesse Sibylle s'y retirait au temps de ses dévotions.

Le cilice de crin, la discipline, la haire et le grabat s'y voient encore.

La princesse Sibylle n'était pas apparemment comme ce Robert que Bertram accuse:

De ne faire jamais les choses qu'à demi,

quand elle entrait en pénitence, elle aurait effrayé les nonnes.

Elle dormait sur la planche, elle priait sur la pierre, elle préparait elle-même ses aliments, s'asseyait sur un escabeau, et mangeait en compagnie de trois figures, saint Joseph, sainte Madeleine et le Christ, qu'on voit encore, et qui sont vêtues des habits que leur prête la tradition.

Rien ne la distrayait de sa pénitence; la cellule était auprès de l'autel; elle ne voyait personne, et ne portait que de la bure. Mais la semaine sainte finie, la princesse Sibylle rentrait d'un bond dans la vie mondaine. De la cellule au boudoir, il n'y avait qu'un pas; en une seconde, il était franchi.

Adieu le cilice! on revêtait la robe de satin. Adieu la mortification! on dansait et on soupait. Adieu le jeûne! les meilleurs cuisiniers étaient à l'œuvre... Il n'était plus question que de bals et de mascarades, de chasses et de plaisirs. Les mules de satin faisaient crier le sable des allées, les belles jupes de brocart et les habits de velours se perdaient le long des charmilles. On entendait les doux bruits des concerts, et chaque nuit de nouvelles fêtes faisaient resplendir la façade illuminée du château.

Toutes ces joies dont la chaîne n'était jamais rompue expliquent peut-être la rigueur des pénitences auxquelles la princesse Sibylle se condamnait.

Personne n'habite plus la Favorite. Que feraient nos vilains habits noirs dans cet asile de la poudre, et nos cigares dans cette patrie des mouches et du fard?

Les touristes ont pris la place des gentilshommes.

La Murg traverse alors une large plaine où la betterave, le maïs, le froment et le lin se partagent les cultures. C'est la Beauce au pied de la Schwartzwald.

Bientôt une enceinte de bastions et de fossés, de courtines et de glacis vous arrête. C'est une forteresse fédérale, c'est Rasttadt.

Si, au point de vue géographique, Rasttadt est une ville badoise, au point de vue militaire c'est une ville autrichienne. Quatre mille hommes appartenant au régiment de Benedek l'occupent. Tout le monde connaît une ville de guerre: le bruit du tambour y retentit à toute heure, le bruit du canon s'y mêle quelquefois. Rasttadt ne saurait manquer à ce programme qui est celui de Besançon, de Metz et de Strasbourg. Des compagnies de soldats en habits blancs vont et viennent par les rues se rendant de la caserne à la place d'armes, les officiers fument à la porte des estaminets, l'artillerie s'exerce au polygone.

Faut-il vous dire à présent que Rasttadt fut brûlé en 1689, par les Français; encore les Français! toujours les Français! que la ville fut reconstruite par le prince Louis de Bade; qu'un château y fut bâti sur une hauteur, par le margrave Louis-Guillaume; que dans ce château, le duc de Villars et le prince Eugène se rencontrèrent en 1713 et 1714, pour traiter de la paix, qui assura à la France la possession définitive de l'Alsace, et que c'est à Rasttadt enfin que les trois ministres du Directoire, Bonnier, Roberjot et Jean Debry furent assassinés en 1799, après la dissolution du congrès où l'on discutait les conditions d'un traité de paix entre la France et l'empire d'Allemagne?

Les plénipotentiaires du gouvernement français devaient quitter la ville dans les vingt-quatre heures, ils montèrent en voiture à dix heures du soir et peu de minutes après ils furent attaqués par une bande de hussards qui les massacrèrent, malgré les supplications de leurs femmes et de leurs enfants; l'un d'eux, Jean Debry, laissé pour mort sur la place, put se traîner, malgré ses blessures d'où le sang sortait à flots, jusqu'à la maison la plus voisine; le corps diplomatique tout entier signa une protestation solennelle contre cet assassinat, mais, la protestation signée et publiée, les assassins ne furent jamais punis, ils ne furent pas même poursuivis; chacun cependant les connaissait.

Les hussards, qui assaillirent contre le droit des gens les ministres du Directoire, portaient l'uniforme autrichien. Le gouvernement de l'empire n'a jamais pu se laver entièrement des inculpations hautement dirigées contre lui.

Un monument élevé près de la porte de Rhinau montre aux voyageurs la place où furent frappés les plénipotentiaires français.

Rasttadt n'a pas toujours eu l'honneur de compter au

rang des forteresses fédérales. C'est en 1840 seulement que la diète décida que Rasttadt ferait partie des places fortes de la confédération germanique, et confiée en conséquence à la garde d'une garnison mixte. Les travaux de fortification commencèrent sur-le-champ; ils n'étaient pas achevés lorsque, le 11 mai 1849, une insurrection éclata dans la ville; le grand-duché de Bade ressentait le contre-coup de la révolution de Février, l'armée n'obéissait plus à la voix de ses chefs; mais bientôt après, le 23 juillet, l'armée prussienne, appelée au secours du grand-duc, força à capituler six mille insurgés qui s'étaient retirés dans la forteresse où, depuis trois semaines, ils étaient assiégés.

Un petit monument, qu'on fait voir tout auprès du chemin de fer, est consacré à la mémoire des soldats prussiens morts pendant le siége.

Les Prussiens l'ont prise et les Autrichiens l'occupent.

La Murg n'a plus à vivre — à couler, si l'on veut — que l'espace de quelques milles. Le Rhin, qui l'attend, n'est pas loin de Rasttadt; la fraîche et limpide rivière va se noyer dans le grand fleuve. Peut-être alors est-elle lasse de voyager entre des rives plates, après avoir promené ses eaux frémissantes sous l'ombrage séculaire des forêts; sa course est remplie; elle s'est fatiguée à faire tourner les roues de cent usines, à fertiliser des campagnes sans nombre qui l'ont épuisée par mille saignées, à glisser entre des écueils qui embarrassent sa fuite, à charrier des flottes de radeaux arrêtés çà et là par les dents infatigables de bruyantes scieries. Elle a traversé de longues colonnades de sapins et s'est couchée entre de blondes moissons; elle a vu des chapelles et des châteaux, des ruines féodales et des résidences princières; aucun autre pays du monde ne lui semblerait plus pittoresque et plus charmant, plus sauvage et plus gracieux. Le paysage a eu les aspects de la Touraine et de l'Oberland. La Murg n'a plus qu'à mourir. Encore quelques minutes, et la Murg n'est plus.



Vue de Gernsbach. Dessin de A. de Bar.

Elle a commencé par un hameau; elle finit par une place forte; quoi de mieux pour une rivière?

AMÉDÉE ACHARD.

FIN.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. DE BARANTE (1).



Voltaire jeune, en costume de cour. Dessin de P. Chenay.

VII. — FRANÇOIS-MARIE AROUET DE VOLTAIRE.

(Élu en 1746.)

Voltaire! A ce grand nom que nul, ami ou ennemi, n'aborde avec indifférence et qui passionne, pour la haine ou pour l'admiration, tous ceux qui l'approchent, je m'arrête, hésitant et troublé.

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

Comment peindre en quelques pages cet être multiple, cette éclatante incarnation de l'esprit français, — cet homme-siècle en qui se personnifie une époque en travail, bouillonnante, confuse, désordonnée, contradictoire? Je n'ai nullement la prétention de le faire, et je n'essayerai même point de suivre pas à pas cette longue vie remplie par une activité prodigieuse, non plus que d'étudier toutes les faces de ce souple et puissant esprit, de ce génie *ondoyant et divers*, de cette rare et vaste intelligence, qui donne le vertige, comme un gouffre, à quiconque veut la regarder en face.

J'ai sur ma table, en écrivant ces lignes, le buste original de Voltaire, par Houdon, celui-là même qui servit de modèle et de point de départ au grand artiste pour la statue que chacun a admirée sous le vestibule du Théâtre-Français. La vie et l'expression de cette tête amaigrie, rongée par l'agitation dévorante du foyer intérieur, m'effrayent comme quelque chose de surnaturel. C'est à peine si le corps existe; l'âme ne rayonne pas seulement, elle étincelle à travers le cadavre qu'elle anime et qu'elle brûle en même temps. Ce visage est de flamme : flamme dans ces yeux qui petillent, flamme dans ce grand front découvert qui se plisse avec malignité, flamme serpentant le long de ces lignes mobiles qui courent ardemment sur le masque, flamme dans ce rictus pincé qu'encadrent des lignes moqueuses, flamme dans les veines et les saillies tumultueuses de ce cou de cigogne. Flamme, c'est le nom de Voltaire, le nom de son corps et de son âme. Pendant que son intelligence, son cœur, ses passions, son orgueil toujours en éveil, le dévoraient au dedans, le travail forcé, la privation de sommeil, l'abus du café consumaient l'enveloppe. Mais, comme la salamandre, il vivait sans blessure, dans le feu, son élément, et il fût mort si on l'en eût retiré.

Il vécut ainsi quatre-vingt-quatre ans.

Si vous aimez les pronostics et les symptômes, l'enfance de Voltaire n'en manque pas. Dès le collège, ses professeurs, les pères Porée et Tournemine, devinent en lui le futur grand homme, et le père Lejay prédit qu'il deviendra le coryphée du déisme. A l'âge de treize ans, son parrain le présente à la vieille Ninon de Lenclos, qui, frappée de sa figure, lui lègue deux mille francs pour acheter des livres. C'est un fait caractéristique que cette apparition de Ninon au seuil de la vie de Voltaire, comme celle des fées d'autrefois au berceau des nouveau-nés!

L'enfant commença de bonne heure à rimer. M. Arouet crut naturellement son fils perdu, en apprenant qu'il faisait des vers; il l'exclut de sa maison et le mit chez un procureur, cet épouvantail de tous les poëtes naissants. Voltaire troqua bientôt l'étude de son patron contre la Bastille, où on le mit comme soupçonné d'une pièce satirique sur les malheurs du règne de Louis XIV. Il dut voir alors, mais trop tard, que son père avait raison et qu'il est dangereux de faire des vers. Cependant, ce n'était pas lui qui avait composé ceux-là, et ce qui l'affligea le plus, ce ne fut pas d'aller en prison, mais de voir sa renommée naissante compromise par cette poésie médiocre. Le duc d'Orléans, instruit de son innocence, lui rendit la liberté, et accompagna cet acte de justice d'une gratification en guise de dédommagement.

— Monseigneur, lui dit Voltaire, je remercie Votre Altesse Royale de vouloir bien continuer à se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement.

Cette mésaventure ne le corrigea pas des vers, puisque ce fut précisément dans ce cachot qu'il prépara *la Ligue*, depuis nommée *la Henriade*, et sa tragédie d'*OEdipe*, après laquelle M. Arouet, toujours suivant l'usage, se hâta de lui pardonner.

A quelque temps de là, Voltaire, déjà célèbre, eut à subir un des plus sanglants affronts qu'il soit possible de recevoir. Il dînait chez le duc de Sully : un des convives, le chevalier de Rohan, crut que l'impertinence lui était bien permise vis-à-vis de ce petit bourgeois, mais le petit bourgeois répondit à l'impertinence par une mordante épigramme qui piqua le gentilhomme jusqu'au sang. Peu de jours après, Voltaire dînait encore dans la même maison; il est attiré, le soir, sous un prétexte, à la porte de l'hôtel. Là des laquais le prennent, le traînent dans la rue, le frappent à coups de bâton et se sauvent. C'était le chevalier de Rohan qui se vengeait à sa manière. Il assistait lui-même à cette exécution, et ce fut lui qui daigna dire : — Assez! — quand il vit le petit bourgeois suffisamment moulu.

On n'était plus à l'époque où les auteurs se reconnaissaient bâtonnables à merci. Le temps n'était pas loin où Piron, se couvrant fièrement, allait passer devant un marquis, en disant ces paroles révolutionnaires : — Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang.

Voltaire demanda donc justice à son amphitryon, le duc de Sully, qui n'écouta pas ses plaintes. Dès lors, il s'enferme; il étudie l'escrime et l'anglais, l'escrime pour sa vengeance, l'anglais pour l'exil qu'il prévoit. Puis il envoie un cartel au chevalier de Rohan : celui-ci l'accepte pour le lendemain, et, le soir, obtient une lettre de cachet contre son adversaire, qui est enlevé la nuit et emporté pour la seconde fois à la Bastille.

On le voit, Voltaire avait bien le droit d'en vouloir aux lettres de cachet. Aussi, un jour qu'on parlait devant lui d'un homme arrêté sur une de ces ordonnances, suspecte de fausseté :

— Que fait-on donc, demanda-t-il au lieutenant de police Hérault, à ceux qui fabriquent de fausses lettres de cachet?

— On les pend.

— C'est toujours bien fait, répliqua-t-il, en attendant qu'on traite de même ceux qui en fabriquent de vraies.

Cette aventure exerça une influence décisive sur celui qui en avait été la victime, et une telle injustice fut certainement grosse de conséquences dans l'esprit du jeune Arouet, en qui Voltaire fermentait déjà. Après six mois de captivité, on le relâche, avec ordre de quitter la France. Il part sans avoir pu retrouver le chevalier de Rohan, qui se cachait, et se rend en Angleterre. Son séjour dans ce pays développa en lui les germes du libre penseur. Il allait revenir armé pour la lutte, — lutte audacieuse, ardente, habile, perpétuelle, souvent coupable et sacrilége, — lutte contre les préjugés, mais aussi contre les plus légitimes croyances, — lutte contre les erreurs vulgaires, mais aussi contre les vérités éternelles.

Il rapporte d'abord d'Angleterre la tragédie de ***Brutus***, puis les ***Lettres sur les Anglais***, brûlées par arrêt du Parlement, comme beaucoup de ses autres ouvrages, en particulier son ***Dictionnaire philosophique***, le plus hardi peut-être de tous. Après quoi il se présente à l'Académie, où il n'a pas même l'honneur de balancer les suffrages.

— M. de Voltaire ne sera jamais un personnage académique, dit alors le gros de Boze d'un ton doctoral.

Une seconde épreuve sembla donner raison à cette prophétie. Après la mort du cardinal Fleury, le poëte se vit préférer le théatin Boyer, depuis évêque de Mirepoix. Il eût paru étrange, en effet, qu'un profane comme lui succédât au cardinal : la manière dont il en a parlé dans

ses Mémoires nous fait croire qu'il aurait pu être gêné pour en prononcer l'oraison funèbre dans son discours de réception.

Voltaire ne parvint à se faire élire qu'à l'âge de cinquante-deux ans, en prenant le parti d'écrire au père de Latour une lettre où il proteste de son respect pour la religion et de son attachement aux jésuites. Triste comédie qu'il renouvellera trop souvent. Hélas! le mensonge ne fait pas peur à ce prétendu champion de la vérité ; cet ennemi de la *cafardise* ne recule pas, au besoin, devant l'hypocrisie : il faut le dire, parce que cela est vrai. Son *Épître à Uranie* fait scandale ; il *prouve* qu'elle est de Chaulieu, qui ne pouvait réclamer, parce qu'il était mort. Cet immonde poëme, que nous ne nommerons pas ici, soulève toutes les consciences de dégoût, sauf celles des encyclopédistes; Voltaire nie avec d'effroyables serments la paternité de cette œuvre, à laquelle il a prodigué lui-même les justes épithètes qu'elle mérite. Sa correspondance n'est pleine que de désaveux de ce genre; il s'indigne, à chaque instant, de la plus admirable façon, contre ceux qui osent lui attribuer les *infamies* et les *platitudes* dont il vient de se rendre coupable. Plus tard on le verra, pour désarmer ses accusateurs, descendre à cette ignoble parodie d'une communion solennelle par-devant notaire, accompagnée d'un sermon en pleine église, — et, dans une maladie qui précéda sa mort de quelques jours, remettre à l'abbé Gauthier une profession de foi déclarant qu'il meurt dans la religion catholique, et qu'il demande pardon à Dieu et à l'Église, s'il a pu les offenser. Autant d'ingénieux stratagèmes et d'agréables duperies dont il devait bien rire à huis clos! On nous permettra de n'en pas rire autant que lui.

C'était là de la politique, je le sais bien ; mais jugeons cette politique, en dehors même de la question de fond: elle nous convaincra de son habileté, dont personne ne doute, mais non, certes, de l'élévation de son caractère. Est-il noble de flatter les gens en place, fût-ce, comme on l'a dit, pour tourner leur protection au bénéfice de la philosophie? Est-il bien loyal et bien digne d'aduler un Dubois et une Pompadour, de traiter Louis XV de Trajan, d'encenser les grands et le pouvoir, dans le but de se faire une arme contre eux de leur bienveillance et de se servir de leur aide pour répandre et affermir les idées contraires à leur intérêt. Un esprit vraiment grand, une conscience vraiment droite ne pactisera jamais avec ces petites ruses, comme si la fin sanctifiait les moyens. Et sa guerre contre le christianisme, quel homme d'honneur, aujourd'hui qu'on est dégagé de la fumée de la bataille, osera en approuver ou en absoudre la marche, quand même, par impossible, il en accepterait le but? Il fut plus qu'injuste dans l'entraînement et l'ivresse de sa polémique : l'injustice peut trouver son excuse dans la conviction, mais la mauvaise foi, n'importe en quelle cause, doit répugner à tous les honnêtes gens. La seule inspiration de Voltaire sur ce terrain, c'est une haine, si aveugle et si déterminée, que cet homme d'esprit en vient à mettre bien au-dessus de l'Évangile l'Ézour-Vedam, cet *antique monument de la sagesse indienne*, — qui a été fabriqué par des jésuites! Oh! l'admirable bévue, et le bel éclat de rire que Voltaire, après avoir tant ri des autres, préparait à son tour aux révérends pères!

La liaison du poëte avec Frédéric, roi de Prusse, est un des épisodes les plus curieux de cette vie féconde en curieux épisodes. Voltaire l'a racontée lui-même dans ses *Mémoires*, et je suivrai son récit d'aussi près que possible, car qui oserait le refaire après lui?

Lorsque Frédéric-Guillaume mourut, depuis plus de quatre ans son fils, qui avait la passion des lettres et des philosophes, sinon de la philosophie, entretenait une correspondance avec Voltaire. Il en usait de même avec tous les écrivains un peu connus, mais le principal fardeau était tombé sur l'auteur de *la Henriade*, à qui il envoyait des lettres en vers, des traités de métaphysique, d'histoire, de politique, en le traitant d'homme divin, de Platon. Voltaire, à son tour, le traitait de Marc-Aurèle et de Salomon du Nord. C'était un échange de coquetteries charmantes, où les épithètes ne coûtaient rien, et les cadeaux mêmes se mettaient de la partie. Un jeune Courlandais, qui faisait des vers français tant bien que mal, et qui, en conséquence, était alors le favori de Frédéric, fut d'abord dépêché à Cirey, des frontières de la Poméranie. Voltaire le reçut avec une belle illumination, où l'on voyait le nom du prince royal accompagné de cette devise: *L'espérance du genre humain*. Aussi ne faut-il pas s'étonner si Frédéric ne cessait d'entretenir son *cher ami* des marques d'amitié solide qu'il lui destinait quand il serait sur le trône.

Enfin il y monta, et dépêcha sans perdre de temps à Voltaire, alors à Bruxelles, son ambassadeur Camas, qui fit prier le poëte de passer chez lui sur l'heure, parce qu'il avait le plus magnifique présent à lui faire de la part du roi son maître.

— Courez vite, dit Mme du Châtelet ; on vous envoie sûrement les diamants de la couronne.

Voltaire courut; il trouva un quartaut de vin que le roi lui envoyait ; il s'épuisa en protestations d'étonnement et de reconnaissance sur les marques liquides des bontés de Sa Majesté, substituées aux solides dont elle l'avait flatté, et partagea le quartaut avec Camas.

Ce fut vers cette époque que Frédéric, qui venait de tomber malade dans le petit château de Vesel, à deux lieues de Clèves, écrivit à notre poëte que, ne pouvant aller le voir incognito comme il en avait l'intention, il comptait sur lui pour faire les avances. Voltaire se décida, et partit pour la résidence de Marc-Aurèle. Il trouva à la porte un soldat pour toute garde. Le conseiller privé Rambonet, ministre d'État, se promenait dans la cour, en soufflant sur ses doigts. Ce personnage important avait de grandes manchettes de toile sales, un chapeau troué, une vieille perruque dont un côté entrait dans l'une de ses poches, tandis que l'autre passait à peine l'épaule.

Voltaire fut conduit dans l'appartement de Sa Majesté, qui n'avait que les quatre murailles. Il aperçut dans un cabinet, à la lueur d'une bougie, un petit grabat de deux pieds et demi de large, sur lequel un petit homme, qui n'était autre que le roi, suait et tremblait la fièvre, enveloppé dans une méchante couverture. Il lui fit la révérence, et commença la connaissance par lui tâter le pouls. L'accès passé, Frédéric se mit à table, et l'on traita à fond, pendant le souper, de l'immortalité de l'âme, de la liberté et des androgynes de Platon.

Le roi se remit entre les mains du poëte, le prenant pour son Mentor, et le priant de lui prodiguer ses conseils. Celui-ci, touché, commença par l'exhorter à la paix, dont il lui fit un splendide tableau.

— Vous avez raison, dit Frédéric en se grattant bourgeoisement l'oreille : la guerre pour la guerre est quelque chose d'absurde et je n'en veux pas. Si elle n'est pas nécessaire, elle est impie... A propos, vous arrivez bien. J'ai un petit démêlé avec l'évêque de Liége, qui me dispute la possession d'un faubourg. Je vous serais bien obligé, mon cher Platon, d'aider Rambonet que voici à me faire

un manifeste qui constate mes droits à la face de l'Europe.

Voltaire était trop poli pour refuser, et l'apôtre de la paix débuta par une déclaration de guerre, ne doutant pas qu'un roi avec qui il soupait et qui l'appelait son ami ne dût avoir toujours raison. L'affaire s'accommoda moyennant un million.

« Je ne laissai pas, dit Voltaire, de me sentir attaché à lui, car il avait de l'esprit, des grâces, et de plus il était roi, ce qui fait toujours une grande séduction, attendu la faiblesse humaine. D'ordinaire, ce sont nous autres, gens de lettres, qui flattons les rois; celui-là me louait depuis les pieds jusqu'à la tête, tandis que Desfontaines et d'autres gredins me diffamaient dans Paris au moins une fois la semaine. »

Quelque temps auparavant, Frédéric, qui n'était pas encore souverain, et à qui son père ne faisait pas aimer le pouvoir absolu, s'était avisé d'écrire de bonne foi *l'Anti-Machiavel.* Voltaire lui représenta qu'il n'était peut-être pas convenable d'imprimer son livre précisément dans le même temps qu'on pourrait lui reprocher d'en violer les préceptes. Mais le libraire hollandais demanda tant d'argent pour arrêter l'édition, que le roi qui, d'ailleurs, n'était pas fâché dans le fond du cœur d'être imprimé, aima mieux l'être pour rien que de payer pour ne pas l'être.

Sur ces entrefaites, un plat de champignons changea la destinée de l'Europe, en causant une apoplexie à l'empereur Charles VI. Il parut bientôt que Frédéric II, roi de Prusse, n'était pas aussi ennemi de Machiavel que le prince royal avait paru l'être. Il songea à envahir la Silésie, et Voltaire retourna philosopher à Cirey.

Cependant l'auteur de *la Henriade* ne tarda pas à revenir en diplomate auprès du roi qu'il avait d'abord visité en poëte. Il lui était dépêché par la cour, dans le but secret de le déterminer à une alliance avec la France, et il y réussit à peu près; puis il quitta la compagnie du grand Frédéric pour celle du bon roi Stanislas. Il resta en France jusqu'après la mort de Mme du Châtelet; mais alors Frédéric, qui jouissait d'une paix acquise par ses victoires, se voyant débarrassé de sa rivale, voulut ravoir le poëte. Il avait embelli son palais et Postdam : Lacédémone s'était transformée en Athènes. « Son loisir était toujours employé à faire des vers, ou à écrire l'histoire de son pays et de ses campagnes. Il était bien sûr, à la vérité, que ses vers et sa prose étaient fort au-dessus de ma prose et de mes vers, quant au fond des choses; mais il croyait que, pour la forme, je pouvais, en qualité d'académicien, donner quelque tournure à ses écrits. Il n'y eut point de séduction flatteuse qu'il n'employât pour me faire venir. Le moyen de résister à un roi victorieux, poëte, musicien et philosophe, et qui faisait semblant de m'aimer! Je crus que je l'aimais. »

Néanmoins il hésita longtemps, se rejetant sur sa mauvaise santé : il n'avait plus que le souffle, et c'était une triste chose à apporter à Postdam qu'un cadavre. Mais Frédéric lui envoyait des drogues en le persiflant sur son agonie, à laquelle il ne croyait pas. Puis, pour le piquer au jeu, il affecta de faire l'éloge de ses rivaux, petits ou grands, de Crébillon et de d'Arnaud Baculard, — ce qui lui réussit mieux que tout le reste. Voltaire partit donc pour prouver au roi qu'il avait grand tort de lui comparer Crébillon, mais ce ne fut pas sans avoir tracé minutieusement ses conditions, en homme prudent qui ne veut pas mourir de faim.

Astolphe ne fut pas mieux reçu dans le palais d'Alcine. Voici quel était l'ordinaire train de vie de Frédéric. Il se levait à cinq heures du matin en été, et à six en hiver. En fait de grandes et petites entrées, de grand aumônier, de grand chambellan, de premier gentilhomme de la chambre, d'huissiers, etc., il y avait un laquais qui venait allumer le feu, raser et habiller le roi, autant du moins qu'il le lui laissait faire. La chambre était assez belle : une riche balustrade d'argent semblait fermer l'estrade d'un lit dont on voyait les rideaux; mais derrière les rideaux s'élevait une bibliothèque, et quant au lit du roi, c'était un grabat de sangles, avec un matelas mince, caché par un paravent.

Quand Sa Majesté était habillée et bottée, le stoïque donnait quelques moments à la secte d'Épicure. Il prenait le café avec deux ou trois favoris. Puis venaient les affaires d'État, qui s'expédiaient en une heure. Frédéric-Guillaume avait mis un tel ordre dans les finances, et dans les mœurs une telle habitude d'obéissance militaire, que quatre cents lieues de pays se gouvernaient comme une abbaye.

Vers les onze heures, le roi, en bottes, faisait dans son jardin la revue de son régiment des gardes, puis il dînait et se retirait seul dans son cabinet, où il composait des vers jusqu'à cinq ou six heures. On lui faisait ensuite la lecture. Un petit concert commençait à sept heures; le roi y jouait de la flûte aussi bien que le meilleur artiste, et souvent on y exécutait de ses compositions. On soupait dans une petite salle, dont la décoration licencieuse n'empêchait pas les convives de philosopher gravement, mais le plus souvent, il est vrai, avec une gravité cynique. La Mettrie, *l'athée du roi*, qui devait bientôt mourir, comme il lui convenait, d'une indigestion de pâté de truffes, Maupertuis, le baron de Polnitz, d'Argens, Algarotti, Voltaire, etc., telles étaient les principales têtes du cénacle. On niait tout, le verre en main, âme, conscience, vertu, Dieu même, jusqu'à ce qu'un roulement de tonnerre fît tomber sous la table La Mettrie, saisi d'épouvante. Voltaire, c'est tout dire, était le croyant de ces soupers philosophiques.

Pour éviter toute oreille indiscrète dans ces entretiens du scepticisme en goguette, Frédéric s'était avisé d'une invention merveilleuse, que je décrirais en détail, si c'était le lieu. La table descendait, toute servie, par le plafond, à un coup de sifflet du roi, et derrière chaque chaise se trouvait un meuble commode, nommé *servante*, qui, à la seule pression du doigt sur un ressort, montait au plafond et en redescendait, devant chaque convive, soit avec un potage, soit avec une volaille, soit avec un fruit. Les laquais étaient invisibles et les plats semblaient tomber du ciel.

La journée finissait à l'Opéra, et on recommençait le lendemain. Pendant ce temps, Voltaire perfectionnait quelques-unes de ses tragédies, achevait le *Siècle de Louis XIV*, travaillait à son *Essai sur les mœurs,* et écrivait le poëme de la *Loi naturelle.*

« Être logé dans l'appartement qu'avait eu le maréchal de Saxe, avoir à ma disposition les cuisiniers du roi quand je voulais manger chez moi, et les cochers quand je voulais me promener, c'étaient les moindres faveurs qu'on me faisait... Je travaillais deux heures par jour avec Sa Majesté; je corrigeais tous ses ouvrages, ne manquant jamais de louer beaucoup ce qu'il y avait de bon, lorsque je raturais tout ce qui ne valait rien... Je n'avais nulle cour à faire, nulle visite à rendre, nul devoir à remplir. Je m'étais fait une vie libre, et je ne concevais rien de plus agréable que cet état.

« Alcine-Frédéric, qui me voyait déjà la tête un peu

tournée, redoubla ses potions enchantées pour m'enivrer tout à fait. La dernière séduction fut une lettre qu'il m'écrivit de son appartement au mien. Une maîtresse ne s'explique pas plus tendrement. Ce fut le dernier verre qui m'enivra. » Le roi alla même jusqu'à lui baiser la main dans un transport de tendresse ; Voltaire, en retour, baisa la sienne, et se fit son esclave.

Le voilà donc avec une clef d'argent doré pendue à son habit, en sa qualité de chambellan, une croix au cou, et vingt mille francs de pension. Mais les autres gens de lettres, plus anciens que lui, enrageaient de cette haute faveur et travaillaient de tout leur pouvoir à y mettre un terme. La Mettrie rapporta un jour à Voltaire que le roi lui avait dit : — J'en ai encore besoin quelque temps pour revoir mes œuvres : on suce l'orange et on jette l'écorce. En même temps on rapportait à Frédéric que Voltaire avait répondu à un général qui le pressait de corriger ses mémoires : — Le roi m'envoie son linge sale à blanchir : il faut que le vôtre attende. Et qu'une autre fois, il s'était écrié, dans un moment d'humeur, en montrant sur sa table un paquet de vers de son royal protecteur : — Cet homme-là, c'est César et l'abbé Cotin. — Grave injure pour un prince qui tenait plus à sa renommée de poëte qu'à sa renommée de conquérant.

Dès lors, ce fut entre eux un commerce fort inégal de taquineries et d'amitiés, de brouilles et de raccommodements. Voltaire, avec son tempérament mobile et railleur, sa versatilité naturelle et sa bile prompte à s'allumer, n'était pas ce qu'il fallait à un monarque entier et excentrique, qui ne pouvait si bien rentrer ses griffes qu'il ne lui prît fantaisie de les montrer quelquefois. Il s'aperçut, un peu tard, qu'il s'était jeté dans l'antre du lion et qu'il était entouré d'ennemis. Pressé de recouvrer son indépendance, il partit en promettant de revenir, mais avec la ferme résolution de n'en rien faire.



Vue du château de Ferney. Dessin de Fellmann.

Aussitôt Maupertuis, que Voltaire avait mortellement offensé dans sa *Diatribe du docteur Akakia*, excite Frédéric contre son ex-chambellan, en lui démontrant que l'intention évidente de celui-ci est de faillir à sa promesse. Comme il avait emporté le recueil des œuvres poétiques du roi, alors connu seulement des beaux esprits de sa cour, on fit craindre à Frédéric qu'il ne se crût en droit de reprendre les vers qu'il avait donnés, ou d'avertir de ceux qu'il avait corrigés. Voilà pourquoi Voltaire trouva à Francfort un agent, nommé Freitag, qui lui défendit de sortir de la ville sans avoir rendu l'*œuvre de pohésie* du roi son maître. Malheureusement l'*œuvre de pohésie* était restée à Leipsick, et, pendant trois semaines, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée, l'auteur de *la Henriade* fut gardé à vue, comme un criminel d'Etat, avec sa nièce, Mme Denis, « petite grosse femme, toute ronde, suivant la peinture de Mme d'Epinay, laide et bonne, menteuse sans le vouloir et sans méchanceté, n'ayant pas d'esprit et en paraissant avoir, criant, décidant, politiquant, versifiant, raisonnant, déraisonnant. »

Frédéric ne fut plus alors pour Voltaire ni Marc-Aurèle, ni Salomon, mais Denys de Syracuse, ce qui est bien différent.

Cette fois, l'épreuve était décisive, et, malgré de nouvelles agaceries du roi de Prusse, le poëte avait trop d'esprit pour s'y laisser reprendre.

Retiré d'abord en Alsace, et n'osant revenir à Paris par crainte des persécutions, Voltaire passa par Genève, où la beauté du site, la liberté des habitants, la position du lieu entre la France, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie, et, disait-il aussi pour mieux déguiser son projet, la

renommée du docteur Tronchin, le décidèrent à s'établir. Ce ne fut toutefois pas précisément à Genève qu'il se fixa, mais aux alentours, d'abord aux Délices, puis dans la terre de Ferney, qu'il a rendue illustre. Il acheta un vaste domaine qui s'étendait sur les territoires de deux royaumes et de deux républiques, de sorte que, pour l'expulser, il eût fallu l'entente cordiale de quatre nations.

Après avoir vécu chez les rois, Voltaire se fit roi chez lui. Il avait vu de bonne heure la nécessité pour un homme de lettres d'être riche, s'il voulait être puissant et indépendant. Il s'était donc mêlé activement aux spécutions, comme le fera plus tard Beaumarchais avec moins de bonheur; il s'était même transformé en négociant, et on ne manqua pas de crier *haro* sur son avarice. Il est vrai qu'il aimait l'argent (il laissa à sa mort cent soixante mille livres de rente), mais ce n'était pas pour l'enfouir sous un arbre ou dans le trou d'un vieux mur : si peu d'écrivains en ont autant gagné, il en est peu aussi qui l'aient dépensé aussi largement, quoique sans gaspillages frivoles.

Voltaire a décrit lui-même son Eldorado : « La maison est jolie et commode, l'aspect en est charmant; il étonne et ne lasse point. C'est d'un côté le lac de Genève; c'est la ville de l'autre; le Rhône en sort à gros bouillons et forme un canal au bas de mon jardin; la rivière d'Arve, qui vient de la Savoie, se précipite dans le Rhône; plus loin on voit encore une autre rivière. Cent maisons de campagne, cent jardins riants ornent les bords du lac et des rivières; dans le lointain s'élèvent les Alpes, et à travers leurs précipices, on découvre vingt lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles. J'ai là ce que les rois ne donnent point, ou plutôt ce qu'ils ôtent, le repos et la liberté, et j'ai encore ce qu'ils donnent quelquefois et que je ne tiens pas d'eux. Toutes les commodités de la vie en ameublements, en équipages, en bonne chère, se trouvent dans ma maison. Une société douce et de gens d'esprit remplit les moments que l'étude et le soin de ma santé me laissent. Il y a là de quoi faire crever de douleur plus d'un de mes chers confrères les gens de lettres. »

Je croirais volontiers que cette dernière considération entrait pour beaucoup dans son bonheur.

« Je suis de toutes les nations, » écrit-il avec enthousiasme. Et encore : « Nous sommes occupés, Mme Denis et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous faisons faire des carrosses et des brouettes, nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes. » Et plus tard : « Si j'osais, je me croirais sage, tant je suis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choisi ma retraite. » C'est avec cet enivrement qu'il parle de Ferney dans toutes ses lettres.

Voyez-vous d'ici le patriarche, — il avait alors soixante et un ans, — avec son bel habit mordoré dans les grandes circonstances, les autres jours avec sa grande perruque, sa longue veste de basin, sa culotte à la diable, son petit bonnet de velours noir, et sa canne à bec de corbin, se promenant dans son royaume, et jetant l'œil du maître et de l'ami sur la colonie qu'il a créée! Il plante, il sème, il défriche, il laboure; il achète des bœufs, des chevaux, des moutons, des charrues; il se fait maçon, charpentier, jardinier. Il contemple ses vaches qui lui font les yeux doux; il agace son grand singe qui le mord de temps en temps quelque part, joue avec son renard et son aigle, caresse ses lapins, dirige ses cent cinquante domestiques et ouvriers, juge les débats de ses paysans, les harangue solennellement, et les regarde danser le dimanche au château. C'est Mentor au milieu de Salente, mais un Mentor profane qui eût effrayé Fénelon. Il élève un théâtre, une école, un hôpital, une église avec cette inscription : « *Deo erexit Voltaire,* » orgueilleuse et impertinente antithèse, — ou rapprochement, si l'on veut, — qui rappelle en quelque point cet arrêté de la Convention nationale, décrétant l'existence de l'Être suprême. Et dans les intervalles de cette vie active, il entreprend aux échecs son *aumônier*, le père Adam, « qui n'était pas le premier homme du monde, » et qui avait soin de perdre pour lui faire plaisir; — ou il se laisse dorloter, comme un directeur, par sa vieille servante Baba. Il soutient des procès contre tout le monde, il harcèle ses libraires, il joue lui-même ses pièces, en compagnie de ses amis et visiteurs.

Mais Voltaire colon n'a pas tué Voltaire écrivain. Le partriarche vient de naître; le philosophe n'est pas mort. Toujours possédé par cet insatiable amour de gloire, par cette ardeur de la renommée, par cette inexorable passion d'occuper le monde de lui, et de rester à la tête du mouvement intellectuel de l'époque, il trouvera encore, je ne sais où, le temps de multiplier ses écrits. De sa terre de Ferney, comme d'une forteresse inexpugnable, il lance bombes sur bombes, pamphlets sur pamphlets. Il collabore à l'Encyclopédie; il plaide pour les paysans opprimés; il écrase sous une grêle de sarcasmes ce malheureux Lefranc de Pompignan; il écrit le ***Précis du siècle de Louis XV;*** il jette son poëme du ***Désastre de Lisbonne*** à l'assaut de l'optimisme, déjà battu en brèche par *Candide*. Il compose en quelques jours *Tancrède*, *l'Écossaise*, que sais-je encore? Cette tête bouillonnante ne trouvait de repos que dans l'activité, — l'activité la plus dévorante, qui eût tué tout autre, et qui le faisait vivre. Aiguillonné par le sentiment continuel de ses forces, tourmenté par une pensée vigilante qui ne connaissait ni l'épuisement, ni la fatigue, il se nourrissait de sa propre ardeur, et se délassait d'un travail par un autre. Il écrivait souvent de dix-huit à vingt heures par jour, tout en fièvre tant qu'il n'avait pas fini une œuvre commencée, et faisant relever plusieurs fois la nuit son secrétaire pour fixer sur le papier les pensées ou les sarcasmes, les vers ou la prose qui fermentaient incessamment dans son cerveau. Vous le croyez écrasé, n'est-ce pas? Eh bien, il va encore écrire, en se jouant, dix volumes de lettres qui sont des chefs-d'œuvre; il va entretenir avec l'Europe entière une prodigieuse correspondance qui est, après tout, son monument le plus curieux et l'un de ses plus grands titres de gloire. Et tout cela sans préjudice des plaisirs, du jeu, des voyages et des affaires sérieuses avec les traitants.

J'ai prononcé tout à l'heure le nom de *l'Écossaise :* c'est sans doute une spirituelle comédie, mais c'est plus certainement encore une mauvaise action. Parce que Fréron l'avait attaqué, ce n'était pas une raison pour le mettre en scène sous les traits les plus infâmes et les plus vils, en le traitant d'*imprudent et lâche coquin*, d'*araignée*, de *plat animal*, de *fripon*, *d'espion*, de *dogue*, d'*imbécile*, etc., etc., etc. Il ne faisait pas bon s'attaquer à Voltaire, fort sensible aux moindres piqûres. Voilà comme il traitait ses ennemis. Desfontaines, Nonotte et Patouillet, les deux Rousseau, Clément (qu'il appelait Clément *Maraud*, pour le distinguer de Clément Marot), La Beaumelle, et bien d'autres, s'aperçurent à leurs dépens que ses sarcasmes tuaient roide. Il rendait un coup d'épée pour un coup d'épingle, et son esprit payait au centuple les dettes de sa rancune, toujours en éveil par l'extrême irritabilité de son amour-propre. C'est tout au plus s'il trouva quelques adversaires dignes de lui, — tels

que l'abbé Guénée, dont les *Lettres de quelques Juifs* troublèrent son sommeil, et Piron, qui le harcela de vaillantes épigrammes.

Pour moi, j'aime mieux Voltaire dans d'autres circonstances de sa vie, par exemple, quand il retire chez lui la petite-nièce de Corneille, la marie, et, afin de lui donner une dot, entreprend à son bénéfice le commentaire des œuvres du grand-oncle. Malheureusement, comme il était facile de le prévoir, cette besogne impatienta l'homme du monde le moins fait pour commenter autrui, et, après avoir annoté avec enthousiasme *Cinna* et *Polyeucte*, il se vengea souvent avec injustice, sur *Héraclius*, *Othon* et dix autres, de l'ennui que lui faisait éprouver ce long et ingrat travail. Avant même d'être arrivé à la moitié de sa course, ce c'est plus Voltaire qui parle, c'est un grammairien, froid éplucheur de mots, dont le lecteur respectueux du grand Corneille voudrait biffer à chaque pas les boutades irrévérencieuses.

Ce fut de Ferney aussi qu'il entreprit sa croisade pour Calas, Sirven, Montbailly, Lally, La Barre. La première l'occupa trois ans, et on aime à rappeler cette parole : « Durant tout ce temps, il ne m'est pas échappé un sourire que je ne me le sois reproché comme un crime. » Rien ne résista à son éloquence, car il eut de l'éloquence dans ces causes inspiratrices. Je reconnais là cet ardent amour de l'humanité qui le dirigea toujours (non sans l'égarer souvent). Il est juste de lui accorder cette vertu, que par malheur il déploya de préférence au service d'une cause mauvaise et du fanatisme irréligieux. On peut douter, sans jugement téméraire, qu'il eût déployé la même ardeur au service des jésuites, fût-ce dans une circonstance analogue.

La retraite de Ferney devint un lieu de pèlerinage pour les libres penseurs, et Voltaire y reçut la visite de tous les écrivains, de tous les artistes, avides de venir recevoir la consécration des mains de ce grand pontife qui ne se montra jamais avare de louanges pour ceux qui le louaient, et qui promettait simplement sa succession littéraire au premier croquant dont il recevait un quatrain; Grétry y coudoyait Suard, et de Sèze s'y rencontrait avec le prince de Ligne. Chacun y venait quand il le jugeait à propos, y restait aussi longtemps qu'il lui faisait plaisir, y vivait à sa guise, mangeait à sa table, couchait dans ses lits, et demeurait parfaitement libre de son temps et de ses actes. Souvent même le patriarche, pour peu qu'il eût un caprice de solitude ou une fièvre de tragédie, ne se montrait pas, et plus d'un visiteur, après avoir passé quinze jours au château, dut s'en aller sans avoir contemplé la divinité face à face.

Mais il ne fallait point trop abuser, surtout si l'on était peu capable de payer son écot en esprit. L'abbé Coyer était venu à Ferney, dans l'intention d'y rester quatre mois, mais il ennuyait Voltaire, qui lui dit un jour :

— Savez-vous la différence qu'il y a entre don Quichotte et vous? C'est que don Quichotte prenait des auberges pour des châteaux, tandis que vous prenez les châteaux pour des auberges.

Voltaire vécut ainsi jusque vers la fin de sa vie. A ses derniers jours, le désir le prit de revoir Paris. Il était vieux, il allait mourir, il avait soif des applaudissements tumultueux d'autrefois, il voulait se retremper au centre de ses premiers triomphes. Jamais empereur ou roi ne se vit accueilli avec une pareille ivresse : son voyage fut, dans toute la force du terme, un événement public. L'hôtel Villette, où il descendit, fut envahi par la foule; on s'attroupait dans la rue, on attendait des heures entières pour le voir passer; sa voiture, dont on menaça plus d'une fois de dételer les chevaux, ne pouvait avancer qu'au pas. Il semblait que la foule se reconnût et s'acclamât elle-même dans ce vieillard qui avait personnifié en lui l'âme et les passions de tout un siècle. Il se multiplie quoiqu'il tombe d'épuisement; il suffit à tout; il reçoit tout le monde; il cause théâtre avec la Clairon, réformes avec Turgot, liberté avec Franklin, surveille les répétitions de sa pièce, dresse lui-même les acteurs, si bien qu'il tombe de fatigue et qu'on le croit décidément bien mort Mais il se releva.

Son premier soin, aussitôt rétabli, fut de se rendre à l'Académie. Cent mille personnes s'étaient entassées sur son passage. On se précipite sur lui, on baise ses mains et son manteau, on se dispute l'honneur de le soutenir un moment, on grimpe, sans crainte de se faire écraser, aux portières de sa voiture, pour le voir de plus près; et l'Académie vient en corps au-devant du plus illustre de ses membres. Le soir, ce fut bien autre chose, quand il se rendit à la troisième représentation d'*Irène*. Il faut renoncer à décrire le délire de joie et d'enthousiasme qui l'accueillit dans la salle pendant quatre heures. Tous se lèvent à son aspect, le public lui fait porter une couronne, et c'est de lui qu'on va prendre l'ordre de commencer, par un honneur qu'on ne rendait qu'au roi. La pièce terminée, le rideau se relève; on aperçoit, au milieu d'une décoration splendide, la statue de Voltaire ceinte de lauriers, qu'environnent les acteurs, tenant en main des palmes et des guirlandes, au bruit des fanfares. C'est ainsi qu'il assistait, vivant, à sa propre immortalité.

Après une telle apothéose, il ne lui restait plus qu'à s'en aller de ce monde. Son médecin prétendait qu'il n'avait pas de quoi mourir, — et de fait, il y avait longtemps que de son cadavre, ou suivant son expression, de sa carcasse, on ne voyait plus, pour ainsi dire, que les deux yeux étincelants comme des escarboucles. Aussi passa-t-il toute sa vie à répéter à qui voulait l'entendre qu'il était un homme mort, sans néanmoins s'en porter plus mal. Mais cette fois, ce fut pour tout de bon. Il s'occupait encore fiévreusement à composer sa tragédie d'*Agathocle* et à préparer des matériaux pour le dictionnaire de l'Académie. Afin de réparer ses forces par un moment de sommeil, il fait appel à l'opium, sa ressource ordinaire, mais il se trompe sur la dose, et quelques jours après il était mort. Collé fit d'un mot son oraison funèbre au nom des gens de lettres : — Nous rentrons en république.

« Voltaire, a dit Ducis dans son discours de réception, est peut-être le seul qui ait rempli toute l'étendue de son talent, et atteint, pour ainsi dire, en tous sens, aux bornes de son génie. Nul homme, dans aucun siècle, n'a fait plus d'usage des deux grands trésors de l'homme, la pensée et le temps. » Il disait lui-même qu'il aimait les neuf muses, et qu'il eût voulu les courtiser toutes les neuf. A côté de ses vers, — comédies, tragédies, odes, satires, impromptus, poésies légères, facéties, poëmes épiques et didactiques, etc., il écrivait des histoires et des romans, raisonnait sur la politique, s'occupait de philologie, de grammaire, de philosophie, de géométrie, de physique, d'algèbre, d'astronomie, d'histoire naturelle, voire d'art militaire, car il avait ressuscité en projet les chars babyloniens, armés de faux. Toutefois, presque partout il a glissé sans approfondir, promenant à toutes les surfaces les lueurs brillantes, mais souvent trompeuses, de son intelligence. Nul n'a varié plus que lui, et ses innombrables contradictions ont fait justice de son autorité; il y avait à ses

variations comme à ses erreurs matérielles bien des causes, bien des excuses peut-être : la précipitation du travail, l'extrême mobilité de l'esprit et du caractère, la délicatesse irritable de cette intelligence, vraie sensitive ouverte à toutes les impressions du dehors. Mais, tout en peignant l'homme et en justifiant l'écrivain, ces explications détruisent le crédit du philosophe. Comment prendre pour guide celui qui, de son propre aveu, a erré si souvent?

Le nom de Voltaire passionnera longtemps encore, en sens divers, le jugement de la postérité. Nous ne le traînerons pas aux gémonies avec de Maistre; nous l'installerons moins encore au Panthéon, avec l'Assemblée nationale. Voltaire fut une statue d'or, mais reposant sur des pieds d'argile; c'est un faux dieu, mais il était du métal dont on fait les divinités véritables. « Ceux mêmes, a dit l'abbé de Radonvilliers, en recevant son successeur à l'Académie, ceux mêmes qui déplorent l'abus de ses talents sont contraints de les admirer. » Hélas! c'était bien la peine d'avoir reçu en partage le génie le plus brillant et le plus universel qu'il ait été donné à un homme de posséder, pour aboutir à cette philosophie stérile et décourageante, dont le dernier mot est la négation, ou du moins le doute, la raillerie des choses grandes et saintes! Sa raison, timide quand il s'agit d'affirmer, ne sait pas s'élever au-dessus de l'analyse et de la discussion; elle n'a pas ces élans qui emportent les âmes d'un coup d'aile au delà du froid syllogisme, ces illuminations soudaines qui éclairent l'esprit par le sentiment. Qu'a-t-il fait de la vie future, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme? Il a tout isolé, tout desséché, tout glacé, et ses théories inféCondes ne suffisent ni à l'intelligence, ni au cœur bien moins encore.

Voltaire est le roi de ceux qui nient, mais j'aime mieux ceux qui croient ; le royaume de la terre, comme le royaume du ciel, est à eux.



Voltaire vieillard. Dessin de Franck.

VIII. — JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

(Élu en 1778.)

Sous le premier Empire, il y eut un certain nombre d'hommes de lettres qui résistèrent toujours à l'influence de Napoléon et se dérobèrent obstinément à la domination de son génie, comme à la séduction de ses faveurs. Népomucène Lemercier, Chateaubriand, Mme de Staël comptent aux premiers rangs de cette opposition de l'esprit ; il faut y joindre Ducis, qui joua le même rôle, avec plus de désintéressement que les deux derniers, et dont la vie, à cette époque, mérite d'être étudiée, si l'on veut avoir l'exemple de l'indépendance sans orgueil et de la dignité sans emphase.

Déjà, au temps où il n'était que général, Bonaparte avait remarqué Ducis, dont il aimait le talent vigoureux, naïf, simple et franc, grandiose et un peu abrupte. Mais déjà aussi Ducis se tenait sur ses gardes, par un naturel instinct de liberté, et voyant les avances du jeune conquérant, il lui dit :

— Prenez garde, général, vous n'avez rien à gagner avec moi ; je me suis fait canard sauvage !

C'est là, sous la forme d'une métaphore plus que familière, la meilleure et la plus juste idée qu'on puisse donner du caractère indépendant de Ducis.

Plus tard, sous le Consulat, il resta insensible à des avances plus flatteuses encore. Décorations, dignités, pensions, il repoussa tout avec la même simplicité de désintéressement et la même fierté indomptable. Quand il apprit que Bernardin de Saint-Pierre venait d'être porté sur la liste des sénateurs : « J'en suis bien aise pour ma

patrie, lui écrivit-il, et, si cela vous convient, recevez-en mon compliment. Quant à moi, si l'on me fait l'honneur de me nommer, ma lettre de remerciement est déjà prête. »

Effectivement, deux jours après, le premier Consul fit annoncer sa nomination au sénat, sans même lui avoir demandé son agrément. Il n'accepta pas plus qu'il n'avait accepté, en 1798, de faire partie du Conseil des Anciens. Lorsqu'on lui apporta la croix d'honneur, il répondit: « J'ai refusé pis. »

Népomucène Lemercier avait répondu en pareil cas: « J'ai refusé mieux. »

L'offre d'une pension n'eut pas plus de prise sur ce bonhomme à l'écorce de chêne : — J'aimerais encore mieux porter des haillons que des fers ! dit-il, dans la langue des tragédies du temps, au grand personnage qui lui transmettait cette nouvelle proposition.

Tous ces refus ne surprirent pas le premier Consul ; il connaissait ce vieillard sauvage et doux, ce rêveur amoureux des solitudes, dont les penchants républicains n'étaient un secret pour personne. Il voulut tenter une dernière épreuve, manda Ducis dans son cabinet et s'enferma avec lui. Jadis le poëte avait porté jusqu'à l'enthousiasme son admiration pour le jeune général ; mais il était revenu de son culte en voyant *Napoléon percer sous Bonaparte*, et il n'avait pas tardé à prendre en haine la gloire des armes, et jusqu'aux poëmes qui la chantent. Pendant plus d'une heure, il osa, dit-on, parler au futur empereur avec une liberté de langage que celui-ci n'était pas accoutumé à entendre autour de lui : il le harangua avec la candeur et la bonne foi d'un poëte, lui conseillant de quitter le rang suprême et de redescendre, par l'abdication de Sylla, dans la vie commune. Bonaparte l'écouta, muet comme l'auditoire d'une tirade tragique, le laissa s'abandonner à toute la fougue de son inspiration, puis le quitta brusquement, sans lui avoir répondu un seul mot.



Ducis et Bonaparte. Dessin de Franck.

Ainsi *parvenu à n'être rien*, Ducis vécut dans la retraite durant tout l'Empire. Napoléon qui, sans doute, ne pouvait s'empêcher d'admirer au fond de l'âme ce désintéressement rustique et cette dignité ombrageuse dont on ne lui donnait pas souvent l'exemple, pensa toujours, avec une certaine amertume, à la résistance obstinée de l'auteur d'*Abufar*.

— Eh bien ! demandait-il un jour à Talma d'un ton ironique, voyez-vous encore le bonhomme Ducis ? Que fait-il maintenant ?

— Oh ! sire, répondit politiquement le grand tragédien avec un geste significatif, la tête n'y est plus !

Cet esprit de fière et inébranlable indépendance, Ducis

le porta partout. « Jamais, a dit M. Villemain, il ne subit aucun joug, pas même celui de son siècle ; car, dans son siècle, il fut constamment très-religieux. Il vivait avec plusieurs hommes de l'opinion philosophique, surtout avec Thomas, dont il était l'ami le plus intime. Ses tragédies sont empreintes des libres maximes, des expressions abstraites, communes à la littérature du temps ; mais son goût, son étude, sa préférence solitaire était la lecture de la Bible et d'Homère. Voilà comment il résistait au dix-huitième siècle, comment il était un esprit original au milieu de son temps. Les théories ordinaires de l'élégance ne lui arrivaient pas. Il avait fait des tragédies en arrangeant Shakspeare, suivant sa guise et le hasard de son talent du jour. On les jouait, elles réussissaient. La Harpe en publiait d'ingénieuses critiques, relevait des invraisemblances, soulignait les vers incorrects. Cela ne touchait pas Ducis, cela ne le changeait pas. »

Notre poëte était né à Versailles, en 1733, de parents originaires de la Savoie. Il est remarquable, pour le dire en passant, que la Savoie ait donné naissance à un si grand nombre de nos célébrités, surtout dans le genre littéraire. Qu'il suffise de citer le président Fabre, Berthollet, saint François de Sales, Vaugelas, Saint-Réal, Michaud, Joseph et Xavier de Maistre, monseigneur Dupanloup, etc. Son père tenait un petit commerce de poteries et de toiles; sa mère était une de ces *bonnes femmes* qu'il a chantées, mais elle aimait la lecture de nos grands écrivains. Jean-François fit sans éclat ses études, et, de retour, à dix-sept ans, dans la maison paternelle, laissant à son frère le négoce de la maison, par suite de cette profonde aversion pour les affaires qu'il éprouvait déjà, il s'enfonçait en rêvant dans les allées du parc de Versailles, sentant s'éveiller en lui peu à peu l'inspiration poétique. Il débuta par une traduction de Juvénal, qu'il eut le rare courage de jeter au feu.

Cependant il fallait songer à prendre un emploi. Ducis entra d'abord chez un procureur, comme la plupart des poëtes, et n'y resta naturellement pas longtemps. Puis le maréchal de Belle-Isle se l'attacha en qualité de secrétaire, et bientôt, ayant été nommé ministre de la guerre, il lui donna dans ses bureaux une place de commis, à deux mille francs d'appointements.

Quelque temps après, le maréchal reçut la visite de son jeune protégé.

— Monseigneur, lui dit celui-ci, vous m'avez toujours fait la faveur de me vouloir du bien.

— Et je vous en veux encore, mon ami !

— Eh bien ! je viens solliciter de Votre Excellence une grâce que je la conjure de m'accorder.

— Parlez, et si c'est en mon pouvoir...

— Je prie instamment Votre Excellence de consentir à me destituer.

— La requête est neuve! dit le ministre surpris.

— Monseigneur, l'expérience m'a convaincu que je suis tout à fait impropre au travail administratif.

— Eh bien ! soit, répondit le maréchal, je vous accorde la faveur d'une destitution, à la seule condition de garder vos appointements.

Ducis, comme on peut croire, accepta cette condition peu onéreuse, et les revenus de sa sinécure lui furent payés jusqu'à la Révolution.

Il débuta au théâtre, à l'âge de trente-cinq ans, par sa tragédie d'*Amélise*. Puis il se tourna vers Shakspeare, que Voltaire venait de révéler, malgré lui, à la France. Ses tragédies d'*Hamlet*, de *Roméo et Juliette*, du *Roi Léar*, de *Macbeth*, d'*Othello*, furent une série de triomphes. Toutefois, *Macbeth* fit d'abord horreur au public, malgré le soin que le poëte avait pris d'en adoucir les effets et d'en amoindrir le caractère sauvage et terrible ; mais *Othello* réussit du premier coup, grâce peut-être au jeu de Talma, qui eut dans ce rôle un immense succès.

— Courage ! dit après la représentation Ducis à l'acteur, en lui touchant le front et en répétant un mot déjà célèbre, courage ! il y a là bien des crimes !

On a reproché à Ducis d'avoir défiguré et mutilé Shakspeare. Il serait peut-être plus juste, en tenant compte des temps et des idées, de lui savoir gré de ses tentatives pour l'introduire sur la scène française. Ses imitations, qui nous paraissent aujourd'hui si timides, étaient alors des hardiesses singulières, et il fallait presque de la témérité pour présenter au public des héros si différents de ceux auxquels l'avait habitué la tragédie classique ; mais les réactions sont toujours passionnées et injustes.

« Je compare la plupart de nos auteurs tragiques, — écrivait à Ducis son ami Thomas, qui a échangé avec lui une correspondance charmante, où l'on est étonné de trouver le charme du naturel et de la simplicité la plus exquise, — à ces orateurs de cour qui vont prêcher devant un roi, en cheveux bien peignés, en rochet bien blanc, avec des gestes élégants et bien mesurés, et un style soigné, poli, bien tondu, comme les beaux gazons des jardins anglais. Mais vous, mon cher ami, vous êtes le missionnaire du théâtre : vous faites la tragédie comme le père Bridaine faisait ses sermons, parlant d'une voix de tonnerre, criant, pleurant, effrayant l'auditoire, comme on effraye des enfants par des contes terribles, les enlevant tous à eux-mêmes avant qu'ils aient eu le temps de se défendre, mêlant dans l'éloquence le désordre à la grandeur, et trouvant, sans y penser, le sublime dans le pathétique. Voilà, voilà les bons sermons et les bonnes pièces ! Mon cher Bridaine, je voudrais bien pouvoir assister à votre sermon du *Roi Léar*. »

Ce jugement ne ressemble guère à l'opinion courante qui règne aujourd'hui sur Ducis, et pourtant il est vrai dans son exagération : il est bon de le remettre sous les yeux du lecteur.

Ce fut *Œdipe chez Admète*, imité cette fois de Sophocle et d'Euripide, qui valut à Ducis son admission à l'Académie, où il prononça un discours remarquable par l'élévation de la pensée et les bonheurs de l'expression. La composition de ce discours est attribuée à Thomas, et le travail du style semble favoriser cette opinion. En 1795, pour répondre à ceux qui l'accusaient de ne pouvoir trouver un sujet par lui-même et de n'être qu'un copiste, il donna *Abufar*, son chef-d'œuvre, dont la matière pourtant est si peu tragique ; puis *Phédor et Waldamir*, qu'il destinait à lui servir de pendant. La première pièce avait réussi complétement, la seconde tomba. Ducis, alors âgé de soixante-dix ans, se retira sous sa tente et ne fit plus que de courts morceaux : *à mon petit Logis*, *à mon petit Parterre*, *à mon petit Potager*, *à mon Caveau*, *à mon Café*, *à mes Pénates*, *à mon petit Bois*, *à mon Ruisseau*, etc. ; odes familières, récits agréables, vers doucement satiriques, fables et romances, où respire un sentiment profond d'indépendance, où l'on voit l'âme d'un honnête homme et d'un vrai philosophe, et qui pour la plupart seraient des chefs-d'œuvre en miniature, si, à leur naturel plein de charmes, à leur grâce simple et facile, ils joignaient un style moins négligé. Pour ma part, je donnerais toutes les tragédies de Ducis pour ces pièces délicieuses, qui font aimer et respecter l'homme avec le poëte.

C'est en occupant son loisir à ces derniers épanche-

ments de sa veine, adoucie, mais non affaiblie par le temps, que le *bon Ducis* vieillissait dans sa petite maison de Versailles, aimé, pour sa bienveillance et ses vertus, des habitants qui le saluaient au passage, vénéré de tous ses confrères, visité par ses amis, dont la compagnie lui était devenue nécessaire à ses derniers jours. Souvent, le soir, un cercle nombreux et choisi se réunissait autour de lui ; David venait lui demander des sujets et des inspirations ; Andrieux y lisait ses contes ; Arnault, ses fables ; Lebrun, ses odes ou ses épigrammes ; Lemercier, ses poëmes vigoureux et bizarres ; Collin d'Harleville, ses comédies ; Legouvé et Marie-Joseph Chénier, leurs tragédies. Tous les partis, on le voit, recevaient l'hospitalité dans sa maison. Il n'avait pas d'ennemis ; il aimait tous les honnêtes gens, il ne haïssait personne, et plaignait ceux qu'il ne pouvait aimer. Ce vieillard, à la grave et majestueuse figure, dont le caractère à la fois naïf et inspiré l'eût fait prendre tout d'abord, suivant l'expression d'un éminent critique, pour un descendant d'Homère, semblait un patriarche présidant le cénacle des poëtes du temps, avides de l'approcher, de lui témoigner leur respect et de le nommer leur père. « Ducis, a dit M. Villemain, était un des hommes les plus faits pour frapper l'imagination et laisser un long souvenir. Au milieu de cette espèce d'uniformité qui confond et rapproche les talents secondaires d'une époque, il avait quelque chose de rare et d'original... On sentait, au premier aspect, que ce n'était pas un homme du temps. Il n'avait rien du monde, il ne s'inquiétait pas de toutes les petites affaires, de toutes les petites ambitions de la vie ; poëte au plus haut degré, n'ayant besoin de rien pour être poëte... du fond de sa petite maison de Versailles, il rêvait, dans sa poésie inculte, cette nature pittoresque et négligée qui lui plaît et qui lui ressemble. » Comment donc s'étonner de ce respect unanime qui entourait sa vieillesse ?

Malgré son amour pour la liberté et ses penchants démocratiques bien connus, Ducis, lors de la Restauration, fut accueilli avec une bienveillance flatteuse et un intérêt tout spécial par Louis XVIII, dont il avait été jadis secrétaire des commandements, du temps que le roi n'était encore que le comte de Provence. Ces anciennes fonctions, la sympathie que le poëte avait témoignée pour les malheurs de Louis XVI et de sa famille, et sans doute aussi l'attitude qu'il avait toujours gardée vis-à-vis de l'Empereur, le recommandaient au nouveau monarque ; néanmoins il resta enfermé dans sa retraite, entre ses neveux et ses nièces. Il avait toujours eu le dédain du monde comme de la gloire, et, en travaillant pour le théâtre, il s'était moins proposé de conquérir la réputation, que d'inculquer fortement dans l'esprit de la foule de grandes vérités morales. Dans sa vieillesse, ce détachement était devenu plus fort que jamais.

Ce fut dans cette retraite que, moins de deux ans après, il mourut presque subitement, dans sa quatre-vingt-troisième année, le 29 mars 1816. Il était sorti de grand matin pour aller à la messe ; en rentrant, il se plaignit d'un violent mal de gorge, qui, malgré des soins empressés, fit en trois heures de grands progrès. Dans la nuit, le poëte entretint son neveu, avec une grande sérénité d'esprit, sur ses dispositions testamentaires, puis se fit lire un chapitre de *l'Imitation*, son livre favori. Le 30, une amélioration apparente lui permit de se lever pour vaquer à ses affaires. Il se recouche vers le soir, se jugeant désormais en convalescence. A dix heures, sa famille, qui le croit endormi, veut se retirer de peur de troubler son repos : il était mort sans qu'on s'en fût aperçu.

IX. — ROMAIN DE SÈZE.

(Élu en 1816)

En recevant de Sèze à l'Académie, Fontanes lui adressa ces paroles :

« Votre nom désormais s'associera, dans les siècles les plus reculés, à celui du meilleur et du plus infortuné des rois. »

Cela est vrai : on ne peut plus prononcer le nom de Louis sans évoquer, pour ainsi dire, celui de son défenseur. Tous deux s'appellent l'un l'autre et resteront éternellement unis.

La Terreur régnait sur la France. La Révolution, après avoir assiégé, arrêté, emprisonné, déposé le roi, comme pour s'essayer, par cette gradation, à frapper un coup plus terrible encore, venait de le mettre en jugement. Il lui fallait des défenseurs. On songea à Target, avocat illustre, depuis peu retiré du barreau. Target refusa ; d'autres suivirent son exemple. La peur avait glacé tous les courages ; on craignait de s'exposer à une vengeance sanglante par un acte de dévouement pour la royauté proscrite, dans ces temps où c'était déjà un péril que de ne pas cacher sa vie. Malesherbes et Tronchet se présentent ; mais le premier, ancien ministre, moins rompu au barreau, le second, jurisconsulte sans expérience des luttes oratoires, sentirent le besoin de s'adjoindre un avocat éprouvé. Ils pensèrent à de Sèze, déjà connu alors par des plaidoyers remarquables, et de Sèze accepta avec empressement la cause solennelle et sacrée qui s'adressait à lui, jugeant sans doute que si c'est une noble tâche de défendre un accusé ordinaire contre la justice humaine sujette à faillir, la tâche est plus noble encore quand cet accusé est un roi dont on vénère les vertus, — et que plus le danger est grand, plus l'honneur et le devoir ordonnent à tout homme de cœur de ne pas reculer devant l'appel suprême fait à son talent et à son courage. C'est une impiété de repousser la main qui se tend vers vous, et d'abandonner dans sa chute, sans rien tenter pour lui, celui qu'on eût sauvé peut-être ; c'est une honte de se déclarer indigne de cette confiance qu'on avait en votre générosité ou en votre dévouement. En pareil cas, la prudence est bien près de se nommer lâcheté.

De Sèze, lui aussi, était alors retiré du barreau, depuis qu'on avait substitué aux parlements de nouvelles juridictions ; mais, loin d'imiter l'exemple que lui donnait Target, son maître et son protecteur :

« J'ai lu, répondit-il, dans le *Journal du soir*, un arrêté du Conseil général de la commune, qui porte que les défenseurs du roi, une fois entrés au Temple, n'en sortiront plus qu'avec Sa Majesté. Je regarde cet arrêté comme un acte de proscription contre les défenseurs : je m'y voue de tout mon cœur. »

Un décret du 17 décembre prononça son adjonction ; le roi devait être jugé le 26 : il restait donc en tout huit jours pour classer l'immense masse de pièces accusatrices, les ranger par dossiers, travailler sur chacun d'eux tour à tour, trier et choisir, préparer les moyens de défense, composer et apprendre le plaidoyer. Les quatre dernières nuits, de Sèze improvisa en quelque sorte son discours, dont un secrétaire tirait plusieurs copies : le jour, on en faisait la lecture au roi et à ses conseils, qui indiquaient les modifications.

On sait que de Sèze avait terminé d'abord sa défense par une péroraison pathétique :

— Je ne veux pas les attendrir, dit le roi ; et il retrancha la péroraison.

— Vous voulez donc nous faire massacrer à la barre! s'écriait un autre des auditeurs, effrayé de quelques traits hardis semés dans le discours.

Il fallut, en conséquence, au lieu d'un plaidoyer émouvant et passionné, écrire une discussion sage, calme, contenue, conforme à l'attitude que le roi voulait prendre en présence de ses juges. Heureusement quelques phrases éloquentes échappèrent aux scrupules de Louis XVI, celle-ci entre autres, si souvent citée :

« Je vous parlerai avec la franchise d'un homme libre : je cherche parmi vous des juges et je n'y vois que des accusateurs. »

Le discours se termine par ce beau mouvement :

« Citoyens, je n'achève pas... Je m'arrête devant l'histoire. Songez qu'elle jugera votre jugement et que le sien sera celui des siècles. »

Certes il y a là, dans ces paroles prononcées en face de la Montagne, du courage simple et vrai, de la fermeté sans jactance et sans ostentation.

De Sèze parla sans peur, devant ce tribunal d'un nouveau genre, qui eût volontiers fait asseoir l'avocat sur la sellette de l'accusé.

Quand il eut fini, le roi, le voyant profondément ému et tout couvert de sueur, se jeta dans ses bras et essuya lui-même sa poitrine.

On sait quel fut le jugement. Une majorité de cinq voix se prononça pour la mort. De Sèze rédigea alors un acte d'appel à la nation, et, après l'avoir notifié personnellement à l'Assemblée, il se retira d'abord à Malesherbes, puis au hameau de Brevannes, où il fut arrêté le 20 octobre. Il resta oublié en prison, grâce, dit-on, à la protection et aux stratagèmes d'un simple employé de l'administration de la police, et il en sortit trois semaines après le 9 thermidor.

Avant d'être appelé à la défense du roi, de Sèze avait préludé à ce grand acte de sa vie par deux causes qui y semblaient une préparation plus ou moins directe. Ce fut d'abord son plaidoyer pour le baron de Bezenval, Suisse d'origine, accusé de haute trahison, parce qu'il avait vigoureusement repoussé les attaques de la populace contre un régiment dont elle voulait enlever les armes. C'est la plus remarquable de ses défenses et ce n'est pas la moins courageuse : il fallait de la hardiesse et de l'énergie pour défendre en pareille cause un étranger, par-devant les chefs de clubs, enivrés de la prise toute récente de la Bastille, et qui s'étaient rendus en foule au Châtelet, autant pour intimider l'orateur que pour suivre de près les débats. Il réussit à faire acquitter le général. Le succès de de Sèze éveilla de nombreux échos dans le public. Le *Mercure* donna une mauvaise pièce de vers, pleine de bonnes intentions, où un confrère célébrait chaudement son triomphe. Un des plus habiles graveurs de Paris lui frappa une médaille, et il en reçut une autre du roi de Pologne dont Bezenval était l'allié.

La seconde cause fut celle qu'il plaida pour Monsieur, frère du roi, dans une contestation pécuniaire. Il obtint en faveur de son noble client le dernier arrêt prononcé par le Parlement, qui fut fermé le lendemain.

Ainsi sa ligne de conduite était bien tracée dès l'abord, et avant de sortir du barreau pour entrer dans l'histoire, ses triomphes dans deux causes qui se rattachaient diversement à celle de la royauté semblaient le désigner au choix de Louis XVI.

D'ailleurs, le futur défenseur du roi, avocat à dix-neuf ans, s'était fait remarquer de bonne heure dans son pays natal, Bordeaux. Gerbier, ami d'enfance de son père, le président Dupaty, son ami personnel, Target et Elie de Beaumont, c'est-à-dire quatre des plus illustres avocats d'alors et de tous les temps, l'exhortèrent vivement à se rendre à Paris. Il y était à peine arrivé et ne savait encore s'il pourrait s'y fixer définitivement, quand un premier succès le mit inopinément à la mode.

Il s'agissait du partage de la fortune laissée par le philosophe Helvétius. Une de ses filles, la comtesse d'Andlaw, avait choisi Target pour la défendre. Mais un jour qu'elle était allée lui faire visite, celui-ci lui déclare qu'il renonce à sa cause, dont un jeune homme récemment arrivé de Bordeaux veut bien se charger. A ces mots, la comtesse stupéfaite se récrie. Elle se croit perdue et accable de reproches Target, qui lui répond tranquillement :

— Madame, vous ne connaissez pas mon ami : il demeure chez Elie de Beaumont. Allez le voir, et je m'en rapporte à ce que vous m'en direz.

La comtesse y alla et fut tellement satisfaite de sa visite qu'elle consentit au changement dont elle s'était d'abord si vivement alarmée. Elle eut raison, car le triomphe du jeune avocat fut complet. Les *Mémoires* de Bachaumont, tout satiriques qu'ils soient, nous l'attestent.

La chronique rapporte qu'il plaida avec un éclat sans exemple; que, pendant cinq quarts d'heure, il captiva étroitement l'attention des juges ; qu'à la fin on l'applaudit durant plusieurs minutes et que le président du Châtelet le félicita publiquement.

Jusqu'à la chute de l'empire, de Sèze resta à l'écart. « La Restauration, a dit Chateaubriand, fut la couronne de ce grand citoyen. » Il fut alors nommé président de la Cour suprême, pair de France, puis comte, avec l'autorisation de placer des fleurs de lis dans ses armes et de graver autour de l'écusson la date de son plaidoyer : 26 *décembre* 1792. Mais la faveur à laquelle il fut le plus sensible, ce fut son élection à l'Académie. De Sèze justifia ce choix, lorsqu'il présida, comme directeur, à la réception de Cuvier : le discours qu'il prononça dans cette circonstance peut passer pour un modèle de goût, de sentiment littéraire et de mesure, dans cette manière aimable, facile, élégante, qui est un des caractères de son éloquence.

De Sèze se montra un des académiciens les plus assidus. Son grand âge n'enlevait rien à l'activité de sa vie. Il mourut à quatre-vingts ans; on lui rendit d'éclatants honneurs funèbres, et, malgré quelques nuages récemment élevés entre son collègue et lui, Chateaubriand sollicita et obtint aisément de la famille l'honneur de prononcer son éloge à la Chambre des pairs.

Comme homme, de Sèze fut aimé et estimé de ceux qui le connurent. Marmontel, qui l'avait pratiqué à Grignon, l'a dépeint ainsi dans ses *Mémoires :* « Une gaieté naïve, piquante, ingénieuse, une éloquence naturelle qui, dans la conversation même la plus familière, coule de verve avec abondance; une prestesse, une justesse de pensée et d'expression qui, à tout moment, semble inspirée ; et, mieux que tout cela, un cœur ouvert, plein de droiture, de sensibilité, de bonté, de candeur. » — Il était adoré dans sa famille, parce qu'il y était adorable, — nous disait M. le comte de Sèze, le fils de l'illustre défenseur de Louis.

Comme avocat, nous l'apprécierons par ces lignes extraites d'un récent volume de M. Chauvot, sur le *Barreau de Bordeaux*. « On chercherait en vain dans de Sèze ces mouvements tumultueux qui maîtrisent la place publique ; son langage se recommande par l'harmonie, la noblesse, l'atticisme; à la souplesse se joint chez lui un tact exquis des convenances oratoires ; son élocution est ornée, mais

ce qui plaît dans sa parure, c'est qu'elle est toujours sévère. » A l'élévation de la pensée et à l'élégance du langage, qui sont ses qualités distinctives, de Sèze a souvent joint le mouvement, la chaleur et une véritable éloquence.

Marmontel lui a appliqué ces deux vers :

Cras amet qui nunquàm amavit,
Qui jàm amavit cras amet.

(Il faut l'aimer, si on ne l'a point aimé encore : il faut l'aimer toujours dès qu'on l'a aimé une fois.)

Un membre de sa famille, dans une lettre qu'il nous adresse à son sujet, lui applique ces paroles d'un grave écrivain, par lesquelles nous terminerons cet article : *Bonum virum facilè credcres ; magnum, libenter.*

Puissent nos lectrices nous pardonner tant de citations latines !

X. — AMABLE-GUILLAUME-PROSPER BRUGIÈRE, BARON DE BARANTE.

(Élu en 1828.)

Si le lecteur s'attend à trouver des anecdotes dans la vie de M. de Barante, son espoir sera complétement déçu.



Portrait de M. de Barante. Dessin de Franck.

M. de Barante n'est ni M. de Boufflers, ni M. de Ségur, c'est un écrivain ferme et sobre, un grave homme d'État, et le caractère particulier de cette calme et sérieuse existence est précisément de ne pas offrir de ces traits saillants, de ces historiettes plus ou moins piquantes, qui font la joie des narrateurs vulgaires. La biographie, telle qu'on l'a entendue et appliquée dans ces derniers temps, ne peut mordre à cette vie renfermée dans le cercle des choses utiles : aussi n'y a-t-elle même pas essayé.

Une petite anecdote néanmoins, pour commencer, toute frêle et bien insignifiante en apparence. Ce sera la seule. Tandis qu'il était au collége, on mit en loterie un livre et un étui de mathématiques ; l'enfant prit un billet de chaque loterie, en disant :

— J'ai toujours été heureux : je gagnerai les deux lots. Ce qui arriva en effet.

Il ne tiendrait qu'à moi de voir là un symbole et un pronostic. En dehors de sa vie privée, où il a eu ses douleurs, comme quiconque a dépassé l'adolescence, mais qu'il ne nous appartient pas d'aborder ici (1), M. de Ba-

(1) Nous dirons un mot pourtant d'un de ses plus grands chagrins domestiques. M. de Barante a perdu, à peine âgée de dix-neuf ans, une fille qui, au dire de ceux dont elle était connue, annonçait déjà une femme supérieure.

rante peut être regardé comme le type de l'homme heureux. En tout il a réussi; il est arrivé à tout ce qu'il a tenté, comme homme d'État et comme écrivain, et il a eu surtout ce rare et presque unique bonheur de n'être pas brutalement contesté, renié, conspué, par un sort commun aux plus grands dans les jours de réaction, — ce qu'il doit particulièrement sans doute à la dignité continuelle d'une vie modeste qui ne s'est jamais mise orgueilleusement en avant, qui s'est renfermée dans le travail et le devoir, sans afficher de prétentions irritantes et sans rechercher un bruit dangereux. Le caractère a toujours été en lui au moins à la hauteur du talent.

M. de Barante est né à Riom en Auvergne (1782), d'une famille de petite robe. Son père et son bisaïeul s'étaient déjà distingués dans la littérature; il devait s'y faire remarquer davantage. Après ses premières études, il entra à l'école Polytechnique, puis fut surnuméraire au ministère de l'intérieur, et un peu plus tard, nommé auditeur au Conseil d'État, il remplit plusieurs missions diplomatiques. Pendant que son père était préfet à Genève, le jeune homme fut présenté au château de Coppet, dont le séjour de Mme de Staël avait fait le rendez-vous des hommes les plus illustres de France et de l'Europe. Il y trouva Benjamin Constant, Mme Récamier, le prince de Prusse, etc., et l'on peut juger de l'influence que cette visite dut exercer sur son esprit et peut-être sur son caractère, — de la direction qu'elle dut imprimer à cette jeune et déjà sérieuse intelligence. Avec un peu de bonne volonté, on pourrait y voir le point de départ et comme l'explication de sa vie ultérieure.

En 1809, M. de Barante était préfet de la Vendée : ce fut alors qu'il se maria avec Mlle d'Houdetot, petite-fille de cette Mme d'Houdetot, que les *Confessions* de Jean-Jacques ont rendue célèbre. L'empereur signa à son contrat. Il fut tour à tour ou simultanément conseiller d'État et secrétaire général du ministère de l'intérieur, député, directeur général des contributions indirectes, pair de France, ambassadeur à diverses cours, entre autres à celle de Russie, où il s'était si bien concilié l'affection de l'empereur Nicolas, que celui-ci, malgré ses sentiments d'aversion contre le gouvernement du roi Louis-Philippe, se rendit un jour à un des bals de l'ambassade, voulant donner à M. de Barante une marque toute particulière de son estime pour lui. Ce fut à ce dernier poste que le surprit la révolution de 1848; depuis cette époque, il s'est retiré des affaires publiques, et vit en Auvergne à Barante, sauf un ou deux mois qu'il vient, chaque année, passer à Paris.

Au milieu du faste auquel le condamnèrent souvent ses fonctions, M. de Barante conserva toujours personnellement la plus grande simplicité : c'est une des vertus favorites de ce vrai philosophe; son désintéressement a toujours été grand et sincère, et sa bienfaisance inépuisable. Le pays qu'il habite pourrait rendre témoignage de son intelligente et prodigue charité, et ce n'est pas à nous à compter ici les sommes dépensées en aumônes, en bienfaits, en fondations d'écoles ou de maisons de sœurs. M. de Barante, esprit et cœur religieux, catholique fervent, pratique scrupuleusement le précepte de l'Évangile, et sa main gauche ignore tout ce que sa main droite a donné.

C'est ainsi que l'historien des ducs de Bourgogne vit dans une retraite studieuse et un loisir noblement occupé. Il a porté dans sa vie solitaire les vertus de sa vie publique, et une personne du plus grand et du meilleur monde, qui s'honore d'avoir longtemps vécu dans son intimité, nous parlait dernièrement, avec une sorte d'admiration, de son activité, toujours la même en dépit d'une vieillesse d'ailleurs très-vigoureuse, — de sa douceur, de sa bonté, de son étonnante égalité d'humeur.

Le premier ouvrage de M. de Barante remonte à 1808: c'est le *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle*, publié alors sans nom d'auteur, — aperçu rapide et sobre, ferme et lumineux résumé d'un vaste sujet qu'on n'eût pas cru capable de se resserrer dans ces étroites limites. On connaît la réputation de ce livre excellent, qui a eu jusqu'à présent sept ou huit éditions. M. de Barante a pris part à la rédaction des mémoires de Mme de la Rochejaquelein, parus en 1814; sept ans après, il donna la traduction des *OEuvres dramatiques de Schiller*. Un peu plus tard, il publia l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, en douze volumes, qui a déjà eu six éditions.

Lorsque j'étais en seconde, j'entendis lire cette histoire, d'un bout à l'autre, pendant les repas, dans un collége qui avait conservé les vieilles traditions monastiques. Au commencement du dîner et du *souper*, le lecteur montait dans une chaire sise au bout du vaste réfectoire, et là, d'une voix haute et lente, il tâchait de dominer le terrible bruit de vaisselle qui s'élevait de toutes les tables. Il fallait se faire à ce singulier mode d'instruction; au bout d'un mois, on finissait par entendre, et tout en mangeant on ne perdait pas un mot. Je me souviens encore de l'effet produit par ces récits vivants et dramatiques sur nous tous, qui ne nous doutions guère alors que l'*Histoire des ducs de Bourgogne* pût être autre chose qu'une chronique locale de fort mince intérêt; de l'attrait singulier que nous éprouvions à ces pages écrites avec un archaïsme charmant qui n'a rien d'affecté, à ces narrations naïves et pittoresques où a passé le souffle de Froissart. Je ne crois pas que jamais livre historique ait fait pareille impression sur moi, et nul, en effet, n'est plus propre à intéresser vivement une jeune imagination, que cet ouvrage où tout est mis en récits colorés et pleins d'animation, et où rien n'est donné à la discussion proprement dite, parce que M. de Barante pensait, avec Quintilien, qu'on écrit l'histoire pour narrer et non pour prouver.

Mais le célèbre académicien semble avoir renoncé depuis à cette première méthode, fort contestable, dans sa récente *Histoire de la Convention nationale*, où le philosophe se montre à côté du peintre, et où la théorie se mêle au récit. Parmi les nombreux livres roulant sur une période plus ou moins longue de notre première révolution, celui de M. de Barante, écrit avec élévation et impartialité, d'après les documents les plus originaux et les plus authentiques, est un des plus remarquables et a été l'un des plus remarqués.

On doit encore à M. de Barante trois volumes de *Mélanges littéraires* et d'autres ouvrages que pourront consulter ceux qui aiment une forme élégante et précise, élevée et sincère, mise au service d'une haute pensée et d'une instruction solide.

VICTOR FOURNEL.

Aucune biographie, exacte et complète, de M. de Barante n'ayant encore paru, les détails authentiques de cette notice seront d'autant plus précieux qu'ils ont été communiqués à l'auteur par une femme éminente, liée longtemps, à Paris et à Saint-Pétersbourg, avec l'ambassadeur de France et sa famille.

(*Note de la Rédaction.*)

LE PORT ET LES FÊTES DE CHERBOURG.

Le génie humain. — Le canal du Midi et le port de Cherbourg. — Riquet à Versailles. — Vauban. — La digue de Cherbourg. — Louis XIV. — Napoléon. — Un rêve réalisé. — Le spectacle et les spectateurs.

La persévérance humaine vient à bout de tout.

Témoin le canal du Midi et le port de Cherbourg.

Ces deux œuvres colossales sont, en effet, le digne pendant l'une de l'autre, et nous ne sachions pas beaucoup de romans aussi merveilleux que leur histoire.

Il y a deux siècles environ, un tout jeune homme partait de Toulouse et se rendait à Versailles. Il allait soumettre à Colbert et à Louis XIV un projet immense. Il était pauvre et faisait la route à pied; mais il avait au front deux étoiles: le génie et l'espérance.

Ce jeune homme s'appelait Riquety (ou Riquet) et descendait des réfugiés italiens du seizième siècle, qui avaient retrouvé en Languedoc le doux ciel de leur patrie.

Le voyageur arrive à Versailles et obtient une audience de Colbert. Il lui expose, avec une netteté admirable, le projet du canal du Midi.

Colbert s'étonne et lui demande son âge. Riquet n'avait pas encore vingt ans!

Le grand ministre discute gravement avec cet enfant prodigieux. — Les particuliers, dit-il, les états, le roi lui-même seront effrayés de tout l'argent qu'il y aurait à jeter là! Votre projet est sublime, jeune homme, mais comment le réaliser?

— Monseigneur, répond Riquet, ce projet est le rêve de ma vie. Je sens là que je lèverai tous les obstacles! Ayez seulement la bonté d'en parler au roi.

Colbert fut entraîné par cette conviction inébranlable; il la partagea, et, quatorze ans plus tard, l'œuvre gigantesque était terminée, le canal du Midi était creusé sur une longueur de deux cent trente-huit kilomètres.

Riquet mourut, laissant deux millions de dettes, et Vauban, venant après sa mort visiter le canal, saisi d'admiration à la vue des travaux immenses qui avaient été exécutés, s'étonnait que l'on n'eût pas encore élevé une statue à l'auteur de tant de merveilles.

Le chemin de fer de Cherbourg complète l'œuvre de Riquet, en achevant la jonction du nord au midi, de l'Océan à la Méditerranée, — déjà commencée par les lignes de Marseille, de Bordeaux, de Nantes, du Havre, de Dieppe, de Boulogne, et qui n'attend plus que celles de Brest et de Honfleur avec leurs embranchements.

Le port de Cherbourg couronne dignement — et surpasse même les prodiges du canal du Midi.

Cette baie, si nécessaire et si admirable, n'offrait, il y a cent ans, qu'un ancrage douteux aux navires, seul abri contre les tempêtes du nord-est et du nord-ouest.

Louis XVI, le premier, résolut de la couvrir par une digue puissante. Dès le commencement, ce travail fut herculéen. Après divers essais, on imagina de jeter au fond de l'eau des caisses coniques en charpente chargées de pierres; mais ces constructions, malgré leur poids, n'ayant pu résister à l'agitation de la mer, on essaya d'y substituer une digue à pierres perdues. Ces pierres furent dispersées. Alors on en revint aux cônes chargés de roches, mais on y ajouta des blocs énormes qui couronnèrent et affermirent les caisses coniques. Le succès était désormais assuré, mais il exigeait de longues années de patience et beaucoup d'argent. Survint la Révolution qui suspendit les travaux. Napoléon Ier les reprit avec sa vigueur irrésistible, — et on sait ce qu'est aujourd'hui la digue de Cherbourg, achevée par cinq règnes successifs. Elle a près de quatre mille mètres de long sur une largeur de soixante-dix-huit mètres à la base et de vingt-neuf mètres au sommet. Une batterie au centre et trois forts défendent cet ouvrage et l'intérieur de la rade, qui peut contenir quatre cents vaisseaux.

Ce miracle de l'art ne suffisant pas encore à Napoléon, il se dit un jour: — Je veux que Cherbourg soit à la fois la grande porte et l'arsenal maritime de la France. Je veux que l'ensemble du port militaire comprenne un avant-port ayant ouverture sur la rade par un chenal de soixante-quatre mètres, contenu entre deux môles qui s'avanceront en mer à la distance de trois cents mètres du rivage. A droite de l'avant-port sera un premier bassin. Sur une seconde ligne, également parallèle à la côte, s'étendra l'arrière-bassin, qui, à lui seul, aura la longueur de l'avant-port. Je veux enfin concentrer ici, à un moment donné, toutes les forces navales du pays, de telle sorte que deux nations entières puissent au besoin se prendre corps à corps dans les eaux de la Manche.

Ce rêve semblait plus impossible encore que celui de Riquet. Il s'est réalisé au prix des jours et des années, des bras et des millions, à la force de l'homme et de la vapeur, aux dépens des éléments vaincus, en remuant plus d'ouvriers, de chevaux, d'engins de toute sorte, de pierres, de fer et de bois qu'on n'en saurait nombrer.

Pour donner l'idée de ce tour de force et de patience, il suffira de dire que le bassin et l'arrière-bassin ont été creusés dans le granit!

Il n'est donc pas étonnant que l'inauguration d'un tel ouvrage ait été consacrée par des fêtes sans exemple, — et que le monde entier, pour ainsi dire, avec ses rois et ses reines, ses savants et ses artistes, ses curieux de tout âge et de toute classe, ait voulu assister à ce triomphe du génie humain sur la nature et l'Océan.

Bornons-nous à résumer ici, pour l'histoire, le programme des cinq journées de Cherboug:

Le premier jour, vers cinq heures du soir, le convoi d'honneur est reçu à la gare par toutes les autorités, sous un arc de triomphe monumental, au milieu des troupes de toutes armes, au retentissement de l'artillerie. L'évêque de Coutances bénit les locomotives; le soir, fête et réception à la préfecture maritime.

Le deuxième jour, entrevue, dans la rade, de l'empereur Napoléon III et de la reine d'Angleterre; manœuvres de la flotte considérable réunie dans le port, et augmentée des six vaisseaux et des six frégates anglaises, des yachts de Londres montés par l'aristocratie britannique, et des innombrables navires, chaloupes et canots de toute grandeur et de tout pays...

Le troisième jour, l'empereur pose la première pierre de l'hospice civil, visite l'arsenal et préside à l'inauguration du nouveau bassin, où la mer entre par deux écluses.

Tableau sublime, qui défie la plume et le pinceau.

Un vaisseau à hélice, de 90 canons, *la Ville de Nantes*, quitte la cale où il a été construit, et a l'honneur de prendre le premier possession de ce bassin qui peut contenir quatorze vaisseaux du plus haut rang, et qui n'a pas coûté moins de trente millions.

Le soir, bal, illuminations, feu d'artifice colossal; le lendemain, visite dans la rade, couverte de vaisseaux de toute taille et de tout pavillon.

Le quatrième jour, inauguration, sur le quai, de la statue en bronze de Napoléon Ier, œuvre d'un sculpteur de la Manche, M. Le Véel, qui a obtenu au concours cette commande importante, et qui a justifié la préférence du jury par l'originalité de sa composition.

Le cinquième jour, départ de l'empereur et de l'impératrice, escortés de toute la flotte jusqu'à Brest, où sera figuré un grand combat naval.

Voilà les actes divers du spectacle.

Quant aux spectateurs, figurez-vous les familles royales groupées au centre; à l'entour les dignitaires et les représentants de toutes les nations, les flottes, l'armée, et la foule à perte de vue, sur tous les rayons de la circonférence.

Il n'est pas un villageois qui ne soit venu là, de trente lieues à la ronde, campant, mangeant et dormant dans sa charrette, avec tous ses proches et ses amis.

Cherbourg, peuplé de trente-huit mille habitants, a contenu pendant huit jours de deux à trois cent mille âmes.

Avec une magnificence de grand seigneur, ou plutôt de souverain, la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, qui avait invité les notabilités de la presse, de la littérature, des arts, des sciences, de l'industrie et de la finance, a dû, pour recevoir ses hôtes, louer en totalité le principal hôtel de Cherbourg, agrandi par des aménagements nouveaux. Sur l'emplacement même de l'embarcadère, elle avait en outre dressé des tentes destinées à recevoir douze cents lits, et munies amplement de tout ce qui pouvait assurer le comfort aux voyageurs.

Enfin, non-seulement on a vu là la France et l'Angleterre réunies comme en Crimée; non-seulement on y a logé sous la tente comme devant Sébastopol; mais on a encore emprunté aux Chinois l'usage des villes flottantes, et tous ceux qui ne craignaient pas d'être ballottés par les vagues de la Manche, ont trouvé asile dans la rade sur les embarcations métamorphosées en hôtelleries...

De sorte que le spectacle le plus étonnant peut-être a été celui... des spectateurs.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier.



EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET.

Je n'ai que trois partis: vaincre, mourir ou abdiquer. Mot de Napoléon en 1814. (Jeu — nez queue — trois parts — *t* — Yves — Ain — *cre* — *m* — hour — roue — *ab* dit: *quer.*)

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

N.-B. A NOS LECTEURS. — Voyez, au MERCURE, l'avis pour le renouvellement de l'Abonnement.

ÉTUDES SUR L'INDE ANGLAISE.

ÉLÉPHANTS ET MONSTRES.

ÉPISODE DE L'INSURRECTION INDIENNE. — 1857 (1).



A travers les bois. La famille dans les howdahs sur les éléphants. Dessin de J. Worms et de A. de Bar.

La nuit était avancée; un silence de solitude régnait autour de l'habitation et donnait une affreuse tristesse à ce paysage nocturne que le soleil fait si joyeux. Une seule fenêtre restait ouverte à la façade du nord et laissait échapper la clarté d'une lampe, reflétée sur un épais massif d'ébéniers. C'était le kiosque de la chambre des deux sœurs, Paula et Amata; elles demandaient à l'air de la nuit un peu de fraîcheur pour adoucir la fièvre de leurs émotions et attendre le bienfait du sommeil.

Deux hommes, — nous sommes obligé de leur donner ce nom, — sortirent du massif d'ébéniers comme deux bêtes fauves, et se mirent à ramper comme des reptiles à travers les hautes herbes, selon l'usage des Taugs, quand

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

ils vont se faire étrangleurs. Ces deux monstres de nuit avaient pour surnoms Tauly et Mendesour, les deux *fidèles* cipayes de Volsy.

Arrivés au pied du mur de l'habitation, sous le kiosque des deux sœurs, ils prêtèrent l'oreille pour s'assurer que l'entretien des deux jeunes filles avait été interrompu par le sommeil; et ensuite ils examinèrent le mur, pour l'escalader avec l'agilité merveilleuse des jongleurs indiens.

Un léger frôlement d'herbes leur fit détourner la tête, et ce qu'ils virent dans l'ombre glaça leur sang et arrêta le cri sur leurs lèvres. Deux constables de la nature, les deux éléphants, touchaient du bout de leurs trompes Tauly et Mendesour, et les regardaient avec de petits yeux rouges comme des tisons.

Abandonnés à eux-mêmes, dans le désordre de cette soirée où maîtres et serviteurs avaient perdu la tête, nos deux amis, Cylon et Baby, profitaient de leur liberté nocturne et pâturaient à travers les cannes à sucre; mais leur instinct, supérieur à notre raison, leur faisant pressentir des dangers nouveaux dans cette confusion inusitée, ils veillaient de loin sur l'habitation, comme deux molosses de garde, au flair infaillible, et les deux maraudeurs indiens venaient de s'apercevoir de tant de vigilance et de soins intelligents. Les éléphants avaient arrêté les coupables sur le lieu du délit, mais leur devoir se bornait là; ils ne se regardaient ni comme des juges ni comme des exécuteurs; ils emprisonnaient les deux cipayes dans le formidable cercle de leurs trompes, et attendaient le jour pour les livrer à la justice humaine. Faire davantage, c'était compromettre la sagesse calme et la logique instinctive des éléphants.

Le docteur Hébert avait terminé une longue et joyeuse lettre à sa mère, et, ce devoir pieux rempli, il se trouva plus calme.

— Si je meurs dans cette expédition, pensait-il, j'aurai donné trois heureux mois de plus à ma mère.

Il laissa sa missive bien en vue sur une table, et sortit résolûment pour aller rejoindre César Verlacq.

Une idée fort naturelle le détourna un instant du chemin direct; il voulut donner un dernier coup d'œil, comme un adieu, au kiosque de fleurs où Paula s'abritait au milieu du jour dans une ombre douce, pour lire ou broder. Quand il eut tourné l'angle du mur, il s'arrêta brusquement, comme foudroyé de surprise, en apercevant un tableau de nuit, inconnu dans l'histoire et la fable indiennes : deux hommes sinistres, immobiles comme deux statues de granit noir, et gardés à vue par deux éléphants. A la clarté douteuse qui tombait du kiosque, on aurait cru voir un de ces énormes bas-reliefs des temples souterrains d'Elora, lorsqu'un rayon de lumière horizontale pénètre dans les ténébreuses horreurs de ces puits, creusés par des architectes inconnus.

Après la surprise, la réflexion vint, et le jeune docteur devina tout en reconnaissant les deux cipayes. Maraudeurs nocturnes, ces bandits cuivrés étaient comme l'avant-garde de toute la bande de Meerut. Un horrible danger menaçait donc les deux filles de Rivarès, et, pour le moment, il ne fallait songer qu'à veiller et à défendre, sans alarmer les jeunes femmes. Hébert renonça par devoir et par nécessité à son expédition de Meerut, et tint conseil avec César Verlacq sur le parti décisif qu'il fallait prendre.

Verlacq, qui vivait dans l'intimité avec les deux éléphants, et leur servait souvent de cornac, dit à Hébert :

— Laissez-moi faire ; je crois mon idée bonne.

Il se munit des choses nécessaires à l'opération méditée, marcha aux cipayes, et, sous la protection des deux trompes amies, il garrotta étroitement Tauly et Mendesour, et enferma les coupables à triple tour dans une cave de l'habitation. Hébert accompagnait son domestique avec deux pistolets armés, le doigt à la détente, et prêt à faire feu, en cas de rébellion.

Après cette expédition, Hébert consulta Verlacq sur le nombre de serviteurs sur lesquels on pourrait compter pour défendre l'habitation dans un cas de surprise.

— Sur bien peu, dit Verlacq avec tristesse ; je connais tout le personnel et je vois à peine quatre hommes braves et sincèrement attachés à la maison : il y a le jardinier, le palefrenier, le domestique de M. Rivarès et un batteur de riz; tout le reste ne nous ferait aucun mal, je crois, mais ne nous défendrait pas.

— Eh bien ! dit Hébert, il faut tout de suite, et sous un prétexte quelconque, réveiller ces quatre hommes, les instruire du péril, et leur dire de se tenir prêts avec des armes sous la main... Le plus grand secret surtout, mon brave Verlacq, il faut que les femmes ne sachent rien ; elles ont déjà souffert assez, et...

— Mais, interrompit Verlacq, si nous sommes attaqués, ces deux belles demoiselles entendront les coups de carabine, et il vaudrait peut-être mieux les avertir.

— Non, Verlacq; ce qu'il faut avant tout, c'est leur donner du repos et du sommeil, le plus longtemps possible ; et puis, qui sait? notre devoir est de prendre toutes nos précautions; mais nous avons encore l'heureuse chance de n'être pas attaqués.

— Vous avez raison ; mais lorsqu'on se met à prendre des précautions, il faut les prendre toutes, dit Verlacq, après avoir réfléchi; voici la meilleure...

— Voyons, donne vite la meilleure, dépêche-toi !

— Voici, maître ; je vais placer les *howdahs* (1), et les plus larges, sur le dos de nos deux éléphants, afin qu'ils soient prêts et qu'on n'ait plus qu'à leur dire : *Tout doucement, mes petits; outh, hasté, jee.* A la première alerte, Cylon et Baby emporteront ces jeunes filles et leurs *mahouts* (cornacs) d'occasion bien plus vite que le cheval le plus leste ; moi, je me charge de les conduire en lieu sûr.

Hébert réfléchit un peu et dit :

— Je t'approuve, ne perdons pas de temps. Place les howdahs, et après réveille et arme les fidèles de la maison ; il faut que dans une heure tout soit prêt.

La nuit s'écoulait, et le jeune docteur, qui s'était chargé du rôle de sentinelle, prêtait continuellement l'oreille aux murmures de la campagne et n'entendait rien qui justifiât ses craintes ; aucun bruit alarmant ne s'élevait aux environs. La petite troupe des défenseurs, réunie sous le chattiram, faisait bonne garde ; les deux éléphants attendaient à la porte de leur enclos, et ils paraissaient joyeux, disait Verlacq, comme s'ils eussent deviné la grandeur du service qu'ils allaient rendre à leurs jeunes maîtresses dans cette affreuse nuit.

On attendit le danger jusqu'au lever du soleil. La clarté du jour dissipa les inquiétudes et leur donna même un caractère d'exagération presque ridicule : Verlacq hasarda quelques plaisanteries en ramenant Cylon et Baby dans leur enclos, où il les débarrassa de l'attirail de voyage. Les serviteurs, que le travail appelait, murmurèrent contre Hébert, en regrettant une nuit perdue. Toutes les histoires de la veille furent traitées de visions indiennes et de contes chinois ; Luiz Rivarès lui-même, rassuré par l'éclat du soleil et la sérénité de la campagne, montra un

(1) Les *howdahs* sont des espèces de cabs ou cabriolets sans roues portés par les éléphants.

visage si calme, que le travail recommença dans l'usine, comme si les alarmes de la veille n'eussent pas existé.

Paula descendit fort tard et seule; elle manifesta un grand étonnement en voyant le docteur Hébert assis avec insouciance sur la terrasse de l'habitation, et s'avança vers lui avec l'intention de recevoir son salut et de le remercier ironiquement du zèle avec lequel il avait couru au secours de Volsy. Les premiers mots échangés entre la jeune fille et le docteur furent froids et convenables; mais Paula était trop vivement irritée pour s'en tenir à ces préliminaires.

— Monsieur, dit-elle de sa voix la moins douce, j'ai toujours entendu vanter la galanterie des Français, et je vois aujourd'hui qu'elle est à la hauteur de leur courage.

Hébert bondit comme si cette phrase eût été un coup de poignard, et répondit sur un ton calme :

— Mademoiselle, il ne faut pas juger d'un peuple par un homme; je puis manquer de galanterie et de courage, moi ; mais cela ne prouve rien contre ma nation.

— Ainsi, monsieur, reprit la jeune et belle créole, vous ne vous justifiez qu'en vous accusant.

— Que pourrais-je vous dire, mademoiselle? les faits parlent contre moi ; les apparences ne me sont pas favorables. Je devrais être à Meerut, et je suis ici. J'aime mieux la sécurité que le péril ; c'est trop évident.

— Et votre nuit a été assez bonne, sans doute?

— Oui, mademoiselle, je suis assez content de ma nuit.

— Et maintenant, monsieur, le soleil, qui donne du courage aux plus poltrons, ne vous conseille pas mieux que la nuit? Vous irez herboriser le long des ruisseaux; vous n'irez pas à Meerut connaître le sort de votre ami...

Le silence obstiné d'Hébert mit au comble l'irritation contenue de la vive créole; elle lança au jeune homme un regard foudroyant, et lui dit :

— J'apprends aujourd'hui comment est faite la lâcheté.

Et elle disparut sous les arbres, en murmurant d'autres paroles plus injurieuses encore pour Hébert.

Le jeune homme se montra héroïque pendant cet entretien intolérable; il n'avait qu'un mot à dire pour se justifier d'une si odieuse accusation devant une femme aimée ; il préféra se taire et rester fidèle à son premier plan de conduite: ne pas alarmer les femmes et les protéger à leur insu.

Paula ne s'en tint pas aux paroles ; elle profita de l'ascendant qu'elle avait sur son père pour tirer une vengeance complète du silence et de la conduite d'Hébert; elle exigea que, par ordre de Luiz Rivarès, ce lâche Français serait chassé de l'habitation, comme indigne de s'asseoir à la table d'une noble famille portugaise. Le père, dominé par Paula, s'inspira de l'aveugle indignation de sa fille, et, rencontrant Hébert dans la salle verte, il lui dit, sur le ton le plus injurieux :

— Monsieur, l'Inde est grande; on peut herboriser partout; honorez-nous de votre absence, on vous saura gré de ce service chez les Rivarès.

Et portant la main à son chapeau de Manille, sans se découvrir, il fit une révérence ironique et s'éloigna.

Hébert courut à lui, et le prenant par le bras :

— Me permettrez-vous, lui dit-il, de vous faire, à vous seul, une petite confidence?

Le ton naturellement amical qui accompagnait ces paroles frappa Luiz Rivarès; il s'arrêta et parut disposé à écouter la confidence du docteur.

Alors Hébert révéla dans tous leurs détails les horribles scènes de la nuit, et montra du doigt la prison provisoire où les deux bandits étaient enfermés. Il finit par ces mots :

— Maintenant je puis accepter mon congé sans honte ; adieu, Rivarès, veillez sur vos prisonniers.

Ce fut alors Rivarès qui retint par le bras le docteur Hébert. Le terrible récit avait profondément ému le père de famille et le maître de l'habitation ; il serra les mains du jeune homme et lui dit :

— Pour vous remercier dignement, je voudrais pouvoir vous appeler mon fils... Le jour viendra peut-être...

Il s'arrêta brusquement et retira ses mains des mains du docteur Hébert; Paula traversait la salle verte, en retenant un cri de surprise dont la première note fut entendue. Elle venait assister avec une sorte de joie à une scène d'expulsion dont la flétrissure retombait sur le lâche Hébert, et que voyait-elle? son père prodiguant à ce misérable les témoignages de la plus vive affection et de la plus sincère amitié.

Luiz Rivarès essuya furtivement deux larmes, les remplaça par un sourire, et s'avançant vers Paula :

— Chère enfant, lui dit-il, tu dois avoir pleine confiance en ton père, ton meilleur et peut-être ton seul ami... Eh bien! je te le jure, le docteur Hébert ne mérite pas l'affront sanglant qu'il allait recevoir ; c'est un homme plein d'honneur et de courage...

Un éclat de rire strident interrompit cet éloge; Paula était arrivée au délire de la colère et de la douleur.

— Oui, je devais m'attendre à cela, dit-elle; il vous a parlé avec son faux esprit de démon et il vous a séduit. Vous êtes sa dupe et il rit de votre crédulité...

— Non, non, ma chère fille, interrompit Rivarès ; non, crois-le bien, ce jeune homme...

— Il vous a indignement trompé, mon père, vous dis-je. Ah! si vous l'aviez vu tout à l'heure devant moi, pâle et muet comme le criminel surpris dans son crime, vous ne le justifieriez pas, comme vous faites.

— Je le justifierai toujours, ma chère Paula; et toi-même tu lui rendras justice..., et bientôt.

Paula tressaillit et fit le signe impérieux qui supprime la parole ; son oreille subtile venait de recueillir des cris confus et le bruit précipité d'un galop de cheval. Elle prit le bras de son père et dit d'une voix étouffée :

— Allons voir!

Un cavalier franchissait la première porte de l'habitation, au milieu des serviteurs et des travailleurs de l'usine, accourus au même bruit; il tenait une jeune fille de onze à douze ans avec son bras gauche replié sur sa poitrine, et sa main droite semblait faire le geste qui ordonne le silence et le calme. Paula poussa un cri de terreur; mais son énergie virile la sauva d'un évanouissement; elle avait reconnu de loin son fiancé Volsy ; elle avait vu des traces de sang sur le pantalon blanc de l'uniforme : tout annonçait un désastre inouï, le ravage de l'habitation des Windham, et le massacre de toute une famille, dont il ne restait plus que la petite Mary, sauvée miraculeusement par son frère et par la protection de Dieu.

III. — A TRAVERS LES BOIS.

Ce fut un moment impossible à décrire, car trop de choses émouvantes se firent à la fois. Paula et Amata s'emparèrent de la petite fille, qui demandait sa mère avec des cris déchirants, et le docteur Hébert reçut dans ses bras le jeune officier anglais, qui perdait son sang par une blessure, et articulait à peine ces effrayantes paroles :

— Sauvez les femmes..., pas une minute de retard, — les brigands sont là..., ne perdez pas votre temps avec moi..., je suis blessé à mort.

Luiz Rivarès, hors de lui et n'étant plus maître de sa raison, comme tout homme heureux qu'une catastrophe subite écrase, allait et venait sur la terrasse, en criant :

— Je ne suis pas Anglais, moi ! mon pavillon me protége ! Je n'abandonnerai pas mon habitation ! je veux les recevoir.

Hébert mettait un appareil sur la blessure de Volsy, et, à chaque instant, il regardait de tous côtés pour voir si le fidèle Verlacq n'arrivait pas.

Les serviteurs et les travailleurs indiens assemblés devant l'habitation regardaient cette scène avec une indifférence alarmante, et ne paraissaient nullement disposés à prendre les armes pour défendre l'habitation contre leurs compatriotes insurgés.

— Hâtez-vous donc ! redisait sans cesse Volsy ; sauvez les femmes, au nom du ciel !

Hébert, tout entier à ses devoirs de médecin, n'avait pas l'air d'écouter Volsy.

Verlacq arriva bientôt avec les deux éléphants, deux chevaux et des munitions, et des provisions de toute espèce. Hébert dit à Volsy : — Sauvons les femmes et les hommes, et fit signe à Verlacq de préparer les éléphants à recevoir les fugitifs.

Volsy, agonisant et couché sur l'herbe, ne parlait plus, mais il désignait toujours du doigt et du regard la route de l'habitation de son père, c'est-à-dire le chemin des égorgeurs et des incendiaires attendus.

Puis le jeune homme ferma les yeux, laissa tomber ses bras, et sembla rendre l'âme dans une dernière convulsion.

— Il est mort ! dirent plusieurs voix, au moment où Paula descendait sur la terrasse.

— Taisez-vous ! leur cria Hébert.

Et prenant Volsy dans ses bras, avec l'aide de Verlacq, il le plaça dans le howdah de l'éléphant Cylon, en disant à Paula, désolée et muette :

— Ne vous alarmez pas, mademoiselle, ce n'est qu'une faiblesse d'épuisement, je réponds de la vie de Volsy.

En un clin d'œil, les deux jeunes femmes, la petite Mary, Hébert, Volsy, Leïla, Verlacq, le jardinier fidèle, Luiz Rivarès, les uns placés sur les deux éléphants, les autres sur les chevaux, quittèrent l'habitation en se dirigeant vers la forêt de Willarma, par une route de roche dure, qui ne gardait pas les traces des fugitifs. Verlacq et le jardinier, placés sur le cou des éléphants, servaient de cornacs, et les deux colosses devançaient dans leur course les deux agiles chevaux montés par Hébert et Rivarès.

Un quart d'heure après, des voix stridentes et confuses se firent entendre sur la route de Meerut, avec le fracas d'un ouragan des tropiques ; on vit bientôt arriver une meute de démons cuivrés, de spectres du Ramaïana, de vampires indiens, tous couverts du sang des victimes, tous armés de crids malaisiens, de carabines anglaises, de torches résineuses ; une vivante trombe de destruction qui massacrait, incendiait, ravageait tout sur son passage, et ne laissait après elle que cendres fumantes, ruines éparses et ruisseaux de sang humain.

Les monstres trouvèrent l'habitation déserte et la ravagèrent de fond en comble. Tauly et Mendesour, les deux cipayes prisonniers, poussaient des hurlements affreux au fond de leur cave, et, délivrés par leurs compatriotes, ils reparurent au soleil, avec une soif de vengeance et une furie de passion dont rien ne peut donner une idée dans nos froids pays du Nord, et qui sont les sentiments naturels dans ces zones de flamme, où le même sang coule dans les veines de l'homme sauvage et du tigre noir.

Les deux féroces prisonniers avaient entendu le pas lourd et rapide des deux éléphants, et deviné la direction des fugitifs ; ils s'armèrent jusqu'aux dents, associèrent quatre amis aux chances de leur expédition et, montant à nu six chevaux enlevés aux étables, ils se ruèrent, comme des centaures endiablés, à la poursuite des filles de Rivarès, et les chevaux, flairant dans l'air la trace de leurs compagnons de crèche, secondaient à merveille les coupables intentions de leurs cavaliers.

Cependant la petite caravane, conduite par Verlacq, était arrivée dans la profondeur de la forêt de Willarma, et faisait halte au milieu d'un massif de *cassuarinas*, arbres charmants, dont les feuilles légères imitent le murmure de la mer. Comme il n'y avait plus de secrets à garder, Luiz Rivarès venait d'apprendre à ses deux filles tout ce que le docteur Hébert avait fait d'héroïque pendant la dernière nuit, pour les défendre et protéger l'habitation. Après ce récit, Paula se serait volontiers précipitée aux pieds d'Hébert, pour lui demander le pardon de tant de soupçons injurieux et de paroles outrageantes ; sa haine se changeait en affection et en reconnaissance, à ce moment surtout où elle voyait le jeune médecin prodiguer les soins les plus intelligents à Volsy blessé, car cette halte dans les bois n'avait été faite que pour donner un peu de repos au jeune officier, et appliquer un second appareil sur une hémorrhagie alarmante. En cette occasion, Hébert trouva des ressources merveilleuses dans son art et ses études. La feuille de l'*arbre qui sue au soleil*, découverte par Verlacq, arbre que les Anglais nomment *sun-tree*, opéra une cure étonnante, ou, du moins, donna un espoir de prompte et complète guérison. Le sourire reparut sur le visage de Volsy, et son jeune docteur, oubliant généreusement qu'il était aussi son rival, poussa un cri de joie, et levant les yeux au ciel, il dit à Paula :

— Je l'ai soigné, Dieu le guérit.

Paula tourna la tête pour cacher des larmes et des émotions opposées, et serra les mains du jeune docteur.

— Maintenant, dit Hébert, notre pauvre blessé a besoin de sommeil, et, quoi qu'il arrive, notre devoir est de nous arrêter ici quelques heures pour lui donner ce repos qui est le premier des remèdes.

Verlacq secoua tristement la tête et dit :

— L'endroit n'est pas sûr ; il faudrait marcher tout d'une haleine jusqu'aux frontières du Népaul, à Almora.

— Verlacq, reprit Hébert en souriant, tu es un égoïste, et le conseil n'est pas bon : au reste, il ne vient pas de toi, il t'a été soufflé à l'oreille par Leïla. Toi, tu n'es pas assez fort en géographie pour savoir qu'Almora est sur la frontière du Nepaul.

Et s'adressant à Leïla, il poursuivit :

— Leïla, de quel pays es-tu ?

— D'Almora, docteur Hébert.

— Là ! reprit le docteur en riant, je l'avais deviné... Leïla, écoute... Si ton fiancé Verlacq était blessé comme M. Volsy, et s'il lui fallait deux heures de sommeil pour entrer en convalescence, l'abandonnerais-tu sur la route d'Almora ?... Non, réponds-tu par signe ; eh bien ! ne donne pas de mauvais conseils à Verlacq.

L'endroit était charmant ; les cassuarinas s'arrondissaient en voûtes épaisses sur des lits de grandes herbes ; mille oiseaux chantaient avec les feuilles ; une fontaine s'échappait d'un petit rocher mousseux et formait un bassin d'eau vive, où les éléphants trouvaient un vaste abreuvoir.

Paula ne cessait de redire très-bas à sa sœur :

— Jamais je ne me pardonnerai mes injustices envers M. Hébert ; ce n'est pas un homme, c'est un ange.

La petite Mary dormait sur les genoux d'Amata. Luiz Rivarès, assis sur le gazon et appuyé contre un arbre, paraissait accablé par un désespoir sombre; le jeune officier s'était endormi à côté d'Hébert, son ange gardien.

Les éléphants, après avoir calmé leur soif, jouaient du bout de leur trompe avec l'eau du réservoir, ou lutinaient les chevaux par des espiégleries amicales, lorsque tout à coup ils suspendirent leur récréation, poussèrent un cri d'inquiétude, et, la trompe levée, flairèrent les profondeurs de la forêt suspecte. Verlacq se leva brusquement et fit un signe à Hébert.

Les éléphants poussèrent un second cri plus accentué que le premier, ce qui signifiait : — le premier était un soupçon, le second est une certitude.

Verlacq attacha les chevaux à un arbre, au fond du massif. Hébert dit à Amata :

— Ne réveillez pas Mary et cachez-vous dans cette nuit d'ébéniers.

Luiz Rivarès, ranimé par le péril, s'empara d'une carabine, et fit signe qu'on pouvait compter sur lui.

On porta Volsy, sans le réveiller, dans le réduit sombre où les femmes venaient de se blottir.

Hébert, Verlacq et Rivarès montèrent sur les éléphants, comme une petite garnison se retire sur une citadelle pour se défendre avec avantage contre de nombreux ennemis.

Tauly, Mendesour et leurs quatre compagnons arrivaient à cheval, mais ils n'avançaient que difficilement à travers les lianes, les buissons, les broussailles de la forêt vierge; ils n'avaient pas suivi la route ouverte par deux trompes, comme par deux haches de sapeurs. Leurs chevaux ne les avaient pas guidés tout à fait bien. Tauly et Mendesour connaissaient la fontaine des cassuarinas et ils avaient deviné la halte des fugitifs, en voyant la direction prise par les chevaux. Il y avait un voile si épais de rameaux, de plantes aériennes, de branches parasites, de fleurs flottantes, qu'il était impossible de voir un corps humain ou une bête fauve à la distance de vingt pas. Les chevaux des cipayes, toujours conduits par leurs narines, ouvraient la brèche à travers la muraille végétale, et le craquement des branches fit tout à coup entendre son bruit aux oreilles d'Hébert, de Verlacq et de Rivarès. Les éléphants allongèrent leurs défenses d'ivoire dans la direction du péril et levèrent leurs trompes comme des massues d'airain; les trois hommes recommandèrent les pauvres femmes à Dieu en armant leurs carabines sur les créneaux des éléphants.

Les deux colosses étaient immobiles comme des tours de granit.

Une éclaircie soudaine se fit dans les arbres et les six Indiens se montrèrent presque tous à la fois. Trois coups de feu partirent du sommet des éléphants et trois corps tombèrent dans les hautes herbes sans faire de bruit. A la même minute, les trois Indiens vivants descendirent de cheval et rampèrent comme des boas, avec une agilité prodigieuse, jusqu'à l'endroit où les femmes s'étaient réfugiées. Un coup de soleil indien avait sans doute donné la folie à ces trois démons, car ils mirent en oubli toutes les mesures de prudence que les sauvages les plus braves calculent dans leurs attaques. Ceux-ci étaient de la race de ces fanatiques indiens, qui meurent avec volupté sous les roues du char de Siva, en songeant qu'ils vont revivre, après leur mort, dans le jardin du dieu bleu; ainsi, au lieu de fuir, ils attaquèrent avec rage, comme font les reptiles entourés d'un cercle de feu. Paula, Amata, Leïla, glacées d'effroi, virent ramper les trois monstres, et le cri de détresse expira sur leurs lèvres; la petite Mary dormait toujours de ce sommeil d'enfant que le bruit même de la foudre ne trouble pas. Volsy, réveillé en sursaut par la triple détonation des carabines, se leva, malgré sa faiblesse, pour défendre les jeunes filles, et fut renversé d'un coup de poignard malais par le cipaye Mendesour. A ce moment suprême, où les femmes passent tout à coup de la terreur à l'héroïsme, Paula et Amata, saisies par des mains de bronze et brûlées par des souffles de démons, se débattirent victorieusement comme les femmes saintes d'autrefois, dans les villes prises d'assaut,



Le combat de l'éléphant et des tigres. Dessin de A. de Bar.

et dans cet instant qui vit éclater toutes ces choses, et fut rapide comme l'éclair, Rivarès, Verlacq et le docteur, tombés plutôt que descendus de leurs éléphants, étaient accourus sur le lieu de l'horrible scène, et, ne pouvant faire usage de leurs armes à feu de peur d'égarer leurs coups, ils se précipitèrent sur les Indiens, les étreignirent avec des bras vigoureux, et, au début même de cette lutte corps à corps, s'étonnèrent, avec juste raison, en voyant sous eux rouler trois cadavres... C'est que deux amis étaient

aussi venus, deux défenseurs bien connus de Tauly et de Mendesour; ils n'avaient point d'armes, eux, et ils ne craignaient pas d'égarer leurs coups, toujours infaillibles, et leurs atteintes de mort délicates comme des caresses. Trois chiquenaudes de trompes, données sur trois fronts cuivrés, avaient suffi, et nos éléphants, après cette victoire, gardaient leur impassibilité modeste et se montraient calmes comme des statues d'Hercule au repos.

Hébert était déjà auprès de Volsy, et, en examinant la blessure, il redoutait beaucoup plus le poison que le coup de l'arme. Avant tout, il fallait guérir préventivement le poison et se servir de la racine du tulipier jaune qui est un merveilleux antidote, trouvé par les *tèlingas* (porteurs de lettres) pour les blessures mortelles du reptile cobra-capel. Verlacq avait ouvert son herbier de médicaments indiens, et la petite caravane, oubliant les angoisses récentes, suivait, avec une muette inquiétude, le travail d'Hébert auprès de la couche du blessé. Par intervalles, Paula regardait sa sœur, et ce coup d'œil exprimait tous les nobles sentiments de l'admiration et de la tendresse. Amata ne donnait pas la réponse attendue, elle gardait même un maintien sombre et inexplicable pour sa sœur.

Dans l'état de faiblesse où Volsy se trouvait au moment de l'attaque, le moindre coup l'aurait renversé. Sa nouvelle blessure n'était pas profonde, la main qui tenait le crid malais avait frappé dans un moment de délire, où la tête songeait à autre chose. Hébert, après un examen très-attentif, se trouvant rassuré du côté du poison, dit à ses amis :

— Soyez tranquilles, tout ira bien. Le lieu n'est pas sûr; partons.

Le jeune blessé donna un léger sourire d'adhésion à la parole d'Hébert.

— Il faut sortir des jungles avant la nuit, dit Verlacq, comme s'il eût parlé à lui-même.

— Le conseil est bon, remarqua Rivarès en regardant le soleil à travers les arbres, comme on regarde le cadran d'une horloge pour faire un calcul de temps.

Les femmes, qui comprenaient le sens de ces phrases, tressaillirent en prêtant l'oreille aux murmures des jungles, comme si les hurlements des bêtes fauves eussent devancé le coucher du soleil.

Les éléphants avaient découvert un arbre à pain, et cueillaient tranquillement une collation frugale sur la table providentielle du désert. Les colosses se doutaient bien peut-être que la caravane s'inquiétait des bêtes fauves en ce moment, et ne sachant comment la rassurer, ils avaient l'air de s'occuper d'une chose frivole, comme pour leur conseiller la même insouciance.

Mais les hommes ne comprennent pas toujours les éléphants. Un effroi, d'ailleurs très-naturel, se manifestait dans la famille errante, car les premières ombres noircissaient déjà les tiges des arbres et l'eau du réservoir.

On se remit en route vers l'ouest, dans la direction d'Almora. La marche était lente à travers les bois, car il fallait passer dans des corridors de verdure ouverts par les éléphants, la forêt s'épaississant toujours davantage à mesure qu'on s'éloignait des terres habitées. Un crépuscule très-court donna ses dernières lueurs, et la nuit tomba brusquement comme une coupole noire sur nos pauvres fugitifs.

Volsy ne cessait de se plaindre d'une soif dévorante, comme font tous les blessés, et refusait obstinément l'eau tiède qui restait de la provision. Le docteur s'obstinait aussi dans son refus, quand on traversait un ruisseau, car l'eau fraîche double les accès de fièvre après les blessures. On arriva dans une éclaircie de bois, où la constellation de la Croix du Sud laissa tomber un rayon, comme pour servir de boussole, et une nappe d'eau vive étincela comme un immense miroir, au centre des ténèbres. Volsy se leva péniblement sur le coussin de son *howdah*, et, d'une voix suppliante, il demanda la goutte d'eau du damné. Hébert haussa les épaules, et dit à Paula :

— Je vous prends à témoin que j'accorde la goutte d'eau malgré moi.

C'était la première fois, depuis le départ de l'habitation, qu'Hébert adressait la parole à Paula.

Et le docteur s'apprêtait à descendre de l'éléphant, lorsque Verlacq allongea le bras droit et lui dit :

— Il y en a d'autres à l'abreuvoir.

Deux formes souples ondulaient dans les herbes, et une gamme rauque, sortie d'une gueule d'airain, retentit dans cette solitude.

Les chevaux poussèrent des hennissements plaintifs, et leur poil se hérissa; les éléphants secouèrent leurs oreilles, levèrent leur trompe et mirent la pointe de leurs dents du côté du péril.

Troublés dans le mystère de leur nuit, et sur la rive de leur abreuvoir, les deux grands tigres s'avancèrent avec fierté vers les usurpateurs du domaine, et flairèrent les émanations de l'air pour reconnaître l'espèce de leur ennemi.

Les chevaux s'abritèrent derrière les éléphants.

La brise de la nuit apportait aux narines des tigres l'excitante odeur de la chair vive et du sang frais. Ils n'avaient jamais été invités par la nature à pareil festin : l'ivresse des désirs gloutons brûla leur cerveau; ils n'écoutèrent pas leur instinct, qui souvent conseille la prudence, et résolurent l'attaque, en se servant toujours de l'habileté féline et de la tactique des rapides évolutions.

Verlacq et Hébert, armés de leur carabine, se tenaient prêts à faire feu quand la distance favoriserait le tir dans les incertitudes des ténèbres. Wolsy tenait une autre carabine pour la donner à son voisin, et Leïla remplissait la même fonction pour Verlacq, sur l'autre éléphant.

Les deux colosses jouaient avec leur trompe, d'un air railleur, comme fait un enfant, avec un ruban déroulé, pour exciter les espiégleries d'un jeune chat.

Traditions de famille, ou instinct naturel, rien ne donnait aux deux tigres une idée de l'étrange spectacle qu'ils voyaient dans leur forêt adamique, et, comme pour consacrer un instant aux sages réflexions, ils se posèrent en sphinx, avec une grâce charmante, et se mirent à regarder ces agresseurs inconnus.

Les éléphants comprirent que leurs maîtres et leurs jeunes maîtresses ne se promenaient pas dans les bois pour leur plaisir, qu'ils avaient sans doute des affaires plus sérieuses, et qu'il fallait en finir au plus vite avec ces deux chats impertinents. Cela pensé, ils s'avancèrent l'un contre l'autre, d'un pas résolu, en poussant un mugissement d'attaque assez semblable à la solfatare déchaînée par un volcan.

Deux miaulements de pédales d'orgue répondirent, et les tigres, bondissant sur leurs pattes, firent éclater une colère superbe, et reculèrent à pas lents, mais l'œil fixé sur l'ennemi, et dans une attitude menaçante, qui dans cette fuite annonçait une prompte agression.

Au moment même où ils simulaient une attaque de front, les deux monstres félins exécutèrent des bonds prodigieux pour tuer les chevaux et tomber sur l'arrière de la caravane, bien loin des trompes et des dents.

Cette sorte de tactique réussit quelquefois dans les ba-

tailles des hommes; les Carthaginois surtout, dit l'histoire, s'en servaient contre les Romains, et les Romains contre les Gaulois, mais les éléphants n'ont jamais été et ne seront jamais victimes de ces grossiers stratagèmes; ils suivent la bête fauve dans toutes ses évolutions agiles, et lui présentent toujours la trompe et les dents. A cette rencontre de l'abreuvoir, les deux tigres eurent beau décrire d'immenses ellipses pour fasciner l'œil des éléphants, nos gigantesques amis, toujours conduits par le calme de la force, ne se laissèrent pas envahir par le côté faible; ils s'étaient constitués les gardiens des hommes, des femmes et même des chevaux, leurs amis et leurs voisins d'enclos, et ils voulaient, dans ce péril extrême, veiller sur le salut de tous, et ne compromettre aucune existence par une étourderie humaine ou une faute de position, fatales erreurs si communes chez les généraux modernes et anciens.

Après les premières épreuves d'un danger, l'énergie vient au cœur, et on savoure même l'âpre volupté des émotions. Du haut de son éléphant, Paula suivait avec un intérêt fiévreux toutes les phases de ce drame épouvantable, et remerciait presque le hasard qui l'avait placée dans cet amphithéâtre de la nature, où les colosses et les monstres de la création allaient se livrer une bataille à mort. Le paysage appartenait aux premiers jours du monde; c'était la grâce primitive et sauvage de l'Eden; une immense rotonde décrite par des arbres touffus, toute semée de hauts gazons, et arrosée de ruisseaux échappés d'un lac. La clarté de splendides étoiles indiennes descendait par mille crevasses de verdure sur les tapis d'herbes, et donnait à tout ce décor naturel une teinte fantastique, désespoir du pinceau.

Les tigres s'irritèrent jusqu'au paroxysme, devant l'immuable tactique des éléphants; ils tentèrent alors ce qu'ils font presque toujours dans ces rencontres; ces monstres aux jarrets d'acier prirent un élan furieux, et au dernier bond, décrivant une courbe démesurée, ils tombèrent, comme des nues, sur les têtes des éléphants: les têtes se retirèrent dans le cou, et ne laissèrent en saillie que les dents d'ivoire, où les tigres s'accrochèrent par le poitrail comme des moutons aux potences d'un abattoir; un simple mouvement des colosses les lança dans l'air, et en retombant, ils trouvèrent un bout de trompe qui les assomma.

Les femmes applaudirent, en pleurant, cette scène d'amphithéâtre; les deux cornacs d'occasion prodiguèrent les caresses aux deux colosses, qui parurent très-sensibles à ces témoignages d'amitié.

Il a bien raison, le sage naturaliste indien qui a écrit cette parole: — *On dira le dernier mot sur l'homme; sur l'éléphant, jamais.* Au moment où la caravane, guidée par la Croix du Sud, allait se remettre en route, et se montrait justement joyeuse de cette victoire, les deux éléphants cueillirent les cadavres des tigres avec le bout de leurs trompes, et suivirent la direction indiquée par les conducteurs. Comme les éléphants ne peuvent être soupçonnés d'orgueil et de jactance fanfaronne, on se demandait, entre fugitifs, quelle pouvait être la raison qui faisait porter triomphalement aux deux vainqueurs ces trophées de gloire: les hommes ne manquent jamais, après un combat heureux, d'étaler en public les dépouilles nommées opimes; mais les éléphants ont un naturel trop modeste pour imiter les triomphateurs humains. La belle Paula trouva le mot de l'énigme.

— Ces grands êtres, dit-elle, ne font rien sans motif; ils ne veulent pas nous exposer une seconde fois à pareille émotion, dans ces jungles où tant de tigres rôdent; et ils portent leurs camarades morts, non pas comme un trophée, mais comme un épouvantail.

Un assentiment général accueillit cette explication.

— Si un homme, ajouta Hébert, vivait entre deux éléphants, il ne ferait jamais une sottise. Je ne quitte pas ces deux-là, si je sors vivant de cette forêt.

— Vous ne les quitterez pas, dit Volsy à voix basse et en serrant les mains de son ami, devenu son bienfaiteur.

Hébert n'attacha aucune importance à cette parole du jeune Anglais et il continua toute la nuit à donner ses soins au blessé. Un père n'eût pas montré une tendresse plus vigilante auprès du lit de souffrance de son fils bien-aimé. Deux yeux étaient toujours ouverts sur la noble conduite du jeune médecin: Paula observait tout.

On sortit des jungles un peu avant le lever du soleil. Quand l'astre consolateur, qui dissipe les fantômes et les monstres, se leva sur l'Inde, la caravane s'avançait sur une plaine sauvage et nue, jalonnée à longs intervalles de cactus et d'euphorbes. La haute végétation avait disparu. On fit halte, pour le repas du matin, dans les ruines de la pagode de Neer-Joor, détruite, dit-on, en 1405, par Tamerlan, lorsque ce farouche ravageur allait conquérir la Chine, en passant par le Népaul.

La jeunesse, la vigueur morale et même les émotions avaient déjà opéré un mieux très-satisfaisant dans l'état de Volsy; mais, pour ne pas compromettre cette amélioration, le médecin ne voulut rien adoucir dans la sévérité du régime: il s'était constitué le garde-malade de son ami, et aucune distraction, pas même une parole de la belle Paula, n'aurait pu le détourner un instant de ses pieux devoirs.

Des ruines de la pagode à l'hôtellerie chinoise d'Almora, aucun fâcheux incident n'a troublé la caravane, même pendant les nuits passées à la belle étoile entre deux éléphants. Quand ils furent tous arrivés au lieu du repos et de la sécurité, Volsy, presque rétabli de ses blessures, grâce au dévouement d'Hébert, demanda cinq minutes d'entretien à son jeune docteur. Le ton de cette demande était mystérieux et mit plus de frissons au cœur d'Hébert que la rencontre nocturne de l'abreuvoir.

— Hébert, dit-il, vous vous souvenez de notre dernier entretien dans la salle verte de l'habitation de Rivarès?

— A peu près..., je crois..., oui; dit le jeune médecin en balbutiant.

— Ce jour-là, reprit Volsy, nous avons joué un jeu indigne de l'amitié qui nous lie aujourd'hui; nous avons essayé de nous tromper mutuellement comme deux diplomates. A vingt-cinq ans, nous avons teint nos cheveux en gris.

— Il me semble, dit Hébert en souriant, que j'ai quelque souvenir de cela.

— Cher docteur, reprit Volsy sur un ton sérieux, n'allons pas recommencer... Pour moi, je vais attaquer franchement la question... Aimez-vous Mlle Paula Rivarès?... Le silence est la ressource des honnêtes gens qui ne veulent pas mentir... Vous l'aimez...

— Eh bien! interrompit Hébert en reprenant son énergie, ne vous étonnez point si je vous quitte avant ce soir pour voyager dans le voisinage, dans les établissements européens de l'Himalaya.

— Et vous partirez seul, Hébert?

— Avec mon brave Verlacq, qui, de domestique, est devenu mon ami. On avance vite sous le soleil indien.

— Vous avez raison, Hébert; on prend des grades facilement... Cela me donne une idée...

Il essuya deux larmes, réprima une explosion de douleur et poursuivit ainsi :

— Mon ami Hébert, j'ai vu massacrer sous mes yeux mon père et ma mère ; je n'ai sauvé de ma famille que ma pauvre petite sœur..., une orpheline aujourd'hui... Je me dois à cette enfant et à mon pays. Une guerre affreuse commence, et tout déserteur anglais est un lâche et un infâme... Oui, j'ai rêvé le mariage..., mais sous un ciel serein... Se marier à mon âge, avec ma profession et dans les circonstances actuelles, c'est passer à l'ennemi avec armes et bagages. Je mourrai à mon poste, s'il le faut, mais une jeune femme ne portera pas le deuil de ma mort à sa lune de miel. C'est moi qui partirai ce soir pour rejoindre Havelock ; c'est vous qui adoptez ma sœur et qui épousez Paula Rivarès.

Il y eut un moment de silence. Hébert resta comme foudroyé de douleur et de joie par l'imprévu de cette révélation, il balbutia ensuite quelques paroles décousues dont le sens fut deviné par Volsy qui ajouta :

— Il n'y a aucune objection à faire contre une détermination irrévocable... Vous élevez des doutes sur le consentement de Paula : vos doutes se dissiperont bientôt... Dans notre terrible voyage, mon cher Hébert, vous avez eu vingt fois ma vie entre vos mains et vous l'avez gardée soigneusement comme un trésor, cette vie qui vous tuait. Je n'ai pas perdu un seul mouvement de Paula, même dans la nuit des tigres. Eh bien ! je vous affirme que vous avez l'estime et l'admiration de cette jeune fille héroïque. Après mon départ, vous aurez plus.

Toutes les objections d'Hébert échouèrent contre la volonté énergique de Volsy. On passa la journée fort tristement, car le jeune officier annonça bientôt à tous son



Les adieux de Volsy. Dessin de J. Worms.

irrévocable résolution, et chacun, au fond du cœur, reconnaissait que Volsy, comme soldat, ne pouvait agir autrement. En temps de guerre, le devoir est l'ordre de Dieu.

La scène des adieux fut déchirante, mais Volsy, qui croyait entendre déjà gronder le canon devant Lucknow, s'arracha violemment aux étreintes de ses amis, et, après avoir laissé entre les mains d'Hébert les écrins de ses bijoux de famille pour les faire vendre au profit de sa sœur, il partit à cheval et se dirigea vers la rive gauche du Gange où l'étincelle de Meerut avait allumé déjà l'incendie de la rébellion.

Rivarès, Hébert et les femmes placées sous leur protection s'établirent provisoirement à Almora, dans une maison bâtie à l'européenne sur la limite de la ville. Après cinq mois bien tristement écoulés, on apprit une affreuse nouvelle, qui ramena le deuil dans cette famille de fugitifs : le pauvre Volsy, servant comme capitaine sous le général Havelock, avait été tué à Cawnpoor.

Hélas! en ce monde, tout finit, même le deuil! Une lettre, reçue à Marseille le 10 novembre dernier, et qui m'a été communiquée à l'hôtel des Empereurs, annonçait que le mariage d'Hébert et de Paula devait se conclure quand les convenances de famille le permettraient. Elles ont permis, à l'heure où nous écrivons.

MÉRY.

FIN.

LA SCULPTURE ET LES SCULPTEURS FRANÇAIS.

JEAN-PIERRE DAVID (D'ANGERS) (1).



Tombeau de Bonchamps, dans l'église Saint-Florent. Dessin de Fellmann, d'après David (d'Angers).

I. — DÉBUTS DE DAVID.

Vers la fin du siècle dernier vivait à Angers, dans une petite maison de la rue Saint-Aubin, un ménage honnête et laborieux: le père, habile sculpteur en bois; la mère, couturière diligente, dans le peu d'instants que lui laissait le gouvernement de quatre jeunes enfants, unique joie de

(1) Lu dans la séance annuelle de l'Institut en 1857.

la pauvre demeure. La Révolution vint agiter ces existences ignorées, et, lorsque éclata la guerre de la Vendée, le père, républicain ardent, s'enrôla dans une compagnie de volontaires.

Quand le moment du départ fut arrivé, lorsqu'un matin, aux premières lueurs de l'aube, la voix du tambour appela les volontaires, l'ouvrier patriote, devenu soldat, fit ses adieux; mais il ne partit pas seul. Soit qu'il eût voulu avoir sa part des tendresses de la famille, soit qu'il eût voulu diminuer les charges de la pauvre mère, le cœur rempli d'amour et de dévouement, il prit dans ses bras son jeune fils et l'emporta avec lui.

Cet enfant, qui entrait dans la vie d'une façon si étrange, c'était Pierre-Jean David.

Il traversa toute la Vendée, souvent porté aux bras de son père, quelquefois marchant à ses côtés, quelquefois confié aux soins d'un camarade, et voyageant assis sur un caisson ou endormi sur la paille d'une charrette.

Les fusillades sanglantes, les attaques nocturnes, les morts héroïques firent une impression profonde sur l'esprit de cet enfant; et comme les soldats qui tombaient percés par le fer ou frappés par les balles mouraient au cri de *Vive la République!* et comme il ne pouvait connaître les actes de courage qu'accomplissaient d'un autre côté ceux qui succombaient aussi pour leur foi, une flamme ardente, qui ne devait plus s'éteindre, s'alluma dans cette âme énergique et fortement trempée, et, dès ce moment, ce jeune esprit, saisi d'étonnement à la vue de ce grand spectacle, voua un culte sincère et fidèle à cette divinité mystérieuse qu'il croyait seule capable d'inspirer de si sublimes dévouements, et qui remplissait de joie et d'enthousiasme ceux qui mouraient en invoquant son nom.

Après la campagne, ils revinrent au foyer, non sans que le père eût couru de grands dangers. Il souffrait encore d'une blessure; il avait été un de ces prisonniers de Saint-Florent que la voix mourante de Bonchamp avait sauvés de la mort. Le fils devait un jour, quand les haines douloureuses seraient effacées, être appelé à donner un éclatant témoignage de sa reconnaissance, en élevant, dans l'église de Saint-Florent, une de ses plus belles statues, pleine de noblesse, d'une expression simple et touchante, à la mémoire de ce chef généreux. En même temps qu'il acquittait ainsi une dette sacrée, il obéissait encore à un autre sentiment: il dédiait ce monument aux premières impressions de son enfance, à ces puissantes émotions que le temps et l'étude avaient si fortement fécondées. Heureuse mission du poëte, de l'artiste! Sa voix s'élève et parle au monde entier, il célèbre les belles actions, il proclame la gloire, et il éprouve cette joie secrète et profonde d'exhaler dans l'accomplissement de son œuvre ce pur ravissement que les belles actions inspirent aux grandes âmes.

Le soldat, pauvre et blessé, était donc de retour au foyer, rendant à la mère l'enfant qui venait de faire avec lui le cruel apprentissage de la guerre civile. Mais de douces et riantes leçons allaient succéder à ces terribles épreuves, effacer de tristes images et rappeler la charmante gaieté de l'enfance sur ce jeune front déjà obscurci; le père rouvrait son atelier et reprenait ses travaux. Nous l'avons dit, il était habile dans son art, et l'on visite encore aujourd'hui un travail qu'il accomplit, quelques années après son retour, dans l'église Saint-Maurice d'Angers, dont la vaste boiserie est entièrement sculptée par ses mains.

C'est dans cette église que David reçut pour la première fois la lumière de l'art qui devait l'illustrer. Couché sur les dalles du chœur, il suivait d'un regard curieux et charmé le travail de son père, admirant les formes capricieuses et variées, les contours sveltes ou solides, sévères ou gracieux, que recevait le bois assoupli sous le ciseau. Son cœur battit d'une vie nouvelle; il lui sembla qu'un air plus pur circulait dans cette enceinte paisible et solitaire qu'un art merveilleux pour lui suffisait à animer. Il prit alors le crayon et l'ébauchoir, et, découvrant en lui-même des facultés qu'il ne soupçonnait pas, et une incroyable facilité à accomplir ce qu'il avait jugé si difficile, il s'écria, dans son naïf enthousiasme: « Et moi aussi je serai sculpteur! »

Mais il ne put obéir à ses jeunes instincts qu'au prix d'une lutte pénible, lutte fréquente dans les familles, et qui a marqué les débuts de plus d'un artiste. La route où veut s'engager le jeune homme, ardent et plein de confiance, lui apparaît resplendissante d'éclat et de lumière; mais le vieillard qui l'a parcourue l'a trouvée difficile, escarpée, remplie de ténèbres, et son autorité souveraine en interdit l'entrée, au nom de la triste expérience, au nom d'une tendresse prévoyante et justement alarmée.

II. — A PARIS.

Le combat fut long, mais une volonté énergique triompha à la fin d'une résistance longtemps inflexible. Un jour, il avait alors douze ans, riche de quinze francs amassés à grand'peine, il réussit à s'échapper de la maison paternelle et se mit en route pour Paris. Sa mère le rejoignit, pleura, et le ramena, triste, fatigué d'efforts inutiles, acceptant le pardon qu'on lui offrait, et regardant sa cause comme à jamais perdue; mais, pendant la nuit, l'orgueil de cette jeune âme se révolta, et, comme Caton vaincu, il voulut se donner la mort: il s'empoisonna avec de la belladone. De prompts secours le sauvèrent. Après une semblable épreuve, le père dut céder. David fut admis à suivre le cours de dessin de l'École centrale d'Angers. Les lignes vraies, pures, fermes de son crayon, que guidait un vif sentiment de la nature, témoignèrent bientôt d'une vocation réelle, et apprirent à tous que la voix qui l'appelait ne l'avait pas égaré.

Il trouva, pour achever de détruire les craintes de son père, l'appui d'un homme dont il faut conserver le nom, puisque cet appui a valu à notre école un grand artiste de plus. Cet homme était M. Delusse, peintre distingué, professeur à l'École d'Angers. Tout ce que la jeunesse de David promettait à l'avenir, il le voyait, et comprenant, après quelques années d'études et d'exercices, qu'un autre enseignement lui était devenu nécessaire, M. Delusse, qui n'était pas riche, lui prêta cinquante francs et le fit partir pour Paris, où il arriva au commencement de 1808, n'ayant plus, pour unique ressource, que neuf francs qui lui restaient de l'argent que M. Delusse lui avait prêté. Il acheta un lit de sangle, loua un obscur réduit au dernier étage d'une maison du passage du Caire, et chercha du travail.

Livré à lui-même, le jeune homme prit sur-le-champ son parti: il résolut de mener deux existences distinctes, qui cependant se compléteraient l'une par l'autre. Ouvrier, il gagnerait sa vie; artiste, il s'instruirait. Il fit donc deux parts de son temps, mais non pour en passer

L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Dans cette distribution, l'artiste se fit la part du lion. Il lui fallait des heures pour les leçons des maîtres, pour

l'étude, pour les visites aux musées, tout brillants de conquêtes nouvelles. Ne voulant donc laisser au mercenaire que les instants destinés au gain du salaire indispensable, il fit son compte, supputa ses dépenses, et se taxa à un franc par jour. Après ce débat, après cette expertise, après cette condamnation, l'artiste et l'ouvrier vécurent dans la meilleure intelligence.

L'Empire brillait de tout son éclat. De nobles monuments s'élevaient dans la capitale. Percier et Fontaine construisaient l'arc de triomphe du Carrousel et s'occupaient du Louvre. David fut employé aux petits ornements de l'arc de triomphe et aux modillons de la corniche du Louvre qui regarde le pont des Arts. Plus tard, dans tout l'éclat de sa carrière, il exécuta, pour un des angles de la cour du Louvre, un beau bas-relief : *la Justice protégeant l'Innocence*. On peut donc compter David au nombre des artistes qui ont travaillé à ce palais, objet de la sollicitude de tant de souverains, et dont il nous a été donné de voir enfin le rapide et brillant achèvement. Le vide est comblé. Le zèle infatigable de Visconti, celui de son habile successeur (M. Lefuel) ont couvert le sol de portiques longtemps attendus, qui courent du Louvre aux Tuileries, qui unissent et confondent les belles lignes tracées par Pierre Lescot, Philibert de Lorme, Jean Bullan, Claude Perrault, Percier, Fontaine, et relient ainsi la chaîne des temps. Si les deux palais racontent les troubles, les triomphes, les catastrophes des siècles écoulés, les travaux nouveaux diront à la postérité que, sous un règne fécond, jaloux de l'honneur et de la grandeur de la France, tandis qu'une armée d'artistes et d'ouvriers, obéissant à une direction active et vigilante, élevait cette longue suite de galeries, d'autres enfants du pays, au prix d'héroïques et sublimes efforts, ouvraient à l'Europe l'avenir d'une paix glorieuse. Les batailles gagnées, les villes conquises, les merveilles de la paix que l'histoire inscrit dans ses annales, les grands monuments en consacrent la mémoire, en témoignant de la splendeur des empires.

L'artiste laborieux que nous avons laissé à de persévérantes études, l'ouvrier diligent que nous avons laissé à de modestes travaux, se préparait à ses succès futurs. Élève à la fois du peintre Louis David et du sculpteur Roland, il dessinait dans l'atelier du peintre, y puisait de fécondes et puissantes leçons de style, modelait l'argile chez le statuaire, et continuait chez Béclard, son compatriote, l'étude de l'anatomie, déjà commencée à Angers sous sa direction. « Dans trois ans j'aurai le grand prix, » avait-il dit à sa mère en la quittant ; et le désir ardent d'accomplir cette promesse sacrée le soutenait dans ses veilles et dans ses travaux. Il voulait mériter la palme à la fois modeste et brillante qui couronne l'élève, et lui ouvre les portes de cette ville toujours célèbre, qu'appellent les vœux des artistes du monde entier, parce qu'on y respire l'éternelle poésie des ruines et des marbres antiques, des œuvres de la Renaissance, d'un ciel radieux de la plus belle lumière. Deux ans de séjour à Paris lui suffirent pour être admis au concours d'essai de sculpture. Les ouvrages qui lui valurent ce premier succès furent remarqués. Pajou, le maître de Roland, s'intéressa au disciple de son élève ; il sollicita pour lui un secours de la ville d'Angers, qui, sur cette demande, signée aussi par Roland, appuyée par tous les membres de la quatrième classe de l'Institut (c'était le nom que portait alors l'Académie des Beaux-Arts), s'empressa de lui accorder une pension. David, reconnaissant, confondit dans son affection et sa famille et la cité qui se souvenait de lui. Dès cette époque, il s'appela David d'Angers, prenant le nom de la ville natale comme un enfant reçoit le nom de son père d'adoption.

III. — LE SCULPTEUR ET SON ŒUVRE.

La sculpture est le plus calme, le plus grave des arts. Cette gravité convenait au caractère sérieux et solide du jeune artiste, éprouvé par la pauvreté du foyer paternel, façonné aux grandes émotions par les agitations de son enfance. Cette misère qu'il avait vue de si près et qu'il ne pouvait encore soulager, les événements, toujours vivants dans son souvenir, qu'il avait vus sans les comprendre, et qui lui apparaissaient maintenant avec leur terrible cortége de meurtre et d'incendie, laissaient au fond de son cœur un sentiment d'amertume lent à s'effacer, une sorte de sauvagerie douloureuse, de tristesse instinctive que ne peuvent comprendre, parce qu'ils ne l'ont jamais subie, ceux que le sourire de la fortune a accueillis dès leur entrée dans le monde. Il est des âmes attristées que le bonheur n'éclaire qu'à demi, qui jettent un voile sur la joie la plus pure, comme il est de hautes avenues, au feuillage sombre, que les rayons du jour ne peuvent pénétrer. Le soleil glisse sur ces cimes orgueilleuses et laisse dans l'ombre leur obscure profondeur. Il n'est pas indifférent de remarquer que les premiers sujets que David eut à traiter, et qu'il traita de manière à exciter l'attention des maîtres et du public, convenaient à la disposition de son esprit, étaient sympathiques à ses sentiments. Une tête de la Douleur ; le Spartiate Othryadès mourant, écrivant sur son bouclier : *Les Lacédémoniens ont vaincu les Argiens ;* la mort d'Épaminondas, voilà les ouvrages qui méritèrent au jeune sculpteur, d'abord le prix de la tête d'expression, puis le second grand prix, et enfin le premier grand prix, qu'il remporta en 1811. Il avait alors vingt-deux ans. Il avait rempli sa promesse, mais la pauvre mère n'était plus !

On doit s'intéresser aux travaux qui inaugurent la carrière d'un grand artiste. L'aiglon qui prend son vol d'une aile encore incertaine sait bien que plus tard il planera dans la nue. On remarque dans ces trois ouvrages, qui ne sont déjà plus des essais, les saines et vigoureuses qualités qui distingueront plus tard les œuvres de David. La tête de la Douleur, issue de l'antique, et qui éveille le souvenir de la tête du Laocoon, révèle en même temps l'étude de la nature, et témoigne ainsi des doubles efforts du jeune artiste. La statue d'Othryadès est toute d'un jet, le style en est simple, le dessin en est beau. Si la main qui trace l'inscription peut paraître un peu ferme, l'autre main, appuyée sur la poitrine, comprime la blessure, et semble demander à la mort le temps d'achever l'inscription commencée. Enfin, le bas-relief d'Épaminondas est composé avec une grande intelligence et un sentiment profond du sujet. Le héros ne résiste plus à la mort, dont l'ombre l'environne déjà. Il a appris sa victoire : « J'ai assez vécu, » dit-il, et il meurt au milieu des soldats et des chefs dont la douleur et l'amour entourent ses derniers moments, heureux de voir encore une fois son bouclier, qu'un soldat lui présente à genoux.

Ces trois ouvrages, ainsi que les premiers travaux qu'il exécuta à Rome : une Néréide apportant le casque d'Achille, bas-relief qui n'est pas exempt de recherche et de quelque affectation étrusque ; une tête d'Ulysse, premier marbre sorti de ses mains, et la statue aussi en marbre d'un jeune berger, gracieuse figure où l'on retrouve l'étude simple et vraie de la nature, sont aujourd'hui au *Musée David*, à Angers ; car la reconnaissance de David

pour sa ville natale n'a pas été stérile. Toute sa vie a été employée à lui en donner de précieux témoignages, et il y a fondé un musée auquel, par une juste réciprocité, ses compatriotes ont attaché son nom. Ce musée compte aujourd'hui près de quatre cents ouvrages donnés par David, statues, bas-reliefs, bustes, médailles, esquisses, ouvrages de son talent, ou copies de quelques beaux restes de l'antiquité ou du moyen âge, en marbre, en pierre, en bronze, en terre cuite, en plâtre. On peut dire que David pratiquait le culte de la reconnaissance. L'amitié occupait aussi une grande place dans cette âme qui, cependant, réservée, hautaine et craintive à la fois, semblait se replier sur elle-même, comme pour se dérober à la vaine curiosité des indifférents. Il n'oublia jamais ni sa famille, ni son premier protecteur, M. Delusse, ni son maître Roland, dont il a écrit la biographie avec une affection filiale, ni le docteur Béclard, ni aucun des amis qu'il se fit à Rome, parmi lesquels nous citerons Canova, Drolling, Achille Le Clère, M. Abel de Pujol, M. Ingres. Nous avons déjà parlé de la statue de Bonchamp. Il a écrit de sa main sur un exemplaire de la gravure qui représente ce monument, et qui appartient à M. Achille Devéria : « Mon père était un des cinq mille prisonniers dans l'église « de Saint-Florent, dont Bonchamp a demandé la grâce « à l'instant de mourir. En exécutant ce monument, j'ai « voulu acquitter, autant que cela m'était possible, la dette « de reconnaissance de mon père. » Il était animé d'un sentiment d'exquise délicatesse lorsqu'il déposait dans la galerie dont Angers lui est redevable les ouvrages qui lui avaient mérité ses premières récompenses, et ses premiers travaux exécutés à Rome, consacrant ainsi au souvenir d'un bienfait, à l'amour de la cité natale, les prémices de son talent, les premiers nés de sa nombreuse famille.

Nous avons pu voir des notes remplies d'intérêt, écrites par David pour son propre enseignement, sans aucune arrière-pensée de publicité, sorte de compte, rendu à lui-même, des dispositions de son âme. La tournure de son esprit, sensible mais triste, ardent mais inquiet, s'y révèle à chaque ligne. Il applique à toutes choses le sentiment persévérant de son art, sentiment qui s'empare de son esprit, le domine tout entier, et y vit, pour ainsi dire, incrusté dans une profonde et chaleureuse empreinte. Dans ces notes, tout lui est sculpture, et la sculpture seule lui est quelque chose ; il oublie tout le reste, il s'oublie surtout lui-même. Il revient souvent sur les exigences de l'art des temps modernes, qu'il compare douloureusement à la grandeur, à la simplicité de l'art antique. « Quel malheur ! s'écrie-t-il dans un accès d'humeur chagrine, quel malheur d'être obligé de passer sa vie à tailler des habits et des bottes, après avoir étudié le beau et s'en être imprégné le plus possible ! » Un événement indifférent, une rencontre fortuite, devient l'objet d'une curieuse observation, d'une étude vivement sentie : « J'ai vu ce soir, sur la place de la Bourse, dit-il, une jeune fille jouant de la harpe. Elle était placée juste au milieu du monument, qui lui servait de fond. La partie supérieure de l'architecture se trouvait dans l'ombre, le bas était faiblement éclairé. Aux pieds de la jeune fille, une douzaine de petites bougies, vues de loin, semblaient autant d'étoiles. Les spectateurs étaient obscurs, opaques, tandis que cette belle créature était toute lumineuse. C'est l'image de la vie, où le commun des êtres reste dans l'ombre. Le génie seul rayonne par sa beauté morale. » Mais c'est son art, dont il porte haut le drapeau, qui l'occupe et le rappelle sans cesse. « Le marbre, nous dit-il, le marbre, par sa blancheur, a quelque chose de pur et de céleste. Les couleurs sont terrestres. Nous portons sur nos traits l'empreinte de la destruction ; la sculpture, au contraire, porte l'image de l'éternité. Plus une fleur est brillante, moins elle dure. La sculpture est la tragédie des arts. J'ai toujours pensé à la sculpture en voyant Hamlet sur la scène. L'homme qui lutte seul contre le malheur est héroïque. La sculpture est une religion. Elle ne doit pas se prêter aux caprices de la mode. Elle doit être grave, chaste. Quand elle se prête à la représentation des scènes familières, il me semble voir danser un prêtre. Les statuaires sont les ministres de la morale, les poëtes, les grands prêtres de la nature. » « Michel-Ange, dit-il ailleurs, n'avait jamais assez de marbre pour faire les pieds de ses statues. On lui aurait donné le monde à tailler, son génie l'eût encore dépassé. » D'autres remarques sont ingénieuses : « Dans les pays où la nature a accentué ses productions, nous dit David, le sourcil, ce fronton de l'œil, est noir, pour qu'il soit vu de loin. C'est probablement pour cela que les statuaires grecs indiquaient si fortement l'os ou l'arête qui remplace le sourcil dans leurs ouvrages. Ils accentuent leurs formes et rendent ainsi cette copie de la nature plus expressive, et lui donnent une vie morale. Je crois que tout ce qui est utile est accentué. Quand on accentue les beautés, dans le sentiment de la nature, c'est alors qu'on est créateur ; il y a des figures dont il semble qu'on ait le type au fond du cœur. »

Il écrit quelque part : « Le modèle ne donne jamais le sentiment du sujet, l'artiste doit chercher dans son cœur l'expression du mouvement. Quand l'artiste a longtemps étudié son art, qu'il s'est surtout exercé sur la nature prise sur le fait dans toutes les circonstances de la vie, les différentes positions sociales, dans les hôpitaux, les rues, les marchés, etc., il ne doit se servir que comme note seulement du modèle qui pose. La preuve évidente que l'expression du mouvement doit être l'inspiration de l'artiste, c'est que le juge, le public, n'a pas besoin de voir poser le modèle pour apprécier si le mouvement est bien compris. » Il raille quelquefois, mais sans amertume : « Un peintre, me montrant les muscles vigoureux de son bras, me disait : « Il y a encore des tableaux là-dedans ! » Raphaël aurait montré son cœur. »

Malgré son admiration pour l'antique, il aime la sculpture gothique, et il le dit dans ses confidences : « Plus je vois les monuments gothiques, plus j'éprouve de bonheur à lire ces belles pages religieuses si pieusement sculptées sur les murs séculaires des églises. Elles étaient les archives du peuple ignorant de l'époque. Il fallait donc que cette écriture devînt si lisible par la vérité des expressions que chacun pût la comprendre. Les saints sculptés par les gothiques ont une expression sereine et calme, pleine de confiance et de foi. Ce soir, au moment où j'écris, le soleil couchant dore encore la façade de la cathédrale d'Amiens ; le visage calme des saints de pierre semble rayonner. »

Nous nous sommes égarés en parcourant le manuscrit de David, et nous avons de beaucoup anticipé sur les événements de sa vie ; nous l'avons laissé pensionnaire de l'Académie de France à Rome, ou plutôt en Italie, puisque, comme tous nos lauréats, il visite Florence, Venise, Bologne, Naples, Pompéi, Herculanum.

IV. — VOYAGES, LUTTES, TRIOMPHES.

C'est pendant son séjour à Rome que, par des études suivies avec la ferveur que donne l'amour du beau et du

vrai, il acquiert cette science profonde et intelligente du dessin, qui est un des caractères de son talent solide et magistral. Il copie la nature, en s'inspirant des maîtres. Il traduit en bas-reliefs plusieurs des compositions du Poussin, grande et ingénieuse étude qui éclaire son âme, la nourrit des pensées du peintre français, et lui révèle le secret de cette poésie, de cette philosophie de l'art qui viendront plus tard animer et fortifier son ciseau.

David revint à Paris en 1816, et, après quelques jours donnés à ses devoirs envers ses maîtres, à son amitié pour ses anciens camarades, aux soins qu'il prenait sans cesse de sa famille, car il s'empressa d'envoyer à son père le fruit de son travail et de son économie, il partit pour l'Angleterre.

Ce qui l'attirait dans ce pays, ce n'étaient pas les merveilles de l'industrie; ce qui l'amenait à Londres, ce n'était pas Londres, c'était encore son amour pour l'antiquité. Un Anglais, célèbre par la violence de son admiration, venait d'exiler au Musée britannique le fronton du Parthénon. Il voulut voir ces ruines. Flaxmann, sculpteur



Condé lançant son bâton de commandement. Statue de David (d'Angers). Dessin de Fellmann.

fameux, vivait alors à Londres; il eut hâte de se présenter à lui. Mais Flaxmann, ennemi déclaré de notre Révolution, crut qu'on lui annonçait le peintre célèbre dont le jeune statuaire portait le nom, Louis David, récemment exilé de France, et il ferma sa porte. Cette terreur fut contagieuse. David se trouva seul, sans amis, dépourvu des ressources qu'il avait espérées de son talent pour vivre quelque temps à Londres, et bientôt aussi pauvre qu'à sa première arrivée à Paris. On lui offrit tout à coup le moyen de sortir de cet embarras, en lui proposant un grand travail et une riche rémunération. Lorsqu'on vint demander à Callot de graver la prise de Nancy : « Je me couperais plutôt le pouce, » répondit l'artiste lorrain. Notre contemporain ne ressentit pas moins vivement la mortelle injure dont on venait le flétrir, car ce qu'on osait attendre de son génie, de son cœur loyal, de sa misère peut-être, c'était un monument élevé au désastre de Waterloo. Son cœur fut ulcéré, il partit le jour même. Sa détresse était si grande, qu'il fut obligé, pour payer son passage, de vendre le modeste bagage qu'il avait apporté, empressé qu'il était de

fuir cette ville alors inhospitalière à l'artiste français qu'on jugeait si mal, qu'on appréciait si peu.

Cette mésaventure ne l'empêcha pas de retourner plus tard à Londres, mais cette fois sa renommée l'y avait précédé. Il y allait chercher les traits de Walter Scott, de Jérémie Bentham, d'autres hommes célèbres, et, entre autres, de ce même John Flaxmann, qui naguère l'avait éconduit. Mais David avait oublié ; Flaxmann, de son côté, avait pardonné à David la terreur que son nom lui avait inspirée. Il courut aussi en Lombardie saisir l'image de lord Byron, avant que le grand poëte n'allât mourir en Grèce. C'est à cette même époque que Berlin, que Weimar le voient ardent à poursuivre son œuvre. Il rapporte de Weimar le buste colossal que lui inspire le grand nom de Goëthe. Il n'épargne ni son temps, ni son labeur, ni son talent, pour cette riche collection de portraits qu'il nous a léguée : splendide galerie iconographique où se pressent environ six cents ouvrages, bustes ou médaillons, où respirent, dans tout l'éclat de leur génie noblement exprimé, Chénier, Monge, Lacépède, Cuvier, Chateaubriand, Geoffroy-Saint-Hilaire, Casimir Delavigne, Larrey, Arago, Cherubini, Berton, Gérard, Béranger et tant d'autres, et nos gloires contemporaines, et celles du monde entier, devenu son tributaire!

On trouve dans ses notes un témoignage singulier de l'importance qu'il attachait à ce travail, de l'amour, de la passion qu'il y apportait. Nous demandons la permission de le reproduire dans toute sa naïveté :

« Je poursuis toujours ma galerie de contemporains célèbres, malgré les dégoûts qu'il y a à essuyer ; pour obtenir de faire un portrait, il faudrait pour ainsi dire se mettre à genoux devant l'homme qui brûle de l'avoir. Je suis étonné que ma timidité disparaisse lorsqu'il s'agit de pareilles choses. Je ne vois plus que l'œuvre, j'oublie l'auteur. Je deviens indulgent pour cette malheureuse carcasse humaine, esclave des moindres accidents de l'atmosphère, ou des piqûres de la civilisation. Je ne vois que le génie, c'est devant lui que je m'incline, car il est immortel : la carcasse disparaîtra bientôt pour toujours. — Ces messieurs ne viendraient pas chez moi : je n'y tiens pas; on me rencontre avec ma petite ardoise, courant comme si j'allais voir l'immortalité. Un statuaire est l'enregistreur de la postérité. Il est l'avenir! — L'autre jour, l'abbé de Pradt m'a donné une séance dans une petite chambre d'introduction. Son domestique le coiffait, je ne le voyais qu'à travers un nuage de poudre qui m'étouffait. N'importe, mon cœur battait. Je suis sorti de chez lui tout couvert de poudre, mais j'avais son profil! »

Il avait dit, dans une autre page : « J'ai toujours été profondément remué par un profil. La face vous regarde. Le profil est en relation avec d'autres êtres, il va vous fuir, il ne vous voit même pas. La face vous montre plusieurs traits, et c'est plus difficile à analyser. Le profil, c'est l'unité. »

A peine était-il de retour à Paris de sa première excursion à Londres, que le sort lui accorda une faveur inespérée. L'exécution d'une statue monumentale lui fut confiée. Le sujet était grand, et consacrait d'illustres souvenirs. C'était un de ces travaux qui font rayonner la joie dans l'âme de l'artiste, et lui ouvrent l'avenir. Le grand Condé, jetant son bâton de commandement dans les lignes ennemies, tel était le programme qu'il avait à remplir. Roland avait été chargé de ce travail, mais le vieux maître venait de mourir, et l'élève, justement apprécié, recueillit le précieux héritage. Il termina en 1820 ce beau marbre, aujourd'hui placé dans la cour d'honneur de Versailles, et qu'on a vu longtemps à l'une des entrées du pont de la Concorde. C'est une noble statue, pleine de vie et de mouvement, respirant la force et l'héroïsme. Le succès fut immense. Dès lors, les travaux et les distinctions vinrent le chercher. Cinq ans après, il était chevalier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie, professeur à l'École des beaux-arts; une autre récompense l'attendait encore, qui touche vivement, qui pénètre de joie les âmes délicates. Nos poëtes l'ont chanté.

Si nous citions ici les nombreux ouvrages de David, on verrait les statues, les bustes, les bas-reliefs, s'élancer en foule de son atelier, couvrir les places publiques, décorer les églises, briller au front des monuments. On verrait en Vendée le marbre de Bonchamp, dont nous avons parlé plusieurs fois; dans la cathédrale de Cambrai, une excellente statue de Fénelon ; à Saint-Maurice d'Angers, un Calvaire, bel ouvrage de son meilleur style, et une sainte Cécile ; dans la chapelle de Vincennes, les douze Apôtres ; à Paris, au cimetière du Père-Lachaise, les tombeaux du général Foy, des maréchaux Suchet et Lefèvre, de Gouvion-Saint-Cyr, du général Gobert, du savant antiquaire Visconti; à Nancy, le général Drouot, dernière statue qu'il ait pu achever; à Aix, le roi René; à Marseille, les sculptures monumentales et intelligentes d'un arc de triomphe ; à Rouen, le grand Corneille ; le cardinal Jean Cheverus, à Mayenne; à Laval, Ambroise Paré, prononçant ces belles paroles : « Je le pansai, Dieu le guérit ; » à Montbéliard et au Jardin-des-Plantes, Cuvier; Jean Bart, à Dunkerque; à Paris encore, aux Tuileries, Philopœmen, une statue assise de Talma ; au Panthéon, le grand travail du fronton; à Philadelphie, Jefferson ; à Missolonghi, la jeune Grecque au tombeau de Botzaris, une de ses statues de prédilection. Il n'est pas possible, dans l'esquisse rapide que nous traçons ici de l'œuvre si varié, si riche de David d'Angers, d'analyser les mérites divers de tant d'ouvrages ; disons seulement qu'ils témoignent d'un génie élevé et abondant, d'un talent riche d'idées, d'un style à la fois ferme, ingénieux et flexible, bien que se négligeant quelquefois dans quelques parties d'un œuvre si considérable. Disons encore qu'un grand nombre de ses travaux ont témoigné aussi du dévouement et du désintéressement de l'artiste.

L'œuvre de David se compose de quarante-trois statues, colossales ou de grandeur naturelle; de vingt-cinq statues de moindre dimension, de quarante-sept bas-reliefs, d'environ cent bustes, et du nombre considérable de médaillons dont nous avons parlé. On comprend que nous n'ayons pu mentionner tant d'ouvrages. Mais nous ne pouvons passer sous silence deux beaux enfants de marbre, encore aujourd'hui dans son atelier. L'un est couché sur le sol, blessé, rendant à Dieu sa jeune âme; il meurt à douze ans sur le champ de bataille : c'est un modeste héros, le tambour Barra. L'autre, plus jeune encore, un véritable enfant, plein d'espoir et de vie, sourit à une grappe de raisin qu'il s'efforce d'atteindre, tandis que sous ses pieds un serpent, qu'il ne voit pas, menace cette jeune et tranquille existence qui commence à peine. Un souffle charmant de l'antiquité anime et fait palpiter cette gracieuse figure. Ces deux marbres et un projet de tombeau pour l'illustre Arago, son ami, suprême composition d'une main défaillante, peuplent seuls aujourd'hui l'atelier solitaire et en éclairent le silence.

Ces deux enfants sont nus, et, en admirant ces chairs, ces muscles, ces veines où le sang circule, on s'associe aux regrets exprimés par David, aux douleurs qu'éprouvent nos statuaires modernes, lorsqu'il leur faut étouffer

sous de lourds vêtements la vie que Dieu a donnée aux créatures, et que, par le prodige d'un art puissant, ils savent faire jaillir de la froide argile, imprimer sur le marbre, imposer au bronze. « La statue d'un homme célèbre, dit David dans ses notes, c'est son apothéose. » En écartant de ce mot l'idée païenne qu'il comporte, et que lui-même en écartait, en n'y attachant que l'idée de la personnification glorieuse d'un homme, la proclamation de sa supériorité, son exaltation pour ainsi dire par la beauté de l'image, la grandeur du style, l'élévation de l'œuvre, il faut convenir qu'il doit être difficile à un artiste de concilier l'expression de ces idées, de ces sentiments, avec la représentation du costume moderne, et de conserver, au milieu de ces difficultés, la liberté et le jet de l'inspiration. Aussi faut-il approuver celui qui cherche à s'affranchir de ces étroites entraves, à l'aide de fictions, d'alliances inattendues, que le goût le plus sévère est heureux de pardonner. La statue du général Foy est nue, et le grand orateur semble se draper dans les plis du manteau de Démosthène, tandis que les bas-reliefs reproduisent fidèlement nos vêtements modernes. On trouve dans l'œuvre de David d'Angers plus d'un exemple de ces mariages ingénieux. Le génie des temps modernes n'est pas non plus si pauvre qu'il ne puisse quelquefois enrichir le génie de l'art antique. David a sculpté sur le tombeau du maréchal Suchet une Victoire ailée, grecque par le style comme par l'intention, écrivant sur un canon avec la pointe d'une baïonnette. L'artiste est poëte, et il peut dire avec le poëte :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

La sculpture de David parle, elle est claire, féconde, remplie d'images. Veut-il caractériser la *Navigation moderne?* Elle ne se contente pas de tenir le gouvernail, ce symbole de tous les temps : elle soulève le voile sous lequel se cachait le nouveau monde. Le *Commerce* n'est plus cet antique Mercure, toujours jeune : ses petites ailes n'y suffiraient plus. Non! c'est un dieu immense, aux larges proportions; il appelle à lui tous les peuples de l'univers, qui se pressent à ses pieds. Cuvier sonde d'un doigt puissant la profondeur du globe, et en surprend les secrets; Guttenberg est radieux, et dans son orgueil il s'écrie : *Que la lumière soit faite!* Toujours le génie du poëte dans l'âme du sculpteur.

C'est ici l'occasion de parler d'un charmant ouvrage de David, qui n'existe plus aujourd'hui. Il avait représenté, dans une frise qui ornait la galerie du théâtre de l'Odéon, à Paris, plusieurs scènes des principaux ouvrages des maîtres de notre théâtre. Ces sujets si variés étaient traités dans le goût de l'antiquité, qui guidait son crayon et pénétrait jusqu'aux scènes de la comédie moderne qui semblaient le plus devoir s'en éloigner. Il nous montrait Molière arrachant à Tartuffe le masque de la religion sous lequel il se cachait. Le plafond de la salle représentait les douze grands dieux de l'Olympe, bannis de la Grèce, et souriant à ces jeux nouveaux. Partout l'esprit moderne s'alliait à une touche antique. Heureusement, les dessins originaux de David nous ont été conservés. Il les avait donnés à son ami Achille Le Clère, le savant architecte enlevé naguère à notre Académie.

V. — 1848-1856.

Tant de travaux, dont plusieurs auraient permis à David de dire, comme le Puget : « Je suis nourri aux grands ouvrages, je nage quand je travaille, et le marbre tremble devant moi, pour grosse que soit la pièce; » tant de travaux nous conduisent jusqu'au jour où David crut voir accompli le rêve de toute sa vie : 1848 était venu. Le forum remplaça l'atelier; David, envoyé par le département de Maine-et-Loire à l'Assemblée constituante, maire de l'arrondissement qu'il habitait à Paris, ne se servit de son influence qu'avec des intentions bienveillantes. Il refusa toute distinction nouvelle, fit beaucoup de bien, fut utile à beaucoup d'artistes, et secourut de nombreuses infortunes. Il aimait sincèrement, avec une entière conviction, l'Académie, l'École des beaux-arts, l'École de Rome, parce qu'il aimait l'enseignement, conforme à son génie et à ses idées, que les jeunes artistes venaient y puiser. Il eut occasion de défendre ces institutions, qu'il regardait comme un triple palladium des bonnes études, contre les attaques de quelques esprits aventureux. Hélas! on attaquera toujours les académies, à moins qu'on ne réponde toujours aux aspirants trop impatients ce que Racine dit au duc du Maine, encore enfant, qui désirait entrer à l'Académie française : « Monseigneur, quand même il n'y aurait point de place, il n'y a point d'académicien qui ne soit bien aise de mourir pour vous faire une place. »

Malgré l'éclat de son nom, David d'Angers ne fut pas appelé à l'Assemblée législative. Lorsqu'il quitta la France, le chagrin, le découragement qui opprimaient son cœur, et qu'il n'aurait pu bannir que par les salutaires excitations d'un travail continuel, le suivirent dans ses voyages. Il visita d'abord la Belgique, puis, voulant retremper son âme aux sources du beau, qu'il avait toujours aimé, il partit pour la Grèce, accompagné de sa jeune fille. De nouvelles déceptions l'y attendaient. Cette Grèce radieuse qu'il avait si longtemps cherchée en France, il ne la trouva pas même sous le ciel d'Athènes; à Missolonghi, il vit sa chère statue, sa jeune Grecque, qu'il appelait son enfant bien-aimée, délaissée, mutilée. Plusieurs lettres écrites d'Athènes trahissent l'amère expression de son désenchantement. Il quitta la Grèce si souffrant, si affaibli, tellement différent de lui-même, que, lorsqu'il débarqua à Nice, ses amis, sa femme, son fils, qui l'attendaient sur le rivage, ne reconnurent pas dans un voyageur épuisé, dans un vieillard courbé par la maladie, celui qu'ils venaient embrasser.

Le grand poëte que la France vient de perdre, Béranger, instruit de cette souffrance, demanda pour David un passe-port qui lui fut envoyé aussitôt. David revit sa maison, son cher atelier, puis alla demander aux eaux des Pyrénées la santé, qu'il ne devait plus retrouver. Il visita encore sa ville natale, jeta un regard sur ses œuvres réunies au musée qu'il avait fondé, et, déjà deux fois touché par la mort, il revint à Paris prendre la place qui l'attendait au milieu de ces morts illustres dont il nous a laissé la noble et fière image. Il mourut dans la nuit du 6 janvier 1856, âgé de soixante-sept ans. — Il était né le 12 mars 1789.

Plusieurs passages des écrits qu'il nous a légués témoignent qu'il n'espérait pas toucher aux limites de la vie humaine. Un instinct secret l'avait averti qu'il ne lui serait pas donné d'atteindre à cette vieillesse pleine de sérénité que Dieu accorde quelquefois.

Nous avons souvent cité ses notes, parce que, si on apprécie l'artiste dans son œuvre, on juge l'homme dans ces fragments ignorés, où David déposait ses plus secrètes pensées. C'est sa statue qu'il a tracée à la plume. Il se montre tel qu'il se voit, représenté dans un miroir fidèle.

Son âme est triste, mais elle est fière. C'est surtout la dignité de son art qui le préoccupe. Il ne comprend pas l'art pour la forme seulement, il veut que tout y soit haut enseignement, magnifique symbole. La statue, c'est l'apothéose; le bas-relief, une inscription monumentale, sobre et concise. Ce sentiment de son art, qu'il applique à tout, lui dicte, lui prescrit ses opinions. Il aime Michel-Ange, Puget, les grands artistes de la Renaissance; mais il se retire à chaque instant dans l'antiquité : on dirait que l'air qu'il y respire soit le seul qui rafraîchisse son âme. Il interroge l'histoire, et, comme il ne trouve que dans les sociétés antiques les conditions qu'il recherche pour l'honneur de la grande sculpture, il aime cette civilisation qui a produit les belles œuvres qu'il admire par-dessus tout, et qui lui paraissent remplir la plus noble mission de l'art, en traduire la plus sublime expression. Il regrette ces sociétés éteintes, et cherche à en ranimer la cendre. Il veut les faire revivre pour voir briller, tout



Œuvres de David (d'Angers) : le roi René, Byron, Flaxmann, Gœthe, Cherubini. Dessin de Fellmann.

éclatant de lumière, l'art qu'il vénère et qu'il adore. Ébloui des splendeurs du passé, il ne peut voir dans la sculpture qu'un art entouré d'institutions républicaines. Aussi vit-il parmi nous comme un Spartiate égaré dans les rues de Paris. Artiste, il cherche les jeux olympiques, et demande Jupiter et Minerve, non comme divinités, mais comme symboles, voulant pour toutes choses l'immobilité de la sculpture, et oubliant ainsi que l'homme vit dans le temps, et non dans l'éternité. Ce caractère, tout sculptural, il en a marqué la forte et vive empreinte sur ses ouvrages. Presque toujours, l'œuvre sortie de ses mains a un grand aspect et frappe la pensée. David occupera une place importante parmi les artistes célèbres, qui, depuis Jean Goujon et Germain Pilon jusqu'à nos jours, ont illustré notre sculpture trop peu connue. Son nom vivra; il brille déjà dans les annales de cet art qui n'avait pas attendu le jour de la Renaissance pour tracer un sillon lumineux dans l'histoire de nos monuments.

F. HALÉVY, de l'Institut.

L'ÉPAULETTE ET LA CROIX.

JOURNAL D'UN SOLDAT DE CRIMÉE.



La mosquée du sultan B .... (Tombeaux des kalifes). Dessin d'après nature par M. de Bar. (Page 372.)

I. — LE DÉPART.

10 avril 1854. — En mer.

Me voilà embarqué pour l'Orient, — simple caporal, mais plein de rêves de gloire.

Notre vaisseau porte cinq cents soldats, tous fiers, comme moi, d'aller conquérir l'épaulette.

J'ai vu hier un cruel tableau. Notre colonel avait un beau cheval, qui l'avait porté cinq ans en Afrique, — et qu'il aimait et soignait comme un frère d'armes. Il cau-

sait avec lui, lui rappelait leurs combats passés, lui annonçait leurs combats à venir, — et se flattait de mourir noblement sur son dos, coupé en deux par un boulet russe, en entrant vainqueur dans Sébastopol. Hélas! ballottée par une tempête affreuse, la vaillante bête a été tuée dans son box, et il a fallu jeter son corps à la mer, par-dessus les bastingages. C'était la nuit. Deux matelots arrivèrent avec des lanternes. Je vis, à leurs pâles reflets, deux grosses larmes rouler dans les yeux du colonel. Il ne voulait pas croire que son cheval, son ami, fût réellement mort. Il suivit du regard la lugubre opération. On passa des cordes sous le ventre de l'animal; — on le hissa avec un bruit cadencé, — et il disparut dans le sillage d'écume.

Le colonel se découvrit et inclina la tête... (1).

Une heure après, la mer était calme et bleue; le soleil se levait éclatant sous le beau ciel de la Grèce, — et nos soldats, prenant le café dans leurs petites gamelles, répétaient en chœur le refrain d'une chanson du pays, entonnée par le baryton du régiment.

Le nom de *Noëmi*, qui revenait dans cette chanson, m'arracha des larmes amères, — et je dois dire pourquoi, avant d'aller plus loin, car c'est ici le secret de ma vie et de ma destinée.

II. — L'HISTOIRE DU SOLDAT.

Il y a vingt-deux ans, l'église de Saint-Thomas-d'Aquin voyait se célébrer, le même jour, comme cela arrive souvent dans le drame de la vie humaine, deux mariages et un enterrement.

L'enterrement était entouré de toutes les pompes et de tous les bruits de ce qu'on appelle un convoi de première classe : corbillard imposant, voitures de deuil, — tentures à la porte de l'église et dans la nef, chapelle ardente, chantres et clergé nombreux, assistance en grande tenue, orgue retentissant de ses notes les plus funèbres, et cloches annonçant aux vivants le passage du mort et réclamant leurs prières pour son âme.

Les deux mariages formaient le contraste le plus complet qui se pût voir. C'étaient le mariage du pauvre et le mariage du riche, avec tous leurs accessoires opposés.

Devant l'autel de la Vierge, — sans autre ornement que ses fleurs blanches et ses deux cierges, le vicaire de semaine unissait deux simples ouvriers : Guillaume Bernard et Thérèse Aubert, entourés de leurs familles qu'avaient amenées deux ou trois voitures de place. Ce petit monde était si joyeux, si confiant et si animé, que personne n'y remarquait les sombres restes du fastueux convoi.

L'autre mariage, celui de Georges d'Esnos, capitaine d'état-major, et de Sarah Majoral, fils et fille de deux opulents banquiers, — remplaçait dans le chœur et au maître autel le superbe enterrement qu'il croisait dans la nef. Aux sombres tentures, aux cierges funèbres, au catafalque noir et argent, aux soupirs de l'orgue et aux clameurs des chantres, à la bière portée par les croque-morts sous l'eau bénite et les larmes, — succédaient les draperies et les fauteuils de velours et d'or, les chants joyeux et les notes triomphantes, les toilettes splendides des mariés, de leurs familles et de leurs amis, descendus d'une longue file d'équipages.

(1) Cet incident est vrai, — comme tous ceux du récit qu'on va lire. Nous les avons puisés dans les lettres et les confidences des soldats de Crimée, dans les mémoires et relations publiés sur cette guerre, et surtout dans les trois ouvrages si intéressants de M. le baron de Bazancourt.

Malgré l'éclat de ce cortége de fête, ou plutôt à cause même de cet éclat, les jeunes époux furent saisis d'effroi à la vue des pompes mortuaires qui jetaient un crêpe sur leur union.

Cette impression fut si vive chez Mlle Majoral, qu'elle s'appuya défaillante au bras qui la soutenait, — et demanda d'une voix faible à son père de renvoyer la cérémonie au lendemain.

Georges s'élança vers elle et la rassura de son mieux.

— Notre bonheur, dit-il, peut braver tous les présages. — Aurions-nous moins de courage que ces pauvres jeunes gens? — ajouta-t-il en montrant à Sarah la noce des ouvriers. Ceux là s'aiment, et ils ne doutent de rien. On croirait que nous ne savons pas nous aimer comme eux.

— Vous avez raison, répondit la jeune fille, en poursuivant sa marche; nous sommes ici quatre heureux contre un infortuné, — et cet humble mariage m'inspire une idée que je vous dirai en sortant.

Puis, faisant un détour pour se rendre au maître autel, et passant à côté de la jeune ouvrière, debout devant l'autel de la Vierge :

— Mademoiselle, lui dit-elle tout bas, puisque la Providence nous réunit ici, voulez-vous être assez bonne pour m'accorder une grâce?

— Laquelle? demanda Thérèse, confuse et ravie de la cordiale ouverture de Sarah.

— C'est de me laisser mettre mon avenir sous la protection du vôtre, — et de m'attendre à la sacristie, quand nous serons mariées toutes les deux.

— Je vous le promets, mademoiselle, répondit Thérèse, — en livrant sa main joyeuse à la main tremblante de Sarah.

Personne n'avait deviné le charmant secret de celle-ci; Georges seul le soupçonna, en écoutant les battements de son cœur, — lorsque sa fiancée lui dit avec assurance :

— Je n'ai plus peur maintenant; allons nous unir devant Dieu!

Les deux mariages furent accomplis presque en même temps, — et les formalités du premier s'achevaient à la sacristie, lorsque Georges et Sarah y entrèrent avec leurs familles.

— Georges, dit Sarah, radieuse de joie et d'espérance, maintenant que je suis votre femme, ma corbeille de noces est bien à moi?

— A vous seule.

— Avec les quinze mille francs qu'elle contient, en or et en billets de banque?

— Sans doute, c'est votre argent de poche.

— Eh bien, voici l'idée qui m'est venue pour effacer les présages funèbres de cet enterrement.

— Une bonne action, une générosité...

— Rien ne calme le cœur comme cela, rien n'éclaircit mieux le présent et l'avenir.

— Je vous comprends, Sarah, — et je vous approuve, dit Georges en lui serrant la main.

Tous deux alors abordèrent Guillaume et Thérèse, avec cette franchise qui enlève la confiance.

En deux minutes de conversation, Sarah connut tout ce qu'elle voulait connaître : Guillaume était sculpteur en bois, Thérèse, brodeuse; tous deux sans autre avoir que leur travail.

— Thérèse, dit Sarah, j'ai fait vœu à l'instant de vous traiter en sœur, et vous m'avez promis d'assurer mon bonheur par le vôtre. Je vous donne, pour vous établir, les quinze mille francs que je possède pour m'amuser

— Et moi, Guillaume, ajouta le capitaine d'état-major,

avec une noble émulation, je vous offre, toute meublée, la petite maison qui sert d'entrée à mon hôtel de la rue Saint-Dominique, — et je vous prie de vous y installer ce soir même avec votre femme, poursuivit-il en remettant sa carte à l'ouvrier, dont il serra la main de façon à couper court à toute objection.

Les pauvres jeunes gens crurent rêver, — et, pour toute réponse, ils tombèrent en larmes dans les bras de leurs bienfaiteurs...

Après quoi, Georges et Sarah quittèrent l'église, encore tendue de noir, — aussi joyeux et aussi tranquilles qu'ils y étaient entrés pensifs et inquiets.

Un frère de Georges, qui assistait à son mariage, — pieux élève du séminaire de Saint-Sulpice, où il avait jeté sa fortune aux pieds de Dieu, l'abbé Henri d'Esnos, dit aux quatre mariés en les quittant :

— Soyez toujours fidèles aux sentiments que vous venez de montrer, — et votre double union sera bénie sur la terre et dans le ciel.

Le lendemain, les deux ménages étaient installés dans l'hôtel et dans la petite maison de la rue Saint-Dominique.

Dès l'année suivante, la prédiction de l'abbé Henri commençait à s'accomplir : un fils naissait aux ouvriers dont le travail prospérait de jour en jour, — et Georges d'Esnos, blessé dans une campagne d'Afrique, en revenait avec la croix de la Légion d'honneur et l'épaulette de chef d'escadron.

Un nuage, toutefois, passa sur la joie de l'officier et de sa femme...

— Guillaume et Thérèse sont plus heureux que nous, se dirent-ils en regardant le fils de ces derniers, dont ils venaient d'être les parrains.

— Tu es jaloux de leur bonheur, Georges? ajouta Sarah ; — eh bien, méritons-le, à la façon de l'an dernier.

Et le riche ménage vint encore en aide au ménage pauvre. Une somme fut donnée au filleul pour lui assurer une belle éducation.

La récompense se fit attendre trois ans, au bout desquels Sarah eut une fille aussi charmante qu'elle-même.

On l'appela Noëmi (la bienvenue), comme on avait nommé le fils de Guillaume Théodore (don de Dieu).

L'un et l'autre furent baptisés par l'abbé Henri, — qui était entré aux Missions étrangères, dans l'espoir d'aller gagner le martyre en Chine.

Théodore Bernard et Noëmi d'Esnos grandirent à l'envi.

A quinze ans, Théodore obtint un premier prix de mathématiques au grand concours.

Il crut voir le ciel s'ouvrir quand la petite Noëmi lui posa une couronne de laurier sur la tête, — et que M. d'Esnos, alors colonel et officier de la Légion d'honneur, lui dit en lui serrant la main :

— Courage, mon filleul, tu entreras dans quatre ans à Saint-Cyr, et tu porteras dans dix ans l'épaulette et la croix de ton parrain.

Les quatre années s'écoulèrent, et Théodore, sorti le premier de l'école préparatoire, allait passer l'examen de Saint-Cyr, lorsqu'éclata tout à coup la guerre d'Orient.

La famille d'Esnos était réunie, un jour, dans le salon de la rue Saint-Dominique. Il y avait là l'abbé Henri, le colonel Georges, sa femme, sa fille, alors âgée de seize ans et radieuse d'une beauté d'ange, — enfin, Théodore Bernard, dans son uniforme de lycéen.

La délibération était solennelle et presque terrible.

Le colonel allait partir pour l'Orient avec le maréchal de Saint-Arnaud. Son frère, l'abbé, partait avec lui en qualité d'aumônier, — mission enviée par son dévouement, en attendant les dangers de la Chine. Et il s'agissait de décider si Mme et Mlle d'Esnos, — qui déclaraient ne pouvoir quitter leur mari et leur père, — l'accompagneraient de suite à Constantinople ou l'y rejoindraient quand sa destination serait fixée.

Le colonel et l'abbé, — prévoyant des empêchements à venir, et peut-être leur mort au poste d'honneur, — réunissaient leurs efforts pour retarder le voyage des deux femmes, espérant qu'il n'aurait pas lieu s'il pouvait être remis.

Mais l'épouse et la fille devinaient leur pensée et s'obstinaient d'autant plus à les suivre. Elles citaient la maréchale de Saint-Arnaud, Mme d'Allonville, et vingt autres qui accompagnaient leurs maris, leurs pères ou leurs frères.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Théodore? demanda tout à coup Noëmi au lycéen, dans lequel elle comptait trouver un auxiliaire.

Théodore pâlit et rougit successivement, et s'excusa sur sa position d'étranger.

— Étranger! vous! s'écria la jeune fille avec l'étourderie de la confiance. Est-ce que vous seriez ici si vous n'étiez pas de la famille ?

Le futur soldat rougit davantage, remercia Noëmi d'un regard profond ; — et, en homme qui lui eût donné sa vie pour récompense :

— Mademoiselle, répondit-il avec effort, quand on a affaire à des cœurs comme le vôtre et celui de madame votre mère, — il me semble qu'on doit leur laisser toute la liberté du dévouement. On peut refuser certains sacrifices; il en est qu'on ne discute pas!

— Bien parlé ! dit la jeune fille, en tendant une main à Théodore, sans remarquer les larmes qui tombaient de ses yeux.

Et son père et son oncle, vaincus, ne trouvant rien à objecter à l'argument du filleul, — elle leur sauta au cou et embrassa sa mère en criant :

— Victoire! Nous partons tous pour Constantinople!

— Tous!... excepté moi! reprit une voix sourde que Noëmi seule entendit.

Elle se retourna et vit Théodore pâle comme un mourant.

— Grands dieux! qu'avez-vous? lui demanda-t-elle en pâlissant à son tour.

Ils étaient seuls alors à la porte du salon. Le dialogue suivant ne fut donc entendu que de leurs anges gardiens :

— Mademoiselle, conseil pour conseil, je vous prie!
—Vous allez tous partir, en effet, et je vais rester seul ici.

— Avec votre père et votre mère.

— Je serai seul, vous dis-je, quand vous ne serez plus là...

— Vous entrerez à Saint-Cyr.

— Où je resterai deux ans, tandis qu'on se battra en Russie, et d'où je sortirai quand la paix sera faite et l'occasion perdue d'obtenir un grade ou la mort.

— Vous êtes ambitieux, monsieur Théodore !

— Oui, mademoiselle, je veux réaliser la prédiction de votre père ; — je veux mériter l'épaulette et la croix qu'il m'a promises il y a quatre ans, — lorsque vous avez posé sur mon front ma première couronne; je veux m'élever à la hauteur du colonel, ou mourir en combattant avec lui.

— C'est bien, c'est beau, monsieur Bernard ! dit Noëmi en observant et en admirant le jeune homme, comme si elle l'eût compris et reconnu pour la première fois.

— Alors, mademoiselle, que feriez-vous à ma place?

Il regarda la jeune fille dans les yeux, et sembla lui dire : — Prenez garde à vos paroles ; elles vont décider de mon sort !...

Noëmi hésita une minute... Elle pâlit et frissonna. Puis, d'une voix basse et accentuée :

— A votre place, répondit-elle à Théodore, je m'engagerais demain, et je partirais après-demain !

Et c'est ce que j'ai fait, car cette histoire est la mienne. Théodore Bernard, c'est moi, le pauvre caporal embarqué pour l'Orient, avec des espérances folles et des rêves impossibles...

Est-ce ma faute, si ma vie entière, mon avenir comme mon passé, me semblent liés à cette famille qui m'a deux fois adopté devant Dieu ?



Soldats blessés en cacolet. Dessin de J. Worms, d'après les croquis du capitaine Buffenoir (Page 375)

Est-ce ma faute, si mon cœur s'emplit d'angoisses et mes yeux de larmes, quand le nom de *Noëmi* revient dans la chanson des soldats ?...

III. — LE PREMIER EXPLOIT.

Constantinople, 27 mai.

Nous voilà débarqués à Constantinople. Je ferai partie du régiment du colonel d'Esnos.

Nous avons laissé sa femme et sa fille installées, avec deux autres familles françaises, dans un petit palais sur le Bosphore.

Noëmi m'a chargé d'une mission spéciale : c'est de lui envoyer chaque semaine des nouvelles de son père, et de ne lui rien cacher, quoi qu'il arrive.

Nous partons demain pour Varna. L'abbé Henri nous accompagne avec dix sœurs de charité. Ils trouveront à qui parler en arrivant, — le choléra étant apparu au quartier général.

J'ai fait ce matin, avec l'abbé, une promenade à travers les mosquées de Constantinople.

Dans la plus pittoresque et la plus curieuse, celle du sultan B***, qui contient des tombeaux de kalifes (1), nous avons rencontré, sous la grande arcade extérieure, deux musulmans en prières, le chapelet à la main.

L'un d'eux, connaissant le français, a causé avec nous de la guerre actuelle. Il demandait à l'abbé avec stupéfaction ce qu'il venait faire en son costume de prêtre, au milieu des hommes chargés de « faire parler la poudre. »

— Je viens soutenir les courages, calmer les douleurs, soigner les malades, assister les mourants et enterrer les morts, répondit simplement l'aumônier.

— Mais vous ne rendrez vos services qu'aux Français et aux chrétiens?

— A tous indistinctement, aux Russes, aux musulmans, aux luthériens et aux Grecs.

Le fils de l'Islam ne pouvait en croire ses oreilles.

— Regardez ce pilier qui nous abrite, reprit l'abbé, ne donne-t-il pas son ombre à moi comme à vous?

Le mahométan ne trouva rien à répondre, et salua l'aumônier comme un être surnaturel.

Varna, 12 août.

Je n'ai pas vu le feu, mais j'ai vu le choléra et l'incendie.

L'abbé Henri et ses dix sœurs de charité ont trouvé, en arrivant ici, l'armée aux prises avec le fléau. Ils se sont partagé le camp et les ambulances, comme les provinces d'une conquête. Ils se multiplient, ils se surpassent, ils font des miracles.

J'ai eu le bonheur d'organiser un service de malades, avec tant de zèle et de succès, que le colonel d'Esnos vient de me nommer fourrier de ma compagnie.

J'ai écrit cette aventure à Noëmi, en lui envoyant des nouvelles de son père.

Dès le lendemain, j'avais la chance de m'acquitter envers le colonel.

Un marchand grec laisse un soir sa lumière près d'un tonneau d'alcool. Quelques gouttes prennent feu et embrasent les vêtements de l'homme, qui s'enfuit épouvanté, propageant l'incendie sur sa route. Au bout d'une heure, Varna tout entier est en flammes! Les deux armées, française et anglaise sont menacées de périr sous les débris de la ville, avec les immenses approvisionnements de l'expédition de Crimée.

Officiers, soldats, aumôniers, religieuses, tout le monde se précipite à l'œuvre de salut.

Des gerbes de feu gigantesques sortent d'épais tourbillons de fumée, et remplacent tour à tour la nuit par le jour et le jour par la nuit.

Dans ces lueurs sinistres, on voit passer les habitants emportant leurs trésors, les marchands déménageant leurs magasins, les colonels dirigeant leurs hommes vers le danger.

Les généraux Bosquet, Martimprey, Bizot, Thiry, etc., le maréchal de Saint-Arnaud en personne sont là, encourageant les travailleurs qui prennent l'incendie corps à corps.

(1) Voyez, en tête de cet article, le beau dessin fait d'après nature par M. de Bar.

Mais en dépit de leurs efforts surhumains, le torrent de feu suit sa marche, et cerne les poudrières où sont entassées huit millions de cartouches!

Qu'une étincelle y arrive, — et tout saute à la fois, — et c'en est fait de la plus belle armée, de la plus grande entreprise du siècle!

Quatre fois, le maréchal est sur le point de sonner la retraite; — quatre fois, il s'interrompt, — et demande à Dieu le miracle impossible aux hommes (1).

— Espérez, maréchal, nous prions en travaillant! lui crie l'abbé d'Esnos, qui passe avec les aumôniers, la hache d'une main, le crucifix de l'autre.

Au même instant, le colonel Georges s'aperçoit que les poudrières ne sont plus séparées de l'incendie que par une maison...

Il nous montre cette maison du doigt, et s'y élance avec nous...

Le feu nous y rejoint avant que nous ayons sapé les murailles.

La moitié de nos hommes, enveloppés de flammes, disparaissent blessés ou terrifiés.

— A moi, Théodore! me crie le colonel, armé de la hache d'un fuyard.

Et je le suis en pleine braise avec toute ma compagnie...

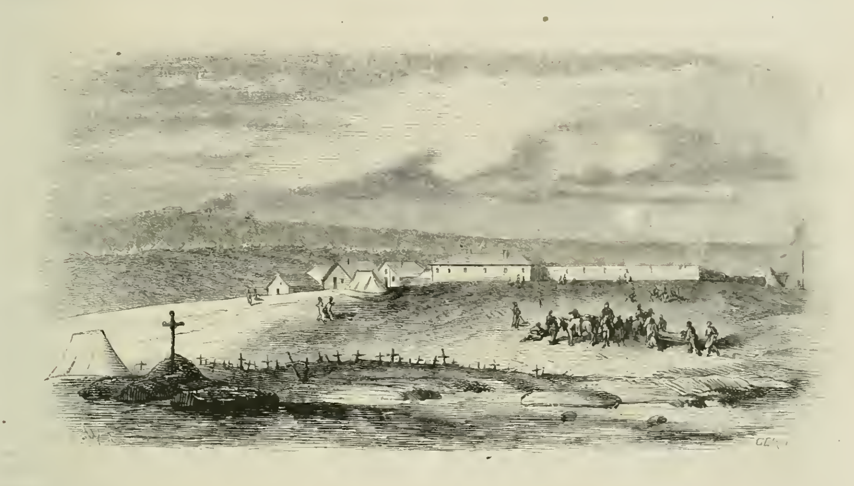
Nous frappons si fort et si juste, qu'au bout de cinq minutes, la maison chancelle.

— Courage! encore un peu de courage, et tout est sauvé! reprend le colonel en nous ramenant au travail.

J'avise une ferme de la charpente qui la soutenait tout entière; — je l'atteins par un bond de chat, je la tranche en quelques coups de hache, — et la maison s'écroule enfin, m'entraînant avec elle...

Je reviens à moi, cinq minutes après, relevé par l'abbé Henri, meurtri et grillé des pieds à la tête, mais sain et sauf par un vrai prodige...

Je me souviens alors que j'ai vu le colonel enfoui avec moi sous les décombres...



La maison du Clocheton, le cimetière et l'ambulance. Dessin de J. Worms, d'après le capitaine Buffenoir. (Page 374.)

— Votre frère! où est votre frère? demandé-je à l'abbé, éperdu.

Ne recevant pas de réponse, je comprends que le colonel est resté sous l'éboulement, — et je rappelle à grands cris mes hommes à son secours. — Cris inutiles, hélas! ma voix se perd dans l'immense clameur du camp. Clameur de triomphe et de joie! car les poudrières étaient sauvées, — l'écroulement de la maison les ayant isolées du feu, dont nous étions désormais les maîtres.

Seul avec l'abbé, je rouvre la sape dans l'amas de ruines, — et j'en arrache, au bout d'une heure, le colonel vivant, sous la charpente même que j'avais coupée, et qui formait un arc-boutant sur sa tête!

J'ai été porté ce matin à l'ordre du jour de l'armée, et je suis désigné pour la première vacance de sergent-major.

(1) « Dieu m'a inspiré, en effet; j'ai résisté, j'ai lutté, j'ai envoyé mes adieux à tous, et j'ai attendu. » (*Lettres du maréchal de Saint-Arnaud.*)

IV. LE PREMIER DEUIL.

Septembre, Eupatoria.

Nous voici devant la Crimée où nous allons débarquer soixante mille hommes, pour attaquer cent mille Russes, et prendre Sébastopol corps à corps.

Je reçois à Eupatoria deux lettres, dont l'une m'ouvrirait le ciel, si l'autre ne m'ouvrait l'enfer.

La première est de Mlle d'Esnos, qui m'écrit : « Je vous dois la vie de mon père. Merci, Théodore! Je vous nommerai désormais tous les soirs dans ma prière à Dieu. »

« NOEMI. »

C'est la première fois qu'elle m'appelle Théodore tout court.

La seconde est de ma mère, — et la voici, telle que l'ont arrosée mes larmes :

« Mon fils bien-aimé,

« Ton père et moi, nous avions consenti à ton engage-

ment, mais la Providence ne voulait pas notre séparation. Ton père est mort de ne plus te voir... Et je ne vis plus que par l'espoir de te rejoindre. J'aurai autant de courage, plus de courage peut-être que Mlle Noëmi et l'abbé d'Esnos.... Dieu m'a accordé une grande faveur, que tu apprendras à mon arrivée au camp...; car j'arriverai jusque-là, — et t'embrasserai bientôt...

« Ta mère, THÉRÈSE BERNARD. »

« Marseille, à bord de *l'Égyptus,* en partance pour la Crimée.»

Que signifient ces paroles mystérieuses : — *J'aurai plus de courage que Mlle Noëmi?* Quelle est cette *faveur divine*, ce *secret* que j'apprendrai en la revoyant?

— Oh! mon Dieu! donnez-moi du courage à moi-même!

Heureusement, les grandes batailles commencent demain! — Le maréchal vient de nous annoncer le débarquement par ces paroles :

« Soldats, vous recherchez l'ennemi depuis cinq mois; il est enfin devant vous, et nous allons lui montrer nos aigles! Soldats, à ce moment où vous plantez vos drapeaux sur la terre de Crimée, vous êtes l'espoir de la France! Dans quelques jours, vous en serez l'orgueil. »

(Ordre général du 14 septembre 1854.)

V. — LE LENDEMAIN D'UNE VICTOIRE.

Sur l'Alma, 22 septembre.

Enfin j'ai reçu le baptême du sang, et je l'ai reçu à la bataille de l'Alma, l'Austerlitz du dix-neuvième siècle.

Je suis arrivé des premiers à la tour du télégraphe, avec ces héros à qui le maréchal a crié en les saluant : — Merci, mes braves; c'est vous qui avez décidé la victoire!

— A moi, mes enfants! nous avait dit le colonel Georges; à la tour! à la tour!

Déjà Fleury et Poitevin étaient tombés morts en y plantant leurs drapeaux.

Nous allions les remplacer sous le feu des Russes, lorsqu'un éclat d'obus renverse M. d'Esnos sans mouvement.

A cette vue, tous nos soldats s'arrêtent consternés — et le sort de la journée était perdu, si je n'avais pu démentir ce cri de douleur : le colonel est mort!

Mais je l'emporte évanoui derrière un épaulement; je lui ramène son cheval sain et sauf, et je lui jette de l'eau-de-vie à la tête. Il reprend connaissance, se fait bander le front, remonte en selle en s'appuyant à moi, reparaît aux yeux du régiment électrisé, nous relance tous à l'assaut de la tour, et l'enlève avec nous, aux acclamations de l'armée.

C'est alors que j'ai reçu au bras ma première blessure, — pansée ce matin par le grade de sergent-major, que le maréchal m'a décerné, en même temps que celui de général au colonel.

30 septembre, Balaclava.

J'ai revu ma mère et je connais son secret!

C'est au lit de mort du maréchal de Saint-Arnaud que je l'ai retrouvée.

En notre qualité de blessés, le colonel et moi, nous suivions le maréchal à Balaclava.

Après être resté deux jours entiers à cheval, il avait été terrassé par le mal qui le consumait, et avait cédé le commandement en chef au général Canrobert.

« Soldats, vous me plaindrez, disait son dernier ordre du jour, car le malheur qui me frappe est immense, irréparable, et peut-être sans exemple... Un autre vous conduira victorieux sous les murs de Sébastopol! »

Et faisant approcher les zouaves, il leur avait tendu la main du fond de sa voiture...

Un soir il donna son cheval au commandant Henri.

— Plus tard, maréchal, plus tard, dit l'officier.

— Prenez-le aujourd'hui; demain, je ne pourrais plus vous l'offrir.

A bord du *Bertholet*, il demanda l'abbé Parabère, qui entra avec l'abbé Henri d'Esnos.

J'étais avec le colonel au pied du lit. Une petite table servait d'autel. L'épée du maréchal pendait à côté de l'Évangile, appuyé sur la crosse d'un pistolet. Des éperons de guerre étaient accrochés entre les cierges. Les burettes reposaient sur une carte de Sébastopol.

La messe dite, le maréchal se recueillit, et parut calme et souriant.

Tout à coup on annonça huit nouvelles sœurs de charité, arrivées de Paris avec leur supérieure, qui demandait à présenter ses hommages et ses vœux au maréchal.

Elles entrèrent, — et je ne vis plus rien.

J'étais tombé évanoui, en reconnaissant ma mère sous l'habit d'une novice...

Une heure après, Saint-Arnaud était mort, — et je pleurais dans les bras de ma mère.

Elle n'avait pas trouvé d'autre moyen de me rejoindre en Orient que de partir sous le voile des sœurs de charité.

Elle en accomplit d'ailleurs la mission avec le dévouement d'une sainte.

Vous jugez comment le colonel et moi nous fûmes soignés et guéris par de telles mains!

VI. — LE SIÉGE.

Devant Sébastopol.

Ceci est l'époque de la misère et de la gloire. Un hiver et un été passés sous la tente; et quel hiver, et quel été! Une toile pour tout abri, dans la boue et dans la neige, au milieu des cadavres à peine enterrés, sous la pluie de la mitraille et des bombes, à travers des dangers incroyables et des travaux impossibles. Quatre cents bouches à feu rangées en batterie, et 50 kilomètres de tranchées creusées dans le roc! Nos lignes poussées jour par jour et pas à pas, — comme un cercle de fer, — au prix de cent mille hommes de notre côté, et de trois cent mille du côté de l'ennemi, — jusqu'au pied des bastions du Mât, du Redan et de Malakoff. Voilà le siége de Sébastopol.

J'étais avec M. d'Esnos, l'abbé Henri et ma mère, au quartier général du Clocheton, — entre l'ambulance de nos malades et le cimetière de nos morts (1).

L'histoire de cette maison du Clocheton est un petit drame charmant. Elle appartenait à un ministre luthérien, dont la famille en avait fait un cottage délicieux. Nous y trouvâmes une serre pleine de fleurs, des meubles élégants, un chapeau rose de jeune fille, des gravures encadrées, et une chatte noire, qui fut adoptée par le régiment. Je la vois encore dormir et rouler sur nos genoux, au bruit du canon qui trouait les murailles.

Un matin, nous étions à déjeuner. Entre un jeune homme blond, sans barbe et sans uniforme.

— Pardon, messieurs, dit-il, ne vous dérangez pas.

Il s'assied sur une malle, dans un coin, et regarde la chambre avec componction.

(1) Voyez ci-contre le dessin exécuté d'après le croquis du capitaine Buffenoir, — croquis pris sur nature, comme tous ceux qui *illustrent* cet article.

— Vous demandez quelqu'un ?

— Personne.

— Alors que voulez-vous?

— Rien... Nous causerons plus tard...; ne faites pas attention...

On le laisse à ses rêveries, — qui se terminent par des larmes abondantes.

— Pardon, messieurs, s'écrie-t-il enfin ; c'est ici la maison que j'habitais avec ma sœur et mon père !

— Il fallait donc le dire tout de suite.

Et nous l'invitâmes à trinquer avec nous.

— Quel changement, grand Dieu ! répétait-il en pleurant ; notre maison et notre jardin étaient si jolis! « C'est ici que je veux mourir ! » nous disait mon père... Pauvre père ! ce n'est pas ici qu'il mourra !

Et il nous racontait toute sa vie douce et paisible dans cet asile ravagé par la guerre : il disait la place de chaque meuble, les fleurs soignées par sa sœur, les plantes qui grimpaient aux fenêtres, etc., etc... Il nommait son père, M. Hildenhagen, pasteur protestant à l'armée de Sébastopol.

Quant à lui, fait prisonnier après Inkermann, il était interprète des blessés russes, à Balaclava.

Cette scène m'arrachait des larmes, — lorsqu'un affreux soupçon nous glaça le cœur.

— Si c'était un espion? avait dit un de nos chefs.

Et il allait s'assurer du jeune inconnu, — mais le dénoûment fut digne de l'aventure.

Notre chienne entra, — jolie bête fauve, marquée au front d'une étoile blanche, — qui nous était arrivée un jour à travers les balles, et que rien n'avait pu écarter de la maison du Clocheton.

En la voyant, le jeune homme poussa un cri, et l'appela d'un nom russe. Elle bondit de joie, sauta sur ses genoux et le combla de caresses.

J'avoue que mes larmes recommencèrent à couler. — Nous tendîmes la main à notre hôte, et nous nous mîmes tous à sa disposition.

– Je ne veux que ce souvenir, nous dit-il, en montrant un dessin pendu à la muraille. C'est le portrait de ma sœur ; permettez-moi de l'envoyer à mon père.

Tout cela m'avait rappelé *Noëmi*... Je ne pus dormir la nuit suivante, — et je lui écrivis cette histoire, en lui adressant des nouvelles de M. d'Esnos.

L'ambulance a aussi ses touchants épisodes. Nos blessés y arrivent en cacolet, lorsqu'ils peuvent s'y tenir, — sur des brancards, lorsqu'ils sont atteints plus gravement. Tous attendent à la porte qu'on leur ait trouvé place, — et c'est ici que triomphent ma mère et l'abbé Henri.

Un soir, je vois une capote se remuer sur un brancard, et une main s'étendre vers le brancard voisin.

— Que veut cet homme ? demandé-je à ma mère.

— Il veut dire adieu à son frère d'armes, me répond-elle.

Et elle rapproche les brancards. Le blessé touche la main de son camarade, reçoit l'absolution de l'abbé Henri, et expire, en souriant, avec ces mots :

— Et dire que c'est pour faire enrager papa et maman Gibert qu'on s'est engagé dans les zouaves (1)!

Un autre jour, un brancard se rompt sous un spahis, qui avait les deux bras coupés. Les porteurs désolés courent chercher un autre brancard ; mais que voient-ils à leur retour? Le spahis debout, avec ses moignons sanglants, courant, comme un beau diable, à l'ambulance, — et disant qu'il aime mieux y aller à pied que de risquer une seconde fois de se casser le cou !

Comment n'eussions-nous pas fait des miracles, en nous donnant de tels exemples?

Faut-il ajouter que les porteurs se mirent à courir après le blessé, en le menaçant de leurs bâtons, et en criant à tue-tête :

— Ah ! gredin ! tu pouvais marcher ! Et tu te faisais porter à quatre depuis une heure !

— Histoire d'aller en voiture ! riposta le manchot ; au prochain assaut, je me ferai couper les deux jambes !

Le général Bosquet venait d'attaquer dix embuscades russes... La nuit était tombée, et nous attendions des nouvelles avec angoisse.

Passe un mourant sur un brancard, qui revenait justement du champ de bataille.

— Tout va bien, tout va bien, nous dit-il, en soulevant sa tête pâle, les dix embuscades sont rasées !

N'est-ce pas plus beau que le soldat de Marathon?

Une heure après, cet homme mourait dans les bras de ma mère, en lui remettant, pour la sienne, cette simple lettre :

« J'ai fini en brave et en chrétien, comme tu me l'avais « recommandé. »

Je viens de passer quelques semaines avec nos francs tireurs aux créneaux, et jamais je n'ai vu jouer plus gaillardement avec la mort.

— Celle-ci est pour nous ! disent-ils, quand une bombe passe sur leurs têtes.

Et ils s'accroupissent, en riant, jusqu'à ce que la bombe les ait mutilés ou couverts de sable :

— La malhonnête ! ajoutent-ils alors, elle a craché sur nous !

— Continuons de frapper à la porte ! reprennent-ils, en se remettant à viser : Frappez et l'on vous ouvrira ! C'est parole d'Evangile.

Aux premiers boulets ennemis, des conscrits inclinaient la tête.

— Ah ! çà, mes agneaux, leur dit un vieux sergent, je vous permets de *saluer* aujourd'hui ; — mais demain vous supprimerez ces respects ; — c'est pas français du tout !

Un matin, M. d'Esnos passe devant notre embuscade. Mes hommes jouaient au bouchon entre deux feux.

— Ne vous dérangez pas ! leur dit-il ; voyons, qui gagnera?

Et il met un louis d'or sur le bouchon.

Un éclat d'obus arrive, fait sauter le tout et blesse deux soldats, dont l'un, sans s'émouvoir, chipe le louis à son passage en l'air.

— C'est moi qui ai gagné, général ! dit-il, en montrant la pièce d'or entre ses doigts sanglants.

— Honneur au plus adroit ! répond M. d'Esnos ; tu seras à l'ordre du jour de demain !

VII. — UN PRISONNIER RUSSE.

La plus grosse de toutes les bombes vient d'éclater dans les deux camps. L'empereur Nicolas est mort ! — Voici sur son successeur l'opinion d'un prisonnier que j'ai amené hier, et qui a vu Alexandre II dans une rencontre très-curieuse en Pologne.

Il y a deux mois environ, à quelques verstes de Lublin, la voiture où se trouvait le grand duc Alexandre se cassa ; tandis qu'on attendait le changement ou la réparation de l'équipage, le futur czar demanda l'hospitalité à l a jeune

(1) Authentique. Voyez *Cinq mois au camp devant Sébastopol*, par le baron de Bazancourt, p. 15.

propriétaire d'une chaumière voisine. Celle-ci fit avec une aisance parfaite les honneurs de son modeste logis. Alexandre était accompagné d'un de ses généraux. La *gosposin*, c'est-à-dire la bourgeoise, les prit tous deux pour des personnages appartenant à la haute noblesse, et se tira à merveille des difficultés de cette visite imprévue. Elle offrit à ses hôtes l'humble séjour des paysans, rehaussé cependant de tout ce que put lui fournir de plus confortable la réserve de son ménage. On se mit à causer, et la conversation tomba naturellement sur le voyage du futur empereur de Russie en Pologne. La polonaise fit du grand-duc des éloges qui parurent sincères à ses hôtes; aussi Alexandre lui demanda-t-il ce qu'elle ferait si le prince qu'elle avait l'air de tant aimer venait jamais la visiter. La pauvre femme se récria en disant que pareille chose était impossible. Son interlocuteur insista, et voulut savoir ce qu'elle lui demanderait; elle hésita encore. Enfin, sur de nouvelles instances, elle dit :

— Je prendrais mon petit garçon, et lui dirais en le lui montrant : Seigneur, roi de Pologne, regarde cet enfant, il est mon unique bien. Je donnerais pour lui ma vie; mais une nuit, les étrangers viendront, ils saisiront le pauvre enfant et le transporteront au chef-lieu de l'arrondissement; là, ils le tondront comme un chien, le couvriront d'une longue capote, et diront qu'il est enrôlé dans le régiment. Oh! mon Dieu, préserve-moi d'un pareil malheur!... je mourrais de désespoir!...

La malheureuse avait caché son visage dans ses mains, et versait des torrents de larmes abondantes.

— Cependant, reprit le futur czar, le pays ne peut rester sans armée!

— Sans doute, répondit la jeune mère, mais pourquoi



Prisonniers russes. Dessin de J. Worms, d'après le capitaine Buffenoir.

augmenter toujours cette armée infinie? *La Russie n'est-elle pas assez grande, assez riche, et la paix ne lui vaudrait-elle pas plus d'honneurs et de trésors que la guerre?*

Ces paroles firent une grande impression sur le personnage qui les entendait, et qui dit à la pauvre femme :

— *Vous avez peut-être raison. Alexandre y réfléchira quand il sera sur le trône!*

A ce moment, la suite du grand-duc arriva, et la *gosposin* s'aperçut qu'elle venait de parler au futur czar lui-même. Il lui promit en partant de ne pas oublier celle qui l'avait si bien accueilli, et quelques jours après, en effet, il lui envoya de Lublin son portrait orné de brillants et suspendu à une chaîne d'or, avec la permission d'en décorer sa poitrine. Le porteur du cadeau était chargé en même temps d'assurer la Polonaise de la haute bienveillance du prince. Cela veut dire sans doute que cette pauvre mère conservera son fils, et qu'Alexandre II consolera bientôt par la paix la Russie épuisée par les guerres de Nicolas.

— Je puis vous garantir cette histoire, ajouta notre prisonnier, car l'hôtesse d'Alexandre était ma propre femme.

— La paix soit! répondis-je au soldat russe, mais quand nous aurons pris Sébastopol.

VIII. — LE RETOUR. NOEMI.

Au palais de.., à Constantinople.

J'achève ce journal au palais de... à Constantinople, après ce que je puis appeler ma mort et ma résurrection.

Le temps s'était écoulé et avait justifié ma réponse au soldat russe : nous avions pris enfin Sébastopol !

Je parle ici d'après ce qui m'a été raconté, — car je fus laissé pour mort, avec le général d'Esnos, au pied du dernier bastion de Malakoff.

Atteint de quatre blessures, dont l'une à la tête, je me souviens à peine que je fus relevé, emporté à bord d'un vaisseau et débarqué dans une maison splendide.

La première nuit, j'y fis un rêve où toute ma vie se déroula. Je revis l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, le mariage de mes parents et celui de mes bienfaiteurs ; mon enfance dans la petite maison de la rue Saint-Dominique ; la première couronne du collége, posée sur ma tête par Noëmi ; mon départ pour la Crimée ; mes rêves de gloire et d'ambition ; ma mère, veuve, en habit religieux, au lit de mort de Saint-Arnaud ; toutes mes souffrances du siége, consolées par un grade et par quelques lettres de Mlle d'Esnos ; et enfin cet ouragan suprême de Malakoff, où mes souvenirs s'arrêtaient dans le sang et la fumée...

En m'éveillant, j'entendis plusieurs voix à mon chevet,



Chasseurs à pied aux créneaux. Dessin de J. Worms, d'après le capitaine Buffenoir.

et je reconnus celles de M. et de Mme d'Esnos, de l'abbé Henri, de ma mère et de Noëmi.

Je compris que le général était convalescent, qu'il attribuait son salut à ma mère, et l'en remerciait avec effusion. Puis Noëmi racontait mes *exploits* au dernier assaut (c'était son expression) et demandait à son père s'il avait reçu la réponse du maréchal Pélissier. Ce récit dont j'étais le héros, fait par cette voix angélique et vibrante, eut un effet plus puissant que tous les baumes posés sur mes plaies... J'achevai de reprendre connaissance, et je balbutiai en ouvrant les yeux :

— Où suis-je ici ?

— A Constantinople, chez nos amis, répondit ma mère, en me montrant la famille d'Esnos...

Je n'aperçus que Noëmi, plus belle que jamais (elle allait avoir dix-huit ans) et toute vermeille de joie et d'espérance.

Le médecin entra et visita ma blessure. Il hocha la tête et ordonna qu'on me laissât seul.

Mes rêves recommencèrent, et cette fois je vis une épaulette d'or et une croix d'argent, qu'une espèce de fantôme voilé balançait au-dessus de ma tête. Je faisais

des efforts inouïs pour reconnaître ce fantôme, et je ne pouvais en venir à bout... Une voix répétait les mots que m'avait adressés le général au collége, il y avait six ans: — « Courage, mon filleul ! tu entreras dans quatre ans à Saint-Cyr, et dans dix ans tu recevras l'épaulette et la croix de ton parrain ! »

Le lendemain, j'étais plus mal. Quand la famille revint près de mon lit, je regardai avec stupéfaction l'écharpe blanche que portait Mlle d'Esnos... Il me sembla qu'elle ressemblait au vêtement du fantôme de ma vision...

Tout cela s'effaça comme un nuage ; je retombai en délire et reperdis connaissance.

Et toujours l'épaulette d'or, la croix d'argent et le fantôme voilé dont je cherchais en vain la figure.

Cette recherche épuisait mes forces et redoublait l'ardeur de ma fièvre.

J'arrivai ainsi, de crise en crise, à une situation étrange. Je n'avais plus que la faculté d'entendre ce qui se disait autour de moi, sans donner moi-même aucun signe de vie et d'intelligence.

Un soir, Mlle d'Esnos interrogeait le docteur; et ni l'un ni l'autre ne soupçonnant que je pusse rien comprendre, ce dernier annonça formellement à Noëmi ma mort prochaine.

— Non ! s'écria la jeune fille, il ne mourra pas ! — Il a sauvé mon père ! je veux que vous le sauviez !

— C'est un miracle au-dessus de mes forces ! Tenez, mademoiselle, ajouta le médecin, vous seule peut-être avez le pouvoir de le soulager... Toutes les fois que vous êtes près de lui, la réaction que je cherche en vain s'opère d'elle-même. Le sang dégage le cerveau pour affluer au cœur. Je n'y conçois rien, mais je vous en avertis, pour que vous me veniez en aide.

Depuis ce moment, Mlle d'Esnos ne quitta presque plus ma chambre.

Et cependant, quelques jours après, on crut ma dernière heure arrivée.

Je n'avais plus aucune perception, si ce n'est la vision constante : — l'épaulette, la croix et le fantôme inconnu.

Je reçus les derniers secours de l'abbé Henri, les derniers soins de ma mère et les adieux de toute la famille.

Il n'y avait plus dans ma chambre d'autre bruit que celui des prières qui accompagnent l'agonie chrétienne.

Et pourtant j'entendais encore, — et j'avais toujours ma vision obstinée !...

Soudain le général d'Esnos entra, les larmes aux yeux et une lettre à la main.

— La réponse du maréchal ! dit-il avec désespoir ; le pauvre enfant mourra sans la connaître !

— Non ! s'écria Noëmi, qui entraîna vivement son père hors de la chambre.

Ils revinrent cinq minutes après.

Noëmi avait une telle expression de recueillement exalté, — que chacun se mit à genoux autour de mon lit.

Elle s'avança, tenant d'une main la lettre du maréchal, — et de l'autre une épaulette et une croix, arrachés aux anciens uniformes de son père.

— Théodore Bernard, dit-elle d'une voix lente et douce, en se penchant sur mon chevet, écoutez et revenez à la vie !

Et elle lut la lettre du maréchal :

« Général, je vous annonce que le sergent-major Ber-
« nard est officier. En récompense de sa conduite héroï-
« que à Malakoff, il est nommé à la fois sous-lieutenant et
« chevalier de la Légion d'honneur. »

Puis, élevant la croix et l'épaulette étincelantes dans l'ombre, elle les balança au-dessus de ma tête, en répétant trois fois :

— Entendez-vous et voyez-vous, Théodore? — Et vous souvenez vous des paroles de mon père : « Courage, mon filleul, et tu auras l'épaulette et la croix de ton parrain? »

J'entendais, en effet, et j'ouvris les yeux... Et reconnaissant enfin le spectre de ma vision, — la trouvant personnifiée tout entière en Noëmi, avec son écharpe blanche, son épaulette d'or et sa croix d'argent, je me soulevai légèrement, en soupirant d'une voix éteinte:

— C'était donc vous, mademoiselle ! Soyez bénie comme Dieu ! — Vous m'avez sauvé !...

Chacun était palpitant, éperdu, et tous les regards allaient de mon visage à celui du docteur.

— Il est sauvé réellement ! dit celui-ci, au bout de quelques minutes. La réaction est complète et le cerveau est dégagé !

Hier, — quinze jours après, — j'ai étrenné mon épaulette et ma croix, au bras de Mlle d'Esnos, entre ma mère et ses parents, sur le quai de Constantinople.

Octobre 1857. — Paris.

J'ai été nommé lieutenant aujourd'hui et fiancé à Noëmi, pour l'épouser quand je serai capitaine.

Ma mère a quitté l'habit de novice, — et l'abbé Henri est parti pour la Chine avec l'amiral Rigaud de Genouilly.

— Moi qui ne possède rien au monde, demandais-je à Mlle d'Esnos, que mettrai-je dans votre corbeille de noce ?

— Vous y mettrez, m'a-t-elle répondu, votre épaulette, votre croix, — et votre *Journal d'un soldat de Crimée.*

PITRE-CHEVALIER.

N. B. Nous ne terminerons pas cet article sans remercier M. le capitaine Buffenoir de ses excellents croquis, tracés sous le feu des balles et des boulets, avec tant d'esprit et de vérité, — et mis en œuvre par M. J. Worms avec cette habileté qui est une seconde création.

LE TÉLÉGRAPHE TRANSATLANTIQUE.

Le génie scientifique du dix-neuvième siècle vient d'accomplir un de ses chefs-d'œuvre, après des années d'efforts surhumains. Les deux mondes communiquent entre eux par l'électricité. Dix fois rompu, dix fois réparé, le câble transatlantique sous-marin fonctionne aujourd'hui sur une étendue de près de quatre mille kilomètres.

La dépêche suivante a été expédiée, le 16 août, par les directeurs d'Angleterre aux directeurs qui sont en Amérique :

« L'Europe et l'Amérique sont unies par le télégraphe. Gloire au Dieu très-haut ; paix sur la terre ; bienveillance entre les hommes ! »

Ce message, comprenant l'adresse des expéditeurs et l'adresse de ceux à qui il est destiné, a demandé trente-cinq minutes pour sa transmission ; il se composait de trente et un mots. Immédiatement après, un message de la reine d'Angleterre, adressé au président des États-Unis, et composé de quatre-vingt-dix-neuf mots, a été reçu à Terre-Neuve en soixante-sept minutes.

P.-C.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU VINGT-CINQUIÈME VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies* réunis) que leur abonnement pour 1857-58 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre vingt-cinquième volume.

La livraison d'octobre 1858, première du vingt-sixième volume (1858-59), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1858-59, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N.-B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables, l'année 1857-58 nous ayant encore apporté un grand nombre de nouveaux souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées; leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 29, à Paris :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de 7 fr. 50 c.* (2) *le 25 de chaque mois, du 25 octobre 1858 au 25 septembre 1859 inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'Etranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux de Messageries Impériales et Générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies*, » si on veut les recevoir avec le *Musée*. — (2) Inscrire en ce cas « 13 fr. 70 c. » Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix d'abonnement.

N. B. Nous rappelons à nos lecteurs, à l'occasion du renouvellement, la *Table générale* des vingt premiers volumes que nous avons publiée récemment sur un plan complet, qui annule l'ancienne table des dix premiers volumes, et qui est à la fois la lumière et la clef de la collection du *Musée des Familles*. (Voyez la quatrième page de la couverture.)

RÉBUS SUR NAPOLÉON Ier



EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT DERNIER.

« *Trois mille francs de rente, et juge de paix de canton; voila le bonheur.* » Paroles de Napoléon à l'île d'Elbe.

(Trois mi — l' — F — rang d'œufs — Rent est juge de paix de Canton — voile — *h* — *le* — bonne — heure.)



